REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

PARIS. — CHAMEROT ET RENOUARD (IMP. DES DEUX REVUES)

19, rue des Saints-Pères, 19

Fr. Lit.
R

REVUE

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

QUATRIÈME SÉRIE. — TOME XV

38e ANNÉE — 1er SEMESTRE

1er JANVIER AU 30 JUIN 1901

197206
9.7.25

PARIS

BUREAU DES REVUES, 15, RUE DES SAINTS-PÈRES

1901

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/s4revuebleuepoli15pari

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 1. 4e SÉRIE. — TOME XV. 5 JANVIER 1901.

LE CLERGÉ CATHOLIQUE EN FRANCE [1]

Les Réguliers.

II. — A LA GRANDE-CHARTREUSE

Le nom de moines, pris au sens étymologique, convient bien sans doute aux trappistes, comme à tous les religieux cloîtrés, puisqu'ils vivent isolés du monde; mais il convient mieux encore à ceux qui vivent isolés les uns des autres, sinon absolument, — les vrais ermites seuls sont dans ce cas, tel au troisième siècle de l'ère chrétienne le patriarche de l'érémitisme, l'anachorète égyptien saint Paul, qui resta, dit-on, quatre-vingt-dix ans au désert, sans voir une figure humaine, — du moins le plus qu'ils peuvent, et font la plus large part à la vie réellement monastique de la cellule. Tandis que les trappistes sont constamment ensemble, pour prier, travailler et même dormir, le Chartreux ne se réunit à ses frères qu'à l'église et au chapitre; il passe le reste de son temps, c'est-à-dire plus des deux tiers de son existence dans une solitude complète, où rien, pas même la simple vue de compagnons silencieux, ne le distrait de ses méditations sur la misère du monde et sur les espérances de l'éternité.

Je dois à la Grande-Chartreuse de m'avoir initié, dans ma jeunesse, aux beautés de la montagne. Je me rappelle encore avec plaisir mes transports naïfs lorsque, à vingt ans, je gravissais la gorge célèbre du Désert, qui conduit de Saint-Laurent-du-Pont au couvent établi en 1084, dans un coin sauvage et reculé des Alpes dauphinoises, par saint Bruno, fondateur de l'Ordre. Je suis retourné plus d'une fois en ces lieux vantés par les itinéraires et trop connus des touristes, dont beaucoup les profanent; avec l'âge, l'admiration pour les beautés naturelles est restée aussi vive, mais bien plus grand est devenu l'intérêt excité en moi par le spectacle des cénobites qui mènent là-haut une existence si originale, si digne d'être étudiée, si étrangère et même si antipathique à la plupart de leurs visiteurs habituels. Dans le cas où les religieux de la Grande-Chartreuse, par le plus improbable des hasards, liraient ces lignes, je ne serais pas fâché qu'elles leur exprimassent le regret que j'ai éprouvé de les voir promener par tout leur couvent, à l'église, au chapitre, au cloître, au cimetière et même dans certaines cellules, des bandes sans cesse renouvelées de badauds, les uns plus ou moins pieux, les autres sans foi, presque tous incapables de comprendre ce qui est montré à leur curiosité banale, et regardant assez souvent ces saints lieux, ainsi que ceux qui les habitent, avec le sentiment qu'exciterait en eux une ménagerie ou l'exhibition d'une peuplade exotique, Esquimaux ou nègres congolais.

La règle de saint Bruno est à peu près aussi austère que celle de Cîteaux, plusieurs fois restaurée, après relâchement, par saint Bernard, par l'abbé de Rancé, et par les modernes trappistes. Nous n'avons pas le temps d'exposer les points de détail sur lesquels elle en diffère; il importe peu de dire ici, par exemple, que les Chartreux se lèvent avant minuit pour chanter Matines et se recouchent à deux heures pour se relever vers six, ou que leur régime admet le poisson et les œufs, interdits à la Trappe. Si, à cer-

[1] Voir la *Revue* du 1er décembre 1900.

tains égards, elle est un peu moins dure au corps, si même, une fois par semaine, dans une promenade faite en commun par les religieux, le « spaciement », elle leur permet de rompre le silence, qui est sans rémission dans les monastères cisterciens, la solitude habituelle qu'elle leur impose paraît au profane une compensation suffisamment sévère de ces adoucissements assez légers.

Mais la solitude est, pour le Chartreux, à la fois une source de joies profondes et la condition nécessaire de la vie contemplative qu'il est venu chercher au couvent.

Pour lui, le bonheur, tel qu'il l'entend, est dans cette cellule, composée de trois pièces; la première, sorte d'antichambre, est suivie d'un étroit cabinet de travail, puis d'une chambre à coucher où le religieux se tient habituellement; c'est là qu'il dort sur une paillasse, qu'il prend la nourriture qu'on lui passe par un guichet, surtout qu'il prie, dans une stalle ménagée à côté de l'alcôve, et récite les offices qui ne se chantent pas à l'église : « Au son de la cloche, écrit l'un d'eux, le monastère se change en une immense église, les moines sont à leur stalle et, bien que séparés les uns des autres, font monter en même temps vers le ciel leurs louanges et leurs prières. » Sous ce logement est un cellier voûté, qui comprend le bûcher et le *laboratoire*, c'est-à-dire l'atelier où le religieux doit quotidiennement se livrer au travail manuel. Tel est le domaine du Chartreux, « où règnent la sécurité et la paix, le silence et la joie ; plus on garde la cellule, dit l'auteur de l'*Imitation*, plus elle devient douce; le Chartreux n'est jamais plus heureux que lorsqu'il est dans la plus profonde solitude : *O beata solitudo, o sola beatitudo!* »

Qu'est-ce que la vie contemplative? Ici, tout en nous efforçant d'être bref, et de résumer en quelques lignes les copieuses effusions des mystiques, nous devons nous excuser auprès du lecteur de l'introduire dans un ordre d'idées aussi éloignées de ses préoccupations d'esprit ordinaires. La vie contemplative, telle que la définit un Chartreux, est l'ensemble des moyens employés pour tendre à la contemplation, pour s'y disposer; « nous disons tendre et s'y disposer, car on ne mérite pas sur la terre cette grâce aussi gratuite qu'elle est sublime. » Et, de fait, tous, même en y aspirant avec ardeur, ne l'obtiennent point. La contemplation est, d'après un des plus grands mystiques, qui précisément appartint à l'Ordre de Saint-Bruno, Denis le Chartreux, « une connaissance de Dieu prompte, exacte, affectueuse », c'est-à-dire enflammant l'âme d'amour bien plus encore qu'elle ne l'inonde de lumière, et n'ayant rien de commun avec l'imparfaite connaissance de Dieu qu'obtient péniblement la simple intelligence par l'étude de la philosophie ou même de la théologie. C'est celle qui est donnée dans le ciel aux élus, lesquels, suivant la parole bien souvent répétée de l'apôtre saint Jean, « voient Dieu comme il est, face à face ». Elle est la fin dernière de l'âme humaine, sa perfection, sa suprême béatitude. Sans doute l'on ne peut y atteindre pleinement ici-bas; « mais, dans les ténèbres de la terre, resplendit quelque petit rayon de la lumière divine », et c'est pour recevoir parfois l'un de ces petits rayons, en même temps lumineux et calorifiques, et pour éprouver ainsi l'un des moments de joie auprès desquels tout le reste n'est rien, que l'ascète chrétien renonce au monde, mortifie, anéantit son corps, excite son âme dans la plus profonde solitude, par la méditation et la prière.

Diffère-t-il autant qu'il le croit du brahme hindou des degrés supérieurs « méditant sur les délices de l'âme suprême, n'ayant besoin de rien, inaccessible à tout désir des sens, sans autre société que la pensée de Dieu, vivant ici-bas dans l'attente constante de la béatitude éternelle » (*Agrouchada-Parikchai*), ou du religieux bouddhiste pratiquant scrupuleusement les douze observances et aspirant au Nirvana, qui est peut-être, non pas l'anéantissement absolu, mais la dissolution de la personne au sein de l'infini? N'y a-t-il pas un fond de panthéisme qui s'ignore dans tout mysticisme chrétien? Il ne serait pas difficile de trouver chez les mystiques les plus orthodoxes une foule de citations où ce panthéisme apparaît assez nettement, et qu'est-ce que Denis le Chartreux lui-même entend, lorsque, au chapitre premier de son *Éloge de la vie solitaire* il parle de « s'attacher, s'unir, s'identifier à Dieu »? La créature et le créateur ne sont donc pas si radicalement distincts et séparés que l'une ne puisse arriver à se fondre dans l'autre? Toujours ce choix suprême entre deux partis auquel aboutit presque forcément la pensée: ou le monde n'est qu'illusion, et qu'importent ces fantômes illusoires, les êtres successifs, nos semblables et nous-mêmes? ou il est plein de Dieu, duquel tout être émane, et dans lequel les meilleurs, les plus purs, aspirent à rentrer.

Au milieu de ces ténèbres, l'esprit positif de la plupart des hommes est mal à l'aise ; sortons-en, non toutefois sans avoir cité encore une fois le même auteur, pour montrer aux curieux assez rares de ce genre d'idées la conception que, d'après le grand maître cartusien en mysticisme, l'on a de Dieu dans le désert de Chartreuse, au pied du Grand Som, parmi les rochers et les sapins qui forment l'un des plus beaux paysages des Alpes moyennes, paysage malheureusement profané chaque été par la cohue des touristes : « Dieu le Père se voit clairement, se connaît parfaitement, et à cause de cela produit un concept, profère un verbe ; et le Père et le Verbe qui est son

Fils unique, en s'aimant avec une complaisance infinie, produisent tous deux un amour éternel, incréé, infini, qui est l'Esprit et du Père et du Fils. »

Telles sont les pensées que roulent sous leurs crânes rasés les moines vêtus de blanc que l'on en trevoit parfois dans la visite du monastère.

Ironie qui eût fait ricaner Méphistophélès, si Gœthe se fût avisé de le transporter en ces parages avec le docteur Faust! Ces mêmes hommes sont connus dans le monde entier, surtout et presque uniquement comme fabricants d'une liqueur alcoolique que les gourmands apprécient parce qu'elle est d'un goût exquis, et passe pour faciliter la digestion laborieuse des repas plantureux. La vente de cette liqueur très renommée rapporte annuellement aux Chartreux, à ce qu'on dit, plus d'un demi-million.

Sans doute, les saints religieux n'en profitent point pour rendre leur propre vie moins dure. Ils répandent les bienfaits de la charité dans la région qu'ils habitent; plusieurs localités des environs, je cite le guide Joanne, ont dû à leur munificence de pouvoir se relever de leurs ruines. Des gens qui se croient bien informés prétendent que le Souverain Pontife fait parfois à leur caisse des emprunts très sérieux.

Pourtant que diraient les grands saints de l'histoire monastique, les Benoît, les Bernard, les François d'Assise, et leur fondateur lui-même, saint Bruno, si, revenant sur la terre, ils voyaient ce singulier mélange du mysticisme le plus exalté avec l'industrialisme le plus fructueux, et s'ils constataient que des religieux si absorbés, pour eux-mêmes, dans la pénitence et la contemplation, fournissent au monde profane un moyen de damnation par le péché de gourmandise, qui figure parmi les sept péchés capitaux?

III. — CHEZ LES BÉNÉDICTINS

Je n'ai pas eu, malgré mon vif désir, l'occasion de visiter la grande abbaye de Solesmes, dans la Sarthe, longtemps dirigée par l'un des moines les plus marquants de notre époque, Dom Guéranger. Mais j'ai fait un séjour dans un autre couvent bénédictin, situé dans la Belgique wallonne, tout près de la frontière française; son abbé est en même temps le Général de l'une des congrégations que l'Ordre comprend, celle de Beuvron (1); les religieux de notre nationalité n'y manquent point. J'ai donc pu y étudier aussi bien que je l'eusse fait en France la situation actuelle de cet Ordre célèbre, l'un des plus anciens, puisqu'il remonte à saint Benoît, *Sanctus Benedictus*, l'illustre réformateur de la vie religieuse au VIe siècle, auquel ses enfants donnent avec un juste orgueil le titre de « Patriarche des moines d'Occident ».

Pour quelques sous, « les pieuses populations qui viennent prier saint Benoît à l'église du monastère de M... » achètent « une notice édifiante sur la vie et les miracles du Saint Patriarche ». Comme les autres, je l'ai achetée, et lue avec délices. Il est vraiment intéressant, pour un esprit qui a reçu la culture scientifique du XIXe siècle, sans réserves, comme l'intempérant absorbe, à son grand dommage, les mauvaises boissons qui lui sont versées, de se plonger dans ces histoires naïves du moyen âge et aussi de voir ce que racontent à leurs contemporains des moines d'aujourd'hui qui se prétendent, avec raison, très versés dans les connaissances de l'érudition et de l'histoire.

Cet excellent petit livre nous apprend que Benoît fit son premier miracle à l'âge de quatorze ans; comme il fuyait Rome avec sa nourrice, pour se dérober à la perversité du monde, celle-ci, au village d'Eufide, laisse tomber un crible en terre cuite dont la fracture lui cause beaucoup de peine; « Benoît le raccommode par ses prières; les habitants, remplis d'admiration, suspendirent à la porte de l'église le vase miraculeusement réparé. » Et les prodiges se suivent sans interruption. Pendant que Benoît construit son monastère du Mont Cassin, le démon renverse un mur qui écrase un jeune moine : « Benoît ordonna qu'on lui apportât l'enfant tout écrasé ; on ne put le faire qu'en le mettant dans un sac, car non seulement ses membres étaient rompus, mais encore ses os étaient broyés. L'homme de Dieu le fit déposer dans sa cellule, sur la natte où il avait coutume de faire son oraison; il congédia ses frères, ferma la porte et se mit à prier avec une ferveur extraordinaire. Chose admirable! à l'instant même l'enfant fut guéri, et retrouva si bien ses forces qu'il l'envoya continuer son travail, et achever avec les frères le mur que le démon avait cru arrêter par sa mort (1) ». Comme Jésus, Benoît multiplie les aliments et les boissons, guérit les malades, ressuscite les morts, et, finalement, monte au ciel. Le jour de

1. Il y aurait des choses intéressantes à dire sur les efforts tentés par les Bénédictins d'aujourd'hui pour refaire l'unité de l'Ordre, depuis longtemps brisée, et revenir aux traditions primitives; l'un des centres principaux du mouvement est un monastère français situé dans le Morvan, il y a déjà d'importantes adhésions, venues de divers points du monde entier, là encore s'exerce profondément l'action du pape Léon XIII.

1. Qu'on me pardonne un souvenir irrévérencieux, celui de l'enfant guéri par Sganarelle, acte I, scène V du *Médecin malgré lui* : « Un jeune enfant de douze ans tomba du haut du clocher en bas, et se brisa sur le pavé la tête, les bras et les jambes; on n'y eut pas plutôt amené notre homme qu'il le frotta partout le corps d'un certain onguent, et l'enfant aussitôt se leva sur ses pieds, et courut jouer à la fossette. » Molière avait-il lu l'histoire de saint Benoît?

son décès, le 21 mars 543, « deux religieux, l'un qui était au monastère, et l'autre qui en était éloigné, connurent sa mort par une même vision : ils virent une route ornée de tentures et resplendissante d'innombrables lumières; elle allait de la cellule de Benoît jusqu'au ciel, dans la direction de l'Orient. Un homme d'un aspect vénérable et tout lumineux leur demanda quelle était cette voie qu'ils apercevaient, et comme ils avouaient ne pas le savoir : C'est, leur dit-il, la voie par laquelle Benoît, le bien-aimé du Seigneur, est monté au ciel. »

Un prodige plus positif du saint, et absolument certain pour les sceptiques comme pour les croyants, c'est la règle qu'il donna en 528 à ses religieux ; à sa mort, elle était déjà répandue dans toutes les parties de l'Europe ; aujourd'hui, après tant de siècles écoulés, elle gouverne encore, plus ou moins modifiée, un très grand nombre de monastères, non seulement des bénédictins, qui procèdent directement de saint Benoît, mais d'autres ordres qui se rattachent à lui, malgré leurs caractères distinctifs, par exemple celui des Cisterciens, que nous avons précédemment étudié. Guizot, qui la commente longuement dans son *Histoire de la civilisation en France*, avec de fortes réserves, ne peut cependant s'empêcher d'en admirer souvent les prescriptions, dictées par une profonde sagesse. Nous ne l'analyserons point ; mais aux esprits sérieux, nous en recommanderons la lecture attentive ; ils y verront au moins comment, à une époque où maints libres penseurs ne voient qu'ignorance et barbarie, la haute intelligence d'un moine enfantait une législation destinée par sa puissance à durer jusqu'à nous, et, sans doute, bien longtemps encore après nous.

De la petite gare où je quitte le train, je gravis, à travers un paysage pittoresquement accidenté, la côte assez raide qui me mène au monastère de M... Arrivé devant la façade de cet édifice monumental en pierre grise du pays, pastiche heureux de l'admirable abbaye bénédictine de Cluny que la tourmente révolutionnaire a si sottement démolie chez nous, je m'aperçois que je ne suis plus dans le monde cistercien des Trappes, si austère, tellement ennemi du luxe et de la pompe, fût-ce à la gloire de Dieu, que saint Bernard, abbé de Clairvaux, condamnait jusqu'aux ornements ecclésiastiques, bannissait de son église la peinture et la sculpture, comme choses vaines et bonnes pour les séculiers, les fins tissus, les métaux précieux, et voulait que les croix elles-mêmes fussent en simple bois. Introduit au parloir, et, par un temps de froid brumeux, agréablement caressé par la douce chaleur du calorifère qui chauffe toute la maison, même les cellules des moines, je sens cette impression se confirmer.

Le Père Hôtelier, après m'avoir installé très gracieusement dans une cellule confortable, et telle qu'on voudrait trouver une chambre aussi bonne en bien des auberges de villes, me montre l'église avec un légitime orgueil. Le couvent y a dépensé une somme de plus d'un million, en grande partie fournie par la bourse de pieux bienfaiteurs, et, sous le rapport de l'ornementation, ce n'est pas terminé encore ! Les bénédictins de M... prétendent restaurer l'art religieux suivant les plus pures traditions ; ils ont même fondé, dans ce but, une école destinée à lui fournir des peintres, des sculpteurs, des ornemanistes. Leur église est donc très belle, et très décorée, mais avec un goût assez sûr ; le contraste est frappant avec l'odieuse bondieuserie qui fleurit dans les magasins des environs de Saint-Sulpice, et aussi, on peut le dire, dans la plupart de nos églises contemporaines. J'admire comme il convient ; pourtant je pense à tel passage de l'*Apologie à Guillaume de Saint-Thierry* où saint Bernard s'en prend au luxe déployé dans le lieu saint par la grande abbaye bénédictine du XIIe siècle, celle de Cluny : « Dites-moi, pauvres, si tant est que vous soyez des pauvres, que fait l'or dans un sanctuaire ? Pour qui tout cet étalage ? Les reliquaires sont tout couverts d'or ; les yeux se repaissent de cette vue. On expose les images des saints ; plus elles sont parées, plus elles semblent vénérables. Le peuple court les baiser et se retire plus frappé de la beauté du travail que de la sainteté de l'objet... En guise de candélabres, on dresse des arbres gigantesques d'airain massif, ciselés avec un art infini, où les cierges jettent moins d'éclat que les pierreries. Que se promet-on de tout cela, la componction des visiteurs, ou leur admiration ? » Je sais ce que les religieux ainsi attaqués peuvent répondre. Mais je crois tout de même que l'austère abbé de Clairvaux a raison, au point de vue purement chrétien.

A M..., comme dans les autres abbayes du même ordre sans doute, la règle primitive de saint Benoît a reçu bien des adoucissements. Sans y être relâchée, la vie des moines ne m'y a point paru extrêmement dure. Ils se lèvent de très bonne heure, mais ils couchent dans de vrais lits et portent du vrai linge. Le silence leur est recommandé ; il ne s'impose pas avec la même rigidité que dans les Trappes ou les Chartreuses. Leur table est sobre ; mais elle n'est pas soumise au régime des légumes cuits à l'eau et au sel. Je me suis assis dans leur réfectoire, à la place réservée aux hôtes ; j'y ai mangé de la viande ; je ne sais pas au juste si le menu des religieux était le même que le mien ; mais je me rappelais l'unique œuf dur, les herbes et le fromage qui m'étaient servis à la Trappe dans la petite pièce où je prenais mes repas, pendant que le Père Hôtelier, assis près de moi, me lisait un chapitre de l'*Imitation*.

Ils dirigent une maison d'éducation pour enfants riches, qu'ils ont installée, dans un bâtiment spécial contigu au monastère, avec une remarquable intelligence du confort et de l'hygiène. Ils m'ont invité de la manière la plus aimable à la visiter ; j'y ai même assisté à une soirée littéraire et musicale donnée par les élèves des classes supérieures ; j'ai passé deux heures charmantes à entendre de la musique classique fort bien rendue, des récitations, la représentation de plusieurs scènes de l'*Avare*, expurgé à l'usage des écoles bénédictines. J'ai remarqué que la plus franche gaieté y régnait, et que les enfants semblaient entretenir avec ces maîtres vêtus du froc noir des relations où le respect n'excluait pas une cordialité très sincère et très spontanée. Je me sentais bien loin de nos mornes lycées français, et aussi, je dois le dire, des maisons où domine, dans toute son austérité, l'esprit de saint Benoît, de saint Bernard et de saint Bruno. Car j'ai remarqué aussi que la salle était bien garnie de moines, que le Prieur, supérieur du couvent en l'absence du révérendissime abbé, alors en séjour à Rome pour les affaires de l'Ordre, présidait la séance, qu'il y avait des dames, que tout ce monde causait avec animation pendant les intermèdes, et paraissait s'amuser beaucoup. Ceci soit dit sans insinuation ni critique, simplement pour constater qu'il y a des degrés dans la vie religieuse, comme dans la vertu et dans le vice.

L'Ordre bénédictin est connu de tous les hommes instruits pour les services qu'il a rendus à l'érudition historique ; dans ce domaine, les noms des Mabillon, des Montfaucon, des Ceillier, et d'autres encore, sont très grands. Ce n'est peut-être pas pour cela que l'avait institué son patriarche saint Benoît, dont la célèbre règle contient bien peu de chose relativement à la culture du cerveau et aux recherches de la science. Cette déviation de l'esprit primitif, très heureuse au point de vue profane, est surtout due aux congrégations bénédictines françaises de Saint-Maur et de Saint-Vannes. Les bénédictins contemporains essayent de continuer une tradition dont ils sont fiers. Aussi, en visitant la bibliothèque de l'abbaye de M..., je ne me suis pas étonné de la trouver vaste, riche, bien tenue, moins belle sans doute que l'église, mais méritant tout de même par ses proportions, son aspect général, et le recueillement qui y règne, le nom de sanctuaire. Elle est ornée des portraits des grands bénédictins que je citais il y a un instant. Jusqu'ici, on n'en a pas vu sortir, pas plus que de Solesmes, ou de Ligugé en Poitou, des travaux qui rappellent, même de loin, la *Diplomatique* de Mabillon, la *Paléographie* de Montfaucon, *l'Art de vérifier les dates*, l'*Histoire littéraire de la France*. Il serait injuste de passer sous silence les efforts faits par Dom Guéranger et ses disciples pour restituer le chant grégorien. Mais si cette œuvre contemporaine des bénédictins est très estimable, avec quelques autres, elle n'a pas l'importance capitale des précédentes. Les fils de saint Benoît écrivent et publient beaucoup de nos jours ; tout cela ne marque guère dans le mouvement actuel de la pensée.

J'ai quitté l'abbaye de M... avec des souvenirs intéressants, une vraie reconnaissance pour la courtoisie de mes hôtes, une sincère estime pour les efforts qu'ils font en vue de restaurer l'art religieux, l'intelligente habileté qu'ils mettent à élever une centaine de garçons riches. Leur monastère est très beau, très pittoresque ; il représente un gros capital. Mais je n'ai pu m'empêcher de me demander si les services qu'ils rendent à la société valent réellement ce qu'ils lui coûtent, et si cette forme déjà très mitigée de la vie monastique est aussi digne d'une sympathie profonde que la sainte austérité des Ordres dont nous avons précédemment entretenu le lecteur.

MICHEL STAINVILLE.

SÉOUL-TIENTSIN-PÉKIN (1)

(Septembre-octobre 1900.)

Kobé, 30 août. — Sur le navire anglais qui m'a amené à Kobé ce matin tout était chinois et malpropre : les matelots, les boys et la cuisine. La *Genkaï-Maru*, qui nous conduit maintenant en Corée, est bien plus asiatique encore, car ici, depuis le bateau jusqu'à l'équipage, sans en excepter les officiers eux-mêmes, tout absolument est japonais. Aussi faut-il voir l'air de profonde satisfaction de ces Nippons, fiers de pouvoir montrer à des Européens qu'ils sont capables, eux aussi, de faire évoluer seuls d'aussi savantes machines. L'allure de notre bateau, d'ailleurs, est proprette, et tout semble marcher normalement à bord. Comme passagers, des

(1) L'article ci-dessus n'est qu'une reproduction pure et simple de mes notes de touriste prises au hasard des impressions durant la tournée d'études politiques que je viens de faire en Corée et dans la Chine du nord. Bien que j'aie employé le plus clair de mon temps, durant tout ce voyage, à recueillir des informations sérieuses, que j'aie causé, en Corée avec tous les ministres résidents et avec les conseillers du gouvernement, en Chine avec les grands chefs militaires et les diplomates, il n'y faut point chercher cependant, je me hâte de le dire, un exposé des graves questions que soulève la situation de ces deux malheureux pays. La discussion de ces problèmes nécessite des développements qui appellent une étude à part.

La publication de ces simples notes me paraît se justifier en elle-même pour deux raisons : d'abord parce que la désorganisation complète des communications dans les parages du Petchili m'a obligé à suivre une voie tout à fait en dehors des routes battues ordinairement par les *globe-trotters*. Puis surtout, la présence sur le sol chinois des armées de tous les

Japonais et Japonaises, quelques Chinois, et six ou huit Européens : des missionnaires, anglais pour la plupart, que les troubles de Chine ont fait fuir au Japon, et qui maintenant, le calme revenu, retournent [illegible].

A la table des premières, deux Japonais mangent avec nous. L'un d'eux, durant tout le repas, sirote gravement du « Pernod ». Un de nos compatriotes facétieux lui aura affirmé sans doute que c'est là chez nous la boisson nationale, et comme il me voit me contenter d'un vague bordeaux fabriqué chez un chimiste de Yokohama, tout à l'heure, lorsqu'il apprendra que je suis Français, il ne manquera pas d'avoir des doutes sur mes sentiments patriotiques.

On vient d'entrer dans la mer intérieure. Tout autour de nous de petites îles montagneuses se profilent vaguement dans la grisaille d'un après-midi brumeux. Déjà les teintes rousses de l'automne marbrent tristement les collines boisées au pied desquelles sont endormis quelques villages de pêcheurs.

Notre bateau file sans bruit sur ces eaux calmes. Nous sommes seuls, il n'y a pas un navire en vue. A côté de moi une *mousmé* étendue sur une chaise longue, malade par cette mer d'huile, souffre doucement.

Ce matin arrivée à Shimonoséki, joli petit port perdu dans un recoin de la mer intérieure. C'est là, dans ce lieu de calme et de verdure, que Li-Hung-Chang et le marquis Ito se rencontrèrent, en 1895, pour discuter les préliminaires de la paix, et là qu'un fanatique blessa d'un coup de revolver à la tête le vieux plénipotentiaire chinois.

A 5 heures, le charbon fait, nous repartons. La pluie maintenant accompagne notre promenade au milieu des îles voilées de brume. A 6 heures, on stoppe : un typhon est en vue, et le capitaine juge prudent de rester là quelques heures. Nous nous arrêtons à côté d'un steamer de rivière de forme étrange, qui va à *Shanghai* prendre son service sur le Fleuve bleu, et qui, lui aussi, n'a point osé affronter la tempête en pleine mer.

Tandis qu'on mouille les ancres, une déchirure se produit dans les nuages. Le soleil couchant éclaire à vif la petite baie où nous allons passer la nuit. Tout autour de nous des îles minuscules, aux collines basses, dont la verdure mouillée étincelle. Puis les nuages se referment ; ce n'est plus que le bruit triste de la pluie légère et l'atmosphère lourde et oppressante des mauvais jour. Allons dîner.

2 septembre. — Pont morne ce matin. La nuit a été mauvaise, et le bateau roule encore un peu. Les chaises longues sont toutes occupées, et sur les oreillers blancs reposent des têtes aux visages tirés et blêmes.

Tandis que je me promène, un Japonais m'aborde, une brochure à la main. Il a appris, me dit-il, en anglais, que je suis Français et que je n'ai pas d'amis à bord ; alors, pour charmer mes loisirs, il vient m'offrir un livre français qu'il possède. Et il me tend un numéro du 15 décembre 1896 de la *Revue d'Artillerie*. Je le remercie avec la gravité qu'il convient.

Tout à l'heure je me délecterai à la lecture d'une *Note sur une hausse corrigeant l'écart dû à l'inclinaison des roues*, et grâce à ce jeune homme bien intentionné j'ai des lumières toutes spéciales aujourd'hui sur l'*Instruction de pointage dans les batteries de la circonscription de Kiev*.

C'est un étudiant en architecture navale du collège des ingénieurs de l'Université de Tokyo. Il vient voir les docks de Nagasaki. Allons, tant mieux.

Puis, par cette délicieuse matinée, fraîche et ensoleillée, c'est la prestigieuse entrée de Nagasaki caché au fond de je ne sais combien de petites baies et de petites criques. Le *Rossia*, grand croiseur de 13000 tonnes, tout blanc, avec ses cheminées noires, dort majestueusement à l'entrée du port. Près de lui, deux navires de guerre français venus de Takou sont à l'ancre aussi. Nous les dépassons et nous stoppons juste devant la ville. Tout en haut, devant moi, au flanc de la colline, j'aperçois flotter le drapeau tricolore. C'est le vice-consulat de France, joli petit cottage enfoui dans la verdure. Et maintenant je vais à terre lire les gazettes et tâcher de faire un déjeuner convenable.

Mais, hélas ! quelle désillusion. *Nagasaki-Hotel* est envahi par une multitude d'officiers américains et russes, et c'est à grand'peine que je parviens à trouver un coin de table dans la salle à manger où des boys chinois affolés s'agitent éperdument.

Pour tuer le temps cet après-midi j'ai l'étrange idée d'aller présenter mes respects à notre représentant ici. M. le Consul intérimaire me reçoit le sourire sur les lèvres avec un débordement d'amabilités vraiment inaccoutumé. Vite mon étonnement cesse toutefois lorsqu'il me met dans les bras un nombre respectable d'énormes enveloppes avec prière de porter le tout au ministre de France à *Séoul*. Du coup,

---

[illegible] physionomie extraordinaire dont le spectacle à lui seul et en [illegible]

Le principal mérite d'un travail de ce genre étant la sincérité, je me suis strictement abstenu de toute correction qui, donnant peut-être à ces pages une allure plus littéraire, aurait nécessairement faussé l'impression qui doit en ressortir. [illegible] n'étaient des lieux bien adéquats à la recherche toujours [illegible]

H. D.

me voilà transformé en courrier de cabinet, et comme il y a sur toutes ces choses la mention *très confidentiel*, je suis extrêmement honoré, mais très encombré aussi. Mais comment refuser un service à un homme qui s'y prend avec une si joviale rondeur que M. Goudareau!

Rentré à bord ce soir j'y ai un bel exemple de l'extraordinaire insouciance des Japonais. Une armée de coolies a envahi notre bateau. A droite on charge des caisses de pétrole, à gauche d'énormes ballots recouverts de nattes de paille. Et tout le monde fume avec le plus parfait sans gêne sous l'œil indifférent des officiers. J'aperçois dans la cale des coolies s'arrêtant un instant pour fumer leur pipette dont ils jettent la cendre n'importe où. C'est vraiment très rassurant!

Au petit jour nous quittons Nagasaki. La brise fraîchit peu à peu, si bien qu'à neuf heures, après le *breakfast*, c'est la débâcle générale sur le pont. Les oreillers arrivent et tout le monde s'étend, tandis que le bateau s'agite sérieusement. Enfin, à cinq heures, nous arrivons en vue des côtes vertes de *Tsushima* et nous jetons l'ancre dans son joli petit port, malheureusement bien mal protégé et où on danse encore. C'est un répit relatif tout de même. Nous repartirons à huit heures, et demain matin, au lever du soleil, nous serons à *Fusan*, la Corée, cette fois.

Mœurs nipponnes : dans le sampan qui emmène les passagers à terre, un Japonais, sa serviette nouée autour de la tête, affalé au fond du bateau..., souffre affreusement. Un de ses amis, accroupi derrière lui, les yeux perdus dans la contemplation béate du pays qu'il revoit sans doute après une longue absence, lui masse le dos mollement!

Et, c'est *Tsushima*, jolie petite bourgade de pêcheurs aux creux de sa crique toute verte. Une foule des petites villas autour de la ville dorment dans la verdure. De tout cela, une sensation de calme et de fraîcheur à cette heure prestigieuse du coucher du soleil. Nous n'avons pas le temps d'aller à terre, malheureusement.

7 septembre. — A cinq heures ce matin le bateau, qui a affreusement roulé toute la nuit, stoppe. Vite je monte sur le pont et j'ai ma première impression matinale de la Corée. Impression plutôt décevante, car je m'étais figuré *Fusan* un port autrement plus important. Il n'y a que deux vapeurs à l'ancre. Nous nous sommes arrêtés dans une baie étroite, délicieusement calme et fraîche, entourée de collines basses et pelées. Une herbe courte et clairsemée les recouvre seule. Devant nous une petite ville aux maisons proprettes et d'aspect assez riche. C'est la concession japonaise. Un peu plus loin, d'un ton grisaille, la ville coréenne.

Au premier abord tout semble japonais ici. Les jonques et les sampans qui entourent immédiatement notre bateau sont montés par des Japonais. Pourtant voilà bien des Coréens cette fois. Je vois, en effet, une série d'ombres blanches dévaler par les sentiers de la colline verte égayée par les premiers rayons du soleil. Elles défilent vivement et contournent un cimetière accroché au flanc de la montagne. Je vais à terre voir tout cela de plus près.

Je traverse les rues de la basse ville. Tous ces Japonais ont l'air très fiers d'être ici en peuple supérieur. En montant les innombrables degrés de l'escalier qui conduit au temple juché tout au haut du promontoire, j'en croise un, un coolie sans doute, qui d'un air d'importance enseigne, à un grand Coréen, la vraie façon nipponne de scier une planche. L'autre, avec sa douce figure de fille, écoute et obéit. Car tous ces Coréens, que je rencontre en foule maintenant, ont le même air de douceur résignée et la même allure androgyne avec leurs robes blanches et leurs longs cheveux.

Dans le temple entouré d'un bois de pins maigres, avec les objets ordinaires du culte, je peux admirer une réduction en miniature d'un croiseur japonais.

Je redescends en ville maintenant. Voici la caserne où les soldats japonais font l'exercice (1), et plus loin une grande école, bien construite, dans la cour de laquelle deux cents enfants jouent en ce moment.

Lorsque je rentre au bateau, je le trouve envahi ; en première classe il y a seize passagers de plus, missionnaires pour la plupart. Comme on était au complet déjà en arrivant ici, on se figure la confusion. Avec un beau sans gêne, MM. les agents de la compagnie ont pris tout ces nouveaux venus sans se soucier le moins du monde de savoir comment on les caserait. Parmi eux je trouve un de nos compatriotes, Mr. Clémencet et sa femme. Mr. Clémencet, qui exerce auprès du gouvernement coréen les fonctions de conseiller des Postes, est venu à Fusan en tournée d'inspection. Je suis charmé de la bonne fortune qui nous fait nous rencontrer dans ces lointains parages. On va pouvoir causer.

Enfin tout le monde se calme et on part. Mais impossible de dîner : la salle à manger est trop petite et les garçons affolés ne savent où donner de la tête. Le plus simple est de se servir soi-même, et on voit de tous côtés des affamés revenir triomphalement sur le pont avec un plat quelconque qu'ils ont pu découvrir à la cuisine.

Je n'ai jamais vu d'ailleurs une tour de Babel

1 Le gouvernement japonais, sous prétexte d'assurer la protection de ses nationaux en Corée, entretient des garnisons à Fusan et à Seoul. L'une et l'autre se composent d'un bataillon d'infanterie.

comme ce petit bateau. Il y a de tout sur le pont : trois Français, des Anglais, des Américains, des Allemands, des Japonais, des Chinois, des Coréens, se promenant gravement avec leurs grands chapeaux, et de la volaille.

Le soir, autre problème : celui du coucher. Il y a vingt lits dans les cabines et nous sommes trente-six. C'est alors que s'affirme l'admirable sens pratique des missionnaires américains. Tous ces gens-là, hommes et femmes, ont leur petit lit portatif qu'ils déballent prestement. En cinq minutes voilà le pont transformé en dortoir. Les autres, moins précautionneux, s'étendent sur les banquettes de la salle à manger ou sur des chaises longues. Fort heureusement pour tous, nous avons une mer d'huile et un beau ciel étoilé.

5 septembre. — A 4 heures je viens faire ma promenade sur le pont. Nous entrons dans la mer intérieure de Corée. Le soleil se lève lentement tandis que le bateau file entre les îles pelées. Certes, c'est moins joli et moins frais que la mer intérieure du Japon ; mais tout de même, à cette heure, on ressent ici une impression délicieuse de solitude et de calme. Les matelots arrivent pour laver le pont, et les missionnaires réveillés en sursaut plient bagage brusquement Pittoresque au possible le coup d'œil de ce dortoir en plein vent.

Un officier me conte un détail bien typique sur le sans gêne de ces gens-là. Ayant envahi le bateau a Fusan et n'y trouvant plus de couchettes, ils ont visité les cabines pour y chercher un coin où se loger. L'une d'elles était occupée par une dame japonaise. Sans la moindre façon ils entrent et s'installent, disant bien haut qu'il est inadmissible qu'une Nipponne ait une cabine alors qu'il n'y en a plus pour eux. La pauvre petite Japonaise, qui comprenait l'anglais, sort tout effarouchée et va se plaindre.

C'est à grand'peine qu'on fait déguerpir ces intrus. Et l'on est sur un bateau japonais, et la dame en question est la femme du consul japonais à Newchang.

Le temps est merveilleux. Pendant cinq ou six heures, nous courons ainsi entre les minuscules îles rocheuses à la végétation rare. Nous approchons de *Mokpo*. Le *Genkai Maru* pique vers l'Est et s'enfonce dans un étroit chenal. A droite et à gauche, de jolies collines vertes bordent le rivage. On tourne et on retourne plusieurs fois, et enfin, tout au fond, caché dans son nid de verdure et de rochers gris, le petit port de *Mokpo*.

Mais quelle déception en allant à terre ! Tout est en création : on remue le sol, on fait un quai, des routes ; et cette terre coréenne lorsqu'elle est retournée est d'un blanc jaunâtre que le soleil rend terrible à supporter. Je fais à la hâte le tour du *settlement* japonais, qui forme à lui seul, jusqu'à présent, la concession étrangère. Quant au village coréen, il a été rejeté au loin, derrière une colline. Comme ces Japonais ont l'air chez eux dans tout ce pays !

Vite je retourne au bateau, mais ici, comme à terre, il fait une chaleur lourde, oppressante, dans ce fond de baie encaissée où pas un souffle ne pénètre aujourd'hui. Enfin nous repartons, et, la nuit entière, nous continuons, par mer d'huile, notre course vers le Nord, au milieu des îles. En somme, toute notre navigation jusqu'ici a été un cabotage agréable se déroulant presque toujours dans de délicieux paysages. Mais combien ces parages doivent être dangereux par le gros temps !

6 septembre. — Ce matin, c'est *Chemoulpo*. L'immense rade, qu'annonce une maigre tour blanche juchée sur un rocher bas, s'enfonce au loin dans les terres grises. Car tous ces ports coréens sont ainsi cachés tout au fond d'anses étroites à l'abord compliqué.

On avait annoncé l'arrivée pour 8 heures du matin, et il est midi quand nous stoppons, à deux milles de terre, à cause de la marée. Une nuée de sampans nous entourent. Les bateliers coréens, agiles comme des singes, s'accrochent un peu partout et, en quelques instants, nous prennent à l'abordage.

Il y en a bien cent sur le pont maintenant. Quelques coups de canne judicieusement distribués remettent un peu d'ordre dans cette cohue. Enfin nous voici tout de même en sûreté, mes bagages et moi, dans une barque. Il nous reste à nous traîner lamentablement pendant une heure dans la vase, par une chaleur atroce. A quai nous débarquons au milieu d'un troupeau de bœufs, heureusement placides. Il faut se faufiler parmi ces braves bêtes qui suivent avec un intérêt évident l'embarquement pittoresque de leurs camarades sur un petit steamer voisin. La chaîne de la poulie descend en grinçant, on l'accroche à une corde passée autour du ventre de l'animal, et le brave bœuf coréen, les yeux écarquillés, sans y rien comprendre, se trouve subitement enlevé dans les airs, puis disparaît dans les ténèbres de la cale. Et toujours un soleil de plomb. Enfin nous voici à la gare.

Vraiment les Japonais ne peuvent être bien connus que lorsqu'on les a vus dans les trois situations suivantes : chez un peuple supérieur, en Europe ou en Amérique ; chez eux ; et chez un peuple prétendu inférieur, à Formose ou en Corée. Dans ce dernier cas seulement on s'explique l'horreur qu'ils inspirent à des gens qui les valent bien, après tout.

Dans cette gare de Chemoulpo, malpropre et inachevée, je les trouve splendidement dans l'exercice des fonctions, qu'ils adorent entre toutes, de profes-

seurs de civilisation. L'un d'eux, un drapeau vert d'une main, un drapeau rouge de l'autre, le bas de ses pantalons enfoui dans ses chaussettes, dirige avec des gestes larges la manœuvre d'un wagon de marchandises devant les Coréens ébahis. Sur le quai, cinq ou six autres, les grands chefs sans doute, se promènent avec des airs d'importance vraiment amusants. Tout à coup 2 heures sonnent. Ces messieurs s'arrêtent, et réunis autour du doyen, tirent leurs montres. Vérification faite, il doit y avoir accord absolu, car je vois un mystérieux sourire d'intelligence plisser toutes les lèvres. Et tous reprennent leur attitude olympienne dont ils ne sortent de temps en temps que pour rabrouer vertement quelque malheureux Coréen. Le monsieur des bagages surtout, en complet gris à carreaux, est parfait d'arrogance.

Enfin malgré tout, nous partons à l'heure. En quelques minutes nous voici hors de la ville. Le train court parmi les rizières et les champs. C'est à peu près la campagne du Japon. Mais le village coréen, avec ses huttes basses aux murs de terre, et couvertes de torchis, est d'un aspect infiniment moins propret et joli que les hameaux japonais. Çà et là, au loin, des ombres blanches errant parmi la verdure.

Dans ces campagnes malheureusement, tout ce qui est surélevé, tertres, collines ou montagnes, est pelé et laisse voir la terre brûlée. Le voyageur, dans le pays nippon, a constamment l'impression qu'il doit être agréable de se reposer dans le petit vallon qu'on voit là-bas, tout au loin. Ici, non. C'est calme, morne, et l'on passe.

Après avoir traversé le fleuve sur un grand pont de fer dont la construction coûta bien des efforts pour un très piètre résultat, et passé devant un gros faubourg au milieu duquel se détache une église des Missions catholiques, on entre en gare de *Séoul*. Gare provisoire, empêtrée de matériaux, ouverte à tout venant, et dont le sol est un véritable casse-cou.

On s'est arrêté aux portes de la ville. Un long mur déguenillé, lamentable, avec ses pierres branlantes et son air vieillot, court devant nous et s'en va escaladant la montagne, puis redescendant plus loin, et s'étendant à perte de vue pour faire à Séoul une ceinture de 20 kilomètres peut-être. où la ville, assez petite en somme, est très au large. Immédiatement devant la gare, de l'autre côté de l'enceinte, se dresse un bâtiment à l'architecture inattendue. C'est la légation de France. En quelques minutes, après avoir passé sous une porte poussiéreuse et délabrée, et salué les premiers agents de police et soldats coréens, les uns et les autres affublés de costumes de coupe japonaise, j'y suis rendu et je m'empresse de remettre à M. le Gérant le pli *très confidentiel* dont on m'avait chargé. Puis vite au quartier japonais, où est l'unique hôtel de la ville, une mauvaise auberge nipponne avec de la cuisine européenne atroce et des servantes impertinentes. Seule la jeune fille de la maison me rappelle un peu les vrais *mousmés* du Japon. Dix-sept ans, ridiculement petite, sa figure poupine toujours en joie, *O-Tchosan*, l'honorable Mlle Papillon, fait son possible pour satisfaire tout le monde...

Après dîner, je fais un tour dans le *settlement* japonais. C'est la répétition, en moins bien encore, de ce que j'ai vu déjà à Fusan et à Chemoulpo : des rues étroites, assez mal tenues, avec de petites boutiques de marchands au détail; mais rien de confortable, rien de riche. Il y a même des misérables : coolies et traîneurs de *djin*. Puis les inévitables *geisha*, naturellement.

7 septembre. — Levé de bonne heure ce matin, je prends la petite ruelle qui passe devant l'auberge et s'élève le long de la colline sur le versant de laquelle est bâti le quartier japonais. J'arrive à une espèce d'esplanade préparée artificiellement pour recevoir un monument que le gouvernement du *Mikado* a fait élever aux soldats morts pendant la guerre. Un banc propice se trouve là. On y a une vue superbe, car on domine toute la ville. Je m'assieds à côté d'une *mousmé* joufflue, bouffie de sommeil, qui regarde émerveillée quelques cavaliers japonais, des gendarmes, je crois, trottinant dans un terrain vague au-dessous de nous. Ces hommes montent mal et sautent ridiculement sur leurs petits chevaux.

Et c'est tout Séoul devant moi dans son cirque de montagnes pelées et rousses, la ville entière accroupie, avec ses maisons basses et grises. Au premier plan d'abord la cathédrale catholique, masse imposante, orgueilleusement placée sur une éminence, domine toute la ville. Plus loin, à gauche, les légations de France, de Russie, etc. Le ministre et le consul japonais demeurent à deux pas d'ici, dans un recoin de verdure, au milieu de leurs nationaux.

A part ces quelques bâtiments à l'européenne, aucun monument local, aucun temple, aucun palais n'attire le regard plus spécialement. Par ce matin gris et brumeux, la ville s'étend calme, endormie encore dans son trou sans fraîcheur, sans verdure, — car les quelques arbres laissés çà et là ont une teinte noirâtre et mélancolique, — et de tout cela se dégage une tristesse morne, morne comme la sonnerie lente à l'allemande qu'un clairon japonais module depuis un instant dans la caserne voisine. Maintenant je m'en vais. Je cours en *djin* à travers la ville et croise à tous les coins de rue les trois ou quatre soldats déguenillés et dolents qui, un chasse-

[illegible] la garde [illegible]

M. le Gérant de la légation, à qui je fais aujourd'hui une visite moins sommaire que celle d'hier, est très occupé, et par cette chaude journée de septembre il en a pour des heures à paperasser dans son cabinet. Ces affaires de Chine, en effet, donnent de la tablature à tous nos agents de l'extrême Orient. M. le Gérant, ici, a été chargé d'acheter des chevaux pour le service des transports de l'armée. Les bêtes sont prêtes, mais on ne peut trouver un bateau pour les emmener; et pendant ce temps, les petites rosses coréennes, énervées par un repos de trois semaines, deviennent enragées. Elles ruent, mordent, se tuent entre elles, et, ce qui est plus grave, ont tué déjà quelques-uns de leurs conducteurs. La diplomatie a parfois de bien singuliers côtés. Pauvre M. le Gérant!

Et me voici reparti à travers les rues malpropres, le long de petits canaux immondes d'où émanent d'indescriptibles odeurs. Je vais au ministère de la Justice, *Pop-Pou*, voir notre compatriote le conseiller. Extraordinaire masure que ce ministère, basse, malpropre, délabrée, où, à des murs d'allure coréenne, sont ajustées des portes et fenêtres telles qu'on les conçoit chez nous. Masure déserte, d'ailleurs. M. le Conseiller, *Pop-Pou Kiosa*, non plus que ses collègues coréens, n'est point là.

Allons chez lui. Et je reprends ma course monotone dans les mêmes rues poussiéreuses et nauséabondes.

M. le Conseiller, « avocat, premier président honoraire », comme me l'apprend une superbe plaque de cuivre incrustée dans le mur extérieur de sa résidence officielle, est un homme simple, simple d'allure et de goûts. Pour tous meubles, il se contente d'un lit et de quelques fauteuils rustiques. Il erre tout seul, sans domesticité, dans cette immense demeure. Puis quelle étrange idée vous avez eu, Monsieur le Premier Président honoraire, de planter des légumes dans la cour de votre *yamen!*

10 septembre. — Ce soir, le dîner se faisant attendre, je suis remonté à mon tertre au haut du *settlement* japonais. C'est décidément un endroit délicieux. Seulement cette fois mon banc est occupé. Tous les soldats de la garnison japonaise sont là, prenant le frais et fumant. En ce moment le soleil couchant, d'un rouge violet, jette sur *Séoul* une lumière fantastique. Soudain j'aperçois quatre *mousmés* qui émergent du sentier. Ce sont des *geisha;* je les reconnais à leur coiffure et à leur allure élégante. Ces demoiselles, elles aussi, viennent respirer un peu de fraîcheur avant de commencer la soirée. Elles sont charmantes d'ailleurs, bien peignées et pomponnées, avec des *kimonos* légers qu'elles changeront tout à l'heure contre de plus somptueux. Comme elles ne font pas mine de s'arrêter, je les suis et grimpe derrière elles dans la montagne. Je crois bien qu'elles vont faire leurs dévotions, car un *torii*, précurseur d'un temple, barre la route devant nous. Et de fait voici le sanctuaire, pauvre petit autel caché au fond de la gorge, de l'autre côté du torrent.

L'une d'elles s'approche, jette une menue monnaie, frappe dans ses mains pour attirer l'attention du dieu, marmotte une courte prière, aspire, et c'est fini. Elle est délicieuse vraiment avec sa coiffure bien ajustée ombrant sa nuque blanche, et sa mignonne poitrine que découvre le *kimono* négligemment drapé. Je la félicite, et elle, étonnée d'entendre un barbare, si loin du Japon, parler sa langue, me sourit gentiment. Nous causons et les autres nous rejoignent. On allume des cigarettes, puis nous descendons. Il fait nuit noire maintenant. Des soldats nous croisent et lancent à ces demoiselles de fines plaisanteries. En bas, leurs camarades, une centaine au moins, ont organisé un jeu et s'amusent comme des écoliers. Ils se forment par trois et tournent en chantant autour de leurs sous-officiers. L'un de ces derniers entonne le couplet de sa voix gutturale, et les cent troupiers reprennent bruyamment le refrain. Sous cette nuit étoilée, devant la ville immense, ce chœur de soldats étrangers a quelque chose de sauvagement grandiose. Mes petites amies et moi nous sommes là à écouter. Mais une autre jeune fille accourt. « Honorables mesdemoiselles, dit-elle à ses compagnes, rentrez vite, il y a des hôtes à la maison. » Allons, bonsoir, *mousmés*, je vais dîner.

Dimanche. — Mgr Muttel, évêque de Séoul, qui avait bien voulu hier m'accorder un long entretien, et me faire profiter de l'admirable connaissance qu'il a des hommes et des choses de ce pays, m'avait dit : « Venez donc à notre messe demain; les Français d'ici ont l'habitude de s'y rencontrer. » Me voici donc ce matin dans la grande cathédrale ensoleillée. Monseigneur officie, suivi d'un enfant de chœur coréen, la longue tresse dans le dos. Trois cents orphelins et orphelines des Sœurs occupent la plus grande partie de l'église. Les garçons en robe rouge, ceinture verte, et tête nue, sont groupés autour d'un petit orgue tenu par l'une des Sœurs, et chantent. Les orphelines sont en rose, la tête et les épaules couvertes d'un voile blanc. Je remarque quelques Sœurs coréennes avec leurs figures chiffonnées enfouies sous de grandes cornettes. Derrière c'est l'assistance : d'un côté les femmes, vêtues d'étoffes légères d'un blanc jaunâtre, avec un voile blanc sur la tête. Parmi elles, tranchant très nettement, le costume sombre d'une vieille Japonaise. De l'autre, les hommes, tout de blanc habillés, avec leurs bonnes faces placides et leurs grands yeux doux féminins. Sur la tête,

l'étrange chapeau coréen noir. Quelques soldats aussi. Et là-bas tout au fond, entrevu par la baie largement ouverte de la porte, la masse grise et pelée du *Pouk-Han*.

Il n'y a pas de chaises dans l'église. Tout le monde est debout ou assis sur ses talons. Quelques bancs seulement ont été réservés pour les Européens. Nous sommes là quatre ou cinq Français.

Sur l'autel on a mis les premiers chrysanthèmes de l'année. Ils sont gaiement éclairés par les rayons du soleil qui se jouent à travers les vitraux.

Rien de pittoresque comme de voir tous ces petits êtres, orphelins et orphelines, vêtus de rouge ou de blanc, sagement accroupis par terre, leurs pantoufles posées à côté d'eux, et se penchant gravement au coup de sonnette de l'enfant de chœur. La plupart ont des petites mines tristes d'abandonnés. Et tout cela est infiniment touchant.

A la sortie on s'arrête un instant sous le porche pour contempler le magnifique spectacle de la ville entière étalée là au pied de ses monts. Puis on se groupe et on cause. Le Père Poinel, curé de Séoul, un jovial Normand auquel dix-huit ans de vie coréenne n'ont rien fait perdre de sa gaieté, va nous chercher des cigarettes. Et on se sépare joyeusement.

14 septembre. — Je dis adieu à Séoul. Mes coureurs japonais m'entraînent vers la porte du Sud cette fois. Je quitte la ville accompagné par le soleil implacable qui, depuis des jours, me poursuit et qui, sur les routes blanches de Corée, me brûle les yeux.

Cette gare de la porte du Sud est peut-être dans un état plus lamentable encore que celle par où je suis arrivé. Les travaux d'installation y sont à peine commencés. Aussi l'employé japonais chargé de la distribution des tickets, aigri sans doute d'être logé dans une affreuse masure en planches, me reçoit-il extrêmement mal. Je lui tends un billet de *5 yen* et lui demande un coupon de première pour Chemoulpo. « No change », me répond-il d'un ton rogue.

Est-il possible, vraiment, que dans cette gare où sont rassemblés actuellement plus de cinquante voyageurs on n'ait pas encore la monnaie d'un billet de 12 fr. 50 à deux heures de l'après-midi!

C'est un système, d'ailleurs, de la part de ce monsieur.

Je le vois sortir sa vilaine tête de son guichet et rabrouer vertement quelques malheureux Coréens. Je me demande comment il faudrait s'y prendre pour être plus froidement imbécile et malfaisant que cet être-là.

A Chemoulpo je me hâte d'aller jeter un coup d'œil au bateau qu'un bienheureux hasard a mis à ma disposition pour gagner *Chefoo*. Le *Chang Riong* battant pavillon coréen, ma foi, est un petit steamer déjà bien vieux: il date de 1878. A bord je suis reçu par le troisième officier, un aimable compagnon avec sa bonne face enluminée de buveur de gin. Le capitaine, un Danois, et lui, sont les seuls Européens. Le second officier et tout l'équipage sont coréens. Quant à la machine, elle est à la charge des coolies.

Puis je descends à terre, car je ne veux pas quitter Chemoulpo sans dire bonjour au moins au seul Français qui, en dehors des missionnaires bien entendu, nous représente ici. Au moment où j'arrive chez lui, notre compatriote est très affairé. Une bande de Coréens inspecte sa boutique d'épicerie, comestibles et autres denrées. Vite une poignée de main, quelques questions, puis je laisse ces braves gens l'un vendre, les autres acheter leurs boîtes de sardines, et je vais faire un tour dans la ville.

Il fait nuit noire lorsque je rentre au bateau. Nous partirons aussitôt que le charbon sera fait, car la marée est propice. Je trouve à bord deux nouveaux passagers : une vieille « missionnairesse » anglaise et un jeune Allemand que les hasards de ma vie nomade m'ont déjà fait rencontrer sur je ne sais quel bateau. Le problème qui se pose immédiatement est de savoir comment nous caser pour la nuit. Le *Chang Riong*, en effet, est un petit *cargoboat* qui n'est pas destiné à recevoir des passagers. Enfin tout s'arrange. L'officier coréen me donne sa cabine, la vieille dame anglaise prend celle de l'officier suédois, et le jeune Allemand, qui est arrivé bon dernier, dormira, s'il le peut, sur la banquette de la petite salle à manger.

Et par cette belle nuit claire, appuyé à l'arrière sur le bastingage, j'ai ma dernière vision de la Corée. Quelques jours passés au milieu de ce peuple m'ont fait naître pour lui une sympathie, qu'après trois ans de séjour dans leur pays, je n'ai pu ressentir pour les Japonais. J'ai le sentiment d'avoir vu une contrée et une nation qui sont une anomalie à l'aube de notre xxe siècle. Contrée si riche en somme, au climat excellent, et peuple si docile et si doux que des siècles d'oppression locale et d'abjecte administration n'ont jamais pu le faire se révolter. Et tout cela incapable d'un réveil, d'un effort sérieux, ne s'émouvant à l'aspect de notre civilisation que pour lui emprunter des voluptés nouvelles, et ne voyant pas le danger imminent qui est là, sous la forme d'une oppression extérieure, et qui, d'un moment à l'autre, peut s'affirmer par des actes irréparables.

10 heures du soir. — Nous levons l'ancre, et le petit bateau doucement glisse dans la rade immense illuminée par un splendide clair de lune. Je jette un coup d'œil vers les lointaines collines pelées qui disparaissent et se fondent dans la nuit. Nous allons naviguer encore un peu entre les mille îlots qui bordent la côte, puis, trouvant enfin la haute mer, nous

piquerons droit sur la pointe du *Shantoung* où voisinent [illegible] et Chefoo.

15 septembre. — Ce matin, lorsque je me réveille dans l'infecte cabine où j'ai dormi un mauvais sommeil en compagnie d'une légion d'affreux cancrelats courant sur les murs, nous roulons et tanguons terriblement. Il pleut, la mer est mauvaise, et comme le bateau n'a rien dans la cale, nous dansons une sarabande effrénée.

Sur le pont c'est toute une affaire que de passer. De longues lames nous suivent par le travers, une fosse énorme se creuse, et le bateau pris de flanc s'y couche lourdement.

A chaque coup l'hélice s'affole, nous perdons la direction, et un coup de barre doit nous ramener dans la bonne route. A ce régime nous filons 7 nœuds à peine. Nous ne serons pas à Chefoo avant trente heures au moins.

La salle à manger transformée en dortoir étant inhabitable, on me sert à déjeuner dans un petit réduit sur le pont. Je suis seul par ce matin horriblement gris et triste ; tout le monde dort encore. Aussi est-ce sans conviction que je m'assieds devant les œufs au jambon, pourtant appétissants, qu'on m'apporte. Dans la petite table creusée en auge, assiettes, couteaux, fourchettes s'agitent éperdument. Tout à coup, tandis que je suis le jeu des vagues énormes qui nous menacent, ma tasse de café, soulevée par un fort coup de roulis, bondit et s'engouffre, contenu et contenant, dans la boîte de beurre ouverte devant moi. C'est un désastre irréparable, il ne reste plus qu'à jeter le tout à la mer.

Décidément j'en ai assez d'errer sur ce bout de pont et de recevoir des paquets de mer ; puisque les autres ne se lèvent pas, je vais me recoucher aussi.

16 septembre. — Quelle traversée, et quel bateau ! Nous n'avons pas cessé un instant de rouler et de tanguer affreusement. Ces trente heures passées dans ma cabine, le hublot fermé, ont été horribles.

Ce matin il fait un temps magnifique ; le ciel est d'un bleu léger, avec un beau soleil éclairant les premiers rochers gris de la côte. Mais on danse toujours et on dansera encore dans ce malheureux petit port de Chefoo ouvert à tous les vents, où nous jetons enfin l'ancre à 8 heures. Ouf ! et cependant ce n'est pas tout encore, car il s'agit d'aller à terre et les sampans chinois qui nous entourent s'agitent et se montent les uns sur les autres d'une façon inquiétante. Enfin nous voici à quai, tout de même. Cette fois je commence à respirer.

Tout est allemand ici. On ne rencontre que des sujets du *Kaiser* dans la rue et à l'hôtel. Nous sommes, en effet, dans la province du *Shantoung*, sphère d'influence de l'Allemagne.

Vite je m'installe à l'hôtel en attendant le bateau qui, dans quarante-huit heures, m'emmènera à *Tientsin*. Une journée dans mon lit, d'abord, car je suis arrivé ici moulu.

Quel bon sommeil dans cette chambre sur la plage, bercé par le bruit monotone des vagues qui viennent mourir bruyamment au pied de ma fenêtre ! Et quels fruits délicieux : poires et raisins énormes, exquis. Puis c'est, avant le départ, une soirée reposante en famille chez le consul Alphonse Guérin et sa charmante femme. Nous sommes six Français dont deux dames ; après le dîner les longues causeries du pays, des amis et de tout.

A onze heures je regagne mon hôtel. La nuit est splendide de sérénité et de calme. Un boy chinois me précède avec une lanterne. Nous suivons la plage. Là-bas au bout du promontoire qui divise le port en deux parties, deux croiseurs japonais se détachent, masses grises, avec leurs feux brillants. Et sur la gauche, s'étale le cirque de hautes collines qui clôt au loin les environs de la ville.

HENRY DUMOLARD.

(*A suivre.*)

LES NOUVELLES FOUILLES DU FORUM

Tous les amis des études classiques ont lu l'ouvrage de M. Thédenat sur *le Forum romain et les Forums impériaux* (1). L'éloge et la critique du livre ne sont donc plus à faire. Si nous croyons utile d'en signaler une nouvelle édition, c'est que cette nouvelle édition contient beaucoup de nouveau. Avec la conscience et le souci d'exactitude qui ont déterminé son succès, M. Thédenat n'a pas voulu se contenter d'une simple réimpression ; sans modifier le dessein de son ouvrage, il l'a mis scrupuleusement au courant des dernières découvertes. Or, depuis deux ans, les fouilles ont repris au Forum, avec plus d'activité que jamais. En interrogeant un guide aussi sûr, en nous aidant un peu aussi de nos souvenirs et de nos notes, nous voudrions marquer avec précision les nouvelles étapes de cette reconstitution archéologique du Forum, et en esquisser à grands traits la physionomie actuelle. Comme les recherches les plus récentes ont eu surtout pour objet de compléter ou de rectifier des données recueillies au cours de travaux antérieurs, nous croyons logique d'étendre notre enquête aux vingt dernières années, sauf à insister de préférence sur les trouvailles des deux dernières. Le choix du point de départ n'a, d'ailleurs,

1. Henry Thédenat, membre de l'Institut, *Le Forum romain et les Forums impériaux*. — 1 vol. in-18, Paris, Hachette, 1898 ; 2e édit., 1904.

rien d'arbitraire. Depuis 1881, plusieurs régions du Forum ont réellement changé d'aspect. C'est vers ce temps-là que l'on s'est décidé sérieusement à entreprendre, avec une rigueur vraiment scientifique, l'exploration systématique et complète de l'*area*, des édifices en bordure, et des quartiers qui y touchent. Depuis lors, officiellement ou non, et avec plus ou moins d'activité, sauf quelques interruptions, on peut dire que les fouilles se sont poursuivies méthodiquement, et que chaque année a amené quelque découverte, aussitôt contrôlée et interprétée par la critique bien armée, toujours en éveil, des archéologues.

Pour se rendre nettement compte de ce qu'on savait et de ce qu'on pensait du Forum, il y a vingt ans, il suffit de se reporter à l'article, resté classique, qu'écrivit en ces temps-là M. Boissier, et qui est devenu l'un des chapitres de ses *Promenades archéologiques*. En 1881, le Forum semblait presque entièrement découvert sur trois côtés : au Nord-Ouest, vers le Capitole ; au Sud-Ouest, dans la direction du Vélabre et du Palatin ; au Sud-Est, dans la direction du Colisée. Mais l'on n'avait pu encore reconnaître le côté Nord-Est, complètement caché par un quartier de la ville moderne, par des églises, des rues et des maisons que bordait, au-dessus du champ de fouilles, une large terrasse. Même le côté Sud-Est, quoique déblayé en partie, était fort mal connu. On avait remué beaucoup de terre depuis 1878, entre le temple de César, le temple d'Antonin, la basilique de Constantin, l'arc de Titus et les pentes du Palatin ; mais on n'y avait pas encore poussé à fond les fouilles. La topographie y restait incertaine, comme l'identification de plusieurs monuments et le tracé de la Voie sacrée. Enfin l'ensemble des ruines présentait encore un aspect si confus, que sur bien des points l'on ne pouvait s'orienter sans beaucoup de difficultés. Outre les talus et les terrasses qui surplombaient au Nord-Est et au Sud-Ouest, deux larges chaussées transversales, aussi disgracieuses qu'encombrantes et hautes, l'une au Nord-Ouest, devant l'arc de Sévère et le temple de Saturne, l'autre au Sud-Est, entre le temple d'Antonin et l'église *S. Maria Liberatrice*, découpaient dans l'antique vallée trois grandes fosses rectangulaires, rompant toute perspective, enterrant les parties basses des ruines, les noyant même à l'occasion sous les eaux du ciel ou du Tibre, transformant certains coins en marécages comme au temps d'Énée ou de Romulus. Ces malencontreuses chaussées arrêtaient dans une certaine mesure les travaux des archéologues. Non seulement elles recouvraient des parties d'édifices ou des édifices entiers, en détruisant l'harmonie de l'ensemble, mais encore, sur plusieurs points où l'on ne pouvait atteindre le sol antique, elles induisaient à des hypothèses hasardeuses sur la topographie de l'*area*. — Bref, malgré toutes les découvertes antérieures, beaucoup de choses au Forum restaient à découvrir ou à préciser.

En 1882, M. Guido Baccelli, homme d'esprit et ministre de l'Instruction publique, inaugura la nouvelle campagne, qui devait être si féconde en résultats. Secondés par lui, de savants archéologues italiens qui avaient déjà fait leurs preuves de maîtrise, M. Fiorelli, M. Lanciani, d'autres encore, reprirent, ou plutôt recommencèrent le déblaiement méthodique du Forum. Tout d'abord, on s'attaqua aux chaussées transversales, dont les lourds remblais compromettaient les succès passés et à venir. Par égard pour les Romains d'aujourd'hui, qui sont redevenus des électeurs, on ne voulut pas supprimer toute communication entre les deux talus opposés du Forum, et l'on n'osa pas détruire complètement la chaussée du Nord-Ouest. On se contenta donc de la déplacer, en la rejetant vers le Capitole, de l'autre côté de l'arc de Sévère et du temple de Saturne, sur le *Clivus Capitolinus*. Du même coup, l'on dégagea le *Vicus Jugarius*, une petite rue antique qui passait entre le temple de Saturne et la basilique Julia pour se diriger vers le Tibre ; et l'on découvrit les Rostres de César, la tribune où Antoine fit attacher la tête et les mains de Cicéron. A l'autre extrémité du Forum, au Sud-Est, on supprima tout à fait la chaussée qui reliait le temple d'Antonin à *S. Maria Liberatrice ;* et, pour la première fois depuis bien des siècles, on put embrasser d'un coup d'œil le panorama du Forum, depuis le temple de Saturne jusqu'à l'arc de Titus. En même temps, sous les remblais de cette chaussée du Sud-Est, on découvrait des fragments de l'arc de Fabius, puis des dépendances du temple et de l'atrium de Vesta, notamment une cour qui reliait les deux monuments. Tout près de là, en 1883-1884, M. Lanciani déblayait la maison des Vestales, avec ses portiques, son magnifique atrium, ses nombreuses chambres, magasins, cuisines ou salles de bains, la riche série des inscriptions et des statues dédiées aux Grandes Vestales. Derrière ce vaste ensemble de constructions, sur la pente du Palatin, on dégageait une belle rue antique, la *Via Nova*.

De 1885 à 1897 se succédèrent des fouilles partielles, qui toutes avaient pour objet de contrôler, en les complétant, les découvertes des années précédentes : notamment aux Rostres de César, au temple de Castor, à la *Regia* et aux alentours. C'est durant cette période que l'on réussit à fixer la topographie du côté Sud-Est, à identifier définitivement plusieurs édifices de cette région, les dépendances du temple de Vesta, et la *Regia*, où se réunissait le collège des Pontifes. Non loin de là, entre le temple de Castor et le temple de César, M. Richter découvrit en 1888 les

fondations de l'arc d'Auguste, qui sous l'Empire marquait une des limites du Forum proprement dit. [illegible] complètement la façade du temple de Castor sur la Voie sacrée.

Les fouilles des deux dernières années ont beaucoup plus d'importance. Dans l'automne de 1898, on s'aperçut vite, en visitant les chantiers du Forum, que M. Baccelli était redevenu ministre de l'Instruction publique. Les travaux reprirent de toutes parts, sous la direction d'un architecte, M. Boni, assisté d'une commission archéologique dont faisaient partie, entre autres, M. Lanciani et M. Huelsen. On se proposa un double objet : retrouver partout le sol antique, et déblayer, dans la mesure du possible, le côté Nord-Est.

En cherchant le sol ancien, on découvrit bien des choses nouvelles dans plusieurs régions du Forum. Au temple de Saturne, on mit à jour une voûte qui soutenait l'escalier monumental. Devant la façade du temple de César, dans une échancrure demi-circulaire de la plate-forme des rostres du temple, on rencontra la base hexagonale du célèbre autel de César. Non loin de là, on dégagea jusqu'aux fondations le soubassement circulaire du temple de Vesta, la fosse où se déposaient les cendres du feu sacré, le mur du *locus Vestæ* qui enfermait le temple et le rattachait à l'*Atrium Vestæ*, quelques parties nouvelles de la maison des Vestales, et l'ensemble de la *Regia*, qui avait été déjà explorée plusieurs fois, et dont l'on put enfin reconnaître les dispositions compliquées. Devant le temple d'Antonin apparurent les restes d'un escalier et d'un portique. Depuis ce temple jusqu'à l'arc de Titus, sous un pavé du moyen âge, on retrouva le vrai dallage antique de la Voie sacrée.

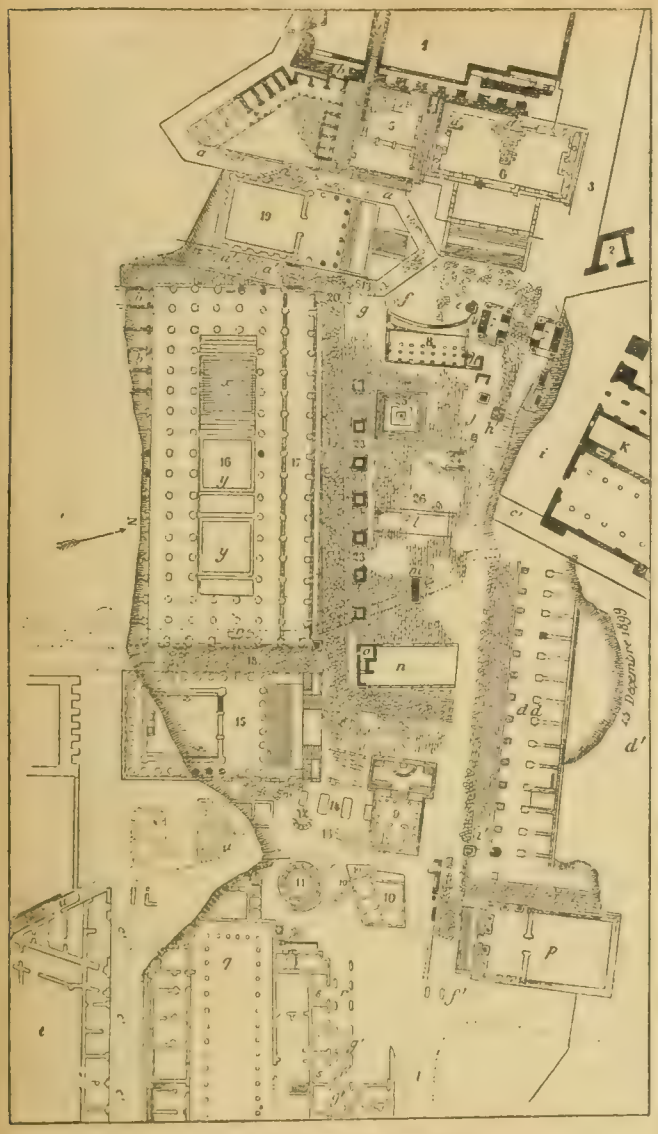
Sur le côté Nord-Est du Forum, les fouilles ont été encore plus fécondes. C'est bien là, entre l'église *S. Adriano* et l'arc de Sévère, que s'étendait le *Comitium*, aujourd'hui déblayé. Un groupe de monuments trouvés l'an dernier sur les limites du *Comitium*, devant l'arc de triomphe, a vivement piqué la curiosité des archéologues. Un dallage rectangulaire en marbre noir, avec bordure en travertin, recouvrait de très vieilles constructions en tuf, entourées d'ex-voto archaïques, de lourdes monnaies primitives, d'une petite pyramide où était gravée une inscription religieuse en boustrophédon. Si l'on veut en croire certains archéologues, ce ne serait rien moins que le tombeau du légendaire Romulus. Au Nord-Est du Comitium, on a déblayé jusqu'aux fondations la façade de l'église *S. Adriano* ; et sous les murs de la Curie de Dioclétien, l'on y a reconnu des restes intéressants de la *Curia Julia*, bâtie par César ou en son nom. Enfin, près du palais du Sénat, entre la rue *Cavour* et le temple d'Antonin, on vient de découvrir la célèbre basilique *Æmilia*, et, par devant, un grand portique construit en bordure sur le Forum, là où s'élevaient aux temps de la République les *Tabernæ Novæ*, les « Boutiques-Neuves ». C'est tout un côté du Forum qui vient de reparaître.

Les travaux ne sont pas encore terminés. Au-dessus du temple de Vesta, sur les pentes du Palatin, la démolition, qui s'achève, de l'église *S. Maria Liberatrice*, nous réserve peut-être quelque surprise. Il semble pourtant que les résultats essentiels soient désormais acquis. En résumé, les dernières fouilles nous ont rendu le Comitium, un des grands côtés du Forum, une partie considérable de la Voie sacrée ; elles ont complété nos renseignements sur plusieurs édifices naguère mal connus du côté Sud-Est ; presque partout, elles ont mis à nu le sol antique ; et, sur bien des points, elles ont fixé plus sûrement la topographie. En même temps, l'on a redressé des colonnes, des pièces d'architecture, des bases de statues. Comme la science, le pittoresque y a gagné.

Grâce à toutes ces découvertes des dernières années, on peut se faire aujourd'hui une idée beaucoup plus complète et beaucoup plus précise de l'ancien *Forum romanum*, au moins, du Forum de l'Empire. Sur l'aspect des lieux aux temps antérieurs, nous n'avons encore que des données assez vagues ; et sans doute nous n'en saurons jamais beaucoup plus.

De la période des Rois, il ne subsiste, à vrai dire, que deux monuments, une prison et un égout : au pied du Capitole, les plus vieilles cellules du *Tullianum*, à demi taillées dans le roc ; en travers de la vallée, la *Cloaca Maxima*, dont on suit maintenant le tracé, et, de place en place, les admirables voûtes, depuis le Forum de Nerva jusqu'au Vélabre et au Tibre. Des autres édifices élevés par les rois, il reste à peine quelques débris de fondations, dont l'origine même n'est pas certaine. Pour imaginer l'aspect du Forum à cette époque lointaine, nous avons seulement quelques indications topographiques. Le temple de Vesta, la maison des Vestales, le temple de Jupiter Stator, la *Regia*, s'élevaient au Sud-Est, vers le Palatin, là sans doute où nous les retrouvons plus tard. Le Comitium et le *Vulcanal* étaient situés au Nord, près du Capitole, dans le voisinage de la prison. Le palais du Sénat, la *Curia Hostilia*, dominait le Comitium.

Nous sommes un peu mieux renseignés sur le Forum de la République, qui s'étendait depuis le *Tabularium* jusqu'à la *Regia* et au temple de Vesta. Pour cette période, nous connaissons désormais la position exacte du Comitium au Nord, du temple de Vesta, de la Regia, de la maison des Vestales, au Sud-Est. Dans ces derniers édifices, ainsi qu'aux temples de Saturne, de la Concorde, de Castor, une partie des fondations semble remonter aux temps de



PLAN DU FORUM ROMAIN

D'après l'ouvrage de M. Thédenat, *le Forum romain et les Forums impériaux*, 2e édition, 1900; Maison Hachette.

1 Tabularium. — 2 Prison. — 3 Escalier montant au Capitole. — 4 Portique des *Dii Consentes*. — 5 Temple de Vespasien. — 6 Temple de la Concorde. — 7 Arc de Septime Sévère. — 8 Rostres de César. — 9 Temple de César. — 10 Regia. — 11 Fastes consulaires. — 11 Temple de Vesta. — 12 Palais de Labon. — 13 Voie sacrée. — 14 Arc d'Auguste. — 15 Temple de Castor. — 16 Basilique Julia. — 17 Portique de la Basilique Julia. — 18 Vénus Tricéphale. — 19 Temple de Saturne. — 20 Arc de Tibère. — 23 Bases de monument honorifiques. — 24 Bassins en marbre vues du Forum. — 25 Colonne de Phocas. — 26 Area du Forum.

a Clivus Capitolinus. — *b* Escalier et portes condamnées du Tabularium. — *c* Étang de Faustine. — *d* Pièces de statues. — *e* Urbi locus. — *f* Monnaie d'or. — *g* Schola Xanthi. — *h* Base. — *i* Comitium. — *j* Base de Sérapis. — *k* La Curie et ses dépendances. — *l* Lignes tracées sur l'area. — *m* Place de [illegible]. — *n* Monument de la [illegible]. — *p* Temple de [illegible]. — *q* Maison de Vestales. — *r* Portique [illegible]. — *s* Basilique [illegible]. — *t* Substructions du palais de Caligula. — *u* Escalier du Palatin. — *v* [illegible]. — *x* Arc de Janus. — *y* Vesta [illegible]. — *z* [illegible]. — *a'* [illegible]. — *b'* Basilique [illegible]. — *c'* Portique. — *d'* Via Nova. — *f'* Arc de Fabius. — *g'* Maison du Souverain Pontife. — *h'* Puteal noir. — *i'* Dédicace à L. César.

la République. Nous pouvons déterminer à peu près l'emplacement des anciens Rostres, de la Curie, du *Senaculum*, de la *Græcostasis*, du temple de Janus, des basiliques Porcia et Opimia, dans la région Nord, sur les limites du Comitium; de la basilique Sempronia et des *Tabernæ Veteres*, au Sud-Ouest; des *Tabernæ Novæ*, au Nord-Est. Enfin, l'on visite encore les ruines plus ou moins considérables de trois monuments qui datent de cette période : le Tabularium, sur la pente du Capitole; l'arc de Fabius, près du temple d'Antonin; et, dans la même région, la basilique Æmilia, tout récemment découverte. La physionomie du Forum de la République commence donc à se dessiner un peu, mais surtout dans les livres et sur les plans des archéologues. Les ruines de ce temps sont rares, et ne parlent guère aux yeux,

Au contraire, il suffit d'une promenade entre le Capitole et le Colisée, en compagnie d'un guide comme M. Thédenat, pour voir surgir autour de soi une image précise du Forum de l'Empire. Même les monuments les plus anciens évoquent le souvenir des derniers siècles de l'histoire romaine; car c'est alors qu'ils ont été reconstruits, et placés dans leur cadre définitif, au milieu de nouveaux édifices plus vastes et plus somptueux. C'est donc bien la Rome impériale qu'il faut chercher, avant tout, au Forum.

Aujourd'hui les limites de l'*area* sont marquées nettement sur le terrain par une ligne presque ininterrompue de monuments. Cette *area* est un grand trapèze allongé, qui, dans le sens de la longueur, est orienté du Nord-Ouest au Sud-Est. Le Forum proprement dit, moins vaste sous l'Empire que sous la République, s'étendait entre la basilique Julia et le temple de Castor, au Sud-Ouest; l'arc d'Auguste et le temple de César, au Sud-Est; la basilique Æmilia, la Curie et le Comitium, au Nord-Est; l'arc de Sévère, les Rostres de César et l'arc de Tibère, au Nord-Ouest. Mais, au sens large et populaire du mot, le Forum se confondait avec le vallon rectangulaire, encombré d'édifices, que dominent ou ferment le Capitole, le Palatin, les Forums impériaux et la colline de la *Velia* où se dresse l'arc de Titus.

Tout autour du vallon se déroule une immense ceinture de monuments, doublée aux deux extrémités du long rectangle. Vers le Nord-Ouest, au bas des murs du *Tabularium* qui cache le Capitole, se pressent le soubassement du temple de la Concorde, le petit *sacellum* de Faustine, le temple de Vespasien avec son triangle de colonnes, le portique des *Dii Consentes*, qui est debout en partie, et, de l'autre côté du *Clivus Capitolinus*, le temple de Saturne avec sa colonnade encore imposante. En avant de ces temples, la prison, et la ligne d'édifices qui marquait de ce côté la limite du Forum proprement dit : l'arc de Sévère, aux trois arches toujours solides et

encadrées de bas-reliefs; la plate-forme des Rostres de César, entre les bases de l'*umbilicus* et du milliaire d'or; l'emplacement de l'arc de Tibère. Sur le côté Sud-Ouest, les longs portiques de la basilique Julia, et ses restes d'arcades qui rappellent la restauration de Dioclétien; puis, le haut podium du temple de Castor, avec le profil élégant de ses trois colonnes et de son entablement sculpté. Au Nord-Est, le Comitium; sous l'enveloppe chrétienne des églises *S. Adriano* et *S. Martina*, le Curie de Dioclétien, qui couvre elle-même la *Curia Julia:* de l'autre côté de l'*Argiletum*, qui menait au quartier mal famé de Subure, la basilique Æmilia et le portique qui la borde. En travers du côté Sud-Est, beaucoup plus étroit que les autres, l'arc d'Auguste, l'autel et la plate-forme du temple de César, où s'arrêtait le Forum proprement dit. Derrière ces monuments, le soubassement circulaire du temple de Vesta, le mur du *locus Vestæ*, le podium de la *Regia* en forme de trapèze, l'arc de Fabius, la façade du temple d'Antonin, toujours debout sous le vocable de *S. Lorenzo.* Plus à l'Est, un groupe d'édifices rangés le long de la Voie sacrée ou autour de la place qu'elle traverse : les portiques et les murs en brique de la maison des Vestales; le temple de Romulus, fils de Maxence, et le *templum sacræ Urbis*, transformés en églises; les trois arches gigantesques de la basilique de Constantin; le temple de Vénus et de Rome, qui de ce côté est noyé dans une église; enfin, au sommet de la Velia, l'arc de Titus, gracieux encore dans son délabrement.

Par cette rapide esquisse, on voit que les grandes lignes du Forum de l'Empire sont dès maintenant retrouvées. Sans doute on discute encore sur maint détail; de petites lacunes restent à combler; l'on peut souhaiter aussi la disparition complète des lourds talus qui déparent les bords du champ de ruines, ou des médiocres églises qui enferment encore certains temples comme dans une gaine. Mais l'on peut dire vraiment que l'ensemble est reconstitué. Sauf peut-être au pied du Palatin, autour de la maison des Vestales, la longue bordure des monuments qui enserrent le vallon ne présente plus de vides. La plupart des trouées qui arrêtent le regard sont simplement celles des voies antiques; et elles contribuent pour leur part à la vérité du tableau.

La position exacte de plusieurs de ces voies qui traversaient ou longeaient le Forum, est aujourd'hui connue. A l'Ouest, le *Clivus Capitolinus*, malheureusement recouvert, depuis 1882, par la chaussée moderne, montait par une pente rapide entre le temple de Saturne et le temple de Vespasien, pour [illegible] le Capitole. Au Nord, le *Vicus Argentarius* (aujourd'hui *Via di Marforio*) descendait près de la prison et débouchait sur le Forum, près de l'arc de Sévère. Au Nord-Est, la Curie et la basilique Æmilia bordaient les deux côtés de l'*Argiletum.* Au Sud-Ouest, le *Vicus Jugarius*, entre la basilique Julia et le temple de Saturne, le *Vicus Tuscus*, entre la même basilique et le temple de Castor, conduisaient au Vélabre. Derrière la maison des Vestales, la *Via Nova* suivait la pente du Palatin, depuis les environs de l'arc de Titus jusqu'au grand escalier qui des palais impériaux descendait près du temple de Vesta. Le *Vicus Jani*, du temple d'Antonin au Comitium, longeait le portique construit devant la basilique Æmilia. Enfin, sur bien des points du Forum, on rencontre aujourd'hui des tronçons de la Voie sacrée. Le tracé de cette rue célèbre a été certainement modifié à plusieurs reprises. Au IIe siècle de notre ère, suivant toutes les vraisemblances, elle allait de l'arc de Titus à l'arc de Fabius, passait ensuite devant le temple d'Antonin, puis entre la Regia et le temple de César, débouchait sur le Forum proprement dit par l'arc d'Auguste, longeait le temple de Castor et la basilique Julia jusqu'à l'arc de Tibère, et contournait le temple de Saturne pour se confondre avec le *Clivus Capitolinus.*

Arrêtons-nous là, comme autrefois les triomphateurs, et jetons un dernier regard sur le Forum. Nous tournons le dos au temple de Vespasien, au temple de la Concorde, au portique des *Dii Consentes*, et au *Tabularium*, dont les deux étages antiques sont écrasés par des constructions modernes. Mais devant nous, vers l'Est, se déroule à perte de vue le champ des ruines. Tout près, un peu à droite, la façade du temple de Saturne, dont les colonnes redressées à l'envers gagnaient à être vues de loin; à gauche, l'arc de Sévère, qui serait très imposant sans la chaussée qui l'enterre à demi; entre les deux édifices, les murs bas et sombres des Rostres de César.

Sur le talus éventré de la rue moderne, à gauche, la vieille prison du temps des rois, emprisonnée à son tour dans les églises *S. Pietro in Carcere* et *S. Giuseppe de'Falegnami;* puis le Comitium, les deux églises et la rue construites sur les ruines de la Curie, le portique de la basilique Æmilia, le temple d'Antonin et de Faustine. Entre ces divers monuments, les rues modernes qui mènent aux Forums impériaux : la rue *di Marforio*, au Forum de Trajan; la rue *delle Marmorelle* et la rue *Bonella*, aux Forums de César et d'Auguste; la nouvelle rue *Cavour*, aux Forums de Nerva et de la Paix. Sur notre droite, à la suite du temple de Saturne, la basilique Julia et le temple de Castor, séparés par le *Vicus Tuscus.*

Entre ces deux lignes d'édifices se déroule l'*area* du Forum, un long trapèze qui va se rétrécissant à mesure que le regard s'étend plus loin. Une série de bases devant la basilique Julia, près du dallage de la

Voie sacrée; des soubassements et des piédestaux, des débris de toute sorte et de tout temps que domine ironiquement, comme un anachronisme, la haute colonne de Phocas. Au bout de l'*area*, entre le temple de Castor et le temple d'Antonin, un amas confus de ruines. Ce sont les monuments qui fermaient le Forum de ce côté, et au milieu desquels tournait la Voie sacrée : la plate-forme éventrée du temple de César, la Regia, le terre-plein circulaire de Vesta. Derrière ce groupe de ruines, la série des imposants édifices qui dessinaient à l'Est comme un autre Forum, depuis la maison des Vestales et le temple rond de Romulus jusqu'à la basilique de Constantin, au temple de Vénus et de Rome, à l'arc de Titus. Plus loin encore, l'arc de Constantin, des Thermes, et le Colisée, qui se profilent à l'arrière-plan sur un horizon violet de montagnes.

L'imagination la plus paresseuse s'éveille en face de ce spectacle grandiose qu'encadrent le Capitole, le quartier des Forums impériaux et les verdures du Palatin, d'où émergent, en masses imposantes, les palais des Césars. Le *Forum romanum*, quoi qu'en disent les admirateurs attardés du vieux *Campo Vaccino*, n'a rien perdu de sa poésie. Ou plutôt il s'est vêtu d'une poésie nouvelle, qui par la réalité complète ou précise le rêve, et qui à la mort mêle la vie ; la poésie qui des ruines patiemment étudiées et reconstituées tire une fidèle évocation du passe. Ici, l'on se sent au cœur de la grande ville, héritière d'Athènes et de Jérusalem, où s'est ébauchée la civilisation du monde moderne. De la montée du Capitole, malgré le délabrement des vieux édifices, le spectacle est redevenu si éloquent que les souvenirs se réveillent en foule, et que de ces temples, de ces basiliques, de ces arcs, de ces palais, on voit sortir, dans sa complexité vivante et vraiment humaine, presque toute l'histoire de Rome.

PAUL MONCEAUX.

UN LIVRE SUR L'IMAGINATION

M. Th. Ribot vient d'écrire un livre sur l'imagination en se défendant de toute imagination. Il y a du mérite; car les livres de philosophie, même contemporains, sont trop souvent de beaux déversoirs d'imagination constructive. J'en trouve dans ce volume même un bien joli exemple que j'ignorais, je le confesse, et que je suis tout réjoui d'avoir appris. C'est la théorie de l'inconscient d'après M. Myers.

Selon cet auteur il y a en chacun de nous un *moi* conscient adapté aux besoins de la vie et des *moi* potentiels dont l'ensemble constitue la conscience subliminale. — Accepté, n'est-ce pas? — Cette conscience subliminale tient sous sa dépendance toute la vie organique. — D'accord. — A l'ordinaire le moi conscient est au premier plan et la conscience subliminale au second; mais dans certains états extraordinaires (hypnose, hystérie, dédoublement, etc.) c'est l'inverse. — Soit, et voilà qui est ingénieux sans cesser d'être raisonnable. Mais voici qui est peut-être un peu hasardé.

Cette suprématie accidentelle de la conscience subliminale n'est pas autre chose qu'une régression, un retour à l'état ancestral. Chez les animaux supérieurs primitifs, l'homme compris, toutes les actions de la vie végétative étaient subordonnées à la conscience et parfaitement réglées par elle. Mais au cours de l'évolution, qui, comme on sait, explique tout, la conscience supérieure a laissé à la conscience subliminale le soin de gouverner silencieusement la vie végétative; et puis, maintenant, dans les cas de désagrégation mentale, le retour à l'état primitif se produit; et ainsi s'expliquent les brûlures par suggestion, les stigmates, les modifications trophiques d'apparence miraculeuse, etc.

Voilà un beau roman philosophique. C'est du « mysticisme biologique », dit M. Ribot avec le bon sens spirituel qui lui est coutumier. Si certaines facultés ont pu *tomber dans l'inconscient* parce qu'elles n'étaient plus nécessaires à la lutte pour la vie, la faculté, par exemple, de ne pas souffrir quand on ne le voulait pas était, dans cette lutte pour la vie, si précieuse et si nécessaire, qu'on se demande comment un animal quelconque a pu être assez désintéressé pour la laisser tomber dans l'inconscient et en dehors des prises de sa volonté.

Mais ceci n'est rapporté que pour montrer à quel point l'imagination est, souvent, développée chez les philosophes et pour dire que M. Ribot n'est pas du tout — encore qu'il pourrait en être — de ces philosophes-là.

Il nous donne, non pas une définition, et il me semble que c'est ce qu'il évite; mais une description de l'imagination créatrice, des conditions dans lesquelles elle s'exerce, de ces modes principaux et des objets où elle s'applique.

L'imagination tient à la sensibilité en ce qu'elle procède de certains besoins de notre nature et à l'intelligence en ce qu'elle est une combinaison des images que la sensation a déposées dans notre entendement.

Elle procède de certains besoins et désirs. C'est le besoin de persévérer dans l'être qui a fait inventer les habitations, les armes et les instruments et outils. D'autre part, le besoin d'expansion et d'extension individuelle, le besoin de *s'augmenter* et de *s'agrandir* a suscité les inventions commerciales et les inventions d'art.

Mais l'imagination tient à l'intelligence en ce qu'elle a pour condition la réviviscence des images et leurs combinaisons multiples et indéfinies. L'œuvre d'imagination est faite d'un certain nombre d'images qui se sont associées avec une tendance plus ou moins forte, violente dans certains esprits, à *s'objectiver* et à se fixer dans quelque chose de concret, en dehors du cerveau humain.

L'imagination a donc comme ses racines et dans la sensibilité et dans l'entendement.

Et dans la volonté ? Nullement. L'imagination n'est pas volontaire. On n'invente pas parce qu'on veut inventer. Le mot « effort intellectuel » n'est pas un mot juste. L'invention n'est pas un acte. C'est un bonheur, c'est une fortune. Seulement la volonté sert ou peut servir à mettre l'imagination en liberté. Par la volonté on s'affranchit des distractions, des influences du monde extérieur pour penser librement ; par la volonté on rentre chez soi, on ferme sa porte et l'on s'isole et on lutte contre la paresse, et c'est ce qu'on appelle « l'effort intellectuel » ; et il est grand quelquefois ; mais sur la pensée elle-même et la recherche et l'invention, la volonté n'a aucune influence.

Mais si l'imagination ne procède aucunement de la volonté, il faut reconnaître *qu'on pourrait le croire*, assez facilement, parce *qu'elle lui ressemble*. Comme la volonté, l'imagination est personnelle, subjective, *originale ;* elle est plus *moi* que tout autre chose, que la sensation par exemple ou la connaissance ; comme la volonté l'imagination, si subjective qu'elle soit, tend constamment à une objectivation ; elle poursuit un but en dehors de nous, elle veut sauter de notre cerveau dans une œuvre. En un mot, tant s'en faut qu'elle procède de la volonté, *qu'elle en est une*, d'une certaine espèce ; elle est une manière de volonté intellectuelle ; « elle est, dans l'ordre intellectuel, l'équivalent de la volonté dans l'ordre des mouvements.

Elle existe, comme on pense bien, chez tous les hommes, puisqu'elle est comme un attribut et de la sensibilité et de l'intelligence. Seulement je n'ai pas besoin de dire qu'elle existe à un degré très inégal chez les différents hommes. Certains paraissent en être presque dépourvus, parce que ce qui varie le plus dans l'imagination c'est ce caractère « téléologique » que nous signalions tout à l'heure. L'imagination tend à objectiver ses constructions ou créations, toujours ; mais, chez certains, elle se contente d'une objectivation apparente, d'une objectivation domestique, d'une objectivation pour elle toute seule. Un Monsieur X..., hommes d'affaires, commerçant, à travers ses comptes, rêve obstinément d'une maison à Chaville. Cette maison s'accroît, s'agrandit, devient château, avec parc, garenne, jardins, champs de blé, prairies ; elle s'orne d'une châtelaine, de deux ou trois enfants qui jouent dans les allées ombreuses... En attendant M. X... ne bouge de son bureau. Un jour quelqu'un le demande : « M. X..., s'il vous plaît. — M. X... ? répond M. X... Il est à Chaville ! »

« Ce jour-là, écrit M. X..., je sentis que je devenais fou. J'eus une peur effroyable... »

Ce M. X... est un imaginatif de premier ordre ; mais jamais il n'avait ni écrit son roman de Chaville, ni même été à Chaville pour choisir le lieu de la réalisation de son rêve. Son imagination s'était contentée d'une objectivation irréelle et d'une image. M. X... ne paraissait pas du tout, dans son monde, un homme d'imagination. Nous sommes tous, plus ou moins, les petits cousins de M. X...

L'imagination *semble* aussi inégalement répartie selon les siècles et selon les âges ; et elle l'est en effet ; mais moins qu'on ne croit. On est d'accord sur ce point que les enfants ont une imagination formidable. On a raison ; mais cette imagination, chez les hommes faits, elle n'est que réprimée par les nécessités de la lutte pour la vie, ou mieux encore, elle n'est qu'amenée *à prendre un autre cours*. On est d'accord aussi sur cette idée que l'imagination a été énorme et comme infinie aux premiers âges de l'humanité. C'est le temps de la création des mythes et des religions. C'est le temps des romans de l'univers, auprès desquels les épopées de la Grèce, de Rome et des temps modernes ne sont que des anecdotes insignifiantes. On peut considérer la littérature des siècles dits poétiques comme « une mythologie déchue » ou une « mythologie rationalisée ».

Cela est vrai. Mais remarquez qu'il n'y a pas lieu pour cela de redouter la mort de l'imagination parmi les hommes. D'abord il y a des phénomènes de régression ou d'atavisme fort heureux. Qu'est-ce qu'un Victor Hugo ? C'est un primitif. C'est un homme qui est aussi « animiste », comme il est aussi « visionnaire », qu'un poète de l'Inde ancienne. Il voit tout objet comme un être animé, vivant, passionné, depuis la pierre du chemin jusqu'au pène de la serrure. Il n'y a pas jusqu'aux lettres de l'Alphabet qui ne soient pour lui des objets réels et non des signes, et l'A est pour lui un pignon et l'E une console ou un mur à corniche. Hugo est un constructeur de mythes tout comme s'il vivait quinze siècles avant Jésus-Christ. Pourquoi ? Comment un homme de ce genre paraît-il après la siècle de Voltaire et de Bernis ? Je ne crois pas qu'on en sache rien. Mais si le fait s'est produit, il peut se reproduire au XXe siècle et au XXIIe après une période aussi vide d'imagination créatrice qu'a pu l'être ou qu'a pu sembler l'être la première moitié du XVIIIe siècle.

Ensuite l'imagination ne s'éteint jamais ; mais elle

se transforme. L'originalité du livre de M. Ribot est précisément d'avoir très bien mis cette vérité en lumière. Il s'est bien gardé de ne parler que de l'imagination poétique et romanesque et, en un mot, de l'imagination littéraire. Il nous a avisés qu'il y a une imagination scientifique, une imagination mécanique, une imagination commerciale, une imagination pratique, sans compter l'imagination sociologique ou utopique qu'on ne niera pas qui ne soit, à l'heure où nous sommes, dans tout son essor. Ce savant qui se laisse aller aux hypothèses, conditions nécessaires de la découverte, pour les accueillir ou repousser après vérifications et contrôle; cet inventeur de machines puissantes ou ingénieuses; ce commerçant qui a l'intuition d'une affaire, puis d'une autre et de cent autres; ce simple Mercadet qui dépense plus d'imagination pour lutter contre le flot de l'adversité qu'un Homère ou un Shakespeare pour mettre dedebout des fables merveilleuses; ce Charles Fourier qui « fait faire un rêve heureux au genre humain » tout comme s'il s'appelait Arioste; tous ces gens-là sont des poètes à leur manière et leur manière n'est nullement inférieure à celle de leurs confrères du Parnasse; et entre parenthèses je recommande de tout mon cœur ces chapitres, absolument nouveaux et tout pleins de faits et d'idées, du livre de M. Ribot.

Loin donc que l'imagination paraisse en baisse au moment de la civilisation où nous sommes venus, bien plutôt est-on autorisé à croire que jamais la petite étincelle électrique ne crépita plus vive ni plus fréquente dans les plis inconnus des cervelles humaines.

— Sans doute, dira-t-on, mais ceux qui ont le bon ou le mauvais goût de se plaire surtout à l'imagination littéraire ou à l'imagination artistique pourront rester affligés en se disant que l'imagination littéraire ou artistique est désormais un archaïsme et qu'elle est définitivement remplacée par l'imagination scientifique; en se disant que poèmes et statues et musique et peinture, c'est l'histoire ancienne, et que sérums, télescopes et mécaniques, c'est l'histoire moderne et future.

— Faites attention! répondrai-je. L'imagination mécanique est essentiellement moderne, je le veux bien; mais l'imagination mécanique est aussi de la plus haute antiquité. Très probablement, c'est la première en date. Les hommes qui ont inventé le feu, la hache de silex, le levier, la roue, étaient des inventeurs de première force, nullement inférieurs aux Watt, aux Volta et aux Graham Bell. C'étaient des observateurs, des imaginatifs et des calculateurs. C'étaient des inventeurs complets.

Si vous voulez faire une philosophie de l'histoire de l'imagination, vous pouvez donc la figurer par une belle circonférence. L'humanité commence par l'imagination mécanique; elle continue par l'imagination mythologique, elle poursuit par l'imagination littéraire et plastique, elle finit par l'imagination mécanique par où elle a commencé.

Pour moi, j'aime mieux croire que l'imagination, par un chemin en zigzag, ce qui est tout à fait conforme à sa nature, ou plutôt par alternances, selon les besoins de l'humanité, est tantôt artistique et littéraire, tantôt scientifique. On a commencé par l'imagination scientifique, parce que les premiers besoins étaient de se nourrir et de se défendre. Une demi-sécurité atteinte et acquise, le besoin artistique s'est relevé ou le besoin de comprendre le monde extérieur, probablement ces deux besoins ensemble, et de là, d'une part l'imagination épique, d'autre part l'imagination mythique sont nées parmi les hommes.

Et depuis, selon les grands courants universels, ce besoin-ci ou ce besoin-là a pris une plus grande acuité et intensité. Surtout la satiété et la fatigue ont joué un grand rôle. Après un demi-siècle ou trois quarts de siècle de poésie et de romans, est-il pas naturel que ce genre d'imagination soit épuisé et aussi que le goût public soit rassasié à cet égard, et n'est-il pas naturel que l'imagination se porte d'un autre côté et aussi le goût public? Supposez, vers 1670, un homme d'imagination littéraire moyenne. Je dis moyenne, parce que si son imagination était très forte elle serait impérieuse et le forcerait bien d'écrire. Mais supposons-le d'imagination littéraire seulement un peu au-dessus de l'ordinaire. En vérité, après Lamartine, Vigny, Musset, Hugo, Balzac, il pourra bien se contenter de lire et de rêver sans éprouver le besoin de produire à son tour. C'est ainsi que se fait une accalmie, pour ainsi dire, pendant laquelle, dans un domaine plus libre et comme plus neuf, poussés du reste par la curiosité publique, les Pasteur, les Berthelot et leurs disciples donnent tout leur jeu et toute carrière à leur imagination particulière et à leur génie inventif spécial.

Le très original et très aventureux Spence, dont on vient de traduire *l'Aurore de la civilisation*, croit que désormais les sciences sont achevées, closes, *ne varientur*. Je n'en crois rien; mais je crois assez qu'après le magnifique développement qu'elles ont pris depuis un demi-siècle, il y a quelque chance pour que pendant quelque temps elles se reposent un peu sur les résultats acquis. Et, par exemple, je doute qu'en 1950 on corresponde plus vite que maintenant par le télégraphe de Marseille à Paris. Je doute même qu'on aille beaucoup plus vite de Marseille à Paris en 1950 qu'à présent. Il y aura des perfectionnements dans les télégraphes, les téléphones, les chemins de fer et les automobiles; mais rien de comparable à l'invention même de ces mer-

veilleuses machines. Voilà ce qui n'est pas sûr; mais ce qui est probable.

S'il en est ainsi, l'imagination humaine se reportera de la recherche mécanique vers l'invention littéraire, ou, pour mieux parler, les hommes à imagination littéraire reprendront le premier plan et la première place dans les préoccupations des hommes. Et ainsi de suite.

En attendant, je vous prie de lire le livre de M. Th. Ribot. Il est complet; il est très fortement informé et documenté. Il est neuf, original et extrêmement suggestif. Il est d'une clarté... à la Ribot, si clair que les « coquilles » d'imprimerie, qui y sont en trop grand nombre, n'empêchent jamais de le bien comprendre. Et dès lors on se moque d'elles. Vous ne lirez pas souvent un livre aussi instructif, ni non plus un livre qui soit, à l'égal de celui-ci, de la dernière *actualité*.

ÉMILE FAGUET.

LE JASMIN D'ARGENT [1]

Nouvelle.

XVIII

Malheureusement, on ne vit rien. L'été passa, les récoltes finirent, et pas de mari. Nanna devint mélancolique et pensive, mais elle ne se découragea pas.

Si ce garçon avait manqué de parole, cela n'empêchait pas qu'il l'avait trouvée à son goût et qu'il l'avait choisie de préférence à ses compagnes. Et cette pensée réhabilitait la jeune fille à ses propres yeux.

— Puisque j'ai plu à un, je puis bien plaire à l'autre, pensait-elle.

Et ranimée par l'espérance d'avoir encore sa part de joie dans la vie, elle était moins mauvaise et moins envieuse. Seulement, elle attendait impatiemment les prétendants, car les années passaient et elle se sentait vieillir.

C'était le jour de la Saint-Martin, le 11 novembre. Le ciel était gris et il tombait une fine pluie automnale. Les hommes, — car Pierre avait grandi et était devenu charretier, — étaient sortis. Le père mettait du vin en perce chez des voisins et le fils faisait un transport. La mère préparait la soupe et la Nanna, assise sur le pas de la porte au milieu de paniers vides, arrangeait les légumes pour le marché du lendemain. Les locataires de gauche, deux vieux qui venaient de marier leurs enfants, déménageaient. La femme vint à l'entrée pour saluer la Madeleine, tandis que son mari achevait de placer les derniers meubles sur la charrette.

— La mère n'est pas là? demanda-t-elle à la Nanna.

— Si: elle allume le feu. Hé! maman!

Elle ne fit pas un mouvement pour se déranger et laisser le passage libre.

Les paysans n'aiment pas les gestes et les politesses inutiles. La Madeleine s'approcha et resta debout derrière sa fille.

— Vous partez, Menghina?

— Oui, il est l'heure... L'autre locataire peut arriver d'un moment à l'autre...

Elles restèrent toutes trois silencieuses pendant un moment, puis la Menghina reprit:

— Alors comme ça, adieu, Madeleine. Saluez vos hommes de ma part.

— Je ne l'oublierai pas.

— Adieu, Nanna, adieu... Et pardonnez-moi si, ces années passées, je vous ai causé quelques déplaisirs...

— Allons donc! ne dites pas une chose pareille, répliqua la Madeleine. Nous avons vécu en bonne intelligence. C'est plutôt à vous de pardonner les brusqueries de la Nanna.

— Oui, Menghina, reprit celle-ci, je vous fais toutes mes excuses.

— Bah! nous avons tous nos bons et nos mauvais moments. Repentons-nous de nos fautes réciproques, et quittons-nous en bonnes amies et en bonnes chrétiennes.

Et après cette cérémonie, à laquelle les paysannes ne manquent jamais, elles échangèrent encore des saluts, et la vieille alla rejoindre son mari, s'assit derrière la charrette, et cria une dernière fois:

— Adieu, Madeleine! Adieu, Nanna!

— Adieu. Qui sait si nous nous reverrons jamais?

— Qui sait? Nous allons assez loin... Si nous ne nous retrouvons pas en ce monde, nous nous retrouverons dans l'autre...

Le vieux paysan fouetta son cheval, et ils s'éloignèrent lentement.

— Quel dommage! fit la Madeleine en revenant à la marmite où bouillaient des haricots. Quel dommage! c'étaient d'excellents voisins. Dieu sait ce que vont être les nouveaux?

— On dit, répondit la jeune fille, que ce sont de jeunes mariés. Ils ne se sont pas encore fait voir. Le vieux qui est venu visiter le logement est le grand-père de la femme.

— Ils auront sans doute vécu en famille jusqu'à présent, attendant que la ferme soit libre.

La Nanna ne répondit rien à cette supposition de la mère, et elles continuèrent leur travail, chacune de son côté.

[1] [illegible]

Une demi-heure plus tard, on entendit rouler un char au loin. La Nanna leva la tête et écouta. Le souvenir de Gaudence n'était jamais sorti entièrement de son cœur. Mais les *euh! euh!* qui résonnèrent dans l'air humide n'étaient pas ceux du beau charretier.

— Voici les locataires qui arrivent! s'écria-t-elle.

Et, mettant les coudes sur ses genoux et le menton sur ses poings fermés, elle attendit, les yeux fixés sur la porte de la cour. Petit à petit, le grincement des roues devint plus distinct, les sonnettes des harnais se firent plus claires, les *euh!* du conducteur se rapprochèrent, et le char s'arrêta devant l'entrée; le nouveau venu reconnut la Nanna, et celle-ci poussa un léger cri...

C'était le jeune homme qui l'avait courtisée aux semailles passées, à la rizière, — celui qui devait venir... Mais, il arrivait bien tard, et il n'arrivait pas seul. Assise sur le char, commodément installée sur un matelas, se trouvait une jeune femme, pâle, souffrante, dans une situation intéressante. Nanna la regarda avec curiosité. Elle n'avait jamais été amoureuse de ce garçon; elle s'était flattée de l'épouser, lui ou un autre, par intérêt: aucune passion n'avait agité son cœur.

Cependant, elle éprouva une certaine satisfaction à constater que sa rivale n'était ni fraîche, ni jolie.

— Hé! bonjour, jeune fille, cria le nouvel arrivé en saluant la Nanna. Je ne pensais pas vous trouver ici...

— Vous avez la mémoire courte, fit celle-ci un peu aigrement.

— Non, je me rappelais bien ce que vous m'aviez dit. Mais je croyais que vous étiez déménagés et que nous allions occuper votre ancien logement.

Cependant, la jeune femme s'était soulevée pour descendre, et la Nanna, voyant son état de faiblesse, voulut l'aider. La malade l'accueillit avec un pâle sourire et une parole d'amitié:

— Il vaut mieux que vous soyez restée dans cette maison, dit-elle, puisque Pacifique vous connaît déjà, nous ferons bon ménage.

Et il en fut ainsi. Pacifique ne parut pas se souvenir de sa rencontre avec la Nanna à la rizière; et celle-ci comprit qu'elle s'était trompée alors, en donnant aux paroles du jeune homme une fausse interprétation. Une seconde fois, l'espoir mourut en son cœur, et elle perdit la sérénité si péniblement acquise. Cependant, elle fut toujours serviable pour sa jeune voisine qui, un mois plus tard, mit au monde une petite fille, délicate comme elle. La pauvre mère n'avait aucune santé, et l'allaitement l'épuisa:

— Le travail des rizières m'a tuée, disait-elle.

Le mari la traitait avec beaucoup de bonté, et la soignait très bien. Mais cela ne l'empêchait pas de s'affaiblir de plus en plus... Elle était prise de la poitrine, de cette terrible maladie qui ne pardonne pas, et moins d'un an après sa venue à la ferme, elle mourut, laissant Pacifique seul, avec un bébé de onze mois sur les bras.

Les paysans ne peuvent se permettre le luxe de la fidélité à la mémoire de l'épouse perdue, si celle-ci a laissé des enfants. Le veuvage est dispendieux. Cela nécessite des domestiques qui coûtent beaucoup d'argent. Et les malheureux qui triment loin de leur maison, du matin au soir, sont forcés de se remarier par économie.

Mais Pacifique n'y songeait point. Il pria Madeleine de lui trouver une fillette pour prendre soin du nourrisson en son absence.

— Tu devrais t'en charger, conseilla la Madeleine à sa fille.

La Nanna, depuis sa dernière désillusion était redevenue aigre et méchante, et elle traitait Pacifique avec une politesse toute spéciale. Elle déclara détester les enfants et leurs criailleries; elle indiqua une petite fille d'une dizaine d'années que la Madeleine alla quérir auprès de ses parents et mit au service du veuf pour l'aider à remplir ses devoirs de père.

XIX

Deux années se passèrent ainsi. Un soir, la Madeleine servait la soupe. La Nanna s'était assise sur le pas de la porte pour manger en silence. C'était son habitude, comme c'était l'habitude de Pierre de souper sur la poutre de la cour pour causer avec Pacifique et amuser la petite fille, qui commençait à grandir. Mais ce soir-là, Pierre avait le visage assombri, et il se mit à table, entre son père et sa mère.

— As-tu terminé ton transport de fumier? lui demanda Martin.

— Non, répondit l'autre d'un ton maussade.

— Combien de chars as-tu encore à conduire?

— Trois.

— Il suffit que tu finisses dans le courant de la semaine. Tu penseras aussi au bois à brûler de Merrico. Il m'a dit que si tu ne le lui portes pas mercredi au marché de Novare, il prendra un autre charretier.

Pierre ne dit mot.

— Et ce sera Gaudence, comprends-tu? reprit Martin. En voilà un qui sait s'arranger pour le travail... Dès qu'il y a un transport à faire, il arrive avec son char, et à force de belles paroles, il finit par l'emporter... Un gaillard!

— C'est que Gaudence n'a pas autre chose à penser!

— Et toi? Qu'est-ce qui te préoccupe?... Ce n'est pas le boire et le manger, Dieu merci!

— On n'est pas au monde seulement pour man- [illegible]

— Je comprends... Tu voudrais te marier, n'est-ce pas ?

— Dame ! Il est temps. Je gagne assez d'argent pour me mettre en ménage.

— Et tu as déjà choisi une jeune fille?

— Pacifique me l'a fait connaître. Une jolie fille de son pays, qui a du bien.

La Nanna écoutait tout cela, le cœur serré, et sa main tremblante ne pouvait plus tenir sa cuiller.

Le vieux regarda la Madeleine, qui lui montrait sa fille de l'œil, puis il dit :

— Mais comment faire avec ta sœur?

— Ce n'est pas mon affaire, riposta Pierre. Mariez-la, si vous pouvez. Moi, je ne puis rester garçon toute ma vie, parce qu'il ne se présente pas d'épouseur pour elle !

— C'est vite fait de dire : mariez-la !... Mais avec qui?

— Parlez-en à Pacifique... Peut-être lui dénichera-t-il un bon parti... Il aime à s'occuper de cela...

La Nanna jeta son écuelle par terre, et bondit, furieuse :

— Je n'ai besoin de personne ! Si je suis trop laide pour trouver un mari toute seule, hé bien ! je resterai vieille fille ! mais je ne veux pas m'établir par l'entremise d'un voisin.

Elle se sauva dans la cour et éclata en sanglots.

La comparaison entre cette jolie fille que Pierre voulait épouser par amour, et elle, que personne ne désirait, ni ne recherchait, lui causait une profonde humiliation. Son cœur était plein d'amertume. Tout d'un coup, une autre pensée, une pensée douloureuse lui traversa l'esprit. Tout son sang ne fit qu'un tour ; elle revint impétueusement à la porte, et cria d'une voix tremblante de colère :

— Si vous n'aviez pas vendu mes plumes, j'aurais aussi trouvé un fiancé...

— Eh bien ! Découvres-en un, et nous te referons un lit, fit Pierre qui avait mis de côté un peu d'argent pour ses noces et le sacrifiait volontiers à sa sœur.

La Nanna s'éloigna et alla errer dans le potager, réfléchissant longuement ; puis elle monta se coucher, et pensa encore toute la nuit dans sa petite chambre. L'idée d'une belle-sœur jeune, fraîche, jolie, que tout le monde choierait et complimenterait, tandis qu'elle serait à ses côtés laide, fanée, mal soignée, lui torturait le cœur. Assister aux épanchements de son frère et rester sans tendresse ni affection ; voir la joie maternelle de la jeune femme et n'avoir pas d'enfants ; soigner ses neveux, devenir leur bonne, était une perspective effrayante. Elle haïssait cette belle-sœur avant de la connaître ; elle haïssait ces pauvres petits qui n'étaient pas encore nés ; elle haïssait son frère du bonheur qu'il allait avoir...

Qu'avait-elle fait pour mériter un tel sort, elle qui avait passé toute sa vie à travailler et à souffrir ?

Puis, elle songeait à la proposition de Pierre : refaire son lit nuptial et prier Pacifique de lui chercher un prétendant. C'était donc possible ?...

Et elle qui avait renoncé au mariage et s'était résignée au célibat ! Mais une union faite dans de pareilles conditions pouvait-elle être heureuse ?... Bah ! pourvu qu'on lui trouve un brave homme encore jeune, pourvu qu'elle se marie comme ses compagnes, pourvu qu'elle ne vieillisse pas à l'ombre de sa belle-sœur, c'est tout ce qu'elle demandait !

Et elle s'abandonnait à des projets d'avenir. Elle se figurait son fiancé ! un beau garçon, allant sur la trentaine. « Si vous consentez, lui dirait-il, moi, je suis tout prêt à associer ma vie à la vôtre. »

Et elle consentirait... Son cœur, avide d'amour, s'attachait déjà à cet être idéal. Puis, ils iraient à Novare acheter les boucles d'oreilles, le collier et l'anneau ; ensuite, on ferait les noces. La belle-sœur la trouverait en puissance de mari et elles ne vivraient pas ensemble. La Nanna n'habiterait pas avec les parents, elle irait loin peut-être... Sa maison serait petite : une cuisine avec la huche, la table, la marmite et les seaux, la chambre avec le grand lit nuptial et le coffre pour le trousseau. Elle se voyait gouvernant son ménage, absorbée par les multiples occupations dont les paysannes sont si fières : les voyages au marché pour vendre des légumes ; les bavardages avec les voisines ; les travaux du potager ; et enfin, le retour du mari, le soir, la soupe mangée en commun, portes closes, quand seuls l'un et l'autre ils oseraient s'aimer et s'embrasser... Cette image la poursuivait et la charmait. Elle en était émue aux larmes. Après avoir rêvé toute la nuit, cette idée s'était si bien fixée dans sa tête et dans son cœur, qu'elle ne pouvait plus y renoncer. Elle s'étonnait presque de ne pas être mariée, et il lui semblait impossible d'attendre plus longtemps la réalisation de ce songe merveilleux.

Et le voisin méprisé la veille comme un moyen honteux, lui parut désormais une bénédiction du bon Dieu !

XX

Dans l'après-midi, la Nanna était à la source, occupée à laver des légumes que la Madeleine devait porter le lendemain au marché, quand Pacifique sortit de la cuisine et alla, lui aussi, à la fontaine, pour nettoyer les courges et les choux destinés à sa soupe.

— Bonjour, Nanna, dit-il en trempant son panier dans l'eau et en le secouant.

— Bonjour. C'est vous la servante, Pacifique? répondit-elle.

— Hé! que faire? Puisque Dieu m'a repris ma bonne ménagère...

— Et vous savez que mon frère veut se marier? demanda la Nanna en interrompant égoïstement le flot de regrets du veuf.

— Oui, avec la Rosette de Cerano. C'est moi qui la lui ai fait connaître. Une belle fille!

— Je le sais... On n'épouse que celles qui sont jolies!

— Mais non... les laides trouvent aussi à se caser...

— Cependant, moi qui suis laide, je n'ai jamais eu de fiancé.

— Voulez-vous que je vous en trouve un?

Elle comprit que le père lui avait parlé, et elle se pencha sur ses légumes, pour dissimuler la joie qui la faisait sourire malgré elle.

— Dites, le prendriez-vous, ce fiancé, si je le trouvais?

La Nanna rougit, ne se sentant pas d'aise. Elle était comme un malade qui revient à la vie, après une maladie dont il a cru mourir. Elle ressuscitait, — elle qui avait perdu toute espérance.

Pacifique voyant son contentement, prit un morceau de courge dans son panier, et le lui jetant gaiement dans le dos, répéta sa demande :

— Dites donc, Nanna, le prendriez-vous, ce fiancé, si je le trouvais?

— Montrez-le, et puis nous verrons, répondit Nanna en faisant la précieuse.

Elle sourit malicieusement et se sauva dans la maison.

— Il a déjà quelqu'un en vue, pensait-elle. Enfin, je vais me marier. Ce n'est pas si difficile que je le croyais...

Mais toute la semaine passa, sans rien amener de nouveau. S'était-elle encore illusionnée?

Cependant Pierre était toujours de mauvaise humeur ; il sortait souvent et les vieux disaient :

— Il faut en finir. Ce garçon n'a plus la tête à son ouvrage.

Et la Nanna revoyait le fantôme de sa belle-sœur, et elle tremblait...

Enfin, le dimanche suivant, en sortant des vêpres, Pacifique s'approcha de Martin avec un air mystérieux de bon augure. La Nanna, qui était restée un peu en arrière, pressa le pas dans l'espérance de recueillir quelques mots.

— J'ai besoin de vous parler disait Pacifique. Voulez-vous que nous allions boire un verre!

La Nanna entendit, et passa en souriant sans les regarder.

— Bonjour, Nanna! cria Pacifique.

Elle se retourna, le salua et s'éloigna. Son cœur exultait. Sûrement, il lui avait trouvé un mari. Enfin elle ne serait plus considérée comme une pestiférée, elle deviendrait une femme comme les autres!

Ce soir-là, quand tous se retirèrent à l'heure du souper, elle prit son plat de riz et alla s'asseoir dans la cour, espérant que son père viendrait lui raconter sa conversation avec Pacifique. Mais Martin la laissa manger en paix, et quand elle eut fini, il l'appela dans la maison. Il voulait lui parler devant toute la famille réunie.

— Hé bien! lui demanda-t-il, as-tu envie de te marier?

— Oh! quant à moi... fit-elle en haussant les épaules d'un air dédaigneux.

Mais ses yeux brillaient, et elle voyait l'image d'un beau garçon, le chapeau sur l'oreille, l'œillet à la boutonnière. La raison ne domine pas toujours l'imagination.

— Nous aurions un parti à te proposer, ajouta le père.

Du coup, la Nanna s'appuya en rêve au bras du beau garçon, du côté opposé au chapeau et à l'œillet, elle s'admira dans sa robe nuptiale de laine et soie changeante, et sourit à cette pensée.

Martin restait silencieux, tirant de longues bouffées de sa pipe. Sa fille était impatiente d'en savoir plus long. Elle lui jeta un coup d'œil interrogatif.

— Hé bien? fit le vieux.

— Hé bien, dites toujours, répliqua-t-elle.

— Que veux-tu que je te dise? Tu as vu qui m'a parlé après vêpres?

— Pacifique.

— Oui, Pacifique. Il prétend que les soins à donner à sa petite l'empêchent de travailler. Il voudrait rencontrer une fille mûre, sérieuse, sage, raisonnable, pas jolie, capable de servir de mère à cette enfant.

La Nanna eut froid au cœur. Le beau garçon, l'œillet, la robe changeante, s'évanouirent, comme une nuée emportée par le vent. Elle se vit sans beauté, sans épingles d'argent sur la tête, sans jeunesse, vieille à côté de ce vieil époux, qui la demandait, — non pour lui, — mais pour sa fille. Elle vit ses noces sans amour et sans fête, dans la même maison, dans la même cour, près de sa belle-sœur jeune et belle, triomphante dans les pompes et dans les joies nuptiales.

Une grande honte la saisit. Elle eut un mouvement de colère contre Pacifique, contre son père, contre tout le monde. Autant valait dire que personne ne voulait d'elle... Et pour comble d'outrage, il consentait à la prendre parce qu'elle était « mûre, raisonnable et pas jolie »...

La Nanna n'était pas expansive. Joie, douleur, dé-

pit, elle renfermait toutes ses sensations. Elle éprouva un profond déchirement et ses yeux s'emplirent de larmes. Mais elle se borna à tirer son fichu sur son front et à dévorer ses pleurs en silence.

Martin haussa les épaules et sortit dans la cour, en grognant :

— On ne sait comment la prendre !

Pierre semblait agacé, mais il ne dit rien et continua à déchiqueter un morceau de pain avec son couteau. La mère s'approcha de la Nanna et, l'embrassant, elle lui demanda :

— Voyons, en veux-tu, oui ou non ? Parle, réponds...

L'autre s'arracha de son étreinte et cria :

— Plutôt mourir que de prendre un vieux et d'être la belle-mère de cette petite !

— Écoute ! fit Pierre en colère. Pacifique n'est point vieux. Il a trente-six ans et tu en as vingt-sept. A la ville, on se marie toujours de cette manière : le mari plus âgé que la femme d'au moins dix ans... Et puis, Pacifique est un brave cœur. Que veux-tu trouver de mieux? C'est ce qu'il te faut.

— Vraiment? Cela vous convient, à vous autres, parce que si j'épouse un veuf, il n'y a plus de lit à acheter et c'est autant d'économisé pour vous... Eh bien ! cela ne me convient pas du tout, à moi !

— Fais comme tu voudras. Mais souviens-toi que je ne veux pas rester garçon pour satisfaire tes caprices. Tu as un fiancé à présent ; si tu n'en veux pas, tant pis pour toi !

— Bien sûr, fit Martin en rentrant dans la cuisine, Pierre a raison. On ne te chasse pas de la maison. Mais je ne puis empêcher ton frère de se créer une famille. Si Pacifique ne te plaît pas, refuse-le ; cependant, ne te plains pas, si tu ne t'accordes pas avec ta future belle-sœur. C'est toi qui auras voulu rester ici.

— Je veux m'en aller... J'irai me placer comme servante à Novare.

— Cela non ! articula Martin avec une énergie toute nouvelle de sa part. Personne de ma famille n'a jamais été en place. Peut-être trouveras-tu encore à t'établir ; alors, nous t'achèterons ton lit : ce qui est juste est juste. Autrement tu travailleras à la maison ou dehors ; mais quant à aller servir à la ville, où il y a des soldats, des marchands, des cochers, des domestiques, tous des effrontés qui trompent les filles, non, mademoiselle ! Vous resterez ici !

La Nanna n'était point femme à prendre une résolution brusque. Elle fut de mauvaise humeur pendant quelques jours, et devint plus sombre qu'auparavant ; mais elle resta auprès de ses parents. Le mariage de Pierre se décida. Martin alla avec Pacifique à Cerano demander la main de la Rosette. Puis, les deux fiancés se rendirent à Novare pour acheter les bijoux d'or de la jeune épousée. La Madeleine fit blanchir la chambre à côté de la sienne, lava le plancher et disposa tout pour recevoir le lit et le coffre de la mariée.

MARCHESA COLOMBI.

(Traduit de l'italien par Mme CHARLES LAURENT.)

(*A suivre.*)

THÉATRES

Réouverture de la Comédie-Française.

L'idée de commémorer par une soirée de gala l'incendie du Théâtre-Français est, je ne dirai pas surprenante, — oh ! non, — mais de nature à satisfaire ceux que réjouissent les grandioses manifestations du cabotinage contemporain. Jamais, j'ose le dire, il n'était apparu avec une évidence plus comique, avec une assurance plus hilarante. Il a, cette fois, dépassé nos espérances. Le « Gala » en a été, en quelque sorte, l'épanouissement. M. Coquelin Cadet a lu un « remerciement » de M. Jules Claretie, où la date de la réouverture est qualifiée (je vous le jure !) de *date historique*. M. Worms, « dans le langage de l'art, qui est le sien », a félicité les anciens sociétaires, revenus de l'oubli pour cette circonstance : et, sombrant la voix, il a ajouté quelques paroles où se trahissait le regret de quitter bientôt « la chère maison ». Puis la Tragédie et la Comédie, représentées par Mmes Bartet et Barretta ont échangé quelques vers, d'où il paraissait que Mme Barretta était ravie (je pense bien, elle s'en va !), tandis que Mme Bartet, plus avisée, ne semblait pas s'exagérer les conséquences « historiques » du Gala. Enfin M. Mounet-Sully, la boutonnière ornée d'une rosette toute fraîche, est parvenu à les mettre d'accord, tandis que M. de Féraudy, pensant à la promesse de M. Leygues de le décorer au 14 juillet, se rappelait, j'imagine, le mot de Monsieur Poirier : « Je serai pair de France en quarante-huit. » Et, pour que cette cérémonie acquît toute sa signification, elle était célébrée dans le décor du *Malade imaginaire*, aux accents de la marche traditionnelle... *Dignus, dignus est intrare.* Et l'on voyait paraître Mme Favart et M. Maubant ! Car c'est ainsi que la bouffonnerie peut s'allier à la solennité, et en doubler la saveur.

Mais l'histoire, en dépit de Carlyle, n'est pas faite par les seuls héros, fussent-ils M. Laroche ou M. Claretie. Il est mauvais de négliger les contingences... Or, les contingences, en l'espèce, ce sont les petites manifestations, moins imposantes, mais

également éloquentes, qui ont encadré « la date historique ». Le *Gaulois*, par exemple, a publié, le jour de la réouverture, un fort joli supplément illustré que je me permets de recommander aux amateurs de « curiosités ». Il était, bien entendu, consacré à la Comédie-Française, — de quoi s'occuperait-on, sinon d'elle? — et reproduisait, avec les portraits de presque tous nos comédiens, quelques pensées des plus illustres. La vue seule de leurs images est infiniment instructive. A part de rares « fanatiques », comme M. Paul Mounet, M. Baillet, et M. Fenoux, point de costumes. Des redingotes, des jaquettes, pas de vestons. On dirait de ces cadres collectifs où les employés d'un même bureau réunissent leurs photographies.

Le pli professionnel est marqué seulement par les physionomies. M. Febvre est cambré, assuré et tranquille ; prêt à « tuer le vibrion ». M. Silvain est grave comme Burrhus, un demi-sourire amer crispe ses lèvres, d'où vont sortir les vers de *Tartufe*. M. Prud'hon est en chapeau à haute forme, en pardessus, et sa main tient un parapluie... Pourvu qu'il n'arrive pas en retard au bureau!... M. de Féraudy est spirituel : on attend « le mot ». M. Worms est d'une distinction suprême; il ne joue que les gens du monde. M. Truffier, de profil, exagère la longueur de son nez ; on est comique, n'est-ce pas? M. Le Bargy, plus malin, a l'air stupéfait. M. Albert Lambert est grave (avec une bien vilaine cravate), et M. Leitner résolu, avec un soupçon de mélancolie dans le regard... Sarcey n'est plus là! M. Raphaël Duflos semble résigné ; il est, du reste, d'une élégance qu'il faut admirer. M. Barral « se tord », pensant, sans doute, à l'extraordinaire idée qu'on a eue en l'engageant à la Comédie. M. Villain est réservé. M. Hamel un peu gouailleur (pourquoi?). M. Falconnier a positivement l'air méchant. Mais, en revanche, M. Ravet (??) est ravi... De nos comédiennes, passées, présentes... et futures (car il y en a qui ne le sont pas encore!) je dirai seulement qu'elles sont charmantes, et qu'elles ont vingt ans. — Et, fleuron de cette couronne, M. l'Administrateur général lui-même (il lit un papier; comment, encore un article?) ondoyant, approuvant et cramponné, la poitrine constellée, et vêtu du costume qu'il a gagné au feu de la rampe ; je veux dire en habit d'académicien.

Mais ce qu'il faut lire et relire, c'est les « pensées » et les impressions de nos comédiens. Une chose est à noter, tout d'abord : les plus triomphants, les plus heureux, sont ceux qui ont quitté la Comédie-Française. Mme Favart est émue de retrouver « sa chère maison » (pourquoi l'avoir quittée?). M. Febvre, un peu prolixe, comme tous les écrivains, traite son théâtre de « phénix tardif » : « tardif » semble contenir une légère critique, mais « phénix » semble assez aimable : il est question, ensuite, d'honneur, de gloire... Si M. Coquelin aîné reste muet, si son cadet nous fait part seulement de sa joie, à lui, ce qui est fort légitime, Mme Victoria Lafontaine établit un parallèle, — non, même de ce parallèle, je ne dirai pas qu'il est surprenant! — entre l'Académie française et la Comédie-Française, « ces deux sœurs étroitement liées! »... ; c'est proprement comparer un encadreur à un peintre. — Avec M. Prud'hon, nous sommes tout de suite prévenus : « On ne peut faire ni avoir d'esprit (la nuance a son prix) en un pareil moment : » M. de Féraudy expose que « C'est la plus belle institution du monde... puisque ceux qui n'y sont plus aimeraient à y revenir »... (ceci est sans doute pour Mme Sarah Bernhardt et M. Coquelin aîné). Mlle Rachel Boyer est philosophique : « La Comédie après la Tragédie... c'est la vie! »... Mme Nancy Martel est modérée; l'on dirait qu'elle n'est pas rassurée... MM. Truffier et Esquier sont deux poètes ; celui-ci rime un sonnet : celui-là deux strophes, dont tout galimatias n'est pas absent. Mme Kolb, qui nous dit sa joie d' « en » être, montre une figure si « esclaffée » qu'on dirait qu'elle songe à la manière d'y entrer. MM. Baillet et Hamel se distinguent par une fierté, qui semble agrémentée de quelque rancune contre les « attaques » et les « calomnies » dont la maison est l'objet; et personne, je pense, ne s'étonnera s'ils déclarent que c'est une « maison unique ». Enfin M. Fenoux cite ce passage d'*Athalie* :

> Quelle Jérusalem nouvelle
> Sort du fond du désert brillante de clartés,
> Et porte sur le front une marque immortelle ?
> Peuples de la terre, chantez !
> Jérusalem renaît, plus charmante et plus belle !

Comme ces vers sont écrits sous sa photographie, on ne sait s'ils doivent s'entendre de la Comédie ou de M. Fenoux lui-même. Et l'on ne sait, en vérité, ce qui serait le plus drôle.

La candeur de M. Fenoux, en dehors de sa valeur propre, a ceci de précieux qu'elle résume admirablement l'état d'esprit de nos comédiens. Quelques-uns, — comme Mmes Bartet et Brandès et M. Coquelin cadet, — nous disent simplement leur satisfaction, ce qui est on ne peut plus naturel. Mais tous les autres, de M. Worms à M. Hamel, de M. Silvain à M. Baillet, sans oublier M. Claretie, tous laissent paraître avec ingénuité l'assurance que leur rentrée est un « événement historique ». Ils sont revenus dans ce théâtre, où ils jouaient si peu et souvent si mal, et c'est une joie nationale. Les voici dans leurs meubles... *Gaudeamus igitur!*

Nous voyons ici l'un des aspects les plus caractéristiques de « l'âme sonore » des comédiens. A force de ne vivre qu'en public, ils s'imaginent être tou-

jours en scène, et chacun d'eux fait inconsciemment le geste de ses rôles. Lisez les pensées citées plus haut, et celles que vous trouverez dans le *Gaulois;* on en reconnaîtrait les auteurs à l'accent, à la forme de la phrase; elles semblent extraites d'un de leurs rôles. Écoutez celle-ci : « Tout au service de Sa Seigneurie la Comédie-Française, —et avec plaisir!... » Qui, maintenant que nous avons perdu le cabaretier-gentilhomme Salis, qui pourrait dire cette phrase romantique ? Et qui l'accompagnerait de l'effet traditionnel, la cape relevée sur l'épaule gauche, et la plume du feutre balayant le sol? Qui donc, sinon M. Paul Mounet?...

Mais cela, c'est le pli professionnel ordinaire, un peu plus amusant parce qu'il est un peu plus solennel. Ce qui est particulier à messieurs de la Comédie, c'est que, relevant d'une administration officielle, ils sont devenus des personnages officiels. Le Théâtre-Français, — plus encore que le divorce! — est une de nos institutions fondamentales. Y participer, c'est appartenir à l'État. Et cela est délicieux, quand, devenant « officiel », on ne cesse pas d'être comédien. De là l'importance et l'ampleur que prend ici le cabotinage.

Les comédiens ont besoin du public pour « être ». Ils en ont conclu que le public avait besoin d'eux. Ils sont convaincus, très sincèrement et très naïvement, que tout ce qui les touche, touche également la France. Il y a, dans le *Gaulois*, cette phrase bien suggestive, de M. Leloir : « Cette soirée (la réouverture) sera aussi touchante que celle du 11 mars à l'Opéra, *où le public, ce soir-là, sentit vraiment son cœur battre à l'unisson du nôtre...* » Hélas! je me rappelle l'inexprimable malaise éprouvé à ces représentations de l'Opéra, alors qu'à la cérémonie du *Malade imaginaire*, les comédiens qui venaient de pantalonner seringue en main, quêtaient l'applaudissement en prenant « l'expression de deuil »! Notez qu'ils étaient sincères : sincères dans leurs cabrioles qu'ils croyaient vraiment être de l'héroïsme (lequel consistait uniquement à « sauver la caisse »); sincères quand, « redevenus hommes », ils prenaient l'expression de deuil. Et c'est leur sincérité même qui causait notre malaise. Nous étions gênés qu'ils n'eussent pas compris que, si cabrioles et regrets étaient justifiés, leur réunion était faite pour effaroucher les âmes simples.

Pareillement, M. Leloir obéit à un sentiment sincère et spontané, quand il parle au public comme Pasteur eût pu parler naguère, ou comme un général vainqueur parlerait à ses troupes. Et, de même, c'est avec une sincérité qui ne saurait être jouée, que M. Leloir et ses camarades nous convient à nous réjouir d'une bonne fortune qui leur arrive, à eux.

Car il faudrait tâcher de voir clair parmi le fatras des congratulations que les intéressés s'adressent à eux-mêmes. Que nous invite-t-on à fêter ? Une constitution théâtrale excellente en son principe, la meilleure qui soit, assurément, mais susceptible, d'ailleurs, de fâcheuses applications. En quoi cette constitution dépend-elle de son « domicile » ? Mme Victoria Lafontaine comparait la Comédie à l'Académie. Pense-t-elle que le prestige de cette dernière tienne uniquement à la « coupole » ? Et M. Claretie cesserait-il d'être lui-même, s'il siégeait sur la rive droite ? Réjouissons-nous, je le veux, de posséder la Comédie-Française. Mais si l'institution est admirable en soi, elle le sera, tout de même, à l'Odéon, au Nouveau-Théâtre, ou chez Mme Sarah-Bernhardt. Nos sociétaires seront mieux installés rue Richelieu. J'en suis fort aise. Mais transformer cette satisfaction en une joie nationale?... J'ai peur que ces messieurs ne se soient exagéré la tendresse que nous leur portons. Nous blâmions, à la Comédie, une direction molle, hésitante, inattentive, un répertoire classique réduit à rien, un répertoire moderne de plus en plus rétréci et choisi avec une incroyable maladresse, une troupe encombrée de non-valeurs, des engagements conclus pour des motifs où l'art dramatique n'a absolument rien à voir. La direction reste la même, et les répertoires, et la troupe; le domicile seul a changé. Soyons heureux, mais avec modération.

La « date historique » dont parle M. Claretie marque uniquement ceci. Le 29 décembre 1900, le Théâtre-Français réédifié a fourni à nos comédiens nationaux des loges confortables et l'espoir d'encaisser quelques belles recettes. Il n'y a pas autre chose. Et faire de ce gala une date de notre histoire, c'est compter un peu trop sur la complaisance ou la naïveté de ses contemporains.

Reconnaissons que M. Claretie avait presque le droit d'y compter. Entre la Comédie et l'État, il se produit un échange... comment dire ?... un échange d'illusions singulières. Les sociétaires veulent à toute force (ils ont pour cela de bonnes raisons) faire partie de l'État. Celui-ci, à qui on ne réclame pas souvent l'honneur d'appartenir, n'a pu que se trouver flatté. Il a accepté ce don volontaire, et a aussitôt répandu sur ses comédiens ordinaires l'admiration qu'il professe pour tout ce qui tient à lui. « Nous sommes admirables, donc nationaux, donc à vous », disent les sociétaires. « Vous êtes à moi, donc nationaux, donc admirables », a répondu l'État. Et c'est ainsi qu'on a vu cet extraordinaire spectacle de congratulations enthousiastes adressées par l'administration même dont l'invraisemblable négligence n'avait su prévoir le désastre du mois de mars dernier, — et adressées à qui ? Au ministre qui avait « couvert » cette administration, et avait souffert qu'elle devînt

ce qu'elle est. Quelqu'un disait, l'autre soir : « On leur en fait trop... Ils vont recommencer ! »

La vérité, c'est que, malgré un savant lançage, les représentations données depuis l' « exode » ont produit des résultats plus que médiocres. On a accusé la malveillance de certains critiques ; mais comme cette malveillance s'était fort attendrie au moment de l'incendie, on n'a pas insisté. On s'en est pris alors à la distance. Certains des sociétaires cités plus haut parlent de leur « exil lointain » ; entendez qu'il s'agit de l'Odéon. Et l'argument est irrésistible, quand on songe à quel public spécial il s'adresse. Ils étaient venus de partout, ces spectateurs, d'Australie, de Patagonie, de Chine... Ils avaient mis des mois et des mois à franchir les terres et les mers. Mais quand, arrivés à Paris, ils ont appris que la Comédie jouait à l'Odéon, ils ont dit : « Non, décidément, c'est trop loin ! »

Si le prestige de la Comédie-Française était resté ce qu'il était, on l'aurait suivie dans les différents théâtres où elle a joué, et où, pourtant, on a quelquefois fait des recettes. Mais ce prestige a sensiblement diminué. Non par la faute de la critique, — car à supposer qu'elle ait quelque influence sur le public parisien, ce dont je doute, c'est une bonne plaisanterie que de parler de son pouvoir sur les Patagons et les Chinois. C'est la Comédie elle-même qui a diminué son autorité, par ses erreurs, qui ont été dites plus haut, et surtout par la déplorable habitude des « tournées ». Croyez, du reste, que nos sociétaires l'ont fort bien senti. Et c'est parce qu'ils l'ont senti, qu'ils proclament si haut leur propre gloire, comme les enfants chantent pour se donner du cœur...

Les voici donc rentrés au bercail. Le « Roman comique » est terminé. Félicitons-les, félicitons-nous, mais avec la modération qui convient pour un événement qui intéresse seulement l'art théâtral, et même une partie assez restreinte de cet art. De notre satisfaction, je donnerai deux raisons. Les voyages forment la jeunesse. Celui que vient d'accomplir la Comédie lui aura apporté quelques enseignements ; elle aura appris que le public l'aime, mais un peu comme on aime des voisins qu'on n'a plus l'idée d'aller voir quand ils ont changé de quartier...

Enfin, avant de reprendre le cours de ses représentations, elle nous a offert un spectacle dont j'ai tenté de vous faire sentir le prix, spectacle unique, invraisemblable, inouï... Et, j'y songe, c'est peut-être en ce sens que M. Claretie l'appelait « historique » ?...

JACQUES DE TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Die Mystik, die Künstler und das Leben (La mystique, les artistes et la vie), par RUDOLF KASSNER (Diederichs, éd., Leipzig).

Dans cette suite d'études consacrées à un groupe de poètes et de peintres anglais, M. Kassner émet un assez grand nombre d'idées personnelles, originales et brillantes. Il possède éminemment le don du critique, clairvoyant parce qu'il est sympathique, souple et capable de s'assimiler aux artistes qu'il commente ; il évoque autour de leur œuvre l'atmosphère spéciale où elle s'est épanouie, il l'éclaire de la lumière la plus propice et la plus vraie. Il se fait une très haute idée du critique tel qu'il le rêve, tout en l'appelant « philosophe sans système, poète sans rime, aristocrate sans armoiries et bohème sans aventures » ; il lui veut une âme vibrante, un tact délicat de la pensée, en un mot il le veut artiste. « La vie des hommes n'est autre chose que l'attente de la flamme » ; que cette flamme se transforme en poésie, ou bien qu'elle brûle pour éclairer la pensée des autres, il n'importe : son action est également belle et vivifiante. M. Kassner a entrepris à dessein d'analyser parmi les artistes anglais ceux qui semblent les plus déconcertants et qui sont aussi les plus originaux. Il n'envisage pas l'art du poète comme détaché des autres arts. Chaque poète est aussi un peintre même s'il n'a jamais pris en main le pinceau, un musicien même s'il n'a pas touché à un instrument de musique. Au lieu que la critique dogmatique de naguère s'appuyait sur ce principe formel de la distinction des arts, M. Kassner conçoit une esthétique plus complexe, qui consiste au contraire dans la synthèse des arts divers. C'est pourquoi, dans les articles si pénétrants qu'il a écrits sur Blake, Shelley, Keats, Swinburne, Browning, sur Burne Jones et Rossetti, ses procédés d'analyse sont les mêmes, qu'il étudie des peintres ou des poètes : dans les strophes de ceux-ci il retrouve la lumière émanée des peintures contemporaines ou anciennes, dans les tableaux de ceux-là, la poésie éparse dans l'âme anglaise de ce temps, et chez les uns comme chez les autres l'écho de musiques lointaines ou proches. Le large souffle d'art qui passe dans les œuvres de ces élus le soulève d'enthousiaste admiration. Chercheur scrupuleux et patient, soigneux de se bien documenter, M. Kassner ouvre son esprit aux impressions que lui suggèrent ses héros et il les note docilement, unissant ainsi, dans sa critique, au caractère impersonnel qu'exige l'histoire, l'émotion que suggère l'œuvre d'art. Son livre est fait avec

méthode, disposé chronologiquement, abondant en renseignements biographiques. Cet ouvrage est un des meilleurs essais de psychologie poétique qu'on ait donnés depuis longtemps; en outre, par la beauté de la forme et le charme des idées, il a lui-même la valeur d'un poème.

IVAN STRANNIK.

FRANCE

Un homme d'affaires, par PAUL BOURGET (Plon).

Si l'on se tient au point de vue de l'art absolument et si l'on veut juger ce livre isolément sans le rattacher à l'ensemble de l'œuvre de Bourget, il me semble impossible qu'on ne soit pas choqué par des défauts, par des faiblesses, par des négligences fâcheuses. Vraiment, c'est à peine écrit : les phrases, invertébrées, longues, lourdes, se traînent comme elles peuvent; de vains détails s'y accumulent, inexpressifs, insignifiants. Et tout cela surtout manque de vie excessivement. Le procédé ne s'y dissimule pas, mais au contraire s'y étale, au point qu'on dirait que l'auteur n'avait pas d'autre but que de manifester sa méthode en l'appliquant d'une manière presque théorique et démonstrative à quelque exemple entre autres. Mais, malgré tout et peut-être à cause de ces imperfections mêmes, le nouveau livre de Bourget, qui n'est certes pas un de ses plus beaux, est à coup sûr un de ses plus intéressants. C'est un recueil de quatre nouvelles : *Un homme d'affaires*, — *Dualité*, — *Un réveillon*, — *L'outragé*. Aucun de ses ouvrages ne révèle plus clairement l'influence de Taine. La critique de Taine plutôt qu'esthétique était historique, c'est-à-dire qu'il utilisait les œuvres d'art pour la connaissance des époques historiques. L'œuvre romanesque de Bourget tend de plus en plus à devenir un document véridique sur notre temps. Mais elle ne se contente pas de peindre notre temps, elle le juge ; aux anecdotes significatives qu'elle rapporte, elle joint un commentaire abondant. Et c'est là ce qui fait sa singularité : l'auteur est à la fois critique à la façon de Taine et romancier, et c'est sur le roman qu'il compose, qu'il exerce sa clairvoyance d'historien. A cela s'ajoutent des préoccupations morales et sociales, car le temps dont il s'agit est le nôtre et c'est donc sur de la matière vive que travaille cet écrivain. Et ces nouvelles, romanesques, critiques, historiques et apologétiques, son étranges, attrayantes et troublantes par leur complexité. Elles n'appartiennent pas à quelque genre littéraire qu'on puisse nettement définir, — et l'on ne sait comment s'y prendre pour les juger : elles ont leur esthétique spéciale dans laquelle la notion du beau n'est pas pour grand'chose. Elles ne sont presque plus de la littérature, de même que, dans la critique de Taine, l'œuvre d'art perd presque complètement sa valeur stricte d'œuvre d'art... Quant à la psychologie, elle est extrêmement subtile et fine, bien entendu : je lui reproche de reposer sur ce principe que les actions humaines sont entièrement susceptibles d'une explication claire; elle ne tient pas compte de l'inconscient, elle est *latine* et *cartésienne* à l'excès...

A travers l'Exposition de 1900, par ANDRÉ HALLAYS (Perrin).

Voici « les états d'âme successifs d'un badaud de Paris », au cours de sept mois de flânerie à l'Exposition, et ce journal de ses diverses émotions est merveilleusement amusant, parce que nul badaud n'est plus spirituel, plus averti, plus moqueur dans sa bonhomie, moins dupe de ses admirations, plus clairvoyant et plus malicieux. Il s'est promené tout à fait au hasard, un jour ici, le lendemain là, sans préméditation, et le désordre de son livre a le mérite, assure-t-il, « d'être à l'image de l'Exposition même qui fut un miracle d'incohérence ». Il n'est pas extrêmement indulgent pour cette Exposition mémorable, — mais on ne doit pas confondre avec du débinage vain sa sévérité. C'est le plus sérieusement du monde, et gravement même, qu'il s'est désolé de voir tant de médiocrité, de laideur et de banalité dans cette ville en carton-pâte que l'on édifiait si richement. Il lui semble qu'on aurait pu profiter de cette occasion pour agir utilement sur le goût public, au lieu qu'on n'a contribué qu'à le pervertir encore. Cette préoccupation excellente est au fond de toutes les critiques d'Hallays ; elle leur donne une grande portée. Ses opinions sont motivées avec le plus grand soin, formulées de la manière la plus fine et la plus juste, et tout le volume est délicieux d'enjouement, de simplicité, de naturel...

Trait d'union, par HENRI DORIS. (Plon).

Ce « trait d'union », c'est Mme Cécile, une pauvre femme qui, peu de temps après son mariage, s'est aperçue que son mari ne méritait que du mépris. Elle aime à présent Maxime, un bon jeune homme. Mais Maxime aime Suzanne, une jeune fille très flirt. Et Mme Cécile est un infortuné « trait d'union » en effet, car c'est elle, l'imprévoyante, qui présenta Maxime à Suzanne. Seulement est-ce que Maxime épousera Suzanne ? Il a, certes, un dangereux rival dans la personne d'un brillant officier, le lieutenant Lacombe. Celui-ci, d'ailleurs, est indigne de votre estime, vu qu'il a pour maîtresse une danseuse espagnole du nom de Pepita. Intrigues, intrigues. Un duel enfin, et Maxime est grièvement blessé, car les jugements de

Dieu, de nos jours, sont bien imparfaits. Néanmoins Maxime épousera Suzanne, car ce genre de petits romans exige de tels dénouements, — mais ruinée, car la banque juive où sa fortune était placée fait faillite, et cette circonstance ne diminue en rien la joie de Maxime, car il est un bon jeune homme. M. Henri Doris, lui, n'est pas un très grand écrivain.

André Beaunier.

Memento. — Chez H. Oudin, *Un siècle*, « mouvement du monde de 1800 à 1900 », par Mgr Péchenard, Mgr Touchet, évêque d'Orléans, le R. P. de la Broise S. J., M. Brunetière, le R. P. Sertillanges, etc. — A la librairie Bellais, *Macette*, de Mathurin Régnier, publiée et commentée par Ferdinand Brunot, avec la collaboration de MM. P. Bloum, L. Fourniols, G. Peyré, Armand Weil.

QUINZAINE MUSICALE

L'art des programmes.

Deux amateurs de musique se rencontrent. Ils se demandent de leurs nouvelles et aussi des nouvelles de la musique :

— Eh bien, étiez-vous au concert, dimanche dernier ?

— A quel concert ? *On ne joue plus rien.*

... Et sur cette réponse, triste mais inévitable, l'entretien musical cesse : pour ne pas échanger d'ennuyeuses pensées, on se tait ; puis l'on parle d'autre chose.

Aujourd'hui, des foules imposantes, attirées par divers mobiles, vont encore au concert ; mais les jaloux, les irascibles amants de la musique y vont de moins en moins. Ce n'est pas que les orchestres soient plus mollement dirigés que naguère. Ce n'est pas non plus qu'on ne joue parfois un classique chef-d'œuvre, ni que de loin en loin on n'« exécute » un compositeur jeune... Mais c'est bien parce que les grands concerts ont cessé d'être adaptés au goût des véritables amateurs ; c'est parce qu'ils ne répondent plus à l'attente des gens qui connaissent tant soit peu la musique ; c'est parce que les programmes, accouplant les œuvres les plus disparates, donnent plus de fatigue que de plaisir. Vraiment, nos concerts ont par trop les défauts de ces « Salons » annuels, qui sont plus une foire qu'une exposition, et l'on y prend trop cette fièvre débilitante, cette ivresse neurasthénique que l'on a pu respirer tout à loisir, en 1900, dans notre énorme tohu-bohu international.

Les programmes des concerts ne sont pas faits pour que l'on « goûte » la musique : ils sont faits uniquement pour émousser le goût. Si instruit que soit l'auditeur, si docile que soit son oreille, ce n'est pas impunément qu'il s'entraîne à entendre coup sur coup les musiques les plus diverses : l'esprit ne se fortifie plus, ne s'assouplit plus, mais il se désagrège et se disloque. Une œuvre n'agit profondément que sur une âme préparée à l'entendre. Souvent, c'est après la dernière mesure, c'est pendant les minutes mélancoliques et attentives où le génie d'un Maître continue de parler dans notre cœur sonore et tout ému, c'est alors que la beauté de l'œuvre soudain se révèle à nous. — De même le charme des femmes aimées : on ne le comprend pas tout de suite ; mais soudain on est enveloppé par toute la Douceur, quand, après le départ, on retrouve sur ses mains ou sur ses lèvres le souvenir d'un parfum...

Hélas ! nos programmes tortionnaires ne permettent rien de tout cela. Récemment, après la plus pure merveille de Mozart, après cette symphonie en *ut* qu'il composa pour couronner la trilogie des symphonies de 1788, ne donnait-on pas une sorte d'Oratorio de Gounod, fade jusqu'à l'écœurement ? Après la beauté toute grecque, après la douceur, après la lumière de Mozart, que venaient faire cette religiosité d'un musicien pour dames — devenu vieux, — ce mysticisme ambigu, ces désirs fatigués qui font songer à d'étranges choses ?

— Mais alors, me dira-t-on, il ne faudrait donner qu'une œuvre par concert ?

— Non, mais il ne faudrait donner que des œuvres ayant entre elles quelque rapport, de même que dans une salle de musée on groupe les tableaux d'une même école ou d'un même auteur. Qui empêcherait, par exemple, de faire entendre dans leur ordre les trois grandes symphonies de 1788, si diverses dans leur ensemble harmonieux ?

C'est dans une vue semblable, que M. Colonne a organisé naguère le « Cycle Berlioz », et tout récemment, le « Festival Saint-Saëns »... Pourquoi aussi ne pas donner, comme à l'étranger, à l'occasion de l'anniversaire d'un Maître, un concert de ses œuvres seules ; pourquoi ne pas réunir en une même matinée plusieurs compositeurs de second ordre, qui vivaient à une même époque ; pourquoi, en un mot, ne pas faire des programmes qui *aient une signification ?*

Un programme aurait besoin d'être *composé*, composé comme une œuvre d'art ou un poème. Faire entendre bout à bout, n'importe quelles musiques selon les exigences des chanteurs, des virtuoses ou des ouvreuses, ce n'est pas *composer* un programme. — Il serait temps aussi de renoncer au « morceau de vestiaire ». Le prélude du IIIe acte de *Lohengrin*, avant le cortège nuptial et le duo d'amour, ne semble pas avoir été conçu pour qu'on aille chercher son parapluie.

A dire vrai, les programmes actuels sont funestes

surtout aux compositeurs — pour agir sur un public dont le goût est émoussé par une variété déréglée, les musiciens sont obligés de recourir aux piments les plus regrettables. Non seulement ils surchargent leur orchestre, ils empâtent la couleur outre mesure, mais encore ils inventent les instruments les plus imprévus. Dans une symphonie récente, dépeignant une fête de boulevard extérieur, n'entendait-on pas, tout à coup, les rires et les miaulements d'une « Muse de Montmartre » ?... Les programmes sont un peu responsables de tels écarts et de telles fantaisies : solliciter l'attention n'est plus possible, il faut la violenter.

Depuis quelque dix ans, les grands concerts sont sortis de cette période de lutte avec le public, où nous avons vu l'héroïsme d'un Pasdeloup. Il ne s'agit plus d'imposer aux auditeurs rebelles la Marche du *Tannhæuser* ou le *Septuor* de Beethoven. On n'en est plus à la période d'organisation : une bonne moitié de la salle sait d'avance, par cœur, la musique qu'elle vient entendre.

Il faut donc présenter cette musique d'une manière nouvelle ; il faut prendre le soin de *composer* les programmes, comme un poète compose une strophe, ou comme une femme compose son appartement : c'est l'art de la mise en valeur.

Dès lors, les amateurs ne diront plus *qu'on ne joue plus rien*, et cependant on jouera les mêmes choses. Mais on les donnera dans de meilleures conditions. — Au musée du Louvre, la grande série des Rubens est toujours la même. Mais les connaisseurs prétendent qu'on n'avait pas encore vu ces géniales décorations, car elles ne s'étaient jamais montrées jusqu'ici dans le jour, la perspective et le recul qui leur sont un complément nécessaire.

Il est grand temps aujourd'hui d'acquérir l'art des programmes.

ADOLPHE BOSCHOT.

NOTES POLITIQUES

[illegible] SESSION EXTRAORDINAIRE. — HORS DU PALAIS-BOURBON. — [illegible] DE M. JULES LEMAITRE. — [illegible] FRANÇAISE ».

Mercredi 2 janvier.

Et voilà close une session vraiment exceptionnelle ! Les huissiers du Palais-Bourbon avaient perdu l'habitude de voir ainsi travailler des parlementaires. Car ils ont travaillé. Le président Deschanel, avant de donner la parole à M. Waldeck-Rousseau, qui allait lire, d'une voix tremblante d'émotion, le décret de clôture, a fait, lundi dernier, une brève revue des travaux de cette *session extraordinaire*, vraiment... extraordinaire.

« En cinquante-six jours, a dit M. Paul Deschanel à ses collègues, vous avez tenu soixante-deux séances, et voté la loi des successions, le régime des boissons, l'amnistie, le budget de l'Etat, l'organisation financière de notre belle colonie algérienne, la réforme des bureaux de placement, les garanties données aux réservistes et aux territoriaux pour leurs emplois, l'amélioration du travail des femmes et le remplacement des octrois. »

Et pendant ce temps, les circonscriptions de ceux qui travaillent ainsi à donner des gages au corps électoral, sont *travaillées* par une adroite propagande *nationaliste*. Tout député, ayant prêté son appui au ministère *de déchéance républicaine* est, par cela même, marqué du signe d'infamie. Et pourtant il a bien travaillé ! N'a-t-il pas voté des lois que réclament ceux-là mêmes qui le combattent ? N'a-t-il pas défendu les institutions républicaines dont ils se réclament aussi ? Sans doute ! mais il fut *ministériel*, et cela est une tare, depuis que M. Waldeck-Rousseau est président du Conseil, M. Millerand, ministre du Commerce et le général André, ministre de la Guerre !

Mais nous n'avons pas à établir ici de discussions. Brièvement, nous exposons des faits et ce qui précède est un fait.

Un autre fait, qui complète le premier, c'est que la *Ligue de la Patrie française*, qui réunit en un même groupement, aussi cohérent que peut être un groupement formé d'éléments contradictoires, tous les adversaires du ministère, est présidée par un excellent écrivain, qui s'est révélé politique habile.

M. Jules Lemaître, auquel le *nntionalisme* doit la plus grande part de son succès aux élections municipales, cherche à gagner le corps électoral, en province. Il a élaboré un programme pour les prochaines élections législatives, et il vient de le soumettre aux habitants de Grenoble et à la France tout entière.

Je n'ai jamais entendu parler M. Jules Lemaître. J'ignore s'il est orateur. Mais à lire ses allocutions, je comprends ce qui plaît à l'électeur. C'est bien écrit, et l'on sait que depuis des années, les journaux littéraires *à un sou* et d'innombrables suppléments habituent la petite bourgeoisie et le prolétariat aisé à aimer que les choses qu'on leur dit soient *bien dites*. Et puis, ce n'est pas un politicien. Et l'on commence à avoir horreur du politicien, de cette individualité sans passé qui réponde pour lui, sans doctrine, sans idéal, prêt à toutes les compromissions, jouet bénévole des événements, des intérêts et des passions. Or M. Jules Lemaître est un homme de lettres éminent, un universitaire. C'est un *intellectuel*, dirais-je, si je ne craignais de lui appliquer une épithète qui sonnerait mal à son oreille.

Et voyez comme il le comprend et sait le faire comprendre. A Grenoble, au début de son discours, il s'exprime ainsi :

« Il y a seize ans, j'étais professeur à la Faculté des lettres de votre bonne ville et je ne m'occupais guère que de littérature. On m'aurait bien étonné si l'on m'avait prédit que je reviendrais un jour vous parler de politique.

« Rien, en effet, je puis l'avouer, ni mon caractère, ni mes goûts, ni mes études, ne m'avait préparé au rôle que je joue aujourd'hui, je dirai presque malgré moi... Mais aussi, Messieurs, j'espère que vous me croirez, parce que vous savez bien que je n'ai aucun intérêt personnel à mener la vie que je mène depuis bientôt deux années. Vous sentirez que je vous parle sincèrement. C'est la seule supériorité que j'aie sur un trop grand nombre de politiques professionnels. »

Maintenant, quel est le programme, qui sera celui de la « Patrie française » aux prochaines élections législatives? Il est assez déconcertant. car, tout en affirmant une absolue communauté de vues avec celles de M. Méline, il contient des réformes que le chef du *parti progressiste* n'admettrait pas, et qui seraient plutôt du goût de M. Waldeck-Rousseau ou de M. Léon Bourgeois.

Telles sont, par exemple, certaines réformes « économiques et sociales ». M. Jules Lemaître demande une loi qui accorde à tous les citoyens le droit d'association dans la plus large mesure pour la formation des syndicats professionnels ouvriers, agricoles, de coopératives de production et de consommation, et qui étende leur faculté d'acquérir et de posséder. Il demanderait, en outre, très volontiers, dit-il, la création d'une « caisse nationale de retraites pour la vieillesse des travailleurs ». D'autre part, il ne repousse pas *a priori* le principe de l'impôt sur le revenu. Il est vrai qu'il fait ensuite des réserves qui équivalent à repousser le système.

En ce qui concerne les congrégations, M. Jules Lemaître voudrait qu'elles soient assimilées aux syndicats ouvriers. Mais peut-on assimiler les congrégations à des organismes économiques? Il se déclare aussi pour la liberté de l'enseignement « que l'on menace obliquement par l'hypocrite projet de loi de scolarité ». Il ne repousse pas l'idée du service de deux ans, qui devrait avoir « pour indispensable complément une très puissante armée professionnelle ».

Mais, avant de réaliser ces réformes, il y a une besogne urgente, suivant M. Jules Lemaître, c'est d'épurer notre représentation parlementaire. « L'œuvre d'aujourd'hui, c'est de préparer de bonnes élections. »

M. Jules Lemaître et ses collègues de la *Patrie Française* vont y consacrer leurs efforts. Et, pendant ce temps, les *républicains ministériels* s'organisent aussi. Ils ont fondé une *ligue d'action républicaine*. Nous en parlerons.

P.

Mémento. — *Mercredi* 26. — Budget de la Guerre,

Jeudi 27. — Budget de la Guerre. Discussion de plusieurs projets de loi portant ouverture et annulation de crédits (guerre de Chine — banquet des maires).

Vendredi 28. — Projet de loi relatif aux taxes de remplacement des droits d'octroi de la Ville de Paris sur les boissons hygiéniques.

Samedi 29. — Budget de la Guerre.

Lundi 30. — Vote de la loi sur les taxes de remplacement, après modifications par le Sénat.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne. — L'Allemagne vient de perdre l'un de ses plus grands capitaines : le comte maréchal von Blumenthal.

Blumenthal commanda en chef les troupes austro-prussiennes alliées contre le Danemark en 1863. Il joua un rôle important durant la guerre de 1866. En 1870, chef d'état-major du *kronprinz* Frédéric, il fut, a-t-on dit, le véritable vainqueur de Mac-Mahon à Wœrth.

C'était un gros homme, d'humeur tranquille, ne détestant rien plus que de paraître, aussi oublieux de sa gloire et de ses intérêts que de Moltke était soucieux des siens. Tant de modestie, la tiédeur de Bismarck à son endroit et surtout, surtout l'ombrageuse susceptibilité de Moltke expliquent le peu d'éclat de cette carrière et l'ingratitude, au moins apparente, des Allemands à l'égard d'un des plus puissants ouvriers de leur unité nationale. Blumenthal n'a été fait maréchal qu'il y a dix ans, à la veille de prendre sa retraite.

De la *Tägliche Rundschau :*

L'Institut bibliographique de Leipzig vient de faire l'acquisition d'un lot considérable de manuscrits et de lettres de Henri Heine qui avaient appartenu à la veuve du grand poète. Près d'un millier de lettres intimes seront ainsi ouvertes aux lettrés. Elles éclairent, paraît-il, d'un jour tout nouveau la vie si tourmentée de Heine.

Angleterre. — Dans le second fascicule de décembre de la *Review of Reviews* et sous ce titre : *How to make Peace in South Africa; Comment faire la paix dans l'Afrique du Sud*, un de ces vigoureux articles dont M. Stead a le secret.

« Douze mois durant, écrit-il, la grande, l'unique préoccupation en Angleterre a été de savoir comment mener à bonne fin la guerre dans l'Afrique australe. Aujourd'hui, le Ministère et la nation ont reconnu qu'il était d'une importance au moins égale de savoir comment conclure la paix dans le Sud africain. Jusqu'ici, nous n'avons fait qu'une longue série d'expériences démontrant que, cette guerre, il ne fallait pas l'entreprendre. A moins qu'un immédiat et total changement n'intervienne dans la conduite adoptée, nous agiterons douze mois encore cette éternelle question, sans espoir d'un meilleur résultat... Certains symptômes nous révèlent qu'à la fin l'opinion publique en Angleterre se rend compte qu'elle a été égarée. A chacune des scènes de la longue tragédie jouée par notre politique dans l'Afrique australe, le public anglais a été trompé par de fallacieuses promesses, et, sous de mauvais prétextes, entraîné à de lourds sacrifices d'argent. Si nous jetons un coup d'œil sur l'histoire de ces dix-huit derniers mois, nous constatons que toutes les assurances prodiguées à la nation par le gouvernement ont été démenties par les événements. De tout ce qu'on nous avait annoncé comme devant arriver à coup sûr, rien ne s'est réalisé. Jamais gouvernement ne rencontra aussi aveugle confiance dans les gouvernés et ne s'appuya aussi solidement sur la crédulité nationale. Positivement, nous avons vécu toutes les illusions

et toutes les désillusions. Mr Chamberlain déclara un jour que, dans son âme et conscience, il croyait que la guerre n'aurait pas eu lieu si seulement il avait pu convaincre de sa bonne foi le président Krüger. La déclaration échappée à l'étourderie de Mr Chamberlain aurait du suffire, pourrait-on penser, pour faire justice, dans l'esprit de ses dupes, de la fable de la grande conspiration africaine. Il est bien évident, en effet, que si la déclaration de la guerre ou le maintien de la paix n'avait dépendu que de l'opinion de Krüger quant à la bonne foi de Mr Chamberlain, le président Krüger n'aurait pas, de propos délibéré, projeté, alors qu'il ne pouvait compter sur aucun appui, d'entrer en lutte avec le tout-puissant empire britannique. »

Dans le retour en Angleterre du général Buller et du général Roberts, Mr Stead voit l'aveu d'une définitive impuissance. Voici d'ailleurs comment il apprécie la situation : « Également mensongers, nous commençons à nous en apercevoir, les prétextes invoqués pour expliquer le retour de ces généraux — à savoir qu'il n'y a plus à accomplir là-bas qu'une œuvre de simple police, la répression de quelques bandes nomades de vagabonds et de brigands. Il est clair que le gouvernement des deux Républiques sud-africaines continue d'exister et de fonctionner, que nous sommes en présence d'une armée régulièrement organisée et manœuvrant sous les ordres de deux généraux d'une rare habileté et que nous sommes bien loin d'occuper effectivement les territoires que nous avons envahis. »

Dans le même fascicule de la *Review of Reviews*, d'intéressants détails biographiques et quelques curieuses anecdotes sur sir Arthur Sullivan, « *a master of british music* ».

On annonce de Londres que les admirateurs de Mr Chamberlain ont épuisé en quelques jours la seconde édition du livre que lui consacra Mr Murrell Marris: *The Right Hon. Joseph Chamberlain, the Man and the Statesman* (Hutchinson and C°).

Italie. — Le dernier numéro de l'année de la *Nuova Antologia* est particulièrement intéressant.

Il s'ouvre sur un assez beau portrait d'Antonio Fogazzaro et sur les premières pages d'une nouvelle œuvre, *Il mondo moderno*, *Petit monde moderne* — du célèbre romancier. C'est ensuite une attrayante étude du sénateur E. Caselli sur *la Répartition des domaines au moyen âge ;* puis, de pittoresques « impressions de voyage », *Nel Montenegro*, signées : Guido Cora ; la reproduction, sous ce titre : *Re Umberto e il suo regno*, d'un discours prononcé récemment à Bari par le député Paolo Boselli ; etc., etc.

Ce député est un grand admirateur de l'infortuné souverain. De son discours, détachons au moins ce passage : « Les faits et les chiffres sont là qui prouvent qu'à sa mort le roi Humbert laissait son peuple plus éclairé et plus riche. La population crût ; les villes, des plus importantes aux plus modestes, gagnèrent à la fois en beauté et en salubrité ; les travaux publics reçurent une impulsion considérable. Le mouvement devint plus important sur les voies ferrées, dans les postes, dans les télégraphes, attestant la vitalité et la prospérité. De nombreuses institutions se fondèrent dans le but d'encourager et de perfectionner les arts et l'industrie. L'instruction se répandit dans le peuple... Les conditions de la vie matérielle s'améliorèrent pour tous. Les statistiques de la consommation et celles des marchés le prouvent, qu'il s'agisse des ouvriers des villes ou des travailleurs des champs... Malgré les difficultés résultant de la formidable concurrence de l'étranger, la plupart de nos produits agricoles continuèrent d'être appréciés à leur juste valeur... »

Tant il est vrai que les chiffres et les statistiques disent tout ce qu'on veut... Et M. Paolo Boselli y mit sans doute beaucoup de bonne volonté.

Au surplus, on sait que la fin tragique d'Humbert Ier inspira abondamment poètes et prosateurs par delà les Alpes. Une des productions les plus curieuses de cette littérature de circonstance est le livre de M. Ugo Pesci : *Il Re martire, Le roi martyr*, tout récemment paru (Ditta N. Zinichelli, Bologne).

États-Unis. — Le numéro de décembre de la *North American Review* s'ouvre sur un article intitulé : *Modern Government* et signé : Honoré de Balzac. On trouvera dans ces pages la pensée du grand romancier sur le régime de la « monarchie constitutionnelle ». L'article est accompagné d'une lettre inédite de Balzac et précédé d'une note explicative du vicomte de Spoelberch de Lovenjoul.

Dans le même fascicule, *The Election of 1900*, par Mr W. J. Bryan ; *l'Avenir de la Race anglo-saxonne*, par lord Charles Beresford ; *Monarchie et République en Italie*, article signé : Ricciotti Garibaldi ; *le Christianisme à la fin du XIXe siècle*, par Mc Frederic Harrisson ; une curieuse étude de Mrs Elisabeth Robins sur l'interprétation d'*Hamlet* par Sarah Bernhardt ; la suite d'une série d'études, d'un haut intérêt, sur *les Grandes Religions du Monde*, par Sir H. C. Lyall ; *Progress of the American Woman*, de Mrs Elisabeth Cady Stanton, etc. etc.

Dans le dernier numéro de *The National Review*, fascicule de décembre, cet aperçu, signé Maurice Low, sur la psychologie de Mr Mc Kinley : « Mr Mc Kinley n'est ni un Lincoln, ni un Jackson, ni un Hayes. C'est un homme aimable et plein de bonnes intentions, mais c'est aussi un homme faible. Son désir de plaire précisément fait sa faiblesse, Il goûte trop la paix et il aime trop à ne voir autour de lui que des visages heureux pour user des pouvoirs par lesquels un président s'expose à déplaire. Il a toujours été trop l'ami de ses amis. Il n'a jamais cessé de témoigner à l'opinion un respect exagéré et qui l'a conduit à subordonner au sentiment public ses propres conditions. Il a imposé silence à ses scrupules, quand il a compris que l'opinion était en désaccord avec lui. De là les indécisions, les timidités et le caractère tout négatif qui distinguent sa politique. Cependant, ce système lui a jusqu'ici admirablement réussi. »

G. Choisy.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard. Impr. des Deux Revues, 19, rue des Saints-Pères. — 10290. *Le Directeur Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 2. 4e SÉRIE. — TOME XV. 12 JANVIER 1901.

ÉCHEC A LA REINE

Quand on dit : échec à la reine, cette expression empruntée à un jeu célèbre ne signifie pas que le fort de la partie est déjà perdu, mais certainement la partie est gravement compromise. La reine en question a nom : l'Angleterre. Il est impossible de contester qu'elle est présentement en échec sur le Vaal et le Peï-Ho, sur l'Orange et l'Amour. C'est un échiquier d'une respectable dimension. L'échec d'Afrique a engendré l'échec d'Asie, et l'un et l'autre ont eu leur origine dans une question mal posée par un homme d'une vanité sans bornes.

Rarement un vaniteux, armé d'un grand pouvoir, aura amené sur son pays et sur les autres des calamités plus lourdes. La raison des choses s'est arrangée de telle sorte que la question posée par M. Chamberlain est insoluble, et nous l'avons dit et répété ici, dès le commencement de la guerre, en 1899, — car voilà déjà trois années : 1899, 1900, 1901, qui sont marquées en traits de sang dans l'histoire par la blanche main de M. Chamberlain.

Il n'a pas quitté son comptoir, il ne s'est pas éloigné de ses coffres-forts où s'entassent les titres sociétaires d'une riche et heureuse famille. On n'a pas appris qu'un seul Chamberlain soit tombé à Colenso, à Spion Kop, à Maggersfontein ou dans cent autres lieux où dorment les fils des plus illustres maisons de l'Angleterre. Ceux-ci, en effet, occupent le Transvaal, ils sont annexés pour toujours au sol des Républiques sud-africaines, et nous ne connaissons qu'eux à qui ait été donnée cette assurance qu'ils n'en seront jamais plus délogés.

Lorsque l'Angleterre, sous l'inspiration de son grand logicien, fit connaître à la Conférence de la Haye et au reste de l'univers qu'il lui était impossible de négocier de quelque manière que ce fût avec le Transvaal et l'Orange, d'admettre l'arbitrage, la médiation ou toute autre forme de droit public, parce que les Boers sont des vassaux, l'Angleterre, la suzeraine, et qu'entre ces deux termes il n'y a pas de moyen légal de négociation, nous avons fait remarquer que la question, dès lors, était insoluble ; et quand elle sera résolue, car il faudra bien qu'elle le soit à la fin, elle ne le sera que par l'abandon de la thèse de M. Chamberlain et par sa défaite.

On reproche à lord Roberts d'avoir quitté prématurément le champ de bataille ; mais voulez-vous indiquer jusqu'à quelle époque il était de son devoir d'y rester, puisque cette affaire n'a pas de terme à prévoir ? Il est revenu à Londres, tout couvert de lauriers, il s'appelle maintenant « Pretoria », comme il s'appelle « Kandahar ». Il est rentré dans sa patrie à la façon d'un triomphateur. L'aventure est plaisante. Les Romains décernaient les honneurs du triomphe à leurs consuls, lorsqu'ils revenaient, la guerre finie, traînant derrière leurs chars les princes de l'Afrique ou de l'Asie et les emblèmes de la conquête. Les Anglais se hâtent de décréter littéralement la victoire, quand il paraît impraticable de la réaliser en fait. Ils nomment leurs généreux comtes et ducs par provision. C'est plus sûr. On ne saurait se montrer plus ironique envers la fortune et mieux se moquer de soi-même.

On ne peut qu'exhorter lord Kitchener à en faire autant, et, sans nul doute, c'est ce qu'il fera. Nous apprendrons en février ou en mars qu'il suit les

traces glorieuses de lord Roberts et qu'il rentre dans ses foyers. Il aura aussi son retour triomphal, sa pension en livres sterling et ses titres de duc ou comte. De quelle ville ? C'est moins facile à dire, lord Roberts ayant pris pour lui le nom de Pretoria et de plusieurs autres localités par surcroît. Mais il reste les fleuves et les rivières : comte de Vaal et prince d'Orange, par exemple, seraient bien portés en Angleterre.

Et la guerre continuait toujours... Les Boers, reprenant en sens inverse leur grand *Trek*, rentrent dans la colonie du Cap ; ils revoient leurs domaines héréditaires d'où les chassa l'invasion anglaise.

*
* *

A la vérité, si l'on ne s'en tient pas aux sophismes subalternes des politiciens et si l'on n'abdique pas la raison politique, digne d'être ainsi nommée, il n'est pas permis de dire que la guerre a commencé le 12 octobre 1899, lorsque les Boers franchirent aux premières lueurs du matin la frontière du Natal et échangèrent les premiers coups de fusil avec les avant-postes du général White. La guerre avait commencé fin décembre 1895 par l'agression de Jameson, agent de Cecil Rhodes et de Chamberlain. Cela nous donne une guerre de cinq années, soutenue par les Boers, sans un jour de défaillance, contre toutes les forces de l'Angleterre.

Ou plutôt, ce n'est pas dans ces limites mêmes qu'il faut prendre la question, mais il est juste de remonter aux premiers jours du siècle, lorsque les Anglais commencèrent à s'établir au Cap et à en chasser les premiers occupants, pionniers de l'Europe dans l'Afrique du sud, gens de Hollande et de France ; à cette année 1814 qui vit s'accomplir la vente du patrimoine des Boers aux Anglais pour une somme de 6 millions de livres sterling ; à cette année 1825, où les Anglais, manquant à leurs promesses, abolirent l'usage officiel de la langue hollandaise au Cap, comme ils ont aboli hier l'italien à Malte ; à cette année 1836, où le Parlement britannique promulgua une loi qui soumettait à la juridiction anglaise tous les hommes vivant jusqu'au 25e degré de latitude sud, c'est-à-dire jusque par delà l'Orange et le Vaal, y compris Delagoa-Bay ; à cette année 1842, quand lord Stanley ordonnait au gouverneur Napier de couper toutes les communications entre le Cap et les nouveaux habitants du Natal et déclarait que « le gouvernement britannique prêterait aide et assistance aux peuplades noires en guerre avec les Boers et considérait les Boers comme des rebelles ».

C'est la thèse de M. Chamberlain : les Boers sont des rebelles depuis cent ans, des vassaux en guerre contre leur suzerain depuis l'origine du XIXe siècle, et la guerre se continue encore dans le XXe sans que l'on puisse en marquer approximativement le terme.

Cette guerre de cent ans et plus dans l'Afrique du Sud, poursuivie par tous les moyens de la force ouverte, de la trahison et de l'hypocrisie, recommencée sans cesse par les Anglais contre les Républiques sud-africaines, malgré les traités réitérés, peut servir à caractériser la politique et le génie de l'Angleterre que rien n'abat ni ne fatigue, et qui marche à son but, de siècle en siècle, avec une suite ininterrompue et une volonté inexorable ; mais elle marque également la ténacité indomptable des Boers, la vigueur extraordinaire de leur complexion politique et morale, qu'ils se sont faite à eux-mêmes par leurs travaux incessants et par leur énergie native, jointe à la pureté séculaire de leurs mœurs ; cette guerre sans fin et toujours défensive de leur part démontre la noblesse de leur génie, qui est digne de vivre pour l'humanité.

Seuls, ils tiennent tête à l'Angleterre, tout au long du XIXe siècle et au commencement du XXe ; seuls ils mettent en balance les ressources de ce puissant empire, accrues de tout ce que peut procurer à l'Angleterre le secours de l'Australie, du Canada et de l'Inde. Leur pensée, cependant, est modeste et leur dessein est petit quant aux proportions matérielles. Ils ne veulent que garder dans leurs champs circonscrits leur indépendance, leurs lois et leur nationalité composite, formée d'éléments excellents empruntés à des peuples divers. C'est à peine si l'on peut dire qu'ils sont une nation et qu'ils possèdent une patrie, au sens ordinaire de ces expressions dans la langue politique ; ils pourraient plutôt être appelés des sans-patrie, car ils étaient tous venus de leurs patries diverses, chassés par les révolutions de l'Europe ; ils s'étaient rencontrés là pour se créer un établissement nouveau, qui fût réellement l'œuvre de leurs mains, de leurs vertus et de leur génie. Ils ne menacent la liberté d'aucun peuple, ils n'ont combattu volontairement que les Cafres et les Zoulous ; ils ne sont pas un fardeau pour le monde comme l'empire anglais ; ils n'ont pas de ports sur la mer ni de vaisseaux, seulement des fermes et des métairies, où ils avaient formé le projet de vivre libres et d'élever leurs enfants, sans aucune peur de qui que ce soit au monde et dans la crainte de Dieu seul.

Cette famille humaine, ainsi formée d'éléments rapportés de toutes parts, a prouvé sa cohésion indéfectible et une structure d'airain, comme si elle formait un bloc vivant que rien ne peut entamer ni dissoudre. Elle est devenue un peuple agricole, pastoral et guerrier qui n'entend se servir de ses armes que pour garantir sa vie libre sur son champ. Les mines d'or qu'il a trouvées dans sa terre, par hasard, il les laissait aux Européens avides, comme un tra-

vail inférieur et subalterne, peu digne de la haute conception qu'il se faisait de la destinée des hommes, ne demandant pour lui-même qu'une faible redevance et n'ayant jamais eu l'intention de corrompre l'univers et d'acheter les puissances du jour, mais seulement d'aider par là à la défense de son foyer, son seul but et sa seule pensée.

Dans l'accomplissement de ce dessein modeste autant que juste, le peuple boer a montré une ténacité égale à celle de l'Angleterre dans ses ambitions sans bornes. Il a mis, lui aussi, une suite étonnante dans ses démarches et ses travaux, dans ses exodes successifs, dans ses négociations et dans ses combats, dans toute cette politique séculaire, qui n'est que la politique naturelle de la conservation de l'existence. Il a témoigné de la solidité infrangible de la conscience humaine qui ne veut pas céder à l'usurpation et à l'arbitraire, et il a proclamé par l'histoire de sa formation hybride et par l'agrégation spontanée d'une telle famille, claire comme le cristal de roche, dure comme le diamant, l'unité morale de l'humanité.

La politique européenne et africaine était de conserver ce peuple sans pareil, de le respecter dans ses mœurs, dans ses lois, dans sa constitution native; de le défendre au besoin, mais il était assez capable de se défendre lui-même contre les ennemis du désert, et il ne demandait qu'à ne pas être violé à force ouverte par un empire infiniment supérieur en nombre et muni de tous les engins de la civilisation industrielle.

Il fallait le conserver, comme un exemplaire d'humanité rare et unique, comme un modèle d'énergie et de morale sociale. Il fallait garder cette terre libre, oasis de paix entre les puissances ambitieuses, pays neutre et sacré pour tous, champ d'expérimentation pour la culture et le travail civilisateur dans ce continent aux énigmes farouches; c'était la politique de l'Europe entière de le préserver de toute atteinte des conquérants. Le maintien de son intégrité était une sauvegarde commune, un frein salutaire aux convoitises inassouvies. Il aurait fallu, s'il n'avait pas existé dans sa perfection relative, il aurait fallu l'inventer et le promulguer par diplomatie, dans l'intérêt de l'Allemagne, de la Belgique, de l'Italie, du Portugal, — ce malheureux qui se suicide aujourd'hui! — dans l'intérêt de l'Angleterre et pour la paix du monde. Mais l'Europe impériale, hypnotisée par l'or, et de qui les déplorables mœurs militaires se dessinent en traits sinistres à la lumière de l'Orient, n'a rien compris au problème boer. Le caractère, les mœurs, les ressources, la destinée de ce peuple lui sont demeurés une question fermée, malgré toute la science dont elle se pare. L'Europe servile et jouisseuse, rongée par le chancre de ses contradictions intérieures, en proie à une dissolution latente, aveuglée d'orgueil dans sa misère profonde, sacrifie les Boers qu'elle ne comprend pas, et elle risque de sacrifier du même coup le dernier gage de son morne repos.

*
* *

Le vieux Krüger, depuis l'avertissement de l'agression Jameson, n'avait pas passé une heure sans préparer la défense contre une attaque en règle dès lors imminente. Jour et nuit il avait fourbi les armes de son peuple; jour et nuit il avait battu l'enclume, avec ses enfants, ce vieux cyclope, dans ses montagnes, s'efforçant de faire le moins de bruit possible pour ne pas éveiller les échos. L'Europe secrètement lui venait volontiers en aide, lui vendant des armes pour un peu d'or. Il ne voulait pas la guerre qui, en tout état de cause, ne pouvait être que redoutable pour son pays. Il traîna les négociations avec une infinie prudence et des ressources de dialectique infiniment variées, jusqu'à l'extrémité où tout devait se rompre. Alors, aussi prêt qu'il pouvait l'être pour la guerre, il commença cette guerre défensive qui s'étend sur les années 1899, 1900, 1901, et qui ne cesse d'étonner le monde, comme il l'avait promis.

Il avait formé ce dessein de marquer à la limite de son pays la borne des empiétements de l'Angleterre sur les droits du genre humain; — dessein peut-être inégal à sa force, mais non pas à sa volonté et à son courage. Échoué sur cette ingrate Europe, malade de son corps chargé d'ans et de travaux, mais toujours en santé et vaillance d'esprit, il considère d'un œil calme l'extraordinaire situation de son peuple et celle où il est lui-même. Il soutient seul, depuis cinq ans, seul avec les siens, les Botha, les Steijn, les Dewet, le poids d'une politique européenne que l'Europe n'a pas comprise ou qu'elle s'avoue incapable de porter. Lui la soutient dans son cœur, cette politique universelle, sans faiblir, au milieu du deuil de ses proches, de la perte cruelle de ses enfants et de ses petits-enfants. Abandonné de tous, il est le représentant d'une opinion que tous partagent et d'un dessein qui était pour tous le salut. Quoi qu'il arrive, Krüger aura dans l'histoire la figure de l'un des plus grands politiques de tous les temps.

Le chef d'un puissant empire a fermé sa porte à cet homme qui passait sur la route, secoué par les rafales du vent, et qui tenait le droit européen dans sa besace. Ne fermez jamais votre porte au vieillard qui passe dans la tempête. Vous ne savez pas à qui et à quoi vous la fermez, c'est peut-être à la sagesse, à la paix et au bonheur. Les légendes disent qu'il passe ainsi quelquefois des dieux sur les routes, vêtus comme des mendiants, par le mauvais temps,

pour éprouver la vertu des hommes et, où ils entrent, ils portent le bonheur, mais les maisons qui les repoussent sont maudites.

M. de Bulow a essayé d'expliquer au Reichstag qu'il y avait unité et harmonie de vues entre la dépêche fameuse de janvier 1896 et l'attitude d'aujourd'hui. Tout le talent de M. de Bulow n'a pas sauvé de la risée publique une démonstration aussi paradoxale. L'agression de Jameson ne fut pas plus une flibusterie caractérisée que l'agression de M. Chamberlain avec toutes les forces organisées de l'Angleterre; c'était seulement le prélude, et nous avons vu la suite lui succéder avec un parti pris et une méthode préconçue depuis plus d'un siècle.

Nous pensions que l'empire allemand était assez grand pour que les intérêts généraux du monde ne lui demeurassent pas étrangers. M. de Bulow a singulièrement rapetissé la politique allemande; il a donné des limites arbitraires à la pensée de son empereur, qui a toujours voulu être universelle et *mondiale*, en déclarant au Reichstag que les intérêts de l'Allemagne, son seul et légitime souci, ne pouvaient pas être affectés par le problème boer. M. de Bulow certainement est trop instruit de la politique pour croire cela. Mais il a essayé de couvrir par un argument de patriotisme étroit, qui lui a paru propre à flatter les assemblées et les foules, la défaite de l'idée beaucoup plus haute et plus générale qui s'exprima en janvier 1896. Le célèbre Message du *Kaiser* est aujourd'hui vaincu plus que Krüger lui-même. Il y a la politique d'avant le Message et la politique d'après le Message. Celle-ci doit se nommer la politique de la résignation. L'« intellectualité » de Guillaume II a rendu les armes; ce n'est pas la première fois que cette infortune lui arrive; et le monde s'étonne, — car il y a plusieurs manières d'étonnement — de trouver en un si puissant prince la résignation si facile, l'acceptation de la défaite si prompte, quand l'idée était si noble à la fois et si juste pratiquement.

La question posée aux rives du Vaal et de l'Orange avait un caractère de politique universelle à ce point qu'elle retentit jusqu'aux rivages de la Chine et jusqu'aux confins de la Mandchourie. Ce n'est pas l'Angleterre qui me contredira. « L'échec à la Reine » dans le sud-africain s'est répercuté d'une oscillation immédiate et foudroyante, dans « l'échec à la Reine » au plus extrême Orient.

Mais l'Europe n'a pas compris la question chinoise, elle n'a pas compris la question boer : comment l'Europe d'aujourd'hui comprendrait-elle la politique générale? Elle a cessé de se comprendre elle-même. Elle va d'aventure en aventure, sans dessein, où la pousse un vent furieux qui souffle du large. Il paraît que la France seule était faite pour les idées générales et une Europe ne nous intéresse pas où la France, trahie par ses Césars, n'a plus la place qui lui appartient. Cette Europe peut s'en aller à la dérive, épave d'un vaisseau qui fut sublime, elle n'aura pas de nous une larme ni un regard de regret.

HECTOR DEPASSE.

SÉOUL-TIENTSIN-PÉKIN [1]

Septembre-octobre 1900.)

Chéfoo, 18 septembre. — Il est heureux vraiment que je ne sois pas pressé. Quel voyage décousu, en effet, que d'aller du Japon à Tientsin en ce moment. Il n'y a plus de service régulier, tout est désorganisé. A chaque escale maintenant je dois prendre un autre bateau dont le départ est problématique. Sage éclectisme d'ailleurs, puisque parti de Yokoama sur un navire anglais, j'ai pris ensuite de Kobé à Chémoulpo un bateau japonais, de Chemoulpo à Chéfoo un coréen, et que me voici aujourd'hui en route pour Takou sur un bateau allemand. Une chose cependant les rapproche tous et leur donne un même air de famille, leur petitesse et leur manque de confort.

Temps splendide aujourd'hui. Ce lever du soleil en rade de Chéfoo, par ce beau matin de fin d'été, est vraiment prestigieux. La mer, redevenue calme, a les allures d'un lac, et l'illusion est d'autant plus grande qu'une ceinture de petites îles rocheuses, très rapprochées les unes des autres, clôt la rade à l'Est. Les sampans chinois, si malpropres et dégoûtants à voir de près, ont, de loin, un aspect presque gracieux dans cette atmosphère si pure, les deux bateliers debout godillant à l'arrière.

Notre traversée s'annonce excellente. La mer est calme, et j'ai un appétit d'enfer. Fort heureusement, ici, la cuisine est mangeable. Il y a à bord deux braves jeunes gens russes. L'un d'eux est enchanté. Il vient de conclure un contrat pour la fourniture de cinq mille bœufs avec l'amiral russe et va à Takou surveiller la livraison. Nous lions vite connaissance, et comme on ne peut passer sa journée à tourner sur le pont, nous descendons à la salle à manger faire une partie de poker. C'est, en somme, une des façons les plus simples de brûler un long après-midi dans le golfe du Petchili. A six heures les garçons qui viennent mettre la table interrompent notre partie. On remonte sur le pont juste à temps pour assister à un splendide coucher de soleil. Le disque du soleil, très nettement dessiné, telle la lune par une belle nuit, descend rapidement sur l'eau entouré

[1] Voyez la *Revue* du 1 janvier 1901.

d'une auréole embrasée. Il touche la mer, disparaît à moitié, et c'est fini. Et c'est maintenant l'heure exquise et reposante : un calme parfait, une brise délicieuse, et sur la mer, dans l'horizon très borné qui nous entoure, comme une intimité calme et douce, pas un navire, par un nuage, pas de terre en vue. Rien que le ciel et la mer qui se rejoignent et nous entourent.

19 septembre. — Quatre heures du matin : le bateau stoppe à Takou au milieu de la flotte internationale. Nous devons rester ici jusqu'à trois heures cet après-midi pour attendre que la marée nous permette de remonter à Tong-ku.

En hâte tout le monde arrive sur le pont. Spectacle prodigieux d'ailleurs par ce matin légèrement embrumé. Le soleil, qui commence à se lever, éclaire cette centaine de navires, bateaux de guerre et transports, au repos autour de nous. Nous avons jeté l'ancre près du vaisseau amiral allemand. A 150 mètres à gauche j'aperçois le *d'Entrecasteaux* et d'autres navires français. C'est pour moi le supplice de Tantale, car j'ai des lettres pour l'amiral et il m'est impossible d'aller à son bord faute d'embarcation.

A huit heures canonnade générale et musique sur tous les navires amiraux. C'est dimanche, et, paraît-il, on se salue selon la coutume. Au moment où nous descendons déjeuner, le cuirassé allemand, qui est bord à bord avec nous, joue la *Marseillaise*.

A peine remonté sur le pont, voici que mes deux amis russes viennent me chercher. Il s'agit de reprendre la partie de poker d'hier. Ces gaillards-là sont insatiables. Lorsque nous terminons, nous sommes fort surpris de trouver un spectacle nouveau. Sans que nous nous en doutions, en effet, tandis que nous étions tout aux émotions du *full-hand*, le bateau a levé l'ancre, dépassé la ligne des navires de guerre, et est venu stopper au milieu de la flottille des transports. Autour de nous, sept ou huit affrétés, allemands et américains, attendent, eux aussi, l'heure propice pour monter à *Tong-ku*.

La mer, pendant ce temps, a grossi, le ciel s'est chargé de nuages, et avec cette foule énorme de navires de toute sorte et de toute nationalité, ces parages ont pris un air de guerre. Les mêmes transports, que j'avais vus quelques jours auparavant à Nagasaki, ne m'avaient pas fait du tout cette impression, noyés qu'ils étaient alors parmi leurs confrères plus pacifiques.

Mais j'ai surtout cette vision de la guerre au moment où deux officiers allemands arrivent à notre bateau pour aller avec nous à *Tong-ku*. Grands, le chapeau de paille relevé sur l'oreille, la veste de *khaki*, le pantalon de drap et les hautes bottes molles éperonnées, sabre et revolver à la ceinture, ils ont tout à fait l'air de guerriers pour de bon. Ils sont extrêmement polis d'ailleurs, et nous prodiguent saluts sur saluts.

L'un d'eux, l'aîné, est fatigué par la mer et est resté étendu sur une chaise longue sur le pont tandis qu'on descend déjeuner. Au moment où j'arrive à table, un peu en retard, je vois qu'on a tout changé. Cette petite salle à manger de bateau a pris un air de famille. Je ne suis plus avec mes amis russes au bout de la table. Le capitaine m'indique un siège à sa gauche. A sa droite est l'officier allemand, grand jeune homme blond, joli garçon, avec ses yeux si clairs de Teuton. Est-ce un pur hasard, ou est-ce parce que je suis le seul Français du bord? Je ne sais. Le capitaine nous présente tous les deux, et nous causons avec cet officier. Il est né en France, me dit-il, où son père résidait, et il est enchanté d'être venu ici. L'air de famille s'accentue de plus en plus durant ce repas. L'officier se conduit comme un invité. Il lève son verre, et tout le monde l'imite. En somme, courtoisie extrême de sa part qui se reporte surtout sur moi.

A peine partis du mouillage nous entrons dans la boue. La mer devient affreusement jaune et sale. Nous arrivons en face des fameux forts pris par les alliés. Il fait un splendide après-midi de dimanche. Les forts, très bas, se détachent à merveille avec leurs canons la gueule tournée vers la terre maintenant. Sur chacun d'eux flotte le pavillon d'une des puissances.

Nous entrons dans le fleuve aux berges basses et molles de terre jaune. Et ce sont encore des forts. Dans l'un j'aperçois des soldats japonais montant la garde.

Au moment où nous allons arriver au mouillage, un torpilleur russe se glisse à toute vapeur à côté de nous et nous dépasse.

Puis c'est un camp, avec les tentes bien alignées, qu'on voit là-bas. Tout cela sent l'animation fiévreuse de la guerre. Partout sur le fleuve ce sont des canonnières, des chaloupes à vapeur courant de côté et d'autre. Une vie extraordinaire.

Toujours remontant la rivière, nous longeons la ville chinoise avec ses maisons de terre grise. Le vent nous en apporte déjà les terribles senteurs.

Dieu! quelle débauche de pavillons de toute nationalité et de toute dimension! Il y en a partout : sur les innombrables bateaux, chaloupes, embarcations, qui encombrent la rivière, sur les maisons du rivage, jusque même sur des tas de charbon. Et quel musée de navires! Nous avons croisé tout à l'heure une vieille canonnière française à roues, et voici que nous stoppons maintenant à côté d'une autre du même modèle battant pavillon américain, tandis qu'à deux pas de là est arrêtée toute une flottille de tor-

pilleurs, contre-torpilleurs et petits croiseurs du dernier modèle.

L'endroit où nous avons jeté l'ancre au milieu de la rivière est fort curieux. La rive gauche finit en verdure au bord de l'eau, et la campagne s'étend ensuite de ce côté, plate, grise, et chinoise tout à fait. Sur l'autre bord, c'est l'animation occidentale. Une voie de garage du chemin de fer finit là : on aperçoit des wagons, des entassements de marchandises, des stocks de charbon, et des gens qui s'agitent.

Je couche au bateau ce soir, demain je prendrai le train de six heures pour *Tien-tsin*.

Je viens d'assister tout à l'heure à une scène de haute comédie. J'étais dans ma cabine à faire la sieste lorsque le bruit d'une querelle me réveille. J'entends un homme en injuriant d'autres dans le plus pur argot parisien.

C'est un quartier-maître français venu ici sur un énorme chaland pour prendre livraison d'une collection de nattes de paille que notre bateau avait chargées à *Chéfoo*. Les coolies refusent de travailler. Ils montrent du doigt le soleil qui se couche, disant qu'ils ne sont engagés que jusqu'à six heures du soir. Mais notre Parisien ne veut rien entendre. Lui et son aide, un matelot aussi loustic que lui, ne peuvent se faire comprendre de ces Chinois, et bientôt, perdant patience, les voilà tombant tous les deux à bras raccourcis sur les Célestes à qui ils montrent le trou de la cale ; c'est une pluie de bourrades, de coups de poing et coups de pied, le tout accompagné de réflexions simplement ineffables étant donné la latitude et la longitude où nous nous trouvons. Sans plus tarder, toute la bande se rue au travail en maugréant.

20 septembre. — Ce matin, après des péripéties sans nombre, car il est très difficile à pareille heure de trouver des sampans pour quitter le bord et des coolies pour les bagages, j'arrive enfin à la gare. Fort heureusement le train a trois quarts d'heure de retard. Extraordinairement pittoresque cette gare gérée par des Cosaques, comme toute la ligne d'ailleurs. Ici nous sommes en pleine guerre. Des troupes de toute nationalité encombrent les quais, mais les Russes sont en majorité : de gros Cosaques joufflus, grandes bottes molles sans éperons, pantalons de drap, blouses blanches ajustées à la taille par une ceinture de cuir et casquettes blanches. L'ensemble est d'une saleté qui défie toute description.

Notre train, un train mixte, immense, a une allure militaire intense avec ses wagons de fourrage et d'autres où sont entassés des mulets surveillés par des artilleurs français. Il y a trois wagons de voyageurs. Je monte dans celui qui est décoré du nom de compartiment de première classe avec les deux Allemands du bord, des officiers russes, et un sous-lieutenant français d'artillerie de marine qui commande une section embarquée. On fait deux ou trois faux départs. Enfin on y est. Le chef de train, un grand Cosaque, me comble d'amabilités.

En sortant de la gare on longe la ville chinoise complètement dévastée. Toutes ces masures de terre grise n'ont plus que les murs.

Sur quelques-unes d'entre elles flotte le drapeau tricolore, et lorsque nous passons, des artilleurs de marine en sortent et saluent les camarades que notre train emmène.

Puis c'est la campagne plate, nue et grise, à travers laquelle le train se déroule avec une sage lenteur.

En somme, depuis hier, l'impression qui me poursuit sans cesse, de plus en plus intense, c'est celle de la guerre, des fièvres de la mobilisation.

Et maintenant, toujours la dévastation, les maisons brûlées, les poteaux télégraphiques renversés, les fils coupés. Depuis que nous roulons dans cette campagne nue et sans culture, pas un être humain, sauf les postes de Cosaques échelonnés le long de la ligne. Pas de vie d'aucune sorte ; à peine quelques grands corbeaux noirs posés sur les petite cônes de terre parsemés dans la campagne. Une tristesse intense, même par cette belle matinée, règne sur tout cela.

A la première station où nous stoppons, les Cosaques encore, mais en force ici ; dans un coin, un troupeau de Chinois gardés par des soldats ; et à l'angle nord de la gare, une petite pièce de canon braquée sur la ville voisine toute détruite.

Quelle extraordinaire tournure ont ces Russes ! et quelle saleté ! Cheveux et barbe hirsutes. Il y en a qui se promènent dans la gare en culottes et pantoufles chinoises.

Et encore la campagne plate, avec les hautes herbes et quelques bouquets d'arbres ; puis des villages, des hameaux détruits, saccagés. Et de distance en distance, le campement extrêmement bohème des Cosaques.

La ligne a été très endommagée par les Boxeurs. Nous avons déjà passé plusieurs ponts détruits et qu'on a dû refaire à la hâte n'importe comment. Près de l'un d'eux j'aperçois une locomotive qu'on a tenté de jeter à la rivière. Elle est encore là suspendue sur la berge et couverte de rouille.

Un peu avant Tien-tsin, le lieutenant commandant les artilleurs qui sont dans le train entre dans mon compartiment et nous causons. C'est un tout jeune homme, débarqué d'hier. Ce matin on l'a envoyé conduire des mulets à Tien-tsin. Ses impressions premières sont plutôt décevantes. Il trouve le pays

horrible ; puis se plaint que tout soit fini ; il ne reste plus qu'à passer l'hiver ici à se geler. Je le console un peu en lui disant que si, en effet, il n'y a plus guère de chance pour que les troupes alliées aient à lutter contre les Chinois, il n'est pas impossible qu'elles en arrivent à se battre entre elles. Il a une mauvaise idée de nos amis les Russes. Dans toutes les affaires jusqu'ici, lui a-t-on dit, ils s'arrangent toujours pour avoir la plus belle part.

Maintenant c'est Tien-tsin. A mesure qu'on approche de la gare, la dévastation s'affirme, pour s'étaler tout à fait à la station. Partout les traces du rude combat que soutinrent si spendidement les troupes sous le commandement du colonel russe *Vogak*.

Comme à Tong-ku la gare ici est ouverte à tout venant. On monte dans le train et on descend sans que personne ne vous demande rien. Et quel encombrement militaire international ! Je disais tout à l'heure que les Cosaques sont sales, mais en toute justice il faut constater que les autres ne le sont guère moins.

Le seul hôtel de Tien-tsin étant absolument au complet, comme on m'en a averti, je frète un *djin* pour aller chez le consul lui demander conseil. Immédiatement devant la gare, de l'autre côté du fleuve qu'on traverse sur un pont de bateaux, c'est la concession française, incendiée en partie. Les rues sont pleines de troupes. Voici le consulat gardé par des marins. *M. du Cheylard*, sa rosette toute neuve à la boutonnière, me reçoit très aimablement. Petit, grisonnant, la parole vive et l'allure militaire, M. le Consul général représente à merveille ce qu'on m'a déjà dit de lui. Il a bien plus l'air d'un homme d'action que d'un diplomate. Et je songe en le voyant à sa conduite si crâne durant le siège. Tant que dura le bombardement il resta à son poste au consulat, pourtant fort menacé, et certains garderont longtemps le souvenir des soupers pleins d'entrain qui se donnèrent alors à la maison de France, devenue le centre de la défense, et durant lesquels, autour du consul, quelques braves compagnons : le colonel Vogak, le lieutenant de vaisseau *Petit*, commandant les marins français, et d'autres, sablaient joyeusement le champagne dans l'intervalle de deux alertes.

Par exemple, lorsque je lui annonce mon intention de séjourner quelque temps à Tien-tsin et de monter ensuite à Pékin, il n'est guère encourageant. « Je ne comprends pas, me dit-il, qu'on ne vous ait pas averti qu'il est impossible de rien trouver ici. Ce que vous avez de mieux à faire est de reprendre le train. Et vous êtes bien heureux. Certes le bombardement était ennuyeux, mais j'aimais mieux ça encore que l'affreuse besogne que nous avons maintenant. Je suis seul, mon chancelier a été tué pendant le siège. Et tous ces soldats qui volent et pillent !... »

Le fait est que les troupes étrangères comptent dans leurs rangs un tas de malandrins, et que les habitants européens, dont plusieurs ont vu leurs maisons mises au pillage, ne sont pas contents du tout et commencent à regretter les Boxeurs. L'un d'eux même a fait placarder une affiche sur tous les murs de la ville, offrant 500 dollars à celui qui lui dénoncera les malfaiteurs qui ont mis à sac ses appartements la nuit précédente.

Je laisse M. le Consul à sa besogne et vais tâcher de dénicher un coin où m'étendre, car le peu que j'ai vu de la ville m'excite absolument à rester. Comme je ne suis pas difficile, j'espère bien y réussir malgré les pronostics pessimistes de notre représentant. De fait, après quelques pérégrinations, et grâce aux indications d'un aimable inconnu, j'arrive à une grande bâtisse encombrée d'échafaudages, à l'intérieur de laquelle une dizaine de charpentiers chinois font un vacarme infernal. C'est une immense maison, ancienne salle des ventes d'un commissaire-priseur, qu'une dame anglaise entreprenante se hâte de transformer en *lodging-house*. Elle l'a déjà décorée du nom d'*Hôtel des Colonies*. Les pièces qui ne sont pas occupées par les charpentiers sont pleines de meubles de toute sorte, sauf des lits, et il ne saurait être question de les débarrasser complètement. Donc, de l'une d'elles on enlèvera quelques chaises et canapés, on fera un trou où m'étendre et voilà. Nous sommes deux ainsi logés, car à côté de moi un correspondant de journaux américains est fort affairé à préparer ses plaques photographiques. Quoi qu'il en soit, me voici casé, je ne reprendrai pas le train, c'est l'essentiel.

Maintenant je vais à Astor-House, le grand hôtel de Tien-tsin, l'unique, le vrai, pour lire les journaux, car depuis huit jours au moins je suis sans nouvelles. Lorsque, par acquit de conscience, je demande au directeur s'il peut me loger, il sourit. « Si vous voulez, me dit-il, je vais vous inscrire ; vous êtes le dix-neuvième pour la première chambre libre. Et encore nous attendons dans quelques jours tout l'état-major allemand. »

Décidément j'ai eu de la chance de trouver quelques pieds carrés libres parmi les meubles d'occasion de cette bonne Mrs Newcombe.

Les rues autour de l'hôtel sont encombrées de troupes. *Victoria-Road*, spécialement, présente un spectacle extraordinaire : des officiers passent sur leurs ridicules petits chevaux, d'autres en *djin*, d'autres à pied, des troupiers entourent des marchands de fruits. Il y a de tout : des Américains aux allures de cowboys ; des *sikhs* indiens, des Italiens,

qui ont adapté au casque colonial des plumes de bersaglieri, des Cosaques, avec leurs longues blouses blanches et leurs bottes éculées, de petits fantassins d'infanterie de marine, des Allemands bons enfants, mais si mal vêtus de leur redingote khaki, des Chinois du régiment anglais de Weihaïweï en khaki eux aussi, des Japonais en blanc avec leurs waradgi (1), des Annamites aux allures de filles, etc., etc.; tous, en général, affreusement débraillés et sales. Tenue de campagne, me dit-on.

Il est curieux de voir combien cette partie de la ville, la concession anglaise, a un tout autre caractère que la concession française. Dans cette dernière on ne voit que maisons brûlées, toitures et murs éventrés par les projectiles.

Dans l'autre, surtout à cette heure du coucher de soleil, c'est la vie d'une ville de garnison élégante, Au moment où je passe, un officier allemand essaye dans Victoria-Road un magnifique attelage à quatre, monté en poste, et précédé d'un sous-officier à cheval. Ses chevaux, de splendide bêtes, mais énervées sans doute par la traversée, font des folies et cassent le timon, et le bel officier est obligé de rentrer piteusement.

A deux pas de là j'aperçois un soldat d'infanterie de marine entouré d'un groupe de Chinois. Il leur vend quelques bijoux, fruits du pillage. Il a déjà fait trente-cinq dollars, me dit-il, avec un lot qu'il avait obtenu lui-même pour vingt sous d'un camarade retour de Pékin. « Oui, me conte-t-il, on pille partout. Chez un commerçant français on a dévalisé il y a deux jours je ne sais combien de caisses de montres. Ce sont les Japonais et les Russes. »

Ses impressions : « Les Russes sont très gentils, mais les Allemands le sont davantage encore. Avec les Anglais on n'a pas de relations. Avec les Américains on se bat sans se parler; et avec les Cipayes, qui sont les pires, on se bat en se disputant. » Telle est la situation internationale d'après ce petit troupier.

A cinq heures ce soir la musique d'un régiment allemand joue dans le parc pour la première fois. C'est un événement, aussi suis-je exact au rendez-vous. Au moment où j'arrive il y a peu de monde. La plupart des hommes, en effet, préfèrent prendre des apéritifs à la terrasse voisine d'*Astor-House*. Quant aux dames, beaucoup ont fui depuis les hostilités et ne sont point encore revenues. Aussi les quelques officiers qui sont là, et font des effets de belles culottes, en sont-ils pour leurs frais.

Tout à coup arrivent les musiciens d'un régiment d'infanterie de marine venus avec leur chef pour écouter leurs collègues allemands. Tout le monde se salue. C'est un assaut de courtoisie. Le chef de musique allemand quitte ses hommes et vient se mêler au groupe français. Décidément c'est une consigne, et mon soldat de tout à l'heure avait raison de dire que les Allemands sont les plus aimables. Le morceau fini, nos marsouins applaudissent.

Tous ces Allemands ont une fort bonne tenue. Hommes et officiers sont en général mal habillés (leurs redingotes khaki et leurs affreux chapeaux de paille) et sans élégance, mais ils l'ont l'air très simples, les officiers surtout. Je ne sais s'ils sont pleins de morgue en Allemagne, mais ici ce sont les moins poseurs assurément; ils n'ont pas les allures opéra-comique des officiers de certaines autres puissances. Ils sont tout à fait à l'image des Allemands si nombreux que je vois depuis trois ans en Extrême-Orient: simples, consciencieux et du fonds.

De la bonne besogne que ce rapprochement. Il contraste tout à fait avec l'attitude des Allemands envers les Anglais. Les officiers des deux nations ne se saluent jamais. Ils se toisent et passent. Je me suis amusé tout à l'heure à suivre les savantes manœuvres de deux jeunes officiers allemands pour éviter de rencontrer et de saluer un général anglais qui était là. En somme la courtoisie internationale est fort limitée.

Le chef allemand vient annoncer aux soldats français qu'il va jouer l'ouverture de *Guillaume Tell*. Les marsouins, sur trois rangs, écoutent religieusement.

Il y a sur leurs physionomies une sorte d'ébahissement grave si comique que, lorsque, le morceau terminé, ils ont fini d'applaudir, je m'approche d'eux. « Eh bien! leur dis-je, ils ne jouent pas mal, les Allemands? » Alors commence un concert d'éloges techniques sur les mérites divers de la clarinette et du piston. Un gros rengagé près de moi, avec deux chevrons sur le bras gauche, résume l'admiration générale par ce cri parti du cœur : « Moi, ça m'en bouche un coin! »

Et on m'apprend que le matin le chef allemand est venu spécialement inviter ses camarades de la seule musique française actuellement à Tient-sin. C'est pour cela que nos marsouins ont obtenu la permission de sortir de la concession française pour venir ici, en terrain anglais, applaudir leurs collègues.

Le chef allemand s'approche encore et dit qu'il terminera le concert en jouant le *Père la Victoire*. C'est un ébahissement général, car on lui a donné ce morceau le matin, lors de sa visite. Il l'a donc fait étudier à ses hommes aujourd'hui même.

Mais il est sept heures. Les Allemands, consciencieux comme toujours, veulent en donner au public pour son argent. Ils sont là depuis cinq heures et

(1) [illegible]

joueront jusqu'à huit. Décidément je n'entendrai pas le *Père la Victoire* exécuté par une musique prussienne. Je laisse aux marsouins la tâche d'applaudir. Je vais dîner.

Vraiment les pronostics pessimistes de M. le Consul ne se réalisent guère. A l'en croire, hier, je n'aurais rien dû faire moins que de reprendre le train pour *Takou*, car il devait m'être impossible de parvenir à me loger, et l'idée d'aller à *Pékin*, que je lui avais exprimée, lui avait tout simplement paru folle. Or, hier, j'ai trouvé une habitation, et me voici ce matin en possession de la précieuse autorisation nécessaire pour aller à la capitale.

Il n'y a qu'un moyen de gagner Pékin, m'avait-on dit, c'est par le fleuve. Il y a un service de jonques qui fonctionne sous la direction de l'autorité militaire. Il faut voir le général.

Immédiatement j'adressai au général Voyron, qui vient précisément d'arriver à Tien-tsin, une demande d'audience. A dix heures ce matin j'étais convoqué au quartier général, où le commandant en chef voulait bien m'accorder quelques instants d'entretien.

Réception très cordiale dans le grand salon ensoleillé donnant sur le jardin. Petit, physionomie ouverte, le général a le bon air calme et simple d'un homme qui n'en est pas à sa première expérience et qui supporte allégrement les lourdes responsabilités d'un pareil commandement. Comme je m'excuse de lui faire perdre un peu de son temps, le général, très aimablement, reprend :

« Je suis toujours heureux de recevoir mes compatriotes, surtout lorsque comme vous ils viennent de loin, qu'ils connaissent des pays étrangers et qu'ils peuvent nous apprendre des choses intéressantes. » Et le général me questionne sur la Corée dont j'arrive précisément.

Puis terminant : « Ce dont je vous serai reconnaissant, par exemple, à vous comme à tous ceux qui écrivent, c'est de bien dire au public français de ne pas s'exagérer les souffrances et les privations que nos troupes pourront avoir à supporter en hivernant ici. J'ai pris à ce point de vue toutes les mesures nécessaires. Les hommes auront des peaux de moutons, des passe-montagnes, des chaussettes de laine, etc. Nous ne sommes pas moins munis contre l'hiver que contre les Chinois. Certes il y aura tout de même de durs moments, mais enfin on n'entreprend pas une campagne comme celle-là sans risques. Nos anciens ont fait la guerre de Crimée dans des conditions autrement plus défavorables. Je vous prie d'affirmer que, quoi qu'il arrive, la campagne actuelle sera menée à bien, elle aussi. On peut compter sur moi. »

Voilà qui est fait.

Et au moment de quitter le général, un mot maintenant du permis pour Pékin. Rien de plus simple. Le service des étapes sera prévenu. Il y a précisément un départ demain matin à neuf heures. *All right !*

22 septembre. — Le lieutenant de vaisseau Petit, l'aimable directeur de la navigation, m'avait dit hier : « Venez demain matin à huit heures et demie. Le convoi de jonques partira vers neuf heures. Munissez-vous de vivres pour sept ou huit jours, car vous ne trouverez rien à acheter en route. »

Et me voici ce matin au quai de l'Amirauté, en face de la mairie française, avec une caisse de vivres de conserves, d'eau minérale, et un petit paquet d'effets d'hiver, car les nuits sont très fraîches et nous allons les passer à la belle étoile.

Notre convoi se compose de cinq jonques chinoises pontées. A l'arrière de chacune est ménagé un petit réduit malpropre qui sert de cuisine aux coolies qui nous remorqueront. Le reste de la cale est pris par les caisses de provisions de l'administration militaire.

Comme passagers je trouve une trentaine de soldats d'infanterie de marine qui vont rejoindre les divers postes cantonnés sur la route jusqu'à Pékin. Ils s'installent, six par jonque, sur le pont, où ils élèveront un vague abri de paille pour dormir la nuit. A première vue la plupart me font l'effet d'être des lascars extraordinaires, et comme il n'y a pas d'officier, ce sera curieux. Sur chaque barque un marsouin convoyeur commande et dirige les coolies. Il y a huit ou dix coolies par jonque.

En dehors de moi, il y a trois civils encore : deux Frères français et un prêtre catholique chinois allant à Pékin. J'en suis enchanté, car l'un des Frères a assisté aux récents événements ; il a eu le bras traversé par une balle. Il me dira sans doute des choses intéressantes.

Ils se sont emparés de la cuisine d'une des jonques au fond de laquelle ils s'entassent à trois. Comme vraiment il n'y a pas de place pour un de plus, j'élis domicile sur une autre barque, le n° 40. La moitié de la cuisine me fera un logement superbe. Un mètre de large, ma chambre, 2m,50 de long environ et 80 centimètres de haut. L'ouverture béante par laquelle, à l'aide d'une petite échelle, on a accès sur le pont, sert de fenêtre et laisse pénétrer à profusion, pendant le jour, la chaleur du soleil, et le reste du temps la terrible fraîcheur des nuits du Petchili. Puis j'ai l'agrément d'être à deux pas du fourneau sur lequel un vieux Chinois prépare le dîner des coolies, et des odeurs ! et tout cela pour huit ou dix jours ou davantage même, car nous avons un vent debout terrible, et, ma foi, s'il se maintient, on ne sait trop quand nous arriverons.

Notre départ est des plus mouvementés. Les coolies

descendent à terre et vont nous remorquer avec un système très compliqué de cordes. Un soldat, le fusil en bandoulière, les suit.

« Eh bien! vieil amphibie, dit mon marsouin au timonier, est-ce qu'on démarre? » Et on démarre en effet, mais non sans peine. Chaque soldat convoyeur court après ses hommes et les bouscule. Tout le monde crie, et comme personne ne se comprend, on se rend compte de l'effet.

Au moment où nous nous mettons en marche, un régiment cosaque passe sur le quai avec drapeau et musique. Il va à la gare attendre le maréchal de Waldersee qui arrive de Takou.

Enfin nous sommes sortis de l'enchevêtrement des jonques. Nous filons. Ma barque reste bonne dernière, et je puis voir le coup d'œil général du convoi. Il est pittoresque au possible avec ses cinq grosses jonques remontant lentement le fleuve à la file indienne; sur la berge, les coolies, le dos voûté, tirant. Et tout ce monde hurlant et s'interpellant! On arrive au pont de bateaux devant la gare. Là, une savante combinaison va nous faire traverser. Mais quelle lenteur!

Ce passage du pont a été vraiment une manœuvre épique, étant donné surtout que, pour augmenter encore la confusion, un convoi allemand est venu se mêler au nôtre. Il a fallu, pour passer, que les marins du consulat vinssent à notre secours.

Les coolies demandent déjà leur *tcho-tcho*. Moi aussi je commence à avoir faim. Nous sommes à 50 mètres de la gare, à 150 mètres de notre point de départ, et il y a près de deux heures que nous sommes partis!

En inspectant ma cabine, savez-vous ce que je trouve? Un exemplaire dépenaillé des *Lettres de Femmes*. Au fond d'une jonque chinoise sur le Péhi-ho!

HENRY DUMOLARD.

(*A suivre.*)

LES MOTS QUI RESTENT [1]

On connaît le proverbe latin : *Verba volant, scripta manent* (les paroles s'envolent, les écrits restent). Cela n'est pas tout à fait exact : il est beaucoup d'écrits qu'emporte le vent; il est beaucoup de paroles qui restent gravées dans la mémoire des hommes et se transmettent de génération en génération.

Étudier les formules et expressions proverbiales qui proviennent de l'une et l'autre sources, faire connaître ce que nous avons pu apprendre de leur origine et de leur histoire, tel est l'objet que nous nous sommes proposé en composant ces deux recueils. . . . . .

En prenant pour titre : *les Mots qui restent*, nous n'avons pas entendu nous interdire d'enregistrer ceux qui n'ont eu qu'une existence éphémère et ne sont plus d'un usage courant. Quelques-uns présentent encore un intérêt rétrospectif qui nous a engagé à ne pas les exclure systématiquement. De ces mots fugitifs font partie ceux que La Bruyère appelait *aventuriers*. Parlant d'un de ces sots qui se croient beaucoup d'esprit, bien qu'ils en soient dépourvus, de ceux qu'on appellerait aujourd'hui des *raseurs*, il disait :

« Malheur pour lors à qui est exposé à l'entretien d'un tel personnage! combien de jolies phrases lui faudra-t-il essuyer, combien de ces mots aventuriers qui paraissent subitement, durent un temps, et que bientôt on ne revoit plus! »

(*Les Caractères*, chap. V : *De la Société et de la Conversation*, 11e alinéa.)

En offrant au public les résultats de nos recherches, nous avons cru pouvoir lui rendre plusieurs sortes de services. Nous avons pensé d'abord qu'il lui serait commode de trouver réunis dans un même ouvrage un grand nombre de renseignements qu'il est difficile d'avoir toujours présents à la mémoire et dont la recherche demande parfois beaucoup de temps et de peine.

En lui fournissant avec autant d'exactitude que possible les textes originaux des formules qu'on a souvent l'occasion de citer, nous le mettons à même d'en mieux comprendre la signification. Rien de plus juste, en effet, que ce principe énoncé par Charles Nodier dans ses *Notions de linguistique* (1834, chap. IX, p. 168) :

« Quiconque parle sans se rendre compte de la valeur originaire de sa parole, et le ciel fasse grâce à tous ceux qui sont dans ce cas, en sait à peine la moitié. Ce qui fait vivre la parole n'y est plus.

« Ce n'est pas moi qui dis cela, prenez-y garde! c'est Cicéron et c'est Montaigne! »

. . . . . .

Briller par son absence.

A propos de la mort de Junie, nièce de Caton, veuve de C. Cassius et sœur de M. Brutus, Tacite rapporte qu'à ses funérailles on fit exposer les images de vingt familles illustres. Il ajoute : *Sed præfulgebant Cassius atque Brutus, eo ipso, quod effigies eorum non videbantur.* » (*Annales*, livre III, chap. LXXVI.)

L'expression « briller par son absence » est un souvenir de ce passage.

Dans sa tragédie de *Tibère*, jouée au Théâtre-Français en décembre 1819, Marie-Joseph Chénier a fait dire à Cneius, racontant les funérailles de Junie :

> Devant l'urne funèbre on portait ses aïeux :
> Entre tous les héros qui, présents à nos yeux,
> Provoquaient la douleur et la reconnaissance,
> Brutus et Cassius brillaient par leur absence.
>
> (Acte Ier, scène Ire.)

[1] [illegible] que M. Roger Alexandre va faire paraître à la librairie Émile Bouillon, éditeur.

Lorsque les jésuites, ennemis de Pascal et d'Arnauld, firent enlever leurs éloges et leurs portraits du livre des *Hommes illustres* de Ch. Perrault (1696-1701), on ne manqua pas de rappeler la fameuse phrase de Tacite. (Voy. le *Dictionnaire historique et critique* de Bayle, art. ARNAULD.)

Féministe.

Voici un mot dont l'origine, de date assez récente, peut-être établie avec la plus grande précision.

Il a été employé pour la première fois par M. Alexandre Dumas fils dans sa brochure *l'Homme-femme*, publiée en 1872, avec la signification qu'il a conservée.

On lit à la page 91 de cet opuscule :

Les *féministes*, passez-moi ce néologisme, disent, à très bonne intention d'ailleurs:

Tout le mal vient de ce qu'on ne veut pas reconnaître que la femme est l'égale de l'homme et qu'il faut lui donner la même éducation et les mêmes droits qu'à l'homme...

Dans sa réponse à M. Dumas fils : *l'Homme qui tue et l'Homme qui pardonne* (p. XII), M. Henry d'Ideville a relevé le mot, dont le succès a été croissant dans ces dernières années, grâce au courant d'opinion qui s'est manifesté en faveur de la revendication des droits de la femme.

Vie de bâton de chaise.

Pourquoi a-t-on adopté cette expression avec le sens de *vie de polichinelle*, vie agitée et désordonnée ? C'est là un mystère que nul n'a encore pu pénétrer.

On a hasardé quelques explications : on a prétendu, par exemple, qu'il y avait là une allusion aux bâtons dont se servaient jadis les porteurs de chaises. Mais on ne voit pas trop en quoi lesdits bâtons pourraient fournir un terme de comparaison propre à caractériser une vie échevelée.

La question, posée dans l'*Intermédiaire des Chercheurs*, n'a provoqué que des réponses d'une rare insignifiance (10 août 1897, col. 170).

Nous proposerons, à notre tour, une hypothèse qui pourrait bien nous mettre très près de la vérité.

On sait que dès les premières années du règne de Louis-Philippe, la gaieté des Parisiens, longtemps comprimée par un régime austère, sembla vouloir prendre une éclatante revanche, et passa par une sorte de crise aiguë qui atteignit son paroxysme à l'époque du carnaval, en 1834 et en 1835.

C'était le temps où lord Seymour, surnommé milord l'Arsouille, étonnait Paris par ses luxueuses excentricités, que d'ailleurs on se plaisait à exagérer.

On se ruait aux bals Musard, qui, après avoir quitté la salle des Variétés, et avant de pénétrer à l'Opéra, se donnaient alors rue Saint-Honoré, 359.

Là, disait-on à propos de ce roi de l'orchestre, dans le *Figaro* du 3 mars 1835, tout obéit à ses fantaisies ; dépassant Rossini, il a placé le fracas dans l'orchestre ; la contredanse de la *chaise cassée* se termine par la criaillerie de *cinquante chaises brisées* du même coup. Le fouet, le pistolet, le pétard, tout lui devient harmonie pour célébrer ses joies.

Cinquante chaises brisées !... cela représente un assez joli total de bâtons, dont l'existence, au milieu de cette cohue en délire, devait offrir un parfait modèle de désordre et d'agitation, bien digne de rester proverbial.

Sans nous exagérer la valeur de cette hypothèse, qui s'appuie sur un fait certain, nous la croyons préférable à celles qui ont été proposées jusqu'ici.

Ce polisson de Racine!

Dans une comédie intitulée *les Brioches à la Mode*, représentée aux Variétés le 8 juin 1830, MM. Dumersan et Brazier faisaient chanter les couplets que voici :

Que tout soit renversé !
Que tout soit remplacé !
A bas le temps passé !
Racine est enfoncé !

A bas *Iphigénie* !
A bas *Britannicus* !
A bas *Phèdre*, *Athalie*.
Car on n'en fera plus !

Maître Boileau rabâche,
Corneille est un barbon,
Voltaire une ganache,
Racine un polisson !

2e tableau, scène IV.

Cette pièce était une satire assez spirituelle contre la jeune et bruyante école romantique, qui affichait le plus profond mépris pour les classiques, et dont les chefs livraient alors leurs grands combats.

Le docteur Véron, dans ses *Mémoires d'un Bourgeois de Paris* (t. I, 1853, p. 14), désigne un nommé Gentil, directeur du *Mercure* et employé à l'Opéra pendant sa direction, comme l'auteur de ce jugement célèbre : « Racine est un polisson. »

Ce n'était d'ailleurs pas la première fois que cette épithète était appliquée à notre grand tragique. Une note du *Cours de Littérature* de La Harpe nous apprend que Marmontel se serait rendu coupable d'un semblable blasphème.

Il passe pour certain, dit-il, qu'il arracha un jour les *Œuvres* de Racine des mains de Mme Denis, en lui disant *Quoi ! vous lisez ce polisson-là !* Je puis au moins attester qu'elle-même racontait le fait.

(Éd. Didier, 1834, t. II, p. 480.)

C'est vous qui êtes le nègre? Eh bien, continuez!

L'abbé L. C. Berry, dans sa biographie de *Mac-Mahon* (Autun, 1895), nous fait comprendre (p. 64) pourquoi le maréchal-président, passant une revue à Saint-Cyr, aurait dit à un élève : « Ah! c'est vous qui êtes le nègre? Eh bien, continuez! »

On a coutume, à Saint-Cyr, nous dit-il, d'appeler *le nègre* le premier de la promotion. Donc rien de plus naturel que le duc de Magenta, un ancien saint-cyrien, se soit servi d'une expression qu'il connaissait de longue date.

Une note insérée dans le *Gaulois* du 4 mars 1898 est venue compléter cette explication. Le jeune homme interpellé se trouvait précisément être un mulâtre, ce qui semblait justifier l'interprétation comique donnée au conseil du maréchal.

Le pauvre garçon, ajoutait-on dans cette note, paya de sa tranquillité la syntaxe du maréchal : sorti de l'École dans un très bon rang, il fut poursuivi par ce plaisant souvenir, qui lui valut quelques duels, et à la fin, las de la brimade persistante, il donna sa démission.

Or il est assez amusant de savoir ce qu'est devenu le « nègre » de Mac-Mahon, un des personnages les plus populaires de l'histoire contemporaine : il est aujourd'hui procureur de la République à Nouméa.

Il va sans dire que nous laissons au *Gaulois* toute la responsabilité de son information.

Il n'y a que le premier pas qui coûte.

A ce proverbe, dont l'origine ne nous est d'ailleurs pas connue, se rattache le souvenir d'une heureuse repartie de Mme Du Deffand (1697-1780). Elle-même, dans une lettre à Horace Walpole du 6 juin 1667, a ainsi raconté dans quelles circonstances elle a fait l'application de cet aphorisme :

Vous me demandez mon mot de Saint-Denis, cela est bien plat à raconter, mais vous le voulez.

M. le cardinal de Polignac, beau diseur, grand conteur et d'une excessive crédulité, parlait de saint Denis, et disait que, quand il eut la tête coupée, il la prit et la porta entre ses mains. Tout le monde sait cela; mais tout le monde ne sait pas qu'ayant été martyrisé sur la montagne de Montmartre, il porta sa tête de Montmartre à Saint-Denis, ce qui fait deux grandes lieues... « Ah! lui dis-je, monseigneur, je crois que, dans une telle situation, il n'y a que le premier pas qui coûte. » (*Correspondance complète de Mme la marquise du Deffand*; lettre 231. — 1865, t. I, p. 433.)

L'anecdote remontait au moins à 1742, année de la mort du cardinal.

Le mot de Mme Du Deffand a été cité par Voltaire en 1762, dans une note de la *Pucelle d'Orléans*, chant I, v. 20[illegible], et par Grimm, dans sa *Correspondance littéraire*, à la date du 15 mai 1764.

L'impôt du sang.

Le mot fut prononcé pour la première fois, paraît-il, à la tribune de la Chambre, le 28 mai 1824, par le général Foy, ancien capitaine de l'Empire (1775-1825).

Prenant la parole contre la nouvelle loi tendant à augmenter le contingent, il commençait ainsi son discours :

Messieurs, il est un impôt qui ne prend pas au contribuable une partie de son revenu ou tout son revenu, une partie de son capital ou tout son capital, mais qui lui enlève la liberté et même la vie, cet impôt terrible, inexorable, cet *impôt du sang*, est cependant le plus indispensable des impôts, il est l'existence *sine qua non* des sociétés politiques.

(*Moniteur* du 30 mai, p. 685.)

Dans un article inséré au *Moniteur* du 18 décembre 1867, M. le général Ambert faisait observer, à propos de l'expression mise en honneur par le général Foy, qu'il ne faut pas confondre *impôt* avec *charge*, que jamais autrefois on n'aurait assimilé le recrutement à un impôt, que le mot *contribution* peut à peine être employé dans ce cas, et il cite cette réponse de l'archevêque de Sens à Richelieu, demandant six millions au clergé :

L'usage ancien était que le peuple contribuât par ses biens, — la noblesse par son sang, — le clergé par ses prières.

Je perds sur ce que je vends, mais je me rattrape sur la quantité.

Une note de Meister, que l'on trouve dans la *Correspondance* de Grimm, à la date d'août 1781, nous fait connaître l'auteur probable de cette vieille plaisanterie.

A propos de ce vers des *Adieux de l'Arbre de Cracovie* (celui du Palais-Royal), qu'on avait récemment abattu :

Adieu, bon Josserand, mon voisin riche et triste...

Meister ajoute :

Josserand, le maître du café de Foy; c'est celui qui disait l'année dernière : « Je perds, sur chaque glace que je vends, plus de deux sous, mais je me sauve sur la quantité. »

(Édit. M. Tourneux, t. XIII, p. 12.)

Il n'y a pas d'heure pour les braves.

Nous avons rencontré cette formule proverbiale dans *les Deux Sergents*, mélodrame en trois actes de d'Aubigny, joué à la Porte-Saint-Martin le 20 février 1823.

Sans raconter en détail les péripéties de ce drame un peu naïf, mais assez émouvant, nous dirons

qu'au 3e acte, Robert, l'un des deux sergents victime de son dévouement pour son ami Félix, auquel il sert de caution, va être fusillé à sa place. Il a obtenu avant de mourir la faveur de s'unir à la jeune fille qu'il aime. Il est trois heures, et l'exécution doit avoir lieu à quatre.

Au moment où le mariage va s'accomplir, le lieutenant Morazzi, préposé à la garde du sergent, a la cruauté de lui rappeler qu'il n'a plus qu'une heure à vivre :

Il n'y a point d'heures pour les braves,

répond stoïquement Robert.

Est-ce bien là qu'il faut voir l'origine du dicton? Il y aurait quelque imprudence à l'affirmer. Nous ferons seulement observer qu'il porte bien la marque de cette époque. L'expression *un brave* était alors fort à la mode comme synonyme de soldat intrépide. Elle est répétée jusqu'à sept fois dans *les Deux Sergents*.

C'est bien, mais il y a des longueurs.

C'est Rivarol qui aurait ainsi formulé son opinion sur un distique.

Pareil reproche fut un jour adressé à l'auteur d'une facétie intitulée : *les Quatres Saisons de l'Année sous le Climat de Paris*; *poème* D'UN SEUL VERS.

Ce seul vers était :

De la pluie et du vent, du vent et de la pluie.

La *Correspondance* de Grimm le cite en février 1783, et le rédacteur ajoute :

Ce chef-d'œuvre est de M. le comte de La Touraille, gentilhomme de Mgr le prince de Condé. Il le récita à un de ses amis qui avait le goût très difficile. « Vous ne le trouverez pas du moins trop long, lui dit-il. — Pardonnez-moi, lui répondit l'ami Sévérus (était-ce encore Rivarol ?), il est trop long de moitié. *Du vent et de la pluie*, disait tout. »

On dirait du veau !

Un auteur dramatique de beaucoup de talent et d'esprit a eu l'héroïque courage de réclamer la paternité de cette malheureuse locution et de nous révéler sa véritable origine.

Voici ce que M. Ernest Blum écrivait dans le *Gaulois* du 18 mars 1898 (*Journal d'un vaudevilliste*) :

« On dirait du veau » est tout simplement une de ces inspirations qui font partie de mes œuvres complètes...

Nous écrivions, Blau, Toché et moi, pour Offenbach, un livret d'opérette intitulé *Belle Lurette*, — je précise, l'intègre histoire l'exige. L'amusante Desclauzas, qui devait jouer dans la pièce, avait à exprimer son opinion sur un homard qu'elle venait de manger et qu'elle trouvait excellent ; l'un de mes collaborateurs lui avait fait s'écrier :

— On dirait du bœuf!

Il ne me sembla pas que la chose fût suffisante, et pour l'accentuer, à la place de *bœuf* je mis *veau*. C'était délicieux !

Effectivement, à la scène x du Ier acte, la nommée Marceline, patronne d'une blanchisserie, trouvant ses ouvrières en train de faire la fête avec des gardes-françaises, consent à prendre part au festin et se laisse tenter par un superbe homard.

— Dieu, s'écrie-t-elle, que cet homard est donc bon! on dirait du veau!

Ajoutons que le rôle de Marceline fut joué par Mlle Mily Meyer, et que cette opérette fut représentée à la Renaissance le 30 octobre 1880.

D'après M. Blum, le mot commença à circuler quelques jours après, mais il est fort possible qu'il ait trouvé un regain de popularité dans les circonstances que nous avons précédemment indiquées.

Les auteurs de *Belle Lurette*, qui ont semé tant de mots spirituels dans leurs ouvrages, ont dû être profondément étonnés de voir celui-ci, le plus insignifiant de tous, parvenir à une si grande vogue. Et pourtant, dans le *Gaulois* du 18 juillet 1895, où il revendiquait déjà cette création, M. Blum disait en riant :

Je n'avais pas plutôt laissé tomber ces quatre mots sur le papier que je sentis que je venais d'écrire quelque chose pour la postérité!

ROGER ALEXANDRE.

LE « JEU DE LA PASSION »

A OBERAMMERGAU, EN 1900

A ceux qui, l'été dernier, se rendaient à Oberammergau, Munich servait de point de départ. De là le voyageur prenait le train pour Murnau, sur la ligne ferrée de Munich à Partenkirchen, d'où un tramway électrique le menait directement à Oberammergau. Trajet facile et relativement rapide, mais qui n'avait même pas l'avantage de dispenser d'aller coucher la veille dans le célèbre village, puisque la représentation commençait à 8 heures du matin et qu'il fallait partir de Munich à 3 heures de la nuit pour arriver à temps. Comme nous venions de Suisse, il nous parut moins banal et plus intéressant d'aller à Oberammergau par la route de voitures qui, de Füssen, remonte la vallée du Lech jusqu'à Reutte, en territoire autrichien, longe le Plansee et redescend en Bavière par celle de l'Ammer.

La représentation attirait un grand concours de pèlerins. Aux relais du vert Plansee, se succédaient ceux du *hochland* bavarois et du Tyrol ; il en venait en landaus, en cabriolets, en chars à bancs, en charrettes paysannes. Ces véhicules se suivaient dans le sombre et sévère Ammerwald où les hauts sapins s'éclaircissent sous la cognée, sans qu'on ait égard à

ménager la beauté sauvage de la région chère au feu roi de Bavière, du site dans lequel il fit édifier la hutte de Hunding, d'après le décor du premier acte de la *Walkure*.

Après la halte de Graswang, nous entrons dans la vallée d'Ammergau. Bientôt apparaît le piton boisé surmonté d'une croix, dit Kofelberg, et peu après, au milieu de la prairie, sur un monticule, le calvaire en marbre que Louis II fit édifier en 1875.

Pour se conformer à une ordonnance de police, dans la principale et naguère unique rue d'Oberämmergau, le cocher met son cheval au pas; après avoir dépassé le chalet de Mme de Hillern, nous voyons se succéder, bâties sur un plan identique, les maisons rustiques du village, dominées par le clocher bulbeux de son église. Nous ne savons encore dans laquelle nous enverra loger le choix du *Wohnungs-Bureau*, car il y a ici, comme à Bayreuth, un comité de logement pour lequel le problème consiste à héberger deux ou trois mille étrangers dans un bourg de treize cents habitants. Lorsqu'on n'a pas prévenu ce comité assez longtemps à l'avance, on risque fort d'être renvoyé, littéralement, de Caïphe à Pilate, et même, Caïphe et Pilate étant des personnages de marque dans le *Passionsspiel*, chez des figurants sans importance. On s'exagère d'ailleurs dans le public la difficulté de trouver gîte à Oberammergau, car nous voyons affiché au-dessus de plusieurs portes l'écriteau : *Zimmer zu vermiethen* (chambres à louer). Il y en a qui ne trouveront pas preneurs, car bien des spectateurs de la région arriveront à pied des environs, le matin même de la représentation, ou logeront dans les villages des environs, à Oberau, à Ettal, à Unterammergau, à moindres frais. En effet, l'hospitalité n'est pas offerte à des prix d'une aussi « extrême modicité » que l'affirme avec confiance, — d'après des souvenirs vieux de dix ans sans doute, — le traducteur français du texte de la Passion.

Depuis ce temps le pays s'est transformé. J'ai visité Oberammergau il y a quelques années, alors que le théâtre était fermé; je ne le reconnais plus. L'ouverture du chemin de fer a fait construire un quartier nouveau; entre lagare et le théâtre pullulent les industries que suscite, comme une végétation parasite, la vogue soudaine d'un site ou d'un lieu de pèlerinage. Outre les marchands d'objets en bois sculpté, produits du pays, et ceux qui vendent les inévitables photographies et cartes postales illustrées, il y a d'innombrables bazars à *souvenirs*, des magasins d'antiquités suspectes et de bijoux tyroliens en argent ou en filigrane, comme à Partenkirchen, toute la boutique à treize des villes d'eaux et des stations de bains de mer. Entre les hangars affectés à ces divers commerces s'intercalent des échoppes de victuailles, des boutiques de coiffeur à l'instar de Paris ou de Vienne, des hôtels neufs et des restaurants dignes d'une grande ville. Ici c'est un banquier qui fait le change, là l'office-succursale d'une agence de voyages anglaise ou américaine. L'aspect général tient de Bayreuth, de Lourdes, d'Innsbrück et de Saint-Moritz

La chambre où l'un des employés du Comité de logement, après avoir compulsé ses registres derrière un grillage, — vingt fois interrompu par des demandes de places ou de renseignements exprimées dans toutes les langues, — nous a envoyés loger, est dans une maison neuve, à l'extrémité de la ville. Bien que construite d'après l'ancien modèle rustique, avec l'écurie, la remise, la resserre de bois et le grenier adossés à l'habitation, elle semble appartenir plutôt à un bourgeois qu'à un paysan. Cependant rien n'égale ma stupéfaction quand, par un escalier raide comme une échelle de meunier, nous accédons à une petite chambre, basse de plafond, mais toute neuve, avec lits *à la française*, service de toilette d'un modèle nouveau, ornée d'aquarelles et tendue d'un papier *modern style!*

Ce premier contact avec la récente civilisation qui va transformer ce village de paysans commença ma déception, qui le lendemain s'accrut encore. J'avais intentionnellement choisi cette date du 15 août. Me fiant à des souvenirs vieux d'à peine quelques années, j'avais dit à mon compagnon : « Vous aurez la chance de voir une fête incomparable, un village de Bavière le jour de l'Assomption, toutes les maisons décorées de guirlandes de feuillage, d'oriflammes blanches et bleues, aux couleurs de la Vierge, patronne du royaume, les paysans et les paysannes en costumes tyroliens, les hommes avec la culotte de drap vert ou de cuir coupée au-dessus des genoux, la veste aux parements vert clair; le chapeau à plumes, les bretelles brodées, les molletières; les femmes avec leur lourd corset garni de multiples chaînes d'argent, leurs guimpes festonnées, leurs jupes de couleur et leurs tabliers blancs. Qui n'a pas vu cela n'a rien vu! » — A vrai dire, le soir, j'avais été un peu étonné de ne trouver aucun apprêt pour la fête du lendemain et de rencontrer dans les rues des artisans à longs cheveux, — des acteurs du drame, probablement; on les distinguait à un éclair de vanité dans leurs yeux, — prosaïquement vêtus comme des pauvres diables de commis râpés. Toutefois je comptais sur un changement à vue. Il y en eut un en effet, mais non celui que j'attendais.

... Il a plu toute la nuit, il pleut encore. La vallée est noyée de brumes; la chaussée, détrempée par l'eau et les charrois, forme des mares. Pas une maison pavoisée, pas un costume de fête. Par les routes boueuses, les spectateurs retardataires, les piétons

de la dernière heure arrivent crottés; une foule bourgeoise mêle ses vêtements sombres. Allons! il faut en prendre son parti. La couleur locale se perd, en Bavière comme en Bretagne, en Suisse ou en Tyrol! Toute pareille est l'assistance, qu'elle soit placée dans les bas-fonds à deux marks la place, qui s'étendent devant la scène, de chaque côté de l'orchestre des musiciens, ou assise dans les fauteuils de *premières*. Même aspect incolore, mêmes chapeaux quelconques, même livrée de deuil partout, sous la haute voûte, construite cette année en vue de préserver les spectateurs des intempéries et qui a coûté 250 000 francs. L'utilité en est aujourd'hui manifeste, et chacun pense au malheureux sort des spectateurs d'autrefois que rien ne défendait contre la pluie. Cependant, si cette voûte métallique me protège, elle me choque par son gabarit industriel.

Sa toiture, en réduisant l'horizon, tend forcément les regards vers la scène laissée à découvert, scène à plantation multiple comme celles qui servaient aux *mystères* du moyen âge : au milieu, un théâtre fermé par un rideau, encadré de décors praticables, placés en plein air, avec, au premier plan, la maison d'Anne à droite, à gauche la maison de Pilate; en arrière, la perspective des rues de Jérusalem. Malgré tout, si une claire lumière d'été illuminait les vertes montagnes du fond, la vue serait belle encore, mais des nuages gris estompent les collines, un temps brouillé fait paraître faux le ton des décors aux feuillages artificiels dont la crudité s'harmoniserait avec un limpide azur. La première impression est donc lugubre; attendons, le soleil se montrera peut-être. Annoncée par trois coups de canon, la représentation commence à 8 heures précises; l'orchestre, un orchestre formé d'éléments locaux et heureusement invisible, entame l'ouverture.

***

Ce serait le moment de faire preuve de quelque érudition et d'aller rechercher, par delà les *autos sacramentales* espagnols de Lope de Vega et de Calderon, et nos mystères du moyen âge, l'origine du drame religieux. On la trouve, paraît-il, dans l'œuvre d'un docteur de la primitive église, Grégoire de Nazianze. Du IXe au XIe siècle, des moines et des religieuses composèrent, en latin, des drames liturgiques. Tout le monde connaît, au moins de nom, les chastes tragédies écrites en cette langue par la religieuse saxonne Hrostvitha. A l'une d'elles, intitulée : *Paphnuce*, M. Anatole France a fait l'honneur d'emprunter le sujet de *Thais*, parant d'un style élégant et d'une philosophie doucement sceptique la fable naïve et édifiante de la pieuse nonne du Xe siècle. A cette époque, pendant la semaine sainte, on représentait dans les couvents des scènes empruntées aux récits de la Passion, comme l'apparition de Jésus aux disciples après sa résurrection (1).

Peu après, l'usage de Pastorales de Noël se répandit, dans plusieurs diocèses. Ces spectacles profanes furent condamnés en 1210, par un décret du pape Innocent III, confirmé par le synode de Trèves en 1227 et par celui d'Utrecht, en 1293. Plus tard, l'Église se ravisa et toléra ces pieux intermèdes et même des spectacles beaucoup moins édifiants. D'après M. Petit de Julleville, c'est le mélange d'un comique grossier, parfois obscène, qui fit interdire le jeu des *mystères* en 1548, par un arrêt du Parlement de Paris.

L'usage de faire lire, par différents ecclésiastiques revêtus de costumes anciens, le dramatique récit de la Passion pendant la semaine sainte, usage qui fut conservé en Allemagne par l'Église réformée, amena les compositeurs à s'emparer de ce texte pour en faire la matière de leurs oratorios. Déjà en 1530, Walther avait disposé les Passions selon saint Jean et selon saint Mathieu en musique, sur un texte allemand, à l'usage des temples luthériens. Cet exemple fut suivi. Parmi les musiciens qui se distinguèrent dans ce genre de compositions, il faut signaler, au XVIIe siècle, Henri Schütz, et au XVIIIe Jean-Sébastien Bach, qui traita cinq fois ce sujet d'après les divers évangélistes. Mais l'oratorio ne comporte pas la forme dramatique. Par le récit et l'emploi de la musique chorale, il appartient encore à la liturgie et à la prière. Comme nous le verrons plus loin, le *Passionspiel* d'Oberammergau participe des deux, du *mystère* et de l'oratorio.

Son origine a une cause tout occasionnelle. En 1632, pendant la guerre de Trente Ans, le pays d'Ammergau avait été ravagé par l'invasion des Suédois. A l'invasion succéda la peste, qui décima la population. Les magistrats firent alors le vœu de faire représenter tous les dix ans, par les habitants de la commune, le mystère de la Passion. Dans les idées du moyen âge, la représentation des mystères avait une sorte d'efficacité expiatoire. La première représentation eut lieu en 1634; en 1674, on convint d'ajourner l'exécution à l'année 1680. Depuis cette époque, elle a eu lieu à la fin de chaque période décennale. Le texte primitif, dû aux religieux bénédictins du cloître d'Ettal, fut remanié cent ans plus tard par le P. Ferdinand Roser. Il y introduisit des tableaux allégoriques tirés de l'Ancien Testament, et des personnifications du Péché et du Démon, qui furent supprimées au début de ce siècle par le P. Othmar Weiss, ainsi que les plaisanteries surannées et les scènes de mau-

1. M. Armand Gasté a publié, d'après des manuscrits des XIIIe et XIVe siècles, le texte latin du drame de l'*Office du Tombeau*, qui était récité à Rouen pour la fête de Pâques.

vais goût. Sur ce nouveau texte, le compositeur Dedler, né à Oberammergau en 1779, mort en 1822, composa une longue partition conçue en la forme des anciens oratorios. A vrai dire, exception faite pour le chœur invisible de la Cène qui est touchant et deux ou trois autres passages, sa musique, dont les meilleures pages rappellent le style de Méhul, n'a rien de bien passionnant : elle paraît aujourd'hui assez languissante et de formes désuètes. Mais peu importe ! Ce n'est pas une sensation d'art qu'entend procurer le « Jeu de la Passion » à Oberammergau. L'auteur ne s'est proposé que « l'instruction et l'édification du peuple chrétien ».

Voilà ce qu'il faut se répéter mentalement si l'on veut comprendre et l'ordonnance de la pièce et le but de la représentation. Ce *mystère* n'est point une œuvre dramatique ; il ne vise point à la beauté littéraire. C'est la synthèse, faite par un religieux, de ce que les Écritures nous révèlent des épisodes que l'Église commémore dans la semaine sainte, depuis l'entrée de Jésus à Jérusalem jusqu'à sa résurrection. Chacune des scènes dialoguées est précédée d'un prologue dans lequel le chœur, tenant le rôle de l'ancien *argumentateur* des mystères ou du récitant des oratorios, annonce et commente ce qui se passe. Des tableaux vivants y sont intercalés, qui rendent visible un fait historique tiré de l'Ancien Testament, interprété comme le symbole et la prophétie du Nouveau. Ainsi, par exemple, le Sacrifice d'Abraham préfigure l'immolation de Jésus par son Père Céleste ; la manne dispensée aux Hébreux, dans le désert, est une image de la Cène des Apôtres ; le baiser de Joab à Amasa, qu'il perce de son épée, annonce la trahison de Judas, et ainsi de suite. Au dernier tableau, Jonas, sortant du ventre de la baleine, devrait symboliser la résurrection. On a supprimé cette figure et l'on a bien fait ; mais on a eu tort de fusionner ensuite le 17e tableau avec celui de la Résurrection. Nous y perdons l'exquise scène de l'apparition de Jésus à la Madeleine et le *Noli me tangere* qu'a célébré l'art de tous les temps et de tous les pays.

Si l'on désirait réduire l'énorme dimension de l'ouvrage, — il dure huit heures, divisées en deux séances, le même jour, — il y avait des coupures plus utiles à opérer, soit dans les tableaux vivants prodigués avec excès, soit dans les chœurs, dont la longueur abuse un peu de la patience du public. Ces tableaux vivants réunissent, en des décors généralement assez criards, des personnages trop nombreux, servant uniquement à remplir la scène et parfois immobilisés dans des attitudes bien forcées. Le chorège fait ensuite le rapprochement entre les deux situations, et les chants du bon Dedler confiés à des solistes et à des chœurs, s'efforcent d'émouvoir l'auditoire. Les solistes laissent parfois à désirer sous le rapport de la voix ou du geste, ainsi que l'orchestre pour la justesse, mais les ensembles sont vraiment remarquables et feraient honneur à une scène lyrique. De plus, les choristes restent stoïquement en scène sous la pluie, alignés comme à la parade, tous vêtus de blanc, avec des manteaux bleus, roses, violets, pourpre. Ils sont censés représenter des anges. Ils s'éloignent à la file lorsque le tableau va être joué et reviennent de même à la chute du rideau, pour annoncer le tableau suivant. Cela supprime les entr'actes et contribue à maintenir l'illusion.

La première partie du drame va de l'entrée de Jésus à Jérusalem jusqu'à son arrestation au Jardin des Oliviers. C'est la moins passionnante, bien que par le jeu des acteurs, et notamment d'Anton Lang, qui représente Jésus, la scène du lavement des pieds et la Cène soient d'une beauté incomparable. Le public est déjà pénétré d'une sensation religieuse. Point de bruit. On n'entend que le froissement des feuillets lorsque les spectateurs tournent la page du livret ; à cause de l'immensité de la salle et du jeu en plein air, toutes les paroles ne parviennent point aux oreilles, on est donc forcé de suivre le texte. J'admire même que la voix des acteurs porte aussi bien. Une jolie diversion a été l'envol des colombes s'échappant de leur cage renversée, dans la scène des marchands chassés du Temple. Fréquemment, des oiseaux traversent le décor rustique ou font entendre leur chant. C'est ainsi que les coqs n'ont pas attendu le reniement de saint Pierre. Le sifflet de la locomotive leur répond, nous rappelant que la gare n'est pas loin... Tandis que les nuées grises s'éclairaient de quelques volutes blanches, je suivais dans le vol plus haut des hirondelles le présage heureux d'un beau temps. Le ciel est resté sombre et la pluie a duré toute la journée.

Judas vient de livrer son maître, moyennant trente deniers qui lui ont été comptés dans une scène d'un curieux réalisme. A l'Ambigu on sifflerait le traître. Ici, la foule est restée calme, concentrée, silencieuse. Pendant les interludes des tableaux qui se succèdent sans interruption, elle n'a donné aucun signe d'agitation, aucune marque d'impatience devant la longueur des scènes chorales et des prologues explicatifs. Les assistants sont venus là comme on va au temple. Quelques applaudissements saluent les acteurs à la fin de la séance, mais ils sonnent faux ici, les interprètes y restent insensibles. Le public devrait même s'abstenir d'applaudir, ainsi qu'il le fait à Bayreuth, et à plus forte raison. Grâce au nombre et à la largeur des portes latérales, cette vaste salle, qui contient 4200 spectateurs et qui est comble, se vide en quatre minutes. Il pleut toujours, il est près de midi ; on va déjeuner.

L'extraordinaire est même que, dans l'intervalle d'une heure et quart qui s'écoule entre les deux séances, tout ce monde trouve à se restaurer dans un village de 1 300 habitants, les uns chez leurs hôtes, les autres à l'auberge, d'autres chez les débitants de victuailles. Quelques-uns, munis d'avance de provisions, ont fait des gradins du théâtre leur table de famille. Tels les saucissonniers de l'Exposition. Ce qui évoque encore davantage les joies parisiennes, c'est la décoration murale du rez-de-chaussée d'un hôtel moderne, où des dames, vêtues de chemises transparentes, figurent des boissons capiteuses. Voici qui est bien profane pour un pays de dévotion. Verra-t-on bientôt le *Coucher d'Yvette* à Oberammergau?

Pour la pièce, je redoutais fort la tragédie de collège religieux. Elle vaut mieux, et se borne à dialoguer le texte de l'Évangile. L'auteur n'a imaginé que les discussions des prêtres et des pharisiens acharnés à perdre Jésus, l'interrogatoire de l'accusé par Hérode. Il a su exprimer naïvement, mais avec assez de force, les motifs de haine et de vengeance qui poussent les prêtres, les pharisiens et les marchands, menacés les uns dans leur pouvoir, les autres dans leurs privilèges, à se liguer contre le Christ. La mort du Juste est résolue d'avance; la cause est jugée avant d'avoir été entendue. Mais il n'y a guère de véritable psychologie que dans les rôles de Judas et de Pilate.

Judas est le trésorier de la société des apôtres; il tient à l'argent, non pas seulement dans leur intérêt commun, mais dans le sien propre. Lorsque Marie-Magdeleine a répandu le nard sur la tête et les pieds de Jésus, il déplore la perte des trente deniers que la vente de ce précieux parfum eût rapportés. Il ajoute : « Si, comme il est probable, la compagnie se sépare, j'aurais été tranquille pour longtemps! » Judas a les doigt crochus. Les émissaires du Grand Conseil ont tôt fait de gagner cette âme de caissier infidèle. « Oui, ma fortune est faite! se dit-il. Je tiendrai ce que j'ai promis, *mais j'aurai soin de me faire payer d'avance...* S'il plaît au Sanhédrin de mettre le maître au cachot, si c'en est fait de lui, j'aurai mis mon petit bien en sûreté et, par-dessus le marché, je deviendrai un homme célèbre, je passerai pour avoir sauvé la loi de Moïse. Si, au contraire, le maître triomphe..., eh bien, je me jetterai à ses pieds, je lui demanderai pardon. *Il est si bon!* Jamais je ne l'ai vu repousser le repentir. » Il discute avec lui-même s'il commet une trahison, mais il repousse vite le scrupule. « Du courage, Judas! Il s'agit d'assurer ton avenir. »

Caïphe, qui l'interroge sur les raisons de sa défection, lui demande : « Mais pourquoi as-tu changé de sentiment?

Judas. — Il n'y a plus rien à espérer avec lui... J'ai réfléchi et j'ai résolu d'être du côté de l'autorité légitime. *C'est toujours le plus sûr!* »

Il s'est laissé tenter par le lucre, mais il n'est pas entièrement pervers, il éprouve des remords quand il apprend d'Anne que sa trahison va causer la mort de Jésus. Le Grand Conseil lui confirme la nouvelle; Judas jette à ses pieds les trente deniers. Dans son dernier monologue, son désespoir est exprimé avec une certaine éloquence.

Ponce-Pilate, lui, veut d'abord se convaincre de la culpabilité de Jésus. En bon fonctionnaire, il annonce l'intention d'examiner le dossier de l'enquête. « D'ailleurs, se dit-il, qui sait si ce Jésus n'est pas réellement le fils d'un Dieu? » Il n'a pas entendu dire que l'accusé ait soulevé la populace contre l'autorité de l'empereur, et il a à ce sujet une réflexion admirable, digne d'un préfet : « Si quelque chose de ce genre s'était passé, *je l'aurais appris avant vous*, moi qui suis établi pour maintenir l'ordre dans ce pays et *qui suis bien informé de tous les agissements et mouvements des Juifs!* » — « J'admire, dit-il plus loin aux prêtres, le zèle que vous montrez tout à coup pour les intérêts de l'Empereur! »

Il interroge donc Jésus en particulier. Comme sa femme lui a fait dire qu'elle a été tourmentée toute la nuit par un songe terrible, et que Jésus a produit une bonne impression sur lui par sa dignité, il ne veut pas se laisser entraîner par un « sacerdoce haineux ». Lui, Romain, ne trouve en Jésus, « d'après les lois de sa nation, rien qui mérite la mort ». Ayant appris que l'accusé est Galiléen, c'est-à-dire justiciable d'Hérode, Pilate est trop heureux de le lui renvoyer, mais celui-ci se borne à le traiter comme un fou inoffensif. Les prêtres ramènent donc Jésus à son prétoire. Pour leur donner quelque satisfaction, il le fait flageller. Mais cela ne suffit pas à apaiser leur haine. Alors, comme il a demandé à être éclairé sur l'opinion du peuple, Caïphe et ses acolytes soulèvent le peuple. Cette scène est rendue avec une véhémence très émouvante.

Devant les cris de fureur des juifs qui réclament la mort de Jésus, il s'étonne de leur revirement; mais comme ils exigent la vie de Barabbas, il délivre Barabbas et, par crainte d'être dénoncé à l'empereur, condamne Jésus. Ce rôle de fonctionnaire pusillanime et habile à ne se point compromettre est d'une vérité éternelle.

A partir de la condamnation de Jésus, il n'y a pour ainsi dire que les paroles mêmes de l'Évangile et la mise en action des stations des chemins de croix. Si, pour le drame, j'avais redouté la tragédie de collège, pour la plastique, je craignais les horreurs de l'imagerie religieuse du quartier Saint-Sulpice. A propos d'un drame sacré italien qui fut représenté au Nouveau-Théâtre, M. André Hallays écrivait qu'on

croyait voir s'animer les statues peinturlurées de la rue Bonaparte. J'avais cette appréhension. Les scènes sentimentales et tendres, l'entrée de Jésus à Jérusalem, les adieux de Béthanie, ne sont pas toujours exemptes de fadeur. Dans un rôle de douceur et de mansuétude infinie, comme celui du Jésus de la *Passion*, il est difficile de ne pas être un peu bénisseur, bien qu'Anton Lang sache éviter de donner cette impression. Ces adieux de Béthanie sont d'ailleurs la partie faible de la pièce, et l'on ne peut appliquer aux auteurs du *Passionsspiel* d'Ammergau l'éloge que Petit de Julleville décerne à Arnoul Gréban, poète manceau, qui composa une *Passion* en 1450, et à Jean Michel, médecin d'Angers, qui la remania vers 1486 : « Ces deux poètes ont su rendre d'une façon sublime et touchante le dialogue de Jésus et de Marie, à la veille de leur séparation. »

Trois vers du *mystère* français, cités à titre d'exemple, prouveront la justesse de cette opinion. La Vierge, après de vaines supplications, dit à Jésus :

A mes maternelles demandes
Ne donnez que réponses dures !

JÉSUS-CHRIST.

Accomplir fault les Écritures.

En son éloquente concision, la réplique du Christ n'est-elle pas d'une beauté admirable ?

Mais dans le pathétique, le jeu des acteurs et même des figurants acquiert une force, une puissance, un accent bien autrement poignants, se hausse jusqu'au style des maîtres de l'art plastique. Si pour le tableau de la Cène on s'est conformé à la disposition de la fresque du Vinci, dans les divers épisodes de la Passion il semble qu'on voie prendre vie et mouvement les figures de Dürer et de Wohlgemuth. L'art allemand des xve et xvie siècles, paraît avoir inspiré les dessins des costumes, l'ordre des cortèges. Les groupements des prêtres, des soldats, les agitations de la foule, les attitudes des principaux personnages, on les dirait empruntés à l'un de ces beaux retables sculptés qui décorent les sanctuaires de Souabe, les musées rétrospectifs de Munich ou de Nuremberg.

Et il n'y a rien d'étonnant à cela. Le souvenir des maîtres de la sculpture religieuse, des ciseleurs de ces triptyques à figures multiples, vit chez ces artisans. Oberammergau est un pays de sculpteurs sur bois. Tout ce que produit leur industrie n'est pas chef-d'œuvre, tant s'en faut. Mais ils continuent les traditions, ils suivent les vieux modèles. Ils n'ont même pas besoin d'être entrés dans les églises, d'avoir visité les musées où sont conservés les beaux retables des xve et xvie siècles, ils n'ont qu'à regarder autour d'eux, sur les routes du Tyrol bavarois et autrichien. Partout des calvaires, des christs en croix, souvent pleurés par la Vierge et saint Jean. Les souffrances du Christ, les tourments de la Passion, mais tout les raconte aux yeux de ces pieux villageois. Et si l'on se demande qui a enseigné à Anton Lang l'expression de douleur résignée qu'exprime son visage lorsque les soldats lui enfoncent sur la tête la couronne d'épines, ou ses regards d'angoisse dans l'agonie du Golgotha, on n'a qu'à s'arrêter dans un champ de la vallée de l'Ammer devant un modeste calvaire en bois sculpté, et à considérer la figure du Crucifié.

Ce rôle de Jésus est écrasant. Anton Lang a le mérite de le soutenir jusqu'au bout sans que sa voix faiblisse, et avec une sûreté, une dignité admirables. Quand on songe à l'effort qu'il exigerait d'un tragédien consommé, on demeure confondu de voir un acteur de village donner une figure acceptable à l'Homme-Dieu. Autour de lui, les autres artistes ne méritent guère une mention, sauf peut-être M. Zwinck dans Judas, dont il exprime avec force la cupidité et le sinistre désespoir, et M. Thomas Rendt qui est touchant dans les remords de saint Pierre. Saint Jean est un peu insignifiant, Hérode l'est aussi ; Pilate ne tire pas tout ce qu'il pourrait d'un rôle important. La Vierge bavaroise pleurniche, avec une voix nasillarde ; la Madeleine manque de beauté. On pourrait signaler quelques gaucheries, mais ces gaucheries mêmes excluent toute idée de cabotinage, préviennent cette impression de vague sacrilège que ressent le spectateur le moins religieux devant un drame chrétien représenté sur les planches d'un théâtre profane, par des comédiens de profession, impression que M. André Hallays a si subtilement analysée dans un des articles de son volume : *En flânant*. Ici la conviction anime les artistes, la foi les soutient. Depuis six mois qu'ils ont appris leurs rôles, répété sur la scène d'Ammergau, ils sont bien évidemment certains d'être, chacun sous son costume, apôtre du Christ, marchand juif, pharisien ou soldat romain. Pour avoir joué cinq cents fois *Michel Strogoff*, l'acteur Marais ne se croyait-il pas devenu sujet du tsar ?

Mais ce n'est pas tant par le mérite individuel que se recommandent, au point de vue artistique, les représentations d'Oberammergau. Ce qui surprend par-dessus tout, c'est la sensation d'ensemble, la subordination de tous à l'effet général. Grâce à cette subordination qu'on n'obtient guère que sur la scène de Bayreuth et qui procède ici du consentement unanime, le *mystère* est bien, comme l'étaient, d'après M. Petit de Julleville, ceux du moyen âge, « un spectacle immense, animé, mouvant ». Ce qui est admirable, c'est le goût qui préside à ces groupements plastiques si expressifs par l'originalité des costumes, la diversité des accoutrements ; la convenance et la dignité parfaites avec lesquelles sont rendues, — quoique de la manière la plus réaliste, — les scènes

les plus scabreuses, la mise en croix et la descente de croix, par exemple ; c'est l'ordre qui règle ce désordre apparent, met en mouvement ces foules hurlantes, soulève ces élans populaires, ces fureurs juives, au point qu'elles donnent la sensation de l'émeute, et par la véhémence et par le nombre.

Car tout le village est là ; tout au moins la moitié des habitants concourt à la représentation : les uns comme interprètes, les autres comme figurants, choristes, musiciens, décorateurs, costumiers. Six cent quatre-vingt-dix-sept personnes y sont employées, depuis l'enfant de quatre ans, jusqu'au vieillard à cheveux blancs. D'ailleurs on n'attend pas les jeux décennaux pour former les acteurs à la diction, les chanteurs au chant choral. Chaque année, sur le théâtre municipal, on leur apprend à se tenir en scène, à parler, à marcher, on leur fait répéter des scènes classiques, jouer parfois des tragédies sacrées. Au reste, ce n'est pas seulement à Oberammergau que les montagnards bavarois ont le goût du théâtre. A Schliersee, j'ai vu représenter des comédies populaires en dialecte du *hochland*, mêlées de chants et de danses. On m'assure qu'on donne à Brixen (Tyrol) un *Passionsspiel* tous les dix ans, l'année qui précède la représentation d'Oberammergau.

Les paysans du Tyrol jouent entre eux des drames patriotiques dont Andreas Hofer est le héros. En Suisse, il existe aussi des théâtres populaires. A Diessenhofen, on a donné cet été une tragédie historique : *Charles le Téméraire et les Confédérés*, due à l'écrivain lucernois Ott ; à Alpdorf, au mois d'août, le *Guillaume Tell* de Schiller. En célébrant un héros national, un événement important dans l'histoire du pays comme la victoire de Morat, un théâtre populaire est assuré d'intéresser un nombreux public. Qu'est-ce donc lorsqu'il offre aux spectateurs la tragédie sacrée par excellence, celle qui met en action la vie mortelle, la Passion et l'immolation de l'Homme-Dieu, du Christ, qu'ont célébré les liturgies, les poèmes, les chants religieux, les arts plastiques, du Rédempteur qu'adorent des millions d'hommes ? C'est à l'ensemble du monde chrétien que s'adresse le *mystère* d'Oberammergau et le monde chrétien vient le contempler. Les curieux d'art, les blasés, les *snobs* d'Amérique et les touristes à jumelles photographiques sont noyés dans la masse des croyants qui assistent à ce drame religieux comme à un office. Les naïfs paysans tyroliens qui en forment la plus grande part s'en retournent ensuite chez eux, émus, édifiés, raffermis dans leur foi plus que par un sermon de leur curé, et il n'est point invraisemblable, qu'à ce pieux spectacle des incrédules se soient convertis.

GEORGES SERVIERES.

LE JASMIN D'ARGENT [1]

Nouvelle.

XXI

La Nanna déclara qu'elle voulait aller faire la moisson du riz, afin de ne pas assister à la noce de son frère. Sa mère comprit que ce serait une grande humiliation pour elle ; aussi, après bien des discussions et contre toutes les règles admises, on résolut de faire la cérémonie en cette saison des grands travaux des champs, pour épargner un crève-cœur à la fille disgraciée.

Et la Nanna partit d'autant plus volontiers que Pacifique, pendant les apprêts d'un mariage combiné par lui, était toujours fourré chez les Lovatelli et elle l'avait pris en grippe depuis sa proposition matrimoniale ; elle ne lui pardonnait pas de l'avoir appelée « une fille mûre, raisonnable et pas jolie ». Elle ne lui adressait plus la parole.

A la fin de la récolte, Gaudence devant passer près de la rizière où travaillait la Nanna, se chargea de lui porter quelques provisions et les bonbons de la noce que lui envoyait la Madeleine.

— C'est un bijou de femme que votre frère a épousée, dit-il. Belle comme une fleur, solide comme une colonne, vive comme une alouette.

Le cœur de la Nanna était plein de fiel pour cette belle-sœur inconnue. Elle réfléchit que de certaines femmes, après leurs couches, perdent leurs cheveux et ont les dents abîmées : d'autres, pendant leur grossesse, ont des marques rouges ou le visage parsemé de taches jaunâtres. Et elle se plut à penser que, dans un an, cette jolie fille aurait un enfant et ne serait plus belle.

Puis, Gaudence raconta tous les détails de la noce. La semaine d'avant la cérémonie, la fiancée, accompagnée de sa mère, était allée dans les environs, tenant à la main une assiette de bonbons dans une serviette, et les offrant de maison en maison aux gens du pays. C'est l'habitude : les gens prennent un bonbon et mettent une pièce de monnaie sur le plat : au plus, un franc. Mais la Rosette avait si bonne grâce, que tout le monde s'était montré généreux et qu'elle avait rapporté une bonne somme d'argent. Ensuite, le matin du grand jour, elle s'était parée comme une Madone et deux voitures l'avaient accompagnée de Cerano jusqu'à la demeure conjugale.

— Mais le plus curieux continua Gaudence, ç'a été son arrivée. Votre maman, qui aime les vieux usages, avait mis le balai en travers de la porte.

1 Voir la *Revue* des 8, 15, 22 et 29 décembre 1900 et 5 janvier 1901.

— Il n'est point besoin d'aimer les vieux usages pour cela! riposta la Nanna aigrement. Toutes les mères en font autant. Et, si la nouvelle venue est une bonne ménagère, elle prend le balai et nettoie l'entrée; si, au contraire, elle est négligente, elle le laisse par terre.

— Allons donc! ce sont des idées de ma grand'-mère! fit Gaudence qui se vantait d'avoir des opinions avancées. Quel besoin de barrer le chemin à ce beau brin de fille? Ah! j'aurais voulu que vous la voyiez!... Elle a fait un saut assez haut pour passer par-dessus une douzaine de balais.

— Elle a sauté par-dessus le balai? s'écria la Nanna, prenant son air le plus scandalisé. Tout comme si elle avait dit : « Elle a mis le feu à la maison! »

— Oui, elle a sauté... Quel mal à cela? Elle ignorait cette coutume...

— Allons donc! Elle ne la savait pas!... Cela se fait à Trecate, et aussi à Cerano... C'est qu'elle n'a pas envie d'être une bonne ménagère, voilà tout!... Elle n'a pas ramassé le balai!...

Et la Nanna goûtait toutes les âcres voluptés du mal, dans cette faute bien légère de sa belle-sœur.

Plus tard, passant auprès d'un groupe de paysannes réunies sur l'aire autour de Gaudence, qui racontait encore et encore les merveilles de la noce, la Nanna cria d'un ton méprisant:

— Ah ouiche! une bonne femme qui n'a pas su seulement ramasser le balai!

Mais Gaudence, qui n'avait pas sa langue dans sa poche, lui répondit devant toutes ses compagnes :

— Prenez garde, Nanna, c'est l'envie qui vous fait parler. Les années ont passé, vous n'avez pas trouvé d'épouseurs et la Rosette est plus jolie que vous.

Ah! ce Gaudence était terrible! Lui non plus n'était pas jeune; il avait trente ans bien sonnés, mais avec son chapeau sur l'oreille et son air dégagé il avait toujours des manières irrésistibles; il était le lion du pays et personne ne songeait à le trouver trop vieux pour la vie galante qu'il menait. Les filles étaient pleines d'indulgence pour lui, et toutes celles qui l'entouraient se mirent à rire en entendant son insolente sortie contre la Nanna.

Tout cela n'était point fait pour établir les préliminaires de la paix entre les deux belles-sœurs, et Nanna revint à la maison plus irritée que jamais contre la nouvelle venue.

XXII

La Rosette était vraiment une jolie fille. Pas une beauté de roman; non plus une figure fine comme l'avait été la Nanna à dix-sept ans; mais une belle paysanne, blanche, rose, ronde comme une pomme, bien plantée sur des jambes solides, des flancs et des épaules de cariatide; elle devait être féconde comme une Niobé et son sein pouvait nourrir quatorze enfants. Sa santé ne démentait pas son aspect florissant. Aucun médecin ne lui avait tâté le pouls depuis sa venue au monde. Elle avait immédiatement conquis l'affection de ses vieux beaux-parents. Après le saut du balai, elle était venue tomber dans les bras de la Madeleine, qui attendait cette expérience pour la juger. Mais ce baiser imprévu bouleversa la pauvre femme. Sa fille l'avait depuis longtemps sevrée de caresses.

De la cuisine au grenier, la maison retentissait tout le jour de la voix joyeuse de la Rosette, et Martin disait :

— Le carnaval est entré ici avec ma bru.

Pierre, au contraire, devenait taciturne et mélancolique. Il avait une âme tendre, douce et bonne; mais il était timide jusqu'à la sauvagerie. Dans les premiers jours de son mariage, il n'osait montrer les sentiments qui l'agitaient, et pour dissimuler son embarras, il affichait une certaine brusquerie, un ton grossier ou impoli : cependant son cœur était plein de douceur,.. Pauvre homme! il aurait eu besoin de l'isolement du voyage de noces! Mais ce tête-à-tête amoureux est un luxe réservé aux riches!

Les paysans qui vivent patriarcalement en famille sont condamnés à s'aimer sous les yeux des grands-parents, des sœurs ou des frères, à refréner leurs élans d'amour; à cacher tous les mouvements de leur âme. A peine Rosette voyait-elle rentrer *son homme*, comme on dit à la campagne, qu'elle bondissait à sa rencontre et lui faisait fête.

— Bonsoir, mon homme Avez-vous faim? Embrassez votre petite femme. Pierre l'aurait embrassée de bon cœur s'il avait été seul, mais il lorgnait le père et la mère, et il s'exécutait de mauvaise grâce, un peu gêné, en disant :

— Tu es folle... Calme-toi!

La Rosette n'avait pas un caractère assez délicat pour souffrir : elle comprenait que son mari était confus et elle lui répondait par un grand éclat de rire.

Quand la Nanna revint de la rizière, la nouvelle mariée était dans le potager.

— Rosette! appela la mère. Voilà la voyageuse!

La Rosette releva son tablier plein de salades, le noua en hâte derrière la taille, et prit sa course à travers les plates-bandes. En deux bonds, elle fut dans la maison, en criant de toutes ses forces :

— Où est-elle? Où est-elle?

Et la voyant toute poussiéreuse, ses sabots dans une main et son paquet dans l'autre, elle se précipita à son cou et l'embrassa sur les deux joues.

La Nanna se laissa faire, très froide, sans répondre à ces démonstrations d'amitié; elle se débarrassa de

ces caresses inopportunes, et entra dans la cuisine en murmurant :

— Quelle scène !

De son côté, la Rosette pensait :

— Elle est comme Pierre.,. Le frère et la sœur se ressemblent... Ils n'osent pas montrer leurs sentiments et les cachent au fond de leurs cœurs... Ils ne sont pas en dehors...

Depuis le mariage de Pierre, Gaudence venait souvent à la ferme des Lovatelli.

— Cela va bien, Gaudence ? lui demanda une fois la Nanna avec aigreur. Vous aviez oublié la route de notre maison, maintenant vous l'avez retrouvée.

— J'aime à aller où il y a de jolies femmes, répliqua-t-il. A présent que vous avez une jeune belle-sœur, je viens vous rendre visite.

Nanna se le tint pour dit. C'était une plaisanterie impertinente dans laquelle la nouvelle mariée n'avait aucune part... Mais la Nanna lui en octroya toute la responsabilité, et donna, à une phrase dite en l'air, des proportions effrayantes.

L'automne était venu, et les longues veillées dans l'étable. Rosette, avec sa cordialité habituelle, avait fait de nombreuses connaissances dans les environs et attirait autour d'elle une foule de voisines, charmées de sa belle humeur et de sa bonne grâce.

Il y avait beaucoup de filles à marier ; la Nanna filait auprès d'elles, mais son mouchoir baissé sur sa figure, son air sérieux, son visage grognon, son mauvais caractère, ses propos malicieux et sévères, la vieillissaient beaucoup et la rendaient insupportable à toute cette joyeuse bande.

La Rosette, au contraire, en sa qualité de femme mariée, se tenait avec les ménagères, occupée à raccommoder les habits de son homme. Elle le faisait de grand cœur, cousant avec toute l'énergie de son bras robuste, coupant nettement le fil de ses dents blanches.

Mais les bavardages des fermières, qui se racontaient leurs grosseses, leurs couches ou leurs allaitements, les miracles des saints du pays, les talismans familiaux, les recettes de ménage, tout cela n'intéressait guère la jeune mariée. Son expérience de dix-huit ans ne lui offrait pas la moindre chance de prendre part à ces graves discours. Le babil des filles arrivait à ses oreilles, et souvent, n'y pouvant tenir, elle envoyait de loin sa fusée dans ce feu d'artifice, — fusée qui tombait au milieu des rires et des éclats de voix. Et toute cette gaieté juvénile allait et venait, passait et repassait comme une balle, au-dessus de la tête grave de la Nanna, sans s'effrayer de sa sévérité. Celle-ci sentait, dans son méchant cœur, que sa belle-sœur était heureuse malgré tout, et elle en frémissait de rage.

XXIII

Pierre, très assidu au travail, était souvent hors de la maison, à cause de ses transports. Gaudence, au contraire, était devenu un des familiers de l'étable. Son arrivée était une fête pour toute cette jeunesse et un tourment pour la Nanna, à laquelle il disait toujours quelque vérité cruelle, tandis qu'il était tout miel et tout sucre pour la Rosette. Ah ! si la Nanna avait pu l'éloigner pour toujours et trouver un moyen de le mettre à la porte ! Elle s'imaginait que personne n'aurait fait attention à son âge et à sa laideur, sans ce maudit garçon qui le rappelait à chaque mot. En effet, il ne perdait pas une occasion de lui être désagréable.

Voulait-il complimenter la Rosette sur ses cheveux, il disait aussitôt :

— Vous avez pris tous ceux de la Nanna, elle n'en a plus...

La jeune femme se vantait-elle de n'être jamais malade, de ne jamais prendre de médicaments ou de ne jamais rester au lit, Gaudence s'écriait ironiquement :

— Tout comme la Nanna !

C'était un vrai supplice.

Puis, quand on parlait de mariage, la pauvre vieille fille était toujours sur la sellette.

— Gaudence, savez-vous qui se marie ? demandait une paysanne.

— La Nanna peut-être ?...

Et toutes de rire et de s'amuser... Et Pacifique, le seul homme qui l'avait demandée, — de quelle manière, grand Dieu ! — était là, écoutait ces plaisanteries et recevait la confirmation de ses paroles : « mûre, raisonnable et pas jolie »...

La Nanna devenait de plus en plus méchante et envieuse. Elle haïssait la Rosette, elle haïssait Gaudence, elle haïssait toutes les personnes jeunes, belles et heureuses.

Un soir de novembre, Pierre arriva avec sa charrette et, aussitôt le cheval dételé, il alla rejoindre la famille dans l'étable.

La Rosette avait oublié de courir à sa rencontre et de l'embrasser, à force d'être repoussée par la sauvage timidité de son mari. Elle avait à ses côtés Gaudence, qui lui débitait mille sottises, et elle se borna à crier :

— Adieu, Pierre, bonsoir... — sans se déranger.

Et la Nanna se le tint encore pour dit.

— Maman, fit Pierre à la Madeleine. J'arrive de Cerano. La petite Lucie, la sœur de Rosette, a eu les fièvres intermittentes, après la récolte du riz ; le médecin lui conseille un changement d'air. Si vous vouliez, elle pourrait venir ici...

La Nanna eut un tressaillement : en toute femme jeune et belle, elle voyait une ennemie.

— Quant à moi, je veux bien, répondit la fermière. Mais où la mettre?

— Elle pourra coucher avec ma femme quand je ne serai pas là; elle dormira dans le lit de la Nanna les autres nuits...

Celle-ci frémit en entendant cette proposition. Mais l'idée de s'y opposer ne se présenta pas à son esprit. Les paysannes vivent dans une soumission absolue devant les hommes. Seules, les ménagères ont droit de faire valoir leur volonté, dans une certaine mesure; mais les filles sont d'une obéissance passive. Aussi, il aurait semblé extravagant que Nanna ne voulût point partager son lit avec cette enfant inconnue; de même, il aurait paru singulier que la fillette manifestât une répugnance quelconque à dormir avec la Nanna.

Le lendemain, Pierre alla porter un chargement de bois à Cerano, et il ramena la petite Lucie.

C'était une enfant de quinze ans, longue, mince, fluette, pâlie par les fièvres, aimable, blanche, les yeux bleus et les cheveux châtains, avec une toute petite bouche, qui souriait souvent. Elle avait l'air d'une dame costumée en campagnarde. Elle portait pour la première fois ses épingles d'argent et se plaignait d'avoir mal à la tête. Elle avait été à l'école communale, savait lire, écrire, et même faire de la dentelle au crochet. Une merveille, quoi! Gaudence, comme on pouvait s'y attendre, voulut attirer l'attention de la nouvelle venue, et lui parla avec cette bienveillance aimable dont on use envers les enfants. Cependant, il ne la trouvait pas de son goût.

La maigreur de la jeune convalescente ne répondait pas à son idéal, et, il n'était pas homme à goûter l'azur profond de ses yeux ainsi que sa grâce juvénile. Mais, il se montrait galant pour elle, à cause de sa sœur Rosette qui, celle-là, lui plaisait.

La pauvre petite ne fut pas longue à s'apercevoir que Gaudence était la coqueluche de toutes les filles du pays; son orgueil ingénu fut flatté de le voir s'occuper spécialement d'elle. Et de la préférence dont on est flattée à la préférence que l'on accorde soi-même, il n'y a qu'un pas...

La Nanna voyait l'erreur de la fillette et sa sympathie naissante pour le beau gars, mais dans la méchanceté de son vilain cœur, elle jouissait à l'avance de sa déconvenue...

XXIV

Le lendemain soir, Pierre amena un joueur d'orgue à l'étable. Toute la jeunesse salua cet impromptu d'un cri de joie.

La Nanna, par instinct, avait aussi bondi sur ses pieds. Mais, quand les garçons eurent choisi leurs danseuses, elle resta sans cavalier et dut aller se rasseoir près de sa mère.

Gaudence, voyant que Pierre se disposait à ouvrir le bal avec sa femme, s'était empressé d'inviter Lucie. Celle-ci aperçut la Nanna dans son coin, très mortifiée de ce nouvel affront. Elle alla lui dire :

— Vous ne dansez pas, Nanna?

— Je n'en ai pas envie, répondit l'autre, cherchant à sauver au moins les apparences. Mais avec Gaudence, on ne pouvait rien sauver du tout. Il mettait les points sur les *i*, même quand les lois de la politesse protestaient contre celles de l'exactitude. Il riposta avec une malignité brutale :

— Allons donc! On méprise ce qu'on ne peut avoir...

La Lucie, qui avait l'esprit plus cultivé, comprit toute la cruauté de ces paroles, et chercha à les adoucir en disant :

— Voulez-vous danser avec moi, Nanna?

Justement Pierre venait de s'arrêter et conduisait sa femme près de la Madeleine. Aussitôt Gaudence planta là la vieille fille et l'enfant, courut à la jeune mariée, l'emporta comme un conquérant et se mit à tourner avec elle d'une manière effrontée et compromettante.

La Nanna refusa la gentille offre de la fillette et suivit le couple d'un œil scrutateur. Elle connaissait ces étreintes, ces balancements, ces croisements de jambes, ces effleurements et ces paroles murmurées dans le cou. Les impressions qu'elle avait éprouvées autrefois, elle les retrouvait, en sa belle-sœur, tout heureuse de se sentir enlevée par ce merveilleux danseur.

La Rosette, expansive, bruyante, allègre, ne s'amusait guère avec ce mari, aimable comme un porc-épic. Elle avait un peu peur de lui. Elle n'osait plus lui faire une caresse, sachant être mal reçue; elle n'osait plus lui dire une plaisanterie, sachant être grondée. Avec les autres, au contraire, il lui suffisait d'ouvrir la bouche, pour s'entendre répéter :

— Quel démon de femme!... Un vrai grain de poivre! Un esprit du diable... Ah! on n'engendre pas la mélancolie avec vous!

Gaudence était le plus empressé et le plus complimenteur de tous.

Avec l'audace qui le distinguait, il n'hésitait pas à exprimer son admiration brutalement :

— Un beau morceau de femme!... Vous n'avez pas peur d'être emportée par un coup de vent, vous! Pourquoi n'ôtez-vous pas votre mouchoir de cou, si vous avez trop chaud?... Je ne regarde pas!

Et il feignait de se cacher les yeux, tout en coulant des regards indiscrets à travers ses doigts écartés.

— Du reste, ajoutait-il, je sais bien que vous êtes toute rembourrée sous votre fichu.

Et il riait de cette facétie, comme de la chose la plus drôle du monde.

La Rosette n'avait point l'esprit délié ; elle était naturellement gaie et prenait tout en bonne part. Les compliments de Gaudence la divertissaient et elle s'en amusait sans penser à mal.

— Elle est mariée depuis quelques mois à peine, songeait la Nanna, et déjà elle se laisse courtiser au nez et à la barbe de mon frère...

C'était vraiment exagérer les choses, mais il fallait bien justifier à ses propres yeux la haine que lui inspirait sa belle sœur et son désir d'éloigner Gaudence.

Elle alla s'asseoir près de Pierre et lui dit :

— Tu ne danses plus avec ta femme. Elle est engagée pour toute la soirée...

Elle aurait voulu ajouter « par Gaudence », mais le courage lui manqua.

Pierre comprit cependant, malgré la réticence. Il adorait la jolie Rosette avec toute l'intensité des sentiments concentrés qui ne se répandent pas en vaines manifestations extérieures.

Il enviait ceux qui savaient montrer leurs impressions, dire des gracieusetés, trouver des compliments. Il en était instinctivement jaloux, car ces formules banales lui semblaient être la preuve d'une évidente supériorité. Aussi les paroles enfiellées de la Nanna firent-elles tomber sur Gaudence cette vague jalousie.

Il souffrit profondément de ce soupçon, mais il le renferma en lui-même, tout comme son amour. Il cachait ses sensations au plus profond de son être, ses joies ou ses peines, — et personne ne pouvait deviner les secrets mouvements de son âme. Cependant son cœur était tendre, affectueux, sensible, plein du désir d'aimer ou d'être aimé. Pierre était bon et n'éprouvait pas, comme sa sœur, l'âcre besoin de faire pâtir les autres de ses propres chagrins ou de les rendre responsables de ses propres déceptions. Il enviait les qualités brillantes de ses camarades, et se disait avec tristesse : « Je ne sais pas me faire aimer... » Et il cherchait le moyen de gagner la tendresse de sa femme.

MARCHESA COLOMBI.

(Traduit de l'italien par Mme CHARLES LAURENT.)

(*A suivre.*)

CARNET DE PARIS D'UN COSMOPOLITE

La soirée des Rois.

Chère Madame,

Vous l'avez remarqué déjà, j'en suis sûr : un étranger en visite dans une capitale, s'il y vit sérieusement, c'est-à-dire en curieux, aimante, pour ainsi dire, les autres étrangers qui, comme lui, usent là leurs loisirs, et les attire vers sa personne ; c'est vrai, non seulement des compatriotes, mais des étrangers de tous les pays divers. Le phénomène n'aurait rien d'insolite à Nice, à Ostende, dans les stations où l'indigène se tapit pour faire place à ses hôtes, et leur aménage des avenues de rencontres, des jetées d'allées et venues, des parcs d'heureux, « quelle bonne surprise ! » mais il est plus singulier dans les capitales de dimensions fortes, dans les babéliques Babylones, Londres, Paris, Berlin. La cause de cette attraction par affinités électives, et l'occasion, c'est sans doute l'exiguïté du parcours habituel que les étrangers, calquant l'exemple des boulevardiers ou élégants de toutes cités, se délimitent parmi les ruches énormes, c'est leur assiduité aux carrefours des lieux de plaisir, la bienveillante solitude que les autochtones leur accordent dans les musées ; ça procède aussi d'échanges loyaux de renseignements sur des points trop futiles pour qu'y veille le guide : tels le prix de la vie, ou la vision possible des artistes nouveaux ; mais le plus sûr agent de rapprochement, c'est cette aimable tolérance que les étrangers se témoignent lorsqu'ils parlent entre eux la langue du pays hospitalier ; que c'est agréable alors de ne pas voir sur la face de l'interlocuteur tant de fugaces sourires involontaires qui marquent les points de l'erreur. Quoi qu'il en soit, les diverses colonies étrangères fusionnent sans cesse en une vaste colonie étrangère ; c'est très commode pour danser, et c'est un fécond terrain de rencontre pour des originaux de tout poil et de toute couleur que j'adore à voir évoluer. Ils représentent leurs pays respectifs avec plus de pittoresque que les diplomates.

Parmi ces originaux, un des plus conciencieusement personnels est M. M. Y., un de nos plus brillants correspondants de journaux. Pour vous donner une idée de son faire et vous éviter un portrait détaillé, je vous conterai une anecdote. Tout de même, il faut que je vous avertisse que M. Y. n'est pas matinal, qu'il se pique de lire fort peu les journaux, que les jours où il n'a point sa correspondance régulière à adresser à son *Tagblatt*, il se clôt, volets mis et lampe allumée, dans du silence et du farniente. Or un jour, — à quelle heure ? il n'y fit point attention, — il reçut une dépêche de son directeur qui

lui demandait laconiquement trois impressions de Paris, matin, midi et soir. Un peu surpris de cet appel urgent fait à ses facultés descriptives, il s'arrêta à écrire de suite trois notes fort pittoresques qu'il jeta à la poste en trois enveloppes différentes mais simultanées. Ce ne fut que plus tard, vers l'heure de son dîner, qu'il apprit que le président Carnot avait été tué dans la nuit précédente, et que c'était là-dessus qu'on lui demandait les impressions de Paris.

Mais si M. M. Y. peut ignorer quelque temps les gros faits et toute l'information qu'on voit partout, il est très au courant d'une foule de petits milieux enclavés dans la grande ville, et très à l'affût de l'exceptionnel. Il a sur beaucoup de points des lumières particulières, et des vues qui pour être chimériques n'en sont pas moins amusantes. C'est pourquoi je ne fus pas très étonné quand il me dit: — Voulez-vous assister à une soirée des rois?

— Où cela? répondis-je.

— Chez M. Petit-Cotlet, un homme très distingué, que je connais; d'ailleurs je vais là en reporter. Vous m'accompagnerez.

— Oui, si c'est curieux! Car une soirée de rois! on découpe un gâteau, il y a une fève, de là un roi, une reine! Le roi boit! c'est vieux comme Jean Steen.

— Ce n'est pas cela du tout; là c'est une soirée de rois.

— J'entends bien.

— Oui, mais vous ne comprenez pas.

— Qui est-ce, ce M. Petit-Collet?

— Un homme très bien. Un ami du roi des Belges, un représentant ici du roi du pétrole; mais ne vous inquiétez pas, nous y allons en reporters; je vous prendrai. Il faut que je vous quitte, je suis très pressé.

Et je l'attendis, sans bien comprendre et regrettant presque de lui avoir promis de l'accompagner à cette soirée qui devait être bizarre et dont il ne voulait pas me définir d'avance la particularité.

*
* *

— Vous m'en contez, disais-je à M. M. Y. en montant les quelques marches de marbre blanc qui séparaient l'huis du petit hôtel de Petit-Collet, de son hall.

— Mais non, c'est comme je vous le dis; la chose se passe à Paris, parce que c'est Paris qui divise le moins les convives, cela coupe net à toutes les questions de préséances, et puis à Paris on n'a pas d'hôte obligatoire.

— Allons, c'est une amusette...; vous voulez me persuader que les rois sont de vrais rois qui assistent à cette soirée des rois.

— Parfaitement: l'empereur d'Allemagne y paraît comme roi de Prusse; l'empereur d'Autriche, comme roi de Jérusalem; le tsar, comme roi de Pologne, au moins s'y font-ils représenter, en cas d'empêchement absolu.

— Et c'est tous les ans?

— Mon Dieu, oui; depuis quelque temps, on a besoin de s'entendre. D'ailleurs vous verrez de votre petit coin.

On nous avait guidés, vers une vaste salle; on laissait maintenant pénétrer des invités de petite marque, les monarques se mêlaient à la foule; le gâteau des rois, solennellement placé sur une table, allait être découpé au pétillement du champagne et au son de musiques dissimulées dans des feuillages. Le moment allait paraître solennel. Je regardais avidement, pour discerner, parmi le groupe très entouré des souverains, des effigies bien connues et popularisées par les monnaies. Je ne fus pas peu surpris d'en apercevoir plusieurs de chaque type, tant il est vrai que les allures des souverains contribuent à fixer la mode, et que dans notre Europe démocratique les citoyens aiment à se faire la tête de leur souverain; ce n'est pas pour faire illusion à des personnes naïves, ce n'est point pour faire des dettes sous leur nom: alors qu'est-ce? un hommage, certainement. L'Europe est encore profondément monarchique et les malaises, de ce pays-ci proviennent peut-être de ce qu'on ne sait pas exactement de qui se faire la tête. Il n'y a pas de règle, ni de discipline. Voilà le fruit amer de trente ans de démocratie.

— Mais, dis-je à mon introducteur, tout en lustrant des yeux cette pléiade d'heureux du monde, ne vois-je pas un de nos grands tragédiens?...

— Sans doute, et vous allez voir un roi de féerie aussi, et voici un roi de la mode; mais on découpe le gâteau! A qui la fève!

Les invités extraordinaires, ceux qu'on avait admis sur la lisière, comme nous, laissèrent les rois s'approcher, et se reculèrent respectueux. A côté d'allures militaires, d'allures plastiques, d'allures souples, il y avait, parmi ceux qui s'approchaient de la table symbolique et du gâteau quasi sacré, des carrures massives et épaisses. Des laquais se détachèrent vers nous, apportant sur des plateaux des coupes de champagne.

— C'est pour toaster au roi, me dit mon ami.

Les souverains et leurs ambassadeurs dégustaient sans se presser; il me semblait voir sous l'amère clarté des lustres de Venise tout un parterre comme celui que Napoléon avait ménagé à Talma, réuni là autour non plus d'un conquérant, pas même d'un législateur, pas même d'un sage, ou d'une idée, ou d'une formule creuse et sonore, mais autour d'un accident, d'une veine, moins qu'un tuyau, et je commençais à philosopher en ce sens péjoratif, lorsqu'un monsieur dit très haut et très simplement; — C'est

moi ! et tous les souverains de crier : — Le roi boit, et Petit-Collet d'annoncer à voix haute, forte et simple : — Sires, Messieurs et Citoyens, le gagnant de cette année, première du siècle, c'est M. James John de Dacotah, le roi des explosifs.

— Le hasard a de l'esprit, dit un monsieur à moustaches verticales, blond, un peu mafflu, aux yeux bleus, l'aspect plus qu'allemand, l'aspect Hohenzollern.

Et comme, au fond de la salle, un bruit de chute de vases et de verrerie se produisait, tout le monde se retourna ; le hasard avait non seulement de l'esprit mais de l'à-propos ; il avait été aussi plein de tact, car une voix anonyme affirma de suite que ce n'était rien ! une colonne un buste et quelque plateau tout ensemble, renversés par quelque roi non reconnu de la maladresse. Et en me retournant vers le théâtre de l'accident, je vis que la salle s'était peu à peu remplie, qu'il y avait des échantillons de castes sociales bien différentes, comme des délégations de gens des divers états, et je me demandais jusqu'où pouvait aller le sérieux de cette fête. Toutes les faces étaient graves. J'entendis la voix pleine de Petit-Collet répétant d'un accent plus assuré :

— Le roi de cette année, première du siècle, est M. James John de Dacotah, roi des explosifs. Le roi des mines va lui adresser quelques paroles de félicitations.

Le roi des mines ! cela m'évoquait une triste et mélancolique image du peintre Ribot, comme un Christ pâle et douloureux et tiaré d'onyx, un Christ aux mains non pas trouées, mais tordues, mais usées, un Christ plus douloureux que l'autre parce qu'il agonisait plus vieux, plus vieux de mille ans de vie opaque, de silence surplombant, d'obscurité terrible, coupée par les éclairs dévorateurs des grisous, troublée par la chute lourde des cascades accidentelles, et voyant de ses yeux de douleur, où les larmes sont brillantes et figées comme ces gouttes millénaires qui forment des stalactites, sombrer ou brûler alternativement ceux qu'il ne pouvait pas racheter par son supplice. Ce fut un petit homme replet qui prit la parole d'une voix un peu stridente. Il ne différait pas infiniment du petit clown musicien qu'on couple toujours avec un autre clown très grand, comme pour adapter en une variation nouvelle la juxtaposition de don Quichotte et de Sancho, de mon roi des mines selon Ribot et de celui qu'il présentait.

Et le roi parla :

— Sires, mes confrères, mes royaux cousins,

« Je bois à vous, ensuite à la Force, ensuite à la Science, ensuite à l'idée de spécialité. Je me félicite en passant, et je vous félicite, vous mes prédécesseurs, quoique nos contemporains, vous qui détenez dynastiquement, de droit de naissance, les grandes royautés, de venir fraterniser avec les rois des forces nouvelles et de leur décerner l'agrément de votre compagnie, comme vous leur accordez dans un sens bien entendu de réciprocité l'appui de vos baïonnettes et de vos codes. Nous tous, ici, nous savons l'utilité que nous avons les uns pour les autres et que l'aménité de nos rapports masque comme les fleurs pourpres et les lierres du thyrse en dissimulent les baguettes un peu sèches. Yankee d'origine ; jouissant en Amérique de libertés yankees, qu'avec quelques-uns de nos confrères en royauté, celui des chemins de fer, du pétrole, des colonies, de la police, nous tâchons d'augmenter, mais en les groupant bien dans nos mains propres, je comprends pour l'Europe les avantages du principe monarchique, tel que vous voulez bien le pratiquer, extensivement. Au-dessus de la démocratie, nous constituons, vous en tête, une force oligarchique, la société du « donne-moi de ce que tu as, je te donnerai de ce que j'ai », vraiment sérieuse, vraiment pacifique, telle que peut la sceller l'accord de l'or, du fer, de la règle et de l'explosif ; je bois à Nous, les Souverains.

« Je bois à la Force en elle-même, où qu'elle soit, quelle qu'elle soit ; je bois à elle, parce qu'elle est nous.

« Je bois à la Science qui est notre grande amie. Si on la symbolisait littérairement par une déesse, comme ont coutume de le faire, d'après de vénérables modèles, nos peintres ordinaires, il faudrait dire que c'est une belle jeune femme très astucieuse, très persévérante, très fine et en même temps pourvue d'une incomparable naïveté. Ah ! laissez-moi m'interrompre un instant pour rire bien à mon aise de la candeur de la science et des jeunes fous qui suivent sa traîne. Ils agissent, positivement, ainsi que les enfantelets et les étourdis qui courent après la roue de cette exquise, scintillante et capricieuse Fortune que les braves gens ne déclarent aveugle qu'en vertu du proverbe : « Tu vois la paille qui est dans l'œil de la Fortune, tu ne vois pas la poutre qui est dans le tien. » Bénissons l'Éternel, Messieurs, qui a mis dans l'esprit de la science et de nos hiérophantes tant d'insouciance puérile auprès de tant d'intelligence, tant de simplesse auprès d'une telle faculté de saisir les rapports les plus ténus. Quand le savant a trouvé la merveille, la révélation, le progrès, à qui va-t-il l'apporter tout gentil, tout aimable ? A vous, Sires, les rois militaires, pour un petit signe de ruban et de métal que vous lui ferez flotter sur la poitrine.

« Ah ! vous pouvez bien le leur donner en diamants ce petit signe agrémenté, berné, colificheté, et y ajouter une petite provende annuelle. Quant à ceux qui ne veulent pas de vous et de vos pompes, ceux qui ne veulent pas s'enrégimenter, les bons petits, ils viennent vers nous. Ah ! combien le roi de l'or en

a-t-il renvoyés regardant au fond de leur paume avec joie un petit tas de cuivre, après qu'ils ont livré à ses commis le résultat de leurs expériences ; et quand c'est une idée qu'ils ont à livrer, rien qu'une idée, sans le plus léger embarras d'expériences difficiles et périlleuses, comme on les renvoie les mains vides.

« Ah ! certes ce n'est pas par avarice, c'est pour l'honneur, c'est pour la fierté de soi, pour se dire qu'on est des malins, là, vraiment !

« Et bénissons, Messieurs, l'esprit de spécialité. Depuis que la promesse d'une excellente vie future, de rentes payables outre-tombe, en bien-être, commence à perdre quelque peu de sa solidité, on n'a rien trouvé de mieux que l'esprit de spécialité. Je ne sais pas qui l'a créé. Si c'est un homme, je propose qu'on le fasse dieu ; si c'est un dieu, qu'on le vénère ; je crois qu'au fond c'est notre grand ami le Temps, avec qui nous collaborons sans cesse ; c'est aussi vous, les rois ; en partageant sans cesse entre trois paires de mains et trois cerveaux ce qui ne nécessitait qu'une intelligence ; vous croyiez simplement grever le budget de votre peuple pour accroître, numériquement, l'élite qui se serrait autour de vous ! Vous faisiez du progrès, de l'évolution ! Et vous, producteurs, qui avez de plus en plus fait travailler les hommes, les femmes, les enfants, les bébés, qui avez suscité les petites mains, qui avez décomposé le travail, de façon que personne ne sait plus, parmi les artisans, fabriquer un objet entier et ignore les rapports les plus simples du métier qu'il fait, soyez bénis ! L'esprit de spécialité crée l'ilote des temps futurs, dont nos sociétés de tempérance feront un ilote dirigeable, maniable ; quelle belle idée aussi d'inspirer à l'ilote le respect de soi, en de certaines limites bien catégorisées, d'obtenir l'ilote sentimental pour qu'il nous soit un outil plus obéissant et plus pur entre nos mains.

Des applaudissements éclatèrent. M. Petit-Collet parlait à nouveau. J'eusse voulu entendre encore d'autres propos, mais mon ami M. M. Y. m'emmena impérieusement sous prétexte qu'il avait le devoir de renseigner au plus vite son journal sur cette fête exceptionnelle et sur la fraternisation de tous les rois, type ancien et type nouveau, et le grand progrès que cela continuait de constituer pour l'humanité. Il eut recours à ma bonne camaraderie pour me supplier de ne pas rester et de ne pas chercher à en savoir là-dessus plus que lui, qui m'avait amené là. J'ai consenti ; d'ailleurs je n'étais pas sans quelque inquiétude d'esprit sur l'endroit où je me trouvais ! Il n'y a pas que de vrais rois, il y a des gens qui se prennent pour des rois ! Pourtant mon ami M. Y. était peu sujet à l'erreur. Au surplus, je n'ai jamais vu son article ; je ne sais si on a hésité à révéler une fête tout intime, ou s'il y eut une raison quelconque d'un autre ordre ! Je ne sais pas si j'ai assisté à une cérémonie sérieuse, ou à une fête parée, ou à une charade ; je ne puis même pas dire : ceci n'est pas un conte. Mais dans ce que disait ce Roi des explosifs, il y avait des choses justes.

Excusez cette incertitude et accueillez des brassées de vœux pour tout un siècle.

WALTER LINDEN.

LISZT ET LA PRINCESSE WITTGENSTEIN

On a réuni en un volume récemment paru à Leipzig un certain nombre de *Lettres de Franz Liszt à la princesse Carolyne Sayn-Wittgenstein* (1). Un certain nombre,... car nous n'avons pas ici toutes les lettres du musicien à son amie, mais seulement celles des treize premières années d'une intimité qui en dura près de trente. L'original de cette correspondance est aujourd'hui la propriété de la princesse Marie Hohenlohe, fille de Mme Carolyne Wittgenstein.

La publication de ces trois cent soixante premières lettres réjouira tous les curieux de la vie et de l'art allemands. Oh ! ce n'est pas, comme on pourrait l'imaginer, que ces papiers nous apportent de bien sensationnelles révélations sur une amitié qui, un moment, intrigua fort les indiscrets et les médisants. Mais pour toutes sortes d'autres raisons, on lira avec plaisir ces pages qui, soit dit entre parenthèses, attestent, hélas ! une fois de plus, la défunte maîtrise de notre langue par toute l'Europe élégante. Elles nous renseignent sur un point essentiel dans la psychologie du célèbre virtuose : ses sentiments religieux. De lui, elles nous livrent mille réflexions sur la musique, le monde, les contemporains. Surtout, elles nous initient, sous une forme attrayante, à la vie d'une époque et d'un milieu extrêmement brillants et intéressants entre tous. Elles plairont surtout, ces lettres, aux romanesques, — non pas qu'elles expriment des sentiments toujours rares ni qu'elles traduisent toujours des pensées très profondes, mais parce qu'elles disent bien le charme superflu de l'amitié amoureuse et sa singulière influence sur certaines âmes.

*
* *

Il convient de rappeler ici qui fut la princesse Wittgenstein.

Fille d'un grand seigneur polonais, Pierre Iwanowski, elle était née en 1819, à Monasterzyska, dans

(1) Chez Breitkopf et Hartel.

le gouvernement de Kiew. Elle grandit sans cesse tiraillée entre son père et sa mère, qu'une violente « incompatibilité d'humeur » avait tôt séparés, — et pour toujours. Ce père était un original de quelque génie, un passionné de solitude et de travail, aussi dur à lui-même qu'à son entourage, — une sorte d'anachorète vivant au fond de ses terres, où il partageait sa pensée entre les philosophies les plus austères et de vastes plans d'enrichissement. Cette mère était une mondaine ; éprise de joies faciles, elle courait les salons et les villes d'eaux à la mode ; sa beauté et sa voix superbe troublèrent Meyerbeer et firent du grave Schelling un piètre rimeur ; femme de peu de tête, un peu sotte même, semble-t-il, et fort dissipée, elle possédait évidemment à un degré éminent tout ce qu'il faut pour rendre un mari parfaitement malheureux. L'enfant issue d'une union aussi disparate eut une première jeunesse fort mouvementée. Après six ou huit mois de réclusion auprès de son père, qui l'élevait en garçon et qu'elle idolâtrait, elle suivait à travers l'Europe sa mère, qui, chaque année, faisait sous le toit conjugal une apparition de vingt-quatre heures. Aux côtés de la belle Mme Iwanowska, elle contemplait les célébrités et fréquentait chez les rois. De retour dans sa thébaïde, elle se reprenait à rêver, à étudier, à méditer ; elle discutait avec son père philosophie et religion, elle l'aidait dans l'élaboration de ses plans ambitieux, — et je me souviens avoir lu quelque part que, pour vaincre le sommeil durant leurs interminables veillées, la fillette fumait avec rage. Une éducation aussi paradoxale, les enchantements d'une vie factice après les longues et libres songeries devant la steppe aux larges horizons, avaient de bonne heure développé en cette âme une volonté altière en même temps qu'une imagination éperdument vagabonde. Et quand, à dix-sept ans, Carolyne Iwanowska épousa le prince Nicolas Sayn-Wittgenstein, ce ne fut point sans avoir d'abord nettement affirmé son peu de goût pour une telle union. Elle eût préféré attendre un épouseur d'esprit moins insignifiant. Elle était mariée depuis près de dix ans et subissait sans bonne grâce, sans même la moindre résignation, les servitudes conjugales, quand elle rencontra Liszt pour la première fois. Le prestigieux virtuose se trouvait à Kiew, de passage, « en tournée ». Sans le connaître, elle lui envoya 100 roubles pour un concert de bienfaisance qu'il organisait. En ce temps-là déjà, les artistes et autres comédiens avaient la charité volontiers tapageuse. Il fut la voir pour la remercier. L'ingénuité d'un poète dirait ici que cette âme de princesse était « assoiffée de Beauté ». Cette soif était telle que la princesse oublia avec empressement qu'elle était épouse et mère et, sans plus tarder, donna son cœur. Quelques jours après, elle assistait à l'exécution, dans une église, d'un *Pater noster* de Liszt, — et elle pensa que le merveilleux interprète des œuvres d'autrui était lui-même doué de la puissance créatrice. Aussitôt il lui parut qu'elle était destinée à éveiller en cette âme le génie endormi. Liszt, à ce moment-là, était à la recherche d'une somme de 20 000 thalers ; il rêvait un diorama où l'on eût évoqué, parmi les harmonies d'une grandiose orchestration, les scènes de la *Divine Comédie :* la princesse lui donna ses 20 000 thalers, — et, par deux fois, l'invita à Woronince, dans sa propriété de Podolie. Enfin, en avril 1848, elle se décida à rompre avec les conventions : elle aliéna des terres, réalisa un million de roubles, et quitta la Russie en emmenant sa fille, — Marie, aujourd'hui princesse Hohenlohe. Après mille détours et toutes sortes de difficultés, — car la révolution venait d'éclater, — elle arriva à Weimar, où le musicien était attaché, à titre de maître de chapelle, au service du grand-duc.

Entre temps, le prince Wittgenstein s'était plaint à son empereur, non, certes, du départ de sa femme, mais de l'enlèvement de sa fille. Cependant la grande-duchesse régnante de Saxe-Weimar, Maria Paulowna, était précisément la sœur de Nicolas de Russie. Elle prit sous sa protection l'épouse fugitive. Celle-ci s'établit à Altenburg, une assez belle propriété sise à quelque distance de la ville, — et qui m'est restée dans le souvenir comme une idéale retraite enfouie sous d'opulentes verdures. Liszt s'y installa bientôt : c'est là qu'il écrivit les poèmes symphoniques, les symphonies du *Dante* et de *Faust*, la messe de Gran, la fameuse sonate, plusieurs de ses concertos et les principaux fragments de *Sainte Élisabeth*. La princesse collabora, dit-on, à ces œuvres. Ce qui est certain, c'est qu'elle défendait la porte du compositeur, — et c'est bien une façon de collaboration. Elle lui faisait la lecture, lui tenait à jour sa vaste correspondance, réunissait autour de lui une société de choix.

Cette vie durait depuis douze ans quand, en 1860, Carolyne Wittgenstein partit pour Rome : ayant marié sa fille, elle voulait épouser Liszt, elle allait solliciter de Pie IX la parole qui, seule, peut délier ceux que le sacrement a unis. Le prince Wittgenstein, protestant, avait obtenu sans peine son divorce et avait lui-même élu une compagne moins... artiste. En cour de Rome, la princesse plaida l'annulation de son mariage, en arguant d'une violente contrainte exercée sur sa volonté. Ses proches intervinrent : ils avaient été témoins de la tendre intimité du père et de l'enfant et ils affirmèrent qu'au surplus il n'eût tenu qu'à elle d'être heureuse en ménage. Cependant elle déploya tant d'énergie et une habileté si consommée que le pape finit par céder, — pour

bientôt se raviser, d'ailleurs. Un cousin de la princesse [illegible] vilain trouble [illegible] sans doute, — surgit tout à coup qui se fit écouter de Pie IX et fut si éloquent qu'il le détermina à revenir sur sa décision, ou du moins à exiger une revision du procès. Déjà des roses ornaient le maître-autel de *San Carlo al Corso*, où Liszt devait le lendemain épouser son amie. D'une revision de son procès, la principale intéressée ne voulut pas entendre parler, — et quand, trois ans plus tard, le prince Nicolas Wittgenstein mourut, cette femme étrange repoussa l'offre de Mgr Hohenlohe de bénir sa nouvelle union.

Sans doute impressionnée par les théâtrales splendeurs de Saint-Pierre, elle s'abîma dans la haute dévotion, résolut de se consacrer toute à la défense de la foi catholique qu'elle jugeait menacée, se plongea dans l'étude de la théologie... et engagea Liszt à se faire prêtre. Comment donc?... On sait qu'il franchit au moins le premier pas, — et c'est le 25 avril 1865 qu'il reçut les ordres mineurs des mains aristocratiques du cardinal Hohenlohe. Singulier cardinal, qui s'offre à marier et à tonsurer avec la même désinvolture! Au surplus, quel monde — ne vous semble-t-il pas? — en tout ceci!

Tout à saint Thomas et aux Pères de l'Église, la princesse parut oublier peu à peu Liszt et ses rêves d'antan. Elle écrivit de prolixes *Entretiens pratiques à l'usage d'une femme du monde*, puis une bien ennuyeuse étude intitulée : *Des causes extérieures de la faiblesse intérieure de l'Église*, — et mourut à Rome en mars 1887.

Quant à Liszt, il n'oublia certainement jamais... Encore certes qu'il ait vécu ses dernières années et qu'il soit mort en parfait chrétien, sa robe lui pesait trop pour qu'il ne se rappelât point les choses... Et quand l'indulgence de Pie IX l'eût dispensé du port de la soutane, celle-ci l'avait trop lourdement marqué aux épaules...

*

Les lettres publiées aujourd'hui furent écrites de 1847 à 1859 : au cours de treize années qu'ils passèrent à Altenburg, Liszt s'absenta plus d'une fois, et la princesse voyagea, elle aussi, quelque peu.

J'ai dit qu'elles dataient, ces lettres, d'une des époques les plus brillantes dans l'histoire de l'art allemand. Ce fut en effet une heure prestigieuse que celle qui vit naître et lentement s'épanouir la pensée rénovatrice de Richard Wagner. Partout ailleurs, en politique, en littérature, dans toutes les branches de l'art, le même vent de révolution soufflait.

Sa situation de *Kappellmeister* donnait à Liszt quelque considérable crédit auprès du grand-duc qui, d'autre part, maintenait avec fierté les traditions libérales et artistiques de la maison de Saxe-Weimar.

A Altenburg, Hans de Bülow, Tausig, Joachim, Vieuxtemps, Damrosch, Laub, Berlioz, Brahms, Wagner, Robert et Clara Schumann, Rubinstein, Litolff, Auerbach, George Eliot, Hähnel, Roquette, Bettina d'Arnim, Kaulbach, Pauline Viardot, Johanna Wagner, etc., etc., étaient les hôtes de Mme Wittgenstein. Ces noms reviennent à chaque page sous la plume de Liszt, qui s'employait de tout son pouvoir au service de ses amis tandis que la princesse mettait dans ce milieu de haute spiritualité sa grâce étourdie de très grande dame doucement émancipée.

GASTON CHOISY.

THÉATRES

Théâtre de Meilhac et Halévy (volumes I, II et III), chez Calmann Lévy.

Au Vaudeville une pièce médiocre de M. Bisson. Aux *Escholiers*, un drame honnête, consciencieux, et inutile. A Cluny... Mais est-ce bien la peine? La semaine a été maigre. Heureusement, le troisième volume du *Théâtre* de Meilhac et Halévy vient de paraître. Je l'ai parcouru, puis lu, puis relu avec un plaisir grandissant, dont je ne puis m'empêcher de vous faire part.

M. Lemaître avait raison de dire que les opérettes de Meilhac et Halévy étaient faites pour être lues. Alors la bouffonnerie se tempère, l'idée paraît, toute de grâce ironique; et l'observation, si clairvoyante sous sa légèreté, frappe davantage. Relisez les trois « opéras bouffes » parus jusqu'ici. Vous serez émerveillé de ce que vous trouverez, non seulement d'originalité mais de vérité, dans la *Belle Hélène*, dans la *Grande-Duchesse*, et surtout dans *Barbe-Bleue*. Et ce qui double notre plaisir, ce qui fait que la « joie de Meilhac » n'est comparable à aucune autre, c'est que cette vérité et cette observation sont présentées avec... je ne trouve pas d'autre mot que « modestie », avec une modestie délicieuse. Quand ils ont fait une « découverte », les auteurs semblent nous dire : « Tenez; voici ce que nous avons trouvé; peut-être y a-t-il là quelque chose?... » Les répliques les plus savoureuses, les mots les plus significatifs sont présentés avec simplicité, avec une simplicité telle qu'il faut un instant de réflexion pour en comprendre tout le prix. Et on le comprend mieux quand on n'est plus diverti par les bouffonneries des acteurs. M. Brunetière montrait naguère dans ces opérettes le prolongement du délicieux *Théâtre* de Musset. Jamais cette ressemblance ne m'a paru plus frappante qu'en relisant *Barbe-Bleue*.

De tous les *Contes* de Perrault, celui de *la Barbe-Bleue* est, je crois, l'un des moins bons. Le récit est alerte, comme toujours, et, si la scène de sœur Anne sur la tour est assez vivante, du moins ne trouve-t-on guère, dans le reste du conte, de ces tableaux qui ravissaient Weiss, et qui abondent dans la *Belle au Bois dormant*, dans *Cendrillon* et dans le *Petit-Poucet*. Ce qu'il y a de plus piquant est ce qui n'y est pas dit : j'entends le mystère où reste le caractère du héros. Perrault nous le montre à peine ; il n'est « en scène » que deux fois : lorsqu'il défend à sa femme d'ouvrir « le cabinet au bout de la grande gallerie de l'appartement bas » ; et lorsqu'il appelle sa femme à grands cris pour l'engager à venir se faire couper la tête. Il n'apparaît donc que comme un vulgaire brutal. Ce qui le rend « poétique », comme dira Meilhac, c'est ce qui reste en lui d'inconnu. Il semble bien qu'en partant pour son voyage et en en revenant à l'improviste, il ait tendu un piège à sa femme : « La Barbe-Bleue *dit* à sa femme qu'il estoit obligé de faire un voyage de six semaines, en province... La Barbe-Bleue revint de son voyage dès le soir mesme, et *dit* qu'il avait receu des lettres dans le chemin, qui lui avoient appris que l'affaire pour laquelle il estoit party venoit d'estre terminée à son avantage... » D'autre part, lisez ce joli passage, où l'on nous conte la galanterie de Barbe-Bleue, et tout ce qu'il fit pour plaire à celle qu'il avait choisie : « Ce n'estoit que promenades, que parties de chasse ou de pesche, que danses et festins, que collations ; on ne dormoit point, et on passoit toute la nuit à se faire des malices les uns aux autres... » Cela témoigne d'une belle sérénité chez un homme qui gardait, dans son « appartement bas », les cadavres de ses précédentes épouses... Il est possible d'ailleurs que nous n'apercevions plus le Barbe-Bleue de Perrault qu'à travers celui de Meilhac. Rappelez-vous l'une des moralités, — car toujours le bon Perrault en tire au moins deux, — qui termine le conte :

La curiosité, malgré tous ses attraits,
Couste souvent bien des regrets ;
On en voit, tous les jours, mille exemples paroistre.
C'est, n'en déplaise au sexe, un plaisir bien leger.
Dès qu'on le prend, il cesse d'estre,
Et toujours il couste trop cher.

Il semble, décidément, que Perrault n'y ait pas entendu malice.

Voyez maintenant avec quelle sûreté, voulant porter au théâtre ce conte puéril et sanglant, Meilhac et Halévy ont discerné l'essentiel, ce qui, précisément, avait été négligé par Perrault. Ils ont fait, tout simplement, ce que fit Richard Wagner pour les légendes de *Tristan* et de *Parsifal* ; ils ont « transporté le drame à l'intérieur ». Ainsi ont disparu d'abord les détails précis (comme la clef tachée de sang) qui avaient leur importance dans un conte où il s'agissait surtout de montrer les dangers de la curiosité, mais qui eussent ralenti l'action, désormais psychologique, uniquement psychologique, tout comme une tragédie de Racine !...

Barbe-Bleue devenait le principal, presque le seul personnage. Il fallait lui donner une psychologie ; et vous vous rappelez avec quelle ingéniosité et quelle originalité ils ont tiré parti du peu qu'avait indiqué Perrault. Mais je veux vous citer le passage où Barbe-Bleue se dépeint lui-même, avec une sincérité pleine de naturel. C'est au premier acte ; il vient de rencontrer une ravissante fille ; vite il s'informe auprès de Popolani, « son fidèle alchimiste » :

POPOLANI. — Cette jeune fille... est la fille du roi Bobèche.

BARBE-BLEUE. — Comme ça se trouve !... Je la reverrai à la cour, le jour où je présenterai ma nouvelle épouse...

POPOLANI. — Votre nouvelle épouse, Monseigneur ?

BARBE-BLEUE. — Penses-tu qu'à mon âge je veuille vivre sans une petite femme ?

POPOLANI. — Horrible ! horrible ! Très horrible !...

BARBE-BLEUE. — Tu frémis !... Cette idée de noces nouvelles, qui me fait sourire moi, te fait frissonner, toi.

POPOLANI. — Et ça se comprend, car c'est moi qui...

BARBE-BLEUE. — N'achève pas !... Après que mon amour les a tenues éveillées pendant quelque temps, c'est toi qui te charges de procurer à mes épouses un sommeil bienfaisant qui ne finit jamais, ô terrible alchimiste !

POPOLANI. — Et vous ne rougissez pas ?

BARBE-BLEUE. — Non, je ne rougis pas, et je t'avouerai même que je trouve qu'il y a dans mon caractère quelque chose de poétique !... Je n'aime pas une femme, j'aime toutes les femmes... c'est gentil, ça !... En m'attachant exclusivement à l'une d'elles, je croirais faire injure aux autres... Ajoute à cela des scrupules qui ne me permettent pas de croire qu'il soit permis de prendre une femme autrement qu'en légitime mariage : tout te paraîtra clair dans ma conduite ; tu m'auras tout entier.

M. Jules Lemaître remarquait combien ce passage éclaircissait pour nous le *Don Juanisme* et tout le fatras dont l'avaient entouré les romantiques. Rien n'est plus juste. Et il faut admirer la sûreté avec laquelle Meilhac a défini la « poésie » de Barbe-Bleue. La courte tirade qui précède résume excellemment la théorie du Don Juan romantique. Et, que cette théorie puisse s'appliquer exactement à Barbe-Bleue, n'y a-t-il pas là de quoi nous renseigner sur la valeur propre de ce Don Juan, qui fut un temps l'idéal de la jeunesse ?

Mais voyez comme la raillerie de Meilhac-Halévy va plus loin qu'à la critique, même définitive, d'un type littéraire. Changez, dans la tirade précédente, les mots « poétique » et « gentil » ; remplacez-les par le « droit au bonheur », le « libre développement de la personnalité », ou l'une quelconque des

expressions prétentieuses par quoi certains de nos contemporains prétendent affirmer leur droit à ne se soucier que d'eux-mêmes; le portrait restera frappant. Au lieu de ressembler à un héros d'Hugo ou de Musset, il ressemblera à un héros (ou plutôt à une héroïne) de l'un de nos « individualistes » de lettres. Du moment que Barbe-Bleue n'a pas trouvé le bonheur auquel il a droit, auprès de sa première femme, et si elle l'a empêché de développer sa personnalité, pourquoi hésiterait-il à la supprimer, et la seconde après la première, et aussi la troisième, la quatrième et la cinquième? Il n'est pas jusqu'aux scrupules de Barbe-Bleue, son respect pour la légitimité en amour, qui ne puisse s'appliquer à merveille à l'« individu » moderne. Ces scrupules aussi font partie de sa « personnalité », et c'est chose sacrée! La seule différence c'est que la frénésie et la « poésie » des romantiques seront remplacées par les exigences maussades de nos contemporains.

Qu'est-ce à dire, sinon que *Don Juanisme* et *individualisme* sont deux termes identiques quant à leur fond, et qu'ils n'expriment rien autre chose que ce qu'on appelle en clair français l'égoïsme? Et qu'est-ce à dire encore, sinon que la raillerie de Meilhac, en s'attaquant à un cas particulier, — combien particulier! — et à une forme particulière d'un sentiment, a été jusqu'au fond ce sentiment même, le plus naturel certes et le plus spontané, mais dont on ne saurait, en vérité, présenter la manifestation sans vergogne comme un exemple de progrès moral!

... Je m'égare. A tenter d'expliquer un ouvrage de Meilhac, on l'alourdit, et le meilleur en disparaît, cette forme légère et spirituelle, qui dit tant de choses avec tant de simplicité et d'esprit! Reprenons donc notre « raisonnement ».

Barbe-Bleue devenant le sujet même de la pièce, il fallait, disions-nous, lui donner ce qui lui manque chez Perrault, une physionomie, un caractère. Vous savez, par le fragment cité, ce qu'ont imaginé Meilhac et Halévy. A ce fragment, joignez-en un ou deux autres, par exemple le fameux couplet d'entrée :

[illegible]

Et aussi celui-ci :

Amours nouvelles!
[illegible]
Changer tous les huit jours!
Quoi qu'on en dise,
C'est ma devise!
[illegible]

Et, pour sentir la saveur de cette strophe, rappelez-vous qu'elle est chantée par Barbe-Bleue en réponse aux supplications de Boulotte, alors qu'il l'a menée chez Popolani pour y être empoisonnée.

De ces fragments, donc, vous pouvez reconstituer Barbe-Bleue; vous l'avez « tout entier ». Mais Barbe-Bleue créé, restaient encore le Barbe-Bleue de la légende, et les actes qu'il devait accomplir, c'est-à-dire six meurtres, dont un commis sous nos yeux. Qu'un tel sujet ait pu être traité, et de la manière la plus gaie et la plus délicieuse, que le personnage lui-même soit devenu le « personnage sympathique », en vérité, c'est un « miracle de la fantaisie », que seuls Meilhac et Halévy pouvaient réaliser.

Pour rendre le sujet possible, au lieu d'en atténuer les horreurs et les crimes, ils les ont doublés. Comme Barbe-Bleue se débarrasse des cinq femmes qui ont cessé de lui plaire, de même l'immortel roi Bobèche supprime les six galants qu'il soupçonne de courtiser la reine Clémentine. Et cet excès nous rassure par son énormité même. Ils sont trop pour être vrais! Ajoutez que les « exécuteurs » sont deux surprenants fantoches : Popolani, l'alchimiste de Barbe-Bleue, et le comte Oscar, Grand Courtisan du Roi; jamais rien de sérieux ne pourra venir d'eux... Sans doute, dans un opéra-bouffe, nous ne craignons guère le tragique. Mais une sorte de gêne et de malaise pourrait gâter notre confiance. Dès la première scène entre le comte Oscar et Popolani, nous sommes tranquilles. Et de quelle manière sont traitées « les scènes à faire »! En lisant le second tableau du deuxième acte, on a, tout au début, cette espèce d'inquiétude dont je viens de parler. « Tout de même, on va tuer Boulotte, ou faire semblant... » Mais après deux répliques, l'inquiétude disparaît. Un je ne sais quoi, peut-être un excès de calme chez Barbe-Bleue, et aussi un excès d'inconscience : en même temps sa bonhomie, si je puis dire, sa cordialité, et cette espèce de soumission à une puissance plus forte que lui... tout cela nous transporte hors de la réalité. Une atmosphère nouvelle se crée insensiblement autour des personnages. Lisez la scène entre Barbe-Bleue et Boulotte, l'indignation de celle-ci (qui a moins de peur du supplice que de colère d'avoir été « mise dedans »), et la sagesse irréfutable de l'autre.

Plus savoureuse que la pêche,
Plus pure qu'un jour de printemps,
Dans le palais du Roi Bobèche,
Il est une enfant de seize ans!
[illegible]
Tu voudrais l'épouser peut-être?
BARBE-BLEUE, *[illegible]*.
Oui, je veux me remarier.
[illegible]
Sacripant! lâche! fourbe! traître!
BARBE-BLEUE, *[illegible]*.
Vous avez le droit de crier...

Il faudrait citer toute la scène, la plus « dangereuse », entre Boulotte et Popolani.

BOULOTTE. — Tu ne peux pas me tuer!

POPOLANI. — Si je ne vous tuais pas, il nous tuerait tous les deux... Vous n'y gagneriez rien, et, moi, j'y perdrais beaucoup!

Je veux au moins vous rappeler l'invention excellente qui « égaye » cette scène. Popolani présente à Boulotte un verre d'eau et une fiole de poison; elle n'a qu'à verser le poison dans le verre, et à boire...

POPOLANI. — Moi, pendant ce temps-là, je tournerai le dos... *Je ne veux pas me mêler de tout ça...* Vous avez compris ?... Nous y sommes?

BOULOTTE. — Nous y sommes! (*Popolani tourne le dos. — Boulotte jette vivement ce qu'il y a dans la fiole, et boit le verre d'eau sucrée.*) C'est fait!

POPOLANI, *se retournant.* — Vous avez bu?

BOULOTTE, *ravie.* — J'ai bu! (*Riant*) mais pas la fiole! (*Elle lui montre le verre vide.*)

POPOLANI, *riant plus fort.* — Elles y ont toutes été prises!... Bécasse!

BOULOTTE, *inter lite.* — Comment?

POPOLANI. — Vous n'avez pas deviné que c'était le verre d'eau qui était le poison?...

Ce Popolani n'est-il pas délicieux, avec son expérience des femmes, et plus délicieux encore quand on songe par quelles expériences répétées il a su l'acquérir?

Le chef-d'œuvre, parmi ces chefs-d'œuvre, c'est d'avoir rendu Barbe-Bleue sympathique. Il l'est, d'abord, par son évidente sincérité. Vous avez vu avec quelle franchise dépourvue d'apprêts il parle de soi. Les termes du problème se sont posés à lui sous un aspect définitif. Il aime violemment et successivement, et il ne jouit vraiment que de l'amour légitime. Il n'existe d'autre solution que celle qu'il applique. Il ne l'a point choisie, il la subit, non parce qu'il la préfère ou parce qu'il est sanguinaire, mais parce qu'il veut être heureux et qu'il ne peut l'être qu'ainsi. Il n'éprouve aucune joie mauvaise à se débarrasser de femmes qu'il n'aime plus; un ordre bref à Popolani, et il est tout à ses nouvelles amours. Nul ne fut plus étranger au péché de malice. C'est, en somme, un homme qui est dans une situation pénible, et qui en sort le mieux qu'il peut. Et sa bonne foi est si apparente, on comprend si bien qu'il est contraint d'agir comme il fait, que personne ne lui en veut. Il plaît. « Ce n'est pas une mauvaise nature, dit Popolani, mais c'est un homme qui a une manie. » L'opinion publique n'ose le blâmer; à peine trouve-t-on qu'il « recommence » un peu trop souvent; il arrive à la cour du roi Bobèche :

J'ai la dernière semaine.
De l'hymen serré la chaîne...

LES COURTISANS

Mais il nous a déjà dit ça!

Le roi Bobèche l'admire, la reine Clémentine l'envie, et la princesse Hermia, si elle s'irrite de quitter celui qu'elle aime, n'en consent pas moins à épouser Barbe-Bleue. Boulotte l'adore malgré tout : « Peut-on savoir ce qu'il y a au fond du cœur des femmes?... Il était superbe, le brigand!... » Même ses autres femmes ne peuvent lui garder rancune, ou plutôt leur rancune est faite surtout de regrets. Avec quelle fierté elles raillent Boulotte de son trop court bonheur :

Huit jours!... c'est peu; sans compliments...
Nous avons duré plus longtemps.

HÉLOÏSE

C'est moi, jadis, qui la première
Entrai dans ce boudoir fatal!
Et pendant une année entière,
Il me dorlota, l'animal!

ÉLEONORE

Moi, je n'ai duré qu'un trimestre,
Quatre-vingt dix-jours..., après quoi...

BLANCHE

Je n'eus qu'un mois, un seul, ma chère,
Et je tombai sur Février!

Et le Monstre lui-même, voyez avec quelle sérénité d'âme il se soumet à la destinée! Naguère il cédait à l'amour, plus fort que lui. Aujourd'hui, il accepte le destin. Mais pas un instant il n'imagine avoir mal agi; pas la moindre crainte, pas le moindre remords; pourquoi en aurait-il, puisqu'on ne « choisit pas sa vie ». Un petit moment d'inquiétude, en retrouvant ses cinq femmes : « Faudra-t-il que je les reprenne?... » Au fond, il est convaincu que tout doit s'arranger, puisqu'il n'y a pas mis de méchanceté. Tout s'arrange, il en est satisfait, mais comme d'une chose toute simple, avec une sage modération :

Quant à moi, je suis très content
Que cela finisse gaîment!

Relisez *Barbe-Bleue*, vous en serez ravis. Vous subirez le charme inexprimable de cette fantaisie vraiment poétique; de cette verve aisée et inépuisable; de cette ironie légère qui permet de tout dire et fait tout comprendre sans jamais insister; de cette observation exacte qui se manifeste par le dialogue le plus spirituel qui fut jamais. Vous serez ravis par tout ce que j'ai tenté de vous montrer, — si pesamment! — et surtout par ce que j'ai dû négliger. Vous serez ravis, encore, par les personnages de second plan, par la reine Clémentine, par Popolani, par le comte Oscar, par l'ineffable Bobèche. Vous serez ravis, même par les simples bouffonneries. Vous verrez que, chez Meilhac et Halévy, elles sont mieux que cela. Elles permettent aux auteurs de glisser entre deux « farces » un trait de caractère qui eût exigé ailleurs de nombreuses préparations. Ainsi chaque bouffonnerie sert à nous

procurer une « délicatesse ». Il fallait que le roi Bobèche fut un doux gâteux pour que, raisonnant politique avec ses ministres, il pût dire (parlant du globe terrestre qui orne son cabinet) : « Apportez-moi le monde ! » Et il fallait qu'il prononçât cette phrase burlesque, pour que nous pensions à ce que sont parfois ceux qui mènent « le monde », et à ce que sont aussi ceux, plus misérables, qui se soucient moins de lui que de leurs propres intérêts. Et il fallait aussi que la reine Clémentine fût ce qu'elle est, pour que fût échangé ce bout de dialogue qui ne trouverait d'égal que chez les plus grands :

Bobèche. — Une femme... à cause de qui j'ai été obligé de faire tuer un homme, il n'y a pas un quart d'heure !

Clémentine, *avec anxiété*. — Un homme tué à cause de moi ! Et qui est-ce ?

Bobèche, *[illegible]*. — Alvarez, Madame !

Clémentine, *avec un grand soupir de soulagement*. — Alvarez !... Ah ! vous m'avez fait une peur !...

Et savez-vous enfin ce qu'il y a de plus admirable ici ? C'est que, peut-être, Meilhac et Halévy ne se doutaient pas de ce qu'ils faisaient. Et cela, c'est le génie !

Jacques du Tillet.

NOTES POLITIQUES

Mercredi, 9 janvier.

M. Paul Deschanel réélu aura l'honneur de présider les débats sensationnels qui vont avoir lieu, à l'occasion du projet de loi sur les associations. Ce sera le *grand œuvre* de M. Waldeck-Rousseau. On dit que, depuis des mois, il prépare les arguments qui lui serviront à soutenir son projet.

Au moment où le Président du Conseil décida de faire poursuivre les Assomptionnistes, on répandit le bruit que ces poursuites avaient lieu sur l'instigation des Jésuites qui souhaitaient affaiblir une congrégation rivale. Et cette insinuation s'insinua si bien, elle obtint tant de crédit, que M. Lasies, je crois, s'en fit l'écho dans l'hémicycle du Palais-Bourbon.

Aujourd'hui, au moment où la loi sur les associations va être mise en discussion, le bruit que l'on entend circuler, prend une forme un peu différente. M. Waldeck-Rousseau n'est point l'agent d'une congrégation contre une congrégation rivale, il est le défenseur du clergé *séculier* contre le clergé *régulier*, du *prêtre* contre le *père*.

On connaît peut-être cette anecdote : un brave curé de campagne se lamente, les intérêts de sa cure sont mal sauvegardés. Elle péricline. « Aussi, s'écrie-t-il, tandis que nous confessons la femme de chambre, c'est le *père* qui confesse la châtelaine. » Eh bien ! M. Waldeck-Rousseau n'aurait pas d'autre objectif, en demandant au Parlement de voter sa loi, que de défendre les intérêts lésés du curé de campagne. Ce serait encore du *cléricalisme*, mais j'ajouterai : un cléricalisme démocratique, car il défendrait le petit contre le gros.

D'autres reprennent l'argument, mais le font servir à défendre une autre thèse. Ils n'accusent pas M. Waldeck-Rousseau de cléricalisme. Ce qu'il veut, au contraire, c'est diviser l'ennemi pour mieux le combattre. En ce moment, il tente d'exploiter contre les religieux les jalousies des prélats.

Et l'on cite déjà certains évêques dont l'appui éclairé serait acquis au *subtil* Waldeck-Rousseau. Ayant ainsi ligué le clergé séculier contre les moines, le président du Conseil, agent, cette fois, de la franc-maçonnerie, ruinerait ceux-ci, puis se retournerait contre les autres, qu'il aurait affaiblis en les privant de leur appui naturel.

Et voilà le *truc* qu'aurait imaginé l'ingénieux politique. La lettre apostolique de Léon XIII au cardinal Richard, démarquée, la veille du jour où elle parut, dans un grand journal du matin, sous forme d'*interview*, n'aurait eu d'autre but que de faire rentrer dans les devoirs de leur sacerdoce des évêques dont le Saint-Père aurait connu l'attitude contraire : la solidarité qui doit régner dans le clergé. Il y est dit, en effet, que « l'œuvre qui s'impose aux évêques français, c'est de travailler, dans une parfaite harmonie de vues et d'action, à éclairer les esprits pour sauver les droits et les intérêts de congrégations religieuses que nous aimons de tout notre cœur paternel et dont l'existence, la liberté, la prospérité importent à l'Église catholique, à la France et à l'humanité ».

Or on peut découvrir dans cette phrase l'intention que prêtent à Léon XIII ceux qui soutiennent la thèse que nous venons d'énoncer. Mais il en est qui sont surtout frappés par ce fait que l'*interview* du Pape a été publiée par un journal dont on connaît les solides attaches ministérielles. Une autre hypothèse a donc pris naissance. Et la voici. Il y aurait entente absolue entre Léon XIII et Waldeck-Rousseau. La loi sur les associations ne serait pas une arme efficace contre les congrégations, et ce serait pour la forme, afin de faire croire à son efficacité, que le Saint-Père ferait les gros yeux. Il permettrait ainsi au président du Conseil de conserver intacte la majorité anticléricale dont il a besoin au Parlement pour *durer*.

Et j'ai conservé le *bouquet* pour la fin. Aucune des hypothèses précédentes n'est admissible. La seule exacte, la seule réelle, est que M. Delcassé, ministre des Affaires étrangères, a l'ambition de devenir premier ministre. Lisez bien la lettre papale. Il y est question de notre protectorat sur les missions d'Orient. Au moment voulu, M. Delcassé, d'accord avec Léon XIII, se refuserait à abandonner nos prérogatives diplomatiques, et c'en serait fait de la stabilité ministérielle, et M. Delcassé trouverait à droite l'appui que son ministère perdrait à gauche. Et le tour serait joué.

P.

Paris. — [illegible] et Renouard (Imp. des Deux Mondes), 19, rue des Saints-Pères. — 1651. Le Directeur-Gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 3. 4e SÉRIE. — TOME XV. 19 JANVIER 1901.

EN ROUTE VERS PÉKIN [1]

(Septembre-octobre 1900.)

Tien-tsin. — 22 Septembre. — Nous marchons maintenant un peu plus tranquillement. A notre droite, depuis le départ, ce sont toujours les interminables amoncellements de sacs de sel, une des plus sérieuses parts du butin pris par les troupes, et qui ont été divisés entre Français, Russes et Japonais. A gauche la cité chinoise, c'est-à-dire la dévastation et la ruine : les petites maisons grises, sans toit, lamentables, et les ruelles désertes. Plus haut la ville reprend meilleur aspect. Les maisons, d'apparence riche et confortablement bâties en pierre, sont debout; l'incendie n'est point venu là. Je me demande d'ailleurs par quel hasard, car au milieu du quartier nous passons précisément devant le fort Noir qui fut bombardé par les alliés, et sur lequel flotte maintenant le drapeau japonais. Tout à côté, au coude du fleuve, la façade d'une église se dresse, déchiquetée. C'est tout ce qui reste du monument. Tandis que je l'admire, un coup de vent furieux enlève mon chapeau. C'est un désastre, car je n'ai pas d'autre coiffure. Il est déjà bien loin, emporté par le courant, quand un brave marin allemand le harponne avec une pique. A la première station je l'aurai. En attendant je suis obligé de me réfugier dans ma cabine, car le soleil est très ardent. Je trouve un des troupiers en train de confectionner un magistral rata dans la grande marmite à cuire le riz. De la bonne viande mijote et roussit parmi les pommes de terre et les oignons, le tout exhalant un fort appétissant fumet dont mon taudis est embaumé. Aussi lorsque, tout à l'heure, le cuisinier, un petit garçon blond à l'air anémié, viendra m'en offrir un bol tout fumant, j'accepterai de grand cœur et me régalerai.

Quelle navigation, tout de même! Depuis neuf heures ce matin nous nous traînons le long des berges du fleuves, rasant les tas d'immondices qu'on jette là tous les jours, nous empêtrant dans d'autres convois. Il est cinq heures bientôt et nous ne sommes pas encore sortis de la ville. Le chemin de halage sur tout ce parcours est des plus problématiques, et rien n'est plus curieux que de voir les équipes de coolies suivies de leurs gardes le fusil à l'épaule, se faufiler le long des berges accidentées.

Enfin nous voici hors de la ville cette fois. Le fleuve s'est resserré et nous longeons un talus avec quelques arbres et un peu d'herbe verte. Un homme de garde à terre inspecte les jardins et revient triomphalement avec une botte de poireaux.

Après ces deux jours si remplis de Tien-tsin, je ressens une impression reposante de calme et de tranquillité. Le soleil se couche, le vent fraîchit; il fait délicieusement bon sur cette jonque. Nous sommes seuls maintenant; le reste du convoi est très loin derrière; et notre navigation étant moins mouvementée, est devenue tout à fait agréable.

Soudain tout le monde s'agite et crie de nouveau. Un des coolies a lâché la corde et se sauve à toutes jambes. On l'appelle, il se retourne, et voyant un Lebel prêt à lui envoyer une balle, il juge prudent de revenir.

1. Voyez la *Revue* des 5 et 12 janvier 1901.

Cette fin de journée est splendide avec le ciel clair sans un nuage. Mais quelle mélancolie dans ces campagnes incultes, à passer devant ces villages dévastés, silencieux, sans habitants ! A un coude de la rivière, le soleil couchant, pâle, atténué, descend sur un bouquet d'arbres, d'où on voit émerger, brillant, illuminé, le toit bizarrement contourné d'une pagode. Et dans tout cette étendue immense, plate, grisâtre, pas un être humain, pas un animal, pas même un oiseau.

En approchant de *Pet-sang*, où nous devons passer la nuit à l'abri du poste japonais, les bords du fleuve prennent un aspect plus vivant. Il y a des champs, de grandes herbes où j'entends quelques cigales. Sur le fleuve nous croisons des jonques qui descendent avec des malades.

La nuit arrivant, on décide de s'arrêter avant le gîte d'étape ordinaire. On amarre les barques à la berge marécageuse. Nous sommes en pleine campagne. La nuit devient très froide. Notre soldat de garde à terre rentre très fier. Il ramène un coolie de supplément : un brave rustique sans doute, qui, se croyant protégé par la nuit tombante, vient inspecter l'état de ses champs. Le marsouin lui met son fusil sous le nez et lui fait signe de s'atteler avec les autres à la corde. Ce n'est pas plus difficile que ça. Et voilà notre homme enlevé à ses affaires pour plusieurs mois peut-être, à moins qu'il n'arrive à s'échapper. C'est partout la même chose, d'ailleurs. Parmi les Chinois employés par les diverses armées et qu'on voit défiler dans les rues de Tien-tsin précédés d'un drapeau sous la direction de quelques soldats, il n'y en a pas cinq pour cent qui soient là volontairement. Tous ont été recrutés par des procédés analogues.

Cet incident amène mes compagnons à causer pillage. Sur ce terrain ils sont intarissables. J'écoute d'interminables histoires, car chacun veut me faire part de ses souvenirs personnels. Je ne retiens que ce trait d'observation générale que me confie l'un d'eux : les Chinois sont très durs, ils préfèrent mourir que de donner leur argent. D'une main on leur montre un dollar, de l'autre on leur met la pointe de la baïonnette sur la poitrine. Ils restent insensibles. On pousse, mais rien n'y fait.

Tout ça raconté inconsciemment par ces petits troupiers qui sont, en somme, de bons garçons. Il est bien certain, en effet, qu'ils ne sont point des exceptions et que ceux de toutes les nations en font autant.

Deux raisons m'apparaissent dès à présent pour expliquer ce déplorable état de choses : d'abord trop de petits groupes isolés se promènent et agissent sans officier ; puis, enfin, tout le monde a la tête tournée par les richesses de ceux qui ont participé au pillage de Tien-tsin et de Pékin.

Pendant ce temps la nuit est arrivée, et je dois songer à faire mes préparatifs pour dormir. A bord il n'y a pas une lampe, pas une bougie, rien pour nous éclairer. Heureusement la nuit est magnifique. Aussi la saleté de mon taudis ne m'attirant guère, je reste un moment là à rêver sur le pont. Devant moi, le long des berges, des arbres s'espacent dans le lointain, grands fantômes sombres se profilant sur le ciel étoilé. Mais enfin le froid très vif me chasse, je descends. Des milliers de cafards que je dérange fuient effarés devant ce barbare qui vient occuper leur domaine. Je m'étends sur mes planches ; immédiatement une nuée d'insectes m'assaillent ; je me défends de mon mieux. Enfin, après deux ou trois heures de lutte, la fatigue l'emporte et je dors.

A quatre heures et demie du matin tout le monde est debout. Les coolies envahissent mon logement. Ils viennent vite manger quelque chose avant de descendre à terre. Et nous voilà repartis. Il fait un froid perçant. Tous les soldats qui m'accompagnent ont la dysenterie et claquent des dents. Mais bientôt le soleil se montre. Et alors commence une radieuse matinée.

A Pet-sang, où nous arrivons à sept heures du matin, nous stoppons à côté du poste américain. De l'autre côté du fleuve, qu'on traverse avec un pont de bateaux, sont établis les Japonais. Je vais visiter leur petit campement, qui est fort bien organisé et qui possède un poste télégraphique.

C'est à l'attaque de Pet-sang, qu'ils voulurent enlever seuls, sans attendre l'assistance des troupes des autres nations, que les Japonais éprouvèrent leurs plus grandes pertes de toute le campagne. En parcourant ces lieux où reposent maintenant tant de soldats du mikado, je songe au propos typique que tint alors le général *Foucouchima* et que me rapportait, il y a quelques jours, à Tien-tsin, un officier d'état-major français. Le général Frey ayant fait observer aimablement au commandant japonais qu'il ne devrait peut-être pas risquer de pareilles attaques dans de telles conditions, afin de ménager ses hommes, ce dernier lui répondit dans le plus pur français : « Notre pays a assez d'enfants pour que nous ne nous inquiétions pas de quelques tués de plus ou de moins. Ce qui nous importe avant tout pour le moment, c'est de bien gagner nos éperons de chevalier. »

Et il faut avouer qu'ils y ont réussi.

Les autres jonques, dont nous étions séparés depuis hier, nous ayant rejoints, à huit heures le convoi repart au complet. Nous voici en route pour Yang-soun, où nous passerons la nuit, sous la garde d'un poste français cette fois.

Assis à l'avant de la jonque, je prends le café avec les marsouins. Trois d'entre eux, qui ont assisté aux affaires de Tien-tsin et à la relève de Pékin, con-

tent leurs impressions. Ce sont surtout des aventures de pillage. J'entends pour la vingtième fois l'histoire des chèques de Pékin : des richesses énormes passant aux mains de quelques mercantis, les règlements militaires sur la répartition du butin absolument laissés de côté, un tas de malpropretés, en somme, commises par des gens dont on était en droit de mieux espérer. Et ce que j'écoute ici dans la bouche de ces troupiers, une foule d'officiers déjà me l'avaient dit. Jamais la preuve du mal que peut faire à ses troupes le mauvais exemple d'un chef n'aura été donné plus éclatante. Tout cela est profondément écœurant.

Autre chose d'un meilleur goût maintenant. Parmi les anecdotes gaillardement contées par ces hommes, j'en glane deux. Au bombardement de Tientsin un artilleur français reçoit des éclats d'obus qui lui broient un bras et une jambe. On veut l'enlever, mais l'homme refuse, et avec un extraordinaire sang-froid demande à pointer sa pièce. Il le fait, et se laisse emporter alors, après avoir serré la main de ses officiers. C'est une croix bien gagnée.

Le 13 juillet, à Tien-tsin, devant la gare, un Japonais qui traverse le pont a le poignet gauche enlevé par un éclat d'obus. Tranquillement le soldat s'arrête, ramasse sa main coupée et va à l'hôpital, refusant de s'arrêter au poste français voisin où l'on voulait le panser.

A midi toute notre caravane s'arrête devant un petit village. MM. les coolies réclament leur tcho-tcho. Tandis qu'ils dévorent d'énormes plats de riz, nous allons inspecter l'endroit. C'est un village d'aspect assez cossu, mais tout brûlé et saccagé. Inutile de songer à rien grappiller dans les maisons ou les basses-cours; aussi les marsouins vont-ils aux jardins. J'en vois qui reviennent à bord avec des brassées de poireaux et d'énormes courges. L'un d'eux cependant a été plus heureux : il émerge d'une ruelle, tenant un Chinois par sa longue queue et lui indiquant le chemin du bord à coups de pied dans les reins. C'est encore une recrue nouvelle pour la corde. Le bonhomme, ahuri et apeuré de se trouver au milieu de tous ces gens armés, ne sait trop bien ce qu'on veut de lui.

Le plus curieux dans ces sortes d'opérations de recrutement forcé, c'est de voir la joie narquoise avec laquelles les autres coolies accueillent leur compatriote, enchantés qu'ils sont à la pensée que leur travail en sera diminué d'autant.

Puis c'est un coup de fusil sur la berge. On se précipite, croyant à une attaque inattendue, mais ce n'est rien. Un malheureux chat ayant montré son nez dans le voisinage, vite une balle, et en quelques minutes l'animal écorché est prêt déjà pour la soupe du soir.

Il fait un temps superbe. Depuis notre départ hier, le ciel garde sa pureté absolue et une délicieuse brise souffle. Au sortir de ce village la campagne est tout à fait plantureuse, avec de grandes herbes, des champs de maïs, des bouquets d'arbres frais, et il faut vraiment le cadavre d'un Chinois largement étendu sur les talus pour nous rappeler où nous sommes.

A 4 heures, tandis que nous voguons tout doucement par ce radieux après-midi, un marsouin, chargé d'escorter les coolies sur la berge, accourt. Un de ses camarades du même service vient de recevoir une balle dans la poitrine. Vite on accoste, on se précipite, et au coin d'une ruelle du misérable hameau que nous côtoyons, l'homme est là, sur les genoux, essayant de se relever, soutenu par deux camarades. Il est pâle comme un mort déjà. Sa chemise large ouverte laisse voir la poitrine ensanglantée, et en haut, à gauche, le petit trou de la balle Lebel. Il parle et geint. Il souffre affreusement. La balle, entrée dans le ventre, est sortie en séton près du sein gauche, et à traversé l'oreille ensuite. Il n'y a pas de médecin avec nous, bien entendu. Vite on l'emporte sur la jonque, on jette quelques nattes, on l'étend, et on lui fait un pansement avec le petit paquet réglementaire. Et en avant maintenant pour Yang-soun, où il y a un poste avec un docteur. En attendant, les deux Frères le veillent et causent avec lui.

Jusqu'à présent l'accident est inexplicable. S'agit-il d'un suicide ou d'une grossière imprudence ; on ne le saura que plus tard.

Pauvre petit marsouin. Il a sept mois de service seulement, est arrivé quelques jours avant, et c'est la première balle qu'il tire en territoire chinois.

Et macabre ironie, tandis qu'on le monte à bord, nous voyons que l'avant de la jonque est venu s'arrêter juste devant le cadavre d'un Chinois énorme.

L'homme, torse de taureau, est dégringolé de la berge; sa tête chevelue est dans l'eau, et ses deux jambes dressées contre le talus sont horriblement décomposées, laissant voir l'os à nu.

A six heures et demie nous arrivons enfin en face du pont sur lequel le chemin de fer de Pékin traverse le Péhi-ho. Cette gare de Yang-soun est actuellement le point terminus de la ligne, car le reste de la voie n'a pas encore été réparé.

Les jonques doivent démâter pour passer sous le pont. Comme c'est une assez longue manœuvre, nous descendons à terre; nous visitons le camp russe de la gare, et nous traversons le fleuve sur le pont, car le poste français se trouve sur la rive opposée. Ce n'est d'ailleurs pas une opération agréable, car il fait nuit noire et il faut sauter de traverse en traverse, au risque de se rompre les os et de tomber dans le fleuve. Les Frères qui sont avec moi ont le vertige, et

de braves Cosaques sont obligés de venir à leur aide et de les soutenir jusqu'à l'autre bord. De là, en une demi-heure, nous remontons à pied, par une nuit splendide, jusqu'au poste français. Un appareil de télégraphie optique installé dans un mirador le met en relation avec les Russes. C'est tout à fait un campement militaire. Nos jonques sont amarrées à la berge, sous l'œil des sentinelles. Ce soir encore la nuit est glaciale, mais je commence à m'habituer.

[illegible] — A quatre heures du matin nous sommes réveillés par le clairon du poste. Tous mes compagnons gelés et transis se précipitent dans ma cuisine, et vite on allume le fourneau pour préparer le café. Ce qu'il y a de gênant, par exemple, c'est de ne pouvoir faire sa toilette qu'avec l'horrible eau jaunâtre et épaisse du fleuve qui charrie encore des cadavres. Et cependant tout se fait ici avec cette eau. Ce matin, à la distribution des vivres, pour arriver à un chiffre rond plus facilement divisible entre les escouades, on a versé 3 litres d'eau du Péhi-ho dans le vin. Il n'est pas étonnant dès lors que tout le monde ait la dysenterie. On parle bien de puits, mais ils sont très loin, est beaucoup d'entre eux, d'ailleurs, sont empestés par les cadavres qu'on y a jetés. Puis, sur toutes ces questions-là, les soldats sont d'une insouciance extraordinaire. Il est vrai que, pour mon compte je ne suis guère plus avancé, car malgré toutes mes réflexions je suis finalement obligé de faire comme eux.

Je vais visiter le poste. Tous les soldats que je rencontre sont dégoûtés. Depuis qu'ils sont là, me disent-ils, ils font l'exercice comme en France et ils n'ont pas tiré un seul coup de fusil. Ceux d'entre eux qui se sont rengagés pour la durée de la guerre se plaignent spécialement de cette existence monotone. Puis ils sont campés dans des masures chinoises délabrées et sans fenêtres. Il est temps, en effet, de faire au plus vite quelque chose de sérieux, car dans un mois l'hiver est là.

Ce matin je descends à terre, il fait très frais, et je suis une troupe de marsouins et d'Allemands en expédition dans les villages. On va essayer de tuer quelques cochons pour varier l'ordinaire. Ces braves bêtes, abandonnées par leurs propriétaires lorsque ceux-ci jugèrent prudent de quitter le pays, errent maintenant à l'aventure.

Nous faisons une délicieuse promenade dans cette belle campagne pleine de grands champs de tabac et de maïs. Mais vraiment il y a trop de fusillades à tout propos, et comme on est dans une immense [illegible] où il est impossible de voir à 20 mètres devant soi à cause des récoltes, on entend constamment siffler des balles égarées. On s'est divisé en groupes de deux ou trois; mes compagnons, deux vieux rengagés, sont de pures brutes. Ils tirent à chaque instant sur n'importe quoi. J'arrive avec eux dans un village qu'ils fouillent maison par maison. Quelques vieillards sont restés là : des éclopés et des infirmes surtout. Les soldats les brutalisent. Décidément ces gaillards-là me dégoûtent : je les quitte et vais, avec un des Frères qui m'a rejoint, cueillir des choux dans les jardins. Ce matin j'ai acheté un gros jambon pour mes marsouins, dont je partage toujours le dîner. Avec cela ils feront une bonne soupe et nous nous régalerons ce soir.

En revenant au bateau nous retrouvons les deux soldats avec un vieux. Ils l'ont chargé de légumes de toute sorte, et comme l'autre, éreinté, cassé par l'âge, n'avance pas assez vite, ils lui ont donné un coup de crosse sur la tête. Le sang coule sur les courges que le vieux a dans les mains. Nos deux brutes s'indignent et poussent le Chinois au fleuve. Il faut nous mettre en colère, le Frère et moi, pour faire cesser cette odieuse comédie. Pendant ce temps, à deux pas de là, les marins allemands, dans une cour de ferme, lardent une vieille femme à coups de baïonnette. C'est joli, la guerre!

Je dois reconnaître que les hommes de ma jonque, eux, sont pour la plupart de très gentils garçons. Leur caporal a même un bon sens stupéfiant chez un aussi jeune homme.

Au moment du dîner chacun revient d'expédition avec quelque chose. Les uns rapportent des vêtements chinois, les autres des couvertures. Il y en a même un qui a découvert une lampe. Peu à peu notre barque deviendra habitable. Ce soir, dans tous les cas, nous y verrons clair.

Un des marsouins, toutefois, manque à l'appel. Parti avec nous ce matin, il n'est point encore rentré. Il y a plus de huit heures que nous ne l'avons pas vu. Comme c'est le moins débrouillard de la bande, on se demande s'il ne lui est pas arrivé quelque chose. Peut-être a-t-il été surpris et massacré par les Chinois. Au moment où on commence à s'inquiéter, voilà notre homme qui arrive triomphalement, un cochon sur les épaules. Il l'a tué à 10 kilomètres d'ici au moins et le porte depuis ce temps-là. Il est éreinté et affamé. Nous lui faisons une ovation bien méritée.

Tout à l'heure, au moment où nous abordions, j'entends le marin allemand qui conduit une jonque devant la mienne hurler à pleine voix. Ses coolies ne manœuvrent pas à sa fantaisie et il leur lance un torrent d'injures tudesques. Les braves Célestes, qui ont l'outrecuidance de ne pas comprendre l'allemand, ne bronchent pas. L'homme ne se contient plus, il arme son fusil, et là, à vingt pas, tire une balle dans le tas. Et cette même brute, une heure après, avec la belle sérénité d'âme d'un homme qui a bien dîné et dont la digestion est heureuse, venait faire sa

partie dans un concert organisé sur une des jonques françaises et roucouler des niaiseries sentimentales en songeant aux yeux d'azur pâle de quelque *Gretchen* de son pays!

Certes mes compagnons ne sont pas très sensibles, mais tout de même ils ont trouvé la chose un peu forte. Je les entends qui en causent encore gravement, tandis qu'ils sont absorbés dans l'importante opération du dépeçage du cochon.

A côté de nous, sur la barque voisine, le concert va toujours son train. Le répertoire complet des guinguettes de banlieue y passe. Les soldats des divers convois sont là : des Allemands, des Japonais, des *Sikhs* même, et regardent, bouche bée, notre exubérance française.

Nous sommes en pleine campagne, absolument seuls, car aucun poste n'a encore été établi dans cette région. Par cette belle nuit étoilée, avec ces chœurs de soldats qui seuls troublent la solitude de ce pays désert, notre campement a un aspect extraordinaire.

A dix heures on se tait enfin et je puis dormir ; mais quel froid! et le réveil à quatre heures et demie, le brouhaha du départ dans la nuit. Aujourd'hui encore je descends à terre pour me réchauffer, mais la promenade devient véritablement dangereuse. Dans toute la campagne c'est une fusillade incessante, et comme le fleuve fait des contours continuels et que notre convoi, suivi de ceux des Japonais et des Allemands, s'étend sur une longueur de plus de 2 kilomètres, c'est merveille vraiment que personne ne soit atteint par quelque balle perdue. Les Japonais surtout sont cyniques. Sans se donner même la peine de descendre à terre, ils tirent constamment sur des Chinois qu'on aperçoit cachés dans les maïs.

A midi nous nous arrêtons quelques heures au poste français d'*Osiou*, où les Frères et moi nous recevons des rations de pain et de viande comme les troupiers. Depuis deux jours déjà je mange complètement avec les soldats de ma jonque, car mes conserves me sont devenues très vite insupportables. Réduit depuis des mois au régime de l'horrible pain anglais, je me régale d'ailleurs avec le pain de munition.

Nous partons du poste avec des provisions superbes : mon jambon de 10 livres, le cochon tué hier, des haricots cueillis dans les champs et la viande touchée aujourd'hui. Ce va être la fête.

Et nous voilà continuant notre navigation dans la campagne plate et déserte, au milieu de grands champs de maïs. Il fait toujours le beau temps imperturbable qui m'accompagne depuis plus de trois semaines. A bord ce sont encore d'interminables histoires de caserne ou des souvenirs de colonies. Las de les écouter, je m'étends sur le pont de la jonque et regarde béatement passer les berges, bercé par le chant des cigales. On rompt la monotonie du voyage en discutant le menu à la confection duquel je préside.

A cinq heures et demie on arrive en vue d'un poste important occupé par des Cosaques, des Italiens, des Allemands, des Japonais, des Américains et des cipayes. Nous y passerons la nuit.

Comme il est de bonne heure encore, nous descendons à terre voir l'énorme trou qu'a laissé une poudrière en sautant. Tout le village autour a été bouleversé par l'explosion. Puis on visite les divers camps, et finalement nous arrivons à la cantine qu'un Japonais a établie dans une ferme chinoise. De nombreux soldats nous y ont déjà précédés, mais il n'y a plus rien à boire. Un Cosaque ivre mort dort dans un coin parmi d'innombrables cadavres de bouteilles. Nous revenons penauds. Mais à peine sommes nous sortis qu'un grand Cosaque débraillé, une énorme boucle à l'oreille gauche, nous arrête et nous fait signe de revenir. « Si, si, il y a encore de quoi boire », dit-il. Et de fait, à peine le Japonais a-t-il aperçu notre nouveau compagnon qu'il se sauve rapidement dans son arrière-boutique et revient avec de la bière. On boit, on chante, on pousse des hurrahs. Des Américains qui nous regardent ébahis veulent avoir leur part aussi. Mais il n'y a rien pour eux. Le Japonais garde toute sa réserve pour notre Cosaque qui a l'air de le terroriser. Deux autres Russes arrivent à cheval, attirés par les cris, et la beuverie s'aggrave. Sur le commandement muet du Cosaque qui se borne à lever la main, le mercanti nippon ne cesse de courir à sa cave. En cinq minutes nous avons bu quatorze bouteilles, dont les Russes font sauter le goulot d'un revers de main. Les plus assoiffés se déclarent alors satisfaits. Toutefois la fête ne peut finir ainsi, et marsouins et Cosaques partent ensemble au camp russe. Quant à moi, j'en ai assez, et je m'échappe pour éviter les manifestations un peu bruyantes de nos alliés. Quels extraordinaires types de soldats tout de même que ces Russes! Ivrognes, débraillés, pillards, tantôt à pied, tantôt à cheval, ils n'en sont pas moins, le moment venu, de splendides « machines de combat », comme disent les Anglais.

26 septembre. — Aujourd'hui, avec le Frère qui a assisté aux affaires de Pékin, nous partons pour une longue promenade dans la campagne. L'air vif est délicieux pour marcher. Nous croisons un régiment italien qui passe, musique en tête.

Le Frère me conte longuement les péripéties de ce siège du Peitang, moins connu, mais non moins extraordinaire que celui des Légations. Là, autour de l'évêque, des missionnaires et des Sœurs, des milliers de chrétiens chinois, hommes, femmes et enfants, se sont réfugiés [illegible] bâtiments de [illegible]

sion catholique située en pleine ville, à trois quarts d'heure du quartier européen. Quarante marins seulement, trente Français et dix Italiens, assistés de quelques volontaires, forment le corps de défense. L'enseigne de vaisseau Henry, un jeune homme de [illegible] ans, est [illegible] de ces braves et déploie des qualités de sang-froid et de bravoure remarquables. Il organise la défense et fait exécuter des travaux qui provoqueront plus tard l'admiration de tous les officiers venus après le siège. Il meurt à son poste, atteint de deux balles, quelques jours avant la délivrance. Le Frère me dit l'acharnement de la lutte, les attaques sauvages, les mines, les milliers de coups de canon tirés jour et nuit. Et il n'y avait pas de docteur ! Un brave Sœur à elle seule soignait tous les blessés, admirablement d'ailleurs.

Cet après-midi quelques-uns de nos hommes descendus à terre reviennent avec trois Chinois racolés dans les mais. Ce seront trois coolies supplémentaires pour la corde. On les monte à bord ; ils sont fouillés consciencieusement et dépouillés de tout ce qu'ils possèdent. C'est la règle. Au moment où, nus, leurs habits laissés sur la jonque comme garantie contre leur fuite, on les redescend à terre, nous croisons un convoi américain. Ces gens-là reconnaissent en nos nouvelles recrues trois de leurs coolies échappés le matin même; ils les réclament aigrement. Nos marsouins refusent de les rendre ; on s'injurie sans se comprendre ; les jonques s'enchevêtrent ; on arme les fusils, et je vois que tous ces fous vont en venir aux mains. J'interviens et calme un peu les *cowboys*. Finalement, ayant vérifié que les coolies portent bien, attachée à leur ceinture, une petite marque avec l'inscription *U. S. A.*, je conseille à mes bouillants compagnons de rendre les Chinois. Sans leur remettre leurs effets, les trois hommes sont jetés au fleuve, et les voilà nageant sans conviction vers le bord de leurs anciens maîtres, où les attendent les coups de crosse réparateurs de leur escapade.

C'est une journée agitée d'ailleurs. Nous sommes arrivés dans la partie du fleuve où la navigation est difficile par suite du bas niveau de l'eau. A chaque instant une barque s'échoue, et ce sont alors, dans tout le convoi, des hurlements sans fin. Les jonques descendantes et montantes s'abordent constamment dans l'étroit chenal navigable. On se lance de bord à bord des torrents d'invectives dans toutes les langues. C'est merveille vraiment qu'aucun incident grave ne survienne, car toutes ces jeunes têtes échauffées sont bien près du bonnet. Mais vraiment, s'il n'y avait pas cela, comment passerait-on ces interminables journées sur les eaux malpropres et dolentes du Pehi-ho, sous ce ciel implacablement ensoleillé, le long de ces campagnes plates, désertes et mortes !

Nous rejoignons les Allemands, qui nous avaient dépassés ce matin. Ils ont une vraie ménagerie à bord, et j'entends toute une bande de petits cochons, enfermés dans un panier, qui hurlent comme si on les écorchait. Quant à la mère, elle est déjà dépecée et les morceaux sèchent au soleil. Ces braves marins nous donnent un petit cochon et un gros quartier de la mère. Mes marsouins sont enchantés : ils adoptent immédiatement le petit qu'on élève à la dignité de cochon de l'escouade.

Cette navigation étant décidément longue, je continue à faire de grandes promenades avec le Frère ou avec des soldats de divers pays. Avec le caporal, nous explorons la rive gauche du Pehi-ho. Elle est moins dévastée que l'autre, car les colonnes n'y ont point passé encore. Les villages que nous visitons n'ont pas été incendiés. Ils sont propres et riches, avec de belles fermes au milieu des champs et des jardins. Mais tout est abandonné. A peine rencontrons-nous quelques vieillards qui n'ont pu fuir devant les étrangers. Je ne pensais pas, tout de même, que ces villages chinois étaient si bien. C'est infiniment mieux que le hameau coréen, avec ses huttes de terre grise, et ces maisons de pierre sont plus confortables même et plus cossues que les cases en bois des Japonais. Il y a partout de jolis jardins frais, pleins d'aubergines, de haricots et d'arbres fruitiers. Au milieu, pendue à une grosse branche, la cloche d'alarme, d'incendie probablement. Rien n'est plus navrant, par exemple, que de voir ces belles campagnes, avec toutes ces récoltes sur pied, sans personne pour faire la moisson. Quelle misère il y aura cet hiver ! Nos troupes en souffriront aussi. Pour le moment, tout est à la merci des maraudeurs. Autour des postes où il y a des officiers, on revient un peu, et les paysans reprennent confiance. Ils apportent des fruits et organisent des marchés. Mais c'est encore l'infime minorité. En somme, tout le pays, de Pékin à la mer, est dévasté et désert. Il faut absolument que cela cesse et qu'on prenne des mesures sévères pour mettre fin au maraudage et assurer la sécurité des habitants, sans cela les troupes alliées continueront à ne rien pouvoir tirer du pays.

Ce soir on marche très tard. A 8 heures on remonte encore lentement le Pehi-ho. La nuit est magnifique. Étendu à l'avant de la barque, je suis le spectacle prestigieux : le fleuve avec ses mille méandres, le convoi des jonques, fantômes errant entre les berges plates. Il fait délicieusement frais. Nous croisons un grand convoi de Cosaques qui descend. Ces hommes, reconnaissant le drapeau français, nous fêtent et entonnent une chanson monotone où le nom de France revient souvent. On échange des hurrahs et on se perd dans la nuit. Puis c'est une barque française qui rase la mienne;

« Avez-vous un prêtre à bord? » nous crie-t-on. Non il n'y en a pas; les Frères et le Père chinois, mes compagnons de voyage, sont en avant. Déjà emportée par le courant, la jonque a disparu dans un coude du fleuve avec ses moribonds. Le petit soldat qui se sent mourir et qui a demandé un prêtre s'en ira par cette belle nuit froide sans les consolations qu'il rêvait.

Et je revois l'autre d'il y a trois jours, accroupi sur le pont tandis qu'on lui préparait une couchette, ses deux mains crispées sur son ventre, souffrant terriblement, avec dans les yeux l'épouvante de la mort. Nous avons eu de ses nouvelles : son état était désespéré ; il en avait pour quelques heures seulement. Il repose maintenant sous quelque bouquet d'arbres dans le sable de la terre chinoise.

HENRY DUMOLARD.

(*A suivre.*)

SUR TAINE

M. Giacomo Barzellotti, professeur d'histoire de la philosophie à l'Université de Rome, vient de nous faire le grand honneur d'écrire un vaste et beau livre sur la philosophie d'Hippolyte Taine. M. Barzellotti, très savant en philosophie, en histoire, en toutes langues européennes, était éminemment qualifié pour écrire cette étude qui, en même temps qu'une monographie, est un travail d'ensemble sur le positivisme français, son caractère particulier et la situation qu'il occupe au milieu de la philosophie européenne.

L'intention dominante du livre de M. Barzellotti a été de nous montrer à quel point le chef et l'idole des positivistes français vers 1860 a été, quoi qu'on en ait cru, métaphysicien. Il nous le montre primitivement, avant tout, et du reste restant toujours tel, disciple de Hegel, de Herder et de Gœthe. Il nous le montre, en philosophie proprement dite, traçant une « esquisse d'une métaphysique »; il nous le montre allant *au delà du fait* et des groupes de faits et des rapports entre les faits, « au delà de ce qui est purement relatif et accidentel » jusqu'à « l'absolu et au nécessaire ».

Il nous le montre disant formellement: « *au delà* de toutes ces analyses inférieures qu'on appelle sciences... IL Y A une analyse supérieure qu'on appelle métaphysique et qui ramène ces lois et ces types à quelque formule universelle. Cette analyse ne dément pas les autres, elle les complète. Elle ne commence pas un mouvement différent, elle continue un mouvement commencé... » Et vous relirez le reste dans la préface des *Philosophes classiques*.

Il nous le montre essayant de sauver le libre arbitre humain au milieu et au sein même du déterminisme qui l'enserre et l'enveloppe, et disant : « Vous oubliez que les aptitudes et les penchants fondamentaux d'une âme lui appartiennent, que ceux qu'elle prend dans la situation générale ou dans le caractère national lui sont *ou lui deviennent* personnels au premier chef, que, lorsqu'elle agit par eux, c'est par elle-même, par sa force propre, spontanément, avec une initiative complète, avec une responsabilité entière et que l'artifice d'analyse par lequel on distingue ses principaux moteurs... n'empêche pas le tout, qui est elle-même, de tirer de soi son élan et sa direction, c'est-à-dire son énergie et son effort. » Et cela me paraît un brillant tour de paralogisme spécieux, mais il faut reconnaître que c'est un texte.

Il nous le montre brisant la barrière ou comblant l'abîme que le Kant de la *Critique de la Raison pure* mettait entre nous et le monde extérieur et l'essence des choses et disant : « Si la contrainte éprouvée par notre esprit en présence des vérités nécessaires [la force interne qui nous oblige à les affirmer] a pour *cause première* notre structure mentale, elle a pour *cause dernière* l'ajustement de notre structure mentale à la structure des choses. » Et certes voilà, très nettement définie, une croyance toute métaphysique, une croyance à fondement métaphysique, une théorie métaphysique de la connaissance.

Et encore M. Barzellotti nous montre Taine métaphysicien en histoire ; il nous le montre ne se bornant pas à croire aux faits historiques, aux rapports entre les faits historiques et aux *lois* que l'on peut tirer de ses rapports, mais envisageant l'histoire comme un organisme vivant, qui a son unité et sa *loi* (au singulier) de développement, peu s'en faut comme un être unique dont les générations sont les jours et les siècles les années ; il nous le donne ici comme un disciple immédiat et comme un disciple fidèle de Vico et de Herder.

En général, du reste, M. Barzellotti attribue à l'influence allemande sur Taine une importance prépondérante et c'est à Gœthe, Herder, Hegel qu'il rattache Taine avec une complaisance extrême et une insistance presque infatigable.

Mais cependant il a bien fallu tenir compte de ce qu'il y avait de positiviste dans l'esprit et dans la méthode et dans le système de notre philosophe. M. Barzellotti n'a nullement fermé les yeux de ce côté-là. Seulement il a cherché à diminuer cette partie de Taine et à atténuer ces tendances. Avec beaucoup de soin il nous montre d'abord que Taine ne s'est jamais rattaché lui-même à Auguste Comte et qu'il semble, à l'époque de la formation de son esprit, ne l'avoir pas lu. Ensuite il nous démontre que le positivisme de Taine est très différent de celui de

Comte, et que, par exemple, entre un homme qui est fermé à toute psychologie et qui la nie et un psychologue pénétrant, puissant et passionné comme Taine, il doit y avoir, cependant, quelque différence. Enfin, il s'efforce de nous amener à reconnaître que dans les moments mêmes où Taine est bien réellement ce que la langue courante appelle positiviste, à ces moments mêmes, le souci métaphysique et même le besoin de concilier le positivisme et la métaphysique n'abandonne jamais le philosophe français.

Insistons sur ce troisième point. Rappelons d'abord la page que nous avons citée sur le libre arbitre et qui est la seule, je crois, où Taine se soit montré occupé de ce sujet essentiel. Lisons ensuite ceci : « Les spiritualistes relèguent les causes hors des objets, en un monde invisible, incorporel ; les positivistes relèguent les causes hors de la science. *C'est pourquoi, si l'on prouvait que l'ordre des causes se confond avec l'ordre des faits, on refuterait à la fois les uns et les autres.* » Et certes voilà qui est une tentative manifeste de conciliation, et cette tentative de conciliation, notez qu'il la fait en la préface même de son livre sur les *Philosophes français du XIXe siècle*. C'est à la lumière de cette formule qu'il veut qu'on lise son livre.

Il y a des indications de ce genre assez nombreuses dans tous ses écrits philosophiques, assez nombreuses au moins pour que M. Barzellotti se croie fondé à nous dire : « Nous voyons dans la théorie des philosophes français une tentative de conciliation entre deux directions spéculatives opposées entre l'idéalisme métaphysique qui dominait en Allemagne dans le premier tiers de ce siècle et le positivisme et naturalisme scientifique qui commençait à prévaloir en France entre 1850 et 1860 » ; et encore : « Le germe d'où cette conception sort tout entière, à savoir l'idée de l'unité organique de l'esprit de la nature et de l'histoire, suggérée à notre philosophe par les doctrines de Hegel, de Gœthe et Herder, ne s'accorde pas avec le contenu et avec l'esprit du positivisme des théories philosophiques françaises auxquelles il veut l'associer. Aussi sa doctrine... nous apparaît, telle que la jugea aussi Stuart Mill, un *compromis* entre les principes de l'école positive et ceux de son plus grand adversaire, l'idéalisme métaphysique... »

De sorte qu'en définitive et en conclusion, le rude et redoutable adversaire des éclectiques est un pur et simple éclectique. Et un éclectique dans le sens peu glorieux du mot, puisque M. Barzellotti ajoute bien vile : « Compromis, du reste, qui n'a pas réussi, parce que les éléments opposés des deux doctrines qu'il tente d'accorder s'y trouvent surajoutés l'un à l'autre dans leurs formules, sans y composer une unité vraie. » Et un homme qui surajoute les principes des doctrines opposées sans les fondre et les concilier dans une théorie supérieure, c'est précisément la définition de l'éclectique de 1840, et Taine est le dernier des éclectiques.

Cette conclusion est si piquante qu'on voudrait bien, pour cause de malice naturelle et pour la satisfaction de cet instinct charitable, qu'elle fût vraie. En conscience, je ne crois pas qu'elle le soit tout à fait. Dirai-je : au fond Taine fut bien un positiviste? Je ne sais pas trop ce que c'est que le fond d'un homme et ce que c'est que sa superficie. Mais je sais ce qu'un homme est le plus souvent et ce qu'il est presque toujours. Or, Taine a été positiviste le plus souvent et presque toujours. Il n'a pas été le disciple de Comte. Soit. Spencer, non plus, puisqu'il y tient et quoiqu'il y paraisse pour des yeux, il faut croire, peu exercés. Oui, j'accorde que Taine n'est pas le disciple de Comte. Aussi bien, vers 1850, à la honte de l'humanité, Comte était tenu presque par tout le monde pour peu de chose. Mais que Taine se soit *rencontré* avec Comte un peu plus souvent qu'avec Herder, Hegel et même avec Gœthe, c'est ce qu'il me paraît difficile de nier énergiquement.

Taine a manifesté dès ses commencements, et plus encore à mesure qu'il avançait, une profonde défiance ou une invincible timidité à l'égard de la métaphysique, et ceci est une rencontre et une communauté avec Comte. Taine s'est toujours refusé à croire que l'homme pût découvrir les premières et les dernières causes, et a borné les capacités humaines à découvrir et à démêler les lois du monde sensible et visible ; et ceci est une rencontre et une communauté avec Comte.

Taine a envisagé l'humanité par grands *moments* successifs, par grandes phases, par grand mouvements, au point initial de chacun de ces mouvements mettant une grande idée nouvelle qui, éclose à l'un des sommets de la race humaine, descend peu à peu dans les couches profondes de l'humanité et la transforme ; et cela n'est pas sans analogie avec la loi des *trois états successifs* et semble n'en être qu'une transformation et un développement.

Taine fut un psychologue et Comte ne voulait pas qu'on le fût ; mais précisément Taine ne fit jamais que de la psychologie à base physiologique, et ceci, loin d'être une véritable divergence relativement à Comte, est l'application même de ses principes et la marche dans la voie qu'il ouvrait et le travail dans la direction qu'il indiquait.

Taine, enfin, et c'est son fond même, c'est sa préoccupation constante, c'est l'orientation même de son esprit, Taine, aussi bien dans ses *Philosophes français du XIXe siècle* que dans ses *Essais de critique et d'histoire*, que dans son *Intelligence*, que dans sa

Littérature anglaise, que dans ses *Origines de la France contemporaine*, a prétendu joindre d'un plein contact « les sciences morales aux sciences naturelles », souder « les sciences morales aux sciences naturelles », faire de l'étude de l'homme et de l'étude de l'humanité le « prolongement » de l'histoire naturelle; et ceci ce n'est pas une analogie avec Comte, ce n'est pas une communauté ou une fraternité avec Comte; c'est du Comte tout pur. Cela seul, sans tenir raison du reste, classerait Taine comme positiviste; car je ne sais pas si ce n'est point le positivisme tout entier et je crois savoir qu'en tout cas c'en est la base et la pierre angulaire et la clef de voûte, et encore un coup, c'est l'idée maîtresse de Taine à travers toute sa carrière intellectuelle.

Taine, élève de Condillac, de Montesquieu et même, on le sait, de La Romiquière; Taine élève de Stendhal qui est, comme on sait, un philosophe du XVIIIe siècle; Taine élève de Balzac qui considéra la psychologie comme une branche de l'histoire naturelle et qui même confondit volontairement l'une et l'autre; Taine *soutenu* ensuite, dans l'élaboration et dans l'application de ses idées, par Stuart Mill, Spencer et Darwin; Taine peut n'avoir pas lu d'abord Comte et l'avoir lu plus tard distraitement, alors du reste qu'il n'en avait plus grand besoin; mais il reste tout imprégné et tout nourri de positivisme, et il n'y a pas lieu, ce me semble, de redresser l'opinion courante sur ce point, quelque sommaire et grossière, un peu, qu'elle puisse paraître.

Et cependant il a lu Gœthe, Herder, Hegel, et avec quels ravissements il les cite, et il en reste en lui. Je n'en disconviens nullement. Eh! mon Dieu, moi aussi (sans aucune comparaison), je lis des romans et je m'y plais. Les philosophies allemandes, ce furent les romans de Taine. Il les adorait. En revenant de la Pitié ou de la Salpêtrière, il reprenait Hegel et il s'en enivrait délicieusement. Mais il se prêtait sans se livrer. Son amour du fait, son horreur de l'*a priori* le garantissaient suffisamment, lui étaient une vaccine qu'il s'était donnée à lui-même de très bonne heure et qui tenait bon. Il se disait — l'a-t-il assez répété? — que ces gens-là avaient sauté d'un bond au sommet de la pyramide au lieu de la gravir degré par degré, ou plutôt de la bâtir assise par assise et pierre par pierre. L'esprit scientifique lui était un lest qu'il pouvait, de temps en temps, à son gré, jeter par-dessus bord pour planer et pour respirer l'air un peu grisant des suprêmes altitudes, mais qu'à son gré aussi, et très volontiers, il reprenait pour se rapprocher de la base solide.

— Mais de ces voyages aux pays métaphysiques il est resté quelque chose en lui et dans ses écrits. — Certainement. De tout ce que nous faisons et de tout ce que nous sommes il reste quelque chose dans ce que nous écrivons. Taine a en lui un petit métaphysicien qui, de temps en temps, met la tête à la fenêtre et chante un bout de chanson très agréable. Et c'est par exemple l'*Esquisse d'une métaphysique des philosophes français*, et il y a quelques autres couplets de ce genre, généralement plus courts, dans ses autres écrits. Quelquefois même, mais je n'en suis pas tout à fait aussi sûr, quelquefois même le métaphysicien fait chanter sa chanson par le positiviste lui-même, et il me semble bien, ou j'ai comme un vague soupçon de la chose, que Taine prend quelquefois un « groupe de faits » pour une cause, une « loi » pour pour une cause également, la « faculté maîtresse » pour une entité, et la « formule suprême devant laquelle on s'incline plein d'admiration et d'horreur » pour un Dieu. Ce sont résidus métaphysiques, comme aurait dit Comte, que Taine n'a pas réussi ou ne s'est pas résigné à brûler. Aussi bien, dans Comte lui-même...

Et vais-je en faire un reproche à Taine? A Dieu ne plaise! D'abord, au point de vue de l'art, ces morceaux sont tels que je serais bien désolé qu'ils ne fussent point. Ensuite il ne me déplaît nullement que Taine y ait montré toute l'étendue, toute la compréhensivité, toute la souplesse, toute la force aussi de sa pensée. Ils me donnent, ces passages, le regret que Taine n'ait pas fait, comme Renan, un départ entre ses certitudes, ses hypothèses et ses rêves, donnant franchement comme hypothèses et comme rêves toute sa métaphysique, et dès lors, pouvant la développer, l'exposer dans toute son ampleur, et j'ai idée, que ç'auraient été là quelques beaux spectacles...

Donc il y a, et ma foi, Dieu merci, de la métaphysique, et hardie et précieuse, dans l'œuvre de Taine. Il n'a pas perdu le temps qu'il a passé, à l'École normale, à lire Gœthe et Herder. Il n'a pas perdu l'année exquise, « l'année de Poitiers » où « il a lu Hegel tous les jours ». Mais reconnaissons que cette métaphysique tient une place très restreinte dans ses œuvres, et probablement — mais après tout je n'en sais rien — dans sa pensée.

Revenons à quelques formules de M. Barzellotti où il me semble se ramener à la vraie mesure : « Taine s'est trouvé dans l'impossibilité *d'accorder en un ensemble de lignes bien coordonnées* LE COURONNEMENT HÉGÉLIEN qu'il a voulu laisser à la cime de sa philosophie. » Couronnement hégélien mal coordonné et mal soutenu par l'ensemble de la doctrine; c'est bien cela. — Encore : « La métaphysique qui s'y dessine à peine et seulement en très grandes lignes ne s'appuie pas sur une critique de la valeur et des limites de la connaissance », ou plutôt est contrariée par l'idée même que Taine avait des limites de la connaissance. — Encore : Taine a tracé brièvement une esquisse

de sa métaphysique, comme un mathématicien figure une circonférence par un court arc de cercle. (Je cite ici de mémoire.) — Encore : « L'unité que l'esprit de Taine, bien français sous ce rapport, a su donner aux idées professées par lui en matière de métaphysique, c'est l'unité de forme, de symétrie logique et extérieure que les discipline et les meut au gré de l'art et de l'écrivain ; ce n'est pas un organisme intime et nouveau de principes et de déductions, sorti d'un jet de la faculté spéculative d'un philosophe. »

Voilà, à mon gré, la vraie mesure, et je ne suis pas étonné qu'un esprit aussi pénétrant que celui de M. Barzellotti l'ait trouvée.

Vais-je, du reste, reprocher à M. Barzellotti d'avoir trop insisté sur le côté métaphysique de Taine? Point du tout, et précisément parce que cette partie avait été ou négligée comme secondaire, ou laissée sur le vert par impuissance, M. Barzellotti a fort bien fait, expert en métaphysique comme il l'est, de relever ce point insuffisamment exploré et de le mettre en bonne et belle lumière. En quittant cet ouvrage, je dois bien dire d'ailleurs qu'il n'y est pas question seulement de Taine métaphysicien. Le Taine moraliste, le Taine historien, le Taine critique y sont étudiés avec soin, avec amour et avec une lucidité très remarquable ; le Taine critique d'art avec un peu de sévérité, mais singulière compétence. Le livre de M. Barzellotti est de premier ordre. Il est d'un esprit très élevé, très pénétrant, souvent profond, qui, posément, lentement, avec sûreté entre dans tous les problèmes et y promène une lumière égale et sereine. Métaphysicien, philosophe scientifique, ou simple lettré, on doit avoir lu *La Philosophie de Taine*.

ÉMILE FAGUET.

LES ANIMAUX ONT-ILS DES DROITS?

J'ai vu, dans le midi de la France le spectacle répugnant et brutal, — point ennuyeux, hélas! — des courses à la mode espagnole, les taureaux saignés par les piques, énervés par les banderilles, tués, — longuement dans la plupart des cas, — par l'épée du matador, et les pauvres rosses efflanquées qu'on poussait devant leurs cornes et qui fatiguaient leur première vigueur. Ce spectacle divertissait le public et enrichissait quelques industriels tout en augmentant la gloire de la ville. Parfois un spectateur impressionnable témoignait de quelque dégoût, j'en ai vu un se récrier parce que le taureau avait trop violemment troué un cheval. « Il ne faut pas se plaindre, lui répondit judicieusement son voisin un peu fâché, c'est pour voir cela que nous sommes ici. » Mais, au fond, ces courses qui ont suscité, non sans raison, tant de clameurs, ne sont qu'un épisode, particulièrement violent, mais infime et presque négligeable, dans la persécution soutenue et si variée de formes que subissent, de notre part, les animaux, ces « frères inférieurs ». On y verra, si l'on veut, un bon symbole de la manière dont nous traitons les autres êtres vivants, un échantillon significatif de nos mœurs, mais guère autre chose. Et l'on admirera peut-être l'indignation qu'elles excitèrent chez des chasseurs pour qui le meurtre est une joie, ou chez des femmes pour la parure desquelles des millions d'oiseaux sont exterminés tous les ans. Pour des motifs fort différents, importants ou mesquins, nobles ou honteux, nous multiplions autour de nous les tortures. Oiseaux et quadrupèdes détruits par plaisir ou par lucre, bêtes sauvages ou féroces emprisonnés à perpétuité dans les cages de nos ménageries, lapins et cobayes voués aux expériences des physiologistes, chevaux sur le bonheur desquels on ne peut garder d'illusion pour peu qu'on se promène dans Paris, animaux innombrables sacrifiés chaque jour et plus ou moins bien transformés en chair humaine, etc., etc., la liste de nos victimes est effrayante. Pour ne rien dire, en ce moment, de l'homme que nous ne traitons pas beaucoup mieux, notre science, notre confort, nos plaisirs, notre vie même, nous ne les obtenons ou nous ne les conservons que par la souffrance et par la mort de milliers et de millions d'êtres vivants et sentants, qui — cela peut nous consoler un peu, je pense, — sont nos inférieurs pour l'intelligence, et sans doute aussi pour les sentiments, la justice, la compassion ou la bonté.

Peut-être serait-il fâcheux pour nos plaisirs que nous pensions souvent à la somme des maux qui nous ont permis d'en jouir. Un bon repas, une réunion élégante prendraient comme une apparence de fête dans un abattoir, de réjouissance dans un cimetière par qui notre délicatesse serait froissée. Il faut bien tenir à la vie pour l'accepter, comme nous faisons, souillée de tant de sang et mouillée de tant de larmes. Si même nous nous rendions un compte exact de tout ce qui nous fait l'existence possible, ne serions-nous pas réduits à la mépriser et à la rejeter ou bien à nous endurcir le cœur et à rejeter comme suspect et dangereux tout sentiment d'amour ou de pitié? Si donc il n'y a rien à faire pour améliorer ce monde, n'y pensons plus, gardons l'excuse de l'ignorance et de l'étourderie. Blâmons sévèrement ceux qui, comme les partisans des courses espagnoles en France, dérangent notre quiétude, et par de fâcheuses exagérations, appellent l'attention sur ce qu'on est tacitement convenu de ne pas voir.

Mais n'y a-t-il vraiment rien à faire? C'est ce que

ne se résignent pas à croire certains esprits qui nous forcent, de temps en temps, à écouter les cris de douleur que le bruit de la vie nous empêche d'entendre. Et comment pourrions-nous, en effet, trouver un remède, ou du moins le chercher, ou savoir s'il n'y en a pas, si nous ne connaissons d'abord le mal? Voici donc M. Salt qui, dans un livre récemment traduit en français (1), nous crie que les animaux ont des droits que nous ne devons pas violer. Il ne suffit point d'avoir pitié d'eux, et notre compassion n'est que la première phase d'un mouvement qui doit se continuer. Autrefois on eut pitié des esclaves avant de parler de leurs droits, et maintenant l'esclavage nous paraît une abominable injustice. Il faut aussi trouver abominable et injuste le fait d'empêcher les animaux de vivre la vie à laquelle leur organisation physique et morale les destine. Sans doute cette injustice peut nous être utile, mais notre intérêt peut-il nous justifier de la commettre, et subordonnerons-nous un devoir de justice à des considérations utilitaires? M. Salt ne craint pas de se prononcer très nettement sur un point où certes sa situation est exceptionnellement défavorable. Il blâme avec énergie la vivisection, la « torture expérimentale », comme il l'appelle. Je ne suis pas tout à fait sûr, à vrai dire, qu'il ait bien étudié son rôle, et tous ses arguments ne sont pas irrésistibles, mais il pose la question avec assez de franchise : « Supposons, dit-il (supposition complaisante d'après des témoignages médicaux de grande valeur), que les progrès de la chirurgie soient favorisés par les expériences du vivisecteur. Et puis après? Au lieu de conclure trop vite que la vivisection se trouve justifiée par cette considération, un homme sage regardera le côté moral de la question, l'injustice odieuse de torturer un animal innocent, et la grave injure qu'on fait ainsi aux sentiments d'humanité de la communauté. Il vaudrait mille fois mieux renoncer à l'avantage douteux de certaines découvertes problématiques plutôt que d'outrager la conscience publique en lui faisant confondre le vrai avec le faux. »

Peut-être va-t-on prendre M. Salt pour un intransigeant? Eh bien, non. Il sait faire preuve de modération. Il juge que « l'émancipation de l'animal, comme celle de l'homme, ne peut se faire que pas à pas ». Il nous concède le pouvoir de manger, quelque temps encore, de la viande, d'utiliser les services des animaux domestiques, et s'il blâme tant la vivisection, c'est en se fondant sur cette considération optimiste et douteuse que « ce qui froisse, dégoûte et révolte les instinct généraux de l'humanité ne peut être nécessaire ». M. Salt espère beaucoup de l'avenir, mais, somme toute, il se montre beaucoup moins exigeant envers le présent qu'on ne l'aurait peut-être attendu.

Je ne l'en blâme pas. La tâche qu'il nous propose est déjà assez ardue, assez décourageante, et même, à certains égards, très suffisamment exagérée. Il serait peut-être intéressant, tout de même, de voir pousser à bout la théorie. Si c'est une injustice de tuer ou de capturer une bête inoffensive, pourquoi ne pas nous l'interdire absolument? Si l'injustice ne peut se compenser par aucune utilité, nous ne devons ni manger un animal (sauf, peut-être, s'il est mort par un accident que nous n'avons point provoqué?) ni même atteler un cheval à une voiture ou supporter qu'un aveugle se fasse conduire par son chien. Sommes-nous même bien sûrs de notre droit de légitime défense? Je ne le jurerais pas. Si notre santé, si notre vie même dépendent d'une injustice, tant pis pour nous, il faut nous résigner. Une telle intransigeance serait héroïque, sans doute, sublime peut-être, de ce sublime qu'on dit voisin du ridicule.

Avouons qu'elle aurait même quelque peine à se faire prendre au sérieux. Déjà M. Salt choquera bien des gens ou leur fera doucement lever les épaules. Et cependant il a bien souvent raison. Sans doute ses assertions pourraient provoquer une discussion philosophique que je n'entreprendrai pas ici, et que, il faut bien le dire, il n'a pas assez faite lui-même. Mais il y aurait intérêt à ce que les droits des êtres sentants soient un peu mieux compris et reconnus. Tous les vivants, après tout, sont un peu solidaires et je crains vaguement que celui qui méprise de propos délibéré les droits de l'animal ne se laisse guère arrêter par les droits de l'homme, s'il peut les violer sans péril et si son intérêt l'y pousse. Mettons qu'il y ait quelque excès, quelque superstition dans le cas de M. Salt, ce serait peut-être le cas de se rappeler le mot de Joseph de Maistre. Les superstitions sont les ouvrages avancés de la religion, s'ils sont emportés ou détruits la religion reste à découvert. En sacrifiant l'animal, on expose l'homme, et comme l'injustice n'avait pour prétexte que de le préserver, elle irait donc exactement contre son but.

M. Salt lui-même n'est pas sans porter à ce sujet quelque responsabilité. Il a fait bien des concessions; lui aussi admet que la nécessité, l'utilité, puisse nous faire violer, provisoirement sans doute, mais enfin d'une manière positive, le droit des animaux. C'est la raison d'État. Si l'on fait ainsi fléchir les principes, pourra-t-on logiquement s'arrêter dans la subordination de la justice à l'intérêt?

D'un côté, si nous permettons, par exemple, à

(1) *Les droits de l'animal considérés dans leur rapport avec le progrès social*, par Henry S. Salt. Traduit de l'anglais par L. Hotelin. Paris, librairie H. Welter.

l'homme de se nourrir encore de la chair des animaux parce qu'elle lui est indispensable, comment l'utilité de la vivisection n'en justifierait-elle pas la pratique? Avec elle encore c'est pour défendre sa vie que l'homme tue et torture. Elle lui sert à conserver son existence, à la prolonger, à préserver de maladies mortelles ou dangereuses pour la race les générations futures. Son action pour être moins immédiate que celle de la nourriture, n'en est pas moins efficace; elle est singulièrement plus large et plus noble en ce que celui qui l'utilise ne travaille pas tant pour lui que pour l'humanité entière, et même, en certains cas, pour la vie universelle. Dira-t-on que l'on ne peut justifier que ce qui est absolument « nécessaire » à notre existence? Mais qui pourrait affirmer que telle chose est absolument nécessaire, et telle autre absolument superflue? On a vu des gens renoncer à la vie plutôt qu'à certains plaisirs. Il en est qui se sont tués parce que des pertes d'argent les faisaient passer de la richesse à une médiocre aisance. La « nécessité » les aurait-elle autorisés à se procurer par le vol ou le meurtre la fortune indispensable à leur vie? Non sans doute. On ne pourrait non plus attribuer à la vie en elle-même une valeur absolue, elle ne se suffit point. Il faut qu'elle présente un certain minimum d'agrément, et sans doute aussi un minimum d'utilité et de grandeur. Nous laisser le droit de vivre et nous retirer les moyens de vivre agréablement et honorablement, nous enlever ce qui fait le prix de la vie, serait une triste plaisanterie. Mais alors l'alimentation animale, la vivisection vont être justifiées encore, et même peut-être certains plaisirs cruels. La chasse, pendant les vacances, peut distraire et reposer un cerveau fatigué, elle entraîne à des marches hygiéniques des hommes que le plaisir de la promenade laisserait indifférents, et par là elle peut être une condition de leur activité future, de leurs travaux ou de leurs découvertes.

Allons plus loin encore. Qui sait si le besoin de tuer et de faire souffrir n'est pas un élément essentiel de l'âme humaine telle qu'elle peut exister aujourd'hui et si nous la considérons non plus chez quelques individus choisis mais dans l'ensemble de notre espèce? Peut-être n'est-il pas à souhaiter pour la prospérité de l'homme qu'il devienne trop doux, trop juste, trop « humain ». Depuis quelques années on cherche beaucoup à diminuer l'importance de la lutte pour la vie; on aime à nous montrer, à côté de ses horreurs, l'association et la sympathie. On a grandement raison. Mais si la lutte n'est pas le seul grand fait de ce monde, elle n'est pas moins l'un des plus importants, et si nous pouvons l'atténuer peut-être, il ne dépend pas de nous de la supprimer. Il faut donc être armé en guerre. Et alors les sentiments qui nous portent à jouir de la souffrance et de la mort peuvent sembler une condition, sinon nécessaire, au moins utile à la conservation et au développement de l'humanité. Trop de douceur et de justice risqueraient de l'affaiblir et de la laisser disparaître devant des races moins scrupuleuses. Pour vouloir l'humanité trop belle, nous la sacrifierions à des êtres qui ne la valent pas, et notre amour du bien tournerait au plus grand profit de l'injustice. Si donc l'homme a des amusements cruels, ne conviendrait-il pas, non point sans doute de l'y encourager, mais de fermer les yeux, de ne pas l'inquiéter trop à ce sujet, comme fait un père indulgent avec un fils qui commet quelques folies de jeunesse. Approuver ouvertement serait trop lâcher la bride à l'instinct, et vouloir comprimer cet instinct expose à de terribles explosions. Faudrait-il donc approuver sans rien dire, et même, au besoin, montrer quelque hypocrisie, laisser faire en exprimant un blâme vertueux qu'on espère devoir rester sans influence?

Maintenant prenons la question par un autre bout. Si nous immolons à nos intérêts les droits des animaux, que dirons-nous des droits de l'homme? Je sais bien que l'homme est plus qu'un animal et il n'est pas ici question de les confondre. Même s'ils ne sont pas séparés par une différence essentielle et absolue, il est certes possible de maintenir à l'un certains droits qu'on refuserait à l'autre. Mais tous les droits au premier, rien au second, il n'est aucune considération qui puisse justifier une semblable inégalité. Il y a trop de points de ressemblance entre la nature de l'homme et celle de l'animal pour qu'il n'y en ait aucune dans notre manière de les considérer au point de vue moral. Si l'animal a des droits, et si nous les violons, si nous avons des devoirs envers lui et si nous croyons pouvoir, pour notre agrément ou pour nos intérêts, nous dispenser de les remplir, c'est que la justice peut être sacrifiée à l'utilité. Et alors il est à craindre que nous n'ayons plus pour guider notre conduite, même à l'égard des autres hommes, que les suggestions toujours puissantes de notre intérêt, ou les impulsions d'une sympathie extrêmement variable et passablement capricieuse, ou encore des habitudes sociales dont rien ne garantit la valeur. Et, cela est bien à craindre, les peuples étrangers, surtout les peuples lointains, sortiront vite de notre « humanité » et ne nous sembleront guère avoir droit à une véritable justice, nous aurons peine à nous défendre des conceptions d'un nationalisme étroit et aveugle, nous absoudrons volontiers, par exemple, les forfaits qu'entraîne un agrandissement de nos colonies. Et alors quelle considération pourra logiquement empêcher quelques-uns de nous de traiter en étrangers ceux qui ne sont pas de leur province, de leur reli-

gion ou de leur parti, et même empêcher chacun de nous de considérer comme des barbares, envers qui il n'est tenu à rien moralement, tous ceux qui ne sont pas lui-même, de se prendre pour « l'Unique » comme l'y convie Max Stirner avec un succès posthume? Évidemment, des préjugés, des instincts nous empêcheront souvent d'en venir là, mais rien de rationnel ne nous arrête à un point de la pente.

Peut-être croira-t-on se sauver par une autre voie. Après tout n'est-il pas bien que l'inférieur soit sacrifié au supérieur, et l'animal à l'homme si l'un d'eux doit être sacrifié? Si c'est une injustice que l'animal souffre et meure par nous, n'en est-ce pas une aussi que notre vie soit empêchée ou même gênée par la sienne et notre bien-être par le sien, et n'est-ce pas une injustice plus grande ? Si donc nous sommes tenus de choisir entre deux injustices, ne sommes-nous pas obligés, par la justice même, à choisir la moindre ? Nous tiendrions ainsi un principe dont les applications seraient certainement délicates et difficiles, et qui donnerait place, il n'en faut point douter, à de nombreux abus, mais enfin il nous servirait, plus ou moins bien, de règle, et il nous indiquerait au moins une direction générale. A mon avis cette solution n'est pas mauvaise, seulement elle nous laisse en pratique, à peu près au même point. Elle ne nous indique pas nettement, quoiqu'elle nous le fasse pressentir, dans quelle mesure nous pouvons subordonner les droits des animaux à nos intérêts ou même à nos plaisirs, et elle ne nous dit pas même s'il nous serait toujours interdit de leur sacrifier le droit des autres hommes. Car enfin il n'est pas impossible de soutenir qu'il est « juste » que les races supérieures s'emparent, par exemple, peu à peu, de toute la terre, et que par conséquent la disparition des races inférieures pourrait bien ne représenter que le moindre mal et le minimum d'injustice. A plusieurs égards la question reste donc entière.

C'est que, sans doute, elle ne comporte pas de solution simple qui puisse s'imposer comme seule rationnelle. Peut-être faut-il encore que les esprits, en cette question comme en bien d'autres, divergent et s'opposent les uns aux autres, que l'équilibre, dans la mesure où il est possible, résulte de la lutte et de la contradiction, plus que de l'harmonie spontanée. Il ne me semble pas mauvais, en l'état actuel, qu'il y ait des partisans excessifs des droits de l'animal, ni qu'ils rencontrent des adversaires pour ne pas se laisser trop influencer par eux. La théorie vraie, qui trierait dans chaque thèse ce qu'elle a de bon pour en faire un système cohérent serait trop compliquée pour être aisément admise. D'autre part, un même esprit ne pourrait logiquement admettre à la fois comme vraies les deux thèses opposées, mais l'illogisme que nous ne pouvons souhaiter à une intelligence, nous sommes bien forcés de le supporter dans une société, et même d'en reconnaître les avantages. Comme des muscles antagonistes prennent part à un même mouvement, lui donnent de la précision et de la mesure, ainsi des esprits diversement orientés, animés par des idées opposées, tâchant d'appliquer des croyances qui se contrarient, peuvent, jusqu'à un certain point, tirer par leur opposition même, de chacune de ces idées et de chacune de ces croyances, ce qui en est applicable en l'état actuel des choses. Comme les poussées des diverses parties d'un édifice le rendent stable en s'équilibrant, des idées qui s'opposent peuvent contribuer à l'harmonie sociale et la logique qui manque aux éléments, pris chacun en particulier, se retrouve dans leur ensemble.

Aussi, moi qui me suis plu à la chasse, et qui, si je l'ose avouer, ai suivi avec intérêt des courses de taureaux, ne suis-je point fâché que ces amusements soient vigoureusement attaqués par des adversaires auxquels je me joindrais peut-être à l'occasion. J'aime aussi qu'on blâme parfois vivement l'alimentation animale et même la vivisection. S'il reste dans l'homme une part de brutalité, il est bon qu'il ne puisse s'y complaire en toute paix et la développer sans inquiétude. Même s'il agit dans un but élevé, — comme le savant — il vaut mieux qu'il n'ignore pas absolument ce que ses actes peuvent avoir, en eux-mêmes, d'abusif et de fâcheux. Cela peut au moins l'empêcher de les multiplier hors de propos, et sinon le retenir dans les limites de la nécessité, au moins ne l'en pas trop laisser s'écarter. Mais comme après tout la vie des hommes — dont je suis — m'intéresse généralement plus encore que le bien-être des animaux; comme c'est, je pense, un devoir pour l'homme, de la rendre toujours meilleure et, dans une certaine mesure, toujours plus agréable, je regretterais fort qu'il n'y eût personne pour prendre notre parti contre les animaux, et défendre nos droits, notre science, notre bien-être, et même un peu nos plaisirs, s'ils ne se défendaient assez bien d'eux-mêmes. L'homme n'est ni ange, ni bête, disait Pascal, je crois plutôt qu'il est à la fois l'un et l'autre. Et puisque la division du travail règne dans notre société, que chacun prenne, selon ses forces, la tâche qui lui convient le mieux. Qu'il y ait des esprits angéliques pour nous prêcher la justice absolue envers les bêtes, et même, au besoin, envers les plantes et les minéraux; qu'il y ait des esprits humains pour tâcher de concilier nos intérêts et ceux des autres êtres, et pour accorder aux nôtres la prédominance qui paraîtra nécessaire; et qu'il y ait aussi, — puisqu'il le faut, — des bêtes parmi nous pour rechercher les plaisirs bestiaux et s'acquitter des fonctions brutales dont les

autres ne voudraient pas se charger, mais dont il ne leur répugne pas toujours de profiter. Des anges, en effet, ne voudraient peut-être pas se charger de tuer des animaux, mais ils ne dédaigneront pas toujours de s'en nourrir, quand ils seront dénaturés par une préparation savante. Et nous pouvons même ne demander à personne des concessions dans la théorie. Que chacun garde ses idées et les pousse parfois à l'extrême, l'équilibre en sera peut-être facilité. Mais ce que je désirerais voir s'élever, c'est un esprit de tolérance réciproque, une intelligence du rôle de chacun n'excluant certes pas la discussion et la lutte, mais diminuant ou arrêtant la mauvaise foi, la violence et la mauvaise volonté réciproques. Des muscles antagonistes agissent en des sens opposés, mais ils ne se haïssent point. Nourris par le même sang, ils font partie du même organisme, et collaborent au même travail, ils se complètent plus qu'ils ne se combattent, sans qu'aucun d'eux s'abaisse à des compromissions. Une sorte d'intransigeance logique et douce, parfois un peu sceptique, est un état d'âme qu'il serait bon d'encourager.

Mais il ne faut pas oublier que c'est le malheur des temps et la bassesse de la condition humaine qui nous font accepter et aimer cette forme inférieure d'équilibre et ces oppositions plus ou moins fâcheuses. L'idéal de la justice pour tous, de l'harmonie universelle, reste plus haut. Cela est si facile à voir qu'on est trop porté à l'oublier. Nous ne pouvons actuellement l'approcher de bien près, mais il nous éclaire de loin et nous indique le point vers lequel, à travers les écueils, il faut nous diriger. Ne craignons pas d'élever trop haut nos désirs, la réalité nous obligera bien assez vite à ne pas nous presser de les satisfaire.

FR. PAULHAN.

CHATEAUBRIAND

ET LA TOMBE DE PAULINE DE BEAUMONT

I

Il y a quelques jours, parlant du château de Gaillefontaine où M. le marquis de Roys a réuni les papiers et les reliques du général Hoche, son aïeul maternel, M. Jacques Rigaud publiait dans le journal *le Temps* les lignes suivantes (1) :

Cette terre de Gaillefontaine, où tant de nobles souvenirs sont pieusement conservés, appartenait, lorsque éclata la Révolution, à M. de Montmorin, le ministre des Affaires étrangères de Louis XVI. Couvert de dettes et contraint, pour les payer, de se défaire de ce domaine, il le vendit à Joseph Durney, administrateur de la Trésorerie nationale. Mais, avant d'en avoir reçu le prix il périssait, massacré à la prison des Carmes, pendant les journées de Septembre. Bientôt après, tous les membres de sa famille étaient envoyés à la mort, à l'exception d'une fille qui fut cette poétique Pauline de Beaumont qu'a immortalisée Chateaubriand. Puis Durney montait à son tour sur l'échafaud, au mois de ventôse de l'an II. La difficulté d'établir à qui appartenait la terre de Gaillefontaine, vendue mais non payée, la sauva de la confiscation. Le calme revenu, les héritiers Durney la mirent en vente en 1800 afin de s'acquitter envers Mme de Beaumont, héritière de Montmorin. Mme Hoche l'acheta. En 1803, Mme de Beaumont mourait à Rome et c'est à ses ayants droit que Mme Hoche eut à faire les derniers paiements.

Son petit-fils l'entendit maintes fois raconter qu'à valoir sur la somme dont elle était débitrice, elle fut invitée par son notaire à verser 30000 francs à Chateaubriand, qui était alors secrétaire de la légation de France à Rome. Il vint les chercher lui-même à Gaillefontaine. A l'en croire, ils étaient destinés à payer le monument funéraire que, d'accord avec les héritiers de Mme de Beaumont, il allait élever à celle-ci dans l'église Saint-Louis-des-Français...

Jusque-là rien à reprendre. Nous sommes intrigués, voilà tout; car c'est la première fois que nous entendons parler de cette terre des Montmorin et des circonstances dans lesquelles elle fut achetée et puis revendue à la veuve du général Hoche. Mais où le récit de M. Jacques Rigaud nous paraît sortir des voies de l'histoire et se jeter dans les chemins de traverse de la légende, c'est lorsqu'il ajoute :

Dans l'édition des *Mémoires d'Outre-Tombe* qu'il publie actuellement, M. Edmond Biré raconte que le tombeau (de Pauline) coûta 9000 francs, et que pour en payer le prix, Chateaubriand dut vendre tout ce qu'il avait. La contradiction qui existe entre ce dire et celui de Mme Hoche ouvre un point d'histoire qu'il serait bien intéressant d'éclaircir, car si, pour acquitter une dette de 9000 francs, Chateaubriand en avait reçu 30000, on ne s'expliquerait pas qu'il eût recouru à un expédient pour se libérer, à moins toutefois qu'ils ne lui aient été comptés qu'après coup et à titre de remboursement, *ce qui, d'ailleurs, ne justifierait pas le bénéfice que, dans cette hypothèse, il aurait réalisé sur le tombeau de son amie.*

Et voilà les réflexions qui ont fait naître dans l'esprit de M. Rigaud la venue quelque peu mystérieuse de Chateaubriand à Gaillefontaine, et le reçu non moins suspect des 30000 francs qu'il aurait donné à Mme Hoche ! Je suis sûr qu'en lisant ces lignes, plus d'une bonne âme, prévenue contre Chateaubriand, se sera dit : « Diable ! pour un homme qui toute sa vie joua la comédie du désintéressement, il faut reconnaître que « l'enchanteur » ne négligeait pas ses

(1) [illegible] janvier.

petits intérêts; et si ce qu'on nous raconte là est véridique, — et M. le marquis des Roys doit le savoir, — ce n'est pas François ni René que l'auteur du *Génie du Christianisme* aurait dû s'appeler, c'est M. Alphonse !... »

Il n'y a pas, en effet, deux façons de qualifier l'acte que Chateaubriand aurait commis dans la circonstance.

Par malheur, — ou plutôt par bonheur, — la légende que M. Jacques Rigaud vient de lancer dans la circulation d'une main si légère ne tient pas debout, et puisqu'il y a, d'après lui, un point d'histoire intéressant à éclaircir, il ne trouvera pas mauvais que je prenne la plume à cette fin.

Il y a quelque temps (1) je défendais Sainte-Beuve contre un apologiste maladroit de Chateaubriand; aujourd'hui je défendrai Chateaubriand contre un chroniqueur insuffisamment instruit.

J'aime ces passes d'armes qui n'ont d'autre but que de faire éclater la vérité au grand jour.

Examinons donc les faits de la cause, comme on dit au Palais.

II

Ce qui me frappe tout d'abord dans le récit de M. Jacques Rigaud, c'est que les biographes de Pauline de Beaumont ne parlent pas plus de Gaillefontaine que si cette terre n'avait jamais appartenu à la famille de Montmorin. M. Bardoux, qui a consacré tout un volume à la poétique amie de Chateaubriand, nous dit bien que le comte de Montmorin avait trouvé dans la corbeille de noces de Françoise-Gabrielle de Tanes, sa cousine et sa femme, les fiefs de Tallende et de Thadien, des Martres et de Mouton, mais il ne nous dit pas d'où ni comment lui était venue la terre de Gaillefontaine. Chateaubriand, qui dans ses *Mémoires d'Outre-Tombe* ne perd pas une occasion de célébrer les lieux qui lui rappellent ses belles maîtresses, est aussi muet à cet égard que M. Bardoux.

Quel est donc le secret de cette espèce de conspiration du silence ? J'ai beau chercher, je ne le trouve pas. Que M. Bardoux ait ignoré que Gaillefontaine appartint jusqu'à la Révolution au ministre des Affaires étrangères de Louis XVI, cela n'a rien d'extraordinaire, mais ce qui l'est tout à fait, c'est que Chateaubriand, — qui a des couplets d'une tristesse admirable et sur Savigny, où il écrivit le *Génie du Christianisme* sous l'aile, on peut bien le dire, de *l'hirondelle* (2), et sur le château abandonné de Passy, près de Villeneuve, où Pauline passa une partie de son enfance, — n'ait pas une larme, pas un souvenir pour Gaillefontaine, où pourtant, s'il faut en croire M. Jacques Rigaud, il serait venu toucher le prix du tombeau de son amie ! Il est vrai que si les choses se sont passées comme on nous le donne à entendre, Chateaubriand n'avait aucune raison de les rappeler, bien au contraire.

Mais la question est précisément de savoir s'il est jamais venu à Gaillefontaine et si la somme de 30 000 francs qu'il aurait touchée était destinée à le couvrir des frais du tombeau de Pauline.

C'est ce que nous allons examiner d'aussi près que possible.

Toutes les circonstances qui marquèrent les derniers jours de la mort de Mme de Beaumont sont aujourd'hui connues, grâce aux ouvrages de MM. Raynal, Bardoux, Chédien de Robethon et l'abbé G. Pailhès, sans parler des *Mémoires d'Outre-Tombe* qui contiennent sur ce triste sujet quelques pages immortelles.

Chateaubriand était arrivé à Rome (1) le 23 juin 1803.

Mme de Beaumont l'y rejoignit dans les premiers jours d'octobre et mourut entre ses bras le 4 novembre suivant.

Quand on ouvrit son testament, daté du 15 mai 1802, on fut quelque peu surpris de voir qu'elle ne laissait à Chateaubriand que ses livres. Cette surprise éclate manifestement dans la lettre que Fontanes écrit à René pour lui faire savoir qu'il partageait tous ses regrets, et aussi qu'il avait rempli exactement le mandat dont il l'avait chargé après la mort de Pauline.

> J'ai fait passer à M. de la Luzerne, lui disait-il, la touchante relation qui lui était destinée. Le vieux Saint-Germain, domestique de votre amie, s'est chargé de la porter. Ce bon serviteur m'a fait pleurer en me parlant de sa maîtresse. Je lui ai dit qu'il avait un legs de 10000 francs; mais il ne s'en est pas occupé un seul moment.
>
> S'il était possible de parler d'affaires dans de si lugubres circonstances, *je vous dirais qu'il était bien naturel de vous donner au moins l'usufruit d'un bien qui doit passer à des collatéraux éloignés et presque inconnus.* J'approuve votre conduite; je connais votre délicatesse; mais je ne puis avoir pour mon ami le même désintéressement qu'il a pour lui-même. J'avoue que cet oubli m'étonne et m'afflige...

Mais Chateaubriand n'en fut ni affligé ni seulement étonné. Il a mis au bas de la lettre de Fontanes cette petite note qui en dit très long sur sa délicatesse en matière d'argent : « L'amitié de M. de Fontanes va beaucoup trop loin : Mme de Beaumont m'avait

(1) Voir la *Revue Bleue* du 10 mars 1900.

(2) C'est ainsi qu'on appelait Mme de Beaumont dans la société de Chateaubriand.

(1) En qualité de secrétaire d'ambassade.

mieux jugé, elle pensa sans doute que si elle m'eût laissé sa fortune, je ne l'aurais pas acceptée (1). »

Et qu'on ne dise pas comme l'autre : « Ils sont trop verts ! » La noblesse de ces lignes est confirmée par tout ce que nous savons de la conduite antérieure et postérieure de Chateaubriand.

Antérieurement à la mort de Mme de Beaumont, et précisément à cause d'elle, il faillit rompre avec la blonde Mme de Custine, parce qu'elle lui avait prêté dans une circonstance tout particulièrement délicate des sentiments qui cadraient mal avec les siens.

Pauline avait pris le lit en arrivant à Rome, et Chateaubriand qui lui prodiguait les soins les plus tendres avait épuisé ses dernières ressources. Un autre que lui, surtout dans les termes où ils étaient ensemble, n'aurait pas hésité à lui faire part de sa détresse. Il le pouvait d'autant mieux que Mme de Beaumont savait qu'il n'avait aucune fortune. Chateaubriand pensa qu'un pareil aveu dans un tel moment ne serait pas digne ; il préféra s'adresser à Mme de Custine, qui avait déjà pour lui plus que de l'admiration et qui était en situation de l'obliger. Mais il avait compté sans la jalousie de la femme. Mme de Custine, qui avait vu avec tristesse Mme de Beaumont partir pour Rome, refusa d'obliger son ami pour ne pas faire le jeu d'une rivale ; elle commit même l'indiscrétion de parler dans son monde de la demande de Chateaubriand, — ce qui lui attira de la part de René, quand il fut de retour à Paris, une des lettres les plus fières qu'il ait jamais écrites :

Il me serait fort égal, lui mandait-il, qu'on dît que je vous ai demandé un service. Mais ce sont les circonstances qu'on ajoute à cela qui sont si odieuses que je ne voudrais pas même les écrire, et que mon cœur se soulève en y pensant. Vous vous êtes fort trompée si vous avez cru que Madame... m'ait jamais rendu des services dans le genre de ceux dont il s'agit : c'est moi, au contraire, qui ai eu le bonheur de lui en rendre. J'ai toujours cru, au reste, que vous avez eu tort de me refuser. Dans votre position, rien n'était plus aisé que de vous procurer le peu de chose que je vous demandais ; j'ai vingt amis pauvres qui m'eussent obligé poste pour poste, si je ne vous avais donné la préférence. Si jamais vous avez besoin de mes faibles ressources, adressez-vous à moi, et [illegible] si mon indigence me servira d'excuse (2).

En effet, son indigence n'arrêta jamais Chateaubriand, soit qu'il s'agît d'obliger un ami, soit qu'il s'agit de ses propres intérêts. De 1803, date de la mort de Mme de Beaumont, à 1830, date de la chute des Bourbons et de la perte de son influence, on peut dire qu'il ne vécut que de sacrifices.

Après la mort de Pauline, ses amis eurent toutes les peines du monde à l'empêcher de donner sa démission de secrétaire d'ambassade à Rome ; on sait qu'après le meurtre du duc d'Enghien il refusa noblement le nouveau poste que le Premier Consul lui avait donné dans le Valais. Plus tard, sous le gouvernement de ses préférences, quand il jugea que le ministère imprimait aux affaires de l'État une direction mauvaise, il quitta de même son ambassade de Rome ; enfin, quand, pour le punir de son opposition irréductible, d'anciens amis s'oublièrent jusqu'à le dépouiller de la pairie, il ne consentit jamais à toucher le traitement de pair de France que le roi Charles X s'offrait généreusement à lui payer sur sa cassette.

Il était d'une race où le souci de l'honneur prime, Dieu merci, celui de l'argent, et d'une famille qui, pour avoir eu comme devise dans les temps anciens ce mot glorieux : *Je sème l'or*, ne s'enrichit jamais au service des rois de France.

Rappelez-vous l'admirable page des *Mémoires d'Outre-Tombe* où Chateaubriand raconte son entretien à Prague avec le vieux roi Charles X :

Je dis : Sire, vos fidèles sujets ont souvent pensé que votre royale indigence pouvait avoir des besoins ; ils sont prêts à se cotiser, chacun selon sa fortune, afin de vous affranchir de la dépendance de l'étranger. — Je crois, mon cher Chateaubriand, dit le roi en riant, que vous n'êtes guère plus riche que moi. Comment avez-vous payé votre voyage ? — Sire, il m'eût été impossible d'arriver jusqu'à vous si Mme la Duchesse de Berry n'avait donné l'ordre à son banquier, M. Jauge, de me compter 600 francs. — C'est bien peu ! s'écria le roi ; avez-vous besoin d'un supplément ? — Non, Sire, je devrais même, en m'y prenant bien, rendre quelque chose à la pauvre prisonnière, mais je ne sais guère regratter. — Vous étiez un magnifique seigneur à Rome ? — J'ai toujours mangé consciencieusement ce que le roi m'a donné ; il ne m'en est pas resté deux sous. — Vous savez que je garde toujours à votre disposition votre traitement de pair : vous n'en avez pas voulu. — Non, Sire, parce que vous avez des serviteurs plus malheureux que moi. Vous m'avez tiré d'affaire pour les 20 000 francs qui me restaient encore de dettes sur mon ambassade de Rome, après les 10 000 autres que j'avais empruntés à votre grand ami, M. Laffitte. — Je vous les devais, dit le roi, ce n'était pas même ce que vous aviez abandonné de vos appointements en donnant votre démission d'ambassadeur, qui, par parenthèse, m'a fait assez de mal. — Quoi qu'il en soit, Sire, dû ou non, Votre Majesté, en venant à mon secours, m'a rendu dans le temps service, et moi je lui rendrai son argent quand je pourrai ; mais pas à présent, car je suis gueux comme un rat, ma maison, rue d'Enfer, n'est pas payée. Je vis pêle-mêle avec les pauvres de Mme de Chateaubriaud, en attendant le logement que j'ai déjà visité, à l'occasion de Votre Majesté, chez M. Gisquet. Quand je passe par une ville, je m'informe d'abord s'il y a un hôpital ; s'il y en a un, je dors sur les deux

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 380.
(2) *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. II, p. [illegible].

oreilles ; *le vivre et le couvert, en faut-il davantage?*

— Oh ! ça ne finira pas comme ça. Combien, Chateaubriand, vous faudrait-il pour être riche ?

— Sire, vous y perdriez votre temps ; vous me donneriez quatre millions ce matin, que je n'aurais pas un pétard ce soir.

Le roi me secoua l'épaule avec la main : — A la bonne heure ! mais à quoi diable mangez-vous votre argent ?

— Ma foi, Sire, je n'en sais rien, car je n'ai aucun goût et ne fais aucune dépense ; c'est incompréhensible ! Je suis si bête qu'en entrant aux Affaires étrangères, je ne voulus pas prendre les 25 000 francs de frais d'établissement, et qu'en sortant je dédaignai d'escamoter les fonds secrets (1) !

On dirait vraiment que dans cette page où pointe la morgue du grand seigneur, Chateaubriand ait voulu répondre par avance a ceux qui pourraient l'accuser plus tard d'avoir été un homme d'argent.

Mais revenons à Mme de Beaumont.

III

Nous avons vu que dans sa succession Chateaubriand n'avait reçu pour sa part que ses livres, et que, bien loin d'en concevoir quelque dépit, il en avait montré une véritable satisfaction. Ce qui le prouve surabondamment, c'est la façon quasi royale avec laquelle il honora ses cendres et sa mémoire.

Non content de l'avoir fait inhumer dans l'église Saint-Louis-des-Français, il s'occupa immédiatement de lui élever un mausolée digne d'elle, et dès le 20 novembre il écrivait à Guéneau de Mussy : « ... Le monument de Mme de Beaumont ME coûtera environ neuf mille francs. J'ai vendu tout ce que j'avais pour en payer une partie ; il me reste encore une très belle voiture, mais comme notre amie est montée dedans deux ou trois fois et que sa maladie est regardée ici comme contagieuse, j'ai peur de ne pouvoir me défaire de cette voiture (2). »

Il est clair après cela que Chateaubriand avait pris tous les frais de ce monument à sa charge. Autrement il n'aurait pas dit qu'il LUI coûterait neuf mille francs ; encore moins aurait-il fait graver au-dessous de l'épitaphe ces mots qui, dans sa pensée, devaient associer à tout jamais leurs noms et leur souvenir :

F.-A. DE CHATEAUBRIAND
A ELEVÉ CE MONUMENT
A SA MEMOIRE.

Et maintenant comment expliquer cette légende ?

J'avoue que plus j'y réfléchis et moins je devine. Si Mme de Beaumont avait choisi Chateaubriand pour son exécuteur testamentaire, il aurait pu se rendre à Gaillefontaine, comme le dit M. le marquis des Roys, pour toucher cette somme de trente mille francs au nom des héritiers de son amie. Mais Pauline ayant jugé à propos de confier ce mandat à M. Guillaume de la Luzerne, son beau-frère, je ne vois pas comment ni pourquoi celui-ci aurait donné procuration à Chateaubriand pour toucher cette somme en son lieu et place.

Il n'y a que la quittance laissée aux mains de Mme Hoche qui pourrait nous édifier pleinement sur ce point. Cela ne doit pas être si difficile. Une pièce de cette importance ne se perd pas. Si M. le marquis des Roys ne l'a pas trouvée dans les papiers de sa grand'mère, il connaît sans doute le nom du notaire à qui Mme Hoche l'aura remise avec le reste du prix d'acquisition. Ce notaire a eu des successeurs, et celui qui tient aujourd'hui son étude a très probablement gardé tous les dossiers de l'époque. Que M. Jacques Rigaud prenne la peine de rechercher le dossier de la vente de Gaillefontaine. La recherche n'est point banale, étant donné son objet et aussi les deux grands noms qui se trouvent mêlés à cet acte historique par le hasard des circonstances. Quand elle n'aurait d'autre résultat que d'expliquer le voyage de Chateaubriand à Gaillefontaine, M. Jacques Rigaud ne doit pas hésiter une minute. Bien que la mémoire de Chateaubriand me paraisse au-dessus du soupçon qu'on vient de faire peser sur elle, inconsciemment peut-être, je gagerais qu'il s'est rencontré des lecteurs pour ajouter foi à son récit. Nous vivons dans un temps où l'on est très dur aux grands hommes : c'est à qui, morts ou vivants, se fera un malin plaisir d'ôter quelque rayon à leur auréole de gloire.

Chateaubriand fut de bonne heure aux prises avec la calomnie : il est vrai qu'il y prêta le flanc plus souvent qu'à son tour. Il écrivait un jour à Mme de Custine, justement à propos du service qu'elle lui avait refusé quand il était à Rome : « Les calomnies sont devenues pour moi des choses toutes simples ; on m'y a si fort accoutumé que je trouverais presque étrange qu'il n'y en eût pas toujours quelques-unes de répandues sur mon compte. »

Mais il y a calomnies et calomnies, et si quelqu'un l'avait soupçonné de son vivant d'avoir trafiqué de la tombe de Pauline de Beaumont, je ne pense pas que Chateaubriand se fût contenté de hausser les épaules. Il avait à un trop haut degré le sentiment de l'honneur !

LÉON SÉCHÉ.

1 *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 89.

2 Cf. *La comtesse Pauline de Beaumont*, par A. Bardoux p. 386.

LE JASMIN D'ARGENT[1]

Nouvelle.

XXV

Le premier dimanche de décembre, à la grand'-messe, la femme du charcutier de Trecate, — une nouvelle mariée, — parut à l'église avec une magnifique épingle en filigrane d'argent attachant son voile. Cela représentait une branche de jasmin, montée sur une tige mobile, qui remuait à chaque mouvement de la tête. Il y eut une grande agitation parmi les paysannes. L'ange qui porta au Père Eternel le compte rendu de cette messe, eut à noter une quantité de distractions et de péchés d'envie. Ce jour-là, le neuvième commandement pesa sur la conscience de toutes les femmes, de quinze ans à cinquante : toutes désiraient avoir l'épingle de la charcutière.

On ne parla pas d'autre chose, le soir dans l'étable. Pierre n'y était pas. Il avait dû partir le dimanche à l'aube pour conduire un grand chargement de matériaux de construction à l'église de Galliate qu'on était en train de bâtir et qui s'écroula plus tard, avant d'être finie.

L'immanquable Gaudence se trouvait là. Lui aussi avait remarqué le jasmin d'argent, et aussi la charcutière qui, comme graisse, n'avait rien à envier aux produits de son commerce. Il déclara que cette épingle, tremblante comme une gélatine, était d'un effet superbe.

— Quel bon mari que ce charcutier! s'écria la Rosette. Si Pierre me donnait un bijou comme celui-là, je le mangerais de baisers.

— Pierre ne peut faire une si grosse dépense, fit la Madeleine.

— Combien cela peut-il coûter? demanda Gaudence.

— De quinze à vingt francs.

— Allons donc! un homme qui aime vraiment une femme ne s'arrête pas à vingt et même à cinquante francs, pour la contenter!

Gaudence fit cette déclaration de générosité en regardant fixement la Rosette dans les yeux comme pour dire : « Je serais capable de dépenser cinquante francs pour vous. »

C'était son besoin ordinaire de mettre les points sur les *i* ; mais cette fois, l'intention fut trop claire. La Nanna comprit. La Lucie comprit également, dans sa simplicité, que ce coup d'œil était le commentaire de la phrase.

Mais la pauvre enfant n'eut pas l'idée que ces paroles pouvaient s'adresser à la Rosette, qui était déjà mariée. Cela devait être pour elle, Lucie... Gaudence lui faisait un doigt de cour et ce regard d'intelligence, lancé à la Rosette, était sans doute une allusion à un prochain mariage. C'est ainsi que cette petite tête de quinze ans expliquait honnêtement les choses. Pour elle, c'est comme si Gaudence avait dit à la Rosette :

— Je payerais bien cinquante francs une épingle pour votre sœur.

En sortant de l'étable, elle ne sut pas résister à un mouvement de curiosité. Elle demanda à la Nanna :

— Gaudence a une promise?

— Comment n'en aurait-il pas?... Un beau garçon comme lui! répondit aigrement la Nanna.

— Qui est-ce? fit la petite d'une voix insinuante.

— Oh! je ne veux nommer personne... Tu verras... et on verra de jolies choses... ajouta-t-elle d'un ton singulier.

Mais la fillette ne fit pas attention à ces paroles mauvaises et continua ses interrogations :

— Est-elle dans notre étable? Dites-moi seulement si elle est dans notre étable?

— Oui, elle est dans notre étable... Ah! on verra de jolies choses ici...

La Lucie monta se coucher près de sa sœur, le cœur plein d'espérance.

Elle avait interprété en sa faveur toutes les réponses de la Nanna. Les ironies avaient échappé à son âme ingénue, et elle s'imaginait être celle à qui Gaudence offrirait le jasmin de filigrane.

Les premiers jours de la semaine passèrent. Pierre revint le lundi soir et repartit le jeudi matin. Il assista aux veillées dans l'étable et écouta tous les racontars des paysannes sur le bijou de la charcutière. Il comprit que la Rosette serait heureuse d'en posséder un semblable, mais il n'osa le lui offrir par peur de sa mère, de son père et de sa sœur. Il croyait d'avance entendre leurs commentaires :

— Il est amoureux comme un âne... Il fait tout ce que veut sa femme... Il jette l'argent par la fenêtre pour la contenter...

Sa dignité d'homme se révoltait à cette pensée.

Il aurait voulu donner l'épingle à la Rosette, mais secrètement ou d'une manière qui justifiât cette largesse.

La soirée du jeudi tombait un douze décembre. Pierre n'était pas encore de retour. Quand il était absent, les conversations de l'étable marchaient bon train, car la Rosette se laissait aller à son humeur joyeuse et Gaudence lui faisait la cour, sans crainte de lui susciter des ennuis.

— A Novare, dit celui-ci, la ville est en fête ce soir.

— Oui, répondit la petite Lucie qui avait passé

1) Voir la *Revue* des 8, 15, 22 et 29 décembre 1900 et 5 et 12 janvier 1901.

quelque temps à Novare, chez une tante herboriste. Oui, c'est la veillée de la Sainte-Lucie. Sous les arcades des galeries, il y a des tables couvertes de lumières, où se trouvent toutes sortes de bonbons, de dragées, de figurines en sucre. Les boutiques ont leurs devantures pleines de belles choses. Tu te souviens, Rosette?

— Je crois bien! Quand nous étions chez la tante, nous avons mis un panier sur la fenêtre, et sainte Lucie nous a apporté des cadeaux.

— Et pourquoi ne faites-vous pas la même chose ce soir? dit Gaudence, en regardant toujours la Rosette dans les yeux. Peut-être sainte Lucie passera-t-elle par ici?

— Voyons, comment voulez-vous qu'elle passe? s'écria la jeune mariée. Pierre n'est pas à la maison.

— Quel rapport y a-t-il entre Pierre et sainte Lucie?

— Oh! vous nous croyez bien bêtes! protesta la fillette. Vous savez que les enfants de Novare disent :

Sainte Lucie
Ma mère
Avec la bourse du père
Sainte Lucie nous bénira.

— Ah! vous êtes trop maligne! s'écria Gaudence en riant. La Nanna mettra son panier, car elle croit encore à sainte Lucie. Pas vrai, Nanna?

— Je crois à tout, je suis une sotte!... répondit celle-ci en colère.

— Sotte, vous?... Vous en savez assez pour nous conduire tous à l'école, dit le jeune homme qui désirait l'apaiser pour lui faire accepter la proposition des paniers.

La Nanna sourit à ce compliment fait devant tout le monde.

— Donc, vous mettrez votre panier dehors? insista Gaudence.

— Je ne sais...

— Et ce que fait l'une, toutes doivent le faire...

— Oh!... Tout le monde me méprise...

— Cela veut dire que tout le monde vous aime. Qui aime bien châtie bien.

— Et puis, si je trouve mon panier vide?

— Écoutez-moi : vous ne le trouverez pas vide. sainte Lucie m'a fait savoir qu'elle passerait sous votre fenêtre. Vous êtes prévenue.

Jamais, même autrefois, Gaudence ne lui avait parlé avec autant de déférence ; jamais il ne l'avait priée de la sorte ; jamais, il ne l'avait regardée avec ces yeux suppliants. Pour la première fois depuis bien longtemps, il n'avait pas l'air de se moquer d'elle. Un grand silence régnait dans l'étable. Tous les assistants les observaient : Gaudence qui implorait et la Nanna qui hésitait... Ce fut un moment de triomphe inespéré pour elle. Sa vanité féminine se réveilla et lui suggéra un monde d'espérances et d'illusions ; elle pensa en elle-même :

— Qui sait?

Et, en regardant autour d'elle pour savourer cette minute de joie suprême, elle rencontra les yeux de Lucie, voilés de larmes. Elle comprit que la pauvre enfant était jalouse ; et ce sentiment, qu'elle n'avait jamais inspiré, acheva de lui faire perdre la tête.

— Oui, je mettrai mon panier dehors, déclara-t-elle résolument.

Et, sans raisonner davantage, oubliant ses soupçons haineux contre sa belle-sœur, avec tout l'aveuglement de l'amour-propre flatté, elle s'imagina trouver le lendemain le cadeau de Gaudence dans sa corbeille.

Le charretier quitta l'étable de bonne heure. Il avait des préparatifs à faire. La Nanna congédia vivement les voisines, car l'impatience la rongeait. En rentrant dans la cuisine, elle dit à ses compagnes :

— Posons chacune notre mouchoir de cou sur la corbeille, pour que sainte Lucie puisse distinguer l'une de l'autre.

Mais la petite avait le cœur gros et elle ne voulut pas se prêter à ces jeux.

— Non, je ne suis pas de la maison, fit-elle.

La Nanna et la Rosette attachèrent leur panier à l'unique fenêtre de la cuisine qui donnait sur le potager ; puis, les deux sœurs montèrent avec les vieux et se retirèrent dans leur chambre ; la Nanna entra dans la sienne.

Elle y déposa seulement sa lumière, et sortit doucement dans le fournil qui avait une croisée près de celle de la cuisine ; là, derrière les jalousies entr'ouvertes, elle attendit.

Ce ne fut pas long ; elle vit bientôt une ombre se glisser au milieu des plates-bandes et se diriger du côté des paniers : elle reconnut Gaudence. La Nanna, sans abandonner son poste d'observation, posa la main sur la serrure de la porte qui faisait communiquer les deux pièces, et resta aux écoutes.

Deux minutes encore, et le pas circonspect de Gaudence s'éloigna... Alors, elle ouvrit la porte sans bruit, se trouva dans la cuisine et s'approcha de la fenêtre...

Elle chercha dans sa corbeille, le cœur palpitant. Il y avait un objet dur et rond. Elle le prit, le tâta, le palpa, trouva un long fil, le regarda à la pâle lumière de la lune... Un peloton.

C'était une cruelle plaisanterie!

Dans le patois du pays, *dévider le fil*, signifie : rester vieille fille.

La Nanna devint rouge comme une braise dans l'obscurité. Si cet homme s'était trouvé sous sa main, elle l'aurait sûrement tué!

Elle fouilla le panier de sa belle-sœur et sen-

tit le jasmin filigrané sous ses doigts frémissants.

Cependant Gaudence s'en allait doucement, se cachant dans les carrés de choux.

Sans prendre le temps de la réflexion, elle enveloppa le peloton et le bijou dans le fichu de la Rosette, et jeta violemment le paquet derrière l'insolent donateur. Puis, elle rentra dans le fournil, et vint regarder à travers les impostes.

Gaudence était arrêté et examinait attentivement quelque chose! peut être le mouchoir de la Rosette. Nanna éprouva une amère satisfaction. Elle avait à dessein mis les cadeaux dans le fichu de sa belle-sœur, afin de faire croire à l'imprudent amoureux que celle-ci repoussait ses galanteries...

XXVI

Cet affront acheva d'envenimer le cœur de la Nanna. De cette soirée mémorable, sa haine s'accrut contre sa belle-sœur et le charretier, et devint implacable.

Ce n'était plus de la jalousie ; ce n'était plus de l'envie : c'était un ressentiment terrible, effrayant...

Au lieu de mettre obstacle à leur amour, comme la Nanna l'avait fait jusqu'alors, elle résolut de les pousser l'un vers l'autre, afin de les surprendre et de les déshonorer.

— Qu'il rende seulement le fichu, pensait elle, et je dirai tout...

Et elle jouissait à l'avance du plaisir de confondre la Rosette. Elle s'imaginait déjà la voir rentrer avec son fichu autour du cou ; elle lui aurait demandé :

— Comment ! ton mouchoir n'était pas perdu ? On ne te l'avait donc pas volé ?

Et l'autre se serait troublée, cherchant des excuses :

— Oui, je l'ai retrouvé dans le potager... Ou bien : Un tel l'a rapporté... et elle n'aurait pas nommé Gaudence de crainte de se compromettre.

Alors, devant toute la famille, devant le père, la mère, le mari, la sœur, elle se serait écriée :

— Tu mens. C'est Gaudence qui te l'a rendu. Je le sais, parce que c'est moi qui le lui ai jeté la nuit de la Sainte-Lucie.

Et elle aurait parlé du jasmin d'argent; et Pierre aurait renvoyé la femme infidèle chez ses parents; et la maison aurait été délivrée pour toujours de la belle Rosette et de son amoureux.

Cette âme enfiellée s'enivrait de ces rêves cruels.

Mais, ils ne se réalisèrent point. Dès l'aube, la Rosette courut à la cuisine pour voir si sainte Lucie avait apporté quelque chose, et fit un tapage du diable en ne trouvant plus son fichu. Elle s'en plaignit à tout le monde et cette perte réelle lui fit oublier le cadeau vaguement espéré.

— Qui a trouvé mon mouchoir ? gémissait-elle dans la cour. Pacifique, si vous sortez, cherchez-le donc le long du chemin.

Et elle explorait le potager, tout en larmes.

— Je ne voudrais pas que Gaudence le lui rende tout de suite, pensa la Nanna. Elle dirait l'avoir découvert dans un coin et je ne pourrais plus la démentir.

Elle suivit sa belle-sœur pour surveiller ses faits et gestes.

Mais ses calculs la trompèrent. Elle avait compté sans l'adresse de Gaudence, qui n'étant point du tout sentimental, n'avait pas pensé à garder ce chiffon de toile sur son cœur, pour respirer le parfum de la femme aimée.

Il voulait éviter un scandale, et cacha sa venue dans le potager, la nuit passée.

Quand les deux belles-sœurs furent près de la haie, la Rosette poussa un cri :

— Le voilà !... Le voilà !...

La Nanna fut toute secouée, en apercevant le mouchoir, accroché à une branche d'épines.

Elle était vaincue. Personne ne pouvait dire qui l'avait mis là. Si elle avait déclaré que c'était Gaudence, on lui aurait ri au nez. A quoi bon révéler inutilement la plaisanterie du peloton qui la faisait tant souffrir ?

— C'est sainte Lucie que a touché le cœur de ton voleur, suggéra la Madeleine.

La Nanna ne souffla mot, et se promit de se venger d'une autre manière.

— Je saurai bien les surprendre, songea-t-elle. Il essayera de lui donner cette épingle, et je lui faciliterai la besogne. Quand Rosette aura le bijou en sa possession, alors, je parlerai... Cet imbécile de Pierre est tellement amoureux de sa sotte femme que, sans preuve, il ne voudrait pas m'écouter...

Le soir, à la veillée, la Nanna ne perdit pas Gaudence de vue. Il boudait la Rosette, mais il était clair que celle-ci n'en comprenait pas le motif. Elle en paraissait fort étonnée.

Gaudence, pour mieux lui montrer son ressentiment, courtisait la Lucie, avec affectation.

— Sainte Lucie vous a apporté un cadeau ? demanda-t-il.

— Je n'ai pas mis mon panier dehors, répondit la petite enchantée de voir le coq du village s'occuper d'elle, quand, la veille, il avait été si galant pour la Nanna.

— Pourquoi ne l'avez-vous pas mis ?

— Parce que je savais que sainte Lucie ne me donnerait rien.

— C'est vrai. Sainte Lucie ne donne des cadeaux qu'aux enfants. Et vous êtes une jolie fille à marier.

La fillette se fit toute rouge et sourit. Une coquetterie instinctive lui inspira le désir de dire, — au

moins de faire comprendre, — la véritable raison qui l'avait empêchée d'imiter ses deux compagnes.

— La Nanna et la Rosette sont plus grandes que moi, et ont sorti leurs paniers.

Elle ouvrait, sans le vouloir, le chemin dans lequel Gaudence désirait s'engager. Au lieu de lui demander, comme elle s'y attendait, pourquoi elle n'avait pas suivi l'exemple des autres, il dit :

— Alors, la Rosette et la Nanna ont trouvé des présents ?

— Ouiche ! cria Rosette. J'ai trouvé un beau présent, vraiment ! on m'a volé mon fichu.

— On vous a volé votre fichu ? répéta le charrelier d'un air incrédule.

— Parfaitement... puis, le voleur s'est ravisé et l'a accroché à la haie du potager.

— Êtes-vous bien certaine de ne pas être somnambule et de ne pas l'avoir *fait aller* vous-même sur la haie du potager ?

— Allons donc ! J'ai dormi toute la nuit sans me retourner !

Alors, Gaudence se mit à se moquer de ce profond sommeil, comme un homme peu convaincu. Il était persuadé que la Rosette avait dédaigné son cadeau et il s'offrait une petite vengeance d'amant offensé, ne prenant pas ses paroles au sérieux, courtisant sa petite sœur, qui était toute rouge de joie.

La Rosette devint triste et, ce soir-là, se coucha sans parler à la Lucie.

Elle aussi était jalouse. Quand la fillette fut endormie, elle resta longtemps à contempler son gentil visage, encore tout enflammé par les émotions de la veillée, souriant dans un sommeil peuplé de doux rêves.

Elle eut un mouvement de dépit en la voyant si jolie...

XXVII

Pierre revint le dimanche suivant ; il annonça que, pendant la semaine de Noël, il ne ferait pas de transports et travaillerait au potager.

— Il vaudrait mieux que tu ne quittes jamais la maison, dit la Nanna.

— Pourquoi ? demanda-t-il.

— Pourquoi !... pourquoi !... parce que quand le chat n'est pas là, les souris dansent...

Et les yeux des deux belles-sœurs se rencontrèrent. La Rosette, qui avait sur la conscience l'histoire du panier et l'espoir d'y trouver le jasmin d'argent, s'empressa de parer le coup.

— Oui, nous en avons fait des nôtres, cette semaine, dit-elle à son mari. La Nanna et moi avons mis nos corbeilles à la fenêtre la nuit de la Sainte-Lucie...

— ... Et sainte Lucie a volé le mouchoir de la Rosette, ajouta la Nanna.

— Et elle me l'a rendu. Il était sur la haie du potager.

Pierre regardait les deux femmes d'un air soupçonneux. Il comprenait que sa sœur cherchait à accuser sa femme. Mais de quoi ? Elle avait peut-être reçu un cadeau ? Il s'informa, le cœur serré.

— Qu'y avait-il dans vos paniers ?

— Rien, déclara la Rosette. J'ai été assez déçue...

— Que comptais-tu donc y trouver ? L'épingle de la charcutière sans doute ? interrompit aigrement la Nanna.

Gaudence avait découvert, en observant la Rosette, qu'elle ne savait rien du bijou offert et rendu, et les paroles de la Nanna lui ouvrirent un horizon nouveau.

La Rosette, au contraire, ne comprit rien, et saisit l'occasion pour insinuer à son mari l'idée de ce présent.

— Comment pouvais-je espérer cette épingle, puisque Pierre était absent ?

— Tu es folle ! s'écria la Madeleine épouvantée de voir ce désir ruineux revenir une seconde fois sur l'eau. Et même si Pierre avait été à la ferme, il n'aurait pas pu faire une semblable dépense.

— Qu'en savez-vous, mère, si je puis ou non offrir ce jasmin à Rosette ? répliqua impétueusement Pierre, tout heureux de savoir que sa femme attendait de lui seul l'épingle tant désirée. Puis, honteux de sa violente sortie, il s'en alla de l'étable.

Alors, Gaudence prit sa place.

— A Novare, dit-il, la nuit de Noël, on met un sabot à la fenêtre et c'est l'Enfant Jésus lui-même, qui apporte les cadeaux.

— Vous ne m'y reprendrez plus ! répondit la Rosette de mauvaise humeur.

— Essayez donc tout de même... Le prix de cette broche n'effraie pas Pierre, il vient de le dire... Écoutez-moi : mette votre sabot dehors, et l'épingle vous sera apportée...

Et, voyant que les vieux causaient entre eux, il ajouta à voix basse :

— ... Par votre homme ou... par l'enfant Jésus, conclut-il en rencontrant le regard de la Nanna.

Il était en garde, maintenant qu'il la savait au courant de tout. Mais il voulait quand même offrir sa belle branche de jasmin filigranée. Il tablait sur le désir de la jeune femme et sur ses propres séductions.

Je lui plais, cela est évident, pensait-il. Elle acceptera l'épingle et inventera une tante ou une parente quelconque pour justifier le don. Toutes les femmes sont les mêmes. Un bijou et un beau garçon, adieu l'honnêteté !

La Nanna, de son côté, avait besoin d'une arme contre sa belle-sœur. Aussi, elle feignit de ne s'apercevoir de rien.

— Certainement, expliqua-t-elle, nous mettrons nos sabots à la croisée. La Lucie mettra aussi les siens... Elle est la plus jeune et nous portera bonheur.

Peu après, elle sortit de l'étable pour s'aller coucher. Pierre était assis sur la poutre de la cour, il lui demanda :

— On part ?

— Moi, je vais dormir, car personne ne me fait la cour...

Et elle entra dans la cuisine, de là dans le fournil, puis dans sa chambre, laissant son frère avec une épine de plus dans le cœur. Quelques instants plus tard, la Lucie vint la rejoindre, car depuis l'arrivée de Pierre à la ferme, elle partageait le lit de Nanna. La petite était tout exaltée par l'idée de la nuit de Noël :

— Il est plus facile de distinguer les sabots que les paniers, fit-elle. Les miens sont verts ; les vôtres sont noirs et ceux de Rosette sont rouges à fleurs jaunes... On ne peut les confondre.

XXVIII

La veille de Noël, Nanna dit à la Madeleine :

— Maman, laissez-moi faire la tourte de demain ?

— Nous pouvons la faire ensemble !

— Non, je désire la faire toute seule, pendant que les hommes seront à la messe de minuit. J'aime entendre les cloches sonner à toutes volées...

La Madeleine consentit au désir de sa fille.

Le soir, on alla de bonne heure à l'étable. Gaudence arriva presque aussitôt... Les hommes devaient se réunir à l'auberge et de là aller à l'église.

La Lucie ne fit que parler de sabots et de cadeaux. La Rosette se taisait, un peu gênée. Les yeux de son mari étaient fixés sur elle et, depuis la petite bataille verbale soutenue contre sa belle-sœur pour l'affaire du mouchoir, la jeune femme était agitée d'une vague inquiétude. Elle n'avait pourtant rien de grave à se reprocher. Aucune intimité n'existait entre elle et Gaudence ; mais, elle se sentait faible à côté de lui ; elle avait bien compris qu'il voulait lui donner le jasmin d'argent, et elle n'avait pas la force de le repousser. Tout cela la troublait et la faisait trembler comme une coupable devant son mari.

Pierre devenait de plus en plus sombre. Son regard était plein de soupçons et de mystères.

Vers dix heures, les hommes se levèrent pour sortir.

— Hé bien ! Et ces sabots, les mettra-t-on dehors ? s'informa Gaudence d'un ton indifférent, se sentant surveillé par le frère et la sœur.

— Oui ! s'écria Lucie avec enthousiasme.

— Oui ! fit la Nanna feignant la même joie.

La Rosette resta silencieuse. Gaudence ne pouvait se décider à s'en aller. Pierre passa le premier, mais il s'arrêta près de l'entrée, dans l'obscurité. Le beau charretier qui le croyait dans la cour profita de ce moment pour s'approcher de la Rosette en se dandinant et en chantonnant :

Viens là, viens là, Joseph...

— Il faut aussi mettre votre sabot à la fenêtre, murmura-t-il. Et il partit, reprenant sa chanson :

Près de celle qui t'aime...

La Nanna qui se trouvait près de la porte, entendit un soupir douloureux, et aperçut Pierre qui s'éloignait, pressant le pas, pour arriver avant Gaudence à l'église.

— Bon ! Il est déjà en défiance, pensa-t-elle. Cela me sera plus facile de lui ouvrir les yeux...

Et elle le suivit du regard ; elle le vit s'acheminer lentement, la tête baissée, le dos voûté, avec un geste de profond découragement.

Brusquement, tout le passé de ce frère si tendre et si bon traversa son esprit comme une vision : son admiration enfantine pour elle, son offre spontanée d'aller aux rizières pour aider à l'achat des épingles d'argent ; ses soins pendant sa longue maladie à l'hôpital ; sa généreuse proposition de refaire le lit nuptial à ses frais... Et elle se troubla à la pensée du mal qu'elle allait lui faire. Mais ce regret passa comme un éclair : le temps que Gaudence mit à traverser l'étable. La Rosette sortait également. Sans interrompre sa chanson, le beau charretier, en arrivant dans les ténèbres de la cour, allongea le bras, saisit la taille de la jeune mariée et la serra fortement contre lui, en criant à gorge déployée :

Viens là ! viens là, Joseph,
Près de celle qui t'aime...

Puis, il se retira, la chanson aux lèvres, sans faire attention que la Nanna était cachée dans la nuit.

Ce baiser fit envoler de son cœur jaloux toute la pitié que lui inspirait son frère.

— Ce n'est pas moi qui le fais souffrir, se dit-elle, c'est cette effrontée qu'il a amenée ici. Bah ! cette douleur est nécessaire... c'est une dent gâtée qu'il faut arracher ! Et puis, quand il aura renvoyé cette coquine chez ses parents, il vivra tranquille avec nous, heureux et content comme autrefois. Bref, ce que je fais, je le fais pour son bien.

Elle sortit de l'ombre et se dirigea vers la cuisine. La Rosette se retourna au bruit des sabots et comprit que la Nanna avait assisté à toute la scène précédente. La jeune femme, impatiente de se retirer dans sa chambre, prit la lanterne qui se trouvait sur la table. La Nanna s'approcha pour allumer la sienne et la lumière les éclaira toutes deux en plein visage. Rosette, mal à l'aise, baissa les yeux, se sentant examinée jusqu'au fond de l'âme. Elle rougit et monta se coucher en toute hâte. Mais la Lucie lui cria :

— Donne-moi ton sabot.

— Non, c'est inutile...

— Si, si, tu dois me le donner... Tu sais bien que Gaudence a recommandé de les mettre tous les trois... Voyons, sois gentille, donne-le-moi?

Et la petite grimpa quatre à quatre, courut au coffre, en tira un sabot de fête, rouge à fleurs jaunes, et s'enfuit, brandissant triomphalement sa conquête.

— Cette enfant a le cœur pris, songea la Rosette. Elle se figure être aimée par Gaudence, tandis qu'il me fait la cour, à moi qui suis mariée... Mon Dieu! Et pendant l'octave de Noël, il faudra que je me confesse? Que faire, hélas! Je ne puis le chasser de mon cœur comme on chasse une mouche importune... Je ne suis pas fautive, cependant... Je n'ai rien fait pour l'attirer, il est bien venu de lui-même... Ah! si Pierre était un autre homme!

La fillette continuait joyeusement sa récolte. Elle descendit, entra dans la chambre de la Nanna, s'empara du sabot noir; puis elle ouvrit le paquet qui lui tenait lieu de malle, prit son petit sabot vert, tout mignon, tout joli, et se précipita à la cuisine pour les poser tous trois sur la croisée.

— Voyez, Nanna, comme ils sont bien! La lune les éclaire à merveille. On les distingue parfaitement les uns des autres. Le petit Jésus ne pourra pas se tromper...

— Bon! fit la Nanna. Maintenant, va te coucher, si tu veux avoir un cadeau. L'enfant Jésus ne veut pas être vu...

— Soit... Mais cet enfant-là est déjà grand... riposta la petite avec malice. Et elle se retira en riant dans la chambre de la Nanna, se mit au lit et fut bientôt emportée par des rêves de cadeaux, de jasmins d'argent, d'amour, de noces...

MARCHESA COLOMBI.

Traduit de l'italien par Mme CHARLES LAURENT.

(*A suivre.*)

LA VIE ET LES MŒURS

La Repopulation.

C'est ce qu'on nomme au Parlement, et même ailleurs, une question capitale, on pourrait dire une question vitale, — un problème essentiel. Ce problème intéresse l'État, les familles, les hommes, les femmes, les enfants. Et chacun, quoi qu'il fasse, en donne plus ou moins la solution. Un grand nombre de personnes à peu près raisonnables se sont préoccupées de découvrir la meilleure. Et pourtant ce n'est pas une des questions sur lesquelles on a dit le moins de sottises. En effet, les littérateurs qui se mêlent avec une croissante outrecuidance de tout ce qui leur est le plus étranger, sont intervenus dans ce débat : et depuis ce moment on a commencé de n'y plus rien comprendre. Ils ont parlé; ils ont écrit, dogmatisé, discuté; dès lors, le débat qui semblait sérieux ne paraît plus guère qu'une simple plaisanterie.

Depuis l'antiquité la plus reculée jusqu'à nos jours, on s'est enquis des moyens les plus efficaces pour accroître le nombre des enfants. A force de penser à cela, on oubliait parfois d'en parler, lorsque tout récemment, un modeste sénateur de la Côte-d'Or, qui s'appelle M. Piot, a eu le noble souci de coopérer par une brochure et par une proposition de loi à la repopulation française. Louable souci, mais bien ambitieux! Et il apparut à beaucoup que M. Piot, pour ce faire, eût été plus utilement inspiré de travailler en silence que de parler sans agir. Mais un sénateur fait ce qu'il peut, comme il peut. Et il faut voir et vanter partout les bonnes intentions. Je crois que jusqu'en ces temps-ci M. Piot avait peu occupé l'univers de ses actes. Sa personnalité était obscure comme son nom. On ignorait l'un et l'autre. Mais M. Piot soudain a voulu multiplier les enfants de la France. Son dessein généreux a suffi pour que chacun n'eût plus que cette idée en tête. M. Piot fut le levier exigu qui soulève le monde.

*
* *

Qu'il soit urgent de développer la population française, nul n'en doute. Et même si cette repopulation qu'on rêve tarde à s'opérer, dans cent ans on ne parlera plus de la France; c'est un fait, et toutes les dissertations ne sauraient prévaloir contre lui. L'importance du problème de la repopulation aujourd'hui ne naît donc pas de M. Piot, mais exclusivement de la question elle-même. Comment se fait-il que tous nos grands écrivains, nos critiques de génie, nos éminents publicistes qui prétendent de plus en plus vaniteusement à être les directeurs exclusifs et omni-

potents de l'intelligence et de l'âme française, aient attendu pour parler de la repopulation que M. Piot parlât d'elle? Ne devinaient-ils point que chacun y songeait tout bas depuis longtemps? Étaient-ils donc, ces penseurs intempérants, ces sociologues qui font des chroniques, à ce point ignorants de la véritable vie française, assez dépourvus de force observatrice ou d'imagination, ou d'initiative, pour avoir réellement besoin que M. Piot leur suggérât, par sa brochure, un sujet de maints articles profonds ou de maintes réflexions pénétrantes? Vraiment, en cette aventure, nos écrivains se sont montrés des copistes. Et furieusement, et gauchement, ils ont, comme on dit en style classique, ils ont marché dans la voie où M. Piot les a conduits.

Et ayant eu besoin de ce guide, qu'ils lui furent donc peu reconnaissants! Ils ont manqué d'aménité envers ce sénateur qui leur fournissait tant de sujets d'articles, les plus parisiens, les plus philosophes, les plus originaux, les plus spirituels de nos chroniqueurs ont raillé M. Piot. Toutes les plaisanteries qu'il fallait ne pas faire parce qu'elles étaient surannées, et vulgaires, et sottes, et superflues, ils les ont faites. Hélas! oui, ils se sont livrés à toutes les facéties sur ce patriote ingénu; ils ont tourné en ridicule son obscurité si honnête; ils ont nargué ses soucis; ils ont ri de sa brochure; ils se sont esclaffés sur ses propositions réformatrices. Et de lourdes plaisanteries pataudes et de massives affectations de dédains beaucoup plus risibles que ce dont ils riaient! De pauvres vieilles ironies dressées en batterie contre l'excellent M. Piot: voilà ce que nos éclatants chroniqueurs ont trouvé de plus neuf, de plus fin et de plus péremptoire contre ses idées. Êtres supérieurs qui jugeaient désobligeant d'avoir à discuter des pensées négligeables d'un petit sénateur de rien du tout! Chacun de leurs articles faisait paraître qu'ils redoutaient de déchoir en se commettant avec M. Piot. O vulgarité! En vérité, quand on considère les politiciens, on est enclin à les juger médiocres et à le dire sans feinte; mais quand on observe le monde littéraire, on en vient à regretter d'avoir pensé et surtout d'avoir dit tant de mal du monde politique. Le monde littéraire, en effet, est beaucoup plus médiocre intellectuellement et moralement. On se demande alors avec effarement si les politiciens ne sont pas l'élite de la France, et, pour préciser, on craint un peu d'avoir à conclure que M. Piot, par exemple, est très supérieur à tous les écrivains qui se sont pesamment préoccupés de ses idées...

Et quels articles ils ont écrits, nos bons hommes de lettres! Mécontents et rougissants d'être inspirés par M. Piot, ils ont constamment abaissé, presque avili le sujet grandiose de tous ces débats. Il le faut avouer, — mais j'ai honte de cet aveu, — la repopulation, pour nos chroniqueurs notoires, parut encore un excellent prétexte à des allusions pornographiques. Ah! jusques à quand!... Là où M. Piot, après César Auguste, plusieurs autres empereurs romains, nombre de souverains modernes, cherchait honorablement à pénétrer les lois économiques qui déterminent le développement des populations, les chroniqueurs de nos grands journaux voyaient seulement fantaisies d'alcôves, combinaisons mystérieuses de cabinets de toilette, ou je ne sais quelles promesses chirurgicales. Et ils se sont abandonnés à des paradoxes d'une grossièreté sans pareille. La repopulation rendait spécialement égrillard notre monde littéraire qui se pique néanmoins de constituer la plus haute des aristocraties. Il est bien fâcheux que les écrivains des journaux ne soient plus capables d'envisager avec gravité une question grave.

Et naturellement, comme rien ne leur est difficile, ils ont indiqué leurs remèdes contre ce mal que M. Piot les avait forcés de constater bruyamment après lui. Et vous pensez bien que ces réformateurs ont indiqué les solutions les plus audacieuses. Naïves audaces, caduques originalités, inventions d'ignorants! Et puisque enfin, quelles que soient leurs idées, il appartient aux jeunes gens de collaborer beaucoup plus efficacement que les hommes mûrs à l'œuvre préconisée par M. Piot, je veux citer l'opinion d'un jeune homme. M. Pierre Louys, romancier récent pour qui les lettrés professent déjà quelque estime, s'est haussé de ses coutumières fictions romanesques jusqu'aux réalités sociales de la repopulation. M. Louys est un romancier dépourvu d'originalité comme tous les écrivains de la génération nouvelle; mais il a le mérite assez rare de savoir exprimer avec délicatesse des pensées grossières, au rebours de tant d'autres qui expriment grossièrement même les pensées délicates. Il a publié, avec un succès digne de remarque, un livre intitulé *Aphrodite*, auquel des défauts signalés assurèrent une fortune qu'auraient pu empêcher les qualités singulières qu'on y rencontrait aussi. Il écrivit ensuite avec une moindre gloire une œuvre préférable, quoique toute d'imitation: *la Femme et le Pantin*, puis un roman que publia un journal et non encore édité en librairie, mais qui trahit de la part de son auteur une double fatigue: et dans la délicatesse et dans l'immoralité. En somme, ses livres nous initient avec application nous autres, pauvres êtres simples et vertueux, à des pratiques qui tendent plutôt à la suppression des naissances qu'à leur multiplication. En fin de compte, M. Louys était mal qualifié à devenir un apôtre de la repopulation, lui dont l'œuvre, considérée au point de vue social qui, en toutes choses, est le seul important, paraît être plutôt d'un disciple raffiné, mais ingénu, de

Malthus. Bref, M. Louys, avec M. Piot, recommande la procréation. C'est parfait; et je reconnais avec joie que de tous les écrivains qui daignèrent discuter d'un tel sujet, M. Louys émit les opinions les plus précises, et la précision est partout une supériorité. Mais il semble à ce jeune homme doué d'un esprit élégant, que ce grand bienfait de la repopulation ne saurait provenir que de la suppression totale du mariage et de la famille. Cette opinion paraît audacieuse, hardie. J'estime, au contraire, qu'elle est attardée, vieillotte; et peut-être eût-il été plus original, plus courageux, qu'un jeune homme se résolût à constater simplement que les pays où la population s'accroît le plus et le plus vite sont ceux où la conception traditionnelle, — étroite, mais forte, — de la famille et de la morale est le plus complètement respectée. Aussi bien, si je cite cette opinion, c'est parce qu'on peut la tenir pour intéressante puisqu'elle est exprimée par un jeune homme distingué déjà par ses talents littéraires: c'est surtout parce que je suppose que la jeunesse contemporaine est assez raisonnable pour avoir des opinions diamétralement opposées à celles de M. Louys.

Voilà donc ce que l'innocente proposition de M. Piot a suscité chez nos écrivains : des facéties de commis voyageurs, de sommaires et grossières immoralités, des paradoxes retardataires. On peut craindre que les intentions honorables du sénateur Piot ne fournissent un aliment nouveau à la littérature malpropre et bête qui sévit chez nous. Autrefois J.-J. Rousseau vanta l'amour de la famille, exalta les mères remplissant tous leurs devoirs maternels, et il exerça une action merveilleuse sur toute la société polie. Il créa une mode utile au bien de l'État. Aujourd'hui, à l'heure où les écrivains prétendent plus que jamais à la direction sociale, on leur suggère d'aider par l'autorité de leurs prédications insinuantes, spirituelles ou chaleureuses à la repopulation du pays. Ils écrivent d'incontestables sottises. Tant pis pour eux !

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Nouveautés : *le Coup de fouet*, vaudeville en trois actes, de MM. Maurice Hennequin et Georges Duval. Débuts à la Comédie-Française.

Le *Coup de fouet* est un gros succès. On y rit abondamment, sans trouble philosophique, mais sans trop de honte de ce qui vous a fait rire. C'est un vaudeville, mais un vaudeville gai, sans prétentions, et sans grossièreté... J'aurai beau accumuler les épithètes et les définitions, il faudra bien que j'en arrive à conter la pièce. Et cela est pénible. Essayons !

Deux ménages, l'un parisien, l'autre provincial; le premier composé de M. et Mme Barisard : le second, de M. et Mme Marcinel. M. Barisard est l'inventeur du calorifère qui porte son nom, le « calorifère Barisard » ; M. Marcinel est médecin, et exerce à Pont-Audemer. Les Marcinel viennent passer quelques semaines chez les Barisard; ils arrivent; et, pendant que Mme Marcinel « secoue la poussière du voyage », Marcinel et Barisard échangent leurs confidences, lesquelles ne sont pas précisément édifiantes. Mariés depuis quelques années, ils continuent d'aimer leurs femmes, et d'une affection si solide que, certains que rien ne pourra la détruire, ils n'ont aucun scrupule à l'agrémenter de quelques amours extérieures. Sur ce point, ils sont d'accord. Mais tandis que Barisard applique consciencieusement ses principes, Marcinel en est resté à la théorie. Pont-Audemer, sans doute, est moins fertile en occasions que Paris ?... Oui, mais surtout, il y a Mme Marcinel ! Petite-nièce de Scribe, elle connaît supérieurement le répertoire de son oncle ; et, chaque fois que Marcinel a esquissé une tentative, elle l'a paisiblement arrêté en lui disant : « Non, mon ami; vous me préparez un joli petit mensonge ; mais je le connais ; il est dans *Oscar* (ou ailleurs) ; inutile d'insister ; je les connais toutes !... » Barisard écoute les doléances de son ami avec le sourire de l'homme supérieur. Tous les répertoires de Scribe, de Labiche et même de la famille Hennequin ne peuvent rien contre lui. Il a « un moyen », et si excellent, si infaillible, que même si sa femme le voyait, le voyait de ses propres yeux consommer l'adultère, elle n'en croirait pas les vaines apparences. Mais ce moyen, il le garde, il n'en dira rien à personne, pas même à Marcinel qui l'implore. Et il part pour « un déjeuner d'affaires ». Vous entendez bien de quelles affaires il s'agit ici.

Après le dialogue des maris, voici le dialogue des femmes. Mme Marcinel conte avec gaieté les inutiles efforts de son mari. Mme Barisard, elle, a pleine confiance dans le sien. Un moment, pourtant, elle eut de sérieuses inquiétudes. Des lettres anonymes pleuvaient chez elle : « Madame, votre mari déjeunait lundi avec une danseuse des Folies-Bergère... » Ou bien : « Madame, jeudi votre mari était à Bougival avec une actrice des Variétés. » Mais, par un hasard providentiel (Mme Marcinel dresse l'oreille), il se trouvait que le lundi Barisard avait déjeuné chez lui, et que, le jeudi, il n'avait pas quitté sa femme de la journée... Si évidemment fausses que fussent ces dénonciations, elles ne laissaient pas d'être un peu agaçantes, car elles étaient inexplicables. Un nouveau hasard, également heureux, Mme Marcinel est

de plus en plus attentive), vint donner le mot de l'énigme à plusieurs reprises. Barisard avait été, pendant ses promenades, interpellé par des gens qu'il ne connaissait nullement, qui l'accablaient d'amitiés et qui le contemplaient avec stupeur lorsqu'il leur avait dit son nom. Intrigué, il s'informa, et il finit par découvrir qu'il était le sosie d'un certain Cornaillac, Marseillais de son état. Tout s'expliquait enfin, les méprises comme les lettres anonymes; ou plutôt il n'y avait qu'une seule et même méprise; l'homme qu'on saluait, l'homme de la danseuse et l'homme de Bougival, c'était Cornaillac!...

Cette histoire est trop belle pour n'être pas dans Scribe (elle vient même de Regnard et aussi de Plaute). Mme Marcinel la reconnaît ou la devine; on n'est pas impunément la nièce d'un vaudevilliste. Pour elle, le doute est impossible. Toute cette surprenante fantaisie a été inventée par Barisard qui, tranquille maintenant, se livre sans crainte à ses fantaisies extra-conjugales. Et comme Barisard prend congé d'elle avant de se rendre à son « déjeuner d'affaires », elle lui adresse, au sujet de Cornaillac, quelques railleries qui le préviennent d'avoir à se tenir sur ses gardes. Si Mme Marcinel est nièce de Scribe, Barisard est fils (ou petit-fils) d'Hennequin. A vaudevilliste, vaudevilliste et demi!

Une invention comme celle dont s'est avisé Barisard vaut, si l'on peut dire, par son invraisemblance même; l'histoire est si improbable qu'on n'aurait osé l'inventer : il faut qu'elle soit vraie. Mais, d'autre part, elle ne vaut que si elle s'impose. Au premier doute, sa fausseté crève les yeux. C'est donc ce doute qu'il faut détruire, ou même prévenir, car la confiance de Mme Barisard reste entière, et celle de Mme Marcinel n'est sans doute qu'ébranlée.

Pour cela, Barisard prolonge « son moyen » jusqu'aux extrêmes. A ceux qui ne croient pas à Cornaillac, il faut montrer Cornaillac lui-même. Et c'est sous les espèces de Cornaillac, — j'entends avec un fort accent, et un complet tiré de sa garde-robe extérieure, — qu'au second acte, Barisard se fait annoncer chez lui-même! Ses domestiques le contemplent avec ahurissement, ses parents et ses amis avec stupeur. Il n'a pas de peine à expliquer sa visite. Il cause, il est aimable, prévenant et Marseillais; chemin faisant, il s'arrange pour confirmer les aventures de Bougival et des Folies-Bergère; il est admirable! Mme Marcinel, qui ne veut pas être battue, lui tend quelques pièges auxquels il échappe assez heureusement. On le supplie de rester jusqu'au retour de Barisard. Il a, comme vous le pensez, d'excellentes raisons pour se dérober. Mais, devant une « pointe » un peu directe de Mme Marcinel, il déclare qu'il attendra... Il n'aura pas de peine à s'enfuir quand il le voudra. En effet, resté seul avec Marcinel (en qualité d'homme de science, celui-ci avait découvert des différences essentielles entre les physionomies de Barisard et de Cornaillac), il se fait reconnaître, donne ses instructions à son ami, et gagne la porte d'un pied leste... Il s'arrête, pousse un cri, et tombe sur un fauteuil. C'est un « coup de fouet », une contraction d'un muscle, ou d'un nerf de la jambe, qui le condamne à l'immobilité!

(Il serait vain de dissimuler que cette péripétie manque un peu de psychologie. Elle est d'ailleurs si brusque que l'on rit avant d'avoir le temps de « discuter ». Elle ajoute une complication nouvelle à toutes celles qu'on nous a exposées jusqu'ici. Enfin, elle a l'avantage, — cela, pour le dénouement, — de sauvegarder l'amour-propre de Barisard, puisqu'il a fallu la maladie pour le vaincre, et que Scribe tout seul n'y eût point réussi.

Tout le monde s'empresse auprès du pseudo-Cornaillac. Mme Marcinel exige qu'on le couche. Barisard se défend, feint de consentir. Comment se tirera-t-il de là? Comment parviendra-t-il seulement à quitter son fauteuil?... Voici. Barisard a comme secrétaire un jeune poète, Adolphe, qui a pour mission de chanter, en des quatrains insidieux, l'excellence du calorifère Barisard. Naturellement, Adolphe fait la cour à Mme Barisard. Or, pendant que Barisard, pour échapper aux questions qu'on lui adresse (sous le nom de Cornaillac); pendant que Barisard, dis-je, simule un profond sommeil, Adolphe accable Mme Barisard de protestations amoureuses, qu'il entremêle d'appréciations plutôt désobligeantes pour Barisard. Celui-ci, — qui donc, après cela, oserait nier l'influence du moral sur le physique? — celui-ci se lève indigné, et allonge à Adolphe un vigoureux coup de pied... O surprise! Cet effort l'a guéri. Plus de douleur, plus d'immobilité! Il remue, il peut s'enfuir. Mais c'est inutile, désormais. Grâce à Marcinel, qui lui a apporté des vêtements, Barisard a pu faire peau neuve : de Cornaillac, il est redevenu Barisard.

C'est alors que le commandant Lehuchois paraît avec Sidonie... Mais je sens que je m'y perds. Au surplus, il vous importe surtout, n'est-ce pas? de savoir ce qu'il advient du ménage Barisard. Tout s'arrange, grâce à une complication nouvelle, ou du moins renouvelée d'*Amphitryon*. Si habilement que Barisard se soit tiré d'affaire, sa femme a eu quelques doutes, encouragés par Mme Marcinel; pour commencer, elle l'a expulsé de sa chambre, et le voici, au début du troisième acte, qui se réveille après une nuit passée sur un canapé du salon. Sa femme entre; elle s'approche gentiment, lui met ses bras autour du cou; et comme il semble bouder, elle se met à rire : » Puisqu'on est raccommodé... » Barisard tressaille. Elle lui rappelle qu'il est venu frapper à sa porte,

qu'elle lui a ouvert, et qu'elle lui a pardonné le plus complètement du monde... C'est, je vous l'ai dit, la scène d'*Amphitryon*. Barisard rugit, et jure que ce n'est pas lui : « Je te connais, je pense. » Et, tout d'un coup, comme illuminée : « Mon Dieu ! c'était Cornaillac!... Et Barisard : « Cornaillac ! Mais il n'existe pas!... »

Après un tel aveu, Barisard n'a qu'à s'avouer vaincu. Sa femme pardonne, car sa peur est une punition. Mme Marcinel repart pour Pont-Audemer, avec Marcinel découragé. Et tout finit pour le mieux, dans le plus amusant vaudeville.

Le *Coup de fouet* est fort bien joué. M. Germain est d'une surprenante fantaisie dans le rôle de Barisard; M. Torin étonnant de cocasserie et de naturel dans celui de Lehuchois ; M. Colombey serait parfait s'il consentait à être simple; M. Simon donne une physionomie excellente au poète Adolphe. Mlle Burty est fort gentille en Mme Barisard ; Mme Maurel est la classique belle-mère. Enfin, pour clore ce palmarès, donnons à Mlle Lender le prix de zèle.

***

Mlle Hartmann-Silvain ayant épousé... je veux dire : ayant appris le rôle de Camille, l'a récité l'autre soir à la Comédie-Française. Elle a dit les imprécations avec les gradations d'usage. Je ne vois pas pourquoi elle ne jouerait pas convenablement les confidentes de tragédie.

M. Croué, le même soir, débutait dans *Fourberies*. Du moins celui-ci a-t-il de la jeunesse et de la bonne humeur, et ce sont deux précieuses qualités.

On a fêté la Saint-Molière, selon la coutume. La Comédie, cette fois, a laissé à l'Odéon l'à-propos de rigueur : le *Secret de Molière* est de M. Louis Tiercelin ; il est ingénieux et joliment écrit.

A l'Opéra-Populaire, estimable reprise de la *Traviata*.

***

L'Almanach des spectacles pour 1899 vient de paraître. On connaît la valeur de ce recueil indispensable à tous ceux qui aiment le théâtre. Je vous parlerai certainement un de ces jours des renseignements qu'il contient. J'en accuse seulement réception à M. Albert Soubies.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Menschen (Hommes) par ERNST ZAHN (Stuttgart et Leipzig, Deutsche Verlagsanstalt).

Ce recueil de nouvelles est plein de sympathie douloureuse pour l'humanité, de sympathie discrète, qui se dissimule sous de l'impassibilité, mais qu'on sent profonde et lucide. Le premier récit, celui qui donne son nom au volume, représente une courte idylle villageoise qui a bientôt fait de tourner à la tragédie. La petite Hanzi, restée sans ressources après la mort de son père, se fait servante chez de riches paysans. Elle est courageuse et honnête. Son maître, excellent homme, a pour femme une malheureuse qui s'ivrogne au point de tomber dans un état d'hébêtement incurable. Elle a perdu tout aspect humain. Depuis sept ans que Peter est rivé à cette chaîne, il n'a pas murmuré. Mais il se prend à aimer Hanzi et croit avoir, tout comme un autre, le droit de vivre. Trop naïve et trop aimante pour se débattre longtemps, Hanzi succombe. Puis, dans le brusque effroi des conséquences possibles de sa faute, elle se sauve, seule, la nuit, dans la montagne où elle meurt après avoir dans sa folie tué son petit enfant. La femme de Peter était morte peu de jours après la fuite de la servante. Le bonheur aurait pu survenir pour Hanzi et Peter, au lieu que la jeune fille s'est martyrisée et que Peter est condamné à vivre avec un atroce remords dans l'âme. Pourtant son seul crime fut d'agir en homme. Il comprend que ceux qui l'accablent sont moins bons que lui et, dans son esprit fruste de paysan, il s'indigne ; surtout il ne veut pas qu'on flétrisse la mémoire de la petite servante amoureuse. Il oppose à la morale de ceux qui veulent être des saints la morale de ceux qui ne veulent être que des hommes, et celle-ci lui paraît seule clémente et normale. Peut-être est-ce à dessein que l'auteur a choisi ce titre de *Menschen*, opposant de simples hommes aux *Uebermenschen* dont on abuse. Dans la caste orgueilleuse, découverte par Nietzsche, il classe les justes sans miséricorde, en adoration d'eux-mêmes, qui font de leur vertu l'occupation égoïste et hautaine de leur vie... Les autres récits, beaucoup plus courts, dénotent la même pitié attendrie pour les êtres chétifs, héroïques sans forfanterie, purs et généreux sans ostentation. Tel ce vieux paysan qui meurt volontairement, non que sa vie de misère le décourage, mais il sait que sa mort tirera les autres d'embarras. Tel aussi ce maître d'école qui renonce à tout bonheur personnel, à toute amitié, pour se dévouer à son enfant malade. C'est la grandeur des petits qu'a voulu célébrer M. Zahn et son livre mérite le respect.

Kitaïski Vopross (La question chinoise), par Amphi- [illegible] Moscou.

Ce livre ne résout pas la question chinoise, mais il explique l'origine des troubles avec une netteté et une simplicité amusantes. L'intérêt principal du volume est dans une espèce de conte pseudo-populaire qui lui sert de préface. Il existe, au bord d'un océan, un monstre immense, mais doux et inoffensif; le sol qu'il recouvre de sa masse lui appartient, seulement il ne peut bouger sans empiéter sur le terrain des autres. Or, il n'a aucune envie de bouger; il reste bien tranquille, se contentant de subsister. Il ne songerait pas à nuire si l'on voulait bien le laisser en paix. Il a pour voisin le moujik Ivan, bon garçon, robuste et franc, avec lequel, dans l'intérêt de sa paresse, il souhaiterait d'entretenir de bons rapports. Il permet au moujik de lui enlever quelques brindilles d'or attachées à son écaille, et le moujik n'abuse pas : il ne prend que peu de chose et protège le monstre avec une vigilante bonté. Mais voilà que d'autres gens, un baron allemand, un squire anglais, et un monsieur français attaquent le monstre du côté de la mer où le moujik ne pouvait étendre sa surveillance, et lui arrachent à pleines poignées ses écailles précieuses; ils l'ont abasourdi de doctrines nouvelles, endormi d'opium, et tandis qu'il sommeille et s'amende peut-être dans son for intérieur, ils l'écorchent vif. Alors le monstre, finissant par sentir sa chair déchirée, se tord de rage, et son grand corps secoué par le délire roule sur le territoire du moujik, détruisant ses vergers et son chemin, dévastant ses propriétés. Le moujik, tout patient qu'il est, ressent l'affront. Ceci n'est pas un procédé de bon voisinage, dit-il; il faut savoir respecter les conventions. Mais le monstre souffre trop, il crie qu'on lui fait mal et qu'il doit se tordre : peu lui importe que ses blessures ne viennent pas du moujik. — Si c'est ainsi, reprend Ivan, je n'ai qu'à me défendre. Quand tu m'attaqueras je saurai bien répondre à tes coups... Et voici comment deux bons amis, qui avaient tout avantage à vivre en paix, se prirent de querelle. Ils se battent encore...

Ivan Strannik.

FRANCE

L'auteur mondain, par Edmond Deschaumes (Fasquelle.

Un assez bon « roman de mœurs contemporaines », écrit et construit un peu lourdement, mais vivant, bien observé, triste par la tristesse même de la vie qu'il représente... Léonce Balrand est le fils d'un sous-officier retraité de la garde impériale, devenu concierge du lycée de la Reine-Hortense. L'enfant a fait ses études comme boursier, déjà désorienté parmi ses camarades riches; deux de ses professeurs s'intéressent à lui, le pilotent à ses débuts dans la vie littéraire et le lancent dans la société. Tout le roman n'est autre chose que l'histoire lamentable d'un bon écrivain que le monde prend, accapare et pervertit. Léonce prélude à sa mondanité d'une façon assez gauche, mais il ne se fait que trop vite à sa condition nouvelle. Une vieille dame, qui fut jadis la propre femme d'un académicien, s'intéresse à lui, manigance son succès et, moyennant des complaisances diverses, le patronne très utilement. Léonce réussit : journaliste, romancier, auteur dramatique, il a partout des succès, — mais l'envers de sa destinée est assez misérable. Une tout autre existence s'était offerte à lui, de bonheur simple et de tendresse. Mais son ambition a tout saccagé... A-t-il conscience de cette banqueroute de sa vie vraie? L'essentiel, c'est qu'il entre à l'Académie! M. Deschaumes a traité d'une manière émouvante cette monographie d'un pauvre être de grand homme.

Aguinaldo et les Philippins, par Henri Turot (Cerf).

Cet ouvrage est très bien fait, soigneusement documenté, composé avec méthode, et, par la beauté même du sujet qu'il traite, prodigieusement émouvant. Ce n'est pas seulement l'aventure d'un extraordinaire héros qu'il raconte, mais l'histoire angoissante d'un peuple aux prises avec les ennemis de sa liberté, secoué par de généreuses velléités d'indépendance et cruellement déçu par les immorales brutalités de la destinée. M. Turot a pris la peine d'aller lui-même aux Philippines pendant la lutte; aussi sympathise-t-il avec les personnages de ce drame plus ardemment que ne le ferait un historien académique; son livre en est tout frémissant. Jaurès remarque, dans la préface qu'il a écrite pour cet ouvrage, que l'admiration de M. Turot pour Aguinaldo l'a peut-être empêché de distinguer avec assez de clairvoyance les fautes commises par le chef philippin. Mais ces fautes, qu'on peut regretter pratiquement, proviennent de trop de témérité, d'une confiance excessive dans la bonne foi des États-Unis. Il y a là de quoi diminuer un peu la valeur d'Aguinaldo comme politique, non la beauté de son exploit. M. Turot ne s'est pas contenté d'exposer la crise que traversent présentement les Philippins, mais il a résumé d'une manière très claire et brillante l'histoire antérieure de ce peuple. Les pages qu'il consacre à Rizal, à ses persécutions, à sa mort magnifique, sont parmi les meilleures et les plus impressionnantes.

Le stérile sacrifice, par André Gladès (Perrin).

Ulric Forvel, fils d'un armateur qui s'est enrichi, revient à Valsombreux, dans le Jura, où son grand-

père n'était que laboureur mais où, lui, possède aujourd'hui la plus belle propriété. Il rencontre Mahaut Dionée. Les deux jeunes gens ne tardent pas à s'éprendre l'un de l'autre; ils se le disent et leur amour se développe, très gentiment. Tout serait donc le mieux du monde, et du bonheur se réaliserait... Mais Ulric, hélas! est déjà quasiment fiancé à Renée Alder, dont le père, maintenant mort, a fait jadis la situation de M. Forvel père. Ulric décide de rompre ce projet d'union, mais il ne sait plus en avoir la volonté le jour où, Renée et sa mère étant venues à Valsombleux, il s'aperçoit qu'il est aimé de la jeune fille plus qu'il ne le pensait. En outre, le sentiment de reconnaissance qui le lie aux bienfaiteurs de son père le tourmente. Il n'ose parler et laisse se prolonger la situation équivoque où il se trouve entre Renée et Mahaut. Celle-ci, par délicatesse, n'ose rien dire. Enfin, un jour, les dames Alder se trouvant subitement ruinées, Ulric se sent de plus en plus engagé vis-à-vis d'elles. Il épouse Renée. Mahaut, désespérée, traînera déplorablement sa pauvre vie. Et ce qui rend plus triste encore le sacrifice que ces deux êtres ont fait de leur bonheur, c'est qu'il aura complètement été vain. Après peu d'années de mariage, Maurice meurt, et Renée comprend qu'il emporte avec lui dans la tombe le mystère d'une intime souffrance qu'elle n'a pu deviner... Ce livre est charmant, écrit avec goût et plein de l'amère tristesse qu'expriment ces deux mots : le stérile sacrifice...

La philosophie de la longévité, par Jean Finot (Schleicher).

Ce curieux ouvrage qui, de la première page à la dernière, parle de la mort, trouve le moyen pourtant d'être joyeux, tant la dialectique en est imprévue. C'est un livre de sagesse. Il entreprend de nous consoler de la mort et pour cela tire parti, d'une manière fort ingénieuse, de faits scientifiques qu'il s'agissait seulement d'interpréter avec bonne humeur. L'effroi de la mort, qui empoisonne la vie, n'est, paraît-il, qu'un préjugé, — très enraciné, d'ailleurs, mais frivole. On essaya jadis de se rattraper sur l'immortalité de l'âme. Seulement cette croyance agréable faiblit. Il convient donc de la remplacer, — par quoi? — mais par la croyance en l'immortalité du corps, « qui, comme l'âme, est, suivant saint Augustin, une création également divine ». Oui, le corps est immortel. Chacune des cellules qui le composent vit de sa vie propre et ne cesse pas d'être féconde parce que l'unité vitale de l'être collectif s'est désorganisée. « Le tombeau du mort, remarque M. Finot, n'est, en réalité, que le carrefour d'une vie nouvelle, vie des plus intenses. La mort de l'individu n'est, en somme, que la fin d'une certaine forme de fédération des molécules. » L'ennui, c'est que nous avions de l'amitié pour cette fédération particulière de molécules; elle nous plaisait parce qu'elle était justement le cher *nous*. Et nous regrettons amèrement de la voir remplacée par de la vie très éparse. Et l'auteur a beau nous montrer, philosophiquement, le peu qu'est l'unité du *moi*, la futile illusion qu'est notre individualité, ses arguments, — ingénieux, excellents, indiscutables! — ne nous persuaderont jamais!...

Le métier d'amant, par Perdiccas (Simonis Empis).

Il paraît qu'un jeune homme, avant de se marier, doit « jeter sa gourme ». C'est une opinion assez répandue; c'est l'opinion de M. l'Estrange, père de la gentille Jeannine. Or, le cousin Hélie revient du Sénégal; il aimerait bien épouser Jeannine, mais Jeannine ne trouve pas en lui tout l'idéal du fiancé qu'on rêve quand on est une petite fille de province, innocente mais point naïve. Et M. l'Estrange invite donc son neveu à s'en aller apprendre à Paris « le métier d'amant ». Hélie suit très exactement ce conseil, et c'est à son apprentissage consciencieux que nous fait assister M. Perdiccas. Certes, Hélie fait la fête, un peu partout, à Montmartre, ailleurs, et de belles dames lui sont indulgentes. Il a toutes les chances, et les plus fâcheux accidents tournent à son profit de la plus charmante manière. Un jour il fait une chute d'automobile et se casse « le tibia gauche contre le socle d'un cadran solaire », mais il est accueilli par les châtelains de l'endroit, vieux mari, jeune femme, hospitalité délicieuse. Un autre jour, en chemin de fer, il reste en panne : accident de machine; mais une exquise demoiselle qui voyageait dans le même compartiment que lui l'empêche aisément de se trop ennuyer, etc. Cependant Jeannine n'oublie pas son cousin et voilà que décidément elle s'est prise à l'aimer un peu. Avec sa tante, Mme Hédouin, elle débarque donc à Paris. Hélie, ce soir-là, donne un bal costumé. Mme Hédouin a bien l'ennui de retrouver son propre mari, habillé de son mieux en cochon rose, parmi les plus joyeux danseurs. Mais Hélie et Jeannine se revoient avec plaisir; ils s'épouseront. Ce petit livre est amusant et gai.

L'Élue, par Claude Lorris (Vanier).

Cette élue est une femme prétentieuse, névrosée, restée « jeune fille » dans le mariage, et qui prend pour amant un homme de cœur, aimant avec simplicité. L'infortuné se laisse éblouir par l'intelligence de l'Élue; il admire naïvement la manie qu'elle a de parler en vers, comme ces improvisatrices italiennes de naguère, en vers très réguliers et fatigués. Enfin, il l'adore et se croit aimé d'elle,

Mais l'Élue, devenue femme par lui, se souvient qu'elle est plutôt faite pour le rêve que pour la vie. [illegible] elle quitte son amant et le décrit délicieux de sa courte aventure algérienne... (oui, c'est en Algérie que se passe tout cela...), et l'amant, averti de son malheur par une lettre d'adieu qu'il reçoit trop tard, se tue, sans un reproche, sans un regret. Tel est ce roman. Voici comment s'exprime l'Élue dans les circonstances où il conviendrait d'agir vite : « La peine est une vierge pâle. Elle m'a prise par la main, toute petite, entourant mon col de ses larges tresses longues. Je marche après elle, asservie. Le songe est vain, l'amour est chancelant. Baisée de l'angoisse, je suis l'élue de la douleur. » En quoi consiste cette douleur? On ne sait trop... M. Claude Lorris doit être loué pour ce portrait assez plaisant d'une précieuse insupportable ; seulement, était-ce bien là ce qu'il voulait faire? En tous cas, il est connaisseur en toilettes ; les descriptions des robes de l'Élue, riches, précises, minutieuses, feraient honneur au plus technique des journaux de modes : c'est ce qu'il y a de mieux dans ce livre.

André Beaunier.

Histoire. — A la librairie Bellais : *Histoire de l'Inquisition au Moyen Age*, par H. C. Lea, traduit par Salomon Reinach, avec une introduction historique de Paul Fredericq (tome Ier, origines et procédure de l'Inquisition) ; — [illegible] publications de la Bibliothèque socialiste : I. *Marx* [illegible], par Maurice Lachâtre ; II. [illegible] par Emile Vandervelde. — Dans les « Éditions de l'Humanité nouvelle » : *l'Amour-Phenix*, par José-Hennebicq, préface de Paul Adam. — Dans les « Éditions de la Vogue », *à l'Ombre de la Mort*, poèmes, par L.-B. Hanappier. — Chez Alcan : [illegible] *Mors*, étude sur un cas de [illegible], par Th. Flournoy ; [illegible] par E. de Roberty ; — *les Années de Philosophie*, études critiques sur les principaux [illegible], par Lucien Arréat ; — [illegible], par Amédée Malagrin. — [illegible] par René Gossel ; — *La* [illegible], par Henri de Vesge. — Chez Flammarion, *l'Ombre des Voûtes*, étude contemporaine, par le comte Paul d'Abbes. — Chez Hetzel, *Trente* [illegible], par Gustave [illegible] (tome I : [illegible] littéraires; tome II : chroniques dramatiques). — Chez [illegible] *Chambres hautes en France*, par Jules Rais. — Chez Lachèvre, à Yvetot : *Cueillette normande*, par Marcel Falaise. — Chez [illegible], par Georges Darien. — Chez Ollendorff, *l'Espion de l'Empereur*, roman, par Charles Laurent. — A la Société française d'Imprimerie [illegible] par Léo Berger. [illegible] — [illegible] *1907*, par MM. Aulard, Bourdeley, Buisson, Lavisse, Crouzet, etc.

NOTES POLITIQUES

M. Sembat interpelle. — Le cardinal Richard menacé de bannissement. — Le Concordat mis en question. — Solutions contradictoires.

Mardi 15 janvier.

Nous avons eu, hier, comme préface aux ardentes luttes oratoires auxquelles va donner lieu la discussion de la loi sur les associations, un débat d'ordre général, qui permit à la Chambre de manifester son ignorance des grands problèmes posés par la démocratie et son état de désorientation générale.

Le Pape s'est-il, oui ou non, permis un acte contraire aux règles usuelles de notre diplomatie? A-t-il agi autrement que l'aurait pu faire un autre souverain? Est-il, d'ailleurs, un souverain, est-il un chef d'État? Le cardinal Richard tombe-t-il sous le coup de l'article 207 de notre Code pénal? Avait-il le droit de publier dans la *Semaine religieuse de Paris* la lettre papale? Le Concordat doit-il être conservé? Faut-il faire la séparation des Églises et de l'État? Voilà des questions qui furent effleurées lundi, mais ne furent pas posées, ou le furent mal et qui donnèrent lieu, lorsqu'on voulut les résoudre par des ordres du jour, à des solutions contradictoires, lesquelles, bien que contradictoires, rencontrèrent au Palais-Bourbon une même majorité pour les adopter. Ce sont là quelques-unes des beautés du régime parlementaire.

M. Marcel Sembat est un socialiste qui semble vouloir se faire une spécialité des questions de politique étrangère. Il appartient à la fraction blanquiste du parti socialiste et cela donne à ses discours une certaine fougue audacieuse; mais il est, dit-on, dans le privé, un charmant homme, de mœurs douces, et un mélomane wagnériste d'une qualité rare. On l'écoute à la Chambre. La droite nationaliste crut un instant qu'il servirait ses desseins antiministériels, mais elle a compris qu'elle n'avait rien à attendre de ce lutteur désintéressé, et elle cherche maintenant à le *compromettre*, en faisant imprimer dans ses journaux que M. Sembat a des sympathies cachées pour le ministère. Le matin même de l'interpellation, parut une note dans le *Gaulois* où il était dit que l'ordre du jour proposé à la Chambre par M. Sembat était trop anodin et que M. Zévaès, un député de la fraction *guesdiste*, en déposerait un autre plus circonstancié et affirmatif dans ses blâmes. Mais celui-ci, non plus, n'a pas voulu *marcher*.

Un moment, au cours de la séance, elle crut trouver en M. Ribot le sauveur attendu. M. Sembat venait, en termes vifs, de menacer l'archevêque de Paris des foudres de l'article 207. Or voici comment est conçu cet article : « Tout écrit contenant des in-

structions pastorales, en quelque forme que ce soit, et dans lequel un ministre du culte se sera ingéré de critiquer ou de censurer soit le gouvernement, soit tout acte de l'autorité publique, comportera la peine du bannissement contre le ministre qui l'aura publié. » Le cardinal Richard menacé du bannissement ! Même exprimée avec ironie — et surtout ainsi, — cette menace parut choquante à M. Ribot qui intervint dans le débat pour sommer M. Waldeck-Rousseau d'avoir à se séparer d'amis compromettants.

Quelqu'un qui est dans le secret des secrets desseins de la droite m'affirma que l'on espérait ainsi pousser les socialistes à déposer un ordre du jour blâmant le gouvernement, ordre du jour auquel les révolutionnaires de droite, par simple antiministérialisme et pour faire échec à la loi sur les associations, auraient donné l'appoint de leurs voix.

Or M. Waldeck-Rousseau parla de telle sorte que M. Ribot ne put pas ne pas être satisfait de ces paroles et, d'autre part, les socialistes ne déposèrent pas d'ordre du jour équivoque, et, enfin, M. Waldeck-Rousseau, se trouvant en présence de quatre ordres du jour où, dans chacun, était impliquée la confiance en ses actes, ne put que les accepter tous, laissant à la Chambre le soin de décider lequel lui semblait le meilleur.

Mais où le débat prend une tournure *très parlementaire*, c'est lorsqu'il s'agit de voter les différentes additions proposées par certains députés désireux de le généraliser. Faut-il prononcer la séparation des Églises et de l'État? Il y a une majorité pour repousser cette éventualité. Mais alors, faut-il conserver le Concordat? Le vote précédent semblerait le faire présumer. Or il ne le faut pas. Une majorité — la même ! — se prononce également dans ce sens.

Ces deux votes contradictoires ont eu cependant un résultat heureux. C'est qu'ils ont permis aux journaux, qui, le lendemain, ont rendu compte de cette mémorable séance, de ne charger la mémoire de leurs lecteurs que de celui qui était favorable à leur politique. La *Petite République*, par exemple, ne donne que le second.

... Et maintenant, nous en avons pour un mois avant de voir se renouveler de semblables épisodes. La discussion générale du projet de loi va nous permettre d'entendre de longs discours, qui n'auront pas de sanction immédiate. On dit que M. de Mun parlera vingt heures de suite. Il veut montrer que, lorsqu'une question le passionne, sa capacité oratoire est supérieure à celle de M. Jaurès, qui, jusqu'à maintenant, tient le record des longs discours. On ne sait pas encore combien de temps parlera M. Viviani ; mais on prévoit qu'il parlera bien. Et puis... si nous cessions de prophétiser. Le présent suffit à notre tâche. Chaque après-midi parlementaire nous apportera des flots d'éloquence et nous les distillerons ici, chaque semaine,... *loyalement*, comme dit M. Ribot.

P.

Memento. — Mardi 15. — Interpellation Sembat sur l'intervention du Pape dans notre politique intérieure.

Mercredi 16. — Début de la discussion générale du projet de loi sur les associations. Discours de MM. Renault-Morlière et Viviani.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Allemagne. — Toute la presse a dit l'énorme scandale brusquement survenu dans la haute finance allemande et l'arrestation de M. Sanden, le directeur de deux des plus importants établissements de crédit de Berlin : le « Crédit foncier allemand » et la « Banque hypothécaire prussienne ».

On sait moins la situation qu'occupait dans son pays M. Sanden et l'on ignore généralement le secret de la très grande faveur dont il bénéficiait en haut lieu.

L'impératrice d'Allemagne est une fervente protestante. Elle a la manie des beaux tenples tout battant neuf. Les Berlinois en sourient, mais M. Sanden avait eu la géniale idée de flatter le goût de son impératrice pour la pierre de taille. Il s'intéressait pour des sommes toujours appréciables à toutes les œuvres pies de Sa Majesté et dès qu'un nouveau projet de construction était annoncé, il était régulièrement des tout premiers souscripteurs. D'ailleurs, M. Sanden faisait montre du piétisme le plus édifiant.

Il eut ainsi vite acquis auprès de la femme de César un crédit presque illimité. Les plus aimables sourires l'accueillaient à la cour. Son beau-frère, le baron de Mirbach, était grand chambellan de l'impératrice. Lui-même allait être anobli au moment où il a été arrêté.

Belgique. — Voici le sommaire du premier numéro de l'année de la *Revue générale : Le XXe siècle. Les signes du temps*, par M. Ch. Woeste ; *l'État social de la Chine et la solution de la crise actuelle*, par M. J.-B. Steenackers ; *Notes sur Assise*, par M. Arnold Goffin ; *Vers la banqueroute*, par le Dr Moeller ; *Le Comprès de la petite bourgeoisie*, par M. O. Pyfferoen ; les premières pages d'un roman signé : Marie Montal, — *Le mari d'Aline* ; des vers — *Les Pastorales* — de Léonie Denuit ; chronique littéraire, chronique sociale, bibliographie.

L'article, fort remarquable, de M. Ch. Woeste, *Le XXe siècle. Les signes du temps*, agite la grave question du sort du catholicisme et de l'Eglise dans l'avenir. Il faut d'ailleurs, pour comprendre cet article, ne pas oublier que la *Revue générale* est un important organe de défense catholique.

Je n'avancerai certes pas, écrit M. Woeste, que les mœurs privées offrent une correction plus grande qu'autrefois ; je pense même, que, sous ce rapport, le recul est

marqué. Cependant, sous l'influence de l'esprit chrétien, qui, quoique combattu avec acharnement, répand ses effluves partout et pénètre les atmosphères les plus hostiles, les lois se sont adoucies, le peuple est plus humain, la conscience publique s'est épurée, une sorte d'honnêteté commune s'impose même à ceux qui, dans les replis de leur cœur, seraient tentés d'en secouer les prescriptions. »

Toutefois, à regarder les choses d'un peu haut et avec des yeux de catholique fervent ou simplement pratiquant, le spectacle n'est pas pour réjouir. En Afrique, en Chine, au Japon, dans l'Inde, il se forme bien des chrétientés « à l'ombre des vaillantes missions que les croyants y envoient »; mais, envisagés dans leur ensemble, les résultats sont ici plutôt médiocres : « les peuples qui hier encore vivaient dans un degré de civilisation inférieur, sont devenus les témoins des splendeurs que les nations envahissantes sèment sur leurs pas; mais il n'y a pas parmi eux d'ébranlement qui les porte, comme au temps de saint François-Xavier, vers la civilisation. La Chine redoute l'abandon de ses vieilles mœurs; le Japon y renonce aisément; mais l'un et l'autre restent rebelles à l'Évangile; les classes japonaises supérieures se montrent vivement éprises des usages, des institutions et jusque des vêtements de l'Occident; mais elles demeurent réfractaires au principe de vie, qui, malgré bien des défections individuelles, anime encore la civilisation des peuples européens. » L'Afrique, où femmes, enfants, esclaves ont toute raison d'être touchés par la doctrine chrétienne, l'Afrique ne manifeste non plus aucun entraînement.

Du moins, trouve-t-on en Europe quelque compensation à un état de choses, aussi attristant? « Quelques-uns le prétendent. Ils dépeignent avec complaisance les phalanges de chrétiens fervents que l'on rencontre dans les villes comme dans les campagnes et les pléiades de jeunes gens, heureux et fiers d'affirmer leur foi; ils font ressortir que la piété pratique est parmi eux de plus en plus en honneur; que les sacrements sont plus fréquentés qu'autrefois..... Il y a plus : ceux qui analysent de près le mouvement intellectuel et littéraire prétendent découvrir, dans des milieux où la foi était naguère délaissée, un retour au sentiment religieux, un besoin de l'infini, un désir ardent de rétablir les vieux préceptes de la morale, en même temps qu'une défiance croissante de la science et de la philosophie positivistes, et l'aveu de leur impuissance; on signale à ces divers points de vue des symptômes consolants et même des déclarations encourageantes. » M. de Wœste ne méconnaît certes pas l'importance de ces faits. « Mais, à côté d'eux, il en est un tristement éloquent et qu'on se dissimulerait en vain; c'est que jadis les sociétés européennes étaient des sociétés chrétiennes, vivant d'une vie privée chrétienne, pénétrées jusque dans les moelles par l'esprit chrétien, et que ces sociétés-là n'existent plus. Il y a encore des chrétiens, beaucoup de chrétiens; il n'y a plus de société chrétienne. » Oh! ce n'est pas, d'ailleurs, qu'on ait instauré une foi nouvelle, on ne songe même pas à remplacer dans les âmes les croyances mortes et l'on va « à la négation totale ». C'est M. Émile Faguet qui, s'efforçant de prévoir le siècle dans lequel nous venons d'entrer, a cru pouvoir d'avance inscrire à son actif « la disparition presque complète des religions ».

Liebnitz a écrit : « La suprême hérésie sera l'athéisme et la suprême morale, le matérialisme absolu. »

Italie. — Que les lecteurs de la *Revue Bleue* veuillent bien se reporter au numéro de samedi dernier : ils y trouveront, à cette même place, la brève analyse d'un article — *Re Umberto e il suo regno* — paru sous la signature du député Paolo Boselli dans le fascicule du 15 décembre 1900 de la *Nuova Antologia*.

Tandis que M. Paolo Boselli chantait les grandeurs et les bienfaits du règne du faible Humbert, plusieurs journaux de la Péninsule, sous prétexte de résumer l'histoire des dernières années du siècle écoulé, criaient misère et maudissaient la triste indigence dont se meurt la belle Italie. On rappelait à ce propos certains chiffres trop éloquents. C'est de 1888 à 1897 que l'émigration dépeupla le pays dans les proportions les plus inquiétantes : au cours de ces dix ans, 2 620 760 citoyens passèrent la frontière pour gagner le pain de chaque jour sous un ciel moins avare. Il est vrai qu'il faut distinguer ici entre l'émigration temporaire et l'émigration définitive, mais ceux qui quittèrent la patrie avec l'intention d'y rentrer furent toujours infiniment moins nombreux et ceux-là deviennent de plus en plus rares qui partent avec espoir de retour. Pour la seule année 1897, le chiffre des émigrants fut de 299 853. Toutefois, on constate depuis 1898 un léger ralentissement dans ce mouvement d'exode.

De la *Minerva*, ces curieux détails sur les rapides progrès du féminisme au Japon :

L'impératrice est toute gagnée à la doctrine de l'émancipation des femmes. Elle la défend, la propage et la sert de tout son pouvoir. Tout récemment, elle réussissait à imposer les femmes dans l'administration des postes, des télégraphes et des téléphones. Elle vient encore de les faire admettre sur la scène; on sait que, jusqu'ici, dans le théâtre japonais, les rôles féminins étaient remplis par des hommes. En même temps, l'impératrice obtenait du Mikado l'autorisation pour les femmes de suivre les cours des Universités. Bien mieux : trois puissants personnages, favoris de l'impératrice, Svisadi, Schibossuva et Miton, ont élaboré les plans détaillés d'une Université féminine qui sera inaugurée, à Tokio, dès avril prochain, espère-t-on; les travaux de construction sont commencés depuis quelque temps.

Le Japon n'a d'ailleurs plus rien à envier à la France dans cet ordre de choses. En Mlle Telsino, qui fit en Europe ses études de droit, il possède, lui aussi, ce phénomène : la femme avocat. Et Mlle Telsino obtiendra sans doute l'autorisation de plaider, incessamment. Ainsi, nous l'aurons échappé belle! Il s'en est fallu de peu que Paris, là encore, ne se laissât distancer.

GASTON CHOISY.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 10350. *Le Directeur Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 4. 4e SÉRIE. — TOME XV. 26 JANVIER 1901.

KONOVALOW

Notre collaborateur Ivan Strannik a publié dans la *Revue de Paris* du 15 janvier une importante étude sur « un nouveau romancier russe », Maxime Gorki. Cet écrivain est un des plus extraordinaires novateurs de la littérature contemporaine. Sa destinée est étrange. Il n'a pas reçu d'instruction; son origine est très humble; il a vécu jusqu'à présent en vagabond, parcourant la Russie en tous sens, faisant tous les métiers au jour le jour, manquant souvent de pain. Mais ce va-nu-pieds s'est révélé soudainement comme un écrivain de génie; ses œuvres, par leur intense originalité, renouvellent absolument les genres consacrés. Ce sont les vagabonds, ses camarades, qu'il a peints de la manière la plus vive et la plus émouvante. Il a su découvrir dans cette caste singulière, jusqu'à lui méconnue, une délicatesse, une complexité de sentiments qu'on ne soupçonnait pas. Il est actuellement l'auteur d'une trentaine de nouvelles et d'un roman qui parut en même temps que la *Résurrection* de Tolstoï et eut un égal retentissement; la *Revue Bleue* l'analysait il y a quelques mois. M. Ivan Strannik a bien voulu traduire pour les lecteurs de la *Revue* l'une des nouvelles les plus caractéristiques et les plus profondes de Gorki : « Konovalow ».

—

En parcourant distraitement un journal, je rencontrai un nom qui m'intéressa, — Konovalow, — et je lus ce qui suit :

« Hier soir, dans la chambre commune de la prison locale, Alexandre Ivanovitch Konovalow, âgé de quarante ans, citadin de la ville de Mourome, s'est pendu à la clef d'un poêle. Il avait été arrêté à Pskoff pour vagabondage et était envoyé par étapes à sa ville natale. D'après le rapport du chef de prison c'était un homme toujours tranquille, silencieux et rêveur. Le suicide, d'après l'avis du médecin, doit être attribué à la mélancolie. »

Je lus cette note brève, en petits caractères, — la fin des petites gens est toujours annoncée en petits caractères, — je la lus et je pensai que j'aurais peut être, moi, la possibilité d'expliquer un peu raison qui poussa cet homme rêveur à s'évader de de l'existence. Je l'avais connu, j'avais demeuré avec lui. Peut-être n'ai-je pas le droit de me taire à son sujet; c'était un brave garçon, et on en rencontre si peu sur le chemin de la vie!

... J'avais dix-huit ans quand je rencontrai Konovalow pour la première fois. A cette époque, je travaillais dans une boulangerie comme aide du pétrisseur. Le pétrisseur était un ex-soldat musicien; il buvait épouvantablement, souvent il gâtait la pâte, et, quand il était ivre, aimait jouer sur ses lèvres ou tambouriner des doigts sur n'importe quoi des airs variés. Si le maître boulanger lui faisait des observations au sujet de la pâte perdue ou du pain en retard, il devenait furieux, insultait son patron, l'insultait sans pitié et ne manquait pas de parler de son propre talent musical.

— J'ai fait sécher la pâte? criait-il en hérissant ses longues moustaches rousses et en remuant ses lèvres épaisses et toujours humides. La croûte est brûlée? Le pain est humide? Ah! toi, que le diable t'emporte, gredin louche! Est-ce pour faire cette besogne que je suis au monde? Sois maudit avec ta besogne. Je suis un musicien! As-tu compris? Moi, quand l'alto avait bu, je jouais à sa place; quand le

hautbois était au cachot, je jouais du hautbois; que le cornet à pistons est malade, qui donc pourrait bien le remplacer? Soutchkow! Présent! Très heureux de rendre service, mon capitaine. Tim-tar-rom-la-di. Et toi, paysan, donne-moi mes gages.

Et le patron, homme malsain et bouffi, avec des yeux louches presque recouverts de graisse et une figure de femme, balançait son énorme ventre, frappait le sol de ses pieds courts et gros et criait d'une voix perçante :

— Brigand, assassin, Judas, traitre! Mon Dieu, pour quel crime m'as-tu infligé la présence ici de cet homme?

Et, ouvrant ses doigts courts, il élevait au ciel ses bras, et tout à coup annonçait d'une voix haute qui écorchait les oreilles :

— Si je te faisais conduire au poste pour ton tapage!

— Au poste, le serviteur du Tsar et de la patrie? rugissait le soldat, et il s'avançait les poings levés. Le patron reculait, crachait, soufflait d'émotion et criait des injures. C'était tout ce qu'il pouvait faire; en été, dans les villes du Volga, il est très difficile de trouver un pétrisseur.

Des scènes de cette espèce avaient lieu presque tous les jours. Le soldat buvait, gaspillait de la pâte et jouait différentes marches, valses et « numéros » comme il disait. Le maître grinçait des dents et moi, en raison de tout cela, je devais travailler pour deux, ce qui n'était pas logique et me fatiguait beaucoup.

Aussi fus-je très heureux quand, une fois, il y eut entre le patron et le soldat la scène suivante :

— Eh! soldat, dit le maître, qui fit son apparition à la cuisine le visage rayonnant et satisfait, les yeux luisants d'un sourire perfide : eh! soldat, avance les lèvres et joue la marche du départ.

— Quoi encore? dit d'une voix sombre le soldat.

Il était couché, à moitié ivre, selon son usage, sur le coffre à pâte.

— Pars pour la guerre, caporal, répondit le patron rayonnant.

— Où ça? demanda le soldat, laissant choir ses jambes du coffre, et pressentant quelque mauvais tour.

— Où tu voudras, contre le Turc ou contre l'Anglais...

— Comment faut-il comprendre cela? cria avec colère le soldat.

— Ce que tu as à comprendre, c'est que je ne te garde pas une heure de plus. Monte, reçois ton dû et aux quatre vents, marche!

Le soldat avait eu jusqu'alors le sentiment de sa force et de l'embarras où était le patron, et cette nouvelle chassa les vapeurs du vin : il ne pouvait ne pas comprendre la difficulté qu'il aurait, avec sa connaissance du métier, à se trouver une place.

— Ça, tu mens, dit-il avec angoisse en se levant.

— Va-t'en, va-t'en donc...

— M'en aller?

— File!

— Cela veut dire que j'ai assez travaillé... Le soldat secoua la tête avec amertume. Tu as sucé mon sang, tu l'as tout sucé et tu me chasses! Bravo, c'est parfait! Araignée!

— C'est moi l'araignée?

Le patron bouillait.

— Bien sûr! Araignée, suceur de sang. Voilà ce que tu es! dit avec conviction le soldat, et il gagna la porte en chancelant.

Le patron riait méchamment et ses yeux pétillaient de joie.

— Essaye maintenant de trouver une place chez n'importe qui. Oui! J'ai fait de toi de si beaux portraits que, même si tu ne demandais pas de gages, on ne te prendrait pas! Nulle part on ne te prendra. J'ai veillé sur ton sort, tête pourrie que tu es.

— Avez-vous un nouveau pétrisseur? demandai-je.

— Un nouveau, oui, mais ce nouveau est un ancien. Il a été mon aide. Et quel pétrisseur! C'est de l'or. Ivrogne, lui aussi, mais il a ses moments... Il arrive, il prend de l'ouvrage et pendant trois ou quatre mois il en abat comme un ours : il ne connaît ni repos ni sommeil et ne regarde pas au prix, c'est ce qu'on veut. Il travaille et il chante. Il chante si bien, mon petit, qu'on ne peut l'écouter; le cœur en devient lourd d'ennui. Il chante, il chante, puis il se met à boire.

Le patron soupira et fit un geste découragé de la main.

— Et quand il se met à boire, il est impossible de l'arrêter. Il boira jusqu'au moment où il tombera malade ou bien n'aura plus de vêtements. Alors il a honte, ou quoi? et disparaît comme le diable à la fumée de l'encens. Tiens, le voilà! Tu es là pour de bon, Sacha?

— Mais oui, répondit du seuil une voix profonde.

Là, l'épaule contre le cadre de la porte, se tenait un homme d'une trentaine d'années, grand et large d'encolure. Son costume était celui du parfait vagabond; sa personne et son visage étaient ceux d'un Slave, d'une rare pureté de type. Il avait une blouse rouge, incroyablement sale et déchirée, un large pantalon de toile, et, comme chaussures, un pied portait les restes d'un caoutchouc, l'autre d'une botte de cuir. Les cheveux, châtain clair, étaient mêlés, et d'entre les mèches sortaient des copeaux, des brins de paille, du papier; tout cela se retrouvait aussi dans la superbe barbe rousse qui s'étendait sur sa poitrine et la recouvrait de son large éventail. Le visage allongé, pâle et fatigué, s'éclai-

rait de grands yeux bleus, rêveurs et qui me regardaient avec une expression caressante. Ses lèvres, belles bien que pâles, souriaient aussi sous la moustache rousse. Son sourire paraissait dire :

— Voici comment je suis... Ne m'en veuillez pas.

— Viens ici, Sacha, voici ton aide, disait le patron en se frottant les mains et regardant avec amour la large personne de son nouveau pétrisseur. L'autre s'approcha en silence, me tendit son énorme main; nous nous dîmes bonjour; il s'assit sur le banc, avança ses jambes, les examina et dit au patron :

— Nicolas Nikititch, achète-moi deux blouses, des chaussures... et encore de la toile pour un bonnet.

— Tu auras tout ce qu'il te faut, sois tranquille. J'ai des bonnets. Tu auras ce soir les chemises et les pantalons. Mets-toi à l'ouvrage seulement. Je sais, moi, qui tu es. Je ne t'offenserai pas. Personne n'offensera jamais Konovalow, parce que lui-même n'a jamais offensé personne. Est-ce que le patron est une brute? J'ai travaillé moi-même, je sais que c'est dur parfois. Eh bien! restez, mes enfants, et moi je m'en vais.

Konovalow s'assit sur le banc; il regardait autour de lui en souriant silencieusement. La cuisine était dans un sous-sol voûté, et les trois fenêtres se trouvaient au-dessous du niveau de la rue. Il y avait peu de lumière, peu d'air, mais beaucoup d'humidité, de saleté, de poussière de farine. Le long des murs, d'immenses coffres, l'un avec de la pâte, l'autre avec de la farine, le troisième vide. Et, sur chacun des coffres tombait de la fenêtre une raie de lumière grise. Un énorme poêle occupait presque le tiers de la cuisine; sur le plancher sale gisaient des sacs de farine. Dans le four brûlaient d'un feu ardent de longues bûches, et la flamme reflétée sur le mur gris s'agitait et tremblait comme si elle parlait sans bruit. L'odeur du levain et de l'humidité pénétrait l'air malsain.

Le plafond à nervures, enfumé, écrasait par son poids, et le mélange de la lumière du jour avec celle du feu donnait un éclairage indécis et fatigant pour les yeux. De la rue se coulait par la fenêtre un bruit sourd; la poussière volait. Konovalow regarda tout cela, soupira et, se tournant à demi vers moi, demanda d'une voix ennuyée :

— Il y a longtemps que tu travailles ici?

Je répondis. Nous nous tûmes en nous dévisageant à la dérobée.

— Quelle prison! soupira-t-il; allons dans la rue nous asseoir près de la porte, veux-tu?

Nous allâmes à la porte cochère nous installer sur un banc.

— Ici au moins on peut respirer. Je ne m'habituerai pas tout de suite à ce caveau... Je ne puis pas... Pense un peu, je viens de la mer... J'ai travaillé comme chargeur sur la Caspienne... Et puis de cette vastitude tomber dans ce trou!

Il me regarda avec un sourire triste puis se tut, examinant attentivement les passants. Dans ses yeux bleus et limpides, il y avait une profonde et indéfinie tristesse. Le soir tombait. Il faisait lourd, bruyant et poussiéreux, et les ombres des maisons s'étendaient sur la route. Konovalow restait assis, le dos contre le mur, les bras croisés sur sa poitrine et caressant les poils soyeux de sa barbe. Je voyais de biais son visage ovale et pâle et je pensais : Quel est cet homme? Mais je ne me décidais pas à commencer moi-même la conversation, parce qu'il était mon chef et aussi à cause d'une étrange déférence que je sentais pour lui.

Son front était coupé de trois rides minces, mais par moment elles s'ouvraient et disparaissaient, et j'étais curieux de savoir à quoi cet homme pensait.

— Allons, il doit être temps de mettre la troisième fournée. Toi, tu vas pétrir la seconde, et moi je m'occuperai de la troisième et puis nous ferons les pains.

Quand nous eûmes pesé et disposé une montagne de pâte dans des moules, préparé une seconde fournée et mis le levain pour une troisième, nous nous installâmes à prendre le thé, et Konovalow, enfonçant sa main dans sa blouse, me demanda :

— Sais-tu lire? Tiens, lis un peu cela. Et il me tendit une feuille froissée et salie.

Je lus :

« Cher Sacha, je te salue et t'embrasse en idée. Je m'ennuie, je ne fais qu'attendre le jour où je partirai avec toi; ou bien que je resterai avec toi. Cette vie maudite m'ennuie plus que je ne puis le dire, bien qu'au commencement elle m'ait plu. Tu comprends cela, toi : moi-même je ne l'ai compris que quand je t'ai connu. Écris-moi, je t'en prie, plus vite; j'ai envie d'une lettre de toi. Et, pour le moment, au revoir et non adieu, ami à grande barbe de mon âme. Je ne te fais aucun reproche, quoique tu m'aies causé bien de la peine, en partant sans me dire adieu. Pourtant tu as été bon avec moi, toi le premier, et je ne l'oublierai pas. Ne peux-tu pas t'occuper, Sacha, de ma libération? Les demoiselles t'ont dit que je te quitterais si j'étais libre; mais c'est bêtise et pur mensonge. Si seulement tu as pitié de moi, je serai pour toi comme un chien fidèle. Il t'est facile de faire cela et à moi c'est très difficile. Quand tu es venu me voir, j'ai pleuré d'être obligée de mener cette existence, mais je ne te l'ai pas dit. Au revoir. — Ta Capitolina. »

Konovalow me prit la lettre et se mit, d'un air rêveur, à la tourner d'une main, tandis que de l'autre il lissait sa barbe.

— Sais-tu aussi écrire?

— Oui.

— As-tu de l'encre?

— Oui.

— Écris-moi, pour Dieu, une lettre, dis! Sûrement qu'elle me croit une canaille, elle pense que je l'ai oubliée... Écris.

— Bon; tout de suite, si tu veux... Qui est-elle?

— Une fille... Tu vois toi-même, elle parle de libération. Ceci veut dire que je dois promettre à la police de l'épouser. Alors on lui rendra son passeport et elle sera libre de ce jour : as-tu compris?

Au bout d'une demi-heure, une épître touchante était prête.

— Eh bien! lis donc; comment est-ce? demanda Konovalow avec impatience.

Voici comment c'était :

« Capa! ne pense pas que je sois une canaille et t'aie déjà oubliée. Non, je ne t'ai pas oubliée, j'ai simplement bu et il ne me reste plus rien. Maintenant j'ai de nouveau pris une place; je demanderai au patron de m'avancer de l'argent, je l'enverrai au nom de Philippe et lui t'affranchira. Tu auras assez d'argent pour le voyage. Et, pour le moment, au revoir. Ton Alexandre. »

— Hum!... dit Konovalow, en se grattant la tête, tu n'écris pas très bien. Il y a peu de pitié dans ta lettre, peu de larmes. Et puis je t'avais prié de m'appeler de différents noms injurieux et tu ne l'as pas fait.

— Et pourquoi cela?

— Pour qu'elle voie que j'ai honte de moi-même, et que je comprends ma faute envers elle. Et, au lieu de cela, tu as écrit comme si tu faisais rouler des pois sur le papier! Mets-y des larmes, au moins.

Il fallut mettre des larmes dans ma lettre, ce que je fis avec succès. Konovalow fut satisfait et me posant la main sur l'épaule, me dit d'une voix profonde et cordiale :

— Voilà qui est bien! Merci. On voit que tu es un bon garçon... Nous serons camarades...

Je n'en doutais pas et je lui demandai de me parler de Capitolina.

— Capitolina? C'est une petite, tout à fait une enfant, la fille d'un marchand de Viatka... Oui, et puis elle fit un faux pas. Et puis toujours plus, et elle échoua... tu sais? Je vins et je vis une enfant, tout à fait une enfant. Mon Dieu, me dis-je, est-il possible? Et je fis sa connaissance. Elle se mit à pleurer. Je lui dis : Ce n'est rien, aie patience, je te retirerai d'ici; attends. Et j'avais tout préparé, l'argent et tout... Mais voilà que je me mis à boire et me trouvai à Astrakan. Puis je vins ici. Quelqu'un lui a dit où j'étais. Elle m'avait écrit à Astrakan...

— Eh quoi! demandai-je, tu veux l'épouser

— L'épouser? comment le puis-je? Du moment que je suis un ivrogne, quel fiancé ferai-je? Non, ce n'est pas cela. Je la libérerai — et puis, va où tu veux. Peut-être trouvera-t-elle une place. Elle redeviendra un être humain.

— Mais elle dit qu'elle veut vivre avec toi...

— Ceci n'est rien, c'est par bêtise. Elles sont toutes ainsi, les femmes... Je les connais très bien. J'en ai eu de différentes. L'une était une marchande très riche. J'étais alors écuyer au cirque, et elle me remarqua. — Viens, dit-elle, tu seras cocher chez moi. Le cirque commençait à m'ennuyer; je consentis, j'allai. Et alors... elle commença à me cajoler. Ils avaient une maison, des chevaux, des domestiques, ils vivaient comme des nobles. Son mari était petit et gros, comme notre patron, et elle mince et souple, comme une chatte, et ardente. Je me souviens quand elle me prenait dans ses bras et m'embrassait sur les lèvres : c'était comme si elle m'avait versé des charbons ardents sur le cœur. Elle se mettait à trembler, c'était effrayant. Elle m'embrassait, et pleurait, pleurait; même ses épaules en étaient secouées. Je lui demandais : — Dis-moi pourquoi tu pleures, Véra. Et elle : — Tu es un enfant, Sacha, tu ne comprends rien. — C'était une brave femme. Et cela est vrai-que je ne comprends rien, je suis très bête, je le sais. Que faire? je ne comprends pas. Je vis comme ça, sans penser.

Il se tut et me regarda de ses yeux grands ouverts. Il y brillait quelque chose comme de l'effroi et de l'interrogation, quelque chose d'anxieux et de rêveur qui rendait son beau visage plus triste et plus beau encore...

— Eh bien! comment as-tu fini avec ta marchande? demandai-je.

— Vois-tu, quelquefois l'ennui me prend. Un tel ennui, mon ami, un tel ennui que je ne puis plus vivre, absolument plus. C'est comme si j'étais seul d'homme au monde, et que, en dehors de moi, rien de vivant n'existât. Et tout me devient alors odieux, — tout, tout! Et je me suis à charge, et tous les êtres, qu'ils meurent tous, cela me serait égal. C'est probablement une maladie que j'ai. C'est cela qui m'a poussé à boire... Avant, je ne buvais pas. Alors, quand cet ennui m'a pris, je lui dis à elle : — Véra Mikhaïlowna, laisse-moi partir, je ne puis plus. — Eh quoi! dit-elle, as-tu assez de moi? Et elle riait, tu sais, d'un rire si mauvais. — Non, dis-je, ce n'est pas toi dont j'ai assez, c'est moi-même que je ne puis plus gouverner. Au commencement, elle ne me comprit pas, elle se mit même à crier et à m'injurier... Puis elle comprit. Elle baissa la tête et dit : — Va, va donc. Elle pleura. Ses yeux étaient noirs et toute sa personne très brune. Ses cheveux étaient noirs aussi et frisaient. Elle n'était pas d'origine marchande : son

père était un fonctionnaire. Oui, elle me fit pitié alors et j'eus le dégoût de moi-même. Pourquoi avais-je cédé à une femme ? je ne le savais pas. Elle, elle s'ennuyait, naturellement, avec un tel mari. Il était tout à fait comme un sac de farine... Elle pleura longtemps... elle s'était habituée à moi. J'étais très doux avec elle : je la prenais dans mes bras et je la berçais. Elle dormait et je la regardais. L'être humain, quand il dort, est très beau, si simple ! Il respire et sourit, et c'est tout. Et encore — nous étions alors à la campagne — nous allions faire des promenades en voiture ; elle aimait aller à fond de train. Nous arrivions, j'attachais le cheval à l'ombre dans la forêt, et nous-mêmes nous nous asseyions au frais sur l'herbe. Elle me disait de m'étendre, et mettait ma tête sur ses genoux et me faisait la lecture. J'écoutais, j'écoutais et je m'endormais. Elle lisait de belles, de très belles histoires. Il y en a une que je n'oublierai jamais : celle du muet Guérassime et du petit chien qu'il aimait. Il était muet, un être persécuté, et personne ne l'aimait, sauf son petit chien... On se moquait de lui et il se consolait avec son chien. C'était une histoire bien pitoyable... oui ! Et cela se passait au temps du servage. La dame lui dit : Muet, va noyer ton chien, il jappe trop fort. — Et le muet alla... Il prit un bateau, y mit le chien et partit... A cet endroit du récit, je tremblais de tout mon corps. Mon Dieu, prendre à un être vivant sa seule joie au monde et la tuer : quel ordre est-ce? Ah ! c'est une histoire étonnante ! Et vraie, — voilà ce qui est le mieux ! Il y a des gens pour qui tout l'univers est dans un seul objet, — disons un chien, par exemple. Et pourquoi un chien ? Parce qu'il n'y a aucune personne qui aime cet homme, et le chien, lui, l'aime. Il est impossible de vivre sans un amour quelconque ; c'est pour cela que l'âme est donnée, pour pouvoir aimer... Elle me lut beaucoup de différentes histoires. C'était une brave femme, je la regrette encore à présent... Si cela n'avait pas été mon sort, je ne l'aurais jamais quittée jusqu'à ce qu'elle le voulût elle-même ou bien que son mari eût vent de nos affaires. Elle était caressante, c'est l'essentiel... Pas bonne comme qui donnerait des cadeaux... non, mais son cœur était caressant. Elle m'embrassait ainsi, comme une femme... et puis tout à coup, il lui venait une humeur douce, et alors c'était étonnant comme elle était bonne. Elle regardait tout droit dans l'âme, et racontait comme une nourrice à un petit enfant, ou une mère. A ces moments-là, j'étais devant elle comme un enfant de cinq ans. Et pourtant, je l'ai quittée — à cause de l'ennui ! Quelque chose me traîne je ne sais où. — Adieu, lui dis-je, Véra Mikhaïlowna, ne m'en veuille pas. — Adieu, Sacha, dit-elle. Et, drôle de créature, elle me releva la manche jusqu'au coude, et enfonça ses dents dans ma chair. J'aurais hurlé ! Elle m'arracha presque un énorme morceau... Trois semaines, j'eus mal au bras... Et maintenant encore la trace y est...

Et, dégageant son bras de bogatyr, musclé, blanc et beau, il me la montra en riant avec une bonhomie triste. Sur la peau, près du coude, était visible une cicatrice, — deux demi-cercles se rejoignant presque. Konovalow regardait et hochait la tête en souriant.

— Drôle de femme, répétait-il, c'est un souvenir qu'elle me laissait.

J'avais entendu déjà des histoires de ce genre. Chaque « va-nu-pieds » a dans son passé une « marchande » ou bien une « dame noble » ; chez tous cette marchande ou cette dame apparaît, à la suite de trop nombreuses variantes introduites dans le récit, comme un être fantastique, réunissant presque toujours en lui les traits physiques et psychologiques les plus contradictoires. Si aujourd'hui elle a les yeux bleus, est méchante et gaie, on peut être sûr que dans une semaine on vous parlera d'elle comme d'une brune aux yeux noirs bonne et larmoyante. Et généralement le va-nu-pieds parle en sceptique, avec une abondance de détails humiliants pour elle.

Mais l'histoire que m'avait contée Konovalow ne provoqua pas ma méfiance comme l'avaient fait les histoires des autres. Il y avait en elle quelque chose de véridique, des détails imprévus, — ces lectures ensemble, l'épithète d'enfant appliquée à la puissante personne de Konovalow.

Je me représentais une femme souple, dormant dans ses bras la tête contre sa large poitrine ; c'était beau et cela me persuada plus encore qu'autre chose de la vérité du récit. Enfin son intonation triste et douce en se souvenant de la « marchande » n'était pas une intonation ordinaire. Un véritable va-nu-pieds ne parle jamais ainsi ni des femmes ni de rien ; il aime faire voir qu'il n'existe nulle chose au monde qu'il n'injurie et dont il ne se moque.

— Pourquoi te tais-tu ? Tu penses que j'ai menti ? demanda Konovalow, et dans sa voix il y avait une inquiétude. Il s'était étendu sur les sacs de farine, tenant d'une main son verre de thé et de l'autre se lissant la barbe. Ses yeux bleus me regardaient avec interrogation et les rides sur son front se dessinaient avec netteté.

— Non, il faut me croire... Pourquoi aurais-je inventé ? Certes, nous autres vagabonds, nous aimons raconter des histoires... C'est impossible autrement, ami : celui qui n'a jamais eu rien de bon dans la vie ne fera de tort à personne s'il invente une histoire et puis la raconte comme si elle était vraie. Il raconte et finit par y croire lui-même, et cela lui est doux. Beaucoup de gens ne vivent que par là. Mais je t'ai raconté la vérité, tout s'est passé comme je te l'ai dit. Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à cela ?

Une femme est là, qui s'ennuie, et autour d'elle tout est chétif. Admettons que je ne suis qu'un cocher, mais pour une femme n'est-ce pas égal, puisqu'un cocher, un monsieur et un officier — tous sont des hommes!... Et tous cherchent la même chose, et chacun s'évertue à prendre plus et à payer moins. Un homme simple vaut mieux, il est plus scrupuleux. Et moi je suis très simple. Les femmes comprennent bien cela de moi... Elles voient que je ne leur ferai pas de mal,... c'est-à-dire... que je ne rirai pas d'elles. Une femme, quand elle a failli, ne redoute rien tant que le rire, la moquerie. Elles sont beaucoup plus délicates que nous. Nous prenons ce qu'il nous faut et puis nous sommes prêts à tout aller raconter sur la place publique, à nous vanter : « Voici encore une sotte que nous avons entortillée! » Et la femme n'a où aller; personne ne lui fait une gloire de sa faute. Elles ont toutes, frère, même les plus perdues, plus de délicatesse que nous.

Il me regardait d'un air rêveur, de ses grands yeux limpides comme ceux d'un enfant, parlant toujours et m'étonnant toujours plus par ses discours.

Il me semblait que j'étais enveloppé par un brouillard chaud qui m'épurait le cœur, alors déjà pas mal sali par la boue de la vie.

Le bois brûlait dans le poêle, et la montagne claire de braise projetait sur le mur une tache rosâtre qui tremblait.

Par la fenêtre nous regardait un morceau de ciel bleu avec deux étoiles. L'une d'elles, grande, brillait comme une émeraude; l'autre, toute proche, était à peine visible.

MAXIME GORKI.

Traduit du russe par IVAN STRANNIK.

(*A suivre.*)

LE CLERGÉ CATHOLIQUE EN FRANCE [1]

Les Réguliers.

IV. — LES CAPUCINS.

Les moines que nous avons étudiés jusqu'ici, les Trappistes, les Chartreux, et même les Bénédictins, observent ce qu'ils appellent dans leur langage spécial, « la clôture » : pour faire connaissance avec eux il faut aller les trouver dans leurs couvents, d'où ils ne sortent guère qu'en des circonstances exceptionnelles. Nous arrivons aux religieux d'un tout autre genre, ceux qui, bien que soumis comme les autres à une règle très précise, se mêlent davantage au monde, parce que leur rôle est justement d'agir sur lui avec vigueur pour la plus grande gloire de Dieu, et qu'ils ne peuvent agir sur le monde qu'en se mêlant à lui, dût la sainteté de leur vie monacale en souffrir, comme l'illustre abbé de Clairvaux en exprime la crainte dans maint passage de ses œuvres. Ce grand moine passa une partie de sa vie loin de son couvent, hors duquel il était sans cesse appelé pour intervenir en personne dans les affaires du siècle qu'il domine de son génie; pourtant il ne quittait qu'avec un regret amer l'espèce de soupente qui lui servait de cellule; il avait en horreur les religieux qu'on appelait « gyrovagues », quoiqu'il fût lui-même le plus gyrovague des religieux d'alors; « l'office d'un moine, disait-il, n'est pas d'enseigner, mais de pleurer ».

Bien des gens n'ont jamais vu, ne verront jamais un Trappiste ou un Chartreux; mais tout le monde a pu croiser dans la rue un Père Capucin; à Paris, les moines de cet ordre ne pullulent plus comme dans les siècles passés, où leur spécialité, assez bizarre pour des religieux, d'éteindre les incendies, les rendait populaires; mais on y connaît encore leur costume, leur robe de bure brune ceinte d'une corde, leur pèlerine à capuchon, qui est la marque distinctive de l'Ordre, leurs pieds nus chaussés de simples sandales.

Ils ont beau avoir dans la capitale, rue de la Santé, une importante maison, ce n'est pas là qu'ils opèrent leurs plus belles œuvres; ils sont trop noyés dans la masse indifférente, quand elle n'est pas moqueuse ou même franchement hostile; les Capucins, si cordialement accueillis autrefois par les bonnes gens des faubourgs pauvres, ne doivent pas se hasarder volontiers maintenant dans certains quartiers où domine l'esprit révolutionnaire.

Leurs lieux d'élection, ce sont les villes moyennes ou petites, comme tel obscur chef-lieu que je connais, où ils ont jadis fondé un établissement qui déjà, quoique modeste encore, leur donne de belles espérances. L'endroit ne paraissait pas exceptionnellement propice; aucune des nombreuses congrégations d'hommes, Bénédictins, Augustins, Capucins, Carmes, Minimes, Jésuites, que la Révolution y avait supprimées, ne s'y était rétablie depuis que les temps étaient devenus plus favorables; un ordre enseignant y avait même échoué dans l'entreprise d'un collège pour la jeunesse bourgeoise, et s'en était allé piteusement, avec un insuccès dont il n'a guère l'habitude. Pourtant c'est dans cet ingrat terrain que les Capucins vinrent planter leur vigne; et ils ont eu raison, car elle y prospère.

Les commencements furent très humbles; une paire de religieux, dénués de tout, suivant la règle, furent logés et nourris dans un réduit, aux frais de

[1] [illegible] 1er décembre 1900 et du 5 janvier 1901.

quelques bienfaiteurs. Déjà ce premier campement s'est changé en une villa suburbaine assez coquette, entourée d'une sorte de petit parc, au milieu d'un site très pittoresque ; de toutes les hauteurs environnantes, on aperçoit la blanche statue de la Sainte-Vierge que les Capucins ont érigée pour protéger leur demeure et attirer les fidèles. Sans former un vrai couvent, ils sont déjà plus d'une paire dans ce gracieux logis.

Que font-ils? De leur vie intime, on ne sait rien. Je suppose qu'ils pratiquent entre eux, strictement, l'observance de leur Ordre. Mais leur vie extérieure est des plus actives. Ils travaillent avec énergie pour Dieu et pour l'Église, soit qu'ils restent chez eux, soit qu'ils en sortent.

Au dehors, ils ont surtout la prédication et les missions. Dans beaucoup d'églises paroissiales, le clergé séculier qui les dessert offre de temps en temps aux fidèles un sermon prêché par quelque régulier appartenant en général à l'un des trois Ordres qui réussissent le mieux dans l'éloquence sacrée, les Capucins, les Dominicains et les Jésuites. L'annonce de ce sermon attire un auditoire plus nombreux que celui qui assiste ordinairement à la prédication des séculiers. Sans parler de la volonté divine qui intervient là, comme en toutes choses, et, on le sait, favorise ces illustres congrégations, le fait peut s'expliquer humainement. Les fidèles finissent par s'habituer à l'éloquence presque quotidienne du curé de la paroisse (je néglige celle des petits vicaires, qui sont des débutants mal assurés et que l'on écoute avec une indulgence un peu mêlée de pitié). De plus, le curé a tant à faire pour l'administration morale et même (on peut dire souvent « et surtout ») matérielle de son église, son temps est tellement pris par les occupations diverses qui lui incombent, qu'il est bien excusable de se relâcher comme prédicateur. Pour réveiller l'attention un peu endormie du troupeau, pour stimuler son zèle dévot, il est opportun de recourir parfois à l'intervention d'un spécialiste en matière oratoire. Tels sont les religieux des Ordres précités. Encore faut-il remarquer que chacun de ces Ordres a, dans cette spécialité, un caractère distinctif; l'éloquence du Capucin diffère de celle du Dominicain, qui ne se confond nullement avec celle du Jésuite; le moine brun, aux pieds nus, et ceint d'une corde, a une prédilection marquée pour l'auditoire populaire ; il réussit moins auprès des gens distingués qui goûtent, suivant la catégorie dans laquelle ils se rangent, le Dominicain ou le Jésuite.

La mission est plus efficace que le sermon isolé : le plus souvent elle est donnée pendant l'une des deux périodes, l'Avent ou le Carême, qui précèdent les deux plus grandes fêtes de l'Église, Noël et Pâques, et comprend une série de sermons accompagnés d'exercices pieux, récitation de chapelet, chant de litanies, salut, bénédiction du Saint-Sacrement. Elle met en émoi le monde dévot; elle attire même un auditoire très désiré et très recherché de ceux qui l'ont organisée, celui des tièdes, des relâchés, dont l'âme paraît s'être détachée de l'Église, mais a conservé pourtant un fonds de croyances et d'aspirations, feu qui couve sous la cendre et qu'il s'agit de ranimer. Ce sont ces assistants, tous du sexe fort, qui font remporter au missionnaire ses plus beaux triomphes, lorsque au terme de la pieuse série a lieu la grande communion finale, et qu'on voit s'agenouiller à la sainte table tel ou tel dont jusque-là l'indifférence était notoire. Prêchée par un Dominicain ou un Jésuite, la mission attire surtout le beau monde, et convertit des bourgeois ; prêchée par un Capucin, elle réussit mieux auprès des petites gens et ramène dans le giron de l'Église des enfants trop émancipés qui, socialement, appartiennent à des catégories modestes, des domestiques, des concierges, des petits employés, des anciens gendarmes.

C'est pour eux que les Capucins pratiquent avec grand succès un mode de prédication qui aurait moins d'effet sur un auditoire plus cultivé, par conséquent plus difficile, le sermon contradictoire, prêché par deux religieux, dont l'un, « l'avocat du bon Dieu », expose la vérité enseignée par l'Église, et l'autre, porte-voix du doute, de l'hérésie et de l'erreur, s'appelle « l'avocat du diable ». Comme les bons frères arrangent entre eux à l'avance cette représentation intéressante, on peut être certain que l'avocat du bon Dieu ne sera jamais embarrassé à fond par son contradicteur, que les objections de l'incrédulité ne seront ni très subtiles, ni très gênantes, qu'elles prendront même un air frappant de sottise et d'ineptie, et que la vérité remportera sur elles un éclatant triomphe, qui met tout le monde en joie, même l'avocat du diable, facilement résigné à son inévitable défaite.

Parfois, assistant avec un réel plaisir à ces amusants débats, je me suis demandé ce qui arriverait si le diable, au lieu d'être représenté par un Père Capucin, qui n'est, en somme, à l'égard de l'autre, qu'un saint compère, avait pour avocat tel des maîtres de la pensée contemporaine qui m'ont, hélas! pénétré de leurs doutes, ou même de leurs négations, en supposant que celui-ci se prêtât à cette exhibition singulière de sa personne. Et je me suis dit qu'il serait très facilement battu par un contradicteur et devant un auditoire aussi incapables l'un que l'autre de saisir la portée de ses arguments. L'étroitesse de l'esprit, la rareté des idées sont des conditions excellentes pour l'assurance dans la foi. Changez la scène; transportez-vous dans une réunion publique où se prêche le collectivisme révolutionnaire,

qui paraît devenir la religion des masses prolétariennes, et supposez comme contradicteur un des maîtres de la science économique : fût-il des plus courtois et des plus clairs dans la forme, que recueillera-t-il, sinon des huées? Comme il sera confondu par le dernier des braillards, heureux encore si les poings solides de l'auditoire lui épargnent une réfutation plus frappante!

Les Pères Capucins excellent à malmener l'hétérodoxie; ils le font avec beaucoup de verve, et avec une bonne humeur entraînante, qui, si j'en juge d'après moi, se communique même à ceux aux dépens desquels ils l'exercent. J'en connais un assez intimement; nous l'appellerons, si vous voulez, le Père Arsène. Notre liaison a commencé en chemin de fer, dans un compartiment de seconde classe, où deux jeunes malotrus s'étaient permis de plaisanter son costume; il les releva très vertement, et s'aperçut qu'il ne m'était pas antipathique. Voilà ce qui explique que, certain dimanche soir, après rendez-vous donné, je le visitais dans la maison dont j'ai parlé plus haut, et d'où sortait une foule de gens à l'air dévot, mais généralement commun.

« Vous ne savez pas ce que c'est que tout ce monde, j'en suis sûr, me dit-il d'un ton jovial. Eh bien! ce sont nos Tertiaires. Vous connaissez peut-être assez l'histoire des ordres religieux pour ne pas ignorer que nous formons une branche de l'ordre des Frères Mineurs, qui furent institués au XIIIe siècle par saint François d'Assise, et qui se répandirent dans le monde entier, sous le nom de Franciscains, Cordeliers, Récollets. Nous, les Capucins, nous remontons à un Frère Mineur d'un couvent d'Italie, Mathieu de Baschi, lequel, vers 1525, vit une nuit en songe le séraphique Père saint François; celui-ci était revêtu d'un grand capuce pointu et lui ordonnait de prendre le même costume. Aussitôt réveillé, Mathieu se mit en devoir d'obéir; à sa vieille robe il ajouta le grand capuce, quitta son couvent, se rendit à Rome auprès du pape Clément VII, et obtint de vivre avec plusieurs compagnons sous le même habit. Au bout de quelque temps, la nouvelle congrégation, si humblement fondée, se rendait indépendante de l'ordre franciscain primitif, essaimait vigoureusement en Italie, en Espagne, en France, aux Pays-Bas, et devenait l'une des plus importantes du monde. Elle a beaucoup souffert sous la Révolution; mais, même en France, quoique bien diminuée, elle a repris des forces, et elle en reprend chaque jour encore. Ici même, nous sommes les seuls des religieux d'autrefois qui soient parvenus à replanter leur tente. Notre modeste maison ne remplace qu'imparfaitement le beau couvent que nous possédions il y a plus d'un siècle. Mais, patience! comme l'a dit M. de Montalembert, les chênes et les moines sont éternels!

« Quoique formant une congrégation autonome, nous sommes fiers d'être les enfants de saint François, et de porter le beau nom de Frères Mineurs que, dans sa sainte humilité, il a donné à ceux de la fondation primitive. Comme les autres mineurs, et suivant la sublime inspiration du Père Séraphique, nous aussi nous avons notre Tiers Ordre. Saint François a voulu qu'à côté des religieux proprement dits, liés par les grands vœux de chasteté, de pauvreté, d'obéissance, et des religieuses instituées par sa sœur en Dieu, sainte Claire, cette admirable communauté des Clarisses, qui refleurit aujourd'hui avec tant de vigueur qu'elle compte, rien qu'en France, plus de quarante monastères, existât un Tiers, ou troisième ordre, appelé à grouper les gens qui vivent dans le monde, même les personnes mariées, et à leur faire suivre une voie plus parfaite encore que celle où les guiderait le simple clergé séculier. Comme l'a dit un pieux écrivain, le Tiers Ordre de saint François deviendra la grande force de résistance de la religion catholique et de l'ordre social chrétien au sein de nos sociétés violemment attaquées par la Révolution et la franc-maçonnerie.

« Le pape Léon XIII le favorise particulièrement. Parcourez cette petite brochure, pendant que je vais m'absenter un instant pour causer avec un fidèle qui veut m'entretenir. »

Il me remit un livret de quelques pages; au recto de la couverture rose, sous le curieux blason des Capucins (une croix au pied de laquelle surgissent deux bras émergeant des nuages, l'un nu, l'autre vêtu d'une manche de robe monacale), se lit le titre en grosses lettres : « Ce que veut le pape. » Au verso, le permis d'imprimer *Nihil obstat*, donné le 25 mars 1899 par le Ministre Provincial, F. Albinus a Vineis. Ce que veut le pape, c'est « que les fidèles, quels que soient leur rang et leur situation, se fassent inscrire dans le Tiers-Ordre de saint François, dont lui-même fait partie ». Suivent de nombreuses citations des allocutions, constitutions et encycliques pontificales dans lesquelles Léon XIII recommande cette excellente confrérie, en particulier de la célèbre encylique *Humanum genus*, où il est dit que « le Tiers-Ordre peut rendre de grands services pour vaincre la contagion des sectes détestables, de la franc-maçonnerie surtout », et de l'allocution prononcée le 18 février 1888 devant des pèlerins français : « Je veux, s'écrie le pape, relever la France par le Tiers-Ordre; car c'est la vie chrétienne bien comprise; répétez partout que je veux relever la France par le Tiers-Ordre de saint François! »

Le Tertiaire n'est obligé par aucun vœu; mais il est soumis à une règle, qu'il doit observer strictement pour jouir des faveurs de l'Ordre auquel il a le bonheur d'appartenir; les prescriptions se divisent

en quatre catégories, suivant qu'elles s'imposent en tout temps, ou chaque jour, ou chaque mois, ou dans des circonstances particulières. En voici quelques-unes (je néglige celles qui sont de la simple morale chrétienne) : En tout temps, porter le scapulaire et le cordon de saint François..., ne jamais lire de mauvais livres, les bannir de sa demeure, en interdire la lecture à ses subordonnés; chaque jour assister à la messe, si on le peut, et réciter l'office divin, ou au moins douze *Pater*, *Ave* et *Gloria;* chaque mois, se confesser, communier, assister aux réunions de la Fraternité, et faire l'aumône d'usage. Pour les prescriptions rangées sous la rubrique de « circonstances particulières », j'en signalerai deux seulement, qui donnent à réfléchir, surtout la seconde : « accepter les charges avec soumission et les exercer avec zèle », et « faire son testament en temps utile ».

Je ne peux pas m'empêcher de penser, en lisant ces derniers mots, que les Pères Capucins de ma petite ville y étaient arrivés presque nus, et que déjà... Serait-ce en partie l'effet de quelques testaments de Tertiaires?

Tout est pur pour les purs. Nul ne s'est plus approché de Dieu que François d'Assise, qui a fondé l'ordre des Frères Mineurs dont les Capucins procèdent; dans l'élite, hélas! si rare de ce qu'on appelle « les belles âmes », bien peu valent celle-là pour le détachement des choses basses, l'aspiration à la vie parfaite, la simplicité du cœur, la bonté infinie, l'amour d'autrui débordant jusque sur les créatures sans raison. S'il est vrai, comme dit Pascal, que des trois ordres de grandeurs humaines, celles de l'esprit, qui surpassent extrêmement celles de la chair, ne sont rien auprès de celles de la charité, saint François est parmi les plus grands.

Quel rêve divin, que celui qu'il fit de frères vivant joyeux dans la pauvreté, pour aimer Dieu, s'aimer les uns les autres, même aimer les bêtes et la nature inanimée, tous les êtres créés, « le frère soleil, beau et rayonnant avec grande splendeur, symbole du Très-Haut, la sœur lune et les étoiles, claires, précieuses et belles, le frère vent, l'air, le nuage, la sœur eau, si utile, précieuse et chaste, le frère feu, par lequel le seigneur illumine la nuit, beau et gai, courageux et fort, et notre sœur et mère la terre qui nous soutient et nous nourrit, et produit divers fruits avec les fleurs colorées et l'herbe (1) ». Lorsque l'esprit est désabusé des illusions du monde, arrivé à la claire vue de tout l'inepte travail que l'humanité s'impose, de tout le mal que l'homme se fait à lui-même et fait à son semblable pour satisfaire des besoins superflus qu'il n'assouvit jamais, comment ne se laisserait-il pas aller, lui aussi, au rêve de saint François, et ne se demanderait-il pas pourquoi l'homme s'acharne à être son propre bourreau, lorsqu'il vivrait heureux si facilement, au sein de la nature, par la pauvreté et par l'amour ?

Et cependant saint Françoie put, à certaines heures, affreusement tristes pour lui, voir combien son rêve était chimérique, parce qu'il demandait, pour être réalité, des âmes telles que la sienne, c'est-à-dire telles qu'il en émane extrêmement peu de la puissance créatrice. Cet Ordre qu'il avait fondé pour la pauvreté, l'humilité, la vie sans besoins dans des ermitages ou des cabanes comme celles de la Portioncule d'Assise, son berceau, il put le voir devenir opulent, propriétaire et bâtisseur, grâce aux dons que son succès extraordinaire faisait affluer de toutes parts, et bientôt se fit sentir la nécessité de l'administration, cette chose inouïe, impossible pour les natures comme la sienne. L'administration et la sainteté sont aux deux pôles. Le saint parfait ne peut être administrateur, pas plus que Marie ne peut être Marthe. Pour manier les affaires, il y a certaines qualités indispensables qui ne sont que des défauts assez bas au point de vue de l'idéal.

Aucun ordre religieux n'a jamais pratiqué la pauvreté que rêvait saint François, le sien pas plus qu'un autre. Je crains que les Frères Mineurs Capucins ne pensent plus qu'il ne convient aux biens de ce monde; sinon pour leur jouissance personnelle, du moins pour l'intérêt de leur Ordre, qui se confond, il faut le reconnaître, avec celui de l'Église. Et je crains que les Tertiaires ne représentent un peu, aujourd'hui, dans la grande organisation franciscaine, la catégorie des contribuables bénévoles. Peut-être aussi, parfois, accessoirement, recrute-t-on dans leur nombre des électeurs dociles à la consigne, et les prépare-t-on à bien voter. Rien, du reste, n'est plus légitime pour le vrai catholique, ainsi que nous l'avons montré dans une précédente étude.

« Vous avez eu le temps de lire, me dit le Père Arsène; je me suis un peu attardé. Que pensez-vous de notre action, incrédule, qui, je le sais trop, n'admettez-pas la pérennité de l'Eglise, et nous trouvez en baisse ? Citez-moi donc une loge maçonnique qui fonctionne comme notre Fraternité ! Vous dédaignez peut-être ces braves gens que vous avez vus sortir d'ici; il y avait parmi eux beaucoup de petit monde, jusqu'à des domestiques. La démocratie ne répugne pas aux Capucins; c'est par elle que la France s'est perdue; c'est par elle que nous la sauverons. Il est temps pour moi de vous quitter. Nous nous couchons et nous nous levons de bonne heure. Prenez

1. *Le Cantique du soleil*, l'une des œuvres les plus étonnantes et les plus sublimes qu'ait produites le génie poétique de l'homme; combien d'humanistes la connaissent ?

et lisez cet autre petit livre, sur saint Antoine de Padoue, écrit par un de nos religieux, et ce numéro du *Pèlerin*, journal rédigé par une congrégation différente de la nôtre, mais qui travaille avec nous dans la vigne du Seigneur. Vous verrez si l'Église, comme des sectaires imbéciles le disent, se meurt au milieu de l'indifférence du siècle. Au revoir, cher Monsieur; entendez et comprenez bien ces mots, au revoir ! » Et le Père Arsène me serra très franchement la main.

J'ai lu avec infiniment de plaisir les deux publications qu'il m'avait prêtées. Je savais que saint Antoine de Padoue était, avec saint François et saint Bonaventure, l'une des trois plus grandes gloires de l'ordre Franciscain; je savais même qu'après une assez longue période de pénombre, il brillait aujourd'hui plus que jamais d'un plein éclat, et qu'il était en train d'éclipser, non seulement saint Bonaventure, le *Docteur Séraphique*, qui n'a jamais été bien connu que des théologiens et des philosophes, mais jusqu'au fondateur de l'ordre, le divin François d'Assise. Pourtant je n'avais pas une idée suffisante de ce qu'on peut appeler sa force thaumaturgique; là-dessus le R. P. Léopold de Chérancé, de l'ordre des Mineurs Capucins, m'a édifié pleinement.

La caractéristique de saint Antoine de Padoue, c'est que, pendant sa courte vie de trente-six années (1195-1231), il a, suivant l'expression de son historien, « semé les miracles ». Il fit son premier dans l'adolescence, comme étudiant à la maîtrise de Lisbonne. Dès lors, c'est une suite ininterrompue de prodiges, guérisons de malades, expulsions de démons, résurrections de morts et mille autres, entre lesquels certains se distinguent par une originalité singulière. Ainsi, à Bourges, pour confondre le juif Guillard, il fit adorer le Saint-Sacrement par une mule. A Limoges, il fit repousser instantanément, sur la tête d'une dame, les cheveux qu'un mari brutal venait d'arracher dans un accès de jalousie. A Montpellier, par un phénomène étrange de « bilocation », il trouva le moyen d'être au même moment dans la chaire de l'église Notre-Dame où il prêchait, et au chœur de son monastère, où il devait chanter l'*alleluia;* il faut remarquer toutefois que pendant qu'il chantait en ce dernier endroit, il restait silencieux et immobile dans la chaire de Notre-Dame. A Châteauneuf enfin, Jésus lui apparut sous la forme d'un enfant resplendissant de grâce et de douceur, au milieu d'une clarté surnaturelle qui fut très bien aperçue par d'autres témoins, et lui « prodigua des caresses capables d'exciter la jalousie des anges, s'ils étaient accessibles à l'envie »; c'est le miracle que le pinceau de Murillo a immortalisé.

Une vision de la vénérable Jeanne-Marie de la Croix montre comme le saint est apprécié dans le ciel, et quelle place il y tient : « Étant en oraison, dit-elle, je vis l'âme du bienheureux portée par les anges aux pieds du Christ; Notre-Seigneur ouvrait toute grande la plaie de son cœur, et ce cœur rayonnant de lumière attirait et absorbait en quelque sorte l'âme de saint Antoine; dans le cœur de Jésus, l'âme du saint m'apparaissait comme une pierre précieuse, qui en remplissait toute la cavité... Jésus prit ensuite cette perle dans son cœur, et il la donna au Père céleste, qui la fit admirer aux anges et aux saints. »

L'activité des thaumaturges est comme celle des volcans; elle a parfois de longues intermittences, puis se réveille avec un nouvel éclat. C'est ce qui est arrivé à saint Antoine de Padoue. Après avoir été un peu déchu, jusqu'à ne plus guère posséder que la spécialité assez modeste de faire retrouver les objets égarés, il a repris de nos jours une extrême importance, qui l'a fait appeler par le pape Léon XIII lui-même « le saint de tout l'univers ». C'est à la France qu'appartient l'honneur de cette restauration, qui date de quelques années seulement; la ville de Toulon en est le premier théâtre, et une humble jeune fille de cette localité, Mlle Louise Bouffier, en est la première héroïne.

Le fait initial paraît insignifiant; saint Antoine fit marcher une serrure du magasin tenu par Mlle Bouffier, que les serruriers avaient inutilement crochetée. A partir de ce jour, il prodigua des faveurs inouïes, dans le magasin d'abord, puis dans la ville, puis dans la France entière, puis dans tout l'univers, comme l'affirme Léon XIII. Ce qui semble le disposer le plus favorablement, ce sont les offrandes faites par les solliciteurs pour ce qu'on appelle « le pain de ses pauvres ». Cette dévotion consolante, « en dépit des railleries de la libre pensée, dit le R. P. de Chérancé, suscite d'admirables actes de la part du thaumaturge invoqué ». Et il ajoute assez naïvement : « Elle prélève sur les âmes de bonne volonté un budget aussi considérable qu'il est imprévu et spontané : 120 000 francs rien qu'à Bordeaux dans le cours de l'année 1894, plus de 50 000 francs à Toulon, etc. »

L'emploi de ce budget n'est pas, comme nos misérables finances profanes, surveillé par une Cour des Comptes. Mais il y a cependant une comptabilité remarquable, qui semble être tenue dans le ciel par saint Antoine lui-même, si j'en juge par ce que je lis dans le numéro du *Pèlerin* (17 juin 1900) qui m'a été prêté par le P. Arsène, sous la rubrique : « Courrier des œuvres, le pain de saint Antoine de la rue François-Ier, 8, Paris. » Je cite quelques passages : « *Nord :* Ma femme était malade et une opération était à craindre; j'ai promis 2 francs à saint Antoine si elle n'avait pas lieu; j'ai

été exaucé; aussi je viens m'empresser d'acquitter ma dette. — *Bouches-du-Rhône :* Merci, bon saint, d'avoir fait obtenir à mon neveu un grade supérieur dans l'armée; ci-joint 15 francs. — *Loire-Inférieure :* Le bon saint Antoine nous a fait conclure un marché si avantageux que beaucoup en sont surpris : en reconnaissance, nous lui adressons 25 francs pour les âmes du Purgatoire, 20 francs pour le pain de ses pauvres et 5 francs pour sa chapelle. — *Puy-de-Dome :* Reconnaissance à saint Antoine qui nous a aidés pour notre échéance du mois d'avril; nous lui recommandons notre mois de mai; ci-joint 2 francs. — *Aveyron :* J'avais promis 10 francs à saint Antoine s'il me faisait obtenir une place que je désirais ardemment depuis longtemps; ayant été exaucé au delà de mes espérances, je viens m'acquitter de cette dette. — *Hérault* : J'ai promis à saint Antoine de Padoue 25 centimes par fût de vin vendu; je viens d'en expédier quatre et j'envoie 1 franc. »

Et, paraît-il, c'est comme cela dans le *Pèlerin* toutes les semaines. Le R. P. Hippolyte, 8, rue François-Ier, « accuse réception à toutes les personnes qui lui indiquent leur adresse ». Nous pourrions citer des cas où la correspondance a été engagée directement avec saint Antoine de Padoue lui-même, qui répond dans toutes les langues, grâce au don miraculeux qu'il a manifesté pour la première fois à Rome, en 1227.

Nous nous abstiendrons de tout commentaire. Nous dirons seulement que le P. Arsène est arrivé à son but; nous avons vu très clairement, par les lectures instructives qu'il nous a fait faire, de quelle force disposent, à l'aurore du XXe siècle, la Congrégation des Pères Capucins et les Congrégations amies qui, avec un admirable ensemble, exploitent, pour le bien de l'Église, les ressources infinies qu'ils trouvent dans l'âme et dans la bourse des fidèles.

MICHEL STAINVILLE.

EN ROUTE VERS PÉKIN (1)

(Septembre-octobre 1900.)

Nous commençons aujourd'hui notre sixième jour de navigation, le dernier peut-être si le temps nous favorise. A cinq heures, notre convoi au complet démarre à la suite des Allemands. Par ce matin clair et glacial la campagne chinoise se déroule à l'infini sous nos yeux. L'atmosphère d'une pureté idéale laisse voir là-bas tout au fond, au delà des immenses champs de maïs roussis par l'automne et des villages gris endormis dans la plaine, la ligne longue, déchiquetée, des montagnes du Nord.

Puis c'est le lever du soleil sur le fleuve et subitement on se sent revivre; on cesse de claquer des dents et de battre la semelle autour du fourneau sur lequel mijote le café.

Ces Allemands sont vraiment extraordinaires : bons enfants avec leur barbe blonde et leurs jolis yeux bleus si clairs, mais quels pillards! Ils me font songer à leurs pères, en 1870, emportant des cargaisons de pendules. Le chargement de la jonque qui précède immédiatement la mienne devient tout simplement fantastique. A l'avant il y a deux ânes qui dorment littéralement debout, dans un panier toute une famille de petits cochons, hurlant, frères de celui que nos marsouins élèvent à bord. Le long du mât, des quartiers de porc sèchent au soleil, et tout à l'arrière s'élève une vraie pyramide de meubles chinois : chaises, tables, armoires, etc. Ces gaillards-là ont envie de se meubler confortablement pour l'hiver.

Notre jonque ayant déposé tout son chargement de vin et de farine au poste français où nous nous sommes arrêtés hier, les marsouins se sont immédiatement emparés des divers compartiments de la cale pour y passer la nuit à l'abri du vent. Tout à l'heure je suis venu y rejoindre mon ami le caporal. Je le trouve plongé dans la méditation de l'*Almanach Hachette.* « Bien incomplet encore cet almanach, me dit-il; on n'y trouve rien sur la Chine. Aussi je viens de lire ce qu'on dit de la mythologie grecque et romaine. Il y a tout de même de drôles de choses dans ces histoires-là. »

Et nous voici, dans ce fond de bateau, accroupis sur une natte de paille parmi les cafards endormis par groupes autour de nous, causant gravement de Vulcain (Héphaïstos), de Diane (Artémis) que, « sous le nom d'Hécate, on confondait avec Proserpine, reine des Enfers », de Castor et de Pollux, « jumeaux célèbres par leur amitié fraternelle », des dieux Lares, des dieux Indigètes, des dieux Célestes, et de bien d'autres encore. La curiosité toujours en éveil de ce garçon-là met à une rude épreuve mes souvenirs classiques singulièrement atténués, hélas! par des années de vagabondage à travers le monde. Je vais me voir obligé de capituler et d'avouer mon ignorance, lorsque tout à coup des cris éclatent, on s'interpelle, on s'injurie furieusement. Nous sautons sur le pont. Ce n'est rien. C'est le timonier tout simplement qui, pour la vingtième fois depuis deux jours, vient de nous échouer, et à qui le marsouin convoyeur frictionne les reins à coups de bambou.

Enfin nous arrivons. On signale la tour de *Tungchau;* la voici en effet qui se dresse au loin, derrière le village gris. Vue d'ici on la prendrait pour la voile largement déployée d'un bateau. Mais on approche;

(1) Voyez la *Revue* des 1, 12 et 19 janvier 1901.

elle se dessine mieux. Il n'y a plus de doute ; nous sommes bien à notre dernière étape sur le fleuve. Il nous a fallu six jours pleins pour arriver ici, six jours durant lesquels les coolies nous halèrent lentement le long des berges, parmi les innombrables méandres où dort le Pehi-ho. Il me reste une trentaine de kilomètres à faire par terre pour arriver à Pékin. Cela me prendra bien une journée encore. J'aurai donc mis sept jours pour faire un trajet qui demande trois heures en temps ordinaire. Et maintenant, le mot de la fin, c'est encore mon caporal qui le trouve très à propos, lorsque, avec son accent traînard de faubourien, il conclut : « Quelle administration ! pour sûr qu'on peut appeler ça un voyage au long cours ! »

En arrivant en vue de Tung-chau on abandonne le Pehi-ho qui pique vers le Nord et on prend un affluent qui traverse Pékin, mais n'est pas navigable pour nos jonques. Nous nous arrêterons donc ici. Tout le long de la berge des postes des diverses nations sont établis ; l'Autriche elle-même est représentée. Le camp français est tout au bout, devant la tour. Les murs crénelés de la ville y finissent.

Aussitôt arrivé, je vais voir le chef du poste, car il s'agit de savoir de quelle façon je vais gagner Pékin. Le commandant, avec beaucoup de bonne grâce, met immédiatement à ma disposition toutes les ressources dont il dispose. J'aurai un cheval ; le difficile, par exemple, sera de trouver un harnachement. Enfin, d'ici à demain on se débrouillera. Les Frères, qu'on est venu chercher en voiture, emporteront mon petit bagage. Donc, tout est bien. Nous partirons demain matin au jour.

Je reviens à bord, dire adieu à mes marsouins. Je les trouve sac au dos, prêts à partir. Ils vont rejoindre leurs compagnies campées près d'ici.

Ce soir, en allant chez le commandant qui a eu l'amabilité de m'inviter à dîner, je les revois encore une dernière fois : on les a installés pour la nuit dans une masure délabrée. Ils préparent la soupe et font rôtir des poulets.

Chez notre hôte, j'ai le plaisir d'avoir comme voisin de table un brave missionnaire, le Père *Déhus*, dont on m'a déjà beaucoup parlé. On vient de le mettre à la disposition des autorités militaires en qualité d'aumônier, et il fait la joie du cantonnement avec son habit chinois, sa queue dans le dos et son casque de marsouin. Il a une bonne figure rabelaisienne et un embonpoint sérieux, aggravé encore par l'ampleur de la robe chinoise. Il nous conte avec une parfaite bonhomie ses extraordinaires aventures. Attaqué avec six ou sept mille de ses fidèles par une armée chinoise, il résiste victorieusement dans un village ouvert. Puis, à la suite de péripéties sans nombre, il devient prisonnier du général *Ma* et se trouve à *Pet-sang* avec lui, lorsque la colonne de relève s'empare de cette ville. Le pauvre Père est pris alors entre deux feux, et, à peine a-t-il échappé aux Chinois, qu'il manque d'être massacré par les Japonais. Enfin il est délivré.

28 Septembre. — Nous devions partir, les Frères et moi, à cinq heures. Je m'étais donc levé à quatre. A présent on m'annonce que rien n'est prêt. J'ai bien une belle selle chinoise, très rembourrée et très haute, mais il manque la bride et les étriers. C'est un retard de quelques heures.

En attendant, j'assiste au départ matinal des divers convois, et c'est vraiment un spectacle très pittoresque que de voir défiler ces attelages de toute espèce : les grandes voitures à quatre mules des Américains, les petites voiturettes si pratiques des Japonais, et les carrioles chinoises à roues énormes dont se servent les Cosaques. En somme, ce camp est très important comme centre de ravitaillement de Pékin. Tout à côté, des marins français chargent sur nos jonques deux batteries de montagne *Krupp*, dernier modèle, prises aux Chinois, et qu'on emmène à Tientsin.

Comme décidément on ne me trouve pas de bride, je vais moi-même à la découverte. Je parcours la ville chinoise, une grande cité à l'aspect riche, qui a été horriblement saccagée. Là, l'incendie, le meurtre et le pillage se sont donné libre carrière. Nulle part l'armée alliée n'a aussi sauvagement marqué son passage. Les *Sikhs* anglais surtout, si prompts à abandonner le champ de bataille, à Tien-tsin et ailleurs, se sont distingués entre tous ici, et les puits de la ville regorgent encore des cadavres de 400 ou 500 bourgeoises de Tung-chau, qui, ignoblement violées par ces brutes, se jetèrent à l'eau pour ne pas survivre à leur déshonneur.

Le camp cosaque, où j'arrive, est établi en plein charnier. Vraiment ces hommes sont inouïs. De toutes les masures où ils sont campés émanent d'épouvantables odeurs. Aucun de ces gaillards délurés et joufflus n'a pourtant l'air d'en être incommodé. Eux non plus n'ont pas de harnachement à me céder. Et de fait, j'en vois qui partent en reconnaissance, deux par deux, sur leurs vilains petits chevaux avec des bridons de corde.

Enfin on se décide à me confectionner ce qui me manque avec des courroies de sac ; et à dix heures je m'embarque avec ma petite jument chinoise, basse et ronde, mais très vive. Je sors de la ville derrière le convoi de l'ingénieur en chef du chemin de fer *Hankéou-Pékin*. Il a trois voitures chargées de bagages. Lui et ses compagnons ont des airs quelque peu opéra-comique, avec leur attirail guerrier, revolver à la ceinture et carabine à la selle, étant donné surtout qu'ils sont escortés par des Cosaques. A peine avons-nous fait 200 mètres ensemble qu'une

des voitures culbute. J'ai trop perdu de temps déjà pour m'arrêter encore. Je laisse ces braves gens courir après leurs paquets qui ont été précipités dans la poussière ; je pousse ma bête et pars en avant, armé de mon seul parapluie.

Immédiatement au sortir de la ville, la campagne change d'aspect : il n'y a plus de dévastation. On traverse de jolis villages que l'incendie n'a pas touchés. Partout des paysans ramassent leurs récoltes.

Je rencontre d'abord d'interminables convois japonais : de la cavalerie et des troupes d'infanterie avec la couverture rouge en sautoir. Mais à mi-chemin c'est fini ; je suis seul, et j'irai ainsi jusqu'à Pékin. Il fait terriblement chaud, et quelle poussière ! Un coup de vent a déchiré mon parapluie, et je n'ai pas de casque. Puis je ne trouve pas une goutte d'eau à boire. Enfin, à une heure, voici la première enceinte, une grande muraille moyenâgeuse avec ses créneaux et ses meurtrières. Je traverse un faubourg populeux, et les Chinois me regardent passer. Tout de même la solitude finit par me peser. Je sens que ces gens-là, sans la moindre peine, pourraient me faire un mauvais parti. Aussi suis-je enchanté de trouver trois officiers japonais en compagnie desquels je longe l'interminable enceinte. Je traverse une grande porte, et cette fois me voici en pleine ville. Ces officiers malheureusement me quittent, et je me trouve de nouveau seul, sans indication aucune pour découvrir mon chemin, car je ne sais pas un mot de chinois. Je suis éreinté, ma bête aussi, et j'ai une faim et une soif atroces. La chaleur est terrible. J'erre ainsi pendant une heure et demie peut-être dans la ville immense. Au moment où je commence à perdre espoir d'arriver jamais, j'aperçois deux troupiers japonais qui baguenaudent dans la rue le nez au vent. Je suis sauvé. Ils me guident jusqu'à la rue des Légations où se trouve l'*Hôtel de Pékin*, l'unique. Ouf ! je vais enfin me restaurer. Mais, hélas ! je n'étais pas au bout de mes peines. Grisé sans doute par les énormes gains qu'il a réalisés dans les tripotages qui ont suivi le pillage de Pékin, Monsieur le Propriétaire le prend de haut désormais avec les simples mortels comme moi. Non seulement il refuse de me loger, mais lorsque je lui demande de vouloir bien me faire servir à déjeuner, il m'offre aimablement une caisse de biscuits de soldats. Je n'ai plus d'autre ressource alors que d'aller demander à notre ministre de me donner un guide pour me conduire au *Pétang*, à la mission catholique.

Je trouve la légation de France livrée aux charpentiers et aux maçons. M. Pichon s'est installé provisoirement à la légation d'Espagne. J'y vais, et le ministre veut bien mettre à ma disposition un boy qui, monté sur une mule, m'emmène au Pétang. Quant à lui il se rend à une revue des troupes américaines. Nous nous reverrons plus tard.

En somme, ma première impression de Pékin est beaucoup moins mauvaise que je ne l'aurais cru. Ce n'est pas aussi sale qu'on me l'avait dit, et c'est infiniment moins dévasté que les villes chinoises que j'ai vues, que Tien-tsin même. Ce matin, oui, c'était horrible Tong-chéou complètement saccagé, avec les épouvantables odeurs de cadavres qui émanent encore de ces monceaux de décombres. Ici, le quartier des Légations lui-même n'est que relativement détruit. La légation d'Angleterre, le suprême refuge, n'a à peu près pas souffert.

Après trois nouveaux quarts d'heure de promenade, j'arrive à la mission, chaude encore des souvenirs du siège. Je passe sous la porte monumentale que n'ont pu renverser les coups de canon, et devant la cathédrale dont la façade est littéralement criblée de projectiles.

Et c'est l'accueil si cordial de Mgr Favier. Il est trois heures et demie. Il y a plus de cinq heures que je trotte sur les grandes routes, sous un soleil de plomb. Je suis couvert de poussière et affamé. J'avoue immédiatement que je n'ai pas déjeuné, et Monseigneur m'expédie au réfectoire avec un des Pères. On causera ce soir. Oh ! le délicieux verre de vin frais de France, puis les deux biftecks, les pommes, les raisins. Ensuite je vais faire toilette et je serai tout à fait bien. On m'a donné une grande chambre claire et un bon lit. Il y a un mois que je n'en ai pas vu. Dieu ! quel somme ce soir, dans cette tranquille maison !

Maintenant, rafraîchi et délassé, je profite de cette belle fin de jour pour faire le tour de l'établissement. Au jardin d'abord où sont enterrés les morts du siège. Il est derrière la mission. Ravagé, avec ses arbres hachés par les balles, et son sol bosselé par les tombes, il n'a plus du tout l'impression fraîche qu'on devait y trouver autrefois. C'est bien plutôt un enclos désolé. A la porte, quelques soldats du poste suivent des yeux leur lieutenant qui, le revolver à la main, poursuit des chiens attirés là par l'odeur des cadavres.

Dans un coin, on m'indique la place où repose un des héros du siège, l'enseigne de vaisseau Henry. Une petite croix de fer, courte, massive, distingue sa tombe des autres, et sur la planchette de bois, écrits en gros caractères, je lis ces simples mots : *Paul Henry, commandant*. Ses marins, morts au feu comme lui, dorment tout à côté. Par ce beau crépuscule une intense mélancolie se dégage de ce coin de terre.

Puis je fais le tour du jardin intérieur par les galeries qui l'encadrent et forment une sorte de cloître. Il fait un calme délicieux. Sous les arcades, un vieux Père, malade, étendu sur une chaise longue, écoute sans conviction les histoires qu'un sous-

officier lui conte avec une voix de commandement.

Maintenant, c'est la nuit close : nuit superbe, étoilée, sans un nuage. J'entre dans la cathédrale où aucun cierge n'est allumé. Impression étrange, sauvage. La guerre échevelée, hideuse, m'apparaît encore. Percés à jour comme une écumoire, les hauts murs laissent passer la lumière crépusculaire par les trous béants, hachés, inégaux, des obus.

On m'appelle pour dîner dans le grand réfectoire, austère et glacial, avec ses deux rangées de tables placées le long du mur, ménageant un large passage au milieu. Tout au bout, les deux évêques : Mgr Favier, beau vieillard robuste, barbu et chevelu, avec sa tête gladstonienne et sa verve de jeune homme ; à sa gauche, son coadjuteur, Mgr Jarlin, petit, mince, cassé et souffreteux. On m'a réservé tout près de là une table à laquelle je dîne en compagnie d'un confrère parisien, hôte comme moi des Pères. Puis les missionnaires avec leur longue barbe, les prêtres chinois, et un Père américain dont le costume tranche sur celui des autres. Aumônier des troupes des États-Unis, il a l'allure d'un officier et est vêtu de khaki.

Aussitôt levé aujourd'hui, je complète ma visite des divers services de la mission en allant chez les Sœurs. C'est la partie qui a le plus souffert. Tout est détruit et bouleversé. On ne voit que des pans de murs écroulés, des toits éventrés, et le sol lui-même est profondément raviné encore par l'explosion des mines. La Sœur supérieure, qui me guide, m'en montre une dont les effets furent terrifiants. L'ouverture béante, vrai cratère de volcan, mesure quarante mètres de diamètre sur sept de profondeur. Les Chinois, qui dans cet art sont passés maîtres, après y avoir travaillé pendant des semaines, la firent éclater un dimanche matin à l'heure où ils savaient que les fidèles sortaient de la messe. Quatre-vingts personnes, dont cinquante petits enfants, furent ensevelies, et une brèche énorme de quarante mètres fut ouverte dans le mur d'enceinte. Mais heureusement le cœur manqua aux assaillants pour s'y lancer et consommer leur victoire.

Trois mille personnes étaient entassées au Pétang, et les provisions ayant été vite épuisées, on eut à subir de terribles privations. Aussi la mortalité fut-elle très grande, chez les enfants surtout.

Nous faisons le tour des classes où les petits orphelins étudient. Tous ces malheureux abandonnés se ressentent encore des misères du siège. Il y en a actuellement quatre-vingts à l'infirmerie, et la plupart des autres ont de pauvres mines souffreteuses. Dans l'atelier de broderie, des fillettes anémiées travaillent tristement sous la direction d'une jeune Sœur au regard très doux. Physionomie exquisement fine avec son teint pâle et ses grands yeux noirs.

Lors de mon arrivée hier, je n'ai fait en somme que traverser rapidement le quartier des Légations, aussi je m'empresse de profiter de l'occasion qui se présente à moi aujourd'hui de revoir un peu mieux ces lieux historiques. L'évêque vient de m'offrir un guide qui me fera visiter la ville. Bien vite je vais chercher ma petite jument chinoise. Une nuit de repos et de plantureux repas, partagés avec les mules de Monseigneur, lui ont rendu toute sa vaillance. Nous partons aussitôt.

Pour la première fois aujourd'hui, depuis un mois peut-être, le ciel est couvert. C'est tout à fait une journée d'automne sombre et froide. Nous traversons d'abord une série de rues étroites dans le quartier occupé par les troupes françaises. Tous les bâtiments ont des drapeaux tricolores qui donnent à cette partie de la ville un air de *14 Juillet*. Ce qu'il y a d'amusant, par exemple, c'est l'ingéniosité déployée par les Chinois pour se protéger contre le pillage. Depuis l'arrivée des troupes européennes, tous les habitants de ce quartier, dont la plupart étaient Boxeurs ou amis des Boxeurs, sont devenu chrétiens comme par enchantement. A chaque pas, sur la porte des maisons, je lis cette inscription : « Catholique ! Prière de ne pas piller. » L'un d'eux, même, persuadé que ce mot magique suffit à protéger non seulement la demeure qui le porte mais celles des alentours aussi, a écrit plus modestement : « Voisinage de catholique ! »

Au sortir de là, je suis l'interminable muraille jaune que je traverse dans un coin par un passage qu'on vient d'y pratiquer grossièrement. De ce côté, la ville est debout, mais déserte. En approchant du quartier des Légations l'aspect change et me rappelle Tientsin. Tout est incendié, et les rues sont pleines de soldats.

Je trouve notre ministre harassé. Après les émotions du siège, il aurait eu grand besoin de repos. Au contraire, mal installé, manquant de tout, il est obligé de suivre d'inextricables négociations. Nous causons longuement de ces diverses choses, puis je me sauve et vais faire de nouveau le tour de la Légation de France. Les bâtiments en ruine, le jardin saccagé, coupé par des tranchées et des barricades, tout me dit les luttes héroïques que soutinrent les marins du lieutenant de vaisseau *Darcy*, assistés des volontaires français. Quarante-cinq jours durant, ces braves tinrent bon à ce poste si dangereux, à deux pas des lignes chinoises. Jamais un seul instant le drapeau tricolore ne cessa de flotter sur la maison de France, et lorsque la délivrance arriva on n'avait pas abandonné un pouce de terrain.

Pour rentrer au Pétang, je prends le chemin des écoliers et, faisant un assez long détour, je passe par le quartier général. Il est établi dans l'intérieur du

palais impérial, au *Temple des Ancêtres*. C'est d'ailleurs une fort jolie promenade. Je traverse un pont de marbre blanc jeté au-dessus des lotus qui s'étendent au loin. Les fleurs sont déjà fanées, mais de grandes feuilles vertes, à peine jaunies par l'automne, restent très belles encore. De l'autre côté du pont se dresse un petit pavillon juché au haut d'un monticule entouré de murs. Ce bâtiment a été réservé pour l'usage commun des Alliés. Aucune puissance particulière ne l'occupe, et deux sentinelles, anglaise et française, montent la garde côte à côte. « Afin d'être plus sûr, on a choisi deux nations ennemies pour l'occuper », me dit le marsouin de faction, qui cependant a l'air de faire très bon ménage avec son camarade anglais.

Immédiatement après, on entre dans un grand parc. C'est le calme des bois. J'aperçois de minuscules pavillons perdus dans le feuillage, et de-ci, delà, des échappées sur le lac et les lotus. Des tirailleurs annamites, du service télégraphique, sont en train d'établir une ligne à travers les grands arbres. Puis, c'est la cour du temple. A la porte, des soldats chargent deux énormes dragons de bronze doré qu'on envoie en France. Cette cour, vrai coin de calme et de fraicheur, est délicieuse avec ses vieux arbres séculaires au sommet desquels croassent des corneilles, et les deux ou trois sanctuaires qui l'entourent. Seules de prosaïques affiches : *Service topographique*, *Salle des rapports*, me rappellent à la réalité. Vraiment MM. les officiers d'état-major ne sont pas à plaindre, et on ne saurait rêver un coin plus délicieux pour mûrir des plans de campagne.

En revenant, sur le grand pont de marbre, je croise de petites charrettes où sont entassés des soldats italiens. Ces hommes causent à haute voix, gaiement. Et il me revient des visions des environs de Naples, lorsque le soir, au soleil couchant, de joyeuses bandes de paysans retournent de la ville.

Mgr Favier m'avait dit : « Venez me voir ce soir à cinq heures ; je vous montrerai quelque chose d'intéressant. » A l'heure convenue, je le trouve examinant des poteries et des peintures chinoises. Monseigneur en effet est un amateur de beaucoup d'expérience et de goût. Il m'installe dans son cabinet et me donne un volumineux manuscrit. En tête, je lis : « A Son Éminence M. le cardinal préfet de la Propagande à Rome. » C'est le journal du siège. Je revis ainsi jour par jour les péripéties de cette défense extraordinaire. A chaque page de ce procès-verbal, rédigé par un des principaux acteurs du drame, je comprends mieux les difficultés vaincues, les misères supportées en commun, l'héroïsme de tous : 3 420 personnes dont 71 Européens subitement assiégées, en pleine ville chinoise, par les plus diaboliques bourreaux que le monde ait jamais vus. Un mur d'enceinte de 1 360 mètres de long les protège. Pour défendre tout cela, 40 marins seulement : 30 Français et 10 Italiens. Jour et nuit de sauvages attaques sont faites. En vingt-quatre heures, une fois, la mission reçoit jusqu'à 540 coups de canon. Puis les mines, le pétrole pompé sur les toits et allumé ensuite avec des flèches enflammées. Ce n'est pas encore assez cependant. Il faut que la maladie s'en mêle. La dysenterie, le typhus, la petite vérole, déciment les assiégés ; et il n'y a pas de médecin ! Rien n'abat ces braves. J'ai déjà dit l'héroïsme des marins et de leur commandant, l'enseigne de vaisseau Henry. D'autres ne font pas moins. Les Boxeurs, embusqués dans des maisons très proches, dirigent un feu meurtrier sur l'intérieur de l'enceinte. Un jeune Frère, M. Gardenère, offre d'aller les déloger. Avec quelques chrétiens chinois, que sa bravoure a électrisés, il sort la nuit et met le feu à ces citadelles improvisées.

Mgr Jarlin est l'âme de la défense. Ce petit vieillard, maigre et débile, voit tout, va partout. Rien ne l'arrête, pas même la balle qui traverse son chapeau et lui laboure le crâne. Après la mort du brave Henry, se souvenant qu'il a été soldat lui aussi, il prend le commandement.

Bientôt les munitions s'épuisent. Mais on sait qu'il y a du salpêtre dans un magasin impérial situé dans le quartier. On fait une sortie et on s'en empare. A la fin du siège on aura encore 3 000 cartouches de réserve.

Au cours de ces longues semaines, une pensée soutient tout le monde : on attend l'arrivée des secours. Un jour, un veilleur placé sur toit de la cathédrale croit reconnaître au loin des soldats européens. Bien persuadé que ce sont des Français, Mgr Favier demande un clairon et sonne à pleins poumons la *Casquette du père Bugeaud*. La réponse ne se fait pas attendre. Les Européens tant espérés étaient des Boxeurs et une grêle de projectiles s'abat sur le Pé tang.

Enfin tout de même la délivrance arriva ; le 16 août au matin, les soldats français entraient à la mission.

Tout cela conté sans phrases, sans recherche littéraire dans ce *journal* qui restera comme un des documents humains de l'intérêt le plus intense et le plus poignant qu'on puisse lire, et où, parmi les tristesses, les horreurs, on retrouve toujours la belle humeur de celui qui l'écrivit.

2 *Octobre*. — La pluie s'étant mise à tomber hier, j'ai rendu aux autorités militaires le cheval qu'on avait eu l'amabilité de me prêter à Tong-chéou. Je m'en vais aujourd'hui plus prosaïquement en voiture. Nous partons à cinq heures du matin du Pétang, avec un Père qui a été nommé aumônier militaire, et qui se rend à Tien-tsin pour se mettre à la

disposition du général Voyron. Monseigneur, pour l'occasion, nous a prêté sa voiture de gala, une petite carriole chinoise traînée par une belle mule grise. Le Père s'installe sous la bâche; le cocher et moi nous nous asseyons, dos à dos et jambes pendantes, sur les brancards.

Nous allons au quartier général rejoindre le convoi militaire qui part tous les deux jours du *Temple des Ancêtres* pour Tong-cheou. A notre arrivée, le convoi est en formation. Nous nous plaçons les premiers avec notre équipage de luxe. Derrière nous s'étend la longue file des petites voitures chinoises avec leurs deux mules, l'une devant remplacer l'autre en cours de route. A six heures, on s'ébranle. Un officier et un sous-officier caracolent en tête, tandis que des tirailleurs annamites et des marsouins nous escortent. Nous défilons bruyamment dans les belles allées du parc. Il fait délicieusement frais. On passe au pied de la *Montagne de charbon*, et tout au haut le Père me montre l'*arbre enchaîné*. Un empereur, affolé de voir sa capitale envahie, s'y est pendu, et depuis ce temps-là le malheureux arbre subit le châtiment de son involontaire complicité. Extraordinaire tout de même, le coup d'œil de ce convoi défilant dans un tel lieu où, il y a un mois encore, seuls de rares initiés pouvaient pénétrer!

A la porte du parc, bien exposé aux yeux de tous, un cadavre barre la route. L'homme, pieds et poings liés, en tombant s'est accroupi sur les genoux. Sa poitrine, percée de douze balles, est dégouttante encore de sang frais. Quelque malfaiteur sans doute, que la cour martiale a condamné, et qui vient d'être exécuté. On le laisse là pour l'édification du peuple.

Au sortir de la ville notre colonne se déroule lentement sur la grande route. Je cause avec le Père, un brave homme, bon vivant. Il était aux Légations; et pour la vingtième fois, j'entends le récit du siège.

A dix heures, on s'arrête au milieu d'un carrefour encombré de convois de toute sorte. On fait une grand'halte pendant laquelle hommes et bêtes se restaureront.

Avec le Père et l'officier, nous nous installons sur l'herbe et faisons un délicieux déjeuner. Puis on repart sur les chemins défoncés, on traverse le pont blanc de *Palikao* près duquel autrefois les troupes du général *Montauban* anéantirent la fameuse cavalerie tartare, et à deux heures enfin, nous voici de nouveau à *Tong-chéou*.

A *Tong-chéou*, un télégramme du quartier général nous a précédés; on a préparé une petite barque pour M. l'aumônier. Un quartier-maître nous reçoit et fait vivement transporter nos bagages. En une demi-heure à peine, nous sommes passés de notre carriole à l'embarcation. L'organisation est parfaite cette fois : nous avons une jolie petite jonque légère, avec un toit de bois formant un excellent abri. Nous sommes tous les deux seuls avec cinq coolies chinois, et nous partons ainsi, sans armes et sans escorte. Dans trois jours, nous serons à Tien-tsin, car on marchera très bon train. Il n'est plus nécessaire en effet de se faire remorquer à la corde. Nous descendons le Péhi-ho, et le courant aide les rameurs.

Une fois l'installation finie, on procède à la revue des vivres. Le Père a un beau gigot, deux poulets, six bouteilles de vin, du café, du cognac, du sucre, etc. Moi, de l'eau minérale, un jambon, des conserves, et même un petit pot de fromage de Brie « pure crème ». Nous ne mourrons pas de faim. D'ailleurs les postes sont là à l'occasion pour nous fournir du pain et de la viande. Sans plus tarder nous nous mettons à table, car les longues heures que nous venons de passer, secoués dans la carriole, nous ont fait oublier depuis longtemps le déjeuner sur l'herbe.

Le brie sera-t-il bon? nous demandons-nous avec angoisse. Et il fut bon, et nous nous régalâmes. Car je soupçonne fort le brave Père d'avoir le même défaut mignon que moi, la gourmandise. Je l'ai constaté tout à l'heure à sa satisfaction lorsqu'il m'aperçut arriver de la cuisine avec un plat d'exquises saucisses d'*Oxford*, que je venais de faire rissoler amoureusement dans la grande marmite des coolies. Du coup, j'avais gagné sa confiance. Et je le vois encore, un couteau d'une main, de l'autre une boîte de savoureuse dinde au jambon à laquelle il va revenir pour la troisième fois, s'arrêtant tout à coup, sa bonne figure réjouie passée subitement au grave, et se posant ce cas de conscience : « Ah! mais je crois que ça devient de la gourmandise! »

Décidément ce retour s'annonce délicieux. Je passe le temps en longues causeries avec le Père, à l'avant de notre barque, au bruit berceur des coolies battant le fleuve de leurs rames.

Ces braves missionnaires, les vieux surtout, sont bien les plus agréables compagnons pour le tête-à-tête d'un pareil voyage. Je ne cesse, plus je les fréquente, d'admirer quelle extraordinaire santé morale il y a chez la plupart d'entre eux. Et sous cette apparence un peu fruste des hommes déshabitués du monde depuis longtemps, quelle sensibilité vraie et délicate aussi!

Le Père me conte cette histoire du siège des légations. Deux marins bretons, enfants du même village, amis intimes, faisaient partie du détachement français. Un soir, l'un d'eux, en rentrant de garde, harassé, se jette sur son lit. Par je ne sais quelle diabolique malchance, la gâchette de son fusil toujours armé touche quelque chose; le coup part et, à bout portant, la balle traverse la poitrine de l'ami. Le soldat affolé va tout conter à son capitaine. Les deux hommes sont des braves; vingt fois ils ont ris-

qué la mort; l'officier n'hésite pas. Il renvoie le marin à son poste, quant à l'autre, il sera inscrit sur la liste des « tués à l'ennemi ».

Durant ce temps, le blessé porté à l'infirmerie a été remis entre les mains du Père, car la science ne peut rien pour lui. Il a le poumon traversé, et sa respiration sifflante va déjà diminuant. Ce n'est qu'une question d'heures. Pourtant, haletant de fièvre, la vision de la mort devant les yeux, une chose le préoccupe. Que va-t-on faire à son ami? Il demande à le voir une dernière fois; et quand l'autre est là et qu'on lui a conté la décision de l'officier, le blessé semble reprendre courage, sa figure s'illumine. « Je suis bien content, dit-il; j'avais tant peur qu'on te fasse passer au conseil de guerre à cause de ça. Quand tu rentreras au pays, tu conteras la chose à mes vieux, bien doucement. Puis tu feras dire une messe pour moi. »

Et l'homme et le prêtre, incapables de maîtriser leur émotion, fondent en larmes, tandis que le moribond, épuisé par cet effort, la main sur sa poitrine trouée, un filet de sang aux lèvres, s'en va doucement en souriant à son ami.

Ce soir, avant d'arriver à l'étape, nous entendons un grand bruit dans la nuit. A un coude du fleuve nous tombons au milieu d'une flottille de jonques battant pavillon russe. L'une d'elles, énorme et majestueuse, porte un gros fanal rouge à bout de mât. C'est *Li-Hung-Chang* qui monte à Pékin. Il emmène avec lui une suite énorme de mandarins, secrétaires, cuisiniers, etc., le tout monté sur plus de cinquante jonques escortées par des troupes russes. Eux aussi se préparent à stopper. Les barques s'abordent, les coolies s'injurient. Pour quelques instants nous ne pouvons passer. « Quels sont les étrangers que vous avez à bord? crie-t-on en chinois à nos bateliers. — Des Français. — Très bien; passez. » Et nous allons mouiller à un endroit moins bruyant où un feu allumé sur la berge nous attire. C'est un petit poste italien établi là pour garder des pièces de bois. Le caporal nous invite aimablement à venir nous chauffer. Nous prenons deux bouteilles de vin et allons nous asseoir autour du grand feu avec ces braves gens. Ils sont de Milan et les voici ravis lorsque, évoquant de lointains souvenirs, je leur parle de leur belle ville et des campagnes lombardes avec leurs immenses champs de maïs si semblables à ceux d'ici.

Ces soldats ne savent pas un mot de français, le Père et moi nous ne connaissons guère plus d'italien, et cependant nous arrivons à nous comprendre. Beaucoup de bonne volonté de part et d'autre, quelques bribes d'italien, un peu de latin, et l'affaire est faite. Ce brave latin, on l'a trop calomnié vraiment en répétant à tout propos qu'il ne sert à rien. Qui m'eût dit que j'en userais encore, sur les bords du Péhi-ho, par cette belle nuit étoilée, pour converser gaiement autour d'un feu de bivouac avec des *bersaglieri!*

Mais il se fait tard; il est temps d'aller dormir. Nous disons bonsoir à nos amis qui ne veulent pas nous laisser partir sans nous donner deux belles poules. Elles serviront à corser le menu de notre dernière étape.

4 Octobre. — On aperçoit déjà les faubourgs de Tien-tsin : nos hommes ont splendidement marché. Le Père cause avec eux. « Combien gagnez-vous?— Trente-cinq piastres par voyage et nourris. — Et avant? — Nous avions vingt piastres au plus et nous devions nous nourrir. — Alors, c'est pour vous une bonne époque.

— Certainement, nous sommes très heureux.

— Oui, mais il est vrai que vous recevez pas mal de bourrades.

— Oh! ça n'a pas d'importance!

Telle est la philosophie de l'occupation étrangère aux yeux du chef de nos coolies.

Mais voici de nouveau la ville avec ses ruines, ses ponts de bateaux. En quelques jours, depuis mon départ, sa physionomie s'est sensiblement altérée. Il y a infiniment plus de Chinois. Les affaires semblent reprendre un peu.

A quatre heures, nous passons devant la gare et stoppons au quai de l'Amirauté. Il n'y a pas soixante heures que nous sommes partis de Pékin, Nous avions mis sept jours pour monter.

Et maintenant, en route pour le Japon!

HENRY DUMOLARD.

L'ALLIANCE DES ÉTATS NEUTRES

Lettre de M. Bajer.

Président de la Commission du bureau international de la Paix, député danois.

A M. le baron d'Estournelles de Constant,

Ministre plénipotentiaire, membre de la Chambre des députés, etc.

Monsieur,

A la Conférence de la Paix, à la Haye, vous avez très bien dit qu'il faut « trouver un moyen de faire fonctionner la Cour permanente de l'arbitrage, d'accoutumer, comme l'a dit le Président, — votre honorable collègue M. Léon Bourgeois, — les puissances à recourir à cette innovation ».

Mais à la Haye on n'a pas réussi à unir une majorité pour l'adoption d'un expédient pratique. On n'y a pu s'accorder sur un « mécanisme » à recommander. Une lacune est restée.

J'y ai beaucoup pensé. Je cherche encore les moyens de remplir cette lacune. Mais, préalablement, j'apprécierais beaucoup votre avis sur l'idée suivante (que je viens de proposer à quelques collaborateurs), et je vous prie, Monsieur, de bien vouloir me donner un conseil.

Faut-il que je retire mon projet faute de sympathie?

Je comprends bien qu'un *seul* État neutre (conf. les délibérations du Comité d'examen de la Haye le 3 juillet 1899) ne se chargerait pas volontiers du fardeau de la responsabilité qu'il s'attirerait s'il pressait trop tôt ou trop tard sur le « bouton » destiné à ébranler la « machine » de l'arbitrage établie à la Haye. Aussi, un seul État n'aurait pas tant d'autorité qu'une *alliance* de plusieurs États neutres, pacifiques et « pacigérants », — alliance qui, du reste, pourrait avoir aussi d'autres buts pacificateurs.

Si une telle alliance envoyait aux puissances parmi lesquelles « un conflit aigu menacerait d'éclater » une *note collective* pour leur rappeler que la Cour permanente leur est ouverte, — sans doute la responsabilité serait plus facile à porter, et l'autorité grandirait en même temps.

Mais quel est celui des États neutres alliés qui devrait prendre l'initiative?

Ne serait-il pas possible de leur faire adopter entre eux l'institution du *Vorort* suisse? L'État de l'alliance permanente qui aurait la présidence le cas échéant devrait donc s'adresser, — même par voie télégraphique, s'il était nécessaire, — aux autres États de l'alliance, et si la majorité des États approuvait la démarche à faire, l'État président enverrait tout de suite, au nom de l'Alliance, une note collective aux puissances en conflit. Cette note pourrait être rédigée d'avance dans une forme stéréotype (comme la lettre du secrétaire général du bureau de la Haye selon votre proposition).

Il va sans dire que cette démarche devrait avoir la plus grande publicité. Ainsi l'opinion publique viendrait en aide à la pression morale de la part de l'Alliance pour la pacigérance (si M. le Cr Descamps me permet d'employer ce mot dont il est l'inventeur).

Grâce à une chaude propagande de tous les amis de la paix, il serait possible, j'espère, de créer cette alliance à l'aurore du nouveau siècle, même si elle n'était composée que de quelques petits États au commencement. « En 1291, — ai-je dit en terminant une correspondance à la *Revue d'Histoire diplomatique* (1900, p. 633), — les trois petits cantons suisses : Schwyz, Uri et Unterwalden marchaient à la tête de la formation de la Confédération helvétique, modèle d'une union d'États neutres européens. »

Agréez, Monsieur, etc.

FREDRIK BAJER.

Réponse de M. d'Estournelles de Constans.

A M. Frédéric Bajer,

Président de la Commission du bureau international de la Paix à Berne, député danois à Copenhague.

Monsieur,

Après mûre réflexion, je ne crois pas qu'une alliance des États neutres et pacifiques atteindrait le but que vous souhaitez.

Cette alliance est certainement *très désirable*, mais je ne crois pas qu'elle faciliterait l'application de l'article 27 de la convention de la Haye. Au contraire, elle serait peut-être une cause de retard et fournirait des prétextes pour temporiser et laisser passer le moment d'intervenir.

Le principal est, en effet, d'intervenir vite : une seule nation aura déjà, dans les débuts, quelque peine à décider son gouvernement en temps utile à écrire la lettre prévue par l'article 27. Si ce gouvernement doit en outre se concerter avec un ou plusieurs autres, la guerre sera déclarée et commencée avant que leur accord ne soit établi ; car il est difficile d'admettre que cette alliance puisse aller jusqu'à prévoir l'envoi d'une lettre rédigée d'avance et qui serait lancée à *toute éventualité*.

Au contraire, l'intervention d'un seul gouvernement *intéressé à la paix* s'exercera d'elle-même, spontanément, automatiquement, sans qu'il puisse invoquer aucune excuse pour s'abstenir : l'opinion l'y poussera. L'alliance que votre bonne volonté considère comme un surcroît de précaution m'apparaîtrait à moi comme un retranchement et une excuse derrière laquelle s'abriteraient les faiblesses, les timidités, les mauvais vouloirs.

Je vous autorise très volontiers, Monsieur, à faire de cette lettre tel usage que vous jugerez convenable, et suis extrêmement sensible aux sympathies que vous voulez bien me témoigner.

Recevez, Monsieur, etc.

D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

Membre de la Chambre des députés.

LE JASMIN D'ARGENT[1]

Nouvelle.

XXIX

La Nanna, restée seule, se prépara à confectionner la tourte de Noël. Elle était nerveuse et agitée. Le cœur lui saignait encore quand elle pensait au peloton de fil et à la manière cruelle dont Gaudence l'avait traitée pour faire la cour à sa belle-sœur... Elle se répétait de grandes phrases sur l'honneur de la famille et la dignité de son frère ; elle cherchait à se persuader de la faute de Rosette pour s'affermir dans ses projets de vengeance et pour vaincre une vague épouvante qui la prenait à l'idée de la catastrophe prochaine.

Cette tourte dut être moelleuse comme une éponge, grâce à l'énergie fébrile avec laquelle la Nanna travailla la pâte, la tirant, la battant, la roulant dans tous les sens.

Finalement, la demie de onze heures sonna.

— Dans un moment, il sera ici, pensa la Nanna. Il apportera son épingle en allant à la messe, afin de donner le temps à la Rosette de la prendre avant le retour de son mari. Mais, elle ne la prendra pas. Je m'en emparerai d'abord... Et nous nous expliquerons ensuite devant Pierre. Ah ! la belle n'en a pas fini avec moi ! Elle étendit rapidement la pâte, la tourna en rond, imprima sur le bord une quantité de fossettes avec le doigt, la saupoudra de sucre ; puis elle se lava les mains et se mit aux écoutes derrière la fenêtre de la cuisine.

Gaudence avait déjà enjambé la haie. Nanna le suivit de l'œil jusqu'à la croisée voisine, et son cœur battait comme lorsqu'elle avait été atteinte par le typhus.

Cette fois, elle ne se hâta pas d'ouvrir la porte et de se glisser dans la cuisine, car elle n'attendait aucune surprise. De son côté, le charretier, après avoir déposé quelque chose dans les sabots, restait hésitant. Il voulait voir si son cadeau lui serait brutalement renvoyé, comme le soir de la Sainte-Lucie. Il se blottit dans l'ombre, près du mur, et attendit. La Nanna entendait la respiration précipitée de Gaudence à travers la jalousie, et retenait difficilement son souffle. Ces deux cœurs battaient de la même émotion, dans le silence de la nuit, tout près l'un de l'autre ; mais il y avait un abîme entre les sentiments qui les agitaient : de la haine à l'amour.

— S'il allait ne pas partir ! songea la Nanna.

Et en ce moment, elle vit tous ses projets ruinés.

Elle resta haletante pendant quelques minutes : un temps infini pour son impatience angoissée ; puis, le premier coup de la messe tinta au loin. Elle tendit l'oreille, mais le son de la cloche l'empêcha d'entendre ce que faisait Gaudence.

— Il faut cependant qu'il aille à la messe, pensa-t-elle. Pierre l'attend. Justement, une haute silhouette noire émergea de l'ombre de la maison et s'éloigna rapidement à travers les plates-bandes. La Nanna avait bien deviné. L'amoureux courait à l'église pour ne pas éveiller la défiance du mari par son absence. Elle admira encore sa démarche hardie, sa tournure décidée et sa manière inimitable de poser le chapeau sur l'oreille, puis elle se cacha le visage dans les mains et resta longtemps absorbée dans ses pensées de haine, de vengeance...

Le dernier coup de la messe sonna dans l'air léger.

— Quel Noël, hélas ! murmura la Nanna. Jamais je n'ai été aussi malheureuse !... Qu'ai-je fait pour mériter de telles humiliations, de telles offenses ?... Mais, l'heure de la punition est venue... Je vais prendre ma revanche ! qui vivra verra...

La cloche se tut et un pas lourd résonna dans la cour, du côté du chemin.

La Nanna bondit à la cuisine, voulant s'emparer du sabot de la Rosette et l'emporter dans sa chambre pour le donner à sa belle-sœur le lendemain matin devant son mari, en lui disant :

— Voilà le cadeau que j'ai trouvé dans ton sabot, qui l'y a mis ?

Elle se haussa sur la pointe des pieds, s'accrochant à la saillie de la fenêtre, et elle regarda. Son sabot et celui de la fillette étaient pleins de bonbons, dont les papiers dorés luisaient sous la blanche clarté de la lune. Cette fois, on l'avait traitée galamment, voulant sans doute la ménager. Dans le sabot rouge et jaune de la Rosette se trouvait encore le fameux jasmin de filigrane.

La Nanna tendit la main pour le prendre, mais la porte de la cuisine s'ouvrit et Pierre parut...

Il demeura confus en voyant sa sœur debout près de la fenêtre.

Elle fut également surprise. Elle ne s'attendait pas à cette venue intempestive et n'était pas préparée à faire immédiatement sa terrible confession.

Elle eut une minute d'hésitation ; puis, son mauvais génie lui suggéra cette pensée perfide :

— C'est le Seigneur qui l'envoie pour que je lui ouvre les yeux.

Elle reprit à haute voix :

— J'examinais les sabots...

Les yeux de Pierre exprimaient une craintive anxiété. Il fit un pas vers la croisée, sans oser avancer

[1] Voir la *Revue* des 8, 15, 22 et 29 décembre 1900 et 5, 12 et 19 janvier 1901.

davantage. Il avait honte, devant cette sœur si envieuse, de la galanterie qu'il voulait faire à sa femme.

Dans sa timidité maladive, il sentit le besoin de s'excuser :

— J'ai apporté cette épingle, dont Rosette a tant d'envie... fit-il sans regarder la Nanna et posant une petite boîte sur la table. Le plus difficile était fait.

La Nanna pâlit de rage ; mais Pierre, sans lui donner le temps de parler, voulut encore pallier son amabilité conjugale :

— Je suis trop dur avec elle... Elle a peur de moi et je sais mal me faire aimer... Du reste, cette fleur ne coûte pas cher... et elle sera si heureuse ! Et il tortillait le papier de soie, n'osant lever les yeux, de crainte de rencontrer ceux de la Nanna.

Il était anxieux de mettre le bijou dans le sabot et de s'assurer que Gaudence ne l'avait pas prévenu. Cependant, intimidé par la présence de sa sœur, il restait là, assis sur le banc, près de la table. L'horrible doute qui lui rongeait le cœur n'arrivait pas à vaincre la faiblesse de sa nature.

— Et dire que cette effrontée les met tous dans cet état, se disait la Nanna. Plus elle maltraite les hommes, plus ils l'adorent. Je ne suis plus rien ici depuis qu'elle est entrée dans la maison : père mère, frère, amoureux, tous sont à ses pieds. Ah ! si je pouvais la chasser !

Et dans un mouvement de rage, elle eut le courage de dire à ce pauvre homme :

— Tu es arrivé trop tard, il y a un autre jasmin d'argent...

Un cri désespéré, déchirant, sortit de la gorge de Pierre et s'acheva en un sanglot qui le secoua tout entier. Il se couvrit le visage de ses mains et gémit tristement :

— Ah ! je savais bien que j'étais de trop en ce monde !

Il était tout tremblant, et serrait convulsivement quelque chose dans sa ceinture. Puis il se leva et se dirigea en chancelant du côté de la porte.

La Nanna fut atterrée. En ce moment seulement, elle vit toute l'énormité de l'action qu'elle venait de commettre et son terrible dénouement. Elle n'avait pensé qu'à la réalisation de ses désirs, mais à présent elle s'apercevait qu'un mari amoureux et trahi ne se borne pas à renvoyer sa femme, et à vivre tranquillement dans sa famille. C'est une partie de sa propre existence qui se détache de lui. Les parents sont bien peu de chose devant une pareille douleur.

Une scène sanglante qui s'était passée chez un blanchisseur, et dont on avait beaucoup parlé peu de temps auparavant, lui revint à l'esprit. Un mari, jaloux de son propre frère, l'avait tué et ensuite avait tué sa femme.

Pierre, dans son humilité profonde, n'aurait cherché à punir personne ; mais il se serait tué lui-même. La Nanna le devina à son désespoir, et les passions ignobles qui l'avaient incitée à la vengeance, s'évanouirent devant cette crainte.

Toutes ces pensées passèrent comme un éclair dans son âme effrayée, et une parole lui confirma ses appréhensions. Pierre se tourna vers elle avant d'ouvrir la porte et dit :

— Nanna, tu auras soin de nos pauvres vieux !

— Pierre, où vas-tu ? A quoi penses-tu ? cria-t-elle en courant à lui.

— Eh !... à rien !... répondit-il en la repoussant. Puis, il murmura :

— Il vaut mieux en finir une bonne fois que de vivre de cette manière !

En ce moment, la Nanna eut besoin de toute la force de son caractère énergique et concentré. Elle comprit que les supplications n'auraient aucune prise sur cette nature sauvage. Il fallait détruire le soupçon jaloux qu'elle-même avait suscité avec tant de perfidie. Point d'autre moyen de combattre une pareille résolution. Elle fit violence à l'angoisse qui l'étouffait et se mit à rire gaiement :

— Imbécile ! Tu es tombé dans le piège... maintenant, je sais que tu es jaloux ! Imbécile !... Ah ! ah ! ah !

Pierre s'arrêta, la bouche ouverte, les yeux agrandis par l'étonnement. Un rayon d'espérance éclaira son visage contracté et encouragea la Nanna à continuer son œuvre pie. Elle jouait à merveille ce jeu dangereux.

— Ah ! imbécile ! jaloux après quelques mois de mariage... Ah ! ah !

— Eh bien ! si je suis jaloux, à qui la faute ? fit Pierre tout confus. C'est toi qui es venue me raconter toutes sortes de bêtises sur Gaudence, sur ma femme...

— Je te dis que tu es tombé dans le piège et que tu es un imbécile ! Tu n'as pas compris que je le faisais exprès pour te taquiner ? Et tu as coupé dans le pont, tu t'es mis à faire le jaloux, à rouler de gros yeux... Imbécile, va !... Allons, donne-moi ton épingle que je la mette dans le sabot de Rosette.

Pierre tendit la fleur, encore hésitant entre la crainte et l'espérance. Mais à peine l'eut-il donnée que le doute le reprit, et saisissant sa sœur par le bras, il lui demanda tout bas :

— Et l'autre ?... Tu m'as dit qu'il y en avait une autre ? Dans quel sabot se trouve-t-elle ?... Cela ne peut être pour toi ? ajouta-t-il en la regardant au fond des yeux.

Cette dernière parole était cruelle. La Nanna en ressentit une douleur aiguë au cœur. Mais elle venait de voir de trop près l'horreur du mal. Elle réprima l'élan de son orgueil offensé et répondit avec un

effort de générosité, héroïque sous sa forme vulgaire :

— L'autre?... L'autre est dans le sabot de la Lucie. Gaudence l'y a mis, car il est amoureux d'elle et la Rosette est sa confidente. La fillette est toute férue de lui. Cela aussi tu ne l'avais pas compris? Tu as donc la cataracte sur les yeux? Ah! pauvre aveugle!

A ces mots les nerfs de Pierre se détendirent; il lâcha le bras de la Nanna, retomba assis sur le banc et jeta sur la table un couteau pointu qu'il cachait dans sa ceinture, disant d'une voix sombre :

— Tu as joué un jeu dangereux...Je me serais tué.

Et il éclata en sanglots convulsifs.

La Nanna, à la pensée qu'elle avait été sur le point de faire mourir son frère par sa faute, fut prise d'un frisson qui la secoua tout entière. Elle alla ouvrir la fenêtre et mettre l'épingle de Pierre dans le sabot de sa femme pour cacher son agitation.

Celui-ci l'examinait, encore défiant, ne pouvant croire à tant de joie.

— Pourquoi trembles-tu ainsi? lui demanda-t-il.

— Si tu crois que c'est réconfortant d'entendre parler de suicide, de voir des couteaux ouverts... — Et elle frissonna encore.

— Jure-moi que l'autre fleur est dans le sabot de Lucie! Jure-le! cria-t-il avec violence.

La Nanna avait déjà la main sur le sabot de la Rosette pour y mettre la seconde épingle; elle s'empara de la première, la posa sur le sabot de l'enfant, puis elle déclara, la conscience tranquille :

— Je le jure! Viens voir.

Pierre n'insista pas. Il soupira profondément, referma son couteau et le mit dans le tiroir de la table; il resta un moment immobile, pensant peut-être aux angoisses éprouvées, calme en apparence, mais encore abattu. Dans la droiture de son cœur, il croyait sa sœur incapable de faire un faux serment et il se reprenait à espérer... Les choses lui apparaissaient sous un jour tout différent : puisque Gaudence aimait Lucie, toutes ses familiarités avec la Rosette s'expliquaient facilement. Il lui parlait de la petite et de son amour...

XXX

Ce soir-là, la Rosette, excitée par sa passion naissante et le remords qu'elle en éprouvait, ne s'était pas couchée.

De la fenêtre de sa chambre, qui donnait aussi sur le potager, elle avait vu arriver et repartir le beau Gaudence. Elle avait attendu que le dernier coup de la messe de minuit eût sonné, pour être bien sûre que les hommes étaient à l'église. La Nanna devait avoir fini de préparer la tourte et s'être couchée.

Le moment était bon pour descendre et examiner le contenu de son sabot. La honte et la peur lui torturaient le cœur.

— Je voudrais qu'il n'ait pas apporté cette fleur, pensait-elle. Elle me causera des désagréments, des ennuis, et puis?... Ce cadeau m'engagera envers lui... Que voudra-t-il avoir en échange? Ah! quel diable d'homme, si beau et si séduisant!... On ne peut rien lui refuser. Mon Dieu, comment tout cela finira-t-il? Je voudrais rester une honnête femme. Cela m'amuse de rire, de plaisanter, mais je ne veux rien faire de mal. Pierre ne le mérite pas. Il est un peu sauvage, il m'aime et il est bon comme du pain!

Cependant, elle descendait à pas de chat, pieds nus, effleurant à peine le plancher.

En ouvrant la porte de la cuisine, elle resta stupéfaite de voir de la lumière. Elle s'arrêta hésitante, sans oser entrer, devant son mari et la Nanna. Celle-ci comprit que, sans son aide, sa belle-sœur allait tout gâter.

— Ah! voilà la Rosette! fit-elle en s'efforçant de paraître tranquille. Tu veux savoir ce que l'enfant Jésus t'a apporté, hein?

— ... Ah! non!... répondit l'autre en se glissant vers la fenêtre, sans oser lever les yeux. Je sais bien qu'il ne m'apportera rien. Je veux seulement retirer mon sabot, je crains que l'humidité de la nuit ne l'abîme... Il va neiger...

Pierre, qui avait les yeux rougis par les larmes, alla à l'entrée en disant :

— Je ne crois pas qu'il neige.

Et il resta à regarder le ciel dans l'obscurité pour cacher son émotion. Alors, la Rosette prit son sabot, et sentant le bijou sous ses doigts, allongea la main pour le jeter dehors. Mais la Nanna la tira par la manche, en murmurant à son oreille :

— Garde-le... c'est lui qui l'a mis. Remercie-le.

Et elle la poussa du côté de Pierre.

La Rosette resta effarée. Que voulait-elle dire? Qu'avait-elle fait de l'autre fleur?

Pierre rentrait. La Nanna poussa de nouveau la jeune femme de son côté, en s'écriant :

— Veux-tu en apprendre une bien bonne, Rosette? Eh bien! Ce pauvre imbécile, grand et gros comme il l'est, avait peur de Gaudence. Il était jaloux...

— Allons donc! Jaloux... Ce n'est pas vrai, fit Pierre tout honteux.

Rosette ne comprenait rien à cette scène. Elle avait pâli, croyant que sa belle-sœur lui préparait une perfidie de sa façon, mais celle-ci reprit :

— Inutile de nier... Je t'ai vu pleurer... Et ce couteau?... Tu ne l'as pas acheté pour éplucher des oignons?

Elle prit le couteau dans le tiroir de la table et le montra à la Rosette, frissonnante de terreur; puis elle continua :

— Il croyait que Gaudence voulait te manger, comme s'il n'y avait pas d'autre femme que la sienne au monde!

— Je ne pense guère à Gaudence, balbutia la Rosette qui commençait à deviner une sympathie naissante en sa belle-sœur.

— Ah ouiche! Va donc le lui dire! J'ai été obligée de tout lui raconter! Que Gaudence est amoureux de la petite Lucie, que tu es sa confidente, qu'il a mis le jasmin d'argent dans son sabot vert... Tout, je lui ai tout raconté. Et maintenant, il ne sait où se fourrer... Mais il ne sera tranquille que lorsqu'il les aura vus mariés... Je le connais!

Pierre était sur les épines.

— Veux-tu finir? dit-il de mauvaise grâce. N'y pensons plus.

La Rosette, trop agitée pour pouvoir parler, sauta au cou de son mari et l'embrassa tendrement, malgré les efforts qu'il faisait pour la repousser. Elle se sentait sauvée.

— Oui, oui, s'écria-t-elle dans un élan de cœur. Lucie l'aime, qu'ils s'épousent!

Et elle ajouta avec toute l'exagération qui lui était naturelle :

— Que je suis contente! C'est comme si je me mariais une autre fois! Et vous, mon homme, êtes-vous content?

Et elle le serra dans ses bras à l'étouffer. Puis, se tournant vers la Nanna :

— Nous allons faire une belle noce... Nous serons tous heureux!

Elle lui prit la main, en murmurant à son oreille :

— Merci, Nanna. Tu m'as traitée comme une vraie sœur!

Elle était tellement émue d'avoir échappé au péril qu'elle ne doutait pas du consentement de Gaudence, qu'elle ne doutait de rien; elle se sentait réconciliée avec elle-même et avait le cœur en joie, l'âme en fête. La Nanna laissa les époux seuls et sortit dans la cour. Après toutes ces agitations, elle éprouvait le besoin de pleurer, — et elle pleura longtemps en silence. Un profond repentir était entré en elle.

Devant le désespoir de Pierre et la sincère reconnaissance de Rosette, elle était redevenue bonne et avait horreur de ses mauvais sentiments. Elle pensait :

— Pauvre enfant... elle n'a que dix-huit ans!... J'aurais dû l'avertir, la conseiller, la soutenir... Mais le démon était en moi. Oh! si je l'avais écouté, quel Noël d'enfer aurions-nous eu dans cette maison! La grâce divine m'a touchée... Béni soit le Seigneur! Cette cloche de Noël m'a toute remuée... A quels horribles malheurs nous avons échappé!...

Et, cependant, elle tremblait en pensant à l'avenir. Et puis? Maintenant, sous l'impression du premier moment, elle sentait toute la douceur d'avoir fait le bien, et elle en était satisfaite. Mais, plus tard? Quand cette excitation serait passée?... Les choses reprendraient leur cours habituel. Ou Gaudence n'épouserait pas la Lucie et cesserait de fréquenter les Lovatelli; ou bien, — c'était probable, — il épouserait la petite qui était devenue fraîche comme une rose depuis son séjour à la ferme; elle était jolie, jeune, possédait quelque bien et Gaudence avait dépassé la trentaine... Du reste, la Rosette trouverait bien moyen de faire aboutir ce mariage...

Pierre et sa femme, rapprochés par cette catastrophe s'aimeraient tendrement et n'auraient pour leur sœur qu'une affection secondaire; la vieille fille serait plutôt un embarras dans leur vie.

Les vieux avaient peu de temps à vivre.

Et elle, la pauvre Nanna, resterait seule, isolée, sans personne à qui donner son cœur, sans être aimée...

Et alors, comment faire pour ne pas envier ceux qui ont une famille et qui sont heureux? Elle reviendrait au mal sans le vouloir, à cause des circonstances, et de son isolement.

Elle songeait à tout cela avec angoisse, et pleurait, et priait avec la ferveur de son aveugle foi.

— O Seigneur! ô mon Dieu! Donnez-moi une inspiration. C'est la nuit de Noël.

XXXI

Pierre, resté seul avec sa femme et encouragé par ses caresses, lui avait raconté ses jalousies, ses peurs, ses désespérances et sa résolution de se tuer.

Les deux époux étaient émus. Et dans l'intimité infinie des premières larmes versées ensemble, ils se sentaient profondément heureux.

Tout à coup, ils entendirent frapper furieusement à la porte et la voix de Pacifique cria :

— Êtes-vous encore levés?

— Oui, c'est moi, répondit Pierre écartant la Rosette et courant ouvrir.

— Venez avec moi. Je crois qu'il y a des voleurs dans ma chambre; je vois une lumière près de ma petite fille...

Les deux hommes grimpèrent en toute hâte les escaliers, et la Rosette, qui était courageuse, les suivit en silence.

Pacifique poussa la porte, et resta immobile d'étonnement. Une lanterne était posée sur le coffre au pied du lit, et la Nanna était agenouillée près du berceau de l'enfant.

Pierre devint rouge comme une flamme en voyant sa sœur dans la chambre d'un homme, toute seule, la nuit; il gronda de mauvaise humeur :

— Que fais-tu là?

— Je regarde mon cadeau de Noël et je remercie le Seigneur, répliqua la Nanna en se levant. Il s'est souvenu de moi, quoique je sois laide et vieille, et il m'a envoyé cette jolie poupée... Il m'a aussi donné un cœur de mère pour la chérir. N'est-il pas vrai, Pacifique, que je dois être sa maman?

Pacifique, dans l'excès de sa joie, courut à elle les bras ouverts comme pour l'embrasser. Mais il n'osa pas se donner en spectacle devant les autres, et laissant retomber ses bras, il demeura stupide, la bouche ouverte, muet de surprise.

La Rosette seule comprit tout. Et, avec sa bonté spontanée, elle embrassa sa belle-sœur en s'écriant:

— Dieu te bénisse pour le bien que tu fais à cette petite créature et à ce brave garçon qui t'adore!

— Oh! oui, fit Pacifique en souriant. Je vous aime de toute mon âme.

— C'est vrai? demanda la Nanna avec un éclair de joie dans le regard.

— Vous le savez bien! J'ai déjà demandé une fois votre main à vos parents et c'est] vous qui m'avez repoussé.

— Vous vouliez m'épouser à cause de votre fille...

— Pour elle et pour moi!

— Et vous disiez que j'étais *mûre et pas jolie*... ajouta-t-elle avec ironie, incapable de sacrifier son léger ressentiment.

— Hé bien! répondit Pacifique ne démentant pas ces paroles par politesse, on n'en trouve guère de *mûres et pas jolies!* Vous voyez bien que je n'en ai pas cherché d'autre...

Et se penchant vers elle pour ne pas être entendu du jeune ménage, il murmura :

— Je vous aime depuis que je vous ai rencontrée à la rizière.

La Rosette comprit qu'ils avaient besoin de rester seuls un moment, et donnant un grand coup de coude à son mari, elle lui fit signe de sortir sur le palier.

Alors, la Nanna, avec un air coquet qui dissimulait mal l'anxiété de sa demande, lui dit:

— Vous m'aimiez et vous en avez épousé une autre?

— Je l'ai fait parce que c'était mon devoir, Nanna. Maintenant, je puis vous le dire, puisqu'elle est morte et que vous allez devenir ma femme. Cette malheureuse... que son âme repose en paix!... avait rencontré mon frère dans les rizières du Piémont, où les filles et les garçons travaillent deux par deux à la batteuse. Et, vous comprenez... Ces deux jeunes gens s'aimaient... Suffit! Après la récolte, mon frère fut obligé de partir comme soldat. Il avait attrapé les fièvres dans les rizières et il se mit en route sans être bien guéri. Un peu le chagrin, un peu la fatigue, que sais-je?... et il prit le typhus qui, en quelques jours, l'envoya dans l'autre monde. Un beau garçon, fichtre!... Enfin... quand j'allai le trouver à l'hôpital militaire, il me dit :

« J'ai le cœur brisé de laisser cette pauvre Catherine... Son père la tuera et la chassera sur la grande route. »

— Et il pleurait que cela faisait pitié. Je ne savais comment le consoler, et je lui répondis :

« Écoute, Michel, nous avons toujours vécu en bonne intelligence. Ne te tourmente pas, je prendrai soin de la Catherine. »

— J'aurais bien voulu vous prendre pour femme, Nanna, mais la promesse faite à un mourant était sacrée. J'ai épousé cette malheureuse et je l'ai traitée le mieux que j'ai pu. Je n'ai pas de remords, mais je vous ai toujours aimée...

— Mais, alors, cette enfant? fit la Nanna en voulan repousser le berceau.

—... N'a plus ni père, ni mère, continua Pacifique d'un ton suppliant, et je dois la protéger...

La Nanna, avec ses préjugés de paysanne, eut un instant de répulsion pour la petite déshéritée, mais son cœur triompha vite de ces idées mesquines et étroites.

— Moi aussi, je la protégerai et elle sera notre fille, murmura-t-elle en se penchant sur l'enfant endormie et en baisant ses lèvres rosées.

Puis elle ajouta en caressant ses boucles blondes :

— Et elle n'ira jamais dans la rizière...

. . . . . .

Le lendemain, ce fut une vraie bénédiction que de voir le repas de Noël. La Rosette cajolait son homme comme si elle l'avait épousé la veille. Les vieux étaient heureux de marier leur fille. Pacifique... laissons-le. Il regardait tout le temps la Nanna, extasié, et tout d'un coup, lui demandait :

— Alors, vous serez ma ménagère? Quel démon de fille! Ah! vous vous êtes fait désirer! Le lit est prêt.... Quand commencerez-vous à faire la soupe chez moi?

Et, dans ces tendresses rustiques, il mettait toute son âme, le pauvre homme!

Gaudence aussi se trouvait là; il était allé dès le matin souhaiter la Noël aux Lovatelli. Et savoir ce qui était advenu de sa fleur d'argent. La Rosette l'avait facilement persuadé de se marier.

Au fond, ce n'était pas une bien grande passion que la sienne. Il avait un caprice pour cette belle jeune femme; mais l'idée d'épouser ce bijou de fillette lui plut immédiatement : ce fut une affaire conclue. D'autant plus que la Rosette lui assura avoir été mince comme une tige de chanvre à seize ans. Tout son bel embonpoint lui était venu vers la dix-huitième année.

Il croyait déjà voir la Lucie grasse comme une caille, et il était satisfait, et il se dandinait plus que

jamais, et il mettait son chapeau sur l'oreille à le faire tomber. Sa petite fiancée était plongée dans le ravissement : elle sautait de joie et triomphait avec sa belle épingle filigranée dans ses cheveux bruns. Elle s'écriait en contemplant le toupet exagéré du charretier :

— J'avais compris depuis longtemps que vous parliez de moi à ma sœur et que vous vouliez me donner ce bijou. Oh! oui, je l'avais bien compris!...

Pauvre cœur innocent! Elle ne savait pas sous quelles tempêtes avait poussé son jasmin d'argent, — sa fleur de Noël.

MARCHESA COLOMBI.

Traduit de l'italien par Mme CHARLES LAURENT.

NOTES D'ART

Monuments et Jardins.

Il n'est bruit en ce moment, dans le monde de l'art ou touchant à l'art, que de choses anciennes, respectables par le caractère et la beauté, sur lesquelles on veut porter une main sacrilège. Ici c'est le vieil hôtel de Rohan, évoquant à notre souvenir un des plus grands noms de la noblesse française, une des phases les plus curieuses, les plus mouvementées de notre histoire, c'est cet hôtel de Rohan, au surplus une des merveilles de notre architecture, que l'on se propose d'abattre, comme on ferait d'une bâtisse vulgaire et quelconque, pour l'agrandissement d'un service public. Dans un excellent article du *Journal des Débats*, notre distingué confrère M. André Hallays a parfaitement déduit les multiples raisons pour quoi un tel acte de vandalisme devait être dénoncé à l'indignation publique, et montré qu'un projet de cette nature n'avait pu germer que dans la cervelle de politiciens dépourvus de goût et de culture. Il convient de s'associer sans réserves à ses observations, et de les renforcer, si possible, en marquant ce qu'un tel précédent pourrait entraîner comme conséquences dans l'avenir.

Mais voici maintenant qu'après les vieilles pierres, infiniment dignes de respect, c'est aux vieux arbres, non moins vénérables, qu'on prétend s'attaquer, et comme la question intéresse l'art, nous nous y étendrons quelque peu. Il s'agit de déplacer le Musée du Luxembourg. Vous savez que depuis longtemps le conservateur de ce Musée, M. Bénédite, se lamente, en compagnie des artistes, sur l'exiguïté de la place qui leur est attribuée. Il fut question un moment d'agrandir les galeries en les prolongeant; mais comme on ne le pouvait faire qu'en empiétant sur le jardin de la présidence du Sénat, il y eut conflit, et il s'ensuivit des démêlés légendaires entre l'administration des Beaux-Arts et le Président du Sénat qui était alors M. Challemel-Lacour. M. Bénédite, lequel à très juste titre représente les intérêts des peintres modernes, renonce à son projet d'agrandir la construction existante puisqu'il lui faudrait se heurter aux mêmes difficultés qu'autrefois, mais il en esquisse un autre qui est à l'étude maintenant et qui consiste à édifier, dans une autre partie du Luxembourg, près de la rue Auguste-Comte et en face du lycée Montaigne, un nouveau musée.

Or il faut bien le dire, et tous les amis vraiment artistes de notre vieille cité parisienne seront unanimes sur ce point : toucher aux parties hautes de ce délicieux jardin du Luxembourg, en faire tomber un arbre, en détruire une pelouse, serait un acte de vandalisme plus répréhensible à nos yeux que de démolir les vieilles pierres où sont gravées les armes des Rohan! Que l'on veuille bien comparer notre ville aux autres grandes capitales : nous sommes singulièrement pauvres en jardins, et si d'un tel point de vue on rapproche Paris de Londres, pour ne prendre que ce seul exemple, il faut bien convenir que nous n'avons rien à opposer à ces magnifiques parcs situés en plein cœur de la cité : Hyde-Park, Regents-Park, qui forment des repos de magnifiques ombrages et des abris couverts aux citadins lassés de soleil et de bruit. Nos Tuileries sont devenues comme feuillages d'une indigence extrême, et les exhibitions multiples qui s'y renouvellent ne sont point faites pour entretenir la vigueur de la sève en ces pauvres arbres salis de poussière, jaunis et dépouillés déjà quand les verdures londoniennes sont encore dans tout leur éclat. Nos Champs-Elysées, qui composent, à vrai dire, une des plus magiques perspectives du monde, ne sauraient être considérés comme un lieu de calme et de repos, comme un *jardin* au vrai sens du mot, puisqu'ils sont ouverts de toutes parts, peuplés de constructions, de baraques, et traversés par des milliers de voitures. Restait donc le jardin du Luxembourg, et dans ce jardin les parties hautes, les plus délicieuses, les seules vraiment délicieuses aux lassitudes des rêveurs et des amants... et c'est ce coin charmant, unique et vraiment exquis de notre ville, que l'on voudrait déshonorer par l'édification d'une vaste bâtisse blanche, comme on sait les faire aujourd'hui, sans style et sans beauté!

Oserons-nous nous associer au dire de ceux qui prétendent que nulle œuvre d'art, sortie de la main des hommes, ne peut valoir que l'on sacrifie pour elle une perspective de nature! Sincèrement je ne saurais aller jusque-là, surtout quand je songe à ces œuvres souveraines qui demeurent, à travers les âges, comme le plus noble témoignage du génie et

de la dignité humaine! Mais prenez donc la peine d'y songer et demandez-vous au profit de qui doit être consommée cette atteinte à l'une des plus charmantes perspectives naturelles. On avait jusqu'alors 2 177 mètres de surface murale ; on en réclame maintenant 6 350. A qui pourront donc servir ces quatre mille mètres nouveaux? Ne vous y trompez pas : ils n'auront d'autre objet que de glorifier aux yeux du public ébahi les vastes chromos de M. Detaille, les insipides panoramas de M. Gervex et de M. Roll, dans la mesure où nous avons vu ces indiscrètes productions se pavaner aux murs de la Décennale. Eh bien, disons-le franchement, pas un arbre, pas une feuille ne doit être sacrifiée à la peinture de ces messieurs, parce que leur art est inhabile à nous restituer, par compensation, l'analogue de la beauté dont on prétend nous priver pour eux.

Ceci nous induit à examiner un peu la valeur réelle des œuvres modernes exposées au Luxembourg. En conscience, la majorité des peintures et sculptures qui composent ce musée représente-t-elle un art à ce point supérieur qu'il convienne, pour assurer leurs aises, de leur faire un tel sacrifice? Sans doute, il y a quelques belles choses, et vraiment ce serait à désespérer si, dans une période d'un demi-siècle environ, le flair des réunions officielles n'avait pas réussi à grouper quelques morceaux d'un réel intérêt. Mais, en revanche, combien d'acquisitions inutiles, qui n'ont été faites que par la puissance des coteries, par l'influence des relations, par la prépondérance de l'art officiel! Combien de temps a-t-il fallu pour qu'un morceau de puissante et vigoureuse peinture comme l'*Atelier aux Batignolles*, de M. Fantin-Latour, occupât la place qu'il méritait dans ce musée des renommées contemporaines, on peut le demander à M. Bénédite qui, par sa situation officielle, est tenu évidemment à une grande réserve, mais dont le goût du moins a su discerner, puis imposer en quelque façon l'œuvre d'un véritable artiste. A le bien prendre, et si l'on voulait opérer une sélection sérieuse, on reconnaîtrait qu'une bonne moitié des œuvres figurant au Luxembourg n'ont aucun titre réel à s'y trouver : c'est assez dire que ces 6 350 mètres de superficie murale que l'on réclame, sont sans doute un chiffre légèrement exagéré.

Soyons bon prince encore, et mettons que le besoin s'en fasse impérieusement sentir. Sans toucher d'une main sacrilège à ce que nous voulons voir respecter, n'y a-t-il pas moyen de tout concilier? Que va devenir ce grand, cet immense palais qui enfermait les Centennale et Décennales françaises et étrangères de 1900? J'entends qu'il servira aux Salons à venir. Mais si colossale que puisse être l'exhibition annuelle de nos peintres, ce vaste édifice ne se trouvera pas complètement occupé par eux. Pourquoi n'en pas réserver une partie à l'installation de l'ancien Luxembourg? Une proposition en ce sens avait été déjà présentée par un des conservateurs du Louvre, M. Molinier, si je ne me trompe. Elle m'apparaît pleine de bon sens, et bien que la lumière, en certaines parties du Grand Palais, ne soit pas aussi satisfaisante qu'on le pourrait désirer, les peintres vivants auraient mauvaise grâce à ne point s'en contenter quand elle a suffi pour éclairer l'œuvre des illustres morts de la Centennale que nous avons vue. Ceci nous conduirait à l'examen d'une autre question non moins intéressante, je veux dire l'utilisation du Petit Palais : mais elle vaut bien la peine qu'on lui consacre une note entière et nous y reviendrons prochainement.

PAUL FLAT.

THÉATRES

THÉATRE-ANTOINE : *La Petite Paroisse*, pièce en quatre actes et six tableaux, d'Alphonse Daudet et de M. Léon Hennique.

La Petite Paroisse n'est pas, je pense, l'un des meilleurs ouvrages de ce créateur de chefs-d'œuvre que fut Alphonse Daudet. Ce ne serait pas une raison pour qu'on n'ait pu en tirer un bon drame. C'en est une, peut-être, pour que le romancier lui-même ait eu peine à en faire une bonne pièce. Au contraire de ce qui arrive pour tous les romans de Daudet, ce qui reste de celui ci, après la lecture, c'est la donnée générale, et non quelques-uns de ces types tout pleins de réalité et de vie qui semblent prolonger longtemps leur existence en nous-mêmes. De là une sorte de désaccord ou de malentendu entre l'auteur et le public; sans grand inconvénient, dans le livre, ce malentendu donne toutes ses conséquences au théâtre. L'auteur « connaît » ses personnages (car le travail qu'il a fait sur eux est aussi consciencieux que celui qu'il fit sur d'autres, mieux venus), et il nous en parle comme si nous les connaissions. *La Petite Paroisse* (pièce) n'est certes pas inférieure aux versions théâtrales des *Rois en exil*, du *Nabab*, ou de *Numa Roumestan*. Mais, tandis que des indications très sommaires suffisaient à recréer pour nous Christian, Monpavon ou Numa, des indications, même plus développées, ne nous révèlent pas assez le caractère de Lydie Fenigan, par exemple. Nous nous rappelons ce qu'elle faisait, mais non pourquoi elle le faisait; nous voyons qu'elle le « refait », mais nous savons encore moins pourquoi...

Je sais bien que Daudet avait un collaborateur ;

et il n'en pouvait choisir un plus intelligent et plus expérimenté que l'auteur des *Deux Patrons* et du *Duc d'Enghien*. Mais la tendre et fervente admiration que M. Hennique professait pour Daudet faisait de lui, en quelque sorte, un second Daudet ; j'entends qu'il avait pénétré les personnages de son maître autant qu'avait pu le faire son maître lui-même, et qu'il était plutôt avec lui qu'avec nous, — si ce que nous regrettons, dans la *Petite Paroisse*, c'est des renseignements assez précis sur les personnages...

Mais il est temps d'interrompre ces « précautions oratoires ». A les poursuivre j'aurais l'air de chercher à masquer ou à atténuer mon opinion. M. Hennique, dont la vie littéraire est un modèle de conscience, de droiture et de simplicité, mériterait assurément un pareil effort. Mais, comme vous allez le voir, je n'ai nul besoin de le tenter.

Les auteurs ont fort bien vu que l'élément essentiel du drame devait être la jalousie de Richard Fenigan. Mais, à cette jalousie, encore fallait-il rattacher le titre même de la pièce, cette « Petite paroisse » qui est comme le centre du roman. Le premier acte expose clairement la situation. Voici la chapelle construite par « Napoléon Mérivet, commandeur de Saint-Grégoire-le-Grand, en souvenir de son épouse Irène ».

C'est aujourd'hui l'anniversaire de la mort de Mme Mérivet, et l'on est venu de tous les villages voisins. On est venu, pour faire plaisir à Mérivet, qu'on aime, mais dont on se moque un peu, car l'histoire d'Irène est connue de tout le pays, et les mésaventures de Mérivet sont de celles dont tout Français ne peut pas ne pas s'égayer. Irène, un beau jour, s'est enfuie, laissant son mari dans la maison vide. Des mois ont passé, des années, et un jour on a vu revenir Mme Mérivet... Et cette histoire prend, comme on dit, un regain d'actualité, car elle vient de se reproduire dans la maison des Fenigan. Lydie Fenigan vient de se laisser enlever par Charlexis d'Olmütz, fils du vieux maréchal prince d'Olmütz. Richard, son mari, est inconsolable ; il ne sort d'un silence farouche que pour maudire l'ingrate et menacer le séducteur... Et Mérivet tente de l'apaiser. Il conte à Richard son histoire ; lui aussi a menacé, maudit, haï. Mais il a fini par « comprendre »... Il n'est pas de crime qui ne soit digne de pardon ; il n'en est pas de plus dignes de pitié que les crimes d'amour. Sur ce sujet, le bon Fenigan est inépuisable : « C'est à la gloire du pardon que j'ai élevé ma « Petite paroisse ». Je sais qu'on rit de moi et que les gens austères ne daignent pas entrer dans ma chapelle. Cela m'est égal ; *je sais*... Je sais qu'il n'y a de vrai et de bon que le pardon. Ah !... Je n'y suis pas arrivé tout de suite. Même plus tard, après avoir repris ma femme, j'ai eu des révoltes. Parfois, quand je distinguais sur son visage vieilli des rides qu'elle avait prises ailleurs qu'auprès de moi, je sentais mon vieux cœur vibrer de colère. Mais la sagesse est venue. J'ai sauvé une âme. J'ai donné le bonheur, ce qui est encore la meilleure manière d'être heureux... Et j'ai été heureux. Nous avons été heureux, tous deux. Nous nous sommes aimés profondément, sincèrement, sans arrière-pensée... Voyez-vous, ces choses ne sont difficiles que parce qu'on les déclare d'avance impossibles. Quand on veut seulement essayer, on est tout surpris de la facilité, de la joie qu'on y trouve... Essayez, Richard. Vous aimez votre Lydie comme j'aimais mon Irène ; et votre Lydie vous aime comme Irène m'aimait... Mais vous n'osez pas ; votre orgueil se hérisse. C'est que vous n'entrez pas assez dans ma « Petite paroisse ». Venez-y. Elle vous enseignera la douceur du pardon... »

Richard résiste. Il aime ardemment, et tout son être frémit d'horreur à la pensée de Lydie dans les bras d'un autre. Lydie, dont la trahison se double d'une ingratitude abominable ; orpheline et pauvre, Richard lui a donné un nom, l'aisance, une famille. Et c'est ainsi qu'elle l'a récompensé !... Cependant les conseils de Mérivet font leur œuvre... Lydie, peut-être, n'est pas aussi coupable qu'elle semble l'être. Comme tous les êtres faibles, Richard a besoin de quelqu'un sur qui se décharger de ses responsabilités. Si Lydie n'est pas infâme, si lui n'est pas coupable, qui donc l'est ? Il ne le sait que trop ; c'est sa mère. Violente, autoritaire, elle n'a consenti au mariage de son fils que dans l'espoir que sa bru, lui devant tout, se laisserait dominer par elle ; et, sévère, implacable, elle lui a fait une existence sans air et sans joie...

Plus apaisé, Richard eût compris ce qu'il y avait de tendresse mal entendue sous les actes de sa mère. Il souffre trop pour être juste. La scène d'explication est d'une violence extrême. Pour la première fois, Mme Fenigan se demande si elle n'a pas mal agi... Et voici Mérivet. A Mme Fenigan aussi, il vante la bonté, la puissance souveraine du pardon... Elle hésite, elle tremble, elle frémit ; mais elle souffre. Et, domptée enfin, elle entre dans la « Petite paroisse ».

Un peu froid (car il faut expliquer bien des choses) ce premier acte ne laisse pas d'être intéressant. Les personnages sont clairement présentés. Et, parmi eux, rayonne le délicieux Mérivet, un de ces êtres de douceur et de bonté que Daudet seul savait rendre vraisemblables. Et le plus bel éloge qu'on puisse faire du Mérivet du drame, c'est qu'il ne le cède en rien au Mérivet du roman.

J'imagine que les auteurs n'eussent pas mieux demandé que de couper le second acte. Mais il fallait nous montrer le prince Charlexis, puisque le dénouement est amené par lui. Il fallait surtout nous

faire connaître Lydie Fenigan. Malheureusement, tant de choses sont à savoir sur sa situation matérielle qu'il ne reste guère de place pour l'analyse de son caractère ; encore une bonne part de cette place est-elle prise par Charlexis d'Olmütz. Telle qu'elle nous apparaît, elle semble douce et faible, subissant facilement les influences, acceptant la destinée, et capable en même temps, comme les faibles, de sursauts d'extrême violence. Et, si cela est un peu sommaire (le rôle d'ailleurs est joué assez médiocrement), il serait fort excessif de dire que cela est insuffisant. — Lydie, abandonnée par Charlexis, se tire un coup de pistolet.

Mais voici le drame. Lydie, ramenée par Mme Fenigan, est de retour. Richard, qui l'attendait avec impatience, voudra-t-il la reprendre, ou, mieux, le pourra-t-il ? Les deux tableaux qui mettent en présence le mari et la femme sont fort beaux, en vérité. La lutte entre l'amour et l'horreur instinctive, chez Richard, est marquée par des traits significatifs. Leur embarras, dès qu'ils se trouvent seuls ; la pensée obsédante qu'ils n'osent exprimer et qui les assiège ; leurs efforts pour rompre un silence qui les oppresse, et qui retombe plus écrasant après chaque tentative ; cet « obstacle » enfin, insurmontable et inexprimable, qui sépare leurs mains prêtes à s'unir, et fait retomber leurs bras tendus pour l'étreinte ; tout cela est traduit avec force et émotion.

La scène est infiniment dramatique. (Peut-être aurait-on pu nous avertir avec un peu plus d'insistance sur l'amour particulièrement physique de Richard, qui explique à la fois sa répugnance invincible et la manière dont, à la fin, Lydie cherche à le reprendre...) Mais l'obstacle est trop fort. Richard est désarmé devant lui. L'essai de rapprochement n'a servi qu'à montrer aux époux tout ce qui les sépare. Il ne reste plus qu'à laisser faire au temps. Car l'obstacle, c'est moins le souvenir de la faute, ou plutôt ce n'est pas seulement lui ; c'est surtout la présence presque visible, le voisinage de Charlexis. Lui vivant, Richard peut pardonner, il peut aimer : il ne peut pas oublier.

Et vous savez la suite. Charlexis, pendant l'absence de Richard, se reprend de goût pour Lydie. Il la poursuit, elle le tue. (Tout cela est un peu sommaire.) L'obstacle a disparu. Richard pardonne ; il aime : il oublie.

Telle est cette pièce, dont je n'ai pas dissimulé les défauts, mais qui, à côté de ces défauts, est toute pleine de qualités rares et précieuses. On joue toujours bien au Théâtre-Antoine. Il m'a semblé que cette fois l'interprétation était un peu flottante...

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le Mal nécessaire, par ANDRÉ COUVREUR (Plon).

M. André Couvreur est un sérieux et intéressant écrivain qu'il faut louer tout d'abord de ne pas écrire, comme d'autres, pour ressasser de vieilles intrigues romanesques très fatiguées. J'ai eu déjà l'occasion de signaler une œuvre de lui, *les Mancenilles*. Dans son dernier ouvrage il a fait une étude assez puissante des mœurs de nos grands chirurgiens. L'amour de la gloire ou du gain les pousse à faire de vaines ou dangereuses opérations avec un trop complet mépris de la vie humaine. Là est le mal. Mais un « mal nécessaire », car c'est grâce à tant de sang versé, d'existences sacrifiées, que les expériences se sont utilement multipliées et qu'on a pu augmenter le nombre des cas guérissables par la chirurgie... Le docteur Armand Caresco a la vogue. Ses clientes, — celles qui survivent, — lui procurent tant de malades à opérer qu'à plusieurs d'entre elles il donne parfois une petite commission sur ses bénéfices. Il est séduisant, il est habile. Il a installé, dans un quartier élégant, une maison de santé modèle. Il opère en public, invitant des confrères étrangers, des journalistes. Et quand il est à court d'argent, parce que sa maîtresse a des fantaisies ruineuses, il opère beaucoup, il opère trop. Un jour il tente sur une petite fille atteinte de méningite un sauvetage impossible ; l'enfant meurt et sa grand'mère, folle de douleur, se précipite dans l'escalier, se fracture le crâne. Caresco, sans s'émouvoir le moins du monde, recommence sur la pauvre vieille sa tentative : il réussit et continue sa démonstration. Les scènes de ce genre sont nombreuses dans le livre de M. Couvreur. Elles sont représentées, sans doute, avec une grande exactitude ; l'abus des mots techniques y gêne un peu les ignorants que nous sommes, vous et moi. Une aventure très émouvante relie entre eux ces épisodes divers. L'œuvre est un peu lourde ; elle a plus de valeur sociale que d'agrément esthétique, mais elle manifeste de très fortes et dignes qualités d'esprit.

La Faiseuse de Gloire, par PAUL BRULAT (Villerelle).

Cette « faiseuse de gloire » est la presse, et c'est, en effet, la presse contemporaine qu'entreprend de nous peindre M. Paul Brulat. Il n'a pour elle aucune estime ; il la méprise même de tout son cœur. Son livre a l'air d'un pamphlet, mais il n'est peut-être, hélas ! qu'une exacte copie de la fâcheuse réalité. Il frappe fort, — et je crains bien qu'il ne frappe juste. M. Brulat est un convaincu ; en dénonçant la vénalité de « certains » journaux, la rosserie des journalistes et la souplesse des directeurs, qui flattent bas-

sement les goûts du public et n'ont d'autre idéal que d'augmenter le tirage de leur feuille, il croit faire œuvre d'apôtre. Le héros de son roman est un jeune écrivain de talent, épris d'art et de vérité, intransigeant à l'excès dans ses principes. Il a brillamment débuté. Voici qu'il entre au « Quotidien ». Sa position est faite. Mais il se permet d'avoir des opinions à lui et de les manifester. Dans l'affaire d'un pseudo-traître (que M. Brulat veut bien appeler Weil), il prend parti pour la justice. En littérature, il se plie mal aux exigences de l'abonné. Il choisit ses amis parmi les gens qu'il respecte et non parmi ceux qui lui seraient utiles. Aussi le directeur lui fait-il grise mine; ses confrères ont peur qu'il ne les compromette et s'éloignent de lui prudemment. Cette lutte d'un seul homme contre la force accumulée des vilenies de tous est rendue plus navrante encore par la déchéance finale du jeune idéaliste. Mourant littéralement de faim, il met son talent à la disposition de l'homme qu'il méprise le plus : il lui fera ses articles, l'autre signera, touchera les 9 10 des honoraires et la gloire par-dessus le marché,.. Il y a des portraits assez bien tracés dans la *Faiseuse de Gloire*. C'est un livre de bonne foi, véridique et courageux, imparfaitement exécuté, mais digne d'estime.

Voyage en Patagonie, par le comte Henri de la Vaulx (Hachette).

Ce voyage en Patagonie est prodigieusement amusant, riche en aventures, en découvertes, en atrocités. Le comte Henry de la Vaulx est un ethnographe de premier ordre et qui a la passion de sa science. Il a dû, pour satisfaire sa curiosité, supporter toutes les fatigues, affronter tous les dangers, déployer une surprenante énergie et principalement mettre aux plus dures épreuves un des plus solides estomacs que personne ait jamais possédés. Ah! les diverses choses que mangea cet explorateur invité par de notoires Patagons! Oui, des fressures crues, et toutes fumantes encore, de moutons qu'on venait d'égorger, etc. Et l'hospitalière courtoisie des dames patagonnes, si caressantes et dont la toilette consistait à s'enduire le corps, du sinciput à l'orteil, avec de la graisse de jument!... Tout cela est merveilleux. Mais il y a dans ce volume quelque chose de plus merveilleux encore, de plus étonnant, de plus inaccoutumé : seize pages de José-Maria de Heredia. Cette nouvelle est authentique : M. de Heredia vient de publier quelque chose!... Sa préface est, d'ailleurs, charmante, d'une allure simple et d'une bonhomie enjouée, pleine de jolis détails et de belles phrases. On y trouve aussi des souvenirs personnels précieux; on y apprendra, par exemple, que c'est tout à fait par hasard que le poète des *Trophées* n'est pas présentement vice-roi de la Terre de Feu, et que si M. Claretie ne préside pas le Grand Conseil araucan, c'est qu'il ne l'a pas voulu, ayant différemment combiné le subtil programme de son existence...

La religion, la morale et la science, par Ferdinand Buisson (Fischbacher).

Dans ce volume, M. Ferdinand Buisson a réuni quatre conférences faites à l'Université de Genève en avril 1900. Le sujet en est, par lui-même, d'un très haut intérêt; il s'agissait d'étudier le conflit dans l'éducation contemporaine de la religion, de la morale et de la science, — en d'autres termes, de déterminer les rapports de l'enseignement confessionnel et de l'enseignement laïque, — en d'autres termes encore, de discuter les principes de l'enseignement laïque, de les juger et de conclure sur leur valeur éducative. C'est ce qu'a fait M. Buisson avec une largeur de vues, une mansuétude et une bonne foi qui surprendront probablement les lecteurs de M. Georges Goyau, l'auteur de ce perfide petit volume sur « l'École d'aujourd'hui ». M. Buisson a démontré clairement que si, d'une part, un enseignement fondé sur la science et sur une morale rationnelle convient seul à notre temps, et cela pour des raisons théoriques et catégoriques, il n'y a pas lieu, d'autre part, de s'inquiéter du vide que laissera dans l'éducation nationale cette absence de la religion. L'idée du bien et l'idée du vrai, tout l'essentiel de l'esprit religieux, abstraction faite des dogmes confessionnels, résultent de la pratique de la science et de la morale rationnelle d'une manière plus pure et non moins effective que de toute croyance religieuse. Tout effort vers la vérité, tout sacrifice de soi-même à l'idéal universel du bien est religieux. M. Buisson a répondu directement aux adversaires de l'école laïque dont l'argument de prédilection consiste à insinuer que « l'école sans Dieu », comme ils disent, est l'école dénuée de morale, dénuée par conséquent de puissance éducative...

Boum... voilà! par H. Gerbault et Sully Prudhomme (Simonis Empis).

Ce qu'il y a de plus spirituel de la part de M. Gerbault, dans le cas présent, c'est d'avoir obtenu pour cet album d'images assez médiocres, mais fort déshabillées, une préface de Sully Prudhomme. L'éminent académicien se trouve un peu déconcerté dans le genre leste, et les pages qu'il a gentiment écrites pour ce petit ouvrage n'en sont que plus charmantes. Elles commencent par du badinage, non sans quelque embarras mais avec une délicieuse gaucherie; et puis elles s'élèvent à des considérations générales sur la nature et la destinée, l'antagonisme

de la chair et de l'esprit, la civilisation et la santé... C'est fort plaisant.

La destinée, par Luis d'Herdy (Vernier).

Maurice Fauvel, en désaccord avec son père, a quitté la ville de province où il végétait. Il va chercher fortune à Paris. A l'aide d'une maigre pension mensuelle que son père lui envoie tout de même, il vivote tant bien que mal, logé dans une chambre meublée, au cinquième étage, sur la rive gauche. Mais ses aspirations sont grandes. Il écrit un livre, que tous les éditeurs lui refusent unanimement. Déçu, mécontent des hommes et de la destinée, il trouve en Mme Verlet, sa logeuse, une confidente. Chiromancienne habile, celle-ci lui prédit la fortune d'abord, et puis, hélas! un meurtre... Conséquemment, Maurice déniche enfin un éditeur, — de quatorzième ordre, il est vrai, — et son livre paraît, mais sans aucun succès. Donc il conçoit le plan d'un nouvel ouvrage, sur « Élagabale ». C'est un joli sujet. Sur ces entrefaites, Maurice fait la connaissance d'une vieille dame veuve, fort influente dans le monde littéraire... Mais, à partir d'ici, le livre de M. Luis d'Herdy n'est plus convenable.

Entre rêveurs, par Gabriel Limare (Librairie Blériot).

Aurélie Vernol, fille d'un riche banquier, refuse les plus brillants partis que lui offre son père; elle déclare qu'elle n'épousera qu'un violoniste, Max Rigal, aperçu un soir au bal de la préfecture. Colère de M. Vernol; colère aussi de M. Rigal le père qui considère Vernol comme un financier véreux. Mariage quand même. Les époux s'en vont à Londres, sans argent. Et tandis que Max travaille à son grand poème, *La genèse de la conscience*, Aurélie se place comme dame de compagnie chez une vieille miss grincheuse. Deux enfants naissent; Max les garde et tient le ménage. Le petit garçon meurt. La vieille miss aussi. Retour en France du ménage Rigal. Aurélie s'établit institutrice. Max meurt. Aurélie lutte contre la mauvaise fortune avec une héroïque énergie. A la mort de son père, elle refuse l'héritage, considérant cette fortune comme mal acquise : c'est superbe, autant qu'imprévoyant. Et sa petite fille, Malvina, devenue grande, épouse un journaliste ; encore un établissement pas bien sûr...

La Fausse gloire, par Henri de Bruchard (Stock).

Fronsac est un inquiet, un délicat. Il a horreur de la foule grossière et voilà que de malencontreuses circonstances l'obligent à proclamer hautement ses convictions socialistes, à les répéter et les répéter encore. A mesure qu'il les affirme aux autres plus catégoriquement, elles deviennent plus claires pour lui-même; il est entraîné à l'action et pose sa candidature à un siège de député. Il a des rivaux et des ennemis. M. de Bruchard a décrit avec intelligence la lutte électorale. Fronsac, honnêtement maladroit dans l'intrigue, échoue. Il n'est pas trop malheureux de son insuccès, parce qu'il trouve la femme qu'il aime et qui l'aime... C'est tout. Ce roman, d'une facture habile, élégante, est un peu froid, un peu voilé. L'amour de Fronsac et de Mme Ferrès naît avec une extrême soudaineté et se développe mystérieusement. Ils se connaissent à peine, mais pendant la séparation ils s'éprennent plus intimement l'un de l'autre; au retour, ils se retrouvent à point pour s'épouser. Mais l'éclosion de la petite fleur bleue se fait dans l'ombre, à l'arrière-plan du récit.

Études de littérature contemporaine, par Georges Pellissier (Perrin).

Ces études sont extrêmement variées; elles traitent du théâtre de Lemaître, des romans de Bourget et de Zola, de Rod et de Vogüé, des œuvres de Tolstoï, elles analysent la manière dont la littérature contemporaine représente la jeune fille moderne, la femme mariée, le prêtre, l'homme politique; elles exposent des questions théoriques telles que les « clichés de style », l' « anarchisme littéraire », etc. La critique de M. Pellissier se recommande d'abord par sa bonne foi, sa franchise; elle ne déguise pas ses antipathies et ne se met au service d'aucune célébrité reconnue. Elle est assez accueillante aux nouveautés, fait un louable effort pour comprendre et ne s'acharne pas à dénigrer quand même. Elle est consciencieuse, documentée, claire, pas arrogante ni trop systématique. Elle mérite l'estime par sa loyauté judicieuse. M. Pellissier n'a pas un très grand nombre de confrères auxquels on soit tenté de faire ce compliment...

Maison d'or, par Maurice des Ombiaux (Ollendorff).

Ceci n'est pas un roman de passion, mais au contraire, une œuvre très calme. On y parle longuement de surprises préparées par des enfants (des bébés, d'ailleurs, de vingt-cinq ou trente ans) à leur papa pour son jour de fête. On y parle beaucoup de vertus domestiques et ménagères. Il y avait deux sœurs L'une était sage, l'autre était folle. La sage fut récompensée, la folle châtiée. Cela est parfaitement conforme aux souhaits des bonnes âmes. Mais nous pouvons regretter que la sage ait été si dure pour la folle dont le seul crime fut probablement d'aimer. Nous regrettons aussi qu'après l'étalage presque indiscret qui nous est fait de la vie de la sage on ne nous ait rien dit du péché de la folle. Car ce péché peut-être eût ragaillardi le récit; il était sans doute le seul événement un peu émouvant et vrai de l'a-

venture de cette famille par trop banale et compassée. On aurait peut-être accepté la pauvreté de cette fiction romanesque... (un père ruiné qui par un heureux hasard redevient riche. Il avait deux filles qui toutes deux travaillaient, l'une, Mad, comme institutrice à l'étranger, l'autre, Kate, comme maîtresse d'école à Paris. Le père rappelle Mad ; elle revient, mais sans son cœur, et bientôt, sous prétexte de voyager, quitte la maison, tandis que Kate fait vertueusement du crochet tunisien et surveille le ménage. Le père meurt. Mad revient, mais Kate la chasse, l'accusant d'avoir hâté par son départ la mort du vieux père)... On aurait, dis-je, accepté peut-être cette pauvre histoire, si la finesse du sentiment, la justesse sobre du détail avaient pu occuper notre attention pendant toute cette vaine agitation de personnages médiocres, à la pensée élémentaire. Mais non : la délicatesse manque tout à fait à ce roman, et puisqu'il est également dénué d'autres qualités, — n'en faisons pas l'éloge !

André Beaunier.

Mémento. — Chez Alcan, *L'Éducation par l'instruction et les théories pédagogiques de Herbart*, par Marcel Mauxion ; — dans la « Bibliothèque générale des sciences sociales », *Le Développement du catholicisme social depuis l'encyclique « Rerum Novarum »*, par Max Turmann, professeur au Collège libre des sciences sociales. — Chez Plon, *Boniface-Louis André de Castellane* 1758-1837. — Chez Lemerre, *Eloïs. En montant*, poèmes, par J. Dessagnères. — Chez Caillière, à Rennes, *Contes des landes et des grèves*, par Paul Sébillot. — Chez Tallandier, *Les trente-six raisons de Bordeaux*, par Ch. L. Moreau. — Dans les « Éditions de la Revue des poètes », *Chemin divin*, poésies, par Gaston Portevin. — Chez Welter, *Souvenirs de la Haute-Albanie*, par A. Degrand, consul de France à Philippopoli. — A la « Bibliothèque de la critique », *En regardant la vie*, par Alice Canova, préface de Manuel Devaldès ; — *L'Éducation de la liberté*, par Manuel Devaldès. — Chez Paul Dupont, *Nouvelles poésies*, par Frédéric Bataille. — Chez Carré et Naud, *L'alcool et l'alcoolisme*, par Triboulet et Félix Mathieu. — Chez Nony, *L'or*, par H. Hauser (l'or dans le laboratoire, dans la nature, extraction de l'or, le traitement du minerai, etc.). — Dans les « Éditions de l'Institut de bibliographie », *Les Vesnes et les Voix* (le Gouffre, Prière suprême, le Port), poésies, par Émile Gabory. — A Paris, *Méthode et vocabulaire de la Langue bleue* (langue internationale pratique), par Léon Bollack.

Les Villes antiques. — Athènes, par Paul Aucler, panoramas en cartes murales, restauration archéologique (Paris, Delagrave).

La maison Delagrave voudrait inaugurer dans notre enseignement secondaire et supérieur une nouvelle méthode d'instruction par les yeux.

Pour faciliter l'intelligence des auteurs anciens et des grandes scènes historiques, elle a fait exécuter quatre panoramas, en forme de cartes murales, qui représentent des vues restaurées d'Athènes, de Rome, de Carthage, et de Jérusalem. L'idée est assurément fort heureuse. Ces panoramas, qui égaieront les murs des classes, des salles de cours ou de conférences, pourront beaucoup aider les maîtres à vivifier leur enseignement. Jamais, sans doute, les études archéologiques n'ont été plus florissantes qu'aujourd'hui, ni plus fécondes. De plus en plus, l'on s'attache à éclairer les textes par l'évocation des détails précis que fournit l'érudition ; mais rien ne vaut la vue directe des choses. Si l'on ne peut transporter étudiants et élèves à Athènes ou à Rome, on peut du moins placer sur les murs l'image de Rome et d'Athènes. Tel est précisément l'objet de ces panoramas. Tous les quatre ont été dressés sous la direction de M. Paul Aucler, qui s'est acquitté de cette tâche délicate avec beaucoup de conscience et d'habileté. — Prenons pour exemple la vue d'Athènes. M. Aucler s'est placé sur le mont Lycabette, à l'époque d'Hadrien, c'est-à-dire en un temps où étaient debout presque tous les monuments dont il subsiste des ruines et ceux dont nous connaissons au moins l'emplacement. A ses pieds, dans la direction du Sud-Ouest, le spectateur voit se dérouler tout le panorama de la cité. Au centre le rocher de l'Acropole, avec sa couronne de temples, entre les portiques de l'agora et la vaste enceinte de l'Olympiéion ; à gauche, vers le Sud, la vallée de l'Ilissos et le stade panathénaïque ; à droite la vallée du Céphise, l'Académie, le grand bois d'oliviers, la route d'Éleusis. Derrière l'Acropole, au second plan, les collines de l'Aréopage et du Pnyx ; plus loin, la plaine coupée par les Longs Murs ; puis le port de Phalère, Munychie, le Pirée. A l'arrière-plan la mer, d'où émergent les îles d'Égine et de Salamine ; à l'horizon les côtes du Péloponèse, la silhouette des montagnes de Calaurie, d'Épidaure et de Corinthe. Le paysage est rendu avec une vérité frappante, évidemment d'après une excellente photographie.

Dans la restauration des monuments, il y a nécessairement une part de conjecture, puisque beaucoup d'édifices ont entièrement disparu ou sont encore enfouis et que d'autres sont représentés seulement par des débris.

Mais l'auteur s'est bien renseigné ; il est au courant des dernières fouilles et des travaux archéologiques. On pourrait assurément discuter quelques détails ; l'ensemble n'en est pas moins exact et vrai. Ajoutons que sans connaître Athènes, on peut facilement s'orienter dans ce panorama : l'auteur y a joint une notice explicative, et un tableau plus petit, simple esquisse au trait, qui reproduit les lignes du panorama en donnant les noms des monuments et des accidents de terrain. Dans l'intérêt des bonnes études, souhaitons un grand succès à ces panoramas des villes antiques.

P. M.

QUINZAINE MUSICALE

Les virtuoses et l'orchestre.

M. Cortot, dont nous aimons le talent, n'a pas donné, dans le concerto en *sol majeur* de Beethoven, l'exécution parfaite que nous avions lieu d'espérer. On souffrait surtout d'entendre cet excellent pianiste changer les « mouvements, » sans que rien ne motivât de telles altérations : certes nous pressentions bien les effets qu'il voulait produire, et notamment dans l'*andante con moto*. Mais l'exécution manquait par trop d'unité : quand tour à tour l'orchestre et le piano se répondaient, chacun d'eux prenait son mouvement propre.

Nous insistons, car il y a là une question générale.

A notre sens, le manque d'unité et les altérations de mouvements, sont souvent produits, entre autres causes, par la mauvaise disposition « topographique » du soliste, du chef, et de l'orchestre : d'une part le soliste, pour isoler la sonorité de son instrument, — mais aussi pour se trouver lui-même bien en vue, pour être le point convergeant des regards de toute la salle, — se place au ras de la rampe. D'autre part, le chef est un peu en arrière du soliste, afin de ne le masquer à personne; et, comme le chef est bien obligé de faire face à son orchestre, il tourne le dos, ou presque, au soliste. Or, quiconque a joué sous un bâton de chef, sera de notre avis : un chef agit *de face :* son visage, ses mains, ses yeux dirigent; mais son dos n'a aucune action, même quand on voit le mouvement du bras. Le bras et la baguette, quand le visage et les mains ne sont pas vus de face, n'ont presque plus d'action : ce sont des mouvements abstraits et morts.

Dès lors, dans un concerto, si le chef se place entre le soliste et l'orchestre, ou bien c'est le soliste qui lui échappe, ou bien c'est l'orchestre : la direction n'est plus unifiée ; il n'y a presque plus de direction.

Certes, après beaucoup de répétitions, et avec des solistes impeccables, il peut se faire que l'exécution n'en souffre pas, car tout est possible. Mais, en définitive, un chef est là pour diriger, pour unifier les mouvements et les nuances, pour donner un même esprit à tous ses instrumentistes ; il est là aussi pour parer aux à-coups qui se produisent fatalement... Pourquoi donc laisse-t-il diminuer ses moyens d'action et son ascendant personnel ?

Il faudrait changer les habitudes des virtuoses et du public. Ni Beethoven, ni Mozart, ni Bach, n'ont écrit leurs concertos pour favoriser l'exhibition d'un prestidigitateur plus ou moins chevelu. Il s'agit de musique et non de cabotinage. Que les chefs d'orchestre reprennent donc leur place, qui est la première, puisque, en dirigeant la musique des maîtres, ils sont les représentants, les « exécuteurs testamentaires » des maîtres eux-mêmes : ils doivent comprendre la volonté des maîtres disparus afin de l'imposer à tous. Car s'il en est autrement, à quel titre et de quel droit dirigent-ils, et quelle valeur d'art peut avoir leur direction?

Le soliste doit quitter sa place de parade, pour se mettre à la place où il lui sera permis de faire convenablement sa partie. L'habit noir du chef masquera peut-être la tête adorée du virtuose à trente ou quarante badauds qui n'aiment pas la musique. Mais, tant pis : ils n'auront qu'à acheter une photographie chez les marchands qui mettent en montre les vues de l'Exposition et autres curiosités.

En revanche, la salle entière pourra entendre les œuvres des vieux maîtres exécutées avec la conscience et le respect qu'elles méritent. Les concerts échapperont au cabotinage des théâtres, où les chanteuses les plus ignorantes imposent leurs mouvements aux chefs les meilleurs ; on n'assistera pas à ces duels entre solistes et chefs d'orchestre, dans lesquels chaque partenaire exagère son « mouvement » pour l'imposer à l'autre. Les chefs, enfin, seront les chefs. Et dans nos grands concerts, seuls, le génie des maîtres sera seul roi, au lieu d'être asservi au caprice des virtuoses.

ADOLPHE BOSCHOT.

NOTES POLITIQUES

UNE DISCUSSION GÉNÉRALE. — BEAU TOURNOI D'ÉLOQUENCE. — LES TROIS POINTS. — CLERGÉ CONGRÉGANISTE ET CLERGÉ CONCORDATAIRE. — POUR OU CONTRE LE CATHOLICISME.

Mercredi, 23 janvier.

On appelle « discussion générale » le débat qui précède l'examen particulier de chacun des articles d'un projet de loi. C'est un échange d'opinions sur l'ensemble, et cela donne lieu, parfois, à de belles joutes oratoires.

Celle qui vient de servir de prélude à la discussion des articles de la loi sur les associations a été particulièrement brillante. Depuis un siècle que cette question passionnante est posée devant la Chambre, il s'est formé une sorte de tradition oratoire qui défend à quiconque veut la traiter d'être superficiel ou dépourvu d'éloquence. Et cette tradition s'est si bien imposée à tous les parlementaires que ces jours derniers, les petites vanités oratoires ne se sont point manifestées et que la tribune fut laissée à ceux que l'excellence de leurs dons rend aptes à l'occuper dignement.

Sans m'attarder sur les mérites particuliers de chacun,

je voudrais dégager de leurs discours trois points qui m'ont paru surtout prêter à des considérations d'ordre général. C'est, d'abord, l'assimilation, réelle ou artificielle, incontestable ou contestée, entre le clergé congréganiste et le clergé concordataire. C'est, ensuite, la distinction, réelle ou artificielle, certaine ou douteuse, entre l'association ordinaire et la congrégation; c'est, enfin, la définition, réelle ou artificielle, concrète ou abstraite, de la liberté, que tous les orateurs, libéraux ou socialistes, se sont efforcés de trouver sans y réussir, je crois.

L'exposé du premier point suffira, je pense, à nous occuper aujourd'hui. Nous en trouverons les éléments dans les discours de MM. de Mun, Waldeck-Rousseau, Trouillot et Viviani. Avant tout, il y a une constatation qui s'impose à l'esprit, c'est que l'Eglise n'a trouvé dans le parti républicain que des défenseurs. Il n'y a que M. René Viviani, un socialiste, qui ait jeté la note dissonante dans ce concert d'éloges.

Mais venons au fait. Y a-t-il entre l'Eglise concordataire et les congrégations une solidarité d'intérêts qui empêche la possibilité de leur séparation? M. de Mun, — et c'est aussi l'avis de M. Piou, — pense que l'Eglise et les congrégations forment un bloc indissoluble. Et c'est cette opinion que M. Trouillot d'abord, et M. Waldeck-Rousseau ensuite, se sont efforcés de réfuter.

Suivant M. Trouillot, l'action des congrégations a été funeste à l'Eglise elle-même. Et il rappelle les condamnations, les flétrissures, les expulsions dont les congrégations furent victimes au moment où le catholicisme était religion d'État.

Mais voilà bien de l'histoire ancienne. M. Viviani se charge de réduire à néant cette conception basée sur des faits antérieurs à la Révolution. Avec M. de Mun, il admet l'indissolubilité des deux clergés, et il en donne des raisons tirées non de l'histoire mais de la réalité actuelle des faits.

Les rivalités anciennes entre l'Eglise et la congrégation ne peuvent réapparaître. Il y avait, avant la Révolution, des raisons de désunion, qui ont fait place, depuis, à des raisons de concorde et de sympathie.

Autrefois l'Église était une personne morale possédant d'immenses propriétés qui étaient constituées par des dons et des legs, et quand une congrégation venait s'installer dans le voisinage d'un diocèse, comme elle ne pouvait vivre de legs et de dons, il s'établissait entre le diocèse et la congrégation une rivalité pécuniaire. Mais depuis que la Révolution, ayant mis à la disposition du pays les biens du clergé a créé sa constitution civile, l'Église n'a plus aucune raison d'animosité contre les congrégations. Elles forment au contraire une association tellement étroite que, « pour le grand corps catholique, elles sont, l'une et l'autre, ce que sont pour le corps humain la chair et le sang ».

Mais voici M. Waldeck-Rousseau qui apporte à la thèse de M. Trouillot, — celle de la Révolution et de Thiers, et de Guizot, et de Dufaure et de Paul Bert, — l'appui d'une dialectique souriante et ingénieuse.

On dit que nous voulons faire une loi contre l'Église, dit-il en substance. Oh! comme on nous connaît mal. La vérité, c'est que nos adversaires prétendent ne pas subordonner les congrégations à la loi civile, et ils assimilent à ce qu'ils appellent la *liberté* des congrégations l'intérêt du catholicisme tout entier. Mais, alors, cet intérêt fut méconnu pendant dix-huit siècles, depuis saint Louis jusqu'à Louis XVI. Il a encore été méconnu par le Concordat, puisque, au moment où celui-ci fut signé, clergé et congrégations avaient été supprimés et que l'on ne demanda que le rétablissement du clergé séculier, sous certaines conditions, dont une, portée à l'article IX, est qu'aucune paroisse ne sera établie sans l'autorisation du gouvernement.

Et l'on veut que des congrégations aient un droit que de simples paroisses ne possèdent pas! Voilà tout le débat. Mais le président du Conseil se défend de faire une loi contre l'Église.

« La vérité, dit-il, est que le clergé catholique n'a rien à redouter d'un régime démocratique; si, à certaines époques, le catholicisme a proscrit le libre examen, ce n'est pas la libre conscience qui peut proscrire la liberté de croire.

Mais il est pour ceux qui affichent de telles craintes une seconde garantie: le catholicisme, — Paul Bert l'a admirablement démontré, — est un fait historique; traversant tous les âges avec le monopole de l'instruction au moins jusqu'à la Réforme, il a été pour le peuple la meilleure part d'idéal. Aujourd'hui encore il est un lien social puissant: l'habitude a survécu à la foi.

Notre intérêt bien compris est donc une nouvelle garantie pour ceux qui redoutent qu'une démocratie porte atteinte à l'exercice du culte catholique.

Notre projet ne le menace pas: il n'atteint et ne menace que les congrégations. »

Dans cet extrait du discours ministériel, l'opposition entre les deux clergés est très nettement définie. Ce faisant, M. Waldeck-Rousseau répond aussi à une question directe de M. de Mun. Dans le passage le plus significatif de son discours, l'orateur catholique, ayant défini sa doctrine, demandait au parti républicain quelle était la doctrine d'État qui lui serait substituée dans les universités. Sera-ce le collectivisme, sera-ce la philosophie socialiste? Or il n'y a pas de pensée intermédiaire. M. Waldeck-Rousseau s'est déclaré pour le catholicisme, au nom de l'intérêt *bien compris* de la démocratie. Qu'en pense M. Viviani, qui au bloc catholique opposa le bloc socialiste? Et ne se dit-il pas que c'est à une cléricalisation de la République qu'on lui demande, et qu'il accorde son concours?

Toujours est-il que 284 députés contre 204 ont voté lundi l'affichage du discours de M. Waldeck-Rousseau Pas un socialiste ne s'est abstenu. Toute la droite a voté contre. C'est 80 voix de majorité pour le vote définitif de la loi. A moins que...

P.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 40365 *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 5. 4e SÉRIE. — TOME XV. 2 FEVRIER 1901.

UN NOUVEAU RÈGNE

Maintenant que ce qui fut la reine Victoria attend à Osborne les derniers honneurs, on se demande quelle influence aura le règne de son fils Édouard VII sur le destin de l'Angleterre et sur la marche générale des choses du monde.

Nous voyons par des signes singuliers, non seulement en Europe, mais dans l'Afrique du Sud et dans la Chine, que la volonté des princes, en apparence les plus puissants, est de petit effet; ils vont où ils ne veulent pas aller et ils font ce qu'ils ne veulent pas faire; leur attitude change à tout propos, témoin l'empereur Guillaume II à l'égard de l'Orange et du Vaal; ce que nous nommons avec emphase leur politique est la plupart du temps une suite de desseins décousus et de marches fausses qui se décorent d'un grand nom.

Le plus clair résultat de la politique de Potsdam en Chine, jusqu'à présent, est d'avoir cimenté l'union instinctive de la Russie avec la Chine. L'empire des tsars est établi sur les bords du fleuve Amour et sur les rivages du Petchili. Cosaques, Mongols, Mandchous, se reconnaissent frères en s'entr'égorgeant, et le péril asiatique aura commencé à prendre figure du jour où l'empereur allemand le sollicita avec l'indiscrédition turbulente qui lui est familière.

Édouard VII succède à une reine que la renommée proclama avoir été le souverain le plus parfaitement constitutionnel de l'Angleterre, et il s'est fait un devoir de déclarer par ses premières paroles de roi qu'il voulait suivre de point en point les exemples de sa mère. On n'est cependant pas bien sûr que tout le rôle d'un roi consiste à reproduire exactement les faits et gestes de son prédécesseur après plus d'un demi-siècle écoulé, ni qu'il le pourra s'il en a le ferme désir.

La reine Victoria, avec son tact et son habileté de femme et un désintéressement politique qui lui était peut-être plus facile qu'à un homme, a su tenir sa place, très simplement et sans effort, entre les whigs et les tories pendant la plus grande partie de son règne; et, lorsque les partis traditionnels de l'Angleterre sont venus à se confondre dans le grossier amalgame de l'impérialisme, elle a continué d'observer à l'égard de ses différents ministères une royale indifférence qui, peut-être, n'était plus tout à fait de saison.

L'impérialisme inventé par Disraeli et développé outre mesure par M. Chamberlain, jeté hors de sa conception première dans des entreprises de conquête violente et d'annexion brutale, a modifié très sensiblement la constitution historique du peuple anglais. Victoria n'était plus seulement reine du Royaume-Uni de Grande-Bretagne et d'Irlande, elle était impératrice des Indes, et la fonction impériale a toujours compris une certaine part d'initiative et d'action, de commandement réel, un certain relief extérieur qui n'appartient pas à l'intimité de la monarchie constitutionnelle et parlementaire. Victoria est demeurée scrupuleusement reine, elle n'a pas remarqué qu'elle était impératrice. Ce titre inusité pour elle ne lui a apporté aucune notion nouvelle de son mandat et de son pouvoir. Elle a laissé aller les choses d'Afrique à la dérive et à la débâcle avec le plus parfait désintéressement, jusqu'au moment où

elle fut frappée elle-même par l'adversité de ses armées et sentit la vie lui échapper avec le prestige de son empire.

L'impératrice des Indes était-elle impératrice du Sud africain : M. Chamberlain semblait le dire ; il affecta dans le gouvernement la position d'un vice-empereur, en redingote et chapeau haute forme, obligeant son pays à la guerre sans préparation et poussant les Communes ahuries dans les voies sans issue de son brigandage personnel et sans frein. Le paradoxe impérialiste a permis ce phénomène d'arbitraire absurde autant qu'inique. Le souverain impérial de l'Inde l'est-il aussi des autres parties de l'empire, de Hong-Kong et de Capetown, de Chypre, et de Malte, et s'il ne l'est pas, qu'est-il donc à l'égard de ces fragments disséminés du domaine impérial et quelle est avec eux la nature de ses relations ? L'impérialisme anglais, système indéfinissable, contradictoire, ferment morbide, a corrompu tous les principes du droit et toutes les notions du bon sens. La belle imagination de Disraeli, en inventant cette haute fantaisie césarienne, n'avait pas pensé que le brutal empirisme d'un Chamberlain en tirerait comme conséquences ces opérations de flibustiers et toutes les laideurs de la guerre khaki.

Albert-Édouard de Saxe-Cobourg, roi d'Angleterre par la pacifique conquête de son père, a pris soin de dépouiller toute sa physionomie originelle. Ce n'est plus même le prince de Galles aux joyeuses équipées, qu'un écrivain royaliste de chez nous compare assez improprement aux aventures d'un Henri IV ; c'est Édouard VII se reliant par miracle à Édouard VI, fils de Henri VIII, et les Anglais se plaisent à voir reverdir par cette fiction naïve la tige des Tudors et des Plantagenets.

Il a juré sur les saints Évangiles qu'il observerait fidèlement les lois du royaume et gouvernerait conformément aux us et coutumes de la nation. Le conseil privé s'est rassemblé de lui-même, représentant l'autorité légale dans l'interrègne, les ministres avec les chefs de l'opposition, lord Salisbury, Balfour, Chamberlain avec Henry Campbell-Bannerman, William Harcourt, John Morley et aussi le lord-maire et les aldermen qui se croient encore mieux qualifiés que le conseil privé pour représenter la loi et la nation dans le moment où l'Angleterre est sans roi.

Le Parlement à son tour s'est réuni de plein droit : et voilà toute l'Angleterre légale dans sa majestueuse ordonnance !

Les trompettes annoncent au peuple, du haut du balcon de Saint-James, qu'un nouveau roi existe et qu'il a nom Monseigneur Édouard le septième. Nous voyons bien par ces trompettes, — moins sonores que la voix des journaux, vraies trompettes de la renommée moderne, — et par les sergents-aux-armes et le Rouge-Dragon demandant à être reçu dans la Cité que la corde symbolique ferme à son approche ; nous voyons bien par toutes ces cérémonies comment le nouveau règne se rattache aux siècles passés, mais nous ne voyons pas comment il se rattache à l'avenir, et ce point serait beaucoup plus ressant que l'autre.

Sous ses formes archaïques l'Angleterre est allée pas à pas de l'aristocratie à la bourgeoisie et de la bourgeoisie au peuple ; on en est là, et il faut continuer de marcher, — jusqu'où et comment ? Quel secours son titre d'Édouard VII et les réminiscences du XVIe siècle apporteront-ils au prince de Galles pour résoudre les questions du XXe siècle, et par quelle inspiration historique se tirera-t-il de la guerre d'Afrique, des complications de l'extrême Orient et des problèmes politiques et sociaux de l'Angleterre contemporaine ?

Nous n'en sommes plus aux journées triomphantes de la délivrance de Ladysmith, de Mafeking sauvé et des volontaires de la Cité rentrant dans la patrie au milieu des acclamations populaires. La coupe est vidée et renversée où les Anglais s'abreuvèrent jusqu'au délire d'un enthousiasme frelaté et corrosif. Le *jingoïsme* a touché la limite de son exubérance. Le music-hall est sans voix. Comment va s'y prendre le nouveau règne pour guérir la grande âme blessée de l'Angleterre et pour remplir le vide immense que l'ère *victorienne*, en finissant, laisse dans l'imagination de ce peuple que ses flatteurs ont exaltée outre mesure ? Les très longs règnes usent tout, épuisent tout ; ils ne laissent après eux aucun élément politique pour sustenter l'opinion des multitudes déçues ; elles restent, l'ivresse évaporée, devant la carte à payer, devant les impôts augmentés, les charges militaires accrues. Ainsi était à peu près la France après les soixante-douze ans du règne de Louis XIV, les cinquante-neuf ans du règne de Louis XV. Les Anglais sont au bord du service militaire obligatoire, que l'Europe jalouse croyait leur avoir été épargné par une faveur insigne de la nature. Pourquoi avoir été placé dans une île si l'on n'est pas assez sage pour en conserver le bénéfice ? L'Angleterre, affranchie des charges du continent, a pu porter sa richesse, sa liberté et son bonheur à un point qui faisait l'envie de tous, et l'on peut dire qu'elle était forte et qu'elle dominait en raison même de l'absence de ces poids accablants qui nous empêchent de marcher et rendent toute réforme impraticable. Mais à son tour elle sent son évolution naturelle arrêtée, ses réformes nécessaires devenues impossibles, et le nombre croissant de ses soldats sera à la fois le signe et l'une des causes les plus sûres de son affaiblissement graduel. Avec son militarisme, elle verra se former des mœurs et des abus qu'elle reprochait aux autres ; des

difficultés financières, économiques, politiques vont s'élever, dont on se plaisait à la dire libre à jamais par la vertu merveilleuse de sa ceinture divine ; et le monde qu'elle a fatigué de ses prétentions trouve là sa première revanche, sans avoir à la chercher ni à la poursuivre, puisque c'est l'Angleterre qui l'offre d'elle-même et la réalise spontanément pour la joie de ses rivaux.

Édouard VII exprime sa piété filiale en disant qu'il continuera, avec la grâce de Dieu, la politique de sa mère, et, pour en donner une première preuve, il commence par conserver son parlement et son ministère.

Cependant cette politique et ce régime étaient finis, usés, avant que Victoria eût usé elle-même les dernières ressources de son robuste tempérament. Les mémoires du temps nous la dépeignent, il y a quelques années, aux approches de la vieillesse, ouvrant elle-même le bal des *Gillis*, dans les salons de Balmoral, et dansant la gigue avec tout l'entrain de la jeunesse et une grâce merveilleuse. Elle a survécu au régime auquel elle a présidé pendant plus de soixante années, et elle a péri, on peut le dire, moins du lent affaiblissement de sa santé que de l'épuisement et de la mort précipitée du système politique où elle avait mis sa confiance et sa fierté. Comment Édouard VII pourrait-il continuer ce système défunt, et que sa mère certainement ne lui a pas légué, puisqu'il n'est plus ? L'exemple qu'il peut reprendre, parmi tant de ruines, c'est d'inaugurer son règne par la paix sud-africaine, comme Victoria inaugura le sien par la paix du Canada ; qu'il accomplisse un acte de politique éclatante et d'équité envers le noble peuple des Burghers ; Victoria semble avoir rendu cette tâche plus facile à l'Angleterre en quittant la scène du monde et laissant à un pouvoir plus jeune et plus dégagé l'honneur de mettre fin à cette aventure exécrable.

Voilà comment Édouard pourrait comprendre l'accomplissement des volontés de sa mère et les réparations qu'il doit à sa mémoire ; et, s'il a la foi profonde aux desseins de la Providence qu'il invoque, voilà l'interprétation pieuse qu'il peut donner de ces événements.

Quand on voit Saxe-Cobourg régner sur l'Angleterre et sur l'immense empire britannique, Hohenzollern régner sur la grande Allemagne, et ces deux petits noms, revêtus de la grandeur impériale, se rencontrant ici (l'un, l'oncle, et l'autre, le neveu), auprès du cercueil de Victoria, on peut comprendre qu'il y a encore dans notre Europe une force étonnante de vitalité et de renouvellement. Hier la Prusse célébrait sa fête et sa gloire récente ; elle n'avait qu'à retourner de quelques pas, en esprit, dans son histoire, pour retrouver son humble berceau. Les derniers ont été portés en quelques coups au rang des premiers et des plus puissants. Mais c'est cela qui n'est pas fini, cette vertu d'évolution doit se manifester par des effets encore plus grands que tout ce que l'on a vu jusqu'alors ; l'Europe ne peut dorénavant assurer son existence, son avenir et son rôle d'institutrice du genre humain que par une politique de paix et d'union entre tous ses peuples.

HECTOR DEPASSE.

KONOVALOW [1]

Nouvelle.

Au bout d'une semaine, Konovalow et moi étions amis.

— Tu es un garçon simple. C'est bien ! me disait-il avec un large sourire, en me frappant l'épaule de son énorme main.

Il travaillait en artiste. Il fallait voir comme il maniait un bloc de pâte de sept pouds, le roulant dans une cuve, ou comme, penché sur un coffre, il pétrissait, plongeant jusqu'au coude ses bras puissants dans la masse élastique, qui gémissait sous ses doigts d'acier.

Au commencement, en le voyant précipiter dans le four les pains non cuits que j'avais à peine le temps de tirer de la cuve pour les jeter sur sa pelle, je craignais qu'il ne les mît les uns sur les autres. Mais quand il eut sorti trois fournées sans qu'aucun des cent vingt pains, beaux, dorés et hauts, ait été déformé, je compris que j'avais affaire à un artiste dans son genre. Il aimait le travail, s'emballait pour ce qu'il faisait, était triste quand le four cuisait mal ou que la pâte ne montait pas ; il se fâchait et injuriait le patron qui achetait de la farine humide, et était au contraire heureux comme un enfant si les pains sortaient du four ronds et réguliers, dorés à point, avec une croûte mince et ferme. Parfois il prenait de la pelle le plus beau pain et le faisant sauter d'une paume sur l'autre, se brûlait, riait gaiement, et me disait :

— Eh ! quelle beauté nous avons faite ensemble ! Et il me plaisait de voir cet homme gigantesque mettre tout son cœur à son ouvrage comme il faudrait que tout homme le fît pour tout ouvrage.

Une fois, je lui dis :

— Sacha, on dit que tu chantes bien ?

Il se rembrunit et baissa la tête.

— Je chante, seulement cela me prend par moments... par périodes. Je commence à m'ennuyer et

(1) Voir la *Revue* du 21 janvier 1901.

alors je chante... Et si je chante, l'ennui vient. Ne me parle pas de cela, ne me tente pas. Et toi-même, tu ne chantes pas? Si! Quelle histoire! Mais, pour le moment, attends que cela me prenne... et siffle seulement. Puis nous chanterons tous les deux ensemble. Cela te va?

Je consentis, bien entendu; je sifflais quand l'envie me prenait de chanter. Mais parfois je ne pouvais y tenir et commençais à fredonner tout doucement en pétrissant la pâte ou en roulant les pains. Konovalow m'écoutait en remuant les lèvres et après quelque temps il me rappelait ma promesse. Quelquefois il me criait rudement :

— Laisse-ça, ne gémis pas!

Un jour je tirai de ma malle un livre, et m'étant installé près de la fenêtre, je me mis à lire.

Konovalow sommeillait, étendu sur le coffre à pâte, mais le bruissement des feuillets que je retournais au-dessus de son oreille lui fit ouvrir les yeux.

— Qu'est-ce que ce livre?

C'étaient les *Podlipovtsi*.

— Lis à haute voix, dis? me demanda-t-il. Et je me mis à lire, accroupi dans la fenêtre. Lui s'assit sur le coffre et, appuyant sa tête contre mes genoux, il écoutait .. Quelquefois je regardais son visage par-dessus le livre et je rencontrais ses yeux. Je m'en souviendrai toujours : ils étaient large-ouverts, ardents, pleins de l'attention la plus profonde... Et sa bouche aussi était entr'ouverte, montrant deux rangées de dents unies et blanches. Les sourcils relevés, les rides anguleuses sur le front haut, les mains qui embrassaient ses genoux, toute sa personne immobile, attentive, m'échauffait. Je m'efforçais de lire d'une manière claire et de lui présenter avec plus de relief l'histoire triste de Cissoïko et de Pila.

Enfin je me fatiguai et je fermai le livre.

— C'est tout? me demanda tout bas Konovalow.

— C'est moins de la moitié.

— Tu liras le tout à haute voix?

— Si tu veux.

— Ech! — Il se prit la tête dans les mains et se mit à se balancer sur le coffre. Il voulait dire quelque chose. Il ouvrait et fermait la bouche, soufflait comme une forge, et, je ne sais pourquoi, fermait à moitié les yeux. Je ne m'attendais pas à un tel effet et n'en compris pas la signification.

— Comme tu lis cela! murmura-t-il. Avec différentes voix... C'est comme s'ils étaient vivants, tous! Aproska grince; Pila... Imbéciles! J'avais envie de rire en écoutant, mais je me suis retenu... Et plus loin qu'est-ce qu'il y a? Où iront-ils? Seigneur, mon Dieu! C'est pourtant la vérité. Ils sont de véritables hommes. Des paysans de tous les jours. Écoute, Maxime, faisons notre fournée et lis encore!

Nous fîmes une fournée, en préparâmes une autre, et puis je lus de nouveau pendant une heure trois quarts. Puis une nouvelle pause. Les pains étaient cuits, il fallut les sortir, en mettre d'autres, préparer de la pâte et du levain. Tout cela se faisait avec une hâte fiévreuse et presque en silence.

Konovalow, les sourcils froncés, me jetait de temps en temps des ordres monosyllabiques et se hâtait, se hâtait...

Au matin nous eûmes fini le livre et je sentis que ma langue était de bois.

A cheval sur un sac de farine, Konovalow me dévisageait avec des yeux étranges et se taisait, les mains appuyées aux genoux.

— Es-tu content? demandai-je.

Il agita la tête, fermant à moitié les yeux, et demanda de nouveau, — je ne sais pas pourquoi, tout bas :

— Qui a inventé cela?

Dans ses yeux était un indicible étonnement, et son visage s'éclaira tout à coup d'une curiosité ardente.

Je lui racontai qui avait écrit le livre.

— Eh! quel homme c'est! Ce qu'il a imaginé! Ah! c'est même affreux. Ça vous serre le cœur, ça vous pince l'âme, tant c'est vivant. Et que lui a-t-on fait, à l'inventeur, pour cela?

— Comment?

— Eh bien! lui a-t-on par exemple donné une récompense?

— Pourquoi lui donnerait-on une récompense? demandai-je non sans une intention perfide.

— Comment! pourquoi? Ce livre... est comme un acte de police. On le lit, et on juge. Pila, Cissoïko... quels gens sont-ils? Et tout le monde les plaint. Ce sont des gens obscurs, innocents... Quelle vie est la leur? Et alors...

— Eh bien?...

Konovalow me regardait d'un air confus et dit timidement :

— On devrait faire un règlement quelconque. Ce sont des hommes eux aussi, il faut les diriger.

En réponse à cela, j'esquissai toute une conférence. Mais, hélas! elle ne produisit pas l'effet sur lequel je comptais.

Konovalow se mit à songer, baissa la tête, se balança de tout son corps et soupira, sans m'empêcher par un seul mot de jouer au professeur. Je me lassai enfin et fis une pause.

Konovalow leva la tête et me regarda avec tristesse.

— Alors, c'est qu'on ne lui a rien donné? demanda-t-il.

— A qui? demandai-je, ayant oublié Réchetnikow.

— A l'inventeur.

J'eus un peu de dépit. Je ne lui répondis pas, sentant que mon dépit dégénérait en impatience contre mon auditoire bizarre, qui n'était pas de force à trancher des questions universelles et s'intéressait plus à la destinée d'un seul homme qu'aux destinées du monde.

Konovalow, sans attendre ma réponse, prit le livre entre ses mains, le retourna avec précaution, l'ouvrit, le ferma, puis, l'ayant remis en place, soupira profondément.

— Comme tout cela est étrange, mon Dieu! dit-il à demi-voix. Un homme a écrit un livre... c'est du papier avec des points dessus... Voilà tout. Il l'a écrit, et... Est-il mort?

— Il est mort, répondis-je sèchement.

A cette époque-là, je détestais la philosophie, et plus encore la métaphysique; mais Konovalow, sans s'inquiéter de mes goûts, continuait :

— Il est mort, et le livre est resté, et on le lit. On regarde dans le livre et l'on dit différentes paroles. Et tu écoutes et tu comprends : il y avait sur terre différentes gens, Pila, Cissoïko et Aproska... Et tu plains ces gens-là, bien que tu ne les aies jamais vus et qu'ils ne te soient rien! Peut-être que dans la rue il y en a des dizaines comme eux de vivants. Tu les vois, mais tu ne sais rien d'eux et ils ne te regardent pas, ils vont et passent... Et dans le livre ils n'existent pas... Pourtant tu les plains au point que le cœur t'en fait mal... Comment comprendre cela?... Et l'inventeur est mort sans récompense? Pourquoi ne lui en a-t-on pas donné une?

Je me fâchai tout à fait et lui dis quelles étaient les récompenses des auteurs.

Konovalow m'écoutait, écarquillant les yeux avec terreur, et remuant les lèvres comme s'il souffrait.

— En voilà des coutumes! soupira-t-il de toute sa poitrine et, mordant le bout de sa moustache, il baissa tristement la tête.

Alors je me mis à parler du rôle fatal du cabaret dans la vie de l'écrivain russe, des talents puissants et sincères qui périrent par l'eau-de-vie, seul soutien de leur existence pénible.

— Mais est-ce que ces gens-là boivent? murmura Konovalow. Dans ses yeux grands ouverts brillait de la méfiance envers moi, de la crainte et de la pitié pour les autres. Ils boivent! Comment? Est-ce après qu'ils ont fini leur livre qu'ils se mettent à boire?

Cela était, à mon avis, une question superflue, et je ne répondis pas.

— Certainement que c'est après, décida Konovalow. Ils vivent, ces gens, et ils voient la vie, et ils absorbent en eux toute la douleur de la vie. Leurs yeux doivent être des yeux extraordinaires... Et leur cœur aussi... Ils regardent la vie et une tristesse leur vient... Et ils versent leur tristesse dans les livres... Mais cela ne les soulage pas, parce que le cœur est atteint et qu'on n'en chasserait pas la tristesse même avec du feu. Alors il ne reste qu'à l'éteindre avec de l'eau-de-vie... Et ils boivent... Est-ce ainsi que je dis?

Je consentis et cela parut le réconforter. Il continua son développement sur la psychologie des écrivains :

— Et, à vrai dire, il faudrait les encourager. N'est-ce pas? Parce qu'ils comprennent plus que les autres et indiquent ce qui n'est pas bien. Moi, par exemple, que suis-je? Un vagabond, un va-nu-pieds... Un ivrogne et un toqué. Ma vie est sans justification. Pourquoi suis-je sur terre et à qui suis-je nécessaire, si l'on y réfléchit? Je n'ai ni abri, ni femme, ni enfants... et je n'ai même pas le désir de tout cela. Je vis et je m'ennuie. Pourquoi? je n'en sais rien. Comment dire cela? Une étincelle manque dans mon âme. Eh! il me manque quelque chose, et voilà tout! As-tu compris? Et voilà, je cherche et je m'ennuie, et ce que c'est, je ne sais pas.

— Pourquoi dis-tu cela?

Il se tenait la tête d'une main, me regardait, et son visage exprimait une extrême tension d'esprit, le travail d'une pensée qui cherche une forme pour s'exprimer.

— Pourquoi? A cause du désordre de la vie. C'est-à-dire.... voilà, je vis et je n'ai pas où me mettre, je ne puis m'adapter à rien... Et c'est du désordre, une vie pareille.

Je lui prouvai qu'il n'avait pas à se reprocher d'être ce qu'il était; il était un fait logique basé sur un passé éloigné. Il était une triste victime des circonstances, un être par sa nature égal aux autres, mais par suite d'une longue série d'injustices historiques réduit socialement à zéro. Je terminai cette explication en répétant encore une fois :

— Tu n'as pas à t'accuser... On t'a fait du mal.

Il se taisait, sans cesser de me dévisager. Je vis que dans ses yeux naissait un clair et bon sourire et j'attendais avec impatience la réponse qu'il ferait à mon discours. D'un mouvement doux, féminin, se rapprochant de moi, il me mit la main sur l'épaule.

— Comme tu parles aisément de tout cela, frère, me dit-il. Et d'où sais-tu tout cela? Toujours par les livres? Ah! tu en as beaucoup lu, cela se voit. Si moi j'en avais lu autant! Mais ce qu'il y a de mieux c'est que tu parles d'une manière apitoyante. C'est la première fois que j'entends parler ainsi. C'est étonnant! Généralement on s'accuse les uns les autres quand tout va mal, et toi tu accuses la vie, les coutumes. Il résulte de ce que tu dis que l'homme n'est lui-même fautif de rien, et s'il est écrit qu'il sera un va-nu-pieds, il devient un va-nu-pieds. Et des détenus, tu parles aussi étrangement : ils volent parce

qu'ils n'ont pas d'ouvrage et qu'il faut qu'ils mangent... Et comme tout cela est pitoyable quand tu en parles ! Le cœur en est [illegible], sûrement !

— Attends, dis-je, es-tu de mon avis ? Était-ce juste, ce que je disais ?

— Tu dois mieux savoir que moi si c'est juste ou non : tu sais lire, toi... Certainement, si l'on prend les autres, tu as raison. Mais si l'on me prend, moi...

— Eh bien ?

— Bien, moi, je suis à part... A qui est-ce la faute si je bois ? Pavelka, mon frère, ne boit pas ; il a une boulangerie à Perm. Et moi je ne travaille pas moins bien que lui, et pourtant je suis un vagabond et un ivrogne, et je n'ai plus ni classe, ni destin. Et pourtant nous sommes les fils d'une même mère. Et il est plus jeune que moi. Il y a donc quelque chose en moi-même qui n'est pas bien. Je ne suis pas né comme il faut qu'on naisse. Toi-même, tu dis que tous les hommes sont pareils : ils naissent, vivent ce qu'il leur faut vivre, et meurent. Et moi je marche sur une voie à part. Et pas moi seul, nous sommes plusieurs. Nous sommes des êtres à part... et nous n'appartenons à aucune série. Il nous faut un compte à part... et des lois à part... des lois très sévères, pour nous déraciner de la vie. Parce que nous ne sommes bons à rien dans la vie, et que nous y occupons une place et gênons les autres. Qui est fautif envers-nous ? Nous-mêmes sommes fautifs envers la vie... Parce que nous n'avons pas la joie de vivre, ni aucun sentiment envers nous-mêmes... Nos mères nous ont enfantés dans une mauvaise heure, voilà tout !

Je fus écrasé par cette réfutation inattendue de mes arguments... Lui, cet homme immense aux clairs yeux d'enfant, se mettait avec une telle sérénité, une tristesse si riante, hors la vie, parmi les gens qu'il faudrait détruire, que je fus tout à fait abasourdi de cette humilité. Il éprouvait une jouissance à se flageller ; c'était vraiment une jouissance qui brillait dans ses yeux quand il me criait de sa voix sonore de baryton :

— Chaque homme est maître de lui-même et personne n'est fautif si je suis un misérable !

Dans la bouche d'un vagabond, fût-il un intelligent parmi ces opprimés de la destinée, parmi ces êtres à moitié hommes, à moitié bêtes, nus, affamés et méchants qui grouillent dans les taudis des villes, ces paroles me surprenaient étrangement.

— Attends, criai-je, comment veux-tu qu'un homme reste sur pied quand de tous côtés l'accable une force sombre ?

— Sache mieux t'arc-bouter, proclamait mon adversaire, s'échauffant et les yeux brillants.

— S'arc-bouter à quoi ?

— Il faut savoir trouver.

— Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

— Mais je te dis, drôle de corps que tu es, que je suis moi-même coupable de mon destin... Je n'ai pas trouvé l'appui, moi : je cherche, je m'afflige, et je ne trouve pas.

Pourtant il fallut s'occuper du pain, et nous nous mîmes au travail en continuant à nous prouver l'un à l'autre la plausibilité de nos convictions. Évidemment nous ne réussîmes à rien démontrer et, la fournée terminée, nous nous couchâmes.

Konovalow s'étendit sur le plancher de la cuisine et s'endormit bientôt. J'étais couché sur les sacs de farine et pouvais voir d'en haut sa personne puissante et barbue, étendue comme un bogatyr sur une natte près du four. L'air était imprégné d'une odeur de pain chaud, de pâte aigre et d'oxyde de carbone... Il commençait à faire clair et, à travers les carreaux couverts de poussière de farine, regardait le ciel gris. Un chariot roulait avec fracas, un berger soufflait dans sa flûte pour réunir son troupeau.

Konovalow ronflait. Je regardais se soulever sa large poitrine et pensais à différents moyens de le convertir à ma foi, mais je n'imaginais rien et je m'endormis.

Au matin nous nous levâmes, nous préparâmes le levain et, après nous être débarbouillés, nous nous installâmes sur le coffre pour prendre du thé.

— As-tu un livre ? demanda Konovalow.

— Oui.

— Me feras-tu la lecture ?

— Mais oui.

— Voilà qui est bien. Sais-tu ce que je vais faire ? Quand mon mois sera fini, je demanderai de l'argent au patron et je t'en donnerai la moitié.

— Pourquoi cela ?

— Pour que tu achètes des livres... Tu t'achèteras pour toi ceux qui te plairont, et tu m'en achèteras aussi pour moi, — ne fût-ce que deux. Tu me choisiras ceux où l'on parle de paysans. Dans le genre de Pila et Cissoïko... Et surtout que cela soit écrit avec pitié, pas pour amuser... Il y a des livres qui ne valent rien du tout. Panfilka et Filatka, bien qu'avec une image sur la couverture, n'est qu'une stupidité. Les Pochekhontsi, — des fables pures ! Je n'aime pas ce genre-là. Je ne savais pas qu'il y avait des livres comme les tiens...

— Veux-tu l'histoire de Stenka Rasine ?

— Stenka ? Est-ce bien ?

— Très bien.

— Vas-y !

Et, quelques instants après, je lui faisais la lecture de la monographie de Kostomarow : *la Révolte de Stenka Rasine*. D'abord, cette œuvre de génie, cette espèce de poème épique, déplut à mon auditeur barbu.

— Pourquoi n'y a-t-il pas de conversations? demanda-t-il en regardant le livre.

Et, quand je lui eus expliqué cela, il bâilla, voulut s'en cacher, mais n'y réussit pas et me dit d'un air confus :

— Lis toujours... ce n'est rien...

J'aimai sa délicatesse. Je fis semblant de n'avoir rien remarqué et de ne pas comprendre à quoi il faisait allusion.

Mais à mesure que l'historien dépeignait de son pinceau d'artiste le personnage de Stenka et que le « prince de la bande libre du Volga » s'évoquait des pages du livre, tout l'être de Konovalow semblait transfiguré. Ennuyé et indifférent au début les yeux voilés et somnolents, il se révéla peu à peu sous un aspect inattendu. Assis sur le coffre en face de moi, les genoux embrassés de ses deux bras et son menton posé dessus de telle façon que sa barbe retombait sur ses jambes, il me regardait avec avidité, les yeux brûlant d'un feu étrange sous les sourcils froncés. Il ne lui restait plus rien de la naïveté enfantine qui m'étonnait toujours en lui; tout ce qu'il avait de simple, de féminin et de doux, tout ce qui s'accordait si bien avec ses yeux bleus et bons, devenus maintenant foncés et étroits, s'était éclipsé. Il y avait quelque chose de léonin, de fougueux dans ce paquet de muscles qu'il était. Je m'arrêtai en le regardant.

— Lis, me dit-il doucement mais avec autorité.

— Qu'as-tu?

— Lis! répondit-il, et sa voix avait un accent de prière et d'irritation.

Je continuai, lui jetant quelquefois un regard, et je vis qu'il s'enflammait de plus en plus. De lui émanait comme un chaud brouillard, une fièvre qui m'exaltait et m'enivrait. Le livre agissait. Dans une excitation nerveuse, pleine de pressentiments extraordinaires, j'arrivai à la capture de Stenka.

— On l'a pris! hurla Konovalow.

La douleur, l'indignation, la colère, le désir de délivrer Stenka résonnaient dans son cri puissant.

La sueur perlait à son front et ses yeux s'étaient étrangement ouverts. Il avait sauté de dessus le coffre, grand et exalté : il s'arrêta devant moi, me mit la main sur l'épaule et parla haut, rapidement :

— Attends. Ne lis pas... Dis, qu'arrivera-t-il maintenant. Non! arrête, ne le dis pas. On le tuera? Oui? Lis plus vite, Maxime!

On aurait pu croire que Konovalow lui-même était le frère de Stenka. C'était comme si les liens du sang, indissolubles et chauds malgré trois siècles écoulés, unissaient ce vagabond avec Stenka, comme si le vagabond sentait, de toute l'énergie de son corps vivant et fort, de toute la passion de son âme triste et « sans appui », la douleur et la colère du fier épervier pris il y avait trois cents ans.

— Lis, au nom du Christ!

Je lisais, troublé, ému, sentant mon cœur battre à l'unisson de celui de Konovalow, et revivant avec lui la tristesse de Stenka. Et nous arrivâmes à la torture.

Konovalow grinçait des dents et ses yeux bleus étincelaient comme des charbons. Il se penchait sur mon épaule et lui aussi ne quittait pas des yeux le livre. J'entendais sa respiration au-dessus de mon oreille, elle me soulevait les cheveux et me les faisait retomber sur les yeux. Je secouai la tête pour les repousser. Konovalow remarqua cela et me mit sur la tête sa lourde paume.

« Et alors Stenka grinça si fort des dents qu'il les cracha par terre avec du sang... »

— Assez!... au diable! cria Konovalow. M'arrachant le livre, il le jeta de toute sa force par terre et s'effondra lui-même dessus. Il pleurait et, comme il avait honte de ses larmes, il rugissait pour ne pas sangloter. Il se cachait la tête dans ses genoux et pleurait en s'essuyant les yeux contre son pantalon sale de coutil.

J'étais assis devant lui sur le coffre et je ne savais que dire pour le consoler.

— Maxime! disait Konovalow assis par terre, c'est effrayant, Pila, Cissoïko, et puis Stenka... dis? Quelle destinée! Il a craché ses dents..., dis?

Et tout son corps frémissait d'émotion.

Ces dents crachées par Stenka l'avaient impressionné par-dessus tout, et ses épaules étaient secouées de douleur quand il en parlait.

Nous étions tous les deux comme ivres du tableau épouvantable et cruel de la torture.

— Tu me reliras cela encore une fois, tu entends! me suppliait Konovalow, ayant relevé le livre et me le tendant.

— Montre-moi donc où c'est écrit des dents!

Je lui montrai et il enfonça son regard dans les lignes.

— C'est ainsi que c'est écrit? Il cracha ses dents avec du sang? Et les lettres sont les mêmes que partout?... Seigneur! Comme il a dû souffrir, dis? Ses dents... Et à la fin qu'y aura-t-il? La mort? Ah! Dieu soit loué, enfin on l'a tué.

Il exprima cette joie de la mort avec une telle ardeur, un si intense soulagement passa dans son regard, que je frémis de cette compassion, de ce souhait de mort pour le torturé.

Toute cette journée s'écoula pour nous dans un étrange brouillard; nous parlions tout le temps de Stenka, nous nous rappelions sa vie, les chansons faites sur lui, sa torture. Une ou deux fois Konovalow commença à chanter d'une voix possible de baryton, mais il s'interrompait aussitôt.

Notre amitié devint plus étroite à partir de ce jour.

Je lui relus encore plusieurs fois la *Révolte de Stenka Rasine*, *Tarass Boulba* de Gogol, et les *Pauvres Gens*, de Dostoïevski. Tarass plut beaucoup à mon auditeur, mais n'effaça pas l'impression profonde du livre de Kostomarow. Quant aux *Pauvres Gens*, le style des lettres lui parut ridicule.

— Maxime, laisse donc ce fatras. Qu'est-ce que tout cela? Il lui écrit, elle lui répond... Ce n'est que du papier perdu... Qu'ils aillent au diable! Ce n'est ni triste ni drôle, pourquoi écrire ainsi?

Je lui rappelai les *Podlipovtsi*, mais il n'était pas de mon avis.

— Pila et Cissoïko, c'est une autre affaire! Ce sont des hommes vivants. Ils vivent et se débattent... tandis que ceux-ci? Ils écrivent des lettres... c'est ennuyeux! Ce ne sont même pas des gens, c'est comme ça... une imagination. Voilà Tarass et Stenka, si on les mettait à côté l'un de l'autre, Seigneur! Tout ce qu'ils auraient fait! Alors Pila et Cissoïko auraient vu de meilleurs jours, dis?

Il comprenait mal les différences d'époques, et dans son imagination tous les héros qu'il aimait vivaient en même temps; seulement deux d'entre eux étaient à Oussolle, un autre chez les Petits-Russiens, un autre encore sur le Volga... J'eus de la peine à lui faire comprendre que si Pila et Cissoïko avaient descendu la Kama, ils n'auraient pas trouvé Stenka, et que si Stenka avait traversé les terres des Kosaks du Don et des Petits-Russiens, il n'aurait pas rencontré Tarass.

Ceci affligea Konovalow, quand il l'eut compris.

Les jours de fête, nous partions pour la rivière ou pour les champs. Nous prenions un peu d'eau-de-vie, du pain, un livre et, dès le matin, nous nous en allions « à l'air libre », comme disait Konovalow.

Nous aimions surtout la « verrerie ». C'est ainsi qu'on appelait une bâtisse dans les champs, non loin de la ville. C'était une maison à trois étages, avec un toit défoncé, des croisées brisées, avec des sous-sols remplis pendant tout l'été de boue liquide et puante. D'un gris-vert, à moitié délabrée et comme affaissée, elle regardait la ville par-dessus les champs avec les yeux vides de ses fenêtres mutilées, et semblait un invalide méprisé de tous et jeté là hors de la ville, pitoyable et mourant. Quand la rivière débordait, ce qui arrivait chaque année, la base de l'édifice trempait dans l'eau, et il se couvrait tout entier d'une mousse verte. Comme des mares la préservaient de trop fréquentes visites de la police, cette construction indestructible abritait, bien qu'elle n'eût pas de toit, beaucoup de misérables sans domicile.

Elle en était toujours pleine; couverts de haillons, affamés, craignant la lumière du soleil, ils vivaient dans cette ruine comme des hiboux. Konovalow et moi étions toujours les bienvenus chez eux, parce que tous les deux nous sortions de la boulangerie munis de pain blanc; nous achetions en chemin un quart de seau d'eau-de-vie et tout un étalage de tripes. Pour deux ou trois roubles nous organisions un bon repas aux « gens de la verrerie », comme nous les appelions.

Ils nous payaient en récits, dans lesquels la vérité la plus émouvante se mêlait au plus naïf mensonge. Chaque récit était comme une dentelle où les fils noirs dominaient, — c'était la vérité, — mais où aussi étaient des fils de différentes couleurs — c'était le mensonge. Cette dentelle nous entortillait le cerveau et le cœur et faisait mal en imprimant son dessin douloureux et varié. Les « gens de la verrerie » nous aimaient à leur manière et presque toujours ils m'écoutaient attentivement. Une fois je leur lus *Pour qui fait-il bon vivre en Russie?* [1] et en même temps que des rires homériques j'entendis des remarques précieuses.

Chaque homme qui lutte avec la vie, qui est vaincu par elle et prisonnier de sa boue est plus un philosophe que Schopenhauer, parce que jamais une idée abstraite ne prendra une forme aussi précise et imagée que la pensée que tire d'un cerveau la souffrance. La conscience de la vie qu'avaient ces gens rejetés par-dessus bord me surprenait par sa profondeur et j'écoutais avec avidité leurs récits, tandis que Konovalow, lui, écoutait avec l'intention de combattre la philosophie du narrateur et de m'entraîner à une dispute avec lui-même.

Après avoir entendu l'histoire, au ton de plaidoyer, d'un personnage vêtu de la manière la plus fantastique et doué d'un visage rien moins que candide, Konovalow se mettait à sourire d'un air rêveur et secouait la tête avec doute.

— Tu ne me crois pas? demandait avec tristesse le conteur.

— Si, je te crois... Comment pourrait-on ne pas croire les gens? Même quand tu vois qu'on te ment, crois, c'est-à-dire, écoute et tâche de comprendre pourquoi on t'a menti. Parfois le mensonge explique mieux que la vérité ce qui se passe dans l'âme... Et quelle vérité pouvons-nous dire de nous-mêmes? La plus dégoûtante... Tandis qu'on peut inventer très bien... Ai-je raison?

— Oui, consentait le conteur. Mais pourquoi secouais-tu la tête?

— Pourquoi? parce que tu raisonnes mal... Tu racontes comme si toute la vie, ce n'était pas toi, mais n'importe qui des passants qui la faisaient. Et toi-même, où étais tu alors? Et pourquoi n'as-tu rien opposé à ta destinée? Et comment est-ce que nous nous plaignons toujours des hommes puisque nous-

[1] Poème de Nekrassow.

mêmes sommes des hommes, et que par conséquent on peut aussi se plaindre de nous. On nous empêche de vivre ; alors c'est que nous aussi nous empêchons quelqu'un, n'est-ce pas ? Comment expliquer cela ?

Et Konovalow ajoutait sentencieusement :

— Il faut construire une telle existence que tout le monde y soit au large et ne gêne personne. Et qui doit refaire la vie ? demandait-il d'un air vainqueur, et puis, comme s'il craignait qu'on ne lui dérobât sa réponse, il répondait lui-même : Nous, nous, et personne d'autre. Et comment refaire la vie si nous ne savons pas nous y prendre et si nous n'avons pas eu de chance ? Donc, mes amis, tout l'appui, c'est nous : et c'est connu ce que nous sommes...

On lui répondait en se justifiant, mais il s'obstinait : personne n'était coupable envers nous, et chacun de nous était le seul coupable envers lui-même.

Il était très difficile de le faire démordre de cette idée et plus difficile encore de comprendre son appréciation de l'humanité. D'un côté, les hommes lui apparaissaient comme ayant des droits, d'autre part, ils lui semblaient chétifs, hésitants, incapables d'autre chose que de plaintes.

Souvent, des discussions de ce genre, commencées à midi, se terminaient à minuit ; Konovalow et moi, nous revenions de chez les « gens de la verrerie » les jambes dans l'eau jusqu'aux genoux.

Une fois, nous faillîmes nous noyer dans un marais ; une autre fois nous passâmes la nuit au poste avec une vingtaine de nos amis qui, au point de vue de la police, étaient suspects.

Il y avait des jours où nous n'étions pas disposés à faire de la philosophie, et nous allions dans les champs, très loin, derrière la rivière, où étaient de petits lacs pleins de minuscules poissons que l'inondation y avait jetés. Dans les buissons, au bord d'un de ces lacs, nous allumions un feu dont nous avions besoin seulement pour la beauté qu'il ajoutait au paysage, et nous lisions à haute voix ou bien nous parlions de la vie. Et quelquefois Konovalow proposait d'un air songeur :

— Maxime, regardons le ciel.

Nous nous couchions sur le dos et nous fixions la voûte sans fond du ciel. Au commencement nous entendions le bruit des feuilles et le clapotement de l'eau dans le lac, nous sentions la terre au-dessous de nous et tout ce qui nous entourait... Puis, peu à peu, le ciel bleu, comme s'il nous attirait à lui, entourait nos esprits d'un brouillard ; nous perdions la conscience de l'existence, nous étions arrachés à la terre, comme si nous nagions dans le désert du ciel, mi-somnolents, mi-extatiques, nous efforçant de ne pas rompre le charme par une parole ou un mouvement.

Nous restions ainsi plusieurs heures de suite et revenions à l'ouvrage, renouvelés de corps et d'âme et rafraîchis par le contact de la nature.

Konovalow l'aimait d'un amour profond et muet, qu'il exprimait seulement par l'éclat tendre de ses yeux et toujours, quand il se trouvait dans les champs ou sur la rivière, il s'imprégnait d'une humeur paisible et douce, qui augmentait encore sa ressemblance avec un enfant. Parfois il disait avec un profond soupir, en regardant le ciel :

— Ah ! que c'est beau !

Et dans cette exclamation il y avait plus de signification et de sentiment que dans la rhétorique de plusieurs poètes. Ceux-ci s'extasient pour soutenir leur réputation d'hommes qui comprennent avec raffinement le beau, plutôt que par un culte véritable de l'indicible aménité de la nature, et, comme toutes choses, la poésie perd sa simplicité sainte et sa spontanéité quand on en fait une profession.

MAXIME GORKI.

Traduit du russe par IVAN STRANNIK.

(*A suivre.*)

LE DIX-HUIT BRUMAIRE

d'après les lettres inédites de Madame Reinhard.

Sous le titre : *Une femme de diplomate*, paraît aujourd'hui un recueil de lettres de Mme Reinhard, adressées à sa mère, de 1798 à 1815 et traduites par sa petite-fille, Mme la baronne de Wimpffen, pour la *Société d'Histoire contemporaine*. Ces lettres sont du plus vif intérêt, Mme Reinhard ayant accompagné partout son mari dont la carrière fut des plus aventureuses. Elle a été successivement en Italie, en Suisse, en Moldavie, en Allemagne, traversant la Hongrie, la Pologne, prisonnière en Russie quand, en 1806, son mari fut enlevé de Jassy par les troupes russes, regardant partout attentivement, voyant bien et racontant de façon charmante.

On fait avec elle une promenade pacifique à travers l'Europe, rare bonne fortune au temps de Napoléon, et l'on doit remercier Mme de Wimpffen d'avoir, par son élégante traduction, mis le public à même de connaître ce curieux document. Mme Reinhard avait, un peu malgré elle, une profonde admiration pour l'Empereur : l'on en jugera par la lettre suivante, où elle conte tout ce qu'elle a vu et su du 18 Brumaire, son mari étant alors ministre des Relations extérieures.

ALBERT MALET.

Paris, 14 nivôse an VIII 8 janvier 1800

Vous me reprochez, chère mère, de n'avoir pas tenu un journal quotidien. Cette négligence provient plutôt de l'état de mon esprit que des circonstances extérieures. Je vous promets dorénavant de le faire et de surmonter les impressions pénibles qui m'en

ont empêchée jusqu'ici; je vous tiendrai au courant des événements qui peuvent influer sur notre sort, et vous parlerai des personnes avec lesquelles je suis forcée de vivre.

Je ne puis réparer toutes les omissions que j'ai faites pendant une époque où quatre mois paraissent une éternité, et pourtant je veux me reporter en arrière pour satisfaire votre désir en attendant que je puisse confier à des mains sûres le récit de ces derniers temps.

En arrivant à Paris le 10 fructidor, nous ne nous faisions pas d'illusions et nous savions que des soucis et des dangers seraient notre lot. Mon mari n'ignorait pas que sa nomination, suite d'intrigues nombreuses, était due à Talleyrand et non à Sieyès, car, six mois avant l'entrée de l'ancien abbé au Directoire, Talleyrand avait dit: « Je désire Sieyès au Directoire, et Reinhard à ma place. » Pourquoi? me demanderez-vous; la raison en est claire. Talleyrand sentait que son maintien aux Relations extérieures n'était plus possible, et il tenait à être remplacé par un homme n'appartenant à aucun parti, et dont il lui serait facile de se débarrasser à sa guise selon les circonstances. Si le parti des Jacobins avait triomphé, Charles eût été sacrifié, et Sieyès eût été compromis pour avoir protégé un étranger.

L'état des affaires était pire que nous ne le supposions. Nos armées subissaient des revers de tous côtés: la Hollande était sur le point de tomber au pouvoir de l'Angleterre, et les Jacobins relevaient la tête. Mon mari ne cacha pas son impression à Talleyrand, qui paraissait attendre des remerciements; lui déclara n'avoir jamais ambitionné ce poste qui, à l'heure actuelle, ne pouvait tenter personne, et ne l'avoir accepté que par considération pour Sieyès qu'il était heureux de seconder. Ces paroles, dénaturées par Talleyrand, furent rapportées à Sieyès: on lui dit que Charles cherchait à le compromettre et se faisait passer pour un de ses favoris. Aussi un changement complet se produisit, et, après avoir été accueilli en vieil ami, mon mari fut tenu à distance. Il ne put jamais s'entretenir avec le Directeur, comme par le passé, durant les quatre mois de son ministère. Pourtant, après de longues instances, il obtint une lettre d'excuses dérisoire, qui lui fut adressée par le Directoire au sujet du traitement que nous avions subi à Toulon; il s'en contenta, et ce fut la seule satisfaction qui lui fut accordée. Il prit possession du ministère le 18 fructidor, et vous savez avec quels sentiments nous sommes entrés dans le grand hôtel.

La situation était des plus précaires, lorsque le mot victoire retentit de nouveau à nos oreilles déshabituées de l'entendre. Nos armées remportèrent un premier succès en Hollande, suivi de la victoire éclatante de Masséna en Suisse. Brune infligea une seconde défaite à ses ennemis, et un rapport de Bonaparte leva enfin le voile qui planait sur son expédition. Les yeux des gouvernants se tournèrent vers le héros, et un des premiers travaux de mon mari fut de rédiger un plein pouvoir, autorisant le général à revenir de la manière et à l'époque qui lui conviendraient. Le courrier qui le lui apportait le rencontra à Aix, et quatre jours après, il était à Paris. Ce fut un moment de joie indicible, mais de courte durée, car l'esprit de parti dénature tout, et la question: « Que fera-t-on de lui? » s'imposa de suite.

Tous les partis cherchèrent à circonvenir le nouvel arrivant. Gohier, président du Directoire, lui fit en grande pompe la première visite; de tous les directeurs et ministres, Sieyès et Charles furent les seuls qui attendirent sa visite. Le héros, grisé par tant d'encens, déclara ne pas vouloir faire de démarches. De tous côtés on intervint, afin d'amener un rapprochement entre lui et Sieyès, dans la crainte de le voir lier partie avec Barras, ou prêter l'oreille aux propositions des Jacobins. Mais Bonaparte ne fut pas long à s'apercevoir qu'une entente avec un homme universellement méprisé comme l'était Barras, ne serait pas approuvée par l'opinion publique et lui serait nuisible à lui-même. Talleyrand sut adroitement profiter de ces hésitations, il devint le pivot de toutes les intrigues et l'intermédiaire entre les hommes influents de tous les partis et le général; il démontra à celui-ci que le nom de Sieyès seul était synonyme de vertu et d'honneur, et qu'en l'ayant pour allié, on rallierait à sa cause tous les honnêtes gens. Le rapprochement se fit, et plus Talleyrand gagnait de terrain, plus la situation de mon mari devenait pénible. Sieyès l'évitait, ne répondait pas à ses questions, et un soir que Charles se plaignait de l'attitude que prenaient à son égard la plupart des membres du Directoire, il lui répondit: « Vous n'êtes pas fait pour ces intrigues. »

Ces paroles furent interprétées par Charles comme une invite à se dessaisir de son portefeuille. Le moment était favorable. Les succès de nos armes, le retour de Bonaparte, avaient redonné du courage. Le 14 brumaire, mon mari offrit sa démission, en disant qu'il avait cru de son devoir d'accepter ce poste dans une époque critique, mais qu'il était libre maintenant de suivre son inclination en demandant une situation moins en vue. L'étonnement fut général. On chercha à pénétrer les motifs de cette décision. Gohier répondit qu'elle serait prise en considération et ajouta quelques mots flatteurs.

Le même soir ma surprise fut grande de voir Bonaparte venir à ma première réception. Il fut très aimable avec mon mari, se montra indigné des chan-

gements survenus durant son absence, ne cacha pas son opinion sur le gouvernement actuel, mais, lorsqu'il insinua la nécessité d'agir contre lui et de recruter des concours, Charles eut l'air de ne pas comprendre et fit la sourde oreille. Il voulut rester fidèle à ses principes; or, un honnête homme qui s'inféode à un parti est sûrement perdu. L'entretien qu'il avait eu avec Bonaparte fut rapporté à Sieyès, qui passait des heures entières en conciliabules avec ce dernier, car Talleyrand avait réussi dans son plan : il avait su capter la confiance de tous deux, et rien ne se faisait en dehors de lui. Je lui en ai voulu d'abord d'avoir laissé Charles dans l'ignorance, mais de la façon dont les événements ont tourné, je reconnais que mieux vaut qu'on ait agi de la sorte avec mon mari. Aucune réponse n'avait été faite à sa demande d'être relevé de ses fonctions. Ennuyé de rester dans l'incertitude, il alla, le 18 brumaire au matin, chez Sieyès sans le trouver, et il se décida à passer chez Barras, à qui il n'avait jamais fait de visite. Il fut surpris de ne rencontrer que des mines soucieuses; Barras arriva à moitié habillé lui demander le motif de sa venue; il parut soulagé en voyant ce dont il s'agissait, et il se borna à lui dire qu'il était surchargé de besogne. Barras était évidemment instruit des événements survenus aux Tuileries, et Charles ne les apprit qu'à son retour au ministère.

Mes lettres vous ont renseignée, et je me borne à dire que Talleyrand a été l'instigateur, Bonaparte le bras agissant. On peut diviser en deux catégories les partisans de Talleyrand : l'une se composait de coquins, son entourage habituel, et l'autre d'honnêtes gens mystifiés. Semonville a été la cheville ouvrière; il préfère, comme son maître, les chemins tortueux aux lignes droites; Rœderer, Boulay de la Meurthe servaient d'intermédiaires; Chazal, Gaudin, les favoris de Sieyès, étaient favorables au complot. Maret avait été rappelé de la campagne; le portefeuille des Relations extérieures lui était destiné, et Talleyrand se réservait celui des Finances. On croyait pouvoir compter sur une forte majorité au Conseil des Cinq-Cents; les militaires attendaient un signe de Bonaparte, et le nerf de tout, l'argent, était fourni par Callot et consorts, qui avaient ramassé des millions en Italie. Callot, accusé d'avoir puisé dans la caisse de l'armée, avança les fonds; il avait loué une maison à Saint-Cloud, où se réunirent les meneurs du coup d'État pendant la journée du 19. Tout ceci fut vite divulgué.

La chute de Barras, l'union de Sieyès et de Bonaparte nous firent espérer une ère meilleure; mais l'entente fut de courte durée, car celui dont elle était l'œuvre travaillait à la détruire pour se rendre indispensable. Des créatures à lui entouraient les deux Consuls et insinuaient à Sieyes qu'il devait user de fermeté vis-à-vis de son collègue, le contraindre à céder quand il y avait divergence d'opinions entre eux et même l'amener à reconnaître sa suprématie.

Comme le mot céder est banni du vocabulaire de Bonaparte et qu'il dit hautement haïr ceux qui veulent lui imposer des conditions, rien ne pouvait être plus dangereux pour Sieyès que de s'inspirer de tels avis, et l'antagonisme entre les deux caractères ne fut pas long à éclater. Le 25 brumaire, mon mari présenta aux deux Consuls le travail qu'il avait préparé et une vive discussion s'éleva au sujet d'une dépêche. Cette discussion portait plus sur la forme que sur le fond; mais le général était dans son tort et il dut l'avouer. La scène, amplifiée, fut de suite connue de tout le monde. Le rusé prélat avait gain de cause; ses calculs perfides avaient porté leurs fruits, et les deux Consuls reconnurent la nécessité de le conserver comme trait d'union entre eux. Bonaparte savait ce qu'il pouvait en attendre; Sieyès s'imaginait naïvement trouver en Talleyrand un appui. Les Relations extérieures lui revenaient de droit, et ce changement fut annoncé tout de suite comme chose faite dans le salon de Mme de Staël. Aucun de nos soi-disant amis ne nous en donna avis jusqu'au 27 au matin, moment où Brinkman vint m'en informer. Mon mari, outré des procédés dont il était victime, déclara vouloir rester passif et attendre sa révocation. Il travailla avec les Consuls le 29 et présenta la liste des postes et des ministres disponibles sans y porter son nom. Sieyès, plus mal disposé que d'habitude, insista pour qu'on nommât sans plus tarder un titulaire au poste de Berlin; il n'ignorait pas que des questions personnelles faisaient désirer à Charles d'y aller pour me rapprocher de ma famille. L'intention de lui être hostile était manifeste, aussi, au sortir de cette séance, mon mari se décida-t-il à écrire à Sieyès pour lui demander les raisons de l'animosité qu'il lui témoignait. Le lendemain, Sieyès le prit à part et lui dit ne rien comprendre à sa lettre; qu'il était toujours son ami et n'avait jamais cessé de l'être. « Vous avez des idées si drôles, si romanesques ! ajouta-t-il; savez-vous ce que cela prouve ? Cela prouve que vous êtes fait pour être ministre en Helvétie. » Charles répondit n'avoir jamais désiré le poste qu'il occupait, avoir offert sa démission et renouvelé sa demande s'il n'avait été retenu par un sentiment d'indignation et par la certitude que, s'il la faisait, sa démarche ne serait pas comprise et que justice ne lui serait pas rendue. L'entrée de Bonaparte coupa court à l'entretien.

Maret vint dans la soirée notifier à mon mari sa nomination en Helvétie. Il ne voulut pas admettre qu'elle fût chose résolue depuis plusieurs jours et prétendit que Talleyrand avait hésité à accepter le

portefeuille des Relations extérieures en disant : « Ce qui me désole, c'est de paraître dans une fausse position vis-à-vis de Reinhard. » A tout ceci, mon mari ne voulut pas ajouter foi ; mais il se réserva de n'accepter la mission qui lui était offerte qu'après une entrevue avec les deux Consuls. L'accueil de Bonaparte fut excellent. Il assura Charles de la confiance entière du gouvernement et lui parla à cœur ouvert de Talleyrand et de la nécessité de l'avoir comme lien entre lui et son collègue. Comme il prenait congé, le général lui dit encore : « Vous êtes nommé à une des ambassades les plus importantes et vous devez vous y considérer en même temps comme surveillant et comme commissaire du gouvernement près de la plus importante de nos armées. »

Charles trouva Sieyès, comme toujours, renfrogné et taciturne. « Que voulez-vous ? malgré moi on vous a congédié, a-t-il dit ; et si vous voulez d'autres renseignements, demandez-en à Talleyrand. » Notre successeur, par contre, fut des plus prévenants et nous engagea à ne pas hâter notre sortie du ministère. Nous n'en avons rien fait et avons quitté le grand hôtel le 4 frimaire, heureux d'échapper aux intrigues qui nous enserraient.

Ce récit éclaircira des points restés obscurs et vous prouvera combien ce portefeuille, dont mon mari s'était chargé à contre-cœur, lui a pesé, et vous bénirez le sort qui lui a permis de quitter ce poste périlleux. Il me reste à retracer brièvement les événements des deux derniers mois, qui ne sont point sans importance. Nous avons assisté, en simples spectateurs, à ce conflit de passions fiévreuses, à ces luttes de partis sans cohésion. La situation de la France est telle, maintenant, que si Bonaparte voulait gouverner d'une façon encore plus arbitraire et despotique, ceux mêmes qui portent encore dans leur cœur l'amour de la liberté, considéreraient comme un acte de haute trahison toute tentative d'opposition. La nation épuisée est entre ses mains. Sa chute ramènerait la royauté et, jusqu'à son rétablissement, le pays serait en proie à l'anarchie. Bonaparte seul est capable de tirer de l'abîme ce qu'on appelle la République française. Si son pouvoir est sans limites, c'est que c'est nécessaire et que le partage n'est pas possible. L'avenir de la France repose uniquement sur sa tête et ceux qui veulent entrer en lutte contre lui seront brisés.

Après le 18 brumaire, tout était à organiser, et Sieyès ne mettait point en doute l'acceptation de la Constitution élaborée depuis cinq ans ; il la présenta sans aucune appréhension. Elle comportait deux Consuls, — dont l'un détiendrait le pouvoir militaire, l'autre le pouvoir administratif, — qui à eux deux formeraient le gouvernement ; un grand Électeur planerait au-dessus d'eux, n'ayant aucune attribution distincte et donnerait à tous les actes du pouvoir la sanction suprême.

Cette situation devait être réservée à un homme sans passions, que ses aptitudes et ses facultés ne pousseraient ni à l'initiative ni à l'action. Sieyès avait en vue Rœderer ou Boulay de la Meurthe : l'un et l'autre eussent convenu à ce rôle effacé et discret. Mais Bonaparte n'entendait se soumettre à aucun contrôle quel qu'il fût.

Quand on en vint à examiner ce projet de constitution et que la discussion porta sur les motifs pouvant amener la destitution du grand Électeur, le général biffa le paragraphe d'un trait de plume. « Ah ! ce serait beau, dit-il, nous en aurions un autre tous les huit jours ! » et lorsqu'on débattit les autres attributions réservées à ce haut fonctionnaire, telles que les nominations qu'il aurait à sanctionner, sans avoir à proposer leurs titulaires, il s'écria : « Mais il n'aurait donc rien à faire ! cela ne va pas ! il faut concentrer le pouvoir ! » Et un second trait de plume supprima l'article.

Sieyès devint pâle de colère. Il sentit que son autorité n'existait plus. Le vide se fit autour de lui. Chazal, Gaudin, Chenier se tournèrent vers le soleil levant ; même Boulay de la Meurthe qui, jusque-là, avait été son partisan dévoué, se retourna contre lui et lui reprocha les derniers actes qu'il lui avait dictés. L'ex-abbé fut abandonné de tous ; il continua néanmoins à s'illusionner sur les intentions de Talleyrand à son égard. Ne pouvant se résigner à figurer au second rang, Sieyès chercha à se créer une situation à la tête du corps législatif. Maître du pouvoir, Bonaparte régla les attributions du premier Consul selon ses convenances et transforma la constitution à son gré. Elle fut enfin proclamée. Les journaux publièrent le nombre des adhérents, les registres furent fermés et brûlés. La nation avait prononcé et le grand Consul était libre de gouverner à sa guise.

La nomination de Cambacérès fut approuvée. Le choix de cet homme connu et estimé étonna ceux qui supposaient que Bonaparte ne s'entourerait que de nullités. Le caractère de Cambacérès, dépourvu de la volonté et de l'énergie que redoutait le premier Consul, lui offrait toute sécurité : jouir tranquillement est sa devise. Il sera fidèle à ses amis, à ses opinions ; s'il peut le faire sans peine, il restera passif à la moindre difficulté, il laissera faire sans rien tenter, car il tient avant tout à son repos et à son bien-être. Jamais il ne se départ d'un calme solennel, il s'incline devant ce qu'il ne peut empêcher, et, la tempête passée, il s'efforce de réparer les avaries et il montre en cela une ténacité peu habituelle au caractère français. Je suis persuadée que Cambacérès pourrait vivre pendant un siècle à côté de

Bonaparte sans lui adresser un mot vif ou peu courtois. Le Brun remplit le rôle du Saint-Esprit et il n'y a rien à dire sur son compte.

Les autorités désignées, la machine gouvernementale eût dû fonctionner : ce qui restait des libertés politiques était attribué au Tribunat, sur lequel tous les yeux étaient fixés, et il n'eût dû commettre aucun faux mouvement. Malheureusement l'esprit de parti le divisait, et Sieyès a fait la faute de vouloir profiter de ces dissensions. Le Sénat, le Tribunat et le Corps législatif étaient considérés par Bonaparte comme des jouets inoffensifs, avec lesquels des enfants bien élevés peuvent s'amuser, en laissant à lui seul le soin de pourvoir aux choses sérieuses. L'idée ne lui vint pas que des enfants disciplinés ne s'en contenteraient pas, il croyait leur avoir suffisamment coupé les ailes, pour leur ôter toute envie de s'en servir. Les intentions de Sieyès étaient autres et il s'obstinait à voir dans Bonaparte un auxiliaire que le parti modéré saurait contenir à volonté. La motion de Benjamin Constant hâta les événements. La colère du premier Consul ne connut plus de bornes, il jura qu'il aurait raison de toutes les résistances. Il voulut prendre des mesures draconiennes, annuler les dernières élections pour éliminer les partisans de Sieyès dans toutes les Chambres. La nouvelle s'en était répandue et l'émoi était général. La crainte qu'éveillait la colère de Bonaparte prouve à quel point le peuple avait fait litière de toute idée de liberté.

Je n'oublierai jamais le dîner que nous donnâmes le jour où le départ de Sieyès fut connu. Il y avait douze à quinze convives, des fonctionnaires, plusieurs grands parleurs, un général entre autres, qui s'exprimait avec aplomb et avait dit à maintes reprises qu'il serait le moderne Brutus, si le héros voulait attirer à lui tout le pouvoir. Tous tremblaient. On parlait de choses indifférentes avec précaution, on chuchotait tous bas que Sieyès n'était pas à la campagne, mais avait été transféré à Ham, et cela d'un air dégagé, afin que le voisin ne pût pas supposer qu'on portait intérêt au prisonnier. Ce fut un repas tragi-comique. Bourgoing, Maret et d'autres favoris de Talleyrand s'étaient excusés au dernier moment, car mon mari était toujours tenu pour suspect.

Le bruit de nombreuses arrestations circulait le lendemain dans Paris, ainsi que des détails sur la façon dont le premier Consul s'était débarrassé de son ancien collègue. Il le fit venir, raconte-t-on, et lui dit : « Citoyen, votre maison sert de rendez-vous à tous les mécontents. Aucun gouvernement ne le tolérerait et vous ferez bien de vous retirer pour quelque temps à la campagne. Je vous préviens, d'ailleurs, que, pendant votre absence, il pourra se produire des changements dans les pouvoirs publics. » Sieyès s'inclina et partit ; il ne lui restait pas d'autre parti à prendre, abandonné comme il l'était de tous ses partisans.

L'apaisement se fit comme par enchantement. Les journaux vantèrent la clémence, l'esprit de justice du premier Consul, qui n'avait rien tant à cœur que de faire respecter la constitution. Peu après, Sieyès fut engagé à revenir, par l'entremise de ses amis, ainsi que Mme de Staël qui, tout à coup, avait jugé l'air de la campagne indispensable à sa santé.

Je ne me serais pas appesantie sur ces événements et je ne vous aurais pas tracé un tableau fidèle du chaos dans lequel on se débattait, s'il n'avait pu avoir un contre-coup sur notre destinée. Le départ de mon mari fut reculé, sous différents prétextes, et sa mise en disponibilité était décidée, au moment où Sieyès fut congédié. D'autre part, l'animosité de Talleyrand contre lui s'était accrue. Plusieurs correspondances particulières d'agents à l'étranger étaient arrivées au ministère des Relations extérieures après le changement du titulaire. Elles furent ouvertes par Talleyrand et le renseignèrent sur l'opinion peu flatteuse dont il était l'objet. De là le rappel de Grouvelle et d'autres fonctionnaires ; Charles eût partagé leur sort si une voix puissante ne s'était élevée en faveur de son maintien.

J'aborde ce sujet à contre-cœur et, dans ce qui va suivre, je vous prie de ne voir que l'exposé de mes vues personnelles.

Je ne crois pas que Bonaparte ait de la sympathie pour mon mari ni qu'il l'apprécie à sa juste valeur ; mais il l'estime et tient à se le concilier. C'est un grand homme, un homme unique. Je suis persuadée que lui seul peut sauver la France de l'avilissement dans lequel elle est tombée, et ma confiance en sa fortune est telle que, si la guerre éclatait, même dans la situation actuelle, je tremblerais pour l'humanité, mais pas pour Bonaparte ni pour la France. Je ne voudrais pas perdre cette foi en sa destinée, car que me resterait-il ? Si le héros peut maintenir la paix ou s'il la rétablit après une campagne victorieuse, le pays renaîtra prospère et heureux entre ses mains, et c'est ce qui arrivera, car pour Bonaparte, il n'y a pas d'insuccès ! Je ne puis songer sans effroi à ce qui adviendrait si cet homme prédestiné venait à survivre à son étoile. Pour être grand dans l'adversité, il faut être vertueux et croire à la vertu ; or tel n'est pas le cas de Bonaparte ; il tient en mépris l'humanité !...

Charles était résigné à être mis en non-activité, et faisait d'autres plans d'avenir, lorsqu'il reçut ses instructions et sa lettre de créance. Nous sommes donc à la veille de quitter Paris et mon cœur se sent plus léger. Nous partons pauvres d'illusions, — car elles se sont évanouies, — et riches d'expérience,

dont nous ferons notre profit. Nous allons courageusement au-devant de cette nouvelle phase de notre existence. Mon mari sait ne pouvoir compter sur personne ; la main puissante qui le soutient peut se retirer. Il ne se dissimule pas les difficultés de sa position et s'attend à être rappelé de Suisse lorsque les dangers de la guerre et d'autres circonstances fâcheuses ne s'attacheront plus à ce poste. Peut-être voit-il trop en noir. Si nos armées sont victorieuses, notre situation sera tolérable ; si, au contraire, elles subissent des revers et si l'ennemi s'installe en Suisse, nous devrons rentrer en France et l'obscurité sera notre lot. Puisse-t-elle nous ramener près de vous ; je l'en bénirai.

Tel est le résumé des derniers mois ; écrit au courant de la plume, il est destiné à l'œil d'une mère et ne peut intéresser qu'un cœur de mère.

Mme REINHARD.

GIUSEPPE VERDI

Grand musicien ? Je n'oserais l'affirmer. Grand dramaturge ? Sans contredit. Grand homme ? Certes, si la grandeur, c'est le génie sans cesse à la recherche du mieux... Aussi bien, laissons de côté ces définitions, toujours un peu arbitraires et souvent puériles, Avec Giuseppe Verdi disparaît le plus célèbre, le plus populaire des musiciens contemporains, et, sans aucun doute, le plus digne de respect par son caractère et sa conscience d'artiste. Il fut « original » à son heure. Son influence a été considérable sur ses compatriotes. Je voudrais tenter d'indiquer sommairement ici ce que fut son originalité et comment s'exerça son influence.

Verdi donne son premier ouvrage en 1839 (*Oberto, Conte di Bonifazio*). Si, depuis dix ans, Rossini a cessé d'écrire, si Bellini vient de mourir, Donizetti est dans tout l'éclat de sa jeune gloire ; quatre années n'ont pas calmé l'enthousiasme excité par *Lucie*, *la Favorite* et *la Fille du régiment* ne seront données que l'année suivante. Les trois maîtres se partagent, ou se disputent les théâtres musicaux, si nombreux alors en Italie. Que peut faire un nouveau venu ? Imiter ses illustres devanciers. C'est, — probablement, — ce que fit Verdi.

On ne peut parler ici que par hypothèse. Personne, je pense, ne connaît les premières partitions de Verdi ; et personne n'aurait aujourd'hui le courage de les lire. Pour ma part, j'avoue une ignorance que je n'ai point le désir de diminuer. Un hasard m'a mis entre les mains, naguère, *Ernani* et *Attila*. C'en est assez ! D'*Attila*, je me rappelle un trio banal de forme, mais d'un effet vocal assez réussi. D'*Ernani*, un air, presque incroyable, de doña Sol, et un finale bruyant, brutal, et ne manquant pas d'une certaine puissance. Encore, six ou sept ans séparent-ils ces ouvrages d'*Oberto ;* et les listes données ces jours-ci montrent que ces années ont été bien employées par Verdi, — au moins pour la quantité.

Au surplus, n'attachons pas à ces œuvres de début plus d'importance qu'il ne convient. Si peu caractérisées qu'elles soient encore, — et précisément parce qu'elles sont ainsi, — ce serait un jeu, facile et assez vain, de trouver, dans le Verdi de jadis, l'origine du Verdi que les générations suivantes ne se sont pas lassées d'applaudir. Considérons seulement le Verdi de quarante ans, le Verdi de *Rigoletto*, du *Trovatore* et de *la Traviata*.

* *

Deux choses, d'abord, le distinguent de ses devanciers : son invention mélodique, assez faible : son instinct dramatique, ou théâtral.

Comparez telle phrase de Bellini, de Rossini, de Donizetti même, à n'importe quelle romance de Verdi. Chez les premiers, c'est une fluidité, une grâce, une manière de poser la phrase, une pureté de ligne, une souplesse insinuante, une aisance mélodique qui n'existent pas chez le second. Jamais Verdi, dans ses meilleurs ouvrages, n'a trouvé une mélodie comparable à « Casta diva » de *Norma*, à la romance de Fernand dans *la Favorite*, à l'arioso de Guillaume, dans *Guillaume Tell*. Même dans *la Traviata*, le plus mélodique peut-être de ses ouvrages, la phrase est courte, incertaine, gauchement conduite, sans développements, et d'une conclusion quelconque ; aussitôt après les premières notes, les notes constitutives de la mélodie, le musicien se répète, s'embarrasse : il songe à la bienheureuse reprise, qui lui permettra de revenir aux mesures initiales, et, en attendant, il hésite, il traîne et il se hâte ; le « remplissage », chez lui, est particulièrement pénible. Au point de vue de la « musique absolue », ses romances et ses airs sont au-dessous de ce que les Italiens de cette époque ont jamais écrit. Leurs romances, souvent plates, étaient jolies ; celles de Verdi, également plates, sont rarement jolies. (Rappelez-vous l'air de Gilda, dans *Rigoletto*.) Et, s'il arrive qu'une mélodie complète, spontanée, jaillisse de sa plume, elle est alors d'une vulgarité presque déconcertante. C'est le brindisi de *la Traviata*, ou l'air du père ; c'est l'air avec chœurs du premier acte du *Trovatore*... La liste en serait trop longue ! Et, de cette vulgarité, Verdi n'a presque jamais pu se défaire, même dans ce qu'on a appelé sa seconde manière. Dans *Aïda*, dans *Otello*, des phrases surgissent tout d'un coup, qui vous stupéfient. Dans *Otello*, songez à l'air des drapeaux !...

Cela, c'est le Verdi musical (jusqu'à *Aïda*); et je n'ai certes pas qualifié trop sévèrement certaines de ses mélodies. Mais il est un autre Verdi, infiniment supérieur, et infiniment plus intéressant : le Verdi dramatique. En tant que musicien, il serait resté fort au-dessous de ses devanciers. Il leur est supérieur, et de beaucoup, au point de vue dramatique. Ou, pour parler plus exactement, il a porté son principal effort vers la partie dramatique, volontairement négligée par eux.

Cet effort a-t-il été raisonné, et Verdi, ayant compris ce qui manquait à ses maîtres, s'est-il résolu un beau matin à y suppléer, pour sa part? Il est probable qu'il a simplement obéi à son instinct, à sa nature. Vigoureux, violent et brutal, il a été tout naturellement porté vers les scènes dramatiques, d'autant plus que le lyrisme du *bel canto* lui était à peu près interdit. Quoi qu'il en soit, il a compris et traduit le drame comme personne ne l'avait fait avant lui, avec une véhémence, parfois une puissance, qui lui donnent sa vraie originalité. Inconsciente ou volontaire, cette recherche del'expression dramatique est visible chez lui de bonne heure. Parmi le fatras des formes conventionnelles, romances ou morceaux d'ensemble, tout à coup une scène éclate tumultueuse et frappante, où la musique faiblit parfois, mais où se manifeste une rare intensité dramatique. Et il arrive même que le sentiment dramatique élève avec soi le musicien. Les pages les plus admirables de Verdi sont celles où il semble n'avoir pas pensé à la musique... Ou, plutôt, la force de l'expression dramatique est telle chez lui, qu'on la subit sans songer aux moyens employés pour l'obtenir. Il a quelque chose de spontané, de fruste, de puissant, à quoi l'auditeur ne saurait résister. La phrase s'élève, sans préparation, — j'oserais presque dire : sans vergogne; — elle monte, s'épanouit, vibre, tempête; elle nous emporte avec elle, et nous laisse haletants, bousculés par la violence des chocs dont elle nous accable. Voyez la scène connue sous le nom du « Miserere », dans le *Trovatore;* voyez surtout le fameux quatuor de *Rigoletto*, dont cinquante ans d'« écorchements » n'ont pu atténuer l'effet... Il n'a pas d'analogue, je crois, dans le théâtre musical. A partir de la phrase du duc (*Bella figlia...*), il est venu d'un seul jet, si « un », si complet, qu'on n'en pourrait rien changer; les galanteries élégantes du duc, la coquetterie joviale et rude de Maddalena, les cris de désespoir de Gilda... tout est exprimé, tout est rendu avec vérité, avec force ; chaque « épisode » arrive et apparaît à son moment, les reprises mêmes semblent un nouvel élément du drame, et le « morceau » aboutit à l'explosion finale, sans un arrêt, sans une redite, sans un oubli, sans une faiblesse... Mozart seul, peut-être, est arrivé à cette unité et à cette plénitude; encore est-ce arrivé à force de talent, de métier si l'on peut dire (et cela ne signifie pas à force de peine et de travail). Il y est arrivé, au moins, par des moyens exclusivement musicaux, par la perfection de l'écriture; et l'on peut, à peu près, comprendre comment il a fait. Dans *Rigoletto*, on ne peut. La phrase du duc est d'un développement rudimentaire et d'une inspiration assez ordinaire; les répliques de Maddalena sont, musicalement, insignifiantes : les cris de Gilda sont à peine de la musique... Lisez le quatuor : vous serez frappé par la médiocrité des moyens musicaux. Entendez-le : vous serez pris, et vous oublierez tout le reste... Faites toutes les réserves qu'il vous plaira, — et qu'il faut faire, — vous n'en serez pas moins saisi par la violence, mais aussi par la justesse, de l'expression dramatique. C'est un coup de génie, si l'on peut dire; jamais, ou presque, Verdi n'en retrouvera l'équivalent.

Il trouvera autre chose. Déjà, dans le dernier acte de *la Traviata*, il avait tenté de donner au dialogue plus de liberté et d'expression. *La Traviata* est de 1853, *Don Carlos*, de 1867; — *Aïda* est de 1872... Il n'est rien de plus admirable, de plus émouvant ni de plus digne de respect que l'effort tenté par Verdi, en pleine gloire, alors qu'il approchait de la cinquantaine, et qu'il n'avait qu'à « continuer » pour s'assurer une vieillesse chargée d'honneurs. Quel artiste en eût été capable? Verdi comprit ce que ses admirateurs ne comprenaient pas encore : que ses ouvrages passés, si populaires et si célèbres qu'ils pussent être, étaient insuffisamment musicaux. Dramatiques, ils l'étaient, puissamment. Mais un drame nouveau apparaissait, drame vraiment musical, puisque la musique en était l'élément essentiel et indispensable. Verdi avait entendu, étudié *Tannhauser* et *Lohengrin*. Il ne dédaigna pas ces œuvres parce qu'elles ne ressemblaient pas aux siennes, et il ne chercha pas à prouver qu'elles ne valaient rien. Il s'avoua qu'elles étaient meilleures, plus musicales, et il se remit au travail.

Dès lors, si ce n'est pas tout à fait un autre Verdi, c'est un Verdi profondément transformé. Aux « coups de gueule » de jadis (c'est l'expression italienne) succèdent des phrases plus expressives à la fois et plus musicales; les mélodies, par cela même, prennent plus d'accent; des harmonies plus variées les soutiennent; l'orchestre s'incorpore au drame, modestement dans *Aïda*, davantage dans *Otello*, très intimement dans *Falstaff*. Enfin voici de la musique!... Jamais, jusqu'à ce moment, Verdi n'en avait écrit de pareille. Considérez, par exemple, la phrase d'Amonasro au second acte d'*Aïda;* elle est belle parce qu'elle exprime avec force un sentiment; mais elle est belle aussi d'une beauté musicale, belle par la pureté de sa forme, par la richesse de ses harmo-

nies. Les grands fracas ont presque disparu; ils n'apparaissent plus que dans des défilés ou dans des ensembles; si la forme traditionnelle ne s'est pas encore modifiée, si les morceaux ont conservé leurs coupes de naguère, au moins sont-ils reliés entre eux musicalement. Il y a des romances et des cavatines, mais dont l'emploi (là où elles sont placées) n'a rien de choquant. L'élément dramatique est devenu plus musical. La mélodie, disais-je, est plus soignée. Il y a même un effort, très léger encore, pour la rendre « personnelle ». Comparez Amonasro à Attila!... Chez Radamès, c'est quelque jeunesse chevaleresque, chez Amneris quelque chose de farouche et de royal, chez Aïda une tristesse énergique et fière. Si cet effort n'est encore qu'indiqué, un autre est très visible : l'effort vers le pittoresque. Verdi s'attache à créer musicalement l'atmosphère où agissent ses personnages. L'invocation à Phtâ est suffisamment « égyptienne »; et vous vous rappelez quelle poésie de la nature est répandue dans le début du troisième acte, et ces quelques notes de hautbois qui donnent au paysage un singulier caractère d'immensité et de mystère.

Dans *Otello*, même recherche et même effort. Ici ce n'est plus la nature que Verdi tente d'exprimer, mais des caractères. Iago, malheureusement, n'est pas très bien venu; était-il possible, au reste, de rendre autrement que par des mots l'hypocrisie et la profondeur scélérate du personnage? Son *Credo*, assez malencontreusement ajouté au texte de Shakespeare, le transforme un peu trop en traître de mélodrame. En revanche, combien Desdemone est tendre et touchante! Et quelle violence, quelles luttes intérieures, quels brusques sursauts chez Otello! — Et l'on sait quelle jeunesse, quelle éblouissante verve musicale et orchestrale on trouve dans *Falstaff*, véritable prodige d'entrain, d'esprit, de gaieté et de finesse...

D'où vient donc que de ces trois ouvrages, infiniment supérieurs aux précédents, pas un n'ait pu s'imposer à l'admiration du public, sauf *Aïda*, dont la popularité, toutefois, n'approche pas de celle de *Rigoletto* ou de *la Traviata?* Il serait trop facile et assez niais de répondre que c'est leur supériorité même qui les rend inaccessibles aux spectateurs. Ceux-ci ont admiré et admirent des œuvres autrement inaccessibles qu'*Otello*. La raison est autre.

L'admirable effort de Verdi a eu deux résultats. Il lui a permis d'écrire des pages qu'il n'aurait jamais écrites. Mais il l'a privé, en échange, de cette spontanéité véhémente et fruste dont l'action était toute-puissante. Je ne prétends pas rechercher ici si cette « opération » se solde par un bénéfice ou par une perte. Le public, lui, n'y semble pas avoir vu un bénéfice. Musicalement, cette opinion ne saurait se soutenir. On relira longtemps *Aïda* peut-être, et presque sûrement *Otello* et *Falstaff*: personne, je pense, n'aura même l'idée de relire le *Trovatore* et *la Traviata*. Mais les ouvrages dramatiques sont faits pour être vus « aux chandelles », comme disait le bon Sarcey. La principale qualité que le public exige d'une pièce de théâtre, c'est l'unité. Et elle manque assez fortement aux derniers ouvrages de Verdi. Les études qu'il a refaites, le soin qu'il a apporté à son écriture musicale ont affiné mais n'ont point changé sa nature. Il est resté robuste, brutal, et même vulgaire, en dépit de sa volonté.

Après une phrase admirable de forme et d'expression (cela est surtout sensible dans *Otello*, dont la matière musicale est plus nourrie que celle d'*Aïda* et moins morcelée que celle de *Falstaff*), c'est tout d'un coup un éclat de brutalité, une « rengaine » d'une banalité surprenante. Ni l'un ni l'autre ne nous choqueraient, ou plutôt nous nous y résignerions, ailleurs. Mais si Verdi a pu faire mieux, pourquoi fait-il cela? Et si c'est cela qui est sa nature, pourquoi a-t-il tenté de la violenter?... Aussi bien faut-il dire la vraie raison. C'est que la « musicalité » d'*Aïda*, d'*Otello* et de *Falstaff* n'est tout de même pas une musicalité de premier ordre. Supérieure, je crois, à celle de Meyerbeer, elle reste inférieure à celle de Wagner, qui est tout musique, et même, — j'ose le dire! — à celle de Gounod. Il y a plus de substance musicale dans le second acte de *Roméo* que dans *Otello* tout entier. Et à cela le public ne se trompe guère. C'est une chose remarquable que cette survivance des œuvres de Gounod dans un répertoire envahi par Wagner. L'attrait du spectacle, si puissant dans les œuvres de Meyerbeer, n'y existe pas. On ne saurait imaginer rien de plus opposé aux modes actuelles que *Faust* et que *Roméo*. Et le public s'y presse, cependant qu'il refuse d'entendre *le Prophète* ou *Robert*, et qu'il attend M. Tamagno pour écouter *Otello*. C'est que « si la musique est femme », elle l'est par ceci aussi, que partout où elle paraît, elle prend aussitôt la première place. (L'erreur, peut-être, des wagnériens orthodoxes est d'avoir donné au poème une importance excessive.) La raison de la popularité des premiers opéras de Verdi, c'est que la force des situations, la violence avec laquelle elles y sont traitées, et aussi des éclairs de génie, parviennent à masquer la pauvreté générale de la musique; comme on dit, « on n'a pas le temps de se reconnaître. » La cause de l'échec (très relatif) des derniers ouvrages de Verdi, c'est que la brutalité atténuée de la « manière » y laisse apparaître les faiblesses ou les contradictions du style musical; supérieur, infiniment supérieur à ce qu'il était jadis, ce style n'en est pas moins imparfait, incomplet, parfois un peu incohérent. Plus d'unité; pas assez de

musique... J'ai peur que cette conclusion paraisse un peu sévère. Je ne crois pas qu'elle soit tout à fait injuste.

Je remets à la semaine prochaine ce qui me reste à dire de l'influence exercée par Verdi.

JACQUES DU TILLET.

LE « MAITRE DU FEU »

On a déjà beaucoup parlé du *Feu*, quand le roman a paru en Italie, et quand la *Revue de Paris* l'a publié dans la magistrale traduction de M. Hérelle. Mais ç'a été presque toujours *à côté*. On en a surtout pris texte pour blâmer M. d'Annunzio d'avoir conté en ce livre, sous des pseudonymes trop transparents, ses amours avec une illustre tragédienne. On se rappelle l'article courtois que, dans le *Figaro*, fit paraître à ce sujet M. Marcel Prévost, et la réponse fougueuse du poète italien. Mais malgré toutes ces polémiques, il a été encore peu question du livre *littérairement*. C'est qu'à la critique d'autrefois, de plus en plus, se substitue la chronique. A de rares exceptions près on épilogue, on ne juge plus. C'est un grand mal pour les lettres. — Il est donc peut-être temps encore d'analyser le roman, qui vient de paraître en volume, et d'étudier en elle-même cette œuvre imparfaite et monotone, trop abondante et trop anxieuse, surchargée comme un manteau barbare, et pourtant pleine de beautés incomparables.

On connaît le sujet du *Feu*. Un poète italien, qui rêve de fonder à Rome, sur la colline sacrée du Janicule, une sorte de Bayreuth latin, est l'amant d'une tragédienne célèbre. Belle encore, ardente et délicieuse, cette femme n'est plus jeune. La jeunesse d'une cantatrice qui est l'amie de sa maîtresse attire malgré lui le poète. Il croit, de plus, avoir trouvé en elle l'interprète musicale rêvée pour son œuvre. Peu à peu la Foscarina (c'est le nom de la tragédienne) sent son amant se détacher d'elle. Elle en souffre atrocement, se plaint, se reprend, n'essaie même plus d'éviter l'inévitable, et, pour laisser le champ libre à la destinée du poète-musicien, se résigne à partir, à s'en aller jouer là-bas, par-delà les mers, chez les Barbares; à mettre entre elle et lui l'immensité de l'Océan. Elle sacrifie son amour à la gloire de l'amant, qui accepte le sacrifice.

Tel est, rapidement résumé, le sujet du livre. Ce résumé n'en donne qu'une vague idée; il n'en fait soupçonner ni les qualités ni les défauts. Le livre s'étend en dissertations et s'amplifie en paysages; en même temps le *fait divers* y disparaît ou prend une valeur générale. Le roman d'analyse que semble impliquer la donnée se développe plutôt en une sorte de vaste poème.

Pourquoi ce roman — ou ce poème — s'appelle-t-il le *Feu?* J'avoue n'en avoir pas tout à fait pénétré la raison. Je sens bien que ce titre embrasé convient à ce livre de passion et d'ambition, qui fait aux yeux une impression de rouge et or, qui éblouit et dessèche aussi, comme le feu. Je vois bien, d'épisode en épisode, le feu circuler dans le roman comme un *leit-motiv* dans un drame de Wagner, depuis l'éblouissante fête de nuit à Venise, après laquelle la Foscarina se donne à Stelio, jusqu'à la visite aux verreries de Murano, où les deux amants voient tirer du four par le maître verrier Seguso un vase admirable de forme et de couleur, que la Foscarina emporte nu dans sa main dégantée, tout droit, comme une fleur, et qui s'y brise. D'autre part, le poète est maintes fois, au cours du livre, appelé le « Maître du Feu »; et M. d'Annunzio ayant épigraphié son roman d'un fragment de Dante : « ... *fa come natura face in foco* », je devine que dans l'esprit de l'auteur, cette phrase s'adresse à son héros (dont le nom même, Stelio Effrena, doit signifier l'âme ardente et dévoratrice), et l'exhorte à faire comme fait la nature dans le feu, à brûler tout ce qui l'entoure pour nourrir sa flamme. Mais, malgré tout, le rapport du titre au livre ne m'apparaît pas nettement.

Au reste il n'importe, si le livre vaut par lui-même. Comme on a pu le voir d'après une courte analyse, il est exactement l'histoire de la lente rupture des deux amants, et l'exposé des rêves d'art de Stelio Effrena.

Ces deux thèmes se mélangent, se pénètrent sans cesse; et, puisque *Feu* il y a, ces deux sujets sont comme deux flammes qui, dans un foyer, se divisent et se fondent continuellement.

C'est le roman de l'Amour et de la Gloire.

A vrai dire, ce qui a trait à la Gloire n'est pas ce que j'en aime le mieux. D'abord, le rêve de Stelio Effrena, d'être un Wagner italien, c'est-à-dire un grand musicien en même temps qu'un grand dramaturge, ce rêve ne m'intéresse pas parce qu'il me semble absurde. Stelio Effrena n'est qu'un autre nom de Gabriel d'Annunzio, et ce, de l'aveu du romancier lui-même, qui attribue à Effrena non seulement ses amours, mais ses œuvres : c'est ainsi qu'Effrena parle de la *Victoire de l'Homme* comme d'une œuvre à laquelle il travaille, et que cette œuvre est également annoncée comme *en préparation*, à la première page de ce volume, parmi les œuvres de M. d'Annunzio.

L'identité du héros et de l'auteur du livre ne fait donc pas de doute, et il est impossible de ne pas y penser sans cesse en le lisant. Or tout le talent litté-

raire de M. d'Annunzio ne fait pas qu'il soit un musicien de génie, ni même un musicien tout court. Quant à le devenir il est trop tard : même au pays des musiciens improvisateurs, on ne s'improvise pas musicien. Il y faut de longues et minutieuses études. Être Wagner, pour M. d'Annunzio ou pour Effrena, — puisque c'est tout un, — c'est donc pure impossibilité. Et l'on ne peut alors se défendre d'un certain agacement quand M. d'Annunzio nous montre Effrena sur le pont de Rialto, notant à la lueur d'un réverbère « une mélodie *immortelle dans son esprit et dans le monde* » et « fixant dans les cinq lignes de la portée *la parole d'un élément* ». Qui trompe-t-on ici? — Même en dehors de l'impossibilité matérielle où il est de les réaliser, les théories musicales d'Effrena sont peu intéressantes. Il parle bien de la « mélodie pure, primordiale », à opposer aux harmonies wagnériennes, que, tout en les admirant profondément, il trouve sans doute trop complexes ; mais c'est bien vague. « Je voudrais, explique-t-il encore en parlant de la cantatrice Donatella Arvale, qu'elle consentît à chanter les parties lyriques de ma tragédie, *les odes qui se dégagent des symphonies pour se résoudre à la fin en figures de danse, entre les deux épisodes.* » Sent-on ce qu'il y a de fantasmagorie dans ce galimatias? et combien d'ailleurs, même en ayant l'air de s'y opposer, ces théories sont copiées sur les théories de Wagner? C'est d'un mimétisme enfantin. Que Stelio Effrena se contente d'être le premier des artistes de lettres, dans le pays de Fogazzaro, de Matilda Serao, de Giacosa, de Butti, de Lucio d'Ambra : c'est déjà très beau.

L'amour de la Gloire n'a pas seulement induit M. d'Annunzio en des rêveries d'une mégalomanie puérile ; elle lui a fait perdre en ce livre quasi autobiographique tout sens de la mesure, dans l'expression de l'admiration que l'auteur du roman témoigne perpétuellement pour son héros, et qui ne laisse pas que d'être gênante quand on songe que c'est lui-même. Il y a là toute une partie de comique involontaire qui rappelle les farces italiennes, et les superlatifs magnifiques dont le signor Pantaleone ou le signor Arlecchino se gratifient réciproquement, et qui, dans ce pays charmant, font de n'importe quel étranger une Excellence, de n'importe quel poétereau un *altissimo poeta*, de n'importe quel musicastre un *maestro*. Stelio est le Maître, l'Animateur, l'Imaginifique. Il médite en de « vertigineux silences ». « La grandeur même de ses conceptions l'effraie ». Nous l'avons vu noter fébrilement, en entendant souffler le vent sur les canaux de Venise, des « mélodies révélatrices où s'exprime tout un élément. » Il a des disciples, comme un Maître qui se respecte, et des disciples fanatiques, que son enseignement exalte comme une révélation divine de la Beauté.

Rien n'est plus bouffon, à ce propos, que la Conférence du commencement (que M. d'Annunzio a réellement prononcée il y a quelques années à Venise, et qui d'ailleurs n'est pas de sa meilleure main). Dans le *Feu*, cette conférence très écrite, trop écrite, toute en images trop bien menées, est présentée naïvement, cela va sans dire, comme ayant été improvisée, et elle prend les proportions d'un événement historique, d'une Annonciation (*Annunzio, Annunziatione*, le mot y est). Orphée reviendrait avec sa lyre du fond des Champs Élysées que les foules ne seraient pas plus émues. Les disciples au fond de la salle, à la fin de la conférence, « tendent les bras vers le maître avec une effusion de reconnaissance, avec un élan d'amour ». Le moindre détail est artificiellement magnifié ; un exemple entre cent : le régisseur, le vulgaire régisseur qui doit donner à Stelio le signal d'entrer en scène, devient le « maître des cérémonies ». Et ainsi du reste.

Nous touchons ici à un défaut capital du livre, et peut-être de l'art d'Annunzio en général. C'est ce que j'appellerai le *mensonge pour la beauté*. On lui a trop dit que même romancier il était poète. Il n'est plus romancier. J'ai naguère écrit quand l'*Intrus* nous fut révélé — et M. Hérelle m'a fait l'honneur de citer cette phrase dans la préface d'*Episcopo et Cie* : — « Tout ce que touche M. d'Annunzio se transmue en beauté. » Je ne m'en dédis pas, mais je pense malgré moi à l'aventure d'un certain roi Midas à qui les dieux ironiques avaient accordé le don de transmuer en or tout ce qu'il touchait. Cela s'est très mal terminé... Il est des moments où il est nécessaire de ne pas changer en or tout ce qu'on touche.

M. d'Annunzio n'en est encore qu'à l'alchimie merveilleuse de Midas ; mais qu'il prenne garde à l'ultime métamorphose de ce roi infortuné. Il parle dans ce livre de l'alliance de la beauté et de la vie, et se vante de l'avoir réalisée. Sans doute, mais en trichant. C'est l'alliance de la beauté artificiellement palpitante avec la vie embellie fictivement. A force de vouloir faire beau, il ne fait plus vrai.

De même, son héros, qui croit être surhumain, n'est qu'inhumain. On n'aime pas la gloire avec cette férocité : la gloire est une très belle chose, mais c'est une chose humaine ; il faut l'aimer en homme, et non en surhomme. Nietzsche eût désapprouvé la passion *effrénée* de Stelio Effrena pour la gloire. Le nom de Nietzsche se présente fatalement sous ma plume au moment de résumer la philosophie enclose dans le *Feu*. Depuis les *Vierges aux Rochers*, Nietzsche est le « philosophe » de M. d'Annunzio. Au temps de l'*Intrus*, c'était Tolstoï : on se rappelle dans ce livre la grave figure de Frédéric, et le vieux Jean de Scordio, frère italien du *moujik* qui initia Tolstoï au néo-évangélisme. Mais la pensée d'Annunzio a bien

évolué depuis, ou plutôt elle a brusquement changé; les sautes de vent de la Méditerranée sont les plus soudaines. M. G. d'Annunzio après avoir été tout à Tolstoï est maintenant tout à Nietzsche.

Devant la philosophie de l'Amour et la philosophie de la Force, entre lesquelles oscille la pensée européenne, il a d'abord été incertain; mais enfin depuis quelques années il s'est prononcé nettement pour la Philosophie nietzschéenne de la Force, et la théorie du surhomme. Le surhomme, c'est Stelio Effrena. C'est du moins ce que le surhomme de Nietzsche devient pour un esprit latin tel que M. d'Annunzio. Nietzsche, lui, eût hésité, je crois, à reconnaître son *Uebermensch* dans ce poète frénétique. Il n'y eût vu qu'un homme encore et toujours, un simple homme, sinon un homme simple, un artiste fou de vanité, dépendant des autres à cause de cette vanité même, n'ayant rien de cette austère sévérité pour soi-même, de cette indépendance à l'égard des autres qui étaient les vertus de Nietzsche et qui sont les vertus du surhomme idéal. La Joie nietzschéenne n'est pas le simple *Piacere*. L'*Uebermensch* de Nietzsche, ne l'oublions pas, est une sorte d'ascète. — Remarquons-le : Wagner et Nietzsche, Wagner pour l'art, Nietzsche pour la philosophie, voilà donc en ce moment les dieux de M. d'Annunzio. Et certes on pourrait plus mal choisir. Mais Italie, Italie ! Comme tu te germanises, même dans ton poète le plus proche des Français ! Ah ! serait-ce que le rêve du Saint-Empire germanique reconstitué, le rêve de derrière la tête des empereurs Allemands, et dont la Triple Alliance est comme le premier et le vague schéma, sera possible un jour, dans le lointain des siècles, si de tels signes luisent dans le ciel de l'Art ! Voici déjà la conquête intellectuelle de l'Italie par les Barbares du Nord. Voici déjà les génies germaniques dans les plaines Lombardes et sur les rives Adriatiques... Italie ! Italie

*
* *

Ces imaginations d'un wagnérisme latin, ces exaltations nietzschéennes de l'individu, tout cela est la partie faible, caduque, presque illisible du *Feu*. Heureusement, il y a autre chose.

Il y a l'autre moitié du livre, il y a les admirables paysages vénitiens, et les scènes d'amour où, un instant oublieux de lui et de sa gloire, Stelio Effrena n'est plus qu'un amant toujours épris de sa maîtresse, et qui sent pourtant qu'il lui faudra la quitter, où la Foscarina n'est plus une tragédienne fameuse à genoux devant le génie de l'Animateur, mais une femme « qui n'est plus jeune » et qui souffre toutes les affres du désespoir d'amour. M. d'Annunzio a promené leur bonheur blessé à mort dans Venise et dans les îles. Et là, il est redevenu lui-même, le prodigieux évocateur et le profond amoureux de l'*Intrus* et du *Triomphe de la mort*. L'analyse sentimentale est moins aiguë que dans ces deux livres, elle est même rudimentaire dans le *Feu;* mais les décors de la passion y sont plus beaux, plus adéquats; ils ne font qu'un avec elle. C'est d'un art plus rare encore. Tous les épisodes, les Lévriers, l'excursion à Arqua, la miraculeuse allégorie de l'Archi-Orgue, sont à base de symbolisme. Il a écrit là peut-être les pages les plus extraordinaires de son œuvre.

C'est à tel point qu'étant donné leur beauté, le fait qu'on lui a tant reproché, d'avoir traîné une femme, une femme dont tout le monde sait le nom, avec toutes ses faiblesses et ses tristesses d'âme et de chair, avec ses peines et ses rides, ses cris d'angoisse et ses pleurs de volupté, de l'alcôve sombre où vit le mystère d'amour, à la grande lumière du livre, ce fait, malgré moi, ne me semble tout d'un coup plus si sévèrement blâmable... Je n'excuse pas M. d'Annunzio, certes, mais en lisant certaines pages, je me sens lui pardonner un peu, pour la grâce de l'art. Et d'ailleurs Musset, pour ne citer que lui, n'en avait-il pas fait autant, dans la *Confession d'un enfant du siècle?* Il est vrai que généreusement, chevaleresquement, il avait pris pour lui tous les torts, au point de fausser l'histoire vraie, où G. Sand en avait eu quelques-uns, et non des moindres. Mais M. d'Annunzio non plus n'en a donné aucun à la Foscarina : elle apparaît au contraire sublime de passion et de dévouement. Sans doute le voile de la fiction est ici trop léger, et l'on voit trop, au travers, les yeux pleins de larmes d'un visage illustre mais « qui n'est plus jeune ». Tout de même il y a bien du vrai dans ce qu'a répondu Gabriel d'Annunzio à Marcel Prévost qui s'était fait l'écho de l'indignation publique. « La Foscarina, je l'ai mise sur un piédestal ! » Si ce ne sont ses paroles expresses, c'en est du moins le sens. Et quoi qu'on dise, il est évident que de ce livre la Foscarina sort grandie. Elle a traversé une œuvre d'art, elle en reste embellie, transfigurée, lustrée de tout âge ou de toute souillure. Le *Feu* purifie tout.

Si le *Feu* n'était composé que des scènes d'amour, s'il n'y avait pas aussi les ennuyeuses dissertations sur la tragédie de l'avenir, et cette insupportable vanité qui gâte les meilleures pages, le *Feu* serait le plus beau roman d'Annunzio. Jamais il n'a écrit de morceaux plus achevés que le rendez-vous dans le jardin nocturne, que la sortie en mer après la nuit d'amour (il y a là une explosion d'orgueil juvénile et de joie animale, une ivresse de santé véritablement magnifiques, en des pages dorées et mouillées d'embrun comme l'aurore en mer). Rien de plus parfait que les jeux des lévriers, que la scène du Labyrinthe, que la visite à Murano et le retour sur la route bordée de statues.

Il en faudrait tout citer.

Je dois ajouter, pour être juste, que Wagner, qui a égaré M. d'Annunzio en des rêveries ridicules, lui a fourni le sujet d'une des plus belles scènes du roman : celle où Effrena et Daniele Glauro rencontrent, sur le vapeur du Lido, Richard Wagner, Cosima Wagner et Liszt, et portent dans leurs bras le héros évanoui.

*
* *

Que vaut ce livre, en somme?

Il est disposé, il n'est pas composé. Ce n'est pas un roman, ce n'est pas non plus, à vrai dire, un poème, c'est comme les mémoires un peu incohérents d'un grand poète. Le style même n'est pas toujours excellent. Il s'embarrasse, la phrase devient périodique, les détails s'accumulent souvent sans s'ajouter. Trop de comparaisons, trop d'adjectifs surtout. Il y a çà et là une emphase fatigante, du faux frémissement, de la fausse foudre.

Mais aussi tels alinéas m'enchantent, me ravissent d'admiration. Je suis embarrassé pour choisir des exemples. Voici de belles phrases, au hasard : « Les monts Euganéens, bleuâtres et paisibles comme les ailes repliées de la terre dans le repos du soir. » « ... Il vit les jardins brunir, les maisons s'éclairer, une étoile sourdre de la tristesse du ciel, les collines se confondre avec la lisière de la nuit, les lointains s'étendre vers des contrées riches de biens inconnus. » Et sur l'Argolide : « ... Cette terre où très tard dans le crépuscule, on voit blanchir douloureusement les lits des fleuves à sec. » Et ce passage : « Pâle dans le calme de l'après-midi, l'estuaire portait légèrement ses îles comme le ciel porte ses nuages les plus doux. » Et sur Venise, en mer : « Dans le fond, Venise fumait comme les restes d'un vaste saccage. » Et tant d'autres ! Et dans l'allégorie de l'Archi-Orgue, déjà citée, tout l'épisode d'Ornitio, du Vent endormi que fait captiver l'inventeur de l'Archi-Orgue pour souffler les énormes tuyaux de verre.

« Une nuit enfin, peu avant l'aube, au moment où la lune se couche, ils le surprennent endormi sur un banc de sable, au milieu d'une troupe d'hirondelles lasses qu'il conduisait... Il est là, couché sur le dos, respirant aussi légèrement qu'un enfant, dans l'arome salin, presque recouvert par les innombrables queues fourchues ; la houle berce son sommeil, les noires et blanches voyageuses palpitent sur lui, fatiguées de leur long vol... » N'est-ce pas que tout cela est d'un très grand écrivain ?

Que vaut ce livre ? Il est moins varié que l'*Enfant de Volupté*, moins émouvant et moins un que l'*Intrus*, qui reste, au point de vue non de l'originalité, mais de la réussite, la maîtresse œuvre de G. d'Annunzio ; il est moins profond que le *Triomphe de la Mort*, celui de ses livres qui va le plus loin dans l'humanité, d'un art moins haut que les *Vierges aux Rochers*... Ce qui me semble le caractériser dans cette œuvre déjà considérable, c'est qu'on peut le dire le livre le plus *personnel* que M. d'Annunzio ait écrit. Jamais, qualités ou défauts, il n'a été plus *lui*. Les emprunts mêmes sont moins nombreux que partout ailleurs ; ils n'étouffent pas la plante annunzienne comme parfois dans les œuvres précédentes ; ils la laissent fleurir, elle s'épanouit avec ses belles couleurs et ses taches aussi, plus large, plus impérieuse que jamais, et en se penchant sur elle on respire le parfum d'une âme, et le parfum d'une race. C'est un livre profondément italien, même dans l'imitation germanique, car cette imitation mégalomane elle-même est italienne. Ce livre plaira peut-être moins au public que l'*Enfant de Volupté* et l'*Intrus;* le succès déjà en a été grand, certes, mais ce fut un succès à côté, un succès de curiosité et presque de scandale. Le *Feu* apparaît comme un de ces livres que les lettrés, longtemps après que des romans en apparence meilleurs ont été complètement oubliés, tirent de leur bibliothèque pour leur demander moins le frisson de la vie que les ivresses de l'art, et, morceau par morceau, se reprennent à lire avec de lentes délices.

FERNAND GREGH.

LA VIE ET LES MŒURS

Le parti des ducs.

Il y a plus de trois semaines, il y a peut-être un mois que le duc de Broglie est mort. A ce point de vue sa mort est, pour chacun de nous, un événement historique. Mais l'Académie considère cette disparition comme un accident aussi important que déplorable. M. de Vogüé a déversé sur le duc de Broglie des pleurs très oratoires, et il a marqué que d'immenses regrets devaient suivre cette perte immense.

Le duc de Broglie fut depuis trente ans l'homme du monde le plus favorisé par la chance. Il avait un grand nom ; il possédait une fortune estimable ; mais cela ne pouvait suffire à leur assurer la prépondérance dans le monde où le hasard l'avait fait naître. Il avait écrit un certain nombre d'ouvrages historiques. Il ne m'en coûte pas de reconnaître que si ces ouvrages avaient été signés d'un nom roturier, ils auraient trouvé un éditeur probablement ; mais je suis

bien certain qu'ils n'auraient pas rencontré le moindre succès. Ce sont des livres mornes, des livres morts. Avouons-le, ces compilations appliquées sont au plus haut point ennuyeuses. Il est peu d'écrivains d'histoire qui n'eussent été plus capables que le duc de Broglie de mettre en valeur les documents historiques dont celui-ci disposait. Ceux qui admiraient ces livres ne les avaient point lus. Il était permis à ceux qui les critiquaient de ne les point avoir lus totalement, car tous leurs défauts étaient partout sensibles. Ceux qui se piquent de les avoir tous lus tout entiers demeurent confondus, et du labeur considérable que ces livres révèlent, et de la médiocrité des résultats produits par ce labeur. Certes, de tels livres gagnaient quelque chose à être signés par le duc de Broglie; mais le duc de Broglie ne gagnait presque rien à les avoir signés. En revanche, le duc de Broglie avait eu l'heureuse fortune d'échouer avec éclat dans la vie politique. Cela lui donna tout à la fois une grande gloire et une forte personnalité. Mêlé au combat contre la République, il se trompa prodigieusement.

On prétend aujourd'hui qu'il fut étranger complètement à l'entreprise maladroite du 16 mai. N'est-ce pas la preuve alors que sa chance fut exceptionnelle et, pour tout dire, scandaleuse, puisqu'il parut aux regards de tous l'auteur, le héros d'une aventure dont l'histoire se souvient. Et c'est justement cette aventure qui lui permit de recevoir tous les bénéfices de sa naissance aristocratique. Comparez Émile Ollivier au duc de Broglie. Celui-ci échoue dans une affaire qui n'intéresse que les destins d'un parti, et il figure, il symbolise, pendant vingt années, tout un monde. Émile Ollivier jette son pays dans des complications où la patrie elle-même est engagée. Il n'est pas strictement nécessaire d'être très injuste pour le considérer comme partiellement responsable des catastrophes grandioses où la France a manqué de périr. Émile Ollivier est en butte à de pénibles attaques, ne jouit que d'une gloire contestée. Le duc de Broglie, au contraire, triomphe, domine, règne sur la noblesse et sur l'Académie. Tant il est vrai que les aristocrates ne jouissent de tous leurs privilèges que dans une démocratie!

*
* *

Or donc, comme il ne fut pas donné au duc de Broglie, servi jusqu'au bout par une chance invraisemblable, de durer, de revenir au ministère où se seraient traduites sans aucun relief ses qualités honnêtes mais seulement moyennes, comme il ne lui fut pas donné de gouverner la France, il gouverna l'Académie. L'immensité de son insuccès comme chef d'un ministère de combat avait fait de Broglie le chef très autorisé du parti des ducs. Ah! le duc de Broglie se vengea bien, par ses élections académiques, de ses élections politiques! Il est bien vrai qu'il remporta maintes victoires contre la République à l'Académie. Je me hâte de dire que je ne lui sais pas mauvais gré de ses victoires; je les tiens d'ailleurs pour sans conséquences.

Oui, c'était bien lui qui commandait au palais Mazarin les grandes manœuvres électorales. Lorsqu'un historien, un philosophe, un romancier, un dramaturge, notable pour ses travaux, briguait l'honneur singulier de prendre rang parmi les Rousse, Thureau, Perraud, Legouvé, Guillaume et surtout parmi ceux qui étaient suffisamment vicomtes, assez barons, comtes ou marquis depuis d'assez lointains seconds empires pour constituer glorieusement le parti des ducs, alors le duc de Broglie mesurait cette audace et la jugeait. Il disait au nom de tout le parti et de tous les ducs, il disait comme de Castries à propos de Rousseau ou de d'Alembert: « Cela veut raisonner de tout et n'a pas mille écus de rentes. » Il concluait souvent: « Cela n'est point né; l'Académie, sanctuaire du passé, ne peut s'ouvrir à cet écrivailleur du présent. Et pour illustre que soit le grimaud qui frappe à notre porte, combien serions-nous plus sages d'introduire en notre compagnie, pour perpétuer son prestige, quelque héritier d'une grande race, grand écrivain par surcroît, par exemple le duc de la Trémoille. » Il disait, et les membres du parti des ducs « marchaient » plus docilement que de simples préfets. Il disait, et l'élection s'accomplissait comme il avait dit. Convenons au reste que le duc de Broglie manifestait souvent quelque libéralisme. D'abord il accueillait volontiers dans le sein bien connu de son Académie les roturiers pensant peu mais bien pensants.

En outre, si, parfois, un écrivain pourvu d'un talent digne d'éloges s'offrait, le duc de Broglie, condescendant, l'admettait tout de même à l'honneur de frayer avec M. Costa de Beauregard. Mais en dépit de ce libéralisme occasionnel, le duc de Broglie, chef du parti des ducs, représentait à l'Académie l'esprit de tradition, de résistance littéraire, politique, sociale. Il faisait bien. En réalité, par la lutte comme chef de parti académique, il donnait une suprême raison d'être à l'Académie qui n'en a plus guère comme centre littéraire: ce que je n'ai pas le temps de démontrer, mais je crois que cela est à peu près universellement admis...

*
* *

Et ce qu'il y a de plus curieux et de mieux fait que tout le reste pour nous étonner, c'est que les académiciens eux-mêmes ont paru s'apercevoir du service que de Broglie leur avait rendu. Tandis que tous les

panégyristes de presse ont tâché à vanter de Broglie pour son inclination à faire toutes les concessions utiles aux goûts du jour, ses panégyristes d'Académie n'ont pas manqué, au contraire, de signaler le rôle conservateur et vraiment réactionnaire que leur collègue mort remplissait chez eux. M. de Vogüé qui le loua, mit, à marquer ce rôle, une insistance spéciale, et je veux citer ses paroles :

« Nous regrettons dans la personne du duc Albert de Broglie l'homme qui eût suffi à sa gloire et à la nôtre. Nous regrettons quelque chose de plus à côté de lui, derrière lui, nous regrettons tout ce qu'il signifiait et représentait ici.

« Pauvres hommes que nous sommes, nous tirons une fierté légitime des œuvres éphémères que nous avons faites de notre mieux; mais un instinct irrésistible nous attire vers tout ce qui défie l'arrêt inexorable du temps, vers tout ce qui dure et se perpétue au-dessus de notre monde changeant.

« Le duc de Broglie évoquait pour nous tout un siècle de traditions littéraires et académiques.

« ... Oui, la mort nous enlève, avec le duc de Broglie, plus que son talent, plus que le charme de son commerce, plus que lui-même. Elle déchire une tradition. Quelque chose nous quitte; quelque chose de rare et de grand. »

M. Melchior de Vogüé avait raison de parler ainsi. Mais je voudrais savoir si, simplement, il adapta son langage au milieu académique auquel il l'adressait, ou s'il prémédita, au contraire, de faire bien connaître au monde extérieur toute l'œuvre conservatrice de M. de Broglie et que l'Académie, après lui, continuerait soigneusement cette tâche. Dans ce cas, M. de Vogüé aurait excellemment compris ce qui peut faire durer l'Académie, et il serait convenable de le remercier pour avoir exprimé son avis avec courage.

*
* *

En vérité, l'Académie, centre où persistent et où aboutissent toutes les hiérarchies, l'Académie n'est plus que le milieu où se réfugient toutes les traditions expulsées tour à tour de la vie française. Pour que l'Académie subsiste, il est donc bon que le parti des traditions, le parti des ducs se reconstitue, s'affermisse. Quel homme régentera désormais ce monde clos? Quel est le représentant du passé qui aura désormais le privilège de s'asseoir au premier fauteuil de droite près de la cheminée, discrètement flambante, où aspirent, durant les séances hivernales, les académiciens podagres? A quel chef écherra ce trône?

Mais d'abord pour qu'il y ait un parti des ducs à l'Académie, est-il absolument indispensable qu'il y ait un duc? Alors sans doute serait-il bienséant que M. d'Audiffret-Pasquier dirigeât ce parti? Il est duc, ce n'est pas douteux. Mais peut-être affirmera-t-on qu'il n'a pas depuis assez longtemps quittance de son titre?

Puis, en politique, il n'a pas eu de déconvenues assez retentissantes. Au surplus, on se souvient trop que, lorsqu'il écrivit sa lettre de candidature à l'Académie française, il mit deux *c* au mot Académie. C'est à peu près tout ce qu'on sait de lui. Encore attribue-t-on ce trait à une quinzaine d'académiciens passés et présents, sans compter M. d'Audiffret. Et en définitive, pour lui confier le gouvernement d'un parti, on n'est pas suffisamment certain si le duc d'Audiffret-Pasquier existe.

Sera-ce le marquis Costa de Beauregard? Ce serait possible, s'il n'écrivait pas. Mais, au fond, ce galant homme du « grand monde », qui n'est coupable que d'écrire, a du tact : il se déroberait.

Sera-ce le comte de Mun? Grand nom, noble carrière, prestigieuse éloquence. Mais quoi! Le comte de Mun déploya des doctrines bien audacieuses en leur ancienneté : il mérite presque d'être suspect. En outre, le comte de Mun parlait hier encore à la Chambre. Il est demeuré trop près de la vie réelle pour gouverner un parti académique.

Le vicomte de Vogüé? Mais d'abord M. de Vogüé fut député républicain. Républicain! Ah! ce grand mot lâché le fait rougir de honte, j'espère! Au reste, son oraison funèbre du duc de Broglie le désigne surtout pour être le lieutenant actif, même agressif, de celui qui sera le chef.

Alors le comte d'Haussonville? Certes, son talent littéraire est paré d'une élégance extrême. Et M. d'Haussonville est bien le seul membre du parti des ducs de qui j'ai envie de dire que s'il avait été moins noble, on lui aurait peut-être rendu plus complètement justice. Il est jeune encore; mais du moins touche-t-il de près au chef disparu. Je ne doute pas qu'il n'ait sérieusement la foi monarchique : ce qui, pour l'emploi à tenir, n'est pas seulement une grâce, mais encore une nécessité. Somme toute, le comte d'Haussonville est assez éloigné de la vie contemporaine. Il faut qu'il devienne le chef du parti des ducs!

Il le faut. Et qu'il maintienne toutes les hiérarchies, toutes les traditions, toutes les résistances littéraires, sociales, avec intransigeance! Sinon, le parti des ducs serait bientôt désagrégé et l'Académie elle-même, se mêlant trop au présent, ne se distinguant plus assez de lui, s'effondrerait rapidement.

J. ERNEST-CHARLES.

UNE ASCENSION

DANS LES ALPES FRANÇAISES

La Grande-Casse.

A une centaine de kilomètres à l'est de Chambéry se trouve le ravissant petit village de Pralognan, situé au confluent du Doron de Bozel et de la Glière, et dominé à l'est par le beau massif de la Vanoise.

La *Grande-Casse* est la cime la plus élevée de ce massif (3 885 mètres).

Pour la gravir on part généralement vers quatre heures du soir de Pralognan, et l'on remonte la vallée de la Glière pour atteindre, au fond, le col de la Vanoise. On trouve là un refuge du Club alpin français, qui est déjà à 2 500 mètres d'altitude. On y dîne, on y couche, et l'on en repart le lendemain matin.

Du col on n'aperçoit que la base de la montagne. D'abord un petit lac, le lac Long, puis une gigantesque langue de glacier qui s'élève au-dessus de lui vers l'est, bordée à gauche et à droite par de hautes arêtes de rochers. Ce lit tout entier est orienté de l'ouest à l'est. On a l'arête nord à gauche de soi et l'arête sud à droite.

Le glacier monte d'abord doucement, puis de plus en plus raide. A un certain moment il déborde toute son arête de gauche et se déverse de l'autre côté, en formant toute une face de la montagne, la Face Nord. Puis il monte encore et prend la forme d'un haut de selle de cheval à deux pitons. La partie relevée de derrière, sur le bord sud du glacier, paraît arrondie. C'est la pointe Mathews. Au contraire la partie de devant, au nord, s'enlève et s'élance en immense vague, blanche, mince, effilée. Le point culminant de cette crête est la pointe des *Grands-Couloirs*, ou *Grande-Casse*. Au delà, la montagne finit brusquement en une paroi abrupte qui regarde la vallée de la petite Leysse.

Dimanche matin, 23 septembre, nous partons du refuge vers quatre heures. Nous sommes trois : l'excellent guide bien connu Joseph-Antoine Favre, son jeune frère Jules, porteur, et moi.

A 4 h. 50 nous atteignons la base du glacier, où nous nous encordons, — Joseph en tête, Jules en queue. Ce glacier monte d'abord en deux lentes ondulations, ce qui donne deux plateaux, le plateau central, où nous arrivons à 6 h. 10, et le plateau supérieur, où nous faisons une halte de cinq minutes, trois quarts d'heure après. Jusqu'ici nous avons tenu le milieu du glacier. L'état en est bon. Depuis plusieurs semaines il a fait beau et toutes les crevasses sont à découvert. Cela même n'avait pas été sans nous faire concevoir quelques inquiétudes sur la solidité des ponts de neige. Ils avaient presque tous disparu. Or vers le premier plateau notamment, le glacier est fendu dans toute sa largeur par une énorme crevasse transversale, infranchissable s'il n'y a pas de pont. Par une heureuse chance il en restait encore un, aux trois quarts fondu, il est vrai, et béant, mais qui la rétrécissait un peu, de sorte que nous avions pu la franchir sans encombre. A part ce moment intéressant, la traversée n'avait jusque-là rien offert de particulier.

Après le plateau supérieur, le chemin ordinaire consiste à continuer tout droit. Mais Favre a l'habitude, que je trouve très heureuse, d'incliner tout de suite à gauche pour gagner les rochers du nord. Nous rencontrons une *bergschrund* toute remplie de pierres, ce qui nous donne à réfléchir pour la descente de tout à l'heure; puis un couloir, que nous traversons au plus vite parce que des morceaux de rochers y tombent, même à cette heure matinale (7 h. 10). Cinq minutes plus tard, nous étions au pied de l'arête nord.

Ici j'ai le sentiment que nous avons mangé notre pain blanc d'abord. *Casse* veut dire éboulis, et la montagne est bien nommée : nous nous trouvons devant une grande casse extrêmement raide, 57° environ, sorte de muraille délitée qu'il faut escalader tout droit, sans zigzags. La montée est pénible, toujours pareille, et semble ne jamais devoir prendre fin. Nous grimpons à quatre pattes, nous montons, nous glissons; nous remontons, nous glissons; nous remontons encore, dépensant beaucoup d'efforts pour nous élever à peine. Enfin à huit heures et demie, avec une satisfaction profonde, nous atteignons le haut de l'arête.

Nous sommes juste au point où le rocher est débordé par la glace. A gauche c'est une arête qui file et descend, déchiquetée, en ruine, noire, triste; à droite, une crête toute blanche monte et s'élance mince, élégante. Nous décidons une halte d'une demi-heure pour nous reposer et déjeuner solidement.

Le temps est idéal, le ciel pur, l'air frais sans être froid, la vue est superbe. A l'infini, de tous côtés, s'étend une mer immense à vagues sombres ou blanches, rocs noirs ou pics éblouissants. Au sud, tout le massif de la Vanoise, le dôme blanc de Chasseforêt, la Dent Parrachée. Plus loin les Aiguilles de Péclet et de Polset, puis les trois Aiguilles d'Arves et les Grandes-Rousses. Dans le fond, le merveilleux groupe de la Meije, et la Barre des Écrins. En remontant vers l'est, le Grand-Paradis, le Viso et les belles montagnes de la frontière italienne; puis la Suisse, où se remarquent l'Oberzabelhorn, les Mischabel, la Dent-Blanche, le Rothorn, le Cervin,

le Weisshorn, la Yungfrau, le Grand-Combin, les Alpes Vaudoises, etc.; puis la Grande-Motte et le Val d'Isère. Au nord, le Mont-Blanc, très beau, les Aiguilles d'Argentière, du Dru, l'Aiguille Verte, jusqu'à l'Aiguille du Tour. Tout près de nous des pics nus : les Aiguilles de Glière et la terrible Aiguille de Lepéna. Cette dernière est composée de dalles de calcaire poli, renversées et extrêmement inclinées. Nulle prise. Pour y monter il faut avancer sur les genoux, les mains à plat pour avoir un peu d'adhérence au roc. C'est fou, rien que d'y penser. De nombreuses tentatives ont toutes échoué. C'est à Favre que revient l'honneur d'être parvenu le premier au sommet, il y a quelques semaines. Mais il me déclare qu'il aimerait mieux faire dix fois le Weisshorn ou la Traversée de la Meije plutôt que de recommencer. Je le comprends!

Le temps s'enfuit et neuf heures approchent. Il faut nous préparer pour la partie la plus intéressante de notre ascension. Nous laissons là tout, sauf nos piolets, puis nous nous encordons et nous nous mettons en route.

*
* *

De nous à la cime court une arête glacée. Elle monte d'abord doucement, présente ensuite un ressaut, puis une dépression, puis s'envole en crête aiguë, comme une grande aile.

La partie qui monte peu est facile. Elle est en dos d'âne et en bonne neige. Nous y marchons à pas accélérés. Mais bientôt elle s'amincit et devient tout à fait impraticable. Nous allons être forcés de marcher parallèlement à elle, 2 mètres en dessous, sur une immense pente très raide (55° environ). Favre s'arrête. Il n'a pas l'air satisfait. La pente, au lieu d'être toute blanche, est piquée de taches de verglas. Puis, en levant les yeux, nous apercevons le dernier bout de la crête. Elle est éclairée à droite par le soleil. Or on voit le jour à travers! Elle brille comme un cristal, toute en glace nue. Rien n'est moins rassurant à cause de l'inclinaison si grande de ses deux faces. Notre guide nous recommande d'ouvrir l'œil et d'être prudents, et nous nous remettons en marche.

Au bout de peu de temps nous constatons que nos appréhensions n'étaient que trop fondées. La pente tout entière est en glace verte, dure, recouverte de 2 ou 3 centimètres seulement d'une neige qui ne tient pas. Il faut tailler des marches et n'avancer qu'un à la fois. Quand Favre a fait un pas et assuré son pied, je pique mon piolet dans la glace au-dessus de moi, je m'y cramponne des deux mains, j'avance le pied, je fais le pas, je m'arrête; puis Jules fait de même. Joseph taille la marche suivante, avance, s'arrête. Je sors mon piolet, je le repique plus haut, je refais un pas, puis Jules, et ainsi de suite. Sans les piolets cette marche de flanc serait impossible, car aucun de nos pas n'est sûr. A un moment, en posant le pied sur une marche, elle cède et glisse de 3 ou 4 centimètres. Ce n'est rien et je m'arrête aussitôt. Mais Jules avait déjà crié : « Attention! » et Joseph, sans pouvoir tourner la tête, reprend : « Attention! Ici chacun ne peut penser qu'à soi, — on peut tout juste se tenir. — Au premier qui glisse, nous sommes perdus tous les trois. » C'est sérieux; mais je suis parfaitement tranquille. Je lui réponds que je me rends compte du danger, et qu'il peut aller en toute sécurité, car personne ne glissera. En même temps je redouble d'attention, et mes mains serrent davantage mon piolet.

Il est neuf heures et demie. Nous voici à la dépression de l'arête. Tout est verglassé. La crête étincelle, transparente. Joseph a défendu toute parole. Notre petite caravane avance, pas après pas, dans le silence. L'arête se relève, nos marches la suivent, montent. Pourrons-nous atteindre le sommet? Nous devrions maintenant enjamber la crête, passer sur la Face Nord, encore plus escarpée que celle où nous sommes, et y marcher quelques pas, jusqu'au point culminant. Mais comment est la Face Nord? Joseph met les deux coudes sur la crête de glace et plonge son regard de l'autre côté. Un silence anxieux suit. Il dit enfin, lentement : « C'est impossible, nous ne pourrons pas, tout est en glace vive! » Un sentiment de regret amer emplit mon cœur : le sommet est là, à quelques mètres; ce serait vraiment trop dur de s'en retourner ainsi!

J'insinue tout doucement : « Essayons toujours..., faisons un ou deux pas..., et puis... on pourrait se mettre à cheval...? » Joseph doit avoir eu la même pensée, car il ne répond rien, mais presque aussitôt son pic fait voler en éclats la glace de la crête et je le vois qui enjambe la petite brèche ainsi ouverte.

Je sens que nous tenons la victoire. J'attends, frémissant d'impatience, qu'il ait gagné un peu d'espace, et me voilà à cheval à mon tour. C'est un éblouissement! Nous sommes posés sur une arête blanche, transparente, mince comme le cou d'un cheval, glissante à droite, glissante à gauche et qui monte devant nous. Le cœur me bat de joie. Mais Jules, resté en arrière, et plus bas que nous, s'inquiète. D'où il est, notre appui se laisse voir terriblement effilé et peu sûr; nous avons l'air de ne tenir à rien; au moindre faux mouvement, nous serons tous trois entraînés irrémissiblement dans l'abîme en bas et il y a 2000 mètres de précipice à droite, et 1800 à gauche; pas de salut! Je l'entends qui nous dit : « Je ne veux pas monter là, moi. Vous êtes fous! » Mais je sens que le sommet est tout près, je suis plein d'ardeur et de passion, et nulle

puissance au monde ne pourrait maintenant m'empêcher d'y aller. Je crie à Jules qu'il se trompe, que l'on est aussi à son aise que sur une grande route, que c'est idéal d'être là-haut, et que je continuerai, coûte que coûte. Seulement sa corde me tire et il faut qu'il vienne. Joseph m'approuve et Jules s'exécute... La chevauchée commence.

Chacun a son piolet dans la main droite qui est tout en haut, près de la pique tournée vers la glace. Un coup fort et sec et la pointe s'enfonce. On s'accroche frénétiquement avec la main gauche où l'on peut, on serre de toutes ses forces, on remonte un peu les genoux, on se soulève et l'on avance de quelques centimètres. Cette gymnastique nous excite. Est-ce pénible? Je ne sais plus. Les mains ne sentent même pas qu'elles pressent de la glace qui les meurtrit; une ivresse exquise s'est emparée de nous, c'est délicieux!

Vingt minutes se passent ainsi, rêve éblouissant d'une seconde. Voici Joseph au sommet! Un instant après j'y arrive, débordant de joie et d'enthousiasme. Nous nous serrons la main, sans secousse, sans pouvoir nous regarder, mais aussi fort que nous pouvons.

Ces minutes sont inoubliables, enchanteresses. Devant nous la mince arête brille au soleil et s'abaisse; elle court quelques temps encore; puis finit sur la paroi abrupte qui termine la montagne de ce côté. Sous mon genou droit file une immense pente blanche, de 55 à 60 degrés d'inclinaison, et qui descend d'un trait. Il y a là 2000 mètres de précipice. En bas la petite vallée de la Leysse. Mon genou gauche est sur la Face Nord, plus raide encore, de 60 à 65 degrés et qui descend en 1800 mètres sur le glacier gris de Rosolin ou sur des rocs noirs, sévères. La vue n'est arrêtée nulle part; aussi j'ai le sentiment extraordinaire d'être suspendu dans l'espace. Au ciel pas un nuage; un soleil radieux; tout est nimbé d'or; et nous baignons dans le silence impressionnant, le silence profond, absolu, et infiniment doux, de la haute montagne...

Il est près de 10 heures.

J'ai à peine le temps de jeter un regard à tous les massifs merveilleux que nous découvrons, que déjà Joseph parle du retour. Il y a des coups de vent terribles au sommet de la Grande-Casse, et comme nous n'avons aucune prise, nous serions enlevés comme des plumes. Il faut donc redescendre. Mon guide me dit de commencer par me retourner. C'est facile à dire! L'arête descend sous moi, où me tenir? J'essaye de poser une main en arrière, je m'incline sur le bras, je veux remonter une jambe..., mais je sens que je ne tiens plus... et je me remets en place doucement. Je ne me décourage pas. Je pose l'autre main, je me penche de l'autre côté, je remonte l'autre jambe, mais au même moment voilà que je commence à glisser..., et je me remets à cheval au plus vite. Il est décidément impossible de se retourner tout seul, et aucun de nous ne peut venir en aide à son voisin, chacun n'ayant pas trop de ses quatre membres pour assurer sa stabilité. Cela menace de devenir critique. Alors je suggère : « Nous sommes bien venus à cheval depuis la petite brèche jusqu'ici, pourquoi ne nous en retournerions-nous pas de même *à reculons?* »

Mon idée est approuvée, et nous voilà aussitôt exécutant la petite gymnastique de tout à l'heure, en sens inverse. Mais il faut plus de prudence encore que pour la montée, car l'arête glisse et nous tire en bas. Nous embrassons avec plus de passion que jamais le cou de notre blanc coursier immobile, et nous descendons peu à peu. Maintenant seulement nous nous apercevons que la montée a été un peu rude: chaque place que quitte une de nos mains est toute rouge. Mais nous ne sentons rien, tout entiers à l'ivresse d'être portés par cette immense aile blanche qui étincelle au soleil! Tout rayonne de lumière, au-dessus de nous, autour de nous, au-dessous de nous, et nous sommes grisés par l'harmonie infinie qui flotte dans l'air comme un parfum...

Nous sommes bientôt revenus à la petite brèche. Il y a une marche, 1 mètre plus bas. Chacun la regarde attentivement, presse de ses deux bras la Face Nord, se met sur le ventre, puis se laisse glisser doucement jusqu'à ce qu'il sente un appui sous l'un de ses pieds. J'admire les Favre, qui se meuvent sur cette pente glissante comme des poissons dans l'eau.

Ce qui nous reste à faire va maintenant nous paraître un jeu, auprès de ce que nous venons d'accomplir. Nous devons encore faire attention, mais nous avançons à grands pas dans les marches déjà taillées. A 10 h. 1/2 nous atteignons la dépression de l'arête, et dès que recommence le petit dos d'âne, nous nous asseyons pour jouir pleinement de la vue. Nous voyons au sud les Alpes Grées tout entières et en Italie jusqu'aux Apennins! au nord-est, tous les pics de la Suisse, au nord, le Mont-Blanc et ses glaciers, et, dans le fond, toutes les montagnes de France jusqu'au Puy de Dôme. La vue s'étend sur un rayon de plus de 260 kilomètres. Elle est unique.

Je regarde, je regarde de tous mes yeux. Il me semble que je quitterai toujours trop tôt ce spectacle magnifique. Cependant il est près de 11 heures, et les pierres doivent rouler de plus en plus nombreuses sur le glacier. Nous courons à nos sacs, nous achevons nos provisions, nous donnons un dernier coup d'œil à tous les glaciers qui rayonnent autour de nous, et nous voilà prêts à repartir.

Chacun déclare que la Casse est assommante et

qu'il faut s'en débarrasser au plus vite. Elle descend raide, il est vrai, mais la montée nous a familiarisés avec elle et puis, tout nous paraît facile maintenant. Nous nous lançons dans les éboulis au pas de course et nous piquons droit en bas. Les pierres roulent, glissent, nous aussi; nous dévalons avec rapidité, entraînant toute une couche de pierres grouillantes, qui se choquent, fument et ronflent. Ce bruit nous excite, nous accélérons, nous courons et nous sautons à qui mieux mieux. Aussi dès 11 h. 3/4 nous touchons le glacier. Nous franchissons, toujours courant, le couloir de glace qui précède la *bergschrund*, puis la *bergschrund* elle-même, et nous filons vers la grande crevasse, à longues enjambées continuées par des glissades debout. Nous avons hâte de sortir du glacier, car de gros blocs y ont roulé sous nos yeux jusqu'en bas, et l'année dernière toute une caravane a été ainsi assommée. Voici la grande crevasse. Elle est diablement moins commode à franchir que le matin, parce que le bord opposé à nous est le plus élevé. Mais l'heure presse, et nous ne serons en sûreté que de l'autre côté. Joseph s'envole comme un oiseau; je le suis; Jules voudrait prendre son temps, mais son frère s'impatiente et l'amène à nous d'un vigoureux coup de corde, presque plus vite que l'autre ne l'eût voulu.

Nous nous remettons à courir, mais par amusement cette fois, car tout danger est à peu près passé. A midi 50 nous sortons du glacier et nous nous désencordons. Et à 1 h. 30 nous sommes de retour au refuge.

Je remercie chaudement mes deux compagnons de l'ascension unique que je viens de faire grâce à eux. Joseph-Antoine Favre est un guide hors ligne, et je me félicite à tous les points de vue d'avoir fait sa connaissance. Son jeune frère Jules marche vaillamment sur ses traces.

Aussi j'espère bien que cette course n'est que la préface d'un livre qui aura beaucoup de chapitres. Nous nous le sommes promis, Joseph et moi, lorsque deux jours plus tard, déjà vieux amis, nous nous sommes séparés.

ÉDOUARD MONOD.

IMPRESSIONS PARLEMENTAIRES

La loi sur les Associations absorbe à l'heure actuelle toute la vie politique de la Chambre.

Aucune loi n'a été plus ardemment attaquée et plus violemment défendue. Malheureusement, le débat n'a pu garder l'ampleur des premiers jours. Des sommets lumineux où l'avaient élevé M. Viviani et M. de Mun, il est redescendu, avec le passage à la discussion des articles, dans le maquis des intrigues parlementaires.

Pendant de longues semaines les orateurs les plus divers vont désormais se succéder à la tribune au nom de la liberté ou de l'ordre public, de la Foi ou de la Raison, du Progrès ou des Traditions séculaires. Les adversaires de la loi vont défendre le terrain pied à pied dans la mêlée confuse des contre-projets, des amendements et des articles additionnels. Lorsque ces passes d'armes menaceront de devenir dangereuses les pointes seront remises en ligne par la parole de M. le Président du Conseil, incisive et claire comme une lame aux reflets d'acier.

Mais, depuis la clôture de la discussion générale, la véritable bataille n'est plus dans la salle des séances. Les discours s'envolent, modifiant parfois des convictions, mais ne changeant jamais les votes, et tout l'intérêt est désormais dans les décisions des groupes ennemis qui s'observent, dans les mystérieux conciliabules tenus sous le geste de bronze de Mirabeau ou sous le regard hautain de M. Floquet, ce revenant de marbre qui a failli opposer un contre-projet à celui de M. Trouillot.

C'est là, dans la coulisse, pardon, dans les couloirs, que se décident les manœuvres savantes, que se creusent les chausse-trapes et qu'au moyen de concessions ou d'exigences réciproques les puissances occultes échangent le mot d'ordre et élaborent les lois. Que sera la charte nouvelle des associations qui va sortir de notre effort parlementaire?

Il serait présomptueux d'essayer de le prévoir.

Le projet que présentait le gouvernement aurait recueilli une majorité considérable. Celui de la commission sera vraisemblablement amendé sur plusieurs points et il se pourrait même que la lutte entre les défenseurs de l'Internationale et des Congrégations donnât le jour à un produit informe et atteint de telles tares originelles que son existence précaire ne puisse survivre au baptême du Sénat.

Si nous savions, lorsque des intérêts aussi graves sont en jeu, abandonner notre désir de nous entre-détruire, si nous voulions oublier nos haines et dépouiller nos passions, pour laisser jaillir, du choc des idées seules, les formules préférées, nous édifierions sur le granit au lieu de bâtir sur le sable mouvant.

S'il n'y avait au fond de cette discussion, d'une part des rancunes mal éteintes, de l'autre des dessous et des sous-entendus, l'accord sur un texte moyen eût été facile.

Les uns auraient reconnu, comme disait l'abbé Lemire, qu'il est temps d'en finir avec l'illogisme de la situation actuelle, avec cet état anarchique où se trouve la France sous le rapport des congrégations.

Ils auraient reconnu la nécessité de donner à la République le minimum de garanties qu'exigent et ont toujours exigé les monarchies et les empires.

Les autres auraient évité de dépouiller le pouvoir exécutif du droit d'autorisation pour le donner à une assemblée qui accordera ou refusera toute les autorisations sans autre raison que le plaisir des majorités

Ils auraient stipulé pour l'avenir les mesures de défense contre l'emprise de la main-morte si judicieusement établies par l'ancien projet de M. Goblet, mais ils auraient considéré comme inutile la manifestation platonique de l'article 14 qui sera vaine dans ses résultats, puisque la plupart des biens qu'elle vise sont hors d'atteinte, et dont le but ne peut être que d'exaspérer ceux qui sont de l'autre côté du mur.

Tout en ramenant de part et d'autre le débat à ses justes proportions, il n'eût pas été sans profit de laisser les grands orateurs des partis extrêmes exprimer leurs pensées et leurs tendances.

Lorsque le combat se lève au-dessus des nuages, il n'est meurtrier pour personne et le spectacle en est toujours grand.

Il faut que passe parfois sur les assemblées le grand souffle révolutionnaire qui exaltait, avec Viviani, l'Idéal humain jusqu'à en faire quelque divinité nouvelle, jusqu'à en faire jaillir pour les générations futures une sorte de religion laïque ayant ses dogmes et ses prophètes et peut-être ses martyrs.

Il est bon aussi de se laisser aller un moment au charme des légendes qui dorment dans les souvenirs de notre enfance, lors même qu'en les évoquant M. de Mun refuserait d'accepter les réponses de la pensée moderne à l'éternelle énigme et affirmerait que la foi et le dogme sont les seules pierres angulaires des sociétés.

Les doctrines soutenues par le tribun socialiste et par l'orateur catholique, tels Ormutz et Aryman, seront aux prises tant qu'il y aura des hommes qui croient et qui pensent.

Leur duel séculaire, pour emprunter un instant le champ clos d'une assemblée délibérante, ne peut avoir d'incidence directe dans ses préoccupations. Ce n'est pas avec les *Credo* religieux ou philosophiques que se forgent les lois.

Comme toutes les œuvres humaines, elles sont œuvres de contingence, faites des nécessités d'une époque et grosses des prochaines évolutions.

Les passions déchaînées sur la question des associations au Palais-Bourbon n'ont pas, malgré leur violence, déterminé l'un de ces grands et invincibles courants qui partagent en deux une nation.

Le remous qui agite la surface de l'opinion n'a pas pénétré jusqu'aux masses profondes.

Il est certain que si le peuple de France, le peuple des campagnes et des villes, était appelé à donner son avis, c'est lui qui, dans son bon sens, dans son sentiment profond de la justice et dans son amour de la liberté républicaine, donnerait la solution simple et claire que chercheront peut-être vainement les législateurs.

ÉTIENNE CLÉMENTEL,
Député.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Eleanor, par Mrs HUMPHREY WARD (*Smith Elders and C^e*, éd., Londres).

Le sujet du nouveau livre de Mrs Humphrey Ward est simple, si simple même qu'il côtoie tout le temps la banalité, et n'évite de s'y effondrer tout à fait que par l'agrément des décors où se déroulent ces petites scènes; il touche par son accent de sincérité presque naïve. Eleanor, femme de trente ans, meurtrie par l'existence, d'esprit raffiné, maladivement sensitive, renaît subitement à la vie. Elle se croit aimée, bien calmement encore, par Manisty, son cousin, politicien et homme de lettres, qui l'utilise comme secrétaire, mais dont elle se croit l'inspiratrice. Elle rêve du moment où son grand homme s'apercevra de son dévouement, et surtout de sa grâce. Mais une jeune fille survient, une Américaine aux allures franches et ingénues qui, par le seul charme de sa jeunesse, détruit l'édifice laborieux du bonheur d'Eleanor. Lucy critique le grand homme, le contredit, lui prouve son égoïsme et sa faiblesse et ne réussit qu'à se faire éperdument aimer. Elle aussi, épanouie dans cette atmosphère surchauffée de travail intellectuel et d'art, commence à s'éprendre de Manisty. Eleanor affolée fait de la jeune fille sa confidente, et la supplie de ne pas lui dérober son seul espoir dans la vie. Et les deux femmes s'enfuient ensemble; elles se réfugient dans un village perdu d'Italie. Lucy se soumet par exaspération de dévouement inutile et douloureux à la folie d'Eleanor. Celle-ci dépérit visiblement. Elle comprend la maladroite cruauté de son action; un revirement se fait en elle. Sa fièvre de bonheur égoïste s'éteint. A son lit de mort, elle fiance l'homme qu'elle n'a pas su conquérir et la jeune fille qu'elle a voulu s'immoler. Comme tous les livres de Mrs Humphrey Ward celui-ci est gâté par d'insupportables longueurs, de fâcheuses négligences de style et d'évidents défauts de composition. Après une première partie très mouvementée et nourrie

d'épisodes agréables, l'action s'arrête et traine. Éleanor s'achemine trop lentement vers le sacrifice prévu, on se lasse de son obstination, on s'étonne surtout que pour reconquérir un amoureux elle n'ait pas trouvé d'autre moyen que la fuite. Tout l'intérêt du roman réside en Lucy, un des plus délicieux types de l'Anglo-Saxonne qu'on ait peints. Sa silhouette se détache avec netteté sur le fond un peu vacillant du récit. Dans l'éclosion de son intelligence et le frémissement chaste de son amour, elle n'a pas d'hypocrisie ni de lâcheté ; son image est calme et reposante. Il y a dans tout le volume, ainsi qu'il fallait s'y attendre, de nombreuses discussions théologiques, et pas toujours très neuves. Quelques appréciations sur l'art et la nature en Italie sont fines et dénotent un amour ardent pour la terre de beauté.

Rosenmontag (Le lundi du carnaval), par Otto Ernst (Hermann Fischer, éd. Berlin).

Cette tragédie a un sens profond ; elle est écrite avec une précision et une netteté qui ne laissent aucun doute sur l'intention de l'auteur. Nul épisode secondaire, nul détail futile n'entrave la marche de l'action. M. Hartleben, en même temps qu'il déroule sous nos yeux une aventure dramatique, pose une question de conscience ; il nous oblige à réfléchir, sans un instant daigner nous amuser. Le brillant lieutenant Hans Rudorff est fiancé à une jeune fille très riche, dont la fortune rendra de l'éclat au blason pas mal dédoré du jeune militaire. Mais Hans a follement aimé, peu de mois avant ses récentes fiançailles, une simple fille du peuple, Gertrude Reinmann, et s'il a rompu avec elle c'est qu'il a cru, sur de faux rapports, qu'elle le trompait. Or il apprend qu'on a calomnié Gertrude afin de le pousser à un mariage riche, que sa maitresse l'aimait fidèlement et s'est laissé écarter avec l'humilité douloureuse des êtres faibles qui n'osent revendiquer pour leur honneur et leur amour. Il veut revoir Gertrude, entendre de sa bouche la réfutation de l'odieux mensonge, et dès qu'il la revoit, l'ancienne passion le ressaisit. Il ne peut plus épouser sa riche et niaise fiancée ; mais il ne peut non plus déshonorer son régiment en manquant à la parole donnée. Il ne lui reste plus qu'à mourir. Il est trop fier et trop magnanime pour songer à se venger, trop méprisant et indolent peut-être. Il préfère disparaître de la vie, sans éclat ni protestations. Gertrude, que l'amour éclaire, devine la résolution de Hans. Comme elle ne peut le sauver, elle veut mourir avec lui. Hans accepte le sacrifice, et ces deux êtres jeunes et beaux meurent parce que la société est mal faite, parce que les lois de l'honneur conventionnel sont implacables, parce que le régiment est sans pitié. M. Hartleben a l'air de vouloir pousser à l'extrême limite de la vraisemblance les conséquences fatales d'un « petit mensonge mondain ». Il prouve que dans la présente organisation sociale les hommes les meilleurs n'ont pas leur place, que tout serait à changer. Dans quel sens ? Il ne le dit pas, mais son drame austère inquiète et fait songer.

Tertia Vigilia (La troisième veille), par Valère Brussow (Scorpion, Moscou).

Un jeune poète, Brussow, fait beaucoup parler de lui en Russie. Il est soucieux d'originalité, bien qu'il ne dépasse pas encore les imitations audacieuses. Il voudrait régénérer le vers, lui donner une souplesse et une variété nouvelles. Vers-libriste, il suit, sans en faire de mystère, le mouvement poétique français. Un poème inspiré par ces lignes de Vielé-Griffin : « Avec un peu de soleil et de sable blond, — j'ai fait de l'or » est gracieux et d'une forme élégante. Un autre, imité de Verhaeren, a de la force et de l'allure. Mais il ne réussit pas toujours aussi bien ; on le sent parfois mal à l'aise avec son instrument nouveau. Il aime les thèmes rares ; tantôt il se transporte chez les Phéniciens ou chez les anciens Vikings, tantôt il dépeint des groupes macabres et grimaçants de nos jours. Le talent, souvent maladroit, perce dans la plupart de ses poèmes. M. Brussow sait voir directement la nature ; il ne s'embarrasse pas de poncifs vieillis, d'épithètes banales et usées. Il a un sens personnel de la couleur et de la forme. Il ose employer des comparaisons imprévues qui rendent sa poésie plus vivante, élargissent le champ de son observation, donnent une impression fraîche. Sa tendance n'est pas encore nettement définie ; on ne peut prévoir ce qu'il donnera comme idées, mais il faut reconnaître dans son œuvre une tentative courageuse pour renouveler un genre difficile, pour y mettre — à quelques exceptions près — du goût et de l'habileté. Ce recueil qui résume l'effort de trois années (de 1897 à 1900) témoigne d'une virtuosité croissante.

Ivan Strannik.

FRANCE

Les Stances (IIIe, IVe, V[e] et VIe livres), par Jean Moréas (*La Plume*).

Jean Moréas, qu'Anatole France appelait jadis « le Ronsard du symbolisme », a changé sa manière. Il n'y a plus guère de symbolisme dans son œuvre nouvelle, mais il est un Ronsard de plus en plus. L'école dont il est le chef et qui s'intitule « romane » prétend ramener la poésie française contemporaine à ses sources nationales ; elle s'inspire de notre an-

cienne littérature, celle du moyen âge et principalement de la Renaissance. Le romantisme eut aussi la prétention de recourir à la Pléiade, mais il n'emprunta guère aux Ronsard, aux du Bellay que des rythmes, et surtout, en affectant de se rattacher au XVIe siècle, il manifestait son hostilité contre le classicisme qu'il rayait ainsi de notre tradition poétique. Les intentions de Moréas et des *romanistes* sont différentes. Leur tentative est nationaliste; il la faut considérer comme une protestation clairvoyante contre les influences étrangères que subit notre poésie, contre la direction qu'elle semble prendre présentement, laquelle n'est pas conforme à ses origines. Jean Moréas renonce au vers libre : les stances sont écrites en vers parfaitement réguliers, en strophes très simples. Il renonce aux images étranges, au vocabulaire compliqué dans lequel se hasarda le symbolisme, et c'est à peu près dans la langue de Ronsard qu'il écrit. Moréas s'était révélé, dans sa traduction de *Jean de Paris*, excellent romaniste ; il s'est assimilé notre langue ancienne merveilleusement, il l'écrit avec une incomparable pureté. Je ne crois pas que cette tentative, très intelligente et curieuse, puisse donner de très bons résultats. Du moins, s'il est incontestable que *les Stances* soient une œuvre charmante, parfois admirable et d'une étonnante habileté, je ne pense pas qu'il convienne d'orienter ainsi la poésie contemporaine. Ce retour au XVIe siècle est artificiel, en dépit de ce qu'il peut y avoir de plausible à vouloir ramener une littérature à sa tradition. Spontanément la poésie contemporaine évolue, sous nos yeux, d'une tout autre manière; il est difficile de la détourner de sa voie et de lui imposer un changement de direction. Le symbolisme et le vers libre n'ont pas épuisé leur puissance d'expression. Et, d'autre part, malgré tout ce qu'introduit de moderne et d'individuel dans la forme poétique de la Pléiade le poète des *Stances*, ses poèmes les plus beaux ont souvent l'air de prodigieux pastiches dont on admire surtout la parfaite réussite.

L'Accueil, par Jean Vignaud (Ollendorff).

Les poèmes qui composent ce recueil sont simples et beaux, émouvants de sincérité. Pas d'artifices ni de gentillesses. M. Jean Vignaud n'est pas de ces écrivains qui font consister la poésie dans un jeu frivole et difficile. Sa pensée est grave et sereine; tout son effort consiste à la rendre avec naturel, — et, malgré quelques défaillances de l'expression, il y réussit généralement. Il s'inspire de la vie vraie qu'on mène loin des villes futiles en présence de la nature, dans le calme apaisant de la bonne campagne. C'est un pauvre qu'il accueillit qui lui révéla par sa seule présence l'évangile de la vie vraie, respectueuse contemplation des choses, des arbres, des plaines et de tout le tranquille décor que varie le soleil des saisons alternées, labeur sacré, juste accomplissement des besognes quotidiennes... Le poète conçut son œuvre comme un « psaume en l'honneur de la vie » parce qu'il avait d'abord ennobli sa conception de la vie. M. Jean Vignaud écrit en vers réguliers. La forme qu'il emploie, exempte de recherche et d'affectation, est sans doute celle qui convenait au présent poème. Mais elle manque parfois d'originalité; quelques vers sont gâtés par des bouts de phrases un peu connus. Il devra débarrasser son style de quelques clichés. Il devrait se méfier aussi de trop de simplicité tout de même; on a l'impression qu'il dépasse de temps en temps l'idéal qu'il s'était proposé dans ce genre... Mais il a de très belles images, très souvent :

Dans le ciel, océan fleuri d'étoiles bleues,
La lune est enfoncée ainsi qu'une ancre d'or.
Mes regards éblouis scrutent les longues lieues
Et cherchent quelle nef mystérieuse y dort...

Et, mieux encore :

Au matin, le soleil, comme un cheval, se rue
Sur le hameau qui chante avec les coqs joyeux...

Veilles et lendemains, par Robert van der Elst (Ollendorff).

D'« impalpables amours » et d' « irréelles nostalgies », voilà ce que chante, avec goût, d'ailleurs, M. Robert van der Elst. Il a dédié ce recueil de jeunes poèmes à la Sainte Vierge, *Beatæ Mariæ*, ainsi qu'il lui avait déjà consacré son adolescence, paraît-il. Ce recueil et cette adolescence ne sont qu'une sorte d'hymne à la Chasteté... Je pense que M. van der Elst s'exagère extrêmement la valeur de cette vertu, principalement négative. Mais, comme thème poétique, il l'utilise avec bonheur. Le livre est un peu monotone, un peu pâle à force d'être blanc, un peu fade à force d'être lilial. La Chasteté n'est pas une vertu variée. M. van der Elst écrit avec soin, avec facilité, trop de facilité peut-être. Il aime les rythmes simples, réguliers, d'une élégante harmonie. Il applique les règles consacrées sans faire de zèle et sans tâcher, comme d'autres, d'exagérer paradoxalement le formalisme de la métrique parnassienne; il ne se hasarde pas non plus à des innovations. Il a parfois d'assez belles inspirations; le second de ces deux tercets en témoigne :

Le véritable amour précède le baiser,
Il sait qu'il cherche un ciel et qu'il doit mépriser
Tous ces désirs de luxe et les ris au sein des foules

Il est libre et plutôt que de subir l'affront
De leurs appétits de chair dans son vol sont les ailes
Il les tendra à plus, si haut, qu'ils ne le rejoignent

Ailleurs, on trouve malheureusement des négli-

gences, des faiblesses : l'odeur d'un train ne peut guère s'appeler un lourd parfum de fer, etc.

Juifs, par Georges Delahache (Ollendorff).

Cette petite brochure est excellente parce qu'elle ne se borne pas à des revendications, à des récriminations, mais qu'elle démontre avec clarté des faits précis au moyen de documents authentiques et d'argumentations judicieuses. M. Delahache s'est proposé de réfuter avec méthode un certain nombre de sophismes et de calomnies dont s'alimente quotidiennement la polémique antisémite. Il ne tombe pas dans les excès de langage de ses adversaires, n'ayant nul besoin de recourir à ces procédés puisqu'il a quelque chose à dire. Il développe sa pensée avec calme, et si l'on y sent malgré tout de la tristesse, a-t-on le droit de le lui reprocher ? Il raisonne ; à des déclamations il oppose des opinions réfléchies et motivées. Son intention n'est pas de chanter la gloire des Juifs et de leur composer une grandiose apologie ; il n'a voulu que lutter loyalement contre un malentendu qui dure depuis trop longtemps et qu'entretiennent des sectaires dangereux. Malheureusement lesdits sectaires ne sont pas très accessibles à de la logique, et le ton qu'emploie pour s'adresser à eux M. Delahache n'est guère celui dont ils ont l'habitude. Aussi peut-on craindre que la présente petite brochure ne les persuade pas. M. Delahache n'en sera sans doute pas surpris, si, comme je le pense, il ne se proposait d'écrire que pour d'honnêtes gens capables de suivre un raisonnement.

Petites âmes, par Paul Acker (Simonis Empis).

Un roman tout petit, comme les petites âmes qu'on y trouve, amusantes et frivoles. Un roman d'amour, d'amour à peine, et si l'héroïne finalement se noie, c'est parce que l'auteur, de même que le héros, ne savait qu'en faire... Certes, M. de Graffin aima Jeanne Leval, puisqu'il le lui jura très consciencieusement. Et Jeanne Leval aima M. de Graffin encore plus qu'il ne l'aimait. Quoi qu'il en soit, tout se passa comme s'ils s'aimaient en effet, et c'est bien là, paraît-il, l'essentiel. Mais M. de Graffin n'aima pas sa maîtresse au point de n'aimer, en même temps, personne d'autre. Il est vrai qu'il se hâta, dans les premiers jours de sa passion pour Jeanne Leval, de liquider Nette Bombier, mais quelques semaines plus tard il se montra plus indulgent pour une certaine demoiselle Liette. Complexité des petites âmes ! Et M. de Graffin se serait accommodé de voir Jeanne et Liette collaborer au divertissement de son existence si Liette et Jeanne n'avaient eu, l'une et l'autre, de bizarres doctrines exclusivistes. Mais à cause de cette circonstance, M. de Graffin, au moment où nous le quittons, est seul ici-bas, avec de vains souvenirs. Il convient de ne pas s'affliger outre mesure de ce dénouement triste : l'isolement fâcheux de M. de Graffin n'aura qu'un temps, un temps très court... Ce petit roman est d'une lecture très agréable ; il divertit sans lasser. Il est gai d'un bout à l'autre. Il amuse, — et je ne dirai pas ambitieusement qu'il fait penser, mais enfin dans ces petites âmes la plupart de nos contemporains trouveront, en miniature, un peu de leurs chères grandes âmes. Ils ne les y reconnaîtront pas, assurément, mais ils y reconnaîtront celles de leurs voisins ; et leurs voisins seront clairvoyants de la même manière. Ainsi tout le monde goûtera le même malicieux plaisir.

Les Encyclopédistes, par Louis Ducros (Champion).

Il est assez extraordinaire qu'on n'ait pas encore consacré chez nous une étude sérieuse aux Encyclopédistes, bien que nous leur soyons redevables de tout ce qu'a de meilleur l'œuvre de la Révolution. C'est que le travail était immense pour l'érudit qui tenterait d'écrire ce livre. Il convient de louer M. Ducros d'avoir entrepris cette tâche et de l'avoir menée à bien. Son ouvrage est très sérieusement documenté, très clair dans son exposition, très net dans ses jugements. M. Ducros formule ainsi les trois grands principes de l'*Encyclopédie : nature, raison, humanité*. De la doctrine que ces trois mots résume, il trouve l'origine dans les idées de la Renaissance et de la Réforme, des Libertins, de Descartes, interprété d'une certaine manière, de Bayle et des déistes anglais. Il me semble qu'il aurait pu faire une place plus grande à La Rochefoucauld, dont l'influence est sensible sur la morale utilitaire du XVIIIe siècle. Il étudie avec précision « la construction de l'*Encyclopédie* », distingue dans l'œuvre commune le rôle de chacun, de Diderot, qui fut le directeur des travaux, des « demi-encyclopédistes » : Montesquieu, Buffon, Duclos, Turgot, et des principaux ouvriers : de Jaucourt, Marmontel, Voltaire et d'Alembert. Il analyse ensuite l'*Encyclopédie* au point de vue de la science, de la critique des abus, de la législation criminelle, de la politique et de la religion, et dans ces chapitres divers il montre le premier éveil de l'esprit de la Révolution. Les hardiesses des Encyclopédistes devaient soulever contre eux bien des hostilités, et M. Ducros raconte ces querelles confuses avec toute la justesse désirable ; puis il suit dans leur développement ultérieur les trois grands principes de l'*Encyclopédie :* nature, raison, humanité. Son livre n'est donc pas seulement une excellente contribution à l'histoire littéraire, mais une étude pénétrante et méthodique de la naissance et de l'évolution des idées essentielles sur lesquelles repose (ou croit reposer) la société contemporaine.

Une Expérience, par Georges de Peyrebrune (Lemerre).

Le père Maréchal, riche industriel, est un expérimentateur acharné. Il lui faut tout le temps appliquer ou vérifier les découvertes les plus récentes de la science. Il a entendu parler de suggestion. Or la Providence lui a mis sous la main deux enfants, deux frères jumeaux, dont il s'est institué le protecteur. Il imagine de suggestionner à l'un d'eux qu'il est un fils de grande famille. A l'autre, il permet de croire qu'il n'est qu'un fils de charpentier (ce qui est exact). Et les deux enfants sont élevés très différemment. Claude comme le successeur éventuel de Maréchal à la scierie, Robert comme un aristocrate distingué... L'expérience semble devoir parfaitement réussir. Robert a toute la morgue qui convient, les manières les plus nobles, les préjugés de caste les plus étroits. Afin de ne pas aliéner son sang bleu, il méprise l'amour d'une adorable jeune fille qui n'est pas suffisamment née et se montre tout disposé à devenir l'époux d'une acariâtre demoiselle de vieille famille, assez vieille elle aussi... Heureusement, le mensonge fait au nom de la science par Maréchal est découvert à temps, et Robert, redevenu lui-même, consent alors à prendre pour femme la gentille Henriette.

Ce petit roman, pas trop ennuyeux, manifeste de l'ingéniosité de la part de l'auteur.

André Beaunier.

Memento. — Chez Plon : *Côtes et Ports français de l'Océan* (le Travail de l'Homme et l'Œuvre du Temps), par Charles Lenthéric. — Chez Hachette : *Tableaux de l'Année tragique*, d'après les littérateurs, romanciers, poètes, historiens, combattants, etc. — Chez Perrin : *les Moujiks*, par Anton Tchékow, traduit du russe par Denis Roche. *Hania*, par H. Sienkiewicz, traduit par Henri Chirol. — Chez Nony : *la Science et les Travaux de la Ménagère*, par Mme Sage.

Le Théâtre Français et Anglais par Charles Hastings (Firmin-Didot).

Ceci n'est pas une étude critique, mais l'historique très consciencieux du Théâtre en France et en Angleterre et de ses origines grecques et latines.

Dans son « avertissement » au lecteur, M. Hastings écrit qu'il lui a paru « regrettable qu'à une époque où la passion du spectacle a gagné toutes les classes de la société — voire même, à Paris, les classes les plus modestes, particulièrement éprises des beautés du Drame classique — l'on eut des notions généralement très vagues sur les origines du Théâtre, et que le public ignorât souvent s'il a fallu passer par des périodes de changement et d'amélioration avant d'en arriver à cette reproduction matérielle aussi bien que morale de la vie sur la scène ». Et il ajoute fort judicieusement : « Dans l'exercice de mes fonctions de « Lecturer », j'ai souvent été frappé de l'ignorance des étudiants... C'est ainsi qu'en France les jeunes gens croient assez facilement que Shakespeare est à peu près le seul génie dramatique et même le seul grand dramaturge anglais. » M. Hastings a voulu remédier à tant d'ignorance et son livre constitue avant tout une œuvre de vulgarisation.

Qu'on n'aille pas, d'ailleurs, imaginer un simple mémento. Cet ouvrage, très complet, d'une érudition très nourrie, suppose de longues et difficiles recherches, et les mieux informés des choses du théâtre s'y reporteront plus d'une fois avec profit.

Au surplus, l'idée était neuve, d'établir le parallélisme des deux Théâtres français et anglais — et l'auteur a su mettre en bonne lumière l'influence de notre littérature dramatique sur celle de nos voisins.

J. D.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Belgique. — Dans le dernier numéro de la *Revue générale*, un très remarquable article de M. J.-B. Steenackers sur *l'État social de la Chine et la solution de la crise actuelle*.

M. Steenackers examine d'abord les principales causes de l'immobilité de la Chine. Au nombre de ces causes, il faut signaler en premier lieu l'hypertrophie du sentiment national, ce que nous appellerions le chauvinisme.

« C'est surtout chez les lettrés, écrit M. Steenackers, que cet orgueil national est tenace ; ces gens nous tiennent pour indignes de venir participer aux privilèges de leur civilisation. Mais même le dernier des portefaix chinois se croit plus heureux, voire plus riche que nous, et plus d'un m'a demandé si, en Europe, nous avions du riz à suffisance. Il est donc évident que la civilisation, telle que nous l'entendons, ne pouvant venir aux Chinois que du dehors, et le dehors n'étant, à leurs yeux, que sauvage et barbare, ces deux faits constituent la barrière contre laquelle se butera d'abord toute réforme européenne. Cette barrière, c'est aux puissances qu'il appartient de l'abattre. Les Japonais, il y a cinq ans, y ont fait déjà large brèche ; les circonstances présentes exigent que l'Europe rende enfin à la Chine l'éminent service de lui donner une idée plus exacte d'elle-même. Ce sera un pas décisif vers la réforme. »

Mais il est une autre cause à l'état stationnaire de la Chine, — et ses auteurs classiques sont peut-être les grands coupables. Certes, on trouve dans leurs œuvres de superbes théories de morale et d'économie politique, — et il n'y a à leur reprocher que de faire consister le progrès « dans un recul vers les âges les plus anciens ». « Toute la Chine est construite sur les enseignements de Confucius, dont les disciples actuels veulent réformer l'empire en le ramenant aux principes de leur maître.

C'est la théorie du « Retour à l'état primitif ». Les Chinois disent que l'homme primitif avait des dispositions radicalement bonnes, et que pour rendre la société parfaite, il faut la faire remonter à sa source. Les conservateurs de la Chine actuelle, tout en appliquant mal les bons conseils de Confucius, prêchent toujours les théories du grand Sage; tels les pharisiens, qui récitaient et prêchaient le texte de la loi, mais ne la pratiquaient pas.

« Quel était ce Confucius, auquel ils font appel?

« Un réformateur politique, partisan constant du « Retour à l'état primitif ». Le salut de la société, disait-il, consiste à retourner aux pratiques des anciens, et il renvoyait ses contemporains aux sages préhistoriques de l'âge d'or, Yao et Shun. Yao mourut 2258 ans avant Jésus-Christ, ayant vu le jour en 2357 avant notre ère. Il abdiqua en faveur de Shun pour priver de sa succession son fils indigne de régner. »

Le respect de la tradition et des anciens est tel que, pour un Chinois, un blâme envers ses ancêtres l'exposerait « à une vengeance sévère de leur part » et serait « un malheur irréparable pour la patrie ».

Ici cette curieuse observation :

« La puissance de la superstition, dans l'économie politique des Chinois, apparaît également, et non moins clairement, dans la stabilité des dynasties chinoises. Comment un empereur de Chine peut-il tenir en respect une population mal éduquée d'au moins 400 millions d'hommes? Son armée, jusque dans les derniers temps, n'avait pas reçu un équipement européen; les armes étaient toutes primitives; l'éducation militaire, nulle, et l'effectif au-dessous de toute proportion avec l'étendue de l'immense empire. Et cependant, la dynastie tartare ou mandchoue a maintenu l'ordre durant deux cent cinquante-six ans malgré son origine étrangère, malgré l'incapacité évidente et la corruption administrative effrénée de la plupart des empereurs. Ce fait s'explique difficilement, sans recourir à la superstition des Chinois, qui voient dans leur monarque le Fils du Ciel. »

Dans une seconde partie, M. Steenackers se demande si l'on ne peut pas, à l'heure actuelle et d'après certaines données, prévoir, dans un avenir prochain, une réforme importante dans le sens du progrès? Il le pense et il attend de l'influence ou plutôt des influences étrangères les meilleurs résultats. Ces influences, quelles sont-elles? C'est d'abord « le contact avec le monde civilisé », l'expansion des idées nouvelles par la voie des journaux chinois dont bon nombre s'impriment dans les ports ouverts, surtout à Shanghaï; c'est ensuite l'exemple des concessions européennes dans ces mêmes ports; enfin c'est l'exemple du Japon, si suggestif pour la Chine. « Les Chinois ont vu de près l'armée japonaise: la flotte du Japon visite tous les jours les ports de Chine. Les produits industriels du Japon inondent les marchés chinois. Le Fils du Ciel a eu recours aux conseils de la diplomatie japonaise, et envoie des élèves aux écoles militaires et navales du Japon. »

M. Steenackers conclut en montrant le danger qui naîtrait d'un partage de la Chine et la nécessité du triomphe dans l'Empire du Milieu de la civilisation chrétienne.

« Que les puissances se partagent donc la Chine : la Chine un jour brisera ses entraves. Le partage lui servira de noviciat pour son entrée dans le concert des grandes puissances. Puisse-t-il aussi l'amener à la conversion, qui, naturellement, profiterait plus encore à l'Europe qu'à elle-même. En effet, supposons la Chine en possession de la civilisation matérielle, sans avoir été réformée jusqu'au cœur par la civilisation chrétienne : le péril jaune, sous différentes formes, deviendrait épouvantable pour l'Occident. L'Orient aux Orientaux! serait le cri d'une première guerre, bientôt suivie peut-être d'une autre, où quelque nouvel Attila pousserait vers l'Europe ses innombrables légions, munies des mêmes armes que nos guerriers. Pareille éventualité, certes, ne peut être que bien éloignée, mais il est prudent de ne pas la perdre de vue. Une politique trop égoïste nous aliénera les esprits pour longtemps, tandis qu'en laissant aux Chinois leur indépendance, tout en leur offrant la civilisation avec une sage administration, on les mettra à même de comprendre un jour que l'Europe leur a donné l'opulence et la grandeur. Et si, par surcroît, les puissances veulent appuyer les efforts des missionnaires pour faire de la Chine, ennemie de tout ce qui n'est pas elle-même, une nation sœur par la croyance et les mœurs, elles auront fait pour l'Orient ce que Charlemagne a fait jadis pour l'Occident, et clos pour jamais l'ère des invasions de l'Asie vers l'Europe. »

Italie. — Au sommaire de la *Nuova Antologia* : la suite du roman d'Antonio Fogazzaro, *Piccolo Mondo moderno;* la seconde partie des *Impressions de Voyage, Nel Montenegro*, de Guido Cora; une étude de très jolie allure, signée Valetta, sur *Cimarosa*, — un beau portrait accompagne l'article; de fort intéressantes notes sur *le Roman italien en 1900*, du député Domenico Oliva.

L'auteur de ce dernier article n'est ni prodigue d'éloges, ni même toujours tendre. Du fatras de la littérature d'imagination parue au cours de l'an de grâce 1900, il ne retient que : *Il Fuoco*, de Gabriele d'Annunzio; *Gioco dell' Amore*, de Ugo Ojetti; *la Vecchia Casa*, de Mme Neera; *Salvezza*, d'Anastasi; *Il Miraggio*, de Lucio d'Ambra; *la Signorina*, de Rovetta.

La centralisation n'a pas encore donné en Italie tous ses fruits, — et M. Domenico Oliva montre d'adroite et d'intéressante façon les persistantes influences locales sur le talent des écrivains dont il analyse les œuvres.

Une nouvelle revue littéraire et artistique, — *la Lettura*, — vient de se fonder à Milan sous la direction de M. G. Giacosa. Son premier numéro, — janvier 1901, — contient deux articles qui sont à signaler : le premier, de M. Luca Beltrami, est une sorte d'enquête sur le style du nouveau siècle : *lo Stile del nuovo Secolo;* le second, signé A. Clerici, nous renseigne sur le mal étrange que nos voisins appellent « la malaria ».

La Lettura (Milano, via P. Verri, 14) est mensuelle.

G. C.

Imprimerie et Librairie Imp. de la Revue, 19, rue des Saints-Pères — 1901. Le Directeur-Gérant : HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 6. 4e SÉRIE. — TOME XV. 9 FÉVRIER 1901.

LA LOI SUR LES ASSOCIATIONS

Lettre à M. le Président du Conseil.

Monsieur le Président du Conseil,

Comme vous et comme tous les républicains qui vous soutiennent à la Chambre, je trouve inadmissible que les congrégations puissent se propager en France en dehors de la loi, et j'ai voté sans hésitation l'affichage du beau discours où vous avez si nettement établi que le projet soumis à nos discussions en ce moment n'a pas le caractère d'une persécution. J'interprète au contraire ce projet comme une mesure nécessaire de précaution et de défense gouvernementale ; et le plus grand reproche qu'il mérite, à mes yeux, est d'être infiniment trop tardif. Soit dans le passé, soit dans le présent, je ne connais ni en France ni à l'étranger aucun gouvernoment capable de la longue patience qu'a montrée le gouvernement de la République sur ce point.

Vous avez établi, sans contestation possible, que vous n'entendiez menacer ni la religion ni le clergé.

Malgré le temps, quels qu'aient été ses gouvernements depuis un siècle, et bien qu'elle soit depuis trente ans en République, la France a scrupuleusement respecté, pour sa part, le pacte concordataire qui règle les relations entre l'Église et le pouvoir civil ; non que ce pacte soit définitif et que peu à peu son application n'ait abouti à des conséquences choquantes et dangereuses, mais parce qu'il a été un traité de paix avec le Saint-Siège et parce que la France a voulu conserver cette paix, même au prix de grands sacrifices, et non la troubler, comme on l'en accuse.

Grâce au maintien de ce régime, nos 87 évêques et les 42 000 curés ou desservants de nos paroisses jouissent, sur tout notre territoire, d'une autorité sans égale et que certaines congrégations sont parfois les plus acharnées à combattre. Les évêques de Nancy et de Laval, tant d'autres ministres du culte catholique, depuis les plus élevés jusqu'aux plus humbles, ont eu beaucoup plus à souffrir de leurs conflits avec certaines associations religieuses qu'avec le gouvernement. Non autorisées, non mentionnées, ni même prévues par le Concordat, plusieurs de ces associations ont insensiblement envahi le pays pour y constituer un élément, non pas de force, mais d'anarchie ; par l'abus de la liberté, par l'organisation méthodique de la guerre contre les pouvoirs publics, elles ont obligé le gouvernement à sortir de son indifférence et à leur imposer, comme à tous les citoyens, le respect des lois.

D'après l'article 11 du projet, des associations nouvelles ne pourront dorénavant se former sans autorisation préalable donnée par une loi qui déterminera les conditions de leur fonctionnement,

Quant aux associations déjà existantes et non autorisées, elles devront se mettre en règle et, dans le délai de six mois, justifier qu'elles ont fait les diligences nécessaires pour se conformer aux prescriptions de la loi (art. 14, § 1).

Toutefois, d'après le § 2 de l'article 14, ces associations... seront considérées comme *dissoutes* si, dans le délai de six mois, elles n'ont pas rapporté l'autorisation exigée...

Beaucoup d'amendements sont déjà déposés concernant ces deux articles 11 et 14; le gouvernement n'a pas caché son intention d'accueillir sans parti pris ceux qui ne lui paraîtraient pas inconciliables avec le principe même de son projet.

Pour ma part, j'estime que le § 2 de l'article 14 comporte une modification importante. Ce paragraphe ouvre en effet la porte non seulement à l'arbitraire, mais à des conséquences inacceptables.

Une association de bonne foi peut demander l'autorisation et ne pas l'obtenir dans le délai de *six mois*, malgré sa bonne volonté et malgré la bonne volonté du gouvernement lui-même ! ! Qui de nous ignore le temps que comporte l'accomplissement de la moindre formalité administrative? Or il est matériellement impossible de prévoir qu'une association pourra obtenir du sous-préfet, puis du préfet, puis des bureaux du ministre, puis des bureaux de la Chambre, puis de la Chambre, puis des bureaux du Sénat, puis du Sénat, puis du ministère, puis de la préfecture et ainsi de suite, les diligences nécessaires pour que son autorisation, demandée à temps, lui soit accordée à temps. Il suffira d'un oubli, d'une omission, ou d'une complication quelconque, ne fût-ce que la fin d'une législature, ou même d'une session, ou l'arrivée des vacances parlementaires, pour que matériellement l'autorisation ne puisse pas être accordée. Et dans ce cas, je prends pour exemple un ordre savant, les bénédictins de Solesmes, qui n'est certainement pas visé par le gouvernement comme devant être frappé. Il n'en risquera pas moins d'être dissous par la seule faute peut-être d'un chef de bureau trop lent. Et c'est alors que nous arrivons à des conséquences inacceptables : ou bien il faudra renoncer à exécuter la loi, ou bien comment l'exécutera-t-on? Sans parler de l'impossibilité morale de procéder à cette exécution à la suite d'un malentendu ou d'une négligence qui ne serait pas imputable aux exécutés, que deviendraient alors les bâtiments abandonnés? Appropriés au seul service d'une association religieuse, ils sont sans valeur et ne pourraient être ni utilisés ni vendus. Que gagneraient le gouvernement, les pouvoirs publics et les populations à se trouver en face de pareilles extrémités?

Il semble qu'il serait plus équitable et plus sage de modifier les prévisions du paragraphe en question et de le rédiger de telle sorte que l'administration fût *obligée*, — une fois n'est pas coutume, — de se hâter et d'aboutir à une solution dans le délai de six mois. Pour obtenir ce résultat, il suffirait de remplacer le mot *dissoutes* par le mot *autorisées* et d'adopter la rédaction suivante du § 2 de l'art. 14 : Ces associations seront considérées comme *autorisées* si, dans ce délai de six mois, il n'a pas été statué sur leur demande.

C'est dans ce sens que j'ai déposé, Monsieur le Président du Conseil, l'amendement dont vous trouverez le texte ci-joint.

Veuillez agréer, etc.

D'ESTOURNELLES.

HENRI DE BORNIER

La fin du mois dernier a été marquée par des morts notoires. L'Angleterre a pleuré somptueusement la reine Victoria; l'Italie a pris aussi le deuil d'un roi, du vieux Verdi, monarque-patriarche de la musique italienne; la France, plus modestement, s'est affligée de perdre un gentilhomme de lettres, le bon poète académicien Henri de Bornier. Mais si cette mort n'a pas, comme les deux autres, affecté un caractère européen, elle n'en a pas moins été sensible à tous ceux qui, sans connaître M. de Bornier, le savaient fort brave homme, et, sans admirer outre mesure son œuvre, respectaient en elle la dernière survivance de l'antique tragédie. M. de Bornier est parti brusque et discret, comme il avait vécu ; et sa mort, en dehors du monde des lettres, n'a pas eu un très grand retentissement. Mais de ce que M. de Bornier fut le dernier auteur de tragédies, sa disparition prend comme une valeur symbolique ; ce n'est pas seulement un poète qui meurt, c'est toute une poétique qui s'en va. Il convient de saluer cette double fin.

M. de Bornier était bibliothécaire de l'Arsenal. Ce titre lui allait à merveille. A ce nom d'Arsenal, on rêve de colichemardes et de bombardes ; — et c'est une bibliothèque silencieuse où glissent des pas fourrés de vieux messieurs. Ainsi les noms éclatants des pièces de M. de Bornier, *la Fille de Roland*, *les Noces d'Attila*, *France... d'abord*, annoncent des épopées splendides et d'éblouissantes dramaturgies; — et ce sont des œuvres un peu rassises, lentes et tassées... M. de Bornier fut un Tyrtée en chambre.

On annonce qu'il aura pour successeur à la bibliothèque de l'Arsenal le poète des *Trophées*. C'est bien. Le noble conquistador redonnera du lustre à la vieille maison. Il ne fallait pas moins que son nom éclatant et son verbe sonore pour en éveiller les échos endormis. Ses vers métalliques peupleront l'Arsenal d'invisibles épées.

Ce qui, malgré tout, sauvait M. de Bornier, c'était sa parfaite sincérité. Il y a de l'âme dans ses tirades les plus médiocres. La race — il en avait — le préservait toujours, non pas de la banalité, mais de la vulgarité. Il était honnête. Il ne spéculait pas sur l'idéal. Il était patriote, par exemple, de toute son

âme. Une certaine popularité lui en était venue : il ne l'avait pas cherchée. Et c'était la bonne façon de la mériter.

La Fille de Roland, son œuvre principale, — on devait prononcer devant lui : son chef-d'œuvre, et c'est déjà beaucoup qu'on pût le faire sans ridicule, — *la Fille de Roland* n'est sans doute pas un chef-d'œuvre. Mais c'est quelque chose de plus qu'une pièce à succès. Ce n'est pas frelaté : c'est simple, et c'est sain.

On l'a jouée beaucoup, et toujours elle portait. On la jouait même dans les collèges des Bons Pères et dans les pensionnats de jeunes filles. C'était le type de la pièce patriotique et chaste, aux costumes amples qui conviennent aussi bien à déguiser les jeunes gens en femmes, que les jeunes filles en hommes. Il y a dedans un amour, mais si pur qu'il en est presque irréel, si bien délivré de toute lourde matérialité qu'à la fin il s'évanouit, il s'envole dans les frises. Les deux amants se quittent sur la terre et se donnent rendez-vous au ciel. C'était une pièce de tout repos.

Elle remporta un triomphe le soir de la première représentation, en 1875. M. de Bornier s'était déjà fait connaître dans le monde des lettres par des productions nombreuses et variées. Il avait débuté, naturellement, par un volume de vers, qui, cela va sans dire, s'appelait *les Premières Feuilles*. C'était en 1845. Cette date donne un peu le vertige... Songez qu'en 1845 Chateaubriand n'était pas mort, que Lamartine écrivait l'*Histoire des Girondins*, que Hugo venait de faire jouer les *Burgraves* (qui durent faire impression sur le poète de vingt ans, on s'en aperçoit à lire *la Fille de Roland*) ; que Théophile Gautier était encore un Jeune-France, que Gustave Flaubert en avait pour dix ans encore à être un parfait inconnu... Après *les Premières Feuilles*, M. de Bornier avait présenté au Théâtre-Français un drame en cinq actes, en vers, *le Mariage de Luther*, qui fut reçu à correction. Puis ç'avait été en 1853 un second drame en cinq actes, *Dante et Béatrix*, et une comédie en vers, *le Monde renversé*. Comme tout cela est loin ! Vinrent ensuite des à-propos aux Français et à l'Odéon, des pièces de circonstance couronnées par l'Académie : poème sur l'*Ouverture du canal de Suez*, poème sur *la France en Extrême-Orient*, sortes de cantates sans musique, qui firent connaître le nom d'Henri de Bornier à l'illustre Compagnie, et la préparèrent de longue main à l'idée de le recevoir un jour « dans son sein ». J'ai sous les yeux un vieux *Journal des Débats* de juillet 1863, où le mélancolique et noble Prevost-Paradol juge sans sévérité le poème de M. de Bornier sur *la France en Extrême-Orient*, et loue l'auteur d'avoir su parler avec sympathie de cette Chine mystérieuse qui s'ouvre à la civilisation européenne... O illusions des temps de Napoléon III !

En 1864, le prix d'éloquence fut décerné à M. de Bornier pour son *Éloge de Chataubriand*. En 1868, il faisait représenter au Théâtre-Français une tragédie, *Agamemnon*, en deux actes, traduite de Sénèque.

Tout cela c'était la notoriété, une notoriété un peu grise. M. de Bornier connut soudain la gloire, en la soirée du 15 février 1875. Un de ces tourbillons d'enthousiasme si fréquents au théâtre, surtout dans ce nerveux Paris, se déchaîna ce soir-là, et porta la pièce aux nues. On s'embrassait dans les couloirs ; des dames pleuraient d'admiration, des confrères pâlissaient en silence. Bref, le triomphe fut complet.

La pièce est encore d'un grand effet à la scène ; mais maintenant que le temps a passé sur elle, et sous sa perruque cornélienne lui a fait des cheveux blancs, nous nous étonnons un peu de cette apothéose Il faut pour la comprendre se reporter à l'époque de la première. On sortait de la guerre et de la Commune ; la France reconstituait son armée, on rêvait de revanche, on remâchait amèrement l'abominable trahison de Metz. On était plein d'une colère grave, et d'un confus espoir. Dans cette atmosphère toutes les tirades portaient, toutes les allusions étaient saisies au vol, et l'âme du public vibrait à l'unisson de l'âme du poète, sentencieuse et belliqueuse. Ganelon, c'était Bazaine ; Gérald, c'était le héros attendu qui nous ferait vainqueurs. Et puis Mounet-Sully était beau en Gérald, et Sarah Bernhardt à la fois délicieuse et farouche dans le rôle de Berthe, la fille de Roland. On confondait avec l'émotion patriotique le plaisir du spectacle ; assis dans un fauteuil confortable, on croyait voler au combat ; on reprenait l'Alsace-Lorraine en croquant des bonbons. Hélas ! nous avons continué...

La pièce a un mérite que le temps ne lui a pas enlevé, elle est très claire, très scénique. Je ne vous conterai pas comment Ganelon après Roncevaux a été attaché à la croupe d'un cheval indomptable qui l'a emporté à travers le pays vague de la légende ; comment, recueilli par le moine Radbert, il s'est repenti, a fait peau neuve et est devenu le comte Amaury ; ni comment enfin son fils, Gérald, s'éprend d'une jeune fille qu'il a délivrée des mains des Saxons, et qui n'est autre que la fille de Roland. Vous voyez d'ici la situation pathétique, — le fils de Ganelon voulant épouser la fille de Roland, — et tout ce qu'un bon dramaturge a pu en tirer. Sans doute tout cela est de l'humanité de théâtre, vous avez déjà reconnu au passage le jeune premier vaillant et amoureux, la jeune première hautaine et tendre, le traître, le bon moine. Mais tout à la scène s'anime ; l'optique du théâtre donne du relief à tous ces personnages. Et ces vers un peu lourds, par la

diction, par le geste prennent vie et mouvement.

Même à la lecture, on peut prendre du plaisir. Au point de vue technique, on citerait au besoin des vers fort bien coupés, qui étonnent un peu parmi ces alexandrins volontiers monotones. M. de Bornier d'ailleurs ne manquait pas de virtuosité; il pouvait s'intéresser aux nouveautés prosodiques. Je n'en veux pour preuve que ces quelques vers qu'il griffonna un jour sur un coin de table à la Commission des Auteurs dramatiques, et que conserva son collègue Ludovic Halévy, de l'obligeance souriante de qui je les tiens. Ils sont naturellement inédits :

SYMPHONIE EN SOUPIRS

Sur la profonde mer Vénus se lève,
[illegible] et pesant [illegible] sur la grève,
Un dernier aloyon passe à grand bruit.
Sur les plaines au loin tombe la nuit...

Poète, sur ton cœur l'ombre aussi tombe,
Mais rien n'y chante plus, aigle ou colombe,
Hélas! et sur ta vie aux noirs reflux,
L'étoile de l'amour ne brille plus!

N'est-ce pas qu'il y a dans cette improvisation d'abord une petite hardiesse rythmique qui amuse sous cette plume souvent attardée, et je ne sais quel accent lyrique?

On ne serait pas embarrassé pour trouver dans la *Fille de Roland* des morceaux dignes d'être cités d'un bout à l'autre. Les vers suivants honorent le poète :

...Quand les Saxons,
Éperdus et tremblants, ont fui sous mon épée,
Quand de leur sang j'ai vu ma main toute trempée,
Il m'a semblé, tuant pour la première fois,
Que tout changeait, mon cœur, mes sens, mes yeux, ma voix.
Quel étrange pouvoir la victime abattue,
L'homme qui meurt, a donc sur l'homme qui le tue!
Je me sentais saisi par un *être* nouveau, (?)
Une rouge vapeur me montait au cerveau;
Même quand l'œuvre est juste, il est étrange comme
[illegible] dans tout homme!
C'est ainsi que j'allais, frappant, frappant toujours,
Non plus, tel que la veille, ou des loups ou des ours...
Des hommes! Une chair faite comme la mienne!

— Mais quand j'eus dispersé cette horde païenne,
En revenant vainqueur, ivre encor et joyeux,
J'aperçus, immobile et me suivant des yeux,
L'étrangère (1). On eût dit que la victoire juste
La remplissait pourtant d'une tristesse auguste,
Et qu'elle demandait à Dieu pour tous ces morts
Le pardon, pour sauver le vainqueur du remords.
Alors je compris bien que Dieu, qui nous envoie
Aux combats, en permet l'ardeur, mais non la joie!

Voilà de belles idées exprimées en de bons vers, un peu lents, mais solides et bien frappés.

Voici encore quelques vers d'excellente qualité de pensée et souvent d'expression. C'est le vieux Charlemagne qui parle :

... Ecoute-moi :
Ce qui tourmente une âme au déclin de la vie,
Ce n'est plus ou l'orgueil, ou la crainte, ou l'envie;
C'est un désir ardent et plein d'anxiété
De se juger soi-même en toute vérité;
Aucun homme, aucun roi jusqu'au fond de son être
Ne descend tant qu'il vit... Mourir, c'est se connaître!
Je ne me connais pas moi-même! J'ai pourtant
Travaillé, combattu, souffert à tout instant.
Oui, j'ai porté mes lois chez les peuples barbares,
Comme on soumet un fleuve en franchissant ses barres;
J'ai pris et j'ai gardé l'Europe dans ma main,
J'ai refait pour le Christ le vieux monde romain,
Et pourtant! n'ai-je rien, en scrutant mes pensées,
A regretter parmi mes actions passées?
Ces peuples, qu'il fallait en un seul rassembler,
Ne les ai-je pas trop broyés pour les mêler?
Un roi ne sait jamais cela que lorsqu'il tombe:
L'arbre de vérité ne croît que sur sa tombe!

Pour un peu, ce serait très beau.

Des autres pièces de M. de Bornier, il y a moins à dire. Le *Fils de l'Arétin* menait le bon combat contre les pornographes, en vers un peu prosaïques, mais éloquents et mnémoniques :

Maudites soient du ciel les œuvres de débauche, etc.

France... d'abord, jouée récemment, n'eut qu'un demi-succès mérité. Il faut citer encore *les Noces d'Attila*, *la Moabite*, *l'Apôtre*, *Mahomet*, interdit à la suite des réclamations de l'Ambassade ottomane. La pièce est curieuse à lire; mais elle n'eût eu à la scène qu'une destinée honorable, sans plus.

M. de Bornier, ai-je dit en débutant, fut le dernier représentant de la tragédie française. C'est ainsi que je conclurai. Les autres poètes dramatiques, Coppée, Richepin, Silvestre, Mendès, Rostand sont des romantiques. Lui était un classique. Sans doute on est toujours de son temps et le romantisme l'avait effleuré, mais très peu. *La Fille de Roland* est une tragédie de Voltaire légèrement grandie de ton par 1830. C'est, si l'on veut, *le Siège de Calais*, de M. de Belloy (qui, en 1765, suscita en France la même émotion patriotique) retouchée par quelque Casimir Delavigne. A peine si le souffle du romantisme redresse parfois une fin de vers ou de tirade. « Le vent qui passe à travers la montagne » ne rendit pas fou M. de Bornier; il releva seulement quelquefois en panache le « plumeau consterné qui pend sur le casque des héros tragiques. Il était de la lignée des Ducis et des Soumet, race de Voltaire. Comme Voltaire, il a fait un *Mahomet*. Et par lui il se rattache au XVIIe siècle tragique, et au père de la tragédie française, à l'auteur du *Cid* et de *Cinna ou la Clémence d'Auguste* (*la Fille de Roland*, c'est *la Clémence de Charlemagne*); M. de Bornier mort, personne ne fera plus de semblables tragédies; et en ce sens, c'est bien Corneille que l'Académie, les lettres et le théâtre ont perdu récemment dans la personne de M. Henri de Bornier.

FERNAND GREGH.

(1) [illegible] de Roland.

GIUSEPPE VERDI

II

J'ai tenté de montrer la semaine dernière en quoi consistait l'originalité de Verdi, comment il avait cherché, à partir de 1857 (*Don Carlos*), à donner plus de « tenue » à sa musique, et comment ses efforts vers une forme plus pure, gênés par sa nature très accusée, n'avaient en somme abouti qu'à des ouvrages dignes de respect et d'admiration par parties, mais où se trahissait souvent une incohérence de style assez fâcheuse. Il me reste à parler de l'influence qu'il exerça par sa popularité, par sa conscience, par la situation « nationale » presque unique que lui avaient value soixante ans de travail loyal et obstiné.

***

Avec la sincérité des forts, Verdi n'a pas craint d'avouer ce qu'il devait à *Tannhäuser* et à *Lohengrin*.

L'étude qu'il fit des deux œuvres de Wagner (et plus tard, je pense, des *Maîtres Chanteurs*) lui révéla ce qui manquait à ses propres ouvrages, Mais la personnalité de Verdi était trop marquée pour s'absorber en celle d'un maître, si grand fût-il. De Richard Wagner il ne fut pas l'imitateur; il lui prit cela seulement qui pouvait s'adapter à sa propre nature. Ou, plutôt, il ne « prit » rien à Wagner. Il comprit, grâce à lui, qu'un drame *musical* pouvait être réalisé. Et il voulut le réaliser à sa manière, avec les procédés qui convenaient le mieux à son tempérament essentiellement italien : c'est-à-dire amoureux de clarté, de chant, et, comme on dit aujourd'hui, d' « extériorité ». Les personnages qu'il mettait à la scène, il ne cherchait pas à les construire « de l'intérieur », à analyser leurs sentiments et à en marquer le progrès. Il tentait de les montrer tels qu'ils étaient, à un moment donné de leur vie, puis à un autre moment, et à un autre encore. Et, de ces portraits successifs, résultait une image assez complète du personnage. Voyez, par exemple Otello; dès le premier acte, sa fureur déchaînée contre Cassio, sa passion frémissante pour Desdémone, nous donnent de lui une esquisse assez exacte, que compléteront les esquisses suivantes, à mesure que les insinuations d'Iago développeront les inclinations que nous avons découvertes dans son caractère... « Au lieu d'expliquer longuement l'état d'esprit d'un personnage, nous cherchons l'action ou le geste que cet état d'âme doit faire accomplir fatalement à cet homme dans une situation déterminée (1)... » Cette phrase de Maupassant caractérise assez exactement la manière de Verdi. Ce qu'il cherche à rendre, c'est l'action ou le geste de ses personnages.

Par suite, Verdi était amené à négliger d'abord le procédé principal de Richard Wagner (procédé qui, pour certains, cache la large théorie du *Drame*) : le « leitmotiv. » Et ce n'est pas seulement parce que l'insuffisance de ses premières études musicales lui interdisait les transformations et les développements de thèmes indispensables dans un drame construit de la sorte. C'est que son tempérament brusque, ardent, extérieur, le rendait plus sensible aux manifestations concrètes d'une situation dramatique, qu'à l'analyse abstraite des sentiments dont le choc amenait cette situation. Dans cette « manière », Verdi avait des devanciers, comme il aura des successeurs. Il est fort heureux qu'il y ait deux (au moins) formes de drame musical, comme il y a deux formes de roman; et la première, comme la seconde, est capable de chef-d'œuvre...

Il faut reconnaître, toutefois, que la forme adoptée par Verdi exige, plus encore que l'autre, des moyens d'expression presque infinis dans leur variété. Ce n'est plus un thème qui, par les transformations musicales qu'il subit, traduit les modifications du personnage ou du sentiment qu'il exprime. Il faut, pour chaque nuance, ou plutôt pour chaque situation, trouver une expression « adéquate ». De ces moyens d'expression, Verdi manquait un peu. Il manquait, au moins, des seuls dont il voulût se servir désormais; ceux-là, ce n'est pas le génie, ou l'« inspiration », qui les donne, c'est la souplesse acquise par de longues études... (Et si j'insiste de la sorte sur l' « inexpérience » de Verdi, ce qui paraîtrait assez facilement ridicule, c'est qu'il l'avouait et la déplorait lui-même; l'on sait les conseils que, récemment encore, il donnait à ses jeunes confrères.) A mesure qu'il se perfectionnait dans son art, l'absence de ces moyens d'expression était plus visible. La meilleure de ses partitions est *Otello*. C'est celle, aussi, où se marque avec le plus d'évidence l'incohérence de style qui gâte ses derniers ouvrages.

Au surplus, pour nous rendre compte de ce qui constituait l'effort de Verdi vers le drame musical, prenons le moment le plus significatif de sa carrière, celui où, après avoir écrit *Don Carlos*, il se prépare à écrire *Aida*.

Le premier effort de Verdi a pour but la musique, la musique seule. Et il n'est pas inutile de remarquer que Verdi suit, en quelque sorte, un chemin opposé à celui de Wagner; celui-ci, préoccupé de créer un drame paroles et musique, et frappé des obstacles qu'apportait à son dessein la forme traditionnelle de l'opéra tente avant tout de réformer le livret; le poème du *Vaisseau fantôme* est beaucoup plus « avancé » que sa musique. — Verdi, au contraire, s'aperçoit

1. Maupassant, *le Roman* (préface de *Pierre et Jean*).

que ses ouvrages, véhéments et mélodramatiques, manquent un peu de musique. C'est cela seulement qui le frappe d'abord, et son effort tend à rendre sa phrase plus expressive, plus nourrie, plus riche, plus musicale en un mot. Après *Don Carlos*, il compose le *Requiem* (celui de ses ouvrages, peut-être, où s'unisssent le plus heureusement l'ancien et le nouveau Verdi), et *Aïda*.

Au point de vue de la forme dramatique, *Aïda* n'est autre chose qu'un opéra italien, tout pareil à ceux dont Verdi avait déjà écrit la musique. On y retrouve les conventions les plus déconcertantes du genre, celles qui fleurissaient dans *Ernani* et dans le *Trovatore*, et qui ont fini par le rendre insupportable. Les récitatifs, seulement, ont un peu plus de liberté, ils prennent parfois une tournure mélodique, et n'interrompent point toujours le morceau. Pour le reste, rien n'est changé. C'est le même dédain de la vérité et de la vraisemblance dramatiques.

Radamès et Aïda meurent de faim en vingt minutes à peine; et, sans forces et presque sans vie, ils ne rendent toutefois le dernier soupir qu'après avoir, de toute la puissance de leurs poumons, lancé les deux ou trois airs traditionnels, dont l'un au moins, pimpant, sautillant et cristallin, est un défi au plus simple bon sens.

Ailleurs (quatrième acte), Radamès et Amnéris ont à exprimer les sentiments les plus opposés; Amnéris supplie Radamès de se disculper : il refuse; elle l'adjure de vivre pour elle, qui l'adore, et qui le sauvera : il répond en proclamant, avec son désir de la mort, son invincible amour pour Aïda... Et ces sentiments contradictoires, tous deux les traduisent par des phrases identiques, qu'ils répètent, qu'ils reprennent l'un après l'autre, imperturbablement; parfois on dirait une gageure : Radamès accuse Amnéris d'avoir assassiné Aïda sur le même air que chantait Amnéris pour engager Radamès à se défendre... Et tout cela se termine par l'inévitable *stette*, qui ne se justifie pas mieux ici que dans les mille et trois opéras où elle figurait auparavant.

Mais si ces exemples, — auxquels il serait facile d'en joindre d'autres, — montrent qu'*Aïda* est, au point de vue dramatique, un opéra tout pareil aux opéras italiens traditionnels, elle en diffère fort heureusement au point de vue musical. Trop souvent, sans doute, des platitudes ou des vulgarités viennent gâter une scène, excellente par ailleurs. C'est ainsi que la belle phrase d'entrée d'Amonasro, au second acte, sert de prélude à un morceau d'ensemble dont la sonorité est assurément le seul mérite. Il n'est pas moins vrai qu'en général, la mélodie est plus pure, plus expressive et moins vide que dans les ouvrages antérieurs (voyez la belle phrase d'Aïda, au premier acte, dans le duo avec Amnéris, la plainte tragique qui termine l'air assez médiocre d'Aïda, etc., etc.), L'orchestre est plus complexe. Chose assez curieuse et dont nous reparlerons plus loin, dans les scènes dramatiques son rôle n'est guère supérieur à celui qu'il remplissait naguère (avec un peu plus de soin dans le choix des timbres). Mais, ailleurs, il se manifeste non sans intérêt. Pour la première fois chez Verdi, dès le *prélude* apparaissent des violons divisés!... Il y a même, çà et là, quelque essai de *leitmotiv*, essai timide, mais qui n'apparaîtra même plus dans *Otello*. J'ai signalé la semaine dernière l'effort vers la personnalité métodique, et l'effort plus réussi vers le pittoresque.

Résumons-nous. *Aïda*, dramatiquement, est un opéra italien conforme au genre, tout pareil à *Anna Bolena* ou à la *Sonnambula*. Musicalement, *Aïda* est infiniment supérieure aux précédents ouvrages de Verdi.

*
* *

Nouveau progrès avec *Otello*. Mais il ne s'agit plus ici de progrès musical; je crois, pour ma part, que les meilleures pages musicales d'*Otello* sont supérieures aux meilleures pages musicales d'*Aïda*... Peu importe. Verdi est maintenant maître de son métier. Son effort, désormais, va se tourner vers le drame. Et c'est ce nouvel effort, cette volonté acharnée, cette recherche inlassable du mieux qui ont valu à Verdi le respect de tous les artistes.

Une part de ce progrès, sans doute, est due au poème. J'ai fait à son sujet quelques réserves assez importantes lors de la représentation d'*Otello* à Paris. Il n'en reste pas moins que le poème de M. Boïto est beaucoup plus simple, plus direct et moins conventionnel que celui d'*Aïda*. L'intimité qui existait entre les deux auteurs nous assure d'ailleurs que si le poème est tel, c'est que l'un et l'autre l'ont voulu. Il y a donc chez Verdi un dessein très visible et très arrêté de réaliser le drame musical, en le soutenant par la meilleure musique possible, et non seulement la meilleure, mais la plus dramatique. Après le tumultueux et saisissant début (la *Tempête*), c'en est fini du pittoresque; plus rien qu'une recherche acharnée de l'expression dramatique, un souci constant de traduire musicalement les sentiments des personnages; ce qui n'exclut ni la mélodie, ni, hélas! certaines vulgarités, plus offensantes parce qu'elles contrastent davantage avec la trame plus serrée du style.

Considérons le dernier acte. Rien de plus touchant que la chanson du *Saule*, rien de plus expressif, rien de plus libre; la phrase se développe ou s'interrompt, suivant exactement les sentiments de Desdémone; les récits sont d'une justesse parfaite. C'est un modèle de drame musical. Ici, du moins, l'on n'a rien à

reprendre. Mais voici le dénouement, le dénouement terrible et oppressant. Comment Verdi va-t-il le traduire ?

Il a renoncé aux erreurs dont nous signalions une ou deux dans *Aïda*. Il ne consentirait plus à faire mourir Desdémone et Otello sur la dernière note d'un air à effet. Il n'a d'autre souci que d'exprimer la situation tragique. Jadis, il eût terminé par un de ces morceaux qu'on dirait écrits « à coups de poing ». Il ne le fera plus. Il sait fort bien ce qu'il ne veut plus faire. Mais, ne faisant plus ce qu'il faisait jadis, il en arrive, si je puis dire, à ne rien faire du tout...

Est-il emporté par le mouvement éperdu de la scène ? A-t-il pour le texte un respect tellement excessif (alors il ne fallait pas y mettre de musique) qu'il n'ose l'envelopper d'harmonie ? Est-ce que ses ressources musicales, suffisantes pour traduire les crises d'Otello et la tendresse de Desdémone, ne le sont plus pour exprimer toute l'horreur du dénouement ? On ne sait. Ce qu'on sait, ce qu'on voit, c'est l'absence complète de musique. L'ancien Verdi semble renaître, avec sa brutalité, son dédain de l'expression mais sans les coups de génie dont il nous accablait. Otello, Desdémone, Barbara disent (musicalement) la même chose. A proprement parler, ils ne disent rien. Leurs propos s'échangent sur une seule et même note. Si divers, si épouvantés qu'ils soient, ils n'altèrent pas un instant la monotonie antimusicale du « récit ». Çà et là un dessin des cordes à l'unisson ; et la même note reprend, exprimant ou prétendant exprimer les plus effroyables tortures !... Je ne nie point, notez-le, que le dénouement, ainsi traduit, produise un effet de terreur. Mais cet effet est indépendant, parfaitement indépendant de la musique. Il serait tout aussi puissant, plus puissant même, si la musique se taisait, si la parole « parlée » donnait aux phrases des héros l'accent qu'elles exigent, et que le texte musical leur enlève...

Si je reviens aujourd'hui sur ce dernier acte, dont j'ai longuement parlé naguère, c'est que cette brutalité, — plus anti-musicale encore que la brutalité du Verdi de jadis, — a eu non seulement des admirateurs, mais des imitateurs. Ceux-ci ont pris à leur modèle ce qu'ils pouvaient lui prendre. C'est dire qu'ils n'ont imité ni son travail constant, ni son admirable effort. Ils ont vu dans le dernier acte d'*Otello* comme un spécimen d'un drame nouveau, fait pour plaire au public, puisqu'il ne réclame de lui que le minimum d'attention et de compréhension, et dont la véhémence et la rapidité étaient, comme on dit, d'un effet sûr. Était-ce à des *Cavalleria rusticana* que devait aboutir l'effort de Verdi ?... M. Mascagni n'a « osé » qu'après *Otello !* Après lui d'autres sont venus, mieux ou plus mal doués, mais tous de la même école ; et ils ont fondé cette chose abominable et paradoxale : le drame en musique sans musique !...

L'influence de Verdi a été considérable. Il la devait au respect qu'inspirait son admirable conscience artistique, à sa longue carrière, à la popularité unique qu'il avait conquise par cinquante ouvrages acclamés. Mais, chose curieuse, pendant quarante ans, cette influence s'est manifestée surtout par ceci que la musique, en Italie, commençait et finissait en Verdi. On eût dit que nul ne pouvait grandir à son ombre. Les mieux doués de ses jeunes émules, les Faccio, les Ponchielli, les Boïto, firent une ou deux tentatives, puis se turent. La vénération qu'ils avaient pour leur maître ne peut guère être invoquée ici. Il n'est pas d'affection ni d'admiration qui empêchent un artiste de produire. Ne serait-ce pas, plutôt que, lassés d'abord de l'opéra italien, ils pressentaient ensuite que Verdi faisait fausse route, que son travail, sa volonté, ses efforts, n'aboutissaient en somme qu'à des ouvrages dignes d'estime, mais manquant de l'unité nécessaire au chef-d'œuvre ? Les trente dernières années de la vie de Verdi, — on ne saurait dire assez l'admiration qu'elles doivent inspirer, — n'ont été qu'une longue lutte entre sa nature et sa volonté. Et peut-être, en fin de compte, celle-là avait-elle raison contre celle-ci. Il est probable qu'on le sentit autour de lui ; on comprit sans doute qu'à vouloir s'astreindre à un drame « raisonnable », la véhémence italienne perdrait sa spontanéité et sa force, et n'arriverait qu'à produire des ouvrages dépourvus d'unité... Quoi qu'il en soit, il est bien remarquable que le silence, gardé pendant un demi-siècle, se soit brusquement rompu aussitôt après *Otello*... Ne peut-on pas croire que la forme de drame qui s'y manifestait répondait à un secret instinct des musiciens italiens, puisque dix ouvrages parurent, en quelques années, qui procédaient tous du dernier acte d'*Otello ?*... Ainsi Verdi, après avoir fermé en quelque sorte le cycle de l'opéra italien d'antan, aurait ouvert une nouvelle carrière inaugurée par *Cavalleria*... Préférons pour lui la première tâche à la seconde. Il est certain que l'opéra à la manière de Bellini et de Donizetti ne pourra plus être fait. Mais que gagnerions-nous s'il devait être remplacé par le drame sec, dépouillé et sans musique, à la manière de M. Mascagni ?

Entre l'ancien opéra italien et le drame allemand, une place reste à prendre. Verdi, encore, l'avait marquée avec *Falstaff*. Et je voudrais que son génie incomplet, fruste et ardent, eût par là indiqué à la musique italienne, si glorieuse naguère, une voie nouvelle où pût marcher à son tour un génie plus complet, moins fruste et aussi ardent.

JACQUES DU TILLET.

KONOVALOW [1]

Nouvelle.

III

Deux mois s'étaient écoulés ainsi, pendant lesquels nous avions beaucoup causé et beaucoup lu, Konovalow et moi. *La révolte de Stenka* avait été tant de fois relue, qu'il la racontait facilement page par page, sans rien passer.

Ce livre était pour lui ce qu'est un conte de fées pour un enfant impressionnable. Il appelait les choses qu'il employait du nom de ses héros et quand, une fois, un pot tomba par terre et se brisa, il s'écria avec colère et regret :

— Eh! toi, vieux guerrier!

Les pains mal cuits s'appelaient « Frolka », le levain « les pensées de Stenka »; Stenka lui-même était synonyme de tout ce qui était grand, exceptionnel et malchanceux.

De Capitolina, après la lettre et ma réponse le premier jour de l'installation de Konovalow, il n'avait presque plus été question.

Je savais qu'il lui avait envoyé de l'argent par l'intermédiaire d'un certain Philippe avec prière de se porter garant à la police, en son nom, pour la jeune femme; mais ni le Philippe, ni la fille n'avaient donné de réponse.

Et voilà qu'un soir, pendant que nous mettions les pains au four, la porte de la cuisine s'ouvrit, et du couloir obscur une voix basse de femme, timide et hardie en même temps, prononça :

— Excusez-moi...

— Que vous faut-il? demandai-je, tandis que Konovalow, sa pelle abaissée, se tirait la barbe d'un air troublé.

— Le boulanger Konovalow travaille ici?

Maintenant, elle était sur le seuil, et la lumière de la lampe suspendue tombait sur sa tête qu'elle avait couverte d'un châle de laine blanc. Sous le châle regardait un visage rond, joli, au nez retroussé, aux joues pleines, où le sourire des lèvres rouges et charnues mettait des fossettes.

— Oui..., répondis-je.

— Oui, oui! s'écria, avec une joie subite et trop démonstrative, Konovalow, qui jeta la pelle et s'avança à grands pas vers la visiteuse.

— Mon petit Sacha! soupira-t-elle profondément.

Ils s'embrassèrent, ce pourquoi Konovalow dut se pencher beaucoup.

— Eh bien, quoi? Y a-t-il longtemps que tu es ici? Tu es libre? C'est bien! Tu vois, je le disais bien... Maintenant ta route est bonne! Marche avec assurance!

Konovalow paraissait s'excuser avec hâte, il restait sur le seuil et ne retirait pas ses bras qu'il avait mis à la taille et au cou de la jeune femme.

— Maxime, escrime-toi tout seul, ce soir, frère, et moi je m'occuperai des dames... Où es-tu descendue, Capa?

— Mais je suis venue directement chez toi.

— Ici! ici, c'est impossible... Ici, on fait le pain!... Tout à fait impossible. Notre patron est l'homme le plus sévère. Il faudra t'arranger ailleurs pour la nuit... Trouve une chambre. Aïe, aïe!...

Ils s'en allèrent. Je restai à m'escrimer et je ne m'attendais guère à revoir Konovalow avant le matin, quand, après trois heures d'absence, il reparut. Mon étonnement augmenta encore quand, l'ayant regardé dans l'espoir de lui trouver une mine rayonnante, je le vis maussade, attristé et fatigué.

— Qu'as-tu? demandai-je, intrigué de cette mine qui s'accordait peu avec ce qui venait d'arriver.

— Je n'ai rien... répondit-il d'un air abattu, et après un moment de silence il cracha férocement.

— Mais pourtant? insistai-je.

— Que me veux-tu encore? dit-il avec lassitude en s'étendant de tout son long sur les coffres. Pourtant, pourtant, pourtant, c'est une femme, et voilà tout!

J'eus beaucoup de mal à l'amener à s'expliquer, et enfin il le fit en ces termes à peu près :

— Je dis que c'est une femme. Si je n'avais été un imbécile, il ne serait rien arrivé. As-tu compris? Voilà, toi tu dis : « une femme est un être humain ». Certainement qu'elle ne marche que sur ses pattes de derrière, qu'elle ne broute pas, qu'elle dit des paroles, qu'elle rit... donc elle n'est pas un animal. Et pourtant elle ne nous vaut pas. Oui! Pourquoi?... Mais, je n'en sais rien. Je sens qu'elle ne convient pas, mais je ne puis comprendre pourquoi... Voilà Capitolina, ce qu'elle a imaginé. « Je veux vivre avec toi, comme qui dirait ta femme. Je désire, dit-elle, être ton chien... » C'est tout à fait saugrenu!... « Mais, chère petite, lui disais-je, tu n'es qu'une sotte. Pense, comment pourrais-tu vivre avec moi? Premièrement, je suis un ivrogne; deuxièmement, je n'ai pas de foyer; troisièmement, je suis un vagabond et ne puis tenir en place... et encore beaucoup d'autres choses... lui disais-je ». Et elle : « Ça m'est égal que tu sois un ivrogne. Tous les ouvriers sont d'amers ivrognes et pourtant ils ont des femmes; il y aura un foyer, du moment qu'il y aura une femme, et alors tu ne te sauveras plus »... Je lui répondis : « Capa, je ne saurais consentir, parce que, je le sais, une telle vie me serait impossible et je ne m'y ferais jamais ». Et elle :

[1] [illegible] des 26 janvier et 2 février 1901.

« Alors je sauterai dans la rivière ». Et moi je lui dis : « Stupide ! » Et elle de m'injurier, — et comment ! « Tu n'as fait que me troubler, éhonté que tu es, monstre, menteur, long diable ! » Et elle allait, et elle allait... elle était simplement si furieuse contre moi que je me serais sauvé. Puis elle se mit à pleurer. Elle pleurait et me faisait des reproches : « Pourquoi, me disait-elle, m'as-tu retirée de là, si tu n'avais pas besoin de moi, et où irai-je maintenant ? Diable roux que tu es ! Fi !... » Que faire avec elle maintenant ?

— Mais vraiment pourquoi l'as-tu tirée de là ? demandai-je.

— Pourquoi ? Voilà un imbécile ! Parce que je la plaignais... et que chacun aurait eu pitié d'elle à ma place. Mais pour ce qui est de... et tout ce qui s'ensuit, nenni. Je ne puis consentir à cela. Quel mari suis-je ? Mais si j'avais été capable de rester en cet état, il y a longtemps que je me serais décidé. Il y avait des raisons pour cela ! J'en aurais pu prendre qui avaient une dot... et tout... Mais si c'est au-dessus de mes forces, comment puis-je entreprendre une telle chose ? Qu'elle pleure, c'est mauvais bien sûr, mais comment faire aussi ? Je ne puis pas.

Il secoua la tête pour affirmer son « je ne puis pas » navré, se leva de dessus le coffre, et, se hérissant des deux mains la barbe et les cheveux, commença, la tête baissée, crachant de côté, à arpenter la cuisine.

— Maxime ! commença-t-il d'un air confus, si tu allais la voir et lui expliquais à quel propos et pourquoi... hein ? va, frère !

— Mais que lui dirai-je ?

— Toute la vérité !... Il ne peut pas, cela ne lui convient pas du tout... Qu'ai-je besoin d'une femme ?

Il fit des bras un geste de doute et d'effroi qui prouvait clairement qu'il n'avait que faire d'une femme. Et, malgré le comique de son récit, le côté dramatique de cette histoire me préoccupait pour mon ami et cette jeune femme. Et lui, marchait toujours, en se parlant à lui-même.

— Et elle m'a déplu maintenant, affreusement. Elle m'enlize, elle m'absorbe comme qui dirait un marais sans fond. Elle s'est trouvé un mari ! Elle n'est pas trop intelligente, mais elle est rusée quand même.

En lui commençait à parler l'instinct du nomade, son éternel désir de liberté sur lequel on empiétait.

— Non, ce n'est pas avec un vermisseau qu'on m'attrapera. Je suis une grosse pièce ! s'écria-t-il avec vantardise. Voici ce que je ferai, oui, en vérité.

Et s'étant arrêté au milieu de la cuisine, il songeait en souriant. Je suivais le jeu de sa physionomie excitée ; je tâchais de deviner sa décision.

— Maxime ! en marche pour Koubagne !

Je ne m'attendais pas à celle-là. J'avais sur lui des vues pédagogiques et littéraires ; je nourrissais le secret espoir de lui apprendre à lire et de lui communiquer tout ce que je savais moi-même à cette époque. Il eût été intéressant de voir ce qui en serait résulté... Il m'avait promis de rester en place tout l'été, ce qui faciliterait ma tâche, et tout à coup...

— Qu'est-ce que tu inventes encore ? lui dis-je un peu troublé.

— Mais que faire, enfin ? s'écria-t-il.

Je commençai à lui dire que peut-être le crampon de Capitolina n'était pas si effroyablement sérieux qu'il le pensait, qu'il fallait attendre et voir.

Et même il se fit que nous n'eûmes pas longtemps à attendre.

Nous causions, assis par terre près du four, le dos tourné aux fenêtres. Il était minuit environ, et il y avait une heure et demie ou deux heures que Konovalow était revenu. Tout à coup, derrière nous, retentit un bruit de verre brisé, et une assez grosse pierre s'effondra bruyamment sur le plancher. Effrayés, nous sautâmes sur pieds et courûmes à la fenêtre.

— Manqué ! cria une voix perçante. J'ai mal visé ! Sinon...

— Allons-nous-en, rugissait une basse féroce. Allons-nous-en, je l'arrangerai après.

Un rire ivre et aigu, effroyable, hystérique, qui déchirait les nerfs, pénétrait par volée à travers le carreau brisé.

— C'est elle ! dit avec ennui Konovalow.

Pour le moment je voyais seulement deux jambes, qui pendaient du trottoir dans l'espace vide devant nos fenêtres. Elles s'agitaient étrangement, frappant du talon contre le mur en brique du trou, comme si elles cherchaient un appui.

— Mais allons-nous-en, bredouillait la voix de basse.

— Laisse-moi, ne me tire pas. Laisse-moi dire ce que j'ai sur le cœur. Sacha ! adieu !... Suivaient d'impossibles injures.

M'étant approché de la fenêtre, j'aperçus Capitolina. Penchée en avant, les mains accrochées au trottoir, elle s'efforçait de regarder dans la cuisine ; ses cheveux épars couvraient ses épaules et sa poitrine. Le petit châle blanc était de travers, le corsage déchiré. Capitolina, affreusement ivre, se balançait de droite à gauche avec des hoquets, jurant, poussant des cris sauvages, tremblant de tout son corps, ébouriffée, le visage rouge inondé de larmes.

Sur elle se penchait une haute figure d'homme. Il s'appuyait d'une main à son épaule, de l'autre au mur de la maison et criait sans discontinuer.

Allons-nous-en !

— Sacha ! c'est toi qui m'as perdue... Comprends cela. Sois maudit, grand diable roux ! Que tu ne voies plus la lumière de Dieu ! J'espérais me... me

rétablir... Tu t'es moqué, brigand, tu t'es moqué de moi. Nous compterons plus tard! c'est bon!... Ah! tu te caches, tu as honte, maudit... Sacha, mon chéri!...

— Je ne me cache pas... dit d'une voix épaisse et sourde Konovalow en s'approchant de la fenêtre et en montant sur le coffre. Je ne me cache pas et tu as tort... Je te voulais du bien. Je pensais que cela serait mieux, mais tu as imaginé des choses impossibles...

— Sacha, veux-tu me tuer?

— Pourquoi t'es-tu enivrée? Est-ce que tu pouvais savoir ce qui arriverait demain?

— Sacha, Sacha, noie-moi dans la rivière.

— Assez, allons-nous-en.

— Vaurien, pourquoi avais-tu fait semblant d'être bon?

— Qu'est-ce que ce bruit, hein? Qui êtes-vous?

Le sifflet du gardien de nuit se mêla à la conversation, la couvrit et se tut.

— Pourquoi diable, ai-je cru en toi? sanglotait la jeune femme à la fenêtre.

Puis, ses jambes frémirent, s'élevèrent rapidement et disparurent dans l'obscurité. On entendit une conversation sourde, du bruit.

— Je ne veux pas aller au poste! Sacha! criait avec détresse Capitolina.

Sur le trottoir, des pas lourds résonnèrent, des sifflets, des sanglots sourds, des cris.

— Sacha! Cher!...

Il semblait qu'on martyrisait quelqu'un sans pitié. Tout cela s'éloignait de nous, devenait indistinct, et disparut comme un cauchemar.

Abasourdis, écrasés par cette scène si rapide, Konovalow et moi regardions la rue à travers l'obscurité et ne pouvions revenir à nous après ces pleurs, ces cris, ces injures, ces commandements brusques et ces gémissements maladifs. Je me rappelais des sons divers et j'avais peine à croire que je n'avais pas rêvé. Ce petit drame si affreux se terminait si brusquement!

— C'est tout!... dit simplement et avec humilité Konovalow en écoutant le calme de la nuit sombre qui le regardait sévère et silencieuse.

— Ce qu'elle m'a dit!... reprit-il avec étonnement après quelques secondes. Elle est au poste... ivre... avec ce grand diable. Comme elle a vite décidé!

Il soupira profondément, s'assit sur un sac, se prit la tête dans les mains, se balança et me dit à mi-voix:

— Raconte-moi, Maxime, qu'est-ce qui s'est donc passé? Je veux dire, quelle est ma part dans tout cela?

Je lui dis que toute la faute était à lui. Il aurait dû savoir d'abord ce qu'il voulait, et dès le début de l'affaire en présumer la fin probable. Il n'avait rien compris, rien prévu; il était à blâmer en tout. J'étais irrité contre lui, les gémissements et les cris de Capitolina, les « allons-nous-en » ivres, tout cela était dans mes oreilles et je n'avais aucune compassion pour mon camarade.

Il m'écoutait, tête baissée, et quand j'eus fini, il se redressa et sur son visage je lus l'épouvante et l'étonnement.

— En voilà une histoire! s'écria-t-il. C'est superbe! Ah! comment? que faire maintenant avec elle?

Son accent était si naïf, si pénétré de la conviction de sa faute envers cette jeune femme, et d'incertitude douloureuse, que j'eus pitié de lui. Je me dis que j'avais peut-être été trop dur et rigide envers lui.

— Et pourquoi seulement ne l'ai-je pas laissée où elle était? disait avec repentir Konovalow. Ah! Dieu, ce qu'elle m'a dit... Voilà, je vais aller là-bas au poste, j'intercéderai. Je la verrai... et tout, enfin. Je lui dirai... quelque chose. Faut-il que j'aille?

Je lui fis remarquer que rien de bon ne résulterait de cette entrevue. Que pourrait-il lui dire? En outre, elle était ivre et probablement dormait déjà.

Mais il s'obstinait dans son idée.

— J'irai, attends. Car, enfin, je lui veux du bien... Quelles espèces de gens sont avec elle? J'irai. Toi, reste ici... Je reviens bientôt.

Et, s'étant coiffé de son bonnet, les pieds nus dans les grandes bottes dont il était si fier d'habitude, il sortit rapidement de la cuisine.

Je finis mon travail et me couchai. Quand, le matin, je regardai machinalement la place où dormait Konovalow, il n'y était pas encore.

Il ne fit son apparition que le soir, sombre, ébouriffé, des rides profondes au front et comme un brouillard dans ses yeux bleus. Sans me regarder il s'approcha des coffres, s'assura de ce que j'avais fait et se coucha par terre en silence.

— Eh bien! l'as-tu vue? demandai-je.

— C'est pour cela que j'étais allé.

— Et alors?

— Rien.

Il était évident qu'il ne désirait pas parler. Comptant que cette humeur ne durerait guère, je ne l'ennuyai pas de questions. Il garda le silence toute cette journée, me jetant seulement par nécessité quelques phrases brèves au sujet de l'ouvrage; il marchait dans la cuisine, la tête baissée et les yeux troubles, comme à son retour. On eût dit que quelque chose s'était éteint en lui. Il travaillait lentement et sans entrain, comme lié par ses pensées. La nuit, quand nous eûmes mis les pains au four, et comme, par crainte de les brûler, nous ne nous couchions pas, il me demanda:

— Fais-moi la lecture de quelque chose de Stenka.

Sachant que la description de la torture l'impressionnait par-dessus tout, je choisis cet endroit du récit. Il écoutait, étendu immobile sur le dos, et regardait sans cligner la voûte enfumée du plafond.

— Stenka est mort. On a eu raison de cet homme, dit lentement Konovalow. Et pourtant, dans ce temps-là, on pouvait vivre. On était libre. Il y avait où s'étirer, où soulager son âme. Maintenant il n'y a que tranquillité et soumission... bon ordre... En n'y regardant pas de trop près, la vie est bien organisée. Des livres, des écoles ! Et pourtant l'homme vit sans protection aucune et personne ne s'occupe de lui. On ne doit pas faire le mal, et il est impossible de ne pas le faire... Les rues des villes sont bien tenues, mais dans l'âme des gens il n'y a que trouble. Et personne ne comprend rien.

— Sacha ! Comment feras-tu avec Capitolina ? demandai-je.

— Quoi? s'écria-t-il avec un sursaut. Avec Capa? Fini !

Il fit un geste résolu de la main.

— C'est toi qui as rompu?

— Moi? Non... elle a rompu elle-même.

— Comment ?

— C'est tout simple. Elle a repris son ancienne occupation. Tout est comme par le passé. Seulement, avant, elle ne s'enivrait pas, et maintenant elle s'enivre... Sors les pains. Je vais dormir.

Tout redevint silencieux dans la cuisine. La lampe fumait, la croûte des pains sur les rayons crépitait en séchant. Dans la rue, devant nos fenêtres, les gardiens de nuit causaient. Et un bruit étrange arrivait encore; c'était comme le grincement d'un volet ou le gémissement d'une personne.

Je retirai les pains et me couchai, mais je ne pus m'endormir, et restai les yeux mi-clos à écouter les bruits de la nuit. Tout à coup je vis Konovalow se lever silencieusement; il prit sur une planche le livre de Kostomarow et l'approcha de ses yeux. Je voyais distinctement son visage préoccupé, je voyais mon ami promener son doigt sur les lignes, hocher la tête, tourner les pages, les regarder fixement, puis me regarder moi. Quelque chose d'étrange, de tendu et d'interrogateur émanait de ses traits préoccupés et maigris, nouveaux pour moi. Il me regarda longtemps.

Je n'y pus tenir et lui demandai ce qu'il faisait.

— Je pensais que tu dormais, répondit-il avec trouble; puis, le livre à la main, il s'assit à côté de moi et se mit à parler en hésitant: Je voulais te demander. N'y aurait-il pas un livre sur l'ordre dans la vie? C'est-à-dire des indications, — comment il faut faire? Il conviendrait qu'on expliquât les actions, lesquelles sont mauvaises et lesquelles sont inoffensives... Moi, vois-tu, je suis troublé par mes actions... Celles qui me paraissaient bonnes deviennent tout à coup mauvaises. Comme par exemple cette affaire de Capa. — Il respira profondément et continua avec force son interrogation : Ainsi, cherche un peu s'il n'y aurait pas un livre sur les actions? Et tu me le liras.

Il y eut quelques minutes de silence.

— Maxime !

— Eh bien?

— Comme Capitolina m'a dépeint !

— C'est bon, enfin... c'est assez !

— Certainement, que c'est fini, maintenant... Mais, dis-moi, était-elle dans son droit ?

C'était une question épineuse; après réflexion, je répondis affirmativement.

— C'est aussi ce qui je pense, elle avait raison, oui... dit Konovalow tristement, puis il se tut.

Il se tourna longtemps sur sa natte, se leva plusieurs fois, fuma, s'assit à la fenêtre, se recoucha.

Puis je m'endormis, et quand je me réveillai il n'était plus là. Il ne revint que le soir. On eût dit qu'il était couvert d'une espèce de poussière et que dans ses yeux troubles se figeait quelque chose d'immuable. Jetant sa casquette sur la planche il soupira et s'assit à côté de moi.

— Où as-tu été ?

— J'ai été voir Capa.

— Eh bien?

— Fini, frère, je te l'avais dit.

— On ne peut rien faire avec cette engeance !

J'essayai de le distraire en parlant de la force de l'habitude et d'autres choses aussi à propos. Konovalow se taisait avec obstination et regardait le plancher.

— Non, qu'est-ce que ça? Ce n'est pas de cela qu'il s'agit ! Je suis simplement un homme contaminé. Je ne devrais pas être sur terre. Et quand je m'approche de quelqu'un, alors, il attrape la contagion du mal. Et je ne puis apporter aux autres que le malheur... Si l'on y réfléchit, à qui ai-je fait plaisir dans mon existence? A personne. Et pourtant j'ai eu affaire avec bien des gens... Je suis un homme pourri...

— Quelle bêtise !

— Mais si, c'est vrai ! dit-il avec un mouvement convaincu de la tête.

Je m'efforçai de lui faire perdre cette conviction, mais de tous mes discours il ne tirait qu'une plus grande assurance de son inadaptation à la vie.

Dans les moments de liberté, il se couchait à terre et regardait le plafond. Son visage était amaigri et ses yeux avaient perdu leur éclat enfantin.

— Sacha, qu'as-tu? lui demandai-je.

— C'est la crise qui commence, m'expliqua-t-il simplement. Bientôt je perdrai toute retenue et me

gorgerai d'eau-de-vie. Cela me brûle déjà intérieurement... comme une nausée, tu sais... le temps est arrivé... S'il n'y avait pas eu cette histoire, je me serais encore maintenu, mais elle me ronge... Qu'est-ce, enfin? Je voulais faire une bonne action et tout à coup... C'est illogique! Oui, frère, il faudrait dans la vie de l'ordre pour les actions. Est-il possible qu'on ne puisse inventer une loi, pour que tout le monde agisse de même et que tout le monde puisse se comprendre? Car on ne peut pas vivre ainsi à une telle distance les uns des autres! Et comment les hommes intelligents ne comprennent-ils pas qu'il faut faire de l'ordre sur terre et expliquer les gens à eux-mêmes? Eh! mon Dieu!...

Absorbé par cette pensée de l'ordre nécessaire dans la vie, il n'écoutait pas mes discours. Je remarquai même qu'il s'écartait de moi. Un jour, ayant écouté pour la centième fois mon projet de réorganisation universelle, il se fâcha presque.

— Eh! toi... J'ai déjà entendu cette histoire... Ce n'est pas de la vie qu'il s'agit, mais de l'homme lui-même. L'essentiel c'est l'homme, tu comprends? D'après ce que tu dis, pendant que tout, autour de lui, se transforme, l'homme doit rester comme il est. En voilà une idée!... Non, c'est lui que tu dois reconstruire... Montre-lui son chemin, donne-lui de la lumière et de l'espace sur terre. Voilà à quoi il faut tendre. Enseigne-lui à trouver sa voie. Tandis que tout cela, — ce n'est que des imaginations!...

Je protestai; il s'échauffait, devenait sombre et s'écriait avec humeur:

— Eh! laisse donc!

Il partit un soir et ne revint ni la nuit ni le lendemain matin. A sa place apparut le patron, l'air préoccupé, qui déclara:

— Notre Sacha fait la fête. Il est dans « le Mur ». Il faut chercher un autre pétrisseur.

— Peut-être se remettra-t-il?

— Compte là-dessus! Je le connais, moi...

J'allai au « Mur », bouge ingénieusement organisé contre un mur de pierres. Il n'avait pas de fenêtres et la lumière y pénétrait par une ouverture du plafond. En somme, ce n'était qu'un trou carré, creusé dans le sol et recouvert de planches. Il était imprégné d'une odeur de terre, de mauvais tabac et d'eau-de-vie, — tout un bouquet de parfums qui au bout d'une demi-heure vous cassaient la tête. Mais les habitués de ce bouge, de sombres individus sans occupations précises, s'y étaient faits comme à beaucoup d'autres choses insupportables au premier abord. Ils y restaient toute la journée à attendre quelque ouvrier fêtard pour le nettoyer.

Konovalow était assis à une grande table ronde au milieu du cabaret, entouré de six personnages respectueux et bassement flatteurs, fantastiquement accoutrés de costumes en lambeaux, à figures de brigands de Hoffmann.

On buvait de la bière et de l'eau-de-vie mélangées et l'on mangeait quelque chose qui ressemblait fort à des morceaux de terre glaise séchée.

— Buvez, amis, buvez tant que vous pouvez. J'ai de l'argent et j'ai des vêtements... J'aurai assez pour trois jours. Je boirai tout, et... fini! Je ne veux plus travailler et je ne veux plus rester ici.

— La ville est détestable, dit un individu qui ressemblait à John Falstaff.

— Travailler? dit un autre qui paraissait interroger le plafond, et il ajouta avec étonnement: Est-ce qu'on est au monde pour travailler?

Et tous se mirent à crier en même temps, prouvant à Konovalow son droit de tout boire et élevant même ce droit jusqu'au devoir impérieux de tout boire avec eux précisément.

— Ah! Maxime, son sac sur l'échine! essaya de rimer Konovalow. Tiens, scribe et pharisien, bois! Moi, frère, j'ai déraillé complètement. Fini! Je veux tout boire jusqu'à mes cheveux... Quand je n'aurai plus que mes cheveux, je m'arrêterai. Et toi, veux-tu dis?

Il n'était pas ivre encore, seulement ses yeux bleus brillaient d'un éclat désespéré d'ennui et sa superbe barbe, qui lui couvrait la poitrine d'un éventail de soie, remuait à cause du tremblement nerveux de sa mâchoire. Le col de sa chemise était défait, sur son front blanc scintillaient de toutes petites gouttes de sueur et sa main tendue à moi avec un verre de bière, était mal assurée.

— Laisse cela, Sacha, allons-nous-en, dis-je en lui mettant la main sur l'épaule.

— Laisser cela? — Il se mit à rire. — Si tu étais venu dix ans plus tôt et que tu m'aies tenu ce langage... peut-être l'aurais-je fait. Mais maintenant, j'aime autant continuer. Pourquoi pas? Je sens tout, chaque mouvement de la vie... Mais je ne comprends rien et ne connais pas mon chemin... Je sens... et je bois parce que je n'ai rien d'autre à faire... Bois aussi!

Sa compagnie me regardait avec un mécontentement manifeste, et les six paires d'yeux me mesurèrent avec une intention qui n'était guère pacifique.

Les pauvres, ils craignaient que je n'emmenasse Konovalow; — alors, adieu le régal qu'ils avaient attendu pendant huit jours peut-être.

— Frères! c'est mon camarade, un savant que le diable emporte! Maxime, peut-être liras-tu ici de Stenka?... Ah! frères, les livres qu'il y a sur terre! De Pila?... Maxime, dis?... Frères, ce n'est pas un livre, c'est du sang et des larmes. Ah!... Pila, c'est moi, Maxime!... Et Cissoïko, c'est moi encore... Je le jure! Voilà qui est expliqué.

De ses yeux démesurément ouverts il me regardait avec effroi et sa lèvre inférieure tremblait étrangement. On me fit, d'assez mauvais gré, place à la table. Je m'assis à côté de Konovalow, juste au moment où il prenait un verre de bière mélangée d'eau-de-vie.

Évidemment il désirait s'étourdir aussi vite que possible à l'aide de ce breuvage. Après avoir bu, il prit sur l'assiette un de ces morceaux de bœuf qui ressemblaient à de la terre glaise, le regarda et le jeta par-dessus son épaule contre la mur du cabaret.

La compagnie grognait comme une meute affamée devant un os.

— Je suis un homme perdu... Pourquoi ma mère m'a-t-elle mis au monde? On ne sait rien. C'est l'obscurité ! et l'étroitesse !... Adieu, Maxime, puis que tu ne désires pas boire avec moi. Je ne retournerai plus à la boulangerie. Le patron me doit de l'argent, prends-le-lui et apporte-le-moi, je le boirai. Non ! garde-le pour des livres... Veux-tu ? Non, tu ne veux pas?... Mais si, prends donc ! Non? c'est que tu es un animal !... Va-t'en, va-t'en !

Il s'enivrait et ses yeux étaient féroces. La compagnie était toute prête à me chasser à coups de poing. Sans attendre cela, je partis.

Trois heures après j'étais de nouveau dans le « Mur ». Le groupe de Konovalow s'était accru de deux hommes. Tous étaient ivres, lui moins que les autres. Il chantait, les coudes sur la table, et regardait le ciel par l'ouverture du plafond. Les ivrognes l'écoutaient dans différentes poses, quelques-uns hoquetaient. Konovalow chantait d'une voix de baryton qui sur les notes hautes dégénérait en fausset comme chez tous les ouvriers. La joue sur la main, il faisait avec sentiment des roulades tristes, et son visage était pâle d'émotion ; il avait les yeux mi-clos, et le cou tendu en avant. Huit physionomies ivres, stupides et rouges, le regardaient et par instants on entendait des grognements et des hoquets. La voix de Konovalow vibrait, et pleurait, et gémissait, et il était indiciblement triste de voir ce brave garçon qui chantait sa lamentable chanson.

La mauvaise odeur, les figures rouges, en sueur, les deux lampes à pétrole, les murs noirs de boue et de fumée du cabaret, son plancher de terre et l'ombre qui envahissait ce trou, tout était pénible et maladivement fantastique. On aurait pu croire que ces individus étaient enterrés vivants et que l'un d'eux chantait une dernière fois avant de mourir, pour faire ses adieux au ciel. Un tranquille désespoir, un ennui sans issue frémissaient dans le chant de mon camarade.

— Maxime, tu es ici? Veux-tu être mon essaüle (1)? Ami, viens ! dit-il en interrompant son élégie et me tendant le main. Je suis tout prêt, frère... Ameutons une horde... Et voilà ! Puis, il y aura encore des gens. Nous trouverons. Tout cela n'est rien ! Nous appellerons Pila et Cissoïko... et nous leur donnerons tous les jours du gruau et de la viande... C'est bien? Tu consens ? Tu prendras avec toi des livres, tu liras Stenka et les autres... Ami ! ah ! je suis triste, triste...

Il frappa de toute sa force la table avec son poing. Les verres et les bouteilles retentirent, et la compagnie réveillée emplit le cabaret d'un bruit infernal.

— Buvez, camarades ! cria Konovalow, buvez, allégez vos âmes, buvez tout ce que vous pourrez.

Je m'en allai. A la porte de la rue je m'attardai ; j'entendis Konovalow faire des discours d'une langue pâteuse, et quand il se fut remis à chanter, je retournai à la boulangerie ; à ma suite gémit et pleura longtemps une gauche et ivre chanson.

Deux jours après, Konovalow avait disparu de la ville.

J'eus, plus tard, une fois encore l'occasion de le voir.

MAXIME GORKI.

(Traduit du russe par IVAN STRANNIK.

(*A suivre.*)

(1) Grade supérieur chez les Kosaks du Don.

REPORTAGE SUR LES REPORTERS

Certes, j'en serais convaincu aujourd'hui, si je ne l'étais déjà depuis longtemps, la critique dogmatique et impersonnelle qui applique « la doctrine évolutive à l'histoire de la littérature et de l'art (1) » est la seule vraie. Aucune autre assurément n'est « capable de communiquer au jugement critique une valeur vraiment objective ». Je voudrais donc — si j'en avais l'art — vous montrer comment ce *genre* du reportage « a évolué et s'est modifié sous l'influence de causes qui ne diffèrent pas beaucoup de ce qu'on appelle ailleurs des noms de *concurrence vitale* et de *sélection naturelle* (2) ». Mais j'y pressens dès maintenant certaines difficultés. D'abord, je ne sais point manœuvrer ces lourdes machines à battre, dont parle M. Anatole France, « dans lesquelles d'habiles gens mettent la moisson littéraire pour en séparer le grain de la balle ». Et puis, semble-t-il, la critique impersonnelle ne saurait s'exercer que sur un ensemble d'œuvres assez éloignées de nous pour que nous puissions facilement nous en déprendre. Mais comment me dégager des

1 F. Brunetière, *L'Évolution des Genres*.

2 F. Brunetière, *Études critiques sur l'Histoire de la Littérature française*, V, 1.

œuvres de mes contemporains dont je sens si vivement « miennes » la pensée et la sensibilité ? Comment deviner, dans l'énorme production de notre temps, les ouvrages qui « surnageront » ? Et de quoi puis-je être plus certain que de mon propre plaisir ? Comment aussi n'être pas tout au moins curieux des informations et interviews que nous apportent chaque jour nos journaux ?

Si donc j'ai des moyens de *juger* à peu près sûrement des témoignages écrits des anciens et des modernes, je ne saurais toiser la valeur ou l'importance historique ou même le simple intérêt du reportage d'hier ou d'aujourd'hui pour nos arrière-neveux, ni lui assigner une place dans les « sources » où devront puiser les historiens futurs.

Montrer brièvement — et sans ériger d'orgueilleuses théories — ce que fut autrefois le reportage, de quelle manière et sous quelles influences il s'est transformé, esquisser enfin quelques physionomies de reporters « notoires », tel est seulement mon timide dessein.

I

Pour n'être pas de la langue du XVIIe ou du XVIIIe siècle et n'avoir jamais été employé par Boileau et Voltaire, le mot de *reportage* est désormais tellement usuel qu'il faudra bien que l'Académie française lui donne un jour droit de cité, d'autant plus que son sens est parfaitement net et précis. Mais si le mot nous est venu d'Amérique il y a une quinzaine d'années, la chose est fort ancienne et, bien avant M. Chincholle, on connut des *reporters*. Car le *reportage* est un genre classé, et mieux, classique, tout comme l'épopée, la tragédie et la comédie. Il est seulement plus ancien, ayant commencé le jour où un homme rapporta aux autres hommes ce qu'on lui avait dit ou ce qu'il avait vu, à moins qu'il ne date du premier mensonge. Et sans paraître trop facétieux, M. Alphonse Allais pourrait en fixer l'origine au moment où Ève ayant appris du serpent que les fruits de l'arbre de la science du bien et du mal étaient assez savoureux, s'empressa d'en faire part au paisible Adam.

Le *reportage*, ou témoignage, est d'ailleurs le premier élément de la méthode historique, et l'ensemble de ces *reportages* forme ce qu'on nomme la tradition. Aussi, avant que fussent créées l'épigraphie, la paléographie et l'archéologie, l'historien de son temps n'était guère qu'un *reporter*, et celui du passé qu'un compilateur de *reportages*. Au VIIe siècle avant notre ère, les premiers prosateurs grecs furent des *reporters*.

Il semble encore que le *reportage* ait été la « base » de l'ironie et de la philosophie socratiques. Et M. Chincholle pourrait à bon droit revendiquer comme un « confrère » celui que la Pythie elle-même proclama « le plus sage des hommes », et qui allait par les rues et les marchés, dans les boutiques et les gymnases, parmi les parterres fleuris des jardins et sous les platanes ombreux du Céramique interrogeant les sophistes, les marchands, les oplites et les courtisanes.

En France, le prince des *reporters*, celui qui d'un coup porta le genre à sa perfection fut cet homme docte et subtil, grand clerc en l'art de s'informer comme en l'art d'aimer : messire Jehan Froissart, chanoine de Chimay. Avant lui, il est vrai, l'auteur de la *Vie de Guillaume le Maréchal* avait bien raconté ce qu'il avait entendu dire, et Joinville et Villehardouin ce qu'ils avaient vu, mais aucun n'avait songé à recueillir les témoignages ou les appréciations des acteurs et des spectateurs de l'histoire contemporaine. Le « vénérable homme et discret seigneur Jehan le Bel s'en advisa » le premier. C'est Froissart lui-même qui nous le dit : « Je me veuil fonder et ordonner sur les vraies cronicques jadis faites et rassemblées par monseigneur Jehan le Bel, qui grant cure et toute bonne diligence mist en ceste matière et la continua tout son vivant au plus justement qu'il pot. Et moult lui cousta, mais riens ne plaigny. » Froissart avait d'ailleurs toutes les meilleures qualités d'un bon *reporter :* curiosité, « sens, mémoire, bonne souvenance de toutes choses passées, engin clair et aigu pour concevoir tous les faits... âge, corps et membre pour souffrir peine... ». D'abord clerc de la chambre de la reine Philippa d'Angleterre, il profite de sa position pour visiter l'Europe. A partir de 1365 il parcourt l'Écosse où il *interviewe* le roi Robert Bruce et le comte Douglas, les domaines des Despencer, la Bretagne, le pays d'Anjou et la Lombardie. A Berkley, il s'enquiert auprès d'un vieil écuyer de la mort tragique d'Édouard II, et en Bretagne, pour écrire l'histoire vraie des guerres franco-anglaises, il « demande aux seigneurs et aux hérauts les guerres, les prises, les assauts... qui y sont advenus ». En 1384, protégé et chapelain de Guy de Blois, Froissart voyage en Blaisois, en Auvergne et en Flandre ; puis, se rendant compte des lacunes de son information sur le Midi, il obtient congé d'aller en Béarn à la cour chevaleresque de Gaston Phœbus, comte de Foix. Or, en chemin, à Pamiers, il rencontre un chevalier gascon, messire Espaing de Lyon qui, huit jours durant, lui conte des anecdotes. « Si tost que nous étions descendus ensemble ès hotels, dit Froissart, je les mettoie par escript, car il n'est si juste retentive que de mettre par escript. » Il pose même des questions à son Gascon : « Il est encore une chose que je vous demanderais volontiers : par quelle incidence le fils

du comte de Foix, qui est à présent, mourut? » Voilà du *reportage*, ou je ne m'y connais pas. — A Orthez. Froissart demeura auprès de cet étrange et fastueux Phœbus « tant qu'il en put grandement apprendre et savoir ». Afin de se concilier ses bonnes grâces, il lui lut même son roman de *Meliador* et lui récita quelques-unes de ses poésies. Je crains fort que le journaliste qui s'aviserait aujourd'hui de lire des fragments de ses œuvres à ses *interviewés*, ne rencontre point d'aussi complaisantes oreilles que celles du comte de Foix.

En rentrant « en sa forge », le bon chroniqueur visita encore la cour des Papes d'Avignon, Lyon, Riom et Paris. Et déjà avancé en âge, comme il avait connu la présence à Middelbourg en Zélande de Fernand Pacheco, conseiller du roi de Portugal, il s'embarqua à l'Ecluse pour aller l'interroger sur les guerres d'Espagne. Et pendant six jours il écrivit sous sa dictée, car « messire Fernand parlait si doucement et si attemprement, dit-il, que je prendoye grand plaisir à le oyr et à l'escripre ».

Jamais Froissart n'épargna sa peine, son temps ou son argent. Toujours par monts et par vaux, il dépensa pour ses campagnes de *reportage* plus d'un millier de francs, c'est-à-dire environ 50 000 francs d'aujourd'hui. Grands dieux! nous ne demanderons point à nos *reporters* un tel amour de leur art et un tel désintéressement. Que seulement ils se renseignent et que surtout ils nous donnent avec moins d'assurance sous ce titre : *De notre envoyé spécial*, des nouvelles de la guerre Sud-Africaine découpées dans le *New-York Herald* et démarquées par eux à la terrasse d'un café du boulevard.

Il faudrait citer encore le sincère Fontenay-Mareuil, l'alerte et médisant Tallemant des Réaux, l'intrigant de Retz, le fier et subtil La Rochefoucauld des *Mémoires*, l'exact et précis Gourville, la romanesque Montpensier et l'honnête Motteville, l'austère et silencieux Conrart, Montglat, Mézeray, Lenet, Sirot, Plessis-Praslin, Pontis, Loménie de Brienne, Gramont, Omer Talon, Mathieu Molé et presque tous les auteurs de *Mémoires*. Et ne doit-on point saluer aussi au passage cet ingénieux et perspicace Saint-Évremond, cette nette, robuste, imaginative et joyeuse patronne des journalistes que fut la marquise de Sévigné, Dangeau, Villars, le cinglant et caustique Saint-Simon, Grimm, le Chateaubriand des *Mémoires d'Outre-Tombe* et le Las-Cases du *Mémorial de Saint-Hélène*, Eckermann et Busch?

On ne me reprochera pas, je l'espère, d'avoir négligé les quartiers de noblesse du *reportage*. Je crois même en avoir découvert et ajouté quelques-uns aux vraiment authentiques. Oh! de très bonne foi, je vous l'assure. Et j'aurais pu prolonger encore une énumération bientôt fastidieuse (si elle ne l'était déjà) et terminer par quelque mot profond dans le genre de ceux d'Aristote, par exemple : « Le reportage est dans la nature », ou bien : « L'homme est un animal reporter. » Bien plus, je l'aurais démontré, parce qu'on démontre tout ce qu'on veut. C'est qu'en effet la critique littéraire n'est le plus souvent, — et presque nécessairement — qu'un exercice de rhétorique plus ou moins heureusement divisé et déduit. Quand on a fait choix d'un sujet et qu'on a la prétention de le traiter un peu dans le détail, on y ramène inconsciemment tout ce qui s'y rapporte et quelquefois aussi ce qui ne s'y rapporte que de très loin, ou même pas du tout. Et cela s'arrange et s'harmonise très bien, grâce à d'habiles transitions. On a l'air alors d'un critique ingénieux et averti, qui « connaît son sujet » et le traite « à fond »; et, en réalité, on n'est que le prisonnier d'une formule et la dupe d'un mirage. Et cela peut être charmant. Tous ceux qui ont consacré les quelques jours de leur vie transitoire à cette vaine occupation d'écrire, l'ont éprouvé plus d'une fois. Continuez donc à penser du *reportage* d'autrefois ce que vous en pensiez auparavant; et si, d'aventure, vous n'en pensiez rien, ne changez pas d'avis, c'est plus sûr.

II

On dit communément que le « journalisme a tué la littérature ». Cela est exact, mais pas tout à fait. Car aujourd'hui plus que jamais il se fait dans la presse une prodigieuse dépense de talent, de science et d'esprit. Presque tous les hommes de lettres sont peu ou prou journalistes, car « il faut bien vivre », comme disait Fréron. Or les livres se vendent peu, il n'y a plus de sinécures d'historiographes et celles de bibliothécaires sont modestes et rares, et Chapelain n'a point laissé d'imitateurs qui couchent de nombreux écrivains sur le registre des pensions. Ils sont donc critiques littéraires ou dramatiques, ou écrivent sans plaisir, avec indifférence et parfois même avec dégoût, des chroniques lucratives, souvent insignifiantes et qui portant cependant « la marque du talent », n'en vont pas moins, dès le lendemain, rejoindre où vous savez et à jamais le sonnet d'Oronte.

Mais il se fait aussi dans les gazettes d'ineffables orgies de banalité et de niaiserie. Et c'est en quoi consiste proprement le *reportage* contemporain. Au temps d'Hérodote ou de Froissart, le *reportage* servait à réunir les matériaux pour écrire l'histoire d'où l'on élaguait soigneusement l'inutile. C'était un moyen et non une fin. Aujourd'hui, au contraire, on « fait du reportage » sans autre but que de « faire du reportage », et c'est à l'oiseux qu'on s'attache de préférence : menus de banquets, chiens et amoureux

noyés, déplacements de personnages officiels, filles séduites, inaugurations d'écoles communales ou de voies ferrées d'intérêt local, suicides ou fuites de banquiers, concierges asphyxiés, cochers gagnant le gros lot, chanteurs de cafés-concerts écrasés, enterrements d'illustres chimistes, cravates et redingotes de comédiens. Or, on ne peut demander à tout un chacun de traiter convenablement de tels sujets. Il y faut des dons particuliers dont je crois entrevoir quelques-uns.

C'est d'abord une certaine médiocrité d'esprit qui permette au *reporter* d'être curieux de tout sans jamais s'intéresser à rien, et quelque naïveté qui le fasse s'ébahir naturellement de ce qu'il y a au monde de moins ébahissant. C'est pourquoi un *reporter* n'est jamais un observateur, il n'a pas le temps. Et dans la multitude des choses qu'il regarde chaque jour, il ne saurait rien voir. C'est ensuite l'activité. Car nous ne sommes plus au temps de La Bruyère où le nouvelliste se pouvait contenter de dire : « Il y a tel livre qui court qui est imprimé chez Cramoisy. » Le *reporter* moderne sait non seulement que « tel livre court », mais que tel autre est à l'impression et tel autre en germe dans le cerveau de tel écrivain. Il lui faut des faits précis, ceux du jour et ceux du lendemain, car la nouvelle immédiate est la seule qui ait son prix. Il importe de savoir le premier et partant d'être continuellement à l'affût et aux aguets. Le bon *reporter* doit être encore assez circonspect pour démêler dans les détails de ce qu'il rapporte ceux qui, étant parfaitement insignifiants, intéresseront par conséquent davantage le public ; et assez ingénieux pour les inventer au besoin. Une certaine habileté voisine de l'effronterie est aussi nécessaire pour forcer les portes et les consciences, faire parler tout de même ceux qui veulent se taire, faire dire à d'autres le contraire de ce qu'ils pensent ou de ce qu'ils disent.

Voilà un homme, dites-vous, que j'ay vu quelque part ; de sçavoir où, il est difficile, mais son visage m'est familier. Il l'est à bien d'autres et je vais, s'il se peut, aider votre mémoire : est-ce au boulevard sur un strapontin ou aux Thuilleries dans la grande allée, ou dans le balcon à la Comédie? Est-ce au sermon, au bal, à Rambouillet? Où pourriez-vous ne l'avoir point vu, où n'est-il pas?... Il est spectateur de profession; il ne fait rien de ce qu'un homme doit faire, il ne sçait rien de ce qu'il doit sçavoir, mais il a vu tout ce qu'on peut voir (1).

Mais, me direz-vous, on interroge tout le monde aujourd'hui, depuis le pape jusqu'aux grévistes, et chacun précisément sur ce qu'il ignore : les hommes de lettres sur l'artério-sclérose, les chirurgiens sur le dilettantisme, les ecclésiastiques sur la mode féminine, les femmes sur la querelle *De auxiliis*, le chansonniers sur la politique extérieure, les assassins sur la fraternité universelle, les nègres sur la destinée des races latines, les députés sur leur arrondissement et les ministres sur les affaires de leur ministère. Le *reportage* exige donc des connaissances aussi nombreuses que variées, le bon *reporter* doit savoir tout et quelques autres choses encore. De bons esprits inclinent à croire que le *Larousse* et une ignorance presque encyclopédique suffisent. Et je vous accorde volontiers que tout savoir et ne rien savoir, c'est bien à peu près. Pour le style, il est préférable de n'en pas avoir. Cela romprait l'harmonie entre la pensée et l'expression et, peut-être, incommoderait le lecteur. Il est même des journaux où la seule syntaxe paraîtrait déplacée. Quant aux commentaires qui agrémentent d'ordinaire la relation précise et crue des faits et où se détache en pleine lumière la personnalité du *reporter*, vous y trouverez le plus souvent une ironie très accessible et du plus mauvais aloi, une philosophie banale et vulgaire, de l'esprit agaçant et facilement frondeur et, suivant les jours, les circonstances et les sujets, de l'émotion, de l'enjouement, de l'indignation, de l'indulgence, de la morale, de la mélancolie, le tout sans sincérité, à la minute et à tant la ligne. Ah! que Flaubert eût été bien inspiré de faire s'essayer dans le *reportage* Bouvard et Pécuchet!

Et l'on se dit : Comment donc s'expliquer le succès toujours croissant de ces sortes d'écritures, tant auprès de ceux qui en font les frais qu'auprès du public qui les lit? Car on peut vivre, et l'on a vécu bien longtemps sans le *reportage*, tel du moins qu'il se pratique aujourd'hui.

A la complaisance que mettent les *interviewés* à se laisser poser par un intrus des questions souvent indiscrètes ou saugrenues et à y répondre avec abondance et sérieux, il y a toujours quelqu'une de ces trois raisons (à moins que ce ne soient les trois à la fois) : la bonté d'âme, la crainte et la vanité. Un homme amène hésitera toujours à fermer sa porte à un visiteur respectueux et poli qui gagne sa vie en *interviewant*. C'est pourquoi Renan recevait tous les *reporters* et M. François Coppée (1) accueille même des journalistes d'outre-mer qui ne savent pas un mot de français. Celui qui n'est point sensible à la compassion, le sera peut-être à la crainte. Il n'ignore pas que le *reporter* éconduit tient sa vengeance toute prête ; que la conversation qu'il n'a pas tenue n'en sera pas moins rapportée avec ce préambule : « Nous nous sommes présenté ce matin chez M. Z., et nous avons eu le déplaisir de constater que cette contestable célébrité gît en une maison mal tenue. Dès

(1) La Bruyère, de la Ville.

(1) *Mon Franc-Parler*, III, 97.

l'entrée, un relent nauséabond de mauvaise cuisine vous saisit à la gorge, les sièges de l'antichambre disparaissent sous des housses de poussière et le plus impertinent mauvais goût s'étale dans toutes les pièces. » Si détaché que l'on paraisse, ces choses-là ne sont jamais amusantes. Car notre susceptibilité est si misérable que ces appréciations d'un journaliste à la douzaine sur notre manière de vivre, qui pourtant ne nous diminuent en rien, sont celles-là précisément qui nous ulcèrent le plus profondément et se pardonnent le moins aisément. Mais, le plus souvent, le *reporter* n'a besoin ni d'apitoyer, ni d'effrayer son interlocuteur ; le seul désir de « paraître » suffit à le déterminer. Les hommes connus trouvent ainsi l'occasion d'accroître encore leur célébrité ou tout au moins de la soutenir, les inconnus ne sont point fâchés de se faire connaître, et tous préfèrent encore se voir prêter des sottises que de s'avouer qu'on tient leur opinion pour négligeable.

Soyez assurés pourtant que l'avantage du *reporter* ou le seul intérêt de la nouvelle ne sauraient décider les directeurs de journaux à encombrer leurs feuilles de tant de futilités. C'est encore moins l'amour de l'art, car « les affaires sont les affaires » et bien peu d'entre eux pourraient dire comme Pierre de Ronsard :

L'amour, sans plus, du verd laurier m'agrée.

Ces notables commerçants savent fort bien le goût du public et de combien exactement peut accroître la vente une stupidité placée au bon endroit. C'est pourquoi il ne faut point dire que « la presse fait l'opinion », mais reconnaître plutôt qu'elle la suit. Or le public prend aux articles de *reportage* un très vif plaisir. Ils flattent chez le lecteur la badauderie qui est le fond de tout homme venant en ce monde. Le même sentiment qui le fait se divertir aux mille spectacles de la rue, l'arrête devant une affiche ou un cheval tombé, ou à la devanture d'un magasin, l'incite à écouter le boniment d'un camelot et à accompagner le filou que l'on mène au poste, l'intéresse aux cancans des journaux. Il badaude en chambre et sans fatigue, voilà tout. Et ce n'est pas beaucoup plus bête.

Mais voici que maintenant je crois avoir été pour le *reportage* et les *reporters* quelque peu injuste, et que, de tout ce que j'en ai dit, je ne suis plus si sûr. J'ai d'abord raisonné comme si le *reporter* était toujours et nécessairement un ignare et un sot. Or il n'en est pas toujours ainsi, et cela n'est point nécessaire. Et puis, ces articles de *reportage* qui vous paraissent d'un vide lamentable dès le lendemain, qui sait si, dans quelques lustres, certain curieux ne démêlera point, noyé en ce fatras, un détail frappant qui lui fournira le sujet d'une thèse de doctorat ? Disons donc, si vous le voulez, que le *reportage* est de la poussière d'histoire, et soyons indulgents aux *reporters* qui nous amusent et sont peut-être des historiens..... sans le savoir.

III

M. CHARLES CHINCHOLLE

Le métier de reporter n'exigeant point — comme je crois l'avoir laissé entrevoir — de facultés ou de qualités supérieures, ni même de défauts éminents, il ne se faut pas étonner que tant de gens en aient fait le leur. Car, sauf un ou deux, on ne peut guère définir les *reporters* qu'en bloc, ayant tous, ou à peu près, les mêmes procédés, la même « écriture », la même tournure, ou pour mieux dire, la même médiocrité d'esprit ; étant tous, en un mot, capables d'écrire comme tel d'entre eux : « Les minutes succédaient aux minutes avec une effrayante rapidité. »

Or le plus célèbre parmi les reporters contemporains est sans contredit M. Charles Chincholle. Mais si son nom est « connu dans les provinces » et même à l'étranger, ce n'est point à cause des nombreux romans et des quelques pièces de théâtre qu'il a perpétrés. Sa gloire est uniquement une gloire de *reporter*. Il la doit d'abord au gros tirage du *Figaro* auquel il collabore depuis fort longtemps, et surtout à la saveur si particulière de ses pensées et de son style. M. Chincholle mérite de nous arrêter quelques instants, car il est vraiment hors de pair.

M. Charles Chincholle est un historiographe. Sa spécialité est de suivre le Président de la République dans ses déplacements et les souverains étrangers dans leurs pérégrinations à travers Paris. Et s'il n'a pas encore rimé quelque ode dans la manière de celle de Boileau *sur la Prise de Namur*, il a laissé du moins de très personnelles écritures sur les chasses de Félix Faure, la réception de l'escadre russe et du czar en France, les inaugurations de M. Émile Loubet et la visite d'Oscar II à l'Exposition. Il s'acquitte d'ailleurs à merveille de sa mission, sachant parfaitement ce qu'il faut dire et ce qu'il faut taire pour satisfaire la clientèle, et n'ignorant pas que le public serait peiné d'apprendre qu'un président de la République a « raté » quelque faisan ou qu'un souverain étranger ne ressemble pas à une chromolithographie ou à une image d'Épinal.

M. Charles Chincholle est un esprit très philosophique. A propos de tout et de rien, il s'élève comme naturellement aux idées générales. Il a ce don prestigieux de résumer tous les systèmes en dix lignes, de synthétiser les pensées les plus ardues et de clarifier les plus obscures à l'usage de l'abonné.

M. Chincholle est encore un moraliste. Il a publié jadis sous ce titre : *Les pensées de tout le monde* et

avec cette dédicace : *A la mort, en la suppliant de ne pas me prendre avant que j'aie fait mon œuvre*, un petit recueil de maximes, tels ceux que les Grecs portaient toujours avec eux et nommaient pour cela εγχειρίδιον. Ce *sottisier* étant désormais épuisé et introuvable, on me saura gré, je l'espère, d'en citer quelques extraits :

Le célibataire est *le cancer de l'humanité* (p. 14).

— J'aime la toilette, mais ne l'estime point (p. 15).

Quoi, Monsieur, vous ne repousseriez pas l'amour d'une fille des rues? — Ce ne sont pas les fleurs qu'a nourries le fumier qui sentent le moins bon, Madame (p. 121).

— La femme est une guitare qu'il faut savoir *pincer* (p. 24).

— Le cœur est un *citoyen* altéré d'esclavage (p. 32).

— O philosophe *purement* spiritualiste, qui te mets si fort en colère quand on te dit que l'âme est soumise au corps, ta grosse cuisinière te répondait un soir : « Laissez-moi donc tranquille, Monsieur, le printemps vous a rendu tout drôle (p. 37) ! »

— Le gourmet de *femmes* sait apprécier certaines créatures réputées abjectes comme le gourmet de comestibles connaît la valeur de certaines chairs faisandées et de tels *fromages* faits (p. 42).

— Des mouches volent sur ce lait : s'il est bon, ce ne sont pas les mouches qui le gâteront. La femme, *cette autre crème, que certaines gens battent aussi*, est moins *favorisée* que le lait ; elle est toujours fort ou un peu gâtée par les galants qui volent autour d'elle (p. 47).

— J'ai envie de *me* faire maçon quand je pense que l'humanité se serait parfaitement passée de *Shakespeare* même (p. 55).

Mais, voici mieux encore. Pour exprimer cette pensée que l'amour est la loi universelle des êtres, pensée que traduit en une suave mélopée le chœur des vieillards thébains dans *Antigone*, M. Chincholle trouve ceci :

L'hippopotame même a l'hippopotamesse.

Il faudrait tout citer, car M. Chincholle sème les perles avec prodigalité. Glanons donc maintenant dans ses plus récents articles.

Une majesté même n'a pas le don d'ubiquité.

Comme c'est vrai !

Et lisez dans le même article cet aperçu d'un amateur sur « un bureau à quatre faces dont les divers ornements et attributs sont *superbes* » :

Il semble que n'importe qui écrirait un chef-d'œuvre sur un bureau pareil.

Mais, comme pourrait dire M. Chincholle, « la modestie est la parure du mérite », et il faut, tout en le regrettant, lui savoir gré de ne s'être pas assis à ce bureau pour écrire son article.

Et maintenant voulez-vous le politique ? Voici donc une *vue* digne de l'*Esprit des Lois* :

C'est fini. Je n'aurai plus l'honneur d'accompagner le Roi (Oscar II). Je me *retire* en pensant que, s'il venait à Paris beaucoup de Majestés aussi aimables, *la France ne tarderait pas à redevenir royaliste.*

M. Chincholle a l'esprit subtil et curieusement orné. La pensée la plus banale, il excelle à la parer de grâces par le sortilège de son style.

M. le Président de la République a admiré aujourd'hui de magnifiques orchidées, *si magnifiques que s'il n'eût pas été président de la République, il les eût admirées tout de même.*

Quand on a fait de bonnes humanités, cela se voit toujours, n'est-ce pas ?

M. Chincholle a aussi beaucoup d'esprit. Il a souvent le mot pour rire, et toujours avec bonhomie.

Oscar II, dit-il, *veut être à même de causer en famille* de l'exposition très riche de *l'heureux pays que gouverne son beau-frère* ?.

Entre temps, il se permet même quelques calembours, et ce n'est certes pas l'esprit qu'il veut avoir qui gâtera celui qu'il a.

Je lis encore dans un récent *Figaro* :

Un tel homme n'a pas besoin de réclame. On s'honore en lui en faisant.

De qui croyez-vous que veuille parler M. Chincholle ? Sans doute de quelque grand artiste ou de quelque grand écrivain, de M. Rodin, de M. Saint-Saëns ou de M. Anatole France ? Non point, mais de M. Félix Potin, notable commerçant. On ne saurait évidemment pousser plus loin le sentiment des nuances.

Mais ce qu'il y a en M. Charles Chincholle de plus éminent, c'est à coup sûr la belle et tranquille assurance avec laquelle il imprime tout cela. Dès lors, il se pourrait qu'il fût bien moins naïf que j'ai semblé le dire et qu'il fût au contraire un bon pince-sans-rire, un ironiste et un humoriste à froid, qui se dirait chaque fois avant d'écrire : « J'ai à entretenir de choses insignifiantes cent mille crétins assez stupides pour y prendre de l'intérêt. Tâchons donc à nous mettre à leur niveau. » S'il en est ainsi, il faut louer M. Chincholle de l'aisance et de la facilité avec lesquelles il entre en communion avec son public. Pourtant je garde tout de même des doutes et je crains bien que la première qualité de M. Charles Chincholle ne soit le naturel.

Et maintenant, croyez-moi, je n'ai nullement cédé ici au plaisir d'être *rosse*. La *rosserie* est à la portée de tout le monde, car elle dispense de comprendre. Mais en la demeure, il n'y avait peut-être rien à comprendre, et telle sera mon excuse. M. Chincholle l'admettra, car il est un très bon et très galant homme, qui fait comme nous tous, ce qu'il peut et

du mieux qu'il peut, en cette vallée de larmes. Il sera sans doute le premier à rire de mes innocentes plaisanteries, et par là il me prouvera que j'ai eu tort, et que tout ce que j'ai dit ne valait pas assurément la peine d'être dit.

IV

M. ADOLPHE BRISSON

M. Adolphe Brisson, lui, ne pratique guère que le reportage artistique et littéraire. Chaque semaine, il visite un « homme en vue » et nous rend compte de sa visite en deux majestueuses colonnes du *Temps*. Il est donc l'homme de Paris qui connaît le mieux ses contemporains ou, plus exactement, les appartements de ses contemporains. — Au XVIIIe siècle, avec son *Voyage à Montbard*, Hérault de Séchelles écrivit le chef-d'œuvre de ce genre singulier. Il y a quelques années, M. Jules Huret le remit à la mode avec son *Évolution littéraire en France au XIXe siècle*, qui, naturellement, ne nous apprit rien sur l'évolution littéraire en France au XIXe siècle, mais nous renseigna parfaitement sur les mœurs de la gent de lettres. Et avant M. Adolphe Brisson, M. Hugues Le Roux sacrifia à la mode avec ses *Portraits de Cire*, dont quelques-uns sont d'autant plus touchants qu'ils sont sans prétention aucune.

Les *Promenades et Visites* de M. Adolphe Brisson obtiennent un succès qui ne me paraît point très difficile à expliquer. Ces sortes d'écrits flattent avant tout un goût inné chez le public pour les réputations consacrées. Tout le monde ne reçoit pas à dîner des célébrités et n'a pas un album où elles puissent noter quelque cruelle insignifiance ou rimer quelques vers polis. Cela est le propre des *snobs* riches. M. Adolphe Brisson satisfait le *snobisme* des autres, et de la plus adroite manière.

D'abord, il n'ignore pas que les idées et les théories d'un écrivain ou d'un artiste intéressent assez peu la masse des lecteurs. Il ne leur en sert donc que juste ce qu'il faut pour donner l'illusion d'un article littéraire. Et ce « juste ce qu'il faut », M. Brisson l'extrait avec habileté de quelques bons livres de critique. Relisez — pour votre gouverne — certain article de M. Brisson paru l'an dernier dans le *Temps* et où M. Henry Fouquier est comparé à un Grec, plein de science et de douceur, traînant sa tunique dénouée dans des bosquets de lauriers-roses. Est-ce joli? Hé bien, relisez maintenant — et pour votre plaisir cette fois — l'article que publiait jadis M. Jules Lemaître (1) sur le même M. Henry Fouquier, et vous verrez que ce n'est point l'auteur des *Contemporains* qui s'est inspiré de celui des *Portraits intimes*. Certes, « l'imitation n'est point un esclavage » chez M. Adolphe Brisson, et je suis contraint à le déplorer. Car ce sont précisément les endroits de ses écritures où il est le plus original, qui me semblent le plus affligeants.

Mais M. Adolphe Brisson sait fort bien aussi sur quoi le public veut être abondamment renseigné, et il le renseigne. Il commence donc par décrire l'antichambre des grands hommes dont il parle, puis le cabinet de travail dont il catalogue minutieusement les meubles, tableaux, objets d'art, livres, tentures, tapis, le tout aggravé d'appréciations personnelles. Après quoi, il esquisse un croquis de celui que, dans chaque article, il appelle aussi invariablement qu'élégamment « le maître de céans ». Dès lors, les lectrices de romans apprennent avec plaisir de M. Brisson que leur romancier favori est bien râblé et cache un cœur débordant de tendresse sous une redingote de la meilleure coupe. Cela précise leurs imaginations. Elles prennent à ces confidences le même plaisir que les passants arrêtés à la devanture des libraires où sont exposées les photographies de M. Pierre Loti en burnous parmi le bric-à-brac oriental, de M. Jean Richepin en veste de soie étincelante aux manches de laquelle pendent des grelots, ou de M. Édouard Drumont avec un fleuret dans une main et un bock dans l'autre.

Mais une telle curiosité de la vie intime des hommes illustres, outre qu'elle dénote chez le public une certaine considération pour le talent, n'a rien de ridicule en soi. Nous l'appelons *érudition*, lorsqu'elle s'applique aux gloires du passé. N'est-il pas fort amusant et intéressant, par exemple, ce petit livre d'Hérault de Séchelles dont je parlais à l'instant, où sont notées heure par heure, de son lever à son coucher, les diverses occupations de M. de Buffon? N'est-elle pas curieuse aussi à connaître par le menu l'histoire intime de Favart et de sa gentille femme qu'il avait connue, je crois, à la Foire Saint-Laurent, et que lui prit le maréchal de Saxe? Et ne seriez-vous pas friand encore de savoir comment le bonhomme La Fontaine « mangea le fonds avec le revenu », de quelle façon vécurent Molière, Diderot, Voltaire, et « comment c'était chez eux »? Moi, si. Ce sont de petits potins de ce genre qui ont fait le grand succès des correspondances posthumes de Victor Hugo ou d'Alfred de Vigny. Il est pourtant fort possible que les livres de M. Adolphe Brisson aient quelque intérêt dans une centaine d'années.

M. Adolphe Brisson facilite donc la tâche des érudits du siècle prochain, en même temps qu'il se montre un philosophe très avisé. Car ce barnum des hommes du jour sait fort bien qu'à côté des joies de

(1) *Les Contemporains*, III, 279.

la célébrité, il y a celles de la badauderie et que ceux qu'il « montre » comme ceux à qui il « montre » sont également satisfaits, les uns dans leur vanité et et les autres dans leur curiosité.

M. Adolphe Brisson écrit congrûment, mais avec une suffisance satisfaite qui gêne un peu et ferait presque regretter la ronde bonhomie de M. Chincholle. Je n'ai pas insisté sur la manière dont s'y prend M. Brisson pour faire ses articles, parce qu'il nous l'apprend lui-même dans la préface de sa première série de *Portraits intimes*. Il nous dit que son genre tient à la fois du reportage et de la critique. Or, que ce soit là du reportage — et même du bon reportage — je le veux bien; mais de la critique littéraire, ah non! cent fois non! En littérature, les livres de M. Brisson sont à ceux d'un Lemaître, d'un Faguet, d'un Brunetière ou d'un Doumic ce que sont en art les photographies de *Nos Contemporains chez eux* aux *Intérieurs* des écoles hollandaise et flamande.

Les *Promenades et Visites* de M. Adolphe Brisson pourraient former le texte d'une publication qui leur est analogue : l'Album Mariani.

LOUIS DELAPORTE.

LES DERNIÈRES HEURES DU DUC DE BERRY

d'après Roullet.

Pour les fidèles de la Légitimité, le 13 février, anniversaire de l'assassinat du duc de Berry, est un jour de deuil. D'aucuns pensent avec peut-être assez de raison que si le fils de Charles X n'eût point succombé sous le poignard de Louvel, les droits du futur comte de Chambord eussent été sauvegardés dix ans plus tard. Le duc de Berry était plutôt populaire, et s'il eût vécu, Philippe d'Orléans n'aurait tenté de spolier à son profit le trône de la branche directe.

Il faut avouer que ces considérations rétrospectives sont quelque peu oiseuses. On ne recommence pas l'histoire, on l'enregistre.

Peu après le meurtre du duc de Berry parut une petite brochure, aujourd'hui à peu près introuvable et intitulée : *Notice historique des événements qui se sont passés dans l'administration de l'Opéra le 13 février 1820*. La brochure est signée *Roullet*, libraire de l'Académie royale de musique, dont la boutique s'ouvrait alors rue de Richelieu.

La femme de l'auteur en question était ouvreuse des loges royales; mais Mme Roullet, de santé débile, a abandonné à son mari la plus grande partie de sa besogne. C'est Roullet qui balaie les loges, veille au bon arrangement des meubles du petit salon, met tout en ordre. C'est lui qui, après le cinquième acte des *Noces de Gamache*, aura l'honneur de donner les premiers soins au malheureux prince, de servir d'aide aux chirurgiens, de rendre mille services, d'obtenir en échange une pension du roi et de livrer enfin à la postérité un récit scrupuleux et circonstancié de la dernière nuit de Son Altesse Royale :

Roullet débute ainsi :

« O vous qui chérissez la vérité, que vos oreilles soient attentives au récit que je décris pour vous et dont j'ai été le témoin oculaire! Quel que soit le rang, la condition ou fortune que la nature vous a assignés sur ce globe, puisse le tableau que j'offre à vos yeux diminuer l'âpreté dont l'espèce humaine est tourmentée d'obtenir des grandeurs, vous les faire apprécier à leur juste valeur! Pour moi, lorsqu'il plaira au Créateur de séparer mon âme de ce corps abject, l'empreinte qu'elle a reçue, la nuit du 13 février 1820, ne souffrira pas d'altération. »

Malgré ce début pompeux, l'édition fut détruite par ordre de Louis XVIII et c'est à peine si quelques très rares exemplaires furent sauvés du pilon.

En effet, malgré la sincérité du livre et précisément à cause de sa sincérité, les indiscrétions et les détails saugrenus abondent. L'embarras des médecins en présence du patient, les maladresses commises, les affolements sont relatés avec un soin si méticuleux que l'on est tenté de se demander si le récit en question n'est pas plutôt le fait d'un froid ironiste que d'un badaud. Sous la plume de Roullet, la mort elle-même finit par perdre un peu de son effrayant prestige et l'on s'explique fort bien, après lecture, les raisons qui ont motivé la décision royale.

Toutefois l'histoire appartient à tous, et il s'en faut que ce document littéraire soit méprisable. Roullet fut reporter consciencieux et maladroit, mais Roullet était chargé d'épousseter la loge royale. Or si les très hauts personnages se trouvent un peu atteints dans leur dignité par le naïf écrivain, soyons sans étonnement, chacun sait qu'il n'est point de grand homme pour son valet de chambre.

. . . . . .

Roullet commence par une description détaillée de la loge du prince : « Il y a, dit-il, cinq marches à monter pour entrer dans la loge du duc de Berry, elle est tendue de taffetas bleu ; à droite, en entrant, une banquette et une glace; plus loin, cinq chaises, un fauteuil doré recouvert de velours rouge, un coussin qu'on met à volonté lorsque la princesse arrive, une peau de sanglier que le prince a tué à la chasse, trois petits écrans pour garantir les yeux de la lumière de la rampe, cinq stores; dans le fond, six

tabourets recouverts de velours bleu brodé d'or et parsemé de fleurs de lys. A droite et à gauche, un rideau à gland d'or formant draperie et relevé de chaque coin.

« Un quinquet brûle à l'entrée.

« L'intérieur du petit salon qui est placé en face de la loge du capitaine des gardes est tendu en papier vert avec une bordure d'or. Entre la porte : deux armoires, une cheminée garnie de son feu, une console de marbre blanc, une glace, etc. Dans la garde-robe, une table de nuit garnie de deux pots en porcelaine à bords dorés ; au-dessus, une cuvette et son pot à l'eau ; au-dessus encore, une petite tablette pour poser un chandelier. »

Il y a ainsi cinq pages d'une nomenclature fastidieuse, l'auteur ne fait grâce ni d'un clou ni d'un bouton de porte ; on croirait lire l'inventaire d'un commissaire-priseur.

Ce jour-là l'affiche du théâtre portait :

ACADÉMIE ROYALE DE MUSIQUE

Demain samedi, 12 février 1820
BAL MASQUÉ

Dimanche 13, par extraordinaire
LE CARNAVAL DE VENISE, LE ROSSIGNOL
et LES NOCES DE GAMACHE

MM. les locataires des loges et abonnés jouiront de leurs droits à cette représentation en remplacement de celle de lundi.

Lundi 14, relâche.
A MINUIT : BAL MASQUÉ

Le duc et la duchesse de Berry qui comptaient voir jouer le *Carnaval de Venise* arrivèrent en retard ; on levait déjà la toile (on ne disait pas encore rideau) pour le *Rossignol*. MM. le comte de Mesnard, le comte de Choiseul-César, le comte de Coigny, le comte de Clermont, Mme la marquise de Béthisy les accompagnaient.

Le prince et la princesse profitent d'un entr'acte pour aller saluer dans leur loge le duc et la duchesse d'Orléans. Le duc de Berry, qui aime beaucoup les enfants, caresse ceux de son cousin. Le public, satisfait du bon accord qui règne entre les deux branches de la famille des Bourbons, applaudit à plusieurs reprises. La duchesse de Berry s'est couchée très tard la veille et son mari lui propose de se retirer. Il la reconduira jusqu'à sa voiture et remontera ensuite dans la salle pour assister à la fin du ballet. La princesse accepte cette offre et descend au bras de son mari l'escalier du théâtre. Il est onze heures moins quelques minutes.

Laissons maintenant la parole à Roullet :

« Mon épouse qui, la veille, avait passé la nuit au bal, était contente de ce que le prince était parti, croyant se reposer plus tôt. Mais quel fut son étonnement lorsque des cris effroyables vinrent frapper ses oreilles. Croyant que la princesse s'était laissée tomber, elle court à la croisée du petit salon qui plonge sur la voiture du prince. Ne la voyant pas bouger, elle descend l'escalier. Quelle fut sa position ! ses yeux sont frappés de la personne du prince étendu sur une banquette, destinée à la Garde royale, baignant dans son sang. Le duc s'écrie d'une voix éteinte : « Madame Roullet, je suis assassiné ! »

« Mon épouse apercevant que le prince étouffait, va pour lui détacher sa cravate. La princesse, dans son désordre, la repousse avec force. A la suite de cette scène de violence, elle lui a répondu qu'elle ne voulait point faire de mal au prince, et qu'elle allait chercher du secours.

« Elle monte précipitamment l'escalier, ouvre la loge des capitaines des gardes et dit tout bas au duc de Grammont : « Monsieur le duc, le prince est assassiné. »

« Je me disposais à monter la recette ; je ne sais par quel mouvement je me trouve attiré devant la croisée qui est en face de ma boutique. Tout à coup j'aperçois le public courir en masse devant la façade du théâtre. J'entends des cris : Arrête ! au voleur ! Je me précipite et grimpe l'escalier des premières. J'aperçois mon épouse qui était sur la porte de communication, me criant tout effarée : « Roullet, va chercher des secours, le prince est assassiné ! » Je me présente à l'amphithéâtre, j'ouvre la porte et demande à Martin, qui y reçoit les billets, MM. Tartera et Dauzes, chirurgiens honoraires et de fondation pour le service du théâtre, et que j'avais l'habitude de voir tous les jours de spectacle ; il me dit qu'il ne les avait pas vus. Je rentre précipitamment dans le salon, en murmurant sur leur inexactitude. Pendant ce temps, le prince est transporté dans le salon par ses valets de pied et par mon épouse qui soutenait une jambe. Il dit d'une voix sourde : « Un prêtre ! un prêtre ! » La princesse répète : « Un prêtre ! » Je me saisis de ma petite pharmacie, je la dépose sur un coin de la cheminée ; j'en extrais un flacon de vinaigre et frotte avec la main les tempes du duc. Un jeune homme, nommé Drogard, entre le premier dans le salon ; les assistants lui demandent s'il est chirurgien. Il répond qu'il est l'enfant d'Esculape. Alors je coupai, déchirai les vêtements du prince afin de mettre sa plaie à découvert. »

Cependant le spectacle continue. Le public ne sait pas ce qui vient de se passer. Le ballet fait merveille. Du salon où le prince agonise on entend la

musique et par un large carreau qui donne de ce salon sur la loge on peut même voir les danseuses sur la scène.

Après Drogard, qui, au dire de Roullet, n'eut d'autres fonctions durant la nuit que de déboucher toutes les potions, deux autres chirurgiens, Bougon et Lacroix, arrivent bientôt.

Bougon met un genou en terre et suce la plaie. Sur ces entrefaites, Dupuytren se présente. Le célèbre chirurgien enfonce son doigt dans la blessure afin de faciliter l'évasion du sang, puis pratique une saignée.

« Quand la veine fut ouverte, raconte Roullet, je présentai une assiette pour recevoir le sang; elle était trop plate et je courus chercher une cuvette dans la garde-robe. On demanda une bandelette ou une jarretière pour la ligature. La princesse et Mme de Béthisy détachèrent la leur, mais comme elles étaient en élastique on ne put en faire usage. Je jetai ma cravate aux chirurgiens, mais elle était en mousseline. On eut alors recours à la ceinture de la duchesse. »

Mgr de Latil, évêque de Chartres, premier aumônier de Monsieur, mandé en hâte, arrive enfin. Le mourant a un long entretien avec le prêtre, puis, calme et résigné, demande pardon à Dieu de ses fautes. Quelques moments après, le curé de Saint-Roch apporte les saintes huiles.

Le comte d'Artois, le duc et la duchesse d'Angoulême entrèrent à ce moment : « Le duc, d'après Roullet, s'empara du chevet du lit de son frère et a constamment occupé à genoux cette place, pendant l'horrible nuit, confondu parmi les dieux d'Esculape qui mettaient en usage toutes les ressources de l'art.

« Les personnes présentes aux Saintes Huiles étaient : A la tête du lit, les dames d'honneur de la princesse; la duchesse de Berry à gauche; le duc d'Angoulême à droite, à genoux; le comte d'Artois à côté du duc. Les médecins : Dubois, Dupuytren, Drogard, Blancheton, Terrein, Baron, Bougon, Lacombe, Lacroix, Fournier; autour du lit, la duchesse d'Orléans devant la pendule, le curé de Saint-Roch, à qui mon épouse avait donné une chaise pour mettre son livre; le comte de Nantouillet, le comte de Rohan-Chabot, le comte de Coigny, le comte Eugène d'Astor en uniforme; le vicomte de Montelegier devant la cheminée; le comte Menars, la duchesse d'Angoulême, devant la porte du second bureau de l'administration, mon épouse à côté d'elle; le duc de Mayet, derrière le buste de Grétry; M. Gransire à côté de mon épouse, l'invitant à se mettre à genoux, en la tirant par sa robe. Elle lui répondit : « Cela m'est défendu depuis « que j'ai marché avec des béquilles. » Moi, à côté du lit, un genou en terre. »

Le salon situé près de la loge devenu trop petit, on transporta le blessé dans une salle de l'administration où l'on avait à la hâte dressé un lit de sangle avec deux matelas.

Roullet continue : « Lorsque le Prince fut couché dans la salle d'administration, les chirurgiens pressaient toujours la plaie pour en extraire le sang. Les gémissements que le prince poussait étaient déchirants. Il s'exprimait ainsi avec son air de bonté : « J'ai sans doute offensé cet homme-là; grâce! grâce! » Les chirurgiens avant de lui appliquer les remèdes demandèrent : « Monseigneur, de quel côté ressentez-vous vos douleurs ? Cet aveu de votre part nous est bien nécessaire pour que nous puissions apporter de l'adoucissement à vos souffrances. » Comme elles se faisaient sentir dans toutes les parties de son corps, il n'a rien répondu. Les chirurgiens se réunirent autour de M. Dubois pour se consulter. On conféra quelques instants et l'on ordonna un bain de pieds.

« Les chirurgiens n'avaient cessé de presser la plaie afin d'en extraire le sang; mais ce fut peine inutile. On se consulta pour appliquer les ventouses et les topiques. Grand Dieu ! que de supplices à la fois.

« Pendant qu'on administrait les ventouses au prince, dans l'excès de ce supplice, il s'écriait : « Ah! que vous me faites souffrir! vous m'arrachez le cœur ! » Il faisait la récapitulation de ses fautes et les confessait hautement. Il s'exprimait ainsi « Je suis un grand pécheur; mes enfants adoptifs, ma femme, ma fille. » — « Calme-toi, répond le duc d'Angoulême, j'en aurai soin comme de mes propres enfants. » — « Mon frère, prends soin de ma famille; je te demande pardon des chagrins que je t'ai causés par mes petites tracasseries. Promets-moi de les ensevelir pour jamais dans un éternel oubli. » Des larmes, des larmes! L'évêque au chevet du lit du prince était à côté du chirurgien qui tenait le pouls de la main gauche; la duchesse de Berry se trouvait à côté de lui adossée au piédestal qui supporte Sacchini, le peintre de la nature.

« Le duc de Coigny, aide de camp du duc de Berry s'approche de mon épouse en lui demandant comment il pourrait introduire les enfants naturels que le prince demandait à voir. Elle le suit, traversant l'antichambre où l'on interrogeait Louvel. Peu de temps après, le duc de Coigny introduisait les deux petites filles vêtues de redingote de casimir jaune et coiffées d'un chapeau blanc. »

Le prince avait eu pendant son émigration en

Angleterre, d'une jeune Anglaise, miss Brown, ces deux enfants. Les pauvres petites sont toutes tremblantes. Leur père leur parle en anglais; elles lui baisent la main; puis, se tournant du côté de la duchesse de Berry se mettent à genoux. La princesse les relève et les menant devant Mademoiselle : « Embrassez votre sœur », leur dit-elle.

L'une de ces jeunes filles épousera plus tard le comte de Faucigny prince de Lucinge et l'autre le colonel baron de Charette, père du général de ce nom.

Roullet dans son récit ne paraît pas très ému par cette scène familiale. Il est surtout intéressé par les soins donnés au moribond.

« Lorsque, dit-il, on eut administré le premier lavement au prince, il vomit en approchant la cuvette. Je m'écriai : « Tant mieux! ça le soulagera! » Le prince se plaignit d'avoir la tête trop haute. On arrange le lit de plumes sur lequel il était trop enfoncé. Le prince, soutenu au-dessous des aisselles par ses valets de pied, se saisit de la tête de celui qui le tenait par les pieds, et lui tira fortement les cheveux. On appliqua les sangsues sans les compter; elles ne produisirent pas d'effet.

« La nourrice approchant la petite princesse qu'elle tenait sur ses bras, pour recevoir la bénédiction de son père, poussa des cris. Oh! nature, tu ne perds jamais tes droits! La nourrice ayant quitté le lit du prince, passa dans la second bureau de l'administration; je la suivis, craignant que cette scène n'ait produit sur elle quelque bouleversement; je l'invitai de s'abstenir de donner à téter à son enfant dans la crainte de lui faire du mal. Elle m'a répondu qu'il n'y avait point de danger. Je me retirai.

« Le duc n'avait aucune illusion sur son état et demandait souvent aux chirurgiens s'ils sentaient encore son pouls. Dans l'excès de ses douleurs, il demandait fréquemment à boire. Jusqu'à ce moment on lui avait donné du sucre, de la fleur d'orange, de l'éther, ordonnés par les chirurgiens et administrés par les valets de pied. La fièvre ne faisait qu'augmenter. Il demanda une orange. Je dis à mon épouse d'apporter celle que renfermait son armoire.

« A la suite de tant de remèdes, le prince éprouvait de violents maux de tête; les chirurgiens, pour donner du répit à ses convulsions, ordonnèrent des compresses. Je m'adressai à M. Gransire et lui demandai s'il avait du vinaigre, dont les chirurgiens avaient besoin pour poser des compresses sur le front du prince. Il me dit qu'il était à l'estragon. Je le redis aux chirurgiens qui répondirent : « C'est égal. »

« Sur la fin de la nuit, la lumière devint inopportune au prince; on en souffla deux. Je déposai un flambeau au pied de la pendule un peu trop près du rideau qu'agitait le vent, ce qui fit dire au comte de Nantouillet et à un autre personnage : « Prenez garde au feu. » Les deux autres par terre auprès de la porte qui communique dans la garde-robe.

« Le prince fut changé pour la troisième fois. Mon épouse s'approchant du lit pour le border, le prince demanda à la duchesse de Berry d'une voix presque éteinte : «Qui est là? » — « C'est Mme Roullet. » Ses forces diminuèrent sensiblement. Il se retourna sur sa gauche et ne changea plus de place jusqu'au moment où le Roi est entré. Dans cet état d'abattement, il dit à la duchesse : « Retire... toi, tes san... glots... ajoutent... encore... aux... maux... que j'endure. » Soumise aux moindres volontés du prince, elle ne s'en sépare qu'à la prière réitérée du duc : « Re... tire... toi. »

« Ames sensibles, ces cris, ces sanglots et ces pleurs doivent vous peindre l'agitation de son cœur. Elle se retira dans le second bureau de l'administration.

« A cinq heures du matin, un léger mouvement s'opéra dans l'entrée, produit par l'arrivée du Roi. Sa Majesté était accompagnée de M. le duc de La Châtre et de M. le duc d'Avray, de service auprès d'Elle, tous deux en uniforme. Sa Majesté avait également avec elle Monseigneur l'archevêque revêtu de ses ornements pontificaux dans l'intention d'administrer au duc de Berry le Saint Viatique; mais il n'était plus temps.

« On était sur le point de donner un nouveau lavement. On le suspendit. Pendant ce temps, mon épouse approche le fauteuil. Le Roi s'assied; je lui prends son chapeau et sa canne des mains. Je pose son chapeau sur son buste qui est sur la cheminée et sa canne dans le coin de l'embase, au pied duquel était la petite pharmacie. Lorsqu'il eut pris haleine, on dit au duc : « Voilà le Roi! » Il était déjà bien bas. Il lui resta à peine la force de demander : « Grâce pour l'homme. » L'agonie fait de terribles progrès. Les chirurgiens ne sentant plus le pouls du prince, réclamèrent un miroir. Comme il n'y en avait pas, le Roi demanda si le verre d'une tabatière était bon. On lui dit que oui; il offrit sa boîte. Je la pris des mains de Sa Majesté, je la passai au chirurgien qui était à gauche du lit. Il la présenta devant les lèvres du prince; elle ne ternit point le verre. *C'en était fait!* Alors le Roi se lève, prend la main droite du prince, la mouille de larmes, lui ferme les yeux.

« Il est six heures trente-cinq minutes du matin.

« On veut éloigner la duchesse, mais elle s'échappe des mains de ceux qui veulent la retenir, se jette sur le corps inanimé de son mari, puis se précipite aux pieds du roi : « Sire, s'écrie-t-elle, je ne puis vivre ici. Accordez-moi la grâce de quitter pour jamais le sol de France et de retourner en Sicile. » On l'emporte évanouie.

Le Roi avait demandé sa voiture au duc de La Châtre. Comme on transportait son fauteuil qui avait de la peine à passer par la porte, un chirurgien lui adressa ce discours : « Sire, je puis assurer à Votre Majesté, au nom de tous mes collègues, qu'il n'y en a pas un de nous qui n'aurait donné ses jours pour conserver ceux du prince. » Mais le Roi sceptique fit entendre par sa réponse que cela était au-dessus des forces humaines et qu'il n'appartenait qu'à Dieu d'agréer un tel miracle. »

« Quand le prince a été mort, termine Roullet, il a fallu que je remporte tous les ustensiles qui appartenaient au garde-meuble ; j'ai fait bien des voyages !

« Les valets de pied du prince qui étaient arrivés me demandèrent les vêtements de Monseigneur. Je leur dis : « Les voilà dans le coin de la cheminée. » J'ouvre mon armoire où j'avais serré sa redingote et la remet à ses hommes d'écurie. Les aides de camp entourent le lit et les valets de chambre coupent les cheveux du prince en disant : « En voulez-vous ? » Le général Montlegier demande du papier au nommé Bouchon qui est le concierge de la porte d'entrée par où passait le prince. Bouchon lui dit : « En voilà, mais il est écrit. » Le général répond : « C'est égal. » démunit Bouchon des cheveux qu'il possédait et les met dans sa poche. J'aurais bien désiré en avoir aussi, mais je ne sais ce qui m'en a retenu.

« Les valets de chambre enveloppèrent alors le corps du prince dans un drap et l'emportèrent dans la voiture. Ils étaient guidés par le chirurgien Lacroix et aidés de Bouchon et d'Halanzy.

« Je lui dis adieu pour toujours. »

Le récit de Roullet est terminé, mais il le fait suivre d'une lettre aux journalistes qu'il serait dommage de passer sous silence :

« Monsieur,

« Si la lettre que je vous écris peut occuper une place dans votre journal, veuillez, je vous prie, l'y insérer littéralement.

« Le 14 mars, la tombe s'ouvre ; il descend au séjour des morts. Là finissent les détails de l'horrible nuit du dimanche 13 février 1820.

« En ma qualité de garçon infirmier dans l'administration de l'Opéra, titre dont je m'honore, à moi seul est réservé le droit de transcrire à la postérité les détails des faits de ces scènes de douleur. J'en prends à la face du ciel l'engagement de transporter mes semblables à mon lieu et place, dont j'ai été témoin oculaire de tous les mouvements qui se sont opérés dans l'intérieur de la salle.

« Je vous salue.

ROULLET.

Aussitôt après la mort du duc de Berry, ce fut un véritable déluge d'odes, de chants élégiaques, de vers et de bouts-rimés dédiés aux mânes du prince. La plus originale de ces élucubrations dithyrambiques paraît avoir été perpétrée par un Auvergnat anonyme (il y a des choses qu'on ne signe pas) qui écrivit sans sourciller un poème ne comportant pas moins de 120 pages.

Il est intitulé comme suit :

RÉFLEXIONS
MORALES ET POLITIQUES
SUR S. A. R. FEU CHARLES-FERDINAND D'ARTOIS
DUC DE BERRY
Poème partagé en sept chants.

« Le premier exposera sa conduite connue jusqu'à son retour en France ; le second, de son arrivée en France jusqu'à son mariage ; le troisième, de ce mariage de suite jusqu'à sa dernière nuit ; le quatrième raisonnera en exposant son assassinat ; le cinquième exposera, en analysant, sa conduite selon les vues humaines ; le sixième, égard aux divines ; et le septième, en analysant sa conduite la dernière nuit, et sa mort, égard au monde et à la vie éternelle, comparera le tout. »

Dédié à lui-même quoique mort.

Ce poète (?) pousse le culte de l'hémistiche jusqu'à imaginer une ponctuation nouvelle. Lorsque, par exemple, la césure se trouve entre la pénultième et la dernière syllabe, le repos est indiqué par deux points (:). De même la théorie de points qui commencent ou terminent chaque vers bannissent toute autre ponctuation.

Exemple :

Je croyais ressembler : au prince de Berry,
... Possédant ses défauts : en toute circonstance...
Quoique de vice exempt : d'emportement mûri...
... Pourais-je me vanter : d'avoir sa patience...

Sans regret pour ce mon : de en ce point aguerri
... De faire grâce à l'hom : me envers ma conscience...
Voyant pour mes enfans : un favorable abri
... Dans ma divine épou : se et sa noble indulgence...

Jusque-là j'aurais pu : me résigner au sort,
Et même pardonner : à l'auteur de ma mort
... Mais j'aurais laissé cours : aux lois de cette terre...

Que le sang, dit le Prin : ce à cet individu
Ne coule pas pour moi : mais au vrai Dieu son dû
... Je ne vois qu'un Jésus : Berry qui le sut faire...

Tout le reste est à l'avenant ; 120 pages de cette sorte, il y a de quoi désarmer vraiment la plus fougueuse critique.

HENRY FRICHET.

CARNET DE PARIS D'UN COSMOPOLITE

La naissance du siècle.

Chère madame,

Une fois passés le jour de l'an et des bonbons, le jour des rois et des galettes, de quoi vous mettrai-je au courant à ma manière errabonde et logique?

J'ai pensé que vos documents sur Charlemagne même en tant que considéré comme saint universitaire vous suffisaient, car vous savez qu'il avait une barbe fleurie, un neveu, Roland, et que de son trépas s'éteignit la belle Aude, que Victor Hugo le harangua, lui fantôme, à Aix-la-Chapelle, à peu près comme Henri Heine discourut à Barberousse dans les cavernes du grand sommeil. Je sais bien que ce n'est pas Victor Hugo, c'est Charles-Quint qui parla. Mais songez combien la tragédie classique pesa sur le drame romantique et vous vous direz que c'est bien la même chose, qu'Hugo n'a choisi Charles-Quint qu'en guise de Théramène et qu'au sortir du maillot sacré, un poète d'ici parlant à un homme défunt, par le truchement d'un empereur, agissait d'une façon aussi novatrice qu'un bon Allemand, s'adressant personnellement à un empereur immortel et barbu. Pourtant l'idée de ce quelque chose de séculaire qu'est l'ombre de Charlemagne (elle vient précisément d'effectuer sa rentrée dans sa maison natale rebâtie) m'a fait songer à quelque chose d'autre, d'éminemment séculaire, qui est le siècle : j'ai pensé au nouveau, naturellement. Dès que l'homme a franchi ses enfances, c'est le poupon qui l'intéresse le plus, ostensiblement, au moins. Ici, c'est très vrai. Dès que l'enfant paraît au seuil de l'omnibus, tout le cercle des transportés, ou le rectangle, si vous préférez, s'épanouit, et ce n'est pas, quoi qu'on en dise, parce qu'ils sont rares. Ailleurs, il y en a davantage, énormément davantage, mais c'est peut-être pour cela que tant d'étrangers viennent en France éviter les berceuses et les chansons de nourrice, comme les gens des pays de grande musique y accourent goûter un recueillement sans piano.

Je pensais, pour vous, procéder à quelques interviews. Car, moi-même vous me connaissez, et vous avez évidemment moins de neuf à apprendre de moi, que de gens que vous ne connaissez pas du tout, sauf par des livres ou des articles, qui vous donnent souvent le contraste même de leur personnalité. C'est un fait, à mon humble et heureusement courte expérience, familier que les écrivains se donnent très peu dans leurs livres. C'est exact, surtout, pour ceux qui veulent faire de l'autobiographie. C'est vraiment dans un miroir de Vénus qu'ils s'aperçoivent, à moins que, pris d'un excès de franchise brutale et délétère, ils ne s'attribuent mille motifs bas pour avoir accompli une action tout ordinaire et qui n'a qu'à leurs propres yeux cette noirceur qui lui vaut d'être contée. Les avis à prendre ne sont pas ceux d'hommes très fêtés par le succès ou très célèbres par la ténacité avec laquelle ils développent une idée fixe. Si j'interrogeais M. Victorien Sardou, il me parlerait de la planète Jupiter, et du *home* où médite astralement Shakespeare, et du palais en clefs de sol où se ravit Mozart à écouter de la vraie musique religieuse. Si j'interrogeais M. Catulle Mendès, il me répondrait que ce siècle vagissant sera comme le XIXe son prédécesseur, celui de Victor Hugo. Pour un bon Parnassien il y a trois siècles de Victor Hugo : le XVIIIe qui le prépare par cette poésie faiblarde, qui fait attendre décidément un réformateur, le XIXe où il excelle, et le XXe où il continuera de préceller... plus tard on avisera. Si j'interrogeais M. Émile Zola, il me préviendrait que le XXe siècle sera comme le XIXe un siècle d'acheminement vers la lumière par la vérité scientifique, et que le roman après avoir été, sous sa main puissante, naturaliste puis évangélique, deviendra en tant que naturaliste, parole d'évangile. Les réponses qu'on va demander aux hommes considérables et qui sont à la cime de leur vie, sont la plupart du temps prévues.

Pour d'autres esprits, moins œcuméniques, les réponses sont également prévisibles ; ce serait : Le siècle, ce qu'il sera?... c'est bien difficile à dire : Croyez-vous, cher monsieur, que Max Régis tombera Allemane, ou que la réciproque sera vraie? Ce sera, n'importe comment, un bien pour la France. Si Régis succombe, c'est la preuve qu'on ne roule pas les Parisiens avec les trucs les plus grossièrement élémentaires, et qu'il reste du bon sens dans la Folie-Méricourt. S'il triomphe, c'est qu'Allemane, qui est un homme, non pas de talent, mais d'autre façon un homme supérieur, est, comme beaucoup d'hommes supérieur, un déveinard. Ce sera un bien, car ce sera la condamnation du suffrage universel et du parlementarisme ; cela démontrera, par le ridicule de l'élu, le ridicule du mode d'élection ; et enfin, peut-on espérer un peu de bon sens de la Folie-Méricourt? Et d'autres feront allusion aux plus prochains de leurs *desiderata*, ennuis, espoirs ; d'aucuns vous parleront du Ministère ou du taux futur de l'argent ; d'aucuns, vous répondront, à vous, quêtant une réponse à ceci : « Que sera le siècle qui commence? » « Mais... eh bien ! ce qu'il voudra » ou « ce qu'il plaira à Dieu ! » formules vagues, générales, et si usuelles, que vous ne saurez même point, par cela seul, si vous conversez avec un croyant, ou avec un athée.

Je cherchais donc à m'entretenir de ce sujet avec un écrivain jeune, tant soit peu hardi, décidé au pro-

nostic, au courant des choses de ce pays, cela va sans dire.

Pourtant je résolus d'élaguer sur ce point quelques difficultés. Car s'il fallait se conformer au strict nationalisme, vous savez que le champ de recherches serait forcément restreint. Il faudrait exclure tous ceux qui ont dans les veines quelques gouttes de sang étranger, les juifs, les protestants, ceux qui aiment Ibsen et Björnsön, les Félibres, les Celtisants, les Normands notoirement issus de Scandinaves, les Marseillais fils de Phocée, les gens de Lille annexés seulement depuis Louis XIV, les Comtois, pour le même motif, les Bordelais évidemment imbus d'idées anglaises, les Comtadins, Français depuis la Révolution, les Monégasques qui sont indépendants, les Perpignanais qui sont presque des Catalans, les Basques, ceux des Ardennes dont les frères sont Belges, les Italiens de Nice et de la Savoie, les Sarrasins de Narbonne, etc. Je me contentais de chercher un un homme écrivant et parlant le français, et me contentant de cette généralité, je le trouvais sans grande difficulté.

C'était un jeune homme, qui écrivait quand il avait des idées, en vers parfois, en prose souvent, selon la nature même de ces idées, qui ne cherchait jamais ni de refrains de ballade, ni de mots de la fin, bref, un être assez uni, et par cela même presque paradoxal, parmi tous les gens de lettres, étiquetés comme des ballots avec leurs points de départ et leurs désirs d'arrivée, inscrits dans leurs mouvements et dans leurs propos comme sur la plus claire des lettres de voiture. Je savais ce garçon de sang-froid, mais un peu porté vers le rêve et la spéculation philosophique, comme la grande majorité des fumeurs. Le rencontrant dans un salon, où nous allions tous deux, je lui demandai :

« Que pensez-vous du nouveau siècle?

— Mais, rien, ou pas grand'chose.

— Mais encore... Qu'entrevoyez-vous?

— Rien, rien d'appréciable : avons-nous réellement changé de siècle?

— Les calendriers en font foi.

— Bah!...

— Et l'histoire.

— J'aurais préféré ne rien dire; mais puisque vous y tenez, permettez-moi de proférer cette opinion, c'est que ce n'est pas drôle pour tout le monde; je ne sais pas ce qu'il en adviendra, et je ne veux pas prophétiser; je me borne à constater, à opérer sur un point fixe, sur le présent, sur les quatre semaines qui sont déjà du siècle nouveau. Eh bien! ce n'est pas drôle, ce qui arrive. Moi, ça m'est égal, à vous aussi, je pense; mais d'autres, ça peut les gêner.

— Et, comment?

Mais oui, on n'y pense pas, au premier jour. On s'est couché au XIXe on se réveille au XXe, ou bien... moi, le siècle m'a surpris en fiacre, revenant du théâtre; j'étais préparé, je l'ai reconnu, à l'horloge pneumatique; moi, ça m'est égal, je n'ai pas d'histoire; mais d'autres...

— Je ne vois pas...

— Écoutez, c'est bien différent de conclure son siècle, ou d'en commencer une autre. L'an dernier, les années dernières on avait la sensation qu'on terminerait quelque chose, et bien naturellement, avec la modestie également innée chez le fier et chez le timide, pour le mieux: on pouvait se rêver dans des anthologies, dans des manuels d'histoire littéraire, superbes, aux chapitres terminaux, incontestés par l'auteur enchanté d'avoir fini, admis et gaiement parcourus par le lecteur, de même et pour le même motif, radieux. D'autre façon, on pouvait s'admirer, allant, en imagination, fermer le temple de Janus des discussions littéraires. On couchait un siècle; on se couchait dans la gloire de son siècle et les admirables émaux de son soleil couchant et l'aurore boréale ou le bouquet de feu d'artifice de sa nuit. Bref, on concluait, et maintenant on commence, et réellement on ne commence pas; ceux qui commencent ce siècle, ils naissent... ils vont naître...

Ce siècle aura deux ans... non, on ne commence même pas, on transitionne; nous sommes devenus, d'une pléiade finale, une constellation naissante, une nébuleuse, une série de nébuleuses, une pâle école de transition, vous dis-je. Écoutez la parole célèbre remise au point. « Ce siècle aura deux ans... » en France; en Allemagne avec Heine, le siècle dernier n'avait qu'un an. Enfin, cela ne nous avantage point, nous autres gens de trente ou de quarante, ou de cinquante ans.

— Qu'importe?

— Qu'importe? mais beaucoup; le bon, le brave, le pieux Ballanche écrivait jadis vers 1800, à propos du romantisme : « La littérature du mouvement que l'on a appelé romantique, littérature absolument nouvelle, qui ne remonte pas plus haut que Jean-Jacques Rousseau et que défendent des esprits tels que Mme de Staël, Chateaubriand, et l'abbé Delille, triomphera partout. » Voyez-vous l'époque de transition, l'abbé Delille romantique! Que de contemporains peuvent, à juste titre, s'inquiéter! l'abbé Delille, et Ducis, aussi, c'était un romantique.

— Vous exagérez.

— Mais pas du tout, et d'ailleurs, regardez les choses d'un peu près!... tenez... voici des strophes toutes récentes :

Aimable poésie, enveloppe mon ame
D'un subtil element,
Que je devienne l'eau, la tempête, la flamme,
La feuille et le sarment.

et ceci :

> Belle lune d'argent, j'aime à te voir briller
> Sur les mâts inégaux d'un port plein de paresse.

ce sont des vers de M. Jean Moréas, qui obtiennent le plus joli succès, c'est la dernier cri; est-ce que l'*aimable poésie*, le *subtil élément*, les *mots inégaux*, ça ne vous rappelle rien ?

— Si.

— Et chez d'autres poètes d'un goût académique, tel M. Henri de Regnier, ne remarquez-vous pas quelque soin à se conformer étroitement à l'esthétique, dirai-je interrompue, de ce tendre André Chénier? C'est que tout y est; quelques poètes depuis quelques années ont pour André Chénier une admiration sans seconde, et relèvent avec soin ses mesures, pour se vêtir. Il en va de même pour M. de Fontanes. C'est un signe des temps, c'est un signe de la grande fatalité; ce n'est point du tout leur faute, c'est la loi historique, ils deviennent écrivains de transition. On recherche, on trouve, beaucoup et souvent, le vers atténué, le vers balancé; les deux hémistiches, avec une hâte décente, ont bien soin de proférer tous deux le même aphorisme pour n'avoir point de discussion, ne point éveiller l'enfant siècle qui dort, ne pas le déranger du moins brutal hiatus. Les hémistiches glissent à pas jumeaux; leur couples, qui sont couples de frères, vont lentement, à pas doux, comme dans une chambre de malade, avec des rideaux blancs, loin d'Ariane laissée, on a peur de réveiller quelqu'un, on a peur d'évoquer un spectre...

— Celui de Clytemnestre.

— Ou celui de Ninus. On a peur qu'à propos des vers ne s'éveille une voix, la voix de ce poète charmant et effacé, dont le nom a une sonorité tout emblématique, qui commence comme un coup de gong et s'achève dans la douceur du mot amour; on craint qu'une ombre dans la nuit artificielle de la chambre de rhétorique ne propage en ondes blanches, presque sonores... Je suis Baour... Baour... Baour... dormons.

Et aussi d'un autre côté, voyez cette jeunesse qui vient de lire Bernardin de Saint-Pierre, *Paul et Virginie*, et les *Époques de la nature*, et qui n'en revient pas, et qui en jabote et en radote, en corybantise de l'ivresse verbeuse de la cause finale. Et voyez aussi, les bourgeois socialistes, si pareils aux nobles libéraux, comme ils diminuent en nombre, dans leurs généreux efforts d'enseignement populaire, de lutte pour la liberté (ça ne durera pas, ils retrouveront leurs snobs); mais combien sont-ils à côté de tous ceux qui brodent de croix le pauvre tissu de leur imagination? Et si vous entendez Chênedollé qui prépare son *Génie de l'homme*, pour les récompenses de l'Académie, n'entendez-vous pas aussi les gens qui protestent contre les lois de la Convention, contre celle d'Aubert-Dubayet qui désenchaîne la femme, et celle qui proclame la liberté de conscience. Chateaubriand est en avance, car voici *Quo vadis*. Chateaubriand a écrit le *Génie du christianisme*... Celui-là écrit, sans génie, l'épopée du new-catholicisme; on fait ce qu'on peut.

— Mais avec des bribes d'art allemand et même autrichien...

— Qu'importe, le geste est fait, la parole est dite. Scholl vieillissant rime mal, mais rime avec Rivarol vieilli : allez, ce n'est pas drôle. Voici mon illustre ami Rostand qui montait au ciel d'Hugo et terminait son siècle, maintenant il assonne avec Népomucène Lemercier, qui comme lui faisait des comédies, et des drames en vers, et des drames historiques. Georges Ohnet entre dans le drame historique, il passera par le roman pour y retrouver d'Arlincourt, et tenez, il y a un mouvement de prose poétique, ainsi qu'à la suite de Marmontel, comme au temps des *Natchez*. Ah! si Frédéric Masson, qui sait tout sur ces époques, voulait noter toutes les ressemblances... Tenez, il y a un retour de musique italienne, et M. Bruneau sera bien forcé de faire, comme Méhul, son *Irato*, et M. Massenet a déjà donné sa *Cavalleria*. Plus sérieusement, a-t-on jamais autant parlé de la perfide Albion; voici Cronjé à Sainte-Hélène; le Tsar n'est-il pas généralement dépeint comme une sorte de mystique, tel Alexandre, et l'Empereur d'Allemagne ne parle-t-il pas de droit divin, comme le roi de Prusse des premières années du siècle qui vient de finir? N'y a-t-il pas des jeunes gens qui regrettent les anciennes provinces ? Le plus amusant, c'est ces pauvres maroufles de pornographes; ils n'ont plus le droit d'être fin-de-siècle. Ils n'avaient trouvé que cela, ils n'ont guère d'imagination; trouveront-ils autre chose si rien ne leur tombe de la planète Mars... Voilà où nous en sommes, cher monsieur.

— En effet, ça manque de splendeur.

— Comme vous dites.

*
* *

Voilà, chère madame, une impression que je reçus sur la naissance de ce siècle, et je crois bien que c'est la plus sérieuse; mais ne vous assombrissez pas; mon interlocuteur m'a dit, sur les dames de ce siècle commençant les paroles les plus consolantes, que jamais la femme n'avait eu autant d'esprit, ni autant de style, dans ses costumes. Le fait qu'une ou deux revêtent des robes d'avocates et qu'elles aient un journal pour y écrire, n'entache pas, de ces noirs divers, l'aurore de leur sourire. Joconde a cent ans de plus; vive Joconde! et croyez-moi, Madame, votre très respectueux admirateur.

WALTER LINDEN.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Études et réflexions d'un pessimiste, par Challemel-Lacour (Fasquelle).

Sous le titre *Un bouddhiste contemporain en Allemagne*, Challemel-Lacour avait publié, dans la *Revue des Deux Mondes* du 15 mars 1870, un remarquable article sur Schopenhauer, qui fit sensation et dont l'influence fut peut-être assez considérable sur le singulier développement que prirent bientôt en France les doctrines pessimistes. Nous ignorions jusqu'à présent que cet essai fît partie de toute une série d'études sur la philosophie du désespoir. Les *Etudes et réflexions d'un pessimiste*, écrites par Challemel-Lacour entre 1860 et 1869, retrouvées après sa mort dans ses papiers et publiées aujourd'hui par M. Joseph Reinach, sont un livre admirable, un livre charmant aussi, élégant et profond, d'un enjouement et d'une variété merveilleuse. On n'a rien écrit de plus documenté ni de plus intelligent sur Leopardi, sur Schopenhauer, sur Swift, sur Chamfort. Challemel-Lacour ne s'est pas contenté d'exposer leurs doctrines : le pessimisme n'est pas une philosophie abstraite que l'on puisse détacher de la vie et prendre en elle-même. Mais au contraire il a voulu *essayer* au contact de la vie cette éthique passionnée, et c'est-à-dire qu'il s'est efforcé de comprendre des âmes vivantes de pessimistes. Les pages consacrées à Leopardi sont d'une grande beauté. L'analyse y est singulièrement pénétrante, de ces souffrances « intérieures, obscures, indescriptibles, qui dévorent sans bruit, qui tuent sans éclat parce que, à part une maladie physique qui ne le distingue en rien des infortunés qui peuplent les hôpitaux, elles résidaient tout entières dans son âme ardente et agitée, sur qui tout porte à fond au lieu de glisser ». La description de Recanati, jolie ville sur laquelle l'Apennin projette son ombre bleue, dans un nid d'oliviers et de fougères, et qui pour le poète malade se transforma bientôt en un spectacle de laideurs, est étonnante de justesse et d'intensité. La conversation avec Schopenhauer au fond d'une brasserie enfumée de Francfort est très vivante et vraie... Mais ce que je préfère encore dans tout le livre, ce sont les passages fréquents où l'auteur parle pour son propre compte et s'abandonne à ses réflexions. Il se révéla alors comme un prodigieux humoriste, d'un tour d'esprit original, amer et douloureux, avec des alternatives émouvantes de révolte et de résignation méditative... « Il est très permis d'admettre que les vérités sont une végétation vénéneuse qui pullule de préférence dans les cerveaux malades. Dès lors, la surveillance inquiète qu'on exerce presque partout sur la presse, les discours, les livres, sur toutes les voies enfin par où la vérité pourrait s'introduire, rentreraient dans les mesures de salubrité publique et serviraient, non moins que l'arrosement des rues, le nettoyage des égouts, l'éloignement des cimetières, à maintenir la moyenne de la santé générale... », etc. Un très beau livre.

La Gaule indépendante et la Gaule romaine, par G. Bloch (Hachette).

Ce volume est le premier de l'*Histoire de France* qu'entreprend de publier, avec la collaboration des spécialistes les plus autorisés, M. Ernest Lavisse. L'ouvrage s'annonce bien par l'étude de M. Bloch. On ne pouvait exposer avec plus de netteté, de justesse et d'élégante érudition l'histoire obscure et difficile des premiers temps de la Gaule. M. Bloch est au courant de tous les travaux auxquels ont donné lieu les plus minutieuses questions qui se posent à propos de cette époque complexe où le mélange de races diverses, de civilisations contraires allait produire un peuple neuf. Mais il ne s'embarrasse pas dans la richesse de sa documentation ; son récit est parfaitement clair. Il ne se borne pas à mentionner les faits, à les grouper dans l'ordre logique qui les rend explicables et significatifs, mais il les commente et les utilise pour une juste et précise représentation de la vie gauloise, dans les cités et les bourgs aux époques successives de la pénétration romaine. Ses inductions ne sont point hasardeuses, ni ses évocations fantaisistes. Très prudemment, et suivant les principes de la plus saine méthode historique il indique les conclusions seules qu'on a le droit de tirer des résultats actuels de la science. Il a su très heureusement concilier les exigences de l'érudition moderne et celles de lecteurs cultivés mais non professionnels qui voulaient qu'on se mît à leur portée sans faillir aux devoirs les plus stricts du bon historien.

L'Amour, par Nonce Casanova (Ollendorff).

L'Amour, roman, est un long et douloureux poème, assez bizarre, parfois merveilleux, d'une inspiration puissante, parfois vulgaire, imprégnée de la fange de Montmartre idéalisée, toujours au moins curieux. « Le Chaste » méprise l'amour et la femme ; il ne trouve de joie que dans la contemplation de la nature. Une petite princesse hongroise s'éprend du Chaste et lui offre une fleur mystérieuse ; elle lui offre aussi toute son âme, mais le Chaste n'en veut pas et laisse la petite princesse devenir folle dans son palais somptueux. Et voilà qu'il rencontre une jeune fille de la petite bourgeoisie, et parce qu'elle a les yeux glauques il l'adore, l'épouse, et vit auprès d'elle dans l'extase. Mais Danielle n'a pas seulement

les yeux glauques, elle les a « couleur de mare », et son âme, belle par instants, est trouble. Elle ne se contente pas de l'amour du Chaste; elle veut le luxe, l'acclamation des foules, et des diamants et des parures. Donc elle quitte son mari, lui déclarant qu'elle va devenir une fille pour se faire donner par ses amants des bijoux et des richesses. Le Chaste gémit, mais ne cesse d'aimer Danielle. Celle-ci, déjà poitrinaire, achève de s'user à son métier de chercheuse de diamants. Elle revient trouver son mari; ingénieusement elle lui conseille d'aller rejoindre, dans le palais somptueux où elle se cache, la petite princesse folle, — car pour l'aumône d'un simulacre d'amour, le Chaste sera payé de beaucoup d'or. Et le Chaste obéit. Il part, tandis que Danielle meurt à l'enivrante musique d'un violoniste de génie. Elle avait raté son existence, mais elle ne voulait pas rater son agonie; elle avait préparé soigneusement tous les détails de la mise en scène... Le plus étrange dans ce roman, c'est que malgré l'avilissement des personnages, l'amour y rayonne d'un éclat prodigieux. Et c'est un hymne en son honneur qu'a composé Nonce Casanova, avec tout le lyrisme dont il est capable, toute la poésie, toute la belle sensualité dont il est heureusement doué. Cet écrivain a de très remarquables qualités, — qu'il a le tort peut-être de ne pas ménager assez.

La Peinture romantique, par Léon Rosenthal (May).

Cet ouvrage excellent, discutable en plusieurs endroits, mais toujours digne d'être pris en considération, a le grand mérite de ne se contenter ni d'érudition pure ni de dilettantisme. L'auteur a très consciencieusement étudié les œuvres d'art de la Restauration; il les juge en historien très averti, mais aussi en homme de goût : or ces qualités diverses se trouvent assez rarement réunies en un seul critique d'art. Les chapitres consacrés à Gros et surtout à Prud'hon sont particulièrement brillants. M. Rosenthal attribue à ces deux peintres une importance toute spéciale dans le mouvement artistique de la première moitié du siècle. Il étudie ensuite comme des « précurseurs du réalisme » Ingres et Géricault, après avoir, bien entendu, défini le réalisme d'une certaine manière, après avoir montré, plutôt, ce qu'était le poncif contre lequel ces artistes réagissaient. M. Rosenthal s'efforce de définir avec précision la peinture romantique; ce n'est pas une petite affaire, si l'on songe à tant de choses amphigouriques et contradictoires qui furent écrites sur ce simple mot de « romantisme ». Il considère que la peinture romantique se caractérise par la volonté qu'elle eut « de s'affranchir de toutes les préoccupations étrangères à la peinture même ». Les peintres de la Restauration différencièrent leur art de la littérature, de la science, de la morale, de tout ce qui n'est pas absolument la peinture, et, s'ils ne la formulèrent pas, du moins appliquèrent-ils très consciemment la doctrine de l'art pour l'art. Telle est la thèse que s'applique à démontrer M. Rosenthal par l'analyse très soignée des sujets romantiques, du paysage romantique et spécialement par l'étude minutieuse de quelques peintres romantiques tels que Bonington, Delacroix et Decamps. Il a joint à son livre, en appendice, un très utile répertoire des principales productions des Salons de 1817 à 1827 et des principales œuvres peintes de la Restauration actuellement exposées à Paris.

Reflets d'Évangile, par l'abbé Jean Barthès (Lemerre).

Ces poèmes de l'abbé Jean Barthès, « maître ès jeux floraux », ne sont pas d'une bien surprenante originalité, ni d'une frappe très parfaite, mais ils ont dans l'imitation une agréable ingénuité; ils plaisent encore par leur grâce élégante et leur simplicité presque involontaire et sensible, même quand l'auteur semble avoir recherché quelque éclat. Et puis, on y trouve d'assez jolies choses tout de même, ceci, par exemple, dans un sonnet sur « l'atelier de Nazareth ». — (Cf. *le Huchier* de Hérédia.)

La sueur perle au front du petit charpentier,
Mais la varlope court, sans halte, sur la planche,
Et, brodant d'une ganse d'or sa robe blanche,
Les copeaux en sifflant volent dans l'atelier.

Quand le soir allongea l'ombre sur la prairie,
Il porta son travail à sa mère, Marie,
Qui filait la quenouille au seuil de la maison,

En voyant une croix tressaillit sous ses voiles,
Mais, Lui, comme un jouet la mit sur le gazon,
Et se coucha dessus pour sourire aux étoiles.

Le style est un peu négligé, la rime aussi trop souvent, la métrique aussi.

Histoire de l'Unité italienne, par Bolton King (Alcan).

L'*Histoire de l'Unité italienne*, de Bolton King, parut à Londres en 1899; elle décrit de la manière la plus complète et la plus intelligente la politique de l'Italie de 1814 à 1871, l'activité diverse des provinces, les progrès de la centralisation, l'antagonisme de la monarchie et de la papauté, les épisodes si complexes de cette laborieuse évolution. La traduction que donne aujourd'hui de ce remarquable ouvrage M. Émile Macquart, est très soignée et M. Yves Guyot a écrit pour cette édition nouvelle une substantielle introduction où se trouve continuée jusqu'à nos jours l'histoire de Bolton King. Bien entendu, ce n'est là qu'une esquisse de ces trente dernières années, mais pleine de faits et d'aperçus intéressants. Le Pape et le Seize-Mai, les rapports du Vati-

can avec la France, l'excommunication de la maison de Savoie, l'Italie et la Triple Alliance, les affaires de l'Érythrée, la situation économique de l'Italie, sa constitution, l'état des partis politiques, tels sont les points principaux de l'étude de M. Guyot, et quant à la thèse qu'il soutient, on peut à peu près la résumer ainsi : la politique de Cavour était exactement celle qui convenait à l'Italie, tandis que la mégalomanie de Humbert et de Crispi n'ont pu que la jeter dans les plus grands embarras.

John Ruskin, par Jacques Bardoux (Calmann-Lévy), et **Ruskin et la Bible**, par H. J. Brunhes (Perrin).

Ces deux études sont très dissemblables dans l'objet qu'elles se proposent et dans la manière dont elles sont traitées. C'est un ouvrage d'ensemble sur Ruskin que nous donne M. Bardoux, très minutieusement étudié, très riche de faits et d'idées, très précis. Un récit détaillé de la vie de Ruskin, une analyse délicate des caractères principaux de sa pensée, un exposé de ses doctrines esthétiques et économiques, de justes observations sur sa langue et son style, voilà le contenu de ce très bon livre. La méthode critique en est sérieuse, prudente; M. Bardoux a pris toutes ses précautions pour ne rien avancer qu'il ne puisse démontrer d'une façon plausible... M. Brunhes, comme l'indique du reste le titre de son volume, ne recherchait en Ruskin que l'influence de la Bible. Il considère cette influence comme très importante sur la formation et le développement du génie de Ruskin. Elle le fut en effet, et même il est très facile de le constater, ainsi que dès 1871 Taine le faisait, au moins implicitement, en définissant l'esthétique de Ruskin comme celle d'« un homme du Nord spiritualiste et protestant ». Mais M. Brunhes est infiniment plus explicite. Peut-être l'est-il un peu trop ; avec la matière d'un assez brillant article de revue, il a fait tout un livre ! Un livre intéressant, d'ailleurs, où l'on trouve d'ingénieux rapprochements et qui, bien que diffus, plaît encore par son juvénile entrain. Il amuse aussi par la joie évidente que l'auteur éprouve à s'apercevoir tout le temps qu'il a bien plus raison qu'il ne le croyait, qu'il démontre surabondamment ce qu'il avait déjà rendu très évident et ce qui même ne faisait pas grand doute avant lui. Mais, comme il arrive, M. Brunhes s'est un peu laissé accaparer par sa thèse, et bien qu'il reconnaisse de temps en temps que le caractère biblique n'est qu'un des caractères du génie de Ruskin, il a tout de même écrit son livre comme si Ruskin n'était en somme qu'un élève des prophètes et des apôtres. Il sera bon de compléter tout cela par la lecture de M. Bardoux. Le chapitre que celui-ci consacre, par exemple, à l'économie politique de Ruskin est excellent. On y verra l'attitude que prenait Ruskin, non seulement vis-à-vis des prophètes et des apôtres mais encore vis-à-vis de ses contemporains ; sa critique des théories de l'école de Manchester y est parfaitement étudiée, et les opinions personnelles de Ruskin dégagées avec beaucoup d'habileté de la confusion dans laquelle on les trouve dans son œuvre éparse...

Proudhon, par Hubert Bourgin (Bellais).

Cette petite brochure de propagande socialiste est parfaite dans son genre et vraiment édifiante parce qu'elle est rationnelle et véridique. Elle n'est qu'une très juste et claire analyse du proudhonisme, tendancieuse en ce sens seulement que les convictions de l'auteur s'accordant avec celles de Proudhon, les idées de Proudhon y sont présentées sous leur jour le plus favorable, mais impartiales et franches. M. Bourgin a distingué dans l'abondance des théories proudhoniennes celles qui gardent avec le temps leur valeur effective et leur puissance organisatrice; il a très bien mis en relief celles dont il jugeait la promulgation utile à l'heure présente, et de son travail d'exposition il a tiré les conclusions que doit tirer de cet effort ancien déjà le socialisme contemporain.

André Beaunier.

Memento. — Chez Calmann-Lévy, *Au coin d'une dot*, roman, par Léon de Tinseau. — Chez Plon, *La Faute d'autrui*, roman, par Henri Ardel; — le deuxième volume des *Mémoires du général d'Andigné*, publiés avec introduction et notes, par Ed. Biré. — Chez Perrin, *les Amazones* (Mathilde de Toscane, Jeanne de Montfort, Marguerite d'Anjou, Louise Labé, etc.), par Paul Lacour; — *l'Inquiétude religieuse*, « Aubes et lendemains de conversion », par Henri Brémond, S. J. — Chez Lemerre, *Une femme du monde*, roman, par Eugène Joliclerc. — Chez Maisonneuve, *Au pays des Somalis et des Comoriens*, par Lucien Heudebert. — Chez Paul Delaplane, *l'Épopée*; — *le Roman*, par Léon Levrault; — *Socrate*, par Paul Landormy; — *Platon*, par Marcel Renault. — Chez Lamertin, à Bruxelles, *Notes sur le productivisme et le comptabilisme*, par Ernest Solvay. — Chez Vanier, *Poésies martiales*, par René Daxor. — Chez Ollendorff, *Nos ridicules*, par Jenny Thénard.

IMPRESSIONS PARLEMENTAIRES

En attendant que « L'Idéal Humain » de nos philosophes socialistes édifie le catéchisme nouveau sur la « morale cosmique », la tribune est devenue la chaire moderne des controverses théologiques.

Devant le concile national improvisé sous la présidence de l'aimable archevêque Deschanel, M. l'abbé Gayraud s'est fait le défenseur de la morale des Jésuites que M. Trouillot avait mise sur la sellette.

Tel Abélard répondant, il y a bien tôt mille ans, à Guillaume de Champeaux, notre fougueux abbé, bardé de syllogismes, a anathématisé son adversaire avec l'âpreté, l'intransigeance et l'esprit de domination d'un grand inquisiteur. Dans la langue d'un casuiste du moyen âge, il a revendiqué les théories fameuses du probabilisme et des restrictions mentales qui, sous prétexte de tenir compte des faiblesses humaines, se prêtent cependant à de si étranges compromis de conscience.

Partisan, lui aussi, de la théorie du bloc, il a refusé de séparer du vieil arbre de la religion catholique certaines de « ces végétations nouvelles » si avides de sève qu'elles menacent de dessécher les rameaux voisins encore verts.

Ultramontain intolérant, sa thèse entière se résume dans la parole hautaine du général Ricci à Clément XIV qui venait de dissoudre son ordre : *Sint ut sunt, aut non sint.*

Après lui l'abbé Lemire est venu soutenir la thèse opposée et tendre la branche d'olivier à l'esprit du siècle.

Démocrate, d'esprit indépendant et teinté de socialisme en dépit de la récente encyclique, il eût été de ceux qui suivirent le Tiers à la salle du Jeu de Paume. Aussi, à la stupéfaction de la droite scandalisée, la gauche a-t-elle applaudi ces paroles d'un Lamennais gallican :

« Je cherche à réconcilier le clergé et les hommes publics, les catholiques et les autres citoyens; je cherche la paix et la concorde dans le respect mutuel de toutes les convictions sincères. »

L'abbé Lemire pense sans doute que le monde marchant à côté de l'Eglise, il faut que l'orthodoxie traditionnelle progresse sous peine de perdre toute autorité sur le monde pensant. Il croit que l'Eglise doit vivre en paix avec la civilisation et avec la science et s'adapter aux conditions nouvelles de la liberté.

Si tous les représentants de la religion pensaient ainsi, leur tolérance appellerait la tolérance, et la lutte, qui dure depuis des siècles, deviendrait moins implacable et moins ardente.

Malgré ses appels à la conciliation, la Chambre n'a pas plus suivi M. Lemire dans son contre-projet qu'elle n'avait suivi M. Gayraud. Elle ne s'est pas arrêtée davantage au contre-projet de M. Cunéo d'Ornano qui proclame « la faillite de la liberté », mot vraiment charmant dans la bouche du porte-parole des théoriciens du coup d'Etat.

Les troupes de la majorité et de l'opposition avaient hâte d'en arriver avec le contre-projet Puech à la première escarmouche sérieuse.

Ce projet élaboré par M. Goblet, repris par MM. Dejeante et Viviani en 1898, était la machine de guerre sur laquelle on comptait pour mettre la loi en échec. M. Puech l'a manœuvrée avec l'habileté d'un tacticien consommé. En dépit de ses efforts et de son talent, le spectre de la loi du 14 mars 1872, sur l'Internationale des travailleurs, n'a pas effrayé l'extrême gauche et le gros du bataillon socialiste est resté fidèle au projet de la Commission.

Il ne restait, derrière M. Puech et son projet très radical, que la droite et le centre décidés à tout pour renverser le ministère.

Après une virulente réplique de M. Pelletan, M. Trouillot, un peu nerveux, a demandé à la Chambre de voter plus contre une tactique que contre un projet, et la majorité l'a écouté.

Les dernières séances ont été consacrées à la discussion des articles et la barque ministérielle a rencontré un premier écueil dans l'amendement Groussier.

Le député socialiste craint que les restrictions prises contre les congrégations ne soient une arme à deux tranchants et il a soutenu une thèse très libérale dispensant de la déclaration préalable toutes les associations qui ne demandent pas la personnalité civile. Mais M. Fournière a donné au texte de Groussier le coup de pouce jacobin, en mettant hors la loi les associations religieuses.

L'opposition a voté l'amendement en bloc sans s'arrêter à ce qu'il y a d'illogique et d'antilibéral à exclure du droit commun toutes les associations ayant un but religieux, de l'Armée du Salut aux petites enfants de Marie de toutes nos villes de province.

Il n'est cependant pas question pour ces associations de vœux illicites, de direction étrangère, de vie en commun. Et qui sait si un jour les associations ayant un but moral et philosophique ne seront pas, grâce au nouvel article, placées sous la surveillance de la haute police ?

Il résulte du vote de l'amendement qui a réuni la carpe socialiste et le lapin réactionnaire que toutes les libertés seront respectées, sauf la liberté religieuse. Ce n'est pas là ce que le pays attendait d'une loi sur les associations.

De pareilles victoires sont pour un parti des victoires à la Pyrrhus et les libéraux de l'école de M. Ribot regretteront peut-être de s'être laissé aveugler par la haine du ministère jusqu'à fouler aux pieds leurs propres principes.

Depuis que la Chambre a repris ce qu'elle appelle « ses travaux », on a en somme voté cinq articles de la loi sur le chantier. C'est peu de chose, et grâce à l'obstruction, cela continuera ainsi longtemps, longtemps. Pendant d'interminables séances, on écossera les mots, on épluchera les phrases, on découpera les articles en tranches, on les entrelardera de dispositions inattendues et parfois contradictoires. C'est là le petit jeu de la cuisine parlementaire.

Et si quelque nouvel amendement Groussier ne vient pas au cours du débat décider le Président du Conseil à « casser » avec sa majorité, nous aurons dans quelques mois une loi sur les associations. Qu'en résultera-t-il ? Quelques moines seront expulsés, quelques couvents couverts d'hypothèques seront appréhendés par l'État qui les vendra pour payer les dettes, les moines sortis par la porte rentreront par la fenêtre, comme ils l'ont fait en Italie et en Belgique malgré des lois plus dures que celle qui les menace en France, et pour changer ce sera toujours la même chose.

Mais, nous aurons fait une loi politique... et le peuple sera content.

ÉTIENNE CLEMENTEL,
Député.

NOUVELLES DE L'ÉTRANGER

Belgique. — Dans le dernier numéro de la *Revue générale*, — fascicule de février, — la suite des Notes de voyage au pôle Nord, de M. Mœller : *Vers la banquise*, *les Mémoires du marquis de Bonneval*, par M. A. de Ridder; des *Notes sur Pérouse* signées Arnold Goffin; la *Criminalité en Belgique*, de M. Ch. de Lannoy; la *Chronique sociale*, de M. Edg. de Ghélin, etc.

Dans son article sur la *Criminalité en Belgique*, M. de Lannoy a utilisé « les résultats acquis par les nouvelles méthodes statistiques employées au Département de la Justice », les résultats n'intéressent d'ailleurs que l'année 1898.

Voici d'abord sur l'organisation, en Belgique, du casier judiciaire considéré dans ses rapports avec la statistique, quelques données assez peu connues :

« Chaque fois qu'un individu encourt une condamnation devant un tribunal correctionnel, ou devant un tribunal de police, pour un fait prévu par le Code pénal, le greffier envoie un bulletin au casier judiciaire central établi au ministère de la Justice. Ces bulletins sont classés dans des dossiers qui portent un numéro d'ordre, reproduit sur une fiche. Cette fiche mentionne les nom, prénoms, lieu et date de naissance, profession de l'individu. Elle est placée à son rang alphabétique dans des tiroirs. A-t-on besoin de trouver le numéro d'un individu, on prend sur la fiche qui porte son nom le numéro du dossier et on retire celui-ci des archives...

Chaque dossier renferme l'indication non seulement de toutes les condamnations encourues par l'individu, mais aussi des internements pour vagabondage qu'il a subis, des grâces qui lui ont été accordées. On trouve donc dans le dossier une véritable biographie criminelle des condamnés; aussi peut-on y puiser, sur la récidive, des renseignements très abondants; on peut en tirer le nombre des rechutes, l'espèce des différentes infractions que le condamné a commises dans le cours de sa carrière criminelle; on peut noter les professions qu'il a successivement exercées. On peut même puiser dans ces dossiers un tableau très exact des migrations des délinquants au sein du pays, en relevant leurs nombreux changements de résidence.

Enfin, on n'aurait que peu de difficultés à surmonter pour opérer un recensement de la population criminelle. La matière est réunie : ce sont les 600 000 dossiers du casier judiciaire. Quel intérêt n'y aurait-il pas à posséder, à côté des tableaux qui exposent l'état de la population générale du royaume, des tableaux qui relateraient la force, la composition, les caractères distinctifs de la population criminelle? »

Dans une seconde partie, M. de Lannoy examine « dans quelle mesure la paix publique est troublée en Belgique ». Il constate que « la situation que les chiffres révèlent n'est pas satisfaisante, loin de là. En 1870, les parquets ont reçu 37 119 plaintes, dénonciations et procès-verbaux; en 1898, ils en ont enregistré 151 002, soit quatre fois plus.

Evidemment, la population ayant augmenté depuis 1870, il est naturel que les parquets aient aujourd'hui plus d'affaires à traiter qu'autrefois. Mais en comparant le chiffre des affaires à celui de la population, on constate que le nombre des plaintes, dénonciations et procès-verbaux, qui était en 1870 de 72 par 10 000 habitants, a atteint la proportion de 226 en 1898.

Voici quelques chiffres pour la période qui s'est écoulée depuis 1890 :

1890 : 185; 1895 : 203; 1896 : 203; 1897 : 211; 1898 : 226.

C'est de 1890 à 1898 une augmentation de 22 p. 100. Et remarquons que cette augmentation est régulière, ce qui prouve que les causes qui la provoquent sont régulières aussi. »

On pourrait cependant se demander si l'augmentation des affaires répressives dans les parquets n'est pas, au moins en partie, attribuable au vote de certaines lois nouvelles créant de nouvelles catégories de délits? M. de Lannoy établit que la statistique des parquets traduit bien un mouvement ascensionnel réel dans la criminalité. Il semble du reste insinuer que la création de lois nouvelles nécessitant une intervention plus fréquente du pouvoir répressif dans la vie sociele est le signe « d'un état plutôt valétudinaire ».

Recherchant les causes de l'augmentation de la criminalité, l'auteur enregistre : l'impuissance, de plus en plus notoire, de la police judiciaire, d'où accroissement d'audace chez les délinquants, l'affaiblissement de la répression, l'ignorance, l'ivrognerie et la précocité des criminels.

La question des jeux doit faire prochainement au parlement belge l'objet d'un passionnant débat. A ce propos, M. de Ghélin s'élève avec vigueur contre la scandaleuse tolérance que la loi accorde aux tripots et emprunte au journal *le Progrès catholique*, pour la mettre sous les yeux de ses lecteurs, la tragique énumération des suicides dont Namur fut le théâtre ces deux dernières années.

Italie. — La revue italienne *Minerva* rappelle quel grand laborieux fut Verdi et donne la liste complète de ses œuvres, avec la date de la première représentation de chacune d'elles.

Voici, pour l'édification des mélomanes : *Oberto di San Bonifacio*, 1839; *Un giorno di regno*, 1840; *Nabucco*, 1842; *I Lombardi alla prima crociata*, 1843; *Ernani*, 1844; *I due Foscari*, 1844; *Giovanna d'Arco*, 1845; *Alzira*, 1845; *Attila*, 1846; *Macbeth*, 1847; *I Masnadieri*, 1847; *Jerusalem*, 1847; *Il Corsaro*, 1848; *La battaglia di Legnano*, 1849; *Luisa Miller*, 1849; *Stiffelio*, 1850; *Rigoletto*, 1851; *Trovatore*, 1853; *Traviata*, 1853; *Vespri Siciliani*, 1855; *Simon Boccanegra*, 1857; *Aroldo*, 1857; *Un ballo in maschera*, 1859; *La forza del Destino*, 1862; *Don Carlos*, 1867; *Aïda*, 1874; *Otello*, 1887; *Falstaff*, 1893.

G. Choisy.

Paris. — Imp. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 19161. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 7. 4e SÉRIE. — TOME XV. 16 FÉVRIER 1901.

VIENNE, ROME, MADRID

A Vienne, à Rome, à Madrid, la crise est partout; elle paraît, sous des formes diverses, également grave et difficile à conjurer. En huit mois le roi Victor-Emmanuel III a usé son premier ministère. M. Saracco était respecté pour son grand âge, sa prudence, sa dignité personnelle, son indépendance des partis en lutte. Il avait succédé au général Pelloux, dont la politique toute militaire n'avait fait qu'exciter davantage l'opposition des forces électorales. Les socialistes et les radicaux étaient revenus plus nombreux à la Chambre; la campagne pour la revision du Statut constitutionnel progressait à vue d'œil et elle allait ouvertement à l'affirmation des idées républicaines, aidée par les ressentiments d'une mauvaise situation économique, par la grève des ports, la ruine des vignobles et le fléau du paupérisme agraire.

M. Saracco avait toutes les qualités pour être l'arbitre des partis, il a tenu honorablement ce rôle pendant une demi-année; mais un rôle qui est tout formé d'expectative, et en quelque sorte de négation, ne peut pas durer toujours, il est fini. L'Italie a besoin d'une politique active. On a reproché à M. Saracco de n'avoir pas de programme, tous les groupes se sont ligués comme lui. Le roi Victor-Emmanuel III, roi depuis juillet 1900, inaugure vraiment son règne aujourd'hui. Il doit choisir sa politique et il lui est aussi dangereux de prendre l'une que l'autre.

A Madrid, toutes les circonstances d'apparat et de théâtre, propres à émouvoir l'âme espagnole, sont venues à la fois précipiter une crise qui reste suspendue depuis les désastres de la guerre de Cuba : c'est un grand mariage, qui touche au trône même, c'est le procès de la jeune fille au couvent, que sa mère réclame et qu'un tribun populaire, à la parole enflammée, désigne devant la Haute Cour comme la victime des Moines qui ont voulu s'emparer d'une riche héritière; puis la pièce de Pérez Galdos, *Elektra*, ou les Madrilènes saisissent des allusions aux circonstances du jour et les saluent de leurs applaudissements frénétiques. Ainsi le drame est complet, les épisodes les plus pathétiques concourent par aventure à porter l'émotion à son comble, et l'on se demande ce qu'il faut, dans une telle situation, attendre d'un peuple ardent qui s'exalte par les malheurs de la patrie et qui brûle de trouver une revanche, n'importe laquelle, à ses susceptibilités blessées et à son orgueil national exaspéré.

On voit qu'il ne manque rien à cette situation pour qu'elle soit digne d'être appelée vraiment espagnole. Les mariages d'Espagne ont de tout temps rempli la politique et le théâtre de drames sans fin. L'union de la princesse des Asturies avec le fils du comte de Caserte, ancien lieutenant de don Carlos, est bien romantique par elle-même, mais elle arrive au milieu d'un autre roman qui a secoué toutes les âmes, et le plus palpitant, à vrai dire, de tous ceux que l'Espagne a ressentis depuis Charles-Quint et Philippe II.

Elle était à se demander comment elle retrouverait les éléments d'une grande vie nationale, comment elle résoudrait le problème particulièrement aigu ici, de l'accord de l'unité et de l'autorité avec les libertés générales et locales dont on éprouve plus vivement le désir après de grands revers; comment elle satisferait au besoin des économies nécessaires et à

la passion de réparer, au moins dans les formes, par une prodigalité patriotique la splendeur militaire et navale. La Catalogne animée d'un souffle démocratique puissant, et qui voit son avenir dans la conquête de son autonomie, avait signifié d'une manière assez démonstrative, à diverses reprises, qu'elle était prête à se charger elle-même du soin de ses destinées. C'est au milieu de ces circonstances que se présente à l'imagination de ce peuple passionné le mariage de la jeune princesse, qui serait un jour l'héritière du trône, en l'absence d'Alphonse XIII, avec un seigneur qui passe pour représenter la pensée de l'ancien régime dans tout ce qu'elle peut avoir de plus absolu.

Le mariage de la reine Wilhelmine avec le duc Henri de Mecklembourg s'est fait au milieu de la joie et de la confiance de tout le peuple des Pays-Bas. De nouveau l'alliance séculaire de la Néerlande avec l'Orange a été proclamée et confirmée par les démonstrations d'une fidélité mutuelle. Mais le mariage espagnol se fait, au contraire, au milieu des alarmes et des colères, l'état de siège rétabli, et comme s'il s'agissait d'un coup d'État contre les antiques privilèges de la nation. Les peuples partagent encore la vie de leurs princes à ce point qu'ils se sentent touchés au cœur par tout ce qui leur arrive, soit en bien, soit en mal; et il n'est pas une famille de Hollande ou d'Espagne qui ne soit remuée dans ses sentiments profonds par ces événements matrimoniaux qui se présentent avec un tel contraste.

La Reine-Régente avait toujours été louée pour son tact et sa prudence, sans doute elle ne s'était pas attendue à cet éclat d'hostilité. Et l'on comprend d'ailleurs qu'il doit être singulièrement intolérable à une mère et une reine, et encore plus au cœur obstiné d'une fière jeune fille qui aime, de voir s'élever contre une inclination intime le *veto* d'un peuple jaloux. On avait dit que M. Sagasta, M. Gamazo et les autres politiques regardaient ce mariage avec indifférence. Ils avaient pu croire eux-mêmes que le temps était passé où un mariage de princes était un événement qui intéressait les peuples et les États, mais cette illusion a été de courte durée. Les libéraux, les radicaux, les républicains, les constitutionnels, les meilleurs amis de la dynastie, tous aujourd'hui manifestent leur opposition la plus violente contre l'union de l'Infante des Asturies avec le prince Charles de Bourbon de Naples et des Deux-Siciles. C'est presque une révolution, et les choses en sont à un point où l'on pourrait dire ce que disait Mme de Sévigné d'un autre mariage extraordinaire : « Une chose, la plus étonnante, la plus étourdissante, etc., une chose enfin qui se fera dimanche et qui ne sera peut-être pas faite lundi... »

*
* *

L'Autriche a aussi sa crise qui, d'année en année, s'achemine vers un dénouement obscur et qui a fait encore un pas marqué, avec la réunion d'un nouveau Reichstag.

La monarchie des Habsbourgs paraît dans cette situation, où tout ce que l'on peut essayer pour arrêter le mal, ne fait qu'en précipiter le cours. Les ressources de la politique, quelles qu'elles puissent être, s'épuisent en vain contre la fatalité des choses, et il semble que la sagesse ne consiste désormais que dans l'immobilité parfaite, car tout mouvement ne fait qu'accentuer l'usure de cet organisme composite dont les différentes parties ne tiennent plus ensemble.

Le principe des nationalités devait être le poison mortel qui, s'insinuant peu à peu dans toutes les veines de ce grand corps, le tuerait. Un règne de cinquante années a été la dernière chance de l'empire austro-hongrois, mais il aurait fallu que ce règne, heureux, donnât aux peuples de la monarchie une longue durée de paix, de bonheur et de conservation. Ç'a été juste le contraire; les coups successifs de la fortune ont mis en lambeaux cette brillante fiction de l'Empire; tous les peuples se sont sentis pris du désir impatient de pourvoir eux-mêmes à leur destin.

L'empereur François-Joseph a dû renoncer à se couvrir du prestige des ministères politiques; il a été réduit à prendre des cabinets d'affaires qui semblent d'autant plus précieux qu'ils sont plus neutres, et dont l'utilité est surtout dans leur néant. Après Clary (octobre 1899), on est tombé en Wittek (décembre 1899), et de Wittek en Kœrber (janvier 1900). Le premier a été obligé à la retraite pour avoir abandonné l'ordonnance d'avril 1897, sur la parité des langues; — ordonnance qu'il était d'ailleurs incapable de faire respecter. Le second s'est borné à maintenir provisoirement le pacte avec la Hongrie, grâce à la prérogative impériale, moyen empirique et arbitraire, quoique constitutionnel, qui ôte au pacte lui-même la moitié de sa vertu. Le troisième se trouve aujourd'hui en présence d'un parlement, où le particularisme nationaliste atteint le plus haut degré d'acuité. Ce Reichstag a failli ne pas pouvoir se donner un président; il n'en a trouvé ni parmi les Allemands, ni parmi les Polonais; il a dû se rabattre enfin sur un représentant morave, qui appartient à un groupe compact de trois députés! Le comte Maurice Vatter von der Lilie, docteur en droit, aspirant au doctorat en médecine, descend, à ce que l'on dit, d'une branche collatérale des Valois par Marie de Bourgogne, femme de Maximilien; et ce Valois préside aujourd'hui aux derniers efforts du

parlementarisme autrichien, petite et curieuse aventure dans une grande.

L'empereur François-Joseph, chargé du triple fardeau de l'âge et des malheurs privés et publics, plus que la nature humaine n'en peut porter, à l'heure où il doit songer en lui-même à la grande retraite, se voit à l'entrée de chemins tout nouveaux dans lesquels ne se lancerait pas sans un certain frisson le prince le plus entreprenant, tout animé de gloriole juvénile. D'un côté il est sollicité à reprendre le système de l'empire autoritaire et centraliste, abandonné depuis plus de trente années; il y pourrait joindre le suffrage universel, pratiqué à la mode impériale.

D'une autre part, on lui indique les voies non encore frayées du fédéralisme, où chaque nationalité trouverait à satisfaire son génie, heureuse de parler sa langue en toute indépendance et d'aspirer à pleines bouffées l'air vivifiant de l'avenir. Ceux que ce rêve séduit font miroiter l'image d'un second et brillant empire d'Orient, qui trouverait sur le Danube et sur les mers méditerranéennes les plus enviables destinées. A l'un comme à l'autre de ces projets les obstacles abondent et paraissent difficiles à surmonter. Le moindre est l'opposition de la Hongrie, toute possédée de son égoïsme exclusif, qui refuse son concours au salut de l'empire et repousse l'expérience fédéraliste ou toute autre réforme constitutionnelle, fière de son autonomie conquise, et obstinée à la refuser injustement aux autres.

Ne voir, ne connaître et n'aimer que soi, imposer sa langue par les moyens les plus tyranniques à des peuples qui ne sont pas nés pour la parler et tout écraser autour de soi, pousser sa propre fortune à bout, sans aucune considération pour l'équité et pour le bonheur commun : c'est la politique de la Hongrie et nous n'avons pas vu que cette politique ait généralement rendu heureux ceux qui la cultivent avec une jalousie orgueilleuse et féroce, que l'on appelle chevaleresque.

La Hongrie, copartageante du butin de Sadowa, a été, comme la Prusse, victorieuse de l'Autriche, dans cette mémorable bataille d'Allemands; mais sa fortune fut singulière et cruelle en ce sens qu'elle ramassa son autonomie et sa joie dans la ruine de la Monarchie commune. Depuis lors, elle dénie aux Slaves et aux Croates les avantages qu'elle a recueillis pour elle-même, et, reniant ses promesses et la lettre même des traités les plus authentiques, elle dispute à la Croatie-Slavonie les bénéfices économiques, politiques et moraux du pacte qu'elle a conclu de son côté avec l'Autriche.

Les Allemands de l'Autriche proprement dite, ceux des montagnes de la Bohême septentrionale, du Tyrol, de la Carinthie, de la Styrie, ne rêvent que de quitter définitivement cette Monarchie désemparée ; il leur déplaît de rester toujours avec les vaincus de Sadowa, et ils se disent que leur sort tout indiqué est d'aller avec leurs frères victorieux, de partager la gloire de la Grande Allemagne sous l'hégémonie de la Prusse idéalisée !

L'empereur François-Joseph, si accablé, est encore le seul point solide de son empire. Il apparaît comme la molécule suprême, désormais bien éphémère, autour de laquelle se tient ce vaste agrégat miné par une lente dissolution.

Empereur d'Autriche, roi apostolique de Hongrie, roi de Bohême, de Dalmatie, de Croatie, d'Esclavonie, de Galicie, de Lodomirie et Illyrie, grand-duc de Cracovie, duc de Lorraine, de Salzbourg, de Styrie, de Carinthie, de Carniole, de Bukovine, grand-prince de Transylvanie, margrave de Moravie, duc de la Haute-Silésie, de la Basse-Silésie, de Frioul, de Raguse et Zara, comte princier de Tyrol, de Goritz et de Gradisca, prince de Trente et Brixen, margrave de la Haute-Lusace, seigneur de Trieste et d'Istrie et de Cattaro, — nous en passons, — il porte sur sa tête chenue tout cet échafaudage de fictions; le jour où il viendra à manquer, et ce peut être au premier jour, les fictions tomberont et l'Empire en même temps. Ainsi les augures prophétisent.

On s'interroge sur ce qu'ont pu se dire dans leurs entretiens Édouard VII et Guillaume II : le fondateur de la Marine allemande, campé aux bords de la Baltique, a depuis longtemps jeté les yeux sur Trieste, cette porte de l'Orient. Pour réaliser cette conception, l'appui de l'Angleterre sera précieux. Il est assez généralement admis par l'opinion et par la presse européenne que de pareils projets se préparent dans les conseils où se règlent matin et soir les destinées de l'univers. Cependant il est bien difficile d'expliquer comment de Potsdam on atteindra Trieste, pardessus la Bohême, les Tchèques et les Slaves, — sans tenir compte des Italiens qui veulent être comptés, — et comment l'Allemagne prussifiée se chargera de ce problème slave aux ramifications si complexes, qui fait le désespoir de l'Autriche. C'est peut-être un souhait à faire à la Prusse, si on lui souhaite mal de mort.

L'Autriche n'est qu'une grandiose fiction, sous tous les aspects, fiction géographique, ethnographique, religieuse, politique et morale, tout s'y entrecroise et s'y enchevêtre à l'infini. Il y a de ces fictions magnifiques et séculaires qui sont infiniment utiles au monde et que rien ne remplace. La crise espagnole, la crise italienne sont isolées l'une de l'autre et du reste de l'Europe, enfermées entre des montagnes et des mers; la crise autrichienne engage le monde entier, touche l'Orient et l'Occident. Cette position de l'Autriche peut encore la sauver, en raison même des difficultés insolubles que l'on voit chez

elle, et cette énigme indéchiffrable peut être respectée plus longtemps qu'on ne le pense.

HECTOR DEPASSE.

LE CLERGÉ CATHOLIQUE EN FRANCE [1]

Les Réguliers.

V. — LES DOMINICAINS.

Il est curieux, et presque amusant, de le constater : l'Ordre religieux qui, de nos jours, en France, a seul des prétentions, sincères, je le crois, au libéralisme, est justement celui qui, dans l'histoire, nous apparaît comme le plus hostile à toute indépendance de l'esprit, le plus chargé de crimes contre la libre pensée, pour employer le style d'aujourd'hui, puisque c'est à lui que fut confiée, dès sa création par le pape Innocent III, au commencement du XIIIe siècle, l'Inquisition, de sinistre mémoire, qu'il l'a toujours dirigée, jusqu'à l'heure actuelle, où elle est encore entre ses mains, de même qu'il est l'âme de la célèbre congrégation de l'Index, chargée d'examiner et de condamner les livres suspects d'erreur contre la foi. Je veux parler de l'Ordre des Frères Prêcheurs, plus connus sous le nom de Dominicains, qu'ils doivent à leur fondateur, Domingo de Gusman, né en 1170, dans une vallée de la Vieille-Castille, et devenu saint Dominique, l'une des plus grandes illustrations de l'Église.

Ce passé, bien glorieux à certains égards, assez lourd à d'autres, les gêne sensiblement. Ils ne peuvent ni le taire, ni en rougir, ni l'exalter sans précautions. Il est embarrassant, pour une Compagnie, de compter un Torquemada parmi ses célébrités. Les historiens orthodoxes de l'Ordre s'en tirent par des habiletés, des distinctions. Ainsi Dominique de Gusman, chanoine régulier d'Osusa depuis 1198, a été très activement mêlé à la croisade des Albigeois; il se trouvait à Muret, en 1213, avec sept évêques et trois abbés cisterciens, lorsque Simon de Montfort y remporta sa sanglante victoire sur l'hérésie; des historiens mal pensants prétendent qu'il prit part à la bataille, et en donnent pour preuve un crucifix percé de flèches qu'on montra longtemps à Toulouse comme celui qu'il portait au plus épais du combat; mais Lacordaire, dans sa vie du saint, affirme qu'il resta dans la ville à prier, avec les évêques et les moines. Il le représente comme un modérateur du terrible chef des Croisés; il le fait pleurer sur les excès inévitables commis par les champions de la bonne cause. Tout cela est à lire; c'est édifiant pour le fidèle, et intéressant pour le sceptique. Il y a aussi les distinctions subtiles entre le Saint-Office espagnol, qui alla peut-être un peu loin dans ses sévérités, et l'Inquisition romaine. « L'Inquisition romaine, écrit un Dominicain dans ces dernières années, est un tribunal religieux qui existe encore de nos jours en conservant son caractère primitif. Eh bien! quel est celui qui, de nos jours, songe à attaquer ce tribunal auguste qui continue à fonctionner dans l'Église, et dans les décisions duquel l'Ordre de Saint-Dominique se glorifie d'avoir une si large part? » L'argument est spécieux, sinon inattaquable. Mais laissons ces questions d'histoire, qui exigeraient des volumes. Sans rechercher si l'Inquisition à Rome a été autrefois aussi bénigne qu'on le veut bien dire, nous reconnaissons volontiers qu'elle est aujourd'hui assez inoffensive, et nous ne nous demanderons pas si elle en gémit *in petto*.

Les quelques Dominicains que nous avons connus n'avaient rien, absolument rien d'un Torquemada. Leur présence ne nous faisait point trembler. C'étaient des gens de bonne mine, d'apparence généralement robuste, portant avec une distinction parfois un peu théâtrale la robe blanche et le manteau noir, pourvus d'une instruction qu'ils croyaient solide et dont on apercevait assez facilement les énormes lacunes, mais surtout faconds (excusez ce barbarisme), sinon éloquents, et toujours prêts à jouer le rôle pour lequel ils ont été institués, c'est-à-dire à prêcher.

Saint Dominique avait quarante-six ans lorsque, en 1215, à Toulouse, « dans la capitale de l'hérésie, dit Lacordaire, entre deux tempêtes », il réunit six hommes pour fonder avec eux l'Ordre nouveau qu'il destinait à combattre l'erreur par la parole sacrée.

« A tous présents et à venir, — disait l'évêque de Toulouse dans un mandement qui est l'un des monuments les plus insignes de l'histoire dominicaine, — nous faisons savoir que nous, Foulques, voulant extirper l'hérésie, bannir les vices, enseigner aux hommes la règle de la foi et les former aux bonnes mœurs, nous instituons pour prédicateurs dans notre diocèse le frère Dominique et ses compagnons, lesquels se sont proposé de marcher dans la pauvreté évangélique, à pied et en religieux, en annonçant la vraie parole. »

Un prodigieux succès suivit des commencements aussi modestes. Quelques années après, le saint, tenant un chapitre général de l'Ordre, comptait déjà huit provinces, soixante couvents, et des religieux par milliers. En 1253, le pape Innocent IV donnait sa bénédiction apostolique « à ses chers fils, les Frères Prêcheurs, qui prêchent dans la terre des Sarrasins, des Grecs, des Bulgares, des Crimiens,

des Éthiopiens, des Syriens, des Goths, des Jacobites, des Indiens, des Tartares, des Hongrois, etc. ». A la fin du XVIIIe siècle, d'après un recensement fait par le cinquante-septième successeur de saint Dominique, le révérendissime Père Antonin Cloche, l'Ordre comptait au delà de 40 000 membres. Actuellement encore, il possède des couvents dans la terre entière. La grande sainte Thérèse lui a prédit qu'il est un des seuls qui subsisteront jusqu'à la fin du monde pour lutter contre l'Antechrist.

A Paris, le premier couvent de Frères Prêcheurs fut établi, dès 1218, rue Saint-Jacques, d'où ils prirent le nom de Jacobins; un autre, installé beaucoup plus tard rue Saint-Honoré, devint sous la Révolution française le local du fameux club qui porta le même nom.

Les Jacobins de la nouvelle foi différaient-ils autant qu'ils le croyaient de ceux de l'ancienne? les fils de saint Dominique ne laissèrent-ils pas dans ce local un peu de leur esprit, qui passa sous les crânes des Sans-Culottes les plus purs? et ne peut-on pas dire que là l'Inquisition rouge succéda tout simplement à l'Inquisition noire? Il y a des analogies frappantes entre le cerveau d'un Robespierre ou d'un Saint-Just et celui d'un Torquemada, et la guillotine des uns vaut les bûchers de l'autre. Quoi qu'il en soit, la Révolution détruisit en France l'Ordre dominicain.

D'un long séjour qu'il fit à Rome (1836-1837), l'abbé Lacordaire, déjà célèbre comme orateur sacré, emportait une pensée qui ne le quitta plus, et sous laquelle « son âme, dit-il énergiquement, tombait comme un cavalier sous son cheval, » celle de se faire religieux et de rétablir dans son pays l'Ordre disparu. Nous ne pouvons citer ici, mais nous signalons à la curiosité de nos lecteurs les pages si intéressantes pour le psychologue et le sociologiste de la *Notice sur le rétablissement en France de l'Ordre des Frères Prêcheurs*, dictée par lui sur son lit de mort, dans lesquelles il analyse les motifs qui le déterminèrent à concevoir et à exécuter ce dessein. Les difficultés étaient énormes, mais ne lui paraissaient pas insurmontables.

« La seule considération qui m'effraye quelquefois, écrit-il dans une lettre, c'est de me trouver trop imparfait. Je reconnais en moi de bonnes choses, surtout un véritable profit depuis quatorze ans que je suis entré au service de Dieu. Il me semble que je suis désintéressé, sobre, point trop orgueilleux, bien plus détaché du monde et du bruit que jamais, bien plus capable de mourir à moi-même, porté vers Dieu par l'intelligence et par le cœur, facilement ému des choses divines, et cependant ma vie me paraît si ordinaire au fond! Enfin Dieu disposera de moi selon sa volonté. »

L'archevêque de Paris, M. de Quélen, qu'il consulta, le reçut d'abord assez froidement, puis finit par se rappeler un songe très long, très singulier, qu'il avait fait en 1820, dans la nuit du 3 au 4 août, veille de la fête de Saint-Dominique, et dans lequel, outre la prédiction de certains événements déjà réalisés depuis lors, comme la prise d'Alger, la Révolution de Juillet, le sac de l'archevêché de Paris, semblait être prophétisée la restauration des Frères Prêcheurs en France. Les songes jouent un grand rôle dans l'histoire des ordres religieux. Ainsi Aleth, la mère de saint Bernard, lorsqu'elle était enceinte de ce fils, vit en rêve « le trésor qu'elle portait dans son sein sous la forme d'un petit chien blanc taché de roux, qui poussait des aboiements formidables; effrayée de sa vision, elle alla consulter un religieux qui la rassura en ces termes : L'enfant qui naîtra de vous sera le gardien de la maison de Dieu; excellent prédicateur, il ne ressemblera en rien à tant de chiens infidèles qui ne savent pas aboyer. » Jeanne d'Aza, la mère de saint Dominique, « vit en songe le fruit de ses entrailles sous la forme d'un chien qui tenait dans sa gueule un flambeau, et qui s'échappait de son sein pour embraser la terre ». Cet animal symbolique figure encore sur le blason des Prêcheurs.

Le rêve de l'archevêque fut le premier encouragement reçu par l'abbé Lacordaire. Au printemps de 1839, paraissait son *Mémoire pour le rétablissement en France de l'ordre des Frères Prêcheurs*. Cet appel lui amena un premier compagnon, Hippolyte Réquédat, avec lequel, le 9 avril de la même année, il reçut l'habit religieux tant souhaité, à Rome, dans l'église dominicaine de la Minerve, des mains du général de l'Ordre; bientôt ils s'adjoignirent quatre nouveaux frères de leur nationalité : Piel, Hernheim, Besson et Jandel. Leur première fondation en France fut à Nancy, en 1843, dans une petite maison donnée par un bienfaiteur, M. Thiéry de Saint-Baussant.

« Nos amis, dit le P. Lacordaire, la garnirent des meubles les plus indispensables; on dressa un autel dans une chambre, et le jour même de la Pentecôte j'en pris possession. Tout était petit, étroit, aussi modeste que possible; mais en songeant que depuis cinquante années nous n'avions en France ni un pouce de terre sous nos pieds, ni une tuile sur notre tête pour nous couvrir, j'étais dans un inexprimable ravissement. Quelques jours après, nous reçûmes une magnifique bibliothèque de dix mille volumes, que M. l'abbé Michel avait léguée à ses neveux, avec l'ordre exprès d'en faire don au premier corps religieux qui s'établirait à Nancy. Plus tard, M. de Saint-Baussant compléta lui-même sa fondation en y ajoutant une chapelle, un réfectoire et quelques cellules pour loger des hôtes. »

La fondation de Chalais, dans l'Isère, suivit bientôt celle de Nancy. L'hostilité de l'État était grande ; elle se manifeste dans une curieuse lettre adressée le 10 avril 1844 par le ministre des Cultes, Martin (du Nord), à l'évêque de Grenoble, pour obtenir de celui-ci qu'il fasse avorter les desseins de « M. l'abbé Lacordaire ». Nous en citerons un passage caractéristique, pour montrer quelles étaient les dispositions du gouvernement de Louis-Philippe envers les ordres religieux :

« M. l'abbé Lacordaire, écrit le Ministre, a vainement cherché, à diverses reprises, à rétablir l'Ordre des Dominicains en France, et les tentatives faites par lui dans ce but ont constamment trouvé le gouvernement inébranlable dans ses résolutions à cet égard... Assez de préventions existent déjà contre le clergé et les envahissements qu'on lui attribue ; assez d'irritation est produite, même chez les meilleurs esprits, pour que les premiers pasteurs des diocèses appliquent tous leurs soins à rendre vaines ou à réprimer, au besoin, des entreprises qui n'auraient d'autres résultats que de nuire essentiellement aux intérêts de la religion. »

Le style officiel peut varier un peu dans les nuances avec le temps ; mais il reste sensiblement le même, banal, rond, abstrait et filandreux (qu'on me pardonne ces métaphores incohérentes). L'évêque de Grenoble se moqua finement de son ministre, et le couvent de Chalais ne s'en ouvrit pas moins.

La réaction cléricale qui suivit la Révolution de 1848 fut favorable aux Dominicains comme à leurs émules des autres congrégations ; ils établirent le couvent de Flavigny, celui de Paris (1849), celui de Toulouse ; ils fondèrent deux maisons d'éducation, Oullins et Sorèze. La province dominicaine de France fut rétablie par le Saint-Siège et confiée au P. Lacordaire, pendant qu'un de ses collaborateurs du début, le P. Jandel, était nommé Général de tout l'Ordre. Ils sont aujourd'hui chez nous une des grandes forces de l'Église, et ils en ont conscience.

S'il y avait parmi nos lecteurs quelque bon et distingué jeune homme qui se sentît entraîné vers eux, voici des indications sommaires destinées à le guider dans son pieux dessein et à lui faire entrevoir ce qu'il trouvera dans cette sainte compagnie. Il écrira au supérieur du couvent choisi par lui, pour annoncer sa vocation. Rendez-vous lui sera donné. Dès qu'il aura passé le seuil de la maison bénie, il sera reçu d'une manière simple et cordiale par un religieux spécialement délégué, qui le mettra au courant des devoirs de la vie dominicaine dans toute leur étendue. Puis trois religieux graves, choisis parmi les pères du Conseil, lui feront subir un examen sévère sur ses capacités intellectuelles, ses études, sa vocation. Après rapport, le Conseil décidera le rejet ou l'admission du postulant par un vote secret, qui devra être confirmé par la communauté entière et par le Père Provincial.

S'il est admis, après une retraite de dix jours, on le conduit devant le dignitaire qui doit lui donner l'habit. Au chant du *Veni Creator*, en présence de tous les Frères agenouillés, il est revêtu de la tunique et du scapulaire de laine blanche, symbole de pureté et témoignage de l'amour des Dominicains pour la Sainte Vierge, qui donna de ses propres mains le scapulaire à l'un des premiers compagnons de saint Dominique, et promit elle-même le salut éternel pour ceux qui le porteraient à l'heure de la mort ; puis il est couvert du grand manteau noir ou chape, signifiant la pénitence qui doit entourer la chasteté pour la garantir. A sa ceinture on pend un grand chapelet, le Rosaire, « glaive pacifique, mais tout-puissant, que Marie plaça entre les mains des Frères Prêcheurs pour combattre et vaincre les ennemis du dedans et ceux du dehors ». Sa tête reçoit la rasure en forme de couronne, symbole « de la dignité royale dont est investi le religieux appelé à coopérer aux divins mystères ». Alors il se prosterne, les bras en croix ; le prélat consécrateur le relève, lui donne un nom de religion, l'embrasse pour lui signifier qu'il entre dans la grande famille dominicaine, baiser transmis immédiatement par le néophyte à chacun de ses nouveaux frères.

Le voilà fils de saint Dominique, mais seulement à titre de novice. Le noviciat dure au moins un an, sous la direction spéciale d'un religieux d'élite. Les études y sont défendues ; l'année entière se passe à méditer les constitutions de l'Ordre, à former l'homme intérieur par la prière, la pénitence et la solitude (1). S'il passe avec succès l'examen qui termine cette dure épreuve, après vote du Conseil et de la communauté, le novice est admis aux vœux perpétuels, et devient religieux profès.

Alors seulement commence la période des études, dont le cours régulier comprend huit années : deux pour la philosophie et les sciences naturelles, six pour la théologie et les autres sciences sacrées, droit canon, histoire ecclésiastique, etc. L'enseignement de la théologie et même de la philosophie repose presque uniquement sur l'œuvre du grand Dominicain, dont l'Ordre est justement fier, la célèbre *Somme* de Saint Thomas, le docteur des docteurs, le dernier des Pères, l'*Ange de l'École*. On sait que le pape Léon XIII, dans une encyclique célèbre, a recommandé à l'Église de revenir à cette source incomparable de tout savoir. En vain la pensée humaine a évolué depuis le moyen âge ; en vain Auguste Comte

(1) Voir le très intéressant *Praeceptorum ... novitiorum Ordinis Fratrum Prædicatorum.*

a eu la prétention d'établir qu'après avoir traversé la période de la théologie, puis celle de la métaphysique, elle est arrivée à celle de la science positive, où elle doit se tenir pour jamais, parce que là seulement elle peut trouver l'inébranlable certitude. Le pape nous ordonne de la remettre sous la discipline scolastique; tant pis pour nous si nous nous dérobons à cette austère invitation, et si nous osons juger que saint Thomas, avec sa *Somme*, même accommodée à la moderne par les fils actuels de saint Dominique, est quelque peu arriéré!

L'examen du « lecteur en théologie » couronne ce long cours d'études. Le *nec plus ultra* est le grade de « maître en théologie », qui ne s'obtient qu'à Rome et n'est donné qu'à de rares élus. Mais ce n'est pas fini encore. Le « lecteur en théologie » doit s'appliquer ensuite à l'étude de la théologie morale, pour être reconnu comme « confesseur », et à celle de l'éloquence sacrée, pour être « prédicateur ». Enfin, armé de toutes pièces, il est admis à l'apostolat.

Le Trappiste, le Chartreux sont essentiellement des contemplatifs. Le rôle du Frère Prêcheur est différent; il consiste à communiquer aux autres le fruit de la contemplation, « *aliis contemplata tradere* »; et aux yeux des Dominicains, il est supérieur : « De même, écrit l'un d'eux, qu'il est plus parfait d'éclairer que de briller seulement, il est plus parfait de communiquer le fruit de sa contemplation que de contempler seulement. » L'apostolat s'exerce surtout par la prédication. Il y a les missions dominicaines, comme les missions capucines; mais, ainsi que nous l'avons dit dans notre précédente étude, avec un auditoire sensiblement différent, où les personnes instruites et cultivées (d'une certaine instruction et d'une certaine culture, cela s'entend) sont en nombre. Quelque libéralisme même n'y messied point (un certain libéralisme, cela s'entend aussi, celui des Falloux, des Montalembert, pour ne citer que des défunts). Alors le Frère Prêcheur peut se livrer à des développements impossibles devant l'auditoire habituel des Franciscains, impossibles même aux fils de saint François, si inférieurs comme science. « L'auréole de la science, écrit modestement un Père Dominicain, n'a jamais cessé de briller sur la tête du Frère Prêcheur... La science est un des plus beaux fleurons de la couronne des Frères Prêcheurs. »

Pourtant, nous ne pouvons nous empêcher de le remarquer, il y a science et science : il y a la science des Dominicains, et l'autre, qui, pour ceux qui la pratiquent, est la vraie, quoique, nous assure-t-on, elle soit en faillite. Et voici un petit fait que nous pouvons garantir. Naguère, je causais de toutes ces choses avec un de mes amis, intelligence très cultivée, pourvu de hauts titres universitaires, attaché à l'une de nos plus grandes écoles, mais aussi dénué que possible d'esprit sectaire et anticlérical, et tourmenté même de cette sourde inquiétude, de ce vague besoin d'aller au delà de la science positive, de ce regret de la foi disparue qui travaille tant d'âmes incrédules de notre temps. » J'y suis allé, me dit-il, à leurs sermons; j'ai entendu le Père X... et le Père Z..., qu'on m'avait particulièrement signalés comme très forts; je ne demandais qu'à me laisser convaincre; j'apportais les dispositions les plus conciliantes, les plus bienveillantes même. Ce n'est pas ma faute si je les ai trouvés creux, d'une logique puérile en sa subtilité, d'un raisonnement lamentable, d'une ignorance inouïe dans leur savoir scolastique, et même d'une éloquence médiocre, en comparaison des grands sermonnaires du bon temps, et si je les ai quittés un peu plus incrédule encore qu'avant de les avoir entendus. »

Heureusement, la plupart des auditeurs sont moins difficiles, et la prédication dominicaine ne produit pas sur eux cet effet paradoxal; elle les touche, au contraire, les éblouit par son grand air de doctrine; « ce religieux, pensent-ils, est vraiment savant, trop savant pour ne pas comprendre les objections de l'incrédulité dans toute leur portée; les arguments par lesquels il les réfute sont solides; on peut se laisser guider par lui en confiance; ce n'est plus ici la foi du charbonnier, de la bonne femme, c'est la foi éclairée par la science, pourvue de toutes les ressources du savoir contemporain, et qui bat l'erreur avec ses propres armes ». Comme l'écrit encore le Dominicain modeste que nous citions tout à l'heure : « Le Frère Prêcheur sait développer devant un savant auditoire toutes les splendeurs d'une éloquence à la fois brillante et solide; il sait discuter avec l'hérétique obstiné, et ose le suivre pas à pas dans le dédale de ses erreurs pour lui en montrer la fausseté et le mensonge. »

S'il ne s'agissait pas de moines qui doivent pratiquer l'une des vertus chrétiennes les plus essentielles, l'humilité, on croirait qu'ils sont infatués et comme bouffis des mérites de leur Ordre, quand ils en écrivent l'histoire. Ils marchent à la tête des théologiens, des philosophes, des canonistes, des mystiques, des moralistes, même des artistes, architectes, sculpteurs et peintres. Ne parlons pas de saint Thomas d'Aquin, pour lequel ils épuisent les formules laudatives; citons quelques-uns de leurs jugements sur plusieurs autres de leurs gloires. « Le bienheureux Albert le Grand est un des hommes les plus savants qui aient jamais paru dans le monde... Ce qu'a été saint Thomas dans la théologie, saint Raymond de Pennafort l'a été dans le droit canon... Saint Antonin composa une Somme des cas de conscience qui a servi de base aux mille travaux de ce

genre publiés depuis ; c'est à cette œuvre magistrale que tous les moralistes ont puisé et puisent encore tous les jours comme à une mine inépuisable... Vincent de Beauvais écrivit la *Bibliothèque du monde*, œuvre gigantesque qui l'emporte sur toutes les encyclopédies modernes... *Le livre de la Sagesse éternelle*, du bienheureux Henri Suzo, était répandu au moyen âge comme *l'Imitation* l'est de nos jours... Taulere, appelé communément le *docteur illuminé*, est un des plus grands mystiques... Les œuvres du vénérable Louis de Grenade, qui ont été traduites en quatorze langues, sont entre les mains de tous... Aucun ordre ne compte comme le nôtre autant d'illustres architectes, de peintres sur toile ou sur verre... Les expositions universelles les plus récentes ont décerné de flatteuses récompenses à des objets de génie produits par des religieux dominicains, etc. »

Hélas ! toutes ces illustrations de l'Ordre dominicain sont immenses, et il a le droit d'en être fier ; mais, sauf de rares exceptions, le monde ne les connaît plus.

Les noms de saint Raymond de Pennafort, de saint Antonin, de Vincent de Beauvais, du bienheureux Henri Suzo et du vénérable Louis de Grenade ne retentissent plus aux oreilles profanes. La pensée contemporaine ne demande plus rien du tout aux œuvres de ces grands hommes. Laplace, Kant, Hegel, Auguste Comte, Darwin, Spencer, voilà ses coryphées, qui doivent, il faut le reconnaître, bien peu de chose à saint Dominique et à ses enfants.

Les Frères Prêcheurs, ces vastes et puissantes intelligences, ces orateurs, comme ils se jugent eux-mêmes, à la fois brillants et solides, ont, cela se comprend, besoin de recueillement. Après chaque période de leur apostolat, ils se retirent dans la vie intime du couvent pour y reprendre des forces par la prière et l'étude. Ils y suivent la règle sévère de leur Ordre, qui s'est inspirée, à l'origine, non pas de saint Benoît, mais de saint Augustin. On sait que presque toutes les constitutions monastiques de l'Église romaine remontent à l'un de ces deux grands saints, comme celles de l'Église grecque remontent à saint Basile.

L'office divin leur demande chaque jour environ quatre heures. Ils pratiquent l'abstinence perpétuelle de viande, et jeûnent fréquemment : les repas sont pris en commun au réfectoire, dans le silence qui est, du reste, prescrit ou recommandé d'une manière presque constante : *silentium pater prædicatorum*, a dit saint Antonin. Ils se lèvent de grand matin, pour primes, et se couchent vers neuf heures du soir, sur un lit dur.

La plus grande partie de leur temps de veille se passe à prier et à travailler de l'esprit dans la cellule solitaire, dont l'entrée est sévèrement interdite à tout le monde, même aux religieux de la maison (1).

L'Ordre entier est gouverné par un chef unique, le Maître Général, qui réside à Rome. Il se divise en provinces, qui ont chacune à leur tête un Prieur provincial ; chaque province comprend plusieurs couvents, dirigés par des Prieurs conventuels. Le Prieur conventuel est élu pour trois ans par les Frères du couvent et confirmé par le Père Provincial. Celui-ci est élu pour quatre ans par les Prieurs conventuels de la province assistés d'un délégué de chaque couvent. Le Maître Général est élu pour douze ans par les Prieurs provinciaux assistés de deux délégués de chaque province. Un chapitre général de l'Ordre, qui s'assemble tous les trois ans, fait, suivant la remarque d'un Dominicain, le contrepoids du Maître Général, comme le chapitre provincial, qui s'assemble tous les deux ans, fait le contrepoids du Prieur provincial.

Les moines de divers Ordres qui ont écrit sur leurs constitutions ne manquent jamais de faire remarquer avec quelle sagesse est organisé chez eux le gouvernement du petit État qu'ils forment, comme il est un mélange habilement dosé et pondéré de monarchie, d'aristocratie, de démocratie même, de suffrage restreint et universel, direct, ou à plusieurs degrés. Ils ont raison. Notre démocratie simpliste, qui fait de plus en plus triompher la loi brutale du nombre, est avertie, par des penseurs qui paraissent voir clair, qu'elle aboutira fatalement à l'imbécillité ainsi qu'à une oppression insupportable de l'élite par la masse, et qu'elle se mettra elle-même dans des conditions qui lui rendront la vie impossible. La durée est, pour les institutions, un signe certain d'excellence, au moins relative. Or celles des moines durent, se modifient très peu et très lentement ; ils leur doivent, c'est-à-dire à la sagesse qui les a conçues, une grande partie de leur force. La science politique peut trouver chez eux des leçons très instructives,

Notre étude sur les Dominicains serait par trop incomplète si nous ne disions un mot de la dévotion qui leur tient particulièrement à cœur, parce qu'ils l'ont inventée, et qu'elle est comme leur spécialité : il s'agit du Rosaire. Si on les en croit, c'est en pleine guerre des Albigeois que Saint Dominique imagina une manière nouvelle de prier la Vierge Marie, en répétant un grand nombre de fois, sans interruption, l'*Ave Maria*, c'est-à-dire la salutation adressée par l'ange Gabriel à celle qui allait être la mère du Sauveur.

1. Le Père Lacordaire a fondé en France un *Tiers-Ordre dominicain enseignant*, dont les religieux, soumis à une règle moins sévère, tiennent des maisons d'éducation comme celle d'Arcueil, où les fils de saint Dominique élèvent les enfants de familles riches et bien pensantes.

« Quand elle l'entendit pour la première fois de la bouche de Gabriel, dit le P. Lacordaire, elle conçut aussitôt dans ses flancs très purs le Verbe de Dieu, et maintenant, chaque fois qu'une bouche humaine lui répète ces mots, ses entrailles s'émeuvent au souvenir d'un moment qui n'eut point de semblable au ciel et sur la terre, et toute l'éternité se remplit du bonheur qu'elle en ressent... »

Donc chaque récitation d'un *Ave Maria* par les fidèles est pour la Sainte Vierge une cause de joie extrême, et pour eux une source de bénédictions ; plus il y en a, plus le bonheur de Marie est grand, plus les fidèles sont bénis. Une série ininterrompue d'*Ave Maria* suivant certaines règles, s'appelle un Rosaire, elle comporte au moins quinze décades, c'est-à-dire l'*Ave Maria* répété cent cinquante fois de suite.

« Mais, dit encore le P. Lacordaire, la répétition pouvait engendrer la distraction de l'esprit; Dominique y pourvut en distribuant les salutations orales en plusieurs séries, à chacune desquelles il attacha la pensée d'un des mystères de notre rédemption qui furent tour à tour, pour la bienheureuse Vierge, un sujet de joie, de douleur et de triomphe. »

Ainsi le fidèle doit méditer : pendant les cinq premières décades, les cinq mystères joyeux, l'Annonciation, la Visitation, la Nativité de Jésus, la Présentation au Temple, Jésus retrouvé; pendant les cinq suivantes, les cinq mystères douloureux, la Prière au Jardin des Oliviers, la Flagellation, le Couronnement d'épines, le Portement de croix, la Crucifixion; pendant les cinq dernières, les cinq mystères glorieux, la Résurrection, l'Ascension, la Descente du Saint-Esprit, l'Assomption de la Vierge et son Couronnement.

Il existe une confrérie du Rosaire dans toute paroisse de quelque importance. Le 8 septembre 1893, le grand pape qui préside aux destinées de l'Église avec une autorité infaillible, dans son encyclique *Lætitiæ sanctæ*, dont le Rosaire est le sujet, enseignait au monde catholique que cette pieuse institution est un des plus sûrs remèdes aux trois grands maux dont souffre le siècle. Ces trois maux sont: l'aversion pour la vie humble et laborieuse; l'horreur de la souffrance; l'oubli des biens futurs, objet de notre espérance. Les chrétiens retrouveront le goût de la vie simple en méditant les mystères joyeux, la vie si pauvre de Joseph, de Marie et de Jésus à Nazareth, la naissance dans une étable à Bethléem; la patience et la résignation aux maux inévitables dans la méditation des mystères douloureux, c'est-à-dire de la Passion de Notre-Seigneur; enfin la foi et l'espérance en la vie future dans la méditation des mystères glorieux, qui la démontrent avec une éclatante évidence.

Tout cela est déduit avec cette symétrie admirable qui déjà se trouvait dans la conception du Rosaire par saint Dominique, et en un latin élégant, le latin de Léon XIII, où abondent les tournures chères aux humanistes de la vieille école, les *quippe*, les *tum tum*, les *nemo est quem*, les *enimvero*, et tant d'autres délices que les professeurs groupaient autrefois avec un soin pieux dans les recueils chers aux écoliers forts en thème. Malheureusement le goût public ne se porte plus de ce côté-là, même dans nos écoles. Quant au fond, le scepticisme actuel n'admettra pas facilement que la récitation du Rosaire soit une des meilleures manières de guérir les maux dont notre pauvre société contemporaine est travaillée. Cependant on peut en essayer tout de même : il y a des remèdes plus dangereux.

MICHEL STAINVILLE.

SUR LE TEMPS DE LOUIS XVI

D'APRÈS LES MÉMOIRES DE L'AUTEUR DES *Cacouacs*.

Il faut lire les *Souvenirs* de Jacob-Nicolas Moreau. Mon Dieu! ce n'est pas du Saint-Simon; mais c'est quelque chose comme du Dangeau empoisonné. C'est déjà quelque chose.

Ce Moreau, qui, ayant beaucoup vécu (1728-1803), dut avoir beaucoup retenu, vous le connaissez par Voltaire, par Diderot, par d'Alembert ou par M. Ducros, le diligent historien des encyclopédistes. C'est l'ennemi le plus piquant, après tout, des encyclopédistes, c'est l'auteur des *Cacouacs*. « Ce que c'est que le théâtre! disait continuellement Sarcey. On écrit vingt pièces honorables et l'on reste inconnu. On écrit une pièce où il y a un mot drôle ou simplement qui a un joli titre et l'on est célèbre. » — Il ne faut pas dire seulement : « Ce que c'est que le théâtre! » mais : « Ce que c'est que la littérature! » Moreau a écrit trente volumes de jurisprudence, de droit constitutionnel, d'histoire du droit et il fût resté absolument inconnu s'il n'avait écrit le *Mémoire pour servir à l'histoire des Cacouacs*. Et encore est-il si bon, ce mémoire? Pas trop. Mais le titre fit fortune. Et encore est-ce qu'il signifie quelque chose, ce titre? Rien du tout. Mais il est d'une sonorité drôle et d'une mine bouffe, dont Voltaire lui-même, évidemment, se divertit. Les encyclopédistes gardèrent longtemps le nom de Cacouacs. Ils se le donnaient eux-mêmes par entraînement. Moreau fut quelqu'un.

Ses mémoires, qui portent sur la moitié du règne de Louis XV, sur tout le règne de Louis XVI et sur toute la Révolution française, sont surtout intéressants de 1771 à 1790. Car c'est l'époque où il était

le plus répandu dans tous les mondes et *admis à la cour* par son titre d'historiographe du roi, qu'il n'obtint que quelque temps après l'avènement de Louis XVI. Touchant ainsi au monde parlementaire par son titre de conseiller à la Cour des comptes de Provence, et surtout par ses travaux très sérieux de jurisconsulte; au monde de la cour, comme historiographe de France et comme bibliothécaire de la Reine et encore comme secrétaire des commandements de Monsieur; au monde parisien par son activité de visiteur, de dîneur et sa gaieté infatigable; il vit beaucoup de choses, connut beaucoup d'hommes et de femmes, les débrouilla assez bien, car, s'il manque de style, il ne manque pas de pénétration, et tout cela nous vaut deux volumes très curieux; Moreau étant, outre ce que j'ai dit, méchant comme un journaliste et comme un dévot.

Il était du parti de « Mesdames » les sœurs du feu roi, point du tout de celui de Marie-Antoinette, qui ne pouvait pas le souffrir; parlementaire jusqu'aux autels, et même moins, mais parlementaire encore, cependant, parce que, d'une part, il voyait le salut dans une royauté appuyée sur « la majesté des lois » et d'autre part détestait la plupart des parlementaires de son temps, lesquels étaient infectés de philosophie : car si les encyclopédistes haïssaient les parlementaires, les parlementaires ne détestaient pas les encyclopédistes; et ce temps est, comme vous savez, aussi biscornu que le nôtre.

Notre homme ainsi bâti était assez bien constitué et assez bien situé pour être un bon témoin de son temps.

Il l'est, et l'on a beaucoup à tirer de ses Mémoires. Sur Louis XVI, sur Marie-Antoinette, sur les princes, sur l'aristocratie, sur les parlements, sur les ministres, sur les intrigants de l'époque, il abonde en renseignements curieux et instructifs. Voici un portrait de Louis XVI que je rétablis avec des phrases prises un peu partout dans le second volume; car Moreau ne « compose » pas et il faut composer pour lui.

Louis XVI avait peu d'esprit et son éducation avait été, comme celle qu'on donne aux rois, essentiellement vicieuse. Il était dès son enfance si pétri de mauvaises grâces qu'il ne plaisait à personne; et ce qui l'avait rendu beaucoup plus égoïste qu'on ne l'a cru, c'est qu'il était très persuadé que personne ne pouvait l'aimer. Un trait de son enfance va le peindre à cet égard. Aux vendanges d'Andrecies, Mme la comtesse de Marsan avait l'habitude d'offrir tous les ans à ses trois élèves, le Dauphin, le comte de Provence et le comte d'Artois, une petite fête enfantine. Pour l'un de ces divertissements, la comtesse avait imaginé une petite loterie qui valut à chacun des enfants royaux un grand nombre de gros lots. Il leur avait été bien dit à tous : « Soyez aimables; donnez à votre suite tout ce que vous aurez gagné. » M. le Comte de Provence et M. le Comte d'Artois furent charmants; ils distribuèrent tout. La Dauphin garda tout. Un de ses frères l'en reprit : « Je crois bien, répondit le Dauphin, que vous autres vous devez tout donner. Moi qui sais que personne ne m'aime, je n'aime aussi personne et me crois dispensé de faire des présents. » — Il n'éprouva jamais cette sensibilité qui adoucit la douleur et ajoute des charmes à la pitié. Il fut bienfaisant, non par goût, mais par volonté d'accomplir ce que Dieu commande. De là l'horreur qu'il eut d'imaginer que l'on pût verser du sang pour lui, et la persuasion où il fut aussi qu'un roi devait mourir pour son peuple, mais qu'aucun de ses sujets ne lui devait la vie.

Il était superstitieux et sujet à l'humeur noire. Il avait lu dans le texte anglais les mémoires de Clarendon et les avait médités beaucoup trop. Il ne perdit jamais de vue la mort de Charles Ier et l'échafaud de Westminster : « Je suis menacé du même sort, disait-il, et s'il y a un moyen de l'éviter, c'est de faire tout le contraire de ce que fit cet infortuné monarque. »

Extrêmement timide, il aimait les moyens occultes et obliques de gouverner ou de s'enquérir. Il eut, lui aussi, son « Secret du roi » et ne laissa pas d'y commettre un peu de sa dignité. Un certain marquis de Pezay, brouillon très infatué, envoyait à tous les souverains d'Europe des mémoires anonymes où il s'offrait à chacun d'eux, comme un Richelieu, à la disposition de qui le voudrait prendre. Personne ne fit attention à ces offres. Seul Frédéric II, qui aimait à lire et à écrire, répondit : « L'anonyme qui prétend donner des conseils au roi est un sot et un impertinent. » Pezay fut sans doute flatté de cette communication, car il la garda et c'est dans ses papiers qu'on la trouva après sa mort. Louis XVI, à peine monté sur le trône, prit au sérieux cet imbécile. Pezay, en lui faisant parvenir un de ses écrits, lui avait fait effrontément les recommandations suivantes : « Si ma liberté ne déplaît pas à Votre Majesté, je la conjure de vouloir bien, demain, quand elle sortira de la messe, pencher la tête du côté de gauche... » Le roi n'y manqua nullement. Et Pezay devint pour quelque temps l'espion du roi et même son conseiller. C'est lui qui, le premier, poussa Necker. Quand le secret des correspondances secrètes du roi avec Pezay fut éventé par M. de Sartines et M. de Maurepas, elles eurent pour le roi moins de charme ou il en eut honte, et elles cessèrent. Pezay semble en être mort. — Plus tard, un nommé Prieur fut chargé de diverses missions très mystérieuses, rapportant au roi ce qu'on pensait et disait de lui dans le plus bas peuple, et chargé souvent de certains paquets de

papiers très cachetés que des personnages à lui désignés, mais inconnus de lui, lui remettaient et qu'il glissait au roi dans le plus grand secret. Longtemps avant la Révolution, Louis XVI fut l'homme de la fuite à Varennes.

Il était bon, doux, craintif et triste. Il ne regarda en face ni la vie ni la mort, quoique toujours préoccupé de l'une et de l'autre. Il était fataliste et croyait à sa mauvaise étoile aussi fermement et aussi obstinément que d'autres croient à l'excellence de leur ascendant. « Un roi que Dieu donne dans sa colère à une nation dont il veut punir les infidélités peut être un saint; car il suffit qu'il soit faible pour faire le malheur de ses peuples et chez lui la faiblesse même peut être jointe à la pureté des intentions qui excuse les fautes et à cette foi résignée qui expie même les crimes. »

Quant à Marie-Antoinette, c'était la femme du monde qui avait le moins lu, ou le moins compris, ou le plus oublié le mot de La Bruyère : « Le Français veut du sérieux dans le souverain. » Ce n'était qu'une enfant mal élevée. Elle fut longtemps parfaitement antipathique à Louis XVI qui choisissait les ministres les moins désirés par elle et écartait ceux qu'elle eût souhaités le plus vivement. Elle vivait dans une petite société de femmes rieuses et de plats adulateurs dont les plaisirs et amusements étaient étrangers au roi s'ils ne lui étaient pas absolument odieux. Cette société lui avait été préparée de longue main par Choiseul qui, jugeant le dauphin (Louis XVI plus tard) incapable de gouverner, pensait que Marie-Antoinette gouvernerait à sa place et se proposait de l'avoir à son inspiration par les gens dont il l'entourait à l'avance. La société de Chanteloup fut la société de la Dauphine et plus tard de la reine. Vermont lui répétait sous toutes les formes : « Votre mari est un imbécile. Vous régnerez à sa place. » On agissait sur sa coquetterie et on la poussait aux dissipations où elle n'avait par elle-même que trop de pente. On lui disait : « Vous êtes la plus jolie des femmes; jouissez de tous les droits que donne la beauté en un pays où on les lui accorde tous. Écartez ces étiquettes gênantes et cette austérité d'une morale plus gênante encore. Que les plaisirs soient votre élément. Eloignez de vous l'importunité des avis et les vains scrupules de ces vieilles prudes dont on a cherché à vous environner. »

De là « la licence fangeuse (c'est Moreau qui parle) des amusements qu'elle se permit », les bals de l'Opéra, les promenades nocturnes, les mascarades et les méprises scandaleuses dont la terrasse et les bosquets de Versailles furent le théâtre. La royauté y perdit non seulement de son prestige, mais de sa dignité. Ce fut comme une gageure de travailler à l'abolition du respect en un temps où il était plus ébranlé que jamais et où il était plus nécessaire. Rien n'était plus désastreux, en une pareille époque qu'un ménage royal qui était l'union de la frivolité et de la faiblesse.

Moreau, je ne sais pourquoi, parle très peu de Monsieur (Louis XVIII) dont il était cependant le secrétaire des commandements. J'estime que c'est parce que Monsieur était un monsieur qui se livrait peu et qui même ne se communiquait guère. Mais il abonde en anecdotes sur ce jeune fou de comte d'Artois qui était destiné à tant changer, puisqu'il devint un vieux fou plus tard. Ses incartades étaient un sujet de préoccupations constantes pour Louis XVI : « Que fait mon frère Charles? Que fait d'Artois ? — Il est à la chasse. — Et encore ? — Il est à tirer des lapins. — En tous cas il n'est jamais chez lui. » Il n'y était jamais. La veille d'une Saint-Hubert il entendit la messe à quatre heures du matin, partit en poste pour chasser à Pantin, soupa au Roule dans la petite maison du duc de Chartres, n'en sortit qu'à cinq heures du matin pour revenir chasser avec le Roi, chassa beaucoup, quoi qu'il ne se fût pas couché, se porta à merveille et fit un dîner de garçon chez M. le chevalier de Luxembourg. Il était vif, rieur, extrêmement aimable, emporté et entêté comme un jeune diable. Il partait pour la Flandre, malgré la formelle défense du Roi : « Au moins, lui disait son gouverneur, écrivez à la comtesse d'Artois et au Roi. — Point du tout. — Pour ce qui est de Mme la comtesse, je n'insiste pas. Ce sont affaires de de famille. Mais pour le Roi, c'est devoir d'État. — Ni à l'une ni à l'autre. » Il s'y tint. Il était buté.

Défense du Roi au comte d'Artois d'aller souper en carême chez Mlle Duthé et Mlle Desrieux. « J'irai », dit le comte. — « Je vous en empêcherai bien ! » dit le Roi. Le soir, bougies allumées, salles remplies et rue pleine de carrosses, un exempt surgit chez ces dames et défend de la part du Roi le spectacle, le bal et le souper. Le comte d'Artois faisait émeute et nécessitait l'intervention de la maréchaussée. C'était un prince très gênant pour le gouvernement.

Moreau n'est pas assez abondant en détails sur les folies révolutionnaires de l'aristocratie d'alors. Il en donne pourtant quelques petits spécimens qui sont précieux. En voici un qui ne vaut pas beaucoup moins que son pesant d'or : « Je me souviens qu'en 1788 je fus témoin, à l'hôtel de Laval, des démarches du duc de Luynes qui voulait absolument être député aux États généraux. Je lui dis : « Monsieur le duc, je ne vous conçois pas; car si le Roi, dont les États généraux ne détruisent pas les droits, incite les pairs de France à l'assister dans sa Cour, qui peut-être va lui être plus nécessaire que jamais, quel parti prendrez-vous ? » Cet imbécile me répondit : « Je dirai au Roi : Sire, je suis à la nation avant

d'être à vous. J'essayai de réfuter ce propos insensé, qui fut fort approuvé par un homme de qualité, proche parent du général de Custine, dont on connaît la fin déplorable. M. le comte de Bar, c'était son nom, me dit en parlant du monarque : « Je voudrais savoir qui l'a fait roi. » — « Monsieur le comte, lui répondis-je, je voudrais savoir qui vous a fait gentilhomme. » Je n'oublierai jamais cette scène, pendant laquelle un Montmorency, faisant de grandes enjambées dans le salon, riait à gorge déployée et s'écriait : « Nous verrons comment il se tirera de là. » D'un mot qui est bien de l'auteur des *Cacouacs*, Moreau ajoute : « Je ne vois pas jusqu'à présent que la plupart de ces gens-là s'en soient mieux tirés que lui. »

Il a raison et ces grands seigneurs ont payé cher leurs éternelles indisciplines d'éternels frondeurs et leurs incorrigibles brouilleries à la de Retz et à la Condé ; mais comprenez-vous assez maintenant comment le comte de Provence, homme sceptique et sage, était partisan de la double représentation du Tiers et disait : « Je compte plus sur le Tiers que sur la Noblesse pour aimer le Roi et lui être fidèle. » Il les connaissait bien. Il était déjà l'homme qui devait dissoudre la Chambre introuvable. Il se défiait, avec la plus grande raison du monde, des introuvables à l'envers de 1788.

La vérité est qu'à cette époque tout le monde comptait sur la grande démolition, chacun avec la secrète espérance, naïve chez tous, que ce serait lui qui en profiterait. Oh ! que la Révolution était belle en 1788 ! Pour la noblesse c'était une « Fronde des Seigneurs » qui réussirait ; pour les parlementaires c'était une « fronde de Robins » qui aurait un plein succès ; pour la bourgeoisie, qui, du reste, *avait* déjà tout, c'était la bourgeoisie arrivant à *être* tout et après son ambition satisfaisant toute sa vanité ; pour le peuple c'était l'abolition de tous les impôts et la démolition — point très important — de tous les rendez-vous de chasse ; pour tous c'était l'Eldorado et il n'y avait que Louis XVI, le plus borné des hommes mais à un certain égard le plus perspicace, qui fût mélancolique et qui dit : « Tout cela c'est bien : mais il n'est question que de ma mort là dedans. »

Sur les « dessous » de la seconde moitié du XVIIIe siècle vous trouverez dans Moreau une foule de petits documents, autrement dit commérages, qui ont leur valeur ou au moins leur sel. Vous y trouverez, (une fois de plus) que Maurepas fut très soupçonné d'avoir fait empoisonner la duchesse de Châteauroux, maîtresse de Louis XV : « Ils me l'ont empoisonnée », dit le Roi, qui à cette époque était encore sensible ; et que Choiseul fut soupçonné de même n'avoir été ni indifférent ni étranger à la mort du grand dauphin. Ces propos et confidences qui s'échangeaient dans la société de « Mesdames » et que Moreau rapporte, en jurant, comme c'est l'usage, qu'il n'y croit pas.

Vous verrez encore là les occupations extra-professionnelles de l'abbé de l'Épée. L'abbé de l'Épée ne consacrait pas tout son temps, à ce qu'il paraît, à faire entendre et parler les sourds-muets. Ce janséniste parlait aussi à des entendants et à des entendants qui entendaient à demi-mot. Joseph II en partant de Paris où il était venu voir sa sœur, en 1777, laissa à Mercy, son ministre, l'ordre d'aller toutes les semaines recevoir de l'abbé les paquets que celui-ci s'était engagé à lui envoyer et l'on remarqua que ce fut à partir de ce moment qu'éclatèrent les projets formés par Joseph II de dépouiller l'Église de ses biens, d'anéantir les vœux de religion et de se soustraire à la juridiction du Saint-Siège. Voyez-vous ce petit abbé gouvernant de Paris l'Empire d'Allemagne ou tout au moins les États d'Autriche ? Après tout, il n'est pas impossible. L'abbé de l'Épée était surtout un « homme à idées » et, à ce titre il dut s'entendre admirablement avec Joseph II. Notez encore que Joseph II, encore que philosophe, était religieux et que la confiance, qu'il eût sans doute refusée à un encyclopédiste, il a pu très bien l'accorder à un abbé de la confession de Jansénius. En tous cas le détail est curieux.

Moreau nous renseigne encore très pertinemment sur les commencements de l'abbé Maury. C'était, vers 1780, un abbé philosophe, prêchant la tolérance, débitant devant la cour des sermons tout pénétrés de philosophisme, embrassé à tour de bras par La Harpe qui lui disait : « Que vous êtes heureux, l'abbé ! nous écrivons aux rois ; vous leur parlez ! » et, du reste, toujours tracassant, paperassant, jacassant dans les ministères, lisant les correspondances par-dessus les épaules et peut-être les décachetant un peu, et le plus effronté intrigant qui se pût voir...

Mais je n'en finirais pas. Que tout ce monde est amusant ! C'est une bonne préface aux *Mémoires d'Outre-Tombe* que les *Souvenirs* de Moreau. Les uns font exactement suite aux autres. Ce n'est pas au point de vue du talent que je me place, je n'ai pas besoin de le dire. Mais comme commère, comme espion de police au service de la postérité et comme juge d'instruction au procès de l'Ancien Régime, il faut confesser que l'auteur des *Cacouacs* a du mérite.

ÉMILE FAGUET.

KONOVALOW (1)

Nouvelle.

Il faut être né dans une société policée, pour trouver en soi la patience d'y vivre toute sa vie et pour n'avoir jamais le désir de quitter cette sphère de conventions pénibles, de petits mensonges vénéneux consacrés par l'usage, d'ambitions maladives, d'étroit sectarisme, de diverses formes d'insincérité, en un mot de toute cette vanité des vanités qui gèle le cœur, corrompt l'esprit, et qu'on appelle avec si peu de raison la civilisation. Je suis né et j'ai été élevé en dehors de cette société et, pour cette raison qui m'est précieuse, je ne puis l'accepter par fortes doses sans bientôt éprouver la nécessité de sortir de son cadre et de me reposer des complications multiples, des raffinements maladifs de ce genre d'existence.

A la campagne, il fait presque aussi insupportablement écœurant et ennuyeux que parmi les gens cultivés. Le mieux est de s'en aller dans les rues les plus misérables des villes, où, quoiqu'il y fasse très sale, tout est sincère et simple, ou bien d'aller simplement se promener par les champs et les routes, ce qui est toujours intéressant, rafraîchit moralement et ne demande d'autres moyens de transport que de bonnes jambes.

Il y a cinq ans, j'entrepris justement une promenade de ce genre et, cheminant dans la vaste Russie sans aucun itinéraire précis, j'arrivai à Théodocie. On y commençait alors la construction d'une digue, et, avec l'espoir de gagner un peu d'argent pour la route, je me présentai au lieu où l'on travaillait.

Dans mon désir de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les travaux, je gravis une montagne et m'assis, regardant la mer sans limites et les tout petits hommes qui lui faisaient des remparts.

Le large tableau du travail humain se déroula devant moi : toute la rive pierreuse de la baie était creusée ; partout il y avait des trous, des tas de pierres et de bois, des brouettes, des pieux, des barres de fer, des outils pour l'aménagement des voûtes, des machines de bois compliquées, et au milieu de tout cela s'agitaient des êtres humains. C'étaient eux qui après avoir déchiré la montagne à l'aide de la dynamite, la morcelaient avec des pics, déblayaient une surface plane pour y mettre une voie ferrée ; c'étaient eux qui pétrissaient dans d'énormes caisses du ciment et, après en avoir fait de gros cubes, les plongeaient dans la mer, construisant ainsi un rempart contre la force titanique de ses infatigables vagues. Ils paraissaient petits comme des larves sur le fond brun de la montagne, mutilée par eux, et ils s'agitaient aussi comme des larves dans les tas de pierres, de bois, de débris, au soleil ardent de midi... On aurait dit qu'ils voulaient se cacher du soleil et faire la ruine autour d'eux en pénétrant dans le sein de la montagne, tant le soleil était brûlant et le chaos désolé.

Dans l'air lourd flottait un bruit gémissant et fort, les épieux frappaient la pierre, les roues des brouettes grinçaient, le pilon de fer tombait lourdement sur le bois du pilotis, la « Doubinouchka » (1) pleurait, les haches sonnaient, les hommes petits et gris criaient sur tous les tons.

En un endroit, un groupe d'ouvriers, ahanant, s'acharnait contre un immense bloc de rocher, avec l'espoir de le déplacer ; ailleurs on avait soulevé une lourde poutre et on criait à perte d'haleine : « Hardi ! » et la montagne, toute crevassée, répétait sourdement : i-i-i !

Sur la ligne brisée des planches jetées partout, avançait lentement une file d'hommes qui poussaient les wagonnets chargés de pierres, et à leur rencontre venait, lentement aussi, afin de faire durer les minutes de repos, une autre file avec des wagonnets vides... Auprès d'un levier était une foule compacte et bigarrée, et quelqu'un chantait d'une voix traînarde et gémissante :

Eh ! mes frères, il fait bien chaud,
Personne ne nous plaint jamais.
Oh ! Doubinouchka
Va-a !

La foule hurlait, puissante, tirant sur les câbles, et la masse de fer du pilon s'élevait en l'air et retombait ; un bruit semblable à un soupir se faisait entendre et tout le pilotis frissonnait. Sur tous les points de l'espace entre la mer et la rivière grouillaient les petits hommes gris, remplissant l'air de leurs cris, de leur poussière et de leur odeur. Parmi eux circulaient les contremaîtres en vestes blanches aux boutons de métal qui brillaient au soleil comme des yeux cruels. Le ciel sans nuages, atrocement chaud, les nuées de poussière et les vagues de sons formaient une symphonie du travail, la seule musique qui ne fasse jamais plaisir.

La mer s'était tranquillement étendue jusqu'à l'horizon brouillé, elle battait doucement la rive de ses vagues transparentes, vivante de mouvement et de bruit. Toute rieuse au soleil, elle semblait sourire débonnairement comme Gulliver qui savait qu'un seul de ses mouvements pouvait détruire tout le travail de ces Lilliputes.

Elle était couchée, aveuglante d'éclat, grande,

1. Voir la *Revue* des 26 janvier, 2 et 9 février 1901.

1. Chanson populaire que chantent les ouvriers.

forte, bonne, et sa puissante respiration soufflait sur la rive, rafraîchissant les êtres las, appliqués à réduire la liberté de ses vagues, qui, elles, caressaient si doucement la rive mutilée. La mer semblait plaindre les gens: des siècles d'existence lui avaient fait comprendre que les malfaiteurs véritables ne sont pas ces hommes qui construisent, elle savait depuis longtemps que ceux-là ne sont que des esclaves et qu'on leur impose cette lutte corps à corps avec les éléments dont la vengeance est toujours proche. Ils construisent, ils peinent; leur sang et leur sueur sont le ciment de tout ce qui se fait sur terre; mais ils ne reçoivent rien eux-mêmes, après avoir mis toute leur force au service du désir éternel de construire, désir qui fait des miracles sur terre, mais ne donne pas d'abri aux travailleurs et ne leur procure pas le pain quotidien. Eux aussi sont un élément et c'est pourquoi la mer n'est pas courroucée, et regarde avec indulgence le travail dont ils ne profitent pas. Ces petites larves grises qui épuisent la montagne sont pareilles aux gouttes de la mer, qui tombent les premières sur les rochers inaccessibles du rivage, poussées par l'éternel désir qu'a la mer d'élargir ses domaines, et sont les premières à mourir en se brisant contre eux. Dans leur masse ces gouttes font partie de la mer, elles sont puissantes aussi et aiment à détruire quand le souffle de la tempête les a irritées. La mer connait de longue date les esclaves, ceux qui construisirent jadis des pyramides dans le désert, et ceux de Xerxès, — drôle d'homme qui pensait punir la mer avec trois cents coups de verge parce qu'elle avait brisé ses ponts, pareils à des jouets d'enfants. Les esclaves ont de tout temps été les mêmes; ils se soumettaient, étaient mal nourris, et exécutaient toujours de grandes et belles choses, divinisant quelquefois ceux qui les faisaient travailler, plus souvent les maudissant, rarement s'insurgeant contre eux.

Et, souriant comme un titan qui a conscience de sa force, la mer éventait de son haleine ceux qui, aveugles et esclaves, creusaient misérablement la terre au lieu de s'élancer vers le ciel. La vague caresse le rivage semé de gens qui construisent un obstacle de pierre à son mouvement; elle le caresse et chante sa chanson, sonore et douce, du passé, de tout ce qu'elle a vu sur les côtes de la terre.

... Parmi les ouvriers il y avait des êtres bizarres, secs et bronzés, en bonnets rouges, petites jaquettes bleues, pantalons serrés aux genoux et flottant sur le pied. C'étaient, comme je l'appris plus tard, des Turcs d'Anatolie. Leurs voix de gosier se mêlaient au parler lent et chantant des Viatitchi, dur et rapide des Volgiens et doux des Petits-Russiens.

La disette sévissait en Russie, et la faim avait amassé ici les représentants de presque tous les gouvernements frappés par la calamité. Ils se partageaient en petits groupes, par pays; seuls les vagabonds, ces cosmopolites, se distinguaient, par leur air d'indépendance, leur costume et leur langage, des paysans, esclaves de la terre et n'ayant rompu que provisoirement, sous la poussée du besoin, la chaîne qui les liait à elle, mais gardant opiniâtrément le souvenir du sol natal. Les vagabonds étaient de tous les groupes, parmi les Viatitchi comme parmi les Petits-Russiens, se sentant partout à leur place, mais la majeure partie d'entre eux se tenaient auprès du pilon, parce que là l'ouvrage était moins dur.

Quand je m'approchai d'eux, ils avaient les mains abaissées sur le câble, attendant que l'inspecteur eût fini d'arranger la poulie qui sans doute usait sa corde. Il tripotait au haut de la tour de bois, et criait :

— Tire!

On tirait faiblement.

— Arrête... Tire encore. Arrête, marche!... Le principal chanteur, grand gars qui depuis longtemps n'avait été rasé, au visage grêlé et aux manières de soldat, remua les épaules, loucha de côté, toussa et entonna :

Le pilon chasse le pilotis dans la terre!

... La seconde ligne n'aurait pas trouvé grâce devant la censure la plus indulgente et provoqua un éclat de rire unanime; elle était évidemment improvisée, créée par l'inspiration spontanée du chanteur qui maintenant se tordait la moustache, avec l'air d'un artiste habitué au succès et sûr de son public.

— Allez! criait d'en haut, à tue-tête, l'inspecteur.

— C'est assez hennir!

— Fais attention, Mitritch, tu n'aurais qu'à faire explosion, lui répondit d'en bas un des ouvriers.

Je connaissais bien cette voix, et je croyais avoir vu cette haute silhouette aux larges épaules, au visage ovale éclairé par de grands yeux bleus. Était-ce Konovalow? Mais Konovalow n'avait pas une balafre de la tempe à la racine du nez, comme celle qui coupait le front haut de ce garçon. Les cheveux de Konovalow étaient plus clairs et ne frisaient pas en petites boucles comme chez celui-ci; Konovalow avait une large et belle barbe, tandis que celui-ci se rasait et portait, comme les Petits-Russiens, de longues moustaches pendantes. Et pourtant cet homme avait quelque chose qui m'était familier. Je décidai de m'adresser à lui pour lui demander le moyen d'obtenir de l'ouvrage immédiat, et j'épiai le moment où on aurait fini d'enfoncer le pilotis.

— Ouh, ouh! soupirait puissamment la foule, s'affaissant quand elle tendait la corde et puis se redressant rapidement comme prête à s'arracher de

terre et à s'élever dans l'air. Le marteau-pilon grinçait et tremblait; au-dessus des têtes s'élevaient des bras nus, brûlés et velus, qui se tendaient avec la corde; les muscles se nouaient, mais le lourd morceau de fer s'élevait toujours à une hauteur moindre et son choc contre le bois était plus faible. A voir ce travail, on aurait pu penser qu'une foule idolâtre, extasiée et désespérée, levait les bras vers un dieu muet et se prosternait devant lui. Les visages baignés de sueur, sales et fixes, les cheveux emmêlés, collés aux fronts humides, les cous bruns, les épaules tremblantes d'effort, tous ces corps à peine recouverts de haillons bariolés, remplissaient l'air autour d'eux de leurs émanations chaudes et, confondus en une seule masse lourde, grouillaient gauchement dans l'atmosphère humide et ardente, remplie d'une épaisse odeur de transpiration.

— Assez! cria quelqu'un d'une voix méchante et brisée.

Les bras des ouvriers lâchèrent les cordes qui retombèrent mollement le long du pilotis, tandis que les ouvriers eux-mêmes s'affaissaient lourdement à terre, essuyant leur sueur, soufflant, s'étirant le dos, se palpant les épaules et émettant un sourd murmure semblable au grognement d'un grand animal en fureur.

— Pays! dis-je à l'homme que j'avais distingué.

Il se tourna paresseusement de mon côté, le regard de ses yeux glissa sur mon visage; puis il les ferma à demi, me regardant attentivement.

— Konovalow!

— Attends!... il me renversa la tête en arrière, d'une main, comme s'il s'apprêtait à me saisir à la gorge, et tout à coup son visage rayonna d'un sourire joyeux et bon.

— Maxime! Eh! toi... anathème! Ami... hein? Toi aussi tu as déraillé! Tu t'es joint aux va-nu-pieds. Voilà qui est bien! C'est parfait! Chemine... voilà tout! Y a-t-il longtemps? D'où viens-tu? Maintenant nous arpenterons ensemble toute la terre? Était-ce une vie là-bas? Rien qu'ennui, on ne vivait pas, on pourrissait. Et moi, frère, depuis lors, je me promène par le monde. Où n'ai-je pas été? Quel air j'ai respiré!... Mais non, comme tu t'es habillé drôlement... c'est à ne pas te reconnaître : à ton costume tu es un soldat, à ta physionomie un étudiant! Eh! dis, n'est-ce pas que c'est bon de vivre ainsi, d'errer de place en place? Tu sais que je me souviens de Stenka, et de Tarass, et de Pila... de tout!...

Il me donnait des coups de poing dans le côté, me frappait l'épaule de sa large paume comme s'il voulait faire de moi un beefsteak. Je ne pouvais placer un mot dans le feu d'artifice de ses questions et souriais seulement, d'un air assez bête à coup sûr, en regardant cette bonne figure radieuse. Moi aussi j'étais content de le voir, très content! Ma rencontre avec lui me rappelait le commencement de ma vie qui certes valait mieux que sa continuation.

Enfin, je réussis à demander à mon vieil ami pourquoi il avait une balafre, et pourquoi ses cheveux frisaient.

— Ça, vois-tu, c'est toute une histoire. Je voulais, avec deux autres camarades, passer la frontière pour voir un peu la Roumanie. Nous partîmes de Kagoula, c'est un bourg en Bessarabie, tout près de la frontière. C'était la nuit, bien sûr, et nous avancions doucement. Tout à coup... « Arrête! » C'était le cordon de douaniers, et dans la nuit nous tombâmes dessus. Que faire? se sauver, naturellement. C'est alors qu'un soldat m'a fendu la tête. Ce n'est pas qu'il ait très bien frappé, mais pourtant j'ai traîné un mois à l'hôpital. Et ce qui est le plus drôle c'est que le soldat était un pays : un des nôtres, de Mourome!... Lui aussi fut bientôt transporté à l'hôpital : un contrebandier l'avait abîmé d'un coup de couteau dans le ventre. Quand nous fûmes un peu remis, nous nous débrouillâmes dans cette affaire. Le soldat me demanda : « C'est moi qui t'ai ainsi cinglé? — Il faut bien que ce soit toi, pour que tu le reconnaisses. — Sûrement c'est moi, dit-il, ne te fâche pas, c'est le service qui veut ça. Nous pensions que vous aviez de la contrebande. Voilà, moi aussi on m'a distingué, on m'a décousu le ventre. Il n'y a rien à faire, la vie est un jeu sérieux. » Nous devînmes amis. C'était un bon soldat, Iachka Masine. Et les boucles? Les boucles, frère, me sont venues à la suite de la fièvre typhoïde. On me mit en prison à Kichinew, en attendant qu'on me jugeât pour avoir passé la frontière sans permis. C'est là que j'eus la fièvre typhoïde. Je traînai, traînai, c'est à peine si je m'en tirai. Il faut même croire que je ne m'en serais jamais tiré si la garde ne s'était donné tant de mal. Je m'en étonnais, frère, elle se préoccupait de moi comme d'un petit enfant, et à quoi pouvais-je lui être bon? « Maria Petrovna, lui disais-je, laisse ça, j'en suis confus... » Et elle riait seulement tout bas. C'était une brave fille... Elle me lisait parfois des livres de piété. « Eh! lui demandai-je, n'y a-t-il pas quelque chose... comme cela?... » Elle apporta un livre où un matelot anglais s'était sauvé d'un naufrage sur une île déserte et s'était arrangé pour y vivre. Horriblement intéressante, cette histoire. Ce livre m'avait beaucoup plu, moi-même je serais allé sur cette île. Tu comprends quelle vie c'était? Une île, la mer, le ciel, tu vis seul, et tu as tout ce qu'il te faut et tu es tout à fait libre. Il y avait encore par là un sauvage. Eh bien! moi, je l'aurais noyé, le sauvage; à quoi pouvait-il me servir? Je ne m'ennuie pas tout seul, hein? As-tu lu un livre comme ça, toi?

— Attends. Comment es-tu sorti de prison?

— On me mit en liberté. On me jugea, m'acquitta et me libéra. Très simple! Voilà, aujourd'hui je ne travaille plus; que l'ouvrage aille au diable! Je me suis assez démis les bras, cela suffit. J'ai à peu près trois roubles et pour la demi-journée d'aujourd'hui on me donnera encore 40 copeks. Des capitaux! Viens avec moi chez nous... nous ne sommes pas à la caserne, mais ici tout près dans la montagne... Il y a un trou très commode comme habitation humaine. Nous sommes deux à demeurer dedans, mais mon camarade est malade : la fièvre l'a tordu... Assieds-toi ici, et moi je vais chez l'inspecteur. Je reviens tout de suite.

Il se leva rapidement et s'en alla au moment même où les ouvriers prenaient les cordes pour se mettre à l'ouvrage. Je restai sur une pierre à regarder le bruyant remue-ménage autour de moi et la tranquille mer, bleue et verte.

La haute personne de Konovalow, s'acheminant d'un pas lent entre les ouvriers, les pierres, les bois et les charrettes, disparaissait au loin. Il s'éloignait, les bras ballants, vêtu d'une blouse de percale bleue, trop courte et trop étroite, d'un pantalon de toile et de grosses bottes. Le lourd bonnet de ses boucles tremblait sur sa tête puissante. Quelquefois il se retournait et me faisait avec les bras des signes. Il était nouveau pour moi, animé, tranquille, sûr, bon enfant et fort. Tout autour de lui on travaillait, le bois grinçait, la pierre se fendait, les essieux gémissaient, quelque chose tombait avec fracas, les gens criaient, s'injuriaient, soupiraient et chantaient comme s'ils geignaient. Au milieu de tous ces bruits et mouvements, la belle silhouette de Konovalow qui s'éloignait à pas fermes, louvoyant de côté et d'autre, tranchait et semblait renfermer une allusion à quelque chose qui me l'expliquait lui-même.

Deux heures après la rencontre, nous étions couchés, Konovalow et moi, dans le trou « très commode comme habitation humaine ». Effectivement le trou était commode; on avait creusé la montagne pour y prendre de la pierre et une niche carrée en était résultée, dans laquelle on pouvait très bien se mettre quatre. Mais elle était basse, et l'ouverture se masquait d'un bloc de pierre formant une espèce de rideau, de sorte que pour y pénétrer il fallait se coucher par terre et puis ramper. Elle avait environ trois archines de long, mais c'était inutile et hasardeux d'y aventurer sa tête, la pierre à l'entrée pouvant se détacher et nous enterrer vifs. Nous ne le désirions pas et nous nous arrangeâmes ainsi : nous introduisîmes nos jambes et nos corps dans le trou où il faisait très frais, et nos têtes restèrent au soleil; de cette manière, si le panneau de pierre avait la fantaisie de tomber, il ne ferait que nous écraser le crâne.

Le vagabond malade se mit au soleil tout entier et s'étendit à deux pas de nous; nous entendions ses dents s'entre-choquer dans le paroxysme de la fièvre. C'était un Petit-Russien long et sec « de Poltawa ou peut-être de Kiew », comme il me le dit d'un air songeur.

— L'homme vit si longtemps sur terre qu'il importe peu s'il oublie où il est né. Et puis n'est-ce pas égal? C'est un grand malheur de naître, mais où... cela n'y change rien.

Il se roulait par terre, essayant de se couvrir d'un vieux paletot gris, fait uniquement de trous; il jurait d'une manière très pittoresque, voyant que tous ses efforts étaient vains; il jurait et continuait néanmoins à s'enrouler dans ses loques. Il avait de petits yeux noirs, toujours pincés, comme s'il examinait quelque chose avec attention.

Le soleil nous brûlait insupportablement la nuque, et Konovalow fit une espèce d'écran avec son manteau de soldat étendu sur deux bâtons. Pourtant on étouffait. De loin arrivait à nous le bruit sourd des travaux sur la baie, mais nous ne pouvions la voir. A notre droite, sur le rivage, il y avait la ville en masses lourdes de maisons blanches, à gauche la mer, devant nous la mer aussi qui s'en allait dans le lointain infini. Dans les douces demi-teintes de l'horizon se mêlaient en fantastiques mirages des couleurs étonnantes, tendres et imprévues qui caressaient les yeux et l'âme par l'insaisissable beauté de leurs nuances.

Konovalow regardait au loin et souriait béatement. Il me dit :

— Quand le soleil sera couché, nous allumerons un feu et nous ferons du thé. Nous avons du pain, de la viande. Et en attendant veux-tu, du melon ou de la pastèque?

Avec le pied, il fit rouler d'un coin du trou une pastèque, tira un couteau de sa poche et tout en faillant, il me dit :

— Chaque fois que je suis près de la mer, je me demande pourquoi les gens n'habitent pas plus sur les plages. Ils auraient été meilleurs alors, parce que la mer est caressante et que... elle met de bonnes pensées dans l'âme. Mais toi, dis, comment as-tu vécu toutes ces années?

Je le lui racontai. Le Petit-Russien malade ne faisait aucune attention à nous; il se rôtissait au soleil, qui déjà s'abaissait sur la mer. Et la mer au loin s'était couverte de pourpre et d'or, et à la rencontre du soleil s'élevaient d'elle des nuages gris-rosés aux contours flous. Il semblait que du fond de la mer surgissaient des montagnes aux cimes blanches, parées de neiges et des rayons roses du couchant. De la

baie arrivait la mélancolique mélodie de la Doubinouchka et le roulement de la dynamite qui détruisait la montagne... Les pierres et les inégalités du terrain projetaient des ombres qui, croissant imperceptiblement, rampaient à nous.

— C'est bien à tort, Maxime, que tu as la manie des villes, dit avec conviction Konovalow, après avoir entendu mon odyssée. Et qu'est-ce qui t'y attire ? La vie y est pourrie et étroite. Il n'y a ni air ni espace, rien de ce qu'il faut à l'homme. Que diable en as-tu besoin? Tu es un homme instruit, tu sais lire, qu'as-tu à faire d'autres gens? Qu'attends-tu d'eux? Et puis, il y a des hommes partout.

— Ehé! fit le Petit-Russien qui se tordait sur la terre comme une couleuvre. Il n'y en a partout que trop. On ne peut guère aller son chemin sans marcher sur les pieds des autres. Il naît des gens sans nombre, comme des champignons après la pluie... et encore ceux-là les riches les mangent.

Il cracha avec philosophie et se remit à claquer des dents.

— Pour ton compte, voici ce que je te répète, poursuivit Konovalow : ne va pas demeurer dans les villes. A quoi bon? Il n'y a que saleté et désordre. Les livres? Tu en as assez, je pense, de lire des livres. Ce n'est pas pour cela que tu es au monde. Et puis les livres eux-mêmes ne sont que bêtises. Achètes-en un, mets-le dans ton sac et marche. Veux-tu aller avec moi à Tachkent ? à Samarkand ? ou encore quelque part ailleurs?... Et puis sur l'Amour, veux-tu ? Moi, frère, j'ai décidé de me promener sur la terre dans toutes les directions, c'est ce qu'il y a de mieux. Tu marches et tu vois des choses nouvelles... et tu ne penses à rien. Le vent souffle à ta rencontre et il semble qu'il chasse toute la poussière de ton âme. Tu es libre et léger... Rien ne te gêne... Si tu as faim, tu t'arrêtes, tu travailles pour cinquante copeks ; s'il n'y a pas d'ouvrage, demande du pain, on t'en donnera. De cette manière, tu verras beaucoup de choses... de beautés différentes. Hein?

Le soleil s'était couché. Les nuages sur la mer s'étaient assombris et la mer aussi devenait noire et une fraîcheur émanait d'elle. Par-ci par-là, les étoiles scintillaient déjà, le bruit du travail dans la baie était mort, et par instants seulement, doux comme des soupirs, arrivaient les cris des hommes. Et quand le vent soufflait sur nous, il nous apportait le chuchotement mélancolique des vagues sur la rive.

L'obscurité de la nuit s'épaississait rapidement, et la personne du Petit-Russien qui, cinq minutes plus tôt, possédait encore un contour distinct, ne présentait maintenant qu'une masse informe...

— Si l'on faisait du feu? dit-il en toussant.

— C'est possible.

Konovalow tira, de je ne sais où, des copeaux, les alluma et de fines langues de feu commencèrent à lécher en le caressant le bois jaune et résineux. De minces filets de fumée serpentaient dans l'air nocturne, plein de l'humidité et de la fraîcheur de la mer. Et autour, tout devenait plus tranquille, la vie paraissait se retirer de nous, ses sons fondaient et s'éteignaient dans l'obscurité. Les nuages se dissipaient, sur le ciel bleu foncé les étoiles brillaient, éclatantes, et sur la surface de velours de la mer s'allumaient les falots des barques de pêcheurs et les reflets des étoiles. Le feu devant nous s'était épanoui comme une grande fleur d'un rouge jaune... Konovalow y fourra une bouillotte et, les genoux embrassés, se mit à regarder la flamme d'un air songeur. Et le Petit-Russien, comme un grand lézard, rampa aussi vers le foyer.

— Les gens ont fait des villes, des maisons, s'y sont entassés, abîment la terre, étouffent, se gênent les uns les autres... Est-ce une vie ? Non, la vraie vie, c'est comme nous...

— Oho! dit en secouant la tête le Petit-Russien, Si on y ajoutait une fourrure pour l'hiver, et une maison bien chaude, alors ç'eût été vraiment une vie de seigneurs.

Il ferma à moitié un œil, rit, et regarda Konovalow.

— Oui, répondit celui-ci en se troublant un peu, l'hiver est un temps maudit. Pour l'hiver on a vraiment besoin des villes... il n'y a rien à y faire... Mais les grandes villes sont pourtant inutiles... Pourquoi entasser les gens, quand deux ou trois seulement d'entre eux ne peuvent s'accorder ensemble. Voilà de quoi je parle. Certes, si l'on y pense, l'homme n'a de place nulle part, ni dans les villes, ni dans les steppes. Mais mieux vaut ne pas songer à ces choses-là... cela n'aboutit à rien et retourne l'âme.

Jusqu'alors j'avais cru Konovalow changé à la suite de sa vie errante ; je pensais que les excroissances d'ennui qui oppressaient son cœur à l'époque de notre vie commune étaient tombées comme une coquille au grand air de ces dernières années ; mais le ton de cette phrase me reconstitua mon ami tel que je l'avais connu, chercheur inquiet et inassouvi. La rouille du doute, le poison des rêveries rongeaient cet homme puissant, venu au monde pour son malheur avec un cœur vibrant. Ces « gens qui songent » sont nombreux dans la vie russe et ils sont plus malheureux que n'importe qui, parce que le poids de leur pensée est augmenté par la cécité de leur esprit. Je regardai mon ami avec pitié, et lui, comme pour confirmer mon impression, s'écria avec tristesse :

— Je me suis souvenu, Maxime, de notre vie et de tout... ce qui fut! Combien de lieues j'ai faites depuis, que de choses j'ai vues... Il n'y a rien sur terre

qui me soit commode ! Je n'ai pas trouvé ma place !

— Et pourquoi est-tu né avec un cou pour lequel aucun collier n'est bon ? demanda avec indifférence le Petit-Russien en ôtant du feu la bouillotte.

— Non, dis-moi... demanda Konovalow, — pourquoi ne puis-je être tranquille ? Hein ? Pourquoi les autres vivent-ils, s'occupent-ils de leurs affaires, ont-ils des femmes, des enfants et tout enfin ?... Ils se plaignent de la vie, mais ils sont tranquilles. Et toujours ils ont la volonté de faire telle chose ou telle autre. Et pourquoi ne puis-je pas ? Je m'ennuie ! Pourquoi est-ce que je m'ennuie ?

— En voilà une rage de faire des grimaces, dit en s'étonnant le Petit-Russien. Est-ce qu'à force de grimaces tu te sentiras mieux ?

— C'est juste, répliqua tristement Konovalow.

— Je parle toujours peu, mais je sais ce que je dis, prononça avec dignité le stoïcien sans se décourager de lutter contre la fièvre.

— Laissons toute cette histoire... Puisque tu es au monde, vis et ne raisonne pas, dit avec méchanceté cette fois Konovalow.

Mais le Petit-Russien trouva nécessaire d'ajouter :

— Et ne t'occupe de rien. Le temps viendra, sans que tu le veuilles ; tu seras traîné où il le faut, et réduit en poussière. Reste étendu et tais-toi... Ni notre langue, ni nos bras ne nous aident en rien.

Il dit, toussa, s'agita et se mit à cracher avec rage dans le feu. Autour de nous, tout était sourd, masqué par le rideau épais de l'obscurité. Le ciel, au-dessus de nous, était sombre aussi ; il n'y avait pas encore de lune. La mer se sentait plutôt qu'elle n'était visible, tant les ténèbres devant nous s'épaississaient. Il semblait que sur la terre était descendu un brouillard noir. Le feu s'éteignait.

— Allons dormir, proposa le Petit-Russien. — Nous rampâmes dans le trou, couchés, la tête en dehors. Nous nous taisions. Konovalow, une fois étendu, resta immobile, comme pétrifié. Le Petit-Russien s'agitait sans cesse et claquait des dents. Je regardai longtemps s'éteindre le foyer : ardent et grand au début, le monceau de charbons devenait toujours plus petit, se couvrait de cendres et disparaissait sous leur tas. Et bientôt il n'en resta rien qu'une odeur chaude. Je regardai et je pensai :

— C'est ainsi que nous sommes tous. Si seulement on pouvait brûler plus ardemment !

Trois jours après, je disais adieu à Konovalow. J'allais à Koubagne, lui ne voulait pas. Mais nous nous séparâmes tous les deux avec la certitude de nous retrouver sur terre.

... Nous n'en eûmes plus l'occasion.

MAXIME GORKI.

(Traduit en russe par IVAN STRANNIK.)

LE SIÈGE DE PARIS

L'opinion publique et les opérations militaires.

Les batailles de la Marne, avec les diversions qui devaient concourir au but suprême, constituent l'effort le plus considérable, non seulement de la défense de Paris, mais encore de la défense nationale.

C'est, en effet, par l'examen des pertes que l'on peut se rendre un compte exact de l'intensité de l'action et de l'acharnement de la lutte ; or les engagements sous Paris, du 29 novembre au 2 décembre 1870, nous ont coûté 12085 hommes, se décomposant ainsi :

Officiers tués	115
— blessés	380
— disparus	44
Hommes de troupe tués	1862
— blessés	7555
— disparus	2129

Ces chiffres disent assez haut quelle a été la grandeur de l'effort, et rappellent par leur importance les vides creusés dans les rangs de l'armée du Rhin par les sanglantes batailles qu'elle eut à soutenir en Alsace et autour de Metz.

Grâce à la légende qui, pour flatter les passions des uns et dissimuler les faiblesses des autres, se substitue si facilement à l'histoire, l'opinion, mal renseignée, n'a pas été juste pour les défenseurs de Paris ; on a oublié qu'en regard des affaires de la Marne, les engagements en province, même les plus meurtriers, n'ont causé, en tués et blessés, abstraction faite des débandés toujours très nombreux, que des pertes minimes.

Comme le fait justement remarquer le général Trochu dans ses *Œuvres posthumes*, ce qu'on appelait l'inaction de l'armée de Paris « se chiffrait en décembre par six combats et deux batailles, ensemble dont l'importance, — quant aux efforts faits et aux sacrifices accomplis, — pouvait se mesurer par l'énumération qui suit :

Tués à l'ennemi, ou morts de leurs blessures

Généraux	4
Officiers supérieurs	30
Officiers de rang	196
Sous-officiers et soldats	4100

Blessés ou disparus

Officiers, sous-officiers et soldats	21000

c'est-à-dire trois fois le chiffre des pertes qu'avaient, à la même date, coûté aux armées de la Défense nationale, opérant en province, tous les combats qu'elles avaient livrés. »

(1) Extrait de *La Société de la Marne*, par Y. K., qui va paraître à la Librairie Chapelot.

Pour qui a vu l'état des troupes qui composaient l'armée de Paris au moment de l'investissement, régiments de marche comme régiments de mobiles, alors que le 35e et le 42e de ligne méritaient seuls, avec la marine, le nom de troupes régulières, il est hors de doute qu'il a fallu un travail d'organisation, d'instruction et d'éducation des plus opiniâtres et des mieux dirigés, dont le mérite, pour le 14e corps, revient en entier au général Ducrot, pour avoir pu, deux mois après, mener à l'ennemi une armée organisée qui, après avoir franchi la Marne devant lui, lui a enlevé de haute lutte ses positions entre Bry et Champigny. Chose plus extraordinaire, cette armée novice a réussi à s'y maintenir, en dépit des plus violents efforts de l'adversaire pour l'en chasser, et cela malgré la dépression morale que l'on était en droit de redouter de la part de troupes aussi jeunes et aussi éprouvées, qui avaient échoué dans leurs efforts maintes fois répétés contre Cœuilly et contre Villiers, et qui souffraient cruellement des atteintes d'une température glaciale.

Enfin, qu'on ne l'oublie pas, l'attitude de ces troupes avait été telle qu'elles purent effectuer leur retraite dans un ordre parfait, sans que les Allemands osassent la troubler.

Les batailles de Villiers, — 30 novembre, — et de Champigny, — 2 décembre, — ont laissé dans notre esprit une empreinte ineffaçable.

Nous n'avions assisté jusque-là qu'à quelques combats livrés en septembre et en octobre contre la partie sud des lignes d'investissement, combats auxquels, tous, nous avions marché avec le sentiment intime que nous rentrerions le soir au camp.

Le 30 novembre, au contraire, électrisés par la proclamation de notre général en chef, frappés par la puissance des moyens d'action mis en œuvre, nous sentant appuyés par les batteries de position dont la formidable canonnade nous disait assez haut que la voie nous était frayée, voyant filer au trot allongé vers l'ennemi de nombreuses batteries de campagne bien attelées, nous avons marché, et ce fut la seule fois, avec le sentiment de la victoire possible, avec l'espoir au cœur : au moment où notre régiment, le 42e, descendait du plateau de Vincennes vers les ponts de Joinville, tous ceux qui comptaient dans ses rangs avaient foi dans le succès et allaient à l'ennemi avec confiance.

Au moment où il allait diriger contre les lignes allemandes un effort qui pouvait être décisif, ses sentiments *intimes*, que nous révèlent ses lettres à sa femme, étaient basés, *quoiqu'on ait essayé d'accréditer la version contraire*, sur la ferme conviction que cet effort pouvait réussir, en même temps que sur la résolution bien arrêtée de prodiguer tout son dévouement pour arriver au but.

Nous savons bien qu'à ce propos M. le commandant Rousset (*Histoire générale de la Guerre franco-allemande*) a écrit que : « le général Ducrot paraît avoir montré, pendant toute la première partie du siège de Paris, un optimisme un peu excessif par rapport à ses propres projets ».

Il est vrai qu'auparavant le même écrivain nous a déclaré qu'il eût fallu que le gouverneur de Paris possédât, pour réussir (?), « la confiance absolue au succès ». Sans entamer de discussions inutiles, comme presque toutes les discussions, nous nous demanderons simplement comment cette condition indispensable de réussite chez un chef militaire, chez le général Ducrot, pensons-nous, tout aussi bien que chez le général Trochu, « la confiance absolue au succès » pourrait exister chez ce chef sans un optimisme qui ne peut être excessif, puisqu'il doit être entier par rapport aux projets d'opérations qu'il a adoptés ?

Ce qu'il y a de certain, c'est que ce désir de percer, ce besoin d'échapper à ce qu'il appelait, comme nous le rapporte le général Trochu, « l'étouffoir de Paris », datait déjà de loin chez le commandant en chef de l'armée de sortie.

Dès qu'il eut acquis la conviction que l'ennemi ne songeait en aucune façon à nous attaquer dans nos lignes, mais qu'il était bien décidé à attendre dans les siennes que la faim et l'émeute vinssent lui livrer la capitale de la France, dès qu'il eut la certitude que la défense de Paris était assurée de manière à défier toute attaque de vive force si, contre toute vraisemblance, les Allemands venaient à la tenter, comprenant que le salut *ne pouvait venir que de l'extérieur*, il avait demandé, mais vainement, au général Trochu de partir en ballon pour aller organiser la résistance en province.

Nous avons vu plus haut, dans une de ses lettres écrites en octobre dans Paris investi, comment il comprenait la direction à donner à la guerre dans les départements.

A l'un des conseils de guerre tenus en décembre, il revint sur la même idée en déclarant que « l'armée de la Loire avait commis la grande faute de concentrer en une seule masse toutes les forces militaires de la France, tandis qu'elle aurait dû se diviser par groupes chargés de harceler l'ennemi ». « Cette armée improvisée, ajoutait-il, n'a évidemment ni force ni discipline et ne peut surmonter les grands obstacles.

C'était la vérité même.

On doit donc regretter que le général Trochu n'ait pas consenti à se séparer de son principal collaborateur : condamné, par la décision du gouverneur, à rester à Paris, le général Ducrot n'eut plus qu'une idée : en sortir à tout prix par ses propres moyens, et il se mit à rechercher les meilleurs procédés pour se

faire jour avec une armée à travers les lignes allemandes; il avait d'ailleurs compris qu'avec M. Gambetta comme directeur, les efforts des armées de province ne pourraient aboutir et que Paris ne devait plus compter que sur lui-même.

Est-il juste de reprocher au gouvernement de la Défense, au général Trochu, de n'avoir pas su diriger et dominer l'opinion publique, au lieu d'en avoir subi les influences; d'avoir manqué d'énergie vis-à-vis du parti avancé, de n'avoir pas supprimé, ou à peu près, les journaux, fermé les clubs, etc., etc.?

Sans doute, c'était là un résultat grandement désirable, car pendant toute cette guerre, l'opinion n'a cessé d'exercer la plus néfaste influence sur la direction des opérations.

L'opinion? Mais nous lui avons été redevables de la fatale nomination du maréchal Bazaine au commandement en chef de l'armée du Rhin, nomination que l'Empereur ne concéda qu'à regret; le maréchal passait, à tort ou à raison, pour n'être pas en faveur près de Napoléon III; cela suffit pour qu'il devînt l'idole populaire!

L'opinion? N'est-ce pas pour lui complaire et pour éviter les effets de son mécontentement que le gouvernement de la régence et le général de Palikao, ministre de la guerre, ont imposé au maréchal de Mac-Mahon cette insanité stratégique qui, sous prétexte de faire arriver à Metz la malheureuse armée de Châlons qui n'avait pas encore repris son équilibre moral et matériel, n'a abouti qu'à la fourvoyer au milieu des masses ennemies, et à la jeter finalement dans le gouffre de Sedan?

N'est-ce pas cette opinion déraisonnable, affolée, qui pendant tout le siège ne cessa de peser comme un véritable « cauchemar » sur le gouvernement de la Défense, tout comme elle l'avait fait sur celui de l'Empire pendant la première partie de la campagne, et cela, au grand détriment des opérations de guerre?

N'est-ce pas pour lui complaire encore que fut livrée l'inutile bataille du 19 janvier qui, quoi qu'on en ait dit et écrit, ne pouvait aboutir qu'à un échec?

Et en province, le sentiment public fut bien la cause première de nos malheurs : ne voyant dans les chefs militaires que des incapables ou des traîtres, alors que ceux-ci ne faisaient que se débattre, impuissants, contre les conséquences inéluctables d'un manque absolu de préparation, il facilita à la direction civile, c'est-à-dire à M. Gambetta, avocat, et à M. de Freycinet, ingénieur, aussi profondément ignorants l'un que l'autre des choses de la guerre, la mainmise sur la conduite des armées.

Notre pauvre pays était alors comme un malade qui, désespéré de ne pas se voir guéri par les médecins d'une maladie incurable, irait s'adresser à un cordonnier ou à un tailleur d'habits!

Et n'était-ce pas la nécessité de légitimer, en apparence du moins, leur coupable usurpation de fonctions purement militaires, et d'éblouir l'opinion en jouant aux hommes de génie, qui poussait cet avocat et cet ingénieur à vouloir faire de la guerre d'armées avec leurs jeunes troupes à peine levées, manquant de tout, que l'on jetait à l'ennemi au fur et à mesure de leur réunion, sans prendre le temps de leur donner un semblant d'organisation?

Oui, l'opinion nous a été fatale pendant l'année terrible, du commencement à la fin de la campagne: Paris ne pouvait échapper à cette conséquence de nos mœurs politiques et de notre tempérament impressionnable.

Pouvait-il, en effet, en être autrement?

Un gouvernement de fait, sinon de droit, avait pris en main la direction de nos affaires si compromises après la disparition, nous ne dirons pas le renversement de l'Empire, qui s'était effondré sans que ses partisans les plus autorisés fissent le moindre effort pour le défendre, tant ils comprenaient alors que le régime qui avait attiré sur la France d'aussi épouvantables désastres était irrémédiablement condamné. Ce gouvernement de fait, issu de la révolution devant l'ennemi, manquant d'autorité en raison même de son origine, n'ayant pas d'armée, sans police (il ne pouvait songer à s'appuyer sur celle de l'Empire), ayant à prendre ses décisions au milieu d'une population de plus de deux millions d'habitants en proie à l'affolement, pouvait-il avoir cette « main de fer », prendre ces « mesures énergiques » qu'il est si facile de préconiser aujourd'hui?

Aucun esprit raisonnable ne le soutiendra.

Est-il sérieux de prétendre que le gouverneur de Paris pouvait agir comme un gouverneur ordinaire de place assiégée qui impose au besoin, avec l'aide de la garnison, sa volonté aux habitants; qu'il pouvait « par une indomptable énergie », et par la répression rigoureuse « des mouvements révolutionnaires à l'intérieur », par la suppression des journaux, des clubs, assurer à le Défense cette liberté d'esprit qui lui était indispensable?

Mais c'est méconnaître de parti pris ou par aveuglement les difficultés insurmontables au milieu desquelles il se débattait!

On peut sur ce thème, comme sur bien d'autres, formuler les plus sévères critiques, aligner des phrases sonores : la vérité, pour qui a connu Paris à cette époque, est qu'à ce jeu il n'aurait pas duré longtemps.

Il eût fallu, a-t-on dit, à Paris, un homme comme Pélissier!

Eh bien! n'en déplaise à notre sotte et incorrigible manie de toujours voir le salut, quand bien même

nous avons tout perdu par notre légèreté et par notre imprévoyance, dans un sauveur qui est tenu d'opérer des prodiges et de réparer ce qui est irréparable, Pélissier n'y eût rien fait ; et s'il eût voulu, après le 4 septembre, mener Paris par la brutalité dont il a donné tant d'exemples dans sa carrière, il eût été renversé au bout de quelques jours, *sans disposer d'aucun moyen pratique effectif pour dominer l'émeute ;* c'eût été le triomphe de la Commune pendant le siège même.

C'est pour cela que le général Trochu, tant raillé, tant décrié, a eu, selon nous, cent fois raison d'empêcher résolument tout conflit entre les troupes, nécessaires d'ailleurs devant l'ennemi, et la population, toute lutte entre la garde nationale et l'armée. Il n'ignorait pas que l'ennemi comptait surtout sur la guerre civile pour hâter la solution que la famine ne lui promettait qu'à une échéance éloignée.

Il avait compris que c'eût été la fin de la Défense ! N'ayant pas le moyen, vis-à-vis de la population parisienne, d'être le plus fort, il chercha, autant qu'il le put, à être le plus adroit, et réalisa jusqu'à la fin du siège un miracle d'équilibre !

C'est précisément en se plaçant à ce point de vue qu'on eût peut-être trouvé la solution du dilemme : ou abandonner le projet de sortie par la basse Seine, ou provoquer dans la population enfiévrée par la nouvelle du succès de Coulmiers un mécontentement tel que les événements les plus graves pouvaient en résulter dans la ville au moment même d'entamer l'action extérieure.

Au mois de janvier 1871, dans les tranchées qui avoisinaient le village de Drancy, et dont la garde était confiée depuis le 21 décembre à notre bataillon, nous entendîmes un colonel d'état-major et un capitaine du génie échanger les propos suivants :

Le Colonel. — Vouloir percer, c'est folie, personne n'y croit plus. On eût peut-être pu y réussir si le général Ducrot n'avait pas été obligé de renoncer à la sortie qu'il avait préparée vers l'ouest.

Le Capitaine. — Mais pourquoi y avoir renoncé, si le succès était possible ?

Le Colonel. — Que voulez-vous, c'est toujours la même histoire ; les Parisiens voulaient qu'on allât au-devant de l'armée de la Loire, et l'on n'a pas osé leur résister ; c'était peut-être difficile, mais on pouvait jouer au plus fin, et leur donner satisfaction sans renoncer à la sortie préparée.

Le Capitaine. — Comment cela ?

Le Colonel. — Oh ! c'était bien simple. La veille du jour fixe pour l'opération, l'armée de Vinoy, renforcée, attaquait vers le sud. La violence de la canonnade, l'importance de l'engagement, suffisaient pour faire croire aux Parisiens qu'on se rendait à leurs désirs. Le lendemain au petit jour, Ducrot passait la Seine : s'il réussissait, l'enthousiasme était à son comble, et l'on n'aurait pas songé un seul instant à récriminer parce qu'il serait allé vers Rouen au lieu d'aller vers Orléans.

Depuis, nous avons réfléchi souvent à cette conversation, et nous sommes convaincu que c'était bien là la solution.

Y. K.

VARIÉTÉS

Récit d'un expulsé du Transvaal.

Au commencement de la guerre entre l'Angleterre et les républiques du Transvaal et des États libres d'Orange, mon père, âgé de soixante-douze ans, vint à cheval chez moi et me dit : « Mon fils, tu es mon premier-né, je désire que toi et tes cinq frères vous aidiez vos frères des républiques ; mais, comme tu as un emploi officiel, il faut que tu donnes ta démission sans aucun délai. »

Il faut savoir que j'ai servi sous le gouvernement des colonies anglaises de l'Afrique du Sud. Mon grand-père avait combattu sous les drapeaux de l'empereur Napoléon Ier. Ma grand'mère est hollando-africaine d'origine. Sentant le sang français dans mes veines, j'ai tout de suite répondu à l'appel de mon père. Équipés par lui, nous partîmes immédiatement mes frères et moi, et prîmes part aux combats de Modderriver, de Scholtznek et à ceux qui se livrèrent autour de Kimberley. Comme j'avais laissé ma ferme dans un état de désolation complète, mon commandant me procura une permission spéciale de retourner chez moi, le 8 février 1900.

Étant arrivé à ma ferme, je remarquai que les vols commis par les Cafres étaient à l'ordre du jour, vu que tous les hommes étaient à la guerre, surtout ceux du quartier où j'avais ma demeure (Vryburg).

Il ne paraîtra pas étrange que ces vols causassent une grande émotion parmi les habitants.

Pendant mon absence le gouvernement de la République sud-africaine avait installé un veldcornet (commandant) provisoire, qui m'ordonna de ne plus retourner à l'armée, mais de camper avec quinze des hommes sur les frontières afin de prévenir les vols, de sorte que nous étions continuellement en patrouille.

Nous fîmes cette besogne avec succès jusqu'au 4 mai 1900. Le 7 mai, j'allais avec un des hommes à notre village, au commissariat, pour chercher de la nourriture pour nos chevaux et des approvisionnements pour nous. Là j'appris que le juge de paix était absent et l'on me pria d'attendre.

A quatre heures et demie une dépêche arriva, qui nous apprit que les troupes anglaises entraient dans Taungs. Le commandant militaire du village me demanda quelles étaient mes intentions, et je lui répondis que je tâcherais de passer la frontière avec seize de mes hommes afin de sauver, si possible, ma famille et de la conduire au delà de la frontière. Hélas il était déjà trop tard, cette même nuit j'arrivai à la ferme de mon père et lui conseillai de s'enfuir ; mais il ne voulut pas, disant qu'il n'avait rien fait pour s'attirer la vengeance des Anglais, et il m'engagea à m'enfuir au plus vite pour ne pas être fait prisonnier et être ensuite fusillé.

Il ajouta que les troupes n'iraient que jusqu'à Mafeking pour faire lever le siège, et qu'après leur passage il ferait atteler un chariot pour aller à ma ferme afin de chercher ma famille.

Toutes les objections que j'opposais à mon père, surtout celle-ci, qu'il avait trop de confiance dans la loyauté et la bonne foi des Anglais, furent inutiles. Mon père persista, prétextant qu'à cause de son âge on ne lui ferait pas de mal, mais quant à moi il me dit absolument de m'enfuir. Bref, je pris congé de mes parents, et comme le jour commençait à paraître, je résolus de passer la frontière du Transvaal. On peut aisément se former une idée des impressions que j'éprouvais en quittant ceux qui m'étaient si chers. Quelques moments avant mon départ, mon père m'adressa des paroles de consolation et me rappela que Dieu fait souvent sortir le bien du mal. Puis il me dit : « Va en paix et aie soin de ne pas tomber entre les mains des ennemis. » Le soleil était déjà levé lorsque je passai la frontière ; je dessellai mon cheval sur une assez haute colline (kopje) située à environ six lieues de la demeure de mon père, et je jetai un dernier regard sur la demeure paternelle.

Environ vers les huit heures du matin, je vis un grand tourbillon de poussière dans la direction de Taungs. C'étaient les *15 000* Anglais qui marchaient sur Mafeking. A ma grande surprise, après avoir passé la frontière de Taungs ils mirent le feu à toutes les fermes. J'aperçus de loin la demeure paternelle, le lieu où j'étais né, réduite en fumée et en cendres. Aussi loin que portaient mes regards, je vis s'avancer la terrible destruction. De là je me hâtais pour atteindre un poste qui se trouvait sur la frontière et qui comptait 40 hommes, afin de tâcher d'avoir du secours pour venir en aide à ma sœur qui se trouvait dans les environs. J'étais obligé de recourir à ce moyen parce que, lorsque les Anglais avaient quitté Taungs, ils avaient pris avec eux environ 800 naturels (Cafres et Hottentots) auxquels ils commandèrent de piller toutes les fermes, leur promettant qu'ils auraient toutes les possessions des Boers et même leur bétail. Les troupes anglaises feraient prisonniers tous les hommes, c'est-à-dire les Boers.

Ceci nous a été rapporté par nos domestiques cafres, qui nous étaient très fidèles, et que nous avions envoyés en reconnaissance à Taungs.

Ce même jour arrivèrent le général Liebenberg, et avec lui les commandants Visser et de Beer, qui venaient de Bloemhof. Je m'adressai alors sans délai au général, et je le priai de me donner une patrouille afin d'aider les familles à traverser la frontière. Le général me dit que c'était impossible, car il ne pouvait se passer d'aucun de ses gens, ayant le projet d'avancer sans retard afin de prévenir les troupes anglaises avant qu'elles ne pussent atteindre Mafeking. Mais le commandant (veldkornet) du Plessis, qui n'avait avec lui que 32 hommes, hasarda de franchir la frontière et réussit à faire passer 78 familles. Ce ne fut pas facile, car tous les habitants, femmes et enfants, s'étaient enfuis dans les champs, après avoir quitté leurs fermes dévastées. Le commandant du Plessis conduisit en sûreté toutes les familles dans un village du Transvaal, Schweizer-Renecke, où, cependant, elles ne pouvaient pas rester.

Les moyens de transport manquaient, car les habitants du district Bloemhof avaient été obligés de fuir devant l'ennemi. De plus les citoyens de Bloemhof avaient perdu leurs bœufs et leurs chariots lors de la reddition du corps d'armée du général Cronjé.

Je me rendis alors immédiatement à Prétoria pour demander secours pour nos familles à notre président Kruger, et de là je partis pour le district Lichtenburg, où j'eus le bonheur de trouver ma femme, qui avait réussi à se sauver avec son frère.

Ils me communiquèrent les faits suivants :

A huit heures du matin, le 8 mai 1900, les troupes anglaises arrivèrent devant la maison de mon père et y entrèrent brusquement. Les soldats parcoururent toutes les chambres. Ma vieille mère, craignant les Anglais, sortit suivie de ma sœur et de ses deux petits-enfants, qui tous deux étaient souffrants. Ma mère aussi était souffrante de la fièvre. Mon vieux père proposait au commandant en chef de dresser un inventaire de tout ce qu'il prendrait de ses possessions et du mobilier. Pour toute réponse, l'officier donna ordre à l'un de ses hommes de mettre la main sur mon père et de le faire prisonnier. Les Anglais prirent aussi le gros et le menu bétail et les chevaux. Quant aux cochons et à la volaille, ils les tuèrent et les emportèrent. De même ils brûlèrent tous les arbres et tout ce qu'ils trouvèrent dans la ferme. Les Anglais à cheval chassèrent devant eux ma vieille mère, ainsi que ma sœur et ses deux petits enfants malades, jusqu'à une distance de six lieues, où se trouvait la maison du plus proche

voisin de mon père. Celui-ci fut aussi dépouillé de tout, et les Anglais laissèrent, dans cette maison vide, six femmes avec un nombre considérable d'enfants, en danger d'être livrés à la merci des Cafres.

Ainsi mon vieux père a vu périr l'ouvrage de toute une vie d'homme, la vieille maison qui nous a vus naître; il a vu chasser par ces misérables soldats anglais sa vieille femme avec laquelle il avait partagé les biens et les maux de la vie pendant plus de quarante ans, et avec elle sa pauvre fille et ses petits-enfants. Il les a vu chasser comme du bétail par ces mêmes troupes anglaises.

Je n'ai pas besoin de décrire ma rencontre avec ma femme. Seule elle était restée dans ma ferme, n'ayant pour secours qu'un indigène élevé chez moi depuis son enfance. Lorsqu'elle avait appris que l'ennemi s'approchait, elle avait fait atteler mon chariot et s'était rendue chez mon voisin à quelques lieues de ma demeure. Étant arrivée, elle y trouva les propriétaires, mais pendant la nuit les Cafres, excités par les Anglais, vinrent et pillèrent tout leur avoir. Ma femme fut obligée de parcourir un espace de vingt-quatre lieues à pied avec mes cinq enfants, car les Cafres avaient pris son chariot et son attelage, de sorte qu'ils étaient sans aucune protection.

Ils eurent enfin le bonheur de rencontrer mon beau-frère, qui les conduisit là où j'eus à mon tour la joie de les retrouver. Ma vieille mère arriva de même quelque temps après, avec mes deux frères cadets et ma sœur; je les conduisis à Pretoria, où je les abandonnai à la bonne volonté des gens : tout ce que je possédais avait été pillé par les troupes anglaises.

Quant à moi, je me rendis immédiatement avec mes deux frères aux commandos que nous avons suivis jusqu'au 16 septembre 1900, près de Komatipoort. Nous étions alors sans chevaux. Cependant les Portugais nous empêchèrent de combattre dans le voisinage de leurs frontières, et il ne nous restait plus qu'à briser nos fusils, et à gagner Delagoa bay, dans l'intention de rejoindre nos commandos aussitôt que possible. Mais les Portugais nous interdirent de passer les frontières du Transvaal.

Voilà ce que font les Anglais! Et cette nation se vante d'être une nation chrétienne et civilisée! Voilà ce qu'ils font après avoir pris part à la Conférence pour la paix : quelques mois plus tard, ils entreprennent la guerre la plus injuste contre de petites républiques, opposant 300 000 soldats à 30 000 Boers. Après avoir combattu pendant plus d'une année, incapables de subjuguer ce peuple de simples laboureurs, pour se venger de leur impuissance, ils font la guerre à des femmes et à des enfants.

Non, tant que le sang de nos ancêtres, Hollandais et Français, coulera dans nos veines, ils ne réussiront jamais à nous soumettre.

Les cris de ces femmes et de ces enfants sont comme les voix des âmes qui crient sous l'autel. Et moi, descendant de France, je crois avoir un droit sacré de m'adresser aux compatriotes de mes ancêtres, de leur faire connaître nos immenses souffrances. Je proteste au nom de l'humanité contre ces cruautés dont moi et les miens avons été victimes, contre les coutumes atroces de nos ennemis. Ne pouvant pas nous subjuguer eux-mêmes, ils ont recours aux peuples barbares pour essayer de nous anéantir. On exile nos femmes et nos enfants. On nous disperse, afin que rien ne reste de notre race. Que Dieu nous aide et nous donne enfin la délivrance!

THÉRON.

CARNET DE PARIS D'UN COSMOPOLITE

L'Opéra en bourgeois.

Chère Madame,

Voulez-vous aujourd'hui que je vous parle de théâtre? Assurément c'est un sujet rebattu; aussi n'entends-je point vous infliger une dramaturgie, mais simplement vous parler d'une pièce. Vous dites : la belle affaire que de conter un drame ou un opéra ou un vaudeville qu'on a vu et entendu; non seulement tous les critiques excellent à le faire brièvement et savamment, mais dans toutes les familles, ceux qui ont eu la chance d'assister à une amusante ou passionnante représentation, se font un devoir et un plaisir de narrer leurs impressions à des parents moins favorisés! Sans doute! C'est aussi un des rapports de la bonne amitié; je pourrais en arguer pour vous dire par le menu bien des cinq actes; mais je rejetterai ce prétexte vain; je veux vous parler d'une pièce qui m'a intéressé, qui vous intéressera peut-être.

Cette pièce, on la chante et on la danse; c'est toujours, comme toutes les pièces, l'histoire du prince Charmant qui vient trouver une belle princesse. Songez, Madame, que dans les comédies anodines et exquises, le prince Charmant peut être un jeune étudiant, ou un jeune notable commerçant, et c'est un notaire qui vient apporter la bonne nouvelle, mais il n'en est pas moins vrai que ce jeune notable ou ce jeune étudiant, c'est le prince Charmant, et l'Oiseau bleu, c'est le notaire. Il est couleur de temps, gris parfois, gris ardoise, presque bleu, comme nos toits, comme notre ciel. Dans les comédies qu'on joue chez M. Antoine, le prince Charmant a le parler sec, le sourire bref, et il met ses mains dans les poches de son veston. Ah! qu'importe s'il

parle d'amour et s'il s'adresse à une jeune fille qui sait la vie, et la romance, pour être contenue et chantée mezza-voce, n'en est pas moins la romance.

Cette romance d'amour que j'ai entendue hier, elle était furieuse et doublée de l'orage des cuivres. Le prince Charmant y grondait de toute sa colère, jusqu'à ce que l'ensorceleur pouvoir de deux jolis yeux lui eût fait tomber des épaules sa peau de lion, et des mains la massue. Or quel doux servage put jamais être plus agréable au regard d'une femme que celui du vainqueur, du Dieu dompteur d'hydres et pacificateur de la terre. Et si le poète a raison, si Hercule avait nolisé ses nefs vers Sardes pour y détruire la puissance d'Astarté et immoler l'image parfaite qu'en fut la reine Omphale, y eut-il jamais plus coquet sourire que celui qui le désarma jusqu'à la quenouille? Je vois bien que tout ceci n'a encore rien d'exceptionnel. Vous dirai-je que le petit grain de singularité du spectacle que j'ai vu, c'était qu'Hercule se présentait en petit veston, ainsi que le grand prêtre d'Astarté; qu'Omphale avait sur les épaules une sortie de bal et qu'une foule bientôt domptée d'hommes terribles envahit Sardes, le chapeau mou sur la tête, comme des grévistes irrités. Hercule avait sa massue sur l'épaule; il était suivi d'un homme qui brandissait une canne et qui criait aux compagnons d'Hercule : « Allons, plus d'ensemble, allons, du nerf et de l'ensemble! » Vous voyez que c'est moins banal que ça en avait l'air tout d'abord, et qu'il s'agit ici d'une répétition à l'Opéra, dans les décors et sans costume, d'*Astarté*, le drame lyrique que l'on va jouer demain ou après-demain.

C'est à l'Opéra, l'Opéra sombre et sans lumières. Il est sept heures. Ce n'est pas comme dans la journée un énorme et joli palais vénitien, du portique duquel des danseuses veulent s'élancer d'un bond éperdu et courir vers la vie tumultueuse de l'avenue en fête de mouvement et de parure. Ce n'est point l'Opéra tout éclairé à mille facettes, avec des rayons bleus tombant sur la forte stature des cavaliers de planton et des ombres claires passant aux larges vitres du foyer. C'est un cube sombre; rien n'y décèle la vie, qu'une petite lumière dans la loge du concierge, quelques maigres lumières dans des escaliers couleur de ministère. De même que le rideau n'est point levé pour le public et ne laisse pas voir l'étincellement électrique de la scène, toute la façade, toutes les murailles sont aveugles, éteintes, mortes.

Pourtant à l'intérieur même, la salle vide, la salle rouge et or flamboie. On y arrive par de sombres couloirs tout peuplés de musiciens porteurs de cuivre qui vont sonner de rudes fanfares. Dans la salle, à tous les fauteuils, une nuée de fillettes, de jeunes femmes, les unes ébouriffées, les autres en sérieuse toilette de ville, d'aucunes drapées dans d'admirables mantes jaune d'or, violettes ou vert pâle avec des liserons d'or, ou des lotus, ou toutes autres fleurs de rêve; ce sont de petites Tanagréennes; tout à l'heure sur un *psitt* robuste que lancera le maître de ballet, elles quitteront les fauteuils comme des souris effarouchées et d'un trottinement rapide s'engouffreront dans les couloirs, pour rejaillir sur la scène, où elles deviendront tout de suite, de l'attitude, du geste, du sourire. Actuellement elles écoutent mourir la fanfare du prélude et le rideau va se lever.

C'est, près d'un temple grec, deux cents personnes groupées; des sympathies arrangèrent leur apparent désordre; on se croirait à la Bourse devant ces gestes qui s'indiquent, et ces regards qui s'entre-croisent et ces propos alternés, mais au fond c'est la mer bleue et son millier de rires blancs. Mlle Hatto paraît svelte, tout de noir vêtue, avec une vaste chaîne autour du cou, et une touffe de lys penchée entre ses bras; elle attend Déjanire qui est Mlle Grandjean dont le corsage bleu pâle palpite de sollicitude pour Hercule. On annonce Hercule et voici des jalonneurs qui arrivent avec de menus étendards et M. Alvarez fait son entrée. Un petit chapeau melon remplace la tête du lion ou le casque héroïque. Il énumère ses travaux; pour ce faire, il a placé ses mains sur ses hanches, et d'un débit tranquille il conte les monstres frappés par sa forte droite; après les oiseaux du lac Stymphale, il tire un mouchoir blanc, s'en essuie les moustaches, les lisse, remet dans sa poche ce moderne fanion, et déclare tout uniment qu'il va châtier Omphale. Qu'on m'apporte mes armes! Sur ce, on lui confère en pompe cadencée la peau du lion néméen et la massue terrible. L'Opéra fixe-t-il une gradation entre ces accessoires mystiques; toujours est-il que si un homme en veston a paru suffisant pour lui tendre un carré de drap rouge qui est la peau du lion figurée, le fonctionnaire, qui lui tient prête la massue, est en tenue de soirée, habit noir et cravate noire. Hercule prend sa massue, la met sur l'épaule comme un fusil des temps héroïques et fait ses adieux, petit veston et chapeau melon; il pose la massue pour une période éloquente et place ses pouces un instant oisifs aux entournures de son gilet, puis il part pour la conquête et le service de l'austère vertu.

Avez-vous déjà vu un palais aux lourdes portes, d'architecture pélasgique souriante, surmonté d'une terrasse à arcades fleuries. Imaginez-le dans une toute moderne Cythère et que des personnes sveltes telles en peignit Renoir, dans ses Bougivals féeriques, y passent et repassent pour l'admiration des canotiers nombreux. Imaginez que la porte de ce palais s'ouvre et que sous des chapeaux de fleurs, en taille, printa-

nières et souriantes ces jolies filles sortent et empruntent pour des paroles de bon accueil le chant du poète et des oiseaux, vous ne serez pas surpris que les assistants leur fassent fête et les accompagnent, dans le palais ouvert d'un si joli geste de caresse.

Surtout que les petites Tanagréennes sont venues portant des amphores et des coupes, escortées de jeunes filles en costume moderne qui n'en ont pas moins aux lèvres les instruments de musique de la forme le plus précieusement barbare. Que voulez-vous que fassent contre ces séductions les compagnons d'Hercule ; ils les suivent, avec leurs paletots et leur chapeaux mous à large bord, et les voici dans la ville enchantée, où vient d'entrer par la grande porte sous un dais de fleurs tenu par des jeunes dames. M. Delmas, grand prêtre d'Astarté, tête nue et comme en voisin, bien moderne par le petit veston et les escarpins vernis. Il passe, dans ce décor, de plastiques allusions à de modernes jeux floraux.

Certainement, la toilette féminine de tous les temps a été un peu la même, car Mme Héglon en grande robe blanche est très suffisamment vêtue en Omphale; on dirait une Omphale du temps de la tragédie classique, quand on jouait à peu près en costume de ville. De plus, elle est drapée d'un grand voile qu'elle sait fort bien relever, et la ligne rythmique du geste très lent met en place la figure légendaire. Certes, Hercule paré, toujours de même, est venu là pour étudier l'architecture antique, et compter les marches de ce grand escalier qui descend des hautes terrasses jusqu'à la porte d'or du palais de la reine. On dirait l'antiquaire qui découvre un Mycènes neuf et silencieux. Il faut que je vous dise qu'il se produit, dans ce palais, la réalisation d'une belle idée de poète. Le héros a été vaincu, il a eu la quenouille à la main et l'a négligemment posée sur le coin d'une statue. Toute la figuration et le corps de ballet, après avoir dansé et chanté une prière à Astarté, s'est endormie dans un pêle-mêle confus de corps sur la scène et sur les marches de l'escalier; la lumière électrique tombant à flots sur cette foule contemporaine, la travestit de feux violets; de l'ombre embrume le fond de la scène et les palais de l'horizon; Hercule dort sur un banc. Avec les costumes, ce sera très beau. Déjà à cet état intérimaire de la répétition, à cet instant on a oublié les enveloppes de tous les jours des figurants; la lumière scintille sur quelques épaules nues, sur des corsages clairs; c'est un tragique et colossal *sous les ponts* d'un Londres babylonien, en attendant que ce soit l'image de la plus amoureuse féerie. Brusquement le haut de la scène s'éclaire, c'est au faîte de l'escalier, Omphale toute blanche, toute parée des lumières pâlement violâtres, qui incante vers Hercule et l'appelle. Hercule passe à travers les groupes, enjambe les corps, gravit les degrés de l'escalier, arrive jusqu'à Omphale qui le reçoit dans ses bras, et brusque, la lumière s'éteint, comme si le héros venait de s'engouffrer dans toute la ténèbre féminine, et de disparaître dans l'Érèbe du baiser.

C'est d'un très beau mouvement ; mais évidemment Hercule sera mieux quand il montera vers Omphale dans ses atours de demi-dieu.

Avez-vous vu déjà brûler un palais à l'Opéra ; nulle part on n'incendie avec plus de perfection ; ce sont d'abord de larges étincelles, rondes et imprécises comme des nébuleuses d'or, puis une lueur rouge, écarlate, puis un flocon de fumée, puis toute une rampe se met à lancer contre une vaste draperie noire et cendrée qui tombe, un flot ininterrompu de fumée blanche. Quand le rideau noir et cendre s'est appesanti sur les palais de feux de Bengale, les fumées continuent de monter, lentes, mécaniques ; on dirait une série de petits caniches blancs montant les uns sur les autres, et faisant la culbute, et se résolvant en d'autres caniches blancs, et montant encore, et se volatilisant vers les frises, qui sont comme l'Olympe du théâtre.

Et de nouveau on acclame Astarté. Tous les vestons tendent vers la déesse un bras en signe d'hommage; un bouquet amène toute une cargaison de joyeux compagnons vers la déesse; une voix crie : Accélérez, accélérez! c'est sans doute le régisseur, à moins que ce ne soit le compositeur, très maëstro avec aussi un petit chapeau mou sur d'épaisses boucles de cheveux noirs, et qui tout le temps a interpellé l'orchestre, les chœurs, les chanteurs, les décors, doublé en cela par le directeur appuyé sur sa canne, par le régisseur appuyé sur sa canne, sans doute pour que personne n'oublie un seul instant qu'Hercule est le héros à la massue. Quant au poète, il ne dit rien. Calme, il écoute la musique, car ses vers il ne les entend point. Il regarde se dérouler les scènes dans un ordre qu'il a prévu vaguement, car on a changé bien des scènes, pour que l'action puisse sans cesse s'arrêter, et laisser entendre la musique; n'est-ce point là le but de l'Opéra, et la musique n'est-elle pas cette exigeante Astarté, que viennent de chanter, de maudire, d'encenser, de représenter en chantant, en dansant, en s'asseyant, en se drapant, tous ces chanteurs au court veston, ces cantatrices à la longue traîne, et toute ces petites Tanagréennes, et toutes ces pittoresques décolletées des Cythères modernes, telles les peignirent Degas et Renoir.

Et telle est la force du Drame que tous ces chanteurs qui au début avaient soin de jouer mollement, de chanter mollement, de s'économiser avarement, finissaient avec le crescendo émotionnel, soutenu par le fracas ordonné des musiques, par jouer et chanter de toute fougue et de toute passion. Et l'on

eût pu se figurer par instants qu'il s'agissait là d'une fable toute moderne, d'un drame d'amour se déroulant parmi les décors d'un théâtre, que les gens s'identifiaient à leurs rôles, et qu'un moderne amoureux se courbait sous le sourire d'une prima donna, si des avis impérieusement formulés par le directeur ou le musicien n'avaient rompu d'un timbre sec cette demi-irréalité, et c'est cette sensation de quelques minutes, qui m'a semblé, chère madame, en sa petite bizarrerie, pourtant sans inattendu, digne de vous être rapportée.

WALTER LINDEN.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Petersburg Fales (Récits pétersbourgeois), par OLIVE GARNETT (Heinemann, éd. Londres).

Les titres de ces divers récits allèchent par l'intérêt même et l'actualité des sujets qu'ils promettent de traiter. Ils sont relatifs en effet à quelques-uns des événements capitaux de la Russie contemporaine, que la censure impériale ne laisse pas divulguer ou dénature volontairement dans un sens optimiste. « Le Cas de Vétrova », cette étudiante qui, naguère, se brûla vive à la forteresse de Pierre-et-Paul où on l'avait incarcérée pour ses idées politiques, « le Secret de l'université », bouleversée depuis quelque temps par les grèves des étudiants, voilà des questions importantes. On serait curieux d'être enfin renseigné d'une manière exacte sur le sort que fait le gouvernement russe à la jeunesse qui veut s'instruire, prétend penser et parler et s'arroge le droit d'être traitée humainement. Mais le livre d'Olive Garnett déçoit le lecteur. Il ne donne guère que des impressions personnelles et peu motivées. Cette fille de la libre Angleterre a surpris tous les signes extérieurs des tumultes universitaires, l'agitation souvent incohérente de ces jeunes gens, leur force gaspillée, la noblesse de leur enthousiasme et la vanité de leur effort. Elle les a jugés avec bon sens, avec indulgence : il fallait plutôt chercher à les comprendre. La froide Anglaise a du dédain pour la Russie ; elle ne l'a pas très bien vue : elle ressemble un peu à celui de ses compatriotes qui fit consciencieusement en omnibus le tour du lac de Genève et ne s'aperçut pas qu'il avait tout le temps tourné le dos au lac. On ne comprend pas un pays comme la Russie pour y avoir simplement séjourné : surtout on ne comprend pas les Russes si l'on constate parmi eux la présence de beaucoup d'exaltés sans se rendre compte de ce qui peut les amener à la fois au déséquilibrement et au généreux sacrifice de leur individualité. La complexité de ce qu'elle a vu semble à Miss Garnett du désordre ; peut-être y a-t-il là aussi de la richesse, mais elle n'a pas su s'en apercevoir.

Ellen von der Weiden, par GABRIELE REUTER, Fischer, éd. Berlin.

Ellen von der Weiden est un beau roman pénétrant et triste, le journal d'une jeune femme qui note ingénument les expériences de sa vie, vie dévastée, mais noble par l'énergique effort qu'elle fait pour s'affirmer. C'est une suite d'impressions diverses, mais les minutes joyeuses ont sombré dans la morne douleur de toutes les autres. Ellen, fillette gaie et rieuse, folle de la poésie des bois, croit faire sagement en épousant un illustre médecin de Berlin. La grande ville la tente par tout ce qu'elle lui semble contenir d'art et d'agréments intellectuels, par son tumulte et sa fièvre. Mais il se trouve que le docteur Fritz a sur le mariage et les devoirs ménagers les idées les plus étroites et les plus conventionnelles. Il désire dans sa compagne une laborieuse et prude femme d'intérieur, une esclave aussi, précisément tout ce qu'Ellen ne saurait être. Son âme est trop ardente et impétueuse pour se laisser asservir. Elle se passionne pour la peinture et aussi, follement, d'un amour de tête pour un peintre. Elle serait prête, sans doute, à aimer complètement l'artiste qu'elle idéalise et qu'elle enchante par sa grâce de fée des bois transformée en femme du monde ; mais elle n'ose songer à elle-même, toute à l'enfant qui doit naître d'elle, à l'enfant de Fritz. Elle reste donc au foyer. Mais sa vie devient insupportable ; son mari s'acharne de plus en plus à la courber sous une domination mesquine, à faire d'elle un être impersonnel et docile. Enfin la jalousie de Fritz et sa violence mettent le comble aux souffrances qu'Ellen peut supporter. Elle quitte son mari et s'en retourne dans ses forêts natales. Elle y vit avec son fils, petit enfant pâle et doux, beau comme un fils de roi, triste comme s'il connaissait toutes les douleurs des hommes. Le peintre vient voir Ellen, mais l'enchantement ne se renouvelle pas : les yeux d'Ellen ne savent plus voir d'auréole autour des fronts. Elle reste dans sa solitude, attendant toujours qu'un sourire naisse sur les lèvres de son fils. Et quand ce jour arrive, et que l'enfant s'amuse de la danse du soleil sur les feuilles tremblantes des arbres, Ellen reprend goût à la vie. Ce livre est émouvant de sincérité. L'échec d'Ellen dans le mariage et dans l'amour est dû non pas à ses défauts, mais bien plutôt à la qualité de sa nature. Les êtres les plus fins, les plus rares sont les moins capables de s'adapter aux conditions qui leur sont faites, et la solitude leur vaut mieux que les compromissions.

Kniga o Gorkom i Tchékhové (Étude sur Gorki et Tchékhov), par Andriévitch Kolpinski, éd. Pétersbourg.

M. Andriévitch s'est fait une place dans la critique russe comme interprète de la nouvelle littérature. Des deux études qu'il consacre à Gorki et à Tchékov, la première, bien qu'admirative et parfois enthousiaste, est imparfaite sur plusieurs points, mais la seconde est digne d'intérêt. Il a bien compris la complexité singulière et la délicatesse du talent de Tchékhov, la variété de son style, l'originalité de ses conceptions. Il constate avec raison le grand succès qu'ont eu les œuvres de Tchékhov, principalement ses nouvelles, et argumente judicieusement contre les réserves qu'ont cru devoir faire au sujet de cette œuvre remarquable des critiques tels que Mikhaïlovski. Celui-ci reproche à Tchékhov de n'avoir pas le don de la vie: M. Andriévitch répond qu'on ne doit pas confondre la vie avec l'agitation. La vie peut être stagnante et tragique dans son uniformité même. Le type favori de Tchékhov, c'est celui du raté de valeur. Il décrit d'une manière émouvante et vraie la douloureuse existence d'êtres supérieurs dont l'effort n'aboutit pas à se réaliser, soit qu'ils n'aient pas eu de chance, soit qu'ils aient volontairement sacrifié leur existence à autrui, peut-être à des esprits qui ne les valaient pas, nuls et arrogants. Il évoque ces destinées douloureuses avec une sorte de mélancolie sarcastique et, bien qu'il semble impassible dans son récit, une tristesse émane du spectacle des vies manquées, des velléités hardies que les circonstances entravèrent, des talents qui ne purent s'épanouir. Les descriptions de Tchékhov sont souvent fines et poétiques dans leur rapidité. Ainsi ce passage nocturne : « Deux petits nuages s'étaient écartés de la lune et semblaient chuchoter entre eux quelque chose que la lune ne devait pas entendre... » Une bonne traduction de quelques nouvelles de Tchékhov, sous le titre de son plus célèbre ouvrage, *les Moujiks*, vient de paraître à la librairie Perrin.

Ivan Strannik.

FRANCE

Monsieur Bergeret à Paris, par Anatole France (Calmann Lévy).

Un pur chef-d'œuvre, — comme les trois précédents volumes de l'« histoire contemporaine ». On n'a jamais écrit dans notre langue avec une telle perfection, un tel art de ne point exagérer les effets, d'exprimer avec justesse tous les détails de pensée, sans faiblesse ni redondance, intégralement. Et ce style est d'une harmonieuse abondance; il donne une impression charmante de facilité, de naturel. C'est la grâce même... M. Bergeret juge avec clairvoyance et modération le trouble dont Paris lui donne le spectacle, et l'équité de ses appréciations ne provient pas d'une indifférence dédaigneuse; mais il est philosophe et l'habitude qu'il a de ramener à leurs principes les faits particuliers qu'il observe, lui permet de se les expliquer comme des phénomènes normaux plutôt que de s'en indigner à brûle-pourpoint. Il sait que l'infinie diversité des actions humaines, qui nous fait illusion, n'est que la manifestation capricieuse de quelques appétits très simples. Il sait encore que l'humanité, au cours de ses évolutions, ne se transforne pas profondément et qu'elle reste la même, en dépit des apparences, aux siècles les plus distincts. M. Bergeret a trouvé dans l'histoire des temps anciens l'explication de presque toutes les aventures humaines, car aux époques primitives la psychologie humaine se révèle avec plus de simplicité; la vie sociale ultérieurement a compliqué tout cela, mais sans le modifier, et l'observateur averti n'aperçoit dans la complexité de la vie contemporaine que le jeu séculaire des mêmes éternelles velléités. Aussi ne s'étonne-t-il pas; mais il déplore tout de même l'imparfaite beauté des constatations qu'il est obligé de faire. Car s'il est tout naturel que telles soient les choses d'ici-bas, il est triste précisément que cela soit tout naturel, — et la philosophie des sages n'est point exempte de mélancolie...

Contes et nouvelles, par Rachilde (Société du *Mercure de France*).

Déraisonnable, hâtif et singulièrement mélangé de toutes sortes de choses, bonnes ou mauvaises, presque au hasard, le style de Rachilde a des défauts qu'il serait facile d'énumérer. Mais il est extraordinaire ! Je ne sais guère d'écrivains plus particulièrement doués de qualités plus éclatantes, plus étranges, plus merveilleuses, et plus déconcertantse. Cette œuvre est tout à fait dénuée de méthode, et de critique, et de goût peut-être. Mais une prodigieuse imagination s'y révèle, imagination verbale, imagination d'idées, presque un cauchemar, une hallucination continue de formes, de couleurs, de sons, de passages somptueux, sinistres, charmants, chimériques, une fantasmagorie sans cesse renouvelée, où des symboles apparaissent, grandissent, et s'évanouissent et renaissent, où la réalité s'illumine prestigieusement d'éclairs soudains, où des visions se dressent, inquiétantes et tumultueuses... La lune : « Dominatrice, impérieuse, ouverte en rond comme un puits d'or, aspirant tous les aromes et tous les souffles, elle avance, un peu de travers, titubant d'une énorme ivresse tranquille, elle hume des choses ou

des êtres dont les multiples vies, s'étouffant, font ce silence mortel qui frappe de vertige... » Les fleurs : « Si les citrons et les oranges manquaient, il y avait les roses jaunes ! Si les grenades, les melons, les pastèques n'arrivaient pas à mûrir, il y avait les roses pourpres, les roses rouges, les roses roses ! Et si le vin d'Asti ne coulait point à flots, cette année de malheur, on humait sa mousse pétillante et suave dans l'arome délicat des très petites roses blanches, dont les boutons craquaient, sous la dent, comme de simples noisettes ! » Toute cette nouvelle, *Le Mortis*, est admirable. C'est Florence, en ruines, dévastée, que les roses et toutes les fleurs ont envahie. Et le comte Sébastiani Ceccaldo, l'épée à la main, taillant les lierres, coupant les lianes, se fraye un chemin dans la frénétique luxuriance des végétations, et meurt empoisonné de l'excessif parfum des fleurs... Il y a, je crois, des qualités géniales dans ce talent désordonné.

L'Art en silence, par Camille Mauclair (Ollendorff).

La critique de Camille Mauclair est bien un peu confuse. A se resserrer, ses études gagneraient en élégance, en netteté. Mais il n'importe, elles sont pleines d'idées, pleines de tant d'idées, et de remarques variées, et d'aperçus ingénieux, qu'on s'émerveille d'une si féconde puissance d'invention. De ce volume, *l'Art en silence*, on pourrait tirer toute une esthétique, plusieurs esthétiques peut-être et qui doivent s'accorder en quelque conception essentielle, mais on éprouve de l'embarras à la formuler parce que les éléments en sont dispersés capricieusement. Camille Mauclair a cette qualité rare de lire avec sympathie, d'accueillir les doctrines littéraires les plus diverses au lieu de s'entêter de ses préférences. Il n'est point dogmatique comme le sont généralement les théoriciens. Il n'est pas non plus dilettante ni ne se borne à traduire de son mieux ses impressions d'art. Mais de chaque œuvre qui l'émeut il cherche passionnément la raison d'être, la formule et la secrète inspiration. De chaque artiste, il s'intéresse surtout à l'esthétique. Il est merveilleusement doué pour cette analyse délicate, pour ce subtil travail d'abstraction, et si l'on trouve quelque confusion dans son esthétique à lui, c'est qu'elle s'enrichit incessamment de toutes les idées que lui suggère sa perpétuelle réflexion sur les œuvres les plus hétérogènes, sur les plus dissemblables artistes... Enfin voici des pages intéressantes et suggestives sur Edgar Poe, Flaubert, Mallarmé, Elémir Bourges, Henri Le Sidaner, Chéret, Rops, Puvis de Chavannes, Besnard, sur le sentimentalisme littéraire, sur le symbolisme, — sur des écrivains, des peintres et des doctrines qui jusqu'ici n'ont guère inspiré que de fâcheux bavardages, inintelligemment antipathiques ou sottement dithyrambiques, du snobisme surtout. Il est heureux qu'un critique sincère et judicieux se charge enfin de les étudier comme ils le méritent.

Le Roman de Tristan et Iseut, par Joseph Bédier (Sevin et Rey).

Sur l'admirable légende de Tristan, un grand nombre de poèmes furent composés au moyen âge. Certains ont complètement disparu, celui de Chrétien de Troyes par exemple, et de quelques autres nous avons des fragments : trois mille vers de Béroul, trois mille de Thomas, quinze cents d'un anonyme. Mais des versions étrangères, très anciennes et très proches de ces poèmes permettent d'en reconstituer l'ensemble. M. Joseph Bédier s'est très habilement servi de tous ces documents pour restaurer la belle et troublante histoire des amants de Cornouailles. « A force d'imagination sympathique et d'érudition patiente », comme le dit dans la préface du livre M. Gaston Paris, il s'est refait une âme très analogue à celle des vieux trouveurs de jadis et son Tristan est un merveilleux poème... du XIIe siècle. Voilà certainement une des plus étonnantes restaurations qu'on ait jamais faites de notre art médiéval. Souhaitons qu'elle ne serve pas trop d'encouragement aux architectes, parce que ceux-ci sont obligés de détruire d'abord pour reconstruire; ainsi procéda Viollet-le-Duc à partir de l'époque où il se crut vraiment un architecte gothique. L'essai de M. Bédier n'avait pas les mêmes inconvénients. En outre, il a parfaitement réussi. La version moderne qu'il nous donne du Tristan, d'une lecture aisée et même d'une très belle langue, a tout le charme encore de sa poétique ancienneté. L'extraordinaire aventure d'amour et de mort y prend un émouvant caractère d'éternité grandiose.

André Beaunier.

Memento. — A la Société du Mercure de France, *Une Histoire du temps à venir*, roman (et *Récits de l'âge de pierre*), par H.-G. Wells, traduction de H.-D. Davray; — *l'Homme qui voulut être roi*, par Rudyard Kipling, traduction de Louis Fabulet et Robert d'Humières. — Chez Alcan, dans la « Collection des grands philosophes », *Saint Augustin*, par l'abbé Jules Martin.

LETTRE PARLEMENTAIRE

Dix ans après la Révolution de Juillet, Alphonse Karr demandait qu'on brûlât la Tribune française. Proposition paradoxale, sans doute, et cependant défendable plus encore aujourd'hui qu'à l'époque où le maître lançait sur Paris l'essaim de ses « guêpes » batailleuses.

Les récentes séances du débat sur les associations montrent à quel degré sévit sur nous le mal oratoire. Les lois les plus désirées se voient barrer la route par l'obstruction de l'éloquence, les réformes les plus urgentes viennent se briser avec les vagues de l'opinion au pied du trône « modern style » qui se dresse dans l'hémicycle.

Qu'un député parle de sa place, ses observations sont claires et rapides. Elles portent, elles sont écoutées.

Qu'il monte à la tribune, le voilà qui se préoccupe de ses attitudes, qui croit devoir arrondir ses gestes et ses périodes, qui comble les lacunes de l'argumentation par des phrases belles, peut-être, mais inutiles. Parfois, s'il a l'oreille, on se tait, souvent sa voix est couverte par le bruit confus de l'assemblée, ce murmure indéfinissable, fait des conversations échangées, des rires épars, des apostrophes amicales ou hostiles qui s'entre-croisent et s'entre-choquent, de tout le va-et-vient d'une foule inattentive que domine l'indifférence du Président.

Pourquoi tant de talent et de temps perdus? Pourquoi en dehors des grandes discussions où les systèmes s'opposent aux systèmes, où les idées générales s'affirment et se combattent, la Chambre ne siégerait-elle pas comme une grande commission, sans l'apparat théâtral des séances publiques! Pourquoi tant de discours? La Chambre n'est pas une académie. Ce que le pays demande, ce sont des actes, non des mots.

Et que d'actes à accomplir! que de gestes attendus, que de projets, fleurs d'un jour, qui, nés d'une législature, meurent avec elle pour ne plus jamais revoir sous le plafond lumineux le soleil factice de la salle des séances!

Notez que pris individuellement chaque député se plaint amèrement de l'impossibilité d'aboutir. Il n'en est guère qui ne rêvent de modifier la méthode de travail, qui ne soient capables de prendre des résolutions viriles et de s'y conformer.

Malheureusement l'âme inférieure des foules nous envahit dès que nous avons franchi la salle des pas perdus. Lorsque nous sommes en corps nous ne savons plus vouloir, les résolutions fondent comme neige au vent de mai, l'axe de vision se modifie, ce qui était grand nous paraît puéril, nous voyons par le petit bout de la lorgnette; nous reprenons rang dans l'armée de Lilliput.

Laissons, si vous le voulez bien, les amendements continuer leur guerre de partisans dans la brousse d'une discussion interminable, laissons les articles additionnels guetter la loi des associations, l'escopette au poing, au détour de la route; laissons discuter autour d'un adverbe, d'un point, d'une virgule. Nous avons assez de propositions intéressantes à saisir au fil de la distribution, assez d'idées à recueillir au sein des mystérieuses commissions où se distillent les lois de demain.

Il est une de ces commissions qui vient de tirer un pétard dont résonneront longtemps les échos du Salon de la Paix. C'est la commission de l'Armée.

Cette commission composée d'hommes compétents, de représentants autorisés des divers partis, a su conquérir une place prépondérante parmi les grandes commissions. Une importance indiscutée s'attache à ses décisions; elle apparaît comme une sorte d'état-major civil, de conseil privé chargé de veiller sur l'avenir de notre armée nationale.

Toutes les propositions d'ordre militaire doivent traverser les flammes de ses discussions et jusqu'à ce jour la plupart d'entre elles, phalènes éphémères, s'y étaient brûlé les ailes. Jusqu'à ce jour elle avait fait bonne garde autour de l'arche sainte et écarté d'un geste bref les jeunes mains imprudentes qui s'avisaient de l'effleurer.

Dans cet état d'esprit la majorité opposait depuis longtemps une résistance désespérée aux propositions de réduction du service à deux ans présentées par son vice-président M. Guyot-Dessaigne.

Voilà qu'un jour une nouvelle inattendue parcourt les couloirs comme une traînée de poudre. La majorité de la Commission venait de voter le service d'un an.

Ce furent d'abord des sourires incrédules. Mais le bruit se confirma et ce fut la stupeur et l'effarement qui l'accueillirent. Un vent de folie avait-il soufflé sur la Commission comme parfois dans les bergeries de nos montagnes passe cette fièvre épidémique qui affole les troupeaux et les entraîne d'une course vertigineuse aux précipices!

Voilà M. Le Hérissé et M. Brindeau. Ils sont précisément de la majorité de la Commission, ils vont nous renseigner.

Tout d'abord le mot « service d'un an » est impropre et n'a pas été employé par M. Lannes de Montebello, auteur du projet.

Ce que désire la Commission, c'est la réduction progressive du service militaire par l'application de l'article 39 de la loi de 1889, sur le recrutement. En vertu de cet article, le ministre fixe chaque année, lors de la revision, le contingent des hommes qui peuvent être renvoyés dans leurs foyers après un an de service à titre de soutiens de famille. Il peut d'ailleurs rappeler ultérieurement les hommes en disponibilité. Cet article modifié serait la clef de voûte de la loi nouvelle.

La Commission a invité le ministre de la guerre à déposer deux projets de loi, l'un pour la reconstitution des cadres de l'armée active, l'autre pour assurer le rengagement des caporaux et soldats pour une période ne pouvant dépasser cinq ans.

Afin d'obtenir ce résultat, l'état réserverait aux rengagés, en dehors de la haute paye d'ancienneté pendant la durée du service, une série d'emplois déterminés, emplois de facteurs, cantonniers, gardes forestiers, etc.

M. Le Hérissé, qui désire que la loi soit avant tout démocratique, a présenté une motion additionnelle tendant à la suppression de toutes les dispenses excepté celles des soutiens indispensables de famille.

La Commission est convaincue que par cette série de mesures, 250 000 hommes environ resteraient au régiment pendant cinq ans pour former l'ossature de l'armée nouvelle.

Ils serviraient à former le contingent entier de la cavalerie et de l'artillerie. En outre, ils encadreraient dans les régiments d'infanterie les non-rengagés versés chaque année dans ces armes.

Dès maintenant, par l'application de ce système, le service serait réduit à deux ans environ, grâce à l'incorporation des 75 000 dispensés appelés sous les drapeaux et des 20 à 25 000 rengagements qu'on peut espérer voir contracter la première année. Au fur et à mesure de l'accroissement des rengagements, le ministre licencierait les non-rengagés et peu à peu la durée du service pourrait baisser jusqu'à quatorze et quinze mois, peut-être même jusqu'à un an.

* *

La formule est séduisante, car si la France a besoin d'une armée forte tant que la conscience internationale n'aura pas fait justice de l'infernal système de la boucherie en masse, nous devons chercher tous les moyens de rendre aussi légère que possible, en temps de paix, la charge qui pèse du fait de la conscription sur tous les citoyens.

Dans l'âpre lutte déchaînée sur le monde par l'évolution industrielle et commerciale, notre pays se trouve en face de redoutables adversaires.

L'exonération de vingt à vingt-quatre mois de service pour la plupart des jeunes hommes, rendrait à l'activité productrice des forces considérables. D'autre part, pendant cette courte période, le paysan n'aurait pas le temps d'oublier son village, il garderait au cœur la poésie profonde de la vie rurale et se hâterait, après avoir dépouillé l'uniforme, de fuir la ville et ses tentations mortelles.

* *

La minorité de la Commission, dont M. Guyot-Dessaigne est le porte-parole, croit périlleux de faire de l'armée une armée de rengagés. Cette armée, courbée sous l'obéissance passive des mercenaires, deviendrait bientôt un instrument de dictature dans la main d'un chef audacieux. Elle serait toujours prête aux aventures et au coup d'Etat, prête à déployer sa vaillance contre la nation elle-même.

Ces craintes sont-elles légitimes? Nous devons, il est vrai, nous garder aussi bien de livrer le pays à une soldatesque impériale que de mettre en péril la défense nationale en créant de simples milices sans entraînement, sans discipline, sans cohésion.

Mais le projet de la Commission mérite un examen approfondi. Un soldat de cinq ans n'est pas un soldat prétorien. Il ne deviendrait jamais le serviteur passif des aventuriers qui risqueraient les fossés de Vincennes s'ils tentaient de recommencer l'histoire.

Un fait se dégage de ces discussions. Tous reconnaissent que le régime de la loi de 89 nous a conduits à un gâchis effroyable et a consacré des inégalités dont les travailleurs des campagnes commencent à se plaindre avec raison. Il nous manque actuellement 6 000 officiers de réserve. C'est assez pour montrer qu'il faut à tout prix marcher dans la voie que l'Allemagne nous a tracée. Loin d'affaiblir notre armée, nous la fortifierons en la mettant en harmonie avec les nécessités de la vie moderne, et soldats d'un an, de deux ans ou de cinq ans, tous marcheraient du même pas à la frontière le jour où elle serait menacée. Quoi qu'il arrive, nous pouvons envisager sans crainte l'avenir.

La République a reforgé et retrempé l'acier pur des Tronçons du glaive.

ETIENNE CLEMENTEL,
Député.

NOTES D'ART

Jules Machard.

Nous voulons seulement dire quelques mots de la carrière du peintre distingué, de délicate et charmante imagination, que fut Jules Machard, enlevé presque subitement à la tendresse des siens, à l'affection et à l'estime de tous ceux qui l'ont approché.

Il n'y a pas de vie d'artiste, d'artiste envié, fêté par le succès, qui n'ait donné lieu à des appréciations bien diverses et à quelque légende. Il est donc bon, à l'heure de la mort, de mettre en relief la simple vérité sur un maître disparu, surtout lorsque sa vie a été un exemple de courage, de dévouement à son art, et de désintéressement.

Jules Machard avait bien en lui le don rare, le don spécial qui fait l'artiste, et triomphe de tous les obstacles. Son imagination ailée, changeante, pleine d'originalité, le signala tôt à l'attention des amateurs d'art. *Narcisse et la Source* (1), envoi de Rome exposé en 1872, qui lui valut une première médaille, contenait des qualités supérieures : la séduction de lignes de l'amoureux adolescent, le ton délicat des chairs, le goût qui posa une légère couronne sur cette tête charmante, ne peut s'oublier, non plus que l'évocation de la grâce féminine en cette *Source*, figure de rêve, qui fait couler pour Narcisse l'eau du miroir, parmi les roches et la verdure d'un beau paysage de l'Académie de France à Rome.

Bientôt, la personnalité de Jules Machard s'affirma plus complète encore dans sa fière et gracieuse *Séléné*, d'une blancheur d'étoile ; elle s'élance dans la nuit, et, chasseresse sidérale, se fait un arc du croissant céleste. Création de poète, cette figure, reproduite maintes fois, suffirait, à garder un nom, une physionomie d'artiste. En ces mêmes années du retour de Rome, Machard affirmait ses qualités de peintre et de dessinateur, dans les portraits du musicien Ch. Lenepveu, du peintre Tony Robert-Fleury, d'une facture magistrale, et ses premiers portraits de femme.

Il se montrait aussi habile décorateur, plein de grâce, dans les plafonds pour la duchesse de Buckleuch ; de la même époque date un tableau peu connu,

parce qu'il fut, aussitôt terminé, emporté en Amérique par son acquéreur : c'est une *Sainte Cécile*, d'un caractère nouveau dans le talent du peintre ; son coloris chaud a plus de puissance ; une tendresse religieuse pénètre cette composition : la Sainte patricienne a déjà subi le martyre, une dernière fois elle a voulu faire résonner son orgue et sa tête mourante est soutenue par l'aile d'un ange qui lui fait entendre des sons célestes.

Comme presque tous les peintres d'histoire à leurs débuts, Jules Machard luttait assez durement, lorsqu'en 1880, à une exposition de Cercle, le succès se donna à lui, comme il vient parfois aux jeunes qui sont nés sous quelque amoureuse étoile, spontané et prodigue. Le profil d'une jolie mondaine de l'autre hémisphère, profil enlevé en quelques heures, d'une pâte savoureuse, aux carnations brillantes dans le ton fauve des cheveux et des fourrures, légitimait cette vogue. Le lendemain de l'apparition, les demandes de portraits affluaient chez Jules Machard, et pendant quinze ans, il ne cessa d'être sollicité par toute l'élégance parisienne.

Ce que fut alors cette existence enviée, nul ne peut l'apprécier, sinon ceux qui la suivirent pas à pas. Une maladie cruelle venait à chaque instant jeter sa torture dans cette vie surmenée, énervée par les séances ; son courage seul tenait le jeune maître au travail, et, pas une heure, ce mal ne fit fléchir sa conscience à donner à ses œuvres tout ce qu'il avait en lui ; chacune d'elles était l'objet d'une recherche qui l'entraînait à des changements, des recommencements épuisants. Pendant les heures de trêve, on le voyait dans le monde, choyé et charmant, accompagné d'une femme dont les grâces exotiques et distinguées réalisaient bien l'idéal du maître. Qui se les rappelle ainsi ne peut concevoir la lutte âpre et douloureuse de cette vie d'artiste.

Dans la longue série de portraits où figurent quelques hommes d'une facture brillante, et des enfants auxquels le peintre donna toute sa tendresse de pinceau, il se dégagera par-dessus tout une sorte de poème de la femme du monde ; les toilettes y prennent une signification d'élégance spéciale à chacune et en deviennent comme le symbole ; les étoffes, les éventails, les plumes, les bijoux même, y palpitent avec des grâces variées et appropriées. Ce poème s'écrit aussi en tons délicats, chatoyants, tendres ou vifs, harmonies savantes et spéciales. En outre, Machard a produit des figures d'études à l'huile et au pastel, fantaisies qui affirment la souplesse et la grâce du crayon, du pinceau ; chaque exposition de cercles en faisait foi et laissait aux connaisseurs un souvenir de délicates jouissances.

Une image aimée dominait en ces évocations, et rappelait sans cesse le charme du foyer, dévouement bienfaisant, si souvent attristé par la santé du courageux travailleur. Le musée du Luxembourg possède un des portraits de Mme Jules Machard, et ce portrait est un tableau d'une grande valeur.

Vers la fin de sa vie, Machard semblait entraîné vers les emblèmes les plus poétiques et les plus hauts de la pensée. Les épreuves du pays l'avaient atteint au cœur, et cette nature, toute de grâce et de bonté, avait trouvé dans l'ardeur de son patriotisme une fermeté prête à tous les sacrifices. Sa figure désolée de l'Alsace-Lorraine, enveloppée du drapeau français, sur les remparts en ruines, marque cette période. La poésie de son imagination, comme si elle eût senti qu'elle allait prendre son vol, se complaisait à des emblèmes ailés. On n'a pas oublié son *Rêve d'Eros*, Eros endormi tirant de l'arc, semblable aussi à l'âme enchaînée par le sommeil de la vie mortelle. Puis, le peintre poursuit sous plusieurs aspects cette figure de l'Amour, s'élançant glorieuse dans le ciel.

L'évocation féminine, qui avait tenu une si grande place dans l'œuvre de Machard, se retrouve en ces dernières études, tantôt dans de pâles figures de sources, tantôt dans une délicieuse nymphe assise au bord d'un puits, seule, ou avec un Amour à ses pieds, dans une verdure mystérieuse.

Enfin, deux portraits sur une même toile, portraits où il voulait mettre tant de son cœur et de sa pensée, ont reçu, inachevés, les dernières caresses de son pinceau.

En cette âme d'artiste, tout s'était épuré et spiritualisé, lorsque vint le dernier jour, et on sentit que le cher mourant était vraiment prêt pour une vie supérieure et immortelle.

Jules Machard meurt sans laisser de fortune, en dépit des longs succès et de la légende qui lui attribue la richesse ; il meurt sans fortune, comme presque tous les dévoués, les désintéressés, les généreux, les charitables ; mais il lègue à son fils le bel héritage d'une des consciences les plus pures et d'un des cœurs les plus généreux que notre temps ait produits. Modeste entre tous, il resta vingt-deux ans chevalier de la Légion d'honneur, sans réclamer, et sans que l'on songeât à lui donner une récompense dont l'artiste et l'homme étaient si dignes.

Enfin, à l'Exposition universelle de cette année, il reçut une récompense bien inférieure à ce que méritaient les œuvres qu'il lui avait été *accordé* d'exposer.

On verra bientôt, réunies dans leurs grâces et leurs mérites divers, un ensemble des œuvres de Jules Machard, et ce sera à la gloire de celui qui ne sut jamais réclamer justice que pour autrui.

C.

Le culte de Mozart.

La *Société Mozart*, fondée pour faire connaître et pour faire aimer l'œuvre de Mozart, vient de donner avec le plus grand succès la première de ses auditions.

Parmi tous les maîtres de la musique, s'il n'y en a aucun dont le nom soit plus populaire, il n'y en a aucun non plus dont l'œuvre soit plus méconnue et plus négligée, même des musiciens professionnels et des dilettantes. A part quelques compositions, qu'on rejoue sans cesse et dont on s'habitue peu à peu à ne plus sentir la beauté, l'œuvre immense du plus pur et du plus fécond des maîtres est reléguée dans le plus injuste des oublis.

Et pourtant, combien est-on payé de sa curiosité, dès qu'on pénètre dans cette œuvre, diverse et profonde comme une forêt! Soudain, un charme inconnu semble conduire les pas; les feuillages bruissent sous la caresse de la lumière, les fleurs s'ouvrent, et l'on respire une telle douceur et une telle suavité, qu'on pense malgré soi aux sources, aux clairières et aux bois d'oliviers que les anciens consacraient aux Nymphes et aux Muses. Mozart transfigure tout ce qu'il touche. Le monde idéal que crée sa musique ressemble encore à ce que nous connaissons des hommes et des choses; tous les sentiments y revivent, mais ils sont divinisés par la Beauté.

Or cette œuvre est inconnue.

C'est en vain que des musiciens ou des savants ont voué à l'étude du maître le labeur de toute leur vie : on continue toujours à ignorer les ouvrages de Mozart, ou à lui attribuer des fadaises qu'il n'a pas écrites. Il y a plus. Pour l'usage journalier des théâtres, on découpe, on dépèce des œuvres conçues avec une unité intérieure que les Grecs eux-mêmes eussent admirée.

Mais ce n'est ni l'harmonieuse disposition de ces œuvres, sereines et rythmiques comme une fresque de Raphaël, ni leur variété ou leur hardiesse, qui au théâtre notamment ne peuvent être comparées qu'à la fantaisie lyrique de Shakespeare, — ce n'est aucune des qualités de l'art, ni aucun des enchantements du génie qui font surtout aimer l'œuvre de Mozart : on l'aime, comme nulle autre création humaine ne peut être aimée... Comment dire cela? C'est quelque chose qui dépasse infiniment l'étroite signification des mots; c'est au delà du vocabulaire, au delà des images et des idées abstraites. Même le mot de « philosophie », si vague, si riche de sens divers, et si beau, ne peut plus convenir : l'œuvre de Mozart est vraiment la plus divine des révélations humaines.

Mozart n'a pas pris la peine bien inutile, bien étrangère à la musique, de plaquer par l'extérieur toute une armature de concepts abstraits et de divagations, qui permettent de parler des intentions et des idées esthétiques ou sociales d'un musicien, beaucoup plus que d'écouter et de sentir sa musique.

Mozart non plus ne s'adresse pas aux sens. Il ne donne pas cette ivresse wagnérienne, cette exaltation nerveuse qui, chez l'auditeur contemporain, généralement neurasthénique et anémié, engendre non pas un véritable désir d'action et de vie nouvelle, mais un tumultueux bouillonnement d'idées vagues, boursouflées, et qu'on décore du nom de philosophie. D'ailleurs, la formidable et vaine montagne de livres, remplis de la logomachie wagnérienne, ne témoigne-t-elle pas de ce phénomène morbide?...

La musique de Mozart est au contraire une révélation toute divine. A vivre près d'elle, à vivre d'elle, on en comprend peu à peu toute la surnaturelle beauté. On se pénètre à la fois de douceur et de force. Il semble que l'âme, plus légère, subtilisée, dégagée enfin de ce qui l'appesantissait et la mêlait trop intimement à la laideur et à la souffrance, — il semble que l'âme s'évade un peu de l'ordre humain de la vie : déjà elle se sent devenir assez grande et sereine pour accueillir les heures diverses avec l'indulgence et le pardon que rien ne lasse, avec un sourire qui reste bon, même parmi les larmes.

Et l'âme de Mozart fut ainsi.

Sa vie ne fut guère plus longue que l'adolescence et la jeunesse des autres hommes. Et pourtant, il connut tout l'amour et toute la douleur. L'histoire de son génie est l'histoire de la souffrance et de la misère. Son cadavre même est resté introuvable dans la fosse commune de Vienne...

Et malgré tout, son œuvre n'est que douceur et bonté; la tristesse et les pleurs, qu'on y voit poindre çà et là, font penser aux larmes et à la douleur des anciens dieux : les dieux souffraient parfois des passions humaines, mais ils étaient toujours sûrs de pouvoir remonter dans l'empyrée auguste. Le récit de leurs épreuves passagères garde toujours un reflet de leur éternelle sérénité.

ADOLPHE BOSCHOT.

[illegible] Edouard [illegible], [illegible] *Deux Rives*, 19, rue des Saints-Pères. — Paris. *Le Directeur-Gérant* : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 8. 4e SÉRIE. — TOME XV. 23 FÉVRIER 1901.

MARIÉE!

COMÉDIE EN UN ACTE

Vaste salon à la campagne. Terrasse donnant sur un parc.

PERSONNAGES : PAUL DE GERVAL; BENOIT; Mme DEPELPONT; GERMAINE.

SCÈNE PREMIÈRE

Mme DEPELPONT, puis GERMAINE et BENOIT.

Au lever du rideau, Mme Depelpont est assise et travaille à un ouvrage de tapisserie.

Mme DEPELPONT, *seule; elle lève la tête de son ouvrage et regarde le cartel au mur.* — Trois heures. Et Germaine qui n'est pas encore de retour...

GERMAINE, *costume d'amazone. Elle entre par la terrasse, suivie de Benoît, en costume de garde-chasse.* — Ah! ma tante, quelle admirable promenade!

Mme DEPELPONT. — Admirable, mais longue... Je commençais à craindre que quelque accident...

GERMAINE, *souriant.* — Toujours tes peurs! Mais tu sais bien qu'avec Benoît, il ne peut jamais y avoir de danger.

Mme DEPELPONT, *même jeu.* — Jamais, c'est beaucoup dire; mais enfin, je suis bien forcée de reconnaître que si j'ai confiance en quelqu'un, quand il s'agit de toi...

BENOIT, *tout en roulant sa casquette entre ses doigts.* — Et Madame peut être sûre que sa confiance n'est pas mal placée. Sauf le respect que je dois à Madame, je crois bien que j'aime Mlle Germaine autant que Madame peut l'aimer elle-même. Et si, par ma faute, il lui arrivait quelque anicroche... Ah! bon sang de bon sang!

GERMAINE. — Mon brave Benoît! (*Lui tapant affectueusement sur l'épaule.*) Moi aussi, je t'aime bien, sais-tu!

Mme DEPELPONT, *à Germaine.* — Ce qui ne t'empêche pas de le taquiner tout le temps.

GERMAINE, *souriant, à Benoît.* — Vieille habitude. Il m'en voudrait si je la perdais, n'est-ce pas?

BENOIT. — Pour sûr. Je croirais que je ne suis plus bon pour le service. Ça a commencé quand je venais d'entrer comme ordonnance chez mon pauvre colonel, qui n'était encore que capitaine. Mademoiselle avait deux ans à ce moment et son plaisir était déjà de m'arracher les cheveux par touffes. (*Montrant son crâne chauve.*) Dame, aujourd'hui, il faut bien qu'elle cherche autre chose.

Mme DEPELPONT. — Et elle trouve. *A Germaine.* Quand je pense qu'hier, en me promenant dans le parc, j'ai vu ce pauvre Benoît en train de faire des plongeons dans l'étang — de quoi attraper la mort, enfin! — et tout ça... pour tâcher de repêcher ta bague qui y était tombée.

GERMAINE. — Je l'ai assez grondé!

Mme DEPELPONT. — D'accord. Mais le connaissant comme tu le connais, il aurait mieux valu te lamenter un peu moins devant lui sur la perte de ce bijou. Et la semaine dernière, — si ce n'est pas de la folie? — quand tu l'as obligé de se déguiser en notaire...

GERMAINE. — Oh! ça, il peut le dire lui-même, c'était dans un bon sentiment! Nous venions de re-

1. Traduction et reproduction interdites.

trouver, au fond d'un placard, un lot de vêtements tout neufs, oublié là, depuis des années sans doute, par l'ancien propriétaire du château. J'ai voulu voir s'il pourrait les utiliser. (*A Benoît.*) Voyons, Benoît, avoue que tu étais superbe dans cette redingote!

BENOIT. — Possible, Mademoiselle. Mais la tenue de pékin pour moi, un ancien hussard... ça ne me convient guère. Aussi, si mademoiselle veut me faire plaisir, elle la donnera au jardinier, cette redingote... Il sera content, lui. Il est pour la suprématie du pouvoir civil! (*Un temps.*) Madame n'a plus besoin de moi?

Mme DEPELPONT. — Non, Benoît.

(*Il sort.*)

GERMAINE, *l'appelant.* — Ah! Benoît?

BENOIT, *revenant.* — Mademoiselle?

GERMAINE. — N'oublie pas de développer mes clichés photographiques!

BENOIT. — Oui, Mademoiselle. (*Fausse sortie.*)

GERMAINE. — Pense à ma bécane aussi. Resserrer la chaîne et boucher l'une des chambres à air. Ah! tu iras au village apporter vingt francs de ma part à la mère Castou. (*A Mme Depelpont.*) Elle est malade, cette pauvre vieille; et d'après ce que m'a dit le curé, il n'y a pas cinquante centimes dans la maison.

BENOIT. — Bien, mademoiselle.

GERMAINE. — Je te recommande également ma jupe de bicyclette. Elle a une énorme déchirure! (*A Mme Depelpont.*) Je ne sais pas comment c'est arrivé. (*A Benoît.*) Tâche de faire là-dedans une reprise perdue.

BENOIT. — Oui, Mademoiselle. Mademoiselle n'a pas autre chose à me dire?

GERMAINE. — Non, mon brave Benoît. Ah! Si... Puisque tu vas au village, pousse donc jusqu'à la gare... Deux kilomètres de plus, ce n'est pas une affaire, n'est-ce pas? Tu verras s'il est arrivé pour moi un paquet du Bon Marché. (*A Mme Depelpont.*) C'est la layette que j'ai commandée pour la fille du garde-champêtre. (*A Benoît.*) C'est tout, et pour le reste, je te donne congé.

Mme DEPELPONT. — Eh bien, avec tout ce qu'il a à faire, il y a des chances pour qu'il n'ait guère le temps d'en profiter!

(*Benoît sort.*)

SCÈNE II

Mme DEPELPONT, GERMAINE.

Mme DEPELPONT. — Pauvre diable! Serrurier, commissionnaire, repriseur... Tu le mets à toutes les sauces.

GERMAINE. — Ça l'ennuie quand il reste une minute inoccupé.

Mme DEPELPONT. — Et tu es comme lui, d'ailleurs. Tout le portrait de mon pauvre frère. Il lui fallait aller, venir, se remuer... Quand je pense à tout ce que tu fais! Cheval, bicyclette, photographie, escrime même...

GERMAINE, *s'asseyant en face de Mme Depelpont. Léger soupir.* — Que veux-tu? Il faut bien user sa vie!

Mme DEPELPONT. — Autrement dit s'étourdir... (*Un temps. Sérieuse.*) Alors, tu penses toujours à lui?

GERMAINE. — J'y pense... de temps en temps. Évidemment, si les choses avaient pu s'arranger... Mais on n'est pas forcé de se marier, n'est-ce pas? Et je suis si heureuse, ici, à côté de toi, ma bonne tante!

Mme DEPELPONT, *à elle-même, après un regard jeté sur Germaine.* — Ah! cet imbécile de Paul! Refuser un pareil trésor!

GERMAINE, *se levant.* — Et tu as eu, ces temps-ci, des nouvelles... de... ton neveu?

Mme DEPELPONT. — Non. Il doit être encore en Russie, j'imagine, où l'appelaient des occupations particulières... très particulières... A moins qu'il ne soit en Chine à l'heure qu'il est... ou même tout simplement à Paris... Ou bien encore, non loin d'ici, à Uriage, où il pourrait bien avoir affaire. Est-ce qu'on peut jamais savoir avec un pareil original! Ah! quelle sotte idée j'ai eue, il y a deux ans, d'avoir songé pour toi à ce mariage!

BENOIT, *entrant.* — Une dépêche pour madame.

(*Il donne le télégramme et sort.*)

Mme DEPELPONT, *lisant.* — « Obligé faire saison Uriage, arrêterai sur la ligne pour vous embrasser entre deux trains. » « PAUL ». (*A elle-même.*) Je l'aurais parié!

GERMAINE, *avec émotion.* — Alors, c'est demain qu'il va arriver?

Mme DEPELPONT. — Oui... demain... à moins que ce ne soit aujourd'hui... Il faudrait savoir depuis quand et d'où ce télégramme est parti. (*Reprenant la dépêche.*) De Mâcon... C'est donc en cours de route qu'il l'a envoyée... Et tu sais le temps que mettent les dépêches à nous parvenir ici!... Une heure d'exprès. Et si l'homme est déjà parti en tournée, le retard est d'autant plus grand. (*Regardant le cartel au mur.*) Au fait, Paul peut très bien arriver par le train de trois heures, c'est-à-dire d'un moment à l'autre.

GERMAINE. — Ah!

Mme DEPELPONT, *la regardant.* — Ça te fait quelque chose?

GERMAINE, *troublée.* — Oui... Non... Enfin... ça m'ennuie un peu...

Mme DEPELPONT. — Pauvre petite. (*Un temps.*) Qui sait? Pourquoi ne lui plairais-tu pas à présent, somme toute? Il y a deux ans, quand je vous ai fait

danser ensemble, tu n'étais qu'une fillette encore... Tandis que maintement, tu as beaucoup embelli, vois-tu...

GERMAINE. — Oh! ma tante!

Mme DEPELPONT. — Mais oui... Tu t'es épanouie et, comment dirais-je?... étoffée... Tiens! hier encore, je m'en faisais à moi-même la réflexion. Et ce sont là des agréments auxquels ce garnement de Paul pourrait bien ne pas rester insensible...

GERMAINE. — Non... Je t'en prie, ma tante! Je ne serais nullement flattée de plaire uniquement... pour avoir engraissé... Et comme ton neveu ne s'attend pas à me trouver ici — se souvient-il seulement que j'existe? — je préfère ne pas me montrer pendant les quelques heures qu'il doit passer avec toi.

Mme DEPELPONT. — Écoute, tu as peut-être tort.

GERMAINE. — Non, je t'en prie... je suis si tranquille à présent, si calmée... la vie est si douce pour moi... A quoi bon aviver des regrets?... Je peux bien, pour une fois, rester en haut dans ma chambre... et même y dîner, au besoin.

Mme DEPELPONT. — Mais...

GERMAINE. — Je t'en supplie, ma tante.

Mme DEPELPONT. — Soit. (*Elle s'est levée à ce moment et se trouve près de la terrasse; revenant vivement en scène.*) Le voici... Alors, vite, sauve-toi. (*La rappelant.*) Mais s'il me demande de tes nouvelles?

GERMAINE. — Voilà qui est peu probable... Eh! bien, s'il t'en demande... Je suis mariée, avec un mari que j'adore, voilà tout... et j'ai douze enfants!... De la sorte, au moins, je n'exciterai pas sa pitié... c'est tout ce que je désire! (*Elle sort.*)

SCENE III

Mme DEPELPONT, PAUL.

PAUL. — Ma chère tante!...

Mme DEPELPONT, *qui a été au-devant de lui.* — Te voilà donc enfin, mauvais garnement!

PAUL, *après avoir embrassé Mme Depelpont.* — Quelle joie de vous revoir!

Mme DEPELPONT. — Alors, mon pauvre ami, si c'est là, vraiment, une joie pour toi, je te plains... car tu te l'offres assez rarement... Rester si longtemps sans même me donner de tes nouvelles! (*Elle le fait asseoir près d'elle sur le canapé.*)

PAUL. — C'est vrai, ma tante, je suis un grand coupable... Mais si vous saviez la vie que j'ai menée!

Mme DEPELPONT. — Je m'en doute un peu... Et quand tu es parti pour la Russie, voici deux ans, juste le lendemain de ce bal que j'avais donné... ce n'était sans doute pas pour y faire le commerce des peaux d'astrakan... (*Un temps, finement.*) La belle madame Oussipoff se porte toujours bien?

PAUL. — Très bien, je suppose... quoique depuis un an j'aie cessé de la voir.

Mme DEPELPONT. — Alors, ce grand amour?

PAUL. — Mais qui vous avait dit?

Mme DEPELPONT. — Voyons! Comme si l'histoire n'avait pas couru tout Paris! Tu n'en dormais plus! Tu n'en vivais plus!... Et quand son mari, le baron Oussipoff, a été rappelé dans son pays... il a fallu que tu fusses du voyage.

PAUL. — Mon Dieu oui, pourquoi le cacher? la baronne Oussipoff était une femme bien charmante et qui ne méritait pas le malheur qui l'a frappée. Elle est devenue veuve, vous savez, il y a un an.

Mme DEPELPONT, *riant.* — Ah!...

PAUL. — Ça vous fait rire?...

Mme DEPELPONT. — Que veux-tu?... Les événements nous impressionnent chacun à notre manière. Moi, son veuvage me fait rire. Toi, il t'a fait sauver!... Le peur d'être forcé d'épouser, hein?

PAUL. — Oh! ma tante. Mais vous me jugez mal!...

Mme DEPELPONT. — Du tout, je te juge très bien. Et si je te demandais pourquoi tu t'en vas à Uriage tout à l'heure?

PAUL. — Mais, je vous répondrais que l'ordonnance de mon médecin...

Mme DEPELPONT. — T'a recommandé Uriage... parce que tu y retrouveras cette même baronne Oussipoff, redevenue infiniment désirable puisqu'elle est remariée à un diplomate autrichien.

PAUL. — Ah! décidément, on ne peut rien vous cacher!

Mme DEPELPONT. — Toujours le même... toujours l'attrait du fruit défendu!... La pomme d'Ève!

PAUL, *se levant.* — Eh! bien oui! C'est plus fort que moi, ma tante... la difficulté... le danger... C'est incontestable... il y a là comme une sorte de piment qui m'excite!... Et puis, que voulez-vous? Je trouve qu'il y a quelque chose d'un peu lâche pour un homme qui sait parler aux femmes sans trop de timidité et qui n'est pas plus bête qu'un autre, somme toute, à s'attaquer à une jeune fille sans défense, puisqu'elle ignore tout, ou à quelque veuve sentimentale encore moins bien gardée, puisqu'elle ne demande qu'à rapprendre. C'est comme si l'on poussait quelqu'un dans un escalier. Au moins, avec les femmes mariées... c'est plus franc. Elles sont prévenues. On sait que si elles se laissent tomber, c'est qu'elles n'ont pas voulu se retenir à la rampe.

Mme DEPELPONT. — C'est une morale spéciale.

PAUL. — C'est la vraie morale.

Mme DEPELPONT. — Je voudrais bien savoir pourtant si tu tiendras le même langage, le jour où tu seras marié?

PAUL. — Comme ce jour-là n'arrivera jamais!

Mme Depelpont. — En tout cas, pas par mon fait. Quand je pense, mauvais sujet, que j'ai pu rêver pour toi un moment...

Paul, *riant*. — Oui... votre nièce, la fille du colonel... Je ne me rappelle même plus son nom à cette enfant! Tout ce que je sais, c'est qu'elle arrivait de sa province. Et vous l'aviez avec vous depuis huit jours à peine que vous songiez déjà à me jouer ce vilain tour!

Mme Depelpont. — Comment, un vilain tour?

Paul. — Mais oui, voyons. Vous m'écrivez un matin : « Mon cher ami, je donne un bal. Tu es justement à Paris. Je compte que tu viendras m'aider à en faire les honneurs. » Moi, sans méfiance, en neveu docile, je m'amène... et consciencieusement, les unes après les autres, je fais danser toutes les petites oies blanches que vous me présentez. Et je ne me borne pas à cela... je les mène au buffet, je les gave... je leur dis des choses charmantes... et convenables... ce qui n'est guère dans mes cordes.

Mme Depelpont. — En effet.

Paul. — Enfin, je reste sur le théâtre des opérations jusqu'à deux heures du matin. J'attends que tout le monde soit parti. Je reçois vos félicitations.

Mme Depelpont. — C'est exact.

Paul. — Et je rentre me coucher chez moi.

Mme Depelpont, *souriant*. — Là... je dois me borner à te croire sur parole.

Paul. — Le lendemain matin, on m'apporte un billet de votre part. « Mon cher ami, viens déjeuner à la maison. Nous serons seuls. J'ai à te parler. » Bien entendu, je me rends à la convocation. Et alors, aussitôt à table, voilà que vous me proposez...

Mme Depelpont. — Ma nièce, parfaitement. Je te l'avais montrée la veille. Tu avais eu la facilité de l'apprécier. Depuis quand les mariages se font-ils différemment?

Paul. — Ah! J'étais indigné positivement! Un tel traquenard! Et quand je pense — oui, ça me revient, maintenant — que, pour m'attendrir, vous n'avez pas craint de m'assurer que j'avais fait impression sur cette petite fille! Comme si c'était vraisemblable! (*D'un air d'incrédulité.*) Dites-moi donc tout de suite qu'elle n'a fait que pleurer depuis ce temps-là!

Mme Depelpont. — Si cela était, mon bon ami, je ne te le dirais pas.

Paul, *même jeu, goguenard*. — Et elle m'a attendu, n'est-ce pas?... refusant tous les partis... même les plus brillants?... Mais osez donc le dire!

Mme Depelpont, *agacée*. — Tu ne le voudrais pas!

Paul. — Vous êtes donc bien forcée de convenir qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans toute cette [illegible] passionnette. (*Il se [illegible] et après un moment, d'un air intéressé.*) Alors, elle est mariée, votre nièce?

Mme Depelpont, *de l'air le plus naturel*. — Je croyais te l'avoir dit.

Paul. — Et elle est ici?

Mme Depelpont. — Mais quel intérêt pour toi?

Paul. — Intérêt... Intérêt!... Évidemment, je n'irai pas jusqu'à vous dire que je palpite d'émotion à l'idée de la retrouver, votre charmante nièce. Pourtant, il est toujours amusant, quand ce ne serait qu'au point de vue de... et puis au point de vue... du... enfin... de revoir en plein épanouissement une fleur qu'on n'avait aperçue qu'à l'état de bouton...

Mme Depelpont. — Tu deviens lyrique, mon garçon!

Paul. — Je n'ai jamais cessé de l'être, ma tante. Mais vous ne m'avez pas répondu? Elle est ici, Germaine?

Mme Depelpont. — Tiens, tu te rappelles son nom, maintenant?...

Paul. — Oui... curieux... Ça m'est revenu tout à coup. (*Il est sur la terrasse à ce moment et regarde dans le parc.*) Comme il doit faire bon vivre ici! Quelle vue ravissante! Comme ces pelouses sont belles!... Et comme, de cette terrasse, il doit être agréable de regarder passer sur ces allées sablées une jolie femme à la taille svelte qui, d'un geste gracieux, relève sa robe claire et découvre une jambe fine...

Mme Depelpont. — Deux, même.

Paul. — A plus forte raison.

(*Il s'est penché sur une caisse de rosiers dont il coupe une rose.*)

Mme Depelpont. — Qu'est-ce que tu fais?

Paul. — Vous le voyez, ma tante. Je cueille une rose pour l'offrir à votre délicieuse nièce.

Mme Depelpont, *vivement*. — Mais je ne t'ai pas dit qu'elle était ici!

Paul. — Vous ne me l'avez pas dit, c'est vrai... Mais j'en suis sûr!... (*Montrant la chambre.*) Tenez, ces fleurs dans la pièce... Cette aquarelle sur ce chevalet... Tout trahit ici la présence d'une jeune femme.

Mme Depelpont. — Eh! bien, tu es poli pour moi!

Paul, *même jeu*. — Et tenez, voici votre ouvrage à vous... cette tapisserie. Mais là, cette délicate broderie. (*La humant.*) Oh! quel parfum!

Mme Depelpont. — Celui de Mme Oussipoff, peut-être?

Paul. — Non... infiniment plus distingué... Mais n'essayez donc pas de nier!... Je vous dis qu'elle est là. Je le devine. J'en suis certain... Tout l'indique!

Mme Depelpont, *riant*. — Oui. C'est comme l'Ogre avec le petit Poucet. Ça sent la chair fraîche, ici!

Paul. — Voyons, ne soyez pas méchante. Laissez-moi refaire connaissance avec Germaine.

Mme Depelpont. — A quoi bon? Tu pars dans un quart d'heure.

PAUL. — La vie est faite de quarts d'heures. Il ne faut pas négliger ceux qui peuvent être agréables.

Mme DEPELPONT, *à elle-même.* — Après tout. Pourquoi pas? Quand il n'y aurait qu'une chance sur mille. (*Haut.*) Soit.

PAUL. — Ah! comme vous êtes gentille, ma tante! (*Un temps; il jete un regard sur sa tenue.*) Mais je suis fait comme un voleur! Après huit heures de chemin de fer... (*Il regarde ses mains, ses cheveux, sa cravate.*) Qu'au moins, je... Prêtez-moi un cabinet de toilette.

Mme DEPELPONT. — Coquet, va!... Au moins, dis donc... Tu ne vas pas lui faire la cour?

PAUL. — Oh! ma tante! Pour qui me prenez-vous? Et puis, d'ailleurs, si fat que je sois, je ne suis pas encore devenu tout à fait bête!... Quelle apparence qu'une jeune femme, mariée depuis moins de deux ans... et dont le mari doit être jeune aussi et énergique... Je ne m'amuse pas à collectionner les vestes.

Mme DEPELPONT. — Et ce serait une veste, je te le promets!... Car, sans parler de ses notions du devoir, Germaine adore son mari. Allons! entre là... tu trouveras tout ce qu'il te faut pour te rendre présentable... (*Elle le pousse à droite.*)

SCÈNE IV

Mme DEPELPONT, puis GERMAINE.

Mme DEPELPONT (*Elle va à gauche, ouvre une porte et appelle.*) — Germaine! Germaine!... (*Elle redescend en scène, à elle-même.*) Oui... qui sait? Ça peut peut-être réussir?

GERMAINE, *entrant.* (*Elle a quitté son costume d'amazone et est en toilette claire.*) — Il est parti?

Mme DEPELPONT. — Non, pas encore.

GERMAINE, *après un moment d'hésitation.* — Et... il t'a parlé de moi?

Mme DEPELPONT. — Oui.

GERMAINE. — Qu'est-ce que tu lui as dit?

Mme DEPELPONT. — Ce dont nous étions convenues... que tu étais mariée... Seulement, j'ai passé sous silence les douze enfants... à cause de la vraisemblance.

GERMAINE. — Et alors?

Mme DEPELPONT. — Il demande à refaire connaissance avec toi.

GERMAINE. — Et tu as refusé, j'espère!

Mme DEPELPONT. — Du tout. J'ai accepté. Tiens, il est là, à côté, en train de redresser sa raie à ton intention...

GERMAINE. — Enfin, ma tante, c'est de la folie!... Qu'est-ce que tu veux que je lui dise? puisqu'il me croit mariée.

Mme DEPELPONT. — Justement... que tu es mariée. Ça lui fait plaisir, à ce garçon, de te savoir mariée. Il ne faut pas le contrarier.

GERMAINE. — Mais mariée avec qui?

Mme DEPELPONT. — Avec un M. Durand quelconque... ou un M. Dupont... ou bien adopte un nom plus ronflant, si tu le préfères. Tiens! M. de Kampodas. C'est l'ancien propriétaire du château. Il est mort. Il ne réclamera pas. Et s'il te fait un peu la cour, mon neveu, tu sais... laisse-toi faire!

GERMAINE. — La cour? à moi? Puisque je lui déplaisais!

Mme DEPELPONT, *souriant.* — Ce n'est pas toujours une raison.

GERMAINE. — Mais s'il demande à être présenté à mon mari?...

Mme DEPELPONT. — Eh bien, il sera en promenade, ton mari... et il ne rentrera que vers de la fin de la journée... Comme Paul doit reprendre le train tout à l'heure...

GERMAINE, *à elle-même.* — Ça me fait quelque chose de me retrouver avec lui.

SCÈNE V

Mme DEPELPONT, GERMAINE, PAUL.

PAUL, *entrant, à part.* — Là... Je suis un peu plus présentable (*Apercevant Germaine.*) Eh mais! Elle est charmante! (*A Mme Depelpont.*) Veuillez donc, ma chère tante, me présenter de nouveau à madame.

Mme DEPELPONT. — Très volontiers, mon ami. (*Faisant les présentations.*) Mon neveu, M. Paul de Gerval qui brûlait du désir de t'adresser ses hommages. Ma nièce, Mme de Kampodas.

PAUL, *à Germaine.* — Ah! madame, si je n'avais pas su qui vous êtes, je ne vous aurais pas reconnue! Se peut-il que la petite jeune fille que j'avais fait danser, il y a deux ans, soit devenue...

Mme DEPELPONT, *continuant la phrase.* — ... la femme d'un autre... Ça arrive quelquefois, ça, mon ami.

PAUL, *à lui-même.* — Étonnant, une transformation pareille! (*A Germaine.*) Et puis-je vous demander, madame, si vous habitez ici, chez ma tante, ou bien si vous n'y êtes que de passage?...

Mme DEPELPONT. — Germaine habite ici.

PAUL. — Pays charmant, d'ailleurs, et que je me repens de ne pas avoir connu plus tôt.

Mme DEPELPONT. — Ce ne sont pourtant pas les invitations à y venir qui t'ont manqué.

PAUL. — Aussi, ai-je bien l'intention de prendre ma revanche.

Mme DEPELPONT. — C'est ça. Viens donc passer ici le mois d'octobre. Tu me tiendras compagnie... Germaine n'y sera plus, justement.

PAUL, *vivement.* — C'est que le mois d'octobre... Je ne serais pas libre... Mais en septembre, si vous voulez bien, ma tante...

Mme DEPELPONT. — Tu ne pourras pas en septembre... Ton traitement d'Uriage...

PAUL. — Je l'écourterai un peu, voilà tout.

Mme DEPELPONT. — Et Mme Oussipoff, qu'est-ce que tu en fais, alors?

PAUL, *[illegible] la pipe de sa tante.* — Voyons!... vous n'y pensez pas, ma tante... devant une si jeune femme!

GERMAINE, *étonnée.* — Mme Oussipoff?

PAUL, *embarrassé.* — Ma vieille marraine... J'avais promis d'aller lui tenir compagnie là-bas, pendant quelques jours.

Mme DEPELPONT, *à part.* — Tiens! Tiens!... (*Haut, après avoir regardé le cartel.*) Eh bien, mon ami, il est quatre heures, tu sais, et si tu ne veux pas manquer ton train... Allons vite, salue Mme de Kampodas, embrasse-moi et file.

PAUL, *après un regard admiratif jeté à Germaine.* — Oh! j'ai bien encore quelques minutes!... et s'il m'était possible de serrer la main à M. de Kampodas... (*A part.*) Je ne serais pas fâché de savoir comment il il est fait, cet animal de mari.

Mme DEPELPONT. — Impossible. M. de Kampodas est en promenade... et il y a toute chance pour qu'il ne revienne pas avant le dîner.

PAUL, *[illegible] la balle au bond, à Germaine.* — Comment? Marié depuis deux ans à peine, possesseur d'une femme aussi charmante... et déjà votre mari vous abandonne, madame? Voilà qui est impardonnable!

GERMAINE, *vivement.* — Du tout. C'est au contraire moi qui ai exigé pour sa santé qu'il fît une longue marche. Il ne me quitte pas d'habitude.

PAUL, *à part.* — Un crampon, je devine.

Mme DEPELPONT, *à Paul.* — Sérieusement, Paul, il est temps de partir, si tu ne veux pas manquer ton train.

PAUL. — Eh! bien, je le manquerai, voilà tout!

Mme DEPELPONT. — Comment!

PAUL. — Oui... Je réfléchis. Il serait inconvenant de ma part de partir d'ici sans avoir fait la connaissance de M. de Kampodas. Il aurait le droit de se froisser.

GERMAINE. — Mais du tout, cher monsieur... Il me suffira de lui dire que vous avez pensé à lui. Il sera même extrêmement flatté...

PAUL. — Non... Le neveu de ma tante... votre mari... Nous sommes presque parents ou tout au moins alliés. Pourquoi négliger cette occasion de nous rencontrer? Je reste. (*Après un regard d'admiration à Germaine.*) Ce cher M. de Kampodas! Déjà, rien qu'à vous connaître, toute ma sympathie va à lui! Et je ne cherche qu'un moyen de la lui prouver! (*Un temps, se frappant le front.*) Est-ce qu'il est fumeur, M. de Kampodas?

GERMAINE, *interloquée, au hasard.* — Oui.

PAUL. — Très bien... J'ai là, justement, dans ma valise, en bas, une douzaine de cigares russes que j'ai passés au nez de la douane. Il m'en dira des nouvelles.

(*Il sort par la terrasse.*)

GERMAINE, *vivement, à sa tante.* — Nous ne pouvons pourtant pas, d'une minute à l'autre, me fabriquer un mari!

Mme DEPELPONT, *songeuse.* — Évidemment.

GERMAINE. — Comment faire?

Mme DEPELPONT. — Eh! ma foi, je n'en sais trop rien.

GERMAINE. — Nous sommes perdues!

Mme DEPELPONT, *après un temps, comme frappée d'une idée subite.* — Non!

GERMAINE, *stupéfaite.* — Hein?

Mme DEPELPONT. — Cause avec Paul quelques instants. Je vais revenir. Et surtout, quoi que je fasse, garde ton sérieux, dis comme moi et n'aie l'air de t'étonner de rien.

PAUL. (*Il revient avec des cigares qu'il va poser sur une table, et à Germaine.*) — Voilà. Parions que M. de Kampodas n'en aura jamais fumé de pareils.

Mme DEPELPONT, *à Paul.* — Le second train ne part qu'à huit heures. Tu dîneras donc avec nous. Je vais dire qu'on serve à six heures. Tiens compagnie à Germaine.

PAUL. — Avec plaisir, ma tante.

SCÈNE VI

GERMAINE, PAUL.

PAUL, *au public.* — Eh bien, non! Je saurai respecter les droits imprescriptibles de la famille et je ne ferai pas la cour à cette jeune femme... parce que ce serait en pure perte. (*Il va s'asseoir en face de Germaine qui vient de prendre place dans un fauteuil et a pris son ouvrage en main.*) Alors, vous aimez la campagne, madame?

GERMAINE. — Beaucoup.

PAUL. — Et M. de Kampodas aussi, sans doute, puisqu'il y demeure avec vous?

GERMAINE. — Il en est fanatique.

PAUL. — Mais la campagne ne va guère sans quelque sport. Vous faites de la bicyclette?

GERMAINE. — Le plus possible... Et du cheval aussi.

PAUL. — Exquis! Quel plaisir pour un mari de pouvoir se promener ainsi en compagnie de sa femme!

GERMAINE. — Plaisir partagé.

PAUL. — Je me félicite du hasard qui précisément aujourd'hui vous a retenue à la maison.

GERMAINE. — Trop aimable.

(*Un silence.*)

PAUL, *montrant la broderie à laquelle travaille Germaine.* — Tout à fait joli, ce dessin.

GERMAINE. — Vous trouvez?

PAUL. — Oui. (*A part.*) Elle est délicieuse... Et cette ligne du cou au-dessous de l'oreille! Tout un poème! (*Un temps. Cherchant quoi dire.*) Mais l'hiver, vous habitez Paris?

GERMAINE. — Certainement. Comme tout le monde.

PAUL. — Ce serait, en effet, dommage pour le monde que vous n'y fussiez pas.

GERMAINE. — Oh! le monde...

PAUL. — J'imagine pourtant que M. de Kampodas vous y conduit souvent. Ça doit être sa fierté?

GERMAINE. — Du moins il veut bien me le laisser entendre.

PAUL. — J'ai hâte de le connaître, car tout me dit qu'il est charmant.

GERMAINE. — Qu'est-ce qui vous fait croire?

PAUL. — Dame... il vous a plu... et puis, c'est un homme de goût aussi... puisqu'il a su vous apprécier...

GERMAINE, *à part.* — Oh! monsieur, ne dites pas que le fait seul de m'avoir appréciée soit une preuve de goût. Comment jugerez-vous alors ceux à qui j'ai pu déplaire?

PAUL. — Déplaire, vous, madame, c'est impossible!

GERMAINE, *souriant.* — J'en connais pourtant...

PAUL, *emballé.* — Mais c'est qu'ils vous avaient mal regardée!... ou qu'ils ne vous avaient pas vue telle que vous êtes aujourd'hui, toute de charme, de grâce, de pétillante malice!...

GERMAINE, *un peu gênée.* — Je vous en prie, monsieur, trêve de compliments.

PAUL. — Vous les évitez?

GERMAINE. — Oui, quand ce n'est pas mon mari qui me les adresse.

PAUL. — Comme vous l'aimez!

GERMAINE. — Follement!

PAUL, *à part.* — Il doit être superbe, cet animal-là!

(*Mme Depelpont entre à gauche, suivie de Benoit en redingote.*)

SCENE VII

GERMAINE, PAUL, Mme DEPELPONT, BENOIT.

GERMAINE, *à part, réprimant un fou rire.* — Oh!

PAUL, *à lui-même.* — Tiens! Un invité.

Mme DEPELPONT, *s'avançant et faisant les présentations.* — Monsieur Paul de Gerval, mon neveu. Le mari de ma nièce, M. de Kampodas.

PAUL, *mouvement de stupéfaction.* — Hein!... (*Un temps. Il a du mal à retrouver son sang-froid.*) Monsieur... très enchanté... Je ne m'attendais pas... Croyez bien que toute ma sympathie...

BENOIT, *saluant cérémonieusement à plusieurs reprises. On voit qu'il cherche quoi dire. A la fin, il se décide.* — Monsieur est bien bon.

(*Étonnement de Paul.*)

Mme DEPELPONT, *vivement, à Paul.* — T'ai-je dit tout à l'heure, en te parlant de M. de Kampodas, qu'il avait passé la plus grande partie de sa vie à l'étranger? De là certaines tournures de phrases particulières... (*Bas à Benoît.*) Parlez le moins possible...

BENOIT. — Compris. Évitons les gaffes.

PAUL. — Alors, vous avez beaucoup voyagé, monsieur?

BENOIT. — Oui.

PAUL. — Aussi, naturellement, les souvenirs intéressants ne doivent pas vous faire défaut?

BENOIT. — Non.

PAUL, *à part.* — Pas bavard! (*A Benoît.*) Mais quelle exquise récompense d'une vie aussi aventureuse que celle d'une telle union! Le calme après l'orage. L'oasis après le désert.

BENOIT. — Oui.

PAUL, *à part.* — C'est tout ce qu'il trouve!... (*Il va à la table, prend les cigares et revient.*) Je me suis permis — Mme de Kampodas m'y a autorisé — de choisir à votre intention quelques cigares que je vous recommande.

BENOIT, *prenant les cigares, après un moment d'hésitation.* — Monsieur est trop honnête... je ne sais si je dois...

PAUL, *malgré lui.* — Mais si, allez donc, mon garçon! (*Se reprenant tout de suite.*) Oh! je vous demande infiniment pardon! (*A Mme Depelpont.*) Mais c'est cette sacrée troisième personne!...

Mme DEPELPONT, *bas à Germaine.* — Ne prolongeons pas, ce serait dangereux. (*A Benoît.*) Bien entendu, Paul vous en voudrait, mon cher ami, de changer, à cause de lui, quoi que ce fût à vos habitudes. (*A Paul.*) M. de Kampodas a coutume de faire un petit somme avant le dîner.

PAUL. — Mais je vous en prie, cher monsieur. (*A part.*) Oh! oui. Qu'il s'en aille! Il me gâte sa femme!

BENOIT. — C'est ça, un petit somme.

PAUL. — Alors, bons rêves, cher monsieur, et à tout à l'heure. (*Il lui tend la main.*)

BENOIT. *Il regarde sa main, hésite, la frotte sur son pantalon et la tend enfin à Paul.* — A l'avantage. *Il sort.*

SCÈNE VIII

GERMAINE, PAUL, Mme DEPELPONT.

PAUL. — Quel est donc le pays où a séjourné M. de Kampodas?

Mme DEPELPONT. — Il a été un peu partout, dans les contrées les plus sauvages; mais c'est surtout dans les milieux ouvriers qu'il a vécu, partageant la vie de l'homme du peuple, ce qui explique ses manières un peu frustes.

PAUL. — Oui, oui...

Mme DEPELPONT. — C'est même cela, faut-il te l'avouer? qui m'a fait un peu hésiter avant de lui accorder la main de Germaine. Mais que veux-tu? Il possédait tant de solides qualités!

PAUL. — Oui, il fallait même qu'il en possédât beaucoup!

Mme DEPELPONT. — Un cœur d'or, d'abord. Et puis une intelligence!

PAUL. — Ah!

Mme DEPELPONT. — Il ne parle pas... et quand il parle, il parle mal. Mais comme il comprend bien! Un cerveau encyclopédique!

PAUL. — En effet, il doit avoir eu le temps de beaucoup retenir... étant donné son âge.

Mme DEPELPONT. — Son âge? Justement. C'est ce qui m'a encouragée à accueillir sa demande. C'est si dangereux pour le bonheur des ménages, un mari trop jeune.

PAUL, *gouailleur*. — Ça dépend à quel point de vue on se place.

Mme DEPELPONT. — D'ailleurs, M. de Kampodas, malgré les années, pourrait encore, j'imagine, défier la plupart de nos jeunes gandins... Une endurance! Un courage! Il faut l'entendre raconter la manière dont il a su mettre en déroute douze bandits nègres qui l'avaient assailli.

PAUL. — Diable!

GERMAINE, *surenchérissant*. — Aussi, n'est-ce pas sans une certaine fierté qu'on marche sur le boulevard au bras d'un homme pareil!

PAUL, *gouailleur*. — Évidemment, ça peut servir... dans le cas où l'on serait attaqué devant la Madeleine par douze bandits noirs.

Mme DEPELPONT. — Moque-toi, moque-toi! Mais si nos filles avaient plus de maris dans ce goût-là, on verrait moins de galants s'attaquer à elles.

PAUL, *un peu vexé*. — Permettez-moi de vous répondre, ma chère tante, que tous les galants, pour employer votre expression, ne sont pas des pleutres. Et j'en connais pour ma part, qui ne se demanderaient pas, avant d'adresser l'hommage de leur admiration à une femme, si son mari a abattu plus ou moins de nègres.

Mme DEPELPONT. — Oui... oui... on dit ces choses-là... Mais l'idée qu'on risque de passer un mauvais quart d'heure... c'est plutôt fait pour glacer une déclaration. (*Un temps.*) Tu m'excuses? Il faut que j'aille stimuler ma cuisinière. Je te confie ta cousine. (*A part.*) Eh bien, mon ami, puisque le piment du danger t'excite, te voilà servi! (*Elle sort.*)

SCÈNE IX

GERMAINE, PAUL.

PAUL, *à Germaine avec humeur*. — Elle est extraordinaire, ma tante, ne trouvez-vous pas?

GERMAINE. — Pourquoi?

PAUL. — A l'entendre, il me suffirait de savoir que votre mari est un adversaire redoutable, pour m'empêcher de vous faire la cour.

GERMAINE, *air étonné*. — Vous aviez donc l'intention de me faire la cour?

PAUL. — Pas le moins du monde! J'en étais à cent lieues! Mais maintenant, si je ne vous la fais pas, c'est vous qui allez douter de mon courage.

GERMAINE. — Quelle plaisanterie! S'il est un homme au monde qui, sans être taxé de poltronnerie, soit en droit de me témoigner la plus impassible indifférence, c'est bien vous.

PAUL. — Comment cela?

GERMAINE. — Le fait seul d'avoir refusé autrefois de m'épouser indique bien de votre part que vous n'éprouvez aucune sympathie pour ma personne.

PAUL, *étonné*. — C'est pourtant vrai que j'ai refusé de vous épouser!

GERMAINE. — Tout ce qu'il y a de plus vrai!

PAUL, (*Un temps, quelques pas dans la pièce, puis il se campe devant Germaine et la regarde fixement.*) — Vous êtes bien sûre que c'est vous que j'ai refusé d'épouser?

GERMAINE, *étonnée*. — Dame... Et même en admettant la métempsycose...

PAUL. — Curieux! Alors j'aurais passé avec vous une soirée entière, je vous aurais fait danser, j'aurais senti sur mon épaule la douce chaleur de votre bras nu... (*Il se rapproche.*) Mon souffle aurait fait voltiger les petits frisons dorés de votre nuque... et rien! — A l'idée de posséder pour la vie ce corps souple, cette taille ronde, je n'aurais pas tressailli de bonheur!

GERMAINE, *un peu gênée*. — Oh! Je vous en prie...

PAUL. — Et moi, je vous dis que ce n'est pas vrai! On vous a déguisée ce soir-là, fagotée, rendue laide comme à plaisir!... Voyons, sans cela... Je ne suis pas si bête que ça, somme toute!...

GERMAINE. — Oh! vous dites cela aujourd'hui... parce que vous ne risquez rien. C'est un jeu pour

certains hommes de faire la cour aux femmes des autres. (*Un temps. Elle se lève.*) Non... je vous assure, le soir où vous m'avez vue pour la première fois, je n'étais ni déguisée, ni fagotée... Et ma tante ne m'avait pas rendue laide à plaisir... Au contraire! (*Elle s'anime à mesure.*) Oui... vous amuser à me dire des choses tendres, m'aimer pendant quelque temps même au besoin... et surtout vous enorgueillir d'un succès personnel... voilà ce que vous cherchez. Mais me consacrer votre existence entière... Ah! Ah! C'est une autre affaire et rien que la perspective d'une telle servitude...

PAUL, *à part.* — Oh! elle s'emballe!

GERMAINE, *même jeu.* — Vous ne m'aimiez pas. C'était votre droit. Mais il fallait vous en tenir là et ne pas revenir au bout de deux ans me débiter de fades compliments, essayer sur moi l'effet de vos belles phrases... les mêmes pour toutes!... Ah! Tenez... je vous en prie... dans votre intérêt, ne parlez plus! J'étais parvenue à vous oublier. Pour un peu, je sens que vous me deviendriez tout à fait antipathique!

PAUL. — M'oublier! Vous m'aimiez donc autrefois... C'était vrai?

GERMAINE, *redevenant plus maîtresse d'elle-même.* — C'était vrai... sans l'être. Ma tante qui voulait nous marier, me parlait de vous constamment, me vantait vos qualités... ou les inventait plutôt!... J'étais naïve... J'avais besoin d'idéal... et inconsciemment, sans même vous connaître, j'accrochais sur vous quelques-unes de mes illusions de jeune fille...

PAUL. — Et maintenant, à ma place, c'est M. de Kampodas qui vous sert de patère!

GERMAINE, *réprimant un sourire.* — Parfaitement.

PAUL. — M. de Kampodas... votre mari! Non! Ce serait à mourir de rire... si ce n'était pas triste à pleurer! Un pareil Mathusalem!... Voyons... franchement... Ça ne vous gêne pas... à certaines heures... quand il vous parle à la troisième personne?

GERMAINE, *naïvement.* — Non. Pourquoi?...

PAUL, *étonné.* — Ah! (*Un temps. Quelques pas dans la pièce.*) — Non... que voulez-vous?... c'est plus fort que moi! C'est comme si j'assistais à un acte de vandalisme, si je voyais polluer un marbre de Phidias ou barbouiller une toile de Raphaël! Tous mes sentiments artistiques frémissent, se révoltent! (*Il vient s'asseoir près de Germaine.*) Quand je pense à cette fleur délicate que vous êtes!... (*Il lui prend la main qu'il embrasse.* Ah! la respirer! la cueillir!

GERMAINE. — Et la jeter bien vite... pour en choisir une autre.

PAUL. — Vous avez tort de ne pas avoir confiance en moi. Jamais, je vous jure, je n'ai eu l'admiration plus sincère!

GERMAINE. — Dites-moi donc tout de suite que vous m'aimez, par la même occasion!

PAUL. — Ma parole!... Je pourrais presque vous le dire... et je crois bien que ce serait vrai.

GERMAINE. — Jusqu'à demain?

PAUL. — Non... pour beaucoup plus longtemps. C'est curieux!... j'en suis tout étonné moi-même... Oui... Je crois bien que je suis pincé pour tout de bon, cette fois...

GERMAINE. — Si vite?

PAUL. — Si vite... ou si lentement, sait-on? Qui peut dire que cet amour, sans que je m'en sois aperçu, ne date pas du premier jour où je vous ai vue. Le feu couvait sous la cendre et c'est aujourd'hui seulement qu'éclate l'incendie! (*Il commence à se mettre à genoux, mais la porte s'ouvre. Benoît paraît. Il n'a que le temps de se relever. Mouvement de dépit.*) Et voilà le pompier!

BENOIT. — Faites excuses. Je venais chercher le livre de comptes que madame... (*se reprenant*) que ma tante a laissé sur la table.

PAUL. — Il fait ses petites courses. Voilà pourquoi elle l'apprécie.

BENOIT (*Il a été prendre le livre et revient à Paul qui, sans s'en apercevoir, en se mettant à genoux a ramassé une énorme tache de poussière sur son pantalon.* — Oh! cette poussière!

PAUL. — Tiens! Oui! (*Il fait mine de se brosser avec les mains*).

BENOIT. — Laissez donc. (*Il va prendre une brosse dans le tiroir de la table, revient à Paul et le brosse.*)

PAUL. — Oh! mais, je vous en prie, cher Monsieur!... (*A part.*) Ce n'est pas possible!... Cet homme-là a du sang de laquais dans les veines!

BENOIT, (*Il a fini et range la brosse.*) — Là, comme ça, on n'y voit plus rien. Le dîner sera prêt dans un quart d'heure. (*Il sort.*)

PAUL, *stupéfait, à Germaine, après avoir regardé Benoît sortir.* — Et c'est cet homme-là qui est votre mari!

GERMAINE. — Je vois bien qu'il ne vous est pas très sympathique.

PAUL. — Dites plutôt qu'il me répugne et je m'étonne qu'il ne vous produise pas le même effet.

GERMAINE. — C'est que nous ne le voyons pas tous les deux sous le même aspect.

PAUL, *après un temps.* — Voyez-vous, Germaine, si je n'ai qu'un mérite, c'est celui-là... connaître la femme. Eh bien, je vous parie qu'avant deux ans d'ici, vous l'aurez trompé, ce mari-là. Supposer le contraire serait vous faire injure.

GERMAINE. — Oh!

PAUL. — Parfaitement, vous le tromperez... Et, je connais ma chance... ce ne sera pas avec moi sans doute. Eh bien, je vous adresse une prière... (*Avec*

une pointe d'émotion.) Tâchez que celui que vous choisirez vous aime autant que je vous aime.

GERMAINE, *interloquée.* — Mais...

PAUL, *continuant, même jeu.* — Pauvre enfant, si jeune, et exposée par la faute d'un mari grotesque, à tous les désenchantements de l'adultère!... Oui, — ce sont presque des conseils de père que je vous donne. — tâchez de rencontrer sur votre route un cœur qui vous comprenne, un homme qui, comme moi, ait deviné tout ce qu'il y a de noble, d'exquis en vous, enfin, qui soit capable de goûter le charme qui se dégage de toute votre personne, la douceur de vos yeux de pervenche, innocents comme ceux d'une vierge... le... la... Ah! pardonnez-moi, Germaine, je suis trop ému... Je... (*Il se jette à ses genoux et lui entoure la taille de ses bras.*) Vraiment, je ne me croyais pas capable d'aimer comme ça!...

GERMAINE, *très émue.* — Paul, je vous en prie!...

PAUL, *éperdu.* — Elle m'a appelé Paul... Ah! tu m'aimes.

Il se lève, la prend dans ses bras et l'embrasse. En même temps, la porte s'ouvre. Benoît, paraît.

SCÈNE X

PAUL, GERMAINE, BENOÎT, puis Mme DEPELPONT.

BENOÎT, *à part.* — Pas de gaffes, surtout, m'a recommandé, madame. Aussi, j'aime mieux me taire.

Il croise ses bras sur sa poitrine d'un air tragique et roule des regards furieux.)

GERMAINE, *à part, regardant Paul.* — Pauvre garçon!

PAUL. *Il a attendu un instant, puis voyant que Benoît ne parle pas.*) — D'abord et avant tout, monsieur, sachez que madame n'est pas coupable! (*Silence de Benoît.*) En ce qui me concerne bien entendu, je suis à votre disposition, si vous le désirez. (*Silence de Benoît.*) Aucune discussion possible. J'accepte toutes vos conditions.

Benoît reste encore une seconde immobile dans la même posture, en roulant toujours des yeux furibonds, puis brusquement, il pivote sur ses talons et sort en faisant trembler son pas.

PAUL. — Comment? C'est tout ce qu'il trouve à dire? (*Allant à Germaine.*) Pauvre enfant, cette scène a dû vous révolutionner! Mais soyez sans crainte, allez!... Je suis là pour vous arracher des griffes de cet homme!

GERMAINE, *à elle-même.* — Si c'était vrai tout de même qu'il m'aimât!

Mme DEPELPONT, *entrant, air affolé.* — Mon Dieu, c'est effrayant!... Qu'est-ce qui se passe?... Et que vient de me dire M. de Kampodas!

PAUL. — Ah! il vous a dit quelque chose à vous? Eh bien, vous avez de la chance!

Mme DEPELPONT. — Il est monté à grandes enjambées dans sa chambre. Quelle arme a-t-il été chercher? C'est à frémir!

PAUL, *très calme.* — Eh! ne vous inquiétez donc pas, je ne me laisserai pas manger tout cru!

Mme DEPELPONT, *désignant Germaine.* — Mais elle!

PAUL. — Elle?... Ah! malheur à lui s'il se permet, je ne dis pas même d'y toucher... mais seulement de lui faire la plus petite observation!

Mme DEPELPONT. — Tu ne peux pourtant pas l'empêcher de divorcer, s'il le veut.

PAUL. — Divorcer! Ah quel bonheur! Mais alors, je l'épouse!

GERMAINE. — Comment? Vous consentiriez?

PAUL. — Oh! Germaine... Vous me le demandez!

Mme DEPELPONT. — Réfléchis encore, mon ami. Une fois le divorce de Germaine prononcé, ce n'est plus une femme mariée à qui tu as affaire... Elle perd toute saveur, tout charme à tes yeux...

PAUL. — Puisque je vous dis que je l'aime, ma tante! Ah! si seulement nous pouvions obtenir de cet animal!... Et n'hésitez pas!... Rendez toute la fortune, la dot avec, même. (*A Germaine.*) Vous, vous seule... sans rien qui rappelle l'autre.

Mme DEPELPONT, *à part.* — Allons! Je le crois suffisamment engagé maintenant. (*Elle sonne.*)

BENOÎT. (*Il entre, costume de domestique, tablier.*) — Madame est servie.

PAUL, *dans un cri.* — Oh!

Mme DEPELPONT, *souriant.* — Hein! Pris au piège... (*Désignant Germaine.*) Que veux-tu? Cette petite qui s'entêtait à ne pas vouloir d'autre mari que toi... Je te présente Benoît, notre vieux domestique.

PAUL. — Ah! ma tante... comme je vous en voudrais... si ma joie n'était pas si grande! (*Il l'embrasse.*) Mon brave Benoît! (*Il lui serre la main.*) Ah! Germaine, ma femme!

(*Il la tient longuement serrée dans ses bras.*)

Mme DEPELPONT, *à elle-même les regardant tous les deux.* — Il la trompera. C'est dans sa nature. Mais elle n'en saura rien... et elle sera très heureuse!

(*Rideau.*)

JULIEN BERR DE TURIQUE.

LE CLERGÉ CATHOLIQUE EN FRANCE [1]

Les Réguliers.

V. — Les Jésuites.

Ah! ces Jésuites! quel souci l'ordre fameux fondé par Ignace de Loyola cause et à ses ennemis, qui le combattent ardemment, et aux chefs d'États, aux hommes politiques qu'il met en défiance et qui le surveillent, et à ses amis qui entreprennent la lourde tâche de le défendre, et au simple philosophe qui, impartialement, cherche à se faire sur lui une opinion juste! Que penser, au milieu de ces attaques furibondes et de ces apologies passionnées? Après avoir lu les principaux des ouvrages relatifs à la grande Compagnie, dont on pourrait former une bibliothèque, on se sent dans un cruel embarras. On voudrait juger soi-même, par une vue directe et intime des hommes et des choses. C'est impossible. Les Jésuites ne se livrent point dans l'intimité aux étrangers, ni même à leurs simples amis. Pour les bien connaître, il faudrait subir une condition dure, celle d'entrer dans leur Ordre. Et, à cet effet, combien de qualités requises que le philosophe d'habitude ne présente point! Encore y a-t-il des gens pour prétendre que la Compagnie n'est pas connue de tous les siens, qu'il y a Jésuites et Jésuites, les uns presque naïfs, si ce mot peut s'employer quand il s'agit de la Compagnie de Jésus, les autres, en petit nombre, seuls dépositaires des secrets, qu'aucun même ne connaît en entier, si ce n'est peut-être le Général, et même!...

Autrefois, lorsque je vaguais dans la partie de Rome où se trouvent le Gésu, le Collège Romain, le musée Kircher et l'église Saint-Ignace, région qui était alors comme le centre du monde jésuite, je ne regardais pas sans une sorte de respect les murs derrière lesquels se cachaient ces secrets redoutables et s'abritaient les archives de l'Ordre, où le curieux de mon espèce aurait pu se livrer à de si intéressantes recherches. Malheureusement je savais trop qu'elles ne s'ouvriraient point pour moi, pas plus que le cabinet du Révérend Père Général. J'ai plusieurs fois songé à faire une retraite dans une maison de la Compagnie, mais ç'aurait été le plus inutile des supplices; confié à quelques Pères qui m'eussent soumis à une rigoureuse discipline, j'aurais dû être entre leurs mains un dévot docile et asservi, auquel il n'eût pas été possible de jeter par-ci par-là le regard furtif du curieux. Il est même probable que des religieux aussi fins eussent, au bout de quelques heures, deviné la comédie, et j'aurais reçu l'invitation polie de prendre la porte.

Donc, pour se faire une opinion raisonnée sur l'illustre Compagnie, le philosophe sociologiste doit ne pas trop attendre du procédé qui est pourtant de beaucoup le meilleur, celui de l'observation directe; comme le sujet, suivant le terme scientifique, se dérobe, il faut recourir aux ressources défectueuses que fournit la lettre imprimée. Suivant une méthode qui me paraît bonne, il convient de lire avec attention ce que les Jésuites ont écrit d'eux-mêmes, ou ce que leurs amis ont écrit sur eux. Le silence est d'or, dit le proverbe. Les Jésuites n'ont jamais été avares de leur prose. Or, l'expérience montre que les plus habiles, quand ils parlent ou écrivent, se livrent toujours plus ou moins.

I

Ainsi on peut déjà se faire une idée assez exacte du grand fondateur de l'Ordre, saint Ignace de Loyola, en lisant sa biographie, vrai panégyrique, tout récemment publiée par l'un de ses plus bienveillants historiens, M. Henri Joly (1).

Né à la fin du xve siècle, d'une famille très noble, dans un château du pays basque, ayant à peine reçu les rudiments de ce qui s'appelait alors « l'instruction » en Espagne, c'est-à-dire fort ignorant, ayant passé sa jeunesse, suivant l'aveu d'un Jésuite son contemporain, « dans l'amour des femmes, les jeux et les disputes par point d'honneur, » devenu soldat au service de son roi, Carlos ou Charles-Quint, il reçoit une grave blessure en défendant Pampelune contre les Français, en 1521. Transporté dans son château natal, il subit avec courage, pendant de longs mois, une série d'opérations maladroites sur sa jambe brisée; l'une d'elles, particulièrement dangereuse, le mène aux portes du tombeau; il invoque saint Pierre, pour lequel il avait une dévotion spéciale; ce grand saint lui apparaît dans une nuit de fièvre et le sauve.

Il avait demandé, pour distraire son ennui, le roman d'*Amadis de Gaule*; on ne le trouva pas au château; à la place on lui donna la *Fleur des Saints*, de Ribadeneira, et la *Vie du Christ* de Ludolphe le Chartreux. « Il n'y a, dit M. Joly, qu'à prendre une édition de Ribadeneira et à y lire les vies des personnages telles qu'elles devaient se trouver à peu près dans l'édition castillane d'alors; à peine remis de la fièvre du combat et de celle de la maladie, contraint à la réflexion par l'immobilité de son corps et la longueur de sa convalescence, limité dans ses compa-

1. Voir la *Revue* du 1er décembre 1900, des 5, 26 janvier et 16 février 1901.

1. *Saint Ignace de Loyola*, par Henri Joly. Victor Lecoffre, 1899.

raisons par le petit nombre de ses lectures, il dut se repaître avidement de ces récits où une autre chevalerie, au service du plus grand des rois, multipliait, elle aussi, ses étonnantes prouesses. » Il eut une nouvelle vision, celle de la sainte Vierge, qui lui apparut tenant dans ses bras l'Enfant Jésus, toute brillante de clarté. Puis il se mit à faire des extraits de ses lectures, en un gros cahier de 300 pages in-4°, sur lequel il écrivait les paroles de Jésus-Christ avec du vermillon, celles de la bienheureuse Vierge en bleu, le reste en diverses couleurs, suivant l'inspiration de sa piété.

Il va donc sortir de là, une fois guéri ou à peu près, avec un cerveau non pas très sain suivant nos piètres idées modernes, mais très exalté, un cerveau qui ressemble assez, *mutatis mutandis*, à celui d'un Don Quichotte. Ce genre d'exaltation est redoutable, moins encore peut-être pour ceux qui en sont atteints que pour les autres. Un malheureux Maure, qui faisait chemin avec lui sur la route de Montserrat, faillit s'en apercevoir : ils discutaient sur la virginité de Marie; comme l'Infidèle émettait des doutes, Ignace de Loyola, irrité, sentit l'envie de le tuer; retenu par un dernier scrupule, il s'en remit au jugement de Dieu et lâcha la bride à sa monture, « en se disant que si elle suivait le même chemin que le blasphémateur, il rejoindrait celui-ci et le tuerait, convaincu que le ciel lui aurait donné là une assez claire indication. » La mule laissa le Maure continuer sur la grande route et s'engagea dans un sentier montagneux.

Nous sommes forcé de remarquer que sans doute un aliéniste de notre temps verrait dans le futur saint, réservé à de si hautes destinées, sinon un fou, tout au moins l'un de ceux que Lombroso, en maintes pages de son livre fameux sur *l'Homme de Génie*, range dans la catégorie des mattoïdes supérieurs ; il y serait du reste en fort bonne compagnie, celle de très grands hommes, saints, réformateurs, politiques, philosophes, poètes, savants, par exemple saint Paul, saint François d'Assise, Luther, Pascal, J.-J. Rousseau, Napoléon, Auguste Comte, et bien d'autres.

A partir de ce moment, la sainteté ou, suivant une explication malséante, la névrose se dessine de plus en plus chez Ignace. A Montserrat, lieu de pèlerinage célèbre, la veille de l'Annonciation, dans la chapelle de la Vierge, il fait, pendant toute une nuit, sa « veillée d'armes » en souvenir des récits de l'*Amadis;* après avoir suspendu au mur son baudrier, sa dague et son épée, il se revêt d'une espèce de sac en toile grossière, se ceint d'une corde, se chausse d'espadrilles; tel sera maintenant, avec une besace pour mettre son pain et un livre emporté de Loyola, probablement les extraits à l'écriture multicolore, l'équipement de celui qui se sacre lui-même chevalier du Christ. Pendant trois jours, il lit à un moine la confession générale qu'il avait rédigée, et s'impose des pénitences corporelles très dures; « il ne pouvait entendre parler d'aucune austérité pratiquée par quelque saint sans vouloir s'en infliger tout de suite à lui-même une semblable. » Puis il se rend à un lieu tout proche de Manrèze, qui sera désormais, grâce à lui, l'un des plus illustres de la terre, surtout dans l'histoire de la Compagnie de Jésus. « Le voilà donc logé à l'hôpital, y soignant les malades, vivant d'aumônes, s'infligeant les macérations les plus dures, passant sept heures de suite à genoux, dormant à peine, ne mangeant guère plus, s'exerçant à faire et à souffrir ce à quoi sa nature pouvait le plus répugner, affichant la malpropreté, laissant croître en désordre ses cheveux, sa barbe et ses ongles, se mêlant aux pauvres et aux infirmes et ne recueillant de tous que des sarcasmes. »

Chez les hagiographes, comme dans les traités profanes de la médecine aliéniste, on voit presque infailliblement un tel régime amener des phénomènes extraordinaires. Ignace eut des idées de suicide ; priant devant l'ouverture béante d'un précipice, il sentit l'envie de s'y jeter pour finir ses tourments. Puis il se priva de tout aliment pendant sept jours; ses forces demeurèrent intactes, et il ne se remit à manger que sur l'ordre exprès de son confesseur. Puis il eut des visions; il contempla l'humanité du Christ, la Vierge Marie, la sainte Trinité; il vit plusieurs fois d'une masse lumineuse émerger un serpent. Il resta huit jours entiers en léthargie, le corps insensible et comme mort; à peine un léger battement du cœur indiquait-il que la vie persistait. Tout cela le faisait remarquer des gens de Manrèze; les uns l'admiraient, les autres se moquaient de lui.

Comme beaucoup de malades atteints du délire religieux, mais aussi comme beaucoup de saints, Ignace de Loyola se sentait une mission. Avec un réel bon sens, qui se mêlait à son apparente folie (un aliéniste n'entendant rien à la sainteté le rangerait dans la catégorie des « fous lucides »), il comprit qu'il n'accomplirait jamais cette mission en restant dans un état aussi étrange. A un certain moment, on le voit donc modifier sa tenue et son régime : il coupe ses ongles et ses cheveux, quitte son sac de toile, diminue ses austérités, se mêle à la société des personnes du monde; enfin il résolut de s'instruire. « Sans même différer davantage pour un commencement d'exécution, il se mit à apprendre la grammaire ».

En quittant Manrèze pour aller chercher le savoir dans les lieux d'Espagne alors célèbres comme foyers de lumière (bien singuliers foyers, à certains égards!), Barcelone, Alcala, Salamanque, il emportait

le manuscrit d'une œuvre conçue par lui dans sa période de plus grande exaltation, les *Exercices spirituels*, monument gigantesque, impérissable, qui est dans l'ordre de l'ascétisme ce qu'est le *Discours de la méthode* de Descartes pour la philosophie moderne, ou le *Capital* de Marx pour le collectivisme révolutionnaire.

Une sèche analyse n'en donnerait que l'idée la plus imparfaite et la plus insuffisante. Il faut les lire; c'est un peu dur, mais d'un extrême intérêt pour les esprits qu'attache ce genre de spéculations (1). L'originalité des *Exercices* se manifeste essentiellement sur deux points principaux, bien différents l'un de l'autre.

D'abord ils supposent deux personnes, l'une qui les « donne », l'autre qui les « reçoit ». L'ascetisme de Loyola n'est pas l'ascétisme solitaire de l'*Imitation* ou de tant d'autres ouvrages mystiques; il implique un directeur; naturellement, quand la Compagnie de Jésus sera organisée, c'est elle qui fournira les meilleurs directeurs, les seuls vraiment capables de faire pratiquer les *Exercices*, ce livre dont un Jésuite illustre, le Père de Ravignan, a dit qu'il « était l'âme et comme la source de l'Institut, qu'il l'a créé et qu'il le maintient ».

Ensuite, à celui qui reçoit les exercices, ils recommandent comme la méthode la plus efficace à suivre dans ses méditations pieuses « d'user du secours de son imagination, de constituer mentalement le lieu de la scène sacrée dont il étudie et contemple le mystère, de se représenter, avec force détails figurés, les personnages, leurs paroles, leurs actes, les circonstances matérielles du milieu où il les place. Ce n'est même pas assez de s'assurer ainsi l'aide de l'imagination visuelle. Tous les sens doivent travailler l'un après l'autre à soutenir cette contemplation. Il faut toucher en imagination, entendre, flairer, goûter en imagination tout ce qui se rapporte à la mission du Christ, à nos fins dernières, bref à tout ce que nous sommes obligés de méditer. Enfin, si une position du corps ou une attitude semble avoir appelé un bon mouvement de l'âme ou du moins s'y être prêtée, qu'on la prolonge selon l'utilité particulière qu'on en éprouve, et qu'ainsi le corps tout entier s'associe à l'exercice spirituel et concoure à n'en laisser perdre aucun fruit » (2).

Donnons quelques exemples pris dans le texte même des terribles *Exercices*. Les méditations lugubres, tragiques, effrayantes y abondent. Voici des conseils pour s'y préparer. « Je ne m'arrêterai à aucune pensée capable de me causer du contentement ou de la joie, car toute considération de cette nature m'empêcherait de ressentir de la peine ou de la douleur, et de verser des larmes sur mes péchés... Pour la même raison, je me priverai entièrement de jour, fermant les fenêtres et les portes de l'appartement que j'occupe ». Si les dispositions de la pénitence « intérieure » ne se produisent pas assez vite, il convient de recourir à l'adjuvant des mortifications extérieures, c'est-à-dire de faire souffrir au corps une douleur sensible en portant des cilices, des cordes, des chaînes de fer sur la chair, en prenant des disciplines, en se faisant des plaies, et en pratiquant d'autres austérités de ce genre. » Toutefois on aura soin « que la douleur ne soit sensible que dans la chair et ne pénètre point jusqu'aux os, de sorte que la pénitence cause de la souffrance et non quelque infirmité ».

Voilà le patient admirablement préparé pour méditer sur l'enfer de la manière suivante (cinquième exercice de la première semaine) : « Le premier prélude est la composition de lieu, qui consiste à voir des yeux de l'imagination la longueur, la largeur et la profondeur de l'enfer... Je verrai des yeux de l'imagination ces feux immenses, et les âmes des réprouvés comme enfermées dans des corps de feu. J'entendrai, à l'aide de l'imagination, les gémissements, les cris, les blasphèmes contre Jésus-Christ et contre tous les saints. Je me figurerai que je respire la fumée, le soufre, l'odeur d'une sentine et de matières en putréfaction. Je m'imaginerai goûter des choses amères, comme les larmes, la tristesse, le ver de la conscience. Je toucherai ces flammes vengeresses, m'efforçant de comprendre vivement comment elles environnent et brûlent les âmes des réprouvés. » Qu'on s'étonne après cela des merveilleux effets opérés sur l'âme du fidèle par un prêtre qui sait exciter la crainte de l'enfer suivant la méthode d'Ignace!

La méditation sur la mort est encore plus épouvantable. Le patient se représente à lui-même sa propre personne, non seulement sur le lit de mort, avec toutes les circonstances des moments suprêmes, mais après le dernier soupir, puis à l'heure des obsèques, et enfin dans le tombeau. « Hideux spectacle! Ma tombe ne renferme plus que des membres qui se désunissent, que des chairs en putréfaction et fourmillantes de vers, que des ossements nageant dans la corruption, un je ne sais quoi qui n'a plus de nom dans aucune langue et dont on ne peut occuper plus longtemps sa pensée sans horreur. » (Première semaine, méditations supplémentaires.)

Profond et définitif doit être l'effet des *Exercices spirituels* d'Ignace de Loyola dirigés suivant les règles si détaillées et si minutieuses qu'il trace avec

(1) L'une des plus récentes éditions est celle qui a publiée la librairie Poussielgue, traduction de l'espagnol par le P. Jennesseaux avec les annotations du P. Roothaan, Général de la Compagnie de Jésus.

(2) H. Joly, *Saint Ignace de Loyola*, chap. II.

un mélange singulier du sens le plus pratique et de la folie religieuse la plus exaltée. Je ne pense pas que l'esprit humain ait inventé une méthode plus efficace d'agir sur les âmes, certaines conditions, bien entendu, étant données, que seule une petite minorité a pu jamais présenter dans toute leur étendue. Il est à croire que cette méthode n'a été intégralement appliquée qu'au sein de l'institut lui-même, et n'a produit ses pleins effets que sur les Pères jésuites.

Cependant l'une des grandes idées, sinon la principale, dont elle s'inspire, c'est-à-dire, qu'on nous pardonne cette expression barbare, la *matérialisation* du sentiment religieux, a une portée immense. C'est peut-être là le secret de la force du catholicisme romain et de la faiblesse, de plus en plus évidente, du culte réformé. Adorer Dieu « en esprit », suivant la belle expression que les protestants aiment à répéter, combien en sont capables? Quel effet peut produire sur la foule ce culte vaguement philosophique? A la foule conviennent les cérémonies catholiques qui donnent aux sens une si large place, et l'enseignement catholique, où la parole s'emploie si souvent à susciter dans l'esprit des auditeurs les idées concrètes, matérielles, qu'il est susceptible de comprendre, tandis que le « spirituel », dans la véritable acception du mot, lui échappe et le dépasse. L'amour de Dieu pour les hommes, voilà qui est bien abstrait, bien froid; le cœur de Jésus, sortant de sa poitrine tout saignant, et aussi tout rayonnant de lumière, voilà qui parle à l'imagination du premier venu, sans qu'elle ait besoin de s'exalter au même degré que celle de la bienheureuse Marguerite-Marie Alacoque. Aussi est-il juste de considérer l'auteur des *Exercices spirituels* comme l'un des génies religieux les plus puissants au point de vue catholique; jamais l'Église, en ce qui concerne la matérialisation du sentiment religieux, comme à bien d'autres égards, n'a été mieux servie que par cet incomparable imaginatif et par la compagnie à laquelle il a transmis son inspiration et sa méthode.

Pourtant, il était tellement étrange, que l'Église faillit le méconnaître, et peut-être, par les procédés dont elle usait alors en Espagne, le supprimer. L'Inquisition le poursuivit trois fois; il passa, lui aussi, dans les cachots du Saint-Office. On s'explique qu'il ait cherché en France une terre moins dangereuse; son envie de s'instruire l'y poussait également. Voilà pourquoi l'Université de Paris le compta parmi ses élèves, et pourquoi notre pays a l'insigne honneur d'être véritablement le lieu où la Compagnie de Jésus fut conçue et fondée. On peut la faire dater du 15 août 1534, jour à jamais célèbre, où Ignace de Loyola, réuni dans une chapelle de Montmartre avec six compagnons, Le Fèvre, savoyard, François Xavier, navarrais, Lainez, Salmeron, Bobadilla, espagnols, et Rodriguez, portugais, qui avaient « fait les exercices spirituels, » prêta en même temps qu'eux « le vœu de servir Dieu, de partir au jour assigné pour Jérusalem, d'abandonner parents et tout le reste, n'emportant que le viatique, et, après le retour de la Terre Sainte, de se mettre sous l'obéissance du pontife romain. »

Après diverses aventures, l'année 1538 les vit réunis à Rome, où le pape Paul III les reçut avec bienveillance; en 1539, ils décidèrent entre eux de « jeter les fondements d'un corps social », et les années suivantes Ignace se mit « à ériger l'édifice des Constitutions. » Le nom de « Compagnie de Jésus », qui fut donné au nouvel ordre religieux, paraît avoir été suggéré à son fondateur par une vision qu'il avait eue un peu avant d'entrer à Rome, au lieu dit La Storta : « Il était entré dans une petite chapelle qui s'offrait à lui sur la route; à peine était-il en prière, qu'il sentit s'opérer dans toute son âme un changement profond, et vit se passer la scène suivante : le Père Éternel le regardait, lui et ses compagnons, avec amour et il les recommandait à son divin Fils, lequel portait la croix; le Fils à son tour leur dit : Dans Rome, je vous serai propice. »

Les personnes réfléchies qui auront eu la patience de suivre cet historique, pourtant bien sommaire, ne manqueront pas de faire une remarque : c'est qu'il y a un singulier contraste entre le caractère de ces hommes et la réputation qui s'est attachée de très bonne heure à la compagnie qu'ils ont fondée, pour la suivre à travers les siècles jusqu'à nos jours. D'une part ce sont quelques exaltés; sous la conduite d'un chef dont l'excitation religieuse peut être qualifiée de folie par des juges sceptiques et incrédules, et s'accompagne, comme d'habitude, de visions qualifiées d'hallucinations par la science profane, ils renoncent aux biens terrestres, s'en vont courir les aventures saintes, mènent la vie de mendiants, vêtus de soutanes usées, un rosaire autour du cou, portant sur leurs épaules des sacs remplis de livres et de cahiers, souffrant les intempéries, les pluies torrentielles en Lorraine, la neige en Allemagne, se livrant à toutes les austérités, logeant à l'hôpital, produisant partout sur leur passage l'impression de vagabonds excentriques, suscitant l'étonnement et la défiance, souvent menacés de la prison. D'autre part, ce sera bientôt une société qui passera, sans doute avec raison, pour profondément habile et prudente, en même temps que fort appliquée aux affaires du siècle et nullement détachée des biens de ce monde, et qui se distinguera, dans la grande variété des ordres religieux, par son caractère de congrégation éminemment politique, poussant jusqu'à l'excès les qualités qui font réussir dans un mode de

l'activité humaine fort différent de la vie sainte, de sorte qu'à certains il paraîtra qu'existe une opposition insupportable entre l'esprit de Jésus tel qu'il se montre dans l'Évangile, et l'esprit de la Compagnie de Jésus tel qu'il se manifeste à des yeux perspicaces en trop d'endroits de son histoire si agitée.

Pour se tirer de cette contradiction, l'on pourrait penser que la Société s'est de bonne heure écartée des intentions d'Ignace de Loyola. Ce genre d'infidélité n'est pas extrêmement rare dans l'histoire des ordres religieux. Par exemple, l'opulence à laquelle parvint très vite la congrégation franciscaine aurait fort affligé son fondateur, le *poverello* d'Assise; ces faux *mendiants* lui eussent déplu, et il n'eût même pas admiré du tout, dans sa ville natale, la splendide église édifiée à sa gloire par son premier successeur, Frère Élie. Mais il ne faut pas s'y tromper. Les Jésuites ne sont pas les fils dégénérés d'Ignace. Les *Exercices spirituels* conçus à Manrèze par ce basque génial, les *Constitutions* rédigées par lui à Rome, vivent encore dans leur Société, l'inspirent et la soutiennent. C'est qu'il faut remarquer aussi que l'exaltation religieuse la plus vive peut se concilier avec un très grand sens pratique, comme l'ont prouvé beaucoup de saints, et même de saintes, dont l'espagnole Thérèse de Cepeda, la réformatrice des Carmélites, est un si curieux exemple. Les incroyants se rappelleront ces paroles où éclate le bon sens irrévérent de l'affreux Voltaire : « Voulez-vous acquérir un grand nom, être fondateur, soyez complètement fou, mais d'une folie qui convienne à votre siècle; ayez dans votre folie un fonds de raison qui puisse servir à diriger vos extravagances, et soyez excessivement opiniâtre; il pourra arriver que vous soyez pendu; mais si vous ne l'êtes pas, vous pourrez avoir des autels. » L'histoire montre que certains des hommes ainsi qualifiés de fous non-seulement arrivent à la canonisation, ce qui intéresse surtout leur mémoire, mais exercent, par la force qui émane d'eux et leur survit, une grande influence sur les siècles à venir. Par ses *Exercices*, Ignace trouva un moyen très sûr et très pratique de communiquer sa folie à ses compagnons et de la transmettre aux futures générations de Jésuites; l'effet s'en est à peine affaibli. Par ses *Constitutions*, il inventa et composa de toutes pièces une machine puissante, ingénieuse et solide, qu'il destinait non pas à être mise dans la main des papes, mais à travailler pour eux et pour l'Église romaine menacée par la Réforme. A l'heure du grand péril, il lui parut que l'Église ne pouvait être sauvée que par des serviteurs d'un nouveau genre, demandant le succès à des moyens différents de ceux qui, employés par les autres Ordres, avaient échoué en somme, puisque l'Église était arrivée à l'une de ses crises les plus terribles, et que son existence même était en jeu.

L'on a prétendu, peut-être avec quelque raison, qu'il s'était inspiré de la règle d'une société secrète musulmane que les hasards de sa vie agitée lui avaient fait connaître, et dans laquelle vivait encore la tradition de la fameuse secte des *Assassins*, c'est-à-dire qui mettait à la discrétion absolue d'un chef suprême une troupe de fanatiques soigneusement choisis et habilement maintenus par des procédés spéciaux dans leur exaltation pratique. Le général, auquel les *Constitutions* d'Ignace soumettent sans réserves toute la Compagnie et dans la main de qui chaque Jésuite est, suivant l'expression fameuse, « comme un cadavre », serait alors une sorte de *Vieux de la Montagne*, et les *Exercices spirituels* rappelleraient le haschich avec lequel ce chef mystérieux enivrait le cerveau de séides bons à tout faire.

Cependant, quelque admiration que l'on ait pour le génie d'Ignace de Loyola, on ne peut penser qu'il ait prévu et réglé à l'avance toute l'évolution de la Société qu'il a fondée. Ses successeurs dans le généralat, dont le premier fut l'espagnol Lainez, l'un des compagnons du début, durent y contribuer beaucoup, chacun pour sa part; il est même vraisemblable que chaque jésuite de valeur y a mis un peu du sien, et, tout en observant l'obéissance entière à l'égard du grand chef, ne s'est pas contenté d'être une machine absolument passive entre ses mains. Mais comme la Société n'attire guère que des hommes dont la mentalité ressemble à la sienne, même avant qu'ils y soient admis, et comme, après les avoir reçus, elle les forme par des épreuves très prolongées, elle maintient en elle un esprit qui n'évolue que lentement, et qui est encore, en grande partie, celui des premiers Jésuites.

Dès son origine, elle se proposa de se mêler activement aux affaires humaines pour les diriger dans le sens qui lui paraissait le seul bon, celui de la subordination complète à l'Église de Rome, pour laquelle elle travaille exclusivement, sans doute avec cette condition, sous-entendue et bien naturelle, qu'elle y soit toute-puissante, que son propre esprit y domine, qu'il y ait parfaite union entre le pontife romain et la Société de Jésus, de sorte que les intérêts de l'un et de l'autre soient indiscernables.

Laissant de côté le peuple, qui, jusqu'à la Révolution, ne comptait point, elle s'efforça d'agir sur les puissants de la terre, sur les princes et sur les grands. Il lui fallut donc les attirer dans les collèges nombreux qu'elle fonda presque dès son origine, pour y exercer sur eux l'influence si puissante de l'éducation. Il lui fallut, par la confession, diriger leurs consciences; nous voyons le roi de France Henri IV déjà pourvu d'un confesseur jésuite, le père Cotton, ce qui paraît avoir fait cesser les nombreux attentats

auxquels le Béarnais avait été jusqu'alors en butte. Il lui fallut, hélas! se mêler à bien des intrigues, ourdir bien des trames; car on sait, pour peu qu'on ait pratiqué les hommes, que la vraie politique ne se fait pas en plein jour, avec une loyauté scrupuleuse. Rien n'est plus mauvais pour le succès, dans les affaires humaines, qu'un esprit entier, intransigeant, impropre aux mille concessions et capitulations qu'elles nécessitent. Faut-il s'irriter contre les Jésuites de ce que leurs casuistes ont admis des relâchements dans la morale, rendu aux grands de la terre la dévotion aisée, et concilié, par la souplesse de leur esprit si ingénieux, les exigences du ciel avec celles du monde? Ne vaut-il pas mieux retenir un chrétien, fût-ce au prix de quelques faiblesses, que de l'écarter à tout jamais par des rigueurs excessives, comme le faisaient ces maladroits de jansénistes?

Faut-il s'étonner aussi que les Jésuites, mêlés si intimement à la politique pour la plus grande gloire de Dieu, aient suscité contre eux les inimitiés les plus vives, que leur histoire extérieure ait été fort agitée, et que, dans la mêlée humaine, ils aient reçu quelques blessures?

Nous n'aborderons pas cette histoire. Elle est immense; on la trouve dans une foule de publications dont nous ne citerons même pas les titres, mais dont on peut dire qu'aucune, ou à peu près, n'est impartiale. Ces Jésuites ont eu le don de faire perdre la tête à tous ceux qui ont parlé d'eux; ils n'ont rencontré que des détracteurs ou des panégyristes. Sautons d'un bond sur tout l'espace qui sépare leurs origines de la période contemporaine, et voyons aussi clairement que possible ce qu'ils sont aujourd'hui, surtout chez nous autres Français.

MICHEL STAINVILLE.

(*A suivre.*)

M. ANATOLE FRANCE

On est bien découragé en commençant d'écrire un article sur Anatole France. Que dire sur lui qui n'ait déjà été dit? Lequel, parmi nos critiques, n'a tracé de lui quelque longue étude ou crayonné quelque vive esquisse? Il y a, dans un des romans les plus aigus d'Alphonse Daudet, *l'Immortel*, une fugitive silhouette de jeune littérateur qui vient de débuter dans les lettres par un article « remarqué » sur Shelley. Et Daudet, avec ce ton de jolie blague méridionale qui faisait de sa conversation un charme, et que parfois on entend sonner encore aux phrases de ses livres, ajoutait (c'était en 1888) : « Tous les jeunes débutent cette année par un article sur Shelley. » C'est par un article sur Anatole France qu'ils s'émancipent aujourd'hui. Tous y ont passé; tous y passeront. L'Université en particulier s'y distingue, par ce goût des belles lettres qu'elle a, malgré tout, conservé. Le jeune agrégé provincial calligraphie en tête du premier manuscrit ce nom harmonieux, qui parle à la fois d'Hellas et de France, et le professeur en Sorbonne lui consacre encore ses veilles studieuses. M. Bergeret a fait souvent le portrait d'Anatole France; il faut reconnaître qu'Anatole France a bien rendu sa politesse à M. Bergeret.

Si jamais homme ne fut plus souvent « pourtraict » à la plume, de face, de trois quarts, en profil perdu, c'est que tout y invite. Il est illustre, et son nom, en tête d'un article, tire l'œil du lecteur; et il est parfait, ce qui donne à chacun l'envie de trouver de lui une formule parfaite. Son art achevé appelle la définition. Mais il reste indéfinissable. Et c'est pourquoi, venu après tant d'autres pour en écrire, je me console en songeant que c'est toujours à recommencer.

D'ailleurs il faudrait un volume pour noter tous les traits de son génie subtil; (plus tard, très tard, le plus tard possible, quand son œuvre sera finie, quel livre délicieux à écrire!). Je me contenterai à propos de son dernier volume *M. Bergeret à Paris*, de parler de son *Histoire contemporaine* à bâtons rompus, comme elle fut écrite. Ou plutôt comme elle semble écrite; car lorsque M. France réunit en volume ses articles de journal, il les remanie et les refond; et leur apparent désordre successif se compose harmonieusement dans l'unité du livre.

J'y songe. Quelqu'un pourrait écrire cet article en relevant de phrases charmantes la banalité inévitable de l'éloge. Après avoir répété : excellent, délicieux, délicieux, excellent, quelqu'un trouverait encore quelque chose. C'est M. France lui-même. Seul il saurait dire ses grâces exquises de façon exquise. On n'a pas oublié les quatre volumes de sa *Vie littéraire*, qui sont de la meilleure critique qu'on ait écrite depuis Sainte-Beuve.

Il y prenait souvent, pour venir aux livres qu'il devait analyser, le chemin des écoliers. Empruntons lui, pour parler de lui, sa méthode buissonnière. Et avant d'étudier l'œuvre, causons de l'homme. Au reste, il est célèbre, et peu connu.

Ce n'est pas que les *reporters* ne l'aient visité souvent, ni que les photographes n'aient à l'envi reproduit ses traits insaisissables; mais aux uns comme aux autres, c'est toujours le même cliché qui sert : le « souriant Anatole France. » Eh oui, il est souriant. Mais il ne tient pas tout entier dans cette épithète. Il y a autre chose en lui. Sans doute son accueil est affable, sa poignée de main avenante, et son œil, inquiet et mobile, tout pareil à celui de l'abbé Guitrel,

« son œil de face dans son visage de profil », rit la bienvenue à l'arrivant. Et la gaîté, une gaîté douce et fine, habite son visage en même temps que ses pensées, et s'épanouit sur ses lèvres comme en ses paroles. Il est facile à amuser, il se répand en propos légers et abondants, tour à tour fleuris et narquois, d'une richesse qui semble hésiter devant elle-même, et qui donne au choix des mots la bonhomie d'un balbutiement. — Mais soudain, à propos d'une idée ou d'un nom jetés dans la conversation, les traits se fixent, le sourire disparaît, la figure prend de la gravité, l'œil qui reflétait la lumière presque enfantinement, qui la riait aux yeux des autres, ternit un peu son éclat et se fait intérieur pour ne considérer que la pensée invisible; et tout à coup, ce causeur nonchalant et volontiers jovial, avec sa barbiche et ses moustaches cirées, prend — Dieu me pardonne! — l'air martial et boutonné d'un général du second Empire. En même temps la voix s'assure, le geste se fait plus net, la parole se précise : le causeur, l'anecdotier, le douteur disparaissent; l'homme qu'on a devant soi juge, décide, affirme...

Ce passage incessant du sourire au sérieux; ce glissement insensible et continuel du grave au doux, comme eût dit Nicolas Despréaux, et du plaisant au sevère; cet enveloppement d'un noyau de solides certitudes par de légers papiers soyeux d'ironie; cet enjouement austère, cette méditation qui rit, cette perpétuelle ambiguïté, c'est toute l'œuvre d'Anatole France. Un mystère en émane malgré qu'elle soit si claire. Il y a de la Joconde dans sa Muse. C'est toute son œuvre, de ses premiers vers à ses derniers volumes, et c'est surtout ses derniers volumes, son *Histoire contemporaine*. Et je me demande si ce n'est pas eux, pour cette raison, que je goûte le plus.

Certes j'aime tout dans cette œuvre considérable. J'aime la grâce un peu fanée, le sourire humble et pourtant heureux, le ton de Bonhomme Jadis du *Crime de Sylvestre Bonnard* et du *Livre de mon Ami* (mais comme M. France a rajeuni depuis ce temps lointain!). J'aime l'*Étui de Nacre* et *Clio* pour le merveilleux sens de l'histoire qui y paraît : il y a dans l'*Étui de Nacre* au moins deux chefs d'œuvre, le *Procurateur de Judée*, et le *14 Juillet 1789*; j'aime la belle *Thaïs* et la prestigieuse *Rôtisserie de la Reine Pédauque*; j'aime le *Jardin d'Épicure* et *les Opinions de Jérôme Coignard*, bréviaires de la pensée libre et pourtant intelligente de tout ce qui n'est pas elle; enfin après avoir varié d'opinion sur le *Lys rouge*, et en avoir surtout goûté les épisodes, je me demande, en le relisant, si ce n'est pas un des plus beaux livres d'amour qu'on ait écrits dans ces quarante dernières années, et je suis bien sûr que les scènes de la fin sont parfaitement belles, dans leur passion serrée et leur humanité douloureuse. Et quand je relis l'un de ces ouvrages, il me semble que c'est celui là que je préfère.

Mais vraiment je crois à tout prendre que les quatre volumes de l'*Histoire contemporaine* ont été le coup de génie de leur auteur.

Oui, je suis près de les préférer dans son œuvre, parce qu'ils la résument en la couronnant. Ils tiennent de tous ses autres livres à la fois. Et ils ont quelque chose qui est bien à eux, à eux seuls. M. Bergeret, c'est Sylvestre Bonnard, et c'est Jérôme Coignard; — et c'est quelque chose d'irréductible, c'est M. Bergeret. L'étude de la jalousie de M. Bergeret, dans le *Mannequin d'Osier*, est aussi poussée dans son genre que celle de Dechartre dans le *Lys rouge*. Paphnuce même, Paphnuce se retrouve tout entier dans l'*Histoire contemporaine* : il est maintenant assomptionniste...

Une autre raison qui me fait croire que ces quatre volumes sont l'œuvre la plus heureuse de M. France, c'est que, comme tant d'œuvres heureuses, ils se sont développés d'eux-mêmes, engendrés les uns des autres spontanément, sans plan préconçu, sans même que l'auteur sût bien ce qu'il faisait quand il se mit à le faire, — preuve qu'il *devait* le faire. Les commencements en furent humbles : ils s'ignoraient eux-mêmes. Ce furent d'abord dans l'*Écho de Paris* des études de prêtres, sous la rubrique *les Idées de l'abbé Lantaigne*. Bientôt parut le *Renvoi de Piédagnel*, un chef-d'œuvre; M. France a rarement fait mieux. Et de conte en conte, il prit conscience de l'idée qui avait germé d'instinct en lui, il en comprit la richesse et la nouveauté; l'abbé Lantaigne rentra peu à peu dans le rang, M. Bergeret, qui n'était d'abord qu'un comparse, en sortit et devint le héros principal du livre, et le porte-paroles de l'auteur; la rubrique *Histoire Contemporaine*, enfin, apparut. Et des *Idées de l'abbé Lantaigne* sortirent successivement *l'Orme du Mail*, *le Mannequin d'Osier*, *l'Anneau d'Améthyste*, et enfin *M. Bergeret à Paris*.

Ces livres, entre tous, ont un air d'originalité propre, dans l'œuvre de M. France et dans les lettres de notre temps. Ils ne ressemblent à rien : ils ne peuvent pas être classés. Ils sont à la fois des contes et des pamphlets, des études de mœurs provinciales ou politiques, et des cahiers de réflexions morales. Ils participent du fabliau et de l'histoire. Ils tiennent du roman et de l'essai. Sont-ce des dialogues philosophiques? Non, car on trouve des personnages et une vague action. Sont-ce donc des romans? Non plus, car cette action ne se hâte pas, et ces personnages vont et viennent, voire même disparaissent, au gré de l'auteur. M. Bergeret, au premier volume, a des filles. Il n'en a plus qu'une au quatrième. Personne ne songe à s'en plaindre.

Qu'est-ce donc que ces livres? On ne trouve pas de

mots pour les nommer. La joie qu'on goûte à les lire est infiniment complexe. Ils sont instructifs comme un manuel d'histoire, suggestifs comme un livre de philosophie, délicieux comme un poème parfait, amusants comme une revue de fin d'année. Ce sont des maximes et ce sont des annales. Ce sont des nouvelles et ce sont des dialogues. Ils touchent à Homère et à Gyp. Ce ne sont pas des livres, c'est une assemblée de livres, une foule d'élite; c'est une ronde où Montaigne et Balzac, Rabelais et La Bruyère, Voltaire et Montesquieu, le Ludovic Halévy des *Petites Cardinal* et le Renan des *Dialogues Philosophiques* se donnent la main, fort étonnés les uns des autres, et souriant de la rencontre.

S'il fallait absolument leur improviser une dénomination, je dirais que ce sont des *chroniques*, au sens double du mot, au sens journalistique d'aujourd'hui et au sens historique d'autrefois. Mais je sens que c'est là une définition tout à fait insuffisante... C'est comme qui dirait du Montaigne dans du Balzac.

L'esprit si cultivé, si érudit, si *nombreux* de M. France y a trouvé l'occasion de déployer toutes ses ressources. Et c'est cette complexité même qui a fait le grand succès de ces livres. La consécration du snobisme lui-même ne leur a pas manqué. Il était *chic* (avant l'Affaire) de les lire et de s'y pâmer, sans trop comprendre. On connaît l'histoire typique de la dame qui entrant, chez le libraire, demande *l'Orme du Mail*, en prononçant mail comme dans *mail-coach*. Et ce succès durera. Par ces livres en particulier, M. France ira, je le crois fermement, à une très lointaine postérité. Artistes, historiens, moralistes, philosophes, politiques même, trouveront dans ces livres délicieux chacun leur pâture et leur joie. Ils sont très riches de choses et d'idées, et riches sans pédanterie ni morgue, riches avec un sourire. Voyez, par exemple, ce qu'un historien des mœurs de la fin du XIXe siècle y trouvera de documents, quelle mine inépuisable d'observations et de faits ils seront pour un Paul Lacroix de l'avenir. Je me suis amusé à relire, la plume à la main, les quatre volumes et à noter au passage tous les personnages qui y défilent. La liste en est presque interminable, depuis les principaux tels que M. Bergeret, maître de conférences à la Faculté des lettres; M. l'abbé Lantaigne, supérieur du grand séminaire; M. Worms-Clavelin, préfet; Mgr Charlot, cardinal-archevêque; M. Mazure, archiviste du département; M. de Terremondre, président de la Société d'Agriculture et d'Archéologie; Mme de Gromance; M. Panneton de la Barge, etc., jusqu'aux rapides et nettes silhouettes d'Angélique Borniche, bonne des Bergeret, du vagabond Pied-d'Alouette ou du mendiant Clopinel, sans compter le petit chien Riquet.

Mais ce qui leur assure de vieillir lus et admirés, plus encore que leur intérêt aux yeux du moraliste ou de l'historien, c'est leur forme.

La matière demeure et la forme se perd.

C'est un vers admirable de Ronsard, et qui est vrai des livres si on le retourne. La matière se perd et la forme demeure. Même quand toute notre vie sera chose si bien passée qu'elle n'intéressera plus guère que l'archéologue, les lettrés s'enchanteront encore des mots et des phrases qui l'auront décrite, s'ils sont harmonieux et beaux. Je crois qu'on donnera à traduire aux enfants, quand le français sera une langue morte, des fragments d'Anatole France, comme par exemple nous avons traduit, en troisième, le *Songe ou le Coq*, de Lucien de Samosate. Anatole France n'est-il pas d'ailleurs une sorte de Lucien, polygraphe, moqueur et artiste comme lui? C'est un Lucien français, un Lucien de Paris, et des quais de Paris, un Lucien-Bergeret.

Ce style d'Anatole France! Il mériterait toute une étude à part. Les Marty-Laveaux futurs la lui consacreront. Il aura son lexique, comme Jean Racine. Ce sera un grand classique. C'est déjà un classique. Et c'est justice. On n'a jamais mieux écrit en français, ni au XVIIe, ni au XVIIIe siècle. C'est la perfection. Renan même écrivait moins bien, au point de vue purement technique : il y avait chez lui des lourdeurs de philosophie allemande et des locutions de journal. Chez A. France, tout est toujours élégant. L'abstraction même est chez lui bien disante. Et toujours ce sourire, ce sourire caractéristique de son œuvre! C'est un style qui s'amuse à des grâces surannées, qui prend plaisir à de vieilles locutions comme *goûter un plaisir* ou *mener des pensées*, un style qui sourit parfois d'être un pastiche. Pastiche du XVIIIe ou du XVIIe, voire du XVIe siècle, comme dans les délicieux morceaux du dernier volume sur les Trublions. Pastiche même plus lointain. Voici un souvenir de l'*Odyssée* à propos de Piédagnel, « ce fils *ingénieux* du cordonnier. » Toutes les lettres grecques, latines et françaises sont mêlées en ce style pourtant si uni, si fondu, lisse comme un airain qui serait léger. Ce style, c'est du bronze de Corinthe. D'avoir habité en pensée la ville au beau golfe et écrit les *Noces corinthiennes*, M. France a gardé le secret du métal merveilleux. Et c'est un style qui sait tout dire avec les vieux mots de Fénelon et de Voltaire, sans goncourtisme, sans *écriture artiste*, sans apparent effort. Il semble qu'on en ferait autant. C'est la marque des très belles formes. Lisez cette phrase, page 220 du *Mannequin d'Osier* : « Les ormes du mail revêtaient à peine leurs membres sombres d'une verdure fine comme une poussière, et pâle. Mais sur le penchant du coteau couronné de vieux murs, les

arbres fleuris des vergers offraient leur tête ronde et blanche ou leur rose quenouille au jour clair et palpitant, qui riait entre deux bourrasques. » Cela est frémissant comme du Claude Monet, et cela pourrait avoir, quant aux mots, été écrit par Jean de la Fontaine. C'est aigu comme de l'impressionnisme et simple comme le classique. Et quelle ampleur parfois ! « Nous-mêmes nous ne percevons pas dans l'ordre des temps la lumière et le son. Nous-mêmes *nous embrassons d'un seul regard, en levant les yeux au ciel, des aspects qui ne sont point contemporains.* » Voyez aussi le discours à Riquet, page 95 de *M. Bergeret à Paris*. Tout ce qui concerne Riquet, d'ailleurs, est admirable. C'est au point que le souvenir de Riquet préside aux conversations qu'on a ensuite avec son propre chien...

*
* *

Anatole France est bien nommé. Le mot qui caractérise son génie propre, c'est le beau mot de France. Son œuvre est de la plus pure Ile-de-France. On y retrouve ses ciels d'un bleu léger, sa lumière égale et fine, ses coteaux modérés et harmonieux, — et son âme, son âme un peu narquoise, et, sous sa moquerie qui est encore aimable, très droite, très sensée, très humaine, soumise à la raison et éprise de justice. On la croit souvent sceptique, cette âme française, elle ne l'est pas. Il n'y a pas de sceptiques, d'ailleurs, à proprement parler. Les sceptiques sont des croyants qui ont la paresse de chercher leur foi. Quand il le faut, la France qu'on croyait légère et ironique se dresse soudain ardente et généreuse. Ainsi Anatole France. Il tient par ses fibres les plus profondes à notre sol, au cœur de la patrie. Il est la plus nette illustration de la théorie de M. Barrès sur la terre et les morts. Il est de la grande lignée française qui, des délicieux Gallo-Romains, se continue jusqu'à nous sans interruption. Il est le frère, à travers les siècles, de Marot et de Montaigne, de Racine et de la Fontaine, de la Bruyère et de Fénelon, de Diderot et de Voltaire. C'est le Français. Un homme à ce point *représentatif*, selon l'expression d'Emerson, est un être rare et considérable. La pensée d'Anatole France, sa sensibilité, sa philosophie, sa nature en un mot, sont profondes à force d'être pures, comme son art atteint à la grandeur à force de perfection.

FERNAND GREGH.

A PROPOS DU CANAL DE NICARAGUA

Après plus d'un demi-siècle de discussions intermittentes, nées d'une conception aussi vieille que la découverte de l'Amérique, la question d'un canal de jonction des deux océans à travers l'Amérique centrale est de nouveau à l'ordre du jour, cette fois avec un caractère de contestation internationale. Deux puissances, en effet, ont des prétentions sur l'entreprise et ses résultats, à l'exclusion des intérêts d'un troisième pays, la République du Nicaragua. Car, il ne s'agit plus de Panama, de l'isthme et du canal de ce nom, mais du Nicaragua, un des isthmes qui, avec ceux de Panama (55 kil. et demi de large), de San Blas (50 kil.), du Darien (67 kil.) et du Honduras, constitue le grand isthme central américain sur une longueur de 2 500 kilomètres.

Christophe Colomb pressentit la coupure de cette langue de terre. Balboa, lorsqu'il aperçut l'Océan Pacifique des hauteurs du mont Pirri, dans l'isthme du Darien, eut la pensée plus nette d'une jonction possible entre les deux mers; Saavedra conçut le même rêve sur les mêmes lieux, et Fernan Cortez prit pour base d'espérances identiques l'isthme de Tehuantepec.

Au XVIe siècle, un Portugais, Galvao, soumit à Charles-Quint un projet de canal que le roi repoussa, sans doute pour un motif comme celui qui fit rejeter par son fils Philippe II une proposition analogue du pilote biscayen Goyeneche. Philippe défendit même qu'on reparlât de cette affaire sous peine de mort; car l'exécution d'une pareille entreprise, disait-il, eût ouvert les côtes occidentales de l'Amérique aux autres nations. Bien plus, il interdit, à partir de ce moment, la navigation sur l'Atrato, ce qui prouve que ce fleuve, qui coule dans l'isthme du Darien, était considéré par Goyeneche comme susceptible d'être utilisé pour une partie du canal. Vers la fin du siècle dernier, l'Angleterre commence à témoigner son intérêt pour la jonction des deux océans, et l'amiral Nelson, qui n'était pas encore absorbé par sa participation à la lutte contre la France, propose d'ouvrir un canal au Nicaragua. C'est, d'ailleurs, à partir de ce moment que l'Angleterre portera toute son attention sur cette partie de l'Amérique centrale en prévision des projets à venir. Alexandre de Humboldt a probablement été l'inspirateur de ces perspectives. Il achevait son voyage en Amérique centrale lorsqu'il fut consulté par les autorités locales sur la possibilité d'exécuter un canal de jonction. Il était très partisan de cette entreprise et la voyait réalisable sur plusieurs points à choisir. Il n'est pas douteux qu'il en fit part en Angleterre comme il en parla plus tard en Allemagne. En 1828, ce fut à sa prière que Bolivar

fit faire par Lloyd, officier anglais, et Fallmare, officier suédois, le premier nivellement d'un océan à l'autre à travers l'isthme de Panama. Cette enquête avorta, comme une autre que tenta de faire faire le roi de Hollande, en 1830, mais fut reprise en 1843 par deux ingénieurs, Garella et de Courtines, délégués par M. Guizot. Napoléon Garella concevait un projet de canal à écluses, avec tunnel, de la baie de Limon, sur l'Atlantique, à la baie de Vaca de Monte sur le Pacifique. Il accompagnait son projet d'un tracé de chemin de fer qu'il fit concéder à une compagnie française. Mais, celle-ci se vit enlever sa concession, en 1848, par une compagnie américaine.

Le projet Garella a été repris peu de temps après par Michel Chevalier. Il présentait assez d'inconvénients pour avoir découragé à cette époque les partisans d'un canal de Chagres à Panama. C'est pourtant, sauf quelques variantes, le canal de Panama tel qu'il a été commencé par F. de Lesseps.

Or, pendant que s'accomplissait cette tentative sérieuse pour le tracé d'un canal de Panama, un homme qui semblait alors en mauvaise posture pour s'occuper de questions de ce genre lisait dans la prison de Ham un mémoire que lui avait fait tenir un français résident à la Jamaïque. Le prince Louis Bonaparte s'initiait à la jonction des deux océans. Peu après, il recevait la visite d'un officier de marine qui partait pour l'Amérique centrale, et il le priait d'examiner sur les lieux mêmes ce qu'il y avait de pratique dans un projet de canal. Les renseignements que fournit plus tard cet officier servirent de thème au prince Louis Bonaparte pour une brochure qu'il publia à Londres en 1850. Il s'y prononce pour l'exécution d'un canal à travers le Nicaragua.

Il est certain, d'après cette publication même, que le gouvernement de Nicaragua, en 1846, donna pleins pouvoirs au prince Bonaparte pour l'exécution de cette entreprise et que le concessionnaire faillit partir pour Londres afin de se mettre à la tête de cette affaire. Le mandataire de cette transaction fut M. Castellan, devenu dans la suite ministre des Relations extérieures du Nicaragua.

L'Angleterre croyait si bien à la réussite du canal que, dès 1847, sous prétexte de préparer cette voie pour l'Europe et de la sauvegarder contre l'envahissement des États-Unis, elle prit position au Nicaragua d'une façon tout à fait originale. Elle s'établit au port de Grey Town, constitua le pays en royaume de Mosquito et le plaça sous son protectorat. Puis, elle ouvrit à la petite République du Nicaragua un crédit, avec un délai prudent, se disant que, faute pour celle-ci de payer, elle lui mettrait la main dessus.

Deux ans après cette occupation fantaisiste, les Américains passèrent, le 29 août 1849, un traité avec le Nicaragua pour ouvrir un canal.

Cette compagnie eut, malheureusement, la candeur de solliciter le concours de l'Angleterre et envoya des agents à Londres. Les efforts de ces mandataires n'aboutirent qu'à un échec. Les Anglais déclaraient que s'ils ne voulaient pas soutenir la compagnie américaine, c'est qu'elle n'avait pour appui financier que M. Vanderbilt. Il est vrai que celui-ci se retira devant le peu de succès de sa compagnie, qui, d'ailleurs, se borna à un simple transit par terre entre la Virgen et San Juan de la Concordia.

Les Anglais, de leur côté, espéraient bien que la compagnie ne remplirait pas son traité et serait déchue. Très pratiques, ils présentèrent deux projets : l'un, par le golfe de Darien, partant de Port Escossès pour déboucher à San Miguel, en utilisant la rivière Sabana. Ce projet appartenait aux ingénieurs Cullens et Gisborn, et reçut un accueil enthousiaste. Le trajet était plus facile que celui du Nicaragua. Ce qui n'empêcha pas le projet d'être réservé pour une enquête ultérieure qui ne fut pas renouvelée. L'autre projet, qui se rapportait également au golfe de Darien, avec une modification sur l'autre, ne fut jamais l'objet d'une étude spéciale.

Le contre-amiral Duquesne, qui, à cette époque, commandait en chef la station des Antilles et du golfe du Mexique, rendit compte en France de ces explorations en concluant à d'énormes difficultés d'exécution.

Mais, un événement survint en 1850, qu'on peut considérer comme le point de départ de la contestation actuelle avec les États-Unis. Le gouvernement de la Nouvelle-Grenade concéda à un syndicat américain l'entreprise d'une voie ferrée destinée à relier les deux océans. Le dépit de l'Angleterre fut tel qu'elle provoqua des négociations avec les États-Unis. Celles-ci aboutirent au traité du 5 juillet 1850, par lequel les deux puissances s'interdisaient de fortifier et protéger un point quelconque de l'Amérique centrale. Le premier résultat logique de cette Convention devait être l'abandon immédiat par l'Angleterre du Honduras et du fameux royaume de Mosquito. C'est ce que n'eût pas manqué de faire observer le général Taylor, président des États-Unis, désireux de conciliation, mais dont la mort survint malheureusement le 9 juillet, quatre jours après la signature du traité. L'Angleterre refusa tout net de rendre ce qu'elle avait pris, en déclarant que la Convention ne pouvait avoir d'effet rétroactif. Elle fit mieux; malgré sa signature de la veille, elle s'empara des îles de la Baie de Honduras.

Les réclamations des États-Unis allèrent jusqu'à la menace et l'affaire aurait pu prendre une mauvaise tournure lorsque le Honduras, spontanément, sauva

la situation par sa sagesse. Son ministre à Paris entra en pourparlers avec l'Angleterre et finit par obtenir que les îles de la Baie se gouverneraient elles-mêmes, tout en relevant du Honduras. Il fut convenu, d'autre part, qu'une voie ferrée dont l'exécution serait concédée à une compagnie anglo-française-américaine serait entreprise de Puerto Cabello à la baie de Fonseca. Cette ligne existe et sa neutralité est garantie par les trois puissances.

Le Honduras se montrait satisfait; mais, la question du Mosquito n'était plus résolue par le traité du 5 juillet, qui avait spécifié l'indépendance de l'Amérique centrale. Un autre intervint, conclu par M. Webster au nom des États-Unis et par M. Crampton au nom de l'Angleterre, et à l'insu du ministre du Nicaragua, M. Marcoleta. Le Sénat et la Chambre des représentants de la petite république eurent beau protester, le traité du 5 juillet 1850 resta lettre morte.

Pendant ce temps, la recherche des moyens de transit continuait. La découverte de l'or en Californie et en Australie avait considérablement accru le chiffre des voyageurs. Avec la Compagnie Aspinwald, de New-York, d'autres, anglaises et américaines, s'efforçaient de résoudre le problème de jonction par voie ferrée. Un français, M. de Garay, présentait aux États-Unis un projet de chemin de fer par le Tehuantepec. M. Squier, géologue américain, en présentait un autre par le Honduras. En 1850, le général américain Bernard avait dressé la carte du Tehuantepec et déclaré l'impossibilité d'y creuser un canal. Ses compatriotes, les ingénieurs Childs et Fay, avaient étudié un tracé par le Nicaragua et découvert le col le plus bas de toute l'Amérique centrale, celui de Rivas (46 mètres d'altitude).

En 1852, l'Angleterre, prenant sa revanche avec la Nouvelle-Grenade, obtenait de cette république la concession de l'entreprise d'un chemin de fer partant de Port Escossès, au fond de la baie de Calédonia, sur l'Atlantique, et aboutissant par la vallée de la rivière Savana, au golfe San Miguel, à l'est de Panama.

La jonction par un canal n'était pourtant pas négligée.

La capitaine Fitz Roy qui, en 1850, avait proposé un canal par l'Atrato (Darien) et la Cupica, en proposait un autre, en 1853, à la Société de géographie de Londres, avec pour point de départ le golfe de San Miguel, sur le Pacifique, et pour point terminus la baie de Caledonia, sur l'Atlantique.

Sans préjudice de ces initiatives particulières, la France, l'Angleterre et les États-Unis envoyaient, en 1853, au Darien, le commandant Jauréguiberry, MM. Prévost et Straine. Cette mission échoua par suite de conflits avec les habitants.

On en revint au Nicaragua.

En 1858, le Nicaragua et le Costa Rica concèdent à un français, M. Félix Belly, le droit de creuser un canal entre Salinas et San Juan de Nicaragua. Le gouvernement français et les puissances signataires du traité de Paris sanctionnent cette concession, et un autre français, M. Thomé de Gamond, est chargé de l'exécution du projet. Cette belle entrée de jeu n'empêcha pas l'affaire de ne point avoir de suite, faute d'argent.

En 1858, c'est le projet du général Michler, allant de la baie de Humboldt, sur le Pacifique, et aboutissant à l'Atlantique par l'Atrato (Darien), qui attire l'attention. En 1866, M. de Lacharme propose le sien dans la même région, en tenant compte de la vallée du Rio Paya. On peut dire qu'on avait épuisé l'étude de tous les projets. En 1844, Michel Chevalier, dans la *Revue des Deux Mondes*, avait signalé cinq points où on pouvait creuser un canal : la baie de Honduras, le golfe de Tehuantepec, le Nicaragua en profitant de son lac dont la rive n'est qu'à 25 kilomètres du Pacifique, l'isthme de Panama proprement dit, et le golfe du Darien en utilisant l'Atrato et le Naïpi. Pour le seul Nicaragua, le projet entraînait sept conceptions différentes. La brochure publiée à Londres en 1846 sous les initiales L. N. B. les recommande toutes. Michel Chevalier était opposé à toutes, de même que le capitaine Fitz Roy.

Pourtant, Michel Chevalier ne voyait que deux tracés possibles : celui du Nicaragua et celui de Chagres à Panama.

On sait quelle a été la destinée de ce dernier. Le comité issu du Congrès international des sciences géographiques de 1875 a étudié tous les projets auxquels nous venons de faire allusion. Son premier soin a même été de faire une enquête sur le projet de M. de Lacharme pour la vallée du Paya, soit du golfe de San Miguel à l'Atrato.

On sait ce qu'est devenue la concession accordée par les Etats-Unis de Colombie à la société de Panama. Il est difficile de dire où aboutiront les dispositions prises pour achever la réalisation de cette entreprise ; mais, il est certain que ce n'est pas sur elle que se portent les espérances des Etats-Unis et de l'Angleterre. Les Etats-Unis, surtout, ont toujours préféré le Nicaragua à tout autre terrain de combinaison, malgré que le canal qu'ils veulent y percer doive leur coûter plus cher que ne leur coûterait celui de Panama dans son état actuel. Le Nicaragua leur a déjà demandé une indemnité annuelle d'un million de livres sterling pour la seule location du territoire où passera le futur canal et pour le transit de son grand lac, qui doit représenter une partie de la nouvelle route maritime. Un traité a été signé par M. Hay, secrétaire d'État, au nom des États-Unis, et

par le ministre du Nicaragua. Par ce traité, le Nicaragua concède aux États-Unis ses droits et privilèges pour la construction d'un canal. On dit même que le Costa Rica et la Colombie auraient conclu avec les États-Unis une convention analogue en prévision du choix de leurs territoires pour la construction d'un canal. Ce ne serait qu'une mesure de précaution, car les Etats-Unis ont une préférence pour le Nicaragua malgré l'avancement des travaux de Panama. A propos de ce dernier canal, la Colombie aurait déjà stipulé, en échange du choix dont il serait l'objet, une indemnité de 5 millions de dollars sur les capitaux qui seraient à réaliser pour la continuation de l'entreprise.

Il semble donc que, désormais, tout aille au gré des États-Unis. Ce n'est pas exact; car, simultanément avec le traité conclu avec le Nicaragua, M. Hay en a signé un autre avec M. Pauncefote, ambassadeur d'Angleterre; et ce traité est tout simplement l'abrogation de la convention Clayton-Bulwer, de 1850, dont nous avons raconté plus haut l'origine et l'économie, et qui fut violée peu après par une autre convention dite Webster-Crampton, signée à l'insu du Nicaragua. Le nouveau traité n'admet donc plus la situation prise par l'Angleterre en 1850, et un amendement introduit par le sénat de Washington autorise les Etats-Unis à assurer, au besoin militairement, la neutralité du futur canal. Cette clause a soulevé les colères anglaises. En Angleterre, on n'admet pas cet amendement, sous prétexte qu'ayant été introduit et voté par le Sénat en dehors des négociations Hay-Pauncefote il n'a pas de valeur diplomatique.

Le traité a été ratifié, avec amendements, au Sénat de Washington par 55 voix contre 18. L'opinion anglaise reproche ce vote au Sénat et en rend plus responsables encore M. Mac Kinley et M. Hay; ce qui n'a pas empêché celui-ci d'envoyer le traité au Foreing Office.

On espère pourtant que la mauvaise humeur des Anglais s'apaisera devant certaines compensations qu'on est disposé à leur offrir dans la délimitation de l'Alaska. Malgré cela, on peut être sûr que le canal de Nicaragua ou tel autre destiné à relier les deux Océans, sera plus tard une cause de conflit entre les États-Unis et l'Angleterre. L'histoire du canal de Suez est là pour servir d'exemple.

L. SEVIN-DESLACES

LA VIE ET LES MŒURS

Verlaine et les poètes bourgeois.

Peut-on se flatter de dire exactement pourquoi les poètes, depuis quelques semaines, parlent si abondamment les uns des autres. A la vérité ce n'est point parce que l'un deux, dans un de ces moments sublimes d'inspiration qui deviennent de plus en plus rares, même ou surtout chez les poètes, aurait élaboré quelque chef-d'œuvre; en effet, dans d'aussi graves conjonctures, tous les autres serviteurs des Muses décrépites se tairaient à l'envi. Tel n'est point le cas. Et l'événement qui a suscité tant d'émotion dans la compagnie des rimeurs est simplement la nomination de celui qui, parmi leur groupe tumultueux, est peut-être le plus notable, et néanmoins le plus aimé, au poste de bibliothécaire, ou, s'il faut parler sans feinte, à la fonction d'administrateur de la Bibliothèque de l'Arsenal. Cet incident accessoire parut aux écrivains de vers plus significatif qu'un grand poème. Leur émoi singulier en cette aventure traduit, je pense, toutes leurs tendances profondes, toutes leurs intimes aspirations.

La nomination de José-Maria de Heredia est importante parce que le talent magnifique de celui qui en est l'objet la justifie, ce qu'on ne saurait trop soigneusement remarquer ici, car il est essentiet de signaler en toutes choses les exceptions. La nomination de José-Maria de Heredia est importante parce qu'en la décidant le gouvernement de la République affirme qu'il est convenable aux poètes de mener, en des endroits calmes, une vie bourgeoise et bien réglée. Cette affirmation solennelle vient à l'heure opportune, et rien ne le prouve mieux que la faveur empressée avec laquelle tous les poètes l'accueillent. Des mots ils vont aux actes; et d'innombrables jeunes poètes qui n'ont pas encore écrit et qui, sans doute, n'écriront jamais *les Trophées*, se ruent à la conquête des fonctions publiques. Ils rêvent de bureaux administratifs, d'archives, de musées sans visiteurs, ou même, car ils ne s'arrêtent point dans leur audacieux élan vers la paix idéale, ils rêvent de musées sans tableaux ni musées. Ils professent ainsi bravement, sagement, qu'un jeune homme jeté dans une existence incertaine et précaire et troublée ne peut suffisamment se désintéresser de ses propres vicissitudes pour combiner les fictions dramatiques, épiques ou lyriques qu'on a coutume d'exprimer en vers. Ils professent, ainsi que la quiétude de l'esprit, la sérénité de l'âme, entretenues par la sécurité confortable de la vie matérielle, sont indispensables aux poètes. Nous en convenons avec eux, après eux : les habitudes bourgeoises seules entretiennent, forti-

fient les tempéraments poétiques; et c'est surtout d'un rond-de-cuir que l'imagination peut prendre son vol.

*
* *

Mais admirez l'étrange enchaînement des effets et des causes; le moment où les poètes s'insinuent définitivement dans la placidité bourgeoise est celui qu'ils choisissent pour célébrer de nouveau la vie excessive de Verlaine. D'abord ils veulent quelque part consacrer à sa gloire une statue, ou pour le moins un buste, comme si l'œuvre des sculpteurs se pouvait prêter à la caricature. Au reste, s'ils affectent d'exalter la tourmente de son existence désordonnée et s'ils attribuent lourdement à l'irrégularité même de sa vie le peu du talent que laissa paraître Verlaine en des heures très rapidement fugitives, il n'est véritablement rien, dans leurs louanges d'un enthousiasme poussif, qui nous puisse interdire de conclure que Verlaine, au contraire, aurait eu beaucoup plus de talent et aurait composé des œuvres meilleures si sa vie avait été moins éloignée de la rectitude bourgeoise.

Mais chacun se pique de goûter tout ce dont il est le plus différent, et c'est pourquoi nos poètes trop sages prétendent, par-dessus tout, admirer Verlaine qui ne fut point sage suffisamment. Verlaine était, parmi nous, l'héritier extrêmement attardé des poètes assoifés, célèbres naguère dans l'auberge du Cormier, dans le cabaret de la Pomme-de-Pin ou dans celui de maître Le Faucheur. Né deux siècles plus tôt, il eût joyeusement pris rang dans la troupe bruyante où se confondaient Mottin, Berthelot, Sigogue, Sénecé, Bergeron, du Rosset, Millier, Frénicle, Saint-Amant, Faret. Ces infatigables buveurs répandaient leurs ivresses en des vers quelquefois bons, le plus souvent mauvais. Ils composaient entre deux vins des chansons bachiques ou des chansons amoureuses, et quand, à force d'avoir trop bu, ils finissaient de boire, ils écrivaient alors des poésies religieuses ou philosophiques, mélange assez naturel de boissons fermentées et de pensées profondes ou grandioses! Je ne sais quel héros de Théophile Gautier, que je n'aurais pas cru aussi parfait psychologue, s'exprime à peu près en ces termes : « Je fis en sorte que la conversation tournât sur les femmes. Cela ne fut pas difficile car c'est, après la théologie et l'esthétique, la chose dont les hommes parlent le plus volontiers quand ils sont ivres. »

Les femmes, la théologie, l'esthétique : voilà bien aussi à quoi s'applique, par l'effet de l'ivresse, l'œuvre entière de Verlaine. Ce douloureux Verlaine, séjournant dans les brasseries littéraires, fit comme ses ancêtres des cabarets poétiques. Mais, hélas! les temps étaient changés! Les ivrognes, les « goinfres » de la Pomme-de-Pin ne buvaient guère que les bons vins de France, que ces boissons récemment déclarées hygiéniques par nos législateurs.

Verlaine ne buvait guère que les absinthes et les amers que le député Vaillant n'avait pas encore fait proscrire. Rien ne vaut l'expérience pour assurer le jugement des hommes. Buvez donc quelques absinthes, — un peu fortes, — et vous comprendrez à merveille comment Verlaine a pu écrire ses maladives et presque folles incohérences mystiques, religieuses, lascives, ses délirantes théories poétiques, ses vers et ses proses incompréhensibles et qui divaguent. Et vous sentirez aussi d'où proviennent ses plaintives chansons et délicates et mièvres, ses cantilènes mélancoliques et parfois lugubres, ses complaintes sinistres. Œuvre malsaine comme l'absinthe qui l'engendra!

Ah! le pauvre diable! Parce que, en Belgique, il avait eu je ne sais quelles difficultés avec la police, on avait dit de lui : c'est Villon, oubliant ainsi les bons drilles du XVIIe siècle qui, eux, n'étaient pas non plus toujours d'accord avec le guet et ne s'en faisaient pas accroire pour cela. Et Verlaine, étant hors la loi, s'entraîna dès lors à vivre en dehors des lois. Il joua les Villon avec gravité; le malheureux n'était que trop enclin à prendre ce rôle au sérieux. Combien de fois l'ai-je rencontré pendant les dernières années de sa vie! surtout durant les beaux après-midi de printemps; je le voyais descendre presque chaque jour du Panthéon vers le Luxembourg. Il prenait sa première absinthe chez un mastroquet de la rue Soufflot, à l'angle de la rue Toullier. Il la prenait sans pose, et chargée. Il allait ensuite au café François-Ier et il y buvait l'absinthe vraiment littéraire, celle du grand public, de la réputation universelle, l'absinthe du chef d'école, celle qu'on voit à juste titre dans la photographie du poète (collection des célébrités contemporaines). Et parfois il allait, traînant sa jambe où se concentraient tant de douleurs lancinantes, il allait jusqu'au café de la Source : mais là son groupe subissait la concurrence d'un autre groupe celui du jeune Bourson, déjà dit Zevaès, qui pérorait interminablement et se préparait à devenir député révolutionnaire. Et je pourrais conter l'histoire d'une rixe qui n'est point entrée dans la littérature, lamentable bataille après boire dont un cabaret de la rue Soufflot fut le champ mal clos. Combat singulier entre le poète et une femme qui l'accompagnait. Si Montesquiou-Fezensac en avait connu les péripéties, peut-être aurait-il vu là une raison de plus d'aller peu de temps après, devant le lit du poète mort, s'agenouiller discrètement, tous les reporters ayant été avertis! Mais je fus un des seuls témoins capables de rapporter cette modeste bagarre. Des cochers pleins de jovialité y assistèrent

aussi. Des coups furent échangés, des glaces furent brisées, un peu de sang coula; heureusement les couteaux du « bistro » refusèrent d'accomplir tout leur office. On conduisit les délinquants au poste du Panthéon. Puis Verlaine fut nommé plus qu'il ne se nomma, relâché tout de suite, et des sergots bienveillants lui firent cortège jusque sur la place...

Pauvre, pauvre Verlaine! Il vivait ainsi sa vie bizarre, régulièrement irrégulière, antibourgeoise avec une naïveté fanfaronne et une triste inconscience. Certes l'alcoolisme effectuait en lui son œuvre lente et sûre; mais il était, en outre, la victime des farceurs qui l'entouraient, poètes infertiles qui portaient leurs longs cheveux hirsutes avec rage et seulement parce qu'ils n'avaient point assez d'argent pour les faire couper. Ceux-ci, qui aspiraient au dedans d'eux-mêmes au repos bureaucratique, glorifiaient Verlaine comme un phénomène anormal, le survivant de temps abolis, une exception dans le siècle, un monstre dans la société. Et le pauvre, pauvre Verlaine, forçat de cette gloire, s'acheminait à la mort entre des ivresses et des maux. Et, cependant, ivre ou malade, il écrivait encore des vers. Hélas! quels vers! Et Tailhade se moque pesamment de nous lorsqu'il écrit : « Verlaine qui a eu sur la pensée contemporaine une influence magique (oh! l'originalité de ce style!), Verlaine qui a fait rêver toutes les nobles intelligences (qu'est-ce qu'une intelligence qui rêve!) pouvait assumer la dignité d'une existence pauvre et libre... Verlaine, ce divin poète, aussi grand qu'Alighieri (c'est Dante, je suppose, que cet Alighieri veut dire?), le seul purement lyrique dont se décora la France depuis Villon... »

Verlaine aura été le dernier bohème de la poésie, on le rencontrait dans les cabarets, on ne rencontrera ses successeurs que dans les bureaux ou les bibliothèques. Et voyez déjà cette évolution sociale des poètes. Il n'y a plus guère parmi nous de poètes âgés de plus de trente ans, car à cet âge ils abandonnent tous les Muses qui ne veulent pas les entretenir. Ils abordent à une vie calme, régulière, méthodique et matériellement assurée. Et ceux-mêmes qui ne s'assoupissent pas derrière les cartons verts et demeurent poètes encore, sont infiniment bourgeois et sages. Jean Moréas, après le soir tombé, ayant agité orgueilleusement en son âme des pensers superbes, se rend au café Vachette. Olympien, il considère un instant le vulgaire assis au hasard des tables, puis, jusque vers onze heures, il joue aux dominos avec des scribes de l'Hôtel de Ville.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Opéra-Comique : *La Fille de Tabarin* (1), comédie musicale en trois actes, de MM. V. Sardou et P. Ferrier, musique de M. G. Pierné. — Théâtre Antoine : *Les Remplaçantes*, comédie en trois actes, de M. Brieux. — Odéon : *La Dormeuse*, pièce en deux actes, de M. André de Lorde.

Il est vraisemblable que, pour les ouvrages musicaux, nous abusons d'ordinaire de ce qu'on pourrait appeler l'argument du poème. Pressés comme nous le sommes, — car qu'est-ce que quelques jours pour pénétrer une partition que l'auteur a travaillée pendant des années? — nous nous en tenons à l'impression de la représentation, impression assez nette sinon suffisamment complexe. Nous la traduisons telle quelle, et comme le musicien nous paraît plus « intéressant » que le librettiste, nous chargeons celui-ci des erreurs qui peut-être sont communes à tous deux. Nous attribuons l'insuccès, fréquent, hélas! au parolier. Il n'est pas difficile de prouver que tel poème ne « pouvait » pas être congrument mis en musique... S'il ne le pouvait pas, le musicien est donc innocent. Nous sauvegardons à la fois son amour-propre, son talent, et aussi notre discernement. Ce procédé est tout plein d'avantages...

Et je vais être obligé de l'employer encore aujourd'hui. Je le ferai, du moins, avec toute la discrétion possible, car la musique de M. Pierné mérite mieux qu'une critique « à côté ». Elle a tant de grâce, d'expression, et de franche clarté, qu'elle est très capable de triompher d'un livret... dont vous allez juger.

*
* *

Tabarin, le célèbre Tabarin du Pont-Neuf, a quitté la scène un beau jour. Nul ne sait ce qu'il est devenu. Voici : riche, père d'une fille qu'il adorait, il s'est retiré en Poitou, y a acheté la terre de Beauval, et y même la vie de seigneur terrien. Il est adopté par tout le voisinage; la noblesse fréquente chez lui, où la table est bonne et le bois giboyeux. Le comte de la Brède lui-même, le plus noble de tous et le plus entiché de sa noblesse, fraye familièrement avec lui. Tabarin-Beauval a une fille (Diane) : la Brède a un fils (Roger); tous deux s'aiment... Vous voyez le sujet : quels sont les obstacles qui s'opposeront à l'union des deux amoureux, et comment en triompheront-ils?

Premier obstacle : la différence de noblesse entre la Brède et le pseudo-Beauval. Il n'en est pas question. Les auteurs y sont substitué un sentiment res-

(1) La partition a paru chez Choudens.

pectable, mais un peu bien moderne. La Brède refuse son consentement, non parce que Diane n'est pas « née », mais parce qu'elle est trop riche... Beauval-Tabarin ne se tient pas pour battu; il fait appel aux souvenirs de son répertoire et voici ce qu'il imagine. Puisque sa fortune est ce qui sépare les amants, il renonce à doter sa fille... Ensuite de quoi la Brède, désarmé, donne son consentement. (Il n'est pas nécessaire d'insister sur ce que ce moyen a d'insuffisant; dotée ou non, Diane est riche, ou le sera; si Tabarin n'est guère inventif, la Brède n'est guère qu'un niais).

Deuxième obstacle, le seul désormais : quelqu'un reconnaîtra Tabarin dans le sire de Beauval, et la Brède ne voudra pas donner son fils à la fille d'un pître, — même pauvre!

Mais qui le reconnaîtra? Aucun de ses nouveaux amis, à coup sûr... Un bruit de grelots, une voiture, des cris... Vous avez deviné. Des comédiens en voyage demandent l'hospitalité pour leur troupe et son chef, le célèbre Mondor, l'ancien maître de Tabarin. Le bon sens le plus vulgaire voudrait que Beauval, sans un prétexte facile, mit Mondor à la porte. Mais le vaudeville n'a rien à faire avec le bon sens... Beauval-Tabarin ordonne qu'on loge ses anciens camarades. Et c'est sur cette résolution surprenante que finit le premier acte.

Le second est plus surprenant encore. C'est la fête du pays, Mondor a dressé ses tréteaux sur le mail du village. La première, la seule idée de Tabarin-Beauval doit être d'éviter Mondor, de se cacher jusqu'au départ des comédiens. Il fait précisément le contraire. Il passe sa journée autour du théâtre, se laisse aborder par Mondor (qui ne peut pas ne plus le reconnaître!) et engage avec lui une conversation dont la « malice » est par trop apparente... Et il finit par avouer à Mondor qu'il est Tabarin, en effet, mais que le bonheur de sa fille exige qu'on ne le sache pas. Beauval, du reste, « sait à qui il parle ». Mondor, charlatan inquiétant, chassé de Paris par le parlement pour des motifs qu'on devine, n'en a pas moins, sous ses oripeaux de pître, l'âme fière et impavide d'un chevalier... Ainsi le veut la poétique du genre.

Le troisième acte nous apporte une nouvelle surprise!... Mondor et sa troupe préparent le spectacle du lendemain. Beauval-Tabarin, qui décidément semble le faire exprès, vient assister à la répétition. Et peu à peu, — ah! ces âmes d'artistes! — il sent bouillonner en lui son génie longtemps endormi. Il monte sur la scène et joue, comme il le jouait jadis, son rôle préféré. Admiration de la troupe. Admiration, mais stupeur aussi, des amis de Beauval, qui ont doucement pénétré dans la salle. « C'est Tabarin!... » crie l'un d'eux. Beauval s'arrête stupéfait (il n'y a pas de quoi!) et atterré, d'autant plus que Diane est entrée en même temps. Et, tandis que les seigneurs s'éloignent, Tabarin reste seul avec elle :

Maintenant, tu sais tout
Ce valet de Mondor que son passé condamne!
Comédien dont chacun s'éloigne avec dégoût,
Tabarin, c'était moi!...

Il est bien temps! — L'austère La Brède rend à Tabarin sa parole; cet ancien compagnon d'Henri IV devenu un héros d'Augier estime avec assez de raison que la fille de Tabarin n'est pas un parti pour son fils... Et voici que Tabarin-Beauval médite, seul, sur sa destinée. Il voulait le bonheur de sa fille, et il l'a vouée au malheur... Saisissante antithèse, comme dit M. Claretie... Mais, s'il est l'obstacle au mariage de Diane, il doit disparaître... Il disparaîtra. Il sort... Un coup de feu... On le rapporte. Ce que voyant, l'austère La Brède sent fondre son cœur de fer :

La Brède. *à part.*
Pauvre homme! *haut.* Votre vœu s'accomplira, Messire
Et votre fille est ma fille...
Tabarin
Merci! *Il meurt.*

Il ne vous échappera pas, d'ailleurs, que ce La Brède n'est autre chose qu'une ganache. Le « sans dot » du premier acte n'empêchait pas Diane d'être plus riche que son fiancé. Et, ici, la mort de Tabarin ne change absolument rien à la situation, qui est elle-même, — ou plutôt qui serait, si le bon sens avait quelque chose à voir ici, — l'obstacle insurmontable.

Résumons les scènes qui dépendent réellement du sujet : — Au premier acte, la courte explication (évitée, du reste) entre La Brède et Beauval-Tabarin. — Au second acte, la scène entre Tabarin et Mondor (encore se rattache-t-elle moins au sujet qu'à l'épisode arbitraire et ahurissant qui amène le dénouement). — Au troisième acte, la rupture avec La Brède, et la mort.

Jouées « bout à bout » ces diverses scènes dureraient tout au plus vingt-cinq minutes. Le spectacle dure quatre heures... Il serait fastidieux d'énumérer les hors-d'œuvre qui remplissent ces trois actes; le second, pour ne citer que lui, dure près d'une heure, sans que le sujet apparaisse un instant.

Un défaut plus grave, c'est que la pièce ne comporte en réalité qu'un seul personnage, celui de Beauval-Tabarin, et que, dès le début, l'incohérence de ses actions nous défend de le prendre au sérieux; sa mort même ne nous émeut guère, ou elle ne nous émeut que grâce au jeu vraiment admirable de M. Fugère; nous ne pouvons plaindre sérieusement un fantoche qui ne cesse d'accumuler sottises sur sottises, qui s'obstine à faire précisément le contraire de ce qu'il ferait s'il avait une ombre de raison.

C'est une nécessité, aujourd'hui, d'avoir des poèmes un peu moins offensants. La musique dramatique, telle que la comprennent les musiciens contemporains, ne saurait se concevoir si elle ne sert pas à illustrer, à commenter des « caractères ». Avec des personnages pareils à ceux de la *Fille de Tabarin*, il y a une contradiction constante entre la musique et ce qu'elle traduit. — Voulez-vous un exemple? M. Pierné use avec discrétion du leitmotiv, mais il ne s'en interdit pas l'emploi; pour « représenter » La Brède, il a trouvé un motif guerrier heureusement rythmé et très suffisamment caractéristique ; quand Nicole (la servante de Tabarin-Beauval) émet des doutes sur le consentement dudit La Brède au mariage, le thème revient à l'orchestre, assombri et tragique. On se rappelle malgré soi les trois accords découragés du troisième acte de *Parsifal*... Et vous savez quel fantoche est La Brède!... — Ailleurs, écoutez la phrase profonde et émouvante qui accompagne les réflexions de Tabarin (au premier acte). Mais considérez ses pensées : elles se résument en celle-ci : « Quel malheur d'avoir été Tabarin! » Cependant, l'orchestre clame : « Quelle honte!... Quelle infamie!... Désespoir!... Désespoir!... » Tabarin aurait volé, violé, assassiné, que la musique ne pourrait être plus tragique. Admettons (ce qui n'est pas même indiqué dans le texte) que Tabarin ait, non pas seulement du regret, mais un vrai remords de sa profession passée. La musique, alors, serait « justifiée ». Mais la suite de la pièce serait plus incompréhensible encore. Et ce serait toujours la même contradiction.

Faut-il en rendre M. Pierné responsable? En encune façon. Il a cherché à rendre de son mieux les sentiments indiqués dans le texte. Ce n'était pas son affaire, mais celle des paroliers, de les lier l'un à l'autre, et de les développer logiquement avec l'action. Et ce n'est pas sa faute si ces sentiments contrastent cruellement avec la pièce même. Ce n'est jamais en vain qu'on « force « le pouvoir expressif de la musique. Elle est faite pour exprimer des sentiments; que peut-elle faire quand ces sentiments n'existent pour ainsi dire pas, ou quand ils sont en contradiction absolue avec les actions des personnages!

Aussi, voyez ce qui est arrivé. L'acte le meilleur (musicalement) est le second : celui qui ne touche en rien au sujet, qui pourrait, sans qu'on y changeât une note et presque un mot, être transporté dans n'importe quel autre ouvrage. Ici, sans doute, ce n'est pas à proprement parler des sentiments que M. Pierné avait à exprimer. Il avait à nous donner l'impression tumultueuse et champêtre d'une fête villageoise. Déjà, dans *Vendée*, il avait fort bien réussi une scène à peu près analogue, pleine de vigueur et d'adresse. La vigueur, cette fois, était moins nécessaire. L'adresse l'était, et aussi la verve, et l'allégresse. Elles rayonnent dans ce second acte leste et pimpant. Il y a de la joie dans la musique de M. Pierné, et c'est un grand bienfait que la joie, aujourd'hui surtout que la musique se fait de plus en plus sombre et hargneuse.

Et ce n'est pas sa seule qualité. M. Pierné en possède une autre, assez rare : la discrétion. Il ne prend pas un rocher pour écraser une mouche... si j'ose hasarder cette image. Son orchestre, nourri et plein de détails ingénieux, n'accable pas les chanteurs. Il est clair et plein. La déclamation est d'une justesse extrême, sans heurts et sans « rondouillardise ». La phrase est expressive, elle suit exactement le texte et en double l'accent: surtout, elle est d'accord avec le personnage : à ce point de vue, le rôle de Mondor est une merveille d'esprit et de verve... Et que de jolis détails, que de phrases charmantes dans le premier acte! La tendresse chaste et abandonnée de Diane, l'amour paternel de Tabarin-Beauval, le robuste bon sens de Nicole... tout cela est rendu avec une grâce pénétrante et une exactitude parfaite. Le troisième acte est le moins bon... Songez que la « répétition », qui n'est qu'un épisode, en remplit les trois quarts. Mais c'est une belle phrase, émouvante et sobre, que celle qui commente les réflexions suprêmes de Tabarin...

Le succès a été très vif. L'abondance musicale a fait passer le poème. Que la musique de M. Pierné ait pu nous faire oublier, même un instant, les fantaisies de celui-ci, c'est le plus bel éloge qu'on puisse en faire, éloge presque incroyable!... Il est probable, au surplus, que les défauts du livret seront moins sensibles pour le public. Mais c'est bien à M. Pierné, à M. Pierné seul, que le succès sera dû.

La Fille de Tabarin comporte un nombre considérable de rôles, tous fort bien tenus; je ne puis distribuer à chacun ta part de louanges qu'il mérite. J'ai dit déjà que M. Fugère avait été admirable, c'est le seul mot qui convienne ici, et je le répète avec plaisir : admirable chanteur, admirable comédien.

La mise en scène, comme toujours à l'Opéra-Comique, est d'un goût parfait.

*
* *

Je ne sais guère de premier acte supérieur à celui des *Remplaçantes*. Émotion discrète et directe, caractères marqués d'un trait net et sûr, sentiments simples et profonds, tableau de mœurs, aussi, exact et frappant, et de l'adresse, une adresse voilée, et qui par cela même est le comble de l'adresse... Si les deux actes suivants avaient valu celui-ci, *Les Remplaçantes* eussent été un chef-d'œuvre peut-être, à coup sûr le chef-d'œuvre de M. Brieux.

Nous sommes en Nivernais, proche le Morvan. Un village de médiocre importance, dans « le pays des nourrices ». Une population singulière s'y agite; singulière et presque inquiétante, car son existence est fondée... comment dirai-je?... sur le contraire d'un sentiment naturel. Sa seule industrie est « la nourriture »; ses seules ressources viennent du lait de ses femmes. Les unes prennent chez elles les enfants de l'Assistance publique; les autres, aussitôt leurs couches faites, vont chercher une place à Paris. Et voici la partie la plus fâcheuse de cette population : les maris de nourrices; frais, gras et roses, ils passent leur temps à errer de cabaret en cabaret, cherchant un travail hypothétique qu'ils ne trouveront pas, et qu'ils n'accepteraient pas s'ils le trouvaient. Leur esprit, aiguisé par la fainéantise, s'emploie uniquement à combiner des « carottes » formidables qu'ils tireront, soit aux « patrons » de leurs femmes, soit à leurs femmes elles-mêmes. Accidents surprenants et bizarres, maladies subites, regrets de l'épouse lointaine, maisons qui s'effondrent ou bestiaux frappés d'un mal mystérieux, frais de baptême, d'école ou de première communion, c'est une suite ininterrompue d'aventures extraordinaires, qui, si la moitié seulement en était exacte, feraient du Morvan le rendez-vous de toutes les calamités du monde. Et ces récits incroyables, rédigés dans une langue empêtrée qui semble en garantir l'exactitude, chaque jour le facteur en emporte des liasses qui viennent frapper de terreur les « bourgeois », et leur arracher le supplément de gages espéré. C'est une exploitation raisonnée, méthodique, — et intensive.

Comme il arrive, la « nourriture », seul souci et seule ressource, devient en quelque sorte l'étalon de toute « situation » villageoise. Avoir des enfants, le plus possible, et le plus souvent possible; il n'y a que cela qui compte. Celle-ci en a un avant la noce; elle le regrette d'une part, parce qu'elle sera moins payée ; mais, d'autre part, elle s'en félicite, car elle est sûre d'être vite placée, nombre de patrons préférant « une fille », qui leur évite la plupart des exactions énumérées ci-dessus. De cette autre, personne ne voulait en mariage : gringalette et frêle, elle semblait devoir être stérile; la voici qui devient grosse; les garçons se disputent sa main. Celui-ci n'a pas d'enfants; il est la risée du pays; honteux et irrité, il tente de raccrocher çà et là quelque tournée, chèrement payée par les railleries qu'il doit subir, et dont il se venge ensuite sur sa femme. Celui-là, au contraire, est favorisé, presque trop; après dix-huit mois d'absence, sa femme est revenue grosse à pleine ceinture; on le blague un peu; mais, dans le fond, on l'envie, car sa femme, ayant à se faire pardonner, lui envoie tout ce qu'elle reçoit, gages et cadeaux. Presque chaque jour, le village est en fête. L'un des maris a reçu « son mois », et il régale ses confrères. Demain ce sera le tour d'un autre. Les cabarets ne chôment guère.

A ce jeu, ce n'est pas seulement toute pudeur qui disparaît; la pudeur est médiocre dans les campagnes, comme partout où le travail corporel est le seul employé. Les sentiments les plus naturels, les plus spontanés, les plus sacrés, disparaissent également. L'émouvant mystère de la maternité est un placement. L'enfant, laissé à trois mois, retrouvé à deux ans, n'est qu'*un* enfant; il n'est plus l'enfant. Et la famille, dispersée, n'est plus la famille. Joignez les exigences de l'homme pour qui l'amour est non seulement une joie, mais une coutume d'ordinaire lucrative. Joignez l'incapacité de tout travail, résultat assuré d'une vie fainéante et noceuse. Quand l'enfant cesse de venir, quand le lait se tarit, c'est la misère, la misère crapuleuse et carrottière, rendue plus cruelle et plus laide par l'habitude de la « godaille. »

A ces types étranges, ajoutez-en d'autres, plus étranges encore : les intermédiaires que fait surgir toute industrie. Ici, le « meneur de nourrices », courtier en toutes choses, placier en vins et en eaux-de-vie, assureur, commissionnaire, représentant de l'Assistance publique et des bureaux de nourrice, agent électoral par-dessus le marché, ne faisant obtenir des nourrissons qu'aux familles sur le vote desquelles il peut compter... Et vous aurez presque tous les personnages du tableau de mœurs tracé par M. Brieux avec une sobriété et une précision dignes de tout éloge.

Parmi cette population contre nature, placez un couple naturel et honnête : Planchot et sa femme Lazarette. Ils s'aiment; ils sont mariés depuis quatre ou cinq ans; ils ont de quoi vivre en travaillant; ils savent ce qu'il advient des ménages où la femme quitte son mari; et ils sont résolus à ne pas se séparer, à rester unis, elle, lui et l'enfant qui vient de naître. — Imaginez maintenant les railleries, les tentations aussi, qui assiègent le brave Planchot; imaginez les doléances indignées du vieux père Planchot, exaspéré à la pensée des deux mille francs que rapporterait une nourriture, et dont il trouverait bien moyen de s'approprier quelque chose. Imaginez Lazarette ébranlée, n'étant plus soutenue par son mari, hésitante et déchirée entre la douleur d'abandonner « son petit » et l'appréhension des scènes quotidiennes qu'elle devra subir; imaginez enfin cette sorte de « snobisme », également abominable et puissant dans toutes les classes de la société : espèce de honte qu'on a, de ne pas faire ce que font les imbéciles ou les méchants qui nous entourent... Imaginez, enfin, la pauvre Lazarette

vaincue et lamentable, acceptant la « nourriture » qu'on lui offre et partant le jour même pour Paris... Vous aurez les éléments principaux dont se compose le premier acte des *Remplaçantes*. Mais vous n'aurez pas, malheureusement, ce qui en fait le mérite : une suite de scènes simples, franches, robustes et pleines, — de quoi faire un chef-d'œuvre, disais-je en commençant.

Hélas! le chef-d'œuvre s'arrête court. C'est une chose surprenante que l'espèce de contraste qui existe chez M. Brieux. Rien n'égale la force simple de certaines de ses peintures, sinon l'incertitude et l'insuffisance de certains autres. Après ce tableau villageois, vraiment admirable, voici un tableau mondain qui semble échappé d'un bas vaudeville. Des papotages dont le moindre défaut est d'être d'une lourdeur cruelle : une dame qui parle des « romans » de Nietzsche, et qui répète avec des « coq-à-l'âne » les phrases qu'elle vient d'entendre; un médecin mondain qui « tient » l'esprit... Et plus de drame. La pièce que nous espérions, et que nous aimions d'avance, est remplacée par une conférence!

Cette conférence est faite par le docteur Richon, le médecin de campagne que nous avions vu au premier acte dans le village des Planchot. Introduit par un heureux hasard au « jour » de Mme Denisart (la patronne de Lazarette Planchot), on le pousse à parler, espérant qu'on pourra rire de ce rustre; mais la forte éloquence de Richon (mon Dieu que M. Brieux est donc optimiste!) pénètre d'admiration et de respect les caillettes qui l'entourent. Elles l'écoutent et elles sont domptées...

Elle est fort bien, cette conférence. Elle n'a qu'un défaut, c'est d'être un plaidoyer de théâtre, c'est-à-dire de ne considérer les arguments que par rapport à l'« effet ». En d'autres termes, il n'est pas une des raisons énumérées par Richon qui ne puisse s'appliquer à l'opinion contraire. Santé des enfants, union des ménages, amour maternel et amour conjugal... tout ce que dit Richon est juste et sonore. C'est juste, mais aussi bien pour les Denisart que pour les Planchot. Et si les seconds ne doivent pas être sacrifiés aux premiers, il n'y a pas de raison non plus pour qu'on sacrifie les premiers aux seconds. « Jadis, s'écrie Richon, on pouvait se libérer du service militaire en s'achetant un remplaçant; il ne faut plus qu'on puisse s'acheter des *remplaçantes!...* » Formule impressionnante, et qu'aucun public du monde ne pourrait ne pas applaudir. Mais que signifie-t-elle, en somme? Elle n'a qu'une conclusion logique : « Si vous ne pouvez pas nourrir, n'ayez pas d'enfants! » Est-ce celle de M. Brieux? Bien au contraire. Il lui faut des enfants, à force! Des lois, s'il est nécessaire! Et des appointements pour les mères pauvres! Le budget des mères sera plus utile que le budget de la guerre. « Il vaut mieux dépenser de l'argent pour *apprendre à vivre* que pour *apprendre à tuer!* » Que parlé-je de plaidoyer? Ce sont là des effets pour réunions publiques! Notez qu'aussitôt Richon ajoute : « Sans enfants, nous ne pouvons défendre nos frontières! » Soit. Mais si M. Brieux connaît, — pour « apprendre à défendre nos frontières », — un moyen autre que d'« apprendre à tuer », il serait fort aimable de l'indiquer... Je sais bien qu'au théâtre il faut, comme on dit, « prendre parti ». Mais ne pourrait-on pas le faire sans séparer arbitrairement les personnages en deux camps, et sans accabler volontairement les uns de tous les méfaits dont on décharge les autres?

M. Brieux nous montre, non sans force, l'espèce de dégradation subie par Lazarette ; nourrie, gavée, on la soigne, on la « bourre » comme une bête à l'engrais; elle n'est, dans toute la force du terme qu'une « vache à lait ». Soins physiques et précautions morales n'ont qu'un but : son lait. Lazarette en souffre. Je le veux bien. Mais on n'exagérerait guère je pense, en disant que ses pareilles n'ont pas d'ordinaire de ces délicatesses. Ailleurs, les Denisart décident de lui cacher les mauvaises nouvelles qu'ils ont reçues de son enfant. M. Brieux s'en indigne. Avouez, tout de même, qu'ils sont payés pour n'avoir pas une entière confiance en les récits intéressés de Planchot. Et, dans l'espèce, l'enfant, d'abord, n'est pas malade; et, ensuite, Lazarette quitte ses patrons. La précaution de ceux-ci, outre qu'elle est justifiée, n'a donc aucun résultat fâcheux; leur tyrannie ne retient pas Lazarette vingt-quatre heures! — M. Brieux, aussi, se fait parfois la partie trop belle. Il oppose, fort heureusement, la nourrice triste, délicate et inquiète à la mère légère, heureuse et futile. C'est son droit. Mais, pensant que ce n'est point assez pour attirer notre sympathie sur Lazarette, il veut encore faire de Mme Denisart une mère sans tendresse. Il me semble qu'ici il « triche » un peu. A supposer, — ce qui n'est pas exact — que le souci du monde soit la seule chose qui empêche les mondaines de nourrir, de quel droit en déduire qu'elles n'aiment pas leurs enfants, et même qu'elles s'abstiennent, par indifférence, des manifestations les plus banales? (« Madame veut-elle embrasser le petit? » — « Je l'embrasserai en rentrant »...)

Certes, la générosité est une belle chose en soi. Encore faudrait-il qu'elle n'oubliât personne. Et, cette fois, celle de M. Brieux me paraît un peu oublieuse.

En effet, tout est admirable, depuis que Lazarette est revenue au village. Il lui a suffi de quelques minutes pour tout remettre en ordre. Finis, les noces et festins de Planchot, finies les escroqueries du vieux, finies la ribotte et la fête. Au travail, pour le foyer

reconstitué et pour la famille réunie! Une ère nouvelle commence, où le devoir engendrera le bonheur. Le Docteur Richon entonne un cantique d'actions de grâces... — Et je songe qu'à Paris un petit bourgeois meurt peut-être de l'abandon de sa nourrice. Il ne m'intéresse pas plus, assurément, que le petit paysan. Mais il ne m'intéresse pas moins, non plus. Et je me refuse à trouver excellente une solution qui met en jeu la vie d'un être innocent et sans défense.

Car voyez à quelles conclusions impitoyables aboutit la générosité de M. Brieux. Le petit Denisart est puni pour la faute de ses parents, — ce qui me révolte tout autant, je l'avoue, que le danger couru par le ménage Planchot et par son enfant.

J'entends bien que la situation n'est pas la même. Lazarette se doit, avant tout, à son fils. Mme Denisart n'a qu'à faire pour son enfant ce que Lazarette fait pour le sien. Mais si elle ne peut pas?... Et nous en revenons à la conclusion que j'indiquais tout à l'heure, conclusion diamétralement opposée, d'ailleurs, aux idées de M. Brieux : « Si vous ne pouvez pas nourrir, n'ayez pas d'enfants ! »...

Incomplète, agaçante parfois, la pièce de M. Brieux reste intéressante dans son ensemble. Il y a chez lui une révolte instinctive contre l'injustice, qui est toujours sympathique à un public de théâtre. Peut-être cette révolte aurait-elle plus de portée si M. Brieux mettait, non plus de modération, mais une justice un peu plus complète. Il y a des moments, en écoutant sa pièce, où je songeais à Mme Séverine...

Les Remplaçantes sont excellemment jouées. Parmi les très-nombreux interprètes, citons M. Antoine, plein de conviction et d'ardeur en Docteur Richon : M. Matrat, étonnant de vérité en Père Planchot; et M. Tervil qui donne une silhouette très amusante à l'oncle François, le « Meneur de nourrices ». — Mme Suzanne Desprès joue le rôle de Lazarette, avec beaucoup d'émotion, de justesse, et de naturel.

*
* *

A l'Odéon, *La Dormeuse*, de M. A. de Lorde.

Elle dort depuis quatre ans d'un sommeil léthargique ; pendant ce temps ses enfants sont morts, et la ruine est venue. *Lui*, son mari, la garde nuit et jour, espérant toujours le réveil, oubliant le reste pour s'absorber dans cette attente toujours déçue. — Un beau jour *elle* se réveille. *Elle* se reprend à la vie, mais, à mesure que la vie revient en elle, c'est pour y apporter des douleurs et de la détresse. Son corps apauvri n'a plus de résistance, et *elle* s'éteint doucement. La scène qui suit le réveil (et qui compose presque toute la pièce) est habilement faite et fort émouvante. Il faut faire remarquer, toutefois, qu'elle ne tire pas son émotion du sujet même. Cette émotion serait toute pareille, en dehors du « cas pathologique ». Au surplus, le principal, n'est-ce pas? est d'être ému.

*
* *

J'aurais à parler encore d'*Astarté*, mais j'ai scrupule d'encombrer la *Revue*. Ce sera pour la semaine prochaine.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le chemin d'amour, par J.-H. ROSNY (Ollendorff).

Trompée par son mari, Marie Gerfault se sent définitivement détachée de lui; nul souvenir du passé ne pourra l'émouvoir. Ce n'est pas de la jalousie qui la tourmente, mais la constatation d'une perfidie suffit à lui rendre étranger l'homme qu'elle aimait. A présent, elle aspire à de la vie nouvelle et vraie, et souhaite quelque amour sincère et ardent qu'aucun mensonge ne souillerait. Et c'est à cette pauvre et décevante recherche qu'elle va consacrer toute la crédule ferveur de son âme. Sa tentative de vivre est douloureuse parce qu'elle aboutit toujours à la rencontre de la perfidie. Les épisodes successifs de ce petit roman n'ont rien d'exceptionnel, ni même de très dramatique, mais la tristesse qu'ils contiennent leur vient de leur simplicité quotidienne, de leur monotonie et de leur morne banalité. L'œuvre est charmante, délicate et profonde, et toute pleine de la mélancolie de la vie troublée. Ce qui fait la supériorité des Rosny comme psychologues, c'est qu'ils ne prétendent pas, comme d'autres, expliquer tout par l'analyse, rendre compte, avec une artificielle précision, des mouvements secrets du cœur, imposer à sa capricieuse agitation de rationnelles régularités; ils laissent une place immense à l'*inconscient*, et mettent tout leur art d'écrivains subtils et hardis à évoquer plutôt qu'à décrire l'obscure activité perpétuelle des âmes. Les personnages du roman sont inégalement originaux, mais plusieurs d'entre eux sont caractérisés avec force et tous ont un air de vivante vérité. Le caractère de Marie Gerfault est le plus étudié, le plus intéressant aussi. Incroyante à tout devoir et faite pourtant pour le devoir, peu sensuelle et sans cesse préoccupée pourtant d'amour et de tendre félicité, dénuée d'illusions, mais chimérique et soucieuse de trouver enfin le bonheur dans une atmosphère d'honneur et d'affection partagée, elle a toute la sensibilité fine et tout l'attrait qu'il faut pour émouvoir et pour charmer, — et pour goûter avec la plus amère avidité l'infinie souffrance de vivre.

Les patins de la reine de Hollande, par Eugène De- [illegible]

C'est une vieille légende qu'on raconte au pays de Flandre, au bord de l'Escaut, par les soirs mélancoliques, et ces patins enchantés servirent à la petite comtesse Walburge, quand elle quitta son château délabré, pour s'esquiver vers l'amour. La petite comtesse Walburge, dont la grâce est naïve et forte et qui, dans les cortèges d'Anvers et de Bruges, pourrait figurer, sur le char triomphal des bateliers, nue, la Nymphe de l'Escaut, fut élevée par une étrange nourrice qui l'adorait et craignait pour elle les embûches de la passion, les tentations de la vie. Walburge a grandi cloîtrée dans la vieille demeure seigneuriale, ignorante de tout; — et de l'amour elle ne connaît, ardente et rêveuse, que les cris des oiseaux en volupté. Mais elle s'enfuit, sur ses patins merveilleux. Et la pauvre Bertrane, vieillie subitement de cent années, s'acharne vainement à poursuivre la petite comtesse. Trop faible enfin, elle doit renoncer à sa folle entreprise, et pour avoir seulement la miraculeuse faveur d'apercevoir de temps en temps la fugitive, elle vend son âme au diable. Épouvantable sacrifice, devant lequel elle avait toujours reculé, même quand le prix en devait être le retour de la jeunesse, le don d'une éblouissante beauté, tous les plaisirs de la chair. Or, Bertrane a vendu son âme... Ah! que voit-elle? Walburge, heureuse avec celui qu'elle s'est choisi, a oublié la vieille nourrice ombrageuse et maniaque!... Cette simple légende, entremêlée de descriptions rapides et pittoresques, — extrêmement flamandes, Rubens et Téniers, et Téniers plutôt que Rubens, — est racontée par Eugène Demolder avec un charme délicieux. Cet écrivain, délicat et robuste, est un poète, trop de sa race et de son pays pour plaire à tout le monde, mais on doit reconnaître combien son talent, sans pruderie et même sans vergogne, est riche, sain et parfois émouvant.

Dix mois de campagne chez les Boers [illegible] (Calmann-Lévy).

Ce simple récit, ce journal de campagne écrit « par un ancien lieutenant du colonel de Villebois-Mareuil a d'abord le grand intérêt de nous donner une impression franche et vive de cette passionnante guerre du Transvaal. Mais l'auteur ne s'est pas contenté d'être pittoresque, il s'est encore inquiété de rechercher dans l'état social des Boers le secret de leurs succès prodigieux et de leurs échecs ultérieurs. Il est évidemment plein de sympathie pour eux puisqu'il est allé spontanément se mettre au service de leur cause. Cependant il a su discerner avec clairvoyance leurs défauts et le portrait qu'il nous donne n'est pas flatté. D'après lui, leur défaite a pour cause, plus encore que l'infériorité du nombre, le manque d'organisation militaire, car, dit-il, « malgré *la légende* des volontaires de 1792, jamais une troupe non disciplinée, si brave soit-elle, ne pourra avoir raison d'une armée régulière ». Ce n'est pas seulement un principe théorique qu'il pose, mais il s'efforce de le démontrer dans la pratique par des faits précis et contrôlés. Les fautes de tactique des Boers ne semblent pas douteuses. En outre, ils ont peut-être eu tort, en effet, de se trop défier des étrangers, français, allemands ou autres, qui venaient les aider de leurs conseils; il résulte du récit de ce lieutenant de Villebois-Mareuil que les Européens étaient plutôt mal accueillis par les Boers... A vrai dire, les événements se sont bien modifiés depuis la composition de ce livre; la défaite finale des Boers ne semble plus si certaine, ni surtout si complète qu'on le pensait il y a six mois, et qui sait si cette troupe irrégulière, n'est pas sur le point de rendre assez plausible la « légende » des volontaires de 1792?

Madame de La Valette, par L. Xavier de Ricard [illegible] (Ollendorff).

Ce roman historique a toutes les qualités du genre, et je comprends qu'on puisse se plaire à cette lecture puisqu'elle est, en somme, assez amusante, facile, et rehaussée de quelque documentation. Il est assez étrange que les romanciers tiennent tant à mettre de l'histoire dans leurs fictions; mais le public aime ça, parce qu'alors il a conscience de s'intéresser à la littérature sérieuse, de se divertir en s'instruisant... Le roman de M. de Ricard se passe en 1814 et nous fait assister à des aventures variées qui sont relatives principalement à la réinstallation des Bourbons sur le trône de France. Le décor est intéressant: la France envahie, les Cosaques installés dans nos villages et Mme de la Valette y manigance des intrigues compliquées. L'hypothétique personnage de Louis XVII donne de l'intérêt à ces complots un peu nombreux, un peu connus, parce qu'il est précisément hypothétique. Une tentative d'assassinat ou d'« enlèvement » de l'empereur Napoléon est dramatique. Une grande dame joue le rôle très inquiétant d'une espionne, et des conciliabules de conjurés sont à la fois subtils et mystérieux... Il y a bien dans tout cela quelque confusion, mais l'imagination du lecteur éprouve aussi du plaisir à s'embrouiller dans le détail des grands événements historiques. Mais le roman ne se termine pas; il s'arrête brusquement et sans motif plausible. M. de Ricard observera que l'histoire non plus ne se termine pas par un définitif dénouement, — et telle est justement la difficulté qu'éprouvent les romanciers historiques: ils ne savent jamais très bien s'ils font de l'histoire ou du

roman, et le roman nuit à l'histoire comme l'histoire nuit au roman, — et je crois qu'il serait préférable de renoncer à ce genre littéraire, à moins qu'on ne soit le vieux Dumas, parce qu'il avait, lui, du génie.

Trois semaines d'amour, par Paul Héon (Simonis Empis).

Agénor Dupont, maire de Lamothe-sur-Cher, commune heureuse, mais affligé d'une insupportable conjointe, vient à Paris passer trois semaines, sous prétexte d'Exposition universelle, — non sans doute que ladite insupportable conjointe l'ait gentiment laissé partir pour qu'il se puisse un peu payer du bon temps ; mais Agénor Dupont, en même temps que maire est aussi l'inventeur breveté du « caramel demi-mou » ; le caramel demi-mou, certes, est un produit qui se recommande de lui-même ; néanmoins il convient de lui faire un peu de réclame à Paris si l'on ne veut pas se laisser écraser par la concurrence déloyale des Beillard. Voilà pourquoi l'on vit un jour Agénor Dupont débarquer à Paris avec vingt jolis fafiots de cinquante louis l'un dans son portefeuille... Et ça ne passa pas tout en publicité. Les aventures de ce bonhomme sont folâtres et voluptueuses ; Odette de Céran fut indulgente à sa fantaisie. Ce petit roman, qui ne fait pas le moindre effort pour être profond ni grave, est écrit d'une manière amusante et vive ; on y trouvera d'agréables souvenirs de l'Exposition, et des petits coins de Paris finement observés.

André Beaunier.

Memento. — Chez Ollendorff, *Péché caché*, roman, par Paul Perret ; — *L'enthousiasme*, roman, par Maurice Leblanc ; — *Jamais*, roman, par Louise Deschamps. — Chez Plon, *Le Tsarevitch Alexis*, drame en cinq actes en vers, par le général Muzac. — *Au pays bleu* (Alpes maritimes), par Henri Moris, avec une préface d'André Theuriet, 450 gravures en phototypie. — A la « Société nouvelle de librairie et d'édition », *Esquisse d'une histoire de la mainmorte*, par H. C. Lea. — Chez Adolphe Jourdan, à Alger, *Autour des feux dans la brousse*, poèmes, par Robert Randau. — Chez Hachette, *La Comedia Espagnole de Hardy à Racine*, par Ernest Martinenche. — Chez Lemerre, *les Matinées Ballande*, souvenirs intimes, par Justin Bellanger. — Chez Alcan, *Histoire de la troisième République* (IV, la Présidence de Carnot), par E. Zevort. — Chez Mottheroz, *Passé moderne*, roman, par Frédéric Berthold. — Chez Colin, *Le Vocabulaire philosophique*, par Edmond Goblot. — A la « Société française d'imprimerie et de librairie », *La Religion des contemporains*, essais de critique catholique, par l'abbé L.-Cl. Delfour (troisième série). — *Mémoires d'un pigeon voyageur*, par Max Ellyan.

IMPRESSIONS PARLEMENTAIRES

La Commission élue il y a deux mois pour examiner le projet de loi de M. Gustave Rivet, sur la recherche de la paternité, a tenu à honneur de terminer rapidement ses travaux, jugeant la réforme proposée urgente entre toutes. M. Viviani vient de déposer, au nom de tous ses collègues sans exception, un rapport qui est un éloquent plaidoyer pour la défense des droits de l'enfant.

Le problème est, en effet, depuis longtemps, d'actualité et, pour si grave qu'il soit, demande impérieusement une solution.

Il y a bientôt cinquante ans que M. Legouvé, dont la verte vieillesse domine la littérature contemporaine de la hauteur d'un siècle, écrivait ces mots qui semblent d'hier :

« L'impunité assurée aux hommes double le nombre des enfants naturels. — L'impunité nourrit le libertinage, énerve la race, bouleverse les fortunes et flétrit les enfants. — L'impunité alimente la prostitution ; or, la prostitution détruit la santé publique et fait un métier de la paresse. — L'impunité, enfin, livre la moitié de la nation en proie aux vices de l'autre. — Sa condamnation est dans ce seul mot. »

A la même époque, à la suite du retentissant acquittement de Marambat, poursuivi pour avoir poignardé le séducteur de sa fille, Alexandre Dumas, avec sa fougue coutumière, se faisait le défenseur « du capital le plus sacré que la loi ne défend pas. »

En 1876, Albert Millet publiait une intéressante étude juridique et sociologique, concluant à la nécessité d'une loi protectrice de la femme et de l'enfant.

De nombreux littérateurs joignirent leurs efforts pour préparer l'opinion à la législation nouvelle que réclament la logique et l'humanité. Notre ami, Gustave Rivet, prit avec énergie la direction de ce mouvement, et après avoir fait applaudir *Le Châtiment*, pièce à thèse traitée avec autant de profondeur philosophique que de talent dramatique, déposa une proposition de loi qui ne put venir en discussion. Il la reprit à chaque législature et grâce à sa ténacité, la belle campagne qu'il mène depuis si longtemps sera bientôt couronnée de succès.

***

On reste stupéfait en présence de l'effort nécessaire pour créer un mouvement dans le pays autour de l'idée la plus saine et pour la faire mûrir au Parlement.

Cependant, le droit à la recherche de la paternité ne sera pas une innovation dans nos lois. Le droit coutumier l'admettait comme règle générale et tolérait même des moyens de preuve inacceptables aujourd'hui. C'est ainsi que la simple déclaration de la femme à l'heure douloureuse était admise comme une vérité.

Les abus d'un tel régime excitèrent la verve des juristes et des moralistes. Le tribun Duvergier résumait au Corps législatif les critiques de son temps par ces paroles : « Il faut éviter les inquisitions scandaleuses qui, sans profit pour l'enfant, portent la discorde dans les familles et le trouble dans le corps social. »

Pour mettre un terme à ces abus, la Convention et le législateur de 1810 ouvrirent la porte à de plus graves en interdisant brutalement la recherche de la paternité. Pour arrêter ces procès immoraux, ils firent une loi de l'immoralité même.

Depuis lors, le devoir naturel envers l'enfant est rayé de la loi écrite. Les rôles sont renversés; la femme séduite est déshonorée, tandis que le séducteur tire vanité des défaites de sa victime; la mère assume seule la charge de l'enfant et le père passe son chemin protégé contre sa lâcheté par une loi de fer.

N'aurions-nous pas l'obligation de réinscrire la moralité dans nos lois en y proclamant l'égalité des sexes en face du devoir, que nous devrions du moins obéir à une considération impérieuse.

En présence du péril de la dépopulation tout ce qui peut améliorer le sort de l'enfant devient « l'œuvre la plus forte et la plus sûre de défense nationale ».

Les frêles existences, prêtes à se faner au moindre souffle, ont besoin de soins qui manquent souvent aux enfants du mystère. Les statistiques de M. Bertillon nous montrent comment se fait la sélection morbide pendant le premier âge et dans le funèbre contingent les enfants naturels detiennent le record.

Comment en serait-il autrement? La détresse morale de la fille-mère n'a-t-elle pas un retentissement direct sur l'organisme de l'enfant?

Elle est abandonnée. Elle sent monter autour d'elle, de par les préjugés sociaux, la honte et la misère.

Errante, affaiblie de jour en jour par la lente et douloureuse neuvaine, elle n'aura, si elle résiste aux suggestions tragiques des délivrances solitaires, d'autre ressource pour elle-même que les maternités des grandes villes et pour l'enfant que le « registre noir. »

Le jour où une loi aura détruit la prérogative monstrueuse de l'homme, le jour où le Code n'abritera plus sous son impunité le crime social le plus monstrueux, une pensée libératrice, un sentiment rédempteur éloigneront de la mère de demain les hantises criminelles. Le jour où elle saura qu'en dépit de la faillite de l'amour elle ne sera plus seule débitrice envers le petit être qui n'a pas demandé à naître, elle se sentira courageuse et forte. Le travail mystérieux de la vie s'élaborera dans le calme de ses craintes apaisées. De combien d'unités s'enrichira alors notre capital humain?

Il ne peut être question, bien entendu, de revenir aux exagérations protectrices d'autrefois, aux procédures périlleuses qui déchaîneraient le chantage et le scandale. Entre deux excès contraires il est un juste milieu qui est la vérité. « Entre la licence effrénée de l'ancien droit et l'interdiction brutale du nôtre, nous demandons, dit M. Viviani dans son remarquable rapport, à écrire une législation de justice, de bonté, d'égalité, nous demandons à autoriser la recherche de la paternité en la réglementant.

D'après la proposition de loi présentée par la Commission, la paternité sera déclarée sans le secours d'autres preuves en cas de viol, de rapt, de détournement de mineure et en cas d'enlèvement judiciairement établis pourvu que l'époque du viol, du rapt, du détournement de mineure ou de l'enlèvement, coïncide avec l'époque légale de la conception.

Elle pourra en outre être judiciairement établie, mais seulement dans les cas suivants :

1° Dans le cas où la séduction qui aura entraîné la grossesse sera accompagnée de promesses de fiançailles ou de promesses de mariage résultant d'un commencement de preuves par écrit et ayant été faites dans les trois mois antérieurs à l'époque légale de la conception;

2° Dans le cas où la séduction ayant entraîné la grossesse, sera accompagnée de manœuvres d'abus d'autorité se plaçant à une époque contemporaine de la conception, résultant, soit d'un commencement de preuves par écrit, soit d'écrits, documents, pièces de toute nature et n'émanant pas du demandeur, lesquels pièces, actes, documents écrits, commencement de preuves par écrit, autorisent la preuve testimoniale;

3° Dans le cas où il existera un commencement de preuves par écrit d'où résultera un aveu non équivoque de paternité;

4° Dans le cas de cohabitation notoire entre le père prétendu et la mère pendant l'époque légale de la conception;

5° Dans le cas de cohabitation notoire entre le père prétendu et l'enfant, et l'enfant portant le nom du père ou dans le cas où le père prétendu aura à titre de paternité, l'enfant portant le nom du père, pourvu ou participé à l'éducation et à l'entretien de l'enfant.

Mais la paternité ne pourra être déclarée:

1° Si le père prétendu est âgé, au moment de la conception, de moins de dix-huit ans et si la mère a plus de dix-huit ans;

2° Si le père prétendu se trouve dans un des cas d'impossibilité matérielle invoqués par le mari pour l'exercice de l'action en désaveu;

3° S'il est établi que dans l'époque de la conception la mère a eu commerce avec un autre individu.

Les garanties nécessaires pour mettre les familles à l'abri des tentatives de filles de mauvaise foi se trouvent, on le voit, dans le texte de la Commission.

La Chambre et le Sénat l'approuveront probablement avec les quelques modifications qui résultent toujours des discussions publiques et avant la fin de cette législature l'une des nombreuses iniquités légales aura vécu.

Bien que la recherche de la paternité soit admise déjà dans tous les pays civilisés il y aura peut-être des résistances intéressées à vaincre pour l'acclimater parmi nous.

Voltaire l'a dit: « Un abus est toujours le patrimoine d'une partie de la nation. »

Celui auquel s'est attaqué M. Gustave Rivet ne devrait pouvoir trouver de défenseur.

N'est-il pas juste que dans l'acte le plus grave de la vie chacun prenne sa large part de responsabilité.

ÉTIENNE CLEMENTEL,
Député.

[illegible] Imprimerie des Deux Revues, 12, rue des Saints-Pères. — [illegible] Le Directeur-Gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 9. 4e SÉRIE. — TOME XV. 2 MARS 1901.

UNE AME OBSCURE

Nouvelle.

I

Péniblement il gravit les étages. A partir du troisième, l'escalier se rétrécissait et tournait. Tout en haut, l'homme s'arrêta. Devant lui, sur le palier étroit dallé de briques, s'ouvrait une porte basse que consolidait toute une armature de verrous et de serrures. Il sonna, entendit un grand bruit de chaînes remuées et, dans l'entre-baillement de la porte, vit apparaître une tête de femme. Il dit :

— Est-ce vous qui m'avez fait chercher pour constater un décès?

La femme répliqua :

— Oui, monsieur le commissaire. Je suis la concierge. Si vous voulez entrer?...

Puis elle ajouta :

— Je demande pardon à monsieur le commissaire pour ce qu'il va voir; mais, dans les derniers temps la pauvre femme était devenue si méfiante qu'elle ne laissait plus pénétrer ici. Elle entr'ouvrait la porte et on lui passait sa nourriture.

Le commissaire traversa une sorte de couloir étroit et obscur, puis se trouva dans une pièce assez vaste.

D'abord il ne distingua rien. Par les fenêtres à demi mansardées, venait une clarté grise et terne, la clarté d'un jour d'hiver à son déclin. Au fond de la chambre qui, très basse, semblait un large tombeau, la petite flamme jaune d'une bougie vacillait, luttant avec la lueur blafarde tombée du ciel.

Et tout à coup il recula, saisi d'horreur et de dégoût. Dans l'angle le plus éloigné, comme un effroyable mannequin, le corps d'une petite vieille gisait sur un grabat. Le visage, maculé de taches immondes, se contractait dans un rictus épouvantable, tandis que, vitreux et fixes, les yeux demeuraient ouverts. Une perruque frisée, à demi mangée et posée de travers, coiffait la tête. Les mains, noires de crasse, pendaient de chaque côté du drap dont la couleur ne se distinguait plus entre les sanies qui le souillaient.

Sur tout cela la vermine grouillait, car la vie se continuait de la pourriture et de la mort. Une odeur nauséabonde s'en exhalait.

Le commissaire renonça à pénétrer plus avant et murmura presque apitoyé :

« Quelle misère! »

La nuit tombait. Et voilà que, tout autour de lui, dans l'ombre de la chambre seulement éclairée par la bougie qui brûlait près de la morte, s'allumèrent des lueurs, scintillèrent des feux. Des formes bizarres ou élégantes se dessinèrent, des formes de meubles dont les coins brillaient.

Il crut rêver, appela la femme qui l'avait introduit et qui, par déférence, se tenait dans le corridor, et demanda de la lumière. La femme sortit, puis revint portant une lampe allumée.

Ce fut une stupeur, et un éblouissement. Le long des murs, des vitrines de bois précieux surgissaient de l'ombre, sur leurs tablettes luisaient des pierreries, des objets rares, harmonieux, des buires, des figurines d'ivoire et d'or, des coffrets de calcédoine, d'onyx, de lapis, de porphyre, de jaspe, de sardoine. Et les perles irisées, les pâles chrysolithes, les saphirs

étoilés apparaissaient comme des yeux changeants ouverts sur cette nuit.

Entre des statuettes d'airain et des cristaux de roche, des aiguières haussaient leur col fin garni de béryls et d'opales. Des nains faits d'une perle et coiffés de rubis semblaient monter la garde.

Et les diamants rayonnaient, perçaient l'ombre, des diamants de toutes grosseurs, de toutes eaux ; des diamants blancs, des diamants bleus, des diamants jaunes, des diamants roses, des diamants noirs. Ils scintillaient partout, autour de miniatures, sur les monstres, les éventails et les tabatières, montés en colliers, en pendeloques, en chaînes. Ils alternaient avec des perles, reliaient une étagère à l'autre ; affectaient les formes de reptiles, d'éléphants, de paons, de papillons, de libellules. Un énorme rubis saignait au centre d'un croissant, des pavés d'émeraude luisaient près de perles grises.

Et c'était un amoncellement de turquoises, de topazes, d'améthystes, de cynophanes, d'hyacinthes de Compostel, de pierres de lune et du Labrador, d'aventurines, d'astéries, de girasols, de péridots, d'émeraudes niellées et d'émeraudes blanches, ruissellement de feux, chatoiement de couleurs, scintillement d'astres.

Et l'homme jeta de nouveau les yeux sur le grabat immonde où, dans l'étincellement féerique d'un palais d'Orient, gisait le corps de la petite vieille. La chambre lui apparut semblable à un grand sarcophage. Il songea à ces Pharaons de la haute Égypte qui, dans leur cercueil d'albâtre ou de granit, reposaient entourés de bandelettes au milieu des gemmes.

Par une porte ouverte s'apercevaient des étoffes tissées d'or et d'argent, des brocarts de Venise, des velours de Gênes, des satins lamés, des lampas orgueilleux, des tapis de Perse, et s'envolaient aériens d'impalpables tissus de l'Inde.

Le commissaire envoya chercher le juge de paix pour l'apposition des scellés ; puis il ouvrit les meubles, en quête d'un testament et de la somme d'argent nécessaire aux funérailles. Mais il ne découvrit rien. La petite vieille semblait ne posséder aucun titre, aucune monnaie. Il se demanda si toutes ces merveilles avaient été transportées là par l'effet d'un enchantement et s'il avait devant lui une sorcière morte dans l'antre diabolique où elle gardait un mystérieux trésor.

Et comme il s'approchait du lit, il aperçut, gisant abandonnés sur la couverture, une casquette de fédéré et un paquet de lettres jaunies dont quelques-unes à demi froissées portaient encore la marque des doigts qui les avaient serrées. C'étaient des lettres d'amour. Elles étaient adressées à Mme Corinne Villain Duparc, née de Bourgviel.

II

Elle ne connut pas son père, mort deux mois avant sa naissance. Bien qu'elle ignorât la poétesse du cap Misène, sa mère, qui aimait à suivre les modes, l'appela Corinne, nom que les romans de Mme de Staël avaient mis fort en faveur.

Mme de Bourgviel, grande blonde, avec de belles formes et une carnation éblouissante, émerveilla Corinne dès que l'enfant ouvrit les yeux, et la fascina par l'élégance de ses costumes, l'éclat de ses bijoux.

C'était une femme très jeune encore, fort coquette et d'esprit léger, qui apportait, en ce début du siècle, la grâce, les idées, les sentiments et aussi la liberté d'allures et de propos du siècle finissant. Son charme était exquis et superficiel.

Elle n'avait pas l'habitude de réfléchir et se laissait en tout dominer par ce qu'elle appelait « ses élans ».

Corinne, petit être noir, étriqué, laid et anguleux, la vieillissait sans la flatter. Aussi n'éprouvait-elle point d'élans maternels et la reléguait-elle les trois quarts du temps à l'office.

La petite grandit au milieu des domestiques, partagea leur vie.

Comme elle possédait une imagination très vive, elle crut facilement à des histoires extraordinaires. Le jeune valet de chambre Victor s'amusait à lui conter les exploits des voleurs célèbres. Sa bonne, surprise volant du sucre, lui parlait des revenants, et le soir elle se couchait tout émue après avoir regardé sous chaque meuble si quelque brigand ne s'y dissimulait pas. Puis, dans l'épouvante de voir apparaître un grand fantôme blanc, elle se blottissait entre les draps et enfouissait sa petite tête noire au milieu de l'oreiller.

Mais le dimanche était pour elle un jour de joie. Elle habitait boulevard du Temple, et tout l'après-midi les domestiques la promenaient à travers la foule amusante et amusée des bouquetières ambulantes, des soldats en permission, des marchands de sucre d'orge, de pommes, d'oranges ou de plaisirs.

Sous le vestibule des anciens *Délassements-Comiques*, on exhibait des nains, des géants et des animaux savants ; plus loin, tout pailletés d'or et d'argent, étincelaient au soleil ou reluisaient dans l'ombre les acrobates de Mme Saqui, les équilibristes, les danseurs de corde. Les cris des marchands appelaient la pratique, et les hurlements des bêtes, les éclats de voix des pitres, les coups de cymbales, les roulements de tambour, les sons aigus des clarinettes dominaient le piétinement sourd des badauds.

Parfois on entrait chez Franconi où se jouait la pantomime, mais Corinne préférait le *Petit Laz* à

cause de ses marionnettes. Et dès qu'elle apercevait la perruque rousse de Bobèche, son chapeau gris, sa cravate noire, sa veste rouge et sa culotte jaune, elle courait, et, s'insinuant dans la foule, écoulait la parade dont elle ne comprenait point les lazzis et riait d'entendre rire les autres.

Toute la semaine, elle songeait à ce qu'elle avait vu.

Une institutrice venait pour elle chaque après-midi, lui apprenait la vie d'Abraham, de Moïse, de David, le Nouveau Testament et un peu d'histoire de France. Mais elle ne parvint jamais à lui faire mettre l'orthographe ni à lui faire abandonner, en parlant ou en écrivant, des tours de phrases naïfs et particuliers. Sa mémoire ne s'assimilait aucune règle précise, encore moins un raisonnement abstrait. Seules les images la frappaient. La pensée de David dansant devant l'arche lui occupa longtemps l'esprit, car elle se le représentait vêtu de pourpre et tout couvert d'or, faisant des sauts périlleux en face d'une châsse étincelante.

Les leçons se donnaient dans une grande pièce dont les fenêtres ouvraient sur le boulevard ; de sa place, la petite voyait passer au-dessous d'elle des silhouettes aussitôt évanouies, que d'autres silhouettes remplaçaient, et ce jeu l'intéressait plus que tout le reste.

Un soir, Mme de Bourgviel qui allait au bal se montra à Corinne toute parée. Lorsqu'elle vit sa mère coiffée d'un turban qu'agrafait une aigrette de pierreries, et que lui apparut la chair blanche de la gorge et des bras nus, Corinne eut une extase. Les diamants surtout, les diamants qui entouraient le cou et prolongeaient les oreilles la fascinaient tellement qu'elle les voulut toucher. Elle se haussa sur ses pointes pour atteindre ces pierres qui scintillaient, puis dévotement, comme l'eût fait un amoureux, elle embrassa les épaules dont la peau lui paraissait une étoffe merveilleuse et rare. Ce fut un de ses souvenirs les plus persistants.

Quand elle eut onze ans, son institutrice la conduisit deux fois par semaine au catéchisme de Saint-Martin du Marais, sa paroisse. L'abbé Sorez, chargé de l'éducation religieuse des enfants, était un prêtre jeune et mystique. Il avait une âme contemplative et une foi ardente. Très vite il s'empara de la petite âme de Corinne. Tous les élans, toute la tendresse refoulés en elle par la froideur maternelle, elle les reporta vers les choses saintes. Elle aima Jésus, elle l'aima d'un amour exalté et absolu. Et son imagination se plut au décor de la vieille église.

Les ors qu'allumait par places la lampe du sanctuaire, les autels de marbre luisant, les vitraux, tout jusqu'à la hauteur de la voûte cintrée l'impressionnait.

Le grand jour de la première Communion arriva. On l'habilla dans la chambre de sa mère, une grande pièce très haute, encore meublée à la mode de l'Empire. On lui mit une robe de mousseline blanche serrée sous les bras par un ruban de soie dont les pans touchaient terre. Sur les cheveux on épingla le voile, et lorsque sa toilette fut terminée elle se regarda dans une psyché d'acajou que surmontaient deux sphinx de cuivre doré aux lèvres mystérieuses.

Elle sourit à son image, qui lui parut jolie ; mais, Mme de Bourgviel ayant déclaré « qu'elle ressemblait à une araignée prise dans les fils de sa toile », elle se sentit prête à pleurer.

Dans l'église illuminée, toute fleurie, elle s'agenouilla au milieu des lis près d'autres fillettes blanches, comme elle, et la messe commença. Les chants s'élevèrent, et des encensoirs, que balançaient les enfants en robes rouges, une fumée odorante monta.

Corinne, qui se représentait Jésus blond comme Mme de Bourgviel et tel qu'il était peint en tête de son livre pieux, se sentait soulevée de grands élans à la pensée qu'elle pourrait abriter, contenir, elle, petit être chétif, ce beau jeune homme en robe mauve qui souriait, une main sur le cœur. Il lui sembla qu'elle ne demeurerait plus attachée à la terre. Elle allait certainement s'envoler, s'envoler soutenue par deux anges qui, dans ses voiles mous et flottants comme un nuage, l'emporteraient bien au delà de cette voûte, vers le ciel.

Puis vint le moment de la communion. Ses jambes tremblaient ; pourtant elle s'approcha de la table sainte. L'abbé Sorez s'avança tenant entre ses doigts le disque blanc de l'hostie. Elle tendit la langue, referma la bouche, retourna s'agenouiller sur son prie-Dieu. Et là elle espéra, elle espéra que Jésus allait manifester sa présence en elle par de la lumière, de la joie ; mais ce fut en vain. Rien ne tressaillit en son cœur, et de toutes ses aspirations, de ses élans, de ses extases, il ne lui restait qu'un anéantissement, une lassitude infinie. Ce fut sa première déception d'amour.

Le soir, il y eut un dîner chez Mme de Bourgviel en l'honneur de Corinne. Les femmes décolletées montraient leur chair, les hommes cherchaient à briller par leur esprit. La petite écoutait et regardait, un peu confuse.

Son attention était surtout absorbée par un très jeune homme qui prodiguait à sa mère des sourires alanguis, des regards enflammés, et que Mme de Bourgviel appelait Georges. Elle lui trouvait de la ressemblance avec le Jésus de son livre d'heures. Blond, de visage rose et fade, il lui ressemblait en effet. Et lorsqu'on envoya Corinne se mettre au lit, elle entoura de ses bras le cou de sa mère et lui dit très bas :

— Je voudrais bien embrasser aussi ce monsieur.

Mme de Bourgviel se mit à rire, répétant à haute voix la phrase de sa fille. Georges, que ce naïf hommage parut toucher, prit le petit corps de la fillette, l'éleva jusqu'à lui et baisa les joues qui s'offraient toutes rouges.

Bien souvent ensuite Corinne croisa dans l'antichambre, ou rencontra dans le salon, Georges qui venait chaque jour. Il entrait ainsi que dans sa propre maison, s'installait en des poses familières. Généralement, lorsqu'il arrivait, Mme de Bourgviel faisait sortir Corinne, mais la petite ne s'en allait jamais sans qu'il lui eût souri.

Si par hasard elle ne l'apercevait pas, son cœur devenait triste.

Elle avait quinze ans, lorsqu'en 1830, les insurgés prirent l'Hôtel de Ville. Le tocsin sonnait, Victor, le domestique, hurlait pour qu'on lui rendît la Charte; et Mme de Bourgviel, qui affectait des idées très royalistes, s'enfermait dans sa chambre avec Georges, afin d'y déplorer l'esprit indiscipliné du temps. Ils appelaient alors le duc d'Orléans l'usurpateur.

Le bruit de la fusillade apaisé, Corinne vit passer des morts étendus sur des civières, la face livide, convulsée, tachée de sang. Des femmes gémissantes, quelques gamins consternés suivaient; et c'était tout autour d'eux un silence lugubre.

Elle ne saisit de cette guerre civile, dont le souvenir évoquait des flaques de sang, des hommes blêmes endormis à jamais, des femmes échevelées, menaçantes, du désespoir, des ruines, des cris, des écroulements, que le côté matériel et féroce. Elle eut peur des hommes qui se massacraient entre eux, bêtes lâchées et terribles.

Ils ne lui inspirèrent point d'horreur, car sa crainte était tempérée par la curiosité et par l'empire que leur force exerçait sur sa faiblesse.

Corinne eut aussi l'effroi du choléra. Violente l'épidémie éclatait. On mourait en quelques heures. Chaque soir, une clochette tintait sinistre, dans la tristesse morne de la rue déserte, sonnant l'appel des morts. De porte en porte une voiture de déménagement s'arrêtait, afin de récolter les cercueils.

Elle attribua à la maladie une forme tangible, se la représenta monstre fantastique, et redouta sans cesse de le voir apparaître.

Et ce fut encore la révolution, ayant pour centre cette fois la rue Saint-Martin et la barricade Saint-Merri. Les scènes de meurtre et de désolation se renouvelaient sans cesse, faisant l'adolescence abandonnée de Corinne douloureuse et pleine de terreurs.

A dix-huit ans, elle était encore le même être, étriqué, sans éclat et sans grâce. L'enfant avait grandi sans se transformer; sa mère s'en servit pour se rajeunir, continua à l'habiller de jupes courtes, à lui faire porter les cheveux nattés et tombants.

Mme de Bourgviel recevait d'anciens émigrés dont quelques-uns coiffaient encore le catogan, et des fonctionnaires nouveaux, en amples redingotes. On parlait dans son salon des événements actuels, des rassemblements, de l'éducation des princes, de la gloire naissante de Deburau; on devisait des manches à gigot ou des boas et surtout on célébrait les vertus de la reine et la sagesse du roi. Il n'était plus l'usurpateur, il devenait « le père de ses sujets »; tous s'inclinaient en parlant de lui.

Mme de Bourgviel venait de se rallier, cela étant alors du meilleur ton.

Pourtant, en dépit de tant de louanges, un beau jour du mois de juillet, éclata la machine infernale de Fieschi. Corinne crut à un tremblement de terre. Les maisons furent ébranlées, les vitres se brisaient, les meubles chancelaient, des ardoises se détachaient des toits. Il y eut bien quelques victimes; mais le « père de ses sujets » ne vit point endommager sa forme périssable.

De la nef de Notre-Dame le chant du *Te Deum* s'éleva glorifiant le Seigneur, et Mme de Bourgviel donna un dîner de gala où fut magnifiquement fêtée l'intervention de la Providence. Corinne, placée à table près de Georges, bénit la machine infernale.

Chez Mme de Bourgviel fréquentaient surtout la baronne de Rochethulé, une femme très belle encore qui portait le turban, ses filles, deux visages roses encadrés par des bouclettes pâles, et le chevalier du Blain, un homme mûr déjà, auquel on ne pouvait cependant assigner d'âge. Il avait de grandes façons et une taille démesurée obligeant ceux qui lui parlaient à lever la tête.

D'esprit sentencieux et sceptique, à l'épigramme rapide, il devenait facilement l'objet d'une admiration craintive. Corinne demeurait émue devant son grand corps, sa tête blanche, son nez long, sa bouche fine. Il était vraiment la synthèse vivante du siècle passé, dont il conservait le costume, la philosophie, la morale et les façons. Les breloques suspendues à son gilet, le couvercle ciselé de sa tabatière d'or, qu'il ouvrait et refermait sans cesse d'un coup de pouce machinal, intimidaient Corinne et la charmaient. Le chevalier était après Georges l'être du monde qui l'intéressait le plus.

Celui-ci, que Mme de Bourgviel continuait à traiter en favori, portait l'habit bleu à col de velours, un gilet à châle, un pantalon à pont, des souliers à la poulaine, une cravate à trois tours et des boutons brillants sur son habit. Quelques légères frisures au sommet de la tête formaient toupet. Ce dandy plut à Corinne, elle l'aima.

Elle l'aima comme elle avait aimé le Jésus du livre d'heures, avec des extases béates, des élans

fougueux et des rêves vagues, elle pensa sans cesse à lui.

Pour lui plaire elle allongea ses robes, étudia ses coiffures. Une fois, elle apparut au salon les cheveux relevés en hautes coques. Une jupe de cotepalie l'étoffait bouffante et ronde, avec des manches énormes.

Mme de Bourgviel se fâcha, déclarant cet accoutrement ridicule pour une gamine. Mais Georges ironique intervint :

— Une gamine bonne à marier, conclut-il. Puis, il ajouta que lui la trouvait charmante.

Elle venait d'être majeure, lorsque sa mère la fit appeler un jour. Mme de Bourgviel, étendue sur un canapé en forme de lyre, paraissait épuisée, anéantie. Derrière elle, un peu dans l'ombre, Georges se tenait debout. D'abord, elle ouvrit la bouche, voulant parler, mais elle se tut, comme si la voix lui manquait pour exprimer ce qu'elle avait à dire. Enfin elle prononça, désignant Georges :

— Corinne, M. Villain du Parc demande ta main. Veux-tu la lui accorder?

Et elle s'arrêta, suffoquant.

Villain du Parc immobile ressemblait à un mannequin de cire, et Corinne saisie, dans l'excès de sa joie, demeurait pétrifiée, muette.

Tout près d'eux, la glace de la psyché reflétait la scène. Les sphinx dorés semblaient sourire.

Georges s'approcha. D'un ton qui était une caresse il demanda :

— Est-ce que je vous déplais, Corinne?

Alors, avec une exaltation subite, elle se jeta sur sa mère, la couvrit de baisers, de tous ces baisers refoulés en elle, qui s'échappaient enfin et se posaient au hasard sur le cou, sur les joues, sur le front, balbutiant :

— Ah! maman! maman!

Mme de Bourgviel sanglotait.

Le soir, les fiançailles furent officiellement annoncées.

Mme de Rochethulé sourit et dit à Mme de Bourgviel :

— Mon compliment. Au moins voilà un gendre avec lequel vous n'aurez point de surprise.

Le baron du Blain fronça le sourcil, eut un geste sceptique et puisa dans sa tabatière.

Les autres chuchotaient.

Corinne heureuse ne remarqua rien; pourtant, comme elle traversait la salle à manger, elle entendit la femme de chambre murmurer :

— Pauvre petite!

Et Victor lui répondre :

— Quelle pitié!... Ah! si elle n'avait pas vingt mille livres de rente!... Les maîtres, c'est quelquefois du propre!

Elle ne comprit pas de qui il s'agissait.

Dans le rayonnement de son amour, les mots discordants, les réflexions pénibles s'effaçaient, comme disparaissent dans la grande lumière les taches d'ombre et les détails infimes. Les déceptions anciennes, les amertumes, les abandons, les effrois, les rancœurs de son existence enfantine, tout se fondait dans l'intensité du bonheur. Elle ne se rappelait plus rien et, à travers le mirage de son rêve, la vie lui apparut très belle, féconde en joies.

Le mariage se fit un mois plus tard.

III

Le soir des noces, Villain du Parc conduisit sa femme dans l'appartement qu'il avait loué rue de la Loi. Il l'accompagna au seuil d'une vaste chambre que garnissaient des rideaux raides d'un bleu criard et des sièges couverts de velours, puis il l'embrassa sur le front et s'en alla.

Fervente, le cœur débordant de tendresses contenues, Corinne se retrouva seule, toute seule dans la grande pièce aux meubles inconnus.

Elle erra, allant d'un objet à l'autre. Dans un coin, un lourd guéridon d'acajou, que recouvrait une glace, supportait une lampe de Sèvres rose où des Amours nus se couronnaient de fleurs. Et tandis qu'elle regardait la flamme se refléter dans la glace, il lui sembla qu'au centre lumineux, sa journée entière défilait, comme si son cerveau surexcité eût renvoyé là les images qui le hantaient.

Elle se revit, sous la voûte arrondie de la vieille église qu'elle aimait, s'avançant toute blanche aux premiers accords de l'orgue. Un frisson lui parcourait l'échine, et son bonheur l'étouffait au point qu'elle pensait s'évanouir.

Elle revit l'abbé Sorez, long et ascétique dans l'aube de dentelles. Les petites flammes jaunes dansant au bout des cierges l'éclairaient. Il parlait d'amour divin, conseillait à l'homme et à la femme, dans un élan de tout son être, une passion mystique, une fusion des âmes, bien plus ardente, plus absolue, plus heureuse que l'union des corps, et à laquelle personne dans l'assistance ne comprit rien. Tout à coup, un rayon de soleil oblique tombant du vitrail sur son visage exsangue le transfigurait.

Corinne, saisie, croyait lui voir une auréole et se disait : « C'est un saint! »

Elle revit Georges avec sa tête jolie coiffée de son toupet frisé. De quelle façon aisée il portait le gilet de casimir blanc et l'habit bleu barbeau, et comme elle l'aimait, ce Georges, idéal en qui s'incarnaient ses aspirations de fillette! Elle songea à lui manifester sa tendresse.

Bien qu'elle fût fort naïve, certaines allusions, les propos libres de son entourage lui faisaient pressen-

tir une révélation. Qu'était cette union des corps dont [illegible] avait parlé vaguement, l'effleurant à peine ainsi qu'un sujet délicat et scabreux pour sa chasteté de prêtre? Loin de redouter le mystère, son instinct le désirait. Vraiment, — était-ce ignorance? — elle n'éprouvait point d'effroi. S'agissait-il d'une souffrance? Que lui importait! Elle appartenait à l'élu de son cœur, devenait sa chose. Il pouvait user d'elle à sa guise. Volontiers, elle souffrirait pour sa joie.

Trois coups discrets frappés à la porte la firent tressaillir. Sûrement Georges revenait. L'émotion l'étrangla, pourtant elle dit : « Entrez », d'une voix si faible, qu'elle dut le répéter une seconde fois.

Une femme de chambre parut, et, comme elle la regardait interdite, la fille prononça :

— Monsieur m'envoie afin d'aider Madame à se mettre au lit.

Elle se laissa retirer ses vêtements blancs, tel un mannequin qu'on déshabille. Lorsqu'elle fut couchée, la femme de chambre demanda :

— Madame veut-elle que j'éteigne ?

Elle fit signe qu'elle désirait conserver de la lumière, car son cœur battait si fort qu'elle ne pouvait plus parler.

Puis elle attendit, l'oreille aux aguets, l'esprit en éveil, dans une tension de tout l'être, se répétant sans cesse :

— Il va venir, il va venir.

Et, dans le grand silence de la nuit, elle crut entendre ouvrir et refermer la porte de la rue. Fugitive comme la nuée qui passe, l'idée que peut-être Georges sortait, l'abandonnait là, traversa sa cervelle.

Dans le foyer quelques bûches flambaient; deux lampes emplissaient la chambre d'une douce lueur, et une impression de bien-être se dégageait de l'atmosphère que parfumait vaguement un flacon d'essence de roses, débouché à l'angle d'une table.

Dans le coin, près du guéridon, gisaient, très blancs, les linges affalés, et sur le canapé s'étalait délaissée et souple la robe nuptiale.

Le temps passait. De son lit, Corinne suivait le balancier d'une pendule figurant un petit temple grec en marbre gris, et l'éternel mouvement semblait bercer les heures. Mentalement elle se mit à compter les secondes que scandait le tic tac monotone.

Mais les battements de son cœur augmentaient avec l'attente. Elle étouffait. Alors elle se leva, parcourut la pièce, en chemise, les pieds nus. Les lampes baissaient. Dans la cheminée un morceau de bois achevait de se consumer au milieu des cendres. Elle eut froid et se recoucha.

Maintenant elle claquait des dents, et l'obsédante pensée la hantait encore :

— Il va venir, il va venir.

L'aube parut. Les rideaux entr'ouverts laissèrent filtrer dans la chambre la clarté du jour nouveau.

Et, brisée par la fatigue, Corinne s'endormit, serrant éperdument dans ses bras son oreiller, tandis qu'elle murmurait inconsciente :

— Il va venir, il va venir.

Dès le lendemain, Mme de Bourgviel accourut, se précipita vers sa fille, scrutant du regard ses yeux fatigués. Elle demanda :

— Eh bien, Corinne, tu es heureuse ?

— Oui, maman.

Mais l'accent était lamentable. Alors Mme de Bourgviel sourit à son gendre, puis, tendant les bras à sa fille, s'écria :

— Embrasse-moi donc, petite sotte !

Et, presque tendre, elle la serra contre elle. Ce fut son premier élan vers Corinne.

Mme de Bourgviel ne quitta plus ses chers enfants, paraissant prise pour sa fille d'une passion soudaine et tardive. Elle arrivait rue de la Loi dès le matin, déjeunait avec Corinne, qu'elle accompagnait ensuite durant les courses ou les visites de la journée. Si l'on faisait des emplettes, son goût les déterminait seul. Elle décidait aussi des gens qu'on devait recevoir ou évincer. Chez sa fille, c'est elle qu'on venait voir.

Et, après le dîner pris en commun, elle s'asseyait près de Georges sur un canapé qu'un paravent isolait, tandis que Corinne travaillait assez loin de là à quelque ouvrage de broderie. Dans le salon, aux murs blancs agrémentés d'or, que ne meublaient point des sièges lourds et froids faits d'acajou et de velours d'Utrecht, Corinne, toujours à l'écart, continuait son rôle de jeune fille.

Au-dessous de galeries de bois tombaient devant les fenêtres des rideaux de velours jaune comme celui des sièges, et, sur la cheminée, une pendule de bronze doré, ornée de petites plaques de Sèvres bleu, était surmontée d'une muse plantureuse dont le doigt tendu vers un cadran d'émail désignait les heures.

Physiquement, Corinne, avec son corps chétif, ses jupes rondes, ses bandeaux plats, ses bras maigres, ses gestes heurtés de poupée mécanique, s'harmonisait à ce décor nouveau, sèche et dénuée d'intérêt comme lui.

Elle ne se plaignait point; ces années ternes lui furent sans amertume; elle ne pensait pas, de cerveau peu compliqué, se bornant au souvenir des images.

Vaguement elle rêvait d'une union plus étroite entre elle et Georges. L'absence de caresses la suppliciait. Elle eût voulu manifester sa tendresse par des élans, des baisers, des frôlements des doigts, de

la tête, par des étreintes de ses bras, une empreinte de tout son corps; mais, dès que Georges apparaissait, elle se sentait intimidée par sa froideur. Une honte l'envahissait, son rôle d'être effacé se continuait.

Un jour, ils reçurent une invitation de Mme de la Rochethulé qui les conviait au mariage de l'une de ses filles. La cérémonie devait se célébrer en une église de village, à quelques lieues de Paris.

L'horizon de Corinne s'était toujours borné aux toits gris de la ville. En fait de végétation, elle ne connaissait guère que les quinconces du Palais-Royal, les gazons et les parterres fleuris du Jardin du Roi.

Elle avait gardé une âme d'enfant. La perspective d'une journée hors de Paris l'enivra. Qu'était-ce que « la campagne »? Une suite ininterrompue d'arbres, de pelouses, avec des cascades et des maisonnettes au toit fumant comme on en voyait sur d'anciennes gravures?

Elle combinait des aspects, appelant à son aide le souvenir de paysages peints, contemplés autrefois. Elle s'arrêtait, en passant, devant les toiles familières. Un Jules Dupré, que sa mère avait acheté au Salon de 1835 et un Ruysdaël, qui leur venait d'héritage, la préoccupaient surtout.

Le premier représentait, avec une vérité vigoureuse et très neuve, une cour de ferme au soleil couchant. Dans l'autre, œuvre grande et sans vie, sous un ciel vert pâlissant, que des nuées assombrissaient, un petit pâtre en veste bleue et un épagneul roux regardaient tourner les ailes d'un moulin. Près d'eux, un très vieux chêne, au tronc noueux et au feuillage noir, se reflétait en l'eau dormante d'une mare.

Corinne préférait le second tableau. Le moulin à vent la ravissait ; elle souhaitait rencontrer des bergers en habit azur et rêvait indéfiniment, ne sachant à quoi, devant les branches protectrices du grand chêne.

Et de cette journée elle espérait quelque chose d'indéfini. Elle eut vers elle des aspirations de fillette vers son premier bal. La nuit, elle le vécut en songe.

Son costume la préoccupa. Au jour dit, elle revêtit une robe d'organdi blanc que semait une profusion de pois roses et brodés. Au bas de la taille très allongée, dite « de guêpe », deux rubans flottaient. Une grande capote de paille d'Italie ornée, à hauteur de l'oreille, d'une rose conquérante, encadra ses bandeaux noirs, et sur ses épaules maigres, qui pointaient, elle jeta une écharpe de mousseline.

Ils prirent tous trois la diligence. Un gros monsieur y monta avec eux et s'assit à l'entrée, tandis que Mme de Bourgviel et Georges s'étant installés tout au fond, Corinne se plaça en face d'eux. Mme de Bourgviel souriait, ravie, en femme sûre de plaire, qu'une toilette nouvelle met en valeur et rajeunit.

Ses cheveux formaient de chaque côté de la tête une masse bouffante de boucles serrées, une dentelle retombant au bord du chapeau répandait sur le visage son ombre douce, et d'un point de Venise très vieux et largement échancré surgissait, attirant, un cou rond et blanc de blonde grasse.

Georges, qui la contemplait d'un œil un peu surpris et presque tendre, se pencha pour lui dire :

— Jamais vous n'avez été plus belle.

Corinne tressaillit, effleurée par les paroles caressantes comme si elles eussent été prononcées pour elle.

Elle n'en conçut point de jalousie. Les hommages devaient aller naturellement à sa mère, ainsi que vont les papillons vers la branche fleurie.

Personne ne s'occupant d'elle, elle souhaita d'être remarquée à son tour et lança deux ou trois réflexions. On n'y répondit point. Alors elle se mit à faire des mines, se contorsionnant à la manière de certaines femmes que les hommes trouvaient jolies.

Tout à coup elle entendit un éclat de rire. Georges s'écriait :

— Ah ! ah ! regardez donc Corinne, comme elle est drôle !

Mme de Bourgviel haussa les épaules, dédaigneuse, et Corinne s'empourpra en petite fille fautive. Là-bas tout au bout de la voiture, le gros monsieur glissait vers elle un œil farceur engageant.

Elle tourna le dos et colla son front à la vitre. Un paysage de barrière défila, paysage lépreux, triste, semé de terrains vagues et où se dressaient, de loin en loin, entre des arbustes maigres, des guinguettes peintes de couleurs criardes et des bâtisses sordides.

Ah ! tout cela ne ressemblait guère aux cascades, aux pelouses, ni aux petites cabanes fumantes des gravures. Corinne fut désillusionnée, s'ennuya et s'endormit bercée par les cahots de la diligence.

Une brusque secousse la réveilla. On arrivait au relais.

Depuis combien de temps ses yeux s'étaient-ils fermés? On étouffait dans cette voiture. Le velours usé des banquettes brûlait sous la main et les vitres étincelaient aux rayons aveuglants du soleil de midi. Le gros monsieur avait disparu. En face de Corinne, sa mère et Georges causaient toujours, rouges, très rouges.

Mais, Mme de Bourgviel lui ayant insinué de descendre pour examiner le paysage, elle se leva docile.

Au dehors, deux hommes emmenaient déjà les bêtes suantes, tandis qu'affairé le postillon attelait des chevaux frais, deux percherons au poil gris. Sur la porte de l'auberge isolée, une grosse femme, les poings aux hanches, les yeux clignotants, surveillait la besogne.

Et tout autour, baignée dans une lumière ardente et uniforme, c'était l'étendue sans limites d'un pays de plaines d'où émergeaient des bouquets de bois. Au bout du chemin serpentant entre les champs de blé mûr, un clocher pointu, que surmontait un coq, dominait des maisons basses, perdues dans les arbres. Quelques pas plus loin, les branches lourdes d'un gros noyer projetaient un peu d'ombre sur la route blanche.

Devant ce paysage intime, de lignes simples, mais où s'ouvraient de larges échappées d'espace et de rêve, Corinne éprouvait un grand trouble. Cette nature, qu'elle ignorait la veille, entrait en elle, la pénétrait. Un attendrissement lui venait, un amour subit de ces choses qui se révélaient. Elle s'avançait allégée, comme si une partie d'elle-même se fût évaporée dans l'air. De l'allégresse montait à son cœur.

Les chevaux étaient attelés; le postillon fit claquer son fouet. Elle remonta dans la voiture, se sentant un peu grise.

En arrivant au château, elle se crut en un lieu rare et enchanteur. Une large grille argentée, de vastes pelouses qu'encadraient des fleurs éclatantes et veloutées, c'était ainsi qu'elle se représentait le paradis terrestre. Devant elle un cèdre magnifique étendait ses innombrables branches, rappelant l'idole indoue aux mille bras. Elle eut envie de danser autour de l'arbre comme la prêtresse sauvage d'un rite mystérieux. Mais, ayant découvert une pièce d'eau sur laquelle flottaient des nénuphars, elle y courut et demeura pétrifiée d'admiration.

Tant d'impressions nouvelles l'étouffaient. Elle devint exubérante, manifestant sa joie par des questions ingénues, des exclamations intempestives. Georges, que la naïveté exaspérait, trépignait d'impatience.

Il discutait politique avec le chevalier du Blain, et Corinne, qui, depuis un instant, contemplait obstinément le ciel, un ciel limpide, d'un bleu cru et uniforme, pareil à un incommensurable plafond de porcelaine, s'étant écriée : « Comment donc font les oiseaux pour retrouver leur chemin là-haut? » le chevalier ébaucha un demi-sourire, et Georges répliqua, brutal, atteint dans son amour-propre :

— Ma chère, quand on n'a que des inepties à dire, il est préférable de les garder pour soi.

Elle ressentit une brusque secousse, arrachée soudain à son rêve, et, demeurée fort sensible, elle se sauva suffoquant.

De toute la journée, elle ne parla plus.

Une tristesse indéfinie succédait sans transition à l'expansion heureuse de l'arrivée. A l'église, elle faillit éclater en sanglots, les nerfs tendus, pendant qu'un baryton venu de Paris chantait un *Hosanna*. Cette voix la bouleversait. Il lui semblait qu'elle devenait maîtresse d'elle, de ses sensations, qu'elle pouvait à volonté lui donner de la gaîté, de la mélancolie, de l'espoir, du découragement, la faire rire ou pleurer.

Maintenant, tandis que les invités se répandaient par groupes dans le parc, Corinne errait toute seule, dans les allées.

Et voilà qu'en longeant un massif d'arbres, elle crut entendre un bruit de baisers. Elle écouta, interdite. Le bruit continuait.

Alors, saisie d'une curiosité ardente, elle voulut voir. D'un mouvement impulsif, précautionneux cependant, elle écarta les branches, avançant, timide, sa petite tête d'oiseau.

Tout près d'elle, dans un ces coins arrondis qu'on appelait « des salles de verdure », le marié, agenouillé devant sa femme, l'embrassait à perdre haleine. Laure de la Rochethulé, toute rose dans un nuage de tulle blanc, feignait de se dérober, secouait sa tête blonde autour de laquelle, étagées et remuantes, des boucles dansaient. Lui, tout à coup, la saisit à pleins bras, la serra éperdument, appuyant des lèvres avides sur la bouche entr'ouverte qui souriait. Et, au risque de leur donner l'éveil, Corinne s'enfuit, lâchant les branches qui remontèrent rapides en un frissonnement.

Elle n'alla pas loin et s'arrêta chancelante. Ses jambes se dérobaient, amollies soudain. Jamais elle ne s'était sentie si troublée, troublée jusqu'au fond de l'être. Dans sa cervelle une idée s'imposait : celle de l'étreinte.

Un désir fou lui venait de cette caresse forte, qu'elle pressentait impérieuse, puissante, irrésistible. Quelle douceur d'être voulue, d'être prise! Un peu de violence même ne lui eût point déplu. Devenir l'objectif unique d'un homme, son but constant, le point auquel aboutissent ses rêves, ses volontés, ses efforts, n'était-ce pas l'ivresse suprême, la joie ineffable?

Pourquoi ne l'embrassait-on pas de cette façon autoritaire et douce, elle? Pourquoi? Il lui semblait pourtant qu'elle eût senti toutes les subtilités, répondu à tous les élans, rendu toutes les ardeurs.

Et elle désirait de l'amour, âprement, obstinément, comme les enfants convoitent un jouet nouveau, le ballon rouge qui se balance dans l'air.

Une cloche sonnait l'annonce du dîner. Elle courut pour n'être point en retard et, tout essoufflée, s'assit à l'un des bouts de la table.

Durant le repas, elle ne cessa d'observer les mariés. Ni l'un ni l'autre ne mangeaient. De temps en temps, Laure arrêtait sur son mari des yeux tendres et langoureux. Lui, paraissait impatient, les regards toujours ramenés vers sa femme. Et Corinne contemplait sans trêve ces deux bouches qu'elle avait vues

s'unir, comme si de cette fusion des marques demeuraient.

Au dessert, le chevalier du Blain se leva et porta un toast aux mariés. Alors, un vieux monsieur entonna, d'une voix grêle, tremblotante, un couplet où l'on célébrait la « torche de l'hyménée » et la clarté que projetait cette torche sur « le chemin de la vie ». Un gros homme lui succéda, chantant à son tour avec des notes graves qu'il paraissait tirer du sol. Tous les convives dirent leur strophe, répétant, imperturbables, les mêmes banalités dans les mêmes termes prétentieux. Enfin, le dernier ayant achevé, les toasts recommencèrent.

On but au bonheur des mariés, à leur postérité, à leurs ascendants, à leurs alliés, dans un enthousiasme bruyant. Pour tendre leurs verres au travers de la table, les hommes se levaient à demi.

Une étonnante pièce montée, qu'un maître d'hôtel déposa devant Laure, et où des colonnes multicolores en sucre filé, soutenant une voûte de nougat, figuraient les piliers d'une cathédrale, fit diversion. Cet édifice sucré et emblématique ravissait Corinne. Les colombes fondantes surtout, qui planaient au sommet, les becs unis, l'enchantèrent. Elle en oublia ses peines, les aspirations de l'heure précédente. Une image qui lui plaisait, l'ambiance d'un bon repas suffisaient à transformer ses amertumes.

A dix heures, la diligence passa, elle était vide. Les Villain du Parc et Mme de Bourgviel devaient seuls la prendre, les autres invités demeurant au château. En y montant, Corinne sentit qu'elle abandonnait en ce lieu un peu d'elle-même. Elle y avait vécu.

Se pouvait-il qu'elle fût venue là le matin seulement? N'y avait-il point des années qu'elle y habitait? Tant de sensations s'étaient révélées à elle en ces quelques heures, tant, qu'elle ne les distinguait plus. De toutes les couleurs vues, des baisers entendus des effluves aspirés, un chaos se formait dans sa tête.

Et tout à coup, de ce chaos, très nette, une vision surgit, la vision du couple amoureux échangeant des caresses. Une douceur adorable s'épandait dans l'air. La diligence, baignée par la clarté pâle de la lune, cheminait tranquille. Par l'une des fenêtres ouvertes entraient les senteurs des nuits d'été, odeur des foins coupés, parfums alanguissants des corolles endormies.

Elle regarda Georges assis en face d'elle. Une lampe, accrochée au plafond de la voiture, projetait une lueur dorée sur la tête fine aux reflets roux. Les lignes du corps se dessinaient en un habit grenat qu'ornait arrondi un large col de velours plus clair. Sur la poitrine le plissé du jabot se fripait élégant et mou. Un pantalon gris perle, très serré aux jambes, allongeait encore la silhouette mince.

Georges conservait à ses yeux tout son prestige. Pour elle il demeurait le dieu de chair. Elle l'adora.

Un besoin de se fondre jusqu'à s'annihiler en l'objet de cette idolâtrie l'obséda. Et, dans une mansuétude universelle, elle se sentit prête à une tendresse vague et illimitée pour les siens, les inconnus, la vie même. Elle aspirait à un grand embrassement.

Mme de Bourgviel dormait, la tête inclinée en arrière. Alors, Corinne s'enhardit, se leva et vint s'asseoir près de Georges. Il la suivait des yeux, surpris. Quelques minutes passèrent. Et brusquement, se soulevant à peine, elle appuya ses lèvres qui tremblaient sur le cou du jeune homme, tout près de l'oreille. Il sursauta et dit :

— Êtes-vous folle?

Puis, il la repoussa d'un mouvement d'épaule.

Elle jeta une plainte douloureuse, lamentable, et si aiguë que Mme de Bourgviel se réveilla. Comme elle s'informait, Georges prétendit qu'on avait en effet crié sur la route. Aussitôt elle s'effara, évoquant le souvenir du courrier de Lyon, et tandis que, de nouveau recroquevillée en son coin d'ombre, Corinne pleurait, pleurait, étouffant ses sanglots, ils se mirent tous deux à chuchoter avec de petits rires.

JEAN DE FERRIÈRES.

(*A suivre.*)

LE CLERGÉ CATHOLIQUE EN FRANCE [1]

Les Réguliers.

VI. — LES JÉSUITES

II

S'ils l'ont jamais fait, ils ne le font plus : ils ne commettent plus de grands crimes; on ne trouve plus leur main dans les régicides, les empoisonnements, les attentats mystérieux du genre de ceux dont on les dit responsables dans le passé, responsabilité qu'ils repoussent du reste avec énergie, et dont peut-être, supposé qu'elle leur incombe, le philosophe atténuerait le poids, en faisant remarquer que les mœurs et les idées ont changé; jadis la foi chrétienne la plus sincère se conciliait très bien avec des actes réputés aujourd'hui comme atrocement criminels. Philippe II d'Espagne, de qui les sentiments religieux ne peuvent être suspects, préparait avec ses affidés, dans l'ombre de l'Escurial, le meurtre de ses ennemis; la conscience du pape Alexandre VI

1. Voir la *Revue* du 1er décembre 1900, des 5, 20 janvier 16 et 23 février 1901.

Borgia n'était pas aussi chargée que nos scrupules actuels nous le font penser; et si, à notre époque, comme il l'a été dans les âges antérieurs, et le sera aussi, sans doute, dans les âges à venir, le fameux axiome « la fin justifie les moyens » est invariablement celui de tous les vrais politiques, on choisit des moyens plus doux, relativement, pour arriver à des fins qui ne sont ni meilleures ni pires. Nous ne nous représentons plus les hommes d'État les moins scrupuleux de nos jours, un Bismarck, un Chamberlain, administrant à ceux qui les gênent ce qu'on appelle en Turquie « le mauvais café », dirigeant le pistolet d'un autre Baltazar Gérard, ou le couteau d'un nouveau Jean Chatel.

Les Jésuites ne gouvernent plus l'âme des grands potentats dont dépend le sort du monde. Les trois plus puissants de l'Europe, le roi d'Angleterre, l'empereur d'Allemagne, le tsar de toutes les Russies, appartiennent à l'hérésie ou au schisme. En Autriche même, les Jésuites ne sont plus aussi forts que pendant la guerre de Trente Ans, ou plus tard. Le roi d'Italie est pour eux un ennemi, ou du moins ils le considèrent comme tel. Celui d'Espagne ne compte point, et son royaume pas davantage. Aux États-Unis la majorité est protestante.

Cependant nous n'irons pas jusqu'à dire que l'action politique des Jésuites est nulle, en particulier chez nous. S'ils n'ont pas la direction exclusive du parti dit clérical, ils y sont très puissants ; et comme ils ont conservé leur grande aptitude pour les affaires de ce bas monde, il est à supposer que leurs conseils sont, non seulement les plus suivis, mais les plus dangereux pour leurs adversaires. Il se pourrait qu'ils eussent mieux que tous autres vu et compris l'opportunité de l'évolution qui a détaché l'Église et les fidèles des anciennes formes de gouvernement, et déterminé le ralliement à la République, sinon avec enthousiasme, du moins avec résignation, ainsi que les efforts habilement tentés pour occuper une place aussi large que possible dans un régime devenu trop difficile à détruire.

On sait que, depuis la réaction de 1850, ce sont eux surtout qui ont profité de la liberté de l'enseignement secondaire; de tous les établissements ecclésiastiques d'éducation pour la jeunesse du sexe fort, ce sont les leurs, de beaucoup, qui manifestent la plus grande prospérité, et les enfants des classes dites autrefois « dirigeantes » y abondent. Il se pourrait qu'ils eussent rêvé de faire arriver petit à petit leurs élèves aux plus hautes fonctions militaires et civiles, de sorte qu'un beau jour la République française se fût, sans s'en douter, trouvée cléricale et soumise à la direction des bons Pères. Un pays voisin, la Belgique, qui n'est qu'une République avec un roi pour la forme, ne montre-t-il pas que le cléricalisme peut s'accommoder fort bien des institutions démocratiques et parlementaires?

Ce rêve n'a pas été réalisé dans toute son étendue. Les ralliés n'ont pas pris possession définitive du pouvoir, et n'ont pu, par conséquent, établir leurs hommes dans toutes les situations importantes. Ceux qui les détenaient ont senti le danger, et se sont bravement défendus en ce *struggle for life*.

Mais si le parti clérical n'a réussi à mettre la main ni sur le Parlement, ni sur la plupart des grands services publics, peut-on affirmer qu'il n'a pas eu au moins un succès encourageant du côté de l'une de nos plus grandes forces, de celle qui, en cas de crise, peut-être la principale, et dire le dernier mot? Nous voulons parler de l'armée.

Est-il excessif de dire que le commandement, supérieur et inférieur, compte dans ses rangs beaucoup d'officiers bien intentionnés à l'égard de l'Église, des congrégations religieuses, en particulier de la Compagnie de Jésus, et même que l'État-major compte parmi ses têtes un certain nombre d'anciens élèves des Jésuites? N'y a-t-il rien de fondé dans le bruit qu'on a fait maintes fois courir que l'influence des bons Pères agissait pour l'avancement d'une manière aussi sérieuse que discrète et qu'ils étaient arrivés à mettre leurs favoris aux premiers rangs de l'armée? Si c'était vrai, ce pourrait être, en certaines circonstances graves, assez dangereux pour ceux qui n'aiment pas les Jésuites, et que les Jésuites n'aiment pas. C'est un point sur lequel on serait édifié si leurs archives les plus récentes pouvaient être fouillées par des mains curieuses; on n'y trouverait plus les terribles secrets, comme autrefois, s'il y en eut jamais; on y trouverait peut-être maints renseignements instructifs sur des intrigues politiques très variées. Ces pauvres Jésuites font ce qu'ils peuvent. Après avoir eu le droit, pendant une trop courte période, de croire qu'ils menaient le monde, ils sont forcés de se contenter d'une intervention plus restreinte dans les affaires d'ici-bas; ils ne sont pas indifférents, ni, peut-être, tout à fait inoffensifs.

L'éducation dans leurs établissements des enfants d'un grand nombre de familles appartenant à la haute société française leur donne une influence qu'il ne faut pas exagérer, ni méconnaître non plus. Sans doute ce n'est plus cette haute société qui dirige nos affaires publiques; mais elle n'est pas encore, au point de vue politique, un élément assez annihilé pour qu'il n'en faille plus tenir aucun compte; la vie mondaine, où elle règne, a gardé, même dans un État démocratique comme le nôtre, une importance assez grande pour qu'elle doive figurer encore dans les préoccupations de nos gouvernants.

On dit que les Jésuites savent prendre un grand empire sur l'esprit des enfants qui leur sont confiés,

qu'ils pétrissent savamment les jeunes cerveaux, les pénètrent de leurs sentiments et de leurs idées, et que l'âme de leurs élèves garde l'empreinte ineffaçable de ces maîtres si habiles. Je n'en doute point.

Leurs idées politiques sont connues. Si jésuites qu'ils soient, ils ne les dissimulent pas : ils ont et ils inspirent à leurs élèves l'horreur de la Révolution, de la liberté de penser, de tout ce qui peut soustraire l'esprit humain au joug bienfaisant de l'Église.

Comme nous l'avons montré dans une étude précédente (1), rien n'est plus légitime pour le vrai catholique; or le Jésuite, c'est le catholique romain pour ainsi dire à sa suprême puissance; il a, dit-on, asservi la papauté; mais comme il l'a servie aussi, de tout cœur, dans sa prétention, hélas! de plus en plus vaine, à dominer le monde! Que les Jésuites fassent de leurs élèves des cléricaux et des ultramontains, comme, du reste, presque tous les instituteurs ecclésiastiques, c'est, aux yeux du philosophe, très naturel. Ce qui les distingue, c'est qu'ils s'y prennent mieux que les autres membres du clergé, séculier ou régulier, parce qu'ils ont derrière eux une longue tradition, fruit des efforts que n'a cessé de faire leur Ordre, dans ce mode particulier de son activité, depuis sa fondation jusqu'à nos jours.

Leur plan d'études date de la fin du XVIe siècle; c'est le *Ratio atque institutio studiorum Societatis Jesu*, dont la première rédaction, ébauchée en 1584, par une commission de six Pères, définitivement arrêtée en 1599, après que tous les membres compétents de l'Ordre eurent été consultés, n'a subi, dans la suite des âges, que des modifications assez légères. Des programmes qui datent de trois siècles, et à l'esprit, presque à la lettre desquels on reste fidèle depuis trois cents ans, voilà qui distingue singulièrement la pédagogie jésuitique de la pédagogie universitaire, si mobile, si incertaine et peu sûre d'elle-même, surtout dans ces derniers temps!

Nous ne pouvons ni analyser, ni critiquer ici le *Ratio studiorum;* nous renvoyons ceux des lecteurs qui désireraient faire connaissance avec ce document capital d'abord au texte même, facile à trouver, puis aux diverses histoires des doctrines pédagogiques où il est étudié (2). N'ayant ni le temps, ni la place nécessaires pour indiquer, même sommairement, les grandes lignes des célèbres programmes, nous dirons seulement en quelques mots quel est l'esprit qui les a inspirés.

En ce qui concerne l'intelligence, l'instruction donnée par les Jésuites est, d'après la déclaration assez récente d'un de leurs généraux, le P. Beckx, « une gymnastique », mais entendue dans un sens tout différent de celui qu'attacheraient à ce mot d'autres pédagogues, avant tout soucieux de développer chez l'enfant l'observation, le jugement, la réflexion, le sens critique, « une gymnastique qui consiste beaucoup moins dans l'assimilation de matières réelles, dans l'acquisition de connaissances diverses que dans une culture de pure forme ». Certains critiques prétendent que l'Université française, si elle faisait sur elle-même un sévère examen de conscience, verrait, à son grand étonnement, combien, même de nos jours, dans la plupart de nos collèges, où elle les a remplacés, elle est encore fidèle à la tradition des Jésuites, que pourtant elle n'aime point, combien l'instruction qu'elle donne à la jeunesse est encore verbale, « de pure forme », et aboutit à l'exercice suprême de la rhétorique, l'amplification, pur assemblage de mots, où la forme, plus ou moins réussie, dissimule mal la pauvreté des idées, le néant de l'observation et de la réflexion personnelles. Il y a là de l'exagération sans doute. Mais ce qui étonnerait, si le reproche était fondé, dans le système d'études d'un grand corps ouvert et sympathique à tous les courants de la libre pensée moderne, paraît naturel dans celui d'un autre grand corps uniquement organisé pour résister à cette même pensée, et retenir l'esprit humain sous le joug théologique du moyen âge, par conséquent animé d'une incurable défiance envers tout ce qui dans la culture de la jeunesse peut être une cause d'émancipation.

En ce qui concerne le caractère, l'éducation dirigée par les Jésuites s'efforce surtout d'habituer les élèves à une soumission que l'habileté des bons Pères sait du reste rendre assez facile. Ils ne passent pas pour développer au plus haut degré chez ces jeunes gens une qualité qu'on leur reproche à eux-mêmes de ne pas suffisamment apprécier, la franchise. Je dois remarquer toutefois que, connaissant beaucoup d'anciens élèves des Jésuites, et aussi de l'Université, et les comparant à ce point de vue, je ne trouve pas que les premiers soient, dans l'ensemble, très sensiblement inférieurs aux autres. Le manque de franchise, de droiture, de loyauté, me paraît un trait qui caractérise un assez grand nombre d'humains, qu'ils sortent des lycées ou des jésuitières.

Il faut au moins, comme éducateurs de la jeunesse, reconnaître aux Jésuites une vertu, le dévouement à leur tâche : « Inférieurs sous tant de rapports, dit un de leurs juges les plus sévères, les Jésuites, sur un point, n'ont rien eu à envier à per-

(1) Voir dans la *Revue* du 17 mars 1900 notre étude sur *la France politique et sociale de l'Église catholique en France*.

(2) Voir en particulier, dans l'*Histoire des doctrines de l'Éducation en France* par G. Compayré, liv. II, ch. I, une critique du *Ratio* modérée dans la forme, mais très nette et très ferme, on peut entendre une autre cloche chez les panégyristes des Jésuites.

sonne et se sont quelquefois rapprochés de l'idéal : je veux parler de l'abnégation, du dévouement, de ce zèle professionnel qui supplée souvent à l'insuffisances des méthodes, de même que sans lui le maître le plus habile et le plus distingué est impuissant à faire le bien (1). » S'ils prennent tant d'empire sur l'esprit de leurs élèves, c'est qu'ils sont tout à eux et tout à la Compagnie qui leur a donné la charge de ces jeunes gens, et ne sont pas distraits de leur unique devoir par les diverses préoccupations qui viennent assaillir l'éducateur laïque. Leur vie se passe presque entièrement dans le collège auquel l'autorité des supérieurs les attache. Là c'est leur foyer, leur famille, là sont toutes leurs peines et toutes leurs joies. Ils ne font pas seulement apparition dans leurs chaires quelques heures par semaine, comme les brillants agrégés de l'Université ; ils sont avec les élèves en classe, à l'étude, dans la cour de récréation, à la promenade, au réfectoire, au dortoir, à la chapelle, au confessionnal.

Pour agir plus intimement sur eux, ils ont imaginé un système de *Congrégations* par lesquelles ils forment, à l'intérieur du collège, des groupes sympathiques, dirigés en apparence par les jeunes dignitaires, préfets, assistants, conseillers, que les élèves congréganistes ont l'air de choisir librement, mais en réalité par le *Père spirituel*, c'est-à-dire par le bon Jésuite que la règle met à côté et au-dessus du gouvernement novice de chaque groupe (2). Tout ce petit monde est soumis à des instructions très précises, très détaillées, « n'ayant en vue, y est-il dit, que les progrès que les congréganistes peuvent faire dans la piété », mais rédigées peut-être aussi de manière à les mettre sous l'influence des Pères encore plus que ne le ferait la discipline générale de la maison. Et je songe au pauvre aumônier qui, à lui tout seul, représente l'Église dans nos lycées, en attendant que la logique implacable de la neutralité scolaire le mette à la porte !

Pendant qu'un grand nombre de Jésuites se livrent de tout leur cœur à cette œuvre capitale d'élever dans les bons principes les fils des familles bien pensantes, d'autres sont occupés à la prédication, aux missions intérieures, destinées, non à faire luire les vérités de l'Évangile dans les esprits des infidèles, à convertir des Chinois ou des nègres, mais à ramener dans le giron de l'Église les tièdes et les égarés.

Les jésuitières éparpillées sur notre territoire se distinguent en *maisons professes, noviciats, collèges, maisons de missions*. Toutes ont une église, ou au moins une chapelle, et presque toutes ouvrent ce lieu saint aux gens qui vivent dans le monde, afin de les faire profiter des offices célébrés par les Pères, et aussi de la singulière aptitude qu'ils ont toujours manifestée pour administrer le sacrement de la pénitence. On sait que les Jésuites sont d'admirables confesseurs. On dit parfois que le clergé séculier n'aime pas les Jésuites ; c'est une exagération. Les Jésuites disposent, pour leurs apologies, d'un nombre incroyable de citations par lesquelles ils prouvent le grand amour que leur a toujours témoigné le clergé séculier, papes, évêques et simples prêtres. L'ouvrage du P. de Ravignan sur Clément XIV est destiné à montrer que ce pape, auteur du fameux bref *Dominus ac redemptor*, qui supprima les Jésuites le 21 juillet 1773, les affectionnait beaucoup, et qu'il signa la mort dans l'âme cet acte à jamais déplorable, bientôt aboli du reste par la Bulle *Sollicitudo*, de Pie VII, en 1814. Chez nous, le cardinal Pie, évêque de Poitiers, le cardinal Bourret, évêque de Rodez, le cardinal Couilié, archevêque de Lyon, entre autres, leur ont délivré des satisfecits sans réserves. Pourtant ils ne peuvent nier qu'en un cas au moins ils ne soient franchement détestés par le clergé séculier : c'est quand les prêtres d'une paroisse se voient enlever le meilleur de la clientèle des dévots par une église de Jésuites qui s'ouvre trop près de la leur. Sans doute les Jésuites ne baptisent, ni ne marient, ni n'enterrent ; mais ils confessent et donnent la communion beaucoup mieux que les simples séculiers ; peut-être aussi ont-ils un art tout spécial de faire venir à eux les offrandes, les dons manuels, les libéralités des vivants et des morts.

Comme confesseurs et directeurs de consciences, ils ont été souvent, de la part de leurs ennemis, l'objet des plus violentes attaques, pour le relâchement de leur morale et les subtilités de leur casuistique, dissolvantes de tout devoir austère et pénible, complaisantes, par leurs atténuations savamment calculées, à une foule d'actes odieux dont beaucoup vont jusqu'au crime. On leur a reproché de trop s'inspirer du proverbe qui dit qu'on attire mieux les mouches avec du miel qu'avec du vinaigre, et d'user, à l'égard des pécheurs, d'une indulgence qui dépasse les bornes. Il est inutile de rappeler à nos lecteurs les *Provinciales* de Pascal, les extraits vérifiés et collationnés par les commissaires du parlement de Paris, en exécution des arrêts de la Cour du 31 août et du 3 septembre 1761, l'arrêt célèbre rendu par cette même Cour le 5 mars 1762, les *Mémoires* de Montlosier, les *Jésuites* de Michelet et Quinet, sans parler de tant de pamphlets qui ont fait moins de bruit.

Naguère Paul Bert, l'un des derniers venus parmi les mangeurs de Jésuites de quelque envergure, pu-

bliait, sous le titre de *la Morale des Jésuites*, des extraits abondants, qui forment un livre curieux, de deux ouvrages composés par le P. Gury, *Societatis Jesu*, professeur de morale au Collège Romain, c'est-à-dire à l'institution d'enseignement supérieur qui est comme la Sorbonne des fils de Loyola : ce sont le *Compendium theologiæ moralis*, et le *Casus conscientiæ*, qui, au témoignage du cardinal Guibert, archevêque de Paris, « ont heureusement transformé, dans ces dernières années, l'esprit du clergé français ». Or, au point de vue de la stricte morale, c'est plein d'horreurs. Les Jésuites ont bien accusé Paul Bert de falsification; mais il leur répond que les livres du P. Gury sont à la portée de tout le monde, qu'on peut les lire et juger.

J'avoue, à ma honte, que toutes ces polémiques ne m'émeuvent pas extrêmement, pour diverses raisons.

D'abord la casuistique, qui devrait toujours être pratique par essence, finit souvent, chez les auteurs qui en font l'objet de leurs recherches, par devenir une spéculation de pure théorie, où ils s'éloignent volontiers de la réalité, et se livrent aux hypothèses les plus fantasques et les plus bizarres pour exercer la finesse de leur esprit en se tirant des difficultés qu'ils se sont suscitées à eux-mêmes. De là viennent tant de cas et tant de solutions étranges qu'on peut relever dans les œuvres des Suarez, des Filliucius, des Sanchez, des Gury, et autres illustrations d'une science bien étrange aussi, surtout pour nous, modernes et profanes.

Ensuite, je crois que l'indulgence morale tant reprochée aux Jésuites devient nécessairement le défaut de presque tous les confesseurs, Jésuites ou non, parce que l'expérience du cœur humain leur montre de plus en plus l'infirmité de la créature, le besoin qu'elle a, pour se maintenir dans le chemin à peu près droit, d'être, non pas rudoyée et malmenée, mais conduite par une main douce et pitoyable. On l'a remarqué mille fois : la pratique de la vie amollit l'intransigeance, si dure qu'elle soit au début, et fait que les plus fermes se relâchent beaucoup de leur primitive sévérité. Que sera-ce pour le prêtre, auquel le sacrement de la pénitence dévoile chaque jour tant de défaillances, de turpitudes et de laideurs, et qui voit l'homme à nu dans toute sa misère morale, faite peut-être encore plus de faiblesse que de véritable méchanceté? Demandera-t-il à ces débiles les efforts héroïques que leur faiblesse ne comporte point? Exigera-t-il entièrement, avant de les absoudre, les réparations qu'impose la morale, lorsqu'on la prend dans toute son austérité ? Il le devrait; mais la crainte de les éloigner à tout jamais par des sévérités impitoyables le retient, en même temps que l'espoir de les ramener peu à peu au bien par l'indulgence. De là beaucoup d'absolutions qui, à la rigueur, ne devraient pas être données. On connaît l'histoire des derniers moments de Talleyrand; l'abbé Dupanloup fut fort admiré, en ce temps-là, pour avoir obtenu du grand coupable qu'il fît sa confession suprême; on n'a jamais entendu parler des immenses réparations qui auraient dû lui être imposées, ainsi qu'à ses héritiers; l'essentiel était qu'il mourût dans le giron de l'Église. Pourtant l'abbé Dupanloup n'était pas un Jésuite.

Enfin les pénitents habituels des Jésuites ne sont pas, que nous sachions, plus mauvais, moralement, que ceux des autres prêtres, ou que ceux qui n'usent pas du tout du confessionnal. Nous en connaissons qui sont de braves gens, comme nous connaissons des ennemis mortels de la Société pour lesquels nous n'avons, au point de vue moral, qu'une estime limitée. Le Père Gury, qui dissertait parfois si singulièrement sur des cas très scabreux, était peut-être un saint homme. Les restrictions mentales, les capitulations de conscience, les défaillances morales de toutes sortes que l'on dénonce dans les écrits des Jésuites, et que peut-être même parfois les bons Pères ont pratiquées pour leur propre compte, sont-elles si fort en horreur à tous leurs adversaires? « Que celui qui est sans péché leur jette la première pierre », dirait Jésus, qui lui, incontestablement, n'était pas un Jésuite.

* * *

Je lisais récemment une apologie des fils de Loyola dans un petit livre écrit par l'un d'eux, le R. P. Belanger, ancien élève de l'École polytechnique, sous le titre : « Les méconnus (1). » Voici comme il argumente : « Si les Jésuites pris en corps sont ce que l'on dit, il est absolument impossible à un honnête homme d'être Jésuite, car il lui est absolument impossible d'ignorer les méfaits, les tendances scandaleuses de son Institut. Donc, pas de milieu : ou la Compagnie de Jésus est innocente des scélératesses qu'on lui prête, ou tous ses membres sont des canailles. » Telle est en abrégé, car nous ne pouvons suivre le R. P. dans son amplification, le premier point du raisonnement. Voici le second : aux su et vu de tout le monde, tous les Jésuites ne sont pas des canailles; « canailles, nos saints, nos savants, nos missionnaires! Canailles, Bourdaloue, Bellarmin, Suarez! Canailles, les Olivaint, les Ravignan, les Secchi, les Milleriot! etc. » Conclusion : donc tous les Jésuites sont des honnêtes gens.

Pour ce qui regarde particulièrement le R. P. Belanger, qui me paraît être un fort brave homme, et bien d'autres encore, je suis convaincu. Mais, je dois

1. Librairie Victor Lecoffre.

le dire, le raisonnement ne me paraît pas solide comme un [illegible] la critique y peut mordre. Et pour que le R. P. Belanger n'en ait pas soupçonné les faiblesses, il faut, ou qu'il soit moins fort en logique que ne le comporte son titre d'ancien polytechnicien, ou qu'il ait imposé à son esprit un aveuglement quelque peu volontaire, ce qui est assez dans les habitudes des Jésuites, même les plus honnêtes. Qu'on lise par exemple l'ouvrage historique dont nous parlons plus haut, *Clément XIII et Clément XIV*, du P. de Ravignan et l'on sera édifié.

Quoi qu'il en soit, nous ne pouvons, en terminant, nous empêcher de nous apitoyer sur le sort d'une Compagnie dont l'histoire est si agitée, qui a tant travaillé pour Dieu, pour l'Église, pour le bien des âmes, et qui, aux yeux du philosophe sans parti pris, toute puissante qu'elle soit encore, loin d'arriver au triomphe définitif, a plutôt échoué dans sa grande œuvre d'asservir le monde entier au pontife romain, de sorte qu'on peut lui appliquer le mot de l'Écriture : *In vanum laboraverunt*. Guizot, un protestant, il est vrai, mais un ferme et sagace esprit, a porté sur eux cet arrêt qui nous semble irrévocable : « Ils ont échoué partout ; partout ils ont porté malheur à la cause dont ils se sont mêlés. Le cours général des événements, le développement de la civilisation moderne, la liberté de l'esprit humain, toutes ces forces contre lesquelles les Jésuites étaient appelés à lutter se sont dressées contre eux et les ont vaincus.

Que penserait leur grand fondateur Ignace de Loyola s'il revenait en ce monde, et voyait où nous en sommes, particulièrement dans cette France qu'il a bien connue, puisqu'il y a vécu? Quelle impression produirait sur lui ce Paris, tellement changé depuis qu'il y a conçu la première idée de sa Compagnie? Si, par impossible, l'esprit d'erreur et de folie qui souffle chez nous finissait par l'atteindre, si les mauvaises doctrines mordaient sur lui, et déterminaient dans son âme une révolution brusque, nul doute que cette intelligence vive, mais étroite, cette imagination hallucinée, ce caractère passionné, tranchant, absolu, que nous lui connaissons, ne fissent de lui le plus fervent des anticléricaux, le plus impérieux des sectaires d'une certaine libre pensée, la libre pensée de ceux qui ne pensent point, et qu'il ne devînt, lui aussi, un féroce mangeur de Jésuites.

MICHEL STAINVILLE.

POÈTES CONTEMPORAINS

Armand Silvestre.

Armand Silvestre, dont nous déplorons la fin prématurée, n'était pas seulement un chroniqueur alerte, un librettiste ingénieux, un conteur de la race des vieux Gaulois, qui par ses récits un peu lestes, tant soit peu salés, mais au fond inoffensifs, s'est fait une place rétrospective entre l'auteur des *Cent Nouvelles nouvelles* et Béroalde de Verville, avec une pointe de Bonaventure des Périers. C'était encore, c'était surtout un vrai poète, un de ceux qui ont décoré le groupe des Parnassiens et qui vivront dans les Anthologies de l'avenir. Il a fait et publié beaucoup de vers, quelques milliers sans exagération. Sa facilité était intarissable, sa source toujours prête à jaillir, mais dans le moindre de ses poèmes on peut surprendre de fort beaux vers. Or, quoi qu'en ait dit Talma, les beaux vers sont rares et nullement à dédaigner. Ils venaient aisément à notre pauvre ami Silvestre et naissaient sous sa plume comme les fleurs dont parle le poète latin. Silvestre était du reste latin par lui-même, fils de Toulouse, enfant de ce Midi qui dans notre XIXe siècle, pour ne parler que des morts, a produit Soumet, Guiraud, Méry, Barthélemy, Joseph Autran.

Un de ces Méridionaux, de ces Toulousains, heureusement vivant, Catulle Mendès, n'a pas craint d'assimiler Silvestre à Lamartine.

Malgré la distance qui reste grande, le poète des *Ailes d'or* se rapprochait du puissant lyrique des *Harmonies* par la fréquente noblesse du sentiment, la dignité de la pensée et le souffle, moins étendu, mais toutefois large des strophes expansives. Il s'en rapprochait surtout par l'invention et le jet des vers superbes, comme on en trouve à tout moment dans son œuvre..

Son recueil de début, les *Sonnets païens*, lui valut une préface de George Sand. En 1866, la bonne dame de Nohant, qui fut assez indifférente à la forme rythmique, et qui pendant longtemps ne comprit rien à l'art de Victor Hugo, avait su reconnaître un vrai poète dans ce récent polytechnicien. Elle commençait ainsi son avant-propos : « Voici de très beaux vers. Passant, arrête-toi et cueille ces fruits brillants, parfois étranges, toujours savoureux. » Et elle ajoute, avec grand sens, que la poésie doit être essentiellement un chant et que tout rimeur prosaïque est indigne du nom de poète. Elle distingue finement l'originalité de ces *Sonnets païens* qui mêlent à l'entente de l'antique beauté l'intense spiritualité des modernes pour laquelle n'ont pas vainement existé Byron, Musset,

on pourrait ajouter Shelley et Léopardi. Huit ans après, presque à la veille de sa mort, cette même George Sand, en tête d'un volume de *Poésies* où Silvestre avait réuni deux recueils, les *Rimes neuves et vieilles* et *les Renaissances*, renouvela, sous forme de post-scriptum, l'éloge de son protégé, saluant avec une maternelle sollicitude « cette manifestation complète d'un talent exquis chez lequel la force et la grâce sont toujours au service d'une émotion ardente et profonde ».

« Exquis » n'est pas l'épithète qui devait s'appliquer à la poésie souvent négligente d'Armand Silvestre. Mais il y avait, en effet, des vers splendides dans ces *Sonnets païens*, et peut-être le poète n'en a-t-il jamais fait de plus définitifs. On dirait, tant ils contiennent de sève et de flamme, les glorieux sonnets de la Renaissance, des Olivier de Magny et des Jacques Tahureau. On les citerait presque tous. Voici des alexandrins inoubliables :

> Les dieux ont mesuré la souffrance à ton cœur.
> On doit être immortel rien que d'avoir aimé...
> Seul l'Idéal nous fait d'immortelles blessures
> Et le mal de l'aimer console d'en souffrir.

A la suite, dans ce recueil de *Poésies*, viennent les *Vers pour être chantés*, plus d'une fois accordés à la musique amoureuse de Massenet :

> Que l'heure est donc brève
> Qu'on passe en aimant.
> C'est moins qu'un moment,
> Un peu plus qu'un rêve...
> Comme un rideau, sous la blancheur
> De leurs pétales rapprochés,
> Les lis ont enfermé leur cœur,
> Les roses mêlées sont couchées...

Quand j'ai dit à l'aube sa sœur, dans l'*Obscurité des grands bois* et *la Chanson des blés* me paraissent les chefs-d'œuvre de ce recueil.

Dans le reste de l'ouvrage, *la Vie de l'âme* ne renferme pas moins de nobles évocations, de larges effusions de sentiment. Nous n'y trouverions à reprendre que des rondeaux en alexandrins, ce qui est une hérésie rythmique. Mais nous y trouverions beaucoup à louer : entre autres, les stances *Sur les maux de la Patrie* où le poète exalte la France en paroles dignes d'elle :

> Tu fus l'arbre grandi sous l'aurore première,
> Le vieux cep où mûrit l'antique liberté
> Et tu fis de tes seins tendus vers la lumière
> La coupe immense où vint boire l'humanité.

La Vie des choses embrasse la nature dont Silvestre était le pénétrant contemplateur. Pour lui, le grand Pan n'était pas mort. Il y voyait la sainte harmonie, le chœur divin autour des êtres et pouvait en dégager l'âme universelle. Que de strophes pleines du frisson de Lucrèce et de Virgile :

> La grande mer des bruits dans l'atmosphère élève
> Les retentissements de son flux solennel
> Et bat, sans l'ébranler, comme un roc éternel,
> Le lourd sommeil des morts enfermés dans leur rêve.

Mais peut-être le plus éloquent, le plus lyrique des poèmes de ce recueil est-il *la Gloire du souvenir*, inspiré par la beauté triomphale d'une femme de génie, et digne de vivre auprès des odes de Ronsard pour Cassandre et pour Astrée :

> Je dirai ta beauté perdue à ceux qu'offense
> La superbe de ma douleur
> Ton front marmoréen, éternelle pâleur,
> Ton sourire, éternelle enfance.

Le deuxième recueil d'Armand Silvestre celui de 1875, *la Chanson des Heures*, égale le premier pour le fond et pour la forme : s'il répète les thèmes précédents, c'est avec la même noblesse de style et la même sincérité de sentiments ; nous y saluons encore le patriotisme fervent dont s'inspirent les *Rimes viriles*. Plus que tout autre, le talent d'Armand Silvestre a provoqué, le relèvement de la France après la guerre fatale où l'ancien élève de l'École polytechnique, avait revendiqué son grade d'officier du génie et son poste de combat.

Nul plus que lui n'avait souffert des revers de notre pays, nul n'a plus hautement proclamé l'espoir de sa renaissance.

Par un de ces contrastes qui sont la vie même de la poésie, ce livre patriotique est suivi de *Fantaisies célestes*, souvent délicieuses. Jamais poète n'a su dérouler plus de variations sur l'éternelle beauté des étoiles.

> Les astres, larmes immortelles,
> Roulent dans l'œil profond des cieux.
> Quel désespoir silencieux
> Ces larmes nous révèlent-elles ?
>
> Ainsi que des perles, sans bruit
> Elles s'égrènent dans la nue.
> Sous quelle douleur inconnue
> Un dieu pleure-t-il dans la nuit ?

Par ces *Fantaisies célestes* Armand Silvestre rejoint l'élégie méditative et brève des *Vaines tendresses* de Sully Prudhomme. Telle est la parenté des hautes natures poétiques.

Ensuite des *Intermèdes païens* nous ramènent le rêve plastique de l'antique Beauté avec les apparitions pastorales de Daphné, de Galatée, de Néère, de Lycoris, de Chloé, de Glycère, de Lydé, tous ces noms charmants de Tibulle et d'Horace. Il y a du reste dans ce poète d'Occitanie plus de Properce et d'Ovide encore que de Lamartine et de Musset. Mais voici, pour conclure ce beau recueil, de nouveau, des *vers*

pour être chantés où je signale particulièrement une [illegible] qui eût fait les délices des belles dames de l'Hôtel de Rambouillet, ravi Mlle Paulet et Julie d'Angennes.

Après cette *Chanson des Heures* se succèdent encore quatre recueils poétiques, *les Ailes d'Or*, *le Pays des Roses*, *la Chanson des Étoiles*, *l'Or du Couchant*. Le poète n'y échappe pas au défaut de ne pas s'être renouvelé, comme ont fait les grands dompteurs du rythme au XIXe siècle, comme un Gautier ouvrageant les *Émaux et Camées* après la *Comédie de la Mort*, un Banville ciselant les *Ballades joyeuses* après les *Exilés*. Dans *les Ailes d'Or* nous trouvons encore des plaintes et des ivresses amoureuses, des « vers pour être chantés », des tableaux, des dédicaces brillamment versifiées.

Parfois, il faut bien le dire, dans ce troisième recueil se glisse la banalité que n'évitera pas suffisamment Armand Silvestre dans la suite. Ainsi, vers la fin du volume, une seule pièce me semble exempte de redites sonores. Ce sont les stances à Béranger où Silvestre rend une justice éclatante à un vieux maître trop oublié qui, le premier, a ressaisi la rime riche et que j'ai entendu qualifier à plusieurs reprises de grand poète par deux juges souverains, Victor Hugo et Théophile Gautier. J'y note encore dans une belle symphonie finale, où le poète groupe tous ses souvenirs d'enfance et de jeunesse, des stances magnifiques sur les grandeurs et les deuils de la Patrie. Sur ce sujet le généreux Silvestre était toujours inspiré.

Les deux avant-derniers recueils, *la Chanson des Étoiles* surtout, et même *le Pays des Roses* sont absolument inférieurs aux précédents. On n'y rencontre jamais de pièces complètes ni même de très beaux vers. Le poète n'était plus qu'un improvisateur qui se ressaisissait par moments. Même les « vers pour être chantés » n'ont plus le gazouillement de leurs aînés. Il y a cependant de nobles alexandrins en l'honneur du plus grand de tous, Victor Hugo, et de temps à autre des rayons de flamme ou des flèches d'or. Mais, dans l'ensemble, le poète a faibli. Il se ressent de son principal défaut, le trop petit nombre de mots qu'il emploie, l'indigence du vocabulaire. On n'est vraiment un lyrique accompli qu'avec la souple abondance des mots, la richesse de la langue, la maîtrise du clavier poétique.

Armand Silvestre n'en reste pas moins par ses trois premiers recueils un des bons et vrais poètes du XIXe siècle, un des premiers au second rang. Il nous tient continuellement dans l'intelligence de la nature, dans la vision de l'héroïsme et de la beauté. A défaut de variété rythmique, il a manié le vieil et toujours excellent alexandrin avec une aisance magistrale et il a possédé le secret des larges vers qui se prolongent non seulement par leur roulement harmonieux, mais encore par l'étendue des impressions qu'ils éveillent en nous. Ses vers, selon l'expression indispensable de Joubert, ont de l'*au-delà*, parfois même de l'infini. Ils gardent aussi le reflet de l'âme du poète dont ils émanent, âme essentiellement généreuse; car je n'ai point connu de camarade plus sûr, de patriote plus ardent, d'homme plus honnête et plus droit que ce cher mort dont les yeux clairs et la figure sereine exprimaient toutes les hautes affections et tous les nobles enthousiasmes.

EMMANUEL DES ESSARTS.

FOUCHÉ DE NANTES

D'après un livre récent [1].

Il y a quelques jours, M. Louis Madelin, agrégé d'histoire et de géographie, ancien membre de l'École française de Rome, était sévèrement admonesté en Sorbonne par MM. Lavisse, Aulard et Denis, pour leur avoir présenté une thèse de doctorat dans laquelle, bien qu'il s'en défende, il avait essayé de réhabiliter « l'homme de boue et de sang » que fut Joseph Fouché de Nantes.

Je viens de lire d'un bout à l'autre et la plume à la main cette thèse désormais fameuse, et si vous voulez mon avis, je vous dirai très franchement qu'elle ne m'a point fait l'impression d'une apologie, encore moins d'un réquisitoire, mais que, pour me servir d'un mot malheureux de M. Madelin, je n'ai vu, tout bien pesé, dans les onze cents pages de son livre, qu'une double mystification. — Mystification de l'auteur par son héros et mystification du public par l'auteur.

De deux choses l'une, en effet: ou ce n'était pas la réhabilitation de Fouché que poursuivait M. Madelin, et dans ce cas son livre était inutile; ou c'était vraiment sa réhabilitation, et dans ce cas il a été mystifié par ce politicien dont il avait si grand'peur d'être la dernière dupe, car, malgré tout son talent, il était condamné à échouer dans cette tâche.

Et voilà pourtant le danger des préfaces. Si, au lieu de nous présenter Fouché comme un merveilleux prestidigitateur, M. Madelin s'était contenté de

[1] *Fouché*, par Louis Madelin. 2 vol. in-8°. Chez Plon et Nourrit.

nous faire passer devant les yeux les phases diverses de sa vie traversée de tant d'orages et nous avait laissé le soin de conclure, il est possible que notre conclusion ait été différente. En tout cas, nous aurions lu son livre sans la préoccupation d'y découvrir le prestidigitateur annoncé. Tandis qu'après avoir lu sa préface, cette préoccupation s'empara de nous au point de devenir à la longue une sorte d'obsession. Et tout en tournant les pages, je me faisais l'effet d'un homme qui, se trouvant en face d'un escamoteur émérite, met ses mains dans ses poches pour ne pas être volé — et finit par l'être tout de même.

Prestidigitateur! Ah! certes, Fouché de Nantes le fut, car pendant vingt-cinq ans, de 1792 à 1816, il a joué avec les hommes qui se disputèrent le pouvoir sur la scène politique, comme un Lemercier de Neuville avec ses marionnettes. Mais depuis quand, ainsi que le disait l'autre jour M. Lavisse à M. Madelin, depuis quand est-ce une circonstance atténuante que d'être un mystificateur?

Représentant du peuple et membre actif des comités, commissaire de la Convention dans six départements, mêlé activement à la Révolution de Thermidor et président du club des Jacobins, conseiller de Babeuf après Thermidor, agent de Barras en Vendémiaire et Fructidor, diplomate du Directoire en Italie et en Hollande, ministre de la police générale de la République et comme tel acteur du drame de Brumaire, ministre bientôt principal de Bonaparte, consul et empereur, chargé du plus lourd et du plus important portefeuille et mêlé personnellement à toutes les intrigues de 1799 à 1810, gouverneur général d'Illyrie en 1813, plénipotentiaire de l'empereur en Italie en 1814, conspirateur éminent sous la première Restauration, ministre encore et arbitre des partis aux Cent-Jours, chef du pouvoir exécutif, et ministre enfin pour la cinquième fois de la monarchie légitime, cet homme, dit M. Madelin, fut de tous les actes d'un drame immense. Par malheur, il ne fournit une telle carrière qu'en dupant et en trahissant tout le monde... Encore, s'il avait eu — ne fût-ce qu'un jour — l'intention de servir la France! M. Madelin prétend qu'il la sauva en 1815. C'est possible, mais on peut être sûr qu'il ne le fit pas exprès, car l'intérêt public ne fut jamais que le cadet de ses soucis, et dans toutes les révolutions qu'il prépara ou qu'il vit venir, je ne crois pas qu'il ait pensé à autre chose qu'à tirer son épingle du jeu. Comme le dit le général d'Andigné (1), qui fut une de ses innombrables dupes, « il était dans son esprit de se ménager toujours une position entre tous les partis et de donner à penser à tous qu'il cherchait à les servir ».

Et le général raconte que pendant les Cent-Jours, Fouché ayant fait appeler chez lui MM. de Malartic, V. de la Béraudière et de Flavigny dont il connaissait les relations avec lui, d'Andigné, leur tint ce langage :

La Vendée vient de se soulever, sans avoir les moyens de soutenir ce mouvement. Vous ne pouvez décider, vous autres Vendéens, la question qui s'agite, et vous nous embarrassez d'autant plus que vous allez nous mettre dans la nécessité de rendre des lois de terreur *qui donneront à Bonaparte plus de force que nous ne voudrions lui en donner* (1).

Ce fut là tout le secret de son incroyable fortune, et c'est aussi l'explication de toutes les hontes qui pèsent sur sa mémoire.

*
* *

M. Louis Madelin a donc plaidé une mauvaise cause, s'il n'a pas perdu son procès.

Et cependant, j'ai connu une petite femme de beaucoup d'esprit qui lui aurait certainement voté des actions de grâces si elle avait pu lire son livre : c'est Mme Riom, née Adine Broband, petite-nièce de Fouché. Malheureusement, la mort l'a prise un an trop tôt. Mme Riom, qui a publié sous les pseudonymes de comte Saint-Jean et de Louise d'Isole, deux ou trois volumes de vers dont quelques-uns sont vraiment remarquables et qui fut, vers la fin de l'Empire, et toutes proportions gardées, la Louise Labé du groupe de poètes nantais qu'Émile Péhant avait formé autour de lui, Mme Riom avait une sorte de culte pour son grand-oncle, *M. de Nantes*, comme l'appelait Chateaubriand.

Quand on entrait dans son petit salon du boulevard Delorme, on était stupéfait de la quantité de portraits du duc d'Otrante qui en décoraient les murs, les meubles et la cheminée. Et lorsqu'on regardait ces miniatures, ces gravures au burin ou en taille-douce où Fouché était représenté dans tous les costumes, — hormis ceux d'oratorien et de proconsul, — on ne pouvait s'empêcher de faire cette remarque que, jeune ou vieux, ministre de Bonaparte ou de Louis XVIII, il avait la même face glabre et le même air impénétrable.

A sa maison de campagne du Pellerin, qui était voisine de celle où naquit Fouché le 21 mai 1759, Mme Riom n'avait pas ménagé non plus les portraits de son grand-oncle, et je me rappellerai toujours la surprise que j'éprouvai, la première fois qu'elle m'y donna l'hospitalité, en apercevant, dans ma petite chambre, de style empire, un magnifique duc d'Otrante tout chamarré d'or et d'argent faisant vis-à-vis à un crucifix janséniste qui venait peut-être de l'Oratoire.

1. *Mémoire du général d'Andigné*, 1901. Librairie Plon et Nourrit, t. II, p. 249.

1. *Ibid.*

Cette rencontre était-elle fortuite, ou Mme Riom, qui avait autant de piété que d'esprit, mais une piété large et de l'ancien temps, l'avait-elle ménagée à dessein comme pour appeler perpétuellement les grâces de Dieu sur le mauvais larron qu'avait été son oncle ? Vous pensez bien que je ne commis pas l'indiscrétion de l'interroger à ce sujet. Je fis même semblant de ne point apercevoir le portrait de Fouché et je concentrai toute mon attention sur le crucifix janséniste ; mais quand je fus seul le soir à la chandelle, entre le ministre de Napoléon et le divin crucifié, je me dis à part moi que décidément les bras du Christ étaient trop étroits pour que le pardon en descendît sur le brigand qui le regardait du haut de son cadre doré.

Le lendemain, je ne sais plus comment, la conversation étant tombée sur le duc d'Otrante, Mme Riom me demanda quelle était mon opinion sur lui. Et comme j'essayais de m'esquiver par une variante de la sentence qu'on a appliquée tant de fois à Napoléon : « Il vous a tant fait de bien que je ne voudrais pas vous en dire de mal ! » elle s'empressa d'ajouter avec un sourire : « Vous pouvez en dire tout le mal que vous voudrez, j'ai de quoi vous répondre. » Et, en effet, elle connaissait la vie de Fouché comme personne, et pour l'excuser dans les passages par trop difficiles, elle avait des arguments, elle trouvait des raisons dont on respectait la faiblesse parce que cela lui venait du cœur. Fouché, pour elle, n'était ni Scapin, ni Figaro, encore moins Judas, c'était le dieu de sa famille, non seulement parce qu'il l'avait comblée de ses dons, mais parce qu'il avait toutes les vertus domestiques : bon époux, bon père, et le reste. Que si vous aviez l'air d'en douter, elle courait à son secrétaire d'acajou et sortait de ses tiroirs des liasses de lettres dans le style de celles que mon ami Dominique Caillé a publiées, voilà sept ou huit ans, et dont M. Louis Madelin a fait état dans son livre. Il n'y avait pas à dire, ce modèle des époux avait été aussi le modèle des oncles.

Mon cher neveu et ma chère nièce, — écrivait-il de Prague [illegible] Mme R[illegible] 1817 — je [illegible] attachement. Rendez-vous heureux l'un et l'autre, vous [illegible] Alexandrine, par une douceur inaltérable, par les vertus [illegible] avancé.

Imitez vos pères et vos mères. Ils vous offrent d'utiles leçons. Après de longues années de mariage, leur amour subsiste toujours parce qu'ils s'estiment réciproquement. [illegible] sur l'estime. Occupez-vous donc de bonne heure à vous [illegible]

Et qu'on ne m'objecte pas que, lorsqu'il écrivait cette lettre, le diable s'était fait ermite et touchait à sa fin ! Je pourrais en citer dix autres du même ton et de la même veine, datées de l'an II, de l'an V, de l'an VII, c'est-à-dire d'une époque où il était tout-puissant. D'ailleurs, c'est un fait indéniable que Fouché fut de bonne heure homme de famille, qu'il adora ses deux femmes, surtout la première, quoiqu'elle fût très laide, et que de ce côté il n'eut jamais la moindre aventure.

* * *

Mme Riom n'avait donc pas grand'peine à le défendre au privé. Mais dès qu'elle voulait le suivre dans le domaine politique, ses meilleurs amis se séparaient d'elle. Et pourtant les Nantais, — j'entends ceux qui sont nés dans le négoce, — sont en général d'assez bonne composition. Ce qu'ils reprochaient à Fouché devant sa petite-nièce, ce n'était pas d'avoir dit en 1793 au club de *Vincent la Montagne* qu'il suffit aux républicains pour vivre de 40 livres de rente, et d'être mort vingt fois millionnaire. Ces fils de corsaires et d'armateurs, enrichis pour la plupart dans le commerce de bois d'ébène, *alias* la traite des nègres, n'auraient jamais renié Fouché s'il s'était contenté d'*écumer* la politique, car les affaires sont les affaires, et l'argent, même mal acquis, n'a jamais nui au prestige et à la considération de personne. Ils lui auraient également passé toutes ses voltes-faces et ses coquineries du moment que le roi très chrétien n'avait pas rougi de mettre sa main dans celle de Fouché, le régicide, car il ne faut pas être plus royaliste que le roi. Mais ce qu'ils ne pouvaient lui pardonner, c'était d'être venu à Nantes, en 1793, pour donner des leçons de civisme à des républicains comme Beysser, flétrir dans la langue des clubs « l'hypocrisie des prêtres qui consentiraient à transiger sur la religion si la patrie leur rendait les biens dont ils jouissaient », mettre à prix (6 000 francs) la tête des généraux de la Vendée, organiser le tribunal révolutionnaire et, pour couronner le tout, jeter Nantes sous les pieds de Carrier !...

A cela Mme Riom ne trouvait rien à répondre, sinon que son grand-oncle avait dû céder partout et toujours à la force des choses, à la nécessité, ce ministre de la Providence, comme l'appelait Royer-Collard, qui n'est souvent que le ministre du diable.

La force des choses, la nécessité ! nous connaissons cette vieille antienne. Ce fut le grand argument du duc d'Otrante, sa raison d'État, ses moyens de défense, quand, après Thermidor, on lui jeta à la tête ses exactions de Nevers, de Dijon, de Moulins, de Lyon ; car partout où il avait passé, il avait laissé derrière lui des traces de feu et de sang. Non qu'il fût plus cruel qu'un autre, il l'était même moins que

ses compères Billaud-Varennes et Collot d'Herbois, et il lui arriva plus d'une fois d'adoucir dans ses actes la violence des décrets du Comité de Salut public. Mais, comme la plupart des conventionnels en mission, il était dominé par la peur des clubs et ne voulait point être suspecté de modérantisme par Robespierre, qui ne le perdait pas de vue.

Aussi, quand Robespierre eut reçu des mains du bourreau le prix de son infâme dictature, Fouché ne demanda-t-il à aucun des six départements qu'il avait terrorisés de renouveler le mandat politique que lui avaient donné les électeurs de Nantes. Depuis qu'il avait été chassé des Jacobins comme voleur, — ce qui était faux; depuis qu'il avait été mis sur la sellette par les thermidoriens de la Convention comme assassin et comme mitrailleur, — ce qui était vrai, — il s'était bien juré de ne plus faire de politique militante. Il n'aspirait qu'à se retirer dans quelque grasse sinécure. Vint le Directoire. Après s'être essayé dans la diplomatie, le temps de voir de quel côté soufflerait le vent, il fit sa cour à Barras qui, ayant eu déjà l'occasion de l'apprécier, lui confia la police générale de son royaume. Cette fois, Fouché avait trouvé son véritable élément. Au lieu d'être surveillé, espionné par le directeur et ses acolytes, il allait pouvoir espionner tout le monde et se ménager des intelligences dans tous les camps en vue du lendemain, car il avait trop d'esprit pour ne pas se rendre compte que le règne de Barras ne pouvait pas durer. Enfin, — ce qui n'était pas à dédaigner, — il allait pouvoir réparer les brèches de son patrimoine.

La fortune de Fouché ne date, en effet, que de son entrée au ministère de la police et surtout de sa fausse sortie sous le Consulat, quand Bonaparte, pour se débarrasser d'un auxiliaire qu'il trouvait gênant, supprima son emploi et lui donna, sans parler du titre de sénateur, une gratification de douze cent mille francs prise sur ses fonds secrets.

Jusque-là, on ne saurait trop le dire parce que c'est la vérité, notre proconsul avait plutôt mangé du sien dans ses différentes missions.

Je viens d'apprendre, — écrivait-il à sa sœur le 13 nivôse an V, — qu'on me donne à Nantes de beaux châteaux. Ils sont sans doute en Espagne! Les misérables! si je leur ressemblais, j'aurais, en effet, beaucoup de richesses. A ma place, ils auraient fait une fortune immense... Dites à ceux qui croient les contes qu'ils débitent à dessein que je fais la remise à qui voudra de tous les châteaux et de tout ce que j'ai acheté depuis la Révolution, je lègue tout sans réserve (1).

Il n'aurait certainement pas écrit cette lettre dix ans plus tard, car on aurait pu le prendre au mot, et cela lui aurait coûté le château de Ferrières. Mais s'il réalisa une fortune scandaleuse sous le Consulat et l'Empire, on doit lui rendre cette justice qu'il en fit profiter non seulement ses proches (1) mais encore tous ceux de ses amis qui lui étaient restés fidèles.

* * *

Et ici je touche au côté de sa vie qui ne mérite que des éloges.

M. Madelin a établi dans un de ses meilleurs chapitres que Fouché n'avait jamais oublié ses confrères et les anciens élèves de l'Oratoire et il en a donné des preuves dont quelques-unes sont fort touchantes. Qu'il me permette d'ajouter aux noms qu'il a cités celui de Fontanes, qui fut rayé de la liste des déportés par le ministre de la police générale peu de temps après le 18 brumaire.

Fontanes avait fait toutes ses études au collège de l'Oratoire de Niort; il en était sorti depuis quatre ans quand Fouché y fut envoyé, en 1782, en qualité de préfet, mais il y avait laissé un tel souvenir, que le ministre de Bonaparte ne pouvait l'avoir perdu. C'est donc autant à ce souvenir qu'à la protection de Mme Bacciochi que Fontanes, doit le coup de fortune qui lui rouvrit en 1798 les portes de la France. Or voyez le service que Fouché rendit au pays en cette circonstance. Fontanes maintenu en exil, c'était peut-être l'Université privée à tout jamais de ses lumières et du même coup le Conseil supérieur de l'Instruction publique privé de la science et de l'autorité morale de Joubert, Royer-Collard, Rendu, Guéneau de Mussy, l'abbé Émery, le Père Ballan, puisque c'est par Fontanes que Joubert se rallia au Consulat et à l'Empire, et par Joubert que Royer-Collard, Rendu et Guéneau de Mussy entrèrent derrière lui au Conseil supérieur de l'Instruction publique.

Chateaubriand, qui s'est montré si dur pour Fouché, aurait dû lui savoir gré de cet acte de générosité politique envers Fontanes, comme il aurait pu lui tenir compte de l'amitié et des égards que lui témoignait Mme de Custine.

Mais il ne lui pardonna jamais la mort de son malheureux cousin, Armand de Chateaubriand, ni « le ton délibéré et la superbe insouciance » avec lesquels, au cours de l'entretien qu'il lui avait accordé à la demande de Mme de Custine, il lui dit qu'il pouvait être tranquille, qu'Armand lui avait assuré qu'il mourrait bien et qu'en effet il avait l'air très résolu (2).

1 *Joseph Fouché, d'après une correspondance privée inédite*, publiée par Dominique Caillé, 2e lettre.

1 Il avait donné à ses [illegible] qui en possédait au Pellerin.

2 *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. III, p. [illegible].

De plus, Chateaubriand — dont M. Madelin a raillé en passant « les hautes vertus » — n'a jamais pu comprendre qu'un homme qui aspire à gouverner son pays n'eût pas des principes arrêtés, immuables, et qu'il arborât tour à tour, selon les circonstances, la cocarde rouge, tricolore ou blanche. C'est pour cela qu'il a si vertement tancé les républicains et les bonapartistes qui, en 1815, se jetèrent à plat ventre devant les Bourbons, et qu'il fit entendre de si cruelles vérités au frère de Louis XVI qui, pour monter sur le trône, ne craignit pas de s'appuyer sur le bras d'un évêque défroqué et d'un régicide.

* * *

Et, à ce propos, vous êtes-vous jamais demandé pour quelle raison l'opinion publique en France — — et par ce mot j'entends l'opinion de ceux qui la font — a gardé, je ne dis pas du respect, mais une certaine admiration, certains égards tout au moins, pour M. de Talleyrand, quand elle n'a que du mépris pour Fouché ?

Quant à moi, cette différence de traitement m'a toujours fait l'effet d'une criante injustice, car, tout bien pesé, je crois que le prince de Bénévent était tout aussi méprisable que le duc d'Otrante. Les deux faisaient la paire, comme on dit, et le jour où ils sortirent ensemble du cabinet du roi Louis XVIII, après lui avoir juré serment de fidélité, je pense qu'ils ne purent se regarder sans rire.

Examinons donc en terminant leurs états de service et mettons-les en parallèle.

Quand Fouché embrassa la cause révolutionnaire, devint député et se maria, il n'était pas dans les ordres, comme on l'a dit et répété sur tous les tons, il n'avait reçu que la tonsure. Talleyrand, lui, était évêque d'Autun. Ce n'est pas précisément la même chose. L'un n'avait qu'à quitter la soutane pour devenir tout à fait laïc ; l'autre avait beau se défroquer, il restait évêque.

Fouché ne prit aucune part à l'élaboration et au vote de la Constitution civile du clergé, puisqu'il ne faisait pas partie de la Constituante.

Talleyrand, non seulement la vota, mais pour bien marquer qu'elle était son œuvre, il consacra le premier évêque constitutionnel.

Tous deux s'étaient opposés dans les Conseils du gouvernement à la négociation du Concordat ; ils y prêtèrent la main en dernier lieu : Fouché, avec l'arrière-pensée d'asseoir sur les nouveaux sièges épiscopaux ses amis de l'Église constitutionnelle ; Talleyrand, dans le but avoué de régulariser sa situation vis-à-vis de Rome en se faisant séculariser après coup.

Talleyrand poussa de toutes ses forces à l'assassinat du duc d'Enghien.

Fouché se contenta d'y applaudir pour cette raison machiavélique que Bonaparte, après ce crime, ne pourrait plus lui reprocher son régicide.

Talleyrand et Fouché servirent les mêmes maîtres de 1796 à 1815 et les trahirent l'un après l'autre avec la même légèreté de cœur et la même désinvolture. Lors du retour définitif des Bourbons, ils se trouvèrent ensemble dans le même ministère. Tous deux enfin tripatouillèrent à loisir les papiers d'État pour faire disparaître des archives les preuves de toutes leurs vilenies (1).

Ils étaient donc bien dignes l'un de l'autre. Et cecependant, voyez combien différente fut leur fin ! Fouché mourut exilé à Trieste, le 26 décembre 1820, entouré, si l'on veut, dans le palais Vico, des prévenances et des témoignages d'amitié du roi de Westphalie, de sa femme, et de la princesse Élisa, ses voisins, mais exilé tout de même et triste de se savoir discrédité, honni, renié par tout le monde en France.

Talleyrand mourut à Paris, dans son hôtel, le 17 mai 1838, plus adulé que jamais, après avoir reçu la visite du roi, de ses ministres, de tout le noble faubourg, et les bénédictions suprêmes de l'Église catholique, apostolique et romaine.

Et deux mois avant, il avait eu, à l'Académie, son apothéose, sa représentation d'*Irène*. C'était le 3 mars 1838. La salle était comble. M. Mignet, secrétaire perpétuel, alla à sa rencontre dans la pièce qui précédait celle des séances. Le prince (il était alors dans sa quatre-vingt-cinquième année) n'avait pu monter à pied l'escalier ; il avait été porté par deux domestiques en livrée. Quand il fit son entrée dans la salle, appuyé sur le bras de M. Mignet et sur sa béquille, tous les assistants étaient debout. Son discours, — c'était l'*Éloge de Reinhard*, — prononcé d'une voix très forte, fut fréquemment interrompu par les applaudissements. La lecture faite (et ce fut là toute la séance, une petite demi-heure en tout), l'enthousiasme n'eut plus de bornes. « Le prince, dit Sainte-Beuve, eut à passer, au retour, entre une double haie de fronts qui s'inclinaient (2). »

Pourquoi donc cet enthousiasme, ces applaudissements, cette révérence scandaleuse pour Talleyrand, quand on n'a eu que du mépris pour Fouché ?

(1) M. Madelin parlant de l'autodafé qu'à son lit de mort, le duc d'Otrante fit de certains papiers enfermés dans son secrétaire, met en doute le récit de M. Ernest Merson qui dans ses *Mémoires d'un journaliste* prétend que ce fut le roi Jérôme lui-même qui les brûla. Le récit du journaliste nantais m'a été confirmé plusieurs fois par Mme Riom, et je tiens d'elle que d'autres papiers de Fouché, qui par les soins de ses fils avaient été cachés derrière les lambris du grand salon de Ferrières, furent dérobés on ne sait comment ni par qui, pendant que l'ancien ministre de la police générale était à Trieste.

(2) *Nouveaux Lundis*, t. VI, p. 110.

Et pourquoi, même aujourd'hui, avec le recul des années qui donne leur vraie valeur aux hommes, et aux choses leur vraie perspective; pourquoi continuons-nous à traiter Fouché de gredin, de scélérat, de sycophante, etc., et ne prononçons-nous le nom de Talleyrand qu'avec une admiration voisine du respect?

Serait-ce que l'un ne fut qu'un plébéien, qu'un parvenu, et que l'autre fut un grand seigneur? Peut-être, car les belles manières, la suprême distinction, la réputation justifiée d'habile homme et d'homme d'esprit, ont toujours désarmé la critique, en ce pays demeuré aristocrate malgré tout (1).

Mais l'historien qui veut faire œuvre durable doit se dégager des influences ambiantes, car l'histoire n'a rien à voir avec la mode et la morale courante, et si ce n'est pas offenser Dieu que de dire avec Lamartine que :

Pour les héros et nous il a des poids divers,

il est inadmissible qu'ayant à juger deux hommes de la valeur morale de Fouché et de Talleyrand, il ait deux poids et deux mesures.

LÉON SÉCHÉ.

VARIÉTÉS

L'Art de soi même (2).

Qu'en tout temps tes vêtements soient blancs, et que l'huile parfumée coule sur ta tête. Jouis de la vie avec la femme que tu aimes, pendant tous les jours de ta vie rapide que Dieu t'a donnés sous le soleil, durant tout le temps de ta vanité... car il n'y a ni œuvre, ni pensée, ni science, ni sagesse dans le séjour des Morts où tu vas en hâte.

ECCLÉSIASTE IX

Autrement dit, c'est la femme, en définitive, qui est le cœur de la place; le reste n'est que rouages; son action est la seule.

L'objet d'art qu'il faut donc soigner par-dessus tout avec une sainte vanité, c'est elle.

Je ne viens pas ici donner des recettes de toilette ni m'établir en concurrence inégale au tailleur ou à la corsetière. Mais, pourtant, l'art du charme personnel comporte tellement de philosophie, et de si haute, qu'on est excusable peut-être de frapper un peu à la porte de l'intimité, très philosophiquement, pour essayer de justifier quelques préceptes...

D'abord, celui-ci : la plus jolie toilette est celle qu'on ne remarque pas, et qui fait le mieux valoir.

Il y a une certaine élégance naturelle, qui sied aussi bien aux femmes que les fleurs à un arbre. Celle-là peut se passer des secours d'un art trop apparent. La simplicité et la bonté caractérisent, comme on sait, les vraies grandes dames.

Comment prendre au sérieux une poupée qui n'a rien à elle, dont la poche s'ouvre béante par derrière, si c'est la mode, ou qui n'a pas de poches, ou qui ne peut même pas se servir de ses bras, trop ficelés ou trop bouffants, et encore moins de ses jambes, n'en ayant pas l'habitude? Un homme peut s'amuser d'elle ou par elle ; avoir foi en elle pour quoi que ce soit, jamais!

D'autre part, trop de femmes dites sérieuses affirment leur vertu par des mises négligées, tout à fait pénibles, sous prétexte que la beauté de l'âme suffit; on voit des paquets, sans sexe, balayer les sacristies ou remplir certains équipages. Vraiment, c'est manquer à un strict devoir social que de nous présenter la vertu ou la maturité sous des aspects aussi désobligeants.

L'Évangile n'a jamais dit : « Bienheureux ceux qui ne changent pas de linge! » Je veux bien que le corps ne soit pas tout; mais enfin il n'est pas rien. C'est un bel objet à respecter. Sans lui, nous ne serions pas nés, nous n'aurions aucun moyen d'exprimer nos idées. L'esprit et lui ont passé un étrange contrat; ils sont de bien intimes amis. Le jour où nous avons la plus petite migraine, nous sentons-nous l'esprit libre?

Il faut donc accepter notre corps pour ce qu'il est, comme l'instrument de nos rapports avec le monde extérieur. La parure doit signifier que vous n'entendez ni le donner ni le reprendre, mais qu'étant femme, c'est-à-dire la représentation physique du charme, vous exercerez votre office, et que vous conduisez « vos goûts et vos années comme des chevaux bien attelés ».

« Ah! me direz-vous, voilà une morale qui ne sera pas du goût de mon mari. C'est à lui, n'est-ce pas? qu'il faut plaire (tout au moins principalement); or, la preuve que je suis loin de dédaigner mes modestes charmes, c'est que je dépense pas mal pour ma toilette, et il trouve même que je dépense trop. Alors, que faire? car il n'y a pas de milieu : s'habiller ou ne pas s'habiller. Je vous défie de sortir de ce dilemme. Or comment s'habiller si vous ne voulez pas que j'achète la robe qui se porte, ou un chapeau de la bonne faiseuse?... »

1. Gourgaud dans son Journal de Sainte-Hélène (24 sept. 1817) relate ainsi une conversation de Napoléon sur Talleyrand : « Talleyrand se maintiendra, c'est un homme de la Révolution. Il est d'une grande maison et cela efface tout. Voilà l'avantage de la noblesse... Le Roi n'en veut pas à Talleyrand. Louis XVIII est un homme d'esprit et un fin politique. Talleyrand mourra dans son lit. »

2. Extrait de *l'Art de la vie*, par R. de Maulde la Clavière, qui va paraître à la librairie Perrin et Cie.

Il y a du vrai dans l'objection; il faut s'habiller. Mais « la robe qui se porte » me touche moins. Pourquoi cette sujétion, à mon humble avis un peu extravagante? Ah! il ferait bon voir M. le préfet de police arrêter la coupe des robes, ou même le Pape décider, par encyclique, si on portera sur sa tête des plumes ou des oiseaux avec leurs pattes! Où est la loi, la pénalité? La loi, c'est qu'une robe vous aille personnellement; la pénalité, c'est que tel chapeau vous dépare.

La mode a pourtant des excuses : d'abord, elle indique un renouvellement de la toilette, elle fait donc marcher le commerce ; autrement, on pourrait être tenté de réaliser bien des économies subreptices!... Puis, chose plus grave encore, au point de vue esthétique elle satisfait l'œil, au point qu'une chose démodée semble tout de suite ridicule, et qu'au contraire, si quelques objections se présentent contre la mode du jour, ces objections sont timides. Ceci est très vrai, et précisément voilà un effet extrêmement fâcheux. Il est arrivé qu'avec certaines modes accentuées on ne voyait plus passer que des costumes: toutes les femmes finissaient par se ressembler.

« Au moins, me direz-vous, cela nous dispense de rêver de colifichets et de faire des frais d'imagination. Est-ce qu'on ne passe pas déjà assez de temps chez sa couturière et dans les magasins? Faut-il que la vanité ne nous lâche pas une minute, que nous ne fassions plus que penser à notre toilette? C'était bon peut-être dans les temps aristocratiques et sereins, par exemple pour les grandes dames de la Renaissance. Maintenant, on n'a plus le temps... » Plus le temps! Ah! permettez-moi un léger sourire! Dans toute femme, même qui dort, il y a toujours un coin de pensée pour la toilette ; et heureusement! L'uniformité de nos costumes masculins est un si cruel stigmate de décadence et d'ennui!...

En un mot, tout ce que porte une femme, tout ce qu'elle manie, doit se rapporter à elle et développer sa personnalité. Un simple détail, pour finir. Nos montres actuelles sont pitoyables, toujours rondes, uniformes, banales. Jadis, c'était un joyau; on en trouve de toutes les formes, en forme de boîtes, de croix, de boules, de fleurs de lis... que sais-je? Ne pourrait-on pas revenir à cette jolie idée de tout rendre personnel?

Certainement, ces préoccupations de toilette peuvent paraître futiles et un peu mesquines, et elles le sont si elles ne s'inspirent que de l'esprit futile et mesquin qui s'appelle la vanité. Mais il y a une sainte vanité, qui consiste à n'être pas belle seulement pour sa propre satisfaction personnelle, à penser que la beauté en ce monde a une action considérable et qu'à en exercer le ministère on fait œuvre divine et, pour ainsi dire, sacerdotale.

Je n'exagère pas. Ce que l'Ecclésiaste appelait une lampe brillante sur un candélabre d'or est devenu, pour l'esthétique chrétienne, une apparition divine, ou, selon l'expression du cardinal Bembo, le reflet, « l'influx » de Dieu, par un visage de femme. Dieu, Madame, a mis son sceau sur vous, et vous a dit: « Allez, voici ce que chantera le monde entier : voici le symbole du monde, l'unité et la proportion des formes, l'harmonie et, pour ainsi dire, l'amour des membres les uns pour les autres. Tout est amour en vous, et votre corps tout entier semble une mélodie qui nous élève vers le divin. » J'emprunte des mots de saint Augustin. Et saint Bernard vous invite aussi à donner vos soins à la chair, avec sobriété, avec une certaine mesure spirituelle, pour porter dignement le cachet de Dieu.

C'est que tout devient admirable du moment où ce n'est pas vous-mêmes que vous cherchez à glorifier, mais en vous et par vous l'universelle beauté nécessaire. Et on ne saurait mieux faire, à ce propos, que de citer encore saint Augustin. Il pousse l'enthousiasme jusqu'à dire que, dans la structure du corps humain, le Créateur a préféré la beauté à la nécessité; « car, ajoute-t-il, la nécessité doit passer. Et, au contraire, un temps viendra où nous jouirons de la beauté seule, de notre beauté mutuelle, sans désir impur. Et voilà ce dont il faut surtout glorifier le Créateur, à qui il est dit dans le Psaume : *Vous vous êtes revêtu de splendeur et de gloire.* »

Soyez donc belle, je ne dirai pas à outrance, mais franchement, sincèrement, qu'on permette le mot: bravement! Faites de votre être, comme dit l'apôtre, « l'hostie vivante; que votre culte soit raisonnable », puisqu'il a pour but de répandre l'affection autour de vous, et que ce but saint ennoblit tout.

La vraie et pure beauté est la beauté d'âme, de même que le vrai amour n'a rien de sensuel. Comprenez donc bien ce que veut dire ce mot: « Soyez belles. » Il signifie que le charme physique doit concourir, mais concourir seulement, à l'ultime production de la beauté.

Un préjugé très courant, très souvent rappelé par les plus brillants esprits, consiste à soutenir que l'art devient presque fatalement immoral, que l'esthétisme était une doctrine païenne et que le christianisme repose sur l'anéantissement de la chair. C'est, à ce qu'il nous semble, une exagération, et, à vrai dire, un système un peu dégradant. Nous croyons, au contraire, qu'ennoblir la vie, c'est l'élever d'un cran au-dessus de la morale utilitaire, que la beauté est la consécration de l'existence et sa perfection suprême, et que le christianisme a dégagé lumineusement cette vérité en distinguant l'esthétisme du sensualisme. Mettre le corps à sa place est bien; l'anéantir serait mal, parce qu'il est notre

instrument de vie et notre guide vers la beauté.

Les Grecs anciens ont poussé un peu loin, sans doute, le culte des belles formes ; à ce point qu'au lieu de nos comices agricoles, consacrés à l'amélioration des vaches et des carottes, ils avaient des concours sous diverses formes pour l'amélioration de la race humaine. Mais nous, en revanche, nous ne semblons guère travailler qu'à détériorer notre race, et on peut se demander comment il reste encore tant de tailles fines et de tournures distinguées.

Chercher la beauté ultime dans la vie purement physique serait évidemment une erreur et, d'ailleurs, une duperie. Ce que nous aimons, en somme, c'est notre amour, et, s'il faut tout dire, l'illusion même suffit, du moment où elle répond à nos désirs. Cette idée n'a rien de paradoxal ni de quintessencié : nous l'éprouvons tous les jours. Est-ce que, pour jouir d'un tableau, nous avons besoin de croire que ce n'est pas un tableau ? Dans un paysage, ce qui nous séduit, c'est moins la nature que, pour ainsi dire, le rêve de la nature, ce que nous ne voyons pas, ce que nous sentons, ce que nous nous imaginons. Nous n'aimons pas la nature, mais l'émotion qu'elle nous donne, la manière dont elle pare la réalité par ses jeux d'ombre et de lumière.

On peut admettre aussi qu'une femme, même aimée, n'est qu'un prétexte : notre profit, c'est le rêve que nous formons à son occasion, et qui nous appartient en propre. La conclusion est celle-ci : La beauté n'existe réellement qu'à condition de savoir s'en servir ; autrement, c'est comme un anneau d'or au nez d'une truie. Êtes-vous belle, Madame, dans le sens absolu du mot? Je l'ignore, et, en réalité, cela m'est égal. Il ne s'agit que d'une chose, de l'impression que vous faites. Penchez-vous au bord de l'eau et regardez-vous : votre image n'est qu'une illusion, et cependant elle existe. Je suis cette eau qui vous réfléchit. Pur, calme, je possède parfaitement votre image ; mais, si vous me troublez, elle sera trouble.

Il ne s'agit pas du tout d'arriver à une thèse physique de beauté, mais simplement à un effet de beauté. C'est encore l'avis de saint Augustin : « Il y a, dit-il, deux beautés, celle qu'on juge belle et celle qui touche », celle qu'on aime ; appelez celle-ci, si vous voulez, le charme. Comment telle femme qui ne peut passer pour une beauté touche-t-elle ? Il est assez difficile d'en donner une raison scientifique. « Tu n'as ni beauté, ni science, ni naissance, disait à François d'Assise un de ses moines, et cependant tout le monde court après toi. Mais François d'Assise « se donnait » beaucoup, et probablement le charme de certaines femmes tient un peu à la même recette. Elles ont beaucoup d'expression, et, par conséquent, elles donnent quelque chose de leur personne morale. Toute personne impressionnable impressionne : l'influence est réflexe et réciproque.

La rougeur, la pâleur, l'éclat ou le trouble des yeux produisent des effets très sympathiques. Il y a des yeux qui nous remuent jusqu'au fond des entrailles, des regards qui consolent de tout. Le geste, l'attitude ont aussi leur importance : les choses mêmes ont une attitude ; ainsi de cheveux soyeux, même blancs, on peut tirer un effet de douceur extraordinaire.

Et, chose curieuse, ces gestes, ces attitudes agissent même sur la personne qui gesticule. Ainsi c'est avec une profonde connaissance de la machine humaine que les *Exercices* des Jésuites recommandent de soigner les attitudes pendant les oraisons : se mettre à genoux, joindre les mains, avoir un regard fixe, voilà des procédés qui ne sont pas indifférents. Ils touchent le spectateur, mais ils touchent aussi la personne agenouillée.

Il faut donc arriver à se rendre maître jusqu'à un certain point de l'image physique des émotions. Cependant, les figures les plus attachantes seront toujours celles où les émotions se peindront franchement ; il y a des visages féminins d'une mobilité à la fois délicieuse et déconcertante, mais si parlante qu'en un éclair elles parlent comme Bossuet, et à ce langage tous les sens s'intéressent.

On juge aussi une femme à son parfum préféré, à sa voix... Telle a un organe d'homme d'affaires ; telle autre détaille musicalement sa parole et tire un parti exquis des inflexions, de la variété de son registre, elle glisse dans la conversation des notes cristallines, basses, graves, caressantes, qui touchent énormément.

Au XVIe siècle, en abordant une femme à la française, on la baisait au visage, sur les lèvres ; ensuite, on a baisé la main ; maintenant, la poignée de main à l'américaine prévaut. C'est un tort, car la poignée de main actuelle ne signifie pas grand'chose. Tandis que tout contact aimable est une caresse ; et, du haut en bas de l'échelle des êtres, depuis les chats et les ânes, qui se frottent les uns aux autres, jusqu'à la guenon caressant plus ou moins brusquement sa progéniture, tout sentiment affectif s'accompagne d'un contact, qui en devient pour ainsi dire la consécration naturelle.

Une femme ne devrait donc tendre la main que dans un but de grâce et de faveur, et, sur toute main tendue, des lèvres d'hommes devraient s'appliquer avec un sentiment d'affection ou de respect. Le baisemain, jadis, était la grande pratique des Italiens, et ils en tiraient un si gracieux parti que des femmes mêmes, sans blesser un vieillard ou un homme qu'elles voulaient honorer, savaient lui baiser la main avec un art tout à fait tendre. Le peuple

baisait volontiers le bas du vêtement. On trouvait extrêmement naturel de baiser les mules du Pape. Il est fâcheux que ces délicatesses de l'art du contact aient entièrement disparu.

Mais nous ne pouvons pas nous étendre sur tous ces petits problèmes; résumons-les d'un seul mot : le charme d'une femme consiste dans l'art de rendre sa relation aimable.

Et son honneur est d'élever cet art assez haut pour que les moyens physiques restent ce qu'ils sont, de simples moyens, et que le rapport vrai s'établisse d'âme à âme.

Autrement dit, la substance pratique du charme physique est un charme moral.

Et ainsi nous arrivons encore à cette conclusion : Non seulement le charme est autre chose que la beauté des formes physiques, mais même on peut se demander si la beauté proprement dite sert beaucoup au charme et si elle ne lui nuit pas quelquefois : car c'est une arme dont on n'est pas très maître : une épée de feu, qui brûle la main. Au premier abord, elle rend tout facile ; mais une femme aurait bien tort de se fier à la solidité d'une suggestion purement matérielle, sans compter que cette suggestion n'a rien de très particulièrement flatteur et tourne bientôt à des résultats positifs, qui excèdent vite les limites de l'art... Même vis-à-vis de son mari, il faut secouer ce genre de suggestion, et se préoccuper surtout de ce qui survit à l'éclat de l'épiderme ou à l'éclat des rubans et des oiseaux empaillés.

DE MAUDE LA CLAVIÈRE.

THÉATRES

[illegible] *Astarté*, opéra en quatre actes et cinq tableaux, poème de M. Louis de Gramont, musique de M. Xavier Leroux. — VARIÉTÉS : *les Médicis*, comédie en trois actes et quatre tableaux, de M. Henri Lavedan.

Le poème d'*Astarté* se distingue d'une manière assez marquée des ordinaires livrets d'opéras. Il est « écrit », d'abord, et cela n'est pas fréquent; écrit en une langue claire, sobre, élégante, fort agréablement poétique; et cela n'est pas pour étonner, de la part de l'auteur de *Rolande*. De plus, il marque un effort très sensible pour bannir les épisodes superflus et conventionnels (les chœurs, par exemple, sont toujours exigés par l'action dramatique); le drame est volontairement réduit à ses éléments essentiels; il n'y a de personnages que ceux dont il ne saurait se passer. Enfin, on y remarque, et il faut y louer, un excellent souci de la longueur... Je m'explique. Les livrets, le plus souvent, — et cela prouve une fois de plus combien les auteurs sont ignorants des nécessités du drame musical, — les livrets sont rédigés le plus souvent en répliques courtes et sèches, excellentes pour une pièce parlée, mais déplorables dans une pièce en musique, d'où elles suppriment tout développement musical.

Les auteurs ont si bien compris le peu de substance musicale de leurs dialogues, qu'ils les interrompent de temps à autre pour placer une sorte d'effusion lyrique dont le moindre défaut est de contraster étrangement avec ce qui l'entoure. M. de Gramont, au contraire, — et ceci dénote un sens exact des exigences du drame musical, — s'est attaché à écrire un dialogue, non plus haché, mais composé de longs morceaux. Ce que ses personnages ont à dire, ils le disent « d'un seul tenant », si l'on peut s'exprimer ainsi. Les avantages musicaux de cette manière d'écrire sont évidents. Ainsi, au lieu de mettre en musique un dialogue morcelé où, — chaque personnage répondant rapidement à l'autre, — la musique doit à tout instant changer de caractère, le musicien se trouve en face d'un véritable développement, de sentiments ou d'idées, admirablement propre à être « suivi » musicalement.

Et, pourtant, ce poème où j'ai plaisir à reconnaître des qualités qui ne sont point point banales, ce poème me déplaît le plus complètement du monde. Encore le mot déplaire est-il fort insuffisant. Pour parler net, ce n'est pas assez de dire qu'il offense la morale, car la morale est assez bonne personne ; il offusque la décence la plus ordinaire. Il n'est pas seulement sensuel, comme était celui d'*Esclarmonde;* il est équivoque et gênant; il est... il est tel que M. de Gramont a dû renoncer à nous expliquer certains moments importants de son drame. Et M. de Gramont n'est point timide!...

Hercule, las de son repos, veut accomplir un exploit mémorable. Fidèle de la chaste Vesta (une fois pour toutes, je ne discute pas l'interprétation que M. de Gramont donne de la fable d'Hercule), il a résolu de châtier l'impudique reine de Sardes, Omphale, sectatrice de l'infâme Astarté. Malgré les prières de Déjanire, il part suivi de ses guerriers. Il a foi dans sa force, dans sa vertu; il affrontera l'irrésistible beauté d'Omphale; il la verra, et ne la tuera qu'après l'avoir contemplée. Comme on dit, il joue la difficulté. — Mais, à peine a-t-il quitté le port, qu'apparaît un funeste présage. Le feu sacré s'est éteint sur l'autel : une apparition surnaturelle s'est montrée sous le portique du temple. Hercule est menacé d'un grave péril; il sera la victime d'Omphale... Déjanire, heureusement, possède un talisman invincible, la

[illegible] chez Alphonse [illegible] le poème chez Stock.

robe que lui a léguée en mourant le centaure Nessus. La charmante Iole (un joli nom pour un navigateur), déguisée en jeune garçon, le portera à Hercule.

Sous les murs de Sardes. — Phûr, le grand prêtre d'Astarté, seul homme de la ville m'a-t-il semblé, rassure les habitantes éplorées : Hercule sera la proie d'Omphale. Phûr rentre dans la ville escorté des prêtresses d'Astarté, dansant et chantant... Et je me garderai de vous dire ce qu'elles chantent. M. de Gramont s'est amusé à rimer leurs strophes en rimes exclusivement féminines. C'était le cas ou jamais... — Voici Hercule et sa troupe. Le héros va reconnaître les remparts. Et, pendant sa courte absence, les prêtresses (elles ont modifié leurs chants et leurs rimes) ont vite fait de séduire et d'emmener avec elles les soldats.

Et voici enfin Hercule en face du palais d'Omphale. La reine paraît. Il lève son glaive. Elle écarte ses voiles... Hercule l'invincible est vaincu !... Rien ne lui coûtera désormais pour posséder Omphale ; il dépose aux pieds de la reine ses armes et ses trophées, il renie Vesta et adore Astarté. La scène de séduction est vive. Du moins, s'écoute-t-elle sans malaise. Mais il faut que la ville entière soit témoin du triomphe d'Omphale, et contemple Hercule filant sa quenouille. Et c'est devant la foule, que Phûr célèbre les « fiançailles » de la reine et du héros. (Il y a là une histoire de philtre à laquelle je n'ai rien compris.) Orgie, tumulte... Hercule est tiré de son sommeil léthargique par les appels amoureux d'Omphale. Il vole dans ses bras.

Les amants, — *lassati, non satiati*, — vivent dans l'extase. Phûr s'en indigne et s'en inquiète. Il éveille les soupçons d'Hercule : Omphale est volage ; que le héros la contraigne à s'unir à lui dans le temple d'Astarté à Lesbos ; alors, elle lui appartiendra pour toujours. Mais Omphale refuse... Et comme Hercule insiste et sort irrité, elle s'irrite à son tour contre lui, et supplie Astarté « de lui pardonner ses blasphèmes » ! et de la rendre « insensible comme autrefois »... Alors paraît Iole. Omphale, mise au courant de sa mission, accepte avec joie ce moyen de se débarrasser d'Hercule : elle lui fait remettre la robe de Nessus, cependant qu'elle accable de tendresses la charmante messagère... Tout à coup des cris éclatent. Hercule apparaît environné de flammes qui s'échappent de la tunique fatale ; le feu se communique au palais qui flambe et s'écroule. Et une apothéose finale nous montre Omphale gravissant avec Iole les degrés du temple de Lesbos.

Ayant à rendre compte un jour d'un sujet analogue, M. Jules Lemaître écrivait : « Ce qui caractérise ces personnages, c'est ce que j'appellerai, par la plus atténuante des litotes, le manque de naturel dans les affections... » Cette phrase délicieuse pourrait servir d'épigraphe à *Astarté*.

Qu'un pareil sujet, si fâcheux qu'il soit par ailleurs, soit ou non « capable » de musique, je ne le discute pas ici. Il convient seulement de remarquer que l'expression musicale de la sensualité pure (si j'ose m'exprimer ainsi) est extrêmement limitée. Dans *Esclarmonde*, au moins y avait-il quelque trace de sentiment, et, vers la fin, quelque douleur. Ici, rien que la sensualité ; volontairement, M. de Gramont a banni de son poème toute trace de « sentiment ». Je reconnais que le sujet n'en comportait guère. C'était une raison, peut-être, pour ne pas le choisir.

De là une cause de monotonie pour la musique de M. Leroux. A partir de la fin du premier acte (encore quelques thèmes frénétiques y figurent-ils déjà), les voix et l'orchestre restent obstinément et uniformément en folie. C'est un chromatisme qui se pâme, qui hurle, qui rugit. Et c'est toujours le même chromatisme. Depuis *Tristan*, il n'y a plus qu'une manière d'exprimer le délire des sens, c'est la fameuse ascension chromatique, qui n'a pas, d'ailleurs, chez Wagner la signification exclusivement physique que semble lui prêter M. Leroux. On la retrouve, trop pareille, dans *Astarté*. Mais M. Leroux a cru que, pour en augmenter la signification, il suffisait de la prolonger : au lieu de trois notes, il en met cinq ou six ; parfois, dans les situations particulièrement tendues, c'est une octave, même une octave et demie... Imaginez un peintre qui, pour donner plus d'expression à la *Joconde*, la reproduirait au quadruple de sa taille !... C'est précisément le contraire qui arrive. Au lieu de l'impression du désir infini et irréalisable que nous donnait *Tristan*, ce n'est plus qu'une crispation dont l'abus tourne rapidement en monotonie. Ajoutez que ce chromatisme même, on ne peut le répéter sans cesse, pareil à lui-même. Alors il est tantôt ascendant, tantôt descendant, tantôt à l'orchestre, tantôt aux voix... Au bout de quelques mesures, l'effet s'atténue. Et c'est alors par l'orchestre déchaîné que M. Leroux croit traduire le désir... Je ne sais guère d'ouvrage plus uniformément bruyant qu'*Astarté*. Il en est, je pense, de plus expressif... Il n'en est pas, il faut bien le dire, de plus exaspérant. « Je donnerais un écu pour une chanterelle », disait Grétry. On donnerait tous les cuivres de l'Opéra pour une de ces honnêtes phrases diatoniques comme en écrit M. Saint-Saëns...

Ce qui me fâche, c'est que, — dans cet ouvrage dont le sujet est si singulier et la musique si crispée, — l'originalité est ce qui manque le plus. Le désir s'exprime conformément au modèle [illegible]. S'agit-il d'une scène religieuse antique, voici les flûtes en tierce à la manière de *Salammbô*, et l'inévitable

« mode » que vous savez. Le palais d'Omphale s'enflamme : et c'est le feu d'après la méthode *Walkyrie*... On dirait d'un recueil de recettes musicales... « La Musicienne bourgeoise », si vous voulez.

Ce qui déplaît ici, ce n'est pas la véhémence ou l'excès. C'est l'expression insuffisante de cette véhémence et de cet excès. C'est l'illusion qu'on augmente l'expression en tendant les voix à les rompre, et en faisant hurler les cuivres jusqu'à nous assourdir. Le vacarme n'a jamais été une raison.

Ce n'est pas tout. J'avais plaisir tout à l'heure à signaler dans le poème de M. de Gramont une assez forte substance musicale, un développement littéraire qui devait donner lieu à un égal développement musical. On dirait que M. Leroux ne s'en est pas avisé. C'est une chose curieuse que cette sécheresse du développement musical chez un musicien contemporain. La phrase commence, bien ou mal, au hasard, dirait-on, de l'improvisation ; mais dès qu'elle s'est achevée, le musicien hésite ou balbutie, à moins qu'il ne se répète. Pas une des « tirades » du poème n'est composée musicalement... Si j'insiste, c'est que je crains que M. Leroux, poussé par des amis maladroits, ne s'applique à ne pas travailler... On dirait que, lorsqu'il a écrit une phrase, il redoute de la corriger ou de la suivre, tant il a peur de gâter son originalité... C'est au contraire en se surveillant soigneusement, qu'il arrivera, peut-être, à en avoir une.

Astarté est fort bien interprétée. M. Alvarez fait tonner sans faiblesse, sans fatigue, et sans relâche le cuivre de sa voix ; M. Delmas prête sa diction large et sûre au rôle de Phûr ; Mme Héglon rend avec beaucoup de passion le rôle « difficile » d'Omphale ; Mme Grandjean montre de la force dans celui de Déjanire ; Mlle Hatto chante avec infiniment de charme l'agréable invocation du premier acte ; et Mlle Nimidoff donne une silhouette gracieuse à Cléanthis, prêtresse d'Omphale-Astarté. — La mise en scène est d'une somptuosité rare ; et, ce qui vaut d'être signalé, de très réels progrès ont été faits en ce qui touche l'éclairage ; il y a au premier acte un effet de crépuscule tout à fait réussi. Les chœurs sont mieux vêtus que d'ordinaire. Il faut en féliciter M. Gailhard. Il faut le féliciter de tout,... sauf peut-être d'avoir monté *Astarté*...

***

Il ne faut pas se lasser d'admirer à quel point le sentiment de la hiérarchie est puissant chez le public et chez la critique. Un académicien a envie de s'amuser et de nous amuser. Il écrit une pièce où il « transpose », en quelque sorte, et très ouvertement, le *Bourgeois Gentilhomme*... Et aussitôt ces deux institutions nationales, — l'Académie et Molière, — se dressent entre lui et la critique, majestueuses et intangibles. M. Lavedan est académicien, et il veut rire ? Il s'est inspiré de Molière, et il n'a pas été profond à donner le vertige ?... Ce sont choses qu'on ne pardonne pas. On les lui a fait payer, — et le *Prince d'Aurec*, et *Catherine*, et le *Nouveau Jeu*..., et peut-être quelques petites choses avec... Il ne nous doit plus rien !

Je dirai très franchement que M. Lavedan a montré parfois une fantaisie plus délicate et une observation plus fine, sinon plus exacte. Aux *Médicis*, je préfère, — et j'ose le dire ! — le *Prince d'Aurec* ou le *Nouveau Jeu*. Il n'en est pas moins vrai que sa dernière pièce est fort amusante, et que j'y ai pris, pour ma part, un plaisir très soutenu.

Elle manque de profondeur ? J'y consens. Mais c'est précisément de profondeur qu'elle devait manquer, si le ridicule qu'elle met en scène est un ridicule de surface, un ridicule purement extérieur, et qui ne peut guère affecter le fonds moral des personnages. Qu'on aime plus ou moins le *modern style*, cela prouve seulement qu'on a plus ou moins de goût et qu'on est plus ou moins ridicule ; cela ne prouve pas que l'on soit un méchant homme. M. Jourdain non plus n'est pas méchant, cependant il sacrifierait les siens à sa manie : et le snobisme dont il est atteint ressemble fort au snobisme qui gonfle le héros de M. Lavedan, Laurent dit « de Médicis »... Remarquez toutefois que si c'est le même mal, ce n'est pas tout à fait la même maladie, la première étant beaucoup plus « profonde » que l'autre. Et qu'aurait-on voulu, en fin de compte ? que Laurent ruinât les siens, fût berné par sa fille et dépouillé par son fils, toujours comme dans Molière... ô Monval ! Remarquez d'ailleurs que le seul moment, dans le *Bourgeois Gentilhomme*, où nous éprouvions un soupçon de malaise est celui où les choses menacent de tourner au tragique... Au surplus, laissons ce parallèle et revenons aux *Médicis*.

Sur un travers léger, M. Lavedan a fait une pièce légère, légère comme trame, légère comme étude de caractères. Le châtiment qu'il a voulu infliger à son Laurent est léger, puisque c'est une tromperie dont il ne s'apercevra certes pas ; et cette tromperie n'est d'ailleurs qu'hypothétique. Laurent finit par s'apercevoir qu'on l'exploite. C'est donc qu'il n'était ni tout à fait aussi sot ni tout à fait aussi « envoûté » qu'on aurait pu le croire. Les moyens employés pour le convaincre sont un peu gros ? Mais quels moyens fins auraient réussi avec lui ?

Enfin ce ridicule superficiel, M. Lavedan l'a peint avec infiniment de verve et d'exactitude. Le défilé des inventeurs, au premier acte, est une chose extrêmement réjouissante, et l'idée de l'argenterie en caoutchouc, à peine exagérée, est une excellente

invention. Et Laurent a des mots qui sont du meilleur Lavedan. « Quand une chose ne ressemble à rien, c'est de l'Art! » est une phrase qui résume assez bien, ce me semble, le goût et le discernement de certains amateurs. Et il en est une autre qui vous ravira, je pense, comme elle m'a ravi : Laurent porte une bague nouvelle : « Depuis quand l'avez-vous achetée? »... demande quelqu'un : « Je ne l'ai pas encore achetée; le fabricant me l'a prêtée *pour que j'essaye de m'y habituer !...* » Peut-on montrer, sous une forme plus parfaitement drôle, et la laideur évidente, de l'*art moderne*, et le labeur appliqué des néophytes? Pour ce mot-là, je pardonnerais beaucoup aux *Médicis*. Mais ils n'ont pas besoin qu'on leur pardonne tant de choses. Un peu de sympathie, ou d'indulgence, aurait suffi. Admirons ceux qui, au nom du grand art, peuvent bouder contre une pièce amusante et légère. Et gardons-nous de les imiter.

Les *Médicis* sont très spirituellement mis en scène, et joués, — à ravir, — par MM. Brasseur et Noblet, par Mmes Granier et Lavallière.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Michael Kramer, par *Gerhart Hauptmann* (Fischer, éd. Berlin).

Michael Kramer est un grand artiste; pour lui la peinture est une religion. Il a un fils, dont la laideur physique est celle du père exagérée, dont le génie est aussi celui du père, peut être plus vivace encore. Michael a encore une fille, vaillante, pleine de respect et d'adoration pour l'homme extraordinaire qu'il est. Il traite durement ses deux enfants, et si ces procédés lui réussissent auprès de sa fille, ils échouent totalement auprès du jeune homme. Celui-ci s'abandonne à la vie, sans force pour lutter; il s'éprend de la fille d'un aubergiste, se laisse mépriser, avilir pour l'amour d'elle. Michael, qui a eu vent de cette conduite honteuse, fait une tentative pour regagner la confiance de son fils, pour l'amener à parler franchement. Mais il est trop tard : Arnold ment pour détourner les questions importunes du tyran qui voudrait s'adoucir. Il retourne au cabaret, et, dans une rixe avec l'amoureux de sa belle, trouve la mort. On rapporte le cadavre d'Arnold chez Michael Kramer. L'artiste moule en plâtre le masque de son fils, puis se remet à son travail habituel. Il est sans haine, sans désir de vengeance. Pourtant son âme est dévastée. « Ils l'ont abattu comme un chien ! » s'écrie-t-il en contemplant le cadavre, et il ajoute : « C'est bien, c'est bien ainsi...: » Le but de sa vie avait été d'ennoblir son fils, il n'a su que le maltraiter, et maintenant c'est la mort qui l'a ennobli. Et il paraît se consoler par une étrange théorie : « La mort est la plus douce forme de la vie, le chef-d'œuvre de l'amour éternel. » On sent que pour lui cette horrible catastrophe, la mort de son fils, pose d'une manière nouvelle et plus aiguë un problème qui le torture. Lui-même vivra pour son art, pour chercher la solution de ce problème... Heureux les forts : le malheur qui terrasserait un homme ordinaire ne fait qu'intéresser douloureusement Michael Kramer. Ce n'est pour lui qu'une dernière confrontation avec l'inconnu : il espère qu'un coin du voile qui lui masque la vie sera soulevé par cet événement. Le drame est poignant; le singulier problème qu'il pose suffirait à le rendre intéressant. Peut-être Hauptmann n'est-il pas tout à fait à l'aise dans le cadre restreint et souvent incommode d'une série de scènes dialoguées. Le caractère principal, celui de Michael Kramer, est trop compliqué, trop formé déjà pour qu'il nous suffise de le voir à la fin de sa vie sans que nous ayons assisté au développement de cette intègre et robuste intelligence. Trop de choses sont sous-entendues, trop d'influences, d'aspirations, trop d'idées diverses rôdent comme des fantômes autour de ce front d'artiste. L'action, subitement accumulée après une période de formation qui a dû être longue et terrible par tout ce qu'elle contenait de force latente, déroute...

Poeti francesi contemporanei, par DIEGO DE ROBERTO (Cogliati, éd. Milan).

Ce petit ouvrage est destiné d'abord à faire connaître en Italie les poètes français contemporains, et secondement à démontrer la vanité des tentatives symbolistes. Mais il est un peu trop rapide et superficiel pour rendre, à ce double point de vue des services très appréciables. La documentation en est médiocre : il débute par cette erreur de présenter François Coppée comme un poète contemporain. Si l'auteur avait l'intention de remonter ainsi jusqu'aux parnassiens les plus reculés, il pouvait en tout cas mieux choisir, et l'on s'étonne, par exemple, qu'il n'ait pas eu l'idée plutôt de consacrer un chapitre à Leconte de Lisle, à Sully Prudhomme ou bien à Dierx. Ensuite, M. Diego de Roberto oublie à tort des poètes tels que Laforgue, Maeterlinck, Gustave Kahn, Emile Verhaeren : il aurait mieux valu négliger René Ghil et Anatole Baju. Quant à Viele-Griffin, M. de Roberto l'exécute en quelques lignes, déclarant que son style n'est ni de la poésie, ni de la bonne prose. En somme, dans les essais de rénovation qu'ont faits les poètes français contemporains, le cri-

tique italien ne voit qu'extravagance et aberration. C'est à merveille! mais il aurait fallu le démontrer, plutôt que de ressasser des apophtegmes sur la décadence empruntées au docteur Max Nordau. Surtout il convenait, avant de ramener tout l'effort des symbolistes à « la recherche exaspérée de l'originalité », d'analyser avec plus de précision leur doctrine littéraire, leur conception de l'art, d'étudier plus consciencieusement les circonstances dans lesquelles se produisait leur œuvre, d'apporter une sympathie plus compréhensive et plus juste à l'intelligence de leurs intentions. La nouvelle poésie française a déjà été l'objet de bons ouvrages à l'étranger, en Amérique et en Angleterre particulièrement; il est à souhaiter que l'Italie ne s'en tienne pas au livre de M. de Roberto.

IVAN STRANNIK.

FRANCE

Le Fantôme, par P. Bourget (Plon).

Le fantôme, c'est celui d'Antoinette Duvernay, que deux hommes aimèrent, différemment; et, suivant la qualité de ces deux amours, dont l'un fut très pur et platonique, l'autre sincère sans doute, mais compliqué de maladive ardeur, incapable de renoncement, le souvenir de la jeune femme est doux et réconfortant au noble d'Andiguier, cruel et terrifiant au malheureux Malclerc. D'Andiguier vit pour la première fois Antoinette quand elle était déjà fiancée; il l'aima toute sa vie, sans qu'elle éprouvât pour lui d'autre sentiment que l'amitié la plus dévouée. Antoinette devint bientôt veuve, et Malclerc fut son amant. Ces deux-là s'adorèrent, avec toute la ferveur, toute la tendresse et toute la sensuelle extase dont se peuvent troubler les cœurs. Mais il y avait dans l'âme de Malclerc une tare : il aimait la passion plus qu'il n'était épris d'Antoinette; il lui manquait de savoir se dévouer, il prenait avec avidité l'amour plus qu'il ne donnait, inconscient égoïste en somme. Et quand Antoinette fut morte, prématurément, Malclerc s'éprit de la fille d'Antoinette, parce qu'il retrouvait en cette Éveline quelque chose du charme qui l'avait séduit dans sa maîtresse de jadis. Malclerc épousa Éveline. Et c'est alors que commença pour lui le supplice de la perpétuelle hantise du fantôme. Le remords? Oui; mais surtout la nostalgie du passé plus ensorcelant, et l'amertume de retrouver derrière chacune de ses émotions nouvelles une ancienne émotion, derrière le visage d'Éveline le visage de « la pauvre Ante »!... L'existence devient insupportable à Malclerc, et dans son âme, où le reflux des heures lointaines dissout la volonté, la pensée du suicide reste seule... Voilà le prélude du drame. Épouvantée des désordres mentaux qu'elle constate chez son mari, Éveline vient trouver son vieil ami d'Andiguier; celui-ci, confident désormais de Malclerc, se dévoue à l'œuvre bienfaisante que lui impose la mémoire d'Antoinette : il sauvera du péril qui le menace le ménage Malclerc. Il souffre mortellement des révélations que lui fait son rival de jadis. Et Malclerc souffre, Éveline souffre. Il y a dans cette situation une poignante intensité de fièvre et d'angoisse. La vérité seule peut apporter à ces trois êtres sinon la guérison, du moins la force d'essayer de vivre. Ils s'y acheminent lentement, avec effroi, mais suivant la fatalité des circonstances... Le livre est profond et beau. Le personnage de Malclerc est un des meilleurs, des plus intéressants, des plus vrais du Bourget de jadis. Et d'Andiguier ajoute à ce roman de psychologie douloureuse l'énergique et noble pureté de son grand caractère. Il se dégage de ce récit, comme de *Mensonges*, de *Cruelle Énigme*, d'*André Cornélis*, un entêtant parfum de passion, mais le moraliste proteste à présent contre cette séduction dangereuse, et l'œuvre tout entière, sans résoudre, il est vrai, l'espèce d'intime contradiction que renferment ces mots, prend tout son caractère original du fait de nous représenter le cas de Malclerc comme « criminellement pathologique ».

Midship, par Pierre Gustave Ollendorff.

Il y a bien un peu d'inexpérience dans les huit ou dix nouvelles de ce recueil; la composition n'en est pas très sûre, ni le style très serré, — tout cela manque de relief et de vigueur. Mais on y trouve aussi des qualités appréciables, de l'esprit, de la sincérité, de l'émotion... *Midship* est la simple histoire d'un petit aspirant de marine, assez romanesque et surtout très candide, dénué déplorablement de caractère et de volonté ferme, privé d'appui moral, abandonné à lui-même et trop faible pour se conduire, pas méchant le moins du monde, capable parfois de bonnes intentions, et qui, faute d'énergie suffisante, se laisse tomber dans la plus laide turpitude. De déchéance en déchéance, et les fumeries d'opium achevant de tuer en lui toute vaillance, il finit par mourir en mer d'un accès de fièvre chaude. Il n'y a rien eu dans sa destinée de très particulièrement effroyable; il n'est pas la victime d'un tragique acharnement du sort. Mais il fut trop lâche pour la vie...

ANDRÉ BEAUNIER.

Memento. — Chez Calmann-Lévy, le quatrième volume du *Théâtre de Meilhac et Halévy* : la Boule, le Petit Hôtel, le Bouquet, la Vie parisienne, Madame attend Monsieur. Dans les Éditions de la *Revue Blanche*, le septième volume du *Livre des Mille Nuits et Une Nuit*, traduction du Dr J. C. Mardrus : Histoire prodigieuse de la ville d'Airain, histoire de Wardan le boucher avec la fille du Vi-

zir, etc.). — Chez Vanier, *Origène*, nouvelle mexicaine, par Amado Nervo; — *Fille de lettres*, roman, par Michel Magali. — A la Société libre d'Édition des Gens de lettres, *Au seuil de l'Orient* (Silhouettes algériennes), par Charles Barbet, préface de Nonce Casanova.

A. B.

A PROPOS
DE L'EXÉCUTION DE LOUIS XVI
26 février 1823, 26 fevrier 1901).

I

Mardi dernier 26 février, à la Chambre des députés, l'« assassinat » de Louis XVI a été l'occasion d'un tumulte, ou, pour employer le langage parlementaire, d'un incident que l'*Officiel* rapporte en ces termes :

M. le baron Amédée Reille parlant sur l'article 12 de la loi sur les associations s'exprime ainsi :

— ... Quelle que soit l'origine des colères que la religion catholique a amassées contre elle, permettez-moi de vous adresser la même parole qu'adressait le conventionnel Savary à quelques-uns de ses collègues sur la mémoire desquels allait peser la responsabilité d'une lourde faute et la honte d'un assassinat. (*Vifs applaudissements à droite. — Bruit à l'extrême gauche.*) « L'intérêt de votre vengeance n'est rien... » (*Vives interruptions à l'extrême gauche. — Bruit prolongé.*)

A l'extrême gauche. —Retirez vos paroles!

M. Chenavaz. — Ce ne fut pas un assassinat, mais une exécution nécessaire!

M. Fournière. — C'est la justice de la Révolution!

M. Levraud. — C'est la justice du peuple!

M. Zévaès. — C'était une mesure légale et légitime! *Bruit à droite.*

M. le Président. — On a entendu vos protestations. Je vous prie maintenant d'écouter l'auteur de l'amendement qui est en discussion. (*Protestations et bruit à l'extrême gauche.*)

M. Albert-Poulain. — Si vous invitiez l'orateur, monsieur le président, à retirer le mot dont il s'est servi, ces protestations ne s'élèveraient pas.

M. Renou. — Le peuple a puni une trahison! (*Applaudissements à l'extrême gauche et à gauche. — Bruit.*)

Sur divers bancs à l'extrême gauche. — Retirez le mot « assassinat »! (*Agitation.*)

M. le Président. — Je vous supplie, messieurs, de vous calmer.

Je demande à l'orateur de continuer et de rentrer dans la question.

A gauche. — Qu'il retire ses paroles!

M. le baron Amédée Reille. — Je demande la permission d'ajouter un mot. (*Bruit à l'extrême gauche. Parlez! parlez! à droite.*)

M. Renou. — Vive la révolution! (*Applaudissements à l'extrême gauche.*)

A l'extrême gauche. — A bas les traîtres! (*Bruit.*)

M. le Président. — Encore une fois, on a entendu vos protestations, Messieurs. Laissez maintenant l'orateur développer son amendement. (*Dénégations à l'extrême gauche.*)

M. Chenavaz. — C'est votre devoir de protester, monsieur le président.

M. le Président. — M. Reille a la parole.

A l'extrême gauche. — Non! non! Il faut que l'orateur retire d'abord ses paroles. (*Exclamations à droite. — Bruit.*)

M. le Président. — Je prie l'orateur de revenir à la question. (*Bruit prolongé à l'extrême gauche.*)

M. Eugène Fournière. — L'orateur retirera ses paroles ou il ne parlera pas! (*Bruit continu sur les mêmes bancs.*)

M. le Président. — L'orateur a fait une citation; je le prie de revenir à son amendement.

A l'extrême gauche. — Non! il doit retirer ses paroles.

M. le baron Amédée Reille. — Si vous m'aviez laissé continuer, mes paroles s'expliquaient d'elles-mêmes. (*Interruptions à l'extrême gauche. — Applaudissements à droite.*)

M. le Président. — Je prie l'orateur de revenir à son amendement.

M. Walter. — Nous demandons que l'orateur retire ses paroles!

M. le baron Amédée Reille. — Je n'ai rien à retirer et... (*Vives interruptions et bruit à l'extrême gauche*)... j'insiste pour achever ma citation, parce qu'elle complète ma pensée. Voici ce que disait le conventionnel Savary :

« L'intérêt de votre vengeance n'est rien auprès de l'intérêt de la liberté. » (*Vifs applaudissements à droite. — Bruit prolongé à l'extrême gauche.*)

M. le Président — Je mets aux voix l'amendement... (*Vives interruptions et bruit à l'extrême gauche.*)

M. Chenavaz. — Le président est complice!

M. Albert-Poulain. — On insulte la Révolution!

A l'extrême gauche. — Vive la Révolution! Vive la Convention!

M. Chenavaz. — *A bas les traîtres à la Révolution!...*

M. Paul Gouzy. — Je demande la parole pour un rappel au règlement : Messieurs, je m'étais absenté de la séance pendant dix minutes. (*Exclamations à droite et au centre*) et quand je suis rentré, j'ai appris que, sans que M. le président usât de son droit de réprimer les paroles qui avaient été prononcées à cette tribune, un orateur s'était permis de traiter d'assassinat le jugement qui a condamné à mort un traître... (*Applaudissements à l'extrême gauche et sur divers bancs à gauche. — Bruit prolongé à droite.*)

M. Fernand de Ramel. — Les conventionnels ont refusé l'appel au peuple ; ils ont commis un véritable assassinat ! (*Applaudissements à droite. — Bruit à [illegible] gauche.*)

M. le marquis de Kérouartz. — Il n'est pas permis de traiter Louis XVI de traître !

M. le Président. — Monsieur de Kérouartz, je vous rappelle à l'ordre. Veuillez écouter l'orateur.

M. Paul Gouzy. — Plus que personne ici j'ai le droit, je dirai même, j'ai le devoir de protester. Mon grand-père était conventionnel et il a voté la mort du traître. (*Nouveaux applaudissements à l'extrême gauche et sur les mêmes bancs à gauche. — Agitation à droite.*) ... J'ai le regret profond d'être obligé de dire, à cette tribune, que le président de l'Assemblée a laissé passer un pareil mot sans le réprimer. (*Nouveaux et vifs applaudissements à l'extrême gauche et sur plusieurs bancs à gauche. — Exclamations à droite et au centre.*)

M. le Président. — Le président de l'assemblée ne veut tirer de cet incident qu'une seule conclusion : c'est l'inconvénient d'introduire, à propos de la discussion d'amendements, des citations historiques que chacun ici interprète à sa façon. (*Vives interruptions à l'extrême gauche.*)

Et j'ajoute que nous devrions tous nous interdire l'évocation des passions et des haines qui ont déchiré la France. (*Applaudissements répétés au centre, à droite et sur plusieurs bancs à gauche.*)

II

Soixante-dix-huit ans auparavant, le 26 février 1823, une allusion à la condamnation de Louis XVI avait soulevé de bien autres tempêtes à la Chambre des Députés.

Voici, d'après les journaux du temps, le compte rendu de cet autre incident qui eut pour conséquence l'exclusion de M. Manuel (1).

Le 26 février, Manuel combattant à la tribune l'intervention projetée en Espagne, rappelait combien la coalition contre la France avait contribué aux excès de la Révolution :

« Les dangers de la famille royale, disait-il, sont devenus plus graves lorsque l'étranger eut envahi notre territoire et que la France révolutionnaire, sentant le besoin de se défendre par des forces nouvelles et par une nouvelle énergie...

L'Assemblée ne laissa pas l'orateur achever sa phrase, et le président, M. Ravez, trouvant dans les paroles de Manuel une justification du régicide le rappela à l'ordre.

(1) Compte-Rendu [illegible] de la Chambre des [illegible] 1823. — Paris, [illegible] 1824.

En vain, à la reprise de la séance, Manuel voulut achever sa phrase : « La France, disait-il dans une lettre adressée au président, mit en mouvement toutes les masses, exalta toutes les passions populaires et amena ainsi de terribles excès et une déplorable catastrophe. » M. de la Bourdonnaye proposa à la Chambre l'exclusion de M. Manuel.

L'auteur de la proposition fut nommé rapporteur et monta à la tribune le 28 février pour présenter son rapport. Il fut accueilli par les murmures de la gauche qui prétendait que le règlement de la Chambre n'autorisait pas « cette dégoûtante et exécrable motion ».

— Notre président, s'écria le général Foy, manque à son devoir, forfait à l'honneur s'il réduit en discussion ordinaire une proposition hors de la Charte et de la justice. »

M. de Saint-Aulaire défendit éloquemment Manuel : « Parce que vous êtes en colère vous voulez flétrir un de vos collègues ; vous êtes en colère, mais il faut savoir si votre colère est juste. »

Et comme M. de Vogüé, au milieu d'un violent tumulte, adressait à l'orateur, avec des gestes animés, plusieurs interpellations :

— Quelque habitué que je sois à observer les convenances parlementaires, je suis tout disposé, ajouta l'orateur, à quitter le ton parlementaire vis-à-vis de quiconque voudra me parler bas et de près. »

M. Hyde de Neuville engagea la Chambre à discuter paisiblement.

— Puisse-t-il arriver qu'un jour nous discutions fraternellement et paisiblement ! Vous le savez, s'écria-t-il, ministres de mon Roi, nous sommes animés des mêmes intentions ; nous ne voulons ni vous renverser, ni vous diviser. Soyez forts, marche toujours unis sur la route du vrai comme sur la route de Madrid.

Ce qui valut à l'auteur cette interruption :

— Quittez la route du ridicule !

MM. Royer-Collard, Sebastiani, Casimir Perier parlèrent contre la motion :

— Rappelez-vous, dit Casimir Perier, cette phrase de l'infortuné monarque : « Je pardonne à ceux qui, par un faux zèle, m'ont fait beaucoup de mal. » Je laisse à la maison de Bourbon le soin de désigner ceux qui, dans ce moment, lui font beaucoup de mal.

Manuel monta ensuite à la tribune : « Je déclare, dit-il, que je ne reconnais ici à personne le droit de m'accuser ni de me juger. Je cherche ici des juges, je n'y trouve que des accusateurs. Je n'attends pas un acte de justice, c'est à un acte de vengeance que je me résigne. »

Au moment du vote, M. le général La Fayette se leva :

— Nous adhérons tous à ce que M. Manuel vous a

déclaré, nous faisons cause commune avec lui. »

La proposition de M. de la Bourdonnaye excluant Manuel pendant la durée de la session fut adoptée par assis et levés.

Ce vote devait avoir son épilogue dans la séance du lendemain.

Quelques minutes après l'arrivée du président, le côté gauche, sur deux rangs et en costume entra, ayant à sa tête M. Manuel.

Après quelques instants d'hésitation, le président ouvrit la séance et invita Manuel à se retirer.

— J'ai annoncé, répond celui-ci, que je ne céderais qu'à la violence. Aujourd'hui, je tiens ma parole.

Le président leva la séance et sortit escorté de tous les membres du côté droit. Le côté gauche et le centre gauche restèrent à leur place.

Au bout d'une heure, le chef des huissiers, suivi des huissiers de la Chambre, s'avance vers M. Manuel et lui donne lecture de l'ordre du président de le faire sortir de la salle des séances et d'empêcher qu'il n'y rentre.

— Il faut qu'on m'arrache d'ici, répond Manuel; allez chercher la force armée.

Les huissiers se retirent. Quelques minutes après, deux détachements de la garde nationale et de vétérans entrent dans la salle et se rangent dans le couloir.

A l'aspect de la garde nationale, tout le côté gauche se lève.

— C'est la garde nationale qu'on choisit pour violer le sanctuaire de la représentation nationale! On veut la déshonorer!

— Qui de vous, s'écrie M. de Girardin, osera porter la main sur un député!

L'officier des vétérans s'approche de l'officier de la garde nationale et le presse de donner à ses soldats l'ordre de saisir M. Manuel.

Mais, dit le compte-rendu, par un mouvement soudain et unanime, le sergent et les soldats de la garde nationale témoignent par les gestes les plus expressifs qu'ils ne l'exécuteront pas.

Les applaudissements, les cris de *Vive la garde nationale!* éclatent dans les tribunes.

C'est alors qu'un détachement de gendarmes commandés par leur colonel, M. le vicomte de Foucault, entre en scène.

M. de Foucault s'avance:

— Empoignez-moi M. Manuel! s'écrie-il.

Les soldats envahissent les bancs, le colonel est a leur tête et, le premier, porte la main sur l'honorable député.

M. Manuel qui est debout le repousse, les membres de la gauche se pressent autour de leur collègue; les gendarmes et les députés restent quelque temps confondus ensemble et sortent pêle-mêle de la salle. M. Manuel est comme entraîné au milieu de cette mêlée...

A 3 heures et demie, la séance était reprise. Tous les orateurs de gauche inscrits pour prendre part à la discussion avaient renoncé à la parole.

La Chambre, ajoute le compte rendu, se sépare dans le silence.

IMPRESSIONS PARLEMENTAIRES

Les dépêches d'extrême Orient annoncent que les mandarins révoltés vont enfin subir la peine capitale.

Les vrais coupables seront-ils châtiés? Leur substituera-t-on d'obscurs comparses? Qu'importe, les pâles azalées du jardin des supplices seront teintes de sang chinois en présence des représentants des ministres étrangers et la justice européenne sera satisfaite.

Il faut espérer, qu'après cette représentation diplomatique et macabre, la dislocation du corps d'occupation sera rapidement effectuée et nos petits soldats réembarqués pour France. N'ayant aucun profit matériel ou moral à en tirer, nous commettrions une véritable folie en prenant part à l'expédition que prépare, dit-on, le général de Waldersee.

Les chancelleries devraient être d'ailleurs unanimes à s'opposer aux projets belliqueux du généralissime allemand. Le but que s'étaient fixé les troupes européennes est atteint, l'ordre est rétabli autant qu'il le sera jamais, les garanties nécessaires sont promises, l'heure est venue de terminer une lutte cruelle et inutile.

*

Un de mes amis qui a parcouru une partie des provinces centrales de la Chine, m'affirmait ces jours derniers l'impuissance de l'Europe à faire pénétrer les principes de la pensée moderne dans un pays qui a les pieds dans le présent et la tête dans le passé.

Les 500 millions d'hommes qui composent l'Empire du Milieu se sont mis en dehors de l'humanité en s'enfermant à l'abri de la Grande Muraille dans une solitude volontaire.

Ils sont convaincus de posséder la civilisation supérieure et méprisent ce que nous appelons le progrès.

Notre âme occidentale ne peut guère pénétrer les conceptions de la pensée asiatique; nous la jugeons superficiellement sur quelques manifestations extérieures et isolées. Les actes de brigandage de quelques soldats recrutés dans les bas-fonds et méprisés par le peuple, les exactions, la cruauté, la duplicité de 50 000 mandarins ou fonctionnaires perdus dans cette fourmilière humaine, nous semblent au premier abord résumer toute la civilisation chinoise.

Ceux qui ont pris contact avec elle savent à quel point cette généralisation est inexacte.

De la mer aux frontières du Thibet et aux solitudes du désert de Gobi, une population travailleuse, non contente de fertiliser les plantureuses vallées, couvre de jardins flottants la surface des lacs, couronne de fleurs et de

[illegible] les [illegible]. Aux champs de blé succèdent les rizières, les cultures précieuses portent la richesse jusqu'aux provinces les plus reculées. Des milliers de canaux mettent l'eau sous la main du cultivateur et lui permettent d'appliquer depuis des siècles les méthodes de culture intensive que nous croyons avoir inventées depuis quelques années.

L'abondance excessive de la population (15 habitants à l'hectare) prouve que ce peuple a su s'organiser pour réduire et même supprimer souvent la misère.

Dans ces maisonnettes de paysans, serrées parfois comme les habitations de la banlieue de nos grandes villes, tout le monde vit heureux et respire à l'aise. Un hectare suffit à nourrir largement une famille.

Pas de charges, pas de service militaire obligatoire, des impôts qui s'élèvent à 3 francs par tête, alors qu'ils atteignent en France, à l'heure actuelle, une moyenne de 150 francs par personne. Telles sont, dans un rapide aperçu, les conditions d'existence matérielle de ceux que beaucoup croient encore aux premières étapes de la civilisation.

Dans le domaine politique et social ils ont trouvé depuis longtemps les solutions que nous cherchons péniblement.

Le lien qui les rattache au pouvoir central est aussi léger que possible. Ils se gouvernent eux-mêmes dans la cité qui a conquis les franchises communales les plus étendues.

Cette indépendance est consacrée par la liberté politique, la liberté absolue de conscience et de culte. Ces libertés s'exercent sans péril, car tous les citoyens, ou à peu près, sachant lire, écrire, compter, sont aptes à se diriger librement.

La liberté d'association, que nous n'osons pas proclamer intégrale dans le pays qui a fait la grande révolution, est pleinement garantie par la loi chinoise.

Tous peuvent se réunir, s'associer, se grouper pour quelque cause, dans quelque but que ce soit, sans déclaration ni autorisation préalables. Le commerce et l'industrie n'ont aucune entrave, pas même l'entrave fiscale de la patente.

Le crédit rural est réalisé par de nombreuses sociétés de prêts sans intérêts qui permettent aux travailleurs, sans garantie autre que la probité de se procurer les avances nécessaires. L'assistance est donnée à tous les déshérités de la vie et il n'est plus besoin aujourd'hui de faire justice de l'abominable invention plaçant l'infanticide à la hauteur d'une institution chinoise. Les enfants abandonnés sont recueillis et soignés aussi bien dans les orphelinats locaux que dans ceux élevés grâce aux 5 millions annuels de la Sainte-Enfance. Ces orphelinats datent de la plus haute antiquité et, il faut bien le dire, ce ne sont pas les Européens qui ont développé dans le Céleste Empire l'idée de la grande solidarité humaine.

Enfin, et c'est là le fait social le plus remarquable, la propriété en Chine est à la fois individuelle et collective. La propriété du sol *Tienn-ti* reste à la collectivité représentée par l'État; la seule chose qui se puisse transmettre est un droit d'usufruit *Tienn-mienn* représentant la plus-value donnée à la terre par le travail. L'État afferme cette terre au cultivateur moyennant une rente qui représente l'impôt à peu près unique en dehors des douanes et qui varie suivant les diverses classes de 1 fr. 50 à 5 l'hectare. C'est cet impôt qui, réparti sur la population entière de l'Empire, s'élève à une moyenne de 3 francs par habitant.

Une des conséquences de ce régime social est que l'État peut exproprier sans formalité ni indemnité les usufruitiers qui soignent mal les champs qui leur sont confiés. Il reprend purement et simplement les héritages mal entretenus.

Cette reprise est rare, car le Chinois a l'amour profond de la terre et se considère comme obligé par une loi supérieure à lui donner son travail en vertu du vieil adage :

La terre a droit à la semence.

Nous ne pouvons pénétrer dans tous les détails de la civilisation chinoise sans dépasser le cadre de cet article, mais en voilà assez pour montrer que nous aurions beaucoup à apprendre de ceux que nous prétendons éduquer et moraliser.

Nos efforts, nos armées, nos millions, nos machines viendront se heurter contre le bloc chinois sans l'entamer. Il restera longtemps ce qu'il est, ce qu'il était déjà à l'époque où florissaient Ninive et Babylone. L'infiltration européenne n'y peut être que très lente. Seuls, les chemins de fer en seront les véhicules pacifiques.

Cette infiltration sera-t-elle heureuse pour notre vieux monde? Je ne le crois pas. Le jour où le Chinois avec son amour du travail, son absence de besoins, son intelligence pénétrante, aura accueilli le progrès industriel, aura ouvert les portes au machinisme, une crise épouvantable peut menacer l'industrie européenne dans son existence. Non seulement il se passera de nous, ayant en abondance toutes les matières premières, mais il viendra nous concurrencer avec l'arme supérieure d'une main-d'œuvre à vil prix.

La politique française en extrême-Orient devrait n'avoir qu'un objectif: fortifier et développer notre magnifique colonie indo-chinoise. La race annamite plus souple que la race chinoise se prête à la conquête morale européenne. Le pays renferme d'incalculables richesses et peut devenir pour nous ce que fut l'Inde pour l'Angleterre.

Au lieu d'aller enrôler nos troupes sous le fanion du général de Waldersee, combien il eût été préférable de réaliser le plan de M. Doumer et d'occuper le Yunnan qui aurait ouvert à notre activité commerciale la grande vallée du Yang-tse et donné au Tonkin un incomparable sanatorium dans la limpidité d'un ciel bleu comme les ciels d'Egypte.

[illegible] CLEMENTEL,
Député.

[illegible] 19, rue des Saints-Pères — [illegible] Le Directeur-Gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 10. 4e SÉRIE. — TOME XV. 9 MARS 1901.

CONTRADICTIONS DOCTRINALES

DANS LE COLLECTIVISME

L'étonnement qu'a produit l'incontestable progrès du socialisme, en ces dernières années, amène à rechercher les causes de ce succès et à se demander, par exemple, quelles sont les idées, les doctrines, les aspirations des masses qui se laissent conduire vers le collectivisme et tout au moins des paysans et des ouvriers des campagnes? Qu'est-ce qui peut les amener au socialisme, ceux-là? Qu'y comprennent-ils? Qu'en attendent-ils?

Nous les interrogeâmes, et voici ce que nous recueillîmes de notre enquête. Nous demandâmes aux paysans s'ils consentiraient à abandonner leurs lopins de terre à la communauté; ils nous répondirent tout effarés : « Mais, personne n'y songe!... » Personne n'y songe? Les malheureux! ils ont trouvé des courtiers d'élection qui leur ont affirmé que personne ne songeait à abolir la propriété privée. Pour les entraîner dans le socialisme, les racoleurs niaient le principe même du socialisme. Que leur importait? L'essentiel était qu'ils donnassent leur vote; les pays sans, influencés par quelques-uns de leurs camarades villageois passés des champs dans les usines des villes, les suivaient aveuglément. Ceux-ci, les ouvriers, ne comprenaient guère mieux le système et ce n'est certainement pas en disciples intelligent, qu'ils y adhérèrent; mais à l'heure qu'il est, le socialisme jouit de la réputation de former l'avant-garde de l'opinion républicaine : encore un peu et l'on prétendra qu'il n'y a de vrais républicains que les socialistes et l'on tient à en être. Déjà l'on affirme que les socialistes, seuls, peuvent faire des réformes. Quelles réformes? On ne le dit point et pour cause. Parmi ceux qui en proposent, — quelques érudits, — chacun choisit la sienne. En voici un qui vient d'entrer au Conseil municipal d'une assez grande ville, qui trouvera son socialisme satisfait si on lui donne l'impôt progressif sur les successions; tel autre par l'impôt sur le revenu, au moyen duquel, c'est bien entendu, il espère ne rien payer et rejeter toute la charge fiscale sur le riche.

Au demeurant, dans les rangs de ces prolétaires, point de partisans d'une jacquerie : ce sont des inconscients, ce ne sont point des fauteurs de projets criminels. Les vrais révolutionnaires, prêts à tout, ne se trouvent que dans les grands centres. Là seulement les anarchistes ont chance d'être écoutés.

Telle est, ainsi que nous avons pu le constater, la psychologie des troupes qui forment l'armée actuelle du socialisme. Cette psychologie serait assez rassurante si les intentions étaient pour quelque chose dans l'action des partis : mais il ne faut point perdre de vue qu'il n'y a que le bulletin de vote qui compte et que tous ces bien intentionnés votent pour les socialistes. Ils sont donc, en fait, aussi dangereux que s'ils étaient franchement révolutionnaires.

Et maintenant voyons ce qui se passe dans les hautes régions du socialisme; le progrès et l'unanimité dans les doctrines expliquent-ils ses succès électoraux? Je n'ai jamais pu comprendre que des hommes très intelligents acceptent un système d'organisation sociale aussi utopique que le collectivisme : un système, pour n'en relever qu'un point

où toutes les fonctions sont hiérarchisées; où chaque fonction est assignée à chacun par des chefs obéis, sans que la liberté individuelle de choisir son emploi soit atteinte. Que la *foi* accepte ces contradictions ou que la passion révolutionnaire s'en empare, soit! On ne discute ni avec la foi ni avec les violences de l'esprit de parti : mais que la raison y consente, c'est ce qui me confond.

Certains indices montrent bien le malaise que font éprouver aux doctrinaires du parti les contradictions du système : ils se séparent sur bien des points.

Il y a d'abord les partisans de la méthode successive qui veulent recueillir, au fur et à mesure qu'ils se présentent dans la société actuelle, les organismes susceptibles d'être enchâssés plus tard dans le collectivisme, tels que les monopoles existant sur les tabacs, les poudres, les allumettes, auxquels pourraient facilement s'ajouter les chemins de fer, les sociétés coopératives de production et même de consommation : ce sont les économistes.

Il y a ensuite ceux qui repoussent tout emprunt à l'état de choses présent, toute amélioration partielle, et veulent l'entrée en bloc dans le collectivisme. Ce sont les politiques. Parmi eux, distinguons l'auteur d'un livre nouveau, M. Deslinières (1), qui entend que le même jour et à la même heure le collectivisme soit substitué partout à la vieille société. Il faut donc, pour que le régime collectiviste puisse être fondé, qu'il soit substitué à la société actuelle dès le lendemain de l'occupation du pouvoir. Il est vrai qu'il admet qu'auparavant, l'éducation générale aura été faite par des conférences. C'est beaucoup compter sur la puissance de conversion attribuée à ces conférences. Ce qu'elles produisent aujourd'hui n'est pas de nature à rassurer sur l'effet universel que l'on escompte. Ce brusque passage, du soir au lendemain, du régime bourgeois au régime collectiviste pour toute une nation, — nous pourrions dire de l'humanité tout entière, car le système embrasse l'univers, mais la nation est assez grosse pour une première bouchée, — en conçoit-on la possibilité?

Il n'y a, ce nous semble, que deux hypothèses pour expliquer l'adhésion à la théorie du bloc. Ou bien on veut laisser toute sa fraîcheur et toute sa force à la révolution sur laquelle comptent les amis de M. Jules Guesde, ou bien l'on craint que les organismes empruntés à la société actuelle n'arrêtent le mouvement socialiste.

Comment expliquer autrement l'ostracisme, dont on frappe les sociétés coopératives de production qu'il serait plus naturel de considérer comme les embryons des organisations collectivistes? N'est-ce pas par la crainte qu'arrivée à ce point, la société nouvelle ne veuille s'y tenir au lieu de s'engager dans les steppes inconnus du collectivisme? Rendons justice à ceux qui ont cette crainte: elle est justifiée. La société coopérative de production est un organisme très rationnel; il a sa place toute naturelle dans l'état présent, ne menace aucune institution régnante il est parfaitement adopté par la démocratie.

Mais il existe bien d'autres points d'opposition entre les théoriciens du collectivisme. Les données les plus essentielles du système, celles que l'on avait toujours présentées jusqu'ici comme formant ses assises, sont contestées et niées au sein même de l'aréopage socialiste. Ainsi M. Sarrante, dans un article très remarquable de la *Revue socialiste* demande nettement à ceux qui affirment que le socialisme ne laissera pas un seul citoyen sans nourriture, d'où l'on tirerait le surplus nécessaire, et il conclut carrément : « On ne saurait compter avec cet optimisme qui tient de la chimère. »

Il nie également que l'attribution à chacun des fonctions individuelles par une commission élue puisse s'accorder avec le libre choix de chacun. Il fait remarquer que ce choix suppose dans l'État une grande autorité entraînant une *responsabilité formidable*, et montre que la *liberté* des citoyens sera fort exposée. « N'est-il pas infiniment probable que cette responsabilité générale doive entraîner après elle une autorité sans limites et que l'absence de responsabilité individuelle doive avoir pour corollaire la privation de la liberté? »

Et dans l'énumération de ces libertés, l'auteur comprend la famille elle-même et prétend que la liberté de procréation pourra être menacée. Ainsi s'écroulent, ébranlés par ses fidèles eux-mêmes, les deux étais du système : nourriture pour tous et libre choix de son travail.

A côté des objections soulevées par les collectivistes eux-mêmes, on pourrait placer les concessions qu'on ne faisait pas d'abord, que la critique a arrachées aux docteurs et qui arrivent à démolir le système pièce à pièce. Ainsi l'héritage, repoussé d'abord, admis aujourd'hui, non par M. Sarrante qui continue à le proscrire, mais par M. Deslinières; ainsi l'indemnité, allant jusqu'à la concession, à un ex-propriétaire de la terre qu'il possédait.

Où conduira cette indemnité, l'a-t-on vu? Si elle est autre chose qu'un leurre, elle sera proportionnelle à la valeur enlevée et maintiendra ainsi l'inégalité des fortunes. Quel tissu de contradictions! On le voit, ce n'est plus seulement entre les politiques révolutionnaires et les économistes que la division

(1) [illegible], avec une préface, par [illegible] passage Choiseul.

règne, mais entre les membres de ce dernier groupe eux-mêmes.

Notons enfin ce procédé qui devient de plus en plus fréquent chez les socialistes et qui consiste à transporter dans le collectivisme des progrès, des réformes, des conquêtes dont ils dépouillent sans façon la démocratie, manière plus commode que légitime de s'enrichir. On en vient ainsi à accaparer tout ce qu'il y a de bon dans les conquêtes de l'humanité, sans s'apercevoir que l'on retombe ainsi dans la société que l'on a l'intention de démolir.

Je crois pouvoir en conclure que tout ce que le socialisme contient de bon, la démocratie républicaine, la vieille démocratie de la Révolution, est parfaitement capable de le donner par progrès successifs, sans aller chercher dans le monde des rêves cette société nouvelle qui, pour se réaliser, demande tout simplement une humanité composée d'êtres parfaits. Cette réflexion s'impose quand on lit les dernières pages de l'intéressant article signalé : on y constate le malaise que produisent sur un esprit sérieux les données enfantines du collectivisme courant : « Dans l'état actuel, dit M. Sarrante (p. 288), tant que l'évolution économique de la société n'aura pas mis à notre disposition des ressources inépuisables, tant que la satisfaction des besoins matériels restera la grande préoccupation humaine, il semble que l'individualisme ne puisse être banni du monde économique et que nous ne puissions nous acheminer que lentement vers cet idéal. Cette libération définitive de l'humanité, ce noble rêve d'utopistes et de poètes ne peut former la base d'un programme social. Un parti politique ne peut tabler sur cet absolu. »

On voit que M. Sarrante place ici l'individualisme. Il le maintient partout, même dans l'hypothèse lointaine du collectivisme intégral réalisé, seulement il prétend qu'il s'exerce là dans une sphère plus élevée. Nous ne lui en ferons pas un crime, au contraire, nous rendrons justice à son affirmation ; mais il nous sera bien permis de remarquer que, pour d'autres socialistes, auxquels jusqu'ici on avait donné raison, socialisme et individualisme étaient la négation l'un de l'autre? Et d'ailleurs, M. Sarrante n'a pas encore fait école.

Mais reprenons la thèse que nous posions plus haut sur les emprunts faits par l'auteur à la démocratie. De tout droit, l'individualisme lui appartient : c'est bien pour l'individu qu'elle stipule les droits de la fameuse déclaration.

Sans doute, le bénéfice en est pour tous, mais c'est un bénéfice individuel pour chacun. Poursuivons.

M. Sarrante répudie la révolution violente pour arriver au socialisme et il en donne la raison : c'est que les moyens pacifiques sont plus sûrs.

« S'il est vrai, dit-il (p. 289, dans une note), que l'organisation sociale actuelle accumule d'une part toujours plus de richesse et de puissance entre les mains de quelques magnats de l'industrie et de la finance et, d'autre part, à l'autre pôle du monde social, toujours plus de misère, de paupérisation et de dégradation pour le plus grand nombre, toutes les considérations doctrinales seront vaines, il n'y a plus alors pour la classe ouvrière qu'à tenter l'aléa et à faire voler en éclats une organisation sociale où elle ne peut se développer. C'est le mouvement social qui l'aura acculée dans ce cas à l'impasse révolutionnaire... Mais si, au contraire, le prolétariat peut, dans nos sociétés démocratiques, par l'exercice de sa puissance politique et économique, améliorer sa situation, réduire peu à peu les privilèges du capital et l'orienter vers l'idéal socialiste par des « socialisations » progressives, il est de toute vraisemblance qu'il n'ira pas au-devant des convulsions révolutionnaires et que, confiant dans l'évolution pacifique, il déploiera tous ses efforts dans l'organisation syndicale, dans le mouvement corporatif, dans les réformes municipales et dans les luttes parlementaires : des organismes nouveaux se créeront au sein de l'État où s'encadreront les masses ouvrières et qui résoudront pratiquement, sans rupture violente, le problème fondamental du socialisme : le compromis entre la liberté et l'égalité économique. »

M. Sarrante ajoute : « *L'État responsable de tout le mécanisme de la production*, obligé d'assurer à tous du travail, d'assurer l'existence aux incapables, de prendre les enfants à sa charge, pourrait-il aujourd'hui assumer cette responsabilité? » Terrible responsabilité, en effet, puisqu'elle expose au recours de tous les affamés qui trouvent leur écuelle vide, sans graves risques économiques, sans une autorité dictatoriale et sans une intervention supportable dans la vie et les rapports de famille, dans la direction donnée à la consommation, dans l'éducation, etc.

« Sans doute, des conclusions pareilles ne présentent ni l'attrait, ni la fascination des conceptions unilatérales. L'esprit humain, amoureux d'absolu, se plaît aux solutions extrêmes, mais les extrêmes sont des abstractions; il n'y a pas de place pour eux dans la vie. »

L'auteur conclut donc à résoudre le problème « par morceaux », et rompt définitivement avec le système révolutionnaire.

« La socialisation, dit-il, c'est la démocratie appliquée à la production et à la distribution des richesses. » Quoi de plus clair pour justifier notre affirmation que le socialisme s'attribue ce qui revient à la démocratie? Et quels sont les organismes socialisateurs que

réclame M. Sarrante? « Syndicats, coopérations, lois ouvrières », et il dit encore :

« Notre société n'est plus l'organisation de la toute-puissance du capital mais un compromis entre les diverses forces qui s'y combattent. La loi devient un compromis entre les intérêts en lutte... Par les libertés qu'elle confère aux travailleurs, la socialisation accélère sa marche progressive. L'expropriation capitaliste se poursuit par la législation ouvrière qui est une mutilation des privilèges du capital, une restriction permanente du droit d'user et d'abuser. L'organisation syndicale activera l'expropriation. Par l'augmentation des salaires et la réduction des heures de travail, les ouvriers organisés auront la main sur une part de plus en plus grande de la *propriété utile*, et diminuant la part du capitaliste, ne lui abandonneront de plus en plus qu'une sorte de « domaine éminent ». La plainte que « patron n'est plus maître chez lui » prouve que la propriété devient un mythe.

Dans cette analyse profonde des pertes successives du capital, M. Sarrante oublie la diminution de l'intérêt.

On le voit donc, la plupart des réformes que l'auteur attribue au socialisme peuvent être à bon droit revendiquées par la démocratie, tout ce qu'il y a de bon, répétons-le. Ainsi, la démocratie n'a jamais soutenu qu'il ne pourrait y avoir aucune modification dans la forme de la propriété : la propriété par actions en est bien une ; la coopération, les sociétés de production coopératives peuvent bien se réclamer de la démocratie ; ainsi de toutes les modifications *qui ont la justice a leur base*.

Fort bien, nous diront peut-être les socialistes : appelez démocratie progressive ce que nous appelons socialisme, nous ne tenons pas au mot pourvu que vous nous donniez la chose. Nous répondons : Non ! car vous avez dans le programme collectiviste des choses que la démocratie ne peut comprendre, des choses que la justice ne peut légitimer ; le dépouillement de la propriété privée. Vous avez beau restreindre ses privilèges, vous n'en enlèverez pas l'essence qui consiste dans la libre disposition. Il restera au socialisme tout l'absurde que vous rêvez : nourriture pour tous, substitution du commandement d'autrui à la libre volonté de chacun, acquiescement universel à cette sujétion.

Voilà ce que l'on peut répondre, croyons-nous, aux socialistes qui font de la doctrine, qui veulent raisonner, aux intellectuels du parti. Mais à côté des intellectuels, il y a les apôtres qui procèdent de la foi et avec lesquels il n'y a point à chercher à s'entendre. Ceux-ci, — faisons-leur la part de leur mérite comme de leur responsabilité, — profondément émus des souffrances des déshérités, le cœur touché par le spectacle des inégalités sociales, poussés par un instinct de pitié qui brave toutes les impossibilités pratiques, n'écoutent et ne suivent que leur idéal. Ce sont les plus dangereux, les seuls dangereux : car s'ils sont éloquents, ce sont eux les vrais entraîneurs des foules, les seuls capables de réveiller dans l'âme des paysans et des ouvriers ignorants les instincts endormis de haine et de convoitise. Et ils n'y manquent point. Et s'ils sont incapables de conduire les masses à la terre promise, ils peuvent parfaitement les amener à une révolution. Ils sont les complices, inconscients ou non, en tout cas les auxiliaires les plus utiles de ceux qui appellent et préparent un bouleversement général.

Il nous a paru intéressant de voir quels conseils donnerait aux enthousiastes, aux orateurs apôtres, l'auteur de cette remarquable étude critique. Les pousserait-il à abandonner leur doctrine simpliste basée sur la thèse unique de la question de la nourriture, sur la sécurité du lendemain et sur la lutte de classes? Nous le regardions, ce sage et salutaire conseil, comme la conséquence des idées soutenues. Notre attente a été déçue.

« On ne peut exiger d'un parti en lutte une appréciation froide et tranquille de la réalité : ce serait lui enlever sa force et son élan. C'est par la croyance enthousiaste et non par les formulations scientifiques que se réalise le progrès social. »

Ainsi l'auteur encourage la propagande révolutionnaire dont il a démontré la fausseté. Veut-il se faire pardonner les coups qu'il a portés par sa savante critique au socialisme tel qu'on l'a compris jusqu'ici? Je doute qu'il y parvienne. Il pouvait éclairer et ramener dans la voie pacifique ; il a préféré laisser continuer la lutte vers la guerre sociale : nous le regrettons.

En résumé : incohérence à la base, dans le corps électoral qui le forme ; contradictions au sommet, dans l'aréopage intellectuel qui le dirige, voilà, en deux mots, la situation actuelle du collectivisme.

Conclusion. — Si nous n'avions affaire qu'au socialisme économique, — le seul vrai socialisme, — la société actuelle pourrait se rassurer, vu l'époque lointaine à laquelle ses propres disciples en ajournent la réalisation, comme on peut le voir à chaque page de l'article de M. Sarrante.

M. Jaurès lui-même le laisse entendre dans la préface qu'il a écrite au livre de M. Deslinières :

« La vie sociale, dit-il, est trop complexe aujourd'hui et l'ordre socialiste de demain enveloppera trop de rapports pour qu'il soit possible de les prévoir minutieusement. Seules les directions générales nous apparaissent ; seuls les grands traits se laissent fixer. »

Si nous n'en sommes encore qu'aux vagues aperçus des directions générales, nous aurions, à coup sûr, bien le temps de respirer, n'était le socialisme révolutionnaire qui, lui, paraît beaucoup plus pressé et ne s'inquiète guère que de démolir, ce qui ne demande point de fortes études.

BERNARD LAVERGNE.

LA FEMME CÉLIBATAIRE EN ANGLETERRE

J'emploie le terme femme célibataire faute d'un meilleur qui traduise exactement *bachelor-woman*. Dans son acception moderne ce mot désigne chez les Anglo-Saxons les jeunes filles qui, ne s'étant pas mariées, ont su se créer par leur travail personnel une situation indépendante leur permettant de se passer de la protection et de l'aide morale et matérielle de leurs familles. Elles ont ainsi les mêmes devoirs et par suite presque les mêmes droits que les célibataires de l'autre sexe. En définitif — puisque j'en ai donné l'explication — vaut-il mieux employer le mot anglais lui-même puisqu'il n'a pas de correspondant exact en français.

Jusqu'à ces derniers temps, dans tous les pays, les femmes qui ne se mariaient pas étaient classées sous le terme générique de « vieilles filles » — mot presque de dérision puisqu'il semblait les désigner comme les « laissées pour compte » du mariage... Or ce qui distingue précisément la *bachelor-woman* ou la *bachelor-girl* de la vieille fille, c'est que la première s'est décidée volontairement pour le célibat. Aujourd'hui que le progrès des idées féministes résultant à la fois de la situation économique et de l'éducation nouvelle a changé cet état de choses, les jeunes filles anglaises de notre époque, de toutes les classes de la société, peuvent de propos délibéré faire leur choix entre le mariage et une carrière, et déjà l'armée des *bachelor-women* est une force sociale avec laquelle il faut compter. Pour s'en assurer on n'a qu'à jeter les yeux sur la liste des personnes composant les conseils des nombreuses administrations de l'État ou particulières et l'on pourra ainsi constater combien est grand le nombre de femmes anglaises non mariées qui jouent un rôle important dans la vie sociale de leur époque. Mais quelle sera la situation morale, matérielle et sociale de la jeune fille du monde qui, renonçant au mariage, désire se faire une carrière et vivre seule?

Commençons d'abord par examiner quelles sont les raisons qui peuvent décider les jeunes filles anglaises à quitter le toit familial pour s'installer en garçon et vivre du produit de leur travail, tout comme leurs frères.

D'abord il y a la raison du nombre. Les familles anglaises non seulement sont fécondes mais comptent plus de filles que de garçons. Dans l'Angleterre seule sans compter l'Irlande et l'Écosse, le nombre des femmes dépasse celui des hommes de près d'un million. Ensuite beaucoup de jeunes gens, et surtout ceux de la petite bourgeoisie, émigrent et vont s'établir aux colonies, laissant leurs sœurs au logis. Ceci réduit encore de beaucoup le nombre d'épouseurs, de sorte que le nombre des femmes dans la classe moyenne arrive à être à peu près le double de celui des hommes. On voit de suite les conséquences économiques de ce fait. Les hommes qui veulent se marier choisissent de préférence les femmes riches, et les filles non dotées se marient de plus en plus difficilement. Celles qui, n'ayant pas de fortune, ne se marient pas, sont donc forcées de se débrouiller toutes seules, car le père de la petite bourgeoisie anglaise ne s'occupe pas de la vie matérielle de ses enfants dès qu'ils sont en âge de se suffire.

Mais ce n'est pas seulement dans le nombre qu'il y a inégalité entre les jeunes gens des deux sexes en Angleterre. De nos temps — il faut bien l'avouer — la jeune fille — et ceci s'applique surtout à celles de la petite bourgeoisie — est un être bien supérieur au jeune homme au point de vue de la culture générale, et si elle ne prend pas de mari c'est le plus souvent parce qu'elle ne veut pas de ceux qu'elle a à sa disposition. Et cela se comprend facilement. Dès l'âge de seize ans, lorsqu'il a fait beaucoup de sports mais peu d'études classiques ou de mathématiques, le jeune Anglais entre dans un bureau de la *City* ou bien part pour une des nombreuses colonies de l'Angleterre, et en homme pratique commence de suite la lutte pour l'existence. Cette manière de débuter dans la vie forme son caractère, il est évident, mais ne cultive point son esprit. De son côté, la jeune fille poursuit bien plus longtemps ses études et il en résulte qu'une jeune Anglaise de vingt-cinq ans est une personne bien plus fine et infiniment plus cultivée que le jeune homme du même âge; celui-ci dès sa seizième année n'a eu souvent dans toute la journée que le temps de loisir nécessaire pour lire son journal.

Il est donc facile de comprendre que les jeunes filles sans fortune, n'ayant pas les mêmes idées sur la vie que les jeunes gens de leur âge et de leur milieu, cessent de considérer le mariage comme l'unique carrière qui leur est ouverte et se résolvent à n'avoir plus d'autres ressources que celles provenant de leur effort personnel.

Dans l'aristocratie où c'est le fils aîné qui hérite de la fortune du père, ses sœurs, qui le plus souvent ainsi que les jeunes bourgeoises ont passé les années de leur jeunesse dans une université de femmes,

veulent aussi se faire des *homes* et des situations personnels. Et puis il faut surtout ne pas oublier de dire que l'attitude de la femme anglaise moderne s'explique surtout par le fait qu'en cultivant son esprit elle a pris conscience d'elle-même, elle a su élever son idéal d'amour à un tel point que, si elle ne trouve pas celui qui peut le réaliser, plutôt que de prendre un mari qu'elle n'aimera pas, elle renonce délibérément au mariage et à l'amour.

Ce qui est certain et ce qu'on ne saurait trop répéter, c'est que les *bachelor-girls* de la société anglaise vivent chastement.

Comme elles forment une classe toute nouvelle dans la société moderne, elles commencent à intéresser les penseurs et les philosophes.

Je citerai un éminent professeur italien, M. Ferrero, qui est venu étudier le pays du Nord et s'est plu à regarder vivre les *bachelor-girls* de l'Angleterre. Dans le livre qu'il a publié l'an dernier et qu'il a intitulé « la Jeune Europe », il consacre tout un chapitre aux *bachelor-women* qu'il nomme ironiquement « le troisième sexe ». En homme du Midi, il ne comprend pas la chasteté des jeunes filles qui ont librement choisi le célibat et il prétend démontrer que, dans toutes les carrières où les femmes célibataires sont admises, elles deviennent des concurrentes redoutables pour l'homme par le fait même de leur désexualisation. « Elles ont, dit-il, d'autant plus de force contre leurs adversaires qu'elles emploient dans la poursuite de leur carrière toutes les forces latentes en elles réservées autrefois pour l'amour et la maternité. » Il peut y avoir du vrai dans ce que dit M. Ferrero, mais je ne partage pas entièrement son avis sur les aspirations de la *bachelor-woman*. J'en ai connu beaucoup pour ma part, de ces filles indépendantes, j'ai vécu parmi elles et de leur vie, et j'ai toujours constaté qu'elles espéraient et rêvaient l'amour, de même que les autres femmes ; et si l'on veut s'en assurer on n'a que lire les livres qu'elles ont elles-mêmes écrits, — car beaucoup d'entre elles font de la littérature où elles se dépeignent elles-mêmes. On verra alors qu'elles ne sont nullement désexualisées, comme le prétend M. Ferrero. Ce que l'éminent professeur n'a pas su voir, c'est que la femme qui est — dans tous les pays et de tous les temps — l'âpre ennemie de l'homme est celle qui sait et qui comprend qu'elle n'inspirera jamais l'amour elle-même et qui en ressent du dépit. D'ailleurs, je reste convaincue que les idées féministes ont de tous temps été desservies par celles de cette espèce qui les défendaient. Pour être féministe, pour vouloir la liberté et l'indépendance individuelle, on n'est pas moins femme, et il serait temps que la femme-caricature — la femme aigrie contre la vie et contre l'amour — ne soit plus confondue avec celle qui veut l'amour plus noble, plus élevé et plus pur. Et cependant on ne peut nier que les femmes qui sont assez heureuses pour avoir conquis leur indépendance économique et leur liberté individuelle par leurs propres efforts, hésitent parfois à l'abandonner en faveur d'un bonheur matrimonial qui leur paraît très problématique.

Et qui les blâmera ?

Mais il convient d'ajouter ici que beaucoup d entre elles qui très jeunes ont résolument choisi une carrière l'abandonnent quelquefois pour se marier vers l'âge de 35 ou 40 ans et rentrent alors dans le rang des épouses et des mères. Il arrive souvent en effet qu'elles rencontrent dans le milieu où elles travaillent des hommes qui ressemblent plus à leur idéal que ceux qui les avaient entourées dans leur jeunesse. Et remarquez en passant que ces mariages tardifs sont quelquefois les meilleurs, ayant pour base une vraie sympathie intellectuelle et morale où les illusions folles de la jeunesse n'ont plus de part.

Actuellement quelles sont les carrières où les jeunes filles anglaises peuvent gagner leur vie ?

Il y a tout d'abord l'enseignement qui est mal payé et qui ne fournit que des ressources aléatoires puisqu'en Angleterre il ne dépend pas de l'État. Il est bon cependant de dire que le *London School Board* — conseil d'enseignement qui régit les écoles municipales de Londres — offre à ses professeurs à peu près autant de garanties d'avenir que notre municipalité de Paris. Les émoluments des institutrices des *Board Schools* sont fort élevés et au bout d'un certain nombre d'années de service on a même droit à une petite pension, mais il convient de faire remarquer que la classe des *School Board Teachers* est recrutée surtout parmi les jeunes filles d'une classe sociale inférieure. Les enfants du peuple des pays Anglo-Saxons sont brutaux et vulgaires et, parqués dans des classes de 80 à 100 élèves, sont très difficiles à mener, et presque toutes les jeunes filles bien élevées qui ont essayé le métier d'institutrice des *Board Schools* ont dû y renoncer.

A côté de ces écoles il y a les *High Schools*, qui correspondent à peu près à nos Lycées de filles, où une maîtresse peut gagner jusqu'à £ 100 (2 500 fr.) et davantage par an, et quelques autres grandes écoles appartenant plus ou moins aux municipalités. Mais la plupart des institutrices enseignent dans les écoles particulières et dans les familles, ou sont *lady-tutors* (répétitrices) dans les grands collèges tels que *Queen's* ou *Bedford* où les principaux professeurs sont des hommes. Dans le métier de professeur libre les femmes ne gagnent pas grand'chose. Mais on peut cependant, en cumulant et en travaillant énormément, arriver à gagner deux ou trois mille francs par an.

Il y a aussi à Londres toute une armée de femmes dactylographes ou *typewriters* et de sténographes qui gagnent leur vie soit dans des bureaux, soit dans des établissements de *typewriting* qui pullulent à Londres; mais le métier rapporte peu, étant donné le nombre toujours croissant de ces institutions.

Le journalisme depuis quelques années attire beaucoup de femmes. Il y en a même tellement à Londres qu'on a fondé pour elles le *Writers' Club* dans le Strand. Dans ce club elles sont au centre des bureaux de rédaction. Elles peuvent y venir rédiger leurs notes, faire leur copie, déjeuner ou dîner, prendre le thé et recevoir leurs amis des deux sexes... Il est difficile d'évaluer exactement le gain d'une journaliste. Il peut varier entre £ 100 (2500 fr.) et £ 500 (12500 fr.) par an, et dans certains cas atteindre un chiffre même très supérieur.

Ensuite il y a les gardes-malades, classe très nombreuse et qui ne cesse pas de s'augmenter. Cette profession se recrute parmi toutes les classes de la société, depuis les petites bourgeoises jusqu'aux jeunes filles riches et bien nées. Je connais entre autres une jeune fille archimillionnaire qui a quitté sa famille et son *home* luxueux pour aller se faire *probationer* dans un grand hôpital de Londres où son premier devoir chaque matin était de laver le plancher ! Celles qui désirent obtenir leurs certificats de gardes-malades doivent d'abord faire un stage comme interne dans un hôpital où elles peuvent ensuite rester comme *nurses* régulières, et aspirer même aux fonctions de *matron* (directrice). Mais beaucoup préfèrent rentrer chez elles et faire du *private nursing*, c'est-à-dire soigner les malades en ville à la semaine ou au mois, ce qui peut devenir un métier très lucratif.

Le métier de femme-médecin est souvent choisi par la jeune *bachelor-girl*, et il y en a beaucoup parmi elles qui à Londres gagnent leur vie d'une manière large et même luxueuse.

Citons encore les conférencières professionnelles qui sont attachées aux divers services du Conseil municipal de Londres et du *London School Board*. Celles-ci sont envoyées par leur direction dans toutes les villes voisines de la capitale pour y faire des conférences sur divers sujets, notamment sur l'hygiène. D'autres sont officiers de la santé publique et inspectrices des ateliers de travail, où elles défendent les intérêts des ouvrières et des enfants. Ces métiers rapportent 2000 à 5000 francs par an généralement, mais quelques privilégiées peuvent atteindre aux émoluments de 10000 francs.

Dans toutes ces carrières, remarquez que le gain des femmes est toujours à peu près le même, car dans toutes les sociétés civilisées le travail des femmes est payé à un taux inférieur à celui des hommes. Il est rare que les émoluments annuels d'une femme célibataire dépassent 6 000 à 8 000 francs par an, et la moyenne ne gagne pas plus de 3500 à 4000.

Certaines de ces *bachelor-women* ont de toutes petites rentes personnelles, et ce sont surtout celles-ci qui embrassent les carrières que je qualifierais de politique ou philanthropique. Celles qui n'ont aucune fortune choisissent des professions plus immédiatement lucratives, telles que l'enseignement, le journalisme et les arts. En effet, parmi les *bachelor-women*, il ne me faut pas oublier les artistes dont beaucoup sont venues étudier la peinture ou la musique à Paris. Il y a aussi toute une armée d'*illustrators* pour les journaux dits de dames, qui paraissent chaque semaine, et les innombrables journaux et magazines illustrés qui pullulent à Londres.

J'ai parlé de la carrière philanthropique. Cela paraît absurde et cependant elle existe. On sait ce qu'il y a en Angleterre beaucoup d'institutions de charité dont les frais sont entièrement supportés par des donations de particuliers. Ces institutions, presque entièrement organisées et administrées par des femmes, offrent des situations lucratives à un grand nombre de *bachelor-women*, et ce sont celles-ci que j'appellerais les professionnelles de la philanthropie. Il faut croire que ce métier est encore assez lucratif, car il paraît que les revenus annuels d'une employée d'institution de charité s'élèvent souvent à 5 000 francs !

Je ne parlerai pas ici des jeunes filles employées dans le commerce ni dans les diverses administrations telles que les postes et télégraphes, qui emploient des femmes ; ni des couturières, modistes, et ouvrières. Ce n'est pas qu'elles soient moins intéressantes que les autres, loin de là, mais elles ne gagnent pas assez pour pouvoir vivre d'une manière indépendante et *dans le monde*, et j'ai en vue dans cet article surtout les jeunes filles qui sont d'une classe supérieure et veulent rester *du monde*.

Donc prenons le cas de la jeune célibataire qui dans une profession libérale gagne de 200 francs à 500 francs par mois. Comment organisera-t-elle sa vie ? Comment et où se logera-t-elle ? Comment recevra-t-elle ses amis et quel accueil lui fera-t-on dans le monde ?

En ce qui concerne le logement dans les grandes villes, il y a tout d'abord la classique pension de famille qui a pour but de grouper autour d'un foyer commun les solitaires de la vie. Mais la *bachelor-woman* y a rarement recours, car elle tient avant tout à sa liberté individuelle et ne veut pas être assujettie à un règlement qui peut la gêner. En effet, non seulement elle veut pouvoir recevoir ses amis des

deux sexes, causer librement avec eux, fumer des cigarettes et faire de la musique en leur compagnie, mais encore elle veut pouvoir rentrer et sortir aux heures qui lui conviennent, seule ou accompagnée; et l'on comprend facilement que la vie en commun des *boarding-houses* ne s'accorde point avec ces exigences. Ensuite il y a des *Ladies' Residential Flats*, encore peu nombreux à Londres. Mais ce système a jusqu'ici eu le désavantage de coûter trop cher et par conséquent n'est pas à la portée de toutes les bourses.

Cependant pour des femmes qui travaillent hors de chez elles toute la journée ou qui, même travaillant chez elles, sont trop occupées pour diriger leur intérieur, ce système est fort pratique. Chaque locataire peut avoir un petit appartement de deux ou trois ou même de quatre pièces. Au rez-de-chaussée se trouvent une vaste cuisine et une salle de restaurant. Une *manageress* ou gérante est à la tête de l'établissement, et le service des appartements est fait par des domestiques sous sa direction. Tous les matins la gérante prend les ordres de chacune des locataires. Celles qui désirent manger au restaurant n'ont qu'à descendre à la salle commune; celles qui veulent manger chez elles se font apporter des provisions et sont libres de se faire préparer le repas dans la cuisine attenant à leur appartement.

On a ainsi tous les avantages de la vie d'hôtel et tous les agréments du chez soi.

En dehors de ce genre de *flat*, il y a l'appartement tel que nous le comprenons à Paris. Mais le petit logement dont le loyer varie entre les prix de 500 francs à 1 200 francs par an ne se trouve pas encore à Londres. Les *flats* de quatre pièces coûtent au moins de 1 500 à 1 800 francs, même dans les quartiers éloignés, et ce prix est encore trop élevé pour certaines bourses. Il reste les *upper-parts*, logements situés au-dessus d'une boutique et qui sont sous-loués par le boutiquier, et enfin les *lodgings* ou appartements meublés ou non meublés dans une maison particulière, et les *artisans' flats* ou logements dans une cité ouvrière. Les *upper-parts* sont très demandés par les *bachelor-women*, car ce genre de logement présente beaucoup d'avantages pour elles. N'étant pas *smart*, ils sont d'un prix relativement peu élevé, et les jeunes indépendantes ont de plus l'avantage de ne pas se sentir complètement isolées et d'être protégées dans une certaine mesure contre les voleurs par le voisinage du magasin. L'*upper-part* a un escalier complètement indépendant et une porte spéciale donnant accès sur la rue. Il va sans dire qu'il n'y a pas de concierge, cette classe intéressante n'existant pas — heureusement — en Angleterre; mais le personnel du magasin pour peu qu'il soit complaisant le remplace avec avantage. Un *upper-part* coûte de 1 500 à 2 000 francs par an, et se compose généralement d'un salon, d'une salle à manger et de deux ou trois chambres, auxquelles il faut ajouter la salle de bains qui fait partie de tous les logements anglais, petits ou grands. Il va sans dire que pour ce prix le *upper-part* n'est pas situé dans les plus belles rues de la ville, mais dans les petites rues du centre ou dans la banlieue ou les quartiers excentriques. Souvent deux ou même trois jeunes filles se mettent ensemble pour occuper un *upper-part* et parviennent ainsi à se loger à très bon compte.

Celles pour qui un *upper-part*, même partagé à deux ou trois, est encore trop cher, ont à leur disposition les *lodgings* (chambres meublées ou non meublées) sous-louées par un locataire principal. Ce locataire principal est souvent une femme, par exemple une veuve sans fortune, qui s'est faite logeuse pour gagner sa vie. C'est elle qui fait le ménage et la cuisine de ses locataires. D'autres fois le logement est tenu par un ancien *butler* et une *lady's maid* mariés. Le *butler* fait le service du *drawing room floor* et la *lady's maid* la cuisine. Généralement ils ont une bonne en plus.

Le logement et le service sont payés à la semaine. Dans les *lodgings*, une *bachelor-woman* a quelquefois une chambre à coucher et un petit salon; mais beaucoup de celles qui désirent vivre très économiquement n'ont qu'un *study-bedroom* (chambre-étude) ou *bed-sitting room* (chambre-salon) où le lit est transformé en divan pendant la journée. Ce lit est un simple sommier dans lequel on fait visser des roulettes Quand il est fait, on le recouvre d'une draperie plus ou moins artistique. Les oreillers sont glissés dans des enveloppes de soie de couleur que l'on retire la nuit. La toilette se dissimule derrière un paravent japonais et le *study-bedroom* ainsi transformé prend un air de confort presque élégant. Ce système de *study-bedroom* est très usité en Angleterre où les convenances défendent de recevoir dans une pièce contenant un lit. Dans toutes les universités de femmes, c'est l'installation habituelle.

Le prix des *lodgings* varie selon le quartier. Dans certaines rues avoisinant Russell Square une *bachelor-woman* — et il y en a beaucoup dans ce quartier à cause de la proximité du *British Museum* — peut trouver un *bed-sitting-room* avec son déjeuner du matin à partir de douze à quinze shillings la semaine, c'est-à-dire environ 15 à 20 francs. Dans ces conditions la jeune locataire prend ses repas au dehors dans un *A. B. C.* (*Aerated Bread Company*), espèce de boulangerie-crémerie, où l'on fournit un repas sans boissons alcooliques pour une somme variant entre 50 centimes et 1 fr. 25. Il n'existe pas à Londres de restaurants à bon marché dans le genre de nos Bouillons Duval. La *bachelor-woman*, quand elle n'a pas le service de

sa propriétaire et qu'elle ne veut pas manger au dehors, fait généralement sa cuisine elle-même sur un petit fourneau à alcool ou à pétrole.

Un salon avec une chambre et le service peut coûter de 15 shillings (20 francs) à 30 shillings (37 fr. 50) par semaine. Souvent deux jeunes filles se mettent ensemble pour partager deux chambres et un salon. Je connais deux demoiselles âgées d'environ trente ans, l'une professeur dans un collège, l'autre dactylographe, qui ont réuni leurs deux ménages. Elles ont chacune leur chambre. Le salon est en commun et est décoré d'une façon charmante avec des bibelots qui leur appartiennent. Le service et la cuisine sont faits par la propriétaire. Une salle de bains est à leur disposition. Le quartier qu'elles habitent est assez central et elles payent chacune 16 shillings (20 francs) par semaine pour le loyer et le service.

L'inconvénient des *lodgings* est que l'on n'y est pas tout à fait chez soi. Les autres locataires sont parfois gênants, l'escalier est en commun, et lorsqu'on laisse la porte ouverte on entend tout le bruit de la maison.

C'est pourquoi beaucoup de femmes célibataires se logent dans des *artisan's flats* ou logements d'ouvriers situés dans certains quartiers pauvres et où, pour 500 francs à 800 francs par an, elles ont un appartement complet composé de trois pièces et une cuisine. Plusieurs de ces logements sont pourvus d'un compteur à gaz installé comme les distributeurs automatiques de nos gares de chemin de fer. Moyennant une pièce de deux sous, on a une demi-heure de gaz à un bec, pour la cuisine ou pour l'éclairage. Ceci est suffisant pour cuire un bifteck ou une côtelette et pour chauffer. Lorsqu'on s'éclaire de cette façon, si au milieu d'un travail absorbant on oublie l'heure, l'appareil impitoyable refuse la lumière au bout du temps payé d'avance, et il faut alors courir bien vite à la cuisine remettre un autre *penny* dans le compteur. Ce sont les petits inconvénients de la vie d'une femme libre obligée de compter ses sous.

Je puis encore citer deux sœurs de mes amies qui vivaient de leur travail. Une était journaliste, l'autre peintre. Elles occupaient un appartement d'ouvrier de trois pièces et une cuisine. Chacune avait sa chambre à coucher. Le petit salon était la pièce commune et servait de salle à manger. Comme elles étaient toutes les deux très occupées dans la journée, elles ne pouvaient ni l'un ni l'autre veiller aux soins de ménage. Elles avaient donc pris une bonne qu'elles faisaient coucher dans le couloir qui desservait les trois pièces. Elles payaient sept francs de loyer chacune par semaine pour l'appartement.

Par exemple, les inconvénients de l'*artisan's flat* sont multiples. Souvent les escaliers sont encombrés de mioches plus ou moins propres ou plus ou moins bruyants, sans compter les papas à moitié ivres qui, surtout le samedi soir, sont très disposés à *rosser* leurs femmes. Et cet ensemble fait un concert de sons divers complètement dépourvu de charmes... Voilà pour la population humaine. Il faut aussi supporter les divers émanations des cuisines voisines qui s'infiltrent à travers les minces cloisons. Toutes ces choses font que la *bachelor-woman* renonce assez vite à ce genre de logement.

Les difficultés qu'ont éprouvées les *bachelor-women* à se loger ont mis la question du *housing* (la question du logement, à l'ordre du jour.

Plusieurs projets ont été faits pour bâtir des immeubles où les *bachelor-women* pourraient vivre à des prix abordables avec un maximum de confort, et entre tous le plus pratique me paraît être celui adopté par un membre du Parlement et présenté au *Women's Congress* tenu à Londres en 1899.

Ce projet a été établi d'après les conseils d'une jeune congressiste qui a étudié la question elle-même à fond : ayant essayé tous les moyens de *housing* dont je viens de parler, elle a dû en apprécier tous les inconvénients. Dans ce projet, quatre cents *bachelor-women* pourraient être logées dans un immeuble confortable, même luxueux, où chacune des locataires aurait une chambre meublée très simplement mais très hygiéniquement où elle pourrait aussi apporter ses bibelots personnels. Au rez-de-chaussée se trouveraient les grandes salles communes, salle à manger, salons, bibliothèque, cuisine, etc. A chaque étage il y aurait des salles de bain. La maison serait entièrement chauffée par des tuyaux d'eau chaude. Le prix payé par chaque locataires serait de quinze à dix-sept shillings par semaine, ce qui comprendrait le prix de deux repas par jour, le déjeuner du matin (qui est en Angleterre un repas solide) et le dîner du soir. Il est bon de faire remarquer en passant que ce projet, qui serait une affaire montée par actions, serait aussi d'un excellent placement puisque, ainsi établi, il rapporterait de suite 5 p. 100 aux actionnaires.

Qu'elle soit chez elle, c'est-à-dire dans ses meubles, ou seulement installée dans des *lodgings* meublés, il est intéressant d'étudier l'âme de la femme célibataire, telle qu'elle nous est révélée par la façon dont elle décore son logis. Etant en grande partie le produit du mouvement intellectuel moderne, la *bachelor-woman* est d'essence même la créature des Ruskin, des peintres préraphaélites, des Wagner et des William Morris. Car elle est l'œuvre du mouvement nouveau et de la pensée nouvelle. En peinture presque toutes adorent les peintres de l'école préraphaélite, et celles qui sont jeunes et jolies copient souvent leur toilettes d'après les tableaux de Burne

Jones et de Rossetti. Les murs de leurs salons et de leurs cabinets de travail sont ornés de reproductions en photogravure des œuvres de cette école. Les papiers de tenture de William Morris ou de Liberty recouvrent les murs de leurs chambres. Les coussins bordés de volants de soies aux pâles couleurs, des draperies en mousseline d'art souple, les velours imprimés aux tons étranges, toute cette décoration nouvelle a été adoptée de suite par les femmes libres d'Angleterre longtemps d'ailleurs avant que le public s'en engouât. En fait d'ameublement proprement dit, même lorsqu'elle est installée chez elle, la *bachelor-woman* a peu de mobilier. Elle a débuté pauvre et elle a dû se meubler comme elle a pu, et les tables en bois blanc et les fauteuils d'osier sont encore les seules pièces de résistance de son ameublement. Il est vrai que le vulgaire sapin est voilé d'un tapis en velours Liberty et que sur les fauteuils d'osier sont jetés des coussins de duvet moelleux recouverts d'une jolie soierie, car l'on sent que la femme qui l'habite tient surtout à ce que son intérieur soit artistique et joli, mais on y constate cependant plutôt l'effort vers la beauté que vers le confort. En fait de bibelots, sur de petites étagères, laquées blanc ou enduites au siccatif vert, des potiches de cuivre repoussé, de la verroterie de Venise aux formes bizarres, voilà sa note d'art et elle s'y tient. Un autre signe distinctif de l'intérieur d'une *bachelor-woman*, c'est le luxe de photographies d'amies ou d'amis, intimes ou célèbres, qui décorent la cheminée et les étagères, ce qui tendrait à prouver que la *bachelor-woman* aime à collectionner les documents humains. Aux rayons de leur bibliothèque et ceci s'applique spécialement à celles qui sont des « littéraires », on trouvera les volumes de George Meredith, de Maeterlink, d'Emerson, d'Ibsen, de Tolstoï, d'Olive Schreiner, et de Sarah Grand, au lieu des volumes de Musset, de Lamartine, ou de Thomas à Kempis qu'aurait choisis la génération précédente. Celles qui sont adonnées à la politique ou à la philanthropie lisent tout ce qui paraît sur les questions spéciales qui les intéressent : philosophie, histoire, hygiène, économie politique, etc. En musique, c'est Wagner et tous les jeunes de son école qui leur plaisaient. Et en ceci elles ne choisissent pas par snobisme comme les gens du monde. C'est vraiment cette note d'art qu'elles comprennent et qui répond aux aspirations de leurs propres âmes.

La *bachelor-woman* porte un esprit d'égalité fraternelle partout où elle va. Elle a des amis et des sympathies dans tous les mondes, aussi bien dans l'aristocratie que parmi les artistes et autant parmi les bons bourgeois que chez les gens du peuple. Elle est bien accueillie, — je dirais presque fêtée, — partout, et il faut bien dire qu'elle est toujours gaie et intéressante; sa vie de luttes et de dignité lui vaut le respect de tout le monde bien pensant. Et tout ceci tendait à prouver que les idées avancées gagnent peu à peu la classe bourgeoise, car, il y a vingt ans à peine, la *bachelor-woman*, à Londres comme à Paris, aurait été considérée comme une déclassée.

Vivant souvent parmi les ouvriers dans les cités ouvrières, appelée aussi par son travail de journaliste ou de littérateur à fréquenter des gens de toutes les classes de la société, la *bachelor-woman* sert de trait d'union entre des êtres bien divers. Elle contribuera donc beaucoup à l'évolution sociale, surtout en Angleterre où elle aidera puissamment à déraciner les vieilles idées de caste et tous les anciens préjugés qui s'y rattachent.

CLAIRE DE PRATZ.

DEUX LETTRES DE JOUFFROY

A Damiron.

4 juin 1819.

Je reviens des Tuileries ; j'y vais chercher tous les matins la fraîcheur et le silence ; mais, hélas ! le printemps n'y est plus ; il y était naguère, aimable, échauffant, ravissant, inspirateur. Le charme a disparu peu à peu et la nature est retombée dans son insignifiance ordinaire. Que de rêves séduisants mon imagination a faits sous ces beaux ombrages, qu'elle ne peut y retrouver, parce que le soleil a fait un pas de plus vers notre pôle boréal. L'influence du printemps ne dure qu'un moment ; mais on vit plus dans ce peu de jours que dans les onze autres mois de l'année ; c'est la saison de la poésie et de l'enthousiasme ; l'âme est tout expansive, elle ne s'appartient plus, elle se répand et se perd dans le monde qui l'enveloppe et bien au delà ; elle ne juge plus, elle aime. Aussi tout lui paraît beau, et ce qui est et ce qui n'est pas ; ravie des réalités et des chimères qu'elle embellit ou qu'elle invente, elle s'épuise à les posséder ; vains efforts, l'union est impossible, l'homme est réduit à les adorer et à chanter dans ce monde le bonheur qui n'y est point. Et cependant cette adoration nous rapproche du Dieu inconnu, ces chants qui sont pleins de lui nous le livrent pour ainsi dire ; l'adoration est délicieuse, l'hymne est d'une harmonie enivrante ; quand l'une

1) Extrait de la *Correspondance de Théodore Jouffroy* publiée par Adolphe Lair, qui va paraître à la librairie Perrin et Cie. Les lettres que nous publions ici sont inédites.

finit, quand l'autre expire, l'âme, en retombant sur la terre, s'aperçoit qu'elle l'avait quittée et que, déjà, un pas avait été fait vers le ciel ; triste et rampante, elle s'ennuie dans la fange ; ses yeux se lèvent avec douleur vers ces espaces brillants où tout à l'heure elle planait, elle n'a plus le courage de supporter sa condition ; elle s'efforce pour s'élever de nouveau ; mais elle a perdu sa puissance, le printemps n'est plus.

Je n'ai point philosophé tant qu'il a duré ; la réflexion était impossible, je n'étais pas, comme l'année dernière, sous le poids d'une impérieuse nécessité ; l'imagination l'a emporté ; j'ai rêvé, rêvé, et toujours rêvé ; les rêves ont cessé à mesure que l'air a perdu son humidité charmante, les arbres leur verdure tendre, les oiseaux leurs chants plaintifs, tous les yeux leur languissante expression ; je me retrouve homme comme devant, mais ennuyé de l'être et incapable de revenir à la sèche philosophie ; le souvenir des chimères est encore trop récent ; les vacances le dissiperont, et je retrouverai ma vertu réflexive à l'approche de l'hiver ; en attendant, je péris au milieu de la poussière ; je me dessèche parmi ces rues arides et empoisonnées ; je meurs de dégoût, fatigué de figures suantes, rouges et humaines qui me choquent continuellement les yeux ; je me traîne péniblement à la fin de juillet, ennuyant mes élèves et ennuyé d'eux, et je conclus, en partant, que cette vie est ridicule, sotte, absurde, et qu'il faut être bien bon pour y demeurer, quand pour la modique somme de cinq ou six sous on peut s'en débarrasser.

En attendant, je dors passablement, je mange d'assez bon appétit ; je me moque de l'univers et de moi-même, méprisant autant l'un que l'un l'autre.

Je vous admire de n'être pas irrité et des hommes et de la vie et de vous-même ; je vous admire encore plus de ne pas rire de tout cela, car ces choses sont encore plus grotesques qu'elles ne sont misérables.

Vous allez crier à la morale, à la destinée de l'homme, aux principes stoïques, etc.

Je veux mourir si je vois la moindre raison de croire à la vérité objective et absolue de ces principes, de cette destinée, de cette morale. Dieu vous garde, au reste, et vous maintienne dans la foi ; c'est une grâce que la foi, je la désire, je l'implore, je la cherche ; mais l'objectif détruit tout, et je mourrai dans le doute, sauf à brûler comme un Juif dans l'éternité.

Adieu, je vais là-dessus déjeuner.

A Dubois.

Paris, le 10 juillet 1819.

Qu'y a-t-il de commun entre nous et les nuages qui passent sur nos têtes ? Qu'avons-nous à démêler avec le pays beau ou laid que nous habitons ? Avec les misérables occupations qui nous donnent du pain ? Avec les sifflements ou les beuglements des gens qui nous régentent et nous fabriquent des lois ? Avec les vanités de la gloire qui nous piquent et les folies de l'amour qui nous font pleurer ou nous poussent à des joies extravagantes ? Rien, à vrai dire, et cependant toutes ces fatalités pèsent continuellement sur nous ; l'externe nous enveloppe et nous maîtrise, — misérable indépendance que la nôtre, misérable liberté ! — nous n'avons jamais la force d'être ce que nous sommes, notre vie est une corruption continuelle de son principe ; nous allons nous enchaînant, nous emprisonnant, nous garrottant avec une rapidité effrayante et un entraînement invincible ; et ce personnage qui expire sur un lit à quatre-vingts ans les a passés à défigurer et à défaire en lui l'ouvrage du Créateur ; que la tombe le régénère ou ne le régénère pas, la vie n'en est pas moins une absurdité sans raison suffisante, ou plutôt un mystère qui confond notre jugement et met en défaut la logique tout entière !

Pourquoi sommes-nous libres et ne pouvons-nous l'être ? Pourquoi nous développons-nous pour nous rétrécir ? Pourquoi marcher si c'est pour reculer ? Quelle est cette comédie que les acteurs ne comprennent pas, qui commence par où elle devrait finir et finit par où elle devrait commencer ? L'homme est un amas de contradictions, et lorsque toutes ces contradictions s'agitent et se brouillent, elles enfantent un chaos que toute la philosophie du monde ne démêlera jamais.

Victimes de la malice qui nous fit tels, nous versons des larmes sur notre malheureuse destinée ; spectateurs de notre propre infortune, si nous parvenons à oublier un moment qu'elle est nôtre, nous ne voyons plus qu'un être dupe qui se débat en vain pour se tirer du mauvais pas où on l'a mis et nous rions ; ainsi nous sommes pour nous-mêmes et, pour la même cause, le seul objet tragique et le seul objet comique ; nous avons à choisir entre le rôle de Démocrite et celui d'Héraclite. Mais nous ne sommes pas assez forts pour jouer exclusivement l'un des deux ; nous passons de l'un à l'autre à tout moment et à mesure que notre moi traverse de la sensibilité à la raison et de la raison à la sensibilité ; réfugiés dans la raison, nous regardons et nous rions ; rejetés dans la sensibilité, nous sentons et nous pleurons, et remarquez que, dans les deux cas, nous ne sommes jamais nous ; rester nous, ce serait rester indépendants et de la fatalité sensible qui nous accable de douleur et de la raison qui nous accable du poids de la vérité ; un homme qui serait lui ne souffrirait ni ne croirait, ne pleurerait ni ne rirait ; ce serait une force impassible à toute sensation et à toute conviction, qui agirait librement sans aucun

motif, c'est-à-dire sans y être poussée par rien au monde.

Je vous vois vous débattant sous les cent mille fatalités qui assiègent tout homme venant dans ce monde : votre classe vous ennuie et c'est, en effet, la chose la plus ennuyeuse ; vous aviez une épouse, vous la pleurez, et tout cœur bien placé vous comprend et vous plaint, les ambitieux, les sots, les lâches, les impudents qui, sous tous les masques, se mêlent de la République, vous indignent, et vous brûlez d'écrire et de montrer la vérité, et je partage tous ces sentiments ; vous soupirez pour la gloire, et nous aussi ; vous voudriez le repos, et chacun le veut comme vous ; votre sort est l'histoire universelle ; j'enrage plus que vous, et plus que vous, peut-être, j'ai lieu d'enrager ; mais un peu de patience, je vous en prie, la vie est si courte, le berceau est à six pas de la tombe et nous sommes déjà à trois pas du berceau ; bientôt, nous verrons les spectacles qui sont au delà de la mort ; que de choses curieuses nous allons découvrir ! Je voudrais faire le voyage avec vous, nous philosopherions sur toutes ces nouveautés, nous ferions des comparaisons instructives, nous trouverions à rire de ce monde-là et de celui-ci, nous dirions des bons mots qui nous divertiraient, et nous serions encore amis comme à présent.

Ce qui me console, voyez-vous, au milieu de cette destinée maussade qui est notre lot, c'est que je suis passablement sûr de mon immortalité. Cela posé, je vois devant moi une suite indéfinie de vies par lesquelles je passerai, et dont la diversité ne pourra être que fort amusante ; j'espère me tirer du temps partout, avec ma philosophie ; j'observerai, je causerai avec les bonnes gens de ces différents mondes, voyageurs comme moi, je ferai des syllogismes à droite et à gauche, je trouverai du pain partout, seulement je promets bien de ne me refaire professeur nulle part ; c'est un sot métier dans toute espèce de pays.

Ne vous figurez-vous pas une suite de planètes où nos âmes vivront successivement sous différents costumes, et cette perspective ne vous plaît-elle pas ? Pour moi, j'en raffole d'autant mieux qu'à mesure que nous avancerons nous ne manquerons pas de nous trouver toujours un peu moins mal et un peu moins imparfaits ; soyez bien persuadé que cette vie est la première de toutes, et la pire, par conséquent, — nous ne nous souvenons d'aucune autre, — c'est la première épreuve ; elle est dure, si dure que nous n'y voyons qu'absurdité et misère, mais elle contient déjà la volonté d'être vertueux, la conception du bonheur et l'espérance ; commencements qui amènent une suite, suite qui ne pourra être qu'une progression vers le bien absolu par les divers degrés du mieux ; il faut cette progression ; car supposer que nous sauterons brusquement du vide dans le plein est une ridicule hypothèse ; nous irons pas à pas comme tout va ; nous voyagerons longtemps, peut-être toujours, — il y a tant de planètes que nous voyons et tant que nous ne voyons pas ! — L'éternité n'est pas trop longue pour un si long chemin ; nous arriverons, au bout de deux ou trois vies, à un degré de bonheur que nous concevons à peine et, plus tard, à mille autres dont nous n'avons aucune idée ; mon bonheur serait de rattraper Montaigne dans cette course, c'est un homme à ma guise, et j'aimerais à lui toucher deux mots sur plusieurs points ; il n'a guère que deux cents ans d'avance ; j'y compte, il sera vieux dans le monde où je le joindrai et moi jeune ; mais il aimait les enfants et sa barbe grise ne repoussera pas mon poil follet.

Ce qui m'inquiète, c'est de savoir si on se mariera dans les autres vies ; d'un côté, si on se marie, il en résultera probablement des enfants, et voilà des créatures qui ne subiront point les épreuves antérieures ; de l'autre, si on ne se marie pas, voilà bien du plaisir de moins, si on en croit Damiron et autres (il est vrai que beaucoup ne sont pas de son avis) ; comment s'arrangeront les hommes et surtout les femmes ? — à quoi bon des hommes et des femmes ? Il y a des difficultés dans tous les systèmes.

Pour moi, j'estime que l'on se mariera et qu'il y aura des enfants ; je tire même de là une explication du péché originel, et la voici : la tache de notre premier père est d'avoir eu le malheur de naître dans ce monde-ci, le premier et le plus misérable de tous ; il communique cette tache à tous ses descendants, puisque, par cela qu'ils naissent de lui, ils naissent dans ce monde ; les enfants du monde suivant auront aussi une tache, celle de naître dans la deuxième épreuve plutôt que dans les suivantes ; mais elle sera moindre que la nôtre, car la deuxième épreuve sera plus douce que celle-ci, et ainsi de suite ; d'où vous voyez que chaque monde aura sa tache originelle, mais que les taches iront s'effaçant de mondes moins parfaits à mondes plus parfaits ; heureux les enfants du dernier des mondes, ils naîtront dans le sein du bonheur absolu où nous autres, pauvres martyrs, nous n'arriverons qu'après avoir marché sur bien des épines ; mais, en revanche, ils auront vu un bon nombre de planètes de moins que nous, et quantité de sottises divertissantes.

J'imagine que nous trouverons Dieu dans cette dernière vie. Il y habite au milieu de l'absolu bonheur, de l'absolue vérité, de l'absolue perfection morale et de tous les absolus possibles dont il est le

père. C'est de là qu'il en envoya quelques rayons aux autres mondes ; plus ou moins selon les degrés, et c'est ainsi qu'il les rend plus ou moins parfaits. Nous-mêmes dans le plus bas et le plus obscur de tous, nous ne sommes pas tout à fait privés de la divine lumière, — quelques étincelles arrivent jusqu'ici, — chaque homme en a une dans sa tête; les uns l'éteignent, les autres la laissent telle qu'elle est. Un petit nombre souffle dessus et l'augmente; elle devient flamme vive et resplendissante dans les nobles esprits des Jésus et des Platon, des Homère et des Virgile, des Raphaël et des Michel-Ange. Étincelle sacrée, heureux qui te conserve et te nourrit, et marche à ta lumière dans les ténèbres de cette première vie! C'est ton image que Zoroastre adorait, que les Vestales gardaient à Rome, que Moïse plaça dans le saint des saints et que le christianisme allume sur les autels! En effet, tu es toi-même la seule représentation de Dieu parmi nous; sans toi, nous l'ignorerions; sans toi, nous n'aspirerions pas à lui; sans toi, nous ne serions pas; car rien n'est que par lui, et il ne peut rien faire qui ne garde quelque chose des mains qui l'ont formé.

Voyez tous les peuples s'agiter et s'inquiéter à certaines époques! D'où vient cette inquiétude et ce trouble? C'est qu'ils ont perdu la lueur divine qui les éclairait et qu'ils ne peuvent vivre sans elle. Ainsi le monde civilisé était ébranlé à la naissance du Christ. L'ancienne religion était éteinte, la morale perdue, la corruption couvrait le monde, chacun levait la tête et cherchait la règle qui avait disparu. Un homme vint rallumer le flambeau et fit de nouveau resplendir la règle enfoncée dans les nuages de l'ignorance; les peuples rassurés se calmèrent. Mais bientôt le vent des Palus-Méotides rabattit sur elles les ténèbres un moment écartées. La règle disparut de nouveau, mais les yeux du moyen âge étaient si mauvais qu'ils croyaient la voir encore. Le XVIIIe siècle, fils de Luther, les dessilla et fit voir aux hommes qu'ils ne voyaient rien depuis longtemps. Nouvelles inquiétudes, nouvelle corruption; le XVIIIe siècle, si habile à détruire les illusions, n'avait pas su établir la vérité. Nous dégageons à présent la règle qu'il laissa dans l'obscurité et déjà le calme renaît à mesure qu'elle reparaît. Tirons entièrement la toile nous autres qui savons de quoi il s'agit. Voilà notre métier.

J'ai assez rêvé. Adieu.

TH. JOUFFROY.

UNE AME OBSCURE [1]

Nouvelle.

IV

Un jour, Georges ayant déclaré qu'il voulait se lancer dans la politique, la vie changea. Tout lui fut prétexte à déserter la maison. Le jour il invoquait le souci de sa candidature, car il visait la députation; puis, le dîner achevé, il allait, disait-il, à des rendez-vous urgents, à moins qu'il n'eût à paraître dans les salons officiels.

On l'apercevait aux heures des repas, qu'il absorbait très vite, les yeux sur un journal déplié devant son assiette. Il avait renoncé à la lecture de *la Quotidienne*, devenue « feuille d'opposition », et *le Constitutionnel* lui tenait lieu d'oracle. Il s'imprégnait de son esprit, puisait en lui toutes ses idées gouvernementales, ses appréciations littéraires, ses principes moraux et intransigeants. Sa phrase prit une forme dogmatique et redondante. Il affecta le mépris du romantisme, le respect de l'argent et des vertus bourgeoises, et ne prononça plus le mot « famille » qu'avec componction. Lancées par ses lèvres, ces trois syllabes contenaient un monde.

Il modifia son costume, adopta la redingote ample et noire, le pantalon bouffant; encadra son visage d'un col à pointes et d'une haute cravate à la Royer-Collard. Il professait volontiers, en politique, ce qu'on appelait alors des opinions libérales.

Chaque matin, Mme de Bourgviel apparaissait parée de quelque mode nouvelle. Sa toilette dénonçait une préoccupation constante : rattraper, à l'aide de riens clairs et pimpants, la jeunesse qui s'enfuyait. D'esprit léger, futile, brillant, comme ses chiffons, habituée aux plaisanteries insouciantes, aux mots vifs et aux mœurs faciles de l'ancienne société, elle ne comprenait rien à l'attitude soudaine de son gendre. Corinne s'extasiait sur les châles de crêpe brodé, les voilettes de dentelles, les chapeaux couverts de gaze, les rubans glacés aux nuances fugitives; mais Georges, dont Mme de Bourgviel quêtait le compliment, leur accordait à peine un regard distrait.

Ce fut alors entre les deux femmes un perpétuel et morne tête-à-tête, où couvaient de l'hostilité, de la colère, de la rancune, de la douleur. De petits faits vinrent augmenter la somme de leurs désillusions, si bien que, maintenant, chacune des paroles prononcées entre elles faisait vibrer leurs nerfs tendus ainsi que les cordes d'une harpe.

[1] Voyez la *Revue* du 2 mars 1[illegible]

Une fois, Georges, après avoir annoncé qu'il dînait avec un collègue, passa la nuit dehors. Le lendemain, Mme de Bourgviel interpella sa fille, sans cesse et hors de propos; Corinne s'étant tout à coup mise à pleurer, la scène éclata, terrible.

Mme de Bourgviel hurlait à pleine voix, comme si crier l'eût soulagée, se plaignant bruyamment.

Et les larmes de Corinne coulaient de plus belle, avec de grands sanglots où tout son cœur semblait se fondre.

Un jour qu'elle entrait au salon de son pas furtif d'ombre sautillante, elle surprit sa mère arrêtée devant un miroir. Mme de Bourgviel regardait ses cheveux d'or que striaient aux tempes quelques fils d'argent. De la main elle tendait la peau de son front, où des rides sans profondeur traçaient un réseau léger.

Elle vit sa fille, rougit un peu et dit, mélancolique :

— Je deviens vieille, n'est-ce pas ?

Pour Corinne, la vieillesse se résumait en une image désuète, hideuse, lamentable. Dans sa mère elle aimait la beauté, les formes harmonieuses, pleines, les chairs éclatantes. Cette beauté, elle la vénérait presque, ainsi qu'un apanage réservé à quelques élus. L'idée de la flétrissure, puis de la transformation impitoyable l'angoissait. Et bien qu'elle gardât à Mme de Bourgviel un obscur ressentiment depuis la scène de la diligence, une grande pitié déborda de son cœur pour cette douleur d'enlaidir.

Elle eut des attentions filiales, des gentillesses timides ; mais Mme de Bourgviel se montra plus exaspérée à mesure que Corinne se faisait plus douce, et elles continuèrent à vivre sous la menace de scènes latentes, dans une tension aiguë de leurs nerfs, comme si elles eussent dégagé des électricités contraires toujours prêtes au choc.

Une diversion se fit, Georges ayant résolu de donner une fête qu'il jugeait propre à assurer son élection.

L'appartement, de dimensions restreintes, fut démeublé, si bien qu'au jour fixé, Corinne se crut invitée en sa propre maison, tant l'aspect de ces pièces vides lui devenait étranger.

Et devant ses yeux commença un interminable défilé de visages inconnus. Elle accueillit au passage le chevalier du Blain, toujours vêtu à l'ancienne mode, d'une culotte courte et d'un habit de velours; puis les la Rochethulé : la mère, dont un diadème de camélias entourait la tête, et l'une des filles, qui semblait émerger d'un nuage en tarlatane rose où serpentaient des rubans bleus.

Dans les renfoncements des fenêtres, les ouvertures des portes, des hommes graves, cravatés très haut, des notabilités de la politique, du journalisme, de la finance, causaient par groupes, tandis que des couples s'entraînaient au rythme changeant d'une contredanse.

On chuchotait, on se montrait les ministres de la veille et ceux du lendemain.

Il y eut un silence. Guizot entrait.

L'orchestre ayant attaqué les premières mesures d'un air bohémien, quelques couples s'élancèrent, tournoyant en une danse saccadée, sautillante, nouvelle alors. On fit cercle autour des danseurs, qui affectaient de marquer la mesure, se haussant sur leurs pointes. Les hommes balançaient légèrement le bras, avec des effets de torse; les femmes, la tête penchée, baissaient les yeux, l'air modeste.

Au dernier accord on applaudit, puis on s'extasia sur la joliesse du mouvement, la gaieté de la musique, la grâce des danseurs. On les félicita. Ce fut de l'enthousiasme.

Dans un coin où jasaient des femmes mûres, une voix dit tout à coup :

— Vous appelez cela *polker?* Ces enlacements, quelle inconvenance!

Une autre voix répliqua :

— Si la polka réussit dans les salons, ce sera un coup pour les mœurs.

Et la première reprit, sûre de ses prévisions :

— Heureusement, une danse pareille ne saurait s'acclimater chez nous.

Puis une dame, dont les bandeaux lisses tournaient sous l'oreille, chanta une romance sentimentale, où il était question des yeux d'une brunette, toute gentillette.

Il y eut des murmures de satisfaction, la dame que la polka exaspérait se pâma.

Mme de Bourgviel, un sourire vague figé sur ses lèvres rondes, semblait appartenir à tous et ne se soucier pourtant que d'une opinion, l'opinion de celui ou de celle à qui elle parlait.

Corinne, que la joie physique du bal gagnait, s'était mise à danser éperdument, passant de danseur en danseur, tourbillonnante et excitée. Elle eut soif et voulut se diriger vers le buffet. Justement on s'y portait en foule; elle se sentit prise, écrasée entre les couples, dans l'impossibilité d'avancer ni de reculer.

Et voilà qu'elle reconnut devant elle Mme de la Rochethulé se serrant au bras du chevalier du Blain. Ils paraissaient achever à mi-voix une conversation commencée ailleurs.

D'abord Corinne intercepta des mots sans suite, puis elle entendit la vieille dame déclarer :

— Au fond, vous êtes un vieux révolutionnaire. Vos idées ne sont plus de ce temps-ci. Le mariage est excellent en soi.

Le cavalier, e penchant, répondit plus bas

— Pourtant nous serions-nous mieux aimés si...

Vivement il fut interrompu.

— Oh ! nous, c'est autre chose. Mais voyez les Villain Duparc. Qui l'eût cru? Voilà un parfait ménage? Ces gens-là sont très heureux.

Le chevalier eut une petite toux sèche.

Corinne n'en revenait point. Le chevalier, Mme de la Rochethulé, des amants ! Et c'était ainsi que jugeaient les hommes; car, elle le sentait bien, l'avis de Mme de la Rochethulé devait être celui de tous. La vérité n'apparaissait donc point comme transparaît la lumière à travers des nuages?

Là, entre ces murs mêmes où pas une heure de joie ne sonnait pour elle, où elle vivait inquiète, tourmentée, douloureuse, aucun n'eût hésité à proclamer son bonheur. Qui sait, peut-être quelques déshérités l'enviaient-ils?

L'idée que certains pouvaient se croire plus à plaindre qu'elle lui devint intolérable.

Elle fut sur le point de crier sa détresse. Tout de suite elle se vit, dans le satin vert de sa robe, les épaules brunes, la gorge plate, étriquée, presque malingre, clamant sa misère, racontant sa triste vie d'affamée d'amour, ses aspirations sans cesse refoulées. La plaie de son âme serait visible ainsi que la gangrène que recouvre un voile quand on arrache ce voile.

Elle s'aperçut qu'elle se trouvait seule à l'entrée de la salle à manger. Tous ceux qui la précédaient, l'entouraient ou la suivaient, s'étaient avancés. Elle demeurait.

Il lui sembla qu'on la regardait curieusement. Une honte lui vint d'être là, avec son pauvre cœur broyé, meurtri, au milieu de ces indifférents qui dansaient. Ayant avisé une porte entr'ouverte très près, elle se glissa hors de la pièce.

Elle pénétra dans une sorte de capharnaüm où s'entassaient pêle-mêle tous les meubles gênants et s'assit sur une table, à côté d'un canapé renversé les pieds en l'air.

Elle y resta longtemps, longtemps, ressassant ses pensées stériles, incapable de se mouvoir. De la tête elle marquait machinalement la mesure des phrases d'orchestre qui lui parvenaient assourdies et qu'accompagnaient les piétinements des couples. Elle éprouvait la détente de la fatigue, le doux bien-être de l'inaction.

Tout au fond du réduit, posée à l'angle d'un dressoir, une petite lampe fumeuse répandait une lueur blanche, sur ce bouleversement à l'aspect fantastique, s'accrochant aux arêtes des bois luisants.

L'aube vint, bleuit les vitres qui prirent des tons profonds de vitrail, puis le silence se fit, un silence absolu et si impressionnant qu'elle frissonna. Les invités se retiraient probablement, sans plus se préoccuper d'elle.

Elle regagna sa chambre, traversant dans la clarté du jour naissant l'appartement déserté. Au lustre du salon pendaient des stalactites de cire; à terre, elle foula des pétales de fleurs, un lambeau de tulle, un nœud de ruban, quelque chose qui brillait attira son regard. Elle se baissa et ramassa une toute petite pierre scintillante, un diamant, sans doute.

Voilà ce qui restait du bal, de sa frénésie, de sa chaleur, de ses parfums. L'âme fugitive de cette joie d'emprunt s'évaporait. Les musiques s'étaient tues. Il faisait froid dans cette pièce où quelque chose, une illusion, venait de mourir. Corinne eut un petit frisson, de la mélancolie inconsciente étreignait son cœur.

Comme elle passait devant une fenêtre, elle aperçut les balayeuses qui, d'un geste lent, uniforme, envoyaient au ruisseau les ordures de la rue. L'une des femmes était jolie avec le mouchoir rouge qui encadrait son visage. Et voilà qu'un homme, sorti en tapinois d'une porte cochère voisine, s'approcha, la prit à la taille et lui baisa les joues. L'autre se retourna furieuse, puis se mit à rire, reconnaissant le larron.

L'aspiration éternelle de Corinne vers cet amour qui la fuyait se raviva. Ce fut en elle un désir de tendresse immense et si impérieux qu'il engendrait de la douleur. Était-il impossible qu'un être l'aimât?

Un jeu de glace reflétait sa silhouette raide dans sa robe décolletée, l'échafaudage hardi de la coiffure trop haute et la peau de son dos plat qui paraissait toute jaune. Toutes auraient leur part, les belles, les laides, les brillantes, les humbles, les adolescentes et même les vieilles comme Mme de la Rochethulé, toutes, sauf elle.

Aux élections suivantes, Georges passa au premier tour. On fêta sa réussite par un dîner où l'on but copieusement à sa gloire.

Georges étant plus que jamais difficile à saisir, l'humeur de Mme de Bourgviel s'aigrissait de jour en jour. Il profitait d'ailleurs de leurs rares rencontres pour l'exaspérer en émettant les principes d'une morale étroite, méprisante de l'amour et sans merci pour les coupables.

La vie devint intolérable pour Corinne, sa mère ayant l'habitude de s'en prendre à elle de ses déceptions.

Or un matin qu'on lui portait son premier déjeuner dans sa chambre, elle vit sur le plateau une enveloppe à son adresse. Au-dessus de la suscription se lisait, souligné deux fois, le mot : *personnelle*, Jamais il n'arrivait à la maison de lettres portant son nom. Qui donc lui eût écrit? Elle fut émue, si émue

que ses doigts tremblaient en ouvrant l'enveloppe. Elle chercha vainement la signature. En caractères énormes et hésitants, le texte lui dénonçait la liaison de son mari avec une jeune fleuriste de la rue du Temple, liaison scandaleuse, ajoutait-on, d'un représentant de la nation, corrupteur de prolétaires.

On lui donnait le moyen de surprendre les coupables, qui avaient, disait-on, coutume de se réunir vers six heures, chaque soir, dans l'arrière-salle d'un petit café, boulevard Saint-Denis.

D'abord elle demeura stupide, ne comprenant point ce qu'on lui voulait. En aucun temps elle n'avait songé qu'une trahison pût motiver son abandon. Elle acceptait les choses sans en rechercher les causes secrètes. Elles étaient, voilà tout.

Soudain une lueur se fit en sa cervelle, péniblement une idée s'y formait : Georges la délaissait, repoussait ses caresses, parce qu'il appartenait tout entier à une autre.

Tout son être se souleva en une grande colère, fureur de la femme à qui l'on dérobe sa part d'amour et aussi rage d'enfant qui se voit enlever le jouet favori. En apprenant l'existence de la voleuse, elle apprit à la haïr d'une haine mesquine, violente et implacable. Il lui sembla qu'un être inconnu s'agitait en elle, impulsif, impérieux. Elle eut la pensée du meurtre. Ses doigts osseux se crispaient, prêts à l'étranglement.

La femme de chambre, qui entrait à ce moment, lui ayant demandé si elle souffrait, tant son visage était convulsé, elle répondit très brusque : « Qu'on me laisse en repos ! »

Elle tomba sur un canapé qui occupait un angle de la pièce et y demeura prostrée, anéantie par la révolte de son instinct. Du temps passa. Puis on frappa à la porte, pour l'avertir du déjeuner, sans doute. Elle n'ouvrit point. Comme on insistait, elle cria : « Il n'y a donc pas moyen d'être tranquille !... »

Le calme revint, profond.

Tout à coup, au fronton du petit temple grec, le cadran marqua cinq heures, et le timbre égrena sa sonnerie avec un joli bruit argentin. Alors, comme l'automate que règle un mécanisme précis, elle se leva, lissa ses bandeaux, prit un mantelet, noua sous son menton les brides d'un chapeau, et sortit.

Elle n'avait rien absorbé depuis la veille, ses jambes fléchissaient. Dans un miroir qui la refléta au passage, elle se vit blême. Ayant abandonné la rue de la Loi, elle remonta le boulevard ; des passants se retournaient, quelques-uns s'arrêtaient pour la suivre des yeux.

Enfin, elle reconnut l'endroit désigné par son mystérieux correspondant, une boutique basse à la devanture claire, d'aspect confortable. Des rideaux blancs posés à mi-fenêtres masquaient l'intérieur. Devant les vitres quelques tables rondes conviaient les chalands.

Elle n'osa entrer, se contentant de se poster à l'affût, dans l'embrasure d'une porte cochère voisine. Sous un ciel très fin, un ciel de mars un peu pâle et transparent, les bourgeons poussaient aux arbres grêles, et déjà les glaces des étalages s'embrasaient aux rayons du soleil couchant. Le flot des piétons s'écoulait devant Corinne, comme autrefois lorsque, fillette, elle se penchait aux fenêtres : il charriait des hommes affairés, des enfants qu'on traîne, des femmes vêtues d'étoffes légères, la tête empanachée de plumes ou d'oiseaux provocants. Des gens jetaient sur Corinne un regard indifférent, puis continuaient leur chemin. Mais elle tressaillit en reconnaissant Georges qui s'avançait allant au rendez-vous. Il la frôla sans la voir. Elle le suivit.

D'abord ils pénétrèrent dans une vaste salle pleine de consommateurs tranquilles, dont les visages s'estompaient, à demi perdus en un nuage bleu ; puis dans un petit salon contigu, où attendait déjà, assise devant une table, une grande fille brune au teint clair, à la forte charpente et dont la gorge en parade semblait s'offrir.

Alors Georges, s'étant installé en face de la fille, les doigts de Corinne s'abattirent sur une lourde tasse, une de ces tasses dont les parois sont comme des murs de faïence, et qui se trouvait sur une table voisine. Et voilà que, lancée à toute volée par-dessus la tête de l'homme, la tasse vint effleurer la joue de la fille. Celle-ci l'évita, se rejetant en arrière d'un brusque ressaut.

Corinne, le chapeau de travers, livide, les yeux hagards, les dents serrées, regardait cette femme qu'elle croyait avoir tuée. L'autre s'était mise à hurler, appelant à l'aide, et de la pièce voisine on accourait.

Mais bondissant, Georges avait saisi sa femme aux poignets et, devenu pourpre, répétait, la voix rauque, son éternel :

— Êtes-vous folle, êtes-vous folle ?

Tandis qu'elle, dont toute l'amertume débordait, clamait :

— C'est moi, moi sa femme, la vraie !

Il serra les poignets plus fort, disant :

— Vous tairez-vous, vous tairez-vous ?

Et tremblant de rage, outré par le scandale qu'il redoutait plus que tout, il rugit :

— Je saurai bien t'empêcher de parler !

Elle ouvrait la bouche pour se plaindre encore.

Il lui saisit la tête et lui fit un bâillon de ses mains.

Autour d'eux, un cercle s'était formé. Les gens trouvaient l'aventure plaisante, ne songeaient point à intervenir. Personne, là, qui comprît la peine de Corinne, pas un regard de compassion : tous les

yeux riaient. Un rapin, qui portait un gilet rouge et de longs cheveux, criait, à demi tourné vers la grande salle :

— Ce n'est rien, ce n'est qu'un bourgeois qui s'amuse, et sa légitime qui braille.

Corinne, suffoquant, demeura un instant interdite, et tout à coup, de ses prunelles dilatées jaillirent des larmes. Elle tomba sur une chaise, sanglotant avec de grands hoquets convulsifs.

Peu à peu les spectateurs se retiraient, et, la fille s'étant esquivée, Georges se retrouva seul en face de sa femme. Comme il ne savait que lui dire et qu'elle sanglotait toujours, abattue sur une table et la figure entre les bras, il sortit doucement.

Longtemps elle pleura, immobile. Autour d'elle les gens allaient, venaient, retournant à leurs occupations, ou repris par leurs plaisirs. Les parties de dominos se continuaient; des nouveaux venus entraient; et la scène précédente s'effaçait, dans le passé déjà.

Ses larmes s'étaient taries. Plongée en une sorte de demi-sommeil lucide, elle percevait les impressions extérieures, vaguement, ainsi qu'à travers une brume.

Très près d'elle, une voix ricana, méprisante :

— Tiens, une femme ivre!

Soudain, elle se sentit secouée violemment; un garçon lui criait aux oreilles :

— Allons, il faut s'en aller, on ferme.

Elle se souleva, puis retomba sur sa chaise, tout étourdie. Enfin, par un grand effort, elle se tint debout et marcha vers la porte. Mais le garçon, courant après elle, lui réclama le prix d'un verre de marasquin consommé par sa rivale. Elle mit la main à sa poche qu'elle fouilla vainement. Elle n'avait point son porte-monnaie.

Le patron, un gros homme à la face congestionnée, s'avançait, une serviette sous le bras, et la regardait de haut, arrogant déjà.

Étreinte par une honte nouvelle, elle fit signe qu'elle ne pouvait payer.

Alors il se mit à hurler, tapant du poing sur une table, que faire du scandale dans une maison honnête et refuser ensuite de solder la note relevait de la police.

Corinne eut beau répéter, balbutiante :

— Je n'ai rien demandé, rien absorbé, on la conduisit au violon.

Il lui parut qu'elle traversait un cauchemar angoissant, et elle marcha comme on marche en rêve.

Là-bas, elle dut attendre un temps indéfini. Lorsque son tour vint de s'expliquer, elle s'engagea d'elle-même à indemniser le traitant et se trouva libre.

Mais, dehors, elle s'arrêta hésitante. Une lueur d'aube, toute pâle, perçait l'obscurité. S'en aller? Où cela, s'en aller? Rentrer chez elle, affronter son mari? Cela l'épouvantait, et, d'ailleurs, à la seule pensée de Georges, tout son être se cabrait en une crispation.

L'air vif de la nuit ranima ses forces défaillantes, et, se décidant soudain, elle se dirigea vers le boulevard du Temple.

JEAN DE FERRIÈRES.

(*A suivre.*)

LES TRONÇONS DU GLAIVE

de Paul et Victor Margueritte.

« A notre mère, à toutes celles qu'a fait pleurer l'année terrible », c'est par cette dédicace — j'allais dire par cette invocation pieuse et grave — que s'ouvrent les *Tronçons du Glaive*. Combien elle est insolite chez des écrivains militaires! Ces paroles liminaires, dès l'entrée, disent le sens intérieur, le sens humain de cette grande œuvre, poignante et probe comme la vérité même, où par conscience d'hommes plus encore que par scrupule d'artistes, les deux frères n'ont point voulu dissimuler sous les drapeaux les plaies, sous les fanfares, les petites toux sèches, sous les postures héroïques, l'angoisse des misérables hommes; où enfin, parmi tant de drames, le moins significatif, et le moins prenant n'est pas celui qui se passe dans la conscience des deux écrivains. Les romanciers ont voulu tracer de la Défense nationale « un tableau douloureux mais sincère » — trop douloureux sans doute, trop sincère pour ceux qui pensent que le mensonge est une condition de l'amour du pays comme de l'amour, et qui tiennent la vérité pour une puissance non pas éducatrice, mais démoralisante. Les *Tronçons du Glaive* sont mieux qu'un livre, mieux qu'une histoire, mais un acte de courage, mais une étape dans le talent et la pensée des Margueritte, et à ce titre, ils intéressent, — en même temps qu'un pays avide de retrouver et de rapprendre, palpitante, l'effroyable tragédie de la défense et de la défaite, — les esprits anxieux des problèmes où se débat la conscience moderne.

Ah! que nous voilà loin de la vaine littérature! Je crois bien, — et cela ne me semble pas inutile à dire pour faire comprendre l'évolution de leurs esprits et de leurs talents, leur façon vraiment étonnante pour des Français de traiter et de sentir les choses de la guerre; — je crois bien que ce qui a toujours caractérisé les Margueritte, c'est d'avoir toujours été, parmi tant d'hommes de lettres, des hommes : je veux dire qu'ils considèrent les choses de la vie, non

point du haut de la tour de l'art, bon point du sommet froid de la pensée pure, mais de très près, mais d'en bas mêlés à nous et à nos douleurs, en êtres presque pareils aux autres êtres, sinon par leur supériorité à reconnaître et à ressentir les sentiments des autres. Mérite rare en vérité et délicieux, pour qui sait combien, pour toutes sortes de raisons, la vie des lettres tend à nous différencier, à nous isoler, à donner à nos imaginations et à nos sensibilités un tour si particulier que nous ne sommes plus les semblables de nos semblables. Souvent, leurs livres fermés, j'ai rêvé sur la qualité de l'impression qu'ils nous laissent. Cette impression est exquise et profonde à un degré extraordinaire. Je crois bien que parmi les romanciers d'aujourd'hui, ils sont sinon les plus éclatants, du moins les plus chers et les plus intimes, — donnez à ce mot tout son sens qui est très riche. Leur parole ne tombe pas comme du haut d'une scène ; elle est près de vous, elle est en vous. Leur voix a de la noblesse, de la discrétion, de la pénétration. Leurs livres ne sont point des livres, mais des amis. Pourquoi? Ne serait-ce point d'abord, — quoique je sache bien qu'il soit vain de chercher des raisons à la sympathie comme à l'amour; — ne serait-ce point d'abord et justement que leurs livres sont aussi peu livresques que possible dans un temps où ils le sont tous, que ces auteurs sont aussi dénués que possible de singularités psychologiques et verbales dans un temps où un art trop vieux fait tous les auteurs trop singuliers. Nous sommes avec eux dans ce que j'appellerai, faute d'autre mot, une délicieuse sécurité. Jamais chez eux de ces entraînements de la verve, de ces tentations de la plume, de ces quasi-nécessités de la composition qui emportent tout écrivain, s'il n'a pas sur soi une perpétuelle surveillance, à de quasi mensonges même dans la vérité, à de quasi insincérités même dans la sincérité. Nous les sentons vrais, et par miracle dans ce temps aigre, fraternels. A aucun moment nous ne rencontrons, entre eux et nous, la muraille de l'artifice littéraire, du sarcasme, ou même de l'observation froide. Également éloignés du pur lyrisme qui nous fait entrer en défiance, et de la pure intellectualité qui nous tient à distance et nous glace, ils sentent en comprenant encore, ils comprennent en sentant encore; ce qui, je crois, est la seule façon de comprendre quand il s'agit de cette matière vivante et douloureuse que sont les misérables hommes. Avec un tour de bienveillance — non pas de cette bienveillance commune, naïve, encore touchante mais bien surannée, qui vient de l'illusion — mais de cette bienveillance profonde qui vient de la lucidité et de la connaissance de notre misère commune, ils ont à la fois l'aptitude devenue si rare à représenter les sentiments nobles, et l'art, — non, ce n'est point de l'art, mais d'une façon de frémir, — de montrer tout ce qui se mêle, hélas! de petites préoccupations, de petits égoïsmes, de petites fêlures, de petits avortements, de petitesses enfin, aux passions les plus grandes et aux vies les plus généreuses. Mais on sent qu'ils le font, non pas avec la cruauté tragique de l'homme amer qui veut se venger de la vie, non pas avec la joie mauvaise de l'homme bas qui veut la salir, non pas avec cette ironie supérieure, plus ou moins dissimulée, dont Flaubert est en partie responsable et qui depuis a infesté notre littérature, non point même avec ce rien de Larochefoucauld sec qui me gâte parfois le grand Tolstoï, mais avec une tristesse commisérante et comme un gémissement secret. Et c'est pourquoi nous ne leur en voulons pas. Nous permettons qu'on touche à nos plaies pourvu qu'on le fasse avec douceur. Enfin, et tout ce que je pourrais ajouter se résume en ce mot : ils étaient éminemment des hommes, des hommes humains, c'est vrai, plus encore que virils. Voici qu'ils ont voulu conquérir leur virilité, et qu'ils l'ont su faire, non point en abdiquant, mais en étendant leur humanité profonde.

On sait que Paul, — je vous demande pardon de m'attarder encore, mais rien n'est plus grave ni plus intéressant que les origines et la métamorphose d'un esprit et d'un talent, — touché peut-être à ses débuts de dilettantisme comme la plupart de ses contemporains, mais trop grave et de trop forte tradition pour ne s'en point délivrer très vite, consacra les forces vives d'un talent infiniment pénétrant à la peinture de la vie sentimentale, non point tant dans ses bizarreries exceptionnelles, ni même dans ses crises violentes, que dans les nuances de la vie quotidienne et familiale. Quel art sobre et doux, quelle sympathie des sentiments moyens, — la plus difficile de toutes les sympathies, — quelle intelligence de toutes les petites mésintelligences dont dépendent, plus encore que de grands drames, le bonheur et le malheur de tant d'hommes, quelle bonté profonde et clairvoyante enfin il sut y dépenser, d'abord seul, puis avec son frère, je n'ai point à le dire, ni pourquoi je tiens qu'un roman comme *Ma Grande*, chef-d'œuvre si simple, est destiné, je crois bien, à durer plus que tant de livres hauts en couleur et en originalité voulue.

Cependant les années passent : un jour vient où, approfondis par la vie, enrichis par leur action réciproque, obéissant enfin à cette loi qui oriente tous les esprits un peu hauts de notre temps vers des préoccupations de plus en plus graves — un jour vient où les Margueritte sentent que ce monde, ce vaste monde frissonnant et misérable, n'est point borné par des chevelures de femme et des rires d'enfant; qu'il contient des misères autrement pressantes, des

passions vastes, que les fines nuances de nos joies et de nos douleurs, fleurs, la plupart du temps, du luxe, du loisir et de la paix; qu'il appelle enfin des forces autrement actives, une philosophie autrement efficace qu'un doux pessimisme attendri. Et fécondés l'un par l'autre — avez-vous rêvé à ce que cette collaboration suppose de vertus et de cette sympathie intellectuelle si rarement accouplée à la sympathie sentimentale — voici que les deux romanciers, fils d'un général tué à l'ennemi et dont l'un fut officier, emploient leurs talents unis à de plus grands et de plus virils objets; qu'ils entreprennent de raconter en quatre volumes l'Année Terrible, *une Époque;* qu'ils remuent, au lieu de sourires, des armées; qu'ils ouvrent, au lieu de blessures intimes, de vraies blessures sanglantes; qu'ils s'attaquent, non plus aux dissentiments des cœurs, mais à ces grandes questions du patriotisme, de l'armée et de la guerre; qu'ils le font, non pas seulement en conteurs, mais en hommes chez qui la pensée et l'art même veut être action et rénovation.

Métamorphose en vérité étonnante. Parallèlement les Margueritte se préoccupent de toutes sortes de questions sociales, s'agrandissant en sens divers. Voilà de quoi commencer à comprendre comment de tels esprits ont pu devenir des écrivains militaires si complexes et si rares. A vrai dire, quelques-uns de leurs amis ne purent se défendre à la fois de sympathie et d'inquiétude quand ils virent des écrivains, dont jusque-là la puissance était surtout dans la délicatesse, se prendre à des sujets aussi vastes et aussi lourds. Disons tout de suite — et nous le savons depuis le *Désastre*, mais nous le voyons mieux depuis les *Tronçons du Glaive*, où leur pensée comme leur talent s'est encore mûrie, approfondie, — disons tout de suite qu'ils ont su porter cette masse gigantesque. Ayant conquis la force, sans perdre la pénétration, se continuant et s'augmentant à la fois, ils sont devenus cette chose paradoxale et antithétique, les peintres intimes d'une foule et des romanciers héroïques pleins de pitié. Ainsi ils ont conquis, dans la littérature épique, une place à peu près unique à côté du plus grand romancier de notre temps, je veux parler de Tolstoï.

*
* *

Peindre l'Année terrible! Peindre une guerre! Peindre la guerre! Entreprise colossale pour peu qu'on y songe. La guerre, c'est-à-dire non plus le conflit tragique de deux hommes, mais de deux nations: non plus une crise qui se répercute sur deux ou trois êtres, mais sur des millions d'êtres; un drame plus vaste que les drames individuels, qui les dépasse, les efface et les multiplie; une convulsion énorme qui fait vibrer non pas un, deux, trois éléments de l'âme humaine, mais qui frappe jusqu'à le briser le clavier tout entier de nos émotions, de nos énergies et de nos facultés; qui contient la faim, la soif, l'ahan, la douleur stupide de la bête fourbue; la joie de l'aventure, de tant de secousses et d'images violentes; l'épouvante et l'héroïsme; l'abrutissement de l'homme déshumanisé, retourné à l'animal, la magnifique énergie de la volonté qui dompte la chair, de l'Esprit qui combine, mène, assemble; le patriotisme et la sauvagerie; l'égoïsme dans ce qu'il a de plus farouche et le renoncement dans ce qu'il a presque de plus noble; l'exaltation enfin de toutes les puissances de la vie, des plus basses aux plus hautes, et la mort, l'innombrable mort dans ce qu'elle a de plus absurde, de plus révoltant et de plus cruel. Éternel sujet, éternel problème qui, depuis l'origine de l'humanité condamnée aux combats et avide d'émotions fortes, a tenté je ne sais combien de génies depuis le sauvage et splendide Homère jusqu'au comte Tolstoï. Sujet inépuisable par son immensité, très divers, où les faiseurs de gestes et tout récemment de lyriques exaltateurs d'énergie comme d'Esparbès voyaient surtout les gestes héroïques; mais qui d'âge en âge et d'esprit en esprit va s'approfondissant tous les jours.

Ce n'est point un mince honneur pour les Margueritte de s'être égalés à une aussi énorme matière et de l'avoir approfondie.

Il est difficile de rendre compte d'un livre aussi vaste que les *Tronçons du Glaive :* le roman lu, on a l'impression, non pas seulement d'un fourmillement d'hommes; mais, chose plus rare, d'un fourmillement d'âmes; on a assisté, non pas seulement aux mouvements généraux des armées, au siège de Paris, aux batailles sur la Loire, mais aux milliers d'actions diverses et particulières, en qui une guerre générale se résout; on a vu dans un va-et-vient formidable toutes sortes de figures, depuis celle de Gambetta ressuscitant un peuple, organisant des armées, jusqu'à celle du petit soldat traînant sur les routes; depuis celle de Garibaldi vieilli aux mains de Bordone, jusqu'à celle du moblot agonisant sur le champ de bataille; depuis celle du savant qui dans la capitale sauvagement bombardée veut continuer à voir, quand même, dans son Persée le triomphe futur du Bien sur le Mal, jusqu'au révolutionnaire Jacquenne, en qui couve la révolte future; depuis les fuyards aux faces blanches ridées de sang par la fatigue et l'épouvante, jusqu'à cette charmante petite Nini qui meurt dans la ville affamée, faute de petits plats; et combien d'autres encore!

Tâchons d'analyser cette impression dont je suis loin de rendre l'étonnante complexité. Et d'abord les Margueritte, également préparés à suivre les événements militaires et à les remplir de leur contenu

d'humanité, ont su mener de front l'histoire générale de la [illegible] et les mille romans qui suppose implicitement cette histoire. Et sans doute, une matière si dense et si riche, interdit l'ordonnance simple et classique, les partis pris qui font saillir les caractères et les scènes ; elle oblige le lecteur à faire quelque effort pour se retrouver au milieu de cette foule à la fois obscure et claire. Mais jusqu'à ces sautes brusques, ce désordre apparent que règle un ordre secret donnent, mieux qu'un récit simple ou des annales régulières, la sensation du décousu, du tumulte, du mystère de la guerre.

Et justement, dans les histoires générales et les romans bien composés d'événements les moins composés qui furent jamais, nous comprenons trop, c'est-à-dire que nous ne comprenons pas; emportés par le dessin clair et impersonnel des grandes lignes, nous oublions trop ce qui se cache derrière, d'émotions et de pensées, de douleurs personnelles. Or, comprendre, vraiment comprendre la guerre, ce serait ressusciter non pas seulement les masses et les directions d'ensemble, mais toutes — vous entendez bien — toutes les myriades et tous les millions d'actes, de pensées, de souffrances, des myriades et des millions d'hommes qu'elle tord, exalte et broie, dans sa gigantesque giration. Entreprise à la vérité impossible, qui dépasse toute imagination et tout génie! C'est la grandeur des Margueritte de s'être approchés plus qu'aucun homme de ce but inaccessible. D'ordinaire — et cela tient à toutes sortes de raisons littéraires en même temps qu'à l'impuissance de notre esprit — les foules ne nous sont présentées que comme foules, et de loin, de même que les idées générales restent, pour la plupart des hommes, vidées de leur contenu vivant. Avec les deux frères, les multitudes sont encore — songez comme cela est étrange, extraordinaire — composées d'individus. Nous sommes contre le visage; même quand nous embrassons, nous distinguons encore. Cela est moins éclatant; combien cela est plus vrai, d'une vérité plus riche! Et voilà comment les peintres de la vie intime, par un effet d'abord inattendu, ont revivifié, par un tragique surtout intérieur, des événements qui ne semblaient pouvoir être peints que par larges masses extérieures.

Comment ils y sont arrivés? A force de simplicité dans un sujet qui semble appeler le brillant, à force de sobriété dans un sujet qui semble appeler la phrase, à force de vérité dans un sujet qui semble appeler le panache. Ils appliquent aux passions et aux héros de la guerre le même souci probe du détail commun, sincère et profond, la même conscience de nos misères et de nos beautés morales, qu'aux passions de l'amour et aux amants. Ils ont l'art délicat de mêler les petites choses aux grandes, les souvenirs intimes aux piétinements des marches et aux éclats de bataille, les égoïsmes, les troubles de chair et de conscience aux enivrements du courage et du patriotisme, les plus fines nuances de l'honneur militaire aux révoltes de la pitié. Pour mettre plus d'hommes, ils rétrécissent le cadre. Même quand ils semblent décrire, ils sentent encore. Je n'en citerai que ce trait frappant : « Le soleil couchant, tout le jour, avait doré les maisons, les platanes défeuillés, et s'éteignait dans une calme gloire *qui ajoutait à l'espérance.* » Vous voyez : vous croyez être devant un spectacle, vous êtes dans les âmes. Je veux ajouter cette notation militaire d'une étrangeté psychologique si extraordinaire qu'il faut l'avoir éprouvée pour en sentir la paradoxale justesse. « Comme aux tirs de foire autrefois sur le mail, avec un plaisir d'enfant, il charge, épaule et tire. *Il ne se rend pas compte qu'il tue.* » La narration se relève à chaque instant de pareils traits, pleins et courts, tombés comme par mégarde. C'est cette manière simple et rapide — parfois relevée de poésie et accentuée de force amplifiée par places en phrases spacieuses qu'on ne leur connaissait point — c'est cette manière qui leur a permis de remuer et de mêler au grand drame tant de personnages et tant de scènes. Cette fois, ce n'est plus un officier d'état-major, mais une vieille famille de la Touraine qui est le fil directeur du livre. Je n'en puis — car ils sont une foule dans une foule — suivre les membres si divers et pourtant si nets, depuis le médecin Gustave, les bras rouges avec l'horreur du sang, depuis l'aïeul, vieux soldat propriétaire assistant à la ruine de son œuvre, depuis Frédéric, joyeux aventurier rué sauvagement sur des seins de hasard, avec cet appétit de vivre que donne l'imminence de la mort, jusqu'à ce délicieux petit Henri, imaginant au départ la guerre comme une imagerie héroïque, coups de canon, mousquetades, drapeaux enlevés, puis traînant sur les routes, aujourd'hui, demain, toujours, le cœur gros et amer, finissant enfin la campagne, déçu dans son rêve puéril, sans tirer un coup de feu. Ah! que nous voilà loin des partis pris entiers qui ajoutent à l'effet et diminuent l'impression profonde! Chose étonnante, ces personnages, tourbillonnant au milieu de tant d'hommes et d'événements, ne sont point, comme il arrive presque nécessairement dans les romans collectifs et particulièrement les romans héroïques, dessinés en silhouette, campés une fois pour toutes dans une attitude et dans une idée, — mais qu'ils vivent, qu'ils se souviennent qu'ils sentent comme des hommes, sans cette originalité simple ni cette personnalisation exagérée, séduction parfois, mensonge toujours; qu'ils se modifient diversement au contact des choses; que la guerre enfin a une action profonde

sur leur façon de comprendre et de sentir la vie. Ainsi Martial artiste, tout plein d'abord de son Andromède, délaisse sa statue antique, et dans la solennité du siège se prend d'un amour sérieux et doux pour cette charmante petite Nini, en qui la veille de la guerre il ne voyait qu'un amusant modèle. Ainsi Poncet, humanitaire et savant, et pris à la fin de rage à son insu, veut inventer des engins effroyables, devenu massacreur par horreur des tueries. Et je ne parle point du grave, du profond Eugène, la plus belle figure du livre et son vrai centre, méditant, avec une angoisse grandissante, au problème que lui posent les cadavres. A la fin, la grande tempête a bouleversé les âmes comme les champs, les idées comme les hommes.

Je voudrais pouvoir vous citer ici tout entière la scène du conseil de guerre, si extraordinairement troublant, et pas seulement pour ce méditatif officier. Et certes, voilà, si l'on veut, une scène banale. C'est bien par où elle est admirable! C'est que la banalité même recouvre et recèle une humanité plus profonde que les événements les plus extraordinaires. Mais combien peuvent briser le masque et la faire apparaître? Bien plus, — car là, du moins, il y a une action violente, les Margueritte savent nous dire ce qui se mêle si étrangement, — et pourtant si naturellement de vie courante, de train-train quotidien des choses et des âmes, au grand bouleversement tragique. Et je ne trouve pas, quant à moi, que ce tragique en soit amoindri; il est d'abord moins manifeste, mais comme il est plus profond, plus divers, et à la longue plus étreignant. Jamais, depuis Tolstoï, aucune œuvre militaire n'a contenu tant de choses et tant de vie, de cette vie qui n'est pas seulement dans la mimique et dans les gestes. Jamais tant de soldats, — en qui nous sommes tentés de ne voir, noyés qu'ils sont dans la foule et quasi anonymes, de ne plus voir que des numéros et des uniformes, — n'ont été à ce degré de simples et misérables êtres, sentant et vivant comme nous, en proie à l'enthousiasme et au dégoût, emportés par le patriotisme et par l'épouvante, cachant sous leur tête, qui n'est pas seulement un képi, toute une vie intérieure, mêlant aux grands spectacles des batailles, aux routes défoncées, aux paysages déroulés, toutes les visions invisibles de leur mémoire et de leurs rêves.

* * *

Ces cent petits romans supérieurs se lient à l'immense tragédie de la défense nationale, et, chose extraordinaire, n'en détruisent pas, mais en vivifient l'unité et le sens intérieur. Les Margueritte, historiens des âmes, se sont haussés jusqu'à être les historiens d'un peuple, et ils ont su monter de la délicatesse à la force, de l'intensité à la profondeur. Le drame d'ensemble plane au-dessus de cette multiplicité incroyable d'événements et de figures. Peut-être pourtant, puisque aussi bien ils ont été obligés de renvoyer à un second volume un certain nombre d'épisodes, le livre eût-il gagné à être un peu ébranché. Mais ne nous plaignons pas que le roman soit trop riche! Aussi bien, l'ambition des Margueritte n'est pas seulement de conter, mais de ressusciter devant nous, à titre d'enseignement militaire, d'enseignement patriotique, d'enseignement humain, toute une époque « dont trente ans à peine et pourtant un incroyable fossé d'oubli nous séparent ».

D'autres sauront mieux que moi suivre et commenter ce gigantesque et angoissant récit; je veux dire seulement l'esprit qui l'anime et le rend à la fois plus divers et plus tragique. Je parlais tout à l'heure de Tolstoï : bien des nuances et plus que des nuances séparent les auteurs des *Tronçons* de l'auteur de *la Guerre et la Paix*.

Reculant d'horreur comme le grand apôtre devant les massacres, mais moins entiers dans leur pensée, mais soldats, fils de soldats, ils n'ont pas, ils ne peuvent pas avoir les opinions de « Tolstoï philosophe, que n'aurait pu avoir Tolstoï caporal », suivant la boutade spirituelle d'un officier. Ils ne considèrent point une campagne comme œuvre de hasard; ils ne parlent point des généraux qui veulent maîtriser l'inmaîtrisable, avec l'ironie dissimulée et dédaigneuse d'un homme qui veut ajouter à la haine de la guerre par le mépris des capitaines; ils s'insurgent contre les fautes; ils y cherchent une leçon, une exhortation; ils partagent, ils applaudissent, — avec quel frémissement, — les efforts d'un Faidherbe ou d'un Gambetta. Ils n'enveloppent pas, ils ne veulent pas envelopper la patrie dans la même détestation de la guerre, comme — c'est l'idée de Tolstoï — sa véritable génératrice et la coupable de millions de meurtres; mieux que personne, ils disent ce qu'il y a de grand, d'exaltant, dans l'amour du pays, quand il est amour et non pas quand il est haine : ils voient dans l'armée — l'armée qu'ils aiment si chèrement et qui les aime — non pas la sabreuse et la galonnée, mais la régénératrice. Souvenez-vous du *Poste des neiges*, où il ne s'agit de rien moins que de l'éducation des hommes par l'officier, et de l'officier par les hommes.

C'est cet esprit, cette passion militaire et patriotique qui rendent si plein et si ardent à la fois le récit de l'angoisse de cette année terrible, faite de millions d'angoisses. On assiste à ce spectacle extraordinaire : à mesure que la campagne va, que plus d'abominations s'entassent; que plus de maisons entendent de gros rires tudesques, que plus de paysans ruinés, plus de familles déchirées crient

grâce, les Margueritte, dans une exaltation de patriotisme si saignant qu'il semble balayer tous leurs scrupules, répondent : non; célèbrent, avec une énergie de plus en plus farouche, le grand ouvrier retentissant de la défense nationale, et même quand Paris est rendu, que les armées semblent à bout de souffle et de courage, eux qui semblaient dire : guerre à la guerre, ne crient plus que : la guerre, quand même !... mais... mais... tout de suite après, par un contraste souvent renouvelé, et qui vient de sources autrement profondes que de l'art, l'horreur des tueries surnage. Cette perpétuelle dualité agite, bouleverse, déchire tout le livre, comme toute l'âme des auteurs.

Et nous en arrivons au fond et à la fois au sommet de l'œuvre, à ce qui en fait l'originalité morale et littéraire (car, par une rencontre naturelle, les pages les plus profondes sont aussi les plus belles), à ce qui la marque entre toutes parmi tant d'autres œuvres militaires, à ce qui en fait une date enfin dans l'histoire des mœurs et des idées, et une espérance aussi pour ceux qui veulent quand même, et malgré les haines, croire à la lente réalisation de l'amour.

Tout homme, — cela est bien humain, et tient à des raisons profondes d'harmonie psychologique, — tout homme tend, presque nécessairement, à considérer sa profession et les effets de cette profession comme les meilleurs qui soient. Ainsi les militaires, depuis que le monde est monde, aiment et font la guerre, simplement, sans y penser, avec l'orgueil de la faire, ou, s'ils y pensent — et c'est déjà quelque chose — c'est pour la légitimer, pour en établir la haute fonction morale et sociale, pour représenter la grande tueuse, comme la grande malaxeuse de peuples, la grande destructrice comme la grande civilisatrice. Témoin, par exemple, les mémoires d'ailleurs très intéressants du général du Barrail. Il faut que l'association entre le métier qui a pour mission de faire la guerre et cette façon de voir la guerre soit bien forte pour que nous en trouvions, bien atténuées déjà, des traces encore dans la bouche de l'officier d'état-major du *Désastre*. D'autre part, que des antimilitaristes, comme Mirbeau, — je pourrais nommer Chatrian ou Tolstoï, — écrivent des pages d'humaine révolte, il n'y a pas lieu de s'en étonner. Mais ici, pour la première fois, nous nous trouvons en face de ce spectacle insolite : des écrivains militaires détestateurs des batailles, des amoureux de l'armée haïsseurs de la guerre. Les Margueritte ont créé cette chose nouvelle et profonde : l'angoisse du soldat, bon soldat, devant le cadavre qui ne fait pas précisément sa gloire, — ne le calomnions pas, — mais qui y tient. Oh ! les grandes, les tout à fait grandes pages, et que j'aurais mieux fait de les citer plutôt que de vous infliger ces longs commentaires ! Eugène — aucune figure plus noble et plus profondément émouvante dans son incertitude fluctuante — rêve sous sa toile raidie, parmi les respirations humaines. Devant cet Hamlet du doute militaire, Hamlet agissant, mais dont l'action n'empêche pas le doute, le problème se pose, le grand problème, que les hommes de guerre supposent toujours résolu... sans doute par goût de résolution. La nuit est sur lui, elle est en lui. Tout à coup, une aube brusque, un peu pâle, intermittente aussi, luit sur sa tête. La guerre de conquête est infâme; la guerre de défense est juste, nécessaire, sainte. Tuer est bien, pour préserver les hommes de sa race. Ah ! comme il s'attache à cette certitude ! Comme désormais il est à l'aise, affranchi, pour faire son devoir. Non; le doute revient, non pas le doute seulement, mais l'affre du cœur et de la conscience quand il voit Pirou condamné à être fusillé pour un fagot. « Il avait beau se dire que sa mort était un holocauste à la patrie qui pour vaincre a besoin de troupes disciplinées, tout à coup, ce long regard haineux du mort le transperçait, ce regard d'un être vivant, d'un homme pareil à lui. Sa conscience chavirait. » Cependant il se bat; il est même emporté par la joie de l'espérance, de la victoire; mais voilà, il tue; il troue une nuque; il tue, — il faut bien tuer pour défendre sa patrie, — n'importe, il a tué; il ne peut être en paix avec lui-même; cette nuque, cette nuque sanglante, d'un homme qui là-bas a laissé femme comme lui, le poursuit, le hante, reposant avec son petit trou rouge la formidable question. Il marche, il combat encore. Le voilà blessé, mais quoi ! mourir pour la patrie ne l'affranchit point de ces inquiétudes profondes. La hantise revient. Les deux tués, « les deux fantômes, s'interposaient entre lui et le monde, siégeaient en silence à ses côtés. Pirou, de son visage décomposé, hurlait l'exécration de la guerre; l'Allemand, de son sourire fraternel, en disait l'infinie tristesse... Pourtant il avait obéi à une nécessité supérieure. Il avait fait son devoir de soldat, de Français. Comment concilier l'implacable antinomie ? La guerre sainte gardienne du foyer, avec la guerre qui broie toute pitié, toute fraternité ; la guerre qui brûle, viole, massacre, la guerre qui ravale à la bête féroce. Problème insoluble, doute affreux !... » L'agonie vient, la pensée se dissout : le point d'interrogation le poursuit jusque dans son râle. « Une seule évidence. — oh ! que cette évidence est confuse, — s'imposait encore. C'est que cela était ainsi, qu'il fallait que cela fût ainsi. En vertu de quelle loi ? il ne pouvait le comprendre, il ne le tentait plus. Il sentait seulement que c'était en vertu d'une loi dominatrice, sereine, universelle. » Dominatrice, uni-

verselle, oui sans doute, oui peut-être, mais sereine, non, il ne peut pas le croire; vous ne pouvez pas le croire, vous qui avez écrit ce livre! Solution encore trouble et troublante, où l'apaisement ne vient que de la dissolution de la pensée.

C'est à peu près par cette conclusion — il y en a plusieurs — que se ferme cette œuvre dont je n'ai pas su rendre la complexité ni la grandeur. Elle étonnera peut-être bien des soldats qui aiment les devoirs simples et croient que le scrupule peut être une école de lâcheté. Mais, j'y pense, elle ne doit point nous surprendre dans la bouche des fils de ce général Margueritte qui ne fit point la guerre, — que vous en semble? — avec moins d'héroïsme parce qu'il la considéra toujours comme une affreuse nécessité.

***

En fermant le livre, je ne puis m'empêcher de rêver : Dieu! comme à mesure que nous avançons, tout devient grave, divers et contradictoire, l'amour, la guerre, et bientôt la paix même! Quel chemin depuis Anacréon jusqu'à la *Sonate à Kreutzer!* Et quel chemin aussi depuis les bardes héroïques et féroces pour qui parler de la guerre, c'était la chanter, c'était donner le goût, la force et la joie des belles tueries et des grandes proies; depuis même les Gascons héroïques comme Montluc, qui la contaient le sang aux joues et le rire aux lèvres, pour éveiller les hommes et amuser les dames; depuis mon cher ami d'Esparbès qui veut n'y voir que prouesses et dentelles jusqu'au grand apôtre que je nommais tout à l'heure, pour qui la décrire, c'est la mépriser, et les frères Margueritte qui la ressuscitent avec un mélange d'admiration et d'horreur, mais où l'horreur domine; qui dédient leur chant — oh! ce n'est pas un chant! — non pas, comme le barde germain, à ceux qui ont le cœur rouge, mais « à celles qui ont pleuré ».

Parfois, je l'avoue — quoique je sois avec eux de toutes les meilleures forces de mon âme — parfois mon cœur, mon cœur contradictoire, et découragé du poids de la pensée moderne, ne peut s'empêcher de regretter, non pas les époques féroces, mais les temps du moins où aimer, se battre étaient des choses très simples, comme respirer; où des remords n'étaient pas attachés au devoir même; où il suffisait de bien batailler pour n'avoir point de bataille au fond de soi-même.

Rêveries involontaires, rêveries mauvaises d'une lâcheté qui voudrait se réfugier dans le simple courage, faute d'un courage supérieur. Ces temps, heureusement pour les multitudes douloureuses, sont passés. Cette inquiétude de la pensée moderne est à la fois sa noblesse, son malheur et sa fécondité. Tout ce qui s'est fait de grand est né de l'inquiétude. Les hommes sont condamnés à acquérir la paix même par le trouble. Et quant à moi, je veux considérer des héros comme le général Margueritte, et des romanciers militaires tels que ses fils, comme des signes annonciateurs de cette aurore non sanglante, vers laquelle, depuis tant de siècles, avec tant de peines, la misérable humanité s'efforce, dans la longue nuit et le long crépuscule.

MARCEL LAMI.

LA VIE ET LES MŒURS

« La Fronde. »

La Fronde est le plus plaisant des journaux. Il réjouit et il réconforte. Il amuse toujours et surtout lorsque les sujets sérieux qu'il traite sont sérieusement traités : ce qui arrive plus souvent qu'on ne pourrait croire. Je prends à le lire un plaisir quotidien; et je sens que je ne me lasserai jamais de le lire, non plus que de prendre un plaisir à cette lecture. On ne peut parler de *la Fronde* qu'avec joie et avec une sorte de reconnaissance attendrie. Oh! journal qui récrée et qui rassérène! journal utile et même bienfaisant! Rare journal! Journal qu'on aime nécessairement!

Ce journal est écrit par une foule singulièrement vivante de rédactrices. Quarante, cinquante femmes y collaborent avec régularité. Où étaient-elles, que faisaient-elles avant que ne fût fondée *la Fronde?* Qui le dira? Qui dira les circonstances qui ont réuni dans ce journal quarante, cinquante femmes habiles à écrire et heureuses d'écrire et qui dira les origines littéraires, toutes les autres origines de ces femmes écrivains? C'est un mystère, mystère attrayant de ce journal qui a d'autres mystères peut-être, mais certainement d'autres attraits. Existe-t-il, en vérité, un seul journal plus varié, tout en étant plus uniforme que *la Fronde?* Il a révélé le talent séduisant et discret de Marcelle Tinayre, celui de Jane Misme. Daniel Lesueur, Camille Pert y ont écrit, y écrivent encore. Grâce à *la Fronde* on sait mieux qu'auparavant que Mme Pauline Kergomard possède sur les questions d'enseignement une compétence extrême qu'elle ne cherche nullement à dissimuler. Et ce n'est pas tout. *La Fronde* emploie pour les besognes quotidiennes des journalistes excellentes. D'abord Marie-Louise Néron, experte dans l'art de conter les grands événements d'actualité, raisonnable, appliquée, si appliquée, toute jeune encore à travers sa copie, et qui, comme un enfant sage, tire un petit bout de langue en écrivant ses articles tant elle s'efforce à les bien faire; M.-L. Néron, consciencieuse, soigneuse, méthodique et qui ne signe jamais rien que de très agréable

à lire ; puis Jeanne Brémond, Jeanne Brémontier — peut-on distinguer ces deux rédactrices dont les noms s'apparentent ! — et Marianne Vilain, Jeanne Osmont, Maria Vérone : toutes promptes à rédiger les faits du jour ; Hélène Sée qui compose le courrier parlementaire avec une parfaite désinvolture, jamais inférieure aux graves débats qu'il lui faut rédiger et dont les comptes rendus sont toujours suffisamment partiaux pour qu'ils soient pleins de vie. Citerai-je aussi Marie Bonnevial, moins sympathique au premier regard, dont les articles semblent vulgaires et lourds, excitatrice toujours exubérante et toujours superflue de toutes les grèves de Paris et de la banlieue, mouche bourdonnante de plusieurs coches. Mais si je suis maladroit à percevoir son charme particulier, ce n'est pas à dire qu'il n'existe point. Et le journal se déploie aussi complet que divers, et rien n'y manque, rien, pas même les *sporting-notes* (ah ! chérie !) que rédige une femme assez favorisée du hasard pour porter un nom ayant vraiment tout ce qu'il faut pour être porté par une très belle personne : Renée de Veriane ! En outre, *la Fronde* a l'inestimable privilège de posséder un rédacteur tel qu'aucun autre journal ne peut se vanter d'en avoir un semblable, un rédacteur de génie : Mme Clémence Royer. Celle-ci n'est point inutile puisque ses articles font saillir en un relief plus accusé les articles simplets et gentils des autres rédacteurs qui, Dieu merci, n'ont pas de génie et particulièrement les *sporting-notes* de Renée de Vériane, ces notes d'une importance capitale à l'heure actuelle où les sports ont pris en France un si grand développement.

* * *

Et heureusement, les femmes écrivains de *la Fronde*, tout en étant écrivains, restent femmes. Elles ont donc des idées très simples. Elles ont aussi des idées très mobiles. Les idées qu'elles expriment ne sont jamais tout à fait les mêmes idées. Leurs idées politiques surtout, pour être très ardentes, ne sont ni très consistantes, ni très cohérentes. Mais cela importe peu. Les politiciennes de *la Fronde* ont passé, passent tous les jours d'un radicalisme vieillot à l'anarchie par le socialisme le plus violent, mais leur ferveur révolutionnaire ne les empêche pas d'être en même temps extraordinairement ministérielles. Ce n'est que dans leur ménage, si toutefois quelques-unes d'entre elles sont mariées, que ces dames font de l'opposition sans merci.

Et elles affectent toutes sortes d'idées bien surannées en leur audace. Croiriez-vous qu'elles sont furieusement anticléricales ! Oh ! cette opinion n'est pas très, très élégante ! Elles ne disent pas : Mgr Richard, mais Monsieur l'Archevêque. Et, un jour, cette aimable, bien allante, et toujours gaie Andrée Féry écrivit un article sur : *le Père Ollivier, le père Coubé et le père Eternel*. Certes, l'anticléricalisme des femmes mêmes n'a rien qui me choque : mais elles mettent dans le leur je ne sais quel mauvais ton. Au reste, elles ont mené une rude campagne contre les Assomptionnistes, contre ces hommes qui sont à peine des hommes. En outre, à la suite de Jules Simon, de Jules Favre ou d'Ernest Picard elles sont partisans des milices nationales au lieu de l'armée prétorienne... Enfin elles sont perpétuellement animées d'une saine irritation contre « les ennemis de la République ». La presse « monarcho-nationalo-antisémite » leur inspire un dégoût souverain. Dans leur foi républicaine, elles avaient, à la veille des élections municipales, publié un manifeste qui n'a pas obtenu tout le retentissement dont il était digne... « Paris vengera aujourd'hui la République. Quand il aura parlé il faudra bien que les hurlements s'apaisent et qu'on revienne aux idées. » Plusieurs personnes regrettent que ce manifeste n'ait pas été plus efficace.

Ai-je besoin d'ajouter que ce journal entièrement rédigé par des femmes professe le féminisme le plus hardi et le plus rudimentaire ? Cela est fatal et louable. Et le féminisme de *la Fronde* conquiert presque toujours la sympathie, lors même qu'il ne gagne point l'adhésion. Mais pourquoi donc avoir des idées politiques ! D'autant plus, qu'étant vulgaires, si je ne me trompe, elles sont toujours exprimées avec vulgarité. Hélas ! s'il arrive parfois qu'on exprime vulgairement des idées raffinées, il n'advient jamais qu'on exprime avec distinction des idées vulgaires. Mme Clémence Royer — cette femme de génie — est le plus fréquent écrivain politique de *la Fronde*. L'auteur génial de la *Constitution du monde : Dynamique des atomes*, condescendit un jour jusqu'à écrire un article intitulé : *Un « bouchon » aux épiscopes !* Par où il est visible que le génie est peu compatible avec l'esprit. Au surplus, les articles de Mme Clémence Royer me font songer constamment aux articles de M. Charles Bos que je ne tiens pas pour le premier journaliste de Paris.

Puis, les rédactrices de *la Fronde* sont, comme il convient à des femmes, toujours agressives et toujours enthousiastes. Elles sont enclines aux personnalités. Elles traduisent naturellement leurs principes politiques par des haines virulentes contre les hommes qui les combattent. Et elles transforment en des héros les politiciens dont les idées inspirèrent leurs idées. M. Viviani surtout est leur homme. Récemment, *la Fronde* publiait une étude de M. Viviani sur les femmes : on aurait pris un véritable plaisir à lire, dans *la Fronde*, l'étude d'une femme sur M. Viviani. En effet, les rédactrices de *la Fronde* admirent M. Viviani sans fin. Elles l'exaltent infatigablement. Elles le chérissent comme théoricien ;

elles l'adorent comme orateur. Elles en viennent à l'aimer comme journaliste : et pourtant je sais bien que M. Viviani n'exige pas cet effort même de la part de ses meilleurs amis.

Et — ne serait-ce point là ce qui me charme le plus en elles? — les rédactrices habituelles de *la Fronde* ne s'appliquent jamais à laisser paraître la moindre physionomie, la moindre individualité littéraire. Elles font des personnalités, mais elles n'en ont pas. En leurs écrits, elles se ressemblent toutes comme des sœurs, à tel point qu'on pourrait croire qu'Andrée Féry c'est Hélène Sée, laquelle est peut-être bien Jeanne Brémontier ou Marie-Louise Néron. *La Fronde* possède donc la rédaction la plus homogène qui soit. Et on goûte en elle tous les avantages précieux de cette homogénéité dont on s'efforce de ne point apercevoir les formidables inconvénients.

D'abord, il n'est aucune rédactrice de *la Fronde* qui veuille, même par aventure, concevoir, exprimer une seule idée personnelle. Elles fuient toutes l'originalité comme un mal ou bien comme un vice. Et elles ont, chacune, les idées du journal qui sont les jolies idées un petit peu caduques que j'ai dites.

Idées jolies parce qu'elles les embellissent en les exposant avec la plus naturelle simplicité. Il est bien remarquable aussi que nulle rédactrice de *la Fronde* ne veut avoir de style. En premier lieu, elles dédaignent absolument ces vains ornements du langage qui parent la pensée avec affectation. En second lieu, ces apôtres, préoccupées exclusivement d'agir et de convertir, n'ont pas cure le moins du monde d'écrire en français : je veux dire en un français correct, littéraire. Mais ce n'est point par ce caractère que *la Fronde* se distingue des autres journaux. Au reste, dégagées de ce double souci, toutes les rédactrices de *la Fronde* « font de la copie » avec une facilité éminente et qu'on leur peut envier.

Du moins, tandis que les rédacteurs de tous les journaux ont une manière de penser, de voir et d'écrire que leur tempérament, leur âge, leur genre de vie déterminent, à *la Fronde*, brunes et blondes, nerveuses et lymphatiques, plantureuses et menues, les plus jeunes et celles qui sont moins jeunes, révèlent perpétuellement deux tendances qui se mêlent très agréablement. Elles sont toutes prudhommesques, doctorales, lancent à tout propos quelque idée générale ingénue et magnifique, et qui n'a plus d'âge tant elle est vieille. Et, en même temps, elles sont toutes bonnes filles, « pas à la pose », « très à la coule » et pas bégueules et tenant à ce qu'on sache bien qu'elles ne le sont pas, ne cherchant pas l'esprit, oh non! mais volontiers familières, camarades en leurs écrits, et, parmi leurs articles, tutoyant un peu tout le monde, si j'ose dire, les grands hommes de notre temps et les grands problèmes de tous les temps! Andrée Féry déclare : « C'est tapé! » Marianne Vilain prononce : « C'est assommant! » Et je vous assure que ce n'est pas assommant du tout, cette union savoureuse de deux tendances presque contradictoires, ce n'est pas assommant du tout.

*
* *

Mais si *la Fronde* n'avait pas, grâce au prodigieux instinct d'imitation des femmes, même des femmes journalistes, cette unité, cette homogénéité que l'on constate en elle, Mme Marguerite Durand lui donnerait, aux regards éblouis de la foule, une netteté suffisante. On parle, en toutes circonstances, de personnages représentatifs. Mme Marguerite Durand est admirablement représentative du premier journal féministe. Elle le représente d'ailleurs avec un charme omnipotent. Son éclatante beauté blonde rayonne de tous côtés. Elle exerce partout un empire avantageux aux progrès du féminisme. Ah! si Victor Cousin revenait au monde et voyait Mme Durand, il n'oserait plus prétendre que la plus agréable des dames de *la Fronde* est Mme de Longueville! Au reste, en toutes occasions, les rédactrices de *la Fronde*, reconnaissant ainsi, pour notre plus grande satisfaction, que la beauté ne serait point dépossédée de la souveraineté dans la société féministe, vantent, avec un soin scrupuleux, la grâce prestigieuse de leur directrice. Elles glorifient la beauté, alors que nous en sommes réduits, nous autres, à exalter l'honnêteté de nos directeurs, cette honnêteté qui assure l'autorité morale de la presse contemporaine...

Et Mme Durand dirige, elle écrit aussi. Seuls, les événements exceptionnels suscitent ses articles. Articles rapides et catégoriques, et sans affectation de style. Articles qui sont des actes! Ils ont la franchise énergique des sentiments spontanés. Tantôt ils constatent, avec la plus charmante solennité, les conquêtes du féminisme. Tantôt ils expriment de claires maximes générales : « Le mérite et la science n'ont pas de sexe », ou bien : « Notre société commence à reconnaître qu'elle n'est pas assez riche en personnalités pour faire fi du travail et de l'intelligence des femmes. » Tantôt ils formulent des jugements politiques. Ils dévoilent « les partis de toutes les réactions et de tous les mensonges ». Ils blâment « le pacte immoral » de Bordeaux. Ils annoncent : « Les hurlements nationalistes sont couverts par la grande voix de la démocratie. » Ils se réjouissent lorsque « la majorité républicaine est renforcée au Sénat. La réaction a jeté un défi qui restera sans lendemain. » Après les élections de Paris, ils s'inquiètent : « Est-ce donc que son amour est de ceux qui tuent? la province heureusement nous console de Paris, etc. » Mme Durand est donc fermement républicaine.

Ainsi Mme Marguerite Durand, avec une séduction souveraine, dirige *la Fronde* pour une œuvre utile. Je n'ai pas le temps d'examiner si *la Fronde* n'aurait pas collaboré plus efficacement aux progrès du féminisme en étant à la fois plus conservatrice et plus pondérée. Mais il est certain que plusieurs réformes féministes ont été accomplies depuis sa fondation; *la Fronde* a suscité, à ce point de vue, des zèles excellents. Puis, elle a établi un cimetière pour les animaux domestiques. En outre, par une judicieuse initiative, Mme Léonide Kerdal a demandé — son article était excellent — et elle a obtenu la création d'un bureau de tabac de luxe aux Champs-Élysées. Est-ce que cette réforme intéressait spécialement les femmes?

... Et elles donnent un grand exemple austère, ces femmes se dévouant noblement, gravement, à un apostolat, et ne voyant rien ou presque rien en dehors.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Opéra-Populaire : *Charlotte Corday*, drame lyrique en trois actes et six tableaux, d'Armand Silvestre, musique de M. Alexandre Georges.

Un de mes plus agréables souvenirs musicaux est celui du jour où je connus les *Chansons de Miarka*, de M. Alexandre Georges. Il y avait là une douzaine de mélodies d'une vie surprenante, d'une expression juste et claire, d'un pittoresque achevé. *L'Eau qui court* avait je ne sais quoi de fluide, de sinueux, de pénétrant et, si je puis dire, de « perpétuel; dans *la Route*, un rythme obstiné, un même dessin de l'accompagnement donnait à la mélodie quelque chose de las, de persistant, presque d'infini; *la Pluie*, cristalline et régulière; *la Poussière*, légère et tourbillonnante; *le Soleil*, éclatant et strident, pareil à un brusque éveil de lumière; *les Nuages*, surtout, d'une ligne noble et légère avec sa conclusion pleine d'ampleur et de force... Et ce qui était le plus remarquable ici, ce n'était pas seulement l'adresse et l'ingéniosité de l'expression pittoresque : nos musiciens contemporains sont adroits et ingénieux sans relâche. Ce qu'il y avait de tout à fait particulier c'était l'idée musicale elle-même. Point de ces rythmes hachés menu dont on commençait déjà à se lasser, plus de ces balbutiements, de ces bégaiements à travers lesquels la phrase ne se discernait qu'à peine. Une phrase musicale venue d'un seul jet, de contours arrêtés, précis, de forme presque classique; et le pittoresque était obtenu par une légère inflexion de la mélodie, par une harmonie « suggestive », par un arrêt ou un élargissement inattendu de la ligne musicale... C'était « de la musique », des sensations musicales exprimées avec justesse, avec force, et par le moins de notes possible. Il y en avait peu, mais toutes étaient essentielles. Et, si je ne me trompe, c'est la définition même de la bonne musique.

Depuis, M. Alexandre Georges a donné, je crois, un ouvrage musical au théâtre des Arts, à Rouen : il a écrit la musique destinée à accompagner certains tableaux vivants d'Armand Silvestre. Je n'ai pas eu l'occasion de les entendre ni de les connaître. J'en étais resté aux *Chansons de Miarka*. Elles suffisaient à me donner pour l'auteur de *Charlotte Corday* la sympathie nécessaire...

***

Un prologue nous fait connaître l'un des héros du drame : Marat. A la *Taverne du Paon*, « l'Ami du peuple », entouré de ses partisans, glorifie la guillotine niveleuse et chante les vertus du sang répandu.

La Liberté ne fleurira que sur des monceaux de cadavres... Et Marat, accompagné par les chœurs, chante une « chanson à boire » qui ne laisse pas que de surprendre un peu. Mais des passants ont reconnu Marat; la foule se rue, l'acclame et le porte en triomphe. A mort, la Gironde!...

Nous voici à Caen, chez Mme de Bretteville, la tante de Charlotte. Quelques représentants de la noblesse normande s'y réunissent chaque soir; on joue, on cause, on parle des événements, et on les déplore; on parle du roi, et on le regrette. Seule, Charlotte ne dit mot; assise à l'écart, elle lit Corneille et songe... Sa rêverie est si profonde que pour l'en tirer il faut les chants révolutionnaires d'une bande de « Girondins ». Mme de Bretteville et ses hôtes s'inquiètent, regardent de loin passer les manifestants. Charlotte, toute vibrante, court à la fenêtre. Hélas! qu'ils sont peu nombreux les défenseurs de la bonne cause!... Où donc est le peuple, le vrai peuple?... Le voici. Ce n'est plus les chants de tout à l'heure, c'est des cris, des vociférations, des brutes ivres de vin et de sang, qui poursuivent de leurs cris de mort un fuyard qu'ils ne peuvent atteindre. La terreur passe sur l'assemblée. — Le comte de Lux s'approche de Charlotte; les temps sont graves, une femme a besoin d'un appui: il supplie Charlotte de lui accorder sa main. Mais elle refuse. L'heure est trop solennelle pour qu'on pense à des accordailles. C'est à la France seulement qu'il faut songer, et tout ce qui distrairait d'elle serait criminel. Le comte de Lux et les invités se retirent; Charlotte reste seule... Elle se lamente d'abord, et pleure sur les malheurs de la patrie. Mais

elle reprend courage. La France ne peut périr, ni le droit être oublié. S'il lui faut des martyrs, la France en trouvera. — Un fugitif paraît : Barbaroux. Du premier regard Charlotte l'a reconnu. Un dialogue émouvant commence. Que se passe-t-il à Paris ? Et à chaque question de Charlotte, Barbaroux, répond par le nom exécré de Marat... Marat! Marat!... Toujours Marat!... Mais la nuit s'achève. Barbaroux s'enfuit. Où va-t-il ? A Paris !... Et, restée seule, Charlotte jette un manteau sur ses épaules, dit adieu (un peu longuement) à la maison où elle a passé sa jeunesse. Elle aussi ira à Paris !

Au Palais-Royal. — Des enfants jouent et dansent sous l'œil de leurs mères. Charlotte, émue, les contemple. Une petite s'approche d'elle, lui tend son front. Là est le bonheur, le devoir peut-être... Charlotte, faiblit. Mais les vendeurs de l'*Ami du Peuple* envahissent le jardin ; un seul regard sur la feuille immonde, et Charlotte est ressaisie par son idée fixe. Cependant les vendeurs ont disparu. La petite amie de Charlotte, effrayée par l'expression hagarde de sa compagne, la quitte en courant. Charlotte la suit des yeux. Elle entre chez son père : *Badin, coutelier...* C'est un présage, un ordre du destin. Charlotte entre à son tour dans la boutique, achète un large couteau « qu'elle cache dans son corsage »... Et voici Barbaroux. Il reconnaît la belle patriote qui lui sauva la vie, et dont la pensée ne l'avait jamais quitté. Ils sont seuls ; la nuit qui tombe noie les arcades du palais et les arbres du jardin. Un frisson d'amour les enveloppe... Ils n'y céderont pas ! Ils s'aiment ; ils se le disent. Mais leur amour est surtout héroïque. L'Être Suprême les a réunis pour donner un grand exemple au monde, et pour rendre témoignage par leur martyre à la sainte Liberté. Ils mourront en s'aimant. Et c'est dans un monde meilleur qu'ils se retrouveront un jour, toujours aimants, toujours fidèles, toujours héroïques... La nuit est venue. Des cafés, des maisons de jeu sort une foule bruyante et grouillante ; des lanternes s'allument, des danses s'organisent... Les amants échangent un dernier regard et disparaissent.

Chez Marat. — A droite l'imprimerie de l'*Ami du Peuple ;* dans le fond, à travers un vitrage, on aperçoit Marat. Charlotte s'est mêlée aux tricoteuses et aux sans-culottes qui veulent contempler leur idole. Mais son amie Simone Evrard fait bonne garde. Elle protège le repos et le travail du « grand homme ». Mais Charlotte insiste. Elle est déjà venue. Elle porte une lettre importante... Simone consent à la faire lire à son maître. Marat lit et ordonne de faire entrer. Une lutte suprême... Charlotte raidit sa volonté, entre chez Marat, et, pendant qu'il lit sa lettre, elle lui plonge son couteau dans le cœur... Tumulte, cris de mort, Charlotte est menacée, à demi assommée... Des soldats l'entraînent... Deux brefs tableaux nous montrent ensuite le cachot de Charlotte à la Conciergerie et la place de la Liberté...

*
* *

Ce n'est pas par l'originalité que pèche ce poème. Si banal qu'il puisse être, il n'est assurément pas plus mauvais que la plupart de ceux qu'on nous donne. Au moins n'offense-t-il pas le bon sens. Pour superficiels que soient et le caractère de Charlotte et surtout celui de Barbaroux, ils ne nous présentent rien de particulièrement offensant. J'ai signalé la surprenante chanson à boire de Marat ; je signale encore, au second tableau, une singulière « berceuse » de Mme de Bretteville. Le reste, je le répète, est très supportable. C'est un brave livret d'opéra, pareil à bien d'autres, et qui n'est pas le plus mauvais d'entre eux.

*
* *

De la partition de M. Alexandre Georges, on ne dira pas, je pense, qu'elle est d'un bout à l'autre digne d'admiration. Au moins est-elle digne d'une attention sympathique.

Elle est sincère, d'abord. On n'y trouve pas trace des procédés à la mode, et qui finiront par nous dégoûter des plus incontestables chefs-d'œuvre. Chose presque incroyable, il est visible qu'en écrivant son ouvrage, M. Alexandre Georges n'a pas un instant songé à Richard Wagner ! Sans doute, il eût appris près du maître de Bayreuth un art plus soutenu et plus raffiné, une manière plus adroite d'accommoder l'orchestre, et peut-être aussi un sens plus exact de ce que doit être la musique dramatique. Mais assez de ses confrères se chargent de wagnériser, j'entends d'imiter des procédés en croyant appliquer des principes, qu'ils semblent du reste ne pas comprendre. Les « recettes » wagnériennes n'ont plus rien d'inattendu pour nous. — M. Alexandre Georges, ayant à mettre en musique un poème, ou un livret d'opéra, a bravement écrit de la musique d'opéra. Je dis : « bravement ». C'est qu'en vérité, il faut plus de bravoure aujourd'hui pour écrire un « opéra » sincère, qu'il n'en fallait il y a quinze ans pour écrire un « drame lyrique » platement et gauchement imité de Wagner. Alors, du moins, on avait les snobs pour soi...

De cela, et avant toutes choses, il faut savoir gré à M. Alexandre Georges. Très sincèrement, très consciencieusement, il a fait ce qu'il voulait faire, parce que la forme choisie par lui lui semblait la meilleure, et parce qu'elle lui paraissait répondre à son instinct et à ses moyens d'expression.

Toutefois, et quelle que soit la sympathie inspirée par l'« audace » de M. Alexandre Georges, il ne suf-

fit tout de même pas d'avoir écrit un opéra pour mériter mille louanges. En premier lieu, — et en admettant même la supériorité de cette forme du drame en musique, — il conviendrait de bannir les épisodes par trop choquants. Parce que des gens boivent, il n'est pas indispensable qu' « ils y aillent » de leur *brindisi;* quand le chanteur est Marat, il est difficile de ne pas sourire. Pareillement, de ce que Mme de Bretteville se lève au milieu de la nuit et de ce qu'elle écoute à la porte de Charlotte, il n'est pas indispensable qu'elle chante une « berceuse ». Si l'opéra doit renaître de ses cendres, c'est à condition qu'on le débarrasse des conventions par trop offensantes.

Je ne puis, n'ayant pas la partition sous les yeux, étudier en détail l'ouvrage de M. Alexandre Georges. Ce qui frappe à l'audition, c'est une diversité de styles un peu trop marquée. Des chœurs d'opéra-comique, presque d'opérette, voisinent avec des scènes d'une déclamation juste et large. Le dialogue des amis de Mme de Bretteville passe un peu la mesure... Je ne déteste pas (*brindisi* à part) le vigoureux prologue, non plus que la scène populaire du Palais-Royal. Cela est suffisamment franc et presque personnel. M. Alexandre Georges, encore, s'attache peut-être avec trop de fidélité à certains effets d'orchestre, agréables et bons en eux-mêmes, mais qui ne sont pas assez nouveaux pour ne pas devenir facilement monotones. Par exemple, chaque fois que l'âme de Charlotte semble au moment de s'attendrir, l'orchestre se fond, en quelque sorte, dans des arpèges de harpes. Je n'ai rien, en principe, à objecter là contre. On voudrait seulement que ce ne fût pas toujours la même chose. Et nombre de choses me plaisent dans l'ouvrage de M. Alexandre Georges. Voyez, par exemple, au second tableau, le début de la scène entre Charlotte et Barbaroux. Cela est d'une justesse parfaite et d'une émotion vraie; l'accent, ici, est donné par la voix presque seule, mais avec une expression vraiment pénétrante.

Inégale, pleine de qualités et de trous, il ne manque à *Charlotte Corday* que... Mais vous savez ce qui manque à beaucoup d'œuvres d'art?...

Il convient de rendre pleine justice aux efforts de l'Opéra-Populaire. Puisque l'occasion m'en est offerte, j'ai plaisir à faire remarquer qu'il continue de vivre depuis plusieurs mois, qu'il a su rassembler une troupe convenable, un orchestre très suffisant, et que son répertoire fait, en somme, assez bonne figure. Il donne aujourd'hui un ouvrage nouveau, et la mise en scène, — si elle n'est pas luxueuse, ce qu'on ne saurait vraiment exiger de lui, — est « intelligente » et vivante; les scènes populaires, notamment, sont parfaitement réglées, animées et vraies.

M. Cazeneuve chante en musicien le rôle de Barbaroux; sa rotondité cordiale le rend apte à représenter non pas peut-être l' « Antinoüs de la Gironde », mais le Girondin en soi... Mme Georgette Leblanc est Charlotte Corday. Elle y met toute sa voix, ce qui n'est pas grand'chose; et aussi tout son zèle et toute son ardeur, ce qui est beaucoup plus. Il convient de louer MM. Dangès et Corin, Mmes Lagard et Dulac. — J'ai dit que la mise en scène était très soignée; les décors sont fort réussis.

JACQUES DU TILLET.

LOIS ET DÉCRETS

La Représentation proportionnelle.

Il y a une chose certaine, c'est que la France, en tant qu'elle est composée d'individualités agissantes et pensantes, n'est pas *représentée*. Et, pourtant, nous sommes en régime *représentatif*. Mais la forme sous laquelle il se traduit chez nous, et dans presque toutes les nations modernes, — la forme parlementaire, — est-elle praticable? Le *Parlementarisme*? N'est-ce pas une utopie? N'est-ce pas une impossibilité dans la pratique? De forts esprits vont jusqu'à le penser et en donnent des raisons qui ont l'apparence d'être... raisonnables. On a dit que « vouloir enfermer la nation dans une assemblée » c'est chercher « la quadrature du cercle ». Et c'est le même écrivain qui a dit, en termes également significatifs : « Les Romains avaient le cirque ; nous avons le Parlement. »

Tout le monde n'aboutit pas à une conclusion aussi totalement défavorable au régime parlementaire. Il est, au contraire, des esprits aussi excellents qui considèrent que le parlementarisme est la forme politique nécessaire au développement naturel des États démocratiques. Et si nous trouvons un penseur allemand, M. Karl Kantzsky, qui donne de cette opinion des raisons qui ont leur valeur, si on se place au même point de vue que lui, il n'est pas de personne réfléchie, à quelque parti qu'elle appartienne et quel que soit son niveau d'intelligence, qui ne souscrive à celles qu'en a données M. Paul Laffitte dans son ouvrage sur *le Suffrage universel et le Régime parlementaire*. Des idées nettes exposées avec élégance, — ce qui ne gâte point, à mon sens, les écrits politiques, — c'est ce que nous offre le livre de M. Paul Laffitte. Ce livre parut en 1888, chez Hachette. Il y a donc treize ans que ces idées sont à la portée de tous les politiciens en mal de réformes utiles. Il est déconcertant qu'elles n'aient rien perdu de leur fraîcheur. C'est qu'elles ont peu servi et qu'on s'est peu préoccupé de leur enlever leur force en améliorant le

système dont elles signalaient les lacunes. Il y a cependant quelques députés courageux : MM. Dansette, Chassaing, Louis Martin et Vazeilles. J'en oublie peut-être. J'ai du moins, sous les yeux des projets de loi ou des écrits de ceux-là seulement. Je vais les analyser, mais voyons auparavant ce que disait M. Paul Laffitte il y a treize ans.

Il débutait dans son exposé par un apologue :

Je suppose, écrivait-il, qu'un voyageur vous ait conté qu'il existe quelque part une tribu dont les membres se réunissent, à de certains jours, pour décider de leurs intérêts communs. Chaque membre de la tribu prend un petit morceau d'écorce et y fait une marque bleue ou rouge; c'est leur manière de voter oui ou non, gauche ou droite. L'opération terminée, les morceaux d'écorce marqués de bleu sont mis à part et comptés avec soin; quant aux morceaux marqués de rouge, on les jette au feu sans autre cérémonie. D'autres fois, au contraire, c'est les rouges qui seuls sont comptés, et les bleus détruits. Vous vous écriez : « Voilà qui est absurde! » Prenez garde : cette tribu, c'est nous; cette loi qui vous semble absurde c'est la nôtre. » Et il ajoutait : On nous dit que nous avons le suffrage universel, et nous n'avons que le suffrage des majorités. Quand les bleus sont les plus nombreux, les rouges comptent pour zéro; quand les rouges triomphent, on annule les bleus... Si je suis dans la majorité, mon bulletin est une voix; si je suis dans la minorité ce n'est plus qu'un chiffon de papier. *La moitié plus un est tout, et rien la moitié moins un.*

Les résultats de ce système? ils éclatent douloureusement à tous les regards. Quand un électeur n'appartient pas à la majorité, il s'abstient, à moins que, n'ayant d'enthousiasme pour aucun candidat, il ne vote, suivant ses passions ou son caprice, tantôt pour l'un, tantôt pour l'autre. Il arrive ainsi que deux minorités qui, séparément, n'ont rien à espérer, se réunissent et forment ce que l'on appelle une *coalition*. La plupart de nos représentants sont ainsi nommés par des coalitions. On se rappelle le fameux pacte de Bordeaux conclu entre royalistes et socialistes. Il s'en conclut à chaque élection d'analogues. Un grand nombre de radicaux anticléricaux ont été élus grâce à l'appoint de voix conservatrices. D'autres combinaisons se réalisent aussi. Elles sont multiples. Il arrive ainsi que des candidats, qui n'obtiennent, au premier tour de scrutin, que le quart des suffrages, peuvent être élus au second tour. M. Paul Laffitte ne trouve pas cela moral et c'est contraire à toute vérité dans l'expression réelle des suffrages. Les minorités se trouvent dans l'impossibilité d'obtenir une représentation exacte de leurs opinions. Le suffrage universel est faussé dans son principe.

Si l'on étudie le problème relativement à l'opinion totale qui s'exprime ainsi dans la nation, on constate que « l'opinion qui l'a emporté dans le plus grand nombre de circonscriptions n'est pas nécessairement l'opinion qui domine dans le pays. Le succès d'un parti dépend non seulement de son importance numérique, mais de la manière dont ses adhérents sont répartis entre les différentes circonscriptions. »

Empruntons à Bluntschli le calcul qu'il a publié dans sa *Politique* :

Supposons, dit-il, que le pays soit divisé en 100 circonscriptions ayant chacune 4000 électeurs, que deux partis A et B soient en présence, que 51 circonscriptions votent pour A et 49 pour B; le premier parti l'emportera. Mais, d'autre part, les électeurs se trouvaient répartis comme suit : dans chacune des 51 circonscriptions, 2500 électeurs ont voté pour A et 1500 pour B; dans chacune des 49, au contraire, 3500 ont voté pour B et 500 pour A. Le parti B, qui est battu, comptait 248000 adhérents; le parti A, qui est vainqueur, n'en compte que 152000.

La cause est entendue. Le Parlement ne saurait être, comme il semble que devrait être son essence, l'expression même de la souveraineté nationale. En réalité, c'est un miroir qui reflète très infidèlement les tendances idéales du pays, puisque ce que l'on y décide — et c'est la législation de ce pays — est souvent contraire au vœu de la majorité.

Vraiment, ce miroir est très infidèle. Faut-il le briser? Faut-il cesser d'en faire usage? Si nous essayions, plutôt, l'un des systèmes qui ont été proposés pour l'améliorer, et qui, même, sont, à l'heure actuelle, expérimentés dans certaines nations où sévit le parlementarisme.

Il y a le système de l'écrivain anglais Hare. On en fait l'essai en Danemark et au Brésil. Il consiste à partager les électeurs en autant de fractions qu'il faut nommer de députés. On aboutit ainsi au *quotient électoral*. Pour mériter d'avoir un représentant, un groupe d'électeurs doit avoir un nombre de voix égal ou supérieur à ce quotient. S'il en a le double ou le triple, il a deux ou trois représentants.

Il me semble bien que c'est la combinaison dont M. Jules Dansette, député du Nord, propose l'application au Parlement français, dans le projet de loi qu'examine, en ce moment, la *Commission du suffrage universel*.

Dans son exposé des motifs, M. Jules Dansette reprend les arguments que M. Paul Laffitte oppose au système actuel; mais il précise encore :

Le système de la majorité présente un inconvénient moral de la plus haute gravité. Dans les collèges où le résultat du scrutin dépend du déplacement de quelques voix, il favorise les luttes d'influence personnelle, la corruption électorale et l'action de la candidature officielle. Les destinées du pays peuvent ainsi dépendre, à une heure donnée, de la volonté chancelante ou corrompue de quelques électeurs accessibles à des sentiments infé-

rieurs, — les moins dignes, par conséquent, d'exercer sur le vote une action décisive.

Puis il expose son système. Voici d'abord une définition : « La représentation proportionnelle a pour but de répartir les sièges à pourvoir dans un scrutin proportionnellement au nombre de voix recueillies par chacune des listes en présence. »

Le scrutin de liste est donc rétabli par département. Chaque département élit un député par 10 000 habitants. Néanmoins, il sera tenu compte de toute fraction supérieure à 10 000. Chaque département élit au moins trois députés.

Quand vient le moment d'une élection, — vingt jours francs avant celui du scrutin, pour être exact, — les candidats d'une même liste doivent faire une déclaration collective de candidature. La liste peut contenir autant de noms qu'il y a de sièges à pourvoir, ou un nombre inférieur. Elle doit porter une désignation politique ou, sinon, elle prend le titre du candidat inscrit en tête.

Les opérations électorales ont lieu suivant les formes habituelles. C'est avec le dépouillement que commencent les difficultés du système.

On met d'abord à part les listes *homogènes*, c'est-à-dire celles qui portent soit tous les noms, soit quelques-uns des noms, soit un seul nom d'une des listes ayant fait l'objet d'une déclaration de candidature, et les listes *panachées*, à la condition toutefois que celles-ci portent en tête le titre d'une des listes en présence et la majorité des noms appartenant à cette liste. Ensuite, procès-verbal est établi du nombre des suffrages obtenus par chaque liste entière. Quant aux bulletins panachés ou comptant plus de noms qu'il n'y a de candidats à élire, ils sont joints au procès-verbal, mais les candidats qu'ils portent inscrits sont, en suivant leur ordre d'inscription et jusqu'à concurrence du nombre de candidats à élire, valablement comptés comme suffrages exprimés au profit des candidats.

Ces procès-verbaux sont rédigés en triple exemplaire, dont l'un reste à la mairie, où, pendant une période de dix jours, les électeurs de la commune, les candidats ou leur mandataires peuvent en prendre connaissance.

Le jeudi qui suit le scrutin se réunit la *Commission de recensement*, qui vérifie d'abord les chiffres généraux de chaque liste ayant fait une déclaration régulière de candidature et proclame le nombre des députés auxquels chacune d'elles a droit. C'est la première opération dont se compose le dépouillement électoral. Il est admis que pour participer à la répartition des sièges, une liste devra recueillir un nombre de suffrages dont le *minimum* sera plus ou moins élevé suivant le nombre de sièges attribués à un département tout entier. C'est le *quotient électoral*.

Mais prenons un exemple, celui que donne M. Dansette, dans son exposé des motifs :

Voici un département qui compte 70 000 électeurs inscrits et 60 000 suffrages exprimés. Supposons que les suffrages se soient répartis de la façon suivante :

Liste conservatrice	20 000 voix.
Liste progressiste	20 000 —
Liste radicale.	10 000 —
Liste socialiste	10 000 —

Dans ce cas, les candidats conservateurs auront droit à deux sièges, les progressistes également, les radicaux et les socialistes à un siège chacun. S'il y a des fractions, le siège sera attribué à celui des partis en présence qui aura obtenu le nombre de voix se rapprochant le plus du quotient.

Cela est déterminé, je le répète, par la commission de recensement dans sa première opération. La seconde consiste dans la numération des suffrages recueillis par chaque candidat, et la détermination de son rang dans la liste à laquelle il appartient.

Une innovation qu'entraîne le projet de M. Dansette, c'est la suppression des élections partielles. Si un député meurt, démissionne ou se trouve déchu de ses droits d'éligibilité, il est immédiatement remplacé par celui qui se trouve le premier dans la liste des candidats non élus, liste dressée par la commission de recensement dans l'ordre des suffrages obtenus.

Et voilà une application à la France du système préconisé par l'Anglais Hare. Voici, maintenant, quelle est l'idée ingénieuse que viennent d'avoir deux députés pour remédier à l'absence de représentation des minorités : MM. Chassaing, député de Paris, et Louis Martin, député du Var, ne contestent pas l'urgence d'une représentation vraiment proportionnelle, « représentation des hommes, des intelligences et des cœurs, et non des pierres de leurs champs ou des fictions administratives qui les gouvernent ». Mais ils ne se dissimulent pas que l'établissement d'une telle représentation pourrait soulever, dans un corps électoral insuffisamment préparé, bien des difficultés et des obstacles. Son application complète et immédiate heurterait sans doute trop profondément les habitudes admises dans un pays qui a vécu, jusqu'ici, sous la simple loi du régime majoritaire.

Aussi ont-ils choisi, parmi tant de systèmes qui ont été proposés, non le plus parfait, mais celui qui leur a semblé s'adapter le mieux à l'état actuel des esprits.

Ce système consisterait à laisser, dans chaque circonscription, les majorités locales élire, comme cela se passe aujourd'hui, le candidat qui leur agréerait ;

mais en même temps, — et alors il faudrait abroger la loi du 17 juillet 1889 *contre* les candidatures multiples, — on proclamerait élu tout candidat qui, sans avoir obtenu un nombre de voix suffisant dans une circonscription, en aurait réuni au moins 20 000 dans l'ensemble du corps électoral.

Aux yeux de MM. Chassaing et Louis Martin, ce procédé aurait l'avantage de donner « aux consultations populaires plus de clarté, plus de vérité, et de procurer au Parlement lui-même des contingents plus considérables d'hommes de valeur ». Et ils disent encore qu'il y aurait injustice à refuser un représentant à 20 000 électeurs sous prétexte qu'ils ne sont pas groupés dans une même circonscription. Leur droit dépend de leur nombre, et non de leur agglomération sur un point déterminé du territoire.

Il y aurait peut-être des critiques à faire à ce système. En tous les cas, pour que nos lecteurs puissent se faire une opinion, il est nécessaire qu'ils sachent quel est le système que préconise M. Paul Laffitte, dont je n'ai fait que noter aujourd'hui les critiques sans entrer dans le détail de la réforme qu'il propose. Il faudrait connaître aussi les idées de M. Vazeilles. Et puis, est-ce qu'il ne me viendra pas aussi l'idée de parler d'autres systèmes, que j'omets peut-être en ce moment, et qui me reviendront en mémoire à la réflexion? Ce sujet touche au mécanisme même de notre organisation politique. Il ne peut désintéresser personne qui ait le souci de son intérêt propre. Et je ne l'ai pas épuisé.

LÉON PARSONS.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Problèmes politiques du temps présent, par ÉMILE FAGUET (Colin).

Ce volume fait suite aux *Questions politiques* et forme avec ce précédent ouvrage un tout complet; les plus graves problèmes politiques et sociaux de ce temps s'y trouvent traités. L'opinion générale de M. Faguet est à la fois triste et consolante, car s'il constate pour le présent qu'à tous égards notre situation est fâcheuse, il nous autorise à concevoir pour l'avenir de meilleures espérances. Il lui semble que la plupart des symptômes par lesquels se caractérise notre universel malaise proviennent d'une dangereuse diffusion des idées égalitaires, lesquelles ont le double défaut de tendre vers l'impossible idéal du collectivisme et de produire, dans leur stérile effort, les plus funestes en même temps que les plus vaines commotions. Or, les idées égalitaires résultent d'un grand nombre de faits sociaux qui depuis trois siècles en ont préparé l'éclosion et l'épanouissement. Reste à savoir, pour bien ou mal présager de l'avenir, s'il ne surviendra pas d'autres faits, et si l'on n'en aperçoit déjà quelques-uns, qui puissent faire prédominer sur l'idée égalitaire d'autres idées plus salutaires, celle de liberté par exemple qui lui est presque antinomique. Ainsi pense M. Faguet, et c'est pourquoi ses réflexions ne le conduisent pas au plus décourageant pessimisme. Une même doctrine se retrouve dans ses diverses études : il combat l'idée égalitaire et vante donc l'idée de liberté (voir *la liberté de l'enseignement, la séparation des églises et de l'État*, etc.). Et cette lutte pour des idées ne lui semble pas vaine, parce que s'il pense avec M. Bouglé que les idées naissent des faits, il croit aussi que les faits devenus idées sont plus forts, plus puissants, et que c'est alors qu'ils sont dangereux; mais on peut donc en déconsidérant une idée entraver l'action néfaste des faits... Ces nouveaux essais de M. Faguet sont, comme les précédents, d'une extraordinaire vigueur de conception, d'un arrangement merveilleux et d'une clarté — presque excessive parce qu'on s'étonne d'une telle simplification de notre tumultueuse époque. Les remèdes qu'il propose, excellents sans doute, sont parfois d'une application difficile, — et, par exemple, s'il a certainement raison de dire que la stérilité du travail parlementaire est attribuable pour une bonne part au trop grand nombre de nos députés (plus on est de fous plus on rit, mais moins on fait de sage besogne), il n'y a guère lieu d'espérer que ces messieurs, un de ces jours, se décident bénévolement à voter la suppression des deux tiers ou des trois quarts des sièges dont ils profitent...

Promenades en Extrême-Orient, par LE COMMANDANT DE PIMODAN (Champion).

Le Japon, Formose, les îles Pescadores, le Tonkin, la Sibérie, la Corée et la Chine, voilà le respectable itinéraire de ces promenades. L'auteur, bien qu'ancien attaché militaire à la légation du Japon, se défend d'avoir voulu mettre dans ce livre des considérations politiques ou des appréciations militaires; il ne prétend y donner que les « notes d'un passant ». Mais ces notes sont écrites avec le plus grand soin; ce passant était un observateur sagace et consciencieux, et son œuvre a d'autant plus de charme qu'elle a moins d'ambition. Les paysages sont bien décrits, sans faux effets de pittoresque ni facile couleur locale; des anecdotes s'y mêlent, significatives et amusantes, et parfois d'intéressantes réflexions. Il est curieux, par exemple, de constater le scepticisme tranquillisant de ce voyageur qui connaît l'Asie à l'égard du prétendu « péril jaune ». Le commandant de Pimodan remarque avec justesse que si le « péril jaune » semble redoutable, c'est en souve-

nir des invasions qui saccagèrent le dernier empire romain. Mais à présent la situation n'est plus du tout la même. Alors, c'étaient des peuples barbares entièrement neufs qui marchaient à l'attaque d'une nation tombée aux pires décadences. Tandis qu'aujourd'hui la lutte qu'on redoute aurait lieu entre deux civilisations très anciennes, d'analogue armement, mais différentes par les qualités des hommes qui les représentent. Et l'Asiatique est assez méprisable pour qu'en comparaison de lui on puisse avoir tout de même pour l'Européen quelque estime confiante...

Le théâtre français avant la période classique, par Eugène Rigal (Hachette).

Cet ouvrage, d'une étonnante érudition, étudie, à la fin du XVIe et au commencement du XVIIe siècle, la constitution même du théâtre, son organisation matérielle, la mise en scène, les conditions pratiques dans lesquelles se devait réaliser l'œuvre dramatique, et fournit ainsi la contribution la plus utile à notre ancienne histoire littéraire. M. Rigal, qui, dans son livre sur Alexandre Hardy, s'était déjà révélé critique patient et clairvoyant, a réuni dans le présent volume les renseignements les plus curieux sur les comédiens nomades et leurs poètes, sur les théâtres parisiens de l'époque préclassique, leur répertoire, leur administration, leurs dépenses et leurs bénéfices, sur l'installation des spectacles, la décoration, etc. Il a fait voir la dépendance nécessaire dans laquelle sont les pièces qu'on jouait alors et la scène sur laquelle on les jouait, et l'*irrégularité* de Hardy, par exemple, ne vient ni de ses goûts particuliers ni de l'imitation du théâtre espagnol, mais elle lui était imposée par le système décoratif de l'Hôtel de Bourgogne, système conservé, d'ailleurs, du moyen âge.

Testament poétique, par Sully Prudhomme (Lemerre).

Sully-Prudhomme réunit dans le présent volume un certain nombre d'études dont la plupart avaient paru déjà dans des recueils divers, et dont la principale, relative à la versification, fut publiée en 1892 sous ce titre : *Réflexions sur l'art des vers*. Il la complète dans plusieurs autres essais, en particulier dans une lettre à M. Boschot qu'on a pu lire naguère dans la *Revue de Paris*. Le poète des *Vaines Tendresses* est fort irrité contre les novateurs qui tentent de transformer la métrique traditionnelle et, bien qu'il s'applique à ne pas trop les rudoyer, le sentiment qu'ils lui inspirent est un peu plus que de la mauvaise humeur. Il voudrait en finir avec eux; aussi s'efforce-t-il d'opposer à leurs prétentions une théorie scientifique qui démontre irréfutablement la définitive excellence de la métrique parnassienne, et c'est pour cela qu'il nous annonce, en tête de son premier chapitre, une « étude sur les fondements physiologiques de la versification ». Il ne me semble pas que cette étude soit très claire ni qu'elle résolve absolument cette question compliquée ; il ne me semble pas, surtout, qu'elle soit assez rigoureuse ni qu'elle force assez évidemment l'adhésion de tous pour qu'on doive désormais sacrifier à cette dialectique des goûts individuels et des appréciations spontanées. Il s'agissait de « rattacher à des lois positives le régime des sons dans le vers ». Or ces lois se ramènent toutes à la loi générale du *moindre effort* qui régit toutes les opérations instinctives et notamment celles de l'ouïe. Et c'est de l'application de cette loi à la phonétique du vers que Sully-Prudhomme fait dériver la nécessité des rythmes réguliers, de la césure constante, les différents caractères du vers parnassien. Seulement, comme cette loi du plaisir auditif il l'a forcément induite de l'analyse des vers que son goût, tout simplement, lui désignait comme bons, il resterait à démontrer que d'autres poètes ne peuvent pas induire d'une autre poésie d'autres lois aussi souveraines que celles-ci, — et quant à présent les vers-libristes, comme on les appelle, ne sont pas réfutés.

André Beaunier.

Memento. — Chez Alcan, *La foule criminelle*, essai de psychologie collective, par Scipio Sighele (deuxième édition, entièrement refondue); — *Dieu et le monde*, essai de philosophie première, par J.-E. Alaux. — Chez Stock, *Au delà des forces* (première et deuxième parties), par Björnstern Björnson, traduction de MM. Auguste Monnier et Littmanson; — *Le roi*, drame en quatre actes, et *Le journaliste*, drame en quatre actes par Björnstern Björnson, traduction de M. Auguste Monnier. — Chez Ollendorff, *Histoire d'une ferme sud-africaine*, par Ralph Iron (Mme Olive Schreiner), traduction de Mme Charles Laurent; — *Deux baisers*, par Adolphe Wilbrandt, traduction de M. L. de Chauvigny; — *Jude l'obscur*, par Thomas Hardy, traduction de M. Firmin Roz. — Chez Colin, *La Cadette*, roman « pour les jeunes filles », par Marie-Anne de Bovet; — dans les « Pages choisies des grands écrivains », *Stendhal*, par Hippolyte Parigot; — *Tourgueneff*, par R. Candiani; — *Joseph de Maistre*, par Henri Potez. — Chez Lemerre, *Médaillons de poètes*, par Émile Trolliet. — Chez Calmann-Lévy, *Tentation mortelle*, roman, par Mary Floran. — A la Société nouvelle de Librairie et d'édition, *Léo Taxil, Diana Vaughan et l'Église romaine*, histoire d'une mystification, par Henry-Charles Lea.

M. P. Dupont, professeur à la Faculté des lettres de Lille, va publier la reproduction du *Dictionnaire de l'Académie*, de 1694. L'ouvrage est mis en souscription au prix de 20 francs. A partir du 1er avril le prix sera porté à 25 francs. A. B.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 40587 *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 11. 4e SÉRIE. — TOME XV. 16 MARS 1901.

VICTOR HUGO FIANCÉ

Les œuvres posthumes de Victor Hugo continuent de paraître, sous la direction de M. Paul Meurice, le vieil ami du Maître, le dernier survivant de cette génération de 48, un peu théâtrale, un peu imprudente, mais si noble et si généreuse, l'une de celles, somme toute, qui, dans le XIXe siècle, ont fait le plus d'honneur à l'humanité. Successivement, de la grande malle où l'on dit que Hugo avait empilé ses manuscrits, vieux coffre qu'il faut vénérer comme une arche sainte, et qu'on trouva aussi peuplé qu'une arche de Noé, sont sortis à intervalles égaux le délicieux *Théâtre en Liberté*, les deux volumes de *Toute la Lyre*, et *Dieu*, pleins de vers magnifiques, les *Choses vues*, ces prodigieux reportages, *Amy Robsart*, *Alpes et Pyrénées*, *France et Belgique*, récits de voyages bourrés de notations tour à tour ingénieuses ou grandioses, — et enfin, et surtout la *Fin de Satan*, la sublime *Fin de Satan* pour laquelle je donnerais deux ou trois autres volumes de Victor Hugo, par exemple les *Chansons des Rues et des Bois* et les *Quatre Vents de l'Esprit*, la tendre et douloureuse, la pathétique et pittoresque *Fin de Satan* dont l'inachèvement même est une heureuse chance, car Hugo n'a pu gâter cette admirable *Vie de Jésus* en vers par les épisodes apocalyptiques de la Révolution qu'il méditait, la *Fin de Satan* qui m'apparaît souvent, s'il faut le dire en un mot, comme le plus beau livre du grand poète.

Et les éditeurs des œuvres posthumes annoncent pour Octobre un nouveau volume, *Post-Scriptum de ma Vie*, qui sera suivi vraisemblablement de bien d'autres œuvres, où il y aura encore, on n'en saurait douter, des choses admirables. Hugo a trouvé le secret de produire périodiquement, après sa mort, comme ferait un vivant, et, entré dans l'éternel triomphe, de demeurer en pleine bataille, dieu qui survit humain à son apothéose. Cette égalité dans cette diversité, dans cette abondance cette maîtrise, si les mots ont un sens, c'est le génie absolu. Hugo, à mesure qu'il se détache de son milieu historique, comme une statue colossale qui se dégagerait d'un bas-relief confus, apparaît l'un des plus grands poètes que la terre ait portés : l'égal de Gœthe, de Shakespeare, de Dante, d'Eschyle, d'Homère... Son frère dans le temps et dans la gloire, le grand Lamartine lui-même, qui fut aussi fécond, ne fut pas aussi constamment génial : la fécondité de Lamartine, comme l'a dit le délicieux Musset qui avait du jugement dans sa malice nerveuse, n'est trop souvent que « du talent, et même de la facilité ». Les dons de Lamartine étaient encore plus miraculeux que ceux de Hugo ; il était peut-être plus profondément, plus uniquement, plus spontanément poète ; mais le résultat est là : l'œuvre de Hugo est plus achevée, plus solide, à la fois plus architecturale et plus fouillée, parce que Hugo, simplement, a travaillé davantage.

Voici, cette fois, qu'on publie les lettres écrites à sa fiancée, entre dix-huit et vingt ans, par le tout jeune homme qui devait plus tard illustrer ce nom de Victor Hugo, et même ces orgueilleuses initiales V. H., et qui n'était alors que M. Victor Hugo, de l'Académie des Jeux Floraux. Tâchons de parler de ces lettres sans commérages, d'un pur point de vue d'art, en nous gardant de toute émotion sem-

blable à l'attendrissement qui mouille les yeux des vieilles dames devant les jeunes couples. C'est ce sentiment un peu niais et un peu bas, cette curiosité trop personnelle, cette vulgaire avidité de pénétrer les choses du cœur,

[illegible] les secrets aimables qu'on devine

qui fera le succès du livre, indubitablement : notons-le pour nous l'interdire. Et puisqu'on viole les mystères d'amour d'un grand homme, — ce qui ressemble toujours à une profanation, même quand ces mystères sont chastes comme ici, — tâchons d'ennoblir le sacrilège par les réflexions que nous en tirerons, en considérant dans l'auteur de ces lettres non l'amoureux, — qui ne regarde personne, et n'offre qu'un intérêt anecdotique, — mais encore et toujours l'artiste sans lequel l'amoureux d'ailleurs serait bien oublié. Dégageons de ces œuvres à côté, si nous le pouvons, un enseignement encore sur le Maître lui-même.

*
* *

O mes lettres d'amour, de vertu, de jeunesse,
C'est donc vous! Je m'enivre encore à votre ivresse,
Je vous lis à genoux!

Après avoir cité ces vers des *Feuilles d'Automne*, l'éditeur anonyme des *Lettres* ajoute :

« Les voici, ces « lettres d'amour, de vertu, de jeu-« nesse », elles ont été précieusement conservées par la fiancée; — les voici, à la fois chastes et ardentes, ingénues et graves, pleines d'enfantillages et pleines de pensées; les voici, toutes palpitantes de désir, toutes saignantes de jalousie, avec leurs exaltations, leurs découragements, leurs plaintes, leurs joies, leurs gronderies, leurs caresses, leurs grosses querelles, suivies de délicieux raccommodements... On n'a pas souvent à saisir dans sa spontanéité, dans sa sincérité, et comme à sa source fraîche et secrète, un pareil amour, si jeune, si pur et si profond. »

On ne saurait plus joliment dire la moitié seulement de la vérité. Oh! que l'impression qu'on reçoit de ces lettres est donc différente de celle que promettent au lecteur ces lignes de la préface! Pas une épithète n'est à biffer de ce passage. C'est bien cela, — et c'est tout autre chose. C'est bien moins simple, bien moins ingénu, bien moins candide, — et peut-être plus intéressant. L'impression que produisent ces lettres est infiniment complexe et même trouble.

Elles ont quelque chose d'un peu étrange, de guindé; si j'osais, je dirais qu'elles sentent l'huile. On y peut constater l'effort, la volonté de dire, la trop nette conscience littéraire. « Tout mon embarras, écrit un jour le jeune épistolier, est de trouver des mots qui rendent mes idées et mes émotions. Tu dois trouver quelquefois, Adèle, le langage de mes lettres bizarre : cela tient aux difficultés que j'éprouve à t'exprimer, même imparfaitement, ce que je sens pour toi. » J'extrais cette citation d'une des premières lettres. Les autres sont pleines de passages analogues, où l'on sent, sous l'amoureux, l'homme de lettres déjà trop attentif au verbe.

Singulière correspondance! C'est très jeune, et très mûr; très tendre et très sec; très passionné et très froid. On s'attend à trouver là un roman d'amour; et ces lettres n'ont rien de délicieux ni de romanesque, ni presque d'amoureux. Le jeune Hugo est très jaloux, certes; il ne cesse de faire des scènes à sa fiancée; mais cette jalousie, tout abstraite, est celle des premiers temps de l'amour, quand les cœurs ne se sont pas encore fondus l'un dans l'autre, et que les sens n'ont pas donné à la tendresse la profondeur mystérieuse de l'animalité. Victor aime Adèle; il lui parle de son amour en termes enflammés, sinon chaleureux; et puis la preuve est là : il veut l'épouser. Mais, précisément, il veut l'épouser encore plus qu'il ne l'aime. Il veut arranger sa vie, il veut se caser pour travailler en paix : il prend pour compagne la première jeune fille qu'il a trouvée sur sa route, il ne la choisit pas. Il ne l'aime pas *pour elle*, il pense surtout à lui, sans qu'il s'en doute : il veut avoir un *chez soi*, être déjà marié et installé, n'avoir plus qu'à s'occuper de produire, pour réaliser cet avenir de gloire dans lequel on sent, à travers la modestie de ses lettres, qu'il a une confiance inébranlable. Ce n'est pas Adèle qu'il aime, ni la femme; c'est *sa* femme, sa future femme. Il signe déjà ses lettres : *Ton mari*. C'est très bourgeois. Et ce sont ici en effet les lettres d'un jeune bourgeois qui aura plus tard du génie. Même, si je ne craignais de parodier un mauvais bon mot contre lequel je vais, au demeurant, protester tout à l'heure, je dirais que ce sont les lettres de Homais jeune, de Homais à Paphos. Hugo d'ailleurs ne s'en serait pas choqué : il aurait répondu majestueusement, par un de ses énormes calembours coutumiers, qu'il y a Homais dans Homère.

Pour juger ces lettres, qu'on les compare : qu'on songe à ce qu'auraient été, par exemple, les lettres de Musset au même âge, écrivant à une jeune fille. Quelle humanité délicieuse et profonde, quel charme, quel esprit à la fois brillant et tendre, quelle ardeur non seulement vers la gloire, mais vers la vie, toute la vie!

La forme de ses lettres n'a rien de ce qu'on pourrait attendre du futur poète d'*Hernani* : nul lyrisme, nul romantisme. Peu de points d'exclamation, en proportion du sujet. C'est analytique et classique. Cela va, cela court sur le papier, sans soubresauts, sans heurts : ce sont les lettres

Où l'on voit qu'un jeune homme sage
S'est appliqué.

Le style est le contraire, exactement, du futur style en prose de Victor Hugo. Il est très déductif, très correct, un peu trop élégant, sans images, sans couleurs ; il n'emprunte de vie qu'au seul mouvement ; rien n'y peut faire pressentir le prochain prosateur de la *Préface de Cromwell*, du *Dernier Jour d'un Condamné* et de *Notre-Dame de Paris*. C'est le style d'un jeune classique qui admire déjà Chateaubriand, mais qui écrit encore comme M. de Fontanes. Quand on songe à la prose du Hugo de 1840, ou même de 1830, comme on voit que le génie, avec lequel on explique tout, *a posteriori*, après la mort des grands hommes, dans les histoires de la littérature, n'est qu'un mot, et combien le génie, cette chose en apparence irréductible et *donnée*, se transforme, se nourrit, s'*acquiert*. Le cas de Hugo en est un merveilleux exemple.

Ne nous y trompons pas, cependant : le style des *Lettres à la Fiancée* est incolore, mais encore une fois il est élégant, et d'un talent précoce. Le jeune Hugo écrit bien, en somme, — parce qu'il pense nettement, avec une intelligence lucide, agile, très exacte et très fine. Et c'est là une autre remarque qu'il faut faire : ces lettres sont d'un jeune homme *très intelligent*. Elles montrent combien Hugo à vingt ans était un esprit *distingué*, au sens où, par exemple, on l'entend dans l'Université, un esprit souple, pénétrant, avisé, nullement grossier, nullement dupe, un esprit qui classe, juge et *distingue*. Elles sont bien du même jeune homme qui signait dans le *Conservateur littéraire*, à côté d'un article que l'amour faisait enthousiaste, sur le *Manuel de Recrutement* de M. Foucher, le père d'Adèle, des critiques fort justes et fort déliées sur la *Marie Stuart* de Lebrun et les *Vêpres siciliennes* de Casimir Delavigne. Et cela confirme une thèse qui peut sembler paradoxale au premier abord, mais que je crois vraie, celle de la profonde et même subtile intelligence première du Père Hugo.

Homais à Pathmos ! s'écriait je ne sais plus qui, Veuillot, je crois. Bête comme l'Himalaya ! répondait en écho Leconte de Lisle, qui avait le monocle souvent féroce. Et la critique littéraire de toute une génération a pris à son compte ces jugements sommaires, pour une foule de raisons d'ailleurs politiques autant que littéraires ; c'est devenu un article de foi dans certains milieux même très lettrés, voire admirateurs du poète, que la bêtise foncière et comme sous-cutanée de Victor Hugo. « Il avait du génie, mais il était bête : voilà pour l'homme. Il était bête, mais il avait du génie, voilà pour le poète. Tout s'explique. » — La réalité n'est pas si docile : cette conception du génie cohabitant avec la bêtise est par trop simpliste.

Elle a d'ailleurs fait fortune, parce qu'elle était portative, et flattait ce goût singulier de l'absurde, qu'on trouve dans les meilleures têtes ; aussi l'avons-nous entendu généraliser et appliquer souvent à d'autres grands hommes de notre siècle, au Michelet de l'*Amour*, ou au Flaubert de *Bouvard et Pécuchet*. Or il faut en finir avec cette légende, d'après laquelle les génies se trouveraient la plupart du temps inférieurs en intelligence au commun des mortels, et seraient des demi-imbéciles possédant cette chose inanalysable, inspécifiable, idiosyncrasique : le génie. C'est vraiment une explication trop commode. Elle rappelle celle de Molière sur l'opium et sa vertu dormitive. Si tous les hommes de génie étaient des Calibans sublimes, à ce compte-là il n'y aurait vraiment d'intelligent que les critiques, il faudrait être bête pour être créateur. Et d'ailleurs on en est venu là ; n'entendons-nous pas dire très souvent d'un raté : il est trop intelligent pour créer ? C'est faux. Il ne l'est pas assez. La création artistique n'est pas une chose divine ; c'est une chose humaine, où l'intelligence humaine a la principale part. Le Génie, avec un grand G, est une conception mystique analogue à la Muse, la Muse qui dicte aux poètes leurs vers en caressant leurs fronts de son aile invisible. Remplaçons toutes ces fantaisies par un essai d'explication positive : le génie, c'est le don, le don primordial et indispensable, le don qui fait le talent, mais nourri, développé, élargi ou creusé par une très vaste ou très profonde intelligence. Il n'y a pas de différence spécifique entre le talent et le génie ; rien n'est si tranché, tout procède par nuances. Le *Natura non facit saltus* est vrai de l'esprit comme des choses.

Les lettres de Hugo à la Fiancée viennent à l'appui de cette théorie. On y voit un Hugo *surtout* très intelligent, sans grands dons lyriques ni pittoresques : le pittoresque et le lyrisme sont venus après coup, apportés par le travail, la réflexion, l'expérience de la vie, l'imitation même, oui, l'imitation habile et originale (si ces deux mots ne jurent pas trop), l'imitation de Chateaubriand, de Lamartine, de Vigny. Le génie de Hugo s'est fait, comme tout se fait. Sa Muse, puisque Muse il y a, d'éparse qu'elle était d'abord, a pris corps peu à peu, nébuleuse qui devint Stella.

Ce qu'il y a de vrai dans les mots sévères de Veuillot et de Leconte de Lisle, ou plutôt dans le jugement que ces mots formulent exagérément, c'est que Victor Hugo, qui était un homme fort intelligent, devint de plus en plus, se fit lui-même de plus en plus, non pas sot, mais obtus, mais unilatéral ; et se donna lui-même à la longue, à force d'abonder dans son sens, les apparences de l'incompréhension.

Il réduisit tout en formules, pour penser plus vite et plus commodément, et il y a dans toutes les formules un grain d'erreur, ou, si l'on veut, de sottise.

Et ainsi Hugo, sur la fin de sa vie, avait l'air parfois d'un homme assez borné qui aurait écrit d'admirables vers par hasard; mais ce n'était qu'une apparence. C'était le même esprit qui avait pensé les beaux vers et les vastes sottises : celles-ci n'étaient des sottises que dans la forme. Prenons un exemple : les derniers poèmes de Hugo respirent une haine des prêtres et des rois qu'on peut qualifier d'imbécile, parce qu'elle s'exprime sans nuances, et se montre inattentive aux contradictions de la réalité. Mais cette haine était le résultat de toutes ses tergiversations politiques et philosophiques; et c'était, traduite en formules un peu grosses, toute l'évolution du siècle qui s'y exprimait. Sottise en apparence, profondeur en réalité.

Les grands hommes ont toujours commencé par être des hommes très intelligents : le génie est le don infinisé par l'intelligence. Puis, grâce à cette intelligence même, ils ont rapidement mis leur expérience analytique de la vie en formules, ils ont fait leur synthèse personnelle du monde. Peu à peu ils sont devenus les captifs de ces formules; ils n'en ont plus bougé, par la constance même de leurs fortes natures. Et c'est cela qui, à la fin de leur vie, donne souvent l'impression d'une sorte d'arrêt de leur intelligence, d'une stupeur que leurs ennemis appellent stupidité. Leur prétendue bêtise n'est que de l'hébétude. Sur le tard, le génie, comme le poète dans Baudelaire,

> Le génie est semblable au prince des nuées :
> Ses ailes de géant l'empêchent de marcher.

*
* *

Telles sont les réflexions que peut inspirer la lecture, toujours attachante et très suggestive, des *Lettres à la Fiancée*. — Elle et Lui, Adèle Foucher et Victor Hugo, apparaissent aux deux premières pages du livre en regard l'un de l'autre, comme dans un album de famille, avec leur prénom écrit de leur plus belle main sous chaque portrait, — tout jeunes, le regard droit, le sourire simple et sans dessous, les figures claires et lisses, encore nues de la vie : Hugo avec ses yeux petits et perçants, et sa bouche si caractéristique, retroussée aux coins, la lèvre inférieure large et sensuelle, l'air d'un charmant faune; Adèle, gentiment maigrelette, avec de beaux yeux très grands et très francs, épanouis et doux comme des fleurs de velours, comme des pensées noires. Ils étaient jeunes, ils s'aimaient, ils sont morts. Et leurs enfants sont morts; et presque tous ceux qui les ont connus sont morts aussi. Hugo, à nous autres jeunes gens, paraît aussi lointain qu'Homère. Et il ne reste plus de lui qu'un peu de poussière dans un caveau du Panthéon, et un grand nom sonore qui fait s'incliner les têtes, mais qui n'est tout de même qu'un souffle évanoui dans l'air... — Quelque part, le Maître sent-il encore nos admirations? Assiste-t-il à son apothéose? La gloire réjouit-elle dans l'insondable son vieux cœur de héros? Nul ne le sait. Nul ne le saura jamais. Et il est même probable que non. Et pourtant il n'a pas poursuivi une chimère, en poursuivant la gloire jusque par delà la mort. Quelque chose nous le dit, nous le crie. Quoi? Non pas certes l'espoir mystique d'une survie personnelle, contre lequel proteste notre triste raison. Mais le sentiment instinctif que chacun de nous se fond en mourant dans l'immensité de Dieu, qui est le Tout en éternel devenir, et que ce qui fut une âme de poète, ayant accru de son rêve éphémère la beauté des choses, y revit à jamais.

FERNAND GREGH.

PASTEUR

D'après un livre récent.

Pour les profanes, j'entends pour les simples lettrés, la principale nouveauté du livre que M. Vallery-Radot vient d'écrire est dans le vivant portrait du grand homme de bien que fut Pasteur (1). Ce portrait, à vrai dire, M. Vallery-Radot ne l'a nulle part tracé d'ensemble, ni systématiquement. Ce n'est pas que l'envie lui en ait manqué, ni le talent. Bien souvent il esquisse quelques traits, parfois un profil exquis; mais il s'arrête bien vite. Il a craint, je pense, de faire tort au modèle en le louant par des mots, surtout en paraissant le contempler avec quelque complaisance. Pourtant, sans y songer, presque sans le vouloir, il a tracé ce portrait à toutes les pages du livre, en une série de touches délicates, rien qu'en citant des faits ou des bouts de lettres. Et ce Pasteur intime sera pour beaucoup une révélation.

L'homme valait le savant. Mais peu de personnes ont pu le pénétrer tout entier. Il a toujours mené une vie simple, dans son laboratoire, tout à son labeur quotidien ou à ses projets d'avenir. Il avait un dédain tranquille du monde, de toutes les vanités qui livrent aux oisifs le temps des gens utiles; il n'avait aucun soupçon de ces procédés de réclame qui gâtent pour nous tant de vrais grands hommes, et qui mettent un instant sur le pavois tant de faux grands hommes.

1. René Vallery-Radot. *La Vie de Pasteur*. 1 vol. gr. in 8; Paris, Hachette. 1900.

De plus, il était concentré, par nature, par vocation, par hantise de l'idée fixe. Ceux-là mêmes qui l'ont entrevu, qui ont pénétré familièrement dans son laboratoire de la rue d'Ulm, ceux-là, d'instinct, aimaient Pasteur autant qu'ils l'admiraient ; et cependant ils ne soupçonnaient guère ce qui se cachait de tendresse et de dévouement actif sous la réserve un peu timide de l'illustre Franc-Comtois. Timidité ou discrétion, Pasteur ne s'ouvrait tout entier qu'à de rares amis, surtout en famille. Ses amis lui ont déjà rendu témoignage; et ils ont été unanimes. Aujourd'hui, grâce à tous les faits qu'a recueillis M. Vallery-Radot, grâce à toutes ces correspondances qui lui ont été confiées ou dont il a réuni avec un zèle infatigable les fragments épars, nous pénétrons beaucoup plus avant dans l'intimité de Pasteur. — Et, chose étrange, ce grand homme gagne encore à être vu de près.

Naturellement, le génie du savant, dans son essence mystérieuse, échappe à toute analyse. Mais on peut marquer peut-être dans quelles conditions s'est développé ce génie. Conscience et volonté, voilà deux qualités modestes, si l'on veut, et de tous les jours, et à la portée de tous ; mais, sans elles, les plus beaux dons de la nature restent à moitié stériles. Pasteur a eu ces deux qualités-là à un degré si éminent, qu'on doit y voir deux des traits essentiels de sa vie morale, et même intellectuelle. Il ne se croyait jamais quitte envers sa conscience. En voici un exemple amusant. Il était déjà célèbre, quand, à la fin de 1857, il fut nommé, sous la haute direction de Nisard, « administrateur » de l'École normale. A l'Institut, on riait un peu de ce titre insolite : « Ils l'ont nommé administrateur, disait Biot, laissons-leur croire qu'il administrera. » Le nouveau fonctionnaire était chargé, un peu de surveiller les études scientifiques, mais surtout, comme l'insinuait spirituellement l'acte officiel, de surveiller « le régime économique et hygiénique ». Voilà donc Pasteur économe en chef. On connaît le mot d'un savant étranger : « En France, on se sert souvent de rasoirs pour fendre le bois. » Mais Pasteur était de ceux qui prennent tout au sérieux. Il ne jugeait indigne de lui aucune besogne. Sur ses agendas, au milieu de notes toutes scientifiques, on a relevé des entrefilets très suggestifs comme ceux-ci : « Régime alimentaire, voir à l'École polytechnique quel est le poids de grammes de viande donné pour chaque élève... Cour qu'il faut sabler... Salle qu'il s'agit d'aérer... Porte de réfectoire à refaire. » Ce scrupule de conscience, il le montrait en toute chose. Il savait même quitter son laboratoire pour s'acquitter d'un devoir ou rendre un service.

Tout enfant, c'est probablement de ces habitudes de conscience que lui était venu le goût du travail. C'était un écolier assez ordinaire, mais très laborieux ; on l'avait mis à l'école, il remplissait son devoir d'écolier. Peu à peu ce devoir devint pour lui un plaisir et un besoin. A dix-huit ans, élève au collège de Besançon, il écrivait à ses sœurs : « Une fois que l'on est fait au travail, on ne peut plus vivre sans lui. » Il continua de travailler toute sa vie, et de plus en plus, en vertu de la vitesse acquise. Il trouva dans le travail, non seulement le succès et la gloire, mais encore une consolation, quand la mort fauchait autour de lui, ou quand le drapeau de la France se voilait d'un crêpe.

Il fit mieux : il sut organiser son travail. Et cela, à force de volonté. Des bancs du collège, il écrivait encore : « C'est beaucoup, mes chères sœurs, que de vouloir ; car l'action, le travail suit toujours la volonté. » L'enchaînement de ses merveilleuses découvertes est un des chefs-d'œuvre de la volonté humaine. Dès qu'il s'était proposé un objet d'études, rien ne pouvait en détourner son esprit. Volontairement, il devenait l'esclave d'une idée fixe, qui l'immobilisait en son laboratoire ou l'emportait à travers le monde. En 1852, il courut en Saxe, en Bohême, en Autriche, en Italie, à la recherche de tartres bruts ; son journal d'alors a toute l'allure d'une épopée ; on dirait un chevalier de la Table Ronde à la poursuite du Saint-Graal. Une fois orientée vers un mystère, sa volonté donnait à ce timide une audace tranquille qui effrayait ses amis. Au milieu de ses recherches sur les générations dites spontanées, Biot essaya vainement de l'arrêter ; J.-B. Dumas ne l'encourageait pas ; Pasteur s'entêta durant des années, et il finit par trouver. Pour ses expériences, il alla recueillir de l'air partout, dans les caves de l'Observatoire, dans les montagnes du Jura, à Chamonix et sur la mer de Glace. Invité à passer huit jours au château de Compiègne, il accepta pour plaider auprès du souverain la cause de la science ; mais, à la cour, il poursuivit tranquillement ses travaux ; armé de son microscope, il profita de la circonstance pour donner des leçons de choses à ce monde frivole affolé de plaisir. Dans l'automne de 1868, cloué sur son lit par une attaque de paralysie, et craignant de mourir, il continuait à combiner des expériences et dictait pour l'Académie des sciences une note sur une maladie des vers à soie. Quelques semaines plus tard, pouvant à peine se tenir debout, il repartait pour Alais en dépit des médecins ; et là, de son fauteuil ou de son lit, il dirigeait l'enquête sericicole.

Sa méthode expérimentale, si rigoureuse et si féconde, est encore une création de sa volonté. Cette méthode, où se concilient des tendances contradictoires, est faite de divination et de prudence, de hardiesse logique et de patience. Comme tous les grands inventeurs, Pasteur était un homme d'imagination. Très hardi dans l'hypothèse, il ne craignait

pas les idées *a priori* : « De telles idées, disait il, servent de guide pour interroger la nature. Elles ne deviennent un danger que si on les transforme en idées fixes. » Il tenta des expériences en tous sens, inspirées quelquefois par d'extraordinaires conceptions. Vers 1853, emporté par le succès de ses études sur les acides tartriques, il rêvait de la gloire d'un Newton ou d'un Galilée; il entrevoyait une explication du monde par la dissymétrie. Il écrivait à ce propos, le 30 décembre 1853 : « Il faut être un peu fou pour entreprendre ce que j'ai entrepris. » En 1871, il revint à son hypothèse d'une grande influence cosmique dissymétrique : « Je ne désespérerais pas, disait-il, d'arriver par là à une modification très profonde, très imprévue, extraordinaire, des espèces animales et végétales. » Ses découvertes, qui sont des rêves réalisés, ne donnent qu'une idée incomplète du travail de cette imagination, qui toujours bouillonnait. Imagination surtout logique, qui d'un fait bien établi tirait *a priori* une foule de conséquences inattendues; qui, des observations sur la dissymétrie moléculaire, amena peu à peu le savant à l'étude des fermentations, puis des maladies contagieuses.

Mais cette folie d'imagination, Pasteur savait la maîtriser. Du rêve même, il dégageait les déductions logiques, et aussitôt, par un vigoureux effort, il commençait à se défier de ses intuitions. Pour les contrôler, il inventait des expériences. Bien souvent, au-dessus d'une note où il avait consigné une hypothèse, il écrivit simplement : « Erreur. — Erroné. — Non. » Il disait un jour : « Dans les sciences expérimentales, on a toujours tort de ne pas douter, alors que les faits n'obligent pas à l'affirmation. » Dans le contrôle des idées *a priori*, il montrait une patience merveilleuse, qu'aucun échec ne rebutait. Immobile dans un coin de son laboratoire, il sondait les mystères de la nature avec l'ardeur tranquille qu'avaient mise ses ancêtres à pousser la charrue ou tanner des peaux. Jamais homme n'a mieux justifié le mot de Buffon : « Le génie est une longue patience », — à la condition qu'on ait du génie.

La méthode du savant ne suffit point à expliquer l'œuvre; la vie morale de l'homme a été l'un des principes actifs de presque toutes ses découvertes. Pasteur n'a jamais été touché par le scepticisme de son temps; il n'a jamais compris l'ironie. Élevé par de braves gens d'humble condition, mais d'une grande distinction morale, il a conservé jusqu'au bout un cœur simple, attiré naturellement vers le bien et enthousiaste du dévouement. Enthousiaste, c'est ainsi que nous le peignent déjà ses camarades d'École normale. Il devenait poète, quand il racontait à Chappuis ses recherches sur l'acide tartrique et l'acide paratartrique. Quand il fut sûr de tenir sa première découverte, il sortit du laboratoire comme un fou, sautant au cou des gens qu'il rencontrait, et criant sa joie aux arbres du Luxembourg. En 1849, quinze jours après son arrivée à la Faculté de Strasbourg, il était déjà si amoureux qu'il adressait sa demande en mariage. Jusqu'à la fin de sa vie, il devait s'enthousiasmer pour toutes les belles choses : livres ou œuvres d'art, découvertes, héroïsme, bienfaits.

Autant que de la science, il fut enthousiaste de l'affection et de la bonté. Il avait une sensibilité très aiguë. Enfant, il ne pouvait voir une alouette blessée. Homme, il fréquentait les hôpitaux et y travaillait par devoir, mais il ne pouvait assister à une opération, à une autopsie, sans éprouver un malaise indicible. Pour les siens, il était d'une tendresse toujours égale. Une seule fois, on surprend chez lui une défaillance de la volonté, et cette défaillance vint d'un excès d'affection. Il avait seize ans, on l'avait envoyé compléter ses études à Paris; il ne put vivre loin des siens, et son père dut le ramener à Arbois. En 1847, il dédiait ses deux thèses à ses parents. Plus tard, en pleine gloire, il ne manquait pas une occasion de témoigner sa reconnaissance à son père; pour honorer sa mémoire, dans une circonstance solennelle, officielle, il trouva des mots admirables, partis du cœur. Pour tous ses maîtres, il conserva toujours une vénération sans égale. En amitié, il avait des délicatesses charmantes. Pour relever le moral de Claude Bernard, atteint d'une profonde mélancolie à la suite d'une grave affection de l'estomac, il eut l'idée d'écrire une notice enthousiaste sur l'ensemble de ses travaux. Il eut toujours pour ses élèves un dévouement à toute épreuve, et l'on sait quel culte ils lui ont voué. Enfin il avait, dans toute la force du mot, la religion de la souffrance humaine. Plus que personne, il a contribué à diminuer cette souffrance; mais, de plus, il témoignait à ceux qu'il sauvait une sollicitude infinie. C'est un vrai drame du cœur que la première inoculation contre la rage, dont bénéficia un petit Alsacien. Le savant prodiguait ses attentions et ses gâteries aux enfants inoculés; il entretenait avec eux une correspondance; il se croyait vraiment leur obligé.

Par ces qualités du cœur, autant que par la méthode scientifique, s'explique l'idée que Pasteur se faisait de la science et de son rôle. Il avait le culte de la vérité; il considérait que le premier devoir de l'État était de la répandre ou d'en faciliter la découverte. Au début de 1871, dans un article écrit à Lyon, il attribuait la défaite de la France à l'affaissement des hautes études. « La culture des sciences, disait-il, est peut-être plus nécessaire encore à l'état moral d'une nation qu'à sa prospérité matérielle. » Il n'avait cessé de réclamer la réforme de l'enseigne-

ment supérieur; il avait rédigé là-dessus bien des notes; et, dans ses dernières années, chaque progrès accompli était pour lui une joie. En 1876, dans l'espoir de mieux défendre cette cause, il s'était même présenté aux élections sénatoriales; il eut 62 voix.

Sur ce rôle social de la science, Pasteur était d'accord avec tous les esprits clairvoyants. Mais il allait plus loin; il voulait que la science se proposât avant tout d'être utile. Il y voyait par excellence l'instrument des progrès de l'humanité et des conquêtes sur le mal. Dans cette ambition il n'a jamais varié, et il nous a livré son secret; il disait un jour : « Elle serait bien belle et bien utile à faire, cette part du cœur dans le progrès des sciences. » Il eut toujours le souci des applications immédiates. Dès 1852, il aidait de ses conseils les industriels allemands, chez qui il allait étudier l'acide racémique. Nommé en 1854 doyen de la nouvelle Faculté de Lille, c'est pour être utile aux industriels de la région qu'il commençait ses recherches sur la fermentation alcoolique. En 1865, sur la demande de J.-B. Dumas, il consentait à interrompre ses travaux en cours pour aller découvrir la cause et le remède des maladies qui tuaient la sériciculture. Toute la seconde moitié de sa vie n'a été qu'un long apostolat pour la défense de l'industrie, de l'agriculture, de l'élevage, de la vie humaine : il suffit de rappeler d'un mot ses découvertes ou celles de ses disciples sur la fermentation de la bière et du vin, le vaccin du charbon, le choléra des poules, la fièvre puerpérale, la fièvre jaune, la peste, le choléra, la rage, l'antisepsie, la sérothérapie. De tous les pays du monde lui arrivait ce titre, le plus beau qu'on puisse donner à un homme : bienfaiteur de l'humanité. Aucun hommage n'avait plus de chance de trouver le chemin de son cœur, sauf le sourire d'un enfant inoculé et sauvé par lui.

Il n'était pas de ceux qui font profession d'adorer l'humanité pour se dispenser d'aimer leur patrie. Au contraire, il avait le patriotisme ambitieux et intransigeant. Il disait au congrès de Copenhague, en 1884 : « Si la science n'a pas de patrie, l'homme de science doit avoir la préoccupation de tout ce qui peut faire la gloire de sa patrie. Dans tout grand savant vous trouverez toujours un grand patriote. » En 1848, préparateur à l'École normale, il s'était enrôlé avec ses camarades. On avait dressé sur la place du Panthéon un autel de la Patrie. Passant par là, Pasteur y versa toutes ses économies, cent cinquante francs. Et il écrivait à ses parents : « S'il le fallait, je me battrais avec courage pour la sainte cause de la République. » Plus tard il se préoccupa de faire bénéficier surtout la France de ses découvertes sur les maladies des vins, des bières ou des vers à soie. Il ne pardonna jamais à l'Allemagne d'avoir meurtri la France en brisant son idéal. Dans l'été de 1870, il revenait de Dalmatie par Vienne et Munich, et il était à Strasbourg, quand il apprit les menaces de guerre. Il voulut s'engager, malgré sa paralysie; à grand'peine ses amis l'entraînèrent à Arbois. Pour la première fois de sa vie, il prononça des paroles de haine : « Je voudrais la guerre prolongée, disait-il, jusqu'au cœur de l'hiver, afin que, les éléments venant à notre aide, tous ces Vandales périssent de froid, de misère et de maladies. Chacun de mes travaux jusqu'à mon dernier jour portera pour épigraphe : « Haine à la Prusse! Vengeance! Vengeance! » Il renvoya à la Faculté de Bonn son diplôme de docteur. Il refusa la chaire et le laboratoire qu'on lui offrait à Pise, dans la crainte d'avoir l'air de « déserter ». Bien des années après, il repoussa l'offre d'une décoration allemande. Il se remit pourtant au travail, par patriotisme, pour contribuer à relever le pays. Il aimait à dire : « Il faut refaire des amis à notre chère France. » Et il était heureux des hommages qu'on lui rendait à l'étranger, parce qu'il en reportait tout l'honneur à la France.

Avec cela, un entier désintéressement. Il mettait autant d'empressement à refuser les places que d'autres à les accaparer. Il ne voulut tirer aucun profit de ses découvertes, qui avaient sauvé plusieurs industries. Il ne sollicita jamais que pour ses élèves, ou pour la science, ou pour son laboratoire. En 1867, las de travailler dans des greniers ou des caves, il s'adressa au chef de l'État, qui lui promit une installation plus digne de lui. Comme les ministres ne trouvaient pas d'argent, il revint à la charge, se fit même journaliste pour la circonstance, et finit par triompher. On commençait les constructions au moment où il fut frappé de paralysie; aussitôt les travaux se ralentirent, puis s'arrêtèrent. Le malade, à qui l'on n'avait pu cacher la vérité, se désespérait sur son lit; il fallut une intervention de l'empereur pour décider une administration trop prévoyante à aboutir. Plus tard, à deux reprises, nos Assemblées votèrent à Pasteur des récompenses nationales; il n'y vit qu'un moyen de se livrer tout entier à ses recherches.

Ce désintéressement ne s'étendait point jusqu'à ses idées. Le grand homme manquait assurément de philosophie. Lui, si bon et si doux, il a été en guerre toute sa vie. Devant les critiques et les attaques, il se promettait d'être calme; mais, en face de ses contradicteurs, il ne pouvait se contenir, d'autant mieux que ces contradictions, en retardant l'application de ses méthodes, lui paraissaient compromettre des vies humaines. Il défendait ses découvertes avec une extraordinaire énergie. En 1862, un jour que l'on contestait l'exactitude de ses conclusions sur les cristaux, il enfermait ses adversaires dans ce di-

lemme : « Si vous saviez la question, que faites-vous de votre conscience ? et si vous ne la saviez pas, de quoi vous mêlez-vous ? » Il scandalisait les Académies par la vivacité de ses ripostes. Contre les médecins surtout, il a soutenu des luttes homériques. « Je les ferai bien marcher ! Il faudra coûte que coûte qu'ils y viennent ! » répétait-il en colère. Une fois entre autres, à l'Académie de médecine, la discussion faillit tourner au pugilat. Pasteur avait dit crânement, en visant un de ses adversaires : « Nous serons deux désormais en présence, et nous verrons lequel des deux sortira éclopé et meurtri de cette lutte ! » L'autre, un octogénaire pourtant, prit sans doute ces mots à la lettre, car on le vit se précipiter, la main menaçante. On le retint à grand'peine ; on dut lever la séance ; mais on ne put l'empêcher, le lendemain, d'envoyer ses témoins.

Si batailleur quand il s'agissait de ses idées, Pasteur était le plus modeste des hommes quand sa personne seule était en cause. Son mérite principal, disait-il, était « un travail assidu, sans autre don particulier que celui de la persévérance dans l'effort, joint, peut-être, à l'attrait de tout ce qui est grand et beau. » Il était toujours prêt à céder le pas, et s'étonnait un peu de tous les hommages qu'on lui rendait. A Londres, pendant l'été de 1881, comme il entrait dans la salle des séances d'un congrès international, son arrivée fut saluée par un tonnerre d'applaudissements : « C'est sans doute le prince de Galles qui arrive, dit-il, j'aurais dû venir plus tôt. » Il était si sincèrement modeste qu'il l'était simplement, sans l'orgueil de sa modestie. Il n'eût même pas permis qu'on s'autorisât de son exemple pour rabaisser l'orgueil d'autrui.

Il fut bien surpris quand on lui offrit un fauteuil à l'Académie française. Et pourtant, science à part, il n'y était pas plus dépaysé qu'un autre. D'abord il avait toujours eu le goût des lettres, même des arts. Pendant ses vacances d'écolier à Arbois, on se disputait ses portraits au pastel, dont quelques-uns existent encore. Il se passionnait alors pour les *Méditations* de Lamartine. Plus tard, à l'École normale, où il dirigeait les études scientifiques, il quittait son laboratoire pour entendre Sainte-Beuve, dont il suivit religieusement, pendant quatre ans, toutes les conférences. Il adorait Pascal, admirait Bossuet, et goûtait Nicole. Puis, toutes ses qualités de cœur et d'esprit, son imagination, son ardente conviction, son impétueuse logique, le don de l'émotion, sa pitié pour les souffrances, sa simplicité même, faisaient de lui, à l'occasion, un orateur et un écrivain. Il ne craignait point de parler en public. Il avait surtout le souci de la clarté ; il prétendait se faire comprendre de tous ; il parvenait à expliquer ses découvertes aux plus ignorants, comme jadis à son père, que déroutaient d'abord les cristaux et la dissymétrie moléculaire. Dans ses discussions, surtout à l'Académie de médecine, il élevait le ton pour défendre la vérité et lui gagner des adeptes ; il avait alors une éloquence nerveuse, passionnée, vibrante. Dans les congrès où il représentait la France, ou sur la tombe d'un ami comme Sainte-Claire Deville, sa parole enthousiaste s'enveloppait d'émotion, de couleur et de poésie. Et il écrivait bien, comme écrivent souvent en France les grands savants qui ne se piquent pas d'être de grands écrivains. Témoin ses lettres, ses articles sur Lavoisier et sur Claude Bernard, son éloge de Littré, son discours pour la réception de Joseph Bertrand. Pour peu que le sujet s'y prêtât, il donnait carrière à son imagination, et découvrait de larges horizons. Il a laissé d'admirables pages sur les droits de l'idéal, sur le patriotisme, sur les rapports de la science et de la foi.

Ces grands problèmes le hantaient. Il avait à peine une philosophie. Il écrivait à Sainte-Beuve, en 1865 : « Ma philosophie est toute du cœur, et point de l'esprit. » Mais il avait l'amour de l'humanité, le respect des droits de la conscience, et un impérieux besoin d'idéal. Il croyait au perfectionnement moral comme au progrès matériel. Il avait résolu une fois pour toutes le terrible problème des rapports de la science et de la foi : « Les recherches sur la cause première, disait-il, ne sont pas du domaine de la science. Elle ne connaît que ce qu'elle peut démontrer, des faits, des causes secondes, des phénomènes. » Sans s'inquiéter ni de l'approbation des dévots, ni de l'attaque des libres penseurs, il a exposé sa théorie des deux domaines, avec une netteté et une élévation singulières, dans plusieurs circonstances, notamment dans son discours de réception à l'Académie française, et, mieux encore, à l'Académie de médecine, en 1875, dans une éloquente profession de foi : « En chacun de nous, il y a deux hommes, etc. » Le respect de la science et le respect du sentiment, tout Pasteur est dans ces pages-là.

Pasteur laissait entrevoir un jour qu'il aimerait à trouver dans les écoles de village la consécration de sa gloire. C'était en 1893, quelques mois après son *jubilé*. Il venait d'apprendre que l'on avait donné son nom à un village d'Algérie. Il écrivit alors au gouverneur général : « Lorsqu'un enfant de ce village demandera l'origine de cette dénomination, je souhaiterais que l'instituteur lui apprît simplement que c'était le nom d'un Français qui a beaucoup aimé la France, et qu'en la servant de son mieux il a pu contribuer au bien de l'humanité. La pensée que mon nom pourra éveiller un jour dans l'âme d'un enfant le premier sentiment de patriotisme

me fait battre le cœur. » Apprendre à tous nos enfants le nom de Pasteur et leur raconter sa vie, ce serait, je crois, une bonne action.

PAUL MONCEAUX.

LES CAHIERS DES ÉTATS-GÉNÉRAUX

ET LES CONGRÉGATIONS

Dans l'œuvre de la Révolution on fait fréquemment des distinctions et, d'ordinaire, deux parts dans les mesures qu'elle a prises.

Les unes, au regard de ce libéralisme sentimental que professent tous ceux qui étudient la Révolution ou en parlent, sont de pieuses réformes, et apparaissent comme les résultantes d'une évolution logique du progrès humain.

Les autres sont manifestement révolutionnaires, c'est-à-dire anormales, inspirées par un état d'excitation ou d'entraînement fâcheux, répréhensible et irréfléchi.

Dans celles-là on range les lois sur les Congrégations.

Sont-elles le produit d'un fanatisme grossier et n'ont-elles aucune racine dans le passé? c'est ce qu'il convient d'étudier.

***

La Révolution a trouvé dans les Cahiers des États-Généraux les prescriptions, quelquefois impérieuses, des lois qu'elle a votées. La question des communautés religieuses qui se posa, pour l'Ancien Régime, comme elle se pose aujourd'hui, pour notre société moderne, ne fut pas ignorée de ceux qui rédigèrent les doléances des trois ordres de la nation.

La royauté venait, par la *Commission des réguliers*, instituée par l'édit de 1766, reconstituée en 1779 sous le nom de *Commission de l'Union*, de mettre à nu les vices de l'organisation monacale et avait supprimé un certain nombre de congrégations.

Cette commission, composée de l'archevêque de Reims, de d'Aguesseau, Gilbert des Voisins, d'Ormesson, Joly de Fleury, Bourgeois de Boisnes, conseillers d'État, des archevêques d'Arles, de Bourges, de Narbonne et de Toulouse et devant laquelle les généraux d'ordres et les abbés devaient représenter leurs statuts, provoqua deux ans plus tard, en mars 1768, un édit, demeuré célèbre et renouvelé en février 1773, d'après lequel les jeunes gens ne pourraient prononcer de vœux qu'à l'âge de vingt et un ans accomplis et les jeunes filles à l'âge de dix-huit, et qui fixa dorénavant, à peine de suppression du couvent, si ces conditions n'étaient pas remplies, le nombre des religieux des monastères, non réunis en congrégations, à quinze et celui des monastères formant congrégation à huit. En outre, l'édit stipulait que les ordres religieux ne pourraient conserver plus de deux monastères de chaque ordre à Paris et plus d'un dans les autres villes et bourgs.

Au moment de la convocation des États-Généraux l'esprit public était donc saisi d'une question qui se compliquait encore du rapprochement entre la richesse territoriale du clergé, la pénurie du trésor royal et la banqueroute imminente de l'État, et l'on trouve dans les cahiers la réponse à cette question et la solution aux préoccupations qu'elle faisait naître.

C'est là que les Constituants et les membres de la Législative puisèrent l'inspiration de leur politique.

***

La plupart des membres du clergé demandèrent la conservation et le maintien des ordres monastiques et des congrégations religieuses, presque dans des termes identiques ; deux cahiers du tiers, celui de Crépy-en-Valois et celui de Saint-Sauveur-le-Vicomte au bailliage de Coutances s'associèrent aux vœux du clergé, et ce dernier, dans des termes qui constituent un véritable et curieux plaidoyer.

Toutefois, pas une des doléances du clergé n'omet d'ajouter à la demande du maintien des communautés l'expression formelle et radicale de la réforme des ordres mendiants.

Dans tout le royaume, la formule est la même que celle employée par le clergé de Paris *intra muros:*

> Que les ordres mendiants soient secourus de manière à faire cesser, s'il est possible, leur mendicité.

Et la sénéchaussée d'Anjou, le clergé de Lectoure, le clergé d'Auxerre, celui de Nîmes, de Reims, la noblesse de Reims disent à leur tour :

> Que l'on fixe le sort des religieux mendiants, de manière à rendre leur existence indépendante d'une quête honteuse pour le sacerdoce et onéreuse pour les cultivateurs.

A cette conservation, la noblesse du Forez, et avec elle la ville de Vienne et la noblesse de Dôle mettent une condition :

> Veiller à la conservation des ordres religieux et à les rendre utiles, dit la première, en les appliquant aux fonctions du ministère et à l'éducation.
>
> Ils aviseront les États Généraux à rendre utiles les religieux,

disent les deux autres.

Mais la grande majorité des cahiers (1) s'en ré-

(1) Ceux du tiers d'Auxerre, de la noblesse d'Aval, en Franche-Comté, du tiers de Beaucaire, de Châlons-sur-Marne,

fèrent à l'édit de 1768 et demandent la suppression des maisons religieuses, où l'ordre ne peut entretenir le nombre fixé par les derniers règlements.

Les demandes isolées, ayant un caractère personnel, sont extrêmement nombreuses.

L'idée première qui paraît les inspirer, c'est la question des biens du clergé en disproportion avec les besoins du pays, les nécessités de la dette et les statuts d'ordres voués à la pauvreté.

Le chapitre de Carrouge, du diocèse de Séez et de l'élection de Falaise, suivi en cela par le clergé de Bayeux, voit une source de profits immédiats à tirer des distinctions honorifiques des congrégations.

Que les communautés régulières de l'un et de l'autre sexe, disent-ils, ayant, par leur profession, renoncé aux honneurs du siècle, il serait avantageux à la prospérité du royaume de mettre dans le commerce tous les droits honorifiques et seigneuriaux, des marquisats, comtés, baronnies et tous les autres fiefs qui sont entre leurs mains, en ce compris les patronages des cures attachés aux fiefs.

Que le prix qui en reviendrait fût employé à payer tout ou partie des dettes du clergé.

D'autres, comme le clergé d'Avesnes, trouvent à la mainmorte un remède, c'est de « multiplier les aisances des sujets de Sa Majesté par une plus grande division des biens des maisons religieuses ».

Ce n'est là que l'indication d'un vœu économique : le morcellement et la mobilité des terres d'église ; mais, ailleurs, d'autres idées se font jour que le même sentiment traduira sous une autre forme : l'emploi au profit de l'État de ces propriétés soustraites à l'impôt social.

Que l'aliénation de tous les biens immeubles du clergé, dit la noblesse de Sisteron sera autorisée et que les sommes en provenant seront spécialement affectées au remboursement de ses dettes, et le surplus à celles de l'État.

Le tiers d'Armagnac stipule :

Employer à la libération des dettes de l'État les revenus des corps religieux supprimés et qui pourraient l'être à l'avenir.

Tous les biens-fonds ecclésiastiques, en général, seront aliénés et le produit de leur vente sera premièrement appliqué au remboursement des dettes et secondement à l'acquit de la dette nationale, dit le tiers de Brest.

Même note chez le tiers du Gévaudan ; la noblesse de Loudun, tout en reproduisant le même vœu, exprime le désir d'une réorganisation religieuse.

[illegible] Saint-Lô, de Saint-Jean-de-[illegible] au bailliage de Cou[illegible] de Courtiches, dans le bailliage de Donat, d'Evreux, [illegible] la noblesse du Lorez, le clergé de Gien, la [illegible] même bailliage, le tiers [illegible] la Rochelle, le clergé [illegible] le tiers du Mans, de la Basse-Manche, de [illegible] de Rouen, de Sens et de Touraine.

Que le Roi sera supplié de faire une réforme dans ses ordres religieux, d'établir un plan qui les rende également utiles à la religion, au soulagement des pauvres et particulièrement à celui du peuple ; que l'excédent des revenus immenses dont jouit une partie des ordres religieux soit appliqué au profit de l'État... et que tous les ordres mendiants soient absolument supprimés, comme étant inutiles et à charge au peuple.

*
* *

Voici maintenant la série, relativement nombreuse, des demandes de suppression d'ordres religieux.

Les premières font une distinction : elles spécifient que l'utilité sera la raison d'être du maintien.

Que les ordres religieux, dit le tiers de Blois, qui ne paraissent pas nécessaires pour l'ordre du culte public et l'instruction soient supprimés par des moyens qui ne soient opposés, ni à l'esprit de religion, ni à l'esprit de justice.

Il y a encore une certaine modération dans ce qu'écrit le tiers de Tulle :

Que tous les monastères et maisons religieuses dont l'existence sera reconnue inutile par les États-Généraux soient supprimés et leurs biens appliqués aux dettes de l'État... et que ceux qui seront conservés soient tenus de se rendre utiles à l'État.

De même, le Tiers de Paris, quartier de Saint-Eustache qui réclame :

La suppression des ordres religieux reconnus inutiles ou plutôt leur extinction successive et l'application des biens dont ils jouissent à des objets d'utilité publique.

Plus prudente est la noblesse de Caen :

Nos députés, dit-elle, proposeront à la sagesse du Roi et des États-Généraux et concerteront particulièrement avec l'ordre du clergé la suppression des économats et des maisons religieuses, dont l'inutilité sera reconnue.

Avec ces biens, il sera formé des écoles gratuites pour les pauvres citoyens de l'un et de l'autre sexe, des hôpitaux pour les incurables et une augmentation de revenus pour les hôpitaux de malades.

Nous arrivons aux vœux comminatoires :

Qu'à l'égard des communautés religieuses tant d'hommes que de filles, qui ne sont d'aucune utilité pour la société ou qu'on ne pourrait rendre utiles, elles soient supprimées, dit le tiers de Provins.

Qu'il soit pourvu à ce que tous les ordres religieux soient également utiles à l'État et à la religion ; s'il n'y en a point qui présentent la possibilité d'être amenés à ce double but, qu'ils soient supprimés et leurs biens appliqués à des établissements utiles.

Ainsi s'expriment la noblesse de Saint-Mihiel et celle du Bourbonnais.

Pour beaucoup, la suppression des communautés paraît chose normale.

Qu'on supprime plusieurs monastères et abbayes qui ne servent qu'à nourrir l'indolence et à enlever des hommes à la culture, à l'industrie, et aux différentes professions de l'Etat. (Tiers de Lesneven.) — La réformation et la suppression des ordres religieux ne doivent point être abandonnées. (Tiers de Forcalquier.)

Qu'on sollicite la sécularisation des religieux qui la demanderont, écrivent le clergé de Gien et le tiers de Chartres.

Nous votons, dit la noblesse de Montargis et presque en termes identiques, la baronne de Vouvant, au diocèse de Poitiers, pour la suppression totale et absolue des ordres mendiants et monastiques; pour y parvenir, il sera procédé d'admettre à la sécularisation ceux qui annonceront ce vœu; il leur sera affecté des pensions de 1 000 à 1 200 livres, suivant leur âge, sur les biens de la maison qu'ils auront quittée. Quant à ceux qui persisteront à suivre la profession monastique, ils seront réunis dans les maisons de leur ordre, jusqu'à extinction, en tel nombre qui sera fixé.

Qu'il n'y ait plus en France que deux ordres religieux, demande le clergé de Bayeux : l'un se dévouera à l'éducation de la jeunesse et l'autre embrassera la réforme de la Trappe ou de Sept-Fonds.

Et enfin, le vœu bref, mais net du Tiers-État d'Annonay.

Que tous les moines religieux soient supprimés et leurs biens vendus.

Pour finir, les vœux appréciatifs de la nécessité des suppressions :

Demandez au Pontife suprême, déclare le cahier du septième département de la noblesse de Paris *intra muros*, la suppression de cette foule immense d'ordres religieux des deux sexes qui surchargent depuis tant d'années le sol de votre royaume. Jusqu'à quand ces pieux fainéants solliciteront-ils aux dépens de la portion active et laborieuse de vos sujets, sans aucune utilité, sans aucun dédommagement pour eux (*sic*).

Les professions religieuses, d'après le cahier du tiers de Paris, section des Théatins, seront à l'avenir généralement éteintes et supprimées, comme contraires au vœu social et au bien de la patrie dont elles diminuent la population. Par ce moyen également doux et simple, les ordres religieux des deux sexes s'éteindront successivement en France et leurs biens acquis à la Nation serviront au payement de la dette publique et à une multitude d'objets d'utilité générale.

En note :

Bien entendu qu'il sera expressément interdit à tous les couvents de France de faire venir des religieux des pays étrangers, autrement ils feraient comme le phénix qui renaît de ses cendres.

Il est extrêmement intéressant de supprimer tous les êtres inutiles, note le cahier de la paroisse de Villechauve, du bailliage de Tours, qui ne sont accoutumés qu'à l'oisiveté, comme les chapitres et moines de tous les ordres et ne leur laisser que de quoi vivre honnêtement.

La ville de Bellocq, dans le Béarn, demande :

Que le trop grand nombre de cloîtres soit diminué, si mieux n'est de les supprimer puisque, avec une population future, ils ensevelissent environ 80 000 victimes vivantes, aux dépens de l'État, sans travail pour l'État.

En dernier lieu, la ville de Chalais voudrait :

Que les religieux fussent sécularisés. Ils deviendraient à la Société tout l'opposé de ce qu'ils y sont. Et que tous les prêtres se mariassent.

*
* *

Après avoir lu, noté et rapproché ces vœux, on comprend ce qui semblait n'avoir été et ce qui n'est présenté que comme un coup de fanatisme.

On comprend le décret du 29 octobre 1789 supprimant le clergé comme ordre, comme personne morale jouissant de privilèges particuliers dans l'État, les décrets des 28 octobre-1er novembre 1789, 5 février 1790, suspendant la prononciation des vœux et restreignant le nombre des monastères de chaque ordre à un seul par municipalité, les décrets des 13-20 février 1790 rendant la liberté civile et politique aux religieux réguliers et ne considérant plus les vœux que comme des liens de conscience, et supprimant les congrégations « sans qu'il puisse en être établi de semblables à l'avenir », le décret du 2 novembre 1789 mettant tous les biens ecclésiastiques à la disposition de la Nation.

On comprend enfin, qu'en présence de désirs identiques, dans leur esprit, sinon dans leur texte, émanés de tous les points du territoire et de tous les ordres, le duc de la Rochefoucauld, prenant le premier la parole, le 11 février 1790, dans la discussion sur la suppression des congrégations, ait pu dire :

Il y a longtemps, Messieurs, que l'opinion publique en France a décidé la question soumise en ce moment à nos délibérations; il y a longtemps qu'elle demande la suppression des ordres religieux. Quand vous avez mis les biens ecclésiastiques à la disposition de la nation, vous avez entendu autour de vous un applaudissement universel; quand vous avez suspendu provisoirement l'émission des vœux, du fond des cloîtres et du milieu du monde se sont élevées vers vous des voix reconnaissantes, en supprimant les ordres religieux, vous ne ferez qu'achever un ouvrage dont le plan a été tracé déjà dans vos précédents décrets et pour lesquels vous avez reçu ces remerciements des hommes, la véritable sanction des lois.

MAURICE DUMOULIN.

UNE AME OBSCURE (1)

Nouvelle.

V

Au coup de sonnette violent dont le tintement impératif se répercutait dans la maison endormie, Mme de Bourgviel sursauta. A demi réveillée, elle s'était dressée sur son lit, écoutant, attentive. Et tout à coup, elle vit, à la lueur de la veilleuse, sa fille qui, blafarde et échevelée, surgissait devant elle comme une apparition hoffmannesque, impressionnante et grotesque.

Elle eut un cri, un cri d'angoisse, venu des profondeurs amoureuses de son être :

— Georges ?

Mais l'autre, les dents serrées, répliqua :

— Le misérable ! Ah ! le misérable !

Et, d'un ton concentré, la voix sourde comme si elle se contait à elle-même ces tristes choses, Corinne parla. Tout ce qu'elle gardait en elle depuis longtemps, si longtemps, s'épancha en phrases douloureuses qui sonnaient ainsi qu'un glas, en mots tranchants qui déchiraient ainsi que des pointes. Elle dit tout : ses espoirs, ses déceptions, ses élans, ses amertumes et cette éternelle aspiration vers l'amour, qui la torturait.

Le coude enfoncé dans l'oreiller, appuyant sa tête sur sa main, Mme de Bourgviel, que le saisissement rendait muette, écoutait. Se pouvait-il que sa fille, « cette petite », comme elle disait volontiers, eût une âme contenant les désirs de la sienne, une âme de femme !

Corinne espérant, vibrant, souffrant telle une héroïne de roman, cela ne tenait-il point du prodige ? Et à mesure que sa fille dévoilait une âme nouvelle, il lui semblait que devant ses yeux s'étendaient des régions inconnues, dont l'horizon se reculait sans limites.

Soudain, elle devint pourpre et entra en une grande colère. Corinne disait la scène du café, n'omettant aucun détail. Mais elle dut s'interrompre, car Mme de Bourgviel, assise sur son lit, la poitrine haletante, se tordait les bras, se lamentait et prenait le ciel à témoin de tant d'infamie.

Alors, touchée jusqu'aux larmes, Corinne s'approcha doucement, et se serrant contre elle :

— Maman, tu me restes, toi !

Et Mme de Bourgviel répondit en l'embrassant :

— Ah ! ma pauvre Corinne ! Sommes-nous assez à plaindre, ma pauvre Corinne !

D'un commun accord, elles décidèrent de ne plus revoir Villain Duparc, qui d'ailleurs ne leur donnait plus signe de vie.

L'existence d'autrefois recommença pour Corinne. Elle avait retrouvé sa chambre de jeune fille et s'y enfermait de longues heures, qu'elle passait en de vagues rêveries. Parfois elle rejoignait sa mère dans un petit salon, où elle la trouvait généralement un miroir entre les doigts.

Mme de Bourgviel vieillissait. Sur le front, au coin des yeux, les rides s'accentuaient. Elle perdit l'une de ses dents, et lorsqu'elle riait on voyait une petite brèche au côté droit de la mâchoire, presque devant.

Tout à coup, elle, dont l'esprit était demeuré très voltairien, voulut se rapprocher de Dieu. Elle eut ses chaises à l'église, suivit assidûment les offices, et un jour qu'elle se dirigeait vers l'autel de la Vierge, pour y réciter une prière gratifiée d'indulgences, elle croisa l'abbé Sorez.

Il la reconnut comme une fidèle et la salua discrètement. Mais elle l'arrêta, se nommant, et l'invita à dîner pour le dimanche suivant. Il accepta et vint à l'heure indiquée.

On lui fit fête en lui servant des mets légers et succulents, des « petits plats très sucrés », inventés pour le palais fin des vieilles filles et des prélats. Il mangeait de grand appétit, répétait sans cesse :

— Vous me comblez, en vérité, Mesdames, vous me comblez.

Il s'apitoya sur les chagrins de Corinne, dont on lui fit confidence, sans lui tout dire cependant, et, lorsqu'il voulut partir, Mme de Bourgviel ayant prononcé :

— A dimanche, n'est-ce pas, monsieur l'abbé !

Il s'inclina pour répondre :

— A dimanche, puisque vous le voulez bien, Madame.

C'était à présent un prêtre de cinquante ans, dont les cheveux grisonnaient. Il avait gardé des yeux naïfs et doux, de bons yeux très clairs, un peu à fleur de tête. Son mysticisme ne l'avait point préservé de la graisse, son ventre bedonnait. Il souriait de ce qu'il appelait ses chimères d'autrefois. La vie, disait-il, avait fait de lui un homme positif, et de l'ascétisme de jadis il ne lui restait plus que des visées humanitaires, un ardent amour du prochain qui l'entraînait au patronage d'innombrables œuvres de charité.

Ces œuvres étaient son objectif perpétuel, sa gloire et sa joie. Il eut tôt persuadé à Mme de Bourgviel d'accepter la présidence de plusieurs comités et devint en quelques semaines l'oracle de la maison. D'humeur enjouée, la mine toujours souriante, maintenant qu'il faisait des repas copieux, il attirait Corinne, prise pour lui d'une grande confiance.

(1) Voir le n° des 2-1-2 mars 1-0-1

Généralement, ces dames recevant leur intimité le mercredi, il revenait ce soir-là, et se retrouvait alors avec le chevalier du Blain, Mme de la Rochethulé, ses filles et son gendre. Au dessert, Corinne, devenue héroïne par ses malheurs, racontait souvent et mimait la fameuse aventure du café.

A force de la redire, elle finissait par la répéter dans les mêmes termes, avec les mêmes intonations, les mêmes gestes et les mêmes arrêts. Les autres, qui eussent pu la réciter en chœur, écoutaient comme s'il se fût agi d'une histoire toute nouvelle. Ils avaient d'ailleurs l'habitude d'interrompre à certains passages par des exclamations identiques, qu'accompagnait en sourdine la respiration régulière de Mme de la Rochethulé, dont les digestions devenaient somnolentes.

Pourtant, un soir, le gendre de la Rochethulé, Surloni, qui ambitionnait une étude de notaire, déclara :

— Vous devriez demander une séparation judiciaire. Votre mari serait du moins forcé de vous verser vos revenus. Chargez-moi de vos intérêts, et vous verrez !

Corinne, n'ayant jamais disposé elle-même que de sommes infimes, ignorait la question d'argent. Elle trouvait chez sa mère ce qui était nécessaire à sa vie matérielle et ne réfléchissait point à ces choses qui lui paraissaient trop compliquées. Mais Mme de Bourgviel consentit pour elle, et l'on convint d'adresser tout de suite la demande en séparation.

Un matin, Victor, qui était demeuré au service de la maison, remit à Corinne la carte de l'abbé Sorez. L'abbé demandait à lui parler tout de suite et en particulier.

Très intriguée, un peu émue, Corinne, entrant dans le salon, aperçut près de la fenêtre le prêtre qui tambourinait sur les vitres du bout des doigt. Dehors le froid piquait. Il faisait un de ces jours de décembre très secs, qu'éclaire, dans un ciel presque blanc, un soleil pâle.

L'abbé, s'étant retourné, considéra un instant sa partenaire, qui se tenait devant lui, debout, immobile et gênée.

Puis il parut prendre une décision et dit :

Ma chère enfant...

Déjà il s'interrompait, proposant à Corinne de s'approcher du feu, car ce soleil, disait-il, narguait vraiment les pauvres. On gelait sous ses rayons.

Il s'installa confortablement près du foyer, dans un grand fauteuil que recouvrait un damas jaune, et, ayant ramené contre lui les plis de sa soutane, il toussa légèrement et reprit :

— Voici ce qui m'amène. Votre mari désire rentrer en grâce auprès de vous. Je suis chargé de plaider sa cause. Il regrette sa conduite, se repent et, si vous le voulez, rien ne vous empêchera d'être heureuse avec lui comme par le passé.

Il avait débité cela tout d'un trait, ainsi qu'une leçon apprise.

Corinne, assise sur une chaise très près, fixait sur lui deux yeux écarquillés, incompréhensifs, et semblait avoir perdu la parole.

Alors il se leva, vint à elle, et, saisissant ses deux mains qu'elle laissait pendre sur ses genoux :

— Voyons, ma fille, à tout péché miséricorde, n'est-ce pas ? Au fond, vous l'adorez, votre infidèle, et vous ne demandez qu'à voir renaître les joies évanouies. Bon, bon, je sais ce que c'est, et vous n'êtes pas la première hantée d'un rêve de pardon.

Elle ouvrit la bouche et balbutia :

— Vous croyez, monsieur l'abbé, que je...

Il ne la laissa pas achever :

— Je crois, je crois que les époux sont faits pour s'aimer et qu'il n'y a point entre eux de rancune éternelle. Qu'est-ce que le nuage qui passe ? Une fois disparu, empêche-t-il le ciel d'être limpide ? Ah ! ma fille, vous pouvez vous fier à un vieux confesseur qui en a entendu de toutes sortes. Point de bonheur qui ne se paie par l'expérience. Si l'on avait toujours été heureux, on ne s'apercevrait pas qu'on l'est. Allons, voilà qui va bien. Je peux annoncer à votre mari que vous oubliez son incartade ?

Elle soupira d'une voix si basse qu'on l'entendit à peine :

— Oh ! s'il n'y avait que cela ! — et fondit en larmes.

Il entreprit de la consoler, ignorant les causes de son désespoir, mais ayant l'intuition d'une de ces plaies profondes que les hommes sont impuissants à guérir.

Doucement il la questionnait, et toujours elle s'obstinait dans son mutisme, lorsque Mme de Bourgviel entra, attirée par ce tête-à-tête mystérieux. L'abbé la prit pour juge.

Elle l'écouta sans dire un mot, la tête inclinée sur sa poitrine volumineuse maintenant. Sa silhouette épaissie lui donnait l'aspect d'une matrone, et elle paraissait là, entre sa fille en pleurs et ce prêtre qui parlait, parlait, voulant la gagner à sa cause, un arbitre en baudruche, un arbitre soufflé de qui dépendait une destinée.

Et, tout à coup, elle releva son visage que creusait au coin des lèvres un pli amer et prononça, le ton net :

— Voyons, l'abbé, vous connaissez nos démarches récentes. Si M. Villain Duparc réclame la femme, c'est qu'il ne lui plaît pas de rendre l'argent.

Corinne, qui depuis un instant semblait se calmer, poussa un soupir profond, et l'abbé s'indigna :

— Est-ce là une pensée chrétienne, Madame ? Qui

vous autorise à attribuer à votre gendre un calcul aussi bas? Certes, je comprends votre ressentiment maternel, mais regardez autour de vous, et dites-moi s'il en est beaucoup qui n'aient eu dans leur vie un moment d'égarement?

Inconsciente, narquoise, avec l'air émoustillé d'une femme qu'une grivoiserie amuse toujours, Mme de Bourgviel lança :

— Est-ce aussi par suite d'un moment d'égarement que ma fille est demeurée...?

Elle dit le mot, sans vergogne, les expressions vives ne l'effrayant point.

La figure de l'abbé s'empourpra; il demeura un instant interdit, perdent contenance, car les sujets scabreux l'épouvantaient. Effaré, il chercha des yeux son chapeau, et, l'ayant aperçu sur la table, il se précipita pour le saisir.

Puis il gagna la porte, murmurant :

— Excusez-moi, Mesdames, excusez-moi. J'ignorais, croyez-le bien, j'ignorais ce... ce détail.

Alors Mme de Bourgviel, comme si Corinne n'avait pas été en jeu et qu'il se fût agi d'un différend personnel, cria :

— Dites-le à M. Duparc, je vous prie, je ne suis pas de celles qu'on trompe deux fois.

Puis elle revint vers sa fille, qui gisait toujours dans son coin, et la secoua légèrement :

— Ma pauvre Corinne, tu ne me remercies pas?

Corinne, cachant sa tête dans ses mains, déclara :

— J'allais répondre « oui » lorsque tu es venue.

Elle demeura triste longtemps.

Mais, depuis quelques jours, Paris ne s'occupait plus que du prince de Joinville, qui devait, le 15, ramener aux Invalides les restes de Napoléon.

Dans les cercles élégants, on se disputait les cartes pour la cérémonie, et les journaux racontaient d'avance la magnificence du cortège pour lequel on faisait des préparatifs somptueux.

Corinne avait fini par s'intéresser passionnément à ce qu'on appelait « les cendres », tout ce qui restait du conquérant, échoué là-bas, atome perdu sur le rocher que balayent les vagues. Son imagination lui représentait, non pas le corps hideusement décomposé d'un homme, mais une poussière, qu'elle transformait en poudre magique.

Et, chaque après-midi, en dépit d'un froid intense et de plus en plus âpre, elle promenait sa mélancolie sur le parcours du cortège, allant parfois jusqu'aux Invalides pour voir édifier des statues, dresser des mâts, construire des estrades. Dans les rues encombrées, elle ne rencontrait, en arrêt devant les échafaudages, que des provinciaux coiffés d'énormes chapeaux de poil de lapin, ou des paysannes en bonnets, venus par le coche pour assister aux funérailles.

Des escouades de gardes nationaux apparaissaient à tous les carrefours.

Le matin de la cérémonie, comme on battait le rappel sous ses fenêtres, elle s'éveilla dès 7 heures. Il faisait noir encore. Ayant allumé sa lampe, elle commença sa toilette, se hâtant, grelottante. Elle achevait de se vêtir lorsque le jour parut, un jour gris, terne, glacial, qui semblait le prolongement de la nuit.

S'étant enveloppée en une ample pelisse de velours, elle se munit d'un manchon pareil, par la forme, à un bonnet de grenadier, et où ses bras enfonçaient jusqu'aux coudes. Puis elle descendit le boulevard.

Vers les Champs-Élysées roulait un flot humain que grossissaient, à chaque seconde, des gens sortant des maisons, débouchant des rues. Et la masse avançait lentement, piétinait sur place, sous un ciel de plomb, si bas qu'il paraissait tomber sur les têtes. Une buée légère environnait les bouches, aux lèvres bleuissantes et rouges, les nez s'allumaient ainsi que des fanaux minuscules.

Dix heures sonnaient lorsque Corinne, portée par la foule, atteignit la place de la Concorde. Elle n'avançait plus, maintenue dans un étau vivant. Tout à coup, des coups de canon éclatèrent, espacés, réguliers, solennels, qui se répercutaient au fond des grandes avenues, au-dessus de la ville en rumeur.

Corinne, refoulée contre un socle, allait s'y écraser, lorsqu'une main se tendit vers elle. Elle s'y cramponna et soudain se trouva hissée très haut, sur les pieds d'une statue de la Victoire, entre un gros monsieur qui riait et un enfant dont le visage disparaissait dans les plis d'un immense cache-nez vert.

La foule, qu'elle dominait à présent, ne lui paraissait plus qu'une agglomération d'atomes, une tribu d'insectes grouillants, qui se répandait le long des avenues, devant elle.

Au-dessus de la mer houleuse des têtes, si proches qu'elles se touchaient, la place se hérissait de figures gigantesques et de mâts où se balançaient des oriflammes.

Tout au bout des Champs-Élysées, l'Arc de triomphe se dressait, surmonté d'un groupe, et ce qu'on apercevait là-haut, au-dessus des trophées, des bannières flottantes, des statues argentées, tenant des palmes, au-dessus des stèles, des urnes enflammées et des grands arbres noirs chargés de grappes humaines, c'était une image de l'Empereur qui semblait percer le ciel.

Une heure s'écoula, très lente, Corinne ne voyait rien venir. Près d'elle, quelqu'un cria : « Vive l'Empereur! » Un roulement de tambour lointain lui répondit. L'air glacé piquait les paupières, et, sous l'auvent des chapeaux, fendillait les oreilles.

Les pieds de Corinne étaient si froids qu'ils lui semblaient morts.

Enfin elle distingua, au milieu des Champs-Élysées, une masse mouvante qui déambulait, puis des hommes, des chevaux, des dorures, des panaches.

En rangs serrés, se succédant sans intervalles, les gendarmes s'avançaient, le chapeau en bataille, suivis des gardes nationaux à cheval, coiffés de schapskas ainsi que les lanciers.

Derrière eux luisaient les armures grises des cuirassiers et les casques de cuivre surmontés d'une brosse courte dont on affublait les pompiers.

Un grand bruit de ferraille entre-choquée annonçait l'artillerie.

Imposant, plastronnant, superbe, le tambour-major balançait sa canne. Derrière l'immense bonnet à poil qui le complétait venaient les tromblons de cuir des soldats. Et les drapeaux des quatre-vingt-six départements de France, portés à bout de bras, oscillaient au-dessus des hommes en marche.

Des carrosses suivaient.

Le cœur de Corinne se mit à battre en découvrant le prince de Joinville qui paradait à cheval au milieu de son état-major, car elle trouvait au prince une vague ressemblance avec Georges.

Le cheval de Napoléon passa, embarrassé d'un long crêpe. Et, en un silence si profond qu'on entendait le petit sifflement de la bise dans les arbres, le char funèbre apparut, entouré des marins de la *Belle-Poule*, la hache au poing, et traîné par seize chevaux, empanachés de plumes blanches et couverts d'or.

C'était une sorte de chariot très lourd, porté sur quatre roues étincelantes et qui figurait un mausolée. Une draperie violette, retenue aux quatre angles par des aigles d'or, l'entourait à sa base, et sur le sommet quatorze femmes soutenaient, de leurs bras dressés, un cercueil que recouvrait un voile de velours semé d'abeilles. A la place où reposait la tête du mort, la couronne impériale brillait solitaire, tandis qu'un crêpe léger s'abattait sur le sarcophage tout entier.

Lentement, le char, enfoui sous les étendards, évolua sur la place; puis, s'engageant entre deux piliers, au sommet desquels des aigles de métal semblaient prendre leur vol, il traversa la Seine. Le froid commençait à immobiliser le fleuve et le ciel se fonçait d'un gris plus noir. Les hommes se découvraient, des femmes pleuraient, un enfant qu'on élevait au-dessus des têtes hurla, pris de peur. A l'entrée du pont, une vieille, le dos arrondi sous un châle, s'agenouilla; près d'elle, un jeune homme était prosterné.

Corinne, que l'émotion gagnait, en un courant magnétique, suivait des yeux cette dépouille impériale, lointaine maintenant, et semblant un point dans l'espace. Et, tout à coup, elle se vit presque seule sur la place.

Juchée sur son socle, elle éprouvait quelque embarras à en descendre, lorsque, venant d'en bas, une voix grêle prononça :

— Appuyez-vous sur moi pour sauter, Madame; et n'ayez crainte, je suis solide.

Elle regarda à ses pisds, et reconnut l'enfant au cache-nez vert, qui levait vers elle un mince visage exsangue, aux yeux caves. Acceptant l'offre du gamin, elle prit son élan; mais, dès qu'elle eut touché terre, il lui parut qu'elle ne pourrait jamais marcher, tant ses membres ankylosés par le froid avaient de raideur. Alors le petit, qui l'examinait à la dérobée :

— Voulez-vous battre la semelle avec moi? Cela vous réchauffera.

Elle sourit et refusa d'un mouvement de tête. Mais l'autre reprenait :

— Oh! moi, j'sais des moyens de se réchauffer. Faut bien, quand on vit dans la rue, s'pas, Madame?

Elle demanda :

— Que font donc vos parents?

— Des parents, mazette! J'avais m'man qui roulait du papier toute la journée entre ses doigts pour faire des fleurs; mais elle est morte, et depuis, c'est m'sieur Benoist, le concierge, qui me garde. Y m'flanque tout le temps des taloches, m'sieur Benoist : aussi, ce matin, j'm'ai sauvé.

Ses jambes se dégourdissant peu à peu, elle s'était mise à marcher; et l'enfant l'accompagnait, sans qu'elle y prît garde.

De nouveaux coups de canon annoncèrent l'arrivée du corps. Le char s'arrêtait devant la grille des Invalides. Entre une haie de sabres au clair, les marins de la *Belle-Poule* enlevaient sur leurs épaules le cercueil, que d'un geste onctueux, bénisseur, les mains de l'archevêque aspergeaient d'eau bénite. Puis l'office des morts se célébrait en violet, comme pour les martyrs; les contrebasses, les orgues, les voix suppliantes, s'unissaient en un hymne où chantaient des notes triomphales, tandis qu'au-dessus de la ville les échos se renvoyaient assourdi le bruit des coups de canon.

Comme elle se hâtait, ayant très faim, car dans son enthousiasme elle s'était passée de déjeuner, elle fut arrêtée par un rassemblement. Un vieil amputé, dont la jambe de bois venait de se briser et que deux hommes portaient sur leurs poignets croisés, ainsi que sur un pavois, pérorait, faisant de la propagande pour la mémoire de son Empereur.

La voix d'un passant lui répondait, ironique :

— Qu'en reste-t-il, à cette heure, de leur Bonaparte? Quelques ossements, des lois sans justice, et point de conquêtes; le souvenir d'une flamme brillante, dévoratrice, qui laisse une pincée de cendres.

Mais Corinne s'indigna. Les cendres promenées en ce somptueux apparat lui semblaient sacrées, et elle se représentait la gloire d'un homme qu'on célébrait par tant de bruit, de dorures, de panaches, telle une forme ailée, planant à jamais au-dessus du monde prosterné.

En arrivant devant sa maison, elle s'aperçut que l'enfant la suivait toujours, trottant de toute la vitesse de ses jambes. Il leva vers elle ses yeux qui suppliaient et murmura :

— Ne me renvoyez pas, Madame... J'srai très sage, et je n'tiens guère de place.

Il avait l'air si malheureux qu'elle se laissa attendrir. Songeant aux multiples œuvres de charité qui occupaient l'oisiveté de sa mère, elle franchit la porte et le poussa devant elle dans l'escalier.

VI

Tout de suite, le petit sut plaire à Mme de Bourgviel, lorsque Corinne, encore hésitante, le lui amena. Avec cette intuition particulière aux enfants et à certaines femmes, et qui les guide toujours au mieux de leurs intérêts, il pressentit que son avenir dépendait de cette dame mûre, couverte de franfreluches.

Il prit un air admiratif en s'avançant vers elle, l'attitude suppliante. Séduite par cet hommage discret qui lui parut naïf, Mme de Bourgviel déclara :

— Nous le garderons jusqu'à ce qu'on nous le réclame.

On ne le réclama point.

Bientôt les deux femmes en raffolèrent. Lui se fit très vite à son nouveau rôle de petit bourgeois bien mis, autoritaire et choyé. L'affreux cache-nez vert, la blouse minable, la casquette à haute visière furent remplacés par des toques molles, de grands cols brodés, d'amples tuniques de velours qu'une ceinture de cuir brillant serrait à la taille et qui donnaient aux jeunes garçons la tournure de petits pages.

Ainsi vêtu, on le présenta à l'abbé Sorez, au chevalier du Blain, à tout le cercle intime. On lui apprit à saluer, à baiser la main des dames, et il accompagna Mme de Bourgviel dans ses visites.

Il eut des professeurs de toutes sortes, sa bienfaitrice ayant résolu de faire de lui un homme apte à toutes les carrières. L'abbé Sorez, qui s'était attendri au récit de l'adoption et avait déclaré : « Voilà un bel acte qui portera en lui-même sa récompense », se chargea de l'éducation religieuse.

Jadis, lorsqu'il déambulait par les rues des journées entières, on appelait le gamin Gugusse ; mais, dans sa nouvelle existence, il portait avec désinvolture le nom magnanime d'Auguste. Ainsi qu'à tous ses pareils, les reparties lui venaient heureuses, sans efforts. Il en avait d'inattendues, de vives, de spirituelles, de philosophiques, de sentimentales, de profondes, où se révélait un fond d'âme subtil, instinctif et inconsciemment vicieux.

Il tenait à la fois du nègre et du singe. Ses expressions étaient des trouvailles et ses jeux de physionomie variaient à l'infini.

Mme de Bourgviel, pour qui il représentait une sorte d'animal favori, le couvrait de caresses. Il fut la distraction imprévue, une diversion au chagrin de vieillir. Elle l'aima d'une affection où perçait la reconnaissance d'un amusement.

Corinne aussi l'aimait, admirant en lui cette audace, ce tranquille aplomb, qu'elle ignorait.

Et il devint la cause involontaire d'une rivalité nouvelle entre les deux femmes ; mais, comme il était naturellement fort malin, il ne tarda point à démêler le peu de place que l'une d'elles tenait dans la vie. Il dédaigna Corinne.

Jamais les volontés qu'elle lui exprimait ne furent exécutées. Sans cesse elle le poursuivait d'attentions maladroites, ou lui criait aux oreilles de sa voix nasillarde et pointue. Elle l'ennuyait pour des riens, lui faisait des observations qui tombaient mal et l'accablait de tendresses sans à-propos. Souvent il lui riait au nez, méprisant.

En face d'elle cet enfant devenait une force. Comme ils étaient constamment en querelle, dans l'amertume de sa déception, elle lui reprochait son ingratitude. Ne lui devait-il point le bien-être dont il jouissait ? Si elle ne l'avait pas ramassé dans la rue, petit garnement miséreux, où serait-il, à cette heure ?

L'enfant répondait par un pied de nez ou une grimace si drôle, parfois, qu'elle ne pouvait garder son sérieux. Au fond, tout au fond de lui-même, il lui en voulait davantage du rappel de son origine.

Leur inimitié faillit tourner au drame.

Un jour, entrant inopinément dans la salle à manger, Corinne surprit, près de la fenêtre ouverte, Auguste tenant entre ses bras un chat tigré, un humble chat de gouttière aveugle et pelé. Le petit était fort occupé à épiler la queue de l'animal qui tendait ses griffes dans le vide, tordant pour s'enfuir son corps souple en des convulsions désespérées.

Corinne ayant enjoint à l'enfant de lâcher sa victime, Auguste avait aussitôt riposté en arrachant au patient une touffe de poils. Mais la bête s'était redressée et, de sa patte allongée au hasard, ensanglanta la joue de son bourreau, tout près de l'œil.

Alors Auguste se mit à hurler de toutes ses forces tandis que le chat s'enfuyait grimpant sur le toit et que Mme de Bourgviel accourait affolée.

Et désirant se venger sur une autre de la blessure qu'il s'était attirée, Auguste accusa impudemment Corinne de lui avoir balafré le visage de ses ongles.

Elle s'indigna, raconta toute l'histoire.

Lorsqu'elle eut achevé, elle entendit sa mère déclarer, tout en dardant sur elle un regard soupçonneux :

— Tout cela est très joli, mais vous vous chamaillez sans cesse, et j'en ai assez.

Le petit s'était fait câlin, se frottant contre la joue de Mme de Bourgviel, dont il entourait le cou de ses petits bras, enchanté d'avoir joué un si bon tour, et Mme de Bourgviel s'éloigna très digne, en femme consciente d'avoir été juste.

JEAN DE FERRIÈRES.

(*A suivre.*)

UNE ÉDUCATION ARISTOCRATIQUE

AU XVIIIe SIÈCLE

Lettres de lord Chesterfield à son fils.

Au XVIIIe siècle, la littérature anglaise était fort imprégnée d'esprit français. Que Swift et Sterne en particulier aient gardé une originalité toute britannique, c'est ce qu'on ne saurait méconnaître. Mais à côté de ces talents indigènes une école littéraire se développait, rappelant l'allure preste et dégagée de nos bons écrivains.

Il faut bien dire qu'en Angleterre les conditions de la vie élégante se centralisaient alors à Paris où l'éducation des jeunes lords recevait une véritable consécration ; les plus distingués y formaient des relations brillantes, durables, et restaient en correspondance avec l'élite intellectuelle.

L'un des plus souples représentants de l'esprit et du goût français fut, sans conteste, Philippe Stanhope comte de Chesterfield. Aucun dans l'ordre littéraire ne vulgarisa mieux la France. D'un autre côté personne ne pouvait l'emporter sur lui pour l'élégance parfaite des manières, cet autre style.

C'est lui qui importa à Londres notre chevalerie, nos façons courtoises, le luxe réjouissant et les madrigaux. C'était le temps où, selon le dire brillant de Victor Hugo : « La jeunesse en France était un bouquet, tout jeune homme se terminait par une branche de lilas ou par une touffe de roses ; fût-on guerrier, on était berger, et si, par hasard, on était capitaine de dragons, on trouvait moyen de s'appeler Florian. On tenait à être joli. On se brodait, on s'empourprait. On était pimpant, lustré, moiré, mordoré, voltigeant, mignon, coquet, ce qui n'empêchait pas d'avoir l'épée au côté. Le colibri a bec et ongles. Un des côtés du siècle était le délicat, l'autre était le magnifique et, par la vertu-chou, on s'amusait. »

Cette influence française dans les mœurs et la littérature d'outre-Manche devait être d'assez courte durée ; au commencement du règne de Louis XVI ce fut la France qui se trouva envahie par l'anglomanie. La mode en persista malgré la tourmente révolutionnaire et atteignit son apogée avec le dandysme dont Brummel fut, comme on sait, le plus célèbre représentant.

Mais le comte de Chesterfield ne fut pas seulement le héros de la fashion aristocratique, un esprit ingénieux et mordant, un épicurien de jouissances littéraires, un aimable dilettante à la façon de Pétrone ; son nom est resté inscrit dans l'histoire où il a pris rang comme homme d'État.

Chesterfield débuta dans la carrière politique sous les auspices de son grand-oncle lord Stanhope, l'un des moteurs les plus actifs de la Révolution de 1688 et qui devint ministre sous Georges Ier. Presque au sortir de l'université de Cambridge, le jeune comte alla représenter un bourg de Cornouailles à la Chambre des communes tandis que son père siégeait à la Chambre des lords. Le crédit de son grand-oncle qui avait flairé en praticien subtil le genre de faculté de son petit-neveu, le poussa dans la faveur du prince de Galles qui, plus tard, devint Georges II. Après plusieurs voyages à Paris, où il remplit, quoique fort jeune, une mission diplomatique importante, Chesterfield se trouva l'un des personnages le plus en vue de la société anglaise. A la Chambre des communes, il déploya les qualités d'esprit qui donnaient tant de charme à son commerce d'homme du monde : un tact rare, une facilité singulière, de l'atticisme, du trait, toutes les grâces du geste et de l'élocution. « Il ne raisonne jamais mieux, disait un contemporain, que lorsqu'il est le plus spirituel. »

La mort de son père lui ouvrit la Chambre des lords. Le comte devint bientôt l'un des orateurs en renom du parti whig. Sa manière élégante et courtoise d'aborder l'ennemi, cette piqûre légère de l'esprit français remplaçant la morsure brutale du sarcasme anglais avaient de la nouveauté et firent fortune. Ses bons mots avaient couru dès ses premiers pas dans le monde et formaient une longue famille ; presque chaque jour il s'en échappait des bancs du parlement qui allaient donner la main à ceux qu'il semait le soir dans les salons.

Raconter la longue carrière politique de lord Chesterfield serait sortir du cadre de notre sujet ; disons seulement que le comte se retira des affaires à la fois désenchanté du pouvoir et des hommes, n'ambitionnant que l'*otium cum dignitate*. Mais vivre pour lui et pour les lettres c'était encore vivre pour le monde auquel il demeura fidèle même en le quittant, et d'ailleurs nul ne fut plus attentif au mouvement littéraire et philosophique de son époque.

La mosaïque d'écrits divers parus sous la signature de lord Chesterfield et rédigés avec l'esprit et le sans-façon galant du grand seigneur ont perdu, avec le temps, une partie de leur intérêt. Un seul ouvrage qui n'a pas été réédité en France depuis plus d'un demi siècle, et qui ne forme pas moins de quatre volumes compacts : *les Lettres de lord Chesterfield à son Fils*, a conservé à son nom sa notoriété d'écrivain.

Le spirituel lord n'avait pas prévu de quel côté lui arriverait un jour sa plus durable célébrité. Ces lettres n'ont vu le jour qu'après sa mort, et, ce qui paraît hors de doute, c'est qu'il n'eut jamais l'idée de mettre la postérité en tiers dans ses épanchements paternels, de l'introduire dans cette espèce de cabinet de toilette où il costumait à si grands frais le fils dont il voulait faire l'héritier de son rôle et de ses succès. Nul doute que s'il fût revenu au monde après la publication de ces lettres, il n'eût éprouvé un embarras posthume très peu digne de la sérénité d'un homme qui, toute sa vie, pratiqua la religion un peu factice du convenable. Un acteur aussi étudié que lui, d'une draperie si savante, devait considérer de telles choses comme des restes de pots de rouge qu'il fallait laisser cachés au fond du vestiaire de famille.

Violation véritable faite au secret de la vie intime, le scandale alla de pair avec le succès. Le rigorisme anglican s'effaroucha d'une pédagogie si mondaine, de tant d'importance donnée à certains accessoires de l'éducation, d'une morale si accommodante. Mais la liberté avec laquelle il parle des mœurs anglaises scandalisa bien plus encore ces libres penseurs qui se vengèrent de Chesterfield en répétant le mot de Johnson : « Sa Seigneurie prêche à son fils les mœurs d'une courtisane et les manières d'un maître à danser. »

Cet enfant dont le comte s'est tant occupé et qu'il a tant chéri n'était point cependant l'héritier de son nom. Il n'eut point d'enfant de lady Chesterfield. Philippe Stanhope était un fils illégitime. Pour ce fils, à qui sa naissance devait fermer, ou rendre au moins fort difficile, l'accès des grands emplois, le père eut toutes les ambitions et toutes les tendresses. De son cabinet de secrétaire d'État ou de vice-roi d'Irlande, lord Chesterfield trouve du temps et de la liberté d'esprit pour se faire le répétiteur de son fils. Récits d'histoire ancienne et moderne, notions de grammaire, de géographie, rien ne lui coûte. Ce qui reste de cette correspondance n'en est que la moindre partie. De loin, de près, ses lettres se succèdent toujours avec ponctualité.

Après quelques années passées à Westminster-school, le jeune Stanhope fut confié à un précepteur, l'abbé Hart, et poursuivit ses études tout en voyageant sur le continent. Lord Chesterfield avait pris ce parti afin de le préparer de bonne heure à la carrière diplomatique qu'il convoitait pour lui.

L'enfant fait de bonnes études; tous les témoignages s'accordent pour vanter le caractère studieux et les connaissances précoces du voyageur. Ce n'est toutefois qu'une moitié de l'œuvre, si la partie solide est assurée, la partie brillante, l'éducation raffinée, inquiète. Pour celle-ci, lord Chesterfield ne s'en fiait guère au digne précepteur, et c'est lui-même qui se chargera de ce nouveau cours. Il écrivait à son fils en 1751 :

Avec ce grand fond de savoir pratique et de connaissances agréables que vous avez déjà et que vous augmentez tous les jours à force d'application et d'industrie, vous avez lieu de faire dans le monde une figure et une fortune brillantes, si ces avantages sont embellis par les manières et les grâces. Je ne vois rien où vous ne puissiez prétendre avec le temps.

Le grand point à Paris auquel toute autre considération doit céder la place, c'est de devenir un homme à la mode, d'être poli sans cérémonie, aisé sans indolence, ferme et assuré avec modestie, agréable sans affectation, insinuant sans bassesse, gai sans être bruyant, franc sans indiscrétion et secret sans faire le mystérieux, savoir le temps et le lieu qui conviennent pour dire et faire toutes choses, de faire tout ce que vous faites avec un air de haute condition. On n'apprend pas cela si aisément qu'on peut se l'imaginer. Le monde est un immense in-folio qui demande au lecteur beaucoup de temps et d'attention.

Les conseils pleuvent sur le chemin du jeune homme; le père le précède en véritable éclaireur comme s'il se fût agi du salut de l'Europe.

Vous devez vous attendre à recevoir beaucoup d'avis de ma part, mais je puis vous dire que j'ai bien des secrets que je ne communiquerai à personne qu'à vous; pour parler sans métaphore, je tâcherai d'aider votre jeunesse de toute l'expérience que j'ai acquise pendant cinquante-sept ans. Vous devez donc vous attendre à des réprimandes fréquentes; il sera quelquefois nécessaire de vous censurer et de vous corriger, mais alors je vous promets que je le ferai d'une manière polie, tendre et secrètement.

Puis il souligne ce paternel avis de la réflexion suivante :

Les deux amis les plus intimes du monde peuvent s'avouer librement leurs fautes et même leurs crimes, mais peut-être qu'ils ne se communiqueront pas leurs petites faiblesses, leur maladresse et les illusions de leur amour-propre; il faut une intimité comme la nôtre pour autoriser cette liberté sans réserve. Par exemple, j'avais un ami respectable avec qui j'étais assez lié pour lui dire ses défauts; il en avait peu. Je lui en parlai, il le prit en bonne part et se corrigea; mais il avait aussi certaines faiblesses que je n'osais toucher directement, et comme il ne s'en doutait guère il ne pouvait m'entendre à demi-

mot. Il avait un long col décharné d'environ une aune; cependant comme les bourses étaient à la mode, il voulait porter une perruque à bourse et il la portait effectivement, mais jamais par derrière, car à chaque mouvement de tête sa bourse venait tomber en avant sur l'une ou l'autre épaule. Il se mit aussi dans la tête de danser des menuets à l'occasion; il s'en acquittait non seulement fort mal, mais sa personne était si gauche, si disloquée, si maigre que quand il eût dansé comme Marcel, il n'aurait encore pu danser sans s'exposer au ridicule. Je lui fis entendre tout cela autant que notre amitié me le permettait, mais sans succès. Si je lui avais tout dit afin de le guérir radicalement, j'aurais usurpé l'autorité de père et, Dieu merci, je ne l'étais pas. A la façon dont les pères remplissent leurs devoirs, c'est rarement un grand malheur d'avoir perdu le sien; et si l'on considère la conduite de la plupart des fils, c'est aussi rarement un malheur de n'en point avoir. Je crois que vous et moi sommes une exception à cette règle, car je suis persuadé que ni vous ni moi ne souhaiterions d'avoir d'autres parents si cela était en notre pouvoir.

Un peu plus loin, il ajoute :

J'espère que vos exercices avec Marcel (Marcel, c'est le maître à danser) vont à souhait. Ne dédaignez pas ces très importantes leçons. Priez aussi votre maître d'armes de redoubler de soins à votre égard; cet exercice plus qu'aucun autre rend son homme leste et dégagé, il n'y a personne au monde que la roideur de poignet ne fasse paraître gauche et maladroit. Une chose à laquelle il faut veiller encore, c'est votre entrée dans un appartement et la façon de vous présenter en compagnie, la première impression en dépend et c'est souvent la plus durable.

Le père ne se contente pas de donner des conseils généraux, il entre dans les détails les plus circonstanciés :

Que notre valet de chambre apprenne du meilleur friseur à donner à votre chevelure le plus grand avantage, car c'est une partie essentielle de la parure. Ayez soin que vos bas soient bien tirés et vos souliers bien bouclés, car rien ne donne l'air plus sale que ce négligé de la jambe. Soyez d'une irréprochable propreté sur votre personne; que vos dents, vos ongles soient tenus avec le dernier soin. Je prends la liberté de vous avouer que si je vous recommande ces petits soins, c'est que je soupçonne que l'avis peut bien n'être pas inutile; car lorsque vous étiez à l'école, vous étiez plus négligent et plus malpropre qu'aucun de vos condisciples. Il faut que j'ajoute une autre précaution, c'est de ne jamais mettre vos doigts, comme font trop de gens dans votre nez et vos oreilles; quant à moi j'aimerais mieux voir le doigt d'un homme dans sa culotte que dans son nez.

S'il n'avait fallu faire du jeune Stanhope qu'un révérend et un docteur, la réussite était consommée, mais l'homme du monde en lui ne pointait même pas; le vieux lord, tout en gémissant, n'en continue pas moins de semer en cette terre ingrate :

Je crains que vous ne manquiez de ce je ne sais quoi si aimable, si engageant... j'appréhende que vous ne manquiez de cet air, de ce premier abord qui s'empare du cœur sans qu'on sache distinctement comment et pourquoi. Je crains que vous n'ayez pas cette forme élégante et correcte sans laquelle on altère, on avilit le meilleur sujet; et enfin, je crains une prononciation peu gracieuse, sinon désagréable, ce qui gâterait tout. Tous ces agréments qui séduisent sont chose mécanique; on les acquiert à force de soins et d'observations. Un paysan, qu'on prend à la charrue et qu'on enrôle dans un vieux corps, met de côté bientôt sa démarche pesante, son air niais, ses mouvements embarrassés; il prend l'air martial, des mouvements réguliers; l'exercice assouplit son corps et dégourdit surtout ses mains. Comment cela? Ce n'est pas par l'esprit, qui reste ce qu'il était avant l'enrôlement, mais il a l'ambition louable de ressembler à ceux avec qui il vit, ou il craint d'être puni s'il n'y arrive pas. Si donc l'un ou l'autre de ces motifs changent ce rustre en six mois de temps au point qu'on ne le reconnaît plus; combien plus puissants doivent être ces mobiles sur vous pour apprendre parfaitement les airs des gens accomplis avec qui vous devez passer votre vie.

Malgré les renseignements peu favorables que reçoit lord Chesterfield au sujet de son fils, qui manque décidément de tout extérieur, le père écrira encore :

Nous nous verrons probablement dans trois mois. Je souhaite ce moment avec la même impatience qu'une jeune fille désire la nuit de ses noces; je m'attends au plus grand plaisir, et cependant je ne suis pas sans crainte...

Personne ne s'entendit mieux que Chesterfield à montrer la ligne déliée qui marque les frontières de l'honneur. Pour ne pas agiter sa conscience, qui jouissait d'ordinaire d'une assez belle tranquillité, donnera-t-il, par exemple, au milieu de négociations difficiles, un démenti formel au principe qui condamne le mensonge? Non assurément, le mensonge est une ressource de subalterne pris en faute et un gentilhomme doit savoir tromper sans mentir. Chesterfield garda sur ce point toute la pureté de son blason. Il cultivait la flatterie comme la plus belle fleur à offrir au peuple aussi bien qu'aux princes.

Flatter les Français, dit-il à son fils, c'est acheter à bon marché une bonne réception. Si j'étais en Afrique, j'achèterais à ce prix-là les bonnes grâces d'un nègre.

Les hommes, écrira-t-il plus tard, se laissent entraîner plutôt par les apparences que par les réalités, et vis-à-vis de l'opinion, mieux vaudrait être réellement dur et brusque avec apparence de douceur et de souplesse qu'autrement. Il y a peu de gens qui aient assez de pénétration pour découvrir, assez d'attention pour observer, ou qui prennent assez d'intérêt pour examiner au delà des apparences. Ils cherchent leur notion à la surface et ne vont pas au delà. Ils proclament meilleur et le plus aimable homme du monde celui-là qui a les dehors le plus engageants, ne l'aient-ils rencontré qu'une seule fois.

Heureux celui qui avec un fond d'intelligence et de savoir sait le monde assez tôt pour se prévaloir de cette connaissance à un âge où la plupart sont dupes du monde! car c'est là le lot ordinaire des jeunes gens; ils deviennent sages quand il est trop tard; honteux et fâchés d'avoir été dupes si longtemps, ils finissent souvent par être fripons. Ne vous en rapportez donc pas aux apparences, mais payez les autres de cette monnaie, bien sûr que neuf hommes sur dix l'accepteront. Ce n'est pas une fausseté criminelle et blâmable si l'on ne s'en sert pas à mauvais dessein. Je ne suis blâmable en aucune façon pour désirer d'avoir l'approbation des autres, leur bienveillance et leur affection, si mon intention n'est pas d'en abuser.

Pour lord Chesterfield, l'éloquence est l'art de persuader, mais c'est aussi et surtout l'art d'intéresser et de plaire :

Toute assemblée nombreuse est *peuple*, cohue, de quelques individus qu'elle soit composée. On ne doit jamais parler raison ou bon sens à la cohue: ses questions, ses sentiments, ses différents intérêts sont les seuls objets auxquels on doit s'attacher. Pris en masse, les hommes ne jugent point; ils ont des yeux et des oreilles qu'on doit flatter et séduire; on ne peut réussir que par des périodes harmonieuses, une action agréable et toutes les différentes armes de l'art oratoire... Comme orateur, vous serez classé d'après votre éloquence et non suivant le fond de vos discours: tout le monde connaît à peu près la matière, mais il y en a peu qui soient en état de l'embellir... Votre seule affaire maintenant est de viser au brillant et non au poids. Le poids sans lustre est du plomb. La manière est tout en chaque chose: c'est par vos manières seulement que vous pouvez plaire et conséquemment grandir.

Dans une autre lettre, il cite William Pitt en exemple :

Il a le pouvoir d'enflammer ou de calmer la Chambre: il commande une telle attention dans cette nombreuse et bruyante assemblée qu'on pourait entendre une épingle tomber lorsqu'il parle. La matière chez lui est-elle plus riche, ses raisonnements sont-ils plus forts que ceux des autres, l'assemblée espère-t-elle de lui quelque lumière extraordinaire? Rien de cela, mais les auditeurs s'attendent au plaisir et ils donnent toute leur attention. Ils trouvent ce qu'ils souhaitent : ils applaudissent

Le rêve du père était de faire de son fils un ministre, un orateur, un homme accompli afin de continuer sa dynastie d'élégance et de courtoisie. C'était là un rêve! Ce n'était pas Stanhope qui oubliait les Grâces, c'étaient les Grâces qui continuaient de l'oublier. Le jeune homme n'aspirait à aucune conquête, si ce n'est de quelque elzévir ou de quelques curiosités pour son cabinet d'antiquaire. Mais Chesterfield se rappelait à quelles mains il était redevable de l'avoir formé lui-même, quelque fée parisienne ne pouvait-elle opérer le même charme sur son fils, auquel il écrit en risquant les plus grands noms :

« Les petits soupers, les bals sont maintenant vos universités. » — « Ne sacrifiez plus qu'aux Grâces, immolez-leur des hécatombes de livres. » Et ailleurs ce sage conseil : « Lisez plutôt dix hommes que vingt vieux livres. »

Mais ce qu'il appelait de tous ses vœux, c'était une belle passion, c'est-à-dire un *arrangement* avec une femme de qualité. Et pour arriver à ce résultat si ardemment désiré, que ne fait-il pas, le pauvre père! Il suit son fils de l'œil dans toutes ses démarches, l'anime, le pousse, le talonne, deviendrait au besoin amoureux pour lui. A ses yeux « les femmes étaient les raffineuses de l'or masculin ».

Que vous dit Mme Dupin? on assure qu'elle est encore belle : je sais qu'elle l'était il y a quelques années. Elle a de l'esprit, de la lecture, des manières et de la délicatesse : un pareil *arrangement*, en vous faisant honneur, serait fort avantageux. Elle s'attendra à trouver en vous le savoir-vivre et toutes les délicatesses qu'elle possède elle-même, et comme elle a passé l'éclat de la jeunesse, elle sera peut-être plus portée à écouter votre histoire, si vous narrez bien. Pour un attachement je la préférerais à *la Petite Blot*, mais pour une galanterie, je donnerais la préférence à la dernière. Tout cela peut se concilier, et *l'une n'empêche pas l'autre*.

Il est probable que la réponse du fils fut un aveu de timidité. Le père répondra le courrier suivant :

Qu'entendez-vous par votre: *Si j'osais?* Qu'est-ce qui vous empêche d'oser? On ose toujours quand il y a espérance de succès et l'on ne perd rien à oser quand même il n'y en a pas. Un homme sait oser et quand il faut oser, il ouvre la tranchée par des travaux, des soins, et des attentions : S'il n'en est pas d'abord délogé, il avance toujours à l'attaque de la place même. Après de certaines approches, le succès est infaillible; il n'y a que les nigauds qui en doutent ou qui ne le tentent pas. Serait-ce le caractère respectable de Mme de la Vallière qui vous empêche d'oser, ou serait-ce la vertu farouche de Mme Dupin qui vous retient? La sagesse invincible de la belle Mme de Case vous décourage-t-elle plus que sa beauté ne vous invite? Mais fi donc! Soyez convaincu que la femme la plus sage se trouve flattée, bien loin d'être offensée, par une déclaration d'amour faite avec politesse et agrément. Il se peut bien qu'elle ne s'y prêtera point, c'est-à-dire, si elle a un goût ou une passion pour quelque autre; mais en tout cas, elle ne vous en saura pas mauvais gré et il n'est pas question d'oser dès qu'il n'y a pas de danger. Mais si elle s'y prête, si elle écoute et qu'elle vous permette de redoubler votre déclaration, comptez qu'elle se moquera bien de vous si vous n'osez pas tout le reste. Je vous conseille plutôt de débuter par Mme Dupin, qui a encore de la beauté plus qu'il n'en faut pour un jeune drôle comme vous...

Si Chesterfield avait eu affaire à un plus mâle courage, il est probable qu'il l'aurait sermonné d'autre

sorte et qu'il eût rempli tout autrement ses devoirs de père.

Stanhope se *décrotta*-t-il un peu? comme disait le beau monde d'alors. Hélas!

Mais ce ne fut pas tout : une autre déception aussi cruelle vint frapper encore Chesterfield dans son amour-propre paternel. Ce fils qu'il aimait tant ne réussit pas mieux avec les hommes qu'il n'avait fait avec les femmes. La coquetterie du noble lord était punie par où elle avait péché. En vain Philippe Stanhope s'était frotté de droit public dans les cours d'Europe ; il s'en revint de tous ses voyages échouer tristement à la Chambre des communes que lui avaient ouverte la bourse et le crédit de son père. Lord Chesterfield, jeune toujours dans son espérance, dans sa vanité pour son fils, crut encore à un succès après celui qu'il venait de manquer si laborieusement. Il lui avait tant répété de leçons oratoires! il l'avait tant façonné au personnage de *debater!* Il l'avait dressé comme un jeune faucon à tous les coups de bec de la parole; mais tout fut, encore une fois, inutile : le jour de son début à la tribune, l'orateur troublé resta court et le faucon lancé redescendit fort piteusement.

Chesterfield fut admirable encore dans les consolations ingénieuses qu'il donna à son fils et dont il se paya lui-même, car l'homme désolé ne tuait pas en lui l'homme d'esprit :

« Je ne sais pas, écrit-il à Stanhope après sa mésaventure, si je ne suis pas bien aise que vous vous soyez arrêté. » Et il finit par trouver bon à la fin que son fils ne s'exposât plus, comme il dit, aux vapeurs pestilentielles de la Chambre des communes, qu'il compare, en fin renard, à la *Grotta del Cane*. Stanhope, en effet, était asthmatique, d'une santé déplorable, très porté à l'étude, mais à l'étude dans la retraite. Chesterfield le fit envoyer comme ministre à Hambourg, à Munich, puis à Dresde. Il suffisait à ces fonctions en tout ce qui n'exigeait que de l'application et du jugement. Georges III et les ministres donnaient parfois devant le vieux lord des éloges à la correspondance de son fils. Pauvre monnaie que ces éloges! chétive obole jetée dans le chapeau à plumes du plus brillant successeur de Marlborough! On devait bien cela au père et au courtisan : c'était l'aumône de Bélisaire!

Lord Chesterfield subit les infirmités de la vieillesse. Frappé de surdité; lui, cette fine oreille athénienne qui avait goûté tous les charmes de la parole, il fut obligé de se retirer dans le silence et la solitude : « Je ne vis plus, dit-il dans ses lettres, je ne vis plus que d'une vie de fantôme ; spectre de jour, j'erre dans mon parc à la clarté du soleil comme les autres spectres, vous savez, s'y promènent la nuit. »

Il allait passer chaque saison à Bath, soigner du mieux qu'il pouvait sa *carcasse délabrée*, cependant que son fils, plus invalide encore, faisait transporter la sienne aux eaux de Spa. Tous deux s'écrivaient de leurs maux et de leurs remèdes et se consolaient à la manière de d'Alembert et de Frédéric :

« J'ai recouvré un peu de force, mon enfant, mais pas tout à fait celle d'Hercule ; de sorte que je n'entreprendrai pas comme lui de changer cinquante filles en autant de femmes dans la nuit, je crois même que je ne pourrais pas faire le tour d'un pareil bataillon. »

Propos de *vieux marcheur* ou simplement de gai gentilhomme qui se plaisait parfois à saupoudrer d'un grain de sel le ton de ses entretiens familiers.

Mais de ces deux vieillards, le vieillard précoce était celui qui devait mourir le premier. Philippe Stanhope alla s'éteindre à Montpellier d'une maladie de poitrine. La nouvelle de sa mort ne vint pas seule : elle apporta au vieux Chesterfield une révélation inattendue. Stanhope avait contracté une union dont il avait fait mystère. Depuis dix ans il était marié! Sans doute, le choix auquel ses goûts peu ambitieux l'avaient entraîné, n'était pas fait pour combler les souhaits aristocratiques du père. Et pourtant, malgré la mésalliance, la veuve et les deux fils de Stanhope ne trouvèrent pas seulement Chesterfield secourable mais généreux, et il reprit, l'incorrigible, — envers ses deux petits-enfants son rôle d'*éducateur* ininterrompu, se fit leur correspondant classique, toujours leste, toujours spirituel, toujours charmant.

Il n'eut point cette joie suprême de parfaire son œuvre, d'ouvrir à ses petits-fils les portes du monde dans lequel il n'allait plus. La mort vint trop tôt.

Mais la fin de l'existence du vieux lord s'était assombrie.

Celui pour qui la grâce était devenue comme une fonction, tant elle lui donna d'influence, savait à fond et mieux que personne toute la vanité des vanités. D'une si haute politesse envers les individus, il fait peu de révérences à l'homme en général, et ne fut pas plus enthousiaste de notre espèce que La Rochefoucauld et le cardinal de Retz qu'il citait d'ailleurs souvent avec complaisance. Le noble lord eût volontiers appliqué à la masse des hommes l'aveu qu'il hasarde d'autre part : « J'ai fait, dit-il, dans ma vie des efforts incroyables pour plaire à des femmes dont la possession ne valait pas à mes yeux une prise de tabac. »

Aveu tardif et mélancolique d'un vieillard qui avait usé une formidable énergie en émotions mondaines et un peu futiles.

Pourtant ce charmeur sceptique et désabusé garda un cœur chaud et généreux. Il fut bon dans toute

l'acception du mot. Et peut-être sa philosophie flottante de grand seigneur pouvait-elle tenir toute en cette courte phrase qu'il se plaisait à répéter à son fils : « Mon cher enfant, il faut faire honneur à la vie.

HENRY FRICHET.

VARIÉTÉS

A propos d'un procès récent.

Trois semaines déjà se sont écoulées depuis que Henri Duparchy, le parricide de Diesle, a été arrêté, et l'opinion si inconstante, un instant passionnée, se préoccupe d'autre chose, Nos émotions sont trop vives pour durer, et nous avons tant de sujets de nous émouvoir que nous ne pouvons consacrer à chacun au delà de quelques minutes. Il est encore temps de parler de ce crime, car il soulève une question qui dépasse de beaucoup le fait banal que juge la Cour d'assises de Lons-le-Saulnier.

Vous connaissez cette lamentable histoire. Le fils d'un riche propriétaire du Jura, un jeune homme de vingt-huit ans, a tué son père. D'abord étudiant en droit, il avait bientôt renoncé à l'étude des codes pour s'adonner à la peinture. Il avait suivi le cours Julian, il avait travaillé chez Jean-Paul Laurens, mais, tout le monde ayant du talent, ses tableaux d'inconnu ne se vendaient que par rare accident. Pour toute ressource il avait une pension de 50 francs que son père lui payait irrégulièrement, et quelques leçons de dessin. En 1898, il avait dû pour vivre entrer chez un marchand de comestibles et faire la place pour les denrées alimentaires. Souvent il n'avait pour sa journée entière que vingt sous à dépenser, et parfois il restait sans manger tout le jour.

Alors, le ventre creux, traînant sur le pavé ses talons éculés, il avait songé à son père. Celui-là, avaricieux et dur, vivait à Diesle au milieu de ses rochers et de ses forêts, entre une bonne, sa maîtresse et ses chiens. C'est lui qui était la cause de sa misère, de sa détresse ; égoïste et rude, il laissait sans réponse ses appels désespérés. Alors exaspéré, et détraqué, le jeune homme avait acheté une carabine et des cartouches et il avait pris le train. Une première fois le courage lui avait manqué : il était revenu à Paris. Mais l'idée du parricide résolu l'obsédait, et bientôt il partait de nouveau. Le 25 octobre au soir, il arrivait à Diesle, restait caché dans les bois sans manger et attendait pendant toute la nuit du 25, toute la journée et toute la nuit du 26. Enfin, dans la matinée du 26, son père était survenu : alors il avait tiré, et le malheureux était tombé, face en avant, sans un cri, la pipe aux dents. Le meurtrier s'était enfui, il avait regagné Paris, et en rentrant chez lui il avait trouvé un télégramme qui lui annonçait la mort de son père. Il était reparti à Diesle, vêtu de deuil, pour rendre les devoirs à celui qu'il avait assassiné ; mais soupçonné presque aussitôt, il avait avoué son crime quarante-huit heures à peine après l'avoir commis.

L'affaire était donc claire et facile. Un fils avait tué son père et le reconnaissait. Cette situation fut jugée trop simple. Elle manquait de complication, elle ne prêtait à aucun de ces beaux développements pathétiques et dramatiques qui remplissent de toilettes élégantes les tribunes d'une Cour d'assises. Une affaire où il n'y a ni femme compromise, ni médecin aliéniste consulté, quel président serait assez brave homme pour s'en contenter ! Seul M. Magnaud n'y changerait rien. Il fallait découvrir de quoi corser l'aventure. On chercha, on enquêta, on perquisitionna, et l'on trouva... des lettres d'amour ! Henri Duparchy avait tué son père pour en hériter et venir ainsi en aide à sa maîtresse.

Des lettres d'amour ! des lettres tendres ou ardentes, naïves ou fiévreuses, confiantes ou éplorées, pleines du regret des joies et des caresses passées, pleines de l'espérance des joies et des caresses prochaines : quelle aubaine ! Ce n'est pas un psychologue habile qui les a composées, en fouillant dans le souvenir de ses enquêtes ou en écoutant discrètement aux portes des ménages. Ce ne sont pas des lettres de littérateur, travaillées, ciselées, où rien ne manque, ni une virgule, ni un point d'interrogation. Non. Pour employer une abominable expression jadis à la mode, elles sont une tranche de vie. Celle qui les avait envoyées les avait écrites au courant de la plume vraiment, disant tout ce qui lui venait à l'esprit et tout ce qui jaillissait de son cœur, sans crainte, sans pudeur, s'abandonnant avec délice à sa passion. Celui qui les avait reçues les conservait entre deux bouquets de violettes desséchées, un ruban fané, un gant sali, une voilette fripée.

Soudain un policier est apparu, qui au nom de la loi a forcé des serrures, bouleversé des tiroirs de ses mains indifférentes et trop robustes, et les a emportées sans penser une seconde qu'il volait le bien d'autrui. Le tribunal a frémi de plaisir. Comme il va s'amuser !

Les voyez-vous, toutes ces robes rouges et toutes ces robes noires qui se baissent et se penchent vers ce petit paquet de lettres. Les voyez-vous ces têtes de magistrats austères, rasées ou parées de traditionnels favoris, dont un sourire gaillard ride les lèvres ? Ils ont entre les mains le plus complet et le

plus réel des romans, car ils possèdent jusqu'à ces premiers billets, timides, réservés et un peu tristes, où l'amour naissant hésite encore à s'avouer et se cache sous des effusions de poésie.

Rien encore ne s'est passé, comme on dit. Elle pense à lui, et quand elle se promène elle trouve la campagne, jolie car elle voit des sites qui pourraient tenter le pinceau du jeune homme. Ce n'est entre eux qu'une similitude de goûts et de sentiments. Ils ne s'aiment pas, oh non! ils comprennent simplement de la même manière les mêmes choses, ils se réjouissent des mêmes joies, ils s'attristent des mêmes tristesses; délicieux et mensongers euphémismes. Ils ne sont que deux âmes sœurs, voilà tout... Mais les jours s'enfuient, et l'inévitable événement se produit.

Comme l'intérêt augmente! Dès lors plus de retenue! Pour comble de bonheur (un dieu protège ces lecteurs inattendus), cette femme est la plus folle des amoureuses, la plus insatiable des amantes. Les mots passionnés, cyniques parfois, échappent à sa plume. Au seul souvenir des caresses reçues, tout son être tressaille, des désirs insensés la dévorent, son corps, semblable à une lyre, vibre à se briser : « Je te veux, dit-elle, avec une ardeur de lionne. » Pour ces rigides gardiens de la morale publique, quel excitant tableau que ce déshabillage. Et les tendres appellations sont là aussi, puériles et ridicules, « petit raton, petite fleur chérie ». De quel éclat de rire elles ont dû être soulignées. Mais rien sans doute n'a causé plus de gorges chaudes que le dernier renseignement obtenu : cette femme était la femme d'un officier du régiment stationné à Mayenne, et elle avait deux enfants!

Je ne sais rien de plus honteux que cette correspondance arrachée d'un tiroir, compulsée dans un silence heureux par des juges, des avocats, des avoués, et jetée en pâture à un public avide des secrets d'alcôve. Henri Duparchy avait tué son père pour supprimer la détresse de sa maîtresse!

Assurément, la Cour avait le devoir d'en acquérir la certitude, elle pouvait trouver là des circonstances atténuantes ou aggravantes. Il n'était pas besoin de livrer ces lettres à la publicité, de les communiquer aux journaux, d'en amuser la curiosité et d'en allumer les désirs de quatre ou cinq cents oisifs qui courent aux séances d'assises comme au spectacle. Il ne fallait pas étaler au grand jour la faute d'une femme, et révéler au mari et aux enfants ce qu'ils auraient peut-être à jamais ignoré, alors surtout que toute cette honte rendue publique ne sert de rien.

De quel jour cette action malpropre, vile et inutile éclaire le caractère de ceux qui ont à exercer la plus difficile et la plus sacrée des missions, parce qu'ils sacrifient à l'occasion de se distraire et de distraire les autres, le respect que chacun cache au plus profond de lui-même. Pourquoi s'en étonner d'ailleurs?

La collection des procès célèbres est pleine d'enseignements sur ce point : dès qu'on peut trouver quelques lettres amoureuses, adressées à un accusé, on les produit à la plus éclatante des lumières. Peu importe qu'elles n'aient aucun rapport avec les débats engagés, Les magistrats aiment remuer le linge sale.

Qui ne se souvient encore de cette affaire Godefroy, où le président, résumant les charges de l'accusation et les arguments de la défense, pour instruire le jury au moment où celui-ci allait entrer dans sa chambre de délibérations, accabla l'accusé sous des lettres qui ne se rattachaient en rien au procès? L'émoi causé fut si grand qu'en 1880 la Chambre vota un projet de loi qui supprimait comme dangereux pour les prévenus le résumé, et le 23 mai 1881, le Sénat adoptait ce projet. La loi était promulguée le 8 juin suivant. Ne verrons-nous pas bientôt le jour où les juges se respecteront eux-mêmes en respectant les autres et où la Cour ne sera plus que le siège de la justice, après avoir été la salle rêvée par M. de Chirac pour son théâtre réaliste!

Que de présidents Magnaud il nous faudrait!

PAUL ACKER.

THÉATRES

COMÉDIE-FRANÇAISE : reprise de *Patrie*.

Il y a dans *Patrie* une scène, au moins, qui m'a pénétré d'admiration. C'est celle où Rysoor découvre que Carloo l'a trompé.

Vous vous rappelez la situation.

Le comte de Rysoor est accusé d'avoir quitté Bruxelles pendant quelques jours; selon la « jurisprudence » du Tribunal du Sang, c'est la mort; Rysoor s'apprête à mourir, car il est vrai qu'il a passé ces quatre jours auprès du Taciturne, à préparer la révolte prochaine. On appelle les témoins. L'un d'eux, le capitaine espagnol Ricon qui est logé chez Rysoor, affirme avoir vu son hôte la nuit précédente. Il rentrait, un peu gris, vers trois heures du matin, quand un homme, sortant de la chambre de la comtesse, l'a bousculé fortement; et dans la lutte cet homme, qui ne peut être que le comte, a été blessé à la main. Admirons en passant la naïveté un peu inattendue du Grand Prévôt qui absout un suspect comme Rysoor sans avoir même la pensée de chercher si le blessé est bien lui.) Or Rysoor n'est ren-

tré à Bruxelles que vers midi. — Il faut donc savoir : 1° ce que cet homme venait faire la nuit chez la comtesse ; 2° quel était cet homme.

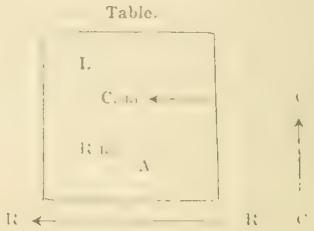
Le premier point est vite éclairci. Rysoor a une explication avec sa femme, Dolorès, laquelle bien entendu « laisse échapper » la preuve de sa trahison : « Un homme était chez vous cette nuit ! — Ce n'est pas vrai ! — On l'a vu !... — Il a menti, cet Espagnol... — Comment savez-vous que c'est l'Espagnol ?... — Eh bien ! oui, c'est mon amant ! Je l'adore autant que je vous hais !... » etc.

Reste le second point : « Quel était cet homme ? » Nous savons, nous, que le coupable est Carloo. Il faut que Rysoor l'apprenne à son tour.

Très adroitement, — et l'adresse ici, je me plais à le reconnaître, n'est qu'un sens très juste de l'art dramatique, — M. Sardou a placé la « découverte » à l'instant le plus émouvant du drame politique, j'entends au moment où va éclater la conspiration dont Rysoor et Carloo sont les chefs. De la sorte, Rysoor sera partagé entre son patriotisme et le légitime désir de venger son injure privée ; la situation a besoin de ces deux éléments contraires pour donner toute sa force pathétique. La découverte se fera donc à l'Hôtel de Ville, là même où battait naguère le cœur de la cité, « ce cœur qui n'est plus qu'un cadavre »...

Malheureusement, — et c'est peut-être l'inconvénient de l'ingéniosité légendaire de M. Sardou, que notre attention soit retenue moins par la puissance tragique du sujet, que par les petits faits dont il a plu à l'auteur de l'envelopper ; — dès l'instant où l'on nous a conté l'histoire de la blessure, nos yeux ne peuvent quitter la main droite de Carloo. Si un personnage s'approche de lui, nous frémissons ; porte-t il la main à son épée, nous attendons le geste révélateur ; remue-t-il le bras, nous guettons sur son visage la crispation de douleur... Et ainsi, peu à peu, à la vraie question : « Comment Rysoor saura-t-il que Carloo l'a trahi ?... » une autre se substitue : « Comment Rysoor verra-t-il la blessure ?... »

Voici ce qu'a imaginé M. Sardou. A l'acte précédent, Carloo, appelé chez le duc d'Albe, refuse verbeusement une lieutenance dans les gardes du duc (ce qui est absurde, dans l'intérêt de la conjuration), et jette dédaigneusement sur une table l'épée qu'on vient de lui rendre. Et c'est désarmé qu'il arrive au rendez-vous des conjurés. Donc, Rysoor tout à l'heure lui donnera une épée, Carloo tendra la main pour la prendre et c'est lorsqu'il fera ce geste que la blessure apparaîtra. Mais (soyez attentif, s'il vous plaît !) la scène, pour les besoins de l'action, est plongée dans l'obscurité. Comment faire ?... Jonas, le sonneur, pénètre dans la salle, portant une lanterne et des armes. Il dépose les armes sur une table, la lanterne à côté... Nous brûlons, si j'ose dire... Mais (suivez-moi bien, je vous en conjure !) un nouvel obstacle se dresse. Depuis le début, tous les personnages, même chez eux, portent ces gros gants de cuir, véritables armes défensives, nécessaires à des gens qui avaient constamment la main à l'épée... Carloo paraît... Il a les mains nues ! Il avait des gants, tout à l'heure, chez le duc d'Albe. Qu'en a-t-il fait ?... Il est surprenant que Carloo ait quitté, pour la bataille, des gants qui lui seraient presque indispensables pendant le combat. Et voici qui est plus fort encore. Afin, sans doute, que ce détail ne nous frappe pas, Rysoor aussi a les mains nues !... Et, alors, c'est une de ces « mises en scène » effarantes dont M. Sardou a le secret : « A toi, Carloo, l'honneur de nous commander ! — Mais je n'ai pas d'épée !... — En voici !... » Rysoor « passe »... Mais il faut un plan pour s'y reconnaître :



L. — Lanterne.
A. — Armes.
R. — Première position de Rysoor.
R. — Seconde position de Rysoor.
C. — Première position de Carloo.
C. — Seconde position de Carloo.
Cm. — Place où vient la main droite de Carloo.
Rm. — Place où vient la main droite de Rysoor.

Rysoor « passe » ; Carloo le suit et va se mettre du côté opposé de la table. Rysoor saisit une épée, et la passe à Carloo ; Carloo étend sa main ouverte, la place juste dans le rayon de lumière qui s'échappe de la lanterne. Rysoor regarde... — Ça y est !... si j'ose toutefois m'exprimer ainsi.

*
* *

Je me suis amusé à insister, un peu longuement peut-être, sur cette « habileté » de M. Sardou. C'est qu'elle fait assez bien comprendre les qualités et les défauts de *Patrie*. Ceux-ci sont moins offensants, je le reconnais avec plaisir, que dans les ouvrages suivants, dans *Théodora* ou dans *Thermidor*, par exemple. Et, si l'on en juge au seul point de vue du théâtre, j'avoue que *Patrie* ne me semble pas sensiblement inférieur aux drames (pas aux meilleurs, bien entendu) d'Hugo ou de Dumas père. Il y a plus d'adresse chez M. Sardou, plus de passion chez Dumas, puis d'éloquence chez Hugo (dans les drames en vers) ; et si, chez M. Sardou, la préoccupation du « tour de force » est plus visible, c'est, — chez les

autres autant que chez lui, — le même souci exclusif de l'effet mélodramatique, obtenu même au prix de la vraisemblance. On relèverait sans peine nombre de ces effets dans *Patrie;* mais guère plus que dans *Angelo* ou dans *Henri III et sa cour*. Ce qui manquerait peut-être à *Patrie*, c'est, sinon tout à fait la passion, du moins les raisons et les développements de cette passion.

La grande erreur des romantiques et de leurs successeurs a été de croire qu'il suffisait à un sentiment d'être déchaîné, pour qu'il devînt émouvant par cela même. C'est au contraire par l'analyse et par le développement qu'un sentiment parvient à nous émouvoir. Nous ne sommes « pris » par lui que si l'on nous fait voir et comprendre tout ce qui l'a créé, ou du moins ce qui l'a fait grandir. Il faut, comme on dit, que nous puissions « nous mettre à la place » des personnages : en d'autres termes, que nous n'ignorions rien d'eux. Ce n'est pas la véhémence ni même la violence qui nous attendrit ou nous passionne; c'est seulement après avoir vu naître et croître cette violence que nous pouvons nous y intéresser.

A ce point de vue, le rôle de Dolorès est extrêmement significatif. Nous ne connaissons de ses « antécédents » que ce qu'elle veut bien nous en dire, c'est à savoir qu'elle était pauvre, qu'elle a été épousée par amour, et qu'elle aurait aimé Rysoor si ce patriote ne lui avait préféré sa patrie. Ce n'est pas grand'chose. (Encore le dernier article nous paraît-il un peu invraisemblable; à cette amoureuse enragée, le grison qu'est Rysoor aurait donné peu de satisfaction.) Et, cela admis, telle nous apparaît Dolorès, telle elle restera jusqu'à la fin. Au premier acte, déjà, elle regrette que Rysoor ait échappé à la mort. Un point nous avait été indiqué, la différence de religion, dont on n'a rien tiré. Il reste la voluptueuse, la passionnée. Mieux que le héros de l'admirable poème de M. d'Annunzio, elle mériterait le nom d'Effrena... Ce n'est pas assez.

Aussi considérez le rôle. Il n'en est guère de plus long. Il n'en est pas de plus ingrat Je n'ai pas vu Mme Fargueil; j'ai un souvenir un peu vague de Mme Tessandier. Les innombrables mémorialistes qui nous ont conté cette semaine leurs souvenirs sur *Patrie* sont unanimes à déclarer que toutes deux n'ont été qu'insuffisantes. On a dit de même de Mlle Brandès. Ce n'était pas de leur faute, et ce n'est pas de la sienne. Il n'existe guère de rôle plus « mauvais ». C'est d'abord parce qu'il est toujours pareil durant les cinq actes. C'est peut-être parce que le style de M. Sardou est un mélange gênant de grandiloquence et de platitude. (« O Patrie ! tu ne te plaindras pas de moi, *j'ai arrangé les affaires* avant les miennes », s'écrie Rysoor.) Mais c'est surtout parce que, à partir de la première scène, Dolorès n'a rien à nous apprendre de nouveau sur elle-même. Bien mieux, et malgré la place considérable qu'elle occupe dans le drame, elle n' « agit » pas, ou presque pas. Les malheurs dont elle est accablée lui viennent, si je puis ainsi dire, de l'extérieur. C'est un fait matériel, ou un objet qui amène la péripétie; et Dolorès n'en est que le jouet. Au premier acte, elle met une bonne volonté un peu voyante à se laisser convaincre. Ailleurs, c'est l'épée de Carloo qui lui révèle son malheur. Ailleurs, c'est un passeport qui prouve sa trahison... M. Sardou est trop expérimenté pour n'avoir point vu le vide du rôle. Il a cherché à le remplir en lui donnant, au quatrième tableau, un récit dont la longueur et le mouvement laissent voir toutefois quelque chose d'assez conventionnel. C'est une sorte de « morceau de bravoure », que Mlle Brandès a dit avec une violence extrême. Il « meuble » le rôle; il n'ajoute rien au personnage. Et le rôle même, aussitôt après, redevient ce qu'il était : violent et vide. Il est, je pense, aussi bien joué qu'il peut être. On souffre à voir les efforts que fait Mlle Brandès pour lui donner un peu de variété; elle passe du véhément au familier, du passionné au tendre... Elle ne peut faire que ce qui est ne soit pas, que Dolorès n'ait pas toujours à répéter les mêmes choses, et toujours sur le même ton.

*
* *

Au surplus, pour nous rendre compte de ce qu'est *Patrie*, considérez encore ceci. Il y a dans cet admirable sujet, — l'un des plus beaux sujets qui soient : et ce n'est pas un mince mérite que de l'avoir inventé, — il y a dans cet admirable sujet deux ou trois situations morales d'une ampleur singulière. C'est d'abord celle en suite de quoi Dolorès court chez le duc dénoncer son mari. Cette crise n'apparaît que par l'acte qu'elle engendre. Admettons que Dolorès n'ait ni le temps ni la conscience nécessaires pour comprendre et pour nous faire comprendre ce qu'elle fait. De même pour la seconde, celle où Carloo découvre que Dolorès a trahi ses amis et lui-même. Ici aussi l'acte remplace l'explication. Carloo a « tout dit » lorsqu'il a poignardé sa maîtresse. Mais il en est une troisième, la plus pathétique : c'est quand Rysoor reconnaît en Carloo l'homme qui l'a trompé. Ici la scène est « faite », faite selon toutes les règles de l'art et toutes les habitudes du théâtre. Elle est « filée », comme on dit; elle a un commencement, un milieu et une fin. Elle développe, comme il convient, l'une des crises morales les plus tragiques que l'on puisse imaginer. A part le style (cependant plus soutenu ici que dans le reste du drame), je ne vois guère ce qu'on pourrait changer à cette scène.

Maintenant oubliez ce qui précède (c'est moi, cette fois, qui ai l'air de vouloir « faire un tour ! ») et cher-

chez le souvenir le plus fort qui nous reste de *Patrie*. C'est le quatrième tableau, celui qui est le plus vide, psychologiquement parlant, celui où le hasard accumule le plus d'événements mélodramatiques. Et n'est-ce pas une chose curieuse que, de ce drame si riche en substance tragique, ce qu'on se rappelle le mieux soit précisément la scène la plus dénuée de cette substance, celle d'où le héros même du drame est absent?...

Que conclure de tout cela? Que l'adresse et la recherche de l'habileté peuvent être aussi dangereuses qu'utiles; et que, si l'on ne fait rien de complet sans elles, on ne fait rien de beau en ne pensant qu'à elles. Faut-il dire encore que *Patrie* appartient à un genre que je n'aime guère?... Tout cela n'est pas nouveau. Il reste que M. Sardou est passé à côté d'un chef-d'œuvre dont il avait cette fois trouvé la matière. Mais il reste aussi que *Patrie* est presque un modèle de mélodrame historique. Et cela, tout de même, n'est pas négligeable.

L'interprétation de *Patrie* a paru un peu terne. J'ai dit les louables efforts de Mlle Brandès, et la force dramatique déployée par elle au quatrième tableau: il me reste à dire son succès, qui a été très vif; Mlle Lecomte empreint de grâce touchante le personnage de Rafaële, la fille poitrinaire du duc d'Albe. M. Mounet-Sully m'a semblé mal à l'aise dans le rôle de Rysoor: il l'a joué avec une réserve et une froideur peut-être excessives; M. Le Bargy prête une spirituelle bonne grâce au personnage un peu démodé de La Trémoïlle; M. Paul Mounet nous offre un duc d'Albe de belle prestance et de belle voix; M. Albert Lambert, un peu monotone dans un rôle uniforme, a trouvé quelques beaux accents dans la scène finale. Les petits rôles sont convenablement tenus.

***

Et maintenant qu'on a donné *Patrie*, que va faire la Comédie-Française? Depuis un an, on ne s'occupait que de *Patrie*, on ne parlait que de *Patrie*, on ne répétait que *Patrie*. Et quand on faisait remarquer que telle pièce était médiocrement montée et pauvrement interprétée, on répondait par *Patrie*... La soirée de lundi a été, elle aussi, une « date historique ». — Mais maintenant?... La Comédie a de belles recettes en perspective. On voudrait qu'après avoir pensé à elle, elle consentît à penser au public. On voudrait surtout qu'elle daignât se souvenir qu'elle est subventionnée, logée, « décorée »... et le reste, pour maintenir à la scène notre répertoire classique. Or, voici ses spectacles de la semaine: Lundi, mardi, jeudi et samedi: *Patrie*; mercredi: *Francillon*; vendredi: *Gringoire* et *le Gendre de M. Poirier*; jeudi, en matinée, *Cinna* et *Batailles de Dames*... Soit une pièce classique sur huit, et jouée un jour d'abonnement, c'est-à-dire un jour où le public ne peut entrer...

JACQUES DU TILLET.

P.-S. — L'Opéra-Comique vient de reprendre *Mireille*. Cette reprise vient à son heure. Nous en parlerons samedi prochain. — A samedi, également, *les Travaux d'Hercule*, la savoureuse « comédie en musique » de MM. R. de Flers et Arman (de Caillavet).

J. T.

CARNET DE PARIS D'UN COSMOPOLITE

Têtes et Pensées.

Chère Madame,

Je vous envoie, pour vous distraire, un album qui vient de paraître: *Têtes et Pensées!* Plus de têtes que de pensées! a-t-on dit sur le boulevard, au moment même où les libraires tiraient de leurs étuis ces longs rectangles verts pour les exposer à leurs étalages. Mais on est bien malveillant sur le boulevard et les jugements s'y formulent vite; pour que l'information ne puisse être taxée d'être tardive, on promulgue généralement le jugement quelques minutes avant que l'acte jugé ne se produise. Étonnez-vous qu'il circule, par le monde, des impressions un peu précipitées!

L'auteur de cet album est un jeune homme de beaucoup de talent. A ses heures de travail, généralement M. Henry Bataille prend une aiguille; il en néglige le chas et le corps, et concentre toute son attention sur la pointe. Cette pointe, il s'en sert comme d'un crayon ou d'un burin et fait des images; ou bien il entoure cette pointe de quelques flocons de neige élégiaque, de blanche laine idyllique, d'une sorte de ouate très fine, comme de la nuée ou de la cendre de cigarette, et fait un drame, ou encore, après avoir tracé une image, il reprend sa pointe d'aiguille, la considère d'un œil différent, et ça fait une épigramme. N'importe! la pointe d'aiguille est toujours là.

M. Henry Bataille est un des jeunes poètes qui ont voulu laisser à leurs nourrices le rythme trop carré, à leur gré, et un peu trop héréditaire et héréditairement fatigué dont s'étaient bercés les anciens poètes, et qui ont préféré suivre des rythmeurs récents, et avec eux, comme eux, chercher en eux-mêmes les secrets de la prosodie. Ils ont délaissé Richelet et autres préfaciers de dictionnaires de rimes.

Moi, je les en loue. Au point de vue de Sirius, la cé-

sure régulière n'a pas d'antiquité réelle, et la consonne d'appui, dont ces jeunes gens se détournent, n'a pas plus de cinquante ans; tant pis pour elle, si elle leur a semblé décrépite. D'autre part, de bons poètes de temps anciens se sont plu à l'assonance et s'en contentèrent; d'autre part, il faut bien se dire que si l'on a cherché pour les vers une cadence aussi extraordinairement régulière, c'était un peu dans un souci mnémotechnique, ce qui ne se rattache pas rigoureusement aux lois de l'évolution, et puis le monde change, les formes se renouvellent; depuis que l'Intimé a noté tant de successions de races et de rois, nous avons eu la révolution; voici le téléphone, le drame lyrique, l'automobilisme, l'Afrique ouverte, le Japon en habit noir, les États-Unis conquérants, il y a un ministre socialiste... Pourquoi le sonnet resterait-il aussi tranquille et immobile que le fabuleux Baptiste ou le Bouddha ? alors que le Bouddha bouge, ou glisse, et que son sourire doré admet tant de variations des choses... Mais, ce n'est pas du tout de cela que je veux vous écrire.

Je voudrais vous expliquer, à ma façon, pourquoi et comment la représentation de la pensée moderne et des faces que revêt cette pensée, est, dans l'album de M. Henry Bataille, si succincte, car vous pensez bien qu'au seuil du xxe siècle l'Idée (même étudiée seulement à Paris) a plus de vingt-trois visages. (L'album en présente vingt-deux, mais je compte l'auteur que sa modestie exila.) Elle en a plus et moins, selon l'idée qu'elle se fait d'elle-même dans ces milliers de figures diverses que sont les lettrés. Et imaginez un peu que demain un *Péril* triomphe, que, soit les Jaunes, soit les Noirs, soit les Antisémites, conquièrent le monde et fassent table rase, qu'il ne demeure dans les cloîtres nouveau modèle, peut-être à bord de sous-marins demeurés indépendants, que quelques volumes, et comme unique texte touchant notre littérature à cette heure-ci que ce texte iconographique et littéraire, croyez-vous qu'on serait complètement renseigné sur notre littérature en janvier 1901 ? Vous ne le pensez pas ! On tiendrait seulement quelques aspects bien tracés d'un petit nombre de nos lettrés les plus élégants et les plus agréables à voir, j'en atteste l'esthétique du Tout-Paris des vernissages et des premières. Admettons que cette catastrophe ne se produise pas, et que d'autres documents survivent; mais si, dans votre solitude lointaine, quelque cosmopolite, ou quelque compatriote à vous, vous questionne, et vous demande si c'est bien là tout Paris littéraire, vous pouvez lui répondre hardiment : « Non ! cela tient le milieu entre le Vapereau, où il n'y a personne et Paris-Parisien où il y a tout le monde; mais, au point de vue du renseignement, ce n'est point un bon juste milieu.

D'ailleurs, il y aura sans doute d'autres séries. Regardez, à la dernière planche de l'album, le portrait de M. Sée, M. Edmond Sée, saisi dans une criante réalité. Il a surpris. M. Sée, notoire hier, dans un cercle restreint, a désormais une exégèse. On se demande pourquoi M. Sée a son chapeau sur la tête. Est-ce parce qu'il est le dernier par ordre de numéro ? Peut-être il va sortir ? Pourtant, si c'était pour bien indiquer que l'album est fini, il conviendrait que ce chapeau fût seul sur une page à lui consacrée, ou que ce fût l'auteur, représenté en pied qui le tînt à la main, le sourire sur les lèvres, la main libre sur son cœur, en allure de compliment au public; ou bien que ce chapeau fût d'un geste aisé remis sur la tête de M. Bataille, radieux d'avoir fini. Mais d'ailleurs M. Sée ne s'en va pas; il semble assis, et ce n'est point, je pense, sur un banc du boulevard. Est-ce à dire qu'il entre à peine ? Pourtant il faut qu'un album soit ouvert ou fermé. M. Sée est là, bien solide. D'aucuns, je me hâte de dire que je ne les crois pas, prétendent que le chapeau de M. Sée est vissé sur sa tête, en manière de symbole, et qu'il est, ainsi couvert, le porte-chapeau de la jeunesse qui ne veut pas se découvrir devant la vingtaine d'aînés, précédemment portraiturés. Moi je crois que M. Sée est entré en passant, et qu'il attend le dessinateur pour lui dire très vite que toute une bande joyeuse, spirituelle et amusante à fixer, va venir, ou attend une invite dans un fiacre, un chariot de Thespis, un char triomphal, ou dans un autre rectangle vert pouvant contenir des illustrations bien parisiennes. Si on vous objecte hors Paris, que, dans l'ignorance où l'on est des œuvres complètes de M. Sée, on ne ressentait pas un désir précis de connaître les lignes de sa physionomie et de son chapeau, répondez qu'on doit tout savoir, et que ce n'est pas la faute de M. Sée, s'il ne vint personne à l'Athénée pendant qu'on y jouait une jolie piécette de lui. Si, en apercevant M. André Picard, on laisse percer une réflexion de même ordre, alléguez que cela donne satisfaction à un désir exprimé souvent par Théophile Gautier qui regrettait que les portraits des artistes, des poètes, ne fussent jamais exécutés tout au début de leur carrière, avant que la vie ne les ait ciselés, dans l'apparat de leur simple jeunesse, et non avec la voilette de rides que leurs posent les labeurs et les déconvenues. A la lecture de Gautier et de Banville vous verrez toujours que tous les poètes, à l'heure de leurs débuts, étaient beaux comme de jeunes dieux. Reportez-vous à des iconographies exactes, aux Fantin-Latour, aux Renoir... et vous verrez ce qu'il en reste.

*
* *

Pourquoi ces vingt-deux, et pas d'autre : je vous

le dis, c'est en attendant les autres. Pourtant dans ce choix il y a une indication de critique. C'est le boulevard pensant, le jeune boulevard littéraire, dégagé de sa cohue de journalistes de bourse et de courses, de reportage et de tripotages, de ses chansonniers et de ses pitres. C'est le boulevard littéraire tel que se le configure un Jeune-Ecole au cerveau critique et distingué. En tout cas, ça fleure le boulevard des Italiens. Il y a là M. Catulle Mendès qui y règne et M. Jules Case qui y passe (quelquefois!). Il y a M. Donnay qui l'amuse et M. Vanderem qui fut joué au Vaudeville. M. de Montesquiou ne fait sur ce boulevard, si je suis bien renseigné, que de rares apparitions, mais il aspire, de toutes ses forces, à l'étonner. M. Pierre Louys plut à la légèreté de ce boulevard, comme M. de Regnier à sa menue gravité, et pourquoi n'y aurait-on point placé M. Muhlfeld? on n'y voit que lui. M. Rostand n'y est pas, mais justement la plus grande partie de l'effectif de *Tetes et Pensées* ne goûte pas M. Rostand, pas même médiocrement; c'est une nuance subtilement saisie que de l'avoir omis. M. Rostand peut devenir académique, il n'aura du boulevard que sa gent inférieure, comédiens, marchands de billets, journalistes. Les lettrés lui reprochent sa rhétorique un peu province. Il n'y a que M. Catulle Mendès qui dit que c'est Victor Hugo. Paradoxe!

M. Henri Bataille ne serait pas complètement le *jeune* écrivain qu'il est s'il n'avait mis dans son affaire un petit grain de ton de supériorité. Il a soin de prévenir en une préface qu'il ne garantit pas le talent de ses modèles; je crois bien pourtant qu'il leur a dit des choses douces pour les décider à la pose. Mais feuilletons ensemble, voulez-vous.

***

C'est d'abord M. Catulle Mendès, les yeux mi-clos, comme respirant un bouquet: roses thé, roses blondes, roses mousseuses, roses artificielles, roses de Pœstum, mêlées. Les unes viennent de la treille où elles fleurissaient parmi les pampres, les autres d'un bosquet de ballet, d'autres de la couronne d'Anacréon. N'existe-t-il pas, dans les cartons de M. Catulle Mendès, quatre livres de poésies latines, *Opera quæ supersunt* du temps où il était écolier? Il connaît toutes les roses littéraires. Puis c'est M. Jean Lorrain. Sa littérature évoque l'idée de conversations entre deux ou trois personnes un peu au courant, dans un couloir de music-hall; il s'agit de plaire à une dame de mœurs infiniment légères, il y a brio et émulation. C'est l'homme de toutes les modes, cravates, rites artistiques, villégiatures et toxiques. Les modes passent. Restera-t-il? M. de Regnier s'effile dans la méditation, il est calme; il pense à des centaures, à des satyres, à Vigny, à Chénier, à l'Amérique; il paraît absorbé, il écoute d'une oreille très fine. Et voici ce pauvre Rodenbach; ce n'est pas tout à fait lui; jamais son vêtement ne fut ainsi pris de folie tire-bouchonnante. L'épigramme se trompe aussi, ou l'épithaphe. Ce n'était point, comme le dit M. Bataille, une âme sans force, une vague de rivière; c'était une profonde énergie, une forte volonté; c'est sur un petit don, grâce à une admirable pertinacité, qu'il a bâti son œuvre. Dans la maison silencieuse, à pignons doucement colorés, auprès du canal tranquille où elle se reflète tout entière, il y a un reliquaire où des cabochons d'améthyste brûlent comme de modestes lampes aux voiles de tulles légers, et une vieille au rouet chante une longue berceuse à son pays. D'avoir doré de poésie le crépuscule de Bruges artiste qui se mue en Bruges port de mer, il y est devenu si impopulaire, si exécré des brasseurs, des moines et des détaillants, qu'on n'y peut ériger son buste; on craindrait de nocturnes incongruités flamandes. N'aimerez-vous pas Georges Rodenbach de toute la haine de ces gens-là? C'était un ami sûr et une âme de candeur. M. André Gide est, disent texte et dessin, un peu mongoloïde. Jean de Tristan revit un instant dans son élégance frêle, négligée et maladive; c'est le portrait assez touchant d'un malade qui s'étourdissait de petite littérature, et grisait de propos vagabonds son pressentiment. M. Jules Renard est plus et moins que ne le dit son portraitiste. M. Jules Renard est un sentimental; on l'a bien vu à *Poil de Carotte*; mais ce sentiment il veut le condenser en peu de mots; au fond, il compte sur le geste pour achever son allusion elliptique, sur le geste du lecteur; il a prêté des attitudes humaines aux bêtes de la basse-cour; les hommes en ont conclu qu'il avait admirablement déterminé les caractéristiques de ces animaux. Il a compris les enfants, et aussi il se souvient, par-dessus leur épaule, du La Fontaine illustré, qu'il a lu, comme les autres quand il était petit, et mieux retenu que les autres. M. Lucien Muhlfeld est traité de petit dieu des premières, et taxé d'être tanagréen. On lui a fait deux petits yeux brillants et ronds comme des boutons de bottines. Je pense qu'à aucun point de vue M. Muhlfeld ne peut être considéré comme un dieu, pas même comme un jeune dieu. C'est un critique dramatique, si M. Bataille est un dramaturge. Il y a là une nuance. M. Tristan Bernard forme ici, comme dans la vie, une souriante masse noire. M. de Montesquiou, on le prétend, a l'art du geste et sait devenir mauve; il a bien d'autres tours dans son sac. A l'exception de celles du poète, M. de Montesquiou possède toutes les aptitudes; il s'habille artistement, il a des vues sur le meuble d'art et veut bien suggérer des idées au verrier Gallé; il a associé son nom à celui d'une fleur, l'hortensia; il

ne l'a pas créé, c'est vrai, mais il lui a fourni le paradoxe bleu; la fidélité à une fleur, n'est-ce pas louable? On a créé d'après lui, des Esseintes, et il y a des gens qui se sont modifiés d'après des Esseintes; il a des saillies et des concetti imprévus, mais il y a tel imprévu, qui a déjà été imprévu a des dates antérieures, et parfois ses formules inédites ont déjà reçu la consécration de l'imprimé.

Pourquoi a-t-on sillonné de tant de rides M. Paul Fort qui est un jeune, et pourquoi nous affirme-t-on qu'il y a un secret en M. Pierre Louys sans vouloir nous en dévoiler la moindre bribe? Voici un Donnay plus gros que M. Maurice Donnay, et un M. Vanderem exact. M. Gustave Kahn fume; on dit que c'est son geste ordinaire; puisque tout aboutit à une pincée de cendres et que la gloire est fumée, la fumée ne complète-t-elle pas l'homme de lettres? M. Bataille dit que M. Gustave Kahn est l'homme de lettres, assurément c'est un bel éloge; voilà au moins un homme qui aux yeux d'un de ses confrères a rempli son but; il a raison aussi de fumer; si l'Ecclésiaste avait connu le tabac, il aurait modifié le Tout est vanité; il n'est pas mauvais pour un homme de lettres d'être homme de lettres, au lieu d'être, par exemple, dessinateur. M. Octave Mirbeau apparaît, ici, stylisé. L'ardent pamphlétaire est passé à la sanguine. Les yeux sont rêveurs au détriment, un peu, de la réalité, car M. Mirbeau a des yeux clairs de chasseur; il a aussi des mâchoires fortes de dogue. M. Mirbeau a procuré, dans sa vie, des joies à bien des confrères : on n'aime pas tous ses articles, on aime ceux où il attrape un de vos ennemis. M. Mirbeau s'est fait ainsi bien des demi-amis. Et puis ce portrait, puisque c'est du portrait qu'il s'agit ici et non de M. Mirbeau lui-même, ne reproduit pas l'air inquiet de M. Octave Mirbeau. Quand M. Mirbeau se promène, il semble toujours chercher quelque chose, un sujet d'article, un jeune génie à découvrir, une barricade à défendre, un abus à démolir, il arrive souvent qu'il se trompe et toujours à fond. Il n'admet pas la mesure, encore moins la demi-mesure. Voici M. Jules Case; il n'est pas flatté, et pourtant, dans l'épigramme, M. Bataille a entrevu quelque chose de la ténacité probe du travail de M. Jules Case, et de l'admirable lucidité de sa vision de la souffrance. On est heureux de rencontrer M. Jules Case dans un album; on ne le rencontre pas assez souvent, surtout à sa place qui devrait être très haute. Il précède ici le gros Willy : cet homme sait la musique, madame, et le calembour; il les mêle, les confond, les tresse; on pourrait dire de lui, à peu près ce que Beaumarchais dit de Figaro. Le travail et la paresse ne partagent son cœur, il est indolent, et il publie un volume tous les mois, ce n'est pas un homme, c'est un trust et jamais il ne maigrit.

Suivent M. Capus qui est un auteur gai... si l'on veut; M. André Picard qui représente ici la jeunesse, et M. Pierre Valdague, un peintre de Parisiennes, de petites Parisiennes émues et dansantes, un Parisien de Tanagra. Il est très vrai, comme il est dit dans cet album, qu'il fume. Mais quoi, M. Bataille aussi! je pense. Et puis voilà M. Sée, et le chapeau de M. Sée.

Au lieu de le conserver fixe comme lui, j'ôte le mien et vous tire ma révérence. Si cet album pique votre curiosité, et si vous trouvez que j'en ai parlé inexactement, je me vengerai en vous envoyant les meilleurs livres de ces messieurs; si vous me trouvez sévère, alléguez-vous, pour mon excuse, que je n'y suis pas représenté, et vous comprendrez; on est homme après tout, surtout si on est écrivain; admettez-le et croyez-moi votre très dévoué correspondant.

WALTER LINDEN.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Electra, par PEREZ GALDOS (Madrid).

La représentation de l'*Electra*, de Pérez Galdos, le 30 janvier dernier, n'eut pas seulement l'importance d'un grand événement littéraire, mais on sait qu'elle fut, à Madrid, l'occasion de manifestations violentes. La pièce, très belle par elle-même, avait en outre un intérêt passionnant d'actualité, l'auteur ayant pris pour sujet un fait analogue à celui qu'évoquait l'affaire de Mlle Ubao; il étudiait l'influence des jésuites avec une franchise et une bravoure qui lui rallièrent presque tous les suffrages. Electra est une jeune fille de dix-huit ans, très séduisante, à l'âme sensitive et vite alarmée, aux allures de petite folle. Sa mère, après avoir mené une existence scandaleuse, s'est repentie et a fini ses jours dans un cloître. Electra, délaissée, élevée dans la solitude, idéalise le souvenir de sa mère; dans des moments d'hallucination, elle la voit, elle en fait sa confidente et sa conseillère. Un oncle et une tante très riches se chargent d'Electra, et tous deux, surtout Evarista, la tante, vieille dévote aux idées étroites, l'étudient d'une façon pédantesque et pénible. Des amis se mêlent aussi de diriger Electra. Cuesta et Pantoja principalement y mettent une étrange ténacité. Ils s'attribuent, en effet, chacun de son côté, la paternité d'Electra et veulent, à leur manière, le bien de l'enfant. Mais Cuesta ne songe qu'au bonheur terrestre d'Electra; le jésuite Pantoja veut à tout prix sauver cette jeune âme et travailler en même temps à son propre salut. A cette fin, il ne voit rien de mieux que les murs

d'un cloître, la contrition et la prière. Electra aime la vie et la joie; elle aime aussi, d'un amour très pur et charitable, son cousin, le savant Maximo, resté veuf avec de jeunes enfants. Des trésors de dévouement et de tendresse sont à l'état latent dans le cœur de la petite écervelée, et elle ne demande qu'à les prodiguer. Mais aux yeux de Pantoja, la joie est mauvaise et ne doit pas être le partage d'Electra. Il persuade Evarista de faire prendre le voile à sa nièce et, pour séparer définitivement celle-ci de son fiancé, il lui déclare que Maximo est né de la même mère qu'elle. La raison d'Electra chancelle à cette révélation mensongère ; elle se laisse faire, elle fuit celui qu'elle aime sans lui donner aucune explication; elle veut mourir au monde et racheter l'âme de sa misérable mère. Mais Maximo va lutter. Ce savant aux idées larges et libérales a découvert l'odieuse imposture de Pantoja. Il imagine de la faire réfuter par l'ombre de la mère d'Electra, cette ombre chère, en qui la pauvre petite exaltée a foi. Une religieuse se prête à ce dessein; elle apparaît, fantomale et de blanc vêtue, et dit à Electra qu'elle peut épouser son cousin; Pantoja et Maximo attendent, éperdus d'un espoir différent, le résultat de cette tentative. C'est l'amour et la vie qui triomphent. Le rideau tombe sur ce cri de Maximo : « Elle ressuscite ! »

Gli Addii (les Adieux), par JEMMA FERRUGGIA (Roux et Viarengo, Turin).

Ce recueil de nouvelles est imprégné de tristesse, mais non d'amertume. Le mot « adieu » y résonne avec un accent voluptueux, évocateur des tendresses passagères, mais ardentes, des rencontres mystiques où l'amour, pour n'être pas toujours nommé, a mis pourtant son charme et son émoi. L'auteur s'est inspiré de ces vers :

> Ayez pitié de ceux qui s'aiment et qui ont été séparés.
> Ayez pitié de l'isolement du cœur.
> Ayez pitié des objets de votre tendresse.

Il donne, sans tomber dans la monotonie, une série de dialogues, sur ce thème inépuisable de l'amour qui n'a pas abouti. Mais il a su mettre tant de soleil et de grâce dans son livre, il prête de si gracieux marivaudages aux amants les plus malheureux et de si clairs sourires à ses délaissées qu'on n'éprouve de toutes ces séparations aucun déchirement. On est transporté dans un pays où l'amour est une préoccupation constante mais variée, et l'on se dit que tous ces êtres qui n'ont pas été heureux ont vibré, que leur souffrance leur était chère. Ce petit livre qui n'est pas d'une profondeur fatigante est délicat. On y trouve des pages charmantes.

IVAN STRANNIK.

FRANCE

L'esthétique de la rue, par GUSTAVE KAHN (Fasquelle).

La rue à travers les âges, depuis l'antiquité jusqu'à présent. La rue morte, Pompéi, la rue des Mille et une Nuits, la « rue qui marche », les canaux de Venise et d'Amsterdam, le Pont-Neuf au temps de sa réelle nouveauté, avec ses baladins et ses marchands d'orviétan, la place Royale aux jours de sa gloire, la rue de jadis et de naguère dans sa quotidienne agitation, son tumulte et sa badauderie et ses spectacles grandioses lors des fêtes, pour les mascarades, pour les entrées de rois, et la rue d'aujourd'hui telle que nous la font des architectes, studieux à des cahiers de modèles en désuétude et préoccupés de concilier les exigences du confortable, les prescriptions de l'hygiène avec les lois un peu âgées du dorique et du corinthien. Gustave Kahn a très habilement noté les traits caractéristiques de ces aspects divers et curieux de la rue, et son livre est un recueil de petits tableaux ingénieux et variés, soignés dans le détail et d'une jolie couleur. L'auteur n'a pas cherché les faciles effets de pittoresque, il n'a pas accumulé les curiosités ni les documents; mais, avec l'art qu'on lui connaît, il a très heureusement réussi de délicates et discrètes peintures d'une touche fine et sûre. Son livre est encore intéressant par les réflexions judicieuses qu'on y trouve relativement à l'esthétique possible de la rue, aux espérances que nous pouvons avoir d'une prochaine amélioration du spectacle de la rue. Gustave Kahn ne raisonne pas dans l'abstrait; il s'est rendu compte des conditions précises dans lesquelles doit se développer l'architecture contemporaine, conditions matérielles qui proviennent des inévitables règlements de voirie, conditions sociales dues à l'évolution démocratique de notre société. « Ce ne sont point rêves d'âge d'or... Mais l'adoption nécessaire de la journée de huit heures créera évidemment pour la masse un nombre d'heures, et la rue en sera plus peuplée de badauds, ou de gens qui iront y chercher de la distraction et, dans la vie sociale qui se prépare, il faudra la leur fournir... »

Correspondance intime du général Jean Hardy (Plon).

Il y a bien un peu de monotonie dans ces publications innombrables et très copieuses des mémoires des vieux généraux de l'Empire, mais on y trouve aussi de jolies choses. La correspondance du général Hardy n'est pas dénuée d'intérêt. Elle va de 1797 à 1802 et l'importance des événements auxquels elle a trait suffit à la recommander aux historiens. Quand

éclata la Révolution, Hardy était fourrier à Royal-Monsieur. Il s'enrôla devant l'autel de la Patrie et fut promu chef de bataillon à Valmy. Nous le suivons alors aux armées de Sambre-et-Meuse, en Allemagne, sur le Rhin, en Irlande où les Anglais le font prisonnier, puis à Mayence dont il est gouverneur, puis à Saint-Domingue ; c'est là qu'il mourut. Il y a des pages curieuses dans ces mémoires exempts d'emphase et très sincères. J'aime surtout le récit d'une visite à la galerie de tableaux de Dusseldorf. Le vaillant général ne semble pas avoir eu de connaissances très spéciales en peinture. Il admire de confiance Guido Reni. Ailleurs il est attentif à des détails piquants : « *Rubens peint par lui-même*, entre deux de ses trois femmes, les deux qu'il aimait. Celle qu'il ne pouvait souffrir est représentée dans le *Jugement dernier*. » Mais ce qui l'émerveille principalement et ce qu'il enregistre avec intérêt, c'est le prix des tableaux. Du *Jugement dernier*, l'impératrice de Russie n'offrit-elle pas « cent mille roubles, sans l'obtenir » ? *La Chute des anges* : « œuvre admirable, achetée quinze mille ducats » ! Et quant à ce peintre flamand, la collection de ses tableaux « a coûté cher »... Et ces prodigues petits princes allemands se payaient ainsi de fastueuses galeries « sans consulter l'état de leurs finances » !...

Petites légendes, par Émile Verhaeren (Deman).

Ces dix légendes du pays flamand, assez variées, ont toutes cependant (sauf la première, plutôt goguenarde) le même caractère de farouche et brutale poésie. Elles ne sont point délicates ni gracieuses ; la fantaisie en est fruste, le détail lourd. Mais elles évoquent avec une singulière puissance, avec une telle intensité que l'ardent éclat de l'image supplée à la beauté qui lui manque, toute l'âme d'une race grossière et forte, sensuelle dans son rêve, dans l'obscure épouvante de ses hallucinations. L'art de Verhaeren, avec sa franche vigueur et son expressive rudesse, convenait à cette poésie ; les rythmes durs et martelés qu'il affectionne, l'insistante accumulation des rimes, des assonances, des allitérations, la sonorité rauque des mots, donnent à ces poèmes quelque chose de la brutale étrangeté des légendes qu'il interprète... La statuette, très ancienne, et qui remonte au temps des dieux, et dont la ressemblance effacée par les siècles fut celle de Diane, de Vénus ou de Cybèle, peinte en rouge et peinte en bleu, trôna, en manteau d'or moiré, sous le baldaquin de la chapelle, comme la Vierge ! Telle jadis, elle fit des guérisons. Mais, despotique, le vicaire flaira son démoniaque paganisme et la jeta dans la rivière. Le courant la porta vers la digue. Les joueurs de quilles de Flandre et de Brabant la repêchèrent ; ils en firent la quille médiane de leur jeu. Mais le premier qui l'abattit, rentrant le soir à la maison, trouva sa fille morte sur le seuil ; et le troisième, l'aile gauche de son grenier dégringolant, tua ses bergers et ses chiens... Et les yeux fous de la statuette flamboyaient... L'histoire de Jean Snul, que les bêtes aimaient, et de Nel Frankenlap, qui les mit en déroute ; celle de l'échevin Sixte, gourmand de pommes, et de Klendde, l'esprit joyeux qui suit les ivrognes des nuits flamandes ; celle de la sorcière lubrique et d'Armeuz, le fermier qu'elle prit au moyen d'un filtre, sont curieuses, terrifiantes, bizarres, et celle du vieux pèlerin de Montaigu qui se grisa trois fois avant d'arriver au sanctuaire et raconta finalement ses trois péchés à la Vierge indulgente, est délicieuse de bonne humeur et de vérité...

La Vérité en marche, par Émile Zola (Fasquelle).

Parmi les conséquences les plus curieuses de l'Affaire, on peut citer celle-ci. La critique littéraire tombait dans le plus vague impressionnisme ; elle n'était plus dogmatique du tout, faute de critériums un peu certains. Mais vint l'Affaire, — et, pendant quelques mois, les critiques eurent un critérium, vu qu'ils déclarèrent admirables ou détestables les livres du jour, suivant que l'auteur était ou non de leur avis sur la culpabilité de Dreyfus. Cette méthode, il faut l'avouer, donna parfois de très singuliers résultats, lorsqu'on l'appliquait, par exemple, à des ouvrages qui n'avaient nullement trait à l'Affaire. Mais s'il s'agit, comme c'est ici le cas, de polémique dreyfusarde, cette méthode est d'un usage tout indiqué. Aussi n'éprouvé-je pas la moindre hésitation à faire l'éloge de *la Vérité en marche*. C'est le recueil des articles publiés par Émile Zola sur l'Affaire entre le mois de décembre 1897 et le mois de décembre 1900, de l'article sur M. Scheurer-Kestner publié dans le *Figaro*, jusqu'à la lettre à M. Loubet publiée dans l'*Aurore*. L'auteur a joint à ces documents de courtes notices indiquant les circonstances au milieu desquelles se manifestait son intervention. Il annonce dans sa préface le projet de donner encore deux volumes sur ce même douloureux et dramatique sujet : des « Impressions d'audiences », souvenirs des procès de Paris et de Versailles, — et des « Pages d'exil », journal des onze mois qu'il dut passer en Angleterre et des émotions que lui causaient les nouvelles qui venaient de France... *La Vérité en marche* n'est pas un livre nouveau, puisqu'on en a pu lire naguère dans les journaux tous les chapitres, — mais, en tout cas, un livre curieux à relire, à présent que la passion publique se calme ; et le temps n'est pas très loin où presque tout le monde admirera l'ardeur convaincue, la belle allure et la vaillance de ces pages de polémique.

Histoire illustrée de la France, par LE VICOMTE DE [illegible] et [illegible] LACROIX Ollendorff.

Cette publication, dont voici le second volume, rendra les plus grands services. Elle ne s'adresse pas exclusivement aux spécialistes, aux érudits qui de l'histoire font une étude particulière; mais elle n'a pas non plus les défauts habituels des ouvrages de vulgarisation. C'est-à-dire que, tout en étant d'une lecture facile, attrayante, et tout en laissant de côté les discussions techniques, elle est du moins très soigneusement documentée et digne d'inspirer confiance aux lecteurs les plus soucieux d'exactitude. Le tome II traite de la *Gaule romaine*. Il décrit avec justesse les opérations militaires de la conquête, expose de la manière la plus claire les détails de l'administration impériale : division territoriale, organisation civile, politique et militaire ; puis il suit méthodiquement l'histoire de la Gaule sous les successeurs d'Auguste, sous les Flaviens, et donne enfin un tableau très vivant de la Gaule du IIIe siècle, au temps de l'anarchie militaire, des empereurs gaulois et des invasions et se termine par la description de la Gaule chrétienne jusqu'à l'agonie de l'Empire romain d'Occident (363-395).

ANDRÉ BEAUNIER.

Le deuxième numéro de la *Revue de la Renaissance* qui vient de paraître contient une remarquable étude de M. Léon Séché sur *la Vie de Joachim du Bellay*, et des articles très intéressants et documentés sur *Remy Belleau et Vogent le-Rotrou*, sur la *Jeunesse de Pierre de Ronsart*, sur *Jean Lascaris* ainsi qu'une fort curieuse lettre de Forlini d'Oppède adressée au Révérend Père Hyacinthe dans laquelle elle raconte sa visite à la chambre de Luther à Wittemberg. En outre, la *Revue de la Renaissance* publie, en supplément, une réimpression de la *Défense et Illustration de la langue françoise* de Joachim du Bellay.

Les colonies françaises. Introduction générale par J. Charles-Roux, ancien député, délégué des ministères des Affaires étrangères et des Colonies à l'Exposition universelle de 1900. Challamel, édit., 1901.

M. Charles-Roux a dirigé comme président une commission nommée par le ministère des Colonies et chargée de publier à la fois une histoire de la colonisation française, des rapports sur les colonies actuelles et une récapitulation des progrès accomplis pendant le siècle écoulé et, surtout, sous la troisième République. Cette tâche représente une collection de volumes, dont les uns sont des monographies de nos colonies, et d'autres, d'un caractère inédit, sont des commentaires des idées coloniales, avec un esprit de suite qui établit entre ces idées, depuis le premier Empire jusqu'à nos jours, une évidente corrélation. Ces volumes traitent de la mise en valeur de notre domaine colonial, avec des développements qui, jamais, n'avaient été présentés d'une façon aussi claire et aussi métholique ; de l'organisation administrative, politique, judiciaire et financière de nos colonies ; de la question domaniale et de la constitution de la propriété aux colonies ; du régime de la main-d'œuvre et de l'enseignement aux colonies. Ce sont là des œuvres consciencieuses qui vont ouvrir, en en fixant les termes, un champ d'études jusqu'ici obscur parce que ses initiateurs n'avaient pas produit officiellement tous ces bons travaux. Un dernier volume, l'histoire de nos colonies perdues, en clôt la série comme un pieux souvenir aux anciens foyers français dont la destinée nous a séparés. C'est cette collection précieuse et d'un caractère tout nouveau que M. Charles-Roux signale au public, et il le fait en termes d'autant plus persuasifs qu'il en a été le plus vibrant inspirateur, tout en s'en rapportant à l'expérience, au grand savoir et aux remarquables moyens d'exécution de ses collaborateurs. Sa brève analyse ne promet rien qui ne soit justifié. En ce qui concerne les dissertations très nenves et très nécessaires dont nous avons donné les principaux sujets, comme en ce qui se rapporte aux simples monographies, M. Charles-Roux se révèle l'homme passionné pour les questions qu'il traite et accuse le grand bon sens d'un économiste à qui sa clairvoyance dicte toujours une interprétation originale et pratique des choses.

L. S.-D.

Memento. — Chez Fasquelle, *la Vie à Paris 1900*, par Jules Claretie. — Chez Alcan, *le Progrès social à la fin du XIXe siècle*, par Louis Skarzynski, préface de M. Léon Bourgeois. — *Entre camarades*, publication de la Société des anciens élèves de la Faculté des lettres de l'Université de Paris. — Chez Hachette, *l'Ile de France sous Decaen*, par Henri Prentout. — Chez Fontemoing, *Marc-Aurèle, Pensées*, traduction nouvelle et préface par G. Michaut. — Chez Lemerre, *Attentes*, poésies, par Isaac Cottin. — Chez Dentu, *Henri Lasserre*, par Étienne Laubarède. — Chez Vanier, *les Griffes roses*, nouvelles, par Abel Letalle. Chez Plon, *Fazendas et Estancias*, notes de voyage sur le Brésil et l'Argentine, par Etienne de Rancourt. — Chez Larose, *la Question finlandaise au point de vue juridique*, par Frantz Despagnet.

[illegible] Lahure [illegible] Ramorot et Renouard (Imprimeurs des Deux Bureaux), 19, rue des Saints-Pères. — 1902. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 12. 4e SÉRIE. — TOME XV. 23 MARS 1901.

L'INAUGURATION
DE LA COUR DE LA HAYE

On s'est demandé il y a quelques semaines, à propos de la future inauguration de la Cour de La Haye si impatiemment attendue : « Sera-ce un escamotage, une pauvre inauguration honteuse et sans autres témoins que le strict nécessaire ; une opération mystérieuse faite dans le silence et l'obscurité afin que personne ne le sache, telle que la déclaration à la mairie d'une naissance d'enfant naturel, l'exécution forcée d'un acte équivoque et que l'on craint d'avouer ? Sera-ce en un mot le fruit d'un instant de défaillance que les gouvernements déjà se reprochent et qu'ils essaieraient de dissimuler ?

« Ou bien, au contraire, les gouvernements, fiers d'être d'accord avec l'humanité, vont-ils tenir à célébrer eux-mêmes l'ouverture de la cour d'arbitrage comme une grande journée, comme l'aurore d'une ère nouvelle ? Vont-ils tenir à ce que la nouvelle justice internationale apparaisse au monde comme une espérance enfin réalisée, comme une vérité pleine d'avenir ? Et dans ce cas vont-ils en annoncer l'inauguration comme on annonce toute naissance, tout événement heureux et important ? On n'ira pas sans doute, et c'est dommage, jusqu'à jeter des dragées aux enfants qui se presseront pour assister à cette cérémonie, unique dans l'histoire. Mais au moins sonnera-t-on les cloches ? Entendra-t-on les salves d'une artillerie pacifique comme celles qu'on prodigue si libéralement aux baptêmes des Princes ? »

Telle était hier encore l'incertitude de quiconque comprend l'immense intérêt d'avertir les peuples qu'ils vont avoir enfin un remède, un recours contre la guerre. Cette incertitude va cesser, dit-on.

Les gouvernements, si nous sommes bien informés, pencheraient pour l'ouverture clandestine de la cour. Voici leurs motifs :

1° D'abord ils ne sont pas sûrs que les arbitres consentiraient à faire le voyage de La Haye pour une simple cérémonie. Il en pourra manquer un bon nombre...

A cela l'humanité répond : Tant pis pour les absents ; les absents auront tort. Et, d'ailleurs, pourquoi supposer tant d'indifférence et d'apathie chez les membres de la Cour ? Ne se sentent-ils pas tous très honorés d'avoir été investis de cette mission sans égale ; ne seront-ils pas fiers et profondément émus de prendre part à une manifestation répondant au vœu de l'humanité tout entière ? Et s'il y a des absents ; cela est possible pour les pays les plus éloignés, encore qu'il appartienne à tous les gouvernements d'inviter leurs arbitres à se rendre à La Haye ; quelle que soit la saison, si grandes que soient les distances, les gouvernements savent bien se faire représenter par des missions spéciales à tous les couronnements, à tous les mariages ou à toutes les funérailles de souverains. Si les arbitres n'assistent pas à l'inauguration de leur propre cour d'arbitrage, c'est que leurs gouvernements ne s'en soucieront pas : là est la vérité ; le reste n'est que sophisme.

2° En second lieu on objecte ceci : admettons que l'inauguration ait lieu tant bien que mal. Quel sera le lendemain de cette fête ? Avons-nous une cause toute prête à soumettre à la Cour ? Non ; alors les arbitres ne se seront réunis que pour constater qu'ils n'ont rien à faire et pour se séparer de nouveau.

Voilà qui ne servira guère le prestige de la nouvelle institution et qui pourra lui nuire au contraire grandement devant l'opinion, après les déceptions, déjà si grandes, causées par les affaires du Transvaal et de Chine, toutes deux postérieures à la signature des actes de La Haye.

Telle est la seconde objection, ou mieux le second sophisme.

Sophisme en effet; d'abord parce qu'il n'est pas exact de dire qu'il n'y a pas de causes toutes prêtes à soumettre à la Cour. C'est le contraire qui est vrai. Il n'y a peut-être pas de pays qui n'ait pas actuellement quelque contestation inextricable et interminable avec tel ou tel autre et qui ne désire soumettre à la Cour de La Haye cette contestation. Si, par conséquent, on n'aperçoit pas de causes toutes prêtes, c'est qu'on ne se donne pas la peine de s'informer. Tout cela, bien entendu, demande quelques soins, quelque attention, quelque sollicitude, comme la mise au monde et les débuts dans la vie d'un nouveau-né comportent quelques précautions; mais les gouvernements s'en déclarent-ils donc incapables?

Et, en outre, en admettant, comme cela est certain, qu'avec un peu de bonne volonté, les gouvernements trouvent une ou deux causes et davantage à soumettre tout de suite à la Cour d'arbitrage, que se passera-t-il? Est-ce que tous les arbitres qui auront assisté à l'inauguration resteront à La Haye pour être juges? Nullement. Quatre arbitres et un Président seulement constitueront le Tribunal. Par conséquent, la plupart d'entre eux s'en retourneront chez eux sans avoir fait autre chose que d'assister à une cérémonie. Et même si, la cause n'étant pas prête encore (pour envisager jusqu'aux conséquences extrêmes de l'imprévoyance gouvernementale), tous les membres de la Cour doivent rentrer dans leurs pays respectifs et y attendre le jour où quatre d'entre eux seront désignés comme arbitres, même si l'inauguration de la Cour n'est qu'une simple manifestation, une fête, ne sera-ce pas déjà beaucoup? Et cette fête solennelle ne sera-t-elle même pas plus importante que le jugement d'une première cause sans retentissement? Cette fête sera le signal nécessaire pour que les peuples sachent que la Cour, enfin, va s'ouvrir. Tandis qu'un premier jugement pourra passer presque inaperçu.

Il en est de cette inauguration, du reste, comme de toutes les autres.

Depuis quand a-t-on vu subordonner une inauguration à l'arrivée de la clientèle? C'est, au contraire, pour attirer la clientèle qu'on inaugure avec le plus d'éclat possible. Il en a été ainsi de tout temps et pour toute innovation, sinon on n'aurait jamais inauguré une ligne de chemins de fer ou de bateaux, un canal ou une caisse d'épargne, ou un hôtel, ou un magasin. On répond aux besoins, aux vœux du public en lui annonçant hautement qu'il trouvera ses vœux exaucés et en l'appelant, mais jamais il ne viendra à l'esprit de l'entrepreneur le plus exigeant ou le plus timoré d'attendre pour commencer son exploitation que le public y soit déjà accoutumé. Ce serait plus que de la naïveté. C'est pourtant ainsi que les gouvernements paraissent enclins à vouloir procéder.

Les peuples ne viendront à la Cour d'arbitrage que le pour où, dix fois pour une, ils apprendront que cette Cour leur est ouverte. Cela va de soi, et il est inadmissible que les gouvernements, de leur côté, s'obstinent à ne pas vouloir ouvrir la Cour aussi longtemps qu'elle ne sera pas encombrée!

Nous suivrons avec intérêt et avec toute l'attention dévouée qu'elle mérite, cette question de l'inauguration de la Cour de La Haye. Mais dès à présent constatons qu'il est bien difficile d'organiser et de rendre viable une institution pacifique. Il ne faudrait certes pas si longtemps, ni des calculs aussi subtils pour déclarer une bonne guerre et faire par millions des veuves, des mères éplorées et des orphelins.

X...

LA GENÈSE D'UN ROMAN DE BALZAC

— LES PAYSANS —

Lettres et fragments inédits.

TROISIÈME PARTIE (1)

Rien ne peut donner une idée des difficultés et des soucis que fit éprouver à Balzac la question de l'achèvement des *Paysans*.

Profondément préoccupé par cette œuvre, qu'il considérait à juste titre comme devant être à la fois la plus étendue et la plus importante de toutes ses productions, il ne put cependant parvenir à trouver, de décembre 1844 à juillet 1847, ni la liberté d'esprit, ni le temps matériel nécessaires pour exécuter sa gigantesque conception.

Tiraillé sans cesse entre son ardent désir de satisfaire aux exigences toujours grandissantes de Mme Hanska, qui trouvait tout simple de se faire escorter à travers l'Europe par un *patito* de cette valeur, et l'obligation légale et morale de tenir ses engagements, Balzac souffrit cruellement de cette situation. De plus, ses intérêts s'en ressentirent à tel point, que l'extinction de ses dettes en fut définitivement entravée. Toutes ses lettres

(1) Voir la *Revue* des 18 et 25 août, des 1er septembre, 1er, 8, 15 et 22 décembre 1909.

de cette période retentissent d'ailleurs de l'écho de ses plaintes à propos des contrariétés que lui causent les persécutions de *la Presse*, qui l'accable de réclamations au sujet de la fin des *Paysans*, et le menace sans cesse d'un procès que, d'avance, le romancier savait devoir perdre. Durant ces années, d'autres préoccupations, beaucoup plus graves encore, venant s'ajouter à tous ses soucis, assaillirent en outre le pauvre grand homme, qui faillit plus d'une fois succomber sous leurs atteintes. Dans ces douloureux moments, détruit aussi bien au physique qu'au moral, son cerveau lui refusa plus d'une fois tout service. C'est ainsi qu'à cette époque, il passa fréquemment des journées entières devant son bureau sans pouvoir ajouter une seule ligne au manuscrit de ses nouveaux *Paysans*. Alors, tout autre désir que celui d'aller retrouver Mme Hanska s'éteignait en lui, et le terrain était tout préparé pour permettre à celle-ci d'attirer l'écrivain loin de la France et du champ de bataille de ses travaux.

Avant d'entrer dans certains détails, il nous faut expliquer d'abord quelles étaient décidément les intentions de Balzac par rapport à la version définitive de son œuvre, et quels développements de fond et de forme cette dernière incarnation eût comportés.

D'après son nouveau plan, en librairie, *les Paysans* devaient former huit volumes, divisés en quatre parties, comprenant chacune deux tomes, et, dans cette évaluation, les treize chapitres d'introduction parus en 1844 dans *la Presse*, représentent seulement le contenu des deux premiers volumes de l'ouvrage complet.

Tout en terminant cette première partie, Balzac avait aussi rédigé les quatre chapitres par lesquels devait s'ouvrir la seconde, sans doute limitée également dans son esprit à treize chapitres. Tous quatre furent aussitôt imprimés en épreuves à *la Presse* et pour *la Presse*, car l'interruption des *Paysans*, qui finalement détermina leur inachèvement, se produisit presque à l'improviste et, comme nous l'avons dit déjà, dans le seul but de commencer la publication de *la Reine Margot* avant le renouvellement des abonnements du 1er janvier 1845. Quoique corrigées, et, dès 1844, prêtes à paraître dans *la Presse*, ces pages n'y furent jamais insérées. Par bonheur, Balzac en avait conservé les épreuves, et, grâce à elles, après sa mort, on put recueillir ces importants fragments inédits et les placer à la suite de l'introduction qu'il avait publiée lui-même. Ils servirent donc de début à la deuxième, mais en même temps dernière partie du roman, puisque, de sa version nouvelle, il n'existait rien au delà de ces quatre chapitres. Pour tenir lieu de l'énorme matière absente, — c'est-à-dire plus de cinq volumes sur les huit projetés ! — il fallut bien se contenter alors du canevas primitif, et compléter le récit par les quelques pages, découpées en minuscules chapitres, qui donnent actuellement d'une si insuffisante et si sommaire façon l'admirable drame des *Paysans*.

En somme, l'œuvre réelle de Balzac, celle que, selon son procédé habituel, il avait tant développée et mise au point lors de son prodigieux travail de correction des épreuves, cette œuvre s'arrête avec le chapitre quatre de la deuxième et soi-disant dernière partie, laquelle est en réalité demeurée inachevée, et devait être suivie de deux autres avant de rejoindre le dénouement écourté, — une sorte de *scenario* seulement, — qui la complète arbitrairement aujourd'hui.

Nous dirons plus tard quels furent les remaniements subis en outre par ce maigre épilogue, emprunté, faute de mieux, à la première version des *Paysans*.

Enfin, grâce aux débris d'épreuves retrouvés par nous de ces quatre premiers chapitres de la seconde partie, nous avons pu constater qu'à l'origine, le numérotage n'en était pas indiqué de un à quatre, mais bien de quatorze à dix-sept, continuant ainsi la série des chapitres parus dans *la Presse*. Le dix-septième, — aujourd'hui le quatrième de la seconde partie, — n'y porte pas non plus son titre actuel : *le Triumvirat de la Ville-aux-Fayes*, mais celui de : *l'Idole d'une Ville*.

Tout ceci laisse quelques doutes sur le fait de savoir si ces quatre chapitres devaient réellement ouvrir la seconde partie des *Paysans*, ou bien s'ils formaient tout simplement la suite de leur introduction ou première partie, interrompue presque inopinément pour la raison indiquée plus haut. Il ne faut pas oublier, à ce propos, que Balzac dit plusieurs fois dans ses lettres que la publication de *l'Introduction* de son œuvre fut *interrompue*, et non que l'interruption ne se produisit qu'après la mise au jour de la *première partie* complète et terminée.

Quoi qu'il en soit de cette hypothèse, fort heureusement le texte actuel des quatre chapitres est conforme à celui des épreuves originales de ces pages.

Il nous faut toutefois relever ici une erreur de nom, que nous retrouvons dans toutes les éditions de librairie de l'ouvrage. Il s'agit du brigadier de la gendarmerie de Soulanges, successeur de Soudry, alternativement dénommé dans le livre *Viallet* et *Viollet*. Ainsi, dans le chapitre huit de la première partie, il porte le nom de *Viallet*, alors que, dans *la Presse*, et dans ce même texte corrigé de la main de Balzac en vue de sa réimpression en volume, ce gendarme est baptisé *Viollet*. Par suite de cette première incorrection, c'est encore *Viallet* dont il est abusivement question dans le chapitre deux de la seconde partie. Mais dans le suivant, de même que sur les épreuves originales de ce chapitre, il porte enfin de façon suivie le nom de *Viollet*, qui devrait être uniquement le sien. MM. Cerfberr et Christophe, les auteurs de l'intéressant *Répertoire de la Comédie Humaine*

ont donc commis une légère erreur en y désignant l'habitué du *Café de la Paix* sous le nom de *Viallet* au lieu de *Viollet*. D'ailleurs, Viollet ne se trouve pas au nombre des personnages mentionnés dans l'avant-propos.

Reprenons maintenant notre récit où nous l'avons laissé, c'est-à-dire au moment où *la Presse* achève de publier les premiers chapitres des *Paysans*.

Voici d'abord la dernière lettre que Balzac reçut de M. Dujarier, suivie de celles que Mme de Girardin et le maître échangèrent les deux jours suivants. Toutes trois furent écrites avant l'insertion dans *la Presse* du dernier feuilleton de l'introduction.

Paris, lundi 16 décembre 1844.

N'oubliez pas, mon cher ami, que vous dînez avec moi demain mardi. Je vous attendrai rue Montmartre (1). Apportez, je vous prie, toutes les épreuves de la première partie des *Paysans*, pour que je me rende bien compte de ce qui reste à paraître, et du jour auquel il faudra commencer Dumas (2).

A vous cordialement.

DUJARIER.

Paris, mardi 17 décembre 1844.

Voulez-vous venir jeudi, à deux heures, chez moi ? Nous irons ensemble chez M. Dupater, entendre des muets qui *parlent*, et voir une somnambule extraordinaire.

M. Lautour[-Mézeray] vous supplie de venir ! Et moi ! ! ! !

Je vous garderai, et, si vous n'avez point de projets, vous dînerez avec nous.

Mille affectueux souvenirs.

DELPHINE GAY DE GIRARDIN.

A Madame Émile de Girardin.

Passy, jeudi 19 décembre 1844.

Je suis très susceptible de vous présenter M. Hetzel, pour les douze villes (3), aujourd'hui à trois heures ou quatre heures.

Je profite de cet avis pour mettre à vos pieds un homme fort comme *Nicolas Tonsard*, et malicieux comme *le père Fourchon* (4), mais bête quand il vous voit, et qui n'est autre que l'un des trois auteurs, selon vous, de *la Bilboquéide*.

GOURDON III.

Il est huit heures, jeudi ; je reçois votre lettre d'invitation pour *jouir* de Lautour (1). Jugez de mon chagrin ! Mais hier je dînais pour affaire ; mardi, Dujarier me *retint*, et j'apprends le séjour de Lautour ! J'irai ce matin, à trois heures, causer de mes malheurs avec vous. J'ai du monde à dîner aujourd'hui.

La première de ces trois lettres semble bien prouver que la première partie, ou, si l'on préfère, l'introduction des *Paysans*, ne devait pas se clore par le chapitre qui la termine aujourd'hui, puisque, le 16 décembre, M. Dujarier demandait communication de toute la fin des épreuves de cette première partie. Il est en effet peu probable que cinq jours seulement avant d'achever l'insertion de l'œuvre, — c'est-à-dire le 21 décembre, — l'administrateur du journal ne se fût pas encore rendu compte tout au moins de l'importance matérielle des derniers chapitres à publier. Ce qu'il ajoute ensuite à propos de l'ouvrage d'Alexandre Dumas, — *la Reine Margot*, — semble en outre tout à fait d'accord avec nos propres appréciations sur ce point.

L'une des deux autres lettres, la troisième, celle de Balzac, — qui renferme la mention de son rendez-vous de l'avant-veille avec M. Dujarier, — offre à coup sûr autant d'intérêt. C'est pourquoi, malgré sa publication, — très défectueuse d'ailleurs, — dans la *Correspondance* de l'auteur, nous n'avons pas hésité à la reproduire ici, conforme cette fois à l'autographe.

Il faut remarquer surtout l'allusion qu'elle contient relativement au poème de *la Bilboquéide*, dont quelques vers sont cités dans *les Paysans*. Toutefois, le chapitre qui contient ces rimes n'a jamais paru dans *la Presse*. Il ne fut même mis au jour pour la première fois que dix ans plus tard, en 1855 ! Pourtant, Mme de Girardin avait dû le lire sur épreuves et en avoir parlé avec Balzac, puisque celui-ci lui donne, sur l'origine du poème, les facétieuses explications imprimées plus haut. Mais le point qu'il n'éclaircit pas dans sa lettre, Mme de Girardin étant au courant, c'est la raison pour laquelle cette missive est signée : « Gourdon III ». Cette raison, la voici : dans *les Paysans*, il attribue la paternité de *la Bilboquéide* au cadet des deux frères Gourdon, installés à Soulanges, et affiliés à l'un des groupes hostiles aux propriétaires des Aigues. De là l'origine de cette narquoise signature : Gourdon III.

(1) A l'imprimerie de *la Presse*.

(2) *La Reine Margot*, par Alexandre Dumas.

(3) [illegible] de quelque article à [illegible] pour *le Diable à Paris*.

(4) Personnages principaux des *Paysans*.

(1) Lautour-Mézeray, fondateur du *Journal des Enfants*.

On n'a pas oublié non plus que Balzac, lorsqu'il voyageait d'une façon suivie avec Mme Hanska, sa fille et le comte Georges Mniszech, son gendre, avait adopté pour eux et pour lui toute une série de surnoms empruntés au célèbre vaudeville : *les Saltimbanques*. C'est ainsi que les noms d'Atala, de Zéphirine et de Gringalet furent attribués à ses compagnons de route, et qu'il s'affubla lui-même de celui de Bilboquet. La première pensée de *la Bilboquéide* lui fut sans doute inspirée par le souvenir de cette plaisanterie carnavalesque.

Le début des *Paysans* une fois mis au jour, une première cause de soucis ne tarda pas à naître pour son auteur par suite de l'événement tragique dont nous avons déjà parlé, c'est-à-dire le funeste duel dans lequel M. Dujarier perdit la vie. On se souvient qu'à propos de cette œuvre, l'écrivain s'était uniquement entendu avec l'infortuné duelliste. Mais, par suite de la liquidation compliquée des intérêts de sa succession en ce qui touchait *la Presse*, les conditions stipulées entre eux devinrent, après la mort de Dujarier, l'objet de contestations diverses entre le journal et Balzac.

Celui-ci parle fréquemment, dans sa correspondance de cette époque, des difficultés qu'il rencontre pour arriver à la conclusion des points qui le concernent dans cette liquidation. Nous citons plus loin une lettre fort sèche d'Émile de Girardin, redevenu malheureusement l'intermédiaire entre Balzac et *la Presse*, qui ne laisse aucun doute sur l'existence de ces tiraillements. De son côté, ce dernier écrit à Mme Hanska, le 20 novembre 1845, qu'il commencera le lendemain ses comptes avec la succession Dujarier, et, le 25 décembre, il se plaint de n'avoir encore pu se faire payer par elle de ce qu'il prétend lui rester dû.

C'est à ce moment sans doute que Balzac rédigea sommairement le compte suivant, dont nous avons l'autographe sous les yeux :

« Il y a un solde débiteur au profit des héritiers Dujarier, soit six cents francs, sauf erreur.

« Il y a annulation des neuf mille francs et débet au compte de M. de Balzac, pour *les Paysans*, des sommes dont Dujarier a quittance, soit néant.

« Compte à faire des lignes fournies en déduction des dites sommes. »

Nous verrons plus loin comment fut réglée cette avance de neuf mille francs, payée par *la Presse* pour la publication des *Paysans*.

A partir de février 1845, commença pour Balzac le supplice incessant de sentir l'obligation de les terminer, invisiblement suspendue sur sa tête, comme une sorte d'épée de Damoclès menaçant son cerveau, et lui rappelant sans relâche l'engagement qu'il avait contracté.

Le 15 février, il déclare, toujours à Mme Hanska, n'avoir pas une ligne d'écrite sur la fin de l'ouvrage ! Et pourtant, ajoute-t-il : « Si je pouvais faire en huit jours la deuxième partie des *Paysans*, je partirais ! »

Cette situation demeura indéfiniment la même, et ce serait forcer l'écrivain à se répéter sans cesse que de recueillir ici l'expression de ses perpétuelles incertitudes durant les années 1845 à 1847. Parfois, il lui prend des envies féroces d'*étrangler* l'ouvrage, et de l'achever tel quel, afin d'aller rejoindre sa correspondante. Dans d'autres moments, se croyant dans une veine de production rapide, il prétend le finir en quelques jours. Deux ou trois fois enfin, acculé, redoutant l'exécution des menaces de procès lancées par le journal, il se dérobe par l'absence, et disparaît pour plusieurs mois.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous allons maintenant citer ici une série de lettres échangées entre Émile de Girardin, sa femme et Balzac, pendant les deux ans et demi qui s'écoulèrent entre le moment de la publication faite par *la Presse*, et celui de la rupture définitive de l'écrivain avec Mme de Girardin.

Paris, janvier 1845.

Eh bien, *père Fourchon*, que devenez-vous ? Venez donc nous voir un moment mercredi soir. Que vous avez été charmant et brillant l'autre jour ! On en parle encore. « La cause de Judas n'est jamais belle ! » Le mot est resté.

A mercredi.

DELPHINE GAY DE GIRARDIN.

Paris, 1er août 1845.

Mon cher de Balzac,

Est-il vrai que vous soyez de retour (1) ? J'en doute, puisque je ne vous ai pas encore vu, bien que nous ayons à nous entretenir de la suite et de la fin des *Paysans*, que votre voyage a interrompus.

Un mot de réponse, si vous êtes de retour.

Tout à vous.

EMILE DE GIRARDIN.

Paris, le 27 novembre 1845.

Monsieur de Balzac,

Je reçois de M. Rouy ce matin une note par laquelle il m'informe que vous êtes en désaccord sur le prix de la ligne, pour le règlement du compte des *Paysans*.

1. Balzac venait en effet de passer quelques jours chez lui, à Passy, entre deux absences.

Le prix de la ligne (format extraordinaire de *la Presse*) aurait été calculé à raison de quarante-huit centimes, et vous en réclameriez soixante, aux termes d'un traité qui m'est tout à fait inconnu, et dont aucun double ne m'a été remis.

J'aurai donc besoin que vous me donniez *communication de ce traité, et copie certifiée*. J'entends l'exécuter littéralement (s'il oblige la société que je représente), pour la fin des *Paysans*. Mais, quant à tout autre ouvrage, j'ai le regret de vous annoncer que je me verrais contraint de renoncer à votre collaboration, si vos prétentions s'élevaient au-dessus de quarante centimes la ligne (format actuel de *la Presse*, justification plus étroite que la précédente), ce qui porte à deux cents francs le prix du feuilleton de dix colonnes, de cinquante lignes l'une ! C'est mon prix *maximum ;* c'est le prix fixé à la collaboration *exclusive* d'Alexandre Dumas ; c'est juste LE DOUBLE de ce que paie *la Revue des Deux Mondes*, quand elle paie la feuille in-octavo deux cents francs. Deux cents francs la feuille in-octavo de *la Revue des Deux Mondes* équivalent EXACTEMENT à dix francs la colonne de cinquante lignes de *la Presse*. Vingt francs [pour] la colonne de *la Presse*, équivalent donc à quatre cents francs la feuille de la *Revue*.

Si ces conditions vous conviennent, je commencerai lundi la publication des *Petites Misères de la Vie conjugale*. Si elles ne vous conviennent pas, disposez librement de votre manuscrit ; car j'ai des limites fixées à mon budget que je ne puis dépasser.

Tout à vous.

ÉMILE DE GIRARDIN.

Dans le cas où le prix de quarante centimes la ligne vous conviendrait et où vous voudriez restreindre votre collaboration au *Constitutionnel* et à *la Presse*, ce que je regarde comme avantageux pour l'auteur à plusieurs points de vue, j'en pourrais parler à Véron comme d'une idée venant de moi, et en venant en effet.

Paris, 29 décembre 1845.

Vous n'avez pas oublié que vous devez dîner chez moi, mercredi 31 décembre 1845, avec M. Gautier et M. Roqueplan. Il s'agit de *Richard* [*Cœur-d'Éponge*]. Je compte sur vous.

Mille affectueux souvenirs.

DELPHINE GAY DE GIRARDIN.

Paris, mercredi 11 février 1846.

Voulez-vous me rendre un service, *divo Balzaco ?* Venez ce soir me voir un moment. J'aurai chez moi une Anglaise charmante, petite-fille de Sheridan, lady Duffren. Je voudrais la séduire. Vous seul pouvez m'aider à lui donner une grande idée de notre belle France.

Vous avez été ravissant l'autre soir.

DELPHINE GAY DE GIRARDIN.

Paris, lundi 16 février 1846.

Divo Balzaco est redemandé. Avoir séduit belle Anglaise !

Mercredi à neuf heures, il lui faut venir entendre une voix divine et une foule de jolies niaiseries. Bonne musique et bonne bêtise, tel est le programme, plus mille amitiés.

DELPHINE GAY DE GIRARDIN.

Paris, 14 mars 1846.

Mon cher de Balzac,

Le retard que vous mettez à donner à *la Presse* la suite des *Paysans* se prolonge si indéfiniment que, s'il ne doit pas avoir un terme prochain, je renoncerai à publier la fin. Depuis que *la Presse* a commencé, en décembre 1844, à publier *les Paysans*, elle a vu ses abonnés s'augmenter de sept à huit mille. Quelle sera la position de ces abonnés, qui n'auront pas eu le commencement ? En vérité, *la Presse* paie assez chèrement les feuilletons qu'elle publie pour avoir le droit d'exiger qu'on ne la traite pas aussi légèrement.

Rancune.

ÉMILE DE GIRARDIN.

A M. Émile de Girardin.

Passy, 16 mars 1846.

Mon cher Émile,

Si quelqu'un devait avoir de la rancune, ce serait moi.

Dujarier a interrompu la publication de l'introduction des *Paysans* dans l'intérêt purement pécuniaire de *la Reine Margot*, qui devait être publiée à jour fixe en librairie. Ce temps d'arrêt a été fatal à mes travaux, et mes voyages ont été nécessaires pour rétablir ma santé.

Depuis mon retour, *la Presse* annonce *les Paysans* après cinq ouvrages, en dernier. Et vous

avez fait tomber sur *les Paysans* une note qui me donne tort vis-à-vis du public.

Aujourd'hui, je me sens si fatigué de mes travaux, qui ont terminé la première édition de *la Comédie Humaine*, que je prends un mois de vacances pour me rafraîchir la cervelle, car j'ai la conviction que je ferais peu de chose en voulant forcer la nature.

En somme, *les Paysans* seront finis cette année. Ils peuvent paraître quand la session sera terminée, et, à mon retour, si cela ne vous convient pas, vous me le direz. Jamais *les Deux Frères* n'ont souffert de l'interruption plus considérable qui a séparé la première partie [de *la Rabouilleuse*] du reste. Vos abonnés sont venus après *la Reine Margot*, et la situation pour eux eût été la même, dans ce temps comme à présent.

Présentez à Madame de Girardin mes hommages affectueux et mes adieux, car je pars aujourd'hui même pour Rome, et je reviendrai, bien chagrin, pour terminer la seule obligation que j'aie : celle d'achever *les Paysans*.

Mille amitiés.

DE BALZAC.

Paris, samedi 13 juin 1846.

Mademoiselle de Hahn, une célèbre Allemande, *tira tes fers ghez* moi, *marti broghain. Foulez-fous fenir l'endentre?*

Fous apantonnez moi ! *Incrat !*

DELPHINE GAY DE GIRARDIN.

Paris, 10 juillet 1846.

On donne ce soir aux Variétés *Turf et Sport* (1). Voulez-vous venir dîner avec moi ? Si vous étiez, par malheur, engagé chez une autre belle et retenu dans des pays lointains, venez seulement me reprendre, loges des Premières-Secondes, numéro cinquante-quatre. Réponse.

O César ! Je ne pense plus qu'à lui !

A ce soir.

DELPHINE GAY DE GIRARDIN.

A Madame Émile de Girardin.

Passy, 2 août 1846.

Hélas ! j'ai trois affaires qui me forcent à rester chez moi. D'abord, l'état très inquiétant d'une personne de mes amies qui s'est blessée, et pour laquelle il y a consultation de docteurs, où j'ai bien peur que chacun prêche pour son *sein !...* Puis un cas grave survenu dans la vie d'une autre personne à qui je m'intéresse, et qui prend rendez-vous chez moi pour traiter cette affaire. Enfin, *les Paysans* exigent que je travaille toute cette nuit.

Ce qui me console, c'est de vous savoir entourée des tigres et des lions de la littérature, de poésie et d'esprit ; et l'absence d'un humble prosateur, remarquable seulement par sa mine joviale, ne se fera pas sentir. Vous serez au milieu d'une pléiade ; que feriez-vous, madame, d'un vendeur de pommes ?

Autant de respect que d'amitié, c'est tout vous dire.

H. DE BALZAC.

Voici ce que l'on a oublié de mettre dans le panier de pommes, envoyées à la plus spirituelle et à la plus belle.

Passy, avril 1847.

Je ne vous savais pas en mal de feuilleton.

Je venais vous dire que je suis dans le même cas : pour 1° *la Presse*, 2° *l'Union*, 3° *le Constitutionnel*, et que je ne puis pas disposer d'un instant, car, outre l'emménagement de mes romans, j'ai le déménagement de tout mon mobilier.

Enfin, j'ai vu Émile, à qui cet article sur les trois ouvrages précédents est tellement indifférent, qu'il en veut très peu. Quant à moi, je n'en ai parlé qu'au point de vue des abonnés de *la Presse*, qui ne connaissent pas tous *la tête* dont cette petite nouvelle est *la queue*. Vous savez que, pour ce qui me concerne, je n'ai jamais rien voulu.

Ici, l'impossibilité me prend à la gorge. Je suffis à peine à mes travaux, et je transporte ma bibliothèque lundi.

Gautier ayant déploré l'article que vous savez, et sachant [*le Père*] *Goriot*, *les Illusions perdues* et *Splendeurs et Misères des Courtisanes*, voyait dans l'article en question matière à un grand feuilleton critique, narratif, etc. Mais remarquez que c'est à son point de vue, et non au mien, qu'il doit le faire (1). Mes idées sur moi sont très mesquines.

Mille amitiés respectueuses.

H. DE BALZAC.

---

(1) *Sport et Turf*, vaudeville en deux actes, par MM. Dumanoir, Clairville et Siraudin. Non imprimé.

(1) Il s'agissait, on le voit, de faire écrire par Théophile Gautier une sorte de résumé des trois parties de

Paris, samedi, 10 avril 1847.

Mon cher de Balzac,

Gautier consent à faire les quelques lignes d'introduction. Seulement, il faudrait que vous allassiez passer un quart d'heure avec lui *lundi* de bonne heure, parce qu'il écrirait ces lignes sous l'impression que vous lui donneriez.

Nous commençons lundi soir sans faute l'insertion de *la Dernière Incarnation de Vautrin*.

A la hâte. Tout à vous.

ÉMILE DE GIRARDIN.

Paris, lundi 12-mardi 13 avril 1847.

Monsieur de Balzac,

Gautier vous a attendu et vous attend depuis ce matin pour faire les quelques lignes. Puisque vous êtes son voisin (1), et que vous croyez ces lignes nécessaires, ne pouvez-vous donc y aller cinq minutes ?

Un mot de réponse, afin que je fasse dire à M. Nefftzer s'il doit commencer *avec* ou *sans* cette introduction. En tout cas, on commencera ce soir.

ÉMILE DE GIRARDIN.

Paris, fin Avril (?) 1847.

C'est ce soir mon dernier mercredi. Venez, cruel. Madame Norton sera chez moi. Ne voulez-vous pas que j'aie la gloire de vous avoir présenté à cette Corinne de l'Angleterre ?

Émile me dit que *la Dernière Incarnation de Vautrin* est admirable. Les *compositeurs* déclarent que c'est votre chef-d'œuvre.

A ce soir, je vous en prie.

DELPHINE GAY DE GIRARDIN.

Ces nouveaux fragments de correspondance, — où nous avons intercalé des lettres de Balzac imprimées déjà, mais conformes cette fois aux autographes et datées exactement, — ne diffèrent guère de ceux qu'on a lus précédemment ici.

En effet, nous y retrouvons Mme de Girardin toujours désireuse d'adoucir les chocs que des intérêts opposés faisaient constamment surgir entre l'écrivain et son mari, puis, dans ce but, cherchant par de gracieux billets à détruire la mauvaise impression causée par ces conflits sans cesse renaissants.

Nous voyons aussi M. de Girardin demeurer à l'égard de Balzac non moins raide et non moins cassant qu'autrefois, alors que celui-ci semble, au contraire, avoir modifié ses allures et son ton en écrivant à son ancien ami.

En tous cas, il est certain qu'à cette époque des relations extérieurement cordiales s'étaient renouées entre eux. Le maître était revenu dîner avec M. de Girardin chez sa femme, et, durant cette période, il augmenta plus d'une fois l'éclat de leurs réceptions par le prestige de sa présence. La lettre particulièrement dure, qu'en qualité de successeur de l'infortuné Dujarier le fondateur de *la Presse* écrivit à Balzac le 27 novembre 1845, ne semble même pas avoir troublé cette bonne harmonie apparente, car les chapitres des *Petites Misères de la Vie conjugale* ne furent pas retirés du journal qui les avait acceptés. Il est possible aussi que leur auteur, se sachant si complètement dans son droit, par suite des conditions stipulées par lui en traitant avec M. Dujarier, se soit contenté, pour toute réplique, de les faire passer sous les yeux de son peu aimable correspondant.

Pendant ces années, leurs relations personnelles se maintinrent donc sans amener entre eux de chocs directs. Mais, en revanche, *la Presse* agissait d'une tout autre façon, et poursuivait Balzac, — assez légitimement, il faut l'avouer, — d'assignations et de contraintes pour obtenir ce que lui devait l'écrivain, soit en copie, soit en argent avancé.

Il est vrai que *les Petites Misères de la Vie conjugale* avaient réduit le chiffre de cette avance, mais seulement d'une façon insignifiante, car le prix de *la Dernière Incarnation de Vautrin*, touché par l'auteur au moment de la remise de son manuscrit à *l'Époque*, fut remboursé par *la Presse* à l'administration de ce journal expirant, et, par conséquent, l'œuvre ne rapporta plus rien à Balzac lors de son insertion dans celui de M. de Girardin.

Toutefois, cette insertion ne se termina pas sans faire naître entre eux de nouveaux froissements. Le dernier chapitre de l'ouvrage, après une interruption de deux jours, parut dans le numéro de *la Presse* du mardi 4 mai 1847. Mais la semaine précédente, M. Nefftzer, qui dirigeait la mise en page du journal, avait envoyé la note que voici à M. de Girardin :

Monsieur de Girardin,

Pour finir M. de Balzac cette semaine, il faudra supprimer *le Courrier de Paris*, à moins que M. de Balzac ne nous mette en état de donner les deux derniers chapitres le même jour, ce qui me paraît difficile, attendu que la copie n'en est pas encore livrée.

A. NEFFTZER.

Splendeurs et Misères des Courtisanes qui précèdent *la Dernière Incarnation de Vautrin*, qu'allait publier *la Presse*. Ce projet n'eut pas de suites.

(1) Théophile Gautier habitait alors rue Lord-Byron, et Balzac venait de s'installer rue Fortunée (aujourd'hui rue Balzac).

Après avoir pris connaissance de ce mot, Girardin le fit parvenir à Balzac, agrémenté des observations suivantes :

Monsieur de Balzac,

J'aurais besoin de savoir si *la Dernière Incarnation de Vautrin* pourra être finie samedi matin [1er mai]. En d'autres termes, combien il doit y avoir encore de feuilletons.

Je compte sur la fin des *Paysans* pour le mois de juin. Passé cette époque, je renoncerais absolument à la publier, et je prierais l'auteur de s'entendre avec M. Rouy (1) pour solder le compte des avances qui lui ont été faites. Je ne puis consentir à promettre plus longtemps *les Paysans* sans les donner, et je ne les donnerai qu'avec la certitude de les finir.

Après [*la Dernière Incarnation de*] *Vautrin*, *Piccinino*, de Madame Sand. Après *Piccinino*, *les Paysans*.

Serrière (2) est en mesure de composer *les Paysans* depuis novembre dernier ! !

Ce communiqué dut piquer au vif l'amour-propre de Balzac, car il indique clairement quel était l'unique motif du désir qu'exprimait M. de Girardin au sujet de la fin des *Paysans*. Ainsi qu'on le verra, il ne songeait dès lors qu'à faire restituer à *la Presse* les avances que Balzac en avait reçues.

Il fallait donc se hâter, et, le 9 juin, l'écrivain annonce à Mme Hanska que *la Presse* et lui veulent décidément en finir avec *les Paysans*. Le 15, il lui écrit de nouveau qu'il doit absolument les terminer s'il veut éviter le procès dont il est menacé depuis si longtemps. Néanmoins, aucune réalisation n'ayant suivi ces intentions, l'explosion définitive se produisit le mois suivant avec une extrême violence.

C'est donc en juillet 1847 qu'enfin éclata la crise si longtemps retardée.

Peut-être M. de Girardin, qui tenait absolument à voir rentrer *la Presse* dans ses déboursés, brusqua-t-il volontairement les choses pour obtenir ce résultat, ou bien, exaspéré par le sans-gêne avec lequel, ainsi qu'on l'a vu, Balzac lui avait tranquillement appris, en mars 1846, son départ pour un mois, — absence qui se prolongea pendant trois, sans que ce repos aidât ensuite le moins du monde à l'achèvement des *Paysans*, — ne voulut il décidément plus attendre davantage, après tant de retards et d'avertissements. Peut-être aussi, *la Dernière Incarnation de Vautrin* n'avait-elle réellement pas obtenu dans *la Presse* le succès qu'elle méritait. Toujours est-il qu'il adressa, *le même jour*, à son ancien compagnon de jeunesse et d'obscurité, devenu maintenant le plus glorieux de ses collaborateurs, les deux messages que voici, et qui furent les derniers :

Paris, 13 juillet 1847.

Le Piccinino sera fini cette semaine. Il n'y a encore que sept feuilletons des *Paysans* en avance ! Nous serons ainsi à la merci d'une indisposition, d'un incident, toutes choses que je dois prévoir, et auxquelles je ne dois pas m'exposer.

En vérité, Messieurs les Maréchaux de feuilleton, vous êtes insupportables, et vous ferez si bien que le feuilleton vous fera, au premier jour, entièrement défaut.

Quant à moi, ma résolution à ce sujet est prise et bien prise, et si je n'avais pas un reliquat de compte à éteindre, je ne publierais certes pas *les Paysans*, n'en ayant pas la dernière ligne.

EMILE DE GIRARDIN.

Ce regrettable billet renferme toutefois un très précieux renseignement, qui confirme nos indications antérieures relatives aux premiers chapitres de la suite des *Paysans*. On y trouve, en effet, la preuve qu'au 13 juillet 1847 *sept* feuilletons de cette suite étaient entièrement imprimés et prêts à paraître dans *la Presse*. A n'en pas douter, ils devaient se composer des quatre premiers chapitres par lesquels s'ouvre aujourd'hui la seconde et dernière partie de l'ouvrage.

Quoi qu'il en soit, Balzac dut répondre sur l'heure à cet acerbe factum par un mot non moins raide, dont, par malheur, le texte nous manque. Il y parlait sans doute de rembourser les avances tant invoquées par *la Presse*, car M. de Girardin riposta sur-le-champ par l'ultimatum suivant :

Paris, 13 juillet 1847.

Je ne publie *les Paysans* que parce que nous avons un compte à éteindre. Autrement, je ne les publierais certainement pas, et ce n'est pas, certes, le succès de *la Dernière Incarnation de Vautrin* qui m'y entraînerait.

Donc, si vous pouvez sans vous gêner rembourser à *la Presse* ce qu'elle vous a avancé, je renoncerai volontiers aux *Paysans*. Autrement, je les publierai, et je les commencerai lundi prochain 19. Mais je tiens expressément à ce qu'il n'y ait aucune interruption. J'y compte.

EMILE DE GIRARDIN.

On peut aisément se figurer comment cette dernière missive fut accueillie par Balzac. Cette fois, quels que fussent ses propres torts, la mesure était comblée. Doublement et cruellement blessé dans

(1) Le caissier de *la Presse*.
(2) L'imprimeur de *la Presse*.

son légitime amour-propre par ces inqualifiables appréciations, attaquant à la fois *la Dernière Incarnation de Vautrin* et *les Paysans*, le grand romancier ne se laissa pas arrêter par les terribles embarras d'argent au milieu desquels, par suite d'une autre crise survenue dans sa vie intime, il se débattait à ce même moment.

Il écrivit donc aussitôt à M. de Girardin la lettre ou note suivante, qui clôtura définitivement leur correspondance.

A M. Émile de Girardin.
gérant de la Presse.

Paris, mercredi 14 juillet 1847.

Il n'y a point la moindre équivoque.

Vous m'avez écrit que vous ne vouliez point des *Paysans*, que vous ne les donniez que parce que j'étais débiteur de *la Presse*, et qu'il y avait pour ainsi dire force majeure.

Je vous ai répondu que je ne pouvais pas accepter une pareille proposition. Je la regarde comme une injure, et je n'en souffre de personne. Comme celle-ci ne concerne que mon talent d'écrivain, je n'ai qu'une manière de vous la laisser, *c'est de verser la somme dont je serai reliquataire, une fois mon compte établi. C'est ce qui sera fait dans un espace de temps qui ne dépassera pas vingt jours.*

Demain, 15 juillet, j'irai demander mon compte à M. Rouy, l'examiner avec lui, et je ferai mes versements en écus dans l'espace de temps que j'indique.

J'ai pris la liberté fort naturelle de vous dire que la copie composée du temps de Dujarier et lors de la publication [des premiers chapitres] des *Paysans*, réduit de beaucoup l'avance, ce qu'il est facile de vérifier. Cela veut dire que c'est vous qui ne voulez pas de l'ouvrage. Je pose les faits comme ils sont. Je n'ai de ma vie équivoqué. Je regarde, contre votre opinion, mon manuscrit et mon œuvre comme excellents, et JE NE FERAI PAS COMPTER CE QUE VOUS N'EN PUBLIEZ POINT, quoique cela soit écrit et composé pour *la Presse* et à *la Presse*.

Je crois tout ceci assez clair pour que nous n'échangions plus de notes à ce sujet.

Vous pouvez avoir personnellement une opinion sur *la Dernière Incarnation de Vautrin*. Mais ce n'est pas à *la Presse*, c'est à *l'Époque* à trouver l'ouvrage mauvais. Il n'était pas destiné à votre journal ; il était *composé ;* vous l'avez eu à examiner ; vous pouviez le refuser. Quant à l'œuvre en elle-même, le temps donnera tort à ceux qui la trouvent mauvaise. C'est mon droit de démentir ces jugements, non pas par des défenses élogieuses, mais par mes écrits subséquents.

Cette dernière observation était nécessaire, car vous avez l'air de ne pas vouloir publier *les Paysans* à cause de *la Dernière Incarnation de Vautrin*.

[DE BALZAC].

Après un pareil échange de notes, dont les autographes sont entre nos mains, toute conciliation était désormais impossible, et Balzac ne semble même plus avoir revu Mme Emile de Girardin, que cette dernière rupture dut désoler.

Vte DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL.

(*A suivre.*)

LE TRAVAIL ET LES GRÈVES

Le régime du travail, dans son évolution à travers les siècles, est arrivé à un nouveau moment de crise, qui suit un grand nombre d'autres moments ; on pourrait en tracer la courbe, à la mode des auteurs de statistiques, depuis le temps du travail rudimentaire, qui avait pour outils un fragment de pierre aiguisée, un bâton durci au feu, une arête de poisson, jusqu'à l'époque des téléphones et des automobiles ; on inscrirait à leur place, le long de la courbe magnifique, les noms de Pythagore et d'Archimède, de Copernic, de Newton, de Watt, de Fulton, de Stephenson, de Séguin, ceux des Lavoisier, des Laplace et des Pasteur, tous ces grands travailleurs de l'humanité, qui ont donné des règles et des méthodes pour le travail du reste des hommes.

Quand nous disons : le travail, nous avons toujours en vue les fabriques, l'usine ou la mine, et nous appelons « lois du travail », les règlements extérieurs et empiriques, tourment et cauchemar du législateur, qui ont pour objet de mettre d'accord les travailleurs entre eux et avec les machines. A la vérité, ce n'est là qu'un district ou un canton de l'empire du travail ; les lois dont il s'agit ont une grande importance pour les personnes dont elles préservent la vie et les intérêts, mais elles n'en ont aucune pour le travail lui-même et, réellement, elles ne sont pas les lois du travail, comme nous affectons de le dire par ambition législative.

Les lois du travail ne se font pas dans les parlements ; elles sont inhérentes au travail lui-même ; elles le commandent pendant qu'il se fait, il les crée et les suit en se faisant ; l'observation les découvre, la science les explique.

Dans le pauvre et petit canton de l'empire du travail sont établis les conseils de prud'hommes et les

conseils d'arbitrage ; les heures et les salaires sont répartis par des règlements approximatifs. C'est là que se fabriquent indéfiniment les copies d'un même modèle pour satisfaire à nos besoins serviles ou à l'émulation désordonnée d'un luxe banal et sans fantaisie, perpétuel plagiat ; par exemple, tout ce qui se rapporte aux variétés de l'habillement et de l'ameublement. Ce luxe, que l'on dit sans frein et sans bornes, roule dans le cercle le plus étroit, et les passions furieuses qu'il excite sont une rivalité et une ambition d'esclaves sous le joug.

Tout le travail intellectuel et original est en dehors et au-dessus de cette sphère médiocre, le travail agricole et le travail maritime s'étendent à perte de vue hors de ce champ borné, et aussi le travail domestique des familles humaines répandues à la surface du globe. Telle est l'immensité du travail humain, théâtre aux horizons infinis, où s'accomplissent des drames et des révolutions que le législateur ne connaît pas, où des Hercules et des Prométhées sans gloire et sans histoire font l'œuvre de la justice et de la vérité. La plupart du temps le salaire personnel de l'ouvrier ne consiste qu'en sacrifices et en épreuves de toutes sortes, mais le salaire total est pour tous les hommes. On ne fait pas, dans cet empire du travail, une répartition arbitraire des heures et des tâches ; on ne déclare pas de grèves, mais il y a des chômages et des jachères naturels. Les mérites ne sont pas estimés selon les mesures grossières en usage dans nos administrations. L'ouvrier de la onzième heure est quelquefois payé autant que celui qui a travaillé toute la journée. Les lois sont celles de la nature et de ses saisons, et celles de l'utilité générale du monde qui ne tient pas compte des individus.

***

Je dois me renfermer dans la fabrique et ses annexes, dans les limites du travail de manutention industrielle et commerciale, qu'il s'agisse de rechercher les matières premières ou de les transformer. Cette catégorie du travail est le sujet de nos lois caduques. Ce canton obscur, rempli de fumées et de fracas, nous possède tout entiers. Nous nous demandons quelle justice nous pourrions bien établir dans un prétendu ordre de choses fondé sur le mépris de toutes les lois naturelles de l'homme, sur un surmenage stupide pour la satisfaction de convoitises aveugles, qui se disputent avec rage des objets sans valeur et qui tournent sur elles-mêmes dans un cercle de feu. Voilà évidemment un beau problème, aux termes contradictoires : faire de l'ordre avec ce désordre et de la raison avec cette folie.

Le peuple attaché à ce travail s'efforce vers une situation meilleure : on désire la leur procurer. Oui, sans nul doute, tous nous voulons avec ardeur plus de liberté et de justice ; mais comment faire dans les conditions du système économique que nous avons élevé d'âge en âge, où nous continuons d'entasser pierre sur pierre, pour notre mutuelle servitude ? Le droit de grève est hors de discussion, proclamé, protégé par nos lois. C'est bien le moins. Il appartient en propre aux travailleurs de savoir s'ils veulent travailler ou ne pas travailler, et il n'appartient à personne de les blâmer de la décision qu'ils auront prise. C'est contre leur intérêt, dites-vous ? Mais qui pourrait sans rire se faire juge de l'intérêt d'autrui, dans l'âpre bataille des intérêts déchaînés ? Qui peut avoir la prétention de connaître et d'apprécier mieux que toi-même ton intérêt et ton destin, de marquer mieux que toi-même la limite du sacrifice que tu as résolu de t'imposer dans le présent pour assurer l'avenir de ta famille et de ta classe ?

Lorsque les machines commencèrent à apparaître et que l'esprit lucide d'Adolphe Thiers affirmait qu'elles ne marcheraient jamais, les hommes furent d'abord tout tremblants devant ces ouvrages de leurs mains. Les machines se multipliaient et s'enfantaient les unes les autres. Elles produisaient des résultats toujours plus exacts et plus étonnants ; des légions d'ouvriers sortaient de terre pour les servir, les capitaux affluaient pour construire des palais et des temples aux idoles du nouveau culte qui occupait toute l'imagination des peuples. Cela dura environ trois quarts de siècle, après que l'épopée révolutionnaire et impériale était finie et avait laissé vacante la scène du monde.

Mais ce nouveau spectacle à son tour est fini, ce qui ne veut pas dire que le développement du machinisme est achevé ; il continuera d'aller de prodige en prodige jusqu'à une limite inconnue. Mais il est devenu familier, il a perdu sa puissance d'illusion sur les âmes. Les travailleurs ont pris connaissance des machines et des capitaux dans leur quotidien contact avec eux. Ils savent que ce ne sont que des choses passives, des instruments inertes, et comment ils s'agencent les uns avec les autres, et que ce sont leurs propres mains qui les rassemblent, les font marcher et produire. Ils ont tant de fois démonté et remonté les nouveaux dieux qu'ils les savent à fond et en détail. Le prestige s'est évaporé. Ce n'est que cela ! Ils en feront bien autant par eux-mêmes, et ils seront les maîtres de ces organismes au lieu d'en être les serviteurs faméliques. Ils se sont relevés de l'anéantissement où ils étaient tombés en face des puissances nouvelles. Ils les ont jugées. Ils reprennent la liberté de leur conscience et leur regard narquois. Le marteau-pilon, la chaudière tubulaire et les Mull-Jenny ne leur imposent pas plus que

Jupiter et Saturne, et ils savent parfaitement que l'électricité n'est pas une fée.

Mais la grève est-elle un bon moyen d'émancipation et de conquête? Les résultats de chaque jour sont, à n'en pas douter, la condamnation de ces grèves que nous voyons commencer ici et là, s'arrêter et recommencer encore. Les chefs de partis, les orateurs du travail disent qu'ils les généraliseront : ils l'ont déjà essayé, ils y ont médiocrement réussi. Les grèves des houillères qui ont passé la Manche, qui se sont propagées d'Angleterre dans le pays de Liège et dans le nord de la France, n'ont pas réalisé les espoirs immenses d'où elles étaient nées, n'ont pas vérifié les terreurs qu'elles avaient fait naître. Au lieu de devenir plus faciles, elles sont devenues plus difficiles. Il ne paraît pas que les houilleurs des bassins internationaux soient prêts à renouveler leur expérience. Cependant les champs souterrains de la houille qui passent et s'étendent sous les frontières superficielles des États, offrent le terrain le plus propre à la généralisation des grèves, patrie commune d'un même peuple de noirs travailleurs qui possèdent plus de solidarité et d'homogénéité que tous les autres ouvriers.

Nous connaissons une puissance d'une bien autre envergure que les grèves les plus générales que l'on se plaît à concevoir; elle ne fait que s'accentuer et grossir sans cesse, torrent irrésistible qui emporte tout : nous disons la puissance du travail moderne qui s'égale chaque jour, avec de nouvelles inventions et de nouvelles machines, à la fureur des besoins d'un monde toujours plus insatiable et plus impatient. Ce n'est pas la grève qui progresse, c'est le travail qui envahit toute la terre, qui va déranger dans les retraites les plus inaccessibles les peuples pasteurs et champêtres, qui s'élance sur les rails des chemins de fer, à travers l'Afrique et l'Asie, l'Arabie et la Sibérie, allume les hauts fourneaux, fait flamber les usines sur les plateaux du Pamir et aux flancs de l'Himalaya! Il n'y a plus de distance. Le globe terrestre est trop petit. Nous le tenons dans la main. Les produits les plus nécessaires à nos besoins s'échangeront d'un continent à l'autre avec plus de facilité qu'autrefois entre deux villes voisines. Les élégantes de chez nous faisaient blanchir leur linge à Londres, disait-on; elles l'enverront à Pékin. Les modes de Paris se feront au Congo ou au Kamtchatka. Que devient la pauvre petite grève de la rue de la Paix dans ces conditions? La grève est une idée de village et de moyen âge; la grande nécessité moderne, l'idée universelle, c'est le travail; à lui l'empire, et, dans ce déchaînement des forces du travail, que pèse votre pauvre petite grève ingénue?

Nous disions que le régime du travail est arrivé à un nouveau moment de crise succédant à une large suite de crises historiques et préhistoriques. Or, dans cette crise du travail, comme dans les autres crises de genres différents, il y a des éléments du passé en lutte avec des éléments de l'avenir. La grève est un des éléments du passé, une idée ancienne qui s'obstine encore, lorsque tout lui manque pour vivre et pour réussir. Mais les éléments de l'avenir l'éliminent : ce sont les conseils du travail, les conférences de l'usine, les institutions de conciliation et d'arbitrage, les syndicats, l'esprit d'association, l'éducation politique et économique du prolétariat qui s'élève et s'instruit dans toutes les sciences positives, une interprétation nouvelle de la justice, que dire enfin? la poussée de l'opinion sous laquelle fléchit à vue d'œil un code césarien qu'on disait immuable.

Les travailleurs qui s'attardent à la grève surannée arrêtent l'autre mouvement, qui est le bon, l'empêchent de produire son plein effet. Pendant qu'ils font la grève, ils ne font pas des conseils du travail. Ils dépensent inutilement des forces et des ressources qui pourraient être beaucoup mieux employées. Ils refroidissent l'opinion en leur faveur et ils retardent les progrès d'une législation qui déjà se trouble et s'inquiète. Les grèves de Calais, de Marseille et de Montceau-les-Mines, trois grèves d'un caractère différent, seront toutes les trois submergées par les flots du travail ambiant.

On verra bientôt qu'elles n'ont pu résister à l'absorption des forces actives qui les enserraient de toutes parts, malgré l'énergie qu'on y déploya et la vertu de sacrifice dont plusieurs firent preuve et qu'on aurait souhaité voir servir à une cause plus avantageuse. Nous ne savons si l'*Annuaire des Grèves*, publié par la Direction du Travail au ministère du Commerce et de l'Industrie, notera ces trois grèves parmi celles de l'année qui ont réussi; ce n'est pas impossible, car les grévistes arrachent diverses concessions et, avec un peu de bonne volonté, on pourra les inscrire au nombre des victoires du prolétariat travailleur. Mais c'est certainement une illusion et il vaut mieux le dire; car ces concessions de détail, disputées dans la mêlée, écrites dans un style douteux, sont reprises à la première occasion; elles permettent généralement aux deux partis de se dire vainqueurs, et parfois aussi la puissante compagnie, par un surcroît de politique, se dit vaincue, sachant bien qu'elle ne l'est pas. Cependant le Travail, en vingt jours, a dépensé les forces de plusieurs années; il succombe à la fatigue, mais le Capital est aussi frais que s'il n'avait pas combattu. Voilà la vérité de la plupart de ces grèves.

Mundella a enseigné aux ouvriers anglais une autre politique, il y a plus de trente ans : les Anglais en ont retiré des avantages considérables. La Chambre

des communes, conservatrice et tout infatuée d'impérialisme, en est aujourd'hui à voter tranquillement la loi des 8 heures pour le travail des mines. Le Conseil du comté de Londres — cette assemblée locale extraordinaire qui régit quatre millions d'habitants — réalise, en dehors de toute conception de parti et de politique, des réformes sociales que l'opinion accepte sans dispute. La France regarde plus loin que les autres dans ses périodes d'évolution active : elle appelle les ouvriers et les patrons à former entre eux des conseils du travail qui ont singulièrement plus de portée que tout ce que nous voyons d'analogue en Angleterre ou en Belgique. Il s'agit de savoir qui va l'emporter aujourd'hui : ou la continuation de la politique des grèves, ou les conseils du travail, l'arbitrage et la paix.

Nous ne pouvons pas analyser ici en détail les éléments de la grève de Marseille : un point domine tout à nos yeux. Les ouvriers demandent aux armateurs et négociants une conférence que ceux-ci leur refusent, pour des motifs futiles, avec une persistance inconcevable. Puissants patrons, grands chefs du commerce national et international, que n'allaient-ils plutôt au devant de la conférence, hommes de peu de foi!

HECTOR DEPASSE.

LES SOCIÉTÉS SECRÈTES CHINOISES (1)

L'empire chinois renferme beaucoup de sociétés secrètes, je doute même qu'aucun autre pays puisse en offrir un nombre aussi considérable : rien d'étonnant, d'ailleurs, si l'on songe que le chiffre des habitants du Céleste-Empire représente au maximum le tiers, au minimum le quart de la population entière du globe terrestre. Ces sociétés portent les noms les plus variés, s'adressent aux classes sociales les plus opposées, ont pour but l'exécution des projets les plus divers et choisissent comme moyens d'action ceux qui leur paraissent généralement les plus mystérieux. Elles sont ou militaires ou religieuses, commerciales ou politiques; mais, quel que soit leur caractère, elles sont principalement des sociétés de secours mutuels : les plus importantes sont révolutionnaires. On peut chercher leur origine dans deux idées : l'une purement sociale, l'idée de l'association, ayant pour base l'appui réciproque des membres d'une même confrérie; l'autre, purement politique, l'idée de patriotisme, puisant sa force dans la haine du vaincu, le Chinois, contre son vainqueur, le Mandchou.

Parlons tout d'abord de la première idée.

L'empire chinois, malgré son gouvernement central et le pouvoir despotique conféré à celui qui l'administre, *le Fils du Ciel*, présente des cas fort intéressants de particularisme; tout d'abord, si la langue écrite est la même pour tout l'empire, si l'un des dialectes parlés a même une influence prépondérante, un grand nombre de lieux, même de provinces, ont conservé leur langue propre, ainsi, les Pavillons-Noirs originaires du Kouang-Touang et du Kouang-Si, établis à Lao-Kaï, ne parlent pas la même langue que leurs compatriotes de la province voisine, le Yun-nan. Ce qui est vrai de la langue l'est plus encore des mœurs et des coutumes; la province, la ville, le village a sa vie personnelle. Lorsque les Japonais ont débarqué à Formose en 1874, c'est le gouverneur général du Fou-Kien qui était chargé des frais de la guerre; le gouverneur général des deux Kouang (Kouang-Toung et Kouang-Si) est le truchement nécessaire entre la Chine et l'Annam; les Chinois, dès qu'ils émigrent, éprouvent la nécessité de se réunir, de s'entr'aider, non pas seulement entre gens de la même nation, mais entre natifs de la même nation, mais entre natifs de la même province, voire du même endroit.

Ce besoin de s'associer se fait sentir chez les Chinois non seulement de pays à pays, de la Chine par exemple aux États-Unis, mais encore de province à province. Aussi verrez-vous les preuves de cette association se manifester sous toutes les formes : par exemple un temple aux divinités locales, un cercle dans lequel se réunissent les habitants d'une même ville ou d'une même province. Le particularisme qui nous pousse aujourd'hui, nous autres Français, à fonder des dîners comme la *Pomme* ou la *Cigale*, fait créer aux Chinois des cercles ou des corporations où les gens du même cru se peuvent rencontrer. Je me rappelle avoir vu à Han-Kéou le superbe local d'un de ces cercles, aux portes de bois magnifiquement sculptées, avec un jardin aux arbustes taillés en forme de bêtes, ainsi que le veut l'art des « Le Nôtre » de l'Extrême-Orient.

De même encore un Chinois qui consentira à émigrer sous les auspices d'une agence, stipulera-t-il que son corps sera rapporté dans son pays natal; pour éviter des frais trop élevés, on attendra qu'un certain nombre de corps du même pays se trouvent réunis; de là, la construction de ces maisons de cadavres d'une même province, sorte d'auberge des morts où l'on attendra qu'une réduction dans les frais de transport, une occasion favorable permettent de faire un envoi dans des conditions agréables pour les mânes du défunt et la bourse des parents.

(1) Extrait d'un ouvrage intitulé : *les Relations de la Chine avec les puissances occidentales* (1860-1900), qui paraîtra incessamment à la librairie Félix Alcan.

Et, avec le grand respect que les Chinois professent pour les morts, ils ne permettent pas que ces sépultures temporaires soient profanées impunément. C'est ainsi que le désir de faire passer une route nouvelle sur l'emplacement de la maison de dépôt, appelée improprement *pagode* de Ning-Po, a causé à Chang-Haï l'émeute du 3 mai 1874. Ainsi ce commerce des morts est-il la cause d'une vente extrêmement florissante de cercueils : il représente un chiffre important du fret à travers l'océan Pacifique. On rencontre dans les villes de la Chine des magasins d'objets appartenant aux pompes funèbres, d'un aspect non moins alléchant que ceux qu'il m'a été donné de voir en Angleterre et en Allemagne.

Pour en venir aux sociétés elles-mêmes, je citerai d'abord quelques sociétés excentriques : une, qui répond assez bien à celle du *Ruban bleu anglais*, prêche l'abstinence en fait de boisson, et défend de fumer; une autre, la société de l'*Orchidée d'or*, comprend les filles qui ont juré de ne pas se marier ou de quitter leurs maris quand elles les auront épousés; ces sociétés, du reste, sont prohibées par l'État.

Parmi les sociétés politiques les plus importantes, je citerai celle du Nénuphar blanc (*Péi-Lien-Kiao*); quelques auteurs la font remonter à l'an 1350 de notre ère, mais c'est surtout au commencement de ce siècle que cette association a fait parler d'elle. Ses adeptes réussirent à occuper la palais impérial à Péking le 18 juillet 1813 sous l'empereur Kia-K'ing, et Weï-Youen, dans son célèbre ouvrage sur les guerres de la dynastie actuelle, le *Cheng Vou ki*, a consacré les livres IX et X à l'histoire de leurs rébellions.

L'existence des sociétés secrètes est marquée dans l'histoire de ce siècle par différents édits ou faits intéressants. Ainsi en 1801, dans le chapitre *Rébellions* du Code pénal, on note que les membres de la société, dite des *Triades*, seront décapités, ceux qui les auront accompagnés seront étranglés; en 1817, le gouverneur de Canton arrête 2 ou 3000 adhérents de cette société; en 1819, le gouverneur du Hou-Nan se plaint de l'accroissement des membres des sociétés secrètes; des rapports de censeurs, l'un de 1829 dans le Kiang-Si, l'autre de 1841 dans le Hou-Kouang, en marquent également le développement. Ce dernier constate que la société des Triades à cinq loges : 1° Grande loge, Fou-Kien; 2° Kouang-Toung; 3° Yun-Nan; 4° Hou-Kouang; 5° Tche-Kiang.

Les sociétés secrètes se représentent sous différents noms et sous différentes formes, ainsi Mgr Fontana, vicaire apostolique du Se-tchouen (*Let. éd.*, IV, p. 503), écrit à la date du 3 septembre 1831 :

« Les *Tsin-Lien-Kiao* sont d'une secte assez pernicieuse. Ils ne mangent point de la chair des animaux; ils ne se nourrissent que de légumes et d'herbes. Cependant il paraît que plusieurs païens, appartenant à d'autres sectes athées ou matérialistes, dont la Chine abonde plus que les autres pays, se sont réunis sous le nom de cette secte, afin de se révolter comme avaient fait les *Péi-Lien-Kiao*. Plusieurs chefs de ces sectaires ont été pris et mis à mort; en sorte que l'on n'a pas beaucoup à craindre de la part de ces rebelles. Cependant les peuples se révoltent assez facilement; tous les ans nous entendons parler de révoltes, tantôt d'un côté, tantôt d'un autre; et ordinairement on dit que les révoltés sont des *Tsin-Lien-Kiao*, les noms *Tsin* et *Péi* se rapprochent assez l'un de l'autre pour la signification : car *Tsin* signifie *clair pur*, et le mot *Péi* signifie *blanc*. Je ne sais pas si ces rebelles ont adopté des signes distinctifs; mais cela paraît probable. Quelqu'un m'a dit qu'ils portent sur leurs bonnets un petit globule de verre ou d'autre matière transparente. »

Mais la plus importante de ces sociétés est sans contredit celle à laquelle je viens de faire plusieurs fois allusion, celle des Triades *San-ho-houei*, ou du Ciel et de la Terre *Tien-Ti-houei*, qui a pour objet le renversement de la dynastie actuelle; elle a d'ailleurs failli réussir. Les fameux rebelles *T'aï-P'ing* ou *Tchang-mao* étaient pour la plupart d'origine triade et l'on sait quelle fut la rapidité des succès de leur chef Houng Siesu-ts'iuen, qui n'appartenait d'ailleurs pas lui-même à cette secte. Partis du Kouang-Si et du Kouang-Toung, les T'aï-P'ing, comme nous l'allons voir, remontèrent jusqu'au Kiang, s'emparèrent de Nan-Cing en 1853, firent une pointe dans le nord à travers le Ho-Nan jusqu'au Tche-li, se répandirent dans les riches provinces du Kiang-Sou et du Tché-Kiang et ne furent définitivement écrasés qu'en 1864 (prise de Nan-king par les troupes impériales, 9 juillet 1864), grâce à l'appui donné aux troupes impériales chinoises par des contingents français et anglais.

Cette société des Triades puise ses idées symboliques et sa tradition dans l'ancienne philosophie. Les Jésuites de Péking, au XVIIIe siècle, ont clairement formulé ces idées dans les termes suivants :

« En voulant éclairer ce que les Anciens, sur la tradition de leurs ancêtres, avoient dit allégoriquement, ces philosophes orgueilleux (les philosophes modernes) ont tout embrouillé, tout défiguré, tout changé. Les Anciens avoient dit qu'il y avoit un *Tay-ki* ou grand Principe, un *Chang-ti* ou Seigneur suprême, un *Tien* ou Ciel supérieur, qui, par la vertu de son *Ki* ou de son souffle tout-puissant, avoit formé les *San-Tsai* ou les trois agents généraux ou puissances productrices subordonnées, qui sont le Ciel, la Terre et l'Homme; et par ces *San-Tsai*, ils entendoient tout ce qui est purement intellectuel, comme tout ce qui tombe sous les sens;

toute puissance qui peut être ou qui est actuellement réduite en acte. Ils rangeoient sous le premier *Tsai*, qui est le ciel, tout ce qui est l'objet de la métaphysique et de la physique céleste, et ils s'étendoient en particulier sur ce qui concerne l'astronomie, de la manière à peu près et dans l'ordre que je vous invite à examiner dans la figure qui s'offre à vous.

« L'eau, le feu, les métaux, les vents, le tonnerre, la pluie, la géographie et toutes les productions naturelles, tant en général qu'en particulier, faisoient l'objet du second *Tsai*, qui est la *Terre*.

« Pour ce qui est du troisième *Tsai*, qui est l'*Homme*, ils le regardoient comme le seul être visible qui fût doué d'intelligence, qui fût en état de pouvoir produire des actes dignes d'éloge ou de blâme, de récompense ou de châtiment, suivant qu'il cultivoit la vertu ou qu'il s'abandonnoit au vice. Ils étoient persuadés outre cela, et ils ne cessoient de le dire, que l'homme étoit récompensé ou puni non seulement pendant cette vie, mais même après sa mort; et ce fut pour l'engager à mériter l'un et à éviter l'autre, qu'ils s'appliquèrent surtout à développer les principes de la morale, à expliquer les différentes obligations qu'elle impose en général pour la conduite extérieure de l'homme et pour le règlement de son cœur, et en particulier pour l'accomplissement de ses devoirs comme fils, comme sujet, comme père de famille, comme membre de la société, etc.

« Voulant s'expliquer brièvement, au moyen de quelques symboles, ces anciens avoient dit : Le *Tay-Ki* ou le grand Principe a engendré les *Leang-y* ou les deux effigies; ces deux effigies ont engendré les *Sée-siang* ou les quatre images, et ces quatre images ont engendré les *Pa-Koua* ou les huit trigrammes, qui exposent les principes d'où toutes choses tirent leur origine et au moyen desquels il n'est rien qu'on ne puisse expliquer. »

Le livre des Changements, *Y-King*, qui renferme le système qui vient d'être développé, commence au *Tai-Ki*, le grand absolu, le grand extrême. Les philosophes de la dynastie des Soung ajoutèrent au *Tai-Ki* le *Wou-Ki*, c'est-à-dire l'absolu rien, l'infini. Le chef de cette école fut le célèbre Tchou-hi (1300-1200 après J.-C.) qui naquit dans le Fou-Kien d'un père originaire du Ngan-houei. Dans son système, l'absolu rien (*Wou-Ki*) produit le grand absolu (*Tai-Ki*) qui, animé par son souffle, crée le grand principe mâle (*Yang*); ce dernier, dans son repos, donne naissance au principe femelle (*Yin*). Lorsque ces deux principes mis en mouvement finissent par se reposer, ce qui se trouve en haut est le Ciel correspondant au *Yang*, ce qui reste en bas est la Terre correspondant au *Yin*. Puis, dans la suite de leur mouvement on voit se former le soleil et la lune, les étoiles et les planètes, l'eau et le feu, les plantes, les minéraux, les hommes, les animaux, etc. Les lois qui régissent les mouvements sont au nombre de quatre : 1° *Ki*, le souffle de la nature, qui représente l'énergie; 2° *Li*, les lois de la nature antérieures au *Ki*; 3° *So*, qui donne les proportions numériques : enfin, pour rendre tangibles ces lois, les rendre matérielles; 4° *Ying*, la forme de la nature.

A quelle époque fut constituée la société des Triades, et quelle fut son origine? Si l'on répondait à ces questions par un simple examen des symboles marqués sur les diplômes de cette association, on pourrait faire remonter sa naissance aux époques les plus reculées de l'histoire de la Chine; en tenant compte du peu de stabilité des institutions humaines et en étudiant le système du philosophe Tchou-hi que nous avons déjà exposé, on pourrait faire remonter les débuts du San-Ho-houei jusqu'à la dynastie des Soung. Il m'a semblé toutefois que la constitution actuelle des loges de cette société, ses rites, les personnages qu'elle honore, ne permettent pas de lui donner une origine plus ancienne que le commencement de la dynastie actuelle, c'est-à-dire la seconde moitié du XVIIe siècle. On sait, en effet, que le premier empereur de la famille mandchoue qui règne encore aujourd'hui sur le Céleste-Empire, Chouen-tché, monta sur le trône en 1643, quoique la date officielle de son avènement ne soit, selon la coutume du pays, qu'au commencement de l'année suivante, ce qui correspond à notre 8 février 1644. Les Mandchous ne s'établirent pas sans difficultés sur le trône des princes nationaux Ming, qui avaient régné depuis 1368, à Nan-King, puis à Péking; aux dissensions intérieures vinrent s'ajouter les attaques de l'étranger. Ce fut au fils de Chouen-tché, le célèbre Kang-Hi, monté sur le trône en 1662, qu'échut la lourde tâche de terminer la pacification de l'empire et de repousser définitivement les envahisseurs.

Un des premiers ennemis que Kang-Hi eut à combattre, fut Galdan, le chef de la tribu mongole des Eleuthes. Cette tribu pouvait reformer à son profit cette terrible armée mongole qui s'était plusieurs fois avancée vers le Midi en conquérant tout sur son passage. Dans l'embarras très grand que causait à Kang-Hi l'attaque de Galdan survenant au milieu de rébellions intestines, l'empereur, au lieu de s'adresser à ses ministres ou à l'un de ses gouverneurs de province afin d'exterminer les Eleuthes, fit appel à la nation entière — ici commence la légende — par un édit impérial annonçant que ceux qui vaincraient l'ennemi recevraient une somme de dix mille taels d'or et la noblesse héréditaire du troisième degré (comte), ce qui leur assurerait la suprématie sur dix mille familles. Cent vingt-huit prêtres du monastère de Siau-Lim-Si, dans le district de Touan-leng, au fond des montagnes Kiu-lien (province de Fou-Kien),

se déclarèrent prêts à anéantir les barbares envahisseurs sans le secours d'aucune troupe; à l'aide d'un stratagème, ils battirent les Eleuthes, refusèrent toutefois les honneurs que leur offrait le souverain à la suite de leur victoire, et munis seulement des dix mille taëls, ils se retirèrent dans leur couvent pour reprendre leurs travaux religieux.

Cependant ce succès avait excité au plus haut point la jalousie des mandarins; ces derniers réussirent à faire tuer les prêtres, à l'exception de dix-huit qui se sauvèrent en emportant le sceau et l'épée magique de leur fondateur. Un nouveau massacre réduisit à cinq le nombre de ces religieux; un général qui leur avait été favorable fut étranglé vers la même époque. La veuve de ce général et cinq marchands de chevaux des provinces de Tché-Kiang et de Chan-Toung, se réunirent à ces cinq prêtres pour former la société dite Tien-Ti-houei, qui recruta bientôt un grand nombre d'adhérents. Cette société, divisée en cinq bannières ou loges, avec des mots de passe qui permettaient à ses membres de se faire reconnaître, eut pour objet de venger l'assassinat des prêtres et de remplacer la dynastie mandchoue des Tsing par la dynastie chinoise des Ming.

Le meilleur exemple que nous puissions donner de l'affiliation dans cette société est celui qui nous est fourni par les loges des Établissements du détroit de Malacca (*Straits Settlements*) dont le nombre officiel des membres s'élevait, en 1887, à 62 736.

En théorie, les réunions des sociétés secrètes en souvenir des persécutions exercées par les fonctionnaires mandchous, devraient se passer dans les montagnes ou dans les jungles; en réalité, elles ont lieu sous la protection du gouvernement britannique dans des locaux *ad hoc*.

A la porte de la loge se tient un huissier avec un bâton rouge; ceux qui entrent dans la loge doivent prendre le bâton à deux mains et répéter les vers suivants :

Je tiens la canne rouge dans mes mains,
Sur ma route, vers la loge, je n'ai aucune crainte.
Vous me demandez, frère, où je vais;
Vous venez de bonne heure, mais je marche lentement.

Ceux qui ne sauraient répondre devraient être, selon le règlement de la société, décapités.

Puis, ayant traversé la grande porte, on passe dans la salle de la *sincérité* et de la *justice*, puis dans la *Ville des saules*, puis dans le pavillon *fleuri rouge;* au-dessus du pavillon se trouve le grand autel, avec la chaire du *Sien-seng* ou maître de la loge; je fais grâce au lecteur de la suite, du cercle du Ciel et de la Terre, du pont à deux planches, dont l'une est de cuivre et l'autre de fer, de la fournaise incandescente, du marché de la paix universelle et, en dernier lieu, du temple de la vertu et du bonheur

C'est dans une pièce, à droite du *marché de la paix universelle*, que les caudidats purifiés par des ablutions revêtus d'habits neufs, se préparent à être reçus.

« Chaque candidat est introduit par un fonctionnaire de la loge qui se porte garant que, pendant quatre mois, le nouveau membre ne se querellera pas avec ses frères et que pendant trois ans il n'enfreindra pas les plus importants des trente-six articles du serment de la société. »

La lecture de ce serment, écrit en trente-six articles, est faite à haute voix aux candidats agenouillés, par un des affiliés. Le premier de ces articles marque que la piété filiale est la première de toutes les vertus; nous notons dans les articles suivants quelques renseignements : Le secret est absolu : celui qui l'aura trahi aura une de ses oreilles coupée et recevra cent huit coups; tout membre de la société considérera ses collègues comme des frères, qu'ils appartiennent aux hautes classes, comme les comtes, les marquis, les généraux et les ministres; aux classes moyennes, comme les lettrés, les agriculteurs, les artisans et les négociants; ou aux classes inférieures, vagabonds ou mendiants; puis viennent des préceptes de tolérance et d'honnêteté, de bienfaisance et de justice; dans les réunions de la société, vous ne cacherez pas les *serpents* parmi les *dragons*, c'est-à-dire les Mandchous parmi les Chinois; la politique montre le bout de l'oreille : pour les serpents, lisez la police.

Après la lecture du serment, tout le monde se lève verse un peu de sang, puis l'on boit du thé.

Afin de bien marquer le refus de reconnaître la dynastie mandchoue actuelle, les membres de la société défont leurs cheveux et les laissent pendre librement sur le dos; l'épaule droite et la poitrine restent nues. Quand les candidats ont été préparés, le maître de la loge arrange les différents objets nécessaires à la cérémonie sur le grand autel : ils se composent d'une mesure dans laquelle on met du riz et cent huit sapèques renfermées dans du papier rouge et on y ajoute les différents objets, symboles de l'histoire et des traditions de la ligue :

1) Les Pavillons des Cinq Ancêtres, triangulaires, qui contiennent le nom des cinq prêtres fondateurs et le nom des provinces dans lesquelles chaque prêtre a fondé une loge;

2) Les Pavillons des cinq marchands de chevaux ou généraux « tigres », comme les précédents;

3) Les Pavillons des cinq éléments;

4) Les Pavillons des quatre points cardinaux;

5) Les Pavillons des saisons;

6) Les Pavillons de : Ciel, Terre, Soleil, Lune;

7) Les sept étoiles;

Les huit trigrammes;

Les pavillons de l'Orchidée d'or;

L'étendard de la « Confrérie victorieuse », vert, jaune, rouge et écarlate;

8) Les quatre pavillons rouges des quatre principaux fonctionnaires ;

9) L'ombrelle jaune;

10) Le pavillon du Commandant en chef des armées;

11) La tablette des « Cinq Ancêtres », à droite de laquelle se trouvent : l'épée précieuse, une paire de ciseaux, un *souanpan*, et le miroir précieux ; à gauche de laquelle se trouvent : le fourreau de l'épée, la mesure du pied, les petites balances et les poids, les quatre trésors du bureau (table à écrire), c'est-à-dire l'encre, le papier, le pinceau et la pierre à encre, et cinq écheveaux de soie filée : blanc, jaune, rouge, vert et noir;

12) Un modèle de la véritable Ang Houa Tang avec ses trois portes.

Et devant l'autel il y a cinq tasses de thé, cinq tasses de vin, cinq bols de riz, cinq paires de bâtonnets, les trois viandes de sacrifices : porc, poulet et canard, un paquet de tabac, un paquet de thé, sept lampes pour les sept étoiles et une paire de grosses chandelles rouges, et au-devant, un brûle-parfums *précieux*.

Après avoir énuméré les griefs des vrais Chinois contre la dynastie mandchoue, avoir raconté la défaite des Eleuthes par les prêtres du Fou-Kien, le maître de la loge interroge le haut fonctionnaire, chef de l'avant-garde, et lui fait réciter, opération qui dure près d'une heure, les trois cent trente-trois articles du catéchisme de la Société ; à la suite de cet examen, le maître de l'avant-garde (sien-houng) est autorisé à introduire les candidats qui doivent être affiliés.

Théoriquement, et souvent même en pratique, la première opération de l'affiliation consiste à couper la natte. On sait que la mode de se raser le sommet de la tête et de réunir les cheveux en une longue natte, ne date chez les Chinois que du XVIIe siècle et de la conquête de leur pays par les Mandchous.

Puis viennent les ablutions, le dépouillement des habits, le revêtement d'un habit blanc, etc. Ensuite a lieu un nouvel interrogatoire du *sien-houng*, l'encens brûlé; on allume les chandelles rouges, on offre le vin, etc. Après l'affiliation, chaque membre reçoit un diplôme, on leur fait visiter la loge et on leur montre les instruments, les pavillons et les drapeaux.

Les adeptes de cette association ont de nombreux signes de reconnaissance; quelques-uns, par exemple, ajoutent dans l'écriture un caractère spécial, à celui qui exprime le véritable sens d'un mot : la façon de tenir le parapluie ou le mouchoir, la manière de présenter la pipe d'opium, certain cérémonial observé en remplissant ou en vidant les tasses de thé, sont autant de signes distinctifs qui permettent aux affiliés de se reconnaître quelque part où ils se rencontrent.

On comprendra, étant données les pénalités sévères édictées par les fonctionnaires chinois contre les membres de cette société, qu'il soit difficile d'obtenir des renseignements exacts.

En Chine, être seulement en possession de livres ou d'insignes amènerait une application sévère et immédiate de la loi. Dans les Indes néerlandaises, ces sociétés sont proscrites; dans les colonies anglaises, elles sont absolument tolérées : d'ailleurs elles ne revêtent guère dans ces établissements que le caractère de sociétés de secours mutuels. Les Anglais ont su tirer parti du principe de l'association chez les Chinois et ils ont créé un poste de fonctionnaire qui porte le titre de *protecteur des Chinois*. Ce poste, naguère occupé par M. Pickering, l'a été depuis par le Dr N. B. Dennys; c'est à ce dernier système que je me rallierais très volontiers : une espèce de truchement entre les Chinois et le gouvernement me paraît de nature à empêcher les grandes révoltes, comme celle qui éclata à Batavia au milieu du dernier siècle.

HENRI CORDIER.

LA CONDAMNATION DE DREYFUS

en 1894 (1).

La délibération des juges dura une heure. Tous attendaient la communication prévue, annoncée, des pièces secrètes, qui, inconnues encore, mais réputées terribles, avaient déjà agi sur leur esprit.

Aucun d'eux ne soupçonnait que la communication était illégale, qu'elle violait l'équité, le droit, la loi écrite, le code militaire, ouvert sur la table du Conseil.

Maurel rompit le scellé. A ce moment, Roche, l'un des juges, s'aperçut que les volets n'étaient point fermés, que quelqu'un eût pu regarder au travers; il se leva et les poussa. Maurel alors lut la première pièce, la notice biographique qui imputait à Dreyfus une longue série de trahisons, depuis son séjour à l'École de guerre où il avait livré à l'Allemagne une conférence confidentielle sur la mobilisation, et à l'école de Bourges où il avait vendu le secret d'un obus à la

1. La maison d'éditions de la *Revue Blanche* va mettre en vente, la semaine prochaine, l'*Histoire de l'Affaire Dreyfus de 1894*, par M. Joseph Reinach. Nous avons eu communication des bonnes feuilles de cet ouvrage. Nous en extrayons le passage suivant relatif à la délibération des juges en Chambre du Conseil.

mélinite, — espion chevronné déjà quand il entre à l'État-major.

Maurel donna quelques courtes explications. Le correspondant habituel de Dreyfus était l'attaché militaire allemand, mais il avait trafiqué aussi des secrets de la défense avec l'attaché militaire italien; en fait, il renseignait toute la Triple Alliance. Les attachés italien et allemand travaillaient en commun, se communiquaient leurs butins respectifs, écrivaient souvent; mais, prudents, ils signaient leurs billets de pseudonymes, *Alexandrine* et *Bourreur*.

De qui Maurel tenait-il ces indications si précises? Les juges pensèrent que c'était de Mercier ou de Boisdeffre.

Il raconta encore qu'un attaché militaire, ami de la France, avait signalé le traître à l'État-major.

Ce récit parut une confirmation de celui d'Henry. Qui pouvait être cet attaché, sinon celui de Russie?

D'un geste las, visiblement ému, Maurel passa les autres pièces au lieutenant-colonel Echemann qui en donna lecture.

Mais il commenta chaque pièce, montra que chacune s'appliquait à Dreyfus.

Maurel nie avoir commenté les pièces. Il avait dit de même qu'il n'avait lu qu'une seule pièce, entendant par là, ainsi qu'il distingua par la suite, que les autres avaient été lues par son voisin. Admettons qu'il les expliqua selon les indications qui lui avaient été fournies.

Freystætter prenait les pièces, les examinait de près. Maurel eut un mouvement d'humeur. Elles furent passées de main en main.

Quelles pièces? Maurel ne se souvient d'aucune; il le déclare « en toute franchise et en toute sincérité ». Freystætter en énumère trois : la pièce *Canaille de D...*, la pièce dite « Davignon » pour montrer l'étroite collaboration des deux attachés; et la fausse traduction de la dépêche de Panizzardi : « Dreyfus arrêté, émissaire prévenu, précautions prises. » Florentin est mort avant d'avoir pu être interrogé. Les quatre autres juges, Patron, Roche, Gallet, Echemann, n'ont été questionnés, en septembre 1899, que par Mercier, qui leur écrivit ou leur envoya des émissaires. Patron « certifie que la dépêche de l'attaché militaire italien n'a pas été communiquée ». Roche « se souvient très nettement d'avoir vu la pièce *Canaille de D...*, accompagnée de deux, trois ou quatre autres »; pour la dépêche, il ne peut « affirmer ni l'avoir vue ni ne pas l'avoir vue ». Echemann et Gallet ne s'en souviennent pas davantage, « mais ne pourraient pas l'affirmer sous la foi du serment »; leur attention s'est portée presque exclusivement sur la pièce *Canaille de D...*, et ils n'ont conservé qu'un « souvenir très vague des autres pièces qui l'accompagnaient ».

Il faut se résigner au vague de ces souvenirs, sollicités, après quatre années écoulées, par un ancien ministre, au milieu d'une tempête de guerre civile, quand l'honneur de l'armée paraît en cause, quand tout officier, dont la mémoire fidèle dément les grands chefs, qui tient son serment de dire toute la vérité, sera honni, frappé de suspicion, accusé d'avoir vendu son témoignage.

Pourtant, les réponses mêmes de Gallet, d'Echemann et de Roche, qui ne pourraient pas « jurer qu'ils n'ont pas vu la dépêche italienne », éclairent encore cette pénombre.

Aussi bien, le document capital, décisif, qui devait surtout frapper ces officiers, qui attira « presque exclusiment » leur attention (Gallet, Echemann), dont le souvenir leur est resté « très net » (Roche), qui fera dire, deux ans plus tard, à Freystætter « que Dreyfus fut condamné pour avoir livré les plans de Nice », c'est la pièce où la lettre D éclate comme la signature même du bordereau. L'espionnage y est pris sur le vif, la double trahison, au profit de l'Allemagne et de l'Italie. La pièce eût suffi à elle seule. Les autres pièces (la fausse dépêche, la lettre où il est question de Davignon) confirment seulement ce qu'elle révèle, la collaboration étroite de Panizzardi et Schwarzkoppen, les rapports intimes du traître avec l'attaché italien.

La première impression en est saisissante pour chacun. Comme la trahison classique y paraît dans toute sa laideur, avec ses marchandages, l'avilissement de l'espion !

Il n'y a pas jusqu'à la forme vive, pittoresque, bizarre du billet, qui ne saisisse l'esprit et s'y grave.

Reprenez votre sang-froid, réfléchissez. Quelle vraisemblance y a-t-il que ce plat quémandeur, ce mendiant importun, soit un officier d'État-major? Ces douze plans directeurs, demandez quel en est le prix? C'est pour six louis problématiques, marchandés, que Dreyfus s'en va dans une ambassade de la Triple Alliance!

Mais ces juges, ces soldats savent seulement de l'espionnage ce que la légende et Maurel leur en ont appris; raisonnent-ils avec la raison positive? A quoi ont-ils réfléchi? Ont-ils songé, seulement un instant, à cette iniquité de juger un homme sur des charges qu'il ignore? Qu'est-ce donc que la conscience d'un soldat? Si vous ignorez ce Code, si précis, que vous allez appliquer, l'équité élémentaire ne vous dit-elle rien? Plus que la vie, l'honneur d'un soldat est en cause. Vous, Gallet; vous, Freystætter, si l'on vous jugeait sur des charges inconnues? Moi, un officier! Lui, le juif, un traître!

Travail inconscient de l'idée préconçue, destructeur de la raison.

Et quel traître! Jusqu'à l'ouverture de ce pli, il

n'était accusé d'avoir trahi qu'au profit de l'Allemagne. Le nom de l'Allemagne n'avait pas été prononcé, même au huis-clos; mais c'était le bruit universel, et D'Ormescheville avait dénoncé la prétendue facilité des visites de Dreyfus en Alsace, ses voyages clandestins à Mulhouse, sous l'œil fermé du complice allemand; Maurel, Brisset, y avaient insisté. Or, voici qu'une nouvelle trahison apparaît. Il ne vendait pas la France qu'à la Prusse, mais à l'Italie. Toutes ces pièces, qu'ils ont sous leurs yeux, qu'ils tiennent entre leurs mains, proviennent de l'attaché italien! Enfin, celle-ci, la notice biographique, envoyée par Mercier lui-même, montre que la trahison du misérable n'a pas été un coup de folie. On cherchait le mobile, on avait la naïveté de s'en inquiéter! Il a toujours trahi, dès Bourges, dès l'École de guerre; il n'est entré dans l'armée française que pour trahir...

Comme tout s'éclaire! Ce camarade d'hier, encore revêtu de l'uniforme galonné, pourquoi, tout à l'heure, n'a-t-il pas trouvé un cri, une parole, qui leur soit allé au cœur? Le poids de sa double trahison, de ces dix années de trahison, était sur lui, l'étouffait!

Ainsi se trompèrent ces hommes, ainsi furent-ils trompés. Ne les accusez point du crime de Mercier, d'Henry : d'avoir frappé un innocent, le sachant innocent. Ils sont sûrs que Dreyfus a trahi, cent fois sûrs. Pour croire qu'un seul d'entre eux, même Maurel, n'en était pas convaincu, il me faudrait tous les témoins et toutes les preuves, morales, matérielles, invincibles, que j'ai contre les chefs qui leur mentirent. Non, ils furent sincères, aussi loyaux que crédules, mauvais juges, bons soldats. L'injustice, moins cruelle, mais moins excusable que la leur, serait de ne pas tenir compte des circonstances qu'il faut admettre pour des soldats qui, même juges, ne sont que des soldats, imbus du respect des chefs. Comment l'idée leur serait-elle venue qu'Henry s'est parjuré, que ce dossier de Mercier est un tissu d'impostures et de faux? Le dossier est véridique; il doivent le croire ou croire que le chef de l'armée est un bandit; et le dossier confirme Henry, son éclatant serment qui les a remués jusqu'aux entrailles. Bonne foi absolue que la leur, foi absolue dans les chefs, déraison absolue sous le couvert de la raison.

Le temps a marché; l'horizon s'est déplacé. Comment, sous la lumière des révélations, comprendre ces ténèbres? Il le faut pourtant. Si vous voulez juger justement les actes des hommes, il faut entrer dans l'âme de ces hommes, à l'heure même où ils ont agi.

Ces juges injustes ne furent ni des laquais, obéissant à l'ordre du maître, ni des pleutres, dominés par la peur de la foule aboyante. Ce n'est pas un lâche, le vieux Florentin, sorti du rang, qui a gagné tous ses grades par trente ans d'une vie d'abnégation et de peine. Ni le vieux zouave Echemann, ni Roche. Ce n'est pas une âme servile que celle du lorrain Freystætter, dont le franc visage respire la vaillance, d'une fierté farouche, qui n'hésitera pas, dès qu'il en aura conscience, à proclamer son erreur. Ils ne furent que les dupes de la religion militaire, les victimes des mauvais prêtres qui s'étaient emparés du temple.

Le procès une fois lancé, le juif était coupable. Il fut condamné par le peuple, avant de l'être par ses pairs. Et pour la même raison : parce que le chef de l'armée avait parlé. Du premier jour, quand ils s'assirent, tous les sept, autour de la table du Conseil, ils étaient prévenus contre l'accusé : le ministre devait avoir des preuves sérieuses pour faire arrêter et mettre en jugement un officier de l'État-major général. Malgré le vague de l'acte d'accusation, malgré la faiblesse des témoignages, ils étaient restés prévenus, obsédés par cette idée dominante. A leur insu, ils cherchèrent non pas les preuves de son crime, mais celles de son innocence. Pourtant, ils firent effort pour s'isoler des furieuses passions du dehors. S'ils ne s'établirent pas sur le « roc du droit », c'est qu'ils en ignoraient l'existence.

Après les dépositions et les plaidoiries, quand ils entrèrent dans la Chambre du Conseil, ils étaient plus qu'à demi convaincus par l'idée préconçue que les débats n'avaient point dissipée, par les affirmations formelles de deux experts, par les explications trop minutieuses, trop scrupuleuses (pour ces esprits simplistes) des deux autres qui convinrent de ressemblances, et surtout par le témoignage retentissant d'Henry. D'autre part, aucun mobile apparent, aucune preuve ni des voyages clandestins de Dreyfus en Alsace, ni de ses dépenses de jeu. L'objection qu'il était trop intelligent pour laisser apparaître, dans sa comptabilité, très bien tenue, des ressources inavouables, ne supprimait pas ces doutes. Le dossier secret les emporta.

Freystætter, analysant les éléments de sa propre conviction, dit « que les pièces secrètes n'eurent qu'une légère influence ». Maurel dit que sa conviction était faite, et celle de deux autres officiers qui lui en firent la confidence, mais qu'il ne nomme pas. Dans ce cas, la forfaiture, doublée de faux, aurait été un crime inutile.

La condamnation était-elle certaine à ce point? Ce ne fut l'avis ni de Lépine, qui annonça l'acquittement à ses collaborateurs les plus intimes, donna des ordres éventuels pour protéger Dreyfus, à sa sortie, contre les manifestants; — ni de Picquart, qui pendant le délibéré, faisant son rapport à Mercier, lui disait « que l'impression générale n'était pas en faveur de l'accusation, mais que les juges maintenant devaient être fixés par le dossier secret ».

Quelques jours après, Freycinet, ancien ministre de la Guerre et toujours renseigné, racontera à son collègue du Sénat, Scheurer-Kestner, que les juges, après le plaidoyer de Demange, étaient perplexes. Alors, dans le cabinet où ils délibéraient, une pièce leur fut montrée qui triompha de leurs doutes et décida l'unanime verdict que voulait Mercier. C'était une lettre de l'attaché militaire italien à son collègue allemand; il s'y trouvait cette phrase : « Dreyfus tient la dragée haute. » Freycinet ajoutait : « On peut se demander cependant quel est ce Dreyfus. Est-ce le même? Sandherr en est convaincu; d'autres le sont moins (1). »

Il n'y eut point de débat. Quand les juges eurent, tous, lu et relu les pièces secrètes, Maurel posa l'unique question, recueillit les voix, en commençant, conformément à la loi, par le grade inférieur et le plus jeune en grade.

« Oui », dit Freystætter. Roche tint sa tête, l'espace d'un instant, entre ses mains : « Oui », dit-il. Et tous ainsi jusqu'au président, qui prononça le dernier.

Maurel rédigea le jugement. Il portait que la déclaration avait été faite à l'unanimité et, visant l'article 4 de la Constitution de 1848 qui abolit la peine de mort en matière politique, condamnait Dreyfus à la déportation perpétuelle dans une enceinte fortifiée, à la destitution de son grade et à la dégradation.

JOSEPH REINACH.

UNE AME OBSCURE (2)

Nouvelle.

Pendant des mois, Corinne bouda, répondant du bout des lèvres lorsqu'on lui parlait. Les autres s'amusaient de sa peine, redoublaient de caresses, exagérant leur entente en des airs mystérieux qu'accompagnaient des chuchotements rieurs.

Souvent Mme de Bourgviel, assise dans son grand fauteuil, faisait avec le gamin agenouillé à ses pieds d'interminables parties de « main chaude ».

Une fois, elle consentit à se tenir debout, l'échine courbée si bas qu'elle semblait pliée en deux, et lui, accouru du fond de la pièce, en un élan franchissait le corps tassé, énorme boule dont les contours gras débordaient. Lorsqu'elle releva son visage congestionné d'un rouge violet, Mme de Bourgviel souriait radieuse.

Sa fille voyait et souffrait. Une jalousie nouvelle torturait son cœur. Elle comparait la mère coquette, indifférente, sans cesse occupée ailleurs, qu'avait été la sienne, à cette matrone alourdie devenue la camarade complaisante et tendre d'un enfant étranger.

Jusque-là elle n'avait point pâti de la froideur maternelle, ignorant qu'il y eût entre les mères et les filles des liens plus doux. Maintenant les manifestations de cet amour exclusif et puéril la rendaient jalouse dans le passé. Elle s'irritait si sa mère prenait Auguste sur ses genoux, au premier baiser elle se sauvait. Et, dans les profondeurs obscures de son âme, une aversion naissait pour ce gamin qu'elle avait voulu aimer.

Absent, ce qui le rappelait lui devint insupportable. Ayant un jour, en rangeant de menus objets, retrouvé un calendrier de l'année 1841, où le char funèbre de Napoléon était représenté s'engageant sur le pont de la Concorde, aux acclamations d'une foule en délire, — et qu'elle avait soigneusement conservé, en souvenir de cette matinée passée sur un socle à côté d'Auguste, — elle le mit en pièces et le piétina.

Lui la prit en grippe, la contredit sans cesse et se moqua d'elle impudemment.

Il lui fit des niches, cachant ses objets familiers, se glissant furtivement dans la salle à manger avant qu'on se mît à table, afin de saupoudrer de sel à l'intérieur le verre où elle allait boire.

Elle se résolut à vivre seule et parut seulement aux heures des repas. Ensuite elle se terrait dans sa chambre, ou partait à l'aventure, explorant le quartier.

Elle l'aimait, ce quartier, qu'elle n'avait jamais quitté tout à fait; il lui semblait un peu à elle. Elle jouissait de l'animation des boulevards, vivants, encombrés, dont l'aspect changeait avec les heures. Il existait, lui semblait-il, de secrètes affinités entre elle et les maisons régulières, immuables et tristes, les boutiques modestes, des rues tranquilles.

Elle connaissait les étalages des marchands, et allait revoir leurs vitrines, comme on va visiter ses relations, car elle s'attachait aux choses, éprouvant le besoin de recontempler celles qui lui avaient plu déjà.

Lorsque le mauvais temps la forçait à garder la maison, elle errait désœuvrée, inquiète, dans son incapacité de penser. Un jour, elle prit un livre.

C'était l'un de ces romans naïfs, d'allures bon enfant, écrits au commencement du siècle en un français sentimental et emphatique. Celui-ci traitait des

(1) Notes manuscrites de Scheurer-Kestner, de janvier 1895. — Qui avait renseigné Freycinet? La déformation que son informateur fait subir à la pièce *Canaille de D...* est curieuse. C'est l'interprétation de Du Paty, avec, déjà, la substitution du nom de Dreyfus à l'initiale D... — Scheurer-Kestner garda ses doutes, il connaissait de réputation la famille Dreyfus et ne s'expliquait pas un crime sans mobile.

(2) Voyez la *Revue* des 2, 9 et 16 mars 1901.

amours d'une actrice et d'un homme d'armes. L'aventure, très passionnée, restait chaste.

D'abord, Corinne tourna les pages machinalement, sans intérêt pour ce qu'elles contenaient ; mais, au premier mot d'amour, elle fut séduite. Les scènes de tendresse la ravirent. Elle les relisait plusieurs fois, s'interrompait au milieu, demeurant des heures entières le regard perdu.

Elle se mit à lire avec fureur, dévora des idylles et des romans-feuilletons.

S'étant abonnée à un cabinet de lecture, elle épuisa d'abord la série des Paul de Kock, ce qui la rendit folâtre pendant un assez long temps.

Il lui arrivait de rire toute seule et elle fit quelques plaisanteries qui surprirent son entourage.

On la déclara consolée.

Toutes les semaines, elle allait prendre de nouveaux livres, rapportant ceux qu'elle venait d'achever. Une grande femme maigre et pâle, aux cheveux plats, qui se servait d'un lorgnon et lisait du matin au soir, tenait le cabinet de lecture.

La grande femme lui vantait les œuvres d'Hugo, celles de Balzac, de Dumas. Elle faisait son Dieu de Lamartine et ne prononçait point le nom du poète sans rouler des yeux incompris. Sa bouche semblait alors se pâmer.

Elle avait pour mari un vieil homme, bibliophile fervent, qui, enveloppé d'une redingote à collet, portait une calotte, prisait et passait ses jours près du poêle, dans un fauteuil où il tournait le dos à sa femme.

Il conseilla à sa cliente de lire Fourier, Proudhon et Auguste Comte, dont il s'assimilait tout le jour les idées. « Les idées, disait-il, cela seul existe. »

Corinne, pour qui ces noms étaient inconnus, le regardait effarée ; mais, la femme pâle ayant haussé les épaules en un suprême dédain, Corinne préféra s'en rapporter à elle et emporta un volume d'Eugène Sue.

Balzac l'avait ennuyée, les personnages empanachés de Dumas lui paraissaient trop loin ; elle ne s'identifiait point avec leurs sentiments. Elle ne comprenait pas Hugo, et Lamartine la faisait pleurer sans qu'elle sût pourquoi.

Au théâtre, un soir, à *la Closerie des Genêts*, elle versa des torrents de larmes ; mais, du moins, elle saisit la cause de ses pleurs.

Les *Mystères de Paris* l'enchantèrent. Elle s'hypnotisa de longs jours sur les malheurs de Fleur-de-Marie, et s'épouvanta des crimes de ses bourreaux au point d'en perdre le sommeil.

Le vide de son existence se combla de sensations imaginaires, car elle vibrait avec les amants. Cela trompa quelque temps son désir de tendresses. Les années passaient.

Or, un beau jour, en traversant le salon, elle croisa Auguste qui, le chapeau sur la tête, s'apprêtait à sortir. Il passa, ne lui accordant comme toujours aucune attention. Mais elle courut à la porte, et, le rappelant :

— Comment ! tu sors seul ?

Se retournant, il dit, le ton fier :

— Je vais me faire couper la barbe.

Elle l'examina et, pour la première fois, remarqua sa taille allongée, ses joues amincies, sa mise de jeune homme et la badine de jonc souple qu'il brandissait comme un trophée.

Très clairs, quelques poils follets se jouaient autour de son menton, ombraient ses lèvres.

La transformation s'était faite lente, insensible, jusqu'au jour où, complète, le gamin retors faisait place au jeune homme d'allures libres.

Corinne en restait frappée comme d'un événement inattendu ou de l'effet d'un enchantement.

Depuis quelque temps, d'ailleurs, les façons d'Auguste se modifiaient à son égard : s'il affectait encore le dédain de sa personne, du moins n'avait-il plus recours à des facéties mesquines pour le lui témoigner. D'ordinaire, il se bornait à l'ignorer, et haussait légèrement les épaules lorsqu'elle émettait une opinion. Est-ce que Corinne comptait ?

Et en elle, en son cœur aussi, une métamorphose s'opéra. Auguste devenait un être nouveau : le jeune homme. Entre lui et Mme de Bourgviel les jeux extravagants cessaient et la source des caresses excessives semble tarie. La vieille dame, dont les membres étaient lourds, les cheveux blancs, la bouche édentée, les traits amollis, se bornait à déposer un baiser matin et soir sur le front d'Auguste, que tout le reste du jour elle enveloppait de longs regards chargés de tendresse.

Mais le regard, ce fluide des yeux, ne portait point ombrage à Corinne, et comme, en l'absence de manifestations brutales, sa jalousie s'apaisait, elle se remit à chérir Auguste.

Elle admirait sa grâce juvénile, ses cheveux bruns légèrement ondés, et surtout sa prestance masculine. Un charme émanait de lui, qui attirait son instinct de femme.

Elle le contemplait assis, debout, marchant. Un soir qu'il s'était endormi sur le canapé du salon, elle resta une grande heure en extase devant son visage rose et calme, aux lèvres entr'ouvertes où passait un souffle régulier.

Elle régla sa respiration sur ce souffle, s'engoua de la main appuyée au dossier du meuble, en détailla la forme, les doigts un peu courts, les ongles bien enchâssés.

Peu à peu, toutes ses pensées se concentrèrent sur lui. Si, à l'heure où il devait rentrer, il avait un léger retard, tout de suite, elle s'inquiétait, prise

d'angoisse, redoutant toujours le pire. Elle songeait sans cesse à ce qu'il faisait, aimait ou désirait, s'ingéniant à combler ses caprices.

Lui, acceptait tout en choses dues. Il semblait, lorsqu'il la remerciait, lui faire une grâce.

Et bientôt elle l'adora, elle l'adora de toutes ses forces tendres, enfin utilisées. Ce fut une sorte de sentiment très doux où aboutissaient ses aspirations d'idéal et où il y avait de l'amour encore, de l'amour protecteur et du dévouement maternel.

Sa vie eut un but, elle en ressentit une allégresse, et ses jours coulèrent plus vite. Elle renaissait. Ce fut une période d'accalmie.

VII

La mort de Mme de la Rochethulé, qui s'était éteinte tout à coup dans son fauteuil, à la suite d'une attaque, vint la surprendre en pleine quiétude.

Pour la première fois, quelqu'un disparaissait parmi ses proches. La pensée de la mort la remplit d'un respect confinant à l'effroi. Il y avait là quelque chose de mystérieux et à coup sûr d'épouvantable. Un cadavre? qu'était-ce qu'un cadavre? Cette pensée seule lui inspirait un dégoût, une répulsion instinctive, et la peur terrible, irraisonnée, des êtres primitifs devant l'inévitable.

Ayant dû accompagner sa mère chez la morte, elle refusa obstinément de voir le corps exposé sur un lit, entre des candélabres allumés. Et, longtemps après, elle songea à la pauvre vieille, ne pouvant se faire à la pensée qu'elle gisait sous la terre et croyant la voir en tous lieux.

Depuis que Mme de la Rochethulé n'existait plus, elle lui découvrait des qualités innombrables et il lui semblait qu'on ne pouvait se passer d'elle.

On parla de la morte pendant une semaine, mais, le mardi qui suivit, le chevalier du Blain vint comme à l'ordinaire faire le whist de Mme de Bourgviel et de l'abbé Sorez. Corinne, qui savait le secret de la morte, se sentait le cœur envahi d'une immense compassion. Son imagination, nourrie de lectures sentimentales exclusivement, lui représentait le chevalier comme une sorte de type romanesque, héros de l'amour fidèle et caché, et qu'un si grand désespoir devait tuer.

Elle demeura stupide en l'apercevant. Il entrait de son pas habituel, ferme, rythmé, saluait de son geste coutumier, son mince sourire lui plissant ironiquement le coin des lèvres. Il échangea quelques réflexions sur la température, effleura la joue d'Auguste d'une petite tape familière, s'assit à la table de jeu, tandis que les breloques pendues à son gilet s'entre-choquaient en un clair tintement d'or. Et, ayant donné les cartes, il déclara : « L'atout est cœur. »

Corinne le contemplait, comme un chien transporté dans la Haute-Égypte eût regardé le Sphinx.

Lui aussi semblait immuable. Depuis plus de trente ans, elle lui connaissait le même visage, le même costume, les mêmes gestes, les mêmes phrases et le même âge, comme si, parvenu à son point maximum de perfection, il s'y fût tenu. A peine, à présent, son dos se voûtait-il. Il était d'une extrême politesse, l'on disait de lui : « C'est un homme de grandes manières. » Et il passait pour monopoliser toute sagesse.

Corinne, qui n'avait jamais pu se défendre envers la personne et les façons du vieillard d'une sorte d'étonnement admiratif, éprouvait maintenant de la stupeur. Se pouvait-il qu'il y eût, parmi des êtres de race identique, deux façons si différentes de sentir? En elle-même, elle s'indigna et pendant quelque temps fit grise mine au chevalier.

Mais sa vie se modifia de nouveau.

Mme de Bourgviel, qui, chaque jour, s'alourdissait davantage, sortait maintenant avec sa fille.

Un soir de brouillard intense, où les nuages semblaient envahir la terre, Mme de Bourgviel, que guidait seule la tache jaune des réverbères, lueur voilée dans la buée grise, fut heurtée brusquement à l'épaule par un cheval au moment où elle traversait le boulevard pour rentrer chez elle. Elle s'abattit sur le sol. Corinne voyant l'animal, puis le véhicule qu'il traînait, passer sur le corps énorme et mou étendu à ses pieds, jetait des cris perçants, et croyait sentir les roues s'enfoncer en sa propre chair. Un attroupement se forma.

Mme de Bourgviel n'était point morte. On la releva ; et, son domicile se trouvant très près, on l'y transporta toute pantelante.

Elle vécut, estropiée, maladive, les membres inertes, ayant eu la moelle atteinte. Comme elle ne quittait plus son lit, sa fille s'installa durant des mois à son chevet. Elle en profita pour se montrer d'une exigence intolérable, réclamant Corinne à tout propos. Elle semblait soudain ne pouvoir se passer de cette fille tant dédaignée, oubliait tout à fait Auguste, qui, dans son état, ne lui devenait d'aucun secours, s'attachant à Corinne de cet amour farouche et égoïste du faible pour son soutien. L'autre se dévouait, inconsciente de sa peine.

Parfois, cependant, Mme de Bourgviel contemplait sa fille, son regard mobile s'attendrissait. Un peu plus, elle eût pleuré. Alors, comme un grand désir d'expansion la tenait, elle entr'ouvrait les lèvres. Mais, se contentant de pousser un long soupir, elle murmurait :

— Ah ! ma pauvre Corinne, tu es bonne ! seulement tu ne sais pas, ma pauvre Corinne, tu ne sais pas.

Elle fut prise d'une fureur religieuse. Après tant

d'amour humain, elle aimait Dieu, et s'absorbait plus que jamais dans les œuvres. L'abbé Sorez visitait chaque après-midi sa malade, la réconfortait de lectures pieuses, l'exhortait à la patience et ne s'en allait guère sans quelque don pour ses pauvres.

Auguste, lui, jouissait de sa liberté, passait toutes ses journées dehors, afin de suivre des cours, disait-il. Une fois, il ne rentra point de la nuit.

Le lendemain, il comparut devant Mme de Bourgviel qui, dans une clairvoyance nouvelle, l'admonesta. Mais Corinne, inquiète de sa mine pâle qu'elle attribuait à l'émotion, plaida sa cause et comme il se plaignait de manquer d'argent, lui glissa cinq louis dans la main. On ne le revit plus de deux jours.

Lorsqu'il reparut, elle l'accueillit en une colère trépignante et hurlante qui le divertit infiniment. L'ayant traité de « vagabond », elle crut l'avoir blessé par ce rappel de ses origines et tout de suite l'embrassa, dans la crainte qu'il ne lui tînt rigueur. Afin de ne pas troubler Mme de Bourgviel, on lui laissa tout ignorer.

Deux fois par semaine, à heure fixe, on voyait entrer le chevalier du Blain. Il apportait les nouvelles, commentait la politique et s'égayait des banquets réformistes qui commençaient de révolutionner Paris. Il était d'ailleurs impossible de démêler si ses sympathies allaient au pouvoir ou bien au libéralisme nouveau, son ironie s'exerçant imperturbable sur l'un et l'autre parti. Il comparait le roi à Garnier-Pagès en des épigrammes terribles.

Durant une de ses visites, le chevalier tendit à Corinne un journal, *le National*, où se trouvaient relatées des paroles prononcées par Villain-Duparc à l'un des banquets. Elle dut les lire à haute voix. C'était une allocution composée toute des idées du lendemain. Georges y reniait les principes qui le portèrent à la Chambre et prenait à tâche de malmener Guizot, son ancien protecteur, qu'il invectivait de « puritain ambitieux ».

Une notice suivait, racontant la vie de l'orateur, toute une existence de fantaisie, recueillie dans l'histoire romaine. On lui attribuait une âme de tribun, éprise de luttes pour les grandes pensées, une âme juste et lumineuse.

Et, lorsqu'elle eut achevé, Corinne, dont ces choses passaient l'entendement, rendit le journal au chevalier, tandis que la malade, en proie à ses souvenirs, répétait larmoyante :

— Ma pauvre Corinne! Mon Dieu, ma pauvre Corinne!

Vers la fin de février, Mme de Bourgviel sembla plus mal. Depuis quelques semaines, elle faiblissait. Toute l'activité de ce corps immobilisé remontait au cerveau et le peuplait de chimères ou d'hallucinations. La tête s'exalta.

Elle revécut en imagination certaines heures amoureuses ou dramatiques de son existence. Des scènes s'imposaient, tableaux vivants où elle figurait.

Elle se mit à rêver les yeux ouverts. La nuit, son sommeil engendra des songes singuliers et terribles, car, avec la religion, des effrois nouveaux s'étaient emparés de son âme.

Un matin, elle s'éveilla brisée, hantée de visions bizarres, torturantes. Elle s'était vue en un lieu désolé. Un long diable cornu, hissé sur des jambes d'échassier, et qui ressemblait à Georges, de ses mains allongées de griffes, l'entraînait vers une immense cuve, d'où sortaient des cris et s'élevaient des flammes. Les forces de sa jeunesse lui étant revenues, elle luttait. Mais, tout à coup, elle entendit une plainte longue, lamentable, et lointaine. La silhouette de Corinne apparut.

Alors, son ardeur l'abandonna. Elle eut la sensation d'une chute, en un abîme brûlant. Elle s'éveillait.

Tout le jour, elle demeura prostrée, réfléchissant au sens caché des songes. Il lui tardait de voir l'abbé, à qui elle eût voulu confier ses tourments nocturnes.

Mais les heures passaient; l'abbé ne paraissait point.

Une grande terreur la saisit. Est-ce que le ciel l'abandonnait en dépit de ses œuvres charitables? Son rêve ne serait-il donc qu'un pressentiment?

La porte s'ouvrit, et Corinne effarée se précipita dans la chambre. Là, tout près, la révolution éclatait. On construisait des barricades sous les fenêtres; un roulement de tambour traversa l'air.

Victor, un vieux maintenant, au dos courbé, entra à son tour. Oubliant les distances, dans l'effervescence de l'heure, il brandissait le poing, réclamait la réforme, criant qu'on trompait le peuple, comme au temps où il hurlait, afin qu'on lui rendît « la Charte ». Et sur sa tête, effarées, les mèches grises se dressaient.

La malade continuait à se replier sur elle-même. Quelques pincées de poudre, des coups de fusil, que signifiaient ces choses auprès de l'éternité qui la menaçait? Les guerres civiles avaient passé, sans qu'elle en fût atteinte. Qu'importait une révolte de plus?

La nuit vint, apaisante, très calme. Le long du boulevard et devant la maison, les insurgés bivouaquaient. De temps à autre, d'un foyer isolé, une grande flamme s'élevait, illuminant les vitres. Des chœurs vibraient, assourdis, venus de loin.

Une basse entonna à pleine voix le *Chant du Départ*, et Victor, tout à son exaltation, ayant négligé de fermer les volets, la chambre s'alluma rouge des lueurs de la rue.

Alors la vieille pécheresse trembla sous son drap. Son rêve l'obsédait, plus intense, devenant presque tangible, prenant l'acuité d'une impression vécue. Ce songe, né de terreurs secrètes, de remords inavoués, de ces choses latentes au tréfonds mystérieux de son être, s'imposait tout à coup, synthèse où se résumait le tourment d'une âme ignorée d'elle-même.

Les minutes coulaient lentes; une sueur froide perlait à ses tempes, trempait son cou, inondait son corps. Était-ce la fin?

A l'aube, une aube grise d'hiver finissant, une inspiration la pénétra. Le faible rayon de jour qui dissipait les ombres jetait de la lumière en son esprit. Elle crut démêler le sens de son rêve; l'idée se dégagea : obtenir le pardon de Corinne. Mais sa fille ignorait sa complicité avec Georges. Il faudrait la lui avouer. Comment l'oserait-elle!

De temps à autre, ses lèvres s'agitaient, formulant des mots isolés et encourageants.

Dehors maintenant on se battait, mais, entre les fusillades, des rires éclataient, et *la Marseillaise*, hurlée à pleines voix, accompagnait l'écroulement des barricades. C'était à travers les rues une lutte fébrile et joyeuse qu'animait un souffle de liberté.

Corinne se terrait en un coin de la chambre et, sous le haut plafond où se répercutaient les cris, le sifflement des balles et l'effondrement des pavés, immobiles, les deux femmes frissonnaient, l'une dans l'épouvante des vivants, l'autre dans les affres de la mort.

Mais, vers le soir, les bruits sinistres ayant cessé, une grande clarté les enveloppa. Sur le boulevard des cordons lumineux s'étendaient à perte de vue, les murs gris des maisons s'éclairaient, et, dans l'air saturé de poudre, flottaient des drapeaux aux trois couleurs. Sur la chaussée, des hommes passaient en bandes exaltées, débraillées. Ils portaient des lanternes allumées qu'ils balançaient en marchant, et chantaient à tue-tête.

Le front appuyé à la vitre, Corinne regardait sans comprendre comment aux cruautés de la bataille, lugubre et enfumée, pouvaient succéder sans transition les clartés joyeuses de ce soir de fête. Elle s'entendit appeler et, se retournant, aperçut, toute blanche, pareille à un fantôme dans l'ombre, sa mère dressée sur son lit.

Elle eut une intuition vague, une sorte de serrement angoissé au cœur et, se précipitant, demanda, la voix tremblante :

— Maman, qu'as-tu, maman?

Mais Mme de Bourgviel, dont les paroles paraissaient venir de très loin, murmura :

— Je veux que tu me pardonnes, ma fille, car je vais mourir.

Éperdue, Corinne balbutiait :

— Mourir, mourir, toi!

Incertaines, les mains de la patiente erraient dans le vague. Elle murmura : « J'ai peur », puis elle se tut.

Au bout d'un instant, elle continua, terrifiée :

— J'ai peur de Dieu, de sa colère; j'ai peur des flammes qui brûlent, qui brûlent... Oh! j'ai peur, j'ai peur.

Un immense effroi secouait tout son pauvre corps; ses dents s'entre-choquaient. Elle hoqueta :

— Cela me tenaille, me supplicie.

Penchée sur sa mère, Corinne, étreinte par l'émotion, sanglotait. Elle aussi tremblait, comme si cette peur l'envahissait à son tour. Aucune parole ne lui venait qui pût réconforter l'âme en détresse.

Mme de Bourgviel ajouta :

— Ah! comme je t'envie, Corinne! Tu n'as jamais fait le mal. Tu es un pauvre être faible, un être impuissant, sans malice, sans défense, toi! Et c'est de toi que mon sort dépend, de toi seule, de ton pardon.

Les forces lui manquèrent; elle retomba épuisée sur les oreillers.

Corinne répétait, stupide :

— De moi? De mon pardon?

Des minutes passèrent, solennelles. D'en bas une rumeur montait à nouveau, une voix hurlante clama le mot : « Liberté! »

Mais, galvanisée par l'épouvante, la moribonde se soulevant jeta dans un souffle :

— Pardonne, pardonne le mal que je t'ai fait à cause de lui, toujours à cause de lui, lui, Georges, mon... mon... Elle s'arrêta. Le mot ne passait point. Ses yeux vitreux, où rien ne luisait plus, s'attachaient avidement aux lèvres de sa fille, guettant sa sentence. Elle la vit battre l'air de ses bras et tomber comme une masse sur le plancher.

Au bruit de la chute, les domestiques accoururent. On porta Corinne vers la fenêtre qu'on ouvrit, comptant que la fraîcheur de la nuit la ranimerait. Ses tempes étaient brûlantes; une femme de chambre les baigna d'eau froide, pendant que Victor lui passait et repassait un flacon de sels sous les narines. Enfin elle souleva les paupières, et regarda tout autour d'elle. Elle ne se souvenait plus.

Dehors, la rumeur avait passé, les cris s'étaient tus, calmés soudain.

Tout d'un coup, comme si un vent de tempête les eût balayés, les cordons lumineux s'éteignirent et, dans le silence profond, mystérieux de la nuit, où s'entendait seule la respiration sifflante et rauque de la mourante, un appel retentit, sinistre, prolongé, se répercutant dans le couloir ouvert des rues : « Aux armes! on nous massacre! Aux armes! »

La voix désolée tira Corinne de sa stupeur; sa mémoire se réveilla. Elle jeta un cri, elle aussi, un cri

lamentable, déchirant, qui répondit à l'autre cri. Un flot de larmes inonda ses joues.

Et voilà que sur la chaussée toute noire, telle une vision terrible, s'avança un convoi qu'éclairaient des torches et qu'entourait une foule hagarde et hurlante. C'était un chariot bondé de cadavres. Les flammes dansantes dessinaient des ombres mouvantes sur les visages des morts contorsionnés et rigides, et faisaient luire des plaques de sang. Des membres inertes pendaient, des gouttes rouges pleuvaient, semant la route.

Éperdue d'horreur, Corinne se détourna. Alors, elle aperçut, immobile sous le drap, le corps de sa mère qui depuis un instant avait cessé de vivre.

JEAN DE FERRIÈRES.

(*A suivre.*)

THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE : reprise de *Mireille*. — BOUFFES-PARISIENS : *les Travaux d'Hercule*.

Œuvre incomplète, et surtout morcelée, *Mireille* est une œuvre exquise. Elle date aujourd'hui de près d'un demi-siècle. Nous pouvons donc la juger avec sûreté : constater ce qui, en elle, était « passager » et ce qui a survécu. Si certaines pages de *Mireille* ont gardé leur jeunesse et leur charme, même après la surprenante révolution musicale dont nous avons été témoins, c'est que cette jeunesse et ce charme ont en soi quelque chose qui les sauvera de l'oubli. Ce quelque chose c'est, avant tout, la musique, de la vraie musique. Car ce n'est pas assez de parler de charme, un mot qui, dans l'esthétique nouvelle, devient presque une injure. Il faut dire et répéter que Gounod fut un musicien, notre plus grand musicien de théâtre depuis Méhul et Berlioz, un musicien qui fut le digne héritier de Mozart... Et je m'excuse sans doute de « découvrir » Gounod et de révéler *Mireille*. Mais tous deux sont si singulièrement méconnus !... La beauté est aujourd'hui aux mains de gardiens farouches et implacables. Ils n'admettent que des chefs-d'œuvre ; et ces chefs-d'œuvre « le » sont, si je puis dire, avant même que d'être nés. Il n'est de beauté que leur beauté à eux, celle qu'ils chérissent et que, peut-être, ils ont inventée. Et elle est faite moins de beauté que de grandeur et de profondeur. Là-dessus, ils sont sans pitié ; ils ne se contentent pas à moins de la Vie, de la Vie tout entière, et d'une explication du Monde. Ils estiment la beauté au mètre et au poids. Tout ce qu'ils aiment ou vantent, ils le trouvent profond. Et ce qui n'est pas profond, ce qui n'a pas même tenté de l'être, n'existe pas pour eux... Et, puisque enfin nous parlons de *Mireille*, ils la jugent par une phrase brève et dédaigneuse où ils signalent la « grâce mièvre » de quelques airs, et désignent à l'indignation des snobs certaines formes surannées. Eh ! nous savons bien que la valse du premier acte est fâcheuse et que l'autre valse, celle d'Ourrias (au troisième tableau), est plus regrettable encore. Mais aimez-vous l'air à vocalises d'*Orphée* ? Et serait-ce une manière de juger le chef-d'œuvre de Gluck que de montrer la niaiserie de ces vocalises dans un rôle aussi tragique, et que de reprocher à l'auteur d'avoir conclu *Orphée* par un chœur écrit naguère pour un autre ouvrage ?... Toutes proportions gardées, il en est de même pour *Mireille*. « Ces choses étaient impunies !... » disait un de nos confrères. C'est une erreur. Elles passaient pour trop avancées et de forme trop libre, et on les « punissait » comme telles. Si l'on peut aujourd'hui écrire des « drames musicaux », c'est en grande partie à Gounod qu'on le doit, à la souplesse et à la liberté qu'il a su donner à la musique dramatique. Il fallait plus d'audace pour écrire, il y a quarante ans, le premier acte de *Mireille* qu'il n'en faut aujourd'hui pour écrire un drame musical agrémenté de symboles et de « leit-motiv ».

En vérité, le sentiment qu'inspire Gounod à certains est tout à fait surprenant. On devrait le vénérer comme une ancêtre, et on le bouscule comme un gêneur !... C'est que — peut-être ! — son mérite est le plus inimitable de tous. Comme pour Mozart, il est presque exclusivement musical. Et la bonne musique, même « jolie », est encore ce qu'il y a de plus difficile à faire. Sans doute, il y a chez Gounod des procédés surannés. Mais songez aux *codas* de Mozart ! Songez aussi que, jusqu'à la conquête du public par Wagner (et même depuis), Gounod a été le grand inspirateur de notre théâtre musical. Et considérez qu'il serait tout de même un peu injuste de lui reprocher certaines formes, réellement inventées par lui, parce que ses successeurs en ont usé ou abusé après lui ! A ce compte, de quelles malédictions ne faudrait-il pas accabler Richard Wagner, pour toutes les fadaises dont ses imitateurs se sont rendus coupables ?

La reprise de *Mireille*, disais-je, vient à son heure, parce qu'elle rappelle et renouvelle un succès uniquement musical, dû à la musique seule, à la musique spontanée, si l'on peut ainsi dire. Et c'est précisément ce que la musique a cessé d'être depuis quelque temps.

Je n'ai pas la prétention de tout comprendre dans les œuvres de Wagner, ni d'être toujours d'accord avec les wagnériens orthodoxes. J'ose dire seulement que nul n'admire et n'aime ces prodigieux ouvrages d'une tendresse plus ardente et plus reconnaissante.

Il n'en est pas moins vrai que, grâce à elles, — grâce surtout aux musiciens qui n'en ont pas compris la nouveauté féconde, et qui n'y ont vu que des formes musicales, différentes des anciennes, — la musique est en train de devenir une sorte de langage singulièrement conventionnel, analogue en vérité aux « chiffres » des télégrammes soi-disant secrets. On dirait qu'il est désormais impossible d'exprimer certains sentiments sous une forme autre que celle que Wagner leur a donnée. Et, comme le maître de Bayreuth a exprimé presque tous les sentiments humains, les ouvrages contemporains semblent des collections d'instantanés exacts et fragmentaires. Combien d'*Incantations du feu* avons-nous entendues depuis qu'a flambé le bûcher de Brünhild! Nos musiciens font leurs musiques comme certains collégiens font leurs discours latins, avec des « cahiers d'expressions ». Au lieu de Cicéron, de Tacite ou de Virgile, c'est Richard Wagner. Et c'est là toute la différence. En moins d'une semaine, nous avons entendu, il n'y a pas quinze jours, deux ouvrages aussi opposés que possible, comme tendances comme genre, comme sujets, et comme valeur. Ils avaient du moins ceci de commun qu'ils contenaient de l'amour, tempéré ici, et là frénétique. Et, dans chacun, ce n'a même pas été une surprise (oh! non) de retrouver l'inévitable ascension chromatique de *Tristan* servant à traduire deux formes d'amour presque contraires! Ainsi, une phrase inventée par Wagner pour exprimer une sorte d'amour particulière, personnelle, presque unique, en arrive à être l'expression obligée d'un amour quelconque où l'on ne trouverait presque rien de l'amour de Tristan; et pas un musicien n'aurait maintenant l'audace de rendre l'amour autrement!

Et cette imitation attentive et maladroite, on la retrouve même dans les formes purement musicales ou orchestrales. Wagner a su greffer en quelque sorte sur le *quatuor*, base de toute musique, des effets de sonorité imprévus; et nos musiciens n'ont vu que ces effets : ils ont fait tonner les cuivres et grincer les bois, convaincus qu'ils faisaient du Wagner; comme un architecte qui copierait les tours de Notre-Dame en oubliant la base élégante et solide sur laquelle elles s'appuient.

On sait quel parti Wagner a su tirer des modulations, avec quelle brutalité saisissante il les « affiche » parfois, donnant ainsi au drame une force d'expression sans pareille. Encore convient-il d'ajouter que ces modulations « voyantes » ne sont en somme que l'exception, et qu'elles doivent un peu de leur « expressivité » à la forte tonalité de la trame musicale. Chez nos musiciens, l'exception est devenue la règle. Ils modulent pour le plaisir, sans aucune raison valable; leur but n'est plus de renforcer le drame par une brusque transition musicale, mais de retenir l'attention par des tours de passe-passe musicaux. Il y a plus de modulations dans une scène de « drame lyrique » moderne que dans une symphonie de Beethoven. On peine à les suivre, à retrouver sous ces broussailles volontaires la ligne tonale de leur musique. « Ce n'est pas même dans un ton, disait naguère un auditeur découragé; c'est dans un demi-ton!... »

Toutes ces qualités, trop absentes de la musique contemporaine et sans lesquelles il ne saurait exister de bonne musique, ces qualités qu'on retrouve chez Mozart comme chez Gluck, chez Beethoven comme chez Berlioz et chez Wagner, Gounod aussi, même le Gounod de *Mireille*, en est abondamment pourvu. C'est pour cela qu'il faut ne pas se lasser de le donner, — sinon comme modèle, car l'art d'il y a cinquante ans ne saurait être tout à fait identique à l'art d'à présent, — du moins comme exemple de ce que peut être la musique libre et spontanée. Il n'est rien de supérieur au premier acte de *Mireille*. Il y a plus grand, plus profond, plus émouvant; il n'y a rien de plus achevé, de plus juste, de plus « joli », et c'est précisément parce qu'il est joli qu'il est parfait, car les amours enfantines de Vincent et de Mireille sont aussi opposées que possible à la passion désespérée d'Yseult et de Tristan. Une statuette de Tanagra est jolie, et toute la Beauté est contenue sous ses voiles aux plis gracieux et légers.

Et considérez ce premier acte au point de vue musical (j'excepte la valse, bien entendu, qui fut ajoutée on sait comme). Tout s'y tient, tout s'y enchaîne. Il donne l'impression que donnent certains développements mélodiques de Mozart, c'est-à-dire que nulle autre phrase ne pourrait remplacer celle qui est écrite. Celle-ci n'est pas seulement la meilleure; on dirait qu'elle est la seule. Écoutez le chœur des magnanarelles, d'une si franche venue mélodique, d'un dessin si pur, où les « parties » se suivent avec une délicieuse aisance, avec une élégance parfaite!

A peine une modulation légère, rappelée à la conclusion. Écoutez surtout la seconde phrase (*Fillettes rieuses*) et voyez comme elle fait corps avec la première; différente de ton et de rythme, elle est étroitement unie avec elle, elle développe et prolonge l'idée première et vient s'y enchaîner sans un heurt, avec une « gentillesse » infinie. Et quelle discrétion encore, et quelle poésie dans ce léger dessin du hautbois qui, pareil à un murmure de cigales, vient souligner la reprise de la phrase initiale!... Cette élégance même et cette discrétion n'excluent pas le drame. Rappelez-vous la saisissante entrée de Taven, et la phrase des cordes qui l'annonce. Ici, sans presque que le rythme change, la musique

s'élargit (il m'a semblé qu'à l'Opéra-Comique on prenait un mouvement un peu trop rapide), la prédiction de la sorcière, d'abord ironique, s'attendrit et pleure pendant que les bois redisent comme à regret la phrase d'entrée. Et cette prédiction, grave, presque pesante, éclate parmi les chants des jeunes filles avec une surprenante ampleur... Et voyez encore avec quel art et quelle justesse sont traités les dialogues entre les chœurs et Taven ou Mireille. Il y a des détails d'expression d'une justesse incroyable; obtenus, là aussi, par d'habiles modulations. (*Et voyez un peu comme tout s'arrange...* avec l'ironique trait des cordes.) Toutes ces « conversations » sont d'une vérité étonnante. Et comme les chœurs sont dans l'action, comme ils tiennent leur place avec justesse!...

Mais je ne puis pourtant pas analyser *Mireille* d'un bout à l'autre et vous faire sentir toute la vérité, toute la grâce, toute la tendresse de cette adorable musique. Je me borne à une seule phrase, parce que, en même temps qu'elle est en quelque sorte la phrase-type de Gounod, elle montre comment l'émotion peut naître, sans effort, par la simple compréhension de la situation.

Je prends donc la phrase de Mireille : *Et moi, si par hasard quelque jeune garçon...* — C'est à la suite des babillages des jeunes filles; elles content leurs espoirs, leur confiance et leurs rêves, et la musique les commente, gaie, pimpante, ironique et ailée. Brusquement, un silence. Puis éclate un large accord, qui se prolonge, élargissant le rythme par une « syncope » presque insensible d'abord. Et, de plus en plus lents, les accords descendent *decrescendo*, jusqu'à ce qu'une longue note de violoncelle s'en dégage, et résonne vibrante et douce... En un instant, et par des procédés dont l'innocence ferait rougir un élève du Conservatoire d'aujourd'hui, notre état d'âme a été complètement modifié. A l'attention amusée que nous prêtions aux bavardages des jeunes filles s'est substitué un intérêt plus grave, plus tendre... Il est toujours périlleux d'« interpréter » un artiste de la valeur de Gounod. Mais il semble bien qu'ici on « voie » agir sa pensée. Il a compris, il a senti plutôt que la « situation » se modifiait. Immédiatement, sa pensée s'est traduite en musique; la musique a rendu l'impression qu'il éprouvait et nous la fait éprouver à notre tour. Un sentiment sincère et tendre remplace les badinages. En quatre mesures, ce sentiment est annoncé, et nous sommes prêts à le comprendre. Il n'y a que les grands artistes capables, avec des moyens si simples, d'obtenir de pareils résultats, — qui, notez-le, sont le drame!...

De la phrase même, je n'ose rien dire, tant elle est connue, sinon qu'elle est un chef-d'œuvre de charme et de tendresse, de déclamation expressive, et, — j'insiste sur ceci, — un modèle d'aisance et de liberté. Personne, sauf Mozart, n'avait écrit avant Gounod une mélodie plus expressive, plus simple, plus belle, et surtout plus libre. Vous n'y trouverez pas une de ces « réponses » si difficiles à éviter. Elle se développe suivant le sens des paroles et son propre rythme, sans un arrêt, sans une répétition, sans que ses modulations fassent oublier la tonalité. Écoutez-la, vous serez ravi de la pureté continue et souple de la ligne mélodique. Examinez-la avec soin, vous serez émerveillé de la force, de la justesse et de la finesse de l'expression. Il y a certaines phrases dont on ne pourrait concevoir autrement la traduction musicale. C'est le « langage » le plus pur, le plus charmant, le plus pénétrant!...

Mais il faut s'arrêter. Je voudrais que la reprise de *Mireille* rassurât nos musiciens sur la puissance de la musique. Ces timides semblent ne plus oser rien dire par eux-mêmes. Qu'ils renoncent aux « cahiers d'expressions ». Qu'ils disent franchement, simplement, courageusement, ce qu'ils ont à dire, sans chercher à répéter ce qu'on a dit avant eux. On ne leur demande pas d'imiter Gounod. On leur demande d'être sincères, surtout d'être indépendants, et d'avoir quelque souci de la beauté, — qui, tout de même, est quelque chose.

L'interprétation de *Mireille* est la meilleure, je pense, qu'on ait pu donner en ce moment. Mlle Rioton chante avec adresse un rôle un peu élevé pour elle; elle donne à son personnage infiniment de grâce et de jeunesse. MM. Maréchal et Dufrane font sonner, avec quelque excès, leurs belles voix. Mlle Marié de l'Isle a dit avec un goût exquis l'exquise chanson de Taven. Il n'est pas de petit berger plus délicieux que Mlle Eyrems.

Les décors sont admirables. Celui du Rhône est un prodige ; celui des Arènes d'Arles une merveille. Mais ce qui me touche plus encore, c'est l'intelligence de la mise en scène et la vie qu'elle sait donner à l'ouvrage. C'est un délice que le premier acte. Voyez comme, au second, la foule vient peu à peu prendre part à la scène entre Mireille et son père. L'Opéra-Comique est le seul théâtre de Paris où l'on pense qu'on n'a pas tout fait quand on a brossé des décors et cousu des costumes.

*
* *

Je m'étais promis de revenir sur les *Travaux d'Hercule*. Il me reste tout juste assez de place pour dire mes regrets de n'en pas avoir davantage. Cette opérette (à laquelle la musique, je pense, n'ajoute pas grand'chose) est tout simplement une légère et charmante comédie, toute pleine d'esprit, de bonne

grâce et d'observation. Nos lecteurs ont reconnu jadis ces qualités dans les articles que M. Robert de Flers a donnés ici même. Ils ne seront pas plus surpris que je ne l'ai été moi-même en les retrouvant dans la pièce qu'il a signée avec M. Arman (de Caillavet). — Enfin, car la *Revue Bleue* envahit tous les théâtres, je parlerai la semaine prochaine de la *Pente douce*, l'intéressante comédie de M. Fernand Vandérem.

***

Pour n'en pas perdre l'habitude, notons les spectacles de la semaine à la Comédie-Française. Lundi, mardi, jeudi et samedi : *Patrie*. Mercredi : *le Monde où l'on s'ennuie*. Vendredi : *Adrienne Lecouvreur*. Jeudi (matinée) : *Cinna* et *Bataille de Dames*... Soit une pièce classique sur huit, et jouée pour l'abonnement, c'est-à-dire un jour où le public ne peut entrer. — N'oublions pas que la Comédie est subventionnée, logée, « décorée »..., et le reste, pour maintenir à la scène notre répertoire classique...

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La Becquée, par RENÉ BOYLESVE (Éditions de la *Revue Blanche*).

Ce petit livre a d'abord cette qualité délicieuse d'être à peine un roman : vous n'y verrez pas s'organiser laborieusement l'une des trois ou quatre intrigues qu'ont à leur disposition les narrateurs d'aujourd'hui pour amuser le public par des moyens éprouvés. Mais voici seulement, groupés avec goût, les souvenirs très simples d'une enfance provinciale. L'auteur ne s'est efforcé que d'être véridique et de raconter d'une façon juste et sincère ce qu'il se rappelle avoir vu, jadis, autour de lui, quand il était un bébé quelconque au milieu de sa famille, et ce qui fait l'émouvante beauté de son récit, c'en est l'accent de parfaite vérité. René Boylesve s'est aperçu que tout l'intérêt de la vie n'est pas dans les événements considérables et rares qui font du bruit, mais plutôt dans l'apparente monotonie de la destinée quotidienne. Les exceptionnelles aventures ont si bien séduit les romanciers qu'ils en oublient toute l'essentielle vérité de la vie, laquelle est humble et tragique surtout dans sa simplicité. Mais René Boylesve a si bien saisi le caractère profond de ce qu'il eut sous les yeux, que c'est, comme il le souhaitait, « la famille provinciale française » de ce temps qu'il a représentée. Il n'y a pas d'observateur plus clairvoyant, plus consciencieux, ni d'écrivain plus habile à dire tout juste ce qu'il veut, sans dépasser, par l'expression son idée, sans non plus l'appauvrir. Il ne s'enthousiasme, ni ne s'indigne, ni ne se moque, ni ne s'attendrit, et si chacun de ces divers sentiments se retrouve dans l'impression complexe qu'on éprouve à la lecture de son livre, tout cela vient des faits, non des mots, et c'est la vie même, ici, qui nous touche et qui nous émeut. Le style est charmant, très sûr, très approprié, très délicat, — et parfois ingénieux, comme ceci : « Au potager, le vieux domestique Cadoudal marchait, entre deux arrosoirs ébouriffés de pluie scintillante, aussi attentif que s'il eût tenu à bout de bras des crinolines de cristal... »

Les Rayons de l'Aube, par LÉON TOLSTOÏ, trad. *J.-W. Bienstock* (Stock).

Sous ce titre, un peu trop flambant, à mon gré, M. Bienstock publie une traduction soignée de tous les articles philosophiques et sociaux écrits par Tolstoï au cours de ces trois dernières années. C'est un très curieux et beau recueil. Tolstoï se révèle, dans ces pages vaillantes, avec toute la tranquillité dogmatique de ses convictions. Il y donne cet étonnant spectacle, d'un homme qu'aucun doute ne tourmente, qu'aucune hésitation n'embarrasse. A toutes les questions compliquées que posent des événements tels que la guerre du Transvaal, la conférence de la Haye, l'assassinat du roi Humbert, l'émigration de Doukhobors au Canada, etc., sa doctrine évangélique lui fournit une immédiate et catégorique réponse. Cette doctrine très simple consiste essentiellement dans l'acceptation absolue jusqu'en leurs dernières conséquences logiques de deux ou trois principes tels que le « Tu ne tueras point ». Nulle considération secondaire de pratique ou de tradition, de « sens commun », comme on dit, n'autorise à discuter avec ces postulats de l'éthique chrétienne. Et nulle précaution n'empêche Tolstoï d'écrire sa pensée complète au sujet de Nicolas II lui-même lorsque, « sans raison aucune, inutilement, impitoyablement, il offense et tourmente tout un peuple, — les Finlandais ». Peu lui importe, après cela, que la police impériale le surveille et que les synodes lancent contre lui de brutales et grotesques excommunications.

La Saison à Baïa, par HUGUES REBELL (Borel).

Ce petit livre est un chef-d'œuvre de grâce légère et d'ironie délicate, et jamais Hugues Rebell ne s'est montré plus habile écrivain. Le style est charmant, vif, alerte, point encombré, d'une parfaite élégance et d'une justesse impeccable. Ce joli tableau de la vie latine vers le temps de Néron n'a pas de prétentions à l'archéologie, — et c'est un de ses mérites, — mais on le sent composé par un humaniste averti

qui connaît assez bien l'antiquité pour y situer sans peine les personnages qu'il invente, qui fait juste assez de petites fautes pour n'avoir pas l'air pédant, et qui s'amuse de cette évocation joyeuse des époques classiques, solennelles pédagogiquement, au fond pas si sérieuses!... *La Saison à Baïa*, c'est le récit des aventures variées d'un parasite romain qui, pour maintenir son crédit auprès de son hôte capricieux, est obligé de manigancer bien des intrigues. Plusieurs jeunes femmes, d'une beauté piquante et d'un caractère enjoué, d'ailleurs exemptes de malencontreuse austérité, jouent leur rôle, dans tout cela, de la manière la plus aimable. Et saint Paul, lui aussi, se mêle à ces divers épisodes de l'existence patricienne, aux bains de mer, dans les mois d'été... Son attitude, malgré la négligence de sa mise et l'exagération bizarre de sa mimique, n'est pas tout à fait celle que nous lui trouvons dans les livres saints, et cette entrée du christianisme dans le monde romain est, assez heureusement, différente de la peinture qu'en fit l'auteur veinard de *Quo vadis*. Mais *la Saison à Baïa* nous est donnée ici comme l'œuvre d'un Latin d'alors; cela sauve la situation : car les contemporains sont bien autorisés à ne point apercevoir un personnage sous son caractère d'éternité. « Notre parasite, en présence d'un homme mal vêtu, ne s'avisa pas qu'il était devant un saint. A dire vrai on n'en connaissait pas encore... » Les cinq ou six pages de préface, entre autres, de la *Saison à Baïa*, sont une petite merveille...

Cent jours du Siège à la Préfecture de Police, par E. Cresson (Plon).

Si la fonction de préfet de police est généralement difficile à remplir, elle dut l'être surtout dans ces derniers jours du siège, sous la menace de l'ennemi du dehors et des révolutionnaires du dedans. Aussi les souvenirs de M. Cresson ont-ils un intérêt tout particulier. Les historiens les devront utiliser comme un document précieux; mais ils sont, en outre, extrêmement amusants, pleins d'anecdotes curieuses entre lesquelles on n'a qu'à choisir... Celle-ci caractérise assez bien le genre d'embarras qu'est pour un gouvernement la présence d'un trop grand homme. Victor Hugo revenait d'exil et sa popularité commençait à « lui faire du bruit ». Le voilà qui s'entremet en faveur de Louise Michel, incarcérée alors, comme par hasard. Un autre jour, on annonce à l'Opéra de la rue Le Peletier une « représentation gratuite » des *Châtiments*. Le gouvernement a consenti, mais sans consulter le préfet de police. Mais celui-ci s'alarme judicieusement des manifestations populaires auxquelles donnera lieu cette cérémonie. Que faire? L'interdiction? Impossible d'interdire une représentation de Victor Hugo. Le préfet imagine ceci : la représentation sera gratuite, mais sur invitations faites par l'intermédiaire des mairies. Le tout est maintenant de faire accepter cela par le poète. Il serait utile que le poète et le préfet causassent ensemble. Seulement, jamais Victor Hugo ne voudra venir à la Préfecture de police. Il est indispensable de combiner un rendez-vous en terrain neutre... Enfin tout s'arrange, malgré les protestations de Vacquerie, qui dans cette organisation officielle de la représentation ne voyait plus « le poète parlant à son peuple ». Mais au dernier moment, le fils de Chaix-d'Est-Ange survient à la Préfecture : le nom de son père est dans les *Châtiments;* si cette lecture a lieu, le fils de Chaix-d'Est-Ange tuera le fils de Victor Hugo. Le préfet de police est encore obligé d'intervenir, et le nom de Chaix-d'Est-Ange est remplacé par celui d'un autre magistrat, sans redoutable fils probablement... Un certain nombre d'aventures de ce genre, et d'autres fort tragiques, ne rendaient pas délicieux le rôle qu'avait assumé par devoir M. Cresson, et ses mémoires sont d'une émouvante tristesse...

Joachim du Bellay, par Henri Chamard (Travaux et mémoires de l'Université de Lille).

L'auteur a travaillé huit ans à cet ouvrage, et cet ouvrage in-octavo contient plus de cinq cents pages; encore l'auteur le déclare-t-il incomplet parce que les questions de langue et de rythmique n'y sont point étudiées... C'est à décourager de l'érudition! Mais voilà pourtant un bon livre, et très utile. M. Chamard s'est préoccupé surtout de replacer dans son milieu l'œuvre de Du Bellay. Il l'a fait en analysant avec beaucoup de pénétration la littérature environnante, en indiquant les circonstances parmi lesquelles se développait l'activité de son poète, et pour éclairer par exemple les poèmes qu'il composait à Rome vers 1560, il nous décrit l'état politique et moral de la cité des papes à cette époque. De sorte que son livre, en même temps qu'il aide à l'intelligence de du Bellay, nous donne aussi le tableau très exact de la Renaissance italienne et française au milieu du XVIe siècle. Les doctrines de la « Deffence et Illustration de la langue française » sont nettement exposées, expliquées aussi par la situation spéciale où se trouvait notre langue lors des premières tentatives de la Pléiade. Les dangers qu'elle courait, les efforts qu'on avait déjà faits pour la préserver contre les attaques du dehors, tout le détail de cette lutte nationaliste est résumé dans ce volume de la manière la plus intéressante. Mais l'érudition n'y est pas écrasante. Il faut louer M. Chamard de n'avoir pas oublié qu'il commentait un poète, et les chapitres, entre autres, qu'il consacre à l'*Olive*, sont d'un grand charme.

Les minutes parisiennes, par Pierre Valdagne et H[illegible] Ollendorff).

Voici du parisianisme, à l'usage des boulevardiers, à l'nsage des personnes de province qui s'intéressent encore aux boulevardiers ; deux petits volumes assez lestement troussés, d'ailleurs. *Quatre heures*, c'est l'essayage. Chez Sequin, le grand couturier, Mme Mauvannes, une « femme du monde », et Mlle Alice, son habilleuse, papotent ; et des actrices, et des mannequins, et des maris, et des trésoriers-payeurs. Merveille des dessous, somptuosité des étoffes et justesse incomparable de la façon, trouvaille heureuse de la « combinaison ». Vous ne savez pas ce que c'est qu'une combinaison? Vous apprendrez ça, page 45. Etc. *Cinq heures*, rue du Croissant, le camelot avec, sous le bras, son « cent de papier » payé quarante sous. Camelots en tout genre, distributeurs de prospectus à un franc le mille, cinquante centimes et le repas gratuit pour la réclame des restaurants; camelot spécial pour la liste officielle et complète des numéros gagnants, les gravures invendues, le Nu au Salon, les premiers numéros de romans-feuilletons ; et le camelot ingénieux qui lit son journal tout en courant, afin d'y dénicher le fait divers intéressant pour un quartier particulier dans lequel il se hâtera donc d'aller aboyer sa petite affaire. Cinq heures, c'est aussi la confection du journal; directeur, rédacteur en chef, reporters et leaders, et les chroniqueurs mondains et les courriéristes, toute une étrange population d'affolés, de fumistes et de forcenés qui ne préparent pas dans un pieux recueillement la promulgation de la vérité... Et c'est comme ça qu'on vit à Paris, capitale du monde, entre 4 et 6.

André Beaunier.

Memento. — Chez Plon, *l'Europe et la question d'Au*[illegible], par André Chéradame : — *Du Transvaal à l'Alaska*, par Vincent Ruggieri (traduit de l'italien et suivi d'un vocabulaire esquimau) ; — *Rénovation*, roman, par le comte Wodzinski ; — *la Rançon du bonheur*, roman, par René Fath. — Chez Calmann-Lévy, *la Jeunesse d'une marquise*, roman, par Mme Octave Feuillet. — Chez Perrin, *Fils d'Abraham*, roman, par Jules-Philippe Heuzey ; — [illegible], par R. de Maulde de la Clavière. — Dans les Editions de la *Revue Blanche*, *Bubu de Montparnasse*, roman, par Charles-Louis Philippe. — Chez Ollendorff, *High-Life*, roman, par la baronne de Suttner, traduction de Mme Charles Laurent. — Chez Bellais, dans la « Bibliothèque socialiste », *les Congrès ouvriers et socialistes français* (I. 1876-1885), par Léon Blum ; — *Réflexions sur l'Inquisition au moyen âge*, suivies d'extraits de « l'Histoire de l'Inquisition » de H. Ch. Léa, par Alexandre Bertrand (brochure). — Chez Fasquelle, *Souvenirs de la Nouvelle-Grenade*, par Pierre d'Espagnat.

LOIS ET DÉCRETS

La Représentation proportionnelle (*suite*).

Certes, je n'ai pas épuisé, en un article, la question si complexe de la représentation des minorités. Il y a toute une littérature sur ce sujet qui réunit les écrits théoriques aux discours et aux pamphlets. Il serait intéressant — en même temps que ce serait curieux — de savoir en quels termes Stuart Mill, Prevost-Paradol, Louis Blanc, Émile de Laveleye, Émile de Girardin, Pierre Leroux, François Arago, Victor Considérant, le comte de Cavour et enfin M. Ernest Naville, ont traité le sujet, soit qu'ils se soient bornés à la besogne négative de critiquer le triste système qui donne tout à la « moitié plus un » et rien à la « moitié moins un », soit qu'ils aient fait nettement adhésion au principe de la représentation proportionnelle.

Vous ai-je dit que Bismarck — oui, M. de Bismarck, le chancelier de fer — était un des adeptes de la proportionnalité? Voici ce qu'on lisait, en 1881, dans un journal allemand : « Dans un État bien organisé, il devrait être tenu compte de chaque voix. Si les différents partis dans toute l'Allemagne recueillaient leurs voix, chacun pour son parti et le même jour, je suis d'avis que ces partis pourraient élire un représentant pour chaque 25000 voix; car l'injustice est trop manifeste de ne tenir aucun compte des vœux du parti succombant, là où les partis se trouvent presque à parité. »

Mais les a-t-il réellement prononcées, ces paroles? Elles sont tellement en désaccord avec ce que l'on s'imaginait être le chancelier, que beaucoup de personnes en doutaient. M. Ernest Naville, qui ne voulait pas perdre, pour sa campagne en faveur de la proportionnalité, le précieux appui que lui donnaient ces paroles, s'adressa directement au prince de Bismarck, qui lui fit transmettre, par le consul d'Allemagne, cette réponse : « Je suis chargé de vous informer que le prince ne se rappelle pas exactement à quelle occasion il aurait dit les paroles en question, mais que néanmoins *elles expriment parfaitement son opinion*, et qu'il croit s'être exprimé dans ce sens plus d'une fois. »

Voilà donc comment s'exprime un *réaliste* en politique. Il voit dans le principe de la représentation proportionnelle une certitude mathématique. J'ai cité suffisamment de chiffres dans mon précédent article, pour faire réfléchir tous les esprits qui ont le goût des faits positifs — des réalités. Je considère comme une preuve décisive de l'efficacité de notre thèse que des esprits... religieux, des idéalistes passionnés pour les abstractions métaphysiques, se rencontrent

avec des réalistes politiques de la qualité d'un Bismarck. Et c'est le cas de M. Vazeille.

Nous connaissons les motifs de son adhésion au *proportionnalisme* par une étude parue dans *La Grande Revue*. Si l'honorable député du Loiret se décide à déposer un projet de loi établissant la représentation proportionnelle, c'est que, incertain de ce que « nous réservent l'inconnu de la trame humaine, la logique des événements, la justice immanente des choses », il veut tout faire pour « la vérité et la justice, éternelles blessées ».

Il considère que la crise, que nous traversons, était utile, même nécessaire. « Elle va, écrit-il, distinguer ceux pour qui la flamme de justice n'était qu'une flambée », de ceux « chez qui elle est la flamme pure qui, une fois allumée, ne s'éteint plus et brûle toujours, éternel hommage à l'Idéal, entretenu par d'invisibles Vestales ».

Chevalier de la grande croisade, il s'arme pour la bataille. Mais, auparavant, il convient de mobiliser, d'armer et de concentrer les troupes qui vont combattre. Et nous voici amenés à la représentation proportionnelle.

D'abord, M. Vazeille étudie la situation actuelle des combattants, et, n'était la belle chaleur dont il anime ses arguments, il n'apporte rien d'inédit. Immoralité de nos mœurs électorales, pression gouvernementale brutale ou déguisée, alliances, compromissions, marchandages, accouplements contradictoires ou révoltants, scandales éhontés, aboutissant chez le candidat honnête au dégoût et au scepticisme : tel est le tableau, peu flatté, mais assez exact, qu'il nous fait du système des élections au scrutin d'arrondissement.

Voici maintenant le système qu'il propose, dans ses grandes lignes. La nouveauté qu'il apporte, parmi les systèmes déjà proposés, ou appliqués à l'étranger, c'est la substitution du *vote uninominal* au vote *par* liste.

Suivant le projet Vazeille, les partis organisés, après avoir eux-mêmes déterminé leurs circonscriptions électorales, présentent aux suffrages des électeurs leurs candidats. Ceux des candidats qui obtiennent un chiffre de voix égal au quotient du nombre de votants divisé par le nombre de députés à élire, sont immédiatement élus. Quant aux autres, ils forment, dans chaque parti, un collège au second degré. On y totalise les voix obtenues par les uns et les autres. Autant de fois le total renferme le quotient indiqué plus haut, autant de députés élit le collège secondaire.

« Ainsi, écrit M. Vazeille, chaque parti obtient un nombre de représentants exactement proportionnel à sa force numérique dans le pays. En même temps, il désigne ses représentants supplémentaires qui, en cas de décès, sont appelés, par rang d'ordre, à remplacer le député du même parti décédé.

« Un exemple expliquera bien ma pensée. Le parti A présente ses candidats *a*, *b*, *c*, *d*, etc. Il désigne les communes où chacun d'eux se présente aux suffrages des électeurs. Supposant 7 millions de votants et 500 députés à élire, il faut avoir 7 000 000 : 500 = 14 000 voix pour être élu immédiatement. Ceux du parti A, qui n'ont pas obtenu ce chiffre, se réunissent au collège secondaire, totalisent leurs voix, divisent ce total par 14 000 et élisent autant de représentants que l'indique le quotient. »

Avant de faire la critique de ce système, il convient d'attendre que M. Vazeille ait fait imprimer son projet de loi, ce qui ne tardera pas, nous assure-t-il.

Dès maintenant, on peut cependant, il me semble, lui objecter qu'il aboutit à une centralisation exagérée. Il est bien certain qu'un député ne doit pas être, suivant les termes de notre Constitution, le représentant... d'une circonscription, mais le représentant... du peuple français, dans son ensemble. Mais le résultat du système préconisé par M. Vazeille serait de donner une influence prépondérante à certains professionnels de la politique qui auraient acquis dans les grands centres, et à Paris surtout, une popularité factice. Les droits régionaux sont trop oubliés dans le projet de M. Vazeille, surtout lorsqu'on réfléchit à la façon dont les partis politiques sont organisés pour la plupart — le choix du *candidat local* permet souvent de neutraliser l'action absorbante de Paris. Ce qu'il y a de séduisant dans le système, c'est justement ce qui en fait, d'autre part, l'infériorité ; car si un grand nombre d'agitateurs de mauvais aloi se trouvent favorisés, les vrais talents, les esprits courageux, les personnalités marquantes de tous les partis seront assurés d'un siège. Mais les autres systèmes de représentetion proportionnelle n'aboutissent-ils pas à ce résultat ? Est-ce que le projet de MM. Chassaing et Louis Martin n'assure pas l'élection à tout candidat qui, dans l'ensemble du pays, aura obtenu 20 000 voix ? C'est 5 000 voix de moins seulement que n'en exigeait M. de Bismarck. Enfin, il y a deux combinaisons que préconise M. Jean-Paul Laffitte. Elles fonctionnent actuellement dans certains pays d'Europe. Pourquoi ne ferait-on point l'essai loyal de l'une ou de l'autre ? Je veux parler du *vote cumulatif* et du *vote limité*.

Le vote cumulatif est appliqué, en Pensylvanie, pour les élections municipales. Il l'est aussi dans l'Illinois. En Californie, le Code civil le prescrit pour la nomination des administrateurs de sociétés par actions. Et c'est aussi le même procédé qui est en usage pour les élections de la convention épiscopale de New-Jersey. Voilà pour le Nouveau Monde. Voici maintenant pour l'Ancien : c'est l'Angleterre qui nous

offre le plus significatif exemple de *vote cumulatif ;* depuis 1870, les *school-boards* (commissions scolaires), qui sont analogues à nos délégations cantonales, sont élus par le procédé du vote cumulatif.

En quoi consiste donc ce procédé ? c'est le scrutin de liste, avec cette différence qu'ayant autant de voix qu'il y a de députés à nommer, je puis disposer de mes voix à ma fantaisie, les répartir entre les candidats où même les donner toutes à un seul.

Aux États-Unis, l'expérience de ce système a obtenu d'excellents résultats. On peut même fractionner ses suffrages, et donner une demi-voix à un candidat, réservant l'autre moitié pour un autre. Mais inutile d'aller jusque-là. Tel que je viens de l'exposer, le système a obtenu la précieuse approbation de Prevost-Paradol, lequel a écrit que « le système du vote accumulé se rapproche plus qu'aucun autre de l'exacte justice, et satisfait pleinement la conscience ». M. Jean-Paul Laffitte ne se montre pas tout à fait aussi affirmatif. Il semble préférer, pour la France, le *vote limité*. Et encore n'est-ce que comme pis aller, car ce qu'il préférerait voir expérimenter chez nous, c'est le système du quotient électoral. Alors il ne doit pas faire d'objections sérieuses au projet de loi de M. Dansette...

Mais venons au *vote limité :* il est d'une application très simple. Sa caractéristique est que l'électeur ne dispose que d'un nombre de voix inférieur au nombre des représentants à élire. Si, par exemple, une circonscription nomme 6 députés, chaque électeur n'aura que 4 ou 5 suffrages. Le reste sera pour la minorité.

Ce procédé est appliqué en Espagne dans les élections législatives. Lorsqu'une circonscription électorale élit trois députés, chaque électeur écrit deux noms seulement sur son bulletin de vote ; pour quatre ou cinq députés, trois noms ; pour six députés, quatre noms ; pour sept députés, cinq noms ; pour huit députés, six noms. Au-dessus de ce chiffre, l'électeur a droit à un nombre de suffrages inférieur de trois unités à celui des députés à élire.

Cet exemple est le plus important. Mais on peut citer aussi le canton de Vaud où, suivant M. Ernest Naville, « les citoyens élisent tous les quatre ans des candidats judiciaires, formant une liste sur laquelle sont pris tous les jurés et tous les fonctionnaires employés pour les affaires de justice ». On peut citer l'Italie, où le *vote limité* est employé pour les élections communales et les élections provinciales, de même que le Portugal, où la loi électorale contient des dispositions analogues à celles de la loi espagnole.

Ce qui fait, aux yeux de M. Jean-Paul Laffitte, la supériorité de ce vote pour les élections politiques, c'est surtout son extrême simplicité. Il faut lire dans sa brochure, sur la *Représentation proportionnelle* (Calmann Lévy, 1897), les développements qu'il donne à ce point de vue. Suivant lui, le système le plus simple est celui qui a le plus de chances d'être adopté en France. Mais si, cependant, ajoute-t-il, « un mouvement d'opinion se faisait en faveur de la réforme électorale, si nous voulions assurer la représentation vraie de toutes les opinions, il faudrait alors étudier le *système suisse* ».

Ce système, nous l'avons étudié. C'est le système Hare, c'est celui du *quotient électoral*, c'est celui que préconise dans son projet de loi M. Dansette. Ce qui doit surtout nous faire réfléchir, c'est que tous les reproches d'*impraticabilité* qu'on formule contre lui, tombent naturellement, *puisqu'il est pratiqué*. Et il est pratiqué, grâce à qui ? grâce à un homme de pensée qui a mis autant de persévérante ardeur dans son petit pays à défendre le principe de la *proportionnalité* que M. Jean-Paul Laffitte en met chez nous. Mais il a été écouté, ses idées ont fructifié dans les cerveaux des praticiens politiques, et il a été servi par les événements.

Voici dans quelles circonstances. Ce fut le 22 août 1864, à la suite des élections. Les minorités dupées par le système de la « moitié plus un » protestèrent. Il y eut une violente émeute à Genève. Du sang fut répandu, et les journaux expliquèrent que cette irritation était occasionnée par les inconvénients du système électoral alors en usage.

Et M. Laffitte nous cite une page de M. Ernest Naville, que je citerai à mon tour.

L'écrivain genevois était tombé malade, et il se rappela avoir lu un article ayant trait à la *représentation proportionnelle*. Il réfléchit à l'illogisme d'un système qui accorde la représentation tout entière à la moitié plus un des électeurs :

« L'erreur me parut si extraordinaire que je me demandai très sérieusement si la fièvre ne troublait pas ma pensée, et s'il n'y avait pas dans mon raisonnement quelque élément de délire. La fièvre ayant cessé, la conversation d'un de mes compatriotes, puis les ouvrages de Thomas Hare et de Stuart Mill, dont je pris connaissance, me démontrèrent que je n'avais pas déliré et qu'une erreur énorme altérait profondément la vie politique dans tous les États représentatifs. »

Dominé par ces impressions, M. Ernest Naville convainquit ses concitoyens de l'urgence d'une réforme qui sera réalisée en France, il faut le souhaiter, sans que nous ayons à regretter des événements aussi graves.

LÉON PARSONS.

Le Directeur-Gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 13. 4e SÉRIE. — TOME XV. 30 MARS 1901.

LA GENÈSE D'UN ROMAN DE BALZAC

— LES PAYSANS —

Lettres et fragments inédits.

TROISIÈME PARTIE (1)

Il fallut bien établir alors le chiffre définitif de la somme due par le romancier à *la Presse*. On n'a pas oublié qu'en septembre 1844 il avait reçu neuf mille francs à valoir sur le prix total des *Paysans*, et que les chapitres publiés étaient entrés en décompte de cette somme pour environ quatre mille. Ceci, sans tenir compte, bien entendu, de quelques centaines de francs antérieurement dus, en outre, par Balzac au journal. Aussi l'écrivain, dans ses lettres à Mme Hanska, évalue-t-il sur-le-champ sa dette envers *la Presse* au chiffre de cinq à six mille francs.

Nous avons d'ailleurs sous les yeux le chiffre exact des avances qui lui furent réclamées. Il se monte à cinq mille deux cent vingt et un francs quatre-vingt-cinq centimes. On verra tout à l'heure pourquoi nous ne négligeons pas ces fractions. Le 5 août, Balzac fit un premier versement dont voici la quittance :

Paris, le 5 août 1847

Reçu de Monsieur H. de Balzac la somme de deux mille cinq cents francs, à valoir sur le solde de compte qu'il redoit à *la Presse*

C. ROUY.

Ce remboursement est fait en vertu de conventions intervenues entre Monsieur de Balzac et Monsieur de Girardin, relatives aux *Paysans*.

ROUY.

Puis, le 1er septembre, il fit un second payement, enregistré en ces termes :

Paris, le 1er septembre 1847.

Reçu de Monsieur de Balzac la somme de deux mille francs, en un bon de Monsieur Louis Perrée de pareille somme, payable le dix octobre prochain, à valoir sur le solde du compte dont il est débiteur de *la Presse*, en vertu de ses conventions avec Monsieur Emile de Girardin relatives aux *Paysans*.

L'administrateur de *la Presse*,

C. ROUY.

Deuxième quittance.

Ces quatre mille cinq cents francs remboursés, il ne restait donc plus, en tout, qu'un reliquat de sept cent vingt et un francs quatre-vingt-cinq centimes à solder par Balzac pour éteindre sa dette, et, sans s'inquiéter autrement d'une somme aussi minime en comparaison de celle qu'il venait de restituer, il partit pour l'Ukraine dans le courant de ce même mois de septembre.

Il ne fut plus question de tout cela jusqu'au 18 avril suivant, date à laquelle M. Rouy lui adressa la lettre que voici :

Paris, le 18 avril 1848

Par duplicata.

Monsieur de Balzac,

J'ai reçu de vous, Monsieur, à valoir sur ce

(1) Voir la *Revue* des 18 et 25 août, des 1er septembre, 1, 8, 15 et 22 décembre 1900 et 23 mars 1901.

que vous deviez à *la Presse*, une somme de quatre mille cinq cents francs, que vous m'avez remis en deux fois avant votre dernier voyage. Mais il reste encore un reliquat de sept cent vingt et un francs quatre-vingt-cinq centimes, que je vous *(sic)* rappelle à votre souvenir, en vous priant de l'acquitter d'ici à la fin du mois s'il est possible.

En attendant, agréez, je vous prie, mes salutations empressées.

C. Rouy.

Paris, le 26 avril.

Cette lettre ayant, à ce qu'il paraît, été remise à votre ancienne habitation à Passy, je vous en adresse le duplicata avenue Fortunée, en vous priant de vouloir bien solder ce compte arriéré.

Recevez derechef, Monsieur de Balzac, mes compliments.

C. Rouy.

Cette lettre ne produisit aucun résultat, car Balzac, de retour d'Ukraine, depuis la mi-février, se trouvait, à ce moment, extrêmement gêné, la Révolution du 24 ayant dérangé tous ses calculs et tari toutes ses sources de recettes. Il fut même forcé de vendre au *Spectateur Républicain*, pour un prix dérisoire, le dernier roman qu'il ait publié lui-même : *l'Initié*, récit qu'il venait d'écrire à Wierszchownia. Mais M. Ildefonse Rousset, directeur de l'éphémère journal en question, ne paya le maître qu'en billets à longues échéances, de façon que, — chose d'ailleurs douteuse, — si le grand écrivain toucha jamais le prix de son œuvre, en tous cas il ne le reçut point à l'heure où ce très modeste prix l'eût du moins aidé à sortir d'embarras.

D'ailleurs, et malgré cette réclamation nouvelle, pour liquider la relativement faible somme qu'il devait encore, Balzac, après son important payement de quatre mille cinq cents francs, se croyait sûr d'avoir du temps devant lui. Aussi, comme l'année précédente, prit-il tranquillement, au mois de septembre, le chemin de l'Ukraine.

Mais il avait compté sans la profonde rancune d'Émile de Girardin. Bien convaincu, cette fois, que leur rupture était définitive, et que la signature du grand écrivain ne reparaîtrait plus dans *la Presse*, l'inflexible autocrate se vengea de la manière suivante :

Le 7 octobre 1848, alors que l'absence de Balzac rendait tout payement impossible, M. de Girardin fit remettre chez lui une sommation d'acquitter immédiatement le reliquat de sa dette. Puis, le 11 du même mois, il adressa, dans les formes légales, au Président du Tribunal de première instance de la Seine la requête suivante :

Monsieur Émile de Girardin et Compagnie, directeur et propriétaire du journal *la Presse*, demeurant à Paris, rue Montmartre, numéro 131,

Ayant Maître Courbec pour avoué,

A l'honneur de vous exposer qu'il est créancier de Monsieur Honoré de Balzac, homme de lettres, demeurant à Paris, avenue Lord-Byron, actuellement rue Fortunée prolongée, numéro 14, d'une somme de sept cent vingt et un francs quatre-vingt-cinq centimes ;

Que cette somme, depuis longtemps exigible, ne lui a pas encore été remboursée et bien que le susnommé ait été maintes fois sollicité de le faire, et qu'une mise en demeure à lui notifiée par exploit de Roisin, huissier à Paris, du 7 octobre dernier, est restée infructueuse ;

Que l'exposant a appris que le sieur de Balzac était lui-même créancier de l'administration du Théâtre-Français, dont le siège est à Paris, rue de Richelieu ;

En conséquence, l'exposant demande qu'il vous plaise, Monsieur le Président, l'autoriser à former opposition entre les mains des directeurs et administrateurs du Théâtre-Français sur le sieur Honoré de Balzac susnommé, pour sûreté de la somme de sept cent vingt et un francs quatre-vingt-cinq centimes, à lui due par le sieur Balzac, offrant de vous en référer en cas de difficultés ;

Et ce sera justice.

Courbec.

Cette requête fut admise en ces termes :

Nous, Président, vu la requête et les pièces,

Permettons à l'exposant de former opposition entre les mains des directeurs du Théâtre-Français, sur toutes les sommes qu'ils peuvent devoir au sieur Honoré de Balzac pour conservation de la somme de sept cent cinq francs, à laquelle nous évaluons provisoirement la créance en capital, intérêts et frais, réservant à la partie saisie de nous en référer en cas de difficultés ;

Disons qu'en laissant entre les mains du tiers saisi, ou qu'en déposant à la Caisse des Dépôts et Consignations la somme ci-dessus, avec délégation expresse au profit de l'exposant et affectation spéciale au paiement de sa créance, pour le cas où elle serait ultérieurement reconnue, la partie saisie est autorisée à toucher le surplus sur la somme qui lui est due.

Paris, le 11 octobre 1848.

Maujan (?).

Enregistré à Paris, le 13 octobre 1848. Feuillet

vingt-neuf, cote huit. Reçu trois francs cinquante, etc., etc.

(SIGNATURE ILLISIBLE.)

Cette inqualifiable opposition portait sur les futures recettes du *Faiseur (Mercadet)*, alors en répétition au Théâtre-Français. Mais, on le sait, la pièce en fut retirée, et le procédé sans nom de M. de Girardin, à défaut de l'honneur, dont il ne saurait être question en cette circonstance, ne lui rapporta même pas l'argent !

L'envoi de ce factum fit d'ailleurs naître toute une procédure. M. Picard, l'avoué de Balzac, lança une contre-opposition et la lutte judiciaire suivit son cours ordinaire. Mais, sur ces entrefaites, soit que Balzac, averti, eût envoyé de Wierszchownia les instructions nécessaires, soit que, sans attendre son avis, l'un ou l'autre de ses dévoués hommes d'affaires, par exemple M. Gavault ou M. Fessart, eussent fait droit à cette invraisemblable réclamation, toujours est-il que le 30 décembre 1848 le reçu que voici, et la mainlevée définitive de son opposition, donnée par M. de Girardin, terminèrent enfin cette déplorable affaire :

Paris, le 30 décembre 1848.

Reçu de Monsieur de Balzac la somme de sept cent cinquante-sept francs soixante-quinze centimes, pour solde de compte et frais judiciaires, soit sept cent vingt et un francs quatre-vingt-cinq centimes, solde d'ancien compte et, jusqu'à ce jour trente-cinq francs quatre-vingt-dix centimes, frais judiciaires.

C. ROUY.

Cette fois, on peut le dire, Balzac avait payé sa dette jusqu'au dernier centime, et la malveillance de M. de Girardin ne pouvait plus rien contre lui. Après avoir pris une semblable attitude envers un ancien ami, un écrivain d'un pareil rang, dont la fréquente collaboration à *la Presse* avait été, certes, pour une grande part dans le succès considérable obtenu par ce journal, il est vraiment curieux d'observer de quel ton doucereux M. de Girardin fit répondre par M. Rouy à la veuve du maître, lorsque celle-ci, se préparant à publier *les Paysans* complètes, voulut se mettre à l'abri de nouvelles chicanes éventuelles de la part de *la Presse*. Voici cette dernière missive :

Paris, le 17 novembre 1850.

Madame,

C'est parce que votre lettre s'était glissée parmi d'autres papiers que j'ai tardé jusqu'à présent à y répondre. Veuillez donc excuser ce retard involontaire, car je voulais vous écrire aussitôt votre lettre reçue.

Je viens par celle-ci vous déclarer, comme vous le désirez, que le traité primitif des *Paysans* entre Monsieur de Balzac et *la Presse* a été annulé par une convention amiable (! !) et qu'en conséquence vous êtes, Madame, parfaitement maîtresse de cette œuvre, à la publication de laquelle *la Presse* n'a aucunement à s'opposer.

Agréez, Madame, l'expression de mes sentiments les plus distingués.

L'administrateur de *la Presse*,

C. ROUY.

On se demande vraiment si le mot : « *amiable* », employé dans cette lettre, n'est pas une ironique et dernière manifestation des sentiments vindicatifs du potentat de *la Presse !*

Revenons maintenant au mois de septembre 1847, moment où Balzac partit pour l'Ukraine et se rendit pour la première fois au château de Wierszchownia, chez celle dont le grand écrivain, jusqu'à sa mort, ne devait plus être séparé que pendant six mois, de février à septembre 1848. Aussi, de 1848 à 1850, ne fut-il plus que rarement question des *Paysans*, d'une façon sérieuse s'entend. De même que *les Petits Bourgeois* et *le Député d'Arcis*, ils restèrent pourtant au nombre des œuvres inachevées dont le grand écrivain se préoccupa jusqu'à son heure dernière. Mais *les Paysans* n'étaient plus vendus d'avance à personne, et la publication de l'introduction rendait difficile le placement de l'œuvre, soit qu'il fallût la réimprimer à partir du début, ou seulement la reprendre à l'endroit où elle avait été interrompue. Puis, un autre obstacle se produisit encore par le fait que Balzac passa en Russie la plus grande partie de ses dernières années. Enfin, lorsqu'il revint en France, le mal, que tant de causes avaient si violemment empiré, le terrassa définitivement et, le 18 août 1850, à sa dernière heure, s'il faut en croire Victor Hugo et ses *Choses vues*, le malheureux grand homme n'avait auprès de lui que sa vieille mère, sa garde-malade et son domestique !

Cette fois, les épreuves terrestres du maître étaient bien décidément terminées. Il emportait dans la tombe les dénouements de ses chefs-d'œuvre interrompus, et *les Paysans*, moins qu'aucun autre, pouvaient se passer de lui pour combler le vide des trois parties manquantes. Nous dirons bientôt comment sa veuve tira parti des épaves diverses de l'ouvrage, et très respectueusement, en somme, le reconstitua tel qu'il est aujourd'hui. Toutefois, avant de quitter les chapitres de l'œuvre, publiés ou tout au moins préparés par Balzac lui-même, nous terminerons cette troisième partie de notre travail par la citation d'un fragment des plus intéressants, écrit en 1847. Il s'agit, cette fois, d'un complément tout à fait inédit du chapitre trois de la deuxième partie. Nous l'avons

retrouvé, imprimé en épreuves, parmi celles de ce chapitre destinées à *la Presse* et composées pour elle à son imprimerie. Nous ne pouvons nous expliquer pourquoi cet important ajouté ne fut pas joint au texte du chapitre dont il fait partie lorsque celui-ci, dans les circonstances que nous indiquerons plus loin, fut mis au jour pour la première fois. Sauf quelques lignes ajoutées par nous, indispensables à la clarté du récit, les pages suivantes sont absolument conformes à l'épreuve dont nous venons de parler. Elles doivent être placées dans l'ouvrage à la suite de la fin actuelle du chapitre en question.

PAGES INÉDITES DES « PAYSANS »

Après la scène violente provoquée par Marie Tonsard, et sa sortie du Café de la Paix, les habitués du billard étaient retournés à leur partie.

Pendant que chacun d'eux s'efforçait de l'emporter sur ses concurrents et de gagner la Poule, une conversation générale, relative comme toujours aux incidents de la lutte engagée contre les Aigues, s'établit entre tous les joueurs.

A ce moment, si Rigou se fût encore trouvé parmi les hôtes du café, nul doute que le vieil usurier n'eût employé tous les moyens pour surprendre les répliques échangées entre les divers personnages de ce conciliabule quasi quotidien.

— Si vous étiez le Général, comment vous y prendriez-vous ? demanda Viollet.

— Oh ! bien simplement, répondit Amaury, qui se mit un bras sur sa queue, en attendant que Plissoud qui jouait eût fini. D'abord, je viendrais voir Madame Soudry...

— C'est ce dont il ne s'avisera jamais, s'écria Viollet.

— Il a tort, reprit tranquillement Amaury. Je prendrais la guenon dans un coin, et je lui dirais : « Madame, vous et votre mari vous êtes parmi mes ennemis, et vous voulez me forcer à vendre les Aigues... »

— Est-ce qu'il sait cela ! s'écria de nouveau Viollet.

— Laissez-moi dire, reprit Amaury : « Vous êtes associés avec Rigou, Gaubertin et autres, pour arriver à ce résultat, et vous dirigez contre moi mille canailles, comme Bonnébault, Tonsard, qui me pillent... »

— Et qui font bien, répliqua Bonnébault. Et avec quoi voulez-vous que je joue ici ? Vous oubliez que vous me faites rabattre votre gibier tout truffé, mon ami !...

— Bonnébault, tais-toi ! dit Plissoud. Laisse parler Monsieur...

— Or, reprit Amaury, Montcornet dirait froidement à la guenon : « Je veux que vous voux teniez tranquilles. Et, quant à vous, voilà mes projets : si vous ne cessez pas vos attaques sourdes... »

— Voyons le projet ? dit Plissoud.

— « J'ai fait chercher un des héritiers de Mademoiselle Laguerre, et je vous enverrai très bien en cour d'assises avec un procès de vol sur le corps, car vous avez mis en évidence, depuis deux ans, des objets certainement pris par vous chez votre maîtresse. » — Et d'une. »

La stupéfaction fut peinte sur les trois visages des trois auditeurs.

— Pas mal, dit Plissoud. Et Rigou ?

— Rigou ? Je le ferais menacer par Steingel de le faire rôtir dans sa maison, en la brûlant, s'il ne quittait pas le pays.

— Et Gaubertin ?...

— Gaubertin ? Je le menacerais d'un autre agent général des bois.

— Mais, sais-tu ce qui arriverait après ces belles farces ? dit Bonnébault.

— Après ? demanda le fils du notaire.

— Au coin d'une allée, le comte de Montcornet rencontrerait une balle, qui lui casserait sa boule héroïque et marécageuse !...

— Ça se dit, répliqua Amaury, mais ça ne se fait pas.

— C'est tout de même affreux, dit Viollet, de voir tout un pays acharné contre un homme qui n'y fait que du bien. On le vole, on le pille partout, et l'on trouve extraordinaire qu'il se défende !

— Oh ! il est enveloppé, répondit Plissoud. Sibilet a été mis là pour le compte de la bande.

— Voilà, mon ami Plissoud, une place qui t'irait comme un gant ! s'écria le fils du notaire. Et, à ta place... Nous sommes entre amis, car Bonnébault serait une canaille et nous trouverait tous contre lui, s'il répétait un mot de ce qui se dit au billard...

— C'est sacré ! dit Bonnébault, très flatté d'être admis dans la société de cette aristocratie. Et, comptant se servir d'eux, le faraud de l'Avonne paraissait dévoué à ses amis.

— Gagné ! s'écria Bonnébault. J'ai la Poule ! *Quatre balles et demie* (quatre francs cinquante centimes).

— Payez-vous votre vin cuit ? dit alors le gros Socquard, en se présentant.

— Est-ce qu'on paie aujourd'hui ? dit Bonnébault. Ce n'est ni le quinze, ni le trente.

— C'est toujours le trente pour toi, dit Socquard, en frappant sur l'épaule de Bonnébault et le clouant sur place. »

Cette main de fer, qui pesait comme une enclume, valait une sommation de Brunet, et Bonnébault donna quatre francs et garda dix sous.

— Adieu les amis ! dit le viveur, en s'élançant par la fenêtre sur le chemin cantonal.

— Marie va payer tout cela, dit Viollet, en regardant Amaury et Plissoud.

— Tant mieux, dit Amaury, car elle viendra peut-être un jour me demander cent sous, en apportant du lait...

— Venez-vous à la maison ? dit Plissoud. Nous y jouerons aux cartes. »

Viollet, Amaury, Vallet, accompagnèrent alors le mari de la belle Euphémie, et, les voyant partis, le gros cafetier, — car dans les provinces on nomme encore les limonadiers des cafetiers, et leurs femmes des cafetières, — se mit à éteindre les lampes et à fermer les portes et les fenêtres, pendant que sa fille pleurait de l'algarade que Marie Tonsard venait de lui faire subir.

— Allons, prends ton chapeau, pendant que je mettrai ma redingote, et viens passer le reste de la soirée chez *Mame* Plissoud, lui dit son père. Tu y verras le petit Vattebled, qui te vaudrait mieux pour mari qu'un brigand comme Bonnébault. Le petit Vattebled peut, avec l'aide de son père et la mienne, payer l'étude à Monsieur Lupin, et tu serais la femme d'un notaire, ce qui vaudrait mieux que d'être une cafetière. »

La maison de Plissoud, située devant l'hôtel de la gendarmerie, offrait le type des petites habitations de la province : une petite cour pavée en cailloux, où l'on entrait par une porte cochère, dont un battant était toujours ouvert, et qui, néanmoins, avait pour clôture une porte basse à claire-voie et à panneau. Au fond de cette cour, ornée d'un immense et vieux tilleul, s'élevait une méchante construction en pierres de toute espèce, maintenues par un ciment rougeâtre. Au premier étage, la brique encadrait les fenêtres. En bas, il y avait des fleurs dans des caisses pourries. Le rez-de-chaussée se composait d'une salle, séparée de la cuisine par la cage d'un escalier en bois à balustres. Le premier étage contenait trois chambres, et deux lucarnes annonçaient un grenier, où couchait la servante. Derrière, s'étendait un jardinet garni de plantes potagères, d'œillets, de thym, de lavande, d'un figuier dans un angle, et de rosiers communs. L'étude se trouvait au retour, et on en trouvait l'entrée à droite de la porte cochère. Cette étude et le cabinet de Plissoud étaient une construction en pisé, couverte en ardoises. En face, il y avait une écurie et une remise. La porte cochère, peinte en vert dragon, était ornée de panonceaux d'un côté, et de l'autre de deux placards en planches, sur lesquels on lisait : *Agence de remplacement militaire. — Compagnie du Phénix. — Direction de l'assurance mutuelle*, et, au-dessus, en grosses lettres : HUISSIER-PRISEUR. Du côté des panonceaux, étincelaient quelques affiches jaunes de ventes faites pour le compte de Brunet, qui, dans certaines occasions, ne pouvait pas instrumenter lui-même.

La salle d'Euphémie et le petit salon qui y attenait, constituaient, au premier étage, le domaine particulier de cette étoile de Soulanges. En la voyant passer, accompagnée de son père et de sa mère, gens de tournures et de figures excessivement communes, on ne pouvait pas deviner sa descendance. Elle ressemblait à l'une de ces belles Grecques modernes, dont les yeux ont l'ardeur de l'Orient, et qu'une mélancolie factice adoucit, car c'est moins au sentiment qu'à la disposition des paupières et des cils que cette mélancolie est due. Euphémie avait le teint d'un blanc mat, comme celui des filles que le crayon de nos peintres aime tant à copier, à *autographier*. Elle était accomplie ; mais tout son esprit consistait dans cette beauté divine, complète d'ailleurs. Le corps était en harmonie avec la perfection de la tête. Cette sublime création au milieu de ces petits bourgeois de Soulanges produisait un étrange contraste. Mais elle se rattachait à cette bourgeoisie par sa mise, qui détruisait en partie *l'effet de ses charmes*, pour parler le langage du greffier de la justice de paix. Vêtue d'une étoffe commune, d'une robe faite à Soulanges, elle portait un bonnet apporté de Paris au dernier voyage de Lupin, en sorte que le bonnet avait deux ans, et les fleurs en étaient ultra-fanées.

L'arrivée du maître du logis avec Amaury et Vallet, sentant tous trois la pipe et le vin, animés, avec Viollet, d'une grosse gaieté, ne surprit personne, et, bien au contraire, on applaudit à ce renfort.

— A la bonne heure, le vingt-et-un sera chaud ! dit Bonnac. »

Bonnac était un grand garçon de vingt-cinq ans, brun, à cheveux abondants, à favoris touf-

fus, enfin ce qui s'appelle un bel homme en province.

Au moment où l'on vit arriver le renfort de Socquart et sa fille, il y eut cette expansion d'hilarité particulière aux gens qui ne se gênent pas entre eux. Bébelle en profita pour se jeter sur Bonnac, en ayant l'air de ne pas pouvoir se tenir. Le surcroît de gaieté fut pis. Elle fut provoquée par un exécrable calembour de Plissoud :

— Pas de *vingt-et-un* sans *vin* cuit ! On fera une Poule pour le payer.

— C'est cela, dit Amaury.

— Retourne chez toi, Socquard ! s'écria Vattebled, et donne-nous de ton meilleur. »

A la proposition du vin cuit, les femmes échangèrent des regards qui prouvaient que la seconde société de Soulanges avait pour ce breuvage autant de passion que les gens de la campagne.

Socquart sortit, après avoir jaugé par un regard de marchand la contenance de l'honorable société, afin de savoir combien de fioles il devait apporter. Le vingt-et-un reprit avec cette animation que de nouveaux joueurs répandent en venant doubler le nombre de ceux qui, se trouvant comme en famille, causent au lieu de s'abandonner au démon de la chance.

Tout le monde connaît le jeu du vingt-et-un, jeu de hasard, sans combinaisons, fils du *lansquenet* et frère du *baccara*, du *macao*. C'est toujours le jeu de pair ou non, modifié par le hasard des cartes. Ces sortes de jeu sont sans limites. Il n'y a point de petit enjeu. Les chances du banquier sont plus grandes que celles des joueurs. En revanche, elles comportent aussi plus de risques.

Mais revenons à Rigou, qui, dès qu'il se fut débarrassé de Marie Tonsard, se hâta de rentrer chez lui.

FIN DE LA TROISIÈME PARTIE

Conclusion.

En descendant dans la tombe, Balzac ne se borna pas à emporter seulement les compléments de ses récits commencés. Quelle que fût déjà l'importance de cette irréparable perte, il laissait en outre, inachevée aussi, une œuvre non moins capitale à ses yeux, celle à laquelle il avait surtout consacré la fin de sa vie, nous voulons parler du désintéressement complet de ses derniers créanciers. S'il eût vécu quelques années encore, et s'il eût pu, de nouveau, travailler d'une façon suivie, la solution qu'il souhaitait si ardemment se fût infailliblement produite, car de 1841 à 1847, c'est-à-dire jusqu'au moment où sa production se fit plus rare, pour s'interrompre bientôt tout à fait, l'écrivain avait prodigieusement diminué le chiffre de sa dette.

D'ailleurs, que de romans entrepris pendant les longs mois d'apparente oisiveté qu'il avait passés en Russie ! Que de pages inédites, datées de Wierszchownia, n'avons-nous pas retrouvées, preuves incontestables d'un labeur que rien n'interrompit, pas même les terribles crises du mal qui devait l'emporter si peu de temps après !

La succession littéraire du maître, par elle-même déjà si embarrassée, se trouva donc encore compliquée par la nécessité de tirer promptement parti de tout ce qu'elle pouvait renfermer de négociable. L'illustre écrivain avait stipulé pour sa veuve le droit de refuser sa succession. Mais elle ne voulut pas laisser protester le grand nom qu'elle portait désormais, et elle accepta fort courageusement les charges que cet héritage négatif lui imposait.

Dès qu'un peu de lumière eut été apportée dans cet inextricable fouillis d'obligations et d'échéances, Mme de Balzac, aidée par les amis dévoués de son mari, surtout par MM. Dutacq et Fessart, commença bravement l'exploitation sérieuse de tout ce que Balzac avait publié, et la mise en valeur des écrits inédits qu'il avait désignés lui-même comme devant un jour entrer dans ses œuvres. C'est ainsi que *Mercadet le faiseur* fut joué un an après sa mort, et que furent ensuite imprimés *les Petits Bourgeois*, *les Paysans* et *le Député d'Arcis*. Pour terminer ce dernier ouvrage, l'auteur avait, paraît-il, recommandé de s'adresser à Charles Rabou. Mais nul écrivain n'avait été désigné par lui pour entreprendre l'achèvement des *Paysans*. Il faut le reconnaître, cette tâche était impossible à exécuter avec succès, car Balzac n'avait laissé aucune indication écrite, aucune note relative aux parties manquantes ni au dénouement de la nouvelle version de l'ouvrage, et la seule personne avec laquelle il en eût parlé jusqu'à la fin de sa vie, c'était en réalité sa femme.

En présence d'une situation aussi embarrassante, le premier soin de celle-ci fut de rechercher le texte primitif du dénouement. Mais, tout d'abord, il lui sembla vraiment impossible de s'en contenter. Elle fit alors différentes tentatives pour obtenir une rédaction plus satisfaisante de la fin de l'ouvrage, soit en chargeant un écrivain jugé capable d'exécuter cette lourde tâche, d'écrire toutes les parties manquantes du récit, soit en se bornant à faire développer par lui les dernières pages de l'œuvre primitive.

Le premier littérateur auquel elle s'adressa dans ce but fut Champfleury, l'auteur de *Chien Caillou*, des *Confessions de Sylvius* et de tant d'autres études réalistes. Il n'avait guère connu Balzac, mais il éprouvait la plus grande admiration pour son talent. L'un de ses premiers livres, *les Fantaisies d'été*, publié en 1848, avait été dédié par lui à l'au-

teur de *la Comédie Humaine*, et l'on peut lire dans la *Correspondance* du maître la lettre qu'il adressa au jeune écrivain pour le remercier de cette dédicace.

Ainsi que nous l'avons fait dans les autres parties de ce travail, nous allons maintenant citer ici quelques fragments des lettres échangées en 1851-1852 entre Mme de Balzac, Champfleury et M. Dutacq, à propos des combinaisons diverses projetées, abandonnées ou exécutées, relatives à l'achèvement puis à la mise au jour des *Paysans*. Voici ces curieux extraits :

A Madame de Balzac.

28 juin 1851

. . . . . .

Vous m'aviez parlé, Madame, des *Paysans* à continuer, du *Député d'Arcis*..... Pour le *Député d'Arcis*, j'ai trouvé M. Rabou, ne me sentant pas la force de continuer un pareil ouvrage. Il en sera de même pour tous les autres.....

CHAMPFLEURY.

A M. Champfleury.

29 juin 1851

. . . . . .

Puisque vous ne voulez pas finir *les Paysans*, j'ose espérer que vous voudrez faire pour moi ce que vous offriez de faire pour M***, c'est-à-dire revoir et retoucher mes informes et inhabiles tentatives. Toute humilité à part, je ne crois pas avoir un sentiment moins vif que le vôtre de la manière de M. de Balzac. J'ai vécu trop longtemps rivée à sa table de travail pour n'avoir pas acquis quelque chose de son *faire*, et comme j'ai le plan dans ma tête, cette besogne se fait tant bien que mal. Mais je sens toutefois qu'il y a des choses, pour ainsi dire *de métier*, qui me manquent. Puis, j'ai beau être Française par la loi et le cœur, il y aura toujours un petit accent étranger sous la plume comme sous la langue, et vous *gauloiserez*, s'il vous plaît, le patois *barbare* de l'ex-compatriote de Mazeppa. Nous pourrons trouver autre chose pour M***, puisque vous le protégez. Mais pour *les Paysans !*... Mais pour *les Petits Bourgeois !*... Allons donc !!...

. . . . . .

E[VE] DE B[ALZAC].

Au Même.

Juillet 1851.

..... D'ailleurs, il faut que je travaille. D[utacq], que j'ai vu après vous, m'a dit que si je ne donne pas *les Paysans* au terme convenu par le traité qui me lie, ou plutôt m'asservit, on pourra exiger de moi des sommes exorbitantes. Ces *Paysans*, c'est une œuvre gigantesque et bien au-dessus de mes forces, je le sens. Et cependant, je ne me décourage pas, et j'apporte consciencieusement mes pauvres petits grains de sable et de gravier à cet édifice de marbre taillé, pour l'achever tant bien que mal. Je sais que cette œuvre splendide est menacée de finir en queue de poisson. Mais, que faire ? Où trouver l'artiste qui l'aurait achevée selon mes idées ?... Si l'on m'avait donné au moins un an, j'en aurais peut-être fait quelque chose. Pressée ainsi, j'étranglerai tout. Mais, puisqu'on a fait de la littérature une manufacture et des œuvres d'art des produits plus ou moins *nets*, faisons comme les autres. Les créanciers de M. de Balzac, sinon le public, m'en tiendront compte au moins.

. . . . . .

ÈVE DE BALZAC.

A M. Dutacq, administrateur du Pays.

Fin juillet 1851.

. . . . . .

Qu'advient-il du *Faiseur*, et que dit *le Pays* pour le [retarder dans son] feuilleton ? Il crie : *haro !* j'en suis sûre (1). La belle occasion pour chacun de ces messieurs de faire des protestations de vertu et des petits cours de morale à l'usage du public ! Ma foi, je ne sais pas trop comment tous vos puritains s'arrangeront des *Paysans*. Aussi, vous voyez comme j'hésite à les leur donner. C'est trop fort pour vos rédacteurs !.....

. . . . . .

ÈVE DE BALZAC.

Au Même.

1852

. . . . . .

Post-scriptum. — A propos, à force d'avoir pensé à la sottise que vous a dite M. D[enain] du *Const[itutionnel]*, je me suis ressouvenue de notre conversation d'il y a un an. Il m'a fait

(1) *Le Faiseur*, c'est-à-dire la version originale de *Mercadet* conforme au manuscrit de l'auteur, parut dans le feuilleton du *Pays*, du 28 août au 13 septembre 1851.

quelques propositions vagues au sujet des *Paysans*, que j'ai éludées, et il est possible que j'aie dit que : « ce n'était pas *aussi achevé* que l'auteur l'eût voulu ». Savez-vous pourquoi ? C'est que voici comme[nt] *le Constitutionnel* est traité dans *les Paysans*. Je cite textuellement, et vous pourrez le confronter avec le manuscrit qui est chez vous :

« Ce funeste journal eut alors l'esprit d'être aussi plat, aussi calomniateur, aussi crédule, aussi niaisement perfide que tous les publics qui composent les masses populaires, et il a peut-être commis autant de ravage dans les intérêts privés que dans l'Eglise (1). »

Vous comprendrez [ensuite] pourquoi je n'ai pas voulu confier le manuscrit des *Paysans* aux vassaux inféodés du docteur Véron. C'était simplement une question de procédé et de délicatesse. Mais je n'ai jamais dit que *les Paysans* fussent interrompus, et que je cherchais quelqu'un pour les finir. Au reste, je vous supplie de les faire lire par M. Rabou.

ÈVE DE BALZAC.

Au Même.

1852.

. . . . . .

J'ai vu M. Rabou. Nous avons décidé que *les Paysans* resteront ce qu'ils sont. C'est trop précieux dans l'intérêt de l'art littéraire. C'est une étude de la manière de composer de l'auteur, et une telle ébauche vaut mieux que les coups de rabot des plus habiles. Seulement, il faudra y faire faire un petit bout de préface par M. Rabou.

. . . . . .

EVE DE BALZAC.

Il résulte de ces divers fragments qu'un premier traité passé avec *le Pays* pour la publication de l'œuvre entière ne fut pas exécuté. Signé sans doute dans la période d'inquiétude financière qui dut suivre immédiatement la disparition de l'auteur, sa veuve, grâce au concours de M. Dutacq, gérant du *Pays*, obtint sans doute aussi que ce contrat fût résilié. On voit également dans les lettres citées, qu'elle se rendait parfaitement compte de l'insuffisance du dénouement actuel, mais, en même temps, que tout le monde fut d'accord pour reconnaître qu'il fallait pourtant se résigner à s'en contenter, et publier sans retouches ce spécimen si frappant de la manière de composer de l'auteur. Toutefois, si la préface de M. Rabou, projetée seulement, n'exista jamais, il n'en fut pas de même pour les « pauvres petits grains de sable et de gravier » au moyen desquels Mme de Balzac songea tout d'abord à soutenir tant bien que mal le chancelant édifice. Ainsi que nous allons le voir, ils furent fort habilement et, nous l'avons déjà dit, fort respectueusement introduits dans la trame du dénouement, lorsque, en 1855, *les Paysans* parurent enfin, tels qu'ils sont aujourd'hui, dans les six numéros de *la Revue de Paris* portant les dates des 1er, 15 avril, 1er, 15 mai, 1er et 15 juin. A défaut de la préface si nécessaire de M. Rabou, une note explicative quelconque eût dû la remplacer. Mais rien ne renseigna les lecteurs sur l'état de réel inachèvement où se trouvaient, en somme, *les Paysans*, et l'insuffisance absolue des derniers chapitres n'étant ni annoncée, ni expliquée, ce dénouement sommaire, au premier moment, fit quelque tort à l'ouvrage entier, ainsi complété. La partie inédite, divisée en dix chapitres, parut dans les deux numéros de juin de la *Revue*. Elle se compose des quatre premiers, préparés, on l'a vu, par Balzac en 1844, suivis de six autres dont le texte fut fourni par la composition imprimée de la première version dont nous avons parlé au début de notre travail. Ces six derniers chapitres, à l'origine, ne portaient aucun titre. Ceux qui les accompagnent actuellement leur ont donc été attribués par Mme de Balzac. De la sorte, l'aspect de la table de l'ouvrage donne l'illusion d'une quasi analogie de proportions entre les deux parties de l'œuvre, la première se composant de treize chapitres et la seconde ayant été découpée en dix. On connaît déjà l'intitulé des treize premiers. Voici celui des dix derniers :

1. *La première société de Soulanges.* — 2. *Les Conspirateurs chez la Reine.* — 3. *Le Café de la Paix.* — 4. *Le Triumvirat de la Ville-aux-Fayes.* — 5. *La Victoire sans combat.* — 6. *La Forêt et la moisson.* — 7. *Le Lévrier.* — 8. *Vertus champêtres.* — 9. *La Catastrophe.* — 10. *Le Triomphe des vaincus.*

De tous ces titres, les quatre premiers ont peut-être été choisis aussi par Balzac lui-même. Il subsiste toutefois quelque doute sur ce point, car, on ne l'a pas oublié, le quatrième chapitre porte sur l'épreuve de *la Presse* celui de : *l'Idole d'une ville.* Mme de Balzac pourrait donc fort bien avoir également changé l'intitulé des trois premiers, dont les épreuves retrouvées n'en portent d'ailleurs aucun. De ces quatre premiers chapitres, nous n'avons plus rien à dire. Il en est de même à propos du cinquième. Quant au sixième, en le comparant avec le texte de l'imprimé original, nous y remarquons l'adjonc-

(1) Ce passage fait en effet partie du chapitre VIII des *Paysans*, antérieurement publié dans *la Presse*. En parlant ici du *manuscrit*, Mme de Balzac fait allusion sans doute à la copie manuscrite préparée par elle de l'ouvrage tout entier, sur laquelle l'œuvre actuelle fut imprimée.

tion, avant le dernier paragraphe, d'un assez long fragment intercalé par Mme de Balzac, commençant aux mots : « La foire de Soulanges s'était passée, etc. », et se terminant par ceux-ci : « De sa fidèle Olympe Michaud ». La fin du septième, à partir de ces mots : « Blondet se retira pour aller écrire des lettres, etc. », est ajoutée dans les mêmes conditions. Mais le huitième, au lieu d'être augmenté, perd au contraire, — certainement par suite d'un oubli, — la phrase suivante qui devrait le terminer et qui se trouve à cette place finale sur l'imprimé de Balzac :

« Mais ce qui influa le plus, ce fut la récidive, et la méchanceté préméditée attestée par les outils. »

Les deux derniers, enfin, ne contiennent aucune modification méritant d'être signalée, d'autant plus que les deux parties de l'œuvre, la seconde surtout, sont fréquemment émaillées de ces *petits grains de sable et de gravier* dont Mme de Balzac a parlé plus haut. Il s'agit, presque toujours, de préciser un détail insuffisamment présenté, ou de quelques mots ajoutés, afin de mieux rattacher à l'action certains personnages, dont le rôle aurait sans doute été développé dans les parties qui n'ont pas été écrites. Ces arrangements ont si peu d'importance et sont si discrètement exécutés, qu'il est vraiment inutile de les enregistrer ici. Toutefois, n'ayant pas retrouvé absolument complet le texte primitif du dénouement, nous ne pouvons affirmer que les adjonctions opérées par Mme de Balzac se bornent à celles que nous avons signalées, et peut-être, dans les pages dont la version originale nous manque, a-t-elle fait encore d'autres changements. En tous cas, il est juste de reconnaître avec quel tact et quelle mesure la collaboratrice improvisée du maître qui possédait, disait-elle, *le plan de l'œuvre dans sa tête*, s'est acquittée de sa périlleuse tâche. Il ne faut donc pas trop s'étonner si le Bibliophile Jacob (Paul Lacroix), chargé d'annoter, en 1857, le Catalogue de la vente après décès des livres ayant appartenu à M. Dutacq, crut pouvoir indiquer *les Paysans* comme terminés par Mme de B[alzac]. On sait que la sœur de cette dernière avait épousé Jules Lacroix, frère du Bibliophile Jacob.

Le dénouement du roman semble placer la conclusion de l'action vers la fin de l'année 1837. C'est, à notre avis, une raison de plus pour attribuer la première composition de l'ouvrage à cette même année 1837, ou, tout au plus tard, à 1838. En tous cas, la date de 1845 que porte le récit complet, depuis son apparition en librairie, ne saurait être, nous l'avons prouvé, qu'absolument inexacte, aussi bien à propos de l'œuvre primitive, qu'appliquée au début de la version actuelle.

En transcrivant pour l'impression les quelques pages finales des *Paysans*, Mme de Balzac dut ressentir de bien vives émotions. En effet, l'analogie est frappante entre le destin des deux derniers personnages dont il soit parlé dans cette conclusion, — l'écrivain Emile Blondet et la comtesse de Montcornet, — et l'avenir que rêvait Balzac au moment où il écrivait le dénouement primitif de son roman. Impossible de s'y méprendre, lorsqu'on arrive aux lignes suivantes :

« En 1837, pendant l'hiver, au moment où l'un des plus remarquables écrivains et journalistes de ce temps, Emile Blondet, sous les dehors d'une vie bruyante et débauchée (1), arrivait au dernier degré de misère cachée, et qu'il hésitait à prendre un parti désespéré, en voyant que ses travaux, son esprit, son savoir, sa science des affaires, ne l'avaient amené à rien qu'à écrivailler au profit des autres ; — en voyant toutes les places prises ; en se sentant, au bord de l'âge mûr, sans considération ; en apercevant des sots et des niais bourgeois remplacer les gens de cour et les incapables de la Restauration, et le gouvernement se reconstituer comme il était après 1830 ; — un soir, où il était bien près du suicide, qu'il avait tant poursuivi de ses plaisanteries, et qu'en jetant un dernier regard sur sa déplorable existence, calomniée et surchargée de travaux bien plus que de ces orgies qu'on lui reprochait, il voyait une noble et belle figure de femme, — comme on voit une statue restée entière et pure au milieu des plus tristes ruines, — son portier lui remit une lettre, cachetée en noir, où la comtesse de Montcornet lui annonçait la mort du général, qui avait repris du service et commandait une division. Elle était son héritière ; elle n'avait pas d'enfants. La lettre, quoique digne, indiquait à Blondet que la femme de quarante ans, qu'il avait aimée jeune, lui tendait une main fraternelle et une fortune considérable.

« Il y a quelques jours, le mariage de la comtesse de Montcornet et de Monsieur Blondet, nommé Préfet, a eu lieu. »

« . . . . . »

En terminant jadis, de cette optimiste façon, une œuvre devenue ensuite si véritablement et si profondément tragique, à ce moment Balzac ne faisait donc que donner un corps à ses rêves, une forme précise à ses propres espérances. Quelques années après, il ne lui eût sans doute plus été possible de les exprimer de la même manière, c'est-à-dire en quelque sorte presque publiquement, car alors la première partie de ce roman souhaité s'était réalisée pour lui. En effet, c'est entre ses mains qu'au mois de novembre 1841, la lettre au

(1) Mme de Balzac a remplacé ces derniers mots par « une vie d'éclat et d'élégance. »

cachet noir avait été remise, lui apportant, ainsi qu'il l'avait inventé pour Emile Blondet, la preuve d'un souvenir durable, et l'espoir d'un heureux avenir. Cette fois encore, le grand homme s'était montré là l'exceptionnel *voyant* qu'il fut si souvent !

Néanmoins, la postérité se demandera toujours si son roman d'amour personnel, dont le dénouement fut d'abord si semblable à celui de son œuvre préférée, se serait continué dans une atmosphère de parfaite sérénité, et dénoué dans les enchantements d'un bonheur définitif, pareils à ceux que, dans la conclusion des *Paysans*, le romancier prévoit pour ses deux fidèles amants. La mort, en le supprimant brusquement après quatre mois seulement de mariage, a fait de cette incertitude une énigme éternelle, dont Mme de Balzac, plus que personne, lorsqu'elle compléta, transcrivit et publia le dernier ouvrage du grand homme de génie qui l'avait tant aimée, dut regretter amèrement de ne pouvoir connaître le mot !

VTE DE SPOELBERCH DE LOVENJOUL.

Août-novembre 1898.

LES IDÉES RELIGIEUSES D'A. DE VIGNY

Le « Sermon sous Louis XIV »

DU PASTEUR BUNGENER [1].

I

Alfred de Vigny dont l'œuvre est si sobre et qui, contrairement à ses amis de l'école romantique, a mis si peu de sa vie dans ses livres, a écrit des lettres qui feraient aujourd'hui l'étonnement de Jules Sandeau, car s'il est vrai que de son vivant personne n'entra dans l'intimité familière du poète, il est non moins vrai que, au fur et à mesure qu'elles sortent des tiroirs de leurs destinataires ou de leurs héritiers, les lettres de Vigny nous permettent de pénétrer plus avant, non seulement dans son intérieur, qui fut si triste, mais encore dans son âme qui fut si complexe.

Et c'est le caractère intime de ces lettres, tout autant que leur valeur littéraire, ce sont les confidences inattendues du « Docteur Noir » à la vicomtesse du Plessis, sa cousine, à Mme Lachaud, sa filleule, à Mlle Maunoir, sa « chère puritaine », qui font le charme et l'intérêt de leur publication posthume.

A present, ne me demandez pas pourquoi Vigny, qui était si réservé de sa nature, correspondait de préférence avec des femmes et se montrait si expressif avec elles. Je serais fort embarrassé pour vous répondre ; ou plutôt je le sens mieux que je ne puis l'expliquer.

Il disait, en mourant, à l'abbé Vidal, son confesseur, qu'il était de *race religieuse et presque sacerdotale*. Ce mot qui est profondément juste est peut-être une explication. Il y avait, en effet, du prêtre en Vigny : *Sacerdos et pontifex*. Et le prêtre dont la principale force aux yeux du monde est d'être le tombeau des secrets qui lui sont confiés, se sent naturellement et comme d'instinct, par une de ces contradictions qui sont le fruit du mysticisme, attiré vers la femme qui passe pour ne point savoir les garder.

Je m'empresse d'ajouter que le poète avait trouvé dans Mlle Maunoir et dans Mme Lachaud des correspondantes dignes de lui. La première « unissait l'esprit sérieux d'un homme à la grâce d'une femme » ; la seconde, qu'il appelait tendrement sœur Ange-Louise, était sa fille spirituelle et peut-être quelque chose de plus.

Quant à la vicomtesse du Plessis, sa cousine, c'était surtout une jolie femme et une mondaine ; aussi les lettres qu'il lui a écrites n'ont-elles point le ton des autres : elles sont enjouées, galantes, voire un tantinet amoureuses : elles nous le montrent sous un jour que son intrigue avec Mme Dorval nous laissait deviner. En un mot, c'est du Vigny de *Quitte pour la peur*.

Avec Mme Lachaud, née Louise Ancelot et Mlle Maunoir, nous avons affaire, au contraire, au Vigny de *Stello* et du *Journal d'un poète*.

Il est gracieux, il est aimable, mais les choses de ce monde le préoccupent infiniment moins que le problème de la vie future. Et comme Mme Lachaud est une fervente catholique et que Mlle Maunoir est une protestante puritaine, son âme foncièrement religieuse, mais inquiète, troublée dans sa foi, va de l'une à l'autre en quête de la vérité, comme un oiseau voyageur qui dans une tempête ne sait où se diriger, elle hésite entre Rome et Genève.

C'est donc voir son inquiétude morale, sa préoccupation du lendemain de la mort, qui forme le fond, j'allais dire la trame de sa correspondance avec ces deux femmes d'élite.

J'analyserai une autre fois les lettres de Vigny à Mme Lachaud. Sans vouloir analyser aujourd'hui toutes celles qu'il a écrites à Mlle Maunoir, j'en tirerai du moins la note essentielle, celle qui fait leur caractéristique et qui les distingue des autres.

Mais avant, il faut que je présente Mlle Camilla Maunoir.

Elle était née à Middlessex (Angleterre) en 1810, mais était, par son père, d'origine française. Charles Maunoir, qui était natif d'Angers, s'était établi à Ge-

[1] D'après la correspondance inédite d'Alfred de Vigny avec Félix Bungener et Camilla Maunoir.

nève vers la fin du XVIIIe siècle et avant de devenir bourgeois de cette ville (1779) il avait épousé, étant régent de troisième au collège, une demoiselle Campbell qui était Anglaise et parente de Mme Alfred de Vigny, et dont il avait eu cinq ou six enfants. C'est donc par sa femme que le poète d'*Eloa* fit la connaissance de Mlle Maunoir. A cette époque-là elle habitait à Londres; mais vers 1845 elle vint se fixer à Genève où elle fonda avec sa belle-sœur, Mme Maunoir-Fick (sœur du célèbre imprimeur genevois), un pensionnat de jeunes filles qui lui a survécu et qui est très prospère.

C'était, dit M. Philippe Godet, auquel j'emprunte ces renseignements, une personne d'une piété profonde, un peu austère, en même temps que très cultivée. Elle avait traduit en vers anglais, quand elle était à Londres, quelques poèmes d'Alfred de Vigny, et c'est même à ce propos que le poète était entré en correspondance avec elle. Les lettres que j'ai sous les yeux vont de 1838 à 1852; mais Mlle Maunoir dut en recevoir d'autres postérieurement à cette dernière date, car Alfred de Vigny n'est mort qu'en 1863, et je ne vois pas pour quelle raison il aurait cessé tout d'un coup de lui écrire (1). Quoi qu'il en soit, les fragments de cette correspondance que M. Philippe Godet a livrés il y a près de quatre ans au public ont à mes yeux un double intérêt.

Dans ses premières lettres, Alfred de Vigny nous donne sur quelques-unes de ses poésies des notes qui équivalent en leur raccourci aux Commentaires dont Lamartine a fait suivre ses *Méditations*. Dans les suivantes, il nous expose les tourments de son âme religieuse. Or, comme rien de ce qu'il a écrit n'est insignifiant et négligeable, nous allons pouvoir, à la lumière de ces fragments de miroir, éclairer tout un coin de sa vie littéraire et intime.

II

Et d'abord le côté littéraire.

Nous avons dit que Mlle Maunoir avait traduit en vers anglais quelques pièces de vers du poète. Au nombre de ces pièces étaient *Moïse* et *Paris*. Sur *Moïse*, voici ce que nous lisons dans deux lettres du mois de décembre 1838 :

Que vous êtes bonne de vous souvenir ainsi de moi! Mais moi, puis-je me souvenir de mes poèmes au point de répondre à votre question? Aucun d'eux encore n'a dit toute mon âme, mais s'il y en a un que je préfère aux autres, c'est *Moïse*. Je l'ai toujours placé le premier, peut-être à cause de sa tristesse dont le sentiment se continue dans *Stello* (2).

... Oui, le vrai *Moïse* peut avoir regardé au delà de la tombe, mais le mien n'est pas celui des Juifs. Ce grand nom ne sert que de masque à un homme de tous les siècles et plus moderne qu'antique : l'homme de génie, las de son éternel veuvage et désespéré de voir sa solitude plus vaste et plus aride à mesure qu'il grandit. Fatigué de sa grandeur, il demande le néant. Ce désespoir n'est ni juif ni chrétien, c'est peut-être un criminel mouvement; mais tel qu'il est, il me semble ne manquer ni de vérité ni d'élévation, et je pense que votre nouvelle version l'exprime mieux.

Sur *Paris :*

... Vous me demandez autre chose encore. — Oui, Lyon pourrait être un exemple de ces rouages brisés, mais lorsque j'écrivis *Paris*, en 1831, cette révolte n'avait pas éclaté. Je pensais alors aux Girondins, fédéralistes qui voulurent inutilement séparer le mouvement des provinces de celui de Paris. Cette centralisation n'a fait que croître et se fortifier depuis.

J'ai nommé ces poèmes *Élévations*, parce que tous doivent partir de la peinture d'une image toute terrestre pour s'élever à des vues d'une nature plus divine et laisser (autant que je le puis faire) l'âme qui me suivra dans des régions supérieures, la prendre sur terre et la déposer aux pieds de Dieu.

Voilà quelques-unes de mes idées.

Sur la *Sauvage* (lettre du 31 janvier 1843) :

Je désire bien que la *Sauvage* vous occupe dans vos réflexions sérieuses. J'ai voulu prouver que la *civilisation* pouvait être chantée ainsi que la *raison* et que les races sauvages étaient *coupables* envers la famille humaine de n'avoir pas su vénérer la Femme, la culture, l'hérédité, former une société durable, et qu'il était juste que l'Europe les forçât d'en recevoir une. Quoique j'aime Jean-Jacques Rousseau, ma conscience m'a forcé de prendre le thème contraire au sien.

Quelques lignes plus haut, Alfred de Vigny répondant à Mlle Maunoir qui l'accusait de dévorer ses enfants comme Saturne, lui écrivait :

Mais non, je les fais *moines* sitôt qu'ils sont nés, et je les ai gardés longtemps dans leur couvent. A présent seulement (1) j'ouvre les portes du cloître et ils sortent lentement en procession.

Et, un peu plus loin, parlant de ses habitudes de travail, il lui disait :

C'est toujours vers minuit, à l'heure des esprits, que la poésie devient ma souveraine maîtresse. Le travail du jour n'est guère qu'un prélude : il me semble, tant que le soleil est sur l'horizon, que j'attends quelqu'un qui ne doit venir que plus tard.

1. Mlle Maunoir est morte en 1889.

2. C'était celui de tous les poèmes que préférait Lamartine. Cf. *Les entretiens de littérature*.

1. C'est au mois de janvier 1843 qu'il commença de publier dans la *Revue des Deux Mondes* ses poèmes philosophiques tels que *La Maison du berger*, *Les Destinées* qui furent réunis après sa mort sous le titre de *Les Destinées*.

Dans les premiers temps de leurs relations, c'est le poète, ai-je besoin de le dire, qui dirigeait les lectures et la conscience littéraire de sa correspondante et nous voyons qu'il lui avait conseillé de lire André Chénier :

Eh bien, ce pauvre André Chénier vous a donc un peu scandalisée? Savez-vous ce qu'il faut faire? Relisez-le et cela se passera.

Vous vous apercevrez que André est un traducteur presque perpétuel, ici Catulle, là Ovide, là Tibulle, ailleurs Anacréon, Virgile plus loin; c'est un corsaire véritable et tous ses péchés ne sont pas siens, ils ont dix-huit cents ans de date, vous pouvez l'absoudre. — Ce qui est charmant de lui, c'est sa grâce dans l'arrangement de ses biens dérobés, et la forme latine et concise de son vers. Quelquefois aussi, quand il est lui-même, comme dans les *Iambes* et l'*Ode à Charlotte Corday*, voyez comme il est grand. Sa destinée si touchante et son goût d'atticisme presque tout à fait païen en font une figure intéressante et justement aimée en France. Vraiment relisez-le et vous trouverez dans le détail de ses vers des richesses imprévues. Faites-vous un peu garçon!

Mais Vigny ne tarda pas à s'apercevoir que cette jeune femme timide et prude avait l'esprit aussi libre, aussi élevé que celui du *garçon* le plus sérieux, et qu'il ne fallait pas trop se fier à ses dehors de puritaine. Il lui avait conseillé de relire André Chénier. Elle lui envoya un jour à méditer Carlyle. Et quand l'Irlande, à la voix d'O'Connell secoua le joug de l'Angleterre; quand l'École presbytérienne se souleva contre l'Église anglicane et que les Puseystes s'échappèrent à grands cris vers l'Église catholique, c'est elle qu'il interrogera sur le fond et la portée de chacun de ses mouvements.

Il avait commencé par la rassurer sur son catholicisme qui n'était « pas trop romain ». Au bout de quelque temps elle avait agi si fortement sur lui, elle l'avait si bien endoctriné, qu'il craignit « un moment d'être entraîné vers la religion *prétendue* réformée ».

J'ai toute ma vie rêvé Genève et n'ai pu la visiter, lui écrivait-il en février 1849. J'avais entrepris un livre sur cette cité et son histoire, et ne l'ai pas achevé par conscience, parce que je n'avais pas vu le pays. Si je l'achevais au bord du lac, cela me ravirait. J'ai toutes mes notes depuis 1833, je les ai même ici à la campagne, et maintenant je ne désespère point de pouvoir aller sans scrupule visiter vous et le lac.

1833! retenons bien cette date. C'est l'année où Lamennais fut condamné en cour de Rome et où il écrivit les *Paroles d'un Croyant*. Que de choses nous donnent à entendre ces quelques lignes sur Genève! Après la révolution de 1830, Alfred de Vigny avait embrassé le parti de Lamennais. Il était devenu démocrate en religion et en politique. Mais quand le grand Féli, à son retour de Rome, répondit aux foudres du Vatican par la publication de son pamphlet, il sentit tout à coup le terrain politique et religieux lui manquer sous les pieds, — et je pense que c'est à ce moment qu'il se tourna vers la ville de Calvin.

Que s'il s'arrêta en route, c'est qu'il était trop pondéré de son naturel, et trop attaché aussi aux traditions religieuses de ses pères pour verser dans le protestantisme, bien qu'il y fût attiré par la piété de sa femme et par la « douce gravité » de Mlle Maunoir. Avait-il d'ailleurs la foi qui agit, en 1833? J'en doute. S'il n'avait pas encore « construit en lui-même l'édifice immuable de ses idées *philosophiques*, *théologiques* et *théosophiques*, s'il n'avait pas encore « étudié à fond toutes les doctrines et les théories antiques et modernes », il était déjà trop philosophe et trop raisonneur pour céder en matière religieuse à un coup de tête, voire à un coup du cœur.

Du reste, ce qui prouve que sa tentation de se faire calviniste ne fut qu'une tentation passagère, qu'un moment de mauvaise humeur, c'est l'admirable langage qu'il tint quelques années plus tard au célèbre écrivain et pasteur protestant Félix Bungener (1).

III

Mlle Maunoir, qui ne perdait pas une occasion de le catéchiser sans en avoir l'air, lui avait fait passer les deux ou trois ouvrages de Bungener dont le succès avait dépassé les frontières de la Suisse, à savoir : *Un Sermon sous Louis XIV*, *Trois Sermons sous Louis XV* et *Voltaire et son temps*. Et Vigny, après avoir lu ou plutôt dévoré ces livres, s'était étonné que la critique parisienne n'eût pas attaché ses soins les plus attentifs à leurs rares mérites. Le *Sermon sous Louis XIV*, surtout, où Bungener met en scène tous les prédicateurs du grand siècle : Bossuet, Bourdaloue, Fénelon et Claude de Charenton, l'avait littéralement conquis.

Claude de Charenton, disait Vigny, est fort séduisant pour moi. Était-il aussi parfait, simple, modeste, que M. Bungener l'a peint? A-t-il écrasé à ce point notre Bourdaloue et foudroyé le Père La Chaise? J'ai cru et veux croire fermement à ce récit qui est celui des *Aventures d'un sermon*. Ce sermon est le héros du roman, et moi-même qui ai depuis si longtemps prêché en faveur de la vérité dans l'art, j'attache bien plus d'importance à la thèse qui est soutenue dans le livre qu'au vrai historique de la formation du sermon et du dénouement dramatique de sa péroraison. L'excellent écrivain, votre ami, a pris

1. Félix Bungener, l'écrivain le plus connu de l'église de Genève au XIXe siècle, était né à Marseille le 13 septembre 1814. Il est mort à Genève le 14 juin 1874. Cf. : la thèse soutenue devant la faculté protestante de Montauban par Henri Gambier sous le titre : *Félix Bungener*, sa vie, ses écrits et sa controverse, 1 vol. in-8°, Genève, 1891.

ce cadre pour entourer ses doctrines et ses théories, et il l'a fait avec un bien rare talent. La doctrine est bien purement protestante assurément, et sévère pour le catholicisme, mais c'était à quoi il fallait s'attendre, et la satire est juste quand elle frappe les prédicateurs courtisans. Si j'avais à former un jeune orateur de la chaire, je crois que je lui donnerais ce livre à étudier des premiers. Les délibérations de Bossuet et de ses célèbres amis sur *l'art du sermon*, la place secondaire qu'ils assignent au prédicateur dans leur opinion; la critique des sermons littéraires lus, récités et improvisés, le discours de Claude sur la manière dont un prédicateur doit étudier l'Écriture, sont les parties supérieures du livre à mes yeux, et dignes d'avoir été entendues de Bossuet et approuvées par lui.

Qu'est-ce donc que ce *Sermon sous Louis XIV?* C'est un heureux mélange de théologie, d'histoire et de roman. Le sermon dont il s'agit est prêché par Bourdaloue devant Louis XIV, en 1675, le jour du Vendredi-Saint, dans la chapelle de Versailles. Un prêtre avait refusé à Mme de Montespan l'absolution qui lui était nécessaire pour faire ses Pâques. Irrité, le roi avait consulté le duc de Montausier et Bossuet. Tous deux avaient pleinement approuvé la conduite du prêtre. Bossuet avait même eu le courage de déclarer au roi qu'il était un adultère et de demander en personne à Mme de Montespan de quitter la Cour. Mais le roi ne l'avait pas écouté et la favorite lui avait répondu qu'elle ne voyait pas pourquoi on lui refusait l'absolution quand on l'avait donnée au roi qui était beaucoup plus coupable qu'elle. C'est alors que Bourdaloue monta en chaire et prononça le sermon à la suite duquel Mme de Montespan fut éloignée de Versailles. Mais cette victoire éclatante, Bourdaloue la devait à Claude de Charenton, le fameux ministre protestant, qui, dans une entrevue à laquelle assistaient Fénelon et Bossuet, avait adjuré le prédicateur de dire toute la vérité au roi, et, resté seul avec lui, lui avait dicté la péroraison qui avait eu de si heureux effets.

Voilà le roman, tel que l'imagina Félix Bungener. Je ne m'étonne pas qu'il ait tant plu à l'esprit critique et philosophique d'Alfred de Vigny, car, outre qu'il est écrit de main d'ouvrier et d'une plume qui trahit les origines et la culture toutes françaises de l'auteur, il nous apporte sur l'éloquence de la chaire et sur les grands sermonnaires du XVIIe siècle, des vues, des rapprochements, des comparaisons dont on ne saurait méconnaître la justesse et la nouveauté.

C'est ainsi, par exemple, qu'après avoir signalé la grande influence que Bossuet avait acquise de son vivant, grâce à son génie, il démontre qu'on s'est trop habitué à ne voir en lui que l'orateur. « A certains égards, dit-il, on a raison, et sa réputation s'en est bien trouvée; mais, au point de vue historique, on se trompe. En 1675, six ou sept ans après qu'il eut cessé de prêcher habituellement, Bossuet orateur passait déjà assez loin derrière Bossuet controversiste, érudit, avocat du gallicanisme, *Père de l'Église*, comme on disait lors de la fameuse assemblée de 1682, et comme La Bruyère, en 1695, ne craignit pas de le dire devant lui en pleine Académie. C'est un de ces faits qui vous échappent tant que l'attention n'est pas avertie, et dont les preuves surgissent en foule dès que l'on commence à s'en douter. Il est donc prouvé que, dès que Bossuet ne prêcha plus, l'éloquence de la chaire fut généralement considérée, sinon comme au-dessous de lui, du moins comme au-dessous du rôle qu'il remplissait dans l'Église de France. Mais ses oraisons funèbres, dont les plus belles sont postérieures à cette époque, on ne les considéra que comme des morceaux de circonstance. On les louait, sans doute, mais on n'avait pas l'idée que cela dût aller plus loin; on était à cent lieues de penser que sa réputation dût un jour dépendre, en quoi que ce fût, du mérite de ses discours. Et comme il ne resta que trop fidèle, pendant les dix-neuf dernières années de sa vie, à l'engagement qu'il avait pris « de ne plus célébrer la mort des autres », cette manière de voir eut tout le temps de devenir universelle. »

Et Bungener d'établir que la renommée de Bossuet comme orateur, après avoir subi une éclipse de près d'un siècle, ne fut vraiment consacrée qu'à partir du jour où La Harpe, qui l'avait longtemps combattu comme tel, déclara qu'il était, devant lui, « terrassé d'admiration ».

Voilà pour Bossuet. Quant à Massillon, Bungener ne le ménage pas; il lui reproche d'être de ceux « qui ont vécu par leur style », et d'avoir poli et repoli, sous l'influence énervante d'un siècle usé, les discours qui lui ont valu tant de triomphes et qu'il métamorphosa peu à peu en pièces littéraires :

On les fait apprendre par cœur au jeune roi devant qui ils venaient d'être prêchés; le magistrat les a sur son bureau, la femme à la mode sur sa toilette. On est étonné de lire des sermons avec tant de charme. Et moi aussi je suis pieux! semble-t-on dire; et les gens du monde élèvent aux nues celui qui, d'un seul coup, les a si bien réconciliés avec eux-mêmes.

A Fénelon, Bungener reproche de mépriser l'art. Il a pour sa douceur, sa charité et la limpidité de sa parole une grande admiration, mais il ne peut lui pardonner de n'avoir pas un goût sévère.

Il a le goût du cœur développé plus que personne; celui de la raison, il l'a beaucoup moins et ne paraît pas vouloir l'acquérir. C'est un homme de théorie qui aime les extrêmes.

Reste Bourdaloue. Pour celui-là Bungener est plein d'enthousiasme. Il ne manque pas une occasion de le défendre et il loue son caractère égal.

Bourdaloue, dit-il, n'est ni élégant comme Massillon, ni impétueux comme Bossuet, ni grave comme le Pascal des *Pensées*, ni sentimental comme celui des *Provinciales*, ni concis comme La Rochefoucauld, ni sec comme Descartes, ni onctueux comme Fénelon. Qu'est-il donc? Il est *lui;* et le cachet de son *individualité*, comme on dit de nos jours, est profondément empreint sur toutes les pages, disons mieux, sur toutes les lignes de ses discours... Bourdaloue a donc été populaire par l'excès même de ce qui nuit ordinairement le plus à la popularité des prédicateurs. La plupart de ceux qui échouent n'échouent que parce qu'ils raisonnent trop; lui, plus il raisonnait, plus on l'admirait... Vous l'aimez parce qu'il vous dompte.

Et ici nous touchons du doigt la raison des préférences de Bungener pour Bourdaloue. Sainte-Beuve disait qu'il était le plus janséniste des Jésuites. Bungener aurait pu dire qu'il en était le plus protestant, car ici c'est tout comme, ou plutôt cela revient à dire qu'il se rapprochait des uns et des autres par la sévérité évangélique de sa morale et son idée de la pénitence.

Tout n'était pas, d'ailleurs, fiction dans le *Sermon sous Louis XIV* : il y avait une part de vérité. Nous savons, par exemple, d'une façon certaine, — et le R. P. Du Lac n'a pas oublié de consigner ce fait historique dans le plaidoyer *pro domo* qu'il a publié récemment sous le titre un peu trop général de *Jésuites* (1), — nous savons pertinemment que Bourdaloue ne ménagea pas la vérité à Louis XIV dans le carême qu'il prêcha à Versailles et que, le carême fini, le Roi lui dit : « Mon Père, vous allez être content de moi : j'ai renvoyé Mme de Montespan à Clagny. » A quoi le prédicateur répondit avec autant de fermeté que d'esprit : « Sire, Dieu serait bien plus content si Clagny était à septante lieues de Versailles (2)! »

Mais je doute fort que Bourdaloue ait cédé dans la circonstance aux objurgations de Claude de Charenton, quoiqu'il soit établi que les Jésuites entretenaient de bonnes relations avec ce protestant par haine des Jansénistes. Faut-il rappeler à ce propos ce que le Père Annat disait à un calviniste pendant que Claude guerroyait contre Nicole et les gens de Port-Royal sur la *Perpétuité de la foi de l'Église catholique touchant l'Eucharistie :*

Vous avez bien frotté les Jansénistes! Je suis marri qu'ils soient unis avec nous sur ce point; mais si vous vouliez revenir avec nous sur celui-là, nous les accablerions sur les autres (1)...

Quoi qu'il en soit, je m'explique sans peine que Vigny ait pris un réel plaisir à la lecture du *Sermon sous Louis XIV*. Les protestants genevois sont rares qui ont la légèreté de plume et la finesse d'esprit de Félix Bungener. Il trouva cependant que notre pasteur avait trop tiré la couverture du côté calviniste et voici la très belle lettre qu'il lui écrivit après avoir lu son livre. Je remercie M. Bungener fils de me l'avoir communiquée :

Mardi, 10 août 1852.

J'ai voulu attendre pour vous remercier, Monsieur, le moment où il me serait permis d'oublier, en vous relisant et en causant avec vous, les inquiétudes que me donne sans cesse une santé qui m'est chère avant toute chose et qu'enfin j'ai réussi à rendre moins fragile par un bien long séjour à la campagne. Je ne sais rien de plus aimable que la bonté que vous avez eue de répondre par l'envoi de vos œuvres à une question que je faisais à notre spirituelle et excellente amie.

J'ai lu vos livres dans l'ordre de leurs publications qui se trouve être aussi celui du temps, et j'ai commencé par écouter le *Sermon sous Louis XIV*. Après m'être promené avec lui dans le silence de mes bois, j'ai passé de Bourdaloue et Claude au règne de Louis XV, au Père Bridaine et à Rabaut, avant de m'enfermer avec votre Voltaire, ce que j'ai fait depuis. Je m'applaudis d'avoir pu vous lire dans la solitude, sans être influencé par un seul écho des bruits du succès ou de la critique, sans avoir jamais connu vos partisans ou vos adversaires, sans même vous connaître encore. Comme l'un de vos orateurs, vous étiez pour moi seul dans la chaire, et moi seul dans l'église, sans les frémissements approbateurs ou les murmures de la multitude, sans rien de ce qui peut prévenir, entraîner ou troubler.

Je pourrai donc vous dire, Monsieur, mes impressions et mes réflexions sans aucun alliage, sans autre chose que ma pensée répondant à la vôtre. Je vous ai cherché vous-même dans vos livres, et il me semble que je vous ai vu tout entier aujourd'hui en achevant votre troisième ouvrage : *Voltaire et son temps*. A travers le voile des deux *Romans historiques* (car ne doivent-ils pas porter ce nom?) je vous avais entrevu déjà. Ce dernier livre vous découvre et vous ne pouvez qu'y gagner. Je suis content d'avoir résisté au premier inconvénient qui me portait à vous parler des œuvres d'art avant d'avoir écouté l'œuvre du critique philosophique. Je vois que vous savez plus que personne mettre au rang qui leur convient les éloges uniquement littéraires et tout le matériel de la forme que vous pouvez cependant créer et modeler avec une rare habileté.

La pensée seule vous importe, l'excellence de sa direction, la beauté de son but et la grandeur de ses enseignements.

Malgré cela, je ne puis m'empêcher de vous parler

(1) [illegible], par le R. P. Du Lac. [illegible] chez Plon, p. [illegible]
(2) [illegible] *Mademoiselle de Maintenon* par Languet de [illegible] p. [illegible] 166.

(1) *Port-Royal* par Sainte-Beuve, t. IV, p. 448.

d'abord de la forme et des séductions de vos portraits, du plaisir que j'ai goûté à me promener avec votre *Concile* dans l'allée des philosophes, à entendre discuter nos hommes de l'Eglise de France, sur l'improvisation réelle et celle qui montre les *soufflets de l'orgue;* à voir commencer entre l'abbé de Fénelon qui est déjà le *doux homme d'opposition* et Bossuet lui-même, une discussion, prélude de controverses futures. Bourdaloue admiré déjà par M. de Condom, ce Bourdaloue qui *croît* encore, tandis que Massillon *décroît.* Vous lui avez donné, Monsieur, un bien dangereux adversaire dans Claude de Charenton et vous en avez fait son maître, son guide sévère, vous l'avez placé devant lui comme l'ange à l'épée flamboyante. Il l'avertit sévèrement par sa lettre, il en répète devant Bossuet les leçons redoutables pour le roi, il impose, il dicte une péroraison courageuse, et comme Bourdaloue hésitait à déplaire, Claude lui apparaît, le foudroie d'un regard; au moment où il allait être infidèle à la leçon qu'il devait donner et qu'il avait reçue, l'orateur catholique est relevé par l'esprit protestant et ne triomphe que soutenu par lui.

Pour ne point sortir des mérites de la forme, je veux vous dire encore le gré que je vous sais d'avoir encadré la composition entre la lecture du cantique XIV d'Isaïe et sa paraphrase. Tout ce livre est bien composé, et si le fait est rigoureusement vrai, Genève a dû s'enorgueillir et applaudir au sacrifice d'une victime telle que Bourdaloue sur l'autel de Calvin.

Vous ne vous êtes pas contenté, Monsieur, de la mettre aux pieds de Luther, vous avez écrit un autre livre que vous auriez pu intituler: *Les Martyrs protestants*, et nous, Français, nous ne savons que trop combien celui-là est cruellement historique dans vos plus sanglantes pages. Ici, en vous embarquant sur les eaux plus empoisonnées du siècle de Louis XV, vous avez vu en les sondant que vous auriez à combattre d'un côté le grand navire catholique, et de l'autre les corsaires encyclopédiques. Aussi vous avez fait feu de tribord et de bâbord et cette fois vos pièces sont chargées à mitraille. Il me semble que vous vous êtes irrité en marchant.

La Société de Jésus n'est pas seulement attaquée, tous les dogmes du catholicisme sont frappés de vos traits redoublés. La confession, la direction des consciences, le célibat des prêtres, les légendes, la transsubstantiation et la présence réelle, la communion, les couvents, les sacrements, les frais du culte, la messe, les soins alors mal donnés aux malades, vous attaquez tout ce qui est vulnérable dans l'Église romaine. Le martyre des ministres Rochette et Grenier ajoute à l'horreur du supplice de Calas. Vous n'avez rien omis de ce qui pouvait flétrir le catholicisme et indigner contre ses dogmes et ses actes. La grâce des dialogues et des scènes de la cour ne m'a point empêché de suivre partout votre sentiment inexorable. Vous poursuivez votre ennemi avec un talent plein de souplesse. Le Père Bridaine et Rabaud sont les deux lutteurs, et les figures du XVIIIe siècle tournent autour d'eux. Vous connaissez le temps de Louis XV comme *le chapelain de Frédéric II*, mais permettez que je vous le dise, je vois avec tristesse le soin que vous prenez de réveiller les souvenirs presque éteints de ces persécutions qui durèrent, hélas! jusqu'à Louis XVI. La France est depuis près d'un siècle le pays de la tolérance la plus complète, il me semble. Tout est ouvert à tous les cultes. Des hommes politiques de l'Église protestante ont assez longtemps gouverné la France actuelle pour qu'elle soit à l'abri de tout soupçon de partialité. Elle a bien plutôt mérité le reproche d'*indifférence en matière de religion* qui lui fut fait avec éloquence. Si l'on évoquait trop souvent les ombres des victimes, si Montluc renvoyait à *Des Adrets* ses fantômes, si le protestantisme et le catholicisme recommençaient cette lutte des morts, ce serait, je le crois, le christianisme qui en souffrirait. Dans un temps où, près de vous, Strauss a enseigné et prêché en Suisse, où nous avons vu à Paris le pouvoir à demi saisi par ceux qui disaient: *La propriété c'est le vol*, et: *L'idée de l'existence de Dieu est cause de tous les maux de l'humanité*, à présent qu'il ne suffit plus de dire comme un poète de nos jours qui m'est cher :

O Christ, il est donc vrai, ton éclipse est bien sombre!

A présent que la *Divinité* même est menacée par le matérialisme et le panthéisme à la fois, n'est-il pas permis d'espérer que les ministres chrétiens emploieront l'autorité de leur parole à resserrer, s'il se peut, et rapprocher les barrières de tous les cultes? Ce n'est pas trop de toute l'armée du Christ pour faire face à la barbarie intérieure qui, de tous côtés, est sortie de ses ténèbres.

Mais vous avez voulu faire la *guerre au mal* dans le XVIIe et le XVIIIe siècle et vous l'avez faite avec une telle indépendance que vous l'avez combattu même dans le Genevois J.-J. Rousseau, votre compatriote. Vous le poursuivez encore, le mal, dans notre époque tourmentée. Hélas! Monsieur, notre pauvre France vous a donné d'étranges spectacles. Nous sommes encore l'*arme au bras*, et depuis le peu de temps où vos livres furent publiés, vos idées ont déjà pu se modifier sur bien des points.

Je compte sur l'amitié et la belle et sage intelligence de Mlle Camilla Maunoir pour m'avertir dès que de nouveaux écrits auront suivi ceux dont vous m'avez fait possesseur.

Peut-être prendrez-vous encore la forme du *Roman historique*. Je m'en féliciterais, car vous avez prouvé qu'il n'y a point de question, si grave qu'elle soit, et pas de vues si hautes qui ne puissent s'y déployer dans un langage pur et dans une composition aussi chaste que la pensée qui inspire et soutient votre religieux ministère.

Vous voyez, Monsieur, par la longueur de cette lettre, expression bien incomplète encore du plaisir que je vous dois, combien il me sera précieux de voir l'auteur après avoir vécu ici avec ses ouvrages. Je serai peut-être un jour assez heureux pour vous rencontrer dans votre beau pays et pour vous prier, dans des entretiens pareils à ceux de votre grave *Concile*, de ne regarder mes remarques et mes regrets sur l'ardeur militante du protestantisme que comme une preuve de plus de l'impression sérieuse que produisent sur moi vos écrits, et de la haute estime qu'ils m'ont inspirée pour votre personne.

ALFRED DE VIGNY,
au Maine-[illegible]

Le poète qui depuis quinze ans rêvait d'aller à Genève en pèlerinage ne put jamais réaliser son dessein, et ce n'est qu'au mois de février 1855 qu'il lui fut donné de faire la connaissance personnelle de Félix Bungener.

Un matin, le pasteur protestant qui était venu passer quelques jours à Paris reçut d'Alfred de Vigny la lettre suivante :

Je vous cherchais partout, Monsieur, votre carte ne portait point d'adresse, et Mlle Camilla Maunoir ne m'avait indiqué que la rue *Pavée*, sans savoir qu'il y en a trois à Paris et que j'ai cru devoir vous trouver dans celle de la rue Saint-André-des-Arts qui n'est pas la vôtre.

Je vous remercie de m'avoir éclairé sur votre demeure, Permettez-moi de vous indiquer la manière que mes amis emploient ici pour se retrouver et qui est la plus simple du monde et le seul recours aux déceptions causées par nos distances, c'est de prendre un jour de rendez-vous. J'ai le projet d'aller chez vous, Monsieur, lundi prochain, 26 février, à 3 heures après-midi. Si vous pouvez m'attendre, ne vous donnez point la peine de me répondre : *oui*.

Sinon, indiquez-moi un autre jour, pourvu que ce ne soit pas *jeudi*. J'y serai fort exact, ayant un très grand désir de vous voir après avoir lu les excellents écrits que j'ai reçus de vous.

Croyez, Monsieur, à mes sentiments de haute considération.

ALFRED DE VIGNY.

Mercredi, 21 février 1855.

Que se dirent-ils dans cet entretien? Sur quoi porta-t-il? Quelles en furent les suites morales? Nous ne le saurons probablement jamais, car le poète et le pasteur semblent avoir emporté leur secret dans la tombe. Mais le silence persistant que Vigny garda vis-à-vis de Bungener à dater de ce jour (1) me donne à penser que le fossé qui les séparait au point de vue religieux, loin de se combler, ne fit que se creuser davantage.

A partir de 1852, sous l'action de la maladie et des événements, sans parler de l'influence de ses proches, il s'était opéré dans les idées de Vigny un changement notable dont ses lettres à Mme Lachaud font foi. Le démocrate qu'il avait été de 1830 à 1848 avait fait un retour sur lui-même; le socialiste s'était converti, et le sceptique qu'il avait été avait perdu les trois quarts de son assurance. Dès lors que lui restait-il? à quoi pouvait-il se raccrocher? Comme il était de « race religieuse », il revint à la religion de son berceau, ainsi qu'un enfant revient à sa mère, sans éclat, sans *mea culpa*, sans fausse honte. Tout en plaignant dans son cœur « la faiblesse égoïste des pauvres âmes qui s'appuient encore sur des pratiques païennes », il ne pouvait s'empêcher de sourire aux âmes dévotes qui, durant sa longue maladie, couvraient son lit de toutes sortes d'amulettes. A la fin, il demandait même des prières à sa filleule pour mettre un terme à ses souffrances. Et quand il se vit sur le point de mourir, il reçut des mains d'un saint prêtre les derniers sacrements.

Certes, ce n'était pas la mort que Bungener aurait désirée pour Vigny, mais je gagerais bien qu'en l'apprenant Mlle Maunoir sera tombée à genoux et aura récité le *De Profundis!*

LÉON SÉCHÉ.

(1) Lettre de Mme de Saint-Maur publiée par la *Revue de Paris* [illegible]

« LE FANTOME »

Ce fantôme est un revenant. C'est le roman psychologique qu'on avait cru mort sous l'assaut des lourdes troupes ou des troupes légères du roman historique et qui reparaît, sans fracas, avec des allures tranquilles de méditatif et de studieux et qui se montre aussi vivant qu'il fut jamais, tenu en main par son parrain de la seconde moitié du XIXe siècle, par son dernier parrain et nourricier, M. Paul Bourget.

Le roman psychologique, à vrai dire, ne peut pas disparaître chez nous. Selon le hasard qui préside à la vocation des auteurs, il peut seulement être plus ou moins bon; mais quant à disparaître, il ne se peut point. Nous avons trop le goût des analyses des passions du cœur. Un peu attendri par un aimable repas, il n'est Allemand qui ne veuille faire de la musique ou en entendre, Anglais qui ne veuille faire saillir ses muscles ou exposer une statistique et, Français qui n'explique son caractère. Nous sommes nés psychologues et moralistes, et si nous en sommes quelquefois assommants, ce n'est pas une raison pour que les meilleurs d'entre nous n'y soient infiniment intéressants et même jusqu'à passionner.

M. Paul Bourget a fait de la psychologie « son pré » comme on dit en parisien, ou son domaine, comme disaient plus congrûment nos grands-oncles. Et vous avez remarqué qu'il était meilleur psychologue quand il faisait de la psychologie un instrument de critique littéraire ou quand il la mêlait à un récit que quand il psychologuait directement, dogmatiquement et sans mélange. Cela tient, je crois, d'abord à ce que la psychologie toute nue, comme la morale nue, « apporte un peu d'ennui », ainsi que parle La Fontaine, ensuite à ce que M. Paul Bourget, et je l'en aime, ne fait jamais pour son compte de la psychologie abstraite, à la façon de Descartes en son

Traité des Passions. Il en fait sur documents et sur exemples. Dès lors, quand il s'est avisé d'en faire de façon *apparemment* didactique, il ne pouvait pas changer son procédé, lequel est un tour d'esprit. Il le dissimulait seulement. Il supprimait l'exemple ; il supprimait le fait auquel il songeait et ne donnait que la formule qu'il en avait tirée. Oui ; mais cela se sentait. Cette mutilation laissait sa trace ; cette recision restait marquée, et vaguement, à un je ne sais quoi, on s'en apercevait. De là une sensation d'incomplet ou tout au moins de sécheresse.

Où M. Bourget est pleinement à l'aise, c'est *dans un récit qui a besoin de démonstrations psychologiques* pour être compris *et qui se tourne en leçon de morale* par son dénouement ou simplement par l'impression générale qu'il laisse en l'esprit. C'est pleinement le cas pour son dernier et très beau roman, *le Fantôme*.

Le « fantôme », c'est l'ombre d'une femme autrefois aimée et qui est morte, se dressant entre vous et la femme que vous aimez actuellement. Malclerc a aimé Mme Duvernay et en a été aimé. Elle est morte. Longtemps après il rencontre sa fille, qu'il n'a jamais connue. De cette fille de la morte il est aimé encore ; car, comme un héros de Molière, il tient cela de son père d'être aimé de toutes les femmes. Il se laisse aller, car il est faible, à quelque chose comme une espèce de crime. Il épouse cette enfant qui ne sait rien, qui ne peut rien savoir, et dans son étourdissement de quadragénaire amoureux, il se flatte qu'elle ne saura jamais rien.

Dès lors deux drames : le drame de Malclerc, le drame d'Éveline, c'est-à-dire de Mme Malclerc. Malclerc, dès la première ivresse passée, est tourmenté par le remords ; et son remords, ce qui est très bien vu, prend la forme et la figure de la morte. Le fantôme torture le vivant. Il voit la morte sans cesse entre Éveline et lui, autant et plus encore dans la solitude. La solitude lui est insupportable, et quand il retourne à Éveline, c'est le vers atroce de Racine ou à peu près :

> Oh ! comble de misère !
> Dans les yeux de la fille il retrouve la mère.

Il voudrait s'arracher à cette « question » incessante et infatigable. Il ne le peut. On ne supprime pas les morts, parce que nous les portons en nous. « Quel tombeau que le cœur et quelle solitude » n'est pas juste ; c'est « quel cimetière que le cœur » qui est la vérité. Malclerc est torturé par les furies du souvenir et par les Erinnyes de la conscience. La morte s'attache à lui de toutes les forces des êtres qui ne sont plus. C'est la Mort tout entière à sa proie attachée.

Les analyses par lesquelles M. Bourget met en lumière cette situation terrible sont inégales ; mais quelques-unes sont de la plus grande beauté.

Quant au drame particulier à Éveline, vous le voyez bien aussi. Éveline sent qu'il y a « quelque chose » entre son mari et elle. La question continuelle qu'elle se pose est celle-ci : « Comment peut-on détester à ce point une femme qu'on aime tant ? » Et les *suppositions progressives* d'Éveline forment une tragédie à la manière d'*Œdipe-Roi*. Elle suppose une maîtresse. Elle s'aperçoit assez vite qu'elle s'égare. C'est toujours la solitude que Malclerc recherche quand il s'éloigne de sa femme. Elle suppose un secret, un crime commis ; elle plonge dans le passé. Et elle commence alors, cette terrible inquiétude au sujet du passé, qui est le martyre de toutes les femmes aimantes qui ont épousé un homme un peu âgé. Les unions disproportionnées ont toutes sortes de misères ; mais celle-ci n'est pas la moindre. Éveline suppose une liaison de jeunesse rompue, un enfant naturel peut-être, abandonné, que sais-je, que sait-elle ? Et peu à peu, certains incidents venant à l'aide, la vérité vaguement entrevue d'abord, brusquement révélée ensuite, éclate à ses yeux. Elle en mourrait, si M. Bourget n'était pitoyable, et si... mais ce n'est pas à moi, c'est au volume de vous donner le dénoûment. Mettez, si vous voulez, que je ne l'aie pas lu.

Ce très beau récit de passion et de douleur est complété et en même temps rehaussé et ennobli par un personnage qui est des plus beaux qui se puisse, et qui, du reste, n'est inutile ni à l'action, ni surtout à la façon dont elle se dénoue. Un sage, et un sage vrai, c'est-à-dire, non pas un homme qui est sans passion, mais un homme qui sait vaincre ses passions, a été comme le témoin attendri de toute cette histoire depuis ses premiers commencements. Il a aimé Mme Delaunay, d'une affection profonde et pure, et, n'ayant pu l'épouser, il a cherché à la protéger, à la conseiller, à la conduire. Depuis qu'elle est morte, il l'aime dans sa fille avec une profonde tendresse où la pitié met son mélange d'amertume qui ne rend l'affection que plus vive et inquiète. Ce sage, qui souffre et qui aime ceux qui le font souffrir, devient pour les malheureux jeunes gens cette *conscience extérieure* que nous cherchons toujours quand la nôtre est vacillante et troublée ; quand la nôtre, aussi, est trop sévère parce qu'elle n'est qu'une forme du remords, et c'est-à-dire de la passion encore. Ce sage ne guérit pas la blessure, qui est salutaire et qu'il faut garder ; mais il en adoucit les brûlures et en émousse les aiguillons. Il est celui qui dit que le désespoir n'a jamais raison et que, sinon le remède, du moins le devoir d'accepter la souffrance existe toujours et que ceci même est une manière de remède ou du moins d'hygiène morale.

Cette grande figure plane au-dessus de tout le ro-

man, le domine de sa hauteur, non pas sereine, mais noblement orageuse et le pénètre tout entier comme de sa saine et forte influence. C'est un artifice de composition qui s'est tourné en beauté littéraire et morale de tout premier ordre. C'est une invention charmante et puissante.

Et tout ceci n'est que la « carcasse » informe de ce bel ouvrage. Le détail, le plus souvent, vous étonnera et vous ravira. Je ne parle pas, et certes j'en pourrais parler, des paysages de la côte d'Yères, qui sont d'une virtuosité où le talent de l'auteur d'*Idylle tragique* se retrouve tout entier, sinon agrandi. Je parle, entre autres choses de... Avez-vous vu jamais une analyse de l'amour platonique qui vous ait satisfait? Pour moi je n'en ai pas souvenir. Eh bien, voulez-vous lire ceci :

C'est dans cet automne de la vie (il s'agit du sage, de M. d'Andiguier, à quarante ans) que se révèle la beauté du sentiment sans retour égoïste, de la passion qui se donne pour se donner, sans rien demander en échange, de cette idolâtrie dévouée qui est, à sa manière, une possession, toute spirituelle, mais si pénétrante. Se faire, des moindres désirs d'une femme, une étude; épier les moindres nuances de sa sensibilité, afin d'y conformer la sienne et de ne jamais la froisser; penser à elle avec une fixité si continue que l'on se déprenne de ses propres joies, de ses propres douleurs, pour ne plus éprouver que ses joies et ses douleurs à elle; considérer comme une suprême conquête d'être accepté par elle comme confident, comme serviteur, comme appui; tout subordonner, habitudes, plaisirs, intérêts, à la possibilité de se trouver dans sa présence, de se trouver dans son atmosphère; — ces délices, tour à tour, disputées et savourées, de l'amour désintéressé, ne sont-elles pas des émotions d'une intensité souveraine? *Et que possédons-nous pendant d'autre, sinon les émotions qu'il nous donne?* Il faut certes beaucoup d'âme pour se mouvoir dans ce monde du dévouement, j'allais dire de la dévotion amoureuse, et une telle passion exige cette puissance d'idéalisme qui est la base de toute intense vie intérieure. Peut-être l'anomalie du sort d'Andiguier, cette sollicitude de tant d'années pour une mère dont la raison égarée ne le reconnaissait pas, l'avait-elle prédisposé à concevoir comme naturelle cette tendresse sans réciprocité, dont la ferveur a été profondément exprimée dans le cri célèbre : « Si je t'aime, est-ce que cela te regarde? »

La page n'est-elle pas d'une finesse de pensée et d'un bonheur d'expression bien remarquable? L'étiologie surtout, comme disent les médecins, me paraît admirablement traitée. Oui, il est très probable que l'amour platonique — à le placer à cet âge intermédiaire, parce que plus tôt il est bien invraisemblable et plus tard il est beaucoup trop naturel — a besoin d'une sorte d'initiation et de préparation et, bien entendu, d'initiation et de préparation involontaires. Une vie de famille austère et tendre, qui habitue au respect de la femme, des soins assidus donnés à une vieille mère, une affection protectrice et diligente à l'égard d'une jeune sœur, voilà d'admirables préparations à l'amour respectueux jusqu'à être une forme de l'adoration et discret jusqu'à être... presque une offense. Car il est certain que s'il est abominable d'aller trop loin dans le sens contraire, il n'est pas absolument courtois de demeurer trop en deçà dans ce sens-ci. Une femme du siècle dernier disait : « Il m'a aimée, et il m'a respectée infiniment, peut-être trop. — Le trop est-il possible? — Sans doute : il consiste à n'avoir pas même l'idée (et cela se sent) de manquer jamais au respect absolu. — C'est qu'il était convaincu de votre vertu absolue! — Et il avait raison; mais c'est un hommage qu'on rend à la vertu de prendre le soin de s'en assurer. »

Il est possible. C'est le seul hommage que d'Andiguier n'ait jamais rendu à la vertu de Mme Delaunay. Il est vrai qu'il avait quarante ans, et c'est l'âge où les hommes deviennent timides. C'est peut-être là la vraie explication et qui effacerait toute la belle page que je viens de transcrire. Mais elle reste tout de même, parce qu'elle est charmante. « Ma remarque subsiste », comme disait le grammairien. Les remarques subsistent toujours quand elles sont écrites de main de maître.

Un seul défaut dans ce bel ouvrage, qui mérite d'être discuté comme un livre de premier ordre. Vous avez vu assez qu'il y a trois drames dans cet unique roman : le drame de d'Andiguier, le drame de Malclerc, le drame d'Eveline.

Eh bien, ils sont comme juxtaposés et comme successifs. L'un commence quand l'autre finit, et l'un rentre dans la coulisse quand l'autre entre en scène. Pendant la première partie du roman il n'est question que de Philippe d'Andiguier. Dans la seconde il ne s'agit que de Malclerc et dans la troisième Éveline a son tour. (Et je dois reconnaître que dans cette troisième partie d'Andiguier reparaît et le drame de d'Andiguier reprend; mais il n'est plus qu'une manière de drame rétroactif et rétrospectif.) Cette composition ne laisse pas de désobliger un peu le lecteur. Il sait que ces trois drames sont, au fond, si connexes, si impliqués et si intriqués les uns dans les autres qu'ils devraient être tous les trois, tout le long du volume, sur le même plan, de manière, ce qui est bien aussi la vérité au fond, à n'en former qu'un. Ce n'était peut-être pas facile; la matière de cet ouvrage est si riche qu'il fallait bien un peu, pour la division du travail, la répartir elle-même; et que la matière d'un roman soit trop riche, j'avoue, sans me faire prier, que c'est un beau défaut. Il n'en est pas moins que cette sensation, comment dirai-je?... non pas de recommencement, mais de « passons main-

tenant à autre chose », sera éprouvée, je crois, par tous les lecteurs du *Fantôme*. Révérence parler, cela rappelle un peu les commencements de chapitres de certains romans-feuilletons : « Nous avons laissé la duchesse de La Roche-sous-Taillis à Clermont-en-Argonne, en tête à tête avec le forestier des Rouvres. Allons la retrouver, et... » Il faut éviter ces voyages et déplacements autant qu'on le peut.

J'ai peu de chose à dire du style de ce bel ouvrage, si ce n'est que M. Bourget est à cet égard en progrès depuis qu'il écrit, et que ce progrès continue. On sait assez que le défaut de M. Bourget était, dans ses analyses psychologiques, de ne pas savoir éviter les termes techniques, les « mots d'école », comme disait Descartes ; ou de se résigner, en vue de la clarté, à les employer ; ou, qui sait ? à mettre une certaine coquetterie d'homme grave à en faire usage. Il s'est complètement débarrassé ou de cette affectation ou de cette entrave et il sait analyser un état d'âme avec une parfaite clarté et même avec une précision lumineuse en se servant strictement de la langue de tout le monde. Voyez un peu cette attaque de neurasthénie avec exaltation imaginative et grossissement imaginatif dans l'insomnie :

Mes grandes heures émotionnelles ont toujours été la nuit, quand couché dans mon lit, je laisse la pensée s'amplifier en moi, librement, indéfiniment. Elle va se développant jusqu'au bord extrême de mon être. Je la sens me dévorer ; *les idées se présentent avec un relief de choses réelles ;* les souvenirs grandir sur les souvenirs ; toute une architecture de regrets et de désirs, d'espérances et de volontés, qui monte, monte et monte encore. Je ne dirige plus mon âme. Elle vit d'une vie à elle, indéterminée, démesurée, dont je suis le témoin et la victime. En vain, dans les périodes de trouble profond, comme ceux d'à présent, ai-je essayé de me débattre, de gouverner ces accès de fièvre imaginative. Ils ont toujours été les plus forts ; mais jamais ils ne m'ont envahi avec l'intensité qu'ils ont prise dans ces dernières semaines...

C'est ainsi que le livre est écrit tout entier. C'est, tout compte fait, une œuvre forte, saine en ses conclusions et dans l'impression générale qu'elle laisse, très élevée et en même temps très réelle et très minutieuse. C'est par un très bon roman psychologique que débute ce siècle qui faisait mine de vouloir délaisser ce genre si français et, en somme, une de nos gloires.

ÉMILE FAGUET.

UNE AME OBSCURE [1]

Nouvelle.

VIII

Ces heures tragiques laissèrent Corinne dans l'anéantissement.

Tout croulait. Mme de Bourgviel emportait avec elle la tendresse naïve de sa fille et toute sa foi ; sa foi en la femme si admirée, si aimée ; sa foi aussi en tous les humains.

Désormais, elle ne croirait plus en rien ni en personne. Atteint par la révélation terrible, son pauvre cœur avide d'expansion se rétrécissait, se refermant sur lui-même, ainsi que font les minces sensitives au contact grossier des doigts.

Un sentiment farouche, une haine implacable couvait en ce cœur. Ah ! sa mère que, la veille, elle chérissait ardemment, sans que son affection voulût d'autre justification que celle des liens naturels et sociaux ! De quels yeux aveugles elle la regardait ! Et voilà que, tout à coup, d'un seul mot, la morte les avait ouverts, ces yeux simples, ces yeux confiants. Maintenant ils voyaient.

Et, dans la terreur d'un au-delà mystérieux, Mme de Bourgviel causait ainsi par son repentir plus de mal que n'avaient fait la faute et l'abandon.

Un flot d'amertume submergeait l'âme de Corinne. Ainsi qu'elle en avait coutume aux heures de grandes crises, elle se réfugia dans sa chambre, où elle demeura en une obscurité complète, s'opposant à ce qu'on ouvrît même les rideaux.

Elle refusa de revoir une dernière fois la dépouille de sa mère et ne parut point aux obsèques. Les gens venus afin de lui prodiguer les consolations banales d'une indifférence polie, se heurtant à sa porte close, attribuèrent sa retraite au désespoir. On la plaignit beaucoup.

Elle, assise dans le coin le plus noir de la pièce, les coudes sur les genoux, la tête dans les mains, l'œil dur et la bouche amincie, s'absorbait, hantée par une vision unique.

Elle retrouvait sa mère et Georges à toutes les époques connues d'elle : très jeune d'abord, alors qu'elle était enfant ; puis plus tard, aux heures décisives. Et ils lui apparaissaient si indissolublement unis, qu'elle ne parvenait point à percevoir l'un sans que l'autre surgît.

Elle revécut nette, aiguë, douloureuse, cette étrange nuit de noces où elle espérait vainement le baiser de l'époux auquel tout son être lui semblait lié.

1. Voyez la *Revue* des 2, 9, 16 et 23 mars 1901.

Elle savait maintenant pourquoi il n'avait point paru. Sans doute, tandis qu'elle l'attendait frémissante, il retrouvait sa maîtresse... Oh ! sa maîtresse ! Et leurs caresses s'exaspéraient de sa solitude.

Puis les longs jours de leur existence à trois repassèrent en son esprit devenu conscient. De petits faits éclairaient tout à coup sa mémoire, pareils aux étincelles d'un feu enseveli dont on remue les cendres ; et comme des étincelles ils la brûlaient, la brûlaient au cœur, à la tête.

Une image précise s'imposa plus cruelle encore : l'image d'une diligence cheminant par une nuit très douce sous le rayonnement pâle et alanguissant de la lune. Dans cette voiture, qu'éclairait un lampion fumeux, entre elle, toute vibrante d'aspirations contenues, sa mère, légère, belle et luxurieuse en l'épanouissement de sa chair, et ce Georges, joli, élégant et lassé, vers lequel se portait leur commune adoration, se jouait la scène douloureuse, symbolique, de leur vie elle-même. Une souffrance atroce lui tenaillait l'âme, tandis que tintait à ses oreilles la phrase impitoyable de Georges : « Êtes-vous folle ! »

Mais un bruit sourd de piétinements discrets, tout près d'elle, la fit tressaillir. On descendait : le cortège funèbre allait partir.

Elle s'étonna de ne rien éprouver, ni chocs, ni déchirements. Elle se souvenait toujours. D'un geste presque machinal et comme si elle eût voulu s'assurer qu'on emmenait bien la morte, elle s'approcha des rideaux, ouvrit la fenêtre et, dissimulée par les persiennes, regarda.

Le corbillard empanaché, étoilé d'argent, s'avançait lent et majestueux sur le boulevard. Des badauds s'arrêtaient pour le voir passer. Derrière lui, semblable aux anneaux d'un long serpent noir, ondulait la file mouvante des invités. Auguste, tête nue, conduisait le deuil de sa bienfaitrice. Elle reconnut près de lui la haute stature du chevalier du Blain, droit, inébranlable, bien que la mort fauchât autour de lui.

C'était fini, à jamais fini, Mme de Bourgviel ne reviendrait plus. Elle s'en allait sans sa fille, sans sa victime, là-bas où l'on dort un si long sommeil. Elle s'en allait, escortée d'un enfant aux yeux secs, d'amis consolés déjà, et de sentiments légers, superficiels et faciles, pareils à la petite âme qui avait animé son corps. Elle s'en allait.

De sa fenêtre Corinne suivait ce départ sans une larme. Pourtant, c'était sa mère que trimballait ce char lugubre et hideux, que recouvrait ce drap noir, sa mère qu'étouffait le dur vêtement de bois.

Ah ! si Mme de Bourgviel n'eût point parlé, si elle eût enfoui son secret avec elle, dans la fosse profonde qui l'attendait, quels cris, quel désespoir, quelle défaillance eût engendrés sa perte ! Trois mots avaient changé tout cela.

Et, à la pensée des pleurs qu'elle aurait pu répandre sur le mensonge, Corinne se sentit soulevée de fureur.

Elle se pencha et, apercevant une dernière fois le char funèbre, tache noire qui s'effaçait déjà, elle tendit vers lui son bras crispé, lui montra le poing en une rancune inexorable.

A table, le soir, dans la salle à manger où ils dînaient en tête à tête pour la première fois, ayant coutume de prendre leurs repas près du lit de Mme de Bourgviel, Corinne fit asseoir Auguste en face d'elle, à la place du maître de maison.

D'abord ils parlèrent peu, évitant toute allusion aux évéments de la journée, comme si toutes ces choses ne les eussent touchés en rien. Lui dévorait. Enfin, au dessert, ayant glissé vers Corinne un long regard de côté, il prononça :

— Tu serais bien gentille de me donner quelque argent.

Elle le regarda surprise et ne répondit rien. Alors il se hasarda :

— Oui, tu comprends, entre camarades, on se rend parfois de petits services. On échange des politesses, et moi, je n'ai même pas de quoi rendre ce qu'on m'offre. C'est humiliant.

Elle répliqua :

— Mais ma mère te faisait une pension. Il me semble que cela doit te suffire.

— Me suffire ! Cent malheureux francs tous les trente jours ! Tu ne le voudrais pas, Corinne.

Il y eut un silence. Au bout d'un instant, il articula, le ton net, tranchant comme un couperet :

— J'ai des dettes.

— Des dettes, toi ?

Elle avait bondi, effarée.

Ces deux mots : « des dettes » représentaient pour elle une vie de désordre, la synthèse de tous les vices, le déshonneur. Elle répéta :

— Des dettes, toi ! comme un garnement, un vaurien, un artiste ?

Lui ricana :

— Il faudra toujours que tu les paies. Tu ne me laisseras point jeter en prison, n'est-ce pas ?

Son enfant chéri, ce beau garçon si bien mis, choyé, adulé ainsi qu'un petit-maître, en prison !

Tout de suite, elle le vit entre les murs froids d'un cachot, couché sur la dure et aspirant l'air infect et noir.

La voix apitoyée, elle demanda :

— Combien dois-tu ?

Après une hésitation, il répondit :

— Cent louis.

Elle soupira :

— C'est bien, je paierai.

Mais il reprit :

— Donne-les-moi maintenant. Tu comprends, je tiens à honneur de m'acquitter moi-même.

Un doute traversa le faible esprit de Corinne, elle demanda :

— Est-ce bien vrai ?

Il prit un air grave pour déclarer :

— Je te le jure. Sur quoi veux-tu que je le jure?

Une lampe, coiffée d'un abat-jour vert et posée sur la nappe blanche, laissait le fond de la pièce dans l'obscurité. Il parut à Corinne que dans ce noir une ombre passait. Elle frissonna.

L'autre insistait :

— Sur quoi veux-tu que je le jure?

Alors elle se leva, passa dans la pièce voisine et, ouvrant un secrétaire, y prit un portefeuille où puisait d'ordinaire Mme de Bourgviel pour ses charités.

Des billets de banque dépassaient le cuir. Elle en tira deux, les tendit à Auguste qui, penché sur elle, la regardait faire en l'éclairant.

Vivement il empocha la somme. Son œil riait et sa voix gouaillait :

— Pour le coup, je vais m'acquitter immédiatement. Bonsoir, Corinne.

Et, ayant posé le lampe sur le secrétaire, il sortit, la laissant interdite.

Ses intérêts une fois réglés, elle dut reprendre son existence solitaire et vide. Elle se trouva riche, héritant de tout ce que laissait sa mère, la maison où elle demeurait boulevard du Temple et à peu près vingt mille livres de rente encore. Elle conserva le même appartement et ne changea rien à ses habitudes. Quelques amis anciens vinrent la voir ; mais elle mit si grand temps à rendre leurs visites que les relations se perdirent. Les Surloni, Mlle de la Rochethulé et le chevalier lui demeuraient seuls fidèles.

La lecture ne la distrayait plus.

Elle s'ennuya, s'ennuya, se demandant chaque matin comment elle pourrait atteindre le soir. Les heures coulaient lentes ; elle écoutait passer le temps, comptant les minutes pour se distraire.

Malgré cela, la société de ses semblables ne l'attirait point. Elle se défiait de tout maintenant et chacun lui devenait suspect.

Comme Auguste ne rentrait plus guère que pour se coucher, absorbé, disait-il, par des études, et que décidément sa solitude lui pesait, elle voulut des animaux. Une voisine, dont la chatte venait de mettre bas, lui donna un petit matou à poils longs, tout jaune avec des yeux d'or. Elle acheta un chien qu'elle nomma « Bijou » et se mit en quête d'une cage pour y enfermer de nombreux oiseaux.

Elle posséda de petites bêtes ailées aux plumages éclatants, aux ailes changeantes, aux huppes fières. Ce fut un chatoiement de bleu céleste, d'orange, de gris de perle, d'émeraude et de corail. Elle passa des heures extasiée devant la volière, guettant les ébrouements de plumes, et regardant avec des yeux d'envie les petits becs se joindre.

Un ménage de serins eut des œufs. Ce fut un événement. Chaque matin, elle courait à la cage dès le réveil, voir si l'un des petits avait enfin brisé sa coque. Le jour où elle aperçut dans le nid une maigre tête sans duvet, elle faillit danser de joie. Pourtant, cette contemplation même la rendait parfois rêveuse. Il lui arriva de déclarer, mélancolique, en désignant la femelle :

— Elle est heureuse. Je voudrais bien être à sa place.

Bijou, lui, faisait son souci constant. Joli, délicat, luxueux, plein de vanité, il semblait une boule de soies blanches montée sur quatre pattes. C'était un havanais aux yeux noirs. Mais il avait, assurait-elle, le museau narquois. Et, de fait, elle ne pouvait le plier à ses fantaisies. Elle eut beau s'égosiller à lui crier : « Bijou, ici ! Bijou, mettez-vous au port d'armes », Bijou ne bougeait non plus que s'il eût été l'un de ces chiens figurant aux vitrines des marchands de jouets.

Jamais elle ne put le décider à sauter au-dessus d'une canne, ce qui la désola. Et, comme elle était sans influence sur les hommes, elle se trouvait sans autorité sur les animaux. Elle se consola par l'acquisition d'un superbe cacatoès teinté de soufre et de rose, et par l'audition d'un autre perroquet plus vulgaire qui chantait, en roulant les *r*, des chansons de troupier et qu'elle prétendait « impayable ». Elle s'offrit aussi une énorme tortue.

L'été passa. Un matin d'automne, elle reçut la visite de l'abbé Sorez qui venait d'être appelé à la cure de Saint-Étienne. C'était la première fois qu'elle revoyait l'abbé depuis la mort de Mme de Bourgviel.

Que lui voulait-il ? Elle se sentit émue, un peu gênée aussi, en lui tendant la main.

Mais l'abbé se dirigea tout de suite vers le coin de la cheminée où son ancien siège semblait l'attendre, en face d'un autre fauteuil qu'occupait jadis sa pénitente. Et il commença par des reproches très doux qu'il débitait d'une voix onctueuse :

« Corinne oubliait-elle donc ses vieux amis? Depuis des mois, il espérait vainement son appel. Enfin, comme il la supposait très triste, très seule, il venait... »

Elle l'écoutait sans l'interrompre, songeant : « Voici le confident de ma mère, celui qui connaissait son âme. »

Et l'abbé l'observait du coin de l'œil, en homme chargé d'une mission délicate à accomplir.

Maintenant il demandait :

— A votre âge, sans guide, sans appui, que deviendrez-vous, ma pauvre enfant?

Une glace placée en face d'elle reflétait son image. Ses tempes grisonnaient. Elle approchait de la quarantaine.

L'accent subitement attendri, le prêtre continua :

— Vous avez beaucoup perdu avec votre chère mère. C'était une digne femme, un grand cœur, un esprit solide. Et que de misères elle a soulagées! Elle vous laisse, ma fille, le souvenir d'une belle âme.

Une belle âme! Il ne voyait plus que cela, lui, l'abbé devenu philanthrope, la charité positive, le secours matériel. Peu importaient les cruautés morales, l'écrasement des faibles, le mépris des disgraciés. Un peu d'argent superflu, dispensé à propos, suffisait à sanctifier. La douceur de cœur, cette enmône de l'âme, ne comptait point; et que Mme de Bourgviel eût torturé sa fille, qu'elle eût fait son malheur, n'empêchait point, paraît-il, son âme d'être belle.

Elle lança à cet abbé indulgent des regards terribles, des regards qui flambaient et qu'il ne vit pas.

Enfoncé dans son fauteuil, les pieds sur les chenets, très à son aise, il semblait chez lui. Le chat jaune, ayant furtivement sauté sur ses genoux, s'y roulait en boule, ronronnant sous la douceur des doigts blancs et un peu gras qui le caressaient.

L'abbé parlait toujours, d'un ton paterne, uniforme. Il parlait comme au sermon sur l'amour des autres. Et, tout à coup, il interrogea :

— Avez-vous su la réélection brillante de votre mari?

Elle fit oui de la tête et n'ajouta rien.

Mais l'abbé reprit :

— M. Duparc est en train de rendre au pays de grands services. Son nom pourrait devenir célèbre.

Comme elle ne bronchait pas, il se pencha vers elle :

— Et tenez, mon enfant, ma chère enfant, n'avez-vous pas été impitoyable en repoussant ses avances lorsque je vous sollicitais de sa part? Dites-moi, maintenant que votre digne mère n'est plus là, — non point pour s'y opposer, Dieu me garde d'une telle appréciation! mais pour vous entourer, vous tenir lieu de tout, — dites-moi si vous ne tomberiez pas avec joie dans les bras du mari repentant?

La voix sèche, elle articula :

— M. Duparc n'est pas mon mari. Ne le savez-vous point?

Cette fois, l'abbé sourit, et se démasquant tout à fait :

— Mais il ne demande qu'à le devenir.

Elle se souvint d'une tentative pareille. C'était à la même époque, par le même temps froid éclairé d'un soleil pâle. L'abbé, à la même place, tendait comme aujourd'hui ses jambes au feu et débitait les mêmes paroles, poursuivant le même but.

Il les avait mariés, Georges et elle : sans doute, il ne voulait pas en avoir le démenti.

Le passé ressuscita. Il lui parut qu'elle y vivait. Son grand désir de tendresses l'étreignit, mais aussitôt Mme de Bourgviel surgit, énorme, soufflée ainsi qu'autrefois, venant la rejeter pour jamais à sa solitude.

Un flot de haine monta en elle. Cette mère, ce Georges, cet abbé qui, en dépit de tout, poursuivait son œuvre de rapprochement, elle les exécrait. Soulevée de fureur, se dressant, le verbe criard, le geste raide devant le prêtre ébahi, elle hurlait :

— Ah! vous venez me proposer de remettre ma fortune à ce misérable, car vous le savez, c'est ma fortune seule qu'il veut. Oui, je sais, vous avez béni notre union... Pour ce à quoi elle a servi, votre bénédiction!... C'est comme cette démarche, vous auriez pu vous l'éviter, cette démarche, ah! oui, vous auriez pu vous l'éviter! Il est joli, votre protégé, le dernier des scélérats, un gueux, entendez-vous, un gueux. Et l'autre, ma mère, ah! ma mère!...

Le chat, épouvanté par cette explosion soudaine, avait sauté d'un bond des genoux de l'abbé sur la table. Bijou aboyait, frénétique; le cacatoès poussait des cris perçants, tandis que, nasillard, l'autre perroquet clamait d'une voix aiguë des « rrran rrran rrran tan plan tan plan » sans fin.

L'abbé balbutiait :

— Ma pauvre enfant, je n'imaginais pas... ma pauvre enfant...

Elle bégayait de rage :

— Un gueux, je... je vous dis, c'est un gueux...

Le vacarme redoublait; Bijou semblait épileptique. L'abbé prit le parti de se retirer. Il voulut sortir dignement et, sur le seuil, il cria :

— Je vous laisse, Madame, à votre ménagerie.

Et comme il refermait la porte, il murmura entre ses dents :

— C'est une folle.

A partir de ce moment, elle prit en horreur les gens d'église.

Mais Auguste l'inquiétait : non qu'elle perdît de sa confiance en lui, il demeurait le seul être dont maintenant elle ne se défiât point. Elle le trouvait pâle, et ses yeux largement cerclés de bistre l'effrayaient. Souvent elle lui disait :

— Tu travailles trop, mon mignon, tu te fatigues.

Il éclatait alors d'un rire forcé et répondait généralement :

— Que veux-tu? c'est la vie!

Puis il riait encore, satisfait de son esprit et un peu méprisant.

Cela finissait d'ordinaire par une demande de fonds.

Un beau jour, elle s'émut. En une année, il lui avait extorqué trente mille francs.

Alors elle voulut demander conseil au chevalier du Blain qu'en dépit de leur manière différente de sentir elle considérait toujours comme le plus sage des hommes. Elle le visita dans son entresol de la place de la Madeleine.

Assis devant une table couverte de livres, le chevalier feuilletait le *Dictionnaire philosophique*.

En apercevant Corinne, il ferma le volume et sourit.

Elle pensa qu'il ressemblait à Voltaire, — à ce Voltaire sardonique et vieux qu'on évoque toujours de préférence à l'autre, le jeune, au regard lumineux et au fin sourire, — puis se mit en devoir de lui expliquer le but de sa visite, ce qu'elle fit avec des circonlocutions sans fin, des phrases inutiles et des minuties superflues. Elle raconta son existence de chaque jour, celle d'Auguste, mêlant à cela des détails intimes qui concernaient Bijou, le chat ou les perroquets.

De ses lèvres les paroles coulaient torrentueuses et sans choix.

Patient, le chevalier écoutait. Lorsqu'il crut saisir ce dont il s'agissait, il devint perplexe et dit :

— Voilà qui est difficile. Si vous continuez à lui donner ce qu'il demande, il vous ruinera; si vous le lui refusez, il le prendra.

Mais elle s'indignait. Auguste, voler! Le chevalier songeait-il à la portée des mots? Le torrent recommença à se précipiter, entraînant les mêmes images. Puis elle se désola, s'exclamant :

— Que faire, mon Dieu, que faire?

Et, comme le chevalier ne se prononçait point, elle se décida soudain toute seule.

— Je ne lui avancerai plus un centime, affirma-t-elle.

Le vieil homme hochait la tête. Il n'était point pour les moyens extrêmes. Corinne, elle, n'en comprenait pas d'autres, et il eut beau répéter : « Prenez garde! » elle s'entêta dans sa résolution, seulement parce qu'elle l'avait prise.

En la reconduisant jusqu'à la porte, le chevalier se borna à lui dire :

— Ce qu'il eût fallu, ma chère Corinne, c'eût été de ne pas recueillir un vagabond.

Malgré cela, elle s'en alla satisfaite, se sentant dégagée d'un grand poids.

Le soir, précisément, Auguste se plaignit de douleurs violentes. Elle vint à lui, la sollicitude en éveil :

— Où souffres-tu, mon chéri?

Il montra son front, puis son cœur.

— Tu n'as pas de fièvre, au moins?

— Si, j'ai de la fièvre, beaucoup de fièvre.

Ignorante des moyens de contrôle, elle dut se fier à sa parole. Il avait dénoué sa cravate, ses cheveux pendaient sur son front; il se laissait aller, défait, lamentable. Soudain il déclara :

— Ce sont les soucis.

— Quels soucis?

Ayant joué, perdu, il devait cinq mille francs. La pensée de cette dette le rongeait, le tuait. Corinne pourrait, si elle voulait, lui venir en aide, être deux fois son sauveur.

Elle s'était détournée, bien résolue. Lui, glissant des regards furtifs sous ses paupières à demi baissées, feignit alors de s'évanouir; mais, comme elle l'inondait de vinaigre, il éternua si fort qu'il dut rouvrir les yeux.

Elle ne céda point. Pendant plusieurs jours, il fut exact aux repas, comblant Corinne d'attentions vigilantes, de mots gentils, de petits soins tendres. Il conservait pourtant un air triste et penché qui lui donnait de la ressemblance avec un poète incompris, poitrinaire par métier.

Elle se félicitait déjà de sa rigueur, lorsque ces façons se modifièrent. Sans transition, Auguste redevint l'être agressif, moqueur et dur que son enfance avait révélé. Il la cribla de sarcasmes, l'humiliant sans cesse et prit le contre-pied de tout ce qu'elle disait. Dès qu'il disparaissait, Corinne versait des flots de larmes et tenait ferme cependant.

Une fois, il rentra plus tôt que de coutume, rapportant un énorme clou, un marteau, une corde épaisse et très longue, semblable à celles qu'emploient les maçons et les peintres pour se balancer dans l'air. Il plaça le tout en évidence dans la pièce où Corinne lisait, puis, s'asseyant à une table, l'air absorbé, l'aspect tragique, il écrivit.

Au bout d'une heure, il prit un long bâton de cire noire, une bougie allumée, et s'étant approché, demanda que Corinne voulût bien lui prêter le cachet de Mme de Bourgviel.

Le cachet se trouvait tout près, sur un guéridon. Corinne le lui remit sans rien dire. Alors, les yeux hagards, la voix brisée, il prononça :

— Adieu, Corinne, je vais retrouver ta mère.

Bien qu'elle fût en proie à une grande émotion, elle demeura inexorable, opiniâtre comme le sont les faibles, quand ils s'en mêlent.

Auguste s'était affalé sur un siège, semblant à bout de forces. Il resta là jusqu'au soir, résistant dès qu'on voulait l'en arracher, mais on ne le revit pas le lendemain, et toute la semaine passa sans qu'il reparût.

Une angoisse étreignit le cœur de Corinne. S'il avait accompli son néfaste projet?... Pourtant la vue du clou, du marteau, de la corde, gisant abandonnés dans le même coin, la rassurait un peu. Pourquoi aurait-il cherché un autre mode de suicide, puisqu'il s'était arrêté à celui-là?

Elle s'accabla de reproches, déplorant maintenant son obstination. Si elle eût su où découvrir Auguste, elle lui eût porté elle-même les cinq mille francs.

Or, une nuit qu'elle dormait d'un sommeil léger, hanté de remords, elle crut percevoir un bruit de pas dans la chambre voisine. A tâtons et avec de grandes précautions, elle gagna la porte, sans qu'on entendît le pêne glisser dans la serrure. Et, à la lueur d'un flambeau qui éclairait le voleur, elle reconnut Auguste, l'enfant de ses prédilections, près de la tablette abaissée du secrétaire et en train de bourrer ses poches de louis d'or, de billets bleus et de bijoux étincelants. Un collier de feux changeants pendait à son gilet.

Il lui parut qu'elle criait de toutes ses forces, mais aucun son ne sortait de sa gorge contractée. Elle bondit vers lui. Comme ses pieds nus frôlaient à peine le tapis, il ne s'aperçut point de son approche. Elle le saisit au col de son habit, balbutiant en une sorte de râle :

— Que fais-tu là, petit malheureux, petit malheureux?

Violemment il se retourna, la renversa d'un mouvement brusque, lui serra le cou, si près d'elle qu'il l'effleurait de son souffle.

— Toi, si tu donnes l'éveil, je t'étrangle!

Et, remarquant les yeux de Corinne, des yeux infiniment tristes, qui semblaient demander grâce, il lâcha sa victime et voulut s'enfuir. Mais elle se cramponnait à lui à son tour, sentant bien que, s'il partait, elle ne le reverrait plus. D'un violent effort, il se dégagea, la rejetant sur le sol.

En chemise, à demi morte d'effroi et le cœur torturé, elle hoquetait :

— Toi, toi, un voleur, un assassin! Ah! je n'y tenais guère, à cet argent, va. Il fallait me le demander encore : cette fois, je te l'aurais donné.

Elle demeura là jusqu'au matin, inerte et sanglotante. De temps à autre, ses lèvres balbutiaient :

— Me voilà seule, maintenant, toute seule!

JEAN DE FERRIERES.

(A suivre.)

THÉATRES

VAUDEVILLE : *la Pente douce*, comédie en quatre actes, de M. Fernand Vandérem.

« Pour la Faute », dit Savrillon... — Savrillon est le raisonneur de la pièce, et la Faute est, bien entendu, la Faute en soi, celle sans laquelle la littérature n'existerait pas; — « Pour la Faute, il y a deux méthodes : celle des gens « de volupté », comme moi, qui sautent à pieds joints dans le crime, et celle des gens dits « de devoir. » Ceux-ci sont à la fois circonspects et clairvoyants. Ils savent quelles misères accompagnent l'adultère, et ils veulent les éviter. Mais ils s'aiment. Et il faut bien qu'ils aillent où vont les autres. Seulement ils y vont lentement, par la « pente douce », si douce qu'ils ne voient même pas qu'elle penche. C'est des tours, des détours, des lacets, des contre-lacets... Et un matin, après avoir commis prudemment et tristement toutes les petites vilenies que les autres ont accomplies avec une allègre résignation, ils se trouvent au bas de la côte, déjà un peu las et rejoignent les camarades qui les attendent, reposés et dispos... »

Tel est, à peu près, malheureusement, le langage de Savrillon. Dans l'espèce, il s'agit de l'inclination naissante d'une charmante et honnête femme, Geneviève Breysson, pour Pierre Clarence, homme honnête et charmant. C'est elle et lui qui vont mettre en action la morale de l'ingénieux raisonneur.

... L'art du théâtre est le plus déconcertant de tous; et c'est pour cela, sans doute, qu'il en est le plus amusant. De tous les défauts « obligés » d'une pièce de ce genre, la plupart n'existent pas, ou à peine, dans la *Pente douce*. Nous craignions une pièce à thèse, ou du moins à programme sévèrement tracé, avec des personnages qu'on fait entrer « de force » dans le sujet. C'est à peu près le contraire!... Après avoir exposé sa pièce, avec une excellente clarté, M. Vandérem l'a écrite. Il n'avait plus affaire à des théories, si ingénieuses qu'elles fussent, mais à des personnages. Et, parce qu'il est un véritable auteur dramatique et que ses personnages étaient vivants, il n'a pas pu ne pas les développer selon leurs propres caractères. Si bien que, pendant que Savrillon expose une pièce, Pierre et Clarence en jouent une autre, bien supérieure. Ils arrivent au but prédit, mais après des événements et des crises qui, non seulement bannissent toute monotonie, mais qui donnent au drame un intérêt inattendu, très vif et, vers la fin, très élevé.

Mais, avant de vous dire comment a fait M. Vandérem, et tout le bien qu'il faut penser de sa comédie, j'ai une réserve à faire. Elle porte sur la situation

respective de Pierre et de Geneviève. M. Vandérem a voulu (et je crois en effet que cela était nécessaire) que les scrupules vinssent principalement de Pierre. Dans ce faux ménage, il est la femme. C'est lui qui parle de ses devoirs, de « nos devoirs » ; c'est lui qui exige et accomplit la séparation : c'est lui qui dit « restons amis » ; c'est lui qui ne répond pas aux lettres et qui ne les lit même pas ; c'est lui enfin qui, retrouvant son amie, lui dit : « Comme vous avez dû souffrir !... » Il y a là une sorte de fatuité ingénue, au moins une confiance en soi, qui n'est pas très agréable. Puis, au théâtre, tout se traduit par des images, même ce qui se passe en conversations. Et l'image d'un homme « qui résiste » a quelque chose en soi qui, si j'ose dire, est d'une plastique un peu offensante... Venons à la pièce.

Le premier acte est excellent. Nous sommes à Montreux, dans la villa que les Breysson ont fait construire et où ils logent en ce moment quelques amis, parmi lesquels Pierre Clarence, que Breysson chérit comme un frère. Breysson est un homme respectable, honnête, sympathique, l'idéal du mari trompé. Geneviève, sa femme, est délicieuse ; gentille, spontanée, sincère, très droite et passionnée avec cela... Les symptômes de son amour pour Clarence sont marqués en traits légers et significatifs ; elle se fâche si l'on dit du mal de lui ; elle est agacée quand on parle de ses liaisons passées : elle est nerveuse quand il n'est pas là ; troublée un peu, quand il lui parle... Tout cela est d'un art très délicat.

Pierre Clarence, lui, est « le passionné ». Il l'est ingénument, féminiment si l'on peut dire, avec l'oubli absolu de ce qui n'est pas sa passion du moment. Naguère, il y a deux ans à peine, il a failli mourir de douleur, à la suite de la mort d'une femme qu'il adorait. Quelqu'un fait allusion à la persistance de son chagrin ; et comme il ne pense plus qu'à Geneviève, il a un « Ah ! oui !... » qui est une merveille. Passionnément amoureux, il est aussi passionnément honnête. Peut-être eût-on pu insister plus tôt sur l'intransigeance de sa loyauté. Je sais qu'il la montre très vite. Mais c'est pourquoi il fallait nous avertir..., ne fût-ce que pour la partie féminine du public, laquelle ne sait pas assez les trésors de délicatesse enfouis dans le cœur des hommes.

La différence de leurs natures est apparente dès les premières scènes. Geneviève, pour cacher son trouble, rit, plaisante, taquine Pierre, et évite gentiment les sujets difficiles. Pierre, d'abord, est désespéré. Il nous dira tout à l'heure qu'il souffre depuis trois mois ; cela est possible. Mais croyez que le premier jour où il a souffert, il a aussitôt souffert comme il souffre maintenant. L'excès est son ordinaire. Il ne peut rien faire avec modération : ni l'amour, ni son devoir.

Et voici la crise. Les efforts que fait Pierre pour bannir de mauvaises pensées ont pour résultat de les lui donner toutes. Ce jour-là même, il a si fermement résolu de résister à son amour qu'il doit forcément y céder. Il aide Germaine à préparer la table à thé. Les blanches épaules de son amie sont à portée de ses lèvres... Un baiser lui échappe et tombe... — Première étape !...

Geneviève ne se fâche pas. Peut-être ce baiser l'a-t-il trop troublée ? Peut-être, fine comme elle est, comprend-elle qu'en ces matières il n'est rien de périlleux comme une explication ?... Elle gronde Pierre, avec une ironie affectueuse et sort. Mais Pierre est moins indulgent pour lui-même. Sans forces contre son amour, il n'a de ressources que dans la fuite. Et comme l'excès est son élément, c'est une fuite éperdue qu'il lui faut. Un cousin de Breysson part pour le centre de l'Afrique ; Pierre obtient de le suivre.

C'est que, comme tous les vrais passionnés, Clarence est un imaginatif. Par une association d'idées sur laquelle il n'est pas nécessaire d'insister, le rapide baiser de tout à l'heure a évoqué pour lui l'image de l'adultère, laquelle, pour l'essentiel, n'a assurément rien de désobligeant. Savrillon, qui n'est ni passionné ni imaginatif, s'en serait tenu là. Clarence voit plus loin ; en même temps que l'adultère, son cortège habituel lui apparaît, les perfidies, les mensonges, les compromissions honteuses, et même les détails matériels, l'appartement *ad hoc*, si j'ose m'exprimer ainsi, les arrivées furtives, les « doubles voiles », gloire de M. Paul Bourget, etc. Que Pierre pense et voie ces choses, je l'admets, Mais pourquoi les dire à Geneviève ? En vérité, ce n'est guère dans son rôle ; et à ces paroles honnêtes et judicieuses, la seule réponse est celle de Musset :

> C'est qu'on n'a pas le temps d'y songer, quand on aime,..

Reconnaissons, d'autre part, que Pierre n'a guère d'autre moyen de défense. Car la situation s'est aggravée. Naturellement, il avait gardé le secret sur ses projets africains ; et pour expliquer son brusque départ, il avait prétexté je ne sais quelle mission aux États-Unis (car il est de « la carrière »). Mais un journal publie la liste des explorateurs, et Breysson y lit le nom de son ami. Il s'étonne, le prie, l'adjure. Pierre résiste et feint de se fâcher pour couper court à l'entretien. Il n'est pas au bout de ses peines. Geneviève a été prévenue par Savrillon. Elle aussi se lamente, pleure et supplie... Elle avait été sincèrement choquée par la mission diplomatique. Comment, Pierre prétendait l'aimer, et il partait ! Il pouvait vivre près d'elle, en frère, et il la « sacrifiait » à une ambition mesquine (cela est d'un féminisme délicieux !)... Mais Geneviève sait la

vérité, maintenant. Par une réaction naturelle, tous les griefs qu'elle croyait avoir contre Pierre se fondent en un amour éperdu qui la jette dans les bras de son ami. La scène est curieuse et vraie. La pauvre Geneviève est bouleversée, affolée,... ahurie, il n'y a pas d'autre mot : « Depuis huit jours, dit-elle à Clarence, je ne sais plus où et comment je vis ; je ne vois plus, je n'entends plus, je ne comprends plus! Vous m'avez grisée de sentiments héroïques et contre nature. Vous vous êtes figé dans une attitude généreuse et inhumaine. Je répète vos paroles, j'imite vos gestes. Mais sans savoir ce que je fais. Je comprends mon devoir, le vôtre... Et je vous aime!

Je sais qu'il faut nous séparer, et je ne sais pas si nous avons le droit de nous quitter, de détruire cette chose précieuse et divine que le destin nous envoie : le bonheur!... » Mais Pierre est inflexible. Il s'arrache à Geneviève et s'enfuit.

Voyez comme déjà le « programme » de Savrillon s'est modifié! D'après lui, Pierre et Geneviève, une fois engagés sur la « pente douce », ne devaient être arrêtés que par le « manque de combustible » (entendez le manque d'amour), ou par un accident dû au hasard seul. Or il ne s'est rien produit de pareil : la passion de Pierre et de Geneviève est profonde ; et ils s'arrêtent. La « pente douce », pour eux, est singulièrement rude et rocailleuse!... Et voyez aussi combien la pièce a gagné. Au lieu d'une marche méthodique et prévue, c'est la logique des caractères et la complexité de la vie. Et c'est, par suite, des scènes émouvantes et vraies comme celle que j'ai tenté de vous résumer, — scène qui est tout à fait dans le sujet, si elle n'était pas dans le programme, car il est évident que nos héros s'aiment davantage, et qu'ils sont plus près de la faute de tout ce qu'ils ont fait pour s'en éloigner.

Et voici le troisième acte. Clarence est à Paris, achève ses préparatifs, et n'attend plus que l'ordre du départ. Mme Jareskine vient lui dire adieu, et lui apprend que Geneviève est à Paris. Cette scène me gêne un peu. Il y a contraste entre l'inflexible héroïsme de Clarence et la manière dont il parle de Geneviève. Il raconte à sa visiteuse qu'il a déchiré sans les lire les lettres suppliantes de Geneviève ; et quand celle-ci le fait supplier de la recevoir, il prie Mme Jareskine de sortir, en lui disant pourquoi. Ce héros, pour tout dire, me paraît manquer un peu de délicatesse.

La scène entre Pierre et Geneviève a semblé surprendre... Elle était extrêmement difficile à faire. Peut-être parce que le revirement qui la termine, si naturel qu'il soit, avait besoin d'être préparé ; et, au contraire le début de cette scène, comme aussi la fin du second acte, nous avaient préparés à un dénouement tout autre. En deux mots, voici : Geneviève arrive, décidée à tout pour retenir Pierre ; elle a revêtu une toilette « de circonstance », qui ne cache pas grand'chose, mais qui laisse tout deviner... et tout espérer. Troublée, résolue, mais manquant un peu de courage, elle avale coup sur coup trois ou quatre verres de porto, se frotte aux moustaches de Pierre, le tente et le câline... Et quand, enfin, il veut la prendre, elle a un brusque et instinctif mouvement de révolte,... à quoi Pierre stupéfait s'écrie : « Je n'y comprends plus rien! » Il a une excuse, le brave Pierre, il en a même deux : la première, c'est que chacun s'y serait trompé comme lui ; la seconde, c'est que la scène, bien faite quand on la considère de la fin, est un peu moins nette quand on la voit se dérouler sur le théâtre.

Geneviève, d'abord, simule la résignation, presque la consolation, ce n'est qu'après le porto qu'elle avoue son désespoir (et ce porto nous inquiète un peu) ; et, même, quand ses tentatives de séduction s'accentuent, nous sommes plus frappés par l'embarras qu'elles affichent que par la passion qui les cause... On dirait que M. Vandérem, un peu préoccupé de la révolte de Geneviève, s'est appliqué à maintenir la scène à ce que le thermoètre appelle « chaleur tempérée ». Au contraire, c'est le « Sénégal » qu'il eût fallu ; une scène éperdue, de vraie passion, de vraie tendresse et de vraie douleur, qui nous eût entraînés avec elle, et empêchés de penser à ce qui n'était pas elle. Alors la révolte de Geneviève nous eût moins surpris ; ou, pour mieux dire, nous eussions clairement vu que c'était, comme on dit « plus fort qu'elle »... Entendons-nous bien. L'action de Geneviève n'a rien d'invraisemblable, et nous la comprenons quand nous y avons réfléchi ; mais, à défaut de motifs qu'il était difficile de donner à ce moment, nous aurions voulu avoir l'impression que Geneviève ne pouvait pas faire autrement ; et cette impression eût été d'autant plus vive que l'héroïne eût montré une passion plus ardente. — En outre, cette passion même eût en quelque sorte « engagé » Pierre. Car, très certainement, Geneviève partie, cet homme de fer va se ressaisir. Il sera de nouveau la proie de son « impératif catégorique » ; et, comme rien d'irréparable ne s'est passé, il partira, définitivement cette fois... M. Vandérem, du reste, semble avoir prévu cette objection. Au moment même où Pierre vient de promettre à Geneviève qu'il ne l'abandonnera pas, il apprend que l'expédition d'Afrique est contremandée. Il est donc forcé de rester ; et nous sommes fixés sur le dénouement prochain.

Donc, Pierre et Geneviève sont amants. Il ne nous reste plus, pour nous conformer au programme, qu'à les voir établis dans l'adultère, et résignés aux nécessités de leur état. Ici encore, voyez comme M. Vandérem a heureusement dépassé le cadre qu'il

s'était tracé, — et cela parce qu'il a su donner à ses personnages leur vie propre. Nous attendions un tableau rapide montrant le ménage à trois fonctionnant sous l'œil gouailleur de Savrillon. C'est une scène excellente, supérieure, la plus forte de la pièce, parce qu'elle développe les caractères, et qu'elle nous montre les personnages réduits à accepter tout ce dont ils ont depuis longtemps aperçu l'horreur.

Les amants ont tenté de se dérober aux obligations les plus pénibles. Pierre ne vient plus que rarement chez les Breysson. Il souffre de n'y point venir ; il souffrirait davantage en y venant. Il souffre, et ne peut pas ne pas souffrir. Et Geneviève plus encore, car la présence de son mari lui est une douleur de tous les instants. Que faire, pourtant ?... Tenter de sortir de la situation où ils sont, tout avouer au mari et conquérir enfin leur indépendance ?... Pierre le voudrait, car c'est lui qui y gagnerait le plus. Il supplie Geneviève. Très loyalement, elle refuse ; elle a cru avoir le droit de tromper son mari : elle n'a pas celui de briser la vie d'un homme qui a toujours été bon pour elle... Ah ! si une occasion se présentait, elle la saisirait. Mais, maintenant, elle ne peut pas !...

Précisément, voici l'occasion. Breysson s'inquiète des allures de sa femme, d'un je ne sais quoi de mystérieux qui émane d'elle. Peu à peu ses soupçons s'éveillent, se circonscrivent... « Tu es la maîtresse de Pierre !... » — Geneviève l'écoute, d'abord frémissante et contenue. Elle ne dira rien, ne confessera rien, mais, s'il devine, avec quelle joie elle proclamera son amour !... Elle suit, toute vibrante de crainte et d'espoir, les raisonnements et les soupçons de Breysson... Il nomme Pierre. Elle se retourne vers son mari, ouvre la bouche pour avouer... Mais elle s'arrête. Breysson est là, désespéré, écrasé, anéanti, fini... Alors, après un grand effort, elle s'approche de lui, et se résout à mentir, à le rassurer... Pierre entre. En deux mots, dits tout bas, sa maîtresse le met au courant. Lui, au moins, n'aura pas de faiblesse. Il marche sur Breysson : « Geneviève vient de me dire... » — « Pardonne-moi », interrompt Breysson... Et il lui conte ses craintes, ses souffrances, ses soupçons, l'intolérable douleur qu'il a supportée : lorsqu'il a cru que sa femme l'avait trompé, et avec lui, son ami !... Et, sur les lèvres de Pierre aussi, les paroles s'arrêtent. A son tour il se résout à mentir... C'est la fin de la « pente douce » : c'est l'adultère et son cortège de vilenies. Savrillon a été bon prophète.

J'ai discuté la pièce de M. Vandérem avec l'attention et la sympathie qu'elle réclame. Vous en aurez vu les imperfections, que je n'ai pas cachées. Vous en aurez vu les qualités singulières, que je me suis efforcé de faire ressortir. Mais il est beaucoup plus aisé d'expliquer les défauts d'une scène que de « traduire » son mérite, car une scène commentée perd sa vie propre. De là une sorte de disproportion entre les éloges et les critiques. Il faut, pour être juste, atténuer celle-ci et fortifier ceux-là. C'est ce qu'on fera pour la *Pente douce*. On fera mieux ; on ira l'entendre. On sera ravi par la sûreté de l'analyse, par la vérité des personnages, par la sincérité de leurs actions, par la grâce de leurs propos. On verra, ce que je n'ai pas assez montré, avec quelle délicatesse presque attendrie M. Vandérem a créé le personnage de Geneviève. On discutera car on ne discute que ce qui fait penser, on sera intéressé et charmé. — Ai-je besoin d'ajouter que la *Pente douce* est écrite dans la langue la plus claire, la plus expressive et la plus spirituelle ? Je dirais le contraire, que les lecteurs de cette *Revue* ne me croiraient pas.

La Pente douce est bien jouée dans son ensemble. M. Dubosc a très heureusement débuté au Vaudeville par le rôle de Pierre Clarence ; il y met de la force, et de l'émotion. M. Lérand est plein de qualités qui ne sont pas celles qu'il faudrait pour son personnage. Mme Avril traduit avec une conviction plaisante l'obstination d'une terrible raseuse (Mme Jareskine). M. Numa joue joliment un petit rôle. — Pour Mme Réjane et M. Huguenet, ils sont tous deux exquis. Il y a, au premier et au second acte, deux scènes qu'on écoute « comme de la musique », tant l'accent est juste, précis et naturel. En vérité, c'est la vie même. Ah ! si Mme Réjane savait combien une « Geneviève » lui fait plus d'honneur qu'une « Zaza » ou qu'une « Sylvie » !... Au surplus, ces choses ne me regardent pas. Nous aurons encore des « Zaza » ; j'espère que nous aurons aussi des « Geneviève ».

Spectacles de la Comédie-Française.

Lundi, mercredi, vendredi et samedi : *Patrie !...* Mardi et jeudi : *Denise ;* jeudi (matinée) : *Phèdre* et *Monsieur Scapin.* — Soit une pièce classique par semaine, et jouée en matinée d'abonnement, c'est-à-dire un jour où le public ne peut pas entrer... N'oublions pas que la Comédie est subventionnée, logée, « décorée », pour maintenir à la scène notre répertoire classique. (Notons qu'épuisée par tant d'efforts, ladite Comédie vient de remettre à l'année prochaine deux pièces reçues depuis dix-huit mois, et de « recevoir à correction » une comédie qui attendait son tour depuis un temps à peu près égal.)

Jacques du Tillet.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Storia dell'arte Italiana (Histoire de l'art italien), par A. Venturi (Ulrico Hœpli, éd. Milan).

Ce beau livre est le tome premier d'un grand ouvrage en six volumes que M. Venturi consacre à l'art italien. La publication complète, qui conduira jusqu'à nos jours cette étude, sera terminée en 1903. Le présent volume va des origines de l'art chrétien jusqu'à l'époque de Justinien. M. Venturi montre avec beaucoup de méthode et d'érudition comment la religion chrétienne des premiers siècles, rigide encore, entourée de mystère, craintive de représenter en images ce qu'elle vénérait, pauvre et persécutée, pénétra dans la Rome impériale, et, peu à peu, presque à son insu, créa, sous la poussée des idées nouvelles qui l'animaient, un art nouveau. Un art tout de symbolisme au commencement. Quand les premiers chrétiens utilisèrent les formes classiques de l'art, ils choisirent les plus simples : le faste et la magnificence étaient incompatibles avec leur humilité, incompatibles aussi avec la nécessité de cacher dans des souterrains les objets du culte. Ce qu'ils souhaitaient surtout, c'était de traduire, en une langue muette et intelligible aux seuls initiés les idées les plus vénérées de leur religion, afin que les frères lointains qui venaient les rejoindre de Grèce ou d'Afrique reconnussent dans les catacombes de Rome les signes extérieurs de leur même foi, comme des formules d'un même idiome familier. Plus tard, quand ils purent quitter leurs souterrains, ils se préoccupèrent de l'architecture de leurs temples, sans mépriser pourtant de se servir des édifices qui existaient déjà, utilisant parfois des matériaux ou des fragments d'ornementation qu'ils prenaient aux monuments païens, se contentant de transformer de leur mieux ce qu'ils trouvaient. Les baptistères eurent pour modèles les antiques salles de bains. Mais à mesure que le luxe pénétrait dans le nouveau culte, tout un art, subtil et riche de décoration, éclate comme une floraison somptueuse. M. Venturi l'étudie avec patience et avec goût. Il donne des reproductions nombreuses des mausolées, des baptistères, des basiliques, de l'imagerie magnifique et touchante dont s'ornèrent bientôt les églises naguère si humbles. Il consacre à l'art de Ravenne, fidèle aux formes classiques, des pages précieuses. Le livre dans son entier témoigne d'une documentation sérieuse et intelligente ; il ne se borne pas à l'architecture et à la peinture, mais étudie, avec un soin égal l'art des mosaïques, les enluminures, les étoffes historiées, les ivoires, les bois sculptés, les médailles, les intailles sur pierres précieuses, etc. Cette histoire de l'art a encore le mérite de tenir compte des circonstances historiques ou psychologiques et, au lieu d'être abstraite et théorique, d'expliquer les transformations esthétiques par l'évolution même du christianisme.

The Conscience of the King (la Conscience du Roi), par James Carmichael Spence (Swan Sonnenschein and Cº, éd. London).

Cet ouvrage traite principalement de la justice et de la législation. Il se distingue par une très grande clarté et par un vaillant optimisme. Non que M. Spence approuve l'état de choses actuel en Angleterre ; s'il trouve que la loi y est au moins aussi bonne que dans tout autre pays, cela, pour lui, n'est pas beaucoup dire. Mais il puise son courage dans une foi résolue en la nature humaine. La conscience de l'individu lui paraît être infiniment supérieure à la conscience collective et politique, et partant de ce principe, il indique ce que sont, suivant lui, les espèces de garde-fous qui sauvent la société : 1° le sentiment de la justice, généralement le même chez tous les individus et qui fait que toute trop manifeste perversion de ce sentiment passe pour de la folie ; — 2° la résistance qu'opposent les individus à l'attaque de leurs droits ; — 3° la peine infligée par les cours de justice pour toute infraction aux droits d'autrui. Le livre est animé d'un ardent amour de la liberté. M. Spence trouve des mots éloquents et des réflexions ingénieuses pour démontrer, par exemple, l'inutilité des prisons : les détenus sont des esclaves, plus odieusement traités que ne le furent jadis les nègres, puisqu'on leur inflige encore le supplice de l'ennui ; en outre, ils sont une lourde charge au budget économique de leur pays. Quand le crime commis, vol ou voie de fait, a lésé un individu, le coupable doit indemniser sa victime, payer le médecin s'il y a lieu, donner son travail s'il n'a pas d'autre moyen de s'acquitter ; — tandis qu'il ne profite à personne en étant simplement séquestré. La vaine complexité des lois, leurs traditions vieillies et encombrantes (comme lorsqu'elles interdisent pour le dimanche tout travail ou tout plaisir), la pernicieuse suggestion qu'elles exercent en créant de nouveaux délits que, sans leur prévoyance, personne n'aurait songé sans doute à commettre, tout cela impatiente M. Spence. Il a une extrême fraîcheur d'esprit qui lui permet de se détacher entièrement des conventions enracinées et de juger l'état actuel de la société avec une logique saine et simple. Le chapitre peut-être le plus important de ce livre, celui auquel il doit son titre, *la Conscience du Roi*, prouve combien est facile l'erreur pour un législateur ou un souverain qui n'a pas immédiatement sous les yeux ceux

qu'il gouverne. Quand on frappe de loin, le sentiment de la pitié s'émousse, celui de la justice se dénature; il faut, pour se servir de cette arme redoutable qu'est le pouvoir, posséder un tact infini, une vigilance extrême, une intelligence très développée de la perspective, il faut surtout perdre cette illusion qu'un roi ne peut pas faire le mal.

Novïia Pesni (Nouveaux chants), par Minski (Stassioulevitch, éd. Pétersbourg).

Le nouveau recueil de vers de M. Minski, très digne d'attention, ne contient pas seulement ses plus récentes productions. Ainsi, la *Nuit de Gethsémani* fut écrite il y a quelques années déjà, mais la censure en avait jusqu'à présent interdit la publication. Le sujet, assez fatigué mais sublime quand même, des angoisses du Christ, y est habilement renouvelé par les visions démoniaques, charmantes et perverses, que le tentateur fait surgir devant les yeux douloureux du Sauveur. Ici, M. Minski ne pouvait déployer toute son originalité; mais d'autres vers, variés et d'une forme élégante, témoignent d'une grande habileté, sans, à vrai dire, être emportés dans un essor très vaste. Un scepticisme énervé, le mépris de la vie telle qu'elle est, le découragement de la voir jamais telle qu'on la souhaite, percent entre les lignes harmonieuses de ces petits poèmes. Dans *Les deux Routes*, le poète déclare que le mal n'existe pas, que tous les efforts aboutissent au même néant ; « la malédiction est dans l'absence d'une route unique pour tous, le bien est dans la possibilité de pouvoir indifféremment choisir la route qu'on veut ». Le sentiment qui domine chez Minski, c'est le désir de l'affranchissement et de la liberté, une volupté éperdue, inquiète et alarmée. Cette recherche de la liberté, il l'avait déjà exprimée l'année dernière dans sa tragédie *Alma* et, par la témérité de sa pensée, il souleva alors autant de huées que d'admiration. Mais, indifférent à la critique, nous le voyons poursuivre son tâtonnement. Désabusé de la pure beauté, bien que toujours exalté par elle, désabusé de l'amour, il tente de saisir la liberté. Et, comme il se débat en belles strophes ciselées et cadencées, on prend quelque intérêt à sa lutte. Minski est, parmi les jeunes, en Russie, le plus modéré pour la forme et le plus audacieux pour la pensée.

Ivan Strannik.

FRANCE

L'Esprit juif, par Maurice Muret (Perrin).

Cette intéressante étude sur l'*esprit juif* repose, je crois, sur une erreur, sur une confusion de *la race* et du *peuple*, c'est-à-dire que la plupart des caractères que M. Muret considère comme des faits ethniques dérivent bien plutôt des circonstances de l'histoire du peuple juif, de l'histoire des peuples avec lesquels des fractions diverses du peuple juif eurent à s'associer. Si l'auteur de cet ouvrage était parti de ce principe, il aurait constaté plutôt les dissemblances que les analogies de ces fractions diverses. L'effort qu'il fait, au contraire, pour découvrir par l'analyse une « parenté » profonde entre des esprits aussi différents que Spinoza, Heine, Beaconsfield et Max Nordau, semble bien artificiel. En tout cas, il n'a pas suffisamment discuté cette question préjudicielle de la distinction qu'il faut établir entre la race et le peuple comme unité créatrice de types intellectuels. Comme il annonce, d'ailleurs, d'analogues travaux sur l'esprit catholique et l'esprit protestant (ici, la race n'intervient pas), on ne voit pas qu'il ait encore très nettement élucidé sa doctrine... Quoi qu'il en soit, et malgré ce qu'elles ont sans doute de trop systématique, les études particulières qu'il consacre à des Juifs divers sont extrêmement intelligentes et curieuses, bien documentées, écrites avec goût, d'une manière attrayante et vive. M. Muret ne s'est pas contenté de lire les œuvres de ses héros, mais il a su les replacer dans leur temps, dans leur milieu. C'est ainsi, par exemple, qu'il a su nous tracer une biographie très claire de Disraeli, dont la carrière s'est développée dans toutes les complications de la politique anglaise. Les portraits de Henri Heine et de Karl Marx sont très vivants et vrais. Il y aurait lieu, si je ne me trompe, de discuter un peu le chapitre de Spinoza. Quant à M. Max Nordau, il me semble que M. Muret lui attribue plus d'importance qu'il n'en a...

Essai d'une psychologie politique du peuple anglais au XIXe siècle, par Emile Boutmy (Colin).

Cet ouvrage considérable contient une quantité de choses intéressantes, réparties en une quinzaine de chapitres, un peu touffus et désordonnés malgré leur disposition systématique. M. Boutmy étudie la formation du caractère britannique, suivant une méthode analogue à celle de Taine. Il considère comme lui que « parmi les causes qui façonnent un peuple, les forces naturelles sont celles qui ont le plus de poids et d'efficacité ». C'est, par exemple, la configuration du sol, la disposition des montagnes et des fleuves, la qualité du climat, la nature et la quantité des productions du sol; si les Anglais aiment les sports, la forte nourriture et les vêtements confortables, cela tient à l'humidité dans laquelle ils vivent, au climat septentrional contre lequel ils doivent lutter, etc. — Ces influences immédiates, qui se font sentir nécessairement dans la formation des peuples, sont celles que Taine appelait *le milieu*. Mais, à la théorie de Taine, M. Boutmy fait une heureuse mo-

dification en considérant *la race* non plus comme antérieure à l'action de ces forces naturelles, mais au contraire comme créée par elles. Il la définit : « le produit antéhistorique de ces mêmes forces naturelles agissant à une époque où les premières idées et les premiers sentiments d'un peuple ne s'étaient encore fixés et extériorisés dans aucun monument digne de mémoire. » Cette formule est excellente, parce qu'elle rend compte de mille faits inexplicables avec la théorie ethnique absolue... M. Boutmy étudie donc le développement que prirent sur le sol particulier où elles s'installaient les races diverses qui vinrent du dehors peupler les Iles Britanniques. Il analyse ensuite, dans le type anglais, l'homme moral et l'homme social, puis l'homme politique et, dans leurs rapports ensemble, l'État et l'Individu. Ces chapitres sont riches d'idées et de faits. Il est fâcheux seulement qu'ils n'aboutissent enfin qu'à une brève conclusion où l'Angleterre de ce temps est si vaguement caractérisée qu'on en pourrait confondre la peinture, pour ainsi dire, avec celle de tout autre pays d'à présent.

Le Sacrifice, par Gilbert Stenger (Chamuel).

François aime Diane, et Diane aime François ; ils s'aiment depuis l'enfance, ils vont s'épouser... Mais non, ils ne s'épouseront pas, attendu que, pour tirer son père de graves embarras d'argent, Diane va renoncer à ce mariage d'amour et prendre comme époux un riche voisin qu'elle n'aime pas. Et le pauvre François, heureusement militaire, se jettera, de désespoir, dans les expéditions coloniales; et Diane mourra d'amour!... M. Gilbert Stenger a raconté cette histoire sentimentale et dramatique d'une manière émouvante. On éprouve seulement quelque peine à tout à fait sympathiser avec son héroïne, — dont le « sacrifice » est sublime, si l'on veut, ou bien peut-être abominable. Certaines formes du renoncement sont aussi répréhensibles que l'égoïsme, et l'oubli des « devoirs envers soi-même » est une fâcheuse perversion morale.

André Beaunier.

Memento. — A la Société du Mercure de France, *De l'Assassinat considéré comme un des Beaux-Arts*, par Th. de Quincey, traduction d'André Fontainas; — *Barbara* (Far from the madding crowd), roman, par Thomas Hardy, traduction de Mathilde Zeys; — *L'île du docteur Moreau*, roman, par H.-G. Wells, traduction de H.-D. Davray. — Chez Bellais, *Cinquième Congrès socialiste international* (compte rendu analytique); — *Deuxième Congrès général des organisations socialistes françaises* (compte rendu sténographique officiel). — Chez Plon, *La politique de la France en Afrique*, 1896-1898. Mission Marchand, Niger, Madagascar, par André Lebon. — Chez Perrin, *Correspondance de Théodore Jouffroy*, publiée avec une Étude sur Jouffroy, par Adolphe Lair. — Chez Alcan, *Les maladies du sentiment religieux*, par E. Murisier. — Chez Ollendorff, *Images de femmes*, par Armand Silvestre. — Chez Colin, *Taine, Scherer, Laboulaye*, par Emile Boutmy. — A la Société libre d'Edition des Gens de lettres, *Denise comtesse de Bardannes*, roman, par Jeanne France; — *Le docteur Corbier*, roman, par Henri Datin.

CORRESPONDANCE

Les contradictions dans le collectivisme.

Lettre de M. Sarraute à M. Bernard-Lavergne.

Monsieur,

J'ai lu avec intérêt votre article paru dans le numéro du 9 mars de la *Revue Bleue* et trouve qu'en général les points de vue exposés dans l'article que vous me faites l'honneur de critiquer sont exactement et fidèlement interprétés. Voudriez-vous me permettre d'attirer votre attention sur quelques points où semble percer un malentendu entre vous et moi, malentendu qu'il me paraît très facile de dissiper.

1° Je crois que le socialisme non seulement fait des emprunts à la démocratie, mais ne vit que des emprunts qu'il fait à la démocratie, qu'il est la démocratie elle-même appliquée au domaine de la production et de la répartition des richesses. D'autre part, les reproches que l'on fait au socialisme me paraissent identiques à ceux que l'on adresse à la démocratie en général, et plus particulièrement à la démocratie politique. Enfin c'est parce que je ne crois pas à la vertu toute-puissante de la démocratie, parce qu'à mon sens il n'est pas de principe — si bon soit-il — dont l'exagération ne puisse mener à l'absurde, c'est pour cela en grande partie que je ne crois pas à une réalisation possible du collectivisme intégral quoique j'en admette le principe et l'idéal qui ne sont autres, à mon point de vue, — exposé dans l'article que vous me faites l'honneur de critiquer, — que le principe et l'idéal démocratiques.

2° En ce qui concerne l'héritage dont vous me supposez l'adversaire, je ne crois pas qu'il résulte de l'article mentionné que j'en demande la suppression. Tout ce que j'ai voulu dire, c'est que dans notre régime social le droit d'héritage est un obstacle irrémédiable à l'égalité économique, et que grâce à ce droit « l'individualisme admis comme principe suprême de la vie économique entraîne naturellement et de lui-même les inégalités sociales ». Quant à sa suppression, je ne la réclame ni pour notre organisation sociale où elle serait inconcevable, ni même

pour une société idéale collectiviste. Je le dis même expressément dans mon article à la page 281. Parlant des systèmes collectivistes, j'écris en effet : « Enfin dans ces théories une part plus large encore est faite au besoin individualiste par l'hérédité des biens qu'ils reconnaissent. »

3° Enfin vous regrettez mes conclusions pratiques et paraissez croire que j' « encourage la propagande révolutionnaire ». Ici encore permettez-moi de dissiper un malentendu. Dans le passage que vous citez je cherche simplement à expliquer pourquoi, malgré les critiques en partie assez fondées qui leur sont faites, les socialistes maintiennent intactes leurs théories. Et je l'explique par les nécessités de l'action qui rendent bien difficile, sinon impossible, « une appréciation froide et tranquille de la réalité ». Mais ceci n'est de ma part qu'une explication et ne saurait passer pour un conseil, encore moins pour un « encouragement à la propagande révolutionnaire ». Bien au contraire, à la fin de mon article j'oppose ce que l'on pourrait appeler la tactique démocratique à la tactique révolutionnaire, mes expressions ne laissent pas de doute à cet égard. Je vous rappelle la conclusion même de mon article : « Ce n'est que l'indication d'un nouveau et second rapport entre la démocratie et le socialisme, la simple constatation que l'égalité politique a donné le coup de grâce aux vielles tactiques révolutionnaires et que par elle, *l'idéal révolutionnaire*, la vieille utopie qui hanta toujours l'humanité, se réalise, sans illégalités et sans violences, par l'organisation et l'action ouvrières, par la loi qui est l'expression du nombre et de la force, par le jeu naturel des institutions démocratiques. » J'espère avoir par ces quelques lignes dissipé tout malentendu et vous renvoie au demeurant à un article que j'ai fait paraître dans les fascicules de décembre 1900 et de janvier 1901 de la *Revue socialiste* et qui a pour titre : « Socialisme d'opposition, socialisme de gouvernement et lutte de classes. » Vous y trouverez mon point de vue nettement exposé.

Comptant sur votre courtoisie pour faire part de ces rectifications aux lecteurs de la *Revue Bleue*, je vous prie de vouloir bien agréer, Monsieur, l'expression de mes meilleurs sentiments.

JOSEPH SARRAUTE.

A propos de « la Fronde ».

Mon cher directeur,

Dans mon dernier article : *la Vie et les Mœurs : la Fronde*, j'ai commis une erreur qu'il importe de rectifier. Au reste, la lettre suivante, que j'ai reçue de Mme Camille Pert, précise l'erreur et indique la rectification :

« Voulez-vous me permettre une petite rectification, d'ailleurs sans grande importance. Je n'ai jamais écrit une ligne à *la Fronde;* il n'y a donc pas lieu de m'attribuer l'honneur d'en être collaboratrice... »

Cele prouve simplement que si *la Fronde* compte parmi ses collaboratrices un certain nombre d'écrivains de talent, il existe une écrivain de grand talent que *la Fronde* n'a pas pour collaboratrice.

ERNEST-CHARLES.

LETTRE PARLEMENTAIRE

La légende de César disait Quinet, a gouverné le monde pendant six cents ans.

Voilà cent ans, déjà, que la légende napoléonienne nous étouffe et nous ne sommes pas prêts à nous dégager de son étreinte.

Une chaîne d'airain semble lier la France à son passé de gloire et de servitude. En dépit des révolutions, l'ancien fonds impérial se retrouve toujours dans nos lois et dans nos mœurs.

Si nous édifions si péniblement la République plébéienne, c'est que nous restons emmurés dans un système construit pour ce despotisme. Dès l'enfance, nous sommes pris dans l'engrenage, et lorsque le lycée-caserne a pétri nos cerveaux dans le moule taillé par le maître, nous demeurons inconsciemment courbés sous le poids de sa rude main.

Quelqu'un se lèvera-t-il qui poignarde cet homme mort?

Jusque-là, nous continuerons à marcher sous bonne escorte entre le soldat et le fonctionnaire; les faits, les idées, les opinions, les doctrines se livreront vainement bataille pour le triomphe de la raison libre, et malgré les efforts individuels l'organisation de la démocratie restera l'œuvre lente des années.

* *

Il serait long d'énumérer toutes les réformes que nous devons greffer comme des rameaux verts sur le vieux tronc décrépit de nos codes césariens, en attendant que d'autres plus hardis osent y porter la hache.

M. Cruppi a récemment mis à l'ordre du jour l'une des plus urgentes.

Il s'agit tout simplement de la liberté, cette liberté que la Déclaration des Droits proclamait comme le patrimoine intangible de tout citoyen et qui nous appartient si peu.

Il n'est pas question, bien entendu, d'élaborer une loi qui substitue entièrement une application féconde à la stérile affirmation des principes, et d'ouvrir les portes toutes grandes devant la libre expansion des volontés affranchies.

Cette loi d'émancipation aura son heure sans doute.

Mais avant qu'elle puisse s'appliquer pleinement, il faudra définir ce que doit être la liberté économique et sociale, car nous n'avons jusqu'à ce jour envisagé que la liberté politique.

Il faudra bouleverser bien des notions acquises, il faudra briser la féodalité moderne qui rançonne des milliers et des millions d'individus, il faudra opposer à la volonté d'un seul la liberté de tous, et décider que nul ne peut tracer son chemin vers la fortune en broyant de la chair humaine.

C'est la décentralisation, décentralisation politique, administrative, financière et industrielle, qui sera l'arme et le levier de cette évolution.

***

Pour l'instant, c'est de la liberté individuelle devant notre système judiciaire qu'il est question.

Un magistrat disait un jour : « Si l'on m'accusait d'avoir volé les tours Notre-Dame, je commencerais par prendre la fuite.

Il avait raison, car la justice a conservé un pouvoir absolu et abusif sur notre personne.

Qu'un homme soit accusé, par le dernier des maîtres chanteurs, du crime ou du délit le plus imaginaire, il est à la merci du juge d'instruction et de son bon plaisir. Pris dans le filet aux mailles de fer de la police et de la justice, il est arrêté, enfermé, sauf à voir ensuite si l'accusation était ou non fondée.

C'est là une étrange manière de concevoir le rôle de la justice. Ne serait-il pas plus équitable, avant d'arrêter un citoyen, de peser le degré de fondement et de gravité des faits relevés contre lui, et de s'assurer qu'il n'a pas l'intention de mettre la frontière entre lui et le gendarme ?

Cela serait d'autant plus logique que si l'on applique à la présomption de culpabilité le calcul des probabilités, l'on est obligé de le considérer jusqu'à preuve contraire comme un innocent.

Une circulaire récente du Garde des Sceaux, aux procureurs généraux, constate en effet qu'en 1897, dans certains ressorts, la proportion du nombre des détenus au nombre des prévenus renvoyés des fins de la plainte s'élève jusqu'à 50 p. 100.

***

Que fait la justice de ce prévenu qu'elle va peut-être reconnaître innocent ?

Elle l'enlève à sa famille, à ses affaires pendant des semaines, des mois ; elle fait peser sur lui un soupçon de déshonneur, elle le condamne à de terribles angoisses, à un supplice qui n'a pas d'égal pour un honnête homme. Elle le met dans la même prison où il sera enfermé s'il est reconnu coupable, elle lui donne la même nourriture assaisonnée des mêmes brutalités.

Le jour du jugement venu, l'acquitté se réjouit tout d'abord. Il est heureux de retrouver sa famille, ses amis; de crier son innocence.

Sa famille lui est peut-être restée fidèle, mais il s'aperçoit bientôt que ses amis se retirent, que ses voisins l'évitent. On a pendant longtemps associé son nom à l'idée d'un délit ou d'un crime ; le Procureur a entassé les arguments pour prouver sa culpabilité et l'accusation flétrissante s'attache à lui comme une tunique de Nessus.

Les économies sont parties pour payer l'avocat et pour subvenir aux frais du ménage, et souvent les portes de l'atelier restent closes. L'acquitté doit chercher du travail, s'expatrier peut-être et en attendant faire des dettes, souffrir et faire souffrir les siens.

C'est sans souci de ce lendemain que le Président a psalmodié la phrase sacramentelle : « ordonne que le prévenu sera remis en liberté s'il n'est retenu pour autre cause. »

D'après nos lois actuelles, il n'est dû à cette victime sociale aucune réparation et le Procureur ne se donne même pas la peine de lui dire : « Pardon de vous avoir dérangé. »

***

Ne devons-nous pas devant ces conséquences entourer la détention préventive des garanties nécessaires ?

Nous ne ferons d'ailleurs qu'imiter les autres nations civilisées.

En Allemagne, en Autriche, en Belgique, en Hollande, en Italie, en Suisse, la législation est beaucoup plus favorable à la liberté individuelle que dans notre état démocratique.

En Angleterre et aux Etats-Unis cette liberté individuelle est garantie par l'*habeas corpus*. Presque partout, l'élargissement sous caution est un droit absolu.

Il est nécessaire de réformer notre Code d'instruction criminelle, de substituer à l'arbitraire du juge d'instruction des règles précises, résultant de la gravité du délit, des antécédents, de la situation sociale et du domicile de l'inculpé.

Il faut décider que la mise en liberté provisoire, au lieu de dépendre du caprice, sera un droit dans certains cas et sous certaines conditions déterminées.

Nous pouvons espérer que la réforme préconisée par M. Cruppi ne restera pas dans les limbes parlementaires, car M. le Garde des Sceaux semble désirer la voir aboutir.

***

Cette réforme de principes criminalistes surannés n'empêchera pas le prévenu d'être exposé à la faillibilité du jugement des magistrats.

La longue théorie des gens rompus, roués, pendus, guillotinés et incarcérés par erreur s'allongera sans cesse. Leur triste histoire continuera à être un perpétuel martyrologe.

Puisque le redoutable glaive de l'erreur humaine reste suspendu sur sa tête, donnons au moins au présumé innocent un peu de bienveillance et de protection.

ÉTIENNE CLÉMENTEL,
Député.

Imprimerie Commerciale Kugelmann, Imprimeur des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — 10761 *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 14. 4e SÉRIE. — TOME XV. 6 AVRIL 1901.

LE PÉRIL JAUNE [1]

Les Français valent mieux décidément que leur réputation. Nous passons pour être légers, frivoles, imprévoyants ; il me semble au contraire que, dans les circonstances graves, le monde civilisé gagnerait à suivre nos impulsions. Si ardentes que soient nos passions, l'amour de la vérité, de l'indépendance et de la justice reste toujours vivant au fond de nos cœurs et rien ne peut l'étouffer : on le croit absent, disparu, mort même, mais la moindre émotion le réveille, l'enflamme et nous fait oublier tout le reste. Si le malheur voulait que cette flamme sacrée vînt à s'éteindre, l'humanité serait sans guide, dans l'obscurité tragique où les égoïstes et les sceptiques essaient de la maintenir.

Dans d'autres pays que la France j'aurais pu parler vainement pendant des années du *Péril jaune*. On ne m'aurait ni lu ni écouté.

En France on ne connaît pas l'indifférence : on a commencé par se moquer de mes avertissements ; j'ai connu l'ingrate situation de Cassandre ; on écoutait mes prophéties et on en riait. Quand j'appartenais encore à la diplomatie, brillant fonctionnaire, dont nul ne soupçonnait qu'il finirait par mal tourner — comme disent certains de mes parents et amis, depuis mon entrée ou ma chute... dans l'arène parlementaire, — alors j'écrivais déjà des rapports jugés pessimistes.

— Quel dommage ! disait-on, qu'il se perde dans toutes ces prophéties nébuleuses et s'occupe de ces machines, si peu dignes de l'attention d'un diplomate : le péril social, le péril de la concurrence, le péril américain, le péril japonais, le péril colonial ! Quel dommage ! alors qu'il pourrait employer utilement son activité.

Et mes rapports étaient classés, — oh ! bien intacts et bien inoffensifs, — dans les cartons de la sous-direction du Nord ; classés, — enterrés vivants, disais-je avec amertume, — de peur qu'il ne leur prît fantaisie, à eux aussi, de mal tourner. L'un d'eux n'avait-il pas été, en effet, signalé comme *socialiste !*

Aussitôt libre, — car c'est ma liberté que j'ai conquise en m'échappant, ma liberté, le droit de parler et d'agir suivant ma conscience, le droit de servir non pas un ministère, une direction ou un bureau, mais mon pays, — aussitôt libre, en 1895, je préparai mes prophéties. En bon Français, j'y travaillai avec ardeur, avec amour ; et j'écrivis ma première lamentation : *Le Péril prochain, l'Europe et ses rivaux* (1).

L'année suivante, je revins à la charge avec une nouvelle étude plus sombre encore que la première et qualifiée même de tragique : *Concurrence et chômage* (2). J'essayai de faire entrevoir les conséquences, non pas lointaines, mais immi-

1 M. d'Estournelles de Constant adresse la lettre suivante à M. Ed. Thery pour servir d'introduction à un ouvrage que cet économiste va publier prochainement.

1 *Revue des Deux Mondes*, 1er avril 1896.
2 *Ibid.*, 15 juillet 1897.

nentes, des rivalités nouvelles qui menacent la France et l'Europe, et je montrai notre vieille civilisation écrasée par les charges de son passé et par celles de la paix armée, dominée par les mondes nouveaux, privilégiés, depuis l'Amérique, les trois Amériques, le Canada, l'Australie jusqu'à l'Extrême-Orient.

Cela fait, je me mis en route pour accomplir mon tour de France, étudier nos incomparables ressources, les remèdes au mal qui s'approche, remèdes dont nous sommes plus riches que tout autre. En même temps, dans une série de conférences ininterrompues, méthodiquement suivies de ville en ville, de Nantes à Marseille, de Bordeaux à Nancy, en passant par tous les centres importants, sans négliger aucune partie essentielle de notre territoire, je ne manquai pas une occasion de faire retentir mes avertissements.

Je me risquai même à la tribune de la Chambre, à parler du péril de la concurrence des pays nouveaux, mais avec de grandes précautions. Je commençai par dénoncer les dangers d'une expansion coloniale inconsidérée ; je m'élevai contre les entraînements soi-disant patriotiques qui nous conduisent inconsciemment à aggraver nos charges, à constituer quatre armées dans notre pays, dont la population n'augmente pas : une armée de défense nationale, une armée navale, une armée coloniale et une armée en Chine, au prix de combien de centaines de millions, de combien de ressources en hommes et en argent enlevées au commerce, à l'agriculture, à l'industrie !... au prix enfin de quels risques et de quels conflits avec les peuples anciens et nouveaux !...

Je poussai même la témérité jusqu'à demander la suppression des députés coloniaux, lesquels représentant des électeurs qui ne sont ni contribuables, ni soldats, n'ont pas tout à craindre, comme nous, des suites de la mégalomanie qu'ils ont largement contribué à nous communiquer.

J'ai flétri les scandales électoraux de l'Inde, de la Cochinchine, du Sénégal ; j'ai passé de mauvais quarts d'heure, je l'avoue, et l'*Officiel* en fait foi, mais je n'ai pas été lapidé.

Dans le même ordre d'idées, je me suis efforcé de saisir les occasions qui m'étaient offertes pour ouvrir les yeux du Parlement sur les écueils d'une politique extérieure dont le pays se désintéresse. Il est anormal, en effet, et dangereux au premier chef, et contradictoire, de voir une démocratie prétendre à la fois se diriger elle-même et en même temps se bander les yeux. Or, c'est là ce que nous faisons : nous nous désintéressons de ce qui se passe au delà du cercle habituel de nos connaissances et de nos préoccupations, c'est-à-dire au delà du cercle de nos frontières et de celles de nos voisins immédiats. Nous nous refusons naïvement à concevoir que notre politique intérieure puisse être influencée par la répercussion de telle ou telle erreur de notre politique extérieure ou coloniale ; nous ne comprenons pas, par exemple, qu'en étendant dans toutes les parties du monde notre domination et nos responsabilités, nous étendons en même temps notre surface de vulnérabilité. Une règle fondamentale de l'escrime impose pourtant au tireur le plus novice le devoir d'offrir à son adversaire, sans pour cela s'humilier ou se diminuer, le moins de corps possible : plus le tireur se découvre, si habile soit-il, plus il a de chances d'être touché ; ses maîtres disent de lui, non pas qu'il est brave, mais qu'il est maladroit et ignorant.

La France semble appliquer son amour-propre à imiter le tireur maladroit et à se découvrir au dehors, tandis qu'elle s'épuise intérieurement par des sacrifices continuels. Elle va au-devant de ses adversaires ; elle en double, en triple le nombre ; elle double et triple, par conséquent, ses risques et l'importance de ses sacrifices. Elle se condamne à rester sans répit sur le qui-vive, non seulement en face de l'Allemagne et de la triple alliance, en même temps que de l'Angleterre — ce qui déjà est une folie ! — mais en face de tous les mondes nouveaux qui la surveillent et sont à présent nos voisins. Nous n'avons, par exemple, nul souci des questions de Terre-Neuve, de la Nouvelle-Calédonie, pour ne parler que des plus petites ; il ne nous viendra pas à l'esprit qu'elles puissent être l'occasion d'une difficulté avec le Canada ou les États-Unis et l'Australie.

Nous gaspillons, comme des enfants, sur toute la surface de la terre, de l'Afrique à l'Extrême-Orient, des ressources considérables, sans jamais songer que ces sacrifices non seulement sont vains, pour la plupart, mais nous acheminent fatalement à d'autres sacrifices qui, ceux-là, dépasseront la limite de notre pouvoir, le jour où ces équipées nous mettront non plus en contact seulement, mais en conflit avec telle puissance militaire du Pacifique que nous ne pouvons nous flatter d'atteindre. Et ainsi de suite.

Nous, — et non pas nous Français seulement, mais, nous Européens, Anglais, Allemands, Italiens, etc., nous donnons au monde le spectacle, que nous croyons très imposant, de la grenouille qui veut se faire aussi grosse que le bœuf.

Nous nous gonflons démesurément et la moindre piqûre d'aiguille, la moindre déchirure survenant au loin dans cette enveloppe boursouflée

que nous ne sommes plus capables de surveiller, suffira pour nous faire piteusement échouer ou éclater. Alors nous essaierons de nous en prendre à Pierre ou à Paul ; nous nous consolerons en aggravant notre mésaventure par des récriminations et des discordes intérieures ; nous nous refuserons à reconnaître que l'accident, le fatal accident que je vois venir et que je voudrais éviter, a été causé par le développement excessif de notre surface, laquelle deviendra nécessairement d'autant plus mince qu'elle sera plus distendue.

J'insiste, jusqu'à lasser la patience de mes auditeurs, sur la folie de ces entreprises coloniales, soi-disant d'avenir ; je me rappelle qu'en 1893, dans un long rapport qui, naturellement, ne servit à rien, j'écrivis au Ministère des Affaires étrangères que nos relations trop tendues avec l'Angleterre aboutiraient à un conflit qu'il fallait prévoir et qui entraînerait les deux pays bien au delà de ce que l'on supposait alors ; je redoutais l'inévitable Fachoda et la nécessité d'avoir un beau jour à se battre sans préparation ou à s'humilier. Cette dépêche, je la vois encore : elle avait plus de quarante pages ; elle m'avait coûté des mois de méditation, d'études, de recherches ; sa conclusion était établie sur des avertissements sans nombre, sur des indices que j'avais recueillis depuis des années, sur les discours ou les entretiens de tous les hommes d'État anglais, sur les déclarations personnelles de Cecil Rhodes ; tout cela en pure perte.

Il a fallu moins de six ans pour que nous nous trouvions en face de la douloureuse alternative annoncée...

Il en sera de même pour le péril américain, lequel s'avance sur l'Europe avec l'inexorable tranquillité d'un rouleau à écraser le macadam : péril économique seulement, diront les spécialistes de la grande politique ; péril extérieur seulement, diront les spécialistes de la politique intérieure ? Mais non, péril politique, péril social, péril financier, péril militaire, péril intérieur. Si les Américains, avec leurs machines, inondent le monde, et même l'Europe, des produits que jadis nous leur vendions, espère-t-on que ce renversement des rôles sera pour rien dans nos crises intérieures à tous, dans l'arrêt de notre production agricole et industrielle, dans le mécontentement des producteurs, dans l'antagonisme qui va croissant entre le capital et le travail, dans les crises de chômage, dans les grèves et dans la conséquence de tous ces désordres : l'exode de nos capitaux et la diminution de notre activité ?

Et les progrès du Japon ? Est-ce encore une simple question économique, extérieure, lointaine ? N'enlèvent-ils pas déjà du travail à nos usines, et, par conséquent, ne mettent-ils pas aux prises, en Europe, nombre de patrons et d'ouvriers qui, auparavant, travaillaient d'un commun accord ? Est-ce que ces avertissements ne nous commandent pas un effort nouveau, une politique nouvelle ? Est-ce que la politique intérieure n'est pas intéressée à en tenir compte ?

Et voilà comment peu à peu, par la force des choses, sans le vouloir presque, je suis arrivé à la Chine, à ce péril jaune qui n'est pour moi qu'une partie du péril, le péril de demain, si vous voulez, mais un péril qu'il dépend de nous, de notre sagesse, d'arrêter momentanément et d'atténuer par des précautions élémentaires. Mais ces précautions, pour les prendre, il faudrait croire au danger et c'est à la France qu'il appartient de le signaler. Et c'est pourquoi j'ai voulu saisir notre Parlement de ces questions ; nulle part ailleurs, elles n'ont encore été discutées à la tribune ; seuls des philosophes et des penseurs que j'ai nommés si souvent comme les précurseurs dignes de notre gratitude, les avaient abordées dans leurs livres.

Mes débuts, certes, furent ingrats. Il a fallu très patiemment réagir contre cette illusion qui faisait de la Chine une ruche, une mine, un nouveau Pérou et la présenter comme un guêpier, un piège, une source de déceptions et de complications non pas seulement d'ordre diplomatique ou militaire, mais d'ordre intérieur et social. Oui, c'est en remontant tout de suite aux répercussions intérieures et sociales que j'ai pu intéresser tant bien que mal la Chambre à ce problème si nouveau. La Chambre ne m'écouta, je dois le dire, que d'une oreille assez distraite : non qu'elle fût malveillante, au contraire ; elle m'a encouragé maintes fois à parler des choses extérieures et je serais injuste si j'oubliais qu'elle accueillit avec sympathie nombre d'observations ou de critiques que j'aurais pu hésiter à lui soumettre. Mais la Chine était si loin d'elle, si loin de nous, on était habitué à la considérer comme une quantité négligeable, un élément presque comique et en tous cas très accessoire de la politique européenne, et quand je venais présenter sous un aspect dramatique cet inoffensif empire du Milieu, certains de mes amis regrettaient, tout comme aux Affaires Étrangères, de me voir perdre ainsi mon temps.

Mais voilà que survinrent les événements de l'an dernier, et l'on commença, dans le public, à soupçonner que la Chine méritait un peu d'attention ; on s'aperçut que les Gouvernements y

engageaient sans y songer, sans s'en douter peut-être, les responsabilités, l'avenir des peuples, comme dans un engrenage dont le départ semble velouté, original et séduisant, mais dont la suite est armée de dents qui ne veulent plus et ne peuvent plus lâcher leur proie. On constata ce fait, plus éloquent à lui seul que toutes les jérémiades : l'imprévoyance gouvernementale, l'aveuglement complet, absolu, incroyable, de ceux qui avaient mission d'être les pilotes.

La quantité négligeable chinoise s'agitait ; à cette masse innombrable d'hommes, à cette fourmilière, les usines d'Allemagne, de Belgique, d'Angleterre fournissaient des fusils, des canons, des munitions ; les Gouvernements envoyaient des instructeurs.

L'armée chinoise, qui n'existait pas, était mise sur pied, outillée, dirigée par l'Europe : l'amour de l'argent, le besoin de vendre des canons et des cuirassés l'avait emporté, dans notre société occidentale, sur l'instinct de conservation.

Cela fait, à la Chine armée nous prenions coup sur coup des provinces, nous infligions humiliation sur humiliation, menace sur menace, en sorte qu'il était certain, pour quiconque connaissait la Chine, ou pour quiconque seulement réfléchissait, qu'une révolte était imminente.

Cette révolte était devenue inévitable, elle allait éclater, on l'annonçait depuis plusieurs mois et, cependant, elle nous surprit...

Voilà ce qui fut, pour la foule jusqu'alors distraite, une révélation.

Tout le monde sait, aujourd'hui, en dépit des démentis officiels, que la révolte chinoise est l'œuvre de la prétendue civilisation européenne, de l'aveu même de sir Robert Hart, et que cette révolte, fomentée par nos erreurs et nos fautes, nous n'avons même pas su la prévoir.

Et alors, tout ce qui s'est passé depuis lors, récit des premiers préparatifs improvisés tant bien que mal, récit des premières opérations si hasardeuses et si près d'être désastreuses, récit ensuite des représailles aussi peu honorables pour la civilisation que son ignorance et son injustice, tout cela a produit dans les consciences un revirement que les Gouvernements, bien entendu, soupçonnent encore moins qu'ils n'ont su prévoir l'insurrection chinoise, et c'est ainsi qu'en peu d'années les événements se sont chargés de faire comprendre à tous que le péril jaune existait ailleurs que dans l'imagination des philosophes et des rêveurs.

Dans tous les partis, aujourd'hui, des hommes de valeur appartenant à l'école de la Protection ou à celle du Libre-échange reconnaissent que nous sommes en face d'un problème imprévu et ce sera l'honneur de la France d'avoir été la première à mettre à l'ordre du jour la discussion de ce problème.

Pour ne pas donner contre nous des armes aux sceptiques, gardons-nous toutefois de tomber dans l'exagération. Pour ma part, je refuse énergiquement de me laisser compter au nombre des pessimistes. Je suis optimiste. J'ai confiance dans notre vitalité, nos ressources ; j'ai la foi, et je l'ai conservée intacte, plus ardente que jamais. Je vais plus loin : non seulement je ne crois pas la France perdue, mais je crois qu'elle seule peut sauver la civilisation dans le désarroi qui nous menace, parce qu'elle est restée, malgré tout, la nation désintéressée. Elle le peut, mais à une condition, encore une fois, c'est que nous ayons le courage de regarder en face le péril qui est né subitement des transformations nouvelles du monde et de nous organiser pour en triompher, en nous transformant nous aussi, en nous adaptant aux conditions nouvelles de la lutte.

Renonçons à chercher le remède, dans une réaction qui nous achèverait ou dans une formule : libre-échange, protection, collectivisme ou bimétallisme, — non, le remède est beaucoup plus complexe : il consiste dans un meilleur emploi de nos ressources et de nos bonnes volontés, dans une direction morale, scientifique, intellectuelle, économique, qui nous fait entièrement défaut et dont l'absence nous paralyse ; il consiste dans l'association de plus en plus perfectionnée, dans un rapprochement inévitable et de plus en plus nécessaire entre les hommes et entre les peuples qui ont des intérêts et des devoirs identiques ; il consiste à mettre en commun des forces qui, jusqu'à présent, ont été mises en antagonisme.

Ainsi s'explique la propagande pacifique que je poursuis en même temps qu'une agitation économique ; ainsi s'explique l'organisation de mes conférences, en France et à l'étranger, sur les résultats inespérés que la civilisation tirera peu à peu de la conférence de La Haye ; ainsi s'explique la fondation presque simultanée de mon Comité de conférences pour la défense des intérêts nationaux, intérêts économiques, moraux, sociaux : tout cela se tient et se soutient. Œuvre trop ambitieuse et trop vaste, m'a-t-on dit ! mais non, peu importe que je puisse l'achever moi-même ou non ; je ne me fais pas tant d'illusions ; je sème, d'autres après moi récolteront ; l'essentiel est de créer ; la vie se développe ensuite ; les auxiliaires accourent d'eux-mêmes aussitôt qu'on leur offre un but, une action.

Je me sers des transformations du monde et des fâcheuses surprises qu'elles nous prodiguent pour démontrer la nécessité de nous unir, de nous régénérer et de nous défendre. Le péril jaune n'est pas ma marotte ; je n'y vois qu'une manifestation nouvelle de la concurrence universelle, une attaque imprévue après toutes les autres et qui va se produire dans les conditions les plus défavorables pour l'Europe, son commerce et son industrie.

Je l'ai dit si souvent, que je ne veux pas le répéter encore. Ce n'est pas le péril militaire chinois qui est à craindre pour l'Europe, ce n'est pas cet épouvantail bon à faire peur aux moineaux ; non, c'est le péril économique et c'est bien assez, car, s'il est moins brutal et moins apparent que l'autre, il est en réalité plus dangereux, de même que la maladie est plus dangereuse que l'assassinat. Nous n'avons pas à craindre une agression armée de la Chine, aussi longtemps du moins que ses masses ne seront pas encadrées et poussées par quelque puissance militaire, et nous sommes loin de voir se réaliser pareil cauchemar, non pas que la civilisation soit assez sage pour y prendre garde, mais parce que, si cupide et si ambitieuse soit-elle, elle ne transformera pas de sitôt les mœurs chinoises, pacifiques depuis des siècles comme les nôtres sont conquérantes.

Ce qui me paraît effrayant pour l'Europe, c'est l'impossibilité où elle se trouvera bientôt acculée de soutenir à la fois deux luttes surhumaines :

1° La lutte militaire, la lutte pour les vieilles querelles continentales, aggravée par les querelles coloniales, lutte toujours imminente et toujours ajournée ; gaspillage insensé de forces et de ressources ;

2° La lutte économique avec des forces et des ressources gaspillées contre des concurrents toujours plus nombreux, plus hardis, mieux outillés ou mieux servis.

A elle seule, la concurrence terrible de l'Amérique et de l'Australie bénéficiant du progrès des transports, fait peser déjà sur notre agriculture et notre industrie une menace qui paralyse une large part de la production anglaise, oblige l'Allemagne à courir les aventures coloniales et à chercher, coûte que coûte, des débouchés, réduit la France à commettre la même erreur ; et cependant la main-d'œuvre américaine et australienne est très exigeante et très élevée.

Que sera-ce le jour où nous aurons mis la machine américaine aux mains de l'ouvrier chinois? Quand nous aurons mobilisé contre nous ces armées, ces légions innombrables de producteurs affamés, vigoureux, sobres, habiles et sans travail ?

La surproduction dont nous sommes déjà victimes deviendra plus grande encore et avilira brusquement le prix du travail. Le jour où ces légions restées neutres jusqu'à présent, immobiles, endormies, nous les aurons éveillées, entassées dans des usines construites avec nos capitaux, dirigées par nos contremaîtres et pourvues des machines modernes les plus perfectionnées, ce jour-là, et il viendra vite, les salaires monteront sans doute de quelques centimes en Extrême-Orient ; payés dans une monnaie dépréciée, peut-être ira-t-on jusqu'à les doubler, les tripler, et à donner dix sous, quinze sous par jour à l'ouvrier qui se contente aujourd'hui de cinq sous, et ainsi pour l'ouvrière et pour l'enfant qu'aucune loi ne protège...

Mais l'ouvrier européen et américain se résignera-t-il à baisser lui aussi ses exigences pour les ramener à un niveau commun, et pourra-t-il vivre avec ces salaires réduits et ses besoins qui sont loin de diminuer ? Et s'il ne peut pas vivre, est-ce le patron qui consentira à produire à perte ? Non, il y aura pendant quelques années une résistance obstinée, une tentative de faire face à la double lutte, mais il faudra finir par s'avouer la lugubre vérité : à savoir que pour tous les produits susceptibles d'être imités par les Chinois, et ils sont nombreux, depuis le sucre jusqu'aux allumettes, nous devrons, nous Européens et Américains, *nous donner de plus en plus de mal pour gagner de moins en moins.*

Telle est la formule à laquelle nous n'échapperons pas.

Restent nos cultures et nos industries spéciales et de luxe, que les Chinois et que personne n'imitera...

Là, en effet, surtout pour nous Français qui produisons la qualité, là est l'espérance et la ressource suprême, mais à une condition, c'est que la masse de la nation trouve encore à gagner sa vie. Si les manœuvres, les ouvriers ordinaires, sont condamnés au chômage et à la misère, pense-t-on que les artistes pourront travailler au milieu d'une majorité affamée ? non, ce sera la détresse générale, les fermetures d'ateliers, les faillites, les grèves, les révoltes, la révolution, la guerre civile, le chaos.

Donc la nécessité s'impose à l'Europe de s'armer contre le péril de la concurrence, et particulièrement contre le péril chinois qu'elle est en train de déchaîner, comme elle a déchaîné les autres, mais par des moyens beaucoup plus rapides.

La crise qui sévit encore à Pékin ne durera pas indéfiniment, espérons-le du moins, car elle risquerait, en se prolongeant, de mettre aux prises les unes contre les autres les diverses nations qui ont pris part à l'expédition : non seulement les nations européennes entre elles, mais les vieilles nations et les nouvelles. On ne maintient pas impunément dans l'oisiveté un corps d'occupation en pays conquis, dans un pays dont personne ne parle la langue ; le relâchement est inévitable ; à plus forte raison s'il faut immobiliser dans cet état contre nature plusieurs corps d'armée étrangers les uns aux autres et rivaux. Autant vaudrait entreprendre de reconstruire la Tour de Babel. Chaque jour la paix risquera d'être compromise par quelque malentendu inévitable. Et puis, des prétentions inattendues peuvent se faire jour ; une singulière sélection peut s'établir à la longue entre les armées européennes, restant pour ainsi dire en l'air, à la merci de communications maritimes aussi lentes que dispendieuses et compliquées, et l'armée japonaise, au contraire, facile à renforcer, à ravitailler, etc. Il y aura là infériorité naturelle pour les uns, supériorité pour les autres. Et s'il prenait fantaisie au Japon d'abuser de ses avantages, que ferait celle des grandes puissances étourdiment exposée à ces exigences ? Quelle grande puissance européenne se résignera seule soit à soutenir sur terre et sur mer une vraie guerre en Extrême-Orient, soit à subir un Fachoda japonais ? Ce qui revient à dire que, par sa situation à proximité de sa base d'opérations, le Japon est maître de dicter à l'Europe divisée ses volontés et même ses caprices !...

Mais supposons la crise finie : deux hypothèses sont en présence.

Ou bien la Chine n'aura pas cédé, et il faudra lui imposer le joug des puissances ; dans ce cas ce sera le partage, bon gré mal gré, c'est-à-dire un je ne sais quoi : non pas le protectorat, non pas la colonisation, car on ne colonise pas la Chine, mais le gâchis, quelque chose d'impossible à définir, un marécage où l'action européenne se noiera et se laissera supplanter par des influences plus vivaces, qui seules pourront s'adapter aux conditions d'un pareil milieu. En vain la France, l'Allemagne, les États-Unis et d'autres encore, enverront des hommes, des soldats, des fonctionnaires et des millions, tout cela sera absorbé, disparaîtra : autant de pertes, autant de saignées pour l'Europe.

Tout au plus réussira-t-on, — c'est là le pauvre but que l'on poursuit et la cause de tout ce désordre ; — tout au plus réussira-t-on à monter quelques entreprises dont les unes inévitablement feront faillite dans la décomposition incurable où elles tenteront de surgir et dont les autres ne réussiront qu'à la condition de faire concurrence aux industries métropolitaines ; parmi ces dernières, on peut compter sur des filatures de coton dans les grands centres, des raffineries, des tissages, des établissements métallurgiques, etc., mais il est impossible de prévoir et même d'imaginer à l'abri de quelle autorité, de quelle organisation ces industries se fonderont, et de même les moindres maisons de commerce ; à moins qu'on ne rêve d'instituer et de maintenir en Chine autant d'administrations et de garnisons européennes qu'il y aura de nations intéressées, autant et plus de soldats que de colons. Or, si superficielles ou même absurdes que soient nos conceptions ordinaires à cet égard, nous ne pouvons pousser la fantaisie cependant jusqu'à prétendre occuper la Chine.

Nous sommes donc réduits à accepter la seconde hypothèse : la Chine soumise s'exécute et les puissances sont assez sages pour s'abstenir de la démembrer.

Elle s'exécute, c'est-à-dire qu'elle accorde toutes les concessions, les faveurs, les privilèges que chaque Gouvernement, rivalisant d'ardeur avec les autres, exigera d'elle. Après les châtiments, les garanties, les indemnités ; — ces indemnités, par parenthèse, c'est nous, c'est le commerce européen qui les payera ; mais peu importe, — voici la Chine enfin ouverte à l'exploitation des puissances civilisées.

Les capitaux européens et américains afflueront pour y créer les usines, et avec les capitaux arrivera toute la jeunesse oisive qui se consume dans le vieux monde et brûle d'agir.

Les Japonais ne seront pas les moins empressés à accourir, car ils trouveront là, eux du moins, le champ d'action qui leur conviendra, et c'est eux vraisemblablement qui mèneront la course et stimuleront, avec nos capitaux, avec nos machines et nos méthodes, l'organisation de la victoire industrielle de l'Extrême-Orient sur l'Occident.

Les Chinois se laisseront faire ; ils trouveront peut-être même leur intérêt à accepter une régénération qui ramènera dans leur pays la prospérité : avec leurs profits, ils nous achèteront des machines et des armes dont on leur apprendra, pour une autre fois, à se mieux servir que l'an dernier et ainsi se tournera contre l'Europe, quoi qu'elle fasse, la mise en valeur de la Chine.

Le remède à ce péril comme à tous les autres, il existe, je le répète ; et s'il n'existait pas, je me

tairais, nous n'aurions qu'à prendre le deuil : on le trouvera dans l'action et dans l'union des puissances occidentales. Qu'elles s'entendent pour organiser leurs forces de résistance, modérer leurs ambitions et leurs appétits, pour calculer les conséquences de leur action et ralentir le développement de la concurrence chinoise au lieu de l'accélérer ; qu'elles s'entendent, suivant la très fine expression que vous employez, pour modérer leur train de dépense, et pour voir les choses d'un peu loin. On dirait, faites-vous observer, que tous les Gouvernements appliquent en Chine la vieille maxime : après nous le déluge ; on dirait que leur horizon ne s'étend pas au delà de quelques semaines et que l'essentiel pour eux, comme pour les spéculateurs et pour les boursiers, n'est pas de préparer l'avenir, mais d'atteindre la fin du mois, la liquidation...

S'il en était ainsi, le mot gouverner n'aurait plus de sens ou plutôt deviendrait synonyme du mot démoraliser ou abdiquer. Et cela finirait par se savoir : déjà, on commence à le soupçonner. Prenons garde : à chacun son métier ; les Gouvernements sont chargés non pas de donner satisfaction seulement à des intérêts immédiats et particuliers, mais aux intérêts généraux, à ceux du présent et de l'avenir ; ils sont les défenseurs de la solidarité qui devrait exister entre les hommes et entre les peuples et qui ne peut pas ne pas exister entre les générations passées, présentes et futures.

Que les Gouvernements prennent garde de compromettre en Chine, sans profit d'ailleurs pour personne et surtout sans gloire, le patrimoine et l'avenir de nos enfants.

D'ESTOURNELLES DE CONSTANT.

LES CAMPELLO

Histoire d'une famille italienne au XIXe siècle.

Sous le titre modeste de : *Histoire d'une Famille ombrienne* (1), le comte Paolo Campello della Spina vient de publier un livre qui se recommande par un puissant intérêt d'histoire politique contemporaine. Cette « famille ombrienne » est la sienne. Elle est illustre et très ancienne. Les Campello, en effet, étaient déjà en l'an 1100 des seigneurs de haut rang. Ils ont encore leur château féodal à Campello, leur palais seigneurial à Spoleto, et un autre palais à Rome, où ils résident l'hiver. On comprend que le comte Paolo se soit complu à décrire les fastes de ses illustres ancêtres. Mais ce n'est pas à ce point de vue que je me propose d'envisager son livre. Je demande la permission de le prendre seulement au deuxième volume, embrassant les dernières années du siècle passé et les trois quarts environ du XIXe siècle. Nous sommes donc là en pleine histoire contemporaine.

L'intérêt, à ce dernier point de vue, commence au père de l'auteur, le comte Pompeo Campello della Spina. Celui-ci, ayant perdu ses parents de bonne heure, était déjà le chef de la famille à vingt ans. Doué d'un esprit ouvert mais sage, voué à la culture des lettres, il vivait dans la fréquentation des hommes les plus distingués de sa province. L'une de ses intimités de ce temps-là fut celle de monsignor Mastai, archevêque de Spoleto, élevé plus tard au suprême pontificat sous le nom de Pie IX. Ce digne prélat ouvrait volontiers l'oreille aux conseils de l'esprit moderne ; c'est dans ses conversations avec les Pasolini, les Pianciani, les Campello, qu'il puisa les idées libérales dont il voulut généreusement tenter l'application le jour où, du haut du trône pontifical, il imprimait une commotion à l'Italie et à l'Europe entière par sa célèbre parole : *Benedite Gran Dio l'Italia.*

Revenons à l'année 1831. Le comte Pompeo avait alors vingt-trois ans. Il était en son château de Campello lorsqu'il reçut la visite des deux fils de la reine Hortense, Napoléon, l'aîné, et son frère Louis-Napoléon. Tandis que les deux jeunes Princes recevaient la cordiale hospitalité de Campello, ils étaient en correspondance constante avec les comités qui travaillaient à révolutionner les États de l'Église. Ces comités les pressaient de se mettre à leur tête ; en vain leur mère et le roi Louis, leur père, réfugié à Florence, faisaient des efforts pour les détourner de ces suggestions, dont les conséqueuces ne pouvaient être que funestes. Leur ardeur juvénile, le sentiment de ce que leur nom leur imposait de devoirs envers l'idée des revendications nationales, furent plus puissants que les prudentes exhortations de la famille. Ils partirent un jour soudainement pour cette désastreuse campagne insurrectionnelle, où beaucoup de leurs amis trouvèrent la mort ou la captivité. L'aîné des deux frères, Napoléon, paya lui-même sa téméraire action de sa vie, laissant veuve sa jeune femme qu'il adorait et qui était fille de son oncle, le roi Joseph. Napoléon, très ardent, s'exposait, paraît-il, avec une témérité que ses compagnons d'armes s'efforçaient en vain de refréner. Il ne comprenait que le combat corps à corps. Louis-Napoléon, non moins brave mais plus réfléchi, portait de préférence ses soins aux combats d'artillerie. Pendant son séjour à Campello, il s'était occupé de construire

(1) *Storia documentata aneddotica di una famiglia umbra.* Città di Castello, typographie S. Lapi, 1900.

des canons de bois de chêne; il en fit un qui parvenait tant bien que mal à lancer des boulets, et qu'il emporta en allant rejoindre les libéraux au camp de Narni.

Les Autrichiens, après avoir battu les insurgés dans le Modénois et ramené le duc François V dans sa capitale, menaçaient Bologne, où résidait le gouvernement révolutionnaire. A l'approche de l'ennemi, ce gouvernement dut se retirer avec tous ses adhérents et chercher un refuge à Ancône; mais la lutte n'était plus possible. Une honorable capitulation, généreusement accordée par le cardinal Benvenuti, y mit fin. Aux termes de cette capitulation, les chefs du mouvement avaient la faculté de s'embarquer pour aller en pays étranger; ils partirent en effet avec des passeports que le cardinal s'empressa de leur délivrer. Malheureusement, le Vatican refusa sa ratification à la convention signée par le cardinal Benvenuti et la déclara nulle. En suite de quoi les Autrichiens envoyèrent des vaisseaux à la poursuite du navire qui portait les exilés. Il fut capturé, et les plombs de Venise devinrent la demeure de ces infortunés.

Le prince n'était pas avec eux sur ce navire. Arrivé à Ancone, malade d'une fièvre maligne qui mettait sa vie en danger, il ne put s'embarquer. Sa mère, accourue à travers toutes sortes d'obstacles et de dangers, le soignait secrètement dans un palais où des amis dévoués lui avaient offert un refuge. Elle vivait là cachée avec lui, tandis que les autorités d'Ancône ne songeaient pas à le rechercher : elles l'avaient cru embarqué avec ses amis, muni d'un passeport qui lui avait été délivré à destination de Corfou. Mais alors survint une grave complication : le général commandant les troupes autrichiennes prit logement dans le palais où la reine Hortense et son fils vivaient ignorés de tous, et sa chambre à coucher était contiguë à celle du jeune malade. La pauvre mère vécut là dans d'indicibles transes; elle a raconté que quand son fils toussait, elle était obligée « de lui fermer la bouche avec la main », de peur qu'on ne l'entendît de la chambre à côté. Enfin la maladie prit un bon pli. Le jour de Pâques à 4 heures du matin, le futur empereur des Français pouvait quitter Ancône, « travesti en domestique anglais, sur le siège de la voiture » dans laquelle sa mère avait pris place. En route, les incidents émotionnants ne manquèrent pas : au relais de Macerata, un palefrenier reconnut le prince fugitif; c'était un brave homme; il lui fit un salut respectueux, mettant un doigt sur ses lèvres en signe de rassurante discrétion. A Tolentino, un autre individu le reconnut encore. Celui-ci était un coquin. Il s'empressa d'aller le dénoncer aux autorités autrichiennes dans l'espoir d'un salaire. Mais il y a de braves gens partout : le commandant autrichien, après avoir examiné le passeport dont la reine était nantie pour voyager « avec ses gens », dit cette simple et honnête parole : « Le passeport est en règle, et je ne suis pas ici pour faire des prisonniers. » Enfin les deux fugitifs purent sortir sains et saufs du territoire occupé par les troupes impériales. Poursuivant leur route par Gênes et Nice, ils arrivèrent en France et poussèrent jusqu'à Paris; là, tandis qu'elle soignait encore son fils malade, la reine Hortense fut tolérée pendant peu de temps par le gouvernement de Louis-Philippe, ainsi qu'elle le raconte avec d'intéressants détails dans ses *Mémoires* (1).

Au cours des faits que je viens de rappeler sommairement, Spoleto, à l'exemple de nombre de villes des duchés et des Romagnes, s'était soulevée contre l'autorité pontificale. Ce qu'il y a de surprenant, c'est que le bon archevêque Mastaï eut sa part d'action dans le mouvement populaire spoletain. Sans soupçonner les secrètes intentions des agitateurs de l'endroit, il crut sincèrement qu'ils ne visaient qu'à obtenir l'adoption des mêmes réformes que les puissances, par leur mémorandum du 21 mai suivant, crurent sage de recommander au gouvernement pontifical. Or le bon archevêque et, avec lui, plus d'un membre de l'épiscopat, entre autres, l'évêque de Narni, monsignor Borghi, jugeait ces réformes nécessaires. Il s'en était ouvert plus d'une fois avec le jeune comte Campello. Aussi, lorsque les citoyens de Spoleto voulurent obtenir le privilège de la garde du château à l'exclusion des soldats pontificaux qui y tenaient garnison, appuya-t-il leur prétention, malgré l'avis contraire du délégué de police. « Faisons la garde, dit-il, et j'en serai le chapelain. » Dans la simplicité de son âme, il ignorait jusqu'où sa condescendance le mènerait. Il voulut haranguer la compagnie de garde nationale dont il s'était déclaré le chapelain. A son douloureux étonnement sa parole exhortant les hommes à se montrer les vaillants défenseurs du Saint-Siège, cette parole habituellement accueillie avec tant de déférence et de respect, les laissa froids et silencieux. C'est que déjà la nouvelle circulait dans Spoleto de la proclamation du gouvernement révolutionnaire dans la ville voisine de Foligno. Sans plus tarder, les gardes nationaux spoletains en armes exigeaient la remise définitive du château en leurs mains; mais la garnison se montrait décidée à résister. Un conflit sanglant devenait inévitable. Le pieux prélat prononça alors les mêmes paroles que, devenu pape, on lui entendit prononcer dix-huit ans plus tard, lorsqu'il s'agissait de prendre part à la guerre contre l'Au-

(1) V. *La Reine Hortense en Italie, en France et en Angleterre, pendant l'année 1831. Fragments de ses Mémoires inédits écrits par elle-même.* Paris, Levavasseur, 1834.

triche : « Je ne veux pas, dit-il, voir répandre le sang de mon peuple. » Et il prit sur lui de donner au commandant de la garnison l'ordre de capituler. Et les conditions de la capitulation furent signées sur son propre bureau.

L'autorité pontificale s'était éclipsée. On dut former un comité provisoire d'administration dont faisait partie le comte Campello, élu capitaine de la garde civique. Quatre jours après, les plus prudents parmi les membres de ce comité s'esquivèrent. Le jeune Campello, suggestionné par des lettres d'un patriotisme enflammé que lui adressaient d'éminents littérateurs avec lesquels il était en correspondance suivie, resta, et devint même le chef de cette administration improvisée. L'archevêque, à dire vrai, eût préféré qu'il se fût retiré avec les autres, mais il l'absout dans sa conscience intime, soit en considération des entraînements du jeune âge, soit aussi parce que lui-même l'avait encouragé à faire partie du comité pour y exercer une salutaire influence de modération.

La débonnaireté de l'archevêque lui attirait à tout instant les acclamations des libéraux, tout en le compromettant assez gravement à Rome, où les adversaires du mouvement ne le ménageaient pas. Il jugea prudent de se mettre à l'écart et se retira à Leonessa, ville du royaume de Naples, comprise dans le diocèse de Spoleto. Mais les événements se précipitaient. Après la soumission de Modène, de Bologne et de la plupart des autres villes insurgées, Spoleto, à son tour, rentra dans l'ordre. Et l'archevêque y revint, obséquieusement entouré par les anciens fauteurs du mouvement qui n'espéraient qu'en son intercession pour échapper aux châtiments redoutés. Elle ne leur fit pas défaut ; il les protégea avec une évangélique constance, les aidant même de sa bourse pour fuir. Nombre d'entre eux furent, grâce à lui, sauvés, et parmi eux le comte Campello. Mais les adversaires de Mgr Mastaï, moins indulgents que lui, ne lui pardonnèrent pas. La trame ourdie par eux porta ses fruits. Moins d'un an après ces événements, il était transféré de l'archevêché de Spoleto à l'évêché d'Imola.

Le comte Campello, retiré chez lui, remplit toutes les années suivantes par des travaux littéraires et par les tranquilles soins de l'administration municipale de Spoleto, dont il était devenu le chef.

C'est au sein de cette paisible existence que les événements de 1848 vinrent le rappeler à une vie plus active. Envoyé à la *Consulta d'État* comme représentant de l'arrondissement de Spoleto, il se signale par un lumineux rapport sur la question de l'organisation militaire. Ce succès fait qu'on l'improvise ministre des armes dans le cabinet libéral dont firent partie Minghetti, Mamiani et Farini, tous trois destinés, comme lui-même, à devenir plus tard ministres du roi d'Italie.

Cependant les fraternels épanchements de la période du gouvernement libéral ne tardèrent pas à dégénérer en dangereuses agitations. D'où l'assassinat du comte Rossi, la fuite du pape à Gaëte et la proclamation de la république à Rome. Campello est élu représentant à l'Assemblée constituante romaine par les collèges de Rome et de Spoleto. Envoyé comme commissaire de la Constituante à Bologne, il devient bientôt suspect au gouvernement du Triumvirat de Mazzini. Secrètement avisé de son imminente arrestation, il peut s'enfuir, et, après bien des péripéties, il se réfugie à Marseille d'abord, puis à Paris.

Dans cette capitale il est affectueusement accueilli par son ancien ami le prince Louis-Napoléon, président de la République. Reçu, ainsi que son fils, à l'Élysée, il y est traité avec une cordiale familiarité ; il est introduit dans un salon où l'on remarquait le portrait de Pie IX placé entre ceux de la reine d'Angleterre et de l'empereur d'Autriche : « Ils me les ont eux-mêmes envoyés », dit le prince-président avec une certaine nuance d'intime satisfaction. Le comte Campello essaya de scruter sa pensée sur la question romaine en lui parlant de sa célèbre lettre à Edgar Ney : mais celui qu'on appelait déjà « le taciturne » détourna la conversation en lui offrant un cigare.

Quelques jours après, dîner de trente couverts au palais de la présidence. Mme Bartolini, l'épouse morganatique du roi Jérôme, était assise à la place d'honneur, circonstance qui achevait de donner créance au bruit que son mariage allait être déclaré officiellement. Mais les faiseurs de nouvelles ignoraient que l'influence récemment prise sur le cœur de l'ex-roi de Westphalie par une très belle et célèbre artiste de la Comédie-Française mettraient à néant les espérances de Mme Bartolini. Une particularité curieuse de ce dîner, c'est que l'élégant et riche service de la table, vermeil et sèvres, était armorié au blason des d'Orléans. Le roi Jérôme, assis à côté du jeune comte Paolo Campello, se pencha vers lui et dit à voix basse : « Trop de faste pour un président ; trop peu pour un empereur ». Cette familiarité du dernier des frères de Napoléon s'explique aisément par le fait que le comte Paolo, l'auteur du livre dont j'ai parlé plus haut, était devenu son très proche parent par son mariage avec la princesse Marie Bonaparte, fille du prince de Canino et petite-fille de Lucien.

Cependant Pompeo Campello, après avoir dû fuir les violences du gouvernement révolutionnaire de Rome, n'était pas mieux traité par la réaction cléricale qui prit le dessus au retour de Gaëte. Exilé des États de l'Église, suspect à tous les gouvernements

réactionnaires de la péninsule, il tentait vainement de se rapprocher de son foyer paternel en demandant l'autorisation de s'établir en Toscane. Le gouvernement grand-ducal la lui refusait obstinément. C'est ainsi que pour vivre en terre italienne, il se résigna à aller habiter Turin. Il résida en Piémont jusqu'en 1855. Alors l'alliance du roi de Sardaigne avec la France et l'Angleterre, en vue de la guerre d'Orient, laissait entrevoir des perspectives d'avenir pour l'Italie. Campello revint à Paris, désireux d'y suivre de près les événements. Son départ lui était d'ailleurs vivement conseillé par plusieurs de ses amis politiques qui menaient, de Turin, une active campagne muratiste et croyaient pouvoir utiliser dans leur sens ses relations d'amitié et de parenté avec l'empereur. C'était, en première ligne, Masi, ancien secrétaire du prince de Canino, ex-colonel républicain à Rome, et destiné à être, cinq ou six ans plus tard, le général qui inaugura l'invasion des Marches au profit de la maison de Savoie. Avec lui s'agitaient monsignor Gazzola, qui avait acheté le concours de l'écrivain Bianchi Giovini, directeur de l'*Unione*, et Saliceti, l'apôtre de la foi muratiste, descendant de l'homme d'État de ce nom qui fut l'habile ministre du roi Murat. Plus enflammé qu'eux tous était le marquis Gioacchino Pepoli, propre cousin des Murat, homme ardent et ambitieux de jouer un grand rôle.

Campello, tout en suivant leurs mouvements d'un regard sympathique, n'accordait qu'un concours très platonique à leurs menées pour une cause en laquelle il n'avait que peu de foi. Et moins de foi que lui encore en manifestait le prétendant lui-même. On lui arrachait à grand effort quelques modiques sommes qu'il ne donnait jamais qu'en « lésinant » tant et plus. Le prince ne voulait pas déplaire à l'empereur, dont les libéralités lui assuraient une large existence fort appréciable après la gêne et les privations des années d'exil.

Or Napoléon III mettait un soin jaloux à ne pas donner à l'Europe le soupçon qu'il voulût ressusciter la politique de royautés de famille qui fut si funeste à son oncle. Il était absolument hostile à la conspiration muratiste, qu'il eut soin même de faire solennellement condamner dans une communication publiée par le *Moniteur universel* (7 octobre 1855). Il ne sera pas oiseux d'ajouter ici que le neveu de Napoléon Ier se montra fidèle au même principe de prudente réserve lorsque, en 1859, il réprouva les agissements de certains amis trop zélés du prince Napoléon, lesquels travaillaient à poser sa candidature au trône de Toscane. Il n'est d'ailleurs que juste de dire que ce prince, partisan passionné de l'unité italienne, plus même qu'un intérêt français bien entendu ne l'eût voulu, ne partageait à aucun degré les visées de ses malencontreux amis, et qu'il n'en autorisa jamais la poursuite. Pour revenir au prince Murat, s'il faisait quelques légers sacrifices pour entretenir le zèle de ses adhérents, c'était moins dans la croyance à un succès possible que parce que « avoir l'auréole de prétendant à un trône, être considéré comme un roi en herbe par les courtisans des Tuileries, améliorait sa position à la cour et lui donnait une vaniteuse prévalence sur les autres princes de la famille impériale ».

Quant au comte Campello, dès son arrivée à Paris, il se rendit bien vite compte de l'inanité des vues muratistes. Il ne fit aucun mystère de ses impressions à ses amis restés en Italie. Il les dissuada notamment de faire fond sur le crédit que pouvait lui valoir sa qualité de parent des Bonaparte. Les Bonaparte, en effet, étaient peu vus de bon œil à la cour de Napoléon III, et, moins que tous autres, ceux de la branche de Lucien, à laquelle les Campello étaient alliés. Napoléon III, toutefois, avait gardé un souvenir affectueux à son ancien hôte de Campello. Dès qu'il apprit par le comte Baciocchi la présence à Paris du comte Pompeo, il lui fit adresser une invitation à dîner. Le dîner eut lieu à la Ville-l'Étang, où l'empereur s'était fait construire un pavillon qu'il avait meublé simplement pour y aller passer de temps en temps quelques jours, au bord d'un petit lac situé à l'extrémité du parc de Saint-Cloud. Dîner intime. Douze convives seulement. Après le café, qu'on prit au bord du lac, l'empereur se livra à un divertissement qui fit pousser un cri d'effroi aux dames, et dont les Campello, père et fils, qui n'en avaient jamais entendu parler, éprouvèrent une vive surprise. Ce divertissement consistait à prendre deux barques très légères, sur chacune desquelles on mettait un pied, puis à les faire marcher très rapidement avec le simple jeu des jambes. L'empereur, paraît-il, s'en acquittait avec une extrême habileté et s'y complut longtemps; si bien que lorsqu'il revint à terre, l'heure du départ approchant, le comte désespérait de pouvoir lui dire tout ce qu'il avait préparé dans son esprit en partant de Paris. Mais Napoléon III le dédommagea, en le reconduisant à la gare de Saint-Cloud dans une voiture attelée à quatre chevaux qu'il conduisait lui-même et en le faisant asseoir sur le siège à côté de lui. Sa Majesté commença par lui dire qu'Elle avait fait faire des démarches à Rome pour obtenir son rappel de l'exil; que le Pape s'y était montré favorable, mais la curie, toute dévouée à l'Autriche, s'y opposait, et, ajoutait-il, « je ne peux pas m'exposer encore à un refus ». Tout le long du chemin on causa; la politique italienne fit naturellement les frais de cette causerie intime, et le comte Campello quitta son impérial interlocuteur avec la parfaite prévision que la délivrance de l'Italie était

l'une de ses principales préoccupations. L'empereur disait « s'attendre à la haine des réactionnaires », mais avoir foi dans les lumières des catholiques éclairés, de l'épiscopat et du clergé notamment, lesquels devraient reconnaître que ses projets étaient « l'unique moyen de conserver Rome au chef de l'Église et de le réconcilier avec l'Italie ».

Ces « projets » furent mis à exécution moins de quatre ans plus tard; la politique des nationalités trouva son triomphe sur les champs de bataille de Magenta et de Solférino; mais le triomphateur ne s'y heurta pas seulement à la haine des réactionnaires, qu'il avait prévue; il eut la surprise de s'y voir aussi exposé à celle des libéraux. Ceux-là ne lui pardonnèrent jamais d'avoir laissé enlever au Pape les provinces que la couronne de Sardaigne s'annexa après Villafranca; ceux-ci de s'être arrêté à Villafranca et de continuer à assurer au Pape la possession de Rome. Tel est le sort de toute politique imparfaitement tranchée : le lendemain de Villafranca il fallait mettre un frein ou aux résistances de la curie romaine ou aux impatiences du parti d'action italien dont la couronne de Piémont faisait son profit. La chose était possible, sinon facile : d'un côté les cent cinquante mille soldats français qui se trouvaient en Lombardie n'auraient pas eu de peine à tenir en respect les révolutionnaires italiens suggestionnés par l'Angleterre; de l'autre, la menace de retirer la garnison française qui formait l'unique appui du trône pontifical pouvait avoir raison des agissements cléricaux suscités par l'intrigue légitimiste française et encouragés par la réaction européenne contre la France démocratique.

Rien de tout cela ne fut fait. Napoléon III, s'abandonnant à sa nature affectueuse, ne voulut affliger ni Victor-Emmanuel ni Pie IX; il crut à l'amitié de l'un, à la reconnaissance de l'autre. Il fut joué par tous deux, et l'Italie, faite par lui, se fit contre lui, tandis que Rome devenait le centre des menées des ennemis de son trône.

Peu après la paix de Villafranca, les Marches et l'Ombrie furent envahies par l'armée italienne allant disputer à Garibaldi le mérite de la conquête de Naples. Ainsi avec la chute de l'autorité pontificale à Spoleto, le comte Campello put voir la fin de son exil du foyer paternel.

J'abrège en laissant dans l'ombre les années pourtant si remplies qui s'écoulèrent entre 1860 et 1867. Au sortir de la guerre de 1866, l'Italie était fort troublée par l'agitation des partis. Elle avait subi avec désespoir les défaites de Custozza et de Lissa; elle avait souffert dans sa vanité de devoir se résigner à recevoir la Vénétie, non comme une conquête prise à l'ennemi qu'elle n'avait pas su vaincre, mais comme un don dû à la généreuse protection de l'empereur des Français. Elle voyait dans ce fait une offense qu'elle ne pardonnait pas, et qu'aujourd'hui encore elle n'a pas pardonnée à la France. Le baron Ricasoli, qui avait été à la tête du gouvernement pendant la guerre, devenait l'objet des violentes attaques des partis avancés, et le roi, qui frayait avec ceux-ci, lui battait froid. Il dut se retirer, et la couronne confiait à M. Rattazzi la mission de former un nouveau cabinet. Rattazzi, nature fine mais ondoyante, était partisan de la France tout en étant au mieux avec la gauche parlementaire dont on le considérait encore comme le chef, bien qu'elle fût désormais altérée dans son ancien caractère par la prédominance qu'y exerçaient les hommes d'extrême gauche : j'ai nommé les Crispi, les Miceli, les Bertani, les Saporta et tant d'autres. Or ceux-ci étaient les ennemis déclarés de l'empereur et du nom français. Cependant l'agitation contre la France, les déclamations haineuses dont elle était le point de mire après le bienfait dont elle avait rendu l'Italie l'objet en lui assurant, quoique vaincue, l'acquisition de Venise, avaient quelque peu indisposé le cabinet des Tuileries. Le roi Victor-Emmanuel, de son côté, commençait à avoir plus de foi dans l'avenir du parti d'action que dans l'étoile de la France impériale. Toutefois il sentait encore le besoin de se tenir en amitié avec elle. Le choix d'un ministre des Affaires étroite étrangères, en pareille occurrence, était chose délicate. On songea au comte Campello, à ses relations de parenté avec la famille de l'empereur; on jugea que sa personnalité serait, plus que toute autre, apte à améliorer la manière de sentir du gouvernement français. Le portefeuille des Affaires extérieures lui fut donc offert avec une persistance qui finit par vaincre sa répugnance à entrer dans la politique active. Et l'on avait vu juste en fondant sur lui de telles espérances. Dès son avènement, en effet, le baron de Malaret, ministre de France à Florence, s'empressa de venir lui communiquer des dépêches exprimant en termes très flatteurs pour lui la satisfaction qu'on en éprouvait à Paris.

Le ministère Rattazzi, dont le comte Campello fut ainsi appelé à faire partie, devait être, dans la pensée du roi et de M. Rattazzi lui-même, un ministère de conciliation entre la droite et la gauche; mais, dès ses premiers pas, il eut à se heurter à l'ardente opposition de l'extrême gauche dans la personne, notamment, de M. Crispi, auteur d'une motion proposant l'abolition des fonds secrets; l'ancienne majorité de la Chambre, où s'étaient signalés des symptômes de dislocation, se ressouda devant cette proposition, votant en masse pour la repousser. Ce vote ramenait forcément le nouveau ministère vers l'élément de droite. Cette question des fonds secrets n'était d'ailleurs que le motif apparent du désaccord

survenu entre le cabinet et l'extrême gauche, âme du parti d'action. Le vrai point de dissidence consistait en ce que le ministère caressait des vues d'accords avec le Saint-Siège, tandis que ce parti méditait une agression du territoire pontifical. Le gouvernement italien, sur le désir exprimé par le Pape, envoyait à Rome M. Tonello, habile négociateur qui aurait dû, selon toute probabilité, arriver à conclure un *modus vivendi* également avantageux pour les deux parties. Malheureusement Pie IX était entouré d'éléments récalcitrants, mis principalement en jeu par le comte d'Arnim, ministre de Prusse; et Victor-Emmanuel, d'autre part, subissait par trop les suggestions d'hommes dévoués au parti d'action dont il s'était laissé entourer, « soit qu'il ne sentît pas son trône suffisamment solide pour affronter les violences des désordonnés, — *degli scarmigliati*, — soit par volupté de remporter les applaudissements même de ses adversaires. »

Or ces *scarmigliati* étaient surtout excités par M. d'Usedom, ministre de Prusse, qui agissait en même temps sur le roi, et le poussait à encourager Garibaldi dans son projet de marcher sur Rome. Le double jeu de la diplomatie prussienne pendant cette période, secondée d'ailleurs par la diplomatie anglaise, a été un chef-d'œuvre d'habileté dans la mauvaise foi. En causant avec les ministres de Victor-Emmanuel, M. d'Usedom tenait le langage le plus correct du monde ; il ne cessait de dire que le desir de M. de Bismarck était de voir les gouvernements d'Italie et de France respecter scrupuleusement la convention de Septembre. Dans des conversations avec le roi et les personnes de l'entourage royal intime, son langage était tout opposé : il s'appliquait à leur persuader que la convention de Septembre n'avait été qu'un expédient adopté par l'empereur des Français pour s'arracher enfin la douloureuse épine du pied qu'était pour lui l'occupation de Rome ; que Napoléon III, une fois ses troupes parties, s'attendait parfaitement à ce que l'Italie ne tînt aucun compte de l'obligation contractée par elle de défendre la frontière pontificale contre toute attaque ; qu'il ne demandait qu'à avoir « la main forcée » par un fait accompli ; que surtout il se garderait comme du feu d'envoyer des troupes pour recommencer cette occupation de Rome, qui avait été son cauchemar pendant dix-huit ans et qui, en lui aliénant le parti libéral, lui avait fait perdre tout le bénéfice de sa victoire de Solférino et de sa politique des nationalités, etc.

Victor-Emmanuel n'était pas éloigné de prêter une oreille complaisante à ces propos qui flattaient singulièrement ses instincts ambitieux. Ainsi naissait un sourd désaccord entre le souverain et ses ministres, résolus à combattre les entreprises perturbatrices et à se tenir loyalement sur le terrain de la convention de Septembre.

Sur ces entrefaites, Garibaldi, venu de son île de Caprera, lançait des proclamations incendiaires ; de nombreux volontaires s'enrôlaient et se dirigeaient successivement vers la frontière pontificale. Avec quelles ressources d'argent tous ces mouvements s'accomplissaient-ils ? Le comte Campello ne craint pas d'affirmer que les ressources consistaient en sommes d'argent fournies par des « banques israélites d'Allemagne et d'Angleterre ». Enfin Garibaldi lui-même se met en chemin pour aller prendre le commandement effectif de ses volontaires. Mais le gouvernement veillait, loyalement déterminé à défendre la frontière des États de l'Église. Le célèbre général agitateur est arrêté à Sinalunga et conduit dans la citadelle d'Alexandrie, où sa captivité fut d'ailleurs très brève. On le laissa libre de s'en retourner sur son rocher de Caprera, s'en fiant à la garde de six vaisseaux de guerre et de cinq barques pour l'empêcher d'en sortir.

L'arrestation de Garibaldi, provoqua, — on devait s'y attendre, — les plus violentes protestations du parti d'action, auquel faisait naturellement chorus cette partie de la population désœuvrée et inconsciente qui est toujours prête à acclamer les orateurs de carrefour ; Florence fut le théâtre de scènes tumultueuses dont roi et ministres demeuraient impressionnés.

Et la lâcheté habituelle aux partis modérés privait le souverain et son gouvernement de tout encouragement contre les injures, les menaces qui leur venaient de la rue ; les journaux réputés comme les plus conservateurs tenaient eux-mêmes un langage à deux tranchants : tout en ne pouvant pas s'empêcher d'approuver l'arrestation du général perturbateur, ils exaltaient, d'une part, sa courageuse audace, d'autre part, ils attaquaient violemment la papauté et ne trouvaient pas assez d'injures pour en couvrir la France et sa politique de protection du Saint-Siège.

Pourtant le gouvernement s'efforçait de calmer les appréhensions de la France et songeait même à négocier des accords avec Rome. Espérances vaines. Tout à coup on apprend que Garibaldi, trompant la vigilance des navires qui le gardaient, s'est envolé de son nid d'aigle. Il arrivait à Florence pour y prêcher la guerre, et le 22 octobre il partait, sur un *train spécial* mis à sa disposition, dans la direction de Passo-Corese, ou, en cas d'obstacle, de Terni.

Un journal faisait remarquer « qu'on n'accorde point de train spécial sans l'autorisation d'un commissaire du gouvernement ». Or aucun ministre n'avait donné une telle autorisation. D'où émanait-elle ? C'est un mystère qui n'a pas été approfondi,

peut-être parce que la lumière aurait dû en être cherchée trop haut. Cependant les volontaires passaient la frontière librement, devant les troupes royales qui fraternisaient avec eux.

Il y eut, en ces jours-là, des heures d'angoisse à Florence aussi bien qu'à Paris. Le gouvernement français adjurait en termes pressants le gouvernement italien de mettre fin à ce désordre, comme la convention de Septembre lui en imposait l'obligation rigoureuse. Les ministres italiens, mal soutenus par la couronne, n'avaient plus de règle de conduite sûre. Il n'était maintenant plus question pour eux de recommencer l'action hardie de l'arrestation de Garibaldi. Ils en étaient arrivés à concevoir l'irréalisable idée d'intervenir dans les États de l'Église pour y rétablir l'ordre, éludant ainsi l'engagement de les préserver d'une agression à laquelle ils n'osaient plus s'opposer. Les criailleries d'en bas, les hésitations d'en haut les avaient amenés jusque-là. Ils allèrent plus loin encore : dans un conseil de ministres présidé par le roi, il fut décidé que si la France intervenait, l'Italie se verrait obligée d'intervenir à son tour. Cependant les objurgations de la France devenaient de plus en plus pressantes. Il existe une dépêche télégraphique poignante de Napoléon III à Victor Emmanuel : « Vous ne faites pas seulement chose inopportune, mais une mauvaise action à moi, qui suis dans l'embarras. »

En France, les ordres et les contre-ordres se suivaient de près. On embarquait la troupe à Toulon, puis on la faisait débarquer sur la moindre espérance qu'une résolution du gouvernement italien viendrait rendre inutile la douloureuse expédition projetée.

Enfin la certitude étant acquise à Paris que l'Italie ne ferait rien pour empêcher l'invasion des États de l'Église, l'honneur de la France imposa la dure nécessité d'intervenir. Elle ne pouvait pas laisser s'accréditer dans le monde l'idée qu'elle n'avait évacué les États du Pape que pour le livrer sans défense aux coups de ses ennemis. L'ordre du départ des troupes fut envoyé à Toulon. M. Nigra en informait son gouvernement par un télégramme ainsi conçu : « Paris, 26 octobre, 11 h. 45 du soir. L'expédition française est décidément partie aujourd'hui. L'Empereur l'a annoncé lui-même au Roi par un télégramme expliquant le but et le caractère de l'expédition qui, *si nous n'intervenons pas*, ne doit pas, dans la pensée de l'Empereur, être considérée comme un acte d'hostilité envers l'Italie. Le télégramme ajoute que l'Empereur, sur sa parole d'honneur, ne demande que de faire appel à un congrès, une fois le calme rétabli, pour résoudre la question romaine. »

Le ministère italien était d'ailleurs démissionnaire. Après la bravade de sa déclaration que l'Italie intervendrait si la France intervenait, il n'avait que deux résolutions à prendre : ou intervenir ou se retirer. C'est à ce dernier parti qu'il se résigna. Le comte Campello l'annonçait le 20 octobre à son fils... « Nous avons traîné jusqu'à ce moment en négociant et en écrivant des télégrammes ; mais aujourd'hui nous en sommes à ce point que l'ordre du départ des troupes (françaises) est donné et que la France, en intervenant, déclare cas de guerre si l'Italie passe le confin et intervient. Donc, nous restant au pouvoir, c'est la guerre avec la France... Si nous n'intervenons pas, nous sommes exposés à la guerre civile dans le pays. Rattazzi a toujours proclamé qu'il interviendrait si la France intervenait ; il ne pourrait adhérer à toute autre détermination. Or ce serait grande imprudence que d'exposer l'Italie à subir des défaites et des désastres. Un nouveau ministère est donc nécessaire pour prendre librement tel parti qu'il jugera plus opportun et moins préjudiciable pour le pays. »

Depuis le 20 octobre l'Italie se trouva donc sans gouvernement, circonstance éminemment favorable aux complices que l'expédition garibaldienne avait dans les régions du pouvoir pour la laisser librement passer à travers la frontière pontificale. C'est ainsi qu'elle put aller s'abîmer sur les funestes coteaux de Mentàna, où, dans un combat en quelque sorte fratricide, les chassepots français firent couler le sang italien.

En Italie peu de gens eurent assez de raison pour se rendre compte du tort qu'on avait eu en violant des engagements diplomatiques solennellement souscrits, pour comprendre le devoir d'honneur qu'une telle violation avait imposé à la France. Tous ou presque tous jurèrent haine et vengeance. C'en était fait ; l'ancien pacte d'amitié fraternelle entre les deux anciens alliés de Magenta et de Solferino était désormais définitivement rompu. La chancellerie prussienne, auteur mystérieux de cette tragique aventure, triomphait. Elle pouvait être assurée désormais que, dans la prochaine guerre mortelle qu'elle préparait contre la France, l'Italie, — du moins l'Italie officielle, — ne passerait pas les monts. Mais, disons-le très haut pour que la reconnaissance en revienne à qui de droit : un homme se trouva pour réparer l'oubli de son pays, pour aller exposer sa vie et celle des siens sur les champs de bataille où les destinées de la nation sœur se jouaient ; et cet homme ce fut le vaincu de Mentana. Gloire à lui !

G. GIACOMETTI

IMPRESSIONS DE VOYAGE

DE ROBESPIERRE

Dans la partie de la belle collection d'autographes de feu Etienne Charavay, que les ventes publiques n'ont pas encore dispersée, il y a une longue lettre écrite par Robespierre, en 1783, à une personne dont nous ignorons le nom. Cette lettre est-elle inédite? Je dirais *oui*, si de fâcheuses expériences ne m'avaient porté à ne jamais affirmer le caractère inédit d'un document. Tout ce que je puis dire, c'est que ce texte m'était inconnu et qu'aucune des personnes à qui je l'ai fait lire ne le connaissait.

Voici cette lettre :

Monsieur,

Il n'est point de plaisirs agréables, si on ne les partage avec ses amis. Je vais donc vous faire la peinture de ceux que je goûte depuis quelques jours.

N'attendez pas une relation de mon voyage, on a si prodigieusement multiplié ces espèces d'ouvrages depuis plusieurs années que le public en pourrait être rassasié. Je connais un auteur qui fit un voyage de cinq lieues et le célébra en vers et en prose, qu'est-ce cependant que cette entreprise comparée à celle que j'ai exécutée! Je n'ai pas seulement fait cinq lieues, j'en ai parcouru six, et six bonnes encore, au point que, suivant l'opinion des habitants de ce pays, elles vaillent bien sept lieues ordinaires. Cependant je ne vous dirai pas un mot de mon voyage. J'en suis fâché pour vous, vous y perdrez, il vous offrirait des aventures infiniment intéressantes, celles d'Ulysse et de Télémaque ne sont rien auprès.

Il était cinq heures du matin quand nous partîmes, le char qui nous portait sortait des portes de la ville (1) précisément au même instant où celui du Soleil s'élançait du sein de l'Océan, il était orné d'un drap d'une blancheur éclatante dont une partie flottait abandonnée au souffle des Zéphyrs. C'est ainsi que nous passâmes en triomphe devant l'*Aubette* des commis. Vous jugez bien que je ne manquais pas de tourner mes regards de ce côté, je voulais voir si les argus de la Ferme ne démentiraient pas leur antique réputation d'honnêteté; moi-même, animé d'une noble émulation, j'osai prétendre à la gloire de les vaincre en politesse, s'il était possible. Je me penchai sur le bord de la voiture et, ôtant un chapeau neuf qui couvrait ma tête, je les saluai avec un sourire gracieux. Je comptais sur un juste retour. Le croiriez-vous? Ces commis immobiles comme des termes, à l'entrée de leur cabane, me regardèrent d'un œil fixe sans me rendre mon salut. J'ai toujours eu infiniment d'amour-propre; cette marque de mépris me blessa jusqu'au vif et me donna pour le reste du jour une humeur insupportable.

Cependant nos coursiers nous emportaient avec une rapidité que l'imagination ne saurait concevoir. Ils semblaient vouloir le disputer en légèreté aux chevaux du Soleil qui volaient au-dessus de nos têtes, comme j'avais moi-même fait assaut de politesse avec les courriers de la porte de Méaulens; d'un saut ils franchirent le faubourg Sainte-Catherine, ils en firent un second, et nous étions sur la place de Lens; nous nous arrêtâmes un moment dans cette ville. J'en profitai pour considérer les beautés qu'elle offre à la curiosité des voyageurs; tandis que le reste de la compagnie déjeunait, je m'échappai et montai sur la colline où est situé le Calvaire, de là je promenai mes regards avec un sentiment mêlé d'attendrissement et d'admiration sur cette vaste plaine où Condé à vingt ans remporta sur les Espagnols cette célèbre victoire qui sauva sa patrie. Mais un objet bien plus intéressant fixa mon attention, c'était l'hôtel de ville : il n'est remarquable ni par sa grandeur ni par sa magnificence, mais il n'en avait pas moins de droits de m'inspirer le plus vif intérêt; cet édifice si modeste, disais-je en le contemplant, est le sanctuaire où le mayeur T.., en perruque ronde et la balance de Thémis à la main, pesait naguère avec impartialité les droits de ses concitoyens. Ministre de la justice et favori d'Esculape, après avoir prononcé une sentence il allait dicter une ordonnance de médecin. Le criminel et le malade éprouvaient une égale frayeur à son aspect, et ce grand homme jouissait, en vertu d'un double titre, du pouvoir le plus étendu qu'un homme ait jamais exercé sur ses compatriotes

Dans mon enthousiasme, je n'eus pas de repos que je n'eusse pénétré dans l'enceinte de l'hôtel de ville. Je voulais voir la salle d'audience, je voulais voir le tribunal où siègent les échevins; je fais chercher le portier dans toute la ville, il vient, il ouvre, je me précipite dans la salle d'audience. Saisi d'un respect religieux, je tombe à genoux dans ce temple auguste et je baise avec transport le siège qui fut jadis pressé par le fessier du grand T... C'était ainsi qu'Alexandre se prosternait au pied du tombeau d'Achille et que César allait rendre hommage au monument qui renfermait les cendres du conquérant de l'Asie.

Nous remontâmes sur notre voiture; à peine m'étais-je arrangé sur ma botte de paille que Carvin s'offrit à mes yeux; à la vue de cette terre heureuse nous poussâmes tous un cri de joie semblable à celui que jetèrent les Troyens échappés au désastre d'Ilion lorsqu'ils aperçurent les rivages de l'Italie. Les habi-

tants de ce village nous firent un accueil qui nous dédommagea bien de l'indifférence des commis de la porte de Meaulens; des citoyens de toutes les classes signalaient à l'envi leur empressement pour nous voir; le savetier arrêtait son outil, prêt à percer une semelle, pour nous contempler à loisir; le perruquier abandonnant une barbe à demi faite accourait au-devant de nous, le rasoir à la main; la ménagère, pour satisfaire sa curiosité, s'exposait au danger de voir brûler ses tartes. J'ai vu trois commères interrompre une conversation très animée pour voler à leur fenêtre; enfin nous goûtâmes pendant le trajet qui fut, hélas! trop court, la satisfaction flatteuse pour l'amour-propre de voir un peuple nombreux s'occuper de nous. Qu'il est doux de voyager! disais-je en moi-même, on a bien raison de dire qu'on n'est jamais prophète dans son pays; aux portes de votre ville on vous dédaigne, dix lieues plus loin, vous devenez un personnage digne de la curiosité publique.

J'étais occupé de ces sages réflexions lorsque nous arrivâmes à la maison qui était le terme de notre voyage; je n'essaierai pas de vous peindre les transports de tendresse qui éclatèrent alors dans nos embrassements, ce spectacle vous aurait arraché des larmes. Je ne connais dans toute l'histoire qu'une seule scène de ce genre que l'on puisse comparer à celle-là; lorsque Enée, après la prise de Troie, aborda en Épire avec sa flotte il y trouva Helenus et Andromaque que le destin avait placés sur le trône de Pyrrhus, on dit que leur entrevue fut des plus tendres. Je n'en doute pas. Énée, qui avait le cœur excellent, Helenus, qui était le meilleur Troyen du monde, et Andromaque, la sensible épouse d'Hector, versèrent beaucoup de larmes, poussèrent beaucoup de soupirs dans cette occasion; je veux bien croire que leur attendrissement ne le cédait point au nôtre; mais après Helenus, Énée, Andromaque et nous, il faut tirer l'échelle.

Depuis notre arrivée, tous nos moments ont été remplis par des plaisirs. Depuis samedi dernier je mange de la tarte en dépit de l'envie. Le destin a voulu que mon lit fût placé dans une chambre qui est le dépôt de la pâtisserie. C'était m'exposer à la tentation d'en manger toute la nuit; mais j'ai réfléchi qu'il était beau de maîtriser ses passions, et j'ai dormi au milieu de tous ces objets séduisants; il est vrai que je me suis dédommagé pendant le jour de cette longue abstinence.

Je te rends grâce, ô toi, qui d'une main habile,
Fécondant le premier une pâte docile,
Présentas aux mortels ce mets délicieux.
Mais ont-ils reconnu ce bienfait précieux?
De tes divins talents consacrant la mémoire,
Leur zèle a-t-il dressé des autels à la gloire?
Cent peuples prodiguant leur encens et leur vœux
Ont rempli l'univers de temples et de dieux.
Ils ont tous oublié ce sublime génie,
Qui, pour eux, sur la terre apporta l'ambroisie.
La tarte, en leurs festins, domine avec honneur,
Mais daignent-ils songer à son premier auteur?

De tous les traits d'ingratitude dont le genre humain s'est rendu coupable envers ses bienfaiteurs, voilà celui qui m'a toujours révolté. C'est aux Artésiens qu'il appartient de l'expier, puisque, au jugement de tout l'Europe, ils connaissent le prix de la tarte mieux que tous les autres peuples du monde, leur gloire demande qu'ils fassent bâtir un temple à son inventeur. Je vous dirai même, entre nous, que j'ai là-dessus un projet que je me propose de présenter aux États d'Artois. Je compte qu'il sera puissamment appuyé par le corps du clergé.

Mais c'est peu de manger de la tarte, il faut la manger encore en bonne compagnie; j'ai eu cet avantage. Je reçus hier le plus grand honneur auquel je pusse jamais aspirer. J'ai dîné avec trois lieutenants et avec le fils d'un bailli. Toute la magistrature des villages voisins était réunie à notre table. Au milieu de ce sénat brillait M. le lieutenant de Carvin, comme Calypso au milieu de ses nymphes. Ah! si vous aviez vu avec quelle bonté il conversait avec le reste de la compagnie comme un simple particulier, avec quelle indulgence il jugeait le champagne qu'on lui versait, avec quel air satisfait il semblait sourire à son image, qui se peignait dans son verre? J'ai vu tout cela, moi... et cependant voyez combien il est difficile de contenter le cœur humain.

Tous mes vœux ne sont pas encore remplis, je me prépare à retourner bientôt à Arras. J'espère trouver en vous voyant un plaisir plus réel que ceux dont je vous ai parlé. Nous nous reverrons avec la même satisfaction qu'Ulysse et Télémaque après vingt ans d'absence. Je n'aurai pas de peine à oublier mes baillis et mes lieutenants. Quelque séduisant que puisse être un lieutenant, croyez-moi, Madame, il ne peut jamais entrer en parallèle avec vous. Sa figure, lors même que le champagne l'a colorée d'un doux incarnat, n'offre point encore ce charme que la nature seule donne à la vôtre, et la compagnie de tous les baillis de l'univers ne saurait me dédommager de votre aimable entretien.

Je suis, avec la plus sincère amitié, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

DE ROBESPIERRE.

A Carvin, ce 12 juin 1783.

Ces juvéniles impressions de voyage, en forme de badinage épistolaire, sont une preuve de plus de l'humeur gaie des Français les plus sérieux, à la veille de la révolution. On aimait à rire, en 1783, comme si on avait eu confiance dans le triomphe prochain de la raison. Même celui qui devait être le plus grave des révolutionnaires,

même ce Robespierre en qui on devait voir, en l'an II, comme un proscripteur du rire, avait subi jadis cette contagion de la gaieté et donné dans cette mode de plaisanterie à demi mystificatrice où excellaient alors tant d'autres jeunes gens lettrés, comme cet Hérault de Séchelles que Robespierre lui-même devait envoyer à l'échafaud.

La lettre de Robespierre est, si l'on veut, d'un pédant. Il badine sans grâce, mais il badine. N'est-ce pas là un trait curieux du caractère, non d'un individu, mais d'une [illegible] ?

C'est pour cela surtout que cette lettre méritait peut-être d'être publiée, sans parler du plaisir qu'elle causera à ceux qui, admirateurs ou détracteurs, sont passionnément curieux de tout ce qui touche à la biographie de Robespierre.

A. Aulard.

CONFÉRENCES D'AUJOURD'HUI

On se rappelle les mordantes et spirituelles satires que fit Édouard Pailleron, tant sur les professeurs de beau langage pour mondaines éprises d'idéal, que sur les jeunes « arrivistes » bellement cyniques, édifiant leur succès sur la sotte vanité des parvenus ignorants. Dans l'une, *le Monde où l'on s'ennuie*, c'était, chez la comtesse de Céran, le professeur Bellac porté aux nues par un parterre de beaux esprits encore sous l'influence d'une conférence sur l'amour : « Superbe ! clamait Mme de Saint-Réault ; — Beau, beau, beau ! » vociférait en délire la belle Mme Arriégo ; et une troisième, Mme de Loudan, laissait exhaler dans un soupir d'extase : « Idéal ! vous êtes un des dieux de mon Olympe ; c'est du fétichisme ! » Dans l'autre, les *Cabotins*, c'était la bande odieuse des jeunes ambitieux, la... *Tomate*, association d'admiration mutuelle, où musiciens, journalistes, peintres, sculpteurs, médecins, magistrats, tous charlatans rusés, faisaient du salon de ce vaniteux et parvenu Laversée la tribune de leurs apologies personnelles, en attendant leur gloire future. « Commencez par avoir du succès, affirmait dédaigneusement l'un d'eux, il y aura toujours quelqu'un pour vous trouver du talent. »

Depuis cette époque, le nombre des cabotins n'a point décru, loin de là. Que ce soit en politique, dans les sciences, dans les arts, ils sont aujourd'hui légion, et constituent pour la nation un permanent danger, en ce sens qu'ils prennent la place d'hommes de valeur restés simples et droits, qu'une absence totale d'audace et d'esprit d'intrigue paralyse et empêche d'être écoutés. Mais parmi toutes les branches de l'activité humaine, il semble qu'il y en ait une particulièrement infectée de ce fléau, et c'est précisément celle où officiait ce doucereux M. Bellac, celle des conférenciers mondains pour belles désœuvrées, que l'absence de toute vie rationnelle rend inconsciemment idolâtres du moindre charlatan. Seulement, depuis Pailleron, leur façon de procéder s'est modifiée ; la clientèle augmentant, ils ont étendu leur champ d'action, et aujourd'hui ce n'est plus le dos appuyé à une cheminée solennelle, sous les lambris dorés de quelques salons mondains, et... littéraires, qu'ils s'écoutent parler, mais bien en des salles publiques où l'on paye en entrant, à moins d'être de la claque et de posséder un billet de faveur. Ils ont franchement escaladé les tréteaux !

Il n'y a guère plus d'une dizaine d'années que ce cabotinage a pris son essor, et déjà voilà qu'il grandit, étend ses rameaux papillotants et légers sur nos modernes « précieuses » comme s'il poussait en terre bénie, sous l'aspiration d'un soleil puissant.

Jusqu'à 1890, les intellectuels de la bourgeoisie parisienne n'avaient eu pour remplir leurs après-midi oisifs que les cours du Collège de France, de la Sorbonne, les conférences hebdomadaires de l'Odéon et les quelques dissertations scientifiques ou sociales sur une question d'actualité traitées d'ordinaire dans les salles de mairie, ou dans les « hall » de concert et de réunions publiques. C'étaient presque toujours des séances sérieuses, où, sauf aux cours de cet excellent M. Bellac, les solennelles redingotes et même les familiers vestons panachaient de multiples points noirs l'essaim papillotant des corsages et des robes de soie. Il s'y rencontrait aussi, surtout en hiver, de ces errants mi-bohèmes, mi-savants, qui, pour tromper l'attente des flâneries printanières au Luxembourg, allaient bercer leur somnolence au ruissellement monotone des phrases, dans une atmosphère lourde. Bref, dans son ensemble, le public appartenait à toutes les classes bourgeoises, sans distinction de coteries ni préoccupation d'amour-propre, et venait aux conférences dans un but de plaisir ou d'utilité personnel, sans le moindre souci de soutenir par ses applaudissements la réputation de quelque favori mondain. Le conférencier n'était pas le premier venu ; presque toujours il avait un titre à l'attention des auditeurs : qu'il fût universitaire ou membre de l'Institut, savant technicien ou simplement apôtre d'une doctrine politique destinée à rendre ici-bas tous les hommes heureux. Par devoir ou par conviction, il semait ses idées dans les sillons de la foule, avec l'espoir incertain que peut-être elles germeraient un jour, et contribueraient, à la longue, à l'amélioration intellectuelle et morale des masses. Quant au sujet de la conférence, il ondulait depuis les littératures passées jusqu'aux découvertes scientifiques les plus modernes, et se formulait en un titre sobre, quelquefois un peu rébarbatif, qui allait droit au cerveau, sans cha-

touiller les fibres facilement vibrantes des cervelets névrosés. C'était, par exemple, sur le « téléphone et le télégraphe », par M. Jamin;... ou bien « sur les poussières de l'atmosphère », par M. Tissandier;... ou bien « sur les fabliaux et contes populaires », par M. Deschanel; d'autres enfin, telles « les archives d'un ministère grec en Égypte, depuis les découvertes faites dans les papyrus du Sérapeum de Memphis », ne s'adressaient qu'à une élite de savants, où l'élément féminin n'avait rien autre à faire qu'à mourir d'ennui.

A partir de cette époque les choses prennent une tournure nouvelle. Public, conférenciers, conférences, tout subit terriblement l'empreinte des temps modernes, et en même temps que l'antique conférence littéraire et scientifique perd du terrain ou végète, la prétentieuse... causerie, fille du « cabotinage et de la vanité », s'installe dans nos mœurs en souveraine maîtresse.

De temps à autre, aux jeudis classiques de l'Odéon, le maître et doyen Sarcey continue encore la tradition, en commentant l'*Avare*, *Mithridate*. Sa réputation, sa bonhomie maligne et spontanée qui désarme les grincheux, et met tout le monde à l'aise, suffisent à retenir la clientèle, et les pères de famille escortés de leurs collégiens en congé, les mamans et leur pensionnat de grandes filles, les vieillards philosophes amateurs du répertoire classique, tout ce petit monde bourgeois et paisible se hâte, comme de coutume, vers les degrés du temple. Mais la concurrence est née! Là-bas, en plein centre d'affaires, dans la fièvre des allées et venues journalières, vient de surgir un nouveau théâtre, presque une scène à marionnettes, destiné tout d'abord aux jeunes élèves du Conservatoire désireuses de se « faire aux planches » avant d'affronter les caprices du grand public. Mais pour un seul tréteau, combien de cabotins ! Et à peine cette « Salonnière » aux ors vifs et aux velours raides a-t-elle ouvert ses portes, que, non seulement les jeunes élèves du Conservatoire, mais tout un essaim de beaux parleurs en mal d'auditrices, envahissent la scène afin de se faire entendre.

Il y en a de toute espèce : comédiens, poètes, dramaturges, journalistes, romanciers, critiques, et même des femmes ! C'est à qui, surtout dans la vaniteuse tribu des gens de lettres, essaiera de posséder un public idolâtre et béat pour édifier sa réputation. De ces nouveaux venus, l'allure est tout autre ! De paternelle et docte, la voix s'efforce d'être charmeuse ; elle n'enseigne plus, elle initie : au lieu de persuader, il lui faut émouvoir, et elle s'assouplit, ductile et vibrante, vers le chemin des âmes à demi déjà possédées. Le geste aussi diffère ; il est plus abondant, plus recherché ; il ondule gracieusement, comme une tige de fleur, à la suite des phrases soigneusement rythmées; même, parfois, il se concentre sur le masque, agite les longues chevelures artistes, ovalise les yeux et fait sourire les lèvres, car il lui faut captiver ; et l'expression n'est-elle pas tout ?

Mais il n'y a pas de changé que l'allure du conférencier : jetez un regard sur les programmes des sujets nouvellement traités : que nous voilà loin des classiques, des dissertations scientifiques et des problèmes d'économie sociale ! Décidément, tout cela n'était bon que pour le fidèle public bourgeois désireux de s'orner l'esprit et de combler les lacunes de son instruction générale ; mais aux agités d'aujourd'hui, il faut quelque chose de plus piquant, de plus... dans le train. Qu'ont-ils à faire avec Racine, Molière ou Shakespeare, voilà plus de deux siècles qu'ils sont morts, pourquoi ne pas les laisser en paix ; et d'ailleurs leur jeunesse n'a-t-elle pas été saturée de classiques ? Pourquoi toujours enfourcher le même dada, quand une foule de célébrités vivantes, et ignorées du public, est là qui attend son tour, impatiente de renommée, elle aussi, car elle sait bien qu'avec la mort viendra l'oubli, et la mort peut venir, demain ! Allons !... Du nouveau, de l'imprévu... du mystique, du sentimental, du sensuel... il faut qu'il y en ait pour tous les goûts, et que chacun y trouve son compte !

Alors apparaissent, puis se succèdent, toute une série de conférences sur les sujets les plus variés, depuis la dernière œuvre de notre maître en psychologie féminine jusqu'aux créations les plus récentes de notre « diseuse nationale ».

Au début, ce n'est encore qu'une innovation timide; on n'ose pas, du premier coup, rompre en visière aux traditions classiques, et le souci de ne point effaroucher une clientèle toute fraîche met une sourdine aux velléités trop audacieuses. Aussi le programme se trouve-t-il des plus mélangés. A côté de conférences littéraires ou musicales qui ne sont qu'une variété des conférences odéonniennes, se glissent subrepticement des dissertations sentimentales ou dramatiques sur « le travail des comédiens », — « l'art nouveau au théâtre », — « les bas-fonds parisiens, leurs habitants, leurs mœurs », que vient encadrer la fleur des chansons du célèbre A. Bruant, exprès descendu de son cabaret pour montrer à un public mondain l'élégant « déhanché » de son allure et le « chic » unique de son costume de garibaldien montmartrois.

A cet essai d'un nouveau genre, le public fait un accueil courtois ; il aspire, lui aussi, à des émotions plus vives que celles jusqu'ici goûtées aux séances du Collège de France ou aux jeudis de l'Odéon. La multiplication des journaux, des romans passionnels, les descriptions analytiques des très com-

plexes états d'âme de nos belles morphinomanes et neurasthéniques, ont fait naître en lui le goût de l'émotion ; maintenant il lui faut de la vie, de la vraie ; il aime les peintures poussées au vif, il veut sentir dans ses moelles le frisson de la vie réelle, ou dans son imagination le mirage des excitations factices. Aussi la silhouette en foulard rouge du chansonnier des « fortif » séduit-elle bientôt une foule de jeunes « snobinettes » que leurs maris ou leurs frères avaient jusqu'alors refusé d'accompagner au cabaret du boulevard Rochechouart, et ce n'est pas un spectacle banal de voir ces mains aristocratiques gantées de blanc applaudir aux refrains canailles d'un argot jusqu'alors insoupçonné.

Désormais ce genre va s'acclimater et pousser ses racines ; presque toutes les conférences de la Bodinière ou d'ailleurs vont se faire à deux : l'un qui agit, chante, récite, mime ou danse, l'autre qui fait le « barnum », explique, commente, met en relief la signification et la portée de chaque geste ou de chaque mot. C'est l'association pour le succès, le remorquage mutuel de l'ambition, où chacun, en offrant son concours, spécule au fond sur la réputation déjà établie de son partenaire afin d'en accroître la sienne. C'est... « *l'Ingénuité fin-de-siècle et le Carnet d'une chanteuse* », avec auditions d'Yvette Guilbert... « *le Rire et les Larmes dans la chanson moderne* » avec Félicia Mallet,... « *la Danse aux* XVIe *et* XVIIe *siècles* », avec quadrilles et menuets dansés par X..., puis toute une série de causeries, avec auditions musicales, sur des compositeurs modernes, dont certains doués cependant de grand talent... Plus nous allons, plus nous voyons la conférence subir cette dualité d'existence : l'exhibition ou l'audition artistique accompagnant la parole ; il semble que l'une ne puisse pas vivre sans l'autre, qu'elles soient comme les légendaires frères Siamois condamnés à se supporter jusqu'à la mort ; et ce n'est pas une médiocre déchéance pour la conférence, que cette impuissance à se suffire à elle-même par l'intérêt et la qualité seuls du sujet. Mais comme elle n'est en définitive qu'une émanation de nos mœurs, on en peut conclure que de plus en plus notre cerveau s'anémie, puisqu'il n'a plus la force de penser à moins de succomber à l'ennui, sans une distraction de l'œil ou de l'ouïe qui le tienne en éveil.

Comme les mœurs, la causerie subit les caprices de la mode.

Hier... les chansons célèbres avec leurs interprètes ou leurs créateurs. Aujourd'hui... le souffle mystique des religions de l'extrême Orient et des sciences occultes. — « Les jeunes-bouddhistes », — « les sciences divinatoires avec tirage d'horoscopes des assistants », — « l'envoûtement », — les « expériences des Tautrikas et des Yoghis », — les « fakirs », avec le concours d'un « pandit »... toute la variété des pratiques religieuses ou mystérieuses des peuples, capables de faire vibrer les imaginations blasées. Cette série fut à l'époque où les âmes passionnées de nos belles Parisiennes avaient découvert le bouddhisme et, s'en faisant leur idéal, désertaient les prie-Dieu veloutés de Saint-Augustin pour les bancs en bois de la petite salle du musée Guimet. C'était aussi la pleine vogue des œuvres de Huysmans ; l'envoûtement était à la mode, et dans les salons l'on ne parlait que de messes noires, d'exorcismes et de pratiques renouvelées du moyen âge ; aussi l'occasion était-elle trop belle pour que les conférenciers ne cherchassent pas à exploiter ce réveil de la curiosité religieuse, dont se sentait soudain possédée leur clientèle mondaine. Comme tout ce qui est d'actualité, cette manie mystique n'eut d'ailleurs qu'un temps, et les exhibitions de chanteuses, danseuses, mimes, diseuses, reparurent ou continuèrent de plus belle. Il en surgit de tous les petits théâtres, de tous les salons artistiques, chaque coterie avait une étoile à faire briller, à imposer au public, et le programme s'enrichissait chaque jour d'une illustration nouvelle de l'un ou l'autre genre. C'était une véritable poussée de jeunes ambitions impatientes qui se ruaient à l'assaut du succès.

Pendant ce temps, les conférences littéraires, les vraies, gardaient à peine le terrain conquis ; à l'Odéon se continuaient les samedis poétiques avec lecture d'œuvres diverses ; quant aux vieux classiques, et même aux auteurs de la première moitié du siècle, c'était à peine si l'on osait encore en parler. Par contre, les sanctuaires du culte nouveau se multipliaient de plus en plus ; à la Bodinière étaient venus s'adjoindre le théâtre des Capucines, puis l'Institut polytechnique, le Théâtre mondain, les salles de fête de plusieurs journaux, le Ladie's Club, jusqu'à ce que de plus grandes scènes vinssent s'ouvrir, elles aussi, entre cinq et sept, en attendant les spectateurs du soir.

Mais le cabotinage n'avait pas atteint son apogée. Comme on s'était lassé des « vieilles perruques » du siècle de Louis XIV, on commençait de se lasser aussi des crinolines de Mlle X..., ou de la voix de Mlle Z... Et puis, la réclame littéraire des romanciers modernes, faite par un confrère ou un collaborateur, n'était plus aussi efficace, d'abord parce qu'on n'est jamais sûr d'être loué comme il convient, puis maintes fois le succès personnel du conférencier pouvait faire oublier, effacer même, celui de l'œuvre présentée. Il fallait donc trouver du nouveau ; on en trouva. Pour la réclame littéraire, le chemin était tout tracé. Déjà, par l'intermédiaire des grands journaux, les auteurs amorçaient fréquemment le public au moyen de

flatteurs entrefilets qui vantaient l'énorme talent et le succès inouï de leur dernière œuvre,... roman,... pièce de théâtre ou chansonnette; mais tout au moins la chose était occulte, voilée, et le bon lecteur, souvent peu au courant de la cuisine de presse, pouvait garder l'illusion sur la paternité de la réclame et la supposer une confirmation véridique et sincère de la réalité. Avec les conférences plus d'illusions possibles! Il faut avoir le front de se montrer, se faire en public son propre biographe, et ne pas craindre de vanter la qualité de la marchandise pour séduire la clientèle. C'est dire que le premier venu n'est pas apte à remplir ces conditions. Cependant la route est désormais frayée; nous avons eu l'immense joie de voir, il n'y a pas encore très longtemps, un romancier entretenir le public de son propre roman intitulé : *le Cinématographe du mariage*. Si maintenant ce public conserve encore quelque illusion sur la valeur de certaines critiques littéraires, c'est vraiment qu'il y mettra une forte dose de bonne volonté!

Enfin depuis peu le souffle du cabotinage semble vouloir aborder les rives paradisiaques de l'amour. A vrai dire le sujet est un peu rebattu, depuis des siècles qu'on le traite! mais tant qu'il y aura des femmes sur la terre, un auteur, conférencier ou écrivain, aura toujours cet avantage de pouvoir compter sur une clientèle jamais lasse; en outre la question a plusieurs faces; selon la mode, le caprice quotidien, l'amour pourra être envisagé tantôt au point de vue sentimental, tantôt au point de vue sensuel; c'est donc à la sagacité de l'auteur à pressentir l'aspiration momentanée du public avant de l'exploiter.

Dans le cas présent, le choix n'était pas bien difficile; le succès des livres de raffinement sensuel était un sûr indice du goût public, il n'y avait qu'à marcher dans la voie frayée, sans crainte de s'égarer. C'est ce que firent les jeunes conférenciers. Les *Cris d'Amour*», les « *Chansons Ardentes*», et surtout la « *Théorie du Baiser* » nous furent des spécimens du genre favori; cette dernière surtout, qui non seulement fut débitée mais éditée avec illustrations, puis offerte aux fervents du culte, moyennant le doux prix de 20 francs l'édition simple, 60 francs et même 120 francs l'édition de luxe. Ces chiffres sont par eux-mêmes très éloquents; ils nous permettent d'apprécier tout de suite dans quel état complet d'imbécillité ou de vice peut être tombée une clientèle qui se laisse faire de semblables propositions. Jusqu'où ira-t-on dans cette voie? Après la... théorie du baiser, il semblerait logique, pour faire une éducation complète, d'en aborder la... pratique dans ses moindres détails; sans aucun doute, la clientèle serait docile, et déjà l'on pressent quelles pourraient être, dans une clarté très douce, des auditions de cette nature!

Quoi qu'il en soit, cet envahissement de nos mœurs par une avalanche de « causeries » et d'« exhibitions » presque quotidiennes, sans autre but que d'édifier des réputations personnelles, est un indice révélateur du progrès que fait en France l'esprit de cabotinage dans certains milieux littéraires et mondains. Lequel, du conférencier ou du public, semble devoir être rendu responsable de cette contagion morale?

A vrai dire, il ne semble pas que les conférenciers soient le plus à blâmer. Sans doute leur idéal est médiocre, puisqu'ils n'ont en vue que leur propre ambition, sans le moindre souci de contribuer par leurs efforts au développement de l'instruction littéraire, morale ou scientifique de leurs auditeurs; sans doute leurs scrupules sont amortis, puisqu'ils exploitent volontiers la curiosité banale, la vanité, et ce besoin maladif d'émotions de tout un monde élégant et oisif pour qui l'excitation nerveuse constitue tout un programme de vie. Mais aussi, par ce temps de « bluff » et de « puff », comment ne pas les excuser jusqu'à un certain point? D'abord ce leur est un moyen comme un autre de gagner leur vie; les sujets sont abondants, la clientèle peu exigeante, et plus n'est besoin comme naguère d'être professeur à l'École normale ou membre de l'Institut; il suffit d'avoir de l'audace, et notre époque n'en est pas à court. De plus, ils ont leur utilité; ils sont, eux et leur milieu, un constant sujet d'observation pour les auteurs dramatiques; vrais types de comédie, ils allongent la liste des Bellac et des Pégomas, dressée, il y a quelques années, par Édouard Pailleron, et c'est avec joie que nous les retrouverons quelque soir sur l'une des scènes de nos grands théâtres parisiens.

Enfin, produits d'un certain milieu social, leur existence est logique, ils sont la floraison d'un monde vaniteux et crédule auquel il faut quand même des idoles, et si demain le groupe dont ils émanent venait à se dissoudre, ils s'évanouiraient à leur tour.

En somme c'est donc au public que revient la responsabilité de toutes ces manifestations cabotines; c'est lui qui les engendre, les fait durer, les consacre. Quel est-il donc, ce public?

Certes il est, socialement et moralement, bien différent de celui que nous voyions autrefois, et que nous voyons parfois encore aujourd'hui aux vraies conférences littéraires. Là se rencontraient des familles, des ménages, des élèves des différentes écoles, des professeurs, tous de condition bourgeoise, venus en simple fiacre, en omnibus ou même à pied, sans arrière-pensée de vanité mondaine; mais

uniquement pour meubler leur cerveau de connaissances utiles et rafraîchir les souvenirs un peu effacés de leur éducation classique.

Aux « Causeries » de la Bodinière et des autres petits théâtres similaires, le public est tout autre.

D'abord il n'est point populaire, mais mondain, c'est-à-dire issu des salons. Ces salons sont à peu près ceux que nous avons vus dans *le Monde où l'on s'ennuie* et dans *Cabotins*. Une femme, plus rarement un ménage, en fait les honneurs; elle se dit admiratrice, protectrice des jeunes littérateurs et artistes, et plus généralement de tous ceux, politiciens, savants, dont elle prévoit le succès futur. Elle prétend s'y connaître, deviner le talent naissant, l'imposer à son milieu; ce qui ne l'empêche pas de se frotter avec une satisfaction intime aux réputations déjà acquises. Autour d'elle évolue tout un groupe d'amies... et d'amis. — Celles-là, mariées à un mari que l'on ne voit jamais, divorcées, ou veuves, mais gardant toutes une façade de stricte honnêteté, se font avec la maîtresse de maison les thuriféraires zélés des jeunes célébrités du lieu. Elles se suspendent à leurs lèvres, boivent leurs paroles, se pâment d'adoration pour le moindre geste et crient sans honte leur idolâtrie pour le... Dieu, le dernier que leur âme complexe et dévoyée soit encore capable de comprendre. — Ceux-ci, vieux ducs décatis et ruinés, mais encore décoratifs et croyant toujours au mirage de leur titre sur les imaginations féminines, bourgeois enrichis par des spéculations lucratives, hommes de lettres, romanciers, journalistes jamais blasés des flatteries quotidiennes, tous, malgré la redoutable concurrence des idoles du jour, flairant l'aventure, le bon mariage, le coup à faire pour caler solidement leur vie.

Riche, désœuvré, crédule et vaniteux, ce monde que n'actionne plus aucune religion ne peut vivre sans idole. Celles qui déjà existent, il les accapare, se fait gloire de les connaître, de les montrer, comme on montre aux jardins zoologiques des spécimens d'animaux rares; celles qui ne sont pas encore nées, il les crée, les protège, les suit dans leur développement, en fait son œuvre propre, afin d'avoir la joie de dire un jour : « Un tel? C'est moi qui l'ai lancé! » Et possédé par cette fièvre d'amour-propre, en même temps que dédaigneux de tout jugement personnel, le voilà qui, par amour de la flatterie et sans mesurer la portée de ses actes, admire à tort et à travers, se fait le plat courtisan de l'audace, et croyant servir l'art ne fait que dresser un piédestal au dieu cabotin.

Ainsi à la lumière des salons... littéraires, sous la tutelle idolâtre de jolies mondaines à l'âme très complexe et à l'esprit très simple, se développe librement toute une race de sous-Bellac infatués d'eux-mêmes, dont l'inutile faconde envahit progressivement la scène de tous nos théâtres!

Déjà certain d'entre eux a su se faire l'apologiste de ses propres œuvres; ne désespérons pas d'en voir d'autres dresser leur statue, pour être bien sûrs que la postérité ne les oubliera pas.

LOUIS CHEVALLIER.

UNE AME OBSCURE [1]

Nouvelle.

IX

Une mélancolie profonde envahit l'âme de Corinne, bien que physiquement elle ne se ressentît point de cette terrible nuit, ayant une santé robuste. La trahison de Georges, le crime maternel, l'emplissaient de colère, de rancune, de révolte; mais la misère morale de l'enfant aimé navrait son cœur.

Il avait disparu à tout jamais, sans doute. L'abandon farouche, irrémédiable, commençait pour elle. En dépit des cruautés, de l'avilissement, elle le regrettait, et sans se l'avouer, l'attendait, l'attendait toujours.

Parfois, dans la rue, une silhouette de jeune homme attirait ses yeux. Elle se disait : « C'est ainsi qu'il doit être », et regardait s'éloigner le corps mince, jusqu'à ce qu'il fût perdu au loin.

Souvent aussi elle se figurait qu'il allait entrer, venir à elle et la saluer d'un « bonsoir Corinne » où sonneraient de la gaîté et de la joie. Elle tressaillait au moindre bruit. N'ayant guère de force pour les indignations ni les reproches, s'il fût arrivé ainsi quelque jour, qu'il se fût assis sans rien dire en face d'elle à table, elle lui aurait simplement demandé comme autrefois :

— Quoi de nouveau aujourd'hui, petit?

Et ils eussent repris la vie, rayant de leur mémoire le temps douloureux.

Auguste ne parut point.

Des années passèrent, amenant les gouvernements nouveaux, — un Empire, à présent, — sans que l'existence des hommes se modifiât. Toujours les mêmes soucis, les mêmes tristesses, les mêmes maux, et pour Corinne le même ennui. Cependant elle eut un regain de jeunesse.

Tout autour d'elle, une ère de folie commençait, d'agitation burlesque, de production factice et de goût effroyable. Les dames de la cour, objet de son admiration ignorante et béate, donnaient l'impul-

1. Voyez la *Revue* des 2, 9, 16, 23 et 30 mars 1901.

sion d'un luxe bête et criard. Des modes hideuses s'inventèrent. Corinne les voulut suivre

Elle chaussa les bottes de cuir de Russie, qui sanglant la jambe faisaient saillir le mollet, se mit à porter de nombreux jupons empesés et superposés, des robes amples et courtes, sorte de ballons que des ressorts d'acier soutenaient en formant crinoline. Elle endossa la veste turque, s'enveloppa de rotondes serrées du haut qui s'évasaient, et, ses cheveux gris très clairsemés ne suffisant point à sa coiffure, elle se commanda une perruque, échafaudage étrange de rouleaux, de frisures et de repentirs, noirs comme l'Erèbe. Un petit chapeau, pareil à une assiette retournée, et qu'ornaient toutes droites deux plumes de paon, complétait la toilette. Ainsi accoutrée, elle semblait un cône mouvant et bariolé; dans les grandes circonstances, elle se drapait d'un burnous.

Auguste ayant soustrait l'écrin tout entier de Mme de Bourgviel, elle s'acheta de nouveaux bijoux. Ses prédilections pour les choses brillantes lui firent dépenser de grosses sommes en pendants d'oreilles, bagues, breloques, chaînes Benoîton. Elle marcha dans un cliquetis de médaillons, d'anneaux et de pendeloques.

Paris se transformait. Des blocs entiers de demeures modestes s'effondraient sous la pioche, et de larges voies s'ouvraient. Corinne s'intéressa aux constructions, regardant d'un œil émerveillé les maisons de pierre de taille qui s'élevaient massives, vaniteuses, uniformes et sans style.

Une révolution se fit en ses habitudes. Un soir, elle trouva la cuisinière ivre-morte. Elle dut la renvoyer, ne la remplaça pas, et, se résolvant à vivre en garçon, prit ses dîners au dehors, évitant ainsi la solitude peuplée de souvenirs des repas du soir.

Elle partait, emportant Bijou sous son bras, explorait les restaurants sur sa route et se décidait à entrer si l'apparence la séduisait. Cela lui créait une obligation, un but.

Chez Bonnefoy, qui avait alors la renommée de la fine cuisine, elle remarqua, à la table voisine, l'un de ces hommes de haute stature, carré d'épaules, aux cheveux drus, à l'œil luisant, dont certaines femmes disent : « C'est un bel homme. »

Celui-là, un officier, avait le front bas, la mâchoire forte et carrée. L'impériale qui allongeait son menton, les deux bouts en aiguilles de sa moustache cirée, formaient un triangle de pointes qui semblaient fendre l'air. Il prenait des poses destinées à mettre le torse en valeur; sa poitrine bombait sous la tunique et sa taille, serrée par le ceinturon de cuir verni, rivalisait avec les cambrures de femme les plus provocantes. Il parlait fort, avec la voix du commandement.

Corinne le regardait et l'écoutait fascinée.

Le lendemain, elle se retrouva à la même table ; il occupait aussi la sienne. Ce jour-là, il paraissait absorbé, un pli se creusait entre ses sourcils épais, et, au dessert, le garçon s'étant approché discrètement, afin de lui remettre un papier soigneusement plié en quatre, il ouvrit la feuille et entra en une grande colère.

Se penchant un peu, Corinne s'aperçut que des chiffres nombreux couvraient le papier. Lui, les coudes sur la table, paraissait plongé en des réflexions profondes.

Elle jetait sur lui, à la dérobée, des coups d'œil timides. Il saisit l'un de ces regards, et, à son tour, examinant le visage de Corinne, esquissa d'abord une légère grimace. Mais, ayant vu briller l'or et les pierres qui ornaient la toilette, il s'humanisa et, appelant Bijou d'un petit susurrement des lèvres, lui tendit les restes d'un gâteau.

Elle souriait de plaisir devant ce bel homme occupé de son chien. Ses soins, qui s'adressaient un peu à elle, la flattaient.

Il prononça, le ton aimable :

— Le gentil petit animal! Il y a longtemps que vous l'avez, Madame?

Elle répondit :

— Il y a dix ans, Monsieur.

La glace était rompue.

Elle devint une habituée de Bonnefoy, eut sa table près de celle où dînait chaque soir l'officier, qui paraissait rasséréné, en belle humeur maintenant, et interpellait de loin les gens de service, les criblant de plaisanteries sans saveur, qu'il accompagnait d'un gros rire. Corinne ne cessait de se répéter : « Est-il drôle! Mon Dieu, qu'il est drôle! » n'ayant jamais eu de sa vie tant d'amusement.

Pour le charmer, en flattant ses goûts martiaux, elle se vêtit de rouge Solférino, adopta le corsage Garibaldi, et s'enveloppa d'une mouzaïa rayée de bleu et de blanc. D'ailleurs, le bleu et le rouge faisaient l'objet de ses prédilections.

A présent, lorsqu'elle entrait avec Bijou qui, souffrant d'un rhumatisme, trottinait péniblement à sa suite, il les saluait tous deux en souriant. Elle répondait de son mieux, et, après s'être informés de leurs santés réciproques, ils s'entretenaient des affaires du jour. Lui, ramenait tout à l'armée, ne jugeant des événements qu'à son point de vue. Ceux qui endossaient l'uniforme importaient seuls, et les lois valaient ou ne valaient point, selon qu'elles les favorisaient ou non. Parfois il s'écriait :

— Qu'est-ce que c'est que ça, le pékin? Le pékin, ça n'existe pas.

Il se nommait Planque, Arthur Planque, sous-lieutenant des Voltigeurs de la Garde, et, sorti du

rang, il s'en vantait, car, disait-il, les autres, ceux des écoles, ignoraient le métier de la guerre.

Désormais, les journées de Corinne passèrent comme songes : la pensée d'Arthur Planque les remplissait.

Une fois, le repas achevé, il se leva en même temps qu'elle, et, comme ils gagnaient la porte, demanda :

— Est-ce que vous demeurez loin?

Elle répondit :

— J'habite le boulevard, à quelques minutes d'ici.

Alors, il lui proposa de la reconduire, et elle prit le bras qu'il lui offrait.

La nuit était sereine, l'air très doux, des étoiles brillaient au ciel. Il semblait à Corinne que les astres, ces yeux de l'espace, la regardaient. Tout l'être envahi par la joie, elle marchait dans un rêve.

Devant la maison, elle dut s'arrêter, prononçant à regret :

— C'est là.

Arthur Planque considéra un instant la masse imposante de l'immeuble et brusquement interrogea :

— A quel étage êtes-vous ?

— Au premier, là, voyez-vous les hautes fenêtres?

Puis, elle ajouta, baissant la voix comme si elle lui eût donné un renseignement un peu scabreux :

— Celle qui est éclairée à droite est la fenêtre de ma chambre.

Mais il répliqua, tout à son idée :

— Ce doit être très vaste. Et vous vivez seule là dedans?

— Seule avec Bijou, un chat et quelques oiseaux.

Il se mit à rire.

— Société insuffisante à votre âge. Vous êtes veuve, sans doute ?

Elle n'osa point le détromper, sa situation de femme séparée lui causant toujours quelque gêne, et inclina la tête sans répondre.

Il risqua :

— Ça coûte bon, un appartement comme celui-là?

— La maison m'appartient.

Et Corinne crut sentir le bras d'Arthur presser doucement le sien.

Chaque soir il la reconduisit, affectant de l'entourer de prévenances et l'intimidant par des paroles galantes qui la ravissaient et par des propos grivois qui la rendaient pourpre.

A l'occasion de sa fête, il la conduisit au spectacle ; mais elle dut payer les places, car il se trouvait précisément avoir oublié son porte-monnaie. Malgré cela, la soirée fut un enchantement.

Assis l'un près de l'autre, ils suivirent anxieux les péripéties d'un drame, où s'agitaient des passions féroces, et ils s'attendrirent ensemble au malheur des amants. Corinne versa quelques larmes. Ayant découvert des sous au fond de la poche de son gilet, Arthur acheta libéralement deux oranges, qu'ils sucèrent pendant les entr'actes.

Elle rentra tout éperdue d'allégresse. On l'aimait, elle en était sûre, on l'aimait! Au son ému de la voix, au fluide du regard, à l'empressement du geste, la tendresse ne se reconnaissait-elle pas? Elle le goûterait enfin, ce bonheur secret, infini, qui semblait réservé aux autres et dont elle avait tant rêvé. Pour elle aussi un être penserait, agirait, vivrait.

Son corps ploierait en des étreintes brisantes, se pâmerait en des baisers profonds, des repos alanguis. Elle entendrait des mots très doux, des mots qui illuminent l'âme et caressent l'oreille, et répondrait à de petits noms d'amour, ces petits noms qu'on chuchote tout bas, évocateurs de souvenirs. On l'aimait, on l'aimait!

Soudain elle se rappela sa détresse le jour où, écartant les branches d'un fourré, elle surprenait des nouveaux mariés les lèvres jointes. Sa misère d'alors la fit sourire. Elle se coucha affolée et ne dormit point.

Or, le lendemain, en arrivant chez Bonnefoy, elle fut déçue. La table où Arthur Planque s'asseyait d'ordinaire se trouvait libre. Elle eut grand'peine à prendre son repas sans lui, et se fit servir une tasse de café, afin d'avoir un prétexte de demeurer là, l'attendant toujours. Elle jetait autour d'elle des regards si effarés, que le garçon qui la servait d'ordinaire la désignait aux autres d'un clignement d'œil.

Comme elle croyait Arthur malade, elle passa la nuit en des inquiétudes qui, jointes à la tasse de café, lui ôtèrent le sommeil.

Deux soirs de suite, elle eut encore la même déconvenue. Ignorant l'adresse de son nouvel ami, elle se livra aux suppositions les plus invraisemblables et les plus pessimistes qu'elle ne put vérifier.

Le troisième soir, n'y tenant plus, elle demanda, montrant la place inoccupée d'Arthur :

— Est-ce que le monsieur qui a coutume de dîner à cette table ne vient plus?

Et le garçon gouailleur répondit :

— Si, seulement il vient plus tôt.

Elle fut atterrée. Pourquoi ce changement brusque dans les habitudes d'Arthur Planque, sinon pour éviter sa rencontre? Et s'il la fuyait, c'est qu'il ne l'aimait pas. Elle avait l'âme impulsive, trop simple pour concevoir une contradiction possible entre les actes et les sentiments qui les inspirent.

Encore un rêve qui s'effaçait, avant que la réalité l'eût transformé.

Elle regagna sa maison, désespérée, lamentable, se murmurant à elle-même :

— Est-ce qu'on est aimée à mon âge ?

Elle voulut s'examiner dans la psyché aux sphinx

dorés, qui tant de fois lui avait renvoyé son image, espérant y surprendre le secret de son abandon. Elle s'y revoyait enfant, le visage barbouillé, se faisant à elle-même des grimaces, première communiante toute blanche en ses voiles légers ; jeune fille, lorsqu'elle essayait des parures et des poses, puis femme que chaque jour vieillissait un peu. Que de larmes, de faces convulsées, douloureuses, elle avait reflétées, cette glace froide et immuable ! Ne se pouvait-il point que de tant d'expressions, les empreintes fussent demeurées invisibles, enchevêtrées sur le verre ?

Le miroir lui montrait toujours le même être étriqué, insignifiant, un peu foncé par les années peut-être : au repos, ses cheveux gris dissimulés sous la perruque, il n'existait guère de différence entre la Corinne de cinquante ans et celle de la vingtième année. Plus elle se regardait, plus il lui semblait avoir toujours eu le même âge.

Cette constatation, qu'elle interprétait dans le sens le plus avantageux, l'ayant rassurée, elle se mit à chercher des combinaisons pour rencontrer Arthur par hasard, voulant à tout prix le ressaisir.

Elle songea à se promener avec Bijou, aux alentours du restaurant, à l'heure où son ami venait maintenant. Mais on la remarquerait vite, ses toilettes ne passant point inaperçues, et d'ailleurs, à moins de rester en faction devant la porte un fort long temps, Arthur pouvait lui échapper. Dîner elle-même beaucoup plus tôt lui parut bien risqué. Elle se décida pour un moyen terme, et, ayant revêtu son costume le plus brillant, se rendit chez Bonnefoy une demi-heure d'avance.

Elle suffoqua de rage et de chagrin en remarquant le couvert intact sur la table voisine, et, à l'acuité de sa déception, comprit la puissance de son amour.

Mais, au moment où elle sortait, elle fut saisie de se trouver en face d'Arthur Planque, qui faisait les cent pas sur le trottoir en l'attendant. Frisé au petit fer, il avait endossé la tenue de cérémonie, et avec sa tunique neuve, ses gants blancs, ses galons luisants, paraissait prêt pour une revue.

La joie la rendait muette. Il vint à elle et dit :

— Me pardonnez-vous d'avoir pu vivre quatre jours sans vous voir ?

Aussitôt elle répliqua :

— Vous n'étiez pas malade, au moins ?

Il prit le ton emphatique pour débiter :

— Malade ? Qu'entendez-vous par là ? Si vous parlez des souffrances du cœur, ah ! certes, je suis malade.

Elle le regarda, prise d'une pitié soudaine, et il se hâta d'ajouter, devenu solennel :

— Corinne, j'ai voulu vous oublier, je vous ai fuie parce que vous êtes riche, tandis que je suis pauvre. Je me rends, je souffre trop.

Ils s'étaient mis à marcher, prenant machinalement la route tant parcourue ensemble. Tout en cheminant, Arthur déclamait :

— Il dépend de vous, ma déesse, de transformer mes angoisses en une surhumaine béatitude. Vous seule pouvez me guérir. Voyez, je n'ai plus d'orgueil : Corinne, soyez ma femme.

Elle s'arrêta ; une allégresse infinie lui coupant la respiration. Pour la seconde fois de sa vie, il lui parut que le ciel s'entr'ouvrait et qu'elle y montait, soutenue par un ange revêtu de l'uniforme d'Arthur et frisé ainsi que lui.

L'autre insistait :

— Dites que vous voulez bien être à moi, Corinne, dites-le.

Alors elle prononça :

— Je ne serai point votre femme, Arthur; mais . . . . . .

Le front de Planque se contracta, et, la voix sèche :

— Est-ce à cause de ma pauvreté que vous me repoussez ? demanda-t-il.

Elle se récria :

— Oh ! ne supposez pas cela. J'ai... j'ai un mari déjà, voilà tout.

Devenu très rouge, il hurla en une fureur soudaine :

— Voilà tout ! Vous avez un mari et vous laissez un honnête homme échafauder sur vous tout un avenir, vous acceptez ses attentions, ses soins, sans le détromper ! C'est traître, déloyal et criminel, entendez-vous !...

Des passants s'arrêtaient.

Elle glissa son bras sous celui de l'officier, et avança de quelques pas. Mais brutalement il la repoussa, partit d'un formidable éclat de rire, et, tournant les talons, lança dans l'air un « Vieille toquée ! » retentissant comme un son de trompe.

X

Sa vie se continua, comme par le passé, dénuée de but et de soucis. Elle se créa de grands tourments avec des incidents infimes, eut des indignations véhémentes contre le chat qui mangeait les oiseaux, et des impatiences furieuses contre le successeur de Bijou, une petite chienne noire, cette fois, qui ressemblait à un gros rat, répondait au nom d'Eva, et qu'elle ne parvenait point non plus à discipliner.

Un goût subit et passionné lui vint pour les objets jolis et menus, s'attachant aux choses en un aigre dégoût des hommes qui l'avaient torturée, et une rancune plus douce des animaux, qui semblaient eux aussi la mépriser. Elle choisissait de préférence, avec les bijoux, les riens brillants de matières précieuses, ou que des pierreries enrichissaient.

La plus grande partie de ses revenus fut employée en achats de boîtes minuscules et compliquées, de montres, tabatières, étuis de toutes sortes.

Elle raffola de ces petits personnages en porcelaine de Saxe, pimpants, vêtus de couleurs tendres et qui se figent en des poses galantes, avec des reflets d'émail.

Elle eut aussi des nains faits d'une perle et coiffés de rubis.

Les miniatures, images de belles dames en costumes de gala, l'attiraient. Elle les collectionna. Ce qui la frappait surtout, c'est que ces formes charmantes avaient été animées par des âmes qu'elle supposait pareilles à la sienne; elle les contemplait sans cesse, se demandant :

— Pourquoi n'ai-je pas été celle-ci ou celle-là, si éclatantes en leurs atours précieux?

Et toujours elle soupirait en concluant :

— On m'eût aimée.

Car c'était encore la plaie saignante de son être. La défection grossière d'Arthur Planque lui avait porté le dernier coup. Elle se sentait vaguement dépourvue de cette sorte d'attirance irrésistible qui capte les cœurs, cœurs d'amants, cœurs d'amis, cœurs d'enfants, parfois aussi cœurs de bêtes. Quoi que puisse commettre celui qui possède ce don, il est aimé.

Elle pensait souvent aux trésors que recélait son apparence mesquine. Un peu d'amour, talisman divin, eût suffi à les faire éclore.

Sa solitude absolue, sans fin, l'écrasait. Elle en pleurait parfois. Son éternel besoin de tendresse l'étouffait.

Et voilà qu'un soir, revenue de bonne heure d'un restaurant nouveau, elle s'assit à sa table, prit une feuille de papier, une plume de fer toute neuve, et écrivit au-dessous de la date du mois, en s'appliquant de tout son être : « Ma chère âme. »

Sa main courut sans arrêt et sans effort, traça une lettre passionnée, tandis qu'en proie à une émotion intense, son cœur battait à se rompre.

Lorsqu'elle eut achevé, elle mit la lettre sous une enveloppe à sa propre adresse, et porta le tout elle-même à la poste.

Elle éprouva le lendemain, à la réception de sa prose amoureuse, une joie d'enfant, s'enferma pour la lire, la relut et s'adressa une autre lettre.

Elle s'écrivait ainsi chaque soir et imagina tout un roman tendre et puéril, la rencontre d'un beau garçon, frappé du coup de foudre en la voyant paraître. Elle emprunta à Planque le nom d'Arthur pour le lui donner, lui attribua le physique élégant et blond de Georges, et le doua d'une âme de héros de mélodrame. Elle inventa des résistances héroïques, des rendez-vous marqués de luttes épiques, mais elle voulut aller plus loin que sa propre expérience et trouva un abandon plein de grandeur. Corinne n'étant guère documentée, les lettres devinrent alors chaudes et incohérentes, rédigées d'instinct et de rêve.

Elle recherchait, pour les écrire, des papiers luxueux à bords gaufrés, à dentelures, et qu'elle imprégnait d'un parfum violent.

JEAN DE FERRIÈRES.

(*A suivre.*)

THÉATRES

THÉATRE SARAH-BERNHARDT : *Ménage moderne*, comédie en quatre actes de M. Guiches.

L'échec de M. Gustave Guiches (devant la critique tout au moins) est malheureusement indiscutable. Il est fort regrettable aussi. *Snob*, joué naguère à la Renaissance, nous donnait confiance, et il nous paraissait juste et raisonnable que *Ménage moderne* eût le succès de son aîné. Sachons attendre. M. Guiches a une pièce à la Comédie-Française ; c'est l'une de celles que le Comité, fourbu par la reprise de *Patrie*, a dû remettre à la saison prochaine ; je crois et j'espère qu'elle aura le succès que nous souhaitons à celle-ci.

Ménage moderne est une bouffonnerie qui manque surtout de gaîté. L'esprit abonde ; les inventions drolatiques n'y manquent point. Il y en a même une de trop : celle qui sert de « postulat » à la pièce.

Là est l'erreur fondamentale de M. Guiches. Voulant écrire une pièce fantaisiste, il a cru que la donnée de cette pièce devait être également fantaisiste. Et c'est le contraire qu'il eût fallu. Prenez toutes les bouffonneries, depuis Molière jusqu'à Meilhac, elles se ressemblent par ceci au moins que leurs données sont extrêmement simples, naturelles, si vraies qu'elles en sont presque banales. Quel est le sujet de M. de Pourceaugnac? Un provincial qu'on berne jusqu'à ce qu'il ait regagné son Limousin... Quant à Meilhac, il a poussé le souci du sujet simple jusqu'à traiter presque exclusivement ceux qui étaient traditionnels au théâtre; et, de ces sujets, — ou faciles à admettre, ou admis par une sorte d'assentiment préalable, — il a tiré des merveilles de fantaisie, de gaîté et d'observation.

Considérez, au contraire, ce qu'a fait M. Gustave Guiches.

Il voulait nous peindre un « ménage moderne ». Si ce qui précède est exact, il devait chercher le point de départ le plus simple, le plus facile à

admettre, presque le plus banal. Par exemple, il pouvait... mais ce n'est point mon affaire de suggérer des inventions à M. Guiches. L'essentiel eût été de nous exposer un sujet assez simple pour que nous pussions y entrer dès l'abord, et de nous présenter des personnages assez « quelconques », — j'entends assez semblables à la moyenne des spectateurs, — pour que nous pussions un peu nous reconnaître en eux. En un mot (car le théâtre comporte toujours une conclusion « morale »), il fallait que nous pussions nous dire : 1° nous agirions comme Dussol ; 2° si nous agissions comme Dussol, voilà ce qui nous arriverait. Et, de ces deux conditions, la première, naturellement, est la plus nécessaire ; elle est même indispensable. Mais, une fois qu'elle eût été remplie,. nous eussions suivi M. Guiches jusqu'où il lui aurait plu de nous mener.

Or, son Dussol d'abord ne nous ressemble guère. Jugez-en.

Il est à la campagne, chez M. Le Thibault, dont la fille, Germaine, lui plaît fort. Mais, pour Dussol tout au moins, il ne s'agit que d'un flirt (un peu « avancé », tout de même), car il est loin de songer au mariage. S'il s'y décidait, c'est que son hypothétique fiancée partagerait ses idées ; et ces idées sont assez singulières. Une âme de bigame s'agite en lui, et exige satisfaction. Il ne veut prendre femme que s'il conserve sa maîtresse... Jusqu'ici, oserai-je hasarder que Dussol n'est pas d'une inadmissible invraisemblance ? Peut-être pourrait-on trouver parmi nos contemporains certaines gens qui lui ressemblent ? Toutefois, on serait en droit de trouver, déjà, que ces idées sont un peu plus choquantes que plaisantes, car leur réalisation implique forcément une sorte d'abus de confiance... Mais rassurez-vous. Il n'y aura ni abus de confiance, ni tromperie. En même temps qu'il est bigame par nature, Dussol a l'horreur des situations fausses. Pour l'épouser, il faudra donc que sa fiancée connaisse, avant le mariage, les idées qui viennent d'être résumées, qu'elle les accepte, et qu'elle les partage. Autant dire qu'il est résolu à ne pas se marier. Si « modernes qu'on suppose les jeunes filles d'à-présent, — et justement parce qu'elles sont modernes, c'est-à-dire pratiques, — il ne s'en trouvera pas qui consente à échanger contre une demi-fidélité une fidélité tout entière. Car Dussol entend, naturellement, que sa femme lui soit scrupuleusement fidèle...

Cependant le flirt continue. Il s'aggrave, si l'on peut dire. Et, à la suite de circonstances, — dont les unes sont un peu offensantes et les autres fort comiques, — Germaine est gravement compromise par Dussol... Remarquez que, même ici, la gaîté de ces choses n'est pas très franche ; ce n'est pas une « gaîté de tout repos ». Une fille compromise, et dans des circonstances fâcheuses (elle a autorisé Dussol à venir dans sa chambre pendant qu'elle s'habillait)... tout cela est fait pour offusquer les âmes pudiques, et vous savez quelle pudeur est celle d'un public de *première !* Sincèrement, la situation n'est pas très régalante, ni très alléchante... Un rendez-vous comme celui-là évoque des images désobligeantes : une fille compromise ne nous paraît pas matière à rire ; et ce sont de mauvaises conditions pour suivre la fantaisie de l'auteur. Ajoutez que, tout le temps, Dussol se pavane dans son modernisme, dans son parisianisme. Et, — comme nou nous flattons d'être modernes, parisiens..., et moraux en même temps, — nous sentons naître en nous une sorte d'opposition sourde. Nous n'en sommes pas encore à la révolte.

Nous sommes déjà sur la défensive.

Et voici qui va gâter les choses.

Le Thibault arrive : « Vous avez compromis ma fille, — dit-il à Dussol ; — il faut l'épouser ! »... Et Dussol expose posément ses idées, que vous connaissez ; il conclut en ces termes : « Je n'épouserai votre fille que s'il est convenu nettement, clairement, ouvertement, que je garderai ma maîtresse, Mme de Tours... » Nous espérions alors que la pièce allait être sauvée. Les premières scènes, pensions-nous, n'étaient qu'une « charge » un peu forte ; nous allions rentrer dans la réalité et dans la fantaisie, car l'une n'exclut pas l'autre. Il est vrai que Le Thibault nous avait été présenté comme un fantoche ; mais sa « fantocherie » (qui consistait principalement en applications bizarres de la chimie) ne nous semblait pas avoir attaqué son fond de brave homme. Nous attendions donc qu'il dît son fait à Dussol. Et, les choses remises d'aplomb, nous étions prêts à suivre M. Guiches, avec une sympathie d'autant plus vive que nous avions eu plus peur...

Mais Le Thibault ne bronche pas. Il écoute avec calme les théories de Dussol ; sans doute, il préférerait que son futur gendre en eût d'autres. Mais puisqu'elles sont telles, il faut se résigner... Il ne trouve que ceci : « C'est entendu. Mais n'en parlez pas à Germaine ; ce serait gênant pour elle (il en a de bonnes !) ; je me charge de la prévenir... Allez, et revenez dans dix minutes... »

Le Thibault fait appeler sa fille : « Dussol demande ta main : c'est donc qu'il t'aime ; et, comme tu l'aimes, tout est pour le mieux. Main-

tenant, écoute : Dussol a eu une vie assez mouvementée, il a eu des maîtresses ; on t'en parlera, naturellement ; n'y attache aucune importance ; c'est le passé... » — Dussol rentre : « Elle consent !... » Après un premier moment de surprise, assurément légitime, Dussol se répand en effusions. Les invités paraissent. Le Thibault annonce les fiançailles de sa fille... Et, pour en finir avec ce sujet, sachez que Germaine n'apprend la vérité qu'après le mariage. Ainsi le temps des fiançailles a passé, et aussi plusieurs mois de vie commune, sans qu'une allusion ait été faite entre les époux à une situation qu'on peut, sans exagération, qualifier d'exceptionnelle !...

Si l'on hésite entre plusieurs épithètes s'appliquant à la conduite de Dussol, on n'en trouve pas, — pouvant s'écrire, — qui définisse Le Thibault. Et ce qui nous stupéfie, c'est qu'un écrivain de talent, d'esprit et d'expérience comme M. Guiches, ait pu penser qu'une pareille donnée serait acceptée !... Il a cru que la fantaisie consistait à faire commettre des actions énormes, sans en donner les raisons. Au contraire. C'est dans la fantaisie surtout que les actions doivent être expliquées, mais par des motifs qui, sans être tout à fait « les bons », leur ressemblent assez pour qu'on puisse s'y tromper de bonne foi.

A partir de ce moment, la pièce était perdue. M. Guiches a eu beau imaginer des scènes cocasses, en écrire d'autres d'une jolie allure de comédie, tout était inutile. Le public était « buté ». Je le regrette, moins pour la pièce peut-être, qui en vérité n'est pas défendable, que pour l'auteur, dont il faut estimer le talent et l'esprit. Il est homme à prendre sa revanche. Et je souhaite qu'elle soit éclatante.

Ménage moderne est joué par des comédiens qui semblent ravis de jouer... et d'eux-mêmes. Jamais je n'ai vu pareille satisfaction et pareille confiance.

Il faut mettre à part M. Dieudonné (à qui la remarque ci-dessus ne s'applique pas) ; il a joué avec la verve nécessaire le personnage inquiétant de Le Thibault. M. Clerget, qui fut pendant quelque temps « l'homme du monde » de la troupe de l'Odéon, joue le rôle de Dussol avec une assurance qui désarme, et une satisfaction que j'aurais voulue plus communicative. Mme Marguerite Gauthier fait Germaine, sans défiance de soi, mais non sans talent. M. Mondos est assez drôle dans un rôle à côté. M. Marsilly est agréable.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Claudine à Paris, par WILLY (Ollendorff).

Après une grosse maladie, Claudine recommence à tenir son journal. Tant mieux! Et c'est toujours notre petite Claudine de naguère. Seulement elle a quitté Montigny, l'école étonnante où elle s'éduqua ; la voici maintenant à Paris, un peu maigre, comme une convalescente, les cheveux coupés court, mais toujours gaie, rieuse et fort impertinente. Et son papa termine le grand ouvrage, auquel il travaille depuis si longtemps, sur la *Malacologie du Fresnois*. Moralement, si l'on peut dire, elle n'a pas beaucoup changé, Claudine. Elle a, comme jadis, cette propension aventureuse à commettre presque de grosses sottises, mais son bon sens la retient à temps, ou peu s'en faut. Et Paris lui est une excellente occasion d'exercer ses petits talents d'observation malicieuse et de cordiale moquerie. Elle est extrêmement clairvoyante et n'essaye pas de s'en faire accroire ; elle voit tout, avec une justesse merveilleuse, et même, et principalement ce qui, d'ordinaire, échappe à l'attention des petites filles... Elle est très renseignée, Claudine. On pourrait la considérer comme une espèce de moraliste très averti, très au courant, très roué, d'ailleurs indulgent et pas dogmatique du tout. Elle a conservé, même à Paris, sa manière vive et imagée de s'exprimer, avec de jolis mots qui lui viennent de sa province et qui sont bizarres et savoureux. Du patois... « Mais vous vous en contenteriez, jeunes Parisiens, du patois, parlé de cette bouche-là... » Ce petit roman, qui n'est pas fait pour des jeunes filles moins dégourdies que Claudine, est charmant, délicieusement écrit, plein de jolies choses ; et j'en aime surtout la fin, sentimentale un peu : du meilleur Willy ! Car il ne faut pas le croire, quand il a toujours l'air de blaguer : il se cache...

L'Honneur d'une femme, par DANIEL LESUEUR (Lemerre).

Daria est jolie ; avec cela, honnête ; une âme claire. Mari alcoolique. Quant au capitaine Olivier d'Arthail, c'est un brillant officier, sérieux, travailleur, type école de guerre. Daria allait divorcer, quand son mari perd sa fortune et devient hémiplégique. Elle le soigne « avec dévouement » et, pour élever ses deux enfants, ouvre un cours de langues étrangères : Slave, elle est polyglotte. Le mari meurt... Comme cette histoire se passait avant l'arrivée du général André au ministère, Olivier ne peut pas épouser Daria qui n'a pas la dot réglementaire et travaille pour vivre. Ils deviennent amants. L'aîné des fils de Daria entre à Saint-Cyr. Sous-lieutenant,

il veut épouser la fille d'une amie de sa mère, qui ne donne pas de leçons, seulement fait la forte fête. On refuse au jeune homme la main de sa bien-aimée; mais, après un joli coup d'épée, tout s'arrange : et Serge évidemment épousera Nicole. Daria épouse Olivier, devient marquise (car Olivier descend d'une grande famille où les traditions d'honneur et de vaillance, etc.). L'intérêt, dans cet agréable récit, ne languit pas. Les âmes douces y trouveront même à pleurer. La tournée de visite que fait Daria, encore élégante, pour annoncer sa ruine à ses amies, est racontée avec verve, et l'observation est juste de la déchéance mondaine — dans ce milieu d'oisifs et de snobs — d'une femme énergique qui va se mettre à gagner sa vie. Mais pourquoi tant de chevaux, d'amazones impeccables, de cavaliers accomplis ? Tout cela, qui attirera sans doute *ohnetement* à ce roman de très nombreux lecteurs, n'est pas d'une littérature très raffinée : on ne peut pas contenter tout le monde. Il y a, d'ailleurs, de jolies pages, dans *l'Honneur d'une femme.*

Le Roi des Neiges, par Charles Foley (Colin).

Il faut croire que l'époque présente est particulièrement indécente : on ne réussit pas du tout à en tirer de convenables « romans pour les jeunes filles », ou bien alors on tombe dans la fadaise la plus désolante. Charles Foley s'est rendu compte de cette difficulté. Donc, ayant l'intention d'écrire pour les jeunes filles, il leur raconte une aventure scandinave du XVIe siècle... Dans le fiord de Ruvensdal aborde une barque mystérieuse. Les voyageurs? Des marchands, prétendent-ils, mais, en fait, la princesse Vœlia, fille d'Harald, et Steven, l'un des sept Jarls des Sept-Iles. Harald, voici trois ans, fut tué par le traître Asmald qui s'établit à sa place sur le trône des îles Snorra, tandis qu'Harald, fils d'Harald, disparaissait. Or on dit que l'enfant, pris par les Danois, fut transporté dans une île de Norvège. Steven et Wœlia viennent à sa recherche; Steven a mis sa confiance en saint Olaf, patron des rois des Sept-Iles, mais il a fait vœu d'accomplir sa mission sans répandre le sang. Pour pénétrer dans la redoutable citadelle de Ruvensdal, il se fait domestique de Warwolf le gouverneur; Wœlia reste cachée dans l'auberge du village. Steven endure toutes les humiliations et les mauvais traitements du féroce Warwolf : il veut rendre aux Snorra leur petit roi, à la belle Wœlia son frère. Grâce à la protection de saint Olaf, il découvre le souterrain où le jeune Harald est enfermé. Warwolf est dévoré par les loups-cerviers qu'il voulait lâcher sur Steven. Le petit roi est ramené dans son royaume, les Danois sont chassés des îles Snorra. Et la princesse Wœlia, reconnaissante, accorde au dévoué Steven sa main... Charles Foley a très bien mis en valeur la poésie de cette légende, et son petit roman est d'une lecture très agréable.

Le Conventionnel Philippeaux, par Paul Mautouchet (Bellais).

Le rôle important qu'a joué Philippeaux dans l'histoire de la Révolution donne un grand intérêt à l'étude de M. Mautouchet; elle éclaire beaucoup de questions diverses relatives à la guerre de Vendée, au tribunal révolutionnaire, aux subsistances. En 1792, étant avocat au Mans, Philippeaux entreprit la publication d'un journal : *le Défenseur de la Vérité ou l'Ami du Genre humain.* C'est un document de premier ordre, qui nous permet de suivre les progrès de l'idée révolutionnaire en province et nous fait assister à l'évolution d'esprit naturelle qui, sous l'impulsion des événements, transforme en un membre ardent de la Convention l'honnête avocat manceau; deux ans plus tôt, en 1790, Philippeaux, tout en étant déjà partisan de la Révolution, conservait pour le roi le plus confiant respect : il le considérait comme « le restaurateur de la liberté ». Ces sentiments à l'égard du roi étaient généraux en province; il fallut la fuite à Varennes pour soulever l'hostilité de la nation... L'ouvrage de M. Mautouchet, très soigneusement composé, d'une érudition très sûre et d'une critique très loyale, établit d'une manière plausible, contre les historiens tendancieux, que l'esprit révolutionnaire, dans son principe, était un esprit de *réforme*, non de *destruction.*

Histoire de l'école française de paysage, par G. Lanoe et T. Brice (Charles).

Cette étude, qui va de Poussin à Millet, contient des renseignements intéressants et, bien que négligemment écrite, est d'une lecture agréable. Les auteurs ont rassemblé des textes curieux, relatifs aux peintres dont ils donnaient la monographie. Leur critique est un peu plus *littéraire* qu'il n'aurait fallu; elle oublie par trop les questions de métier et, dans ses jugements, ne semble pas caractériser des peintres plutôt que des poètes ou des romanciers. Elle est, en outre, trop préoccupée de démontrer des « thèses », coûte que coûte, et sans beaucoup de discernement. C'est ainsi, par exemple, que, dans leur chapitre sur J.-F. Millet, MM. Brice et Lanoë s'acharnent avant tout à établir que Millet fut « un homme du XVIIe siècle ». Oui, par sa famille, par son éducation, par ses idées; — et si, devenu veuf de sa première femme, il se remaria, c'est qu'il était « un homme d'un autre siècle » et d' « éducation janséniste ». Pourtant, malgré les excès de la démonstration, la « thèse » de MM. Brice et Lanoë, réduite à l'importance d'une fine et originale remarque, est digne d'intérêt.

Quelques-Uns, par Louis Delaporte (Fontemoing).

Ce n'est point ici, comme l'avoue et plutôt s'en vante M. Louis Delaporte, de la « critique littéraire », puisqu'on entend par là généralement du pédantisme et de la prétention. M. Louis Delaporte ne se donne que comme un essayiste qui n'affecte pas de fausses certitudes, ni ne s'efforce de systématiser ou de juger en dernier ressort. Ces vingt-cinq ou trente portraits littéraires sont très agréables, d'une facture aisée, élégante, un peu flou parfois, mais à la délicate manière du pastel. On constate avec plaisir l'universelle bienveillance de M. Delaporte; c'est qu'il applique ce précepte de Renan : « On ne doit jamais écrire que de ce qu'on aime. L'oubli et le silence sont la punition qu'on inflige à ce qu'on a trouvé laid ou commun dans la promenade à travers la vie. » Et M. Delaporte, en effet, a bien choisi ses amis : Anatole France, Louis Havet, Maurice Bouchor, Abel Hermant, Paul Hervieu, Porto-Riche, Duclaux, Zola, etc. Il y en a d'autres, à vrai dire, qui sont moins évidemment admirables, — car un peu de faiblesse accompagne toujours la bienveillance. Mais il n'importe, et la critique malveillante est un genre si facile, et si stérile, et si sot, qu'il faut encore louer M. Delaporte d'être tombé dans l'excès contraire pour être plus sûr d'éviter celui-là.

La Noblesse française sous Richelieu,
par le Vicomte G. d'Avenel (Colin).

Cette « étude d'histoire sociale », précise et documentée comme tous les ouvrages du vicomte d'Avenel, est très amusante par la richesse et la variété des renseignements qu'elle donne. L'auteur s'est proposé de représenter avec exactitude la situation morale et matérielle de la noblesse française à l'époque où le pouvoir royal s'attaquait à elle et la réduisait. Il étudie « l'esprit » des nobles, leurs aspirations, leur conception de la vie et leur morale; il les juge, d'ailleurs, avec impartialité, faisant le départ de leurs qualités et de leurs défauts, distinguant leur utilité sociale des dangers qu'ils pouvaient aussi susciter à la nation. Il décrit leur existence de la manière la plus vive, et sur leur train de maison, par exemple, leurs serviteurs, leur luxe, leurs chevaux, leurs repas, leur vaisselle et leur mobilier, leurs parures, leurs bijoux, leurs divertissements, leurs chasses, il a de très curieuses pages. Mais ce livre n'est pas seulement un recueil de faits intéressants; il contient une thèse très nette, et qui mériterait d'être discutée. Suivant le vicomte d'Avenel, l'œuvre de Richelieu, relativement à la noblesse française, eut de graves défauts. Il ne fallait pas écarter la noblesse du gouvernement, mais, en renforçant les institutions, régulariser son activité féconde. Écarter la noblesse, c'était supprimer toute entrave et toute limitation du pouvoir royal, fortifier l'absolutisme royal, encourager la monarchie dans ses aspirations au despotisme, auxquelles répondirent, comme de logiques représailles, les violences de la Révolution.

Charlette, par Camille Pert (Simonis Empis).

En tête de chaque chapitre de son livre, M. Camille Pert met comme épigraphe une petite phrase, un petit morceau de phrase, une ligne ou deux, que le scrupuleux lecteur retrouvera, du reste, dans le cours du chapitre. Et cela pourrait être un jeu comme un autre, pour le lecteur désœuvré, de retrouver, en effet, la place où cette citation fut prise, si M. Camille Pert ne lui avait malheureusement enlevé le plaisir de cette recherche, en indiquant lui-même le numéro de la page à laquelle il faut se reporter. Je signale cette particularité bizarre dans le roman de M. Camille Pert, parce que je serais bien en peine d'y apercevoir une autre particularité. Quant au reste, il est simplement analogue à la moyenne des romans qui paraissent chaque jour, ni meilleur, ni pire, ni plus banal, ni plus vulgaire, ni mieux écrit. Vous y verrez un romancier à la mode s'éprendre, à sa manière, d'une petite jeune fille, « cédant au besoin irrésistible, — lui, l'être factice, revenu de toutes les illusions, — de se plonger en des âmes neuves, naïves et spontanées... Il souhaitait se faire jouer par elle le spectacle d'une âme sincère aux prises avec la passion ; drame qui seul le tentait dans l'amour ». Vous y verrez toutes sortes de choses de ce genre...

Courte Folie, par Marie-Anne de Bovet (Lemerre).

Lionel a vingt-cinq ans. Extérieurement, rien ne le différencie de ses pareils. « Il monte à cheval, parce que l'équitation fait partie de l'entraînement d'un gentleman. Il fait des armes, parce qu'il est des circonstances où une épée vient d'elle-même s'emmancher au bras d'un homme et que le mieux est de savoir s'en servir. Il chasse, etc. » Mais il a cette particularité que sa conduite est étonnamment exemplaire, si exemplaire que cela fait le désespoir de sa maman, laquelle eût mieux aimé avoir pour fils un viveur ou un officier de cavalerie. Donc Mme de Kerbriant a résolu de marier Lionel à sa cousine Édith de Fleurieux. Mais ce dadais de Lionel n'est-il pas allé s'amouracher sottement de la nièce de la « maîtresse de poste », — la receveuse, en d'autres termes — de Pontaygues en Provence. Et Lionel veut épouser cette enfant; celle-ci ne demande pas mieux, et la tante consent, bien entendu. Mme de Kerbriant n'est pas contente. Elle exige une épreuve. Sous un prétexte quelconque, elle imagine de faire venir Hélène à Paris et la garde deux mois chez elle. Et cette épreuve est le sujet de ce roman. Lionel ne

tarde pas à s'apercevoir qu'Hélène est plutôt commune, peu intelligente, et qu'il s'est donc fait illusion sur les qualités de cette petite fille. Son amour n'aura été qu'une « courte folie ». Lionel épousera sa distinguée cousine Édith. Et la pauvre Hélène? Hélène épousera le notaire de Pontaygues en Provence. Conclusion morale : les gentilshommes qui font du cheval, des armes, ont des ancêtres et des goûts aristocratiques, ne doivent pas prendre pour femmes des nièces de receveuses des postes. Celles-ci doivent se contenter des notaires de leurs pays...

L'Évolution industrielle des États-Unis, par C.-D. Wright (Giard et Brière).

Cet intéressant ouvrage a paru d'abord à Washington, voici quelques années; la présente traduction, due à M. F. Lepelletier, est précédée d'une préface de M. Émile Levasseur, excellente bien entendu. M. Carroll-D. Wright expose, de la manière la plus complète et la plus claire, le prodigieux développement économique des États-Unis au cours du dernier siècle. Il nous montre l'extension croissante des industries diverses, la substitution de la grande industrie au petit atelier domestique; il étudie ces graves transformations sociales dans leurs causes et dans leurs conséquences. La conséquence immédiate, c'est le mouvement ouvrier qui s'est manifesté si bruyamment dans le dernier tiers du XIXe siècle, la formation des grandes associations de travailleurs, les conflits du travail et du capital, les grèves, dont la plus retentissante fut celle de Chicago en 1894. L'histoire de l'industrie contemporaine est tout entière dominée par ce fait : le développement du machinisme. M. Wright en analyse l'influence économique; mais il étudie aussi la question au point de vue moral, et ses réflexions, à ce sujet, sont dignes d'intérêt. Il considère, en somme, le machinisme comme avantageux à l'ouvrier, rendant nécessaire une éducation technique plus complète, diminuant la durée du travail, laissant par suite plus de loisirs au travailleur, améliorant la condition des classes ouvrières par la hausse des salaires et la baisse du prix des principaux articles de consommation, apportant enfin à celles-ci des conditions de bien-être inconnues jusque-là. Tout cela, sans doute, est contestable, mais vaudrait d'être discuté.

André Beaunier.

Mémento.— Chez Alcan, *la Fondation universitaire de Bellevalle*, par Jacques Bardoux, avec une préface de M. Charles Gide, sur « le travail intellectuel et le travail manuel »; — *le Mausolée du Maréchal de Saxe par J.-B. Pigalle*, par S. Rocheblave. — Chez Plon, *d'Iena à Moscou, fragments de ma vie*, par le colonel de Suckow, de l'armée wurtembergeoise, traduction du commandant Veling. — Chez Hachette, *l'Afrique australe*, par Élisée Reclus (cette description fut mise à jour entièrement par Onésime Reclus). — Chez Nony, *Annuaire de la jeunesse*, par H. Vuibert (11e année, 1900). — Chez Fasquelle, *L'Aiglon en images* et *dans la fiction poétique et dramatique*, par John Grand-Carteret. — A la *Revue Blanche*, *Histoire de l'Affaire Dreyfus*, par John Grand-Carteret. — A la Société française d'éditions d'art, *La Peinture française au XVIIe siècle et au XVIIIe*, par Olivier Merson. — *L'Idole et l'Idéal*, poème par Bridgman. — Aux bureaux de la *Plume*, *Les voix humaines*, par Louis Sauty. — A la Société du Mercure de France, *Les Vagabonds*, de Maxime Gorki, traduction et préface, par Ivan Strannik. — A la Société d'éditions littéraires et artistiques, *Les chevauchées de Joconde*, par Maurice Montégut. — Dans la nouvelle édition illustrée de Balzac, *les Petits Bourgeois* et *la Maison Nucingen*. — Chez Hachette, *François Villon*, par Gaston Paris.

CORRESPONDANCE

KARNAK ET LA RESTAURATION DE SES RUINES

Lettre de M. Vidal.

Monsieur,

Permettez-moi de vous entretenir un instant de ce vaste ensemble de monuments compris sous le nom de *temples de Karnak*, du nom du village qui l'avoisine et qui formait certainement, au temps des XVIIIe et XIXe dynasties, le centre officiel, politique et religieux de la grande Thèbes, la *cité* de l'antique et célèbre ville.

Karnak, je me le figure, devait être le Versailles des Toutmès et des Ramsès, mais combien dans ce rapprochement apparaît petit et mesquin le palais du grand roi ! Qu'on se représente Notre-Dame, le Panthéon, l'Arc de Triomphe, les Tuileries et le Louvre réunis sur un même et vaste espace des bords de la Seine, tombés à l'état de ruines croulantes, dans trois ou quatre mille ans, et l'on aura une idée du spectacle offert par Karnak au visiteur. Tous les monuments qui nous restent de l'antique Égypte, nous les englobons tous sous l'unique appellation de temples. C'est qu'en effet leurs formes architecturales, leurs décorations, traductions des mythes religieux et des cérémonies du culte, et la présence constante du sanctuaire, du *naos*, réduit profond, obscur, minuscule par rapport au monument, nous obligent à les désigner ainsi : mais ils ne devaient pas être seulement des édifices exclusivement consacrés aux cérémonies religieuses et aux pratiques des offrandes et de la prière. Bien des in-

dices semblent nous révéler que toute la vie politique et religieuse des anciens Égyptiens a bien pu s'y dérouler.

Après avoir visité, tout l'ensemble de monuments compris dans l'enceinte générale du grand temple d'Amon qui n'a pas moins de deux kilomètres et demi de pourtour ainsi que les monuments de *Montou* et de *Maut* en dehors de cette enceinte, je m'arrêtai longuement sur le vaste espace qui s'étend, à peu près à l'ouest, entre le temple du dieu *Ptah* et la grande salle hypostyle du temple d'Amon.

C'est là le grand chantier, le siège principal des opérations de M. Legrain, inspecteur des antiquités, délégué aux travaux de Karnak.

Un chemin de fer Decauville, se développant là ou en d'autres parties de l'enceinte sur une étendue de plus d'un kilomètre, relie cet espace à la grande salle hypostyle qu'il doit servir à déblayer d'abord et à reconstituer ensuite.

Sur les cent trente-quatre colonnes de cette énorme salle, en effet, vingt-cinq sont ou renversées ou très fortement déviées de leur aplomb ; il s'agit de les relever et de les replacer dans leur état de solidité antérieure.

Ce n'est pas là une mince besogne. Il faut d'abord sortir de la salle, outre les débris et décombres, tous les éléments de chacune des colonnes renversées ou ébranlées et qui représentent des blocs de 6, 8 et jusqu'à 12 tonnes, les classer sur le chantier, au besoin réparer leurs blessures, en attendant l'heure où ils pourront retrouver sur place de solides fondations refaites. C'est le travail auquel on se livre en ce moment : une trentaine d'hommes sous le commandement de leur *Reiz* sont en train d'extraire une grosse fraction de colonne. Le chef jette son commandement et tous les hommes attelés à un système de cordages le répètent ensemble sur un rythme qui est comme la traduction de l'effort qu'ils ont à faire. Le bloc a fait un mouvement en avant ; les engins destinés à aider l'homme sont déplacés et de nouvelles dispositions prises : nouveau commandement, nouvel effort des hommes accompagné du rythme obligatoire. En Égypte, tout travail collectif quel qu'il soit est accompagné d'un concert de voix qui en est l'expression vivante, je dirais volontiers la poésie.

Deux colonnes ont déjà été remises sur leur aplomb, leur soubassement refait et les premières assises de leurs fûts rétablies. Et tout le reste suivra parce que ce travail, colossal comme l'objet auquel il s'applique, est mené avec une méthode sûre et sévère.

Toutes les colonnes sont marquées sur un plan de la salle hypostyle par des ronds semblables aux pions d'un petit damier ; les défectueuses sont teintées de rouge et portent des numéros ; à ce plan fait suite celui du chantier sur lequel sont déposés provisoirement les éléments des colonnes à rétablir ; des ronds et des numéros correspondants à ceux du premier plan signalent leur emplacement provisoire. Pas de confusion possible. Tout ce qui concerne la colonne teintée en rouge de la salle hypostyle portant le numéro 63, par exemple, ira au numéro 63 du chantier pour regagner plus tard sa place voulue ; de cette façon les diverses assises de chaque colonne avec ses hiéroglyphes, ses figures et ses divers motifs de décoration se retrouveront et reprendront leur ancienne fonction.

On a beaucoup discuté sur les causes de l'écroulement, sur l'action de l'eau du Nil décomposant petit à petit les matériaux des fondations, sur la difficulté et presque l'impossibilité de les remettre un état de stabilité suffisante. Je ne suis pas compétent pour me permettre un avis, je me bornerai simplement à remarquer, d'abord, que les causes de l'écroulement ne sont pas aussi claires que certains veulent bien le dire, puisque M. Maspero, qui en doit savoir plus long que nul autre, les déclare douteuses. En second lieu, si l'action nocive de l'eau du Nil sur les nouvelles fondations qu'on fait aux colonnes relevées s'exerce comme elle a fait antérieurement, elle le fera évidemment avec une lenteur approximativement égale ; dans ce cas les générations présentes et futures ont beau temps devant elles pour jouir de la restauration en cours d'exécution, puisqu'il a fallu 3400 ans, au bas mot, pour que cette action produisît son effet sur les premières fondations.

En même temps que l'activité de M. Legrain s'exerce sur la salle hypostyle, elle s'applique également aux obélisques dont les beaux blocs gisent à droite et à gauche dans la région des troisième et quatrième Pylônes. Il sait où en retrouver les morceaux et leur reconstitution est déjà commencée. Sa façon de procéder est bien simple : Il a dans son cabinet les modèles en bois des obélisques réduits à la proportion d'un dixième. Sur ces formes réduites il applique, au fur et à mesure qu'il rentre en possession d'une fraction d'obélisque, une feuille de papier qui est la figure mathématiquement exacte du morceau retrouvé. Quand le modèle en bois sera recouvert de toutes les feuilles de papier qui le doivent revêtir, c'est que toutes les parties seront là prêtes à concourir à l'érection du monument. Oh ! mon Dieu, c'est bien simple ! Il fallait cependant le trouver.

Diverses raisons m'assurent du succès certain de M. Legrain dans l'œuvre qu'il accomplit sous la haute direction de M. Maspero.

D'abord ce qu'il a déjà fait ; combien le Karnak de 1900 m'a paru changé de celui que j'avais vu en

1895 ! Deux colonnes de la salle hypostyle remises sur leurs bases ; — la belle avenue des quarante sphinx absolument reconstituée ; — précédant cette avenue, l'ancien quai destiné à protéger le grand temple contre les hautes eaux de l'inondation, déblayé et remis nettement au jour ; — la découverte si importante, sur le soubassement de ce quai, des inscriptions mentionnant les crues du Nil de l'an 4 de Sheshang Ier à l'an 19 de Psammetik Ier (976 à 625 av. J.-C.) ; — la grande cour presque entièrement déblayée et offrant un bel ensemble d'étapes dans le progrès : le portique nord et la rangée de sphinx qui est devant en grande partie dégagés ; le petit temple de Ramsès III, s'avançant d'un certain nombre de mètres dans la cour, complètement débarrassé et offrant au public la vue bien nette de son aimable architecture et de ses mystères du dieu *Min* dès qu'il a franchi l'entrée du Pylône gardé par ses deux colosses restaurés ; — les morceaux des deux colosses de Ramsès II gardant l'entrée du deuxième Pylône réunis et rajustés dans la mesure du possible ; — le temple du Dieu *Ptah* et la grande porte de l'enceinte générale qui l'avoisine rendus praticables ; — un joli petit temple d'Osiris, jusqu'ici ignoré, sorti de dessous terre ; etc.

Je n'en finirais pas si je voulais énumérer par le menu les résultats des travaux de M. Legrain depuis qu'il est à sa tâche, et ses nombreuses et heureuses trouvailles dont une m'a particulièrement frappé : une admirable tête, en grès fin, de Ramsès II couronné des hautes plumes d'Amon, qui pourra figurer parmi les beaux morceaux de sculpture de la vieille Égypte.

Donc les gages donnés nous garantissent largement l'avenir.

Mais il y a mieux encore. Refaire cette merveille de grandeur, de puissance et d'art unique qu'était la grande salle hypostyle du grand temple d'Amon, non bien entendu telle qu'elle était après son achèvement, mais dans la grandiose ruine que le temps et l'histoire, bien plus cruelle que le temps, nous avaient léguée, il est difficile de rencontrer dans la vie une œuvre plus empoignante : une salle de 5 400 mètres de superficie, peuplée de cent trente-quatre colonnes avec des chapiteaux dont ceux du centre ont 15 mètres de circonférence et portant à 23 mètres de hauteur, dans l'axe de la salle, un plafond de dalles titanesques.

Aussi M. Legrain y va-t-il de tout son cœur, de toute son intelligence qui n'est pas commune, de toute son âme d'artiste et d'érudit égyptologue.

Grâce à son fort vouloir, à l'énergie qu'il a su déployer à propos, à l'autorité conquise, il possède aujourd'hui un personnel qu'il tient exactement dans sa main. Ses hommes, pour le désigner entre eux, ont un mot arabe qui équivaut à notre mot : le malin.

Il s'est construit, à 40 mètres de l'ancien quai du Temple, une simple et gracieuse maisonnette égyptienne, entourée d'un jardin planté de ses propres mains en tamarisques, acacias, arbustes et fleurs de multiples sortes. Il a planté là sa tente à côté de sa tâche, il ne la lèvera qu'après achèvement. Qu'on lui continue les subsides nécessaires et qu'on le laisse marcher, il atteindra le terme de sa route. La restauration de Karnak formera une des belles pages des travaux égyptologiques modernes qu'on devra encore à un Français.

Je ne reverrai probablement jamais Karnak, mais l'accueil que j'ai reçu de M. Legrain, les choses qu'il a bien voulu me montrer et m'apprendre et le cadre magique de sa petite maison perdue dans la verdure, du soleil versant les torrents de sa belle lumière sur les pylônes, les colonnades, les chapiteaux et les obélisques du grand temple, avec le grand ciel bleu pour plafond et la vaste campagne poudreuse d'où émergent les têtes des hauts palmiers pour horizon, tout cela ne s'effacera jamais de mon souvenir.

C. Vidal.

LETTRE PARLEMENTAIRE

Je me souviens d'avoir assisté, un soir de messe rouge — comme cela est déjà loin — à un colloque philosophique entre l'évêque de Clermont et le premier président Allary, l'un des fondateurs de la République en Auvergne.

« Vous avez une supériorité sur nous, termina M. Allary, vous pouvez pardonner. »

Il ne pensait pas, personne ne pensait à cette époque, que l'indulgence entrerait dans notre législation pénale avec la loi de sursis, et qu'un jour peut-être, la bonté et la clémence y pénétreraient avec la loi de pardon.

Ce jour semble prochain.

***

La campagne entamée par le président Magnaud après ses jugements retentissants, poursuivie par M. Morlot, député de Château-Thierry, et reprise récemment avec un talent remarquable et une belle ardeur combative par M. Henri des Houx, est à la veille de porter ses fruits.

L'opinion publique commence en effet à s'émouvoir. Elle triomphera des résistances de ceux qui trouvent la société parfaite et tremblent d'en voir briser le cadre en mille pièces par la moindre des innovations.

C'est grâce à cette grande force populaire que le monde marche, en dépit des efforts rétrogrades, que l'Humanité évolue et se perfectionne sans cesse.

Les idées du président de Château-Thierry ont eu,

tout d'abord, à pénétrer l'esprit des magistrats. Nombre d'entre eux se considéraient comme devant remplir dans la société un rôle de justiciers incompatible avec l'idée de clémence. J'en ai connu ayant au cœur les sentiments les plus profonds de bonté et de solidarité qui ne sentaient plus la fibre humaine remuer en eux dès qu'ils étaient sur le siège. Ils se croyaient faits pour condamner tous ceux qui tombaient sous la lettre du Code ; ils condamnaient, sauf à aider ensuite de leur appui, et souvent de leur bourse, leur victime qu'ils savaient *moralement* innocente.

La notion de justice équivalait en eux, par suite d'un long atavisme professionnel, à l'idée de vengeance sociale.

Cependant, depuis quelque temps, presque tous les tribunaux étendent, comme l'a fait le président Magnaud, le bénéfice de l'article 64 du Code pénal aux délits commis sous l'impulsion d'une impérieuse nécessité.

Les magistrats ont songé que ce sont des êtres en chair et en os qui comparaissent devant eux, des êtres dont il faut sonder l'état d'âme si l'on veut leur appliquer la saine et vraie justice.

La loi d'aujourd'hui est, en effet, cruelle, et ses rigueurs impitoyables ont produit souvent des effets opposés à ceux qu'elle poursuit. Les conséquences de certaines condamnations inhumaines forment l'un des chapitres les plus sombres de notre triste histoire sociale.

***

Les décisions des tribunaux créent une jurisprudence, mais elles n'ont pas empêché, ces jours derniers, certain juge d'instruction d'appliquer la prison préventive, odieuse dans ce cas, à une femme ayant volé trois petits pains. Le garde des sceaux a eu beau rappeler ce magistrat à l'humanité, la Chambre a eu beau flétrir sa conduite en applaudissant avec enthousiasme les déclarations du ministre, la cause de la justice restera livrée à l'arbitraire dans des cas analogues tant que la loi ne sera pas modifiée.

« Le Code pénal de 1810 est un code féroce et draconien fait à une époque de force brutale et pour une société en formation. »

Aussi la magistrature qui l'applique est-elle redoutée.

Pour la faire aimer, pour lui rendre sa grande et belle mission, il faut la mettre d'accord avec les idées de solidarité et d'humanité écloses au cœur de la société nouvelle qui sera celle du XXe siècle.

***

En attendant des réformes plus profondes et plus générales, le président Magnaud demande que le législateur remplace l'article 64 du Code pénal par ce nouveau texte :

« Il n'y a ni crime, ni délit, lorsque le prévenu était en état de démence au temps de l'action, ou lorsqu'il a été contraint par une force à laquelle il n'a pu résister, ou encore par les inéluctables nécessités de sa propre existence ou celle des êtres dont il a légalement et naturellement la charge. »

Il demande, de plus, qu'on ajoute à l'article 463 du Code pénal la disposition suivante :

« En outre, même si le délit est établi, le juge aura toujours le pouvoir d'absoudre, par décision motivée, quand cet acte de clémence lui apparaîtra comme le plus efficace moyen d'arriver à la moralisation du coupable. »

C'est ce texte qu'on a appelé la loi de pardon et que, certainement, nous voterons avant qu'il soit longtemps. Un de ces courants que rien n'arrête se forme autour de l'idée de clémence, le peuple l'acclame dans des réunions publiques, il lui consacre des ordres du jour, et l'élite des magistrats l'admet après l'avoir longtemps combattue.

Peut-on nier, d'ailleurs, qu'il existe des fautes qui méritent l'absolution ? Certains coupables ne sont-ils pas des frères plus jeunes en évolution auxquels nous devons tendre à leur première faute une main secourable et bienfaisante au lieu de les vouer à l'irrémédiable déchéance ?

Est-il digne, par exemple, de l'état social qui est le nôtre, de frapper durement le pauvre diable qui n'a pu trouver de travail et de le classer parmi les repris de justice, pour le simple délit de mendicité ?

Est-ce que, dans ce cas comme dans beaucoup d'autres, le droit de miséricorde ne grandirait pas le rôle social de celui qui est chargé de rendre la justice ?

***

Nous sommes loin des théories saint-simoniennes qui, dès avant 1830, préconisaient la thèse de la suppression totale de la loi écrite et son remplacement par la *loi vivante*, par le juge libre rendant tous ses jugements en équité.

Cette forme de la justice serait la plus brutale des oppressions.

Mais autant il semble impossible, malgré les espérances de certains philosophes de proclamer la liberté absolue des tribunaux, autant il semble nécessaire de laisser au juge une certaine latitude dans l'appréciation du degré de culpabilité.

***

Nous devons aimer la cause des humbles et des faibles comme notre propre cause. Pour la servir, il ne suffit pas de partager avec les déshérités le pain du corps et même de l'esprit, il faut les protéger par des lois tutélaires, il faut appliquer tous nos efforts à faire de l'humanité une grande famille où chacun se soutienne et s'entr'aide dans une immense et perpétuelle collaboration.

Pour y parvenir, nous ne devons pas rejeter de la société, comme indigne, l'enfant égaré, prêt au repentir, et qui demain peut-être, quand la clémence l'aura régénéré, deviendra et restera un honnête homme.

Humanisons donc notre loi, et orientons-la nettement vers l'équité, vers l'indulgence qui est parfois une des formes les plus belles de la justice.

Etienne CLÉMENTEL,
Député.

[illegible] Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — [illegible] *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 15. 4e SÉRIE. — TOME XV. 13 AVRIL 1901.

PSYCHOLOGIE DE L'AMOUR

au XIXe siècle.

Au milieu du siècle, Michelet jeta un grand cri d'alarme. Des chiffres « sonnaient à son oreille un glas funèbre ». On se mariait moins; la natalité décroissait; on n'aimait plus assez en ce pays; la France était malade. Il fallait, hélas! mieux qu'un livre pour la guérir. Même après l'*Amour*, les statistiques ont répété, en la faisant chaque année plus menaçante, leur prophétie de mort.

Bien avant Michelet, un « touriste », — aussi théoricien de l'amour, — qui voyageait par la France « en regardant autour de lui », s'étonnait de trouver aux jeunes hommes « une âme de 70 ans ». C'était en 1837. Déjà, les « réalités bourgeoises » que devait maudire George Sand opprimaient le sentiment. Réalités bourgeoises, ces deux mots prenaient sous sa plume une large acception. Ils n'embrassent pas cependant toutes les causes du fait affligeant.

Quelles sont-elles? Morales? Légales? Économiques? Mieux qu'ici, leur étude trouverait place dans une vue générale des mœurs. Mais plusieurs s'accuseront d'elles-mêmes dans la présente esquisse; une surtout, qui entra en pleine action vers 1850. C'est-à-dire que, dès longtemps en germe, comme ces maladies congénitales qui se déclarent à l'âge mûr, elle se manifesta vers le *dimidium vitæ* du siècle.

En ces années de vie débordante qui furent sa toute première jeunesse, qui eût prévu cette grève de l'amour? Triomphantes années du Consulat joyeux autant que fort. Jamais notre peuple ne sentit battre dans ses artères un sang plus riche. Il est ivre de sa sève. Il la dépense, il la prodigue. Il aime avec allégresse, il aime aussi avec passion, — une passion, à vrai dire, toute brutale. C'est le legs du Directoire : la politesse bannie, la poursuite directe, sans barrière de convenances, la sollicitation physique sans détour, le désir débridé, abolie même la notion de pudeur; bref, la France de Barras et de Mme Tallien. Bonaparte prétendit rétablir la morale publique en même temps que le pouvoir. Mais les grenadiers qui avaient dispersé les Cinq-Cents n'avaient pas changé les mœurs par la vertu de leurs baïonnettes. Restaurée en façade, la société ne se modifia pas du jour au lendemain. Derrière un placage de décence, continua la licence du Directoire. Et combien mince le placage! Il éclatait en craquelures insolentes, sous la main même qui venait de le poser. Parmi les femmes de sa toute proche famille, le maître avait à réprimer des déportements à la hussarde. Lui-même, du reste, qui s'estimait, de par son génie, affranchi de toute loi, donnait cours à l'impérieuse brusquerie de ses fantaisies libertines, et menait sans vergogne ses amours au pas de charge.

Cependant, gloire oblige. Une France si victorieuse se doit à elle-même et à l'Europe, qu'elle subjugue, de savoir « se tenir ». Sa toute récente noblesse se discipline aux pompes des *Te Deum*. Comme on rapprend aux leçons de Mme Campan les grandes manières de jadis, on se forme aussi à l'extérieur maintien moral. Malgré ses propres exemples et en dépit des frasques audacieuses qui font scandale dans ses entours immédiats, César voit se solidifier la fraîche

couche de « décorum », — c'est son mot, — qu'il a étendue sur ce monde reconstruit. Et voici apparaître un type nouveau de femme, la « femme Empire »; non point vertueuse, mais imposante, sévère d'aspect, altière de port et de parure : cheveux à l'antique, haute collerette, coupe droite de la robe, raideur de lignes dans tout l'ajustement. On l'a nommée « la femme militaire ». Elle ne s'éprend que de lauriers. « Sensible » pourtant, avec tout ce que le mot signifie et veut excuser de faiblesses, elle est romanesque, « romance », dirait notre argot d'aujourd'hui. N'oublions pas que *Werther* et *René* sont en train de ravager les cœurs; René, à qui vient de naître cette jolie et touchante « sœur cadette » *Valérie* (1). On trouve moyen de rêver entre deux batailles, de rêver et de soupirer.

L'emphase sentimentale est même un trait fréquent chez les soldats de la Grande Armée. Ne parlons pas de Lucien, qui ne porta que l'épée de parade des ministres et des ambassadeurs; Lucien, cette « carafe d'orgeat », disait son grand frère. Laissons ses déclarations ridicules à Mme Récamier, ces *Lettres de Roméo à Juliette* où Juliette est suppliée de « penser à Roméo avec ce trouble délicieux qui est l'aurore de la sensibilité ». Aussi ampoulé est le billet où Bernadotte exprime à la même Mme Récamier « l'amitié » et « la tendresse » qui « enflamment » pour elle son « âme aimante ». Thiébault nous confie qu'une romance « décida de sa destinée ». Il veut parler de son mariage avec Mlle Chesnaie. Une femme qui chantait avec tant d'accent méritait bien que son mari lui bâtît une « chaumière ». C'est à Burgos, en pleine guerre, que l'amoureux général fit cette surprise à sa chère « Zozotte ». Avant de goûter les légitimes délices de cette union, il s'était montré, d'ailleurs, amant de rare qualité. Témoin certain récit d'anneau perdu dans l'herbe et retrouvé après d'angoissantes recherches; gage d'amour d'une Pauline dont son aide de camp avait dû, « à bras-le-corps », le séparer sanglotant. Davoust ne fut, que nous sachions, le héros d'aucune historiette pareille, quoi qu'ait pu insinuer la malice de Napoléon pour piquer la jalousie de la maréchale. Mais ce dur soldat était le plus affectueux des époux, et l'on a pu dire que, lorsque la duchesse d'Auerstædt le rejoignait au camp, « l'idylle se mêlait à l'épopée (2) ».

L'ex-cavalier de l'armée d'Italie qui n'était encore qu'Henri Beyle se prétendait « une âme romaine », réserve faite des choses du cœur. Plus d'un de ceux qui foulaient l'Autriche et la Prusse, sous la conduite des aigles, eût pu s'approprier le mot. Plus d'un, aussi amateur de l'art de « donner un bon coup de sabre », eût pu parler des « délicatesses » qu'il « cachait sous son manteau de housard ».

Mais voici qui a de quoi étonner davantage. Cet âge de fer vit fleurir et se propager une plante rare et frêle, de culture compliquée et de senteur infiniment douce. Jamais peut-être n'abonda plus cette amitié amoureuse dont La Bruyère fait « une classe à part » et dont Mme de Lambert écrivait : « De toutes les unions, c'est la plus délicieuse. » Cette époque d'âpres énergies est celle où Mathieu de Montmorency entourait de ses tendres et dévotes sollicitudes la pureté intangible de Mme Récamier; où le gauche et modeste Ballanche rendait à la même sereine idole un culte de contemplation ravie et de soumission désintéressée, tandis qu'un exquis commerce d'âme unissait Joubert à Mme de Beaumont, — cette « figure d'Herculanum... à peine enveloppée d'un corps », — puis à Mme de Vintimille. L'Europe était en feu; le raffiné penseur subtilisait sur la casuistique sentimentale. On conçoit que le sec Benjamin Constant le blessât et que contre son aridité il se montrât presque féroce. Adolphe pourtant devait traverser une crise de cœur compliquée de mysticisme, et Mme de Krüdner allait le voir, à genoux dans son salon, réciter le *Pater*.

Mme de Vintimille, Mme de Beaumont, Mathieu de Montmorency, c'est la société d'avant la Révolution. Dès le Consulat, grâce à la sécurité garantie par un pouvoir fort, a commencé une quasi-restauration mondaine de l'ancien régime. Dès 1800, même un peu avant, Mme d'Houdetot, septuagénaire et toujours jeune, pas plus attristée que vieillie par des années de terreur vécues, à vrai dire, dans une retraite non menacée, Mme d'Houdetot et son ami Saint-Lambert incarnent au Marais « les opinions et les libertés d'autrefois soigneusement empaillées et conservées » (1). Peu à peu les salons se rouvrent : celui de Mme Hocquart, celui de Mme de Duras, ceux de Mme de Montesson, de Mme de Lévis, de Mme de Labriche... La bonne compagnie, qui s'était crue détruite, se sent exister encore. Elle se reprend à la vie et elle en jouit.

On cause, on fronde, on aime; — on aime, non cependant tout à fait à la mode légère du siècle fini. Pour qui vient d'être frôlé par la mort, pour qui voit un profil d'échafaud barrer l'avenue de ses souvenirs, le monde a changé d'aspect. Les survivants de la grande tragédie n'ont point goût au marivaudage. Une gravité a pénétré l'amour. Au lieu de se jouer à la surface du cœur, il en remue les fibres profondes. Aimer c'est se donner sérieusement, douloureuse-

(1) [illegible] de Mme de Krüdner. Le mot est de Chateaubriand.

(2) Ernest Bertin, *La Société du Consulat et de l'Empire*.

(1) Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*.

ment. Mme de Custine en mourra; Mme de Beaumont aussi; à la vérité, la phtisie aidant.

Telles de ces maisons où l'on ne fréquente qu'en bas de soie sont des foyers connus d'opposition. Vienne le roi, les mots d'ordre parlementaires s'y donneront; on y verra se faire et se défaire les cabinets. Ce sera le règne des femmes politiques. Instruites des débats, expertes aux combinaisons de groupes, il leur plaira que leurs salons prolongent les couloirs du Palais-Bourbon et du Luxembourg. Solennelles « présidentes de thèses », comme Mme de Duras; autoritaires avec une fantasque rudesse, comme Mme de Rumford; nonchalamment despotiques, comme Mme de Montcalm, qui ne reçoit qu'étendue sur une chaise longue, un châle négligemment drapé sur les épaules, — artifice savant pour dissimuler les déformations de son buste, — et qui « donne la parole », tirant les fils de la conversation ainsi que des « cordons de sonnettes »; fines observatrices et adroites metteuses de sourdines, à la façon de Mme de Boigne, chez qui on cause « comme dans la chambre d'un malade »; diverses par les moyens, souveraines dans des cercles aussi influents que restreints, elles mènent la France du bout de leur éventail.

Salons politiques, mais où on aime en même temps qu'on y disserte. Et voici encore une nouveauté : sous la monarchie restaurée, régime de discussion, penseurs et parleurs ont succédé aux privilèges des militaires sous l'Empire, régime de force. Les cœurs se prennent au fil des périodes et aux toiles d'araignée de la « doctrine », comme ils s'enlevaient à la pointe de l'épée. Des rivaux menacent pourtant les théoriciens de gouvernement et les héros de tribune. Ces réunions du faubourg Saint-Germain sont, plusieurs du moins, littéraires autant que politiques. On y parle vers, on y en déclame. Chez Mme de Chastenay, par exemple, le vicomte de Saint-Priest, qui rentre de Russie le portefeuille bourré de tragédies, trouve à qui les lire. On y écoute aussi les pièces de Briffaut, à moins que, parée à l'antique, « les yeux levés au ciel, c'est-à-dire vers les corniches (1) », Delphine Gay ne récite sa *Magdeleine*, donnant avec art à contempler ses bras blancs.

Elle chante, et, devant son écharpe légère,
Corinne courberait l'orgueil de son laurier.

Delphine Gay, *la dixième Muse*, c'est le lyrisme en boucles blondes. Du moins, annonce-t-elle le lyrisme. Elle avait chanté déjà quand parurent ces triomphantes *Méditations* qui conquirent même les « antipoètes ». Songez qu'elles empêchèrent toute une nuit Talleyrand de dormir (1). Dès lors, la passion s'est échevelée. Le règne s'est inauguré des faiseurs de stances. La mode est aux soupirants qui rythment leur plainte. A ces mélancoliques harmonieux, — ne disons pas, avec Andrieux, à ces pleurards, — va le rêve exalté de femmes qui ont « des nerfs » et la science des belles pâmoisons. Faut-il mesurer les souffrances aux larmes versées? Plus d'un, sans doute, de ces « poètes mourants », plus d'une de ces « amantes désespérées » endormirent leur peine en la rimant; — leur peine, souvent simple « motif ». Mais il est bien vrai qu'on aima beaucoup alors. Le siècle avait vingt ans. Il eût pu dire, avec celui dont les premiers chants le remuaient si profond : « Mon cœur bondit dans ma poitrine, je le sens, je l'entends (2). » Comme lui aussi, il eût pu parler de ses aspirations « sublimes », « infinies ». Car, en même temps qu'un renouveau du lyrisme, commençait une renaissance religieuse, et l'amour même se nuançait aux rayons de cette aube. Rappelons-nous le dialogue de Julie et Raphaël sous les grands arbres de Meudon : « Raphaël! il y a un Dieu! — Et qui vous l'a révélé mieux aujourd'hui que tout autre jour? — L'amour!... Il y a un Dieu! Il y a un éternel amour dont le nôtre n'est qu'une goutte... Raphaël! ce n'est plus vous que j'aime, ce n'est plus moi que vous aimez! C'est Dieu que nous adorons désormais l'un et l'autre! Vous à travers moi! Moi à travers vous!... »

Peu d'années après, le voyageur attentif qui met si bien à profit les accidents de sa « calèche de rencontre », Stendhal, note chez les jeunes hommes l'affectation de « ne trouver aucun plaisir dans la société des femmes », si charmantes soient-elles. Il raconte une soirée dans un château bourguignon où les jouvenceaux « laissèrent le champ libre » aux gens d'âge, « à nous autres vieillards », écrit-il. Son hôte, « homme d'esprit », lui parle du discrédit où est tombé le mariage d'inclination. C'est « l'objet constant des plaisanteries des jeunes gens ». Ils s'entretiennent sans cesse de « la quantité d'argent qu'ils exigent de la femme qu'ils daigneront épouser ». Le livre *De l'Amour* avait précédé de longtemps les *Mémoires d'un Touriste*. Huit jours avant sa mort, Beyle ajoutait à ce traité *ex professo* une nouvelle préface, où il concluait de ses définitives observations que les femmes n'étaient « plus à la mode ». Et depuis quand ce changement? Depuis 1830.

* * *

C'était peut-être calomnier une date. Les change-

1. V. Comte d'Haussonville, *Ma Jeunesse*. Comte L. de Carné, *Souvenirs de ma jeunesse au temps de la Restauration*.

1. V. le billet de Talleyrand à Mme de Edmond, cité par M. Brunetière, *Évolution de la Poésie lyrique*, t. I, p. 110.

2. Lettre de Lamartine à M. de Virieu (*Correspondance*, publiée par Mme Valentine de Lamartine, t. II, p. 58).

ments de régime politique n'opèrent pas si brusquement sur les mœurs. La haute flamme du lyrisme s'éteignit-elle donc à la bourrasque de Juillet comme une bougie qu'on souffle? Lamartine ne devait point tarder à donner *Jocelyn*. Musset était en train de vivre et déjà d'écrire ses *Premières Poésies*. Et qu'est-ce que *Indiana*, *Valentine*, *Lélia*, *Jacques*, *Mauprat*, qui s'échelonnent de 1832 à 1836? Qu'est-ce, sinon du lyrisme en prose? Prose à part, c'est encore du lyrisme de qualité nouvelle, puisqu'une « thèse » s'y mêle, qu'un accent de plaidoirie s'y reconnaît, mais non de nature à ralentir ou à refroidir des tirades qui ont un élan de strophes. Chaude apologie personnelle qui s'élargit en un manifeste d'émancipation générale. Le droit souverain de la passion est promulgué. Or, la passion se proclamant supérieure à la loi, le cœur s'affranchissant des pactes civils et religieux, l'« idéal » s'insurgeant contre les vulgarités du réel, c'est une nouvelle attitude sentimentale qui s'inaugure, et combien dramatique... Demander à l'amour « l'héroïsme de braver ses remords »; se faire « une gloire de ses fautes », légitimées par l'amour, lequel est « un contrat aussi bien que le mariage »; voilà du George Sand. A l'exemple de la dame de Nohant et de ses héroïnes, nombre de femmes cherchèrent — et trouvèrent — à qui appartenir du « droit » de l'amour. Bientôt cependant, influencé par une ambiance d'idées et particulièrement par Lamennais d'abord, ensuite par Pierre Leroux et d'autres, le romancier d'*Indiana* devient celui de *Consuelo*, du *Compagnon du Tour de France*, du *Meunier d'Angibault*. Mesurez le changement: évolution de l'individualisme vers le socialisme, et, en même temps, chute de l'émotion à la déclamation. L'émotion, néanmoins, n'est pas morte tout à fait; même elle a d'ardents réveils, et la déclamation, qui ne remplit pas tout, ne laisse pas de confiner parfois à l'éloquence. Et si nulle lectrice du *Compagnon* n'imite la noble Iseult en « épousant un homme du peuple afin d'être peuple », chez quelques-unes, l'enthousiasme humanitaire teinte le rêve. Eugène Sue lui-même prit sur les femmes sa part d'influence. Ne rions point: un Michelet ne lut pas impunément le *Juif Errant*.

Relevons pourtant un désaccord qui s'accentua assez tôt entre la littérature et les mœurs. Encore dans son *Tour de France*, Stendhal notait chez la nouvelle génération une inaptitude à « comprendre la passion prétendue effrénée du roman moderne ». Elle comprend encore bien moins, ajoutait-il, « la tendre exaltation des romans qui nous rendaient fous quand nous étions à cet âge. Personne ne lit plus la *Nouvelle Héloïse*, les romans de Mme Cottin... La littérature des jeunes de 1837 ne s'élève guère au-dessus des *Mémoires* de Mme du Barry, de Mme de Pompadour, de la Contemporaine, de Fleury, etc., où l'on voit des gens qui gagnent beaucoup d'argent, et dont la vie s'embellit quelquefois par de jolies soirées libertines. » La librairie du temps ne tarda pas à se mettre au niveau de ce goût général. Alors commença la diffusion de cette « littérature industrielle » dénoncée par Sainte-Beuve. Adieu les « nobles enseignes » sous lesquelles on écrivait au temps de la Restauration. Le drapeau de l'idéal a « cessé de flotter ». Les ambitions mercantiles de la plume « s'affichent crûment... Le démon de l'élégie, du désespoir, a eu son temps; l'art pur a eu son culte, sa mysticité. Mais voici que le masque change: l'industrie pénètre dans le rêve et le fait à son image, tout en se faisant fantastique comme lui. »

En quelques années, donc, s'accuse dans le moral du public une dépression à laquelle correspond bientôt l'étiage de la littérature. Pourquoi cette baisse? Où en trouver la cause, les causes? Ce style de « haute banque », dont s'indigne Sainte-Beuve, cette prose « avec accompagnement d'espèces sonnantes », d'où en procède l'inspiration? Les institutions sont-elles pour quelque chose dans l'estime où l'argent est monté? Le système censitaire, en réservant à la seule richesse les droits politiques, en faisant de la France possédante la « France légale », a-t-il contribué à ce prestige des millions? On l'a dit. C'est possible. Tocqueville — qui, à la vérité, ne manque pas d'amertume contre un régime où il n'a pas eu la place rêvée par son amour-propre et due à son mérite, — Tocqueville impute à la prépondérance de la classe moyenne cette sorte de « rapetissement universel ». Ses instincts naturels opérant, — instincts d'activité lucrative, d'épargne, de modération en toute chose, « excepté dans le goût du bien-être », — opérant aussi la médiocrité de son esprit, et enfin son égoïsme, la bourgeoisie donna au pouvoir « un air d'industrie privée ». Le gouvernement prit entre ses mains « les allures d'une compagnie industrielle », où tout se fait « en vue des bénéfices que les sociétaires en peuvent retirer ». Peut-être y a-t-il une part de justice dans ce jugement sévère. Tocqueville, du reste, incrimine le « caractère même du temps ». A la faveur d'une longue paix, de grosses fortunes s'étaient faites, insolentes souvent, pas toujours honorables. Cette époque vit prospérer la race d'entrepreneurs que nous nommons aujourd'hui du mot francisé de *struggleforlifers;* gens « opérés du sens moral », comme disait Dumas fils; hommes de proie, qui eurent leur incarnation picaresque dans le *Robert Macaire* de Philipon, et dont le type s'amplifia jusqu'au grandissement épique dans le *Vautrin* de Balzac.

Homme d'affaires lui-même, Balzac était le peintre-né de l'époque. Nous savons à quel point les essais

malheureux de l'industriel pesèrent sur le littérateur. L'argent, comme on l'a dit, son dominateur et son bourreau, fit de chacun de ses livres la besogne forcée du tâcheron. L'argent opprima son rêve d'artiste et en même temps le pénétra, le colora, « ruissela » par toute son œuvre, selon l'image énergique de Taine. Sa conception du monde resta déterminée par la première rencontre où il avait si durement senti la puissance de ce métal. La société ne cessa de lui apparaître comme le champ de bataille des intérêts. Il introduisit « partout le Code civil et la lettre de change (1) ». Ce n'est pas que l'amour n'ait une place, et fort large, dans sa *Comédie humaine*. Mais trop souvent il fait cliqueter des piles d'écus à l'oreille de ses amoureux. D'autre part, la sensualité crie trop fort même par la bouche de ceux qu'il guinde aux sublimités de la passion. Il les y guinde, en effet; car c'est toujours artificiellement et gauchement qu'il les y hausse. Les seuls appétits trouvent en ses personnages une expression sincère. On a exagéré peut-être en donnant pour un « échec absolu (2) » ses portraits de jeunes filles. Du moins, une touche maladroite vient-elle fréquemment les gâter. Il ne crée guère d'exemplaires de pureté où ne se trouve la marque d'une disgrâce, qui est celle même de sa main lourde, inexperte aux délicatesses. Inintelligent des réserves de la pudeur, il met dans la bouche de vertueuses jeunes femmes de singulières précisions physiologiques. C'est que la physiologie le hante. Ce romancier se pique de science. Il est nourri de Cabanis. Pour lui le moral est déterminé par le physique, et l'amour en particulier lui apparaît mal libéré de ses origines animales. C'est pourquoi il montre si volontiers, au fond du sentiment, le *substratum* de l'instinct.

En même temps que s'inaugurait la série destinée à composer la *Comédie humaine*, Auguste Comte commençait à professer son positivisme. Aboutissement de la philosophie scientifique, qui avait continué, en le transformant, le sensualisme de Condillac. Une notion de l'homme empruntée à Broussais et aux phrénologistes, une discipline enfermant le domaine de l'esprit dans le *fait*, était-ce de quoi élever haut la pensée? Mais, la « politique positive » couronnant la « philosophie positive », le système se nimba de sentiment. On sait comment s'alluma au cœur d'Auguste Comte cette ardente religion de l'humanité à laquelle, il faut le dire, l'influence de Saint-Simon l'avait préparé. Il connut Clotilde de Vaux, et de cette rencontre il lui resta une vision du monde irradiée d'amour. Lui-même confesse, proclame que sa « noble et tendre patronne », sa « sainte Clotilde », a, par une « angélique inspiration », épuré, élargi ses pensées et ennobli sa conduite (1). Sans cette « immuable compagne », il n'eût pu « développer convenablement cette réaction du cœur sur l'esprit devenue indispensable à l'ensemble de sa mission. » Le résultat de cette « réaction » fut l'altruisme déclaré loi suprême, dominatrice de la science même et de l'art, qui ne peuvent trouver en eux-mêmes leur but, et qui, s'ils ne tendent pas au bien social, ne sont que *pédantocratie*. Mais l'altruisme se développe surtout par le culte de la femme. C'est devant elle seule désormais que « fléchira le genou de l'homme (2) ». Ce culte « à la fois privé et public » sera « le premier degré du culte fondamental de l'humanité ». Cette religion, Comte la pratiqua avec une foi exaltée, du vivant même de celle qu'il appelait sa « médiatrice entre le grand Être et son grand prêtre », faisant un autel du siège où elle s'asseyait quand elle venait le voir. Et, une fois morte « Béatrice », ce fauteuil rouge, engainé d'une housse verte, ne fut pas la seule « relique » vénérée en des exercices dont le *Testament* donne le détail.

Quelque sincère qu'elle fût, cette dévotion, qui se réclamait du moyen âge chevaleresque, n'a pas restauré dans les mœurs la moindre chevalerie, et il nous semble qu'elle ne le pouvait. Malgré sa ferveur d'officiant et le zèle de ses « catéchisés », malgré la poésie mêlée aux précisions de son rituel, malgré ses « commémorations », ses « effusions », ses « conclusions » en stances de la *Divine Comédie*, le pontife du positivisme ne devait pas être le rénovateur de l'amour. Nul apostolat ne saurait communiquer à cette doctrine la vertu d'échauffer les âmes. Ce n'est pas assez qu'on démontre par les localisations cérébrales la prépondérance organique des facultés affectives. Ce n'est pas assez qu'on emprunte au vocabulaire mystique des mots d'extase, qu'on pastiche les formulaires de spiritualité ardente. On a beau nous conduire de l' « initiation fondamentale » à l' « union définitive », en passant par l' « épanchement total » et l' « abandon sans réserve »; le principe premier du système nous étreint. Confinés par le positivisme dans le tangible et le visible, au point de nous interdire l'astronomie sidérale, de tenir même pour condamnée l'étude du système solaire au delà des planètes à la portée de l'œil nu, nous n'avons point d'ailes pour les hauts élans où l'on veut nous enlever. A peine comprenons-nous, au surplus, les appels qu'on nous adresse. Nous demeurons froids.

Ainsi, plusieurs causes, au temps de Louis-Philippe, concouraient à produire une dépression du

1. Le mot est encore de Taine.
2. Emile Faguet, *Études sur le XIXe siècle*.

1. *Système de philosophie positive*. Dedicace.
2. *Discours sur l'ensemble du positivisme*, p. 89.

sentiment. Toute part faite aux notoires exceptions, la moyenne tomba.

Et voilà comment Scribe offrit à cette société le degré d'idéal qui devait lui suffire. La nature humaine « prise du boulevard Bonne-Nouvelle », c'est-à-dire ni très large ni très profonde; du romanesque « à hauteur d'appui », avec « assortiment de positif, d'intrigue et de jouissance », de « l'industrialisme orné, élégant », ajoutons : doré ; c'en est assez pour remplir ses rêves. Aux millions, cependant, joignez les beaux colonels, dont les glorieux galons gagnent encore du luisant à se frotter aux millions, vous jetterez dans le ravissement ce public de gardes nationaux.

La république de Février, en dépit des généreuses aspirations de quelques-uns des hommes qui la gouvernèrent ou y marquèrent, n'arrêta pas ce fléchissement des mœurs. Bien pis, elle l'accéléra. On en a donné pour raison la crise sociale qui agita ce court interrègne. La propriété attaquée identifia sa cause avec celle même de l'ordre. Elle se fit la troisième personne d'une trinité dont les deux autres étaient la religion et la famille. Par quoi elle participa d'un caractère sacré. Il n'est pas impossible, en effet, que la violence même des menaces socialistes ait alors servi la propriété, que l'exhibition où elle fut contrainte de ses titres ait rajeuni en quelque sorte sa légitimité, et que, finalement, s'en soit accru le prestige de l'argent.

MICHEL SALOMON.

(*A suivre.*)

L'AVANCEMENT DANS L'ARMÉE [1]

C'est le grade de capitaine qui permet le mieux à l'officier d'approfondir la connaissance du soldat. Par son contact continuel avec lui, par le soin que lui imposent ses fonctions de découvrir ses besoins matériels et moraux et de pourvoir à leur satisfaction, par l'influence que lui donne sur lui la direction, pour ainsi dire absolue, de l'instruction technique, le capitaine peut pénétrer jusqu'au fond de l'âme du soldat et faire naître les sentiments d'abnégation, d'obéissance qui assureront au pays des défenseurs résolus. C'est dans ce grade que l'officier, s'il veut s'en donner la peine, trouvera les principes rationnels qui servent de point de départ à la science du commandement. En effet, à quoi tend l'application des règles de l'art de la guerre, sinon à s'assurer le succès. Or, ce succès ne peut être obtenu que par le gain d'une ou plusieurs batailles. C'est avec des hommes que le chef les gagnera. L'homme c'est donc l'outil qui, dans la main d'un ouvrier expérimenté, donnera une œuvre parfaite. Connaître à fond cet outil, est chose indispensable à celui qui doit assumer un jour la responsabilité du commandement suprême. Le capitaine est admirablement placé pour arriver à cette connaissance. C'est donc dans ce grade que les officiers destinés à commander plus tard devront passer les années où l'activité est à son apogée.

Les capitaines, au sortir de l'école d'état-major, seront répartis dans les trois armes de combat. Ils passeront deux ans dans leur arme d'origine et trois ans dans chacune des deux autres armes. C'est-à-dire qu'un officier qui, au sortir de l'école militaire a été placé dans l'infanterie, arme dans laquelle il a servi un an comme soldat à l'école, un an comme officier à l'école d'application, deux ans comme lieutenant dans un régiment, devra servir avec le grade de capitaine, deux ans dans l'infanterie, son arme d'origine, puis trois ans dans la cavalerie, et enfin trois ans dans l'artillerie. Il ne s'agit pas ici d'un stage. L'officier, pendant ces deux ou trois années, sera considéré comme appartenant définitivement à l'arme où il sert momentanément et dont il portera l'uniforme ; il ne sera jamais, pour quelque motif que ce soit, détourné du commandement de sa compagnie, de son escadron ou de sa batterie. Pendant le temps qu'il passera dans l'infanterie, il sera, autant que possible, détaché un an ou deux dans les troupes coloniales et, de préférence, dans un corps appelé à participer à une expédition de guerre ; car c'est surtout dans ces campagnes coloniales que l'on met à l'épreuve, l'endurance, le dévouement, l'initiative, le courage et l'intelligence du soldat.

Après huit ans passés avec le grade de capitaine dans les troupes des différentes armes de combat, les officiers seront employés pendant une année dans un état-major de corps d'armée, où ils seront mis au courant des divers services qui s'y centralisent, et principalement de tout ce qui se rapporte aux fonctions d'un auxiliaire du commandement en campagne.

***

A ce moment de leur carrière, tout ce qui a trait aux choses du commandement direct de la troupe sera connu à fond par ces futurs généraux. Ils seront alors prêts à recevoir une instruction technique d'un degré supérieur et à passer du maniement de l'homme à celui du groupe tactique. On les nommera commandants ;

[1] Conférence du 22 décembre 1900.

ils se trouveront âgés de trente-six à trente-sept ans.

Pendant la première année de leur grade d'officier supérieur, ils seront affectés à l'état-major général de l'armée, répartis dans les divers bureaux de commandement, dans les états-majors d'armée où ils verront s'agrandir le cercle de leurs connaissances. Puis ils reprendront le service de troupes. Pendant un an, ils seront mis à la tête d'un bataillon, l'année suivante à la tête d'un régiment de cavalerie, la troisième année à la tête d'un groupe de batteries. Ils atteindront ainsi quarante et un ou quarante-deux ans et seront nommés lieutenants-colonels.

C'est à partir de ce grade, déjà élevé dans la hiérarchie, que les officiers destinés à exercer plus tard les grands commandements ou à en être les agents les plus actifs, recevront la véritable instruction. Une pratique effective de onze ans leur permet d'aborder l'étude des principes constitutifs des sciences militaires. Ils se trouvent, à cet effet, dans les meilleures conditions pour retirer de leurs travaux à venir le maximum de profit. Ils sont dans la force de l'âge, en possession de toutes leurs facultés intellectuelles, et leur esprit est formé par une expérience acquise dans vingt ans de service.

Les lieutenants-colonels passeront deux ans à l'Académie de guerre ; ils y étudieront les principes des deux sciences qui président à la conduite des armées en campagne : la tactique et la stratégie. La première donne les moyens d'obtenir le maximum des résultats de l'action combinée des trois armes, infanterie, cavalerie, artillerie, sur le champ de bataille. L'unité tactique de bataille, le corps d'armée, comprend 24 000 fusils, 120 canons et quelquefois 4 800 sabres ; ce n'est donc pas une petite affaire que de mener un tel groupe au mieux des intérêts de l'armée, dans les multiples péripéties d'une campagne. La seconde, la stratégie, donne les règles de la direction suprême des armées ayant pour but principal de concentrer, sur un point donné et à un moment déterminé, l'ensemble des forces destinées à agir pour la réalisation d'un même plan. L'unité stratégique est l'armée qui comprend le plus ordinairement quatre ou cinq corps d'armée. Il s'agit donc tout d'abord, dans cette unité, de diriger les corps qui la composent de telle façon que leur action soit liée, leurs efforts coordonnés ; il faut ensuite mener à bien la conduite de deux, trois, quatre armées ayant à manœuvrer sur un même théâtre d'opérations. Les difficultés immenses qui se présentent à tout moment dans les mouvements si compliqués de ces masses considérables, dans l'établissement de leurs communications avec les sources de leurs ravitaillements, etc., font de la stratégie une science très complexe qui exige une grande maturité d'esprit, un acquis déjà considérable, et une expérience suffisante des choses de la guerre. Cette académie de guerre n'aurait, comme on le voit, que peu de ressemblance avec l'école actuelle où les officiers sont admis, fort jeunes, à apprendre en théorie ce qui ne peut s'apprendre que par la pratique, d'où ils sortent bourrés de principes dont ils n'auront à faire l'application que vingt ans plus tard, c'est-à-dire quand ils auront tout oublié. L'Académie de guerre doit être une véritable académie et non une école ; les examens, les colles, les exercices enfantins, tout ce qui peut encore être supportable à des hommes jeunes et ambitieux, doit en être banni absolument. Elle doit être la réunion d'hommes déjà façonnés par une longue expérience, et dont la destinée est tout arrêtée, ce qui leur évite cette inquiétude d'esprit si incompatible avec l'obligation d'un travail qui demande avant tout le calme et la suite dans les idées.

La tactique, la stratégie, les missions à l'étranger, les études pratiques sur le terrain, avec les hypothèses les plus variées, conduites dans les mêmes conditions que si les troupes étaient réellement présentes, la participation aux grandes manœuvres, tel serait le fond de l'enseignement de cette académie, sous la haute direction du chef d'état-major général de l'armée, qui connaîtrait ainsi ses futurs collaborateurs et pourrait les répartir ultérieurement à bon escient dans les divers éléments de l'armée, suivant leurs aptitudes. Les commandements successifs que ces officiers auraient déjà exercés dans toutes les armes, pendant les vingt premières années de leur carrière, seraient pour eux la meilleure des préparations aux études de tactique qui les attendent à l'Académie, de même que leurs stages dans l'école d'état-major, dans un état-major de corps d'armée et à l'état-major général, en les mettant au courant de l'organisation générale, de la marche des rouages principaux qui commandent aux mouvements de cette grande machine qu'on appelle l'armée, etc., leur servirait d'introduction efficace à l'étude de la stratégie.

* * *

A la sortie de l'Académie de guerre, les lieutenants-colonels, âgés alors de quarante-trois ou quarante-quatre ans, seraient, pendant un an, attachés comme chefs d'état-major à des divisions de

cavalerie ou d'infanterie, ou à des états-majors de corps d'armée comme sous-chefs, ce qui les mènerait à quarante-quatre ou quarante-cinq ans. Ils seraient alors nommés colonels et resteraient quatre ans dans ce grade.

Les colonels occuperont les emplois de chefs d'état-major de corps d'armée pendant deux ans. Pendant les deux autres années, ils seront attachés aux états-majors des unités stratégiques, c'est-à-dire aux états-majors d'armée ou à l'état-major général de l'armée. Dans ces diverses situations, il seront à même de compléter pratiquement l'instruction théorique reçue à l'Académie de guerre.

Pendant les sept années passées dans les grades de lieutenant-colonel et de colonel, ils seront tenus éloignés du commandement direct des troupes. C'est le moment pour eux de se retremper dans le milieu purement militaire. Comme brigadiers, âgés de quarante-sept ou quarante-huit ans, ils seront mis successivement, pendant une période de deux ans, à la tête d'une brigade, puis d'une division d'infanterie ; pendant une autre période de deux ans, à la tête d'une brigade, puis d'une division de cavalerie, enfin pendant un an à la tête d'une brigade d'artillerie.

On sera sans doute étonné que, pendant l'espace des quatre ans de grade de colonel, ils n'aient pas été placés à la tête d'un régiment. Le Régiment, pour tout le monde, n'est-ce pas l'unité type ? Lui seul a un drapeau, une histoire, des traditions ; n'est-ce pas la meilleure école de commandement ? A cela je répondrai qu'autrefois, il pouvait en être ainsi ; mais que maintenant le régiment d'infanterie, au point de vue de son rôle à la guerre, n'a plus qu'une importance très secondaire : ce n'est plus qu'un groupe de trois bataillons, et qu'en temps de paix, comme école de commandement pour son chef, il n'existe pas, puisqu'en temps de guerre il compte trois mille hommes à l'effectif, tandis qu'en garnison il en compte à peine la moitié, et dans cette moitié sont compris les musiciens, ouvriers, etc. Autant le dressage à leur métier de campagne est efficace pour les capitaines et pour les commandants, autant celui des colonels est illusoire.

Du reste cet apprentissage servirait peu aux colonels, dont la mission en campagne est des plus effacées au bénéfice de celle des chefs de bataillon et de compagnie. Quand un régiment est engagé dans une bataille de quelque importance, ses trois bataillons sont bien vite éparpillés sur la ligne de feu et le colonel perd toute action sur eux ; si le régiment, faisant partie d'une formation de réserve, reste groupé, alors c'est la brigade qui l'absorbe, puisque c'est elle qui devient l'unité de choc ou de soutien.

Pour l'artillerie, l'unité régimentaire en temps de guerre n'existe même plus, tout au moins pour l'un des deux régiments de la brigade, puisque ce régiment est scindé en deux parties dont chacune est affectée aux divisions d'infanterie.

Dans la cavalerie, le régiment devant toujours être prêt à entrer en campagne possède, dès le temps de paix, ses effectifs de guerre ; mais il en est pour lui comme pour le régiment d'infanterie, son rôle tactique est confondu dans celui de la brigade.

Cinq ans passés dans le grade de brigadier mèneront les officiers à l'âge de cinquante-deux ou cinquante-trois ans. Il recevront alors la troisième étoile et, comme généraux, ils seront placés à la tête des corps d'armée, ou prendront les emplois de chef d'état-major d'armée, d'agents supérieurs de l'état-major général, de généraux d'armée. Combien des cinquante officiers désignés à l'âge de vingt-cinq ou vingt-six ans pour faire partie du corps de commandement, combien arriveront jusqu'au dernier échelon de la hiérarchie? Cela dépendra évidemment de beaucoup de circonstances, dont la plupart ne peuvent être déterminées. Peu importe, du reste. Il en restera toujours un nombre suffisant pour pourvoir aux emplois du commandement suprême, et c'est ainsi que ceux qui seront en possession de ces emplois, seront à même de les occuper avec une entière connaissance de leurs devoirs.

* * *

Ainsi sera constitué un corps de commandement composé d'officiers tout à fait à la hauteur de leurs fonctions, puisque toute leur carrière n'aura été qu'un continuel apprentissage. Alors on aura de véritables généraux, dignes de cette fonction, qui comporte bien l'idée de généralité dans le commandement, des chefs de corps d'armée qui ne seront nullement embarrassés pour commander à des troupes d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie, puisque dans chacune de ces armes ils auront passé plusieurs années de leur existence militaire : un an comme simples soldats, deux ans comme lieutenants, trois ans comme capitaines, un an comme commandants, deux ans comme brigadiers. Ces généraux auront le commandement sûr, ils ne s'en rapporteront qu'à eux-mêmes des décisions à prendre ; ils n'auront jamais besoin, pour la direction d'armes autres que la leur, de s'en rapporter à des chefs de services dont l'esprit de particularisme inévitable ne peut

que les égarer. Ces généraux seront secondés par des officiers élevés à la même école, c'est-à-dire en partie dressés à l'exercice du grand commandement.

De même, les généraux qui auront à commander nos armées, ne manifesteront aucune hésitation et considéreront comme la chose la plus simple et la plus naturelle de faire manœuvrer, en vue d'obtenir le succès, les 150 000 ou 180 000 hommes qui leur sont confiés.

Qui oserait nier que notre armée, composée d'éléments de premier ordre, entre les mains de pareils chefs, ne soit capable de lutter, certainement avec avantage, contre l'une quelconque des meilleures armées européennes ? Le commandement, avec des armées nationales qui atteignent des effectifs monstres, est devenu fort difficile et très compliqué ; un homme, quelque intelligent qu'il soit, ne peut y suffire. Il est de toute nécessité qu'il soit réparti entre de nombreuses individualités imbues de la même doctrine. En un mot, une armée de 700 000 ou 800 000 hommes ne peut être commandée par un général en chef ; c'est un corps de commandement qui est nécessaire à sa direction ; et c'est à la formation d'un tel corps qu'il faut, dès le temps de paix, consacrer tous les efforts.

***

En résumé, la carrière d'un officier arrivé au généralat sera la suivante, en admettant qu'il entre à l'école militaire à l'âge de vingt ans :

De 20 à 23 ans. — École militaire, un an comme simple soldat dans chacune des trois armes de combat : infanterie, cavalerie, artillerie.

De 23 à 24 ans. — École d'application d'une de ces trois armes.

De 24 à 26 ans. — Lieutenant dans un régiment.

De 26 à 28 ans. — École d'état-major.

De 28 à 37 ans. — Capitaine : deux ans dans l'arme d'origine, trois ans dans chacune des deux autres armes et un an dans un état-major de corps d'armée.

De 37 à 41 ans. — Commandant à l'état-major de l'armée, puis pendant un an à la tête d'un bataillon, d'un groupe de batteries, d'un régiment de cavalerie.

De 41 à 44 ans. — Lieutenant-colonel : deux ans à l'Académie de guerre, un an dans un état-major de corps d'armée ou d'une division de cavalerie.

De 44 à 48 ans. — Colonel : deux ans comme chef d'état-major de corps d'armée, deux ans dans un état-major d'armée.

De 48 à 53 ans. — Brigadier : deux ans à la tête d'une brigade et division d'infanterie, deux ans à la tête d'une brigade et division de cavalerie, un an à la tête d'une brigade d'artillerie.

De 53 à 65 ans. — Général commandant un corps d'armée, général d'armée, chef d'état-major d'armée, etc.

Certes voilà une carrière bien remplie, et il sera difficile d'admettre que ceux qui l'auront parcourue tout entière, ne sont pas aptes à exercer le commandement suprême, ou, qu'à un moment donné de cette carrière, ils ne soient en mesure de seconder les agents de ce commandement. Si on compare à cette carrière celle que la loi d'avancement actuelle oblige à suivre les officiers qui arrivent au généralat, il sera aisé de constater les différences immenses qui les distinguent. Prenons comme exemple la vie militaire d'un officier, parvenu au grade de général de division à l'âge auquel notre méthode le ferait arriver, soit à cinquante-trois ans, et les conclusions jailliront elles-mêmes spontanément.

De 18 à 20 ans. — Élève à l'École de Saint-Cyr (infanterie pendant deux ans).

De 20 à 25 ans. — Sous-lieutenant et lieutenant dans un régiment d'infanterie.

De 25 à 34 ans. — Capitaine dans l'arme de l'infanterie.

De 34 à 42 ans. — Chef d'un bataillon d'infanterie.

De 42 à 45 ans. — Lieutenant-colonel dans un régiment d'infanterie.

De 45 à 49 ans. — Colonel d'un régiment d'infanterie.

De 49 à 53 ans. — Général commandant une brigade d'infanterie.

De 53 à 55 ans. — Général commandant une division d'infanterie.

A 55 ans. — Général commandant un corps d'armée.

Voilà donc un officier qui, à l'âge de cinquante-cinq ans, est placé à la tête d'une de nos grandes unités tactiques, unité qui comprend 25 000 hommes d'infanterie, une brigade, quelquefois une division de cavalerie, 120 canons et qui, pendant les trente-sept ans de sa vie militaire a commandé exclusivement des troupes d'infanterie. Comment pourra-t-il se tirer convenablement du commandement de sa cavalerie et de son artillerie s'il ne les connaît que théoriquement par ses deux ans d'études à l'école de guerre ou par ses travaux personnels ? Il en est de même, si l'officier pourvu d'un commandement de corps d'armée, sort de l'arme de la cavalerie, de l'artillerie ou du génie. Je crois que l'on peut dire, sans s'avancer beaucoup, que le général dressé par la première méthode sera infiniment supérieur à celui que nous donne l'application de nos lois actuelles.

Et lorsque le général, dont on vient de retracer la carrière si uniforme, aura exercé pendant quelques années le commandement d'un corps d'armée, il sera désigné comme devant commander, en temps de guerre, une armée, c'est-à-dire une unité stratégique composée de quatre ou cinq corps d'armée ; à quel moment, pendant les quarante ans qui auront précédé cette désignation, aura-t-il été instruit dans l'application des règles de la stratégie ? Peut-on compter comme apprentissage les quelques leçons reçues à l'école de guerre, alors qu'il était lieutenant ou jeune capitaine ?

Ces considérations ne sont pas faites pour nous rassurer pour l'avenir, et je crois qu'il est grand temps qu'une réforme radicale de notre loi d'avancement vienne promptement apporter un remède à un état de choses aussi défectueux et aussi périlleux. L'armée possède en ce moment un ministre qui sait oser et tailler dans le vif ; il ne trouvera jamais une meilleure occasion de donner à nos troupes ce qui leur a toujours manqué, c'est-à-dire un haut commandement apte à les conduire sans hésitation dans les circonstances même les plus difficiles de la guerre.

Lieutenant-Colonel PATRY.

LA DUCHESSE DE BOURGOGNE

A VINGT ANS

M. d'Haussonville poursuit Mme la duchesse de Bourgogne et l'on peut même dire, pour rester dans la métaphore, qu'il la serre de près. Il veut que nous la connaissions parfaitement et sa vie dans tout le détail et son caractère dans tous les replis. A la fin du premier volume, il l'avait laissée à l'âge de douze ans ou douze ans et demi, quelque temps après son mariage. Il l'accompagne en celui-ci jusqu'en 1706, c'est-à-dire jusqu'à l'âge de vingt et un ans. Dans un troisième et dernier volume, il la conduira jusqu'en 1712, c'est-à-dire jusqu'à Saint-Denis. Il n'y a pas à aller plus loin.

On dira que cette allure est un peu lente. Si on le dit c'est qu'on n'aura pas lu l'ouvrage. Songez d'abord que la vie de la duchesse de Bourgogne est mêlée à celle du duc de Bourgogne et de son parti ; et vous voyez d'ici les figures de Fénelon, de Beauvillers, de Langeron et autres personnages qui sont toute une « cabale » pour les gens du temps et toute une école politique pour l'historien.

Songez de plus que la vie de la duchesse de Bourgogne est un prétexte (il faut bien dire le mot), mais un prétexte très légitime, à vous parler des rapports de la France et du duc de Savoie de 1697 à 1703, rapports extrêmement embrouillés jusqu'à la rupture définitive et qui n'avaient jamais, je crois, été démêlés bien précisément et qui le sont ici, grâce aux archives de Turin, avec la dernière netteté.

Songez qu'il est impossible de parler de ces rapports, sans traiter, au moins par grandes lignes, la question de la succession d'Espagne, question si grosse de contestations qu'à son propos M. d'Haussonville est en désaccord assez vif non seulement avec Michelet, mais avec les très modernes auteurs de la très récente *Histoire Générale* et ne leur épargne pas les semonces, gronderies et romancines, comme dit Saint-Simon.

Et puis songez, enfin, que même l'histoire intime de Mme la duchesse de Bourgogne, *surtout de 13 à 21 ans* est des plus intéressantes en elle-même et qu'on ne saurait qu'avoir gratitude à qui la traite à la façon des auteurs de mémoires. Et c'est ainsi que la fait, presque jour à jour, M. d'Haussonville. Il veut que nous vivions à Versailles, comme un Saint-Simon y a vécu et il se pénètre si profondément de tous les mémoires du temps, en les contrôlant avec une sévérité qui m'a paru extrême et un sens du vrai qui m'a paru supérieur, que son histoire de Mme de Bourgogne donne absolument l'impression de mémoires du temps qui auraient l'impartialité tranquille de l'histoire. Et donc, si vous aimez les mémoires, lisez l'ouvrage de M. d'Haussonville. Il est du « temps » autant qu'il a été possible à un homme du temps d'être du temps.

Pour moi, qui étais si pressé dans ma jeunesse, j'aime les Mémoires, maintenant, et leurs lenteurs minutieuses et enveloppantes, à ne plus pouvoir lire l'histoire « par grandes masses ». L'histoire par grandes masses ne me paraît plus que l'histoire de la pensée de l'auteur et je n'ai plus guère d'admiration, je n'ai plus guère de confiance à l'égard de l'historien qui « domine son sujet ». Je n'aime aucun dominateur. Je suis plutôt avec celui qui, en histoire, comme d'autres en art, pratiquent la soumission à l'objet. Je sais bien que les dominateurs me répondront : « Avant de dominer mon sujet, et pour arriver à le dominer, comme je me suis soumis à lui ! » Je sais bien. J'accorde. Je concède. Mais alors je dirai que j'aime mieux contempler l'historien dans son attitude de soumission que dans sa démarche de dominateur. Et, dès lors, c'est subjectif. On n'a plus rien à me dire.

J'ai donc lu avec un sensible plaisir ce second volume comme j'avais fait le premier. Deux figures, toutes deux aimables, en somme, et sympathiques, s'élèvent au milieu du tableau et font centre : la duchesse de Bourgogne et le duc de Bourgogne. Ce

genre d'intérêt, avant tout autre, s'attache à eux, qui ne manque jamais de se prendre aux êtres sur qui s'étaient fondés de très grands espoirs et qui ont été retranchés par le coup d'une mort prématurée et inattendue. Ce sont deux Marcellus. On les sait destinés à une fin soudaine, brusque et brutale qui les a supprimés presque dans le même temps, à quelques jours de distance. Ces personnages sont toujours intéressants, parce que ce qui intéresse le plus ce n'est pas l'histoire qui a été, c'est l'histoire qui aurait pu être. Alexandre Dumas disait de Lamartine à propos de l'*Histoire des Girondins* : « Il a élevé l'histoire à la dignité du roman. » Et, épigramme à part, il signalait un goût très général parmi les lecteurs d'historiens. Jusqu'au XVIIe siècle, histoire et roman ont été continuellement confondus avec l'approbation complète du lecteur. Depuis Mézeray on s'est aperçu que l'historien ne devait pas avoir d'imagination. Ce dogme a été cruel : « Oh! Seigneur, que vous êtes rude! » Et c'est précisément ce qu'il y avait de rude dans cette loi nouvelle qui a fait en grande partie le succès de Michelet. Lui, il a réintégré le romanesque dans l'histoire. Entre parenthèse M. d'Haussonville le prouve jusqu'à l'évidence et avec une rigueur un peu véhémente, mais trop justifiée, en ce qui concerne les négociations relatives à la succession d'Espagne, et il faut avouer que les considérations de Michelet sur ce point sont le triomphe de l'hypothèse. Mais Michelet n'est qu'une brillante exception et il faut reconnaître et du reste avec approbation, que depuis Mézeray le romanesque a été exterminé de l'histoire. Mais il se retrouve et sans qu'on puisse l'exterminer et sans qu'on puisse s'en plaindre dans l'histoire que l'on rêve comme ayant pu être à propos de l'istoire qui a été. Ainsi Joseph Droz en écrivant l'*Histoire de Louis XVI* a promené notre esprit sur les différents points de cette question : « La Révolution aurait-elle pu être évitée et qu'aurait été le règne de Louis XVI s'il avait eu la force, ou la faiblesse, de faire de Turgot un Richelieu, puis des élèves de Turgot un ministère de réforme et de progrès? » Ainsi, dans son étude sur les *Encyclopédistes* M. Louis Ducros envisage à plusieurs reprises et nous induit à envisager sans cesse une monarchie qui aurait réalisé l'idée essentielle des Encyclopédistes, c'est-à-dire les Encyclopédistes ministres; et nous montre la monarchie sauvée par Voltaire, ministre des Affaires étrangères, d'Alembert, ministre de l'Instruction publique et Diderot ministre des Travaux publics et des Cultes. Je parodie un peu; mais c'est pour montrer combien ces tableaux tracés par l'imagination en marge de l'histoire sont agréables.

Eh bien, cette histoire romanesque vue à travers l'histoire réelle, *elle se fait d'elle-même* quand il s'agit de ceux qui d'après les lois naturelles et le cours ordinaire des choses auraient dû prendre en main et garder longtemps le gouvernail et qui ont été arrachés de la poupe avec le gouvernail lui-même par une tempête imprévue, comme Palinure. *Navis excussa magistro*. C'est l'histoire du duc et de la duchesse de Bourgogne. On rêve d'une époque de la régence où aurait gouverné le duc de Bourgogne âgé de trente-trois ans et où aurait régné la duchesse de Bourgogne âgée de trente années. Évidemment la « Régence » eût été tout autre chose qu'elle n'a été. Point de dévergondage de mœurs et tout le contraire, peut-être jusqu'à un certain excès, s'il peut y avoir un excès dans ce contraire; point de système de Law; car le duc de Bourgogne n'était point un esprit aventureux. Quoi donc? Ah! c'est ici qu'on ne sait pas. Mais on peut rêver. Probablement Fleury ministre dès 1715 ou très peu après. Ce n'aurait pas été si mauvais. En tous cas la Régence, qui n'aurait pas été la régence, eût été une époque austère, sérieuse, un peu triste, un peu égayée cependant et éclairée par les grâces et les charmes séduisants de la reine de France.

Après tout, ces deux époux qui se complétaient très insuffisamment pour l'excellence du ménage, se seraient complétés assez bien à la tête de l'État. Le duc de Bourgogne était un appliqué et un scrupuleux. C'était un homme de cabinet et d'oratoire. Il s'occupait avec zèle et avec plaisir d'administration, de sciences, d'histoire et de politique. Il avait lu à dix-huit ans les quarante-trois gros volumes sur l'état des provinces, dressés à son intention par les intendants, et il les avait « extraits » de sa main. Depuis le même âge il assistait avec ponctualité et avec l'attention la plus soutenue au conseil des dépêches, c'est-à-dire au conseil du département de l'Intérieur. Louis XIV avait fondé les plus grands espoirs sur ce jeune homme studieux, réfléchi et grave. Le duc aimait le métier militaire sans aimer la guerre, ce qui est chez un prince la mesure juste. Il n'aimait ni le théâtre, ni les divertissements, ni les spectacles, ni les jeux, ni les bâtiments. Il était admirable à se maîtriser et à se débarrasser de ses mauvaises inclinations. Il dompta en lui la colère, le goût de trop manger et de trop boire et, ce qui devient invraisemblable et qui est très vrai, la passion du jeu. Il n'a aimé qu'une femme dans sa vie, qui était la sienne. On voit par ses « réflexions » écrites, qui, si elles ne sont ni du Pascal ni du Bossuet pourraient parfaitement être signées de Nicole ou de Bourdaloue, qu'il avait une très forte vie intérieure. Il était pieux avec un certain excès et plus à la manière d'un clerc que d'un roi. Le très pratique — quoi qu'on en ait pu dire — Fénelon l'en reprend avec une justesse admirable : « Le royaume de Dieu consiste pour chacun

dans les grandes vertus propres à son état. Un grand prince ne doit point servir Dieu de la même façon qu'un solitaire ou un simple particulier. *Saint Louis s'est sanctifié en grand roi.* » Mais nul doute qu'avec l'exercice du pouvoir ce léger défaut ne se fût atténué et cette vertu contenue dans ses justes bornes. Tout compte fait c'était un grand honnête homme, très bien doué, très bien préparé au trône et seulement un peu mélancolique pour un roi de France; car si les Français, comme l'a très bien dit La Bruyère, « veulent du sérieux dans le souverain », ils n'y veulent point de tristesse.

La duchesse de Bourgogne était presque exactement l'antipode de son mari. Florissante, verdissante, pétulante, comme la Suzanne de *Figaro*, elle n'avait pas été trop bien élevée, pour tout dire, et avait été trop gâtée par Louis XIV et Mme de Maintenon, qu'elle avait conquis par ses espiègleries et qui s'étaient coiffés d'elle. Elle était railleuse, gouailleuse et toujours plaisantant et « goguenardant », comme dit un contemporain. Elle était la bergeronnette sautillante de la grande volière de Versailles. Mais elle en était la joie et la gaîté et le rayon de soleil. De la politique dans cela du reste, comme on pouvait s'y attendre d'une princesse de cette maison de Savoie. Ce qu'on remarquait d'elle quand elle avait paru en France, à douze ans, c'est qu'elle avait une maîtrise de soi et une pleine possession de ses actes, de ses gestes et de ses contenances, qui était presque inquiétante. Si elle changea à ce point de douze ans à dix-huit, c'est en partie au moins parce qu'elle le voulut. Elle avait compris qu'il s'agissait d'amuser le roi, où Mme de Maintenon, si influente en toutes autres choses, avait toujours été et était de plus en plus impuissante, et d'amuser le Roi sans porter ombrage à Mme de Maintenon, par suite de quoi elle les avait câlinés, caressés, égayés et divertis tous les deux de toutes ses forces. Elle n'y avait du reste nul embarras ni à faire nul effort; car elle était joyeuse de son naturel et sa politique était ici pleinement d'accord avec son caractère. Elle aimait autant les fêtes, les divertissements et les spectacles que son mari les aimait peu. Toujours en parties, en jeux, en mouvements et en bavardages amusants. Elle jouait la comédie, ce qui au XVIIe siècle veut dire la tragédie, et elle la jouait assez mal; mais personne ne se fût avisé de le lui dire. Elle était toute en vie extérieure et en agitations mondaines.

Fut-elle coquette? Il est probable et un peu plus que probable. Il y a ce bellâtre de Nangis; il y a ce jeune premier romantique de Maulevrier et il y a ce parfait courtisan et ce parfait mondain qui s'appela de plus le cardinal de Polignac. Il n'est pas à contester que la duchesse ne les ait remarqués. Fut-elle plus que coquette? Il est aussi probable que possible qu'il faut répondre : Non. Elle était excessivement surveillée et ce n'est pas chose aisée à une princesse en 1700 que d'avoir une intrigue suivie. Et puis mon avis personnel est qu'elle était bien trop politique pour cela.

En somme, la duchesse de Bourgogne a été assez bien nommée « une seconde Henriette d'Angleterre ». Oui, mais comment dirais-je? Une seconde Henriette d'Angleterre qui sentait déjà un peu le XVIIIe siècle, une Henriette d'Angleterre où il y avait de la princesse, de la femme du monde très distinguée, de la femme artiste, et comme un grain de la grisette.

Tout résumé, à eux deux ils auraient occupé la première place avec des vertus, des talents, des qualités de souverain, de l'éclat et beaucoup de grâces.

C'est étonnant, quand on y pense, comme ils nous présentent, non pas exactement, mais cependant l'analogie saute aux yeux, comme une première édition de Louis XVI et de Marie-Antoinette! Lui sérieux, un peu gêné et timide, un peu triste, préoccupé sans cesse de l'idée de la mort, très appliqué, très scrupuleux, tout ardent de bonne volonté, prenant toutes choses par le côté grave, et, même dans ses divertissements, s'occupant de physique et de mécanique comme Louis XVI de serrurerie, pieux, du reste, et dévot jusqu'à une contention d'esprit et une contention de conscience qui ne sont pas sans danger. — Elle frivole, papillonnante, avide de distractions, de succès personnels et d'hommages, à demi imprudente peut-être, et les « belles nuits » dont Saint-Simon parle, où Polignac « affrontait les dangers des Suisses dans les jardins de Marly » et les promenades nocturnes de la duchesse, dont M. d'Haussonville lui-même ne doute pas, font songer invinciblement aux incartades crépusculaires, tout au moins peu réservées, de Marie-Antoinette dans le parc de Versailles. Oui, il y a bien des rapports. Seulement il semble qu'il y avait plus de fond dans le duc de Bourgogne, sous sa gaucherie et sa timidité et plus de fond aussi dans la duchesse, sous sa frivolité et ses belles humeurs, et que tous deux, surtout à leur date, auraient mieux réussi que le dernier couple royal de l'ancien régime. La double catastrophe de 1712 a très probablement été un vrai malheur pour la France.

Le volume, infiniment facile à lire et agréable, de M. d'Haussonville remue tout cela, faits, caractères, situations et considérations historiques, avec légèreté, adresse et sûreté dans la distribution des parties. Il est de bonne main de semeur, pleine, alerte et forte. Nous ne pouvons qu'encourager l'auteur à tracer un troisième sillon.

Et « la grande trahison de la duchesse de Bourgogne »? Le « cette petite coquine nous trahissait »,

attribué par Duclos à Louis XIV ? Eh bien ! la grande trahison de la duchesse de Bourgogne, M. d'Hausville nous réserve ce qu'il en pense pour le troisième volume. Il faut savoir ménager l'intérêt. Dinarzade ne suspendait pas ses histoires avec plus d'habileté dans les *Mille et une Nuits* que M. d'Haussonville dans le récit des faits et gestes d'Adélaïde de Savoie.

ÉMILE FAGUET.

LA SOCIÉTÉ SOUS LE CONSULAT (1)

LA VIE, LES MŒURS, LES MODES

Les fêtes du Jour de l'an s'annonçaient brillantes, comme au temps passé.

Les boutiques du Palais-Royal s'ornaient de splendides étalages, et les confiseurs vendaient leurs bonbons à la Bonaparte, doux et fondants, que les jolies femmes se disputaient. Le magasin de la *Barbe d'Or*, rue Vivienne, celui des *Deux Éléphants*, rue Neuve-des-Petits-Champs, le *Gagne-Deniers*, rue de Tracy, montraient leurs plus belles marchandises. Paris s'offrait à la province, et lui demandait en retour de venir à lui. Des voitures (2) publiques furent annoncées pour Lyon et Montargis, voitures suspendues à quatre roues, allant, en cinq jours, à Lyon; en un jour, à Montargis. D'autres partaient, tous les jours, pour Auxerre, et d'Auxerre pour Paris, en vingt-deux heures de voyage, au prix de 22 francs: et de 14 francs, pour Sens, y compris les droits de barrière et le dixième.

On accourut de loin, alors, pour être témoin de la réouverture des bals de l'Opéra. On y accourut, en foule. La famille du Premier Consul et le Premier Consul lui-même, sous un domino impénétrable, voulurent jouir de ce spectacle qui rendait à Paris ses turlupinades, ses folies, ses danses échevelées. Les dominos se louèrent 24 francs, 36 francs, 48 francs, et au premier bal on réalisa 30 000 francs de recettes. Il devait y en avoir six. Les gazettes affirmèrent que les six bals produiraient 160 000 francs. Tout de suite, les banquiers de jeu y transportèrent leur infâme roulette. Des notaires de Paris et des femmes masquées y perdirent des sommes considérables. Et les jeux y furent interdits par la police.

Pendant ce temps, le groupe de *Laocoon* arrivait d'Italie. Puis, on décaissa l'*Ariane*, le *Sardanapale*, la *Junon* qui n'avaient point souffert du voyage. On exposa, ensuite, les Raphaël, les quatre toiles de l'Albane; plusieurs tableaux d'André del Sarte, celui du *Christ remis aux Saintes Femmes;* deux de Van der Velt, dont l'un, *la Mort d'Abel* est connu surtout par l'épigraphe : *Primi parentes, prima mors, primus luctus.*

Tous ceux qui s'occupaient d'art, non pas les hommes de lettres, mais les peintres, les sculpteurs, les graveurs, les architectes, amoureux de la beauté antique, se montraient reconnaissants envers l'homme qui offrait à leur admiration ces chefs-d'œuvre de l'Italie. Eux seuls se laissèrent gagner, au rebours des écrivains et des penseurs, puisqu'on ne leur demandait que de traduire, en peinture, par le marbre ou le bronze, les faits héroïques de notre histoire, ou d'embellir par des monuments de pierre la grande cité, dont le nom se prononçait, avec respect, chez les peuples civilisés. C'était partout une fièvre de restauration pour les souvenirs de nos gloires, une ardeur, jamais assouvie, de nouveautés et de progrès.

Sur l'initiative de Lenoir, conservateur des musées français, on plaça une plaque rappelant la naissance de Molière en 1620, au-dessus d'une boutique sous les piliers de la Halle. René Desfontaines, professeur de botanique au Muséum d'histoire naturelle, rapporta, de son voyage d'Afrique, le henné à fleurs blanches, qui devait rendre tant de services à la coquetterie des femmes. Monge se retirant, Guyton-Morveau prit la direction de l'École polytechnique, tandis que La Harpe, rentré d'exil, rouvrait son cours, dans la maison Despréaux, Chaussée-d'Antin, et le commençait par l'analyse de *Zaïre*.

La Harpe était revenu converti, et ses leçons, depuis lors, furent suivies avec zèle par le monde élégant. C'était une mode d'y assister, de lui rendre mille services obséquieux, comme de lui prêter un mouchoir parfumé pour étancher la sueur de son front, après l'effort d'une période enflammée, comme, à la fin de sa leçon, de lui offrir son manteau, de l'aider à s'en revêtir. Et toutes ces simagrées avaient lieu surtout au lycée Marbeuf où il allait professer la morale.

(1) Voir la *Revue* du 16 juin 1900.

(2) On devait inaugurer bientôt les « vélocifères ». Le *Journal des Dames* de l'an XII en fait la description suivante :

« Ces voitures roulent sur quatre roues, sans moyeux et sont suspendues sur deux ressorts : un devant et l'autre derrière, au lieu de quatre sur lesquels portent les voitures ordinaires. Il est impossible d'économiser davantage la matière qu'on l'a fait dans leur construction. Les caisses n'ont l'air que de boites, tant elles paraissent mignonnes; et jusqu'à ce qu'on ait vu six personnes trouver place dans ces berlines, et y être à leur aise, on doit regarder comme fort problématique qu'elles puissent en contenir deux. Ce qui les rapetisse si fort à l'œil, c'est que les sièges sont à la hauteur du plancher. Les jambes des voyageurs entrent dans un enfoncement pratiqué exprès. La confection en est très soignée et très propre dans toutes leurs parties. Enfin, il faut que ces voitures réunissent, à tous ces avantages, quelque vertu qui les fasse rouler pour peu qu'on y touche, car un homme d'une force médiocre, conduit facilement, autour de la cour de l'hôtel où elles sont déposées, un vélocifère avec six personnes dedans. »

Les lycées occupaient une grande partie de la journée des oisifs, de tous ceux qui se piquaient de bon ton et voulaient compléter leur instruction, si négligée durant les années de la Révolution. On appelait ainsi une vaste maison, distribuée en salons, richement décorés, où, dès le matin, on pouvait s'installer. Là, était réuni tout le confortable de la vie, sauf le lit, ajoutent *les Débats*, faisant la description de l'un de ces établissements si courus. Le premier salon, le plus beau, portait, à son plafond, une rose des vents qu'une girouette extérieure faisait mouvoir; puis, en des vitrines, étaient classés des métaux, des coquillages, des insectes, des tortues. Le salon de lecture était rempli d'appareils de physique, et, au milieu, se développait une immense lunette, montée sur son affût, que jamais personne ne dérangeait. A l'arrivée des souscripteurs, un garçon parcourait la maison à haute voix, annonçant la présence de M. Fourcroy, ou celle de M. de La Harpe, venus pour leur conférence. On se pressait alors autour de la table de l'éminent professeur, qui s'échappait ensuite par une porte dérobée, dès qu'il avait fini. Et les auditeurs rentraient aux salons digérer cette nouvelle leçon (1). Ailleurs, en certains lycées, les femmes péroraient avec audace. Le *Mercure de France* cite le nom d'une Constance Pipelet qui s'acharnait contre les maris et contre le mariage, en préconisant le divorce que ce journal ne manque pas de critiquer; et il lui décoche la boutade suivante, en guise de riposte :

> Non, l'homme n'est pas ce que tu supposes,
> [illegible] et tyran de sa femme!

Le féminisme contemporain date donc de loin.

Il y eut des lycées dans tous les quartiers de Paris. On leur donna bientôt le nom de *Bureaux d'esprit*, quoique ce fût, par la suite, un amalgame de toutes les distractions : des déclamations de poésies et des exercices de danse; des leçons de chimie et des auditions de musique et des jeux aussi, tels que la bouillotte. Des excentriques, ou bien de petits hommes, — des « ratés », — dirions-nous aujourd'hui, s'empressaient de s'y montrer, de s'y faire entendre (1). Ils ne réussissaient qu'à se faire moquer. Ce fut le cas de Mercier, l'auteur du *Tableau de Paris*, non pas un *raté*, celui-là, mais un excentrique, épris d'illogisme et d'originalité, qui attirait nombreuse assistance, devant laquelle il développait cette opinion que la terre ne tournait point autour du soleil, mais le soleil autour de la terre.

Pendant que les hommes sont aux lycées, les femmes emploient leur temps d'une autre manière. Beaucoup cherchent à revoir Mesmer, le célèbre thaumaturge, qu'elles savent de retour, car elles sont, comme aux villages, croyantes du surnaturel, désireuses d'inconnu et de romanesque, passant leur vie à interroger les cartes, auxquelles toutes demandent les secrets de l'avenir. Pas une qui n'en possède un jeu sur elle; et les gazettes s'en moquent. Elles nous dépeignent la petite bourgeoise, la commerçante, oubliant son ménage et s'absorbant dans les combinaisons heureuses ou malheureuses des couleurs : du cœur ou du pique. Les petits événements, à leur foyer, leur sont indifférents; mais elles savent par le valet de cœur qu'elles auront, dans le jour, la visite d'un agréable jeune homme, ou, par la dame de pique, qu'une rivale leur enlèvera l'ami préféré, l'amant chéri. Les « petites maîtresses », surtout! Dès leur réveil, elles se faisaient apporter, sur le lit, des cartes à caractères qu'elles battaient sans relâche, jusqu'à ce qu'elles eussent obtenu la réponse désirée. Ou bien encore, elles se livraient à des combinaisons de chiffres qui les occupaient, en vue d'un gain à la loterie. Prendraient-elles l'ambe, le terne, le quaterne? Elles en pesaient longuement les chances! Choisiraient-elles le terne des *Trois Mages*, très célèbre et très couru, ou bien le *Trésor des Mamelucks*, qui n'a que trois numéros et jamais ne passa trois tirages (2)? Cette

1. Le *Journal de Paris*, an VIII, donne le compte rendu [illegible]

[illegible] successivement à Thelusson et à Marbeuf, a fait, le 5 frimaire, l'inauguration d'un nouveau salon qu'il vient de consacrer aux Muses, rue Neuve-des-Petits-[illegible] la plus [illegible] La séance a été extrêmement brillante, tant par le choix des morceaux qui ont été lus que par la réunion même de l'assemblée, composée en grande partie de femmes charmantes, dont la décence le dis[illegible] et [illegible] aimables et délicats qu'ont été lues d'abord deux fables de Saint-Marcel par La Chabassière, puis un fragment du poème sur le *Mérite des femmes*, par Legouvé. Sans froide galanterie, sans fade encens, il a décrit le charme que la femme répand sur notre existence comme mère, comme épouse, comme amie, comme amante. Il l'a aussi peinte nous aiguillonnant par un regard vers la gloire et la vertu. Après ce morceau, le peintre de *Paul et Virginie*, l'aimable coloriste de toute la nature, Bernardin de Saint-Pierre, a lu une conversation entre Socrate et trois de ses juges lui proposant de le sauver s'il voulait s'avouer coupable. La séance a été terminée par une nou[illegible] ayant pour titre : *Mes Conversations* ou [illegible]

1. *L'Observateur français*, 1803, 30 juin :

« Rien n'est plus plaisant que d'entendre ces jeunes barbons, réunis en sanhédrin, réciter leur chef-d'œuvre du matin, se rendre avec usure les éloges qu'ils reçoivent avec nonchalance, déplorer la décadence du goût, la corruption des mœurs [illegible]

2. Le *Journal des Dames et des Modes*, 5 thermidor an X :

« Après le respect que l'on accorde aux cartes, vient celui que l'on a pour les rêves. Les rêves sont devenus, sans qu'on paraisse s'en apercevoir, une des branches les plus productives du revenu public... Chaque jour voit paraître une nouvelle édition des ouvrages qui ont pour objet l'explication des songes et l'examen de leurs rapports avec les combinaisons de la loterie. Ces sortes de manuels du peuple se débitent

passion est descendue jusqu'à la revendeuse qui, à côté de ses légumes, sur son éventaire, a placé un jeu de cartes; la cuisinière, sur son fourneau; l'ouvrière, sur ses genoux, parmi les étoffes qu'elle façonne.

Aussi, quelle vogue aux « roues de fortune » où l'on allait recevoir le petit papier révélateur du numéro gagnant à la loterie!... Quelle foule autour de ces beaux parleurs en plein vent, à qui on chuchotait quelques mots à l'oreille, pour en recevoir une réponse; et, après vous avoir considéré attentivement, ils vous énonçaient, en un brillant langage, les événements prochains de votre vie, sans hésitations, sans répétitions, sans moqueries; dignes et pénétrés de leur mission! On se retirait, en leur glissant dans la main une pièce de monnaie qu'ils ne regardaient pas et ils passaient à une autre personne, près d'eux, pour le même motif.

Les petites gens qui ne pouvaient aller aux lycées s'assemblaient au seuil de leurs portes (1). Le plus habile lecteur prenait un livre et lisait à haute voix à son entourage très attentif, et presque toujours, les auteurs classiques, les *Fables* de La Fontaine, le *Télémaque* de Fénelon, les *Contes* de Voltaire, que l'on vendait aux Halles, au milieu des légumes et des viandes.

Cette crédulité facile des Parisiens favorisait l'audace des aventuriers. Un groupe se formait dans la rue autour d'une jeune femme accompagnant sa voix sur une mandoline. Un homme, tout à coup, paraissant ému, se tournait vers son voisin et lui avouait sa surprise. Cette femme misérable, il la reconnaissait pour la baronne de X... que la Révolution avait ruinée et rendue orpheline. On faisait une quête aussitôt. L'inconnu recevait les offrandes, les remettait à la chanteuse. Car c'était un compère, et ses mensonges avaient réussi.

Malgré l'activité de la police, Paris était toujours un lieu de mystérieuses rencontres, de périls redoutables. On y disparaissait aussi facilement qu'en province le sénateur Clément de Ris. A ce propos, Dufort de Cheverny (2) raconte une histoire dont il certifie l'authenticité. Vers la rue de Richelieu, dans le passage Saint-Guillaume, une femme accoste, un soir, un homme et l'entraîne dans une maison voisine. Mais, à des signes équivoques, le passant soupçonne un danger. Il s'échappe et va faire sa déclaration au Bureau Central. On cerne la maison. On y arrête une vingtaine d'individus sans aveu, assassins ou voleurs, et, dans les caves, on découvre les ossements d'un nombre infini de cadavres, à côté des objets volés. Depuis le commencement de la Révolution, les habitants de la maison se livraient à cette exploitation lucrative. Ils tuaient sans crainte.

Les étrangers surtout étaient une proie savoureuse pour les intrigantes qui pullulaient dans Paris. Un grand seigneur sans relations rencontrait un aventurier en promenade ou au théâtre. Il se liait tout de suite avec l'homme qui promettait de le distraire, de l'introduire dans les salons des femmes connues où il serait bien accueilli. La dame du logis était belle, d'une amabilité charmante. Elle plaçait son hôte ébloui devant une table de jeu, et, par ses tricheries, réussissait à le dépouiller de tout son avoir. Et comment reconnaître ensuite ces belles dames dans le monde et s'en défendre? Beaucoup se travestissaient en homme afin de faire un plus grand nombre de dupes.

Cette année là, an VIII, à Longchamps, la promenade traditionnelle fut très suivie. Mais les voitures qui s'y montrèrent n'étaient pas aussi distinguées que l'auraient désiré les promeneurs, parce que le temps de s'en procurer de nouvelles à la place des anciennes avait manqué, et l'argent aussi. On put y admirer cependant de beaux chevaux de race française, les chevaux anglais étant proscrits. Les modes anglaises persistaient quand même. La couleur orange dominait partout; jusqu'aux gâteaux, jusqu'aux friandises, que l'on parait de cette teinte et qui avaient le goût de ce fruit.

Alors, par un beau soir de cette saison printanière, si un promeneur, se détachant de la foule des jolies femmes répandues dans les Champs-Elysées, eût laissé à sa gauche l'*Élysée-Bourbon* et plus loin *Idalie*, et si, sans s'arrêter près des arbres servant d'abri aux orchestres ambulants : un piano, une guitare, il fût arrivé à la place Louis XV, il y aurait trouvé Corazza, le glacier, chez qui une glace coûtait 75 centimes. Ensuite, poursuivant son chemin, il serait entré au « Panorama » où, dans le même jardin, il aurait vu deux bals rivaux retenant les plus séduisantes danseuses, avec un orchestre de trompettes, de tambours et de trombones. Plus loin, sur les boulevards, ses yeux auraient été frappés par les illuminations du « Pavillon de Hanovre », étincelantes, éblouissantes, où pas une des femmes que l'on y rencontrait ne ressemblait à une autre, où, au contraire, tous les jeunes hommes semblaient la copie d'un seul. Les surprises les plus agréables auraient excité son admiration : teintes légères aux

mieux à Paris que le *Petit Carême* de Massillon ou que les chefs-d'œuvre de Corneille et la capitale renferme des milliers d'habitants qui se piquent de les savoir par cœur. Demandez à la fruitière, au marchand de vin de votre rue, au portier de votre maison ce que c'est que de voir en songe des abricots, des abbés, des aveugles et des capucins, ce que c'est que de rêver qu'on mange des hallebardes ou des huîtres, ils vous répondront sans hésiter que les numéros 7, 45, 16, 72 et 26 sortiront au prochain tirage de la loterie. »

(1) Lady Morgan, t. I, p. 267.

(2) Dufort de Cheverny, t. II, p. 398.

dessins capricieux, cavernes mystérieuses, fontaines jaillissantes. Pour plaire aux femmes et aux jeunes filles, pour séduire les vices et la vertu elle-même, pour vendre enfin des glaces à 75 centimes, il fallait tout ce luxe accumulé. De là, il aurait pu se rendre à Frascati (1), où une foule énorme, quatre mille personnes, disent les gazettes du temps, attendaient l'imprévu de la soirée, les arrivants, les femmes gracieuses descendant sveltes et légères de leur voiture admirablement décorée ; et toutes habillées d'étoffes si transparentes, que les grâces de leur personne étaient comme mises à nu.

Devant ces splendeurs, on sentait bien que la richesse n'avait point disparu de Paris, seulement elle était concentrée aux mains des « nouveaux riches » pour qui rien n'était trop beau ; en celles des fournisseurs, des agioteurs, des financiers, dont la fortune augmentait chaque jour, et qui, ne trouvant point de plaisirs ailleurs, venaient dépenser là tous les profits de leurs spéculations.

Dans le jour, après le dîner, qui se prenait de bonne heure, — sur les chaises du boulevard, entre la rue Grange-Batelière et celle du Mont-Blanc, se réunissaient tous ceux qui se targuaient de bon ton, d'aristocratie et d'élégance, les jeunes gens à la mode (2) et les femmes du bel air, ne trouvant rien de si agréable que de respirer la poussière soulevée de la chaussée, au milieu des filles sans mœurs, en promenade pour chercher une proie ou une aventure. Ce lieu se désignait sous le nom de « Petit Coblentz », par allusion aux aristocrates, à la foule des émigrés qui peuplaient, à Coblentz, l'armée de Condé.

En descendant vers la Bastille, tout le long des boulevards, disait *le Publiciste*, on apercevait des guinguettes pleines de buveurs de bière, constructions bizarres, d'une architecture extraordinaire, afin d'attirer les clients ébahis. On y joue, on y chante, on y rit, et l'on y coudoie souvent, au milieu des buveurs, quelque intrigante à la coiffure paysanne, au fichu savamment arrangé sur les seins, qui lui donneront une apparence de vierge, mais avec un regard agaçant, l'apparence également d'une grisette délurée.

La grande affaire pour tout le monde est le plaisir de la table, le moment du dîner. De quatre à sept heures du soir, dit *le Publiciste*, les salles des restaurants sont pleines, et chaque jour, de nouvelles salles sont ouvertes. On y mange, on y boit avec ses amis, car plus rien déjà ne se combine, ne s'agence, ne se traite qu'autour de la table : la littérature, la politique, les affaires, les marchés. Manger et boire est devenu le principal souci de la journée, et à l'heure du dîner, il n'est point d'homme, à Paris, aussi important que le grand restaurateur Robert. « Que de gens, ajoute le journal, dont l'esprit, les talents et le bonheur sont dans l'estomac, et qui sont tentés de vous dire :

> Digérez-vous? Voilà l'affaire!
> L'homme n'est rien s'il ne digère;
> Car, sans cela, plaisirs et jeux
> S'envolent au pays des fables.
> L'esprit fait les mortels aimables;
> Mais l'estomac fait les heureux. »

Tant qu'il n'y eut point aux Tuileries une sorte de cour souveraine, organisée avec des officiers faisant office de chambellans, tant que Bonaparte, d'ailleurs, doutant de son omnipotence, mit une grande prudence et beaucoup de modération en ses exigences, la vie mondaine ne subit que de légères modifications. Elle ne fut qu'une suite de la vie sous le Directoire, avec plus de retenue dans les mœurs. Les salons qui étaient ouverts, les femmes qui avaient brillé au premier rang gardaient toujours leur ancien prestige. Mme de Staël et Mme Récamier attiraient comme naguère tous les regards. Mme de Montesson ouvrait discrètement les portes de son hôtel aux plaisirs. L'influence de Mme Tallien seule pâlissait et s'atténuait, sans cesse, depuis qu'elle était devenue la maîtresse d'Ouvrard. Et malgré ses intrigues et malgré ses prières même, lors d'une entrevue avec Bonaparte, sous le voile d'un domino à rubans verts, au bal Mareschalchi, elle demeura proscrite des Tuileries. En un certain monde, on admirait

(1) John Carr, *les Étrangers à Paris*, p. 181 :
» Frascati est situé sur le boulevard des Italiens. C'était autrefois la demeure d'un riche noble qui, lui aussi, a été victime des confiscations révolutionnaires. Les rues qui y conduisaient étaient remplies de voitures. Un escalier mène à un beau vestibule et de là à une salle entourée de glaces et décorée de festons, de fleurs artificielles. A l'extrémité s'élève une belle statue de la Vénus de Médicis. Auprès de cette statue s'ouvre une arcade donnant accès à une suite de six magnifiques pièces, superbement dorées, garnies également de glaces et de lustres de cristal taillé en diamants, qui brillaient comme autant de petites cascades étincelantes. Chaque chambre était comme un foyer de lumière ; l'on y prenait des glaces ou du café. On communiquait d'une pièce à l'autre par des arcades ou des portes à deux battants ornées de glaces. Le jardin, petit mais disposé avec art, se compose de trois allées bordées d'orangers, d'acacias et de roses. A l'extrémité, s'élèvent une tour dressée sur un rocher, des temples et des ponts rustiques ; de chaque côté, de petits berceaux en labyrinthes. Une terrasse s'étend le long du boulevard dont elle commande l'aspect. Elle est bordée de beaux vases de fleurs et se termine à chaque extrémité par des sortes d'avenues décorées de miroirs. »

(2) On les appelait alors les « toucheurs de bœufs », les « fils de boucher », parce qu'ils prisaient surtout la force musculaire. « Rome, dit un satirique du temps, en eût fait un athlète : le Bas-Empire, un moine ; Frédéric, un soldat, et Londres, un portefaix. Mais à Paris, c'est un homme à bonnes fortunes. Quoiqu'il soit sans esprit, sa jactance et son tailleur font qu'il n'est pas trop déplacé dans la bonne compagnie. Ses doigts sont chargés de bagues dont chacune est le souvenir d'une aventure scandaleuse qu'il raconte lui-même avec des détails dont l'exactitude tient lieu d'élégance. »

encore les célébrités du Directoire, Mme Hamelin, Mme Visconti, Mme Cambyse, Mme de Château-Renaud. Les jeunes filles, qui devinrent plus tard les grandes dames du Consulat, étaient toujours en pension, à Saint-Germain, chez Mme Campan, avec les sœurs de Bonaparte. Seule, Hortense de Beauharnais en était sortie et vivait près de sa mère, avec qui elle faisait la joie des dimanches, à la Malmaison, où Bonaparte se livrait aux gamineries folles d'un jeune homme.

Durant ce premier hiver, dans l'appartement de Mme Bonaparte, Arnault, qui était l'un des favoris de la belle créole, amenait quelques-uns de ses confrères agréés par le général : Ducis, Lemercier, Legouvé, Bernardin de Saint-Pierre; et pendant que la maîtresse du lieu s'occupait avec ses laines à son métier de tapisserie, les hommes, entre eux, écoutaient une lecture faite par les écrivains distingués qui étaient présents. Ducis y récitait les belles scènes de son théâtre; Legouvé, son poème des *Sépultures;* Bernardin de Saint-Pierre, son *Dialoque de Socrate* (1). Et ces jours-là aucun profane ne partageait le même honneur. Il n'y avait aux Tuileries que des hommes de lettres, charmés, d'ailleurs, par la présence de celle qui travaillait silencieusement en un coin du salon.

Arnault a tracé d'elle un portrait charmant, qui laisserait croire qu'en lui il y avait un autre sentiment que de l'admiration. « L'égalité de son humeur, dit-il de Joséphine, la facilité de son caractère, la bienveillance qui animait son regard et qu'exprimaient non seulement ses discours, mais aussi l'accent de sa voix, certaine indolence naturelle aux créoles, qui se faisait sentir dans ses attitudes comme dans ses mouvements, et dont elle ne se défaisait même pas entièrement, dans l'empressement qu'elle mettait à rendre un service, tout cela lui prêtait un charme qui balançait l'éclatante beauté de ses rivales! (Mme Tallien et Mme Récamier) (2). »

Près d'elle était souvent, sur le même siège, son chien « Fortuné » (3), qu'elle faisait coucher en son lit et que le général fut forcé de subir. A « prendre ou à laisser », disait-il à Arnault; et ce fut lui encore qui se montra le plus accommodant, car le chien ne supporta le partage qu'avec peine, et lui incrusta d'une morsure aux mollets la marque de sa colère.

En ce temps-là enfin, Mme de Staël, tout à son ambition, rêvait de dominer le général, et par lui de diriger la politique du gouvernement. Elle avait fait nommer son ami le plus cher, — son amant, dit Barras, — Benjamin Constant, au Tribunat. Ce n'était pas suffisant. Elle voulait avoir prise sur Bonaparte lui-même. Elle s'imaginait qu'une femme, d'intelligence supérieure, comme elle se jugeait, de parole et d'imagination ardentes, réagirait forcément sur l'esprit d'un jeune homme qui n'avait fait que la guerre. Elle lui écrivit plusieurs fois, dit-on, sans obtenir de réponse. Enfin elle se fit présenter par Arnault à un bal chez Berthier. Elle raconta elle-même, qu'elle avait préparé d'avance son questionnaire et ses réponses. Et tout cet échafaudage croula, et, du même coup, ses espérances furent brisées.

Arnault (t. I, v, p. 26) décrit la scène :

« Mme de Staël, dit-il, déterminée à engager une discussion en règle, le pressait de questions et tout en lui faisant entendre qu'il était pour elle le premier des hommes : — « Général, lui dit-elle, quelle est la femme que vous aimeriez le mieux? — La mienne! — C'est tout simple. Mais quelle est celle que vous estimeriez le plus? — Celle qui sait le mieux s'occuper de son ménage! — Je le conçois encore. Mais, enfin, quelle serait pour vous la première des femmes? — Celle qui fait le plus d'enfants, Madame! » Et il se retira, en la laissant au milieu d'un cercle plus égayé qu'elle de cette boutade.

GILBERT STENGER.

(*A suivre.*)

(1) Arnault, t. II, p. 293.

(2) « Mince taille, souple et élégante, dit l'auteur des *Souvenirs de Mme Récamier* en parlant de la belle Juliette; des épaules, un col de la plus admirable forme et proportion; une bouche petite et vermeille; des dents de perle, des bras charmants quoiqu'un peu minces, des cheveux châtains, naturellement bouclés; le nez délicat et régulier, mais bien français; un éclat de teint incomparable, qui éclipsait tout; une physionomie pleine de candeur et parfois de malice et que l'expression de la bonté rendait irrésistiblement attrayante; quelque chose d'indolent et de fier, la tête la mieux attachée. C'était bien d'elle que l'on eût pu dire ce que Saint-Simon a dit de la duchesse de Bourgogne, que sa démarche était celle d'une déesse sur les nues. Telle était Mme Récamier à dix-huit ans. »

(3) « Cet affreux monstre de carlin, dit Mme d'Abrantès (t. III, p. 369), annonçait ma venue avec ses hurlements ordinaires. Je n'ai jamais connu de plus horrible bête. »

LES ŒUVRES POSTHUMES DE MAUPASSANT

Il vient de paraître, en l'espace d'une année, trois ouvrages posthumes de Maupassant : *le Colporteur*, *le Père Milon*, et *les Dimanches d'un Bourgeois de Paris*. Et antérieurement *la Revue de Paris* avait publié le début de *l'Angelus*, le roman sur la guerre auquel Maupassant travaillait à Cannes, quand le frappa le terrible mal qui détruisit sa raison et abrégea sa vie. Trop souvent les héritiers d'un grand écrivain, en éditant ses ouvrages posthumes, ne cherchent qu'à tirer profit de la vente de ses paperasses, et qu'à changer en beaux louis d'or le gros billon qu'il laissait en prodigue traîner dans ses tiroirs. Ceux de Maupassant n'encourent pas ce reproche. Sans doute *les Dimanches d'un Bourgeois de*

Paris n'ajouteront pas grand'chose à la gloire du romancier de *Bel-Ami :* c'est visiblement une œuvre de jeunesse, trop copiée sur *Bouvard et Pécuchet*, une œuvre de disciple et presque d'écolier. Mais *l'Angelus* débute de façon magistrale, et les deux autres volumes, *le Colporteur* et *le Père Milon*, outre des nouvelles intéressantes en tant qu'esquisses de plus grandes (1) et qui permettent de comparer deux *états* successifs d'une même idée chez Maupassant, contiennent de fort beaux récits, comme *le Père Milon*, qui ouvre le volume du même nom, ou de fort plaisants, comme *Une soirée*, qu'il est impossible de lire sans être pris à la fin d'un rire fou : on songe à du Courteline qui garderait une impeccable tenue littéraire. Même dans ces fonds de tiroirs il y a de l'admirable ou de l'excellent. Et l'on peut à propos d'eux parler de Maupassant sans que le prétexte soit indigne.

* * *

J'avoue que je n'ai pas toujours aimé Maupassant. C'était au temps où j'aimais trop Mallarmé. Ceci excluait cela. Les vers de Maupassant me paraissaient, — et me paraissent encore, car sur eux je n'ai pas changé d'opinion, — de la bonne prose bien lourde, avec des rimes toutes les douze syllabes. N'y insistons pas. Mais même ses œuvres en prose, ses contes et ses romans ne me plaisaient qu'à moitié. Je trouvais alors ses conceptions un peu grossières, et son style trop purement plastique. Cela manquait, à mes yeux, de recherche, de subtilité, d'exquisité. Et d'ailleurs, c'est une remarque à faire : si le style de Maupassant a un défaut, c'est d'être trop en muscles : ce malade des nerfs écrivait trop d'un style sans nerfs. Jamais l'idée n'y aiguise la forme : elle est trop sûre d'elle, trop placide, et, si l'on peut dire, trop saine. Je lui reprochais aussi de manquer parfois du sentiment de la beauté par amour de l'exactitude. Des voiles sur la mer étaient pour lui « de gros ballons blancs ». Et sur ce point je ne me dédis pas : on pourrait souhaiter à Maupassant plus de poésie dans la métaphore ; il suivait trop à la lettre le conseil de Flaubert, son maître d'*écriture*, qui l'exhortait à tirer de toute chose toujours quelque chose d'inédit. Pour trouver du neuf, il inventait parfois du laid. Mais maintenant qu'il m'apparaît de plus en plus que l'art doit être non un jeu délicieux, mais l'expression de la vie, je passe plus facilement sur ces taches rares en somme, et je vais au fond de l'œuvre.

Et ce qu'il y a au fond de cette œuvre, c'est justement la vie, la vie pure et simple, la vie moyenne sentie par un homme moyen qui avait le don de l'exprimer, la vie humaine, misérable et magnifique. Peu d'œuvres sont aussi pleines de vérité, de « l'humble vérité ». Ce qu'il y a d'émouvant en cette œuvre, c'est la sincérité de l'accent. Nulle tricherie, à peine de littérature. C'est de la vie, — et c'est de l'art, mais si sobre, qu'il se dissimule presque toujours, laissant le lecteur en contact direct avec la réalité qu'il exprime. On ne songe pas à admirer, tant on est ému.

Les deux grands thèmes de Maupassant sont l'amour et la mort. Ce sont aussi les deux pôles de la vie. Les anciens ont célébré les « deux enfants divins ». Maupassant a retrouvé naïvement ces *motifs* de tout art sérieux. Ses livres pourraient tour à tour porter comme sous-titre : *l'Ivresse d'aimer* ou *l'Effroi de mourir*. Ce sont les jeux de la Mort et de l'Amour. Sa conception de la femme est profonde. Il a exprimé avec justesse ce mélange de sentiment élevé et de sensualité naïve qui fait le fond de l'amour. Remarquons que les femmes dans ses œuvres ont été en s'affinant, depuis *Boule de Suif* jusqu'à *Notre Cœur* et *Fort comme la Mort*. Elles restaient les mêmes en leur inconscient, mais leur âme consciente se faisait plus noble et plus idéaliste. Elles continuaient de sentir et de penser comme dans ses premières œuvres un peu brutales et misogynes, et s'exprimaient à la fin comme dans Feuillet. C'est la vérité même, ceci soit dit sans ironie. Les femmes ne sont pas des déesses, ni des anges ; nous en serions bien embarrassés, pauvres hommes ! Ce sont des femmes, et ce qui nous séduit en elles est justement ce qui en fait nos pareilles. Tout le mystère triste et charmant de l'amour, folies des sens, chaleurs soudaines du désir, rêveries quasi enfantines, regrets du temps écoulé, tendresse presque animale et presque divine, il a traduit toutes ces choses mystérieuses du cœur et de la chair avec une immédiateté qui en rend les expressions inoubliables. Et la mort ne l'a pas moins bien inspiré. Son œuvre en est comme la continuelle méditation à travers la joie mélancolique de vivre. Qui ne se rappelle les pages de *Bel-Ami*, où Du Roy, l'*arriviste* implacable, regarde Forestier mort, qui est *arrivé* au Grand But ? Cela est très simple et très beau. Ce n'est peut-être pas d'un art miraculeux, mais ce qui vaut peut-être mieux encore, c'est la vie même.

Guy de Maupassant est le plus exact des naturalistes. Dans cette grande école littéraire qui a rendu au roman français tant de rares services, Maupassant est sinon le plus grand, — je crois que c'est Zola, — du moins le plus parfait et le plus complet. Les Goncourt furent des collectionneurs de cas singuliers ; Daudet, un délicieux fantaisiste méridional, presque

(1) [illegible] *Père Milon*, qui [illegible] D'autres sont [illegible] *le Colporteur* sont comme les premières ébauches de plusieurs chapitres d'*Une vie*. Il pourrait être curieux d'en étudier les différences.

trop ingénieux et trop spirituel pour s'astreindre toujours à faire vrai; Zola est un poète épique, une sorte de *Vates* de la démocratie : Maupassant est de tous le plus romancier, c'est le romancier-né qui a marqué pour toujours tous les sujets qu'il a traités, roman monographique comme *Une Vie* ou *Pierre et Jean*, roman de mœurs parisiennes comme *Bel-Ami*, roman psychologique comme *Notre Cœur* et *Fort comme la Mort*, roman provincial même comme *Mont-Oriol* qui est de beaucoup son œuvre la moins bonne, quoiqu'elle contienne des parties de premier ordre.

On a surtout vu en lui, pendant sa vie, hélas! trop courte, le conteur; et même on n'admirait pas encore assez le tour de force qu'il fit, de donner pendant dix ans un ou deux contes par semaine, dont la plupart étaient des chefs-d'œuvre. Quand on pense qu'on croyait lui faire grand honneur en le comparant à Mérimée! Mérimée, cet être sec, froid, correct, ce conteur à favoris, bon écrivain, je veux bien, mais si vite essoufflé! Mais Maupassant est mieux encore qu'un grand conteur qui a renoué, comme on l'a dit si souvent, la tradition gauloise des vieux tableaux : c'est un grand romancier, c'est *le* romancier de l'école naturaliste, c'est celui des naturalistes qui deviendra le plus tôt classique.

Il y a deux classes d'artistes : il y a les *surhumains*, et il y a les *humains*. Maupassant est un artiste humain. Ainsi Bizet en musique. Il en est de plus merveilleux, de plus monstrueux; mais parfois, quand on est las des étonnements que donnent les premiers, on est heureux de retrouver les autres. Ainsi après les rochers et les neiges des Alpes, on a les larmes aux yeux à revoir une plaine, une plaine d'Italie ou de France, avec sa ligne simple à l'horizon sous les branches basses des arbres. Nietzsche, dans le Cas Wagner, a écrit là-dessus des pages admirables, à propos de *Carmen*.

De même quand on est fatigué des rodomontades cornéliennes, si belles, mais un peu trop grandioses à la longue, on retrouve avec joie la passion vraie, aussi profonde que toutes les cornéliennes grandiloquences, de Phèdre ou de Bajazet; de même, après Hugo on relit Vigny avec délices, de même enfin, déprimé par Zola, on se repose dans Maupassant. Ces artistes humains, moins démesurés que les premiers, moins étranges, moins prestigieux sont peut-être plus vraiment sérieux, parce qu'ils sont plus vrais. Ils éblouissent moins, mais font plus penser. On ne les admire pas autant, mais on les aime davantage.

Je n'ai pas connu Maupassant, mais par l'effet du hasard j'ai trouvé son souvenir en maints endroits où m'a promené la vie; et à la longue, il me semble que c'est un peu sa personne que j'y ai rencontrée. A Cannes, à Marlotte, sur la lisière de la splendide forêt, à Châtelguyon, dans les montagnes arvernes qui forment le décor de *Mont-Oriol*, ailleurs encore, on m'a montré, avec un respect que la mémoire de sa fin tragique nuançait d'effroi, « la maison de Maupassant ». J'ai voyagé sur les côtes d'Espagne à bord d'un yacht dont un des hommes d'équipage avait été novice sur le *Bel-Ami*, le petit yacht de Maupassant, et me parlait souvent de « Monsieur Guy », pendant les longues accalmies méditerranéennes où l'on bourlingue six heures durant, au gré de la grande houle de fond, devant Carthagène ou Alicante tout proches et pourtant inabordables. Il n'est pas enfin jusqu'au Parc Monceau où, passant souvent, je ne retrouve l'auteur d'*Une Vie* dressant en marbre son buste d'officier à idées fixes, dans les ramées pleines d'oiseaux, insoucieux de la jeune liseuse qui a l'air de si fort s'ennuyer au pied de son monument. Et de ces rencontres successives de son souvenir s'est dégagée pour moi une impression singulière : je ne l'ai pas connu, et pourtant il m'est devenu familier. Et ce sentiment attendrit mon admiration. J'aime Maupassant à travers son œuvre comme on aime un ami mort.

Et c'est bien, en effet, à tous ceux qui le lisent, un ami, parce que dans son œuvre, au lieu d'un auteur, selon le mot de Pascal, on trouve un homme. Sans doute c'est souvent l'ami que mettent en scène la plupart de ses contes improvisés, l'ami « qui secoue dans le foyer les cendres de sa pipe » et qui en raconte une bien bonne. Mais derrière cet ami-là, grand chasseur et grand embrasseur, il y a un homme méditatif et triste sous ses dehors d'homme d'action jovial, fin jusqu'à la souffrance, complexe et naïf, un homme moderne, l'*homme moderne*, inquiet et clairvoyant, ni mystique ni sceptique, pessimiste certes, mais exalté par l'ivresse de la sensation et le mystère même de la vie : un faune triste avec des parcelles de surhomme, bref un homme, un homme normal, et représentatif de l'humanité normale, et qui, vivant à son tour la vieille vie éternelle, en a rendu quelques aspects de façon supérieure. Il abhorrait tout ce qui de près ou de loin sentait son Université, et il eût été furieux qu'on parlât de lui, même avec admiration, en latin. Mais il est assez grand pour qu'on passe par-dessus ses propres goûts pour le louer. La formule qui le définit le mieux est le beau mot de Térence, immortel, — et involontaire, comme le *sunt lacrymæ rerum* de Virgile, — le beau mot qui contient toute une esthétique et toute une morale : Il était homme, et rien de ce qui est humain ne lui était étranger.

FERNAND GREGH.

UNE AME OBSCURE [1]

Nouvelle.

La guerre, le siège de Paris ensuite, surprirent Corinne absorbée en cette singulière correspondance.

Elle ne songea point à s'évader, et, durant les jours sinistres de cet hiver glacial, se terra, entre son chien, son chat, ses oiseaux et ses perroquets, ignorante de ce qui se passait au dehors. Elle se nourrissait à peine de riz, de chocolat, écrivant toujours.

Les événements lui fournirent des péripéties nouvelles : l'amant idéal voulut partir combattre l'ennemi.

Elle pleura tant qu'il demeura auprès d'elle. Cependant, la défaite nécessitant des appels nouveaux, il dut s'arracher des bras ensorceleurs qui le retenaient, fit partie des mobiles de la Seine et fut ramassé sur le champ de bataille du Bourget, à demi mort. Une balle avait effleuré son cœur, ce cœur où l'image de Corinne régnait seule.

Il confiait ses nouvelles à l'aile d'un pigeon voyageur; les lettres se firent plus rares; mais chaque message contenait un journal.

A vivre ainsi en des transes imaginaires, elle gagna une grande surexcitation cérébrale. Les privations physiques la rendirent plus maigre encore.

Elle parlait avec excès, criait les moindres paroles qu'elle accompagnait de gestes exubérants, et levait sans cesse vers le ciel deux bras décharnés.

La guerre civile augmenta son exaltation. Un soir, tandis que, assise à sa table, elle traçait pour la centième fois : « Ma chère âme », car son imagination restreinte ne lui fournissait qu'un nombre limité d'expressions, ses vitres s'éclairèrent en des reflets d'incendie.

Des clameurs montaient du boulevard. Elle courut à la fenêtre, et se penchant vit le ciel teinté de pourpre qu'éclairaient de grandes flammes tournoyant en un vol d'étincelles d'or. Tout près d'elle, le palais des Arts et Métiers brûlait.

Durant des jours, au sud, à l'est, à l'ouest, des brasiers s'allumaient; Paris flamba.

Le canon continuait à tonner, très proche; des obus passaient en sifflant au-dessus du toit, éventraient les murs voisins. L'un d'eux atteignit la maison. Ce fut dans la rue une grêle de balles, des exécutions barbares et sommaires. Hurlante, prolongée comme un déchirement, la plainte des victimes traversait l'air.

Dans sa demeure assourdie, que préservait derrière les fenêtres un amoncellement de matelas, chaque soir, ainsi qu'une dévote dit une prière, Corinne écrivait. La ville était en flammes, les hommes s'entre-tuaient. Elle, à la clarté tranquille de sa lampe et en un engourdissement délicieux de tout l'être, traçait des phrases d'amour, des mots évocateurs de joie.

Maintenant l'amant combattait les insurgés et disait :

« Ma chère âme, quelle lutte nous venons de soutenir contre ces gredins ! Mais, au plus fort de la mêlée, ton image, l'image de ta douce figure, m'est apparue. A moi seul, j'aurais pris la ville. Quand retrouverons-nous notre existence amoureuse, cette perpétuelle fête du cœur et des sens qui m'est plus nécessaire que l'air et le pain ? »

Une autre fois, il s'exclamait :

« Ah ! les canailles, les scélérats, les bandits qui nous séparent ! Maudissons-les, ma Corinne, ces misérables, et haïssons-les. Être si près de toi et ne pouvoir te joindre ! Je ferme les yeux et le souvenir de nos caresses me grise. »

Le message du lendemain, plus passionné, déclarait :

« Ma chère âme, ma douce bien-aimée, je ne puis plus me passer de te voir, de t'entendre, de t'étreindre. Ce soir, je m'échapperai pour courir vers toi. Ouvre tes bras, Corinne, tends-moi ces lèvres que j'adore, ces lèvres dont je suis avide et fou. »

Parfois il mêlait à son amour des détails sanglants, narrait des aventures sauvages.

Corinne, horrifiée, sentait grandir encore son épouvante des hommes. Les souvenirs des révolutions anciennes renaissaient, et, en son esprit vacillant, les cris, les douleurs, le sang des égorgés d'autrefois se mêlaient aux vociférations, aux tortures et aux flammes du temps présent. L'humanité lui apparaissait race scélérate, destructrice d'elle-même par la haine, l'amour du mal, la souffrance volontaire, le fer et le feu.

Elle eut une phase de misanthropie farouche.

Un matin, comme elle était descendue elle-même promener Éva, elle croisa en chemin un peloton de soldats escortant un fédéré. La vue de l'un de ceux qu'elle appelait indistinctement les « incendiaires » l'exaspéra. Volontiers, elle lui eût égratigné le visage.

Elle ne parlait de ses pareils que pour les couvrir d'injures, les accabler d'imprécations terribles, ne se demandant jamais la raison de leur résistance, car les causes ne lui importaient point. D'ailleurs, n'avaient-ils pas combattu son amant !

L'insurgé, tout noir de poudre, les vêtements en lambeaux, les cheveux longs, la barbe inculte, une barbe sombre que striaient quelques fils d'argent,

[1] [illegible] la [illegible] des 2, 9, 16, 23, 30 mars et 6 avril 1901.

lui jeta en passant un regard de détresse. Elle s'arrêta, frappée de cette face flétrie où elle crut démêler une lointaine ressemblance. Pourquoi les yeux de ce révolté s'attachaient-ils aux siens ? La reconnaissaient-ils donc, ces yeux qui, par la forme, la couleur et l'expression, lui rappelaient étrangement ceux d'Auguste, d'Auguste jeune et imberbe ?

Mais si son enfant d'adoption, même après tant d'années, se fût trouvé tout à coup vis-à-vis d'elle, ne se serait-il pas trahi par le cri, par le geste?

Pourtant, si c'était lui! Et le doute s'empara de son cœur, angoissant, inexorable.

L'homme marchait toujours d'un pas égal, entre les fusils dressés menaçants. Corinne se mit à le suivre.

Ils arrivèrent à la caserne du Château-d'Eau, pénétrèrent dans une cour déserte et délabrée où s'ouvraient des brèches.

Sans se rendre compte de ce qu'elle faisait, Corinne entra après les soldats, se dissimula à l'un des angles, anxieuse, prise d'un désir effroyable de voir ce qui allait s'accomplir, de savoir qui était cet homme dont le regard la bouleversait.

Deux soldats saisirent le malheureux, l'accolèrent durement au mur. Les autres s'étaient alignés, les armes en joue déjà, et l'un d'eux ayant crié : « Feu! » d'une voix calme et sonore, une détonation retentit. L'homme, dont les pupilles dilatées fixaient toujours Corinne, tomba la face contre terre.

En une émotion qui faisait trembler tous ses membres, elle serrait son chien contre sa poitrine, ne comprenant plus par quel prodige elle se trouvait là. Cependant, elle s'approcha des soldats et, d'un ton à peine perceptible, demanda :

— Comment s'appelait l'homme que vous venez de tuer?

Celui qui paraissait le chef répondit insouciant, haussant les épaules :

— Est-ce qu'on sait?

Alors, ayant aperçu à terre la casquette du fédéré trouée d'une balle, elle la ramassa et s'enfuit.

La ville se pacifia. Des jours passèrent, puis des ans, des ans encore.

Elle apprit un beau matin qu'elle était veuve. Après sa complice, Georges mourait à son tour, et des voix s'élevèrent proclamant ses vertus sur sa tombe.

Avec la République il était rentré en scène, ayant fait partie d'un ministère de six semaines. Les journaux imprimèrent son éloge, célébrèrent l'altruisme, le désintéressement, la fidélité de principes du bon citoyen. Corinne déchira ceux qu'elle lut, jeta les débris au feu, répétant en une rage trépignante :

— L'hypocrite, l'hypocrite! Ah! c'est bien cela qu'il faut aux hommes pour les diriger, des hypocrites comme eux!

Elle conçut une haine féroce de cette forme de gouvernement que servait Villain-Duparc. Jamais elle ne disait que : « la sale République ou les sales républicains », et prit une telle habitude d'accoler les deux mots qu'elle en arriva à se représenter réellement la Marianne, ainsi que la dessinaient certains caricaturistes, sous les traits d'une fille débordante, flasque et débraillée, tandis qu'elle se figurait ses partisans hirsutes, mal mis et faméliques.

Et Corinne devint une petite vieille parcheminée, ratatinée, sautillante, aux prunelles effarées, ayant gardé le reflet des visions cruelles, des étonnements douloureux, des déceptions amères de toute une vie. Pourtant, au fond de ses yeux, brillait lointaine une lueur falote, où se concentrait l'idéal et que tant de réalités brutales n'avaient pu éteindre.

Elle vivait toute seule maintenant, car Victor n'existait plus, et elle avait, en un jour de colère, renvoyé sa servante. De son enfance mêlée à la domesticité, des défiances lui venaient.

Les conversations tenues à l'office, les mensonges, les vols, l'intérêt bas et mesquin qui s'y dévoilaient, lui revenaient en mémoire. Elle connaissait les gens de service, des pillards, des ennemis qui rêvaient de dépouiller leurs maîtres et n'étaient satisfaits que s'ils leur avaient nui.

Il fallait savoir se passer de cette engeance, « bonne à pendre », affirmait-elle. Elle s'en passa.

Sa concierge lui fit son ménage. Dans la crainte des voleurs, elle fit mettre à son appartement des portes de fer que des verrous fermaient du haut en bas. On n'entrait point chez elle sans un grand remuement de chaînes.

Alors, dans ce coin défendu du dehors par une armature capable de fermer une forteresse, elle entassa des trésors.

Devant les murs, que recouvraient les lampas et les brocarts, s'alignèrent des vitrines de bois précieux, dont les tablettes de glace supportaient, les reflétant mille fois, entre des girandoles de perles et des coulées de feux changeants, les petits cartels d'or, les coupes de cristal gravé qui affectaient d'étranges formes, les aiguières au col fin incrustées de gemmes.

Elle eut des cabinets italiens que soutenaient des colonnettes d'ivoire et de porphyre, des potiches multicolores, et des vases d'émail, où des nymphes et des satyres se tordaient en la volupté des enlacements.

Les nains de perle semblaient monter la garde devant un trésor, les miniatures souriaient. Et, rayonnant en leurs cadres que bosselaient des pierres profondes, des vierges byzantines glissaient, sous leurs paupières baissées, un regard énigmatique à ce capharnaüm étincelant.

Corinne s'en constituait la gardienne humble et effacée. Ce lui fut une occupation, une pensée nouvelle. A ses indignations contre l'humanité, qui n'avait pas su la comprendre, à ses soins complaisants pour les animaux, elle mêla la contemplation admirative de ses richesses.

Elle songeait à chaque objet en particulier, comme on pense à un être, et parfois se relevait la nuit pour changer l'un d'eux de place. Ceux qu'elle possédait ne lui suffisaient point, il lui en fallait d'autres, d'autres encore. A présent, tous ses revenus passaient en achats.

Elle se négligea. On la vit sortir sordidement vêtue d'une robe élimée, qu'étoilaient des taches graisseuses, d'un châle désuet et d'un vieux chapeau aux rubans déteints. Des passants disaient : c'est une pauvresse; mais, si quelque bibelot rare entrevu à une vitrine la sollicitait, tout de suite elle le marchandait, tirait d'une poche attachée à son jupon une liasse de billets bleus, et ne s'en allait qu'après l'avoir acquis.

Des offres lui furent faites à domicile. Elle signa des engagements et, toujours à court d'argent, s'endetta.

Pourtant, à l'heure mélancolique et douce où des lueurs mourantes s'accrochaient aux angles des meubles, caressaient les cadres des icônes, elle se recueillait, puis devant l'ombre envahissante elle allumait sa lampe, s'asseyait à sa table et reprenait son roman d'amour.

Autour d'elle tout scintillait de nouveau.

Espérant emprunter à la splendeur du cadre, elle écrivait, écrivait, et sa main affaiblie de pauvre vieille traçait des phrases puériles et des caractères tremblés.

C'étaient encore, en la jeunesse éternelle de son cœur, des « ma chère âme », des déclarations éperdues, des évocations plus hardies à mesure que son âge se faisait plus vieux; parfois des allusions aux actualités. Elle s'inspira d'une chanson en vogue pour s'adresser ce message qu'elle eût désiré mettre en vers, si elle eût su comment s'y prendre :

« Je voudrais être la flamme qui t'éclaire, ma Corinne, la plume qui court entre tes doigts.

« Je voudrais être le fruit que déchirent tes dents, l'eau que tu bois.

« Je voudrais être l'étoffe qui recouvre ta chair, je voudrais être ta chair elle-même. »

Or, un jour, elle s'avisa qu'elle se trouvait à l'étroit dans son appartement, chassée par ces objets qu'elle aimait. Elle prit un grand parti.

Tout en haut de la maison, un logement d'ouvrier de mince revenu devint vacant. C'étaient, au bout d'un couloir sombre, trois pièces basses, s'éclairant sur une cour par des fenêtres à demi mansardées. Elle s'y installa, et y gela l'hiver, tout en y grillant l'été. Les issues fermaient mal, les cheminées fumaient et les plafonds semblaient prêts à tomber sur sa tête.

Rien ne la rebutant, elle fit apporter là de nouvelles vitrines, y entassa de nouveaux objets et y transporta ses joyaux les plus précieux.

Elle eut toute une collection de dentelles jaunies, volants, fraises, manchettes, cols, canons, pleureuses, jabots, écharpes ou voiles, minutieux chefs-d'œuvre, venus de Flandre ou d'Italie.

Mais ce qui surtout la ravissait, c'étaient, en un coin, de petits mannequins affublés de clinquant qui figuraient des saltimbanques et lui rappelaient les joies de son enfance. L'un d'eux, automate, respirant, levant les paupières et les bras, faisait sa fierté.

Son autre appartement devint une sorte de musée où elle vécut des jours entiers, dans la contemplation des choses connues et où elle reçut quelques amis anciens.

Le petit cercle se resserrait toujours. Presque centenaire, le chevalier du Blain avait quitté ce monde, qu'il raillait depuis quatre-vingts ans. Mlle de la Rochethulé offrait à Dieu, en une grande dévotion, sa virginité, dédaignée des hommes. Elle habitait une communauté religieuse six mois sur douze, passant le reste de l'année dans la propriété qu'elle tenait de sa mère.

Corinne, à la recherche des impressions d'autrefois, la visitait tous les étés.

Mais le jour pouvait être éblouissant, les vastes champs de blé onduler dans la lumière irradiante, ainsi que les vagues d'un océan d'or, la nature la laissait insensible, comme si ses sens, ses nerfs eussent été morts déjà. Elle se plaignait du soleil qui l'aveuglait, et le charme des soirs lui inspirait seulement la crainte de l'humidité.

Elle montait en chemin de fer pour aller voir Mlle de la Rochethulé, la trouvait généralement tricotant un petit chausson destiné à quelque enfant pauvre et légitime, car, pour Mlle de la Rochethulé, les êtres nés en dehors du mariage n'existaient point. Adonnée particulièrement aux œuvres concernant l'enfance, sa délicatesse se révoltait à la seule pensée d'un accouchement qu'elle considérait comme une chose honteuse et malpropre. Il y fallait, disait-elle, la sanction de Dieu et des hommes pour la purifier.

Toutes deux se lamentaient ensemble sur la dépravation des mœurs, l'impudeur des filles, dont elles rendaient la République responsable, critiquaient âprement ce qu'elles appelaient les fautes du gouvernement, échangeaient des observations sur le prix des denrées, moins élevé à la campagne qu'à Paris. Puis, Corinne reprenait le train, sans que la douceur sereine et enveloppante des clairs de lune sur la

plaine eût réveillé en elle les fraîches sensations endormies au temps jadis.

Le premier janvier, elle dînait chez les Surloni, deux vieux maintenant dont la famille s'étendait nombreuse. Elle apportait aux petits des sacs de bonbons et aux plus grands de menus cadeaux.

Pour cela, elle dépouillait ses vêtements ordinaires minables, graisseux, et, puisant dans sa garde-robe, y choisissait quelque accoutrement de l'époque où Arthur Planque la courtisait.

Et elle partait avec ses jupes étonnamment ballonnées, ses figaros de velours ornés de grèbe, ses paletots étoffés, que bordait une haute fourrure jaune et ses bonnets à fleurs, ayant tiré de leur vitrine des diamants énormes, des perles monstrueuses, des pavés de rubis et d'émeraudes, qu'elle passait à ses doigts noueux, accrochait à ses oreilles plates, disposait autour de son cou, et qui sur elle semblaient faux.

Elle avait ainsi l'apparence vague d'une marchande d'amour vieillie, cherchant dans le présent des autres une continuation à son passé et à sa fortune. Des gens se retournaient sur son chemin.

Ce soir-là, un soir bruyant de premier janvier, elle revint de chez les Surloni accablée, accablée par les ans et par l'ennui. Une comparaison s'imposait à son esprit entre sa propre décrépitude et la vieillesse entourée et paisible de Mme Surloni. Celle-là avait connu l'amour. Que de baisers elle rendit ou donna depuis l'étreinte dont Corinne surprit le mystère! Maintenant encore ses joues fanées se creusaient sous les lèvres roses des petits-enfants.

Et, bien qu'elle fût l'aînée, encadré de ses cheveux tout blancs, son visage qui souriait faisait paraître plus vieille la figure parcheminée de l'autre que coiffait toujours sa perruque trop noire. L'âge de Corinne, à présent, dépassait trois quarts de siècle. Tout le poids de sa longue et triste vie, d'être inutile et manqué, l'écrasait.

Elle se sentait finie, bien finie. Ses jambes faiblissaient et il lui arrivait de manquer de mémoire au point d'oublier son nom ou de réclamer les disparus. Son cerveau ni son pauvre corps n'obéissaient plus, usés tous deux par tant de peines et tant de jours. Sous ses paupières ridées ses prunelles de petite vieille erraient inquiètes, ne parvenant plus à se fixer, comme si toujours elles redoutaient l'inconnu.

En rentrant, elle se laissa tomber sur son lit, hébétée et exténuée, exténuée de vivre.

Et voilà que dans son cerveau surexcité des images tourbillonnèrent et qu'en un instant elle revécut sa vie.

Gamine en jupes courtes, elle s'égayait des marionnettes du *Petit Laz*, battait des mains devant la culotte jaune de Bobèche. Puis son cœur se fondait d'amour pour Georges ; elle essayait des robes gorge-de-pigeon, des coiffures à coques et des mines timides devant la psyché aux sphinx mystérieux.

Georges la demandait, l'obtenait, et elle attendait en vain ses caresses. Comme elle souffrait!

Soudain de la lumière l'enveloppa, de l'espoir transfigura son âme, et une diligence passant dans la nuit emporta son rêve.

Puis, elle se trouva dans le café du boulevard, où Georges, en face d'une belle fille, à la gorge en parade, semblait la narguer. Automatiques, ses doigts crispés reproduisirent le geste de tuer.

Et elle entendit la voix mourante de sa mère; l'aveu, l'aveu horrible et torturant tinta comme un glas à ses oreilles bourdonnantes, La douleur fut si forte qu'un cri s'échappa de son gosier contracté.

Le corbillard emportant la dépouille de Mme de Bourgviel lui apparut, s'éloignant sur le boulevard entre deux haies de curieux. Cette fois, il lui sembla qu'elle le suivait.

Mais, tout enfant, Auguste, emmitouflé de son cache-nez vert, la tirait par sa robe, se cramponnait à elle, tandis que, sous un ciel froid de décembre, passaient les restes du grand Empereur. Et l'enfant, devenu homme, la volait, la menaçait, lui serrait le cou. Éperdue elle s'attachait à lui, l'âme tendre, épouvantée par la solitude. Encore une fois elle cria.

Tous surgirent en son pauvre esprit vacillant, se mêlèrent en des déformations de cauchemar : sa mère, Georges, Auguste, le chevalier du Blain, l'abbé Sorez, Arthur Planque, et le fédéré même, dont les yeux la poursuivaient sans cesse. Et morts et vivants la raillaient, raillaient ses amours, ses douleurs, ses espoirs, esquissant autour d'elle une sorte de ronde macabre et narquoise. Elle frissonna.

Ce furent encore des apparitions hallucinantes d'où le sang ruisselait, des chariots de cadavres, des torches dont les ombres mouvantes dansaient sur les visages blancs, des flammes, des flammes, et, devant un mur en ruines, un homme qu'on fusillait. La vision terrible s'effaça, remplacée par la volière aux ailes chatoyantes, les soies blanches de Bijou, le bec altier du cacatoès et le ran-tan-plan de l'autre perroquet.

Elle se retrouva chez elle, entourée des choses aimées. Son front brûlait, le sang affluait à ses artères. Elle regarda l'heure. Quelques minutes s'étaient écoulées depuis son retour et elle avait revécu toute sa vie. Comme c'était peu de chose, une existence humaine!

De tant de souffrances elle demeurait meurtrie, brisée, anéantie. Aurait-elle, si vieille, le courage de continuer à vivre? L'idée de la mort lui vint, de la mort qui la prendrait, glacerait son corps, raidirait

ses membres et emporterait ce qui fut « elle » en un vol sombre, on ne savait où.

Sa mort, elle y songeait pour la première fois. Une terreur immense l'envahissait de cet inconnu dont avant elle sa mère avait tremblé. Si douloureuse qu'eût été sa vie, elle s'épouvantait à la pensée de la voir finir. Elle tenait à la terre par tous ces objets jolis et inanimés qu'elle chérissait ainsi que des êtres. Ces joies que les hommes, les animaux même lui avaient refusées, leur possession les lui donnait.

Elle jouissait de leur beauté et de leur inertie, elle en jouissait par les yeux, le toucher, en une grande satisfaction d'orgueil. Enfin ceux-là lui appartenaient bien, elle les dominait. disposait d'eux à sa guise.

Et elle s'en irait, tandis qu'ils demeureraient là, toujours immuables!

Elle jeta autour de la chambre des regards de détresse qui rencontrèrent des scintillements et des rayons et il lui sembla que d'innombrables fibres se rompaient en son cœur. L'angoisse devint intolérable.

Elle se dressa, courut à la porte, comme si les ferrures, qui la préservaient des voleurs, pouvaient la défendre contre l'inévitable visiteuse. De ses bras en croix elle s'attachait au chambranle hurlant :

— Je ne veux pas mourir, je ne veux pas!

Soudain, en la tension aiguë de ses nerfs, il lui parut que dans son cerveau un voile se déchirait. Elle voyait l'ensemble de sa vie, de toute sa vie; elle en saisissait le sens, en devinait les causes secrètes.

Elle comprenait maintenant. Elle comprenait ce qui avait manqué à son âme, pour qu'elle s'épanouît, à son esprit, petit et sans lueur, pour qu'il s'éclairât: un peu d'amour. Ainsi la tige fleurit au soleil.

Elle comprenait que ce regret éternel de son cœur, cette plaie vive de l'âme, qui, tout près de la mort même, la torturait, venait de l'instinct mystérieux qui poussait sans cesse la sombre humanité vers le lumineux amour.

Elle s'affaissa, l'obscurité reprenait en elle, le souvenir s'effaçait. Mais quelque chose de vague, une sorte d'espoir indéfini hanta sa cervelle morne. Qui sait? Où elle allait, on l'aimerait peut-être?

Elle vécut quelques semaines encore, furieuse dès qu'on tentait de pénétrer chez elle.

Elle vécut végétative, sénile, car la crise avait emporté la dernière lueur. Elle vécut dans le faste et l'ordure, presque immobile sur ce lit où elle relisait sans cesse ses lettres qu'elle ne comprenait plus.

Parfois, dans sa solitude de lépreuse, ses lèvres balbutiaient: « Ma chère âme... »

Un matin, surprise de ne pas voir s'entre-bâiller la porte, ainsi qu'à l'ordinaire, la concierge, qui montait la nourriture du jour, fit chercher un serrurier. On eut grand'peine à franchir le seuil. Corinne était morte...

Et, le surlendemain, deux croque-morts emportèrent sa dépouille enfermée en un cercueil de sapin. N'ayant point laissé d'argent, elle s'en alla dans le char des pauvres, par un clair soleil d'hiver, tandis que, sous les rayons qui entraient dans le logis grand ouvert, ses trésors étincelaient.

JEAN DE FERRIÈRES.

VARIÉTÉS

Les Allemands à Versailles.

Le 18 septembre 1870, à quatre heures de l'après-midi, trois hussards de la Mort arrivèrent à Versailles par la route de Buc : un sous-officier avec deux hommes tenant droit sur l'arçon des pistolets-carabines. C'était les premiers éclaireurs de l'armée allemande. Ils parlementèrent avec le petit poste de gardes nationaux armés de vieux fusils à piston qu'on avait placé à la grille pour la forme, et s'en vinrent annoncer au maire l'invasion prochaine. Comme ils retournaient au pas, la foule hostile leur cria des injures, et un zouave à moitié ivre se lança à la tête de leurs chevaux. Les étrangers ne s'émurent point, continuèrent leur chemin sans presser l'allure : l'un d'eux acheta même un numéro du *Petit Journal* qu'un vendeur criait dans la rue. La barrière franchie, ils se mirent au galop et disparurent.

L'occupation de Versailles dura six mois. Cette ville fut la résidence du grand quartier général ennemi, comme on sait. Le roi Guillaume demeura à la Préfecture; le prince royal, dans la villa des Ombrages, appartenant à Mme André, à la porte de Buc; Bismarck, à l'hôtel Jessé, rue de Provence, sous l'enseigne d'une bande de calicot pendue à une branche d'arbre et portant les mots : *Chancellerie de la Confédération;* de Moltke s'installa rue Neuve, à l'hôtel Lambinet; M. de Roon, rue Colbert. Les petits princes s'éparpillèrent; beaucoup se contentèrent de l'hôtel des Réservoirs où, sous le nom de « Casino », le prince de Saxe-Cobourg avait rassemblé un grand nombre de choses propres à distraire d'un long séjour : un piano, des tables de jeux, du champagne et des cigares à discrétion, même un tonneau plein de vraie bière d'outre-Rhin sur un fauteuil.

Ville ouverte, dominée par des hauteurs boisées, Versailles avait dû se résigner au sort le plus cruel de la guerre : être vaincue sans avoir pu combattre. Elle sut montrer qu'on peut être vaincue de cette sorte et rester héroïque. Le préfet, Edouard Charton, forcé de partir à Tours rejoindre le gouvernement,

avait laissé une proclamation émouvante dont chaque habitant garda l'enseignement dans son cœur :

« ... Mes concitoyens, mes amis, mes frères, dans cette crise suprême, étouffons tout sentiment vulgaire et égoïste ! N'ayons devant les yeux qu'une image, notre Patrie outragée, frémissante ! Au nom de tout ce que vous avez de plus sacré, qu'elle n'ait pas à rougir de ses enfants !

« Nous tous, armés ou non, soyons hommes, montrons-nous dignes de nos pères, relevons les timides, soutenons les faibles, faisons honte aux défaillances ; pensons aux autres plus qu'à nous-mêmes. Ouvrons nos cœurs, entr'aidons-nous, ne nous divisons pas !

« Vive la Patrie ! »

Chacun, donc, s'imposa un double devoir : l'abnégation et la dignité devant l'ennemi. Le maire, Charles Rameau, donna l'exemple, soutenu par un Conseil municipal qui comptait des hommes tels que Bersot, Edmond Scherer, Deroisin, le collaborateur de Littré ; Émile Délerot, Albert Joly, Horace Delaroche.

L'hôtel de ville conserve dans ses archives des lettres écrites à cette époque tragique par de simples citoyens et qui sont de touchants titres de gloire.

En décembre un ancien officier écrivait :

« Monsieur le Maire,

« J'ai l'honneur de vous soumettre une demande que je regrette de ne pouvoir formuler en moins de mots dans ces douloureuses circonstances où tant de préoccupations vous assiègent. Militaire retraité, j'habite Versailles depuis 1863 ; je viens d'entrer dans ma quatre-vingt-sixième année, et une maladie chronique me retient presque constamment au lit ; ma seule fortune est la pension rémunératrice de mes longs services ; enfin le total de mes contributions (21 francs et quelques centimes) atteste suffisamment le peu d'importance de mon logement et de mon mobilier. Je ne saurais en effet disposer ni du moindre emplacement, ni même d'un seul matelas pour héberger une personne étrangère, c'est pourquoi j'ai été forcé de placer jusqu'à présent chez un logeur, *au prix de 1 francs par jour et par homme*, les soldats prussiens qu'on m'a envoyés, en mesure peut-être un peu forte : telle est ma situation. Toutefois je n'ai jamais eu l'idée qu'elle dût me dispenser de partager les charges imposées à mes concitoyens par l'état de guerre, aussi continuerais-je à les supporter sans me plaindre si je le pouvais ; mais cela m'est devenu impossible, par la raison que deux trimestres de ma pension me seront dus au 1er janvier, et que mes faibles économies sont à la veille d'être épuisées. Je viens donc, Monsieur le Maire, vous prier de me considérer désormais comme absent, c'est-à-dire de faire porter à mon compte les frais de ma part de logement de guerre jusqu'au moment où, payé de ma pension, je serai à même de m'acquitter envers la caisse municipale.

« Pour peu que l'état de choses actuel se prolonge, je me trouverai de nouveau dans le cas d'avoir recours à votre bienveillance, afin d'obtenir des bons d'*alimentation économique*, non, bien entendu, à titre gratuit, mais *à crédit :* ce sera ma dernière ressource, — je me trompe, il m'en restera encore une : l'hôpital militaire, où ma qualité de vieux soldat et mes infirmités ne me donnent que trop le droit d'occuper un lit.

« Tout ce que je viens de dire peut, à quelques nuances près, s'appliquer à la majeure partie de mes anciens compagnons d'armes retirés à Versailles, et c'est principalement pour attirer sur leurs besoins l'attention du Conseil municipal que je suis déterminé à faire aujourd'hui une démarche d'autant plus pénible qu'elle se rattache aux désastres inouïs de notre chère patrie.

« Veuillez agréer, Monsieur le Maire, l'hommage de ma haute considération.

« XXX...

« Chef d'escadron-major en retraite. »

Cette lettre, prise entre bien d'autres, valait sans doute la peine d'être transcrite tout entière : elle montre dans sa simplicité stoïque l'esprit de sacrifice qui anima les Versaillais durant six mois d'épreuves. Outre le supplice continuel de vivre avec l'ennemi, de contempler son triomphe, il y avait l'écrasement matériel sous forme de réquisitions quotidiennes qui venaient de partout : du général commandant de place Voigts-Rhetz ; du fonctionnaire Brauchitsch, qui avait impudemment pris le titre de préfet de Seine-et-Oise ; du chef de police, du Prince royal, de chacun des petits souverains que Bismarck traînait à la suite de son maître. Il n'y avait pas seulement pour la municipalité l'obligation de fournir chaque semaine pour 25 000 francs environ de marchandises les plus diverses, il survenait presque chaque jour des injonctions extraordinaires, si considérables qu'on devait s'adresser à chacun pour y satisfaire. Une fois c'était *180 000 chemises de flanelle* à livrer sans délai ; une autre, 6 000 chemises de toile et 2 000 paires de bottes à donner dans les dix jours ; ou bien encore 6 000 couvertures de laine et de coton dont il fallut dépouiller les habitants au commencement d'un rigoureux hiver. Les autorités les plus hautes ne se gênaient nullement pour exiger de la ville l'accomplissement immédiat de leurs moindres fantaisies : les bons de voitures étaient constants, bien que les chevaux eussent été presque tous réquisitionnés dès le début ; le Prince royal, ou son inten-

dant, exigeait chaque jour pour sa villa des Ombrages deux cents bougies; on venait chercher à la mairie du savon, des soupières, des bouteilles d'eau de seltz, de la cire, jusqu'à des pains à cacheter. Un jour même, un officier s'en vint demander, avec un papier timbré et paraphé selon la règle, *2 kilogrammes de pain bis* pour le roi Guillaume, qui voulait amorcer les poissons du parc afin de pêcher à la ligne. L'amende ou la prison était la punition immédiate de tout retard : or si Bismarck ne fixait qu'à 100 francs le préjudice causé par un fiacre qui n'était pas arrivé à l'heure, ses subordonnés allaient beaucoup plus loin : M. Jacobi, conseiller intime, voulut 2 000 francs pour une selle qu'on n'avait pu trouver sur-le-champ, et le « préfet » ne fit sortir le maire et deux conseillers de prison que contre un versement de 50 000 francs, parce que les propres armées allemandes en province avaient mis un obstacle momentané à des trains de provisions, et que cette explication lui déplaisait.

En somme, avec les contributions directes et indirectes que l'administration ennemie avait trouvé moyen de se faire payer, la contribution pour la nourriture des officiers, la fourniture de pain au magasin général, les secours aux réfugiés de la campagne, Versailles avait une dépense accablante chaque mois de près de 400 000 francs.

L'armée allemande, l'administration préfectorale et policière jouissaient sans dissimulation de la misère qu'infligeait leur séjour et l'exagéraient comme une revanche de leur exil involontaire. Bismarck y était indifférent : quand M. Rameau put le voir pour essayer d'obtenir un allégement de l'oppression publique, il affecta toujours de le recevoir familièrement, en robe de chambre de soie, disserta plaisamment sur le meilleur des gouvernements pour la France, sur les gravures qui ornaient son cabinet, et finalement ne promit jamais rien et ne fit pas davantage.

Les deux seuls hommes qui semblent avoir eu des inquiétudes de conscience furent le prince royal et son père. Le premier les manifesta à différentes reprises en annulant des taxes extraordinaires ou des amendes imméritées, en punissant des officiers coupables de brutalité, enfin en exigeant qu'on respectât les œuvres d'art du musée. Le second, le roi lui-même, demeura trop inaccessible pour qu'on pût, à Versailles, rien savoir de ses opinions. Mais après son départ, on trouva dans une commode de sa chambre à coucher une collection singulière de lettres suppliantes ou menaçantes qu'il recevait de tous les coins de la France et du monde. Or ces lettres étaient annotées de sa propre main, par un besoin de justification qu'il n'aurait point eu s'il avait cru son entreprise aussi « sainte » qu'on le proclamait autour de lui.

Une page signée : *Une protestante franc-comtoise*, disait :

« ... Cette question : Qu'as-tu fait de ton frère? vous ne pourrez l'éluder. Et moi je vous redemanderai le sang de mon fils. Vous comprendrez alors, Sire, que la possession de tous les royaumes du monde ne vaut pas la vie d'un seul homme, et n'y eût-il que le sang d'un seul homme versé injustement, ce sang vous sera redemandé. Et cependant des torrents en ont été versés déjà! Tellement que le sol de notre malheureuse France en est abreuvé et que des milliers de familles en Allemagne sont plongées dans le deuil... Vous n'avez plus le droit, depuis Sedan, de vous attribuer le rôle de Providence... »

En marge de ce passage, le roi avait écrit :

« Est-ce que le gouvernement de la Défense du 4 septembre a demandé de faire la paix? Au contraire, il a débuté par déclarer la défense à outrance. Ce n'était donc point à la Prusse de demander la paix ! »

Un peu plus bas, ceci était ajouté :

« A qui donc la faute que la guerre continua (*sic*)? »

Sur une autre lettre, il inscrivait :

« Comme en mariage il faut deux, de même pour conclure une paix il faut deux. Moi je suis l'un; où est l'autre? »

Inutile de faire ressortir la mauvaise foi du roi, seul cependant en face de lui-même, qui ne voulait point se rappeler les démarches de Jules Favre et de Thiers.

Vis-à-vis de cette phrase :

« Le gouvernement de la République vous est odieux, dit-on, vous voulez le briser. »

On lit :

« Il m'est tout à fait égale (*sic*) quel gouvernement la France voudra se donner. »

A une Alsacienne qui disait :

« Sire, écoutez : à cette heure suprême deux routes sont ouvertes : l'une conduit à l'éternelle gloire, l'autre à l'exécration universelle En suivant la première vous serez fidèle à la parole d'un roi : « Je n'en veux pas à la nation française, avez-vous dit, mais à Napoléon et à sa dynastie. » Vous avez atteint votre but... » etc.

Le roi répondait :

« Cela n'a jamais été dit. »

On ne doit pas « bombarder les capitales », reprochait un autre.

« Quand elles ne sont pas fortifiées », explique une note.

Le mémoire journalier de l'occupation de Versailles que M. Délerot, alors conseiller municipal, plus tard bibliothécaire de la ville, s'était donné la tâche d'écrire et qu'il vient de republier, est plein de

ces notes intimes, de ces mots recueillis à l'instant, qui éclairent mieux sur l'inconscience des envahisseurs que toutes les dissertations savantes qui encombrèrent depuis les littératures française et allemande.

Certaines anecdotes, comme celle-ci encore, pourraient suffire il semble, à éclairer la postérité sur l'inique et folle prétention d'accomplir un devoir sacré qui emplissait l'esprit des envahisseurs et qui les maintint unis jusqu'au bout.

Le 26 septembre 1870, comme le prince royal, debout sur son cheval, au pied de la statue de Louis XIV, dans la cour du château, distribuait des croix de fer aux soldats qui avaient pris part au combat de Châtillon, une troupe de paysans prisonniers traversa la place d'Armes. Le bruit courut qu'on allait les fusiller comme espions. M. Passa, pasteur de l'église réformée de Versailles, courut plein d'angoisse vers un aumônier militaire allemand et le supplia de l'aider à obtenir la grâce de ces malheureux.

Celui-ci refusa furieusement : « S'ils sont fusillés, dit-il, c'est qu'ils ont mérité de l'être. On ne vous fera jamais assez souffrir. Cette guerre est au dernier sang. Voyez nos soldats : ils sont tous une âme. »

Mais l'ouvrage de M. Délerot n'est pas qu'un livre anecdotique. Il est surtout un recueil de documents officiels de la municipalité, ayant chacun leur poignante éloquence. L'ensemble forme un volume très sobre, très simplement héroïque comme des annales à la romaine.

Dans un temps où les villes brignent des décorations pour de lointains faits d'armes, on admire le bel orgueil filial qui a poussé l'auteur à rappeler au monde que Versailles, cité de palais déserts et de bourgeoisie tranquille, eut à son heure cette « vaillance philosophique », comme dit Montaigne, qui surpasse en gloire les plus éclatants des exploits militaires (1).

André Saglio.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Tri sestri (Les trois sœurs), drame en 4 actes, par Anton Tchékhov (Rousskaïa Misl, Moscou).

Ce drame dont la représentation fut appréciée si différemment, exalté par les uns comme un chef-d'œuvre d'intensité, tourné en ridicule par les autres comme prétentieux et pauvre d'action, est caractéristique du talent de Tchékhov. Il y dépeint la tristesse de l'existence terne, quotidienne, sans grands événements qui la secouent. Trois sœurs, Olga, Macha et Irène, fines et cultivées, végètent dans une petite ville de province. Macha, la plus tendre et peut-être la moins intelligente, s'est laissé marier très jeune à un professeur de lycée dont la médiocrité l'écœure bientôt. Son mariage l'a à peine écartée de ses sœurs, et les trois inséparables souffrent ensemble. Elles voudraient appliquer leurs forces à la vie ; mais elles ne savent comment s'y prendre : elles se bercent de l'illusion que c'est leur entourage qui les débilite, que si elles réussissaient à quitter leur province pour s'établir à Moscou, elles ressusciteraient. Elles retrouveraient alors l'énergie et la joie de vivre. Mais elles ne vont pas à Moscou ; chaque jour elles s'exaspèrent et s'irritent davantage. La vie leur devient plus insupportable, lorsque intervient dans leur famille une belle-sœur vulgaire et despotique qui les tyrannise. Elles n'ont que du mépris pour cette femme, mais, par indolence, lui abandonnent leur fortune ; leur maison, leur repos. Macha s'éprend d'un vieux colonel parce qu'il est sensible ; mais elle le laisse partir sans le suivre. Olga s'épuise à sa besogne de maîtresse d'école, qu'elle trouve odieuse, inutile, et passivement devient directrice de cette école. Irène, la plus jeune, a surtout soif de bonheur et d'amour. Elle ne trouve personne digne d'elle ; pourtant elle se fiance à un baron Tusenbach parce qu'il l'aime assez pour la seconder dans ses vagues projets de travail. Un travail fécond, pour les paysans, pour ceux qui auront besoin d'elle. Mais, la veille du mariage, Tusenbach est tué en duel par un autre amoureux d'Irène, et celle-ci n'éprouve pas de douleur. Elle se serre contre ses sœurs, et toutes trois sont de nouveau électrisées par le pressentiment que la vie a un sens qu'elles découvriront peut-être, et pour lequel il faut vivre. « Le temps passera, dit Olga, on oubliera tout de nous, nos noms, nos visages et le son de nos voix, mais nos souffrances se transformeront en joie pour ceux qui vivront après nous... La vie n'est pas finie... Il y a de la musique et il semble que nous allons percevoir pourquoi nous vivons, pourquoi nous souffrons... Savoir, savoir ! » Ce drame est douloureux ; il laisse l'impression de découragement que Tchékhov sait si bien produire, et pour être maladif, il n'en est pas moins vrai. L'impuissance des êtres d'élite devant la foule médiocre est sans espoir. Qu'ils se bercent de chimères s'il leur manque cette volonté sans scrupules qui seule procure le bonheur. Ce qu'il y a de plus triste dans les héros de Tchékhov, c'est que l'illusion même dont ils se leurrent, tout artificielle, n'arrive pas à les duper.

(1) *Versailles pendant l'occupation*, recueil de documents pour servir à l'histoire de l'invasion allemande, publié par M. E. Délerot. — Nous nous sommes déjà servi de ce bel ouvrage pour conter le séjour de Bismarck à l'hôtel Jesse, dans la *Revue* du 1er décembre 1897.

French architects and sculptors of the XVIth century, par Lady Dilke (Bell and Sons, éd., London).

Ce beau livre, orné de nombreuses reproductions, est l'œuvre consciencieuse et documentée d'un amateur éclairé. Lady Dilke a choisi, parmi les architectes et les sculpteurs du XVIIIe siècle, les génies les plus saillants, et elle a distingué dans leurs œuvres celles qui ont eu le plus d'influence pour le renouvellement de l'idéal artistique. On était las du faste et de la grandeur; on recherchait l'élégance et l'on proscrivait la somptuosité lourde du Grand Siècle. C'est ainsi que les architectes ne s'exercent plus seulement à donner un aspect imposant à leurs édifices, mais ils se préoccupent du confort, de l'aménagement. Les sculpteurs ne s'appliquent plus uniquement à de grands morceaux, mais réussissent de délicates statuettes. L'inspiration devient plus humaine et plus familière... Lady Dilke accorde une préférence manifeste à Gabriel, cet artiste pur et noble qui, de l'architecture ancienne, tire la formule d'un art nouveau. Le Petit-Trianon et l'Opéra de Versailles l'enchantent par-dessus tout; elle admire aussi l'École-Militaire. Le style gothique était alors considéré comme barbare; l'engouement était pour le style grec, ce dont les conséquences ne furent pas toujours heureuses. Soufflot, par exemple, commit maintes erreurs en combinant la structure du Panthéon qu'il n'acheva pas, et il mutila sauvagement les merveilles de Notre-Dame. Par contre, l'hôtel Salm-Salm, par Rousseau (présentement palais de la Légion d'honneur), est un bijou. Pour la sculpture, lady Dilke parle avec respect de Coustou, dont la manière savante lui paraît digne et noble, et traite sans pitié Bouchardon. Ce Phidias, si adulé de son temps, lui paraît prétentieux, mauvais dessinateur, et sans élan; l'ensemble, dans ses œuvres, est étouffé sous l'accumulation des détails : la fontaine de la rue de Grenelle est gâtée par un excès de fini, l'Amour faisant un arc de la massue d'Hercule est débile, bien que d'un joli mouvement. Dans l'œuvre de Pigalle, que lady Dilke admire extrêmement, ce qui la charme le plus, c'est Mercure attachant ses talonnières; dans celle de Falconet, la statue de Pierre le Grand à Pétersbourg. Elle raconte plaisamment les longs démêlés qu'eut le sculpteur avec la Grande Catherine, pour laquelle il exécuta ce monument. Au moyen d'anecdotes empruntées aux contemporains, elle fait revivre habilement les artistes qu'elle étudie, leur caractère et leur attitude dans les difficultés qu'ils éprouvaient. Elle aime la grâce de Houdon qui, seul à cette époque, eut avec Pigalle le sentiment du naturel, mais Clodion lui paraît extrêmement licencieux. L'ouvrage de lady Dilke est précieux par la quantité de renseignement qu'il donne. Il manque un peu d'envolée; il n'est pas animé d'un sentiment très ardent et personnel. Il n'en est peut-être que plus utile : le lecteur peut, sans être ébloui ni influencé par l'auteur, tirer ses propres conclusions des faits qu'on lui présente.

Ivan Strannik.

FRANCE

Les Vagabonds, par Maxime Gorki, préface d'Ivan Strannik (Société du Mercure de France).

Les lecteurs de la *Revue Bleue* savent par *Konovalov* combien est intéressant et neuf le talent de Gorki. La préface qu'Ivan Strannik a jointe à sa belle traduction des plus caractéristiques nouvelles de cet écrivain, est un remarquable morceau de critique. Non seulement la curieuse personne de Gorki vit avec intensité dans ces pages, mais tout un coin mystérieux de l'âme russe y est révélé, de la manière la plus saisissante. Le romancier et ses héros sont des vagabonds, des réfractaires, et c'est la psychologie du vagabond russe qu'Ivan Strannik analyse dans son pénétrant essai. Il étudie les circonstances sociales qui séparent de leurs castes originelles des nobles, des marchands, des étudiants, des clercs, des paysans et recrutent parmi eux la grande famille chimérique et bizarre des va-nu-pieds. Les paysans, par exemple, à cause des impôts qui pèsent sur eux, à cause de l'insuffisance des récoltes, résultant plus encore de la mauvaise culture que de la nature du sol, sont obligés d'émigrer, l'hiver, dans les villes ou dans les ports, de s'y louer pour des travaux quelconques pendant que la terre ne les réclame pas. Ils se désaffectionnent ainsi de l'isba familiale, ils sont déjà de demi-vagabonds que le moindre hasard va définitivement rejeter des cadres de la vie régulière. Mais ce qui principalement lance les vagabonds de toute sorte dans l'aventure, c'est l'ennui, l'immense ennui qui sollicite toutes les âmes dans le vaste empire. Cet ennui provient des causes les plus diverses, du désœuvrement, de la monotonie des paysages et d'une sorte d'inquiétude maladive qui tourmente l'esprit russe; il se manifeste par une émotivité singulière, un désir ardent de frémir à des sensations fortes, à des musiques passionnées, à des dangers, à des désespoirs... L'œuvre de Gorki témoigne de cette angoisse, de ces ardeurs forcenées, de ce pessimisme exalté. Les quatre nouvelles que publie Ivan Strannik sont très variées. Outre *Konovalov*, on trouvera dans son recueil *Malva*, *Tchelkache* et *le Compagnon*, très curieux récit dans lequel s'ajoute à l'intérêt de l'aventure une étrange préoccupation morale : toute une éthique s'en dégage, d'orgueil tout ensemble et de renonce-

ment, un mélange inattendu de Tolstoïsme et de Nietzschéisme. La révélation de Gorki, que nous devons à Ivan Strannik, est un des événements littéraires les plus importants de ces dernières années.

Théorie de l'ordre, par Jules Delafosse (Plon).

Voici un livre qui n'est pas gai, vu qu'il représente notre pays comme en complète décadence, et que les causes qu'il signale de cette décadence semblent invincibles, et que les remèdes qu'il propose semblent difficilement applicables. Et ce qui le rend plus triste encore, c'est qu'il est écrit avec un très grand talent, d'une manière, hélas! persuasive, et par un homme dont la sincère conviction et la certitude douloureuse sont manifestes!... M. Jules Delafosse montre la déchéance publique dans tous les éléments de la nation : « L'administration n'est plus qu'un commerce de places entre le pouvoir et ses clients; l'armée se dissout et la justice se vend », etc. A l'extérieur, la France a perdu sa prépondérance; à l'intérieur, c'est l'anarchie. M. Delafosse a fait porter son enquête sur tout l'ensemble de notre vie nationale : le Parlementarisme, le Pouvoir exécutif, le Fonctionnarisme, l'Enseignement, l'Armée, la Justice, la Presse, l'Église dans ses rapports avec l'État, la Question sociale, et partout il a constaté les mêmes germes, plus ou moins avancés, de décomposition. Son ouvrage, d'un pessimisme terrible, est en même temps très précis et documenté; pas de rhétorique, des faits. Mais on pourrait cependant discuter l'interprétation de ces faits, et M. Delafosse lui-même reconnaît qu'« on peut discuter la gravité du mal et l'imminence du péril: c'est affaire de diagnostic ». Surtout on peut ne pas être de son avis quant aux causes et aux remèdes. Il s'en prend surtout aux idéalistes : « C'est par le cerveau que les nations périssent. Le danger le plus redoutable aux civilisations raffinées est l'anarchie qui vient d'en haut, c'est-à-dire d'esprits chimériques qui prétendent substituer leur métaphysique aux vérités d'expérience, les seules, en somme, qui conviennent à la conduite des affaires humaines. » Reste à savoir si tout le progrès ne vient pas au contraire de ces esprits chimériques, dont les idées peuvent, il est vrai, troubler les sociétés au moment où on les y sème, mais ensuite s'y acclimatent, s'y épanouissent, en deviennent la beauté et l'aliment. L'histoire de l'humanité n'est-elle pas celle de quelques utopies, de quelques paradoxes audacieux qui cherchent à se réaliser. En tous cas, il est désespérant de ne voir le salut de notre pays possible que dans l'abandon de l'idée de solidarité, parce qu'elle est inconciliable avec la perversité de la nature humaine. Le très sombre et très beau livre de M. Delafosse doit être médité par tous ceux que préoccupe l'avenir de la France; j'aimerais aussi qu'on le discutât...

François Villon, par Gaston Paris (Hachette).

La biographie de Villon, le commentaire de son œuvre ont été l'objet d'innombrables travaux. M. Gaston Paris nous donne, en ce petit volume parfait, le résultat le plus certain de toutes les recherches qu'on a faites jusqu'à ce jour, — et le résultat de ses recherches personnelles. Nul ne pouvait mieux que lui, dans ces questions difficiles, distinguer le vrai du faux et déterminer avec cette précision l'état de la science relativement au « pauvre écolier ». M. Paris n'a pas seulement fait œuvre d'érudit, mais son livre est d'un agrément délicieux. Le vieux poète y vit, de la manière la plus saisissante, la plus naturelle. Nous le suivons dans ses allées et venues à travers les quartiers qu'il affectionnait, les tavernes principalement et les vilains endroits, et nous l'accompagnons dans ses équipées détestables, dans ses prisons, dans les hasards divers de sa mauvaise vie. L'œuvre de Villon est appréciée ici, expliquée avec tant de justesse et de clarté que la lecture, désormais plus facile, en révélera toute l'originale beauté. La poésie française, au xve siècle, était dans un état lamentable. Pendant toute cette période intermédiaire entre l'épuisement du Moyen Age et la Renaissance, Villon est seul. Il apparaît comme un miracle surprenant. La tradition à laquelle il se rattache ne suffit pas à rendre compte de son génie. Ensuite, son influence ne fut pas immédiate, mais, entravée par les circonstances, elle ne se fit sentir que beaucoup plus tard. Villon fut un isolé au milieu de plusieurs siècles de poésie... M. Paris annonce la publication prochaine de *Villoniana*, notes critiques concernant surtout le texte du poète, et M. Marcel Schwob nous donnera bientôt le grand ouvrage qui contiendra la somme de ses patientes et fructueuses études sur Villon.

La Tragédie du Nouveau Christ, par Saint-Georges de Bouhélier (Fasquelle).

C'est l'Évangile, en quelque sorte, mis à jour. C'est-à-dire que le « chef de la jeunesse naturiste », procédant à peu près comme les tragiques du xviie siècle dans leurs renouvellements de l'antiquité, nous présente un Jésus tout moderne au milieu de l'anarchie contemporaine. Mais il veut démontrer ainsi que le monde est tel aujourd'hui qu'il y a près de deux mille ans, et que l'angoisse des hommes est la même, et la souffrance aussi la même, et l'aveuglement, la stupidité tels qu'aux jours où le Christ vint pour régénérer le vieux monde, — et qu'aujourd'hui comme jadis les hommes sont incapables d'entendre et de comprendre la parole d'amour

et de miséricorde, — et que Jésus, s'il revenait parmi nous, animé du même esprit de tendresse et de pitié, serait bafoué par nous et méconnu : et les hommes feraient sur sa doctrine les mêmes contresens que jadis et le mettraient à mort comme un perturbateur. Cette idée (qui n'est pas toute neuve) est profonde et poignante et cette *Tragédie du Nouveau Christ* est « farouche, forte et tumultueuse », comme la juge l'auteur lui-même. Elle est pleine de passion, tantôt violente et tantôt douce, assez belle, en somme. Un peu bâclée, pourtant, et de la vaine rhétorique s'y mêle par endroits, et du lyrisme astronomique, à la Camille Flammarion, la dépare. M. de Bouhélier, dans sa préface, craint de choquer en mêlant le Christ à des turpitudes contemporaines. Il se défend assez drôlement, en disant qu'il aurait pu faire pis, et introduire, par exemple, son héros dans des mauvais lieux. Il est vrai. Mais non, il ne choquera pas, parce que nous sommes habitués à ces christs modern-style : M. Béraud lui-même nous en peignit de mal vêtus, et ce n'est pas par sa déconcertante nouveauté que déplaît ce procédé d'art. Le naturisme innove moins qu'il ne pense.

La marquise de Sade, par Paul Ginisty (Fasquelle).

Ça n'était pas une petite affaire que de devenir l'épouse légitime du marquis de Sade et quand Mlle de Montreuil, le 17 mai 1763, vit bénir son union, en l'église Saint-Roch, avec ce triste personnage, elle fut joyeuse naïvement. M. Ginisty, chercheur ingénieux, a trouvé dans les papiers de la Bastille qui sont conservés à l'Arsenal les lettres écrites par la marquise à son mari, détenu. Avec ces documents, il a reconstitué le physionomie de la pauvre femme, dont il fait ressortir l'étonnante abnégation, la fidélité paradoxale, aveugle, l'extraordinaire acharnement de bonté. La marquise de Sade a toujours refusé d'admettre l'infamie de son mari ; elle considéra ses condamnations comme des injustices, se consacra tout entière à obtenir des magistrats sa libération. Les lettres qu'elle lui écrit sont pleines de tendresse, de gentillesse et d'amour même. Elle est aux petits soins pour le misérable. Elle s'efforce de le consoler par de ferventes protestations de fidélité ; elle lui envoie mille douceurs pour lui rendre la prison plus supportable. Et lui, dans ses réponses, ne fait que la tourmenter, la torturer par des méchancetés, des mensonges, des vilenies diverses ; et les lettres qu'il reçoit d'elle, il les annote ignoblement de saletés, de turpitudes. M. Ginisty, touché des malheurs et du dévouement de son héroïne, nous la représente comme une sainte... Oui, si l'on veut, bien qu'il y ait dans cette excessive abnégation quelque chose de presque monstrueux aussi : c'est presque une infirmité laide que ce manque de personnalité, cette impuissance à dégager sa dignité individuelle, et si la marquise de Sade était inspirée dans toute sa conduite par l'amour du marquis de Sade, l'amour du marquis de Sade n'est pourtant pas un sentiment très noble... A cette étude M. Ginisty joint, dans le même volume, d'autres essais curieux : « un amour platonique du marquis de Sade », « la marquise de Frène », etc. Un chapitre sur « la mort de Marie-Louise » est particulièrement intéressant.

La Prisonnière, par Eugène Morel (Flammarion).

Partant, sans doute, de ce principe qu'une phrase, avec sa syntaxe mécanique, n'exprime pas exactement la tumultueuse et capricieuse émotion des âmes, M. Morel adopte un style très particulier, que voici :

« N-i-ni, fini... Tout est bien fini

. . . . . .

Résignée,
Le cachot sans issue, à perpétuité.
La grille qui sépare du bonheur est fermée.
A perpétuité ! »
Etc.

Le style de M. Morel consiste d'abord à tout le temps aller à la ligne ; ensuite à ne presque pas employer de verbes. Cela déconcerte, et fatigue, et agace. D'ailleurs, M. Morel a des idées. Pourquoi les émietter ainsi ? M. Morel a publié naguère un petit roman, *Les Boers*, très agréable et normal.

André Beaunier.

Memento. — Au Mercure de France, *Le deuil des Primevères*, poésies, par Francis Jammes. — Chez Lemerre, *Jeune amour*, par Victor Billaud. — Chez Plon, *Le style épistolaire* (Cicéron, Pline, Saint François de Sales, Balzac, Voiture, Mmes de Sévigné, de Maintenon, du Deffand, Voltaire), par le vicomte de Broc. — Chez Hachette, *Histoire de la littérature allemande*, par A. Bossert. — Chez Bellais, *Les Congrès ouvriers-socialistes français* (II : 1886-1900), par Léon Blum. — Chez Alcan, *Précis de sociologie*, par G. Palante.

BULLETIN

Le je ne sais quoi.

Ouvrez et feuilletez les bulletins commerciaux, vous frémirez : la France est envahie par les produits étrangers et c'est à peine si elle exporte le cinquième de ce qu'elle reçoit. Notre vanité avait pu, jusqu'à ces dernières années, se consoler par la commode pensée que, si nous demandions à nos voisins du charbon, des étoffes et des denrées, nous encom-

briions au moins leurs librairies de nos livres et leur théâtres de nos pièces. Si les ouvrages de Tolstoï, d'Ibsen, de d'Annunzio et de Sienckiewicz nous arrivaient par milliers d'exemplaires, ce n'étaient que des traductions : notre esprit curieux tenait simplement à se renseigner. Des Norvégiens, des Suédois, des Italiens, des Polonais, des Russes, écrivaient dans leur langue des chefs-d'œuvre : quoi de plus naturel que de souhaiter les connaître?

Nous n'aurons bientôt plus à savourer ce secret orgueil. A quatre heures de Paris en express, se trouve un tout petit pays dont le roi est populaire jusque dans les coulisses de notre Académie nationale, dont les soldats semblent dressés pour les chœurs guerriers de l'Opéra-Comique, et dont les habitants portent des noms étrangers pour leur sonorité. On y mange ferme, on y boit sans relâche, et l'on y parle une langue extraordinaire, où le *tu* se mêle au *vous*, où revient avec une infatigable et désespérante monotonie l'inintelligible expression *pour une fois, sais-tu*, où les *e* se prononcent comme la diphtongue *ei*, dont les meilleurs linguistes enfin n'ont jamais su, après maintes études, si elle se rattachait au français, à l'allemand ou au hollandais, et qu'ils ont, de guerre lasse, dénommée flamande. Ce pays s'appelle, je crois, la Belgique, et il nous envoie ses enfants pour accroître les trésors de notre littérature. Ces braves Flamands ont toutes les audaces des innocents : mieux qu'aucun homme au monde ils possèdent tous les secrets de la langue nègre, et ils viennent chez nous écrire en français.

Leurs prédécesseurs avaient du talent : ils s'étaient exercés chez eux d'abord avant de débarquer à Paris et, sachant qu'il ne faut jamais se forcer, ils essayaient d'exprimer avec nos mots les sensations et les sentiments particuliers que leur donnait leur contrée, ils chantaient les brumes du Nord, les vies silencieuses et les cités mortes, ils avaient ainsi écrit des pages d'une belle originalité. Ceux d'aujourd'hui, les derniers-nés, ont rompu avec cette sage méthode. Ils arrivent un matin, inconnus. Ils ont en poche un volume de vers, une pièce en trois actes, ils n'ont souvent rien du tout. Un mois se passe, on les rencontre aux premières, ils serrent la main à tous les chers maîtres et à tous les tendres débutants, et ils disent à leurs aînés de quinze ou vingt ans « mon petit » ; ils ne s'appellent plus Dupont, Durand, ni Mathieu, ils ont oublié leur nom de famille, ils sont nobles et ils ont des prénoms distingués. Dans un an, ils broderont sur leur oreiller une couronne de marquis. La particule et le blason, n'est-ce pas, couvrent la marchandise. Les voilà Parisiens, du moins ils l'affirment et ils en sont convaincus, car la plus chère ambition de ces bons Belges c'est d'être Parisiens, très Parisiens, de posséder enfin ce je ne sais quoi, comme on dit, qui marque l'homme d'esprit des clubs, des salles de rédaction et des ruelles.

Oui, c'est là ce qui les distingue. Avant d'être Français, ils veulent être Parisiens. Ni vous, ni moi nous n'aurions eu cette naïve et enfantine prétention. Depuis longtemps le café Tortoni n'existe plus, et depuis plus longtemps encore le *Figaro* a cessé d'être une simple liste de nouvelles à la main; depuis longtemps aussi les bons mots lancés au café par un journaliste notoire ne courent plus le soir à travers les salons. Seul M. Aurélien Scholl s'obstine à croire au prestige du boulevard et, oubliant son âge, se figure toujours vivre au bon temps de naguère. Le Parisien, ce type délicieusement ridicule d'élégant jeune ou vieux, qui s'en allait de cabaret en cabaret, de parlote en parlote, le monocle impeccablement vissé à l'œil, la badine sifflant à la main, qui savait, mieux que son catéchisme, tous les derniers potins et tous les derniers scandales, qui tutoyait les petites actrices des théâtres de genre, et pour qui l'univers se limitait à l'Opéra et à la rue Drouot, il est mort, il est enterré, et il n'est pas besoin qu'on le tue, comme il faut parfois faire pour certains défunts récalcitrants. Peu au courant des changements, la Belgique, elle, s'efforce de le ressusciter.

Aussi quelle bizarre et simple conception à la fois ils imaginent de Paris, de ses mœurs, de son esprit. C'est assurément dans ce comique petit guide du Parisien, qui paraît depuis deux ou trois ans, qu'ils ont puisé leur instruction. La grande vie, pour eux, consiste à passer la soirée au théâtre dans une baignoire grillée et souper au cabaret, en cabinet particulier, au son atténué par l'éloignement des violons des tziganes montmartrois.

Le bon ton se résume envers les femmes dans une insolence qui veut être unique, envers les hommes âgés dans une familiarité dédaigneuse, envers leurs égaux en années dans une camaraderie grossière, et c'est être spirituel que de dévoiler les secrets des alcôves, colporter les fautes de Mme X..., les frasques de M. Z... et des petits scandales des ménages tirer un roman ou une comédie. Le je ne sais quoi enfin, cet insipide je ne sais quoi qui consacre Parisien celui qui en est doué, un mari, pour ces candides jeunes gens de lettres, le possède quand il est trompé, et une femme quand elle est adultère. Ils ne songent pas un seul instant que le propre du génie français, c'est la clarté dans les idées et le style, le souci de la mesure, le culte de la raison et le respect du convenable et du décent. Comme ils ignorent toute notre littérature, ils ne songent pas que le véritable écrivain a pour maître la nature, et que s'il prend autour

de lui les éléments des personnages dont il décrit les caractères, il ne s'en sert que comme documents et rougirait de copier ce qu'il voit. Ils ne songent point enfin que la gloire de Paris est faite de ce qu'il y a de meilleur aux quatre coins de la France, et que parler de parisianisme, c'est prononcer un mot vide de sens, inventé à l'usage des imbéciles, pour les étonner.

Les femmes trop grosses ont la rage de dire à propos de rien : « Je maigris », et les femmes trop maigres : « J'engraisse. » Ces fils de Belgique me font penser à ces inoffensives maniaques. Ils seront éternellement Bruxellois, mais ils renient leur patrie avec cynisme. Ils veulent avoir le je ne sais quoi, et ils répètent qu'ils l'ont et qu'ils le détiennent, seuls entre tous, puisqu'ils le définissent. Ah! laissons-les dans cette erreur. Le jour où ils s'en seraient débarrassés, ils ne nous amuseraient plus. Et il est si bon de s'amuser aux dépens d'autrui.

PAUL ACKER.

LETTRE PARLEMENTAIRE

Le volumineux et instructif rapport fait par MM. Ribot, Couyba, Massé, Perreau, Gervais et plusieurs de leurs collègues au nom de la Commission de l'enseignement a été enterré vivant dans les archives parlementaires avec les réformes qu'il faisait entrevoir.

Après avoir passionné la Chambre, à l'époque où M. Bouge poussait le cri d'alarme et proclamait la crise de l'enseignement secondaire, cette question semble avoir perdu tout intérêt au milieu des incidents de notre vie politique et sociale. L'agitation un peu maladive du Parlement ne permet pas qu'on s'arrête longtemps à des propositions qui ne mettent pas violemment deux partis aux prises.

C'est le cas pour celles ayant trait à la réforme de l'enseignement. Aussi est-il à craindre que la discussion sur les conclusions du rapport de M. Ribot et ses collègues ne vienne pas à l'ordre du jour pendant cette législature.

Cependant les plaintes contre notre système actuel d'instruction sont toujours aussi nombreuses et aussi vives et, pour ma part, je les trouve fondées.

* * *

Il suffit de parcourir les programmes actuels pour voir quelle peut être la valeur éducative des études secondaires.

Dès la rentrée de nos fils à la caserne scolaire, à l'âge où il faudrait le plus respecter la fraîcheur de leur imagination, on les accable sous le poids d'une foule de détails arides, de mots pour eux vides de sens, de formules qui encombrent leur mémoire et empêchent leur intelligence de s'éclairer par la réflexion et le raisonnement.

Plus ils avancent vers le baccalauréat, plus l'entraînement devient intensif, plus les matières s'accumulent. L'enseignement s'étend indéfiniment en surface et tout ce qu'il gagne en surface il le perd en profondeur.

La plupart des professeurs considérant leur mission comme un apostolat et non comme une fonction administrative déplorent la méthode qu'on leur impose. Beaucoup s'efforcent de réagir contre elle, mais leur bonne volonté se brise contre l'obstacle des examens.

Ces examens sont le mur qu'il faut franchir coûte que coûte et bientôt les meilleurs des maîtres négligent l'étude des idées simples et essentielles pour pousser sans repos leurs élèves jusqu'au saut final, dussent ces élèves tomber fourbus après la course.

Est-ce pour cela que nous leur confions nos enfants?

* * *

Ce que nous désirons lorsque nous nous séparons de nos fils pour les conduire au lycée ou au collège, c'est qu'ils en sortent armés pour la vie, prêts à tenir dignement leur place d'homme et de citoyen. Nous voulons qu'ils laissent croître leur esprit dans toute la vigueur de sa sève, qu'ils cultivent simultanément leur imagination, leur intelligence et leur volonté. Nous ne voulons pas qu'on sème à tout vent dans leur cerveau, mais qu'on y jette les semences précieuses et qu'on les fasse germer et fructifier.

Pour atteindre ce but il faut qu'on écarte résolument les complications, les surcharges inutiles, qu'on leur inculque des notions précises et qu'on leur apprenne à les envisager en se plaçant au centre de la circonférence afin d'en embrasser tous les développements.

C'est là le seul moyen de comprendre et de s'assimiler ce qu'on a compris.

L'enseignement secondaire n'atteindra ce résultat que le jour où, abandonnant la vaine érudition, il déshabituera l'enfant du travail machinal et s'attachera à développer en lui l'esprit de libre critique et l'habitude de l'effort personnel.

* * *

Comment pourra-t-il y parvenir?

Le problème est complexe.

Nous en étudierons les données générales. Nous passerons en revue les solutions qui se dégagent de l'enquête parlementaire, et nous verrons qu'une réforme profonde des plans d'études et des programmes s'impose.

Les maîtres les plus autorisés de l'Université la réclament et la déclarent capitale pour l'avenir de notre pays.

ÉTIENNE CLEMENTEL,
Député.

Imprimerie Ch. Bouard. Impr. des Deux Rives, 19, rue des Saints-Pères. — 1911. Le Directeur Gérant : HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 16. 4e SÉRIE. — TOME XV. 20 AVRIL 1901.

THOMAS PAINE

RÉPUBLICAIN

Moncure Daniel Conway : *Thomas Paine 1737-1809 et la Révolution dans les Deux Mondes*, trad. de l'anglais par F. Rabbe. Paris, Plon, 1900, in-8°.
Histoire politique de la Révolution française. Origines et développement de la Démocratie et de la République 1789-1804, par A. Aulard, professeur à la Faculté des Lettres de l'Université de Paris. Paris, A. Colin, 1900-1901, in-8°.

Sur Thomas Paine, je désirais apprendre quelques détails vrais. Voici pourquoi. Le motif en est un peu long à déduire, prenez patience.

Comme d'autres font des étymologies de mots, je m'occupe (ou m'amuse) à chercher l'étymologie de certaines idées que quelques-uns de mes contemporains tiennent pour évidentes, que quelques-uns pourtant contestent, et que la plupart vont répétant comme les arbres des bois murmurent. J'en cherche l'étymologie : c'est-à-dire, j'essaye de démêler par l'histoire le besoin simple ou la vieille croyance dont elles sont nées ; ainsi je restitue chaque idée en son sens premier et pur. Puis j'essaye, par l'exploration critique de ma conscience, de ressaisir en moi ce besoin, ou cette croyance, racine vivace de l'idée que je considère ; je reconnais ainsi par où et jusqu'où cette idée est mienne, nécessaire et vraie pour moi. Je la *comprends*. Et tous ceux qui, une fois avertis, auront trouvé leur expérience identique à la mienne, comprendront aussi l'idée. Ils la reconnaîtront naturelle en sa racine ; puis, la suivant dans son développement, saisiront le point où quelque artifice arbitraire en altéra le sens, point où la divergence des opinions a commencé ; — de sorte qu'ils comprendront non seulement l'idée, mais encore la déviation de l'idée. Dès lors, inutile de se plus quereller par oui ou par non. Les opinions turbulentes qui s'entre-choquent sont des idées déviées ; en ramenant ces idées à leur racine d'expérience, on rentre de l'opinion dans la conscience, de la non-compréhension dans l'intelligence, de la turbulence dans la paix.

Or j'étais arrivé à l'idée de « république ». Et je me demandai si je me trouve républicain par influence, ou si je le suis par une nécessité de mon esprit. Je me demandai en quel sens et jusqu'à quel point tous les hommes qui pensent sont aujourd'hui républicains, à quel tournant ils cessent de s'entendre là-dessus et commencent à se quereller.

Je me formulai donc, d'abord, l'idée moderne de « république », telle que je l'écris ici, pour plus de clarté, en trois propositions liées :

1° Il faut vouloir pour le plus grand nombre d'hommes possible la plus grande liberté possible, et n'en point accorder une plus grande à quelqu'un, que l'on ne soit en état de l'assurer encore à tous. Principe de justice.

2° Cette égale extension à tous, par la loi, de chaque liberté conquise n'est à l'abri des usurpations que si tous également concourent à *faire la loi*. Leçon d'expérience.

3° Mais ce pouvoir de faire la loi n'est garanti à tous, même aux faibles, que si l'on soumet encore à tous la *force qui fait exécuter* la loi.

Rejetant donc le gouvernement d'un seul, on essaye de fonder par un contrat écrit, ou Constitution, le *Gouvernement mutuel* (celui justement que les modernes conçoivent sous le nom ancien de *république*). Arrangement suggéré encore par l'expérience.

Les deux premières propositions sont passées presque vérités de sens commun. Placardées dans chaque école primaire française sous la forme qu'ont arrêtée les Constituants de 1789, elles ont été inoculées aux peuples, pendant le siècle qui finit, avec notre civilisation occidentale. La troisième n'est qu'à l'état d'opinion, mais d'opinion grossissante, embrassée à tâtons et vigoureusement par les quatre cinquièmes des Français.

Telle est donc l'idée dont je cherchais l'origine. Et il est clair qu'il me suffirait de tenir l'étymologie de la première proposition, puisqu'elle est principe des deux autres.

La dériver du monde antique, d'où vient le nom même de *république*, est une étymologie fausse, je le savais (1). Les cités grecques, ou la romaine, échafaudage de classes avec l'esclavage au sous-sol, étaient réglées inexorablement suivant une division, crue naturelle, des hommes en meilleurs et en pires. Une belle discipline, dans la jeunesse des cités, était achetée par le refus de reconnaître aucun droit à la personne isolée contre le despotisme de la communauté ; le for intérieur n'était pas abrité contre les règlements publics, la religion étant elle-même toute publique. Loin que l'État eût pour fin de garantir les Droits de l'Homme et du Citoyen, il en exigeait le sacrifice. Et cela du reste n'était pas outrageux, parce que le besoin d'indépendance, ou n'était pas ressenti, ou passait pour le fait d'un mauvais citoyen. Ainsi les républicains de 1792, en se réclamant de Sparte et de Rome, se sont trompés. Il y eut invention, chez ceux-là qui s'imaginèrent imiter. Le principe qui les guidait leur resta caché.

— Essayons, me dis-je, d'y voir plus juste.

Apparemment l'idée d'un État protecteur des « droits de l'homme » suppose que l'homme a des droits en effet, et donc qu'il a une destination, car à quoi bon ce laissez-passer, sinon pour un passant qui va quelque part ? Mais cette idée, que l'homme s'achemine quelque part, fut introduite, je le sais, par un grand prophète, qui dit : « Père, que ton règne arrive ! » — et qui remplit les cœurs de l'attente d'une justice à venir. Nous voilà donc amenés, pour la liberté, à supposer une source chrétienne ; il faudra pousser notre exploration de ce côté. — Quant à l'autre thèse républicaine, celle de l'égalité, elle suppose aussi la croyance en un Dieu qui n'est pas la Nature ; car dans la nature, il paraît bien que l'égalité n'est point, et il faut corriger la nature pour restituer au faible sa place à la vie. Au contraire, avec le Dieu-esprit, les grandeurs visibles ne sont plus rien, les invisibles sont là peut-être où on les soupçonne le moins ; en sorte que, de peur de mal peser la valeur de chaque homme, on admet que tout homme en vaut un autre : on décide que l'égalité est la justice. Et nous voilà ramenés encore à une source chrétienne. Aucun livre, en effet, n'est plus désabusant des hiérarchies que l'Évangile ; aucun temps ne vit de plus purs essais de société égalitaire que les tout premiers temps de la chrétienté ; et plus tard encore, partout où l'esprit du Christ souffle librement, émancipé de l'impérialisme romain, il se forme de petites fraternités, de vraies républiques, avec l'élection pour source unique du pouvoir et le suffrage universel. A partir de la Réforme du XVIIe siècle, ces organisations républicaines se multiplient et se sécularisent. Puritains et Quakers en particulier, sur quelque rivage qu'ils s'installent, fondent le Gouvernement mutuel, rédigent des constitutions, pactes, *covenants* ou *agreements*, étayés à une déclaration des Droits de l'homme : en Hollande, dans l'Angleterre de Cromwell un moment, sur les plages vierges de l'Amérique du Nord à demeure (1). Et l'Amérique probablement est l'institutrice, comprise à demi, de la France moderne, qui à son tour instruit l'Europe. Tel se dessinait pour moi, à vol d'oiseau, l'itinéraire de notre idée de *république*. Pour vérifier cette hypothèse, il restait à mettre en lumière par quels hommes, inventeurs ou imitateurs, l'idée avait été transportée d'Angleterre en Amérique, d'Amérique en France et de l'ordre des doctrines religieuses dans celui des faits politiques.

Or, Thomas Paine se présenta tout d'un coup sur mon chemin comme pouvant être le médiateur cherché ; non pas le seul, mais le principal. Il était né Anglais et sortait de la secte des Quakers ; il émigra en Amérique, et là, quand les États, en peine de leur brouille avec la métropole,

(1) *La Démocratie*, en Grèce, est autre chose. Le mot grec le plus voisin pour le sens de ce que nous con- [illegible] employé par Hérodote.

(1) Voyez le livre de M. Charles Borgeaud : *Établissement et révision des Constitutions en Amérique et en Europe*, chap. I à VI.

hésitaient, le premier il parla nettement d'autonomie, puis de république, et se fit entendre d'un million d'hommes ; enfin il vint en France, et là encore le premier, sous la Législative, au milieu de gens déconcertés par une conjoncture inouïe, il parla nettement de république ; il suggéra sans doute à son ami Condorcet le projet de la première Constitution républicaine ; il siégea lui-même, quoique étranger, à la Convention nationale et au Comité de Constitution ; enfin, il n'abandonna la Révolution française que quand il l'eût vue forligner de la direction républicaine, dans la Terreur, la démagogie, l'appel à l'Empire... Il fait songer à ces insectes qui, transportant le pollen des fleurs, opèrent la fécondation à travers l'espace. Thomas Paine a-t-il posé quelque part, aussitôt une république commence à nouer... Si mon induction est juste, sa biographie, me dis-je, doit contenir en raccourci la généalogie complète de l'idée moderne de république.

Mais cette biographie me restait obscure.

Le nom de « Payne » est mentionné souvent par les historiens de la Révolution française, et toujours en telles circonstances et en telles compagnies qu'on devine que pour les contemporains ç'avait été un grand nom. Il figure parmi les dix-huit illustres philosophes étrangers à qui l'Assemblée législative, le 26 août 1792, conféra le titre de citoyen français pour avoir « préparé l'affranchissement des peuples » ; Wilberforce, Washington et Schiller sont sur la même liste. Il est élu à la Convention par quatre départements, quoique non Français, non candidat et absent. Songez quelle popularité il faudrait aujourd'hui à un écrivain étranger pour s'imposer ainsi à des électeurs sénatoriaux de province : Tolstoï même y atteindrait-il ? Le débarquement de Paine à Calais, avec salves d'artillerie, drapeaux, harangues et bouquets, est comparable à celui que fit naguère à Marseille le président Krüger. Manifestement on le tient pour le libérateur de l'Amérique ; Danton le lui dit en propres termes : « Ce que vous avez fait pour le bonheur et la liberté de votre pays, j'ai essayé en vain de le faire pour le mien. » Brissot déclare que les despotes d'Angleterre craignent Paine plus qu'une armée ; M.-J. Chénier, plus tard, prononce qu'il est « chéri de tous les amis de l'humanité » ; Bonaparte, à son retour d'Italie, croit opportun de venir le saluer dans sa chambrette, il lui dit que ses *Droits de l'homme* furent pour lui un livre de chevet et que l'auteur d'un tel livre mérite une statue d'or... — Avec tout cela, quelle est l'action réellement exercée par cette idole vivante ? Je n'en retrouve plus les traces. Dans l'œuvre législative de la Révolution qu'a-t-il fait ? On ne sait. On le trouve toujours parmi le petit groupe des républicains doctrinaires de 1792, Condorcet, Brissot, Grégoire ; il est leur ami ; on voudrait savoir s'il est leur inspirateur. Mais d'une conversation, d'une phrase, d'un mot, qui, un certain soir, a démêlé les questions confuses et illuminé toute la route, que subsiste-t-il dès le lendemain matin ? Connaît-on jamais le premier auteur d'une pensée ? — Quant aux livres fameux de Paine, *le Sens commun*, *les Crises*, *les Droits de l'homme*, *l'Age de raison*, d'abord ils sont lancés par centaines de mille, traduits en toutes langues. Le premier de ces livres est accolé au *Contrat social* de Rousseau, dans une même édition française, comme une bible en deux parties. Encore en 1832, les *Sociétés des droits de l'homme et du citoyen* en tirent un *Catéchisme républicain* pour l'éducation politique des jeunes Français. Puis, à mesure que la thèse républicaine gagne dans les esprits, ces écrits républicains perdent leur lustre avec leur hardiesse. On n'en est plus curieux, on les connaît sans y avoir regardé. N'étant pas des poèmes, mais des agents de révolution, ils se démodent par leur succès, qui les rend inutiles. Aujourd'hui, qui de nous les a lus ? — Dans les pays de langue anglaise, ces textes d'une robuste éloquence auraient dû rester populaires. Mais là, Tom Paine est perdu de réputation ; et c'est bien naturel : il a rudoyé tous les préjugés auxquels le peuple de la Bible et de la Coutume tient avec une timidité farouche. Tom Paine s'est montré infidèle à la mère patrie, puis à la religion des aïeux ; il persifle les traditions anglaises, nie la divinité du Christ, — voilà pour la Grande-Bretagne ; il juge rudement Washington, — voilà pour l'Amérique ; il vote contre la mort de Louis XVI, — voilà pour les révolutionnaires français. Enfin, il n'est d'aucun groupe compact. C'est un détaché, qu'il en subisse les suites ! Il faut donc que ce soit un vilain homme, un ivrogne, un athée, une sorte d'antéchrist. Les Quakers mêmes le renient. En son vivant, des tracts prophétisent qu'il sera tantôt emporté par Satan son compère. Pour se donner patience, les cercles dévots le brûlent en effigie ; on reproduit sa caricature avec des oreilles de bête sur les assiettes et les pots à bière, et des bourgeois honorables font dessiner les initiales T P sur les clous de leurs semelles, pour fouler constamment aux pieds le sans-patrie, l'héré-

tique. A la nouvelle de sa mort, les patriotes chantent dans les tavernes :

> Le Renard a perdu sa queue,
> L'Ane a fini de braire,
> Le Diable a emporté Tom Paine.
> *Jusqu'à [illegible]*

Jamais ami du peuple n'amassa sur sa tête plus belle haine du peuple. Aussi ses livres et son renom sont-ils poussés à la fosse commune, comme il sied à ceux que la communauté rejette... Et c'est pourquoi, causant avec des Anglais mêmes et des Américains, je ne parvenais pas à faire sortir de l'ombre le singulier personnage qui m'attirait.

Vous concevez maintenant avec quelle avidité j'ai lu l'ouvrage de M. Moncure Conway : *Thomas Paine et la Révolution dans les deux mondes*. La biographie qu'il m'importait de connaître était enfin rendue à la lumière.

Sans doute j'aurais pu lire plus tôt ce livre, car une première édition en a paru dès 1893, à Londres et à New-York. Mais, je l'avoue, elle m'avait échappé. Nous autres, simples gens du public, curieux de mille choses sans être versés dans aucune, nous sommes si continûment tenus en haleine par les objets actuels et prochains, que notre recherche ne passe point la mer. Que lisais-je donc cependant ? — Le journal, presque uniquement le journal. Et j'observais quel ravage fait dans le public le magnétisme des mots indéfinis. Cela aiguisait encore en moi le désir de savoir enfin le sens précis du mot « République » dans la pensée de ceux qui, les premiers des modernes, y mirent leur conception de la justice politique... Mais voici que le *Thomas Paine* de M. Moncure Conway est venu me trouver. Mis en français par le méritoire traducteur de Shelley, M. Félix Rabbe (1), ce livre est exposé aux étalages à Paris. L'auteur, à cette occasion, l'a corrigé, condensé, documenté à neuf, de sorte qu'il faut dorénavant recourir à la version française. Il reste seulement à le compléter par la lecture des *Écrits originaux de Paine*, que le même M. Conway a recueillis et rendus au public (à Londres, chez Putnam).

1 La traduction n'est pas excellente. Je n'en veux pas dire tout mon avis, par égard pour la mémoire de M. Rabbe, mort depuis peu, homme digne de respect. Parmi les textes qui donnent une valeur documentaire à cet ouvrage, il faut signaler deux mémoires secrets de Beaumarchais au roi Louis XVI et à ses ministres, imprimés ici (p. 76-91), pour la première fois, d'après l'autographe, retrouvé dans les papiers de Genet, ambassadeur de France auprès des Etats-Unis en 1793. Un extrait des souvenirs inédits de ce même Genet (p. 438) donne des enseignements intéressants sur les circonstances de la mort de Louis XVI.

Je commence par dire que dans ces livres avidement lus, j'ai trouvé ce que je cherchais. A présent, la généalogie de l'idée de république s'offre à moi, réelle, ininterrompue, avec tous ses *autem genuit*..., comme celle qui orne l'évangile de saint Mathieu. Ce Thomas Paine, dès lors, sort du troupeau des ombres sans nom, comme un personnage de plus de conséquence pour l'histoire que Franklin, que Condorcet, que Robespierre. Du moins pour cette histoire non d'anecdotes, mais d'idées, qui cherche et isole, parmi toutes les choses passantes, celles qui ne passent pas tout de suite et tout entières.

Après cela, il ne faut pas chicaner M. Moncure Conway sur quelques « démesures » dans l'équilibre de son ouvrage ou dans ses jugements. Il est à peine possible que le premier livre qui fait percée sur un sujet donne les proportions exactes. M. Conway entreprend de nettoyer une renommée enterrée sous l'oubli et l'injure ; comment ne donnerait-il pas dans l'apologie ? Paine lui apparaît naturellement comme un héros solaire ; et tous ceux qui à quelque moment de sa carrière se sont opposés à lui, Edmond Burke, le diffamateur de la Révolution française ; Silas Deane, l'infidèle négociateur des subsides accordés par Louis XVI à l'Amérique ; particulièrement Gouverneur Morris, le sceptique chargé d'affaires des États-Unis à Paris, qui noircit le héros auprès de Washington avant de l'abandonner aux Terroristes, sont figurés comme de grimaçants génies des ténèbres ; ils sont mercenaires, traîtres et pourris de vices. Le glorieux Washington lui-même, qui vers la fin de sa vie, suggestionné par Gouverneur Morris, se détacha de son ancien ami, est traité en Géronte et en faux bonhomme. Bref, les dispositions de chaque personnage à l'égard de Thomas Paine sont la mesure de leur vertu ou de leur crime. Mais il ne m'intéresse point de supputer la valeur morale de ces personnages mêlés à la vie de Paine, non plus que celle de Paine lui-même. Et qui jamais la pourra supputer sans injustice ? Tout mon souci, à présent, est de savoir si Paine a conçu vraiment l'idée de la République tutrice de l'égalité des droits, et d'où il la tira, et si elle nous est venue par lui.

Ramassons donc, d'abord, ce que la biographie de Thomas Paine nous apprend sur les antécédents de l'homme, son éducation, sa religion, les livres qu'il lut, les gens qu'il fréquenta, les expériences qu'il fit, enfin sur les circonstances qui donnèrent forme dans son esprit à l'idée de république. Examinons, en second

lieu, le contenu de cette idée, en marquant ce qu'elle avait d'inouï alors, particulièrement en France, et ce que peut-être elle renferme d'inaperçu encore à l'heure où je parle.

Le livre que M. Aulard publie justement sur l'*Histoire politique de la Révolution française*, éclaire ce second point. Si l'on n'y trouve pas à qui il faut rapporter l'invention du gouvernement fraternel, on y reconnaît du moins qu'on ne peut l'attribuer à aucun des révolutionnaires à qui nous en fîmes honneur. On y voit la répugnance du public français, en 1791 encore, à concevoir et à vouloir la république, et comment celle-ci se réalisa sous la poussée brusque des événements, toute autre issue se trouvant barrée, enfin sans nul dessein préconçu de personne, — sauf de celui que je regarde comme en étant le vrai inventeur, qui seul, flegmatique et certain, déduisait la république de principes indépendants de l'heure et de l'aventure

I

Le bourg de Thetford est un groupement assez étalé de maisons de briques, au milieu de jardins et des prairies, dans le comté de Norfolk. C'est le cœur de l'Angleterre. Les usages arriérés s'y sont conservés longtemps, comme les tentures dans une arrière-boutique. Thomas Paine naquit là, le 29 janvier 1737 (et cette date, je l'observe en passant, le fait plus âgé de dix à vingt ans que la génération des révolutionnaires français de 1792 ; tous sont de la seconde moitié du siècle). Joseph Paine, le père, avait le titre de franc-bourgeois de Thetford. La famille était de vieille et humble souche anglaise, ayant des traditions : on se souvenait d'un arrière-grand-père jadis persécuté pour avoir soutenu de sa plume la cause du Parlement contre le roi Charles Ier. Il y avait dans le bourg une petite communauté de Quakers mal vus ; le père de Tom y appartenait, et il y agrégea son fils. Cette poignée de dissidents se rassemblait dans une petite chapelle voisine de la « Cage », c'est-à-dire de la prison et du pilori. La chapelle avait une porte dérobée et point de fenêtres sur la rue, de peur des injures du dehors et des projectiles. Thomas Paine connut là, dès son enfance, les amers plaisirs de l'impopularité. Il fut Quaker dans la mesure où le quakérisme était la protestation d'une minorité de cœurs naïfs et ardents contre le pharisaïsme régnant ; mais autant que le quakérisme était lui-même une église et formulait des règles, il s'en affranchit, il s'en moqua. De ces indépendants il apprit à être indépendant aussi d'eux-mêmes. Cependant il lisait la Bible et fort peu les classiques païens ; il s'intéressait aux sciences de la nature et aux arts mécaniques ; il avait le goût des vers, et il s'y essaya, en quelques petites pièces pauvres d'invention, mais d'un sentiment tendre.

Son père, qui était fabricant de corsets, ne fit pas de bonnes affaires, en sorte que le jeune garçon dut lutter de son mieux pour vivre. Il entra comme ouvrier chez d'autres industriels en corsets, puis dans la régie des douanes, comme agent subalterne. Révoqué de ce petit emploi pour négligence ou pour « mauvais esprit » (il avait rédigé un appel de ses camarades de la Régie au Parlement), il fut jeté sur le pavé ; on vendit ses meubles, y compris son moulin à tabac, instrument de sa fonction. Dès lors il connut par expérience l'étouffement de la vie des petites gens, de ceux sur qui pèse toute la charpente énorme d'une société. N'ayant nul autre titre à faire valoir pour n'être pas écrasé, que celui d'homme, il fut dans une condition très favorable pour découvrir que l'homme dans la société, en tant qu'homme simplement, a des droits. Au reste il n'y mit pas la moindre aigreur. C'est qu'il était exempt de prétention personnelle. Il ne songeait pas à « arriver ». Arriver à quoi, bon Dieu ? — Il ne s'intéressait guère à lui-même. Sa nonchalance était parfaite. A condition qu'il pût lire à loisir, se réunir le soir à des amis, en de petits clubs de discussion, où il se donnât à lui-même le plaisir de déployer sa force de logicien et son éloquence, il était content de son destin. On rencontre parfois aujourd'hui, dans le public des *Universités populaires*, de ces ouvriers qui, merveilleusement doués pour la dialectique, n'ont que des passions intellectuelles, et se passent de tout le reste, même de foyer. Leur foyer, c'est la salle de conférences. Figurez-vous qu'en octobre 1774, au moment où il s'embarque pour l'Amérique, nanti d'une recommandation de Franklin, « comme un jeune homme de mérite qui ferait un bon secrétaire ou un assistant maître d'école », Thomas Paine a près de trente-huit ans, que sa pensée est complètement formée et exprimable, et qu'il a pour l'exprimer une éloquence, inessayée encore sur le public, mais déjà admirée entre amis, et qu'avec cela, indigent, inconnu, il n'a point du tout l'anxiété des années qui se passent, de ses puissances qui se résorbent, et des issues qui l'une après l'autre se ferment. Il est tranquille. Il quitte l'Angleterre, où il ne trouve plus à subsister, et il part, non

pas pour un apostolat d'affranchissement des peuples, mais à la recherche simplement d'un gagne-pain de quatre à cinq guinées par mois.

Alors Thomas Paine est déjà républicain avec certitude. L'expérience des affaires politiques lui apprendra seulement à quel point la république est difficile à établir, non qu'il faut l'établir... C'est donc ici qu'il faut s'arrêter quelques moments pour inventorier le bagage d'idées qui lui vient des devanciers.

Il est Anglais, il est homme du peuple, il est Quaker.

Imaginez un Anglo-Normand de stature athlétique, un peu voûté, car la race des coureurs de mer s'étiole dans une existence de comptoirs et de bureaux ; des membres gros aux attaches noueuses, un front large et bombé tenant la moitié du visage, d'épais sourcils, des yeux singulièrement brillants, une bouche très fendue, un rictus marqué ; une humeur mobile, suivant le caprice du génie intérieur, tantôt taciturne pendant des heures, tantôt, avec des amis, expansive comme la flamme. Cette complexion détermine le caractère moral : une autonomie d'enfant à qui personne ne fera dire ce qui lui répugne, une combativité opiniâtre, mais sereine. Pour comprendre ce que vaut l'Anglais comme champion de son droit, il suffit de lire l'*Essai* de Macaulay sur John Hampden (1), cet inflexible tranquille gentleman qui aima mieux aller en prison et risquer le tout que de payer une petite taxe indue, et par là, donne le signal de l'insurrection la plus formidable, celle des gens pondérés et graves. Ajoutez-y les biographies de William Russell et d'Algernon Sidney. La famille même de Paine fournissait au moins un exemple semblable, certainement vénéré autour du jeune garçon ; et lui aussi, tout embarrassé qu'il fût dans ses propres affaires, il assuma de revendiquer devant le Parlement le droit de ses camarades de la douane, abandonnés sans défense à l'impopularité de leur charge. Il y avait dans cette situation de ses collègues et dans la sienne, quelque chose de tordu qui le portait immédiatement à se faire redresseur, — sans nul don quichottisme ; au contraire, du ton posé de quelqu'un qui rappelle des extravagants au sens commun. Il s'arc-boute solidement au droit, et il tient bon. Cette virile façon de dire « non » avec autant de sang-froid que « oui » est, il me semble, le trait qui ajoute le plus de grandeur à la physionomie du peuple anglais (2).

C'est là le *tempérament républicain*, lequel se présente souvent dans l'histoire sans être accompagné de l'opinion républicaine, comme celle-ci, plus souvent encore, se rencontre sans lui. Or ce tempérament républicain est reconnaissable chez quelques compatriotes et contemporains de Paine. On les entend formuler déjà les Droits de l'homme et du citoyen, et, mieux encore, ils les maintiennent contre les taquineries d'un gouvernement d'expédients. Vraiment, en ces quelques « imployables esprits » d'Anglais du XVIIe et du XVIIIe siècle, nous devons saluer les pionniers de ce droit de *résistance à l'oppression*, autrefois scandale de Bossuet, qui est affirmé décidément dans notre française *Déclaration des Droits*. La formule même est du vocabulaire des *radicaux* anglais d'alors ; je la trouve en 1780, chez un brave loup de mer au cœur entier, le major John Cartwright, précisément auteur d'une Déclaration des Droits : « A mon jugement, dit cet Anglais généreux, jamais nation n'eut plus juste cause de *résistance à l'oppression* que la nation irlandaise (1). » Et par respect du même principe, Cartwright, officier, refuse de servir contre les Américains, qui eux aussi résistaient justement à l'oppression. Quant à Thomas Paine, il était dans les rangs des *insurgents* et il plaidait leur cause devant le « sens commun », estimant par là continuer contre la couronne d'Angleterre la vieille tradition des opposants d'Angleterre.

En effet, reconnaissez le timbre rude de cette voix entendue déjà au temps des Tudors et des Stuarts, qui en furent affolés. Cité, en 1779, devant le Congrès des États-Unis à propos de l'affaire des subsides français, Thomas Paine dit : « Comme homme libre, je dois à mon caractère de ne pas me soumettre à la censure sans être entendu. J'ai des preuves. » Le lendemain

1) *Essais*, trad. G. Guizot, I, p. 40.

2) A noter cette expression de Macaulay : « ... avaient des cœurs chauds et anglais qui n'auraient jamais enduré un despotisme réel... » *Histoire de l'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*, trad. Montégut, t. I, p. 270. Macaulay remarque ailleurs que le même Jacques II qui, dans son royaume d'Ecosse, pays celte, fit pendre, fusiller, noyer sans jugement des filles, des enfants, pour non-conformisme religieux, dans son royaume d'Angleterre n'eût pas osé y toucher sans les formes de justice. Un historien contemporain, M. Daly Bowles, fait la même observation, au sujet des poursuites dirigées par le gouvernement de Londres, à la fin du XVIIIe siècle, contre les radicaux : « Les jurys anglais ne se laissaient pas influencer facilement comme ceux d'Edimbourg. Il fut bientôt manifeste qu'il était aussi difficile pour les légistes de la couronne d'obtenir des condamnations en Angleterre, qu'il était aisé pour leurs confrères d'en obtenir en Ecosse. » *The Dawn of Radicalism*, by J. Bowles Daly, Londres, Swan Sonnenschein, 1892, p. 199.

(1) Daly Bowles, *Dawn of Radicalism*, p. 130.

il insiste encore : « Je demande qu'il soit bien compris que mon appel à cette honorable Chambre pour qu'elle m'entendît hier était une question de droit, droit fondé sur mon caractère d'homme libre, droit que je n'abandonnerai à aucun pouvoir, quel qu'il soit... » Et quinze ans plus tard, il transporte en France le même entêtement britannique de l'intangibilité de son droit ; il écrit au Comité de Sûreté générale, le 19 septembre 1794 : « Citoyens représentants, je m'offre moi-même à une enquête. Justice est due à tout homme. Je ne demande que la justice. » Même tranquille résistance encore en 1802 au gouvernement du premier Consul. « Je ne saurais résider à mon aise dans les États de Bonaparte ; quand même il gouvernerait comme un ange, le souvenir me hanterait toujours qu'il s'est parjuré » ; et, sans hausser la voix, mais nettement, il juge le maître aussi bien en présence des gens qui passent. Voilà donc un échantillon authentique de tempérament républicain, fourni par la vieille Angleterre à la France nouvelle, en un temps où celle-ci justement cherchait dans les *Vies* de Plutarque et ailleurs un type d'homme approprié à des institutions libres.

Mais la vieille Angleterre royale a travaillé autrement à préparer la république moderne : en ceci, que le gouvernement, dès le XVIIe siècle, y est discuté avec suite et méthode dans le Parlement d'abord, par l'opposition, puis dans le peuple, par le premier quidam venu. Les lieux de discussion ne sont pas, comme en France, des salons où la fatuité entretenue par la présence des femmes fait que l'on se contente du plaisir de larder un contradicteur et de l'air d'avoir raison ; mais des tavernes, des clubs, *Société pour le Maintien de la déclaration des Droits*, *Société d'études constitutionnelles*, *Société des Amis de la Révolution*, où il faut, entre hommes, aller jusqu'au fond sévère des questions. Ajoutons que l'habitude des controverses théologiques, de secte à secte, telles que l'Angleterre et l'Écosse les avaient expérimentées depuis deux siècles, est aussi très efficace : avec un tel régime, le dogmatisme paresseux n'est plus tenable ; on est contraint à se préciser ce qu'on croit avec certitude et à le séparer de ce qu'on ne croit qu'à peu près ; tout ceci sérieusement, pour vivre de sa persuasion intime et non pour parader devant la galerie. C'est pourquoi les radicaux anglais du XVIIIe siècle sont presque tous originairement des clergymen émancipés : tels le révérend John Horne Tooke, fondateur des sociétés que j'ai nommées, journaliste intrépidement libéral, qui se déclarait lui-même « candidat aux honneurs du pilori » ; le Dr Richard Price, théologien expert, qui salua la Révolution française de l'action de grâces du vieux Siméon ; le Dr Joseph Priestley, génie incohérent, un des créateurs de la chimie, et, en théologie spontanément hérétique (il disait lui-même : Je vois des raisons d'embrasser le parti hétérodoxe dans toutes les questions), apologiste de la Révolution française contre Burke, du reste persécuté par les gouvernants et honni par la foule qui pille et brûle sa maison, enfin forcé de s'enfuir en Amérique au temps où la Législative, par reconnaissance, l'acclame citoyen français... Ils sont contemporains exactement de Thomas Paine, ils sont ses collaborateurs, ses amis. Les petits groupes qu'ils forment rejoignent et soudent la Révolution anglaise de 1688 à la française de 1789. Ces clubs ont une histoire accidentée. Souvent ils furent comme une antichambre des prisons royales. Mais dans ces cercles isolés et toujours menacés d'anéantissement, comme en des alambics chauffés, quelques raisonneurs nés du peuple distillent les pitiés et les indignations du peuple, jusqu'à les convertir en idées claires. Le programme du gouvernement fraternel s'élabore dans l'ombre, article par article. Ainsi *l'esprit républicain*, qui est l'esprit de libre recherche, l'esprit de critique appliqué aux choses politiques, s'aiguise dans le même pays où le tempérament républicain se trempe. Ce n'est pas assez, en effet, pour asseoir un régime de liberté, d'une large poitrine résistante aux poussées de la force brute ; il faut encore une tête froide, exigeante en fait de démonstrations et qui ne se laisse pas magnétiser par les mots. Or, cette discipline-là ne s'acquiert que par le maniement des méthodes scientifiques ou par l'usage de la discussion dans un tout petit cercle sans public. Étant né Anglais du XVIIIe siècle, Thomas Paine en eut le bénéfice. Ce commis subalterne des douanes, ce presque prolétaire, au moment où il débarque en Amérique, se trouvera en état de rédiger des *Magazines* et de soutenir une polémique sur des questions très complexes, avec tous les politiques, les juristes et les théologiens de langue anglaise. Il sait d'une aperception confuse tirer la formule qui éclaire, le seul mot propre ; — et de quelle importance dans la propagande est le *nomenclateur*, nous en avons force exemples : c'est lui qui ajoute à l'idée des ailes. Paine sait aussi discuter, et d'abord avec lui-même ; il sait extraire ses idées de la gangue des préjugés impulsifs. Sous le fil-

leul d'un jardin, ou bien le soir autour d'une théière, il aime débattre, non pas les chances de réussite des partis, ce qui n'est, à son jugement, qu'un « sport de jockey, *a jockeyship* », mais les bouleversements qu'exigerait la justice totale pour se réaliser. Aussi quand, plus tard, il sera mis en présence des conventionnels français, leurs discours et leurs plans lui paraîtront des amplifications de tout jeunes collégiens, congestionnés par de hâtives lectures. Seuls Condorcet et Brissot, qui ont voyagé, qui ont vu et réfléchi, lui semblent des politiques adultes. Les autres se servent de la parole, comme du geste ou du cri pour soulager leurs nerfs, non pour objectiver leur pensée. Ce sont des enfants. C'est qu'il a sur ces Français une avance de deux siècles de *cross-examination* politique et de possession de soi.

Corrigeons ceci pourtant : tout Anglais qu'il est de tempérament et d'éducation, Thomas Paine n'appartient pas à l'Angleterre confite en hiérarchie et dure aux pauvres. Lui-même est pauvre, il est du petit peuple. Et qu'il en ait été, par sa famille, par ses misérables années d'apprentissage, la chose n'est pas sans conséquence, peut-être, pour l'avenir de la république. D'abord il est libéré par là de ce caractère anglais trop spécial qui eût borné son action à son pays : car l'homme qui trime quotidiennement pour son dîner expérimente la vie humaine en ce qu'elle a, par tout pays, d'uniformément pesant et intéressant. La diversité et la non-compréhension ne s'y introduisent qu'avec l'aisance. Habitué à une table frugale, Paine jamais ne changera son ordinaire. En Amérique, il invitera le président Washington à venir manger avec lui « quelques coquillages ou une croûte de pain et de fromage ». A Paris, il s'accommodera d'un galetas ; la gêne est son état normal, si bien qu'elle n'est plus gêne pour lui. Il entend donc la détresse muette d'un nègre de Pennsylvanie, et il s'assied familièrement dans l'échoppe d'un savetier de la rue Saint-Denis. Cet ancien ouvrier en corsets, qui a vu vendre sur le pavé de la rue son chétif mobilier, restera, sur l'un et l'autre continent, l'ami des pauvres, ayant goûté de leur vie.

Et par cette condition besogneuse (qui est la condition naturelle de l'homme), il n'est pas moins exempté des préjugés de classe que des singularités de nation. Il est égalitaire comme le sont les artisans fils d'artisans, sans avoir à se démontrer qu'il est juste de l'être. On vit dans le même temps à Londres un duc de Richmond s'éprendre du suffrage universel, un comte Stanhope, pour attester au public son mépris du préjugé nobiliaire, marier sa fille à un apothicaire de Long Acre ; ces grands seigneurs donnent le branle au mouvement radical ; mais chez un landlord l'égalité est une idée, un caprice ; elle devient un appétit chez ceux pour qui l'inégalité se traduit par une difficulté extrême à vivre ; et l'appétit seul engrène sur la volonté, fait armer le mousquet. « Il serait mieux que le privilège cessât », prononce le théoricien de l'égalité ; — « Faisons-le cesser », se dit l'autre. Remarquez en effet que les radicaux anglais, entourage de Paine, sont nés presque tous au-dessous de la bourgeoisie, comme lui-même, — d'ouvriers, de marchands de volailles, de petits clergymen de campagne ; ils sont jusque dans les moelles libres d'orgueil de classe. Un régime bourgeois ne les contente pas ; ils ne font pas grande différence entre le whig et le tory, celui-ci croyant au droit divin des rois, celui-là au droit divin de la *gentry*. Quant à eux, ils réclament l'égalité politique complète, aussi pour les prolétaires. Ceci n'est pas une petite nouveauté. Rappelez-vous que la thèse contraire est soutenue par les philosophes qui ont guidé les révolutionnaires français : Turgot, Rousseau, Mably, Condorcet ; rendus méfiants par l'exemple des ruineuses démagogies antiques, ils excluent du droit de suffrage « la populace abrutie et stupide » (Rousseau), « cette lie de l'humanité destinée à ne servir que de lest au vaisseau de la société » (Mably) ; « ce n'est pas, disent les plus miséricordieux, parce qu'ils sont pauvres et nus ; c'est parce qu'ils n'entendent pas même la langue de nos lois (1) ». La démocratie sera donc restreinte aux seuls propriétaires, qui ont un enjeu dans l'État, et qui, fixés au sol, participent à la stabilité de la nation. Cette opinion prendra forme de loi en juillet 1789, avec la distinction imaginée par Sieyès entre les *citoyens passifs* et les *citoyens actifs*, ceux-ci « seuls vrais actionnaires de la grande entreprise sociale », et, en novembre, avec le décret du marc d'argent. Ainsi la Révolution, dès son deuxième pas, aboutira au régime censitaire et à l'installation de la bourgeoisie. Certes, les arguments allégués ne sont pas destitués de sagesse ; toutefois il s'en produit trop tout d'un coup et de trop variés, pour n'être pas suggérés par un autre mobile encore, simple, involontaire et secret : le préjugé semi-économique, semi-intellectuel des parvenus contre la classe des ignorants pauvres. Et alors

1. Lettre d'Orry de Maupertuis, avocat au Parlement, dans *la Chronique de Paris*, citée par Aulard, p. 71.

la république moderne s'arrête en chemin (1). Alors aussi Paine et ses amis, qui d'abord acclamèrent, en la destruction de la Bastille, en la Déclaration des Droits de l'Homme, la réussite du long pèlerinage de persécutions et de luttes accompli par leur propre parti de l'autre côté du détroit, et qui ont mêlé leurs vœux aux votes des Constituants, cessent soudain de suivre : ils ont cru à un mouvement radical, ce n'est plus qu'un mouvement whig... Ils aperçoivent que la Révolution française n'est pas faite par le peuple entier, qu'elle se développe en dehors du petit peuple, en l'oubliant. On s'en convainc mieux encore en 1792, en observant que, parmi les avocats, tabellions, médecins, abbés, qui sont ses collègues à la Convention, Paine est presque le seul artisan.

Il sera donc égalitaire, non moins fortement qu'un Robespierre, et avec moins d'ostentation. C'est que, tandis que Robespierre apprend la dignité de la condition ouvrière chez les braves Duplay, dont il est l'hôte, Tom Paine se souvient d'avoir été ouvrier lui-même. Ayant cousu des corsets, moulu du tabac, forgé des barres de fer, il n'éprouvera pas, au contact des foules faubouriennes, à l'aspect des mains noircies, du *facies* encore animal, cette répulsion mêlée d'effarement que ne peuvent surmonter les démocrates de salon, Buzot, Mme Roland et les autres Girondins, ce haut-le-cœur qui leur coûtera cher, et cher aussi à la république.

Thomas Paine saura donc parler au peuple comme quelqu'un qui est du peuple : sans l'affectation de canaillerie d'un *Père Duchêne*, qui trahit encore un offensant préjugé de classe contre la plèbe. Il parlera si limpidement que le premier venu comprendra tout, avec sa seule réflexion appliquée à sa seule expérience. Je reconnais à cette marque l'homme du peuple authentique ; c'est un homme intelligible à tout le peuple ; il n'est spécialiste en aucune partie, encore moins en celle des livres, journaux ou autres écritures, qui accoutument l'esprit à opérer sur des signes et non sur du réel. Tel est notre homme justement. Dans quelle profession le classer ? Si l'on distribuait la nation par corps de métier, il représenterait à volonté les ouvriers manuels ou les petits employés, mais aussi les ingénieurs, — car ayant appliqué son bon sens à l'étude des fils cintrés qui suspendent la toile des araignées, il en a tiré les plans du premier pont métallique exécuté en Europe ; et les hygiénistes aussi bien, — car ayant appliqué ce même bon sens à l'étiologie de la fièvre jaune, il a constaté qu'elle se propage par la putréfaction des matières organiques dans les ports ; et encore les astronomes, si l'on veut, — car par le même bon sens toujours, s'exerçant sur tout ce qu'il voit, il a conclu vingt ans avant Herschell que les étoiles fixes sont des soleils ; il représenterait enfin les hommes politiques ou les écrivains, — car ses livres, sans qu'il en fasse métier et marchandise, soulèvent les peuples. Son esprit est libre, parce qu'il est tout concret. Quand on lit ses pamphlets, on est frappé de trouver que l'éloquence en est faite de choses plutôt que de mots. Son imagination adhère exactement à la réalité, elle s'applique, non à l'expression pour l'orner, mais à l'impression, pour la fixer telle quelle, nue et vive. Il pose les Droits de l'Homme en s'appuyant sur son autobiographie : il revoit le duc de Grafton passant en carrosse parmi les échines pliées des magistrats de Thetford, les juges en perruque longue, aux assises de carême, faisant pendre des hommes et des femmes pour délits de chasse, et la grimace des figures pâles de *dissidents* encadrées dans le carcan, au coin de la place du marché... Sa conclusion sur la république « gouvernement de justice » ne lui est pas dictée par Plutarque, *Vie de Lycurgue*, mais par des promenades de découvertes dans la rue et dans la campagne anglaise... Sur ce fond d'expérience concrète et commune, il raisonne en alléguant pour autorité unique le bon sens, où le garçon maréchal ferrant est aussi grand clerc que le docteur en théologie. Son raisonnement est donc *commun* encore ; point d'initiation préalable, point de jargon technique ; — n'avez-vous pas lu Plutarque ? Ni Montesquieu ? ni Rousseau ? — c'est dommage pour vous ; mais il n'importe à ma démonstration. Je ne suppose en vous aucune donnée autre que le sens commun. — *Sens commun* est précisément le titre du premier pamphlet de Paine, première apologie de la république moderne, et l'auteur en conservera le sobriquet de « Monsieur *Common Sense* ». Pour

1 Elle est plus avancée dès 1780 dans l'esprit des radicaux anglais dont nous parlons. Dans une adresse *Aux Francs-tenanciers du Middlesex*, le major Cartwright répond, par anticipation, à la thèse censitaire de 1789. Ce n'est, dit-il, que vilenie et amour de soi (*meanness and selfishness*) : « A supposer qu'un homme n'ait ni terre, ni or, ni troupeaux, il peut avoir pourtant parents et famille, il peut posséder une femme et des enfants, objets de sollicitude aussi. Il a donc par droit de naissance une part de propriétaire dans la constitution anglaise, part qui, s'il n'est pas indigne d'une telle bénédiction, lui sera plus chère que bien des acres de terre, sans elle. Voilà les grands enjeux qu'il risque, et nous aurions de sottes notions de justice si nous n'admettions pas qu'ils lui confèrent un droit incontestable d'intervenir dans le choix des gardiens qui en auront la charge et la protection. » (*The Dawn of radicalism*, by J. Bowles Daly, p. 129.)

l'expression, il faut bien qu'elle soit naturelle et directe. Car il s'agit de parler publiquement la pensée de tous, en lui gardant la bonhomie d'une pensée solitaire, pour que chacun s'y retrouve. Servons-nous donc du « vocabulaire d'Adam ». La voix s'enfle, mais avec des dessous pleins, sous la poussée de cette allégresse que donne l'évidence grandissante. A la dialectique se mêle la jovialité, car le sens commun s'épanche de source et, çà et là, quelques mots assénés qui feront rire de triomphe le bon lecteur entre deux bouffées de sa pipe (1). Rien ne ressemble moins au poncif abstrait de nos orateurs révolutionnaires, ni à leur emphase de pères nobles de mélodrame... Or, le vrai « parler peuple » est un grand secret à attraper, si l'on veut organiser jamais, à travers toute une masse de citoyens, cette circulation perpétuelle d'idées nettes, vivantes, sans laquelle, dans la République, il n'est pas de gouvernement progressif de la raison, il n'est pas de république.

PAUL DESJARDINS

(A suivre.)

LA MUSIQUE

Nouvelle.

I

Les Eustache et les Billère allaient marier leurs enfants, Jean et Marie, après les vendanges. Dans ce village de Villeveyrac, en Languedoc, on les disait aussi riches les uns que les autres. Pourtant, la fortune des Eustache était moins solide, parce qu'ils dissipaient chaque année les revenus de leurs vignes. Les Billère, au contraire, se modéraient à cause de leur fille, qui n'était pas très belle, et qu'il eût fallu placer ailleurs, si Jean l'avait abandonnée. Personne ne prévoyait les ravages du phylloxera, qui vint si brusque : aussi, tous les gens du village estimaient les Billère à l'abri de l'adversité.

Ce soir de mai, les deux maîtres causaient devant leurs masures, sur la place. Billère, gras, trapu, autant que son épouse Brigitte, si gourmande de soupe à l'ail, semblait encore plus petit auprès d'Eustache, qui était fier de son air de jeunesse svelte et de la sonorité de sa voix. Celui-ci caressait sa barbe avec importance, roulait des yeux pleins de rêve, lorsque Anna, son épouse, d'une taille si maigre, *pécaïré !* et le visage pâli par le bonnet de toile, se présenta sur sa porte en écossant des pois.

— Vois-tu, disait Eustache, puisque nous récoltons, grâce à nos vignes, de l'or sans nous casser la tête, je veux faire grand pour le mariage de nos petits.

— Tu n'as pas peur !... objecta Billère, qui abrita son front calleux dans la casquette de drap.

— Tu sais que je bâtis une maison magnifique sur la route. Hé bien, je veux l'égayer. Dans un de nos deux salons, je mettrai un piano.

— Jean ni Marie ne savent jouer.

— Ils apprendront, s'ils ont le goût de la musique. D'ailleurs, ce meuble est indispensable chez des gens de bonne condition.

— Où iras-tu l'acheter ?... Prends garde, les marchands de Montpellier sont des voleurs.

— J'irai à Paris.

— A Paris !... Tu es fou ! Tu t'y perdras !...

Eustache, au lieu de répondre, se mit à rire, très amusé de l'effarement du camarade qui avait l'imagination courte des rustres attachés à leur patrie. Celui-ci pourtant hocha sa tête lourde, et doucement insinua :

— A propos !... Tu devrais contenir ton fils Jean dans ses prouesses de jeune homme.

— Bah ! Il jette sa gourme avant le mariage. Ça vaut mieux.

— Je redoute qu'il abandonne Marie.

— Impossible, voyons. Dans notre pays, deux farauds qui se fréquentent depuis leur sortie de l'école ne pourraient se séparer sans se compromettre, l'un autant que l'autre... Té ! justement, voici mon fils.

Jean s'avançait, grand gaillard à moustaches, le feutre sur l'oreille, la pipe à la bouche. Il se balançait mollement, et les mains aux poches de sa veste terreuse, laissait voir le gilet bleu harnaché d'une breloque.

— Adieu, Jean, salua Billère. Tu reviens du café, parbleu ?... Ah ! tu ferais mieux de garder l'argent. Ces habitudes de paresse inquiètent Marie, tu le sais.

— Marie a tort. Si elle ne veut pas me comprendre, ce sera malheureux.

Père Eustache souriait sans le montrer, en caressant sa barbe plus touffue qu'une haie d'aubépines. Billère serrait les lèvres, avec le dépit de ne savoir jamais se défendre.

Ils s'assirent l'un après l'autre sur le banc de

(1) [illegible] *Madjesty (mad* veut dire *fou).* De la noblesse il dit : « Titres ou sobriquets c'est tout un. *Nobility and no ability are synonymous.* » Je laisse à penser si de telles plaisanteries circulaient.

pierre, qui va de la porte des Eustache à la porte des Billère. Les deux maîtres regardaient jouer des enfants sur la place, contemplaient, par la large baie ouverte entre l'église et la mairie, la vallée verte qu'illuminait comme un vitrail le ciel doré du soir, et plus loin, les garrigues rougeâtres et caillouteuses plantées de vignes. Jean débourrait sa pipe en sifflant. Ils étaient si occupés tous les trois qu'ils ne sentirent point, à leur droite, Marie paraître sur sa porte.

Un peu moins trapue que ses parents, mais une figure plate au nez retroussé, des dents pures, une bouche aussi charnue qu'une arbouse rouge, elle offrait un charme de force et de santé. Ses cheveux châtains luisaient presque blonds aux reflets du couchant. Les mains derrière le dos, dans une attitude tranquille et résolue, elle guettait son galant avec jalousie, elle le mangeait des yeux, pour ainsi dire. Jean, tout de suite, à la vivacité de ce regard qui sans doute le toucha, tressaillit, et il leva ses yeux noirs vers la demoiselle.

— Viens ici ! lui dit-il. Ton père prétend que je ne sais pas t'aimer.

Marie, sans se faire prier, apporta une chaise, s'assit aux pieds de son faraud. Pour ne pas les gêner, les deux maîtres s'éloignèrent vers la route, où parmi des jardins s'élevait la bâtisse encore sans toiture, ses portes bouchées de planches, ses fenêtres béantes. Jean avait déjà saisi les mains de sa compagne, et désirant les amener sur ses genoux, il les sentit lourdes et résistantes. Marie boudait ; elle n'avait pas la nature craintive de son père.

— Laisse-moi, dit-elle. Je crois que tu m'aimes. Seulement, tu me déplais, parce que tu vas au café dépenser ta santé et ton argent.

— Il t'en restera une bonne part, va.

— Tu te moques... Il faudra pourtant que tu m'obéisses... Sinon, je ne serai jamais l'épouse d'un dissipé.

— Tu parles ce soir avec une rudesse !...

— C'est que je n'y tiens plus... Ça m'est égal de rester fille. Si tu ne te corriges pas, ce n'est pas pour moi que ton original de père achètera le piano à Paris.

— Allons, avoue qu'il te tarde de m'avoir. L'impatience t'irrite...

Jean plaisantait, en amoureux espiègle. Bientôt, dans l'ombre bleue qui confondait les maisons de la place, Marie n'eut plus la force de le gronder. Ils se rapprochèrent, comme d'habitude, et silencieux, échangèrent avec des caresses leurs émotions d'être ensemble, leurs désirs de vivre l'un pour l'autre toujours.

II

Une semaine après, les Eustache s'embarquaient pour Paris. C'était dans Villeveyrac un grand événement. Les femmes riaient sur le pas de leurs portes ; les hommes donnaient des conseils aux voyageurs. Une charrette emporta deux longues malles à bourrelets de poils de chèvre, par la route blanche qui descend à travers les vignes, puis remonte jusqu'à mi-côte, où est située la gare au chapeau d'ardoises, dans une encoignure des garrigues.

Jean donnait la main à Marie pour avoir du courage. Car ils demeuraient, l'un autant que l'autre, interloqués à la pensée qu'une distance de huit cents kilomètres les séparerait, pendant deux semaines, des parents dont chaque jour ils voyaient le visage avec le même plaisir inconscient qu'ils voyaient le soleil. Quand le train fut parti, quand ils n'aperçurent plus le mouchoir à carreaux de maître Eustache à la portière du wagon, ils ne surent que s'embrasser, pour se donner de la consolation et de la force. Les Billère, alors, s'imaginèrent que Jean garderait sa douleur pendant les deux semaines, et qu'il deviendrait plus docile, maniable entre les mains de Marie. Ils se trompaient, *pécaïré !...*

Et le train là-bas crachait sa fumée, soufflait à travers les garrigues. Que de villages il traversa, que de villes bruyantes, que de campagnes ensommeillées, toute la nuit, tout un jour encore, jusqu'à la capitale !... Les voyageurs arrivèrent ahuris, barbouillés de charbon et de poussière. Paris, d'abord, les déçut. Ce n'était que ça, Paris, une prison de Mazas, en face la gare, et des rues grises, un ciel charriant des nuages ! Encore des rues encombrées de charrettes et d'étalages, des avenues où le vent avec colère battait des arbres si pauvres de feuillage !... Ils descendirent, près de la Bourse, dans un antique hôtel aux escaliers d'ombre, qui fleurait le beurre et le replâtrage.

— Heureusement, dit Eustache, nous ne viendrons ici que pour coucher.

Le lendemain, de bonne heure, ils s'en allèrent aux découvertes. Ce qui de suite les déconcerta, ce fut le langage rapide et trop français qu'ils comprenaient de travers. Des gens pressés, dans la foule, les bousculaient sans ménagement. Personne ne reconnaissait donc, à leur mise, qu'ils étaient des vignerons cossus de l'Hérault ? Pourtant les boulevards les étonnèrent, avec leur exubérance et leur gaieté de grands fleuves inépuisables. Ils commencèrent à admirer Paris, timidement. Courageux, robustes, ils marchaient à l'aven-

ture, tout droit. Ils mangeaient mal, aux heures de presse, sur des bouts de tables qui leur semblaient exiguës. Cette cuisine du Nord n'avait pas pour eux le goût appétissant de l'ail et de l'oignon. Une fois, ayant voulu se faire charrier, un omnibus au roulis de bateau les conduisit dans une banlieue de poussière et de gravats. Alors, pour visiter les monuments, ils prirent des fiacres dont les cochers leur imposèrent des conditions extravagantes. L'argent s'épuisa vite. Le soir, lorsqu'ils rentraient, fourbus, la tête bourdonnante, ils se lamentaient.

— Quelle ville, mon Dieu ! gémissait Eustache. Je préfère piocher du matin au soir dans nos vignes que de me fatiguer à arpenter ces boulevards qui n'en finissent plus. D'ailleurs, voilà dix jours que nous sommes ici, et je ne me rappelle rien de ce que j'ai vu. Je vois dans un brouillard le Panthéon, les Invalides, Notre-Dame, la colonne de la Bastille... Il n'y a que la Tour Eiffel que je revoie d'une façon précise, parce qu'elle ressemble à un de nos chandeliers...

— Bigre ! répondit femme Eustache. On va se moquer de nous, si tu ne sais rien raconter au retour dans Villeveyrac.

— Je te laisserai parler. Dire qu'il nous tardait de venir à Paris !

— J'avoue qu'il me tarde de le quitter.

— Pourtant, non. Il nous faut connaître l'Opéra.

On doit crier comme des aigles là dedans. On nous demandera vingt francs la place, et nous nous endormirons dans nos fauteuils.

En effet, ils se couchaient aussitôt après le dîner, ne pouvant tenir sur leurs jambes. Ils avaient à peine entrevu la ville dans ses clartés de nuit, dans la féerie de ses ombres chinoises, de ses foules courant aux plaisirs. Seulement, ils se levaient tôt, à l'heure où les boueux font à coups de balai la toilette des rues.

Ce jour-là, ils se levèrent tard, parce qu'ils avaient décidé de consacrer à l'Opéra leur dernière nuit : un compatriote de l'Hérault, autrefois tonnelier, y chantait ses roulades, et les Eustache espéraient lui serrer la main devant le monde. Mais, éveillés à l'aube, selon leur coutume, ils discutèrent gravement de leurs projets, la tête au creux de l'oreiller.

— Aujourd'hui, nous devrions acheter le piano, dit Eustache.

— C'est ça. Ensuite, repartons. Car, tu n'es pas fait pour la grande ville, mon homme. Tu n'oses même pas demander notre chemin aux agents de police... Et pourquoi ? Parce qu'ils sont bien habillés ?

— Que veux-tu, nous devons parler espagnol, ils ne me comprennent pas. En tous cas, impossible de repartir demain. Il faut voir Versailles.

— Versailles !... Pour voir toujours des palais et des jardins inutiles ! Ils sont tous pareils, disposés différemment, voilà tout. Achetons des photographies, et nous raconterons Versailles aux camarades.

— Ma foi, tu as raison. Té ! Levons-nous, nous irons acheter le piano sur le boulevard, pour l'avoir à la dernière mode.

Vêtus en un clin d'œil, lui de son paletot-sac à col de velours, de son pantalon gris à larges pattes ; elle de sa robe de tarlatane noire, de son châle d'indienne à ramages écarlates, ils s'en allèrent à la Madeleine commencer leur promenade. Jusqu'à présent ils n'avaient pas eu le loisir d'examiner les étalages. Bijoux, articles de ménage, bibelots, les amusèrent si bien qu'ils trouvèrent, à midi, devant eux la place de l'Opéra, plus dangereuse à franchir qu'une prairie coupée de ruisseaux et de fossés. Midi, le déjeuner. Quelle corvée chaque jour parmi ces petits mangeurs de Paris, qui n'ont certes pas besoin d'enfiler leur serviette sous le menton ! Ils avaient honte d'engloutir tant de pain blanc.

Rouges et poisseux, ils reprirent leur promenade. Au Château-d'Eau, ils se décidèrent à entrer dans un magasin. Le soir bleu, parmi le réseau vert des arbres, sur les façades grises, ne les intéressait point du tout. Ils étaient trop émus d'apercevoir, dans la pénombre du magasin, un monsieur cossu, pommadé, des boutons d'or à sa chemise blanche, et une dame aux joues roses, aux cheveux noirs ornés d'une rose. Cependant, après avoir secoué la poussière de leurs habits, ils entrèrent. Le monsieur s'empressa. Eustache lui rendit son salut, ainsi qu'à la jeune dame qui s'avançait en un froufrou de sa robe claire.

— Il nous faut un piano, déclara le paysan.

Les marchands obséquieux vantèrent leurs instruments. La dame, devant chacun d'eux, s'asseyait, jouait un peu de musique.

— Ce n'est pas assez beau, maugréait chaque fois le paysan.

— Pas assez cher !... ajoutait sa femme.

Les marchands étonnés écarquillaient leurs yeux. Ils conduisirent ce couple étrange dans une salle éclairée, où s'alignaient des pianos à queue. Aux prix annoncés, les paysans parurent réfléchir. Maître Eustache finalement hocha la tête.

— Qu'en dis-tu, Anna ?... Ces gens de Paris croient nous ébahir. Un morceau de nos vignes vaut plus que toute leur boutique.

— Prends garde. Ils sont trop polis.

Les paysans s'étaient exprimés dans leur patois barbare, de sorte que le monsieur et la dame de Paris se regardaient avec inquiétude. Eustache se décida soudain :

— Nous prendrons deux pianos, un de deux mille francs pour le grand salon, le second de mille pour le salon de tous les jours.

Les marchands de nouveau se regardèrent, ne sachant s'ils devaient rire ou se méfier. Mais Eustache versa mille francs d'arrhes : il paierait le reste à l'arrivée des deux meubles en gare de Villeveyrac. Anna approuvait son homme d'une voix sourde. Ils sortirent superbes, Eustache son chapeau sur la tête, Anna son châle de travers. Et le monsieur cossu et la dame aux joues roses les accompagnèrent jusque sur le trottoir, avec mille révérences. Mais rompus, la tête en feu, les deux vignerons renoncèrent à voir l'Opéra, même à souper.

Les lumières n'étaient pas allumées dans les rues, qu'ils dormaient dans leur chambre d'hôtel. Ah ! le petit village silencieux où l'on repose après la saine fatigue du labeur, dans le parfum des enclos et des treilles ! Ils y retournèrent le lendemain, emportant de Paris une esquisse orageuse, où s'agitaient, dans une sarabande de polichinelles, des êtres habillés de dimanche et des chevaux maigres.

III

La nouvelle de leur retour précipité éclata en coup de foudre dans Villeveyrac. Ils furent bien étonnés de ne trouver à la gare, le soir, que leur fils Jean. Et les parents de Marie, est-ce qu'ils étaient morts ? Pas du tout. Jean, pendant ses dix jours de liberté, les avait indisposés par ses dissipations, et ils boudaient. Chez eux, ils pressaient leur fille de pardonner les malices de son faraud. Mais Marie avait la tête aussi dure qu'un roc. A vrai dire, elle comptait, dans sa fatuité, que Jean viendrait lui demander grâce, à l'arrivée de ses parents. Elle y comptait d'autant plus qu'on annonçait une maladie redoutable aux cultures, par cette année de sécheresse, et que c'était fini de récolter des héritages à chaque vendange. Or, les Eustache avaient trop dépensé : s'ils voulaient achever leur maison et peut-être conserver leurs vignobles, ils seraient trop heureux de recevoir les secours des Billère, dont ils avaient toujours plaisanté l'avarice.

Ce soir donc, Jean attendait seul l'arrivée du train à la gare. Son père aussitôt s'alarma :

Ouais !... Est-ce que tu es brouillé avec les Billère ?

— Ils sont malades, fit Jean avec mépris.

Les Eustache se contentèrent de cette réponse, occupés qu'ils étaient à prouver leur importance. Ils racontaient qu'on les avait si bien reçus à Paris. A mesure qu'ils montaient au village, les paysans des terres voisines se joignaient à eux. Et ils déblatéraient, triomphants :

— Oh ! que de maisons à Paris ! Il y en a plus que d'arbres dans les bois !... Que de diligences !... Que d'affiches ! Ah ! c'est beau, toutes ces lanternes ! Et ces musées ! Et l'Opéra ! Et la Tour Eiffel !... Pour y grimper, à cette tour, il faut être de sac et de corde, comme les Parisiens...

Ils arrivèrent chez eux la gorge sèche. Alors, ils connurent que les Billère étaient fâchés, et que par dignité, pour ne pas déplaire à leur fille, ils renonçaient à se présenter les premiers dans la maison de Jean. Nigaud de Jean ! Il n'entendait donc pas au café prédire le mal du phylloxera ? La fortune des grigous du voisinage ne lui remuait donc rien dans l'estomac ?

— Tu es un enfant ! gronda maître Eustache. Tu ne comprends rien aux affaires.

— Je ne veux pas obéir à une femme.

— Bah ! une fiancée !... On lui promet tout, par galanterie.

— Si elle quitte un faraud de ma condition, elle ne peut plus épouser qu'un domestique... Donc, elle cédera.

On ne put lui faire entendre raison. Pourtant, les Parisiens offrirent à Marie, dès le lendemain, leurs cadeaux, un tablier et des jarretières. Marie, de même que ses parents, éprouva au fond du cœur une émotion de joie.

Dix jours après, un dimanche, les deux meubles débarquaient en gare. Deux charrettes les transportèrent à Villeveyrac, sur la place, où le peuple confondu, pauvres et riches, sautait gaiement. Marie avait revêtu sa robe verte des grands jours et son chapeau à plumes blanches. Sa figure étant lavée de frais, elle surprit beaucoup son faraud, qui, en riant, lui dit :

— Tu es belle...

Ce n'est pas pour toi.

Mais elle rougissait, honteuse d'avoir, devant le monde, le désir que Jean la saisît tout à l'heure par la taille et l'entraînât dans le tourbillon des couples qui dansaient déjà.

— Tu vas voir comme je suis fort, lui dit-il.

On déchargeait les charrettes. Après avoir dénoué toutes les cordes, on ébranla, d'abord avec des pieux et des bâtons, le lourd piano à queue qu'il fallut, ainsi qu'un tonneau, faire glisser sur des poutres jumelles. Que de précautions,

mon Dieu ! Chacun donnait des conseils. Mais un rustre poussa si fort que le meuble perdit l'équilibre et, en roulant sur le sol, renversa le fils de maître Eustache. Le pauvre Jean, tout pâle, ne jeta qu'un long cri de douleur.

— Mon piano ! gémit Anna, sa mère.

— Il est écrasé ! vociféra maître Eustache.

Jean semblait évanoui contre la roue. Les paysans s'étaient empressés ensemble, Marie la première. Elle embrassait son homme, elle essayait de lui soulever la tête, et gémissait aussi, sans honte maintenant ; elle disait des choses confuses de désespoir et de tendresse. Jean parut s'éveiller entre les bras de Marie ; il ouvrit les yeux, innocent, comme s'il fût revenu de l'autre monde.

— Qu'as-tu ? lui demanda-t-elle.

— J'ai les jambes meurtries. Quelle idée d'acheter un piano plus lourd qu'un buffet !

Marie voulut qu'on transportât chez elle le blessé, puisqu'on allait, avec de la musique, bouleverser la maison des Eustache. Sur la place, les gens du peuple se querellaient toujours au sujet de ces pianos, qu'il fallait pourtant remiser. Pianos énormes, plus gênants que des bêtes. On ne put les introduire ni chez les Eustache ni chez les Billère. Ces brigands de Parisiens n'avaient pas demandé la mesure des portes de Villeveyrac. Alors, ma foi, on traîna les pianos dans une écurie, parmi la litière, où ils attendraient, pour être conduits dans la maison neuve, sur la route, le mariage de Jean.

IV

Jean, depuis deux mois, reposait sur sa couchette, dans la maison de Marie.

— C'est notre enfant, disaient les Billère. Nous voulons le préserver des folies de la maison voisine.

Jean se résignait avec plaisir. Car Marie le gâtait, le flattait de soins et de prévenances. Souvent, près de la fenêtre, dans un rayon de soleil, ils se regardaient en souriant, à la pensée qu'ils iraient ensemble travailler leur terre commune et qu'ils s'aimeraient en elle davantage, après l'épreuve.

Depuis quelques semaines, l'après-midi, un des pianos, dans l'écurie voisine, résonnait soudain, au milieu du silence du village. Chaque fois, Jean se dressait avec une sorte d'effroi et de colère.

— C'est l'institutrice qui s'amuse, lui dit un jour Marie. D'ailleurs, tu ne les verras plus, ces meubles qui voulaient te tuer.

— Ah !...

— Oui. Pourquoi ne pas te l'avouer ?... Ton père n'a plus d'argent, et il a dû revendre ces embarras de Paris.

Je suis donc pauvre ?

Tous les vignerons vont le devenir, au moins ceux qui n'ont pas prévu la fatigue et l'appauvrissement de la terre. Mais toi, ne crains rien. Je te garde, puisque tu es sage.

— Sage par force, répliqua Jean d'un ton plaisant.

Ce soir-là, riches et pauvres revinrent de la terre en maugréant. Les vignes, ce mois d'août, jaunissaient, se dépouillaient de leurs feuillages. La terre allait-elle donc mourir avant la récolte ?

Les Eustache et les Billère se réunirent dans l'ombre, autour des fiancés, comme si la jeunesse de leurs enfants eût pu leur inspirer du courage. Maître Eustache aurait presque pleuré, en songeant que sa belle maison de la route, construite à demi, ne servirait désormais d'asile qu'aux chemineaux.

— Les maisons de nos aïeux suffiront à nos enfants, déclara Billère. Ma maison à moi est solide : j'ai su, comme la fourmi dont on se moque trop, la garnir de vivres et de ressources.

Marie se pencha vers son faraud, dont les yeux noirs rêvaient aux campagnes qu'il ne retrouverait plus, après son mal, souriantes et fécondes. Elle s'appuyait sur son épaule, lorsque tout frissonnant d'une âme nouvelle, il parla :

— Depuis deux mois, Marie, j'ai appris à chérir ta maison, à estimer son calme et sa sagesse. Les paysans qui avant nous y ont vécu, savaient les jours de repos faire la fête, danser sur la place au son du fifre et du galoubet. Ils ont vieilli longtemps, modestes et sachant se borner. Nous autres, l'argent nous aurait perdus, nous aurions bientôt méprisé notre terre. Que Paris demeure en ses nuages d'or, qu'il joue sa petite musique de salon sur ses pianos. Nous autres, nous avons dans la vallée et les garrigues la grande rumeur du vent, la voix fidèle de la rivière, la chanson des oiseaux et des arbres autour de nous chaque jour, et là-haut, dans le ciel, la face du soleil plus adorable que toutes les pierres des cathédrales !...

— Oh ! laisse-moi t'embrasser ! Tu parles comme un riche !...

Marie, avec orgueil, avec amour, le pressa contre son cœur. Et les vieux, troublés, ne pouvaient s'empêcher de rire, tout doucement.

GEORGES BEAUME.

LA SOCIÉTÉ SOUS LE CONSULAT (1)

LA VIE. LES MŒURS. LES MODES

Quand on restaura et meubla les Tuileries, l'architecte Lecomte dut obéir aux volontés du maître. Bonaparte, toutefois, qui sentait son propre défaut de goût, laissa faire, à la fin, son architecte et surtout Joséphine, chez qui le sens délicat du beau était fort développé. A cet aménagement du palais des rois elle mit une grande discrétion. Le luxe n'y fut point criard. L'harmonie y apparut dans tous les détails. Et cependant il fallut céder à la mode du jour et accepter pour l'ameublement le ton jaune orange, la couleur anglaise. En son appartement particulier, sur les consoles, il y eut des bronzes dorés apportés de Versailles; peu de tableaux aux murailles; un beau Corrège, dans sa chambre: une *Vénus endormie;* des marbres et des mosaïques tirés de Florence; sur les cheminées, des vases de la manufacture de Sèvres; enfin, appliquées aux tentures, des palmettes, une mode, une folie, une rage de l'époque, — à ce point qu'une dame, en un salon bourgeois, refusa de boire son café parce qu'il manquait sur sa tasse l'effigie d'une palme (2).

Dans le monde des financiers, ce fut, au contraire, un luxe éblouissant, une profusion de dorures et de fleurs en leurs salons. Lorsque Jacques Récamier épousa, au mois d'avril 1793, Juliette Bernard, il habitait, rue du Mail. Plus tard, il acheta de Necker un hôtel, situé au n° 7 de la rue du Mont-Blanc; et l'architecte Bertaux fut chargé de le restaurer de fond en comble, et ensuite de le meubler. Bertaux associa Percier à son œuvre; et il n'y eut pas un seul objet de l'ameublement qui ne fût dessiné et composé en vue de cette splendide demeure. Les bronzes, les candélabres, les pendules, les bibliothèques, les fauteuils, les tables, les lits, furent modelés sur des types conçus et créés pour leur destination respective, avec l'empreinte et le style que la mode de l'époque exigeait; et Jacob, le célèbre ébéniste, exécuta les meubles. Toutes les cheminées furent de marbre blanc, pour bien désigner la couleur préférée de l'admirable Juliette (3). Les murailles furent tendues de soie, et les glaces recouvrirent, dans chaque pièce, le plus grand espace possible. Elles étaient immenses. Les escaliers furent garnis de fleurs abondantes, qui les firent ressembler à des serres.

Les décors étaient tout autres dans les grands hôtels de la noblesse, au faubourg Saint-Germain. En ces antiques demeures, qui avaient survécu à la Révolution, rien n'était changé, depuis l'extinction de la monarchie. Lady Morgan raconte la visite qu'elle fit, un soir, à la princesse de La Trémoille. Elle arriva en une rue obscure, une longue rue solennelle et froide, pareille à toutes celles du grand faubourg, mal éclairée de réverbères à la flamme vacillante. A la porte cochère, son domestique frappa un seul coup du marteau, et la porte lentement se développa sur ses gonds, afin de laisser entrer la voiture dans la cour où se trouvaient alignés déjà les carrosses et les cabriolets des autres visiteurs. Son domestique la précédant, il la conduisit, à travers d'immenses galeries, jusqu'à l'antichambre où veillait le maître d'hôtel, à qui on déclina les noms et les titres de la grande dame anglaise. Alors, le domestique s'assit en un fauteuil, devant le poêle, tandis que le maître d'hôtel ouvrait à deux battants la porte de l'appartement, pour annoncer, à haute voix, la noble visiteuse. Toutes les pièces étaient superbement éclairées par d'immenses lustres à bougies. Après la salle de billard, où jouaient contre de jeunes hommes, des femmes élégantes; après des salons ornés de magnifiques tapisseries, elle parvint à la chambre à coucher où la princesse attendait, en son fauteuil, le salut de ses familiers. Tout le monde y parlait, sans agitation, sans gestes exubérants. Quelques hommes se soutenaient accoudés sur le dossier du siège de belles dames, avec qui ils échangeaient, à mi-voix, de doux propos. Et la chambre était d'un aspect imposant, avec son alcôve au fond de laquelle reposait le lit recouvert de satin blanc et de dentelles de Bruxelles. Comme chez Mme Récamier, les murailles de la chambre étaient plaquées de soie, avec des ornements d'or et des torsades d'argent. La princesse ne se levait point à chaque visite. Elle se bornait à un sourire, à un signe de la main ou de la tête, à un petit *Comment ça va?* tout à fait charmant, ou donnait à quelques-uns sa main à baiser. Et de son fauteuil, elle surveillait le jeu de piquet de deux ducs, à la seule table où, durant son séjour, la noble Anglaise vit jouer, dans les salons aristocratiques; car, de préférence à tout, au lieu de jouer, on causait.

Chez un jeune homme du monde oisif, dans une

(1) Voir la *Revue* des 16 juin et 11 août 1900 et 13 avril 1901.

(2) D'Abrantès, *Mémoires;* Kotzebue, *Voyage en France.*

(3) John Carr, *les Etrangers en France*, p. 177 :

« Sa chambre de Mme Récamier, qui est une des curiosités de Paris, est disposée dans un style plein de goût et de magnificence. Le lit sur lequel cette charmante *statue* repose est un superbe sofa placé sur une estrade où l'on monte par des escaliers de bois de cèdre. De chaque côté s'élèvent des autels surmontés de vases de fleurs, dans le style d'Herculanum, et d'une grande lampe antique d'or. Le fond du lit est garni d'une immense glace et les rideaux de la mousseline la plus fine, festonnés de glands d'or, descendent, en draperies racieuses, d'une couronne de fleurs en or. »

garçonnière, dirions-nous aujourd'hui, on aurait trouvé un secrétaire, orné d'une pendule de Lepeautre; une cheminée dont la tablette en marbre blanc était supportée par deux colonnes détachées. Au-dessus, des flambeaux à tête de sphinx; des coupes en matières précieuses, dans lesquelles on aurait vu, négligemment déposées, une montre de Breguet et des épingles enrichies de diamants.

Et si l'on veut connaître comment on se meublait dans les maisons bourgeoises, il faut consulter les *Petites Affiches*, et lire l'annonce des ventes après décès.

Voici la copie de l'une de ces annonces, après le décès du citoyen Raffy, rue Nicolas, faubourg Saint-Antoine. C'étaient des chandeliers ciselés et dorés, des flambeaux argentés; des glaces trumeaux; des entre-deux de croisées dans leur parquet; des consoles dorées; des meubles de salon, velours ciselé, cramoisi et blanc; des housses de lit et tentures de damas cramoisi; de bonnes couches; des sièges de différentes étoffes; bureaux, secrétaires, commodes de différents placages, armoires de chêne et de noyer, tables à jeu, etc., etc. Parmi les bijoux, une montre de Agéron, dans sa boîte d'or, boucles et moutardier en argent et différentes pendules; quelques tableaux, de bonnes estampes montées; et pour la garde-robe, des habits, vestes et robes de différentes étoffes de soie.

Et, parmi les livres, à une autre vente, voici les œuvres qui composaient la bibliothèque d'un bourgeois :

« Un Dictionnaire du jardinier; un Cours d'agriculture in-quarto; les Œuvres complètes de Rollin, in-quarto, 22 volumes; les Œuvres de Plutarque, in-quarto, 18 volumes; le Dictionnaire de Moréri, de Trévoux, 1777; le Dictionnaire géographique, 1768; les Œuvres de Voltaire et de J.-J. Rousseau, in-octavo, et in-quarto; le Dictionnaire d'histoire naturelle, 15 volumes; l'Histoire de France, d'Espagne, d'Angleterre, in-quarto; l'Astronomie de Bailly, in-quarto; le Voyage du jeune Anacharsis, in-quarto et in-octavo; des Mémoires sur les Chinois et une Histoire de la Chine, in-octavo; le Cabinet des fées, in-octavo; la Bibliographie instructive, 7 volumes; l'Académie des Inscriptions, in-quarto; le Dictionnaire de l'Académie, italien, anglais, in-quarto; les Cérémonies religieuses, in-folio; le Dictionnaire du Commerce, 1748; le Dictionnaire des mathématiques de Montucla, in-quarto; les Œuvres de Cochin, Mably, Raynal, Piron, Sainte-Foy, Helvétius, in-octavo, etc., etc. »

En descendant plus bas encore, dans les petites maisons, situées derrière la montagne Sainte-Geneviève, on aurait trouvé de petits bourgeois, occupés à lire la *Vie des Saints*, sortant rarement, pour une promenade au Jardin des Plantes, ou au Luxembourg; se bornant, aux heures de loisir, à la culture de leur jardinet. C'est chez eux que le salon était en bois d'acajou, avec des rideaux de percale blanche, bordés de franges de couleur. Point de coussins moelleux, mais des carreaux de divan, rembourrés de crin; et, quelquefois, un trépied de forme antique, meublant un coin de la pièce.

Plus bas, enfin, au-dessous de ces petits bourgeois, parmi ceux que les événements politiques ont atteints, petits rentiers, ou petits commerçants, ruinés par les agioteurs, on trouverait, dans les sordides maisons du faubourg Saint-Jacques, sous les combles, en d'infects taudis, des familles dénuées de tout, de meubles et de linge, et sans profession, parce qu'elles étaient riches naguère d'une aisance qui suffisait à leur vie. Elles ont eu six mille francs de rente; il ne leur reste plus rien, à peine un matelas. L'État, en consolidant les rentes au tiers, et soldant ses dettes en assignats, les a réduites à la mendicité (1).

Et les journaux du temps continuaient à se plaindre de l'exagération maintenue dans le langage et dans les idées. On s'était habitué, sous la Révolution, à ces outrances qui s'imposaient partout; et le rôle de chacun semblait renversé. La jeunesse avait pris le pas sur la vieillesse que l'on se plaisait à rendre ridicule. Les pièces de théâtre travestissaient les vieillards en personnages grotesques, bafouilleurs, gâteux, qui ramassaient toutes les rebuffades; tandis que l'on montrait des gamines tenant tête arrogamment à de vieilles femmes. Durant les repas, parmi les gens vulgaires, beaucoup aimaient à rappeler les atrocités de la Terreur, au lieu d'échanger des propos aimables. Les esprits demeuraient hantés de la violence des passions d'autrefois. Et peu à peu, néanmoins, elles se calmaient.

Et la mauvaise foi s'étalait au grand jour. On citait, comme un modèle de vertu et de désintéressement, celui qui payait ses dettes et reconnaissait un dépôt qu'il avait reçu. Les usuriers n'avaient point honte de leur âpreté. Ils annonçaient, aux *Petites Affiches*, qu'ils prêtaient à 6 et à 8 pour 100 par mois. Dans les familles, on choisissait, pour les enfants, les noms les plus sonores. C'était pour les garçons Achille, César, Adolphe; pour les filles, Yamina, Clémentine, Clara; jamais de Marguerite ni de Marie. Les tripots, les maisons de jeu étaient toujours plus fréquentés que les églises; et la foule s'indignait au théâtre que l'auteur d'une pièce eût écrit qu'après avoir perdu son innocence, une femme eût encore le goût de la vertu. La persistance en son vice lui eût semblé moins condamnable.

1. *Semaines critiques*, p. 165.

III

Après Marengo, les mœurs se transformèrent rapidement. Durant l'absence du général, les intrigues brouillonnes de ses frères, celles de Bernadotte et de Carnot, l'agitation menaçante des Jacobins et des royalistes avaient préparé les esprits à un régime autoritaire. Les idées penchaient vers la monarchie. On désirait surtout la sécurité de l'avenir et le retour du vainqueur ne fit qu'exagérer cet entraînement général. On l'acclama comme un sauveur. Alors, de tous côtés, s'organisèrent des fêtes, et, chez les ministres, des fêtes officielles où se rencontrèrent beaucoup de gens qui, depuis longtemps, ne frayaient plus ensemble : des nobles qui n'avaient point quitté Paris, les de Mun, de l'Aigle, de Noailles ; des émigrés rentrés en grâce et dans leurs biens, ne cherchant qu'à s'attirer les faveurs du nouveau maître. Ce fut la renaissance de la vie mondaine, moins bruyante, moins tumultueuse que sous le Directoire. Le mélange des castes, la réunion de l'ancienne noblesse avec les hommes de talent qui s'étaient fait un nom, produisirent un changement dans les habitudes de cette nouvelle société, dans ses manières, dans ses idées même. Les « nouveaux riches » et l'élite républicaine, émergée de la foule, se copièrent tout de suite sur les hommes de bonne compagnie qu'ils fréquentaient. Et quoique les aristocrates, qui avaient dépouillé leur morgue passée, se moquassent entre eux des petites vanités des anciens révolutionnaires, ils ne manquaient pas de montrer beaucoup de bienveillance à leurs nouveaux amis. Lucien, comme ministre de l'Intérieur, ouvrit les superbes galeries de son ministère, l'ancien hôtel Brissac, à tout ce que Paris contenait d'illustre et de bien né ; de même Talleyrand, ministre des Relations extérieures (1) ; de même Berthier, ministre de la Guerre (2). Ces fêtes commençaient par des séances de lecture. La Harpe, encore en faveur, y récitait des morceaux de sa traduction du Tasse ; Garat et Mme Barbier-Walbonne chantaient ; Vestris et Mlle Chameroy y apparaissaient ensuite en leurs danses variées. Le bal, enfin, terminait ces soirées, qui rendaient à Paris le goût des plaisirs distingués. Ce fut au premier bal donné par Lucien que Mme Méchin, revenant d'Italie avec son mari, se révéla tout à coup comme l'une des femmes les plus belles de ce temps. Blonde, d'un blond cendré très doux, la nuance de cette admirable chevelure se mariait agréablement à sa robe de mousseline des Indes, d'un tissu très fin. « Un bandeau d'or mis sur son front, dit la duchesse d'Abrantès, empêchait qu'on ne la prît pour une statue d'albâtre ». Ici où là, arrivaient quelquefois des incidents qui faisaient sourire les aristocrates mêlés à ces fêtes. Ainsi Rapp, l'aide de camp de Bonaparte, prenant à bras-le-corps et soulevant le vieux marquis de Caulaincourt pour se mettre à sa place, à côté de Mme Junot, une nouvelle mariée. Ainsi le général Lannes, à qui était présenté le vieux marquis, et lui disant, avec une rondeur toute militaire : « *En quelle armée serviez-vous, mon vieux? Étiez-vous bipède ou quadrupède? Ah! diable, il me paraît qu'à présent vous êtes dans la royale pituite* » ; car le vieux marquis, à ces mots, n'avait pu réprimer un rire éclatant, qui avait provoqué une quinte de toux inextinguible (1). La foule était nombreuse à ces bals, et, comme aujourd'hui, on disait déjà : « La fête était charmante ; on y étouffait. »

Les mœurs se modifiant, le costume de cérémonie fut modifié également et débarrassé de tout ce qui rappelait, chez les hommes, l'état militaire. Les bottes et le pantalon disparurent. Les souliers à boucles, les bas de soie et les culottes courtes furent de mode dans les salons, non sans tiraillements ni sans résistance pourtant, de la part des anciens Jacobins, admis aux Tuileries. Ils se sentaient maladroits et inélégants en ces habits qui leur rappelaient l'ancienne cour. Ils avaient bien accueilli, naguère, l'uniforme qui marquait leur situation comme fonctionnaires, afin de se faire distinguer de leurs inférieurs, et parce qu'il était commode à porter. Mais devant les aristocrates habitués à toutes

1. Parmi les hommes connus, et presque tous les invités l'étaient, à l'exception des jeunes gens, on remarquait l'ancien ami de Louis XVI, l'ex-chevalier de Coigny, Bernier, Dubouchet, Dumas, Portalis, Ségur l'aîné, La Rochefoucault-Liancourt, Crillon, et parmi les femmes, MMes de Vergennes, de Castellane, d'Aiguillon, Dumas, de Lameth, de Caumont, de Noailles. *Journal des Débats*, an VIII.

2. Général Thiebault, *Mémoires*, t. III, p. 151.

De la manière suivante, il parle du premier bal chez Berthier, ministre de la Guerre :

« Ce fut la première fête à laquelle assistèrent le Premier Consul et sa famille, et pour bien marquer le grand nombre d'adhésions et l'empressement général en faveur du nouveau gouvernement et de son chef, on porta les invitations à un nombre immense. Comme l'étonnement, la curiosité, on pourrait dire la nouveauté et cent autres calculs firent que tout le monde accepta, l'affluence fut incalculable, et s'il n'y avait eu tant de milliers de témoins, oserait-on, sans crainte d'être taxé de duperie, dire que les voitures débouchant au Pont-Royal à neuf heures du soir, n'arrivaient à l'hôtel de la Guerre qu'à quatre heures du matin ; et qu'une fois arrivé, il n'était plus possible de ravoir sa voiture ; qu'une personne, logée rue du Bac, fut trois heures à avancer et à reculer avant de pouvoir sortir de sa porte cochère et prendre la file ; que la faim finissant par se faire sentir, à la suite des haltes si longues et si répétées, et par l'effet d'une impatience trop forte, pour ne pas être digestive, tout ce qui se trouva de volailles, et de pâtés, et de viandes rôties et de gâteaux, de pain, voire même de cervelas, dans cette partie du faubourg Saint-Germain, fut mangé, dans cette terrible rue du Bac, et par les maîtres et par les valets. »

(1) D'Abrantès, t. III, p. 325.

les élégances, ils souffraient de leur gaucherie et de leur inexpérience à marcher avec l'épée qui battait leurs mollets, le chapeau tricorne sous le bras, un jabot et des manchettes de dentelles. Et ce fut pis encore pour supprimer la cadenette des soldats et des officiers généraux. Ceux qui attachaient un grand prix aux signes extérieurs, et qui voyaient la garantie du régime républicain dans le costume qu'avait consacré la Révolution, refusèrent de sacrifier les habitudes de leur vie aux désirs du Premier Consul. Il y fallut du temps, beaucoup de persuasion. Miot de Mélito affirme qu'il fut plus facile de changer l'effigie des monnaies.

Les étrangers de marque arrivés à Paris, les Allemands, les Russes, que l'on voyait aux Tuileries après la paix de Lunéville, s'y montrèrent constellés de leurs décorations et en habits de cour. Le marquis de Lucchesini surtout, ambassadeur de Prusse, courtisan hypocrite et flagornant le Premier Consul, que sournoisement il combattait, déployait, aux audiences et aux fêtes officielles, tout le luxe de sa toilette et la bigarrure de ses croix. « Il faut cela pour le peuple; ça impose », disait Bonaparte, approuvant cette tenue chamarrée.

Dès lors on vit, dans les salons officiels, les hauts fonctionnaires du Consulat se soumettre à la gêne du nouveau costume. Beaucoup y étaient impropres ou inhabiles, portant un col avec le frac; celui-ci, une bourse à cheveux; celui-là, une queue; un autre, de la poudre sur sa coiffure. « Il n'y manquait que la perruque, ajoute Thibaudeau. Chaque matin, dit-il, on regardait la tête du Premier Consul. Si on l'eût vue une seule fois avec de la poudre, c'en était fait d'une des modes les plus saines et les plus commodes de la Révolution. Les cheveux au naturel eussent été proscrits (1). »

En ces réformes, Bonaparte fut aidé autant par la servilité des hommes que par l'admission des étrangers à ses réceptions. Plus il devenait absolu et manifestait hautement sa volonté, moins il trouvait de résistance. « Il était mieux obéi que Louis XIV », écrivait Mallet-Dupan en son *Mercure britannique*. Si bien que Joseph put dire, à propos des sénateurs qui devaient se partager, en dotation, les revenus affectés aux sénatoreries : « Il n'y a plus de républicanisme en France... Les plus républicains des sénateurs prennent un crayon pour calculer ce qui reviendra à chacun, dans le partage du dividende commun. » Et on les vit, dans toutes les fêtes, venir saluer Mme Bonaparte retirée au fond des salons, les accueillant d'un sourire sans se lever et les congédiant de même. Une reine ne se fût pas montrée plus hautaine. Il est vrai qu'en cela elle obéissait à Bonaparte.

(1) Thibaudeau, *Mémoires sur le Consulat*, p. 15.

La famille consulaire partagea bientôt cet engouement pour le plaisir. Joseph, à sa belle terre de Mortefontaine, affectait une courtoisie et un faste de grand seigneur; Élisa Bacciochi s'entourait de littérateurs et d'artistes; Caroline Murat, plus politique et plus ambitieuse, rêvant déjà à la hauteur d'un trône, belle et impérieuse, invitait à l'hôtel Thélusson, la plus magnifique des demeures particulières, les généraux amis de son mari et tout le monde officiel. La paix d'Amiens mit le comble à cette émulation et à ces rivalités mondaines. Les Anglais, que la guerre avait éloignés de Paris depuis douze ans, s'empressèrent d'y accourir. Jamais la grande cité n'avait été aussi brillante, aussi joyeuse, aussi visitée par les étrangers qu'elle le fut alors. On y vit réunis bientôt les personnages les plus éminents, de nobles lords, des princes russes, des comtes polonais, des barons allemands. Le luxe s'y étala d'une manière inouïe. Les lieux d'amusement étaient pleins; les théâtres débordaient d'une foule parée de toilettes éblouissantes par l'éclat des diamants. L'Opéra et le Théâtre-Français, où l'on voyait presque chaque jour Mme Bonaparte et sa fille Hortense, attiraient les étrangers désireux d'apercevoir l'homme dont toute l'Europe se répétait le nom, plus encore que d'applaudir au talent des acteurs célèbres dont la renommée était connue. C'était lord et lady Cholmondeley; une mistress Harisson qui arrivait de l'Inde; la duchesse de Gordon et sa fille lady Georgina; le colonel James Green et lady Forster, qui fut, plus tard, duchesse de Devonshire; une Prussienne, Lisbeth de Blumenthal, que Mme d'Abrantès dit « charmante »; le baron de Schack, un Prussien grisonnant et très gros, mais toujours rieur et content; les comtes Zamoïski et Potocki; et, parmi les Russes, le prince de Troubetzkoy, le prince Galitzin, le baron de Strogonoff, enfin la princesse Demidoff, qui charmait tous les regards à la danse. Ses valses étaient légères et gracieuses, rapides et presque aériennes. Elle seule pouvait être comparée à Mme Récamier ou à Mme Hamelin (1).

(1) Lacretelle, *Histoire du Consulat*, p. 364 :

« On vit circuler dans les bureaux des Relations extérieures un flot de princes allemands qui venaient chercher des indemnités pour leurs possessions perdues dans la guerre et ne se faisaient pas scrupule de les obtenir souvent aux dépens de leurs voisins, de leurs illustres parents ou alliés et prenaient grand plaisir à les faire séculariser ou médiatiser. Si ce fut une fatale épreuve pour la bonne foi allemande, elle ne fut guère moins funeste à la probité de plusieurs fonctionnaires. Tous les personnages voués aux intrigues se mirent en mouvement pour ce commerce lucratif de principautés, de baronnies, d'abbayes, de territoires et de populations. Les spéculations de Bourse cédèrent le pas à cet agiotage diplomatique, à ces distributions de châteaux, de domaines et de couronnes de comtes, de marquis et de ducs. On vit des fortunes s'élever subitement très haut parmi ceux qui prenaient part à ces négociations. Elles furent souvent dépensées avec une extrême

Les grands financiers, les Seguin, Perregaux, Hinguerlot, Récamier, accrurent aussitôt la splendeur de leurs fêtes. On se disputa, dans le nouveau Paris, les invitations chez chacun d'eux. Mais les nobles étrangers (1), que la beauté de Mme Récamier enthousiasmait, s'étaient fait ouvrir un crédit à la banque du mari, et dans ses salons magnifiques ils se pressaient à l'envi. La belle Juliette avait succédé à la royauté de Mme Tallien. Son sourire, son regard gagnaient tous les cœurs. Il suffisait qu'elle parût pour les enchaîner à sa suite. On se racontait l'éblouissement qu'avait produit son apparition, en sa toilette blanche, à la dernière promenade de Longchamp, les pieds à demi nus sur une peau de tigre, au fond de sa voiture découverte; on vantait sa quête à Saint-Roch où la foule, pour la voir, s'ameutait sur son passage, maintenue par Emmanuel Dupaty et Christian de Lamoignon; vidant ses poches dans sa bourse, plusieurs fois pleine, jusqu'à faire vingt mille francs; on attendait surtout le moment où, un châle en ses mains, l'agitant comme une bayadère devant son sultan, elle se livrait à sa passion de la danse qu'elle seule avait inventée, danse lascive et chaste tout à fois, mettant les grâces de son beau corps en valeur, ses bras adorables, son buste svelte et souple, ses jambes fines, ses pieds menus et cambrés. Elle semblait s'enlever du parquet, comme si elle eût eu des ailes, comme en un vol d'ange prenant son élan vers le ciel. C'est là, cette danse, que Mme de Staël a dépeinte, en son roman de *Corinne* (2).

Chez le célèbre banquier, les fêtes n'étaient jamais pareilles : un concert aujourd'hui, le lendemain un bal ou une lecture littéraire. Et tous les mondes y étaient représentés. On y rencontrait Boufflers, Brillat-Savarin, Joseph Chénier, Talleyrand, Narbonne, Murat, Lannes, Marmont. Un soir de lecture de poésie, on s'y montra Picard, toujours acteur, assis entre Mme de Staël et le cardinal Caprara.

La danse était, quand même, le plaisir le plus recherché des fêtes de cette époque, une danse compliquée et savante comme celle des ballerines. On admirait les grandes danseuses du monde parisien, les danseurs renommés des salons, autant qu'un général. On s'empressait autour de leurs évolutions, après les avoir attendus avec impatience: et pour tous, danseurs ou danseuses, il n'y avait qu'un partenaire possible. Mme Hamelin n'eût pas accepté de partager sa danse avec un autre que M. de Trénis. Il était, alors, dans toute sa gloire d'homme du monde. Il dansait et ne savait faire que cela, et cette distinction suffisait à le classer. Au menuet, nul autre n'accomplissait « la révérence du chapeau » avec une courbette aussi moelleuse que la sienne, ni Gardel, ni Laffitte, ni Rastignac, ses rivaux (1). Il s'y étudiait chez lui par-devant une glace, entre deux fenêtres, jusqu'à ce qu'il l'eût réussie à son gré. Vain, au surplus, comme un comédien, disant de sa danse « qu'elle glissait comme de l'huile sur des roses » et répondant à ceux qui lui vantaient sa grâce : « Étiez-vous bien placé? » Il mourut fou et dans une misère lamentable.

Dans quelques salons équivoques où affluaient les étrangers, les manières et la tenue n'étaient pas toujours irréprochables; et les jeunes gens, couverts de bagues, affectant un laisser aller malhonnête, vaguaient, comme chez eux, dans les pièces de l'appartement, pendant que l'on jouait, pour examiner et en critiquer les dispositions et les meubles, négligeant toutes les femmes et n'entourant que la plus belle jusqu'à l'étouffer. Lorsque arrivait, au milieu de la nuit, le danseur célèbre, on les entendait crier très fort : « La gavotte, la gavotte », formant cercle autour de lui et se hissant sur les chaises afin de

rapidité. Quelques intrigants de cette époque se reposaient après avoir gagné un million, et attendaient leur dernier écu pour recommencer le même genre de fortune. »

(1) Dans une note des journaux, on trouve cette mention : « Le ministre de Prusse, le marquis de Lucchesini, vient de donner un bal magnifique dans son hôtel de la rue Saint-Florentin. Le corps diplomatique y assista. Les princesses Dolgorouki et Castel-Forte, Milady Shrimley, Miss Saladin, Mme Visconti, Mme de Cottu et sa fille, la marquise de Gallo, Mme Henry d'Elbing et sa fille s'y faisaient admirer par leur beauté et leur grâce. » Quelque temps après, le comte de Coblentzel donnait un bal où assistaient quatre cents personnes. »

En ce qui concerne le salon des financiers, voici ce que dit Arnault (t. IV, p. 297) de Mme Hinguerlot : « Femme aussi bonne que spirituelle, aussi bonne que possible, et néanmoins assez maligne. Tout cela s'arrangeait en elle. Finesse, vivacité caractérisent l'esprit de cette dame et dominaient dans ses discours. Aussi sa société intime, qui se composait de gens d'un esprit analogue au sien, était-elle des plus aimables. Pour le prouver, il suffirait d'en nommer les principaux membres, Lenoir, Méhul, Digeon et quelquefois Hoffmann, noms auxquels je dois ajouter celui de Pérault, son frère, homme de l'originalité la plus piquante. »

(2) Les *Mémoires d'une Inconnue* rapportent sur elle une anecdote assez piquante (p. 11) : « Un jour de grand bal chez elle, Mme Récamier se trouva mal, se retira, se mit au lit. La porte de sa chambre à coucher est ouverte. Un curieux s'approche, admire cette délicieuse figure que ne gâte en rien le négligé d'une malade. Un autre survient, puis dix, puis la foule. Les derniers venus montent sur des fauteuils pour avoir leur part du spectacle, et le bon M. Récamier y fait poser des serviettes pour accorder le plaisir de ses hôtes et le soin de son mobilier. »

(1) Général Thiébault, t. III, p. 173 :

« Ce pauvre Trénis, après avoir fait les délices des réunions les plus brillantes, avoir été l'orgueil des danseuses les plus célèbres par leur beauté, leur grâce, leur fortune ou leur position sociale, est arrivé, de cajoleries en cajoleries, et à travers les plus riches hôtels, les plus somptueux repas, à Bicêtre, où il est mort fou, oublié de tout le monde, n'étant plus qu'un nom de contredanse, comme le cotillon ou la poule, et dans une misère telle que Gassicourt allait deux fois par an lui porter quelques hardes, des bas, et substituer de gros souliers ferrés aux escarpins que les plus habiles cordonniers de Paris s'étaient disputé l'honneur d'exécuter

mieux voir les pas cadencés de l'homme qu'ils admiraient. C'est dans ces réunions que se donnait libre cours la verve caustique des aristocrates. L'un d'eux disait d'une femme échappée de ses casseroles : « Cette dame plus propre au panier qu'aux paniers (1) »; et Talleyrand, du chasseur qu'un autre avait juché derrière sa voiture : « Ça, un chasseur! Allons donc! plutôt un braconnier! » « Il fuyait, dit Bourrienne, les gens qui ne savaient pas marcher sur un parquet (1). »

GILBERT STENGER.

(*A suivre.*)

PSYCHOLOGIE DE L'AMOUR

au XIXe siècle (2).

L'Empire débuta par un roman, qui fut le mariage de l'empereur. Revanche du sentiment aux dépens de la politique. La politique allait subir, de par le sentiment, de pires dommages. Comment un peuple de plus en plus gagné de cœur aux intérêts tangibles se donna-t-il pour maître un rêveur? Et ce rêveur, assoupi aux fumées d'un narghilé d'idéalisme, quel jeu de destinée lui réservait pour adversaire le plus dur génie réaliste? Les mœurs pourtant suivirent sans arrêt le courant qui les entraînait. Même ce courant se fit plus rapide. J.-J. Weiss exagère sans doute quelque peu lorsqu'il écrit qu' « entre le 2 décembre 1851 et le 10 décembre, l'appareil nerveux de la race a subi un endurcissement soudain ». Il commet le péché d'emphase, dont cependant il était peu coutumier, quand il parle de « coup d'aile tombé », de « char de Phaéton » perdu. Mais il est exact que le matérialisme pratique progressa notablement dans ce pays sous Napoléon III. Effet d'une prospérité sans exemple. Effet d'une « philosophie naturelle », dont l'influence longtemps préparée s'affirma soudain en une hégémonie. C'était encore, sous des noms parfois différents, le positivisme, mais arrangé, renouvelé par des associations inattendues, surtout mis au point des récentes données expérimentales, plus ou moins légitimement interprétées. Taine, qui avait dans sa substance du Comte assorti à du Spinoza, à de l'Hegel, à du Stuart Mill...; Renan qui en combinait quelque peu avec de l'Hegel encore et du Kant et du Schopenhauer..., — soit dit sans préjudice de leur originalité à tous deux, — dominaient les intelligences françaises. A eux surtout est due la diffusion de cette foi en la science seule qui devint la religion de beaucoup. La science, unique inspiratrice de l'homme, lui enseignant les lois de la vie morale, aussi bien que de la vie physique, et cette science réduite aux faits, les faits rendant raison des faits, c'est l'article fondamental du *credo* qu'on a appelé le *credo* de 1850. Joignez un vague transformisme, des notions élémentaires sur le progrès des espèces, la sélection naturelle, l'élimination des faibles... Vous avez le *compendium* philosophique des gens « cultivés » de l'époque. Au-dessous, la doctrine se répandit en une monnaie de maximes, avouées ou non par les maîtres, mais d'une circulation impossible à arrêter. La conclusion pratique la plus générale fut qu'il fallait s'attacher au palpable, en choisissant l'agréable. Sans renoncer au plaisir, et même pour pouvoir se le procurer de qualité supérieure, quelques-uns, des mieux doués, visèrent à réaliser le type de l' « homme fort », et atteignirent à un calque assez parfait de l'exemplaire achevé qu'ils en apercevaient en très haut lieu. Les « cocodès », que Ludovic Halévy et Gustave Droz faisaient dialoguer dans la *Vie parisienne*, n'égalaient pas, certes, la valeur intellectuelle de ces Camors. Le caractère de l'époque ne s'en dessine pas moins dans leur argot boulevardier : un appétit de jouissance, avec une répugnance à la passion, ou plutôt une inaptitude qui veut se couvrir d'un désabusement supérieur et qui procède d'une foncière aridité; un épicurisme assaisonné d'esprit; une gaieté gouailleuse; imprimons le mot puisqu'il date du temps, une « blague » dont l'irrévérence se prend à tout, aux principes de 89 comme aux héros de l'*Iliade*, à l'amour aussi bien qu'à la vertu.

Ce n'est pas que nous donnions la *Belle Hélène* pour une parodie bien criminelle et qu'il nous scandalise très fort de voir à la scène un Achille abêti et un Ménélas en chlamyde jaune. De 1860 à 1870, ont paru des œuvres plus malfaisantes. Malfaisantes pour les mêmes raisons qu'une philosophie dont elles offrent plus d'une fois des applications et aussi une manière de vérification. Flaubert, a-t-on dit, semble n'avoir écrit *Madame Bovary* que pour démontrer par un exemple l'automatisme spirituel de Taine. Pour le romancier naturaliste, l'homme est un composé d'appétits. Influencés par les circonstances extérieures, la situation sociale ou telles rencontres accidentelles, ces appétits se résolvent à ses yeux en des forces dont la résultante peut se fixer mathématiquement (1). Faut-il s'étonner qu'il maltraite la poésie et le sentiment en général? Il inflige à Lamartine cet outrage, que les strophes de son *Lac* accompagnent de leur mélodie les oscillations de la barque qui promène, un soir, les basses amours d'Emma et de Léon.

(1) Bourrienne, t. V, p. 141.

(2) Revue du 1er avril.

(1) V. J.-J. Weiss, *Essais sur l'Histoire de la littérature française*. « La littérature brutale. »

Dix ans après *Madame Bovary*, paraissait une prétendue peinture des mœurs « artistes », significative dans sa médiocrité. Une comparaison instructive peut se faire des bohèmes de Mürger, sans cesse en quête d'argent, et en particulier de son Rodolphe, si peu ami de la « mansarde » et si aise d'épouser à la fin la bonne table d'une veuve, — sacrifice fait de ses préférences de cœur (1), — avec un autre bohème, qui fut, lui, un véritable artiste et mania l'outil, au lieu de se tenir toujours en oisif aux alentours de l'atelier. Oui, des vulgaires fainéants de Mürger, si empressés à la chasse de la pièce de cent sous, qu'ils ne gagnent pas, et si platement comiques dans leur prise voluptueuse du métal enfin rencontré, qu'on rapproche l'exquis rêveur, dédaigneux d'un argent « trop lourd pour sa main fébrile », Gérard de Nerval, le « poète au sourire d'enfant, qui regardait le monde avec des yeux aussi lointains que les étoiles » (2). De celui-ci à ceux-là, d'une génération à l'autre, tant de dissemblance mesure la descente.

Quelqu'un qui fut des deux époques en offre le contraste assez en relief dans les deux manières de sentir et d'écrire qui, successivement, furent les siennes. « Nous tous, disait Sainte-Beuve, enfants plus ou moins mystérieux ou avoués d'une littérature sensuelle... Les uns, fils de *René*, ont caché et comme *ennuagé* leur sensualisme sous le mysticisme; les autres l'ont franchement démasqué (3). » Il fut de ces fils de René, et non des moins « ennuagés »; fils de *René*, ou, si l'on veut, fils d'*Obermann*. C'est une phrase de Sénancour qui sert d'épigraphe à *Joseph Delorme*.

Mais le jour vint où le poète des *Rayons jaunes* se trouva dépaysé dans une France où les beaux désordres d'imagination et de cœur passaient en ridicules. Il rougit d'avoir été ce larmoyant qui « tirait des plaintes » de son âme

Comme, au bord de l'abîme, un cerf en pleurs qui brame...

Il eût voulu désavouer un cœur trop saignant et qui avait étalé trop complaisamment ses blessures. Et ne le désavouait-il pas lorsque, offrant à la princesse Mathilde une nouvelle édition de ses poésies, il la priait de ne lui donner qu'*un merci tout court*, « embarrassé » qu'il se sentait d'accepter des éloges pour « des vers si anciens », qui « ne sont plus de moi », écrivait-il (4). Anciens, en effet, puisqu'ils dataient de trente ans passés. L'âge expliquait-il donc tout ce changement? Imputons-le aussi à l'ambiance. Avec sa souplesse, sa faculté d'adaptation, l'élégiaque de jadis s'était conformé au milieu. Laissant les effusions lyriques pour la « causerie », dès longtemps il était devenu le prosateur agile, le maître du « sermon pédestre », comme on l'a appelé.

En 1867, dans la préface de la *Dame aux Camélias*, Alexandre Dumas déclarait : « Il faut reconstituer l'amour en France. » C'était renouveler, à quelque douze ans d'intervalle, l'avertissement de Michelet. « Il faut reconstituer l'amour en France », répète Camille Aubray. L'amour est la « base » du mariage, lequel fonde la famille, qui fonde la société. Toute la philosophie du dramaliste à prétentions de sociologue se peut résumer en cet axiome. Pourtant le même moraliste exprime sur cet amour, d'importance primordiale, les idées les plus méprisantes. Il l'exclut de l'existence de l'homme supérieur, comme « un dérivatif inutile et dangereux » des forces que le génie doit « concentrer sur une pensée unique ». Il n'est, à son estime, que les maris de « valeur douteuse » qui laissent leur femme « jouer un rôle » dans leur vie. « En état de nature, l'amour est un besoin stupide de nos sens; en état de société, c'est une surexcitation factice de notre imagination. » A défaut, d'ailleurs, de cette contradiction formelle, le théâtre de Dumas, du moins la meilleure partie de ce théâtre contrarierait, par l'esprit qui y est infus, l'effet de rénovation cherché par son auteur. Une logique brutale, développant selon un processus inflexible le contenu des caractères; les intérêts à objet solide usurpant la place des sentiments; les raides formules du Code invoquées comme loi suprême; on ne sait quoi d'opprimant, une dureté continue, qui aime à s'accuser en reliefs blessants et, en tranchant de telles répliques, brille d'un éclat d'acier; telle est la comédie de Dumas. N'y cherchons point, du reste, l'image de l'époque. Dumas, — ses origines y sont pour quelque chose — ne va jamais d'accord avec son public. Il n'y vise pas; bien au contraire. Le plus souvent, il se plaît à l'étonner, ce public, à l'irriter, à le faire se cabrer sous lui.

Augier est autrement représentatif de son temps. Bourgeois de naissance, bourgeois d'esprit, il incarne, si le terme est de mise, la *poésie* de la classe moyenne, c'est-à-dire de la classe prépondérante. Aussi définit-il bien « ce pays d'égalité, où la richesse est devenue le but de toutes les ambitions, depuis qu'elle est devenue la seule inégalité possible » (1). Qui s'oublie à rêver, en cette France de 1860, est un attardé d'un autre âge. Les jeunes gens avertis comme il le faut dépouillent dès l'adolescence tout idéal romanesque. On a pu se demander si, dans tout le théâtre d'Augier, il y avait un amoureux. L'argent, qui as-

1. Aussi M. Jules Lemaître a-t-il osé dire que la *Vie de Bohème* est « l'apothéose de l'argent » et qu'elle est « plus bourgeoise » à elle seule que tout le théâtre de Scribe.

2. Paul de Saint-Victor, *Notice sur Gérard de Nerval*.

3. Sainte-Beuve, *Causeries du lundi*, t. II, p. 460.

4. *Lettres à la Princesse*.

1. Discours de réception à l'Académie française.

sortit les époux, limite la famille. C'est lui qui octroie licence de

[illegible] le luxe d'un garçon.

« Dégradation à froid », écrit quelque part J.-J. Weiss, qui adjure le tiers état de réfléchir à la responsabilité qu'il encourt en acclimatant certaines mœurs. Dégradation à froid, le mot ne nous paraît pas tout à fait juste. Elle fut gaie, même, dans les dernières années surtout, un peu folle, cette bourgeoisie calculatrice de l'Empire. Ceux qui alors avaient l'âge où l'on s'amuse ne l'ont point oublié. Jamais société ne s'étourdit mieux de plaisir que la France napoléonienne à la veille de sa fin. Monde léger de principes, léger aussi de passions fortes; opulent, élégant, d'un libertinage relevé d'esprit, ivre d'une griserie de champagne, s'entraînant à une course aux abîmes rythmée par la musique d'Offenbach.

*
* *

Remontés du fond du précipice par une faculté de rebondissement dont nous pouvons nous enorgueillir, nous nous laissâmes vite reprendre à la joie de vivre. Faut-il l'écrire? Au lendemain ou, si l'on veut, au surlendemain de la guerre, se place un des moments les plus brillants de la haute mondanité française. Très court; il est vrai: le temps, pour Jean d'Agrève, de « faire le tour des femmes de Paris ».

Aussitôt l'avènement de la République républicaine, s'éteignirent les lustres de cette fête aristocratique. Et, sans doute, on continua quelque part à s'amuser. Mais ce fut avec moins de « distinction »; je ne dis pas moins d'élégance, le mot s'entendant au sens matériel de luxe. Car la saignée des cinq milliards, tôt réparée, nous laissait tout juste une impression légère d'appauvrissement. Riches encore, plus riches que nos vainqueurs, nous gardions le vice de notre richesse. L'or n'avait pas subi chez nous d'interrègne, et nous allions le voir, ambitieux de gouvernement direct, essayer, non sans succès, son pouvoir sur des consciences d'hommes publics.

Il ne nous paraît donc pas que l'année 1870-1871, si tragiquement historique soit-elle, ait déterminé un notable changement de nos mœurs. Même réalisme pratique, parce que même positivisme théorique. Le courant des idées ne fut pas, en effet, dévié par les événements. Les mêmes maîtres restèrent les primats de l'intelligence. La même philosophie demeura le symbole de la France pensante. Il en résulta, entre autres conséquences, que le sentiment ne s'éleva pas au-dessus du bas niveau où nous l'avons vu.

Un indice non négligeable est la terminologie employée par un homme délicat de talent et d'âme, en des « méditations » sur les choses de l'amour. *Physiologie de l'amour moderne*, voilà le titre que ce « psychologue » de profession et d'enseigne inscrit en tête de son livre. Pour le matérialiser davantage encore, ce livre, il l'ouvre par une définition, citée déjà par Dumas, recommandée par Taine, — ce qui en garantit la qualité « positiviste », — une définition « physiologique », celle du *Dictionnaire de Médecine* de Nysten. Et la formule le satisfait; — avec cette réserve toutefois, que, vraie aujourd'hui, elle ne l'eût pas été « du temps de la chevalerie et de l'amour dantesque »; ni « du temps de Pascal et de son discours, de Racine et de ses tragédies »; pas même du temps de Beyle. Mais vraie aujourd'hui, vraie pour cet homme « d'arrière-fin de civilisation » que sent en lui Claude Larcher et qui rejoint de si près « la brute primitive ».

Est-ce le même Claude Larcher, ou tel autre héros de M. Paul Bourget, qui prétendait remarquer chez ceux qui vinrent à l'âge d'homme au lendemain de l'année terrible la trace d'un bel âge flétri, la mélancolie d'une grande catastrophe ressouvenue? Nous avouons ne leur avoir jamais vu cette marque signalétique; et il faut, croyons-nous, de la prévention pour les différencier notablement de leurs aînés de dix ou quinze ans. Aussi peu de rêve, même qualité d'amour; pas plus épris les uns que les autres du « grenier » de Lisette; même façon de s'amuser, de se marier.

La seule nouveauté digne de remarque, c'est une mode, assez éphémère, de dilettantisme, bien personnifiée par le héros de *Mensonges* et celui de *Cosmopolis*. On ébauche des intimités; on surveille en soi, pour l'arrêter à temps, l'éclosion du sentiment — ou de ce qui y ressemble; on est ému juste assez pour en jouir, assez peu pour « intellectualiser » ses impressions. On se prête, on ne se livre pas. Ainsi on enrichit son expérience et l'on embellit son *Moi*, qui devient une « mosaïque de sensations ». Si l'on fait des victimes, qu'importe? Nietzsche ne reconnaît-il pas à l'homme supérieur toute licence pour orner et magnifier ce *Moi?* Dur épicurisme, jeu cruel. Nous ne pensons pas, disons-le, que ce sport distingué ait eu, hors de la fiction, beaucoup d'amateurs.

*
* *

Nous avons sur le moral de la génération qui a suivi, de celle qui arrive à la maturité, un document précieux : l'autobiographie ou, pour reproduire le quasi-calembour du titre, *la Confession d'un Enfant du Siège*. Enfant du siège, c'est-à-dire né à Paris en janvier 1871, Michel Corday, — qui se raconte lui-même sous le nom de Marcel Rivière, — est de ceux pour qui la guerre est de l'histoire apprise, encore qu'il l'ait un peu vécue, nourri, pendant des mois, d'eau panée en guise de lait. Il appartient

donc à une nouvelle « poussée » d'hommes, allégés du poids de la date fatale; nous n'entendons pas indifférents au souvenir du grand désastre, mais francs d'humiliation et presque de douleur. Du moins, personne ne s'avise-t-il de leur trouver un signe au front.

Ces jeunes gens ont droit, ce nous semble, à une place à part dans cet essai psychologique. La fin du siècle coïncide, en effet, avec leur pleine floraison virile. L'année 1900 les trouve en âge de jouer tout leur rôle d'hommes et de citoyens. Et notons que le temps écoulé de leur naissance à cet avènement, cette exacte trentaine, mesure, dans le mouvement des générations, un « tour de roue ».

Quelle est donc leur sensibilité? Diffèrent-ils beaucoup de leurs devanciers immédiats? L'atmosphère morale que nous venons de décrire a-t-elle pu leur faire un cœur très dissemblable? Il ne semble point. Pourtant ils se distinguent de leurs aînés, et, réserve faite d'une élite dont nous aurons à signaler comme un heureux symptôme les visées spirituelles, ce n'est pas un relèvement qu'ils nous promettent. Flaubert prophétisait à la France de Napoléon III cette honte, de faire regretter par son plat réalisme les bourgeois de Louis-Philippe. Or, voici qu'aujourd'hui, « être second-empire » équivaut à « être touchant » (1). Marcel Rivière et ses camarades ont pu inquiéter leurs éducateurs par une précocité singulière dans le culte du « réel », et ils ont inauguré, à leur entrée dans le monde, un ton nouveau dans le mépris de l'idéal.

Dès le collège, au lendemain de la première communion, peut-être avant, la fureur du jeu les avait pris. A l'âge où nous poussions les billes, ils pariaient aux courses. Bien mieux, les grands événements publics leur étaient occasions d'agio. Lors de nos crises, ils « mettaient » sur tels ou tels ministres, tels ou tels candidats à la présidence, comme sur des chevaux. Direz-vous que ce n'est pas de quoi déflorer des âmes? Attendez. Ces petits spéculateurs étaient aussi des liseurs aux préférences littéraires significatives. Les livres de M. Zola circulaient plus que tous autres dans leurs salles d'étude. En faut-il davantage pour défraîchir des adolescences? Marcel Rivière, très clairvoyant du mal qu'il en a reçu, maudit l'influence de ce triste génie.

Ainsi développés, on peut prévoir de quel amour ils seront capables. Hâtifs, d'ailleurs, dans leurs « expériences ». L' « enfant du siège » avait 17 ans lorsqu'il osa sur une femme mariée, qui eût pu être sa mère, sa première tentative de séduction, sans entraînement de cœur, il l'avoue, par « une force de désir et une volonté de calcul ». Plus tard, c'est encore sans passion qu'il fait la cour à une jeune cousine qu'il n'a pu épouser. Il la « veut » par une sorte de point d'honneur, de gageure. Bandol a-t-il dit vrai? Les femmes appartiennent-elles à qui sait les prendre? Il est curieux de le savoir, car il tient à ne pas paraître moins déniaisé que le voisin, et il entend pouvoir donner la réplique à Bandol. Bandol, c'est le Desgenais de cette « Confession », mais un Desgenais autrement cru et « féroce », un Desgenais nourri de toutes les « tranches de vie » purulentes cuisinées par le naturalisme, un Desgenais enfin au scepticisme trivial, grossière carapace dont il se couvre, « cuirasse de boue séchée sur lui ».

Sur l'amour hors mariage, tel que le pratiquent les contemporains de l' « enfant du siège », nous avons d'autres renseignements que ses récits et aveux. Les finesses et les élégances particulières à ce « nouveau jeu » nous ont été décrites par des gens informés, doublés de gens d'esprit. Ils nous font connaître, en ses variétés, — au fond assez peu diverses, — toute la faune folâtrante qui s'ébat en marge du vrai monde : sòupeurs, viveurs, « marcheurs », jeunes ou vieux... Mais il ne s'agit, pour l'instant, que des jeunes. Encore moins ingénus que les « cocodès » leurs ancêtres, encore moins « lamartiniens », ce n'est pas à eux qu'il faut, comme ils disent, « la faire au *Lac* ». Avec eux non plus ne saurait « prendre » le « coup de la chaumière ». Leurs compagnes n'ont, au surplus, rien de commun avec les lorettes nourries de *Lélia* ou les grisettes lithographiées par Jean Scheffer et Philipon. Les albums de Forain sont à cet égard instructifs. Les scènes de M. Henri Lavedan ne le sont pas moins.

Qu'on cherche dans les phrases inorganiques, amorphes, échangées par ses « marionnettes », l'affleurement de quelque chose qui ressemble à du cœur. C'est cependant *leur cœur* (1) que prétend faire parler le « dialoguiste ». Leur cœur, le cœur de Gontran, qui vaut bien d'ailleurs celui de Mirette. La morale des Gontrans est d'aller d'une Mirette à l'autre, et les Mirettes se consolent aisément de se voir « lâchées » par les Gontrans ou « plaquées », à condition de trouver aussitôt qui les remplace. On se quitte comme on se prend, avec une aisance désinvolte. « Où en étions-nous ? Tout est réglé ? Vous ne me devez rien, je ne vous dois rien. — Oh ! voulez-vous un reçu ? » Je découpe ce bout de conversation dans une courte comédie d'un jeune écrivain, connu déjà pour la justesse d'une ironie qui souvent se tempère d'émotion (2). De l'émotion, en effet, se cache, je ne le nie point, sous le ton de persiflage que les deux personnages se font un point d'honneur

(1) V. *La Douloureuse* de M. Maurice Donnay.

(1) *Leur Cœur*, c'est le titre d'un livre de M. Henri Lavedan.
(2) *Le plaisir de tromper*, par Jules Renard.

de garder. Par instants, c'est visible, ils y ont de la peine. Mais enfin ils y réussissent. Ils esquivent jusqu'au bout le ridicule des larmes. L'amant ne « rate » point sa sortie. Comparez, dans le récit de Musset, les adieux de Brigitte et d'Octave.

Et le mariage?

Voilà beau temps que c'est affaire de « situation », selon un euphémisme courant. Les mœurs présentes n'innovent guère à cet égard. On va à l'union légale, on s'y laisse pousser, comme à une carrière, parce qu'il faut « se caser ». Cela est d'observation banale. La seule remarque à souligner, c'est qu'on y va de moins en moins. De moins en moins cette « nécessité sociale » est subie. Depuis les statistiques dont s'effrayait Michelet, suivez la décroissance des chiffres officiels. La « crise du mariage » est une question du jour. Elle inquiète le législateur. Naguère il simplifiait par une retouche au Code (1) l'une des formes qui, pour les gens à demi soucieux de régularité, valent parfois des obstacles. On parle d'une loi nouvelle en ce sens. Nouveau palliatif. La maladie veut d'autres remèdes. On se demande sérieusement s'il n'y a pas désaccord intime entre les exigences du vieux contrat et notre tempérament, tel, du moins, que nous l'a fait notre plus récente perversion. Un journal ouvrait dernièrement une enquête sur le point de savoir s'il y a lieu de modifier les statuts de la société conjugale. On eût pu les croire assez amendés par le divorce. Si appréciables pourtant que soient ses résultats, — au point d'épouvanter nombre de ceux qui le votèrent, — le divorce est tenu pour une « modification anodine » par les apôtres de « l'évangile du bonheur » (2). Même l'union libre, à cause de sa fixité relative, n'est recommandée par eux qu'à titre de pis aller transitoire. C'est l'amour libre qu'ils proposent comme but à notre « ascension dans le futur ».

Reconnaissons que le mariage est souvent mal défendu par ceux qui vivent sous sa loi. Son prestige peut-il être affermi par l'exemple des épouses respectueuses du pacte comme la Paulette de Gyp, tournant, avec une espièglerie perverse, autour de la faute et « autour du divorce »? Et notez qu'elles sont légion. Paulette d'Alaly est largement « représentative », et l'on a eu raison de l'appeler une « poupée symbolique ». Les hésitations de certains maris sur les droits qu'ils tiennent du Code n'ont pas non plus de quoi renforcer l'institution. Presque tous, j'en conviens, maris de théâtre. On peut apercevoir néanmoins un signe sociologique dans cette débonnaireté devenue de rigueur à la scène; énervement de l'autorité, non tant par la faiblesse du chef que par l'abandonnement voulu d'un titre estimé par lui-même discutable.

Les auteurs les plus heureux de ces toutes dernières saisons dramatiques ont porté au mariage des coups plus audacieux. Quoi de plus hardi que cette manière de donner l'union libre pour une forme sociale admise, qu'un père de famille bénisse, — comme dans la *Rosine* de M. Capus, — ces noces extralégales, ou que, — voyez les *Amants* de M. Donnay, — les faux ménages et les autres soient présentés comme socialement confondus? Du théâtre encore, objectera-t-on, et nous convenons que les mœurs n'en sont pas tout à fait là. Mais il y a quelque chose de symptomatique dans la parfaite sérénité avec laquelle le public accueille cette « philosophie » découpée en comédies. Il mérite bien, ce public, l'épithète qui lui a été infligée : « Public amoral. » Il vérifie le jugement de M. Paul Bourget, qui voit dans le « nihilisme moral » la forme dernière du mal du siècle.

Nihilisme, c'est-à-dire décomposition. Comment la fière blessure de René s'est-elle changée en cette chose putride? Qu'est devenu le noble tourment de la disproportion entre la réalité et le rêve? Il ne s'agit plus, voilà beau temps, d'aspirations à l'infini. Nul poème flottant, nul être de mirage, nulle « sylphide », symbole de gloire « et surtout d'honneur », en même temps que magicienne de beauté, ne hante les cerveaux. Il ne s'agit pas davantage d'exaltation à la mode d'Indiana ou de Valentine, de divagations lyriques sur le droit de la passion. Plus n'est besoin d'éloquence sur ce vieux thème. Le droit de la passion, y compris le droit à l'adultère, a cessé d'être matière à débat. C'est tout simplement qu'on en parle, sans hausse de verbe ni déploiement de rhétorique. Et quand nous disons droit de la passion, n'entendez pas droit du sentiment, mais droit de la chair. Car c'est d'amour de chair que de plus en plus il est question. C'est donc la chair qui a bataille gagnée. En quoi l'on peut trouver quelque analogie de nos mœurs présentes à celles d'il y a cent ans, — réserve faite, entre autres différences, de l'infécondité voulue qui donne à la licence d'aujourd'hui un air de débauche sénile.

* * *

Pourtant, comme à toutes les époques de fort sensualisme, le mysticisme a réagi. Après M. Zola et son école, nous nous sommes trouvés « terrain favorable » pour Tolstoï, Ibsen, Mæterlinck... Ils ignoraient le jeu des lois morales, ceux qui s'en étonnèrent. Une soif de spiritualité a suivi la lippée brutale. On a voulu échapper à des réalités physiques trop décrites, trop vues, trop senties. Cela remonte

1 Loi du 20 juin 1896 sur les actes respectueux.
2 C'est le titre d'un livre de M. A. Charpentier.
[illegible] *[illegible] du mariage et l'union future*, par [illegible]

à quelques années déjà, et il n'y a guère paru à telles manifestations de l'art dramatique ou autre. Mais une renaissance idéaliste n'est point niable. Plusieurs se sont repris d'intérêt pour les choses de l'âme. Amours d'âmes, jalousies d'âmes, c'est ce que nous racontèrent, en des décors de légende, avec des raffinements et des quintessences, les figurines du Flamand subtil, et nous ne prétendons pas qu'il n'y eût rien de malsain dans leurs langueurs et que leur chasteté ne fût jamais perverse. Le Norvégien mit à la scène des crises de conscience, des révoltes à la Sand, des rachats par le sacrifice, des immolations à l'idéal... Un réalisme qui baigne toujours dans le mystère, c'est celui du romancier russe. Et l'inquiétude de ce mystère est, avec une charité active, parfois douloureuse, la caractéristique de ses personnages. De tout cela quelque chose a pénétré en nous. Des aînés pleins d'éloquence ont jeté aux générations nouvelles un *Sursum corda* qui a été entendu. Oh ! nous savons quelle part de dilettantisme puéril s'y est mêlée ; et nous n'avons pas fait plus d'état qu'il ne convenait des bandeaux à la Botticelli. Reste un certain mouvement de remontée morale. L'esprit prétendu scientifique, réduisant tout à ses formules, le *scientisme*, geôlier de l'idéal, tombe, aux yeux de quelques-uns, en discrédit : la tyrannie du « fait » est secouée par eux. Des intelligences d'élite osent avouer le besoin d'une « transcription mystique et surnaturelle du monde ». L'un des jeunes gens qui s'efforcent à cette ascension avec le plus d'ardeur, M. Maurice Pujo, célèbre, j'allais dire chante, l'amour « orienté par un principe supérieur ».

Pouvons-nous donc espérer un renouveau sentimental? A peine oserions-nous l'écrire. Des tendances si diverses se croisent, se heurtent... A cet égard, comme à d'autres, notre situation peut se définir l'anarchie. Sait-on jamais ce qui sortira de l'anarchie ?

MICHEL SALOMON.

THÉATRES

VARIÉTÉS. — *La Femme*, comédie en quatre actes de M. A. Capus.

Une transformation, assez curieuse et fort amusante, est en train de se produire dans les mœurs théâtrales, — j'entends dans les mœurs telles qu'elles apparaissent sur le théâtre. Elle date, je pense, de Becque et du Théâtre-Libre.

L'auteur de la *Parisienne*, avec sa robuste gaîté et son pessimisme jovial, s'était amusé à montrer les vilenies que les mœurs bourgeoises abritent sous les « convenances » : vilenies d'amour ou vilenies d'argent. Les auteurs du Théâtre-Libre renchérirent sur leur maître. Les « ménages » qu'ils mirent sur la scène avaient quelque chose de paradoxal et d'effarant. En même temps, et pour donner plus d'autorité à leurs théories, — car les théories, selon l'usage, ne manquèrent pas de se former après les œuvres, — ils opposèrent au mariage un état analogue, qui devenait pour eux une sorte d' « état de grâce », impliquant toutes ou presque toutes les vertus dont le mariage était dépourvu. Si bien que l'humanité semblait divisée en deux camps : les mariés, trompeurs, cupides et vénaux ; les « collés », fidèles, probes et désintéressés... Cela, à coup sûr, était « nouveau ». Ajoutez que cette sorte de bravade contre les préjugés avait une apparente crânerie ; ajoutez que ce paradoxe donnait satisfaction au goût de « charge » des auteurs, et, en une manière, au besoin d'idéal, ou tout au moins de vertu bourgeoise dont est possédé le public. C'en était assez pour que ces tableaux fussent accueillis avec joie. Car c'était l'époque où nous pensions, — presque ! — que M. Georges Ancey venait de découvrir la Vie !...

Et peu à peu, les âges héroïques finis, ces paradoxes s'établirent. Aux conventions détruites, une autre se substituait tout doucement : la supériorité du « collage », puisqu'il faut l'appeler par son nom, sur le mariage. Rappelez-vous les pièces jouées depuis une quinzaine d'années, depuis le Palais-Royal jusqu'à la Comédie-Française. Il n'y était, comme il convient, question que d'amour. Or presque tous les couples unis et tendres étaient irréguliers ; le mariage n'apparaissait, si je puis dire, que sous les espèces de l'adultère... (Et je ne m'arrête pas à l'objection que l'adultère ou la tromperie ne saurait exister dans un ménage « libre » ; l'expression même par où l'argot définit ces soi-disant ménages libres exprime clairement à quoi se réduit cette liberté)... A ces idées désormais admises sont venus se joindre, plus récemment, les revendications féministes, le droit au bonheur et autres turlutaines. Et nous vivons encore, au théâtre, sur la division établie naguère au Théâtre-Libre. A gauche, — ou de la main gauche, — les bons ménages ; à droite les mauvais.

Sans doute, à cette transformation des conventions théâtrales correspondait une transformation des mœurs. La « fête » tendait à s'embourgeoiser de plus en plus. Vous vous rappelez le tableau

délicieux que M. Donnay nous donnait au premier acte d'*Amants*... Mais je crains que les auteurs aient été quelque peu dupes des apparences. Ou, plutôt, — et cela n'est pas très facile à dire sans froisser personne, — vivant d'une vie assez libre, ils ont été frappés surtout des « progrès » accomplis par les mœurs dont ils étaient les témoins. Aux amours de table d'hôte, où, selon le mot de Dumas, chacun repasse à son voisin le plat dont il vient de se servir, succédaient des amours de « pension », si l'on peut dire. On vivait ensemble, on s'aimait, ou on « faisait le geste », comme disait Maupassant. Quelle différence y avait-il donc avec le mariage ? Et nos auteurs ne remarquaient peut-être pas assez que ces amours, par la façon dont elles se nouent, dont elles se dénouent, et surtout dont elles se succèdent, ressemblent au mariage comme un « garni » ressemble à la maison familiale.

Et, ce qu'il y a de très amusant et de très curieux, c'est que, par un retour inattendu, toutes les phrases par où Augier ou Feuillet célébraient et voulaient imposer la grandeur et le respect du mariage, toutes ces phrases dont nous avions les oreilles rebattues, nous les retrouvons presque identiques, mais appliquées maintenant aux faux ménages. La convention établie est si forte que nul n'y échappe. Les plus spirituels, les plus sceptiques s'y soumettent. M. Capus lui-même n'a pu s'en affranchir.

Au troisième acte de la *Veine*, dans une scène qui est d'ailleurs une merveille d'observation, de finesse et d'esprit, Julien et Charlotte, les deux héros, ont une discussion.

Julien vit avec Charlotte depuis quelques mois. Quand ils se sont « mis ensemble », elle lui a dit : « Je ne serai jamais une gêne pour toi ; le jour où tu ne m'aimeras plus, où je serai un obstacle à ta carrière, tu me le diras, ou je le verrai, et je disparaîtrai de ta vie, doucement, sans phrases et sans plaintes. » Or Julien est la proie d'une coquette (Simone) qui ne lui cédera que le jour où il se sera séparé de Charlotte. Déjà, les raisons par lesquelles il défend son ancienne amie contre sa future maîtresse sont absolument celles que donnerait un mari qui aimerait à tromper sa femme, sans avoir envie de l'abandonner. Et, de cela, il ne faut pas blâmer Julien ; les personnages de théâtre ne nous ont pas habitués à tant de délicatesse que nous regrettions les scrupules que montre celui-ci. Mais voici où où je voulais en venir. Julien, qui ne veut pas quitter Charlotte et qui voudrait conquérir Simone, cherche à arranger les choses au mieux de ses intérêts ; et, soi dit en passant, l'inconscience et la profondeur de son égoïsme sont admirables. Il allègue les nécessités de sa carrière, l'obligation où il sera de recevoir des gens qui seraient gênés par Charlotte, ou qui la gêneraient... Il ne s'agit nullement de se quitter, mais ne pourrait-on pas, tout en continuant de s'aimer, de s'adorer,... ne pourrait-on pas vivre, au moins en apparence, un peu plus séparés ?... Ainsi Julien se répand en phrases insidieuses. Charlotte a vu clair ; elle l'arrête : « Pas de mensonges ! Quittons-nous *d'une façon digne de nous !* »... Et, il faut bien que je le dise, cette phrase m'a rempli de stupeur ! Ou les mots ont perdu leur sens, ou elle signifie : « Ayons, en nous séparant, les mêmes sentiments que nous avons eus toute notre vie, ces sentiments qui nous ont mis aux bras l'un de l'autre... » — Quels sont donc ces sentiments, ou, en d'autres termes, quels sont au juste ces personnages qui parlent de leur dignité en termes si respectueux ?

Pour Julien, notons seulement ceci. Il est avocat sans causes, ce qui n'est pas un péché ; il a des dettes, ce qui n'est pas un crime, mais il semble résolu à ne pas les payer, ce qui implique chez lui un sens de la probité un peu obscurci ; enfin, la veille ou l'avant-veille du jour où il est devenu l'amant de Charlotte, il avait une autre maîtresse. Résumons : il adore les femmes, et a pour l'argent des autres une parfaite indifférence.

Voici Charlotte, maintenant.

Toute jeune, elle a eu un amant, « Fernand », employé dans je ne sais quel grand magasin ; ils ont vécu quelque temps ensemble, puis se sont séparés. A cette époque, Charlotte a fait un petit héritage ; elle a acheté un fonds de fleuriste ; et depuis, elle vit toute à ses affaires, qui ne sont pas brillantes, car le même créancier qui poursuit Julien va la faire vendre au premier jour. « Pour les choses essentielles », comme dit la Périchole, on n'a rien à lui reprocher. Depuis Fernand, elle est sage. Mais de la sagesse la plus « moderne ». Je sens combien les grands mots seraient déplacés ici ; disons seulement qu'elle n'aura aucune des hésitations qui troubleraient une femme simplement honnête. Si personne jusqu'à présent n'a succédé à Fernand, ce n'est pas qu'elle soit embarrassée de vains scrupules ; c'est que « ça ne lui a rien dit » encore. Et, pour passer le temps, elle prodigue à ses employées les conseils les plus larges ; celle-ci a envie d'aimer ? qu'elle passe son envie ; celle-là a un « gros goût » pour le luxe ? qu'elle cède bien vite au

jeune homme riche qui la poursuit... Une certaine nervosité apparaît à travers ces propos indulgents. C'est que le successeur de « Fernand » a commencé d'apparaître, sous l'enveloppe mortelle de Julien. Rien de définitif ne s'est encore passé entre eux. Julien presse Charlotte ; elle résiste, par peur de « faire une bêtise ». Il insiste. Il a un projet charmant. C'est de partir tous les deux pour le Havre, où il va plaider. On passerait trois jours ensemble, bien ensemble... Charlotte ne s'indigne pas ; il ne faut plus s'indigner ; et d'ailleurs pourquoi s'indignerait-elle ? Elle refuse, sans conviction, car Julien lui plaît fort... Une fois qu'elle a refusé, elle regrette... Bref, elle jette un regard sur la pendule. Plus que dix minutes avant l'heure du train !... Elle s'élance vers la gare.

Et c'est ainsi que commencèrent les amours de Charlotte et de Julien.

Il n'y a aucune raison, assurément, pour que deux êtres qui se plaisent, et qui ne sont d'ailleurs gênés par aucun préjugé, se refusent le plaisir d'aller faire un petit voyage ensemble. On ne les blâmera pas davantage de ne pas s'être quittés au retour. Mais, quand une liaison a commencé de cette manière, avec une facilité et une rapidité pareilles, c'est tout de même un peu surprenant d'entendre ces mêmes gens qui se sont pris « au vol » pour ainsi dire, parler avec conviction de ce qui est ou n'est pas « digne d'eux » !... Notez que rien de ce que nous savons par la suite n'est de nature à changer notre opinion sur Charlotte. Elle reste ce qu'elle était : délicieuse, ce qui n'est pas « une raison ». Elle est amoureuse ; il est amoureux ; et cela est très gentil, sans doute... Mais enfin, par quel mystère de la grâce, Charlotte, demoiselle facile et sans scrupules, se trouve-t-elle promue au rang de femme modèle, à qui on doit, non seulement de la reconnaissance, mais du respect, et dont la dignité a le droit d'être susceptible ?... Si encore cette liaison avait pour elle la durée, la longue fidélité qui est à la fois une garantie et une preuve ! Mais, commencée aux premières feuilles, la vie commune cesse, si je ne me trompe, avant l'automne. Julien et Charlotte sont pareils à d'autres. Ils se sont pris, ils se quittent. C'est parfait si cela leur plaît. Mais que voyez-vous dans leur histoire qui la distingue de la plus ordinaire passade ? Et de quel droit, sincèrement, invoquent-ils leur dignité ?

Je ne voudrais mettre en ceci aucun pharisaïsme. J'admets que certaines liaisons soient plus dignes de respect que certains mariages. Mais celle-ci ?... Imaginez Julien et Charlotte mariés, et Julien abandonnant sa femme après six mois de vie commune. Que penserait-on de ce ménage ? Et comment, déplorables s'ils sont mariés, deviennent-ils presque admirables s'ils ne le sont pas ? Le fait seul de vivre en dehors de la règle confère-t-il des vertus dont sont privés ceux qui s'y conforment ? Pourquoi, enfin, ce sentiment général contre la règle, qui se manifeste depuis quelques années tant dans le vaudeville que dans la pièce à thèse ? Parce que le mariage est la règle ou la régularité, on s'indigne contre lui. Il n'est pourtant qu'une manière de garantir la fragile tendresse que deux êtres ressentent l'un pour l'autre. Il prouve au moins ceci : qu'à un moment ces deux êtres ont cru à l'éternité de leur amour. Supposez que Charlotte, à la proposition de Julien, ait répondu par une contre-proposition de mariage. Il serait certainement parti seul pour le Havre. C'est-à-dire qu'il aimait assez Charlotte pour passer quelques jours avec elle, mais pas assez pour lui consacrer sa vie. Qu'on ne s'indigne pas contre leurs faiblesses, j'y consens ; mais tout de même, qu'on ne les respecte pas trop !

Si j'insiste, ce n'est pas seulement parce que M. Capus a écrit la phrase que j'ai relevée tout à l'heure. C'est que cette phrase semble résumer, très sincèrement, l'opinion qu'il a de Charlotte. Et ainsi se manifeste une sorte de morale nouvelle qui, malgré tout, paraît un peu surprenante.

Cherchez avec quelque soin les raisons de l'estime où M. Capus tient Charlotte. On les trouverait peut-être en considérant le couple qu'il a opposé au couple Charlotte-Julien, à savoir Joséphine-Tourneur. Ce qui a décidé Joséphine à prendre Tourneur, c'est qu'il était riche. Ce qui a décidé Charlotte et Julien à « se mettre ensemble » — pour six mois ! — c'est qu'ils s'aimaient ; Charlotte était désintéressée ! A un moment, elle dit à Julien : « Je ne suis pas une femme entretenue ! » Il convient de l'en féliciter, sans rechercher même ce qui, la liaison établie, différencie Charlotte de Joséphine. Mais alors le seul étalon de la vertu et de la dignité serait donc l'argent?... J'entends bien que c'est quelque chose. Mais avouez que c'est un idéal médiocre, et qui étonne un peu de la part d'écrivains qui ont été dégoûtés par la médiocrité du mariage. Tout est permis si ce n'est pas « pour de l'argent ». On est « digne », pourvu qu'on ne se vende pas !

Ainsi le cycle est accompli. Ce n'est plus seulement les phrases d'Augier sur le mariage, qu'on applique aux liaisons libres. C'est sa morale aussi qui réapparaît. L'a-t-on assez malmenée, cette morale bourgeoise ! Que n'a-t-on pas dit, et fort justement, — de ces personnages qui de-

viennent des parangons de vertu dès qu'ils ont « rendu l'argent » ! Les voici qui reviennent, sous une forme un peu nouvelle, mais avec le même fonds, la même préoccupation essentielle, la même « pierre de touche » !... C'est qu'il n'y a pas deux manières de juger les choses, et qu'un jugement faux entraîne forcément des conséquences fausses. Si la « dignité » ne représente plus ce qu'elle représentait, il faut bien qu'elle représente autre chose. Et si cette autre chose est d'une insuffisance évidente, c'est une preuve peut-être que la dignité vraie ressemble plus à ce qu'elle était naguère qu'à ce qu'on veut qu'elle soit aujourd'hui.

Voilà un article bien grave pour la plus légère et la plus amusante des comédies ! Tout au plus pourrai-je alléguer que ce n'est pas moi qui ai commencé... La vérité, c'est que n'ayant pu parler, — bien malgré moi ! — de la *Veine* que quinze jours après la première, je n'aurais pu que répéter trop tard presque tout le bien qu'on en a dit. Au surplus, tout le monde ira voir la pièce de M. Capus. Elle est charmante, supérieure à ce que l'auteur a donné jusqu'ici, d'un esprit et d'une grâce achevés. J'ajoute que la *Veine* est jouée admirablement, incomparablement, par Mmes Granier et Lavallière, MM. Guitry, Brasseur et Guy.

***

Notre érudit, et heureusement inlassable, confrère A. Soubies publie un nouveau volume de son *Histoire de la musique*. Celui-ci, nourri, substantiel et plein d'intérêt, digne en un mot de ses aînés, est consacré à la Belgique.

***

A la semaine prochaine le drame de M. Auguste Dorchain, *Vers l'Amour*, dont le succès a été très vif à l'Odéon.

JACQUES DE TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le deuil des primevères, par FRANCIS JAMMES (Société du *Mercure de France*).

Francis Jammes a réuni dans ce recueil les *Élégies*, les *Prières*, des *poésies diverses* et deux poèmes plus étendus : *La jeune fille nue* et *Le poète et l'oiseau*. On sait combien est particulière la manière de Francis Jammes; il ne s'astreint à aucune des « règles » établies, règles de métrique ou règles de goût. Il s'efforce d'être sincère et d'exprimer exactement, sans excès ni pauvreté, l'émotion spéciale que lui donne la vie. Pour cela, il s'est débarrassé de toute la littérature qui traîne dans nos imaginations pleines de souvenirs du romantisme, rythmes et sentiments. Les élégies de Francis Jammes ne ressemblent à nulles autres. Elles ont quelque chose de simple et d'enfantin qui touche; car il faut se refaire une âme enfantine et simple pour recevoir de la nature éternelle et de la très vieille vie une impression neuve. Elles sont ainsi saisissantes de vérité, d'exactitude. On les sent toutes proches du cœur qui s'y exprime; rien ne s'y interpose entre la mélancolie dont elles sont nées et la forme qu'elles ont prise. C'est à leur parfaite ingénuité qu'elles doivent d'être pathétiques. Elles le sont extrêmement. L'amour et la mort, l'inquiétude de la destinée, la tristesse nostalgique des attentes et des souvenirs ont alarmé plus profondément qu'aucune autre l'âme de ce poète. Il tâche en vain de s'apaiser et de se résigner; il est ardent et tourmenté; il n'y a pour lui ni calme ni repos : la passion l'a touché. Même ses balbutiantes prières sont toutes frémissantes et douloureuses... Cette œuvre est extrêmement belle. La poésie de ces dernières années n'a rien produit de plus original, de plus profond, de plus poignant.

L'oiseau d'orage, par MARCELLE TINAYRE (Calmann-Lévy).

La femme, le mari, l'amant... Oui, certes; et je n'ai pas besoin de vous présenter ces trois personnages types du roman contemporain. Ah ! comme ils ont tout galvaudé, les romanciers contemporains ! et les plus poignantes aventures et les plus douloureuses complications des pauvres destinées humaines, comme ils en ont fait de vains ingrédients littéraires ! et toute la vie, comme ils l'ont profanée !... Ces reproches ne s'adressent pas, du reste, à Mme Marcelle Tinayre, et justement son beau livre témoigne de l'émouvante intensité que reprennent les thèmes connus dès qu'un sincère et probe écrivain les traite avec la respectueuse simplicité qui convient. Il fallait du courage pour s'attaquer à ce sujet. Mme Tinayre ne s'est point acharnée à les renouveler artificiellement, au moyen d'intrigues ingénieuses et de subtiles inventions; c'est à force de vérité qu'elle nous présente comme toute nouvelle cette vieille histoire. Les personnages sont vigoureusement tracés. La noblesse du mari n'est ni emphatique ni ridicule, mais il impose par sa dignité, par sa droiture. L'amant n'est, en somme, qu'un jeune misérable, empêtré de littérature et criminel avec une lâche inconscience : « il s'amusait, comme un gamin, à jeter des cailloux dans une eau claire, content de la troubler, affirmant ne point la salir »; il est sauvagement égoïste dans sa manière d'éluder les responsabilités; il est tout à

fait odieux, — et probablement très « comme dans la vie ». La femme est très vivante, vraie, et digne de pitié, profonde, charmante... Le drame, rapide et passionné, se lie et se dénoue d'une façon naturelle et juste. Quant à la thèse, Mme Tinayre n'a point commis l'erreur de la présenter sous une forme abstraite, mais elle résulte normalement des circonstances posées ; elle ne vaut que pour les personnages particuliers que voici, dans ce cas spécial, — et c'est ainsi le genre de thèse, en effet, qui sied à un roman.

Vallobra, par Paul Alexis (Fasquelle).

Vallobra, « pièce en cinq actes, reçue trois fois, pas encore jouée », en désespoir de cause se fait roman. L'œuvre est assez vivante et forte, vraie encore, malgré des scènes un peu truquées, qui proviennent directement de la pièce, — et c'est très amusant, puisqu'on en fut averti, de retrouver la pièce dans le roman... Vallobra, Darbousille et Malemort sont trois amis d'enfance, de province lyonnaise. Pas bien riches ; seul Malemort a quelque argent. Il emmène Vallobra à Venise. Vallobra, qui « aima le pouvoir comme le baron Hulot les femmes», avait dès sa prime jeunesse un don oratoire tel que c'en était, si l'on peut dire, une espèce d'infirmité de ne pas pouvoir ne pas faire de discours. A Venise donc, sur la place, le voici qui soudainement prend la parole et développe sa théorie des États-Unis d'Europe. Deux Françaises qui étaient là, Mme et Mlle Miramon, s'émerveillent d'un si beau talent, et Vallobra épousera donc Hélène Miramon, qui est fort riche ; ensuite, il deviendra député de Lyon. Sa carrière est faite. Cependant, Malemort, sculpteur incompris, jaloux de son ami, sombre. Vallobra, chef de parti, constitue le « Grand Ministère », organise l'expédition de la Tripolitaine. Mais sa vie privée, qu'il complique imprudemment, va le perdre. De petites histoires clandestines sont révélées : Vallobra doit abandonner la vie politique, se consacrer à sa femme et à son fils... Ils voyagent, sans but. A Tripoli, un jour de fête publique, il est reconnu, acclamé, et reçoit un coup de poignard de l'anarchiste Malemort. Il ne succombe pas, mais au contraire combine si bien les circonstances qu'il entre au Sénat, en est bientôt élu président et meurt à la tribune en prononçant son discours d'ouverture de session, dont le thème était l'apologie du socialisme... Ce roman plaît par quelque chose de vif, de serré. Il est tout en action. Pas de psychologie vaine. A ces qualités qu'il doit, sans doute pour une part, à son origine scénique, se joignent aussi quelques défauts dont la raison est la même, car le théâtre est un genre beaucoup plus artificiel encore que le roman.

Histoire de l'affaire Dreyfus, par Joseph Reinach (Éditions de la *Revue Blanche*).

Je ne crois pas que l'opinion publique soit prête encore à considérer un ouvrage sur l'affaire Dreyfus comme un livre d'histoire. Mais, c'est tant pis pour elle, — et ce nous est une raison de plus de remarquer l'effort qu'a fait M. Reinach pour conserver ici l'attitude d'un historien. Il a résolument voulu être impartial, et ce n'est pas sa faute si les documents qu'il étudiait le renforçaient dans ses convictions. Il cite des textes nombreux ; il les commente, il les discute, — et sa démonstration est plausible. Il serait à souhaiter qu'un autre historien surgît dans le parti adverse ; alors, on pourrait comparer et juger. Mais, je ne sais pourquoi, le parti adverse écrit peu sur la question même ; c'est bien dommage. Littérairement le présent livre est beau, par la simplicité, la précision du détail, par l'émotion contenue, par le style vigoureux et sûr. Il est pittoresque, il est amusant, il est tragique... Je crois, du moins, — mais peut-être aussi manqué-je d'impartialité, comme l'opinion publique, qui sait ?...

La marque, par Philippe Chaperon (Lemerre.)

Sauveur de Chantelus est presque fiancé à Estelle Méridon. Ils se conviennent : elle, presque un bas bleu ; lui, collaborateur à plusieurs recueils encyclopédiques. Mais, un soir, Chantelus rencontre à Versailles une inconnue qui lui semble « une revenante du siècle délicat et exquis », le XVIIIe. Elle s'appelle Églé, lui est indulgente ; ils associent leurs destinées. Mais Chantelus n'est pas si aveuglé par la passion qu'il ne découvre à sa maîtresse de fâcheux défauts. Car elle s'enivre et s'abandonne à mille débauches. C'est un principe chez elle. Voici. Églé a sur l'épaule un signe, en forme de V, ce qui la porte à croire qu'elle est une réincarnation de Jeanne de Lamotte-Valois qui, comme chacun sait, fut marquée au fer rouge, par la main du bourreau, de la lettre V, sur l'épaule gauche ; — et « c'est pour laver le crime odieux d'autrefois par la honte, par l'abjection » qu'elle se livre à l'inconduite. Jeanne de Lamotte est morte en 1791, et le même jour naissait, dans la même maison, Fanny Smithson, qui sur l'épaule avait la même marque. Elle eut une existence orageuse et mourut en 1832 ; le jour de sa mort naquit Athénaïs Rosel, marquée d'un identique V, et qui mourut en 1865, le jour même de la naissance d'Églé, douée du même mystérieux stigmate. Voilà pourquoi Églé se préoccupe d'expier, à sa manière, les crimes de son prototype. Volontairement, elle se dégrade le plus qu'elle peut. Mais enfin, Sauveur est pris de dégoût ; il tue à coups de couteau cette martyre d'espèce très spéciale. Églé meurt digne-

ment. Elle sent que sa tâche est accomplie, que l'âme de la comtesse de Lamotte a suffisamment souffert, et elle remercie Sauveur le bien-nommé... Alors, Sauveur de Chantelus va retrouver Estelle et lui raconte sa prouesse ; « il croit avoir agi justement et sa conscience est pure de tout remords ». Mais Estelle est moins enthousiaste. Quelques années plus tard, nous la revoyons vieille fille. Elle se console dans des convictions fatalistes... Ce déraisonnable récit est fort amusant.

Les chevauchées de Joconde, par Maurice Montégut (Ollendorff).

Une très belle histoire. Écoutez. En ce temps-là (les arrière-grands-pères de nos arrière-grands-pères étaient de petits-enfants), une femme fut belle entre toutes les femmes. La gloire de sa beauté se répandit par le monde, et le grand peintre Gilles de Flandre, étant venu pour la voir, subitement devint aveugle, les prunelles brûlées par la trop éclatante splendeur de Joconde. Et Joconde donnait des fêtes prodigieuses. Elle avait pour amants Princet, le fils du roi, le cardinal, le connétable, et le grand argentier. Un jour, ayant besoin d'un million, elle mit en loterie l'une de ses faveurs. Le gagnant fut... deux étudiants qui s'étaient cotisés pour acheter un billet de trois livres. Mais passons. Coriolan, roi des Lombards, envahit le royaume. Princet et le connétable partirent, à la tête d'une puissante armée. Or, le connétable fut tué ; Princet, quoique brave, dut reculer. Et le vieux roi se crut perdu. Mais Joconde sauva la Patrie. Précédée de ses musiciens, escortée de ses femmes, de ses pages, de ses fous, de ses valets, casquée d'or et presque nue, sur un fougueux cheval noir, elle entraîna à sa suite la foule et tout le peuple hors des murs. Et Coriolan fut pris. Mais Princet, par raison d'État, dut épouser une autre femme que Joconde. Joconde l'aimait. Elle disparut et personne ne sut jamais ce qu'elle était devenue. Et, le soir de ses noces, le prince reçut un coffret précieux, l'ouvrit et y trouva la chevelure de Joconde... Si nous connaissons l'histoire de Joconde, c'est grâce à Faustin, enfant du peuple, qu'elle favorisa, et qui, en reconnaissance d'un tel bonheur, consacra toute son existence à célébrer la gloire de Joconde !... Ce roman est écrit avec une verve brillante, en vers et en prose, la fantaisie en est souvent charmante, fastueuse, gaie et spirituelle...

Les fleurs d'or, par Champol (Plon).

Suivez-moi bien. Vincent Gerbault, nommé capitaine à Toulouse, s'installe rue du Vieux-Raisin. Il a pour propriétaire un trio composé de : Germaine, modeste jeune fille, — Estelle, son amie, — Mme Lancelot, une bonne grosse veuve de commandant. Délicate de la poitrine et ressemblant à une miniature de la princesse de Lamballe, Estelle aime en secret Vincent ; celui-ci s'éprend de Germaine. Cela n'est que le commencement. Mais Vincent retrouve bientôt son cousin Edmond Dulaurier, personnage commun, qui a épousé Sylvie Mougin, jeune fille pauvre. Donc, Germaine repousse l'amour de Vincent, cependant qu'Estelle, désespérée, chante malgré la défense des médecins et peu à peu dépérit. Sylvie a des allures étranges, parfois terne, parfois provocante avec ses yeux bizarres qui brillent comme des « fleurs d'or ». Voilà déjà l'explication du titre. Or, le docteur Lepage, ami de Vincent, vient, à la demande de celui-ci, tenter la guérison d'Estelle. Et il s'éprend de sa malade. Sylvie et son mari sont partis en voyage dans les Pyrénées. Justement, Vincent fait les manœuvres dans cette région. Au cours d'une excursion, Edmond tombe dans un ravin : nul doute qu'il n'ait été précipité par Sylvie. Sylvie rentre à Toulouse, et bientôt accuse Vincent du crime qu'elle a commis. Vincent est arrêté : à son grand étonnement, on trouve chez lui un testament d'Edmond en sa faveur. En vain Estelle déclare-t-elle qu'une nuit elle a vu se glisser dans la maison de Vincent, pendant l'absence de ce capitaine, une forme féminine. Le malheureux serait poursuivi, si Lepage ne le sauvait. Le docteur Lepage connaît Sylvie de longue date. Il a des documents. Jeune fille, Sylvie aimait un certain Adrien, jeune homme sans fortune, dont une tante moribonde était la seule espérance ; la tante ne mourant pas, Adrien dut partir pour les colonies, cependant que Sylvie se mariait pour sauver sa propre famille de la misère, — mais elle avait juré d'appartenir un jour à son Adrien. La tante morte, Edmond noyé, Sylvie touchait à son but. Mais Adrien aime désormais une autre femme : il livre donc à Lepage les lettres de Sylvie qui démontrent son crime... Enfin, Vincent épousa Germaine ; Estelle mourut de la poitrine... Est-ce clair ? Mais je crois que j'en ai passé...

Essai sur Grillparzer, par Henri Duchoral (Delagrave).

Depuis une trentaine d'années, l'étude des œuvres de Grillparzer a donné naissance à toute une littérature, il existe à Vienne une « Société Grillparzer », rassemblant près de mille lettrés qui se sont donné pour tâche de faire connaître l'œuvre du grand poète autrichien. Mais Grillparzer est peu connu en France où l'on ne lui a pas encore consacré le moindre opuscule. M. Duchoral a voulu réparer cette injustice, et son essai, bien que succinct, donne des renseignements précieux. Grillparzer a composé des

poèmes lyriques, des nouvelles, des études philosophiques; mais la partie la plus importante de son œuvre est son théâtre, et c'est tout spécialement son théâtre qu'analyse ici M. Duchoral. D'abord, des tragédies antiques, à la manière des classiques, une *Sapho* surtout, qui est belle, d'une forme simple, d'une langue sobre, d'un style régulièrement rythmé. Puis, des drames romantiques, dont le sujet est pris au moyen âge ou aux temps modernes; couleur locale, pittoresque, vérité du décor, variété des images, éclat du style. Les drames historiques de Grillparzer sont d'une importance particulière, sa *Gloire et décadence du roi Ottokar*, représentée en 1825, inaugure. dans la littérature autrichienne, la tragédie nationale. Grillparzer eut fort à lutter pour faire jouer ce drame. La censure épiait ce poète qui, en développant le sentiment national dans son pays, risquait de compromettre la politique de M. de Metternich... Le grand dramaturge se préoccupait, en effet, d'idées morales et sociales: « Le but de mon théâtre, disait-il, est d'éveiller l'amour de l'humanité, le sentiment de la tolérance, d'augmenter la connaissance de soi-même et de produire, par la pitié et la crainte, une sorte d'épuration des passions. » L'élément fantastique qu'il introduit dans quelques-uns de ses drames leur donne une beauté singulière; mais ailleurs, il ne mêle à ses intrigues aucun ornement adventice et ne veut émouvoir les spectateurs que « par la seule puissance de la poésie »...

Sainte-Beuve inconnu, par le Vicomte de Spoelberch de Lovenjoul (Plon).

Ce volume, d'une érudition si patiente et si claire, est une importante contribution à l'histoire du romantisme. Il se compose de trois documents curieux. C'est d'abord le premier roman de Sainte-Beuve, cet *Arthur*, auquel il fait allusion lui-même à plusieurs reprises, dans ses études de critique, et qu'il composa, vers ses vingt-cinq ans, sous l'inspiration un peu d'Ulric Guttinguer, ce romantique des premiers jours, ami de Musset, un instant presque glorieux. *Arthur* est inachevé; c'est un roman romantique, sans plus, et qui ne serait, en somme, que médiocre s'il était de vous ou moi. Vient ensuite, dans la publication de M. de Lovenjoul, le célèbre et jusqu'ici mystérieux *Prospectus pour les Œuvres complètes de Victor Hugo*. La sagacité des chercheurs n'avait pas encore pu le découvrir; on en possédait seulement des extraits et sans les identifier authentiquement. M. de Lovenjoul raconte l'histoire en détail; elle est amusante, et nous révèle un Victor Hugo très homme de lettres et qui a recours à l'obligeance du critique... Enfin, voici de très touchantes et gracieuses lettres adressées à Sainte-Beuve, entre 1836 et 1855, par Marceline Desbordes-Valmore; elles sont le charme de ce volume. Elles ne nous apprennent pas sur Desbordes-Valmore grand'chose de nouveau; mais, comme on peut juger les gens aux lettres qu'ils reçoivent, elles nous font apercevoir un délicat et touchant Sainte-Beuve.

André Beaunier.

Memento. — Chez Plon, *l'Un ou l'autre*, roman, par Henry-C. Moreau. — Chez Vanier, *Assassins!* et *le Poète*, par Paul Duvivier. — Chez Delagrave, *apports sur l'orthographe et la syntaxe* (présenté à l'Académie française par la commission chargée d'examiner l'arrêté du 31 juillet 1900), par Gabriel Hanotaux. — A la Société du Mercure de France, *la Flèche noire*, roman, par R. L. Stevenson, traduit de l'anglais, par E. La Chesnais. — Chez Belin, *la Réforme de l'enseignement secondaire*, par Marcel Bernès.

LETTRE PARLEMENTAIRE

L'esprit de l'enseignement secondaire actuel est vieux de deux siècles.

Depuis la Renaissance qui emprunta cet enseignement aux classiques anciens dont elle procédait il est resté tel que le conçurent et l'organisèrent alors les Jésuites « uniquement préparatoire à l'enseignement supérieur ».

La Révolution qui accorda toute sa sollicitude aux autres enseignements, le négligea et, depuis la création des lycées par l'Empire, il devint une machine à fabriquer uniquement des officiers et des fonctionnaires.

Dès 1823, Guizot, Saint-Marc Girardin et Cousin constatent « qu'il n'y a *rien* en France entre l'instruction primaire et celle des collèges » et ils demandent « qu'on comble cette immense et déplorable lacune ».

Les efforts de Guizot et plus tard ceux de Duruy furent vains, et aujourd'hui, malgré l'introduction de l'enseignement moderne qui n'est qu'un diminutif de l'enseignement classique, la « déplorable lacune » n'est pas comblée L'esprit de nos enfants est toujours façonné dans les mêmes moules que celui de la jeunesse de l'ancien régime.

Cependant la situation présente ne peut durer plus longtemps. Depuis quelques années ces moules ont éclaté, brisés comme une silique trop mûre sous la poussée des sciences modernes dont les fruits s'échappent et germent de toutes parts.

Devant cette fécondité exubérante, ceux qui ont la charge d'élaborer les plans d'études, craignant de mutiler en élaguant, ont laissé s'accroître sans cesse le fardeau imposé à la jeunesse française.

L'instruction secondaire plie elle-même sous ce fardeau et l'heure est venue, dit M. Couyba dans son remarquable rapport, « de lui trouver une formule libératrice et définitive ».

* * *

Quel est l'esprit nouveau qui doit inspirer les réformes

attendues et donner ses principes à l'enseignement de l'avenir?

Leurs systèmes opposés se combattent.

Les uns, croyant à l'impossibilité de diviser les matières, veulent diviser l'enseignement lui-même, établir en quelque sorte entre ses branches diverses des cloisons étanches. Ils ne s'aperçoivent pas qu'ils créeraient ainsi des castes s'ignorant entre elles, n'ayant qu'un principe commun, l'absence d'idéal.

Les autres, assignant à l'enseignement secondaire l'unique mission de créer une élite sociale, réprouvent toute spécialisation.

Ils affirment que l'enseignement intégral est le seul capable de donner à cette élite la culture nécessaire, et ils rêvent d'une pédagogie encyclopédique élargissant sans cesse les horizons humains.

Ces derniers semblent ignorer les conditions actuelles de la vie. L'élite dont ils parlent ne comprend pas seulement, dit M. Foncin, « les futurs savants, les futurs écrivains, les futurs artistes, les futurs fonctionnaires de divers ordres; mais elle renferme aussi les chefs de toutes les professions, sans exception aucune : finances, commerce, transports, industrie, agriculture, colonisation, tous ceux enfin qui, par leur intelligence, leur fortune, leur notoriété, leurs loisirs, peuvent exercer une influence sur leurs compatriotes ».

Cette élite d'une démocratie n'a ni les mêmes besoins, ni les mêmes aspirations que l'élite des régimes césariens ou monarchiques.

***

La vérité n'est ni dans l'une ni dans l'autre de ces thèses absolues. Entre l'« Homme de luxe » formé par le procédé encyclopédique pur et l'« Homme de peine » que la spécialisation à outrance obligerait à tourner indéfiniment dans ce cercle de sa *longe*, il y a place pour l'homme moderne, l'homme dont l'intelligence participe aux visions les plus hautes, dont la pensée est ardente à pénétrer les régions inexplorées, mais dont l'existence est intimement tramée avec celle de son siècle.

L'esprit directeur de l'enseignement devra donc s'inspirer avant tout des rapports entre l'enfant et le milieu où il sera appelé à vivre. Sa fonction sociale sera de l'y adapter de son mieux.

***

Pour voir quelle est la nécessité d'une orientation nouvelle des plans d'études, il suffit d'interroger les statistiques. Ce n'est plus 20 000 comme autrefois, mais bien 200 000 élèves qui viennent, à notre époque, demander l'instruction dans les lycées et les collèges.

Par amour du progrès ou par désir d'égalité, qu'importe, le nombre va sans cesse croissant des familles même sans fortune qui ne se contentent plus pour leurs enfants de l'enseignement primaire ou professionnel.

Le quatrième état lui-même laissé si longtemps dans les efforts obscurs de l'activité physique s'élève peu à peu, se prépare à participer bientôt sous toutes les formes à la direction sociale. Il envoie, parfois, lui aussi, les plus intelligents de ses fils au lycée, sauf à serrer encore la ceinture de flanelle rouge.

Qui pourrait regretter cette invasion? N'est-ce pas d'elle que nous pouvons attendre l'infusion d'un sang jeune et généreux dans l'organisme national?

Souvent malheureusement, soit que l'enfant ne réponde pas aux espérances fondées sur lui, soit que le père ne puisse continuer des sacrifices au-dessus de ses forces, l'élève est arrêté au milieu de ses études ou échoue au baccalauréat.

Ce déchet de l'enseignement secondaire est effrayant. M. Buisson, professeur de pédagogie à la Sorbonne, a établi que sur 10 500 jeunes gens qui se présentent au baccalauréat, 5 300 sont admis et 5 200 refusés.

Ces refusés, s'ils ne s'astreignent pas à recommencer à 18 ans une instruction nouvelle, sont des non-valeurs sociales. Les longues années pendant lesquelles ils se sont traînés sur les bancs de l'école, ne leur ont rien appris de pratique et d'utile. Ils ont pris le goût de la vie des classes riches et élégantes et s'ils étaient d'humble condition « leur âme restera imprégnée de luxe et de mondanité ».

Ils deviendront donc des déclassés, c'est-à-dire des individus sortis du milieu auquel ils appartenaient, sans arriver à prendre place dans un autre.

A ce contingent des refusés, qui s'accroît sans cesse, vient s'ajouter celui des ratés, des bacheliers qui ne peuvent trouver de position et sont parfois entraînés jusqu'aux situations les plus inférieures. Il est facile de comprendre que la haine leur vienne d'une société qui les a acculés à une impasse dont il leur est impossible de sortir.

Aussi M. Chailley-Bert a-t-il pu, dans sa remarquable déposition à la Commission d'enquête, parler des « méfaits de l'enseignement secondaire » et affirmer que « cet enseignement est suivi par une majorité d'élèves à qui il ne convient pas, à qui il est même préjudiciable ».

Il faut donc, bon gré, mal gré, que l'enseignement secondaire se modifie, qu'il ne reste pas un péril pour notre société démocratique.

Les modifications qui s'imposent, en tenant compte de notre génie national et de sa supériorité intellectuelle et artistique en même temps que des tendances utilitaires du XXe siècle, sont résumées dans ces paroles de M. Couyba :

« L'État a un double devoir à remplir. Gardien de l'idéal il doit demander à l'enseignement secondaire qu'il sauvegarde les destinées de l'esprit français; comptable de l'avenir économique du pays il doit exiger que cet enseignement se soucie de la vie pratique.

La définition sociale de l'enseignement secondaire se résumera donc en une formule dont les deux termes apparaissent contradictoires et qu'il faudra pourtant concilier : il doit être à la fois libéral et utilitaire ».

ÉTIENNE CLÉMENTEL,
Député.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 1776. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 17. 4e SÉRIE. — TOME XV. 27 AVRIL 1901.

LES TROUBLES UNIVERSITAIRES EN RUSSIE

La Russie tout entière est actuellement bouleversée par des émeutes d'étudiants. Cela semble paradoxal. On s'étonne que ce vaste et puissant empire éprouve une si profonde commotion du fait de quelques mécontents, épars dans les villes universitaires ; on s'étonne surtout que l'autocratisme impérial soit mis en échec par ces révoltés de vingt ans. Et c'est pourquoi les optimistes qui ne savent pas, ou bien ceux qui ont intérêt à faire semblant de ne pas savoir, affectent le dédain. Le gouvernement affirme qu'on exagère, que des esprits malveillants font courir de méchants bruits pour dénaturer le caractère véritable de ces manifestations. Afin d'empêcher ces méchants bruits de courir, il interdit aux journaux de parler de toute cette affaire, si ce n'est pour insérer docilement les communications qu'il leur fait lui-même. Dans ces récits officiels, on diminue les chiffres, on arrange un peu les faits, on s'efforce de disqualifier les révoltés et de les présenter comme de mauvais garçons qui voudraient détourner de l'étude leurs camarades plus laborieux. C'est le principe du gouvernement, si tout n'est pas parfaitement calme, de cacher son ennui. Mais, malgré ses efforts héroïques, on commence à voir tout de même un peu plus de choses qu'il ne le souhaiterait. Il n'y a pas de censure parfaite : les nouvelles passent, on ne sait comment ; elles s'échappent et puis font leur chemin... D'ailleurs, aux mesures de répression que prend le gouvernement, on aperçoit son inquiétude. A Pétersbourg, à Moscou, à Kiew, à Kharkow, à Odessa, dans tous les grands centres universitaires, la police est sur pied. Ses chefs font de véritables plans de campagne, très subtils et auxquels ils appliquent toutes leurs qualités stratégiques. A la police on joint la troupe : fantassins, dragons, cosaques, artillerie même. Un tel déploiement de forces pour faire retourner à l'école de mauvais sujets?... La violence même des sanctions pénales auxquelles on a recours ne peut correspondre qu'à une situation très grave et qui tourmente en haut lieu : prisons des villes, prisons sibériennes, enrôlements dans l'armée, travaux forcés.

Ce n'est point ainsi qu'on procède pour réprimer d'insignifiants désordres : il est manifeste que le gouvernement se sent en présence d'insurgés redoutables.

*
* *

Pour comprendre l'importance du soulèvement universitaire actuel, il faut savoir ce qu'est l'étudiant en Russie. Il n'est pas seulement, comme en Allemagne ou en France par exemple, un jeune homme qui suit des cours et travaille avec sécurité dans la partie qu'il s'est choisie : les circonstances ont rendu sa destinée plus dure et lui ont aussi donné une plus grande signification sociale.

Les éléments qui constituent le public des universités russes sont très divers. Il suffit, pour être admis à l'université d'avoir obtenu, en sortant d'un gymnase, d'un séminaire ou d'une école quelconque, le brevet de maturité. Un grand nombre de jeunes gens de bonnes familles suivent les cours pour se préparer aux carrières officielles, au fonctionnarisme gouvernemental. Néanmoins, l'élément démocratique do-

mine ; surtout, il est le principal levain de la force ardente qui se développe dans les universités. Ces pauvres diables, enfants du peuple, fils de prêtres ou d'humbles employés, se différencient nettement de leurs aristocratiques camarades. Quand les étudiants de Moscou refusèrent d'assister aux leçons de leurs professeurs, lors des derniers troubles, l'administration leur fit observer que l'université n'était pas une « fabrique », pour qu'on s'y mît en grève. Les révoltés répondirent qu'en effet ils ne la considéraient pas ainsi, quant à eux, bien que pour d'autres elle ne fût qu'une « fabrique de diplômes ». La carrière de fonctionnaire est, en dehors de l'armée, seule bien vue par la société : quant aux carrières libres, celles de professeurs, médecins, avocats, etc., elles sont rarement recherchées par la classe élevée. Ce discrédit résulte de raisons historiques et de l'hostilité que témoigne le gouvernement à l'égard de tout ce qui est indépendant. Or, ces centaines de jeunes gens pauvres qui, après avoir péniblement acquis les connaissances nécessaires, entrent dans les universités, n'ont pas été préparés par leur vie de misère à envisager leurs études comme une étape vers une carrière facile. Ils n'ont pas une idée très nette de l'avenir pratique qu'ils se préparent. On les tient en suspicion dans cette société, encore strictement hiérarchisée en castes, dans laquelle on s'effraye à l'idée que tout homme, quelle que soit son origine, ait droit à l'instruction. Ils ne peuvent s'attendre à recevoir un très bon accueil auprès des puissants et des riches. Mais, avec une sorte d'amère passion, ce qu'ils réclament, c'est de la science libre et large, l'assouvissement de leur soif de savoir, le respect de leurs efforts et de leur labeur. Pour s'instruire, ils s'astreignent à toutes les privations : ils vivent de leçons mal rétribuées, de traductions, de copies ; les journaux fourmillent d'annonces d'étudiants qui cherchent un gagne-pain... Ils s'installent dans des taudis, n'importe où, se nourrissent comme ils peuvent pour quelques copeks par jour. Ce qui les soutient, c'est leur enthousiasme et c'est aussi leur esprit de révolte ; car ils sont à la fois naïfs et aigris. Ils envisagent l'art et la science d'une façon désintéressée, indépendamment de toute espérance d'un profit, mais ils ne sont pas des dilettantes. Avant tout, la science est pour eux une manifestation d'esprit libre. Ils ne peuvent se détacher de l'état social dont ils subissent le contact. Il n'est pas juste de les représenter, dans l'ensemble, comme des théoriciens politiques. Ils n'ont pas une conception très nette de l'idéal dont ils souhaiteraient la réalisation. Leurs idées sont confuses, incertaines, chimériques et souvent contradictoires, — plutôt négatives que positives : ce dont ils souffrent est plus tangible que ce qui les guérirait.

Ce dont ils souffrent surtout, c'est de l'oppression qui les accable. Car le gouvernement les surveille avec méfiance. Les professeurs ne sont pas libres dans leur enseignement : ils doivent soumettre leurs cours à l'approbation du doyen. Une ordonnance de 1886 qui, lors des derniers troubles, a été catégoriquement formulée à nouveau, leur interdit d'avoir avec leurs élèves d'autres relations que celles constituées par leurs cours réglementaires. Dès qu'un professeur tente de s'exprimer avec franchise, les étudiants le voient expulser ; aussi les maîtres qu'on leur impose leur apparaissent-ils comme des fonctionnaires assermentés. Les étudiants ne peuvent même pas diriger à leur guise leur information scientifique ; les livres qu'ils voudraient lire sont soumis à la censure. L'Occident les fascine : en Occident on est libre, et ce mot suffit à leur faire voir comme désirable et beau tout ce qui vient de là-bas. Mais le gouvernement déploie toutes ses rigueurs contre les livres d'Occident. Des idées passionnantes qui s'agitent en dehors des frontières de l'empire, l'étudiant russe attrape seulement des bribes ; il coordonne comme il peut, d'une manière confuse, ses connaissances incomplètes, enrageant de ne pouvoir se mettre en communication directe avec la science libre. Il se révolte contre cette science d'État qu'on lui fournit, et réclame au nom de ses droits imprescriptibles à la recherche de la vérité. « Pouvons-nous croire à la science, disent les étudiants de Moscou dans une de leurs protestations, quand nos leçons passent par dix censures ? »

C'est ainsi que la liberté de la science se confond, dans leur esprit, avec l'autonomie universitaire. Il leur faut des professeurs libres, un libre enseignement, et, pour eux, la liberté complète de l'étude.

L'autonomie universitaire n'a jamais existé d'une manière absolue en Russie. Néanmoins, le statut de 1863 assurait aux universités, sauf quelques restrictions, le droit de s'administrer elles-mêmes. Les conseils des universités avaient une compétence assez étendue, particulièrement en ce qui concerne l'élection du recteur, celle des doyens des facultés et le choix des professeurs. Mais le statut de 1863 est supprimé depuis 1884. C'est maintenant le ministre de l'Instruction publique qui fait les nominations du recteur, des doyens et des professeurs, sur l'avis, sans doute, de la Faculté et du conseil de l'Université, mais sur l'avis aussi du curateur, fonctionnaire nommé par lui, et surtout d'après sa convenance personnelle. Le recteur est subordonné au curateur, qui représente, dans les divers arrondissements universitaires, le ministre ; en outre, un inspecteur

nommé par le ministre est chargé de veiller à la discipline. Depuis 1890, aux examens subis devant les professeurs des universités se substituent les examens des commissions d'État. En réalité même, on peut dire que, depuis quelques années, nul statut précis ne réglemente plus, d'une manière fixe, le régime universitaire. L'université n'a plus aucune garantie d'indépendance. Elle est soumise de la part du gouvernement à une suspicion perpétuelle, et le moindre prétexte suffit à l'autorité pour prendre à son égard des mesures violentes. Le gouvernement a ses espions parmi les étudiants mêmes; la police et la troupe font soudain irruption dans l'université, la mettent en état de siège et la gouvernent à leur fantaisie. Dans les conseils universitaires, chargés de juger les étudiants, on a vu siéger des gendarmes, à l'occasion. Les pénalités ne sont plus soumises à une juridiction déterminée; mais des châtiments nouveaux surgissent, à chaque instant, d'une manière arbitraire. Au mois de juillet 1899, le Tsar décida que les étudiants qui auraient pris, dans les manifestations, la part la plus active seraient envoyés comme soldats dans des régiments, pour une, deux ou trois années. Et dès le mois de novembre, le ministre de l'Instruction publique, Bogoliépov, condamnait à cette peine un grand nombre d'étudiants de Kiew.

Toutes les mesures violentes que le gouvernement a prises contre les étudiants proviennent de la crainte qu'il a de la pensée libre. L'autocratisme impérial repose sur l'universel asservissement, et les éveils de la pensée l'inquiètent. Aussi a-t-il toujours strictement tenu la bride à ce *monde de l'intelligence* qu'il considère comme son ennemi naturel. L'histoire de la pensée russe est celle d'une lutte opiniâtre entre le gouvernement, d'une part, et, d'autre part, tous ceux, poètes, historiens, romanciers, philosophes, dont le génie manifestait quelque velléité d'indépendance, — soit qu'on leur défende de prendre la parole, soit qu'on interdise la publication de leurs livres, qu'on les emprisonne, qu'on les jette dans des régiments ou qu'on les envoie, comme Dostoïevsky, à la « Maison des morts »... Les universités sont évidemment la pépinière de ces hardis intellectuels; et c'est pourquoi le gouvernement met la main sur les universités.

Les étudiants comprennent la raison profonde de l'attitude du gouvernement à leur égard. Ils savent que l'on combat en eux « l'intelligence ». Et cette pensée les rehausse à leurs propres yeux. A la révolte que suscite en eux l'oppression s'ajoute l'orgueil de lutter pour une cause très grande. Ils identifient leur sort à celui de la science et de la liberté de l'esprit. Aussi se donnent-ils à leur tâche avec toute la fougue et toute l'abnégation dont ils sont capables. Ils savent ce que leurs protestations peuvent leur coûter. Mais la dureté des représailles ne fait que surexciter en eux la folie du sacrifice. Leur héroïsme n'est malheureusement pas toujours au service de doctrines très précises; en outre, le combat est par trop inégal entre ces jeunes gens et la troupe armée de sabres et de fouets. De là provient la tristesse tragique de leur renoncement; il y a parmi eux bien des « âmes perdues » dont l'action se sera vainement gaspillée. Mais ils sont tous animés de cette conviction que les individualités se perdent dans l'effort commun, dont les résultats seuls doivent compter, et que, si les détails de la doctrine sont confus, la manifestation de l'esprit libre a un sens clair.

***

Les troubles actuels sont d'une gravité toute particulière, mais ils n'ont pas éclaté subitement dans ces derniers mois; ils continuent une agitation qui, depuis quelques années, est presque incessante dans les Universités russes et qu'a provoquée surtout la révocation du statut de 1863. A plusieurs reprises, les étudiants avaient manifesté leur mécontentement et leur impérieux désir de liberté. La décision du 29 juillet 1899, — « le règlement provisoire », comme il fut appelé, — est la réponse du gouvernement à leurs réclamations : elle ne fit qu'exaspérer les révoltés.

Une entente singulière existait dès 1894 entre les étudiants des diverses universités, une solidarité d'autant plus remarquable que toutes les mesures avaient été prises pour isoler non seulement les différentes universités les unes des autres, mais chaque étudiant de ses collègues. Des ordonnances très strictes interdisent formellement les associations d'étudiants; ils n'ont pas le droit de se grouper : un étudiant, d'après la lettre des règlements, ne doit être qu'un « visiteur individuel de l'Université ». Mais, en dépit des menaces, il se constitua dans tous les centres universitaires des *unions* d'étudiants; en outre, les unions de Pétersbourg, de Moscou, de Kiew et d'ailleurs, se tinrent en relations constantes : elles échangeaient des bulletins de nouvelles et s'envoyaient, au besoin, des émissaires. Au mois de juin 1900, les principales associations secrètes d'étudiants formèrent à Odessa un comité général auquel prirent part des délégués des diverses unions. Il s'agissait d'élaborer un plan d'action commune de tous les étudiants russes. Les délégués furent arrêtés et les documents saisis. Néanmoins, on ne put empêcher le résultat de leur activité de s'effectuer, et, dès le début de l'année scolaire, on vit se produire un peu partout des désordres significatifs.

Les troubles éclatèrent à Kiew dès le mois d'octobre. Un professeur que les étudiants estimaient ayant pris un congé, on le remplaça par un autre, impopulaire. Les étudiants refusèrent d'assister à ses leçons et réclamèrent sa révocation. Pour éviter le tumulte, le général gouverneur de Kiew, Dragomirov, fit suspendre les leçons du nouveau professeur. C'était donner, en somme, satisfaction aux étudiants. Mais ceux-ci ne purent supporter l'intrusion, dans leurs affaires, d'une autorité étrangère. Ils tinrent des meetings orageux que ni les doyens ni l'inspecteur n'arrivèrent à disperser. Les meneurs furent appelés au cabinet du recteur, et les quatre principaux condamnés à quelques jours de cachot, peine en somme légère, puisqu'elle n'entraîne pas de suites fâcheuses pour l'avenir; mais deux d'entre eux la considérèrent comme blessante pour leur dignité et refusèrent de s'y soumettre. Le recteur annonça qu'il les excluait de l'Université. Nouveau meeting : les étudiants demandent la réintégration de leurs camarades, et, en cas de refus, décident de se mettre en grève. Le 7 décembre, la manifestation prit des proportions plus grandes : 700 étudiants s'enfermèrent dans une des salles de l'Université, réclamant la comparution du recteur, auquel ils voulaient soumettre leurs doléances. Le recteur ne céda pas, l'exaspération s'accrut. Le général Dragomirov fit cerner l'Université par des troupes; le soir, elles y pénétrèrent. Les assiégés ne témoignèrent aucune crainte devant cette mesure d'intimidation; ils continuèrent à réclamer le recteur. Il vint enfin, sur le conseil du vice-gouverneur. Les étudiants le reçurent avec politesse; l'un d'eux lui annonça la résolution du meeting : les étudiants voulaient qu'on abolît la peine du cachot dans l'université de Kiew et qu'on réintégrât les exclus... L'administration prit les noms de 396 étudiants. Alors, le 8 décembre, le ministre de l'Instruction publique Bogoliépov ordonna par télégramme la mise en vigueur du « règlement provisoire ». Une commission spéciale, dans laquelle siégeait, à côté des professeurs et des représentants des ministres de l'Instruction publique, de la Guerre, de la Justice et de l'Intérieur, le chef de la gendarmerie locale, décida que les deux étudiants exclus feraient trois ans de service militaire, 5 autres deux ans, et 385 un an. Les chiffres furent ensuite diminués; néanmoins il y eut 183 envois dans les régiments.

Les troubles s'apaisèrent pendant les vacances de Noël et du nouvel an, mais ils ne tardèrent pas à renaître avec plus de violence et dans toutes les universités.

Le 4/17 février, le ministre Bogoliépov fut blessé à mort par Karpovitch. Cet ancien étudiant, âgé de vingt-huit ans, avait été naguère exclu de l'Université de Moscou. Il étudiait à Berlin. Dès qu'il apprit l'application du « règlement provisoire » aux étudiants de Kiew, il vint à Pétersbourg avec la volonté de tuer Bogoliépov : celui-ci mourut de sa blessure le 2/15 mars.

L'effervescence avait gagné l'Université de Pétersbourg. Le 19 février, jour anniversaire de l'abolition du servage, les étudiants firent une grande manifestation. Ils se heurtèrent à la police sur la place de l'Hôtel de ville. Une rixe se produisit. Il y eut plusieurs blessés; on nota les noms de beaucoup de manifestants, parmi lesquels se trouvaient de nombreuses étudiantes et quelques personnes étrangères à l'Université. Des centaines d'arrestations furent faites et maintenues, et contre les coupables on prit, comme dit le rapport officiel du ministre de l'Intérieur, « les mesures convenables ». Ce 19 février fut tumultueux dans presque toutes les villes universitaires. A Kharkow, des ouvriers se joignirent aux étudiants ; les cosaques furent aux prises avec la foule jusqu'à la nuit : en somme, 136 arrestations, de nombreux blessés, un mort... A Odessa, la rébellion fut moins hardie; à Varsovie, on avait à temps fermé l'Université. Mais à Moscou, ce fut terrible pendant toute la dernière semaine de février. Les étudiants se promenèrent dans les rues en chantant des chants révolutionnaires; un grand nombre d'ouvriers les accompagnaient. La troupe les cerna dans un manège. Mais le public prenait ouvertement parti pour les émeutiers, et c'est un fait significatif que les bouchers de l'Okhotni Riad, qui jadis aidaient la police contre les étudiants, se tournèrent, cette fois-ci, contre la police. Inquiet, le recteur convoqua alors un comité de professeurs et leur lut un projet d'appel aux étudiants. Trente-cinq professeurs s'y rallièrent, vingt-six protestèrent. Mais le recteur, se basant sur ce fait que la majorité avait été pour lui, fit imprimer l'appel avec la signature de tous les professeurs qui avaient pris part à la délibération... Cet appel, assez maladroit, prêche l'apaisement coûte que coûte; il affirme que l'agitation est fomentée parmi les étudiants par des personnes étrangères à la science et à l'Université, qui cherchent à troubler la jeunesse par leurs idées subversives. Les étudiants protestèrent vivement contre cette insinuation. « Personne, disent-ils dans une lettre dont il circule de nombreux exemplaires lithographiés, personne ne nous a donné le mot d'ordre; et si des ouvriers se joignent à nous, cela ne signifie pas que nous voulions confondre le mouvement universitaire avec le mouvement ouvrier; nous sommes reconnaissants aux ouvriers de leur sympathie, comme nous avons de la gratitude pour quiconque nous est favorable, mais notre cause est purement universitaire. » Ils réclament trois choses : l'abolition du « règlement provisoire », le rappel des étudiants ex-

pulsés, le rétablissement du statut de 1863... Le 4 mars, les émeutiers se dirigèrent contre le palais du grand-duc Serge, gouverneur de Moscou, qu'ils considéraient comme l'instigateur des règlements de Bogoliépov. Ils jetèrent des pierres contre les fenêtres. Il y eut d'effroyables bagarres.

La journée la plus terrible fut, à Pétersbourg, celle du 4 17 mars. C'était l'anniversaire de la mort de l'étudiante Vétrova, survenue mystérieusement, il y a trois ans, à la prison Pierre-Paul, et dont le souvenir excite toujours dans le monde universitaire des passions ardentes contre les violences du gouvernement. La police avait prévu, pour ce jour-là, des manifestations; on savait même que les ouvriers de plusieurs fabriques voisines de Pétersbourg avaient l'intention d'y prendre part. La police se tint sur ses gardes. Dès le matin, elle bloqua les quartiers ouvriers. On dissimula de forts contingents de troupes. Puis on laissa les étudiants se grouper sur la place de Kazan. Ils se réunirent sous les colonnades extérieures de la cathédrale. Un étudiant lut à haute voix une proclamation, modérée d'ailleurs dans la forme, mais qui demandait l'abolition du règlement provisoire. On distribuait le texte autographié de cette proclamation, lorsque soudainement débouchèrent, de tous côtés, des gendarmes et des cosaques. Ils eurent vite fait de cerner la foule, de la frapper à coups de fouet, de la piétiner. Les étudiants se défendent comme ils peuvent avec des cannes, des galoches, des barres de fer arrachées au tapis de l'église. De part et d'autre, de nombreux blessés tombèrent. Ce fut une mêlée sanglante. Les rapports officiels en ont atténué l'horreur; mais certains détails, communiqués, par exemple, à la *Gazette de Lausanne* par des témoins oculaires, font frémir. Une étudiante déjà blessée et qui demandait grâce fut assommée à coups de bottes. L'Association de secours mutuels des écrivains russes, dans une adresse au ministre de l'Intérieur, signale le fait suivant : « M. Annensky, écrivain déjà âgé, priait l'officier de paix de retenir ses hommes, quand il reçut d'un agent de police un coup de poing qui lui creva l'œil, et fut jeté à terre. » C'est par dizaines qu'il faut compter les victimes de ces brutalités. Une partie de la foule pénètre dans la cathédrale : la lutte y continue. Cependant des émeutes analogues avaient lieu dans les faubourgs, où plusieurs ouvriers étaient tués.

*
* *

Cette bataille véritable du 4/17 mars marque le paroxysme de la révolte universitaire. L'attitude du gouvernement, dans toute cette affaire, a été l'objet de protestations nombreuses et dont quelques-unes sont très importantes par la qualité même de leurs auteurs. N'est-il pas significatif, par exemple, de voir le général Dragomirov lui-même s'élever contre le « règlement provisoire » et déclarer fâcheuse une mesure qui transforme le service militaire en une pénalité ?... Au plus fort de l'échauffourée, sur la place de Kazan, le prince Wiasemsky, ex-directeur des apanages, membre du Conseil de l'Empire, exhortait les étudiants à se disperser, mais s'efforçait aussi de calmer les ardeurs massacrantes de la police : conséquemment, il reçut une sévère remontrance impériale et fut privé pour un temps de son siège au Conseil de l'Empire... M. Milioukoff, ancien professeur de Moscou, écrivit au Tsar une respectueuse adresse, dans laquelle il lui représentait le véritable état de choses et le priait de mettre fin, par une initiative généreuse, à ces tristesses. La supplique fut saisie et M. Milioukoff est en prison... L'Association de secours mutuels des écrivains russes envoya au ministre de l'Intérieur une requête, pleine de dignité, concernant « les malheurs publics » et les remèdes convenables à la situation présente : « Les membres de l'Association sont profondément convaincus que les événements n'auraient pas eu lieu, ou, du moins, n'auraient pas pris de telles proportions, si la presse n'avait pas été astreinte au silence absolu, pendant que la vie elle-même, privée de l'influence bienfaisante de la discussion libre et calme, élevait sa voix puissante. » L'Association de secours mutuels fut supprimée...

Le 16-29 mars, Tolstoï écrivit au Tsar. Il expose d'abord la gravité de la situation : « De nouveau des assassinats, des émeutes, des exécutions, la terreur. Les fausses dénonciations, les menaces et la colère, d'un côté; de l'autre, la haine, la vengeance, le désir de se sacrifier. De nouveau, les Russes se sont partagés en deux camps ennemis; ils commettent et vont commettre les crimes les plus atroces. » Le soulèvement universitaire n'est pas, suivant Tolstoï, un fait exceptionnel, mais un témoignage, entre autres, du mécontentement général qui, en Russie, gagne actuellement les masses ouvrières et la plus grande partie du peuple. La cause de tout le mal est celle-ci : le gouvernement, au lieu de progresser et de suivre le courant des idées modernes, retourne, au contraire, aux formes les plus surannées et grossières de l'autorité; il s'éloigne toujours davantage du peuple, dont il méconnaît étrangement les besoins et les exigences. Et voici donc les remèdes. Il faut donner aux paysans des droits égaux à ceux de tous les autres citoyens, les délivrer des excessives redevances qu'on leur réclame pour le rachat, depuis longtemps amorti, du sol seigneurial; — il faut supprimer l'espionnage et les honteuses peines corporelles; — il faut lever l'*okhraïna* qui livre la population à des hommes souvent immoraux, bêtes et cruels; — il faut abolir toutes les entraves qu'on a mises à l'instruction publique; ne plus faire, dans les écoles, de différences

entre les enfants des diverses classes de la société ou des diverses confessions religieuses ; — il faut surtout établir universellement la liberté des cultes, qui seule peut amener les hommes à la solidarité dans la recherche commune de la vérité... Peu de temps après son excommunication, Tolstoï, un jour, sur une place de Moscou, adressa la parole aux étudiants ameutés et les encouragea d'ailleurs à la modération. Il reçut bientôt, de la part de la police, l'ordre de se retirer dans sa terre de Yasnaïa Poliana : il y est, en quelque sorte, prisonnier, soumis ainsi que les siens à la plus étroite surveillance.

Cependant le Tsar lui-même s'est alarmé. Après avoir constaté que la violence ne réussissait pas à rétablir le calme, il paraît vouloir recourir maintenant à une autre politique. C'est, du moins, ce que l'on peut conclure de la nomination du général Wanovsky au ministère de l'Instruction publique. En l'appelant à la succession difficile de M. Bogoliepov, il lui écrit : « L'expérience des dernières années a démontré des défauts si graves dans notre système d'enseignement que je trouve urgent de l'étudier et de le réformer à fond... Appréciant hautement votre expérience et votre intelligence éclairée, je vous ai choisi comme collaborateur dans la tâche de renouveler l'organisation de l'école russe. »

Quelles sont les réformes que l'on peut attendre de cette collaboration? Il serait difficile de le deviner. Mais la nomination du général Wanovsky a été bien accueillie dans le public intéressé. Le général jouit, en effet, d'une heureuse réputation de loyauté. C'est lui qu'en 1899 le Tsar a chargé de faire une enquête sur les troubles universitaires d'alors. Il s'acquitta de cette mission délicate avec tact : il partagea les responsabilités entre les étudiants et la police, sans épargner celle-ci plus que ceux-là ; l'impartialité de son jugement et la juste fermeté de ses conclusions satisfirent tous les partis. Ces jours derniers, lors d'une parade militaire, les étudiants lui ont fait une ovation chaleureuse. Il a, d'ailleurs, inauguré son ministère par une mesure de clémence ; 200 étudiants et 183 étudiantes, emprisonnés à la suite des bagarres de ces trois derniers mois, viennent d'être mis en liberté.

On peut actuellement constater que l'effervescence a plutôt une tendance à s'apaiser. L'annonce d'une transformation complète du régime universitaire est de nature à donner, à la jeunesse agitée, de calmants espoirs. Néanmoins, la situation reste très grave. Les étudiants se sont exaltés à la lutte ; on a fait, comme dit Tolstoï, trop d' « exécutions » pour qu'il n'en subsiste pas une rancune durable. La révolte peut renaître d'un jour à l'autre. L'état de surexcitation que les derniers troubles ont révélé ne cessera définitivement que si l'on remédie aux causes sociales dont il résulte. Les étudiants se sont soulevés au nom de la dignité de la personne humaine. Une partie de la population russe s'est jointe à eux pour manifester sa volonté ferme de secouer une oppression qui lui devient insupportable ; le malaise est général. Ce n'est pas avec des demi-mesures qu'on répond à de si impérieuses réclamations populaires.

IVAN STRANNIK.

THOMAS PAINE

RÉPUBLICAIN (1)

Ainsi chez Thomas Paine, ouvrier en tout ce qu'il vous plaira, nulle spécialisation ; il n'est ni de tel métier ni de telle classe. Ce n'est pas un bourgeois, certes, ni non plus un anti-bourgeois. La vie toute réelle qu'il a menée a fait de lui un *homme du commun*, au sens plein et noble. Mais le sentiment égalitaire dont une telle expérience lentement l'a pénétré, il est une doctrine religieuse qui l'autorise, le consacre, en fait une loi de Dieu. Cette doctrine est celle de Jésus-Christ et de ses rares fidèles. L'Évangile dresse le chrétien à l'égalité, en lui remontrant que l'égalité est non seulement ce qui doit être, mais ce qui est réellement, car toutes les inégalités apparentes ne tiennent qu'à ce qui, dans l'homme, est sans mérite, donc ne vaut rien et ne compte pas. C'est pourquoi, dès qu'un moderne pose que l'égalité entre les hommes doit être absolue, qu'elle est absolue en effet, vous pouvez conjecturer hardiment que l'Évangile est son point de départ, qu'il le sache ou non. Voyez par exemple les radicaux anglais du XVIIIe siècle, tel ce brave Cartwright dont j'ai parlé : il se fonde sur la doctrine du *Notre Père* pour revendiquer l'extension du droit politique à tous les prolétaires. De même en France, en 1789, 1790, 1791, les quelques démocrates qui s'opposent au privilège bourgeois sont principalement des prêtres, élevés à méditer l'Évangile : l'abbé Grégoire, qui dit : « Il est temps d'honorer l'indigent » ; l'abbé de Cournand, professeur au Collège de France, qui écrit que les pauvres « sont aussi des frères, ayant tous les mêmes droits au commun héritage » ; l'abbé Claude Fauchet, fondateur du *Cercle social*, qui écrit : « Tous les droits sont mis en commun dans la société bien ordonnée (2). »

Arrivons donc à cette profonde racine reli-

1 Voyez la *Revue* du 20 avril.
2 Aulard, pp. 63, 91, 92.

gieuse de la république ; essayons de la mettre à nu dans l'exemple de Thomas Paine.

Il était né chrétien quaker ; et du quakerisme il garda le pli, même quand il eut cessé de se compter comme chrétien, ce qui arriva de bonne heure. Son père l'avait conduit sur les bancs de la petite chapelle aux murs blancs qui ne résonnait d'aucun chant, mais seulement des soupirs et des balbutiements des « Amis » que l'esprit visitait. Il n'avait pas huit ans que déjà sa conscience de petit quaker, habituée à faire consister la religion dans la bonté, se révoltait contre la théologie officielle qui montre un Dieu le Père exigeant le sacrifice sanglant de son propre fils pour apaiser sa rancune contre l'humanité. Ses premières impressions religieuses de Thetford persistèrent, d'autant mieux que chez ces bons illuminés l'inspiration chrétienne n'étant pas liée à tel sacrement, à tel dogme, n'est pas exposée à se tarir brusquement le jour où ceux-ci sont reniés. Paine avait découvert le monde intérieur à cette lanterne ; jamais il ne le vit tout à fait différemment. La doctrine de l'obligation à la fraternité avait été sa religion ; ce fut sa philosophie. Il est temps d'y regarder de plus près.

L'influence de la religion sur la politique est irrésistible et illimitée. Il n'est point de religion intérieure et morale qui n'aspire à un royaume de Dieu sur terre, c'est-à-dire qui ne forme déjà, au sein de la société naturelle, régie par des nécessités (peut-être nécessaires réellement, peut-être imaginaires), l'ébauche d'une autre société, groupée selon un principe indépendant, et qui s'oppose à l'autre. Dès lors cette société rêvée *délie* ses adeptes, autant que possible, de la pesante société actuelle, en la leur faisant apparaître comme une figure vaine, et une laide figure : c'est le premier effet. Puis, second effet, une fois déliés, elle les *relie* entre eux par un rapport nouveau qui semble en comparaison l'équité même ; si bien que cette société qui n'est pas encore devient, au regard de la conscience, la société vraie. Une fois que les imaginations en sont possédées, il ne se peut pas que cette société imaginée comme vraie ne pénètre par tous les joints qui s'offrent la société de fait, crue fausse, et qu'elle ne la change. Voilà ce qu'il faut bien comprendre ; et c'est trop d'inintelligence que de décider que la politique désormais sera isolée de la religion ; on veut dire, je crois, détachée de tout système religieux exclusif ; car couper la politique de la religion serait la couper de son principe de renouvellement. Mais au reste cela n'est pas à craindre.

Quant à délier, d'abord, ses adeptes de ce monde turbulent où triomphe l'inégalité, jamais association religieuse ne s'y est entendue mieux que celle des Quakers (si ce n'est peut-être celle des Franciscains).

Sans doute ces « trembleurs », bonnes natures d'herbivores inoffensifs, avec leur principe de non-résistance, ne sont pas des révolutionnaires : ce ne sont pas même des opposants. Ils ne s'occupent pas de politique, ne voulant pas se souiller de pareils entretiens. Le roi Jacques II trouve qu'il n'a pas de sujets plus commodes (1). Plût au ciel que les intraitables Puritains fussent de même pâte ! — Oui, mais ces doux désabusés, s'ils n'ont pas de violence, n'ont pas de désir. Et par où prendre, par où retenir un homme qui ne prétend à rien que vous lui puissiez donner ? Un sujet qui ne refuse rien n'est qu'un demi-bon sujet ; il faut encore qu'on puisse lui refuser. Or, celui-ci laisse le gouvernement passer, comme un homme sérieux laisse passer dans la rue le cortège de la mi-carême, en s'enfermant pour lire ; sans faire un pas à sa rencontre, simplement il n'en veut pas être. Tout ce monde se meut dans un plan différent du sien. Ce n'est pas assez de dire qu'il n'en est pas : il n'y croit pas. Il ne croit pas à l'inégalité, et dès lors, gouvernants, prenez-y garde, il l'anéantit.

Quelles sont, en effet, les inégalités sur lesquelles votre société est assise ? Inégalités d'*établissement*, naissance, emplois, fortune ; — inégalité d'attache, entre les nationaux et les étrangers, ou de sympathie suivant les races, d'où inégalité de droits ; — enfin inégalités tenant à la nature même de l'homme, inégalité de force, d'intelligence, de moralité, — tout cela disparaît pour le quaker, devant la seule inégalité réelle, dont il est convaincu, effroyable celle-ci, d'une âme humaine avec elle-même : tour à tour capable de tout le bien ou de tout le mal, tombant du ciel au gouffre ou rebondissant au ciel, suivant que l'esprit vivant y afflue ou s'en retire. Au prix d'un tel écart, qu'est celui qui sépare le millionnaire du loqueteux, le pair d'Angleterre de l'esclave nègre ? Quant au saint et au scélérat, chacun les porte en soi tous deux. Nul n'est haut, nul n'est bas, dès lors que tous sont hauts et bas à la fois.

Prenons, si vous le voulez, les « grandeurs d'établissement », choses, dit Pascal, « qui ploient la machine vers le respect et la terreur ». Les Quakers sont assez peu machines pour se tenir droits néanmoins. Ils ne voient que l'homme, négligent radicalement le titre, le rang, les signes

(1) Macaulay, *Histoire de l'Angleterre depuis l'avènement de Jacques II*, trad. Montégut, t. I, p. 549.

de puissance. En vain ceux-ci s'étalent, font du bruit, s'efforcent de se faire prendre au sérieux ; les Quakers sont déterminés à n'en rien voir. Le fondateur de leur église, au XVIIe siècle, George Fox, berger et prophète comme Amos, pensait avoir reçu de Dieu même l'instruction de « dire [illegible] à tout homme et à toute femme riche ou pauvre (1), de ne jamais souhaiter le bonjour ou le bonsoir, ni tirer la jambe devant personne, ni ôter son chapeau à qui que ce fût (2) » ; et si quelqu'un le saluait en ces termes : « Votre serviteur, master Fox. » — « Prends garde, répondait-il, à l'hypocrisie et à la corruption du cœur. Quand ai-je été ton maître, et quand as-tu été mon serviteur ? » Aussi passa-t-il une bonne part de sa vie dans les prisons royales, pour n'avoir pas voulu ôter son chapeau devant les magistrats, pour s'être refusé à prêter serment, pour avoir en pleine église, par une rectification à voix haute, troublé le prêche officiel. Mais il traversait tous ces malencontres gaîment, en provoquant le martyre et chantant des hymnes. Partout où il avait passé, les hiérarchies commençaient à chanceler.

Thomas Paine assurément profita de cette leçon. Prémuni dès l'enfance contre les prestiges que les hommes faits subissent en enfants, il pesa les rois et les grands à leur poids d'hommes, sans plus. Le roi George III, son roi, est, à son jugement, une pauvre cervelle. Plus tard, à l'égard de Louis XVI, tandis que nos Français ont devant la personne unique, ointe du saint chrême, le même frisson que devant le Saint Sacrement, puis, par un retour naturel, une fureur non moins superstitieuse de violateurs d'hosties, l'ancien quaker délibère aussi posément que sur le sort d'une souris prise au piège. Le personnage qui fait trembler ainsi tout un peuple, tantôt de vénération, tantôt de colère, n'est pour lui qu'un quidam point méchant, et fort court d'esprit. Même tranquillité pour toiser les ducs et pairs et tous les gens qualifiés. « L'homme libre et raisonnable, écrit-il en 1775 (3), voit à travers les apparences magiques d'un titre, et examine l'homme avant de s'incliner devant lui... » ; il répète encore trente ans plus tard : « L'idée que l'homme doit être gouverné par l'effigie et l'apparat et qu'un hommage superstitieux est nécessaire pour établir l'autorité, a tout à fait engourdi la faculté de raisonner....(1) » Et de même le scénario du duel réglé par l' « honneur de gentilhomme » lui semble une gesticulation de pantins, qui ne sert qu'à éluder l'obligation de prouver son droit. Bref, il n'est pas une fiction, défi au bon sens, entrave des républiques, dont Paine n'ait été désillusionné par son flegme quakerien. La gloire même, le grand nom d'un Washington ne lui imposent pas. Trouvant de la duplicité dans le héros, il lui écrira tout net : « Lorsque je fus emprisonné, garder le silence comme vous l'avez fait, c'était tacitement m'abandonner à mon sort. Je n'aurais pas dû vous soupçonner de trahison ; mais que je relève ou non de ma maladie, je ne pourrai cesser de vous regarder comme perfide, jusqu'à ce que vous me donniez des raisons de penser autrement (2). » George Fox, le rustre ingénu, aurait-il parlé d'un autre ton ?... Ainsi les Quakers, respectueux de Dieu seul, ont, les premiers, rompu « ces cordes, dont parle Pascal, qui attachent le respect à tel et à tel, et qui sont des cordes d'imagination ».

Autre inégalité : celle que nous mettons, dans notre sympathie, entre nos compatriotes et les autres. Là encore l'imagination fait beaucoup. Les disciples de Fox sont trop peu imaginatifs pour être « nationalistes », ils retrouvent par tout pays cette même humanité de chair et d'esprit dont ils se sentent membres. Ils sont cosmopolites (je ne prétends pas qu'ils aient raison, une autre fois je m'expliquerai là-dessus). Paine passe donc de l'Angleterre à l'Amérique, puis à la France, et enfin de nouveau à l'Amérique, sans un tressaillement d'adieu. Il n'est nulle part exilé : il n'est pas *exilable*, car « mon pays, c'est le monde », déclare-t-il, comme le stoïcien antique. En quelque lieu que l'humanité révoltée contre l'arbitraire appelle au secours, voici *Humanus*, le bon pèlerin, le chevalier errant du sens commun, qui débarque en souriant. Lorsque Franklin déclare : « Là où est la liberté, là est mon pays », Paine rectifie : « Le mien est là où n'est pas la liberté. » Une cause à défendre, voilà ce qui le fixe : il en fait profession : « L'Amérique me saurait moins de gré si elle savait que ce n'est ni le lieu ni le peuple, mais uniquement la cause elle-même qui m'a irrésistiblement poussé à la défendre, et je n'aurais pas agi autrement en tout autre pays (3). » Ce lui est une jouissance de se sentir ainsi délié du sol natal, quant

[illegible]

1 [illegible] Lettre à Henry Laurens, septembre 1779.

à lui, comme aussi de voir les autres s'en délier, pour plus de compréhension mutuelle. Voici que la fraternité s'échappe de sa chrysalide : le monde sans limite lui est ouvert. Paine, ravi, acclame « la république du monde ». Au nom de la *Société constitutionnelle* de Londres, il salue les *Amis de la Constitution* de Paris (c'est-à-dire les Jacobins) de cette appellation chaleureuse : « Frères et concitoyens du monde (1)... » Et dans l'adresse même qu'il leur envoie, il explique que la diversité des nations et leur hostilité est une survivance des vieux dieux nationaux, dont chacun regardait le voisin de mauvais œil. Comment ne pas s'en défaire, dès lors qu'on croit le Dieu absolu, à qui l'on ne peut sans sottise prêter un esprit de concurrence ? N'est-il pas extravagant de faire de la qualité de « Français », ou d' « Anglais », ou de Prussien », un synonyme de « réprouvé », enfin de « classer les vertus et les vices sur la division d'une carte géographique ? » — Cet « internationalisme » de Paine, comme plus tard celui de Lamartine, heurte la plèbe impulsive, qui érige au hasard toutes ses spontanéités en vertus. Ainsi Marat, qui est le *nationaliste* pur comme il est le parfait démagogue (d'ailleurs neuchâtelois de naissance, mais ceci n'est pas un embarras), dit à Thomas Ward, ami de Paine : « Les Français sont fous de laisser des étrangers vivre parmi eux. On devrait leur couper les oreilles, les laisser saigner quelques jours, puis leur couper la tête (2). » L'antithèse est exacte, et la haine de Marat contre Paine est chose naturelle, car ce sont deux structures d'esprit dont l'une implique négation de l'autre. Cependant, c'est en France que Paine espère trouver le plus d'intelligence de sa doctrine humanitaire : la France est un pays de sens commun plus encore que d'imagination ; depuis deux siècles, ses philosophes ont un public immense, sans frontières ; elle inaugure sa Révolution par l'affirmation de principes qui se donnent pour essentiels à l'homme. *Humanus* s'attache donc à la France comme à la missionnaire de l'affranchissement progressif qu'il annonce. Seulement il n'approuve pas qu'elle en soit la missionnaire armée (3). Il eut toujours trop d'horreur de la guerre (1), ne déplaise à ces gens qui ne conçoivent le don de soi à la communauté que sous l'espèce d'un sac sanglé au dos et d'un fusil mis en joue. Certes Thomas Paine sait en fournir aussi cette preuve, quand il le faut, mais seulement quand il le faut, pour l'indépendance, non pour la conquête. Ses principes de chrétien et de quaker condamnent la conquête ; car quiconque a écouté le Christ enseignant que l'étranger est encore « le prochain », et que le prochain est sacré, sait que « l'appropriation d'un homme est rangée parmi les crimes les plus énormes (2) ». Ce que Paine voudrait, ce n'est ni l'entre-choquement, ni non plus l'effacement des nationalités, mais une fédération entre elles, avec un « Parlement de l'Homme » où la raison, par un arbitrage perpétuel, organiserait la paix. Paris en pourrait être le siège, car c'est de Paris qu'on parle le mieux au monde. On y verrait donc flotter un drapeau commun, fait de tous les drapeaux nationaux, vraie écharpe d'Iris, où les nuances du prisme se succéderaient insensiblement comme dans l'arc céleste. Rêve que tout ceci. C'est ce mot, « rêve, *dream* », que Paine donnera pour titre (3) à son projet de fédération universelle. Mais il n'importe ; à la couleur de ce rêve je reconnais la marque d'un esprit que le christianisme a libéré de tout fétichisme de tribu. — Comment nous, Quakers, qui nous appelons la *Société des Amis* par excellence, pourrions-nous dire : notre amitié s'arrête ici, c'est ici sa frontière exacte ; au delà, que le champ soit libre à la violence ! comme s'il appartenait à des hommes de restreindre capricieusement la fraternité, commandement divin ? Quittons donc notre préjugé de gens à peau blanche sur l'inégalité des races ; cessons de regarder les hommes de couleur comme nos esclaves-nés. L'indépendance que nous revendiquons, Américains, étendons-la jusqu'à eux ; affranchis des Anglais, nous sommes tenus d'affranchir nos nègres ; « tant qu'ils n'auront pas aussi leur part, rien ne sera fait (4) ». Par cet acte seul, nous donnerons à notre volonté d'être libres la majesté du droit, obligatoire pour tous (5). —

1 Adresse lue au Club des Jacobins, le 27 mai 1792, par James Watt junior, fils de l'inventeur de la machine à vapeur, — reproduite dans le *Patriote français* de Brissot. — Voy. Aulard, *Histoire de la Société des Jacobins*, t. III, p. 621. — Mais cette version française n'est pas tout à fait conforme à l'original anglais de la main de Paine, découvert à Londres en 1898. — Voy. Moncure Conway, p. 210.

2 Avril 1793. *Englishmen in the French Revolution*, by John G. Alger, 1889, p. 176, cité par Moncure Conway, p. 277.

3 Voy. sa *Lettre au Peuple de France et aux armées françaises* et son Pamphlet sur le *Pacte maritime*, 1799.

1 Voy. *Prospects on the Rubicon*, Londres, 1787.

2 *Justice and humanity*, 8 mars 1775.

(3) Paine, *Works*, t. IV, p. 360. Cf. Moncure Conway, p. 407.

4 Lettre au D. Rush, 16 mars 1790.

5 Paine et quelques amis firent passer à l'Assemblée de Pennsylvanie, le 1er mars 1780, un acte portant abolition de l'esclavage dans cet État, qui comptait alors 6.000 nègres ; cette mesure fut rendue « au nom de la raison, aussi bien qu'à celui de la religion, au nom de la justice due à des êtres si infortunés ».

Quittons encore notre préjugé de mâles sur l'inégalité des sexes (1) ; les femmes sont hommes aussi. Vous paraissent-elles un peu plus passionnées et futiles que nous autres, ceci est la suite d'une sotte éducation, première injustice qui nous sert à en autoriser une autre. Communiquons-leur peu à peu tous nos droits. Traitons-les en citoyennes ; elles consolideront la cité par leur fidélité humble et leur enthousiasme. — Quittons même notre préjugé d'hommes envers les animaux ; n'excluons pas ces amis inférieurs de la justice (2), ne nous accoutumons pas sur eux à l'arbitraire, dont on perd le goût difficilement. — Ainsi l'élève des Quakers, au lieu de se représenter le monde et la société comme une tour à étages superposés et sans échelles, voit partout les transitions, les possibilités d'ascension, et il tient pour une obligation sacrée de ne les refouler jamais, de ne maintenir personne en bas.

Encore reste-t-il entre les hommes une inégalité flagrante, qui n'est pas de convention, mais de nature. Au sein d'une même race, d'une même famille, on retrouve cette inégalité : en vigueur musculaire, en finesse de nerfs, en intelligence ; la raison même, en celui-ci et celui-là, n'exerce pas un égal empire. Et cette observation élémentaire suffit pour que l'égalité des hommes, décrétée par la république, semble un défi ridicule aux faits, aux irréductibles faits. Que de haussements d'épaules, depuis cent vingt ans, a provoqués cette infatuation des républicains égalitaires ! Pauvres gens, dit-on, la nature est un despote entêté qui néglige de vous consulter sur ses faveurs et ses rebuts, et ne se prête pas à votre jeu de nivelage. L'égalité, en un mot, est contraire à toute vérité d'expérience ; or, comment une idée serait-elle *le droit*, quand elle est contre la vérité ? — Je n'ai garde de contester là-dessus avec Rivarol et de Maistre, Sumner Maine et Taine, M. Bourget et M. Faguet, sans compter une demi-douzaine de salons et autant de journaux sérieux. Ce que je voudrais noter simplement, au sujet de Thomas Paine, chrétien quaker, républicain égalitaire, c'est que son refus d'accepter comme une loi divine *ne varietur*, obligeant aussi la loi politique, cette visible inégalité des hommes, n'est pas un caprice, une rêverie, une phrase, ni non plus une basse rancune d'inférieur contre supérieur, mais la suite liée d'une certaine théorie de la nature humaine. Théorie qu'on peut discuter, certes, même juger illusoire, mais qu'encore il faut d'abord regarder en face, et non éluder comme s'il y avait cause entendue.

Inversement, l'affirmation de l'inégalité radicale implique une certaine notion particulière de la nature de l'homme. Et il faut que celle-ci produise ses preuves d'abord, pour évidente qu'on la croie. En effet, l'antiquité classique la tint pour certaine. Les Grecs distinguaient des *bons* ou *généreux* et des *pervers* ou *serviles*, comme des intelligents et des sots, comme des beaux et des laids, par nature. Grandeur d'âme ou félonie, intelligence ou sottise, selon ce système, sont des qualités inhérentes à tel individu, comme le brillant ou la dureté sont des qualités d'un échantillon de quartz, refusées à un morceau d'argile. Chacune de ces qualités est d'ailleurs donnée, stable, fixe. Un homme est une unité close, un objet. A l'usage il vaut tant. Il est bon ou il est mauvais. Voilà, en somme, une notion descriptive et statique de l'homme. Vous concevez comment il suit de là que dans la société raisonnablement ordonnée, aux bons par nature revient la puissance, et aux mauvais par nature le joug. Tous l'admettent : entre Platon et le démagogue braillard, la seule contestation est de savoir qui sont ces bons par nature et qui ces mauvais par nature. La société est donc une aristocratie ; la plus démocratique a encore ses esclaves : Athènes, dans son éclat, compte neuf esclaves contre un seul citoyen libre. Ce système de l'humanité étagée, donné pour un décalque de la nature, n'est pas tombé en discrédit après que le monde grec eut fait son temps. Dans la Déclaration des Droits même, il est question de la supériorité « des vertus et des talents » (article 6). Il paraît encore de nos jours des livres sur « l'Elite » et sur « l'Aristocratie intellectuelle ». Il est banal, enfin, d'opposer la Sélection darwinienne à ceux qui osent articuler quelque mot en faveur de l'égalité.

Fort bien ; toutefois, je me demande s'il ne reste pas encore de l'abstrait, de l'arbitraire, du chimérique, dans le système aristocratique. A supposer qu'on ne se trompe pas dans l'attribution de la supériorité à tel général vainqueur, à tel savant, artiste ou philosophe qu'aura désigné un heureux coup de dés, il n'est pas certain que le supérieur soit supérieur intrinsèquement et à vie. En le plaçant décidément au gouvernail, et en lui subordonnant tout le vulgaire, la communauté se prive de ce qui peut éclore de

Paine ne devait pas voir l'émancipation générale des [illegible] mais jusqu'à la fin de sa vie, il répéta à ses [illegible] : « N'oubliez pas les malheureux Africains ».

(1) *Lettre occasionnelle sur le sexe féminin*, août 1775.

(2) *Protestation en faveur des animaux*, mai 1775.

supériorité dans l'inférieur, en même temps qu'elle pâtit de ce qui se trouve d'infériorité mêlée dans le supérieur. Car, enfin, la nature même, — non celle des minéraux, mais celle des hommes, — n'a fixé en personne de nous les énergies auxquelles vous attribuez le droit de commander ; ces énergies, qui, dans un individu déterminé, sont toujours partielles et exclusives de quelque autre, sont aussi toujours inconstantes : elles s'en vont comme elles sont venues, avec les ans, avec un petit vaisseau qui se rompt dans le cerveau ; moins encore, par une migraine, par un besoin de sommeil. Ce sont des supériorités à éclipses. Le sage déraisonne une fois sur trois (il déraisonnerait davantage s'il était sûr d'être toujours cru sans contrôle). Il n'y a que la raison qui ne déraisonne pas, mais chez qui tient-elle état et enseigne ?

La raison est bien « la véritable lumière qui, manifestée dans le monde, éclaire tout homme » ; mais aussi elle est « le vent qui souffle où il veut, sans qu'on sache d'où il vient ni où il va. » Ces deux expressions exactes sont tirées, vous le savez, d'un texte sacré, de l'extraordinaire Système de la Vie de l'Esprit qu'on appelle « évangile de saint Jean (1) ». Là commence à poindre une théorie non plus statique, mais concrète et *biologique* de l'homme, théorie qui va se précisant de siècle en siècle, par la spéculation des théologiens et l'expérience des mystiques, puis devient, en notre siècle, notion rationnelle et naturelle, mais, sous cette forme, n'en est encore qu'à l'aurore, à la période du pressentiment. C'est l'antithèse de la conception *païenne* ou *pharisienne* (car le pharisaïsme, au sens large, ce n'est que la croyance aux supériorités fixées, ce n'est que l'aristocratisme). Au contraire, suivant la théorie biologique (ou chrétienne, ou républicaine) de l'homme, toute supériorité ne peut être qu'instable, car l'énergie vivifiante est instable. Elle naît, meurt, renaît en nous. Le saint s'épouvante de tomber tout d'un coup à la molle bestialité de la fille perdue ; le forban est illuminé d'une flamme d'amour soudaine ; — ou plutôt, ne parlons plus d'un forban, mais d'un certain mode de l'être délaissé par l'esprit, et que vous et moi pouvons expérimenter aussi ; ne parlons plus d'un saint, mais de moments de sainteté. L'intelligence ou la vertu ne sont pas des propriétés, mais des prêts ; moins encore, des éclairements heureux, des souffles ; les corps seuls, que vous considérez lorsque vous fixez à votre mur le portrait de tel personnage qui eut la chance de dire ou de faire quelque chose de beau l'an passé, et à qui, pour cela, vous reconnaissez autorité sur vous, les corps seuls, quant à leur forme, sont donnés, et si iniquement distribués, qu'il semble bien, en effet, que la nature invite les uns à commander, les autres à servir ; mais, outre que le plus florissant peut être, en un moment, terrassé par des causes naturelles et mis de niveau avec le plus malingre, de sorte que cette supériorité-là est toujours branlante, d'autre part, comme les corps sont l'instrument de l'esprit, la communauté, loin de se régler sur cette inégalité trop visible qui est entre eux, la doit contre-balancer autant qu'il se peut, afin de ne pas perdre, par le manque d'instruments suffisants, les fruits qu'elle attend de l'énergie de l'esprit chez les débiles. Or, cette énergie de l'esprit, qui se traduit par des aperceptions claires comme par des résolutions fortes, est une certaine électricité qui n'est pas produite par nous, qui passe à travers nous et aussitôt nous transfigure, mais que nous ne pouvons ni rappeler ni retenir à notre gré. Tout ce qu'on peut dire, c'est que tels cerveaux paraissent en être meilleurs conducteurs que tels autres. Si l'on part de là, il faut bien admettre que *les supérieurs ne sont pas toujours les mêmes*. Où sont les supérieurs, à un moment donné ? Demandez où souffle l'esprit, où la raison éclaire : l'employé de l'état civil ne le sait pas, ni personne. Seulement arrangeons-nous pour qu'il se perde le moins possible de ces supériorités de l'instant présent, et qu'elles ne soient pas foulées aux pieds par les supériorités de la veille, les supériorités éteintes. L'esprit vivifiant est paradoxal. Laissons issue à toute idée juste, à toute impulsion généreuse qui se sera produite à un niveau où nous ne l'attendions pas. Respectons ce mystère de la possible présence de l'esprit en tout homme. C'est ainsi que la république égalitaire n'est pas égalitaire au détriment de la liberté, comme on le dit, mais au contraire afin d'assurer le maximum de liberté, non pas aux appétits individuels, qui sont anarchiques, mais à la raison, à l'esprit, dont la communauté se nourrit et vit. La république sera donc le régime instable, le régime vivant.

On ne pourra manquer de trouver d'abord un tel régime confus et tumultueux : il l'est. Les molécules minérales, si elles avaient conscience, seraient affolées au moment où elles sont entraînées dans le tourbillon d'un organisme vivant, parmi ces assimilations et désassimilations sans trêve, plus de position fixe, adieu la belle ordonnance régulière du cristal ! Étant

(1) I, 9 et III, 8.

vivante, la république paraît un peu folle à ce qui dure sans vivre.

Elle le paraîtrait encore bien davantage si elle se rendait complètement républicaine, si elle se mettait à vivre complètement. Alors elle entretiendrait dans la société le malaise d'une crise de croissance ininterrompue. Que devient notre doctrine juridique de la « chose jugée », et tout notre droit pénal, avec ses châtiments durablement adhérents à la personne comme des étiquettes sur des cailloux de collection, si par hasard la théorie biologique de l'homme est la vraie ? Un pardon mutuel et perpétuel (mais avec une préservation sage), n'est-il pas la conséquence obligée de cette compréhension neuve de l'homme ? Que devient aussi l'*androlâtrie*, la superstition des hommes considérables dont le nom ajoute un coefficient personnel à la vérité qu'ils transmettent ? Que deviennent les académies, qui ne sont pas simplement des coopératives scientifiques, et les décorations qu'on épingle sur certains personnages comme des plaques commémoratives sur les maisons où il s'est passé une fois quelque chose ; et les ouvrages de l'esprit que l'auteur ne lâche dans le public qu'en les retenant d'une main, pour marquer que la raison qui peut-être s'y trouve est de lui et non du voisin, et qu'il signe de son nom, de ses titres, de son portrait ? Que devient enfin toute institution, toute estimation supposant que les élans de courage, les découvertes heureuses, les raisonnements justes se capitalisent dans les cerveaux d'où ils émanent, comme dans des coffres-forts de propriétaires, — et les belles situations acquises, et les regards de haut en bas et les regards de bas en haut, — et cent autres débris de cristallisation, legs de la théorie statique de l'homme individu, que la république, rien qu'en vivant, absorbera, éliminera doucement, comme trop inconséquents à son principe ? — Ce principe, enfin, quel est-il ? — car il le faut rappeler. — C'est que l'homme est vivant ; qu'il a donc ses saisons, comme tout ce qui vit, son rythme de vitalité incalculable, incertain, bref, qu'il est sans cesse inégal à lui-même.

Ainsi, conclusion surprenante, l'inégalité spirituelle d'un homme est justement ce qui fonde l'égalité de droits entre les hommes.

PAUL DESJARDINS.

(A suivre.)

POUR AVOIR UN PARAPLUIE

Depuis le 1er avril 1900 j'ai perdu sept parapluies. J'avouerai même une chose : je suis arrivé à croire que ce n'est pas moi qui les perds, mais que ce sont eux qui me quittent. C'est un fait, prouvé par l'expérience, que le parapluie n'aime pas son maître. Vous allez au restaurant, vous mettez votre parapluie dans un coin. Vous voulez le reprendre : il n'y est plus. Parfois il y est, mais, pareil aux dieux, il s'est métamorphosé. Vous aviez un manche à tête de chien, c'est une petite femme qui vous regarde. Vous emmenez la petite femme en omnibus, elle disparaît mystérieusement entre le carrefour Drouot et le Théâtre-Français. Vous soupçonnez qu'elle est partie avec un autre monsieur, mais au fond vous n'en savez rien, vous n'avez pas le droit de calomnier sa vertu. Elle est peut-être partie toute seule.

Il y a cependant à la Préfecture de police une espèce de lazaret où l'administration met en pénitence les parapluies infidèles. On me conseilla un jour d'aller voir si je ne retrouverais pas un des miens ; on me dit qu'on avait simplifié les formalités, que c'était arrangé « à l'anglaise ». Je fus donc à la Préfecture de police, salle des parapluies. Mais, de là, j'ai bien failli passer dans une cellule du Dépôt : et il n'y a pas loin.

Rien n'est plus simplifié en apparence que les formalités. On vous dit gentiment :

— Un parapluie ? Quel jour ? Dans une voiture, un omnibus ?

Le jour, la voiture, l'omnibus ? Croyez-vous que ce soit si commode de se rappeler tant de choses ? Moi, d'abord, si j'avais autant de mémoire, je commencerais pas me rappeler de ne pas perdre mon parapluie ! Au petit bonheur, j'indiquai un jour et une catégorie de véhicule. Après quoi on me montra des centaines de riflards et on me dit :

— Cherchez.

Il n'y a pas de procédé littéraire plus simple que l'énumération. Je pourrais décrire des parapluies sans nombre, des petits, des gros, en coton, en soie, en silésienne, en alpaga, avec des manches infiniment variés. Mais l'essentiel, c'est que je découvris *le mien*.

Je criai donc :

— Voilà le mien !

Et l'employé me dit, goguenard :

— Vous vous trompez, Monsieur, celui-là a été déposé trois jours plus tôt que vous ne l'indiquez !

Telle est l'astuce de la police. Je me crus arrêté sur l'heure pour escroquerie. Et pourtant je vous assure que c'était *le mien !* Mais je m'enfuis et cours encore. Je n'irai plus jamais à la Préfecture de police, salle des parapluies, jamais !

*
* *

Les affiches blanches de la mairie de Saint-Sulpice me firent penser qu'il y avait mieux à faire. C'était le 16 avril. On se souviendra encore dans dix ans de l'orage du 16 avril! Depuis un mois déjà j'avais reculé devant l'achat d'un huitième parapluie. Je me laissais mouiller. Mais ce jour-là, il pleuvait trop. J'empruntai celui de ma cuisinière. Elle me dit timidement :

— Monsieur le rapportera?

Comme je réfléchissais à l'ironie, peut-être méditée, de cette phrase, une affiche blanche municipale sollicita mon attention. Elle m'apprit que M. Irissou, sous-inspecteur des domaines, vendrait ce jour-là, au dépôt du mobilier de l'État, rue des Écoles, n° 2, des lots très importants de linge, fourrures, jouets, éventails, bijouterie en faux, vêtements, coutellerie, papiers, accessoires de bicyclette, etc., tous objets trouvés sur les voies publiques et dans les voitures publiques de la ville de Paris; plus — entendez bien! — *trois mille parapluies*, trouvés également sur les places et dans les voitures publiques. Je courus au n° 2 de la rue des Écoles, car il en était temps encore.

C'est au coin sud-ouest de la halle aux Vins, non loin de la rue des Boulangers, seconde patrie des modèles italiens. Il me paraissait très simple de dire à M. Irissou :

— Monsieur, sur ces trois mille parapluies, il y en a un à moi, je le rachète, le prix que vous voudrez : je serais trop content de retrouver un ami infidèle.

Le sous-inspecteur des domaines était en train de vendre, dans une cour, des lanternes, des coussins de voitures, un lot de paniers vides et un accordéon. Il paraît que ce sont des choses qu'on trouve sur la voie publique : elles dégringolent des chariots dans les déménagements, les voleurs les jettent pour ne pas être pris en possession d'un objet compromettant, les ivrognes les oublient, est-ce qu'on sait? Un jour, on a perdu, au coin de la rue Champollion, un cèdre du Liban! Il ne faut pas s'étonner : il y a quelques années, un serpent à sonnettes s'échappa de sa cage, en arrivant à la gare d'Orléans, place Walhubert, *et il n'a pas encore été retrouvé*. Les cèdres sont moins agiles.

M. Irissou est un fonctionnaire fait pour sa fonction. Si j'ose employer une expression hardie, il est rond et il est carré. C'est ce qu'il faut pour mener tambour battant cent ou cent cinquante acheteurs qui sont toujours les mêmes et qu'il connaît presque tous. Il y a des hommes, il y a des Auvergnats, — beaucoup d'Auvergnats, — et quelques Normands, mais très peu de juifs, bien qu'on vende énormément de lorgnettes, cueillies dans les fiacres : Drumont n'en reviendra pas! J'expliquai mon désir à M. Irissou qui me dit :

— Pouvez-vous reconnaître, même ici, votre propriété? Je vous la rendrai séance tenante.

Et il me fit l'honneur de me conduire dans la salle où ils étaient tous, les trois mille, liés solidement par gerbes de cinquante, et rangés le long d'un mur.

Je lui dis alors, éperdu :

— Monsieur, je ne peux pas, ils sont trop!

Et pourtant, dans ces trois mille, il n'y en avait pas deux de pareils, pas plus qu'il n'y a probablement, sur la terre, un homme qui ressemble à un autre homme. Il n'y a jamais au monde qu'un parapluie déterminé qui puisse être choisi par un homme déterminé. C'est une question de caractère. Voilà même une science empirique à créer : après la chiromancie, la physiognomonie, et la graphologie, n'est-on pas en droit de s'étonner qu'un homme de génie n'ait pas inventé la riflardologie : j'y penserai.

Mais je ne pouvais songer, malgré cela, dans les circonstances présentes, à découvrir ma propriété. Autant chercher une aiguille dans un tas de foin.

— J'aimerais mieux, dis-je, en racheter un, n'importe lequel.

— On ne les vend, me dit le sous-inspecteur, qu'aux enchères, et par gerbe de cinquante. Vous pouvez miser.

Je n'osai pas. Il est illogique, quand on a l'habitude de revenir sans son parapluie, d'arriver brusquement chez soi avec cinquante de ces objets. Mais je résolus de rester, pour le bénéfice de la science. M. Irissou m'apprit que la vente des objets perdus rapportait à peu près 200 000 francs par an en moyenne, mais que l'année dernière, à cause de l'Exposition, on avait dû arriver à quelque chose comme 500 000 francs : les étrangers sont si négligents!

*
* *

Quand ma curiosité fut satisfaite, mon informateur cria :

— Faites entrer le public!

Une porte s'ouvrit, et ce fut alors une chose fort belle, car un mouvement vif et général est toujours beau en soi. La salle était barrée par une espèce de plate-forme semblable à celles où, dans les gares de chemin de fer, on dépose les malles. Et la foule se rua jusque-là. Mais d'un bond léger, quelques jeunes femmes sautèrent sur la plate-forme, puis de l'autre côté, et il y eut ensuite une chose touchante : la galanterie, oui, la galanterie de ces Auvergnats et de ces marchands de guenilles ; ils aidèrent les vieilles femmes à passer, et celles-ci se groupèrent le long des murs, de telle sorte que le fonctionnaire qui faisait office de commissaire-priseur se trouvait au centre d'une espèce de fer à cheval formé par les acheteurs : les hommes devant lui et la plupart des femmes à droite et à gauche.

Je vis vendre alors des objets invraisemblables et hétéroclites. Des centaines de corsets — car on oublie beaucoup de corsets, le soir, dans les fiacres — des chemises aussi, des fourrures, des châles de laine, des vêtements tout neufs, achetés dans les grands magasins; des milliers de mouchoirs, des caleçons de bain même. On devrait bien désinfecter tout cela; une odeur malsaine commença de flotter, avec des poussières de couleur et de densité diverses. Nul n'y faisait attention, les lots s'enlevaient. On vendit jusqu'à des poupées, jusqu'à des raquettes de tennis, au hasard et pour rien. Les acheteurs étaient gais, le vendeur infatigable. Une lourde manne pleine de pipes, de porte-cigares, arriva, fut soulevée à la force des biceps par un homme de peine. Un long tuyau de forme étrange, et cependant familière à mes yeux d'ancien voyageur, attira mes regards. C'était une pipe à opium!

Je la maniai longuement : les plus communes, au Tonkin et en Chine, sont faites d'une tige de bambou, les plus riches sont ornées de laque et de nacre, mais, celle-là..., *elle avait été faite en France;* son tuyau était de merisier, le fourneau était d'un ouvrier européen, le bout était en ambre jaune. Et j'aperçus toute une scène entière, un drame peut-être : le colonial qui s'est laissé gagner, durant les longues heures d'exil, par le charme de « la fumée noire », qui a failli en mourir, peut-être, est revenu dans sa patrie, en jetant à la mer tout son attirail de fumeur, pour guérir, et qui n'a pas su vivre ensuite sans l'enchanteresse perfide. Alors il a fait fabriquer une pipe avec des matériaux européens, puis il l'a perdue sans doute un soir de promenade solitaire, ivre d'opium, sans mémoire, et n'a pas osé aller la réclamer.

... Je revis un blockhaus, dans une de nos colonies. Le commandant du blockhaus « fumait ». Un jour d'ivresse, on ne put le réveiller de son rêve, et le poste était attaqué. L'ennemi égorgea ce rêveur dans son lit, sans qu'il cessât de sourire aux anges. Cela vous emmène loin, les visites au dépôt du mobilier de l'État, rue des Écoles, n° 2...

Trois, quatre larges mannes passèrent, pleines de livres et de papiers, oubliés dans les voitures. Je me rappelai le manuscrit d'un confrère, qui lui avait coûté des mois de travail et qu'il égara il ne sait où. Si j'allais le retrouver? Je me penche, je cherche : des catalogues du Salon de peinture, l'*Intrus*, de Gabriele d'Annunzio, des revues, des journaux, des plans de bâtisse, un volume en japonais, un autre en russe, un autre en bas-breton : les *Miracles de sainte Anne*, je crois. Et puis des carnets, des agendas. En voici un qui doit être d'une mère de famille... « Donné à la cuisinière, tant. *Petit Saint-Thomas*, embrasses de rideaux, tant. » Puis brusquement, au milieu de ces comptes, une barre et cette note : « Aujourd'hui, 3 mai 1900, Bébé a trois ans. Il nous récite à déjeuner « Notre Père » et « Je vous salue Marie. »

Un autre carnet, d'une jeune fille. « 4 mars : conduit Loulou au tennis avec la femme de chambre, rencontré M. de Monthage... 7 mars : rencontré M. de Monthage... 10 mars : rencontré M. de Monthage. » Qu'est-ce donc que je fais; est-ce que j'ai le droit? Ils ne sont pas à moi ces secrets-là! Que l'administration me pardonne : j'ai déchiré le petit carnet.

On vend, on vend toujours. Je commence à m'ennuyer. On vend des lorgnettes de théâtre : 13 francs. Je crie : Quatorze! Elles me restent! quatre jumelles. Quelle famille! Qu'est-ce que j'en ferai?

Enfin on vend les parapluies. Le cent de parapluies atteint en général 40 francs, ainsi que M. Irissou me l'avait prédit. Je m'approche, je tâtonne, et je ne me décide qu'à m'en aller : 40 centimes le parapluie, ce n'est pourtant pas cher; seulement, cent parapluies, c'est excessif.

Mais au moment où je gagne la porte, avec mes quatre jumelles, il pleut, et je m'aperçois que j'ai encore perdu le mien, ou plutôt celui de ma cuisinière... Elle m'avait dit : — Monsieur le rapportera? Ah bien, oui! Il est avec les trois mille, je l'ai semé dans la masse. Une inspiration me vient : si j'en rachetais quelques-uns aux acheteurs en gros? Il y a là justement le père Malbec, qui en a trois cents sur les bras. Je marchande. Un pour moi, avec un manche de corne, un pour ma victime, avec une béquille qui a l'air d'être en or.

— Huit francs les deux, me dit le père Malbec; huit francs, et c'est donné.

— Puisque c'est donné! voilà les huit francs. Je reviens avec ma charge. C'est dur, quand on n'en a pas l'habitude, de passer entre le café Vachette et le café Soufflet avec deux parapluies et quatre jumelles : les gens vous regardent!

Quand j'arrive chez moi, je dis à ma cuisinière :

— J'ai perdu votre sale riflard. Mais en voilà un autre, avec un manche en or, bien plus beau.

Elle regarde mon cadeau, le pèse, l'ouvre, le ferme, passe son ongle sur l'étoffe, et me dit avec un profond dédain :

— Des parapluies comme ça, on en a pour vingt sous, tant qu'on veut, le long du mur du cimetière de Châtillon.

Et ma journée me coûte 22 francs! A l'avenir, quand il pleuvra, je prendrai un fiacre. C'est moins cher.

PIERRE MILLE.

LE CENTENAIRE D' « ATALA »

avril 1801.

I

Chateaubriand était rentré en France le 8 mai 1800, avec un passeport au nom de La Sagne, habitant de Neuchâtel, en Suisse, mais avec l'espoir d'être bientôt rayé de la liste des émigrés, car M. de Fontanes qui devait lui donner l'hospitalité à son arrivée à Paris s'était chargé lui-même d'obtenir sa radiation.

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

M. de Fontanes n'était pas encore un grand homme, mais il était en passe de le devenir. Bien qu'il fût membre de l'Institut depuis la réorganisation des cinq académies (1795) et qu'il fût professeur de belles-lettres à l'École des Quatre-Nations, il n'était guère connu du grand public que par la lettre ouverte qu'il avait adressée, le 15 août 1797, au glorieux chef de l'armée d'Italie, — lettre parue dans le *Mémorial* où il avait pour collaborateurs La Harpe et l'abbé de Vauxcelles. Cette lettre, d'ailleurs, ne l'avait pas sauvé de la déportation après le coup d'État du 18 fructidor. Il s'était alors réfugié à Londres où il avait retrouvé Chateaubriand qui y vivait, Dieu sait comme, depuis 1793, et qu'il avait perdu de vue après 1789, date à laquelle le futur auteur du *Génie du Christianisme* était sous-lieutenant au régiment de Navarre. Mais M. de Fontanes n'avait pu s'accommoder de l'exil. Au mois de juillet 1798, il s'était risqué à rentrer en France et, grâce à la protection de Mme Baciocchi, sœur du général Bonaparte, il n'avait pas tardé à être rayé de la liste des émigrés. Au moment de la rentrée de Chateaubriand, il dirigeait le *Mercure de France* et jouissait d'un grand crédit auprès du Premier Consul. Chateaubriand n'avait donc pas tort de compter sur lui pour régulariser sa situation, et l'on peut dire que M. de Fontanes fut le principal artisan de sa fortune. J'entends ce mot au propre et au figuré.

En le mettant immédiatement en relations avec Joubert qui était son *alter ego*, son inséparable, il lui donna un guide sûr pour ses travaux littéraires et du même coup il lui procura l'amitié de Mme de Beaumont qui devint son bon génie, sa muse inspiratrice. En le présentant à Migneret, son futur éditeur, et en lui ouvrant le *Mercure de France*, il lui fournit le moyen de vivre.

Il faut dire, en effet, que Chateaubriand était littéralement sans le sou et ne pouvait rien attendre des siens. Non seulement sa famille avait été ruinée et à moitié détruite par la Révolution, mais encore sa jeune *veuve*, comme il appelait sa femme, ne le connaissait que « par une union de quelques mois, par le malheur et par une absence de huit années », et, malgré le courage qu'elle avait montré sous la Terreur en partageant librement la dure prison des sœurs de Chateaubriand, celui-ci ne paraissait pas disposé à reprendre avec elle la vie commune.

Il n'avait qu'une idée alors : tenter la fortune en frappant un grand coup, et il y était d'autant plus attaché, que tous ses amis, à commencer par M. de Fontanes à qui il avait lu à Londres des fragments de son grand ouvrage sur les *Beautés de la religion chrétienne*, lui certifiaient que cet ouvrage porterait son nom jusqu'aux nues.

Quelques mois plus tard, le succès d'*Atala* allait le jeter aux pieds de Pauline de Beaumont.

II

M. de Fontanes demeurait rue Saint-Honoré, 85, près de la rue Neuve-du-Luxembourg où Joubert habitait à côté de Pauline.

Chateaubriand, après avoir déposé à la police son passeport étranger et reçu en échange un permis de séjour, loua un petit entresol rue de Lille, près de la rue des Saints-Pères. Mais il fallait manger. Il avait dans sa malle le manuscrit du *Génie du Christianisme* et les premières feuilles de cet ouvrage qu'il avait fait imprimer à Londres chez Dulau. Le libraire Migneret, auquel M. de Fontanes l'avait adressé, consentit à réimprimer le livre à ses frais et à lui faire quelques avances. Mais comme l'argent lui fondait dans les mains, sa bourse fut bien vite à sec. Le 30 juillet 1800, il écrivait à M. de Fontanes — toujours sous le nom de La Sagne — qu'il avait reçu de mauvaises nouvelles de sa famille et qu'il ne savait plus comment faire pour attendre l'autre époque de sa fortune chez Migneret.

Il est dur, lui disait-il, d'être inquiet sur ma vie pendant que j'achève l'œuvre du Seigneur. Juste et belle Révolution! Ils ont tout vendu. Me voilà comme au sortir du ventre de ma mère, car mes chemises mêmes ne sont pas françaises. Elles sont de la charité d'un autre peuple. Tirez-moi donc d'affaire, si vous le pouvez, mon cher ami. Vingt-cinq louis me feront vivre jusqu'à la publication qui décidera de mon sort. Alors le livre paiera tout, si tel est le bon plaisir de Dieu, qui jusqu'à présent ne m'a pas été très favorable.

Je pense que M. de Fontanes lui aura prêté les vingt-cinq louis dont il avait besoin, car il était à l'aise, ayant fait un assez beau mariage. Ce qu'il y a de sûr, c'est que, quelques mois après, il le mit en évidence en publiant dans le *Mercure* sa fameuse lettre sur la

deuxième édition de l'ouvrage de Mme de Staël (*De la littérature considérée dans ses rapports avec la morale*). C'était le début de Chateaubriand dans le journalisme. Ce fut un coup de maître. Et comme la lettre était signée : *L'auteur du Génie du Christianisme*, le public qui n'était pas dans le secret de la société de Fontanes et de Joubert fut d'autant plus intrigué, que c'était la première fois qu'il entendait parler du *Génie du Christianisme* et de son auteur.

Ordinairement les écrivains qui gardent l'anonyme se réclament de celui de leurs ouvrages qui a fait leur réputation. Chateaubriand, qui ne fit jamais rien comme tout le monde, se réclamait du *Génie du Christianisme* quinze mois avant qu'il ait vu le jour, si bien que, lorsqu'il parut, il était déjà célèbre et par la lettre sur l'ouvrage de Mme de Staël et par la publication du roman d'*Atala*.

Parlant de cette publication, Chateaubriand s'exprime ainsi dans ses *Mémoires* :

Je m'occupais à revoir les épreuves d'*Atala* (épisode renfermé ainsi que *René* dans le *Génie du Christianisme*), lorsque je m'aperçus que des feuilles me manquaient. La peur me prit : je crus qu'on avait dérobé mon roman, ce qui assurément était une crainte bien peu fondée, car personne ne pensait que je valusse la peine d'être volé. Quoi qu'il en soit, je me déterminai à publier *Atala* à part, et j'annonçai ma résolution dans une lettre adressée au *Journal des Débats* et au *Publiciste*.

Tout cela pouvait être vrai, mais Chateaubriand ne disait que la moitié de la vérité; l'autre moitié qu'il avait passée sous silence était beaucoup plus intéressante et surtout beaucoup plus humaine. Nous avons vu que Joubert l'avait présenté à Mme de Beaumont. Du jour où elle l'entendit, dans son petit salon de la rue Neuve-du-Luxembourg, lire son manuscrit d'*Atala*, elle éprouva « une espèce de frémissement d'amour ». — « Il joue du clavecin sur toutes mes fibres », écrivait-elle à Mme de Vintimille. Et c'est aux instances de Pauline bien plus qu'à la peur dont il nous a parlé que Chateaubriand céda, quand il prit le parti de publier son petit roman.

Mme de Beaumont avait hâte de couronner de lauriers le front de l'« enchanteur », car elle ne doutait pas du succès de son livre ; elle en savait par cœur les plus beaux passages, et par moments, comme si elle avait voulu bien s'assurer de leurs effets magiques, elle se les récitait à elle-même quand elle était seule :

— Le désert déroulait maintenant ses solitudes démesurées...

— La nuit était délicieuse, et l'on respirait la faible odeur d'ambre qu'exhalaient les crocodiles couchés sous les tamarins des fleuves. La lune brillait au milieu d'un azur sans tache, et sa lumière gris de perle descendait sur la cime indéterminée des bois.

— Les femmes témoignaient pour ma jeunesse une pitié tendre et une curiosité aimable; elles me questionnaient sur ma mère et sur les premiers jours de ma vie; elles voulaient savoir si l'on suspendait mon berceau de mousse aux branches fleuries des érables, si les brises m'y balançaient auprès du nid des petits oiseaux. C'étaient ensuite mille autres questions sur l'état de mon cœur; elles me demandaient si j'avais vu une biche blanche dans mes songes et si les arbres de la vallée secrète m'avaient conseillé d'aimer.

Comment résister au charme de ces phrases mélodieuses ? Quand Mme de Beaumont avait fini de se les murmurer, elle sentait les larmes lui monter aux yeux; or, comme l'a dit le poète :

. . Une larme coule et ne se trompe pas.

Et pourtant elle n'était pas sans appréhensions. Elle se disait que tout le monde ne jouirait pas comme elle des beautés de ce livre étrange, et puis elle connaissait la méchanceté de certains critiques en vogue, et elle redoutait leurs écarts de plume. Mais Joubert était là qui la rassurait :

Je ne partage point vos craintes, lui disait-il, car ce qui est beau ne peut manquer de plaire; et il y a dans cet ouvrage une Vénus *céleste* pour les uns, *terrestre* pour les autres, mais se faisant sentir à tous. Ce livre n'est pas un livre comme un autre... Il y a un charme, un talisman qui tient aux doigts de l'ouvrier. Il l'aura mis partout parce qu'il a tout manié, et partout où sera ce charme, cette empreinte, ce caractère, là aussi sera un plaisir dont l'esprit sera satisfait. Je voudrais avoir le temps de vous expliquer tout cela, et de vous le faire sentir pour chasser vos *poltronneries*, mais je n'ai qu'un moment à vous donner aujourd'hui et je ne veux pas différer de vous dire combien vous êtes peu raisonnable dans vos défiances. Le livre est fait et, par conséquent, le moment critique est passé. Il résistera parce qu'il est de l'*enchanteur*.

Et comme s'il avait pénétré le sentiment intime qui agitait si violemment Pauline dans cette circonstance, Joubert ajoutait avec malice :

S'il y a laissé des gaucheries, c'est à vous que je m'en prendrai, mais vous m'avez paru si tranquille sur ce point, que je n'ai aucune inquiétude... Encore une quinzaine et je pourrai vous *gronder* et vous *regarder* tout à mon aise. Portez-vous mieux, je vous en prie.

III

Cependant, une fois sa résolution prise, Chateaubriand voulut que M. de Fontanes jetât le coup d'œil du maître sur son manuscrit. C'était l'exposer à des retouches dangereuses, car Fontanes, qui avait l'esprit classique, n'aimait pas plus Rousseau que Joubert, et celui-ci tout en protestant de son admiration pour le génie de Chateaubriand s'était promis de le

« débarbouiller de Rousseau, d'Ossian, des vapeurs de la Tamise, des révolutions anciennes et modernes et de ne lui laisser que la croix, les missions, les couchers de soleil en plein Océan et les savanes de l'Amérique ». Mais comme, après tout, il y avait dans *Atala* plus de croix et de missions que de réminiscences de Jean-Jacques, Fontanes n'exerça guère sa censure que sur le discours du Père Aubry, au lit de mort d'Atala, qu'il eut la franchise de trouver mauvais et que Chateaubriand eut le bon esprit de refaire après une heure d'hésitation et de découragement.

Nous n'avons pas le premier texte du discours du Père Aubry, et c'est dommage, car si la première idée n'est pas toujours la bonne, le premier jet en matière de style est souvent le meilleur. En revanche, nous avons la note par laquelle le futur grand maître de l'Université annonça dans le *Mercure* la publication prochaine d'*Atala*. Cette note était ainsi conçue : « L'auteur est le même dont on a déjà parlé plus d'une fois en annonçant son grand travail sur les beautés morales et poétiques du christianisme. Celui qui écrit l'aime depuis douze ans et il l'a retrouvé d'une manière inattendue dans des jours d'exil et de malheurs; mais il ne croit pas que les illusions de l'amitié se mêlent à ses jugements. »

Enfin, le 15 avril 1801, le petit roman parut chez Migneret, rue Jacob, et à l'ancienne librairie Dupont, rue de la Loi, sous le titre : *Atala ou les Amours de deux sauvages dans le désert*. Le volume, de format in-12, était signé François-Auguste Chateaubriand (la particule n'avait pas cours encore) et contenait XXIV pages de préface et 210 pages de texte.

Atala! on croit communément que ce nom est d'origine indienne comme celui de Chactas. C'est une erreur, il est d'origine orientale, et il y a quelques années je fus très surpris de le trouver dans la *Relation des Voyages* de M. de Brièves, faicts tant en Jérusalem, terre sainctę, Constantinople, Egypte, Afrique, Barbarie, qu'aux royaumes de Tunis et Alger, qui fut publiée à Paris en 1630. Chateaubriand connaissait-il ce livre? Je le pense, car il avait lu tous les récits de voyages où il est parlé de Jérusalem. En tout cas, voici le passage où j'ai relevé le nom d'*Atala* :

Le 25 juin ayant esté pris résolution d'aller voir les cèdres du Liban, renommez en l'Escriture saincte tant pour leur beauté et hauteur de leur assiette que pour avoir iadis fourniz de charpente au merveilleux temple de Jerusalem, bastiz par Salomon, on conclut le marché avec l'Atala, interprète, et les Alouvaris à deux séquins pour montures, asnes et mulets ou chevaux, et sur le soir, après le declin de la chaleur, nous partismes guidez dudit Atala, qui marchait à la teste de la troupe, comme conducteur, armé d'un arc et d'un cimeterre et monté sur une bonne mule.

On remarquera que dans ce récit le nom d'Atala est porté par un homme.

Mais qu'importe, après tout, qu'il soit d'origine indienne ou orientale et que Chateaubriand l'ait trouvé dans la *Relation des Voyages* de M. de Brièves et non sur les rives du Meschacebé? L'essentiel dans la question qui nous occupe, c'est qu'*Atala* fût bien accueillie du public, et qu'après avoir fait vibrer l'âme éolienne de Mme de Beaumont, elle excitât la curiosité et fît les délices de la société si étrangement mêlée du Directoire et du Consulat. Or, elle avait, reconnaissons-le, tout ce qu'il fallait pour lui plaire : elle venait de loin et elle l'entretenait de choses idéales qui avaient pour elle l'attrait irrésistible de la nouveauté. Comment d'ailleurs la jeune « sauvage » n'aurait-elle pas fait son chemin avec tous les parrains et la gracieuse marraine qu'elle avait eu la chance de rencontrer avant son entrée dans le monde?

Atala avait paru le 15 avril; le 17, le *Journal des Débats*, dans un article non signé mais qui était de Dussault, célébrait le génie du *citoyen Chateaubriant* (*sic*) :

Il y a des ouvrages, disait le rédacteur, dont on ne peut bien juger quand on les considère isolément. Il faut pour les apprécier avoir égard aux circonstances qui les ont fait naître, ne point les séparer des accessoires qui les accompagnent, se rappeler toujours dans quelles vues ils ont été conçus, et même compter pour quelque chose et faire entrer dans la balance le nom et la destinée de leur auteur. Tel est le roman ou le poème qui vient de paraître sous le titre d'*Atala*. Les longues infortunes de l'écrivain à qui nous le devons, le vaste plan de morale et de philosophie religieuse dont ce petit ouvrage fait partie, les voyages presque héroïques, les expériences courageuses et les pénibles observations dont il est le fruit, tout, indépendamment du talent d'exécution, lui donne un caractère qui le met à une distance immense des productions qu'on pourrait naturellement lui comparer.

Après cet exposé où se trouve résumée en quelques lignes toute la théorie de Chateaubriand, le rédacteur des *Débats* entrait dans le vif du sujet :

Atala devient une nouvelle preuve de cette vérité qu'on se plaît à contester. Cet ouvrage tire un intérêt non pas du fond d'une action assez faible, mais des effets que l'auteur a su produire par l'intervention des idées religieuses... Un prêtre, un sauvage et son amante sont les seuls personnages de ce drame éloquent où le pathétique est poussé au dernier degré.

L'auteur d'*Atala* paraît avoir bien des rapports avec de Saint-Pierre et je ne doute même pas que les *Etudes de la Nature* n'aient beaucoup contribué à développer son talent. Ils ont peint tous deux une nature étrangère; l'un

nous a transportés sous le ciel de l'Afrique, l'autre nous ouvre le spectacle de l'Amérique. Ils se sont l'un et l'autre proposé un grand but moral et semblent avoir été guidés par les mêmes principes et les mêmes sentiments. Mais l'auteur de *Paul et Virginie* est plus doux, plus coulant, plus châtié; celui d'*Atala* plus nerveux, plus fort, plus énergique. L'un est plus sage et plus retenu, l'autre plus hardi et plus impétueux. L'auteur de *Paul et Virginie* accorde plus aux idées morales; celui d'*Atala* aux idées religieuses. Le premier a honoré la religion avec transport en censurant ses ministres avec amertume; le second honore à la fois et comprend dans les même hommages et le dogme et le culte et les ministres et la religion. Dans *Paul et Virginie* un prêtre devient la cause indirecte mais toujours odieuse de la fatale catastrophe; dans *Atala*, c'est un prêtre qui répare tous les maux causés par les passions, l'ignorance et le fanatisme. L'ouvrage de Bernardin de Saint-Pierre se ressent de ces temps où dominaient la satire antireligieuse et l'esprit d'innovation; celui du citoyen Chateaubriant, d'une époque où la pitié, la considération et la vraie philosophie lui ont succédé...

Fontanes n'aurait pas mieux dit, mais je crois bien que c'est lui qui avait inspiré cet article, car Dussault y exprimait trop exactement toute sa pensée et Fontanes montrait le bout de son nez jusque dans la critique finale. Cette critique, la voici :

Je voudrais appuyer de citations et d'exemples ce que j'ai dit de ce nouvel ouvrage... Les éloges sont déjà justifiés par la voix publique. Je me bornerai à citer un passage qui justifiera peut-être la critique que j'ai hasardée. Chateaubriant décrit une messe dans le désert : « L'aurore paraissait derrière la montagne et enflammait le vaste orient, tout était d'or et de rose dans la solitude; les ondes répétaient les feux colorés du ciel et la dentelure des bois et des rochers qui s'enchaînent sur leurs rives. L'astre annoncé par tant de splendeur sortit enfin d'un abîme de lumière, et son premier rayon rencontra l'hostie consacrée que le prêtre en ce moment élevait dans les airs. » Cette dernière circonstance, ce dernier trait par lequel l'auteur achève son tableau est, contre son intention, très petit et très mesquin, ce rapprochement du lever du soleil et de la consécration n'est pas heureux et paraît forcé, a quelque chose de recherché, et la recherche est toujours l'antipode du sublime.

IV

Ainsi parlait Dussault; ainsi pensait Fontanes. Ils ne se doutaient pas tous deux que ce « dernier trait » qui les choquait tant était la marque même, originale et distinctive, du style de Chateaubriand, et que c'était par cette recherche du pittoresque, par ces apparitions et ces rencontres plus artistiques que naturelles, que le romantisme dont il allait devenir le grand prêtre se séparait du classicisme dont ils étaient les représentants incertains et troublés.

Aussi bien c'est par la richesse des couleurs bien plus que par la simplicité du roman qu'*Atala* prit immédiatement les yeux et le cœur des femmes, car elles étaient lasses de l'emphase endormante de Lebrun et des fadeurs froides de Ducis. La littérature courante ne répondait plus à leurs désirs; et de même que le Premier Consul leur avait apporté d'Égypte des motifs d'ornementation nouveaux, elles soupiraient après une littérature qui leur procurerait des sensations nouvelles. Cela est si vrai que le bonhomme Ducis essayait pour leur plaire de rajeunir sa palette. Quelques jours avant l'apparition d'*Atala*, le 15 germinal an IX, on avait lu de lui à la séance publique de l'Institut national une pièce de vers intitulée : *La Solitude et l'Amour*, dont le sujet tout oriental faisait songer à la fois aux *Incas* de Marmontel et aux Contes de La Fontaine. Almazelle, jeune Persane, aimait Usbeck, mais Usbeck, tout en ayant du sentiment pour Almazelle, portait son cœur et ses désirs aux beautés d'Hispahan. Un jour, sous l'empire de la jalousie et du chagrin, elle fuit au désert; elle y était à peine rendue qu'Usbeck l'y rejoignait et se décidait à y vivre avec elle. Écoutons maintenant Ducis :

Il est deux biens charmans aussi purs que le jour
Qui se prêtent tous deux une douceur secrète,
Qu'on goûte avec transport, que sans cesse on regrette
C'est la solitude et l'amour.
Que je suppose un sage au fond de sa retraite,
Jeune et libre, aux neuf sœurs consacrant ses travaux
Idolâtrant les bois, les prés et les ruisseaux :
Le voilà bien heureux. Cependant il soupire.
Que lui manque-t-il donc en un si beau séjour ?
J'ai cru ses vœux remplis. Hélas ! faut-il le dire ?
Il lui manque un tourment : ce tourment, c'est l'amour

Eh bien, les femmes de la société du Consulat étaient exactement dans la situation contraire. Elles étaient ardentes et passionnées, elles avaient d'autant plus besoin d'amour qu'elles en avaient étésevrées pendant toute la période révolutionnaire, mais aucun poète en vers ou en prose ne s'était encore rencontré pour faire vibrer toutes leurs fibres, et elles le demandaient à tous les échos.

— Le voilà! s'écria Mme de Beaumont.

Et toutes celles qui savaient lire, qui aimaient la musique et dont le cœur palpitait, dévorèrent le livre d'*Atala*.

Mais cela ne faisait pas l'affaire des Ducis et des Lebrun, des Lemercier et des Chénier. Et sans plus tarder, ils se liguèrent avec deux ou trois critiques de talent, dont Ginguené et l'abbé Morellet, pour barrer la route à l'audacieux qui d'un seul coup, avec un méchant petit livre, leur enlevait leur clientèle.

C'est l'abbé Morellet qui ouvrit le feu, à la stupéfaction de Pauline qui le connaissait depuis le temps où il était le secrétaire du Père des Trudaine et fré-

quentait en cette qualité l'hôtel Montmorin. L'abbé fut méchant, l'abbé fut perfide. Il ne s'en prit pas seulement au style de Chateaubriand qu'il discuta phrase par phrase en soulignant les expressions impropres, les passages emphatiques et les oripeaux ridicules, il s'attaqua encore — et ceci était beaucoup plus grave, — à la morale du missionnaire. On dit même que l'abbé poussa le souci de l'exactitude jusqu'à faire asseoir sa servante sur ses genoux pour s'assurer si Chactas avait pu, dans cette position, tenir dans ses mains les pieds d'Atala pendant l'orage!... Mais on se contenta d'en rire, et l'abbé Morellet en fut pour ses frais. Quant à Ginguené, que Chateaubriand avait pratiqué beaucoup avant la Révolution et qui devait lui refuser connaissance à son retour de Londres, il réserva ses critiques pour le *Génie du Christianisme* et se contenta de publier dans la *Décade philosophique* les *Nouveaux Saints* de Marie-Joseph Chénier. Ce qu'étaient ces nouveaux saints, on le devine, et le lecteur en jugera par ce court fragment :

Ah! vous parlez du diable? il est bien poétique,
Dit le dévot Chactas, ce sauvage erotique.
Neptune approche-t-il du grand saint Nicolas?
Les trois sœurs de l'Amour avaient quelques appas:
Ces beautés cependant sont fort loin d'être égales
Aux trois hautes vertus qu'on dit théologales.
Trois, c'est peu, j'en conviens; mais nous avions aussi
Sept péchés capitaux bien comptés, Dieu merci.
De la loi des chrétiens, o bonté souveraine!
Les païens adoraient aux bords de l'Hippocrène
Neuf vierges seulement; nous espérons aux cieux
En trouver onze mille, et cela vaut bien mieux.
Rendez le Paradis, l'enfer, le purgatoire :
Voilà le principal; et quant à l'accessoire,
Rendez... à dire vrai, c'est le point délicat.
Quelques brimborions, cure, canonicat,
Évêché bien renté, bonne et grasse abbaye,
Dame... il faut, comme on sait, de tout en poésie.
Tel est le saint traité qu'on peut faire entre nous,
Sans cela, je vous quitte, et c'est tant pis pour vous.
J'irai, je reverrai tes paisibles rivages,
Riant Meschacébé, Permesse des sauvages;
J'entendrai les sermons prolixement diserts
Du bon monsieur Aubry, Massillon des déserts.
O sensible Atala! tous deux avec ivresse
Courons goûter encor les plaisirs de la messe
. . . . . .
Je prétends chaque jour relire auprès de toi
Trois modèles divins, la Bible, Homère et moi...

Tout cela évidemment était très spirituel et montre que Marie-Joseph Chénier aurait pu réussir dans la parodie; mais, quoi qu'on en dise, le ridicule n'a jamais tué personne, du moins en littérature, et la parodie a toujours été, au contraire, un gage et un élément de succès. Les parodies ne manquèrent point à *Atala*. Elle devint si populaire, malgré les vers de Chénier et la prose de l'abbé Morellet, qu'elle alla grossir, avec la Brinvilliers, la collection de *Curtius*. Cette collection était dans ce temps-là quelque chose comme notre Musée Grévin. Elle était établie au Palais-Royal et au boulevard du Temple, et l'on y voyait, reproduits en cire coloriée, les personnages les plus fameux, depuis le grand homme jusqu'au vulgaire criminel. « Les auberges de rouliers étaient ornées de gravures rouges, vertes et bleues, représentant Chactas, le Père Aubry et la fille de Simaghan. Dans des boîtes de bois, sur les quais, on montrait un personnage en cire, dit Chateaubriand, comme on montre des images de Vierge et de saints à la foire. Je vis sur un théâtre du boulevard ma sauvagesse coiffée de plumes de coq, qui parlait de l'*âme de la solitude* à un sauvage de son espèce, de manière à me faire suer de confusion. On représentait aux Variétés une pièce dans laquelle une jeune fille et un jeune garçon, sortant de leur pension, s'en allaient par le coche se marier dans leur petite ville; comme en débarquant ils ne parlaient, d'un air égaré, que crocodiles, cigognes et forêts, leurs parents croyaient qu'ils étaient devenus fous (1). » Et l'année suivante, le *Mercure de France*, en annonçant une *Résurrection d'Atala* qui venait de paraître en deux volumes, s'écriait: « Encore deux volumes sur *Atala!* En vérité, elle a déjà donné lieu à plus de critiques et de défenses que la philosophie de Kant n'a de commentaires. »

Cependant Chateaubriand avait trop d'esprit et aussi trop de goût pour ne pas donner satisfaction à la critique là où elle avait franchement raison. On se rappelle le mot de Joubert à Mme de Beaumont : « S'il y a des gaucheries, c'est à vous que je m'en prendrai. » Eh bien, il y en avait un certain nombre et même d'un peu fortes, dont l'abbé Morellet n'avait pas eu tout à fait tort de faire des gorges chaudes. Que penser par exemple du nez aquilin du Père Aubry et de sa longue barbe « qui avaient quelque chose de sublime dans leur quiétude et d'aspirant à la tombe par leur direction naturelle vers la terre »?

Chateaubriand s'empressa donc de faire disparaître ces « gaucheries » de son livre. Et dans la douzième édition d'*Atala* qu'il publia en 1805, après avoir rappelé que La Harpe lui avait proposé un jour de s'enfermer avec lui seulement quelques heures, le temps suffisant pour effacer les taches qui faisaient crier si haut ses censeurs, il écrivait : « J'ai passé quatre ans à revoir cet épisode, mais ainsi il est tel qu'il doit rester. C'est la seule *Atala* que je reconnaîtrai à l'avenir. »

Douze éditions en quatre années! cela ne s'était encore jamais vu. Cela prouvait à Chénier, à l'abbé Morellet, à Ginguené, à Ducis, que ce petit livre était bel et bien arrivé à son heure. Et de fait, s'il avait agrandi, selon l'expression de Geoffroy, le « domaine de la haute poésie et enrichi notre langue poétique », il avait exercé en même temps une action bienfai-

(1) *Mémoires d'Outre-Tombe*, t. II, p. 245.

sante dans les régions gouvernementales au moment précis où le Premier Consul poursuivait secrètement avec la cour de Rome la négociation d'un nouveau Concordat.

En réhabilitant, dans des scènes vraiment admirables, le prêtre et la religion catholiques, que le schisme constitutionnel de la fermeture des églises avait passablement discrédités, Chateaubriand habituait le public à cette idée, — chère à Bonaparte, — qu'un grand peuple, ami de la tradition comme la France, ne pouvait pas plus longtemps se passer de religion. Et dans cette œuvre de restauration que beaucoup désapprouvaient, l'auteur d'*Atala* se faisait l'auxiliaire du Premier Consul, dont il devait devenir un jour l'adversaire irréconciliable.

LÉON SÉCHÉ.

UN INCONSCIENT

Certainement M. Émile Ollivier croit que Gambetta et les républicains lui ont offert le pouvoir après Sedan et que, sur son refus, ils l'ont brisé. « Jeune homme, dit-il à son interlocuteur, on enseigne étrangement l'histoire dans les collèges; sachez que si j'avais voulu, je ne serais pas ici, brisé à tout jamais... Écoutez : après Sedan, Gambetta m'a fait appeler : « Dites que l'empereur vous a trompé et nous vous plaçons à notre tête... »

Cette mise en scène, ce ton de Rocambole : « Jeune homme, écoutez, après Sedan... », s'accordent très bien avec la complexion d'une âme infatuée et romanesque, toute remplie d'elle-même et qui se persuade que tout ce qu'elle a rêvé est arrivé. M. Émile Ollivier est essentiellement de cette espèce oratoire et grandirostre, douée d'une faculté que le peuple caractérise par cette expression énergique : « se monter le coup », — faculté terriblement dangereuse, si elle s'exerce dans la politique; elle aveugle son homme et le transporte au-dessus de lui-même et lui fait croire qu'il est capable de choses grandes et mondiales. Elle peut même le faire croire aux autres pour un temps; il n'est pas rare qu'elle soit d'abord suivie du succès, jusqu'à ce qu'elle conduise le fou et ceux qui l'accompagnent à toutes les catastrophes privées et publiques. Combien de fois M. Émile Ollivier n'a-t-il pas dû se dire depuis 1870 : « Ah! si Gambetta avait voulu!... Si les républicains m'avaient placé à leur tête!... » Puis il a cru vraiment qu'ils lui avaient offert le pouvoir et que c'est lui qui avait refusé plutôt que de renier son empereur.

Il a rempli les journaux de ses interviews pendant quinze jours avant la séance de l'Académie française, à l'âge de près de quatre-vingt-dix ans, tout possédé de ces enfantillages et de ces jeux nauséabonds qu'il trouve charmants et par lesquels il pense refaire l'histoire, c'est-à-dire sa propre histoire, car celle du pays l'occupe peu, il n'y a de place en lui que pour lui-même et pour sa fortune.

Il dit de sang-froid des choses extravagantes, dignes de Bicêtre, et il se hâte de les faire imprimer, priant qu'on n'oublie rien. « Il aurait pu être Bismarck, il s'en est fallu d'un rien, et la face du monde était changée!... » Si ce ne sont pas les termes exacts d'une de ces interviews de maniaque, c'en est absolument le sens, oui, il a dit : Bismarck! Il faillit l'être! Mais ce qu'il a été effectivement, c'est Garibaldi. Il a rempli auprès de Napoléon III le rôle et la fonction de Garibaldi auprès de Victor-Emmanuel, à cela près que l'un donna à son roi le trône de Rome et que l'autre fut l'auxiliaire et le collaborateur impulsif de la plus déplorable catastrophe des temps modernes.

Mais si Gambetta avait voulu, après Sedan, tout pouvait s'arranger encore : il fallait prendre M. Ollivier sans conditions, ne pas lui demander d'abandonner l'empereur, ce qui était impossible. Ollivier aurait sauvé la France : on pouvait bien lui passer son Napoléon par surcroît.

Ces pages historiques de M. Émile Ollivier, insérées dans les interviews de notre temps, valent mieux que son discours académique et que tous ses livres pour le faire connaître à sa vraie mesure. C'est une belle « contribution » aux recherches des psychologues sur la quantité d'inconscience qui peut se trouver dans un homme qui a gouverné un grand pays et tenu un jour les destinées de l'Europe dans ses mains; inconscience intégrale, compacte et homogène, dure comme fer et comme roc, que tous les tonnerres du ciel ont frappée sans pouvoir la fendre.

Tel il apparaît, tel il était voilà quarante ans passés; et, tel, il a séduit Paris, des foules d'hommes, tout un grand parti politique et Napoléon III, qui le disputa à l'opposition et en fit la conquête, heureux et fier de posséder enfin dans son gouvernement un si grand artiste politique! Que Napoléon III, inconscient couronné, ait appelé à lui cette inconscience qui lui reflétait son image, liât commerce avec M. Émile Ollivier, le nommât son ministre de prédilection, lui confiât son trône et sa dynastie, on comprend cet effet élémentaire des affinités naturelles; Émile Ollivier était parfaitement combiné pour Napoléon III et Napoléon III pour lui; ils devaient se rencontrer et la folie de ces deux artistes, pareillement philanthropes et humanitaires, multipliée l'une par l'autre, devait ouvrir des sources de sang intarissables.

Mais que des hommes raisonnables, d'une ambi-

tion modérée et capables de discernement, se soient laissé prendre à ces gestes qui tous sont faux et à des paroles sonores dont aucune n'est juste, dont la moindre et la première venue, telle que « le cœur léger », trahit la fêlure du personnage intime; que M. Émile Ollivier ait pu être à un seul moment « la coqueluche » de l'opinion et qu'aujourd'hui encore on lui fasse fête à l'Académie française, dans un collège officiel constitué exprès pour la sauvegarde et le maintien de l'esprit français: voilà qui est beaucoup plus grave que l'inconscience d'un homme ou de deux hommes et qui donne l'explication de la possibilité de tous les désastres.

« Le cœur léger » était une de ces expressions qui découlent à flots, sans qu'il les pèse, des lèvres de M. Émile Ollivier, ou qui jaillissent de sa plume à chaque tournant de la phrase, dans le cours facile et limoneux d'une éloquence inconsciente littérairement autant que moralement, — car inconscience littéraire et morale ne fait qu'un. Les circonstances où le mot fut lancé avec la désinvolture ordinaire du personnage le rendirent fameux; la gravité exceptionnelle de la situation fit que « le cœur léger » sonna à toute volée, au milieu de la compression des esprits tragiquement repliés sur eux-mêmes, fausse note formidable qui tua ceux qui l'entendirent, que la victoire n'eût pas excusée et que la défaite a éternisée dans son barbare et stupide grincement. Mais il en fait de pareilles à tout coup et elles se valent toutes, chacune en soi; c'est l'« idiotisme » propre et personnel de ce musicien, — idiotisme entendu au sens de Diderot.

M. Ranc qui assistait à la séance écrit: « Je le vois encore lançant son mot d'un ton de défi, j'ai encore, comme au moment même, présente à l'esprit l'impression de stupeur qui saisit non seulement les députés, mais tous les assistants. Il passa dans la salle un frisson. Les députés de la majorité, ceux qu'on appelait les Mamelucks, eux-mêmes, gardèrent un silence de mort. Mes yeux se portèrent sur la tribune diplomatique: les ministres étrangers se regardaient sans prononcer une parole. Évidemment ils ne pouvaient croire ce qu'ils avaient entendu. M. Émile Ollivier ne fut pas démonté pour si peu... » Je le crois bien, il avait été parfaitement naturel; il avait parlé comme il parle toujours, en toute chose petite ou grande, et c'est après coup qu'il a imaginé que ce mot lui était venu de la Bible, mais il lui est venu spontanément de son propre fonds; il traite la Bible aussi légèrement que le reste, le pauvre homme! Où a-t-il vu que la Bible parle légèrement des armées de l'Éternel et de la guerre des Moabites, et où, en quoi, comment a-t-il pu trouver dans le Livre l'inspiration d'un cœur léger?

Cette glose tardive et, pendant trente ans, méditée, est un comble d'absurdité et de sophisme, une explication à côté et en dehors du sujet; car il ne s'agit pas de savoir si l'expression de « cœur léger » se rencontre plus ou moins fréquemment dans le Livre; mais si le Livre dit que le fils d'Isaïe rassemble ses hommes d'un cœur léger pour marcher contre les Philistins.

M. Émile Ollivier n'a évidemment aucune idée de ce que fut la guerre de 1870, Reichshoffen, Forbach, Sedan, l'écroulement de l'Empire, le démembrement de la France. Il ne sait pas ce que c'est qu'un démembrement de la France, que l'un des plus grands résultats de l'histoire et de la politique a été défait en trois jours et que, depuis ce temps-là, la France est avec une plaie béante dans le corps et que le monde est comme une bête qui aurait reçu une lésion au cerveau et qui s'agiterait douloureusement pour retrouver un autre équilibre et refaire sa constitution.

Si le malheureux avait une idée quelconque de ces choses et du rôle obscur qu'il y eut, triste jouet aveugle de ses propres vantardises; s'il avait seulement compris, depuis ce temps-là, la déclaration du comte Benedetti, démentant devant la commission d'Enquête la prétendue « offense » et les dépêches des généraux et des intendants criant, dès le 21 juillet, leur détresse et leur dénûment de tout ce qui était nécessaire pour entrer en campagne; il ne dirait pas qu'il fut « brisé » par Gambetta après Sedan, puisque, depuis le 9 août, il n'était plus qu'un détritus balayé du Palais législatif par les Mamelucks et que l'Empire lui-même ni aucun gouvernement n'aurait pu ramasser au ruisseau de la rue.

Il se croyait encore possible; il s'est représenté deux fois au suffrage universel pour être député, et, positivement, il se croit encore aujourd'hui ministre désigné d'un Napoléon qui ne referait pas l'Empire, mais qui organiserait la République. « Car je suis républicain, je l'ai toujours été, dites-le bien! » Vous le voyez, il pose sa candidature! Il a déjeuné chez la princesse Mathilde avec le général prince Louis-Napoléon Bonaparte. « Il est très bien, très bien, ce jeune homme... Les ministres de la République pourront un jour confier le rétablissement de l'ordre à un descendant de Napoléon... Ce Bonaparte fondera la République... — Et surtout dites que je suis républicain!... »

Il n'aurait dû avoir des yeux désormais que pour pleurer, une langue, que pour la dévorer en silence. Prévost-Paradol se plaça devant une glace et, d'une main sûre, se logea une balle dans la poitrine. Ces résolutions extrêmes, quel que soit le jugement qu'on en porte, ne sont permises qu'à des natures rares. A quarante et un ans, un jeune maître irré-

prochable de la phrase française ne pouvait se consoler d'un solécisme dans sa conduite politique. Sa goutte de sang fut l'avant-courrière de la pluie de sang qu'il avait vue s'amasser à l'horizon et qui allait fondre sur la France. M. Émile Ollivier n'a gardé la pleine et parfaite assurance de son âme et de sa main que pour écrire en dix volumes son panégyrique sous le titre d' « Histoire de l'Empire libéral ». Il espère vivre assez longtempe pour nous enterrer tous, et pour retrouver au hasard des catastrophes l'occasion de redevenir ministre. Il constate devant les miroirs le lent progrès de sa verte vieillesse et, toujours frais et dispos, se tient prêt à tout événement.

Être un inconscient, comme nous disons, c'est n'avoir aucun sens des situations, du rapport des hommes entre eux et avec les choses; si plein de soi-même qu'on n'offre aucun jour par où puissent entrer les leçons des faits et les avertissements de l'histoire; incapable d'opérer jamais un retour sur soi-même et sur sa conduite, de comparer son point de départ à son point d'arrivée, d'établir aucune mesure entre les mots, leur objet et les circonstances; c'est manquer de tout esprit critique et de tout discernement, asservi aux aventures les plus drôles ou les plus tragiques, les plus gaies ou les plus calamiteuses de l'inobservation et de l'inconséquence.

Nul signe d'hésitation dans cet égoïsme épais et dans le plein contentement de soi, d'un homme aux extrémités de l'âge, portant allégrement le poids d'un désastre qui accabla son pays; il se pavane avec les vanités d'une jeunesse qui attend la fortune et l'amour. Nous comprenons seulement bien aujourd'hui quelle capacité d'inconscience il avait reçue en naissant, et il a comblé sa mesure. Il s'est achevé lui-même par un travail de trente années sur son infatuation native, dans l'atelier de son for intérieur vide et solitaire, se martelant lui-même jour et nuit, et il est enfin parvenu au maximum de densité de son inconscience spécifique. La légende de son cœur léger peut traverser les siècles à venir, il l'a faite par son talent et son art inattaquable à la rouille des temps. Il ne veut pas qu'on l'oublie : il s'inquiète de savoir si on l'a vu, si on l'a entendu. Il aspire à la tribune et, en attendant, il s'empresse au pupitre que lui céda l'indulgence de l'Académie. Il définit Victor Hugo, il explique Voltaire et Balzac. Il se sent « tout transporté de fierté nationale... » Il se complait aux applaudissements, « au tapage des démonstrations... » C'est bien son style. La perte du tact politique et social, quand elle est à ce point, apparaît comme quelque chose de monstrueux.

On ne dira pas de lui qu'il n'a rien appris et qu'il a tout oublié : il a la fraîcheur de mémoire de l'adolescent; il peut seriner, deux heures durant, sa harangue par cœur sans jeter un regard sur son papier : mémoire tout intérieure et subjective; il a oublié 1870, l'Alsace et la Lorraine, la France, mais il n'a rien oublié de ses rêves propres, des phénomènes obscurs de son inconscience, et il sait tous les gestes et les paroles mystérieuses des ombres qui ont passé dans le petit théâtre des funambules qu'il porte dans son cœur.

Il serait peut-être intéressant d'indiquer dans une classe de rhétorique, pour l'instruction et l'amusement de nos élèves, les diverses impropriétés de style qui peuvent émailler un discours académique et de montrer la fausseté générale d'une langue inconsciente, mais cela demanderait une délicatesse de critique qui ne m'appartient pas. Seulement, je vois les beautés qui éclatent aux yeux de tout le monde, les fortes maximes, les traits qui peignent : « Victor Hugo, le puissant, — Lamartine, l'enchanteur, — le poète de l'histoire, Michelet, narrateur aux extases..., — le poète de la dialectique, Lamennais, — le poète de la négation, Renan, — le père politique de l'Église, Joseph de Maistre... » Il va marquer Dieu lui-même d'un trait caractéristique et définitif : « Ce Dieu autre que nous afin qu'il soit meilleur!... » On peut tirer l'échelle! Nous voilà au sublime de l'inconscience! L'Académie et ses invités goûtaient vivement toutes ces belles choses; même on assure que la réunion s'était partagée en deux camps; ils applaudissaient ou se recueillaient tour à tour suivant leurs préférences politiques et littéraires. Ah! ce fut une belle fête de la politique et des lettres!

HECTOR DEPASSE.

LA SOCIÉTÉ SOUS LE CONSULAT[1]

LA VIE, LES MŒURS, LES MODES

La Cour consulaire. — Quatre préfets du Palais; quatre dames pour accompagner. — La première réception des ambassadeurs. — Jalousies à la Cour consulaire. — Le théâtre à la Malmaison. — Étiquette exagérée à Saint-Cloud. — Arrivée de Fox à Paris. — Le poète Delille. — La Harpe. — Critiques de Chateaubriand. — Mme de Genlis. — Talleyrand, son portrait. — Fouché : son portrait.

Jusque-là, Mme Bonaparte n'avait ouvert ses salons qu'à ses amis et aux fonctionnaires du Consulat. Le matin, en cachette, elle recevait pourtant quelques émigrés hautains venant près d'elle solliciter une faveur. Mais, jusqu'à la paix d'Amiens, durant deux années, il n'y eut aucune grande soirée officielle aux Tuileries. Bonaparte se défiait de Joséphine, de ses

(1) Voir la *Revue* des 16 juin et 11 août 1900, 13 et 20 avril 1901.

complaisances, de ses faiblesses pour le monde de l'ancien régime. Et puis, en son orgueil de chef d'État, imbu de ses prérogatives et de sa supériorité sur les autres hommes, il voulait qu'il y eût, pour lui comme pour sa femme, une démarcation bien tranchée, même à l'égard des plus grands seigneurs, et l'étiquette chez lui n'était point encore réglée. Le château était administré par un très honnête homme, M. Bénezech, et les aides de camp du Premier Consul avaient suffi à l'introduction de ses visiteurs.

A la paix générale, Bonaparte se résolut enfin à constituer une sorte de cour. Il y eut quatre préfets du palais, MM. de Cramayel, de Luçay, Didelot, de Rémusat, puis quatre dames pour accompagner sa femme, Mmes de Rémusat, de Talhouët, de Luçay, de Lauriston. Et Mme de Montesson, qui avait vécu à la cour de Louis XVI et qui possédait alors toutes les traditions monarchiques, fut priée d'indiquer à Mme Bonaparte les usages de Versailles, afin de les imposer aux Tuileries. Ainsi fut créée la Cour consulaire.

Ensuite eut lieu la première réception des ambassadeurs et la présentation par eux des étrangers de leur pays, de passage à Paris. Bonaparte n'aimait pas les étrangers, dit la duchesse d'Abrantès, et, parmi eux surtout, la princesse de Rohan qui fut, plus tard, duchesse de Courlande et duchesse de Sagan. Mais il se résigna, par politique, à cette cérémonie. Il les admit aux Tuileries, ainsi que les nobles du faubourg Saint-Germain, dont il sentait l'antipathie pour sa personne, parce qu'il n'avait jamais été de leur monde.

Ce jour-là, tous les ambassadeurs introduits dans le grand salon des Tuileries par les préfets du palais, une porte fut ouverte dans le fond, et Mme Bonaparte, éblouissante autant par la distinction de sa toilette que par la profusion de ses bijoux, conduite par Talleyrand, passa devant tous les grands personnages qui s'inclinaient, ainsi que les femmes des ambassadeurs, jointes à leur mari. Bonaparte n'avait pas suivi sa femme. Mais, peu d'instants après, la porte de nouveau fut ouverte, et le général, en habit de cour, le pas pressé, la mine fière, ayant à son côté une épée d'or dont la garde, pour la circonstance, avait été ornée du diamant « le Régent », dégagé enfin, traversa seul les rangs de cette magnifique assemblée. Les femmes, à son approche, s'étaient levées pour le mieux voir. Elles lui furent, d'ailleurs, successivement présentées par les ambassadeurs, au moment où il arrivait en face d'eux.

A dater de ce moment, dans l'entourage du Premier Consul, se manifestèrent les mesquines jalousies qui s'agitent toujours près d'un monarque. Cette jeune cour, réunissant tous les symboles de la royauté, engendra aussitôt des courtisans; et bientôt il fallut constater leur platitude et leur hypocrisie, ainsi que chez les courtisans de l'ancien régime. Partout le pouvoir souverain suscite les mêmes vices. La servilité fut cause de la dissimulation. Autour du maître, personne n'osa plus exprimer franchement sa pensée. Un dialogue avec Bonaparte n'avait lieu qu'en monosyllabes, afin de ne point se compromettre. Ces « oui » et ces « non » étaient odieux à Mme de Rémusat qui s'en plaint. Un silence général, dit-elle, glaça l'immense palais. (T. Ier, p. 190.)

Bonaparte souffrait de tant de respect. Il ne pouvait, cependant, n'accuser que lui-même et sa despotique influence. Alors, pour échapper à cet étouffement, il s'enfuyait soit à la Malmaison, soit à Saint-Cloud, lorsque ce palais eut été réparé. A la Malmaison, parmi ses familiers, et durant les premières années du Consulat, il se livrait à toute l'exubérance de son caractère. Ceux qu'il y attirait jouissaient d'une entière liberté, même lorsqu'il se mêlait à leurs jeux. Aux barres qu'il adorait, à la danse, le soir, après dîner, lorsqu'il ne se retirait point en son cabinet pour y travailler, il se montrait rieur, ardent, moqueur, tricheur aussi, car il n'admettait pas qu'il eût pu succomber. D'autres fois, on jouait la comédie, sous la direction de Talma et de Michot, qui venaient y surveiller les répétitions. Comme actrices, du côté des femmes, on distinguait Hortense de Beauharnais et Caroline Murat; du côté des hommes, Bourrienne, un comte d'Almaviva supérieur; le préfet du palais, Didelot, un Crispin très gai; Junot et Eugène de Beauharnais. Le jour de la représentation, Bonaparte invitait à dîner quarante personnes, et cent cinquante au spectacle de la soirée.

A Saint-Cloud, cet abandon charmant disparut. La Cour consulaire y devint pointilleuse. L'étiquette y fut d'une sévérité plus rigide qu'à la cour d'un roi; les courtisans, d'une obséquiosité plus servile que chez les grands seigneurs d'autrefois. Le marquis Stanislas de Girardin a tracé une peinture très piquante et très réussie de la matinée d'un dimanche à Saint-Cloud. Les salons qui précédaient l'appartement du Consul, comme on disait alors, étaient envahis de bonne heure, avant la messe que l'on y venait entendre. Tous les solliciteurs, tous les invités étaient là en petits comités, se chuchotant leurs confidences. Lorsque le Premier Consul paraissait, d'abord seul, les conversations cessaient aussitôt et toutes les assemblées se disloquaient. Mme Bonaparte venait ensuite, accompagnée de Cambacérès et à distance de son mari; puis, après eux et à un grand intervalle, la maison militaire et civile du général, en deux groupes d'hommes et de femmes. Lui se plaçait avec Mme Bonaparte en face de l'autel, dans la tribune royale, ses officiers respectueusement droits derrière lui; et lorsque l'office était commencé, on

ouvrait les fenêtres de la galerie qui dominait la chapelle, et la foule des courtisans, les sénateurs, les tribuns, les préfets, les cardinaux eux-mêmes se penchaient pour mieux voir, cessant leurs causeries en sourdine lorsque s'élevaient les chants des élèves du Conservatoire, mandés exprès pour la messe, ou les divins accords de la harpe d'Alvimare, ou les sons moelleux du cor de Frédéric. Et ces dimanches-là, le chemin de Paris à Saint-Cloud était sillonné de voitures et de carrosses, autant qu'autrefois celui de Paris à Versailles, lorsque la Cour y était fixée. Voilà où, peu à peu, étaient arrivés les hommes, ayant juré de poignarder de leurs propres mains celui qui tenterait, un jour, de s'emparer du pouvoir suprême (1).

Stanislas de Girardin ajoute : « L'usurpateur était là. Il était au milieu d'eux, jouant aussi bien son rôle de maître qu'eux jouaient maladroitement celui de courtisans. On remarquait une foule immense vêtue d'habits plus ou moins richement brodés, et au milieu d'elle un homme; dans ce vaste palais, une suite nombreuse richement habillée, qui ne faisait attention qu'à un homme. Et si de là on portait les yeux sur la France, on apercevait une multitude prodigieuse dont la vue était fixée sur un homme. De cette réflexion il résulte qu'il n'y a plus qu'un homme dans l'État (2). »

Quelques mois après, Fox, l'illustre homme d'État, l'adversaire acharné de Pitt, débarque à Calais. Il se dirige d'abord sur Spa; ensuite il vient à Paris et se fait présenter au Premier Consul (3) par l'ambassadeur d'Angleterre, lord Witworth. Bonaparte, qui connaît l'influence de l'orateur sur la Chambre des communes et son éclatante renommée dans le Royaume-Uni, s'efforce de capter les sympathies de son hôte célèbre. Il lui envoie ses ministres pour l'accompagner dans ses courses au milieu de Paris, au théâtre, il le place dans une loge en face de la sienne. Toutes les archives de nos bibliothèques et de nos ministères sont mises à sa disposition, pour son histoire des princes dépossédés, les Stuarts, qu'il est en train d'écrire. Chaptal l'emmène à l'exposition de notre industrie, alors ouverte au Louvre. Talleyrand, qui a vécu plusieurs années à Londres, le traite magnifiquement. Fox, néanmoins, ne se départit jamais de sa raideur, calculée peut-être; ou bien l'orgueil britannique, dominant en lui, l'emporta sur l'attrait de sa visite qui aurait dû dérider son flegme imperturbable. Il partit avec de l'admiration pour Bonaparte, sans avoir gagné celle du public parisien. A l'exception, pourtant, de la duchesse d'Abrantès. Malgré une apparence de gros fermier du Devonshire, dit-elle, avec son habit de drap gris foncé et sa tête inclinée plutôt que haute, il la séduisit aux premiers mots de sa conversation. Dès qu'il parlait son visage rayonnait d'intelligence, de perspicacité et d'éloquence. Il se montrait le personnage qu'il était, « se plaçant, ajoute-t-elle, sur un piédestal où il fallait l'admirer » (1).

Un Anglais, John Carr, a écrit sur lui : « Les adversaires politiques de Fox ne peuvent lui pardonner d'avoir dîné aux Tuileries et d'avoir assisté à plusieurs des audiences de Bonaparte. Le caricaturiste Ansell le montre avec lord Erskine et le brasseur Combe prosterné devant l'autel du despotisme Dans une autre caricature, Fox est représenté, aplati devant le Premier Consul, couronné d'une tête de mort. Ansell, dans une autre image, dépeint la satisfaction qu'éprouvent John Bull et son épouse de se voir invités aux Tuileries. »

Delille, qui vivait à Londres, attiré par l'éclat du gouvernement consulaire, rentra en France, au mois d'août 1802. Sa présence à Paris fut un événement, parmi les gens de lettres, parmi les gens du monde aussi, qui se disputèrent l'honneur de le recevoir. La foule, enfin, était avide de l'entendre réciter ses poésies, quoiqu'il eût une manie fort désagréable, durant son débit, de manger du fromage à la crème et de parler trop vite (2). Telle fut néanmoins la vogue de ses poésies, que les libraires, malgré la misère du temps, ne craignirent point de les payer un prix très élevé (3). Giguet et Michaud lui achetèrent, deux cent cinquante mille francs, la traduction de l'*Énéide*

1. Mme de Staël, *Dix ans d'exil*, p. 243.

Voilà jusqu'où allait la platitude des courtisans : « Je me rappelle qu'un membre de l'Institut, dit-elle, conseiller d'État, me dit sérieusement que les ongles de Bonaparte étaient parfaitement bien faits. Un autre s'écria : « Les mains du Premier Consul sont charmantes — Oh, répondit un jeune homme de l'ancienne noblesse, qui alors n'était pas encore chambellan, « de grâce, ne parlons pas de politique. »

(2) Stanislas de Girardin, t. I, p. 286 et suiv.

(3) Thibaudeau, *Sur le Consulat*, p. 396.

« Le Premier Consul avait à cœur de plaire à cet homme célèbre et de faire sa conquête. Il lui dit : « Il n'y a que deux « nations : l'Orient et l'Occident. La France, l'Angleterre et l'Es- « pagne ont les mêmes mœurs, la même religion, les mêmes « idées à peu près. Ce n'est qu'une famille. Ceux qui veulent les « mettre en guerre veulent la guerre civile. J'ai vu avec plaisir, « dans vos discours, que vous partagiez cette opinion. Elle « honore autant votre cœur que votre esprit. »

Peu de temps avant Fox, on avait vu à Paris l'un de ses amis qui partageait ses convictions, lord Petty, un jeune homme [illegible] au marquis de Lansdowne. Il succéda à Pitt, en 1806, dans la place de chancelier de l'Échiquier.

(1) D'Abrantès, t. VI, p. 39.

(2) Kotzebue, t. II, p. 60.

(3) *Journal des Débats*, 1er floréal an X.

« L'abbé Delille vient de recevoir de l'empereur et de l'impératrice douairière de Russie deux bagues estimées trente mille francs, avec une lettre très flatteuse, en réponse d'un envoi qu'il leur avait fait de deux exemplaires de sa dernière édition des *Jardins*. »

de Virgile avec les notes, et ses poèmes sur *l'Imagination*, *les Trois règnes de la Nature*, *le Malheur*, *la Pitié*. Sa renommée de poète était arrivée jusqu'aux bureaucrates ; ce qui qui est rare. Un jour, à la « liquidation générale », où il était pour un renseignement, l'un des commis lui fit passer l'impromptu suivant :

> Poète harmonieux, dont la Muse facile,
> Dans tes premiers essais,
> Annonçait aux Français
> Qu'ils auraient un jour leur Virgile,
> . . . . . .
> Heureux de te voir, de t'entendre,
> Chacun t'offre ses soins et te dit en secret :
> Va! ne crains pas de paraître indiscret;
> Nous ne pourrons jamais te rendre
> Tout le plaisir que tes vers nous ont fait (1).

A la renaissance de la vie mondaine, La Harpe, comme l'abbé Delille, avait recueilli tous les hommages de la nouvelle société. Il ne tarda point, cependant, à être exilé, en un petit village, à vingt-cinq lieues de Paris. Il avait cru en la longanimité du pouvoir consulaire, et ses épigrammes frondeuses, en ses conciliabules mystiques et politiques, le perdirent (2). Il mourut peu de temps après, en pleine connaissance, récitant avec le prêtre la prière des agonisants. Fontanes, son ami, ne l'abandonna point après sa mort. Il ramena son corps à Paris, montrant quelque courage à honorer sa mémoire, par un service funèbre à Notre-Dame, puis ensuite, à l'Institut, en prononçant son éloge. Chateaubriand ne fut pas aussi généreux; il ne l'épargne pas, en ses Mémoires (3)... « J'avais connu, dit-il, M. de La Harpe en 1789. Comme Flins, il s'était pris d'une belle passion pour ma sœur, la comtesse de Farcy. Il arrivait avec trois gros volumes de ses œuvres, dans ses petits bras, tout étonné que sa gloire ne triomphât pas des cœurs les plus rebelles. Le verbe haut, la même année, il tonnait contre les abus, faisant faire une omelette chez les ministres où il ne trouvait pas le dîner bon, mangeant avec ses doigts, traînant dans les plats ses manchettes, disant des grossièretés philosophiques aux plus grands seigneurs, qui raffolaient de ses exigences. » Il est vrai que si le grand mélancolique, l'homme qui ne fut jamais satisfait, eût été plus magnanime, nous n'aurions pas ce portrait, si fortement buriné, de l'écrivain que Bonaparte avait éloigné de Paris (1).

Une femme, enfin, un personnage très en vue en ce temps-là, non à cause de sa beauté que les ans avaient fanée, mais à cause de son esprit et de la quantité de ses productions littéraires, Mme de Genlis, l'ancienne institutrice des princesses d'Orléans, réussit à se maintenir en faveur près du Premier Consul. Elle lui écrivait de longues lettres, chaque mois, lui rapportait ce qu'elle savait des choses du jour, donnant des avis, discourant sur les idées propagées dans les salons où elle était reçue, accomplissant, en somme, une besogne louche et peu honnête. A titre d'indemnité, elle recevait une pension de 6000 francs et un logement gratuit à l'Arsenal. Elle y réunissait beaucoup de monde, des musiciens, des poètes, des écrivains, des hommes du gouvernement, des nobles, et en ses mémoires, elle en fait une nomenclature assez longue, avec ses appréciations sur le caractère et le talent de ces familiers. Après un siècle, il est curieux de voir ce qui subsiste de ses prédictions et de ses éloges. Elle vit juste pour M. Briffaut, jeune alors, et qui fut plus tard académicien... « Il était blessé, dit-elle, du mauvais ton de la société de l'époque... Il aimait les vieilles traditions... Il avait besoin de rétrograder... Il cherchait un autre siècle... » L'expression est pittoresque. De même, pour M. Millevoye : « ... jeune poète, écrit-elle, dont la figure, les vers et le caractère sont très nobles ». Elle insiste sur M. de Treneuil, dont le nom et les vers sont bien oubliés aujourd'hui, mais pour jeter ensuite l'anathème sur un autre poète, Lebrun, dont l'*Ode patriotique*, assure-t-elle, provoqua les profanations des tombeaux de Saint-Denis, et elle cite :

> Purgeons le sol des patriotes,
> Par des rois, encore infesté;
> La terre de la liberté
> Rejette les os des despotes
> De ces manitous divinisés,
> Que tous les cercueils soient brisés;
> Que leur mémoire soit flétrie;
> Et qu'avec leurs mânes errants,
> Sortent, du sein de la patrie,
> Les cadavres de ces tyrans !

1 Lacretelle, t. II, p. 11.

Dans une entrevue avec le poète Delille, Bonaparte lui dit : « Eh bien ! monsieur Delille, vous battez-vous toujours avec votre femme? » Le poète lui répondit :

> J'adore mes martyres et j'aime mes peines
> Et je fais quelquefois [illegible] et la [illegible]

A une page précédente, Lacretelle avait écrit : « Delille eut le courage d'acquitter dans le poème de *la Pitié* la dette de la reconnaissance envers les princes, autrefois ses bienfaiteurs. Il se vit obligé de supprimer un passage où il peignait, avec feu, les Trois Condés et la bataille de Wissembourg. L'effet de la suppression fut que ces vers se reproduisirent partout. Pour plaire à Bonaparte, un Gascon fit une brochure sous ce titre : *Point de paix pour la paix* »

2 De Genlis, t. V, p. 125.

« Ce fut au milieu de l'impiété triomphante, écrit-elle, qu'il eut le courage de débiter ses grandes et belles leçons. Il essuya beaucoup d'insultes; il fut poursuivi, persécuté, se fit de nouveaux ennemis. Il bravait tout, supporta tout, pour soutenir la cause de la religion et de la vérité. »

3 Chateaubriand, *Mémoires*, t. IV, p. 112.

1 *Mémoires d'une [illegible]* Mme [illegible], p. [illegible].

Même sévérité de jugement. « Médiocre auteur, dit-elle, quoiqu'en réputation, alors, et même en première ligne. C'était bien [illegible] son esprit un de [illegible] hommes les moins aimables, les plus désagréables qu'on pût voir. Parlant haut, parlant toujours, touchant sur tout, rapportant tout à lui.

Quant à M. de Talleyrand, qu'elle voyait aussi, elle le recevait seul, pour se mieux pénétrer de son esprit et de sa conversation ; car « ses ennemis, d'après elle, n'ont pas rendu justice à la bonté de son cœur ». N'est-ce pas trop abuser de la bonne grâce de ses lecteurs ? Le pinceau de Greuze, en effet, a laissé une image intéressante de la jeunesse du personnage ; et à le juger sur ce portrait, on y découvre autre chose que de la bonté.

Sans doute, en ce visage imberbe, d'un ovale régulier et poupin, on ne discerne pas encore un caractère compliqué et fourbe. Mme de Staël, l'amie et la protectrice de Talleyrand, disait pourtant qu'il avait tous les vices de l'ancien et du nouveau régime, c'est-à-dire, libertin comme un grand seigneur, et vénal, avide, ambitieux, comme tous les intrigants du Directoire. Lord Landerdale avait été plus expressif, et disait que c'était de la... dans un bas de soie. Quoiqu'un peu vague, le portrait, peint par Greuze, n'en est pas moins éloquent. Cet aristocrate aventureux, qui ne pensa jamais qu'à lui et à la satisfaction de toutes ses passions, ce prêtre renégat, poltron et fourbe, se devine déjà, dans ce visage agréable. On dirait d'une femme, avec le front bas, les cheveux longs couvrant les oreilles et descendant jusqu'au col de l'habit, partagés au milieu, comme pour des bandeaux de vierge. Le nez, relevé à la pointe, indique la légèreté, la mobilité des idées ; la bouche est sensuelle, avec une signification d'ironie qui se joint à l'énergie du menton, — un menton proéminent, creusé au milieu, large et fortement appuyé sur une immense cravate, la mode de l'époque. Fourberie féminine et volonté, n'est-ce pas tout l'homme ? Les deux mains sont en évidence, et les doigts, menus et fuselés, attestent encore cette facilité pour le vice, ce désir de jouissances qui remplirent cette existence extraordinaire. Au total, à défaut de lignes profondément accentuées, il se trouve des indices très marqués, en cette image peinte, et des amorces pour l'avenir. On ne peut s'y méprendre. Le long buste, appuyé paresseusement au dossier d'un fauteuil, ne révèle rien qui ne soit confus et inquiétant. Cette pose est très démonstrative. L'observateur, détaillant le portrait, reste bientôt fixé sur des cuisses rondes, des cuisses féminines, des cuisses de voluptueux, tellement significatives, qu'elles laissent douter du sexe de ce personnage, alors imberbe. Et l'on se redit encore : finesse et fourberie de femme. Barras, à la première visite de Talleyrand, crut voir entrer, chez lui, Robespierre. Il y revient plusieurs fois ; il le redit en maintes pages de ses mémoires. Il se croyait devant le farouche sectaire que le sang de ses amis mêmes ne put apaiser. Si cette ressemblance était si frappante, il faut croire que Robespierre avait une réserve de vices qui n'eurent point le temps d'éclore ; ou bien que Talleyrand en avait d'autres, que son hypocrisie sut masquer. Ce que dit, de lui, Mme de Genlis, n'est donc qu'un propos complaisant, une assertion amicale, qui n'a point d'autre valeur que d'être de bonne compagnie (1). D'ailleurs, donne-t-elle sa pensée sincère ? Il faut toujours se défier d'une femme parlant d'un homme ! Talleyrand était poli avec elle, peut-être galant, et lui rappelait le monde où elle avait brillé jadis. Elle ne pouvait penser que du bien de ce ministre, qui était tout-puissant près de Bonaparte, et dont elle avait besoin pour ne pas tomber dans la misère. Et près de beaucoup de femmes, ce fut, pour Talleyrand, la même raison qui le fit réussir. Grand seigneur, se possédant invinciblement, fin et louvoyant entre tous les partis, ne se livrant jamais tout entier, même à Bonaparte, surtout à Bonaparte, et le traitant souvent en protecteur, il était devenu, sous le Consulat, un point de mire. Ses mots étaient admirés et colportés ; ses manières surveillées et copiées. Il relevait, par le prestige de sa naissance, la vulgarité de l'entourage militaire de son maître. Il illustrait ses subalternes ; il honorait les salons où il paraissait. Il eut sur les mœurs une extrême influence. Et voilà pourquoi il était recherché (1).

éprouvant le même plaisir à dénigrer les autres qu'à se vanter soi-même, se croyant le premier homme du siècle, en avant des siècles passés et à venir, d'un dogmatique et bavard, aussi emporté, aussi bougueux, dans son amour de la Révolution qu'il l'a été depuis, dans sa haine. Il venait nous [illegible] les tragédies qu'il admirait tout seul et tout haut. A cinquante ans déjà, alors veuf ou divorcé, laid, petit et portant, [illegible] des talons de trois pouces qui l'usait [illegible] en marchant, il s'avisa de vouloir épouser ma sœur. »

(1) Sous le Consulat, Chénier, qui avait contribué à le faire rentrer en France, décocha, contre Talleyrand, l'épigramme suivante :

L'adroit Maurice en boitant avec grâce
Un plus dispos pouvant donner leçons.
A tout d'un un nuissant cœur de glace
Fait, comme on sait, son thème en deux façons
Dans le parti du pouvoir arbitraire,
Doucement il glisse un pied honteux
L'autre est toujours dans le parti contraire.
Mais c'est le pied dont Maurice est le moins !

Le Mémorial de Las Cases (t. III, p. 145-146) s'explique ainsi sur Talleyrand :

« Il était toujours en état de trahison, mais c'était de complicité avec la Fortune. Sa circonspection était extrême, se conduisant avec ses amis, comme s'ils devaient être ses ennemis, et avec ses ennemis comme s'ils pouvaient devenir ses amis... Une actrice célèbre (Mlle Raucourt) l'avait peint, assurait Napoléon, d'une manière fort vraie. Si vous le questionnez, disait-elle, c'est une boite de fer-blanc dont vous ne tirerez pas un mot ; si vous ne lui demandez rien, bientôt, vous ne saurez comment l'arrêter. Ce sera une véritable commère... Le visage de Talleyrand est tellement impassible qu'on ne saurait jamais y rien lire. Aussi Lannes et Murat disaient-ils plaisamment de lui, que si, en vous parlant, son derrière venait à recevoir un coup de pied, sa figure ne vous en dirait rien. »

(1) L'Anglais John Carr fait ainsi la description de l'hôtel de Talleyrand (p. 227) : « L'hôtel de Talleyrand est superbe. Vingt

Fouché, aussi fourbe que Talleyrand, d'un esprit moins subtil, eut aussi sa part d'influence sur les mœurs de cette époque. Mais il les corrompit et les rabaissa. Il ignorait la désinvolture aimable de Talleyrand, ses fines reparties, ses mots cruels, dits avec tant d'à-propos et de grâce, qu'on en pardonnait l'ironie cinglante. Ce qui le rendait fort, c'est qu'il voyait juste. Connaissant profondément les hommes, aussi bien que les partis politiques, il ne se trompait jamais dans ses diagnostics. L'argent fut son meilleur auxiliaire, et, au moyen de ses distributions clandestines, il pénétrait jusqu'au fond mystérieux de toutes les entreprises. Cet argent, il savait le soutirer habilement de toutes les maisons de jeu, établies à Paris. Il voulait tout savoir et il savait tout, même ce que pensait Bonaparte, ayant réussi à suborner Joséphine, à qui il remettait mille francs par jour, ainsi qu'à Bourrienne. De cette façon, il connaissait tous les secrets du cabinet de son maître et ceux de son alcôve. De formes épaisses, de manières brutales, il était mal à l'aise dans le monde, et le fréquentait peu, sachant bien que le monde viendrait le trouver dans son cabinet; et c'est ce qui avait lieu. Les émigrés et les plus farouches jacobins, toujours en quête d'un protecteur pour rentrer en grâce, s'adressaient à lui, sans qu'il se dérangeât, et par eux il apprenait tout ce qu'il voulait savoir. Mieux instruit que Bonaparte des ressorts de la politique, il ne lui cédait qu'en se défendant pied à pied, et d'un flegme imperturbable, il lui répondait sans gêne et souvent d'une manière triomphante.

Jamais personne n'avait poussé la science de la police à un si haut degré de perfection; et c'est à lui qu'il faut imputer cette crainte, planant sur tout le monde politique, cette crainte empêchant de penser haut dans un salon, parce que l'on redoutait un affidé de Fouché, dans l'interlocuteur qui était devant soi. Il avait su persuader la foule de son ubiquité par ses agents, de sa perspicacité infaillible. Quelqu'un, mandé au cabinet de Fouché, se sentait perdu. Il disait à Bonaparte : « Je n'ai pas l'art de lire dans les cœurs. Ainsi, toutes les fois qu'en sacrifiant sa vie, un homme voudra attenter à la vôtre, je ne connais aucun moyen de m'y opposer. Mais, ce dont je puis vous répondre, c'est que dans toute conspiration tramée par deux individus il y en aura un qui sera dans ma confidence. »

L'estampe de son portrait, qui précède ses mémoires, nous montre un visage très marqué, au déclin de l'âge, la tête longue, le front très vaste, couvert de cheveux plats qui l'envahissent, et ne laissant voir que les proéminences énormes des arcades sourcilières; des yeux fatigués aux paupières plissées, des yeux que l'on sent néanmoins aiguisés, pénétrants. Les pommettes des joues sont proéminentes, encadrant un nez droit, long, régulier, mais sans caractère. Toute la vie du visage réside dans la bouche où deux lèvres fermement scellées se dessinent entre deux longs plis descendant des pommettes jusqu'au-dessous du menton. Ces lèvres sont larges, très hautes, donnant, au bas de la figure, une signification de volonté puissante et d'avidité féroce. Le menton énorme exagère encore ce signe distinctif, ce caractère du personnage où la fourberie s'allie avec la finesse et l'inquiétude. L'inquiétude; c'est vrai, car, après quelques instants d'examen, on reconnaît, sur cette physionomie, la marque de la crainte mal dissimulée. Le personnage semble flairer ses entours, écouter un bruit insolite, une voix mystérieuse, et répondre à cette voix, par un sourire narquois et gouailleur. Dépouillez-le de ses oripeaux, des croix, de l'habit chamarré dont il est revêtu; supposez-lui une soutane de prêtre, puisqu'il fut oratorien et professeur au début de sa carrière, et vous lui reconnaîtrez ce stigmate indélébile, que laisse la prêtrise sur tous ceux qui ont reçu les ordres, ce quelque chose d'obscur et d'indéfinissable, qui indique une vie intérieure plus dominante que la vie extérieure, la vie méditative, concentrée en soi-même, de tous les religieux. Homme inlassable, — comme ces termites qui s'arrêtent de ronger au plus léger bruit, mais recommencent aussitôt que le bruit a cessé, — sa physionomie ne décèle aucune conviction, n'affirme aucune qualité. On ne peut dire qui est ce personnage; mais plutôt ce qu'il n'est pas.

GILBERT STENGER.

(*A suivre.*)

voitures attendaient dans la cour. Sous le péristyle étaient assis plusieurs Turcs, qui faisaient partie de la suite de l'ambassadeur turc récemment arrivé et qui avait, en ce moment, audience du ministre. Des valets nous font traverser plusieurs beaux appartements pour nous mener à une magnifique salle de réception où étaient réunis la plupart des ambassadeurs étrangers auprès de la Cour du Consul. Après avoir attendu quelque temps, les portes à deux battants du cabinet s'ouvrirent; l'ambassadeur turc sortit faisant de grands saluts, et suivi par Talleyrand dans un riche costume écarlate brodé, la chevelure frisée avec soin, et un sabre étincelant à son côté. »

THÉATRES

ODÉON : *Pour l'Amour*, drame en quatre actes, en vers, de M. Auguste Dorchain.

J'aurais donné beaucoup pour aimer complètement l'ouvrage de M. Dorchain. J'ai gardé de *Comte d'Avril* un souvenir charmé; et l'auteur, par sa vie discrète et éloignée de toute coterie, — on s'en est aperçu le lendemain de la première! — mérite l'estime et la

sympathie. Mais, de ce que *Pour l'Amour* ne m'a pas plu sans réserves, il ne s'ensuit pas qu'il ne m'ait pas plu du tout. Bien au contraire. Le troisième acte, notamment, m'est resté dans la mémoire comme un exquis duo, d'une poésie « tristanesque »; et j'aurais eu plaisir à vous en citer quelques vers. Aussi bien, les objections que j'ai à faire sont-elles surtout théoriques. J'entends qu'elles s'appliquent moins au drame lui-même qu'à la manière dont il a été conçu.

J'ai vu dans les journaux que M. Dorchain, dans sa préface, « avoue » avoir voulu faire une tragédie. C'est à merveille. On aurait voulu, seulement, qu'il fît une pure tragédie, sans y mêler un élément de drame romantique qui ne s'accorde guère avec la simplicité d'intrigue que nous attendons d'une tragédie.

Le titre du drame est excellemment explicite: *Pour l'Amour*. Il s'agit de deux êtres, qui, malgré les traverses de la destinée, iront en s'élevant peu à peu jusqu'à l'Amour parfait. Les deux amants rencontreront sur leur route des obstacles contre lesquels ils auront à lutter, et de cette lutte jaillira le drame. Mais l'erreur (à mon sens) de M. Dorchain, est d'avoir placé ces obstacles « en dehors », si l'on peut dire, de ses personnages. C'est en eux-mêmes qu'il aurait fallu les mettre, et non dans des événements dont quelques uns seront forcément arbitraires... Du reste, en résumant le drame, je m'expliquerai plus clairement.

Don Carlos, Espagnol comme son nom l'indique, est le fils naturel de Don Miguel de Solis et d'une comédienne. Don Miguel, violent et jaloux, a tué sa maîtresse, qu'il soupçonnait de le tromper; il a gardé près de lui son fils et l'a fait élever... Déjà une objection se pose. J'entends bien que M. Dorchain devait « préparer » son dénouement et, pour cela, nous avertir que Don Miguel est vindicatif et sanguinaire. Mais voici le revers. Le héros du drame est Carlos; il sait que sa mère a été assassinée par Don Miguel, et il accepte sans scrupules ses bienfaits. Quelque soin qu'on prenne de nous expliquer pourquoi, nous sommes surpris; du moins nous n'avons plus pour Carlos la sympathie entière et « de tout repos » qui serait nécessaire; un point d'interrogation se pose devant nous. Et c'est une chose dangereuse. — Poursuivons.

Carlos est amant-né. Il n'aimera pas les femmes, ni la femme; il aimera une femme, et pour toujours. Il a, pour l'amour, une vénération haute et presque religieuse. Déjà il croit aimer, mais il se demande si c'est bien le véritable amour, celui à qui on a le droit de tout sacrifier, parce qu'il est à lui seul toute grâce et toute vertu. Celle qu'il aime, il ne lui a jamais parlé, il ignore son nom; il sait seulement qu'elle est belle, et qu'elle se retournait pour le voir quand il entrait dans la chapelle du couvent où elle est élevée... Un hasard romantique les met en présence. Carlos sauve Doña Flor dont les bandits attaquaient la voiture. Et cette entrevue décide de leur vie à tous deux. C'est l'Amour! Doña Flor parle de dangers, d'obstacles, de périls... Carlos l'écoute à peine. L'amour triomphera! Mais voici l'obstacle, en chair et en os, le fiancé (presque le mari, car le mariage a été célébré par procuration) qui vient chercher sa fiancée. Et ce fiancé, cet époux, c'est Don Miguel, le père de Carlos!...

L'acte se termine ainsi sur un mot dramatique qui est d'un bel effet. Remarquons pourtant que l'opposition s'accuse déjà entre la « tragédie » et le « drame ». Les longues et délicates analyses par quoi M. Dorchain nous a fait connaître son héros nous paraissent presque superflues, étant donné ce que la situation a d'extraordinaire et d'inextricable. Quel que soit Carlos, l'obstacle qui se dresse devant lui est insurmontable. En d'autres termes, la situation est ici plus forte que le sentiment, si fort qu'il puisse être, qui anime Carlos. Nous avons nettement conscience que ce qui peut le tirer d'affaire, c'est non le sentiment, mais un fait. Donc l'intérêt se déplace; nous attendons moins le développement de l'amour de Carlos que l'événement qui viendra le tirer de peine.

Le mariage de Don Miguel et de Doña Flor a été célébré la veille. Mariage uniquement politique, à tel point que Miguel a passé cette nuit près de sa maîtresse Doña Rosaura. (L'on comprend sans peine pourquoi M. Dorchain a voulu que Flor restât vierge; peut-être cet épisode a-t-il toutefois quelque chose d'un peu gênant.) Carlos, depuis la fatale révélation, a disparu. Miguel s'irrite de son absence. Il arrive enfin, au milieu d'un bal donné pour fêter le mariage. La rencontre des amants est fort pathétique. Elle s'élève parfois à une hauteur de sentiments vraiment cornélienne. Ils s'aiment; ils se le disent: et d'ailleurs ils n'auraient pu se le cacher. Mais la grandeur même de leur amour sera leur sauvegarde. A cet amour sublime, il faut un rôle digne de lui. Carlos et Flor auront le courage et la force de vivre purs l'un près de l'autre, s'aimant noblement, saintement et fièrement. Et leur confiance en leur volonté se double de la quasi-impossibilité où ils seraient de tromper un maître soupçonneux et jaloux, tel que Don Miguel... Mais voici qu'une fois encore, un fait intervient. Miguel reçoit le commandement de l'armée qui part pour Naples; il sera en route dans une heure... Au frisson de joie qui les saisit, les deux amants ont mesuré l'étendue du péril où s'expose leur loyauté. Carlos supplie son père de le prendre avec lui. Flor appuie la demande du jeune homme. Miguel refuse. Il est parti.

C'est pour revenir... Telle est la pensée qui nous vient aussitôt; car, étant donné le drame tel qu'il s'annonce, sans le retour de Miguel il n'y aurait plus de pièce. — Il est arrivé ce qui ne pouvait pas ne pas arriver. Flor et Carlos ont usé leurs forces dans une lutte impossible; le jour où ils n'en ont plus eu, ils sont tombés aux bras l'un de l'autre. Et cette nuit qui s'achève est celle de leurs noces... J'ai dit en commençant que ce duo d'amour était exquis; il est chaste et ardent, passionné et tendre, d'une poésie profonde et large qui fait communier l'amour des deux amants avec la nature tout entière. Bien plus, en vers expressifs et pénétrants, il traduit cette aspiration vers la mort qui est comme la compagne obligée de l'Amour complet, et que Richard Wagner a si magnifiquement exprimée dans *Tristan*. Ainsi, nous voyons jusqu'au fond de leurs âmes, et c'est comme une ombre de mort qui va planer maintenant, oppressante et tragique, sur toute la fin du drame...

D'où vient donc que, cette scène si pleine de substance, on l'écoute d'une oreille inattentive, et qu'elle donne l'impression d'une sorte de délicieux intermède, alors qu'elle est en vérité la scène essentielle, celle sans laquelle la pièce perdrait sa signification? C'est que M. Dorchain, ici encore, n'a pas pu, ou n'a pas osé choisir entre sa tragédie et son drame. Le public, qui se trompe souvent, ne se trompe jamais complètement; ou, pour mieux dire, quand il se trompe, c'est presque toujours que l'auteur s'est trompé. Si l'on ne suit pas avec assez d'attention, non seulement les harmonieuses périodes qu'échangent les amants, mais aussi les révélations qu'ils nous font sur eux-mêmes, c'est que M. Dorchain a donné aux spectateurs une fausse direction. Instinctivement, ils sentent ce que je tentais d'expliquer tout à l'heure: que seul un fait peut dénouer la situation; ce fait, ce sera le retour de Miguel; ils l'attendent; et, pendant que les amants analysent délicatement leurs âmes énamourées, savez-vous ce que regarde le public? Le mur de la terrasse, les vallées qu'elle domine, la grande tour de gauche, la porte de droite,... tout ce qui, en un mot, peut livrer passage à Don Miguel.

Le voici revenu. — L'attitude embarrassée de Carlos et de Flor a suffi pour donner l'éveil à sa jalousie. Il interroge les serviteurs, flaire et devine la trahison. Il simule pour Flor un amour passionné, et le cri de détresse qui échappe à la malheureuse achève de l'éclairer. Nous touchons au dénouement. Celui qu'a imaginé M. Dorchain est éminemment romantique; il est aussi d'une grandeur farouche. Don Miguel se plaint à Carlos qu'on ait comploté contre son honneur; et Carlos, qui pense, par son dévouement, racheter la faute inexpiable, jure de punir le coupable... Le coupable est là, dans cet oratoire. Miguel sort. Carlos ouvre la porte, c'est Flor qui apparaît... Ils comprennent alors l'atroce vengeance de Miguel. Mais ils se soumettent, heureux enfin de mourir ensemble. Et, après une scène qui est le prolongement logique du duo de l'acte précédent, ils meurent sur un dernier baiser. Ainsi c'est dans la mort seule qu'ils ont pu atteindre l'Amour...

J'ai formulé sincèrement les objections qui me semblaient devoir être faites à la pièce de M. Dorchain. J'ajoute que le genre auquel elle appartient (au moins par moitié) m'inspire un... éloignement, si l'on peut ainsi dire, que je ne puis surmonter C'est pour cela, sans doute, que les objections précédentes se sont présentées à moi avec quelque force. — Mais il n'y a pas qu'un drame romantique dans la pièce de M. Dorchain. Il y a aussi et heureusement une tragédie, ou un drame intérieur. Pour celle-ci, — ou pour celui-ci, — je garde ma sympathie. Je voudrais vous montrer avec quelle grâce clairvoyante et pénétrante M. Dorchain nous a expliqué, dévoilé, révélé le caractère de ses héros; comment il a su marquer, avec une précision pleine de poésie, les progrès de l'Amour dans ces cœurs d'enfants; comment, enfin, il a su rattacher et mêler intimement cet amour à la Nature et à la Mort, d'où tout sort et où tout rentre... Mais il faudrait citer tous les monologues et toutes les scènes. Et mieux vaut encore les entendre, et aller applaudir le drame de M. Dorchain. Vous y aurez, j'en suis sûr, un vif plaisir.

Pour l'Amour est joué sans éclat, mais très convenablement. M. de Max, souvent insupportable, ne l'est pas toujours. M. Dorival a de l'autorité dans le rôle de Don Miguel. Mlle Franquet, jolie et élégante, manque un peu de lyrisme. Les petits rôles, qui sont très nombreux, sont bien tenus. — Beaux décors, parmi lesquels celui du premier acte et celui du troisième (avec des jeux de lumière très soignés) m'ont paru particulièrement réussis.

A la semaine prochaine, *la Course du Flambeau*, de M. Paul Hervieu.

JACQUES DU TILLET.

CORRESPONDANCE

Lettre de M. George Vanor.

Monsieur le directeur,

Depuis dix ans, je lis hebdomadairement la *Revue Bleue* où je compte, parmi les collaborateurs, des amis dévoués qui sont de probes écrivains. Cependant, cette quinzaine, je me vois pris à partie par un M. Chevallier qui ne me dit rien de chevaleresque.

Entre autres erreurs contrôlables, cet homme in-

dustrieux énonce qu'une de mes conférences « a été vendue 120 francs l'exemplaire à une clientèle imbécile et vicieuse ». Or je respecte trop vos lecteurs et mes auditeurs pour répliquer sur ce ton de politicien. Je vous prie seulement, Monsieur le directeur, de vouloir bien considérer que, aucune de mes humbles conférences n'étant écrites, ne peut être imprimée ni éditée.

Si M. Chevallier a sténographié et vendu la *Théorie du Baiser* (développement oratoire de l'acte de Banville), qu'il en restitue l'argent. S'il l'a achetée, je lui en retourne le prix.

Car alors quelqu'un a été dupé ; c'est lui, ou c'est moi. A moins que ce ne soient vos lecteurs débonnaires (dont je suis) et vous-même, Monsieur le directeur ; vous auriez ainsi contribué involontairement à jeter du discrédit, — non pas par le pauvre anonyme au style plus prudent que grammatical, mais par la grande publicité littéraire de votre périodique, — sur un écrivain honorable et bien peu intéressé.

Je demande à votre courtoisie, bien plus que je ne requiers de la légalité, l'insertion de cette protestation ; et je vous prie d'agréer l'expression de mes sentiments attristés et respectueusement sympathiques.

GEORGE VANOR,

Il est de ma loyauté de reconnaître que, par suite d'une identité de titres, ma bonne foi a été surprise. Il n'est pas dans mes habitudes de procéder par insinuation désobligeante envers qui que ce soit.

Je donne acte de sa protestation à M. G. Vanor que je n'avais d'ailleurs pas nommé.

L. C.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

Le Roi du Klondike, par RAYMOND AUZIAS-TURENNE (Calmann-Lévy).

On se souvient de *Cow-boy ; le Roi du Klondike* n'est pas moins amusant. C'est écrit, c'est composé, c'est fait avec une rapidité surprenante, une fougue, un entrain qui vous emportent, bon gré mal gré, à travers des aventures, des excentricités, une espèce de vie à peu près folle, endiablée, frénétique. Nous sommes ici parmi les manieurs d'or. Pas de temps à perdre. Des coups de bourse qui vous millionnent en cinq sec, qui vous ruinent et qui vous font rebondir subitement. La sonnerie du télégraphe retentit, incessante, acharnée ; elle est bien la musique qu'il faut à ce délire de vie électrique. Ah ! qui tient le manipulateur ? Aélis d'Auray, première télégraphiste de la Bourse, à New-York, Mlle Aélis d'Auray, mythologiquement belle, — Daphné ou Syrinx, sous un déguisement moderne. Une petite fille, en outre, pas empruntée et qui sait se tirer d'affaire. Elle n'a pas le sou ; elle vient demander une place à M. Frank Smith, administrateur des Télégraphes Unis de la Bourse. Une place ? Il n'y en a pas, bien entendu ; le personnel est au complet. Seulement Aélis d'Auray joue du *duplex* comme nul autre enfant de la terre. Et la voilà première télégraphiste. D'ailleurs, elle vous conduit un attelage à deux chevaux avec une égale maëstria... Elle fit son chemin. Il n'y a pas de « psychologie » dans ce roman, mais de la vie, de la gaieté, du mouvement. Il nous délasse de tant d'autres, qui sont tout en dissertations froides. Il nous ravit par son habileté, par un tour de main preste, hardi. La langue est originale, vigoureuse et saine, élégante dans sa désinvolture. C'est très curieux !...

Les Cartons verts, par GEORGES LECOMTE (Fasquelle).

Un peu minutieux et laborieux, un peu lent, ce « roman contemporain » est cependant digne d'intérêt. Il représente le monde déplorable des petits fonctionnaires, MM. les ronds-de-cuir ; de pauvres gens, en vérité, professionnellement ridicules, grotesques surtout à cause de l'essentielle inutilité de leur besogne. M. Lecomte les peint au naturel. Il a bien observé leurs manies ; il a justement noté leur médiocrité merveilleuse, prodigieuse, et la mesquinerie de leurs ambitions, et la misère de leur pensée, et la déformation de leur physiologie par l'influence du métier. Ils copient. Ils ont des écritures de premier ordre. Ils copient en anglaise cursive, en ronde, en bâtarde des choses dénuées d'intérêt. C'est leur vie, de copier cela. Surtout, ils attendent qu'il soit six heures ! Ils ont un intense désir d'en faire le moins possible, étant payés au mois, non à la pièce. Quand le sous-chef est absent, on se repose, ou bien on se livre à des occupations étrangères à l'administration de l'État, comme par exemple de se faire chauffer sur une lampe à esprit-de-vin de succulent café, ou encore d'absorber la mortadelle, les côtelettes de porc flanquées de cornichons, le fromage d'Italie qu'on a, le matin, apportés dans les poches de sa redingote ; ou bien on s'amuse à quelque aquarelle, on découpe du bois mince avec une petite scie... La porte s'ouvre : tout le monde copie, règle son papier, fait des marges ; « les lèvres se contractent sur les porte-plume comme les mâchoires des chevaux sur le mors. » M. Lecomte trouve des mots amusants pour caractériser les gestes de ses

bonshommes, et la caricature très ressemblante qu'il nous en donne est pleine de drôlerie. Je lui reprocherai d'être trop scrupuleux dans ses descriptions; il ne veut rien omettre et, pour mentionner tous les détails, il arrive quelquefois à des périphrases un peu vaines : il ne se contente pas de dire un *réflecteur*, mais il vous montre, avec toute la précision et toute l'exactitude possible, « ces longues glaces inclinées qui, recevant la lumière d'en haut, en reflètent un peu dans la nuit des escaliers ». Il a aussi le tort, si je ne me trompe, de trop intervenir dans son récit; il insiste personnellement sur le « sot gaspillage de forces » qu'est une administration de l'État : or, cette impression doit nous être donnée par les faits, par le récit lui-même, pas par l'auteur directement. D'ailleurs, le livre est amusant et vrai.

Lulu, par Félicien Champsaur (Fasquelle).

Il y a de tout, dans ce « roman clownesque illustré » : des vers et de la prose, de la prose médiocre, de la prose habile et parfois charmante, prestigieuse, lyrique, — des danses lumineuses, la danse du soleil et celle serpents, et celle des fleurs et celle du feu, d'autres encore, — des fumisteries et du mysticisme et ceci mêlé de cela, — de la tendresse et de l'humour, — de la pornographie (oui, certes, cela ne peut pas s'appeler autrement), — de la fantaisie agréable, légère, enjouée, et des vieilles blagues périmées, — des dédicaces à Paul Hervieu, à Lavedan, à Rodin... et à Gaston Deschamps, — des images de Willette, de Rops, d'Helleu, de Rodin, de Guillaume, de Cappiello, que sais-je? « deux cents dessins de maîtres », même de l'illustration par la photographie, hélas! — du japonisme et du boulevardisme, et des bretonneries, — enfin, de tout, de tout; et c'est-à-dire, en somme, de la « modernité », un genre qui passe de mode terriblement!... Il me semble que *Lulu* doit avoir un immense succès. Si *Lulu* n'a pas de succès, alors, c'est à décourager de travailler dans ce genre-là.

Souvenirs du Congrès de Vienne, par le comte A. de La Garde-Chambonas, publiés par le comte Fleury (Vivien).

Ces *Souvenirs* ont été publiés en 1820. On les a si bien oubliés depuis lors, que l'édition nouvelle du comte Fleury a tout l'attrait d'une révélation, outre qu'elle se recommande encore par une introduction et des notes précieuses. Le comte de La Garde fut un assez curieux personnage. Il passa toute son existence à se déplacer, vécut en Italie, en Autriche, en Russie, en Pologne, en Belgique plus qu'en France. Il accomplit quelques missions diplomatiques, ici ou là. En 1810, il publiait à Pétersbourg un livre de poésies. Puis, à Varsovie, accueilli par le comte Potocki, il traduisit en vers français la *Sophiovka* de Trembecki, et le succès de son œuvre fut si grand qu'il se vit tout d'un coup proclamer membre des académies de Varsovie, Cracovie, Munich, Londres et Naples. Quelque temps après, un poème sur les *Funérailles de Kosciusko* lui valut d'être déclaré citoyen polonais par le Sénat de la république de Cracovie et de recevoir les félicitations autographes des rois de Bavière, de Prusse et de Saxe. Il composa des romances dont il dédia plusieurs à la reine Hortense et collabora au célèbre *Partant pour la Syrie*. Il fut un homme aimable et bienveillant. Les *Souvenirs du Congrès de Vienne* sont amusants. On n'y trouve pas de renseignements très précieux sur les combinaisons diplomatiques qui préparaient alors le partage de l'Europe; mais, au moyen d'anecdotes sans nombre, de portraits et de fins croquis, il nous fait assister à toutes les intrigues, aux aventures piquantes dont le Congrès de Vienne fut l'occasion. Pendant plus d'un an, Vienne fut en fête perpétuelle. Les souvenirs du comte de La Garde donnent un joli tableau de la frivole mondanité qui s'agitait autour de cette diplomatie.

Les voix humaines, par Louis Salay (La Plume).

On sent un peu, dans ces petits poèmes, l'influence de Sully Prud'homme, et quelquefois celle de Coppée, et quelquefois celle de Verlaine. Dans la forme, surtout, qui, malgré quelques libertés, est parnassienne. Mais ce recueil est pourtant d'un grand charme, à cause de la sincérité presque ingénue de la pensée, à cause aussi de la tendresse qui s'y exprime. On n'y trouve pas d'ardente et chaude passion, mais plutôt un vague désir de la douceur d'aimer. On y devine une âme inquiète, aisément alarmée, et qui se plaît à de délicate mélancolie, et qui croit qu'elle souhaite de plus vives impressions, et qui n'en supporterait pas l'acuité, C'est très joli, très suave, très gracieux; cela manque un peu de vigueur et de précision, et pourtant émeut. Le petit poème intitulé *Mon âme* est charmant :

Mon âme est telle qu'un cimetière de Rêves
Dont certains sont mal morts, d'autres morts de morts brèves.

Ils n'étaient pas heureux, ceux enfouis par le glas
Et ceux près de leur sont infiniment las.

Mon âme fait songer à quelque morne plaine
Où les Désirs lourdeux marchent à perdre haleine.

Le style est un peu flou; en quelques endroits il n'en convient que mieux, avec son air de négligence découragée, à l'aspiration triste et désespérée du poème. Ailleurs, on souhaiterait plus de fermeté dans l'expression.

Schmâm'ha, par G. de Travanet de Simonis-Empis.

Ce volume se compose de plusieurs petits croquis algériens et d'une assez longue nouvelle, *Schmâm'ha*. Les petits croquis sont agréables, pas très révélateurs de volontés inouïes, mais rapides et bien troussés. Le pittoresque n'en est pas excessif, ni l'originalité non plus ; ils plaisent pourtant. Voici la nouvelle assez longue. Jean de Kermen, riche et oisif, a fui Paris et ses boues d'hiver pour Alger la blanche. Il y retrouve son vieux camarade, Roger Bertommas, un colosse qui fait de la culture et qui adore aveuglément sa jeune femme Léontine. Or Léontine tombe bientôt dans les bras de Jean de Kermen. Mais une petite esclave kabyle, Schmâm'ha, est au courant de leur amour. Cela n'a pas en soi beaucoup d'importance. Il ne serait pas très difficile d'obtenir le silence de Schmâm-ha. Mais Schmâm-ha, secrètement, sournoisement, s'est éprise de Jean; elle l'adore avec frénésie, elle le désire et souffre par trop de le voir aimer une autre femme. Elle consulte une diseuse de bonne aventure, qui lui conseille, comme un moyen facile pour mettre un terme à ce supplice, de tout révéler à Roger. Conséquemment, Jean ne tarde pas à être tué d'une balle de revolver. Éperdue de ce résultat de sa trahison, la petite Kabyle amoureuse se précipite du haut d'une falaise. Évidemment, cette histoire est tragique.

André Beaunier.

Mémento. — Chez Plon, *Chrétiens et Musulmans*, voyages et études, par Ludovic de Contenson, avec une lettre-préface de Jules Lemaître ; — *Journal de Gouverneur Morris*, ministre plénipotentiaire des États-Unis en France (années 1789, 90, 91 et 92), par E. Pariset (traduit de l'anglais). — Chez Pedone, *Le parti républicain sous la monarchie de Juillet*, formation et évolution de la doctrine républicaine, par L. Tchernov, avec une préface de A. Esmein. — Chez Picard, *Études sur la presse en Normandie*, par Gaston Lavalley.

Les Mois en Franche-Comté (Le Chevalier et Maisonneuve, éditeurs).

M. Ch. Beauquier, député du Doubs, à qui l'on doit un ensemble de travaux déjà considérable sur les traditions populaires de la Comté, vient d'ajouter à son œuvre un recueil précieux. C'est un livre d'érudition familière que tous les Folk loristes voudront avoir dans leur bibliothèque : cet ouvrage contient les superstitions, légendes, dictons, us et coutumes se rapportant à toutes les fêtes de l'année, à tous les mois, du 1er janvier à la Saint-Sylvestre, en Franche-Comté.

L'auteur a tracé par le fait dans ce volume un tableau très exact et très vivant de sa province. Il a su l'égayer de chansons rustiques avec leur musique et d'amusantes anecdotes. Il ne s'est pas borné à décrire ce qui se passe actuellement : ses lectures lui ont permis de suivre à travers l'histoire de son pays natal beaucoup de coutumes encore en vigueur et de montrer comment elles ont évolué.

M. Beauquier, qui est un apôtre de la décentralisation, sait qu'en décentralisant simplement au point de vue administratif, on ferait peu de chose si l'on ne réveillait en même temps l'âme des populations, si on ne les rattachait au sol par l'histoire, par la littérature, par toute une chaîne de souvenirs.

Une société à créer pour la propagation des paysages français, par Jean Lahor (Alphonse Lemerre, éditeur).

C'est un appel généreux en faveur de nos paysages que la civilisation brutale est en train de détruire. Sous couleur de besoin d'argent, de développement commercial, on saccage la France, ce jardin de l'Europe. Des ingénieurs ont fait sauter les rochers; ils ont sapé les forêts, détourné les cours d'eau. La vapeur, l'électricité, les merveilleuses conquêtes du génie humain sont devenues les ennemis de nos montagnes, de nos torrents, de nos fleuves. Le torrent capté, devenant un moteur, c'est la fortune, mais c'est un peu aussi la ruine de la région montagneuse que l'on cesse de visiter. Certes, les usines sont utiles, mais la beauté ne l'est pas moins... Qui oserait supprimer les fleurs, la musique, la beauté des femmes?... D'ailleurs, il y a plusieurs sortes d'utilité et le sens de ce vocable n'est jamais que très relatif. Ce qui est utile pour l'un ne l'est pas pour l'autre. « Vous êtes savetier, je suis poète », disait Théophile Gautier.

Ayons le culte de toutes les beautés.

Personne n'oserait salir une toile de Corot ou de Claude Lorrain. Alors pourquoi nos lignes de chemins de fer, en traversant de fastueux décors, se trouvent-elles enlaidies par ces affiches criardes, multicolores, qui sont comme autant de taches grossières sur l'écran de nos rêves?

Jean Lahor a déjà provoqué en faveur du respect de la beauté des sites un mouvement d'opinion. Une proposition de loi sur la *Protection des sites pittoresques* doit être présentée à la Chambre à la rentrée des vacances de Pâques et la *Revue* reviendra sur ce projet.

Les poètes et tous ceux qui portent en leur cœur le deuil de certains panoramas dévastés se grouperont, tenteront un effort, se remémorant le mot si mélancolique de l'impératrice d'Autriche : *Les hommes font toujours du tort aux choses.*

[illegible] — T. [illegible] Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 19805. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 18. 4e SÉRIE. — TOME XV. 4 MAI 1901.

UN NOUVEAU ROMAN

DE M. ÉMILE ZOLA

Quand j'avais douze ans, lycéen captif d'un grand internat, je découvris chez moi, au grenier, pendant les vacances, un roman qui fit mes délices. Je me souviens qu'il y avait dedans une fille au cœur simple qui était la bonté même, et qui portait le nom ridicule de Barbe. C'était, je crois, le *Roman d'un brave homme* d'Edmond About; mais je n'en suis pas sûr, je ne l'ai pas relu depuis. Ce que je me rappelle bien, par exemple, ce qui m'avait ébloui, enchanté, enivré, c'est la description d'une école-type, d'une pension d'enfants qu'About avait faite semblable à son rêve, et qu'il montrait comme une maison délicieuse, à la fois ensoleillée et intime, fleurie de glycines à toutes les fenêtres, percée de grandes baies lumineuses qui s'ouvraient sur le ciel et sur la campagne, une demeure de joie où chaque enfant avait *sa* chambre, s'habillait à sa guise, travaillait chez lui, dans la belle lumière, éclairé au soir d'une bonne lampe familiale, déjeunait et dînait avec ses compagnons à une grande table ronde couverte d'une fraîche nappe, rompant un pain savoureux, dévorant à sa faim de belles tranches saignantes, et s'ébattait en toute liberté sur des pelouses profondes, dans des prairies qui sentaient bon l'herbe, parfois même en canot sur une rivière qui serpentait dans la campagne prochaine et où, en été, le bain était délicieux, vers les quatre heures du soir, au déclin des chaudes journées, à l'ombre plus longue des grands arbres qui bordaient l'eau transparente. Bref cette pension que décrivait About, c'était quelque chose comme Oxford ou Cambridge, mais pour enfants de douze ans, ou encore comme l'école que, dit-on, M. Demolins a fondée récemment aux Roches. Mais c'était encore plus beau, parce que c'était imaginaire... Et dans cette vie saine et heureuse tous les élèves étaient de bons élèves, les devoirs se faisaient tout seuls, les leçons s'apprenaient d'elles-mêmes; jamais de pensums, jamais de punitions; et au bout de l'année, l'École avait tous les prix au Concours général... — En lisant ces pages d'un homme d'esprit qui s'était amusé à rêver tout haut, je me voyais moi-même, avec cette imagination naïve de la douzième année, écolier de cette école heureuse, et je me forgeais une félicité qui me faisait pleurer de tendresse. Mais, hélas! je savais bien que tout cela n'était pas vrai, que cette pension du Paradis n'existait pas, et que bientôt, en rentrant au lycée, je retrouverais les cours grillées et semées de durs cailloux, les réfectoires nus aux sinistres tables de marbre noir, à la grosse vaisselle où fumaient des ratas militaires, les dortoirs glacés en hiver ou étouffants en été sous le lumignon lugubre, et les études aux becs de gaz sifflants, où, à douze ans, à l'âge de toutes les allégresses, il fallait nous taire trois heures durant, le nez dans nos bouquins, sans trop lever la tête ni muser du regard, sous peine d'attraper les heures de piquet que distribuait au hasard de son ennui le pauvre pion vissé dans sa chaire et aussi malheureux que nous... Et d'avoir rêvé tant de bonheur impossible, j'étais plus triste, au jour fatal de la rentrée.

Ce rêve de félicité tendre, je viens de le refaire, cette mélancolie de la désillusion, je viens de l'éprouver à nouveau, en lisant le nouveau roman d'Émile

Zola, *Travail*. Et tendresse et tristesse étaient plus grandes de toute la différence qui sépare les sentiments virils des sentiments enfantins, et du bonheur d'un petit garçon le bonheur de l'humanité entière. J'ai rêvé, en lisant ces 666 pages, j'ai rêvé d'une cité future aux larges voies claires, aux maisons saines et gaies, aux ateliers spacieux et aérés, aux cœurs aimants et justes, d'une cité où tous seraient heureux par le travail de tous, où, comme il n'y aurait plus de misérables, il n'y aurait plus de méchants, où tout le monde remporterait à la fin le prix de vertu et le prix de bonheur. Et je m'y voyais déjà. Mais, hélas ! je sentais, je savais que la réalité était là, toute proche, et bien différente, avec ses noires usines, ses mines délétères, ses faubourgs ouvriers, sordides et puant l'alcool, ses quartiers riches, orgueilleux et vicieux, et ses âmes égoïstes d'une part, et haineuses de l'autre... Et le rêve du futur faisait plus sombre encore le présent.

*
* *

Les ennemis d'Émile Zola, — il en a quelques-uns, — ne manqueront pas d'insister sur ce que le livre a de chimérique, de le traiter de berquinade évolutionniste ou de féerie phalanstérienne. Et, s'ils n'ont pas tout à fait tort, je tiens à déclarer d'avance que, malgré tout, *Travail*, qui est un très gros livre, en est un très haut, et parfois très beau.

C'est l'histoire de la formation lente, par la volonté d'un homme, Luc Froment, dans une petite ville industrielle, Beauclair, d'une cité de justice et de bonheur qui, croissant d'abord à côté de l'autre, finit par l'englober toute et par devenir la Cité idéale, sur le modèle de quoi se construisent les cités voisines, et, de proche en proche, toutes celles de France, d'Europe, de la Terre...Je ne conterai pas le roman par le menu ; il y faudrait trop de place, et je renvoie au livre même. Comme tous les romans de Zola, c'est un monde où je me perds, où je me perdrais encore plus sûrement, et le lecteur avec moi, si j'essayais de m'y reconnaître. Il vaut mieux se laisser prendre par la main, s'abandonner à toutes les surprises, se résigner à toutes les longueurs de la route : il y a toujours quelque chose au bout. Baisers, coups de couteau, viol, incendie, écroulement de clocher, morts bizarres, rien ne manque à l'action : c'est toujours la vie abondante et touffue des romans de Zola. Les figures et silhouettes sont innombrables ; et qu'on me permette d'indiquer en passant un amusement pour les lettrés : c'est de les comparer aux figures et silhouettes de l'*Orme du Mail*, du *Mannequin d'Osier*, de l'*Anneau d'Améthyste*, de rapprocher par exemple l'abbé Marle de l'abbé Lantaigne, le docteur Novarre du docteur Fornerol, l'instituteur Hermeline de l'archiviste Mazure, le boucher Dacheux du boucher Lafolie. On verra comme deux bons observateurs ont, dans une petite ville de province, retrouvé les mêmes types, et l'on verra en même temps, sur un même sujet, les différences de deux arts. J'indique cette « comparaison » pour les baccalauréats de l'avenir, s'il y a encore des baccalauréats dans la cité future.

Mais n'entrons pas dans le détail infini de l'œuvre, inventions scientifiques, aventures métallurgiques, histoire d'eaux analogue à celle de l'*Ennemi du Peuple*, — une pièce que Zola a vécue lui-même en des jours tragiques et illustres, encore actuels et déjà historiques. Laissons de côté l'affabulation, et parlons de l'œuvre au point de vue de l'art et de la signification.

Et formulons tout de suite les critiques nécessaires, pour nous en débarrasser. La composition est un peu trop ample, elle flotte et l'on s'y noie ; il y a trop de monde en scène. Le symbolisme est toujours un peu gros, voire grossier : l'usine s'appelle naturellement l'Abîme ; la belle Fernande, la méchante aristocrate, la femme fatale, est violée par le plus ignoble des ouvriers, Ragu le paresseux et l'ivrogne, ce qui représente la brutale revanche du prolétariat sur le capital ; Boisgelin, le bellâtre fainéant, se tue à la fin d'ennui et d'oisiveté, ce qui signifie que ne pas travailler, c'est littéralement se suicider : et tout cela se trouve trop bien pour symboliser ce que l'auteur désire ; c'est trop simple, cela manque de nuances, on finit par ne plus distinguer le grandiose de l'enfantin ; parfois on dirait des *fresques d'Épinal*. Le style, en particulier, est souvent mauvais ; on trouve trop fréquemment des phrases comme celle-ci : « Le fer finirait par être la source de la justice et de la paix. » Et quand ce n'est pas à crier, c'est trop souvent encore ce style brisé, à ellipses, et, comme on dit en rhétorique, à anacoluthes continuelles, ce style sans épine dorsale, invertébré, incoordonné, que les Goncourt ont transmis à Daudet et à Zola, et qui chez Zola est devenu particulièrement hétéroclite, à la fois cursif et plein de rapides recherches d'expression, pareilles à des souvenirs d'un passé plus littéraire, à ce qu'on peut appeler vraiment, d'un mot emprunté aux peintres, des *repentirs*. Et il y a des détails faux, des riens agaçants : un ouvrier appelle sa fille *Ma-Bleue*, parce qu'elle a les yeux bleus : est-ce qu'un ouvrier a jamais appelé sa fille *Ma-Bleue*? Un autre s'appelle *Petit-Da* (et c'est un géant, cela va sans dire), parce qu'enfant il s'est pris dans un engrenage le *petit doigt ;* le fondateur de l'usine se nomme *Qurignon*, d'un nom singulier qu'on ne sait pas lire (faut-il prononcer l'*u* ?); — et tout cela est évidemment mis là pour frapper. Et cela frappe, mais à côté. Et Luc enfin, le héros du livre, est trop grand, trop doux, trop beau, trop aimé. Ce n'est

pas un fondateur de ville, c'est un saint, c'est saint Luc.

Oui, oui, sans doute... Mais je suis las de critiquer ; je sens que pour vouloir être trop juste je deviens injuste (*summum jus...*), que je ne me mets pas au point de vue de Zola, que je suis mesquin... Tous ces défauts sont la condition même de l'œuvre telle que l'a conçue Zola, une sorte de synthèse monstre de son époque : s'il était plus analytique, il ne pourrait l'opérer, cette synthèse; s'il soignait plus ses phrases, il n'aurait pas le temps de l'écrire, cette œuvre. — Et puis, il ne faut pas non plus exagérer les défauts de son style. On peut dire de lui ce que Taine disait de Balzac, qui n'écrivait pas très bien non plus : *il sait sa langue*. Ce n'est pas bien écrit, et c'est mieux que bien écrit : *cela y est*. Cela ne donne pas souvent l'impression de la beauté, mais cela donne toujours des impressions de la réalité. C'est d'un médiocre styliste et d'un grand écrivain. Et puis lisez ces morceaux que je choisis çà et là dans *Travail :*

« Quand le moment de l'arrachage fut venu, il trempa d'eau, dans le bassin commun, le grand tablier de toile dont il était enveloppé. Puis, les pieds chaussés de gros sabots, les mains couvertes de gants mouillés, armées de la longue pince de fer, il enjamba le four, posa le pied droit sur le couvercle qu'on venait d'écarter, le ventre et la poitrine dans le coup d'effrayante chaleur qui montait du volcan entr'ouvert. Il apparut un moment tout rouge, flambant lui-même en plein brasier, ainsi qu'une torche, Ses sabots fumaient, son tablier et ses gants fumaient, toute sa chair semblait fondre. Mais lui, sans hâte, de ses yeux habitués à la flamme, cherchait le creuset au fond de la fosse embrasée, se penchait un peu pour le saisir avec la longue pince; et, d'un brusque redressement des reins, en trois mouvements rythmiques et souples, l'une des mains s'écartant, glissant le long de la tige, jusqu'à ce que l'autre vînt la rejoindre, il arracha le creuset, sortit d'un geste aisé, à bout de bras, ce poids de cinquante kilogrammes, pince et creuset compris, le déposa par terre, tel qu'un morceau de soleil, d'une blancheur aveuglante, qui tout de suite devint rose... »

Et ceci encore :

« Petit-Da venait d'enfoncer un ringard, d'un seul coup de ses bras de jeune colosse, dans le tampon de terre réfractaire qui bouchait le trou de coulée ; et, maintenant, les quatre hommes de l'équipe de nuit, à l'aide d'un mouton, tapaient en cadence sur le ringard pour l'enfoncer. On distinguait à peine leurs profils noirs, on entendait les chocs sourds du mouton. Puis, brusquement, ce fut l'apparition d'une étoile aveuglante, comme une percée étroite sur l'incendie intérieur. Mais rien ne venait encore, qu'un mince filet d'astre liquide. Il fallut que Petit-Da prît un autre ringard, le plongeât, le retournât d'un effort herculéen, pour agrandir le trou. Alors, ce fut la débâcle, le flot sortit d'un jet tumultueux, roula dans la rigole de sable fin son ruisseau de métal en fusion, alla s'étaler et remplir les moules, élargissant les mares embrasées, dont l'éclat et la chaleur brûlaient les yeux. Et de ce sillon, de ces champs de feu, se levait une moisson incessante d'étincelles, des étincelles bleues d'une légèreté délicate, des fusées d'or d'une délicieuse finesse, toute une floraison de bleuets parmi des épis d'or. »

Voilà de beaux morceaux. Il y a même à en citer de fort jolis, et des phrases charmantes, ce qui est plus étonnant; mais Zola, comme tous les artistes complets, a le sens de la grâce, du léger, de l'adorable, la tendresse des forts devant le frêle et le minuscule, cette même tendresse qui penchait Hugo sur la *Rose de l'Infante*, et cette douceur des mâles qui inclinait Gœthe devant l'Éternel Féminin. Il parle quelque part avec délectation d'« une rose chauffée au cœur d'un flot de carmin ».

Lisez encore cette page tendrement mystérieuse :

« Pendant quelques minutes, Luc respira largement les souffles d'air qui montaient des champs sans bornes de la Roumagne. La nuit restait humide et tiède, une clarté bleue tombait du ciel étoilé, légèrement voilé de brume. Et il écouta d'une oreille distraite d'abord les bruits lointains, dont frissonnaient les ténèbres ; puis il reconnut les coups sourds et rythmés des marteaux de l'Abîme, la forge du Cyclope où, nuit et jour, retentissait l'acier. Il leva les yeux, chercha le haut fourneau de la Crècherie, muet et noir, *noyé dans la barre d'encre* (?) que le promontoire des Monts Bleuses faisait sur le ciel. Ses regards s'abaissèrent, se reportèrent sur les toitures entassées de la ville, dont le lourd sommeil semblait comme bercé par l'ébranlement cadencé des marteaux, pareil au loin à la respiration oppressée et courte d'un travailleur géant, quelque Prométhée douloureux, enchaîné à l'éternel travail.

Mais il crut entendre, en dessous de la fenêtre, de l'autre côté de la route, parmi les broussailles et les roches, un autre bruit, si léger, si doux, qu'il ne put le définir. Était-ce donc le battement d'aile d'un oiseau, le frôlement d'un insecte dans les feuilles ? Il regarda, il ne vit rien que la houle de l'ombre, à l'infini. Sans doute il s'était trompé. Puis, le bruit recommença, plus voisin. Intéressé, saisi d'une émotion dont il s'étonnait lui-même, il s'efforça de percer les ténèbres, il finit par apercevoir une forme vague, délicate et fine, qui semblait flotter à la pointe des herbes. Et il ne s'en expliquait pas la nature, il croyait à une illusion, lorsque, d'un léger saut de chèvre sauvage, une femme traversa la route et lui lança un petit bouquet, si adroitement, qu'il le reçut au visage, ainsi qu'une caresse. C'était un petit bouquet d'œillets de montagne, cueillis parmi les roches, et d'une odeur si puissante, qu'il en fut tout parfumé. »

On voit à ces citations que Zola est encore loin d'être en décadence.

Et puis et surtout, sous la forme, il y a la signification de l'œuvre, ce qui, malgré les défaillances de la forme, la constitue, la fait vivre et durer : et là, bien que je trouve encore des réserves à faire, la critique ne perdant jamais ses droits, je ne discute plus presque tout de suite, je m'incline, et j'admire.

On sait que ce roman est le deuxième d'une série qui doit être, dans la pensée de l'auteur, une sorte d'Evangile des temps nouveaux. Le premier volume de la série était *Fécondité*, et c'était un hymne à la nature créatrice ; le second est *Travail*, et c'est un vaste poème à la gloire du labeur humain. Tout cela se tient parfaitement, est issu d'une pensée très consciente et très ample : le travail est pour l'individu ce que la fécondité est pour l'espèce, le *moyen d'être*. Qui n'est pas fécond meurt tout entier et porte préjudice à l'espèce ; qui ne travaille pas se porte préjudice à soi-même et se suicide. Le roman est la démonstration par épisodes successifs, la mise en action, de cette grande vérité. Le travail est le bonheur, le travail est la vie même. Tout travaille ; manger et boire est un travail, c'était même le seul travail des organismes primitifs. Les astres et les cieux même travaillent...

Le travail est en même temps la justice. Il est juste que tous travaillent. Il est injuste que les uns travaillent, et que les autres, ne faisant rien, vivent du travail des premiers. Et d'ailleurs ceux-ci travaillent, mais inutilement. « Est-ce qu'une femme mondaine qui danse toute la nuit, ne se brûle pas les yeux davantage, ne fait pas une dépense de force musculaire bien plus grande qu'une ouvrière clouée devant sa petite table et brodant jusqu'au jour ? » Elle travaille donc ; seulement, son travail, qui lui est nuisible, est inutile aux autres, et les frustre.

Il n'y a pas de paresseux, à vrai dire ; il n'y a que des malades. Une juste répartition du travail n'accablerait pas plus les oisifs que leur oisiveté agitée, et soulagerait d'autant les travailleurs surchargés. « Le travail, le travail ! Qui donc le relèvera, le réorganisera, selon la loi naturelle de vérité et d'équité, pour lui rendre son rôle de toute-puissance noble et régulatrice en ce monde, et pour que les richesses de la terre soient justement réparties, réalisant enfin le bonheur dû à tous les hommes ! » Car le bonheur n'est pas une chose de l'*au-delà*, c'est une chose humaine dont ont faim tous les hommes, et leur faim doit être contentée ici-bas. Il faut faire descendre sur la terre le royaume des cieux.

Telle est la thèse de *Travail*. On voit qu'elle est vaste, et qu'elle fait penser. Elle est développée en larges tableaux, de misère tour à tour, et de joie : de misère pour la société actuelle, de joie pour la société future. Et qu'on ne reproche pas au romancier son naïf procédé pour poser la question sociale : décrire les faubourgs ouvriers, et les détresses physiques et morales qui les habitent. En pareille matière nul ne peut innover ; les romanciers et les dramaturges *sociaux* « disent toujours la même chose parce que c'est toujours la même chose ». Le fait est là, il y a des misérables, des hommes qui travaillent, et qui « mériteraient de ne pas manquer de ce pain... » Le reste de la citation est (déjà !) dans La Bruyère. Tous les plus beaux raisonnements du monde viendront toujours se heurter contre ce fait, qui fait la force de tous les réformateurs, de quelque nom qu'ils se nomment, et la faiblesse de tous les conservateurs quelle que soit leur étiquette. D'ailleurs personne qui ne se dise et même qui ne soit réformateur : toute la querelle est sur le *comment*.

Zola n'est pas un « pur ». Il n'est pas collectiviste. Luc fonde sa Crècherie sur l'« alliance du *capital*, du travail et de l'intelligence ». Et il reconnaît qu'il faut encore l'amour, que si la Crècherie ne marche pas d'abord (car l'entreprise traverse des heures difficiles) c'est que les gens qui l'habitent n'aiment pas. Il retrouve là ce qu'ont dit les Tolstoï et les Secrétan : la question sociale est une question morale. Mais il n'est pas aussi absolu qu'eux : il ajoute : « et une question économique ». Je crois qu'il est dans la vérité.

Où je ne suis plus si sûr qu'il ait raison, c'est quand il croit au bonheur parfait de l'humanité future, sur la terre, grâce au travail. Eh ! sans doute, croire le mal nécessaire et fatal, c'est encore du mysticisme. Les conditions de la vie changées, bien des choses changeront, bien des maux seront supprimés. Mais tout le mal, non pas, hélas ! Quand il n'y aurait plus de pauvres, d'amants éconduits, de maris trompés, ni même de boiteux et de bossus, ce qui peut arriver dans des centaines de mille ans, grâce aux progrès des sociétés d'une part, et de la science d'autre part ; quand même toutes les générations vivraient heureuses, ce ne seraient jamais que des *générations*, c'est-à-dire des suites de pauvres êtres qui seraient apparus sur la planète, — et qui, au bout de cent ans au plus, disparaîtraient. Qu'on donne aux hommes tout le bonheur possible, il y aura toujours — la mort ! Et la planète elle-même mourra, et le soleil lui-même s'éteindra ! — Le bonheur sans l'immortalité, sinon personnelle, du moins planétaire, du moins cosmique, ne sera jamais le bonheur absolu ; l'éphémère ne danserait pas, même au plus chaud soleil, s'il savait que dans une heure il va mourir. Pourquoi vivre, même heureux, s'il faut mourir ! Mourir ! Pourquoi tout cela alors, ce mouvement incessant, cette vie infinie, si tout cela doit aboutir au néant ! Pourquoi ce cercle vicieux

qu'est la gravitation universelle ? Pour un instant de bonheur, dit-on (de bonheur bien mêlé pour nous, et qui le sera encore pour les hommes, même dans de très lointains millénaires), pour un pauvre instant de bonheur à vivre chacun à son tour? Oui, mais je veux quelque chose de plus. Tout cela explique la vie, mais n'explique pas la mort. Et tant qu'on ne l'aura pas expliquée, les hommes en chercheront des explications surnaturelles, et en inventeront d'absurdes qui seront malfaisantes. A moins que tout le monde, un jour, ne soit stoïcien, et ne se persuade *que la vie est à soi-même sa propre raison d'être*. Je le souhaite, sans le croire. — Et voilà du pessimisme, auquel l'optimisme de *Travail* semble un peu facile... Mais il faut de ces optimismes ; et l'optimisme, dans le temporel, sinon dans l'absolu, est le vrai.

***

S'il est un homme qui devait écrire *Travail*, c'est bien Émile Zola. Il est impossible de ne pas saluer très bas cet obstiné et colossal labeur. Contrairement au mot de Virgile, *labor improbus*, il n'a pas tout vaincu. Mais Zola en est tout de même déjà payé. Il a fait l'œuvre qu'il voulait faire. Et n'est-ce pas Renan qui définissait le bonheur : un rêve de jeunesse réalisé dans l'âge viril ? Zola a résumé son époque dans ses livres, il a touché à toutes les questions vitales de son temps, qui sont celles d'un grand moment de l'histoire; et c'est considérable. Voilà ce dont nous pouvons déjà nous rendre compte.

La postérité dira-t-elle plus de Zola? Verra-t-elle en lui un grand homme ? Quel lui apparaîtra-t-il? Est-ce un monstrueux polygraphe, un vulgarisateur prodigieux, ou bien un grand romancier, un grand écrivain ? Est-ce vraiment un Balzac, et, puisque ses scatologies passées, et sur lesquelles je passe vite, l'apparentent spécialement à ce dernier, un Rabelais ? Ou bien n'est-ce qu'un énorme Eugène Sue, un colossal Jules Verne, ou plus exactement un Roret du roman? Répondre est bien difficile, et bien imprudent. Qui peut parler au nom de la postérité ? Mais puisque j'ai déjà jugé Zola dans cet article, du moins j'y ai tâché, avec l'impartialité de nos petits-neveux, mêlant éloges et critiques en ne songeant jamais qu'à être sincère, — je crois que c'est le plus grand hommage qu'on puisse rendre aux artistes, et en particulier aux anciens, à qui les années ont dû donner le goût de la vérité, — je vais continuer, et essayer de deviner, à tâtons... Je vois bien ce que Zola a d'inférieur à Flaubert, par exemple. Mais je ne sais pas s'il n'a pas aussi quelque chose de supérieur... Quoi? L'ampleur de l'œuvre, la grandeur architecturale du monument. Flaubert est un temple, Zola une halle. Et celle-ci peut être belle, autrement, mais autant que celui-là. Zola est le grand romancier positiviste. Le naturalisme est le positivisme en art. Le philosophe de Zola, c'est Taine, le Taine de l'*Intelligence*, le Taine déterministe et atomiste. Zola construit ses livres comme Taine le monde : par superposition, non par développement. Leurs styles mêmes sont voisins. Et par delà Taine, que 70 a rendu réactionnaire, Zola remonte à Auguste Comte, à la science maîtresse du monde, à la religion de l'humanité. Or l'influence de Comte, déjà considérable, ne fait que commencer. L'œuvre inspirée de cet esprit est, par là même, appelée à une longue destinée. Et récemment Zola, même s'il s'était trompé, n'aurait-il pas fait un *grand* geste ? Ses adversaires ne sont-ils pas forcés de le reconnaître? Est-ce un grand homme? Je ne sais pas, mais je crois qu'oui...

FERNAND GREGH.

LA FUITE EN ÉGYPTE

Légende.

Bien loin, là-bas, dans un des déserts de l'Orient, croissait, il y a bien des siècles de cela, un palmier qui était à la fois extrêmement âgé et extrêmement haut. Tous ceux qui traversaient le désert s'arrêtaient pour l'admirer, car il était bien plus élevé que les autres palmiers, à ce point qu'on avait coutume de dire de lui que certainement il finirait par dominer les obélisques et les pyramides.

Un jour que, de l'endroit solitaire où se dressait son fût élancé, ce palmier contemplait l'étendue du désert, il aperçut quelque chose qui lui causa un étonnement si vif que sa puissante couronne de feuillage en fut comme secouée en tous sens sur sa tige flexible. — Là bas, à l'horizon du désert, il avait aperçu deux voyageurs isolés. Ils étaient encore à cette distance où les chameaux ne paraissent guère plus gros que des fourmis, mais assurément c'étaient deux êtres humains. Deux étrangers aussi : le palmier, sans doute, savait bien reconnaître les habitants du désert. C'était un homme et une femme, qu'aucun guide n'accompagnait, qui n'avaient avec eux ni bête de somme, ni tente, pas même une outre.

« En vérité, dit le palmier se parlant à lui-même, voilà des voyageurs qui viennent ici pour y mourir. »

Il jeta autour de lui un rapide regard.

« Je suis bien étonné, dit-il, que les lions ne se soient pas déjà mis en chasse de cette proie. Pourtant je ne vois nulle part aucun mouvement. Je n'aperçois pas même un seul des brigands du désert. Patience, ils ne viendront que trop tôt.

« La mort les attend ici sous sept formes différentes, pensa-t-il. Les lions les dévoreront; les serpents les piqueront: la soif les desséchera; le sable de l'ouragan les ensevelira; les brigands les massacreront; le feu du soleil les consumera; la peur les anéantira.

Et il chercha à penser à autre chose. Le sort réservé à ces deux êtres le rendait tout mélancolique.

Mais, dans toute cette étendue déserte qui environnait le palmier, il n'y avait rien qu'il ne connût, rien que, depuis mille ans qu'il existait, il n'eût contemplé bien des fois. Aussi rien ne réussissait à fixer son attention. Malgré lui sa pensée se reporta sur les voyageurs.

« Par la soif et l'ouragan! s'écria le palmier, évoquant les plus terribles ennemis de la vie au désert, que porte donc la femme sur son bras? Je crois que ces insensés conduisent avec eux un petit enfant! »

Et le palmier, qui avait la vue longue, comme c'est l'ordinaire chez les vieillards, le palmier avait bien vu. Sur son bras, la femme portait un enfant qui dormait la tête appuyée sur l'épaule de sa mère.

« Et le pauvre enfant n'a pas même de vêtements pour le couvrir, continua le palmier. Je vois que la mère a quitté son jupon pour l'en envelopper. Elle l'a, en toute hâte, enlevé de son berceau et l'a emporté en courant. Je comprends tout maintenant : ce sont des fugitifs.

« Mais ce n'en sont pas moins des insensés, poursuivit le palmier. S'ils n'ont pas un ange pour les protéger, il eût mieux valu pour eux s'abandonner à la fureur de leurs ennemis que de s'enfuir au désert.

« Je me représente bien maintenant comme les choses se sont passées. L'homme était à son travail, l'enfant dormait au berceau, la femme sortait pour aller puiser de l'eau. A peine avait-elle franchi le seuil de sa porte qu'elle aperçut les ennemis qui accouraient. Elle s'est jetée en arrière, a saisi l'enfant, a crié à l'homme de la suivre, et elle est partie. Toute la journée, ils ont poursuivi leur fuite; ils n'ont, bien sûr, pas pris un seul moment de repos. Oui, tout s'est bien passé comme cela, mais je le répète cependant, si un ange ne les protège pas...

« Ils sont si effrayés qu'ils ne sentent encore ni la fatigue, ni la souffrance; mais je vois déjà la soif briller dans leurs yeux. Et je sais bien, sans doute, reconnaître le visage d'un homme qui a soif. »

Et, pendant qu'il pensait à ce que c'était que la soif, un tremblement convulsif secouait la longue tige du palmier, et les innombrables pointes de ses feuilles allongées se tordaient comme si on les eût passées sur le feu.

« Si j'étais un homme, dit-il, jamais je n'oserais m'aventurer dans le désert. Il est bien courageux, celui qui s'y risque sans avoir des racines capables d'aller atteindre les eaux souterraines qui ne tarissent jamais. Il y a du danger ici, même pour les palmiers : même pour un palmier comme moi.

« Si je pouvais les sauver, je les supplierais de s'en retourner. Leurs ennemis ne peuvent jamais se montrer aussi cruels envers eux que le désert. Peut-être croient-ils qu'il est facile de vivre ici? Mais moi, je sais qu'il y a eu des instants où je n'ai sauvé ma vie qu'à grand'peine. Je me souviens qu'une fois, dans ma jeunesse, le vent d'orage a lancé sur moi une vraie montagne de sable. J'en ai été presque étouffé. Si j'avais *pu* mourir, ce jour-là eût été mon dernier jour. »

Et le palmier continua à penser tout haut, comme font les vieillards qui vivent solitaires.

« J'entends comme un murmure extraordinaire circuler dans mon feuillage, disait-il. Toutes les pointes de chacune de mes feuilles sont en vibration. Je ne sais ce qui parcourt mon être à la vue de ces malheureux étrangers. Mais cette femme désolée est si belle. Elle rappelle à ma mémoire la circonstance la plus extraordinaire de ma vie. »

Et, pendant que ses feuilles continuaient à s'agiter avec un mélodieux murmure, le palmier se souvint qu'une fois, il y avait bien longtemps de cela, deux illustres voyageurs s'étaient arrêtés dans l'oasis. C'étaient la reine de Saba et le sage roi Salomon. La belle reine retournait dans son pays. Le roi l'avait accompagnée jusqu'alors dans sa route, et maintenant ils allaient se séparer. « En mémoire de ce moment, dit alors la reine, je confie en ce jour à la terre un noyau de datte, et ma volonté est qu'il en sorte un palmier qui croîtra et vivra jusqu'à ce que, dans le pays de Judée, se lève un roi qui soit plus grand que Salomon. » Et, ayant ainsi parlé, elle enfonça dans le sol le noyau qu'elle arrosa de ses larmes.

« Mais comment se fait-il que je pense à cela justement aujourd'hui? dit le palmier. Cette femme serait-elle assez belle pour me rappeler le souvenir de la plus majestueuse des reines, de celle par l'ordre de laquelle j'ai grandi et vécu jusqu'à ce jour? »

« J'entends le murmure de mes feuilles augmenter sans cesse, dit le palmier, et il résonne plaintif comme un chant de mort. On dirait un présage annonçant que quelqu'un va bientôt quitter la vie. Heureusement, je sais que cela ne me concerne pas, puisque, après ce qu'a dit la reine, moi, je ne puis pas mourir. »

Le palmier pensa que le chant de mort rythmé par son feuillage devait être celui des deux voyageurs solitaires. Et, bien certainement, ils croyaient eux-mêmes que leur dernière heure allait sonner. On le lut certainement sur leurs visages au moment où ils passèrent près d'un des squelettes de chameaux qui jalonnaient la route. On le vit dans les

regards qu'ils jetèrent sur un couple de vautours qui les rasèrent dans leur vol. Non, il n'en pouvait être autrement. Ils devaient périr...

Ils avaient aperçu le palmier et l'oasis, et hâtaient le pas pour y arriver, dans l'espoir d'y trouver de l'eau. Mais lorsqu'ils y furent enfin, ils se laissèrent tous deux aller au désespoir, la source était tarie. La femme, accablée de fatigue, posa l'enfant à terre, et s'assit en pleurant au bord de la source. L'homme se laissa tomber à côté d'elle ; étendu sur le sol, il martelait de ses deux poings la terre desséchée. Le palmier les entendait parler ensemble de leur mort prochaine.

Il apprit aussi, par leurs paroles, que le roi Hérode avait ordonné de tuer tous les enfants jusqu'à deux ou trois ans, parce qu'il craignait que, parmi ces enfants nouvellement nés, ne se trouvât le grand roi que la Judée attendait.

« Le murmure de mes feuilles augmente toujours, dit le palmier. Ces pauvres fugitifs touchent à leur dernière heure. »

Il comprit aussi que le désert leur faisait peur. L'homme disait qu'il aurait mieux valu demeurer au pays et combattre les soldats que d'être venus ici. Il ajoutait qu'ils eussent ainsi trouvé une mort plus douce.

« Dieu nous assistera, dit la femme.

— Mais nous sommes ici seuls, parmi les bêtes fauves et les serpents, répondit l'homme. Nous n'avons ni vivres, ni eau. Comment Dieu pourra-t-il nous assister ? »

Dans son désespoir, il déchirait ses vêtements et appuyait son visage contre le sol. Pareil à un homme mortellement atteint au cœur, il avait perdu tout espoir.

La femme se tenait à genoux, les mains jointes. Mais les regards qu'elle jetait sur le désert témoignaient d'une désespérance sans limite.

Et le palmier entendait toujours grossir le murmure dans son feuillage. La femme dut l'entendre aussi, car elle tourna les yeux vers la touffe de verdure qui couronnait l'arbre. Et, d'un geste spontané, elle tendit les bras vers le sommet du palmier :

« Oh ! des dattes, des dattes ! » s'écria-t-elle.

Et il y avait dans sa voix une si ardente expression de désir que le palmier eût désiré de tout son cœur n'être pas plus haut qu'une touffe de genêt pour qu'on pût cueillir ses dattes aussi facilement que des baies d'églantier. Il le savait bien, lui, que son feuillage cachait quantité de gros régimes de dattes. Mais comment des hommes eussent-ils pu les cueillir à cette hauteur vertigineuse ?

L'homme avait déjà vu que ces dates étaient hors de portée. Aussi ne leva-t-il pas seulement la tête. Il exhorta sa femme à ne pas songer à l'impossible...

Mais l'enfant qui jouait silencieusement avec des brindilles et des tiges d'herbe avait entendu le cri de sa mère. Il ne pouvait comprendre que sa mère n'obtînt pas aussitôt tout ce qu'elle désirait. Lorsqu'il entendit parler des dattes, son regard se fixa sur le palmier. Il réfléchissait et cherchait de quelle façon il pourrait faire descendre ces dattes. Son front pur se ridait presque sous ses boucles blondes. Tout à coup un sourire passa sur son visage : il avait trouvé le moyen. Il s'avança vers le palmier qu'il caressa de sa petite main en disant d'une voix douce et enfantine :

« Palmier, courbe-toi ! Palmier, courbe-toi ! »

Mais, qu'était donc cela, que signifiait donc cela ? Les feuilles du palmier s'entre-choquaient avec bruit comme fouettées par l'ouragan, et toute la longueur de son tronc était traversée de tressaillements et de frissons. Et le palmier sentit que l'enfant était plus fort que lui : il reconnut qu'il ne pourrait lui résister.

Et sa longue tige se courba devant l'enfant comme les hommes se courbent devant les princes. Formant une arche majestueuse, l'arbre s'abaissa vers la terre et arriva enfin si bas que sa puissante couronne balayait le sable du désert de ses feuilles agitées.

L'enfant ne parut ni effrayé, ni étonné ; mais il s'approcha avec un cri de joie et cueillit grappe après grappe dans le feuillage du vieux palmier. Lorsque la moisson fut terminée, comme l'arbre restait courbé, l'enfant s'avança de nouveau, caressa l'arbre, et dit de sa plus douce voix :

« Palmier, redresse-toi ! Palmier, redresse-toi ! »

Et l'arbre immense, silencieux et plein de respect, se redressa sur sa tige élancée, pendant que ses feuilles résonnaient comme un chœur de harpes.

« Maintenant, je sais pour qui elles sonnent le glas funèbre, se dit le palmier à lui-même, après s'être redressé. Ce n'est pour aucun de ces voyageurs. »

Cependant l'homme et la femme s'étaient agenouillés et rendaient grâce au Seigneur :

« Tu as vu notre angoisse et tu nous en as délivrés. Tu es le fort ; c'est toi qui courbes le palmier, comme une frêle tige de roseau. Quel ennemi pouvons-nous craindre, alors que ta force est notre protection ! »

Quelque temps après, une caravane, traversant le désert, remarqua que le feuillage du grand palmier s'était flétri.

« Comment cela a-t-il pu arriver ? dit un des voyageurs. Ce palmier ne devait point mourir, avant d'avoir vu un roi plus puissant que Salomon.

— Peut-être aussi l'a-t-il vu », répondait un de ses compagnons de route.

JELMA LAGERLOF.

Traduit du suédois par [illegible]

THOMAS PAINE

RÉPUBLICAIN [1]

Or, je l'ai dit, ce fait, de l'inégalité spirituelle, a été signalé comme essentiel par l'auteur de l'*évangile de saint Jean*. Les autres évangélistes le connaissent aussi, car comment interpréter autrement la parabole du Pharisien et du Publicain, et tant d'exemples de pécheurs relevés de leur boue contre tout espoir, et tant d'exhortations à l'humilité et au pardon ? Il faut donc voir ici une pensée de Jésus lui-même. Depuis lors, dans tout le moyen âge, en Occident, l'expérience de la vie intime a rendu ce fait palpable et banal. Une doctrine subtile de « l'Esprit saint » et de « la Grâce » fut élaborée afin d'en rendre compte. On vénérait des saints, il est vrai, mais ces saints étaient tous des miraculés, des convertis, et leurs biographies ne ressemblent pas à celles des anciens sages, en ce qu'on y insiste toujours sur les égarements affreux dont ils ont été retirés. La croyance en la fixité des vertus et des vices, en la fixité de la démence et de la raison, cédait donc la place peu à peu. Les Quakers, pour qui le quatrième Évangile était le texte par excellence, furent imprégnés fortement de la nouvelle théorie biologique, ainsi que les Frères Moraves, et quelques autres communautés encore. Ils se refusèrent donc à bâtir leur église sur une prétendue inégalité naturelle des esprits individuels, alors qu'à chacun de ces esprits individuels l'esprit infini, sans qu'on l'attende, peut s'ajouter surnaturellement et lui prêter une valeur infinie, de sorte que toute hiérarchie est bouleversée. C'est pourquoi ils n'attachent point l'autorité à tel homme ni à telle fonction. Que quiconque est inspiré parle, et qu'il se taise quand il cesse de l'être.

Sans doute on est dupe d'inspirations illusoires, et dans la pratique on en arrive vite à donner du crédit à des imaginations, à des extases maladives, à des manifestations d'hystérie. Mais ces écarts mêmes sont heureux ; car on est forcé, par une telle confusion, à chercher une méthode qui fasse reconnaître une inspiration chimérique de l'inspiration véritable. Et la conformité à l'expérience d'autrui, à l'expérience générale, est le critérium de cette inspiration véritable. Ici la critique s'introduit. D'abord, une intuition sur Dieu que propose le tisserand qui a tissé notre chemise, ou le ferblantier du coin de la rue, gens sans prestige, il faut bien qu'elle s'impose par une autorité intrinsèque et porte sa preuve en soi. Première condition d'une méthode rationnelle. Puis, à mesure que la proposition chemine, se transmet à distance et par écrit, elle va se dépouillant de ce que l'accent convaincu du prophète y ajouta de magnétisme, elle va perdant l'appui des influences locales ou héréditaires ou livresques, qui furent d'abord de connivence avec elle : l'imagination, qui est accidentelle, s'élimine, la raison, qui est essentielle, ressort, et dès lors qu'une proposition s'est fait accepter comme vraie par une multitude diverse et infinie, il faut qu'elle ait coïncidé avec une expérience que chaque homme au loin et à l'infini peut répéter infiniment. Il se trouve donc au demeurant que « la lumière qui éclaire tout homme une fois qu'elle est apparue et qui peut apparaître aussi bien en tout homme» , n'est autre que « le bon sens » ou « la raison ». Du jour où s'est découverte cette synonymie entre le neuvième verset de l'Évangile de saint Jean et le premier aphorisme du *Discours de la Méthode*, on peut dire que la philosophie de la république égalitaire s'est fondée. Du christianisme mystique des Quakers on a passé à un pur spiritualisme rationnel, mais qui retient encore quelque chose de son origine, reste expérimental, concret, vivant.

Comment un tel passage s'est pu faire, je le saisis, il me semble, dans la biographie de Thomas Paine. Il atteint l'*âge de raison* (c'est le titre même de son dernier grand ouvrage) (1), et il garde du quakerisme toute la théorie biologique de l'homme. Il ne croit pas à l'imbécile définitif, il ne croit pas au gredin. Il ne se sent pas « un supérieur ». C'est un trait qui surprend d'abord chez lui, que la facilité avec laquelle il pardonne, non à la façon de l'Auguste de Corneille, mais sans pose, par un pli qui ne peut venir que d'enfance, car il est visiblement naturel. Barère a signé son arrêt de mort ; Paine, plus tard, le questionne à ce sujet ; Barère se justifie par cette raison qu'« il fut forcé de le faire, se sentant lui-même en danger ». Paine alors lui serre la main et lui donne une recommandation amicale auprès d'un Anglais que Barère désire connaître. En 1804, en Amérique, un nommé Derrick, qui devait à Paine 48 dollars, lui tire un coup de fusil par la fenêtre de sa chambre de travail. Le coup est manqué ; cependant, ce Derrick passe en jugement ; alors Paine refuse de déposer comme témoin à charge. Reconnaissez là l'esprit fraternel de la *Société des Amis*. Barère et Der-

[1] *Revue des 20 et 27 avril.*

(1) Voy. la dédicace de ce livre « à mes Concitoyens de l'Amérique septentrionale » — Moncure Conway, p. 344.

rick, après tout, ont été cette fois délaissés de l'esprit, comme le fut saint Pierre quand il renia ; ne les jugeons pas : c'est un accident malheureux qui leur est arrivé ; espérons que nous y échapperons, quant à nous ; mais qui nous en peut répondre ? — Voilà donc déracinée la dernière et plus tenace inégalité.

Après cela, on peut bien dire que « les montagnes sont aplanies et les vallées comblées ». Vieux Monde, dur monde de parasitisme et de domination, où est ton trône à mille marches ? Royauté, noblesse, magistratures, superpositions de puissances ; nations jalouses, oppositions de puissances ; orgueil de différer en beauté, en force, en intelligence, en vertu, primant la douceur de se ressembler, il me semble bien que vous laissez la place, cette fois, à une société fraternelle et qui pourra se gouverner fraternellement. Les « cordes d'imagination » par lesquelles, seules, l'idole de supériorité tenait encore étant déliées, l'idole tombe. Il n'y a plus que des hommes également inégaux, non pas tous mis de niveau, comme la surface polie d'une pierre tombale, mais changeant perpétuellement de niveau, comme les molécules mobiles d'un fleuve.

Une fois que le chrétien quaker est libéré ainsi de la société à étages, qui n'a plus de lui qu'un mannequin, il se rattache à une autre société, qui lui paraît la véritable, celle de son Église.

Quelle organisation y trouve-t-il ? A quelle attitude est-il dressé par cette organisation ? Il est clair que le catholique, avec la papauté, est dressé plutôt au loyalisme monarchiste, que l'anglican (comme encore le catholique), avec l'épiscopat, est dressé au respect du privilège des chefs ; que le protestant de ces communions diverses qui s'inclinent devant la lettre d'un livre, s'apprend la docilité ponctuelle aux consignes. Dégagés par leur foi de la servitude des pouvoirs de chair, ils y sont rengagés, peu ou prou, par leurs églises qui étant, elles aussi, des gouvernements, ne veulent ni ne peuvent rendre leurs fidèles ingouvernables.

Les Quakers sont à part. Ils ne croient pas à la vertu des sacrements (émancipation qui peut-être contient en puissance tout le républicanisme). Dès lors, si le canal de certains personnages irremplaçables n'est plus nécessaire pour amener le croyant à la vie de l'esprit, leur droit de péage est à vau-l'eau, leur privilège cesse : le clergé n'est plus. Il n'est plus d'hommes maîtres par profession de la pureté ou de l'impureté, de la félicité ou de l'infélicité des autres. Plus d'interdit, plus d'indulgences ; plus personne qui ait barre sur nous. Or, comme tous les privilèges se ramènent à deux, celui de l'*homme armé* et celui de l'*homme initié*, et que le premier de ces privilèges devient vers le même temps caduc par d'autres causes, la chute du second, dans les sociétés de Libres croyants, est un événement décisif : une religion est donc possible sans clercs ! L'exemple s'en propage à travers la société politique et civile comme une dernière lame qui nivelle tout.

L'organisation de la *Société des Amis* est en effet un pur modèle de gouvernement mutuel. On le verra par ce précis qu'en fait Milsand (1). Je le cite tout au long, car c'est une pièce considérable dans l'histoire de la république moderne :

Plusieurs congrégations sont réunies sous la juridiction d'une assemblée mensuelle. Au-dessus des assemblées mensuelles sont d'autres synodes trimestriels, dominés eux-mêmes par un *meeting* annuel qui décide en dernier ressort. Des *anciens*, hommes et femmes, ont mission d'apaiser les querelles, de visiter les indigents, de conseiller les faibles et de censurer, d'abord en particulier, ceux qui s'écartent de la droite voie. Si leurs admonestations ne sont pas écoutées, les *meetings* mensuels censurent en public et prononcent au besoin des sentences de désaveu ou d'excommunication. Les mêmes assemblées ont encore pour attribution d'enregistrer les naissances et les décès, de présider aux mariages, de veiller à l'éducation de la jeunesse, de procurer du travail aux malheureux et de régler arbitralement les différends ; car nul quaker ne peut en citer un autre devant les tribunaux sans perdre sa qualité de membre de la société. De toutes les décisions des *meetings* mensuels, appel peut être interjeté devant les assemblées trimestrielles, qui, d'ailleurs, reçoivent leurs rapports et leur transmettent les circulaires du synode annuel. Non seulement tous ces *meetings* ont à s'enquérir si leurs administrés observent les règles de la discipline, s'ils sont exacts à ne point payer les dîmes, s'ils acquittent scrupuleusement leurs engagements commerciaux et les impôts du pays : chacun d'eux est encore appelé à rendre compte de l'état des âmes et des opérations du Seigneur à leur égard. Bien plus, les assemblées reçoivent les communications religieuses des fi-

1. L'article de Milsand sur *les Quakers* auquel je renvoie ici est recueilli dans son volume : *Littérature anglaise et Philosophie* (Fischbacher). Voy. en particulier p. 386-388. Les auteurs que suit l'historien en cet endroit sont W. R. Wagstaff : *A history of the Society of Friends*, et J. J. Gurney : *Observations on the distinguishing Views and Practices of the Society of Friends*. Si ancien que soit cet article, il faut le lire, on y trouve la maturité particulière à Milsand, et d'ailleurs le sujet n'a pas été renouvelé dans les parties que nous touchons ici.

dèles, la confidence des troubles qu'ils ont traversés et des consolations qui leur ont été accordées. Une sorte d'enquête permanente est ainsi ouverte pour engager chacun à recueillir les moindres murmures de l'oracle intérieur et à publier, pour l'édification de tous, les résultats de son expérience spirituelle... Les ministres ne sont en rien au-dessus des autres fidèles. Les *meetings* seuls jugent et statuent, et, en principe, tout quaker est pleinement libre de siéger, même dans les assemblées annuelles et trimestrielles, bien que, de fait, ces synodes supérieurs soient surtout composés de délégués. — La Société des Amis, on le voit, est une république démocratique... Tout homme, suivant elle, étant également doué du don de prophétie, elle n'admet aucune supériorité, pas même celle qui vient de Dieu, celle du mérite. La vérité ne pouvant être qu'une, elle ne laisse aux congrégations particulières aucune indépendance. Tous les membres de toutes les congrégations sont soumis à l'autorité absolue d'une convention populaire.

Il est donc manifeste que le quakerisme dresse à la démocratie. Le pouvoir est infus dans la communauté entière. Les juridictions ne se superposent point en pyramide comme dans la société politique d'alors, avec des magistrats de moins en moins nombreux, de plus en plus puissants, à mesure qu'on s'élève, et un roi suprême, unique, au sommet ; elles s'enveloppent l'une l'autre comme des cercles concentriques, la plus restreinte étant réglée et contenue par la plus élargie, jusqu'à l'onde ultime étendue aux limites de la société même, laquelle gouverne tout ce qui se meut au dedans, comme dans la nature les instincts élémentaires, qui sont des énergies de l'espèce, des énergies de l'univers, modèrent souverainement les énergies des groupes moindres et noient les énergies individuelles. L'assemblée la plus extraordinaire, celle qui ne se réunit qu'une fois l'an, est aussi la plus générale : elle décide en dernier appel. C'est bien la souveraineté du nombre. Cette organisation est d'ailleurs conforme au principe posé ci-dessus, que plus est vaste le champ où la vérité se propage, plus cette vérité a chance d'être dégagée des accidents individuels, des imaginations et des passions, plus elle est assurée. Et ceci est le principe même de la souveraineté du suffrage universel.

Cependant remarquez, dans l'organisation quakerienne, avec quelle diligence l'assemblée plus générale est tenue d'écouter et de recueillir les inspirations de l'assemblée plus restreinte, et enfin du fidèle isolé, pour peu que celui-ci y mette de constance. La moindre étincelle de vérité peut éprouver son pouvoir éclairant sur des cercles d'hommes de plus en plus nombreux et désintéressés ; elle est avivée par les discussions libres, soufflant en tous sens, avant qu'un vote à la majorité l'éteigne. Cela, c'est l'initiative laissée aux inventeurs, par lesquels la société se renouvelle peu à peu et sans cesse. Ajoutez que ce souci des Quakers, de ne point étouffer par mégarde une seule pensée vraie, n'est pas borné à leur seule communauté. Ils ne veulent pas qu'on empêche par force les hommes d'errer, de s'opposer à eux. Dans un même ouvrage, William Penn réfutait ce qu'il tenait pour une erreur des catholiques, et il revendiquait pour eux le droit de la professer sans être tourmentés. Du fond de sa prison de la Tour, il proclamait que la paix publique s'accommode très bien de la liberté absolue de conscience, et que, pour calmer les querelles confessionnelles, le mieux serait « un gouvernement aussi zélé à se maintenir en équilibre entre les diverses églises qu'à développer la religion pratique (1) ». N'est-il pas reconnu que « l'esprit est libre » et « souffle où il veut », ailleurs que chez nous aussi bien que chez nous ? C'est pourquoi la démocratie des Amis ne connut pas la grande maladie des démocraties : le désir tyrannique d'unifier. Leur respect pieux de la vie cachée les amena d'abord à cette maturité qui est d'ordinaire le fruit d'un long effort de raison. Ils comprirent qu'il faut, selon la recommandation de George Fox, leur prophète, « abjurer l'esprit volontaire de la jeunesse et laisser chacun faire à sa guise ».

En somme, « Liberté, Égalité, Fraternité », c'est là une devise quakerienne.

Cependant, s'ils n'avaient été rien que des libertaires, émancipés de toute hiérarchie, de toute direction, en communication immédiate avec leur Dieu, les Quakers auraient abouti à l'anarchie pure. Dès lors qu'en une partie de l'humanité tout pouvoir est à bas, elle se trouve désorganisée et dissoute (état où, du reste, elle ne saurait demeurer). Mais l'indépendance aussi complète que possible n'est que le côté négatif de la république. C'est là le « *non serviam* » qui semble à Bossuet et à de Maistre un mot d'ordre donné par Satan en personne. La république conçue positivement est autre chose encore que la non-tyrannie et la non-servitude : elle est le règne parfait de la loi, l'obéissance scrupuleuse et volontaire à la loi. Il n'est point de république viable sans une constitution écrite et respectée.

1 *England's present Interest*, cité par Milsand, p. 380.

Paine lui-même ne manque pas une occasion de le répéter : il faut à la république une règle, rempart contre l'arbitraire. Là encore, les Quakers sont initiateurs. S'ils n'ont presque point de théologie et point du tout de liturgie, ils ont pourtant une règle (1). On est surpris de constater que dans la littérature de ces indépendants, un mot qui revient sans cesse est le mot *Dépendance*. Il s'agit de la dépendance de Dieu ; ces mystiques en ont le sentiment très vif. Loin qu'ils articulent hardiment tout ce qui leur tombe en la cervelle, ils sont extrêmement timides et méfiants d'eux-mêmes, précisément parce qu'ils savent qu'ils seront écoutés. Comme leurs paroles seront des textes soumis à la discussion, ils ne les aventurent pas étourdiment : ce ne sont pas des inventions capricieuses, mais quelque chose qui s'est dit en eux avec une irrésistible force, à quoi ils ne sauraient rien changer, car ce qu'ils y peuvent ajouter de leur cru est ce qui en tombera, ce qui doit en tomber justement. La vérité n'est pas leur œuvre, mais leur règle. Il n'est pas en leur main de la changer pour agréer à tel ou tel, ni pour s'agréer à eux-mêmes. Très exactement, ils dépendent, ils dépendent de la vérité, comme le physicien qui suit une expérience dans un creuset et y soumet d'avance sa conclusion. La prière du quaker (car le quaker est si bien dépendant qu'il prie) est simplement un appel à Dieu, auteur et révélateur de la règle, accompagné d'un acte de soumission anticipée à cette règle une fois révélée, et d'une imploration de la force nécessaire pour la suivre inflexiblement.

Il nous est parvenu, de Paine, une prière de cette sorte, où le pli d'esprit des Quakers est très visible ; elle a pour objet de le fortifier lui-même dans la droiture politique (2). La voici :

« *Père de tous les hommes, tout puissant au ciel et sur la terre, toi dont cette création bornée n'a pas épuisé la fécondité, et de qui s'épanchent des torrents de bonté,*

« *Apprends-moi d'où je suis sorti et à quelle fin je suis destiné ; apprends-moi à ne me proposer aucune fin personnelle, puisque je suis lié à toute l'humanité.*

« *Puissent toutes mes pensées se laisser guider à la voix du peuple ! C'est la loi de la raison, c'est le parti de la vertu, c'est l'invitation de la nature et la tienne.*

« *Ne me laisse jamais me détacher, si peu que ce soit, de la cause sacrée de la belle liberté ; que jamais ni la grandeur, ni l'or, ni les vains applaudissements, ni la fausse amitié ne me séduisent !*

« *Ne me laisse pas embrasser la haine partiale d'une faction pour le malheur de ce pays, ni darder le tonnerre de l'État pour frapper un ennemi particulier !*

« *Si jamais mon peuple devait s'arroger le droit de vouloir le mal, que je sois seul à servir le peuple égaré, en dépit de lui-même !* »

On ne peut contester que ce soit là un acte de discipline parfaite. La volonté humaine appelle et cherche la volonté divine pour y adhérer sans retour. A condition seulement qu'elle l'ait rencontrée, elle sera une volonté juste et fixe, une volonté vraie. C'est le soulagement auquel le croyant aspire. Or, cette volonté régulatrice de la leur propre, les Quakers pensaient pouvoir la découvrir en eux-mêmes, par un colloque direct, après s'être sévèrement dépersonnalisés.

Ils pensaient la rencontrer aussi dans les Saintes Écritures, qui ne sont que l'enregistrement d'un long colloque de Dieu avec un peuple choisi. La volonté de Dieu est la justice ; la Bible enseigne donc la justice. Elle l'enseigne même dans les choses du gouvernement. Il y faut regarder.

Cependant ici la clarté n'est pas évidente. Bossuet y regarde, avec le même parti pris de docilité que les Quakers, et il trouve que la Bible autorise la monarchie de droit divin ; car David, l'oint du Seigneur, est bien le prototype du roi sacré à Reims : un pouvoir paternel appuyé sur la religion, voilà ce que Dieu même recommande, et Bossuet dépense pour cette démonstration une ingéniosité admirable. Le ministre Jurieu vient lire les textes à son tour et il aperçoit qu'ils établissent nettement la souveraineté populaire. Le peuple saint fut d'abord une confédération sans chef, gouvernée par une loi impersonnelle ; la royauté ne fut qu'une aliénation des droits populaires, aliénation déplorable qui donne le signal de déchirements sanglants, où se manifeste la réprobation du Seigneur. Entre l'interprétation catholique et la protestante, il s'émeut donc un grand différend, et c'est ce qui remplit une moitié du *Cinquième avertissement aux Protestants*, de Bossuet.

Il paraît d'abord qu'il faut que l'une des deux interprétations soit un contresens ; mais laquelle ?

(1) Cela est vrai surtout depuis Barclay, leur second fondateur et leur législateur, dont *l'Apologie* parut en 1675.

(2) Prière en vers, conservée dans les additions faites par Bell au *Sens commun*. Cf. Moncure Conway, p. 71. L'avant-dernière strophe permet de conjecturer que cette prière fut composée par Paine quand il était secrétaire du Comité des Affaires étrangères, homme public.

— Aujourd'hui nous savons, grâce à la critique biblique, que toutes deux sont fausses également. Le débat est mal posé. Les documents en cause furent rédigés dans l'ombre du temple par des écrivains imbus de l'esprit sacerdotal, en sorte qu'ils sont, de bonne foi, favorables à ceux des Rois qui furent favorables aux prêtres, et qu'ils diffament ceux qui les bravèrent. Il n'y a que Dieu et ses fidèles ministres qui aient constamment le beau rôle. Comme un tel état d'esprit nous est connu, nous lisons à livre ouvert dans l'arrière-pensée du rédacteur. Dans le livre des *Juges*, dans ceux de *Samuel* et des *Rois*, ce n'est ni le monarque ni le peuple qui sont regardés comme les maîtres. Le maître légitime d'Israël, c'est Iahvé, son dieu ; la *regia*, c'est le temple, ou Iahvé attend l'hommage du prince comme du dernier des chevriers. A quoi bon un autre roi que Iahvé ? C'est se méfier de lui que de vouloir ajouter à sa protection tout efficace, encore qu'immatérielle, l'appui d'une bonne armée sous un bon chef. On réduit par là son importance, on commence presque à croire possible de se passer de lui. Et en effet le privilège de *l'homme initié* est naturellement ennemi du privilège de *l'homme armé*, jusqu'au jour où il apparaît que tous les privilèges se tiennent. Aussi n'est-il nulle part d'invectives plus méprisantes contre la royauté que celles qu'on lit parfois dans la Bible. C'est la parabole que Iotham proclame sur le mont Garizim (1) : les arbres veulent élire entre eux un roi ; ni l'olivier, ni le figuier, ni la vigne n'acceptent ; leurs fruits les occupent assez ; il n'y a que la ronce qui, n'étant bonne à rien, consente à régner sur les autres. Ou encore c'est Samuel, adjurant les tribus (2) de ne se pas livrer à un roi, qui les mettra en coupe réglée ; leur remontrant leur ingratitude envers Iahvé qui jusque-là tout seul les a gouvernés pour leur bien, mettant enfin la « basiléolâtrie (3) » de pair avec l'idolâtrie anti-nationale, le péché suprême. Jamais plus terribles coups de bélier ne furent dirigés contre le préjugé monarchique. Et ces coups répétés automatiquement ne cessèrent pas, longtemps après qu'il n'y eut plus trace des petites royautés asiatiques contre qui ils avaient été lancés : après des milliers d'années, à des milliers de lieues, sur des rivages dont l'écrivain juif n'avait nul pressentiment, d'autres royautés en furent sapées. Car il se trouva que ces textes redoutables furent marqués d'un signe de perpétuité. On les crut sacrés, on les lut avec la même soumission dont les premiers hommes contemplaient les météores, on s'en pénétra, on leur obéit, — cela pendant des générations successives, aux foyers de ces Puritains et de ces Quakers sérieux qui prenaient les hyperboles orientales au pied de la lettre. A l'origine, il n'est pas question de souveraineté du peuple ; c'est simplement la théocratie qui combat et vilipende le pouvoir temporel ; mais laissez l'idée de Dieu se dématérialiser peu à peu : le Iahvé des Prophètes ne pardonne pas aux grands, aux exploiteurs du peuple, quelle que soit l'exactitude ou la magnificence de leur dévotion, il est rassasié des holocaustes, a l'encens en horreur, hait les sabbats et les cérémonies ; il veut pour tout culte que le bon droit coule comme l'eau et la justice comme une rivière ; le Père céleste de l'Évangile parle à tout esprit dans le secret et le vivifie, son royaume est au fond des cœurs, on ne l'adore plus sur le mont Garizim ni sur le mont Moriah, mais partout, en esprit et en vérité ; — alors, à mesure, et par une conséquence inéluctable, la vieille théocratie est bien forcée d'éliminer son exclusivisme clérical, son rempart de privilèges, elle se confond avec la domination de la justice et de la raison ; elle ne peut redevenir oppressive qu'en redevenant idolâtrique ; mais le règne du vrai Dieu est inévitablement le règne de la plus grande et plus égale liberté. Voilà comment l'histoire des idées peut dire que la Démocratie moderne n'est pas autre chose, au demeurant, que la Théocratie, avec un Dieu esprit et vérité, un Dieu raison et vie, un Dieu immanent.

*

Il apparaît donc bien que la foi biblique des Quakers est une des sources du républicanisme, qui renforce les autres. Mais ici gardons-nous d'un malentendu. Le credo des Quakers n'est pas ce qui importe le plus. L'action des hommes n'est pas déterminée exactement par leurs doctrines. Nous avons ouï dire souvent, dans les cercles protestants, et aussi dans les cercles hostiles aux protestants, que république et protestantisme sont synonymes. Partout où s'établit la doctrine réformée, remarque-t-on, partout s'établit le gouvernement protecteur de l'égalité des droits, dont la pierre angulaire est la liberté de conscience. — Eh bien, l'historien ne peut accorder cela. Il se souvient des déclarations de Martin Luther, quand il lui fallut prendre parti

(1) *Juges*, IX, 8-15.
(2) *I Samuel*, VIII-XII.
(3) [illegible] de Grégoire, l'évêque constitutionnel, le catholique révolutionnaire, l'ami de Paine.

entre ses bons amis les princes allemands et leurs paysans insurgés : il se souvient de l'étouffement de Genève par Calvin ; il se souvient surtout que le fameux Long Parlement anglais, concile de théologiens réformés autant qu'assemblée politique, déclara solennellement, le 1er décembre 1641, qu'il « n'entendait pas permettre aux individus et aux congrégations particulières d'adopter telle forme de culte qui pourrait leur plaire », et qu'avant de se séparer, cette Chambre protestante arrêta une longue liste d'erreurs condamnées, singulièrement comparable à ce *Syllabus* tant reproché aux catholiques romains, et encore plus despotique, puisque la peine portée n'est pas l'anathème tout idéal, mais le cachot et la corde. L'historien doit reconnaître, inversement, que parmi les catholiques d'éducation, il s'est rencontré quelques fermes théoriciens ou défenseurs de la république : Grégoire, Buchez, Lamennais, Lacordaire, l'honnête philosophe Bordas-Demoulin et son disciple Huet (1), qu'il en existe à cette heure de considérables en Amérique, en Suisse, et, d'une façon particulière, dans les pays où les catholiques sont la minorité. On ne peut omettre ici l'exemple du catholique Jacques II, qui, tant qu'il fut de la minorité disgraciée, avant son avènement, réclama en matière religieuse l'égalité des droits ; c'est un exemple type.

En effet, la volonté d'établir l'égalité ne découle pas comme un corollaire de telle ou telle théologie chrétienne. Elle ne découle même pas de la négation de toute théologie. La théologie ou le raisonnement critique ne peuvent que l'autoriser et lui fournir des armes : ce qui la suscite chez le chrétien, chez l'homme raisonnable, c'est l'indignation, ayant Dieu, ayant la raison pour soi, d'être persécuté et rejeté. Dès lors, le moderne n'a plus seulement l'idée d'un gouvernement fraternel, protecteur de l'égalité des droits, il n'a plus seulement une prédilection réfléchie pour un tel gouvernement, garant de la liberté individuelle, il en a le besoin, en même temps qu'il le regarde comme voulu et promis de Dieu, comme sacré et comme vrai. Il n'y a que la difficulté de vivre qui soit impérieuse. Par les brutalités de l'arbitraire que souffrirent les Puritains et les Quakers, toutes leurs lectures et méditations de la Bible furent fécondées, prirent en eux la force de commandements. Il leur servit d'avoir été extraordinairement opprimés. Cela servit du moins à l'avancement de leur cause. C'est pourquoi généralement le ferment républicain se révèle et croît dans les minorités. Si, en France, on le rencontre chez presque tous les protestants, ce n'est pas tant que leur religion les y détermine, puisque les protestants prussiens s'accommodent d'un pouvoir monarchique, mais parce qu'ils sont une minorité jadis traquée et longtemps foulée. Les catholiques sont mollement portés à la république dans un pays catholique, où le goût des Droits de l'homme ne leur a pas été donné par une longue privation. Ils y seraient venus si le régime de la Terreur avait duré. Car l'esprit de l'Évangile ne produit de telles conséquences que sous le coup de l'humiliation, de l'angoisse et du déni de justice. Inversement, dès qu'une communauté chrétienne devient prospère et triomphante, dès qu'elle a mis la main sur le pouvoir de contrainte, ce qu'elle avait de ferment égalitaire meurt aussitôt. L'envers cruel de la belle uniformité des consciences lui devient caché. L'évangélisme, non plus que le républicanisme, ne résistent guère à la prospérité. Ce sont contractions de l'énergie, que l'aisance relâche.

*

Pour ne parler que des Quakers, il faut lire dans Macaulay à quels louches compromis avec les persécuteurs se laissa glisser le grand quaker William Penn, le futur Lycurgue de la Pennsylvanie, dans le moment où il fut bien en cour. Un peu plus, et Penn, promu heureux du monde, exploiteur des petites gens, était perdu pour la fraternité quakerienne. Mais jamais en Europe, à part ce léger commencement de contact, les Quakers n'eurent accès auprès de l'autorité. Cette virginité leur resta. Au contraire, ils peuplèrent les prisons ; beaucoup y mouraient. Thomas Paine se sentit donc appartenir à une société de gens sans armes qui ne pouvaient rien sur les autres, n'avaient rien à prétendre, n'étaient point considérés. Outre les rigueurs du pouvoir, ils subissaient encore les insultes de la foule stupide. De tous les côtés à la fois les issues étaient bouchées, qui eussent permis aux Quakers de goûter enfin cette vie aisée, qui rend insensible à l'iniquité. Heureuses persécutions ! La résolution de subordonner toutes les autres fins sociales au respect des Droits de l'homme en est sortie. Si c'est un progrès de la justice que l'affirmation de la première thèse républicaine, ce progrès devait être conquis de cette façon, par l'impossibilité de vivre autrement, rendue manifeste par des erreurs et des souffrances innombrables, quoique oubliées depuis. C'est la com-

1 Voy. F. Huet, *Le Règne social du Christianisme*, livre IV.

mune loi déjà reconnue par les sages anciens : « L'Injustice enfante la Douleur, et la Douleur enfante la Justice. »

J'ai essayé de répondre à cette question, où il m'a paru qu'était contenu tout l'intérêt permanent de la biographie de Thomas Paine : comment, vers 1770, un homme obscur et dépendant, sujet d'une vieille monarchie, put-il concevoir sans incertitude, comme désirable et réalisable un régime politique qui paraît aujourd'hui encore très difficile à réaliser, quoique dicté par le bon sens, et qui alors était inouï ? Assurément, ce ne fut pas une éclosion brusque et fortuite. Une telle invention fut préparée de loin par diverses influences dont les unes sont des traditions explicites et les autres des instincts sourds. J'ai tâché de dire quelles influences. Si je les ai différenciées et examinées séparément, c'est que l'analyse m'y forçait. Mais il ne faut pas se représenter ici un jeu de ficelles. Il est clair que l'hérédité, la condition, les croyances agissent en se mêlant, et que Thomas Paine fut simultanément Anglais, homme du peuple, chrétien quaker. La formule suivant laquelle ces diverses influences se tempèrent est justement son tempérament propre. Si, par exemple, il se sépara des Quakers de Pennsylvanie et de New-Jersey que leurs principes de non-résistance eussent portés à tout endurer de la Couronne d'Angleterre plutôt que de se résoudre à couler des balles dans leur fusil, s'il donna, au grand scandale de ces pacifiques, le signal de la lutte pour le droit, c'est qu'il avait la trempe de caractère des opposants de la vieille Angleterre ; en revanche, s'il accepta, sans nulle morgue nationale, d'être naturalisé en France, et resta toujours simplement ami du genre humain, c'est qu'il avait été retrempé dans la vie populaire et la communion chrétienne ; si enfin il s'affranchit dès sa maturité de l'abstentionnisme des Quakers, c'est que sa riche nature plébéienne ne put bouder plus longtemps les joies de l'activité efficace. Ajoutons que la pratique des sciences l'eût vite amené à une religion de pure raison.

Tout ce travail de combinaison s'était accompli en lui pendant la période qui, chez tout esprit fécond, est proprement celle de la fécondité : celle du recueillement obscur. Il ne fait rien, à ce qu'on croit ; il se fait lui-même.

PAUL DESJARDINS.

(A suivre.)

LA DESCENTE DU GÉNÉRAL HUMBERT EN IRLANDE

Le 6 août 1798, à 9 heures du matin (1), la division du capitaine de vaisseau Savary était sous voiles et faisait route vers le pertuis d'Antioche par vent frais de ouest-nord-ouest, qui obligeait à louvoyer.

Les troupes étaient réparties de la façon suivante :

Sur la *Concorde*, 35 officiers, 380 sous-officiers et soldats ; la *Franchise*, 27 officiers, 303 sous-officiers et soldats ; la *Médée*, 21 officiers, 334 sous-officiers et soldats. Totaux, 82 officiers, 1 017 sous-officiers et soldats.

La navigation se poursuivit, sans que l'ennemi fût signalé, par temps variable, parfois beau, dont les frégates « surchargées et trop encombrées » profitèrent peu, « marchant fort mal ».

La navigation dura seize jours, à cause du détour que l'on crut prudent de faire.

Pendant le trajet, le mécontentement causé par le refus fait par Humbert de payer l'avance promise aux troupes faillit amener une sédition.

Un grenadier ayant réclamé au nom des séditieux, Humbert ne put obtenir qu'il fût mis en prison. Il dut s'enfermer dans sa chambre et payer les avances promises.

Peu avant l'arrivée, le bataillon de la 70e fut scindé en deux autres, qui prirent les noms de *1er et 2e bataillons de la 1re brigade d'Irlande*. Il fut formé trois compagnies de grenadiers, à l'effectif total de 159 hommes, qui, sous les ordres de l'adjudant général Sarrazin, jouèrent un rôle particulièrement distingué pendant l'expédition.

Le 20 août, à 6 heures 3/4 du soir, les navires se trouvaient à 5 lieues au nord-nord-est de l'île Mullet, par vent du nord-ouest et mer très dure. Ne voyant rien sur la côte, le commandant alla chercher le cap Tillen, pensant atterrir au Kyllysbeg, dans la baie de Donnegal. Mais le vent passa brusquement au sud-est presque calme, et, pour ne pas perdre de temps, la division se dirigea sur Killala. Ne recevant pas de pilote, ayant des plans peu précis et pas d'instructions nautiques, Savary se résolut à mouiller pendant la nuit du 21 au 22.

Au jour, il arbora le pavillon anglais, se remit sous voile, arrêta un brick qui se rendait de Sligo à Killala, et en obtint un pilote pour se faire conduire à Kilcummin. Peu après, il reçut à son bord un officier anglais du régiment Prince de Galles qui, trompé

(1) Extrait de *Projets et tentatives de débarquement aux Îles Britanniques* (1793-1805), par M. le capitaine Edouard Desbrière, qui va paraître à la librairie Chapelot et Cie.

par ses fausses couleurs, vint se faire prendre sans défiance. Il en fut de même de trois officiers de milice et de deux des fils de l'évêque de Killala.

Entre 2 heures et 3 heures 1/2 du soir, les trois frégates étaient mouillées dans une petite anse, entre le cap Kilcummin et la pointe Ross, à trois encâblures (une demi-portée de canon) de terre.

Le débarquement des troupes, commencé à 2 heures 3/4, était terminé à 7 heures 1/2. Le lendemain, à midi, tout ce que la division navale pouvait fournir à la petite armée de Humbert était à terre.

Aussitôt que les premières troupes avaient pris pied sur la côte, l'adjudant général Sarrazin, avec les compagnies de grenadiers, et guidé par un nommé Mac-Keon, Irlandais naturalisé Français et servant comme officier, marcha sur la ville de Killala où se trouvaient, sous les ordres du lieutenant Sills, quelques soldats du Leicester Fencible Infantry Regiment, et quelques *yeomen* de la ville de Killala : (200 hommes en tout, disent Fontaine et Humbert, 100, dit Sarrazin, 50 seulement, dit Lecky. Le tout commandé par le capitaine Kirkwood.

A la tombée de la nuit, les grenadiers attaquèrent ce poste avec impétuosité, et, sans daigner répondre à la fusillade de l'ennemi, ils le chargèrent à la baïonnette, le forcèrent à se replier, semèrent le désordre dans ses rangs. De 200 hommes qui défendaient Killala, 27 se sauvèrent dans les marais, le reste fut tué ou pris ; 25 prisonniers et 1 officier furent envoyés en France. Les pertes étaient de 3 blessés, dont 1 officier.

D'après Gribayédoff, qui a étudié la campagne sur les lieux, le capitaine Kirkwood fut pris à l'entrée de la ville, le lieutenant Sills se retira dans le château où il se rendit à Humbert qui l'envoya en France.

L'enlèvement de Killala avait été une opération rondement et énergiquement menée.

L'évêque Stock, Dean Thompson, et d'autres ecclésiastiques de Killala furent faits prisonniers par les Français.

L'adjudant général Sarrazin fut nommé général de brigade sur le champ de bataille.

La nouvelle de ce premier succès rédigée par Humbert, fut emportée par le commandant Savary qui leva l'ancre dès le 23 au soir, emmenant les prisonniers faits dans la journée.

HUMBERT AU DIRECTOIRE

23 août.

Nous sommes maîtres de Killala malgré quelques obstacles qu'il a fallu vaincre. Tout me promet les plus heureux succès. Je dois vous faire connaître le dévouement des officiers de marine qui nous ont conduits ici : vos intérêts ne pouvaient être en de meilleures mains et ils ont fait honneur au choix du Ministre.

Dès le lendemain matin, l'adjudant général Fontaine s'occupa d'utiliser les ressources très restreintes du pays. On manquait surtout de chevaux, les habitants ne se servant que de charrettes traînées par des poneys de petite taille.

Tous les chevaux de l'évêque et la plus grande partie de son bétail furent réquisitionnés par les Français qui assurèrent que le payement en serait fait par le « Directoire irlandais » qui allait être établi en Connaught.

Humbert rassura l'évêque, lui promit que lui et la population seraient traités avec une scrupuleuse attention, et que les Français ne prendraient que ce qui serait absolument nécessaire à leurs besoins. Cette promesse fut religieusement tenue pendant tout le temps du séjour des Français à Killala, à l'exception d'un petit accès de mauvaise humeur qu'eut une fois le général envers l'évêque.

Grâce à ces réquisitions, Humbert put monter tous ses officiers, ses chasseurs à cheval et même, trois jours après son débarquement, augmenter sa cavalerie de 40 hommes fournis par des fantassins volontaires, à raison de 3 par compagnie du centre.

La journée du 23 fut aussi employée par les Français à recruter quelques habitants dont un petit nombre se décida à prendre les armes. Elle fut mise à profit à Ballina (à 11 kilomètres de Killala) « par le major Keir et le colonel sir Thomas Chapman, qui y réunirent les cavaliers yeomen de Tyrawley, quelques autres détachements montés des environs formée de yoemen et de volontaires, et un détachement de carabiniers; le tout montant à environ 400 chevaux ».

Dans la matinée du 24, le général Sarrazin, avec le capitaine Huet, partit en reconnaissance sur Ballina. Avant d'arriver à cette localité, d'après Humbert et Fontaine, il aurait eu une escarmouche avec le détachement du major Keir. Les cavaliers auraient été repoussés « au grand galop pendant plus de deux lieues » et forcés « de se replier derrière les murs de la ville », et une fois leur position reconnue, Sarrazin serait rentré à Killala.

D'après le récit anglais, ayant rencontré dans sa reconnaissance sur Ballina une forte résistance, Sarrasin aurait battu en retraite, suivi bientôt par le major Keir qui, renforcé de plusieurs corps de yeomen-cavalerie, se serait avancé jusqu'à un demi-mille de Killala (800 mètres). Là, il aurait eu une escarmouche désavantageuse dans laquelle il perdit le Révérend Fortescue, recteur de Ballina, qui servait dans les yeomen et aurait, vers le soir, battu en retraite.

Recueilli par le colonel sir Thomas Chapman accompagné de trois compagnies de carabiniers et d'un peu d'infanterie, le détachement anglais se posta en avant de *Ballina*, à *Moyne Abbey*, d'où il décampa à minuit et ga-

gna, sans être inquiété et en traversant Ballina, Foxford à 14 kilomètres au sud.

En même temps, le général Taylor, arrivant de Sligo avec 250 fencibles et autant de yeomen, apprit que la ville de Ballina était au pouvoir des Français et rétrograda sur son point de départ.

L'armée resta à Ballina jusqu'à trois heures du soir (26 août).

En ce moment, on reçut un parlementaire venant réclamer un major blessé dans le combat du 24, et, sans doute, se renseigner sur la force des envahisseurs. Il fut éconduit, et *Humbert, apprenant que « le général Lake, avec une armée de 5 000 hommes, s'avançait sur Castlebar, se mit en marche pour se porter à sa rencontre »*.

A six heures du matin, la colonne française arriva en vue de Castlebar, et trouva les hauteurs, au nord de la ville, fortement occupées.

Les troupes venaient de fournir une marche de plus de 40 kilomètres *et avaient été debout trois nuits de suite.*

Sans hésiter, Humbert donna l'ordre d'attaquer.

Voici, du côté anglais, ce qui s'était passé.

A la première nouvelle de la descente des Français, nouvelle reçue à Dublin dès le 24, le général Hutchinson, commandant le Connaught et résidant à Galway, s'était porté avec le régiment de milice sur Gort, laissant sans défense les comtés de Leitrim et de Roscommon ainsi que les ponts du Shannon supérieur.

Le pays restait calme, sauf vers Carrick-on-Shannon, où se rendit le général Barnet, appelé d'Athlone avec la milice de Limerick.

En même temps, lord Cornwallis envoya au lieutenant général Lake l'ordre de se rendre à Galway, de rassembler toutes les troupes disponibles de Leicester, Athlone et Carrick-on-Shannon et de se mettre à leur tête.

Le total était d'environ 7 000 hommes, dont faisaient partie seulement 5 régiments d'infanterie régulière et 1 seul de dragons. Le reste était composé de fencibles ou de milices.

En outre de ces dispositions, le major général Taylor avait ordre de rassembler un corps spécial vers Sligo.

Enfin, dès la première alarme, le lieutenant-colonel du 23e dragons avait emmené sur Sligo la garnison d'Enniskellen, forte d'environ 500 hommes, dont plus de la moitié étaient de yeomanry, avec 2 obusiers et 2 canons de 6. Sur ce point marchait aussi la petite garnison de Rally-Shannon. Le brigadier général Champagné, en arrivant à Enniskellen, avait envoyé au major Packenham, stationné à Granard avec 2 compagnies du 23e dragons, l'ordre de se porter sur Carrick-on-Shannon, et avait rassemblé à Enniskellen une garnison de 600 yeomen fantassins et cavaliers. Il envoya de la yeomanry à Rally-Shannon et rassembla celle des baronies de ce district qui étaient sur la côte, à Donegall. Lord Portalington, qui commandait le régiment de Queen's County à Straham et Armagh, envoya aussi 600 yeomen de son voisinage à Enniskellen et Rally-Shannon.

En résumé, l'arrivée d'un millier de Français avait obligé à mettre en mouvement la totalité des troupes stationnées en Irlande.

L'effectif des forces anglaises paraît devoir être évalué à 6 000 hommes, avec 18 pièces de canon.

Prévenu dès l'aube par un fermier protestant arrivant de Barnageehy, Lake avait envoyé une reconnaissance de dragons, commandée par le général Trench, sur la route, et, sur son rapport, il s'était posté en toute hâte au nord de Castlebar, couvrant la ville et ses communications avec le général Taylor, lequel était posté sur Foxford où il avait été rejoint par la milice de Kerr et les fencibles de Leicester, envoyés de Castlebar.

Les troupes n'étaient arrivées à Castlebar que le 26, à 11 heures du soir.

Lorsque, vers 2 heures, Humbert aperçut les lignes rouges des réguliers et de la milice, il se dit que la partie était perdue d'avance. Toute surprise était impossible, le front était inaccessible, il ne restait qu'à sauver l'honneur du drapeau... (Gribayédoff).

Ce fut vers 6 heures du matin, dit le capitaine Jobit qui fit partie de l'expédition, qu'on découvrit Castlebar, place bien située et ayant tout autour des hauteurs propres à la défense. Sa position est d'autant plus avantageuse et facile à garder qu'elle n'a aucune autre issue particulière par où elle soit accessible, que la grande route qui la traverse dans toute sa longueur. C'est là que l'ennemi s'était réuni et, suivant les rapports unanimes des prisonniers, au nombre de 2 590 hommes d'infanterie et 1 500 cavaliers, avec 16 pièces de canon de différents calibres. Un poste aussi important, si bien gardé par les positions naturelles qui l'entourent et garni, en outre, d'une force aussi considérable, était un morceau dur à digérer pour une petite armée telle que la nôtre. Il fallait des Français pour hasarder l'attaque, en soutenir la résistance et l'emporter de vive force. Il fallait aussi que ces Français fussent dans une position aussi critique, n'ayant d'autre perspective que celle de vaincre ou de mourir, car, pour se rendre prisonnier, aucun alors n'y aurait consenti que par une force indépendante de sa volonté.

Cependant, notre cavalerie qui se présenta en avant, sur la route, attira 200 cavaliers anglais et autant d'hommes d'infanterie. 50 tirailleurs suffirent pour les forcer à rejoindre leur position. Bientôt après, l'affaire s'engage... Le brave Sarrazin se met à la tête de nos trois

compagnies de grenadiers qui marchent en avant, sur la grande route, en colonne serrée par sections. Arrivés à portée des premiers postes ennemis, ils essuient une mousqueterie et une canonnade vigoureuses qui, heureusement mal dirigées, ne blessèrent personne. Les grenadiers se mettent en bataille le long d'un fossé, tandis que le reste de l'armée se dirige sur la droite et que les Irlandais se tiennent sur le derrière. Le feu de l'ennemi devenait d'instant en instant plus vif et plus serré. Les balles et les boulets tombent de toute part comme la grêle. Quelques grenadiers baissent la tête pour saluer le boulet qui les dépasse. Sarrazin s'en aperçoit et leur dit en souriant : « Hé quoi! vous avez peur. Un boulet vous fait baisser la tête! » Il ne fallut que ce peu de mots pour ranimer le courage de ceux qui auraient pu s'abandonner à la crainte.

Pendant que nos vaillants soldats, soutenus par une pièce de canon, gardent leur position... le brave Sarrazin est informé par un aide de camp que les Irlandais avaient pris la fuite au premier coup de canon...

Voici, en effet, ce qui s'était passé.

Tandis que Sarrazin, avec ses 159 grenadiers et 1 canon, exécutaient sur le front de 6 000 hommes, pourvus de 16 pièces, et devant leur centre, ce qu'on appellerait aujourd'hui le combat démonstratif, le bataillon Ardouin avait, dès le début de l'affaire, obliqué à droite (à l'ouest), tandis qu'entre lui et les grenadiers, les Irlandais, sous les ordres de Dufour, commençaient à se former et à se porter en avant. L'attaque des auxiliaires irlandais, ainsi encadrés, échoua complètement.

Criblés de mitraille à bout portant, ils se débandèrent et ne reparurent pas de la journée.

Quant au bataillon Ardouin, il n'avait guère été plus heureux. Trouvant devant lui un escarpement rocheux auquel s'appuyait la gauche anglaise, il avait été arrêté net.

Le général Sarrazin, dit le rapport officiel de Humbert, fait attaquer la gauche de l'ennemi par un bataillon de ligne, qui est obligé de se retirer en essuyant le feu de plus de 2000 hommes. Le général Sarrazin vole à son secours avec les grenadiers et repousse l'ennemi...

Rien n'est moins vraisemblable que ce récit emphatique.

Ce n'était pas à Sarrazin à envoyer à droite le bataillon Ardouin, mais à lui, général en chef. Les Anglais, on le sait, ne firent aucun essai de ce retour offensif qu'aurait repoussé Sarrazin, et, quant à celui-ci, au lieu d'aller à la droite de la ligne, il resta à son poste, tenant ferme sur la route avec ses grenadiers, ainsi que le prouvent les témoignages de Jobit et de Humbert lui-même.

En réalité, au bout d'une demi-heure de combat et des pertes sensibles, le centre était dégarni par la fuite des Irlandais, et, aux deux bouts de la ligne française, Sarrazin à gauche, et Ardouin à droite, se maintenaient, l'un derrière un fossé, l'autre derrière un mur en pierres sèches, tiraillant à courte portée, contre la masse anglaise qui restait immobile.

Il restait encore à Humbert un bataillon de 400 hommes environ comme réserve avec 80 chasseurs ou fantassins montés.

Ici se place un curieux incident attesté par deux écrivains, MM. Legras et Gribayédoff qui, l'un et et l'autre, ont pris leurs renseignements sur place.

Les rangs se reformèrent, les morts et les blessés furent remplacés par des troupes fraîches, et l'on reprit l'offensive. Cette fois, un grand troupeau de bestiaux était chassé devant le front d'attaque, dans le but de neutraliser quelque temps le feu de l'ennemi. Cette ruse fut désastreuse : épouvantés par les décharges des Anglais, les animaux retournèrent sur leurs pas et traversèrent les rangs de nos soldats qu'ils jetèrent dans une grande confusion. A ce moment, si le général Lake avait fait charger ses troupes, il eût remporté une victoire complète.

Aucune des relations consultées en France ou en Angleterre et contemporaines des événements ne relatant ce fait singulier, il ne semble pas tout au moins qu'il ait pu avoir grande importance.

Ce qu'on sait, c'est que l'entrée en ligne du dernier bataillon français détermina une attaque simultanée sur tout le front, et dans laquelle tout, jusqu'au dernier homme, fut engagé.

Au cri de : Vive la République! et après une énergique allocution de Sarrazin, les grenadiers, secondés par le reste des soldats, franchissent le fossé derrière lequel ils étaient à demi couverts, et marchent en bataille à la barbe de l'ennemi qui formait une triple haie sur les hauteurs où il était retranché et embusqué. Nos braves guerriers essuient, sans riposter, leurs vigoureuses décharges sans cesse renouvelées. L'opiniâtreté du feu et l'amour de la victoire les rendent furieux. Conduits par leur général et leurs officiers, ils se précipitent dans les retranchements de l'ennemi, tuant tous ceux qui osent leur résister, s'emparent d'abord des hauteurs et bientôt après de la ville et de *toute l'artillerie ennemie à l'exception de 2 pièces*. Les Anglais en déroute sont poursuivis, la baïonnette aux reins, pendant près d'une lieue et demie.

Dès que l'armée est toute arrivée, écrit d'autre part Humbert, j'ordonne l'attaque générale. Le général Sarrazin, à la tête des grenadiers, culbute la droite de l'ennemi et s'empare de trois pièces de canon. Le chef de bataillon Ardouin force la gauche de l'ennemi à se replier sur Castlebar. L'ennemi, concentré dans la ville, fait un feu terrible. Le 3e régiment de chasseurs charge dans la grande rue et force l'ennemi à passer de l'autre côté du pont. Après plusieurs charges très meurtrières de cavalerie et d'infanterie dirigées par le général Sarrazin et

l'adjudant général Lemoine, l'ennemi a été chassé de toutes ses positions et poursuivi encore pendant deux lieues.

L'ennemi a perdu 1 800 hommes, dont 600 tués ou blessés et 1 200 prisonniers, 10 pièces de canon, 5 drapeaux, 1 200 fusils et presque tous ses équipages. Le drapeau de la cavalerie ennemie a été pris dans une charge par le général Sarrazin que j'ai nommé général de division sur le champ de bataille...

L'armée ennemie, forte de 5000 à 6000 hommes, dont 1 600 de cavalerie, a été totalement déroutée.

L'artillerie anglaise, admirablement servie par le capitaine Shortall, dit de son côté le narrateur anglais, avait fait beaucoup d'effet sur l'ennemi qui commençait à se disperser. A ce moment, nos troupes, saisies d'une terreur panique et sans raison apparente, se débandèrent et, malgré les efforts des généraux et de leur officiers, s'enfuirent à travers le village de Castlebar vers Holymount. Les dragons fencibles de lord Roden montrèrent un grand courage et reprirent même aux Français une pièce de canon que ceux-ci poussaient vers le village.

D'après M. Gribayédoff, la cause de cette terrreur panique des Anglais serait la suivante :

Il est bon d'ajouter que, d'après les traditions locales, les Anglais se croyaient pris à revers. M. James Daly, de Castlebar, fils d'un des insurgés de 1798, m'a montré un petit chemin, dit Gallows Road, qu'un petit corps de sans-culottes aurait suivi, après avoir contourné le lac Rathbaron pendant le combat, pour ouvrir le feu sur le flanc gauche de l'ennemi au moment précis de la dernière attaque.

Peut-être le bataillon Ardouin put-il légèrement déborder la gauche anglaise, mais aucune source officielle n'en fait mention. Comme on connaît la disposition de toutes les troupes françaises, un mouvement de revers ne pourrait avoir été exécuté que par quelques insurgés irlandais.

Ce qui paraît bien plus probable, c'est une simple attaque de front.

Devant le déploiement, en une longue ligne mince, de tout le corps de Humbert engagé jusqu'au dernier homme, et marchant à l'attaque en profitant habilement des couverts, qui empêchaient de reconnaître l'absence de toute réserve, l'infanterie anglaise tirailla en désordre, ondula et se rompit en grande partie sans attendre le choc.

Les artilleurs seuls firent une belle résistance; quant à la cavalerie, sans doute gênée par les fuyards, elle fit demi-tour sans jouer aucun rôle...

...La victoire enfin nous resta... après quatre heures, je ne dirai pas de combat opiniâtre, mais bien de carnage effroyable, et la prise de 14 pièces de canon et de leurs caissons, de tous les bagages, d'une grande quantité de fusils abandonnés... d'un drapeau et de plusieurs guidons, de 574 prisonniers, dont 131 officiers. Le nombre des tués et blessés, du côté de l'ennemi, s'élève à 450. Notre perte fut de 186, tant tués que blessés, parmi lesquels 7 officiers, et 63 grenadiers sur 159, officiers compris. Dans le nombre des tués, on compte le chef de bataillon Guignon, chef d'état-major...

Les pertes auraient donc été supérieures, chez les vainqueurs, à celles des vaincus. Chez ces derniers, leur faiblesse, le grand nombre de pièces perdues, la longueur et la rapidité de la retraite sont des signes assez clairs du peu de valeur des troupes engagées par le général anglais.

Jamais on ne vit déroute plus abjecte ni plus complète, écrit Lecky, et ceux qui en furent témoins durent se demander ce qui serait advenu si, dans le cours des deux années précédentes, 14000 ou 15000 soldats de la trempe de ceux de Humbert avaient débarqué.

On ne saurait trop signaler la haute valeur de ce combat. Marche rapide et dissimulée qui force l'ennemi à changer ses dispositions au moment du combat, déploiement de l'avant-garde, combat d'usure sur tout le front avec ses péripéties : déroute des Irlandais et pertes énormes chez les grenadiers qui en portent le poids, enfin, « l'événement » produit par l'entrée en ligne du bataillon de réserve déterminant l'attaque générale, tout, jusqu'à la poursuite à outrance, porte la marque de la tactique la plus simple et en même temps la plus forte et la plus élevée. C'est la bataille classique, pour ainsi dire. L'ancien marchand de peaux de lapin, puis maquignon, qui la gagna avec 1 soldat contre 7, en pays étranger, sans ligne de retraite, sans secours possibles, émerveille par son audace et son coup d'œil militaire.

DESBRIÈRE.

L'armée française séjourna à Castlebar du 27 août au 4 septembre et se dirigea ensuite sur Granard où elle fut rejointe, le 8, par le général anglais Lake qui l'obligea à capituler. Elle était à bout de forces et le mouvement d'insurrection, sur lequel on comptait, avait complètement échoué.

Au moment de sa capture, la petite armée de Humbert ne consistait qu'en 748 soldats et 96 officiers. Ainsi, il paraît que depuis son débarquement elle avait perdu 256 hommes. Le nombre de ses officiers avait été augmenté par des promotions.

Les prisonniers français furent conduits à Dublin par Longford et le canal. Les soldats furent internés à Liverpool, et les officiers à Lichtfield.

Les Anglais traitèrent courtoisement et généreusement les vaincus qui furent bientôt échangés. Humbert rentra en France le 26 octobre.

VIEUX ATOURS

La toilette d'une cousine de Louis XIV.

A la cour de France l'année 1695 fut inquiète et morne. On mourait beaucoup aux armées, et les frais d'une guerre déjà vieille de trois années accablant les finances, le roi ne bâtissait plus, et bien des courtisans étaient privés de la pension qui soutenait leur luxe. Louis XIV tenait cependant à cacher aux ennemis la douleur comme l'appauvrissement de tous, et, d'un grand air serein, il ordonnait des fêtes, encourageait à la magnificence. Dans les galeries de Versailles, où les merveilleux meubles d'argent, récemment envoyés à la Monnaie, avaient laissé de sombres vides, le cortège royal s'étalait toujours superbe, et nul n'osait paraître sans les pompeux « grands habits » et les joyaux lourds et étincelants. La reine n'était plus là pour arborer ses robes d'or, Mme de Montespan, en disgrâce, s'effaçait, mais d'autres femmes richement parées environnaient le souverain : c'était maintenant à celles que les contemporains nomment les Princesses d'augmenter dès lors l'éclat de la majesté royale et de donner l'exemple du faste.

Elles étaient alors quatre : les deux filles aînées du roi, légitimées de France, l'une princesse de Conti l'autre duchesse de Bourbon, et ses deux cousines, Marguerite-Louise d'Orléans, grande-duchesse de Toscane, et Élisabeth d'Orléans, duchesse de Guise. Douloureuse et étrange fut la destinée de ces dernières. Toutes deux semblent vouées à une influence fatale ; elles entrent dans des familles également éclatantes et vivaces et y apportent des germes de mort : c'est en leurs enfants, trop frêles rejetons de la forte tige, que s'achèvent la lignée des Médicis, la lignée des Guise. Marguerite-Louise liée à un mari qu'elle abhorre et qu'à travers mille péripéties elle fuit, Élisabeth privée aux premiers temps de la vie conjugale d'un mari qu'elle aime uniquement, elles sont l'une et l'autre désorientées et déçues. Mais elles se raidissent contre leur intime douleur. Louis XIV a établi autour de lui une hautaine discipline d'impassibilité et de luxe ; ses cousines savent respecter la volonté royale et se montrent souriantes et ajustées à tous les galas de la cour.

Connaître le détail de la parure de l'une d'elles, la description exacte de ses vêtements, les notes de ses fournisseurs, c'est donc étudier les règles d'élégance imposées à Versailles et aussi le prix d'une splendeur unique dans le passé. Voilà ce que nous allons tenter de faire en démêlant les comptes de toilette de Mme de Guise, et particulièrement ceux de l'année 1695, qui, ensevelis sous un monceau de paperasses procédurières, dorment depuis deux siècles dans les cartons de l'Arsenal.

C'est « Dantecourt, rue Saint-Honoré, aux Armes d'Angleterre », qui fournit à Mme de Guise les tissus dans lesquels elle fait tailler ses vêtements, fourniture éminemment importante, car au XVIIe siècle, à l'opposé de nos temps modernes, on se préoccupe davantage de l'étoffe d'un costume que de sa coupe ou de sa garniture (1). On aime les plis opulents des soieries épaisses, on se plaît à suivre parmi les falbalas les enroulements multicolores de dessins amples et réguliers, et comme les tissus français sont un peu rêches et nus, l'on n'hésite pas à recourir aux produits étrangers, à ces velours, ces damas d'Italie séculairement magnifiques, à ces fermes taffetas d'Angleterre au renom universel.

Aussi les deux tiers du mémoire de Dantecourt sont-ils remplis par l'énumération d'étoffes exotiques. On y trouve :

Dix-neuf aulnes de velours de Gênes bleue pâle mollet à 30 l. l'aulne...

Dix-sept aulnes de velours de Gênes pourpre cramoisy à 32 l. l'aulne...

Un tiers de velours gaufré de Gênes pour une pièce à 15 l. l'aulne...

Trois aulnes de velours de Gênes noir à 30 l. l'aulne et trois aulnes de panne veloutée couleur de cerise à 15 l. l'aulne pour une écharpe...

Vingt-sept aulnes de raze de Florence gris croisé, glacé à lys d'argent pour faire manteau et juppe a 8 l. l'aulne...

Vingt-cinq aulnes de damas de Venise noisette à la mozaïque d'or à 10 l. l'aulne...

Dix-neuf aulnes de taffetas d'Angleterre rayé aurore et blanc pour un habit à 4 l. l'aulne...

Vingt-sept aulnes d'étoffe des Indes travaillée à fleurs à 26 l. l'aulne...

Neuf aulnes de moëre d'Angleterre couleur de ruby à 6 l. l'aulne...

Huit aulnes de taffetas d'Angleterre à larges lys verts à 5 l. l'aulne...

Puis, ce sont des soieries françaises, — moires, taffetas et gros de Tours, satins de France et popelines, — qui, en doublures et garnitures, allégeront les trop riches tissus exotiques.

Deux couturières sont chargées de marier et d'assembler les mirifiques fournitures de Dantecourt ; avant d'étudier leurs mémoires, voyons quels ornements elles y ajoutent. C'est Philippe, passementier, qui les leur livre ; elles lui commandent entre autres agréments :

Pour la robbe d'un grand abit de taffetas incarnadin et la juppe, soixante-quatorze onces (2) de très grand,

1. Rappelons que l'aulne représente 1 m. 19 et que la valeur de l'argent est, à la fin du XVIIe siècle, au moins deux tiers plus grande qu'aujourd'hui, c'est-à-dire qu'une livre vaut environ 3 francs de notre monnaie actuelle.

2. Rappelons que l'once est de 31 grammes environ.

moyen et petit raizeau tout argent très fin et léger à 6 l. l'once...

Plus pour un manteau et une juppe à falbalas bleus trente-huit onces de grand, moyen et petit raizeau tout or surdoré à 8 l. l'once...

Pour chamarrer un abit et juppe de velours noir et bleut, cinquante trois onces de large et très beau galon à tissu tout or surdoré, doublé nouveau patron très fin et léger à 5 l. l'once...

Pour chamarrer un autre abit et juppe, cent vingt trois onces de fort beaux ouvrages en point d'Espagne tout or surdoré, nouveaux dessins à Cartisanne à 3 l. 10 s. l'once.

Une busquière tout de soie fine blanche, garnie de dentelle plissée, 7 l...

Huit onces de franges de retors vrai grenade de Milan, pour un parasol... 15 l. 10 s...

Une ceinture tout argent, 9 l...

Une once d'ouvrage d'argent pour ajouter à une pièce, 5 l. 10 s.

Mme de Guise devait porter à merveille ces brillants atours. A vrai dire, et bien que les peintres qui ont laissé des portraits d'elle n'aient pas indiqué ce défaut, elle avait la taille un peu tournée, accident qui affecta cruellement au XVIIe siècle les Bourbons, puisque sept membres de la famille royale en sont affligés ; mais elle était grande, d'un port altier, ses beaux yeux bruns allongés avaient une expression grave et ferme, et sur son front bien coupé s'étalaient d'abondantes ondes de cheveux noirs. Un portrait de Mignard, dont une assez bonne réplique est conservée à l'hôpital d'Alençon, en donne une très vivante image. Elle y est représentée environnée de flots de velours, parée de perles, et tendant d'un geste aisé une rose épanouie. Ses lèvres sourient à peine et sa tête se renverse en une attitude fière.

Mais revenons aux couturières de la duchesse. Ce sont les demoiselles Catherine Sanson et Anne Saquet. A l'une est spécialement attribuée la confection des manteaux et déshabillés, à l'autre revient celle des jupes et jupons.

J'ai fait pour le service de S. A. R., écrit la première, un manteau pour Paris d'estoffe brochée rayée de noir, gris et feuille morte... doublé de velours noir...

Plus un manteau musc à petit chagrin...

Plus un manteau de taffetas gris clair, façonné avec une petite soie violette...

Plus un manteau pour Versailles de damas noir doublé de même...

Plus un manteau pour Paris d'une estoffe en raz de Saint-Maur gris blanc...

Plus un manteau de taffetas raié couleur d'or et noir, pour Alençon...

Plus, pour Marly, un manteau de velours raïe olive et violet doublé de velours violet...

Plus, pour Versailles, une robe de chambre de matin de poil de chèvre blanc, doublée de taffetas noir...

Plus une robe de chambre isabelle à bouquets verts...

Plus une robe de chambre de satin gris des Indes à bouquets, doublée de taffetas violet...

De juillet 1695 à mars 1696 Catherine Sanson ne livre pas moins de vingt et un manteaux. Mais ces vêtements ont un autre usage que de garantir du froid. Ils ornent, amplifient et complètent les costumes de cérémonie. Le soir, leurs plis profonds environnent de seyantes draperies la gorge découverte, les bras nus des grandes dames et adoucissent ce que la ligne de tailles corsetées à outrance a de trop rigide. Ce n'est point par une imagination d'artiste que les Mignard et les Largillière entourent leurs modèles d'enroulements de lampas et de velours ; ce faisant, ils reproduisent la réalité de tous les jours, les dispositions courantes du noble et somptueux manteau à la mode en leur temps.

J'ai fait par ordre de S. A. R., écrit Anne Saquet,... une juppe de retors gris changeant de Floranse, doublé depuis le haut jusques en bas et garnie d'un falbala rouge... Une juppe de velours couleur olive vairt et violet à falbala et garnie de velours violet... Une juppe de velours amarante et noir... Une juppe de velours pourpre à falbala et garnie de bandes de velours pourpre... Une juppe de moire d'Angleterre cramoisy à falbala...

Maintenant c'est le tour des dessous :

... Un jupon de damas blanc à bouquets... Un jupon de velours amarante et noir... Un jupon de damas couleur de roze... un jupon de satin vairt picqué... un jupon de damas rayé vairt de mer, cramoisy et blanc...

Les prix d'Anne Saquet, aussi bien que ceux de Catherine Sanson, demeurent modestes. La façon d'un manteau leur est uniformément payée 12 l., celle d'une jupe 9 l., celle d'un déshabillé 12 l., celle d'un jupon 8 l. Que nous voilà loin du tarif d'un de nos couturiers !

Un autre luxe de jadis, non moins écrasant que celui des soieries exotiques, non moins aboli de nos jours, est le luxe des dentelles. Ignoré en France au XVIe siècle, il y devient au siècle suivant, sous les influences successives de Marie de Médicis et d'Anne d'Autriche, extravagant et inouï. Les deux reines, habituées dès l'enfance aux parures de points vénitiens et génois, espagnols et flamands, en répandent l'usage autour d'elles. Les sommes qui passent pour cela nos frontières sont telles que le pouvoir s'inquiète ; des édits somptuaires sont promulgués et, dès lors, guet et sergents s'emploient à pourchasser les ornements défendus. Leurs efforts sont inutiles : personne ne veut, parmi les élégants, renoncer à une mode parfaitement gracieuse. Colbert est trop intelligent pour ne le pas comprendre ; aussi quand il arrive au ministère change-t-il la tactique. Par

ses ordres des dentellières sont amenées d'Italie chez nous, y forment des élèves, et bientôt c'est l'industrie française qui bénéficie du port réautorisé de la dentelle. Les comptes de Mme de Guise le montrent excellemment. C'est à Alençon, grand centre de la fabrication française, que la princesse, qui, du reste, est suzeraine du lieu, achète les points dont elle se pare.

Au sieur Ruel d'Alençon, lisons-nous dans un mémoire d'intendant, pour la cravatte et pour les mouchoire qu'il a envoyé à S. A. R... la somme de mil livres...

Au dit Ruel la somme de 230 l. pour une cravatte...

A lui, la somme de 710 l. 10 s. pour poincts de France par lui fourny à S. A. R...

Et ailleurs on trouve un acquit signé de Barbe Bailly, supérieure de l'hôpital d'Alençon, et concernant une fourniture de 175 l. de point.

Mais ce n'est pas d'après ces emplettes, en somme assez minces, qu'il faut apprécier la quantité de dentelles qu'étalait Mme de Guise. Sous son fragile aspect, la dentelle est moins périssable que tel autre tissu de lourde apparence. Les plus épaisses soieries se fripent irrémédiablement à l'usage, tandis qu'elle, une fois défraîchie, retrouve facilement le lustre du neuf qu'un nouvel apprêtage a bien vite fait de lui rendre. Si elle renouvelle chaque année sa garde-robe, Mme de Guise se contente donc de faire entretenir son trésor de dentelles. C'est Claude Collin, « faiseuse de mouchoirs », et Masson, lingère, qui y veillent, et de ce chef, en dix mois elles réclament plus de 500 l.

Et le point n'est pourtant pas seul à égayer le fond somptueux des robes d'apparat de la princesse; elle y ajoute les cent fanfreluches de gaze, de mousseline ou de guipure dont les mémoires de Masson regorgent. Voilà des « Steinkerque », ces longues cravates mollement déroulées dont le nom rappelle les insolentes glorioles d'hier :

Quatre Steinkerques de gaze de fil garnies de campane, 16 l...

Plus un Steinkerque de toile de soye garnie de campane, 5 l...

Quatre Steinkerques de mousseline très fine, 36 l...

Voici des engageantes, ces mousseux et souples volants qui terminent les manches et d'où émergent avec tant de grâce des bras cerclés de pierreries :

Une paire d'engageante remontée de linon fin, 9 l...

Voici des surtouts, des écharpes, des « garnitures » qui servent à édifier la Fontange et entourent le visage de festons, de ruches et de lacs :

Une garniture dont la bourgogne est à barbe plaine, 18 l... et la souris de 2 l... plus la passe de 2 l... Deux garnitures de linon très fin garnies d'effilures, 30 l... Une bourgogne de mignonnette à barbes plaines montée de linon fin, 35 l...

Voici enfin des coiffes. Relevons la description de quelques-unes des quarante-deux que Mme de Guise arbore en une année :

Une coeffe brodée de chenille, 25 l...

Une coeffe de gaze à fleurs, 6 l...

Plus une coeffe de gaze brodée à volants, 13 l...

Plus deux coeffes à la Siamoise de deux aulnes chacune, 12 l...

Plus deux coeffes de gaze rayée et une mouchettée, 9 l...

Deux coeffes de gaze doublées de taffetas, 23 l...

Une coeffe brodée à fleurs, 11 l...

Lauzun, causant un jour à Versailles avec Mlle de Montpensier, s'avisa de trouver mauvais que la mûrissante Marie-Thérèse arborât des rubans de couleur. A son âge ne devait-elle pas renoncer aux parures provocantes et joyeuses, assister en témoin neutre aux triomphes des jeunes filles de vingt ans! Cette opinion de Lauzun est un signe du temps. Au XVIIe siècle on aimait à délimiter nettement toutes choses; la vieillesse et la jeunesse semblaient, aussi bien que la vertu et le vice, la vérité et l'erreur, des antinomies certaines. Passé la quarantaine, les femmes changeaient donc de livrées et, abandonnant les petites oyes et les faveurs voyantes, les robes ouvertes et les pierreries, mettaient des rubans noirs, des corps montants et des parures de jais. Toutefois ces règles, scrupuleusement observées par le vulgaire, comportaient exception en faveur des personnes du sang royal. Dans l'Olympe, où sont placées les princesses, les misères de la condition humaine ne doivent pas être ressenties. Là on est inévitablement beau, interminablement jeune. Mademoiselle est suffoquée de ce que Lauzun l'oublie.

Je lui répondis, écrit-elle, qu'il devait trouver bien étrange que j'aie des rubans de couleurs, moi qui suis plus vieille que la reine. Il ne dit rien... Je lui appris que la qualité faisait que l'on en portait plus longtemps que les autres.

Après les rubans qui s'éparpillent en bouffettes et nœuds variés sur tout l'ajustement, voici quelques luxueux colifichets :

Un bel éventail sur un bois d'écaille picqué, 28 l...

Une plotte de la Chine blanche couvert d'estoffe or et argent, 23 l...

Pour la garniture de vermeil doré mis à la plotte, 22 l...

Un grand sacq de taffetas d'Angleterre cramoisy, garny de rubans, mis à un grand panier d'Ecosse, 12 l.

Pour une fourniture d'épingles que j'ai faite pour le service de S. A. R., écrit une certaine Jeanne de Senef, j'ai reçu la somme de 57 l...

Pour le filigrane agrémenté de fleurs d'argent, des pots et flacons de toilette, 25 l...

Le contenu de ces pots et flacons de toilette, qui reposaient sur une coiffeuse de bois de Sainte-Lucie, il est facile de le reconstituer en relevant de-ci de-là quelques articles des mémoires. Citons de l'eau de la Reine de Hongrie, de la poudre de cipre, de la poudre à poudrer, de l'eau de fleurs d'orange, et enfin une pâte pour le teint dont le secret nous est livré par le droguiste Chevalier.

J'ay fourni pour les drogues de la paste de toilette de S. A. R., écrit ce dernier, amandes amères, semances froides, blanc de ballaine et eau de vie et œufs pour 3 l. 5 s.

Et cette mention compliquée se renouvelle chaque mois.

Passons à un chapitre qui touche de bien près celui de la parfumerie, le chapitre des gants. Au XVIIe siècle les gants s'emploient bien plus pour parfumer les mains que pour les préserver; ce sont de capiteux sachets qu'embaument l'ambre, le musc, l'essence de rose et qui imprègnent l'épiderme d'effluves d'Orient. En voici qui, d'après leur prix, devaient être singulièrement exquis : ce sont des gants de soie anglais couleur avoine que vend Jéson et qui se payent 17 l. la paire. En revanche, ceux de Le Doyen coûtent fort peu.

J'ay fourni à S. A. R., écrit-il, une paire de gants de castor sertis aux doigts, bordés de rubans noirs à 3 l... Plus quatre douzaines de gants blanc brodés de lacets à 12 l. la douzaine.

Mme de Guise, tout comme aujourd'hui les plus raffinées de nos mondaines, se fait chausser par un cordonnier anglais. Celui-ci est du reste peu exigeant : il compte sept paires de souliers 84 l. Le fourreur n'a pas des prix moins doux. Chez lui « une paire d'Amadis d'hermine bordé de queues de martres zibline » coûte 30 l. « Un manchon d'hourse », 24 l. « Un col de martre zibline », 22 l. Mme de Guise ne se contente pas de s'envelopper de fourrures, elle emploie encore en hiver des douillettes « mantes de soie pluche à 16 l. pièce » et des vestes « de soie piquée à 14 l. ».

Avec le mémoire de Burgeat on prend une idée du trousseau intime de la princesse.

J'ai livré pour S. A. R., écrit-il :

Dix huit aulnes de toile de Lizieux pour douze chemises, ce qui fait 35 l. 8 s...

Trois aulnes de toile de Bruhl pour douze paires de manchettes, ce qui fait 23 l...

Sept aulnes de toile pour douze mouchoirs, ce qui fait [illegible]...

Sept aulnes de toile de Gand, ce qui fait 28 l. 10 s...

Et voilà les garnitures qui s'ajouteront aux fins tissus :

Sept aulnes de dentelle pour six chemises, 19 l. 12 s...

Les goussets de douze chemises... 23 l. 5 s...

Six aulnes de dentelle d'Angleterre pour un peignoir avec la frèze... 233 l. 14 s...

Six aulnes dits pour un peignoir, en surplus pour linge de genoux et mouchoir de poche l.

Mentionnons aussi, à propos du trousseau, le mémoire de Sainte-Foy où sont portés :

Deux corps de dessous picqués de blus, 60 l... Plus un picqué de cramoisi... 30 l...

Il ne nous reste plus maintenant qu'à traiter un chapitre qui, pour ne pas concerner la toilette de la princesse, n'en touche pas moins au luxe d'ajustements qu'elle déploie.

Dans les appartements de Versailles, à côté des gens de qualité, circule tout un peuple de valets bariolés et multicolores. Ce sont d'abord les « gazons bleus », habillés aux couleurs royales et que dirige Bontemps, puis les « grands laquais » aux mandilles diversement chamarrées qui servent les seigneurs logés au château, puis les « petits laquais » sans livrée, que les gens de la ville envoient là en commission, enfin quelques êtres étranges à figures basanées, dont les statures gigantesques ou les tailles rabougries sont soulignées par des costumes de Mille et une Nuits ; amenés à grands frais de Barbarie, ils appartiennent aux princes. C'est eux qui ont remplacé les fous de cour, de mode chez nous depuis le moyen âge jusqu'aux derniers jours de la Renaissance. On est à présent trop poli, trop délicat en France pour souffrir les paroles saugrenues et les familiarités brusques des bouffons, mais on s'amuse encore à attarder ses regards sur l'imprévu d'un costume oriental et d'une mine bizarre.

Mme de Guise, qui a grand souci d'user des privilèges de son rang sans en négliger un seul, a donc près d'elle un page maure répondant au nom d'Ahmet. Elle le traite fort bien, s'occupe de son avenir et de son salut, mais n'oublie pas de l'affubler d'oripeaux. Voyons quels ils sont. Voilà d'abord l'étoffe du costume :

Pour Ahmet, une aulne et demie de drap d'escarlatte d'Hollande très fin, 39 l.

Une aulne trois quart d'espagnoleste escarlatte d'Hollande très fine, 13 l.

Voici ensuite la garniture :

Pour l'abbit du petit turc; pour faire des boutonnières, deux onces de passepoil d'or, 10 l.

Plus trois douzaines de boutons d'or pour la veste, 3 l.

Et la façon :

Pour un justaucorps au petit turque, 10 l.

Passons à la coiffure :

Livré deux aulnes de mousseline pour un turban pour Achmet, 6 l. 5.

N'oublions pas le vêtement d'hiver :

Un col et un manchon de carcajou pour le pety turque, 4 l. 10 s.

Enfin mentionnons la livrée funèbre :

Mémoire de ce qui a été payé pour l'habit de deuil du petit Turc, 154 l.

Maintenant, tandis que se dissipe la vision fastueuse qu'ont évoquée avec leurs mots vieillis et leurs descriptions falotes les petits grimoires des fournisseurs de Mme de Guise, additionnons les dépenses de la princesse. Elles forment, non compris des achats de pierreries dont la trace est incomplète, un total de 21 000 livres. Consacrer en moins d'une année 21 000 livres (1) à de passagères et fragiles fantaisies, n'est-ce point là l'acte d'une petite-maîtresse frivole et affolée de luxe ? Cependant Mme de Guise est pieuse, triste, occupée de graves desseins... Quels mobiles ont donc ses prodigalités ? Le sentiment d'un devoir essentiel. Comme les légistes, les gens de guerre, les hommes d'église, elle se doit à la grandeur de l'État, et pour une petite-fille de France être belle et pleine d'atours, c'est augmenter le prestige de son pays...

Le civisme n'a plus pour personne en France cette jolie forme de la coquetterie.

PIERRE LALANDE.

LES PLAIES SOCIALES.

La tuberculose ouvrière.

C'est une des plaies les plus caractérisées qui se soient manifestées à la surface du corps social. Elle est à demeure et elle s'étend de plus en plus dans cette classe qui assure par son travail collectif notre prospérité matérielle. Comme si chaque nouvelle application de la science à la production devait être accompagnée d'un cortège de douleurs, la tuberculose ouvrière s'est installée dans l'usine en même temps que l'outillage mécanique, et ses ravages sont d'autant plus étendus, semble-t-il, que celui-ci est perfectionné davantage.

Mais cela n'est qu'une apparence. S'il est exact que le développement de la tuberculose ouvrière ait correspondu à celui de la production machiniste, il n'est pas prouvé qu'il doive en être toujours ainsi. Nous avons même des motifs pour assurer le contraire. Nous les produirons, dans cette étude, à leur place. Ne projetons, dès ce début, aucune lueur sur une situation qui, à cette heure, est effroyable. Il ne faudrait pas que, sachant le mal guérissable, nous évitassions de nous le représenter sous son véritable aspect, qui, seul, peut produire en nous ce sursaut du cœur et cette protestation indignée de la pensée qui donnent naissance aux résolutions généreuses.

Comment se répand, d'ordinaire, la tuberculose dans les ménages ouvriers ? M. Brouardel en fit un tableau saisissant devant ses collègues du Congrès de l'Association française pour l'avancement des sciences, en septembre 1899 :

« Un ouvrier vit à l'aise dans une ou deux chambres avec sa femme et ses enfants : il est pris de tuberculose. Sa femme le soigne avec un dévouement qui, je le dis avec fierté, est une règle dans tous les milieux de notre société. Elle lutte pour subvenir aux besoins de la famille ; les ressources s'épuisent, la maladie s'aggrave, la misère s'abat avec les privations sur la mère et les enfants. La mère tombe contagionnée par son mari ; tous deux prennent le chemin de l'hôpital.

« Les enfants sont recueillis par l'Assistance publique ; elle les reçoit, inoculés eux-mêmes par le germe de la maladie, voués à la mort ou aux infirmités. Ces enfants ont été confiés aux voisins pendant la maladie du père ; ils ont contaminé leurs jeunes camarades, puis les parents. Bientôt la maison entière est un foyer. Ouvriers, ces hommes portent le germe à l'atelier : « Il est des places », disait l'un d'eux, « où ceux qui se succèdent devant l'établi sont « chacun à son tour atteints. »

Dans une conférence, qu'il fit dernièrement dans les salons de la baronne Lacaze, le docteur Letulle ne chercha pas à atténuer, pour son auditoire féminin, l'âpre éclat de ces peintures. Il montre certains ateliers, des coins d'usines, des quartiers entiers de Paris totalement contaminés. Pas un être humain qui puisse séjourner dans ces lieux maudits sans recevoir une atteinte mortelle.

Le docteur Tabary, dans la thèse qu'il consacra, l'an dernier, *à la lutte contre la tuberculose dans la classe ouvrière*, suit, par la pensée, le pauvre salarié, dans toutes les étapes de sa douloureuse existence.

Il le prend, né de parents solides, exempt de tares héréditaires. Avant même qu'il ait vu la lumière du du jour, il a déjà souffert de la vie. Pendant toute la durée de la gestation, sa mère a travaillé dans l'usine, et la force dépensée à surveiller la machine le fut au détriment de l'être qu'elle portait dans son sein. Dès sa naissance, l'enfant but le lait d'une nourrice scrofuleuse ou d'une vache bacillaire. Puis

(1) Rappelons que 21 000 livres de 1626 représentent aujourd'hui une valeur de 65 000 francs environ.

il va à l'école, où l'encombrement et la promiscuité fournissent la contagion.

« Entrez dans un de ces locaux, écrit le docteur Tabary, aux époques froides de l'année. Dans un coin rougit un affreux poêle de fonte qui assèche l'air et dont l'odeur donne le vertige et des maux de tête. Comme il est rare que l'aération et le balayage se fassent d'une façon intelligente, qu'un enfant ou le maître lui-même soit tuberculeux, il trouvera dans ce milieu vicié le bouillon de culture idéal pour la diffusion du bacille de Koch. Ceci, d'ailleurs, n'est point une hypothèse, le Bulletin médical de l'Œuvre des enfants tuberculeux relatait le fait instructif d'un magister de Blancaford, province de Tarragone, en Espagne, qui transmit ainsi la phtisie à une partie de ses élèves. »

A la caserne, le jeune homme n'est pas dans un milieu plus hygiénique. « Les crachats disséminés partout se dessèchent, constate le docteur Tabary, et, soulevés par le balayage, ils vont contaminer le larynx, les poumons des pauvres jeunes soldats qui mangent, boivent, s'habillent, toujours au milieu des nuages de poussière que l'homme de chambre fait en nettoyant. »

C'est après avoir traversé ces milieux impurs, que le jeune salarié entre dans l'usine ou l'atelier. S'il n'est pas contaminé déjà, il est très affaibli, prêt à recevoir le germe mauvais que l'insalubrité, l'encombrement, la malpropreté, le surmenage et la mauvaise alimentation développeront dans son organisme anémié.

Voici des chiffres : dans un des derniers Congrès de la tuberculose, Arthaud rapporta que dans l'usine municipale d'électricité, sur 35 ouvriers, 32 étaient tuberculeux — quatre l'étaient déjà depuis longtemps ; les autres avaient contracté la maladie depuis leur entrée à l'usine. Si l'on généralise les observations, on s'aperçoit que, chaque année, la France perd 150 000 personnes du fait de la tuberculose. Sur 46 988 décès en 1899, 12 314 Parisiens moururent de cette maladie. Pour 100 décès, la proportion a été :

De 1[illegible] à 20 ans	de 37,2
De 20 à 40 ans	de 60,2
De 40 à 60 ans	de 30,5
De 60 ans et au-dessus	de 3,3

C'est donc de vingt à quarante ans, au moment où l'être humain est en pleine vigueur, que la tuberculose exerce surtout ses ravages. Et de vingt à soixante ans, ce n'est point le quart, mais les deux tiers des décès qu'il faut mettre sur le compte de cette terrible dévoreuse.

* * *

Et voilà le mal diagnostiqué ! Mais le remède ? Quel est-il ? Il y a deux façons de s'attaquer à lui : ou soigner ses victimes afin qu'il ne se répande point par contagion, ou le prévenir au moyen de mesures appropriées, en s'attaquant à ses causes. C'est ce dernier moyen qui fut le moins employé. Pourtant, il serait efficace. Voyons ce que l'on a fait pour mettre obstacle à ses ravages.

Ce n'est point la France qui nous fournira des exemples, car il n'y a pas longtemps que l'on s'y consacre à l'œuvre antituberculeuse. Nous avons été précédés dans cette action, en Europe, par l'Allemagne et l'Angleterre. Et cela s'explique, puisque l'*industrialisme* fut un fait dominant dans ces deux pays avant de l'être chez nous. Rien d'étonnant alors à ce que nous ayons eu, après eux, à constater ses effets sociaux et physiologiques.

En Allemagne, ce fut dès 1895 que M. Hubhart, directeur de l'établissement hanséatique d'assurance contre l'invalidité, signala au Congrès de Stuttgard que la majeure partie des rentes d'invalidité était payée à des tuberculeux, que la proportion augmentait tous les ans et que les caisses auraient intérêt à se charger en partie de l'entretien des malades dans des *sanatoria*. La science avait, en effet, indiqué comme le meilleur moyen défensif la cure méthodique d'asepsie, de repos, d'air, d'alimentation dans des maisons spéciales, lieux d'hospitalisation thérapeutique, en même temps qu'écoles de prophylaxie, et le premier sanatorium populaire de tuberculeux avait été ouvert en 1892 par une Société de bienfaisance de Francfort.

J'ai cité les propres termes dont M. Eugène Rostand s'est servi dans un article du *Journal des Débats*, (31 octobre 1899) pour débuter dans un historique de l'œuvre antituberculeuse en Allemagne. Elle est maintenant très développée. Sous la présidence du chancelier impérial, s'est formé à Berlin un Comité central autour duquel se groupent 33 associations. Son action est favorisée par les sociétés de la Croix Rouge, les associations de convalescence, les municipalités des villes, les associations locales et régionales antituberculeuses. C'est vraiment une ligue qui étend son influence dans l'empire tout entier.

Grâce à l'appui intelligent du Comité central, de nombreux sanatoriums ont été créés. De grandes compagnies industrielles, de grands magasins ont également prêté leur concours. Et voici le résultat, tel que nous permettent de le constater les statistiques de l'Office impérial d'hygiène : depuis cinq ans que les sanatoriums fonctionnent, on a observé plus de 20 pour 100 de guérisons et 60 pour 100 d'améliorations permettant aux ouvriers de reprendre leur travail pendant quelques années, avant de se reposer de nouveau.

Une des particularités du système allemand est l'obligation où l'ouvrier se trouve d'entrer dans un

sanatorium aussitôt qu'il commence à être contaminé. Il est hospitalisé d'office et il n'a pas le choix d'un mode différent de soins. Mais que pourrait-il souhaiter de mieux approprié à son état que le sanatorium situé au milieu d'un parc, où des chambres bien aérées et lumineuses ne contenant jamais plus de 3 ou 4 lits accueillent le malade, pendant le temps qu'il ne passe pas dans les galeries de cure, où tout son travail consiste à faire entrer dans ses poumons un air exempt des impuretés qui salissent celui des villes populeuses ?

« Étendu commodément sur des chaises longues, confortablement enveloppé d'épaisses couvertures en laine, il peut prendre le repos qui lui est nécessaire. On a même prévu les distractions : salle de billard, jeux d'échecs, de cartes, de dominos, bibliothèque, etc. ; de temps en temps, des troupes de passage y viennent jouer la pièce en vogue, dire les chansons du moment. Et même on a institué de véritables cours d'hygiène. On y apprend aux malades les dangers de cracher par terre et de disséminer ainsi la tuberculose autour de soi ; l'utilité d'avoir la fenêtre ouverte nuit et jour ; les avantages des douches, des bains, des ablutions en général. » Tel est le tableau riant que nous donne le docteur Tabary de l'existence du tuberculeux, pendant les trois mois qu'il passe au sanatorium.

Or ce qui existe en Allemagne a lieu dans les autres pays industrialisés. Il n'y a donc pas d'intérêt à insister. Notons seulement quelques particularités.

A Sydney, en Australie, toute personne qui a craché dans la rue ou dans un bâtiment public est passible d'une amende de 25 francs. Au Canada, un médecin-inspecteur des écoles fut amené devant les tribunaux pour avoir refusé l'entrée de l'école à un enfant tuberculeux. Il fut acquitté. Notons aussi, comme preuve de la sollicitude des souverains à l'égard des tuberculeux, la générosité de la reine Wilhelmine qui a donné, pour la création de sanatoriums une partie du tribut d'argent que ses sujets lui offrirent, lorsqu'elle monta sur le trône.

En Angleterre, il existe peu de sanatoriums. Ils sont remplacés par des hôpitaux spéciaux, où règne la plus extrême propreté. Et pourtant la tuberculose a diminué de moitié. C'est que les Anglais se sont appliqués à prévenir le mal, au lieu de chercher à en neutraliser seulement les effets.

M. le professeur Brouardel a très exactement constaté quelles furent les mesures de préservation prises de l'autre côté du détroit. Grâce à l'effort des organisations ouvrières, les salaires furent améliorés et la journée de travail très réduite. Or ce sont les deux causes principales de la tuberculose ouvrière. Le docteur Letulle l'a noté dans la conférence que j'ai rappelée, l'ouvrier travaille, en France, douze et treize heures par jour — et même davantage — alors qu'un homme sain ne peut donner quotidiennement un effort utile de plus de huit heures.

D'autre part, ayant des salaires insuffisants, il se nourrit mal et, pour se soutenir, est contraint d'avoir recours à l'alcool, qui lui donne une activité factice. Le voilà faible, débilité, prêt à devenir la proie des bacilles tuberculeux. En Angleterre, on construit des hôpitaux, mais on se préoccupe aussi d'améliorer la situation des ouvriers. Et puis, on favorise la prompte disparition des maisons insalubres, on assainit les usines, les casernes, les écoles, on assure à tous les édifices de la lumière et une aération permanente.

*
* *

Puisque nous sommes déterminés en France à agir, puisque des sociétés se sont formées à cet effet, puisqu'il semble que l'argent veuille affluer et puisque les pouvoirs publics sont prêts à seconder les efforts individuels et collectifs, il ne me reste qu'un souhait à faire, c'est que nous égalions l'Allemagne dans ses œuvres de guérison et l'Angleterre dans sa législation préservatrice. Dans ces deux ordres de l'action antituberculeuse, il a déjà été fait quelque chose. Nous nous étendrons bientôt sur ce qui a été tenté, notamment par l'*Œuvre des sanatoriums populaires de Paris*. Et nous verrons aussi ce qu'il est possible de faire et ce qui, surtout, sera efficace. Ce n'est pas la première fois que le corps social entier se trouve menacé par un mal qui l'atteint dans la constitution physiologique de ses membres. La lèpre, cette autre manifestation tuberculeuse, exerça jadis ses ravages dans les nations civilisées. On prit contre elle des mesures radicales. On renferma les lépreux dans des établissements spéciaux — des léproseries — leur défendant tout contact avec le monde extérieur. Aujourd'hui, c'est dans de véritables palais, que nous enfermerons les tuberculeux, en même temps que nous aurons le souci d'enrayer le fléau dans sa cause initiale, qui est l'insuffisante organisation du travail.

LÉON PARSONS.

CARNET DE PARIS D'UN COSMOPOLITE

A propos de Multatuli.

Chère Madame,

On a beaucoup parlé toutes ces années-ci du cosmopolitisme, et personne n'en a donné une définition un peu topique ; pour les uns, des gens comme vous ou moi, être cosmopolite c'est se plaire à des paysages très différents pourvu qu'ils aient un caractère très net, très tranché, bien national ; c'est goûter avec le

même plaisir éclectique la merveille des aubes radieuses sur la Méditerranée, le ressac de toutes les vagues du monde contre la pointe du Raz, le calme indolent de la mer du Nord quand le soleil irisé par toute la brume y peint des étendues d'émeraude ou d'opale; c'est se plaire à une vieille rue de Nuremberg, au quartier de l'Etoile, au Strand, au mail silencieux d'une sous-préfecture; c'est regarder avec plaisir un Turner étincelant, un Poussin aux lignes calmes et belles, un Delacroix cursif et pourpre, une béatitude de primitif italien, une exactitude de primitif allemand, une idéalité de préraphaélite anglais, une truculence solaire d'impressionniste français, lire avec une joie différente mais égale un roman de Tolstoï, un conte d'Hoffmann, des vers de Baudelaire, un drame d'Ibsen, un roman de Verga, écouter avec un plaisir équivalent une légende de Rimsky-Korsakoff, une symphonie de Liszt, une habañera amusante, du Massenet ou le dernier cri de Mascagni. Alors le cosmopolitisme serait du dilettantisme. C'est vrai pour un peu, et pour plusieurs.

Il y a un autre cosmopolitisme, c'est celui qui rêve les États-Unis d'Europe, l'abolition des douanes, du pèlerinage officiel en Sibérie, la fermeture de l'usine Krupp et de celle d'Armstrong, celui des gens de bien qui songent tout haut sous l'œil vigilant du troglodyte des guérites et des casernes, celui des gens qui trouvent antinaturelles les frontières naturelles, considèrent les haines de races d'un œil hostile, et jugent ridicule que l'homme blanc soit mangé par le noir, culinairement parlant; et le noir par l'homme blanc, économiquement parlant; ce sont des cosmopolites butés à l'étude de l'idée de justice et de la notion de propriété, qu'ils voudraient rendre plus rationnelles et plus humaines.

Il y a encore, entre autres, une variété de cosmopolite; c'est celle des écrivains citoyens du monde; ce sont de farouches patriotes; en général, sous aucun prétexte, ils ne se donneraient la peine de posséder complètement une autre langue que celle de leur pays d'origine; il arrive qu'ils n'y vivent point, mais presque toujours ce n'est pas de leur faute. Si vous demandiez à un critique d'une certaine information, de vous indiquer à son sens, et un peu à l'impromptu, un écrivain vraiment cosmopolite, il y a bien des chances pour qu'il vous cite avec soudaineté le nom d'Henri Heine, qui tant vécut à Paris, y aima, y souffrit, y mourut. Heine fut, pour toute une part du siècle, le parangon du cosmopolitisme et pour ainsi dire le patron sur lequel on le découpait. De plus, il était juif, ce qui est un indice certain qu'il désirait qu'on installât à Notre-Dame un bureau de poste international, avec, comme à Saint-Martin-le-Grand, de Londres, un éventail d'interprètes archi-polyglottes tout prêts, et, dans toutes les capitales, généralement dans les palais désaffectés des vieux souverains, un caravansérail pour voyageurs de toute nationalité et de toute couleur, de préférence mahométans, bouddhistes ou athées. Eh bien, quand on se donne la peine d'y regarder un tant soit peu, même superficiellement, on verra que Heine était un Allemand forcené, n'aimant que l'Allemagne, n'aimant dans sa patrie totale, que sa petite patrie, les provinces Rhénanes, et ne détestant la Prusse que parce qu'elle dominait Dusseldorff au lieu d'en être dominée. A côté de cela il avait du génie; mais, politiquement, il s'exila d'un pays où sa ville natale n'était point la capitale, et il vint à Paris, pour écrire aux Allemands ce qu'était la France de ce temps-là, douce, bienveillante, tolérante, de belle nature et de bel art, et surtout il y vint rêver à son aise, sans en être distrait par les fifres d'un régiment prussien, aux grandes ombres légendaires de la Germanie, à Barberousse, à Lorelei, à la petite aimée de là-bas qui porte des mitaines, qui a des yeux bleus, et qu'on rencontre, aimable et fragile, sur les promenades du bord du Rhin; et aussi il pensait à un âge d'or de l'Allemagne, où les hobereaux et les piétistes n'eussent pas plus d'importance qu'ils n'en avaient dans le Paris et dans la France qu'il connaissait. Beaucoup de prétendus sans-patrie sont, comme lui, de douloureux patriotes.

Encore un autre état du cosmopolitisme littéraire c'est celui des écrivains d'un petit pays, qui écrivent en une langue parlée seulement par quelques millions d'individus, et par conséquent lus par quelque dizaines de milliers de lecteurs. Il leur est nécessaire de s'étirer hors de leur terre d'origine, et puis ils ne peuvent être lus dans leur patrie que s'ils y font retentir le bruit des applaudissements et des approbations recueillies hors de chez eux. Plus un pays est petit, plus il est difficile d'y être prophète. Tout le monde vous y a vu naître, on connaît la petite ville où vous êtes né, ce qui est aussi une raison pour que l'admiration ou l'attention recueillie naisse moins vite. Si Bjornson fut toujours en Norvège un orateur écouté, sa réputation littéraire s'y forgea surtout et d'abord de ses succès d'Allemagne et d'Amérique; c'est l'Allemagne et Paris qui ont grandi Ibsen...

Ces réflexions sur le cosmopolitisme littéraire m'étaient inspirées par la vue d'une vitrine de libraire. Il y avait là Kipling, d'Annunzio, Wells, Mme Schreiner, Perez Galdos, et aussi Mme Serao, des livres belges, et tout autour, comme un cadre dentelé et d'une belle largeur, des échantillons variés du talent de M. Sienkiewicz. Les livres français étaient un peu relégués, et le libraire, soigneux enregistreur de la curiosité publique, n'exposait que ceux qu'un gros succès désigne à l'attention du pas-

sant. Cette vitrine était l'image d'un salon, où les maîtres de la maison s'effacent devant leurs invités. C'était d'une urbanité exquise, mais attristante pour tout l'effort considérable des écrivains français de réelle valeur et de gloire restreinte, car cette vitrine était très symbolique en sa candeur naïve et commerciale. Parmi les œuvres étrangères récemment divulguées, j'aperçus des pages choisies de Multatuli dont M. Alexandre Cohen vient de publier la traduction, avec une préface de M. Anatole France.

Je ne vous célerai pas qu'à mon humble avis, on abuse un peu, en ce moment-ci, du cosmopolitisme romanesque. L'éditeur français est, comme tout homme, un roseau pensant. Quand le vent souffle contre les traductions, il n'en laisse pas filtrer une goutte, fût-ce une perle; quand le vent souffle du côté des traductions, il se penche à l'unisson (tous ensemble et en mesure) et en inonde son bon peuple. C'est pourquoi après avoir longuement élevé une muraille de Chine, on l'a rapidement démantelée, c'est pourquoi les romans étrangers arrivèrent ici par ballots, c'est pourquoi l'on reçoit tant de Kiplings sur la joue droite, compensés par tant de Sienkiewicz sur la joue gauche, sans avoir le temps de crier gare. L'excès en tout est un défaut, disent toutes les sagesses de toutes les nations.

Mais, moi qui pense qu'on traduit trop, et sans assez de variété parmi les auteurs qu'on admet, n'acceptant que les gros succès, et ne s'inquiétant point assez de la valeur des œuvres, je fus enchanté d'apercevoir une traduction de Multatuli, et regrettai seulement qu'il n'y en eût qu'un volume, et qu'il n'y eût que des pages choisies, ce qui ne donne jamais une idée complète d'un bel écrivain.

***

Vous rappelez-vous vos voyages en Hollande, Madame? C'est un pays mirifique.

> Là tout n'est qu'ordre et beauté,
> Luxe, calme et volupté

a dit, pensant à ses ports et à ses *homes*, Baudelaire.

Avez-vous traversé en chemin de fer, vers l'automne, l'étendue qui va de Rozendal, point frontière, près la Belgique, à la Haye? Ce sont d'énormes bras de mer limoneux, des vapeurs jettent au gris de l'atmosphère la cendre de leur fumée; vers le soir l'œil cyclopéen des steamers prolonge, vers les lointains de la mer, comme une large avenue de lanternes rouges ou orangées. Le chemin de fer roule sur un pont immense qui rejoint des îles, où des villes calmes, ordonnées, menues, proprettes, vernissées, laquées, se tapissent en un silence affairé; et puis c'est une étendue d'herbages où paissent des troupeaux épars; des taches d'ébène ou de café au lait égaient la monotonie de la plaine verte qui court au long de la plaine grise de la mer du Nord; plus loin, des champs de tulipes saignent au pied des moulins à vent; parfois on distingue, auprès du grand moulin, un tout petit moulin, un moulin d'expérience, qui est là pour indiquer la course capricieuse du vent.

Puis on passe, avec un bruit de fer, sur Rotterdam, sur ses quais, sur ses canaux. Les lumières transforment la ville en une série de bijoux noir et or, gris et or; il semblerait en passant au-dessus de la Bourse que des crayons noir et or écrivent des ordres de commerce sur le papier satiné des canaux; et par-dessus tout cela, c'est un air admirable, changeant, toujours fleuri de nuances nouvelles, hyalin, doré, argenté, gris-bleu, gris-ardoise, bleu tendre, depuis l'aube couleur de rose jusqu'au crépuscule rose aussi, et pourpre et violet, violet sombre comme un incendie profond. Et puis c'est de nouveau la campagne, et tout le jour, tout le soir, vous voyez dans un pays patriarcal les plus jolies fantaisies de la lumière, sur l'eau, sur le pré, sur les bêtes superbes, comme vous voyez aussi les petites villes aérées, spacieuses, avec de petits ponts japonais sur des eaux vives, et de grands carrefours d'eau qu'endiamante sans cesse la lumière. Le pays est admirable, les musées sont beaux; certes les peintres hollandais sont mieux représentés ailleurs, hors frontières, mais vous trouvez de belles œuvres tout de même; et aussi vous voyez de belles et grandes poupées, vêtues des costumes traditionnels que vous rencontrerez aussi tout à l'heure dans la rue, sur de bons et graves vivants. Tout de même, dans ce pays si aimable, Rembrandt fut malheureux, et Ruysdael et Hals. En revanche, vous pensez au repos et à la tranquillité fournis à un Descartes, et puis, par transition, aux écrivains hollandais. Furent-ils heureux? Furent-ils malheureux? Les noms vous viennent à la mémoire : Vondel, Cats, plus récents, Van Lennqs, Bosboom, Multatuli...

Multatuli, en voici un justement qui est moderne, qui a parlé de la condition de l'écrivain en Hollande, qui fut un polémiste; fut-il heureux, eut-il du talent?

Il eut énormément de talent, il fut très malheureux.

Les vieux écrivains hollandais furent-ils satisfaits de leur sort; les nouveaux, les Couperus, les Wilhelm Kloos, les Gorter le sont-ils? Je n'en sais rien; mais le génie de Multatuli, qui fut peut-être toujours un génie de mécontentement, a poussé, toute sa vie, une formidable clameur de protestation, contre Drogstoppel, le bourgeois hollandais, Wawelaar, son pasteur, et contre tout l'ordre de

choses qui régna en Hollande dans le deuxième tiers de ce siècle. Eut-il tort, eut-il raison? En tout cas, il a revêtu l'exposé de son grief d'infiniment d'éloquence et de fantaisie; tout son talent est là, dans une longue et vive protestation contre son époque, contre Drogstoppel. En tout cas, Drogstoppel ressemble comme un frère à tous les bourgeois de tous les pays par certains de ses aspects primordiaux. Il est possédé par l'avarice, le mépris de l'art; il a la venette; il aime sa maison comme un escargot sa coquille; il ne donnerait pas un florin d'un chef-d'œuvre peint, sculpté, écrit ou chanté. Tout ce qu'il sait c'est qu'il y a treize employés à sa maison de café en gros; il n'admet pas les écrivains; il admet les pauvres comme une nécessité sociale, à la condition qu'ils ne l'ennuient pas et ne lui demandent jamais l'aumône; il est ingrat avec délices, exploiteur avec ivresse. Multatuli rencontra Drogstoppel dans les rues d'Amsterdam lorsqu'il revenait pauvre, souffrant, aigri, d'Insulinde. Drogstoppel ne l'aida point; au contraire, il lui fit la guerre; c'est-à-dire que Multatuli eut toute sa vie à souffrir de la haine des bourgeois et des pasteurs, parce qu'à son retour des colonies, il voulut dire la vérité sur l'exploitation rapace du Javanais par l'administration coloniale.

Ce séjour en Insulinde décida de la carrière de Multatuli. Lors de sa prime jeunesse, Édouard-Douwes Dekker (qui écrivit sous ce nom de Multatuli) fit comme presque tous ses compatriotes que le désir du mouvement et de l'aventure possède. Il prit place dans l'administration coloniale. Il avait dix-huit ans. En treize ans, il devint presque un haut fonctionnaire, car nous le trouvons assistant-résident d'Amboine en 1851.

C'est en ce poste qu'ayant voulu démasquer et punir un roitelet indigène, il se heurta contre une tacite complicité de son supérieur hiérarchique et du haut gouvernement colonial. Déplacé, mis en disgrâce, pour avoir fait ce qu'il considérait comme son devoir, protéger l'indigène faible, il préféra démissionner que de se conformer à la politique des yeux fermés du gouverneur général, et revint en Hollande. Le désir de protester contre les abus de là-bas l'entraînait à protester aussi contre les abus de la métropole, et extensivement contre tout abus des castes dominantes. Le combat, entre lui et la hiérarchie gouvernementale de son pays, commença sur le terrain colonial, les coups furent reçus, puis rendus; Multatuli était devenu pamphlétaire, et les souffrances qu'il endura, la sensibilité que lui donnèrent ses blessures, le rendirent intelligent non seulement du malheur des Javanais, mais encore de la souffrance humaine.

Gêné par un état social qui l'acculait au silence ou à la misère, il se mit à étudier d'un œil peu bienveillant les bases mêmes de la hiérarchie qui l'opprimait (la hiérarchie est la déesse de la Hollande), et la campagne qu'il fit contre les idées généralement reçues est une des plus belles qui furent jamais menées.

Les pasteurs lui avaient fait des avances, au moins les progressistes. Multatuli les rejeta. Il n'aimait point le protestantisme; étant d'un pays protestant, il en percevait les inconvénients, et lui eût préféré un catholicisme bon enfant; n'ayant jamais eu à se plaindre du clergé catholique, impuissant en Hollande, il le préférait, sans grande logique; il est d'ailleurs à noter que l'esprit le mène plus qu'il ne dirige son esprit, et que ne sachant qu'une chose, mais la sachant bien, c'est qu'il est malheureux, il sape et frappe où il peut, droit devant lui. M. Anatole France dans sa préface le compare à une sorte de Voltaire hollandais. Il y a du vrai, car on trouve du Voltaire chez tous les ironistes et les révoltés, mais il s'apparie surtout, par la qualité de son sarcasme et sa mobilité, à Heine; lui aussi adore son pays, seulement il le voudrait magnifiquement juste et intelligent, et, devant la dissonance de son rêve et des réalités, il s'emporte; il est tellement national, que jamais il ne songe à s'évader dans un sujet universel; quand il en traite, c'est encore plein d'allusions locales, et fait pour l'allusion locale. Le *Crucifiement*, un de ses chefs-d'œuvre, nous montre tous les négociants et tous les scribes allant assister au crucifiement. Un bourgeois de Sion est là, parmi mille autres, avec sa femme et ses enfants très amateurs de crucifiement : quand ils en ont vu un, ils y jouent à ravir. Le père de famille expose ses réflexions, il sait si peu que c'est Jésus qui va ce jour-là au Golgotha, qu'il s'enquiert justement de lui; il en a entendu parler le jour où il chassa les marchands du temple; ce jour-là son fils aîné a fait une bonne récolte des monnaies des changeurs qui roulaient par terre sous les coups purificateurs de Jésus. Ce bourgeois remarque que le condamné est faible, et tout en se plaignant de ce que sa petite fille, qu'il a chargée sur son épaule pour qu'elle voie mieux, soit un peu lourde, le gêne et presque le blesse, il compte les chutes de Jésus que la croix écrase. Mais cela ne le décourage point; il sait bien que ceux qui ont eu le plus de peine à traîner leur croix au Golgotha sont ceux qui meurent le mieux, c'est-à-dire le plus lentement. Celui-là sans doute parlera sur la croix, ce qui est un régal pour les fins amateurs, et pendant que le sang de Jésus découle sur le front sous la déchirure des épines, lui, l'assistant, regrette vivement d'avoir choisi, ce jour-là, son plus chaud turban; on ne l'y reprendra pas, la fois prochaine, et cette fois comme les autres fois qui se suivront, les spectateurs de la crucifixion ne seront pas les juifs de la vieille Jérusalem, mais des personnages modernes à qui il dit:

Venez, venez, accourez voir un beau spectacle !
Accourez tous, on crucifie un homme !
Ce qu'il méfit, je ne sais pas ce qu'il méfit,
d'aucuns prétendent même qu'il fit le bien,
Mais peu importe... venez voir !
Quittez, pour un moment, votre grand livre,
votre commerce de sucre et de café,
et votre Bourse et vos pratiques religieuses,
vos échantillons de tabac, votre boutique
d'épiceries volées, votre Évangile,
et votre *batig-saldo* (revenu colonial du gouvernement).
Désertez tout pour un instant : morale, trafics,
Théologie — moderne ou orthodoxe — tout le ramassis.
Endossez le plus grave de vos habits,
cravatez-vous de la plus blanche batiste,
Abandonnez tous vos travaux pour aujourd'hui
et de leurs jeux rappelez vos enfants !

Venez, accourez tous, on crucifie un homme.

M. Cohen remarque avec finesse que, pour s'adresser à un peuple imbu de la Bible, Multatuli fut incliné à lui parler par paraboles; il en fit qui sont brèves et exquises, dures et aiguës; certaines ont vieilli, d'autres ont gardé toute leur saveur. C'est l'impresario entendant le cri d'une mère, qui se jetait à l'eau pour sauver son enfant. L'impresario veut engager cette mère à son théâtre; cet impresario, c'est le public. C'est l'histoire de Pygmée instituant la modestie. Ailleurs il explique l'humour qui est la restitution de la nature : la nature est une force aveugle :

« La nature est naïve. Elle n'a pas la moindre notion de l'étalage ; et c'est pour cela qu'elle est humoristique. Et quiconque sait bien l'imiter est humoristique aussi. »

« Pendant un certain temps, dit-il encore, j'ai vécu dans le voisinage d'une montagne qui fumait. Quand je la vis pour la première fois, je croyais — sur la foi des livres de classe — qu'une montagne de ce genre était un spectacle grandiose. Je me rappelais que je devais être en extase, et je fis ce que je considérais être mon devoir. En me levant le matin, je voyais cette montagne et ce qu'elle exhalait. Une demi-heure plus tard, je la revoyais avec sa fumée. Un peu plus tard, encore. Le lendemain le même spectacle. Des semaines, des mois durant, pendant deux ans, chaque jour, chaque heure, chaque instant, je vis la même chose. La montagne était là crachant de la fumée.

« Mais, *moi*, je vivais. Je pensais, je méditais, je souffrais, je luttais... Ma montagne crachait sa fumée.

« Je souffrais... Elle soufflait. Elle ne savait faire que cela... »

*
* *

J'aurais encore voulu vous citer bien des choses, des traits amusants des lettres d'amour ou du dialogue japonais, et la chanson exquise du Javanais Saïdyah : « Je ne sais pas où je mourrai. » Mais voici déjà une bien longue lettre; vous trouverez tout cela et mille traits acerbes et ingénieux et toutes les lignes de cette belle figure d'écrivain dans le livre; je vous l'envoie, avec tous mes respectueux hommages.

WALTER LINDEN.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Piccolo Mondo Moderno (Petit Monde moderne), par ANTONIO FOGAZZARO (Ulrico Hoepli éd. Milan).

Ce livre, triste et imprégné de douceur, est l'analyse d'une pénible crise de conscience, dans laquelle se mêle à des sentiments moraux l'angoisse religieuse. Fogazzaro a traité ces problèmes suivant sa manière très noble et digne. Une passion ardente anime ce récit, mais sans brutalité, sans violences sensuelles, avec discrétion, avec chasteté : Antonio Fogazzaro fait un singulier contraste avec son compatriote d'Annunzio. Nous sommes introduits dans la société d'une ville italienne, tout agitée de préoccupations naïves et touchantes, de petites ambitions et de vraies douleurs. Dans ce décor frémit un drame intérieur d'autant plus poignant qu'il est à peine révélé par des actions. Maironi, dont l'âme est essentiellement religieuse, a épousé, très jeune, Élisa Scermini, sa cousine. Il a cru l'aimer profondément; mais elle l'a dérouté par son étrange froideur, par son incapacité à traduire les sentiments qu'elle éprouvait. Peu de mois après leur mariage, Élisa devient folle. On l'interne dans une maison de santé, et Maironi reste seul, en proie à toutes les tentations de sa nature fougueuse. Il lutte avec énergie. Il a l'horreur de l'infidélité, résiste à tout autre amour tant que ses croyances religieuses le soutiennent. Mais peu à peu des doutes l'assaillent : il rencontre une femme aimante, une Française, Jeanne Dessalle, qui lui avoue l'immense amour qu'elle a pour lui. Ces deux êtres s'aiment étrangement. Jeanne est séparée de son mari, Maironi pourrait se croire libre par suite de la folie de sa femme. Mais il est entravé par le scrupule religieux, Jeanne, de son côté, a l'horreur des réalités de l'amour. Elle est une sceptique, indifférente à toute mysticité : peu à peu son influence achève d'éliminer ce qui restait de foi dans l'âme de Maironi. Alors rien ne le retient plus et son désir de Jeanne s'exaspère; elle le repousse encore, bien qu'elle se sente toute prête à céder. Mais dans le moment de trouble où Maironi envisage presque avec certitude la possibilité d'organiser sa vie dans la plénitude de l'amour, un appel vient de la pauvre

folle. Elle va mourir, et une clarté subite se fait dans son esprit. Mystérieusement elle devine l'état d'âme de son mari. On avait imprudemment parlé devant elle de Jeanne, et elle avait compris. La scène où Élisa, n'ayant plus que quelques minutes suprêmes de lucidité et de vie, révèle enfin à Maironi l'amour profond qu'elle n'avait jamais su lui témoigner dans leur court mariage, où elle lui pardonne tout « même ce qu'elle ne sait pas de lui » et réclame pour elle-même un semblable pardon, est très émouvante. Elle demande une chose à son mari, c'est qu'il revienne à Dieu. Maironi reçoit de cet entretien un choc auquel ses nerfs ne résistent pas. Il a une vision surnaturelle qui décide de son avenir. Il distribue sa fortune aux pauvres et part sans faire connaître à personne le lieu de sa retraite. Le médecin aliéniste ne voit là que l'effet de la manie religieuse ; don Giuseppe, le prêtre doux et compatissant, y trouve au contraire l'action de la grâce. Fogazzaro laisse au lecteur le choix entre ces deux opinions ; mais on sent que la dernière lui semble plus belle, plus proche de la réalité. Peut-être sont-elles justes toutes les deux : saint Paul n'a-t-il pas dit que la foi est une sainte folie ?

IVAN STRANNIK.

FRANCE

Classiques et modernes, par CH.-M. COUYBA (Flammarion).

M. Couyba, membre de la commission parlementaire de l'Enseignement, nous donne ici ses conclusions sur la crise universitaire et les remèdes que réclame la situation présente de l'Enseignement secondaire en France. Il a bien vu les principales imperfections du système actuel, et contre le baccalauréat, par exemple, il dit de bonnes choses. Il a raison de trouver déplorable l'uniformité des études dans tous les établissements d'instruction et de souhaiter, pour des enfants dont les aptitudes sont différentes, une préparation plus variée à des carrières diverses. Le système de *cycles* qu'il propose est évidemment préférable au plan d'études qui est maintenant en vigueur. M. Couyba voudrait qu'une solidarité véritable se formât entre les divers ordres de l'enseignement public et qu'il y eût une continuité toute naturelle de l'enseignement primaire ou secondaire. Il insiste, très à propos, sur la nécessité de donner à l'enseignement secondaire un caractère pratique, ainsi que l'exigent les circonstances sociales de ce temps : en dépit de toutes les phrases qu'on pourra faire sur l'instruction désintéressée, c'est un fait que l'enseignement secondaire s'adresse aujourd'hui à deux cent mille familles, et qu'il est donc un enseignement populaire et non plus, comme jadis, aristocratique... On regrette de retrouver, dans le livre de M. Couyba, ces vieilleries auxquelles il faudrait renoncer, sur les vertus supérieurement éducatives des langues anciennes. Surtout, il y a lieu de regretter que M. Couyba, et avec lui la Commission parlementaire, et avec elle tous les réformateurs officiels, partent de ce principe, dans leurs projets de réorganisation de l'Enseignement secondaire, qu'il ne faut pas faire de « révolution », et qu'il vaut mieux « réparer l'ancien enseignement secondaire que d'en créer un ». C'est ainsi qu'on va, cette fois, replâtrer, retaper les vieux programmes, au lieu qu'il faudrait une bonne fois nous en faire de tout neufs, puisqu'on a constaté que les vieux ne valent plus rien du tout.

Comment la route crée le type social, par EDMOND DEMOLINS (Firmin-Didot).

Comme les précédents, ce nouveau livre de M. Demolins charme et inquiète par sa limpidité, sa simplicité, son excessive plausibilité. On est satisfait de voir la science sociale, généralement si confuse, devenue si claire ; en même temps, on s'effraye un peu de trouver si aisément résolus des problèmes si complexes. Et ces deux impressions qu'on éprouve sont légitimes. Peu d'écrivains ont été doués d'une telle puissance de systématisation, d'une si rare aptitude à réduire sous la forme d'une théorie les éléments désordonnés du réel, — d'une si extraordinaire aptitude à imposer aux choses son idée, fût-ce par la violence. Il existe à la surface du globe une infinie variété de populations. Quelle est la cause (d'autres diraient, timides : quelles sont les causes...) de cette variété ? M. Demolins, avec raison, combat l'opinion des sociologues qui prétendent tout expliquer par la race. « La race, remarque-t-il, n'est pas une cause, c'est une conséquence. » Alors, « la cause première et décisive de la diversité des peuples et de la diversité des races, c'est la route que les peuples ont suivie. C'est la route qui crée la race et qui crée le type social. » Suivant qu'un peuple a pris la route des grandes steppes, des toundras, des savanes, des forêts, des déserts ou des mers, il s'est modifié conformément aux conditions d'existence que lui imposaient ces différentes migrations. La nature du sol, les productions qu'on y trouvait obligeaient à un travail spécial, faisaient prendre aux populations voyageuses des habitudes particulières. M. Demolins étudie ainsi la formation du type tartare-mongol, du type lapon-esquimau, du type peau-rouge, du type indien, etc. Il est impossible de ne point admirer l'art avec lequel il fait profiter sa démonstration de tous les faits observés par les géographes, les historiens, les voyageurs... Mais on se demande s'il n'y a pas quelque chose d'un peu artificiel peut-être à donner

toute l'importance à la seule migration sans tenir compte des événement antérieurs et postérieurs, etc. Car, involontairement, on se méfie des théories trop claires, trop évidentes.

Éloge d'André Chénier, par Jean Bertheroy (Colin).

Puisque ce « mémoire » fut couronné par l'Académie française (concours d'éloquence de 1900), on peut le considérer comme un heureux échantillon de l'éloquence académique contemporaine. Ce genre est suranné, vraiment. Si l'on était sage, on y renoncerait. Début : « Quel assemblage mystérieux de faits, d'influences, d'époque, de famille, ne faut-il pas trouver réunis autour d'un seul berceau pour faire un poète ! » La phrase a toute l'emphatique préciosité désirable, — mais cet assemblage d'époque et de famille qui fait un poète dans un seul berceau !... Le salon de Mme de Chénier : « L'historien Guys, le chimiste Lavoisier, le musicien Lesueur y coudoyaient le clan nombreux des poètes : à leur tête, Lebrun. Pindare conduisait l'orchestre où soupiraient la flûte de Dorat, l'épinette de Bertin et le flageolet de Parny... » Joli, n'est-ce pas ? Il n'y a guère que le pauvre musicien qui n'ait pas d'instrument : c'est injuste. Puisque ce « mémoire » eut le prix d'éloquence, il convient donc de louer Jean Bertheroy d'avoir si habilement pris le style du genre, — et ceci n'est pas sa faute si ce style est déplorable. Du reste, sa petite étude, bien que superficielle, n'est pas sans mérite. Elle est composée avec méthode, divisée en quatre parties que voici : Chénier dans son temps, — Chénier dans le passé, — esthétique de Chénier, — Chénier dans l'avenir. On y trouve des remarques fines, des aperçus ingénieux.

André Beaunier.

Memento. — Chez Alcan, dans la collection « des grands philosophes », *Malebranche*, par Henri Joly. — Chez Plon, *le Cœur de Louise*, par Henry Gréville. — Chez Colin, *Voyage autour de l'octroi de Paris*, par Charles Mayet. — Chez Crépin-Leblond, *Vielles et Coraemuses*, par Hugues Lapaire.

LETTRE PARLEMENTAIRE

La Commission de l'enseignement propose de nombreuses réformes parmi lesquelles la suppression du grec. Ces réformes constitueraient un progrès puisqu'elles tendent à alléger les programmes et que la surcharge est l'un des principaux griefs contre les méthodes actuelles. Malheureusement elles ne sont pas assez radicales et ne suffiront pas pour concilier les deux principes ennemis et apaiser la querelle entre « les Anciens et les Modernes ».

La Commission laisse en effet subsister côte à côte non plus deux, mais trois enseignements secondaires ; l'enseignement classique traditionnel et deux enseignements modernes, l'un théorique, l'autre pratique.

Ces enseignements resteront, quoiqu'on fasse, des enseignements rivaux dès l'instant qu'ils classeront la jeunesse française en deux catégories distinctes au début des études secondaires.

On essaiera d'atténuer les effets de cette classification prématurée en établissant des correspondances et des communications entre les divers enseignements. Tentative inutile, les bons élèves ne bifurqueront pas en cours de route.

La Commission n'avait qu'un moyen de rendre possibles des échanges réciproques entre l'enseignement classique et les enseignements modernes, c'était de proclamer l'égalité de sanction. Elle a repoussé cette proposition à une voix de majorité.

***

Cependant l'égalité de sanction n'eût pas été une « aventure ».

MM. Bourgeois, Poincaré, Gréard, Manuel et Jules Lemaître l'ont préconisée.

M. Bouchard, membre de l'Académie de médecine, a reconnu l'inutilité du latin pour les études médicales : « Je suis prêt, dit-il, à ouvrir l'étude de la médecine aux élèves de l'enseignement moderne le jour où l'on aura consenti à lui donner la même dignité qu'à l'enseignement classique. »

M. Ducrocq, professeur à la Faculté de droit de Paris arrive aux mêmes conclusions et croit possible de faire un excellent jurisconsulte sans la connaissance du latin ni du grec.

Enfin MM. Langlois et Espinas, professeurs à la Sorbonne, chargés de présider les jurys du baccalauréat à Paris, ont affirmé : « qu'un bachelier classique reçu à la limite n'est certainement pas plus cultivé qu'un bachelier moderne admis dans les mêmes conditions et que les meilleurs élèves des deux enseignements se valent ». Ils concluent donc à la nécessité d'établir l'équivalence des deux diplômes si les deux enseignements parallèles sont maintenus.

Les arguments des adversaires de l'équivalence sont, comme a très bien dit M. Couyba, des arguments de façade, derrière lesquels se cache la vraie raison de leur hostilité, à savoir la crainte que la dualité avec l'égalité n'amène à brève échéance la mort de l'enseignement classique latin.

Cette crainte est chimérique. Ce qui est certain c'est que la dualité avec l'inégalité fait une situation absolument inférieure à l'enseignement utilitaire et scientifique.

***

La vraie réforme, la seule pouvant imposer à tous une première éducation, à la fois théorique et pratique, des-

intéressée et utilitaire est celle exposée par M. Foncin, porte-parole autorisé d'un grand nombre d'universitaires.

Elle consisterait à établir un enseignement unique commun à tous, formant un tout complet et se suffisant à lui-même jusqu'à la quatrième actuelle. Après la quatrième, non plus deux, mais plusieurs enseignements divergents commenceraient à préparer chaque élève selon ses aptitudes à sa future fonction sociale, sans cependant le parquer à l'avance derrière des barrières infranchissables.

Le premier enseignement n'aurait pour but, dit M. Foncin, « que de former des hommes droits et justes, en même temps que robustes et endurants, de bons Français, connaissant bien leur patrie et l'aimant d'un amour raisonné, capables de se sacrifier au besoin pour elle; des hommes éclairés et lucides, au courant des ressources et des avantages de nos concurrents, ayant l'esprit ouvert sur toutes les grandes questions du monde moderne, bien armés pour la lutte, prêts à l'affronter, capables de se conduire et de conduire autrui ».

Dans ce cycle on n'aurait affaire qu'à des enfants de huit à quatorze ans, auxquels il faudrait donner une première éducation générale sans s'occuper des vocations possibles

L'enseignement devrait donc être simplifié dans toutes ses matières, et pour en élaborer le programme il ne faudrait tenir compte ni de la valeur absolue, ni de l'utilité sociale de chaque étude, mais de sa valeur éducative.

Le premier article de ce programme serait d'abord l'éducation de la volonté fortifiée par l'enseignement moral et par les exercices physiques.

Il comprendrait en outre:

L'enseignement de la langue et de la littérature nationales;

L'enseignement de l'histoire et de la géographie;

L'étude comparée des grandes civilisations;

La connaissance des éléments des sciences et de toutes les grandes découvertes qui depuis un siècle ont renouvelé le monde.

Enfin l'étude d'une langue étrangère « à la fois la plus différente possible de la nôtre et la plus nécessaire à connaître, cette langue ne saurait être que l'Allemand ».

Le latin et le grec seraient exclus parce que la connaissance des langues anciennes n'est réellement utile qu'à une partie restreinte de l'élite française, et que le nombre et l'étendue des matières indispensables se sont tellement accrus, qu'il est impossible de n'en pas sacrifier quelques-unes.

L'utilité de l'étude du grec et du latin, consiste uniquement dans la gymnastique intellectuelle qu'elle occasionne. Cette gymnastique serait avantageusement remplacée par l'étude de l'allemand.

Quant à la connaissance des institutions, des littératures et des arts de l'antiquité, elle serait enseignée aux élèves tout aussi bien en français que par l'explication de textes que la grande majorité des bacheliers d'aujourd'hui est incapable de lire à livre ouvert.

Cet enseignement serait le véritable enseignement secondaire, l'enseignement secondaire tout court, refondu et approprié à notre temps. Il ferait cesser l'antagonisme de professeur à professeur, de programmes à programmes, d'élèves à élèves.

« Le centre de cet enseignement dit M. Foncin, l'âme qui le fera vivre, le feu sacré qui soutiendra le zèle des professeurs et des élèves sera le culte de la patrie française et de toutes les grandes idées morales qu'elle incarne. Tous les programmes devront être groupés autour de cette pensée dominante et primordiale. »

A la fin de ce premier cycle, un examen établirait une première sélection par des épreuves éliminatoires et dénoterait les aptitudes de chacun. Les incapables seraient arrêtés à temps pour pouvoir se préparer à une carrière en rapport avec leur intelligence et ne viendraient plus servir de poids mort aux classes du second cycle.

Dans le second cycle qui serait celui de l'enseignement secondaire supérieur, l'enseignement principal assurant la culture générale resterait obligatoire pour tous, mais à côté de lui auraient lieu des cours spéciaux entre lesquels les élèves auraient le choix, cours de latin, cours de sciences, cours de notions agricoles, industrielles, commerciales et coloniales, cours de langue vivante supplémentaire, — anglais, italien ou espagnol.

Ce second cycle se terminerait par un examen dont la sanction serait un certificat d'études secondaires ouvrant toutes les carrières, « certificat donnant non plus une analyse quantitative comme le fait notre baccalauréat, mais qualitative des esprits ». (Il faut noter en passant que le maintien du baccalauréat très justement attaqué n'a obtenu qu'une voix de majorité au sein de la Commission de l'enseignement.)

* * *

Le système des deux cycles avec un enseignement unique à la base, sans langues mortes, est déjà pratiqué chez nos voisins d'Allemagne qui depuis longtemps ont accordé l'égalité de sanction aux divers enseignements secondaires. Plus de 30 écoles sont actuellement organisées dans leur pays, d'après ce qu'ils appellent le *type réformiste* sur le modèle du gymnase Gœthe de Francfort.

Le gouvernement et les villes ont fait tout ce qui était en leur pouvoir pour assurer le succès de cet enseignement. L'empereur Guillaume lui-même a manifesté le désir de voir toutes les écoles modifiées dans le sens réformiste.

C'est cette année même que les élèves du cycle de l'enseignement secondaire unique vont subir pour la première fois en Allemagne l'examen de maturité. On verra quels sont les résultats acquis et nous pourrons par cette expérience, dont le succès pédagogique n'est pas douteux, prouver que ce système est « la meilleure adaptation de l'enseignement secondaire aux nécessités modernes ».

ETIENNE CLÉMENTEL,
Député.

Imp. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — PARIS *Le Directeur Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 19. 4e SÉRIE. — TOME XV. 11 MAI 1901.

LA CRÉATION DE MARLY

La maison royale de Marly ne fut, à l'origine, qu'une annexe de celle de Versailles. Elle s'éleva au moment même où l'on pouvait prévoir que Versailles, embelli et agrandi à diverses reprises par le goût passionné de Louis XIV, allait devenir la résidence définitive de la monarchie. Mais Marly n'est d'abord qu'un « ermitage », ménagé à côté de la somptueuse demeure. Lorsque Colbert envoie pour la première fois des ouvriers défricher un vallon ignoré en vue d'y faire, en pleine forêt, quelques bâtiments pour son maître, il ne se doute pas de l'entreprise immense qu'il va léguer à ses successeurs. Le jeune Roi, de son côté, ne peut deviner que ce lieu de retraite et de repos, à mi-chemin de Saint-Germain qu'il abandonne et de Versailles où il va vivre, deviendra bientôt, à force d'argent et de prodiges, une de ses résidences les plus brillantes, qu'il s'y attachera de plus en plus et qu'il finira par préférer un jour Marly à Versailles même.

L'histoire de Marly reproduit en petit celle de Versailles, dont il est, dans sa splendeur définitive, comme un raccourci. Ainsi que Versailles, il s'est agrandi successivement et par imprévu, suivant le goût croissant de Louis XIV. Choisi à l'origine comme séjour de passage, il n'a pas tardé à être une petite maison d'été, puis un lieu d'habitation permanente. Embelli tout d'abord par de simples jardins, puis par les eaux, que l'installation de la machine sur la Seine rendait abondantes, « l'ermitage » a attiré peu à peu les œuvres de l'art qui s'y sont rapidement multipliées. Chaque partie des bosquets a sollicité à son tour une décoration variée, et le détail, tant de fois retouché, de ce curieux décor, paraît avoir entraîné quelquefois les remaniements de l'ensemble. L'histoire de ces changements et de ces augmentations n'a pas été sérieusement tentée ; elle mériterait cependant qu'on l'écrivît, et les matériaux pour le faire ne manqueraient point dans les archives publiques et les collections privées (1). Je ne veux ici qu'essayer de fixer les débuts d'une création qui se rattache par un lien étroit à celle de Versailles et qui en est, en quelque sorte, le complément.

Sans les Comptes des Bâtiments (2), les origines du Marly royal resteraient assez obscures. Nous n'avons pas, que je sache, de renseignement tout à fait contemporain et autorisé sur les intentions du Roi, lorsqu'il choisit cet emplacement pour y bâtir. Si l'on compare à un passage fameux de Saint-Simon certaines mentions non moins précises du duc de Luynes, on sera frappé de la contradiction qui existe entre les deux témoignages. Le premier écrivain est, comme toujours, assez sévère et son dénigrement ne ménage rien :

1. Notamment celle de M. Victorien Sardou. Il indiquera quelques sources inédites dans un livre sous presse intitulé *La Création de Versailles*.

2. Récemment édités par M. Guiffrey pour le règne de Louis XIV. Quatre volumes sur cinq ont paru.

A la fin, le Roi, lassé du beau et de la foule, se persuada qu'il voulait quelquefois du petit et de la solitude. Il chercha autour de Versailles de quoi satisfaire ce nouveau goût. Il visita plusieurs endroits ; il parcourut les coteaux qui découvrent Saint-Germain et cette vaste plaine qui est au bas, où la Seine serpente et arrose tant de gros lieux et de richesses en quittant Paris. On le presse de s'arrêter à Luciennes, où Cavoie eut depuis une maison dont la vue est enchantée ; mais il répondit que cette heureuse situation le ruinerait, et que, comme il voulait un rien, il voulait aussi une situation qui ne lui permît pas de songer à y rien faire. Il trouva derrière Luciennes un vallon étroit, profond, à bords escarpés, inaccessible par ses marécages, sans aucune vue, enfermé de collines de toutes parts, extrêmement à l'étroit, avec un méchant village sur le penchant d'une de ses collines, qui s'appelait Marly. Cette clôture sans vue, ni moyen d'en avoir, fit tout son mérite. L'étroit du vallon, où on ne se pouvait étendre, y en ajouta beaucoup. Ce fut un grand travail que dessécher ce cloaque de tous les environs, qui y jetaient toutes leurs voiries, et d'y apporter des terres. L'ermitage fut fait. Ce n'était que pour y coucher trois nuits, du mercredi au samedi, deux ou trois fois l'année, avec une douzaine au plus de courtisans en charges les plus indispensables. Peu à peu l'ermitage fut augmenté, d'accroissement en accroissement, les collines taillées pour faire place et y bâtir, et celle du bout largement emportée pour donner au moins une échappée de vue fort imparfaite.

Le duc de Luynes écrit, au contraire, en 1738 : « On commença à bâtir Marly en 1677, au mois de septembre. Le Roi chargea M. Mansart de lui chercher un endroit aux environs de Versailles où il trouvât de la vue, de l'eau et des bois. Le lieu où est situé le château parut favorable, et M. Mansart en rendit compte au Roi. Tout était bois ; on prit un nombre prodigieux de paysans pour couper ces bois ; on bâtit d'abord les douze pavillons tels qu'ils sont aujourd'hui, au moins pour le dehors ; on éleva ensuite le pavillon du château, mais ce ne fut d'abord qu'une masse plus haute même qu'il n'est présentement, pour en voir l'effet. Marly fut continué les années suivantes. M. de Cotte, qui est contrôleur des bâtiments de Fontainebleau depuis quarante ans, et qui l'est encore aujourd'hui, était alors à Marly avec son frère [Robert de Cotte] et fut même pendant plusieurs années chargé des bâtiments ; c'est de lui que je sais ce détail. »

Toutes les fois que, dans les questions de ce genre, le témoignage de Saint-Simon est en désaccord avec un autre, on a les meilleures chances de se rapprocher de la vérité en s'écartant du sien. Le grand écrivain ne se rend-il pas suspect, d'ailleurs, en dénonçant avec tant d'assurance « le mauvais goût du Roi en toutes choses » ? Un tel jugement paraît, à tout le moins, excessif. Pour ce qui est de la vue trop restreinte de Marly, il est fort explicable que Louis XIV, lassé des immenses espaces de Saint-Germain, ait cherché des aspects plus limités ; ni Racine, ni La Fontaine ne lui en auraient fait un reproche ; et il est évident, d'autre part, que Mansart n'a pas choisi, de parti pris, pour l'indiquer à son maître, « ce repaire de serpents et de charognes, de crapauds et de grenouilles ». Les erreurs, l'engouement, le gaspillage de Marly demandent à être étudiés à part et condamnés, s'il y a lieu, pour d'autres motifs. Que l'emplacement, à l'origine, ait été marécageux, c'est ce que laisse supposer l'aspect même du terrain ; mais que l'opinion de Saint-Simon sur la situation de Marly ait été partagée par ses contemporains, c'est ce que nie l'auteur de la plus ancienne description que nous possédions de ce château : « Il est situé, dit-il, dans un vallon au bout duquel, et par l'échappée de la gorge, on découvre le Château de Saint-Germain et ses environs ; ce qui forme *une des plus belles vues qu'on puisse imaginer.* » L'auteur avoue, du reste, que « la plus considérable dépense de cette maison a été dans l'accommodement qu'il a fallu faire pour combler ce vallon qui était marécageux, pour donner de l'étendue au jardin et pour faire un plan aussi extraordinaire que celui de cette situation ». On ne peut reconnaître en meilleurs termes qu'il a été très difficile, sur bien des points, à Marly comme à Versailles, de forcer la nature à obéir aux désirs du Roi.

La comptabilité des Bâtiments justifie les détails donnés par le duc de Luynes, sauf sur le point important de l'année des premiers travaux. Ils ne peuvent pas être antérieurs au mois de juin 1679. Les plus anciens paiements pour Marly sont du 3 juillet de cette année, et l'on y voit figurer les ouvriers de la contrée ayant « abattu les bois et tiré les alignements dans le vallon de Marly ». Presque aussitôt paraît un briquetier, qui établit une briqueterie « près Louciènes pour les bâtiments », et l'on fait « un chemin ferré pour le passage des matériaux ». Les premières constructions commencées sont celles des pavillons « des deux ailes », c'est-à-dire des deux séries de petits édifices carrés, d'abord quatre de chaque côté, qui bordent le vallon de distance en distance et qui seront les logements donnés par le Roi aux privilégiés qu'il

invitera à partager sa solitude. Le grand bâtiment central, destiné au Roi, est également un pavillon carré à quatre façades semblables, construit en 1680. Les pièces d'eau, les réservoirs, les dépendances absorbent les dépenses des années suivantes. En 1684 et 1685, quatre autres pavillons sont construits au-dessous des anciens. Les remaniements et la décoration des douze pavillons, celle du petit château, les agrandissements du parc, la création successive des jeux d'eau et des bosquets, la commande et le déplacement des œuvres d'art, tels seraient les chapitres de l'histoire de Marly pendant la fin du règne.

Le caractère nouveau de la décoration de Marly fut donné par la peinture de morceaux en trompe-l'œil et en perspective, qui revêtit tous les extérieurs. Dès 1680, des peintres tels que Monier, Nocret, Bonnemer, Rambour et Simon, font « des peintures à fresque aux pavillons du château de Marly ». L'artiste le plus occupé, un peu plus tard, en ce genre d'ouvrages est le sieur Rousseau, « très habile pour l'architecture et la perspective », qui reçoit des Bâtiments du Roi plus de 40 000 livres et qui cesse ses travaux en 1686 pour quitter la France par suite de la révocation de l'Édit de Nantes. Rousseau est notamment l'auteur de la « Grande Perspective » peinte entre deux pavillons de logements, à côté des offices, à l'ouest du grand pavillon. Celui-ci est l'habitation du Roi : « Le grand pavillon a vingt et une toises en tous sens ; la décoration est de peinture à fresque ; elle consiste en pilastres d'ordre corinthien, en trophées et en devises, qu'on a mis entre les croisées de l'étage qui est au rez-de-chaussée. Dans chaque face, il y a un avant-corps aussi de peinture à fresque, couronné par un véritable fronton, dont la sculpture est de Jouvenet et Mazeline. » Ce décor a dû se modifier plus d'une fois. Les frontons ont commencé par être peints d'après les dessins et sous la conduite de Le Brun, qui, faisant du pavillon le Palais du Soleil, a représenté le char d'Apollon aux quatre heures du jour : « Dans le premier, dit le *Mercure* de 1686, il semble monter sur l'horizon pour marquer le Soleil levant ; dans le second, il est dans son midi ; au troisième, il commence à pencher vers le couchant ; dans le quatrième, il finit sa carrière, et la Nuit le couvre de son voile. Tous les ornements des quatre faces ont rapport au Soleil. » Un peu plus tard, en 1688, ces frontons sont chargés, par les sculpteurs Jouvenet, Mazeline et Barrois, d'un élégant couronnement d'amours et de fleurs, en même temps que d'autres sculpteurs posent sur la balustrade autour du toit les douze torchères et les seize cassolettes, que représentent les estampes. On voit avec quelle rapidité s'accroissent les embellissements et quel détail comporteraient de telles recherches.

Les douze petits pavillons, qui s'échelonnent dans le vallon transformé en jardin, sont réservés à l'habitation des courtisans qui accompagnent le Roi dans sa retraite de Marly et pour qui c'est faveur extrême d'y être invités. Chacun de ces pavillons a deux portes sur sa façade et contient deux appartements. A l'époque où l'on a couronné le grand pavillon, on leur a mis aussi des couronnements de vraie sculpture sur les quatre faces ; mais c'est la peinture à fresque qui fait les principaux frais de leur décoration. Le problème à résoudre a consisté à donner, par des motifs ornementaux tous absolument différents les uns des autres, la plus grande variété possible d'aspect à des édifices de forme et de dimensions identiques. Le Brun, qui a été l'inventeur de ces pavillons, en a fait graver lui-même treize projets, et ses dessins originaux appartiennent à diverses collections. En 1686, il y en avait eu six d'achevés entièrement sous sa conduite. Quatre étaient « ornés d'architecture et de figures, qui ont rapport aux Quatre Saisons ; les deux autres font voir simplement de l'architecture sans aucune signification ». Le reste des pavillons avait été laissé au peintre Rousseau, mais seulement pour l'exécution. On n'est pas dépourvu de renseignements sur les petits pavillons de Marly ; la série de projets de façades de Le Brun montre, dans un genre inattendu, que son génie d'invention avait d'inépuisables ressources.

Louis XIV, ni Colbert, ni Le Nôtre n'auraient su concevoir un palais ou un jardin sans d'abondantes sculptures. Les artistes de Versailles étaient appelés à Marly, à peine le grand pavillon sorti de terre. On les trouve à la fois aux intérieurs et aux extérieurs. Caffiéri orne les portes et met « de la sculpture sur la menuiserie du grand salon du vallon de Marly ». Dans ce beau salon octogone, qui occupe toute la hauteur du château et sur lequel s'ouvrent, au premier étage, quatre balcons intérieurs soutenus par des aigles, Mazeline est le premier appelé à faire une ornementation de stuc, dont la richesse sera fort admirée et à laquelle d'autres bons sculpteurs collaborent. Le Hongre, Jouvenet, Le Conte, Massou et Le Gros, qui travaillent au cours de 1681 et 1682, ont, l'année suivante, quelques successeurs pour lesquels des sujets assez précis sont

indiqués. On attribue à Lespingola le groupe des « Attributs de Flore » ; à Laviron, le groupe des « Attributs des Plaisirs » ; à Van Clève, les « Attributs de la Nuit » ; à Hurtrelle, les « Attributs de Pomone » ; à Prou, les « Attributs de la Terre » ; à Cornu, un groupe de Vénus ; à Massou, un groupe du Point du Jour ; à Monnier, une figure du Point du Jour ; à Van Opstal le fils, un groupe de l'Aurore. Mazeline, Le Conte, Mazière, Carlier paraissent aussi comme ayant reçu commande de groupes. Les premiers sont pour la plupart, sans doute, les morceaux exécutés en stuc et placés sur des piédestaux au pourtour du château, qu'on démonte en 1685 « pour tâcher de les conserver », et qui semblent être les mêmes que les groupes d'enfants avec fleurs et fruits qu'on rétablit en 1689, en attendant la décoration définitive. Mais ces premiers ouvrages de sculpture sont peu de chose auprès de tous ceux que Louis XIV entassera à Marly, quand Versailles sera plein, et dont la seule énumération prendrait des pages.

S'il est vrai qu'en un sens Marly, sous Louis XIV, ne peut jamais être regardé comme terminé, on peut fixer à 1686 le moment où le château et les jardins sont constitués dans leur forme générale. Dès 1684, le Roi et la Dauphine y ont donné les premières fêtes. Mais, voici que les grosses dépenses pour Marly reprennent en 1696, et les plus fortes se rapportent aux années 1699, 1700, 1703, où elles dépassent celles de Versailles. Ces chiffres ont une éloquence singulière. Ils racontent que le dernier amusement du Roi vieilli est de créer des jardins, et, en effet, tous ceux de Marly se renouvellent, en même temps que les grandes œuvres sculpturales s'y accumulent. La facilité d'avoir les eaux par la fameuse machine qui les puise à la Seine, au bas du coteau de Marly, pour les envoyer à Versailles, décide Louis XIV à jeter dans ses jardins toute une rivière. La construction de la « Grande Cascade », qui part du sommet de la colline et descend majestueusement vers le château par soixante-trois larges degrés de marbre, entraîne d'autres créations hydrauliques dans le bas des jardins. Ce sont d'abord les « Grandes Nappes », qui dégorgent dans un bassin inférieur les eaux réunies par l'immense pièce d'eau placée au centre des jardins, puis l'Abreuvoir, qui sera conservé et qui date de 1698 ; enfin, la « Grosse Gerbe », qui jaillit plus bas encore et hors du parc, et pour laquelle le Régiment du Roi a dû aplanir les hauteurs au-dessous de l'Abreuvoir. Marly se développe ainsi, suivant un plan aisé à comprendre et qui va toujours en avant et en descendant. Quant aux bosquets, ils sont remaniés perpétuellement, et le journal de Dangeau, attentif à noter les préoccupations ordinaires du maître, est rempli d'allusions à ces travaux.

On ne connaît plus que de nom aujourd'hui ces merveilleuses « Salles vertes », où étaient les célèbres Bassins des carpes et dans lesquelles la promenade avait de l'ombre à toute heure du jour ; on chercherait en vain la Fontaine de Diane, « où les dames travaillaient à leurs ouvrages », et ces vastes bosquets de Louveciennes, qui se développaient derrière les pavillons de l'aile gauche. C'était dans cette partie des jardins que se trouvaient la Salle des Muses, le Théâtre, la Cascade rustique, les Bains d'Agrippine, autant de réduits délicieux, que décoraient les plus belles antiques et les œuvres les plus parfaites des artistes modernes.

Un jour de juillet 1701, Dangeau étant à Marly raconte, comme il fait souvent, que « le Roi se promena tout le matin et toute l'après-dînée dans les jardins » ; mais il ajoute : « Il nous dit à sa promenade qu'il n'imaginait plus de pouvoir faire aucun embellissement à Marly, le lieu étant fort petit et aussi orné qu'il est ». L'aveu est particulièrement significatif. Louis XIV continue cependant à satisfaire avec Marly ses goûts bâtisseurs, que les années ont transformés en manie. Nous n'avons plus sous les yeux les créations qu'il s'agirait de juger, et qui peut-être désarmeraient notre sévérité ; mais nous savons que beaucoup des magnificences d'alors ne s'obtinrent que par la destruction de celles qui existaient déjà. C'est à ce moment seulement, il ne faut pas l'oublier, que se rapportent les souvenirs si vivement évoqués par Saint-Simon : « En forêts toutes venues et touffues qu'on y a apportées ; en grands arbres de Compiègne, et de bien plus loin sans cesse, dont plus des trois quarts mouraient et qu'on remplaçait aussitôt ; en vastes espaces de bois épais et d'allées obscures subitement changés en immenses pièces d'eau, où on se promenait en gondole, puis remises en forêts à n'y pas voir le jour dès le moment qu'on les plantait (je parle de ce que j'ai vu en six semaines) ; en bassins changés cent fois ; en cascades de même à figures successives et toutes différentes ; en séjours de carpes, ornés de dorures et de peintures les plus exquises, à peine achevées, rechangées et rétablies autrement par les mêmes maîtres, et cela une infinité de fois ; cette prodigieuse machine dont on vient de parler, avec ses immenses aqueducs, ses conduites et ses réservoirs monstrueux, uniquement consacrés à Marly sans plus porter d'eau à Versailles ; c'est peu de dire

que Versailles tel qu'on l'a vu n'a pas coûté Marly. Que si on ajoute les dépenses de ces continuels voyages, qui deviennent enfin au moins égaux aux séjours de Versailles, souvent presque aussi nombreux, et tout à la fin de la vie du Roi le séjour le plus ordinaire, on ne dira point trop sur Marly seul en comptant par milliards. »

Ces dernières exagérations, sur lesquelles l'histoire a vécu longtemps et qu'il est plus commode de répéter que d'établir, sont réduites à leur juste valeur par la publication des Comptes des Bâtiments du Roi. Le respect qu'inspire un écrivain admiré ne peut empêcher de trouver un peu ridicule sa grande colère. On la justifierait vainement par une fameuse lettre de Mme de Maintenon au cardinal de Noailles, celle du 19 juillet 1698, où on lit qu'elle « n'a pas plu [au Roi] dans une conversation sur les bâtiments » et que « Marly sera bientôt un second Versailles ». La suite du passage paraît être du pur La Beaumelle : « Il n'y a qu'à prier et à souffrir ; mais le peuple, que deviendra-t-il ? », et les mots les plus cités sont, bien entendu, les moins authentiques. Je n'ai pas sans doute le projet d'excuser en quoi que ce soit les caprices coûteux de Louis XIV, en ayant apporté de nouvelles et abondantes preuves ; mais il ne faut pas donner aux abus entraînés par Marly plus d'importance qu'ils n'en ont eu en réalité, et il semble bien que la question pourrait être fort utilement reprise pour l'histoire en dehors de tout esprit de parti. En tous cas, au moment où fut créé le premier Marly, qui ne prête pas aux mêmes critiques que le second, le goût de Louis XIV pour les belles constructions n'était encore que le faste légitime d'un grand prince.

On sait que Marly, dont l'importance n'avait guère diminué au XVIIIe siècle, n'a point survécu à la Révolution. La ruine a été rapide et complète. Les vestiges qui demeurent du brillant passé de cette maison royale sont aussi rares et aussi désolés que ceux d'une ville morte de l'antiquité sur le sol des pays classiques. Sauf pour l'Abreuvoir, qui marque le bas de l'ancien parc, on doit chercher la reconstitution des tracés anciens dans la configuration déjà modifiée des terrains, dans les murs de fondation affleurant le sol, dans la courbe résistante des branches le long des vieilles allées en berceau.

Le récit de cette fin peut être fait en peu de mots. Laissés au pillage et à l'abandon, à partir de la chute de la Royauté, les jardins de Marly furent dépouillés en 1796, au bénéfice de la Nation, des principaux objets d'art restés en place. A cette décision de la Commission des Arts, qui s'étendait à tous les anciens domaines de la Couronne, nous devons la conservation de quelques morceaux célèbres et précieux de nos musées et de nos promenades de Paris. Le domaine fut vendu en 1799, pour une somme dérisoire, à un citoyen sûr de ses droits, qui s'empressa, malgré les protestations et les pétitions des habitants du village, de faire argent des marbres, des bronzes, des fers forgés, des tuyaux de conduite des eaux, de tout ce qui pouvait s'arracher et se vendre. Enfin, en dépit des entraves qu'essayèrent de mettre à ses projets les autorités impériales, il démolit les pavillons de Mansart et même le château, de sorte que Napoléon, en 1811, ne trouva plus que le terrain à racheter pour l'État. C'est à cet homme, nommé Sagniel, que l'on doit la destruction de l'œuvre de Louis XIV. L'ignorance et l'avidité avaient suffi pour faire disparaître, en quelques années, le plus exquis des ensembles créés par l'art français du XVIIe siècle.

PIERRE DE NOLHAC.

QUELQUES POÈTE

MM. EDMOND HARAUCOURT ; VICOMTE DE GUERLE ; JACQUES MADELEINE ; PIERRE DE BOUCHAUD ; SÉBASTIEN CHARLES LECOMTE ; IWAN GILKIN ; HUGUES LAPAIRE ; ÉMILE HINZELIN ; FRANÇOIS FABIÉ.

Poètes déjà anciens, poètes nouveaux. Leur nombre est grand, leur talent aussi. Je ne puis en faire qu'une revue rapide, incomplète encore. Qu'ils me pardonnent. Je fais tout ce que je peux ; que n'ai-je autant de place pour causer des poètes que j'en ai pour m'étendre sur le génie des vaudevillistes ! Et sans plus de préambule, introduisons nos héros. Toute ligne de préambule est une ligne dont je les frustre.

J'ai parlé ailleurs du très beau poème de M. Edmond Haraucourt, *l'Espoir du monde* et des très beaux poèmes de M. le vicomte de Guerle, *les Siècles morts*. Je me borne à rappeler ici ces deux fervents de la lyre, qui sont les seuls, à ma connaissance, qui maintiennent chez nous la poésie épique et qui donnent des suites souvent magnifiques de la *Légende des siècles* et de Leconte de Lisle. Les autres sont tous, ou des élégiaques ou des alexandrins, et se rattachent soit à « Joseph Delorme », soit à André Chénier. Quand on fera le bilan poétique du XIXe siècle on sera étonné de trouver qu'en somme les deux grands chefs d'école, ceux, je ne dis pas qui ont été imités précisément, mais ceux qui ont donné comme les deux « notes toniques » du siècle ont été André Chénier

et Sainte-Beuve, l'un très grand poète, l'autre poète très médiocre, mais, comme initiateurs, égaux et à toujours nommer ensemble. Commençons par les alexandrins.

C'est M. Jacques Madeleine, M. Pierre de Bouchaud M. Sébastien Charles Lecomte. Il y en a d'autres.

M. Jacques Madeleine vit dans la Grèce antique comme Francisque Sarcey vivait au théâtre. Il ne la quitte jamais. Il la respire par tous les pores. Il est hypnotisé par le *Sourire d'Hellas*. C'est le titre de son volume. Il connaît admirablement sa matière, et personne n'est plus Grec que lui. L'exécution est au-dessous du sentiment. Son vers est souvent sourd et sans harmonie. On ne doit faire des poésies néo-grecques qu'en des vers chantants et onduleux comme les flots musiciens de la mer d'Ionie. Tels ne sont pas toujours les vers de M. Jacques Madeleine. Il en est pourtant d'aimables, sonores, berceurs et voluptueux. Je vous présente ceux-ci avec quelque confiance :

Une forêt naissait, profonde, impénétrable
Le cyprès aux cent bras, le gigantesque érable,
Le figuier dont le fruit rafraîchit et nourrit,
L'acacia sournois qu'une grappe fleurit,
Le myrte, fils du ciel, toujours vert, et le chêne
Aux mille feuilles sous le vent qui se déchaîne,
Le hêtre droit, l'orme tortu, le grand laurier,
L'yeuse qui frémit, le sauvage mûrier,
Entrelacement, avec de limpides murmures,
L'épais frisson de leurs ondoyantes ramures :
Des brumes d'or légèrement tout l'horizon :
Une haleine d'extase errait par le gazon ;
Palpitante parmi la tiède langueur douce
[illegible] quels parfums qui brûlent sous la mousse,
Et dans le cher déclin délicieux du jour
Tout n'était que la défaillance de l'amour.

Et, dans un genre tout différent, je ne saurais cacher que je goûte singulièrement la vigueur brève, l'exaltation courte et un peu haletante de ces litanies païennes que M. Jacques Madeleine intitule *Paroles orphiques*. Il me semble qu'elles auraient plu à Ronsard. Il me semble qu'elles obtiendraient de M. Jean Moréas un sourire de complaisance :

Très adorable, très bonne, parfum suprême ;
Déesse aux cheveux en or ; dont la lèvre aime
Les sourires ; que nul n'évite ; que la nuit
Réjouit ; par qui tout fleurit ; qui te couronnes
De violettes ; qui sais les ruses ; qui donnes
La vie, et la reprends, et que le désir suit ;
Bienveillante, impudique, aux grisantes paroles,
Endormeuse, compatissante, qui consoles ;
Qui domines tout, qui te livres en secret ;
Qui te complais aux lits heureux, aux folles larmes
De volupté ; qui nous tourmentes par tes charmes
Et nous unis par ton irrésistible attrait :
Viens ! Je t'invoque, ô très belle, et très adorée
D'un cœur brûlant, avec la formule sacrée.

A la vérité, je ne sais pas trop à quelle déesse s'adresse cette prière, et si c'est à Aphrodite, je m'étonne qu'un orphique ait pareille dévotion à son égard ; mais, comme essai de poésie hiératique, le morceau n'en a pas moins une beauté sévère qui réjouit le cœur du vieil humaniste. Aussi c'est en pleine communion d'esprit avec M. Jacques Madeleine que je répète après lui, en le quittant, ce qu'il dit en quittant la plume :

O Sainte Hellas ! c'est toi qui sous ton ciel clément
Nous donnas ce sublime et pur enchantement,
Et c'est toi qui nous fis ces Dieux, chers à nos rêves.
O Sainte Hellas ! c'est dans tes villes, sur les grèves
De tes mers, que les seuls poètes ont chanté.
Et, depuis ce temps-là, toute l'humanité
N'a vécu que par toi, Sainte Hellas ! De tes temples
Nous sont venus les fiers conseils, les hauts exemples,
Depuis que nous avons, aux marches de leur seuil
Vu surgir la Beauté, calme dans son orgueil.
Tout ce que nous faisons de beau, de grand, de juste
Nous vient de toi, très Sainte Hellas, et très auguste.
C'est pourquoi nous t'aimons, pieux, éperdument.
Et jamais, quel que soit l'ouvrage d'un moment,
Tu ne mourras, patrie unique. Mais, sereine,
Tu courberas toujours nos fronts, comme une reine.
. . . . . .

*
* *

Les *Bijoux de Marguerite* ont été écrits à Nouméa par un exilé de France et d'Alexandrie, M. Sébastien Charles Lecomte. M. Lecomte est un poète de pure renaissance qui rappelle Pontus de Tyard en ses *Erreurs amoureuses* ou Remy Belleau en ses *Amours et échanges de pierres précieuses*. Il est admirable à sertir d'or fin et de vieil argent le diamant dur et éclatant d'une métaphore précieuse et rare. La dédicace explicative de son titre est une merveille, si vous voulez, et, si vous voulez, un tour de force, à cet égard. Aimez-vous la terzine ? Moi je l'adore. Elle est boiteuse et gracieuse, d'une allure simple et inquiétante, comme Lavallière. C'est un charme équivoque et délicieux :

L'océan éternel et l'éternel été
Bercèrent, alternant leurs rythmes clairs ou graves
Et ta grâce enfantine et ta jeune beauté.

J'ai cherché sous les caps aux sonores étraves,
Ces joyaux, nés du sang de la mer de corail :
Je t'en offre le don par mes deux mains esclaves.

J'ai poussé, soucieux du fabuleux travail,
De ravir leur pudeur aux écumes natales,
Mon cheval, dans les eaux roses, jusqu'au poitrail :
. . . . . .
. . . . . .

Et, dépouille reprise aux sauvages toisons
Des houles, pour parer de feux ta chair d'opale,
Je t'apporte des fleurs de tous les horizons.

Et, pour que tes yeux purs sachent ta face pâle,
Mes bras ont dérobé, dans le linceul du soir,
La gloire maritime et la nuit triomphale.

Et de tous leurs rayons j'ai formé le miroir
Où ton rêve penché voudra se reconnaître,
Où tu croiras, plus seule encore, te revoir ;

Le miroir de douleur et d'orgueil, où, peut-être,
Quand je ne serai plus, du profond de ma mort,
Mon spectre doux et lent reviendra t'apparaître.

En un coffret massif, serti de strophes d'or,
Je t'offre, agenouillé sous tes fières prunelles,
O ma beauté, le sombre et merveilleux trésor

Orfévré des splendeurs de ces mers éternelles.

Et, comme tout à l'heure j'invoquais M. Jean Moréas, je ne serais pas fâché d'avoir l'opinion de M. José Maria de Heredia sur le sonnet suivant. Il me semble de bon ouvrier orfèvre et de bon artisle ciseleur :

Dans une panoplie où les courts cimeterres
Sont rouges de la pourpre atroce des dragons,
J'ai noué, de mes poings noueux comme des gonds,
La cuirasse de l'hydre aux crocs d'or des panthères.

La chimère vaincue aux routes solitaires
Hurle en vain sa fureur ailée, et nous narguons,
Cloué sur nos vantaux par l'effort des angons,
Le désespoir cabré des faunes sagittaires.

Et moi, le forgeron des boucliers sacrés,
Qui mêlai dans le sang des monstres massacrés
Les écailles du bronze au brocart des étoffes,

Las des travaux divins, j'appends, du même bras,
Parmi la panoplie énorme de mes strophes,
Le miroir d'acier sombre où tu te souriras.

Mais, pour mon goût personnel, j'aime mieux encore M. Charles Lecomte, lorsque, ce qui lui arrive rarement, il unit la poésie symbolique à la poésie marmoréenne ou somptueusement métallique, et lorsque ses magnifiques images sont des voiles de gazes radieuses, au travers desquelles se voit une grande idée poétique ou sentimentale. Lisez ceci et *traduisez*, tout en le lisant. C'est un travail qui est exquis ; et M. Charles Lecomte a le bon goût de le rendre facile. Les symboles sont clairs. C'est un demi-symboliste. La pièce est intitulée *l'Avenue Silencieuse*.

Lorsque dans l'avenue immobile qu'éclairent
Les yeux des sphinx silencieux de mon destin,
J'écouterai venir le pas, enfin distinct,
Des chevaux de la mort sur le sable qu'ils flairent.

J'éteindrai les autels de ma science en deuil,
Et saisissant d'un poing que sa gloire ensanglante
La torche aux cierges ardents de ma foi vigilante,
Je m'assoirai sans peur sur la pierre du seuil,

Aux portes de la ville obscure de mon âme
Où gronde encor, parmi les monstres terrasses,
La mémoire d'airain des combats cuirasses,
Que l'ode aux bucrânes clairs vers les planètes clame

Là j'entendrai pleurer, comme la lourde mer,
Dans le désert de ma tristesse, où se prolonge
Sans fin la colonnade étrange de mon songe,
Toute mon anxieuse et misérable chair.

. . . . . .

Et quand le défilé des ombres prisonnières
Aura fui l'horizon de mes derniers moments,
Quand se taira pour moi la voix des éléments
Et qu'apparus dans la tempête des ornières

Les pâles chevaux de la mort pâle battront
Sous le quadruple éclair de leurs sabots d'ébène,
Le pavé sépulcral fait de honte et de haine,
Dont le dernier contact rafraîchira mon front,

Je monterais, sans peur du char de la justice
Attendue, et les yeux vers l'Occident cherché,
Sans qu'un bruit de la terre où mes pieds ont marché
Sur ma route silencieuse retentisse.

M. Charles Lecomte est admirablement doué comme poète. Qu'il veuille bien se défier un peu d'une certaine complaisance pour le fracas ou le cliquetis des mots ; qu'il s'attache à penser davantage ou à donner à sa pensée plus de précision, sans réprimer le beau sens des sonorités qu'il a en lui et sans rien perdre de ses qualités de musicien ; je crois pouvoir lui prédire un grand avenir d'artiste, et je suis heureux d'avoir sonné pour lui ce « premier coup de cloche » que Sainte-Beuve, d'un bras plus puissant que le mien, aimait tant à sonner.

Homme de renaissance encore, mais plus parnassien et relevant davantage de M. de Heredia, M. Pierre de Bouchaud, connu déjà par de très aimables recueils de vers : *Rythmes et Nombres, les Mirages*.

M. Pierre de Bouchaud est en progrès. Son *Recueil des Souvenirs*, qu'il nous donne aujourd'hui, est surtout un recueil d'impressions esthétiques sur l'Italie et ses paysages et ses monuments. Comme son ami M. de Nolhac, dont il nous a parlé si pertinemment et avec tant de sympathie (*Pierre de Nolhac et ses travaux*), M. de Bouchaud est un florentin. Comme M. Gebhart, il a la continuelle nostalgie de la terre divine où résonne le *si*. L'Italie l'inspire souvent d'une manière charmante et il a lieu de lui être reconnaissant. Voyez-le, regardant le soleil couchant « près de Pise » :

A l'horizon pourpré le roi Soleil se meurt.
Dans un gouffre vermeil il sombre avec lenteur.
Le soir tombant rappelle au nid les hirondelles,
Qui sur les champs déserts passent à tire-d'ailes,
Et le bourdonnement de l'abeille a cessé
De mener près des fleurs son bruit sourd et pressé.
Quelques chauves-souris, en rayant les ténèbres,
Au dessus du vallon tracent des arcs funèbres.
Petits follets de l'ombre, et volettent sans bruit.

. . . . . .

. . . . . .

Une brume a tendu de mystérieux voiles
Dont les plis vont couvrant les choses ; et voici
Qu'aux lieux où le soleil mourait, s'élève, ainsi
Qu'un formidable amas de rocs et de collines,
Un nuage strié de formes opalines.
Les barques sur l'Arno flottent nonchalamment
Et des chansons au loin résonnent doucement
Dans le ciel apaisé le croissant de la Lune
Brille comme une opale au front de la nuit brune.
Et les sommets neigeux et fiers de l'Apennin
Ont dans l'ombre un aspect de rêve surhumain

Dans une note plus personnelle je relève les vers suivants qui sont une « impression » exquise et qui sont d'une forme souvent admirable. Cela est intitulé *l'Automne et l'Amour*. Il me semble que cela ferait honneur au plus grand poète. Oh ! que je voudrais pouvoir citer la pièce tout entière !

Viens ! l'automne sourit au déclin de l'année
Et suspend aux rameaux ses astragales d'or.
[illegible] l'herbe [illegible]
Scintille le colchique ; et, parmi le décor
Des grands arbres, baignés au loin de brume blonde,
Un soleil attendri lance des traits plus doux.
Sur le lac transparent et dont miroite l'onde
Des feuilles ont glissé, barques fines, et sous
Le lent frissonnement des roseaux de la berge
On voit s'ébattre à l'air de beaux poissons d'argent.
Et des troncs décharnés monte la vigne vierge
Comme un pourpre étendard sur la mort s'érigeant.

. . . . . .

Aucun bruit. L'harmonie est faite du silence
Qui des grands monts voisins tombe sur le lac froid.
Aucun bruit. Seul parfois un roitelet s'élance
Et quelque instant sur l'eau plane, muet d'effroi ;
Car l'automne, pensif et grave, lui fait signe
De détourner du bois ses yeux dépaysés,
Et de gagner les ciels que son geste désigne,
Les pays de lumière où chantent les baisers.

. . . . . .

Viens ! laissons-nous tous deux bercer au gré de l'heure.
Laissons bercer nos cœurs par l'an à son déclin.
Marchons d'un pas très doux vers la source qui pleure,
Et mêlons notre voix à son lied cristallin.
Viens ! attristons nos yeux des langueurs de l'automne,
Mais gardons en nos cœurs la gaîté des avrils.

. . . . . .

O chère, devant toi j'incline ma pensée :
Et, sur ton front ému baisant tes boucles d'or,
Il m'est, quand va mourir la nature oppressée,
Doux de sentir l'amour résister à la mort.

Tout le poème est d'une grande beauté mélancolique, mais virile et forte encore. On le relit avec plus d'émotion qu'on n'en a eu à le lire une première fois. Jamais M. de Bouchaud ne s'était montré plus poète. Je ne puis que le prier très instamment de persévérer.

*
* *

Et voici les poètes plus strictement, plus continûment élégiaques, et qui ne veulent s'inspirer que de leur cœur ou du pays aimé qui fut celui de leur enfance et de leurs premières sensations. Poètes intimes, poètes de l'âme, poètes de leur âme directement interrogée ou de leur âme retrouvée dans les choses où elle s'est comme versée, comme déposée et où elle habite.

Je dirai peu de chose de M. Iwan Gilkin et de son *Cerisier fleuri*. Je l'ai lu. C'est bien prosaïque et souvent presque puéril. Je n'en dirais rien si, fureteur, comme on me connaît, je n'avais fini par y dénicher une petite pièce d'un rythme très heureux et d'un sentiment très juste. Symbole ? Probablement ; mais peu importe. On peut traduire ; mais, sans traduction, le morceau a de l'allure et laisse son impression, qui est assez forte. C'est intitulé *Chevauchée :*

[illegible]
L'eau clapote et rit sur le sable rose :
Et l'ardent soleil, dans l'azur de l'air
Comme une fleur d'or mollement repose.

Le cheval galope au bord de la mer.
Le jeune homme blond, beau comme un archange
Laisse flamboyer ainsi qu'un feu clair,
Ses cheveux bouclés que la brise effrange.

Le cheval galope au bord de la mer.
Les oiseaux marins volent sur la plage.
Et leurs cris aigus dans le vent amer
Jettent un appel strident et sauvage.

Le cheval galope au bord de la mer.
L'enfant resplendit comme un météore.
Il passe, il s'éloigne et le vent amer
Répond seul au cri plaintif qui l'implore.

*
* *

Les *Chansons Berriaudes* de M. Hugues Lapaire sont écrites en patois berrichon. Elles sont souvent d'une saveur agreste très attrayante, quelquefois d'un charme exquis. M. Lapaire, non seulement sait comment parle le paysan ; mais il sait comment il pense, comment il sent. Il a son cœur, sa pensée et son accent. George Sand eût embrassé M. Hugues Lapaire pour la simple, naïve et profonde élégie que je transcris ici. Pour moi, les larmes m'en viennent aux yeux :

D'où qu'ils sont enfouis nos amours
Oh ! ma rose, o ma gente émie ?
Len bas, dis voir, par les labours
Len bas, sur ta lève endeurmie.

D'où qu'y sont loin ceux temps d'aut'foué,
Que j'partiens toute un' ribambelle,
Les gas marant el cœur secoué
Les filles qu'sarmint d'ieux ombrelles !

D'où qu'y sont loin ceux temps anciens,
Quand j'nous bigions darrié les meules,
Pendant qu'ton pé fasait des liens,
Au soulé qu'flambait les éteules !

On n'tendra-t-y pas tes chansons
Qu'tu chantais en m'nant tes aumailles
bêtes à cornes ?
C'est-y ben vrai que les mouessons
N'te voiront pus pour les fauchailles ?

Len bas, dis voir, par les labours
Oh ! ma rose, o ma gente émie,
Tout ça c'est terré pour toujours,
Len bas, sur ta lève endeurmie.

Quand fleuriront les abaupins
Et les bruyères dans la plaine,
J'déval'rai sous les vieux sapins
Que r'tenont ta poure âme en peine.

En chapusant cheux nous c't hiver,
Des manches d'ratiaux et d'charrue,
J'pensais à deux morciaux d'saul'vert,
Plantés en croix sus l'herbe drue.

J'frai dir' des perièr's, des sarmons,
J'frai brûler un ciarge à l'église,
Pass'que, la nuit, j'vois des démons,
Ma Rose, les ceuss' que t'ont prise.

Quand ça s'ra le tour de mon convoué,
J'argrétt'rai ben mes ptites épargnes ;
Mais j'irai m'arcoucher vè toué,
Sous les rameaux tombants des vargnes.

D'où qui sont enfouis nos amours,
Oh! ma Rose, o ma gente émie?
D'où qui sont terrés pour toujours?
Sus ta douce lève endeurmie!

*
* *

M. Émile Hinzelin a beaucoup écrit en prose et en vers, en vers surtout. Il est bon poète; il n'est pas assez bon écrivain. Sa langue reste fruste bien souvent et comme rêche, et il se contente trop souvent de l'expression approximative. Mais l'idée poétique est fréquente chez lui, originale et personnelle. Comme inspiration, il rappelle souvent Sainte-Beuve, faisant de petites chansons avec ses grandes douleurs, comme dit Heine, et toutes ses pièces étant toujours des œuvres de circonstance, selon le précepte de Gœthe. En général ses ouvrages poétiques sont des échos et souvenirs de sa vie de promeneur solitaire. Il chante la forêt, la ravine et même la grand'route, sur quoi il a dit dans un précédent volume des choses justes et charmantes. Il chante les bois rouillés de l'automne; et ils sont de lui, ces vers curieux et précis et inspirateurs, qui reviennent bien souvent chanter dans ma mémoire :

. . . . . .
Que je suis bien ton fils, ô bizarre saison,
Qui défeuillant la fleur et fleurissant la feuille,
Donnes à l'agonie un amoureux frisson!

Il regarde le pauvre diable recru de fatigue, dormant comme une pierre au creux du fossé qui longe la route :

Le sommeil du pauvre hère,
Dans les champs, près du fossé,
Est d'un cynisme affaissé
Plein de mort et de mystère.

En son effort solitaire
Il a fléchi, harassé,
Et, comme un pantin cassé,
Il gît, face contre terre!

Au corps qui semble fauché
Pas de geste ni de rêves.
Mais, pendant la courte trêve,

Que le sol qu'il a touché
Donne au moins un peu de sève
A son vieux corps desséché!

Ailleurs c'est la mort d'une pauvre petite femme de plaisir, actrice, à ce qu'il semble, qui inspire à M. Hinzelin une jolie pièce un peu mignarde, dans le goût, je ne dis pas dans le style, mais dans le goût de Théophile Gautier. La pièce est tout à fait agréable en sa sobriété, en sa douleur discrète. Elle vaut de passer dans les cahiers anthologiques des amateurs. Je la leur offre :

Qu'elle soit donc ensevelie,
Avec sa robe du Japon,
Qu'elle garde un grain de folie :
Fleurs au sein et fleurs au jupon.

Croisons sur son lit une palme;
Imprégnons le drap de parfum :
La chère artiste douce et calme
Ferme ses yeux de velours brun.

En écartant un peu la robe,
Le soulier doré laisse voir
Les dentelles où se dérobe
La jambe fine au fin bas noir.

Son front pur, son sourire chaste,
Sa blanche poitrine qui dort,
Feront un étrange contraste
Avec sa parure de mort!

La chevelure se relève
Noire et lourde. Un trait de carmin
Rougit la bouche, où flotte un rêve.
Je pleure et je baise la main;

Sa main souple, sa main hardie.
Hélas! son geste agile et blanc
Tirait des flots de mélodie
Le long du clavier ruisselant.

Ah! sa main de musicienne,
Elle est bien lasse! Tout glacé,
Un anneau de forme ancienne
Au doigt immobile est fixé.

Pas un stigmate d'agonie,
Pas d'affreuse lividité;
Une quiétude infinie
Éclaire à jamais sa beauté;

Mais la pauvre morte amoureuse
Doit à jamais se refuser :
La main toujours si généreuse
Ne m'a pas rendu mon baiser.

*
* *

Mais le prince des poètes intimes est toujours M. François Fabié. De ce pauvre Rodenbach M. Jules Lemaître a dit joliment : « Un poète envoûté par une ville ». M. François Fabié est délicieusement envoûté par sa maison paternelle. Il vit parmi les hommes; il semble y vivre; vous le voyez aller et venir dans Paris. Ne vous y trompez nullement. C'est son double que vous voyez ici. En réalité il vit au fond du Rouergue, dans ce pays sombre, rocailleux et frais

Où l'eau court, où le buisson tremble,
Dans la maison qui touche au bois.

La maison qui touche au bois a gardé son cœur, son âme, son imagination, son rêve, tout son être. Il ne l'a pas quittée un seul instant. Je ne sais pas de spécimen plus net et plus complet d'*enraciné*. M. Fabié n'a point passé un jour sans regretter de n'être pas resté pâtre ou bûcheron du Ségalas; il n'a point passé un jour sans répéter :

[illegible]

ou encore :

[illegible]

Et il le dit en moins beaux vers, mais en vers charmants encore, profonds, pénétrants et qui vont

remuer les fibres les plus secrètes du cœur, dans son dernier volume intitulé *Vers la Maison*. Vous savez tous par cœur le sublime poème de Lamartine, *La Vigne et la Maison*. Vous vous rappelez tous cette maison ancestrale qui s'anime, qui vit, qui palpite, qui est un être, qui est une mère souriant à ses fils et les pressant sur son sein.

. . . . . .
Quand la maison vibrait comme un grand cœur de pierre
De tous ces cœurs joyeux qui battaient sous ses toits.

On eût dit que ces murs respiraient, comme un être,
Des pampres réjouis la jeune exhalaison;
La vie apparaissait, rose à chaque fenêtre,
Sous les beaux traits d'enfans nichés dans la maison.

Eh bien, les vers de M. François Fabié ne pâlissent point trop à côté de ces merveilles, et le même sentiment a inspiré à M. Fabié cette « méditation » simple, forte et profondément douloureuse qu'il intitule *le Seuil :*

Pour la première fois devant ma maison morte
J'ai passé comme un étranger;
Clos étaient les volets et close était la porte,
Et désert le petit verger.

Le vent d'antan tordait les poiriers noirs et maigres
De mousse et de rouille couverts;
Et les vieux châtaigniers dont les hurlements aigres
Disaient la rigueur des hivers.

. . . . . .
. . . . . .
Mais au moindre appel d'enfant, d'homme ou de bête,
Le sourire ou les pleurs aux yeux,
Mère et sœur accouraient, la main ouverte et prête
A secourir au nom des cieux.

Ou, debout sur ce seuil aujourd'hui solitaire,
Mon père, de sa forte voix,
Répondait, commandait, gourmandait, faisait taire
Les vacarmes et les abois;

Nous prédisait le vent au vol ras des abeilles,
La pluie au rire du pivert,
La neige aux cris perçants des troupeaux de corneilles
Tournant dans un ciel gris de fer

. . . . . .
. . . . . .
Tout cela disparu!... Quatre cercueils de hêtre
Sortis, à bras de paysans,
Par où tant de rayons entrèrent — et peut-être
[illegible]

Ah! seuils, vieux seuils sacrés, autels que l'on déserte,
Où l'on revient souvent d'abord,
D'où l'on repart, laissant rieuse et large ouverte
[illegible] la mort

Soyez hospitaliers aux souvenirs fidèles,
Aux prières des cœurs blessés,
Qui vers vous, par essaims, volent à tire-d'ailes
[illegible] les tristesses.

Comme le vent d'antan semant ses feuillesmortes,
Où se posèrent les genoux,
Pour que les vieux logis semblent avoir aux portes,
Leurs mânes disant : « Ouvrez-nous! »

Tout le volume est plein de cette inspiration profonde et puissante. Il commence par ce vœu :

C'est là ma maison paternelle,
C'est là le nid qui m'a bercé :
Quand pourrai-je y ployer mon aile
Et n'y vivre que du passé!

Et il finit par ce souhait qui est le même, avec plus de largeur et une vision plus vaste et aussi plus mélancolique :

Ah! puissé-je toujours ignorer ces adieux!
Puissé-je ne quitter jamais le sol que j'aime
Sans voir quelqu'un pleurer et me suivre des yeux
Jusqu'au tournant du vieux chemin, toujours le même,
Où sur sa croix le pauvre Christ, toujours plus blême,
Incline son front soucieux.

Et puisse enfin la voix impérieuse et tendre
De la glèbe natale et du foyer en deuil
Parler plus haut — si haut, que mon âme, à l'entendre,
En oublie à jamais les chemins de l'orgueil,
Et que j'aille vieillir au soleil sur le seuil
De ma maison, qui doit m'attendre!

On lit le dernier volume de M. Fabié comme les précédents, avec amour, et de plus, on le lit comme avec respect. Ce tendre poète prend l'aspect d'un poète sacré. Sacré en effet; car on sait assez que l'amour profond de la petite patrie est la condition et le soutien le plus ferme de l'amour invincible de la grande.

ÉMILE FAGUET.

(*A suivre.*)

LA CRISE ALLEMANDE

Ce n'est pas la première fois qu'on prononce le mot de « crise allemande », on le disait déjà en 1897, lorsque le précédent Reichstag opposait une si vive résistance aux projets de l'empereur concernant les crédits de construction navale et la restriction des droits de réunion et d'association. Le chancelier de Hohenlohe y perdit son prestige et sa place. M. de Miquel parut sur le point de lui succéder : il était le personnage le plus important de l'État, après celui qui à lui seul est tout et fait seul la grandeur des autres. On appelait M. de Miquel le vice-empereur : depuis hier il n'est plus rien. La crise a recommencé d'un autre côté, non avec le Reichstag, mais avec le Landtag. Ce n'est pas aujourd'hui une crise allemande, à ce que disent les nouvellistes : c'est une crise prussienne. Au fond il nous semble bien que c'est la même crise, mais par un autre bout.

Les hobereaux du royaume de Prusse ne veulent pas de canaux intérieurs. Ils ne sont pas entichés de la beauté d'une flotte de guerre capable de porter des armées jusqu'au plus lointain Orient; mais surtout ils n'aiment pas ces rivières artificielles, ces « chemins qui marchent » à travers la Prusse et l'Allemagne, portant les blés, les betteraves et les idées : tout cela ne leur dit rien de bon. Ils veulent

vivre tranquilles sur leurs terres et dans leurs métairies, seigneurs villageois et fonctionnaires impériaux, élus de suffrage restreint pour défendre au Landtag leurs intérêts qui sont bien évidemment aussi les intérêts de l'Empereur.

M. de Bülow s'est donc présenté devant les deux Chambres du Landtag prussien, réunies en séance commune, et il leur a tenu ce langage : « J'avais pris soin, Messieurs, de vous avertir que le projet de loi sur les voies navigables devait être, concurremment avec le budget, le principal de vos délibérations; j'ai en même temps spécifié que les travaux projetés devaient profiter à la fois aux régions de l'Est et à celles de l'Ouest de la monarchie et à l'industrie aussi bien qu'à l'agriculture : ils étaient destinés à développer l'échange général des produits dans toutes les directions; comme j'ai acquis la conviction que l'entente là-dessus est impossible entre nous, je n'ai pas envie de prêter les mains à la continuation de débats inutiles qui ne seraient qu'une comédie : bonsoir, Messieurs! » Tout le monde s'en est allé aussitôt, en criant : « Vive l'Empereur ! »

L'égalité de traitement pour l'industrie et l'agriculture, l'échange général des produits dans toutes les directions : voilà de quoi faire se hérisser tous les hobereaux de Prusse. On les avait bien avertis que c'était de cela qu'il s'agissait, mais c'est justement cela qu'ils ne peuvent souffrir. On les chasse : on se passera d'eux. Le système de consultation parlementaire ainsi entendu est aussi une bonne comédie : le gouvernement vous présente la question avec la réponse toute faite.

Les conseillers de l'empereur, au lieu de proroger le Landtag, auraient, dit-on, pensé d'abord à le dissoudre; ils auraient convoqué immédiatement les électeurs. On s'est aperçu, à la réflexion, que les hobereaux auraient été infailliblement réélus, ils ont coutume de se nommer eux-mêmes par le moyen d'un suffrage restreint qu'ils tiennent en leur pouvoir. C'est donc ce système qu'il faudrait changer; mais quoi? Ce serait changer tout le système de la monarchie!

Au fort de la lutte du gouvernement impérial contre l'opposition du Reichstag allemand, on avait pensé aussi à la dissolution, et aussi on réfléchit bientôt que les élections générales renverraient le même Reichstag et peut-être une opposition plus accusée encore, toute fraîche éclose des urnes populaires. Alors, c'est au suffrage universel lui-même qu'il s'agirait de déclarer la guerre : il faudrait chercher le moyen d'apporter des amendements et des restrictions à sa puissance : problème redoutable.

Au fond, même problème des deux côtés; les nombres seuls sont différents. Le suffrage, grand ou petit, rendrait toujours à l'empereur les députés qu'il avait voulu écarter. Le souverain omnipotent est tenu en balance par l'assemblée de Prusse, fondée sur ses privilèges et sur ses titres, autant et plus encore peut-être qu'il ne l'est par l'assemblée générale du peuple allemand, fondée sur le suffrage universel. Relever le défi des agrariens, des propriétaires et des seigneurs, c'est aller vers la démocratie et vers les prolétaires, c'est aller du suffrage restreint vers le suffrage général ou universel; mais cet universel, on l'a dans le Reichstag, et on n'en est pas plus satisfait!

Quand il regarde le Landtag, ses préjugés féodaux, son égoïsme, l'étroitesse des têtes qui le composent, Guillaume II se met à désirer le suffrage universel; mais regarde-t-il le Reichstag, il aspire à se réfugier dans le suffrage restreint; que faire?

Essayer la réforme du Landtag, c'est agiter la tempête dans un verre d'eau : la réforme du Reichstag? C'est mettre en branle les vastes houles de l'océan populaire. Entre les deux, la nef impériale et royale flotte incertaine, ne sait où jeter l'ancre.

M. de Miquel, dans la retraite, pourra exercer sa plume à écrire l'histoire du socialisme et de ses propres aventures; il nous intéresserait beaucoup en nous racontant son ancienne amitié avec Karl Marx et les rêves qu'ils avaient formés ensemble pour la régénération de l'humanité; et comment aujourd'hui, ministre du pouvoir absolu, il est tombé d'une chute soudaine pour avoir pratiqué trop ostensiblement « la politique du marchandage » avec les réactionnaires et les féodaux. Il y a du Crispi dans M. de Miquel, ou du Miquel dans Crispi, et de l'un et de l'autre dans Joé Chamberlain et dans Émile Ollivier ou réciproquement. C'est une espèce d'hommes née au temps où nous vivons et leur physionomie, en plus ou en moins, a des traits analogues, tous également ambitieux, infatués et d'une conscience qui ne pèse guère; tous diversement malheureux à la fin, excepté ce Chamberlain qui est encore au pinacle, mais sa chute l'attend tout à l'heure.

Peut-être, quand il se sera passé beaucoup de temps, si on se souvient d'eux, l'opinion du monde leur sera-t-elle plus clémente; on dira qu'ils ont voulu la solution d'un problème impossible, et ce n'est pas interdit aux philosophes; mais ils furent par la même occasion les types bourgeois d'une ambition démesurée et d'une inconscience que l'on n'avait pas encore vue sous cette forme et à ce degré avant l'apparition de ces personnages dans l'histoire.

Le chancelier, M. de Bulow, qui cherche aujourd'hui les pièces disparates d'un nouveau cabinet prussien, n'est pas demeuré parfaitement intact dans la bagarre; il n'a pas été absolument étranger à ce système de « marchandage », dont on fait un crime à M. de Miquel; et, pour échapper à ces jeux de la

politique contemporaine, l'empereur Guillaume aurait, paraît-il, formé le projet d'appeler auprès de lui comme premier ministre et vraiment vice-empereur le Hohenzollern Albert de Prusse, régent de Brunswick; on n'aurait plus à craindre alors, sans doute, le partage des influences et la politique des accommodements : ce serait la perfection du « Hohenzollernisme » ! Mais il n'y a rien de plus inquiétant, dans la politique, que ce genre de perfection-là.

*
* *

On est obligé de reconnaître que la politique de Berlin n'a pas été heureuse depuis quelque temps : Ah! nous sommes loin de cette fière suprématie, de cette hégémonie mondiale que le nouvel Empire du Nord affectait, il y a un quart de siècle, et sans qu'aucun accident caractérisé lui soit arrivé, même avec certains agrandissements coloniaux qui ont leur prix, la politique allemande, principalement dans ces dernières années, a pâli, comme par une sorte de malaise interne; et elle est entrée dans une période de dépression morale qui ne peut échapper à aucun observateur attentif.

Il n'est pas jusqu'à cette honteuse guerre du Transvaal qui ne se continue indéfiniment, en portant atteinte au prestige de l'Allemagne impériale ; le manque de suite dans les idées de Berlin s'est manifesté trop clairement, et aussi le manque de générosité pour le président Krüger et pour une juste cause, et la décoration de l'Aigle-Noir, conférée à lord Roberts, pour la hâte qu'il a mise à quitter l'Afrique sans victoire, a excité les railleries populaires. Herbert de Bismarck, glorifiant la mémoire de son père devant les électeurs de Burg, ne disait-il pas, il y a quelques jours, que la politique allemande subissait une éclipse? Le phénomène est visible, et on doit admirer surtout qu'il ne vienne pas d'une cause particulière, mais d'un ensemble de circonstances dont aucune n'est grave par elle-même; c'est plutôt comme un effet naturel de la suite des temps et une conséquence de la marche des choses du monde, et c'est ainsi que le monde se venge des excès de l'égoïsme et de l'orgueil de quelques-uns.

Une période de succès excessifs dans la guerre et dans la paix arrive vite à sa limite, surtout de nos jours, où tout va vite; il suffit de vivre un peu pour avoir la joie profonde d'assister au déclin des orgueilleuses dominations qui se croyaient éternelles. Pour l'Angleterre, le mouvement de chute a quelque chose de foudroyant, mais on en voit nettement plusieurs motifs, dont un entre autres a agi avec une sorte de colère, — cette guerre inexpiable de la grande Angleterre contre les Boers.

L'affaire de Chine, commencée dans ces circonstances, a mis encore plus en lumière la gêne de l'Angleterre, mais elle n'a pas servi à relever le prestige allemand que l'on sentait décroître. L'activité fiévreuse de l'Allemagne dans le Tchi-Li et sur le Peï-Ho ne peut pas cacher que le plan annoncé avec tant de fracas a échoué, et l'échec est pour l'Europe entière. Oui, l'histoire dira que cette expédition de Chine, décidée principalement sous l'inspiration de l'empereur Guillaume II, au nom « de la Croix et du Gantelet de fer », conduite d'une manière inintelligente et sauvage, a été un échec pour l'Europe; non pour les États-Unis d'Amérique, par exemple : ils ont su garder la réserve qui leur convenait, ils ont proclamé au loin leur existence politique, sans jeter les semences de la haine contre eux dans le monde chinois; — non pour le Japon qui a grandi aussi en influence, en action extérieure; non pour la Russie qui a occupé une vaste région, un fleuve dont l'avenir est immense, et qui pousse tranquillement ses chemins de fer jusqu'à l'océan Pacifique; la Russie demeure par surcroît et malgré la férocité de ses Cosaques l'amie et l'alliée naturelle de la Chine, et ainsi elle recueille tous les avantages d'une croisade européenne, dont les fautes et les responsabilités ne lui incombent pas. Mais pour la pensée supérieure qui a déterminé cette turbulente expédition, digne du XIIIe siècle, l'échec est manifeste, et la Chine avertie, armée et outillée par les Européens et bientôt débarrassée d'eux, pourra reprendre le cours de ses destinées.

Malgré toutes les bonnes raisons des économistes et des utilitaires, le monde est surtout mené par des motifs moraux, et ce ne sont pas seulement les traités de commerce, les exigences des agrariens et les luttes de partis, de classes et d'états à l'intérieur de l'Allemagne, c'est encore plus une certaine diminution politique et intellectuelle et comme un refroidissement de l'astre berlinois qui a amené la dispersion relative des membres de la Triplice. Le Soleil qui tenait tout groupé autour de lui, a perdu une partie de sa force d'attraction. Il n'y aura plus désormais de suprématie en Europe pour personne. C'est une bonne chance pour tous et pour chacun en particulier.

La rencontre amicale de l'Italie avec la France et la Russie sur les côtes d'azur a rompu le cercle fâcheux des alliances trop étroites et diversifié d'un rayon de fête l'horizon ordinairement trop lourd de notre politique. Quoi donc nous empêchait depuis un quart de siècle d'être les amis des Italiens et eux les nôtres? Il est temps que l'Europe fasse sa propre paix au dedans, mette l'ordre dans sa conscience européenne, se réconcilie avec elle-même et cesse de fatiguer le monde de ses prétentions exorbitantes. Le monde n'est plus ce qu'il était, toutes les mesures sont changées, et, si l'Europe ne prend pas soin de

son destin, par le travail, la liberté et la modestie, elle courra fortune. Aucune des puissances qui la constituent ne peut désormais prétendre par elle-même à la direction politique et morale de l'univers. Tout entière ensemble, elle peut encore résister pour un temps à la pression des forces nouvelles qui s'élèvent et surtout elle pourrait être l'éducatrice de ces forces nouvelles, mais par une politique de paix et de concorde et non point par cette politique d'agression et d'usurpation où elle est empêtrée.

Nous ne dirons pas que la Triplice n'existe plus, puisque cela déplaît à ceux qui la firent; mais vraiment la Triplice, la Duplice et toute autre forme d'accord spécial est en Europe un désaccord; aucun État, si grand qu'il soit, sur cette petite fraction de notre continent, n'est grand désormais, ne peut rien par lui-même; l'Europe totale a seule une existence positive et toute guerre entre ses divers membres serait désormais plus qu'une guerre civile, un véritable suicide européen, un suicide comme on n'en vit pas encore de pareil sur cette planète; celui de la Grèce antique (l'Europe est une Grèce un peu plus large) nous donne une idée faible de ce que ce serait.

HECTOR DEPASSE.

CONTE D'APRÈS-DEMAIN.

Mme Barte posa sa plume. L'Editorial était fini. Elle sonna; une fille de bureau entra. — A l'imprimerie, dit-elle, en lui tendant les feuillets de copie.

— Madame peut recevoir?

— Oui; faites entrer, par ordre d'arrivée. Voyons, la première carte. Ah! Ligeio! mais, certes, introduisez de suite... plutôt non, aussitôt que vous aurez transmis mon manuscrit.

Et Mme Barte jeta un coup d'œil rapide sur un livre jaune, qui se trouvait tout à sa portée sur la table : « Un Mariage dans l'ancienne France », puis elle relut quelques lignes de son numéro de la veille.

« Ligeio! comme Mireio! réfléchit-elle tout haut. Le livre était bon. Elle avait signalé elle-même à sa rédactrice bibliographique ce roman déposé au journal. Elle reparcourait quelques lignes de l'élogieux compte rendu. « Un Mariage dans l'ancienne France! » Ah! que joliment l'âme d'une petite pensionnaire des lycées de jeunes filles était déduite, et l'aube de rêverie scientifique bien rendue qui devait se lever dans ces cerveaux de pensionnaires du commencement du XXe siècle. Elles devaient lire du Wells, et les poètes symbolistes, et peut-être aussi les encycliques de Tolstoï et manger des confitures et des bonbons. Quel drôle de petit cerveau ça devait avoir, une fillette de ce temps-là! »

La porte s'ouvrit, et la jeune fille de bureau, s'effaçant, laissait passer un homme encore jeune, correct, la barbe courte, aux cheveux un peu plus longs que ne le permettait la mode de 1960 qui les coupait ras, l'air aimable d'ailleurs.

— Pardon, Monsieur, un instant, s'écria Mme Barte. Ne vous avais-je pas dit, ma fille, de faire entrer Mme Ligeio?

— Ligeio, c'est moi, Madame, dit le jeune homme; mais je ne suis pas une dame; je suis un monsieur, si extraordinaire la chose vous puisse-t-elle sembler.

— En effet, Monsieur, votre supercherie est d'un tour aussi anachronique que votre joli roman. Au reste, c'est charmant... En quoi, puis-je?... Monsieur?...

— Madame, j'étais venu remercier, du si aimable éloge, la critique de votre journal; elle ne m'a point caché que c'était sur votre invite qu'elle avait fait l'article, qui ne serait, et j'en suis fier, qu'un reportage un peu développé de votre opinion. C'est donc à vous que j'apporte la part la plus grande de mes actions de grâce.

— C'est plutôt moi, Monsieur, qui vous suis redevable pour le plaisir que vous m'avez donné, avec votre « Mariage dans l'ancienne France ». J'ai trouvé votre livre, je le redis, du tour le plus gracieux. Cette forme de mémoires, coupée de chapitres par lettres, m'a paru renouvelée, et heureuse. Nous avions perdu l'habitude de cette variété de formes dans le roman.

— Peut-être aussi, vous désintéressiez-vous du roman?

— Mais oui! nous sommes de notre temps, n'est-ce pas? Mais dites-moi, monsieur Ligeio... ou bien...?

— Pierre Féral.

— Monsieur Pierre Féral, pourquoi ce pseudonyme de Ligeio?

— Ligeia, masculinisée un peu.

— Très peu.

— D'accord.

— Pas assez.

— Et pourquoi?

— Eh bien! je l'avoue, j'y ai été prise. Mais franchement, dites-moi, pour avoir si subtilement noté des nuances d'âme féminine, — car, pour être à cadre historique, votre roman n'en contient pas moins des pages de psychologie, et ce sont celles qui m'ont le plus séduite, — n'aviez-vous pas de documents?

— Sans doute, il m'en a fallu pour me figurer ce passé déjà un peu lointain.

— Je voulais dire : n'aviez-vous pas de documents, de vraies lettres?

— Pas d'autres que les diverses correspondances publiées que vous connaissez aussi bien, mieux peut-être que moi; mon livre est un travail romanesque, à base d'érudition.

l'érudition aimable.

La directrice semblait attendre des communications nouvelles ou bien des adieux. Ligeio reprit :

— J'ai pensé, Madame...

— A propos, dites-moi, comment se fait-il que ni moi, ni personne de ma rédaction (je ne m'étonne pas qu'on n'ait pas deviné, votre roman paraît tout écrit d'une âme féminine), que personne n'ait su qu'un homme publiait un roman?

— J'ai rusé, Madame. C'est une amie dévouée qui s'est entendue avec l'éditeur, car ce livre est mon premier, et l'éditeur n'a fait d'autres frais que d'y apposer sa marque. Je ne me suis jamais montré à l'imprimerie, jamais je n'ai téléphoné, de sorte que personne ne pouvait se douter que quelque chose d'insolite aller se passer, je n'ose pas dire dans l'histoire, mais dans la chronique du roman.

— Vous m'y faites penser. Ligeio aura aussi les honneurs de la chronique... du journal. (Elle sonna, la fille de bureau se présenta.)

— Priez Mlle Judith de venir tout de suite... Mais, Monsieur, sans indiscrétion, que faites-vous, de votre profession?

— Je suis un petit peu électricien.

— Comme tout le monde!

— Oui, comme tout le monde; c'est ce qui m'en a fatigué, et je me suis demandé pourquoi je ne renouerais pas, par un archaïsme relatif, la filière avec les derniers maîtres du roman de ce commencement du xxe siècle, et leurs antécesseurs, Balzac, Flaubert, par exemple..., et puisque le grand reproche qu'on leur fit, et qui est juste, c'est que, ne sachant jamais s'abstraire de la femme, qui est le pivot de tous leurs romans, ils n'ont jamais su, dit-on, la traduire ni l'expliquer... j'ai voulu jouer la difficulté... et je suis heureux que vos suffrages soient venus me chercher dans l'incognito de mon sexe.

Mlle Judith entrait.

— Mademoiselle, dit Mme Barte, voici un sujet de chronique, pour demain. Le « Mariage dans l'ancienne France » n'a pas été écrit par une femme. Voici l'auteur, M. Jacques Féral, qui s'est couvert du pseudonyme de Ligeio. M. Féral aura la bonté de passer tout à l'heure à votre bureau et de vous donner quelques explications touchant ses motifs, sous les couleurs qu'il leur désire. Vous, vous enguirlanderez de réflexions... concluez qu'il faut bien que tout le monde vive... et rappelez que ce roman est une exception, très heureuse, mais qu'enfin...

— Oui, reprit Mlle Judith, c'est comme si, au temps où M. Féral a situé son roman, un homme se fût très intéressé à faire de la dentelle.

— C'est cela même...

— Bien, Madame, à tout à l'heure, Monsieur; et Mlle Judith s'en fut stricte, dans sa stricte robe noire, non sans avoir jeté sur M. Féral un regard d'étonnement compatissant.

— Aurais-je le droit de réponse, Madame, pour défendre les nouveaux droits du romancier?

— Sans doute, Monsieur, on ne peut vous le refuser; nous vous ouvrirons volontiers nos colonnes.

— Vous me comblez, Madame, et puisqu'il me semble que je ne rencontre pas en vous une hostilité de principe...

— De principe, si; mais j'ai été, je n'en disconviens pas, très captivée par votre livre.

— Cela m'encourage à vous demander encore une exception, une dérogation à vos principes, qui sont d'ailleurs ceux de tout le journalisme actuel...

— Et ce serait?...

— Une fois que le public aura été réhabitué par ces deux articles au romancier, à l'écrivain homme, pourrai-je espérer, puisque vous me trouvez quelque talent, de pouvoir être compté dans votre rédaction?

— Vous riez?

— Pas du tout!

— Alors votre roman ne sera pas une tentative isolée, un jeu d'esprit?

— Non, je veux prendre la carrière, complètement, et si je puis espérer...

— N'espérez rien; ne comptez pas sur moi; je me brouillerais d'ailleurs avec toutes les directrices des autres journaux... Il y a des choses qui ne se font pas... Non, c'est impossible... Que dirait-on?

— Et pourtant le roman vous a plu.

— Oui! mais croyez-vous qu'on puisse remonter un courant, basé sur des faits d'expérience? Il y a près d'un demi-siècle qu'il fut tacitement convenu, arrêté, que les habitudes promulguèrent que l'homme abandonnerait à la femme les fonctions postales, télégraphiques, la robe d'avocat, les services d'hygiène, le journalisme, le roman, et quelques menus labeurs, Les hommes laissèrent tomber des prérogatives. Ils reculaient, au vrai, devant l'envahissement féministe. Ils se sentirent inférieurs, je pense, ils crurent bien faire en abandonnant une partie perdue. Il ne s'agit pas ici, à votre occasion, pour moi, de défendre la puissance féminine; elle n'est pas en danger; vous êtes un cas isolé, et demain les hommes vont vous railler d'avoir écrit une anecdote sentimentale; mais me prêter au développement de votre paradoxale individualité! Non, je ne le puis.

— Madame, observez que ce n'est pas charitable.

— Pourquoi? Vous gagnez votre vie, vous êtes électricien.

— Oui, mais ça m'ennuie; je voudrais être romancier et chroniqueur.

— Qu'y puis-je?

— M'aider!

— Vous plaindre, tout au plus. Si vous voulez écrire chez nous, faites comme les autres hommes dont nous accueillons parfois des articles! Nous ne sommes pas intransigeamment féministes! Mais, jamais un homme ne nous a proposé d'écrire chez nous des chroniques ou des romans. Ils restent dans leur domaine d'hommes!

— Mais, Madame, Balzac, Goncourt, Zola...

— Ils étaient de leur temps, nous sommes du nôtre.

— C'est peut-être une singularité psychologique, mais il me semble bien être de mon temps, et ce qui m'intéresse, c'est la vie quotidienne, les rapports des êtres entre eux, l'histoire de ceux qui n'ont pas d'histoire, l'analyse des légers frissons de l'âme humaine. Je sais qu'il est de mode que vos collaborateurs tentent les quelques travaux qui sont jugés trop rudes pour une femme. Vous avez publié des récits de voyages pénibles, à la recherche de placers reculés, des séjours chez les dernières tribus un peu sauvages, des récits de vie dans les mines, et aussi des rêveries philosophiques...

— Oui, de ces choses hyperphysiques... La clientèle des journaux n'est pas exclusivement féminine, et il nous faut y avoir égard. La femme n'aime pas perdre pied, et ces constructions métaphysiques auxquelles vous faites allusion sont, en somme, des romans de fumoir, des causeries entre hommes et pour hommes qui aiment disserter après boire. Aussi pouvez-vous trouver chez nous, sous des signatures masculines, quelque peu de ces fantaisies métaphysiques, psychothérapiques, etc. Aussi quand il faut parcourir, en un bref article, les budgets des États et étudier des phénomènes économiques, c'est parfois à un homme que nous nous adressons; d'accord. Mais, et c'est un bon conseil, si vous voulez connaître le bon accueil dans les journaux et y avoir des succès, faites comme l'énorme majorité, la totalité même de vos confrères, faites du tourisme, de l'automobilisme nouveau, de l'aérostation, de l'aviation si vous pouvez, et apportez-moi des notes. Il y a en ce moment-ci un remue-ménage d'indigènes à Bornéo, allez-y. Allez voir les nouvelles installations minières de l'Altaï... que sais-je?... cela vous ouvrira toutes les portes... allez aux bateaux scaphandres...

— Je ne voudrais être que romancier intimiste ou historique et chroniqueur.

— Désolée! cher monsieur.

— Mais alors, Madame, comme je sens que je trouverai partout un accueil encore moins favorable que le vôtre, et que je me repens infiniment de m'être départi de l'incognito que je voulais garder, si j'osais vous prier de ne rien dire, de ne pas dévoiler que je suis non pas une romancière, mais un romancier..., si vous me gardiez le secret?

— Vous ne me l'avez pas demandé assez tôt, et je ne suis plus seule dans votre confidence. La chronique marche pendant que nous parlons.

— Arrêtez-la!

— Ah! non, c'est une information particulière et curieuse que nous tenons. Nous ne la lâchons pas.

— Enfin, Madame, j'espère arriver à vous tromper encore.

— Oh! je ferai attention! et sans rancune; merci encore du plaisir éprouvé à la lecture de votre roman.

GUSTAVE KAHN.

LA JEUNE MADAME ROLAND

On a dit qu'il n'existe pas de grand homme pour son valet de chambre. Il y a cependant quelque chose de plus terrible pour la mémoire d'un grand homme que l'indiscrétion même malveillante de sa domesticité, c'est la publication de sa correspondance intime. Il s'y montre en déshabillé, il y découvre son âme à nu, il y fournit à tout instant des armes contre lui-même. A plus forte raison cela est-il vrai des femmes qui se livrent davantage, étant plus passionnées. Mais Mme Roland paraît faire exception à la règle; elle sort jusqu'ici triomphante de cette épreuve redoutable. Un érudit de bonne foi (1) qui l'étudie depuis plusieurs années, avec un zèle pieux mais toujours clairvoyant et qui s'est constitué son historiographe, vient de nous donner en un beau volume, discrètement documenté, la première partie presque entièrement inédite de ses lettres de jeune femme, adressées pour la plupart à son mari, depuis le 4 février 1780, date de son mariage, jusqu'en décembre 1787, jusqu'à la veille de la Révolution. Je défie le lecteur le plus distrait ou le plus endurci de ne pas sortir de cette lecture profondément attendri.

« Hé quoi! se dit-on, c'est là cette Mme Roland qui fut l'âme de la Gironde, qui fit et défit des ministres et qui paya de sa tête, le 8 novembre 1793, une orageuse et passagère souveraineté! C'est elle qui pendant les premières années de son mariage ne vivait que pour son mari et pour son enfant, s'inquiétait à peine des événements publics, les ignorait souvent et bornait son ambition à la prospérité de son ménage! » Le contraste est poignant. Et l'on se demande alors en quoi ces deux femmes, qui n'en font pourtant qu'une, se ressemblent ou diffèrent l'une

(1) Lettres de Mme Roland publiées par Claude Perraud, recteur de l'Académie de Toulouse, t. Ier, Imprimerie nationale, grand in-4°, 1900 (*Collection de documents inédits sur l'Histoire de France*, paru en 1901).

de l'autre. Mais pour se livrer à cette étude comparative avec une suffisante précision, il faudrait que la publication des lettres de Mme Roland fût complète, et M. Perraud est encore loin de nous avoir livré tous ses trésors. Il est possible du moins de noter, en ses droits essentiels, la physionomie de la jeune Mme Roland peinte par elle-même. Ou je me trompe fort, ou elle se révèle en ce portrait, encore plus noble, plus touchante et moralement plus belle que ses admirateurs les plus convaincus n'auraient pu se l'imaginer.

Mme Roland s'était mariée à vingt-six ans. Elle était alors jolie. Elle l'avoue ingénument à son ami Bosc, sept ans après. « Une femme de passé trente ans qui est sage et point jolie ou *qui ne l'est plus*, si vous voulez », ce qui signifie, semble-t-il, que même en 1787 elle n'était précisément pas laide. « Je suis maigre comme un coucou, mais impunément, car mon gros visage n'en dit rien », écrivait-elle à son mari en 1784. Elle était nerveuse à l'excès et sensible aussi. Elle eut, une nuit de 1782, une véritable hallucination. Elle pleurait à la comédie « comme une petite fille ». Sa vie n'était « qu'une succession continuelle d'une grande activité et d'un extrême abattement ». Elle mangeait peu. « Je vis d'activité plus que de nourriture. » Elle dormait beaucoup, mais mal, avec agitation ou accablement, ne se levait « qu'avec effort et toujours lasse ». Son estomac était mauvais. La seule odeur de l'ail l'exposait à s'évanouir. Elle était sujette à des inflammations intestinales, à des coliques, dont il est sans cesse question dans ses lettres, ainsi que des remèdes usités au XVIIIe siècle pour ce genre d'incommodité et dont le principal, presque l'unique, était la purgation. Elle parle de ses misères avec une absence de pruderie bien concevable et bien naturelle entre époux, mais qui ne laisse pas de mettre le lecteur un peu mal à l'aise. Car n'est-ce pas une sorte de profanation que de se mettre ainsi en tiers dans les confidences qu'une femme réserve d'ordinaire pour son médecin ? Il est vrai qu'au XVIIIe siècle on regardait sur ce chapitre de beaucoup moins près qu'aujourd'hui, et qu'on appelait encore tout uniment les choses par leurs noms.

On ne saurait dire que Mme Roland fût l'ennemie des médecins; mais elle ne les aimait pas; elle se plaisait à les taquiner, à discuter avec eux sur les théories pour les amener ensuite à l'aveu de leur impuissance pratique. Leur art est « mensonger », dit-elle; « ils sont aveugles ». Elle mettait volontiers la médecine avec la métaphysique, dans le même sac. « J'ai par-dessus la tête de la métaphysique et de ses billevesées, dont je me suis gorgée à l'âge où d'autres se rassasient de romans; je ne me soucie des sciences que des différentes branches de l'histoire naturelle sur lesquelles j'aime à sauter en oiseau. » Parmi les sciences naturelles, bien qu'elle s'intéressât à la minéralogie, c'est la botanique qu'elle préférait. Les systèmes n'étaient point son fait; elle condamnait au pied levé la méthode dichotomique que venait d'inventer Lamarck. A Linné, à Tournefort, même à Laurent de Jussieu, dont elle suivit le cours au Jardin du Roi, elle préférait Rousseau. « Quelle différence de tous ces précepteurs au simple et sublime Jean-Jacques! Sans adopter nul système, il fait suivre la nature et met à portée de choisir ensuite avec profit celui qui plaira davantage. Les idées qu'il donne sont distinctes, agréables; il fait aimer la science; c'est déjà l'avoir enseignée à moitié. » A vrai dire, elle aimait les fleurs en poète bien plus qu'en botaniste. Ce n'était pas du tout une savante. Elle se bornait à épouser, à professer les idées de son entourage. En économie politique, par exemple, elle soutenait comme son mari la doctrine de la liberté; elle était pour Trudaine, ami de Turgot, contre la réglementation à outrance. Sa curiosité était presque universelle; mais elle se bornait à goûter de tout, à tout effleurer de son aile « d'oiseau ». Elle savait passablement l'italien, tout en l'écorchant un peu. Elle regrettait d'oublier « son pauvre latin ». Elle apprenait l'anglais et le lisait sans trop de peine, bien qu'un simple participe irrégulier l'arrêtât dans une traduction. Artiste, elle l'était d'instinct; elle chantait avec délices; elle jouait de la guitare et prenait des leçons de forte-piano. Elle adorait la musique, la « ravissante musique », et surtout l'opéra. Mais sa grande passion était la littérature.

« Je t'assure, écrivait-elle à son mari en 1787, que, quand tu auras fini tes arts, tes sciences et tout leur attirail, je me jette à corps perdu dans la littérature et je t'y entraîne avec moi. » C'est un monde où elle se sent chez elle et voudrait toujours vivre. « Vivat! Je me porte mieux, car tous mes goûts renaissent avec la vivacité qu'ils ont aux beaux jours. J'ai passé la journée d'hier à lire de la poésie et faire de la musique; les débris de Sophocle, d'Anacréon, de Sapho et des autres enchanteurs m'ont causé une douce ivresse : je me suis embarquée dans les brillantes chimères de la mythologie, et j'ai été ravie comme au premier voyage. » Dans ses heures de récréation, elle relit l'Arioste. « La faim de suivre le fil des aventures me poursuivant, j'ai commencé hier matin le troisième volume et je n'ai quitté qu'après avoir achevé le quatrième. Comment est-il possible qu'on s'échauffe de tant d'extravagances? Je crois que cet Arioste écrivait avec une plume enchantée comme étaient les armes de quelques-uns de ses héros. » Elle s'éprend de Thompson, elle « dévore » *Julie*,

« comme si ce n'était pas pour la quatre ou cinquième fois ». La lecture de Rousseau lui fait verser des « larmes délicieuses ».

Comment, avec un goût si vif pour les lettres, Mme Roland n'eût-elle pas été elle-même un écrivain? Sa correspondance tout au moins est un modèle de naturel, de sensibilité, de grâce ingénue, le vrai miroir de sa propre image. Elle décrit la nature, choses et gens, avec la précision d'un peintre. Je renvoie le lecteur à ses deux tableaux d'Ermenonville et de Villefranche, à ses boutades sur Amiens qu'elle compare aux *Palus Meotides*. Sa plume, courante et légère, ne se refuse pas des familiarités telles que « je m'en bats l'œil » ou « notre chienne de maison ». Elle laisse même échapper, çà et là, des mots crus et quelques *Rabelaiseries* dont personne alors n'eût pensé à se scandaliser. Elle sait prendre, à l'occasion, des airs académiques. Mais le vrai charme de cette correspondance, c'est le ton badin et bien français qui s'y mêle aux effusions du cœur, c'est le sourire qui l'éclaire, joyeux mais attendri, et quelquefois mouillé de larmes. Les gentillesses, les trouvailles de mots l'émaillent de leurs fleurs. « Si vous ne trouvez pas ma remarque bonne, dit-elle à son ami Bosc, je vous donne un petit soufflet, une embrassade, je fais une pirouette, et puis bonjour. » — « Peste!... Vous devenez galant! Vous m'appelez « belle dame »! Je me rengorge, faut voir! J'en ai presque trois mentons. » Et à son mari : « Les pieds me brûlent de retourner près de toi. » En parlant de sa fille : « Elle se roule dans le trèfle des allées, se joue au milieu des fleurs, dont elle semble l'aînée. »

Le style de Mme Roland est bien à elle. Ses opinions morales, religieuses et politiques ont moins d'originalité; elle les partage avec la plupart des hommes de son temps. Son idéal très noble, bien qu'un peu vague, est presque entièrement emprunté à Rousseau qu'elle lit et relit. « Je voudrais arrêter le soleil, comme Josué, lorsque je suis avec mon cher Rousseau. » Mais elle s'inspire souvent aussi de Montesquieu ou de Voltaire et de l'*Encyclopédie*. Ayant été fort dévote dans sa première adolescence, elle sait « son Écriture et même son Office divin aussi bien que ses philosophes »; elle « agit extérieurement comme il convient en province à une mère de famille qui doit édifier tout le monde ». Mais dans l'intimité « elle se moque du diable et ne croit guère en Dieu ». Attendez! Ce n'est là qu'une boutade : elle y croit au fond. « Toutes les fois que je me promène dans le recueillement et la paix de mon âme, au milieu d'une campagne dont je savoure tous les charmes, je trouve qu'il est délicieux de devoir ses biens à une intelligence suprême; j'aime et je veux alors y croire, Ce n'est que dans la poussière du cabinet, en pâlissant sur les livres, ou dans le tourbillon du monde, en respirant la corruption des hommes, que le sentiment se dessèche et qu'une triste raison s'élève avec les nuages du doute ou les vapeurs destructives de l'incrédulité. » En morale, comme en religion, elle fait deux parts dans sa vie. Elle prend « les hommes tels qu'ils sont, le monde comme il va ». Elle tâche de s'y accommoder. Mais elle juge son temps, elle le pénètre d'un regard aigu; et dans son for intérieur elle s'indigne contre toutes les injustices, les bassesses, les lâchetés et les turpitudes. Elle blâme une Mme d'Eu qui n'a pas le courage d'allaiter son nouveau-né; du coin de son feu, tandis que la neige tombe, elle s'attendrit sur le sort « des malheureux accablés de misères et de chagrins »; elle plaint les paysans « plus misérables cent fois que les Caraïbes, les Groenlandais et les Hottentots... Ces gens-là souffrent des mois entiers sans discontinuer, ils s'alitent sans rien dire, boivent du vin trempé pour tisane... ne songent point au médecin..., appellent le curé à l'agonie et trépassent en remerciant Dieu de les délivrer. » Elle fait plus, elle secourt les malades; elle soigne une très pauvre femme de l'âge de son père, se consolant ainsi de ne pouvoir lui rendre à lui-même « des devoirs dont elle aimerait à s'acquitter ». Elle confond dans son amour la nature et l'humanité. Cependant elle n'entrevoit aucun moyen de réformer la société; elle s'étonne qu'un de ses amis combatte le droit d'aînesse. Il y a même une idée qui semble encore absente de son cœur : c'est le culte de la patrie. La politique l'ennuie; les gazettes la font bâiller, elle admire les Anglais, elle ne s'intéresse pas à la guerre d'Amérique et méprise les guerres en général, qui ne sont à ses yeux que des « querelles de rois ». Le roi et sa couronne ne lui inspirent aucun respect, et ne l'intimideraient pas; elle a horreur de la sottise et de l'inutilité des nobles; elle « abhorre du plus profond de son âme... l'affreux gouvernement de son époque et, pour un peu, voudrait fuir en Pensylvanie.

Ainsi, à la veille de la Révolution, Mme Roland ne croyait pas la Révolution possible, n'en soupçonnait même pas l'approche. Voilà de quoi enseigner la réserve à ceux qui prédisent l'avenir et prétendent tirer l'horoscope de leurs contemporains. Mais si la future inspiratrice du ministère girondin de 1792 déchiffrait mal le livre du destin, elle ne s'ignorait pas elle-même; elle voyait au fond de son âme et se savait capable des plus grandes choses. « Je t'avoue à toi, disait-elle à son mari dès 1782, qu'en lisant un roman ou un drame, je n'ai jamais été éprise du second rôle; je n'ai pas lu le récit d'un seul acte de courage ou de vertu que je n'aie osé me croire capable d'imiter cet acte dans l'occasion... Je ne sais si c'est effer-

vescence d'imagination, mais, en étudiant l'histoire, je n'ai point eu pour les beaux traits et les grandes actions cette admiration pure et froide que je vois à mille gens... L'exposé du bien fait par mes semblables m'a touchée, m'a pénétrée d'admiration et de plaisir ; il me rendait meilleure à mes yeux, parce qu'il éveillait en moi la confiance d'en faire autant... » En un mot, vienne la tragédie : elle est prête à y jouer l'un des premiers rôles.

Déjà c'est une femme d'action. Elle n'aime pas le monde, bien qu'elle s'y amuse quand elle y est et y danse volontiers. Elle préférerait « tuer les chenilles de son jardin que de dire des riens en société ». Elle n'a pas de coquetterie, ne passe que dix minutes à sa toilette et s'inquiète peu de la robe qu'elle mettra. Son activité ne se dépense donc pas en simagrées ni en sornettes, et elle ne se trouve nulle part si bien qu'à la campagne ou dans son cabinet de travail. Mais qu'il survienne une affaire touchant l'un des siens et que son cœur tressaille, aussitôt la voici en mouvement ; elle se met en campagne et rien ne l'arrête. Il faut la voir en 1784, quittant Amiens en pleins froids, s'arrachant à sa maison, à sa fille et à son mari, accourant à Paris seule avec sa bonne, s'installant tant bien que mal à l'hôtel et pendant deux mois multipliant ses démarches, assiégeant les ministères, frappant à toutes les portes, courant plusieurs fois à Versailles, admirable de sang-froid et d'éloquence, d'habileté et de courage, obstinée dans son métier de solliciteuse jusqu'à en tomber malade. Et pourquoi tant d'intrigues ? Pourquoi cette dépense d'efforts héroïques ? Pour quémander en faveur de M. Roland de la Platière... des lettres de noblesse ! Elle ne les obtint pas d'ailleurs, elle parvint seulement, et par hasard, à faire nommer son mari inspecteur à Lyon.

Ces deux mois de correspondance sont doublement instructifs. Les bureaux de l'Ancien régime y sont pris sur le vif, peints de main de maître. Cet *instantané* restera classique. Et aussi l'on devine, à l'activité effrayante que dépense pour un mince objet cette novice de la diplomatie administrative, la passion dont elle sera dévorée dans les luttes politiques.

La passion, c'est là Mme Roland tout entière. Ah ! qu'elle est bien la fille de Jean-Jacques ! Cette passion est une flamme vive et pure que les sens alimentent peut-être de quelques parcelles, mais que l'exaltation de l'esprit et du cœur embrasent et où la rancune ne jette que des ombres fugitives. Mme Roland aima passionnément son mari, sa fille et ses amis. « Nous aimons en solitaires, dit-elle, peu d'objets mais avec transport » ; quelle amie parfaite et pour Bosc et pour Lanthenas ! Avec quelle grâce elle les plaisante, avec quel abandon elle se confie à eux, avec quelle bonté de sœur aînée elle les console dans leurs chagrins ! Il semble que chez ce pauvre Bosc l'amitié peu à peu fût devenue de l'amour. Lors d'une séparation, comme il essayait en vain de refouler son désespoir, de peur de se trahir, au moment des adieux, il s'était enfui, et il avait cherché de mauvaises raisons pour rompre avec M. et Mme Roland. Mais *elle* ne l'entendait pas ainsi, et à force de tact, d'éloquence et de raison, elle parvint à le ramener, à le calmer tout en lui faisant la morale : « La tranquille et sainte amitié a un point d'appui où tient toujours le balancier. Les passions, délicieuses et cruelles, nous emportent hors de nous-mêmes et nous laissent enfin ; mais l'honnêteté de l'âme et des procédés, la confiance d'un cœur droit et sensible, la modération d'un caractère sage et fixé par de bons principes, voilà ce qui assure une liaison, tel refroidissement qu'elle paraisse souffrir. Voilà, mon ami, ce qui vous promet de me retrouver toujours la même. »

Avec son mari elle épuise toutes les formes écrites de la tendresse. Bien qu'il eût vingt-deux ans de plus qu'elle, qu'il fût plutôt sérieux et qu'il fût loin de l'égaler en richesse d'âme et en élévation de pensée, peut-être même à cause de tout cela, elle lui prodigue, avec une nuance de respect, les noms les plus doux. On sent qu'elle l'aime profondément. Elle lui écrit : « J'ai faim de te voir. » « Je me suis enfermée pour te lire ; je t'ai lu, relu, puis lu encore ; puis j'ai pleuré ; Dieu sait ! Je ne saurais tenir ma plume : je baise ta lettre ! Tu l'as touchée, cette feuille où ton cœur se peint, ce cœur si tendre, si honnête, où je me réfugie, où seul je me plais d'exister. » Ceci est de l'année qui suivit leur mariage. Toutes les lettres qui suivent sont du même style, et quand le français ne lui suffit pas, elle y ajoute l'italien, et l'on éprouve quelque scrupule à tirer de l'ombre et à imprimer toutes ces douces formules qui étaient faites pour l'intimité. Nous ne les répéterons pas. Cinq ans après, comme Bosc s'était permis de la plaisanter sur son amour de colombe pour son mari, qui avait alors cinquante-quatre ans, elle est tout près de se fâcher. « Oui, Monsieur, je n'en démords pas, c'est mon *tourtereau*. Où donc avez-vous vu que l'âge et la maigreur changeassent l'espèce du tourtereau ? La jeunesse et l'embonpoint sont-ils les caractères distinctifs de cet être attachant ? J'avais cru, jusqu'à présent, que la tendresse, la fidélité, la constance étaient ses qualités les plus remarquables... Un vieil étourneau me paraîtrait assurément fort ridicule, mais un tourtereau dont l'âge n'aura fait qu'assurer la persévérance ne sera jamais moins aimable et moins tourtereau. »

Elle ne se bornait pas à des phrases sentimentales, à des caresses de mots. Comme Roland était fort occupé par ses fonctions qui exigaient de lui des

démarches et des tournées continuelles, par ses travaux et surtout par son grand Dictionnaire des manufactures, elle voulut être son secrétaire et sa collaboratrice. Elle s'imposait ainsi chaque jour un labeur ingrat. Elle s'intéressait à l'emploi des cendres de tourbe comme engrais; elle essayait un modèle de métier à tisser; elle se connaissait en velours; elle lisait avec empressement un traité de la garance; elle traduisait de l'anglais un « Guide du berger »; elle complétait, amendait, mettait au net des articles ayant pour titres : « Boursier, Poil, Frise, Bonneterie, Blanchissage, Soie, Mouton, etc.; » elle vérifiait méticuleusement des planches gravées; elle copiait et recopiait des mémoires. Autant de corvées qui la rebutaient, mais qu'elle s'imposait.

Ne croyez pas cependant qu'elle négligeât son ménage. Cette femme de bureau était une excellente maîtresse de maison, vigilante, entendue, économe. Par goût? Non: par devoir, ou plutôt par amour encore. « Je fais le diable à quatre dans ma maison et, comme je ne suis pas trop diable naturellement cela me fatigue et me déplaît beaucoup, mais je crois que ma cuisinière fait danser l'anse du panier, et je suis d'une colère épouvantable. » Elle trouve le temps de coudre, de faire des confitures, de diriger la lessive, de surveiller le travail de ses domestiques, de tenir très régulièrement ses comptes. Roland devenu propriétaire du « Clos » près de Villefranche, ayant entrepris des réparations et des bâtisses, elle s'improvise architecte, elle met la main à la pâte, elle nettoie. Elle approprie la « souillarde ». Bien qu'elle n'entende rien à l'agriculture, elle se fait paysanne. Ce n'est pas une petite-maîtresse, tant s'en faut. « Je préside à la dissection d'un cochon. Oh! comme vous vous lécheriez les doigts de mes boudins! »

Il y a enfin un métier où Mme Roland est incomparable, c'est celui de mère. Le 4 octobre 1781, elle donna naissance à une fille qui fut nommée Eudora. La jeune convalescente fit une rechute et son lait tarit. Cet accident dont toute autre, bien qu'à regret, eût pris à la longue son parti, lui inspira une résolution vraiment héroïque. Pendant un grand mois, elle se fit teter deux fois le jour par une femme. Enfin le lait reparut. « Santé, plaisirs, tout renaît, mon bon ami... Laisse dire tous ces gens qui ne comptent pour rien sur la nature qu'ils n'ont jamais eu le courage de suivre avec constance. Je serai nourrice en dépit d'eux... Si j'avais négligé de solliciter la nature après ma maladie, je me serais toujours dit que je n'avais pas fait pour notre enfant tout ce qu'il m'avait été possible de faire. Ses plus légères souffrances auraient éveillé chez moi ce remords, et, s'il lui fût arrivé quelque accident grave, j'aurais été inconsolable le reste de ma vie. » La petite Eudora n'avait pas une très bonne santé; à la moindre alerte sa mère est dans les transes. « Sa toux me déchire les entrailles; à peine quelqu'un s'est-il aperçu qu'elle avait un peu de rhume; moi je le sens, je ne vois que vous deux et je souffre en l'un et l'autre. » L'enfant grandit : sa mère est son seul professeur; elle lui fabrique de petites histoires; elle se fait un plan d'éducation emprunté à la *Julie* de Jean-Jacques : « Ne jamais se fâcher...; ne jamais employer ni fouet, ni tapes, ni mouvement, ni ton qui décèle l'impatience...; faire en sorte que l'enfant se plaise avec nous plus qu'avec qui que ce soit... : formons le caractère de préférence à tout, et que le reste vienne par inspiration, non par contrainte. »

Mme Roland, absorbée par ses devoirs, par son amour de mère et d'épouse, ne voyait rien au delà, était sans ambition, même littéraire. Elle le répète à maintes reprises. « Définitivement, mon cher ami, le Clos, la verdure, Eudora, la délicieuse paix, la ravissante amitié, nous aurons tout cela et je me moque du reste. » — « En vérité... je n'ai pas la moindre velléité pour la fortune; il me semble que nous sommes aussi heureux qu'on peut l'être dans ce monde, avec le petit coin de terre où nous pourrons poser la tête en disant adieu à toutes les vanités. »

Hélas! elle devait connaître toutes ces terribles vanités, et c'est ailleurs qu'elle devait poser sa tête!

PIERRE FONCIN.

L'AVANCEMENT DANS L'ARMÉE[1]

Dans les articles précédents, j'ai exposé dans tous ses détails le mécanisme d'un projet d'avancement approprié aux officiers désignés dès les premières années de leur carrière pour occuper les emplois les plus élevés de la hiérarchie militaire. Je crois avoir démontré qu'il est possible d'assurer à notre armée un haut commandement expérimenté. Mais à côté de ce côté matériel de la question se dresse, beaucoup plus important encore, le côté moral en quelque sorte qui consiste dans l'enseignement technique donné aux futurs détenteurs du commandement, dans l'adoption d'une méthode, d'une doctrine dont l'application maintiendra constamment les officiers dans la voie des principes rationnels de la conduite des troupes en campagne.

Le triomphe définitif de quelques grands hommes de guerre qui ont laissé dans l'histoire une trace impérissable, est dû assurément à l'emploi d'une méthode particulière et personnelle appropriée aux circonstances diverses

1. Voyez la *Revue* des 29 décembre 1900 et 13 avril 1901.

mœurs, armement, théâtres d'opération, effectif, qui les entouraient. Il est bien évident qu'à la ces principes, il existe des modes de faire qui, assurer le succès ou pour éviter les désastres, et cela que l'on combatte avec des flèches ou avec des fusils perfectionnés, en plaine ou en montagne, avec des troupes de métier ou avec de simples citoyens armés, avec des armées de 10 000 ou de 500 000 hommes. Mais à côté de ces principes, il existe des modes de faire qui, mis à jour à l'improviste, au moment opportun, donnent à celui qui les a inventés la certitude de la victoire et la consécration de la gloire. C'est ainsi que Napoléon, tout en observant religieusement les principes généraux de la stratégie et de la tactique a su, par l'emploi d'avant-gardes stratégiques, tromper constamment ses adversaires sur ses intentions offensives et obtenir d'un seul coup leur anéantissement. Il suffit de citer Marengo, Iéna, Austerlitz, Wagram. De même en 1870, de Moltke, qui avait préparé depuis de longues années sa guerre contre la France, trouva le moyen de briser, au premier abord, ce qu'il redoutait avant tout de la part des troupes françaises, un élan inconsidéré qui eût porté un trouble irréparable dans les mouvements méthodiques de ses armées composées d'hommes à tempérament froid et prompt au découragement. Utilisant jusqu'à l'excès la supériorité de son artillerie, il enjoignit de commencer l'action par une accumulation des feux de cette arme, accumulation prolongée jusqu'à la démoralisation de l'adversaire qui, maintenu éloigné et forcément inactif, perdait d'heure en heure toutes ses qualités d'entrain et d'énergie, et de choisir alors ce moment pour lancer sur lui ses troupes conservées pour la plus grande partie à l'abri et achever ainsi sa déconfiture. Toutes les batailles de 1870 ont été livrées de cette même façon par les Allemands et elles ont toutes tourné à leur avantage parce que la méthode directrice, qui y présidait, était fondée sur les données les plus rationnelles, appropriées à l'armement en service, au caractère des deux adversaires, aux terrains, en général découverts, des campagnes françaises.

En 1870, non seulement aucun de nos généraux n'a eu une idée géniale dont la réalisation aurait pu se traduire par l'établissement d'une méthode de guerre, mais encore aucun de ceux qui étaient en possession d'une part du grand commandement n'a même observé les règles les plus élémentaires de la stratégie ou de la tactique. On peut pourtant affirmer que si ces généraux s'en étaient simplement tenus à l'application des principes, non pas napoléoniens, mais d'usage courant, les débuts de la campagne eussent été considérablement modifiés à notre avantage.

En effet, sans revenir encore sur la disposition si défectueuse de nos troupes en un mince cordon de 260 kilomètres (de Thionville à Belfort), prenons la situation de l'armée française telle qu'elle était à la date du 1er août, date où le commandement suprême décida la marche sur Sarrebrück. Notre infériorité numérique nous était connue, puisque c'est elle qui nous avait empêchés de prendre l'offensive dès le début. Tout indiquait donc la nécessité de concentrer toutes nos forces de façon à pouvoir profiter d'une occasion de rencontrer l'ennemi divisé sur un point, et, en un moment quelconque, inférieur en nombre. Mais sur quel point opérer cette concentration, puisque notre frontière menacée se développait sur une longueur de 260 kilomètres, et que grâce à l'inertie de notre cavalerie dont on ne savait pas se servir, nous n'avions aucune indication sur la situation des troupes ennemies, à cette date du 1er août? Un chef d'état-major général tant soit peu imbu des principes fondamentaux de la guerre moderne, aurait pris la carte et, prévoyant que les Allemands agiraient comme en 1866, qu'ils se serviraient de leurs lignes de chemin de fer pour amener leurs troupes sur le théâtre d'opération, il aurait vu que dans le triangle compris entre le Rhin et la Moselle, quatre voies ferrées seulement pouvaient servir de lignes d'opération aux armées allemandes. Ces quatre lignes devaient servir à l'écoulement vers la frontière française des corps d'armée mobilisés dans l'Allemagne du Nord et dans l'Allemagne centrale. Ceux de l'Allemagne du sud, fournis par la Bavière, le Wurtemberg et Bade, devaient être amenés par les lignes débouchant sur le Rhin. Or, les plus occidentales lignes convergent sur Sarrebrück où elle se réunissent, et la quatrième aboutit sur la frontière à plus de 60 kilomètres de Sarrebrück, les deux groupes étant séparés par un pays très accidenté, couvert par les dernières ramifications des Vosges. La nature même de ce tracé de voies ferrées indiquait qu'il y avait lieu de concentrer l'armée française entre les deux groupes de chemins de fer allemands, c'est-à-dire entre Sarrebruck et Wissembourg avec une garde vers ces deux points. L'attaque de l'une de ces deux gardes entraînait la marche de toute l'armée

française vers ce côté, et le résultat suivant aurait été obtenu, que, le 6 août, jour de la bataille de Reichshoffen, la troisième armée allemande, forte de 180 000 hommes, aurait eu à combattre non pas les 40 000 de Mac-Mahon, mais plus de 200 000 Français. A la difficulté que cette troisième armée allemande eut à vaincre dans cette mémorable journée, on peut juger de ce qu'aurait été l'issue de la lutte. Vers la fin du combat, quand les Allemands, à bout de souffle, ont pris pied victorieusement sur le plateau de Freschwiller, si plus de 100 000 hommes de troupes fraîches avaient été là, égales en valeur à celles qui venaient d'opposer une si héroïque résistance, il n'est pas téméraire de dire que l'armée allemande eût été sérieusement compromise et peut-être mise hors de cause du premier coup. Et cette éventualité peut être admise avec d'autant plus de raison que la troisième armée était complètement isolée, séparée des deux autres en marche sur la Sarre par 60 kilomètres, sans ligne de manœuvre permettant d'opérer une jonction, et par conséquent sans aucune chance d'être secourue. Du coup, la marche des deux autres armées allemandes, menacées d'être coupées du Rhin et d'être attaquées dans une situation défavorable, se trouvait arrêtée et probablement la concentration en arrière sur Mayence immédiatement reprise. Notre frontière était dégagée et les opérations se trouvaient reportées sur le territoire ennemi.

On multiplierait ces exemples à l'infini ; car, en 1870, nous avons constamment marché d'erreur en erreur, et c'est de l'accumulation de nos fautes qu'est faite la longue série de succès de nos adversaires. On peut toutefois, par ces deux exemples, se rendre compte de l'importance que prend actuellement, pour la conduite de nos immenses armées, l'observation des principes des sciences militaires, et de l'utilité d'une doctrine adaptée aux circonstances, produit du travail à défaut du génie d'un homme.

*
* *

Pour mettre en pratique une doctrine, une méthode de guerre quelconque, il est de toute nécessité de faire appel aux ressources indispensables de la manœuvre. Manœuvre tactique sur le champ de bataille, manœuvre stratégique pour y amener au moment voulu tous les éléments qui doivent concourir à l'obtention du résultat final. Manœuvrer n'est pas chose facile avec nos armées modernes dont les effectifs se chiffrent par centaines de mille hommes, dont l'unité de bataille, le corps d'armée, ne comprend pas moins de 25 000 fusils, 1 200 sabres et 120 canons. Avec les petites armées des premières campagnes napoléoniennes, la manœuvre était relativement aisée. Mais comment répéter la manœuvre d'Arcole avec 400 000 hommes ! A cette époque, un général en chef pouvait compter sur son inspiration, sur son coup d'œil ; il pouvait se rapprocher assez de l'ennemi pour constater une faute dont il s'empressait de profiter. Si, à Austerlitz, les deux armées en présence avaient été séparées par 3 kilomètres, au lieu de 5 ou 600 mètres, Napoléon n'aurait pas pu s'apercevoir que l'armée ennemie dégarnissait son centre pour le porter sur son aile gauche, et l'idée générale de foncer sur ce centre affaibli pour couper l'ennemi en deux n'aurait pu lui venir.

Pour avoir une idée des difficultés que peut présenter une manœuvre tactique, celle d'un corps d'armée, par exemple, il suffira de savoir que ce corps d'armée en ordre normal de marche sur une route, cas le plus ordinaire à la guerre quand on s'approche de l'ennemi, n'occupe pas moins de 25 kilomètres. Quand l'avant-garde s'engage, la queue de la colonne a quatre heures à marcher avant d'être au feu. Une fois déployé à sa place de bataille devant l'ennemi, le corps d'armée s'étend sur un front de 3 à 4 kilomètres ; il est réparti sur plusieurs lignes qu'on peut dénommer des appellations générales de ligne de feu, de soutien, de réserve ou de choc. Sur cette étendue, il s'agit d'établir les troupes d'infanterie, quatre brigades de 6 000 fusils chacune, et les 120 pièces de canon de façon que ces deux armes se prêtent un mutuel appui, que leurs efforts soient judicieusement coordonnés, que l'effet utile rendu par chacune d'elles soit porté à son maximum, et que la cavalerie, soit en cas de succès, soit en cas de reculade partielle, puisse agir instantanément en quelque sorte pour compléter ce succès en achevant la déroute de l'ennemi ou pour arrêter l'assaillant vainqueur ; enfin il y a lieu, suivant la conformation du terrain et le rôle particulier affecté au corps d'armée dans l'ensemble du dispositif de combat, de renforcer les positions occupées par les troupes au moyen d'ouvrages de campagne élevés à la hâte avec les outils que les hommes portent avec eux. Et toutes ces opérations doivent être faites sans pouvoir tenir compte de la situation de l'ennemi qu'on ne voit pas, et dont on ignore absolument les intentions et les mouvements, par conséquent dans le but de parer à toutes les éventualités qui peuvent se présenter dans une grande bataille.

Puis, il faut que tout ce dispositif fasse œuvre de vie ; que, suivant les péripéties des combats, il resserre ses divers éléments soit sur la tête, c'est-à-dire d'arrière en avant, soit sur la queue, c'est-à-dire d'avant en arrière ; que l'ossature représentée par la ligne d'artillerie se déplace pour suivre les diverses phases de l'action, quelquefois que tout l'ensemble s'établisse sur un nouveau front oblique au premier, etc.

Par ce rapide énoncé, on peut voir combien complexe est la science de la tactique.

* *

La manœuvre stratégique n'est pas moins compliquée et exige, pour être menée à bien, un savoir encore plus profond et plus varié. Une armée comprend ordinairement quatre ou cinq corps d'armée, soit de 150 000 à 180 000 hommes.

Quand cette armée marche à l'ennemi, elle ne suit pas une seule route sur laquelle elle s'allongerait pendant 100 ou 125 kilomètres, et au moment où sa tête s'engagerait avec l'ennemi, le dernier élément aurait à marcher trois jours au moins avant d'arriver à hauteur du premier. Elle se fractionne donc en plusieurs colonnes de corps d'armée qui se dirigent par des routes distinctes vers l'objectif indiqué. Mais, dans les pays même les mieux pourvus en voies de communication, les routes parallèles ou convergentes vers un même point sont séparées par des intervalles de 12 à 15 kilomètres en moyenne. Si donc, dans une armée de cinq corps, on en fait marcher quatre en première ligne, chacun sur une route particulière et un en arrière, on obtiendra un front de marche de 40 à 45 kilomètres en admettant entre les routes suivies l'intervalle moyen. Il faut donc diriger la marche de ces divers corps de façon que leurs têtes restent sensiblement à même hauteur. De plus, au voisinage de l'ennemi, ces quatre corps ne devant plus occuper un front de combat que de 12 ou 14 kilomètres, il faudra faire resserrer les intervalles existant entre eux pendant la marche. Puis il faudra assigner à chaque corps sa zone d'action sur le champ de bataille, son rôle, son objectif, en même temps choisir une position de repli pour recevoir l'armée en cas d'échec, protéger sa retraite et y installer la réserve générale. Souvent, au cours des opérations, par suite de mouvements accidentels de l'ennemi, une armée en marche aura subitement à changer de front. Un tel mouvement entraîne des modifications correspondantes, mais d'un établissement des plus difficiles dans les lignes de communication des corps d'armée. Et cependant, le chef d'armée aura toujours le soin de ne pas découvrir sa ou ses lignes d'opérations, ordinairement les lignes ferrées qui le rattachent au cœur de la nation et d'où il tire toutes les ressources indispensables à la guerre : hommes, vivres, munitions, approvisionnements de toute sorte, et par lesquelles il se débarrasse des non-valeurs qui l'encombrent : blessés, malades, prisonniers de guerre, matériel à réparer, etc.

A voir toutes les difficultés de tout genre qui surgissent à chaque moment dans les opérations effectuées avec de grosses armées, on se demande s'il peut exister un général capable de commander en chef. Évidemment non, s'il n'a pas été dressé pendant toute sa vie à remplir un jour ces délicates fonctions, et c'est pour cela que Bazaine mit trois jours pour faire parcourir 12 kilomètres à son armée parce qu'il n'avait pas la moindre idée de ce que pouvait être la marche d'une masse de 180 000 hommes et que les officiers d'état-major qui l'assistaient n'en savaient pas beaucoup plus que lui. C'est pour cela que Mac-Mahon, une fois résolu à marcher sur Carignan, prit des dispositions qui eurent pour résultat de faire piétiner sur place son armée de 100 000 hommes dans l'Argonne et la firent rejeter sur la Meuse. C'est pour cela que Bourbaki, avec une armée de plus de 100 000 hommes, ne parvint pas à débloquer Belfort, bien que n'ayant affaire qu'à 40 000 adversaires. Y a-t-il lieu de leur faire un reproche de leur ignorance ? Mon Dieu, non, puisque personne n'avait jamais songé à leur apprendre leur métier de généraux en chef. Mais, maintenant que la leçon nous a été donnée si durement, nous serions impardonnables de ne pas en profiter et de continuer les errements déplorables qui nous ont perdus en 1870. Le métier de général est des plus difficiles, apprenons-le de bonne heure à ceux qui devront l'exercer un jour, de façon qu'ils n'éprouvent aucun embarras à se retrouver au milieu des éventualités les plus compliquées de la guerre.

* *

Si l'on se reporte à la marche de l'avancement des officiers dressés pendant toute leur carrière au généralat, on pourra remarquer que dans les grades de capitaine et de commandant, il leur sera facile d'exercer leur commandement sur des unités, compagnies, batteries, escadrons, bataillons, groupes de batteries, régiment de cavalerie, mises sur le pied de guerre, car il sera toujours facile de compléter, pour l'infanterie et l'artillerie seulement, puisque les escadrons possèdent

ou doivent posséder en temps de paix leur effectif de guerre, l'effectif de paix de l'unité qu'ils commandent avec des hommes pris dans les autres unités du régiment. Mais quand on arrive aux grades de colonel et surtout de général de brigade, alors la possibilité de l'apprentissage devient nulle. En effet, un général de brigade n'a, la plupart du temps, sous ses ordres directs qu'un des deux régiments de même arme composant sa brigade, et ce régiment se trouve, la plupart du temps, bien au-dessous de l'effectif réglementaire de guerre qui est de 3 000 fusils ou de 60 pièces. Alors, comment exercer les brigadiers à la manœuvre de guerre ? La difficulté, l'impossibilité se dresse encore plus manifeste s'il s'agit des grades de commandant de corps d'armée ou d'armée. En temps de paix, le corps d'armée, unité tactique de bataille, n'existe pas. Les fonctions du général de corps d'armée sont tout administratives ; celles du général d'armée sont nulles, puisque l'unité stratégique dite armée n'a pas d'existence réglementaire, les commandants d'armée n'étant désignés que pour le temps de guerre. Et, cependant, ces officiers, responsables pendant la guerre, devraient être le plus sérieusement exercés, pendant la paix, au commandement des groupes qu'ils auront à commander en campagne. Alors, que faire ? Car il est impossible de maintenir, en temps de paix, les différents corps sur le pied de guerre, sous prétexte d'instruire des généraux, et il est également impossible de rassembler, d'une façon permanente, tous les éléments constitutifs des corps d'armée sur le même lieu. Le seul moyen pratique me paraît être dans l'adoption des procédés employés par la marine.

La marine entretient d'une façon permanente plusieurs unités stratégiques sur le pied de guerre, afin d'habituer les officiers généraux (vice-amiraux et contre-amiraux) à exercer le commandement supérieur. Dans la Manche, dans la Méditerranée, sont réunies des escadres comprenant plusieurs divisions à la tête desquelles sont placés, pendant un temps suffisamment long, les officiers arrivés aux derniers échelons de la hiérarchie. Pourquoi l'armée de terre n'imiterait-elle pas cet exemple ? Rien ne serait plus facile que d'entretenir constamment, sur pied complet de guerre, un corps d'armée, au camp de Châlons, par exemple. Il formerait le noyau de nos troupes de couverture, et servirait à l'instruction tactique de nos généraux de brigade et de divisions qu'on ferait, à tour de rôle, passer dans ses cadres où ils s'exerceraient au maniement des grosses unités constituées comme en temps de guerre. Grâce à ce vaste champ d'expérience, on pourrait procéder au choix, à la détermination et à la mise en application d'une doctrine dans des conditions d'unité impossibles à trouver ailleurs.

*
* *

Voilà pour la tactique. Pour la stratégie, la chose est moins commode. On ne peut, en effet, écrémer complètement tous les corps d'armée au profit de quatre ou cinq, dont on formerait une armée sur le pied de guerre. Outre que les autres corps d'armée seraient réduits à l'état de squelette, au grand détriment de l'instruction des cadres qui est si importante, la constitution de l'état permanent d'une aussi puissante agglomération, dans une seule et même région, offrirait des inconvénients sans nombre qui doivent la faire rejeter *a priori*. L'occasion, pourtant, ne manquerait pas si les grandes manœuvres étaient exécutées d'une façon rationnelle. Actuellement, les grandes manœuvres sont effectuées chaque année dans nos 19 corps d'armée. Dans quatre ou cinq, on fait des manœuvres de corps d'armée qu'on réunit ensuite par deux pour faire des manœuvres soi-disant d'armée. Dans cinq ou six autres, on exécute des manœuvres de division et dans les autres des manœuvres de brigade. De plus, les divisions de cavalerie sont exercées soit séparément, soit conjointement avec les corps d'armée. On peut affirmer sans hésitation que les manœuvres de corps d'armée isolé, de division, de brigade sont absolument inutiles et dénuées de tout caractère instructif, puisque à la guerre, où les solutions ne seront obtenues que par le succès remporté dans les batailles livrées avec des centaines de mille hommes, un corps d'armée, une division, une brigade n'auront jamais occasion d'agir isolément et seront toujours obligés de conformer leur action à celles des nombreuses unités analogues au milieu desquelles elles se trouveront noyées en quelque sorte. Si on les habitue à opérer seules, on risque de donner à leurs chefs ou de leur donner des idées fausses ou, tout au moins, de ne leur rien apprendre du tout.

Au lieu de tous ces rassemblements épars sur le sol de la France, il faudra constituer une ou deux armées véritables de quatre corps d'armée, grâce à la réunion d'autant de corps d'armée et, comme complément, de tous les éléments nécessaires pris dans les autres corps d'armée. La concentration de toutes ces forces disséminées sur tous les points du territoire serait effectuée au moyen de voies ferrées, de façon à éviter

toute perte de temps. Les armées pourraient rester constituées sur leur pied complet de guerre pendant 20 jours, dont pas un ne serait affecté à autre chose qu'à la manœuvre. A la tête de ces armées, on pourrait faire passer, pendant deux périodes de 10 jours chaque, quatre généraux et états-major d'armée, et, à la tête des corps d'armée, pendant le même temps, huit généraux et états-majors de corps d'armée. Pendant la période où ils ne seraient pas effectivement occupés, les généraux et états-majors d'armée, les généraux et états-majors de corps d'armée suivraient les manœuvres à titre consultatif. A la tête de ces deux armées, le généralissime, le chef d'état-major général, l'état-major général trouveraient leur place toute naturelle et auraient enfin l'occasion d'exercer réellement leur commandement, ce qui n'a pas encore eu lieu depuis l'institution des grandes manœuvres chez nous.

Nul doute que ces mesures, corollaire en quelque sorte obligé de la formation d'un corps de commandement, ne soient suffisantes pour donner aux futurs commandants de nos grandes unités tactiques ou stratégiques l'aptitude pratique, complément indispensable de la valeur théorique qu'ils auront acquise au cours de leur carrière.

L'-Colonel Patry.

LA VIE ET LES MŒURS

Chansonniers de Montmartre.

Vieux habits, vieux galons, vieilles chansons, vieux refrains ! Tout le long, le long du boulevard de Clichy et jusque sur le boulevard Rochechouart, il y a des cabarets qu'on appelle artistiques, où des chansonniers prolongent chaque soir l'existence de la chanson française et la gloire de Montmartre. Cabaret des Arts, Cabaret des Quatre-z-Arts, Tréteau de Tabarin, Boîte à Fursy, Carillon : on connaît encore ces maisons, on connaît les hommes qui les habitent et les œuvres qu'ils y débitent... moyennant deux francs. Petit monde simpliste et rusé, artificieux et primitif, qui s'agite et vivote, dernier représentant d'un passé qu'on ne peut oublier tout entier, plus intéressant peut-être au point de vue social qu'au point de vue littéraire...

... La salle est modeste où l'on entre. Et c'est un café comme un autre, où il y a moins de monde que dans un autre. On est interloqué tout d'abord. Où donc les chansonniers ? Où donc les auditeurs ? Mais on entend du bruit dans le lointain tout proche. Là-bas, derière des tentures et des portes, est l'antre où on vous sert, pour deux francs, de la littérature avec un bock ou bien des cerises à l'eau-de-vie. Un gérant, plein des grâces fleuries et familières d'un académicien qui aurait beaucoup vécu dans les brasseries, vous fraie la route, le sourire aux lèvres, la serviette à la main. Vous êtes dans le sanctuaire ! Salle rectangulaire, mal éclairée, mal aérée, chaises élémentaires, tables sans perfectionnements, vieux mobiliers de cafés de province, mais aux murs des tableaux, des dessins, des portraits, et des femmes nues. Et de la fumée tout autour ! Car on fume étrangement dans ces régions de la littérature montmartroise. Enfin, vous trouvez une place étroite dont vous vous emparez. Dans un coin, vous voyez un piano, et même un pianiste, qui, assis ou plutôt couché sur une chaise, étend nonchalamment ses jambes sur une autre chaise. « Mesdames, Messieurs, s'écrient soudain, ici au Cabaret des Arts et là au Cabaret des Quatre-z-Arts, le chansonnier Baltha et le chansonnier Chezel, qui, tous les deux, sont élégants et distingués comme des commis de magasin un peu prétentieux ; Mesdames et Messieurs, vous allez entendre dans ses œuvres notre excellent camarade X... » Le camarade s'avance, salue, salue, sourit, se mouche, renifle, sourit, prélude, attaque. Le public, ami, résiste avec fermeté.

Combien sont-ils d'excellents camarades ? Une vingtaine, je crois, et pas davantage, car à travers les cinq ou six cabarets artistiques, ce sont les mêmes qui circulent, qui passent. Au reste, ils sont assez et presque trop nombreux, puisqu'ils n'ont, à eux tous, que deux ou trois genres de chansons... — La chanson politique, naturellement, ou plus simplement la chanson d'actualité. Beaucoup la composent encore, mais sans nouveauté. Ils procèdent tous de Jacques Ferny qu'on ne rencontre plus nulle part, mais qui, à mon sens, avait beaucoup plus de talent que n'en ont tous ses successeurs. Ici, Bonnaud, Dominique Bonnaud, jovial et rond, tout rond, avec la figure d'un bon notaire malin ; Bonnaud, populaire parmi ses rivaux, cher à tous ses auditeurs, et qui a l'art extraordinaire de les amuser toujours avec des chansons ordinaires. Il a de la gaieté, et on pardonne tout à la gaieté, même la vulgarité. Gaston Sécot a de la verve, une verve assez franche... Mais il s'abandonne volontiers à la basse gaudriole. Il a pourtant assez d'esprit pour qu'il évite d'être grossier. Mais il n'y veut consentir, et il compose sans fin la même chanson, et s'attarde aux tables du Cabaret des Arts, lui l'héritier direct des poètes des cabarets d'autrefois, aimant à rire, aimant à boire... Paul Weill est spirituel aussi, d'un esprit plus littéraire et parfois presque trop fin ; mais, le reste du temps, sa chanson

est traînante, peu personnelle. Paul Weill compose, avec mélancolie, ses rares chansons joyeuses; il ferait autre chose, qu'il ferait mieux, si Montmartre était propice au travail. — Peu personnelle, ai-je dit de la chanson de Paul Weill. Et, en effet, tous ces chansonniers d'actualité se ressemblent. Fursy travaille à réunir dans ses chansons toutes les qualités de ses camarades, et, comme il est adroit, il réussit très souvent. Il est moins indifférent que les autres au résultat pratique de son effort. Il lui paraît que la chanson est un genre littéraire essentiellement destiné à attirer chaque soir un certain nombre de spectateurs dans les petites salles de Montmartre et à faire vivre un certain nombre de chansonniers. C'est pour cela qu'il aime et cultive la chanson. Il possède une certaine gaieté, satirique, abondante et tumultueuse ; il est très appliqué à paraître sympathique, et j'espère que ses camarades lui sont reconnaissants de ses efforts dont il n'est pas seul à bénéficier. — Hyspa, Vincent Hyspa tâche à l'originalité. Il est le pince-sans-rire. Il raconte ou chante, avec un flegme immobile, ses histoires excessives. Je l'ai connu maigre; il est maintenant grassouillet. Mais toujours impassible et toujours les deux mains dans ses poches, durant deux minutes, il assujettit laborieusement sa figure sur son faux-col, fige un sourire énigmatique dans ses petits yeux japonais, et commence. Alors, sur des airs mornes, il chante des choses gaies et conte des histoires parisiennes avec un accent auvergnat. Il donne toujours à croire qu'il y a dans ses chansons plus d'esprit qu'il n'en met. Il est piquant, mais uniforme, un peu mou, un peu « gnolle ». On l'aime néanmoins, et, sans doute, il grandira quoiqu'il soit Hyspa gnolle. — Il grandira aussi, Jehan Rictus, qui, des événements quotidiens tire la leçon sociale. Il chante la misère des gueux sans feu ni lieu, des ramasseurs de mégots, des pauvres diables qui couchent sous les ponts ou dans les encoignures des portes cochères, de tous ces gens enfin « qu'ont passé par des purées, qui font d'un gas un carcan d'nuit; » et, dans le plus pittoresque argot, en vers de neuf, treize ou dix-sept pieds, il prêche la révolution, lui qui a l'air d'un si bon garçon. Et cependant qu'il se lamente, d'une voix douce, sur les iniquités sociales, passe dans ses yeux tristes l'âpre ressouvenir de « dèches » lointaines. Il a du talent, beaucoup de talent, Jehan Rictus. Son sentimentalisme révolutionnaire amuse et parfois émeut. Mais qu'il veille à se renouveler !

Et voici le printemps ! C'est le beau temps, c'est le beau temps pour les amants ! Pour les amours aussi et pour ceux qui les chantent : Legeay, Privas, Montoya, Teulet, Delmet. Je sais qu'on goûte beaucoup Edmond Teulet. Lemercier est gentil, et banal. Delmet, avec succès, « travaille dans la guimauve ». Il est le musicien populaire. Il chante glorieusement les petites brunettes aux yeux doux. Et j'aime [illegible] Marcel Legeay. Son crâne est dénudé comme les sommets, où le vent passe en tempête, et il a tout autour de la tête une couronne de longs cheveux. Il porte une redingote romantique, un chapeau haute forme à bords plats, et il chante, avec de grands gestes et une figure animée, des romances sentimentales et socialistes à la façon de nos aïeux, des romances assez littéraires et très musicales. Les refrains sont entraînants et l'auditoire les reprend en chœur, acclame Legeay qui sourit, d'un sourire humide et joyeux, d'un sourire adorable. — Xavier Privas lui est peut-être inférieur, qui est le prince des poètes. Il célèbre l'amour et ses chagrins et ses joies. Il est le mieux portant des amoureux, grand, gros, presque rubicond, ancien sous-officier qui a trop engraissé. Il s'attendrit sur un gant, un petit gant d'une ancienne maîtresse qu'il a bien aimée. Il garde ce petit gant précieux dans un petit coffret et, quelquefois, il ouvre le petit coffret pour baiser le gant, le petit gant, et il pleure et chante sa maîtresse en allée, son amour qui reste; et, dans l'excès de sa sensibilité, il envoie des coups violents sur le piano, le pauvre piano qui gémit et qui grince avec effarement, il pousse avec éclat des cris douloureux, ou susurre des fadeurs d'une voix tonitruante; et on est tout de même étonné qu'un aussi vigoureux gaillard soit si tendre ! Mais Xavier Privas a tant de conviction ! Et plusieurs de ses chansons d'amour sont vraiment de très jolies chansons d'amour. La musique en est très convenablement langoureuse ou passionnée. Oui, ce robuste valétudinaire de l'amour fait passer toute son âme dans ses chansons ! — Montoya a tout autant de conviction que Privas. C'est, je vous l'affirme, un délice que d'entendre Montoya se demander, en une langue incertaine, en des vers hésitants, s'il préfère la brune, la blonde, ou la rousse, et s'essuyer poétiquement le front, avec un mouchoir brodé par sa belle — et qui, la veille, était encore si blanc...

Mais j'aime surtout le chansonnier Dollinet, l'un des moins célèbres de tous, et, je crois, le plus digne d'être célèbre. Il faut connaître ses chansons rustiques et populaires, et aussi ses chansons railleuses qui sont bien dans la tradition littéraire des chansons françaises, sans grossièreté, sans prétention, naturelles et vives, et simples, et prestes, toutes pleines de fine et spirituelle observation et que Dollinet chante avec un art achevé et la plus exquise bonhomie. Et il faut applaudir, en outre, le tout jeune comédien Léon Berton qui imite à merveille tous les chansonniers de Montmartre et peut vous dispenser d'écouter ceux qui vous déplaisent.

Mais un public se trouve, ardent à les applaudir tous. Chaque soir accourent dans ces petites salles, des étrangers, des provinciaux qui estiment que pour bien connaître Paris il faut aller à Montmartre, quelques familles parisiennes égarées; les dernières grisettes, — les grisettes qu'on rencontre sont toujours les dernières grisettes, — qui s'empressent là avec leurs amis parce que les chansons de Privas et de Montoya leur vont à l'âme, et parce qu'enfin, même quand on s'amuse, on ne peut plus aujourd'hui dépenser beaucoup d'argent : quelques artistes peintres de la localité, des étudiants, qui ont traversé la ville, et beaucoup, beaucoup d'employés de commerce, de ces braves calicots français si polis pour les dames, un public de quartier, en somme, un public d'habitués qui réclament la chanson qu'ils aiment. Lorsque Baltha paraît, on lui demande infailliblement *le Marchand arabe :* on lui fait ainsi cruellement savoir que c'est la meilleure chanson qu'il ait faite.

Ils en font si peu, d'ailleurs, ces chansonniers! Ils sont bien comme leur public, mi-lettrés, aux trois quarts calicots, un peu parisiens et surtout provinciaux. Et ils ont des idées infiniment simples et très peu nombreuses, et ils ont des façons infiniment simples et très peu nombreuses de les exprimer. On a vite dénombré leurs plaisanteries politiques, leurs facéties gauloises, on a vite analysé leur excellent patriotisme rudimentaire (Fachoda, Chamberlain...) : c'est un tout petit monde, étroit, fermé, où les mêmes petites impressions se répercutent indéfiniment. Figurez-vous que les chansonniers de Montmartre vous parlent encore de l'Exposition et de M. Alfred Picard. Que dis-je! ils chantent encore une ou deux chansons sur l'ouverture de l'Exposition!... Montmartre est loin de Paris où l'on vit à la hâte; c'est un coin de province où rien ne passe que lentement.

Mais les chansonniers de Montmartre sont intéressants à considérer au point de vue social. Ils résolvent, sans écrire, le problème des spectacles à bon marché, à propos duquel tant de gens écrivent sans le résoudre. Et surtout, ils ont introduit dans la vie littéraire le principe des coopératives. Coopératives de production, — ils mettent en commun leurs talents; puis à les voir partager avec le gérant des cabarets les bénéfices de leur petite industrie littéraire, et surtout à les voir, de cinq heures à une heure du matin, prendre des bocks, et des bocks, on peut bien dire coopératives de consommations...

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

Vaudeville : *la Course du Flambeau*, pièce en quatre actes, de M. Paul Hervieu.

Le procédé de théâtre auquel M. Hervieu semble s'être attaché et d'où ses ouvrages antérieurs tirent leur force un peu inhumaine, ce procédé pourrait bien convenir plus à une situation qu'à un sentiment; c'est-à-dire qu'il semble plus capable de montrer violemment les conséquences d'une situation, que d'exposer le développement d'un sentiment. Dans les *Tenailles* et dans la *Loi de l'Homme*, on peut dire, sans doute, que la situation imaginée par l'auteur donne son plein effet dramatique grâce aux sentiments des personnages. Mais on peut dire, plus justement encore, que ces sentiments sont créés, imposés, par la situation même. La passion dominante d'un esclave est forcément la passion de la liberté. Alors, la situation étant donnée, et le sentiment qui en découle, toutes les actions des personnages venaient buter, en quelque sorte sur cette situation inébranlable. Contre ce point fixe, les passions se heurtaient; et chacune de leurs manifestations montrait avec une évidence grandissante la cruauté de la « Loi », en attendant que le dénouement en eût mené les conséquences jusqu'à l'horrible ou à l'absurde.

On voit que, dans cette forme de théâtre, il est essentiel, indispensable, que le principal élément du drame soit immuable. Or, cet élément fera forcément défaut à un sujet « de sentiment », le propre des sentiments étant de se transformer sans cesse. Et alors, il arrivera ce qui peut-être est arrivé à M. Hervieu : à savoir qu'un sentiment, fatalement ondoyant par nature, prendra dans la pièce la place et le rôle de la loi sociale, et nous sera représenté comme quelque chose d'assez semblable à ces arbres de couche sur quoi repose toute une machine. De là, la difficulté qu'on éprouve à suivre l'auteur. On sent vaguement qu'un sentiment, fût-il excessif, n'a pas par cela même la rigidité inflexible qui lui est attribuée. Et, tout en reconnaissant que M. Hervieu s'est efforcé d'assouplir cette fois les rouages de sa mécanique, encore ne pourrait-on dire qu'il ait complètement évité les dangers qui viennent d'être signalés.

L'aïeule, la mère, la fille. Mme Fontenay *autem genuit* Sabine Revel; Sabine Revel *autem genuit* Marie-Jeanne... Il s'agit de prouver que l'amour descend et ne remonte pas. C'est un théorème à démontrer. Et, de quelque façon qu'on l'énonce, cette proposition implique, chez deux au moins de ces trois per-

sonnages (et chez les trois si nous remontions plus haut) des sentiments parfaitement identiques. C'est ici le point fixe du drame. Et c'est, pour tout dire, ce qui paraît d'abord, sinon complètement invraisemblable, du moins un peu arbitraire et sujet à discussion. En outre, et au point de vue particulier de la « composition », ce sujet exige un parallélisme un peu trop prévu. Et l'on prévoit encore que Marie-Jeanne et Sabine finiront par se réunir toutes deux contre Mme Fontenay. Pour mieux dire, Marie-Jeanne tombera sur Sabine, et toutes deux, par leur propre poids, tomberont ensuite sur l'aïeule. Tout de même, c'est un peu trop le jeu connu des « capucins de cartes ».

Le ressort principal du drame est l'argent. Et, d'avoir osé le mettre au premier plan (encore que la pièce y « gagne » une impression pénible), il convient de féliciter M. Hervieu. L'argent, c'est là en vérité le « point fixe » autour duquel tournent les trois quarts des drames dont la bourgeoisie moyenne est le « lieu ». Il fallait un certain discernement pour le voir. Il fallait du courage pour le dire et pour le montrer, au théâtre.

Et maintenant, démontrons.

Sabine, veuve, est aimée de Stangy. Il la supplie de lui accorder sa main. Elle refuse. Non parce qu'elle ne l'aime pas ; elle l'adore, au contraire. Mais elle ne veut pas « convoler » avant d'avoir marié Marie-Jeanne. Les raisons qu'elle donne ne manquent pas d'une certaine force. Elles ne sont pas tout à fait convaincantes. Ainsi, elle fait allusion, si je ne me trompe, à l'inquiétude que causerait aux épouseurs un ménage jeune encore, dont les héritiers probables diminueraient les « espérances » de Marie-Jeanne. C'est à merveille. Mais cette raison-là vaut pour après le mariage, autant que pour avant ; sinon, il y a une sorte de tromperie, un effort pour « mettre dedans » le gendre hypothétique. Et cela n'est pas très joli... Bref, Sabine ne se remariera que lorsqu'elle aura marié Marie-Jeanne, laquelle n'est encore qu'une enfant. Stangy est amoureux et Américain ; c'est dire qu'il est à la fois déraisonnable et résolu. Il ne veut plus attendre. Il part. Et il entoure sa fuite de précautions assez surprenantes. Il va monter en voiture, la voiture qui l'attend à la porte. Il passera à l'hôtel ; de l'hôtel à la gare ; de la gare au Havre ; du Havre au paquebot ; du paquebot en Amérique. Et, si Sabine le laisse partir, plus jamais elle ne saura ce qu'il est devenu, où il est, et ce qu'il fait... Tout cela étonne un peu. Car enfin ce Stangy, riche industriel, doit avoir des parents ou des amis ; à supposer, comme il le promet à Sabine, qu'il renvoie sans les lire les lettres qu'elle lui adressera, il n'est guère probable qu'on ne puisse le rejoindre, ou lui faire parler... Au surplus, peut-être est-ce ces réflexions qui décident Sabine à le laisser partir. Il s'en va. Et, si « Américain » que l'on soit, quitte-t-on de la sorte une femme dont dépend le bonheur de toute votre vie ?

A peine la porte s'est-elle refermée sur lui que Marie-Jeanne vient annoncer à sa mère qu'elle s'est fiancée à son ami d'enfance, Didier Maravon. La scène est charmante. Elle l'est en soi, malgré qu'elle arrive avec une exactitude un peu trop mécanique. Elle est charmante aussi parce qu'elle marque avec justesse un des traits de l'amour maternel français. Pour une mère française, l'enfant reste toujours le petit enfant. C'est de la que vient cette pérennité d'abnégation envers « le petit » : il semble qu'on ait toujours à le protéger ; et de là aussi des malentendus qui peuvent avoir de graves conséquences. Très sincèrement, Sabine est stupéfaite quand « l'enfant » lui rappelle qu'elle a plus de dix-neuf ans... Marie-Jeanne est d'ailleurs soutenue par sa grand'mère. Sabine l'aime trop pour lui faire de la peine. Au moment où elle donne son consentement, elle jette un regard mélancolique sur la porte par où vient de sortir Stangy. N'aurait-elle pas mieux fait de courir au télégraphe ou au téléphone ?... Ces objections « matérielles », sans être capitales, ont quelque importance. Elles en ont, surtout de par la rigidité de la démonstration. Un des principes essentiels des mathématiques est de ne s'appuyer sur aucune proposition qui n'ait été précédemment démontrée On nous montre que Sabine a offert à l'amour maternel un premier et cruel sacrifice. Mais on ne nous « prouve » pas que ce sacrifice soit nécessaire Alors?... Alors, nous soupçonnons chez l'auteur quelque parti pris. Et cela nous met en méfiance à l'égard de ce qui va suivre.

Ce qui suit, c'est la série, fortement déduite, des sacrifices de Sabine.

Premier sacrifice. — Elle se sépare de Marie-Jeanne, qui a été s'installer avec Didier loin de Sabine et de Mme Fontenay... De ce sacrifice, on n'exigera pas qu'il soit parlé longuement.

Second sacrifice. — Didier a fait de mauvaises affaires. Il lui faut cent mille francs ; il ne les a pas. Marie-Jeanne obtient de sa mère (dans une scène pénible, mais qu'on n'ose déclarer fausse) qu'elle les demande à Stangy.

Troisième sacrifice. — Stangy ne répond pas. Mme Fontenay refuse de distraire un centime du petit capital qui lui reste, et qui lui permet au moins d'assurer le vivre et le couvert à ses enfants. Désespérée, et affolée d'ailleurs par une maladie de Marie-Jeanne (qu'elle a rassurée en lui annonçant l'arrivée des cent mille francs de Stangy), Sabine vole les titres de sa mère. Vol inutile ; un hasard

trahit Sabine. Et Mme Fontenay rentre, sans avoir rien compris, en possession de sa fortune.

Quatrième sacrifice. — Le médecin a prescrit à Marie-Jeanne un long séjour en Engadine. Il dit à Sabine : « Votre mère a le cœur malade ; si vous l'emmenez, elle mourra »... Mme Fontenay dit à Sabine : « Si je n'accompagne pas Didier et Marie-Jeanne, tu resteras avec moi... » Et Sabine : « Soit, ma mère, vous nous suivrez !... » Car elle a réfléchi que la mort de Mme Fontenay lui permettra de disposer de sa fortune.

Cinquième sacrifice. — Stangy, rencontré en Engadine par un heureux hasard, arrange les affaires de Didier et lui offre une situation superbe à l'étranger. Marie-Jeanne déclare qu'elle suivra son mari, sans se soucier des reproches de Sabine. Alors se réalisent les prédictions du médecin. Mme Fontenay meurt, et Sabine s'écrie : « J'ai tué ma mère, et j'ai perdu ma fille... » — Ainsi finit la démonstration. Marie-Jeanne est à Sabine ce que Sabine est à Mme Fontenay.

Tout cela, vous le voyez, est d'une irréfutable logique ; les événements s'enchaînent, implacables, jusqu'au dénouement. Seulement on se demande si cette logique n'est pas uniquement du fait de l'auteur. Les complications qu'il crée, et par où il veut mener les personnages au but choisi par lui, ces complications sont, à vrai dire, d'un arrangement un peu concerté. Nous montre-t-on, par exemple, Sabine acculée, pour sauver sa fille, au vol et au meurtre ? On n'oserait le soutenir. La solution que M. Hervieu impose à Sabine n'est pas la seule : c'est la plus dramatique, la plus commode pour sa démonstration. Mais on peut en imaginer d'autres (un facile mensonge qui rassurerait Marie-Jeanne, et dont Didier et Mme Fontenay se feraient volontiers complices....). Et, à supposer même que la démonstration fût irréfutable, elle ne s'appliquerait qu'au cas très particulier de Sabine... Considérez en effet combien sont nombreux les postulats nécessaires. En dehors de la marche générale du drame dont l'auteur est souverain maître, il nous faut admettre d'abord ce personnage énigmatique de Stangy, qui disparaît et reparaît sans qu'on sache pourquoi : et c'est ce personnage qui fait le dénouement. Il nous faut admettre encore une histoire de signature (dans le récit du vol) assez difficile. Il nous faut admettre enfin que Mme Fontenay ait une maladie de cœur, que Marie-Jeanne soit malade, et que le seul air qui puisse sauver la seconde soit précisément celui qui doit tuer la première... Si bien que la démonstration tomberait si le médecin avait ordonné Marienbad ou Aix-les-Bains ?

De pareils postulats ne choqueraient guère dans un drame quelconque. Mais la rigueur démonstrative de celui-ci ne saurait admettre l'intrusion d'éléments aussi « hasardeux ». Chaque fois que l'un d'eux apparaît, la thèse perd une partie de sa portée générale ; et, au cas très particulier de Sabine Revel se substitue un cas plus particulier encore, étroitement déterminé par les conditions ci-dessus... Et pourtant, si ces « contingences » semblent d'une part ôter un peu de sa force logique à la pièce nouvelle, on serait tenté d'autre part de penser que la logique y tient une place disproportionnée avec celle qu'elle tient dans la vie. C'est une chose remarquable que ce drame tout de « sentiments », s'il intéresse presque toujours, n'émeuve presque jamais. On pourrait, sans doute, en trouver la raison en ceci que les personnages se soumettent avec une complaisance un peu trop visible aux épreuves qu'il plaît à l'auteur de leur imposer. Et ce n'est pas assez de dire qu'ils s'y soumettent. Ils vont au-devant d'elles avec un empressement et une régularité qui excitent plutôt l'intérêt (savoir ce qui va leur arriver !) que l'émotion.

Mais, exagération du rôle de la logique et de la raison dans les événements et surtout dans les sentiments ; contradiction entre une argumentation « absolue » et l'intrusion de faits arbitraires sans lesquels l'argumentation ne pourrait aboutir... Tout cela se résume en une impression de doute, d'incertitude. On ne sait, et on s'en inquiète, où tend M. Hervieu.

Blâme-t-il Sabine, ou Marie-Jeanne, ou Mme Fontenay ? Il s'indignait naguère contre la loi qui considère un serment comme sacré, et contre les « devoirs » qui gênent la libre expansion de la vie sentimentale des femmes. S'élève-t-il maintenant contre un autre obstacle où se heurte le *droit au bonheur :* la tendresse maternelle ? Veut-il nous montrer les excès où peut se porter l'amour maternel et nous mettre en garde contre lui ? On a répondu tout à l'heure, en montrant ce que l'amour maternel de Sabine avait de singulier... Veut-il nous faire voir ce qu'un tel amour peut contenir d'égoïsme ? Ici encore, il faudrait dire que l'égoïsme de Sabine est exceptionnel.

Exceptionnel est à peine suffisant.

Qu'on veuille y voir un instinct obscur commandé par la Nature, ou un sentiment spontané, ou encore un devoir librement accepté, c'est dans l'amour paternel qu'on trouvera la plus petite part d'égoïsme. Je ne sais qui disait à propos de la *Course du Flambeau* : « C'est la pièce de quelqu'un qui n'a pas d'enfant !... » C'est qu'en effet, pour les « parents » les mots de sacrifice, d'abnégation, d'oubli de soi, sont pour ainsi dire vides de sens. L'idée d'assurer le bonheur de son enfant est une idée mère, originelle, exclusive de toutes les autres. C'est presque une fonction naturelle... Il n'y a pas plus de mérite

à chercher le bonheur de ses enfants, fût-ce aux dépens du sien propre, qu'à respirer, à grandir ou à vieillir. On les aime comme on vit, tant qu'on vit, et avant même qu'ils aient commencé de vivre... C'est pour cela que les drames de l'amour maternel, si douloureux qu'ils puissent être, sont presque toujours des drames muets. Au moins n'arrivent-ils pas au degré d'exaspération où M. Hervieu a porté le sien. L'idée de comparer ce qu'on a donné à ses enfants avec ce qu'ils vous rendent est une idée de moraliste, de dramaturge, ou de romancier : ce n'est pas une idée de mère. Et c'est par la comparaison seulement qu'un drame pareil peut naître et se développer. Seul, un esprit de ferme raison et de déduction logique pouvait écrire la *Course du Flambeau*. Un père, je pense, ne l'aurait pas écrite... Un mot de Champfort résume admirablement ceci. Il s'agit d'un vieillard qui, de son vivant, s'était dépouillé de tous ses biens en faveur de ses fils : il alla les voir, et revint en disant : « Ils m'ont reçu *comme leur enfant...* »

Il n'y a pas de moyen plus sûr de trahir un auteur que de résumer sa pièce, comme on vient de le faire ici. Mais M. Hervieu ne se contente pas de mettre en scène un fait dramatique. Pour employer une de ses expressions, ses drames reposent tous sur une forte « armature » morale. Et c'est cette armature qui prime le reste. C'est elle surtout qui mérite, qui commande la discussion. Qu'on s'élève contre certaines théories ou qu'on réclame contre certaines conclusions, on n'en prête pas moins, à l'écrivain loyal qui les soutient, une attention... qui vous engage parfois à être plus sévère qu'il ne faudrait.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La Presse française au XXe siècle
par M. HENRI AVENEL (L.-H. May).

Un journaliste s'est rencontré qui a voulu être le journaliste des journalistes et qui, depuis des années sans nombre, nous donne le journal des journaux... Sa grande chronique annuelle s'est amplifiée d'année en année par un phénomène tout contraire à celui de la *Peau de Chagrin* et, petit volume à l'origine, elle est devenue après vingt-trois ans un répertoire de la presse mondiale, élargissant toujours son cadre, à mesure que la matière se fait plus riche et plus abondante. Aucune autre industrie de ces temps industriels ne s'est développée à vue d'œil comme les journaux ; sous le simple rapport matériel, la presse a dépassé tous les autres métiers en transformations extraordinaires ; tandis que chaque contrée a sa culture et son art, le journal pousse partout et il n'est plus aujourd'hui un chef-lieu de canton qui n'ait ses deux ou trois journaux différents ou contraires.

Toute l'histoire de la presse est dans ce mémorial, consignée et classée, sans phrases, mais en notes exactes, en faits précis et appuyée des documents de la législation changeante et confuse, éclairée par les observations de l'auteur. Quand on voudra envisager le mouvement de la presse, du XIXe siècle au XXe, son prodigieux essor, sa diffusion universelle, retrouver les noms des ouvriers, les titres des journaux et les idées générales de l'époque qui se traduisent par ces enseignes, le tirage de chacun et même le nom et la figure des machines, il faudra recourir à cette enquête permanente, poursuivie par un seul journaliste, avec ses propres forces, monument de patience, d'observation toujours attentive, et d'une volonté imperturbable, qui ne s'abandonne pas une minute pendant un quart de siècle.

A cette nomenclature en vingt volumes, M. Henri Avenel a joint plusieurs chapitres d'histoire qui sont aussi tout composés de faits, de chiffres, de tableaux, de cartes, — écriture figurative et symbolique, qui est particulièrement chère à nos temps de sciences exactes, comme elle l'était sous d'autres formes aux époques primitives. Ainsi, la presse est le grand instrument électoral au pays du suffrage universel ; notre enquêteur nous donnera des tableaux où sont représentés les résultats des élections avec une exactitude mathématique et géométrique poussée jusqu'aux détails les plus minutieux, dans toutes les fractions des partis politiques en présence. La presse européenne a pris l'habitude de se réunir en congrès à certains anniversaires historiques ou à certaines occasions nouvelles, comme les grandes expositions, transportant ses assises de capitale en capitale, sur l'étendue du continent européen : ce phénomène international si intéressant et qui pourrait être rendu bien plus intéressant encore, inspirera à l'écrivain quelques-unes de ses meilleures pages. D'autres fois encore M. Henri Avenel ajoute, à la publication de son *Annuaire* périodique, tel volume plus spécial, par exemple : *Le Monde des Journaux en 1895*, avec un aperçu de l'organisation et de la législation de la presse à cette époque. Il nous dit, dans son avant-propos : « La lecture de ce carré de papier, qui donne des nouvelles du monde entier et relie chacun de nous aux autres fractions de l'humanité, est si bien devenue une nécessité quotidienne, qu'en être privé nous semblerait un châtiment, une sorte de séparation, un supplice comparable à la faim et à la soif... » Ce sens profond de la presse, de sa nature, des besoins auxquels elle répond, dirige notre auteur et éditeur dans toute l'exécution de son vrai

travail de Bénédictin, et, s'il se prive lui-même d'écrire au jour le jour sur les multiples sujets de nos controverses, — ce qui ne doit pas aller sans regret, j'imagine, — c'est pour se consacrer tout entier à cet ouvrage, qui devient un monument unique en son genre, auquel il ajoute chaque année une aile ou un étage, ou quelque kiosque de sa fantaisie.

Les deux plus récents volumes que nous avons sous les yeux sont la *Presse française au* XX*e siècle* et *l'Histoire de la Presse française*, depuis 1789 jusqu'à nos jours, celui-ci en 900 pages, vrai monument à lui seul. Les chapitres relatifs à la Presse sous le second Empire, — sous la Commune, — sous la troisième République, — font passer devant nous quarante ans d'histoire. La presse est vraiment le foyer de toute cette période et en quelque sorte le ressort de tous ces événements, et l'on voit, en feuilletant les biographies et les portraits des principaux journalistes de ces temps, qu'ils furent les principaux acteurs, les ministres et les politiques de leur époque. Plusieurs de nos confrères, invités à exprimer leur opinion sur l'état actuel du journalisme et sur son avenir probable, se sont montrés fort pessimistes ; leur réponses forment une préface au volume intitulé : *La Presse française au* XX*e siècle*. L'un d'eux nous dit : « Celui qui eût prédit, il y a seulement vingt ans, le cloaque dans lequel nous pataugeons aujourd'hui, n'aurait certainement pas été cru. Peut-être aurait-on tort de ne pas croire celui qui nous prédirait que nous en sortirons. »

On pourra prendre intérêt à rapprocher ce passage des lignes suivantes que nous empruntons à un écrivain du temps de Louis-Philippe, dépeignant la situation à la fin de la monarchie : « Les banquiers avaient monopolisé la presse déjà décimée par les lois de Septembre ; ils s'étaient assuré les principales feuilles périodiques, et la voix du journalisme se trouvait ainsi étouffée. Les classes supérieures s'abandonnaient, sans crainte de l'opinion publique, à la maladie de l'intérêt matériel, inoculée par la perversité du système... les députés spéculaient sur leur mandat ; les pairs de France patronnaient l'agiotage... au milieu de cette crise déjà ancienne, quoique latente, le nombre des exploiteurs aspirant à une fortune fantastique avait encore augmenté dans une proportion absurde... Si bien que cette concurrence aveugle et insensée avait amené à la fois la baisse des salaires, le dénuement des classes laborieuses et la ruine des entrepreneurs. »

On voit que le « cloaque » n'est pas nouveau ; il y a cinquante-quatre ans déjà, on se plaignait que les banquiers avaient monopolisé la presse et que la liberté du journalisme était étouffée sous l'oppression des affaires et de la finance. La persistance ou la périodicité de ce mal chronique n'est pas faite pour nous consoler, mais non plus pour nous désespérer ; et, si l'on n'est pas encore mort d'une si longue maladie, c'est sans doute qu'on est destiné à en guérir.

H. D.

Psychologie d'une ville (*Essai sur Bruges*), par H. Fiérens-Gevaert (Alcan).

Partant de ce principe qu'une ville est un être moral dont la « personnalité » est réelle, M. Fiérens-Gevaert s'est proposé d'appliquer à Bruges une méthode rigoureuse de psychologie historique. Il s'agissait de reconstituer le *moi* de l'antique cité, par l'analyse, puis la synthèse. Les critiques d'art, prenant séparément les œuvres, les détachant des circonstances historiques au milieu desquelles elles naquirent, n'en rendent pas intelligible toute la signification. Les historiens, qui n'utilisent les œuvres d'art que comme des documents, négligent ce qu'elles ont d'essentiel, leur caractère esthétique. M. Fiérens-Gevaert n'a voulu procéder ni comme ceux-ci, ni comme ceux-là. Mais il attribue une égale et semblable importance aux manifestations diverses de l'esprit brugeois qui est l'objet de son étude. Sa méthode diffère de celle de Taine en ce qu'elle est extrêmement concrète, réaliste plutôt que systématique. Il ne part pas d'une définition de l'esprit brugeois pour l'imposer ensuite aux œuvres particulières qu'il décrit, mais c'est aux œuvres d'art, de même qu'aux événements historiques et aux productions diverses de cette civilisation variée qu'il demande la formule complexe de cette âme collective. Il ne se fie donc pas aveuglément à la théorie du *milieu*, ayant observé qu' « aucun des gothiques flamands qui composent la grande pléiade brugeoise du XV*e* siècle n'est enfant de Bruges ». C'est là un fait assez curieux. De même, on pourrait remarquer que l'architecture moscovite, si spéciale, si nettement caractérisée, et, semble-t-il, si russe, est due presque tout entière à des étrangers, à des Italiens surtout. Cela n'infirme point, d'ailleurs, la croyance à l'esprit individuel des cités ou de tels groupements humains, puisque les étrangers mêmes, intervenant, en subissent si effectivement l'influence. Mais il en résulte que le *peuple*, c'est-à-dire la collection des individus présentement réunis dans des circonstances particulières déterminées, et non la *race*, constitue l'unité essentielle, vivante et créatrice. Les Van Eyck qui venaient de la frontière allemande, Roger van der Weyden de Tournai, Memling de Mayence, les Van der Goes de Gand, Thierry Bouts de Harlem, etc., prirent à Bruges l'esprit brugeois et, de leur génie, le renforcèrent... L'essai de M. Fiérens-Gevaert est intéressant, riche d'idées nouvelles et curieuses, en outre écrit avec goût.

Figures et Caractères, par Henri de Régnier (Société du *Mercure de France*).

Voici des essais de critique dont l'auteur est un grand poète. On se méfie généralement de la critique écrite par les poètes, et M. Henri de Régnier s'excuse d'avoir entrepris, lui aussi, « le labeur difficile et délicat de juger les œuvres et les ouvriers de la pensée humaine ». Il est vrai qu'un poète, « plutôt contemporain de ce qui n'est pas, qu'observateur de ce qui est », peut être plus apte à imaginer qu'à juger, et et qu'un écrivain très original peut, à cause de son originalité même, imparfaitement comprendre l'œuvre d'autrui, toute différente. Mais cela n'est pas absolu, comme en témoigne le présent ouvrage, où le génie de Chénier, de Hugo, de Vigny est apprécié de la manière la plus intelligente et profonde. — Et, pour une autre raison, il est excellent que des poètes parfois se mêlent de critique, encore que cette besogne puisse paraître indigne d'eux. En effet les professionnels de la critique, abandonnés à eux-mêmes, ont une fâcheuse propension à faire leur métier d'une inconvenante façon. A se sentir des juges en dernier ressort, ils deviennent familiers envers l'œuvre des écrivains, l'in-18 que leur fait parvenir le « service de presse », et bientôt également envers le livre, quel qu'il soit, de jadis ou de naguère; Hugo, Lamartine ou Vigny leur sont des confrères, tels que ceux d'aujourd'hui, sur lesquels, par un privilège, ils ont des droits et de l'autorité. C'est la déformation professionnelle, extrêmement laide. Mais un poète qui parlera des très grands génies humains ne le fera qu'avec respect; il ne s'approchera d'eux qu'avec un sentiment de religieuse piété... Tel est l'un des charmes singuliers de ces déférentes études que consacre M. Henri de Régnier à Michelet, Hugo, Vigny, Mallarmé. Il pense que « les hommes de cette sorte méritent des temples », aux seuils desquels il dépose pieusement « l'obole prescrite » frappée à leur effigie... L'étude qui termine ce volume, « Poètes d'aujourd'hui et poésie de demain », caractérise heureusement le renouveau poétique de ces dernières années, en précise les tendances essentielles, en démontre surtout la raison d'être par le résumé véridique de ce que fut la poésie à l'époque immédiatement précédente : entre 1875 et 1885, elle mourait, tout simplement.

Le Bagne, par Eugène Degrave (Stock).

Les frères Degrave, on le sait, furent condamnés au bagne. L'un d'eux y est mort; l'autre, Eugène Degrave, vient d'être délivré après un martyre de huit années. C'est le récit de sa vie là-bas qu'il publie, et si vous avez l'âme sensible, il vaut mieux que vous choisissiez un autre livre pour vous distraire. Quelque chose d'analogue, moins le génie de l'écrivain, aux *Souvenirs de la maison des Morts* de Dostoïevsky. C'est atroce ! Et c'est scandaleux ! Eugène Degrave ne s'est point efforcé de raconter avec suite et d'écrire avec élégance; « je mets tout sur le papier, dit-il, tel que cela me vient à l'esprit ». Mais ce qui lui vient à l'esprit, en fait de souvenirs, dépasse tout ce que pourrait trouver l'imagination. Il a fallu que des générations successives de tortionnaires collaborent à l'organisation de nos prisons coloniales pour arriver à ce prodigieux résultat. Où recrute-t-on ces garde-chiourmes? ces brutes lâches et viles? C'est à faire frémir... Et qu'on nous laisse donc un peu tranquilles avec la civilisation, l'adoucissement des mœurs et le progrès : nous sommes en pleine barbarie, ça n'est pas la peine d'ergoter là-dessus !

Sur les marges d'un drame, par Paul-Hyacinthe Loyson (Stock).

C'est le « journal d'un poète pendant la crise de France ». Ce poète est négligent. Il se fie à sa facilité plus qu'il ne faudrait, et parfois il écrit bien, quand cela se trouve, mais parfois à peine écrit-il... C'est dommage. Car il a de l'entrain, de l'imagination, un don assez remarquable de la période poétique, et de la fantaisie, de l'esprit, de la drôlerie. La « crise de France », vous savez bien que c'est l'Affaire. L'Affaire l'exalta, si je ne me trompe, un peu trop pour qu'il songeât à « polir » ses vers. A présent qu'on se calme enfin, le souci de l'art reprend ses droits. Et ce volume, qui vient de paraître, commence déjà à dater. M. Loyson n'écrit pas en vers libres : il tient fermement « pour le principe fondamental de l'ancienne versification, qui est la reconnaissance à chaque syllabe d'une valeur intégrante et essentielle du vers ». Néanmoins il se refuse à adopter toutes les règles draconiennes de jadis qui lui semblent « le legs d'un subtil mandarin en veine d'extravagances ».

Maudit soit l'Amour! par l'auteur de *Amitié amoureuse* (Calmann Lévy).

Magdeleine Leprince-Mirbel ne peut vraiment plus vivre avec son mari, vu que celui-ci, musicien de talent, du reste, a la conduite la plus fâcheuse. Magda se console par l'amitié, de l'amour conjugal qui lui manque. Elle a des amis de premier ordre, des « hommes de haute notoriété ». Elle s'est retirée dans sa propriété de la Luzière, et là Guillaume de Tanis, « son » romancier, Jules Governeur le critique, Jules Biroy le peintre, Savines le chroniqueur, Danans le psychologue, visiteurs fréquents, lui sont une agréable compagnie. De l'amitié voilà tout. Peu s'en est fallu, naguère, que quelque chose ne s'arrangeât avec Tanis. Mais non. Ainsi vit doucement Magda...

L'amour survint : maudit soit l'amour! Il survint en la personne de Philippe Montmaur, lequel est beau, lequel est jeune. Trop jeune même, c'est là l'ennui. Philippe fut infidèle. Il le fut avec grossièreté. Un jour que Magda vint « au logis » sans avoir prévenu Philippe, que vit-elle? Sa robe de chambre déchirée (on l'avait mise!) et des fleurs qui n'avaient point été apportées là pour elle. Le perfide avait reçu quelque autre femme au « logis ». Magda, trahie, désespérée, ne voit plus autre chose à faire que de mourir. Se tuer!... C'est décidé. Mais, comment? Le revolver? elle craint de se manquer. Le chloroforme? elle craint de s'endormir tout simplement. « Se noyer?... elle nageait admirablement. » Alors, elle imagine un stratagème ingénieux. Voici. Son mari, malgré toute l'infamie dans laquelle il s'est laissé choir, est horriblement jaloux d'elle. Magda lui fait parvenir, comme par erreur, une convocation d'amant pour le soir, onze heures. Elle est sûre qu'aussitôt cet Othello *ex machina* va bondir chez elle pour la tuer. Ça ne rate pas.

L'Indécente, par Marcel Luguet (Stock).

C'est ici un roman à thèse, s'il vous plaît. Un jeune homme aime une jeune fille, et cette jeune fille aime ce jeune homme. Est-ce qu'ils s'épouseront? Que non pas. Elle a beau répéter ingénument : « Je ne suis qu'une petite fille à marier », non, il ne l'épousera pas, parce qu'il considère le mariage comme « une chose infâme et hors nature ». Donc il lui fait des discours et des discours : « Haïssant comme je le hais tout ce qu'il y a de social et de religieux dans le mariage, je ne veux pas vous épouser... » Et il lui dit de ces gentilles choses : « Ou vous m'aimerez en dehors du mariage, c'est-à-dire que ce fait se continuera ainsi, librement, avec toutes ses conséquences naturelles; ou vous renoncerez à m'aimer, et nous le laisserons alors disparaître, il n'existera plus. » Et il ajoute : « N'ayez pas horreur en moi d'un système. » C'est bien facile à dire. Il est insupportable, tout simplement. Mais elle l'aime, et finalement se résout à accepter la première des deux alternatives. Ce roman n'est point écrit du tout avec simplicité. Le style en est emphatique par endroits, ailleurs recherché, généralement négligé; des phrases périodiques, amples, majestueuses, et puis des petits bouts de phrases pas faites, comme ceci (il s'agit de robes...) :

« Leur froufrou.

« Leurs plis.

« Leur vol.

« Elles la signifiaient.

« Leur dessin.

« Leur façon d'onduler avec elle, de mouler ses hanches, de se cambrer.

« Ses robes avaient de sa forme. » Etc.

Ce ne sont pas des vers libres.

La Justice en France pendant la Révolution, par Edmond Seligman (Plon).

Ce très sérieux ouvrage est intéressant de plusieurs manières. Il est d'abord une contribution précieuse à l'histoire de la Révolution; à cet égard, il faut en louer la documentation consciencieuse et la saine critique. Mais l'auteur s'est, en outre, préoccupé de l'heure présente. Constatant que nos institutions judiciaires sont l'objet de discussions vives qui en ébranlent l'autorité, il a voulu en étudier les origines, en démontrer la raison d'être, en expliquer la formation et le développement; c'était le meilleur moyen de les justifier. Les institutions judiciaires qui sont encore en vigueur chez nous ne diffèrent pas de celles qu'établissait en France le Consulat, quelques semaines après le Dix-huit Brumaire. Or cette législation que promulgua si rapidement Bonaparte résulte de tout un ensemble de recherches et d'expériences que firent les assemblées révolutionnaires, — et cette étude sur la justice en France pendant la Révolution est donc un exposé des origines de la justice française contemporaine. M. Seligman a traité remarquablement cette question difficile.

Pline le Jeune et ses héritiers, par Eugène Allain (Fontemoing).

Six cents pages in-octavo sur Pline le Jeune... Mais, ce n'est là qu'un premier volume, et qui sera prochainement suivi de deux autres. Alors, nous pourrons lire, sur Pline le Jeune, quelque chose, sans doute, d'assez complet. M. Allain, à vrai dire, ne se borne pas à exposer ce que l'on sait de la biographie de Pline, d'analyser ses ouvrages; mais il a fait porter son enquête sur toutes les questions voisines : il étudiera les correspondants de Pline, ses amis, ses collègues. Même il esquissera l'histoire de la littérature épistolaire jusqu'à l'époque moderne. Son ouvrage est sérieusement fait, — et, parmi du fatras (car c'est, tout de même, trop de pages sur Pline le Jeune), on y trouvera des renseignements curieux. Pline fut mêlé à toute l'histoire de son temps; l'intérêt de son œuvre s'étend bien au delà de sa personnalité.

André Beaunier.

Memento. — Chez Plon, *Bernadotte, Napoléon et les Bourbons* (1797-1844), par Léonce Pingaud. — Chez Perrin, *Le triomphe de l'harmonie*, « petit bréviaire de vie moderne », par Léon Vannoz. — A Paris, « en Histrionie », *Aphrodisia de Thalie*, par Jules Heyne.

Paris. — Imp. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 19588 *Le Directeur Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 20. 4e SÉRIE. — TOME XV. 18 MAI 1901.

LES SALONS DE 1901

I. — La Société Nationale.

Il faut bien reconnaître que la présentation des œuvres au Salon de la Société nationale réalise cette année un progrès considérable sur celle des années précédentes. Le premier progrès en ce sens est dû à la limitation pour les sociétaires du nombre des envois — ils ne peuvent dépasser le chiffre de cinq — et le second, évidemment dangereux par un certain côté, aux exigences du jury pour l'acceptation des œuvres nouvelles ou signées de noms inconnus. Il n'en résulte pas moins pour la critique et pour le public un soulagement véritable à trouver ainsi réduit le nombre des images peintes qui sollicitent les regards. Vous en voyez les conséquences : l'attention ne se disperse pas sur une foule de choses irrémédiablement mauvaises, accueillies par laisser-aller ou protection : il lui est donc possible de s'arrêter avec quelque persistance aux toiles qui ont un titre quelconque à la retenir. Le danger par contre, vous le saisissez aussi facilement : il est dans l'exclusivisme préconçu d'un groupement qui a ses théories d'art et qui se ferme peu à peu, après s'être proclamé indépendant. Il n'y a pas à réagir là contre, puisque c'est une loi de l'esprit, qu'il nous est bien possible de constater, mais non de modifier.

En parcourant ces salles excellemment aménagées, un de mes étonnements est que l'art du *Portrait*, qui dans la réalité environnante trouve une matière admirable et des modèles attirants, n'atteigne pas à des productions d'un caractère plus accusé. Partout autour de nous, et dans l'entre-croisement de ses multiformes aspects, la vie propose à notre imitation des formes expressives, d'où le cerveau de l'artiste pourrait dégager une signification intérieure, quelque chose qui parle à notre âme et s'impose à notre regard. Partout, à la douceur familiale du foyer, dans les lieux publics où les mille ressources de la coquetterie féminine font assaut de séductions, et jusque sur les trottoirs de nos rues parisiennes, des figures s'offrent à nous, touchantes de grâce intime, ou troublantes de séduction voilée, ou bien encore irritantes par la hardiesse provocatrice, toutes présentant ce trait commun d'apparaître à nos yeux comme une manifestation de la vie intérieure, et de répondre aux multiples exigences de notre âme. Voilà ce que propose la réalité; et de cette réalité n'est-il pas légitime de nous demander ce que l'art saura traduire? Chose curieuse, il ne va guère plus avant que l'épiderme, et même dans ses productions les plus défendables, il ne dépasse guère les dehors. On dirait que ces artistes, avant de prendre leurs pinceaux et de se manifester comme interprètes de la Nature, n'ont jamais été émus comme hommes par le croisement d'un de ces regards après lequel un être sensible se trouve mordu au cœur tout à la fois par l'impérieux désir de peindre, et par la crainte, par la certitude d'être nécessairement inférieur à la réalité. Crainte bienfaisante, certitude douloureuse mais exaltante, puisqu'elle est le principe de la plus noble ambition, puisqu'elle fait du peintre un rival conscient de la Nature !

Combien rares ceux qui connaissent de telles angoisses ! Et je ne parle pas, vous pensez bien, des portraitistes comme M. Weerts, dont l'idéal ne dépasse

pas la ressemblance purement photographique, ou comme M. Sain, qui fait des figures pommadées, d'une élégance comparable à celle des poupées de coiffeur, ou bien encore qui, à la manière de M. Aman-Jean, déforment leurs modèles en des contractions botticelliennes pour n'atteindre qu'à l'insupportable fadeur d'un pastiche. Chez ces trois peintres, nulle sincérité véritable en face de la Nature, nulle sensibilité poétique en présence du modèle. Je veux parler de ceux qui possèdent un don manifeste et d'incontestables moyens d'expression. Voici par exemple M. Georges Desvallières qui nous montre un *Portrait de femme* respirant une rose, œuvre de talent nerveux et distingué, avec de rares qualités de couleur, où l'on voudrait pourtant une sensibilité un peu plus profonde. Qui sait ? peut-être me trompé-je ? Et peut-être ce geste et cette fleur qui dégage son parfum sont-ils un suffisant symbole de la qualité d'âme qui est celle du modèle ! N'importe, je regretterai qu'à une facture si remarquable ne réponde pas une ambition spirituelle correspondante. Mon observation sera identique pour M. de Glehn, avec son *Portrait de fillette* assise en un fauteuil, si délicatement traité dans les accessoires. pareillement distingué, mais où l'essentiel, c'est-à-dire l'expression physionomique devient trop accessoire. Tout le monde connaît le genre particulier à M. de la Gandara, sa compréhension jusqu'ici très subtile et très perverse de la mondaine touchée par le vice, par la déliquescence morale qui est bien le trait de notre époque. De lui nous nous rappelons tels portraits féminins qui n'empruntaient pas leur sens uniquement à l'élégance extérieure des modèles, mais encore et bien plutôt à l'expression physionomique. Ces indications pouvaient faire espérer que M. de la Gandara serait, je ne dis pas le peintre de la femme moderne, mais de *certains aspects* de cette femme, qu'il arriverait à en dégager le sens inquiétant, et c'est là, faut-il le dire? un idéal d'artiste parfaitement légitime. Cette année, il semble tourner court, et ses représentations féminines ont plus d'un point commun avec les somptueuses *Façades* chères à M. Carolus-Duran, encore un peintre dont on pouvait légitimement beaucoup attendre, mais qui, s'agenouillant devant la mode et béant au succès, n'a pas su faire œuvre de durée.

La difficulté grandit pour l'interprète, quand il aborde certaines figures connues qui représentent aux yeux du public quelque chose de très précis, d'où l'on ne peut impunément distraire son attention. Tel est le cas de M. Jacques Blanche avec le *Portrait de Mme Jeanne Raunay*. Voilà certes une artiste qui n'a rien des tics et des manies coutumières aux professionnelles des planches, et si son succès a été si vif auprès des gens de goût, c'est que, tout en arrivant à composer un rôle avec l'intelligence et la flamme d'une artiste passionnée, elle n'en demeure pas moins par son attitude générale et ses lignes d'ensemble délicieusement femme du monde dans la plus haute acception du terme. De sa distinction native elle sait communiquer quelque chose à toutes les figures qu'elle interprète, et c'est à cette qualité *d'âme*, bien plus encore, suivant moi, qu'au merveilleux relief de ses traits, qu'elle doit son genre particulier d'attirance. Tout cela d'ailleurs se trouve traduit dans la réalité par le charme d'un regard qui lorsqu'il sourit conserve une candeur d'ingénue. Et je comprends qu'un peintre ait été séduit par un modèle de cette qualité. Mais il faut bien reconnaître que l'échec de M. Jacques Blanche est aussi complet qu'il se peut imaginer : la figure a je ne sais quoi de mou et de lâche qui est précisément le contraire de l'original, et la ressemblance morale du modèle se trouve complètement méconnue. Je le dis avec un regret d'autant plus vif que la réussite eût été plus intéressante, que M. Blanche, à qui nul ne conteste le mérite d'être un travailleur acharné, est en progrès constant depuis quelques années, qu'il a pris une des premières places comme portraitiste à la Société nationale, et qu'il le prouve cette année même avec son *Réveil*, figure de fillette pleine de lassitude et d'abandon, avec ses *Portraits d'amis* au milieu d'un décor de l'Exposition, groupés un peu dans la manière de M. Fantin-Latour, qui vivent et qui parlent réellement, non pas comme des modèles, mais comme des gens reliés entre eux par une idée commune. Cette dernière composition compte parmi les bonnes peintures de M. Blanche, la meilleure peut-être et la plus vivante qu'il ait jusqu'ici montrée au public, et j'y vois une indication précieuse d'avenir pour le développement de son talent.

Une critique du même ordre s'adresserait au *Portrait des frères Margueritte* par M. Anquetin. Assurément deux hommes de lettres, deux romanciers, si connus soient-ils, n'ont point une vedette comparable à celle d'une interprète lyrique en rapports journaliers avec le public. N'importe, il serait bon que l'on pût discerner en eux des hommes de pensée, non point grâce à l'outil visible que le peintre leur met à la main, mais à la qualité même, au relief de leur image. C'est ce principe de l'accentuation morale du caractère par l'intensité physionomique qui domine à mon gré l'art du Portrait, et que M. Anquetin semble méconnaître, cette loi même que le plus illustre de nos portraitistes français, le pastelliste La Tour, énonçait en ces termes : — « Tout être a dû souffrir plus ou moins de la fatigue de son état. Il en porte l'empreinte plus ou moins marquée. Le premier point est de bien saisir cette empreinte, en sorte que s'il s'agit de peindre un roi, un général d'armée, un ministre, un magistrat, un prêtre, un philosophe, un

portefaix, ces personnages soient le plus de leur condition qu'il est possible. » — Cent années avant Taine et guidé par son seul instinct, cet admirable précurseur que fut le maître de Saint-Quentin formulait ainsi une des lois maîtresses de la psychologie moderne. Il faisait mieux encore que l'énoncer : il prouvait sa vitalité par les chefs-d'œuvre que l'on sait. C'est dire qu'il ne suffit pas de représenter un homme avec l'instrument de son travail, et qu'à cet égard peut-être une suprême coquetterie de l'artiste serait de le négliger pour mieux affirmer sa propre divination. Retirez la plume des mains des frères Margueritte peints par M. Anquetin, que reste-t-il ? Deux figures fortement accentuées, mais qui nous donnent une impression justement contraire à celle que nous voudrions avoir. Si maintenant on objecte un certain tour de main, une habileté de pratique dans les fonds et le décor, nous répondrons qu'il y faut souscrire, mais que précisément un peintre doué de ces qualités pourrait hausser ses ambitions à un degré supérieur.

Facilité, savoir-faire, tour de main — donnez-lui le nom que vous voudrez — c'est l'écueil où viennent se heurter tant d'artistes excellemment doués, qui les fait se contenter de mérites tout extérieurs, éperonnés qu'ils sont par la hâte de produire, et qui les empêche d'atteindre à une compréhension plus intérieure de la vie, partant à une expression plus profonde de leur art. Grattez l'épiderme, allez plus avant, toujours vous retrouverez cette tare, soit que vous regardiez le *Portrait de Mme X.* par M. Albert Besnard, rempli d'éminentes qualités de facture, et qui ne demandait qu'à être plus *écrit*, plus fouillé, soit que vous reveniez aux *Maternités* de M. Eugène Carrière. Pourquoi redire toujours une même note qui sans doute fut charmante au début mais qui ne saurait remplir une destinée d'artiste ? Pourquoi ne pas chercher à se renouveler, et, parce que l'on a eu un succès dans un sens, s'y confiner étroitement ? M. Carrière, qui jadis sut nous donner quelques portraits d'une intensité merveilleuse, n'arrive plus qu'à se répéter, à affaiblir ses moyens d'expression, — voyez les défaillances de forme de cette *Maternité*, — à se diminuer lui-même par ses étranges partis pris.

On observera la diminution, pour ne pas dire la disparition des sujets symboliques, religieux, historiques, ceux que Baudelaire englobait autrefois sous la dénomination de *Grandes machines ;* et vraiment on ne pourra qu'en féliciter les artistes, si l'on songe aux déformations esthétiques qu'ils favorisaient, surtout à ce ridicule *grossissement des volumes*, une des plaies de la peinture contemporaine, et combien de peintres se sont trouvés par là détournés de leur vraie direction. Quand la compréhension religieuse des artistes et le renouvellement des pieuses légendes où se complurent les générations précédentes doivent se traduire par des œuvres d'une inspiration aussi grossière que telle *Madeleine* au torse nu enlaçant d'une frénétique étreinte le cadavre du Christ, ou bien que ce *Christ à la colonne* de M. Jean Béraud, résumant de façon si complète l'idéal particulier à l'auteur, on n'a point à regretter que les exemplaires en deviennent rares. Ce sont là — qui ne le voit ? — produits d'effréné cabotinage, jongleries de lutteurs assoiffés de réclame, qui savent parfaitement que le succès auprès du gros public va toujours à qui sait flatter ses bas instincts. Avec eux du moins il ne s'agit pas d'une œuvre d'art, puisque leur effort n'enferme ni conviction ni amour, et qu'ils sont les premiers à bafouer, à ridiculiser les plus hautes conceptions de la poésie religieuse.

Prenons un artiste sincère et convaincu comme le regretté Cazin, dont la vie fut tout entière commandée par le respect de son art. Dans le salon d'honneur on a exposé de lui un panneau décoratif et symbolique consacré à la glorification des vertus civiques et qui fut inspiré par la dernière Exposition : *Souvenir de fête à Paris.* Il y aurait évidemment mauvaise grâce à témoigner d'une rigueur excessive à l'endroit d'un peintre qui vient de disparaître, qui fut incontestablement sincère, et par ailleurs manifesta, dans ses œuvres de maturité, le plus réel sentiment de la nature. Mais je prie que l'on observe, avec attention et persistance, la manière dont fut réalisée dans ce tableau l'idée du peintre, que l'on creuse tant soit peu la valeur de ses moyens d'expression, et que l'on en veuille bien discuter la portée. Alors sans doute on comprendra, sans qu'il soit besoin d'insister davantage, ce qu'il y a d'insuffisant, de pauvre et de légèrement puéril dans un symbolisme qui, par crainte de n'être pas assez transparent aux yeux des simples, par défiance — et j'avoue qu'elle est justifiée — de la pénétration du public, inscrit en lettres d'or ces trois mots : *Scientia* sur la tête d'une femme tenant un livre ; *Labor* sur celle d'un ouvrier portant le costume de son état ; *Virtus* au-dessus d'un guerrier casqué comme un dragon : ces trois figures disposées sur les marches d'un édifice en construction, avec un éclairage de fête dans le lointain. Tout esprit un peu aiguisé sentira, je crois, l'étroitesse et la limitation d'un tel art.

A côté du panneau décoratif de Cazin, et comme avec une arrière-pensée de contraste, se trouve le grand pastel de M. Georges Desvallières : *Æternum transvertere*, qui représente lui aussi une interprétation symbolique de la vie, mais transformée celle-là, transposée par la vision d'un artiste subtil et nerveux. Je veux m'expliquer sans réserves sur le cas de M. Desvallières qui m'apparaît des plus suggestifs. Si cette œuvre lui appartenait en entier comme invention et comme exécution, je ne crains

pas de dire qu'il la faudrait placer au tout premier rang : peut-être n'y a-t-il pas deux peintres à l'heure actuelle qui soient de force à grouper un pareil ensemble, à y déployer une égale sensibilité d'œil. Il faut reconnaître un incontestable talent dans ce grand effort décoratif. Mais — toute la question est là — il apparaît si directement influencé par la personnalité du maître dont il découle, qu'il n'a point à vrai dire d'existence propre et fait songer à ce que serait un être humain qu'un lien relierait, adulte, à celle qui lui donna le jour. Dans les formes, dans les arabesques des personnages, dans le groupement des figures, dans leur rythme et leur correspondance entre elles, surtout dans le style et le caractère général du tableau, l'influence de Gustave Moreau, — le Gustave Moreau des *Prétendants*, des *Filles de Thestius*, celui que l'on peut voir au musée de la rue La Rochefoucauld, — se révèle si manifeste que l'on reste déconcerté d'une pareille assimilation. Je ne sais, à vrai dire, dans l'art contemporain qu'un exemple analogue d'envoûtement : celui de M. Vincent d'Indy par Richard Wagner. Et le rapprochement me paraît assez juste, car M. d'Indy est aussi remarquablement doué pour la technique des sons que M. Desvallières pour celle des formes et des couleurs. Il y a dans cette composition, je le répète, des morceaux de tout premier ordre, d'une délicatesse, d'un charme, d'une élégance qui font le plus grand honneur à la distinction de son goût. Et pourtant on demeure gêné, inquiété, opprimé par le souvenir. La Critique s'est montrée dure ; elle le sera encore pour cet effort si plein de talent et que l'on ne saurait négliger : d'une façon générale elle a pris position contre lui. Il serait plus équitable, je crois, de faire crédit à M. Desvallières, en considération du talent dépensé dans une composition de cette importance, et de l'espérance entrevue, à la faveur de son *Portrait*, que cet artiste jeune encore arrivera à dégager une expression moderne et personnelle de ses savantes assimilations.

Un désarroi complet préside à l'évolution des spécialistes du *Paysage*. Ici comme ailleurs plus de lien commun, plus d'attaches traditionnelles, rien de ce qui commande l'unité des écoles, de ce qui fit, pour prendre ce seul exemple, la communion dans un idéal des maîtres de 1840. Tandis que les protagonistes de l'Impressionnisme, parvenus à la vieillesse, achèvent leur carrière en profitant des surenchères lucratives que provoquent leurs tableaux dans les ventes publiques, sans d'ailleurs participer plus que jadis aux exhibitions des Salons parisiens, de jeunes habiles supputent un succès vraisemblable obtenu par un savant dosage des recettes impressionnistes combinées avec une facture plus assagie et plus bourgeoise. C'est M. Auburtin, par exemple, disposant des figures allégoriques, Lédas, Nymphes, Océanides, dans un décor où les coupes mêmes du paysage sont empruntées à M. Claude Monet. Singulier contraste — mais M. Auburtin n'y regarde pas de si près — que celui de ces images symboliques évoluant dans un milieu tout en recherches de détail ! C'est encore M. Claus qui pastiche non seulement les tonalités et le papillotage du même Monet, mais encore jusqu'à la sveltesse et la ténuité de certains arbres disposés dans une de ses toiles comme jadis ils le furent par le maître en un tableau fameux. Chose curieuse, ce prolongement artificiel d'une école ayant terminé son évolution logique et ne pouvant léguer que des *recettes* à ceux qui de parti pris prétendent emprunter sa vision ! Certains isolés, comme M. Lhermitte et le regretté Cazin, ont délaissé le paysage pur pour y joindre l'étude de la figure humaine. Je n'ai pas besoin de dire — tous les vrais artistes l'ont senti — combien grave fut l'erreur du premier lorsqu'il crut agrandir sa compréhension de la nature, qui était fine, délicate et sensible à l'origine, en y ajoutant des personnages. Pour M. Lhermitte ne serait-il pas temps encore de revenir à ses émotions d'autrefois et de nous montrer des interprétations de la nature qui soient simplement des commentaires de la beauté inanimée ?

Devant les paysages trop aimables, trop élégants, j'allais dire trop mondains, de M. Carolus-Duran, on peut se donner le plaisir de vérifier une fois de plus cette loi de l'esprit qui commande l'unité d'un tempérament d'artiste, et veut que ses concessions sur un point, ou, si l'on préfère, la diminution de sa personnalité, entraînent des concessions et une déchéance sur tous les autres. M. Carolus-Duran voit aujourd'hui la nature du même œil qui lui sert à disposer le décor de ses jolies mondaines : il l'interprète avec la même mièvrerie affectée. Et pourtant on sait ce qu'il aurait pu faire, s'il avait suivi les indications de son tempérament originel, — nous l'avons noté l'an dernier à l'Exposition universelle, — et par une étrange coquetterie il prend soin lui-même de le souligner cette année avec son *Enseigne du Maître d'armes*, petite peinture vigoureuse, riche de matières et d'un excellent réalisme, comme inspirée par les maîtres espagnols. La distance est grande de cette remarquable pochade à ses paysages d'aujourd'hui.

J'ai hâte d'arriver à quelques-uns des rares paysagistes qui traduisent la nature avec conscience et sincérité. A défaut de liens traditionnels entre eux, je note pourtant ce point commun : la recherche de qualités techniques et de matières plus riches que celles de peintres qui donnaient la note dominante des Salons. A cet égard il convient de citer au premier rang M. Charles Cottet dont nous avons suivi l'évolution

avec le plus vif intérêt dans ces dernières années. Son principal mérite à nos yeux n'est point tant d'être arrivé au point qu'il a atteint, d'avoir conquis la faveur du public, que d'avoir jadis réagi à son heure, lorsqu'il était inconnu, contre l'horrible peinture grise et sale des Gervex et des Roll. A cette époque de début, c'est-à-dire voici dix années environ, M. Cottet exposait de savoureuses *Marines*, d'un format restreint, mais d'une facture sensible et sasante. Il montrait également quelques-unes de ces figures graves et tristes, si proches de l'instinct, mais anoblies de cette mélancolie particulière que donne la contemplation de la mer. Et cette première note fut celle d'un artiste original et convaincu. Depuis lors, avec le succès croissant, il a voulu grandir sa manière, la *dramatiser* si je puis dire, hausser d'un ton la qualité physionomique des personnages, en disposant autour d'eux un décor plus sombre. Je ne saurais le suivre dans cette voie avec un égal enthousiasme, car je crains qu'il n'y soit entraîné, par la nature même des sujets qu'il traite, à tomber dans une expression un peu grosse et mélodramatique — rappelez-vous son tableau de l'*Enfant mort*, et voyez certaines figures dans sa *Nuit de la Saint-Jean*. Mais toujours je lui saurai gré de manifester, dans la plupart de ses productions, un vrai souci de peintre, et d'avoir compris dès l'origine que la technique d'un art est la première condition d'existence pour celui qui le pratique.

M. Charles Cottet n'était pas seul d'ailleurs à marquer dans le paysage un mouvement de réaction contre la mauvaise peinture. A côté de lui, bien que dans une note très différente, puisqu'il s'appuie sur une vision complètement transposée de la nature, M. René Ménard compose ses paysages avec des éléments de réalité qui sont comme repensés à nouveau par une imagination travaillant sur des souvenirs : c'est ainsi évidemment que furent exécutés ces deux tableaux : le *Fleuve* et le *Troupeau*. Et je me garderais bien d'écarter de parti pris, comme le font certains intransigeants, des compositions où domine une note légèrement archaïque, comme un souvenir de Claude Lorrain : il est d'un homme trop irréfléchi de n'accepter que sa propre manière de sentir, de réduire toute vision de paysagiste à l'impression du moment, à l'analyse de la minute présente. Que M. Ménard fasse de l'art de synthèse, si telle est sa voie ; qu'il construise des paysages, si bon lui semble, avec ces préoccupations architecturales qui furent celles de Lorrain et de Poussin : nous ne lui demanderons, ce faisant, que de dégager une note poétique, comme il y parvient quelquefois, et d'augmenter en nous la faculté de rêve. Je me reprocherais de ne pas citer encore après lui, parmi ceux qui ont un véritable sens de la peinture, M. Griveau dont la *Place de village* et les *Maisons au soleil couchant* dénotent un talent délicat, discret, manquant un peu d'audace ; M. Dagnac-Rivière, qui dans une exposition d'Orientalistes prendrait aussitôt la première place avec son *Retour de fantasia* et sa *Boucherie saharienne*, enfin M. Morrice, qui montre de savoureuses études de gris, pleines de vérité et de sensibilité, mais d'un art trop discret pour que le public y soit attentif.

Le meilleur effort du Salon est représenté cette année par la *peinture de genre*, en donnant à ce terme la plus large acception qu'il puisse comporter. Une telle réserve est essentielle, si seulement on veut ranger dans cette catégorie la très curieuse tentative de M. Gaston La Touche. Cet artiste expose une suite de vingt-huit aquarelles d'un coloris intense et vibrant, dont les sujets sont empruntés aux émotions les plus diverses que puisse traduire un peintre dont les yeux sont curieusement ouverts sur les multiples spectacles de la vie ondoyante, sans cesse en train de se faire et de se défaire. Ici c'est une émotion d'art dramatique, un *Hamlet ;* là une impression de voyage : un *Souvenir d'Espagne* et une *Venise ;* plus loin une pure sensation de nature, comme la *Rivière sous bois*, la *Chute des feuilles* et le *Clair de lune ;* puis encore de délicates notations d'élégances mondaines, comme le *Flirt* et la *Tasse de thé*. Et voilà, dans un certain sens, un impressionnisme du meilleur aloi, car la notation de l'artiste a presque toujours quelque chose d'aigu et d'attirant qui dénote une émotion sincèrement éprouvée en face de la nature. Mais elle me paraît encore offrir un caractère tout différent, à mon sens bien supérieur, qui brise avec énergie le cadre trop étroit de la formule, et je ne saurais mieux la préciser qu'en ajoutant ceci : elle exprime une vision personnelle à l'artiste qui sait ainsi transformer la réalité et s'élever jusqu'à un type général. J'en donnerai deux exemples : dans la très belle aquarelle intitulée *Souvenir d'Espagne*, M. La Touche représente la classique arène avec une figure d'Espagnole au premier plan : ce visage étrangement nerveux et vivant n'est point une Sévillane quelconque, car elle a su remuer en nous, par le caractère et la saveur locale dont elle est imprégnée, tout un monde de souvenirs, et c'est là le propre d'une vision synthétique qui recompose et généralise avec les éléments dissociés que lui fournit la vie. De même dans sa scène de *Flirt* et dans la *Tasse de thé*, M. La Touche est arrivé naturellement au résultat que je regrettais ne pas voir chez nos portraitistes modernes : il a su fixer, par quelques touches délicates et des contrastes puissants de lumière et d'ombre, un profil féminin qui n'est pas celui de madame une telle, Parisienne connue et cotée, mais bien celui de la mondaine typifiée, en un décor d'élégance

tel que nous pouvons l'observer aujourd'hui. Cette série de vingt-huit aquarelles mériterait une discussion bien plus abondante que celle qu'il nous est permis d'indiquer ici, et j'ai le regret de ne pouvoir appuyer davantage sur un effort d'art aussi curieux que nouveau. Mais avant peu certainement, nous aurons occasion de retrouver un artiste chez qui la production semble spontanée et jaillissante.

L'an dernier nous observions, à la Décennale étrangère de l'Exposition universelle, combien il était regrettable de voir des artistes originaires d'Espagne ou d'Italie se *déraciner* volontairement, renoncer aux puissantes traditions, à l'immortelle poésie de ces deux terres de beauté, pour venir se composer une âme boulevardière sur nos trottoirs parisiens et quêter un enseignement d'art chez nos peintres officiels. Je suis heureux que M. Zuloaga vienne me donner un démenti avec son grand tableau de genre : *Promenade après la course de taureaux*, me prouver qu'il existe encore des natures vraiment espagnoles, sachant sentir et traduire les beautés locales avec une âme et une vision non déformées par les recettes d'atelier. M. Zuloaga s'appuie sur la tradition des maîtres qui firent la gloire de sa race : ce n'est pas moi qui le lui reprocherai. C'est un artiste du xxe siècle qui a beaucoup fréquenté Velasquez, qui connaît à fond son Goya, et dans le grand tableau qu'il expose les réminiscences sont nombreuses autant que manifestes. Il n'y a là, je le répète, rien que de parfaitement légitime, et certes il vaut mieux s'inspirer de ces glorieux précurseurs que de M. Gérome ou de M. Jules Lefebvre. On trouverait même chez lui, à certains égards, comme une lointaine influence de Manet. Mais celui-ci n'était-il pas à moitié espagnol, et n'a-t-il pas emprunté le meilleur de son art aux maîtres du Prado? Quoi qu'il en soit, on ne peut refuser à M. Zuloaga une interprétation personnelle qui a su se dégager des influences trop immédiates, je ne sais quoi de fier, d'audacieux, d'en dehors, qui donne bien la saveur particulière aux choses et aux êtres de là-bas, bref une âme authentiquement espagnole et qui est fière de sentir comme ses aïeux. Il faut accorder le plus grand crédit à un peintre de cette qualité, et j'aimerais pour ma part le voir exécuter des œuvres d'un volume moindre, d'un groupement plus ramassé, où le caractère du tableau de genre s'accuserait davantage.

Si le premier mérite de M. Zuloaga est de s'affirmer espagnol, celui de M. Albert Besnard est de rester bien parisien. Dans son tableau de cette année : *Féerie intime*, son ambition manifeste était d'arriver à traduire, par la forme et la couleur, une impression de vice et de décadence comparable à la merveilleuse réussite que nous goûtons dans les tableaux parisiens des *Fleurs du mal*, surtout dans cet étonnant morceau : *Femmes damnées*. Et voilà certes une ambition de véritable artiste. Mais l'habileté extérieure n'y suffit pas : il faut avant tout sentir les choses par le dedans, profondément, âprement, avec cette sorte de rancœur et cette notion du péché qui décuplent la sensation et qui circulent à travers toute l'œuvre de Baudelaire : le poète de *Fleurs du mal* lui dut la singulière intensité de ses douces visionnaires. M. Albert Besnard n'a point un tempérament à nous communiquer ces frissons de la chair que Victor Hugo notait dans les poèmes de son jeune confrère. Il excelle à traiter un morceau brillamment, comme l'étoffe qui vibre et qui chatoie sur les bras du fauteuil où sa courtisane est blottie, comme le meuble du fond et son éclairage délicatement approprié. Mais pour ce qui est de l'expression profonde et saisissante, de l'émotion douloureuse et malsaine qu'enferme un tel sujet, non certes M. Besnard n'est pas l'homme de ce sujet.

L'une des principales raisons pour quoi l'exposition de la Société nationale présente en son ensemble un aspect plus satisfaisant, c'est la diminution croissante de l'horrible peinture grise et plâtreuse, au développement de laquelle contribua le succès de M. Roll, et qui tend à disparaître. Déjà, à propos du Paysage et de M. Cottet, nous l'avions noté. La peinture de genre nous est une occasion d'y appuyer encore. Nous avons vu les exemples significatifs de MM. La Touche, Zuloaga et Albert Besnard qui tiennent une place justifiée. Voici maintenant M. Lucien Simon qui présente un développement d'artiste à peu près parallèle dans la peinture de genre à celui de M. Cottet dans le paysage. On peut faire ses réserves — et je n'y manquerais pas si j'en avais la place — sur les envois de M. Simon. Mais par la solidité de la facture, par la recherche des matières vigoureuses, dans certaines toiles aussi par l'accentuation et la vérité de l'expression physionomique, il a marqué une réaction excellente. C'est quelquefois un peu rude et âpre, comme l'art de M. Cottet, mais généralement vigoureux et bien établi. M. Morisset, qui semble tout à fait doué pour la peinture de genre, a de la délicatesse et du sentiment, et dans sa charmante esquisse de la *Rue de Paris* il se manifeste plus encore disciple de Daumier qu'élève de Gustave Moreau. M. Édouard Saglio, lui aussi, possède un sens véritable de la couleur : il sait disposer un intérieur, traiter les accessoires avec un œil de peintre. Je voudrais seulement qu'il prît un soin égal des figures et qu'il leur donnât une valeur correspondante à celle du décor. M. Maurice Lobre a du charme, beaucoup de brio, et une facilité d'exécution qui pourrait devenir un danger. Le trait commun à tous ces artistes, — et je veux conclure

par là, — c'est un souci qui a bien sa valeur de la technique de leur art, une préoccupation de la couleur qui semble s'accuser chaque année davantage. Sachons gré à ceux qui collaborent, si modestes soient-ils, à une telle réaction, parce qu'ils sentent ce qu'il y avait d'inesthétique et de répulsif pour l'œil dans la *peinture de maçon* qui tint jadis tant de place aux cimaises des Salons.

PAUL FLAT.

LES « PREMIÈRES ANNÉES » DE JULES SIMON

Souvenirs personnels.

I

Quand un homme a occupé plus de cinquante ans la scène publique, il est tout naturel que la lecture de ses *Souvenirs* en éveille d'autres dans l'esprit de ceux qui l'ont connu, pratiqué et aimé.

C'est ce qui m'est arrivé hier en lisant les *Premières Années* (1) de Jules Simon.

J'avais à peine ouvert ce petit volume où le grave et le doux, la gaieté et la mélancolie sont si agréablement mêlés, que je vis se lever devant moi, dans l'attitude penchée, langoureuse et fatiguée qui était la sienne, le fantôme de l'auteur du *Devoir*, suivi de toutes les chères images de sa jeunesse et de son âge mûr qu'il se plaisait, devenu vieux, à évoquer dans la conversation. D'abord l'image de sa mère dont il regardait sans cesse le joli portrait en miniature qu'il avait sur la cheminée de son cabinet de travail et dont il bégaya le nom, comme un enfant, quand il rendit l'âme ; — puis celle de son père dont l'existence fut si mystérieuse et qui ne lui rappelait que des choses tristes ; — celle de sa sœur, la religieuse si naïve et si bonne, qui, ayant appris en Amérique de la bouche d'un voyageur que son grand frère était ministre, se contenta de murmurer en baissant les yeux : « J'ignorais qu'il s'était fait protestant » ; — celle de sa femme qui fut sa bonne amie, son ange gardien de tous les jours, et qui est allée le rejoindre dans l'autre vie, le cœur navré de n'avoir pas vu dresser son monument devant sa maison, place de la Madeleine (2) ; — enfin celle de sa petite Marguerite qui fut l'idole de sa vieillesse.

Je laisse de côté, sans que je les oublie, les figures d'Audren de Kerdrel et des deux Guérin qui furent ses amis pendant plus de soixante-dix ans et celle d'Ernest Renan qui se lia avec lui d'une amitié reconnaissante à partir du jour où il quitta le séminaire de Saint-Sulpice.

Chacune de ces figures aimées et familières me rappelle une histoire, un trait, une anecdote que Jules Simon a négligé, je ne sais pourquoi, de recueillir. Ou plutôt si, je le sais bien. Il lui répugnait de se mettre en scène, ayant pris de bonne heure l'habitude de ne se produire, de ne monter sur les tréteaux que lorsqu'il avait un devoir à remplir, — encore en descendait-il aussitôt pour rentrer dans le silence et le recueillement de son cabinet de travail. Et je me souviens qu'un jour, à M. Francis Magnard qui était venu lui offrir de publier ses Mémoires dans le *Figaro*, il répondit de ce ton moitié plaisant, moitié sérieux qui n'appartenait qu'à lui :

— Il n'y a que M. de Chateaubriand qui puisse se permettre de publier de son vivant ses *Mémoires d'Outre-Tombe*.

Cependant la langue lui démangea plus d'une fois de dicter ses souvenirs, et quand il m'eut donné pour la *Revue de Bretagne et d'Anjou* le délicieux petit chapitre intitulé : *le Collège de Vannes en 1830*, je crus un instant qu'il allait céder devant le succès. Mais non, soit scrupule, soit coquetterie, ou tout autre sentiment, il ferma le tiroir de ses souvenirs, et comme pour nous les faire regretter davantage, il se borna à publier les *Mémoires des Autres* où le roman côtoie de si près la réalité.

II

Le petit volume que nous offre aujourd'hui la piété de ses fils est bien un volume de Mémoires et c'est bien ses *Premières Années* que Jules Simon nous raconte. Saint-Jean-Brévelay, le Collège de Vannes, l'École Normale, le professorat à Caen, à Versailles, à Paris, une élection en Bretagne, la révolution de 48 : telle est la table des matières. Si elle n'est pas très chargée d'événements, elle n'en est pas moins très suggestive. Et dans quelle langue tout cela nous est conté ! Sainte-Beuve disait du style de Renan : « On ne sait pas comment cela est fait. » Tout le secret de Jules Simon — je parle de sa dernière manière, car il en eut plusieurs, et il eut bien de la peine à se débarbouiller de Victor Cousin — fut d'écrire comme il parlait, et chacun sait qu'« il parlait comme un ange ».

Quand parurent les *Souvenirs d'enfance et de jeunesse* de Renan, il me dit : « Mon ami, c'est à vous dégoûter d'écrire ! » Et de son côté, quand parut l'*Affaire Nayl*, ce premier chapitre des Mémoires de Jules Simon, Renan me dit : « Je voudrais écrire comme cela ! » La description d'Auray qui ouvre le récit l'enchantait littéralement. Qu'aurait-il dit s'il avait pu lire celle de Saint-Jean-Brévelay par où

(1) Un vol. chez Flammarion.

(2) Ce monument œuvre du statuaire Puech doit être inauguré l'automne prochain.

commence le livre des *Premières Années?* Avec les pages de Chateaubriand sur Combourg et celles de Renan sur Tréguier, je ne connais rien de plus beau dans la littérature française. Et j'en suis d'autant plus fier que ces trois hommes étaient de mon cher pays de Bretagne. Mais il y a autant de différence entre eux — et c'est ce qui fait leur originalité propre et leur charme particulier — qu'il y a de distance de Saint-Malo à Lorient et de Lorient à Tréguier. Dans Chateaubriand je dirais volontiers qu'il n'y a que de l'art. Dans Renan l'art et la nature sont si bien combinés qu'ils forment un tout indivisible. Dans Jules Simon c'est la nature qui domine.

Il y aurait plus d'un rapprochement à faire entre ces trois écrivains, envisagés comme conducteurs d'hommes ou comme pasteurs du peuple, celui-ci entre autres que chacun d'eux demeura fidèle aux convictions, à l'idéal de sa jeunesse. Chateaubriand servit toute sa vie la religion et la royauté; Jules Simon la République et la liberté; Renan — cela pourra paraître un paradoxe et pourtant rien n'est plus vrai — la cause de l'idée religieuse, dégagée de son enveloppe, j'allais dire de sa gangue confessionnelle.

Mais ces rapprochements nous conduiraient trop loin. Je me bornerai donc à ces quelques remarques que j'ai faites en lisant les *Premières Années* de Jules Simon.

Chateaubriand, racontant son enfance, a surtout parlé de son père, quoiqu'il lui ait été très dur. Renan et Simon, racontant la leur, n'ont guère parlé que de leurs mères qui leur furent très tendres.

C'est que dans la famille de Chateaubriand le père était tout, et que dans celle des deux autres le père n'était rien ou presque rien. Le père de Renan mourut, je crois, d'une façon tragique et son enfance s'en ressentit cruellement; sa vie même à un certain carrefour — comme on le verra plus loin — faillit être détournée de son cours naturel par les conséquences matérielles de la fin tragique de son père. Quant à Jules Simon, il évitait de parler du sien, ou lorsqu'il en parlait, c'était en termes vagues et quelque peu mystérieux. Pourquoi ? je ne l'ai jamais su au juste. J'ai donc été très étonné de trouver dans ses souvenirs l'admirable portrait que voici de l'auteur de ses jours :

C'était un homme un peu trop grand (près de six pieds), un peu gros, mais bien fait, d'une force herculéenne qui se devinait au premier coup d'œil, et d'une santé inaltérable. Belle et noble figure, malgré une calvitie presque complète, qu'il dissimulait en partie en se couvrant la tête de poudre. Le costume ne déparait pas l'homme. Il portait, le dimanche, des culottes courtes avec des jarretières et des bas blancs bien tirés, une veste de piqué blanc, qui descendait presque jusqu'aux genoux, un habit bleu clair, en drap, coupé à la française, et orné de boutons immenses et très historiés. Il était très décoratif à la procession; il effaçait même M. le maire.

Il donnait deux moutons par année pour les exercices du tir : l'un à la fête du Roi, le 25 août, et l'autre à la fête patronale de Saint-Jean-Brévelay. Il avait d'ailleurs une qualité, que le recteur, M. l'abbé Moizan, prisait beaucoup : il était taciturne. Depuis les désastres, qui l'avaient obligé à se réfugier dans cette thébaïde, il n'avait prononcé que les mots les plus indispensables. Il ne parlait même pas à sa famille. Il ne nous voyait qu'aux heures des repas. Il partait avec les paysans qui allaient aux champs, à la première heure du jour, ayant sur lui l'appareil complet des pêcheurs, et dans son havresac deux tranches de pain de seigle, qui faisaient tout son déjeuner. Arrivé au bord de la rivière, il choisissait sa place pour la journée, et il y restait comme une sentinelle en faction jusqu'à midi. A midi, il rentrait « pour manger la soupe ». On lui servait, comme à nous tous, la soupe et le bouilli cinq fois par semaine, et les autres jours des haricots et des œufs. Le soir à huit heures, on servait du veau et de la salade, quelquefois un poulet, assez souvent un beau poisson qu'il avait rapporté. Le dimanche, on se permettait un dessert aux deux repas, mais comme c'était le plus souvent du lait sous diverses formes et qu'il n'avait jamais pu se résoudre à boire ou à manger du lait, il ne touchait pas à nos friandises, il vivait comme un anachorète. Il imitait les moines par son silence. Jamais il ne parlait, pas même pour demander un service. On mettait son assiette devant lui, on approchait le plat : il se servait et quittait la table aussitôt qu'il avait fini, le matin pour retourner à la pêche, le soir pour aller se coucher. Je n'ai pas connu d'autre exemple de cette maladie. Je dois dire qu'il n'allait pas jusqu'à refuser de répondre à une question directe. Il le faisait toujours d'une façon polie. Il s'humanisa un peu, quand il vint à faire des parties de cartes, de dames, et de trictrac avec le recteur. Il ne disait pourtant que les mots les plus nécessaires. « Je n'ai pas peur qu'il fasse de la propagande », disait le recteur. On riait. Je ne riais pas. Tout enfant que j'étais, cette taciturnité de mon père a toujours été pour moi un spectacle douloureux. Il me prenait souvent sur ses genoux dans les rares instants qu'il passait à la maison, quand le temps était trop mauvais pour qu'il pût aller à la rivière, mais il ne me disait rien, et quand j'essayais trop de lui arracher une réponse il me mettait doucement à terre et disparaissait...

Quelle était la cause de cette taciturnité morne et sombre ? Jules Simon nous donne à entendre qu'elle venait du « désastre » qui les avait chassés de Lorient, sa ville natale, c'est-à-dire de la ruine commerciale de ses parents. C'est bien possible, mais il devait y avoir autre chose, car je le répète, il ne parlait de son père que sur un ton quasi mystérieux, et nous venons de voir qu'ils vivaient plutôt largement que chichement à Saint-Jean-Brévelay.

Quand j'entrepris d'écrire sa vie, je m'enquis na-

turellement de ses origines paternelles. Il me répondit que son père était Lorrain, qu'il s'était marié à Lorient et était mort à Saint-Caradec (Côtes-du-Nord). Je fis venir son acte de mariage et son acte de décès. Le premier m'apprit qu'Alexandre Simon Suisse était né à Landresin; le second à Londrefin, ancien département de la Meurthe. Or ni l'une ni l'autre de ces localités n'existe dans ce départemant, et toutes les recherches que j'ai faites en vue de découvrir le lieu de naissance du père de Jules Simon sont demeurées infructueuses. J'ai entendu dire plusieurs fois, et M. Édouard Drumont n'a pas manqué de se faire l'écho de ce bruit, qu'il était d'origine israélite. Mais je ne le crois pas, bien que dans la physionomie de Jules Simon il y eût certains traits de la race juive. D'abord, étant donné la piété de sa mère, je doute qu'elle eût consenti à épouser un Israélite : il y en a si peu en Bretagne, et ils sont si mal vus ! Ensuite ce que nous savons des habitudes religieuses de son père dément formellement cette assertion. Je crois plutôt qu'il était protestant et qu'il abjura lors de son mariage. Comment était-il venu se fixer à Lorient ? C'est encore une question à laquelle je ne puis répondre. Tout ce que je sais de ses antécédents, c'est qu'il suivit pendant longtemps les armées de la République à un titre quelconque, qu'il était à Valmy, qu'il rentra dans la vie privée au début du Consulat et qu'après avoir roulé sa bosse un peu partout il vint s'établir comme marchand de drap à Lorient où il se maria — en secondes noces — le 26 février 1802.

Douze ans après, le 27 décembre 1814, Jules Simon y naissait, dans une maison de la rue du Port dont le rez-de-chaussée était occupé par un débit de boissons ayant pour enseigne : « A la descente des Lannionnais. » Or, voyez combien la destinée est parfois bizarre ! c'est comme député de Lannion que Jules Simon débuta dans la politique, en 1848, et c'est en cette qualité qu'il devint le conseiller de Renan et puis son ami. Leur amitié, en effet, eut pour point de départ un cas de conscience du futur auteur de la *Vie de Jésus*. Je vais dire lequel, car cette anecdote a toute la valeur d'un fait historique en raison de conséquences presque immédiates.

Un matin donc Jules Simon voit entrer dans son cabinet de travail, place de la Madeleine, un jeune ecclésiastique d'allure timide et comme embarrassée, qui, après s'être nommé, lui dit qu'il est venu le consulter sur une affaire très grave.

— Et laquelle, mon Dieu ? lui demande Jules Simon.

— J'ai perdu la foi, répond Ernest Renan en poussant un gros soupir.

— Et vous hésitez sur le parti à prendre !

— Absolument. J'en suis malade.

— Pourtant la chose me paraît très simple : du moment que vous ne croyez plus, vous ne pouvez pas rester au séminaire de Saint-Sulpice.

— Oui, c'est bien ce que je me dis à moi-même, mais j'ai des scrupules qui m'arrêtent.

— En conscience, vous ne devriez pas en avoir.

— Mais ils sont d'une nature si délicate !

— Pouvez-vous me les dire ?

— Oh ! oui. Vous savez que j'ai un oncle maternel. C'est lui qui a payé jusqu'ici les frais de mon éducation. A la mort de mon pauvre père, ma mère voulait me retirer du séminaire. Mon oncle ne le voulut pas et dit qu'il se chargeait de tout, que plus tard, quand je serais curé, je le rembourserais comme je pourrais de ses dépenses. Et alors, si je renonce à la vie ecclésiastique je me demande comment je pourrai lui rendre ce qu'il a dépensé pour moi et si ce n'est pas malhonnête de frustrer ainsi mon oncle après avoir trompé toutes ses espérances.

Jules Simon écoutait, confondu et ému tout ensemble de la confession de cette âme droite et du trouble de cette conscience erronée.

— Je vous répète, lui dit il en appuyant sur les mots, que vous ne pouvez pas demeurer plus longtemps à Saint-Sulpice sans commettre un sacrilège. La question d'intérêt n'a rien à voir en cette affaire.

1. Je ne savais pas dire si vrai. Voici l'*Extrait du Registre des Baptêmes de la paroisse de Saint-Louis de Lorient* qui vient de m'être communiqué :

« Ce 16 février 1802 (29 pluviôse an 10), en présence de Marie-Louise Pinié, femme Fontaine, de Marguerite-Vincente Fontaine et de Pierre-Joseph Perrin, Alexandre-Simon Suisse de la paroisse de Londrefin en Lorraine, âgé de 34 ans, ayant reconnu que hors de l'Église catholique il n'y a point de salut, de sa propre volonté et sans aucune contrainte, a fait profession de la foi catholique, apostolique et romaine et a abjuré l'hérésie de Calvin entre mes mains, de laquelle je lui ai donné l'absolution en vertu des pouvoirs que le R. R. Évêque m'a donnés pour cet état en date de Paris le 3 nivôse dernier an 10. En foi de quoi, je (1er vicaire de l'Église de Lorient) ai signé le présent certificat avec le dit Alexandre Simon et témoins : Fait en l'Église de la Congrégation les jours et an que dessus.

Signé : Besancenet,
1er vicaire.

Pour copie conforme aux registres de baptême de la paroisse Saint-Louis de Lorient.

Signé : J.-M. Allain,
vic. à Lorient.

Lorient, le 6 mai 1901.

On remarquera qu'à la fin de cet acte le nouveau converti est désigné par ses prénoms seulement. C'est que, en effet, ainsi que cela se pratique fort souvent en Bretagne, on l'appelait généralement par son second prénom, et c'est sous le nom de Simon que Jules Simon Suisse fit ses études. Il ne signa qu'une fois Simon-Suisse, c'est quand il passa sa thèse de doctorat. Victor Cousin lui dit alors qu'il ne ferait jamais de cela un nom célèbre et il ne signa plus que Jules Simon depuis ce temps-là.

Vous êtes le débiteur de votre oncle, c'est entendu ; mais lui-même vous ferait un crime de persister dans une voie que la conscience vous défend de suivre. Allez-vous-en, rentrez dans le siècle, vous le rembourserez quand vous le pourrez et comme vous le pourrez.

— C'est bien, repartit Renan, les deux mains tendues vers Jules Simon et les larmes aux yeux ; vous venez de me décharger d'un poids immense. Je vais faire ce que vous me dites. Au revoir et merci.

Et le lendemain il quittait le séminaire de Saint-Sulpice et, détail touchant que lui-même nous a révélé dans ses *Souvenirs d'enfance et de jeunesse*, Mgr Dupanloup qui, dès le séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, l'avait pris en affection, lui offrait sa bourse pour entrer convenablement et dignement dans le monde.

III

A partir de ce jour-là Jules Simon n'eut pas d'ami plus dévoué et plus fidèle qu'Ernest Renan. En matière religieuse, d'ailleurs, ils étaient assez près l'un de l'autre pour se comprendre. Certes, l'auteur de la *Religion naturelle* n'avait pas l'audace et la hardiesse de l'auteur de la *Vie de Jésus*. Tout en ne croyant plus aux dogmes fondamentaux de l'Église catholique, Jules Simon se garda toujours de les attaquer. Il me disait une fois, précisément à propos de la *Vie de Jésus*, qu'on ne doit jamais ébranler chez les autres la foi qu'on a perdue. Parole profonde et digne d'un homme qui devait être un jour le chef du gouvernement. Reste à savoir maintenant si Renan avait des idées subversives quand il écrivit l'admirable petit livre qui a fait sa réputation. Il s'en est défendu maintes fois dans la conversation et la plume à la main, et chacun de nous se rappelle les pages éloquentes qu'il a dédiées, en tête de la *Vie de Jésus*, « à l'âme pure » de sa sœur Henriette. Elle était persuadée comme lui que les esprits vraiment religieux « finiraient par s'y plaire ». Était-il sincère en protestant ainsi de la pureté de ses intentions? Je n'en doute plus depuis que Jules Simon m'a conté l'anecdote suivante.

Du temps qu'il suppléait Victor Cousin à la Sorbonne, il avait eu pour élève M. Meignan qui devint plus tard évêque de Châlons et puis cardinal-archevêque de Tours. Mgr Meignan était un prélat libéral. Comme il avait gardé des leçons de son ancien maître un souvenir très vif, il n'avait jamais cessé de correspondre avec lui et même il était très fier de le recevoir quelquefois à sa table. Un jour que Jules Simon se disposait à lui rendre visite, Ernest Renan lui demanda la permission de l'accompagner. Je m'empresse de dire que la *Vie de Jésus* n'avait pas encore paru en librairie, mais elle était sur le point de paraître, à telles enseignes que Renan en mit un exemplaire dans sa poche. Et le soir, après dîner, il offrit délicatement, respectueusement, cet exemplaire à l'évêque de Châlons avec quelques mots de dédicace.

Je ne sais pas quelle impression fit ce petit livre à Mgr Meignan, s'il le lut, comme c'est probable, avant la tempête qu'il souleva peu de temps après, mais il est bien évident que Renan n'aurait pas commis l'inconvenance de le lui offrir s'il avait pensé qu'il le blesserait dans ses croyances.

A quelque temps de là Renan se voyait enlever sa chaire au Collège de France, sur les injonctions du parti catholique, et il ne fallut rien moins que la révolution de 1870 pour qu'il pût reprendre son cours. Sa réintégration fut l'objet d'un des premiers arrêtés du ministre de l'Instruction publique sous le gouvernement du 4 septembre, — et ce ministre n'était autre que Jules Simon.

— Vous voyez, Messieurs, que je n'ai pas fait que de mauvaises choses! disait-il longtemps après, dans un banquet de Bretons où il était assis en face de Renan.

C'était la première fois qu'ils se rencontraient ensemble à la table de compatriotes, et parmi les convives il y avait Elie Delaunay, Luminais, Merson, Toulmouche, le dessus du panier de l'art nantais. On leur fit à tous les deux une véritable ovation, quand ils entrèrent dans la salle, et quand ils en sortirent vers minuit ils durent se dire en montant dans leur voiture qu'ils n'avaient jamais assisté, en Bretagne, à pareille fête. Ni nous non plus, d'ailleurs. Beaucoup d'entre nous n'avaient jamais entendu parler Renan. Il nous tint littéralement sous le charme pendant un quart d'heure en nous racontant au dessert tout ce que Jules Simon avait fait pour lui. Quant à Jules Simon qui lui répondit, il fut comme toujours éblouissant. Vous allez en juger par les lignes suivantes.

Après avoir remercié Renan des choses aimables qu'il lui avait dites, il nous parla de la visite qu'il avait faite l'année d'avant à la maison natale de son ami, à Tréguier.

« Moi aussi j'ai voulu y aller en pèlerinage. J'avais emmené avec moi deux amis. Quand nous fûmes entrés, la locataire me dit : « Ah! monsieur, puisque vous connaissez M. Renan, vous devriez bien le prier de nous faire des réparations ». Je fis alors une petite enquête et cette brave femme finit par m'avouer qu'elle ne payait pas de loyer.

— Alors, pourquoi demandez-vous des réparations?

— Mais, Monsieur, dit-elle avec étonnement, puisqu'il est le propriétaire!

Et Jules Simon d'ajouter sur un ton que je ne puis rendre :

— Mes amis, c'est là toute la question sociale.

Quand nous eûmes fait le tour de la maison de Renan, reprit-il, je demandai à sa locataire s'il ne venait pas quelquefois des étrangers pour la visiter.

— De temps en temps, me répondit-elle.

— Vient-il des Anglais?

— Oui, Monsieur, surtout des Anglais.

— Eh bien, la première fois qu'il en viendra, vendez-leur donc la plume qui a écrit la *Vie de Jésus;* ça vous fera de beaux revenus.

Alors cette femme très bretonne me dit :

— Malheureusement, Monsieur, je ne l'ai pas.

— Eh bien, mon cher Renan, c'est la vieille Bretagne qui parla ce jour-là dans votre maison par la bouche de cette bonne femme ; la Bretagne qu'on est en train de nous faire et que nous aurons pour notre malheur un jour ou l'autre, aurait dit : « Je vais en acheter deux cents demain matin ! »

IV

Je n'en finirais pas si je me laissais aller au fil de mes souvenirs.

Renan disait à qui voulait l'entendre qu'il y avait en lui un Gascon et un Breton.

Jules Simon nous dit à son tour dans ses *Premières Années* qu'il y avait deux hommes en lui et que, de même qu'il avait des accès de tristesse profonde, il avait des moments de gaieté folle. Cela est vrai. Tous ceux qui l'ont quelque peu fréquenté peuvent dire que lorsqu'il était d'humeur gaie il n'y eut jamais de plus grand mystificateur que lui.

Un jour que je l'accompagnais au Sénat, il aperçut de loin, sur le quai Voltaire, Littré qui venait vers nous d'un pas pressé.

— En voilà un, me dit-il, à qui je garde depuis longtemps un chien de ma chienne. Je vais me venger.

Et quand nous fûmes à deux pas de Littré :

— Dites donc, Littré, ce n'est donc plus vous qui faites votre Dictionnaire ?

— Comment cela ?

— Dame ! hier soir, ayant eu besoin de le consulter à la lettre G, j'ai été stupéfié d'y trouver le mot guibole.

— Guibole ? s'écria Littré, vous avez trouvé guibole dans mon Dictionnaire ?

— C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire.

— Ce n'est pas possible.

— Alors je suis un menteur !

Et Littré qui n'en revenait pas :

— Mais dans quelle édition ?

— Dans la dernière, parbleu, dans celle que vous n'avez pas corrigée ?

— Pardon, je les ai toutes corrigées !

— Alors expliquez-moi cette mauvaise plaisanterie !

— Mais je vous assure...

— J'accepte vos excuses, mais que vont dire vos amis, que va dire l'Académie française ?

Et Littré de faire demi-tour en disant :

— Je vais de ce pas chez Pingard vérifier le fait. Guibole ! Guibole ! c'est trop fort tout de même.

— Au revoir ! lui dit Jules Simon.

Et quand Littré fut loin de nous :

— Ça lui apprendra à relever des fautes de syntaxe dans mes discours.

Telle était la nature de son esprit, lorsqu'il était en belle humeur : de la finesse, de la malice, mais jamais de méchanceté. Il n'était pas de ceux qui sacrifient tout à un bon mot, et dans les discussions les plus chaudes, même quand il avait été maltraité par ses adversaires, il se garda toujours de leur décocher de ces flèches qui emportent le morceau. Comme le lui écrivait une fois M. de Freycinet, ses petits coups de patte, tout en faisant deviner la griffe, laissaient plutôt l'impression du velours. Et la raison en est que dans cette âme charmante, une des plus belles et des plus nobles que j'aie connues, il y avait surtout un grand fonds de bonté.

LÉON SÉCHE.

QUELQUES POÈTES [1]

C'est un très bon poète que M. Adolphe Boschot. Nous avons déjà de lui les *Rêves blancs*, dont je vous ai parlé avec sympathie, un très ingénieux et curieux roman, *Pierre Rovert*, où il y a du lyrisme, de la passion et je ne sais quelle étrangeté qui n'est pas toujours factice. Et voici les *Poèmes dialogués*, qui sont sans aucun doute, du moins de ma part, ce que l'auteur a fait de meilleur. M. Adolphe Boschot s'y révèle poète philosophe, et l'on voit bien, d'abord, qu'il a beaucoup lu Sully Prudhomme et Alfred de Vigny, ensuite et surtout qu'il est capable par lui-même d'une pensée forte, pénétrante et triste. Oh ! Triste ! M. Adolphe Boschot vit dans la tristesse comme les sirènes dans la mer. Son *Matin d'automne* ou son *Aurore de printemps* ne se distinguent point comme des saisons essentiellement différentes. Ils sont de couleur automnale autant l'un que l'autre, et il y circule une petite brise âpre et piquante qui, comme dit Ronsard,

D'une tremblante horreur fait hérisser la peau.

Mais ce n'en est pas moins un poète cher au cœur

1. Voyez la *Revue* du 11 avril.

et d'une singulière puissance d'émotion. Il a cet accent incisif qui fait que la voix qui parle bas semble descendre au plus profond de nous-même et s'y graver. Il a surtout une méthode qu'il tient de sa manière de sentir et qui est fort originale. Le poème se présente à lui sous forme de dialogue, parce que sa pensée, complexe, est faite de plusieurs sentiments qui se heurtent ou se poursuivent et finissent par s'entrelacer en beaux groupes synthétiques. « Ce sont conversations entre les différents lobes de mon cerveau », disait Renan. Il en est tout de même dans l'âme de M. Adolphe Boschot, et ses *Poèmes dialogués* rappellent souvent les *Dialogues philosophiques* de M. Renan. Je dis seulement qu'ils les rappellent; mais c'est déjà un fier éloge.

A l'ordinaire le *scenario* est celui-ci : le poète est est quelque part, aux champs, aux bois, ou dans une chapelle. Et, il entend des voix qui l'interpellent et il leur répond. C'est une manière d'agrandir le monologue éternel que les poètes nous débitent. C'est une manière, aussi, de faire intervenir le vaste monde dans la pensée du poète, ou plutôt de plonger, sans s'y confondre, le poète dans le sein même de la nature éternelle. Ainsi fit Lamartine dans l'immortel poème *la Vigne et la Maison*. Seulement Lamartine était élégiaque toujours et il était la « poésie personnelle » elle-même. Aussi, même dans *la Vigne et la Maison*, que ce soit « l'âme » ou « moi » qui parle, on ne les distingue pas très fortement, et c'est, si l'on veut, un personnage en deux personnes. Chez M. Boschot, ce sont bien, autour du poète, les voix des eaux, les voix des bois, les voix du ciel, les voix du passé et quelquefois même les voix de l'avenir, très distinctes de celle du poète, et qui chantent, et à qui le poète, très distinct aussi, répond. Et l'on comprend assez que ce que j'en dis n'est pas pour mettre M. Boschot au-dessus de Lamartine. Je veux simplement faire comprendre.

L'idée de *Matin d'automne* est ingénieuse et même elle est profonde. Cette idée est que chez le poète l'amour se dissout, en quelque sorte, dans le rêve même de l'amour. La cristallisation décuple l'amour, a cru Stendhal, — et quelquefois elle l'étouffe, répond M. Boschot. Vous prenez une brandille de bois mort et vous la soumettez à l'action de certains sels, et elle se couvre de cristaux brillants où étincellent toutes les lumières du ciel, et telle est l'œuvre de l'imagination sur l'amour. Voilà ce que dit Stendhal. Vous prenez une brindille de bois très vivant, répond M. Boschot, et vous la soumettez à l'action de certains sels, et elle se couvre de cristallisations chatoyantes qui la parent, sans doute, mais qui la tuent; et telle est, souvent aussi, l'œuvre de l'imagination sur l'amour. C'est la cristallisation meurtrière.

Il y a du vrai, et surtout c'est un prétexte à beaux vers :

Le rêve et le désir m'enlacent à jamais
De leur mirage, en qui mon âme est prisonnière
Était-ce bien la femme assise en ces bruyères
Ou ce mirage que j'aimais?

. . . . . .

Je ne sais plus si j'aime encore mon aimée,
Je l'appelle... et pourtant j'appelle tour à tour
Les sœurs de rêve que mon âme s'est données,
Et j'ai peur de n'aimer que mon rêve d'amour...

. . . . . .

Et le poète brode, peut-être avec complaisance, mais avec beaucoup de talent, sur ce thème. Le développement, subtil et brillant, est très habile et en même temps très sincère. Et remarquez que c'est très difficile à mettre en vers cette psychologie et cette métaphysique de l'amour. M. Boschot ne se laisse pas séduire à la facilité.

De même, dans *l'Aurore au printemps*, l'idée générale, moins subtile, est singulièrement ingénieuse encore. Le poète de l'amour, et il faut se figurer Tibulle ou Musset, est fatigué de ses expériences sentimentales. Il entend monter vers lui, du fond du passé, les voix dolentes ou gaies ou ironiques des aimées de jadis, — et ces voix trouvent en M. Boschot un traducteur très habile, — et il a comme un désir de ne plus sentir et de ne plus palpiter, de devenir *une chose*, calme, passive et abandonnée. Il refait, sans y songer, le *Vallon* de Lamartine. Nous refaisons toujours quelque chose, si original que nous puissions être. L'essentiel est de refaire heureusement. C'est ici le cas, ce me semble :

Regarde autour de toi la clémence des choses;
Ce qui passe rend indulgent.
Vois-tu, sous les coteaux vaporeux gris ou roses,
Onduler le fleuve changeant?

Il est bleu sous le bois, parmi l'ombre des branches;
Il verdit dans l'herbe du pré;
Aux lointains, il est blanc parmi les brumes blanches:
Sous la saulée, il est doré...

Fais que ton âme, harmonieuse à ce qui change,
Vierge de son passé, sourie à l'avenir
Et dépouillant, comme l'eau calme, toute fange
S'étende sous le ciel azuré pour bleuir.

Quant au poème intitulé *Dans la Chapelle*, sur le fond duquel je n'ai pas besoin de dire que je fais toutes mes réserves, c'est un très beau poème philosophique, qui rappelle tantôt Vigny, tantôt Mme Ackermann. C'est un poème athéistique. Il est d'une grande vigueur et d'une ampleur quelquefois magnifique. Le vers, parfois un peu mou ailleurs, y prend une solidité et une dureté de métal. La pensée semble s'y contracter et se montrer à nous sous la forme la plus dense et la plus ramassée qui se puisse. Je ne puis pas refuser mon approbation *littéraire* à des strophes pleines et fortes comme celles-ci :

O Dieu! si tu n'es pas, que sert d'avoir dans l'âme
Le besoin de penser à toi; et si tu es,
Dieu de bonté, pourquoi, au cri qui te réclame
Depuis qu'on souffre et meurt, rester toujours muet?
. . . . . .
Faut-il créer un dieu factice pour qu'il m'aime,
Qu'il me prenne en pitié, qu'il me console un peu...
Ce dieu se meurt; je sais que ce n'est que moi-même
Qui m'aime sous le mirage de ce faux dieu.
. . . . . .
Gloire à l'homme, élevant plus haut que Dieu sa race;
Gloire à nous, créateur des temps de liberté;
Gloire à nous : nous osons enfin lever la face
Et faire vide — Dieu détruit — l'immensité;

Car nous avons en nous de quoi combler ce vide...

Il le croit et tant mieux pour lui! J'en suis moins sûr; mais il le croit en vers assez puissants, et le critique n'a rien à lui demander davantage. M. Boschot est un poète plein d'idées et d'idées poétiques. C'est un des citoyens les plus distingués de notre Parnasse.

On a vu par les citations que j'ai faites de lui que, comme prosodie, M. Boschot est un indépendant. C'est un indépendant qui s'est fait à lui-même des règles très fermes. Il ne donne pas du tout dans le « vers libre » ou le « vers amorphe » et l'on ne trouvera jamais chez lui de vers de treize, quinze ou dix-sept syllabes. Au point de vue du nombre des pieds, il reste absolument traditionnel. Mais pour ce qui est des hiatus et des rimes pauvres, il est ultra-révolutionnaire. On sait mes idées là-dessus. J'accepte l'hiatus à la condition qu'on ne le chérisse et poursuive point comme une beauté. M. Boschot me paraît, seulement, avoir pour lui trop de complaisance. Quant à la rime pauvre, je l'aime peu, et quant à l'assonance je ne puis pas la souffrir. J'accepte très bien qu'on rime uniquement pour l'oreille, et la fameuse « physionomie des mots » est une chose où je donne peu; mais je veux que l'oreille soit véritablement satisfaite. C'est ainsi que j'accepte ces vers de M. Boschot :

Sous les saules de la rivière
Où peu à peu le jour se *glisse*,
Des vapeurs blanchâtres *bleuissent*
Lu se fondant dans la lumière.

Mais lorsque les Reflets de l'eau parlent ainsi dans *l'Aurore au printemps* :

Qu'est-ce que les hommes
Voient en nous,
Puisque nous ne sommes
Rien du tout?

malgré tout mon respect pour les Reflets de l'eau, je les trouve plats, d'abord, et ensuite j'estime qu'ils n'entendent rien à la musique des vers. Ces incartades sont, du reste, rares chez M. Boschot. Elles paraissent plutôt des gageures que des négligences. M. Adolphe Boschot est digne de l'attention des plus délicats et des plus difficiles parmi les lettrés.

*
* *

Ce n'est pas du tout un poète philosophe que M. Louis Payen (1), et quand il a des idées ce n'est pas en vers qu'il lui plaît de les mettre. Mais c'est un poète plastique d'un grand talent. Il procède de Leconte de Lisle, il procède d'André Chénier; c'est un humaniste; c'est un poète néo-antique. Il vise à la forme « spacieuse et marmoréenne » et très souvent il y atteint. Je ne serais pas étonné qu'il allât très loin dans une voie qui, malheureusement, est trop connue et qui n'est vraiment glorieuse que pour ceux qui l'ont ouverte ou qui l'ont retrouvée après un long oubli. Tout coup vaille; et la beauté de la forme vaut par elle-même. Il est donné à peu près à tout le monde de concevoir le poème de *Jason;* mais il n'est donné qu'à un très petit nombre de l'écrire comme ceci :

Le héros aux yeux clairs, immobile à la proue,
Croise ses bras cerclés d'argent sur sa poitrine;
Sous le casque d'airain les cheveux dénoués
Mettent une ombre bleue aux roses de sa joue.
A peine si le vol léger de sa narine
Peut desceller l'orgueil qui s'exalte en son âme
Devant la mer mouvante, ivre d'immensité.
. . . . . .
. . . . . .
Ainsi parle Jason sous la ferveur du soir.
Et, dans l'azur pensif, l'impassible Phœbé
Incline avec lenteur vers le calme héros
L'enchantement silencieux de sa beauté
Et sous ses cheveux d'or émerveille les flots.

Et je goûte encore plus le court poème *Sur la Mer*. Il me semble que la sensation y est plus sincère, plus vraiment personnelle et plus forte. Il me semble que la grande impression de solitude infinie a trouvé ici sa vraie forme, ou tout au moins une forme qui l'exprime approximativement encore, mais presque aussi fidèlement qu'il est possible :

J'ai dressé ma voile noire sur le silence!
Et maintenant je suis seul sur la mer
Avec mes rêves d'enfant.
Pourquoi n'ai-je pas mis mon cœur à l'ancre,
Loin de la solitude et des rêves méchants?
J'aurais fui la clameur séculaire
Des flots ivres d'infini
Sur le rivage, avec des rires et des chants
A belles dents j'aurais mordu à la vie.
. . . . . .

Est-ce que cela ne vous rappelle pas les affres et les angoisses si tragiques du *Sur l'Eau*, de Maupassant? Mais voici les Sirènes qui parlent au poète, c'est-à-dire la mer elle-même avec la séduction funèbre qu'elle exerce et le désir mauvais qu'elle donne de s'endormir à jamais sous ses linceuls bleus :

1. Louis Payen, *A l'ombre du poète que*

[illegible]
[illegible]
Nos bras se tendent vers les tiens.
[illegible]
Nous nous inclinerons comme des lys entre tes mains,
Car nous sommes les fleurs vivantes de tes rêves.

Voilà certainement du talent. Je regrette que M. Louis Payen soit plus novateur encore, comme vous vous en êtes aperçus, que M. Boschot. Comment ne voit-il pas que le poème néo-antique demande, exige le vers aux lignes nettes et arrêtées, le vers sculptural, et que si le vers relâché et ondoyant des symbolistes ou décadents peut convenir à la rêverie, à la vision mystique, à la méditation même et aux vagues voix intérieures, le poème descriptif où apparaît Jason, où interviennent les Sirènes, ne peut être écrit qu'en vers pleins et résistants sous l'ongle qui les éprouve? S'il ne le voit pas, c'est que ce n'est pas son avis. A quoi je n'ai rien à répondre. J'ai donné mes raisons et chacun jugera, plus, du reste, selon son impression que d'après des raisons, quelles qu'elles puissent être. Pour mon compte je ne m'habituerai jamais à trouver que ce soit un vers plastique, ni même un vers, que la ligne ci-contre :

A la proue la sirène qu'ont sculptée mes mains...

Décidément ceci me dépasse. « Comment un si honnête homme que vous peut-il faire rimer étonner à éternuer? » disait (ou quelque chose d'approchant) Boileau à Regnard. Il n'en est pas moins que M. Louis Payen a le sens poétique. Il est doué. Je lui souhaite bon voyage au pays des Sirènes et belles rêveries « à l'ombre du *Portique* ».

* * *

Autre plaquette : *les Portes de corne et d'ivoire*, par Lucien Legonis. Ce sont des sonnets. Quelques-uns sont des poèmes de mélancolie. M. Legonis est un Lamartine qui va de temps en temps rendre visite à Baudelaire. La *Tête de vieille sous la lampe* est comme un écho lointain et adouci des *Fleurs du mal;* de même *Messaline*, qui, du reste, vaut beaucoup moins. Mais *Lumière du matin, les Rameaux, Départ* semblent avoir été écrits à Saint-Point. On pense bien que si je le dis ce n'est pas pour m'en plaindre. L'inspiration de M. Legonis est vive et courte. Souvent un quatrain d'un de ses sonnets est admirable et le reste est là pour compléter le sonnet. Mais quelquefois aussi les quatorze vers sont pleins d'un sentiment tendre et profond qui fait longtemps songer. Lisez lentement cette paraphrase du *Majoresque cadunt*...

[illegible]
Je vois, dans le soupir obscur des longues plaines,
L'ombre tomber, des monts où la nuit va s'asseoir,
[illegible]

Je vais partir. Déjà la mer entre en mon cœur,
Et s'allonge sur moi, dans le trouble des plantes,
Du haut des monts, fleuris de paix et de bonheur,
L'immense et vain regret de ces ombres tremblantes.

Vers l'aube où de l'exil la rive se précise,
Je vois glisser aux champs, plein du soir et de toi,
Le long émoi d'un cœur en sa marche indécise.

En mon départ frémit ta route accoutumée :
Et de tes vers s'élève, ainsi que d'un bon toit,
Dans le soir de mon âme une exquise fumée.

Un peu d'indécision, sans doute — peut-être voulue — dans l'expression, et deux fois le mot *vain* dans un sonnet qui, après tout, n'a, je crois, que quatorze vers ; mais le sentiment général est bien délicat.

L'Approche du matin est aussi, et peut-être plus encore, une chose charmante :

Le murmure du vent au frisson vert des arbres
S'achève... Je voudrais un cœur à consoler
Et un parc où luirait l'urne lasse des marbres...
L'esprit au bord du songe hésite à s'envoler.

Partout s'éveillent, mus vers la gaîté des toits,
Des pas accoutumés qui parfument les routes;
Et la fraîcheur du temps qui coule entre mes doigts
Semble ignorer le fleuve aux plaintives déroutes.

Et je vois, dégrisé de mon deuil triomphant,
S'ouvrir la vie, ainsi qu'un rire que j'ignore,
Et je viens boire au jour comme à la source un faon.

Tandis qu'un reste d'ombre encore se défend,
Résonnant aux clartés de mon âme sonore,
Vers moi le matin glisse avec des pas d'enfant.

Je sais bien que, vers le second quatrain, l'auteur ne savait pas trop où il allait et aussi que le « deuil triomphant » voudrait être expliqué et, tant qu'il ne le sera pas, restera comme étourdi de ne pas l'être; mais le premier quatrain et le second tercet sont d'un poète infiniment sensible, singulièrement capable de sensations fines et rares, et capable aussi de les exprimer.

Et si vous voulez, plus précises et aussi comme plus pleines, ces concordances de l'âme et de la nature qui déjà sont assez bien saisies dans le sonnet précédent, lisez encore celui-ci, qui me semble le plus caractéristique du tempérament et de la manière de l'auteur. Tempérament est le mot juste; mais manière n'est peut-être pas de trop. Enfin lisez. Ce n'est pas, au moins, vulgaire :

Les feuillages lassés d'avoir aimé le vent,
Les branches des palmiers semblant des rayons mornes,
Le flot souffrant et cher comme un regard vivant.
Les astres palpitants d'aimer les nuits sans bornes :

Ton pur et fier sourire aspirant au repos,
Où j'aime tristement un long passé de larmes,
Qui sur le bonheur mort, pâle fleur, est éclos,
Parfumant de pitié craintive nos alarmes...

Pourquoi faut-il que toujours le second quatrain...? Enfin continuons :

La terre qui s'endort d'accablement puissant,
Sous le bienfait rêveur de la lune versant
Le silence d'argent de son urne profonde :

Tous font un bruit d'aveux en mon tremblant esprit,
Et versent en mon cœur toujours faible et meurtri
La fatigue d'aimer qui dévore le monde.

J'ai fait assez de critique à M. Lucien Legonis pour qu'il voie ce qui, à mon avis, lui manque encore; mais je le félicite vivement de ce qu'il a. C'est un poète sérieux et méditatif, c'est un artiste consciencieux et diligent qui trouve des expressions originales. Plus d'application encore; car il est appliqué, mais quelquefois croit que tout le monde comprend quand il se comprend lui-même ; plus d'horreur de l'inachevé et de l'imprécis, et il nous donnera des œuvres définitives qui le classeront. Il est de ceux en qui l'on espère. Il est de ceux qu'il ne faut pas perdre de vue. Il faut qu'on lui dise un jour ce qu'il a dit à Virgile :

L'ombre de tes beaux vers s'allonge dans mon cœur.

De quelques-uns des siens, c'est déjà vrai.

ÉMILE FAGUET.

IL Y A UN SIÈCLE

Un débat féministe.

Le féminisme n'est pas né d'hier. Sans doute, le mot est d'invention moderne, il fallait bien trouver un vocable pour résumer nettement une question aussi complexe, aussi révolutionnaire que celle de l'émancipation féminine. Déjà en 1848, les femmes avaient pris l'habitude de se réunir pour revendiquer ce qu'elles appelaient leurs droits. Il y avait alors des clubs, agglomérations d'incomprises, de mécontentes et surtout de toquées. On se contentait d'en rire, mais les idées sont comme les flèches ; une fois lancées il leur arrive parfois de dépasser le but.

Depuis Montaigne jusqu'à ces derniers temps, tout le problème féminin se tenait enfermé en cette donnée unique : Les femmes doivent-elles être instruites ou pas ? Montaigne disait que la femme *peut* être savante. Sur le même sujet, on sait ce que pensait Molière.

Entre ces deux génies, se place un écrivain, le R. P. Du Bosc, religieux cordelier, conseiller et prédicateur ordinaire du Roy, qui, en 1632, publia sous le titre : *L'Honneste femme*, un ouvrage des plus curieux dont on a déjà donné ici même une analyse détaillée (1). Certains passages montrent qu'au XVIIe siècle la cause du beau sexe était plaidée avec une éloquence, une hardiesse rares :

Une femme sans *esprit*, dit le Père Du Bosc, lorsqu'elle est belle, est plutôt un objet de pitié que d'ennui, et quand elle est laide, c'est un monstre effroyable qui fait horreur à tout le monde...

Celles que n'ont pas assez de *jugement* pour connaître le vice, n'en ont pas davantage pour faire choix de la vertu, ou pour savoir préférer selon les occasions la vérité à l'apparence...

Le secours des lettres fortifie cette bonne inclination, et ceux qui se persuadent que la lecture des livres est une école pour apprendre à faire le mal avec adresse auraient meilleure grâce de croire que les dames y trouvent plus d'armes pour se défendre que pour se blesser, et plus de moyens de vaincre que d'être vaincues.

Il est impossible, sans se mettre à la gêne, de demeurer longtemps avec celles qui ne vous peuvent entretenir que du nombre de leurs moutons si elles sont de la campagne ou, si elles sont de la ville, qui ne parlent que de collets et de jupes à la mode. Je ne puis n'empêcher de rire quand je pense à l'erreur de François, duc de Bretagne, qui témoigna une passion extrême pour Isabelle, fille d'Écosse, quand il apprit qu'elle n'avait jamais étudié, croyant qu'une femme est assez savante quand elle peut mettre différence entre la chemise et le pourpoint de son mari.

Il ne faut donc pas s'imaginer qu'en parlant de cette femme accomplie de qui nous traçons l'image (l'honneste femme) nous entendions de peindre une mère de famille qui sait bien commander à ses servantes et qui a le soin de peigner ses enfants. La musique, l'histoire, les instruments, la philosophie. et d'autrer pareils exercices sont plus convenables à notre dessein que ceux d'une bonne ménagère... Véritablement je n'approuve pas celles qui s'étudient trop à passer pour suffisantes, mais hors cet abus, il faut avouer que les dames qui ont quelque science ou quelque lecture, donnent beaucoup d'agrément dans la conversation...

Quelle science si malaisée ou si divine peut-on s'imaginer où les femmes n'aient excellé pour le moins autant que les hommes? Nos anciens Gaulois divisaient avec elles la gloire de la paix et de la guerre, ne se réservant que les armes et leur laissant l'établissement des lois et la conservation des républiques. Cela ne se devait pas faire par des ignorantes et l'on peut juger en quelle estime nos ancêtres les ont tenues, puisqu'ils ont donné aux hommes pour partage *seulement les exercices du corps* et aux femmes ceux de l'*esprit de la conduite*.

Sous le brillant XVIIIe siècle la galanterie atteint son apogée, les femmes ne réclament d'autres prérogatives que celles de plaire et d'être aimées. A quoi bon revendiquer des droits quand on a le sceptre ? Puis vint la tourmente révolutionnaire; il fallait avant tout sauver sa tête. Sous le Directoire, la bourgeoisie triomphante avec ses soucis égoïstes eut des ambitions trop pressantes à satisfaire pour songer à donner des *libertés* aux femmes. D'ailleurs, après les jours noirs de la Terreur, il fallait bien s'amuser un peu. Les femmes oubliaient de se plaindre : elles dansaient.

(1) Voir la *Revue* du 15 août 1897.

En 1801, Bonaparte, consul, n'avait pas encore adressé sa célèbre boutade à Mme de Staël; Joseph de Maistre dans les lettres à sa fille n'avait pas exprimé en des phrases d'un style hautement coloré le mépris que lui inspirait le *bas bleu;* et pourtant un curieux écrivain, Sylvain Mareschal, lançait déjà un opuscule qui allait avoir un véritable retentissement : c'est tout un *projet de loi portant défense d'apprendre à lire aux femmes.*

Pierre-Sylvain Mareschal était devenu célèbre depuis 1788 par une publication bizarre, l'*Almanach des honnêtes gens*, manière de calendrier philosophique dans lequel on avait substitué aux noms des Saints ceux des hommes et des femmes les plus célèbres des temps anciens et modernes. Par un rapprochement assez excentrique et d'un goût douteux le nom de Jésus-Christ se trouvait entre ceux d'Épicure et de Ninon. L'autorité donna elle-même une grande vogue à cet ouvrage en le faisant dénoncer au Parlement par l'organe de l'avocat général Séguier. Il fut brûlé par la main du bourreau et son auteur fut décrété de prise de corps. Ce qui peint la justice de l'ancien régime, c'est que les amis de Mareschal, pour lui épargner une punition pire, firent solliciter contre lui une lettre de cachet, comptant le faire mettre à la Bastille. Mais soit erreur, soit malveillance, il fut jeté à Saint-Lazare, prison infamante, où l'on enferma aussi Beaumarchais. Tout cela n'était point fait pour réconcilier l'écrivain avec la royauté, aussi salua-t-il la Révolution avec enthousiasme, *comme l'aurore d'une ère de justice et de liberté.*

Mais on ne put lui reprocher aucun excès révolutionnaire, et souvent il usa de son influence et de ses relations pour sauver quelques malheureux.

En 1797 et 1798, il avait publié son *Code d'une société d'hommes sans Dieu*, et, en 1800, il composa son fameux dictionnaire des athées, sur l'invitation de son illustre ami Lalande. Dans son dictionnaire, Sylvain Mareschal rangeait parmi les athées, par suite de déductions plus ou moins étranges et paradoxales : saint Jean Chrysostome, saint Augustin, Pascal, Bossuet, Leibniz.

Le gouvernement de Bonaparte interdit la circulation du livre et les journaux n'eurent pas même la liberté d'en rendre compte.

Se sentant vieillir, Sylvain Mareschal se retira à la campagne, et c'est alors (en 1801) qu'il écrivit pour se distraire ce fameux projet de loi dont nous parlions tout à l'heure. Ce paradoxe amusant eut l'honneur d'être pris au sérieux par les pédants. Dédié aux chefs de maison, aux pères de famille et aux maris, il eut, nous l'avons dit, grand retentissement.

Sylvain Mareschal se doutait bien un peu du tolle qui s'élèverait à l'apparition de son livre (qui n'était pourtant qu'un spirituel badinage).

Les puissances mâles et femelles du bas Empire, dit-il dans la préface, vont s'agiter à la promulgation de la présente loi. On prononcera *malédiction* sur le législateur indiscret et téméraire. Déjà en butte aux prêtres, comment n'a-t-il pas craint de leur donner les femmes de lettres pour auxiliaires? La coalition des femmes de lettres et des prêtres est une rude chose, mais que pourra-t-elle si les bons esprits, si les têtes saines opposent leur égide et placent cette loi sous le bouclier de la raison?

Nota. — Celles d'entre les femmes qui prendront à cœur ce projet de loi pourront se permettre des réclamations et sont invitées à les adresser au rédacteur; il s'empressera d'y faire droit autant que possible.

Nous verrons bientôt comment une femme fort intelligente, amie de l'auteur, Mme Gacon-Dufour, répondit à ce jeu d'esprit par un autre jeu d'esprit.

Les motifs de la loi développés par Sylvain Mareschal ne comportent pas moins de cent douze considérants. En voici quelques-uns au hasard; s'ils ne sont pas également amusants ou originaux, tous du moins peignent admirablement l'esprit de l'époque.

Considérant : que *Charlemagne*, qui le premier, en France, ouvrit des écoles, en législateur profond n'y appela point les femmes. Et cet empereur-roi prêcha d'exemple : il ne donna à ses filles d'autre éducation que celle de coudre et de filer.

Considérant : que le cardinal de Retz un jour se désista d'une criminelle attaque, vaincu par les larmes d'une villageoise vertueuse; le prélat n'eût peut-être pas même eu de combat à soutenir avec une fille lettrée.

A la bonne heure : après l'histoire, la psychologie ; et celle ci n'est pas des moins subtiles.

Combien la science mal digérée donne de bile...!

Hélas! la mauvaise digestion, quelle qu'elle soit, est aussi malsaine aux hommes qu'aux femmes.

Il considère encore :

Combien les charmantes lettres de Mme de Sévigné et les poésies gracieuses de Mme Deshoulières ont fait faire de mauvaises copies.

Ce *considérant*, croyons-nous, n'a encore rien perdu de son actualité.

Il est prouvé, dit-il plus loin, que les *femmes auteurs* sont moins fécondes que les autres.

L'exemple de sainte Brigitte, mère de douze enfants et auteur de douze volumes, ne prouve rien; l'exemple d'une sainte n'est qu'une exception.

L'auteur continue à considérer : qu'il n'est pas très nécessaire aux femmes d'apprendre l'A B C pour se former le jugement, puisque Molière se trouvait bien de consulter sa servante, laquelle ne savait pas lire. Malherbe aussi prenait l'avis de sa ménagère.

Au fond on ne saurait être plus flatteur en feignant de déplaire.

Plus loin encore, le vinaigre et le miel vont se trouver habilement dosés et mélangés, mais c'est le miel qui l'emportera.

Considérant: combien l'esprit naturel des femmes, qui ne demande point à être cultivé, baisse de son prix pour peu que l'art en approche.

Qui ne préfère aux airs factices du serin, au jargon étudié de la pie ou du perroquet, le chant libre et sans apprêt du rossignol ?

« Le chant libre et sans apprêt du rossignol ! » Je parierais, Mesdames, que vous voilà à demi réconciliées avec l'auteur du funeste projet; mais alors « le jargon étudié de la pie ou du perroquet »... J'aime moins la dernière comparaison de M. Sylvain Maréchal.

Voici encore quelques considérants qui ne manquent pas d'une certaine saveur:

Considérant: que cette fleur d'innocence qui caractérise une vierge, commence à perdre de son velouté, de sa fraîcheur, du moment que l'art et la science y touchent, du moment qu'un maître en approche. La première leçon que reçoit une jeune fille est le premier pas qu'on l'oblige à faire pour s'éloigner de la nature.

Considérant: que les femmes qui se targuent de savoir lire et de bien écrire ne sont pas celles qui savent aimer le mieux.

L'esprit et le talent refroidissent le cœur.

Considérant: qu'une femme qui tient la plume pense être en droit de se permettre plus de choses que toute autre femme qui ne connaît que son aiguille.

Considérant: combien la lecture est contagieuse, sitôt qu'une femme ouvre un livre, elle se croit en état d'en faire. Et femme qui compose en sait plus qu'il ne faut.

Considérant: combien doit être difficile le ménage d'une femme qui fait des livres, même à un homme qui n'en sait pas faire.

Considérant: que quoi qu'on en ait dit, l'esprit et le cœur ont un sexe comme le corps dans la dépendance duquel ils sont tous deux, le moral et le physique étant unis d'une intimité si étroite qu'ils ne font qu'un.

Considérant: Combien la première éducation des enfants, nécessairement confiée à leur mère, souffre quand la mère est distraite de ses devoirs par la manie du bel esprit.

« La couvée est mal tenue quand la poule veut chanter aussi haut que le coq », dit un vieux proverbe.

Considérant: que l' « Art d'aimer » d'Ovide n'a rien appris aux femmes.

Considérant : que les vierges lacédémoniennes, dans des ballets décents, savaient enflammer le courage des jeunes Spartiates et ne savaient pas lire.

Considérant : que, quand l'ange Gabriel descendit du firmament pour annoncer à Marie (l'épouse de saint Joseph) la conception d'un Dieu dans ses flancs virginaux, Gabriel ne surprit point la bonne Vierge faisant une lecture ; elle réparait les chausses de son époux, car son ignorance avait trouvé grâce devant le Saint-Esprit.

En conséquence, la raison veut (dût-elle passer pour Vandale) que les femmes (filles, mariées ou veuves) ne mettent jamais le nez dans un livre, jamais la main à la plume.

La raison souffre de voir les femmes grossir le troupeau des gens de lettres; elles ont déjà assez des infirmités attachées à leur sexe, sans s'exposer encore à celles de cette profession.

La nièce de Descartes mourut de la pierre causée par son obstination à l'étude. Or le plus beau livre ne vaut pas une femme saine de corps et d'âme.

Mais il faut borner nos citations.

Le livre du facétieux écrivain était à peine lancé dans le public qu'une femme, Mme Gacon-Dufour, au nom de tout son sexe indigné, saisit sa meilleure plume et s'apprête à partir en guerre.

La riposte, comme on va le voir, sera vive. Son livre a pour titre :

Contre le projet de loi de M. Sylvain Mareschal portant défense d'apprendre à lire aux femmes, par une femme qui ne se pique pas d'être femme de lettres.

Elle débute ainsi :

Un téméraire a paru, qui a voulu que les femmes fussent ramenées au simple état de nature, et fussent dépouillées de toute instruction. Il a prétexté du retour aux mœurs et à la vertu. Jean-Jacques avant lui, dans un tour de force qu'on a plus admiré qu'applaudi, avait prétendu que les Lettres et les Arts avaient corrompu les hommes et leur avaient été plus nuisibles qu'utiles. Ainsi les femmes comme les hommes ont éprouvé le même traitement de deux philosophes différents.

Elle ajoute :

Par suite de l'orgueil qui caractérise le sexe masculin l'auteur s'écrie : *Les hommages que le premier sexe s'était fait une habitude de rendre à l'autre ne sont pas adressés au savoir des femmes, mais seulement à leurs grâces et à leurs vertus.* Mais Pallas ne fut pas prise avec son amant dans les filets de Vulcain, et Vénus qui plaisait à tous mit le trouble dans l'Olympe. Peut-être que si elle eût cultivé les arts et les sciences, Mars n'aurait pas imprimé la honte sur le front de son époux...

Voici encore, prises au hasard, quelques ripostes de Mme Gacon-Dufour. Nous nous garderons, en copiant scrupuleusement le texte, d'ajouter nos propres réflexions. Tout commentaire, dont l'utilité n'est pas nettement indiquée, nous semble désobligeant pour le lecteur d'abord, désobligeant aussi pour l'écrivain. Mme Gacon-Dufour, bien que ne se piquant pas d'être femme de lettres, a dit nettement toute sa pensée... voilà juste un siècle. Contentons-nous donc aujourd'hui de marquer les coups.

Considérant, que, presque toujours, quand les femmes tiennent la plume, c'est un homme qui la taille.

Oui, quand elles veulent allumer les torches du fana-

tisme et prendre le bonnet de docteur politique et discuter la théologie, censurer les philosophes et encenser leurs détracteurs; mais une femme sensible n'a besoin que de consulter son cœur quand elle voudra peindre le sentiment.

Serait-ce l'envie qui vous aurait suggéré votre projet de loi? L'envie peut être tolérée dans un petit esprit, mais le *hardi* penseur de son siècle n'a pas besoin d'emprunter ce vice pour faire briller son génie : le rossignol n'est pas jaloux du gazouillement de la fauvette, la simple violette se cache au pied du chêne altier qui la protège de son ombre.

Le proverbe français :

> Femme savante
> Reste à son ménage.

n'exclut point l'instruction; au contraire, une femme qui saura bien employer les heures, trouvera facilement le temps nécessaire pour s'instruire; le goût de la science l'empêchera de se livrer à la dissipation, on la verra moins dans les spectacles, jamais au bal; elle s'interdira les promenades publiques, parce qu'elles la distrairont de ses réflexions morales; elle choisira les champs pour faire prendre de l'exercice à ses enfants, tout sera pour elle observation; l'instruction lui fera considérer avec admiration les beautés de la nature, tandis que l'ignorante verra renouveler le printemps, lever l'aurore avec indifférence.

Considérant ce passage considérable de la première « Encyclopédie », on pourrait douter si l'étude des lettres ne coûte pas aux femmes un peu d'innocence.

Je ne connais pas tous les auteurs qui ont coopéré au grand travail de l'«Encyclopédie», mais si par hasard cet article se trouvait être fait par un homme d'église, cela ne rentrerait-il pas dans cet axiome chrétien : « Bienheureux les pauvres d'esprit », etc. Et la joie de Voltaire, quand il disait : « Les femmes rendront les hommes raisonnables », n'explique-t-elle pas très *pathétiquement* que *la science perd l'innocence des femmes.*

La raison veut que chaque sexe soit à sa place et s'y tienne. La lune et le soleil ne luisent pas ensemble.

L'auteur ne dit pas si c'est la femme qu'il désigne par le soleil. Cela serait assez dans l'ordre. Les dons qu'elle a reçus de la nature, relevés par une bonne *instruction* et fortifiés par de sages *lectures*, lui donnent un éclat qui peut souffrir l'*allusion*.

La raison veut que les maris soient les seuls livres de leurs femmes, livres vivants, où nuit et jour elles doivent apprendre leurs destinées.

Elle est jolie cette destinée! Mais aussi combien *cette raison-là* est déraisonnable. Si monsieur est un bourru, il faudra que madame soit acariâtre... Si les femmes n'avaient point d'autres livres que les yeux de ces tendres époux ce serait bien le cas de dire qu'elles se sont gâtées le cœur et abruti l'esprit par de mauvaises lectures.

La raison n'approuve pas les femmes qui assistent aux leçons de chimie, etc.

Elles ne doivent en effet savoir de chimie que pour apprendre que c'est à cette science que l'on doit de ne plus croire aux feux follets, aux revenants, aux lumières mystérieuses qui apparaissent subitement, lumières produites par le phosphore.

Si la jeune Louisa de ***, habitante du Languedoc, eût connu l'effet du phosphore, elle n'eût point consenti à se trouver la nuit dans l'endroit le plus reculé du jardin de son père, où un séducteur effronté abusa de son innocence; l'effroi qu'il lui causa avec des vêtements paraissant en feu et les menaces qu'il lui fit en cas de refus, lui livrèrent sa victime. Plus instruite, elle eût évité ce malheur qui a fait et fait encore le tourment de sa respectable mère.

La raison veut que désormais il soit permis aux courtisanes seulement d'être femmes de lettres, beaux esprits et virtuoses.

L'auteur du projet de loi a voulu singer Henri IV, qui permit à toutes les filles de joie de porter des ceintures dorées. De là est venu le proverbe : « Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée. » Henri IV avait besoin qu'on économisât l'or devenu rare après des guerres désastreuses. Il savait que les femmes, *même courtisanes*, s'abstiendraient d'en porter pour ne pas afficher l'abnégation de toute pudeur. L'or fut épargné et l'on fabriqua plus de monnaies qui rendirent l'abondance.

Mais ici le vouloir de la raison n'a pas de sens. Une courtisane (au temps où nous vivons) a très peu ou point de savoir. Nous n'avons plus de Ninon, d'Aspasie, de Thaïs; nos courtisanes d'aujourd'hui n'écriraient que dans un style que les lois et les mœurs réprouvent. Il n'en résulterait point le bien (pour la décence) que produisit l'ordonnance de Henri IV pour les finances.

Enfin, Mme Gacon-Dufour, conclut ainsi :

Et il a été ordonné que, attendu que l'auteur d'un pareil projet de loi ne pouvait avoir été inspiré que par sa folie, il serait envoyé au Comité de santé, où il serait traité aux frais de ses partisans jusqu'à ce que la raison (qu'il a injuriée) lui fût revenue.

En galant homme, Sylvain Mareschal ne répliqua rien; mais, par son silence, donnait-il gain de cause aux raisons invoquées par son adversaire? Nous ne le pensons pas. La vérité, c'est qu'il était mort discrètement peu de jours après l'apparition du livre de Mme Gacon-Dufour, mort dans l'impénitence finale, anticlérical jusqu'à la fin, antiféministe jusqu'à son dernier souffle.

Ainsi les femmes furent toujours victorieuses.

Jadis, ayant volé le sceptre, elles l'ont caché sous des chiffons et on les a laissées régner.

Aujourd'hui, par droit de conquête, elles ont pris la toge de l'avocat, la plume du journaliste, le pinceau du peintre, le bistouri du chirurgien, et il n'y a pas assez d'encre pour toutes...

Et l'homme qui ne daignait obéir aux femmes que parce qu'il ne leur reconnaissait pas le droit de commander, est devenu moins soumis, moins respectueux, moins tendre, voyant en elles un collègue ou un concurrent.

L'importance officielle de la femme a augmenté,

c'est certain ; mais son influence n'a-t-elle pas diminué ?

« Savez-vous, ma tante, pourquoi une reine gouverne mieux qu'un roi ? disait la duchesse de Bourgogne à Mme de Maintenon. — C'est que sous une reine, c'est d'ordinaire un homme qui dirige, tandis que sous un roi, c'est généralement une femme. »

Mais comme depuis ce temps-là nous sommes en république...

HENRY FRICHET.

LA CHEVELURE DU CHRIST

Nouvelle asturienne.

Esteban Muros et Pierre Grisolles causaient dans le jardin. A cette heure matinale, ils étaient encore protégés contre le soleil par l'ombre de la maison, villa du vieux style asturien dont les toitures de tuiles rouges, très basses, débordaient amplement les murs.

Pierre Grisolles regardait fréquemment du côté de la porte avec une mine maussade et inquiète. Un coup de vent fit tomber des grains embrasés de sa cigarette.

— Sale tabac ! s'écria-t-il. Pourquoi ne fait-on en Espagne que de la *picadura ?* Cela ne tient pas. Au moindre souffle des étincelles brûlent vos habits. Tout voyage en Espagne me coûte au moins un pantalon.

— Et des milliers de ces mêmes cigarettes que vous passez en fraude à la douane française, dit Muros... Avouez-le : vous êtes de mauvaise humeur, simplement.

— On le serait à moins...

Grisolles, qui déjà même regrettait d'en avoir trop dit, ne s'expliqua pas. Après un silence, il reprit d'un ton décidé :

— Le repos m'aigrit le caractère. Vous finiriez par en souffrir. Je m'en vais chasser l'ours au-dessus de Covadonga, près du lac d'Enol. Il faut que je parte... Aujourd'hui même, cela vaudrait mieux.

Don Esteban, peu surpris, semblait-il, par cette brusque détermination, hocha la tête en souriant du prétexte invoqué.

— Après vos recherches de mines, dit-il, après trois mois de vie dans la montagne, dans les cabanes enfumées des bergers où l'on ne peut se tenir debout ! Quinze jours passés ici n'ont pu vous remettre de telles fatigues et vous ne croyez guère aux ours... Il y a cependant une raison sérieuse à votre départ. Notre intimité permet-elle que je la dise ?

Grisolles ébaucha un geste de consentement.

— Consuelo est éprise de vous, dit Muros, et vous ne l'aimez pas.

Il jeta un regard à la fois pénétrant et affectueux sur son hôte. Celui-ci poussa un soupir. Son cœur était soulagé : quelqu'un enfin comprenait ses ennuis.

Esteban poursuivit :

— Je suis forcé d'inviter ensemble ma belle-sœur et Consuelo qui sont inséparables. Il aurait fallu vous avertir, car, l'année dernière déjà quelques indices montraient que vous plaisiez à Consuelo. Mon imprévoyance est excusable : entre plaire à cette fille et la rendre folle... Votre soin de l'éviter, vos manières glaciales à son égard prouvent qu'il n'y a pas non plus de votre faute.

— Je me sens ridicule, ajouta Pierre, comme ceux qui ont peur des jolies femmes. On dira aussi qu'un riche laideron m'aurait vu à ses pieds. Vous croirez la vérité : les dévotions matérialistes et fanatiques de certaines Espagnoles me rebutent.

— Celles de Consuelo sont absurdes, reprit Muros. Quand elle s'est fait couper les cheveux par exemple...

— Quelle sottise, en effet ! s'écria Grisolles. Tout le monde les admirait.

— C'était une offrande à Dieu. En échange, Consuelo attend de lui votre amour.

Pierre eut un sursaut, puis un sourire contraint :

— Vous le supposez ?

— J'en suis sûr. Je le sais par ma femme qui avait promis le secret.

Imprudente Consuelo ! on ne paye pas d'avance.

Muros qui avait beaucoup de religion, sans être superstitieux, parut froissé de cette remarque. Il riposta vivement :

Respectez sa confiance en Dieu. Je la blâme seulement d'outrager le bon sens. Ses cheveux la rendaient plus séduisante, elle voulait vous séduire, il fallait donc les garder... Bah ! excusons-la. Beaucoup de femmes de ce pays auraient aussi peu de logique : elles se feraient amputer les deux mains pour obtenir la grâce de leur voir filer leur quenouille.

Grisolles, tout absorbé par ses pensées, ne parut pas entendre. Il trouvait barbare cette passion dont il était la cause et les moyens qu'elle employait pour triompher le faisaient songer aux pratiques de sorcellerie à la fois effrayantes et puériles.

— C'est donc entendu, dit-il soudain : je pars aujourd'hui.

— Attendez l'heure du courrier, répondit Muros.

Nous dirons à déjeuner qu'une lettre vous appelle d'urgence à Oviedo pour nos affaires de mines.

Il prit la main de son hôte et ajouta :

— Vous reviendrez quand il n'y aura plus de jeune fille à la maison.

Pierre le remercia plus gaiement. L'assurance d'être délivré le soir même lui rendait de la sérénité.

Muros et lui se trouvaient alors près de l'entrée du jardin. Elle donnait sur la route qui mène au port, tout proche, de Candas. Entre deux piliers rouges, une grille légère, à demi dorée, aux ornements tourmentés, permettait de voir les passants plus nombreux que de coutume et qui tous descendaient vers la mer. On vit même, chose rare aujourd'hui, quelques cavaliers rustiques chaussant des moitiés de sabots en guise d'étriers.

— Qu'est-ce donc? demanda Grisolles. Voyez cet homme.

On eût dit un pèlerin d'image d'Epinal. Ses vêtements étaient cachés sous une ample chemise noire parsemée de découpures en papier d'étain qui figuraient des coquilles. Les accessoires obligés : le chapeau à grandes ailes et la calebasse au bout d'un bâton, complétaient son attirail.

— C'est aujourd'hui la *romeria* de Candas, répondit Muros. Tous ces gens-là vont à la procession et le soir on se grisera.

— Un vrai pardon de Bretagne, reprit Grisolles. *Romeria* semble venir de *Rome;* pourquoi?

— Le pèlerinage par excellence, celui de Rome, a donné son nom à tous les autres.

— Je me rappelle maintenant que nos ancêtres employaient de même le mot de *romivage*...

Grisolles qui ne cessait de jeter des coups d'œil furtifs du côté de la maison, s'interrompit soudain. Faisant signe à Muros de se retourner, il s'écria :

— Consuelo s'est déguisée aussi!

On la voyait de loin s'avancer entre la belle-sœur et la femme d'Esteban. Elle était la plus grande. Sa démarche, presque majestueuse, contrastait avec celle de ses compagnes qui trottaient menu en jouant de l'éventail. Parfois Consuelo passait la main sous sa mantille, dans ses cheveux courts, comme pour rappeler à Dieu et aux hommes la grandeur de son sacrifice. Elle portait une robe unie, d'un violet cru, ceinte d'une cordelière jaune.

— Si j'en crois les usages, dit Muros, elle commence une neuvaine. Il faudra qu'elle porte exclusivement cette vilaine toilette. Voilà encore, sans doute, une pénitence pour le gain de votre

D'autres salutations prononcées d'un ton suraigu étourdirent Pierre quand les trois femmes furent auprès de lui. La señora Muros et sa sœur avaient coutume de l'aborder ainsi chaque matin. Consuelo lui tendit la main silencieusement. Après avoir échangé les strictes politesses avec elle, Pierre se mêla au bavardage des autres pour éviter de lui adresser la parole et de la regarder. Il ne vit pas ses traits exprimer la colère après la tendresse, il ne la vit pas porter les yeux alternativement sur sa robe de pénitence et sur lui. Elle semblait dire :

— Quel sacrifice plus grand que de s'enlaidir par amour? Ce Français n'a pas de cœur.

On entendit sa voix grave qui tremblait un peu :

— Adieu. Je serais en retard pour la procession.

Ayant ouvert la grille elle sortit.

Dès le premier détour de la route, l'océan lui apparut. Elle fut blessée de la sérénité des choses. Le promontoire de Candas, avec son bois de pins en forme de crinière hérissée, ressemblait à une bête immergée à mi-corps pour dormir dans la fraîcheur de l'eau. Rien ne troublait le rythme égal des vagues. Qui donc prenait part aux peines de Consuelo? Elle eut un mouvement de révolte :

— Pourquoi le trouble en moi quand le monde est heureux? Je suis sotte. Dieu ne veut pas me donner ce Français, mauvais chrétien, froid, egoïste. Retournons : je mettrai ma toilette crème et l'on me trouvera encore jolie.

Mais une force irrésistible la poussait en avant.

Au moment où elle aperçut la tour carrée de l'église, les vieilles cloches sonnèrent avec un bruit de ferraille.

— Le Christ m'exaucera, songea Consuelo. Il a mis le calme partout afin de rassurer mon cœur.

— Pierre, Pierre,... murmura-t-elle.

Et il lui sembla que ce nom planait sur la mer comme un grand oiseau venant du Nord, de la terre lointaine de France.

Tandis qu'elle suivait le quai de Candas, les dernières *lanchas* rentraient de la pêche. C'étaient de lourdes barques non pontées, pleines de monde. Dès qu'elles doublaient le cap, on abattait leur voile, puis elles glissaient vers la jetée sous l'effort de six paires de rameurs. Consuelo s'arrêta pour voir débarquer les bonites capturées au large. Bien qu'elle eût coutume, lors des *corridas* annuelles, d'assister sans un frisson à l'éventrement des chevaux, cette scène lui parut sauvage. Il

fallait deux hommes pour lancer à terre les gros poissons noirs, luisants, tout ronds, encore vivants, agités de convulsions. Ils tombaient au milieu d'enfants qui se ruaient sur eux avec des cris et se battaient pour leur arracher les yeux, plaisir permis puisque les yeux ne se mangent pas. Les gamins les plus forts enfonçaient ensuite leurs mains dans les ouïes de la bonite pour la traîner vers l'exécuteur, un vieux qui lui tranchait la tête. Le tronc palpitait encore au milieu des rires. Consuelo songea que son propre cœur mutilé n'excitait aussi que la dérision. La pente dallée qui longe le môle était pleine de sang et les massacres plus anciens avaient rouillé la pierre.. Il s'exhalait de ce lieu une odeur de mort. Consuelo prise de dégoût poursuivit sa route.

Elle arriva devant l'église en même temps que le peloton d'infanterie envoyé d'Aviles. Les soldats firent halte en conservant l'arme à la bretelle et l'officier alluma une cigarette. Un homme en surplis fumait aussi ; c'était le sacristain. Consuelo l'aborda.

— Le Christ est-il prêt? demanda-t-elle.

— Pas encore, señorita, répondit-il, mais nous n'avons plus qu'à coller.

— Pourquoi ce retard? Pensez aussi à enlever le feuillage qui cache le haut de la tête.

— Ce sera fait.

— Vous avez le choix : ou bien n'avoir pas achevé le travail avant deux heures et le curé vous renverra, ou bien gagner trois douros ; en voici un d'avance.

Sans écouter les promesses du sacristain, Consuelo passa entre les enfants de l'école et l'orphéon municipal pour gagner le porche. L'église était si remplie qu'elle trouva difficilement la place de s'agenouiller ; elle s'isola cependant, malgré la foule, des prières ardentes montèrent de son cœur ; mais l'air lui manqua. Craignant de défaillir, elle se hâta de prendre un cierge, l'alluma et vint attendre dehors la sortie de la procession.

Deux détonations retentirent séparées par un sifflement ; un petit nuage blanc apparut au ciel. On tirait un feu d'artifice en plein jour.

La foule se grossissait encore des pêcheurs qui arrivaient par bandes. Consuelo était lasse. On ne faisait que rire et causer autour d'elle. Ce manque de recueillement réveilla ses doutes.

— Dieu permet qu'on l'oublie, songeait-elle, c'est parce qu'il ne pense pas à nous.

Comme elle aurait voulu pouvoir assister à cette solennité en simple curieuse, laisser là toute dévotion, avoir le cœur libre, soulever une passion brûlante et ne pas aimer !

L'immobilité de l'attente la plongea enfin dans une torpeur semblable aux premiers sommeils d'une mère après la mort de son enfant.

Elle en fut réveillée par les éclats soudains des trombones de l'orphéon qui attaquaient une valse. Les soldats ôtèrent leurs shakos tronqués et détendirent leurs jugulaires. On se mit en marche musique en tête. Derrière elle des statues peintes, Sainte Thérèse, Saint Jacques de Compostelle, Saint Antoine, la Vierge que portaient les notables habitants, s'avancèrent au milieu des enfants de l'école. Les prêtres suivaient, revêtus de splendides chapes dont les hauts collets remontaient par derrière jusqu'à leurs barrettes. Ce cortège fut encadré par le peloton d'Aviles. Tête nue, l'arme toujours à la bretelle, les fantassins avaient sur le dos leur shako retenu à leur cou par la jugulaire.

Consuelo, mêlée aux fidèles qui tenaient des cierges presque tous éteints, recommença de prier avec plus de courage parce que le curé avait eu pour elle en passant un regard plein de bénédictions.

La procession parcourut presque toutes les rues de la petite ville. Quelques maisons étaient décorées de draps à bordure bleue. On avait reculé contre les murs les séchoirs à sardines où les poissons luisaient comme des rangées de cuillers d'étain.

Ce fut une longue promenade. Consuelo voyant que l'heure s'avançait craignit d'être attendue pour le déjeuner. Elle-même avait prétendu que les repas tardifs, à la mode espagnole, nuisaient à son estmac ; c'était dans sa pensée une attention pour le Français. Une surprise culinaire ménagée par ses soins la sollicitait aussi au retour.

Comme le cortège revenait dans la direction de l'église, elle prit une rue transversale afin de rencontrer le clergé ; peut-être le curé lui enverrait-il encore dans un regard sa bénédiction. Mais la faveur qu'elle obtint fut bien plus grande. A ce moment les notables habitants eurent à fouler un pavage détestable, ce qui imprimait des oscillations à leurs fardeaux. La statue équestre de Saint Jacques de Compostelle passa ; il portait un costume de pèlerin et de sa croix terminée en fer de lance perçait un Maure terrassé.

Le grand patron de l'Espagne inclina cette croix vers Consuelo...

Dès qu'elle fut rentrée chez les Muros on se mit à table.

— Des anatifes ! s'écria Pierre. Depuis longtemps j'avais la curiosité d'y goûter.

Il en prit un dans le plat et le tint à la hauteur de ses yeux.

— La cuisson les abîme, reprit-il. On dirait,

quand ils sont vivants, de petits sabots de chèvre violacés, nus comme la nacre et montés sur des supports en corail. Que mange-t-on? La tige, n'est-ce pas?

— Cassez-la, répondit Esteban. Vous trouverez un filament de chair qui a le goût de crevette.

— Je remercie Mme Muros, poursuivit Pierre, de s'être rappelé un désir formulé il y a longtemps : l'année dernière, je crois.

La señora Muros se mit à rire :

— Pardonnez-moi, dit-elle, je l'avais oublié. On ne trouve les anatifes qu'aux plus basses marées; les occasions d'en acheter sont rares. Consuelo a plus de mémoire que moi. Dès l'aurore elle a guetté les pêcheurs et ce n'était nullement par intérêt personnel : ces friandises de mer ne lui plaisent pas.

Pierre s'inclina vers Consuelo :

— C'est donc vous, mademoiselle, que je remercie.

Ses traits prirent aussitôt une expression glaciale. Être en butte aux attentions de cette femme qu'il ne pouvait aimer lui causait toujours un malaise intolérable. Une sorte de contrainte régna dès lors entre les convives.

Muros fut empêché par là de trouver une transition favorable pour annoncer le départ de Pierre. Toutefois, à la fin du repas, il se décida brusquement :

— Que pensez-vous d'une promenade à Candas vers quatre heures? Grisolles verrait la fête au moment où elle bat son plein. J'ai dit au cocher de venir l'attendre devant l'église pour le mener à la gare d'Aviles.

Une exclamation s'étouffa dans la gorge de Consuelo.

— Cela vient d'être décidé, Lola, poursuivit Muros en s'adressant à sa femme. Nous avons trouvé tout à l'heure une lettre dans le courrier, Grisolles est mandé à Oviedo pour nos affaires de mines; il n'y a pas un jour à perdre.

— Part-il pour longtemps? demanda Lola.

— Je le crains...

Esteban s'interrompit :

— Vois... ta voisine!...

Consuelo s'était évanouie.

Esteban seul accompagna son ami à Candas. Tous deux étaient tristes. La blessure que Pierre avait faite lui laissait au cœur un fardeau, malgré sa liberté reconquise et au milieu même de la foule, il revoyait le visage de Consuelo pareil à celui d'une morte.

Pour le distraire, Esteban lui montra la fête [illegible]

Elle était peu brillante. Le peuple y affluait cependant, poussé par cet espoir de plaisir que suscite éternellement toute réunion traditionnelle. On exposait sur de simples mouchoirs posés à terre des noisettes et des amandes salées, des épis de maïs roussis au feu, de petits gâteaux en forme d'oiseaux de basse-cour, quelques objets de piété. Pierre acheta un scapulaire découpé en cœur, orné d'une image et de clinquant.

Deux rangées de cabanes en feuillage prolongeaient une rue. Elles abritaient des fourneaux et l'on y buvait.

Muros emmena son ami dans cette direction, mais celui-ci tout à coup s'écria :

— Là-bas!... une robe violette!...

Esteban regarda autour de lui avec attention.

— Je ne vois rien, répondit-il, et pourtant Consuelo ne passerait pas inaperçue, même dans cette foule. Elle paraissait encore bien faible quand nous sommes partis.

— C'est peut-être une hallucination, reprit Pierre.

Il finit par en demeurer convaincu, tant cette vision avait été brève et confuse. Toutefois ses regards fouillaient dans toutes les directions par un instinct de défiance.

Ils se fixèrent quelque temps sur des couples qui dansaient. Un pêcheur surtout se faisait remarquer par son visage luisant de sueur et de joie; il se tenait d'abord le buste raide en tortillant ses hanches, puis il agitait les bras; sa danseuse en face de lui répétait les mêmes gestes. Pour tout orchestre il y avait une grosse femme en jupon et camisole, nu-tête, sale, échevelée, qui agitait un tambourin en chantant d'une voix de fausset.

— Que vous montrerais-je? dit Muros quand son ami fut las de ce spectacle. Je ne puis vous emmener chez don Braulio.

— Une visite? demanda Pierre.

— Don Braulio, répondit Esteban, goûte aujourd'hui sa récolte de cidre. C'est une cérémonie à laquelle on convoque les gens de plusieurs lieues à la ronde. On l'annonce dans les journaux. Vous avez dû voir de ces avis entre les morts et les mariages.

— Je devine, reprit Pierre, quelque ripaille où l'on retient de force les convives. Il faudrait remettre mon départ à demain.

Esteban décrivit ces dégustations : un fût énorme était disposé au milieu de la cour; les assistants remplissaient leur verre à même la bonde; tant qu'il restait du liquide ils pouvaient boire; entrait, sortait qui voulait. Mais si par malheur on était connu du maître de la maison,

il devenait difficile de s'esquiver avant la fin.

— Or, je connais don Braulio, poursuivit Esteban : il accablerait un de mes amis de son empressement... Voici donc épuisées toutes les distractions de Candas puisque la sardinerie est fermée aujourd'hui et que vous connaissez le Christ.

— En effet, j'ai visité plusieurs fois l'église.

— Le Christ n'y est pas. On le vénère dans une chapelle contiguë mais entièrement séparée.

— Je ne l'ai donc pas vue.

— Il faut la visiter. Le Christ de Candas est l'objet d'une telle dévotion dans ce pays que les femmes gravissent à genoux l'escalier qui mène à son sanctuaire. C'est là.

Muros désigna de loin une porte basse, près du clocher.

Il murmura au bout de quelques pas :

— Ils m'ont aperçu, je suis pris.

Des voix toutes proches criaient :

— Adios Esteban ! Au cidre, au cidre !

— Partez, glissez-vous dans la foule, dit Esteban à Pierre. Je ne sais pas comment j'échapperai moi-même à la beuverie.

Les deux amis se quittèrent après une rapide poignée de main.

Pierre trouva près de l'église un grand espace dégarni de monde. La voiture venait d'arriver. Il hésita : malgré tous les raisonnements, sa récente vision de robe violette l'inquiétait encore ; d'autre part la curiosité l'attirait ; il était persuadé que parmi les ex-voto de la chapelle devait figurer une image faite avec les cheveux de Consuelo, un saule pleureur près du Calvaire, probablement.

— Bah ! songea-t-il, au cocher de décider.

Il lui demanda :

— Vous êtes en avance ?

— Oui, Monsieur, pourvu que nous partions dans un quart d'heure, ce sera bien assez tôt.

Le sort en était jeté. Pierre entra.

On délaissait le Christ à cette heure. Nul pèlerin ne montait l'escalier sacré. Pierre sourit de la justesse partielle de son pressentiment : le long des murs, entre les photographies des personnes exaucées, se voyaient des mèches de cheveux encadrées sous verre. Il y en avait de très noires, mais aucune qui correspondît à l'ample moisson des tresses de Consuelo.

En haut des marches le visiteur poussa une seconde porte. Il resta immobile, en proie à une étrange émotion devant l'image du Crucifié. C'était une statue de bois peint. Le Christ laissait pencher son visage noyé d'ombre. Ses longs cheveux noirs, de vrais cheveux, lui pendaient sur la poitrine jusqu'à un jupon de satin rouge, frangé d'or, qui l'habillait de la taille aux genoux. On avait disposé autour de lui, avec les ex-voto habituels, une sorte de musée anatomique de cire blanche : des bras, des jambes, des seins, des yeux, des ventres...

Un frôlement d'étoffe sur le sol fit tressaillir Pierre. Il se retourna... Consuelo venait à lui !... Nul moyen de s'échapper : ils étaient seuls.

— Je savais bien, dit-elle d'un ton exalté, que vous ne partiriez pas. Oh merci, Seigneur Jésus ! Déjà le Ciel a fait un miracle pour moi pendant la procession : la croix de Saint Jacques s'est inclinée de mon côté... Je suis venue ici. J'ai prié pendant une heure, à genoux, sans m'appuyer, j'ai demandé au Christ de vous amener ; vous êtes venu, c'est un nouveau miracle...

Elle regarda l'autel, sa voix s'éleva encore :

— Pouvait-il refuser ? Voyez, je lui ai donné ma beauté, ce que toutes m'enviaient : mes cheveux.

Pierre fut troublé comme par un sortilège. Ce Christ barbare, ces pièces de cire qui ressemblaient à des membres d'enfants sacrifiés, la solitude, la demi-obscurité, faisaient de la chapelle un antre magique. Pierre voulut parler afin de reprendre son assurance. Il n'avait pas le courage de frapper encore brutalement le cœur de Consuelo et c'eût été un crime que de la berner de faux espoirs. Ayant cherché des paroles indifférentes, il ne trouva que celles-ci :

— Le Christ de Burgos a aussi des cheveux de femme.

Consuelo entendit mal. Le balbutiement du Français pouvait passer pour l'effet d'un amour soudain et miraculeux. Elle prit Pierre par le bras et poursuivit :

— Priez à côté de moi. Nous reviendrons ensemble. Cette robe de pénitence m'enlaidit. Dieu m'a dispensé de la porter puisqu'il m'exauce. Je me ferai belle pour vous.

Pierre fut tenté brusquement de baiser les lèvres si proches des siennes. Pourquoi ne pas céder ? C'était narguer la destinée que de repousser l'occasion unique : nulle femme ne l'aimerait jamais plus avec une telle ferveur. Mais un autre mouvement de l'âme, frisson de ceux qui arrivent soudain au bord d'un abîme, lui montra dans l'avenir la torture de deux cœurs hostiles et liés ensemble. Ce drame fut bref : le sang monté aux joues de Pierre avait reflué plus vite qu'une vague écroulée ne se retire. S'étant dégagé doucement il dit d'une voix triste et ferme :

— Je dois partir, ma conscience l'ordonne.

Il ajouta, pour faire de l'impression sur une âme pieuse :

— Dieu le veut.

Les yeux de Consuelo semblèrent devenir plus noirs. Elle eut une explosion de colère :

— Tu fais mentir Dieu qui t'avait promis à moi par deux miracles. Va-t'en donc, sang d'hérétique ! *Franchiute !*

Cette insulte rendit à Pierre sa froideur. Après une correcte inclination de tête, il marcha vers la porte.

Consuelo se tordit les mains.

— Vous reviendrez ! s'écria-t-elle.

Mais il était trop tard pour le retenir. Elle trébucha et se laissa choir, accroupie, la tête entre les mains : elle eut l'illusion d'un mouvement vertigineux qui la faisait descendre en tournant. Le bruit de l'équipage qui emmenait Pierre fut comme le mugissement du tourbillon où elle s'engloutissait.

Lorsque Consuelo regarda autour d'elle, le calme du sanctuaire la surprit. Les flammes des cierges montaient droites. Aucun désordre n'apparaissait dans les cheveux du Christ ni aux plis de son jupon de satin rouge. Bientôt, tandis que le souvenir de la scène récente lui revenait plus net, elle s'indigna :

— Toi, Christ, murmura-t-elle, tu n'as jamais aimé une femme !

Il était comme le Franchiute : on pouvait tout lui donner, il ne rendait rien. Consuelo changea en fureur le tourment de son amour méprisé. Elle tendit le poing.

— Tu savais qu'on m'écraserait le cœur et tu as accepté... Oh ! tu me les rendras !

Elle se précipita vers l'autel, y monta, tira de toutes ses forces la chevelure du Christ, sa chevelure à elle, cria :

— Voleur ! voleur ! restitue !

La couronne d'épines en tombant lui écorcha la main : elle ne sentit rien. Enfin elle triomphait : le bruit d'un déchirement se fit entendre, son bien lui était rendu. Elle sauta de l'autel, alluma les cheveux à un cierge, les jeta sur le carrelage où ils flambèrent en crépitant.

Comme elle relevait la tête pour insulter au vaincu, l'horreur la saisit : l'ombre ne cachait plus le visage du divin supplicié où se découvrait une atroce douleur et les gouttes de sang qui lui cerclaient le front semblèrent couler plus nombreuses.

JULES SAGLIEL.

OPINIONS ET PARADOXES

Protégeons les faibles.

On prétend que de rares patriarches, et parmi eux M. Jules Lemaître, dont l'âme héroïque regrette, dit-on, ce temps lointain, se rappellent encore une cause célèbre du siècle dernier nommée l'affaire Dreyfus. Je reproduis l'affirmation, tout en reconnaissant ce que cette solidité de mémoire a de peu vraisemblable. Personnellement, il me serait difficile de dire en quoi consistait l'affaire en question, dont, comme la plupart de mes contemporains du XXe siècle, je n'ai entendu parler que très vaguement.

Sauf erreur, à prendre les choses en gros, il paraît qu'une partie de la France était persuadée qu'une injustice avait été commise sur la personne d'un malheureux hongrois appelé Dreyfus, ou d'un infortuné juif, connu sous le nom d'Esterhazy, — mes souvenirs ne sont pas très nets à cet égard, — tandis que l'autre partie de la France était convaincue que l'histoire de cette injustice était un conte. Mais le fait sur lequel je veux attirer l'attention, c'est qu'en Europe tout le monde croyait à la réalité de l'injustice.

Et on en profitait pour dire universellement un mal énorme des Français, qui ne voulaient pas réparer.

— Mais enfin, dit un jour certain de nos compatriotes à un professeur de droit de l'Université de Berlin, qui nous cassait, depuis deux heures d'horloge, du sucre sur le dos, si elle était arrivée en Allemagne, cette affaire-là, est-ce que vous auriez réparé ?

— Nous ! s'écria le professeur de droit. Jamais de la vie !

— Eh bien ! alors ?

— Nous, c'est bien différent : nous n'avons pas fait la Révolution de 1789 !

*
* *

Après 1830, après 1848, après 1870, après la Commune, après le 16 mai, après Saint-Simon, Auguste Comte, Fourier, Proudhon, Cabet, etc., l'Europe avait continué à croire que nous avions fait, *que nous faisions toujours*, la Révolution de 1789. Tandis que chez nous, au contraire, il y avait des tas de gens bien décidés à ne pas l'avoir faite, et surtout à ne plus la faire. Quelques personnes en Europe sont peut-être informées de ce phénomène, mais le gros du public ne l'est point. C'est ce qui explique sa stupeur.

L'idée de ce gros public, c'est que la France, à ses risques et périls — et plus le péril est grand pour nous, plus d'ailleurs ce gros public est content — se doit à elle-même de célébrer chaque jour l'office,

j'allais dire le sacrifice, de l'égalité de tous les hommes devant la loi, de l'abolition des privilèges de race et de caste, de la fraternité des peuples, du droit des nationalités à se gouverner elle-mêmes, et par conséquent de la défense des États faibles. Et pendant près de cent ans, en effet, ces rêves de liberté, d'égalité, d'indépendance des peuples, de libre évolution des races, nous avaient servi de religion.

Après 1870, il y a eu une réaction : la France se refaisait une armée, ce qui est très bon ; mais elle abjurait en même temps ses croyances, ce qui est triste. J'étais au collège, à ce moment-là : nous avions encore les cheveux sur les épaules qu'en tournant en rond, dans la cour, nous échangions des vues qui nous paraissaient glorieusement positives et pratiques. Par exemple, nous discutions la question de savoir si la France n'aurait pas bien fait de signer la paix après Sedan, tout de suite ; puisque ça n'avait servi à rien de se faire tuer, après !

Le déterminisme de M. Taine nous encouragea dans cette façon de concevoir la moralité politique. On nous présentait dans les écoles des bilans très décourageants : il paraît que M. Thiers avait prêché pour qu'on déchirât les traités de 1815 : il en était déshonoré à nos yeux, cet homme ! Et puis, la politique des nationalités, pouvait-on la pardonner à Napoléon III ? Elle avait fait l'unité de l'Italie, contre nous, l'unité de l'Allemagne, contre nous. Ah ! ce ne serait pas la République, qui recommencerait ces bêtises-là ! Le fait est qu'elle ne les a pas recommencées. Seulement je me demande ce que nous y avons gagné.

Au point de vue moral, ça ne nous a pas fait un ami de plus en Europe, et nous y avons perdu notre belle, notre célèbre clientèle de palicares, carbonari, insurgés polonais, décabristes russes, fenians irlandais, etc. Vous ne la regrettez pas ? Moi, je la regrette : on ne sait jamais ce qui peut arriver.

Au point de vue politique, nous y avons perdu l'Égypte, ou plutôt nous l'avons laissé prendre par d'autres. Oui, j'affirme, entouré de tous les livres jaunes, verts et bleus, que si nous avons perdu notre assiette sur les Pyramides, c'est pour avoir oublié le principe sacré du respect des nationalités. Il y avait là un personnage qui s'appelait Arabi-Pacha et qui prétendait donner l'Égypte aux Égyptiens. M. Gladstone, qui était un brave homme, trouvait qu'Arabi-Pacha avait raison : et si nous l'avions encouragé dans sa manière de voir, il n'y aurait actuellement sur les bords du Nil que des ministres égyptiens et des actionnaires, industriels, épiciers et planteurs français. Au contraire, nous avons fait les plus ardents efforts pour engager M. Gladstone à changer d'opinion et à envoyer au pays des Pharaons un certain Wolseley, accompagné de quelques milliers de livres sterling et d'habits rouges. Car c'est nous qui avons excité l'âme pacifique de M. Gladstone, c'est nous qui l'avons poussé à considérer Arabi comme un simple marchand de dattes, et non pas comme un nouveau Botzaris : et ensuite nous nous sommes tenus cois. Je vous jetterai à la tête, pour le démontrer, autant de documents diplomatiques que vous en désirerez.

*
* *

Je proteste contre cette politique, au nom des immortels principes, je déclare que la France doit rester le paladin des paladins, le Don Quichotte des Dons Quichottes, le chevalier errant défenseur des faibles, et qu'il est temps encore pour elle de réparer ses erreurs. Parmi les États que sa mission providentielle lui impose le devoir de défendre, je nommerai, en première ligne, l'Angleterre.

Il est possible que cette proposition étonne quelques lecteurs, mais c'est évidemment qu'ils n'ont pas réfléchi, qu'ils sont aveuglés par des rancunes ridicules ou des souvenirs périmés : Jeanne d'Arc, Waterloo, l'affaire Pritchard, l'inégalité des droits entre les catholiques et les protestants, qui n'a complètement disparu en Angleterre que dans le dernier quart de siècle. Il est même de ces lecteurs qui se figurent peut-être que les républiques de l'Orange et du Transvaal sont précisément tyrannisées par la Grande-Bretagne. Je suis très convaincu qu'il y a là une erreur.

Cette erreur, je le reconnais, est excusable, car l'Angleterre paraît très grande et les républiques toutes petites : mais ce n'est pas la première fois qu'une vieille personne n'arrive point à prendre le dessus contre un enfant.

La vérité, c'est que les Boers se conduisent, vis-à-vis de l'Angleterre, de la façon la plus insupportable. En premier lieu, comme chacun sait, ils ont eu l'audace de lui déclarer la guerre. Cette guerre une fois déclarée, ils ont envahi des territoires britanniques, puis ils ont battu les troupes anglaises en diverses grandes batailles, qui s'appellent Modder-Fontein, Colenso, Spion-Kop, etc. Après quoi ils ont méchamment quitté leurs villes, et sont allés on ne sait où, où on ne les trouve pas. Mais ils reviennent de cet « on ne sait où » pour nuire à la circulation des trains. Le général Botha, quand on lui propose la paix, écrit des lettres impertinentes à lord Kitchener. Un nommé De Wet, qui n'a aucune espèce de brevets militaires, passe avec ses fourgons, attelés de douze bœufs, et au pas, à travers un camp anglais, et néglige, évidemment par ignorance des usages, de se faire présenter au chef de ce camp. La colonie du Cap est parcourue par des individus qui ne paraissent pas s'apercevoir que le pays, après tout, n'est pas à eux,

mais au roi Édouard VII. Et en Angleterre, le prix des [illegible] augmente.

La guerre a coûté, en dix-huit mois, 3 milliards 875 millions, soit 215 millions par mois; et plus de deux milliards et demi par an. Et comme on a fictivement annexé ces territoires, dont en réalité on n'est pas maître, ce n'est point, par conséquent, la paix, qu'il faut faire signer à l'Orange et au Transvaal, mais la reconnaissance de cette annexion. Or, on n'a jamais entendu parler d'un condamné à mort signant sa propre condamnation : car je crains que l'histoire du guillotiné par persuasion ne repose sur aucun texte précis. Il est donc très difficile de prévoir quand la guerre finira, et si elle ne coûtera pas, durant quelques années, l'équivalent de la fortune de Rothschild. En admettant même qu'intervienne bientôt une sorte de pacification, il faudra probablement laisser sur place la plupart des baïonnettes pacifiantes, de sorte que les frais ne diminueront pas beaucoup.

Il paraît que les désastres qui ont signalé les premiers mois de cette guerre étaient dus à l'insuffisance de l'instruction militaire des officiers. On parle de modifier cette instruction, et l'on ne sait pas trop bien comment s'y prendre. L'avancement, dit-on, est trop souvent laissé aux caprices du favoritisme, et il n'y aurait pas d'avenir assuré dans l'armée anglaise pour les gens de mérite quand ils n'ont pas de famille. Qu'il me soit permis de le rappeler : vers la fin du siècle dernier, les journaux anglais nous ont fait clairement entendre que c'était un bien grand malheur pour un pays de n'avoir plus confiance dans ses chefs militaires, et un bien grand inconvénient lorsque ces militaires constituent une caste.

Dans la colonie du Cap, la liberté de la presse n'existe plus, parce qu'on l'a supprimée. Dans la métropole, MM. A. J. Wilson, John Burns, Stead, et d'autres encore, disent que cette liberté n'existe pas en fait, parce que la plupart des journaux ne sont que l'organe d'un seul parti, celui des intérêts financiers; et beaucoup d'Anglais déplorent la grande augmentation de tirage des journaux qui publient des canards — tels que la nouvelle du massacre des étrangers à Pékin — et des injures. On a assommé assez fréquemment dans les rues les citoyens qui étaient contre la guerre. Or, les Anglais nous ont dit, toujours dans le siècle dernier, qu'assommer les gens à cause de leurs opinions et posséder une presse qui publie des injures et des mensonges, étaient un triste signe de faiblesse nerveuse et de décadence : ils avaient bien raison !

Il est arrivé en Chine des choses très bizarres : des soldats russes qui faisaient des trous dans la terre aux environs de Tien-tsin — ces trous étaient peut-être des fortifications — ont été sommés par les troupes anglaises de s'en aller, et ils ne se sont pas en allés. Lorsqu'on les compta, ces soldats russes étaient juste quatre-vingts. On avouera qu'il est véritablement déplorable de voir les Russes abuser ainsi de leur force.

La conduite de l'empereur d'Allemagne est également empreinte, à l'égard de l'Angleterre, d'une ironie qu'on ne saurait approuver. Voilà un homme qui a envoyé au président Kruger un télégramme qu'on n'a sans doute pas oublié. Sur quoi le Transvaal s'arme, et se trouve, au début des hostilités, en possession de quelque 300 000 fusils Mauser fabriqués en Allemagne. Il est difficile de croire que ces 300 000 Mauser aient pu quitter leur patrie sans que l'empereur de cette patrie en ait été informé. Puis cet empereur laisse les Boers ennuyer l'Angleterre de toutes les façons, se fait donner par leur victime une foule de petits avantages, et nommer colonel honoraire d'un régiment qui part pour le Transvaal. Et alors il ne trouve rien à dire aux hommes de ce régiment, qui vont affronter des fusils dont il a quelques motifs de connaître la portée, sinon : « Messieurs, je vous souhaite de revenir tous en bonne santé. » Moi, je ne trouve pas ça gentil.

Il est donc grand temps que l'Angleterre trouve en Europe un véritable ami. On veut nous apitoyer sur les Boers parce que jadis 300 huguenots français abordèrent au Cap ; mais on oublie que l'Angleterre est une colonie française, car nous l'avons fait conquérir sur les Anglo-Saxons par un certain Guillaume. Annexe historique et géologique de la Normandie, elle continue de nous payer un considérable tribut de plus d'un milliard de francs, que nous reconnaissons gracieusement par l'envoi d'un certain nombre de pots de beurre et de bouteilles de vin. Soyons dignes de nos traditions, rappelons notre vieil héroïsme, montrons à nos voisins cette sympathie, cette indulgence, cette charité, dont ils nous ont, dans ces dernières années, donné tant de preuves : enfin, quels que soient les risques d'une telle attitude, que la France fasse entendre aux Boers des conseils de modération !

PIERRE MILLE.

THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE : *l'Ouragan*, drame lyrique en quatre actes, poème de M. Emile Zola, musique de M. Alfred Bruneau.

Les « drames lyriques » de M. Zola font penser à ces copies qui, dans les musées, entourent les tableaux célèbres, et où s'efforcent des demoiselles appliquées. Les proportions sont exactes, les gestes sont bien reproduits, les couleurs sont pareilles; il n'y manque que ce qui différencie un chef-d'œuvre d'une « croûte ». M. Zola découvrit un jour la « re-

cette » du drame lyrique. Depuis lors, il l'applique avec cette obstination satisfaite qui est sa marque. Et il produit des ouvrages qui déconcertent, — comme l'*Ouragan*.

M. Zola a entendu dire que le drame lyrique devait être légendaire. Et, posément, il confectionne des légendes... qui semblent venir d'Épinal. — Nous sommes à Goël, île « légendaire » et bizarre, « où depuis des mille années ne peuvent vivre (?) que deux familles de pêcheurs rivales, les femmes toutes grandes et belles, les hommes tous braves et forts... » Dans la réalité, dans la « Vie », ces deux familles uniques alliées depuis des siècles ne produiraient plus que des gâteux. Mais ce dédain de la science dont il faisait jadis étalage est l'une des marques par où M. Zola nous fait savoir qu'il est devenu poète... Au reste, de ces deux races « où tous les hommes sont braves et forts », l'une est tombée en quenouille ; il n'en reste que deux filles : Marianne et Jeanine. Par un contraste éminemment « lyrique », la race rivale aboutit à deux fils : Richard et Landry. Or Marianne a fait « le serment d'abattre l'unique pêcherie voisine, leur rivale séculaire, et de régner un jour sur Goël ». Un seul moyen : allier les deux familles, et faire en sorte que la famille numéro 1 finisse par absorber la famille numéro 2. (Notez du reste que, les pêcheries étant ainsi devenues communes, l'idée de ruiner l'une au profit de l'autre est assez burlesque.) Mais Marianne et Jeanine aiment également Richard ; toutes deux veulent l'épouser (notez encore que l'amour de Marianne, ainsi qu'on le voit par la suite, est l'amour-esclavage, et que pour « dominer » quelqu'un, c'est un procédé assez nouveau que de se soumettre aveuglément à lui). D'autre part, — car si parallélisme est synonyme de lyrisme, jamais rien ne fut si lyrique que l'*Ouragan ;* — d'autre part, Richard et Landry brûlent pour Jeanine. Alors, Marianne, « ne pouvant avoir Richard, a voulu qu'il ne fût à personne ». Elle l'a décidé à se sacrifier à Landry et il est parti, jurant (pourquoi ?) de ne plus revenir.

Mais le drame lyrique, s'il doit être légendaire, doit être pareillement symbolique. M. Zola expose ses symboles avec une ingénuité qui désarme. Jeanine dit à Marianne : « Tu es l'Orgueil, l'éternel besoin de domination ! » Marianne dit à Jeanine : « Tu es le Désir, la femme qui perd le Monde, qui sème la Démence et les Catastrophes. » Ce drame lyrique s'annonce avec des allures de Revue. Et l'on songe au dialogue type : « Qui êtes-vous, ma belle enfant ?... — Je suis le Métropolitain... » C'est ainsi que, Jeanine étant étiquetée *désir* et Marianne *orgueil*, le symbole fleurit chez M. Zola. Nous retrouverons Richard tout à l'heure. Quant à Landry, il semble surtout symboliser « le pochard ».

Prétendre créer des symboles *a priori* est l'une des plus évidentes niaiseries qui se puissent voir. Qu'un personnage soit assez général et soit doué d'une vie intérieure assez forte et assez large pour qu'un des aspects de l'humanité se puisse reconnaître en lui, cela se conçoit. Mais vouloir d'avance que tel personnage représente l'orgueil, tel autre le désir... c'est proprement mettre la charrue avant les bœufs, c'est construire un canon suivant la formule : « On prend un trou et on met du bronze autour ». Saugrenue en soi, cette prétention devient risible dans le cas particulier de M. Zola. Ce chantre pataud de la Fécondité et de la Vie, qui finirait par nous faire chérir la stérilité, est incapable de comprendre la vie autrement que par ses aspects extérieurs. Pour lui, un être ne vit, — entendez littérairement, — que s'il accomplit des besognes matérielles. Le jour où il refera *Tristan* (il en est capable !) il mettra Brangaine à la cuisine, et le « philtre » mijotera sur un fourneau économique. De cette conception de la vie, il ne peut se défaire. Elle sort de sa nature. Et, entre son naturalisme organique et son lyrisme volontaire, il peine, retenu par l'un et ne pouvant atteindre l'autre. On a vu comment il définit Jeanine : « Le Désir, la Femme qui perd le Monde » ; et, pour compléter le portrait, il nous conte des combats sanglants, des meurtres, des suicides, dont elle fût la cause, « alors qu'elle n'avait pas quinze ans » (on est précoce, à Goël). — Ce personnage symbolique, résumant en soi la force invincible du Désir maître du Monde, regardez-le, tel que le drame nous le montre. Elle ravaude des filets, végète dans une maison sans feu ni pain, elle est rouée de coups par son mari, tyrannisée et humiliée par sa sœur, si bien que son pouvoir surnaturel se mesure au nombre des gifles qu'elle reçoit ; et, quand Richard est revenu, quand elle s'est fait aimer de lui, quand elle l'a entraîné sous « l'arbre qui chante » (oh, le lyrisme !), ce même Richard s'évade galamment, reconquis par « son âme voyageuse », laquelle est symbolisée par Lulu, jeune négresse un peu déteinte qu'il a ramenée de ses voyages... Il existe un livre d'enfants, dont le titre m'échappe, et où l'on voit tous les périls où s'expose une petite fille « pas sage » ; à chaque épreuve, elle est sauvée par une légion de nains secourables ; et, à la fin du volume, l'auteur explique avec simplicité que, dans sa pensée, les nains bienveillants ne sont autres que les vertus qu'il faut savoir acquérir. Les symboles de M. Zola sont de cette force. On a scrupule, en vérité, à les discuter sérieusement.

Il le faut pourtant, ne fût-ce que pour montrer l'imperturbable assurance avec laquelle il patauge dans le drame lyrique.

Richard a été jeté par la tempête sur la côte de

Goël. Il débarque suivi de Lulu, et paraît précisément au moment où Landry allonge une solide taloche à Jeanine, sans se soucier de l'invincible force qui réside en elle. Richard intervient. Ce que voyant, Lulu se retire jugeant justement que ce ne sont point là ses affaires. Mais, si l'on considère que Lulu est l'« âme voyageuse » de Richard, on a peine à rester sérieux devant la disparition « matérielle » d'un personnage, d'où l'on conclut que Richard n'aime plus les voyages! C'est encore la contradiction signalée plus haut, cette impossibilité où est M. Zola de « sortir de la matière », et cette prétention effarante de représenter, par les gestes d'une petite sauvage, les mouvements d'âme d'un autre personnage. « Je n'ai rien à faire ici... Mon cœur n'y est pas. Je ne te veux que pour le toujours de demain!... » Ainsi s'exprime Lulu. Et, symbolisme à part, pourquoi cette presque négresse ne parlerait-elle pas ce charabia presque nègre?

Mais ces symboles partiels et fragmentaires s'accompagnent d'un symbole plus général, l'« Ouragan ». C'est lui qui a porté Richard vers Goël. C'est lui que Richard invoque quand, menacée par Landry, Jeanine se réfugie dans ses bras : « Va, va, pauvre femme, je te refais libre puisque tu souffres tant. Va-t'en sous la pluie et la rafale, l'Ouragan est ton hôte!... » Adressée à une pauvre pêcheuse que son pochard de mari assomme de coups, cette phrase grandiloquente produit un effet d'ahurissement. De quel droit Richard « libère-t-il » Jeanine? Comment l'Ouragan est-il son hôte, à cette éternelle giflée? On se demande où l'on est?... Hélas! on est dans un drame lyrique de l'auteur de *Pot-Bouille*!

L'île de Goël possède un port mystérieux, éternellement calme. Les vents qui battent le rivage n'y pénètrent jamais, et sur ses bords, le sol de l'île, — qu'on qualifie ailleurs de « dur granit ignorant la charrue », — porte « un jardin miraculeux, où les courants tièdes font fleurir un éternel printemps ». C'est là que se dresse « l'arbre géant d'amour et de refuge », à l'ombre duquel « s'abritent les amants coupables, et *qu'une sotte coutume tolère...* » (Sentez-vous la saveur réaliste de cette dernière phrase jetée en pleine efflorescence « poétique »?) Et c'est là que se rejoignent Richard et Jeanine. Hymne à l'Amour, à la Vie! Et la Vie c'est l'Amour, et l'Amour c'est la Vie!... Cela agrémenté de quelques rappels symboliques : « L'Ouragan qui me ramène n'est que la violence de ton Désir... »; et autres fariboles. — Landry surprend les coupables. Mais, tant qu'ils sont sous l'arbre, la « sotte coutume » défend qu'on les dérange. Il réserve sa vengeance. Et Jeanine elle-même n'est point tranquille. Car, la nuit venue, il faudra bien qu'elle rentre chez elle... Ainsi cet arbre de miracle n'est miraculeux que pendant le jour. Les nuits sont fraîches, et l'on s'enrhumerait dans ce printemps de féerie... Tout de même, le « Frêne du Monde » du Walhall est autrement légendaire.

Et voici la nuit, et l'Ouragan se déchaîne. Richard et Jeanine se sont réfugiés chez Marianne, « chacun dans leur chambre », comme le fait pudiquement remarquer celle-ci. Marianne cache Landry (il y a, à propos d'un couteau, des « préparations » à la d'Ennery) et fait auprès de Richard une tentative suprême. Tentative aussi vaine que maladroite. Richard aime Jeanine, et pour la vie! Landry paraît, avec son couteau. Richard offre sa poitrine. Il aime Jeanine! Ce que voyant, Marianne lâche Landry : « Tue-les! » Mais elle se ravise ; et, au moment où Landry va s'élancer sur son frère, elle lui plonge son couteau dans le dos. A ce « revirement », on ne voit pas de causes. A moins que ce ne soit le lyrisme. Car le lyrisme pour M. Zola semble être le droit pour les personnages de vivre au hasard. Et l'on remarquera que l'action de Marianne, inexplicable par son caractère, est en opposition avec le « symbole » qu'on veut qu'elle soit. Pourquoi cette pitié et ce dévouement, si elle symbolise l'orgueil, la domination et la jalousie?... Landry tombe, et meurt. Alors, l'« Ouragan » pénètre dans la maison et éteint une lampe dont on nous avait souvent parlé au cours de l'acte. Car la Lumière est la Vie... N'insistons pas. Ce nouveau « symbole » exprimant la mort au moment même où nous voyons de nos yeux Landry sans vie, est en vérité superflu...

L'Ouragan est calmé. La Vie recommence : c'est-à-dire que les pêcheurs recommencent à pêcher et à raccommoder leurs filets. Richard vient chercher Jeanine. Celle-ci, de plus en plus lyrique, s'étonne qu'il veuille chercher ailleurs le bonheur et la paix qu'ils trouveraient dans la maison de famille. Richard lui fait judicieusement observer que, pour une jeune veuve, l'endroit même où son mari vient d'être assassiné n'est pas un lieu d'amour et de paix. Et le plus étrange c'est qu'ils discutent posément cette question!... Marianne intervient. Violente d'abord, elle s'attendrit, et, — « orgueil » et « domination », — elle donne sa sœur à Richard. Mais celle-ci, — « amour » et « désir », — ne veut pas être moins généreuse. Elle restera « pour pleurer avec Marianne ». Alors à quoi bon ces symboles?... Lulu, fort à propos, rappelle à Richard qu'elle est « l'espérance, l'âme errante des eaux qui n'a d'autre joie que d'épuiser l'infini, l'au-delà de tout ce qu'on désire et de tout ce qu'on cherche, éternellement ». Il part, après avoir déploré « d'avoir ici passé comme l'Ouragan dans un ciel calme », et termine en offrant aux deux sœurs son souvenir en manière de consolation : « Et, si mon amer souvenir peut vous être de quelque douceur, gardez-le comme le parfum de l'amour le plus

fort, celui qui ne s'est point contenté »... Ce pêcheur est plein de délicatesse.

Il n'était pas inutile de montrer tout ce qu'il y a de puéril et de « bêta » dans le lyrisme et dans le symbolisme de M. Zola. Son cas s'est fort aggravé cette fois. Au symbolisme accidentel et godiche de *Messidor* il a substitué un symbolisme continu dont la candeur s'affiche, et dont la prétention et l'enfantillage dénotent une confiance déconcertante. Que l'auteur de *Pot-Bouille* ait tenté le drame lyrique, on ne s'en étonne guère. Mais cela seul prouverait qu'il n'y a rien compris... Il a dépassé dans l'*Ouragan* les prédictions que lui faisait jadis M. Anatole France. On voit à quels obstacles devait se heurter le malheureux musicien attelé à cette tâche. On verra la semaine prochaine comment M. Bruneau s'en est tiré.

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Die geschichte der jungen Renate Fuchs (Histoire de la jeune Renaté Fuchs), par JACOB WASSERMANN (F. Fischer éd., Berlin).

Dans ce long et curieux roman, M. Wasserman étudie un caractère de femme très moderne. L'ouvrage dénote une préoccupation constante de la question féministe. Mais l'héroïne elle-même n'est pas féministe ; elle n'a aucune théorie, elle cherche le bonheur naïvement, se trompe, recommence sa poursuite, se trompe encore, veut s'étourdir, se désespère et finalement trouve un but à sa vie dans la maternité. Ce renoncement absolu en faveur de l'enfant est l'aveu d'un échec personnel. Un autre écrivain allemand était déjà arrivé à cette solution. L'héroïne de Gabriele Reuter, Ellen von der Weiden, se retire dans la solitude avec son fils : ce dénouement est triste. Dans *Renate Fuchs* un semblable dénouement semble presque joyeux à l'auteur, et par cela même tout ce qu'il a de faux apparaît avec évidence. Renaté, fille d'un riche fabricant de Munich, est fiancée à un duc, mais l'indignité de ce personnage lui est révélée à temps. Elle se sauve avec Wanderer, près duquel elle veut vivre une vie d'amour confiant et libre. Ses parents la maudissent et la déshéritent. Wanderer perd sa fortune et, dans la pauvreté, son caractère s'aigrit. Renaté le quitte, elle cherche toujours celui qu'elle pourra aimer complètement. Mais partout elle se heurte à des petitesses ou à des mensonges qui choquent sa nature loyale et fière. Elle perd la tête ; elle devient une actrice célèbre, non pour son talent, mais pour sa beauté. Renaté est ivre de son succès et de son luxe et n'en voit pas le côté humiliant. Une rencontre fortuite avec son premier amant, qui la traite avec une froideur attristée, lui ouvre les yeux. Elle abandonne les planches ; désormais, elle travaillera dans une fabrique d'éventails, se privera de tout pour ne pas se paraître méprisable à elle-même. Dans ses recherches de l'être qui pourrait seul la comprendre, elle avait été frappée par la personnalité mystérieuse d'un certain Agathon Meyer, idéaliste juif, qui vivait dans une éternelle extase de charité et d'amour. Des lettres de lui, adressées à une autre femme qu'il exhortait au courage et à la foi dans le bien, lui étaient tombées sous les yeux. Maintenant, au pire moment de sa détresse, le hasard la met en présence d'Agathon qui se meurt dans une chaumière de paysan. Ils se reconnaissent sans s'être jamais vus et Renaté se donne à lui. Agathon succombe bientôt au mal qui le minait, mais Renaté continue à vivre pour l'enfant de son amour qu'elle appellera Beatus. Cet enfant l'a sauvée, lui a donné le bonheur et lui-même sera heureux. De ce roman très touffu la conclusion est purement accidentelle. Renaté aurait-elle été heureuse si Agathon Meyer avait vécu? Aurait-elle pu oublier son passé tumultueux et vivre en paix auprès de cet amant définitif? Et, comme toutes les femmes qui ont fait d'audacieuses recherches de bonheur ne peuvent compter sur la mort de leur amant aussitôt qu'il les aurait rendues mères, l'étude morale que semble vouloir faire M. Wassermann n'est pas concluante. Renaté est une exception, non un exemple, et ce roman à thèse n'est au fond qu'un roman d'aventure.

Hérode, tragédie, par STEPHEN PHILLIPS (John Lane éd., Londres).

M. Phillips, le brillant auteur de *Paolo et Francesca*, témoigne, dans ce nouvel ouvrage, d'une grande profondeur d'analyse sentimentale et d'une originalité puissante. Ce drame met en conflit deux caractères : Hérode, l'homme d'une ambition farouche et sans scrupule, et Mariamne qui n'a pour elle que sa tendresse et sa beauté. De cette lutte, Hérode sort vainqueur apparemment, mais c'est Mariamne qui a dompté, anéanti cette âme orgueilleuse. Elle a succombé ; mais, morte, elle règne encore sur Hérode. L'action, très rapide et serrée, n'est pas l'intérêt principal du drame ; l'étude psychologique des personnages y est tout. Hérode aime passionnément Mariamne, sa femme. Mais il croit aimer le pouvoir plus encore et, pour le conserver, il se laisse entraîner au meurtre d'Aristobulus, frère de Mariamne et grand prêtre. Ce jeune homme lui portait ombrage et il s'en défait lâchement. Mariamne ne saurait pardonner. Son amour pour Hérode se change en une aver-

sion violente : « L'amour que j'avais conçu pour toi était comme un enfant, plus précieux mille fois qu'un fils de ma chair. Son sang avait la couleur des rêves et il était veiné de visions délicates. Mais il est né avant terme, sans avoir vécu, et je le dépose à tes pieds. » Hérode ne peut se résigner à la perte de son bonheur. Il implore le pardon de Mariamne, mais en vain. La mère et la sœur d'Hérode veulent le guérir de sa passion par la calomnie : elles persuadent Hérode que Mariamne a empoisonné la coupe de vin qu'elle lui envoie. Hérode résiste encore. Alors, on lui fait croire que Mariamne a trahi son amour. Fou de jalousie, Hérode s'écrie qu'il tuera l'infidèle. Ainsi fait-il aussitôt. Cette crise est trop forte : la raison d'Hérode chancelle. Il persiste à croire que Mariamne est encore vivante. Il lui adresse de loin de douces paroles, des câlineries tendres et enfantines. Il veut s'imaginer qu'elle dort ; il a, tout à la fois, la crainte et le désir de la réveiller. Enfin, il exige qu'on la lui montre. On lui apporte le cadavre embaumé. A cette vue, il tombe en catalepsie. Les envoyés de Rome viendront ensuite lui annoncer que le royaume d'Arabie lui est donné. Il n'entend rien : pour lui, la défaite est complète, malgré tout l'excès de sa gloire et le triomphe de son ambition.

IVAN STRANNIK.

FRANCE

Vieilles, par J. MARNI (Ollendorff).

Ce recueil nouveau de J. Marni n'est pas très différent de ceux qui l'ont précédé. Tant mieux, du reste. C'est toujours vigoureux, rapide, et rosse avec sentimentalité, d'un style ferme et de bonne qualité, malgré d'inutiles néologismes. Ces brefs dialogues résument des drames entiers. Ce pessimisme s'égaie, parfois, de quelque excessive amertume : des mots « cruels » lui donnent un agrément humoristique, — c'est l'esthétique du genre. Il me semble que ce genre passe de mode. Il durait depuis bien longtemps, — et je ne sais s'il faut le regretter extrêmement. Mais, en tout cas, J. Marni sut y passer maître. Reconnaissons encore qu'il y a peut-être dans ces « séries » quelque chose d'un peu artificiel. Le procédé, le voici. Quelles sont les différentes sortes possibles de vieilles ? Il y a la vieille amoureuse, la vieille coquette, la pauvre vieille, la vieille dévote, etc. Autant de sujets à traiter. Le tout, il est vrai, c'est encore de les traiter comme il faut, et cela demande du tour de main. Mais le genre est artificiel, et le mérite assez étonnant de J. Marni consiste dans cet air d'exacte vérité, d'humanité réelle et palpitante que cet écrivain sait donner à son œuvre.

Le Cœur innombrable par la Comtesse M. DE NOAILLES (Calmann-Lévy).

Ce titre singulier, *le Cœur innombrable*, n'a pas seulement le défaut de manquer un peu trop de simplicité, mais il ne convient guère à ce recueil de poèmes où ne s'expriment pas d'innombrables sentiments. L'inspiration n'en est pas très complexe. Une sorte d'ardente passion, de chaud panthéisme, voilà tout. C'est déjà beaucoup : mais, enfin, ce cœur ne s'éparpille pas autant qu'il le pense. Les vers sont beaux, solidement construits, exempts de subtilité, peut-être excessivement. Mais enfin, l'impression qu'ils donnent est agréable, après que d'autres poètes nous ont un peu lassés par leur raffinement. Ici, pas la nuance, rien que la couleur. De la belle couleur, franche et hardie. Une vaillante métrique aussi, qui ne recherche pas de trop délicats effets, mais se contente d'une belle harmonie. L'auteur écrit en vers réguliers, en strophes régulières, mais il ne s'astreint pas, cependant, à toutes les exigences du parnassianisme ; il ose des hiatus quand l'occasion s'en présente, renonce catégoriquement à la rime riche, même à la rime « nécessaire », accouplant avec désinvolture des singuliers et des pluriels.

> Les pesants papillons ont alangui les fleurs,
> Le cytise odorant et la belle mélisse
> Infusent doucement dans la grande chaleur,
> Le soleil joue et luit sur les écorces lisses.

Les paysages d'été sont particulièrement, chauds, ardents et sensuels ; et quelques poèmes païens, *l'Offrande à Pan*, *l'offrande à Kypris*, *l'Enfant Erôs*, *Bittô* sont excellents. J'aime surtout *Bittô* : cette jeune fille s'en vient, à travers « les prés chauds et roussis » :

> Son voile est de lin vert comme un nouveau raisin,
> Sa robe est attachée à son épaule frêle,
> La beauté du matin énorgueillit son sein
> Et son cœur est content comme une sauterelle.

Or, elle rencontre un berger,

> Se couche dans ses bras et lui baise la joue...

Mais nulle volupté n'était égale à son désir, et nul amant n'était celui que souhaitait son ardeur : car elle voulait sentir la caresse de tout l'Été, saturé d'aromates et de l'odeur des vignes...

Une crise, par PASCAL FORTHUNY (Ollendorff).

L'intrigue, dans ce roman, n'est ni très originale ni très intéressante. Jean Myoris est l'heureux époux d'une femme qu'il aime et dont il est aimé. Il réussit dans sa carrière. Tout va bien. Mais la crise survient : c'est une jeune femme, tout de rouge vêtue, qui l'a

frénétiquement applaudi dans une conférence, et qu'il prend pour une idéologue, et qui n'est, en somme, qu'une assez vile intrigante. Malgré son ami Florent, qui lui donne de bons conseils, Jean est en train de s'enlizer. Sa mère le décide à voyager, à changer d'air : il part en effet pour l'Allemagne, avec une mission d'études... et sa maîtresse. Or, en voyage, celle-ci commet des imprudences. Et Jean s'aperçoit qu'il est ridiculement dupé par sa bien-aimée. La bien-aimée finit mal : un amant quelconque l'étrangle. Jean la défend avec peu d'énergie, car il souhaite la délivrance, et la voilà donc!... Mais ce roman a, dans l'exécution, de très réelles qualités. Il est écrit avec vigueur; on y trouve des scènes bien faites, émouvantes, et les caractères y sont assez fortement indiqués. Le personnage de Florent, le philanthrope qu'une surdité terrible réduit soudain à l'impuissance, est curieux et beau.

Les Dieux, par Lucien Villeneuve (Lemerre).

M. Lucien Villeneuve avait commencé par *l'Amour et l'Art* la série des « poèmes évolutionnistes » dont voici le second volume. Il faut lui savoir gré de s'appliquer à mettre des idées dans ses vers, — et ce serait ici, probablement, l'occasion de poser encore cette question des rapports de la poésie et de la science qui jadis fit couler pas mal d'encre, si décidément cette question n'était vaine et futile. La doctrine évolutionniste, par son ampleur, est poétique et belle, et pourquoi donc ne pas la mettre en vers?... L'ennui c'est que la doctrine évolutionniste est bien connue et que les adaptations versifiées qu'on en peut faire sont faciles à prévoir. Aussi ne faut-il pas s'attendre à trouver de grandes nouveautés dans les poèmes de M. Villeneuve. Au point de vue poétique non plus, il ne s'efforce pas d'innover; il suit avec obéissance les habitudes de la métrique traditionnelle, sans faire de zèle pour mériter le titre d'un parnassien très rigoureux, mais sans désinvolture non plus :

> Dieux cruels, enfantés par les rêves tenaces
> De nos lointains aïeux, vos sombres volontés
> N'étaient que les élans de leurs désirs vivaces
> Qui flottaient à leurs yeux vaguement reflétés
> Sur l'horizon fumeux des temps et des espaces.

La langue, sans être mauvaise, manque un peu de vivacité, d'éclat, de hardiesse. Le rythme des strophes n'est pas très ample ni très harmonieux. Ces vers ont un peu trop d'analogie avec de la prose, je crois, et peut-être conviendrait-il, en fin de compte, de réserver à la prose pure et simple la doctrine évolutionniste. Les poèmes de M. Villeneuve plaisent, malgré tout, par leur sincérité, leur entrain, leur saine spontanéité...

Aux tournants de la route, par Paul-Hubert (Édition de la Maison d'Art).

Il y a de très jolies choses dans ce recueil de vers, des paysages ensoleillés, écrasés de torpeur ou simplement gais de belle et bonne lumière. La description est brève, juste, précise, évocatrice. Il est fâcheux que M. Paul-Hubert, qui écrit bien quand il ne recherche pas la singularité, s'amuse quelquefois à employer des mots bizarres inutilement.

> Le soir doré splendit aux degrés du palais
> ...
> Mon rêve ascende au prestige de l'heure
> Etc.

Il me semblait que cette mode passait... Les vers libres de M. Paul-Hubert se ressentent un peu de l'influence de Verhaeren. Ils sont, d'ailleurs, habilement faits et souvent beaux :

> Sur le chemin où vont dansant les mouches d'or,
> De vieux mûriers, dans le silence,
> Bercent l'ennui de leur feuillage qui s'endort,
> Lourd d'indolence.
> ...
> De loin en loin, les oliviers
> Rêvent de paix
> Près des mûriers,
> Dont les rameaux épais
> Bercent l'ennui et l'indolence
> De l'ombre qui s'endort.
> Et tout se tait,
> Hormis le vol des mouches d'or.

Dans ses vers réguliers, M. Paul-Hubert ne s'astreint pas à toutes les règles parnassiennes. Il a raison. Mais il faudrait pourtant distinguer. Dans un poème écrit en vers de huit syllabes, celui-ci qui par hasard, en a neuf :

> Les jours de blanche communion.

aura toujours l'air d'un « vers faux ».

Le Jardin de la Déesse, par Alfred Joubert (Vanier).

Voici probablement les plus beaux vers parnassiens qu'on nous ait donnés depuis longtemps. Pas très originaux, dociles aux règles consacrées, sans innovations rythmiques, et, quant à l'idée, la célébration poétique d'Athènes et de Byzance, des âges de beauté; d'ailleurs, dans tout cela, l'influence des *Trophées* est sensible. Mais les vers sont beaux, d'un rythme sonore, d'une couleur délicate et somptueuse :

> Là-bas, en des palais de sardoine et d'[illegible],
> De la mer de Byzance aux jardins de Tibur,
> Un pourpoint de turquoise et manteau [illegible]
> Mon rêve se promène, éblouissant et pur
> ...
> Sur des fleuves d'argent, des vols de flamants [illegible]
> Des trirèmes d'ivoire avec des rames d'or.

Ce premier vers du *Soleil levant* est d'une ampleur mystérieuse :

> La faucille a passé dans les moissons stellaires

et ce *Soleil couchant* est d'une jolie invention :

> [illegible]
> [illegible]
> Sur ses plaines de pourpre et ses coteaux d'agate,
> Agite éperdument son grand tambourin d'or.

Le second vers est médiocre et fausse l'image, mais les autres sont excellents. J'aurais aimé faire des citations plus longues de ces poèmes dont quelques-uns sont remarquables.

Mon amie, par Jacques des Gachons (Juven).

Ces « souvenirs d'un bon jeune homme » sont agréables et délicats. Parce qu'Emerson a dit : « Un mot sincère n'a jamais été entièrement perdu », l'auteur s'est efforcé surtout d'être véridique et simple. De là résulte le grand charme de son récit. La petite aventure qu'il raconte n'a pas, en elle-même, beaucoup d'importance ; mais plus elle est humble, plus elle est humaine, et par suite touchante. Les héros sont des gens exceptionnels avec lesquels nous n'avons pas grand'chose de commun. Pourquoi diable, nous intéressons-nous aux héros? Par pose, croyez le bien !... Ce « bon jeune homme » est plus proche de nous. Il a fait son service militaire, tout comme une autre, avec assez de patience, somme toute. Son âme est douce et facilement émue, un peu sentimentale, compatissante et voluptueuse. Il ne lui arrive rien de très extraordinaire, mais il sait goûter avec mesure les émotions que lui donnent les petits événements de sa vie quotidienne. Dans ce livre, « tout est modéré, jusqu'au style... « Je suis né, dit l'auteur, au pays des plaines et je ne puis comprendre ni la montagne, ni l'emphase, ni les grands orgueils. » Un livre un peu gris, un peu monotone, mais tout en nuances, en jolies nuances bien agencées, sans rien qui heurte ni qui émerveille ; une très fine et gracieuse petite œuvre. Et qu'importe si le préambule est un peu long, si l'héroïne de l'histoire n'apparaît qu'un peu tardivement, si cela manque de péripéties et d'intensité dramatique, si la composition est imparfaite : « Je veux être vrai : pas à pas, je veux suivre ma vie, imitant son allure, tantôt lente, tantôt précipitée... »

Le sentiment chrétien dans la poésie romantique, par [illegible] Poussielgue.

La Renaissance littéraire du XVIe siècle fut païenne. Le XVIIe siècle, par scrupule et par préjugé, bannit Dieu de la poésie. Le XVIIIe siècle est irréligieux. Au lieu que, à la suite de Chateaubriand, les poètes romantiques ont abondamment puisé aux sources chrétiennes. Telles sont les idées qu'expose, démontre, confirme et ressasse M. Dubedout dans cet in-8° que la Sorbonne accueillit, paraît-il, favorablement. Ces idées-là ne sont pas toutes nouvelles. M. Dubedout n'est pas un esprit paradoxal le moins du monde. Son effort principal consiste à démontrer des choses très simples que nous serions tout disposés à tout de suite admettre. Seulement, une fois qu'il nous les a par trop démontrées, elles ont un air si déplorable de banalité qu'une envie, — condamnable, d'ailleurs, — nous prend de ne plus les admettre du tout.

Histoire de France, par Achille Luchaire (Hachette).

La publication de la grande « Histoire de France » que dirige M. Ernest Lavisse se continue par deux volumes remarquables : 1° Les Premiers Capétiens, et 2° Louis VII, Philippe-Auguste et Louis VIII, dus à M. Achille Luchaire. La méthode est la même que dans *la Gaule romaine* de M. Bloch : une érudition très juste et méticuleuse et cependant une exposition claire et agréable, car cet ouvrage considérable, soucieux d'exacte vérité, s'adresse au grand public. A l'exposé précis de l'histoire politique et militaire, M. Luchaire a joint de très intéressants chapitres relatifs à l'évolution des idées, à la vie sociale, à l'art et à la littérature. Je signale en particulier, dans les *Premiers Capétiens*, le livre II intitulé : « La Renaissance française », — fin du XIe siècle et commencement du XIIe ; — il y eut, en effet, à cette époque, un heureux épanouissement du génie français : il se manifeste au point de vue moral par la réforme des couvents et le mouvement communal qui tend à l'émancipation des classes populaires, — au point de vue philosophique par les progrès de la scolastique, c'est le temps d'Abélard, — au point de vue littéraire par le développement de la poésie épique et lyrique, — au point de vue de l'art, par l'apogée de l'architecture romane et la naissance de la gothique. Le tableau de la société française à l'époque de Philippe-Auguste est parfait. M. Luchaire a, pour le tracer, très habilement utilisé la littérature courtoise et bourgeoise de la fin du XIIe siècle.

André Beaunier.

Mémento. — Chez Garnier, *Mémoires du duc de Rovigo*, pour servir à l'histoire de l'Empereur Napoléon, — édition nouvelle, refondue et annotée par Désiré Lacroix, tome III. — A la Société libre d'édition des gens de lettres, *Première Glanée*, poésies et chansons, par Charles Gabillaud. — Chez Per Lamm, *La petite dernière*, roman, par André Theuriet. — Chez Perrin, *La cité du sang*, par Maurice Talmeyr.

A. B.

[illegible] Imprimerie et Lecouard Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints-Pères. — [illegible] *Le Directeur Gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 21. 4e SÉRIE. — TOME XV. 25 MAI 1901.

M. HENRI DE RÉGNIER CRITIQUE

M. Henri de Régnier n'est pas seulement un noble poète; l'auteur de la *Double Maîtresse*, de la *Canne de Jaspe* et du *Trèfle Blanc* est un délicieux prosateur. D'aucuns préfèrent même sa prose à ses vers, et je me souviens que M. Lucien Muhlfeld avouait naguère préférer sa critique à ses contes. Il ajoutait, il est vrai : « On ne verra pas ici d'ironie; on sait que les *Mains* et la *Gardienne* sont d'un des rares bons poètes d'une génération qui en compte si peu... Et puis ces jugements à crans sont ridicules. » Il est en effet bien difficile de comparer des œuvres de genres aussi différents; et, d'autre part, s'il y a une hiérarchie des genres, ce n'est que là-haut, très haut, dans l'absolu. Nous autres pauvres hommes plongés dans le relatif, nous devons estimer bonne toute œuvre qui nous intéresse ou nous émeut. Et j'ai goûté à lire le nouveau livre de M. Henri de Régnier, *Figures et Caractères*, où il réunit des articles de critique parus çà et là dans les Revues et les journaux, un plaisir analogue à celui que m'ont donné tour à tour les *Médailles d'Argile* ou les *Petits messieurs de Nevers*.

Je ne pense pas, à vrai dire, que M. Henri de Régnier, si peu absolu dans ses opinions, croie beaucoup à la hiérarchie des genres. Cependant il n'irait pas jusqu'à l'inverser en ce qui concerne son œuvre et jusqu'à préférer, comme M. Muhlfeld, ses articles à ses vers. L'on sent, en effet, à lire sa préface, que s'il avait le droit d'exprimer une prédilection pour l'une de ses œuvres, elle n'irait sans doute pas à son dernier volume, mais à *Tel qu'en songe* ou aux *Jeux rustiques et divins*. Et ceci, non pas par orgueil de poète, mais par modestie de critique. « Voici, dit-il en présentant son œuvre, voici un livre que j'aurais aussi bien pu, peut-être, ne pas écrire. J'entends par là que les poètes sont plus propres à imaginer qu'à quoi que ce soit d'autre. » L'auteur ne peut pas être accusé de vanter son ouvrage et, si l'on peut dire, de faire l'article : c'est d'ailleurs la plus spirituelle façon d'y inciter les autres en faisant appel à l'humain esprit de contradiction; et nous voilà loin de l'attitude qu'on prêtait aux poètes, même avant Oronte. Mais il ne faut pas prendre M. de Régnier au mot : son livre valait la peine d'être écrit, et vaut la peine d'être lu, d'abord parce que M. de Régnier, en prose comme en vers, a beaucoup de talent, ensuite, pour une raison plus générale, parce qu'il me semble avoir péché par excès de modestie en se défiant de son aptitude à la critique, et que, dès l'abord, en sa qualité de poète, il pouvait au contraire espérer n'y point échouer.

Ici, je suis un peu gêné pour développer ma pensée. Mais oubliez que l'auteur de cet article a publié quelques vers. D'ailleurs il faut parfois braver le ridicule d'abonder dans son sens.

Qu'est-ce que le critique, en somme?

Le critique est par définition celui qui juge. Et il est très évident que le poète, cet être surtout imaginatif et émotif, n'est pas précisément désigné pour juger. Mais ce qu'il a à juger n'est pas affaire d'entendement pur, comme l'est un théorème de mathématiques dont il faut démontrer la vérité, ou un article du code qu'il faut appliquer à un cas particulier. Une œuvre littéraire ne relève pas moins de la sensibilité que de l'intelligence. Or la sensibilité du poète,

celle même qui lui inspire ses meilleurs vers, lui fait sentir les livres comme des fleurs, les lui fait goûter comme des fruits. La justesse de sa sensibilité fait souvent la justice de ses appréciations. Nous en avons une première preuve dans la critique parlée. Il n'est pas besoin d'avoir fréquenté beaucoup de poètes pour savoir qu'ils se jugent entre eux, comme tous les artistes, avec une acuité qui, pour n'être pas exempte parfois de sévérité, n'en est pas moins en général très juste. Les *mots* qu'ils font les uns sur les autres sont souvent l'expression très rapide et souvent peu indulgente, mais presque toujours exacte en son fond, de jugements *intuitifs* qui pour être exprimés discursivement n'en seraient pas plus vrais. C'est de la quintessence de critique littéraire. Quand un poète appelait Musset un potache de génie, il exprimait d'un mot trop sévère, mais bien joli tout de même, ce qu'il y a toujours d'un peu enfantin dans les cris magnifiques des *Nuits*. Il n'est pas d'euphémisme plus charmant que celui de M. Mendès, sur Mallarmé : « C'est un auteur difficile. » L'auteur inconnu d'*à peu près* énormes, qui a appelé M. de Borelli *le Chef des Auteurs Zouaves*, a formulé d'un mot toute l'esthétique de ce militaire poète. Et il était impossible, mieux qu'en appelant *Cyrano de Bergerac* « Cyrano de Bergerat » et en rapprochant ainsi la pièce triomphale du pauvre *Capitaine Fracasse* si injustement sacrifié, de montrer combien l'œuvre étincelante de M. Rostand était non pas un commencement, mais une fin, la fin éblouissante, le bouquet final du feu d'artifice romantique. Mais laissons de côté les jugements des poètes les uns sur les autres, toujours trop intéressés pour être topiques : et parlons de leur critique en général. Même en dehors des vers, surtout (ajouterai-je avec un sourire) en dehors des vers, ils peuvent être de bons critiques.

Innombrables en sont les exemples. Voyez Baudelaire, un des plus grands poètes du siècle. Ses portraits de Contemporains dans le volume intitulé l'*Art romantique* ont une saveur pareille à celle de ses vers. Heine mélangeait à doses égales l'esprit poétique à l'esprit critique : de là, dans ses poèmes, cette ironie d'intellectuel égaré au pays des roses et des rossignols. Théophile Gautier, poète peut-être un peu surfait, était un excellent critique, sa préface aux *Fleurs du Mal* est un des plus beaux morceaux de la Critique à travers les âges. Leconte de Lisle a laissé quelques notes sur ses contemporains où, tout mêlé à ceux qu'il jugeait et par le temps et par les passions, il a su parler le langage de la postérité. Plus près de nous, nous ne voyons que poètes doués du sens critique le plus exquis : Heredia, Sully Prudhomme, France, Mendès, Mallarmé... Verlaine était très fin. Rodenbach a écrit d'excellente critique. M. Gustave Kahn est toujours subtil, même dans l'erreur. Les *Arabesques* de M. Retté sont précieuses ; M. Camille Mauclair, le poète des *Sonatines d'Automne*, est en train de devenir l'un de nos premiers idéologues. M. Maurras fut poète avant d'être moraliste et politique. Combien d'autres encore que je sais !... Ainsi donc voici les deux ennemies, poésie et critique, rapprochées déjà dans l'histoire littéraire. Le raisonnement les réunit, encore mieux, non pas bouche à bouche, non, elles restent opposées, mais dos à dos, comme les amants réconciliés du *Dépit amoureux*. Le poète en effet est celui qui vibre à toutes les choses, qui réagit à toutes les influences de l'univers ; le critique est celui qui vibre non plus aux choses, mais aux livres où les choses sont traduites. Le poète est le critique de la vie, le critique est le poète des livres. Voyez Sainte-Beuve dans la forêt des lettres. Il est lui aussi τί κουφὸν, καὶ ἱερὸν καὶ πτέρον ; il erre avec délices sous les branches, il va d'arbre en arbre, se penche sur les fleurs les plus cachées, épie avec ravissement l'éveil des mousses, admire avec extase (quand ce n'est pas Hugo) le chêne magnifique. Il est heureux au milieu des livres comme un poète au milieu des roses ; tout lui donne un frisson, il communie avec tout. Il est exalté, enivré par sa propre émotion ; il bavarde, il balbutie, il est naïf. Là bien plus que dans *Joseph Delorme*, il est poète.

Critique et poésie sont souvent les deux faces d'une même figure, les deux visages d'un Janus bifrons. Elles sont diverses, elles voient à l'opposé l'une de l'autre, mais elles ne sont pas séparées, elles se touchent au contraire et se soudent. C'est le même cerveau qui pense, si les regards et la bouche sont doubles.

M. de Régnier est le plus récent exemple de cette curieuse dualité. Il était déjà très célèbre comme poète, et se révèle excellent critique. Il suffit de parcourir son livre pour s'en assurer. Ce gros volume contient une fort belle étude sur *Michelet*, un *Vigny* qui devait être juste, à cause de la parenté même qu'offre M. de Régnier avec le pur poète d'*Éloa* et de la *Maison du Berger*, et qui l'est en effet ; un très éloquent *Hugo*, un *Mallarmé* délicieusement composé. Il renferme encore divers fragments tour à tour émus et spirituels ; sur le pauvre Jean de Tinan, sur Sainte-Beuve, sur Oscar Wilde, sur Kipling, sur Hamlet à Paris. Il se termine enfin par deux conférences que l'auteur a lues avec un grand succès, la première à Bruxelles au Cercle artistique et littéraire, le *Bosquet de Psyché*, la seconde à la Société des Conférences ; celle-ci, intitulée *Poètes d'aujourd'hui et Poésie de demain*, est l'étude la plus complète qu'on ait encore publiée sur le symbolisme.

A vrai dire, la critique de M. de Régnier s'attache plutôt à décrire qu'à juger ; elle considère davantage

qu'elle ne pèse. Elle n'est ni dogmatique, ni même impressionniste : elle est métaphorique. Elle ne rappelle pas Taine et Brunetière, ni même France et Lemaître, qui jugeaient sans avoir l'air d'y toucher. Son maître, si elle en avait un, serait plutôt Paul de Saint-Victor. M. de Régnier parle avec admiration dans sa préface d'*Hommes et Dieux;* il a bien reconnu son pareil dans ce bel écrivain.

Sa critique est bien critique de poète, mais d'un poète qui continue à rêver en examinant. Elle est prétexte à images plutôt qu'à idées, quelquefois même à trop d'images. Les ennemis de la rhétorique (mais où n'y en a-t-il pas un peu? la rhétorique est au sens véritable du mot l'art de développer sa pensée, et on est obligé de l'employer, à moins de recourir à l'onomatopée) noteraient d'un crayon fréquent des passages de *Figures et Caractères* qui sont un peu trop balancés selon le procédé dont M. de Régnier use également beaucoup dans ses vers, l'antithèse. D'autres passages présentent des énumérations un peu longues et où l'écrivain s'amuse visiblement de la richesse de son vocabulaire. Mais le plus souvent M. de Régnier enguirlande ses idées, fines et justes, de très belles phrases. Th. Gautier disait de Heredia que ses vers se recourbaient comme des lambrequins héraldiques; il eût pu dire de son gendre Régnier que ses phrases s'enroulent autour de l'idée comme les deux branches croisées du thyrse. Le style en prose d'Henri de Régnier, qui participe à la fois de Saint-Simon, des *Mémoires d'Outre-Tombe*, et de Mallarmé, est très onduleux, très drapé, un peu lent, un peu trop chargé d'épithètes qui circonviennent la pensée sans toujours la saisir d'une étreinte stricte, mais très riche, très nombreux, très souple aussi : un des beaux styles en prose d'aujourd'hui. Sa phrase est une noble dame du temps jadis, hautaine, mélancolique, mais pure et belle, et dont la longue traîne frémissante laisse après elle un sillage de respect et d'admiration.

Les deux articles les plus neufs du livre sont consacrés à Mallarmé et aux poètes d'aujourd'hui. Là M. de Régnier n'a pas eu seulement à habiller de somptueuses métaphores les lieux communs que rendait obligatoires l'entente qui déjà s'est à peu près faite sur Michelet, sur Hugo, sur Vigny; il a dû prendre parti, s'expliquer, distinguer, faire œuvre de critique au sens étroit du mot, et comme il l'a fait dans cette prose éminente qui est la sienne, ces deux articles sont tous deux très remarquables, de fond et de forme. Il faut pourtant que je lui fasse une chicane sur son Mallarmé : d'ailleurs, ne disait-il pas lui-même hier, à propos du beau et charmant livre de Mme de Noailles, le *Cœur innombrable* : « on chicane volontiers un peu ce qu'on admire» ? Voici : son Mallarmé est par trop dithyrambique. Certes nul plus que moi ne goûte Mallarmé; et même maintenant que j'estime qu'il faut aller toujours vers plus de lumière et vers plus de vie, j'ai grand plaisir à relire l'*Après-midi d'un Faune* ou les *Sonnets*. J'éprouve une joie toujours amusée à regarder scintiller toutes les facettes de ces diamants noirs; je souffre comme au premier jour quand j'entends des gens, qui peuvent être d'esprit ou de goût, traiter Mallarmé de fou et de mystificateur. Mais enfin Mallarmé n'est tout de même pas, comme le dit H. de Régnier, un *grand esprit*. Un grand esprit; Tolstoï, Renan, Michelet, sont de grands esprits! mais Mallarmé! Mallarmé fut un délicieux poète, un admirable causeur et un initiateur ingénieux à la théorie de la *poésie musicale*. Son influence a été bonne parce qu'un homme de talent précieux et d'intelligence suraiguë ne fait d'abord que du bien à ses disciples, mais mauvaise aussi, parce qu'à la longue il fit école, et qu'il était l'homme de France le moins fait pour être chef d'école. Il était inimitable et incommunicable. Il était l'exception faite homme. A l'imiter, on s'exposait à faire fi trop souvent, non seulement de la clarté, qui n'est qu'une qualité de race, mais de la cohérence qui est une vertu intellectuelle. Même quand elle lui faisait défaut à lui, je sais bien qu'il se rattrapait toujours par je ne sais quoi de subtil, de fin, de beau, même dans l'inintelligible, dans le noir (une rose dans les ténèbres), mais cela lui était tout à fait particulier, il avait la grâce. Ses *Sonnets* du Cygne, d'Edgar Poë, etc., sont des tours de force. Les mettre au rang de ses modèles était une erreur. Toute une génération en a souffert dix ans.

M. de Régnier l'avoue presque d'ailleurs, avec sa bonne grâce ordinaire, dans cette conférence sur les *Poètes d'aujourd'hui* où il a su assigner au symbolisme sa place, et à ses amis leur rang, dans l'histoire littéraire des vingt dernières années. « Je veux reconnaître en eux (les Décadents) tout de suite l'excès de cette tendance intéressante en elle-même (la tendance au nouveau) qui, plus d'une fois, par manque d'expérience, par maladresse, par bravade, les conduisit souvent à la bizarrerie, à l'obscurité, au jargon. Ni Jules Laforgue, ni Jean Moréas, ni Gustave Kahn, ni Édouard Dujardin, ni Vielé-Griffin, ni moi-même, ajoute-t-il, n'échappâmes à ce reproche. » Il n'attribue pas, il est vrai, ces torts légers à l'influence de Mallarmé; mais je crois que c'est en grande partie à cette influence qu'il faut les attribuer. Encore une fois, j'ai peur d'être injuste pour ce délicieux Mallarmé qui était un esprit charmant et un noble caractère : mais enfin souvenons-nous de son dernier poème, paru dans *Cosmopolis*. « Un coup de dés jamais n'abolira le hasard », et typographié d'une façon si inquiétante. Je voudrais

bien que Henri de Régnier en eût parlé, pour voir... D'ailleurs c'est encore rendre un hommage indirect à Mallarmé que d'indiquer l'erreur où étaient, pendant quelque temps, tombés quelques-uns de ses disciples, en adoptant « une façon d'écrire, comme dit M. de Régnier, dont il s'était inventé, par génie, le droit exclusif ».

On vient de voir plus haut avec quelle habile franchise et quelle hautaine modestie M. de Régnier parle des symbolistes et de lui-même dans la conférence sur les Poètes d'aujourd'hui et de demain. Elle est tout entière écrite sur ce ton simple et grave, et elle est la justice même. M. de Régnier a raison de revendiquer pour le symbolisme l'honneur d'avoir été une considérable école de poètes, et l'espoir de continuer à l'être encore longtemps, la plupart des symbolistes étant à l'âge où l'artiste donne « les preuves décisives de sa maturité ». Avec une noblesse plus rare encore, il ne prétend pas, comme quelques autres symbolistes, arrêter l'évolution de la poésie au symbolisme, et il salue à la fin une nouvelle génération de poètes qui se lève et qui, « reprochant au symbolisme d'avoir négligé la vie, veut vivre et dire ce qu'elle a vécu, directement, simplement, intimement, lyriquement ». On ne saurait mieux dire, et il n'est plus beau geste que de montrer aux autres, pour qu'ils la suivent, la route où l'on a marché. M. de Régnier et les symbolistes ne trouveront pas de la part de cette nouvelle génération l'injustice que trop souvent les aînés rencontrent chez leurs cadets, et que les Parnassiens pourraient reprocher aux symbolistes. Chaque âme a droit de s'exprimer; et l'injustice seule attire l'injustice : M. de Régnier n'attirera jamais que la sympathie.

M. Henri de Régnier semble depuis quelque temps se lasser du vers : bien qu'il annonce à la table de ses œuvres, pour paraître prochainement, un volume de poèmes, *la Cité des Eaux*, il se tourne surtout, et de plus en plus, vers le roman, le conte et la critique. Et quand on a fait les quelque vingt mille vers qu'il a écrits, on a droit de se détendre un peu dans la prose. Le théâtre ne semble guère l'attirer. J'eusse pourtant souhaité qu'il donnât au symbolisme son œuvre dramatique : il nous faut donc relire *la Dame à la Faulx* de Saint-Pol Roux, et attendre l'*Iphigénie* de Moréas. Mais M. de Régnier n'a pas besoin d'aborder le théâtre, qui seul fait les grosses notoriétés, pour être salué un beau poète. Son œuvre poétique déjà considérable est pleine de passages admirables et révèle à chaque instant des dons de grand poète. Les *Épisodes* et les *Poèmes anciens et Romanesques* furent l'un des plus brillants débuts qu'on eût vus depuis longtemps. *Tel qu'un Songe* est un livre de grande valeur d'art et d'âme. Jamais la poésie française n'a été plus près de ces beautés intérieures qui caractérisent la poésie anglaise du commencement du siècle. On songe à quelque grotte mystérieuse où dort une eau frissonnante, qui, même lorsqu'elle se tait, semble encore pleine de sanglots. Les *Jeux rustiques et divins* et les *Médailles d'Argile*, qui marquent une évolution dans l'œuvre de Régnier (il s'éloigne de Mallarmé, il se rapproche de Heredia), bruissent d'exquises sonorités, pendeloques de cristaux qui se choquent dans la nuit symboliste, et étincellent de beaux vers descriptifs, médailles d'or frappées au balancier parnassien. Qu'il continue à écrire des poèmes beaux et charmants ou qu'il s'adonne plus volontiers à la prose, M. de Régnier peut être déjà fier de son œuvre et en attendre avec tranquillité, outre les honneurs précis qu'ont inventés les hommes pour représenter cette chose impalpable qu'on nomme la gloire, l'admiration et l'estime de tous ceux qui aiment les beaux vers et les nobles esprits.

FERNAND GREGH.

LES SALONS DE 1901 [1]

La Société des Artistes Français.

Sur la couverture du catalogue, épais de 558 pages, où se trouvent énumérées, et parfois enguirlandées de poétiques commentaires, les 4 812 œuvres de la Société des Artistes, on lit cette mention imprimée en caractères très noirs : *Le Salon;* puis au-dessous : *CXIX^e exposition officielle* depuis 1673. Ce titre et ce sous-titre sont gros d'intentions et constituent eux seuls tout un boniment, une réclame dont la signification saute aux yeux. D'abord l'article éminemment restrictif : *Le* équivaut à ceci : « Nous sommes le seul, l'unique, et le voisin ne saurait compter; c'est nous qui détenons les saines traditions, et la preuve, elle est dans le sous-titre : c'est que nous sommes la 119e exposition officielle depuis la fondation. » Et tout de suite, devant le souvenir de l'amateur, passent quelques-unes des glorieuses peintures de l'école romantique, et puisque la Société se recommande de ses plus lointains aïeux, sa mémoire feuillette les catalogues du milieu du XVIIIe siècle.

Ah bien! elle serait curieuse à voir, significative je pense, et pleinement suggestive, la tête de ces délicats artistes nés au siècle du bon goût, s'ils pouvaient, d'un magique coup de baguette, reparaître sous le hall du Grand-Palais, et passer en revue les 4 812 productions de ceux qui s'intitulent leurs con-

1 Voyez la *Revue* du 18 mai.

frères et successeurs au premier Salon de ce siècle! Eux qui, à défaut de force et de puissance, eurent tout au moins la délicatesse et la grâce, les Greuze, les Chardin, les Watteau, les La Tour, les Perronneau, — encore ne saurait-on contester la vigueur expressive, l'intensité psychique d'un La Tour, — je me complais à imaginer leur étonnement en face de cette effroyable débauche picturale qui s'étale en kilomètres de peinture sur les murs du Grand-Palais, et fait de ce premier Salon *officiel* du siècle une des plus tristes représentations de l'art contemporain.

D'autant plus étrange la prétention de ces MM. les Officiels, quand ils veulent prendre des airs d'exclusivisme, que cette année la Société rivale triomphe trop aisément! Je n'ai jamais été, pour ma part, un défenseur attitré de l'ancien *Champ-de-Mars*. Il fut même une époque — voilà cinq ou six ans — où la surabondance de peinture grise qu'on y voyait, à la suite de MM. Roll et Gervex, et les prétentieuses mièvreries des faux symbolistes, comme MM. Point et Aman-Jean, me paraissaient quelque chose de plus exaspérant, de plus répulsif encore que l'honnête médiocrité d'en face. Mais, Dieu merci, ces peintres, qui représentaient une mode passagère, ont cessé de faire des élèves, et quelques efforts plus sérieux, sur lesquels nous nous sommes expliqué dans notre dernier article, ont pris la place qu'ils occupaient. Et puis enfin le grand argument, c'est celui du contraste. La Société des Artistes est un repoussoir formidable à la Société Nationale, dont les organisateurs ont parfaitement compris qu'il leur suffirait cette année de prendre le contre-pied des voisins pour réunir les suffrages. La discrétion est une vertu qui a bien sa valeur, et voici pour la seule peinture deux chiffres éloquents : 932 œuvres chez M. Carolus-Duran, 2092 chez M. Bouguereau!

La grave erreur de la Société des Artistes, et qui porte préjudice même à ses meilleurs membres, est évidemment de noyer, sous une marée montante de productions inqualifiables, les efforts sérieux de quelques peintres. Quels résultats en peut-on attendre, sinon de se discréditer aux yeux du public, qui tout de même n'est pas aussi aveugle qu'on veut bien le dire et saura faire des comparaisons dangereuses? Du moment que l'institution du jury est admise et qu'elle fonctionne, du moment qu'une sélection de peintres est appelée à se prononcer sur les admissions, son premier soin devrait être de réduire le nombre des exposants, d'éliminer les œuvres manifestement ridicules, qui sont une tare pour le groupement lui-même. Mais c'est là toucher à l'insoluble problème du recrutement du jury, lequel est intimement uni à la question des récompenses, et forme avec elle un intangible *bloc*. Bien imprudent celui qui, maintenant, s'aventurerait sur ce domaine, après tant de discussions inutiles!

Ce serait pourtant œuvre pie que de pratiquer des coupes sombres et d'enlever à la Société des Artistes cette note particulière d'*amateurisme* qui peu à peu s'est introduite pour devenir envahissante. Ainsi disparaîtrait l'interminable suite de sujets qui donnent la plus triste opinion de la mentalité de ceux qui les proposèrent comme but à leurs efforts, toutes ces anecdotes insignifiantes ou niaises par où s'affirme la maigre personnalité de tant de peintres. Le subtil et pénétrant artiste qu'était Gustave Moreau, doublé d'un critique à l'esprit merveilleusement aiguisé par la comparaison et la compréhension des vieux maîtres, avait coutume de dire aux jeunes gens qui prêtaient l'oreille à ses discussions : « Ce qu'il y a de terrible dans la peinture, c'est qu'elle nous fait voir, clair comme le jour, ce que vaut un homme. Du premier coup d'œil, en présence d'une toile, nous pouvons discerner la qualité de son esprit, la mesure de sa sensibilité, s'il est lourd ou subtil, commun ou distingué, capable d'émotions ou fermé à toutes nuances d'âme. » C'était là, du point de vue psychologique, excellemment préciser le rôle de l'art comme signe d'un état intérieur, et tous ceux qui l'ont entendu sont unanimes à proclamer la vigueur et les nuances de sa dialectique lorsqu'il exerçait ses divinations en face des chefs-d'œuvre du Louvre. Nul doute qu'il eût pu le faire tout aussi bien, et peut-être avec plus de profit encore pour ses élèves, devant certaines toiles du Salon, par un procédé tout contraire qui eût consisté à les détourner de la laideur pour leur mieux montrer la beauté! Une éducation d'artiste se fait tout autant par la critique raisonnée du pire que par l'admiration exaltée du meilleur; de même qu'après avoir démonté quelque merveilleuse page de Flaubert ou de Renan, un débutant de lettres saura tirer un vrai bénéfice intellectuel d'une étude attentive des raccourcis du journalisme, et du style tel qu'il est compris dans les colonnes de certaines feuilles! La possibilité d'une telle épreuve demeure entière, et je recommande à ceux qui ont le sens du comique, de suivre ici les multiples déformations du goût et du sens plastique auxquelles prête la main l'indulgence des membres du jury.

La peinture décorative, dont nous observions la diminution au Salon de la Société nationale, tient une place assez considérable encore à celui de la Société des Artistes, considérable non par la valeur, mais par la dimension des œuvres. On y voit un plafond de M. Bonnat, destiné à la 1re Chambre de la Cour d'appel et symbolisant *la Justice*, qui est bien, comme qualité de symbole, la plus banale et la plus indigeste conception qui se puisse imaginer : une

figure de femme assise, étendant une main pour protéger les faibles, l'autre pour châtier les coupables; au-dessus d'elle une seconde femme qui tient un miroir... et tout cela exécuté avec une tension mélodramatique, une gesticulation commune et guindée, une indigence de dessin qui saute aux yeux, qui suffirait à faire exclure d'un concours un élève de l'Ecole, et par-dessus tout ces matières plâtreuses et cartonneuses que le peintre inaugura voici quelque dix années, et qui marquent l'apogée de sa dernière manière. N'a-t-on pas eu mille fois raison de dire qu'un homme pouvait exploiter, sa vie durant, une réputation acquise, pourvu qu'il eût le vent en poupe! Et voici longtemps déjà que M. Bonnat se survit à lui-même. Mais le public lui fut toujours si indulgent, la clientèle si favorable!... Et quand on pense que M. Taine, qui pourtant avait emmagasiné dans son cerveau un assez joli répertoire d'œuvres peintes, le comparait à Rembrandt!

Parmi les jeunes habiles qui savent utiliser les avantages de la peinture décorative, celui-là entre tous qu'il est difficile de passer inaperçu lorsqu'on a couvert une toile de dix mètres, il faut citer M. Maxence et M. Henri Martin, le premier ancien élève de Gustave Moreau, qui tout de suite eut cet instinct de sentir que l'enseignement grave et quasi religieux du maître n'était pas pour préparer le succès rapide dont il avait besoin, et qui sut s'en évader avec une prudente prestesse. Il expose les *Papillons de Nuit*, peinture considérable par son volume, mais infiniment ténue d'invention, petit sujet de genre qui décorerait avec avantage une boîte de sucreries et, par un grandissement calculé, se hausse aux dimensions de l'art décoratif : mélange habile de sourires et de fadeurs, avec une légère pointe de sensualité, juste ce qu'il en faut pour plaire aux dames et retenir leur attention! Dans un autre genre de roublardise, M. Henri Martin sait unir les formes décoratives, le dessin simplifié, abstrait en quelque façon, qui fut celui de Puvis de Chavannes, à certaines recherches d'impressionnisme, et, par le plus inattendu des dosages, il combine des effets de pointillisme avec le style de la fresque. Sa *Bucolique* vous a des airs mystiques où se laissent prendre les âmes sentimentales. Puis c'est M. Châlon qui représente *Phryné aux fêtes de Vénus*, M. Gervais une *Fête en l'honneur de Bacchus et d'Ariane*, peintures de genre volontairement déformées et grandies par leur auteur jusqu'aux proportions du style décoratif, œuvres d'une sécheresse, d'une absence de sincérité et d'émotion qui déconcerte. C'est encore M. Wencker qui aborde la peinture religieuse dans son *Venez à Moi*. M. Rochegrosse, qui cette année a su réduire ses proportions, et semble avoir compris qu'il était dans une mauvaise voie avec ses compositions immenses, expose une *Légende du Roi Salomon et de la Reine de Saba* qui, malgré certaines outrances, est une des meilleures choses de ce Salon, et M. Henri Lévy, dans son tableau *le Dieu et la Bayadère*, dénote tout au moins un vrai sens de la couleur, chose si rare parmi cette accumulation de toiles peintes!

Pas plus qu'à la Société nationale, l'art du Portrait ne s'affirme ici par des œuvres d'expression intérieure, ce qui paraît bien être sa vraie raison d'exister et son idéal supérieur. On sait, et souvent ici même nous avons vanté la grande habileté de M. Benjamin-Constant, qui, sans conteste, tient le premier rang comme portraitiste à ce Salon. Combien de fois il s'est trouvé à deux doigts d'une œuvre véritable, nous l'avons dit également jadis, avec un *Portrait de M. Hanotaux* qui avait une singulière valeur de concentration et de réflexion ; tout récemment encore avec le grand *Portrait de la reine Victoria*, qui empruntait une signification particulière de puissance à ses qualités décoratives et à un ingénieux éclairage. Je ne saurais témoigner un sentiment pareil pour le *Portrait de la reine Alexandra* et pour le *Léon XIII*, ce dernier surtout qui, malgré l'habileté de la mise en œuvre, n'atteint pas à la vigueur expressive que nous pouvions espérer. Il est entendu que M. Benjamin-Constant possède, avec M. Bonnat, la plus belle clientèle de l'Europe. Il a entrepris, et nul doute qu'il doive continuer, la galerie des Souverains. Mais vous voyez le danger : c'est que de ces figures en vue, dont les moindres gestes sont commentés par les feuilles, nous nous formons par avance une idée à laquelle l'artiste doit plus ou moins subordonner sa manière. Combien je voudrais voir M. Benjamin-Constant prendre un jour une figure qui n'occupe point de place aux vitrines des photographes, qui pourtant soit expressive bien que non consacrée par la renommée, et grâce à laquelle il nous permette de reconstituer, d'imaginer une valeur morale ou intellectuelle soulignée par la seule maîtrise de son talent de portraitiste : voilà un effort qui serait digne de lui!

M. Henner expose un *Portrait de femme* qui, comme tout ce qu'il peint, est intéressant par la vigueur de la facture, par cet amour des qualités de métier qui a commandé toute sa carrière d'artiste et se retrouve jusque dans sa plus petite pochade. Ceux qui le connaissent savent l'importance qu'il attribue aux qualités d'exécution, sur quel ton il parle d'une *belle joue*, marquant ses préférences pour la technique de l'art. Et certes il a tenu par là une place exceptionnelle et de noble intransigeance durant ces vingt dernières années. J'aurais aimé qu'il s'affirmât davantage et se complétât par un souci d'expression que je ne trouve guère en ce portrait où, trop exclusivement, il s'est préoccupé de l'effet que peut pro-

duire sur l'œil une belle chair de rousse se détachant sur un fond parfaitement bleu. Quelques-unes de ces qualités tout intérieures, je les observe dans un excellent *Portrait de M. Paul Laffitte* par M. Bordes, figure vivante et qui n'est pas figée par la pose, d'une rare vivacité intellectuelle, et traduisant un esprit qui s'intéresse aux idées. Dans cette peinture les qualités de métier passent au second plan, pour laisser la première place aux mérites d'un excellent observateur.

Les portraitistes renommés et qui possèdent depuis tant d'années une clientèle attitrée, continuent d'exposer sans modifier leur manière. C'est d'abord M. Bonnat qui, loin de glisser sur les tares caractéristiques de ses modèles, y appuie bien au contraire, d'un pinceau lourd, aussi malheureux dans l'exécution que dans la conception première. Vous vous rappelez son *Renan*, vu pour la seconde fois l'an dernier à l'Exposition ; on pourra faire une observation analogue avec le *Portrait de M. Loubet*. Ce sont encore MM. Jules Lefebvre et Bouguereau qui, dans la traduction de la figure humaine, arrivent à se ressembler par la fausse élégance et la sécheresse; celui-ci plus sucré, plus pommadé, plus voisin du *sujet de pendule*, l'autre plus sec, plus étriqué, et qui excelle à accentuer l'air rosse de ses modèles féminins : tous deux d'ailleurs pareillement exécrables comme peintres, et de qui la triste influence s'est fait sentir sur plusieurs générations de disciples hypnotisés par le succès. Il est à remarquer que M. Bouguereau a fait des élèves qui sont eux-mêmes devenus maîtres à leur tour et qui ont eu des disciples à la suite. Il est curieux de suivre la descendance avec les toiles de MM. Perrault, Seignac et Cavé, et d'observer ce que peut devenir un Bouguereau à la troisième génération.

C'est le succès encore, un succès obtenu grâce au goût du public dont l'œil est faussé par tant de mauvaise peinture, qui a déformé la vision de M. Roybet, et d'un artiste originellement doué a fait un triomphateur du trompe-l'œil. On comprend que cette facture brillante, scintillante, toute de chic et d'éclat factice, ait trouvé le suffrage de la foule qui n'a pas d'éléments de comparaison, et qui, d'ailleurs, en aurait-elle, ne saurait les utiliser. Il est facile de recomposer, à l'aide de ses principaux éléments, une fortune aussi soudaine, et le miracle eût été qu'elle ne se produisît pas. Regardez de lui les *Savants*, et demandez-vous si ces qualités tout en *dehors* ne sont pas faites pour exercer une séduction facile. D'un tel point de vue l'exemple d'un disciple, et d'un disciple-femme, est encore d'un meilleur enseignement. Voyez la peinture de Mme Juana Romani : elle peut servir à nous faire mieux comprendre, et l'étonnante *plasticité* de la nature féminine, et le cas même de M. Roybet, parce que, sans avoir hérité de lui certains dons de vigueur, elle a su pousser jusqu'à la caricature l'excès de sa manière scintillante.

Le mouvement impressionniste dans le Paysage, qui sut marquer son influence à la Société nationale, semble n'avoir pas eu d'écho parmi les membres de la Société des Artistes ; et cela seul suffirait à prouver combien ces derniers sont réfractaires à toute nouveauté, si toutefois on peut qualifier de nouveauté une réaction dont les premiers symptômes se manifestèrent voici près de quarante ans. Il est inadmissible, n'est-ce pas? que dans l'interminable suite des peintures soumises au jury, il ne s'en soit pas trouvé un certain nombre qui, par les tendances, relèvent manifestement d'une Ecole atteignant de si hauts prix dans les ventes publiques. A notre époque d'imitation et de pastiche à outrance, toutes les raisons militent, indépendamment du succès, pour que de nombreux paysagistes se soient présentés devant le jury avec des œuvres marquées par cette influence. Or, comment se fait-il, je le répète, qu'une seule peinture entachée d'impressionnisme figure à la cimaise de ce Salon, et qu'elle soit signée du seul nom que le jury ne pouvait écarter : M. Paul-Albert Laurens? Voilà qui est significatif. Est-ce à dire qu'il faille regretter ne pas voir plus nombreuses les manifestations de cet ordre? Je ne le crois pas, et je me suis expliqué sur ce point à propos de la Société nationale. Rien de plus à craindre que les théories d'art qui viennent se surajouter à la vision propre d'un artiste et déformer cette vision dans un sens prévu d'avance : c'est ainsi que l'on arrive à ces procédés, à ces *recettes* qui, pour émaner d'un groupe aux origines manifestement indépendantes, n'en demeurent pas moins pour cela artificielles autant que les pires recettes d'atelier de la peinture académique. Il y a là des liens tout aussi étroits, des entraves tout aussi redoutables que celles des pires poncifs, et si j'avais à choisir entre l'enseignement officiel de MM. Gérome et Bouguereau. — Dieu sait pourtant ce que vaut cet enseignement! — et la vision impressionniste appliquée comme théorie d'art, je me demande s'il ne serait pas moins néfaste de subir le premier. Allez donc faire entrer des vérités si simples en des cerveaux de peintres!

Les formules traditionnelles du paysage sont toujours représentées par M. Jules Breton, qui depuis tant d'années reproduit son identique conception de la vie des champs. Il fut un des premiers à introduire la *littérature* dans le paysage, non pas certes à la façon de J.-F. Millet qui savait imprimer un caractère de véridique tristesse aux figures flétries, aux lignes cassées de ses paysans, mais avec je ne sais quoi d'apprêté et d'artificiel. Ils paradent sur le devant de la scène, non comme un produit nature

du sol auquel ils se rattachent par de si puissantes, de si profondes racines, mais comme des personnages d'opéra, figurants d'un *Messidor* quelconque, dont les costumes sont trop frais, trop pimpants pour nous communiquer l'impression de la réalité. Cette tendance au joli, qui existait déjà dans les toiles de jeunesse et de maturité, s'est encore augmentée avec l'âge chez M. Jules Breton. Combien je préfère, puisqu'il faut accepter certains partis pris des artistes, celui de M. Harpignies, qui conserve à la nature son imposante solitude, et s'attache à en traduire la poésie toujours vivante, toujours parlante, par ses sombres masses de feuillages, par les formes expressives de ses grands arbres groupés comme en lisière de forêt... celui de M. Pointelin qui laisse une impression de désolation par le vide de ses paysages, et qui a su rendre la solitude d'un vallon! L'effort de ces deux artistes ne s'est pas porté sur des tons et des couleurs, mais sur des lignes et des formes : ils ont senti et su rendre certaines concordances entre notre état intérieur et des arabesques de paysage, qui conservent leur plein sens indépendamment de la couleur. Je sais bien ce qu'il y a d'inacceptable dans une pareille conception des beautés naturelles pour un adepte exclusif des théories impressionnistes : elle ne saurait à aucun point de vue se concilier avec cet art de pure analyse, de dissection, de décomposition de la minute présente. Mais elle me paraît intéressante, justement parce qu'elle se dresse avec énergie en face d'une théorie adverse, et tout aussi légitime, parce qu'elle répond à des émotions que connurent certains passionnés de solitude!

Parmi les jeunes qui, d'une sensibilité véritable, s'appliquent à dégager de la nature une impression sincère et personnelle, je veux citer M. Spenlove-Spenlove, qui, dans ses *Brumes du matin*, nous montre une des meilleures marines, la seule peut-être qui soit à ce Salon; M. Gihon dont j'avais noté les envois à l'Exposition universelle, qui ne craint pas de se rattacher aux traditions de l'art anglais, et peint avec les matières brillantes de certains artistes de sa race; enfin M. Georges Rouault qui intitule *Orphée et Eurydice* un paysage avec figures d'un effet riche et puissant, dont les harmonies dénotent un parti pris de colorations intenses destinées à produire leur effet par des oppositions et des contrastes, mais qui tranche si nettement avec toute la peinture environnante qu'un œil exercé ne peut manquer d'en être saisi.

Faut-il dire une fois de plus combien sont perdus pour le public, étouffés, noyés sous la marée montante des productions innommables, ces quelques essais d'artistes sensibles et doués! Je notais une année, dans cette *Revue*, à l'occasion des *volumes* sans cesse grossissants de la peinture contemporaine, qu'avec l'éclairage et la distribution de nos Salons tels qu'ils sont compris, surtout avec la déplorable éducation d'œil que ces Salons ont contribué à développer, la mauvaise peinture, loin d'être un repoussoir favorable à la bonne, lui devenait au contraire un voisinage des plus dangereux. Je ne sais plus qui disait, pour illustrer cette idée, que les *Disciples d'Emmaüs* de Rembrandt, exposés au Salon, ne produiraient aucun effet : il avait mille fois raison. Ces quelques toiles d'artistes sensibles qui, dans une exposition particulière, au milieu de cent ou deux cents peintures, auraient toutes chances d'être remarquées, qui, distribuées avec goût dans un intérieur approprié, produiraient un effet certain, sont à peu près perdues pour tous, sauf pour ceux qui ont une culture d'art et dans la mémoire des éléments de comparaison. Il en sera ainsi tant que la Société des Artistes continuera d'être une succursale de cette ridicule *Société des Amateurs*, et d'accueillir sans discernement, ou pour mieux dire à la faveur des protections, cette foule de niaiseries issues du cerveau des gens du monde, et qui déconsidèrent les vrais artistes. Avec un plein succès cette année, la Société nationale, qui est le véritable *Salon*, lui a montré la voie du Salut : il pourrait lui coûter cher de ne pas l'y suivre!

PAUL FLAT.

P. S. — A la Société des *Indépendants*, dans les serres du Cours-la-Reine, parmi tant de peintures qui ne sauraient être qualifiées, il faut détacher et signaler les envois de M. Milcendeau, ses études d'Espagne, qui sont d'un dessin remarquable, d'un coloris parfois puissant, et, dans les œuvres de sculpture, un *Buste du Père Dulon*, par Mlle Quinquaud, d'une vigueur rare chez une femme, énergique et expressif par son attitude, et qui eût gagné à être de dimensions plus réduites.

P. F.

PROFILS AMÉRICAINS.

Un mariage de paravent

Au pied des Montagnes-Rocheuses se trouve un endroit tout à fait délicieux appelé Colorado Springs. Les médecins y envoient leurs malades, les grandes villes leurs désœuvrés, l'Europe même parfois un touriste.

Tel était Robert Laval, Parisien en rupture de boulevard, joli garçon de vingt-sept ans, maître de sa personne et d'une fortune qu'il avait consciencieusement écornée. Un beau matin de février, encore

un peu ahuri de son interminable voyage à travers les prairies, Robert prit un fauteuil à bascule sur la véranda de l'hôtel. Il était venu à la recherche de la vie sauvage; il avait soif d'aventures, de choses extraordinaires et, la veille, à la nuit close, il s'était trouvé déposé au milieu d'un luxe qui ne le cédait en rien au luxe de New-York. Heureusement, une charmante jeune amie de la colonie américaine de Paris lui avait donné, entre autres lettres, une recommandation pour un certain Bob Stanton, *ranchman* typique, disait-elle, et dont l'énorme exploitation se trouvait dans les environs de Colorado Springs.

Comme la plupart des Français qui se résignent à voyager, Robert Laval ne possédait que des idées fort vagues sur le pays qu'il venait voir. Il savait que l'État au pied des montagnes se nomme le Colorado; la ville voisine des Springs, Manitou, joli nom indien qui sonnait bien à ses oreilles; tandis que la montagne dont la masse domine le pays est affligée d'un nom affreux : *Pikes's Peak*.

En regardant autour de lui, Robert eut comme un éblouissement. Un peu de neige ourlait la route, les arbres étaient encore dénudés, mais le soleil brillait d'un éclat tel, l'air était si merveilleusement pur, si léger à respirer, le ciel d'un bleu si profond qu'il lui sembla, malgré le froid, se trouver subitement transporté en plein Orient. Dans le lointain, au delà du *Peak*, il aperçut d'autres montagnes très lointaines, idéalement belles.

Le jeune Français s'en alla à l'aventure, tout heureux de sa liberté, marchant gaiement sous le beau soleil radieux. Qu'il faisait bon vivre! Il avait quitté Chicago, quelques jours auparavant dans une tourmente épouvantable, un *blizzard*, comme l'on dit là-bas, où la neige, chassée par un vent fou, envahit les rues, ahurit les piétons, aveugle les chevaux et cause souvent de véritables désastres. Ici, la neige lointaine servait comme décor merveilleux, le soleil avait vite fondu le peu qui restait sur les routes; un renouveau semblait réjouir la terre tout entière.

Ce qui frappa surtout Robert Laval, c'était la couleur de la terre, des rochers, des cailloux même, — une couleur d'un rouge superbe, sombre par endroits, vif ailleurs, mais toujours rouge, franchement rouge, comme l'indique le nom espagnol Colorado. L'effet en était très étrange. Robert s'arrêta auprès d'un ruisseau et plongea sa main dans l'eau, à demi persuadé qu'il la retirerait couleur de sang. Il fut presque déçu de voir qu'il n'en était rien; il était préparé à toutes les étrangetés.

Il suivait depuis assez longtemps une route montante, bordée d'arbres. La vue devenait très étendue : d'un côté la montagne, de l'autre la vaste prairie, non pas désolée, mais riante, avec de légères ondulations, comme les vagues d'une mer sans bornes; ici et là, des buttes figuraient assez bien des îlots.

Robert arriva au haut de sa colline et s'arrêta comme hébété. Un mur de roches rougeâtres, depuis quelque temps, s'élevait à sa gauche; ce mur subitement s'ouvrit comme si, de fait, la main de l'homme y eût construit une porte monstrueuse. Deux colonnes irrégulières, en se penchant l'une vers l'autre, formaient un arc de triomphe immense. Il n'y avait qu'à franchir le seuil et c'est ce que fit notre voyageur. Il se trouva dans un vaste enclos, dénudé d'arbres et tout rempli de rochers aux formes étranges qu'on prenait à première vue pour des statues mal dégrossies. Robert s'avança, comme les enfants qui s'enfoncent dans un bois où ils s'attendent à trouver des géants et des gnomes. Alors, il se rendit à peu près compte du phénomène. La roche du Colorado est extraordinairement friable; le temps, la pluie, le vent la travaillent, la déchiquettent, en font une chose sans nom, lui donnent souvent des formes, presque humaines, ou diaboliques. Robert s'imagina de bonne foi reconnaître, en ces rochers, un guerrier combattant, une femme drapée, un ours ou un lion. En s'approchant, il ne voyait plus qu'un amas informe jeté là par quelque caprice de la nature; mais, à une certaine distance, l'illusion renaissait. L'impression est d'autant plus vive que le mur naturel de rocher est assez haut pour dérober longtemps la vue de ce Carnac, placé là par la nature même.

A son retour, comme il parlait de son aventure, le secrétaire de l'hôtel lui dit, avec un sourire un peu protecteur :

— Comment, vous n'aviez pas entendu parler de notre jardin des Dieux?

Le voyageur avoua humblement son ignorance. Il commanda un cheval et fit quelques questions au sujet de la ferme de M. Stanton. Du coup, il remonta dans l'estime du jeune secrétaire qui lui donna, avec empressement, toutes les indications voulues.

— Bob Stanton est un fameux *ranchman!*

Cette façon démocratique de traiter son futur amphitryon étonna quelque peu notre Français. Il eut soin de prendre son revolver, mit des bottes à l'écuyère et s'en alla vaillamment dans la direction de la prairie.

Mais il n'eut pas la plus petite, la plus banale des aventures. A vrai dire, le pays était assez sauvage : pas de route, pas même un sentier. Seulement, à travers la prairie, Robert suivait facilement la direction indiquée et son cheval semblait aussi joyeux que lui-même de cette course folle sur le gazon desséché de la plaine. La vaste propriété de M. Stanton devait forcément lui barrer le passage avant bien longtemps. Il dévia un peu à droite vers des collines

boisées. Là, devait se trouver la maison. Il se plaisait à se la figurer. Une vaste *log-cabin* bâtie peut-être par le colon lui-même avec des billes d'arbres, abattus dans la forêt vierge. Il tenait à ce vocable. Un homme en chemise de flanelle, un mouchoir rouge noué autour du cou, un vaste *sombrero* sur la tête, viendrait à lui, sa chique gonflant la joue; ils l'appellerait *stranger*, en parlant du nez. Puis, avec l'hospitalité si vantée des prairies, il lui ferait place au milieu de sa famille et l'emmènerait chasser le bison. Cela, ce serait de la couleur locale, chose qui jusqu'à présent avait manqué à ses expériences de touriste.

Bientôt, il eut conscience que le terrain parcouru prenait un aspect assez civilisé; une route tracée au milieu d'un joli bois s'offrit à lui; son cheval, sans y être invité, se mit au galop avec un petit hennissement de plaisir. Certainement, les écuries de Bob Stanton ne lui étaient pas inconnues et méritaient son estime.

Tout d'un coup, en débouchant des bois, Robert Laval se trouva dans un jardin superbe; il aperçut un véritable château, flanqué de deux grosses tours, à l'imitation des châteaux d'Europe.

Telle était la *log-cabin* imaginée par notre Français.

Des éclats de rire lui arrivèrent. Il se retourna vivement. A une petite distance, il vit un tennis. Quelques jeunes filles, vêtues de flanelle blanche, des jeunes gens, également en flanelle blanche, jouaient avec entrain. Une des jeunes filles, petite, fluette, très fine, aux cheveux d'un blond un peu ardent sous un petit chapeau canotier, l'aperçut et quitta ses amis pour se diriger vers lui. C'était probablement la fille de la maison. Robert sauta de cheval et salua profondément, tout en cherchant sa lettre de recommandation. Il était un peu embarrassé. Miss Lily Stanton ne l'était en aucune façon. Elle regardait le jeune homme bien en face, avec un léger sourire qui eût pu devenir moqueur, mais qui ne l'était pas encore. Elle était fort jolie quoique toute menue; les yeux seuls étaient fort grands, presque trop largement fendus pour le reste du visage.

— Mon père ne rentrera que tantôt, Monsieur. Maman vous recevra avec plaisir; nous aussi, mes frères, mes sœurs et moi. En ce moment, nous sommes encore plus nombreux que d'habitude. Nous fêtons mes vingt ans, et ce soir, nous aurons beaucoup d'invités. Vous venez donc fort à propos, car nous manquons de cavaliers.

— Mais, Mademoiselle... Je comptais présenter simplement mes respects à vos parents et leur donner des nouvelles de leurs amis. Je suis descendu à l'hôtel de Colorado Springs... et suis en tenue de voyageur...

— Lorsque l'on nous fait l'amitié de venir au *ranch*, Monsieur, ce n'est pas pour y faire une apparition. Je vais donner des ordres pour qu'on vous prépare votre chambre; nous enverrons un domestique chercher vos effets, ou mes frères vous en prêteront. Cela n'a pas d'importance.

Les joueurs de tennis, curieux, s'étaient rapprochés. Miss Stanton leur présenta le Français et on échangea force poignées de main.

Quelques heures plus tard, Robert Laval se sentait de la famille. Mrs Stanton lui avait fait le meilleur accueil, tout à fait en femme du monde; la jeunesse s'amusait de son anglais défectueux et s'essayait à un français, pour le moins aussi défectueux. Miss Lily, au contraire, ayant reçu une éducation fort soignée dans un pensionnat de New-York, où le français était de rigueur, parlait cette langue, non sans accent certes, mais avec une grande facilité. C'était à elle surtout que s'adressait Robert. Il la trouvait absolument charmante. Elle lui rappelait ses jeunes amies de la colonie américaine à Paris, mais avec une nuance de dignité et de réserve en plus.

Le maître de la maison arriva sur ses entrefaites. Avec la chemise de flanelle, le sombrero et la chique en moins, Bob Stanton se rapprochait pourtant du type entrevu par Robert. Il était grand, maigre, osseux, fort taciturne, superbe, avec sa tête, aux traits fortement accentués, fièrement réguliers, sa couronne de cheveux presque blancs et son menton, très ferme, soigneusement rasé. On sentait en lui toute l'énergie, toute la volonté de sa race, toute son intelligence aussi. Il était parti de rien pour arriver à la fortune, — la très grande fortune. Les femmes de sa famille représentaient la civilisation, dont il ne faisait nullement fi pour les autres. Quant à lui, il restait d'une simplicité patriarcale au milieu du luxe, menait d'une main ferme son armée de *cow-boys* et recherchait le danger plutôt qu'il ne l'évitait. Il donna une forte poignée de main à l'étranger puis le laissa à ses filles. Ce jeune homme, à la petite moustache retroussée, aux mains très blanches, appartenait certes à ces inutiles du vieux monde dont il avait le mépris à peine déguisé.

Les très grands salons, tout gais d'arbustes et de fleurs venus des serres, présentaient ce soir-là un joli aspect de fête. En Amérique, les jeunes gens sont trop affairés pour voyager beaucoup. Les hôtels d'été, les stations d'hiver regorgent de femmes. Aussi fit-on fête au voyageur, dont la tête faillit en tourner. Avec la vanité de son sexe il s'imagina que toutes ces délicieuses jeunes filles étaient éprises de lui à qui mieux mieux. En quoi il se trompait. Elles avaient envie de danser, tout bonnement.

Le « clou » de la soirée devait être une charade. Miss Lily, adorable dans sa vaporeuse toilette blanche,

qui répondait si bien à son joli nom, entraîna Robert dans les coulisses, où les autres acteurs étaient rassemblés. Il fut très vite au courant. Le mot choisi était *Wedlock*, c'est-à-dire mariage. La première syllabe devait être représentée par une scène de mariage, à l'américaine. La seconde, *lock*, serrure, serait jouée en pantomime seulement : une scène de nuit, un voleur forçant la serrure d'un coffre-fort. Puis, pour le mot entier, afin de dérider le public, une scène conjugale, à table, représenterait les misères du mariage.

— Vous allez jouer la première scène avec moi, monsieur Laval. Mes frères sont trop grands et leurs amis aussi.

— C'est la première fois, Mademoiselle, que je me réjouis d'être d'une taille moyenne...

Lily, avec un grand sérieux, le dévisageait, comme elle aurait pu examiner l'étoffe d'une robe, se demandant si la teinte irait à son fin visage.

Le maître de la maison, mal à l'aise dans sa tenue de soirée, ne sachant trop que dire à toutes ces femmes en grande toilette, s'était réfugié au fumoir. Il se décida cependant à faire acte de présence pendant la charade. Il rentra au salon au moment où, la main dans la main, sous une énorme cloche faite de fleurs se tenaient sa fille et l'étranger. Le son de la voix douce, répondant : *I will*, le fit tressauter. Une exclamation brusque s'échappa de ses lèvres et quelques-uns des spectateurs se retournèrent. Mais il se contint. La scène était charmante. Avec des paravents on avait fait comme un petit salon dans un grand. Lily était ravissante avec un grand voile de tulle jeté sur sa toilette blanche; ses amies lui faisaient cortège. C'est bien ainsi que l'on célèbre beaucoup de mariages en Amérique, au milieu des choses familières de la vie. C'est une petite cérémonie très courte, très simple, impressionnante aussi.

Les applaudissements firent comprendre à M. Stanton que la première syllabe avait été jouée. Il semblait réfléchir profondément et assista, sans avoir l'air de les comprendre, aux scènes qui suivirent. Elles eurent pourtant beaucoup de succès, surtout la dernière où Robert et Lily, prenant leur repas conjugalement, se querellèrent le plus drôlement du monde.

— *Wedlock, wedlock!* cria-t-on de toutes parts.

— Oui, murmura Bob Stanton, *wedlock* en effet...

Et il s'en retourna au fumoir pour attendre la fin de la soirée. Il écouta le bruit des valses qui arrivait en sourdine jusqu'à lui et fronça le sourcil. De tous ses enfants, Lily, la fine et vaporeuse Lily, lui tenait le plus au cœur. Sa délicatesse, sa beauté un peu menue et frêle flattaient cet homme, dont la jeunesse avait été non seulement très dure, mais aventureuse et terrible aussi.

Les soirées ne se prolongent pas trop en Amérique. A minuit, il entendit partir les voitures retournant aux *Springs* et les hôtes de la maison remonter vers leurs chambres. Alors il se leva. Quelques jeunes filles babillaient encore, les yeux tout brillants. Robert causait avec elles. Comme il se disposait à se retirer, le maître de la maison l'invita à fumer un dernier cigare avec lui avant de se coucher. Les jeunes filles, Lily parmi elles, se dispersèrent comme une nuée d'oiseaux au gai plumage.

Un peu surpris, Robert Laval suivit le maître de la maison. Il était fatigué après cette journée de fête et eût préféré se coucher tout de suite. Mais il n'osa se dérober à cette conversation, d'autant plus que l'expression de M. Stanton l'avait frappé.

— Monsieur, lui dit celui-ci, sans préambule, vous ne vous en doutez sûrement pas, mais vous êtes mon gendre; vous êtes bel et bien marié.

Robert se leva d'un bond.

— Vous dites, Monsieur?...

— La vérité pure. Dans nos États du *Far West* un homme et une femme qui, devant témoins, se disent mariés le sont, aussi sûrement que si le pasteur y avait passé.

— Mais, c'est un guet-apens!...

— De quel côté, Monsieur?

Le vieux *ranchman* releva fièrement sa tête blanche et de sa grande taille domina le Français qui avait pâli.

— Vous ne me faites pas l'injure, Monsieur, de croire un instant que, si j'avais connu votre loi diabolique...

— Je ne voudrais vous faire injure en rien, Monsieur. Vous êtes sous mon toit. Presque tous nos invités sont des États de l'Est; mes enfants ont été élevés là-bas. Aucun d'eux ne s'est souvenu d'un état de choses anormal. Quant à moi, je suis arrivé trop tard pour empêcher une imprudence très regrettable, mais qui n'aura — rassurez-vous — aucune conséquence très grave. Je vous ai retenu pour vous annoncer que vous ne pourriez nous quitter tout de suite comme vous en aviez l'intention. Je vais, demain matin même, commencer les démarches nécessaires au divorce, à l'annulation plutôt d'une union à laquelle ni vous ni ma fille ne songiez. La procédure, en pareil cas, est très simple. Peut-être même n'y aura-t-il besoin que d'une déclaration devant le juge de paix. Mais je n'en suis pas sûr. En tout cas, il me faut votre présence.

— Mais, Monsieur, j'ai fait mon droit. D'après les lois de mon pays...

— Vous n'êtes nullement marié, je le sais aussi bien que vous. Il n'en est pas de même de ma fille. Souffrez que je songe à elle — et non à vous.

— Croyez, Monsieur, que je suis au désespoir de lui causer le moindre ennui. Je suis très innocent

de cette aventure, mais elle me navre. Moi qui ai été reçu avec une hospitalité si charmante et qui trouble un intérieur comme le vôtre... Ah! vraiment, je ne sais comment vous exprimer...

Le *ranchman* eut un sourire d'homme supérieur.

— Ne vous désolez pas trop, Monsieur. C'est un ennui, certes; mais il sera vite réparé. Personne, en dehors de ma famille, ne sera tenu au courant de cette... petite méprise. Vous en serez quitte pour nous donner un peu plus de temps que vous ne comptiez le faire, et nous tâcherons de vous rendre votre prison douce.

Aucun gentilhomme n'eût mis plus de gracieuseté à offrir une large hospitalité que ne le fit ce demi-sauvage.

— Alors, Monsieur, permettez-moi de vous accompagner au milieu de vos troupeaux, de vos *cow-boys* et... et de chasser le bison avec vous.

Bob Stanton sourit :

— Hélas! les bisons ont été à peu près détruits sur nos prairies et, en grande partie, par vous autres du vieux monde, par les Anglais surtout. Ils recherchaient ce qu'ils appellent la grande chasse, détruisaient pour détruire, laissaient les dépouilles des pauvres bêtes — qui étaient notre richesse à nous et aux Indiens jadis — éparses sur la prairie, si bien qu'un bison est devenu une curiosité, gardée précieusement, comme les lions et les tigres des jardins zoologiques. Quant à mon exploitation, si vous ne craignez pas les longues chevauchées, je vous en ferai très volontiers les honneurs.

Et les deux hommes, un instant dressés l'un en face de l'autre comme des adversaires, se séparèrent les meilleurs amis du monde.

— C'est égal... se dit Robert dès qu'il eut fermé la porte de sa chambre, je souhaitais des aventures. En voilà une, certes, sur laquelle je ne comptais pas.

Le lendemain, il y eut grand émoi. Un secret pareil ne pouvait se cacher longtemps, malgré le désir de M. Stanton et de Robert. Lily fut mise au courant, avec tous les ménagements possibles. Saisie, elle prit la chose au tragique et confia sa peine à sa sœur cadette, qui la confia aux autres. Mrs Stanton en eut la migraine et garda la chambre en pestant contre les lois sauvages du pays où l'avait installée son mari, — elle, une New-Yorkaise de vieille souche! La petite sœur Kate trouva le mot de la situation :

— Et dire qu'il n'a pas même un titre!

Mélancolique et désœuvré, Robert se promenait au jardin lorsque le bruissement d'une robe sur le sable de l'allée frappa son oreille. Il salua profondément miss Lily Stanton qui, les joues un peu pâlies, les yeux cernés, le regardait cependant sans colère.

— Je crains de vous avoir fait un peu grise mine ce matin, Monsieur. J'avais le plus grand tort. J'ai manqué aux devoirs de l'hospitalité. Vous êtes absolument sans reproche et devez maudire nos amis qui vous ont adressé à nous. Voulez-vous me donner la main?

— De tout mon cœur, Mademoiselle... Madame. Au fait, je ne sais plus que dire.

— Dites Mademoiselle. Vous verrez que tout s'arrangera très vite et le mieux du monde. Il n'est pas admissible qu'un jeu comme le nôtre soit pris au sérieux, même dans le *Far-West*.

— Alors, je ne vous suis plus odieux?

— En aucune façon... Puisque vous êtes condamné à rester encore quelque temps chez nous, nous ferons de notre mieux pour que la condamnation soit aussi peu rigoureuse que possible. Vous devez être curieux de voir un pays sauvage, très différent du vôtre et qui n'est pas sans beauté, quoiqu'il ne vaille pas l'autre versant des montagnes. Je viens justement de faire un petit voyage jusqu'à l'extrémité sud de la Californie...

Et, tout en marchant à petits pas, elle lui raconta les merveilles de la côte, de San Francisco à *Coronado beach*. Il admira sa façon nette et précise de dire les choses, son intelligence vive qui lui avait fait remarquer le point saillant de chaque endroit. Le sens du pittoresque ne lui manquait pas non plus. Comme Robert Laval devait visiter cette région, il écouta avec plaisir. Tout malaise s'était dissipé.

Ils s'étaient, en se promenant, un peu éloignés de la maison. Le soir venait très doucement, après une journée éblouissante de soleil. Il confiait à la jeune fille son manque d'admiration pour la lourde montagne au vilain nom.

— On commence toujours par trouver *Pikes's Peak* affreux. Cela dépend beaucoup des effets de lumière. Ce n'est pas une montagne du matin. Retournez-vous et faites-lui amende honorable.

Ils se trouvaient tout en haut d'une petite colline. A leurs pieds, le terrain dévalait brusquement, puis venait la prairie avec son aspect moutonnant de vagues figées. Le soleil se couchait derrière la montagne qui surgissait très sombre, immense, se dessinant fièrement sur le ciel embrasé. Au delà, les cimes neigeuses, très lointaines, prenaient des tons irisés, du rose, du violet, du bleu tendre, du jaune d'or, le tout fondu ensemble dans un éblouissement indescriptible. A droite et à gauche, l'horizon semblait d'un bleu d'outremer et la prairie d'un gris cendré très doux. Par-ci, par-là, le rouge éclatant des roches mettait une note très vive au milieu des teintes plus douces.

— Dieu! que c'est beau!

— N'est-ce pas?... C'est ma promenade favorite du soir. Je suis contente de vous voir faire des excuses à notre montagne. Elle n'est pas très belle, je

le veux; elle est magnifique tout de même. Maintenant, rentrons vite. Il a fait presque chaud aujourd'hui. Dans une heure, il y aura des glaçons partout. Nous sommes un pays de contrastes.

— Je m'en suis aperçu, Mademoiselle.

Les jeunes gens trouvèrent M. Stanton de retour, l'air fort soucieux. Il n'entra dans aucun détail et Robert nota que tous respectèrent sa taciturnité. L'affaire s'arrangerait facilement et sans trop de délais, ce n'était pas douteux; mais leur hôte serait peut-être forcé de rester chez eux une quinzaine, plus encore sans doute...

Alors, d'un commun accord, on parla d'autres choses. La bourrasque était passée. Mrs Stanton se leva pour le dîner et s'excusa gracieusement de sa réclusion forcée. La jeunesse avait surtout envie de s'amuser, beaucoup et toujours. Après un peu de silence, pendant lequel Robert se sentit le point de mire, il ne fut plus question que d'un grand *rallye paper* qui devait bientôt avoir lieu.

Avec le *ranchman*, Robert fit, le lendemain, une longue promenade à travers la prairie. En sortant des jardins, M. Stanton lui montra une sorte de hutte, de *log-cabin*, qu'on avait entourée de fleurs, de plantes grimpantes.

— Je l'ai bâtie de mes mains; j'y ai passé des années, et non les moins heureuses de ma vie. J'ai défendu qu'on y touchât et j'aime à m'y réfugier de temps à autre. Le luxe — c'est bon pour les femmes qui ne savent guère s'en passer; mais la vie dure et rude forme les hommes véritables. Lorsque j'ai bâti ma cabane, j'étais seul dans tout ce vaste pays; quelques Indiens y passaient; je les recevais de mon mieux. Nous nous entendions. Jamais ils ne m'ont fait de mal. J'ai commencé par garder moi-même mes troupeaux. Maintenant j'ai fait construire, à mes frais, un raccord de chemin de fer par lequel j'expédie des centaines de bestiaux à la fois.

Il disait ces choses nullement par vantardise. Il les donnait comme des renseignements qui pourraient intéresser un étranger.

— Dans votre vie aventureuse, Monsieur, vous êtes-vous souvent trouvé en danger — avez-vous été obligé de... vous défendre?

Robert n'osait dire de « jouer du *bowie knife* ».

— Oui. Les blancs étaient les véritables sauvages. Lorsque le pays a commencé à se peupler, les aventuriers les plus féroces sont venus en bande. J'étais en possession de mon *ranch*, j'étais dans mon droit. Cela leur importait peu. Cette cabane a soutenu de véritables sièges. Il y avait un homme surtout — un diable plutôt — qui avait juré ma mort.

— Eh bien?

— Je l'ai tué. C'était un cas de légitime défense. Lui — ou moi... J'ai préféré que ce fût lui.

Robert ne put réprimer un frisson. Le calme du vieux *ranchman* n'était nullement troublé.

Pendant des heures, ils galopèrent à travers la vaste prairie qui semblait absolument déserte. Puis, subitement, on tombait sur un immense troupeau dont toutes les bêtes étaient marquées d'un même chiffre. Un jeune homme au large chapeau surgissait, arrivait au triple galop, prenait les ordres du maître et disparaissait. La propriété s'étendait dans tous les sens, aussi loin que l'œil pouvait distinguer.

Les journées s'écoulaient très vite. Robert était de la famille et s'y trouvait tout à fait à l'aise. Assez bon musicien, il jouait tout ce qu'on lui demandait. La jeunesse s'assemblait volontiers autour du piano. Lily chantait très gentiment. Souvent, après une longue séance de musique elle restait à causer avec son accompagnateur. Un jour, elle dit un peu brusquement:

— Qu'est-ce qui vous a donné l'idée de venir si loin? Nous voyons peu de vos compatriotes.

— Un ennui irréfléchi du boulevard. Je l'avais trop vu.

— Mais, vous pouviez donc laisser ainsi vos affaires? Mon père m'a dit que vous étiez avocat.

— Un avocat sans causes. Nous sommes beaucoup logés à la même enseigne. J'ai voulu commencer à plaider, tout comme un autre. On n'a pas voulu me prendre au sérieux. Alors j'ai compris qu'il fallait me faire oublier pendant six mois ou un an. Au retour, je compte bien me mettre à la besogne. Une vie d'oisif est une vie idiote.

— C'est mon avis.

Pour dire ces mots, elle avait pris un petit air très sérieux qui lui allait à merveille. Robert s'écria:

— Ce qui m'a toujours manqué, c'est un but. Je suis resté mon propre maître trop jeune, et je n'ai jamais eu à penser aux autres. C'est très malsain.

Elle semblait réfléchir. Puis, brusquement, elle le quitta pour aller rejoindre ses sœurs.

Un des grands charmes de Lily c'était la candeur avec laquelle elle laissait deviner ses moindres pensées, ses émotions les plus fugitives.

Le jour du *rallye-paper* fut particulièrement ensoleillé. Le point de ralliement était un étang, non loin de la maison, dignifié du nom de « lac ». L'eau est ce qui manque le plus dans toute cette région, et les Stanton étaient très fiers de leur étang.

Mrs Stanton et quelques voisines d'âge mûr se firent conduire en voiture jusqu'au rendez-vous. L'endroit était vraiment délicieux, situé au milieu des collines qui se dressaient, de plus en plus hautes, du côté de la grande montagne. Robert fut tout étonné de trouver dans ce pays, qui, au premier abord, semblait assez monotone, une telle variété d'aspects. Bientôt un des frères de Lily qui figurait le gibier s'élança

au galop de son cheval et disparut derrière la crête. On lui donnait dix minutes d'avance, puis les « chiens » se mirent en chasse et toute la bande joyeuse les suivit.

Robert était fort bon cavalier, mais la hardiesse de ces Américains qui ne s'arrêtaient devant aucun obstacle, qui galopaient à travers le pays sans route comme dans un parc, ne laissent pas de l'étonner. Bientôt il perdit les autres de vue et s'en alla un peu à l'aventure. La journée était splendide, le printemps semblait tout proche, quoique la neige fût encore très basse sur les flancs des montagnes. Le jeune Français se sentait, ce jour-là, vaguement mélancolique et très dépaysé. La gaieté bruyante de cette jeunesse, la camaraderie sans façon qui régnait entre ces jeunes filles et ces jeunes gens le froissaient. Tout d'un coup, il s'aperçut que ce qui le froissait surtout c'était que le sans-gêne américain s'étendait à Lily comme à ses amies. Est-ce que par hasard?... Mais ce serait du dernier ridicule!

Le galop d'un cheval se rapprocha et bientôt Lily le rejoignit. Elle montait admirablement, avec une grâce et une légèreté sans pareilles. La course lui donnait des couleurs vives et ses yeux brillaient.

— Quel mauvais chasseur vous faites, monsieur Laval! Vous ne suivez donc pas la piste?

— Je m'en suis écarté le plus tôt possible.

— Nous qui nous amusions tant! Cela vous ennuie!

— Je suis maussade, Mademoiselle, et je vous en fais toutes mes excuses. Je m'aperçois subitement, et en dépit de votre hospitalité américaine, que je suis ici en étranger, en intrus, malgré vous, malgré moi aussi.

— Je vous apporte une bonne nouvelle. Dans huit jours, vous signerez un papier; je signerai à mon tour — et vous serez libre. Eh bien! vous ne souriez pas? Que vous faut-il donc? Huit jours passent vite. Mon père a eu assez d'influence pour faire galoper dame Justice, elle qui traîne le pas si volontiers!

— Votre père est trop bon.

Mais il le dit sans conviction. Lily le regarda, surprise. Alors, gentiment, elle lui dit :

— Quittez cet air soucieux, Monsieur. Venez avec moi. Je vous montrerai mon site favori — et vous me parlerez de Paris. Savez-vous que j'ai décidé mon père à nous envoyer en Europe, au printemps? Mes petites sœurs iront en pension; maman et moi nous voyagerons. Voyons, quelques conseils! Songez que nous serons plus désorientées là-bas que vous au milieu de notre pays sauvage. Maman elle-même ne connaît pas l'Europe.

— Si vous le permettez, je me ferai votre cicérone.

— Comment?... Et votre long voyage?

— Je ne le ferai pas.

— Afin de nous piloter? Voilà qui est gentil, au moins!

— On doit quelque chose à... sa femme.

C'était la première fois que Robert se permettait la moindre allusion à leur bizarre union. Lily s'arrêta saisie, mais se remit aussitôt. Elle dit avec le plus grand calme :

— Nous voici arrivés.

Robert Laval leva les yeux. Ils avaient longé le flanc de la montagne qui, brusquement, laissait voir comme une énorme cassure. Un large ruisseau en sortait en bouillonnant. Lily, prenant les devants, traversa un pont et s'engagea dans une espèce de couloir monstre, dont les parois, souvent fort rapprochées, se rejoignaient presque, à une très grande hauteur. Quelques arbres, aux branches dénudées, se dessinaient nettement sur le ciel très pur. Le rocher, des deux côtés du torrent, se dressait presque à pic; un arbuste ici ou là arrivait à s'accrocher à quelque anfractuosité, mais le plus souvent la roche, tantôt rouge sombre, tantôt grise, semblait un mur redoutable. L'eau charriait des glaçons que les rayons de soleil n'atteignaient pas, et l'espèce de sentier que suivaient les chevaux était recouvert d'une neige dure. La scène était d'une beauté étrange et solennelle. L'éclat du ciel ensoleillé, aperçu entre les rochers, formait un contraste frappant avec la gorge étroite, dont le silence religieux n'était troublé que par l'eau bondissante.

Les jeunes gens avançaient lentement. Le sentier, très étroit, ne laissait passer qu'un cheval à la fois. Bientôt, Robert crut voir le rocher fermer la route complètement; aucun cheval n'eût été capable de tourner sur lui-même, l'espace entre le rocher formant mur, et le torrent étant trop étroit. Mais Lily, avec son beau calme, avançait toujours : le sentier contourna le rocher et, subitement, la scène changea.

Dans une espèce de petit cirque, au fond duquel une cascade se précipitait de très haut pour former le torrent, les deux chevaux purent enfin se réunir. Quelques rayons de soleil filtraient à travers les branches nues et enchevêtrées; la glace et la neige fondaient par endroits. Lily, en souriant, le questionnait des yeux.

— Vous m'avez conduit dans un pays enchanté, et vous en êtes la magicienne, Mademoiselle.

— Nullement. Cette cassure dans la montagne s'appelle tout bonnement Cheyenne Cañon. Ces gorges sont assez communes dans notre pays, mais je n'en connais pas de plus belle que celle-ci. Je suis contente qu'elle vous plaise.

— Il me semblait pénétrer dans quelque vieille ca-

thédrale gothique où il n'est permis de penser qu'aux choses saintes. Ici, au moins, je respire, et puisque vous souriez je comprends que le soleil cherche à en faire autant.

— Il ne vous sourira pas longtemps — ni moi non plus, si vous ne rebroussez chemin. Il se fait tard.

— Encore un instant, Mademoiselle. Savez-vous à quoi je pensais en vous suivant des yeux tantôt, alors que vous avanciez hardiment, et que le grand silence de la montagne tombait sur nous comme une bénédiction sainte ?

— Comment le devinerais-je?

— Que le sort qui nous avait unis si étrangement n'avait pas eu si tort...

— Monsieur !

— Que voulez-vous... Votre cañon a la solennité d'une cathédrale. Il me semble que nous nous sommes agenouillés ensemble devant l'autel...

Miss Lily ne répondit pas et dirigea son cheval vers le sentier très étroit. Mais une fois arrivés au pays ouvert, les deux chevaux marchèrent lentement de front et leurs cavaliers causèrent très longuement.

Au retour, M. Stanton prit le jeune homme à part et lui annonça sa prochaine délivrance. La conférence dura fort longtemps. Lorsqu'elle prit fin, les deux hommes semblaient fort émus.

Quelques mois plus tard Lily, en effet, alla faire un voyage en Europe, mais non pas avec sa mère. Elle s'appelait Mme Robert Laval et le mariage s'était fait à New-York en grande cérémonie. En contemplant sa jolie femme, Robert ne put s'empêcher de lui murmurer :

— Et dire que voilà quatre mois que vous auriez pu vous appeler Lily Laval... Quant à moi, je n'en démords pas : c'est Cheyenne Cañon qui a béni notre union !

JEANNE MAIRET.

LOIS ET DÉCRETS

Les retraites ouvrières.

Le ministère Waldeck-Rousseau-Millerand a déjà prouvé qu'il avait de la sollicitude pour la classe ouvrière lorsqu'il a fait aboutir, devant le Parlement, une loi sur les accidents du travail et une autre qui réglemente, d'une façon tout à fait provisoire, la journée de travail. Une loi tendant à organiser — ou, plutôt, à supprimer la grève — est aussi sur le chantier, et il paraît certain qu'elle y demeurera longtemps encore, car patrons et ouvriers n'approuvent, pas plus les uns que les autres, le plan sur lequel elle a été établie.

Il est un autre projet de loi, qui, à dire vrai, ne rencontre pas, non plus, beaucoup de sympathie active chez les intéressés. C'est celui qui porte le nom du député Charles Guyeisse, qui le porte depuis près de dix ans, et qui vient de faire l'objet, de la part de son auteur, d'un nouveau rapport. C'est celui qui a pour objectif la création, en France, d'une caisse de retraites ouvrières. Les patrons hésitent à reconnaître qu'un devoir social les oblige à assurer à ceux qu'ils ont employés une vieillesse moins précaire, et les ouvriers trouvent un peu maigre le cadeau que leur feraient leur patron et l'État. Il y a cependant, au Parlement, une majorité prête à voter une loi sur les retraites ouvrières, et elle se mettra certainement d'accord avec la Commission du travail, qui, elle, s'est déjà mise d'accord avec le gouvernement. Touchant accord de trois pouvoirs dont les efforts combinés aboutiront à élaborer cette loi, sans doute imparfaite, mais qui mettra la France sur le pied des nations européennes, en ce qui concerne la prévoyance ouvrière,

Cela prouve, tout simplement, que les autres nations industrielles ne sont pas, elles-mêmes, très avancées dans cette voie. J'ai, sous les yeux, le rapport que publia, dès 1893, M. Paul Guyeisse, au nom de la Commission du travail. Il fait un bref exposé de la situation des autres pays. C'est en Allemagne que l'institution des caisses de retraites ouvrières paraît le plus solidement organisée, avec le concours de l'État, — nous sommes dans le pays du socialisme d'État. — Une loi de juin 1889 rend obligatoire l'assurance contre l'invalidité et la vieillesse. Les travailleurs sont divisés en quatre classes, suivant leurs salaires annuels. Ce sont les patrons qui se trouvent chargés de prélever, chaque semaine, sur les salaires des ouvriers des retenues qui varient suivant les classes. Ces retenues sont portées sur une carte-quittance contenant 52 cases qui sont transmises à l'établissement d'assurance pour y faire constater le droit du titulaire à une pension. Les patrons sont astreints à une subvention égale aux retenues faites par eux sur les salaires. La contribution de l'État est de 62 fr. 50. Un ouvrier, qui a travaillé trente années, peut toucher, à soixante et onze ans, des sommes qui varient de 132 fr. 50 à 238 fr. 75, suivant qu'il appartient à la première ou à la quatrième classe.

L'Allemagne est le seul pays d'Europe où l'État participe aussi complètement à la prévoyance ouvrière. En Autriche, il n'existe pas de loi relative aux retraites ouvrières en dehors de celle qui régit les *Associations fraternelles des mineurs*. Dans les Pays-Bas, il s'est formé une *Union des patrons néerlandais*, dont le but est d'assurer aux ouvriers, à partir de soixante ans, une pension de 6 florins par semaine. En Italie, ce sont surtout les Sociétés de secours mu-

tuels qui assurent au travailleur un subside pour sa vieillesse. Plusieurs caisses de retraites industrielles fonctionnent aussi, notamment dans les compagnies de chemins de fer. Le Danemark est privilégié sous le rapport des associations mutuelles. De plus, une loi, promulguée le 9 avril 1891, a pour but de mettre, en partie à la charge de l'État, en partie à celle des communes, des secours viagers de retraites à accorder aux nécessiteux qui, à partir de leur soixantième année, et dans des conditions déterminées, ne sont plus en état de subvenir à leurs besoins.

Mais s'il est vrai de dire que le Danemark soit privilégié, que dire de l'Angleterre? M. Paul Guyeisse note que les *Friendly-societies* englobent presque toute la population ouvrière. A côté de ces associations privées, le gouvernement a autorisé, par un acte de 1864, l'administration du *Post office* « à accorder des *annuités* (rentes) immédiates ou différées contre le paiement de certaines sommes déterminées ». Et ce n'est pas tout. L'Angleterre elle-même entrerait, à la suite de M. Chamberlain, dans la voie du socialisme d'État. Cet homme d'État, qui alors n'avait pas encore, comme aujourd'hui, imprimé son nom dans tous les cerveaux, déposa, le 16 mars 1892, un projet de loi sur les pensions de la vieillesse, par lequel l'État s'associerait, dans une très large mesure, aux efforts individuels. C'est la conception allemande qui pénétrerait ainsi en Angleterre. C'est elle qui pénétrera en France avec le projet Guyeisse, adopté par la commission, fondu ces jours derniers avec le projet du gouvernement pour former ce tout que, dans un rapport supplémentaire, distribué ces jours-ci aux députés, M. Paul Guyeisse nous dit avoir obtenu l'approbation même de M. Caillaux. Le budget de l'État ne sera pas compromis dans cette circonstance. La majorité confiante votera ce qu'on lui propose.

Que votera-t-elle, cette majorité parlementaire? Certainement, le projet Guyeisse, car il est suffisamment bien *apprêté* pour qu'elle l'adopte sans discuter. Elle discutera cependant, car, sans cela, il n'y aurait plus de régime parlementaire. On proposera de nombreux amendements. Chaque député voudra imprimer à ce projet sa marque propre. On ressuscitera quelque projet antérieur, dû à M. Laisant, ou à M. Chassaing, ou à M. Constans, ou à MM. Isambard et Goujon, Bisard ou Papelier, ou encore de Ramel, ou Lacôte. Car chacun de ces honorables a déposé jadis son projet de loi. On ressuscitera l'un ou l'autre pour que la situation, qui est claire, devienne embrouillée et que, finalement, elle soit à nouveau éclaircie, élucidée par un discours... *clarificateur* de de M. le ministre du Commerce. Il aurait cependant bien assez à faire pour écarter deux nouveaux projets, — qui sont maintenant des *contre*-projets, — celui de M. Coutant et celui de M. Mesureur.

Peut-être, conviendrait-il que j'analyse ces multiples projets. Mais il faut que je me borne. Je n'ai pas encore tracé les grandes lignes du projet gouvernemental — car c'est cela qu'est devenu le projet Guyeisse — et je veux aussi dire deux mots des contre-projets Coutant et Mesureur.

D'abord, celui du gouvernement, de la commission et... de la majorité. Il pose, en principe, que tout ouvrier, ou employé de l'industrie, du commerce et de l'agriculture, tout sociétaire ou auxiliaire employé par une association ouvrière de production a droit, s'il est de nationalité française, à une retraite de vieillesse, à soixante-cinq ans, et, le cas échéant, à une retraite d'invalidité, payable trimestriellement. Puis il indique quelle doit être la contribution ouvrière : tout travailleur subira, sur son salaire, avant payement, une retenue qui se trouve ainsi fixée : 5 centimes par journée de travail, s'il n'a pas dix-huit ans ou si son salaire est inférieur à 2 francs par jour ; 10 centimes par journée de travail si, ayant au moins dix-huit ans, il gagne un salaire égal ou supérieur à 2 francs par jour et inférieur à 5 francs ; 15 centimes par journée de travail, s'il gagne un salaire égal ou supérieur à 5 francs par jour.

Ces sommes sont retenues, chaque mois, sur les salaires des ouvriers, par l'employeur, qui est tenu d'y joindre une contribution personnelle d'égale quotité, et de verser le tout à une Caisse nationale des retraites ouvrières dont la gestion administrative est placée sous l'autorité du ministre du Commerce et la gestion financière confiée à la Caisse des dépôts et consignations.

Celle-ci est autorisée à employer le montant des versements, ainsi que les revenus du portefeuille excédant les fonds nécessaires, au service des paiements : 1° en valeurs de l'Etat ou jouissant d'une garantie de l'État; 2° en prêts aux départements, communes, colonies, pays de protectorat, établissements publics, chambres de commerce, en valeurs internationales et en obligations foncières ou communales du Crédit foncier.

Et voici maintenant quelle est la contribution de l'État. Elle consiste à garantir aux sommes versées le taux d'intérêt de 3 p. 100. C'est sur ce taux que seront toujours capitalisées les retraites ouvrières, quel que soit le chiffre auquel se monte le taux de l'intérêt. Et ainsi, après trente ans de versement, un salarié qui aura atteint l'âge de soixante-cinq ans, aura une pension de 185, de 370 ou de 555 francs, selon qu'il aura versé, chaque jour, cinq, dix ou quinze centimes.

L'État ne se borne pas à assurer un taux régulier à l'intérêt des sommes versées, il assure encore au

travailleur, contraint de cesser brusquement tout travail, une retraite normale. Si la retraite de l'ouvrier invalide n'atteint pas 200 francs, après liquidation, et si l'intéressé justifie qu'il ne jouit pas, y compris ladite retraite, d'un revenu personnel égal à 200 francs, cette retraite est majorée jusqu'à concurrence dudit revenu par les soins de la Caisse nationale des retraites ouvrières, sans que pourtant la majoration puisse dépasser 100 francs.

L'État vient aussi en aide aux salariés, qui, au moment où sera promulguée la loi, auraient, au moins, soixante-cinq ans. Il est bien naturel que ceux-ci n'aient à faire aucun versement; c'est donc l'État, aidé par les départements et les communes, qui pourvoira aux allocations qui leur seront attribuées, au moyen d'un crédit annuel de 15 millions ouvert à la Caisse nationale des retraites ouvrières.

Et voilà quel est, dans ses grandes lignes, le projet Guyeisse, devenu, après modifications consenties, le projet du gouvernement. Deux points me paraissent encore intéressants à noter. C'est, en premier lieu, les dispositions relatives aux ouvriers étrangers; c'est, ensuite, ce fait, d'ailleurs bien naturel, que les chefs d'entreprise qui ont organisé des caisses patronales, ou adhéré à des caisses syndicales de retraites autorisées par décrets ne seront point assujettis aux obligations définies dans la loi; mais il faudra que la caisse autorisée soit alimentée au moins jusqu'à concurrence de moitié par les subsides patronaux et qu'elle assure aux ouvriers des retraites de vieillesse et d'invalidité au moins égales à celles que leur assure la loi.

Je viens de dire qu'il y avait certains articles traitant particulièrement des ouvriers étrangers. Ceci est important, car certains patrons pourraient employer, de préférence, des ouvriers étrangers, s'ils n'étaient pas astreints à leur constituer une caisse de retraites. A vrai dire, les ouvriers étrangers ne participent pas, en France, aux bienfaits de la loi, mais cela n'empêche pas que ceux qui les emploient n'aient à payer une contribution. Ils n'ont pas à opérer de retenue, mais ils versent directement, pour chaque journée de travail, uniformément vingt-cinq centimes, sans distinction d'âge ni de salaire. Ces versements seront portés par la Caisse des dépôts et consignations à un compte spécial, sur lequel seront imputés, tout d'abord, les frais de gestion administrative de la Caisse nationale des retraites ouvrières et ceux de la Caisse des dépôts et consignations. Ce surplus vient en déduction de la charge que l'État a eu à supporter pour les pensions de vieillesse et d'invalidité servies pendant l'année.

Un mot aussi de cette faculté accordée au salarié de faire ses versements soit à capital aliéné, soit à capital réservé, à son gré. Dans le premier cas, il est certain que sa retraite est plus forte que s'il prétend assurer à ses héritiers une certaine somme, au moment de sa mort.

J'ai dit que deux nouveaux projets de loi, — qui sont devenus des contre-projets, — avaient été déposés depuis celui de M. Paul Guyeisse.

Le projet de M. Mesureur ne fait pas reposer le principe des retraites sur la capitalisation des versements, mais sur la répartition annuelle et immédiate, entre les vieillards, du produit de ces versements. Une partie seulement serait réservée pour la capitalisation, afin de permettre ultérieurement d'augmenter le taux de la première pension de retraite.

La retraite serait payée à l'âge de soixante ans, et fixée d'après le taux des salaires, allant de 240 francs à 360, suivant que le salaire annuel de l'ouvrier serait de 800 ou dépasserait 2 000 francs. Après vingt-cinq ans de versements, l'inscrit verrait majorer sa pension de 1/20; après vingt-six ans, de 2/20; ainsi jusqu'à la trente-cinquième année, moment auquel les pensions se trouveraient majorées de 50 p. 100, et portées respectivement de 360 à 540, suivant les catégories.

Des versements de 4 p. 100 sur les salaires seraient versés obligatoirement par l'employeur qui aurait la faculté de faire une retenue de 2 p. 100 sur les salaires et traitements payés par lui à ses ouvriers et employés. Telles sont les charges du patronat. Celles de l'État consisteraient en une subvention inscrite au budget du ministère du Commerce et égale au quart de la pension. Et voilà le budget annuel grevé d'une charge de 80 à 90 millions.

M. Caillaux protestera fortement si la Chambre suit l'impulsion que semble vouloir lui donner M. Mesureur. Mais que dirait-il si elle se montrait favorable au contre-projet de M. Coutant? En voici l'économie — qui ne se traduirait point par une économie au budget : — Suivant M. Coutant : tout Français, de l'un ou l'autre sexe, âgé de soixante ans révolus, qui ne possède pas les ressources nécessaires pour vivre, a droit à une rente viagère de 400 francs; en cas d'invalidité avant cet âge, il a droit à 300 francs, en attendant qu'il ait soixante ans. Les communes et les départements peuvent majorer les pensions de 400 jusqu'à 600 francs.

Mais voici le point délicat : comment la Caisse des retraites pour la veillesse sera-t-elle alimentée? M. Coutant est d'avis que l'État doit y participer par une contribution qui peut varier de 10 à 60 p. 100 suivant les ressources de la Caisse. Il verse sa part contributive aux communes et départements qui majorent les pensions de la vieillesse par les ressources suivantes : 1° par un impôt de 1 franc par hectare sur les chasses gardées de plus d'un hectare;

2° par un impôt de 3 p. 100 perçu aux propriétaires d'immeubles sur les sommes provenant des loyers ou fermages payés d'avance par les locataires à titre de cautionnement ; 3° par les sommes provenant des dons et legs.

Quant aux ressources nécessaires à l'État pour alimenter la Caisse des retraites, M. Coutant croit qu'elles pourraient provenir : 1° du monopole de la rectification de l'alcool, qui produirait 700 millions ; 2° d'un impôt de 5 p. 100 sur le capital successoral, soit 300 millions ; 3° des cotisations des 18 millions de participants, car M. Coutant fait reposer aussi sur les travailleurs une charge de 50 centimes par mois. Cette contribution ouvrière produirait 108 millions. Ce total définitif serait donc de 1 108 millions.

Ces divers projets ne manquent pas d'être séduisants. Il semble impossible d'admettre que tous les travailleurs, après avoir participé, leur vie durant, aux charges de la société, soient livrés, dans leur vieillesse, à tous les hasards douloureux de la misère. « Assurer la sécurité du travailleur pendant son âge mûr, lui garantir un avenir honorable pendant sa vieillesse, sont des problèmes qu'une démocratie reposant sur le suffrage universel ne devrait plus avoir à se poser. » C'est M. Paul Guyeisse qui s'exprime ainsi dans son rapport de 1893. Or, ces deux problèmes ne sont pas encore résolus. Ils se posent encore. La Chambre va se les poser. Les résoudra-t-elle ? Et le pourra-t-elle par le mode de législation qu'on lui soumet ? C'est à M. Clémentel qu'il appartient d'apporter ici une opinion. Mon rôle est uniquement d'enregistrer périodiquement les projets de loi importants qui sont déposés sur le bureau des deux Chambres et de constater ensuite quel est le sort qu'ils ont eu.

LÉON PARSONS.

VOYAGE EN FRANCE

Les houblonnières de Bourgogne. — Au pays de Lamartine.

LES HOUBLONNIÈRES EN BOURGOGNE

La Côte-d'Or n'est pas seulement la reine des vignobles, elle a encore une action considérable dans l'industrie de la brasserie. De tous nos départements c'est celui qui possède les surfaces les plus étendues pour la culture du houblon, ou plutôt qui *avait;* depuis quelques années, les bas prix des cônes parfumés ont fait abandonner cette production par nombre de cultivateurs bourguignons. Lorsque l'on va de Dijon à Langres par le chemin de fer, on traverse sans cesse ces plantations régulières où la verdoyante liane s'enroule sur les hautes perches.

Le houblon est la seule grâce de ces plaines étalées au pied de la falaise terminale du plateau de Langres. Quand les moissons sont enlevées, le paysage est d'une aridité morne. Les chaumes d'un roux grisâtre s'étendent à l'infini, les toits de tuile rouge des villages semblent incandescents. A peine, çà et là, quelque monticule boisé. Alors les houblonnières ont un charme singulier. Elles ne le conservent pas longtemps, l'époque de la cueillette vient bientôt, les perches arrachées couvrent le sol. Il faut aller jusqu'à la petite rivière de Vingeanne pour trouver des prés, des champs de trèfle et de luzerne qui reposent la vue.

La zone du houblon ne dépasse guère Selongey vers le Nord ; après ce gros bourg — qui produit de la ferblanterie — on se rapproche de la base du plateau de Langres, dont les pentes boisées et les vallons relèvent la banalité des plates campagnes étendues à l'Est. A partir de Villegusien, c'est parfois agreste, il y a des vergers et des vignobles jusqu'aux abords de Chalindrey.

Plus morne encore est la route parcourue par le chemin de fer à voie étroite de Fontaine-Française, qui traverse la partie la plus insignifiante du terroir à houblon. A peine est-on sorti de Dijon et c'est la plaine ample et sèche où rien ne retient le regard. On ne rencontre un peu de fraîcheur qu'en atteignant la Tille, près du gros village d'Arc, bien ombragé, où la rivière, aux eaux tranquilles et claires, descendue du plateau de Langres, semble dormir dans les roseaux.

La Tille, dont le cours est si régulier qu'au premier aspect sur la carte on croirait voir un canal de desséchement, traverse toute la zone à houblon, ses rives ont vu les premiers essais de culture ; du long village de Beire-le-Châtel, assis sur sa rive, est parti l'exemple. C'est en 1832 que Victor Noël planta les premiers pieds ; le novateur fut rapidement imité, puisque l'on est parvenu, en certaines années, à couvrir près de 1 400 hectares. En 1899 le chiffre était descendu à 1 037 hectares ayant produit 1 192 489 kilogrammes par hectare, au prix de 109 francs le quintal métrique ; le produit brut de l'hectare s'élève à 1 253 franc.

La grande prospérité remonte surtout aux événements de 1870, l'annexion de l'Alsace ayant privé la brasserie française d'une grande partie des houblons dont elle avait besoin. Comme cela se produit pour les cultures nouvelles que l'atavique esprit de rou-

(1) [illegible] par M. [illegible] qui va paraître à la librairie Berger-Le[illegible]

tine n'a pu entraver, les producteurs bourguignons ont appliqué chez eux les méthodes fécondes de la mutualité. Malgré l'excellente qualité de leur houblon, ils ne pouvaient lutter contre l'Allemagne et se trouvaient obligés de vendre à bas prix à cause des préjugés de la brasserie. Or, les Allemands ayant découvert les houblonnières des bords de la Vingeanne, de la Bèze, de la Tille, de l'Ouche et de la Saône, vinrent acheter les cônes pour les revendre comme allemands aux brasseurs français ! Un syndicat s'est crée en 1887 pour opérer les ventes avec la marque française ; il avait 82 adhérents à la fondation ; deux années plus tard il se présentait à l'Exposition universelle avec 731 membres ayant 700 hectares de houblonnières, plus de la moitié de la surface consacrée au houblon en Bourgogne, plus du quart de l'étendue recensée dans la France entière. En 1888, les ventes des producteurs ainsi groupés atteignaient 12 252 quintaux, dont 3 231 seulement pour la France. On en exportait 5 857 en Angleterre et 3 164 en Belgique, où ils prenaient en partie la place des houblons d'Allemagne et d'Amérique.

Cette entente a considérablement favorisé le commerce ; le petit producteur qui a moins d'un hectare n'est plus obligé de subir les conditions des intermédiaires ; il livre au syndicat dans les mêmes conditions, avec les mêmes facilités que le gros cultivateur exploitant 1 ou 2 hectares, étendue moyenne, ou même de 4 à 8 hectares, comme il s'en trouve quelques-uns.

Malgré la crise que subit en ce moment le commerce du houblon, cette plante est donc, pour la Côte-d'Or et quelques pays limitrophes, dans le Doubs et le Jura, une source de fortune. Le sol et l'exposition lui conviennent à merveille ; il trouve ici le terrain le plus favorable : un climat à la fois chaud et humide, une température égale ; le plateau de Langres, des forêts, des bois rompent la force des vents qui peuvent renverser les perches et détruire les plantations.

En dépit des apparences, cette culture demande de grands soins et un travail incessant. Les perches ne restent pas à demeure, il faut les enlever pour la récolte, les disposer ensuite en tas réguliers pour les préserver de la pourriture jusqu'à la reprise de la végétation. Le terrain doit avoir été défoncé profondément, à 70 ou 80 centimètres. Du 1er au 15 avril, on plante les boutures, non dans le sol naturel, mais dans des fosses remplies de terreau ou de bonne terre, chaque plant étant séparé du voisin par une distance variant entre 1m,65 et 2m,50. Dans la Côte-d'Or, le nombre de pieds à l'hectare est en moyenne de 3 646, chiffre légèrement inférieur à celui de Meurthe-et-Moselle et légèrement supérieur à celui du Nord.

Le houblon exige de grandes quantités d'engrais, des binages fréquents, une taille régulière pour maintenir chaque pied à un nombre restreint de jets, deux ou trois au plus. Tous ces travaux nécessitent un soin extrême, car la plante végète mal si elle a été meurtrie. Au printemps il faut procéder au *perchage*, c'est-à-dire à la plantation de tuteurs ayant parfois jusqu'à 10 mètres de hauteur. Puis, jusqu'à la récolte, il faut de nouveau biner, sarcler, assujettir les perches ébranlées par le vent, tailler les jets surabondants, ébourgeonner, effeuiller, détruire les insectes et les limaces, soigner les maladies dont, hélas ! le houblon n'est pas plus exempt que la vigne. A la fin d'août seulement on peut commencer la cueillette, précédée de la coupe des tiges et de l'arrachage des perches, opération délicate, car l'ébranlement trop grand des tuteurs ou leur chute détermine l'éparpillement d'une grande partie de la lupuline, cette poussière dorée qui est la partie active du houblon. Les perches sont disposées sur des chevalets, et des femmes et des enfants, armés de ciseaux, détachent les cônes avec soin. Parfois les tiges de houblon sont coupées en fragments, la perche en est dépouillée et l'on porte la plante à la ferme pour la cueillette.

Ce travail constant et la minutie nécessaire expliquent sans doute le recul actuel de la culture, mais on y reviendra : la brasserie est une de ces industries dont le développement est constant ; nos brasseurs ne sauraient toujours s'adresser à l'étranger pour les houblons. En somme, les produits français sont excellents et riches en lupuline, puisque les pays grands producteurs de bière, comme la Belgique et l'Angleterre, consomment plus de cônes de Bourgogne que la France elle-même.

Pour toute cette plaine ondulée, étendue au pied du plateau de Langres et sillonnée par une foule de petites rivières, le houblon est donc une source de fortune qui, sans atteindre à l'ampleur des bénéfices donnés par la vigne sur les pentes de la Côte-d'Or, n'en est pas moins un bienfait, puisque l'on évaluait, en 1892, la valeur annuelle moyenne à plus de 2 600 000 francs. La reconnaissance publique a élevé un monument à Victor Noël dans le village de Beire-le-Châtel, où ce précurseur ouvrit la voie nouvelle ; jamais hommage ne fut mieux mérité. Beire est d'ailleurs demeuré le centre de cette culture, ses foires à houblon sont très fréquentées.

AU PAYS DE LAMARTINE

On dit que les paysans de Milly ont eu l'idée pieuse d'ériger sur leur place publique un buste de Lamartine. C'est un tribut de reconnaissance bien dû au grand poète qui tira ce doux pays de l'obscurité.

Lamartine aima par-dessus tout ce coin de France qui va de la Loire aux Alpes ; si Milly et Saint-Point furent et son berceau et l'asile après l'orage, les Alpes de Chambéry virent l'éclosion de son beau génie, le lac du Bourget et Hautecombe sont désormais inséparables de cette pure gloire littéraire ; la fraîche région de Virieu reçut Lamartine en pleine sève.

Par plus d'un côté, par ses meilleurs, Lamartine s'est identifié avec ce coin adorable de la terre de France ; le poète est tout entier né ici, en vue des grandes Alpes, dans les heureux vallons de la Grosne, au bord de la Saône large et tranquille comme un lac. L'abbé Dumont, son ami, qu'il a immortalisé sous le nom de *Jocelyn*, repose à Bussières, sous un monument modeste. Ce qui restera de Lamartine, c'est tout ce que lui inspirèrent ces paysages.

Milly, dans la Bourgogne opulente, la « chère maison », douce au poète, est dans un site lumineux où la vigne couvre de beaux coteaux aux lignes simples et douces, relevées soudain par des escarpements calcaires. En bas, des prairies ; plus haut, des bois. C'est un coin si calme et si doux qu'on rêve d'un abri au milieu de ces braves gens de vignerons qui aimèrent le grand homme et lui ont conservé leur affection par delà la tombe, malgré les années déjà longues.

Peuplade de viticulteurs amoureux de leurs pampres. Nulle part on ne trouve vignoble mieux soigné et plus somptueux. Cela n'a pas la sévérité presque industrielle de la pente vineuse de la Côte-d'Or ; les villages, les châteaux, les villas mettent partout la vie.

De Milly, un joli chemin conduit à Pierreclos, dans la vallée de la petite Grosne, si belle avec ses bois, ses rochers, ses eaux murmurantes ; on y rejoint la route de Tramayes, dont les grands contours permettent de franchir une haute ligne de faite séparant Milly de Saint-Point. Exquise, cette route ; peu à peu elle dépasse en hauteur les fières collines du pays de Solutré, au front de roches escarpées recélant tant de débris préhistoriques, et bientôt, vers un col, offre sur le Mâconnais, la Bresse, le Jura et les Alpes lointaines, un des plus beaux horizons du monde. Il y a ici des sommets de plus de 700 mètres, 741 mètres face à Saint-Point, 761 mètres au signal de la Mère-Boitier qui domine le village.

Lamartine a dû venir souvent sur cette étroite arête contempler ce tableau immense ; peut-être est-ce là qu'il écrivit en un moment d'enthousiasme ces vers pleins d'un trouble infini :

Oui, l'homme est trop petit, ce spectacle l'écrase ;
Il sent, dans les transports de la première extase,
[illegible]
[illegible]
[illegible] prend à pleurer.

D'un mamelon qui surplombe le col, la vue est particulièrement belle ; mais ce qui attire l'attention, ce n'est point le large paysage fermé par les féeriques cimes neigeuses du Mont-Blanc. L'émotion est bien plus vive lorsque l'on contemple du côté opposé le vallon de la Valouze, où, comme en un écrin vert, sont serties les blanches maisons de Saint-Point.

Là, au pied d'une colline jadis ombreuse, est la façade irrégulière, mais charmante, d'une grande construction flanquée de deux tours « crénelées seulement de nids d'hirondelles », a dit le poète, et badigeonnée de ce jaune d'ocre cher au Mâconnais. En arrière, une tour carrée frangée de créneaux, une tourelle surmontée d'une flèche effilée donnent encore un caractère guerrier. C'est le château de la famille de Lamartine, où le pauvre grand homme a passé ses plus heureuses années, où, désabusé, il revint vivre :

Il est sur la colline
Une blanche maison.
Une tour la domine,
Un buisson d'aubépine
Est tout son horizon.

Là jamais ne s'élève
Bruit qui fasse songer.
On peut finir son rêve
Et le recommencer.

Non loin du château, sur le même mamelon, une humble église s'élève au milieu du cimetière.

Rien de calme et de doux comme ce bassin où la Valouze court entre les prés. Les bois, nombreux encore, malgré les spéculations de Lamartine pour rétablir sa fortune, couvrent les cimes et les pentes des montagnes. Celles-ci, vers Bourgvilain, se rapprochent de la rivière comme pour fermer le passage, et cela forme un petit monde bien à part, paraissant isolé du reste de la terre. Les bois, les eaux, les clairières, les vignes, les champs de céréales et de maïs, les prés verts, les hameaux blancs aux tuiles rouges, les roches aux teintes ardentes, composent un tableau plein de couleur et de vie.

Même si le poète n'avait trouvé ici les beaux vers de *Jocelyn*, s'il n'avait écrit les œuvres qui ont charmé et ému toute une génération, on admirerait la vallée.

A mesure qu'on descend vers Saint-Point, le paysage se fait plus familier. Après la traversée de petites landes recouvertes par l'or pâle des genêts, on atteint les premiers hameaux, par les bois, les pâturages remplis de beau bétail, et les cultures. Le calme est profond, l'impression d'une indéfinissable douceur ; on comprend l'attrait que dut avoir cet asile dans la montagne pour le poète, si durement froissé dans la vie fiévreuse du monde.

Toute l'Europe littéraire est passée ici pour saluer cette gloire resplendissante. Maintenant l'oubli est venu. Lamartine reste grand encore pour nous, mais il est peu lu; combien songent à aller dans ces campagnes mâconnaises pour y retrouver quelque chose de cette âme merveilleuse! C'est une éclipse passagère; la foule écoutera encore le chantre harmonieux; alors le pèlerinage de Saint-Point sera de nouveau suivi.

Voici, dans l'admirable hémicycle des monts, le village aux maisons grises et, sur une terrasse, l'église, vénérable et pauvre temple auquel une belle tour romane couronnée d'une flèche pyramidale de pierre donne pourtant de la majesté. Un petit cimetière l'entoure, là est le tombeau où reposent Lamartine et les siens. Mme de Lamartine, cette femme au grand cœur, si résignée à vivre dans l'ombre de son mari et qui fut une artiste d'élite, a sculpté pour l'église les statues de sainte Geneviève et de sainte Élisabeth. Elle-même est en effigie dans la chapelle funéraire aux ornements byzantins. La statue, œuvre d'Adam Salomon, est couchée; elle presse sur son cœur un volume de l'*Imitation;* l'œuvre est belle, digne de la douce créature qu'on voulait honorer. Le buste en marbre du poète vieilli, des couronnes fanées et poussiéreuses complètent l'ornement du mausolée.

De la terrasse le regard s'étend sur les montagnes aux nobles formes, la vallée exquise de douceur et de paix, le village, tout petit, bordant le chemin. Paysage captivant, intime et heureux, où s'éteignit dans la tristesse d'une agonie morne l'homme qui, un moment, incarna la France, le poète oublié maintenant, mais auquel on reviendra, car sa poésie est la plus tendre de celles qui parlent au cœur.

Tout auprès est l'entrée du château ; je n'ose solliciter l'autorisation d'y pénétrer, tant est profonde l'impression de mélancolie qu'il évoque, maintenant que nul de ceux qui partagèrent l'existence du poète n'est plus. D'ici il perd le caractère de grandeur qu'on lui trouvait tout à l'heure. Comme l'écrivit le maître : « Rien n'y rappelle à l'œil une construction de luxe : c'est l'aspect d'une large ferme, creusée pour des usages rustiques, dans le bloc épais d'un manoir abandonné. »

Du moins Lamartine le voyait ainsi, mais pour nous il a déjà tout le merveilleux de la légende ; de quel œil ne verrions-nous pas aujourd'hui les demeures qui abritèrent Virgile ou Homère! Saint-Point, s'il est respecté, sera pour le Mâconnais et la Bourgogne tout entière le plus précieux de ses monuments.

On ne quitte pas sans regrets le village, illustre désormais. Mais bientôt le charme intime du paysage, ses lignes pures, presque classiques, sa fraîcheur, font un peu oublier ce site suggestif. La route bordée de saules argentés, de maisons aux toits fauves, aux façades d'un blanc grisâtre ou rosé côtoie la Valouze murmurant entre les ormes et les frênes, et traverse Bourgvilain : quelques maisons autour d'une église très simple dominée par une tour carrée à flèche d'ardoise ; puis le vallon se rétrécit, les collines se haussent, et brusquement on débouche dans la vallée de la Grosne au large fond de prairies, où paît un bétail superbe. Chemin faisant, je suis dépassé par un landau, archaïque de forme et de couleur, conduisant deux dames à la gare de Sainte-Cécile-la-Valouze. Sur les panneaux sont les initiales A. L. entrelacées. Serait-ce le carrosse qui transportait Lamartine à Cluny et à Mâcon dans les dernières années de sa vie ?

ARDUIN DUMAZET.

LES MÉMOIRES D'UN HUMORISTE

M. Mouton, arrivé au soir de sa longue carrière, vient d'écrire ses mémoires : deux volumes compacts : *Le* XIXe *siècle vécu par deux Français*, et : *Un demi-siècle de vie*. Cette fois l'auteur cesse d'être humoriste pour devenir historien. Ces deux ouvrages sont remarquables à plus d'un titre.

Il est certain que l'histoire de la vie d'un homme n'est intéressante que par ses rapports avec l'époque où cet homme a vécu. Arrivé à une verte vieillesse, ayant traversé trois quarts de siècle, M. Mouton a voulu nous conserver le souvenir des hommes et des choses qu'il a rencontrés. Sa personnalité n'est pas en jeu. Il ne s'agit pas d'un lutteur vaincu qui se venge de ses défaites ou qui les explique. Pas davantage n'apporte-t-il des documents diplomatiques nouveaux à l'histoire de son temps. M. Mouton a beaucoup vu, beaucoup retenu, beaucoup pensé ; c'est sa seule raison d'écrire.

Le sort des générations héroïques, dit-il, est de mourir inconnues, ne laissant dans l'histoire que les noms des vainqueurs qui les menaient aux batailles. Mais les fils des héros restent là, gardant comme un trésor de famille la vieille épée, les rubans noirs de poudre, le papier jauni par le temps. Ce serait une belle résurrection à faire, que de battre la charge aux souvenirs qui dorment dans les archives de tant de familles ; on verrait se dresser, à cet appel, des apparitions aussi formidables que le *Rappel* ou le *Rêve de minuit* de Raffet.

Les apparitions évoquées par M. Mouton ne sont pas toutes formidables, elles sont le plus

souvent gracieuses et charmantes, témoin cette vision tellement nette que l'auteur pourrait encore la dessiner de mémoire :

Elle se développait, dit-il, en vapeur blanche sur le fond du ciel et paraissait grande deux fois comme la lune. C'était une tête de femme d'une beauté idéale, posée de profil, coiffée d'une large couronne de lauriers... Mais j'ai eu beau grandir, puis vieillir, en interrogeant le ciel et la fortune, je n'ai jamais revu ni sa beauté céleste ni rien, hélas ! qui ressemblât à cette couronne de lauriers où j'ai si longtemps rêvé un présage de je ne sais quelle gloire.

On me dira qu'il me reste la ressource de l'immortalité. Mais, outre que j'ignorerai éternellement mon immortalité, je dois avouer que je n'y ai jamais attaché qu'un prix médiocre. Cette métaphore dérisoire ne trompe personne que des intéressés passablement naïfs : au fond, elle signifie en bon français que l'immortel est mort, ce qui, à tout prendre, n'a rien de glorieux et n'est bon qu'à inspirer des regrets dont l'immortel ne saura rien, étant mort autant qu'on peut l'être. J'ai toujours tenu, au contraire, que la plus mince feuille de laurier sur le front tout chaud d'un vivant vaut mieux, dans sa verdeur, que la plus volumineuse couronne de laurier sec sur le crâne funèbre d'un mort, et j'en suis encore à me demander quel plaisir on peut trouver à savourer d'avance, dans un cercueil où il ne nous restera plus que les os, ces obsèques à perpétuité, qui sont tout simplement, hélas ! les funérailles de notre pauvre âme.

« Un chien vivant vaut mieux qu'un lion mort ». a dit l'Ecclésiaste. Comme on vient de le voir, c'est aussi l'avis de M. Mouton.

Après quelques années passées à la Guadeloupe, l'enfant débarque à Brest dans l'hôtel où se trouvait la reine Hortense autorisée à traverser la France pour aller rejoindre le prince Jérôme et ayant avec elle son fils Louis-Napoléon. Quelques jours plus tard, le jeune Mouton et sa famille prenaient le chemin de la capitale ; la révolution éclatait.

J'ai vu, le 30 ou 31 juillet, passer devant la porte cochère un groupe de vainqueurs. J'ai encore devant les yeux leurs affublements : un d'eux, les bras de chemise retroussés, avait un tablier de sapeur et une ceinture en buffleterie, un sabre et une giberne de fantassin, un bonnet à poil et un fusil, l'autre, coiffé d'une mitre d'évêque, enveloppé d'un jupon de soie verte, un sabre à la main, dansait en faisant voltiger sa jupe.

Malgré mon âge si tendre, j'avais, d'instinct, senti ce que c'est qu'une révolution. Je me promenais sur le trottoir devant l'hôtel, et mon sabre à la main je m'arrêtais devant les passants et je leur disais d'un air impérieux : « On ne passe pas ! » Eh bien, au lieu de me bousculer ou de me tirer les oreilles, ils se dérangeaient. Il n'y en a eu qu'un qui m'ait écarté de la main : tous les autres, c'est évident, en auraient fait autant jusqu'au 25 juillet, mais depuis que les premiers venus avaient pu, au nom de la liberté, empêcher un roi de régner, ils se disaient probablement que le premier enfant venu pouvait, au nom de la même liberté, empêcher les passants de passer. Si ce n'est pas le texte, c'est au moins l'esprit de leurs réflexions.

J'ai souvent pensé à cette anecdote en voyant combien il est facile à trois ou quatre hommes, et même à un seul, de renverser un gouvernement ; si facile que parfois, quand la chose est faite, ils ne peuvent pas même savoir par qui ni comment. On l'a bien vu en 1848.

Puis il note au passage ce qu'était la carrosserie publique au mois de juin 1830.

Ce détail vaut la peine d'être cité :

A voir ces véhicules d'un autre âge, on pressentait, à leurs formes antédiluviennes et à leur délabrement, qu'ils avaient une roue dans la tombe ; quant aux chevaux, il n'en restait que la mémoire, et à voir ces spectres boiter, butter, s'abattre, presque à chaque pas, il fallait rire ou s'apitoyer. Outre ces fiacres blancs, qui se croyaient évidemment des carrosses de gala, il y avait de vieilles voitures indescriptibles avec les chevaux de même, puis des cabriolets à deux places où l'on s'asseyait avec le cocher. Dans les quartiers excentriques, et desservant la banlieue et les environs, stationnaient les coucous, carrioles à deux banquettes avec un tablier garni d'un siège où deux personnes prenaient place à côté du cocher, sans compter que sur les brancards, les marchepieds, l'impériale, on faisait grimper, en « lapins », en « singes », autant de surnuméraires qu'il y avait de places pour un derrière. Il en reste un survivant ; le dernier peut-être, dans la cour du théâtre de l'Ambigu ; il figure dans le drame de l'*Affaire Lesurques*.

Enfin, exhumés après deux cents ans d'oubli, marchaient les omnibus, qu'un homme de génie trop pressé avait imaginés prématurément sous Louis XIV et qui n'avaient pas réussi. L'omnibus moderne, tout en allant régulièrement le long du faubourg et de la rue Saint-Honoré, n'était pas pour donner une haute idée de l'ingénieur qui en avait conçu le plan.

Mais l'enfant devenu adolescent entre au collège : il suivra en qualité d'externe libre les cours du collège Bourbon (devenu aujourd'hui lycée Condorcet). M. Mouton a gardé un détestable souvenir de ces années de séquestration. « Les poètes ont assez chanté le bonheur et les grâces de l'enfance, je ne sais où ils ont pris cela. »

Pour ma part, quand je me remémore tout ce que j'ai souffert durant dix années de séquestration, d'odieux travail, d'ennui, et que je me demande quel plaisir j'ai eu pendant ces longues années, à l'exception des vacances, où encore on me faisait travailler avec un professeur, je n'ai connu de la vie que l'esclavage et la peine. Et j'étais parmi les heureux de l'enfance, puisque je n'ai jamais été qu'externe libre.

Rien que le compte de mes heures de travail pourra donner une idée du surmenage fou auquel nous étions attelés, et qui d'ailleurs est encore à peu près le même. Je me levais à six heures et demie ; à sept heures j'étais à l'étude pour apprendre trois, quatre et jusqu'à sept leçons, et faire deux devoirs. A huit heures, récréation d'une demi-heure, mais facultative, et dont j'étais presque toujours forcé de profiter pour achever ma tâche, sans compter les pensums. De huit heures à midi, deux ou trois classes à subir. A midi récréation d'une heure et déjeuner dans la cour, emporté froid dans une boîte de fer-blanc, et qui ne valait pas, à beaucoup près, un repas chaud pris à la maison. Je la passais ordinairement perché au dernier échelon de la gymnastique, et à la demie je remontais travailler à l'étude, sans quoi je n'aurais jamais pu me tenir au courant de tout ce qu'on nous donnait à faire. D'une heure à cinq, étude et classes sans une minute d'interruption. Tant que je fus en sixième, c'était tout, bien que ce fût déjà beaucoup trop, puisqu'il y avait sept heures pleines de travail, auquel il fallait ajouter les devoirs à faire et les leçons à apprendre à la maison. Mais arrivé à la cinquième, il me fallait revenir à six heures et demie jusqu'à neuf heures qu'on nous lâchait pour jusqu'à sept heures du matin. Cela faisait donc au total dix heures et demie de travail. Après une semaine d'un pareil labeur, nous n'étions pas quittes ; au moment où le maître de pension venait distribuer les bulletins, chacun tremblait : soit pour conduite, soit pour leçons, soit pour devoirs, on était mis en retenue et il fallait revenir le dimanche jusqu'à deux heures « rétablir » les leçons ou les devoirs manqués ou faire un pensum pour mauvaise conduite.

Dans ce temps-là les collèges avaient, outre les pensums de deux mille lignes, les cachots ; ceux de Louis-le-Grand étaient célèbres : l'enfant était assis et retenu par des barres à une table sur laquelle il devait écrire du matin au soir et une cage de bois enfermait son lit.

M. Mouton avait alors pour condisciples : Banville, élève tout à fait obscur, le duc de Montpensier.

La classe d'histoire en était arrivée, entre les mains de M. Jarry de Mancy, à un tel état d'indiscipline qu'elle se réduisait à peu près à une heure d'exhortation suivie d'une heure de tapage. Pendant la première partie, le pauvre professeur annonçait qu'il venait de prendre avec le proviseur des mesures décisives : à peine avait-il articulé le dernier mot de son allocution que des hurlements, des roulements de talons, des cris d'animaux, la *Marseillaise*, se déchaînaient sur tous les bancs ; le chef d'orchestre était Alexandre Dumas.

Comme Banville, Dumas était élève obscur ; mais comme il récitait d'une façon remarquable, le professeur l'avait chargé de dicter les devoirs et il les dictait admirablement, sans estropier un mot, sans manquer une virgule.

En achevant l'histoire de son éducation, l'auteur se plaint avec amertume de la méthode d'enseignement du programme universitaire, « de ces clystères de morale païenne et philosophique dont on bonde les enfants pour en chasser les humeurs peccantes et y infuser les vertus classiques. Demandez au premier bachelier venu, s'il se souvient d'avoir, dans ses classes, appris une leçon ou fait un thème sur la misère ou sur la pitié. Il faudra bien qu'on y arrive puisque le sentiment est toute la vie. »

Après les années de collège surviennent les années de la jeunesse dorée. Notre héros, en compagnie de brillants camarades, va dans le monde créole, papillonne autour de jeunes filles charmantes mais de fortune médiocre. « Pas un d'entre nous ne les a épousées, parce qu'elles n'avaient pas assez de dot. » M. Mouton ajoute : « Pour vivre heureux et longtemps, un honnête homme n'a que deux devoirs : déjeuner d'idéal, mais dîner de réalité. »

La transformation de Paris commencée à la fin du règne de Louis-Philippe s'est accomplie sous le Second Empire. En 1848, le boulevard des Italiens était garni de chaises (côté du midi seulement) depuis la rue Laffite jusqu'à la chaussée d'Antin et, aussitôt après, le boulevard reprenait l'aspect d'une rue bordée de grands ormeaux. Pour donner une idée de la tenue des boulevards, il suffira de noter que les trottoirs n'avaient qu'une piste dallée d'un tiers de largeur.

Les Champs-Élysées n'étaient qu'une grande route, pavée au milieu, les berges en terre, les allées de même. Point de trottoirs au delà du chantier de l'Arc de Triomphe, alors en construction. Bien loin avant d'y arriver, et reprenant jusqu'à la porte Maillot, s'élevaient des terrains en contrehaut, couverts de huttes, de jardinets et de guinguettes. A partir de l'avenue de Matignon jusqu'au bout des Champs-Élysées, pas une seule maison bordant, comme aujourd'hui, les bas-côtés. Le Rond-Point n'existait pas. Il n'y avait d'autres orne-

ments à l'entrée que les chevaux de Marly ; pour éclairage, des réverbères qui pouvaient servir de phares mais ne donnaient aucune lumière pour voir clair : la nuit venue c'était un coupe-gorge.

La place de la Concorde était partagée par quatre fossés dont on a conservé les balustrades ainsi que les piédestaux qui en marquaient les angles. Ces fossés, profonds d'une dizaine de mètres, étaient gazonnés au milieu, et plantés de tilleuls rasés à la hauteur des balustres. Des trottoirs entouraient chaque fossé, tout le reste de la place était pavé ; des poteaux supportaient de loin en loin quelques réverbères, et c'était tout. Les candélabres, les statues des villes de France, les fontaines, l'obélisque, les vastes esplanades bitumées, tout cela n'a été fait qu'au milieu du règne de Louis-Philippe.

La première jeunesse de l'écrivain était dans tout son épanouissement pendant la période aiguë du romantisme. Or — et voilà bien où apparaît l'originalité de l'auteur — l'écrivain n'est pas tendre pour la littérature :

La littérature n'a jamais été, quoi qu'on en dise, qu'un éternel balancement d'imitation et de reproduction sur des idées toujours les mêmes, toujours tirées du même fonds de contes bleus et de billevesées qui avaient alimenté l'antiquité latine ou grecque.

. . . . . .

On peut estimer que sur un million d'hommes il y en a un, peut-être deux, pour qui la littérature tient une place dans la vie, et que les neuf cent quatre-vingt-dix-neuf mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf autres n'en connaissent même pas le nom. En d'autres termes, il n'y a de réel en ce monde que tout ce qui n'est pas littéraire.

Or comme cette proportion est à peu près la même dans tous les temps et dans tous les pays, s'il y a quelque chose de surprenant, c'est de voir figurer la littérature comme le principal objet de l'histoire. Aussi qu'arrive-t-il ? C'est qu'au lieu des faits réels de la vie d'un peuple, on nous raconte les raisonnements, les contes et les rêves, de quelques douzaines de littérateurs qui n'ont su qu'écrire et penser, tandis que tous les autres passaient leur temps à faire des hommes, à travailler, à nourrir l'humanité et à souffrir incognito les peines de la vie.

. . . . . .

Et voilà pourquoi j'arrive en fin de compte à ne plus croire un mot de l'histoire littéraire, à la tenir pour un immense songe creux, à voir que ce qu'on me faisait penser et dire en 1840 pourrait se penser et se dire en 1899, parce que la littérature n'a été, n'est et ne sera jamais qu'un art, imaginaire comme tous les autres et fait d'imitation.

M. Mouton ne se contente point de raconter : il impressionne ; d'ailleurs voir ne suffit pas, il faut sentir ; l'émotion la plus vive fait partie de l'observation. Or, l'auteur a beaucoup senti ; nous ne croyons pas toutefois qu'il ait beaucoup souffert, à moins que, par pudeur, par fierté peut-être, il ait volontairement jeté le voile sur certaines pages intimes de son existence. Mais « Ceci est un livre de bonne foy » et l'air de santé qui en rayonne suffit à nous convaincre que M. Mouton doit être reconnaissant à la vie.

Et l'auteur mérite d'être également félicité pour le livre qu'il vient d'écrire et pour la vie qu'il a vécu.

HENRY FRICHET.

THÉATRES

OPÉRA-COMIQUE : *l'Ouragan*, drame lyrique en quatre actes, de MM. E. Zola et A. Bruneau.

Il n'est guère de cas plus curieux ni plus significatif que celui qui nous est offert par la collaboration de M. Zola et de M. Bruneau. Tous deux obstinés, tous deux acharnés, tous deux doués de vigueur mais dénués de souplesse à un degré presque incroyable, ils s'efforcent à une tâche qui est en contradiction formelle avec leurs natures. Et, chose plus curieuse encore, il semblerait qu'à ne point « forcer leur talent », ils devraient produire, — sinon « avec grâce », du moins avec force, — des ouvrages, un peu gros peut-être, mais robustes, et qui, à défaut de profondeur et de finesse, offriraient une représentation exacte de la vie matérielle et extérieure. Ce qui faisait le mérite de *Messidor*, c'était un sentiment assez vif et juste de la Nature. Le premier acte, avec sa chaleur accablante ; le second, avec ses « brouillards de Novembre » ; le dernier même, peignant l'apothéose de la Nature triomphante..., tout cela offrait une suite de tableaux intéressants. Parfois même, — comme au premier acte, dans la scène de l'eau, — ils dégageaient une sorte de poésie rustique et naturelle. Et les défauts mêmes de M. Bruneau le servaient ici. Sa musique fruste convenait aux personnages ; et si certaines gaucheries et certaines lourdeurs pouvaient déplaire, au moins ne pouvait-on s'étonner que des rustres s'en fussent rendus coupables. Les choses ne se gâtaient qu'avec l'apparition de l'or symbolique. Mais le symbole était insignifiant : il était manifestement « plaqué », et sans aucun lien avec le sujet. On pouvait le négliger. Et, si le public montra avec quelque brutalité qu'il y était au contraire très sensible, cela, après tout, ne prouve pas qu'il n'ait pas été un peu injuste pour un ouvrage qui méritait mieux.

Un sujet « maritime », un sujet qui mettait en scène la vie rude et obstinée des pêcheurs de nos

côtes, pouvait, devait convenir à M. Bruneau. Mais il fallait qu'il n'eût à traduire en quelque sorte que les gestes de cette existence; et peut-être, de l'exactitude de la peinture, fût sorti un peu de cette poésie naturelle qu'on pouvait retrouver dans *Messidor?*... On a vu, la semaine dernière, de quelle manière M. Zola pataugeait dans le symbole. M. Bruneau s'y est embourbé à sa suite, volontairement. Car on ne peut refuser au musicien de l'*Ouragan* deux qualités. D'abord une conscience scrupuleuse et ensuite une admiration superstitieuse pour son collaborateur. M. Bruneau, d'ordinaire, n' « ajoute » pas grand'chose au poème, et c'est apparemment qu'il le trouve achevé; même il en est l'esclave volontaire, si l'on peut dire, et sa « mise en musique » fait songer à ces « traductions mot à mot » par quoi on dégoûte des humanités la jeunesse des petites classes. Si bien que tout ce qui a été dit de M. Zola peut s'appliquer à M. Bruneau, et qu'on retrouve dans la musique cette même contradiction, et ce même contresens qu'on a relevés dans le poème.

Les « thèmes » de l'*Ouragan*, — car vous entendez bien qu'un drame lyrico-symboliste ne saurait exister sans *leitmotifs*, — les thèmes de l'*Ouragan* ne sont guère caractéristiques. Soucieux de leur conserver leur allure « de mer », M. Bruneau leur a donné sinon tout à fait le même rythme, du moins des rythmes analogues, ce qui fait qu'on ne les distingue pas assez vite les uns des autres. Il est possible, d'ailleurs, que si la clarté de l'ouvrage y perd un peu, cette perte soit compensée par la force de l'impression générale. C'est sans doute ce à quoi M. Bruneau tenait avant tout. Il n'est que juste de reconnaître qu'il y est arrivé.

Malheureusement, ce n'est pas de clarté seulement et de caractère, que manquent les thèmes de l'*Ouragan*, c'est surtout de signification. Suffisants pour rendre le balancement des lames, la violence du vent sur la grève, ou encore le labeur accoutumé des pêcheurs, ils deviennent tout à fait insuffisants quand il s'agit de traduire ce qu'il devrait y avoir de général et de « purement humain » dans l'âme de ces pêcheurs. Ce drame, qui se joue entre quelques misérables, M. Zola tâche à ce qu'il soit un drame symbolique : il veut que ses personnages soient des manières d'entités, ou des symboles. On a vu qu'il y avait échoué le plus lourdement du monde. Et M. Bruneau pareillement. Pas un instant Jeanine, Marianne, Richard ou Landry ne cessent d'être de rudes et massifs pêcheurs. Cela serait parfait, s'ils ne tentaient pas d'être autre chose. Mais ils « tentent », voilà bien le malheur !

De même que M. Zola est radicalement incapable de créer des personnages symboliques, lesquels ne sauraient exister sans une vie presque exclusivement intérieure, de même M. Bruneau semble incapable de traduire un sentiment, un état d'âme, une passion. A ce point de vue particulier, ses personnages sont parfaitement inexistants. Peindre un sentiment, c'est en somme pénétrer l'auditeur de ce sentiment; et la musique de M. Bruneau n'est guère pénétrante. Elle se présente toute hérissée de cruelles dissonances harmoniques et orchestrales, sous un aspect rude, rébarbatif, presque agressif; elle n'a rien d'insinuant. En revanche, M. Bruneau réussit à créer autour de ses ouvrages une sorte d'athmosphère, comme il fait pour *Messidor* et pour l'*Ouragan*. Mais on remarquera que l'atmosphère c'est encore quelque chose de physique, de matériel. « Venu du cœur, et fait pour y pénétrer », écrivait Beethoven en tête d'une de ses œuvres. « Venu des sens et fait pour les émouvoir », pourrait écrire M. Bruneau (et le mot *sens*, bien entendu, ne se prend ici que par opposition à *sentiment*). Et sans doute sa part est assez belle ainsi. Mais par quelle erreur s'acharne-t-il à l'accroître, et du côté certes où elle peut le moins être accrue? Que M. Bruneau réussisse à entourer ses ouvrages d'une atmosphère physique, qu'il sache « exprimer » la chaleur ou la mer, cela ne prouve pas qu'il puisse rendre ce qu'il y a de général et d'humain chez un laboureur ou chez un pêcheur. Au contraire, plus ces personnages seront des pêcheurs ou des laboureurs, et plus leur « pli professionnel » sera marqué, moins ils seront l'*homme*. Et c'est, dans la musique aussi, cette contradiction qui, dans le poème, apparaissait sous une forme burlesque.

Un exemple rendra plus clair ce qui précède. Considérez le chœur des matelots invisibles qui encadre l'ouvrage. En voici le texte : « Chantez, les bons matelots, chantez l'espoir... chantez la vie... Chantez la joie. . Chantez, les braves! Et si c'est à nous de mourir, prends-nous joyeusement, ô mer, femme traîtresse, exécrée, adorée. Bon vent et bonne pêche aux pêcheurs de Goël!... » On est frappé d'abord par ce qu'il y a d'un peu risible à entendre des pêcheurs définir la mer par des épithètes antithétiques. Le contraste est plus frappant encore avec la musique. Convaincu, comme son librettiste, que la vie c'est, et c'est seulement la vie matérielle, M. Bruneau a trouvé, pour ses pêcheurs, une lourde phrase, pesamment et régulièrement rythmée, qui figure avec exactitude la pesante démarche des grosses bottes de marins. Mais quoi qu'il fasse ensuite, c'est toujours ce balancement des grosses bottes que nous apercevons. Il cherche à alléger sa phrase quand il en vient aux mots « femme traîtresse »... etc.; pour cela, il ne sait que redoubler les notes essentielles et remplir les intervalles entre celles-ci. Et la contradiction

apparaît, plus évidente et plus offensante, entre la signification en vue de la phrase musicale et la signification ajoutée. Le langage fleuri des pêcheurs faisait sourire à la lecture. La musique en souligne l'invraisemblance et la puérilité.

Encore ici n'est-il question que d'une nuance, d'un détail qui, même manqué, ne nuirait guère à l'ensemble de l'ouvrage. Examinons les personnages, ceux sur qui M. Zola a fait peser tout l'effort de son symbolisme. Voici Marianne. Elle paraît pour la première fois; elle s'approche de sa sœur qui raccommode des filets et s'exprime en ces termes : « Ce sont ces filets-là que Landry désire me vendre?... Mais ils sont en loques... Je n'en veux pas!... » Le thème de Marianne soutient ces paroles; il est brusque, saccadé, de mauvaise humeur, pourrait-on dire; et cela est bien. Mais la scène s'engage, une querelle entre les deux sœurs, et Jeanine, « étiquetant » Marianne comme l'a voulu M. Zola, lui crie : « Tu es l'orgueil, l'éternel besoin de domination, et, quand tu aimes, c'est la jalousie qui ravage et qui tue!... » Or, sous cette « définition », c'est la phrase musicale de tout à l'heure qui reparaît, celle sur laquelle Marianne trouvait les filets trop usés pour les acheter!... Admettons que « l'éternel besoin de domination » se peut manifester aussi par des exigences peut-être excessives dans le choix d'emplettes. Mais, pour parler sérieusement, ne voit-on pas ce qu'il y a de disproportionné entre ces deux significations du même thème, entre la mauvaise humeur hargneuse de Marianne et l'éternel besoin de domination? Quoi que nous fassions, ce thème est lié dans notre esprit aux filets mal réparés, et nous résistons quand, de ce cas extrêmement particulier, on veut en venir au général. D'autant plus qu'il convient, — par sa brutalité sèche, — beaucoup mieux à la rudesse d'une pêcheuse méchante qu'à l'une des forces qui se partagent l'humanité.

Et cette contradiction, on la retrouve presque à chaque scène. Non point seulement dans les moments essentiels du drame, mais dans des répliques où des « images d'auteur » viennent s'opposer à la nature des personnages. Jamais le jargon de M. Zola n'a été plus pénible que depuis qu'il est devenu poète. Jeanine, raccommodeuse de filets, parle ainsi de Richard : « Mes deux bras à son cou feraient un collier de félicité parfaite » ; et quand elle lui parle : « Je serai à toi, vêtue de ma seule chevelure... » Ailleurs c'est un matelot (pas symbolique pourtant celui-là) : « Les femmes sont sur le port, à plonger leurs pauvres yeux au fond de ce néant... » Et ne parlons pas de Lulu qui, étant exotique, tient spécialement la poésie!...

M. Zola a sur le style lyrique des idées dont M. Fourcaud naguère déclarait qu'elles ne signifiaient rien. Parmi ces idées figure sans doute celle-ci, qu'il est de l'essence du lyrisme de répéter plusieurs fois de suite la même chose. Lisez ce passage; c'est Richard qui définit sa petite moricaude : « Lulu, fille adoptive de mon cœur, ma petite hirondelle voyageuse ; Lulu, nom de musique et de caresse ; Lulu, brise du soir dans les palmes légères; Lulu, murmure cristallin du ruisseau dans les herbes ; Lulu, gazouillis parmi les branches de l'oiseau chanteur ! » M. Bergerat conte quelque part que, pour je ne sais quel directeur de théâtre, la poésie c'était les fleurs et les petits oiseaux. M. Zola est de cette école. N'insistons pas sur ce que cette poésie a de regrettable en soi. Prenons-la uniquement au point de vue musical.

Du moment où le musicien ne se borne plus à mettre tant bien que mal des notes sous les mots, du moment où il tente de traduire par la musique les pensées ou les sentiments des personnages, il est essentiel, semble-t-il, que le librettiste fournisse au moins à son collaborateur la substance d'un développement musical, c'est-à-dire quelque indication de sentiment ou de pensée. Or lisez et relisez le passage ci-dessus. En dehors d'un exotisme outrageusement banal, vous n'y trouverez trace ni d'une idée ni d'un sentiment. Trois mots suffiraient, là où les phrases s'empâtent de galimatias. Et songez à ce qu'en peut tirer un musicien. D'après l'esthétique en cours, Lulu est figurée par un thème qui doit donner une impression d'exotisme. De plus, l'essentiel de ce thème doit être court, pour pouvoir reparaître facilement dans la trame orchestrale. Et c'est alors, pendant cette longue tirade, ce même thème bref qui se répète à satiété, identique à lui-même, car la « pensée » ne se transforme ni ne se développe ! Cent lignes de plus ne nous apprendraient rien sur Lulu. Avec trois mots nous en saurions tout autant. Ce qu'il eût fallu, c'est une seule phrase que le musicien eût commentée, une phrase brève, simple, claire... Ce n'eût peut-être pas été lyrique. C'eût été musical.

Les défauts signalés, on le peut constater, viennent surtout du livret. On a vu de quel surprenant amalgame lyrico-réalisto-symbolique il est composé. Ces défauts, il faut ajouter que la musique les a faits siens, les a exagérés encore. D'abord en soulignant les incohérences dont on a relevé quelques-unes ; puis en accusant la dualité contradictoire de l'ouvrage, cet inconciliable mélange de réalisme et de symboles. Quoi que fassent MM. Zola et Bruneau, ils auront grand'peine à s'arracher à la matière. Et ce n'est pas en insistant sur la situation particulière des personnages qu'on arrivera à leur faire représenter l'humanité! (On a honte d'insister sur de pareils *truisms*.) Enfin, — car il faut toujours en venir là, — la mu-

sique de M. Bruneau est trop particulière aussi, trop dure et trop cruelle pour donner aux personnages la vie « générale » que le livret n'a su leur fournir. Si peu optimiste qu'on soit, on a le droit de dire que la vie n'est pas si laide que cela!... Et l'on enrage contre tant de peine perdue, contre tant de parti pris et d'incompréhension, contre tant de prétention et tant de fadaises, contre tant de symboles d'une inquiétante godicherie. Qui donc fera pour M. Bruneau un drame simple et rude, — et qui donc le décidera à croire que la musique dramatique et la beauté ne sont point incompatibles?

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La vie des abeilles, par MAURICE MAETERLINCK (Fasquelle).

C'est un livre admirable et charmant, d'observation minutieuse, de poésie et de sagesse. Le maladif poète de *Serres chaudes* s'est fait éleveur d'abeilles. Avec patience, avec émerveillement, il a observé l'infini détail de ces menues existences qui sont très pratiques, très laborieuses. Afin de les mieux comprendre, il a multiplié les expériences, se méfiant des récits enjolivés, soucieux seulement de vérité, sûr que la vérité est plus belle que les inventions des naturalistes. Il a procédé comme les savants; sa méthode est prudente et judicieuse. En même temps, il est philosophe et sait faire le départ des faits positifs dûment contrôlés et de l'inconnu. Surtout, il a conscience du mystère qu'enveloppe même la réalité vérifiable. L'usage de l'expérimentation et la découverte des vérités fragmentaires ne l'ont pas dénué de l'essentielle puissance d'étonnement qu'il importe de conserver en présence de ce qui est. Lorsque après bien des recherches il aboutit à constater, sans la comprendre, une merveille nouvelle, il conclut : « Voici un nouveau mystère. Interrogeons-le comme les autres, et, s'il se tait comme eux, son silence agrandira du moins de quelques arpents nébuleux, mais ensemencés de bonne volonté, le champ de notre ignorance consciente, qui est le plus fertile que notre activité possède. » Sa philosophie est ici quelque chose comme une sorte de positivisme conscient de ses limites nécessaires, respectueux de ce qu'il n'atteint pas, — et mystique, par conséquent. Et ce livre est encore d'une incomparable poésie méditative et descriptive où frissonne « ce bourdonnement parfumé de miel, ce frémissement enivré des belles journées d'été, ce chant de fête du travail qui monte et qui descend tout autour du rucher dans le cristal de l'heure, et qui semble le murmure d'allégresse des fleurs épanouies, l'hymne de leur bonheur, l'écho de leurs odeurs suaves, la voix des œillets blancs, du thym, des marjolaines... »

Philippe II, par ÉMILE VERHAEREN (Société du *Mercure de France*).

Cette « tragédie en trois actes » diffère assez des précédentes œuvres dramatiques d'Émile Verhaeren. Dans *les Aubes*, une grande idée sociale apparaissait, et dans *le Cloître*, une crise de conscience était puissamment étudiée. *Philippe II* n'est, en somme, qu'une tragédie historique dont l'intérêt ne provient pas d'autre chose que de l'évocation de caractères farouches entre lesquels se manifeste un redoutable conflit. Il n'y a point là de symbolisme ni de significations étrangères au drame lui-même. Philippe II est l'hypocrite féroce de l'histoire, et don Carlos, son fils, est un être maladif en qui alternent avec des lassitudes découragées de superbes velléités d'ambition; Carlos définit l'humeur de son père et la sienne en ces termes : « Il agit par détours, je n'agis que par bonds. » Carlos aime la comtesse de Clermont, dame d'honneur de la reine, et, pour complaire à la comtesse, il a favorisé la fuite de la marquise d'Amboise, guettée par le Saint-Office. En outre, exalté par son amour, il rêve de gagner secrètement les Flandres et d'y établir, malgré le roi, son autorité. Ce double complot est bientôt découvert. Philippe II se fait inquisiteur lui-même pour châtier le rebelle : Carlos est étranglé. Cette tragédie est extrêmement simple; aucun ornement ne s'y ajoute à l'intrigue principale, et de là vient sa sévère noblesse. La composition en est rigoureuse, stricte, et la progression du drame, intense. Les personnages n'y évoluent ni ne se transforment; mais, tels que nous les voyons posés dès le début, ils se heurtent dans une exaltation passionnée. Les vers, — auxquels la prose se substitue très heureusement dans les passages où le lyrisme s'interrompt, — sont de beaux vers libres, à la manière habituelle de Verhaeren, ardents, colorés, un peu monotones dans leur exaspération continue, mais d'une singulière vigueur. L'œuvre, moins diversement intéressante que d'autres de cet admirable écrivain, est encore d'une très originale beauté.

Lumières tranquilles, par ANDRÉ BELLE (Éditions de la *Plume*).

Des vers très calmes, très purs et clairs, comme les « lumières tranquilles » qui tombent en nappes unies, aux beaux jours, sur les campagnes. Nulle recherche d'expression ni de rythme. Ce poète, qui fut subtil, s'est apparemment repenti. La nature lui a

conseillé, avec la sagesse du cœur, la modération du style et l'ingénuité de la métrique... Le grand charme de ces poèmes leur vient, qualité rare, d'être simples sans affectation; jamais on n'y sent l'effort ni le travail, mais ils coulent avec une douce harmonie, aisément perceptible. Ils célèbrent la saine campagne, avec son bon labeur, ses horizons reposants, sa paix, sa fécondité. La rumeur des villes est très loin; à peine s'en souvient-on. Ici, c'est le définitif repos, la félicité bienfaisante...

Courbés sous le mensonge et sous l'impôt,
Maints pauvres gens s'en vont, traînés, par les routes,
Se querellent au coin des rues
Puis meurent sans t'avoir jamais connue.

Jadis, je suis venu, des roses dans les mains,
Leur apprendre que tu es belle;
Je leur ai révélé la terre maternelle
Et ta face semblable au soleil du matin

. . . . . .

Aujourd'hui, le rosier qui encadre ma porte
Se couvre de bourgeons et de pousses vermeilles,
La lumière du soir rougit les jeunes treilles
Et le vent paisible m'apporte
Le parfum des lilas où rôdent des abeilles...

Adolphe Retté composa jadis de plus savants et curieux poèmes; mais l'inspiration des *Lumières tranquilles* est d'une exquise suavité.

Stello, d'Alfred de Vigny, préface de Jules Case (Société artistique du livre illustré).

Voici une édition de luxe faite avec goût: cela vaut la peine d'être signalé. Les belles compositions de M. Georges Scott, gravées sur bois par M. Eugène Dété, ont, comme le remarque judicieusement Jules Case dans sa préface, le mérite de s'accorder avec l'art de l'écrivain. Il était à craindre que de l'illustration moderne, jointe à ce texte ancien déjà de soixante-dix ans, fût d'un style trop différent. M. Scott a eu l'art, sans pasticher Tony Johannot, de se conformer aux images que pouvait évoquer Vigny, suivant le goût d'alors. Et la gravure de M. Dété est « nette et colorée ». La brève préface de Jules Case, hautainement philosophique comme on devait le souhaiter, convient à ce beau livre. Il cite cette page de *Stello* qui rassemble, autour de Gilbert, de Chatterton et de Chénier, la foule des poètes malheureux que leurs contemporains méconnurent et laissèrent misérables: le Tasse, Milton, Camoëns, Cervantès, Le Sage, Corneille, Dryden, Spencer... A cette liste, il voudrait ajouter des noms récents: Villiers de l'Isle-Adam, Paul Verlaine, Henri Becque. C'est que la lutte inégale du Poète avec le Pouvoir ne s'est pas achevée par le fait que les Pouvoirs anciens s'effondraient, à l'aube de la société moderne. Un nouveau pouvoir, à la place de ceux-ci, ne s'est-il pas élevé? La foule! Et c'est avec la foule à présent que continue la lutte du Poète. Nécessaire conflit, qui est celui de la liberté contre la servitude. « Ce quatrième pouvoir, la Foule, plus redoutable que les autres, leur est semblable par les procédés: elle tue l'art chez ceux à qui elle commande les œuvres qui flatteront sa bassesse; elle tue ceux qui refusent le marché. » Il faut choisir entre les gros tirages et l'indépendance dans la misère: encore ce choix n'est-il pas libre; pour l'une ou l'autre de ces deux « carrières » il faut des aptitudes spéciales.

La doctrine politique de la démocratie, par Henry Michel (Colin).

M. Henry Michel se propose d'établir qu'il est nécessaire à la démocratie républicaine d'avoir une doctrine politique; il explique pourquoi ne s'est pas encore pratiquement achevée l'élaboration de cette doctrine et en esquisse, quant à lui, les grandes lignes. La démocratie est d'abord un fait, en outre un fait heureux, puisqu'elle suppose et favorise, chez tous les citoyens, le plus complet développement de la personne humaine. Sa première fin est la liberté: liberté de conscience essentiellement et, comme condition de la liberté de conscience, liberté politique, liberté de la parole, de la presse, liberté d'association, « en tant qu'elle est compatible avec la sûreté de l'État ». Quant à l'égalité, M. Michel combat vivement cette opinion souvent émise que la démocratie « est d'autant plus ennemie de la liberté qu'elle tend à favoriser davantage l'égalité ». C'est l'idée qu'exprimait, dans la préface de ses *Problèmes politiques*, M. Faguet. Mais M. Michel observe que « jamais la démocratie n'a promis de passer le niveau sur les têtes, ou seulement sur les fortunes ». Et ici se pose donc la question des rapports de la démocratie avec le socialisme. La doctrine démocratique est bien, suivant M. Michel, *un socialisme*, puisqu'elle a en vue l'amélioration de la condition de tous les hommes, tant au point de vue économique qu'au point de vue intellectuel ou moral. Elle admet comme possibles toutes les transformations du principe de la propriété et surtout des modalités de la possession. Sans préjuger de l'avenir, elle s'efforce, en tous cas, de combiner l'institution sociale « de telle sorte qu'il y ait moins d'inégalité au point de départ des destinées individuelles ». Mais la doctrine démocratique réprouve certains accessoires fâcheux du socialisme: la violence et tout l'appareil révolutionnaire... Ce petit ouvrage de M. Michel, très judicieux et réfléchi, profond avec simplicité, d'une limpidité merveilleuse, très modéré, mais très net aussi dans ses affirmations, mérite d'être médité par tous les bons citoyens; — et s'il persuadait les mauvais, en outre, bien des sophismes et bien de l'agitation vaine disparaîtraient de notre existence nationale.

Française du Rhin, par Charles de Rouvre (Perrin).

Lina et Gerhardt s'aimaient. Seulement, tandis que Gerhardt acceptait l'annexion des provinces de l'Est à l'Allemagne, Lina était Française de cœur et en constante révolte contre l'autorité germanique. Pourtant son père, M. Blaumann, homme pratique, avait pris parti pour les vainqueurs; il élevait son fils Friedrich selon ses vues. L'amour de la patrie française était entretenu dans l'âme de Lina par son oncle, vieux prêtre protestataire chez qui elle se réfugiait parfois; et, pour retremper son ardeur, elle visitait les tombes qui jonchent les champs de bataille de 70. Aussi voit-on s'élever souvent chez M. Blaumann de vives discussions sur la question brûlante... Donc, Lina et Gerhardt s'aimaient; seulement Lina avait mis comme condition à son consentement qu'au lendemain du mariage ils quitteraient l'Alsace pour aller vivre en France. Les deux fiancés s'efforcent vainement de se persuader l'un l'autre. De son côté, Friedrich aime Rachel, fille d'un juif de Metz, Altenmeyer, correspondant commercial de Blaumann. Et Bodo, demi-frère de Rachel, qui souhaite d'unir sa demi-sœur au fils Blaumann, sentant l'hostilité de Lina, s'efforce de lui enlever Gerhardt. Comme le père Blaumann tergiverse, Altenmeyer, industrieux, s'arrange de manière à faire péricliter les affaires commerciales de la maison. Toujours pratique, M. Blaumann cède enfin. Friedrich épouse Rachel. Gerhardt, attiré par Bodo chez une Badoise, Mme Batternich, épouse la fille de celle-ci. Lina est abandonnée. Triomphe de la Germanie.

Mon sursis, par Albert Guillaume (Simonis Empis).

La demande d'ajournement qu'il avait formulée « n'ayant pas été accueillie favorablement par Monsieur le Gouverneur de Paris », M. Albert Guillaume dut faire ses vingt-huit jours. De sa « période » il a rapporté de belles images. C'est d'une étonnante vérité, d'une fantaisie délicieuse et, puisqu'il s'agit ici de littérature, je louerai spécialement les légendes. Un exercice d'orientation nocturne. L'adjudant interroge ses hommes « Allons, vous, répétez c'que j'viens d'énumérer au sujet de l'étoile polaire! — C'est c'qui donne l'moyen d'se reconnaître la nuit dans les pays ousqu'on se reconnaît pas... — Voui! Mais comment la trouvez-vous? — On serche le Nord et pis on voit une étoile, alors c'est ça! » Au cantonnement, on vient de se coucher dans la paille, un soir de manœuvres. « Le sergent de jour : On rappellera à trois heures! — Une voix : Ben vrai! va rien falloir se grouiller pour dormir! » Service des avant-postes : « Vous êtes en sentinelle, l'ennemi vous saute dessus et vous désarme, que faites-vous? — J'fais feu, mon capitaine! » Et ceci, qui, je crois, est définitif. Deux « réservoirs » contemplent avec désintéressement les exercices d'aérostation militaire; le ballon plane : « Tu vois, vieux, ça c'est la blague à tabac du corps d'armée! » etc. Ce petit album est admirable.

La sculpture à Sienne et **La sculpture à Rome**, par Pierre de Bouchaud (Lemerre).

Ces deux brochures contiennent deux conférences que prononça M. Pierre de Bouchaud, dans les premiers mois de la présente année, à Anvers et à la Société d'Études italiennes. Elles sont fort agréables. On y trouve de jolies descriptions de nature et des renseignements précis sur l'histoire de l'art. C'est une bonne idée que d'avoir uni ces deux choses. A Sienne, dit M. de Bouchaud, « on ne peut faire un pas sans être frappé par une association intime de l'architecture avec la nature, spectacle qui présente non pas un divertissement artistique, comme on l'a prétendu, à tort, selon moi, mais un enseignement esthétique d'une simplicité et d'une sûreté d'effet prodigieuses. » Cette phrase, un peu embarrassée, n'est pas une des meilleures de M. de Bouchaud, mais cette appréciation est juste et contient le germe d'une bonne théorie de l'art. Les plus anciens sculpteurs de Sienne, comme des autres cités italiennes, « furent des architectes qui n'usèrent de la sculpture que comme d'un moyen de décoration ». Ainsi ne procèdent pas les marbriers contemporains qui font des « salons », des pièces de musées. Il y eut une époque où l'art fut mêlé à la vie quotidienne des hommes. Aujourd'hui, la haine de l'art est telle qu'on le relègue dans des endroits *ad hoc*, sortes de débarras, qu'on appelle musées. Il est vrai qu'on érige aussi dans les rues, sur les places, des bonshommes en bronze ou en pierre, mais si hideux ou ridicules que n'en parlons pas!

Essai sur l'individualisme, par Eugène Fournière (Alcan).

L'auteur se propose « de contraindre les esprits réfléchis à cesser d'opposer l'un à l'autre l'individualisme et le socialisme ». Telle est, en effet, la tendance nouvelle du socialisme : on lui reprochait d'être la négation catégorique de l'individu, — cela déplaisait à l'individu. La politique du socialisme, depuis quelque temps, consiste donc à démontrer qu'il ne vise qu'à favoriser le complet développement des individualités. Le petit livre de M. Fournière est un des plus intéressants qu'on ait écrits à cette fin; il est ingénieux, habile, subtil. Mais entendons-nous. S'agit-il d'établir que la réalisation du socialisme serait finalement avantageuse aux individualités? Alors, il faudrait voir, et l'on pourrait épiloguer là-dessus d'autant plus librement qu'on serait moins gêné par les faits,

cette hypothétique réalisation n'étant pas encore à la veille de s'accomplir. Et de quelle forme du socialisme parle-t-on ? Car les diverses écoles socialistes précisent leur rêve diversement. Elles ont en commun, si je ne me trompe, le tort de s'appuyer sur cette croyance optimiste que la vie des hommes est susceptible de perfectionnement absolu, comme si les choses évoluaient de par quelque intelligente finalité au lieu d'être tout simplement poussées par des forces incohérentes et stupides. Ou bien, si l'on veut dire simplement que certaines lois sociales pourraient *améliorer* la vie sociale, alors nous sommes tous d'accord sur ce point, socialistes ou non. Mais le vrai socialisme n'est-il que cela ?... Et si l'on distingue maintenant du socialisme réalisé les tendances socialistes, ce qui, peut-être, correspond à quelque chose de plus réel, n'est-il pas exact, alors, de prétendre que cette doctrine, en elle-même, est tout juste le contraire de ce qu'on a coutume d'entendre par l'individualisme, — et ce mot de Paul Lafargue, que cite M. Fournière, n'est-il pas significatif : « La liberté est une blague bourgeoise » ?

Noa-Noa, par Paul Gauguin et Charles Morice (*La Plume*).

Un simple récit de voyage et, autour de ce récit, les rêveries qu'il a suggérées, et l'image qu'il évoque d'une Tahiti mi-réelle et mi-fantastique, mais réelle quand même, suivant la pensée de Charles Morice, puisque « l'interprétation artistique n'a d'autres limites que les lois de l'harmonie ». Voici cette esthétique ; elle est d'un idéalisme parfait. Entre l'image et l'objet, quelles que soient les différences que vous pourrez constater, si l'image est harmonique en ses diverses parties comme dans l'ensemble, elle est vraie, étant l'expression de cet objet tel que l'a vu l'artiste. « L'art réalisé peut être pour moi la Nature : elle a, seulement, déjà pris dans une âme conscience de soi. » Il y a, dans ce volume de très belles pages de prose et de vers, colorées, chaudes et d'un charme singulier, fait à la fois d'allégresse et de mélancolie, de nostalgie et de volupté :

> Téhura, j'inscrirai ton nom d'ébène et d'or
> A l'aile du poème, à l'heure de l'essor,
> [illegible]
> [illegible]
> Vers toi, voix des secrets, parfum vivant des bois...

Parfois, à vrai dire, on souhaiterait, dans la forme, un peu plus de facile clarté... Mais qu'importe ?

La comtesse d'Houdetot, par Hippolyte Buffenoir (Calmann-Lévy).

Mme d'Houdetot fut une femme charmante, un peu mélancolique mais enjouée, un peu romanesque mais raisonnable tout de même, spirituelle, indulgente et bonne, « une jolie âme », comme la définissait Mme d'Épinay. Saint-Lambert l'aima, Jean-Jacques aussi ; M. Buffenoir l'aime davantage. Oui, c'est en amoureux, si je ne me trompe, qu'il nous parle d'elle. A la bibliothèque de Neuchâtel, il a retrouvé quelques-unes des lettres qu'adressa la belle dame à Rousseau. Quelle émotion il ressentit à cette lecture ! Ces amitiés très posthumes ont cet agrément de ne se point compliquer de jalousie, et M. Buffenoir, en bon érudit, copia ces lettres pour les publier. Son étude est pleine de grâce et de charme, et triste aussi de tout le passé qu'elle évoque, de tous les souvenirs très lointains et fanés qu'elle remue... Ajouterai-je que je n'arrive pas à ne pas être un peu choqué de la familiarité tranquille avec laquelle nous lisons les lettres d'autrefois, lettres d'amour ou d'amitié, lettres intimes qui n'étaient pas destinées au public. C'est de l'érudition, je le sais bien. Et puis c'est aussi de l'indiscrétion très amusante... Et ce reproche, d'ailleurs, ne s'adresse pas spécialement à M. Buffenoir, mais notre temps manque de respect pour le passé mort.

André Beaunier.

Memento. — A la *Revue Blanche*, le huitième volume de *Le Livre des Mille nuits et une nuit*, traduction de M. J. C. Mardrus, contient « l'histoire de Rose-dans-le-Calice et de Délice-du-Monde », « l'histoire magique du Cheval d'Ébène », « l'histoire de Dalila la rouée », etc. — Chez Stock, *Les blés d'hiver*, par Joseph Reinach, recueil d'articles. — Chez Plon, *Art et Littérature*, par Michel Salomon. — Chez Alcan, *La sphère de beauté*, « lois d'évolution, de rythme et d'harmonie dans les phénomènes esthétiques », par Maurice Griveau. — Chez Simonis-Empis, *Aventures amoureuses de Jean de Saint-Lary*, roman, par Saint-Marcet.

LETTRE PARLEMENTAIRE

Au moment où va s'ouvrir la discussion sur les retraites ouvrières, il serait intéressant de connaître ce qui a été déjà fait dans certains pays pour protéger le travailleur contre la misère.

Le problème que nous abordons timidement est en effet résolu, non seulement par plusieurs États européens, mais par des nations venues depuis très peu de temps à la civilisation, comme l'Australie.

Le cadre de cet article ne nous permet pas d'étudier ces diverses législations et nous devons nous borner à la plus intéressante de toutes, la législation allemande.

C'est en 1889, que la loi créant l'assurance obligatoire contre l'invalidité provenant de l'âge ou de la maladie fut votée par le Reichstag. Elle réunit péniblement alors une majorité de 20 voix.

Or, en 1899, lors de la revision nécessitée par les difficultés d'application, elle fut adoptée de nouveau à l'unanimité moins 3 voix.

La pratique a fait tomber les oppositions les plus violentes qu'avait suscitées cette loi. N'est-ce pas la meilleure preuve de son utilité bienfaisante ?

***

La portée de la loi allemande est considérable. Douze millions d'individus des deux sexes sont obligés par elle à la prévoyance.

Ces douze millions d'individus comprennent tous ceux qui travaillent moyennant un salaire ou un traitement inférieur à 2 000 marks, ouvriers industriels et agricoles, domestiques, employés, petits fonctionnaires, etc.

Une longue discussion s'est engagée en France entre le gouvernement et la commission d'assistance et de prévoyance sociales relativement aux travailleurs agricoles. Pareille discussion se produisit en Allemagne, mais dès l'ouverture des débats de 1889 le Reichstag admit ce principe que la solidarité humaine est indivisible et doit, sous peine de devenir le privilège de quelques-uns, s'appliquer à toutes les classes laborieuses.

Les ruraux n'eurent pas de peine à faire reconnaître qu'il est juste de placer sur le même rang le travailleur de la ville et celui de la campagne, surtout lorsque l'État intervient financièrement. Ils firent remarquer en outre que l'exclusion de certaines catégories de personnes détruirait l'effet de la loi de prévoyance pour les ouvriers qui changent de profession. L'homme quittant la mine ou l'usine pour les champs perdrait ses droits à une retraite qu'il aurait commencé à constituer.

Ces raisons aussi impérieuses en France qu'en Allemagne ont sans doute impressionné le gouvernement, puisqu'il vient, grâce à l'énergique insistance de la commission, de comprendre les travailleurs agricoles dans son projet.

***

Une seule catégorie de travailleurs a été exclue de l'assurance obligatoire en Allemagne, ce sont les ouvriers étrangers.

La loi de 1889 n'avait établi aucune distinction de nationalité, elle avait voulu éviter que l'exonération des exotiques constituât une sorte de prime à l'emploi de la main-d'œuvre étrangère.

Mais le prolétariat allemand ne tarda pas à se plaindre de ce que les étrangers venus pour concurrencer le travail national profitent des subventions de l'État. La loi de 1899 a reconnu la légitimité de ces plaintes, et en écartant les étrangers elle a obligé les patrons qui les occupent à verser à la caisse d'assurance sociale un impôt égal à ce qu'ils paieraient pour ces étrangers s'ils étaient assurés.

***

L'objet principal des lois de 1889 et 1899, ainsi que le fait très bien ressortir M. de Saint-Aubert dans son intéressant ouvrage, sur « l'assurance contre la vieillesse et l'invalidité en Allemagne », est la création de rentes en cas d'incapacité de travail résultant non plus des accidents industriels mais des maladies et des infirmités qui jettent l'ouvrier dans l'incurable misère.

Quel que soit l'âge de celui que la maladie rend incapable de gagner « un tiers de ce qu'une personne de même profession, d'éducation égale, saine de corps et d'esprit peut gagner dans la même région par son travail », il est certain de toucher une rente qui le met à l'abri de la mendicité et de la faim, pourvu qu'il ait versé un certain nombre de cotisations sur son salaire.

Cette rente se compose d'une subvention fixe fournie annuellement par l'État et d'une somme proportionnée au nombre des cotisations versées par le patron et l'ouvrier dans la caisse de l'assurance.

La rente est payée par les bureaux de poste. Elle varie du chiffre de 145 francs minimum, à celui de 600 francs maximum avec une moyenne de 300 francs.

Si l'ouvrier assuré atteint sa soixante-sixième année sans avoir droit à la rente d'invalidité, ce qui est rare, il touche une pension pouvant aller de 137 fr. 50 à 287 fr. 50.

La participation éventuelle de l'État dans le service des rentes a soulevé dans notre pays d'ardentes polémiques. M. Caillaux a déclaré s'y opposer formellement et les nécessités budgétaires feront sans doute accepter sa manière de voir par la Chambre. Il est regrettable que les ressources financières de notre pays ne permettent pas de faire aussi grand qu'en Allemagne, car chez nos voisins l'intervention de l'État a eu de très heureux effets.

L'exposé des motifs de la loi votée par le Reichstag en 1889 donne en termes excellents les raisons qui rendent désirable la collaboration des pouvoirs publics à l'œuvre d'assurance.

L'Empire, dit-il, a le devoir rigoureux de maintenir la paix et l'harmonie dans le corps social. Pour atteindre ce but, il ne saurait se dispenser de créer des lois de nature à améliorer le sort souvent malheureux de la classe laborieuse. Pour assurer le succès de pareilles lois, l'Empire peut faire appel au concours des patrons et des ouvriers, puisqu'en réalité ceux-ci sont les principaux intéressés au maintien de la paix sociale. Mais il doit encore apporter lui-même une contribution particulière, sans laquelle d'ailleurs les sacrifices des patrons et des

ouvriers seraient insuffisants. Il ne faut pas non plus perdre de vue que l'assurance est de nature à diminuer les charges de l'assistance publique. Les communes, actuellement très lourdement imposées, vont se trouver allégées d'une partie de leur fardeau. Il est donc naturel que ce soit sur l'Empire lui-même, c'est-à-dire sur l'ensemble des contribuables de l'Empire allemand, que se reporte une notable fraction de ces charges.

La subvention de l'État n'est en Allemagne qu'un adjuvant à l'épargne privée. Les sources principales auxquelles s'alimentent les caisses d'assurance sont les cotisations obligatoires des ouvriers et des patrons.

Le même exposé des motifs dit très bien pourquoi ces derniers doivent contribuer à alimenter les caisses d'invalidité du travail :

Il est impossible de dispenser les ouvriers de payer leur part des frais de l'assurance. Une institution qui, en créant des ressources gratuites à l'ouvrier, lui enlèverait le sentiment de sa responsabilité et le souci de l'avenir, abaisserait son caractère dans de désastreuses proportions. L'homme, quel qu'il soit, ne doit jamais perdre de vue que dans les années de santé il a le devoir de penser aux mauvais jours. Mais, si l'ouvrier, seul, est incapable d'une épargne suffisante, il est légitime que le patron lui vienne en aide pour lui permettre de réaliser l'assurance. Car le salaire ne comprend pas toujours l'indemnité nécessaire à compenser la déperdition de force qui est la conséquence du travail. La participation au paiement des cotisations de l'assurance comble d'une façon très heureuse cette lacune dans la composition du salaire.

Les cotisations du patron et de l'ouvrier sont loin d'ailleurs d'être ruineuses. Elles s'élèvent à 25 centimes environ par semaine.

*
* *

La perception de ces cotisations se fait sans l'intervention de la nuée de fonctionnaires qu'en France nous allons malheureusement occuper à ce service.

Voici comment elle s'opère.

Des caisses régionales d'assurances composées de patrons et d'ouvriers dont les fonctions sont gratuites émettent des timbres dits « timbres d'assurance » qui sont vendus par les bureaux de poste.

L'ouvrier est muni d'une carte appelée « carte-quittance » remise gratuitement par le bureau de police de son domicile. Chaque semaine le patron est obligé de coller sur la carte un timbre dont la valeur varie suivant le salaire. Chaque timbre est payé moitié par le patron, moitié par l'ouvrier.

Dès que la carte est remplie, les agents du bureau de police l'échangent contre une nouvelle sur laquelle ils inscrivent la valeur des timbres déjà collés. Les cartes remplies sont envoyées aux caisses régionales qui les conservent dans des cases réservées à chaque ouvrier.

Ces caisses régionales emploient les capitaux qu'elles centralisent moitié en fonds d'État ou garantis par l'État, et moitié en prêts et subventions aux hospices, *sanatoria*, maisons de retraite pour ouvriers, sociétés d'habitations ouvrières, en un mot à toutes les institutions destinées à améliorer le sort de la classe populaire.

Cet emploi n'est-il pas l'utilisation la plus féconde de l'épargne des travailleurs ?

*
* *

Il est difficile de se rendre exactement compte en ce moment du résultat de cette grande réforme sociale et de son incidence sur les finances impériales.

Les statistiques nous apprennent cependant que jusqu'en 1898 il a été distribué à des invalides de tout âge 192 948 839 marks, et à des vieillards de plus de 70 ans 115 592 521 marks.

En 1898, il a été payé 222 500 rentes de vieillesse et 294 000 rentes d'invalidité représentant 62 288 753 marks dans lesquels les subventions de l'empire représentent 24 235 124 marks.

Assurément les charges de l'État augmenteront pendant un certain nombre d'années et on ne peut fixer quel chiffre elles atteindront lorsque la loi aura donné son plein effet.

*
* *

L'enseignement le plus clair qui se dégage de l'étude de la législation allemande c'est que l'obligation doit trouver place dans la loi française si nous voulons qu'elle soit efficace.

Grâce à la loi qui les a rendus prévoyants malgré eux, la presque-totalité des travailleurs allemands touche aujourd'hui en cas d'invalidité une rente d'environ 160 marks. Le payement des 516 000 rentes annuelles coûte 40 millions par an à l'État, mais une œuvre admirable de solidarité sociale a été réalisée.

L'initiative privée n'a pu jusqu'à ce jour grouper dans notre pays que 600 000 adhérents dans les institutions de retraites et d'invalidité, tandis que dix millions d'ouvriers auraient le pain de leurs vieux jours assuré par la loi d'assurance obligatoire.

On voit que le résultat à atteindre vaut la peine d'appeler les efforts de tous ceux qui se préoccupent du sort des travailleurs et que de toutes les réformes qu'attend le prolétariat cette réforme est la plus nécessaire et la plus urgente.

ÉTIENNE CLEMENTEL,
Député.

Paris. — Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 1902. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 22. 4e SÉRIE. — TOME XV. 1er JUIN 1901.

FORCE ET FAIBLESSE DE L'EUROPE

On se souvient que lord Salisbury, de sa voix mordante et gouailleuse, se plaisait à professer dans ses discours cette doctrine, que tous les peuples dont l'Angleterre convoite le champ et la maison sont des peuples en décadence. La défense invaincue des Boers, les deux années de la guerre d'Afrique, où toutes les forces de l'Angleterre, avec l'appui de l'Australie et du Canada, n'ont pas eu raison d'un petit peuple de paysans, rabattent singulièrement cette prétention.

Le point de vue du monde est changé, le rapport entre la puissance de l'Angleterre et celle des autres pays apparaît aujourd'hui très différent de ce qu'on le croyait être. L'esprit critique s'est fort développé depuis deux ans en Europe et au Japon. Les attitudes orgueilleuses et les phrases sonores ont perdu de leur effet. L'ironie des mots a été mise en déroute par l'ironie des événements, et lorsque les cyniques sont moqués et bernés par la morale des choses, c'est cela que l'on peut appeler un plaisir d'ironie divine.

Les Boers ont fait voir en évidence qu'un peuple frappé d'une injuste agression n'est vaincu que s'il y consent. Étant peu nombreux, ils finiront par être détruits, non vaincus; et même cette destruction est-elle extrêmement difficile à accomplir : quelque souche restera en terre, d'où pousseront et reverdiront des branches nouvelles après le déluge.

Mais si le nombre des Boers avait un peu mieux soutenu leur courage, il est hors de doute que les républiques sud-africaines auraient rejeté les Anglais au delà du Vaal et de l'Orange jusqu'aux limites de l'Océan. Un peuple de 35 à 40 millions d'âmes, et muni de toutes les ressources de la science et de l'industrie, se convainc à leur exemple qu'il n'a été vaincu que par son acquiescement. Les « fous furieux » qui tenaient pour la guerre quand même et à outrance, selon les expressions du temps, étaient les vrais sages d'instinct et de génie naturel; s'ils l'avaient emporté dans les délibérations du pays, s'ils avaient imposé leur conduite à tout le peuple, c'eût été une économie de temps de plus d'un demi-siècle et de 100 milliards de francs.

Les Boers ont rendu service à la conscience humaine; ils ont fait toucher du doigt la faiblesse cachée sous les armements formidables. Des choses ont pu se passer en Europe avant leur exemple, qui ne se passeront plus après. On aurait honte de leur céder en grandeur d'âme, de s'incliner là où de si petits ont résisté invinciblement. Ils ont dévoilé l'infirmité d'un grand empire, dissipé des préjugés et des illusions, anéanti des prestiges. Nous avons connu le mensonge des étalages fastueux, la duperie et le clinquant de la force brute. Ces pauvres paysans ont labouré le champ de l'opinion et arrosé de leur sang la leçon de l'humanité.

L'Angleterre, selon la coutume des grands politiques, mettra de plus en plus sa confiance dans les moyens par lesquels elle a été trahie, dans le culte exclusif de la force matérielle, dans le nombre des soldats et des canons. La politique, comme on l'entend et l'entendra encore pendant une série d'années et de siècles indéfinie, consiste à persévérer dans ses fautes jusqu'à la dernière extrémité, à ne jamais reconnaître que l'on s'est trompé, à opposer aux leçons

des événements un orgueil et un aveuglement incorrigibles et, plus on affiche insolemment une pareille attitude devant l'univers, plus on est proclamé un grand homme d'État. L'Angleterre, en général, a la réputation d'être, parmi toutes les nationalités, la plus pleinement satisfaite d'elle-même : lord Salisbury et M. Chamberlain sont aujourd'hui les plus satisfaits entre tous les Anglais.

« L'Empire n'a aucun reproche à se faire, n'a commis aucune faute... Jamais les cœurs n'ont été plus haut... L'Angleterre peut se glorifier du courage de ses soldats, de l'habileté de ses généraux. La guerre du Transvaal est une page glorieuse... La Grande-Bretagne a montré d'une façon concluante qu'elle est un des ennemis les plus formidables qu'aucune puissance puisse jamais voir se dresser sur son chemin. » Mais depuis deux ans une poignée de Boers tient l'Angleterre en échec et leur vengeance déjà éclatante est d'amener les Anglais à changer les principes séculaires de leur politique et à abandonner ce qui était leur principal honneur et l'attrait de leur large existence.

On se demande si ce ne fut pas un préjugé et une superstition du Continent, de croire à la liberté anglaise, de la proclamer dans les livres et de s'en faire un objet d'envie. Un Chamberlain, ex-radical et socialiste métamorphosé en sectateur de l'agiotage sans scrupule, a eu toute licence de précipiter la grande Angleterre dans une aventure, comme s'il avait été un César couronné et plébiscité. La grande Angleterre, reniant son histoire de Cobden à Gladstone, en est aujourd'hui à demander secours à un protectionnisme arbitraire, taxant le sucre et le charbon et les autres nécessités de la vie ; elle revient à un système qu'elle avait trouvé indigne d'elle, qui est d'ordinaire mis en pratique par les débutants de l'industrie et de la fortune ou par les peuples qui doivent réparer les suites de leurs revers. Les projets de réformes militaires élaborés par M. Brodrick et lord Roberts mènent tout droit au service obligatoire et à la conscription : les Anglais se vantaient d'avoir été affranchis à jamais de cette sujétion par le privilège de leur territoire insulaire. Mais il n'est pas de bienfait de la nature qui résiste à la folie des hommes décidés à se rendre eux-mêmes esclaves. Si ce ne sont pas là des signes de décadence, c'est que nous ne connaissons plus rien à la valeur des signes.

Lors d'une récente motion de sir Henry Fowler au parlement, on a reconnu que le budget normal de la guerre ne pourrait pas être désormais au-dessous de 750 millions de francs. Ce budget a augmenté de 450 millions en quatre ans. L'augmentation des dépenses de guerre, où certains économistes croient voir la manifestation d'un état de force et de vigueur, est certainement tout le contraire, et l'on aperçoit que non seulement l'Angleterre mais l'Europe ont perdu singulièrement de leur force morale et politique, depuis qu'elles ont consacré tant d'argent et de travail à l'accroissement continuel de leurs armées.

On évalue que l'Allemagne dépense 800 millions, la Russie 750 millions, la France 675 millions : il ne s'agit que des armées de terre. Aux Délégations austro-hongroises qui se sont réunies hier à Vienne le ministère de la Guerre a demandé 342 568 542 couronnes, soit une augmentation de 450 000 couronnes sur l'année dernière. Le budget ordinaire de la marine est inscrit pour environ 31 millions de couronnes, avec une augmentation de 2 millions ; et le budget extraordinaire de la marine se monte à 16 millions de couronnes. Le tout sans compter un budget militaire spécial de 7 367 000 couronnes pour les provinces occupées de Bosnie et Herzégovine.

Cette proportion inouïe, et dont on ne voit pas la limite probable, des dépenses de l'Europe pour la guerre, n'est encore qu'une partie de la somme totale, car il y faudrait ajouter la perte sèche et vraiment incalculable du travail d'un si grand nombre de millions d'hommes, dans la fleur de l'âge et de la santé, condamnés à l'inaction ou à un mode d'action improductif.

Si l'Europe, ainsi armée, était une force morale et politique, elle n'aurait pas assisté impuissante à la destruction d'un peuple de sa famille et de son sang, et si l'Angleterre de lord Salisbury et de M. Chamberlain était une force de raison et d'équité, elle ne se serait pas employée à anéantir l'une des plus nobles consciences de peuple que l'on ait jusqu'à présent rencontrées et l'élément le plus précieux de la civilisation dans l'Afrique Australe.

Mais l'Europe, Angleterre comprise, armée de pied en cap, comme elle l'est, ne fait que collectionner depuis un quart de siècle les déboires et les affronts ; l'un de ces derniers, non le moins caractéristique, est la mainmise du sultan de Constantinople sur les sacs de dépêches européennes et sur la valise diplomatique des puissances, — audace incroyable, qu'aucune considération ni réparation tardive ne peut atténuer et par où se mesure le respect du Grand Turc envers nous. La destruction systématique de la race arménienne en Asie, contre quoi s'épuisa en vain la voix éloquente de Gladstone, au zénith de sa popularité, et s'épuisent encore inutilement tous les jours les protestations de l'Occident, est une autre marque de la dépression morale de l'Europe ; une autre encore, non moins indiscutable, est l'écrasement de l'Espagne aux Antilles et aux Philippines, l'anéantissement de l'un des plus beaux

empires coloniaux que l'Europe aient possédés pour sa gloire commune.

Jamais l'Asie, depuis les Croisades, n'a senti un pareil reflux de mépris lui remonter au cœur en sourds bouillonnements contre les gens de cette Europe turbulente.

Les industries, les chemins de fer, les télégraphes, dont il nous plaît de la doter pour en faire de l'argent, elle prend tout, absorbe tout et se l'assimile silencieusement, et ses politiques mystérieux voient s'approcher le jour où ils seront outillés comme nous-mêmes contre nous. L'histoire dira que cette dernière expédition de Chine a été un échec pour la politique européenne. Le « Péril Jaune » que l'empereur allemand, artiste universel, représentait en peinture sous la forme de diables grimaçants, pourra commencer à se préciser, lorsque nous serons partis et que nos cœurs légers n'y penseront plus. Nous avons laissé aux Célestes d'inoubliables souvenirs par le viol, le meurtre et l'incendie, et nous leur avons appris de notre civilisation ce qu'elle a de pire, au lieu de leur apprendre ce qu'elle a de meilleur. Sur ces entrefaites, Guillaume II est venu à Metz, en pleine terre française, fêter l'anniversaire du Tsar, conviant à cette démonstration l'ambassadeur de notre grand ami et allié; l'ambassadeur oublia ce jour-là d'être malade à Berlin, ressource ordinaire et toute classique des diplomates dans l'embarras.

Il ne semble pas que ce soit par des coups de théâtre et par des farces que l'on mènera à bien les affaires de l'Europe, tandis que l'Amérique fait sentir son action positive en Asie et jusque sur les côtes de la Méditerranée ; que la confédération australienne — création nouvelle — affecte déjà hautement la domination du Pacifique, avance les mains sur la Nouvelle-Guinée, sur les îles Fidji et Samoa ; que le Japon s'élève rapidement en science et en industrie. Chaque année qui s'écoule diminue l'importance relative de l'Europe dans le monde. La politique de guerre et de conquête devient chaque jour plus impraticable à l'Europe de toutes parts débordée, et elle se ruine en moyens extravagants pour cette politique impossible, qui fit sa grandeur pendant mille ans et qui fera sa perte. La confédération européenne a paru longtemps une chimère; les États-Unis d'Europe? On osait à peine en parler par crainte du ridicule, mais voici que cette utopie sera bientôt la seule chose raisonnable et nécessaire.

HECTOR DEPASSE.

L'ALLUMETTE SUÉDOISE

(Une cause criminelle.)

I

Le matin du 6 octobre 1885, un jeune homme, vêtu fort convenablement, se présenta dans le bureau du commissaire de police du IIe arrondissement du district de S..., et déclara que son maître, le sous-lieutenant de cavalerie en retraite Marc Ivanitch Klaouzoff, venait d'être assassiné. En faisant cette déclaration, le jeune homme était pâle et très ému. Ses mains tremblaient et ses yeux exprimaient une horreur extrême.

— A qui ai-je l'honneur de parler? lui demanda le commissaire.

— Psiékoff, gérant de Klaouzoff; agronome et mécanicien.

Le commissaire et les témoins, en arrivant sur le théâtre du crime avec Psiékoff, constatèrent ceci. Devant la demeure de Klaouzoff stationnait une grande foule. Le bruit de l'assassinat s'était répandu avec la rapidité d'un éclair dans les environs et, comme c'était jour de fête, les curieux avaient quitté les villages avoisinants et se pressaient devant la maison de Klaouzoff. Un brouhaha de conversations remplissait l'air. Çà et là, on pouvait voir des figures éplorées. La chambre de Klaouzoff était fermée et la clé se trouvait en dedans.

— Les malfaiteurs ont sans doute pénétré dans la chambre par la fenêtre, fit observer Psiékoff qui ne cessait de trembler.

Cette fenêtre donnant sur le jardin, c'est par le jardin qu'on avait dû passer. La fenêtre avait un aspect sinistre. Un rideau vert, fané, la masquait; mais un coin de ce rideau se relevait un peu, laissant voir ce qu'il y avait à l'intérieur.

— Quelqu'un de vous a-t-il regardé par la fenêtre? demanda le commissaire.

— Non, Monsieur, personne, dit Efrem, le jardinier, un petit vieillard à la mine de sous-officier retraité. Qui oserait regarder, d'ailleurs? c'est à trembler d'épouvante.

— Ah! Marc Ivanitch, Marc Ivanitch!... fit le commissaire avec un soupir, en considérant la fenêtre. Je te disais pourtant que tu finirais mal, je te le disais, pauvre ami, mais tu n'y faisais pas attention! Et voilà. La débauche ne mène jamais à rien de bon.

— C'est à Efrem que nous devons la découverte du crime, dit Psiékoff. Le premier, il a eu l'idée qu'il y avait là quelque chose d'anormal. Ce matin, il vient dans mon bureau et me dit : « Pourquoi est-ce que notre maître dort si longtemps? Voici une semaine qu'il n'a point quitté sa chambre. » Ces mots m'ont

frappé comme un coup de massue, et j'ai soupçonné aussitôt la triste vérité. On ne l'a pas vu depuis l'autre samedi, nous sommes à dimanche. Huit jours, pensez donc!

— Oui, oui, pauvre ami! soupira encore une fois le commissaire. C'était un garçon intelligent, instruit, bon. Très agréable en société. Mais un débauché... que Dieu l'accueille dans le royaume céleste! Je m'attendais à tout!... Stépane! ajouta le commissaire en se tournant vers un des témoins, monte à cheval et va tout de suite chez moi; dis à Androuchka d'aller informer le sous-préfet qu'on a assassiné Marc Ivanitch. Toi-même, cours au plus vite chez le juge d'instruction, Nicolaï Ermolaïtch, et prie-le de se transporter ici. Attends, je vais lui écrire un mot.

Le commissaire plaça des agents autour de la maison, écrivit la lettre au juge d'instruction et se rendit chez le gérant pour y prendre le thé. Au bout d'une dizaine de minutes, il était assis sur un tabouret, cassait avec les dents un morceau de sucre, et buvait du thé brûlant comme un tison.

— Voilà, disait-il à Psiékoff, voilà un noble, un homme riche, favori des dieux, puis-je dire selon l'expression de Pouchkine: qu'est-ce qu'il est devenu? Rien! Il s'enivrait, faisait la noce, et vous voyez le résultat! Assassiné!

Deux heures après arriva le juge d'instruction. Nicolaï Ermolaïtch Tchoubikoff (c'est son nom), un grand et robuste vieillard d'une soixantaine d'années, a derrière lui une carrière d'un quart de siècle. Il est connu dans le district comme un homme honnête, intelligent, énergique et qui aime son métier. Avec lui vint son inséparable compagnon, aide et secrétaire, Dukovski, un grand jeune homme de vingt-six ans.

— Comment, Messieurs, fit Tchoubikoff en entrant chez Psiékoff et en serrant les mains à tout le monde hâtivement; est-il possible qu'on ait tué Marc Ivanitch? Mais non! C'est incroyable, in-croy-able!

— Pourtant, c'est ainsi, soupira le commissaire.

— Mon Dieu, mon Dieu! Mais vendredi dernier je l'ai vu à la foire, à Tarabankoff! J'ai bu, excusez-moi, de la vodka avec lui!

— Que voulez-vous? soupira encore une fois le commissaire.

On soupira, on frissonna, on prit un verre de thé et on se dirigea vers la maison de Klaouzoff.

— Écartez-vous! cria le juge à la foule.

En entrant dans la maison, le juge d'instruction se mit tout d'abord à examiner la porte de la chambre à coucher. Cette porte était en sapin, et peinte en jaune: pas la moindre trace pouvant servir d'indication pour l'enquête. On l'ouvrit.

— Je prie ceux dont la présence ici n'est pas nécessaire de se retirer, dit le juge, lorsque, après force craquements, la porte à grand fracas céda enfin à la hache et au ciseau. Je les en prie dans l'intérêt même de l'enquête... Monsieur le commissaire, vous ne laisserez entrer personne!

Tchoubikoff, son secrétaire et le commissaire, l'un après l'autre, pénétrèrent non sans quelque hésitation dans la chambre. Voici le spectacle qui s'offrit à leurs yeux. Devant l'unique fenêtre était placé un grand lit en bois avec un énorme édredon dessus. Sur cet édredon chiffonné, il y avait une couverture en désordre. L'oreiller, enveloppé d'une taie en percale, traînait par terre. Devant le lit, une petite table avec une montre en argent, une pièce de 20 copecks et des allumettes ordinaires. Point d'autres meubles dans la chambre que le lit, la petite table et une chaise unique. Sous le lit, le commissaire découvrit une vingtaine de bouteilles vides, un vieux chapeau de paille et un gros flacon de deux litres, rempli d'eau-de-vie. Sous la table gisait une boîte couverte de poussière, Ayant embrassé la chambre d'un coup d'œil, le juge d'instruction se renfrogna et rougit.

— Gredins! fit-il en serrant les poings.

— Mais où est donc Marc Ivanitch? demanda à voix basse Dukovski.

— De quoi vous mêlez-vous? lui dit Tchoubikoff durement. Veuillez examiner le parquet!... C'est la seconde fois que le cas se présente dans ma carrière, Ergraf Kouzmitch, ajouta-t-il en s'adressant au commissaire et en baissant la voix. — En 1870, notamment... Mais vous devez vous en souvenir... L'assassinat du commerçant Portretoff. Même procédé. Les gredins l'ont assassiné et ont sorti le cadavre par la fenêtre...

Tchoubikoff s'approcha de la fenêtre, écarta le rideau et tira doucement la croisée. Celle-ci s'ouvrit.

— Elle s'ouvre, donc elle n'était pas fermée... Hum... Il y a des traces là. Vous voyez, des traces de genou sur le rebord de la fenêtre. Quelqu'un a pénétré par là du dehors... Il faudra bien examiner la fenêtre.

— Sur le parquet on ne trouve rien de particulier, dit Dukovski. Ni taches, ni égratignures... Rien qu'une allumette suédoise brûlée. La voilà. Si j'ai bonne mémoire, Marc Ivanitch ne fumait pas; au surplus, il se servait toujours d'allumettes ordinaires, jamais de suédoises. Ce bout d'allumette peut servir comme preuve...

— Ah! taisez-vous donc, je vous en prie, interrompit le juge d'instruction avec un geste d'impatience. Allumette, allumette! Je déteste les têtes échauffées! Au lieu de chercher des allumettes, vous auriez mieux fait d'examiner le lit!

Dukovski, après l'examen du lit, déclara:

— Ni taches de sang ou autres, ni déchirures récentes. Sur l'oreiller, des traces de dents. La couver-

ture est tachée d'un liquide ayant l'odeur et le goût de la bière. L'aspect général du lit donne lieu de penser qu'il y a eu lutte.

— Je n'ai pas besoin de vous pour savoir qu'il y a eu lutte : cela se voit assez. On ne vous demande pas cela. Au lieu de chercher des traces de lutte, vous auriez mieux fait...

— Une botte est ici, l'autre n'y est pas.

— Eh bien! qu'est-ce que cela signifie?

— Cela signifie qu'on l'a étouffé pendant qu'il ôtait ses bottes. Il en avait à peine retiré une que...

— Et patati et patata! Qu'est-ce qui vous a dit qu'on l'avait étouffé?

— Il y a des traces de dents sur l'oreiller. L'oreiller lui-même est très chiffonné et rejeté hors du lit, à deux archines (1) et demie...

— Vous n'êtes qu'un bavard! Allons au jardin! Au lieu de fouiller ici, vous auriez mieux fait de regarder un peu dans le jardin. Ici je me serais bien passé de vous.

Dans le jardin, l'instruction s'occupa avant tout d'examiner l'herbe. Elle était piétinée au-dessous de la fenêtre. Un buisson de bardane qui se trouvait tout près du mur, au même endroit, était également abîmé. Dukovski eut la chance d'y découvrir plusieurs menues branches brisées et un petit morceau d'ouate. Sur les boutons de bardane on trouva quelques fils de laine bleu marine.

— Quelle était la couleur de son dernier complet? demanda Dukovski à Psiékoff.

— C'était un complet en toile jaune.

— Parfait. *Eux* alors étaient en bleu.

Quelques boutons de bardane furent coupés et très soigneusement enveloppés dans du papier. A ce moment, arrivèrent le sous-préfet Artzibackeff-Svistakovski et le docteur Tutneff. Le sous-préfet dit bonjour et se mit aussitôt à satisfaire sa curiosité. Le docteur, un homme grand et très maigre, aux yeux caves, au nez long et au menton proéminent, sans saluer personne ni rien demander, s'assit sur un tronc d'arbre, soupira et dit :

— Les Serbes s'agitent encore! Qu'est-ce qu'ils veulent, enfin?... Je ne le comprends pas! O Autriche, Autriche! c'est là ton œuvre!...

L'examen extérieur de la fenêtre n'amena aucun résultat. Celui de l'herbe et des buissons les plus proches de la fenêtre fournit, au contraire, beaucoup d'indications utiles. Par exemple, Dukovski put suivre sur l'herbe une longue traînée de taches sombres qui allaient de la fenêtre à plusieurs sagènes (2) dans la profondeur du jardin. Elle se terminait par une grande tache brune, sous un buisson de lilas. Sous ce même buisson on découvrit, en outre, une botte qui s'appariait justement avec la botte trouvée dans la chambre à coucher.

— C'est du sang, fit Dukovski, en examinant les taches. Au mot « sang », le médecin se leva et, paresseusement, jeta un regard superficiel sur les taches.

— Oui, du sang, murmura-t-il.

— Il n'a donc pas été étouffé, si c'est du sang! dit Tchoubikoff en jetant à Dukovski un coup d'œil ironique.

— On l'a étouffé dans sa chambre, mais ici, craignant qu'il ne retrouvât la vie, on l'a frappé avec quelque instrument tranchant. La tache sous le buisson montre qu'il est resté là assez longtemps, pendant que les assassins cherchaient le moyen de le sortir du jardin.

— Soit, et la botte?

— La botte confirme encore davantage mon hypothèse qu'on l'a tué pendant qu'il se déchaussait pour aller au lit. Il n'a réussi qu'à ôter une seule botte, tandis que l'autre, c'est-à-dire celle-ci, il ne l'avait retirée qu'à moitié. Elle est tombée, ensuite, d'elle-même de son pied, lorsqu'on a jeté le cadavre par terre.

— Quelle perspicacité! fit Tchoubikoff dédaigneusement. En voilà un moulin à paroles!... Quand apprendrez-vous donc à ne pas ennuyer le monde avec vos raisonnements! Au lieu de raisonner, vous auriez mieux fait de prendre un peu d'herbe maculée de sang pour l'analyse!

L'examen fini, les plans dressés, les instructeurs s'en furent chez le gérant pour rédiger le procès-verbal et pour déjeuner. Tout en déjeunant on causa du crime.

— La montre, l'argent, etc., sont intacts, dit Tchoubikoff. Donc, à n'en pas douter, l'assassinat n'a pas eu le vol pour mobile.

— Et il a été commis par un homme ayant de la culture, ajouta Dukovski.

— D'où concluez-vous cela?

— L'allumette suédoise me le prouve. Les paysans d'ici n'en savent pas encore l'usage. Seuls, les propriétaires terriens, et encore, s'en servent. Soit dit en passant, l'assassin n'était pas seul. Ils s'étaient mis à trois au moins, deux tenant la victime et le troisième l'étranglant. Klaouzoff était très vigoureux et les assassins devaient le savoir.

— A quoi lui aurait servi sa force, si, par exemple, il dormait?

— Il ne dormait pas, puisque les assassins l'ont surpris en train de retirer ses bottes.

— Assez conjecture. Vous feriez mieux de manger.

— Pour moi, Monsieur, fit le jardinier Efrem en

1. L'archine vaut 0m,77.
2. La sagène vaut 2m,13.

posant le samovar sur la table, ça ne peut être que Nicolachka qui a fait ce sale coup-là.

— C'est fort possible, dit Psiékoff.

— Qui est-ce, Nicolachka?

— C'est le valet de chambre de monsieur, répondit Efrem. Ce ne peut guère être que lui. C'est un bribrand, Monsieur! Un ivrogne et un noceur comme il n'y en a pas deux! C'est lui qui apportait à monsieur la vodka, c'est lui qui le mettait au lit... Qui donc l'aurait pu tuer, sinon lui! Si j'ose... je vous dirai aussi qu'il s'est vanté un jour, chez le marchand de vin, de tuer monsieur. Tout cela à cause d'Akoulka, à cause d'une femme... C'était la maîtresse de Nicolachka. Elle plut à monsieur, qui se l'adjugea... alors, bien entendu, l'autre se fâcha tout rouge. Il est maintenant à la cuisine, ivre-mort... Il pleure, il dit qu'il regrette monsieur, mais il ment.

— Pour Akoulka on peut bien se fâcher, en effet, dit Psiékoff. C'est une femme de soldat, une simple paysanne, mais... Ce n'est pas pour rien que Marc Ivanitch l'appelait Nana. Elle a quelque chose qui rappelle Nana, quelque chose qui attire...

— Je l'ai vue, je sais, dit le juge d'instruction en se mouchant dans un mouchoir rouge.

Dukovski rougit et baissa les yeux. Le commissaire commença à tambouriner avec son doigt sur la soucoupe. Le sous-préfet eut un accès de toux et se mit à fouiller dans sa serviette. Seul, le médecin demeura indifférent aux noms d'Akoulka et de Nana. Le juge fit amener Nicolachka. Celui-ci, un grand gaillard à la figure longue et ravagée par la petite vérole, à la poitrine creuse, un vieux veston de son maître sur le dos, entra et salua jusqu'à terre le juge. Son visage, mal réveillé encore, portait des traces de larmes. Il était ivre et se tenait à peine sur ses pieds.

— Où est monsieur? lui demanda Tchoubikoff.

— On l'a tué, Votre Haute Noblesse.

Cela dit, Nicolachka se mit à cligner des yeux et à pleurer.

— Nous le savons, on l'a tué. Mais où est-il maintenant? Où est son corps?

— On dit qu'on l'a sorti par la fenêtre et enterré dans le jardin.

— Hum!.. Les résultats de l'instruction sont déjà connus à la cuisine... Ce n'est pas bien... Dis, mon ami, où as-tu été la nuit où l'on a tué monsieur, c'est-à-dire samedi?

Nicolachka leva la tête, tendit le cou et réfléchit.

— Je ne sais pas, Votre Haute Noblesse, dit-il. J'étais ivre et je ne me rappelle plus.

— Un alibi! chuchota Dukovski, en souriant et en se frottant les mains.

— Ah!... mais pourquoi y a-t-il du sang sous la fenêtre de la chambre de monsieur?

Nicolachka leva encore la tête et réfléchit.

— Réfléchis vite! fit le sous-préfet.

— Tout de suite. Ce sang-là, ce n'est rien du tout, Votre Haute Noblesse. J'ai tué une poule. Je l'égorgeais simplement comme d'habitude, mais la voilà qui s'échappe de mes mains et qui se sauve en courant. De là ce sang...

Efrem a déposé qu'en effet Nicolachka tue des poules chaque soir et en divers endroits, mais personne n'a encore vu une poule à moitié égorgée courir à travers un jardin, bien qu'on ne puisse pas nier absolument la possibilité de ce fait.

— Un alibi! sourit Dukovski. Et quel alibi stupide!

— Tu as fréquenté Akoulka?

— Oui.

— Monsieur te l'a prise?

— Non. C'est M. Psiékoff qui a décidé Akoulka à me quitter, et c'est à M. Psiékoff que monsieur l'a prise. Voilà comment les choses se sont passées.

Psiékoff devint confus et se mit à frotter son œil gauche. Dukovski le regarda fixement, vit son trouble et frissonna. Il aperçu sur le gérant un pantalon bleu auquel il n'avait prêté jusque-là aucune attention. Ce pantalon lui rappela les fils bleus trouvés dans les buissons de bardane. A son tour Tchoubikoff regarda Psiékoff d'un œil soupçonneux.

— Tu peux t'en aller, dit-il à Nicolachka. Maintenant, monsieur Psiékoff, permettez-moi de vous poser une question. Vous étiez là, sans doute, la nuit du samedi au dimanche?

— Oui, et j'ai soupé à dix heures avec Marc Ivanitch.

— Et après?

Psiékoff se troubla et se leva de table.

— Après... après... Je ne me rappelle plus, en vérité, murmura-t-il. J'ai beaucoup bu ce soir-là... Je ne me rappelle plus où et quand je me suis endormi... Qu'avez-vous tous à me regarder ainsi? Comme si c'était moi qui l'eusse tué!

— Où vous êtes-vous réveillé?

— Je me suis réveillé dans la cuisine des domestiques, sur le four... Tout le monde peut en témoigner. Comment m'étais-je trouvé sur le four, c'est ce que je ne sais pas.

— Ne vous émotionnez pas tant!... Vous avez connu Akoulka?

— Il n'y a là rien de particulier.

— C'est après vous avoir quitté, vous, qu'elle est devenue la maîtresse de Klaouzoff?

— Oui... Efrem, apporte donc encore des champignons! Voulez-vous du thé, Ergraf Kouzmitch?

Il se fit un silence lourd, pénible, qui dura environ cinq minutes. Dukovski ne quittait pas de ses yeux aigus la figure pâlie de Psiékoff. Le silence fut interrompu par le juge d'instruction.

— Il faudra, dit-il, aller au château, voir la sœur du défunt, Maria Ivanovna. Peut-être nous donnera-t-elle quelques indications.

Tchoubikoff et son secrétaire remercièrent pour le déjeuner et se rendirent au château. Ils trouvèrent la sœur de Klaouzoff, une vieille fille de quarante-cinq ans, priant devant les icônes familiales. En voyant aux mains des visiteurs des serviettes et des casquettes d'uniforme, elle devint pâle.

— Je vous présente avant tout mes excuses pour avoir interrompu, pour ainsi dire, votre pieuse occupation, dit Tchoubikoff avec un galant salut. Nous venons vous prier... Vous avez sans doute appris déjà... Il y a tout lieu de craindre que monsieur votre frère n'ait été, en quelque sorte, assassiné... La volonté de Dieu, vous savez... Personne n'échappe à la mort, ni les tsars, ni les laboureurs. Ne pourriez-vous pas nous aider dans notre tâche par quelques explications...

— Ah ! ne me demandez rien ! répondit Maria Ivanovna, en pâlissant encore plus et en se couvrant la figure de ses mains. Je ne puis rien vous dire ! Rien ! Je vous en supplie ! Je ne puis rien... Ah ! non, non ! Pas un mot de mon frère ! Je ne dirai rien, rien.

Maria Ivanovna se mit à pleurer et sortit. Les instructeurs se regardèrent, haussèrent les épaules et se retirèrent.

— Satanée femme ! fit Dukovski en quittant le château. Elle sait quelque chose et ne veut rien dire... La bonne doit, à en juger par sa physionomie, savoir aussi quelque chose. Attendez. Nous démêlerons tout !

Le soir, Tchoubikoff et son aide rentraient chez eux, au clair de lune ; assis dans un char à bancs, ils réfléchissaient aux événements de la journée. Tous les deux étaient fatigués et silencieux. Tchoubikoff ne parlait généralement jamais en route, et le bavard Dukovski se taisait pour faire plaisir à son patron. Pourtant, à la fin, il n'y tint plus.

— Que Nicolachka ait participé au crime, *non dubitandum est*, dit-il. Rien que son museau indique assez ce que c'est que ce monsieur. Son alibi le livre pieds et poings liés. Mais il est indubitable, d'autre part, qu'il n'a pas été l'instigateur de l'affaire ; il n'a été qu'un instrument imbécile et payé. Vous ne le croyez pas ?... Le modeste Psiékoff joue dans l'affaire, à son tour, un rôle considérable. Son pantalon bleu, son trouble, la nuit passée sur un four, à cause de sa peur après l'assassinat, son alibi et Akoulka...

Un vrai moulin à paroles ! Allez, allez toujours ! A vous entendre, est assassin quiconque a connu Akoulka ! Eh ! jeune homme, vous devriez encore téter un biberon, et non débrouiller des affaires ! Vous avez, vous aussi, fait la cour à Akoulka, vous êtes donc aussi pour quelque chose dans cette affaire ?

— Vous avez eu, vous aussi, Akoulka pour cuisinière pendant un mois, mais je ne dis rien. La nuit du samedi au dimanche, je vous ai vu, j'ai joué aux cartes avec vous, sans quoi, je vous aurais soupçonné, soyez tranquille. Il ne s'agit pas d'Akoulka, mais de ce mesquin sentiment vilain et lâche, qui est l'amour-propre. Le modeste jeune homme n'a pu souffrir de se voir supplanté. Il a voulu se venger. Puis... Ses grosses lèvres en disent long sur sa sensualité. Vous vous rappelez son air lorsqu'il a comparé Akoulka à Nana ? Qu'il brûle de passion, le gredin, c'est hors de doute. En résumé : amour-propre blessé et passion non satisfaite. Cela suffit pour pousser à l'assassinat. Donc, nous en tenons déjà deux. Mais qui est le troisième ? Nicolachka et Psiékoff maîtrisaient le défunt, mais qui l'a étranglé ! Psiékoff est timide et poltron. Les Nicolachka ne savent pas étouffer avec les oreillers, ils travaillent avec des pioches, des haches... Il y en avait donc un troisième qui étouffait... Mais qui était-ce ?

Dukovski enfonça son chapeau jusqu'aux yeux et se mit à réfléchir.

Il garda le silence jusqu'à ce que le char à bancs se fût arrêté près de la maison du juge d'instruction.

— Eurêka ! fit-il, en entrant et en quittant son pardessus. — Eurêka, Nicolaï Ermolaïtch ! Je m'étonne que cela ne me soit pas venu à l'esprit plus tôt. Savez-vous qui est le troisième ?

— Laissez-moi tranquille ! Le souper est servi, justement. Asseyez-vous à table !

Le juge et Dukovski s'attablèrent. Dukovski se versa un petit verre de vodka, se leva, se redressa, et, les yeux brillants, il dit :

— Sachez donc que le troisième, le complice de Psiékoff et de Nicolachka, l'étouffeur, était une femme !... Oui ! J'ai nommé la sœur du défunt, Maria Ivanovna.

Tchoubikoff avala sa vodka de travers, s'ébroua et regarda fixement Dukovski.

— Vous... Votre tête... Vous n'êtes pas malade ?

— Pas le moins du monde. Mais soit. Je suis fou, bien. Pourtant, comment expliquerez-vous son trouble à notre arrivée ? Son refus de dire quoi que ce soit ? Ce n'est rien, cela ? Soit. Mais rappelez-vous dans quels termes elle vivait avec son frère. Elle le haïssait. Elle, une croyante, une vieille dévote, lui, un impie et un débauché !... De là, cette haine pour lui. Il avait, dit-on, réussi à lui persuader qu'il était un ange de Satan. Il faisait du spiritisme en sa présence.

— Eh bien ! qu'est-ce que cela prouve ?

— Vous n'y êtes pas ? Elle, croyante de la vieille tradition orthodoxe, elle a tué son frère par fanatisme.

Elle a arraché une mauvaise herbe, châtié un débauché; elle a, de plus, délivré le monde de l'Antéchrist : c'est là un grand acte religieux dont elle se glorifie. Oh! vous ne connaissez pas ces vieilles filles, ces sectaires ultra-orthodoxes! Lisez Dostoïevski, voyez ce qu'écrivaient Lieskoff, Petcherski! C'est elle, elle! C'est elle qui étranglait. Oh! la femme cauteleuse! N'est-ce pas pour nous dépister qu'elle se tenait devant ses icônes, lorsque nous sommes entrés!... « Je ferai semblant de prier, pensait-elle, ils croiront que je suis tranquille et que je ne les attends pas! » C'est le système de tous les novices du crime. Mon cher Nicolaï Ermolaïtch, donnez-moi cette affaire! Laissez-moi la mener à sa fin. Cher Nicolaï Ermolaïtch! Je l'ai commencée, laissez-moi la finir.

Tchoubikoff hocha la tête et se renfrogna.

— Je me débrouillerai bien moi-même, dit-il. Ne vous mêlez pas de ce qui ne vous regarde pas. Écrire sous ma dictée, voilà votre affaire.

Dukovski rougit, fit claquer la porte et sortit.

— Très intelligent, le coquin, très fort, murmura Tchoubikoff en le suivant du regard. Mais il s'emballe trop. Il faudra lui acheter un porte-cigarettes à la foire, en cadeau.

Le lendemain, on amena devant le juge d'instruction un jeune paysan de Klaouzovka, avec une grosse tête et un bec-de-lièvre. Ce garçon, qui déclara être le berger Danilka, fit une très intéressante déposition.

— J'étais un peu gris, dit-il. J'étais resté jusqu'à minuit chez ma commère. En rentrant, ivre que j'étais, j'ai voulu me baigner dans la rivière. Je suis entré dans l'eau. Tout à coup, je vois sur la digue deux hommes qui portent quelque chose de noir. « Tiou! » leur criai-je. Ils prirent peur et de toute la force de leurs jambes s'enfuirent vers les potagers de Makarievo. Je veux être tué par Dieu si ce n'était pas M. Klaouzoff qu'on portait.

Le même jour, dans l'après-midi, Psiékoff et Nicolachka furent arrêtés et mis en prison dans le chef-lieu du district.

II

Douze jours se passèrent.

C'était un matin. Le juge d'instruction, Nicolaï Ermolaïtch, était chez lui, assis à une table recouverte d'un tapis vert et feuilletant l'affaire Klaouzoff. Dukovski, tel un loup dans sa cage, marchait de long en large dans la pièce.

— Vous êtes convaincu de la culpabilité de Nicolachka et de Psiékoff, disait-il, en tiraillant nerveusement sa barbe juvénile. Pourquoi ne voulez-vous donc pas admettre celle de Maria Ivanovna? Il vous faut des preuves, quoi?

— Je ne dis pas que je ne sois pas convaincu. Je suis convaincu, mais j'ai peine à croire. Les preuves manquent, il n'y a contre elle que des présomptions tirées de la philosophie : fanatisme, etc.

— Vous voudriez une cognée, vous, et des draps ensanglantés!... Juristes! Eh bien, je vais vous en fournir, des preuves, moi. Vous cesserez de négliger le côté psychologique de l'affaire! Votre Maria Ivanovna ira en Sibérie, j'en réponds. Si la philosophie ne vous suffit pas, j'ai quelque chose de plus matériel. Cela vous montrera combien un philosophe a raison. Laissez-moi seulement faire une tournée dans les environs.

— Qu'est-ce que c'est, votre preuve?

— C'est l'allumette suédoise, Monsieur. Vous l'aviez oubliée? Moi, non! Je saurai qui l'avait allumée dans la chambre du défunt. Et ce n'est certainement pas Nicolachka, ni Psiékoff, chez lesquels on n'a pas trouvé d'allumettes au cours des perquisitions. C'est donc le troisième, c'est-à-dire Maria Ivanovna! Et je le prouverai! Laissez-moi faire seulement une tournée dans le district, laissez-moi me renseigner.

— Eh bien! soit... Asseyez-vous. Procédons aux interrogatoires!

Dukovski s'assit et fourra son long nez dans les papiers.

— Introduisez Nicolachka Tétékhoff! ordonna le juge d'instruction.

On introduisit Nicolachka. Il était pâle et maigre comme un éclat de bois. Il tremblait.

— Tétékhoff! fit Tchoubikoff. En 1879 vous étiez condamné par le juge du premier arrondissement, pour vol, à l'emprisonnement. En 1882, vous avez subi la même condamnation. Nous savons tout.

La figure de Nicolachka exprima la stupéfaction. L'omniscience du juge d'instruction l'étonnait. Mais bientôt son étonnement fit place à une douleur extrême. Il se mit à sangloter et demanda la permission d'aller se débarbouiller et se remettre. On l'emmena.

— Introduisez Psiékoff! ordonna le juge d'instruction.

On introduisit Psiékoff. Le jeune homme avait beaucoup changé durant les derniers jours. Il avait maigri et pâli, ses yeux exprimaient une morne apathie.

— Asseyez-vous, Psiékoff, dit Tchoubikoff. J'espère que cette fois vous serez raisonnable et que vous ne mentirez plus, comme vous l'avez fait jusqu'à présent. Jusqu'ici, en effet, vous avez nié, malgré l'abondance des preuves qui vous accablent, votre participation à l'assassinat de Klaouzoff. Cela est imprudent. L'aveu atténuerait la peine. Si vous n'avouez pas aujourd'hui, demain il sera trop tard. Allons, racontez-nous...

— Je ne sais rien... Et vos preuves, je ne les connais pas, dit Psiékoff à voix basse.

— Eh bien! permettez-moi alors de vous exposer comment l'affaire s'est passée. Samedi soir, vous étiez avec Klaouzoff dans sa chambre à coucher et buviez avec lui de la vodka et de la bière (Dukovski enfonça son regard dans la figure de Psiékoff et le dévisagea durant tout le monologue). Nicolachka vous servait. A minuit, Marc Ivanitch vous a dit qu'il désirait se coucher, car il se couchait toujours à minuit. Comme il ôtait ses bottes et vous donnait ses ordres pour le lendemain, vous et Nicolachka, sur un signe convenu d'avance, avez saisi votre maître par les épaules et l'avez renversé sur le lit. L'un de vous s'assit sur sa tête, l'autre sur ses jambes. A ce moment, entra une femme que vous connaissez, vêtue de noir et qui avait arrêté avec vous, par avance, son rôle dans ce crime. Elle saisit l'oreiller et se mit à étouffer la victime. Au cours de la lutte, la bougie s'éteignit. La femme tira de sa poche une boîte d'allumettes suédoises et ralluma la bougie. N'est-ce pas?... Je lis sur votre visage que je dis la vérité. Mais continuons... Après l'avoir étranglé et vous être assurés qu'il ne respirait plus, vous et Nicolachka l'avez sorti par la fenêtre et déposé près des buissons de bardane. De crainte qu'il ne se ranimât, vous l'avez frappé avec quelque chose de tranchant. Ensuite, vous l'avez transporté sous le buisson de lilas, puis vous êtes allés, après avoir franchi la haie, le long de la route, jusqu'à la digue. Là, un moujik vous a effrayés... Mais qu'avez-vous donc?...

Psiékoff, pâle comme un linge, s'était levé et chancelait.

— Je suffoque! dit-il. Soit! J'avoue. Mais laissez-moi sortir, je vous en prie.

On emmena Psiékoff.

— Enfin, tout de même, il a fini par avouer, dit Tchoubikoff, en dégourdissant ses membres avec délice. Il s'est trahi! Mais l'ai-je assez accablé!...

— Et la femme en noir, il ne la nie pas non plus, fit Dukovski en riant. Avec cela l'allumette suédoise me tracasse. Je n'y tiens plus. Je m'en vais. Au revoir.

Dukovski mit sa casquette et s'en alla. Tchoubikoff commença l'interrogatoire d'Akoulka. Celle-ci déclara qu'elle ne savait rien du tout.

— Je n'ai fauté qu'avec vous, jamais avec un autre, dit-elle en jouant de la prunelle.

Vers six heures du soir rentra Dukovski. Il était plus ému qu'il ne l'avait jamais été. Ses mains tremblaient tellement qu'il ne pouvait pas déboutonner son pardessus. Ses joues étaient colorées; il était visible qu'il apportait des nouvelles.

— *Veni, vidi, vici!* dit-il en entrant précipitamment dans le cabinet de Tchoubikoff et en se laissant tomber dans un fauteuil. Je jure sur mon honneur que je commence à croire à mon génie. Écoutez-moi ceci; que le diable vous emporte! Écoutez et admirez, patron! C'est risible et c'est triste! Nous en avons déjà trois, n'est-ce pas? Eh bien! je viens d'en trouver un quatrième, ou plutôt une quatrième, car c'est encore une femme!... Et quelle femme! je donnerais dix ans de ma vie pour pouvoir toucher une seule fois à ses épaules! Mais... écoutez! Je suis allé à Klaouzovka; j'en ai fait le tour, entrant dans toutes les boutiques, chez tous les épiciers, chez tous les marchands de vin, demandant partout des allumettes suédoises. Partout on me répondait: « Nous n'en avons pas. » Vingt fois je perdis l'espoir, et vingt fois je repris confiance. J'errai toute la journée, et, il y a à peine une heure, j'ai trouvé ce que je cherchais, à trois verstes d'ici. On me donne un paquet contenant dix boîtes. Mais il en manque une. Tout de suite, moi : « Qui est-ce qui a acheté cette boîte? — C'est une telle. Elle aime ces allumettes pour le bruit qu'elles font. » Mon cher petit pigeon!... Nicolaï Ermolaïtch!... Ce que peut faire parfois un homme expulsé du séminaire, et qui a lu beaucoup Gaboriau, c'est extraordinaire! Dès aujourd'hui je commence à avoir de l'estime pour moi!... Oufff! Eh bien! allons!

— Mais où donc?

— Mais chez elle, chez la quatrième complice. Dépêchons-nous, car je brûle d'impatience! Savez-vous qui c'est? Devinez un peu! C'est la jeune femme de notre commissaire de police, le vieux Ergraf Kouzmitch, Olga Petrovna, — voilà qui c'est! C'est elle qui a acheté cette boîte d'allumettes suédoises!

— Vous... tu... vous... tu es fou?

— Mais c'est clair, cela! D'abord, elle fume. Ensuite, elle était plongée jusqu'aux oreilles dans un violent amour pour Klaouzoff. Il a dédaigné son amour et cela pour une Akoulka. Vengeance. Maintenant, je me souviens de les avoir trouvés, un jour, à la cuisine, derrière un paravent. Elle disait sa passion à Klaouzoff, qui fumait et lui lançait la fumée dans la figure... Mais partons! Et dépêchons-nous. Il commence à faire nuit... Allons!

— Je ne suis pas encore fou au point de déranger une honnête femme au milieu de la nuit pour un vaurien de ton acabit!...

— Une honnête femme!... Vous êtes une chiffe, mon cher, et non un juge d'instruction! Je n'ai jamais osé vous injurier, mais vous m'y forcez aujourd'hui. Une chiffe! Une robe de chambre! Allons, Nicolaï Ermolaïtch, mon petit pigeon, je vous en prie.

Le juge fit un geste de dénégation et cracha.

— Je vous en prie, non pour moi, pour la justice! Je vous en supplie, enfin? Faites-moi ce plaisir, ce sera le premier et le dernier!

Dukovski s'agenouilla devant son chef.

— Nicolaï Ermolaïtch! Soyez gentil! Vous me traiterez de lâche, de canaille, si je me trompe au sujet de cette femme! C'est que l'affaire est extraordinaire! C'est un roman! Votre gloire se répandra dans toute le Russie! On vous fera juge d'instruction pour les affaires particulièrement importantes. Comprenez donc cela, vieillard déraisonnable!

Le juge fronça les sourcils, et, d'un geste indécis, tendit la main vers son chapeau.

— Eh! que le diable t'emporte! Allons! fit-il.

Il faisait déjà nuit lorsque le char à bancs du juge d'instruction s'arrêta devant le perron du commissaire de police.

— Mufles que nous sommes! dit Tchoubikoff en touchant la sonnette. Nous dérangeons les gens.

— Ce n'est rien, ce n'est rien!... Allez, sonnez! Nous dirons qu'un ressort de notre voiture s'est cassé.

Sur le seuil, Tchoubikoff et Dukovski se trouvèrent devant une grande et assez forte femme, d'environ vingt-trois ans, aux cheveux et aux sourcils noirs comme du jais, aux lèvres grasses et rouges.

— Ah! très aimable à vous! dit-elle avec un sourire cordial. Vous arrivez juste pour le souper. Mon Ergraf Kouzmitch n'est pas là. Il s'est attardé chez le pope... Mais nous nous en passerons... Asseyez-vous!... Vous revenez d'une enquête?

— Oui... Et nous avons eu un petit accident. Un ressort de ma voiture s'est cassé, dit Tchoubikoff, en entrant dans le salon et en s'asseyant dans un fauteuil.

— Brusquez... assommez-la de votre question! lui souffla Dukovski à l'oreille! Assommez-la!

— Un ressort s'est cassé... Hum!... oui... Alors, nous sommes venus ici...

— Assommez-la, vous dis-je. Elle comprendra si vous traînez de cette façon.

— Alors, parle toi-même et laisse-moi tranquille! murmura Tchoubikoff en se levant et en allant à la fenêtre. Je ne puis pas. C'est toi qui as imaginé cette affaire; tire-t'en maintenant comme tu pourras.

— Oui, un ressort... commença Dukovski en s'approchant de la femme du commissaire de police et en fronçant son grand nez. Nous ne venons pas pour souper ni pour voir Ergraf Kouzmitch. Nous venons pour vous demander, Madame, où se trouve Marc Ivanitch que vous avez assassiné?

— Comment? Quel Marc Ivanitch? bégaya la femme du commissaire; et son visage, instantanément, s'empourpra. Je ne comprends pas.

— Je vous le demande au nom de la loi! Où est Klaouzoff?... Nous savons tout!...

— Par qui? demanda à voix basse la femme du commissaire, incapable de supporter le regard de Dukovski.

— Veuillez nous dire où il est!

— Mais comment savez-vous qu'il est ici? Qui vous l'a dit?

— Nous savons tout! Je vous parle au nom de la loi.

Le juge d'instruction, encouragé par le trouble de la femme du commissaire, s'approcha d'elle et dit :

— Dites-nous où il est, et nous nous en irons. Autrement, nous...

— Mais quel besoin avez-vous de le savoir?...

— A quoi bon ces questions, Madame? Nous vous demandons de nous dire où il est! Vous tremblez et vous êtes troublée. Oui, il a été assassiné et assassiné par vous! Vos complices vous ont trahie!

La femme du commissaire pâlit.

— Allons! dit-elle à voix basse, en tordant ses mains. Il est caché chez moi, dans le pavillon des bains. Mais, pour Dieu, ne dites rien à mon mari! Je vous en supplie! Il ne survivrait pas à ce coup.

La femme du commissaire prit au mur une grande clé et conduisit ses visiteurs dans la cour. Dehors, il faisait nuit et une petite pluie tombait. Tchoubikoff et Dukovski suivaient leur hôtesse, marchant dans l'herbe haute, respirant le parfum du chanvre sauvage et l'odeur des eaux ménagères qui clapotaient sous leurs pieds. La cour était grande. Maintenant on enfonçait dans de la terre labourée. Des silhouettes d'arbres surgirent dans les ténèbres; et entre les troncs apparut une petite maison à la cheminée penchée.

— C'est le pavillon des bains, dit la femme du commissaire. Mais je vous en supplie, ne dites rien à personne!

S'étant approchés du pavillon, Tchoubikoff et Dukovski virent à la porte un énorme cadenas.

— Préparez la bougie et les allumettes! chuchota le juge d'instruction à son secrétaire.

La femme du commissaire ouvrit la porte et fit entrer les visiteurs dans le pavillon. Dukovski frotta une allumette et éclaira la première salle. Là, au milieu, se dressait une table, sur laquelle, à côté d'un petit samovar rondelet, il y avait une soupière avec du potage aux choux refroidi et les restes d'une sauce.

Dans la salle suivante, une autre table supportait un grand plat avec un jambon, un flacon de vodka, des assiettes, des couteaux, des fourchettes.

— Mais où est donc... l'assassiné? demanda le juge d'instruction.

— Il est tout en haut, sur la première planche! murmura la femme du commissaire, toute pâle et tremblante.

Dukovski, la bougie à la main, grimpa les marches jusqu'en haut. Là, il découvrit un long corps humain, couché sur un grand édredon et immobile. Le corps faisait un léger bruit avec son nez.

— On se moque de nous, sapristi! cria Dukovski. Ce n'est pas lui. C'est quelque imbécile vivant! Eh! vous, là, qui êtes-vous, que le diable vous emporte!

Le corps aspira l'air, en sifflant, et remua. Dukovski le heurta du coude. Le corps leva les mains, se tendit, souleva la tête.

— Qui est là? demanda une voix de basse, lourde et enrouée? Qu'est-ce que tu veux?

Dukovski approcha la bougie du visage de l'inconnu et poussa un cri. Dans ce nez écarlate, dans ces cheveux ébouriffés, non peignés, dans ces moustaches noires comme du jais, dont une, gaillardement retroussée, pointait vers le plafond, il avait reconnu le sous-lieutenant Klaouzoff.

— Vous... Marc... Ivanitch! Impossible!

Le juge d'instruction regardait en haut et restait figé sur place.

— Oui, c'est moi. Et vous...c'est vous, Dukovski!... Que diable venez-vous faire ici? Et là, en bas, quel autre museau encore?... Ah! mes petits pères! Le juge d'instruction! Par quel enchaînement de circonstances vous trouvez-vous ici?..

Klaouzoff descendit précipitamment les marches et étreignit Tchoubikoff dans ses bras. Olga Petrovna s'esquiva par la porte.

— Par quel hasard?... Buvons, sapristi! Tra-ta-ti-to-tom... Buvons! Qui vous a conduits? Comment avez-vous su que j'étais ici? D'ailleurs, cela n'a pas d'importance. Buvons!

Klaouzoff alluma une lampe et remplit trois petits verres de vodka.

— Mon cher ami, je ne te comprends pas, fit le juge, en écartant les bras d'un geste de stupéfaction. Est-ce toi ou un autre?

— Laisse donc... Tu veux faire de la morale! Inutile! Jeune Dukovski, vide ton verre! Passons donc, amis, cette vie gaiement... Mais qu'avez-vous à me regarder? Buvez!

— Tout de même, je ne comprends pas ce que tu fais ici, dit le juge, en vidant machinalement son verre.

— Pourquoi ne resterais-je pas ici, si j'y suis bien?

Klaouzoff vida son verre et mangea un morceau de jambon.

— Je suis, comme tu vois, chez la femme du commissaire. Dans un trou, dans un endroit perdu, comme un diable. Bois! J'ai eu pitié d'elle, ami! J'en ai pitié, et voilà que je demeure ici, dans un pavillon, abandonné, comme un ermite. Je m'empiffre. La semaine prochaine, je compte partir... J'en ai assez comme cela.

— Incroyable, fit Dukovski.

— Qu'est-ce qu'il y a d'incroyable là dedans?

— Incroyable! Pour Dieu! comment votre botte s'est-elle trouvée dans le jardin?

— Quelle botte?

— Nous avons trouvé une botte dans votre chambre à coucher, et l'autre dans le jardin.

— Pourquoi voulez-vous savoir cela? Ce n'est pas votre affaire! Mais buvez-donc, que diable! Puisque vous m'avez réveillé, buvez donc! Une intéressante histoire, mon ami, que celle de cette botte. Je ne voulais pas aller chez Olga. J'étais un peu gris, et puis je ne voulais pas... Elle arrive là sous ma fenêtre, et se met à me gronder... Mais, comme les femmes savent le faire... en général. Moi, un peu gris, et sans bien comprendre ce que je faisais, j'ai lancé sur elle ma botte... « Ha! ha! ça t'apprendra à grogner! Quoi? » Elle entra par la fenêtre, alluma la lampe, et se mit à taper sur moi. Puis, lorsqu'elle m'a suffisamment rossé, elle m'emmène ici et m'enferme. Je m'empiffre maintenant... Amour, vodka et mangeaille!... Mais où allez-vous? Tchoubikoff, où vas-tu?

Le juge d'instruction cracha et sortit. Derrière lui, tête basse, marchait Dukovski. Tous les deux, silencieux, montèrent sur leur char à bancs et s'en allèrent. Jamais la route ne leur avait semblé aussi longue et ennuyeuse. Tous les deux se taisaient. Tchoubikoff, durant toute la route, tremblait de colère. Dukovski cachait sa figure dans le col de son pardessus, comme s'il craignait que l'obscurité et la fine pluie qui tombait ne vissent la honte peinte sur son visage.

Au retour, le juge d'instruction trouva chez lui le docteur Tutneff qui, assis à une table, soupirait profondément et feuilletait la *Niva*.

— Quelles histoires dans le monde, dit-il, en allant au-devant du juge d'instruction et en souriant tristement. L'Autriche fait encore, tu sais... Et Gladstone aussi, en quelque sorte...

Tchoubikoff jeta son chapeau sous la table et tressaillit.

— Squelette du diable! Laisse-moi tranquille! Je t'ai dit mille fois de me laisser la paix avec ta politique. Au diable la politique!... Et toi, ajouta Tchoubikoff en se tournant vers Dukovski, et toi, je ne te pardonnerai de ma vie.

— Mais... l'allumette suédoise!... Pouvais-je donc savoir?

— Étrangle-toi avec ton allumette! Décampe, et plus vite que cela, ou je ferai de toi le diable sait quoi! Va-t'en.

Dukovski soupira, prit son chapeau et sortit.

— Je vais me griser, décida-t-il, une fois dans la rue; et il s'en alla tristement au cabaret.

La femme du commissaire de police, de retour des bains, trouva au salon son mari.

— Qu'est-ce que le juge d'instruction venait faire chez nous? lui demanda-t-il.

— Il est venu dire qu'on avait retrouvé Klaouzoff. Il n'a pas été assassiné du tout. Il est sain et sauf... Et imagine-toi, on l'a retrouvé chez une femme mariée...

— Eh! Marc Ivanitch, Marc Ivanitch, soupira le commissaire en levant les yeux au ciel. Je te disais bien que la débauche ne te mènerait à rien de bon! Je te le disais bien, et tu ne voulais pas m'écouter!

ANTON TCHÉKHOFF.

Traduit du russe par L. GOUSCHMANN et L. JAUBERT.

THOMAS PAINE

RÉPUBLICAIN [1]

A partir de 1774, aucune des aventures de Thomas Paine ne modifiera ses convictions, dès lors formées. Ainsi, sa biographie intérieure perd presque toute importance quand sa biographie extérieure commence à devenir éclatante.

Ce n'était pas mon projet de raconter celle-ci. Il faut pourtant que j'en donne un raccourci, car cette histoire n'est plus guère connue. Et, d'ailleurs, il est bon de montrer combien l'annonciateur de la république eut de difficulté à se faire entendre, — tant de difficulté, qu'en somme il a échoué. — Ceci confirme bien que sa pensée était neuve pour le temps. Je vais donc suivre, d'une allure rapide, le récit de M. Moncure Conway ; j'y mêlerai seulement quelques réflexions.

Paine débarque en Amérique le 30 novembre 1774. Passer de Londres à New-York, à cette date, c'était changer de ciel, non de royaume. De l'autre côté de l'Océan, le sujet anglais se retrouvait en Angleterre. Rien ne fait alors prévoir au besogneux pèlerin (ni à personne) que les colonies américaines sont à la veille de se constituer en nation distincte, et qu'il arrive à temps pour les y aider. Lorsque, douze ans et demi plus tard, en avril 1787, il s'en retournera vers le pays de sa naissance, cette terre d'Amérique, qu'il aborde aujourd'hui comme un asile temporaire contre la famine, sera devenue sa patrie à jamais. Une nation est notre patrie vraiment, quand ayant discerné les fins qu'elle poursuit, nous les prenons à notre compte ; qui donc parmi les fils des premiers défricheurs de la côte, sera plus authentiquement Américain que ce nouveau débarqué? Ayant découvert d'abord en lui-même les fins assignées à la jeune nation, c'est lui qui les découvre encore à tous les autres. Il est Américain autant que Jérémie est Juif et Démosthène Athénien.

Il commence par donner des leçons à Philadelphie, dans quelques familles où la recommandation de Franklin a du poids. Bientôt un imprimeur-libraire, Robert Aitkin, qui veut lancer un *Magazine*, met la main sur ce garçon actif, éloquent, d'une curiosité encyclopédique, et l'essaye comme rédacteur à tout faire. Thomas Paine rédige à volonté des articles sur l'histoire naturelle, l'agriculture, la mécanique, la morale, dans l'inoffensif *Pennsylvania Magazine*, recueil orné d'emblèmes rustiques, où il n'est permis de toucher ni à la religion, ni à la politique. Il gagne bientôt, comme éditeur, cinquante livres par an, — douze cent cinquante francs. Et, peu à peu, sa vocation de journaliste se déclare. Il frémit d'entrer en contact avec le public ; il prend goût à lui insuffler ses propres sentiments. Il se permet bientôt certains lieux communs de morale, sur la noblesse, sur les mariages malheureux, sur la douceur envers les animaux, sur l'esclavage des noirs... Peu à peu, il hausse la voix, d'autant plus bravement qu'il sent un cercle attentif se presser autour de lui. Ce n'est plus un homme seul.

Nul ne songe encore à séparer les colonies de la métropole. Paine le constate en janvier 1775 ; en mars, Franklin assure publiquement que jamais colon d'Amérique, « ivre ou à jeun », n'émit cette opinion ; en mai, George Washington désavoue une telle entreprise comme une félonie. Cependant, la nécessité intervient et dément les hommes... Le 19 avril, une collision avait éclaté à Lexington, comme par hasard ; sept Américains étaient tombés sous une décharge de mousqueterie des soldats anglais. Dès lors, l'effervescence commence, non contre le roi lointain qui trône à Londres, mais contre ses officiers, qui, souvent, sont des brigands. Jusqu'où faudra-t-il aller pour obtenir de vivre en paix? Que se propose-t-on? Personne ne le sait ; le peuple américain n'a pas plus de projets qu'un homme pris à la gorge et qui se débat... Alors, le rédacteur du paisible *Pennsylvania Journal*, qui est nouveau en Amérique et qui s'étonne encore de n'apercevoir de tous côtés qu'exploitation et oppression, articule enfin le mot décisif : « Quand je réfléchis à ces actes d'inhumanité, je n'hésite pas un moment à croire que le Tout-Puissant veut définitivement *séparer* l'Amérique de la Grande-Bretagne. Qu'on appelle ceci *Indépendance*, ou de tout autre nom qu'on voudra, si c'est la cause de Dieu et de l'humanité, elle prévaudra. » (18 octobre 1775.) L'article était dirigé

[1] Voir les Revues des 20 et 27 avril et 4 mai.

principalement contre la Traite des Noirs, et signé *Humanus*. Et, en effet, ce n'est pas du tout un manifeste politique ; c'est l'imprécation d'un humanitaire chrétien, révolté contre l'inhumanité du monde, et qui s'en prend, comme c'est l'usage, au gouvernement. Ainsi Polyeucte, dans la tragédie, ne croit pas faire de politique lorsqu'il maudit l'empereur Décie, « tigre altéré de sang », et prophétise que « son heure est venue ».

Mais le mot d' « indépendance » une fois lâché, Thomas Paine est entraîné à se délivrer de toute sa pensée d'un coup. Autonomie et république à la fois : toute cette utopie, toute cette songerie que le plébéien quaker caressait, l'été dernier, dans les rues de Londres, voici que les événements offrent un joint par où elle peut entrer dans la réalisation probable, prochaine. L'heure sonne... D'ailleurs, l'incertitude où il voit les autres hommes est une mise en demeure pour l'homme qui a la certitude. Paine dira plus tard : C'est la cause de l'Amérique qui, tout d'un coup, a fait de moi un auteur.

Il compose donc de verve, dans l'automne de 1775, un long pamphlet qui contient en même temps tout le système de la politique républicaine, avec l'exposé des moyens pratiques de l'inaugurer, alors, en ce pays. L'ouvrage paraît le 10 janvier 1776, sous ce simple titre : « COMMON SENSE, *adressé aux habitants de l'Amérique du Nord.* » *On le trouve chez Robert Bell, au prix de deux shillings.* — Il n'y avait guère plus d'un an que Paine, en quête d'un gagne-pain et ignorant de sa voie, avait posé le pied sur le sol d'Amérique.

Le *Sens Commun* jaillit comme un éclair au travers des nuées. C'était la parole qui convenait aux gens et au moment. L'effet en fut prodigieux. « Pour la première fois, dit un critique anglais, on parlait politique pour des millions d'hommes, et pour la première fois des millions d'hommes entendirent. » Les colons aperçurent soudain ce qu'ils voulaient, et que ce qu'ils voulaient était possible. Si on se demande comment Paine, fraîchement arrivé d'Angleterre, et le public américain se sont abouchés ainsi, du premier coup, il faut se souvenir que la communauté d'origine et de langue, et surtout le lien religieux, prédisposaient les esprits à l'entente, d'un hemisphère à l'autre. Les Quakers de Pennsylvanie retrouvaient leurs principes dans ce missionnaire que le quakérisme anglais leur envoyait. Les « nonconformistes », qui avaient émigré jadis pour fait de religion, et dont le tempérament républicain s'était nourri à méditer la Bible et à fléchir sous l'arbitraire, formaient pour cette Bonne Nouvelle un public préparé.

Au reste, l'écrit de Paine eut plus d'efficacité que lui-même n'en recueillit de renommée. Comme l'auteur avait gardé l'anonyme, beaucoup de gens ne connaissaient point le sieur Thomas Paine, et pourtant se trouvaient tout imprégnés de ses idées. Quand il se présentait dans une réunion, et que son nom n'avait excité nulle attention, « c'est moi *Common Sense* », ajoutait-il, et tout le monde s'empressait, les uns avec des yeux brillants d'enthousiasme, les autres avec des grimaces de fureur. Pour l'argent, il n'en voulut pas toucher, et il dut même contribuer, pour quelques guinées, aux frais de publication de ce livre qui était dans toutes les mains.

*
* *

Le *Sens Commun* ouvrait aux Américains un avenir périlleux. Ils s'y engagèrent. Six mois après que Paine eut parlé, ils se montrèrent convertis, en majorité, à son avis, puisque l'indépendance fut proclamée (4 juillet 1776). George Washington cessait de la tenir pour un acte de félonie, car il s'improvisa chef d'armée, afin de la conquérir. Désormais, c'en était fait des attachements au vieux rivage : on s'aventura.

Quant à l'écrivain qui avait suscité l'effort des Etats, s'il se désintéressait à présent de leur cause, il encourrait le blâme d'avoir lancé par étourderie tout un peuple dans les suprêmes hasards. Mais il fit voir que sa conviction était sérieuse. Il suspendit la publication de son bénin Magazine, et, sans égard pour la réprobation de ses coreligionnaires quakers, prit le fusil. Tout l'automne et l'hiver de 1776, il fit campagne comme simple volontaire ; dans la retraite sur la Delaware, il vit de près les maigres bivouacs, les marches de nuit sous la pluie, les piétinements mornes dans la boue, les jeûnes, les coups de feu, les plaies saignantes et les morts d'adolescents, qui étaient la conséquence et le paiement de telles propositions justes qu'il avait écrites tranquillement à sa table de travail.

Le découragement se mit bientôt dans la troupe de Washington, mal équipée, mal nourrie et non entraînée. La guerre se poursuivait sur plusieurs points à la fois ; on ne savait rien du succès des entreprises auxiliaires, et les mauvaises nouvelles naissaient d'elles-mêmes, à la suggestion du désespoir et de la lassitude.

Aors Paine se constitue l'orateur de l'armée. Il voit avec chagrin que « rien ne circule que de la peur et des mensonges ». Il se met donc à

écrire, aux bivouacs mêmes, sous l'étreinte de la nécessité présente. Ainsi fut commencée la série de ces pamphlets efficaces, appelés des *Crises*, que l'on peut comparer pour l'intensité d'accent et le débrouillement prompt des difficultés, aux *Philippiques* de Démosthène. Les *Crises* se succèdent, à intervalles irréguliers, du 22 novembre 1776 au 29 octobre 1782. La première est une exhortation militaire, à la manière des Anciens ; Washington la fit lire tout haut dans son camp, par pelotons. Une autre est adressée à lord Howe afin de le dissuader, dans l'intérêt même de l'Angleterre, de pousser à fond la campagne ; une autre intéresse le public américain à l'indigence lamentable des soldats ; une autre a pour objet de réfuter, au profit de l'accord fédéral, les préjugés autonomistes de tel Etat particulier ; une autre, comme on est au bord de la banqueroute, propose des moyens pratiques pour le raffermissement du crédit ; une autre, après le succès de la guerre, grâce aux secours français, maintient pour l'Amérique l'obligation de rester fidèle à son alliée des mauvais jours ; la dernière, une fois la paix conquise, est un adieu au public, avec une esquisse de l'organisation qu'il est temps de donner à la nation neuve. Chacun de ces écrits légers apporte aux *Insurgents* le réconfort d'une pensée constamment lucide. Et cette lucidité est immédiate : Paine écrit sous le premier choc des événements. Il est avec Washington à Valley-forge, parmi ces cinq mille hommes en qui le chef même n'a plus confiance et qui se blottissent dans des huttes de fange comme des castors ; il va reconnaître en chaloupe la défense du fort Mifflin, sous la canonnade des Anglais, et il ne trouve plus qu'un tas de décombres : ainsi, chaque jour, il constate de ses yeux la débâcle des affaires, et c'est alors qu'il annonce que la cause de l'Indépendance va l'emporter, que les Anglais sont à bout. Et l'événement ne dément pas son pronostic.

Un épisode significatif est le passage de Thomas Paine au secrétariat du comité des Affaires étrangères. Il semblait que le leader de l'opinion en Amérique fût désigné pour piloter la politique extérieure des Etats émancipés par lui. Le congrès lui assigna, le 17 avril 1777, ce poste délicat. Mais on vit, cette fois, que les républicains sont mauvais diplomates. Dans les relations de chancellerie à la mode ancienne, il faut savoir glisser, comprendre à demi-mot, fermer les yeux sur certaines tricheries d'amis, feindre d'accepter comme sincères les affirmations ou les démentis de ceux dont on a besoin ; il faut surtout garder les secrets. Or Paine, journaliste uniquement, ne connaissait pas d'autre maxime que de tirer toutes les questions au grand jour et de prendre son point d'appui dans le public complètement informé. C'était un moderne. Il y avait entre lui et tous les diplomates du temps, notamment Gérard, le chargé d'affaires de France, une différence de points de vue prodigieuse, ou plutôt un écart chronologique. Le gouvernement français, en 1777, n'entendait pas aller jusqu'à l'alliance ouverte avec les Insurgents d'Amérique. Il se contentait de la connivence secrète, négociée par Silas Deane et Beaumarchais, l'auteur de *Figaro*, qui prélevaient tous deux une commission, en bons négociants qu'ils étaient. Mais enfin c'était un appui réel. L'essentiel, pour les intermédiaires (c'est-à-dire leur rémunération), était entendu tacitement. Paine, secrétaire des Affaires étrangères, déclara ignorer cette clause coulée dans l'oreille de son prédécesseur. Menacé par Deane et ses co-intéressés, il eut recours à la publicité, selon sa méthode, et fit passer dans les journaux, comme preuves, quelques documents d'Etat. C'était une faute ; mais expliquée par cette idée paradoxale que le peuple, étant désormais le roi, a droit comme un roi aux confidences de ses commis. Alors Gérard cherche à faire taire le fâcheux, il se plaint au Congrès, le 5 janvier 1779 ; le Congrès intimidé par le risque d'aliéner le gouvernement français, s'empresse de déférer, et désavoue le secrétaire des Affaires étrangères. Paine, qui ne comprend point, démissionne le 7 janvier. Mais ce n'est pas tout. Gérard ne comprend point davantage Paine (trop de siècles les séparent), ni cette puissance nouvelle, de la publicité, qui s'élève. Il écrit au comte de Vergennes, à Paris : « Tout moyen de contenir M. Paine serait impossible, attendu l'enthousiasme où l'on est ici pour la puissance de la presse, et faute de lois qui en répriment l'audace. » Mais, puisque dans ce malheureux pays la parole publique a quelque pouvoir, Gérard juge à propos de ménager Paine, journaliste en crédit. Il combine donc de le dédommager, par une pension, des appointements dont le voici frustré ; et ainsi il le fera travailler pour le roi de France. A sa grande surprise, Paine n'accepte point ; c'est là un signe de folie non équivoque... Gérard et Paine, l'ancien monde et le monde nouveau, continuent à ne pas se comprendre...

En effet, c'est une difficulté, d'assigner sa place dans la société à l'homme qui inaugure une fonction non prévue : la fonction de conseiller du Peuple. On ne sait où le caser ; preuve justement que la fonction est nouvelle. Paine dirige le peuple américain, et il ne trouve pas à y

vivre. Il n'a pas de profession ; car ce n'en est pas une que d'apercevoir ce qui est utile à la communauté et de le dire. Et, comme son petit cottage de Bordentown, dont la superficie totale est d'un cinquième d'acre, ne peut le nourrir, il arrive, naturellement, qu'il ne peut s'acheter une paire de bottes... Enfin en 1784, l'assemblée de New-York, en remerciement de ses services, lui fait donation d'une ferme de 277 acres à New-Rochelle, près de New-York. Je trouve une telle récompense tout à fait bien choisie. — « Vous avez aidé le public par quelques idées justes qui vous sont venues à propos, et que vous avez fait circuler ? Eh bien ! prenez ce champ et cultivez la terre. Il n'y a pas lieu de payer à quelqu'un la vérité. Nous nous arrangeons simplement pour que celui qui l'a dite puisse vivre. Du service qu'il nous a rendu nous ne faisons pas un service d'Etat, une servitude. Nous sommes ici ce que nous appelons nous-mêmes des *Cincinnati*, des guerriers d'occasion, des politiques d'occasion, qui, l'occasion une fois passée, retournent à la charrue, parce que la charrue donne le pain quotidien, dont il est certain qu'on aura besoin demain, en république comme sous le roi. Ne voulez-vous point faire comme nous ? »

Paine, cette fois, comprit très bien. Il accepta la ferme, s'y retira, et reprit ses études d'ingénieur au sujet du fameux pont de fer. Car un pont est chose toujours utile.

La vie continuait. La révolution était finie. Il fallait croire que l'office de « guide pour révolutions » était fini de même. Cette révolution d'Amérique avait été si grande et si singulière qu'on ne pouvait conjecturer que les mêmes hommes fussent réservés à voir une autre révolution plus grande encore, plus singulière.

*

C'est simplement le désir de consulter l'Académie des Sciences de Paris sur la construction d'une belle arche en fer de cinq cents pieds, qui ramène Thomas Paine dans l'ancien continent. Il arrive à Paris au commencement de l'été de 1787. Notez cette date, et reconnaissez l'homme qui partout débarque à point nommé pour entendre le fameux sonner. Cependant il est d'abord occupé de questions fort inactuelles. Recommandé en France par le même Franklin qui l'a introduit autrefois en Amérique, il fréquente quelques philosophes amis de Franklin, et compétents sur la mécanique. Ajoutez que ne sachant point parler français, il ne peut avoir qu'un cercle borné. Mais ce petit cercle rassemblé par hasard est, nous le savons aujourd'hui, le premier noyau du parti républicain en France. Ceux qui vont lancer avant l'heure le chant du coq de la république sont justement ces quelques gens d'étude qui, sous le ministère Loménie de Brienne, causent en anglais sur les charpentes de fer ou sur la constitution des Etats-Unis... Outre le marquis et la marquise de La Fayette, patrons de tous les Américains, ce sont le marquis de Condorcet, secrétaire perpétuel de l'Académie des Sciences, géomètre, philosophe, politique, libre esprit, et la jeune marquise de Condorcet, enthousiaste de Paine et qui s'occupe de le traduire ; Jean-Pierre Brissot, plus tard chef de la *Gironde*, alors incertain de sa voie, intelligent, cultivé, d'intention généreuse, naguère journaliste à Londres, voyageur en Amérique pour s'instruire, et maintenant fondateur, à Paris, d'une *Société des Amis des Noirs*, laquelle tâche d'intéresser les gens du monde à une cause dont Paine est le prophète ; — Achille Du Chastellet, jeune officier au cœur ardent, dévot disciple de *Common Sense*, qui le premier placardera sur les murs de Paris un appel à la République. En somme, c'est déjà toute la rédaction future du journal *le Républicain* qui se rencontre et se lie. Il faut probablement y joindre Nicolas Bonneville et même Danton, qu'on retrouve bientôt fort amis de l'émancipateur de l'Amérique. Eux aussi savent l'anglais... Je considère ce moment du contact des esprits comme solennel. C'est alors que la greffe commence à prendre.

Jusqu'en 1792, Thomas Paine partage son temps entre Paris et Londres ; de la première ville il attend la renommée, de la seconde un secours pratique. A Londres, où il peut causer dans la langue de tout le monde, il est très fêté ; le public anglais, public de *sportsmen*, la partie une fois finie, apprécie équitablement les forts joueurs du camp ennemi. Il ne vient à l'idée de personne de bouder Paine de ce qu'il s'est battu contre les troupes du roi. Il s'est bien battu, cela est beau. Et l'ancien ouvrier en corsets de Thetford se trouve « le lion du jour ». Ses anciens amis les radicaux le retrouvent avec joie à la taverne de l'*Ours blanc*, à Piccadilly ; l'aristocratie opposante lui fait accueil. Il noue avec Edmond Burke une amitié qui va se briser bientôt. Cependant à Rotherham, dans le Yorkshire, grâce à la libéralité de quelques industriels qui le commanditent, un atelier se construit, un fourneau s'allume, où le fameux pont de fer enfin va se forger. Paine lui-même y fait retentir le marteau du matin au soir. Rien autre désormais ne l'occupe.

Mais les nouvelles de France donnent secousse sur secousse à quiconque ne se désintéresse pas des luttes pour le droit. Les Sociétés anglaises d'*Etudes constitutionnelles*, d'*Amis de la Révolution*, etc., improvisent des meetings pour acclamer la réunion des Etats Généraux, la chute de la Bastille, la nuit du 4 août. Un frémissement passe dans les parties jeunes du peuple. Les adolescents de quinze à vingt-cinq ans, comme Coleridge, Wordsworth, Southey et les leaders radicaux, lord Stanhope, Price et Priestley manifestent leur enthousiasme.

Le 18 août 1789, le major Cartwright écrit au Président du Comité de Constitution, à Versailles, que « seuls, des cœurs dégénérés pourraient ne pas se dilater d'aise à la nouvelle de ce qui se passe à l'Assemblée nationale ; car les Français ne revendiquent pas leurs droits seulement, mais aussi ceux de l'humanité ». L'opinion, à ce moment, fut que la Révolution française allait se faire avec méthode, certitude et calme, et que le roi s'y prêterait. Paine écrit à Jefferson qu'il constate en France, non sans admiration, « une alliance intérieure entre le peuple et la couronne », — si bien que cette année 1789 sera, pour la France du moins, « une année du monde, une année du Seigneur ». Quant à lui, son ardeur de 1776 s'est réveillée. Il voyage sans cesse de sa forge du Yorkshire à Paris, où il se forge aussi quelque chose. Le 17 mars 1790, lors d'un de ses retours en Angleterre, La Fayette le charge d'un présent symbolique, la clef de la Bastille démolie, dont l'hommage sera fait à Washington, car, ainsi que Paine lui-même l'a dit, « ce sont les principes de l'Amérique qui ont ouvert la Bastille (1) ».

PAUL DESJARDINS.

(A suivre.)

(1) La clef de la Bastille, reçue par Washington avec quelque surprise et montrée par lui à ses visiteurs comme une curiosité (non sans quelque humiliation du chargé d'affaires de France), est encore exposée aujourd'hui au musée Washington, à Mount-Vernon.

HONORÉ DAUMIER

Voici vingt-deux années que ce grand artiste est mort, et maintenant qu'appartiennent à l'histoire les événements où s'exerça sa verve, lui-même fait son entrée dans la postérité avec le rang et l'auréole de gloire que justifie son génie. De ses dons, si souples et si divers, une première exposition n'avait mis en relief que l'élément passager, relatif, si je puis dire, cette puissance caricaturale que nul ne lui contestait. L'Exposition universelle de 1900 révéla et du même coup établit sa maîtrise de peintre. La présente exhibition (1) le consacre définitivement comme un des plus grands artistes de ce siècle, en groupant les différents aspects de son énergique personnalité. Telles furent les trois phases, ou, si vous aimez mieux, les trois étapes de cette renommée qui a grandi progressivement, lente mais sûre, comme toutes choses durables, en s'élevant du particulier au général, du transitoire à l'éternel.

Je veux m'expliquer sur ce point. A mesure que nous prenons une conscience plus nette de son effort, le *caricaturiste* s'efface pour laisser la première place au *peintre de mœurs*. Tel un journaliste incisif et brillant qui s'élèverait aux vues générales de l'historien. En prenant du recul, Daumier ne nous apparaît plus seulement comme le dessinateur au crayon mordant qui saisit le fait ou la physionomie du jour — un don merveilleux déjà puisqu'il groupe les matériaux pour l'avenir! — mais comme le peintre à l'imagination grossissante qui, des éléments poétiques et expressifs dissociés par la vie, sait dégager le sens profond, pour en composer quelques types généraux conformes à sa vision... et cela, vous le sentez bien, c'est le plus bel effort, c'est le vrai domaine du *peintre de caractères*. Dans l'enthousiasme soulevé par cette renommée que l'on peut qualifier d'inédite à maints égards, certains louangeurs sont allés jusqu'à prononcer le grand nom de Balzac. Je ne sais pas de procédé plus maladroit, ni plus insidieux à vrai dire, que celui qui consiste, pour célébrer un talent, à l'écraser sous des rapprochements accablants : ce serait le cas de répéter le mot fameux : « Seigneur, préservez-moi de mes amis. Quant à mes ennemis, je m'en charge! » Il est bien évident que Balzac, par la puissance et la diversité de ses dons, par cette faculté d'universelle compréhension qui lui permit d'exercer son imagination sympathique à tous les degrés de l'échelle humaine, et de recomposer les mouvements intérieurs d'une âme depuis la plus simple et la plus rudimentaire, jusqu'à la plus complexe et la plus raffinée ; oui, il est manifeste qu'en sa grandeur solitaire Balzac défie tout rapprochement. Daumier lui-même, qui avait l'esprit de discernement, eût imposé silence à de tels maladroits, s'ils s'étaient prononcés de son vivant. Il n'en reste pas moins que ce puissant dessinateur habile à saisir, à fixer les gestes les plus expressifs de la vie, que ce grand peintre,

1 Cette magnifique exposition a été organisée à l'Ecole des Beaux-Arts par le Syndicat de la Presse artistique dont M. Jules Comte est président.

émule des maîtres pour la sensibilité de l'œil et la richesse du coloris, a su, dans le domaine qui lui était propre et qu'il convient de préciser, traduire par une mimique inoubliable les émotions de ceux sur qui s'exerça sa faculté d'attention : non point certes l'humanité tout entière, mais quelques figures, quelques catégories du milieu social dont il nous a laissé des images d'une intensité si prodigieuse qu'elles s'élèvent jusqu'au type, et demeurent au plus haut degré représentatives !...

Des pauvres gens, des humbles, de ceux qui peinent, courbés sous un quotidien labeur, Daumier a su dire l'effort, fixer le geste et l'attitude, avec bonhomie, ingénuité, et ce fraternel attendrissement qui communique un accent de vérité à la moindre esquisse caressée par son pinceau. Nul doute qu'il ait vécu parmi eux, qu'il les ait suivis d'un regard sympathique et pitoyable dans l'accomplissement de leur tâche, à travers ces faubourgs de la grande ville où, par les soirs de juillet, monte des trottoirs surchauffés une buée opaque de poussière qui étreint la gorge. Et chez lui, notez ceci, jamais rien de l'emphase, de la déclamation, de la rhétorique artificieuse par où sont gâtées de nos jours tant de représentations similaires ! Nulle fausse littérature, nulle revendication ! S'il est éloquent, expressif. — Dieu sait à quel point ! — c'est uniquement par la vertu propre de son art, par la forme et la couleur, par la vérité toujours admirable de l'expression physionomique : en un mot, grâce à ces purs *moyens de peintre* qui font que, dans une planche de Goya par exemple, un simple contraste de lumière et d'ombre crée la véritable atmosphère de souffrance où s'agitent ses miséreux. Peu d'artistes ont marqué comme lui, d'un trait puissant et décisif, les déformations physiques d'un métier, ces cassures du corps, ces déviations qu'accentue la répétition du même labeur. Regardez ces merveilleuses esquisses peintes : la *Laveuse* et le *Retour du lavoir*, puis cette autre qui représente un escalier descendant aux quais de la Seine, avec deux femmes chargées de paquets... Bien insignifiant, bien pauvre, un tel sujet ! diraient certains... Voyez ce qu'un grand artiste en peut faire, ce qu'il y peut mettre d'observation attendrie. Dans la *Salle d'attente*, dans l'*Attente à la gare*, surtout dans son *Wagon de troisième classe*, sujets de genre et qui par eux-mêmes ne sont rien, il a groupé des physionomies expressives, des êtres qui s'adressent à nous non seulement par la signification du regard, mais par chaque mouvement de leur corps. Devant ce dernier tableau un rapprochement s'impose à moi, entre Daumier et cet autre grand artiste son contemporain, qui sut traduire, lui aussi, avec une sympathie émue et contagieuse, la poésie des humbles : vous entendez bien qu'il s'agit de J.-F. Millet. Un œil exercé a tôt fait de saisir cette analogie, dans la facture, dans la couleur, dans maints raccourcis de forme, surtout dans ces attitudes lassées, dans ces déformations du corps qu'impose le labeur physique... Elle est encore plus saisissante dans la conception même du sujet, dans le sentiment du peintre qui s'y est appliqué. Seulement chez Millet, il y a plus de littérature, plus d'intentions, plus de *dessous*, quelque chose qui le rapproche davantage de nos revendications modernes.

Une telle compréhension des humbles unie au génie caricatural qui, pour n'être pas sa qualité maîtresse, n'en demeure pas moins vivant en lui et toujours présent, faisait d'Honoré Daumier l'interprète tout indiqué des saltimbanques, chanteurs de rues et autres baladins. De ces *Bohémiens du Faubourg* qui n'ont point évidemment l'étrange, l'inquiétante poésie de leurs frères exotiques marqués par le sauvage amour de l'indépendance, et ce sentiment inaltérable aussi bien qu'exaltant de la nature, Daumier a su traduire le grossissement comique, la boursouflure du geste ; il en a dit aussi les lassitudes, les tristesses, les affaissements, ce contraste significatif et plein d'angoisse entre une vie déjà misérable et la nécessité pour vivre de composer un amusement avec cette misère. On sait le doute qu'éprouvait ce grand peintre touchant la réalité de ses *dons de peintre*. Je prie qu'on y songe et qu'ensuite on regarde longuement cette admirable toile : *Saltimbanques au Repos*, la plus étonnante peinture de cette exposition, qui ne craint le rapprochement d'aucun maître, qui fait de lui l'émule de Delacroix pour la couleur et tiendrait sa place à côté d'un Rembrandt !

A une époque comme la nôtre où tout est remis en question, où sont rongées par la base et progressivement détruites les plus fortes assises sociales, le génie satirique de Daumier n'est pas fait pour surprendre. Si l'on en veut goûter la saveur, il convient de se reporter aux origines de cette verve audacieuse. Choisissant entre toutes les parades qui évoluent au premier rang de la scène, son clair regard d'observateur lucide avait démêlé quelle bouffonnerie sinistre et pitoyable est la Justice humaine, et sous l'imposante solennité du décor il avait mis à nu l'indigence ou la bassesse foncière des âmes. De cette mission du juge, la plus haute, la plus difficile qui soit sur terre, et qui voudrait une universelle compétence, tellement haute, tellement difficile qu'elle semble l'exclusif apanage de la Divinité, il avait *vu* combien indignes sont ceux qui l'exercent, et ce génie nourri de contrastes a fixé, par quelques traits d'immortelle satire, dans ses études de *Magistrats*, le résultat de ses observations. Ceux-ci, à vrai dire, ne lui pardonnèrent jamais et surent à l'occasion lui prouver qu'ils avaient bonne mémoire. De

leur point de vue sans doute eurent-ils raison, car il fut un des plus puissants démolisseurs de leur prestige, et les condamnations dont ils l'accablèrent ne sont rien auprès du mal qu'il leur a fait. Par la vertu toute-puissante de l'image qui demeure, par l'ironie destructrice autant qu'un trait empoisonné, il a préparé, dans l'ordre de la justice humaine, cette claire *vision de la réalité* qui partout de nos jours déshabille de leurs somptueux atours les puissances jadis respectées, et n'épargne aucune catégorie. A voir comme il exerça sa satire dans le domaine élu par lui, nul doute qu'il se fût pareillement révélé maître-ironiste et destructeur des autres parades sociales! Les circonstances le spécialisèrent à celle de la justice dont il mit en scène tous les acteurs, depuis les premiers rôles jusqu'aux derniers comparses. Ses *Avocats* demeureront, à travers les âges, comme le plus magnifique exemplaire des déformations physionomiques — et par là il faut entendre l'âme aussi bien que le corps, — des déviations et des tics que peut imprimer à la figure humaine l'exercice d'une profession où triomphent le mensonge et la comédie. Jamais, dans aucun art ni à aucune époque, on n'a poussé plus avant la puissance expressive du trait, de la silhouette humaine, pour flageller la vanité, la bassesse, le cabotinage, et toutes les tares capables d'altérer une âme sous l'action des circonstances qui commandent sa destinée.

Un regret vient, quand on songe à ses éminentes qualités de peintre, qu'il ait été trop souvent détourné de leur donner libre cours par l'abondance, par le jaillissement de sa verve caricaturale. Ne craignons pas de le dire, si exagéré que semble l'éloge, la série de ses *Amateurs d'Estampes* constitue, au point de vue de la pure peinture, le plus précieux exemplaire du *tableau de genre* qu'ait produit notre temps, une chose qui dans l'avenir tiendra sa place à côté des plus délicats petits maîtres des Flandres. On entend assez que ma comparaison se restreint à la technique picturale, à la beauté des matières, car pour ce qui est des qualités expressives, c'est un tout autre art, bien plus verveux, plus physionomique, où le geste et l'attitude des personnages sont soulignés d'un trait plus incisif; bref, on y sent quelque chose de la vision propre à Daumier qui, par habitude d'accentuer les traits saillants d'une figure, en vient toujours à grossir un peu la gesticulation de ses modèles. Combien pourtant ils demeurent naturels, exempts de pose, et parlant à qui sait regarder! Comme il sait les saisir et les fixer dans l'attitude la plus propre à commenter leur passion, disposer l'éclairage de ces petites scènes intimes de façon a placer en pleine lumière les parties essentielles! Voilà bien les véritables enfants de son génie, ces *Amateurs d'Estampes*, car, en les montrant, c'est lui-même qu'il nous montre, avec ses goûts de fureteur, ses manies de collectionneur, sa passion des images expressives, de tout ce que l'homme a imaginé pour fixer la vie sans cesse en train de se faire et de se défaire, cette vie qui s'agite autour de lui, qu'il aime avec toute la tendresse de son âme, et que sans trêve ses yeux d'observateur aigu poursuivent en ses multiples manifestations.

Les figures féminines sont assez rares dans l'œuvre de Daumier, et si l'on excepte ses études de *Pauvres gens*, puis quelques scènes d'intimité, on ne saurait dire, pour le caractériser, qu'il ait été un peintre de la femme. Il les comprenait pourtant, d'un sens aigu, pénétrant, et savait les percer à jour dans les mille ruses de leur précoce ingéniosité. Regardez cette peinture intitulée : *la Confidence*, où l'on voit une vieille en train de confesser une petite ingénue, péripatéticienne du trottoir, qui en sait déjà long sur les réalités de la vie ; puis cette autre, aquarelle de la série des *Avocats*, où le défenseur donne ce qu'en style de Palais on appelle le « coup de gueule de la fin », les bras levés au ciel, le visage tourné vers sa cliente, une sainte-nitouche de Valérie Marneffe aux yeux délicieusement pervers! « Serait-il possible, Messieurs, que vous condamniez cette innocence! » : deux compositions qui pour l'intensité physionomique valent les belles trouvailles des *Caprices* de Goya, car ces figures m'apparaissent aussi pleinement significatives du vice parisien, aussi manifestement issues, fleurs vénéneuses et pourtant odorantes, de notre milieu social, que les courtisanes au regard provocateur fixées par le maître espagnol le sont de cette brûlante et passionnée terre andalouse! Quelques aquarelles trop rares, de coloration délicate et charmante, d'une touche subtile et raffinée, montrent quel sens exquis ce maître de l'expression intense possédait des élégances féminines, des dehors, des atours, de tout ce qui faisait dire à Balzac qu'il donnerait la Vénus de Milo pour une Parisienne bien habillée. Dans ce domaine, et si ses goûts ne l'eussent détourné vers un tout autre genre, Daumier eût été un rival heureux de Gavarni, de Constantin Guys, et je crois même qu'il se serait montré plus expressif encore.

Les plus libres artistes, les plus audacieux, les plus indépendants et qui semblent au premier abord ne relever que d'eux-mêmes, sont au contraire ceux qui continuent et renouent le plus étroitement la chaîne glorieuse de la Tradition : voilà une vérité d'ordre psychologique autant qu'esthétique, qui commande non seulement l'épanouissement progressif des Écoles, mais le développement individuel de ceux qui se formèrent dans la solitude. Regardez de près pour Daumier, et vous aurez cette satisfaction de la vérifier à nouveau. Déjà, pour ce qui touche à ses

dons de coloriste, nous avions observé des analogies saisissantes avec notre grand Delacroix, des ressemblances plus lointaines, mais non moins évidentes, avec le maître des maîtres : faut-il nommer l'illustre visionnaire d'Amsterdam ? Un examen détaillé, approfondi, de ses dessins, qui ne saurait ici trouver sa place, mais serait des plus curieux dans une revue d'art, corroboré par l'illustration, marquerait des analogies plus frappantes encore avec les grands dessinateurs de la Renaissance. Il y a de lui telle feuille non signée — car il n'y attachait sans doute nulle importance — et représentant deux têtes d'hommes, qui, confondue parmi les plus riches collections du xve et du xvie siècle, celle des Offices ou du Louvre, dérouterait des experts consommés, ceux-là mêmes, un Bode, un Venturi, qui par leur universelle compétence font autorité en matière d'attributions. Quelle conclusion en déduire, sinon qu'à un certain degré de force tous les grands interprètes de la nature se donnent la main à travers les âges, et qu'avec le recul, facteur indispensable de toute consécration définitive, Daumier prendra rang parmi ces interprètes-là !

PAUL FLAT.

LA PROTECTION
DES SITES PITTORESQUES

Une loi du 30 mars 1887 réglemente la conservation des immeubles par nature, ou par destination, qui, au point de vue de l'histoire ou de l'art, offrent un intérêt national.

Les pierres druidiques sont comprises au nombre des monuments à sauvegarder.

Cette législation a déjà donné des résultats inappréciables.

Mais pourquoi, se demande-t-on, des prescriptions analogues de conservation ne sont-elles pas établies en faveur des beautés de la nature ?

On défend de construire des échoppes contre les murs de nos cathédrales ; on empêche de masquer la vue d'un chef-d'œuvre de l'art architectural par d'ignobles constructions. Pourquoi n'en est-il pas de même lorsqu'il s'agit d'un beau point de vue ?

Il y a contradiction choquante entre les encouragements de toutes sortes que l'État donne aux Beaux-Arts, les sacrifices considérables qu'il s'impose pour l'enseignement artistique et cette indifférence barbare dont il fait preuve à l'égard des beautés naturelles.

Nos musées sont d'un entretien extrêmement coûteux ; nous tenons à y réunir les œuvres des plus grands maîtres pour la jouissance et l'éducation artistique de tous ; et nous laissons commettre des actes de vandalisme dans nos musées naturels, dans cette splendide collections de sites pittoresques que renferme la France ! Étrange aberration ! L'État veillera avec un soin scrupuleux sur un tableau de maître, et il en laissera détruire, sans s'émouvoir, le magnifique et irréparable original !

Sans vouloir nous livrer à une dissertation académique sur l'influence des beautés de la nature relativement à l'éclosion des vocations artistiques, on nous permettra de constater que les paysages grandioses ou gracieux ont de tout temps inspiré des peintres, des dessinateurs, des écrivains, des artistes de tous genres.

Ne serait-ce pas dommage qu'une telle source d'inspiration fût un jour tarie ou notablement diminuée ?

Malheureusement, nous n'avons eu jusqu'ici qu'un vague sentiment des devoirs qui nous incombent sous ce rapport, L'industrialisme a tout envahi, et nous l'avons laissé faire. Que de paysages charmants n'a-t-il pas déshonorés, souillés, enlaidis ? Que de sites ravissants ont déjà disparu sous la cognée du tâcheron ou sous la pioche du terrassier ? Que d'eaux fraîches et limpides ont été polluées et empuanties par les résidus des usines et les acides qu'elles déversent dans nos rivières ! Que sont devenus, avec tant d'autres, les bords fleuris de la Seine chantés par Mme Deshoulières ?

Près de Bellegarde, à la frontière suisse, le site célèbre de la « perte du Rhône » n'existe plus ; on a fait sauter à coups de dynamite les rochers à travers les fissures desquels le fleuve disparaissait pour réapparaître un peu plus loin.

Nous connaissons, en Franche-Comté, une glacière naturelle. Son orifice immense laisse apercevoir, à l'extrémité d'un terrain en pente rapide, une vaste grotte dont d'énormes colonnes de glace semblent soutenir la voûte. Jadis, on accédait à cette caverne fantastique par un sentier à travers la forêt. Aujourd'hui, devant l'entrée même de la glacière, les arbres sont coupés et, sur le sol nivelé, on a bâti une auberge.

Ce ne serait encore rien, mais la commune, propriétaire du bois, a voulu exploiter la glace naturelle d'autant plus abondante que les étés sont plus chauds, et, pour qu'on ne vienne pas lui dérober son bien, elle a clos l'entrée de cette caverne féerique par une horrible palissade de traverses de chemin de fer !

Etoum luqu'le Vaucouz !

L'aspect sauvage, extraordinaire et superbe de ce site n'existe plus que dans le souvenir de ceux qui ont eu le bonheur de le voir il y a une quarantaine d'années.

Dans la belle vallée de la Loire qui a si souvent inspiré le robuste pinceau de Courbet, les touristes

ne manquent pas d'aller visiter la source, une des merveilles pittoresques de la contrée. Après avoir traversé le ravissant village de Mouthier, où l'auteur de *Sigurd* a fixé sa résidence d'été, on descend sous bois, par un sentier abrupt, jusqu'au fond du ravin où rugit le torrent. Là, au lieu de la poignante émotion qui vous saisirait, si l'on se trouvait tout à coup en présence d'une masse d'eau sortant d'un antre profond, à la voussure gigantesque, on n'aperçoit rien. Il faut, pour voir la source, contourner un vulgaire et énorme moulin, qui est venu se coller comme une ignoble excroissance sur cet incomparable tableau.

La source du Lison dans le Jura, l'émule en beauté de la source de la Loire, a subi la même disgrâce.

Il nous serait facile de citer cent autres exemples aussi navrants...

Mais quelque nombreux que soient ces outrages aux beautés de la nature, ce n'est rien, comparé à ceux que nous annoncent messieurs les ingénieurs, si nous n'y mettons bon ordre.

On sait que, pour eux, les plus beaux cours d'eau, les plus magnifiques cascades ne sont que des réservoirs d'énergie appelés à remplacer la houille, ou tout au moins à l'économiser. S'ils s'applaudissent de voir la France si richement dotée en torrents et en rapides rivières, ne croyez pas que ce soit par amour du pittoresque... c'est uniquement parce qu'ils supputent par avance les bénéfices industriels qu'on en pourra tirer. Écoutez-les dresser leurs plans... J'emprunte la citation suivante à une publication scientifique :

« Comme une usine de deux mille chevaux représente déjà une importance considérable, on peut dire que la force dont nous disposons, « seulement dans les Alpes », pourrait actionner 2 500 usines de cette force. Or malgré l'importance des entreprises déjà effectuées, l'industrie n'utilise encore que 250 000 chevaux, c'est-à-dire seulement la vingtième partie de la disponibilité réelle ! Il y a donc beaucoup de chemin à faire avant de considérer l'utilisation de nos forces aussi complètes. Et nous n'avons parlé que des forces naturelles des Alpes ; mais si l'on fait le calcul des forces disponibles dans les Pyrénées, dans l'Auvergne, dans le Jura, dans les Vosges, on arrivera facilement à doubler la disponibilité. C'est à ces productions de l'énergie électrique qu'on doit faire surtout servir les chutes d'eau dans les montagnes. »

Voilà l'avenir que la science prépare aux amateurs des beautés de la nature et aux artistes ! Les Alpes, les Pyrénées, les Vosges, le Jura hérissés de cheminées d'usines crachant la suie, et les torrents et les gaves rugissants transformés en ouvriers industriels actionnant des turbines ou des roues de moulin !

Nous souhaitons bien du plaisir aux touristes du xxe siècle.

Il nous semble qu'il est plus que temps de défendre les beautés naturelles de notre pays contre le vandalisme utilitaire des manufacturiers et des ingénieurs.

N'est-il pas indigne d'un peuple civilisé de laisser, sous prétexte de progrès industriels, couper des arbres qui ont mis des siècles à se développer, souiller les claires eaux des rivières, enfumer nos beaux ciels, masquer de nobles perspectives par d'affreuses cheminées, installer de vulgaires bâtisses au pied même des cascades pour « utiliser » la chute de l'eau ?

Et tous ces crimes de lèse-beauté, tous ces attentats sont généralement excusés sous prétexte qu'ils sont nécessaires... Comment s'il était nécessaire de fabriquer sans discontinuité des produits qu'on reconnaît déjà surabondants ; comme s'il était indispensable, comme on le fait, d'éclairer à l'électricité des villages perdus dans la montagne et dont les habitants se couchent avec le soleil !

Nous ne voudrions cependant pas qu'on nous prêtât l'intention de supprimer toutes les usines, toutes les fabriques qui utilisent les cours d'eau et leurs chutes. D'abord, il existe des pays d'une telle insignifiance au point de vue pittoresque que les usines pourront toujours sans inconvénient y dresser leurs tristes cheminées. Mais, même dans les régions faites pour le plaisir des yeux, nous admettrions encore quelquefois leur présence si elles savaient se dissimuler modestement, comme il convient à la laideur, au lieu de s'étaler, comme elles le font, impudemment, en plein soleil.

L'industrie est nécessaire à notre société moderne, nous n'en disconvenons pas ; mais il n'y a pas que l'utile à considérer dans une nation civilisée ; il n'y a pas en France que des constructeurs de machines, des entrepreneurs de bâtisses ou des ingénieurs de chemin de fer : il y a des artistes, des poètes, des admirateurs de beaux sites, et il faut compter aussi avec eux.

Nous serions injuste si nous ne constations pas que déjà quelques tentatives, hélas ! bien rares et bien platoniques, ont été faites par des hommes de goût pour remédier à la situation déplorable que nous venons de signaler et pour enrayer quelque peu ce débordement d'utilitarisme anti-artistique.

L'an dernier, à la Chambre des députés, M. Hubert, des Ardennes, protestait contre la destruction dont était menacé un groupe de roches pittoresques de la vallée de la Meuse, connues sous le nom de « roches des Quatre fils Aymon » et demandait qu'au chapitre des « monuments historiques » on ajoutât la rubrique : *naturels et légendaires*.

M. le ministre de l'Instruction publique et des

Beaux-Arts, tout en priant la Chambre de ne pas prendre l'amendement en considération, déclarait son intention de créer un jour des « servitudes artistiques » pour les monuments ou *sites* dignes d'être conservés et auxquels il ne serait plus permis de toucher sans une autorisation officielle.

C'est dans le même sens que plusieurs députés ont, comme M. Hubert, protesté contre l'enlaidissement de Paris sous prétexte de tramways, de gares ou d'autres constructions prétendues nécessaires. Nous ferons remarquer, en passant, qu'on a saccagé les magnifiques et ombreuses allées de l'Esplanade pour construire une gare énorme, véritable désert où l'on aperçoit à peine deux ou trois voyageurs par jour.

De simples particuliers, l'intelligent directeur du *Touring-Club*, par exemple, ont aussi réclamé auprès de l'administration des Beaux-Arts contre la destruction de certaines curiosités naturelles, comme les roches du Huelgoat (Finistère), connues sous le nom de *Ménage de la Vierge*. Mais le propriétaire, fort de son droit, a opposé aux démarches de l'administration sa simple volonté, et il paraît que le site intéressant, qu'en l'absence d'une loi spéciale, rien ne peut défendre, va disparaître, s'il n'est déjà disparu.

A Besançon, une société, dite des Beaux-Arts, a réussi, au moyen d'un léger sacrifice d'argent, à empêcher la mutilation de quelques beaux endroits de la région.

Il convient également de mentionner la Ligue qui s'est formée pour protéger les paysages, vus des chemins de fer, contre l'envahissement de ces annonces commerciales, outrageusement enluminées, qui, fixées sur des poteaux, transportent en pleine campagne l'impression désagréable des rues de Paris où hurle la réclame la plus effrontée.

Rendons cet hommage au directeur de la Compagnie d'Orléans qu'il a mis le plus louable empressement à déférer aux vues de la Ligue.

Une association a été fondée dernièrement en Angleterre dans un but analogue et, aussi, pour protéger en général les beautés naturelles.

Nous apprenons que des députés du Landtag prussien, appartenant aux diverses fractions de cette assemblée, viennent de déposer un projet de loi pour interdire l'exhibition de réclames au milieu des paysages des provinces rhénanes.

On annonce qu'une loi analogue va être votée par la Chambre belge.

Déjà, en 1897, le ministre de Belgique qui a les Beaux-Arts dans ses attributions, adressait à tous les gouverneurs du royaume la circulaire suivante :

« Monsieur le gouverneur,

« A diverses reprises dans ces derniers temps, les artistes et le public en général se sont émus à juste titre de certains actes et de certains travaux ayant ou pouvant avoir pour résultat de dénaturer l'aspect des plus beaux sites du pays.

« Soit qu'il s'agisse de mise en exploitation de forêts ou de carrières, de création de voies de communication, d'érection d'établissements incommodes ou insalubres, ou de démolition de constructions anciennes intéressantes, il ne peut être question, cela va de soi, de porter atteinte aux droits de la propriété, non plus qu'à la libre extension de nos industries ; mais, dans bien des cas, il aurait été possible, tout en atteignant le but visé par les intéressés, de respecter l'aspect pittoresque. Pour atteindre ce résultat, il suffirait souvent d'un conseil, donné en temps utile, par une personne compétente.

« C'est dans cet ordre d'idées que je vous prie, Monsieur le gouverneur, de vouloir bien me donner autant que possible avis, en temps opportun, des projets de travaux du genre de ceux que je viens d'énumérer, ou de tous autres ouvrages intéressant l'aspect général des villes ou des campagnes que l'on se proposerait, à votre connaissance, d'effectuer dans votre province.

« Je crois devoir appeler votre attention sur le caractère officieux du rôle que les administrations publiques peuvent être appelées à jouer dans les affaires de cette espèce.

« Il importe que les intéressés se pénètrent bien de l'idée qu'il ne s'agit nullement de les soumettre à un contrôle ou à une contrainte quelconque, mais uniquement de sauvegarder, en même temps que leurs intérêts particuliers, les côtés pittoresques qui attirent et retiennent tant d'étrangers dans notre pays.

« *Le Ministre,*

« LÉON DE BRUYN. »

Nous croyons que, dans cette voie, on peut aller plus loin que le ministre belge et interdire aux propriétaires, particuliers ou communes, les dégradations des beaux sites. Mais ce serait déjà quelque chose si notre gouvernement républicain se montrait aussi soucieux de conserver à l'admiration du public ces beautés que l'art n'égalera jamais.

Aux États-Unis il existe une loi en vertu de laquelle certains sites peuvent être placés sous la protection de l'État. Ils reçoivent l'appellation de « parcs nationaux ». Un de ces parcs est situé près de San Francisco. C'est là que se trouvent ces arbres géants de la Californie dont quelques-uns mesurent 140 mètres de hauteur et ont 25 à 28 mètres de circonférence, alors qu'en Europe les rois de nos forêts comptent de 3 à 4 mètres de circonférence au plus. Dans notre France, si éprise d'art, il est probable que ces merveilles de la nature seraient depuis longtemps tom-

bées sous la hache des bûcherons travaillant pour le compte des marchands de bois.

Jusqu'ici, nous n'avons parlé qu'au nom de l'esthétique outragée, mais il est encore toute une série d'arguments que nous pourrions faire valoir, empruntés à nos intérêts matériels les plus directs.

Les beautés naturelles constituent une véritable richesse pour un pays, surtout à notre époque où le goût des voyages a pris un développement si extraordinaire, avec la facilité toujours croissante des moyens de transport.

La Suisse vit presque exclusivement de ses beaux sites pittoresques, et si l'on avait quelque reproche à lui adresser, ce serait plutôt de les gâter à force de vouloir les rendre accessibles à tous, et les mettre en valeur. Or, certaines parties de la France sont admirablement dotées par la nature et beaucoup d'étrangers, et même de Français — ce qui est plus étonnant — commencent à visiter nos plus belles régions et à enrichir leurs habitants. Nos populations, elles aussi, semblent se rendre compte de la valeur de ces sites ; dans un grand nombre de provinces, des syndicats se sont formés pour les exploiter et pour attirer les étrangers au moyen d'une intelligente réclame.

Cette considération toute matérielle doit frapper l'industrialisme et l'empêcher, au moins par intérêt, de gâter un beau paysage et, par là, d'en diminuer la valeur. Une industrie à laquelle on le sacrifie, est plus ou moins éphémère, souvent même elle disparaît avant que l'usine ait pu fonctionner, tandis qu'un beau site peut procurer un bénéfice constant aux habitants du pays qui le possède. C'est une valeur « de tout repos ». Si l'usine la supprime, l'usine disparue, il ne reste plus rien.

Il y a donc tout avantage, en ne considérant même que le point de vue utilitaire, à conserver nos beautés naturelles.

Ce serait un honneur pour le Parlement français de prendre l'initiative d'une loi qui sauvegarderait nos plus beaux sites. Le renom artistique de la France dans le monde civilisé ne pourrait qu'en être augmenté, et ce serait en même temps un acte de prévoyante sagesse, puisque ainsi seraient conservées à certaines régions des sources très appréciables de revenus.

CHARLES BEAUQUIER.
Député.

UN CONGRÈS SOCIALISTE

Lyon, 26 et 27 mai.

Il est des gens, paraît-il, qui sont battus et contents. Les socialistes réalisent le paradoxe exactement opposé : ils triomphent (ou c'est tout comme), et ils s'en plaignent. Depuis deux ans qu'un des leurs est au pouvoir et transforme en lois ou décrets une quantité de vœux pour l'expression desquels, jadis, on les perquisitionnait, emprisonnait, passait à tabac, ils ne cessent de se lamenter.

Cela d'ailleurs ne se produit pas seulement en France. Il y a là, sans doute, une caractéristique universelle du tempérament de ces messieurs. En Italie, M. Zanardelli traduit en sa langue maternelle les décrets et lois de M. Millerand et fait la risette à tous les grévistes de la péninsule, — les socialistes italiens geignent. Dans les Pays-Bas, le cabinet actuel multiplie les concessions aux quatre membres « rouges » des États-Généraux, parce que, défalcation faite de ces quatre voix, l'opposition serait exactement aussi nombreuse que la phalange ministérielle ; — les socialistes néerlandais grognent. En Danemark, le cabinet radical auquel on s'attend, ne pourra vivre qu'à condition de « ministrer », non plus un socialiste, mais deux ou trois ; — les socialistes danois mugissent. En Angleterre, la Chambre des communes vote la journée de huit heures pour les mines ; — les socialistes anglais rugissent.

Leurs coreligionnaires de France hurlent, eux, et par-dessus le marché ils échangent, à jet continu, plus d'injures, de railleries, d'accusations, d'anathèmes, qu'ils n'en ont peut-être jamais adressé aux « bourgeois », — et c'est beaucoup dire. Quelquefois même les poings s'en mêlent.

Cette dernière méthode n'a cependant fait encore son apparition qu'à un congrès, celui de ces jours-ci. Il est vrai que ces assises solennelles avaient été expressément convoquées pour réaliser l'union définitive, — bien mieux, l'unité ! Tout s'explique.

C'est à M. Millerand, indirectement, que le parti doit, entre autres innombrables choses, ses Congrès nationaux annuels. On sait qu'en effet le premier de ceux-ci se réunit (en décembre 1899, au gymnase Japy) pour discuter la question de la « participation d'un socialiste au gouvernement bourgeois ».

Nous n'avons pas à rappeler que la même question occupa presque toutes les séances du Congrès international de septembre 1900, et du deuxième Congrès national qui lui succéda (salle Wagram). On va voir le rôle qu'elle joue encore à Lyon, dans la salle des

Folies-Bergère, en cette belle fin de mai, à deux pas de l'admirable parc de la Tête-d'Or.

Et d'abord, expliquons ce que sont les divers groupements en lutte.

Le P. O. F. (Parti Ouvrier Français), autrement dit, les Guesdistes se sont séparés, l'an passé, du reste de l'armée socialiste. Défection peu intéressante, attendu qu'environ la moitié de l' « organisation » en a profité pour se rallier aux Autonomistes. Les Guesdistes n'ont plus qu'un député, au lieu de quinze il y a deux ans. Ce suprême fidèle est M. Alexandre Zévaès, le plus jeune membre de la Chambre. Les autres lieutenants de M. Jules Guesde sont M. Delory, maire de Lille, et M. Paul Lafargue, un vieux petit bonhomme rageur qui se trouve être millionnaire, paraît-il, et qui est en tout cas l'un des trois gendres de Karl Marx. Un autre gendre est M. Charles Longuet, ancien membre de la Commune, ancien conseiller municipal de Paris, et ami zélé de MM. Millerand et Jaurès. C'est un grand maigre qui réalise un type composite : moitié général en retraite, moitié professeur non moins en retraite. Le troisième gendre était un Anglais, le docteur Aveling, mort il y a deux ans, quelques semaines après sa femme.

Le parti socialiste proprement dit, c'est-à-dire l'ensemble des « organisations » qui sont représentées à ce que l'on appelle le Comité général, et qui ont mandaté des délégués pour la Congrès actuel, comprend quatre groupements nationaux, et des fédérations dites autonomes, des syndicats et des coopératives.

Ces deux dernières catégories ont très peu « donné » cette année. C'est qu'ils sont assez mécontents de voir qu'une certaine quantité de membres du Comité général sont d'avis de ne plus admettre dans le parti les organisations « économiques ».

Les fédérations autonomes sont régionales ou départementales, et la fondation des plus anciennes ne remonte qu'à deux ans. Elles se sont constituées avec une nuée de dissidents du P. O. F. et des quatre autres organisations nationales, et elles voient l'avenir du parti dans une confédération de groupements départementaux autonomes. Leur « père » est M. Ponard, ancien conseiller municipal de Saint-Claude et secrétaire de la fédération du Jura. On le voit, c'est bien la tendance de l'ancienne fédération jurassienne, de tumultueuse mémoire, qui se manifeste soudain avec une vigueur nouvelle. Il est à présumer que le parti socialiste français finira par être organisé conformément aux vœux de feu Proudhon et de feu Bakounine.

Les plus importantes fédérations autonomes sont celles du Nord et du Pas-de-Calais, des Ardennes, de la Seine, de Bretagne, de la Gironde, du Gard, des Bouches-du-Rhône. MM. Jaurès et Aristide Briand poussent de toutes leurs forces à l'autonomie. M. Briand, lui aussi, est « père », à savoir, de la grève générale. A part cela, c'est le plus habile des tacticiens et un orateur remarquable. Sans grands gestes, sans éclats de voix, sans rhétorique, il domine les pires tumultes et finit toujours par lasser leurs auteurs. Il a une autre spécialité, celle des yeux-pistolets. C'est du moins ce que lui hurlaient les Guesdistes au Congrès de 1899. Avons-nous dit qu'il est avocat et journaliste, et enfin, secrétaire du Comité général.

Mais passons rapidement en revue les quatre organisations nationales, Il y a la F. S. R., ou Fédération socialiste révolutionnaire; ce sont les « indépendants », le clan de MM. Millerand et Viviani, de M. Louis Revelin et d'autres professeurs de philosophie, enfin de presque tous les intellectuels du parti. Il y a la F. T. S. ou Fédération des travailleurs socialistes, c'est-à-dire les Broussistes. Il y a le P. O. S. R., ou Parti ouvrier socialiste révolutionnaire, c'est-à-dire les Allemanistes.

Il y a enfin le P. S. R., ou Parti socialiste révolutionnaire, c'est-à-dire les Blanquistes. Ceux-là se sont institués les caudataires des P. O. F. depuis que M. Millerand est au pouvoir. Ils sont comme des délégués que M. Guesde aurait jugé bon de garder au sein de la ville assiégée pour travailler, à l'intérieur de celle-ci, à la même tâche que lui-même s'est imposée en qualité d'assiégeant. Parmi les trois plus éminents Blanquistes, citons M. Panagiottis Argyriadès, un Grec de Macédoine naturalisé d'hier et célèbre d'avant-hier par quelques phrases lapidaires.

Une autre sommité blanquiste est M. Édouard Vaillant, le député-pneumatique, ainsi nommé parce que dès qu'à la Chambre on le voit se diriger vers la tribune, la salle se vide. M. Vaillant est ingénieur de l'École centrale, et docteur en médecine de l'Université d'Iéna. Au physique, c'est absolument un professeur allemand, y compris les lunettes d'or. La phrase est allemande aussi, par sa construction « télescopique », et elle dure en moyenne dix minutes.

La dernière personne de la trinité blanquiste est M. Alfred Edwards, l'ancien directeur du *Matin*, l'actuel directeur du *Petit Sou*. Pour prouver qu'en dépit de sa grande fortune sa conversion au socialisme est sincère, il n'avait rien trouvé de mieux que de se mettre en bras de chemise au Congrès de 1900.

On sait qu'il est le beau-frère de M. Waldeck-Rousseau, qui n'en est pas plus fier. Qu'on nous passe ici une anecdote. On annonçait au président du Conseil que M. Edwards allait fonder le *Petit Sou* surtout avec l'espoir de lui faire du mal.

— S'il tient à me faire bien du mal, observa tran-

quillement notre Premier, il n'a qu'à dire qu'il est mon parent.

Le Congrès de Lyon comprend, en chiffre ronds, 330 délégués, porteurs de 1 150 mandats. Environ 800 de ceux-ci appartiennent aux Autonomistes, 90 aux Blanquistes, 80 aux Allemanistes, une centaine aux Indépendants, une trentaine aux Broussistes et aux Syndicats, une vingtaine enfin aux Coopératives.

Des adresses de sympathie ont été envoyées par le bureau international fondé l'an passé, par les partis socialistes de Belgique et de l'Italie, les deux partis anglais (*Independent Labor Party* et *Social Democratic Federation*), et la fédération des Trade-Unions de Grande-Bretagne et d'Irlande. C'est un commentaire vivant à l'inscription qui, en grands caractères blancs sur fond rouge, domine la tribune : « Prolétaires de tous les pays, unissez-vous ! » Rappelons que cette phrase est celle par laquelle Karl Marx et Frédéric Engels, il y a plus d'un demi-siècle, ont terminé le Manifeste communiste.

La décoration de la salle se réduit à quelques bannières, drapeaux et écussons, avec les inscriptions classiques : « Ni Dieu ni maître ! — Pas de droits sans devoirs, pas de devoirs sans droits. — L'émancipation des travailleurs ne peut être que l'œuvre des travailleurs eux-mêmes. — Nul n'a droit au superflu tant que chacun n'a pas le nécessaire. » Décidément, cela manque d'esthétique. Les salles où se tiennent les Congrès allemands ou belges sont autrement attrayantes, avec leurs bustes, leurs gravures, leurs guirlandes de feuillages.

Le président, pour la première journée, est le maire de Lyon, docteur Augagneur, professeur à la Faculté de médecine. Les assesseurs sont MM. Gérault-Richard, directeur de la *Petite République*, et Victor Renou, député allemaniste. Le secrétaire est M. Briand.

La droite et le centre voulaient que M. Vaillant prît place au bureau, mais le leader blanquiste a repoussé avec une sombre dignité ces avances insidieuses.

M. Augagneur remercie, souhaite la bienvenue, fait l'obligatoire appel à la conciliation, à l'harmonie, à l'idylle, — et l'on passe à la vérification des mandats. L'opération, d'ordinaire, occupait plusieurs séances et suscitait force tumulte. Cette fois, elle ne donne lieu qu'à une brève escarmouche, dont la fédération du Gard fait les frais. Celle-ci compte trop de groupes au gré des Blanquistes. On leur prouve qu'elle n'a pas même réclamé tous les mandats auxquels elle aurait droit, avec ses trois députés (MM. Devèze, Pastre, et Fournier), ses municipalités, etc. L'incident est clos. M. Joindy monte à la tribune, s'agite un instant, redescend, et la séance est levée.

Ce délégué est celui qui, au Congrès de 1899, se fit expulser pour avoir crié : « A bas Liebknecht ! » Il représente le groupe où sont inscrits MM. Fabérot, l'ex-concurrent de M. Allemane contre M. Max Régis, et M. Gelez, que le Comité général a blâmé récemment pour certains de ses votes à l'Hôtel de Ville.

La séance de l'après-midi débute par une notion de sympathie à l'adresse des étudiants et ouvriers russes. C'est voté à l'unanimité par acclamations. Mais un Blanquiste demande qu'on flétrisse le ministère Waldeck-Rousseau-Millerand à propos du dernier voyage de M. Delcassé à Pétersbourg. Un Allemaniste propose une flétrissure bien plus rétroactive : il s'agit de M. Landrin, lieutenant de M. Vaillant et conseiller municipal de Paris, qui a joué son rôle jadis dans la réception des marins russes.

M. Revelin lui succède avec avantage. C'est un long et mélancolique professeur au verbe un peu lent et froid, mais d'une argumentation solide et très persuasive. Le Comité général l'a choisi pour rédiger le projet d'organisation du parti unifié, projet que le Congrès de 1900, sur la demande de M. Vaillant, — détail savoureux, — avait décidé que l'on soumettrait au Congrès de 1901. Autre détail encore plus savoureux pour qui vient de passer ces deux jours dans la salle des Folies-Bergère de Lyon, le Congrès de 1901 avait pour tâche expresse, et même exclusive, d'examiner ce projet.

Dès que M. Revelin a terminé, M. Joindy monte à la tribune, s'agite un instant, et redescend. M. Argyriadès est jaloux de pareils lauriers. Quelques minutes après, il vient montrer à l'assemblée émerveillée sa face violette, prononce quelques injures à l'adresse de M. Millerand...

Mais celui-ci est absent. Pendant que divers « bourgeois » socialistes l'anathématisent à Lyon, il se fait acclamer par la foule dans les Ardennes, le département le plus socialiste peut-être de France...

Divers obscurs orateurs des deux camps se succèdent à la tribune pour dire... rien, en beaucoup de mots, et M. Argyriadès se remet à mugir. M. Joindy ne bronche plus ; il renonce à rivaliser avec cet énorme Blanquiste de Macédoine.

Mais voici quelqu'un d'intéressant. C'est M. Delesalle, un Guesdiste qui a tenu à assister au Congrès pour protester contre l'abstentionnisme de sa secte. On l'écoute, car il est adjoint au maire de Lille, et l'on sait que, dans le P. O. F., beaucoup de « militants « sont, au fond, favorables comme lui à l'unification du parti. S'ils ne se montrent pas, c'est pour ne pas faire de peine à M. Guesde, et aussi à cause de cette obsédante question ministérielle.

M. Delesalle, très applaudi par la droite et le centre,

mais traité de renégat par la gauche, adjure le Congrès de modifier le projet Revelin de manière à contenter à demi le P. D. F. et le P. S. R., et il termine, bien entendu, par le refrain unioniste.

En conséquence, le couplet suivant va déchainer un nouveau tumulte. Il est chanté par M. de La Porte, fils de l'ancien député boulangiste des Deux-Sèvres qui lit une proposition signée de plusieurs fédérations autonomes et de MM. Ponard et Briand. Il s'agit de résoudre le « cas Millerand » ! Comment? En déclarant que celui-ci s'est placé *hors du parti* en acceptant un portefeuille, et que le parti n'est donc pas responsable des actes de ce ministre. Il paraît que c'est là une motion préjudicielle qu'il est indispensable de voter avant de s'occuper de l'ordre du jour.

M. Briand explique à la gauche qu'elle ne doit pas voir là une capitulation de la droite. En passant, il rappelle que les députés blanquistes, ennemis en principe du ministère, sont ses plus zélés soutiens lorsque l'on passe au vote. M. Vaillant réplique par une accumulation de *distinguo*.

M. Jaurès multiplie ses efforts pour dissoudre la majorité que semblent devoir donner à la motion de La Porte les Autonomistes, les Allemanistes, et les délégués des syndicats et des coopératives. Mais l'éloquence du grand tribun ne porte pas dans cette réunion de « militants » blasés sur l'art du verbe. Pour venir à bout de cette masse ombrageuse, c'est de la tactique qui est nécessaire, et une tactique machiavélique, celle que M. Briand va employer demain.

En attendant, M. Jaurès s'amuse aux dépens du député blanquiste Marcel Sembat, qui n'admet pas qu'un socialiste soit ministre, — se rappelle-t-on que, jadis, M. Sembat fut détrôné à la direction de la *Petite République*, par M. Millerand? — mais qui trouve naturel de rapporter le budget des Postes, c'est-à-dire de demander au peuple des millions pour un « service administratif de l'État bourgeois » !

Il y a, dans la salle, quelques nègres et plusieurs femmes. C'est pour honorer ces deux catégories de congressistes que, le deuxième jour, on choisit pour assesseur M. Légitimus, député de la Guadeloupe, qui est plus noir que la nuit, — et pour secrétaire Mlle Marie Bonnevial. Celle-ci, personnalité extrêmement sympathique, est une institutrice parisienne qui a fondé beaucoup de syndicats de femmes. Elle est rédactrice à la *Fronde*, et, de par le choix de M. Millerand, la seule femme qui siège au Conseil supérieur du Travail. Le président est M. Allemane, et le second assesseur M. Calixte Camelle, ancien Guesdiste, adjoint au maire de Bordeaux et conseiller général de la Gironde.

La troisième séance (matinée du 27) est consacrée à la question de savoir si l'on votera immédiatement sur la motion de La Porte, ou si on la soumettra d'abord à la commission unique (de 58 membres !) nommée par le Congrès, proportionnellement au nombre de mandats apportés par chaque organisation.

M. Eugène Fournière, député, philosophe, romancier, dramaturge, etc., — du reste écrivain de talent, — plaide le renvoi à la commission. Qui dira pourquoi ce petit homme malingre, qui a la voix puissante, qui est l'un des plus éloquents orateurs du parti, qui est acclamé dans les meetings, les réunions électorales, les Universités populaires, etc., n'est jamais écouté à la Chambre ni dans les Congrès ?

MM. Colly, conseiller municipal de Paris, Ponard et Revelin, parlent dans le même sens. MM. de La Porte, naturellement, et un Blanquiste demandent au contraire le vote immédiat. Le Congrès leur donne tort.

Le renvoi à la commission est ordonné par 750 mandats contre 400.

Après quoi, on vote, à l'unanimité cette fois, une protestation contre les expulsions d'Italiens opérées à propos des récentes grèves de Marseille et une autre contre les massacres et pillages commis par les Européens en Chine.

Pendant que la commission délibère, la séance de l'après-midi est presque tout entière consacrée, comme celle du matin, à une question de protocole. Il s'agit de savoir si l'on va aborder enfin l'ordre du jour, ou si l'on attendra le rapport de la commission. On nous dispensera d'énumérer les orateurs et d'analyser les discours. Il n'y a d'intéressant pour nos lecteurs que les incidents.

M. Viviani a l'occasion de rappeler qu'il avait, pendant les fêtes de Toulon, vu en voiture, entre un général et un amiral, l'un des plus farouches révolutionnaires du P. S. R., M. Maurice Allard, député du Var.

— J'étais à Toulon pour recevoir le Président de la République, riposte ingénument M. Allard.

On rit de bon cœur à droite et au centre. La gauche se fâche. Une espèce d'athlète de foire, ivre sans doute, quitte son banc pour distribuer aux « ministériels » des coups de poing, des coups de pied, et des coups de tête dans l'estomac.

Ce n'est pas sans peine qu'on l'expulse.

Alors un mineur du Pas-de-Calais escalade la tribune, proteste contre le chaos que figure ce Congrès, s'indigne que l'on délaisse l'ordre du jour, et adjure les ouvriers de se dérober à la tutelle des chefs de sectes. Il est longuement acclamé par les quatre cinquièmes de l'assistance, et l'on décide vite de se mettre à la discussion du projet Revelin et des modifications que divers groupements voudraient voir apporter à ce projet.

Du moment qu'on s'apprête à travailler, les Blanquistes se proclament incompétents : ils sortent en chœur. Les débats n'en continuent pas moins.

Divers orateurs parlent pour ou contre l'admission des syndicats et des coopératives dans le parti.

Ainsi finit la deuxième journée de ce Congrès, qui ne devait en compter que trois, mais en aura besoin de quatre au moins.

R. Candiani.

(*A suivre.*)

THÉATRES

Théâtre-Antoine : *le Voiturier Henschel*, pièce en cinq actes, de M. Gérard Hauptmann, adaptée par M. Jean Thorel. — A la Comédie Française.

Deux théâtres, cette semaine, ont changé leurs affiches. L'un nous a donné une pièce en cinq actes, l'autre deux petits actes. Et, si l'un de ces théâtres est la Comédie-Française, on est assuré d'avance que ce n'est pas le premier. Parlons d'abord du théâtre intéressant, — le Théâtre-Antoine ; — nous parlerons ensuite de l'autre.

Le *Voiturier Henschel* est un beau rôle plutôt qu'une bonne pièce. C'est une manière de *Juif polonais*, un peu plus traînant que celui d'Erckmann-Chatrian. Et, si la valeur de l'ouvrage n'exigeait pas qu'on le représentât, le répertoire du Théâtre-Antoine est assez étendu pour que le drame de M. Hauptmann y prenne place sans inconvénient. Tout au plus pourrait-on se demander si les réserves du théâtre étranger ne commencent pas à se tarir ?

Un des défauts du *Voiturier Henschel* est précisément de n'être point assez « étranger ». Le drame pourrait être transporté en France, en Angleterre ou en Espagne, sans qu'il y perdît autre chose que de très pittoresques décors, et deux rôles de second plan : Vermelskirch, un ancien comédien devenu cabaretier, et Siebenhaar, bonhomme assez énigmatique ; encore ces deux personnages manquent-ils un peu de « particularisme » ; le premier est un Delobelle sans grand relief, et le second une épreuve un peu effacée du Métivet de la *Petite Paroisse*. Quant au drame même, sans nier l'intérêt qui se dégage de certaines scènes, il faut reconnaître que cet intérêt est surtout matériel. Il est créé, moitié par le décor moitié par le désir de savoir « ce qui arrivera ». Pas de passions, ni de caractères, ou presque pas.

Henschel est marié. Sa femme agonise depuis de longues semaines. Clouée dans son lit, elle souffre physiquement ; et moralement aussi, car il lui semble que son mari s'occupe plus que de raison d'Hanné, leur servante. Rien, du reste, ne nous permet de croire que ses soupçons soient justifiés. Elle meurt. Henschel se sent cruellement isolé ; son métier le retient souvent dehors, et, de la maison vide où il rentre le soir, émane une détresse qui le navre. Il lui faudrait une femme. Et celle qui lui conviendrait le plus, c'est Hanné, qui l'a servi fidèlement, qui connaît ses affaires et qui les gère en femme de tête. Mais il est arrêté par le souvenir du serment fait à sa femme mourante. Son vieil ami Siebenhaar lui représente assez justement que cette promesse n'a été faite que pour calmer des inquiétudes de la malade. Il n'y avait rien entre lui et Hanné. Et c'est pour en convaincre sa femme qu'il a pris l'engagement de ne pas épouser celle-ci. Il a le droit de ne pas le tenir, car sa femme avait perdu la tête quand elle l'exigeait de lui. Il doit épouser Hanné, s'il juge qu'elle est la femme qu'il lui faut... Henschel se laisse convaincre. Il se marie.

Brusquement Hanné se révèle. On n'avait remarqué en elle qu'une certaine brusquerie et une apparente sécheresse de cœur. La voici déchaînée. Brutale, acariâtre, elle brouille Henschel avec tous ses amis. Et elle prend pour amant un domestique de l'hôtel voisin, qu'elle comble de tendresses passionnées et de cadeaux. Et cela nous surprend un peu... Non que ces choses soient particulièrement invraisemblables, mais rien ne nous y préparait. Hanné ne s'était montrée ni sensuelle, ni particulièrement méchante. A vrai dire, elle n'était rien ; et, subitement, elle apparaît enragée. Un hasard apprend à Henschel l'étendue de son infortune. (Ici, une scène de violence que M. Antoine joue avec une puissance et une vérité admirables.) Mais ce coup l'a frappé à mort. Il erre dans sa maison, croyant voir partout le spectre de sa femme morte. Et, à Hanné qui cherche à le calmer, il répète ces seuls mots : « Il y a un de nous deux qui doit s'en aller ! » Et nous nous demandons, avec quelque chose qui ressemble à de l'émotion, si elle le tuera, s'il la tuera, ou s'il se tuera... Et, que nous hésitions entre ces divers dénouements, cela montre le genre d'intérêt qu'excite le drame ; et cela fait voir en même temps ce qu'il a d'artificiel et d'arbitraire. M. Hauptmann a choisi la troisième solution. Henschel se tue. — C'est une façon de finir. Toute autre eût été aussi bonne, parce qu'aucune n'était commandée par les caractères. Le *Voiturier Henschel* est un mélodrame mis en scène avec un art infini et joué à miracle par M. Antoine.

* * *

La Comédie-Française dépasse les espérances de ceux qu'elle appelle ses « ennemis ». On dirait qu'elle s'applique à justifier les critiques qu'on lui adresse. Après nous avoir comblés, elle nous ac-

cable. Pour ceux qui sont sensibles au comique des choses, — et en particulier au contraste savoureux entre la solennité des gestes et la puérilité des faits, — pour ceux-là, il n'est pas de spectacle plus délicieux que celui que donne notre « Institution Nationale ». On ne sait de quelle tarentule administrateur et comité ont été piqués. On les regarde agir, déconcertants et agités, sans arriver à comprendre ce qui les pousse. Positivement, ils nous gâtent!

Il y a quelques semaines, — à propos d'une pensionnaire qui, ayant doublé pendant quelques jours une sociétaire malade, avait repris ensuite le petit rôle qu'elle avait joué d'abord, — des notes effarantes furent communiquées aux journaux. On annonçait que des réformes importantes allaient être apportées au règlement de la Comédie, que les droits des pensionnaires allaient être établis, qu'il était scandaleux que certains sociétaires sans grand talent pussent barrer la route à des pensionnaires pleins d'avenir... Bref, le « Décret de Moscou » allait être condamné. Et, comme c'était M. Leygues qui devait rédiger les « considérants », l'on se promettait quelques instants de douce gaîté!

Sur le fond même de la question, tout le monde, ou presque, était d'accord. Sans doute, il était fâcheux que des sociétaires sans talent pussent, rien qu'en réclamant des rôles, empêcher de jouer un pensionnaire qui en aurait beaucoup (ce qui, du reste, n'était pas, en l'espèce). Mais, à cela, il y avait un remède, d'une simplicité enfantine. Depuis dix ans, on ne cesse de signaler le danger des choix faits par le Comité. Le sociétariat s'accorde à l'ancienneté, ou à la sympathie, ou à mille autres causes. Un bon tiers des sociétaires actuels auraient quelque peine à se faire engager dans un théâtre autre que la Maison. Tout le monde le savait, sauf le comité, et pour les excellentes raisons qu'on devine. Puisque le mal était fait, on pouvait l'atténuer tout au moins en se montrant très difficile dans le choix des sociétaires... Ce n'est pas exagérer de dire qu'on n'a pas été très difficile. Tels ou tels sont sociétaires, sans être capables de dire proprement cinquante vers de Racine, et de donner une physionomie quelconque à un rôle moderne. Donc, ce qui arrivait devait arriver. Tout le monde l'avait prévu.

Où la chose devient particulièrement réjouissante c'est quand l'Administration « découvre » un péril qu'on lui signalait depuis longtemps. Et le comble, si j'ose dire, c'est qu'elle s'avise que ce péril est causé par des règlements qui existent depuis près d'un siècle, et qui sont, à proprement parler, la seule et unique raison d'être de la Comédie-Française. Cela est fort drôle. Et cela est révélateur aussi. On retrouve ici ce singulier état d'esprit qu'on a tenté de montrer plusieurs fois ici même : une confusion mi-volontaire, mi-inconsciente, entre l'Institution et ceux qui s'en servent. Quand, naguère, on admirait l'ensemble d'une représentation, les comédiens se rengorgeaient. Constate-t-on qu'une pièce est mal jouée, ils protestent qu'on attaque la Comédie. Et s'il est impossible de nier qu'ils aient été exécrables, ce n'est pas à eux-mêmes, ni à leurs choix, qu'ils s'en prennent. Non, c'est à l'institution, qu'ils proclamaient *tabou* tout à l'heure, et qu'ils déclarent maintenant la cause unique de tant de maux!

Cela est assez plaisant, peut-être. Ce n'est rien auprès de la suite. — Ces réformes qui brusquement, après un siècle, paraissent indispensables, sont officiellement annoncées. L'émoi règne à Cabotinville. On va toucher au Décret de Moscou, l'arche sainte, l'arche d'alliance qui unissait la Maison à l'État, qui faisait de la Comédie une institution nationale?... On n'y pouvait croire! Il fallut se rendre pourtant. Le « Conseil de la Comédie » était convoqué pour le lendemain!... Il se réunit en effet. Et, aux reporters anxieux, et bientôt stupéfaits, qui assiégeaient la porte de l'administrateur, celui-ci déclara, avec les formes d'usage, que les fameuses réformes, utiles, nécessaires, indispensables, étaient parfaitement inapplicables!... Tout de même, ne pensez-vous pas qu'on eût mieux fait de convoquer le « conseil judiciaire » avant la note aux journaux? Et sera-ce encore « battre en brèche » la Comédie elle-même, que de montrer avec quelle incohérence elle est dirigée?

De cette incohérence, elle vient de donner un nouvel exemple, d'un autre ordre, mais tout aussi significatif, et qui montre combien les prescriptions les plus sages peuvent être rendues inutiles.

On sait avec quel soin sont gardées les avenues de la Comédie-Française. Le manuscrit est lu d'abord par un « Lecteur » spécial, nommé par le Ministre; sur son rapport, le Comité, également nommé par le Ministre, l'admet ou non à la « Lecture ». Le Comité est convoqué, écoute, décide et rend son arrêt; ou la pièce est reçue, ou elle est refusée, ou elle est reçue à corrections. Il semblerait donc, d'abord, qu'il ne doive guère arriver devant le Comité que des ouvrages dignes d'attention, et ensuite que le Comité, composé de gens pourvus tout au moins d'expérience théâtrale, ne reçoive que des ouvrages, sinon parfaits, du moins capables d'amuser ou d'intéresser le public?... Sans doute « on peut se tromper ». On peut se tromper pour une pièce considérable, où les défauts balancent les qualités, et il est juste alors d'en faire juge le public. Au moins, paraît-il impossible qu'à travers un crible aussi savamment serré, puisse passer un lever de rideau, non pas médiocre, ce qui serait son droit, mais « impossible »?...

C'est précisément ce qui vient d'arriver. La Comédie tenant à montrer qu'elle n'était pas « en som-

meil », vient de donner deux pièces en un acte. L'une, de M. Auguste Germain, est agréable, supérieure, je pense, au *Monde où l'on s'amuse* ou au *Bougeoir ;* et il n'est pas mauvais que des bluettes soient admises de temps à autre. Quant à la seconde pièce, la stupeur qu'elle a causée a été si profonde, la chute si évidente, que, contrairement au règlement qui exige trois représentations d'un ouvrage régulièrement reçu, elle n'a pu être jouée qu'une fois !

Disons encore qu'on peut se tromper. Mais disons aussi qu'un tel choix dénote ou une singulière inadvertance ou un manque inquiétant de discernement. Car, si l'on admet sans peine que des comédiens puissent se tromper sur la valeur littéraire d'un ouvrage, il est moins admissible qu'ils se trompent aussi lourdement sur l'effet que cet ouvrage produira sur le public. On a vu quel fut cet effet.

Ces erreurs sont fâcheuses, à tous les points de vue. Mais elles sont bien amusantes quand on songe à la solennité qui les accompagne ! Vous vous rappelez la cérémonie de réouverture, cette « date historique », comme disait M. Claretie ? Vous vous rappelez la « Tragédie » et la « Comédie » disputant noblement entre elles à qui faisait le plus d'honneur à la Maison ? Et vous vous rappelez le « Doyen » intervenant, et distribuant à chacune les louanges et les palmes qui leur étaient dues?... L'on imagine maintenant une cérémonie plus modeste et mieux appropriée aux circonstances. Le « Doyen » interviendrait, comme ci-dessus et tiendrait ce langage : « Vous avez raison toutes deux. Mais, pour le moment, tâchons seulement de monter des pièces qui pourront être jouées. »

Et, pour compléter le tableau, on peut imaginer encore des images successives et de plus en plus amaigries de l'infortuné répertoire. En regard, on figurerait la subvention, le loyer ; et le Doyen, — pourquoi pas par des vers de M. Richepin ? — supputerait combien coûte aux contribuables chaque représentation classique.

... Car il faut revenir aux programmes de la Comédie, trop négligés depuis quelque temps. Il y a quinze jours, on donnait *Patrie*, en matinée classique (!), ces matinées du jeudi instituées pour permettre aux collégiens de se pénétrer des beautés de l'ancien répertoire. Cette semaine, voici les spectacles annoncés : lundi, mercredi, vendredi et samedi, *Patrie ;* mardi et jeudi, *le Député de Bombignac ;* lundi, en matinée, *le Monde où l'on s'amuse*.

Pas un spectacle classique ! La subvention servirait-elle, non à maintenir le répertoire, mais à réparer les erreurs du Comité ?

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Tolstoï et Dostoïevski, par D. S. MÉREJKOVSKI (éd. Mir. iskousstva, Pétersbourg).

M. Merejkovski, l'auteur de *la Mort des Dieux*, romancier, poète et critique, entreprend la publication d'un curieux ouvrage intitulé *le Christ et l'Antéchrist*. Il en donne aujourd'hui les deux premières parties où il étudie Tolstoï et Dostoïevski, comme hommes et comme artistes. La grande figure de Tolstoï ne semble pas du tout intimider M. Mérejkovski. Il le traite avec une étrange désinvolture, assez désagréable et taquine. Il ne voit dans la tentative de Tolstoï de mener une vie saine, simple et active qu'un raffinement épicurien. Les murs nus du cabinet de travail, le costume rustique, la nourriture végétale ne seraient qu'une recherche d'un luxe véritable mieux compris que le luxe tapageur mis à la mode par l'Amérique. Quant au désintéressement de son œuvre littéraire, du sort de ses livres, Mérejkovski n'y voit qu'un habile compromis entre les doctrines morales de Tolstoï et son intérêt personnel. Voilà pour l'homme. Pour ce qui est de l'écrivain, il paraît que Tolstoï n'est que le peintre souvent cynique et grossier, bien que puissant, du corps humain. Mérejkovski cite des passages de Tolstoï où celui-ci, par des traits purement physiques, des attitudes, des tics, fait vivre devant nous ses personnages. Dans cet art d'une objectivité singulière, évocatrice, divinatrice, dans cette observation merveilleuse qui fait choisir à Tolstoï un indice physique pour caractériser tout l'être qu'il peint, son critique ne voit que la préoccupation de la matière. Principalement il reproche à Tolstoï de n'être pas tout autre qu'il n'est, et de manquer par exemple de l'hallucination maladive de Dostoïevski, pour qui « les corps cessaient parfois d'exister ». Mérejkovski semble ne pas se douter qu'en changeant complètement de manière, Tolstoï n'étant plus ce qu'il est priverait le monde d'un écrivain de génie, et, qui plus est, d'un sublime apôtre. Ce livre, écrit au moment même où l'excommunication de Tolstoï attire sur lui la sympathie universelle, choque par les bizarres reproches d'égoïsme et de froideur que Mérejkovski lui prodigue. Il voit dans l'isolement de Tolstoï un signe de sa dureté et ne paraît pas se rendre compte que si l'auteur d'*Anna Karénine* n'a pas d'amis, c'est qu'il n'a pas d'égaux. En outre, tout l'ouvrage est entaché de passages confus et extravagants où le critique prend un ton de prophète et réclame de sa génération le sauvetage de l'Europe. Il n'en indique pas les moyens, mais sa foi en lui-même et la « poignée de Russes qui pensent » est aussi grande que sa mé-

fiance à l'égard de Tolstoï. Les chapitres consacrés à Dostoïevski sont faits avec sympathie et, à cause de cela peut-être, avec plus de justesse. L'amour du paradoxe éclate dans cet écrit, dont la force de persuasion est médiocre. Les qualités du style et de la composition atténuent, sans les racheter, les erreurs de la pensée.

Come si ama (Comment on s'aime), par F. de Roberto Roux et Viarengo, éd. Turin).

M. de Roberto est curieux des choses étrangères. Après un livre sur les poètes français contemporains, il nous donne un aperçu des amours, connues déjà, de quelques grands hommes dont aucun n'est Italien. Ne s'aime-t-on pas en Italie ? Peut-être M. de Roberto voulut-il être discret en ce qui regarde son pays. Il ne l'est pas pour le reste de l'Europe, et parle des amours de Mlle de Lespinasse, de Rousseau, de Gœthe, de Napoléon, de Lassalle, de Balzac, avec une recherche minutieuse. Il juge les grands hommes et leurs amies ou amantes avec un sévère bon sens, volontiers dogmatique et sermonneur. Tout semble clair à M. de Roberto, et la ligne de conduite qu'il aurait prescrite à ses amoureux est d'une simplicité très évidente. Malheureusement les personnages célèbres dont il esquisse la vie sentimentale manquaient tous d'une telle rigueur logique. C'étaient, le plus souvent, de sublimes impulsifs, des natures fougueuses qui ne s'arrêtaient guère à de longs raisonnements. Aussi M. de Roberto arrive-t-il, après le récit des faits, à cette conclusion attristante qu'on s'aime mal. Si les grands hommes n'ont pas été heureux, c'est par la faute des femmes, parce qu'ils en choisissaient d'indignes (Napoléon et Joséphine), et quand, par hasard, ils étaient aimés par des femmes d'élite, celles-ci n'étaient pas heureuses non plus, par la faute des grands hommes qui s'en lassaient ou les méconnaissaient (Gœthe et la baronne Stein). Mais c'est à l'égard des femmes que M. de Roberto est le plus sévère. Il leur reproche amèrement leur manque de droiture, et souvent aussi leur stupidité ; il se montre notamment implacable envers Mme de Hanska. Un seul exemple de félicité conjugale rassérène cet ouvrage : c'est l'idylle du ménage Bismarck. Elle est très belle assurément, mais il y en a peut-être d'autres plus belles encore, que M. de Roberto passe sous silence. Il n'a pas été heureux dans ses souvenirs historiques, comme d'autres ne le sont pas dans leurs rencontres. Tout le livre, malgré la richesse du sujet, pèche par une monotonie fatigante et une grande banalité, par l'abus du sens commun. Il donne l'impression que les sentiments de l'auteur sont excellents, mais que sa puissance d'artiste n'est pas grande.

(Ivan Strannik.

FRANCE

Grands écrivains d'outre-Manche, par Mary Duclaux, — Mary James Darmesteter Calmann-Lévy .

Ce titre, sous lequel Mme Mary Duclaux réunit quatre études consacrées aux sœurs Brontë, à Thackeray, au ménage Browning, à Dante-Gabriel Rossetti, n'est pas celui qu'elle eût préféré. « Études victoriennes » lui plaisait parce que le règne de la reine Victoria constitue toute une ère de la pensée anglaise dont les écrivains précités sont caractéristiques. Mais on lui fit observer que ce mot de *victoriennes* n'était point encore passé dans l'usage français, — et quand l'imprimeur lui renvoya ses placards avec ce titre : *Études victorieuses*, cette coquille inattendue la persuada... Les essais de Mme Duclaux ont le plus vif intérêt et le charme le plus attrayant. Très étudiés, pleins de renseignements exacts et curieux, ils sont en outre écrits avec une abondance facile, une grâce élégante et fine, une pénétrante poésie. Le génie de ces grands écrivains y est analysé d'une manière très délicate et profonde, et leur personne même y revit. On peut donner, je crois, comme un modèle de portrait littéraire celui qu'a tracé Mme Duclaux de Rossetti, d'un éclat et d'une vérité remarquables. Peu de caractères furent plus complexes, plus tourmentés, plus mêlés de contrariétés douloureuses. Un épisode, entre autres, dans la vie de Rossetti, étonne et fait frissonner, parce que s'y révèle avec une effrayante intensité l'incurable et professionnelle maladie de l'homme de lettres. Quand mourut sa jeune femme, la pauvre Lizzie qu'il adorait, un immense désespoir le prit. Pendant trois jours il refusa de la croire morte en effet. Plus d'une fois il fit revenir les médecins, et ce ne fut qu'une semaine plus tard qu'on put le décider à l'ensevelir. Dans le cercueil de la bien-aimée, il voulut, au paroxysme de la douleur, glisser l'unique manuscrit de ses poésies ! Une nuit d'automne, au cimetière de Highgate, on rouvrit la tombe et du cercueil exhumé on retira, d'entre les cheveux de la morte, les cahiers qu'il avait naguère enterrés avec elle... L'étude de Mme Duclaux contient de très intéressantes pages sur les Préraphaélites et sur leur art.

La formation du radicalisme philosophique, par Élie Halévy Alcan .

Des trois volumes dont se doit composer ce grand ouvrage, les deux premiers paraissent aujourd'hui : *La Jeunesse de Bentham* et *l'Évolution de la doctrine utilitaire de 1789 à 1815*. Il faut avouer que, faute d'un livre comme celui-ci, la doctrine utilitaire fut, jusqu'à présent, mal connue en France. Le nom de

Bentham évoque le souvenir plus ou moins précis de l'arithmétique morale : mais ce qu'on ignore généralement, c'est que ladite arithmétique morale « a beaucoup moins pour objet de fonder une morale que de fonder une science de droit, de fournir une base mathématique à la théorie des peines légales ». L'économie politique orthodoxe a fait partie de la doctrine. Le principe de l'utilité, dans la pensée des Benthamistes, fut fécond en applications économiques et juridiques : il fallait être radical pour être utilitaire et les théoriciens de l'utilitarisme furent en même temps ceux de la démocratie représentative et du suffrage universel. Et c'est ainsi que cette étude, dont Bentham est le point de départ, aboutit, d'une manière assez inattendue pour notre ignorance, à une histoire de « la formation du radicalisme philosophique ». Cette histoire est, d'ailleurs, admirable. Il faut en louer, d'abord, l'érudition, très minutieuse et consciencieuse. L'auteur ne s'est pas contenté de consulter les œuvres publiées de Bentham ; mais il s'est encore reporté aux manuscrits d'University College, à Londres, grâce auxquels il a pu résoudre un certain nombre de questions obscures relatives à la biographie de Bentham, à la chronologie de ses œuvres, au progrès de sa pensée, à la formation de son groupe. Il n'a négligé aucun détail ; mais il ne se laisse pas non plus écraser sous une telle abondance de documents. Son exposition est claire et méthodique. Je ne sais si l'on a jamais fait avec autant de rigueur et de sûreté l'histoire des idées, — non d'une manière abstraite : M. Halévy s'est préoccupé des circonstances réelles au milieu desquelles apparaissaient et s'épanouissaient ces idées, — et néanmoins sans se laisser aller à cette confusion fâcheuse que l'on est parfois tenté de faire entre les idées et les faits. L'histoire politique et l'histoire des idées ont des rapports l'une avec l'autre et s'influencent mutuellement, mais elles sont distinctes, parfois contraires, en tous cas toujours discernables.

Saint François d'Assise, par Arvède Barine (Hachette).

Très simple, non encombrée de vaine érudition, très juste cependant, et charmante d'allégresse contenue et de poétique recueillement, voici une nouvelle vie de saint François. « C'est une histoire connue, dit M. Arvède Barine, mais si belle qu'on ne s'en lasse point. » L'auteur s'est proposé, du reste, un autre but que les autres biographes du Saint, voulant donner aux chrétiens d'aujourd'hui l'image fidèle de ce que fut, il y a près de sept siècles, la religion de Jésus, afin qu'il soit donné à chacun de nous de savoir « où nous en sommes » de ce christianisme modifié, si distant aujourd'hui de ses origines. « Si quelque chose peut rappeler la sublimité et la simplicité des heures bénies où Jean et Simon Pierre suivaient les pas de leur maître sur les bords du lac de Génézareth, c'est la candeur et l'allégresse avec laquelle les premiers frères mineurs, à la suite de saint François, célébrèrent leurs noces mystiques avec la Pauvreté. » Ce fut un retour aux temps évangéliques qui se manifesta, tout à l'aube du XIIIe siècle, et plutôt encore une interprétation nouvelle de l' « esprit évangélique, plus gaie, plus vive, plus débordante de charité pour toute la nature et toute la vie. A son récit, épuré par une judicieuse critique, M. Arvède Barine a joint une traduction parfaite de cette « Légende des Trois Compagnons » qu'écrivirent, peu d'années après la mort de saint François, les frères Léon, Ange et Ruffin qui avaient « longtemps passé les journées avec lui ». Ces humbles disciples n'étaient pas des historiens, et le merveilleux se mêle à leurs souvenirs. Mais cette histoire n'est-elle pas tout entière authentiquement merveilleuse et le doux apôtre d'Assise n'a-t-il pas accompli ce miracle, comme le dit M. Arvède Barine, d'avoir « changé en roses, du moins pour un temps, quelques-unes des épines de l'humanité » ?

La Société française, XVIIe siècle, par Victor du Bled (Perrin).

M. du Bled continue, par ce deuxième volume, l'agréable histoire de la Société française qu'il avait commencée, l'année dernière, par le XVIe siècle. Les divers chapitres de son ouvrage sont les conférences mondaines qu'il a faites naguère.

M. du Bled a très soigneusement étudié les questions qu'il traite, en se reportant aux mémoires, aux correspondances anciennes tout autant qu'aux livres modernes, et les bibliographies qu'il donne pécheraient plutôt par abondance que par défaut. M. du Bled consacre trois chapitres aux prédicateurs, qui, indulgents ou violents, caractérisèrent dans leurs sermons les mœurs de leur époque. Évidemment il ne convient pas d'accepter sans contrôle leur témoignage, le genre qu'ils pratiquaient leur imposant une manière de voir particulière ; avec précaution et habileté, M. du Bled leur a emprunté mille traits curieux. Les pages qui suivent, sur le cardinal de Retz et la famille de Mazarin, sont intéressantes ; — celles aussi, quoique moins nouvelles, sur le salon de Mlle de Scudéry et sur les amis de Mme de Sévigné. Mais je signale comme spécialement attrayante la dernière partie du livre, « Modes et Costumes ».

La Tournée, par Jean Ajalbert (Éditions de la *Revue Blanche*).

La tournée, c'est celle de « l'Excelsior » ; directeur Paul Vernal ; auteur actuel, Jacques Rémy et son

drame, *l'Usine*. On répète : « Fourneau, n'approche pas, ou je te crève. — Essaye-z-y, vermine. Etc. » Un pauvre garçon s'introduit ; il s'appelle emphatiquement Isidore le Superbe, il vient prendre des nouvelles de sa « tragédie-féerie, en vers libres, avec des musiques », qu'il a soumise au jugement si sûr de Vernal. Mais Vernal a d'autres chiens à fouetter : « Vous avez donc cru que c'était l'Opéra pour m'apporter une machine avec des musiques? Des vers libres? Vous trouvez donc que ceux de douze pieds ne sont pas assez longs? Vous les faites de dix-sept, alors?... Je vous emporte dans ma valise, je vous lirai en route... » Pauvre Isidore le Superbe! Mais Fanny Desrozes le distingue, Fanny Desrozes, l'étoile de la troupe. C'est une consolation. Elle lui promet de jouer, un jour, sa Colombine, qu'il a conçue comme « l'Ève intégrale »... La tournée fait la Belgique, Berlin, l'Alsace, elle périclite dans le Midi, échoue misérablement en Bretagne, après des aventures... Le roman de Jean Ajalbert, rapide, amusant, vivant, écrit de verve, plein de mots drôles, bien observé, est digne de lui.

André Beaunier.

Memento. — M. Emmanuel des Essarts a la grande obligeance de me faire apercevoir que j'ai, sans malveillance, « fait tort à M. Ehrhard ». N'ai-je pas dit, en effet, qu'avant le petit essai de M. Duchosal, on n'avait rien écrit, en français, sur le grand dramaturge autrichien Grillparzer? Or, « il existe, depuis près de deux ans, une étude très approfondie, fort étendue, sur Grillparzer, de M. Ehrhard ».

— Publications nouvelles : chez Hachette, une deuxième édition, revue et corrigée, de l'*Histoire des Israélites* depuis la ruine de leur indépendance nationale jusqu'à nos jours, par Théodore Reinach. — A la librairie théâtrale, *Décadence*, comédie en quatre actes, par Albert Guinon. — Chez Lemerre, *la Course du Flambeau*, pièce en quatre actes, par Paul Hervieu.

LETTRE PARLEMENTAIRE

Le répertoire politique compte toute une série de projets de loi qui reviennent périodiquement à l'ordre du jour comme certaines ritournelles chantées par les orgues de Barbarie aux coins des rues.

L'une de ces ritournelles les plus obsédantes est sans contredit la réforme de la compétence des juges de paix. Que d'encre n'a-t-elle pas fait couler! Dans quels programmes n'a-t-elle pas figuré depuis quinze ans!

Elle a failli se glisser dans l'ordre du jour de la présente session, mais la revision de la loi sur les accidents du travail l'a remplacée sur le programme. Et maintenant nul ne peut dire si Pâques et la Trinité ne se passeront pas avant qu'elle revienne.

Ce ne serait certes pas un mal si nous voulions profiter de ce retard pour mettre sur pied une réforme complète de notre organisation judiciaire. Malheureusement nous sommes ainsi faits que nous n'osons pas rebâtir à neuf et que nous préférons soutenir d'étais boiteux l'édifice du passé qui craque de toutes parts.

* *

Ce ne sont pas les projets qui ont manqué depuis la réforme de 1883 dont les défauts et l'insuffisance n'ont pas tardé à se révéler.

Le 18 mars 1890, M. Saint-Romme disait dans l'exposé des motifs de sa proposition de loi :

« La réforme de 1883 a été si réduite que la question se pose aujourd'hui comme elle se posait alors. »

Il constatait que l'organisation judiciaire actuelle est en contradiction flagrante avec nos institutions et les nécessités de la justice. Il proposait pour relever le niveau de la magistrature d'augmenter à la fois le travail et le traitement des juges et demandait la suppression des tribunaux jugeant moins de 250 affaires contradictoires par an.

Le projet de loi Saint-Romme supprimait l'inamovibilité, organisait les assises correctionnelles et réglementait le recrutement de la magistrature en obligeant le garde des sceaux à choisir dans une liste de candidats dressée chaque année par les conseils généraux.

Le 6 mai de la même année, M. Pontois déposait un nouveau projet dont la pensée maîtresse est la création d'une juridiction unique. « L'unité de juridiction, dit-il, mettrait fin à ces tournois de compétence qui font qu'un même tribunal constitué au civil se renvoie à lui-même, jugeant commercialement, la connaissance d'une affaire, pour la plus grande joie et le plus grand profit des avocats, avoués, huissiers, greffiers, qui trouvent ainsi le moyen de tirer deux moutures d'un même sac. »

Au cours de la discussion du budget de 1901, M. Martineau fit voter à la séance du 8 novembre 1890 un amendement diminuant de 1 000 francs, à titre d'indication, le chapitre 9 du budget du Ministère de la Justice relatif au traitement des membres des tribunaux de première instance.

M. Martineau estimait que le vote de la proposition Saint-Romme fermerait la moitié des tribunaux de France. Pour éviter cette perturbation, il demandait, en attendant mieux, la suppression des tribunaux jugeant en moyenne 100 affaires par an.

Le ministre s'opposait au vote de l'amendement, déclarant que la réforme demandée « *était imminente* et devait suivre forcément la loi relative à la compétence des juges de paix ».

« Ce qu'il y a à faire dans l'administration de la justice, disait M. Martineau en soutenant son amendement, c'est une réforme radicale, complète, à peu près analogue à celle qui fut faite par l'Assemblée constituante de 1789. Nous avons créé les mêmes abus qui existaient à la fin de l'ancien régime. »

L'année 1890 était fertile en projets sur la magistrature. Le 6 novembre de cette même année M. Mège déposait une proposition de loi demandant que les candi-

dats aux fonctions de juge de paix soient désignés au choix du garde des sceaux par une commission composée dans chaque arrondissement des membres du tribunal civil, des juges de paix, des présidents de Chambre des avoués et des notaires.

Le système proposé pour le recrutement des magistrats des tribunaux et cours d'appel était le même avec des commissions composées de manière analogue. Les membres de la Cour de cassation auraient été élus directement par une commission spéciale.

De la belle floraison des projets de 1890, il n'est rien resté que quelques feuillets jaunis précieusement conservés dans l'herbier parlementaire.

***

M. Ricard étant ministre de la Justice déposa le 27 janvier 1896 un projet nouveau.

« L'existence des juridictions inoccupées, déclare-t-il dans l'exposé des motifs, impose au Trésor des charges inutiles et est de nature à compromettre le prestige de la justice. »

Il propose, pour remédier à « l'oisiveté qui est l'une des causes d'infériorité de la magistrature actuelle », de confier à des juges délégués appartenant à un tribunal important le service des petits tribunaux qui sont tous maintenus. Un tribunal aurait ainsi la charge de rendre la justice dans deux et même trois arrondissements.

M. Brunet revient, dans sa proposition du 21 novembre 1898, à la loi du 14 septembre 1791, donnant la nomination des juges aux justiciables par voie d'élection. Il étend le jury aux affaires criminelles et confie à la Chambre des députés le soin d'élire les membres de la Cour de cassation.

Plus modéré est le projet de MM. Perreau, Vidal de Saint-Urbain et Monsservin, déposé le 6 décembre 1898. Il se contente de demander l'établissement d'un concours pour l'entrée dans la magistrature et la création d'un tableau d'avancement semblable à celui de l'armée.

Au Sénat, M. Trarieux reprit le 10 juin 1897 une proposition déposée par M. Flandin à la Chambre, le 10 février 1894.

Ce projet réclame également le concours d'admission et le tableau d'avancement.

M. Trarieux avoue que « quels que soient le soin et les scrupules qu'apporte dans ses choix la Chancellerie, ces choix abandonnés à la volonté souveraine du ministre sont soupçonnés de subir l'action d'influences extérieures ». *Experto crede Roberto.*

Aussi, conclut l'ancien ministre de la Justice, il est nécessaire de « fortifier l'esprit de devoir et de décourager l'esprit d'intrigue ».

***

De tous les projets de réforme, le plus complet et le plus intéressant est sans contredit celui de M. Malepeyre, l'aimable directeur du personnel de la Chancellerie. La situation importante qu'il occupe nous permet d'espérer qu'il appliquera certaines de ses idées pour le plus grand bien de l'administration de la justice et de la bourse des contribuables.

M. Malepeyre a consacré récemment à l'exposé de ses théories un volume entier intitulé : *La magistrature en France et projet de réforme.*

Nous ne pouvons l'analyser aussi complètement que nous le désirerions, à notre grand regret, car s'il nous était permis de suivre M. Malepeyre dans son étude historique et philosophique, nous établirions avec lui l'absolue nécessité d'une réforme atteignant à la fois l'organisation et le personnel judiciaires.

Il prouve en effet que si chaque gouvernement a voulu avoir sa magistrature, la troisième République n'a pas échappé à ce travers. « Au lieu de répudier hautement, dit-il, tout ce qu'elle tenait des gouvernements monarchiques et réactionnaires, elle s'est laissé prendre au dangereux avantage de conserver des places à la discrétion du pouvoir. Au point de vue politique ce système est néfaste ; il crée la brigue sur tous les services publics, les marchandages politiques au grand détriment de l'œuvre gouvernementale elle-même. Au point de vue des fonctions judiciaires spécialement, il constitue un danger plus grand encore en subordonnant le fonctionnement de la justice, base même de notre société, à des considérations qui lui sont étrangères et qu'il convient d'en écarter complètement. »

Le projet de réforme de M. Malepeyre comporte 49 articles et forme le code complet d'une organisation judiciaire nouvelle, basée sur la compréhension des aspirations démecratiques.

Une des principales dispositions de ce projet est la création du juge unique pleinement responsable de ses jugements, au moins moralement. Actuellement, la responsabilité du président s'abrite derrière un délibéré qui, souvent, n'existe que pour la forme, et se borne à la lecture du dispositif en Chambre du Conseil.

Le juge unique existe en Angleterre. Dans nos colonies françaises elles-mêmes, sauf dans les tribunaux de Fort-de-France, Saint-Pierre de la Martinique, Basse-Terre, la Pointe-à-Pitre, Saint-Denis et Saint-Pierre de la Réunion, c'est un juge-président qui rend seul la justice... et les justiciables ne s'en trouvent pas plus mal.

A côté des tribunaux civils, M. Malepeyre propose l'organisation de tribunaux populaires appelés à juger dans certains cas comme les juges criminels, lorsque des questions de fait sont seules en jeu.

La proposition de loi contient assurément des articles critiquables, mais elle a le mérite d'être largement et démocratiquement réformatrice.

Dans les dispositions destinées à assurer le recrutement et l'avancement des magistrats, elle organise un système mettant la justice à l'abri des influences néfastes et si les idées de M. Malepeyre parvenaient à triompher, nous n'aurions plus ces deux classes de magistrats dont parlait un ministre : « Les magistrats qui travaillent et... ceux qui avancent. »

ÉTIENNE CLÉMENTEL,
Député.

Imp. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 1943 *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 23. 4e SÉRIE. — TOME XV. 8 JUIN 1901.

LES VICE-ROIS DU YANG-TSE

On a beaucoup remarqué les déclarations que fit, en son court séjour à Paris, au commencement de 1901, l'évêque de Pékin, Mgr Favier, l'héroïque défenseur de la cathédrale de Peï-Tang, en juillet et août de l'année dernière, sur la genèse des événements dont le nord de la Chine fut le théâtre en 1900.

Nous avons eu à Pékin une « Commune », dit l'éminent prélat à un interviewer, et une « Commune » qui avait à sa tête un prince. C'est une révolution qu'a tentée le prince Touan, neveu des princes Kong et Choun, et petit-fils de l'empereur Tao-Kouang, qui régnait avant 1860. Il terrorisa la Cour, se nomma de sa propre autorité premier ministre, mit les sceaux dans sa poche, lança décrets sur décrets, fit décapiter cinq membres du Tsong-Li-Yamen, et prit la présidence de ce haut Conseil des affaires extérieures de l'empire.

L'empereur ? L'impératrice ? Leur pouvoir fut pratiquement annihilé. C'est alors que Touan lança son fameux édit : ordre à tous les vice-rois de massacrer les Européens, et, avec les Européens, les chrétiens chinois, ces « Européens de deuxième catégorie » comme les Boxeurs les appellent.

Cette explication, encore qu'elle supprime un peu arbitrairement, ce semble, l'action indéniable de certains facteurs essentiels, et ne tienne pas suffisamment compte de la complicité, aussi inconsciente qu'on la veuille supposer, de l'impératrice, dans le mouvement contre les étrangers, permet d'attribuer à leur véritable cause des faits qui avaient paru d'abord inexplicables, que les témoins oculaires ont qualifiés presque tous de quasi miraculeux.

La masse du peuple, affirme Mgr Favier, n'a pas été avec les meneurs de la Commune chinoise. Lorsque Touan emmena avec lui à Tien-Tsin les troupes dont il était sûr, il dut laisser à Pékin les troupes du prince Tching. Or, l'attitude de celui-ci ne fut jamais bien nette ; ainsi s'expliquent les hésitations des assaillants, leurs fluctuations au jour le jour, l'espèce d'armistice qui, depuis le milieu de juillet jusqu'au moment de l'entrée des alliés dans Pékin, permit aux défenseurs des légations de respirer et assura finalement leur salut. Le prince Tching avait appris la déroute des troupes de Touan et de Toung-Fuh-Siang à Tien-Tsin, et déjà il pressentait le sort réservé à la « Commune » chinoise.

Mgr Favier raconta comment dans la matinée du 14 août, alors que Japonais, Français, Russes et Anglais, faisaient sauter les portes de la capitale et entraient dans la ville, Touan enleva l'impératrice et l'empereur et prit, avec eux, la fuite si précipitamment que la souveraine n'eut pas même le temps d'emporter des vêtements de rechange.

Cette fuite affolée explique pourquoi les alliés trouvèrent dans Pékin si peu de résistance. Ils n'avaient plus devant eux que les troupes du prince Tching. Les Boxeurs fuyaient dans toutes les directions, après avoir tué à Pékin 30 000 habitants qui refusaient de les suivre, et brûlé 2 000 boutiques et maisons chinoises.

***

Il est encore un autre fait que contribue à expliquer l'appréciation de Mgr Favier sur le vrai caractère de l'insurrection des Boxeurs, c'est l'attitude prise dès le début du mouvement, et obstinément conservée à travers les péripéties multiples qui aboutirent à son insuccès, par la plupart des vice-rois et gouverneurs de provinces, et notamment par les deux plus puissants de ces hauts fonctionnaires, Tchang-Tché-Tong, vice-roi des deux Hou (provinces de Hou-pé et de Hou-Nan) et Liéou-Kouen-Yi, vice-roi des deux Kiang (provinces de Kiang-Si et de Kiang-Sou et de Ngan-Houeï), connus sous les désignations de vice-rois de Hankéou et de Nanking.

Un seul vice-roi, celui du Chan-Si, se déclara pour Touan ; c'était l'ancien gouverneur du Chan-Toung, et il avait été cassé sur la demande des Allemands. La seule province où Touan et les Boxeurs trouvèrent un appui dans la population, est justement le Chan-Toung, où le peuple avait été profondément irrité par l'établissement des Allemands à Kiao-Tchéou, d'où l'on peut conclure, avec les meilleures raisons, que l'insurrection chinoise de 1900 a été surtout, et du début à la clôture, une affaire entre les patriotes du Chan-Toung et du Tché-Li et les Allemands.

***

A Si-Ngan-Fou, les réactionnaires de la coterie mandchoue ont toujours l'ascendant. Ils dominent la Cour. S'ils restent les maîtres après le départ des troupes alliées, les vice-rois du Yang-Tse pourraient bien être punis pour la sage politique dont l'adoption a tenu les provinces du centre et du sud en dehors du mouvement révolutionnaire.

La conduite de ces grands dignitaires doit être en effet tenue pour plus que suspecte par l'impératrice et par ses conseillers mandchous.

Les deux plus importants de ces personnages, dont l'attitude de neutralité a été si utile aux puissances alliées en limitant l'aire des troubles aux régions septentrionales, sont, avons-nous dit, Tchang-Tché-Tong, vice-roi de Hankéou et Liéou-Kouen-Yi, vice-roi de Nanking (1).

(1) On sait que Nanking et Hankéou sont deux centres considérables de populations sur le Yan-tse-Kiang, en amont de Shanghaï. Nanking est le siège du gouvernement des deux provinces de Kiang-sou et de Kian-si ; Hankéou, ou plus exactement Ou-Tchang, située sur la rive droite, en face de Hankéou, est le siège du gouvernement des deux provinces de Hou-pe et de Hou-nan.

Il peut paraître étrange que la Cour, dans la période où elle était entièrement sous l'influence du prince Touan, du grand secrétaire Kang-Yi, et du général Toung-Fuh-Siang, n'ait pas cherché à remettre le gouvernement de l'immense et riche vallée du Yang-Tse-Kiang à des mains plus sûres que celles de ces potentats locaux qui, tout en protestant de leurs sentiments loyaux envers la dynastie, ont eu l'art de ne point se brouiller avec les chefs militaires de la civilisation.

On doit supposer que, si absolue que soit l'autorité impériale, elle a cependant ses limites dans le degré de puissance où peuvent atteindre, grâce à leur immense clientèle et au faisceau des intérêts liés à leur cause, certains des hauts mandarins investis de la dignité vice-royale et l'ayant exercée pendant un temps suffisamment prolongé.

Il se peut aussi que l'impératrice ait jugé prudent de ne pas se fermer toute porte vers un arrangement avec les puissances, en brisant des instruments dont elle connaît bien la souplesse et la force et dont elle sait qu'elle pourra se servir le jour où elle serait obligée de sacrifier sérieusement la coterie des Mandchous.

Quoi qu'il en soit des ressorts secrets de l'influence considérable qu'ont exercée depuis le début de la crise et qu'exerceront encore sur la marche des affaires chinoises, les vice-rois du Yang-Tse, il n'est pas sans intérêt d'étudier ces personnages, de rechercher ce que représentent ces figures quelque peu énigmatiques.

***

Liéou-Kouen-Yi est un haut fonctionnaire, âgé, riche, d'idées modérées et conservatrices, craignant le désordre, et qui, dès le principe, a suivi, dans un esprit de prudente imitation, la politique de ménagement, de temporisation, adoptée par son collègue de Hankéou.

Le vice-roi de Hankéou passe pour un des membres les plus honnêtes du haut mandarinat, qui, contrairement à l'opinion générale, compte en effet quelques honnêtes gens. On les pourrait dénombrer sans peine, il est vrai, et, comme l'intégrité, dans les sphères officielles de la Chine, est une denrée d'une réelle rareté, il semble qu'on a tout dit en ce pays, et qu'on a suffisamment qualifié Tchang-Tché-Tong, en disant qu'au lieu d'acquérir une grande fortune dans le service public, il y a dépensé celle qu'il possédait

Très conservateur, au sens chinois du terme, anti-étranger au point de n'avoir jamais voulu frayer avec les Européens, il n'en apprécie pas moins très hautement la valeur de la science

occidentale, et il s'est efforcé, avec plus d'énergie que de succès, d'acclimater les procédés de l'industrie européenne dans les provinces qu'il a été appelé successivement à gouverner.

Il a été un ardent avocat de la guerre à outrance contre le Japon. On dit qu'il se laissa aller dans son yamen à un accès de la fureur la plus violente lorsqu'il apprit la conclusion de la paix de Simonosaki. Il avait conseillé à l'empereur de transporter le siège du gouvernement dans une ville du centre et d'opposer aux Japonais une résistance obstinée.

On comprend quels ont dû être ses sentiments lorsque l'Allemagne eut pris Kiao-Tcheou et la Russie la presqu'île de Liao-Toung.

M. Gaston Donnet, correspondant du *Temps*, a vu le vice-roi Tchang-Tché-Tong, le 20 mars dernier, dans sa capitale d'Ou-Tchang, située sur la rive droite du Yang-Tse-Kiang, en face de la ville de Hankeou qui s'étend sur l'autre rive et où se trouvent les concessions étrangères.

Le personnage nous est présenté par notre confrère comme un phénomène.

Il est honnête, première monstruosité ; il est patriote, seconde monstruosité, puis, c'est un novateur, il ne nous traite pas complètement de barbares, il croit que la Chine aurait intérêt à cesser de contempler son céleste nombril. Enfin il est capable de parler pendant deux heures pour dire quelque chose. Et cela me change des autres grands mandarins, ses collègues, qui, eux, sont bien capables de parler pendant six heures de plus, mais pour ne rien dire.

Tchang-Tché-Tung, comme tous les hommes de valeur, a ses partisans et ses ennemis. Les uns le traitent de « génie inspiré », les autres d'« imaginatif lunatique et brouillon ». Il est tout cela à la fois, ce petit vieux aux gestes vifs, méridionaux. Il se persuade trop aisément que son pays se lèvera au contact de quelques grains de semence occidentale, et il veut être ce semeur. Il oublie que les changements sociaux ne dépendent point de la volonté d'un seul, mais de l'évolution lente du milieu...

M. Donnet ajoute que Tchang-Tché-Tong, ne connaît ni le français, ni l'allemand, ni l'anglais, qu'il ne veut de l'Europe qu'une formule de réformes, et que, dès qu'il s'imaginera avoir obtenu cette formule, il flanquera les Européens à la porte ; que, sous ses apparences libérales, il est demeuré Chinois, le plus nationaliste des Chinois, Chinois depuis l'extrême pointe de son bouton de corail jusqu'à l'extrême pointe de ses semelles de carton.

Il dit encore que ce personnage singulier, à la fois très progressiste et très conservateur, déteste les étrangers de tout son cœur, mais qu'il raisonne sa haine, souffre de l'infériorité de sa race, a trouvé mieux à faire dans son yamen qu'à fumer de l'opium ou à collectionner des femmes, barbouille une main de papier, tous les jours, en rapports et plans de toutes sortes, et rêve, en des temps lointains, la revanche absolue de la Chine.

* * *

Ces traits sont bien conformes à ceux qui ont été tracés du même personnage par d'autres étrangers qui ont eu récemment l'occasion de rendre visite au vice-roi des deux Hou.

Au physique, l'homme est petit, il a une voix douce, des manières courtoises, une tête fine où le seul trait vraiment chinois est la disposition oblique des yeux. Le front est large, le nez long et droit, la barbe blanche, peu épaisse. Si l'homme a des gestes vifs, combien pourtant sont-ils distingués à côté de ceux du vieux rival de Tchang-Tché-Tong, ce lourd et massif géant de Li-Hong-Tchang, à la grosse voix tonitruante, aux façons de portefaix, et qui pourtant, lui aussi, dans son genre, représente une si intéressante et curieuse personnalité !

Tchang-Tché-Tong est essentiellement un lettré. Il est le type accompli de ce que peut produire le système d'éducation classique. Il a la réputation, dans son pays, d'un des écrivains les plus fleuris et les plus éloquents dont se glorifie la classe des *literati*. Sa plume n'est d'ailleurs pas seulement, paraît-il, élégante et châtiée ; elle est aussi caustique, et lui a valu de nombreux ennemis, dont le plus puissant est Li-Hong-Tchang.

On pourrait tenir Tchang-Tché-Tong pour un homme d'étude plutôt que pour un homme d'action. Toutefois, sa haute situation sociale le désignait pour de grandes fonctions politiques dans l'empire. Né en 1835, il a aujourd'hui soixante-six ans. Nommé juge dans la province de Canton en mars 1865 et trésorier du Kiang-Sou en mai 1868, il fut ensuite appelé à faire partie du bureau des censeurs. C'est dans cette fonction qu'il se rendit célèbre un jour par un rapport fulminant qu'il rédigea contre le diplomate Tchang Heou à propos d'un traité que celui-ci avait signé avec la Russie à Livadia en 1879. Tchang Heou était ce diplomate qui avait été chargé d'apporter en France les excuses de la Chine pour le massacre de Tien-Tsin et qui ne put s'acquitter de sa mission qu'après la guerre et la Commune, à Versailles, où il fut reçu par

M. Thiers. Tchang-Tché-Tong l'accusait d'avoir trahi, dans ses négociations à Saint-Pétersbourg, les intérêts de la Chine. Le traité de Kouldja de 1879 ne fut d'ailleurs pas ratifié. Le marquis Tseng, ministre à Paris et à Londres, fut envoyé à Saint-Pétersbourg, et y négocia, avec le plénipotentiaire Nicolas de Giers, le traité définitif de Kouldja, du 24 février 1881.

Tchang-Tché-Tong fut ensuite gouverneur du Chan-Si en 1882 et vice-roi des deux Kouang en 1884. De là, il fut transféré en 1889 dans la vice-royauté des deux Hou, qu'il n'a plus quittée.

***

En 1889, alors qu'il était encore vice-roi de Canton, c'est-à-dire des provinces du Kouang-Toung et du Kouang-Si, un des plus importants, sinon le plus recherché des grands gouvernements de Chine, à cause de la richesse de la province de Kouang-Toung et de l'activité commerciale de la grande métropole chinoise du sud, Canton, l'empereur Kouang-Sou, qui régnait depuis 1875, sous la tutelle de sa terrible tante, l'impératrice douairière, atteignit l'âge de dix-neuf ans, fut marié, puis émancipé, et prit personnellement la direction des affaires publiques.

Un de ses premiers actes fut la publication d'un édit où il déclarait, en propres termes, que « les chemins de fer sont une condition essentielle de la puissance du pays ».

Cette assertion révolutionnaire, émise spontanément par le souverain de la Chine, il y a déjà douze ans, fut portée officiellement dans les dix-huit provinces et ne provoqua nulle part un mouvement de colère bruyante. La Chine semblait se résigner. Il n'y avait là, il est vrai, qu'une apparence, comme le prouvèrent les insurrections et les massacres par lesquels se manifesta, dès 1891, l'intensité du mouvement anti-étranger.

La publication de l'édit impérial sur l'utilité des voies ferrées avait été le résultat d'une grande consultation commandée par l'Empereur à un certain nombre de fonctionnaires provinciaux touchant la question des chemins de fer en Chine.

Deux des rapports envoyés en réponse à la demande de l'Empereur, exercèrent une influence décisive à la Cour, celui de Tchang-Tché-Tong, alors vice-roi de Canton, et celui de Liou-Ming-Tchouan, gouverneur de l'île Formose.

Tchang-Tché-Tong, dans son mémoire, exposa que la Chine avait absolument besoin de chemins de fer pour développer ses exportations, qui restaient inférieures d'environ 20 millions de taëls chaque année à ses importations.

Les chemins de fer étaient également nécessaires au point de vue de la défense de l'empire contre des voisins puissants et envieux qui se pressaient de plus en plus sur ses frontières.

La Chine, disait-il, a déjà adopté la navigation à vapeur et le télégraphe sans que l'on ait vu se produire aucun des inconvénients redoutés par le bureau des censeurs, extension de religions étrangères, danger d'invasion pour la capitale, emploi d'hommes et de matériaux étrangers au détriment des intérêts indigènes.

Les chemins de fer pouvaient rendre de grands services, surtout si l'on commençait par une ligne intérieure, trop éloignée de la côte pour être saisie par l'ennemi, par exemple une ligne de Pékin à Hankéou.

Dans cette région encore, la construction d'une voie ferrée apporterait moins de trouble que partout ailleurs aux maisons et aux tombes, ce qui était un point essentiel. Le travail durerait huit années, et il conviendrait d'employer le fer que l'on trouverait dans le voisinage de la route proposée. Ce fer serait d'une qualité inférieure, il est vrai, à celle du métal étranger et coûterait plus cher, mais l'argent chinois aurait été dépensé en Chine même et non au dehors.

Liou-Ming-Tchouan était plus affirmatif encore que Tchang dans son plaidoyer. Aucune des objections élevées par les censeurs ne lui paraissait sérieuse. Dès 1879, dit-il, il avait conseillé la construction de chemins de fer, mais on ne l'avait pas écouté, et il se réjouissait de voir maintenant le gouvernement prendre l'initiative de ce grand progrès qui enrichira le pays et augmentera sa puissance. Les chemins de fer seront surtout précieux au point de vue de la défense pour le transport rapide des troupes aux points convenablement choisis. Liou conseillait une ligne de Pékin à Chang-Haï. Il dit qu'il ne fallait pas toujours se contenter de ce qu'avaient fait les ancêtres et qu'il était impossible d'en revenir, en temps de guerre, aux arcs et aux flèches des anciens Chinois.

***

Tchang-Tché-Tong avait vivement insisté pour que les étrangers n'eussent aucune part à la construction des chemins de fer, que l'œuvre s'accomplît avec des capitaux chinois, sous la direction d'ingénieurs chinois, avec des matériaux et un outillage exclusivement chinois : rêve chimérique à l'accomplissement duquel il allait en quelques années sacrifier sans résultat toute sa fortune.

La Chine n'avait alors ni les hommes ni les

ressources qui lui eussent permis, voulant construire des chemins de fer contre les étrangers, d'exécuter ce dessein sans leur aide. Les capitaux indigènes étaient trop méfiants, le Trésor impérial trop pauvre ; à peine quelques gisements de houille commençaient à être exploités, les gisements de fer étaient encore vierges.

Tchang-Tché-Tong et ses collègues n'en avaient pas moins interprété fidèlement le sentiment national et lancé des avertissements dont le caractère sérieux éclata plus tard, lorsque le gouvernement se décida, en dépit de toutes les répugnances, à recourir aux lumières, aux produits et à l'argent des étrangers. C'est en 1897 que l'on commença à déposer sur le sol chinois des rails fabriqués, pour le plus grand nombre, en Europe. Lorsque les indigènes virent la voie ferrée passer à travers les cimetières, éventrer les maisons et les champs, les mandarins eurent peu de peine à ameuter le peuple contre les « diables à cheveux rouges », et le premier soin des Boxeurs, après le massacre des chrétiens indigènes, fut la destruction des voies ferrées. Celles-ci comme ceux-là portaient la marque de l'étranger et devaient être anéanties comme « biens diaboliques ».

***

Dans le temps où Tchang-Tché-Tong adressait de Canton le mémoire qui fit une si vive impression à la Cour, Li-Hong-Tchang, vice-roi du Tché-Li, demandait l'autorisation de construire entre Pékin et la grande ville de Tien-Tsin, voisine de la côte, une voie ferrée qui serait la continuation de lignes déjà existantes entre Tien-Tsin et le littoral. La distance était d'environ 130 kilomètres, le pays parfaitement plat, le district populeux, le trafic assez intense. Les moyens actuels de transport par bœufs sur d'affreuses routes ou par la voie sinueuse du fleuve, étaient tout à fait insuffisants.

La demande de Li-Hong-Tchang fut favorablement accueillie. Mais son projet parut bien mesquin à côté de la conception grandiose et vraiment patriotique de son rival du sud : tout l'empire traversé de Pékin à Hankéou et de là à Canton par une voie ferrée, placée hors de toute atteinte de l'étranger, et à la construction de laquelle celui-ci n'aurait aucune part !

Li-Hong-Tchang, qui connaissait bien son rival, Tchang-Tché-Tong, dont l'âme était aussi honnête que sa plume était éloquente, saisit l'occasion qui s'offrait d'écraser ce redoutable adversaire sous le poids de ses propres lauriers.

Il feignit d'éprouver la plus grande admiration pour le projet du vice-roi de Canton, reconnut que sa proposition d'une ligne de Tien-Tsin à Pékin était insignifiante à côté d'une si glorieuse voie ferrée, et émit l'opinion que l'exécution d'un pareil projet ne pouvait être confiée qu'à son auteur, qu'il convenait donc de transférer Tchang-Tché-Tong de la vice-royauté de Canton au gouvernement de l'une des grandes provinces du Yang-Tse (région beaucoup moins riche), afin qu'étant dans une situation centrale, près des gisements de fer et de charbon qu'on ne manquerait pas de découvrir, il pût diriger les opérations de construction de la grande ligne.

***

On ne manqua pas, à Pékin, de suivre l'avis de Li-Hong-Tchang. L'Empereur décida, pour faire plaisir au vice-roi du Tché-Li, que le chemin de fer de Tien-Tsin serait continué jusqu'à Tung-Tchéou, et il décida, en même temps, qu'une ligne serait construite de Pékin à Hankéou. L'édit, daté du 27 août 1889, porte que, sur la proposition du vice-roi Tchang-Tché-Tong, une ligne sera construite de Lou-Kou-Kiao (près Pékin) à Hankéou. La construction sera commencée aux deux extrémités, soit de Hankéou à Sin-Yang-Tchéou, et de Lou-Kou-Kiao à Tching-Ting-Fou.

En même temps, Tchang-Tché-Tong fut transféré de la vice-royauté de Canton à celle des provinces de Hou-Nan et de Hou-Pe. Ce changement de résidence ne laissa pas de lui causer des embarras financiers considérables, à cause de l'achat qu'il venait de faire à grands frais d'un énorme outillage européen pour l'installation d'établissements métallurgiques dans le voisinage de Canton. Le nouveau vice-roi des deux Kouang, qui se trouva être un proche parent de Li-Hong-Tchang, refusa de prendre livraison des commandes faites par son prédécesseur. Celui-ci dut faire transporter tout son matériel dans son nouveau gouvernement. Ce transport seul lui coûta de fort grosses sommes, et il en consacra d'autres encore à l'établissement de magnifiques usines et fonderies à Hanyang, près de Ou-Tchang. Pendant la guerre sino-japonaise dont il fut un des plus chauds partisans, il sacrifia le reste de sa fortune en création d'arsenaux, et comme il était foncièrement honnête, au sens où ce mot peut être pris, appliqué à un haut fonctionnaire chinois, il n'eut pas l'habileté de réédifier immédiatement sa fortune aux dépens des contribuables et du trésor central. Le chemin de fer, pendant ce temps, ne se construisait pas, les capitalistes indigènes n'accusant aucune disposition à

mettre leurs fonds dans l'entreprise. L'heure vint où Tchang-Tché-Tong dut se résigner à mettre en vente ses créations industrielles. Il fut à la fin des déboires par Cheng, directeur des télégraphes impériaux, président de la Compagnie de navigation à vapeur des marchands de Chine, qui se rendit en 1895, acquéreur de tout le stock d'établissements de Tchang-Tché-Tong.

* * *

Li-Hong-Tchang avait donc fort habilement prévu, en 1889, ce qu'il adviendrait du projet ambitieux de son rival. Il est vrai qu'il n'avait pas construit lui-même sa ligne de Tien-Tsin à Pékin, mais Tchang-Tché-Tong n'avait pas construit non plus la sienne ; il n'en avait même pas commencé les études préparatoires, et il avait trouvé moyen de se ruiner. Li-Hong-Tchang s'était, au contraire, lui, notablement enrichi, et il est possible qu'il eût repris personnellement la suite des entreprises industrielles de son rival désarçonné, si l'empereur Kouang-Sou qui ne portait que très peu d'amitié au conseiller intime de l'Impératrice douairière, ne lui avait, à cette époque, témoigné avec éclat son mécontentement pour la part qu'il avait eue dans la conclusion du traité de Simonosaki avec le Japon.

L'Impératrice douairière, qui, très probablement avait, dès cette époque, ses desseins secrets contre les étrangers, fit servir la disgrâce de Li-Hong-Tchang à l'exécution d'un plan ingénieux pour armer la Chine. Elle envoya son confident faire une tournée chez les « diables d'occident » pour y contracter, au nom de l'empire, des emprunts avec le produit desquels il achèterait les canons et les fusils dont s'armeraient les sujets du Fils du Ciel le jour où serait décidée l'expulsion totale des barbares.

Li-Hong-Tchang fit sa célèbre tournée dans les capitales du monde civilisé. Il y apprit beaucoup de choses que n'avait pu lui révéler même son incessant contact avec les étrangers, dans son gouvernement de Tien-Tsin. Aucun Chinois, en effet, sauf peut-être le marquis Tseng, n'avait été aussi accessible que le vice-roi du Tché-Li aux Européens. Son yamen de Tien-Tsin fut, pendant de longues années, un foyer ardent d'intrigues indigènes et étrangères. La plupart de ceux qui l'ont visité à Tien-Tsin, chez lui, dans sa dignité de haut fonctionnaire, de régent *de facto* de l'empire des Célestes, attestent la vivacité intelligente, l'ironie pénétrante de son regard, la franchise bismarckienne de ses propos, son admirable facilité d'assimilation. Tous ont déclaré qu'il donnait l'impression d'une haute personnalité (1). Il eût pu être un grand homme, s'il n'était pas né Chinois et si sa destinée n'avait pas fait de lui le courtisan fidèle d'un souveraine assoiffée de pouvoir comme de plaisirs, et assez maladroite pour laisser éclater quelques années trop tôt une insurrection comme celle des Boxeurs.

* * *

Après la vente de ses établissements industriels, Tchang-Tché-Tong, abandonnant son rêve d'une voie ferrée construite par des Chinois, avec des capitaux et des matériaux chinois, adressa à l'empereur Kouang-Sou, de concert avec le vice-roi du Tché-Li, successeur de Li-Hong-Tchang, une demande à l'effet d'obtenir l'autorisation de constituer une compagnie de chemins de fer à laquelle serait concédée la ligne de Lou-Kou-Kiao (Pékin) à Hankéou. Le 20 octobre 1896, l'Empereur accéda à la demande des deux vice-rois et autorisa en même temps la future compagnie à contracter à l'étranger un emprunt dont le produit serait affecté tout entier à la construction de la ligne.

Les négociations avaient été conduites par le directeur des chemins de fer chinois, Cheng, l'acquéreur des établissements métallurgiques de Tchang-Tché-Tong, mais celui-ci resta le véritable patron de l'entreprise, qui était en pleine réalisation au moment où éclata l'insurrection des Boxeurs. C'est grâce à Tchang-Tché-Tong que, même pendant les événements de 1900, les travaux du chemin de fer franco-belge ne furent pas un seul instant interrompus du côté de Hankéou.

A. MOIREAU.

(*A suivre.*)

(1) Voici ce qu'écrivait le 10 juillet 1889, un voyageur anglais, M. William Jones, de la Société anglaise des Amis, après une visite qu'il venait de faire à Li-Hong-Tchang à Tien-Tsin :

« Après l'Empereur, Li-Hong-Tchang est le plus grand personnage en Chine. Il a été le tuteur du souverain, le conseiller intime de l'Impératrice douairière, dont l'influence à la cour reste très grande (Kouang-sou lui a émancipé depuis quatre mois), le doyen des quatre grands secrétaires de l'Etat, le vice-roi de la province du Tché-li, le président du département de la Guerre, etc. Li-Hong-Tchang est le plus grand homme d'Etat, sinon le seul, de la Chine. »

M. William Jones ne connaissait pas Tchang-Tché-Tong, et il lui eût été difficile de faire sa connaissance, puisque ce vice-roi avait une telle horreur des étrangers, que, même à Canton, où ils sont en nombre respectable (si près de Hong-Kong), il n'avait jamais voulu s'en laisser approcher.

CARRIER A NANTES [1]

Les charges qui pèsent sur Carrier sont assez lourdes pour que l'on se borne à mettre à son compte les seuls massacres ordonnés par lui.

Disons aussi, pour l'honneur bien compromis des membres des Administrations de cette époque, que la Municipalité essaya, un jour, d'obtenir de Carrier qu'il suspendît une de ses grandes exécutions. « *Après la bataille de Savenay,* dit Champenois dans sa déposition, il vint à Nantes huit brigands qui se disaient chargés de réclamer le pardon de plusieurs communes, et notamment de six cents cavaliers qui offraient de se rendre avec armes et bagages, et de rendre au giron de la République les communes qui avaient été égarées par les chefs des rebelles, et ils offraient encore de livrer leurs chefs. La Municipalité en référa à Carrier qui répondit : « Je n'ai point d'ordres du Comité de Salut public. Je ne veux pas me faire guillotiner. » Au moment même où la Municipalité intercédait pour ces brigands, arrivait à Carrier une lettre de Westermann, dans laquelle ce général lui mandait : « Enfin les brigands sont aux abois. Ils viennent de toutes parts demander grâce. Je puis les vaincre, mais ne vaudrait-il pas mieux leur accorder une amnistie et, par ce moyen, ménager le sang de braves républicains que nous pourrions employer plus utilement ailleurs ? » On avait parfaitement expliqué à Carrier de quoi il s'agissait. La députation était composée des Corps constitués qui avaient prié Carrier d'en référer à la Convention. *Ce qu'il ne fit pas.* Sur cette déposition le président du tribunal, Dobrent, fit observer que les débats avaient prouvé que ces brigands avaient été fusillés le lendemain. Le fait de grandes fusillades ordonnées par Carrier avant l'arrivée de la Commission militaire qui ne commença ses travaux que le 6 nivôse, à Nantes, est aussi établie par un passage de l'*Histoire lapidaire* de Fournier ainsi conçu : « La garde nationale de cette ville, du 21 au 9 décembre 1793 (1er-9 nivôse) fournit chaque jour deux bataillons pour les travaux des fortifications, et pour enterrer les cadavres des malheureux que Carrier faisait fusiller. »

Il est impossible de supputer exactement le nombre des fusillés. Tout ce qu'on peut dire c'est qu'il fut considérable. Si, d'une part, il a pu arriver que certaines exécutions aient été comptées pour deux, à raison de divergences dans le détail des déclarations, il est certain aussi que les listes des Commissions ne peuvent être regardées que comme un appoint du nombre des victimes et en donnent une idée très incomplète. Je citais tout à l'heure Benaben, qui comptait deux mille fusillés à Savenay, après la bataille, quand le registre de la Commission Bignon n'en mentionne que six cent soixante et un. Pas plus que Francastel, Carrier ne se souciait de noter les massacres qu'il ordonnait, et voici quel était, à ce sujet, la conduite de Francastel. « Du temps que j'étais au Comité révolutionnaire d'Angers, rapporte un nommé Toussaint Cordier, il fut envoyé, par le Comité, à la Commission militaire, beaucoup d'individus que le Comité ne consigna pas sur ses registres, et cela par ordre de Francastel qui ne voulait pas que l'on gardât par écrit ce qui avait rapport aux brigands. La majeure partie de ces individus furent fusillés par ordre de la Commission militaire aux Ponts-de-Cé. Après le siège d'Angers, tous les brigands qui furent arrêtés et conduits dans le temple de la Raison, et dans la ci-devant église des Petits-Pères, furent également fusillés, sans être portés sur les registres, et cela par ordre de Francastel. »

Les deux tribunaux révolutionnaires, que Carrier avait contribué à instituer dans les premiers temps, de son séjour à Nantes, continuaient de fonctionner, et condamnaient chaque jour, selon les affaires qui leur étaient envoyées, une, deux, quelquefois trois personnes à mort, hommes ou femmes. C'était peu à son gré, aussi ne dissimulait-il pas son dédain de ce moyen de répression. Il disait un jour à Phelippes : « Bah ! bah ! à vous autres juges, il faut cent témoins cent preuves, pour juger les accusés... faut-il donc tant de preuves, c'est bien plus tôt fait de les jeter à l'eau. Bientôt, tu verras sans-culottiser les femmes (1). »

C'est pour la même raison qu'il faisait fi de la guillotine qui ne tuait qu'une personne à la fois. Il ne laissa pas cependant tout à fait d'avoir recours à cet instrument, à deux reprises différentes, pour des exécutions qui sont demeurées célèbres à raison du nombre des victimes et de l'âge et de la qualité de quelques-unes d'entre elles. C'était à la fin de frimaire, au moment des grandes fusillades attestées par les membres du Département. L'arrivée de bandes de prisonniers à Nantes n'était pas un événement ; chaque jour, il en arrivait quelques-unes que l'on conduisait à l'Entrepôt. Mais le 27 frimaire (17 décembre), Carrier, atteint d'une recrudescence de frénésie meurtrière, voulut que le sang inondât la place du Bouffay, sous les yeux d'une population glacée d'effroi. Jusqu'alors la guillotine n'avait atteint que des condamnés des Tribunaux révolutionnaires. Le 27 frimaire, la bande de prisonniers se composait de vingt jeunes gens et de quatre enfants

1. Cet article est extrait d'un ouvrage de M. Alfred Lallié *J.-B. Carrier*, qui paraîtra prochainement à la librairie Perrin et Cie.

1. Sans-culottiser était un des synonymes de noyer.

de treize à quatorze ans. Carrier exigea que le tribunal, dont Phelippes était le président, donnât, sans même les interroger, tout de suite l'ordre de les exécuter tous. Vainement, Phelippes offrit de les juger sans retard, et peut-être même de les condamner; vainement Crespin, membre de la Compagnie Marat, alla, sur l'ordre de Phelippes, « faire observer au représentant que, parmi ceux qu'il voulait qu'on guillotinât, se trouvaient deux enfants de treize ans et deux de quatorze ans. Il s'écria avec fureur, en se retournant contre la cheminée : « Dans quel pays suis-je? Tout comme les autres. » Carrier, ayant remis à Phelippes un ordre d'exécution signé de lui, celui-ci rédigea une sorte de procès-verbal, où il inséra le texte de cet ordre, et le bourreau obéit. L'un de ces pauvres petits prisonniers, dans son ignorance des choses de la mort, lui fit cette question d'une naïveté déchirante : « Me feras-tu bien du mal? » La planche de la guillotine s'étant trouvée trop courte pour sa taille, le couperet lui fendit le crâne au lieu de lui couper le cou.

Deux jours après, le 29 frimaire (19 décembre), arrivait une nouvelle troupe de 27 prisonniers, dont 7 femmes, et, parmi elles, les quatre sœurs de la Métairie. La plus jeune avait dix-sept ans. Ces vingt-sept eurent le même sort que les vingt-quatre. C'en était trop pour un bourreau de province : il tomba malade et mourut après.

Entre ces deux journées, Carrier avait fait l'honneur au Conseil général de la Commune d'assister à sa séance, et il s'y était occupé de la forme des insignes destinés aux commissaires dits bienveillants.

A Dieu ne plaise que je prétende atténuer l'horreur de pareils faits, mais il est permis de se demander si la Convention n'exploita pas, outre mesure, le vulgaire préjugé de la forme l'emportant sur le fond, quand elle fit de cet ordre l'un des chefs les plus retentissants de son acte d'accusation. Elle avait trouvé parfait qu'aux temps de leurs missions, Carrier et autres noyassent, fusillassent sans jugement, par centaines, des hommes désarmés, des femmes et des enfants, et son indignation débordera quand on lui exposera que Carrier, à quelques pas d'un tribunal, a fait exécuter, sans jugement, des gens voués au supplice, comme si un jugement dérisoire leur eût fait un sort si différent de celui des autres. Carrier n'avait pourtant pas fait mystère de ces exécutions d'enfants. Dans son rapport, lu à la séance de la Convention du 3 ventôse (21 février 1794), il disait : « Les enfants de treize à quatorze ans portent les armes contre nous, et des enfants en plus bas âge sont les espions des brigands. Beaucoup de [illegible] ont été jugés et condamnés par la Commission militaire.

Tout en reconnaissant comme constant le crime des noyades, imputable au seul Carrier, à l'exclusion de complicité du Comité de Salut public et de la Convention, certains auteurs ont prétendu induire, de la confusion des dates et des faits dans les témoignages produits au procès, que le nombre des noyades avait été fort exagéré. Selon Michelet et Berriat Saint-Prix, on ne pourrait dater que sept noyades, et ni l'un ni l'autre n'a essayé de les dater. Louis Blanc consent à reconnaître qu'il y eut *plusieurs* noyades.

Ce genre de supplice que, dans l'ancienne Rome, on réservait aux parricides, avait été employé par les Anglais pour détruire les proscrits de la population française de la Nouvelle-Écosse, au milieu du XVIIIe siècle. « On coula en pleine mer les vieux vaisseaux sur lesquels on les avait entassés comme un vil bétail. »

Je ne reproduirai pas ici les détails minutieux que j'ai classés dans un ouvrage spécial sur les *Noyades de Nantes;* cet ouvrage contient les pièces justificatives et les preuves; je citerai seulement les affirmations de quelques témoins oculaires, dont l'authenticité est incontestable.

Lorsque le représentant Dubois-Crancé alla visiter les fonderies d'Indret, après le départ de Carrier (après le 28 pluviôse, 16 février 1794), « il eut sous les yeux le spectacle d'une foule de fossoyeurs rangés le long de la rivière, et qui n'étaient occupés qu'à enterrer les monceaux de cadavres ». Favreau, directeur général de l'artillerie à Paris, qui habitait Indret pendant la mission de Carrier, « a vu les bords de la Loire et la rivière chargée de cadavres, parmi lesquels il y avait beaucoup d'hommes et de femmes tout nus ». Le nombre d'une vingtaine de noyades a été donné, à diverses reprises, comme celui qui se rapprochait le plus de la vérité, et l'accusateur public a pu dire, sans être contredit : « Suivant le sixième chef, Carrier est accusé d'avoir ordonné ou toléré les noyades que les débats ont portées au chiffre de vingt-trois. Les preuves, comme vous vous le rappelez, citoyens jurés, fourmillent de toutes parts sur ce chef. »

Ces noyades ont eu lieu au moyen de chalands, ou sapines, auxquels on pratiquait des trous, que l'on bouchait au moyen de planches légères, et qu'on enlevait au moment où le bateau était arrivé à l'endroit désigné pour sa submersion. « Il fallait un chaland pour chaque noyade. » Une au moins de ces noyades fit périr à la fois environ 800 individus, hommes et femmes.

Il y eut aussi des noyades de prisonniers jetés à l'eau un à un, du bord des chaloupes. Un jour qu'il n'y avait pas assez d'eau pour les faire périr, on les tua à coups de fusil et autres instruments, et cette opération dura une heure et demie.

Les noyades, qui d'abord avaient lieu la nuit, se

firent à diverses reprises en plein jour. Pour tirer un bénéfice des vêtements des prisonniers, on les obligea souvent à se déshabiller; et c'est ainsi que Favreau vit sur les bords de la Loire tant de cadavres nus.

En admettant que les grandes noyades de prisonniers, pris à l'Entrepôt, n'aient commencé qu'en nivôse, elles durèrent au delà du milieu de pluviôse, c'est-à-dire pendant six semaines au moins.

Pour une noyade de 360 prisonniers, le 1er nivôse (21 décembre), je signalerai tout d'abord le témoignage de Carrier lui-même. A la date du 2, il écrivait, au Comité de Salut public, une lettre dont l'original est perdu, mais dont l'analyse a été conservée, et est ainsi conçue : *Carrier ajoute un mot des miracles de la Loire, qui vient encore d'engloutir 360 contre-révolutionnaires.*

Benaben, dans la même lettre du 6 nivôse, où il parlait des fusillades dont il avait été le témoin à Savenay, ajoutait : « Ici, on a une tout autre manière de nous débarrasser de cette maudite engeance : on met tous ces coquins-là dans des bateaux qu'on fait ensuite couler à fond. On appelle cela : envoyer au *Château d'Eau*. En vérité, si les brigands se sont plaints quelquefois de mourir de faim, ils ne pourront pas se plaindre au moins de mourir de soif. On en a fait boire aujourd'hui environ douze cents. Je ne sais qui a imaginé cette espèce de supplice, mais il est plus prompt que celui de la guillotine qui ne me paraît destinée, désormais, qu'à faire tomber les têtes des nobles, des prêtres et de tous ceux qui, par le rang qu'ils occupaient autrefois, avaient une grande influence sur la multitude. »

Admettons que les membres du Comité de Salut public n'avaient pas une ouverture d'esprit suffisante pour comprendre la périphrase de Carrier sur les *Miracles de la Loire*, et qu'aucun d'eux n'ait reçu de lettres semblables à celle de Benaben, il est impossible de supposer qu'ils ne lisaient pas les journaux; or, tous les journaux de Paris de la première quinzaine de nivôse ont reproduit ce passage d'une lettre de Nantes, lue le 11 nivôse, à la séance de la Commune de Paris :

« Le nombre des brigands qu'on a amenés ici depuis dix jours est *incalculable*. Il en arrive à tout moment. La guillotine étant trop lente, et attendu qu'on dépense de la poudre et des balles en les fusillant, on a pris le parti d'en mettre un certain nombre dans de grands bateaux, de les conduire au milieu de la rivière, à une demi-lieue de la ville, et, là, on coule la bateau à fond. CETTE OPÉRATION SE FAIT CONTINUELLEMENT. »

Un messager de la Vendée, chargé d'apporter des nouvelles du théâtre de la guerre, présenté par Barère à la Convention, dans la séance du 8 nivôse (28 décembre), dit : « Trois maux incurables poursuivent les brigands : la Loire, la guillotine et les armées de Westermann et de Marceau. » La Loire est citée la première; la guillotine et les soldats de Westermann et de Marceau ne viennent qu'au second rang. « Va, répondit le président de la Convention à ce messager, retourne auprès de tes frères d'armes. Dis-leur qu'ils ont bien mérité de la patrie... » (*On applaudit.*)

Le 20 nivôse (9 janvier 1794), un nommé Loyvet, garde-magasin des vivres de l'armée à Ancenis, écrivait à Lecointre, de Versailles : « *On continue* ici de fusiller, guillotiner et noyer *hommes et femmes* des rebelles qu'on a ramassés depuis leur défaite. »

Un ouvrier tourneur, nommé Depais, qui fut emprisonné aux Saintes-Claires, le 10 nivôse, et y resta huit mois sous la prévention d'avoir fait évader un brigand de l'Entrepôt, où il était employé à la distribution du pain, est le seul témoin qui ait parlé de la présence de Carrier au bord de la Loire pendant les noyades. « Il vit, dit-il, deux fois, le soir, Fouquet et Lamberty venir à l'Entrepôt prendre des prisonniers, qu'ils conduisaient à la Pipeterie pour les noyer. Il ne les a suivis que jusqu'aux Salorges, mais il se rappelle avoir, une des deux nuits, reconnu là, à la lueur des réverbères, le représentant Carrier, revêtu d'une roquelaure qui lui a paru brune, et d'un chapeau rond, qui leur disait : « Dépêchez-vous, marchez en ligne. »

Le système de Carrier était de laisser faire ses agents. L'impulsion une fois donnée aux mesures qu'il avait décidées, il ne s'occupait plus de leurs opérations. Le Comité révolutionnaire emprisonnait et rançonnait les habitants; les Tribunaux révolutionnaires jugeaient, condamnaient et même acquittaient les accusés; deux seules fois, il intervint pour imposer à celui de Phelippes les deux exécutions qui ont été racontées. Il laissait de même, sans s'en occuper, la Commission militaire, présidée effectivement par Bignon, et nominalement par Gauchon, partager avec Lamberty le soin de faire périr les prisonniers de l'Entrepôt.

Jusqu'au 9 pluviôse (28 janvier), la Commission militaire avait laissé s'écouler plus d'un mois sans jalouser les attributions homicides de Lamberty. Ce jour-là, pour une raison qui m'échappe, elle contesta à l'ami de Carrier le droit d'enlever des prisonniers. Celui-ci, mécontent de voir ses pouvoirs entravés, dénonça la Commission, et Carrier fit venir le président.

Gauchon arriva seul, tout effrayé. Le représentant lui dit en le voyant : « Te voilà donc, j... f... de président qui t'opposes à mes ordres. Eh bien! j... f..., juge donc puisque tu veux juger. Si, dans deux heures, tous les prisonniers de l'Entrepôt ne sont pas

jugés, je te fais fusiller. » Gauchon fut tellement ému de cette scène, qu'en rentrant, il se mit au lit et mourut peu de jours après. Un commissaire bienveillant, nommé Allard, qui a fait de cette scène un récit conforme à celui de David-Vaugiers, ajoute, « Les noyades n'en continuèrent pas moins. »

Des centaines d'enfants de tout âge, venus d'Angers et de Savenay, avaient été placés à l'Entrepôt, où on les avait laissés croupir dans l'ordure. De bons citoyens en avaient adopté un certain nombre. Il avait été question de confier au commissaire ordonnateur de la marine ceux qui paraîtraient propres à ce service. Gauchon, Bignon, le Comité révolutionnaire avaient été d'avis différents sur la destination à leur donner ; et deux choses bien certaines c'est qu'à la fin de nivôse, il y avait de nombreux enfants dans la partie de l'Entrepôt appelée la Cayenne, parce qu'on y déposait les marchandises de cette colonie, et que les témoins, et même les accusés, ont été unanimes à reconnaître qu'ils avaient disparu. Sont-ils morts de maladie ou y eut-il une noyade spéciale d'enfants ordonnée par Carrier? Michelet le croit et attribue sans raison le fait à Robin, avec cette réflexion que Robin était lui-même un enfant, et que nul âge n'est plus cruel pour l'enfance. M. Berriat Saint-Prix, qui, dit-il, « ne peut ajouter foi à une pareille horreur », présume que les enfants sont morts de maladie et que, leurs cadavres ayant été jetés à la Loire, le bruit avait couru qu'ils avaient été noyés.

J'ai, dans les *Noyades de Nantes*, reproduit de nombreux témoignages, empruntés aux divers comptes rendus du procès qui, malgré quelques divergences sur le nombre des enfants et sur la date du fait, autoriseraient à dire que les enfants enfermés à l'Entrepôt ont péri dans la Loire. Dans le doute, je m'abstenais de conclure. Quelques écrits contemporains du fait, et d'une authenticité certaine, dont j'ai récemment pris connaissance, ont détruit tous mes doutes. Ces pièces sont : 1° une copie signée par Éven, agent de la marine, et écrite par lui, de la déposition d'un nommé Moutien, forgeron, dans laquelle il reconnaît que Carrier l'a menacé de le faire guillotiner pour avoir voulu sauver ces enfants ; 2° une lettre de Dumais, gardien de l'Entrepôt, mort peu après victime de son séjour dans cette maison. Cette lettre, en date du 15 pluviôse (3 février), adressée aux membres de la Commission militaire, c'est-à-dire à Bignon et à David-Vaugeoir, commence ainsi : « Tous les enfants de l'Entrepôt ont été enlevés, ainsi que toutes les femmes, dont environ une douzaine n'ont point paru devant vous ; tous ces individus ont été conduits dans un bateau. »

Le nombre des noyés restera toujours aussi incertain que celui des fusillés. Ce qu'on peut affirmer, c'est que, à l'exception de quelques unités, tous les prisonniers amenés à Nantes, au nombre d'environ huit à dix mille, y sont morts de misère ou ont été guillotinés, ou noyés, ou fusillés. Nous avons, sur ce point, l'attestation du jeune Julien, qui, revenant de Nantes, écrit de Tours à Robespierre :

« Carrier a fait prendre indistinctement, puis conduire dans des bateaux et submerger dans la Loire, *tous ceux qui remplissaient les prisons de Nantes*. Il m'a dit, à moi-même, qu'on ne révolutionnait que par de semblables mesures ». En évaluant à quatre ou cinq mille le nombre des noyés, je suis persuadé que l'on reste fort au-dessous du nombre véritable.

ALFRED LALLIÉ.

UNE CATASTROPHE

Nouvelle.

La petite boutique ne rapportait rien. On sentait venir la liquidation. Winslow n'était pas l'homme qu'il faut pour les additions, les soustractions, les calculs précis, d'où surgissent les révélations frappantes. La vérité ne se fit jour à ses yeux que peu à peu, quoiqu'il l'eût toujours pressentie. C'est un ensemble de circonstances qui fit naître en lui la conviction. D'abord cette série de cretonnes (quatre demi-pièces) qui restait là : on en avait vendu cinquante centimètres, de quoi couvrir un tabouret... Et ces toiles à quatre pence. (Bandersnatch, dans la Grande-Rue, les vendait deux pence : au-dessous du prix coûtant, évidemment. Bandersnatch pourrait pourtant bien laisser vivre le prochain...) Pour ces casquettes d'écurie, de vente courante, il fallait un rassortiment. Et ceci ramena à l'esprit de Winslow le souvenir des marchands de gros, Helter, Skelter et Grab. Où en était son compte avec eux?

Winslow, quand il y pensa, était auprès du comptoir, avec une grosse boite verte devant lui. Ses yeux, d'un gris pâle, devinrent ronds, sa petite moustache ébouriffée eut un frémissement. Il avait de jour en jour retardé son règlement de compte. Il fit le tour du comptoir qui le séparait du bureau-caisse situé dans un angle (Winslow avait pour système de vendre ses marchandises sur le comptoir, de remettre aux clients une fiche et de courir lui-même à la caisse pour recevoir l'argent, comme s'il se fût défié de sa propre honnêteté). Son long doigt maigre et nerveux se promena sur le petit calendrier colorié, ingénieux, réclame des cotons inusables de Clack et C°.

— Un, deux, trois... Trois semaines et un jour, se dit Winslow, le regard fixe. Mars ! Plus que trois semaines et un jour... Pas possible !

— Le thé, cher ami, annonça Mme Winslow en ou-

vrant la porte vitrée à rideau blanc, qui communiquait avec le salon.

— Une minute, répondit le négociant, et il tourna la clef dans la serrure de son bureau.

A ce moment entra bruyamment un vieux monsieur grincheux, le teint chaud, la figure rouge, enveloppé d'un lourd manteau doublé de fourrure. Mme Winslow s'éclipsa.

— Ouf! fit le client. Un mouchoir.

— Parfaitement, Monsieur. De quel prix désirez-vous?

— Eh! un mouchoir, dépêchons!

Winslow en fut tout ahuri. Il tira deux boîtes.

— Voici, Monsieur.

— Ils sont en fer-blanc, vos mouchoirs, fit le vieux monsieur parlant de l'apprêt de la toile. Comment s'essuyer le nez avec cela?

— Un mouchoir de coton peut-être, Monsieur?

— Combien est-ce?

— Sept pence. Vous n'avez pas autre chose à voir, Monsieur? pas de cravates, de bretelles...

— Allez au diable! fit le vieux monsieur en fouillant dans son gousset pour finir par en tirer un écu: Winslow cherchait des yeux autour de lui son petit livre de caisse qu'il laissait traîner partout, quand il rencontra le regard du vieux monsieur. Celui-ci alla tout droit au bureau et prit sa monnaie, sans dissimuler son dédain pour les mœurs routinières de cette boutique.

Winslow était toujours un peu remonté par la venue d'un client. Mais le tiroir ouvert lui rappela ses inquiétudes. Elles ne lui revinrent pourtant pas tout d'un coup. Il entendit des coups frappés doucement par un ongle contre le carreau et, levant la tête, il vit au-dessus du rideau les yeux de son épouse. Un refuge lui était offert : il ferma son bureau, tourna la clef et entra dans la petite pièce pour prendre le thé.

Néanmoins, il était préoccupé. Trois semaines et un jour! Contre son habitude, il mordit à belles dents les tartines de pain beurré, et demeura le regard fixé sur le petit pot de confitures. Minnie cherchait à engager la conversation; il lui répondit d'un air distrait. L'ombre de Helter, Skelter et Grab surgissait de la table à thé. Il était aux prises avec cette idée toute nouvelle de la faillite, de la liquidation prochaine, qui prenait figure, qui prenait corps, et que la gêne des jours précédents lui avait à peine laissé entrevoir. A présent, c'était tout bonnement un fait concret : il y avait encore à la banque trente-neuf livres et, de ce jour en trois semaines, MM. Helter, Skelter et Grab, les confectionneurs pour jeunes gens, en réclameraient quatre-vingts!

Après le thé, il vint un ou deux clients : de tout petits achats, de la mousseline et du bou-ran, des tabliers, du ruban de fil, une paire de bas. Comprenant alors que le Noir Souci était embusqué menaçant dans les coins sombres de la boutique, Winslow alluma de bonne heure les trois lampes et se mit à replier ses indiennes de coton : travail mécanique demandant plus d'efforts physiques que de réflexion. Il voyait l'ombre de Minnie, dans la pièce à côté, aller et venir autour de la table : elle était occupée à retourner une vieille robe. Il fit un tour après le dîner, regarda en passant à l'intérieur du cercle, mais ne trouva personne avec qui bavarder; finalement il rentra se coucher. Minnie était déjà au lit. Là encore l'attendait l'ennemi, qui le harcela si bien que, vers minuit, le sommeil avait fui : il était guetté par le Noir Souci.

Il avait déjà, dernièrement, passé une ou deux nuits en cette compagnie; mais celle-ci fut bien plus mauvaise. D'abord se présentèrent MM. Helter, Skelter et Grab, avec leur addition de quatre-vingts livres : une somme énorme pour qui n'a commencé qu'avec cent soixante-dix livres pour tout capital!

Ils se campèrent devant lui, s'assirent, l'assiégèrent. Lui, battait l'air de ses mains affaiblies, à la recherche d'expédients. S'il faisait une vente, s'il soldait ses marchandises à n'importe quel prix? Il s'efforçait d'imaginer une vente d'un succès merveilleux autant qu'inattendu, et un peu avantageuse malgré le rabais considérable. Mais, alors, la maison Bandersnatch (101, 102, 103, 105, 106, 107. Grande-Rue) se joignait aux assiégeants : il voyait sa longue façade, l'immense devanture de ce magasin où les articles étaient vendus à un farthing seulement de bénéfice. Le moyen de lutter contre un pareil établissement!

D'ailleurs, lui-même, qu'est-ce qu'il avait à vendre? Il se mit à faire l'inventaire de ses marchandises.

Qu'est-ce qu'il y avait à mettre en ligne pour amorcer la vente? Tout de suite se présentèrent les pièces de cretonne jaune et noir avec une fleur d'un vert bleuâtre; puis ces toiles défraîchies, ces indiennes apprêtées; les rares échantillons de mercerie; quelques mauvais gants à quatre boutons, venus d'une fabrique de second ordre, — en somme, un fonds qui ne laissait aucun espoir. Et voilà pourtant quelles étaient ses ressources contre Bandersnatch, Helter, Skelter et Grab, et la foule sans pitié qui suivrait.

Comment avait-il pu croire qu'un client achèterait jamais de pareils rossignols? Pourquoi lui-même avait-il acheté ceci plutôt qu'autre chose? Il comprit tout à coup l'intensité de sa haine pour les vendeurs de Helter, Skelter et Grab. Puis il vint à s'accabler de reproches. Il avait dépensé beaucoup trop pour son bureau. Quel besoin y avait-il d'une caisse? Il entrevit toute la vanité de cette caisse dans un éclair blafard de conscience et de sincérité. Et les lampes?

Cinq livres! Puis soudain, avec une douleur presque physique, il se rappela le loyer.

Il gémit et se retourna : devant ses yeux, s'estompant dans l'obscurité, la masse blanche des épaules de Mme Winslow. Cette vue donna à ses pensers une autre direction. Il eut le sentiment aigu du manque de tendresse de Minnie; il était là, lui, cruellement tourmenté par le souci des affaires, et elle dormait comme un enfant! Il regretta de l'avoir épousée : son amertume était infinie, comme le cœur humain la ressent surtout aux premières heures du jour. Celle qui dormait à ses côtés ne lui était d'aucun secours, c'était une charge, une responsabilité. Quelle folie de se marier! Le repos si calme de Minnie l'irritait au point qu'il avait presque envie de la réveiller pour lui crier : « Nous sommes ruinés! » Elle serait obligée de retourner chez son oncle; cet oncle n'avait jamais été pour lui. Quant à son propre avenir, Winslow était extrêmement perplexe. Un simple commis, qui s'est une fois installé à son compte, a les plus grandes difficultés à trouver une nouvelle place. Il se voyait quêtant de nouveau son pain, allant d'un magasin de gros à un autre, écrivant d'innombrables lettres! Comme il détestait écrire des lettres! « Monsieur, en lisant l'avis que vous avez fait paraître dans le *Monde chrétien...* » Il entrevoyait une perspective sans fin d'inquiétudes et de déceptions; et, comme terme, un abîme.

Winslow s'habilla en bâillant, puis descendit ouvrir son magasin. Il se sentait fatigué avant que la journée ne commençât. Comme il rentrait les volets, il se prit à se demander l'utilité de ce qu'il faisait là. Qu'il se fît du mauvais sang ou non, la fin était inévitable. Le grand jour entrait dans la boutique; il trahissait l'ancienneté, la grossièreté, le mauvais état du parquet, l'air pauvre du comptoir d'occasion, l'avenir désespéré de toute l'affaire. Dire qu'il avait rêvé, depuis six mois, d'un petit magasin coquet, d'un ménage heureux, de profits modestes mais convenables tombant dans la caisse. Et voilà que tout d'un coup il s'éveillait de ce rêve! La tresse dont était bordé son vêtement noir, un peu flottant, se prit dans le loquet de la porte et se déchira. Cet accident changea tout d'un coup sa mauvaise humeur en colère. Il resta une minute frémissant, puis, d'un geste mauvais, décousit davantage la tresse et alla trouver Minnie.

— Là, dit-il, du ton des amers reproches, voyez un peu! Vous pourriez entretenir mieux votre mari.

— Je n'avais pas vu que c'était déchiré.

— Vous ne voyez jamais rien, reprit Winslow avec une grande injustice; ensuite, il est trop tard!

Minnie le regarda en face.

— Si vous voulez, dit-elle, je vais le recoudre tout de suite.

— Déjeunons d'abord, et faites les choses en leur temps.

Il fut préoccupé au déjeuner, et Minnie l'observa, anxieuse. Il ne parla que pour déclarer mauvais l'œuf qu'on lui avait servi. Cet œuf n'était pas mauvais; il sentait un peu (dame! quinze pour un shilling!) mais il était très mangeable. Winslow repoussa son assiette loin de lui; puis, ayant mangé une tranche de pain beurré, il se mit lui-même dans son tort en revenant à son œuf.

— Mon ami, dit Minnie, quand il se leva pour rentrer dans le magasin, vous n'allez pas bien.

— Je vais assez bien.

Et il eut pour sa femme un regard chargé de haine.

— Alors, c'est qu'il y a autre chose. Vous n'êtes pas fâché contre moi, n'est-ce pas? cher ami, à cause de cette ganse? Dites-moi ce que vous avez. Vous étiez déjà comme cela hier au thé et au dîner. Ce n'était pourtant pas la ganse, alors.

— Et j'ai bien raison d'être fâché.

Minnie interrogeait du regard.

— Oh! qu'est-ce qu'il y a?

L'occasion était trop belle pour qu'on la laissât perdre, et c'est avec une brutalité dramatique que Winslow annonça les mauvaises nouvelles.

— Ce qu'il y a? dit-il. Je fais de mon mieux, et voilà où nous en sommes. Voilà ce qu'il y a! Si je ne puis pas payer quatre-vingt livres à Helter, Skelter et Grab d'aujourd'hui en trois semaines...

Une pause.

— ... Et bien, nous serons vendus! Vendus! Voilà ce qu'il y a, Minnie! Vendus!

— Oh! mon ami!

Winslow ferma violemment la porte. Pour l'heure il se sentait soulagé de la moitié au moins de son chagrin. Il se mit à épousseter des boîtes qui n'avaient pas besoin de l'être, puis il replia une cretonne déjà parfaitement pliée. Sous les coups du destin, il était d'une humeur de dogue; car, il ne serait pas dit que sa faillite était due au manque d'activité. Avait-il fait, mon Dieu, assez de combinaisons, d'arrangements, d'efforts! Tout cela pour en arriver là! Il éprouvait l'horrible sensation du doute : A quoi bon? Il n'y avait donc pas de Providence puisqu'il existait un Bandersnatch!

Peut-être était-ce une épreuve que Dieu lui envoyait? Cette idée le jeta dans une nouvelle voie, celle-ci très consolante. Durant toute la matinée, il conserva son attitude de martyr en butte aux coups de l'adversité.

Au dîner — un gâteau de pommes de terre en fit tous les frais — levant les yeux à l'improviste, il vit Minnie le regarder. Elle était pâle, avec les yeux un peu rouges. Il reçut une commotion, et sa gorge se

serra. Toutes ses idées se brouillèrent et prirent soudain une autre direction.

Il éloigna son assiette et regarda sa femme fixement. Puis il se leva et fit le tour de la table pour se rapprocher d'elle, qui l'observait. Sans un mot, il se mit à ses genoux.

— Oh ! Minnie ! s'écria-t-il.

Elle comprit aussitôt que c'était la réconciliation, et lui jeta les bras autour du cou, tandis qu'il sanglotait et versait des larmes.

Il pleurait comme un enfant, gémissant sur sa manche, qu'il était un misérable de l'avoir épousée, de l'avoir amenée là, qu'il ne méritait pas qu'on lui fît un sou de crédit, que tout était de sa faute, qu'il avait eu trop confiance en soi. Sa phrase finissait en un hurlement.

Minnie, pleurant aussi, mais sans bruit, lui tapait gentiment sur l'épaule : « Mon ami, » répétait-elle, pour calmer son désespoir, pour apaiser ses transports. Tout à coup la petite sonnette fêlée retentit à la porte du magasin : Winslow dut sauter sur ses pieds et se ressaisir.

A la suite de cette scène, ils reprirent le sujet au thé, au souper, dans leur lit, en toute occasion, gravement, — sans rien conclure, — les regards le plus souvent perdus dans le vide, mais réconfortés pourtant par leur confiance mutuelle.

— Que faire ? Je n'en sais rien.

C'était la perpétuelle rengaine de Winslow. Minnie, quoique sur le point d'être mère, s'efforçait de prendre gaîment les choses : elle avait besoin de tout son courage. Puis son oncle viendrait peut-être encore à son aide, juste au moment critique. Il ne convient à personne d'être trop fier. D'ailleurs « quelque chose pouvait se produire », c'était sa phrase favorite, à elle.

On prenait espoir, on escomptait une vente exceptionnelle.

— Peut-être, disait Minnie, pourriez-vous réunir cinquante livres. On vous connaît bien assez pour vous faire un peu crédit.

Et l'on discutait là-dessus. Une fois admise la possibilité d'un délai accordé par Helter, Skelter et Grab, on se sentait encouragé à gagner la somme indispensable.

Pendant une demi-heure, au thé, le lendemain du jour où Winslow avait parlé, ils furent tout à fait rassérénés, riant même de leurs inquiétudes tragiques. Même vingt livres, comme point de départ, on pouvait croire que ce serait assez. Mais, on ne sait comment, s'évanouit l'espérance de voir MM. Helter, Skelter et Grab user de ménagements à l'égard d'un client gêné. Winslow se retrouva dans l'abîme du désespoir.

Il jeta un coup d'œil sur le mobilier, se demandant, sans pouvoir préciser, ce qu'il vaudrait. Le chiffonnier était bon, en tout cas ; puis il y avait de vieilles assiettes, que Minnie tenait de sa mère. Puis il eut l'idée d'expédients insensés pour éloigner le jour maudit. Il avait entendu parler quelque part de ventes aux enchères : ce mot avait pris à ses yeux quelque chose de rassurant. D'ailleurs pourquoi ne pas s'adresser aux prêteurs de fonds ?

Un fait encourageant se produisit dans l'après-midi du jeudi. Une petite fille entra avec un échantillon d'indienne et Winslow parvint à le lui réassortir. Jamais jusque-là il n'avait été capable de rien trouver dans son pauvre stock. Il alla tout de suite le dire à Minnie. L'incident n'est d'ailleurs rapporté que pour empêcher le lecteur de croire que le ciel était toujours sans éclaircies.

Le lendemain matin, et le lendemain encore, après l'aveu, Winslow ouvrit sa boutique un peu tard. Quand on a été tenu en éveil la plus grande partie de la nuit et qu'on n'a pas d'espoir, quel avantage y a-t-il à se lever exactement à l'heure ? Mais quand il entra le vendredi dans le magasin rempli d'ombre, un événement bizarre arriva. Il vit quelque chose par terre, quelque chose qu'éclairait le rayon de lumière passant sous la porte mal close, quelque chose de blanc et d'oblong. S'étant baissé il ramassa une enveloppe à large bordure de deuil. Elle portait l'adresse de sa femme. Sûrement, c'était une mort dans sa famille, peut-être l'oncle... Il connaissait trop bien le bonhomme, pour compter beaucoup sur lui. Et il faudrait se procurer une toilette de deuil, aller à l'enterrement... Brutale cruauté des gens qui meurent ! Winslow vit tout cela dans un éclair (ses pensées prenaient toujours une forme sensible) : un pantalon noir à acheter, un crêpe, des gants noirs, — il n'y en avait pas dans les cartons, — les frais de chemin de fer, la boutique fermée toute la journée !

— J'ai bien peur, Minnie, dit-il, qu'il y ait de mauvaises nouvelles.

Elle était à genoux devant le foyer, à souffler sur le feu. Elle avait ses gants de ménage et le vieux chapeau de paille qu'elle portait le matin pour préserver ses cheveux de la poussière.

Elle se retourna, vit l'enveloppe, poussa un soupir et contracta ses pauvres lèvres décolorées.

— Je crains bien que ce ne soit mon oncle, dit-elle, en prenant la lettre, les yeux grands ouverts attachés sur le visage de Winslow. Je ne reconnais pas l'écriture.

La lettre porte le timbre de Hull.

De Hull.

Minnie ouvrit l'enveloppe lentement, lisa la lettre, hésita, la retourna, vit la signature.

C'est de M. Spergbt.

Et qu'est-ce qu'il dit ?

Minnie commença à lire.

— Oh ! s'écria-t-elle. Et, laissant tomber la lettre, elle s'affaissa elle-même, les mains sur les yeux.

Winslow se jeta sur la lettre.

— « Un bien terrible accident vient d'arriver : la cheminée de Melchior est tombée hier soir en plein sur le toit de la maison de votre oncle, et tout le monde a été tué, votre oncle, votre cousine Mary, Will et Ned, et la bonne, tout le monde, tous écrasés, vous les reconnaitriez à peine. Je vous écris pour vous faire part de la nouvelle, avant qu'elle vous arrive par les journaux. »

La lettre glissa des doigts de Winslow. Il dut appuyer la main sur la cheminée pour ne pas chanceler.

Tous morts ! Il entrevit, comme dans une apparition lointaine, une rangés de sept maisonnettes, chacune louée sept shillings par semaine, un chantier, les deux villas, et les ruines — de défaite encore facile — de la maison du vieil oncle.

Il s'efforçait d'avoir du chagrin, sans y parvenir. Tout cela avait sûrement été laissé à la tante de Minnie. Tous morts ! 7 × 7 × 52 : 20, voilà ce qui insensiblement commençait à travailler dans sa tête ; mais la méthode n'était jamais sûre dans ses calculs mentaux ; les chiffres dansaient d'une ligne à l'autre comme des enfants qui jouent aux barres. Voyons, cela faisait-il 200 livres environ, ou 100 livres seulement ? Il ramassa la lettre et en acheva la lecture. « Et vous êtes le plus proche parent », écrivait M. Speight.

— C'est épouvantable ! murmura Minnie, frappée de terreur, quand elle releva les yeux. Winslow la regardait fixement, il secouait la tête avec gravité. Mille choses lui passaient par la cervelle, mais aucune qui, dans la lourdeur de son esprit, lui parût digne d'être exprimée.

— C'est Dieu qui l'a voulu ! dit-il enfin.

— Cela est vraiment terrible ! répondit Minnie. Ma tante, ma chère tante ! ce pauvre cher oncle !

— C'est Dieu qui l'a voulu, Minnie, répéta Winslow avec onction !

Après un long silence :

— Oui, reprit Minnie lentement, le regard pensif, fixé sur l'enveloppe de deuil se recroquevillant dans la grille, sur le feu qui s'était éteint. Oui, peut-être est-ce Dieu qui l'a voulu.

Ils se regardaient tristement l'un l'autre. Chacun eût été très choqué d'entendre l'autre parler d'héritage. Elle retourna au foyer mort et se mit lentement à allumer un vieux journal : quels que soient nos deuils, la vie nous reprend toujours. Winslow poussa un profond soupir et se dirigea sans rien dire vers la porte de la rue. Quand il l'ouvrit, le grand jour entra à flots dans l'obscurité de la boutique close. Brandersnatch, Helter, Skelter et Grab avaient disparu de son esprit, comme les nuages devant le soleil levant.

Pour le moment, il était occupé à rentrer les contrevents, et le plus vite possible ; dans la cuisine, le feu pétillait gaiement sous une petite casserole qui chantait ; Minnie faisait cuire deux œufs, l'un pour elle-même, par exception, l'autre pour son mari. On l'entendait mettre la table pour le déjeuner avec un certain apparat.

Le coup avait été imprévu et terrible ; mais il convient que, dans ce monde triste et inexplicable, nous sachions faire face à de tels malheurs.

Il était midi passé que ni l'un ni l'autre n'avait encore dit un mot des petites maisons de rapport.

H.-G. WELLS.

Traduit par Achille Laurent

DARWINISME IDÉALISTE

d'après M. Antonio Fogazzaro.

M. Fogazzaro, qui nous est cher comme romancier, comme poète et comme hôte, car Paris se souvient de la visite qu'il nous fit il y a deux ans et où il conquit et s'attacha tous les cœurs, s'introduit auprès de nous comme philosophe par un livre spirituel, aimable et élevé qu'il intitule un peu obscurément les *Ascensions humaines*. C'est un recueil d'études sur la doctrine évolutionniste ; c'est comme une suite d'illustrations brillantes et poétiques de la doctrine darwinienne, où M. Fogazzaro trouve beaucoup de choses, mais en particulier un idéalisme extasié et ravi. Vous savez assez que ce que l'on trouve le plus dans les doctrines comme dans les textes, c'est ce qu'on y met. Et certes il est intéressant de savoir ce qu'un poète, un idéaliste et un croyant, comme M. Fogazzaro, a trouvé ou a mis, et presque il n'importe, dans la théorie du glorieux naturaliste anglais.

Deux points de vue très distincts et que M. Fogazzaro n'a pas présentés d'une façon assez distincte, dans ce livre un peu digressif. D'abord une recherche des antécédents du Darwinisme ; ensuite une recherche, et passionnée, de ce que le Darwinisme contient d'déalisme, de l'idéalisme latent qui est comme enveloppé dans la doctrine darwinienne et qu'il s'agit d'en démêler, à quoi M. Fogazzaro est passé maître.

Sur le premier point, vous n'ignorez pas que, dès qu'une doctrine nouvelle apparaît à la lumière de ce monde, on trouve presque immédiatement qu'elle a eu mille « précurseurs » ; qu'elle était annoncée et

préparée par mille intuitions déjà très claires et précises; qu'elle remonte à la plus fuligineuse antiquité; que vraiment avant d'être inventée elle était banale; et la phrase traditionnelle revient : « Tout ce qui est nouveau là dedans est faux, et tout ce qui y est vrai est aussi vieux que le monde. »

C'a été dit du christianisme, ce sera dit de toutes les nouveautés qui pourront se produire. A peine Laënnec eut-il trouvé l'auscultation qu'on découvrit qu'elle était dans Hippocrate. Seulement on ne s'en était pas avisé auparavant.

Donc M. Fogazzaro recherche les « précurseurs » de Darwin avec une louable diligence. Je dis louable, parce que chez lui ce n'est pas comme chez les autres chercheurs d'antécédents. Les ordinaires chercheurs d'antécédents songent toujours un peu à diminuer la nouvelle découverte; M. Fogazzaro ne cherche qu'à la *sanctifier*. Il veut surtout montrer qu'elle a été, plus ou moins nette, dans l'esprit de très grands personnages chrétiens. Il rappelle Lamarck, Gœthe, Malthus, bien entendu; mais il aime surtout à citer saint Thomas, saint Augustin, saint Paul et, comme vous vous y attendiez, la Genèse elle-même.

Son idée maîtresse est celle de M. Asa Gray, à savoir que c'est la doctrine de la fixité des espèces qui est relativement récente et la doctrine transformiste plus ou moins précise qui est ancienne, comme on le voit par saint Thomas, saint Bonaventure, Albert le Grand, saint Augustin, lesquels ne sont rien autre que des *model evolutionists*.

Et là-dessus M. Fogazzaro rassemble et sollicite les textes en remontant des savants ecclésiastiques qui ont précédé de peu Charles Darwin aux Pères de l'Église les plus lointains.

Et ces textes sont, tout au moins, très intéressants. C'est, par exemple, le P. Piancini qui, dans son livre intitulé *In historiam creationis mosaicam commentatio*, démontrait « que le monde normal est venu au jour par une *succession lente et graduelle* (*gradatim et paulatim in lucem editum*) ».

C'est saint Thomas, qui incline à croire à une sorte de création potentielle, à une création où le créateur donne à la matière un pouvoir d'agir et de se modifier par elle-même, théorie où, en effet, le transformisme peut entrer tout entier et être à l'aise : « Dans la création originelle des choses le principe actif fut le verbe de Dieu, qui, de la matière inorganisée, produisit les animaux, ou *par des actes immédiats* selon de nombreux saints, soit *en puissance* selon saint Augustin (*vel in actu vel virtute*). — C'est le même saint Thomas qui dit encore à propos du *germinet terra* de la Genèse : « S'il dit : « qu'elle entre « en germination », c'est qu'il lui a donné la puissance de produire ce qui naît d'elle et cet ordre donné à la matière serait vain si elle n'avait reçu une force germinative (*pro nihilo materia requiveretur nisi illi data esset seminalis potentia*). »

C'est enfin saint Augustin, maître du chœur, qui institue avec une relative précision cette doctrine de la matière douée d'un pouvoir de production et de modification d'elle-même et agissant par elle-même une fois que Dieu l'en a rendue capable. Le texte est vraiment curieux. Il est surtout d'une admirable poésie. Je reproche à M. Fogazzaro de ne l'avoir donné que par bribes insignifiantes. Je me garderai d'avoir cette discrétion :

> Seigneur, s'il faut que ma langue et ma plume vous confessent tout ce que vous m'avez appris sur le sujet de cette matière première, j'avoue qu'en entendant autrefois nommer ce nom par ceux qui m'en parlaient sans y rien comprendre et n'y comprenant rien non plus qu'eux, je me l'imaginais avec un nombre infini de formes et ainsi l'imagination que j'en avais était très fausse... Mais (plus tard) je portai mon attention vers les corps eux-mêmes et *considérai de plus près cette mutabilité qui les fait cesser d'être ce qu'ils étaient et commencer d'être ce qu'ils n'étaient pas*. Alors je commençai d'entrevoir que ce passage d'une forme à une autre se faisait par *je ne sais quoi d'informe* qui n'était pas un pur néant... *Il est donc vrai que la mutabilité de toutes les choses muables est capable de toutes les formes que les choses sujettes à changement peuvent recevoir*. Mais qu'est-ce que cette mutabilité?... Cette terre que vous aviez faite était une matière informe; elle n'était ni visible ni formée et les ténèbres étaient répandues sur la face de l'abîme. C'est donc de cette terre invisible et déserte; c'est de cette matière informe que vous avez fait toutes les choses par lesquelles ce monde inconstant subsiste et ne subsiste pas. Et c'est dans ce monde que la mutabilité commence à paraître et que l'on peut y remarquer et compter les temps, parce qu'ils naissent des changements qui arrivent dans les choses, *selon que ces formes qui ont eu pour matière cette terre invisible [illegible]*[1].

Certes, ces passages sont singulièrement intéressants et suggestifs. On sent bien que saint Augustin, avec cette matière invisible et informe capable de tous les changements et transformations, a l'idée d'une *substance* et d'une *force*. Dans cette matière plastique douée du pouvoir de se modifier, altérer et transformer elle-même M. Fogazzaro se plaît à voir la *res essentialis* de Wolff, le [illegible] de Blumenbach et de Renan, le principe sensible et organisateur de Rosmini, la [illegible] de Kölliker et de Wigand, la [illegible] de Mivart, la *permutation* ou *mutability* dont Powel écrit qu'elle est la tendance originelle de la nature, etc. C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela; mais encore est-il qu'il y a dans tous ces chapitres de saint Augustin sur la Genèse une tendance, un [illegible] aussi,

[1] [illegible]

pour établir une théorie toute particulière de la création. Pour saint Augustin, ce me semble (voir encore XII, 11, 19), la création est *d'abord* la création, le *ex nihilo aliquid*, le quelque chose de rien : elle est *ensuite* une sorte de dépôt de force divine dans la matière qui, ainsi animée, est poussée par une sorte de besoin à se développer et transformer indéfiniment.

Saint Augustin savait bien que cette interprétation de la Genèse (XII, 25, 26, 27) était peu répandue parmi les hommes, mais elle était la sienne. Il y avait certainement quelques germes de « naturalisme » dans son esprit.

Et maintenant, que l'on trouve dans cette théorie, du reste si vague, même un germe du transformisme, cela me paraît une pure et simple fantaisie de bel esprit. Le fond de l'évolutionnisme, ce n'est pas le changement, la mutabilité, c'est la *différenciation*, c'est le passage de l'homogène à l'hétérogène, et de cela je ne vois pas une trace suffisante dans saint Augustin. Le fond du transformisme, c'est encore l'adaptation au milieu, la survivance des plus aptes et la sélection naturelle, et de tout cela, non seulement pas un mot, je n'ai pas besoin de le dire, mais pas une lueur dans saint Augustin, non plus que dans saint Thomas. Tirer de saint Augustin un argument en faveur de la doctrine évolutionniste ou de la doctrine évolutionniste une occasion de louer saint Augustin de sa sagacité n'est qu'un jeu d'aimable imagination, analogue à celui qui consiste à montrer la conformité de l'évolutionnisme et de la Genèse elle-même. Je remarque que M. Fogazzaro ne s'est pas aventuré jusque-là et à peine a effleuré ce sujet tentant. Il a simplement indiqué que quelques esprits s'y jouent ; mais il ne s'est pas formellement rangé parmi eux.

Ce qui ressort le mieux de l'étude de M. Fogazzaro c'est, au contraire de ses désirs, combien la doctrine évolutionniste est vraiment neuve en son fond et combien peu elle a été pressentie et, même vaguement, subodorée avant qu'elle apparût. M. Fogazzaro a lu assez d'auteurs qui en ont lu beaucoup d'autres pour qu'on puisse prendre son livre pour une revue très complète de la question. Eh bien, il n'y a pas un texte antérieur au XIXe siècle où la doctrine évolutionniste soit contenue en puissance ou seulement indiquée en ses premiers linéaments. A examiner les choses en conscience, Lamarck et Gœthe voilà les précurseurs, Darwin et Spencer, voilà les inventeurs et il ne faut pas étendre plus loin le chapitre, du moins dans le passé.

Ce qui est au moins aussi intéressant que la promenade de M. Fogazzaro parmi les prétendus ancêtres du transformisme, c'est la philosophie qu'il en tire pour son usage. C'est une philosophie, comme je l'ai indiqué en commençant, éperdument et délicieusement idéaliste. Est-il assez singulier que pour tous les poètes, que pour tous les imaginatifs, que pour tous les sensibles, que pour tous les optimistes surtout, la théorie de l'évolution se soit immédiatement confondue avec la théorie du progrès ? Jamais les maîtres de la doctrine évolutionniste n'ont prétendu apporter une nouvelle forme de l'idée de progrès. Différenciation n'est pas nécessairement progrès ; passage de l'homogène à l'hétérogène n'est pas nécessairement progrès ; sélection naturelle et survivance des plus aptes ne sont point progrès, point du tout, mais simplement conditions nécessaires à la *conservation* des races et espèces. Rien dans toute la théorie évolutionniste ne suppose ou implique l'idée de progrès.

Mais l'invincible espérance qui vit au cœur de l'humanité est si forte, disons mieux peut-être, le besoin de changement est si fort en nous, que tout changement nous paraît progrès jusqu'à ce que la désillusion arrive, et, par suite, toute doctrine affirmant qu'il y a changement dans le cours des choses nous paraît la théorie même du progrès.

Et ainsi, parce que l'Évolutionnisme affirme que les choses ne sont pas toujours la même chose, nous voilà tout de suite retrouvant ici notre cher progrès et persuadés que l'Évolutionnisme affirme que les choses et les êtres vont de mieux en mieux. On nous montre le monde changeant ; nous le trouvons meilleur pour l'avoir vu changer.

Aussi M. Fogazzaro chante un véritable hymne à l'Évolutionnisme considéré comme idée de progrès. Comme Lucrèce saluait la philosophie d'Épicure à titre de libératrice de l'humanité, M. Fogazzaro salue l'Évolutionnisme comme promesse de successifs avatars et « d'ascensions humaines » vers un état merveilleux de pureté et de grandeur.

A ce point de vue encore il trouve des ancêtres et particulièrement des ancêtres chrétiens à Darwin et à H. Spencer. Par exemple, on sait que saint Paul a fait une allusion très obscure à l'état d'asservissement et de misère des animaux et semble leur promettre, à eux aussi, une libération et une *promotion* proportionnée à leur nature. Je rappelle le texte (Ep. aux Rom. VIII, 19, 20, 21, 22, 23). « Aussi les créatures attendent avec grand désir la manifestation des enfants de Dieu ; parce qu'elles sont assujetties à la vanité, et elles ne le sont pas volontairement, mais à cause de celui qui les y a assujetties. Et elles ont espoir d'être délivrées de cet asservissement de corruption pour participer à la liberté de la gloire des enfants de Dieu. Car nous savons que jusqu'à cette heure toutes les créatures soupirent et sont comme dans le travail de l'enfantement. Et

non seulement elles, mais nous encore qui possédons les prémices de l'esprit, nous soupirons et gémissons en nous-mêmes... »

J'ai cité le texte et le contexte pour qu'il soit bien entendu qu'en effet c'est bien des animaux qu'il s'agit. Or, en face de ces paroles énigmatiques et singulières qui devaient faire le bonheur de François d'Assise et de Michelet, les commentateurs chrétiens anciens se bornent à voir la promesse d'une certaine association des animaux au bonheur de l'homme vivant enfin sous la vraie loi. Saint Ambroise, très touché du reste, et avec raison, des paroles de l'apôtre, se contente de dire que les animaux asservis gémissent de ce que leur asservissement est vain et de ce que leur œuvre est associée à notre vie de corruption. Et par conséquent, ils désirent, dans la mesure où ils peuvent comprendre, notre salut, notre entrée dans la vie chrétienne qui les affranchira de notre brutalité. Soyons donc chrétiens, même en considération de nos frères inférieurs qui gémissent de nos injustices... Et voilà qui est comprendre les choses en bon sens et en charité un peu terre à terre.

M. Fogazzaro, lui, à la suite d'un commentateur moderne de la Bible, et en dépassant un peu ses conclusions, voit dans le passage de saint Paul une théorie du progrès universel, et *par conséquent* une idée essentiellement darwinienne, spencerienne et évolutionniste. C'est encore une fois se laisser un peu entraîner à l'imagination.

Mais qu'importe? L'essentiel est peut-être de s'entretenir de pensées hautes et qui donnent du courage, de l'espérance et de l'amour. Dans l'évolutionnisme considéré comme une manière de traduction moderne du christianisme, M. Fogazzaro trouve toute une philosophie optimiste dans le meilleur sens du mot, toute une philosophie de foi, d'espérance en l'avenir et d'adoration du devenir, de charité aussi et d'amour débordant à l'égard de l'humanité. Et cette philosophie, il l'exprime souvent en termes admirables, en couplets et en strophes qui sont d'un véritable poète lyrique. Je voudrais que l'ouvrage fût en vers. Il y aurait, sans doute, moins d'érudition et moins de discussions de textes; mais ce serait un poème à mettre en pendant avec la *Justice* ou le *Bonheur* de M. Sully Prudhomme.

Quant à la métaphysique où l'auteur s'aventure, je n'en ai rien à dire que ce que suggère sur ce point l'auteur lui-même, en son joli apologue des montres. Car ces Italiens sont souvent ainsi. Ils sont lyriques, ils sont extatiques, ils sont éperdus et puis, soudain, un sourire et un mot vous préviennent qu'ils ne laissent pas pour cela d'être très spirituels et malicieux. Il y a une *humour* italienne. Et donc voici, comme notre conclusion, l'apologue des montres.

Elles se réunirent en congrès philosophique. Celles qui étaient en laiton ou même en argent montrèrent qu'elles se contentaient d'une foi simple et naïve. Elles professèrent qu'elles avaient été créées en un instant et sous leur forme actuelle par une montre toute-puissante, mère commune de toutes les montres.

Les montres en or, enrichies d'émaux et de pierres précieuses, se montrèrent pénétrées d'un scepticisme élégant et l'on jugea généralement qu'il n'y avait rien de plus sot qu'une montre d'or enrichie d'émaux et de gemmes.

Les chronomètres se moquèrent avec mépris des montres précédemment présentées au lecteur et attaquèrent le problème des origines des montres, en montres de précision. Les uns soutinrent qu'une montre ne peut avoir été créée en un instant parce que ses parties ont dû s'adapter successivement l'une à l'autre dans un progrès incessant par l'action combinée de causes inconnues; que la montre est le produit, non d'une création, mais d'une évolution; et que l'idée d'une grande montre créatrice de toutes les autres est une pure superstition bonne pour les montres inférieures qui ne sont pas capables d'imaginer un être divin sans roues, ressorts, boîtier et cadran.

D'autres enfin, conciliant les opinions des montres vulgaires et des montres raffinées dans une ingénieuse synthèse, en arrivèrent à se représenter la création des montres comme une opération infiniment complexe qui...

La montre de M. Fogazzaro n'est pas sans défaut. Elle a une tendance à aller trop vite; elle cherche quelquefois midi à quatorze heures; mais elle est solide, malgré les apparences, et elle est brillante et elle a une bien belle sonnerie.

ÉMILE FOUET.

APRÈS TRENTE ANS DE RÉPUBLIQUE

Dans la trente-et-unième année de la République de fait, la vingt-sixième année de la République légale, lorsqu'on se demande : Où en est-on ? ce point d'abord apparaît en évidence, que la République existe et que ses adversaires n'existent pas.

Voilà une chose bien importante, essentielle, capitale; je dis qu'elle apparaît d'abord, mais ce n'est pas évident. La plupart du temps on ne la voit pas ou on n'en tient point compte. Les pauvres êtres d'un jour qui s'appellent hommes ont la manie de se demander continuellement où ils en sont; ils passent la plus grande partie de leur courte vie à établir leur bilan. Est-ce bien la peine ? Fastidieuse et vaine besogne. Encore oublient-ils généralement d'inscrire

dans leur compte l'essentiel : leur existence même, leurs pensées, leurs sentiments, les battements de leur cœur généreux. On dirait des banquiers qui, derrière leur guichet, occuperaient du matin au soir leur génie à édifier les piles de leurs gros sous et à les recommencer sans cesse, à aligner et à raturer leurs chiffres ; mais sortez donc de votre comptoir, remuez-vous, travaillez, parcourez le monde, vivez enfin ! Laissez à vos héritiers le soin stérile de faire votre misérable bilan.

Donc la République existe depuis plus de trente ans, et cette petite ligne que nous avons pu écrire en tête de nos observations : « Après trente ans de République », n'a jamais jusqu'à nous été écrite par personne dans l'histoire de l'Europe. C'est là un fait unique, inouï et invraisemblable, que personne, il y a trente ans, ne croyait possible, ni chez les monarchistes ni chez les républicains eux-mêmes ; la République a trompé par sa durée les prévisions de ses amis comme de ses ennemis. On la disait le plus caduc de tous les gouvernements par sa nature et par son caractère. *La durée*, l'infini désir des hommes, cet apanage sacré de la vertu, de la raison et du bon équilibre, ce à quoi les hommes sacrifieraient tout pour l'obtenir, car ils aiment mieux vivre n'importe comment que de ne pas vivre ; *la durée*, cet attribut supérieur que l'on croyait reconnaître dans la monarchie et qui, disait-on, était le privilège presque divin de la royauté traditionnelle et héréditaire, la République l'a pris pour elle et elle se l'est adapté et approprié avec tant de force et de suite, qu'elle a dépassé en durée tous les gouvernements monarchiques depuis le XVIIIe siècle, la monarchie absolue, la monarchie parlementaire, l'empire plébiscitaire, autocratique ou libéral ; oui, la République a usurpé la durée et, parmi toutes les espèces d'usurpation, c'est bien celle-ci qui doit être la plus sensible à la royauté, car elle la dépouille de ce qui était sa plus grande recommandation et tout son prestige !

Au lieu de la stabilité du régime, veut-on prendre plutôt la durée ministérielle ? En quelles doléances nous nous sommes répandus sur la brièveté de nos ministères coupés dans leur fleur par la faux inexorable ! Mon Dieu, les crises ministérielles, sous la République du suffrage universel, n'ont pas été généralement plus fréquentes ni plus précipitées que sous la monarchie du suffrage restreint ou sous l'empire dictatorial ; et, à part deux ou trois noms, comme Rouher et Guizot, qui ont tenu quelque temps, la foule des ministres inconnus qu'un souffle abat, tombent les uns sur les autres comme des capucins de cartes !

Dans un espace d'environ cent années, 94 ministres se succèdent à la Justice, 117 à l'Intérieur, [illegible] aux Affaires étrangères, 99 aux Finances, 109 à la Guerre, 88 à la Marine, plus d'un par an, en moyenne, pour ces 6 grands portefeuilles. Ce sont les chiffres relevés par M. Léon Muel, secrétaire du Sénat, dans son livre : *Gouvernements, ministères et Constitutions de la France*. Si l'on prend le Ministère des Affaires étrangères de 1814 à 1848, on compte 32 titulaires pour 34 ans : Laforêt, 6 semaines, Talleyrand, 11 mois, Caulaincourt, 3 mois, Bignon, 15 jours ; Talleyrand revient pour 3 mois ; Richelieu, l'un des plus fortunés, 3 ans environ ; puis on voit passer, pareils à des ombres et à des fantômes, Dessolle, Pasquier, Montmorency, Chateaubriand, Damas, La Ferronnays, Laval-Montmorency, Portalis, Polignac, Mortemart, Bignon, Jourdan, Molé, Maison, Sébastiani, de Broglie, saluez : 1 an et demi ! (11 octobre 1832-4 avril 1834). Il revient en 1835 pour 11 mois ; puis c'est M. Thiers : 6 mois ; et enfin, après plusieurs autres, Guizot l'immuable, l'homme d'airain : il dure sept ans, — mais quand il tombe, la monarchie tombe avec lui et elle ne se relèvera plus : beau et mirifique avantage de la durée ministérielle ! M. Delcassé en est tout à l'heure à ses trois ans ; il peut, sans présomption et selon toute probabilité humaine, s'assurer encore quinze ou dix-huit mois, au minimum ; il a déjà duré presque autant que Drouyn de Lhuys, autant que de Moustier, beaucoup plus que Thouvenel ou La Valette, il durera, dans notre hypothèse, plus que Walewski et presque aussi longtemps que Guizot et, quoi qu'il lui arrive, en tout cas, il n'emportera pas avec lui le Régime dont il fut un des ministres les plus jeunes et les plus permanents. Le cabinet Waldeck-Rousseau tout entier, sans un accroc, aura deux ans dans quinze jours et les quinze ou dix-huit mois dont nous parlions tout à l'heure lui sont encore garantis par toutes les circonstances du moment et par toutes les chances de sa situation. Ces ministres de la République cependant ne naviguent pas comme Guizot dans une écaille de noix sur une tasse de lait : le suffrage de 220 000 électeurs, mais sur l'océan du suffrage universel. A qui décernerons-nous le prix de la durée ? Aux ministres de la Monarchie ou à ceux de la République ?

Ces trente années de la République se sont passées dans des conditions de paix, de liberté et de prospérité relatives, qui valent bien les meilleurs moments de nos monarchies transitoires ; l'instruction du peuple n'a jamais fait des progrès aussi rapides ; le mouvement des sciences n'a jamais été aussi accéléré ; la chimie et la mécanique nous comblent de leurs miracles, nous étourdissent de leurs tours de force ; et, au milieu de cette animation extraordinaire, de ces foules électorales, liseuses et raisonnantes, on n'a jamais vu un gouvernement gouverner avec moins d'embarras et sans paraître

même y toucher; le président du Conseil est plus souvent sur l'eau que sur la terre; l'élément fluide qu'il habite de préférence, soit qu'il vogue aux bouches de Cattaro ou sur les côtes de la Normandie, n'ôte rien à la solidité de son cabinet, j'allais dire de sa cabine; et, lorsque les factieux et les conspirateurs contumax rentrent sur la terre ferme, ils implorent en vain des gendarmes qui jamais ne se prélassèrent plus lentement, quoique les bicyclettes aient mis des ailes à leurs bottes. Voilà une manière de gouverner que j'appellerai spirituelle et vraiment bien française. Qu'en pensez-vous? Tout marche tout seul, c'est un gouvernement qui suit le progrès des mœurs et des sciences : un vrai gouvernement automobile, mais il ne profite de sa force spontanée que pour se mouvoir avec une aimable nonchalance sans effrayer personne et sans toucher à un poteau du chemin.

Si certains croient avoir à critiquer et à se plaindre, ce ne peut pas être en tout cas les libéraux qui rêvaient toujours d'un gouvernement qui ne se sente pas, d'un gouvernement de fiction et d'illusion; ils seraient bien ingrats. La République en sa trente-et-unième année règne et gouverne avec une légèreté enjouée, ondoyante et aérienne qui ne peut guère se comparer qu'à la fumée d'une cigarette. L'éloquence du président du Conseil a elle-même ce caractère original et vraiment unique d'être arrivée à un degré de perfection où elle n'a plus besoin de mots pour s'exprimer, c'est une éloquence sans phrases et littéralement muette qui n'agit, je crois, que par suggestion.

* * *

Que la République fut de tous les gouvernements le plus instable le plus précaire et le plus caduc, c'était toujours le premier reproche des adeptes de la fameuse monarchie héréditaire ; ils en avaient un second : la République, seule de son espèce entre tous les gouvernements de l'Europe, ne pourrait jamais avoir d'alliance. Le duc de Broglie, étant ministre des Affaires étrangères de la République Mac-mahonienne il dura juste six mois et il eut pour successeur Decazes qui dura un an) aimait beaucoup à se livrer aux paradoxes de son esprit sur cette thèse patriotique, que la France républicaine ne pourrait jamais avoir d'allié dans le monde : on reconnaît à ce trait un ministre des Affaires étrangères qui a vraiment la tradition, le style et le patriotisme délicat et ardent de l'école des grands seigneurs. La République a fait la conquête d'un allié qui se déroba aux étreintes mêmes de Napoléon ; et, comme le plus éphémère des gouvernements a trouvé le secret de vivre plus longtemps que tous les autres, le gouvernement démocratique, la souveraineté du peuple a juste trouvé pour ami le plus absolu des autocrates.

* * *

Mais je crois bien, cette longévité, cette alliance, cette facilité de vivre, c'est la monarchie même! Et votre République de trente et un ans ne présente à ses admirateurs cet ensemble de qualités que parce qu'elle a une constitution de monarchie et que, vraiment, au fond, elle est une monarchie, dont le monarque changerait de temps en temps de figure, par un procédé connu de lui seul pour amuser ses sujets! Depuis Grévy, bien entendu; le maréchal Mac-Mahon est excepté : c'était le temps où « les chassepots menaçaient de partir tout seuls »! Mais depuis que l'habit militaire n'a plus paru sur le trône constitutionnel, vous avez eu toujours la même monarchie civile, sous les noms de Grévy, Carnot, Perier, Faure et aujourd'hui M. Loubet, le plus populaire des cinq sous son glorieux chapeau défoncé, et l'un après l'autre ou plutôt toujours le même, avec cette part de variété et de transformation qui suffit à l'amusement de votre peuple, se joue au milieu des conspirations militaires et religieuses qu'il dissipe, qu'il mate ou qu'il escamote d'une façon vraiment royale et bon enfant! — Si cette République est une telle monarchie, une monarchie qui aurait de la chance, on comprend que les républicains puissent ne pas être contents, mais on se demande ce que veulent les monarchistes et pourquoi le Père Coubé s'en va faire rage de son oliphant aux oreilles du bon évêque de Tarbes.

* * *

Il y a des jours où la politique m'amuse, quand l'air est doux et que le soleil brille comme aujourd'hui, et elle m'amuse pour ce motif philosophique qu'elle est la confusion de toutes les prévisions humaines et la défaite de toutes les formules et de tous les plans arrêtés dans les délibérations des parlements ou dans les cabinets des grands hommes. Si Gambetta et ses amis de l'Assemblée nationale avaient pu réaliser la Constitution rêvée par eux, avec une Chambre unique et le programme toujours réclamé de 1869, il n'est pas bien sûr que la République aurait vécu trente ans, sans préjudice de la suite; qu'elle eût surmonté avec le bonheur qui ne lui a jamais fait défaut et le boulangisme et le nationalisme et l'assomptionnisme, mais M. de Broglie a voulu lui inculquer la Constitution de 1875 dans le corps pour qu'elle en mourût. Gambetta et les républicains, après une belle défense, n'ont accepté cette Constitution que malgré eux, se promettant de la changer le plus tôt possible et d'en tirer, en attendant, tout ce qu'ils pourraient à force de travail, de

résignation, d'habileté et de tour de main; et voilà que cette République est devenue inébranlable et incommutable, à la stupéfaction de ses amis comme de ses ennemis : ils se montrent les uns et les autres presque également mécontents d'elle, mais elle vit toujours, elle leur rit au nez en les protégeant doucement, et peut-être au fond ne sont-ils pas mécontents du tout, amis et ennemis, mais ils se font un plaisir et une émulation de le dire, c'est une coquetterie mutuelle.

*
* *

La République a vécu une grande vie, une vie large, abondante et facile : elle a ruiné ainsi à jamais un préjugé qui s'était établi contre elle et qui paraissait vérifié par l'histoire; elle ne pouvait pas vivre, disait-on couramment, et cette opinion répandue dans les classes littéraires et parmi les personnes pratiques lui rendait dès l'abord la vie précaire et l'exposait à une fin prématurée. Ses trente et un an d'existence, — pour ne pas admettre dans nos vues actuelles la suite infiniment probable — ses trente et un ans, en s'y tenant, sont un fait désormais historique que rien ne peut détruire et qui, par lui seul, égale le régime républicain aux gouvernements les plus stables; la République a fourni sa preuve, et elle nous l'a procurée, sa preuve, dans un moment de l'humanité prodigieusement intéressant, au milieu de la floraison de toutes les industries et de toutes les sciences, et elle a lié le XIXe siècle au XXe. Voilà qui est fait! C'est un miracle.

*
* *

Que si le fait réel et légal ne vous contente pas et, si dans votre foi robuste, républicains de raison, vous attendiez de la République une rénovation politique et morale de la France, alors votre déception est profonde. Si vous vous disiez, il y a trente-cinq ans, dans l'âge heureux des longs espoirs et des vastes pensées : « Lorsque la France républicaine ressaisira ses destinées, quelle solution donnera-t-elle aux problèmes qui se sont posés devant nous? » vous trouvez aujourd'hui qu'elle n'en a donné aucune.

Il n'y a plus de partis, il n'y a plus de politique, et, dans la confusion inénarrable des journaux, il n'y a plus de presse qui soit digne de ce nom, qui eut sa grandeur. L'éducation du peuple ne s'est pas faite sensiblement, l'opinion publique ne s'est pas éclairée, le sens vrai de la liberté et de la justice ne s'est pas développé; la rénovation morale que nous attendions, nous l'attendons toujours, et tout ce que nous voyons nous donne, à s'y méprendre, le spectacle des mœurs de la monarchie censitaire et du plébiscitaire Empire.

La démocratie adore « les décorations », les rubans, les médailles et les colifichets : elle est comme les princes; elle possède ses ordres de la jarretière et ses toisons d'or. Même puérilité, même goût de l'étalage, la valeur marchande de l'objet mise à part. C'est Napoléon Ier, créateur et dieu de la Légion d'honneur, qui nous décore; il décore la République et la Ville de Paris elles-mêmes en bloc, et, de fait, il décore la démocratie française tout entière, dans son ensemble, la frappe de son estampille et du sceau de ses armes impériales. Les ouvriers de 1848, à qui l'on avait proposé des médailles d'honneur du travail, répondaient fièrement : « C'est nous qui décernerons des médailles aux bons patrons. » La furie de l'argent et des affaires a tout roulé dans son flot limoneux : patrons, ouvriers, politiques, artistes, professeurs, parlements, élus et électeurs; les élections qui s'annoncent, prennent d'inquiétantes allures de négoce; le Suffrage universel, mis en petits paquets, se débite dans les grands magasins avec les denrées coloniales... Donc il n'y a plus de partis; il n'y a plus de politique; il n'y a plus de Presse. Mais peut-être était-il nécessaire que tout s'en allât à vau-l'eau pour que l'on vît un jour une politique nouvelle et une conscience nouvelle dans la République.

HECTOR DEPASSE.

UN CONGRÈS SOCIALISTE (1)

Lyon, 28 mai.

La fameuse commission à tout faire comprenait 58 membres, soit près du cinquième du nombre total des congressistes. Dans ces milieux que l'on prétend subversifs, il se fait une consommation prodigieuse de formalités parlementaires et de protocole. Cela tient à la pléthore de vanité qui est la caractéristique essentielle du socialiste de France.

Il n'en est pas un, parmi ces contempteurs des titres, particules et décorations, pas un qui ne convoite le qualificatif, pour le moins, de secrétaire-adjoint, ou trésorier-adjoint, d'un groupe. C'est avec joie aussi qu'ils sont délégués, même adjoints, toujours. Et les convictions de beaucoup d'entre eux ne se sont consolidées que lorsque la mode est venue de se mettre à la boutonnière une églantine rouge qui, de loin, semble une rosette de commandeur. Voilà pourquoi le comité général du Parti a un effectif si imposant. Voilà pourquoi, dans ce comité général et dans les Congrès, les commissions sont si nom-

(1) Voyez la Revue du 1er juin.

breuses, dans les deux sens du mot. Mais à Lyon les stratèges ont eu une inspiration merveilleuse : une seule commission, mais englobant tous ceux des congressistes que la privation d'un titre quelconque rendrait malades.

Cette commission a été très socialiste, car elle a travaillé durant huit heures sans un instant de répit, et on s'y est abominablement disputé. Rappelons qu'elle avait à discuter la motion du jeune De la Porte et les amendements que de divers côtés on proposait d'y introduire. M. de la Porte voulait que l'on déclarât le Parti non solidaire de tout ce que pouvait faire ou ne pas faire au pouvoir M. Millerand : celui-ci ne représentait à aucun titre les socialistes, il n'avait, en acceptant un portefeuille, engagé que sa responsabilité personnelle ; il s'était, par le fait même de son avènement, placé *hors du Parti*.

Cette formule, à cause de son manque de courtoisie, était l'idéal aux yeux des Blanquistes.

M. Briand adoptait toute la motion De la Porte, sauf à remplacer les mots que nous avons soulignés, par ceux-ci : *hors du contrôle du Parti*. Nuance suggérée, non par une astucieuse casuistique ainsi qu'il semble au premier abord, mais par la logique même. En effet, quand M. Millerand est devenu ministre, il lui était impossible de solliciter l'autorisation d'un parti qui n'existait pas encore, à proprement parler. Il ne voyait autour de lui qu'un fourmillement de sectes. Si l'une d'elles avait prétendu *contrôler* les actes du ministre, ses jugements eussent à coup sûr été récusés sans examen par ses sœurs ennemies.

Les autonomistes s'empressèrent de se rallier à la formule Briand ; la formule De la Porte n'eut plus pour partisans que son auteur et les Blanquistes.

Une scène curieuse se produisit au cours de la discussion, quand MM. Antide Boyer, Cadenat, Fournière, et autres députés, rappelèrent à M. Vaillant un tout petit fait qu'il lui fut impossible de contester.

Dès la première fois que le Président de la République avait chargé de la constitution du ministère M. Waldeck-Rousseau, celui-ci avait pressenti M. Millerand. Le député du XIIe arrondissement de Paris s'était empressé de parler de cette démarche à ses amis du groupe socialiste de la Chambre, et les amis en question avaient été unanimes à lui conseiller d'accepter un portefeuille dans le cas où une offre nouvelle lui serait faite. Or le plus encourageant de tous avait été à ce moment M. Vaillant, simplement.

La Commission se sépara à 10 heures du soir, après avoir adopté la motion Briand par 47 voix contre 10, et une abstention.

Le lendemain matin le Congrès se donna un bureau infiniment moins sensationnel que celui des jours précédents. Il était présidé par M. Colly, conseiller municipal de Paris, avec, pour assesseurs, M. Barrat (Allemaniste) et Hahn (Indépendant), et, pour secrétaire, M. Xavier Guillemin, secrétaire de la Bourse des Coopératives et l'un des deux directeurs de la Boulangerie ouvrière fondée sur la Butte-aux-Cailles à l'aide de 10 000 francs offerts par le Dr Kasimir.

M. Briand a la parole en qualité de rapporteur de la Commission. Il donne lecture de la motion De la Porte, des amendements, et enfin de la formule par lui-même imaginée.

— Deux idées, proclame-t-il, se sont dégagées de la discussion. D'abord, tout le monde a été d'accord sur ce point, qu'il était impossible de sommer Millerand de quitter le pouvoir. Ensuite, même unanimité sur l'intérêt qu'il y a pour le Parti à se dégager de toute responsabilité ministérielle. Mais la motion De la Porte impliquait un blâme à l'égard de Millerand, et en somme excluait celui-ci du Parti. »

Nous ne pouvons citer que peu de passages de ce long discours.

— Il existe, paraît-il, s'écrie l'orateur, des militants qui se plaignent que l'avènement de Millerand n'ait pas bouleversé la société, qu'il n'ait pas déterminé soudain l'épanouissement de la République Sociale. S'il était vrai que certains d'entre nous pussent nourrir de pareilles idées, cela signifierait simplement que nous avons encore beaucoup à faire pour l'éducation élémentaire du prolétariat organisé... Naïveté singulière, de s'imaginer que nous serons débarrassés de la question Millerand, parce qu'on aura été poser un revolver dans la chambre du camarade ministre, pour inviter celui-ci à se suicider, alors que l'on n'ose pas le tuer... »

Comme un énergumène, pensant aux tristes événements de la Martinique et de Chalon-sur-Saône, hurlait :

— Millerand est un assassin !

— Hé ! dit M. Briand, les assassins, on les juge, on les entend, avant de les condamner. Si vous excluez Millerand, comment voulez-vous qu'un jour il puisse venir dans un Congrès rendre compte de ce qu'à tort ou à raison il considère comme un mandat du Parti ?

M. de la Porte proteste que sa motion n'implique de blâme, ni à l'égard du ministre, ni à l'égard des députés socialistes qui l'ont soutenu.

Brève riposte de M. Briand, qui démontre facilement qu'en ce cas la motion De la Porte n'est plus justifiable : ses signataires n'ont qu'à se rallier à la formule nouvelle, qui, elle, n'est pas équivoque.

Et voici précisément M. Vaillant qui achève de prouver combien la motion De la Porte est traîtreusement ambiguë. « Nous la rejetons, affirme-t-il,

parce qu'elle exclut Millerand du Parti... Ce que Briand nous propose, n'est-ce pas de déclarer qu'en devenant ministre, Millerand a simplement pris [illegible] un congé dont nous n'avons pas à contrôler l'utilisation politique, et à l'expiration duquel il lui sera loisible de reprendre avec tranquillité une place parmi nous? »

Le jeune De la Porte s'empresse d'adopter cette interprétation, que tout à l'heure il répudiait.

— Le jour où Millerand demandera à rentrer dans le Parti, nous lui opposerons la question préalable tout comme nous le ferions pour M. Méline ou M. de Mun.

MM. Viviani et Briand répliquent, plusieurs délégués se succèdent à la tribune pour expliquer les votes qu'ils vont émettre, — toujours les formalités parlementaires, — et on vote sur la priorité. Celle-ci est accordée à l'unanimité et à mains levées à la motion De la Porte.

La séance de l'après-midi est la sixième du Congrès, et elle devrait être la dernière. Elle va être, elle aussi, consacrée à cette question ministérielle, dont il était bien entendu que l'on ne devait s'occuper à aucun prix.

Le président proclame les résultats du scrutin par mandats sur le fond de la motion De la Porte. Celle-ci est repoussée par 910 voix contre 286. Le gros de la minorité est naturellement formé par les Blanquistes.

Ceux-ci, étant battus, se retirent. C'est ainsi que toujours ces gens et leurs amis les Guesdistes en usent dans les Congrès, — et cela se passe en trois temps. Premier temps : les Blanquistes demandent qu'une question soit soumise au vote et par conséquent acceptent d'avance la possibilité de leur défaite. Deuxième temps : on vote. Troisième temps : les Blanquistes, étant en minorité, s'en vont.

Le signal de l'exode est donné cette fois par M. Alfred Edwards. M. Vaillant, M. Panagiottis Argyriadès, tous suivent, dociles. Le monôme est fermé par le jeune De la Porte.

M. Jaurès bondit à la tribune. Il est salué par une des ovations les plus frénétiques dont il ait jamais bénéficié. Les délégués savent bien en effet que, au fond, c'est contre lui, contre l'artisan de l'unité, que sont dirigées toutes les manœuvres des vieilles sectes.

— Tous les voiles, tous les masques sont tombés! s'écrie-t-il. Vous voyez ce que valaient les déclarations de ceux qui se prétendaient plus unionistes et plus disciplinés que nous, et qui écrivaient il y a huit jours que la question Millerand ne devait pas se poser devant le Congrès... Nous n'avons, pour leur répondre, qu'à faire l'unité. La France socialiste n'est pas diminuée par la défection d'une secte.

[illegible] nouvelle succession d'orateurs qui éprouvent le besoin d'expliquer pourquoi ils sont restés dans la salle, pourquoi ils voteront la motion Briand, etc.

Celle-ci est finalement adoptée par 904 mandats contre 42.

Après une « récréation » d'une demi-heure, — on ouvre la septième séance, — qui est en somme la première du congrès, si l'on s'en rapporte à l'ordre du jour qui avait été fixé à celui-ci.

Précisons bien quels sont à ce moment les assistants. Il y a là tous les Indépendants, tous les Broussistes, tous les Allemanistes, tous les délégués des syndicats et des coopératives, et la grande majorité des Autonomistes. Au total, les représentants de six des neuf groupements entre lesquels se répartissent les socialistes français. Les trois absents sont les Guesdistes, les Blanquistes, et les quelques comités qui se sont organisés en vassaux de ceux-ci, sous l'étiquette d'alliance communiste. On se trouvera donc désormais en présence de deux partis socialistes, — un grand et un petit, — au lieu de neuf. Le congrès de Lyon aura amplement profité aux tendances unificatrices.

M. Revelin est contraint de reprendre à pied d'œuvre sa tâche de l'avant-veille. Après avoir relu et recommenté son rapport sur l'organisation du parti il insiste sur la nécessité qu'il y aura pour le nouveau Comité général à élaborer un programme législatif, un programme municipal, un programme agraire.

Ce qu'il ne dit pas, mais ce qui va de soi, c'est que tous ces programmes seront, eux aussi, rédigés par les intellectuels, sinon exclusivement par des professeurs de philosophie. Voilà même une des choses qui exaspèrent le plus les Guesdo-Blanquistes. On gâte le métier de propagandiste en répudiant la méthode, si simple, si facile à suivre même en voyage, qui consistait à peu près exclusivement à prononcer à jet continu les mots : révolution, révolutionnaire, révolutionnairement, en mettant dans chacun d'eux une profusion de *r*.

La discussion du projet Revelin fut longue, et un grand nombre d'orateurs y prirent part. Mais l'on n'agita guère là que des questions d'administration intérieure. Nous avons peu d'incidents intéressants à signaler.

Dans la seconde séance de l'après-midi, on renvoya au Comité général, pour nouvel examen, tout ce qui concernait l'admission des syndicats et des coopératives. Beaucoup de « militants » estimaient que les formalités imposées à ces groupements par le projet Revelin n'étaient pas encore assez compliquées.

On sait que les Guesdo-Blanquistes, eux, sont opposés à l'admission en cause.

Il ne leur convient point d'avoir à compter avec

des ouvriers habitués à résoudre, pratiquement et au jour le jour, des problèmes économiques.

Il fut convenu que l'on éliminerait les Coopératives dont le titre ne servirait qu'à masquer une entreprise industrielle ou commerciale sans tendances catégoriquement socialistes, et que la carte de chaque adhérent au Parti porterait mention du Syndicat et de la Coopérative dont cet homme serait membre. C'est le Syndicat et la Coopérative obligatoires.

Durant la séance du soir, on décida que le Congrès de l'an prochain, le quatrième, aurait lieu à Tours. Puis l'on vota des félicitations à M. Revelin pour son rapport. Puis, sur la proposition de Mmes Marie Bonnevial et Élisabeth Renaud, on résolut de substituer, dans la déclaration du Parti au mot « Prolétariat » tout court, la formule : « Prolétariat des deux sexes. »

On s'occupa aussi d'un organe officiel; il fut entendu que le Comité général étudierait les moyens d'en créer un.

Le parti socialiste de France — à cause de ses divisions — est jusqu'à présent le seul à ne pas *posséder* ses journaux. Ses coreligionnaires d'Allemagne, de Belgique, d'Italie, de partout enfin, ont leur presse. Lui doit se contenter, pour sa propagande, de l'hospitalité bénévolement accordée par quelques feuilles appartenant à des « bourgeois ». *Proh pudor !*

Enfin un manifeste fut rédigé, où l'on résumait le tumulte des six premières séances du Congrès et les travaux des deux dernières, et l'on se sépara au chant de l'*Internationale*, — hymne dont le livret n'est guère d'accord avec la grammaire ni avec la prosodie mais qui produit quand même un certain effet.

Une chanson médiocre est toujours agréable à entendre quand elle est clamée par des centaines de voix d'hommes, dont beaucoup sont du Midi.

Voici donc terminé ce fameux Congrès. Le parti socialiste de France en sort plus grand par le nombre et par la cohésion, mais diminué, selon nous, au point de vue moral.

La question de la participation d'un socialiste au pouvoir « bourgeois » ayant été tranchée, d'abord au point de vue des applications *futures*, par deux congrès nationaux et un congrès international, on pensait qu'elle serait résolue, en ce qui concerne l'application *actuelle*, par l'assemblée de Lyon. Une fois de plus, elle a été éludée.

On l'a vu en effet, les socialistes ont été, à Lyon, unanimes sur un point. Il importait, disaient-ils tous, que le Parti se déclarât non solidaire de M. Millerand. Ces hommes n'ont pas, collectivement, le courage d'affronter les responsabilités.

Les plus qualifiés d'entre eux, MM. Briand, Viviani, Rouanet, Fournière, Allemane, Brousse, Revelin, et surtout M. Jaurès, ne cessaient, avant le Congrès, de dire et d'écrire qu'il n'était, ni bien loyal, ni bien valeureux, ni bien habile, de répudier le « camarade » Millerand. Et, depuis le Congrès, ils ont repris cette thèse. Mais pendant le Congrès, ils se sont laissé déborder, ils ont lâché pied.

Pourtant, le jour même de l'ouverture, une spirituelle leçon de crânerie leur était donnée par le ministre mis en cause. Dans la salle des Folies-Bergère de Lyon, divers orateurs en redingote l'accusaient à distance d'avoir commis un crime en acceptant un portefeuille, et il était très mollement disculpé par d'autres personnalités non moins « bourgeoises » par le langage, l'éducation, tout. Pendant ce temps, dans les Ardennes, il se faisait acclamer par des milliers d'hommes en blouse. Et à Charleville comme à Lyon, l'églantine rouge fleurissait les boutonnières, et on chantait l'*Internationale*.

C'est que la foule n'entend rien, elle, aux discussions byzantines. Elle ne se soucie point de savoir si M. Millerand s'est mis « hors de » son parti plutôt que « hors du contrôle » de celui-ci, ou inversement. Elle a simplement constaté que cet homme politique avait entrepris de réaliser les améliorations promises par les autres, et y avait réussi, pour son plus grand bien à elle.

La réalisation, voilà précisément ce qui épouvante les doctrinaires.

Il est si commode de prêcher une quantité de réformes en concluant qu'elles sont incompatibles avec l'état social actuel, et qu'on ne les obtiendra qu'à force de révolutions. Honni soit le compère qui a su discerner l'heure précise de la maturité de certaines idées, et en profiter pour appliquer celles-ci à coups de lois ou de décrets, sans plus de bruit !

Le plus clair de tout ce qui se passe parmi les socialistes de France depuis deux ans, c'est en effet ceci : les vieux rhéteurs ne pardonnent pas au « camarade ministre » de leur avoir enlevé... la révolution de la bouche.

R. CANDIANI.

LA VIE ET LES MŒURS

L'usage des pseudonymes.

L'autre jour, à la réception de M. Émile Faguet, un académicien se demandait avec beaucoup de gravité si Arouet avait eu raison de prendre le pseudonyme de Voltaire, et, heureusement, il concluait que Voltaire avait eu raison ; heureusement, dis-je, car on sent à quel point il eût été regrettable pour Voltaire que l'académicien ait conclu différemment. Depuis ce moment, un événement d'une importance moindre, à la vérité, a engendré maintes dissertations sur l'usage des pseudonymes. Un jeune écrivain belge,

M. Wiener, qui avait fait jouer sans succès une pièce à l'Athénée-Comique, fait représenter une comédie au premier ou au second de nos Théâtres-Français, je ne sais plus au juste : ce qui prouve d'ailleurs que nos théâtres subventionnés sont extrêmement accueillants aux écrivains étrangers. M. Wiener a signé son œuvre : Francis de Croisset.

Voilà sans doute un beau pseudonyme ! A quoi servent les pseudonymes ? Peut-on dire que les écrivains ont souci de piquer davantage la curiosité du public par l'apparition soudaine d'un nom imprévu, d'un nom qui n'est pas dans la circulation ? Mais je crois qu'il paraît trop de livres aujourd'hui pour que la curiosité puisse être sollicitée utilement par des procédés aussi délicats. Dira-t-on que les écrivains prennent des pseudonymes pour fuir des haines particulières ou par crainte du gouvernement ? Mais, Dieu merci, la police est assez bien organisée chez nous et l'indiscrétion y est assez rapide pour qu'un pseudonyme ne dissimule rien. Alors pourquoi les pseudonymes ? On ne sait trop, mais on sait bien qu'ils se multiplient.

Il en est que l'univers connaît. Ils font partie, si j'ose m'exprimer ainsi, de notre patrimoine national. Le provincial qui les a retenus devient, pour cela seulement, un vrai Parisien. L'illettré qui les peut réciter de mémoire passe immédiatement pour un lettré. Que M. Anatole France s'appelle Thibaut, M. Pierre Loti Julien Viaud, Gyp comtesse de Martel, nul au monde ne l'ignore. M. Courteline a fait assavoir à la grande majorité des Français qu'il s'appelle Moinaux. Comme M. Quesnay de Beaurepaire a tous les genres de célébrité, son nom littéraire : Jules de Glouvet, est beaucoup plus connu que les œuvres qu'il signa de ce nom. Tout le monde sait à Forcalquier qu'Émile Bergerat, c'est Caliban et que Caliban, c'est Émile Bergerat. Nestor, Colomba sont des noms illustres : et ceux mêmes qui ne connaissent pas Henry Fouquier connaissent Nestor ou Colomba. Le renom du dessinateur Caran d'Ache est considérable parmi les petits bourgeois de France ; mais ils ne savent pas que le dessinateur qu'ils aiment s'appelle réellement Emmanuel Poiret. C'est la vraie consécration de la gloire, de la grande gloire, on peut presque dire de la gloire durable qu'on connaisse le nom de l'écrivain, de l'artiste qui a toujours signé d'un pseudonyme. Si j'ajoute que René Maizeroy se nomme le baron Toussaint, et que ces deux noms sont aussi populaires dans la foule des femmes sentimentales que les noms de Loti et de Viaud, de Thibaut et de France, cela prouvera certainement qu'il y a quelque chose d'inexplicable dans la gloire littéraire et que si, d'une part, cette gloire précieuse peut inspirer un juste orgueil à ceux qui la possèdent, elle doit, d'autre part, engendrer en eux l'humilité lorsqu'ils considèrent les hommes avec qui ils la partagent.

*
* *

Les femmes-écrivains redoutent-elles l'éclat trop violent de la gloire ? Mais elles cachent presque toutes leur personnalité sous le voile de pseudonymes. La femme, en vérité, est naturellement mystérieuse, mais elle fait quelquefois un mystère de rien comme lorsqu'elle signe d'un nom impénétrable telle ou telle œuvre littéraire. Les unes évitent par un pseudonyme le dommage que leur pourrait causer la vulgarité de leur nom. Les autres, qui ne sont pas nobles, s'ennoblissent en littérature, comme si la littérature n'était point une suffisante noblesse, dirait Joseph Prudhomme. Celles-ci, qui sont nées nobles, dédaignent titres et particules en littérature : elles font une concession au goût du jour, elles condescendent jusqu'à écrire, elles se mêlent délibérément au vulgaire, à la foule écrivailleuse ; elles comptent sur la distinction rare de leur esprit et sur le prestige tout spécial de leur talent pour les tirer hors du commun. Enfin, peu de femmes prennent pour pseudonyme un nom d'homme : elles sentent donc que, dans l'état social actuel, elles ont un avantage à garder leur personnalité féminine. Est-ce parce qu'il est tout à fait admis que les femmes peuvent écrire, faire métier d'écrire ? Est-ce parce que, au contraire, les femmes-écrivains sont encore bien peu nombreuses et constituent une charmante petite élite très privilégiée pour laquelle on a toutes les indulgences et toutes les gentillesses ? Vous déciderez.

Certes, on comprend aisément que Mmes Loiseau, Blanc, Vincent, Durand n'aient point jugé ces noms très littéraires et se soient fait un devoir de signer leurs ouvrages : Daniel Lesueur, Th. Bentzon, Arvède Barine, Henry Gréville.

En vérité, il n'y a aucun inconvénient à ce que telles femmes-écrivains ne veuillent point passer pour des écrivains femmes. Que Mlle Luce Herpin signe Lucien Perey, Mlle Ligerot, Roger Dombre ; Mlle Forponnès, Paul Junka ; la baronne de la Tombelle, Camille Bruno, peu importe, si leurs œuvres sont belles. Nous ne songeons même pas à nous demander pourquoi Mme Marnière signe Marni ou bien E. Voila ; Mme de Rieupeyroux, Louise d'Alcq ; Mlle Esnar de Belley, Gabrielle d'Arvor : ces deux derniers pseudonymes sont de bien beaux pseudonymes, mais les noms sont presque aussi beaux. Mme Valette a élu le pseudonyme de Rachilde ; la comtesse Fleury, celui d'Ossit ; la comtesse de Puliga celui de Brada : qui dira les raisons de ces choix ingénieux ?

Il paraît tout naturel que Mme de Rute, dont l'infatigable activité s'est exprimée de bien des façons, ait choisi et usé plusieurs pseudonymes : Camille Ber-

nard, vicomte d'Albens. Que Mme Barzalou de Laspeyres ait voulu signer Manoël de Grandfort, on n'est point trop surpris ; mais quand on voit qu'elle a également signé Sapho, on est d'abord un peu interloqué, mais ensuite, — le second mouvement est le bon, — on se dit qu'on voudrait bien lire les œuvres qu'elle a signées Sapho. On sait que Mme Lecomte du Noüy a pris le pseudonyme le plus original qui soit. Elle signe : *l'Auteur d'Amitié amoureuse.* Cela prouve sans doute le cas qu'elle fait de son premier ouvrage ; mais le public est son complice puisqu'il a fait lui aussi grand cas de ce roman. En outre, cela révèle une grande modestie, et qu'ayant depuis lors écrit dix volumes, elle désespère d'en écrire un qui puisse être aussi bon que le premier. Mais les écrivains célèbres sont désignés dans la suite des temps par le titre de leur chef-d'œuvre : l'auteur du *Misanthrope*, l'auteur de *Gil Blas*, l'auteur d'*Adolphe*, etc. La postérité dira-t-elle : l'auteur d'*Amitié amoureuse*, et Mme Lecomte du Noüy a-t-elle simplement voulu indiquer mieux à la postérité ce que la postérité doit faire ? Les femmes, je l'ai dit, sont infiniment mystérieuses, et même lorsqu'elles choisissent un pseudonyme (c'est quelquefois le plus grand acte d'une vie littéraire) elles nous sont incompréhensibles.

* * *

On pénètre mieux les motifs qui poussent les actrices, — même les acteurs, — à prendre, au théâtre, des noms de guerre. En vérité, le plupart des actrices changent de nom parce que leurs noms de famille sont vulgaires. Et cela peut nous procurer une indication presque certaine sur le milieu social où se recrutent les comédiens. On dit que le Conservatoire est rempli par les filles de concierges ; ce n'est pas une plaisanterie. Les comédiennes, les comédiens sont issus du peuple, et le peuple français porte bien rarement des noms élégants et gracieux.

Voici quelques exemples : Jane Hading, Jeannette Hadingue ; Dudlay, Dulait ; Delna, Ledant ; Bertiny Brogniart ; Marcelle Lender, Marie Bastien ; Marsy, Brochard ; Cassive, Duval ; Desclauzas, Armand ; Odette Dulac, Jeanne Latrilhe ; Pierny, Pelletier ; Réjane, Réju ; Bartet, Regnault ; Elven, Canton. Parmi les comédiens, vous citerez : Porel, Parfouru ; Lérand, Durand ; Noblet, Grenoble ; Germain, Poinet. En revanche, vous ne rencontrez guère que Mlle Calvé s'appelant E. de Roquer ; Mlle Maguéra, Magda de Clapier ; et puisque vous ne trouvez aucun comédien s'affublant d'un nom aristocratique, vous concluez naturellement que le théâtre ne passe point encore pour la carrière normale des descendantes ou descendants de la vieille noblesse française.

Quelques artistes prennent un pseudonyme parce qu'ils souhaitent un nom sonore, harmonieux, artistique lui-même et qui « fasse bien sur les affiches ». Ainsi Mlle Isabelle Chambon devient poétiquement Rose Syma ; Mlle Tricaud, Thylda ; Mlle Riever, Lavallière ; Mlle Arnoux, Brandès. Et je crois qu'elles sont peu nombreuses les femmes qui changent de noms parce qu'elles redoutent la survivance du préjugé bourgeois contre « les femmes de théâtre ». Est-ce « pour sa famille » que Mlle Marie Lacombe a voulu devenir au Théâtre-Français Mlle Marie Leconte ; car enfin lorsqu'on s'appelle Lacombe on est bien près de s'appeler Leconte et inversement, et si Mlle Leconte a cédé au désir impérieux de changer de nom de cette manière on est bien obligé de croire que les motifs qui l'inspiraient n'étaient pas tout à fait des motifs esthétiques. Que la charmante artiste de l'Opéra Mlle Mazarin n'ait pas voulu porter ce nom au théâtre, je l'accepte, mais qu'alors elle ait eu l'idée de s'appeler Mlle Charles, j'avoue que, pour ma part, j'en suis absolument ravi ; mais je suis bien incapable de justifier la substitution d'un tel pseudonyme à un tel nom.

* * *

Si les artistes peuvent sans transition nous ramener aux écrivains, nous constatons que la plupart des écrivains qui se résolvent à un pseudonyme, n'ont d'autre intention que celle de corriger les sonorités, défectueuses à l'excès, de leur nom familial. Le choix d'un pseudonyme est pour eux une simple mais indispensable formalité ; aussi bien, le choix qu'ils font est rarement prétentieux. Il était très légitime que M. Ratoin devint Jean Gascogne ; Durand-Morimbeau, Henri des Houx ; Simon, Édouard Lockroy ; Causse, Pierre Maël ; Jogand, Marc Mario ; Poignand, Montjoyeux ; Lebesgue, Montorgueil ; Urbain Roucoux, Paul Burani ; A. Cimochwsky, Albert Cim ; G. van Ormelingen, Georges Vanor ; Boëx, Rosny ; Labeigt, Jean Rameau ; Léon Épinette, Léo Trézenick, etc.

Il a fallu évidemment plus de travail à M. Tournachon pour qu'il devint Nadar. Et ce n'est pas sans application que M. Coste a pu devenir Talmeyr, ou Tardiveau Boylesve, Fourneau Xanrof ou Jean Robin Yann Nibor. Au reste, le chansonnier Bouckay, qui avait estimé que le nom de Couyba n'était pas digne de signer des chansons sentimentales, a jugé qu'il avait vraiment tout ce qu'il fallait pour faire un nom de député.

D'autres ont pris des pseudonymes littéraires parce que la littérature est pour eux un délassement et que leur profession habituelle est fort éloignée de la littérature. C'est ainsi que le savant célèbre Charles Richet est, en même temps, l'écrivain Charles Epheyre ; le docteur Cazalis est le poète Jean Lahor. Le distingué rédacteur du *Temps* Léon Landau a pensé que, pour écrire des livres spirituels et déli-

cats, il ne pouvait conserver son nom de rédacteur du *Temps* : il a pris le pseudonyme de Ludana. Le docteur Encausse s'est appelé Papus pour être mage. M. Paschal Grousset, qui voulait, sous son nom, bouleverser notre société, s'est appelé Philippe Daryl ou André Laurie pour enseigner aux jeunes générations les moyens de la rendre plus forte.

Mais je me hâte, car si les écrivains sont innombrables, les pseudonymes pullulent, et je serais réduit à faire une énumération sans fin. Je n'ai point parlé de ces pseudonymes de métier, parfois pittoresques : Le Passant, Un Badaud, le Pompier de service, l'Huissier du préfet, Pas-Perdus ; non plus que de ces pseudonymes sortis naturellement de la Vie parisienne : Parisis, qui convient si bien à M. Émile Blavet le dernier des grands journalistes parisiens et le plus parisien des journalistes ; Ermeline (Hermant), Graindorge (Capus), Lysis (Donnay), Manchecourt (Lavedan), Eliacin, un pseudonyme bien curieux pour M. Paul Hervieu... Peut-être une étude sur les pseudonymes sera-t-elle de moins en moins caractéristique de nos mœurs littéraires. Les pseudonymes se multiplient : ils n'auront plus de physionomie, de personnalité, ils ne seront plus que des étiquettes passagères sur une production littéraire...

Mais ils gardent encore quelque signification sociale. N'est-il pas extrêmement intéressant que des écrivains étrangers viennent s'affubler chez nous de noms nobles ? On a donc conservé au delà des frontières la conception traditionnelle de la puissance morale et du prestige social de la noblesse en France ! Quoi qu'il en soit, un écrivain d'origine roumaine (son nom exact m'échappe) se fait appeler chez nous du joli nom de Jean de Mitly et il entreprend, lui Roumain, de nous donner, à nous Français, des leçons de dandysme. Un jeune Belge, M. Wiener, vient conquérir Paris. Il a de l'activité, de l'audace. Il se fait appeler tout de suite Francis de Croisset. Cela devient son vrai nom, son seul nom. Wiener disparaît sous de Croisset, inscrit au Tout-Paris parmi les noms et non pas parmi les pseudonymes. Il porte, sous ce nom joliment français, une pièce à la Comédie-Française ou à l'Odéon, je ne sais plus au juste. Elle est jouée tout de suite — avec un succès dont on a parlé beaucoup avant la première représentation. Et le bon peuple de France, qui est encore très respectueux des traditions, est presque fier de voir la vieille noblesse française paraître avec tant de rapide éclat dans la littérature. Vraiment, l'aristocratie a du bon. Décidément, moi aussi, je vais m'ennoblir ; mais puisque je suis Français et qu'il faut bien que j'innove en quelque chose, je prendrai un nom belge.

J. Ernest-Charles.

THÉATRES

A la Comédie-Française. — L'Affaire « Chérubin ».

La semaine dernière, nous devions relater les malheurs d'une pièce qui, reçue par le comité de la Comédie-Française, n'avait même pas pu obtenir les trois représentations réglementaires. Cette fois, l'aventure est plus surprenante encore. La pièce de M. de Croisset, lue, reçue, étudiée, et répétée généralement, a fini par ne pas être jouée du tout !... On se rappelle peut-être le vœu modeste exprimé ici même : à savoir que le Comité, à défaut de chefs d'œuvre toujours difficiles à trouver, reçût au moins des ouvrages qui pussent être représentés ? Ce souhait était trop ambitieux, paraît-il... Au surplus, l'histoire est amusante, et vaut d'être contée en détail.

Il y a quelques semaines, une pièce en trois actes, en vers, était lue devant le Comité. Elle fut, chose assez rare, reçue à l'*unanimité*. Et ce n'est pas assez de dire qu'elle fut reçue ; elle fut acclamée, mieux qu'acclamée : adorée ! Ce fut le « coup de foudre » dans toute sa violence et dans toute sa beauté... Quand on aime, l'absence est le plus grand des maux. Le Comité ne put souffrir d'être séparé de ce qu'il aimait, fût-ce pour quelques semaines. Les pièces (et les auteurs) ont des caprices, comme les jolies femmes. Le Comité frémissait à penser qu'un séducteur plus entreprenant pourrait lui ravir l'objet aimé. Et, — comme de récents et bruyants succès avaient été remportés par des ouvrages qui avaient trouvé ailleurs l'accueil que le Comité leur faisait trop attendre, — il se trouvait que cet amour était en quelque sorte fortifié par la raison. Pour une fois qu'on tenait un chef-d'œuvre, il ne fallait pas qu'il pût échapper. Le Comité ne voulait pas attendre. Et, — *fait sans précédent dans les annales de la Comédie-Française !* — la pièce fut mise en répétition le lendemain même de la lecture.

Cependant, des notes enthousiastes étaient communiquées aux journaux. On contait la joie du Comité pendant la lecture ; le premier acte, disait-on, avait excité de tels transports que c'est à peine si l'aréopage avait consenti à écouter les autres ; tel un amant qui craindrait de gâter son amour s'il cherchait des raisons d'aimer !... Et les notes succédaient aux notes. Des confidences étaient faites, d'où il résultait que *Chérubin*, lui aussi, allait être une « date historique ». Un poète allait paraître, dont la gloire allait effacer toutes les gloires, dont le succès au moins dépasserait tous les succès !... Et vous entendez à qui ces paroles faisaient allusion.

La Comédie était affolée. Cette dame un peu mûre

frémissait sur sa base. On travaillait toute la journée, et c'était toujours pour *Chérubin*. Parlait-on de reprises récentes dont l'interprétation avait été assez faible? On répondait par *Chérubin*, on annonçait une interprétation de premier ordre, et des travestis, — oui, Monsieur, des travestis, comme à l'Olympia! S'inquiétait-on des recettes faiblissantes, on vous fermait la bouche en énumérant toutes celles qu'on ferait avec *Chérubin*. Enfin, si on hasardait quelque réclamation en faveur du répertoire, ce répertoire qu'on subventionne et qu'on ne joue jamais, on n'obtenait point de réponse, sinon celle-ci : *Chérubin!* Les comités de lecture étaient interrompus ; on s'occupait de *Chérubin!* Le sociétaire chargé de monter la pièce ne pouvait quitter l'avant-scène une minute; non, comme on pourrait le croire, de crainte que les interprètes livrés à eux-mêmes ne se laissassent aller à quelque « gaffe », mais par plaisir, parce qu'il ne se lassait pas d'entendre *Chérubin*. Et dès qu'un des dignitaires de la maison pouvait disposer d'un instant, il courait écouter un bout de scène, se régalait, puis s'enfuyait, ravi. Comité, sociétaires, pensionnaires, administrateur se congratulaient à l'envi. Les bustes de Ducis et de Picard pétillaient d'aise. Voltaire, seul semblait sceptique. Mais avec Voltaire!...

Comment, devant cette unanimité, conserver quelques doutes? Qu'on se trompe sur la valeur d'un ouvrage, cela est toujours possible. Mais M. Claretie, ses lecteurs, son comité et sa troupe ne pouvaient se tromper complètement. A supposer même que leurs propos fussent empreints de quelque exagération, il restait de quoi assurer à *Chérubin* un peu plus qu'un joli succès. Et l'on en était ravi. Un succès est toujours charmant; il est exquis quand c'est un poète, un jeune poète, qui le remporte. Ce triomphe prévu aurait encore pour effet de rendre le comité moins timide... Et c'est plein d'espoir, plein de cette excitation légère qui fait les succès, qu'on s'est rendu samedi à la Comédie-Française.

Le premier acte... Mais, de la pièce même, on parlera lorsqu'elle aura été jouée, car, d'après les conventions en cours, une répétition donnée devant une salle comble ne compte pas. Ce qu'il suffit de savoir, c'est que la représentation, annoncée pour lundi, a été remise, « Mlle Lara s'étant trouvée sérieusement indisposée »... Il ne faut jamais discuter un « communiqué », surtout un communiqué officiel émanant de M. l'administrateur général de la Comédie-Française. Remplacez le nom de Mlle Lara par « le public », rappelez-vous que le mot « indisposé » se prend aussi dans le sens de « mécontent ». Et vous comprendrez la communication de la Comédie. Du reste, l'auteur s'est expliqué avec la plus gentille modestie. A un reporter qui l'interrogeait, il a répondu : « J'étais jusqu'à présent l'ennemi des répétitions générales; maintenant j'en suis un chaud partisan... Celle-ci a été pour moi une précieuse leçon... Je vais m'appliquer à consolider les parties faibles de ma pièce, « a atténuer ce qui a paru choquer dans le travesti », à satisfaire les critiques de mes amis et même de mes ennemis... » On ne peut s'en tirer avec plus de bonne grâce.

Mais, si la responsabilité de l'auteur n'est point engagée en cette affaire, et si l'on n'a point aujourd'hui à discuter son ouvrage, il n'est pas inutile de montrer une fois de plus quel désarroi règne à la Comédie-Française. Il ne faut pas prendre les choses au tragique. Le sort du théâtre en France ne dépend pas d'une erreur de la Comédie; pas plus que le sort de la Comédie elle-même ne dépend du maintien de l'administration actuelle. Mais on ne peut se défendre de quelque étonnement quand on considère la maladresse, un peu trop persistante, du comité de lecture. En vérité, ces messieurs ont l'air de le faire exprès! Quand ils montent *Vers la joie*, leur erreur est aussi lourde; elle n'est pas sans excuse : le nom de M. Richepin était, sinon une garantie, du moins un prétexte suffisant. Mais, ici, l'erreur est bien à eux. L'auteur de *Chérubin* s'était fait connaître par quelques pochades jouées sur les théâtres à côté, et dont l'une avait fait quelque tapage, grâce à la notoriété des interprètes : un chanteur et une mime, qui avaient eu fantaisie de jouer la comédie; un autre ouvrage se recommandait, si l'on peut dire, par un sujet qui eût attiré les foudres de la censure, si elle n'eût usé son tonnerre sur la pièce de M. Guinon. Le nom de M. de Croisset ne s'imposait donc pas. Le Comité l'a choisi, spontanément. Il lui a réservé des faveurs dont nul autre avant lui n'avait bénéficié... Et pour aboutir à un événement que tous les communiqués du monde n'arriveront pas à « maquiller » : *Chérubin* était un chef-d'œuvre, samedi, à deux heures; à six heures, le chef-d'œuvre était injouable!

M. de Croisset a fort bonne grâce à invoquer sa jeunesse et son inexpérience. Mais que dire du Comité? Il n'est pas, que je sache, uniquement composé d'éphèbes, et les moindres de ceux qui le composent ont, comme on dit, vingt ans de planches. Si l'expérience ainsi acquise ne leur suffit pas, serait-ce donc qu'ils sont incurables? Encore une fois, qu'ils se trompent, c'est affaire à eux. Mais que, connaissant le public, ils ne discernent pas ce que le public peut ou non supporter, qu'ils ne comprennent pas, qu'ils ne voient pas ce que certaines scènes ont d'équivoque, et « ce qui choque, dans le travesti... », en vérité, cela passe un peu les bornes!

Et c'est ici qu'est le principal attrait de cette extraordinaire histoire. Il y a du mystère dans l'âme

de M. Claretie et de son Comité. On voudrait savoir, comprendre... Ont-ils été séduits par le personnage de Chérubin, ont-ils vu dans ce choix comme un hommage au « répertoire » ? Mais le Chérubin de M. de Croisset ne ressemble guère à celui de Beaumarchais... (Quelqu'un disait : « Après avoir entendu *Chérubin*, on sait comment ils comprennent le répertoire, et cela explique qu'ils le jouent si mal!... ») Quel vent de folie souffle sur le Comité, quels abîmes recèlent les cervelles de ceux qui le composent?...

Ils paient, maintenant, les maladresses qu'ils accumulent avec sérénité depuis dix ans. Hier, ils s'apercevaient que les sociétaires, choisis par eux, avaient moins de talent que des pensionnaires frais émoulus; et ils l'avouaient avec candeur. Aujourd'hui, ils crient au chef-d'œuvre, et on s'aperçoit que le chef-d'œuvre n'est pas viable!... C'est qu'en vérité, ils ne savent plus ce qu'ils font. Leur prestige a souffert de leurs voyages à travers les théâtres parisiens. Ce qu'on était résigné à voir rue Richelieu, a paru déplorable proche le Luxembourg ou le Casino de Paris. Et naturellement, cette diminution de prestige s'est traduite par une diminution de recettes. Alors ils ont perdu la tête. Ils ont tenté de réchauffer le zèle du public par des cérémonies solennelles; et le public a souri. Ils ont monté des vaudevilles, et le public a été voir *la Veine*. Ils ont monté des pièces à spectacle, et le public s'est rué au *Pied de Mouton*. Ils donnent une pièce à travestis, et l'Olympia refuse du monde!... C'est qu'à force de vivre sur eux-mêmes, ils n'ont rien vu de ce qui se passait autour d'eux. Leur répertoire moderne, le seul qu'ils jouent convenablement, n'avait plus d'action sur le public, et ils ne pouvaient le croire, puisqu'ils le jouaient. Car cette même confusion, signalée naguère, entre l'institution et ceux qui s'en servent, ils l'établissaient entre la comédie et un répertoire qui aurait besoin d'un peu de repos. Ils se sont répété et fait répéter que le théâtre, c'était eux, qu'ils le représentaient, qu'ils l'incarnaient. Et ils l'ont cru, sans réfléchir qu'ils l'incarnaient à condition de jouer, mieux, des pièces meilleures que les autres théâtres. Or, rappelez-vous les pièces notables jouées depuis dix ans; vous en trouverez à l'Odéon, au Vaudeville, au Théâtre-Antoine... Vous n'en trouverez pas une à la Comédie-Française! Et, de cela, le public a fini par s'apercevoir.

Le Comité aussi. Mais il ne savait plus. Et ce n'est pas M. Claretie, — trop occupé par ailleurs, — qui pouvait l'instruire. Aux critiques qu'on leur adressait, ils répondaient en affirmant que tout était le mieux du monde. Puis, les recettes baissant, ils s'affolaient. Un jour, les critiques n'avaient pas de raison d'être, et ceux qui les faisaient étaient « ennemis de l'Empire ». Le lendemain, ces critiques étaient reconnues justes. On leur avait montré les lacunes de leur troupe ; ils engagent des comédiens et des comédiennes à la grosse. Parmi ceux-ci se trouve l'un des meilleurs comédiens de ce temps, l'un des plus souples et des plus naturels, des plus capables de rendre un rôle moderne; on le fait débuter, — dans une pièce en vers, — et par un rôle qui ne signifie rien!

Lamentable au point de vue artistique, le gouvernement de la Comédie est plus lamentable encore au point de vue administratif. Vous savez qu'il y a des abonnés au Théâtre-Français, lesquels ont droit à un nombre déterminé de spectacles nouveaux. On leur a donné la cérémonie d'ouverture; et c'était sans doute assez amusant, cette ouverture qui se renouvelait deux fois par semaine. Puis, ç'a été *Patrie*, qui pouvait difficilement passer pour une nouveauté. Enfin, ils ont eu la joie d'entendre Mme Hartmann-Silvain jouer, — d'une façon « nouvelle », il faut le reconnaître, — les grands rôles du répertoire; car c'est les jours d'abonnement seulement qu'on le joue, cet infortuné répertoire!... Cependant, les abonnés se plaignaient. En dehors des attractions ci-dessus, ils avaient *Diane de Lys*, ou *le Monde où l'on s'ennuie*, et ils sont un peu blasés sur les surprises que peuvent leur apporter ces ouvrages. A eux aussi, on répondait par *Chérubin*. Une soirée leur était due; on leur donnerait le chef-d'œuvre!... Mais le chef-d'œuvre ne sera pas joué, au moins pour le moment. Alors, on remet encore une fois la soirée en retard... Si bien que dans ce théâtre au répertoire le plus riche du monde, une pièce qui manque fait un vide impossible à combler!...

En attendant, les abonnés restent « en l'air », si l'on peut ainsi dire. Leur redonnera-t-on *Diane de Lys*, ou *le Monde où l'on s'ennuie?* Recommencera-t-on la « réouverture » en leur honneur? Attendront-ils que Mlle Lara soit guérie, ou remplacée? Ou Mme Hartmann-Silvain massacrera-t-elle quelque nouveau rôle?... Enfin remplacera-t-on cette représentation en retard par des « entrées » dans divers casinos de plages ou de villes d'eaux? Étant donné les habitudes voyageuses de nos sociétaires, les abonnés auraient plus de chances de les contempler là qu'à Paris...

Et maintenant, et pour n'en pas perdre l'habitude, rappelez-vous que la Comédie-Française est subventionnée afin de maintenir à la scène les chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire, et savourez le programme des spectacles annoncés pour cette semaine (annoncés, bien entendu, avant les malheurs de *Chérubin*). Dimanche, en matinée : *Diane de Lys;* en soirée, le *Monde où l'on s'ennuie;* lundi, mardi, jeudi, samedi : *Chérubin;* mercredi et vendredi, *Patrie*... Et, — re-

marquez ceci, qui, je pense, ne s'était jamais fait à la Comédie-Française ; — jeudi, le 295e anniversaire de la naissance de Corneille sera fêté *en matinée gratuite!...*

JACQUES DU TILLET.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

The Sacred Fount (la Fontaine sacrée), par HENRY JAMES (éd. Methuen, Londres).

Henry James déploie dans ce singulier roman toutes les qualités que nous lui connaissions déjà. Il est habile, fin, souple, et surtout il prend un plaisir extrême à mystifier son lecteur, à l'entraîner à sa suite dans des labyrinthes de marivaudages, où lui-même se dilate et où ses victimes haletantes éprouvent un insurmontable ahurissement. Cette course échevelée n'aboutit pas à grand'chose, mais elle amuse par l'activité qu'on y a dépensée. L'absence de faits est remarquable dans cette œuvre. Nul autre écrivain n'aurait su tirer un récit attachant d'un sujet aussi mince. Après cinq ans d'absence, M. James se retrouve au milieu d'un cercle d'amis, réunis pour quelques jours dans un château. Il s'étonne de ne plus reconnaître les visages qui pourtant lui étaient familiers. Gilbert Long, d'une stupidité notoire, « beau meuble humain, qui faisait paraître nombreuse la plus petite réunion », est devenu un causeur spirituel et brillant; Mrs. Brissenden, de physique médiocre et du « mauvais côté de la quarantaine », est maintenant une beauté séduisante, sûre d'elle-même et, qui plus est, très jeune, tandis que son mari, moins âgé qu'elle d'une quinzaine d'années, paraît subitement vieux, usé, vidé, fini... En outre May Severs, la placide déesse, est d'une agitation fébrile et fatigante. D'autres personnages complètent le groupe, sans pourtant avoir subi d'aussi frappantes transformations. M. James se met à réfléchir ; il se dit que pour avoir été ainsi métamorphosé, Gilbert Long a dû boire à une fontaine sacrée, autrement dit, subir l'influence d'une femme d'élite. Le cas Brissenden lui paraît simple : M. James voit dans le mari de la dame la victime incontestable qui, en se sacrifiant elle-même, a pare de joie et de jeunesse l'être aimé. En Mrs. Severs il voit aussi une victime ; mais au lieu de l'exploiter, tout le monde semble en avoir peur... M. James arrive à l'hypothèse de vampires inconscients, et dans sa curiosité de déchiffrer l'énigme Gilbert Long, il ne trouve rien de mieux que de s'adresser à Mrs. Brissenden. Tous deux épient ensemble leurs amis, font mille conjectures, répandent une atmosphère d'inquiétude. Mais à mesure que la perspicacité de M. James s'aiguise, qu'il élimine l'une après l'autre la plupart des femmes présentes, comme étant incapables d'opérer le miracle, Mrs. Brissenden manifeste un visible malaise et tâche de jeter son interlocuteur sur une fausse piste. Elle lui livre les prétendus secrets de ses amis pour cacher une vérité qui peut-être la concerne et conclut triomphalement que Gilbert Long est resté aussi bête qu'il l'avait toujours été, et que James lui-même est fou. Ce roman, qui n'en est pas un, qui n'a pas de dénouement tout en étant tissu d'intrigues, est une peinture très vive de la société anglaise. La tradition de pruderie y est complètement écartée. Ce groupe d'oisifs curieux, mystérieusement enchevêtrés dans des relations soupçonnées, mais jamais définies, est tracé de main de maître. Quand on arrive à la dernière page on a la sensation d'avoir soi-même fait une enquête affolante et vaine. Comme la vie, le livre de Henry James est fuyant, parfois brusquement révélateur et souvent mystérieux : il laisse subsister beaucoup d'incertitudes et de doutes. C'est d'un réalisme narquois et intelligent.

Sonetti di Venezia (sonnets de Venise), par CARLO COZZI (éd. frat. Drucker, Vérone).

Ce petit recueil est charmant. Carlo Cozzi aime Venise en amoureux et les vers qu'il lui adresse sont aussi variés que les sentiments qui traversent l'âme éblouie et jalouse d'un amant. Tantôt il est plein d'allégresse, ivre de soleil et de beauté, d'autres fois il pense à des jours plus heureux et se trouble d'une tristesse profonde. Il personnifie Venise, il anime les pierres de ses palais et de ses places, il les sent vivre d'une vie puissante. Voici la description d'un orage à Venise :

Il tonne. [illegible]
Les tours de Saint Marc [illegible]
Et les chevaux de bronze [illegible]
Qui leurs [illegible]

[illegible]
Qui [illegible]
Du [illegible]
De son peuple insouciant et altier.

Entre les colonnes d'albâtre, le vent
Hurle, des nuages enflammés qui vacillent
Les plus [illegible]

Et la grande place répond [illegible]
De [illegible]
Les [illegible] de Saint Marc [illegible]

D'autres sonnets sont frémissants et légers comme des chants d'oiseaux, embaumés et souriants comme des fleurs. Le poète glisse dans sa gondole, heureux de voir l'eau refléter les palais de marbre. Carlo Cozzi est un enthousiaste sincère ; ses vers les plus ardents ne sont jamais emphatiques.

IVAN STRANNIK.

FRANCE

Conteurs florentins du moyen âge, par Émile Gebhart (Hachette).

Ce merveilleux petit volume est peut-être l'image la plus vive, la plus colorée et la plus amusante qu'on nous ait donnée de l'Italie à l'aube de la Renaissance. M. Gebhart, avec la science très sûre qu'on lui sait, avec sa manière charmante, un peu indolente, railleuse et gaie de raconter, étudie ici le Novellino, Boccace et ce curieux bourgeois de Franco Sacchetti. Ses personnages sont bien vivants et leur talent nettement caractérisé. Ces contes qui firent la joie de l'Italie au XIVe siècle étaient très divers de provenance, très variés de ton. Nés un peu partout, ils s'étaient propagés dans toute l'Europe latine. Les voyageurs, les soirs d'hiver, les répétaient, au réfectoire des couvents qui leur avaient donné l'hospitalité, les arrangeaient, les embellissaient de tout ce que pouvait trouver leur imagination mise en éveil par les aventures de la route. Ainsi se forma la matière que travaillèrent heureusement les grands conteurs du XIVe siècle, chacun encore suivant son esprit propre, l'un avec son insouciance morale et son épicurisme souriant, l'autre avec ses préjugés de bourgeois d'une bonne ville. M. Gebhart a replacé Boccace dans le milieu qui fut le sien, près de Pétrarque dont il différait tant par le caractère et le tempérament, mais dont il partageait le goût délicat et passionné pour les lettres anciennes. Il nous le représente parmi ses contemporains, ému des événements d'alors. L'œuvre littéraire et l'histoire se rendent le mutuel service de s'éclairer l'une par l'autre. Et le grand charme de cet ouvrage très savant, c'est d'être tout animé du joyeux et plaisant esprit de ces conteurs d'autrefois, d'humeur allègre et gentiment optimiste, en somme.

L'Homme-fourmi, par Han Ryner (Édition de la « Maison d'art »).

Le livre de M. Ryner aurait été très séduisant si *la Vie des Abeilles* de Maeterlinck ne nous avait rendus trop difficiles en tout ce qui concerne l'observation du génie des insectes. Une fourmilière a le tort de ne point être sans analogie avec une ruche, et certes la description minutieuse et poétique de Maeterlinck est infiniment supérieure à l'étude, travestie de roman, de *l'Homme-fourmi*. C'est un joli livre pourtant, écrit avec un humour discret qui rabaisse l'homme pour exalter la fourmi. M. Ryner a bien étudié la vie de la fourmilière ; il en connaît la structure, l'aménagement ; il sait les mœurs des habitants, leurs facultés et leurs habitudes. En outre, il conte très agréablement. Octave Péditant, petit fonctionnaire, se trouve subitement transformé par une fée en fourmi. Il passe un an dans la fourmilière, qu'il reste libre d'observer et de juger parce qu'il a conservé son intelligence d'homme. Il apprécie, il admire les compagnons nouveaux de son existence. Il souffre bien un peu d'être devenu « neutre », en tant que fourmi ouvrière ; mais il en prend son parti quand il a constaté que l'amour enlaidit les femelles et tue les mâles. Après ce stage aventureux dans la fourmilière, il revient à son domicile humain et recouvre sa forme de jadis. Mais il emporte de son humble condition momentanée d'insecte laborieux une invincible nostalgie : il se console en étudiant des fourmilières. Il a d'autres ennuis. Sa femme, comme la Nyssia du *Roi Candaule* d'André Gide, lui préfère très ingénument le remplaçant qu'en son absence elle accepta sans s'apercevoir du subterfuge, et Octave n'est pas content.

L'Enchantement, par Raymond Février (Fischbacher).

Cet agréable petit recueil de poésies n'est pas sans avoir subi l'influence de Lamartine, de Musset, de Hugo parfois, et, sans être très original par conséquent, il a pourtant du charme. On y sent une sincérité louable ; il est animé d'un spiritualisme noble et confiant et de cette idée satisfaisante qu'un poète est un être spécial, essentiellement distinct de la basse humanité, quasiment divin. On y trouve des poèmes à forme fixe, un peu passés de mode mais gracieux : des pantoums, des villanelles. L'inspiration en est souvent très élevée (l'Esprit, l'Extase de l'âme, Élévation...) et quelquefois aussi se fait plus familière pour célébrer les douceurs de la vie familiale, la gentillesse enfantine, l'agrément des vacances.

André Beaunier.

Memento. — Chez Calmann-Lévy, le cinquième volume du *Théâtre de Meilhac et Halévy*, contenant *Le Réveillon*, *Les brebis de Panurge*, *Toto chez Tata*, *La Périchole*, *La clé de Métella*, *Le Brésilien*. — Chez Perrin, *L'autre rive*, roman, par Pierre Le Rohu, préface de F. Coppée. — Chez Fontemoing, *Introduction à l'histoire ancienne*, par Victor Fournié. — Chez Calmann-Lévy, une deuxième édition de *Ma Conscience en robe rose*, par Guy Chantepleure. — A la bibliothèque de l'Association, *L'Angelus des Sentes*, par Michel Abadie.

Un débutant, M. Francis Lepage, vient de faire paraître, à la librairie Henry May, *le Château de la Tremblaye*, un roman poétique où les personnages vivent dans le milieu si mouvementé de la fin de la monarchie et de la révolution. C'est dans la vallée de la Bièvre que le jeune écrivain a placé, aux portes de Paris, la famille de la Tremblaye dont les membres ont à lutter contre les événements politiques de cette redoutable et grandiose époque.

LETTRE PARLEMENTAIRE

Les coulissiers parlementaires les mieux renseignés affirmaient hier encore que l'impôt sur le revenu était enseveli définitivement pour cette législature sous une hécatombe de moines.

Mais il ne faut jurer de rien.

Voilà le mort récalcitrant exhumé par la Commission du budget à la suite de la tactique très habile du groupe de l'Impôt sur le revenu.

Ceux qui ont eu le loisir de feuilleter l'indigeste in-folio où moisissent les professions de foi de 1898 comprendront que la situation faite à certains députés est plutôt difficile. Ils sont placés comme l'âne de Buridan entre deux alternatives : conserver les faveurs ministérielles en mécontentant leurs électeurs ou conserver la confiance des électeurs en perdant celle de M. Caillaux.

Si la Chambre n'était pas sur le déclin de l'âge, le choix de la plupart ne serait pas douteux. Ils s'évaderaient du dilemme par la porte ministérielle.

Mais le quart d'heure de Rabelais s'approche et il va falloir payer les promesses électorales en réformes ou tout au moins en manifestations d'autant plus énergiques qu'elles seront plus platoniques. Certains ont une addition sérieuse à régler et ils ne manqueront pas l'occasion d'alléger leur compte.

* *

L'élection de M. Merlou comme rapporteur général du budget avait fait supposer que la commission adhérait à l'avance à son programme financier. M. Merlou, qui est un esprit très avisé, avait en effet trouvé le moyen de concilier le programme de M. Bourgeois et celui de M. Rouvier.

Il proposait sous le titre d'impôt de statistique une sorte de répétition générale de l'impôt sur le revenu. Le rideau électoral devant tomber avant la première on aurait le loisir de s'entendre après 1902 sur la scène à faire avec les nouveaux régisseurs.

Beaucoup de modérés étaient décidés, en dépit du journal des *Débats*, à donner une entorse aux principes et à voter l'impôt Merlou sauf à se ménager pour l'avenir une retraite prudente. Les radicaux trouvaient là le moyen d'ajourner les grosses difficultés tout en esquissant un beau geste.

Malheureusement le groupe de l'impôt sur le revenu n'a pas laissé les frères ennemis se donner paisiblement ce baiser Lamourette.

Il a déposé un contre-projet à la loi portant fixation des quatre contributions directes et a délégué MM. Klotz, Magniaudé et Fernand Brun pour aller le soutenir devant la Commission présidée par M. Mesureur, — un des conjurés — avec mission de mettre les pieds dans les plats et les assiettes.

Les trois délégués n'y ont pas manqué.

Ils ont savamment piétiné la vaisselle, autrement dit, ils ont longuement énuméré les conséquences de la faillite fiscale des radicaux et, Cassandres intempestifs, ont prédit de cruelles déroutes électorales.

* *

M. Fernand Brun s'est spécialement chargé de ce soin

Il a fait devant la Commission l'historique de l'impôt sur le revenu depuis la première tentative de réforme faite en 1894 par M. Cavaignac.

Il a rappelé qu'en 1896 le ministère Bourgeois-Doumer avait déposé un projet de budget pour 1897, créant un impôt sur le revenu destiné à supprimer la contribution personnelle-mobilière et des portes et fenêtres. Ce n'était là qu'un budget d'attente et le gouvernement laissait entrevoir comme prochaine une réforme radicale par la suppression des quatre contributions.

M. Rouvier se leva seul pour défendre *les quatre vieilles*, et la Chambre vota le projet à une assez forte majorité. Le mouvement dans le pays en faveur de la réforme fiscale était irrésistible, si bien que le Sénat n'osa pas affronter la lutte sur le terrain périlleux où elle s'engageait. Il refusa le fer et rompit, mais poignarda dans le dos le ministère Bourgeois en lui refusant les crédits pour l'expédition de Madagascar.

Le parti modéré sentait lui-même le besoin de rajeunir sa politique fiscale. A peine au pouvoir, MM. Méline et Cochery proposèrent, dans leur projet de budget pour 1897, la suppression de deux contributions directes et leur remplacement par un impôt sur les revenus par cédules.

Ce projet disparut un beau jour, au cours de la discussion, comme ces personnages de féerie qui se volatilisent dans l'air, et les « quatre vieilles » sont toujours sur leurs béquilles.

Aux élections de 1898 les radicaux placèrent le grand cheval de bataille de l'impôt sur le revenu en tête de leur cavalerie électorale. Beaucoup lui durent la victoire.

Depuis lors, les événements politiques ont relégué à l'arrière-plan la réforme fiscale, et la Chambre actuelle s'est bornée à voter des ordres du jour retentissants et des motions invitant la Commission de l'impôt sur le revenu à déposer sans délai son rapport.

En ce moment, les remises nouvelles sont impossibles, et si l'on veut aboutir, l'heure est venue de passer des promesses aux actes.

* *

M. Klotz a exposé très clairement à la Commission le projet élaboré par son groupe.

Ce projet, qui s'inspire des projets Doumer, Cavaignac, Klotz et Magniaudé, supprime entièrement les quatre contributions directes, impôt foncier, cote mobilière et personnelle, patentes, portes et fenêtres, et les remplace par un impôt général et progressif sur le revenu.

Le principal reproche que l'on faisait à M. Doumer, c'était d'établir un impôt de superposition pour les agriculteurs et les commerçants. Le nouveau projet échappe à cette critique, puisqu'il supprime toutes les contributions directes existantes.

D'autre part, on ne peut lui faire grief d'être vexatoire et inquisitorial, la déclaration que les anciens projets rendaient obligatoire restant facultative et n'intervenant que comme correctif pour redresser les évaluations erronées ou arbitraires.

L'impôt nouveau serait en effet établi sur le revenu net de chaque contribuable, calculé chaque année sur le produit de l'année précédente, déduction faite des charges.

Dans chaque commune seraient instituées des Commissions d'évaluation comprenant : le maire, les répartiteurs, le contrôleur des contributions directes, le percepteur et le receveur de l'enregistrement.

Cette Commission établirait à l'aide de tous renseignements recueillis, mais sans avoir d'autres moyens d'investigation que ceux résultant des lois actuelles, la matrice du rôle de chaque contribuable passible de l'impôt sur le revenu.

Dans les deux mois de la publication du rôle, le contribuable aurait la faculté de contester son imposition en faisant la déclaration de son revenu net par lettre recommandée sur papier libre adressée à la Préfecture.

Cette déclaration du contribuable serait tenue pour sincère jusqu'à preuve du contraire faite par le fisc.

Toutes ces contestations seraient instruites et jugées comme en matière de contributions directes.

L'une des principales innovations du projet est ce qu'on nomme la discrimination des revenus, c'est-à-dire leur classification en diverses catégories.

Pour l'application du taux de l'impôt et l'établissement de la cote de chaque contribuable, ces revenus seraient divisés de la manière suivante :

Les revenus provenant exclusivement du travail ;

Les revenus provenant tout à la fois du travail et du capital ;

Les revenus provenant exclusivement du capital.

D'autre part, des déductions seraient opérées en raison des charges de famille du contribuable, enfin les revenus inférieurs à 1 500 francs profiteraient d'une exemption complète.

Le taux de l'impôt pour les revenus provenant du travail irait de 1 p. 100 pour la fraction comprise entre 1 500 et 5 000 francs jusqu'à 9 p. 100 au delà de 250 000 francs de revenu annuel.

Ce taux serait majoré d'un tiers pour les revenus mixtes et de deux tiers pour ceux provenant exclusivement du capital.

En outre, pour répondre à l'une des objections faites aux précédents projets que l'on accusait de disqualifier les personnes exemptées de tout impôt, ce projet établit pour tout citoyen une taxe civique uniforme de un franc par an.

*

Les auteurs du projet, en se servant des statistiques publiées par le ministère des Finances et des évaluations des principaux économistes, établissent que le produit brut de l'impôt sur le revenu tel qu'ils le conçoivent serait de 520 millions. Or les quatre contributions ne forment pour 1902 qu'un total de 487 millions.

C'est évidemment sur cette évaluation que va se livrer la bataille, car une erreur conduirait au fameux saut dans l'inconnu dont nous menacent ceux qui considèrent la réforme démocratique de l'impôt comme une chimère.

*

Néanmoins, la Commission du budget qui a voté d'abord la disjonction du projet d'impôt sur le revenu à 2 voix de majorité, considérant sur la demande de M. Sembat qu'il y avait maldonne, va statuer de nouveau.

A l'heure où la *Revue Bleue* sera sous presse, la Commission n'aura pas encore tenu la séance où l'importante question du jour sera résolue, mais les pronostics de couloirs sont favorables à l'incorporation de la réforme dans le budget de 1902. La disjonction, d'après les pointages, serait repoussée par 18 voix contre 15.

Ce vote ne comportera assurément pas l'acceptation intégrale du projet soutenu au nom de leur groupe par MM. Klotz, Fernand Brun et Magniaudé. Il n'aura que le sens d'un vote de principe et il est à supposer qu'une transaction interviendra entre les partisans des divers projets d'impôt sur le revenu.

Pour notre part cette transaction est tout indiquée. L'agriculture souffre en ce moment d'une crise sans précédent. Il est des régions de France où la terre produit à peine, frais de culture déduits, de quoi payer l'impôt.

Que la Chambre prenne texte des doléances du paysan, qu'elle supprime l'impôt foncier et le remplace par un impôt général sur le revenu. La réforme réduite à ces proportions n'est point effrayante puisqu'il ne s'agit que de cent millions à dégrever et à remplacer par la nouvelle taxe. Tous ceux qui s'intéressent à la classe rurale savent combien cette réforme est impatiemment attendue.

Cet impôt serait une sorte d'impôt de statistique avec un but plus utile et une base plus large que celui proposé en ce moment. Il serait ensuite facile, lorsqu'on aurait constaté par expérience sa puissance de rendement, de demander à l'impôt sur le revenu les ressources nécessaires pour supprimer les trois autres contributions directes.

C'est là le terrain d'entente sur lequel peuvent se rencontrer M. Merlou et M. Mesureur, pour le plus grand bien de la démocratie.

Pareille discussion, instituée à l'heure où nous sommes, comportera pour la Chambre un travail inattendu.

On nous menace des séances du matin, on nous menace même de nous supprimer nos vacances comme à de grands enfants qui ne sont pas sages.

Ce n'est pas là ce qui peut nous effrayer.

Qu'on demande de siéger soir et matin tous les jours, qu'on demande de renoncer aux vacances, les républicains y sont prêts et, même durant la canicule, nous l'espérons... personne ne dormira.

ÉTIENNE CLÉMENTEL,
Député.

P[illegible] Chamerot et Renouard, Impr. des *Deux Revues*, 19, rue des Saints Pères. — [illegible] *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 24. 4e SÉRIE. — TOME XV. 15 JUIN 1901.

DE FONTAINEBLEAU A LILLE

Fragments de mémoires d'un royaliste. (1814-1815)

Ces pages font partie des importants Mémoires du général marquis Amand d'Hautpoul dont la publication nous a été confiée par M. Hennet de Bernoville, neveu de l'auteur. Cousin du célèbre divisionnaire de cavalerie tué à Eylau, et frère d'Alphonse d'Hautpoul qui fut ministre de la guerre et gouverneur de l'Algérie sous la Présidence (1849-1850), Amand d'Hautpoul appartenait à une très vieille famille du Languedoc. Né en 1780, il passa la Terreur aux environs de Versailles, entra à l'Ecole polytechnique en 1799 (1); après avoir fait presque toutes les campagnes de l'Empire, il se trouvait lieutenant-colonel en 1814. Rallié à Louis XVIII après l'abdication de Fontainebleau, il n'abandonna plus la cause du Roi. Exilé dans ses terres pendant les Cent-Jours, il reprit du service au retour de Louis XVIII, et devint maréchal de camp et commandant de l'Ecole d'Etat-major. En cette qualité il défendit les Invalides en juillet 1830 aux côtés de Latour-Maubourg (2); plus tard il fut chargé pendant une année de l'éducation du duc de Bordeaux (3) (Prague, 1833-1834). D'intelligence très cultivée et d'idées libérales, Amand d'Hautpoul eût pu prendre — si d'autres courants contraires n'étaient venus traverser ses plans — une influence salutaire sur l'esprit du jeune prince. En butte aux mesquines jalousies de la petite cour de Prague, il revint en France découragé et vécut dans la retraite, occupant ses dernières années à dicter ses Mémoires. Il mourut aveugle à Paris en 1853.

Le chapitre que nous publions ici apporte, croyons-nous, de nouveaux détails sur la première Restauration; ce sont les impressions d'un royaliste convaincu d'opinion, mais modéré et impartial dans ses jugements.

COMTE FILLON.

En 1814, j'étais lieutenant-colonel dans l'artillerie de la vieille Garde et, après avoir refusé l'année précédente, à la suite d'une blessure grave, le grade de colonel dans la ligne, je venais d'être désigné par l'Empereur pour commander un des régiments d'artillerie de la Garde, ce qui m'eût donné, dès cette époque, le rang de général de brigade. Telle est la position où me trouva la Restauration.

Resté blessé à Paris après la capitulation, et me considérant comme prisonnier de guerre, j'appris dans ma retraite la manifestation qui avait eu lieu au moment de l'entrée des armées alliées dans la capitale; il y eut des acclamations, des drapeaux blancs furent agités aux croisées sur le passage des troupes. Cette manifestation eut une haute portée, mais sa coïncidence avec l'entrée des étrangers la rendit peut-être fâcheuse, par le fait même de cette circonstance, car elle fit prendre le change à un grand nombre d'individus qui, avec ou sans intention, crurent y voir une expression de réjouissance sur l'entrée des étrangers et sur l'humiliation qu'éprouvait alors la France. Un tel sentiment cependant n'était certes pas supposable.

Cette manifestation fut l'œuvre d'un parti français qui était resté attaché au souvenir des Bourbons et

1. Voir le récit des années d'école dans le *Carnet hebdomadaire*, janvier et février 1901.

2. Ce chapitre a été publié dans la *Revue de Paris*, janvier 1901.

3. Cette partie des *Mémoires* fera l'objet d'une prochaine publication.

qui ne voyait que dans leur retour le salut de la France, et en effet ce n'étaient pas les couleurs russes, autrichiennes, anglaises ou prussiennes qu'on arborait ainsi, mais bien l'ancienne couleur nationale de la France sous les Bourbons. Le résultat de cette manifestation fut d'offrir une ancre de salut au milieu d'un désastre dont on ne pouvait prévoir le terme. Pour moi j'étais préoccupé de mille réflexions, et sur le présent et sur l'avenir, mais quels que fussent mes souvenirs de famille et les sentiments particuliers que m'inspirait le retour inespéré des Bourbons, je ne crus pas devoir abandonner, au moment où il était malheureux, celui que j'avais servi dans la prospérité.

Je ne fus donc pas des premiers à me présenter au nouveau pouvoir, malgré les pressantes sollicitations qui m'en furent faites; j'attendis l'abdication de Fontainebleau; j'attendis d'être libre de tout engagement envers l'Empereur; à ce sujet je dois dire que j'eus à louer la sollicitude de Napoléon pour ses anciens serviteurs. Un de ses officiers d'ordonnance, le chef d'escadrons Gourgaud, revenant de Fontainebleau, après le départ pour l'Elbe, me communiqua un billet de Napoléon, dans lequel il déclarait qu'il abdiquait volontairement, que les souverains alliés ayant annoncé qu'ils ne faisaient la guerre qu'à lui et non à la France, il avait cru devoir se sacrifier plutôt que de prolonger les malheurs de la patrie; qu'il nous remerciait de nos services et qu'il nous engageait à servir fidèlement la France sous le roi Louis XVIII, comme nous l'avions fait avec lui. Ce billet leva tous mes scrupules : libre de mes actions et de ma volonté, je suivis l'impulsion de mes souvenirs et je fus présenté au Roi et aux princes. J'en fus accueilli avec bienveillance, mais déjà beaucoup d'autres m'avaient devancé dans la distribution des places et des faveurs. Je dus cependant à un de mes parents, qui avait retrouvé son ancien emploi à la Cour, d'entrer dans les gardes du Corps du Roi, où je fus admis comme sous-lieutenant, dans la cinquième compagnie, commandée par le prince de Wagram.

C'était sous le ministère Dupont. et au moment où l'on prodiguait des grades militaires à ceux mêmes qui n'avaient jamais servi. On me contesta celui sur lequel je devais compter en quittant la Garde, on ne voulait même me reconnaître que comme lieutenant-colonel de la ligne; et ce ne fut qu'avec peine, et sur l'insistance du prince de Wagram qui connaissait ma position, que j'eus le brevet de colonel que j'avais refusé plus d'un an auparavant; mais je perdis l'avantage du rang supérieur. Je reçus en même temps la croix de Saint-Louis, à laquelle mon ancienneté me donnait droit; je prononçai à cette occasion le serment de fidélité, exigé pour la réception de cet ordre. Ce serment me fit d'autant plus d'impression que c'était le premier que je faisais de ma vie.

Je ne dis pas ceci pour m'en prévaloir, puisque je ne dois cette circonstance qu'au hasard et que je me considérais bien comme engagé au service de Napoléon; mais ayant été constamment en campagne, j'avais toujours été oublié dans les occasions de serments, même pour les différents grades de la Légion d'honneur, qui m'étaient toujours arrivés sur les champs de bataille.

En même temps que je fus présenté au Roi et à la famille royale, je le fus aussi à la famille d'Orléans. Ma femme, dans son enfance, avait été connue de Mademoiselle, et je fus reçu au Palais-Royal avec une bonté qui me pénétra de reconnaissance. D'après la conduite du duc d'Orléans avec le Roi, d'après le retour simultané en France de tous les princes de la maison de Bourbon, on était disposé à oublier Philippe-Égalité, et à confondre tout ce qui était Bourbon dans les mêmes sentiments de respect et de dévouement.

Je dois ici rectifier des erreurs grossières, qui, à force d'avoir été répétées, méchamment et à dessein, pendant quinze ans, sont parvenues à trouver crédit sur les masses et à devenir en quelque sorte des faits historiques; tant il est vrai que la calomnie finit toujours par produire son effet.

On a répété à satiété que c'étaient les étrangers qui avaient ramené les Bourbons, qu'ils avaient été imposés à la France par la force des baïonnettes, et que c'est avec répugnance qu'ils y avaient été reçus; toutes ces allégations sont fausses, complètement fausses. Sans doute le retour des Bourbons a malheureusement coïncidé avec l'invasion de la France, mais ce ne sont pas les étrangers qui les y ont ramenés.

Les souverains alliés au centre de la France traitaient encore avec l'Empereur à Châtillon; c'est ce dernier qui n'a rien voulu céder : dans Paris même, après s'être déclaré contre la souveraineté trop dangereuse de Napoléon, ils traitèrent encore pour la régence de Marie-Louise; ils ne songeaient donc pas à imposer les Bourbons : ce sont des Français qui ont pensé à eux, qui ont déclaré que leur retour était le seul moyen d'arrêter les désordres dont la France était menacée; c'est donc par un vœu français que les Bourbons sont remontés sur le trône et qu'ils sont venus s'interposer entre l'Europe menaçante et la France conquise.

Si la France a été humiliée à cette époque, ce n'est pas par leur fait; ils en ont sauvé les débris en arrêtant un partage déjà projeté dans le conseil des souverains alliés; si la France n'a pas péri et si elle est remontée depuis à un si haut degré de prospérité, — oui, c'est grâce aux Bourbons.

En un mot, ce ne sont pas les étrangers qui ont imposé les Bourbons à la France, comme leurs ennemis se sont plu à le répéter; mais bien un parti français qui a imposé les Bourbons aux étrangers pour sauver la France.

Quant à cette autre assertion qu'ils ont été reçus avec répugnance, elle est également fausse ; je l'ai vu, et par ma position je l'ai su avec plus de certitude que ces audacieux orateurs qui ont osé proclamer ce mensonge du haut de la tribune nationale. J'avais pour amis et pour camarades les hommes les plus dévoués à l'Empereur : j'étais moi-même de ce nombre; je voyais tous les officiers de la Garde Impériale qui, certes, n'étaient pas les moins prononcés en sa faveur; eh bien! voici ce que j'ai vu : la France était fatiguée, épuisée même du système de guerre perpétuelle dans lequel l'Empereur était engagé et dont on ne pouvait plus prévoir le terme; l'armée elle-même était lasse, malgré ses illusions de gloire; généraux, officiers, soldats commençaient à être travaillés d'un besoin vague de repos. Nous regrettions l'Empereur, nous regrettions ce prestige de gloire dont il avait inondé la France, mais nous commencions à comprendre que cet état violent ne pouvait plus durer ainsi.

Or son abdication, sa renonciation pour lui et sa dynastie nous rendaient libres de nos actions et, si son départ nous laissait des regrets sur la gloire et la grandeur de la France, le Roi légitime nous rapportait, de son côté, des souvenirs qui n'étaient pas sans grandeur et sans gloire. Ce n'était point un chef improvisé fruit de l'intrigue ou du caprice d'une faction et qui pouvait par conséquent humilier le reste de la nation : c'était le successeur légal d'une longue suite de rois qui avaient illustré la France pendant des siècles, que tous nos pères avaient servis. Nous n'avions donc que des sentiments honorables à invoquer en nous ralliant à lui; au contraire il acceptait la gloire de l'Empire et il réhabilitait en même temps la France, aux yeux du monde, des atroces saturnales de 1793. Aussi, après l'abdication de Fontainebleau, après les regrets donnés à un chef qui nous avait si souvent conduits à la victoire, je le déclare, l'armée vint franchement et de bonne foi se soumettre au roi Louis XVIII

Je fus aussi témoin à cette époque de l'entrée de monseigneur le comte d'Artois à Paris; dans bien des occasions j'avais vu des manifestations de l'enthousiasme public, — et ce qu'on appelle ainsi n'est souvent excité que par la curiosité ou le besoin de mouvement; — mais je dois déclarer que je n'avais jamais vu un enthousiasme plus réel, mieux senti et plus universel que celui qui fut inspiré par l'arrivée de ce prince, rentrant dans sa patrie, après un si long exil sur la terre étrangère. Si les Français venaient de parcourir une ère de gloire, ils voyaient s'ouvrir devant eux une ère de bonheur, ils le proclamaient, et certes ce n'était point avec répugnance.

Pourquoi de si heureux présages ne se sont-ils pas réalisés? C'est que les conseillers du Roi, trop préoccupés peut-être de la grande figure de Napoléon, ont méconnu les dispositions de la France et n'ont pas su en profiter : c'est qu'ils se sont trop défiés des hommes qui avaient jusqu'à la fin rempli leurs engagements envers l'Empereur pour accorder leur confiance et leurs premières faveurs à ceux qui y avaient manqué; c'est aussi parce que des courtisans avides se sont interposés entre les princes et la nation, afin de tout envahir et de tout exploiter en leur faveur; c'est enfin parce que le Roi lui-même, ayant trop oublié la France et trop étudié l'Angleterre, a voulu changer subitement la forme de gouvernement à laquelle on était habitué, et qui avait si bien réussi à Napoléon, pour donner une constitution toute nouvelle qui n'était nullement appropriée au caractère national, et qui n'a servi en effet qu'à réveiller les passions révolutionnaires et à créer des orateurs de club, résultat bien autrement dangereux que le souvenir d'un chef vaincu.

A peine Louis XVIII fut-il sur le trône qu'il fut obsédé par une foule de courtisans et de solliciteurs qui, dans le but de lui faire leur cour, se mirent à déverser sur Napoléon, et sur ses généraux, toutes les platitudes et les infamies qu'ils purent inventer; les pamphlets et les chansons qui parurent à cette époque sont vraiment une honte pour le caractère français. Les uns firent de Napoléon un fou; les autres un ogre mangeur de petits enfants; on fut même jusqu'à accuser de lâcheté l'homme qui avait signalé le commencement de sa carrière par une foule d'actions d'éclat et qui avait vaincu toutes les armées de l'Europe.

On ne le qualifiait enfin que d'aventurier et de chef de brigands; tout cela blessait vivement l'armée qui avait vaillamment combattu sous ses ordres; de telles expressions de mépris choquaient même la nation tout entière qui lui avait obéi. D'une part, on trouvait peu généreux d'insulter ainsi à outrance un ennemi renversé; de l'autre, ceux qui l'avaient servi l'entendant nommer tous les jours chef de brigands, pouvaient en conclure qu'on leur appliquait à eux-mêmes une épithète peu flatteuse. Et en effet un jour qu'on sollicitait une faveur pour un officier, en faisant valoir qu'il avait vingt-cinq ans de services : « Dites : vingt-cinq ans de brigandage », répondit un personnage de la cour, — et malheureusement le mot fut répété dans l'armée.

Dans toutes les brochures de cette époque, on ne cessait de dénigrer l'armée française et de rabaisser ses faits d'armes pour rehausser ceux des étrangers.

La désastreuse campagne de Russie, surtout, fut un texte largement exploité pour atteindre ce but. J'ai lu une relation de cette campagne où, en parlant de l'héroïque retraite du maréchal Ney, de Smolensk à Orka, lorsque, avec une faible arrière-garde, il fut coupé par la grande armée russe, et qu'à travers mille périls et des obstacles presque insurmontables, il parvint à ramener cette arrière-garde, malgré les attaques innombrables dont il fut assailli, l'auteur de la brochure dit que : « le maréchal Ney, dès qu'il aperçut le danger, se hâta d'abandonner ses troupes pour sauver sa personne, comme faisait tous les jours son maître », et il ajoute à cela : « Tel maître, tel valet. »

Dans ces brochures remplies de mensonges sur les faits, on faisait de tous les généraux des lâches, de tous les officiers des voleurs ; et de tels écrits étaient accueillis avec avidité par ceux qui se disaient exclusivement royalistes. Certes, si ces pamphlets étaient le résultat de la liberté de la presse que nous avait donnée la Charte, ce fut un présent bien funeste.

Je cherchais à me rendre compte de ces préventions qu'on jetait sur l'armée, car je ne pouvais me résoudre à la trouver coupable. La plupart de ceux qui servaient ne connaissaient déjà plus les Bourbons que par tradition ; d'ailleurs ce n'était point contre eux que nous avions combattu ; et dans les journées d'Austerlitz, d'Iéna, de Friedland, de Wagram, de la Moskowa, comment nous eût-il été possible de combattre pour eux ?

Toutes les puissances de l'Europe avaient reconnu la souveraineté de Napoléon et ne s'occupaient nullement des droits de nos princes légitimes ; car si Napoléon eût su mettre des bornes à son ambition, ces puissances elles-mêmes eussent aidé à le consolider ; c'étaient elles qui étaient les vraies coupables.

Pour nous, dans toutes les guerres que nous avions eu à soutenir, nous combattions pour la France, contre les ennemis de la France, ennemis de Napoléon dont ils voulaient rabaisser la puissance, aussi bien que des Bourbons qu'ils avaient abandonnés ; nous combattions sans prévoir quelle serait l'issue d'une lutte où nous ne cherchions qu'à donner de la gloire au nom français : et lorsque nous allâmes humilier les puissances de l'Europe au sein de leurs capitales, nous vengions les Bourbons de l'abandon où on les avait laissés dans les premières guerres de la République ; alors que le devoir des Rois était d'étouffer la révolution naissante et qu'ils abandonnèrent lâchement nos princes et l'héroïque armée de Condé.

Pour tous ceux qui avaient conservé le souvenir des Bourbons, cette idée de vengeance se présenta plusieurs fois dans nos campagnes de la Grande Armée.

Ce même système de dénigrement avait conduit à livrer la statue de Napoléon à la fureur et aux insultes populaires, et ce fut une faute : pour une certaine classe du peuple qui n'est pas capable de comprendre la différence du droit et du fait, Napoléon avait été souverain, il avait dompté l'anarchie, et on montrait à ce peuple qu'il pouvait insulter ceux qui avaient exercé la suprême puissance. Cet exemple est toujours dangereux, et la populace est assez disposée à le suivre, sans qu'il soit nécessaire de le lui montrer. Peut-être eût-il été préférable de laisser exister la statue de Napoléon, comme symbole de la force qui avait su mettre un frein aux fureurs populaires ; ou, si l'on avait pensé qu'il pût y avoir danger ou inconvenance à la laisser, il fallait l'enlever avec ordre, et non en la livrant au peuple, en la mutilant, ce qui avait quelque chose de honteux, de peu digne de la Restauration, et ce qui rappelait trop les scènes de vandalisme qui avaient renversé, dans d'autres temps, les statues de Henri IV et de Louis XIV. Il n'y a rien de glorieux dans l'attaque d'une statue, et j'ai toujours été étonné d'avoir vu figurer des noms honorables parmi ceux qui ont consommé cet acte de haine inutile.

Le renversement de la statue de Napoléon n'a pas empêché le 20 mars, et peut-être, au contraire, y a-t-il contribué ? En insultant l'Empereur, outre mesure, on attirait sur lui un intérêt prêt à s'éteindre, et on provoquait des vengeances auxquelles on n'avait pas songé : pourquoi alors des insultes inutiles ?

Sans doute Napoléon était usurpateur puisqu'il possédait une couronne à laquelle une autre famille avait des droits, mais ce n'était point un usurpateur ordinaire, ce n'était ni pour lui, ni par lui que cette famille avait été dépossédée ; il avait vu sa patrie asservie par la tyrannie révolutionnaire qu'on décorait du nom de liberté, il la voyait déchirée par l'anarchie la plus atroce, sous le nom de république ; et il se sentit la force d'écraser république et révolution. Il le fit. Il eût peut-être été plus grand à lui de prendre alors le rôle de Monk ; sans doute l'influence de son immense génie, réuni au principe de la légitimité, eût laissé à sa patrie quelque chose de plus que des souvenirs ; mais il se croyait seul capable de dompter les révolutionnaires, et malheureusement la suite ne l'a que trop prouvé ; dès lors il garda pour lui la suprême puissance et son ascendant fut tel qu'il avait amené les plus fougueux républicains à se prosterner à ses pieds pour mendier ses faveurs. Le parti révolutionnaire était mort en France, et c'est la Restauration qui est venue l'exhumer, qui a fait fermenter de nouveau le levain fatal des révolutions ! Quelle responsabilité terrible l'histoire fera peser sur les conseillers qui ont amené de pareils résultats, et sur ces courtisans égoïstes et maladroits qui, à force d'intrigues et d'obsessions, y ont si puissamment contribué !

Et comme si ce n'était pas assez pour démoraliser et révolter une armée qui s'était donnée de bonne foi, et qui pouvait être d'un si grand secours à la Restauration, cette armée organisée pour la guerre, sur une échelle gigantesque, dut être réduite pour la paix aux proportions des nouvelles limites de la France; il en résulta la nécessité de nombreuses réductions, beaucoup de grades durent rester sans emploi; l'armée avait compris cette nécessité, elle y était résignée; elle avait compris aussi qu'il y avait de l'ingratitude chez le Roi s'il ne récompensait pas les anciens militaires qui s'étaient sacrifiés pour lui et qui l'avaient honorablement servi à l'armée de Condé et dans la Vendée; elle était très disposée à les accueillir dans ses rangs, elle était flattée même de voir confondre les deux genres de gloire qui appartenaient aux uns et aux autres. Mais lorsque tant de circonstances forcées suspendaient tout avancement, on vit improviser une foule d'officiers de tous grades dont le seul mérite était de n'avoir rien fait.

Oh! alors l'armée fut exaspérée; cette inaction dont on se vantait était une condamnation évidente de nos devoirs, de ces services auxquels nous avions sacrifié toute notre existence, pour lesquels nous avions versé notre sang, auxquels enfin nous avions attaché des sentiments d'honneur; tout cela était perdu pour nous, décidément nous étions coupables! Cette idée était désespérante. Nous étions humiliés d'une telle position; en même temps on nous recevait à la Cour; le Roi et les princes nous traitaient avec bienveillance, nous faisaient éprouver quelques dédommagements; mais les grands personnages qui les entouraient, qui vivaient dans leur intimité, détruisaient sans cesse leur ouvrage, ils nous repoussaient par leur hauteur et par leur éloignement; ils semaient la défiance sur tout ce qui avait servi sous l'Empire, au lieu de travailler à rallier tous les Français autour du Roi; ils établissaient une ligne de démarcation prononcée entre leur coterie et le reste de la nation; ils exhumaient toutes les recherches de l'étiquette pour nous éloigner de la Cour.

Je puis citer à ce sujet une anecdote où je fus acteur : étant un jour de service aux Tuileries, je me trouvais par hasard près d'un groupe de plusieurs des hauts dignitaires de la Cour, et dans leur conversation j'entendis ces mots: « Il est impossible d'accorder aucune confiance à tous les gens qui ont servi Bonaparte; le Roi a dû les accueillir par politique, mais il faudra peu à peu nous débarrasser d'eux et les éloigner tous. » Je ne pus y tenir, et m'approchant d'eux, je leur dis : « Eh! Messieurs, voulez-vous donc perdre le Roi? Il ne peut pas être un chef de parti, il faut qu'il soit Roi de France et pour cela il faut attirer à lui tous les Français. »

Ils me dirent aussitôt que je ne pouvais prendre cela pour moi, que le Roi était bien sûr de ma fidélité.

« Il ne s'agit pas de moi, leur répondis-je, de moi qui ne suis qu'un atome en France, mais il s'agit de l'armée, de la nation entière qu'il importe de ne jamais séparer du trône. »

Les actes du gouvernement suivaient cette même impulsion. A la bonne foi de l'armée on répondait par une défiance ostensible, en lui montrant qu'on ne comptait pas sur sa parole. Elle s'en crut dégagée et on détruisit ainsi les sentiments d'honneur dont elle était animée; en même temps on lui laissait voir qu'on la craignait et que c'était par ce motif seul qu'on n'osait pas la détruire. Cette vieille Garde Impériale si fière de sa réputation, on l'avait morcelée, on l'avait éloignée et on la tenait en état de suspicion; on lui faisait un crime de sa fidélité passée. Certes, on ne pouvait pas mieux s'y prendre pour rendre un jour l'armée dangereuse et parjure.

On crut la dédommager, on crut faire beaucoup pour elle en lui prodiguant des décorations; on les donna avec profusion, mais sans discernement; le mérite et l'intrigue furent confondus, on en donna au hasard, par occasion, on en vendit même dans quelques bureaux de ministère. Ceux qui y avaient des droits en furent révoltés, ils n'y attachèrent plus de valeur et l'on perdit ainsi un stimulant précieux. Il y eut cet autre inconvénient, c'est que tout le monde indistinctement put se croire fondé à y avoir des prétentions et que tous ceux qui ne l'eurent pas furent mécontents. Je me trouvai, sans m'en douter, sur une de ces listes de nomination pour la croix de commandeur de la Légion d'honneur. Je le dus au prince de Wagram qui avait retrouvé une demande faite pour moi à la suite d'une blessure grave que j'avais reçue à Dresde l'année précédente, laquelle demande n'avait pas reçu son exécution alors parce que j'avais été forcé de m'éloigner de l'armée. Je dois l'avouer, quoique satisfait de cette décoration pour laquelle je me plaçais dans la catégorie des ayants droit, parce que j'avais été proposé à l'armée, je fus presque contrarié de la recevoir dans ce moment là, et je crus devoir m'exposer en disant qu'elle me venait du combat où j'avais été blessé, et que je ne la devais pas à la Restauration; ce sentiment intérieur que j'éprouvai à cette époque suffit pour prouver le fâcheux effet de la prodigalité des récompenses. On crut ainsi dédommager l'armée des humiliations qu'elle avait eu à supporter; mais ce but fut manqué par la profusion même, et d'ailleurs rien ne peut dédommager des blessures de l'amour-propre.

Général D'HAUTPOUL.

(*A suivre.*)

CAPITAINES COURAGEUX

Une histoire du Grand-Banc.

I

La porte du fumoir exposée au vent venait de rester ouverte au brouillard de l'Atlantique Nord, tandis que le grand paquebot roulait et tanguait, sifflant pour avertir la flottille de pêche.

— Ce gamin de Cheyne, c'est la peste du bord, dit, en fermant la porte d'un coup de poing, un passager en pardessus velu et frisé. On n'en a nul besoin ici. Il est par trop impertinent.

Un Allemand aux cheveux blancs avança la main pour prendre un sandwich et grommela entre ses dents :

— C'est une esbèce que che gonnais. L'Amérique en est bleine de tout bareils. Che fous tis que vous tefriez gomprendre les bouts de corde gratis tans fotre tarif.

— Peuh! Il n'est pas mauvais au fond. Il est plutôt à plaindre qu'autre chose, dit d'une voix traînante un habitant de New-York, lequel gisait étendu de tout son long sur les coussins, au-dessous de la claire-voie humide. On l'a toujours traîné de tous côtés, d'hôtel en hôtel, depuis sa sortie de nourrice. Je causais avec sa mère ce matin. C'est une femme charmante, mais qui n'a aucunes prétentions à le diriger. Il va en Europe achever son éducation.

— Éducation qui n'est pas encore commencée (c'était un habitant de Philadelphie pelotonné dans un coin). Ce gamin a deux cents dollars d'argent de poche par mois, m'a-t-il dit. Et il n'a pas seize ans.

— Les gemins de ver, son bère, n'est-ce bas? dit l'Allemand.

— Oui, cela et les mines, et les bois de charpente, et les bateaux. Bâti une résidence à San-Diego, le vieux; une autre à Los Angeles; possède une demi-douzaine de chemins de fer, la moitié des coupes sur le versant du Pacifique, et laisse sa femme dépenser l'argent, continua l'habitant de Philadelphie d'un ton languissant. L'Ouest ne lui convient pas, dit-elle. Elle se traîne un peu de côté et d'autre avec le gamin et ses nerfs, cherchant à découvrir ce qui pourra l'amuser, *lui*, j'imagine. Floride, Adirondacks, Lakewood, Hot Springs, New-York, et on recommence. Il ne vaut guère mieux pour le moment qu'un chasseur d'hôtel de second ordre. Quand il en aura fini de l'Europe, ce sera un saint objet d'horreur.

— Mais, et le vieux, il n'y veille donc pas? dit une voix du fond de l'ulster frisé.

— Le vieux entasse les écus. Il ne demande pas à être dérangé, j'imagine. Il découvrira son erreur dans quelques années d'ici. C'est une pitié, car il y a un tas de bonnes choses dans le gamin si on pouvait y atteindre.

— Un bout de corde, un bout de corde! grogna l'Allemand.

La porte claqua encore une fois, et, svelte et élancé, un garçon de peut-être quinze ans, une cigarette à demi fumée tombant au coin de la bouche, se pencha de l'intérieur par-dessus le haut marchepied. Son teint jaune et pâteux ne parlait guère en faveur de quelqu'un de son âge, et son regard offrait un mélange d'irrésolution, de bravade et de très mauvais chic. Il était habillé d'un veston cerise, de knickerbockers, de bas rouges et de souliers de bicycliste, avec une casquette de flanelle rouge au bas de la nuque. Après avoir sifflé entre ses dents en lorgnant la compagnie, il dit à haute et éclatante voix :

— Dites donc, on n'y voit goutte dehors. On peut entendre les bateaux de pêche gueuler tout autour de nous. Hein, épatant si nous en culbutions un?

— Fermez la porte, Harvey, dit le New-Yorkais. Fermez la porte et restez dehors. On n'a pas besoin de vous ici.

— Qui est-ce qui prétend m'empêcher de faire ce qui me plaît? répondit-il d'un ton délibéré. Est-ce vous qui avez payé mon passage, mister Martin? J'imagine que j'ai autant de droit, ici, que n'importe qui?

Il ramassa des dés sur un jeu de jacquet, et se mit à les jeter, main droite contre main gauche.

— Dites donc, Messieurs, il fait plus triste qu'en temps de crotte. Si nous organisions une partie de poker entre nous?

Il ne reçut pas de réponse. Alors il lança une bouffée de fumée, balança ses jambes et joua du tambour sur la table avec des doigts plutôt sales. Puis il tira de sa poche une liasse de billets (billets de cinq dollars) comme pour en faire le compte.

— Comment se porte votre maman cet après-midi? demanda quelqu'un. Je ne l'ai pas vue au lunch.

— Elle est dans sa cabine, je suppose. Elle est presque tout le temps malade sur l'océan. Je vais donner à la femme de chambre 15 dollars pour veiller sur elle. Je ne descends que quand je ne peux pas faire autrement. Cela me rend tout chose de passer devant cet office du sommelier. Dame, c'est la première fois que je vais sur l'océan.

— Oh! inutile de vous excuser, Harvey.

— Qui parle de s'excuser? C'est la première fois que je traverse l'océan, Messieurs, et sauf le premier jour, je n'ai pas été de ça malade. *Non*, Monsieur!

Il frappa un coup de poing triomphant, et continua à faire le compte des billets.

— Oh ! vous êtes, certes, une machine de grand prix, avec la marque de fabrique fort apparente, bâilla le Philadelphien. Vous deviendrez un titre de gloire pour votre pays si vous n'y prenez garde.

— Je le sais. Je suis Américain, et c'est tout dire. Je vais le leur montrer en mettant pied à terre en Europe. Pouf ! Ma cigarette est éteinte. Je ne peux pas fumer le truc que vend le stewart. Un de ces messieurs n'aurait pas sur lui une vraie cigarette turque ?

Le mécanicien en chef entra un instant, rouge, souriant, et tout mouillé.

— Dites-donc, Mac, cria Harvey d'un ton réjoui, comment ça roule-t-il ?

— Très comme à l'ordinaire, fut-il répondu d'un ton grave. Les jeunes sont toujours aussi polis envers leurs aînés, et leurs aînés toujours prêts à l'apprécier.

Un rire étouffé partit d'un des coins. L'Allemand ouvrit son étui à cigares et tendit à Harvey un cigare noir et décharné.

— Foilà la fraie merfeille à fumer, mon cheune ami, dit-il. Fous allez l'essayer ? Oui ? Oh, alors, vous serez si heureux après.

Harvey alluma d'un geste fanfaron le peu âttrayant objet : il se sentait monter d'un degré l'échelle sociale.

— Il en faudrait plus que ça pour me mettre la quille en l'air, dit-il, ignorant qu'il allumait cet article terrible, un *Wheeling stogie*.

— Quant à cela, nous allons le foir pientôt, dit l'Allemand. Où sommes-nous en ce moment, M. Mactonald ?

— Là, tout juste, ou à peu près, monsieur Schaefer, dit le mécanicien. Nous serons sur le Grand-Banc ce soir ; mais en thèse générale nous sommes dès maintenant au beau milieu de la flottille de pêche. Nous avons rasé trois doris et presque scalpé un Français de son bout-dehors depuis midi, et vous pouvez dire qu'on marche à l'étroit.

— Il fous blaît, mon cigare, hein ? demanda l'Allemand, comme les yeux de Harvey s'emplissaient de larmes.

— Épatant, un bouquet, répondit-il entre ses dents serrées. Je crois que nous avons ralenti un peu, n'est-ce pas ? Je vais jeter un coup de pied dehors pour voir ce que dit le loch.

— Che le ferais si ch'étais de fous, dit l'Allemand.

Harvey s'en alla en chancelant sur les ponts humides jusqu'à la lice la plus proche. Il se sentait très malheureux ; mais il vit le stewart du pont en train d'amarrer des chaises ensemble, et comme il s'était vanté devant cet homme de n'avoir jamais le mal de mer, son orgueil le fit aller tout au bout du pont du salon des secondes, à l'arrière, lequel se terminait en dos de tortue. Le pont était désert, et il se traîna tout à l'extrémité, près de la flèche d'enseigne. Là, il se plia en deux dans tout l'abandon de l'agonie, car le *Wheeling stogie* se joignit à la houle et à la vibration de l'hélice pour lui arracher l'âme. Il lui sembla que sa tête enflait : des étincelles lui dansèrent devant les yeux ; son corps lui parut perdre de son poids, tandis que ses talons flottaient au gré du vent. Il perdait connaissance sous l'effet du mal de mer, et un coup de roulis le souleva par-dessus la lice jusque sur le rebord uni du dos de tortue. Alors une grosse vague mélancolique et grise sortit du brouillard en se balançant, prit pour ainsi dire Harvey sous le bras, et l'entraîna au loin dans la direction du vent. La grande verte se referma sur lui, et il s'en alla tranquillement dormir.

Il fut réveillé par le bruit d'une de ces cornes avec lesquelles on annonce le dîner, comme on avait coutume d'en faire retentir dans une école d'été où il avait jadis pris des leçons dans les Adirondacks. Peu à peu il se rappela qu'il était Harvey Cheyne mort noyé en plein océan, mais il se sentait trop faible pour lier deux idées. Ses narines s'emplissaient d'une odeur nouvelle ; une sorte d'humidité visqueuse lui faisait courir des frissons du haut en bas du dos, et il était trempé d'eau salée à ne savoir où se mettre. Quand il ouvrit les yeux, il s'aperçut qu'il était encore à la surface de la mer, car elle courait autour de lui en montagnes d'argent, qu'il gisait étendu sur un monceau de poisson à moitié mort, et que son regard se trouvait arrêté sur un large dos humain revêtu d'un jersey bleu.

— Rien de bon, pensa le gamin. Je suis mort, pour sûr, et voici une âme en peine.

Il gémit, et le personnage tourna la tête, montrant une paire de petits anneaux d'or perdus dans des boucles de cheveux noirs.

— Ah ! ah ! Ça va gentiment maintenant ? dit-il. Restez couché comme ça tranquille, nous filons mieux.

D'une brusque secousse des avirons il présenta l'avant du bateau vacillant à une mer vierge d'écume, qui ne soulevait ses vingt bons pieds d'eau que pour les faire glisser de l'autre côté en un limpide abîme. Mais l'ascension de cette montagne n'interrompit pas la conversation du jersey bleu.

— D'la bonne ouvrage, dites donc, que de vous avoir attrapé. Oui-da ? De la meilleure encore, dites donc, que votre bateau ne m'ait pas attrapé. Comment êtes-vous tombé ?

- J'étais malade, dit Harvey, malade, et je n'ai pu l'empêcher.

— Juste au moment où je souffle dans ma corne et où votre bateau embarde un peu. Alors, je vous vois vous amener tout en bas. Oui-da ? Je vous crois

haché menu comme boëtte par l'hélice, mais vous dérivez, dérivez vers moi, et je fais de vous un beau coup de filet; ainsi vous ne mourrez pas pour cette fois.

— Où suis-je? dit Harvey, qui ne pouvait s'imaginer que la vie fût particulièrement sauve où il se trouvait.

— Vous êtes avec moi dans le doris, — c'est Manuel mon nom, et je viens de la goélette *We're Here* de Gloucester. J'habite Gloucester. Nous atteignons tout à l'heure la soupe. Oui-da?

Il semblait avoir deux paires de mains et une tête de bronze, car non content de souffler dans une grosse conque, il lui fallait nécessairement se tenir debout, en s'inclinant suivant l'inclinaison du doris à fond plat, et envoyer son appel grinçant et guttural à travers le brouillard. Combien de temps cette conversation dura-t-elle, Harvey ne put s'en souvenir, car il gisait étendu sur le dos, terrifié à l'aspect des houles fumantes. Il s'imagina entendre un coup de canon, l'appel d'une corne et des cris. Quelque chose de plus gros que le doris, mais tout aussi mobile, se dessina bord à bord. Plusieurs voix parlèrent à la fois; il fut descendu dans un trou noir qui tanguait, et où des hommes vêtus de cirés lui donnèrent un breuvage chaud et lui enlevèrent ses vêtements. Et il s'endormit.

Quand il s'éveilla, il écouta s'il n'entendait pas le premier coup de cloche du déjeuner sur le steamer, et s'étonna que sa cabine fût devenue si petite. Se retournant, son regard plongea dans une sorte d'étroit caveau triangulaire, éclairé d'une lampe pendue à une énorme poutre carrée. Une table à trois coins courait à portée de la main, de l'angle que formaient les parois de la proue au mât de misaine. A l'extrême bout, derrière un poêle de Plymouth qui avait du service, était assis un garçon d'à peu près son âge, dans le visage plat et rouge duquel clignotaient deux yeux gris. Il était vêtu d'un jersey bleu et de hautes bottes de caoutchouc. Plusieurs paires de chaussures de même sorte, une vieille casquette, quelques chaussettes de laine hors d'usage gisaient sur le plancher, et des cirés noirs et jaunes se balançaient de droite et de gauche le long des couchettes. L'endroit était aussi bondé d'odeurs qu'une balle l'est de coton. Les cirés avaient un bouquet à eux particulièrement épais, qui faisait comme un fond aux relents de poisson frit, de graisse brûlée, de peinture, de poivre et de tabac éventé; et le tout était repris par une odeur ambiante de bateau et d'eau salée. Harvey s'aperçut avec dégoût qu'il n'y avait pas de draps sur ce qui lui servait de lit. Il était étendu sur un morceau de toile à matelas sombre plein de pièces et de bosses. En outre, le mouvement du bateau n'était pas non plus celui d'un steamer. Il ne glissait ni ne roulait, mais se démenait plutôt sottement et sans motif, comme un poulain au bout d'un licou. Des bruits d'eau couraient tout contre son oreille, et les poutres craquaient et se plaignaient autour de lui. Tout cela le fit gémir désespérément et penser à sa mère.

— Ça va mieux? dit le garçon en grimaçant un sourire. Un peu de café, hein?

Il en apporta une pleine tasse de fer-blanc, qu'il sucra avec de la mélasse.

— Il n'y a pas de lait? demanda Harvey, en faisant du regard le tour de la double et sombre rangée de couchettes comme s'il espérait trouver là une vache.

— Ah bien, non, dit le garçon. Et il n'y en aura vraisemblablement pas jusqu'aux environs de la mi-septembre. C'est pas du mauvais café. C'est moi qui l'ai fait.

Harvey but en silence, et l'autre lui tendit une assiette pleine de morceaux croquants de porc frit qu'il dévora avidement.

— J'ai fait sécher vos effets. Je pense qu'ils ont rétréci un brin. Ils ne sont guère à notre mode, aucun d'eux. Retournez-vous pour voir si vous n'avez pas de mal.

Harvey s'étira dans toutes les directions, sans pouvoir rendre compte d'aucun dommage.

— Y a du bon, dit le garçon d'un ton cordial. Mettez-vous d'aplomb et allez sur le pont. Papa veut nous voir. Je suis son fils — Dan, comme on m'appelle — et je suis l'aide de cuisine et tout ce qui à bord semble trop sale pour les hommes. Il n'y a pas d'autre mousse que moi, ici, depuis que Otto a passé par-dessus bord — et ce n'était qu'un Suédois, et encore il avait vingt ans. Comment avez-vous fait pour tomber par le calme plat?

— Ce n'était pas du calme, dit Harvey d'un ton maussade. C'était de la tempête, et j'avais le mal de mer. Je pense que j'ai dû rouler par-dessus la lice.

— Y a eu un peu de houle comme d'ordinaire hier et pendant la nuit, dit le garçon. Mais si c'est ça l'idée que vous vous faites d'une tempête... (*Il siffla.*) vous en verrez d'autres avant d'avoir fini. Vite! papa attend.

Comme beaucoup d'autres infortunés jeunes gens, Harvey n'avait en toute sa vie jamais reçu le moindre ordre direct, — jamais, toutefois, sans de longues et parfois larmoyantes explications sur les avantages de l'obéissance et sur les motifs de la requête. Mrs. Cheyne vivait dans la crainte de lui briser l'âme, ce qui était peut-être la raison pour laquelle elle-même côtoyait les bords de la prostration nerveuse. Il ne pouvait comprendre qu'il eût à se presser pour le bon plaisir de qui que ce fût, et le déclara.

— Votre papa peut bien descendre ici, s'il est si

pressé de me parler. Je veux qu'il me ramène tout droit à New-York. On le paiera.

Dan ouvrit de grands yeux, car par sa taille et sa beauté la plaisanterie produisait sur lui l'effet d'un nouveau jour levant.

— Dites donc, papa, cria-t-il par l'écoutille du gaillard d'avant, il dit que vous pouvez bien vous amener en bas pour le voir si vous êtes si pressé de le faire! Vous entendez, papa?

La réponse arriva sur un ton de voix si profond que Harvey n'en avait jamais entendu de semblable sortir d'une poitrine humaine.

— Assez plaisanté, Dan; envoie-le-moi.

Dan se mit à rire sous cape, et jeta à Harvey ses souliers de bicyclette tout déjetés. Il y avait dans l'accent de la voix sur le pont quelque chose qui fit que le jeune garçon dissimula sa rage et se consola à la pensée de dévoiler graduellement l'histoire de son opulence et de celle de son père pendant le voyage du retour. Ce sauvetage ferait certainement de lui un héros parmi ses amis pour la vie. Il se hissa sur le pont par une échelle perpendiculaire, et gagna, en trébuchant sur une douzaine d'obstacles, l'arrière où un petit homme de taille ramassée, complètement rasé, avec des sourcils gris, était assis sur une marche qui donnait accès au gaillard d'arrière.

La houle était tombée pendant la nuit, laissant une longue mer d'huile, que tachetaient autour de l'horizon les voiles d'une douzaine de bateaux de pêche. Entre eux de petites éclaboussures noires montraient où les doris étaient en train de pêcher. La goélette, une voile de cape triangulaire au grand mât, jouait avec aisance sur son ancre, et, sauf l'homme près du toit de la cabine, — « le rouffle », comme ils l'appellent, — elle était déserte.

— Bonjour — bonsoir, devrais-je dire. Vous avez fait presque le tour du cadran, jeune homme.

Ce fut le salut.

— Bonjour, dit Harvey.

Il n'aimait pas s'entendre appeler « jeune homme »; et comme quelqu'un qu'on vient de sauver de la mort, il s'attendait à de la sympathie. Sa mère souffrait toutes les agonies chaque fois qu'il avait seulement les pieds humides, mais ce marin ne semblait guère ému.

— Voyons maintenant votre histoire. Il faut convenir que c'est providentiel pour tout le monde. Quel peut bien être votre nom? D'où venez-vous (nous soupçonnons que c'est de New-York), et où alliez-vous (nous soupçonnons que c'est en Europe)?

Harvey donna son nom, le nom du steamer, et fit de l'accident un bref récit qu'il entortilla de la demande d'être reconduit immédiatement à New-York où son père paierait n'importe quoi il plairait à n'importe qui de demander.

— Hum, dit l'homme au menton rasé, sans que la fin du discours de Harvey eût paru l'émouvoir. Je ne peux pas dire que nous pensions rien de bien fameux d'un homme, ni même d'un jeune garçon, qui tombe par-dessus bord d'un paquebot comme celui-là par le calme plat. Encore moins s'il donne pour excuse qu'il avait le mal de mer.

— Excuse! s'écria Harvey. Croyez-vous que c'est pour plaisanter que je suis tombé par-dessus bord dans votre sale petit bachot?

— N'étant pas au courant de ce que peuvent être vos idées en matière de plaisanterie, je ne saurais dire, jeune homme. Mais à votre place je n'insulterais pas le bateau qui, la Providence aidant, a été l'instrument de votre salut. En premier lieu, c'est un sacrilège. En second lieu, cela me gêne dans mes sentiments — et je suis Disko Troop, du *We're Here* de Gloucester, lequel vous ne semblez pas bien connaître.

— Je ne vous connais pas et peu m'importe, dit Harvey. Je vous suis assez reconnaissant de m'avoir sauvé et de tout le reste, cela va sans dire; mais je tiens à vous faire comprendre que plus vous vous hâterez de me ramener à New-York, mieux vous serez payé.

— Ce qui veut dire — comment?

Troop redressa la broussaille de son sourcil sur un œil bleu aussi doux que méfiant.

— En dollars et cents, dit Harvey, ravi à l'idée qu'il faisait son effet. En beaux dollars et cents.

Il plongea sa main dans sa poche, et bomba légèrement la poitrine, ce qui était sa façon de se montrer grand seigneur.

— Vous avez fait la meilleure journée de votre vie le jour où vous m'avez repêché. Je suis le fils unique de Harvey Cheyne.

— Il a été favorisé, dit sèchement Disko.

— Et si vous ne savez pas qui est Harvey Cheyne, vous ne savez pas grand'chose, — voilà tout. Maintenant faites faire demi-tour à votre goélette et dépêchons.

Harvey avait dans l'idée que la plus grande partie de l'Amérique n'était pleine que de gens en train de discuter et d'envier les dollars de son père.

— Y s'peut que j'le fasse, comme y s'peut que j'le fasse pas. Prenez un ris dans votre ventre, mon jeune ami. Ce sont mes vivres qu'il y a dedans.

Harvey entendit Dan éclater de rire, Dan qui soi-disant était occupé autour du pied du mât de misaine, et le sang lui afflua au visage.

— On paiera pour cela aussi, dit-il. Quand pensez-vous que nous serons à New-York?

— Je n'ai rien à faire avec New-York. Pas plus

qu'avec Boston. Il se peut que nous voyions Eastern Point dans les environs de septembre, et votre papa... je suis vraiment fâché de ne pas avoir entendu parler de lui... peut me donner dix dollars, d'après tous vos discours. Comme naturellement il peut fort bien ne pas le faire.

— Dix dollars! Allons donc, mais regardez, je...

Harvey fouilla dans sa poche pour y prendre la liasse de billets. Tout ce qu'il en tira fut un paquet de cigarettes imprégné d'eau.

— Pas cours légal, et mauvais pour les poumons. Jetez ça par-dessus bord, jeune homme, et voyez encore!

— On m'a volé! s'écria Harvey d'un ton de colère.

— Il vous faudra attendre de voir votre papa, alors, pour me récompenser?

— Cent trente-quatre dollars... tous volés, dit Harvey, en fourrageant avec rage dans ses poches. Rendez-les-moi.

Un changement curieux s'opéra dans les traits rudes du vieux Troop.

— Qu'est-ce que vous pouviez bien faire, à votre âge, de cent trente-quatre dollars, jeune homme?

— C'était une partie de mon argent de poche... pour un mois!

Cela, pensait Harvey, c'était le coup renversant, et il l'était... indirectement.

— Oh! oh! Cent trente-quatre dollars, rien qu'une partie de son argent de poche... et pour un mois seulement. Vous ne vous rappelez pas avoir heurté quelque chose quand vous êtes tombé par-dessus bord, hein? Vous être fêlé la tête contre une éponille, admettons? Le vieux Hasken de l'*East Wind* (Troop semblait se parler à lui-même) trébucha sur un panneau et alla donner de la tête contre le grand-mât... et dur. Trois semaines environ après, le vieux Hasken voulait que l'*East Wind* fût un vaisseau cuirassé pour la destruction du commerce, et en conséquence il déclara la guerre à Sable Island, sous prétexte que c'était aux Anglais et que les hauts-fonds s'étendaient trop loin. Ils le cousirent dans un lit-sac, la tête et les pieds seuls passant, pour le reste de la campagne, et maintenant il est à la maison, dans l'Essex, à jouer avec de petites poupées en chiffons.

Harvey écumait de rage, mais Troop continua en manière de consolation :

— Nous vous plaignons. Nous vous plaignons beaucoup... et si jeune! Nous ferions mieux de ne plus parler d'argent, je pense.

— Bien entendu que vous ne voudriez plus en parler. Vous l'avez volé.

— Si ça vous fait plaisir. Nous l'avons volé si cela peut être de quelque consolation pour vous. Maintenant, pour ce qui est du retour, en admettant que nous puissions vous ramener, ce que nous ne pouvons pas, vous n'êtes guère en état de rentrer chez vous, et quant à nous, si nous sommes venus sur le Banc, c'est pour gagner notre vie. Nous autres, nous ne voyons pas la moitié de cent dollars dans un mois sans qu'il soit question d'argent de poche; et la chance aidant nous ne toucherons terre quelque part que dans les premières semaines de septembre.

— Mais... mais nous sommes en ce moment en mai, et je ne peux pas rester ici à rien faire simplement parce que vous éprouvez le besoin de pêcher. Je *ne peux pas*, entendez-vous!

— Vrai et juste; juste et vrai. Personne ne vous demande de ne rien faire. Il y a un tas de choses que vous pouvez bien faire, puisque Otto a passé par-dessus bord sur Le Have. Je soupçonne qu'il a manqué de prise dans un coup de vent qui nous assaillit là. En tout cas, il n'est pas revenu pour dire non. Vous, vous voilà arrivé, c'est clair et net, d'une façon providentielle pour tout le monde. Je soupçonne, toutefois, que vous ne savez pas faire grand'chose. Est-il vrai?

— Je peux vous la faire gaie pour vous et votre équipage quand nous serons à terre, dit Harvey avec un signe de tête sournois, en murmurant de vagues menaces à propos de « piraterie », auxquelles Troop sourit presque... pas tout à fait.

— Sauf causer. J'oubliais cela. On ne vous demande pas de causer plus que vous n'en avez envie à bord du *We're Here*. Tenez l'œil ouvert, aidez Dan à faire ce qu'on lui demande, et ainsi de suite, et je vous donnerai... vous ne les valez pas, mais je les donnerai... dix dollars et demi par mois : c'est-à-dire trente-cinq dollars à la fin de la campagne. Un peu de travail vous éclaircira les idées, et vous pourrez ensuite nous dire tout ce que vous voudrez sur votre papa, votre maman et votre argent.

— Elle est sur le steamer, dit Harvey, ses yeux s'emplissant de larmes. Ramenez-moi tout de suite à New-York.

— Pauvre femme... pauvre femme! Quand elle vous retrouvera, elle oubliera tout cependant. Nous sommes huit sur le *We're Here*, et si nous revenions maintenant... il y a plus d'un millier de milles... nous perdrions la saison. En admettant que j'y consente, les hommes ne le voudraient pas.

— Mais mon père arrangerait tout.

— Il tâcherait. Je ne doute pas qu'il tâcherait, dit Troop, mais la pêche de toute une saison, c'est le pain de huit hommes; et votre santé sera meilleure quand vous le verrez à l'automne. Allez à l'avant aider Dan. C'est dix dollars et demi par mois, comme j'ai dit, et, naturellement, les vivres, comme tout le monde.

—Voulez-vous dire que je doive nettoyer les pots et les casseroles et un tas de choses? dit Harvey.

— Et d'autres choses encore. Il n'y a pas à pousser les hauts cris, mon jeune ami.

— Je ne le ferai pas. Mon père vous donnera assez pour acheter ce sale petit chaudron de pêche (Harvey frappa du pied sur le pont) et dix fois plus, si vous me ramenez sain et sauf à New-York; et... et... vous avez déjà de moi cent trente dollars, en tout cas.

— Comment? dit Troop, tandis que s'assombrissait sa face de bronze.

— Comment? Vous savez bien comment, bien assez. Et pour comble, vous voulez que je me livre à un travail domestique (Harvey était très fier de cet adjectif) jusqu'à l'automne. Je vous déclare que *non*. Vous entendez?

Troop regarda quelque temps l'extrémité du grand mât d'un air de profond intérêt, pendant que Harvey haranguait furieusement tout autour de lui.

— Silence, dit-il enfin. Je suis en train de peser dans ma tête les responsabilités. C'est affaire de jugement.

Dan s'avança furtivement et saisit Harvey par le coude.

— N'essayez plus de vos petits moyens avec papa, dit-il. Vous l'avez appelé voleur deux ou trois fois de trop, et il n'accepte cela d'aucun vivant.

— Je ne veux pas! cria Harvey presque en hurlant, sans prendre garde à l'avis.

Tranquille, Troop méditait.

— Je vais vous paraître un homme plutôt pas commode, dit-il enfin, en abaissant son regard sur Harvey. Je ne vous blâme pas, pas le moins du monde, jeune homme, pas plus que vous ne devriez me blâmer, moi, quand vous vous faites de la bile. Êtes-vous sûr de bien me comprendre? Dix dollars et demi comme second mousse sur la goélette... et tous les vivres... pour vous apprendre le métier et en plus pour le bien de votre santé. Oui ou non?

— Non! dit Harvey. Ramenez-moi à New-York, ou bien j'aurai soin que vous...

Il ne se rappela pas d'une façon exacte ce qui suivit. Il était étendu dans les dalots, tenant son nez qui saignait, tandis que Troop le contemplait avec sérénité.

— Dan, dit celui-ci à son fils, je n'étais pas contre ce jeune homme quand je l'ai vu tout d'abord, parce qu'il faut se tenir en garde contre les jugements précipités. Ne te laisse jamais égarer par des jugements précipités, Dan. Maintenant je suis fâché pour lui, car il est clair qu'il a du trouble dans la caboche. Il n'est pas responsable des insultes qu'il m'a lancées, pas plus que de ses autres histoires, pas plus que d'avoir sauté par-dessus bord, ce que je suis à moitié convaincu qu'il a fait. Sois doux avec lui, Dan, ou tu en recevras deux fois autant. Ces petites hémorragies-là éclaircissent la cervelle. Qu'on lave ça.

Troop descendit avec gravité dans la cabine où lui et les hommes plus âgés avaient leurs couchettes, laissant Dan consoler l'infortuné héritier de trente millions de dollars.

RUDYARD KIPLING.

(Traduit de l'anglais par Louis LAVERTUJON et Charles FOUNTAINE WALKER avec autorisation de l'auteur).

(*A suivre.*)

« L'ÉLUE » DE M. CLAUDE LORRIS

Il faut signaler au public un auteur tout nouveau qui me semble appelé à être quelqu'un et qui, tout le moins, pour le moment est quelque chose. Il m'est absolument inconnu. Il me paraît n'avoir publié jusqu'à présent que le livre que j'ai sous les yeux; car la page de garde ne donne que des titres d'ouvrage, « en préparation », c'est-à-dire en espérance. L'auteur nouveau se nomme Claude Lorris, et il paraît nous venir d'Afrique, car son roman se passe partie à Oran, partie à Tlemcen. Il est imprimé chez Vanier, ce qui est un signalement de jeunesse. Et voilà tout ce que je sais de lui; car si j'ajoutais que l'écriture de la dédicace révèle de l'imagination, un peu de caprice, une certaine nervosité et quelque confiance en soi, très légitime et même nécessaire au débutant, je m'aventurerais sur le domaine peu sûr et où je ne suis pas très compétent explorateur et encore moins guide, de la graphologie, sans compter que je commettrais une indiscrétion. Donc il est bien entendu que je ne sais rien de M. Lorris, si ce n'est qu'il a du talent; mais de cela je suis sûr.

M. Lorris procède directement de la George Sand de 1830 qui, comme on sait, n'a à peu près aucun rapport avec la Sand de 1855. Il a écrit une *Lelia*, son « Elue », comme il l'appelle; et le titre n'est pas trop bon, ni l'épigraphe non plus; car son héroïne n'est guère l'élue que d'un seul gentilhomme et elle n'est pas *Benedicta in mulieribus*, mais plutôt elle est une manière de « maudite », comme il y en eut tant de 1820 à 1840. Son « Elue », donc, Madame ou mademoiselle de Romfort, est une créature supraterrestre, éperdument idéaliste, poète lyrique de naissance, mystique dans tous les actes de sa vie morale et intellectuelle et éternellement amoureuse d'un *au-delà* insaisissable. Elle vit dans un rêve continu de beauté et de grandeur et d'immaculé. Elle est comme entourée d'azur.

Comme elle est fille de quelqu'un, cependant, et même d'un imbécile, elle est mariée à dix-huit ans

à un autre idiot et ce mariage la condamne à jouer dans le monde le personnage de Mme de Simerose dans l'*Ami des femmes*. Seulement c'est une Simerose avant la lettre, si je puis m'exprimer ainsi. La veille même de son mariage avec M. Duplessis, elle a surpris une conversation entre son futur et prochain époux et une personne de sa famille à elle, et de cette conversation elle a remporté une notion intéressante et une résolution inflexible. La notion, c'est que M. Duplessis entretient avec Jane Taylor, artiste dramatique, une liaison qu'il entend ne pas rompre après son mariage. La résolution, c'est qu'elle, Marie de Romfort, ne sera jamais que l'épouse nominative, honoraire et officielle de M. Duplessis et que le mariage Duplessis-Romfort ne sera jamais qu'un mariage blanc. Si Mlle de Romfort avait des fréquentations avec Willy, ou avec ce lieutenant de Willy qui s'appelle Armory et qui marche si allégrement sur les traces de son capitaine, elle dirait que M. Duplessis ne s'appellera jamais Duplessis-les-Tours, ou que du moins ce n'est pas à elle qu'il les jouera. Tant y a qu'elle l'épouse dans le dessein bien arrêté de n'être pas sa femme.

— Alors pourquoi l'épouse-t-elle?

— Pour échapper à la tutelle de sa grand'tante, à qui son père, mort tout récemment, l'a léguée et qu'elle ne peut souffrir. Vous vous contenterez de cette raison, qui n'est pas excellente.

Elle fait comme elle a dit et dès le lendemain du mariage, peut-être le soir même, elle tire de son côté, laissant M. Duplessis attaché aux pas errants de sa princesse de théâtre.

Et, dès lors, qu'est-elle? Elle est, comme son amie, la baronne Daost, le dit assez bien, « elle est l'harmonie, le charme, l'étrangeté, l'insaisissable. Elle est une âme de poète dans un corps de jolie femme pas prétentieuse (?) Toute modeste, on sent qu'elle est née comme cela. Sa nature l'emporte en des élans qui la laissent ensuite à demi confuse, dont elle s'excuserait presque, et elle est délicieuse pour qui la comprend. »

Délicieuse, en effet, et quelque temps énigmatique, comme il convient. Elle vient à Oran, voir ses amis les Daost, qui sont généraux dans le pays et qui sont un homme aimable et une femme charmante. Elle admire en artiste le pays qui est original et est admirée, avec un mélange d'inquiétude, par tous ceux qui lui sont présentés. Un surtout — vous l'attendiez — M. de Prédern, l'admire avec un trouble profond. Il est merveilleusement prédisposé, d'ailleurs. Il a été abominablement trompé à Paris par une mondaine « à cruelle énigme ». On appelait il y a quinze ans, et l'on appelle encore, parce que M. Bourget n'est pas un éphémère, mondaine à cruelle énigme une femme qui aime profondément son amant, mais qui a des distractions. Le divertissement de la mondaine de M. de Prédern n'a pas été du goût de celui-ci et après l'avoir souligné d'un coup de cravache très accusé, l'amant aimé et trompé est venu à Oran pour changer d'air. Quand on a eu une grande déception d'amour on est mûr pour une passion plus violente que la première. Cela s'explique très aisément. Le sourd désir de revanche agit, d'abord, dans les demi-ténèbres de l'inconscient. Ensuite on se donne à soi-même le change de la façon suivante. On aime toujours la précédente, mettons la personne A; mais en même temps on la déteste. De ce qu'on la déteste, on ne revient pas à elle; mais de ce qu'on l'aime encore, on a comme une réserve de force sentimentale que l'on est merveilleusement disposé à porter sur A'. Mme de Romfort fut l'A' de M. de Prédern. Quand vous serez très amoureux et très trahi, allez en Afrique; mais non pas dans l'Afrique civilisée, où se promènent les Simerose; allez au Soudan central.

Donc M. de Prédern devient amoureux fou de Mme de Romfort et il démêle assez vite le secret de celle-ci, ce qui n'est pas pour calmer l'ardeur dont il brûle. Et Mme de Romfort se laisse peu à peu envelopper de cette adoration tendre et douce dans le décor d'une nature âpre, brûlante et rude, qui a aussi le sourire et les caresses tièdes de ses nuits claires. Le récit des amours de Prédern et de Marie est ravissant. On y sent passer le souffle du *Cantique des cantiques*. L'Orient y est le grand séducteur. C'est, réserves faites, *Dominique* dans un *Été dans le Sahara*. Complices, les après-midi alanguissantes; complices les soirées douces et berceuses; complices, les nuits divines aux ombres transparentes et comme diaphanes. Toute cette partie du livre est d'un exquis poète en prose.

Seulement, parmi ces amours savoureuses, je ne sais quoi d'amer, de temps en temps, se fait sentir aux lèvres de M. de Prédern. Il a comme l'impression obscure d'un aiguillon, tout proche, sous les roses enivrantes. « *Surgit amari aliquid...* » Pour tout dire trop tôt, car il est long à démêler cet insaisissable, il sent que Marie croit l'aimer plutôt qu'elle ne l'aime. Marie, c'est la chercheuse d'idéal qui a cru le trouver et qui, déjà, a la nostalgie du rêve dont elle est un instant sortie. Marie, c'est la curieuse d'amour ineffable, que l'amour le plus délicat et le plus tendre, mais s'exprimant cependant en paroles et en gestes, blesse au moment même qu'elle l'accepte et est heureuse de l'accepter. Marie, après les effusions les plus tendres et qui lui sont douces, tout d'un coup est ailleurs, bien loin, bien haut peut-être, et semble chercher quelque chose. Quoi? Rien qui ait un nom et qui puisse en avoir un. L'idéal est anonyme et c'est pour cela qu'il est si puissant sur certaines âmes. La passion d'une cer-

taine partie au moins de l'humanité sera toujours de vouloir connaître l'inconnaissable.

Et — ceci n'est pas assez marqué; mais pourtant on ne s'y trompe pas : c'est bien cela — l'on sent que si Prédern n'était pas si psychologue ou simplement si averti, ou simplement si bon devineur, Marie lui resterait, — car elle est bonne; — par douceur de cœur, par tendresse, mêlées d'un peu de pitié, pour ne point chagriner celui qu'elle aime en somme puisqu'elle a cru l'aimer; celui qu'elle aime en somme puisqu'elle a cherché à l'aimer. « Si tu me cherches, c'est que tu m'as trouvé. » C'est du Pascal, un peu profané. Mais à laisser voir qu'il sent qu'on ne l'aime pas, Prédern rejette d'autant celle qui l'aime un peu vers les séductions du rêve, du lointain fascinateur, et du terrible « autre chose », si funeste à tout ce qui est. Il se dit : « Elle ne m'aime pas. Graduellement je l'ai sentie remonter dans le songe, si haut que voilà qu'elle y va demeurer à jamais. La confiance a sombré, que j'avais de la conquérir tout entière. En vain elle se fera, comme maintes fois déjà, toute abnégation et tout amour. Dans l'impossibilité où je serai désormais de croire en elle, la rancœur subsistera qui me tient comme à distance. » Il se dit cela, et ce n'est pas tout à fait vrai; mais, des oreilles de l'âme, Marie entend qu'il le dit et c'est cela même qui la met dans l'état d'esprit où il redoute qu'elle ne soit.

Et ainsi le fossé s'élargit jour à jour, et ils finissent par se trouver très loin l'un de l'autre. La sensitive s'est refermée peu à peu au contact des mains d'argile. L'idéaliste incurable s'est blessée au contact d'une réalité qu'elle avait trouvée douce pour l'avoir elle-même revêtue d'idéal.

Voilà une âme bien raffinée. Eh! mon Dieu! non; ou du moins pas tant que cela. Elle est encore assez près de nous. Sans aller jusqu'où elle va, nous sommes tous, à un moment donné, comme étonnés de la distance qu'il y a entre le réel et nos songes, et irrités, non pas contre nos rêves, ce que nous devrions être si nous avions le sens commun, mais contre le réel, de ce qu'il se dépouille sous nos yeux des perfections que nous avions comme jetées sur lui. Le roman de M. Claude Lorris est le roman de la *décristallisation*.

Si je reproche quelque chose à l'auteur, c'est de ne pas s'être contenté de cette idée et de n'avoir pas fait tout son livre avec l'analyse pénétrante, comme il s'y entend fort bien, de cette idée seule. Il y ajoute des considérations secondaires, inutiles, et qui rapetissent le sujet.

Par exemple, état d'âme de Mme de Romfort à un certain moment : « Cette triste nécessité de briser un cœur la déchirait. A cet instant d'apitoiement, elle songeait même, pour s'absoudre à ses propres yeux, que, si une existence régulière leur avait été possible, elle eût accepté la vie avec Jean plutôt que de lui infliger l'atroce séparation. Mais l'avenir leur était muré. Elle était de race trop catholique pour pouvoir songer au divorce, et elle avait l'âme trop hautaine pour faire annuler son mariage en cour de Rome... Alors, si elle acceptait la proposition de Jean, il ne leur restait qu'un éclatant scandale auquel elle ne consentirait jamais, par le même sentiment de dignité personnelle... »

Je n'aime guère cela. Il fait descendre Mme de Romfort des hauteurs où elle habite naturellement. Il l'embourgeoise. J'assure que Marie ne s'est éloignée de Prédern que par cette lassitude que l'on éprouve à se tromper soi-même sur ses sentiments et à faire le geste mou et vague d'une pensée que l'on n'a plus. Lelia remonte la montagne d'où elle est descendue, séduite par le sourire des vallons; et il n'y a pas autre chose.

Aussi je suis pleinement satisfait de la lettre de rupture, où, sauf quelques mots, je trouve Marie exactement comme elle doit être, exactement ce qu'elle est : « Jean, au moment de tracer ces mots irrévocables, je pleure. Je m'en vais. Dans quelques heures je ne serai plus pour vous qu'une ombre qui aura passé. Nos vies, un moment liées, se retrouveront seules. Jean, ne m'en veuillez pas trop. J'expie de mes larmes présentes, j'expierai des douleurs qui m'attendent la peine dont je vous afflige. Ami, après vous avoir quitté, hier, je suis descendue dans le fond de mon cœur et j'y ai trouvé que je ne saurais être à vous comme vous le voulez, comme vous le méritez, exclusivement... *Dieu qui m'a dévolu le don du rêve m'a refusé le don d'amour.* Je ne me gouverne pas. En dépit de mon cœur qui souhaite l'affection, mon esprit m'entraîne vers je ne sais quel impérieux fanatisme d'art... Mon âme ne sera jamais simple. Alors pourquoi s'obstiner davantage? N'est-ce pas assez de douleur? Car je vous en ai abreuvé. Si notre vie côte à côte continuait, je vous en abreuverais encore, et je ne le veux plus; j'en ai un remords trop grand. Et puis tout s'affaiblit, tout passe, tout meurt, l'amour comme le reste. Vous m'oublierez, ou mieux, au bout d'un temps, car je ne puis me résoudre au noir oubli définitif, vous n'aurez plus de moi qu'un souvenir très doux... »

Tout y est bien, dans cette lettre cruelle et douce : le sentiment qu'a Marie qu'elle ne s'appartient pas, qu'elle est l'esclave d'un je ne sais quoi qui est plus fort que l'amour : — et puis, très féminine ou plutôt humaine, la persuasion qu'on a ou qu'on cherche à se faire qu'on est très pitoyable en brisant un cœur aimant et que c'est par bonté et charité pour lui qu'on agit; — et puis le désir de n'être pas tout à fait oublié, de l'être juste assez pour qu'on ne vienne

pas vous ennuyer et juste aussi pour qu'on songe à vous assez souvent et même toujours. Elle est parfaite, cette petite lettre.

Dans ce que j'en ai cité je ne réprouve qu'un mot. C'est l' « impérieux fanatisme d'art ». Cela fait de Marie un bas bleu. C'est exécrable. Et malheureusement ceci n'est pas seulement un mot. Il y a quelque chose de cela dans tout le roman. Marie n'est pas seulement poète, elle est versificateur. L'auteur n'a pas compris que cela est presque exclusif de ceci. Ma foi !... oui ! Il n'a pas compris, surtout, que la manie de rimer donne à Marie un certain ridicule dont elle devrait, telle qu'elle est, se garder passionnément. Or, au contraire, elle l'étale. Elle entrecoupe ou entrelarde ses propos de couplets en vers qui lui donnent je ne sais quelle brusque ressemblance avec une pythonisse dont on parlait beaucoup l'année dernière. Ce n'est pas qu'ils soient toujours mauvais, ces vers intercalaires. Exemple :

Les amoureuses lassées
Dorment sur les mols coussins
Fleuris — blêmes, prélassées,
Du sang aux fleurs de leurs seins.

Leur taille fragile se ploie
Comme en l'enlacement d'amour,
Et saillent leurs hanches de soie
Lumineuses, ceintes de jour.

En l'air odorant s'essaime
Le chœur pur des mots rythmés,
Qui s'ensommeille et se sème
Du chœur las des mots pâmés...

Et dorment blêmes, prélassées
En les ors, sur les mols coussins
Les très amoureuses lassées,
De la pourpre aux fleurs de leurs seins.

Mais ce qui agace, c'est que ces vers, ou d'autres, ne soient pas tout simplement consignés dans le cahier bleu de Mme de Romfort où on nous donnerait une occasion quelconque de les lire; mais qu'elle en sème et émaille ses conversations, il y a là, à mon gré, une faute de goût qui n'est pas mince. — Il faut bien qu'il y ait de ces sortes d'erreurs dans l'ouvrage d'un débutant, et plus d'un se présente, comme vous savez, où l'on en rencontre de plus fortes. Je persiste, malgré ces chagrins, à trouver un talent singulièrement original à M. Claude Lorris et à croire que c'est un romancier distingué et un écrivain délicat qui se lève à l'horizon.

ÉMILE FAGUET.

AU TRANSVAAL

L'état actuel de la guerre.

« La guerre est à peu près terminée. »

« La disparition définitive des forces de Botha est imminente. » Il ne faut pas s'étonner de ces phrases et s'écrier qu'elles ne correspondent nullement à la situation actuelle. Elles furent écrites au commencement de septembre 1900 et prouvent l'optimisme trompeur de la *Pall Mall Gazette* à cette époque. Depuis lors, huit mois se sont écoulés et ce bel optimisme s'est converti en un pessimisme sombre.

La comparaison est intéressante à faire entre les citations de la *Pall Mall Gazette* et celle, par exemple, du *Times* du 6 mai 1901. Le correspondant de ce journal écrit de Kroonstad qu'un détachement de Boers a traversé la ligne de feu dans la portée des pièces du train blindé qui pilotait sir Alfred Milner. « Qu'est devenue la promptitude si vantée du soldat britannique? Hélas! on ne la trouvera pas chez cet homme aux traits fatigués, hâves, dont les yeux semblent poser cette terrible interrogation : « Quand donc la guerre sera-t-elle finie? » Et comment s'étonner que tous, officiers et soldats, soient las, et que leurs chefs n'osent plus leur demander les sacrifices que l'on pourrait exiger des recrues! »

Le *Times* faisait dernièrement le tableau des difficultés que les forces anglaises avaient à surmonter. Cette lecture n'est pas pour encourager les jingoes de Londres. Il faut protéger 4 800 kilomètres de chemin de fer, dont 3 600 au moins sont toujours menacés; 75 000 hommes sont employés à cette besogne. Il faut établir de tous côtés des garnisons et des postes; il ne reste de disponible pour les opérations offensives qu'un tiers de l'armée d'occupation. Les plans jusqu'ici conçus n'ont pas eu grand succès. La défense de la ligne de Thabanchu à Bloemfontein n'avait aucune valeur. Le système de concentration n'a rien donné. On en revient aujourd'hui, mais sans conviction, au système des blockhaus; le plan stratégique du général French, qui consistait à déblayer rapidement le pays à l'aide de grandes forces, a trompé les espérances. On a essayé alors le système des marches lentes, mais sans plus de succès. Cependant, à la fin du mois de février, le général French avait entretenu le public anglais du récit d'étonnants exploits. Il avait capturé un Krupp, un canon de dix livres, un Maxim, 28 000 cartouches, 153 fusils, 388 chevaux, 52 mulets, 834 bêtes de somme, 5 000 bœufs, 9 800 moutons, 287 voitures; il avait tué quatre Boers, blessé cinq et pris trois cents. Et tout cela sans perdre un homme. C'était un beau résultat, trop beau même, si nous en croyons la

lettre d'un officier de cavalerie, publiée dans le *Truth*, qui nous révèle ceci : « On envoie en Angleterre des dépêches qui annoncent d'importantes captures. Quelle plaisanterie! French prend 20 000 têtes de bétail, mais il ne sait qu'en faire et les laisse. Survient le général Barton qui en reprend 10 000. Nouvelle dépêche. Avec un escadron, j'ai pu prendre 2 000 bœufs et 8 000 moutons. Mais à quoi bon? Il est impossible de détruire le bétail dans un pays aussi vaste. » La même lettre constate que les Boers ont des vivres et des munitions. Ils ont pris, dans ces derniers temps, près de Rustenburg, deux trains de munitions; cela leur suffit pour plusieurs mois. Et l'officier termine en affirmant que ceux qui prévoient la fin prochaine de la guerre ne savent ce qu'ils disent » : « Sept années de guerre seraient insuffisantes pour soumettre les burghers. »

On prétendra que le *Truth* est un journal libéral et comme tel favorable aux Boers; mais voici un des journaux *jingoes* les plus violents, le *Daily Mail*, qui publie, le 23 mai, une correspondance du même genre : « Le dernier mouvement de six colonnes sous les ordres de sir Bindon Blood prouve que les opérations du général French n'ont réussi que partiellement et qu'elles ont manqué leur but principal, qui était la capture ou la destruction de l'armée de Botha. » Et ce même journal cite une lettre d'un officier de cavalerie : « Pour tout dire, le grand mouvement de French à l'ouest a complètement échoué. Il ramène ses troupes difficilement : demain sans doute, on recommencera la même histoire...

« L'unique idée des chefs de colonnes est de courir de place en place. Toutefois, nous perdons des heures entières à ramasser des moutons que nous laissons derrière nous le lendemain. L'officier d'arrière-garde a généralement le plaisir de voir les Boers reconduisant leurs troupeaux dès que nous sommes éloignés de quelques milles... Il n'y a pas de doute qu'ils se maintiendront l'hiver prochain. Ce que nous pouvons espérer de mieux, c'est de les prendre vers le mois de juillet, l'année prochaine. Mais, si nous ne changeons pas notre système, ils continueront indéfiniment selon leur bon plaisir. D'après notre façon de faire la guerre, nous ne méritons pas de gagner la partie. »

Quant à la situation militaire générale, on peut dire que les Anglais sont maîtres des lignes de chemins de fer et des villes principales dans l'État d'Orange et au Transvaal, mais sauf cela, les Boers possèdent le pays. Dans un rayon de 100 kilomètres de Johannesburg, les Anglais sont plus ou moins tranquilles, mais excepté dans les villes mêmes et dans les districts occupés momentanément par les grosses forces britanniques, les Boers évoluent à leur guise. Aujourd'hui, ils semblent occuper pour la plupart une ligne qui s'étend de Villiersdorp, sur la rivière Vaal, dans l'État d'Orange, jusqu'à Carolina, au Transvaal, en passant par Vrede, Verzamelberg et Ermelo. Mais des forces importantes se tiennent aussi au nord et à l'est de Pretoria, sur toute l'étendue de l'État d'Orange et, au Cap, dans plusieurs districts très éloignés les uns des autres. La région où s'exerce leur activité a presque l'étendue de la France et de l'Espagne réunies. Des petites troupes très mobiles sont dispersées dans ce grand espace. Soutenues par les habitants, nourries, avisées des mouvements de l'ennemi, elles sont prêtes à se concentrer dès qu'un poste est trop dégarni ou qu'un convoi se trouve insuffisamment gardé. Les Anglais apparaissent-ils en force, aussitôt les Boers se dispersent: ils sont insaisissables. Et dans cette corrida, l'armée britannique court, charge, rebrousse chemin, se retourne encore, harassée, piquée, exaspérée, épuisée à la fin par les attaques incessantes de ces petites troupes qui voltigent autour d'elle, s'échappent toujours, dans l'espoir de lui donner, au moment propice, la rude estocade du matador.

La disposition des commandos change si souvent qu'il est très difficile de les indiquer exactement, mais il me semble qu'actuellement le tableau est à peu près celui : Le général en chef Louis Botha se tient dans le district de Carolina (3 500 hommes); Erasmus est au nord de Middesburg (600 hommes); Beyers dans le voisinage de Prétoria (800 hommes), donnant la main à Delarey, lequel se trouve à l'ouest de Pretoria avec 2 000 hommes. Smuts évolue dans le district de Klerksdorp (500 hommes); Viljoen et Christian Botha parcourent le pays entre Ermelo et Standerton avec leurs 1 200 hommes. De Wet marche comme il veut dans tout l'État d'Orange, mais avec une préférence marquée pour le district à l'est de Bloemfontein (2 000 hommes). Par sa mobilité extraordinaire, il se tient en rapports avec Christian Botha, éventuellement avec Louis Botha au Transvaal. Par la troupe de Smuts, il est en contact avec Delarey. Enfin il est en relations avec la troupe de Kruitzinger au Cap. Kruitzinger, de son côté, se transporte librement de Philippolis, sur l'Orange, à Somerset-East, non loin de Port-Elizabeth. Il a sous ses ordres 800 hommes. Ses lieutenants, Malan, Scheepers, Van Tonder et l'autre couvrent le pays au centre du Cap (2 500 hommes). Haesebroeck se charge de la région située à l'ouest de Philippolis (800 hommes); Herzog avec Pretorius, de Villiers et Brand domine la région de Calvinia où il a fait beaucoup de recrues (1 500 hommes).

En somme, il semble que les Boers ont à peu près 10 000 hommes qui se battent activement, non compris ceux qui se reposent, qui ont des congés ou sont engagés dans d'autres occupations. A leur appel, les

généraux boers peuvent trouver près de 20 000 hommes, chiffre qui concorde bien avec l'estimation de M. Brodrick lui-même.

Le seul fait de combattre sur une aussi vaste étendue est un obstacle formidable pour les Anglais. Les frais de la guerre s'élèvent à 40 millions de francs par semaine, et les semaines s'écoulent sans qu'on aperçoive la fin de l'entreprise.

Les journaux anglais constatent que la situation des Boers est meilleure qu'il y a un an. C'est une vérité dont les preuves abondent. Tout dernièrement les Anglais se voyaient forcés d'évacuer de fortes positions, comme la ville de Hoopstad qui était dans leurs mains depuis douze mois. Leurs opérations en campagne ont moins de succès qu'autrefois; les Boers, en effet, savent maintenant glisser entre les mains de l'ennemi, selon la tactique pratiquée si merveilleusement par de Wet.

Les pertes des Boers d'après les dépêches officielles anglaises sont largement compensées par les recrues qui leur arrivent du Cap. Le fait est constaté par le *Daily Mail*. La question des munitions et des chevaux est toujours importante pour eux, mais nous avons vu qu'ils sont pour longtemps encore pourvus de munitions. Quant aux chevaux, nous lisons dans le *Daily Express* de Londres du 17 mars, que le commando de Kruitzinger était « supérieurement monté ». Il venait de traverser sans encombre le grand filet de 13 kilomètres de longueur que lui avait tendu la colonne Delisle.

Quelques jours auparavant, le 6 mars, le *Daily Mail* nous donnait quelques explications à ce sujet : Kruitzinger avait enlevé aux Anglais mille chevaux qui venaient d'être achetés au prix de 750 000 francs.

Deux éventualités pourraient encore assurer aux Boers la victoire dans la lutte qu'ils soutiennent depuis si longtemps. L'interruption pendant trois semaines de la circulation sur les cinq grandes lignes de chemin de fer amènerait la retraite générale des troupes anglaises. Et, en seconde hypothèse, la terrible contingence de la propagation de la peste.

De fréquentes dépêches nous annoncent la destruction des voies ferrées. Le *Daily Express* du 17 mars rapporte que les Boers ont détruit « leur vingt-deuxième train » sur la ligne de Koomati-Port à Pretoria. Un correspondant du *Star*, écrivant de Belfast le 19 avril, dit : « La voie ferrée d'ici à Pretoria est dans un état déplorable; sur toute la ligne on voit des machines et des wagons par douzaines renversés hors des rails. Il n'y a pas un mille qui ne soit encombré de matériel hors d'usage; les poteaux télégraphiques sont abattus presque partout... Le train dans lequel je suis arrivé a déraillé deux fois et son conducteur a été fait prisonnier deux fois. »

Toutefois, la réussite des attaques simultanées sur toutes les lignes dépend de conditions dont il n'est pas possible de se rendre bien compte. La bataille de Blakfontein où Delarey a mis en déroute une arrière-garde anglaise; la prise de Jamestown au Cap et l'audacieuse attaque de la gare de Petrusburg, aux portes de Pretoria même, montrent que les Boers sont en état de prendre l'offensive.

Quant à la peste, le gouverneur du Cap a donné la statistique des cas depuis le début de l'épidémie jusqu'au 18 mai : total des cas: 639, dont 164 Européens; total des décès : 292, dont 52 Européens. On a constaté un décès de soldat anglais à Port-Elizabeth et deux cas à Mafeking.

Mais en dehors de ces possibilités, la « tactique fabienne » des Boers est inquiétante pour les Anglais. Leurs pertes quotidiennes sont faibles, mais continues. A la fin de mars 1901, d'après le *War Office*, il y avait 14 728 morts, dont 694 officiers. Le *Livre Bleu* complète cette statistique jusqu'à la fin d'avril et donne 14 978 morts dont 714 officiers; soit 250 décès, dont 20 officiers, pour le mois d'avril. Le rapport officiel du *War Office* sur les pertes pour le mois de mai indique 25 officiers et 709 hommes tués sur le champ de bataille.

Mais ces chiffres ne comprennent pas les hommes mis hors de combat.

Au début de la guerre, l'armée anglaise en Afrique australe comptait 12 546 hommes.

A la fin d'avril 1901, on avait envoyé en Afrique ou recrutédans la colonie, y compris les 12 000 d'origine, 347 661 hommes.

Or, les troupes actuelles comprennent 249 416 hommes.

Le nombre des soldats tués, mis hors de combat ou renvoyés dans leurs foyers s'élève donc à 98 245.

Et que de réputations perdues!

Lord Roberts est resté trop longtemps en Afrique pour sa gloire militaire; Buller et Methuen ne sont plus pris au sérieux; lord Kitchener, soldat intelligent et énergique, a échoué lamentablement; French, le plus estimé des généraux anglais, a quelque peu perdu de sa réputation dans ces derniers temps; Delisle, qui manifestait beaucoup d'aptitudes pour le genre de guerre actuel, se voit toujours joué par Kruitzinger.

Mais le type de l'insuffisance est certainement le jeune officier anglais; frais émoulu des écoles militaires, plein de morgue, ne connaissant rien des hommes, du terrain, de la guerre, risée de tous les correspondants, ce petit-maître, brave et quelque peu fanfaron au début de la campagne, est devenu prudent sans se montrer plus habile.

Le 24 février, M. Brodrick, ministre de la Guerre, avoue à la Chambre des communes que les reddition sont devenues trop fréquentes.

Dix officiers sont cassés, d'autres reçoivent des punitions diverses.

Le *Daily Mail* demandait dernièrement comment un poste anglais avait pu se laisser enlever 41 soldats par une troupe de Boers égale en nombre.

On remarquera que je n'ai cité que des articles de journaux anglais, seules sources d'informations que nous possédions. Mais il ne faut pas oublier que la censure militaire est très sévère et que les correspondants cherchent avant tout à plaire à leurs journaux, qui se laissent tromper pour satisfaire le public.

A des dépêches sans intérêt succèdent des dépêches fausses, et l'on en arrive à reproduire dans toute la presse, même française, des nouvelles dans le genre de celle-ci :

« 25 hommes des chevau-légers Prince de Galles ont tenu tête à 400 Boers pendant huit heures dans les environs de Kronstaad, leur tuant 14 hommes et en blessant plusieurs. Les munitions ayant manqué aux Anglais, ceux-ci se sont rendus sans avoir subi aucune perte. Les Boers, après avoir désarmé leurs prisonniers, les relâchèrent. »

Le *Morning Leader* du 29 avril se plaint que toutes les dépêches qui font le jeu des spéculateurs ont libre cours, tandis que les nouvelles qui jetteraient un peu de lumière sur la situation réelle sont supprimées.

Le *Standard*, journal conservateur de Londres, s'indigne des télégrammes et des promesses optimistes qui n'aboutissent à rien et avoue qu'on ne peut ajouter aucune foi aux communications du War Office qui dissimule les pertes anglaises.

La question de l'emploi des Cafres, si souvent niée par les Anglais, est élucidée par la déclaration du premier ministre de Natal qui adjure la Chambre de ne pas entrer dans les détails de « récents événements fâcheux », et donne sa parole que le gouvernement se livrera à une enquête.

Le *Daily Mail* du 22 mai explique que les Zoulous ont été enrôlés et armés pour capturer le bétail des Boers dans le district de Vryheid. Mais, le 30 mai, le journal constate que les Noirs étaient employés aussi comme éclaireurs.

Sur la question des fermes brûlées, nous avons la liste détaillée du *Livre Bleu*. Les troupes anglaises auraient brûlé 634 fermes, mais ces chiffres sont en contradiction avec les lettres d'Afrique publiées dans les journaux anglais.

M. J.-M. Roberston, l'auteur de *Wrecking the Empire*, correspondant sud-africain du *Morning Leader*, m'informe que la liste du *Livre Bleu* est une mystification et que tout le monde sait là-bas que le nombre des fermes brûlées s'élève à plusieurs milliers.

Et cependant cette liste arrangée à l'usage du public a soulevé les protestations non seulement du *Morning Leader* et du *Daily News*, mais aussi du *Standard*, de la *Pall Mall* et de la *Saint-James Gazette;* seul, le *Morning Post*, organe des cercles aristocratiques, s'est montré satisfait.

Tels sont les faits.

Trompés dans leurs espérances, surpris de l'obstination et des succès de Botha et de Dewet, les Anglais, qui connaissent maintenant les dessous de cette guerre, sont très refroidis.

Comme affaire financière, cette guerre est une mauvaise affaire. Elle impose des charges considérables aux contribuables; elle n'excite plus l'enthousiasme des jingoes et les promoteurs de cette lutte perdent, de jour en jour, un peu de leur prestige.

La fin de cette guerre est encore très éloignée, et qui pourrait en prévoir toutes les éventualités aussi bien en Afrique qu'en Angleterre?

ARTHUR LYNCH,
Colonel de la 2e brigade irlandaise
de l'armée transvaalienne.

LA JOURNÉE D'UNE AMÉRICAINE
A NEW-YORK

Elle commence, ô paresseuses Parisiennes, qui avez d'ailleurs bien raison de prolonger parmi la caresse bienveillante des batistes la douceur du demi-rêve, — elle commence à six heures du matin.

Un premier déjeuner copieux, composé d'œufs au jambon, beefsteaks, fèves rôties au lard, café au lait accompagné de petits pains brûlants et de pâtisseries frites, réunit alors dames, *misses* et messieurs autour de la table du *boarding house* en toilette qui a déjà demandé maints soins minutieux.

C'est le seul moment, jusqu'au souper du soir, où les gentlemen partagent la vie de leurs femmes, de leurs sœurs et de leurs filles.

Le vertigineux tournoiement des Affaires va les emporter au gré du chemin de fer *elevated* — dont on entend l'incessant grondement sur les ponts élevés au-dessus des voies — et les dames se retrouveront livrées, entre elles, au besoin d'occuper une journée désœuvrée, d'où les soucis de ménagère sont bannis, car la vie du *Boarding*-maison — où l'on a en location l'appartement meublé et la table en commun — constitue le mode d'existence le plus répandu.

L'heure matinale, en été, disperse de jolies promeneuses aux allées du *Central Parc;* ce merveilleux Central Parc, où l'âme de l'ancien peuple américain semble errer parmi les roches et les arbres!

Les souvenirs d'Atala et René sont là, présents, avec leur geste romantique; et, de l'ombre de ces cavernes enguirlandées de lierre, ne va-t-il point

surgir une jeune Indienne en pagne blanc ou quelque guerrier Peau-Rouge armé de l'arc?

C'est, du reste, au milieu même d'une cité neuve de civilisation ultra-moderne, un vaste espace de l'ancien sol, parfaitement respecté dans sa sauvage et candide beauté.

Les mouvements du terrain, qui forme de douces collines et des vallons légers, étalent pittoresquement la riche végétation.

Des érables, des sassafras aux feuilles coralines, des sapins, des charmes, emmêlés de lianes, d'orchidées, de mille plantes grimpantes qui, par une nuance fugitive dans l'aspect, se différencient seulement des nôtres. Mais cette nuance, c'est tout le caractère propre de la contrée.

Et l'on rêve de forêts vierges dont on a sous les yeux les petites sœurs échappées au massacre.

D'immenses pelouses d'herbe drue ouvrent leurs cirques surplombés par des roches colossales que drapent des vignes, évoquant quelque architecture de titans.

Plus loin, on arrive au bord d'un grand lac où voguent des cygnes noirs et blancs, — prudemment à l'écart d'autres cygnes monstrueux qui sont en fer émaillé et qui servent de bateaux pour la promenade.

Des gradins de marbre et des rampes ornées de vases pleins de fleurs conduisent à ce lac, déroulant un décor de style Renaissance, qui ne manque pas de grandeur ni d'allure en son apparat un peu théâtral.

Vers la fin du jour les vastes avenues du Central-Parc sont parcourues par les luxueux coupés où s'abandonne la *fashion* new-yorkaise, dont c'est l'élégant rendez-vous.

En hiver, c'est dans le *parlour* commun que les dames se retrouvent jusqu'à l'heure du *lunch*.

Les chaises à bascules, alors, stimulées par de lents coups de reins, ponctuent de leur va-et-vient rythmique de menues conversations.

Le monde des acteurs est la grande fascination pour l'Américaine ; et les photos, deux ou trois fois grandeur nature, qui exposent, devant les portes des théâtres, les artistes en vedette, disparaissent sous les couronnes de roses et les lyres monumentales en fleurs les plus coûteuses, déposées par des mains fanatiques.

La toilette aussi, bien entendu, fournit un ample sujet de controverses.

Quoique très éprises d'importation parisienne, peut-être à cause du prestige des prix élevés, les Américaines ont un style d'accoutrement très caractérisé, original et séduisant, bien à elles — et l'on serait grandement dans l'erreur en les supposant préoccupées d'imitation européenne servile et maladroite.

Beaucoup, au contraire, de leurs initiatives ont traversé l'Océan pour constituer d'importants renouveaux de mode sur le continent.

C'est elles qui ont trouvé dans le costume féminin la formule la plus caractéristique de notre temps, ce qui aura marqué le plus symboliquement le conflit social et philosophique du féminisme. Je veux parler du corsage différent de la jupe — né de la blousette de lawn-tennis — laissant à la femme, *jusqu'à la ceinture*, sa féminité intime ; la chemisette, franfreluche fragile de bal ou de chambre à coucher qui fait d'elle jusqu'à mi-corps la créature puérile, féerique et parée, — redevenant, avec la jupe de laine ou de soie sombre l'être de lutte moderne, de romanesque refoulé, de graves espoirs d'égalité des sexes.

Les petites médisances occupent une part relativement infime dans ces parlotes ; car les Américaines, groupées au hasard du voisinage des *Boardings*, sans intimité, sont tenues d'avoir une conversation, pour ainsi dire, décorative, nullement confidentielle.

Cela finit même par installer en elles une habitude de bienveillance authentique et leur réserve plus de loisirs pour d'honorables curiosités qu'elles satisfont, hélas ! dans des lectures sans choix, livrées aux conseils de la grossière réclame.

Le *lunch*, repas de midi, est le plus important : soupe aux huîtres, volailles farcies parfumées de sauge et de cumin, viandes froides avec des compotes de sorbes ou de pêches, légumes verts, maïs doux (*swet corn*) cuits à l'eau, patates et pommes rôties ou bouillies et, enfin, une variété de puddings, de tartes aux fruits et de pâtisseries, le tout arrosé d'eau glacée, de thé au lait brûlant et de café léger.

Le repas s'expédie vivement et sans trop causer. On se rattrapera dans les magasins où, le long des comptoirs, sont placés, dans ce but, des rangées de tabourets tournants.

Une nuée de babilleuses s'y abat pour toute l'après-midi. C'est fort admis, sans qu'il soit nécessaire de rien acheter ; on s'y donne même rendez-vous de préférence à tout autre endroit.

Néanmoins, les rubans déroulés, les soieries importées de France, les dentelles et les fourrures complaisamment étalées finissent par extraire les dollars des *pocket-books* en alligator.

Le robinet d'eau glacée est luxeusement installé, en bonne place, pour désaltérer ces bavarderies interrompues seulement par le bruit des caramels croqués.

On rentre faire un peu de *music* ou de lecture avant le souper de sept heures, à moins que ce ne soit jour de visite ou de réception, toujours entre dames seulement, ou bien encore solennité musicale dans quelque église en vogue. Il y en a de toutes *opinions*

et *variantes :* catholiques et réformées, ou tenant des deux, sans nulle âpreté d'antagonisme. Un piano ou même souvent l'archaïque clavecin accompagne, sur des rythmes de gigues, des cantiques agréables et enjoués.

Et les dames goûtent là, avec bonne humeur, un petit régal d'édification sans effort, quelque chose comme un exercice d'hygiène morale, une *salsepareille* spirituelle.

Nous sommes loin, Dieu merci! de la propagande *par le feu et par le sang* — dont, seule, l'Armée du Salut a gardé la devise qu'elle promène par les rues, à certaines heures, dans ses pacifiques rondes au milieu de l'hilarité des gamins new-yorkais.

Au contraire de ce qu'on pourrait attendre des femmes le plus garçonnièrement élevées, aux coutumes d'indépendance et d'émancipation, les Américaines adorent la note sentimentale, l'imagerie minaudière et mièvre, les romans où l'on meurt d'amour et de vertu, les romances jonchées de fleurs bleues.

Elles sont plus généralement frivoles et timorées, audacieuses, surtout en apparence, et par mode, mais capables de pousser cette apparence jusqu'à la réalité si les circonstances les y provoquent.

Les soirées se passent au théâtre, entre dames encore le plus souvent; car les messieurs préfèrent le sport moins innocent des bars où l'on déguste le *whiskey* et le *gin*, sans que la gravité et la tenue pleine de *respectability* en soient le moins du monde compromises.

Pourtant, le seuil de ces endroits n'a jamais été foulé par une chaussure de dame.

Les seuls endroits, hantés par le *Charming* sexe altéré, sont les boutiques des *Pharmacist*.

Disons tout de suite que ces pharmaciens tiennent de véritables palais de rafraîchissements, avec d'immenses comptoirs d'argent massif richement ciselé, et des théories de robinets par où les sirops les plus variés, sirops de café, de chocolat, d'ananas, de bananes, de fraises et encore d'autres arrivent pour se mêler dans les verres à de la crème très réelle et, fouettée de soda glacé, constituer des breuvages délicieux.

Peu de promeneurs, le soir, dans les rues violemment éclairées par les grands magasins, fermés, mais gardant leurs vitrines illuminées toute la nuit, chapelles ardentes du *Futil*.

Cela rend tristes et obscures les parties de rues avoisinantes ou, solitaires parmi les larges voies, les lampes électriques grelottent comme de pauvres étoiles attachées par la patte à des réverbères.

MARCEL KRYSINSKA

OPINIONS ET PARADOXES

M. Björnstjerne Björnson et la France.

Il faut que je trouve une mortification : car mon âme, en cet instant, est toute pénétrée d'un orgueil qui doit être malsain. C'est la faute à M. Björnson.

Depuis que j'ai lu les deux articles de cet auteur norvégien dans la *Revue Blanche*, j'ai pris de mon honneur, et de ma susceptibilité, une idée trop magnifique et trop flatteuse. Je me sens devenu d'Artagnan, Quélus, Maugiron, Bussy, le Cid tout ensemble, j'attends avec impatience l'heure sombre où l'on allume les réverbères, pour défier mes ennemis. Mais ils ne viennent point.

On avouera que je ne saurais me conduire autrement : car M. Björnson a déclaré « qu'il existe une conception de l'honneur propre à l'esprit français, et si élevée qu'elle revêt des formes qui se perdent dans les nuages. » Même, selon lui, « ce sentiment de l'honneur prend un caractère emphatique et s'égare en des minuties où les étrangers ne peuvent le suivre ». Il y a de quoi être fier. Seulement, ce qui me gêne, c'est que M. Björnson a découvert ce phénomène, d'une si haute importance sociologique... dans le duel Déroulède-Buffet. Je vous assure!

Ce Scandinave se croit plein de logique. Il part d'un fait : « Quand il est arrivé à Paris, écrit-il, tous les journaux s'occupaient de ce duel, toutes les conversations puisaient, au fond de cet événement, leur nourriture et leur sel. » Et voilà qui est bien vrai : il a été si drôle, ce duel, dans son sujet, dans les négociations qu'il a nécessitées, dans son avortement! Il avait si peu de rapport avec quelque chose de sérieux : car M. Déroulède, quand il n'écrit pas de tragédies, n'est pas un homme dont les actes incitent à une noire tristesse, et M. André Buffet a prouvé qu'il était digne de se mesurer avec ce grand et illustre adversaire.

Il eût semblé naturel de conclure que les Français s'amusent de ce qui est amusant : car il est aussi agréable pour la galerie de voir deux hommes se poursuivre à travers l'Europe avec des colichemardes innocentes que d'assister au grand match autour du monde de MM. Stiégler et Turot. Mais on est beaucoup plus profond, en Norvège. On y est surtout fort étranger aux choses de France. Et, alors, voici ce qu'a trouvé M. Björnson : « Nous sommes, dit-il, en présence d'une conception de l'honneur émanant directement des classiques français. » Il n'y a pas une seule personne que cette brusque évocation du grand Corneille n'étonnera pas, c'est M. Déroulède.

L'erreur de M. Björnson est excusable, — tout est excusable, en ce monde : il faut être indulgent, —

mais elle est surtout explicable. Elle vient de l'habitude des étrangers de juger la France par sa littérature et, après tout, M. Taine en a fait autant pour les Anglais, et beaucoup de personnes ont fait comme M. Taine. Mais c'est un procédé dangereux. Moi, par exemple, qui n'ai jamais été en Norvège, j'ai lu *Au-dessus des Forces*, et les pièces de M. Ibsen. Alors, d'après cette littérature dramatique, voilà l'idée que je me fais de cette contrée septentrionale.

La Norvège est un pays où il y a des fjords, beaucoup d'avalanches, et des fleurs dans les champs. Les habitants y sont en proie aux plus sombres superstitions : ils croient aux miracles, et certains de leurs pasteurs se figurent qu'ils n'ont rien de mieux à faire qu'une concurrence à Lourdes. L'alcoolisme exerce de grands ravages dans la population ouvrière, terrorisée d'ailleurs par des patrons ridiculement cruels et déraisonnables : c'est pourquoi on y trouve aussi des anarchistes mystiques qui font sauter les châteaux. Ces caractéristiques regrettables sont indiquées avec une très grande vigueur dans *Au-dessus des Forces*, de M. Björnstjerne Björnson.

M. Ibsen nous fournit de son côté, et avec une bien plus grande abondance, des renseignements très intéressants. Il paraît qu'en Norvège le sentiment maternel est fort peu développé : on voit des femmes abandonner, non seulement leur mari, mais leurs enfants, sous des prétextes au moins en apparence futiles, et elles sont assez enclines à commettre des faux. C'est ce que nous apprend *Maison de Poupée*. Elles semblent aussi manquer généralement de sens moral. La Rébecca de *Rosmersholm*, qui est Médée et Messaline tout à la fois, pousse la femme de Rosmer à se jeter à l'eau, après l'avoir moralement torturée durant de longs mois. Hedda Gabler brûle l'œuvre manuscrite d'un ancien ami, pour favoriser l'avenir d'un mari qu'elle n'a même pas l'excuse d'aimer. Somme toute, l'adultère désiré ou accompli est fréquent ; mais il est sans grâce. Ce pays, déjà si malheureux en fait de femmes, est en proie à des rêveurs qui ne peuvent avoir de place nulle part que dans des maisons de fous, et surtout à des médecins et des professeurs aussi pédants que ceux de M. Alexandre Dumas fils ; ce qui, en vérité, est effroyable. Et il y a dans *Hedda Gabler* un certain Tesman qui coupe dans l'économie politique... il y a de quoi pleurer, on se croirait en France !

* * *

Eh bien ! non, n'est-ce pas : cette caricature n'est pas la Norvège ? Le fond de la population y est, de même qu'en France, fait de libres paysans qui vivent sur leurs terres, d'ouvriers n'ayant que leurs bras et qui jettent sur l'avenir d'âpres, ou furieux, ou désespérés regards, d'intellectuels qui cherchent tout, et ne savent rien, de riches qui possèdent tout, et ne font rien, — chaque unité dans toutes ces classes ayant des passions, des désirs, des vouloirs, des tempéraments, des atavismes différents, et chacune de ces classes présentant les dégradations intermédiaires. Et cette caricature n'est pas non plus le portrait fidèle de l'œuvre de Björnson et d'Ibsen. Ils ont fait comme tous les dramaturges, ils ont pris des caractères rares ou excessifs, ils les ont mis dans des situations instables et inquiétantes, afin que se puisse découvrir, comme après certaines marées tempétueuses, une plage inconnue, un peu du vrai *moi* de l'homme, de sa conscience solitaire et profonde. Et c'est également ce qu'a fait notre théâtre classique, mais je ne sais pas si les nouveaux venus ont aussi bien réussi, parce qu'ils ont eu le souci d'une thèse, tout comme M. Dumas fils, après tout. Il y a dans leurs œuvres des longueurs, des puérilités, des façons majestueuses et peu supportables de découvrir la Méditerranée, c'est entendu : mais celui qui ne voudrait pas reconnaître que *Rosmersholm*, et *l'Ennemi du Peuple*, et *Maison de Poupée*, sont d'augustes, puissantes et belles constructions ; qu'*Au-dessus des Forces* et le *Nouveau Système* ont des mérites singuliers, celui-là n'aurait pas d'âme et serait, cela est aussi bien entendu, une négligeable espèce d'imbécile !

Le grief n'est pas là ; le grief, c'est que juger d'un pays par des généralisations vagues sur sa littérature, par un voyage de quelques jours, par sa presse pendant une crise déterminée, c'est manquer d'esprit au sens large, et d'esprit critique et scientifique au sens étroit.

Il faut passer rapidement sur les reproches que M. Björnson nous fait. Il nous dit que nous ne connaissons pas Bœcklin « le plus grand peintre-penseur de l'Europe » : le *Temps* a justement publié sur Bœcklin, au moment de sa mort, une fort bonne notice, et en 1897, au moment de son exposition de Bâle, une étude remarquable et où il était rendu à ce peintre une large justice. Ce fut un bon peintre — principalement pour l'Allemagne, où il y a peu de choix — avec des parties de rude et conquérante grandeur ; mais ce n'est pas un grand homme. Il ne faut pas lui reprocher de n'avoir pas compris le paysage comme Corot ; c'était son droit. Mais il ne faut pas non plus nous reprocher d'exiger d'une œuvre d'art, pour en jouir, les qualités qui sont le propre de l'art, et qui sont l'ordre, la mesure et l'harmonie.

Nous avons aussi un besoin de logique, qui va jusqu'à l'excès, nous exigeons que les arguments soient tirés du sujet même de la discussion, et qu'on ne nous parle point de la tête de Charles Ier à propos d'une paire de bottes ; M. Björnson y tient moins, et c'est affaire à lui, bien que par malheur on s'en aperçoive un peu trop dans ses deux articles de la *Revue Blanche*.

Et notre besoin de logique, après tout, nous garde parfois de grosses sottises, même dans des moments où nous perdons par trop notre sang-froid. L'auteur d'*Au-dessus des Forces* s'étonne que nous n'ayons pas cru, seuls en Europe, à la parole de l'empereur d'Allemagne et du roi d'Italie, quand ils affirmèrent n'avoir pas eu de relation avec Dreyfus. Et la logique? Il s'agissait d'arriver à une revision judiciaire à laquelle, pour ma part, je tenais beaucoup. Mais puisque, précisément, il s'agissait d'une réparation judiciaire, il fallait examiner et contre-examiner les témoins. Or, on ne pouvait pas enquêter sur l'affirmation de ces souverains étrangers, on ne pouvait pas faire venir Guillaume II à Rennes, et lui demander : « Majesté, que faisiez-vous dans la nuit du 27 novembre 1893? » Quelque chose me dit que la conversation aurait mal tourné.

***

Il faut pourtant découvrir le sens des articles de M. Björnson. Ils sont, en somme, destinés à prouver la vérité de cette pensée « qu'il y a, sur notre vaste continent, d'une part les États-Unis d'Europe, Cosmopolis, et d'autre part la France, séparée du reste, comme par un mur de Chine ». Eh bien! je demande quand on l'a construit, le mur de Chine? Ce n'est pas sous la Renaissance, ni sous Louis XIII, alors que les influences espagnole et italienne furent si fortes et caractérisées. Ce n'est pas au XVIIIe siècle, alors que la France non seulement découvrit Shakespeare, mais que la philosophie, que le roman, que les poètes anglais exercèrent une action si évidente sur la philosophie et les lettres françaises. Ce n'est pas quand notre romantisme alla emprunter des sujets et jusqu'à des formes littéraires à Byron, à Schiller, à Gœthe, à Uhland, etc. Ce n'est pas, presque de nos jours, quand le Daudet de *Jack* et du *Petit Chose* imitait Dickens jusque dans ses affectations. Ce n'est pas quand, malgré nos désastres et les plates injures de l'homme, chaque dimanche, dans nos concerts, le nom de Wagner était acclamé.

Ce n'est pas maintenant, où une salle, celle de l'Œuvre, est consacrée presque uniquement à la représentation de pièces étrangères, où tout le théâtre norvégien est traduit en français, où Nietzsche est une espèce de demi-dieu pour la jeunesse, et Tolstoï un dieu, — ce qui est un peu contradictoire, — où l'on ne sait s'il faut parler d'engouement ou d'enthousiasme; où, en tous cas, l'enthousiasme n'est pas toujours éclairé : car *Quo vadis* a eu plus d'éditions que l'*Ennemi du Peuple* et *Au dessus des Forces*, ce qu'il faut regretter; mais je me suis laissé dire qu'en Allemagne les œuvres de M. Georges Ohnet avaient aussi beaucoup plus de lecteurs que celles de Chateaubriand.

Il faut être juste : M. Björnson ajoute qu'un Français qui connaît à fond la culture européenne est, en vertu de l'héritage artistique de sa race, le représentant le plus accompli de la haute culture intellectuelle et morale. Mais d'où sort-il, ce Français-là? Est-ce qu'il est en l'air, à des centaines de pieds au-dessus de sa génération et de son pays, est-ce qu'il n'est pas soutenu par eux, produit par eux? C'est une question qu'on a bien le droit de poser. Il faudrait savoir aussi dans quel grand pays d'Europe, si la France disparaissait, les lois et les mœurs laisseraient le pouvoir de penser, d'écrire, de crier ce qu'on veut, *et d'être entendu :* ce n'est pas en Angleterre, sur laquelle pèse aujourd'hui la plus sotte et la plus formidable tyrannie capitaliste, nationaliste et bigote. Ce n'est pas en Allemagne : allez le demander à César Germanicus. Ce n'est pas en Russie : allez le demander aux derniers écrivains exilés en Sibérie.

S'il y a un mur de Chine quelque part, ce n'est pas en France. Il n'y en a jamais eu, il n'y en a pas. Et même, heureusement, malgré les barrières qui se dressent ailleurs, toutes les idées pénètrent partout, chaque cellule vivante du monde réagit sur les autres cellules. C'est peut-être une erreur scientifique, c'est en tous cas un jeu littéraire bien puéril que de se donner tant de mal pour qualifier les races, pour leur donner « des âmes ». Il y a, au contraire, entre des hommes nés fort loin les uns des autres des ressemblances bien frappantes. Avec sa bonhomie, sa justesse d'observation sur les points de détail, sa façon un peu grosse de se tromper ou de ne pas comprendre, quand il ne veut pas comprendre, et malgré ses défauts d'ordonnance, qui lui sont personnels, M. Björnstjerne Björnson me fait penser à M. Sarcey. Il est bien sympathique.

PIERRE MILLE.

THÉATRES

Decadence, comédie en quatre actes, de M. ALBERT GUINON.

La censure, qui laisse passer des pièces comme l'*Homme à l'oreille coupée*, et qui revêt d'une approbation officielle les gravelures des cafés-concerts, est sans pitié pour tout ce qui touche à la politique. Hier encore, elle faisait fermer un cabaret de Montmartre coupable d'avoir plaisanté nos maîtres provisoires... Et c'est ce « provisoire » même qui rend plus burlesque sa sévérité; car si l'on peut admettre qu'un gouvernement reposant sur quelques principes nettement définis réclame pour ces principes un respect au moins apparent, il est assez comique d'exiger ce même respect pour des principes suc-

cessifs et souvent contradictoires... Et cela devient tout à fait révoltant quand il s'agit, non plus d'une chansonnette, mais d'une œuvre, dont il est permis de ne pas aimer les tendances, mais que l'auteur a écrite en toute conscience et en toute sincérité. On se plaint, non sans raison, de l'éternel adultère, base de presque tout notre théâtre. C'est fort bien. Mais quel sujet social est permis à nos auteurs? Ni le « parlementaire », à coup sûr; ni les affaires, et pour cause; ni les ministres, ni... tout ce qui touche à notre état politique. Et le « provisoire » dont on parlait plus haut ajoute à cet arbitraire quelque chose de particulièrement abominable et ridicule. Pourquoi une pièce répétée sous M. Méline ne serait-elle pas interdite par l'un de ses successeurs? Encore ne serait-il pas nécessaire de supposer un « successeur ». Il arrive qu'un même homme politique défende aujourd'hui des idées qui ne ressemblent guère à celles qu'il soutenait hier. Qui sait? Peut-être M. Guinon, lorsqu'il a commencé son ouvrage, pensait-il plaire à ce qu'était naguère l'un des ministres d'aujourd'hui?... Il reste que l'interdiction d'une pièce est un déni de justice. Et l'aventure de M. Guinon n'est pas faite pour encourager les écrivains qui pensent qu'il y a, dans la France d'aujourd'hui, quelque chose de plus passionnant que le ménage à trois.

Les personnages de M. Guinon sont séparés en deux camps. D'un côté, « le plus grand monde » comme on dit dans la *Cigale*, à savoir : le duc de Barfleur ; son fils Enguerrand, prince de Barfleur ; sa fille Jeannine ; et le marquis de Chérancé, leur allié; suivent deux ducs, un prince, un marquis, deux comtes et un vicomte, une duchesse, une princesse, une marquise, comparses sans importance.— De l'autre côté, les Juifs, c'est-à-dire : Abraham Strohmann, sa femme Rébecca, et son fils Nathan; plus un certain Ismaël, qui ne fait que passer.

Et voici ce qui les réunit.

Le duc de Barfleur est ruiné; non seulement il a mangé toute sa fortune, mais il est perdu de dettes; ce qui n'empêche pas sa fille (Jeannine) et sa maîtresse (Mlle Teinturier) d'être les deux femmes les plus élégantes de Paris. — Or, Nathan Strohmann, fils d'Abraham, est éperdument épris de Jeannine. Repoussé une première fois, comme il convient, il s'avise d'un ingénieux expédient. Il rachète, de concert avec son père, toutes les créances du duc de Barfleur, se fait introduire chez ce dernier, et lui fait les propositions suivantes : « Ou vous me donnerez votre fille, et non seulement je déchire vos créances, mais j'assure une vie luxueuse à vous, à votre fille et à votre fils; ou vous me refuserez, comme vous l'avez déjà fait, et je vous fais mettre en faillite par les tribunaux... » Devant d'aussi bonnes raisons, le duc consent. Jeannine, et cela se conçoit, hésite un peu. Ses hésitations permettent d'entrevoir en elle un « sentiment » naissant pour Chérancé (la scène est jolie, parce qu'elle montre en même temps l'insurmontable effroi de la pauvreté, l'impossibilité de la supporter, et l'incapacité d'en sortir, mélangés à l'horreur instinctive pour le Juif). Mais Chérancé lui-même n'ose engager Jeannine à refuser. Elle accepte donc.

Le mariage a été consommé; même Nathan, si j'ose dire, « reconsomme » tous les jours, car Jeannine met une certaine coquetterie, nous dit-elle, à en donner à Nathan pour son argent. En même temps, elle éprouve pour les Strohmann un mépris grandissant que partagent les princes, ducs, etc., qui sont ses commensaux ordinaires. Ils le partagent, et ils l'expriment avec une continuité qui étonnerait un peu, si l'on ne songeait que M. Guinon s'est moins soucié sans doute de nous présenter un tableau exact du monde, que de nous donner les raisons qui doivent empêcher toute fusion entre les Français autochtones et les Sémites immigrés.

Dans ce concert, Chérancé tient la partie principale; c'est lui qui dit les vérités les plus dures, et qui aiguise les traits les plus piquants. Tout naturellement, le mépris qu'éprouve Jeannine pour les Strohmann lui fait ressentir une joie plus vive à se trouver avec son « compatriote » Chérancé. Les choses, toutefois, n'ont pas été à l'extrême. Jeannine est vertueuse ; et c'est bien le mot qui convient ici, car tout l'éloigne de Nathan, en même temps que tout la rapproche de Chérancé. Mais elle est femme... Une scène passionnée (cela se passe au cirque Molier, ce qui « date » un peu) s'engage ; Jeannine est près de céder, elle promet à Chérancé d'aller chez lui le lendemain, promesse qu'elle ne tiendrait probablement pas, si Nathan, avec la double maladresse d'un mari et d'un Juif, ne choisissait ce moment pour accabler sa femme de reproches immérités. La scène est curieuse, en ce sens que pas un instant les deux époux ne semblent se comprendre ; aux plaintes de sa femme, Nathan répond par l'énumération des notes payées pour elle... Jeannine, très crâne, se révolte à la fin : « Par la force on a pu nous unir, mais rien ne pourra nous mêler... Ce sont nos deux races qui se heurtent et se repoussent, nos deux sangs qui bouillonnent l'un contre l'autre... » Et, ne songeant qu'à rendre coup pour coup, et voulant frapper Nathan dans ce qui lui est le plus sensible, elle lui affirme qu'elle est la maîtresse de Chérancé depuis le jour de son mariage, qu'elle l'aime, et qu'elle va le rejoindre : « Et si, demain matin, l'idée vous prend de venir me chercher chez lui, vous le pouvez, il vous attendra ! » Le lendemain, en effet, Nathan vient la chercher. Il ne veut pas chercher querelle à

Chérancé; ce serait une vengeance douteuse et sans résultat pratique. C'est à Jeannine qu'il s'adresse. Il lui montre que Chérancé n'a plus le sou, que sa vie avec lui sera misérable; il démonte devant elle, si l'on peut dire, les ressorts de la « pauvreté ». Ce mot abstrait, qui ne signifie pour elle qu'un sacrifice volontaire à faire à son amour, il en explique le sens, il le fait voir, il le fait toucher. Ce sera l'appartement sans lumière et sans air, la « femme de ménage », les repas succincts, les toilettes faites par elle, l'omnibus, les voyages en seconde classe... Et, — on dirait que c'est surtout un prétexte qu'il donne à Jeannine, — il montre aussi le duc et Enguerrand réduits à la misère, tombant de chute en chute on ne sait jusqu'à quelles bassesses, enfin le nom de Barfleur (ceci est un peu inattendu) définitivement déshonoré. C'en est trop! Jeannine cède; elle suit son mari : « Vous m'achetez pour la seconde fois. — Est-ce que vous valez mieux que moi? — Non, vous êtes dignes de nous, car on a les Juifs qu'on mérite. — Bon gré mal gré, nous sommes du même bateau. — En attendant que nous soyons de la même charrette!... »

Comme on le voit, si M. Guinon a disposé ses personnages en deux camps, ce n'est pas pour flatter les uns aux dépens des autres. Il distribue à chaque troupe des coups, dont quelques-uns portent, et qui sont tous d'une belle violence. S'il s'agissait d'une pièce représentée, on discuterait volontiers les idées de M. Guinon et l'on n'aurait pas grand'peine, peut-être, à faire voir ce que ses gens « du plus grand monde » ont d'excessif, et, si l'on ose dire, de « chiqué. » Mais *Décadence* a été interdite. Et, comme il ne viendra, je pense, à la pensée de personne de supposer que c'est par sympathie pour « les Barfleur », ce ne peut être par intérêt pour les autres. En considérant les Strohmann de M. Guinon, nous aurons donc chance de savoir quelle est la religion d'Etat en ce qui concerne les Juifs. Nous saurons au moins quelle est l'opinion qu'il est défendu d'en avoir, — au nom de la liberté.

Voyons d'abord les caractères généraux de la famille Strohmann. Abraham, Nathan et Rébecca représentent, semble-t-il, avec exactitude les différentes variétés de l'espèce. Ils ont ce trait commun que l'argent, comme il est leur seule raison d'être, est aussi leur seule raison de vivre; c'est en lui que leurs sentiments viennent aboutir. Les passions les plus violentes ne touchent point à ce fonds héréditaire. Ou, pour mieux dire, elles coexistent avec lui. Les Strohmann sont « d'argent », comme on est brun, ou blanc, ou bancroche, et, en outre, ils peuvent être passionnés, sans que leur essence en soit altérée pour cela. C'est ainsi que Nathan, ardemment et sincèrement épris de Jeannine, n'en profite pas moins des relations qu'elle lui apporte pour obtenir je ne sais quelle concession de mines ou de chemins de fer. Ils peuvent être honnêtes (après fortune faite); ils ne peuvent pas être désintéressés... Et peut-être eût-il été bon que M. Guinon nous les montrât aussi en dehors de ce qu'on appelle « les affaires », et portant partout, dans les arts, dans les lettres, voire même dans les sports, cet instinct « pratique » qui est leur nature même... Mais alors, ce n'eût pas seulement été la pièce qui eût été arrêtée. Et M. Guinon aurait passé devant la Haute-Cour.

Un autre trait significatif, c'est, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'« impénétrabilité » réciproque de leur race et de la nôtre. Si Nathan Strohmann déteste les commensaux que son mariage lui a valus, ce n'est pas seulement parce que ceux-ci l'accablent de brocards qui ne sont pas tous d'une grâce extrême; c'est qu'il est irrémédiablement fermé à leur manière de penser, de sentir, et de vivre. Ce malentendu va beaucoup plus loin qu'il ne semble; et il se double d'un autre malentendu que les Strohmann ne peuvent comprendre. Avec leur intelligence en quelque sorte matérielle, il leur semble que, s'étant fait naturaliser, ils sont aussitôt devenus pareils aux Français de toujours. Ils ne comprennent pas qu'on « attende ». Comme si on se conduisait avec une relation de quinze jours ainsi qu'on fait avec un ami de vingt ans! Ils montrent leur état civil, où est écrite la mention « Français »; et ils croient être des nôtres. Ils ne voient pas ce qui crève les yeux de tout le monde, c'est que, si sincères et si loyalistes qu'on les suppose, il est impossible qu'ils aient pour leur patrie, — leur patrie depuis ce matin, — les sentiments instinctifs, spontanés, irrésistibles que nous avons, nous, nous qui sommes Français depuis des siècles, et qui avons été formés par la plus pure moelle française. Joignez que leurs noms mêmes sont faits pour inquiéter, et que, s'ils n'ont pas conservé la nationalité de leurs parents d'outre-Rhin, ils en ont du moins gardé l'accent... A un moment, Nathan conte qu'il copie les vêtements de Chérancé, qu'il a pris son tailleur, son chapelier, son bottier... « Il ne vous manque que ses manières », réplique Jeannine. — Hélas! il lui manque bien autre chose!... Et la belle pièce qu'aurait pu faire M. Guinon, si, au lieu de nous montrer des parvenus escrocs luttant contre des grands seigneurs « décadents », il avait mis en présence un Juif honnête et un Français un peu moins exceptionnel que le prince Enguerrand de Barfleur! C'est alors que la thèse aurait eu de la portée!... Car, enfin, oserait-on hasarder que les « gymnastes du grand monde » sont une minorité, même dans le faubourg Saint-Germain?

Quoi qu'il en soit, il ne semble pas que l'opinion

de M. Guinon sur les protégés de la censure dépasse l'opinion courante, au moins d'après les traits généraux qu'il a donnés à ses personnages. Les traits particuliers sont-ils plus excessifs ? Jugez-en.

D'abord, l'origine des Strohmann. On connaît le grand-père, ce qui n'est déjà pas si mal. Sa nationalité était incertaine; il habitait l'Autriche. Abraham, son fils, fut d'abord colporteur; il se fait marchand de... bien des choses à Alexandrie. On le retrouve à Salonique, puis à Constantinople. Il est fournisseur de l'armée turque pendant la guerre avec la Russie, ce qui ne l'empêche pas, à l'occasion, de céder quelques fournitures aux Russes... « Enfin, profitant des hautes relations qu'il a nouées, il vient se fixer à Paris où il fonde une maison de banque, et il assoit solidement sa situation financière par le coup des mines de l'Empire persan... » A ses Strohmann, M. Guinon donne trois générations de « Français », et on dit qu'il les calomnie !...

Pour les personnages eux-mêmes, l'auteur les définit, sans bienveillance (« Nathan, moins juif de grand chemin, c'est le juif dont la tente est devenue un palais... »); mais songez que celui qui parle a été ruiné par les opérations des Strohmann, et qu'il a payé pour ne pas les aimer. Aussi bien, regardons-les agir. Rébecca Strohmann est austère, irréprochable, et intransigeante; elle a pour le *Goy* le mépris de la « femme forte »; mais elle n'a aucune des petitesses de son mari et de son fils. Quand arrive, minable et loqueteux, un cousin pauvre à Salonique elle le reçoit affectueusement sans souci de ses hôtes aristocratiques. Violente et maladroite, son allemand ancestral lui revient naturellement aux lèvres quand elle est en colère. Et elle laisse échapper certains mots qui trahissent l'intervention du Grand Rabbin dans les affaires de famille. Au demeurant, fruste mais sympathique, parce qu'elle est franche.

Abraham, son mari, semble un peu naïf, en dépit de sa carrière agitée. Quand Nathan propose l'affaire que vous savez au duc de Barfleur, il fait remarquer à celui-ci combien son fils est malin. Et il désire ardemment le mariage Barfleur, parce que, dit-il au duc : « Quand vous serez le beau-père de Nathan, il faudra bien que vous me présentiez dans le grand monde... » Et ceci dénote, avec une ambition ingénue, une inexpérience pleine de candeur.

Reste Nathan. Celui-ci a été analysé avec soin par M. Guinon. Ce qui le caractérise, en outre des traits généraux marqués tout à l'heure, c'est qu'il est « matériel ». Il n'est guère d'autre mot qui puisse le peindre. En toutes choses, il ne considère que le résultat. Il offre au duc le choix entre deux alternatives : ou lui donner sa fille, ou être traîné devant la justice. Et il ne voit pas que cela est abominable. C'était le seul moyen pour lui d'avoir Jeannine; il l'a pris, et sans scrupule, ce moyen n'avait rien de légalement répréhensible.

Il ne comprend pas que le duc et ensuite Jeannine ne se résignent pas aussitôt à la situation; il pense très sincèrement qu'ils devraient l'accepter et en tirer le meilleur parti possible. Car il est puéril de lutter contre l'inévitable. Et, très sincèrement encore, il est étonné quand Jeannine lui jette sa haine à la face. Qu'a-t-il fait, en somme? Une affaire bonne pour tous deux. Ces chrétiens sont extraordinaires; ils n'appellent une affaire bonne que quand elle ne profite qu'à eux seuls. — Et ce « matérialisme », Nathan l'applique également à ce qui le touche. Trompé et abandonné par Jeannine, il dresse spontanément dans sa tête une manière de bilan. Les articles de ce bilan sont : son amour pour Jeannine; le tort qu'un scandale ferait à ses relations, car il comprend que tous ses nouveaux amis le lâcheront aussitôt; et le dommage qui en résulterait pour ses opérations, car ces oisifs, incapables de tirer parti des affaires, sont précieux pour en procurer. Reste la tromperie. Mais elle est accomplie, et à cela il ne peut rien. Il la passe donc simplement par profits et pertes. Il préférerait qu'elle n'eût pas eu lieu. Mais on ne gagne pas toujours. A se fâcher, il compromettrait sa situation mondaine et sa situation financière, et, par-dessus le marché, il se priverait d'une femme qu'il aime, à sa manière. Donc il la reprendra. Et il la reprend, avec autant d'assurance, et aussi peu de scrupules qu'il en a mis naguère pour l'obtenir...

Tout cela, sans doute, n'est ni bienveillant ni même très impartial. Mais le devoir d'un auteur dramatique n'a jamais été, je pense, d'exercer la bienveillance, ni même l'impartialité. Et ce n'est pas de justice que se souciait Molière quand il écrivait *Tartuffe*... La morale de cette histoire, c'est que les dévots étaient moins défendus sous Louis XIV que les Juifs ne le sont par le gouvernement d'aujourd'hui. — De cela, on se doutait un peu, n'est-il pas vrai?

La Comédie-Française donne cette semaine, sur huit spectacles, une heure de classique : *l'École des Femmes;* une pièce sur onze! — En même temps, elle fait annoncer que les comités de lecture sont suspendus jusqu'à la « reprise » de *Chérubin*. Les sociétaires s'étaient trompés, les auteurs doivent attendre!... Mais on risquerait de ne point saisir toute la saveur de la note ci-dessus, si l'on ne se rappelait que pas un des membres de ce comité si absorbé ne joue dans *Chérubin*...

JACQUES DU TILLET.

NOTES D'ART

Le Musée du Mobilier (1).

En commentant son effort pour la reconstitution du mobilier français durant les périodes des XVIIe et XVIIIe siècles, M. Émile Molinier a bien vu et pressenti ce qui pouvait donner prise à la critique, et il s'en est expliqué dans un long et très érudit article (2). Excellente apparaît l'idée maîtresse qui a présidé à cet effort, et tout à fait judicieux le point de vue auquel il s'est placé ; on peut le résumer ainsi : L'ensemble des productions esthétiques d'un temps forme à vrai dire un *tout* complet, dont il est impossible de détacher, d'éliminer une manifestation quelconque sans nuire à l'harmonie, à la perfection de cet ensemble. Pour des yeux qui voient ainsi, les *catégories* n'ont plus de sens : il n'y a pas d'*Arts mineurs* ou plutôt ces arts mineurs, la décoration et l'ameublement, constituent le milieu indispensable, le rehaut essentiel de ceux qui jusqu'alors ont bénéficié d'une faveur trop exclusive : la Peinture et la Sculpture.

Voilà qui est excellemment raisonner : logique d'amateur et d'artiste, pour qui le plaisir esthétique n'est sans mélange que lorsqu'il est complet et harmonieux... et certes on ne peut qu'applaudir à de tels principes de présentation pour la mise en valeur de l'œuvre d'art. Combien de fois nous fut-il donné d'observer, à propos des Salons annuels ou dans les grandes expositions, ce qu'il y a d'inesthétique, de fatigant dans cette accumulation de toiles les unes sur les autres, et si cette année par exemple, le Salon de la Société Nationale nous est apparu tellement supérieur à l'autre, c'est surtout grâce à la présentation des œuvres qui réalise un indiscutable progrès, parce qu'elle se rapproche d'une décoration d'intérieur, autant que le permet la place dont disposent les organisateurs. La contre-épreuve il nous fut donné aussi de la faire, dans les petits musées, comme ce merveilleux *Musée Kums* d'Anvers, trop tôt dispersé, où chaque œuvre de peinture était mise en valeur, rehaussée par la beauté du décor qui l'entourait ; dans certains intérieurs parisiens qui réalisent à ce point de vue l'idéal, car on y sent une entente supérieure des rapports qui doivent exister entre l'œuvre peinte et les objets d'ameublement qui lui donnent sa pleine signification. A cet égard, je pourrais citer tel hôtel ou tel appartement, reconstitution artificielle, sans doute, mais délicieuse, d'un temps qui n'est plus... Et ne faut-il pas que les amateurs de belles choses se tiennent satisfaits ainsi, puisque notre époque s'est montrée décidément inhabile à se traduire dans une forme lui appartenant en propre.

Tel est donc l'idéal de M. Émile Molinier, et l'on ne saurait imaginer plus saine entente de la présentation de l'œuvre d'art, de l'harmonieux accord entre les diverses manifestations du Beau. Mais, de même que la distance est grande de la coupe aux lèvres, il y a loin pareillement d'un tel idéal à la réalisation que l'on nous offre dans ces salles de mobilier récemment ouvertes. Si les *galeries de tableaux* sont par elles-mêmes une chose froide et contraire à la véritable destination de la peinture, puisque toute œuvre d'art doit être envisagée comme un élément de décoration intérieure, une *galerie de meubles* est encore quelque chose de bien plus froid, de bien plus artificiel, de bien plus mort, si je puis dire... et ces nouvelles salles ne sont, il faut bien le reconnaître, qu'une galerie de meubles, un magasin bien présenté, bien astiqué, avec étiquettes et renseignements à l'usage des profanes, mais qui ne donne à aucun degré cette impression d'intérieur que nous notions plus haut. Nul ne s'y trompera et l'organisateur lui-même semble avoir prévu l'objection, puisqu'il prend soin d'y répondre. Il importe peu qu'il ait interverti les rôles, et du principal voulu faire l'accessoire, qu'il ait disposé le long de ces murailles quelques images peintes ou dessinées, ici, un pastel de la Tour, là, une peinture de Van Loo, plus loin, des sanguines et dessins de Pater, de Lancret, de Watteau ; de part et d'autre, des statuettes et des collections de miniatures... il y a dans ces vastes salles je ne sais quoi de glacé, d'artificiel et d'ennuyeux qui communique une impression justement contraire à celle que l'on pouvait en attendre.

Je n'ignore pas la difficulté contre laquelle devait lutter l'organisateur de ce nouveau musée ; lui-même ne les a pas dissimulées, bien que sans doute il n'y ait pas insisté autant que l'on pouvait s'y attendre. D'abord l'*étendue* des salles, qui pour le Louis XV et le Louis XVI sont justement l'opposé de ce qui convient à la plupart de ces jolis spécimens de grâce et d'élégance : les œuvres de Riesener et d'Œben. Ne savons-nous pas par expérience, et pour en avoir vu quelques exemplaires dans leur décor d'origine, les petits appartements de Versailles, que le seul milieu dont elles puissent s'accommoder, ce sont ces petites pièces d'intimité où peuvent être évoquées les figures du temps ? Dans les grandes salles du Louvre elles n'ont plus de sens à vrai dire, n'arrivent plus à constituer un ensemble, et ne sauraient être envisagées qu'*individuellement*, non comme les éléments d'un tout harmonieux. Telle est la première objection et la plus sérieuse. Vient ensuite celle du *Décor* : rien de plus contraire au vrai génie de cet art, à ces bibe-

1. Ce musée a été organisé au Louvre, dans les anciennes salles de dessin, par les soins de M. Émile Molinier.

2. Voir la *Revue de Paris* du 15 mai 1901.

lots, d'un goût exquis — je parle uniquement du XVIIIe siècle, on le comprend — et qui traduisent la grâce et l'élégance d'une époque, que ces plafonds modernes d'un goût si déplorable! D'un tel point de vue je prie que l'on veuille bien considérer la dernière des cinq salles consacrées à cette restitution de l'ameublement et regarder le plafond de M. Carolus-Duran. Je m'abstiendrai de commentaires, car cette œuvre se suffit à elle-même! Évidemment M. Molinier ne pouvait insister sur ce point ; mais il est évident que s'il a le moindre sens du Beau en dehors de ses études particulière, s'il n'est pas seulement un spécialiste du meuble, il a dû cruellement souffrir de voir installer dans un pareil décor les quelques spécimens, qu'il présente au public, de cet art délicat. La dernière objection porte sur la nécessité, quand on organise des salles destinées à de nombreux visiteurs, de mettre les objets à l'abri des familiarités, des indiscrétions d'un public forcément mélangé, et qui aurait une tendance à ne point se contenter de ses sensations visuelles! D'où ces mesures protectrices, barrières isolantes et autres, indispensables, mais du plus regrettable effet.

En somme et pour conclure, il est permis de se demander si ce nouvel aménagement du Louvre réalise un important et décisif progrès. Dans les appréciations qu'il en donne. M. Molinier commente son œuvre avec un lyrisme bien explicable, et l'on ne peut que sympathiser avec cette faiblesse de cœur toute paternelle. Si, cependant, on songe que, pour atteindre à ce résultat, il a fallu faire disparaître la merveilleuse collection de dessins des maîtres qui est une des gloires du Louvre; si, d'autre part, on réfléchit aux lenteurs administratives, au temps qu'il faudra maintenant pour les retrouver disposés en bonne place, peut-être les artistes et ceux qui travaillent au Louvre s'associeront-ils difficilement à cet enthousiasme, et jugeront-il que cette glorification des *Arts mineurs* est payée un peu cher par la disparition de beaux dessins où ils allaient puiser des enseignements et des exemples!

PAUL FLAT.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

Was der Tag mir zuträgt (Au jour le jour) par PETER ALTENBERG (S. Fischer, éd. Berlin).

Peter Altenberg est un poète douloureux et vibrant, passionné de beauté, adorant tout ce qui charme et enivre l'esprit et les sens. Il cherche avec ardeur des impressions nouvelles. Mais, suivant la maxime qu'il a donnée comme épigraphe à son recueil, il ne veut pas garder pour lui l'exquise émotion qu'il a reçue de la vie, ni non plus l'offrir seulement à quelque être aimé; généreux, il la sème magnifiquement autour de lui, la distribue à tous. Seulement, ironique sans le vouloir, ce qu'il trouve n'est souvent qu'une amertume désespérée. Et alors, prêt à chanter le bien, il chante sa tristesse... Il fait toucher aux plaies vives de l'existence, aux meurtrissures imperceptibles de tous les jours, meurtrissures si petites et qui font si mal. Il nous dit que les êtres faits pour se comprendre ne se rencontrent que pour un instant, ou trop tard, ou ne se rencontrent pas du tout... Dans la préface de ce volume, il explique ainsi, d'une manière allégorique, son rôle de poète. Une petite fille avait l'âme douce et tendre. Mais les hommes la lui arrachèrent comme un luxe inutile et gênant, bon pour les reines ou les actrices. La petite fille s'est laissé dépouiller; elle se sent pauvre, pauvre : elle ne peut vivre sans son âme, et elle va la cherchant partout. Elle la demande à la nature, elle la demande aux villes, mais vainement. Alors elle la demande au poète : il la possède cette âme, comme il en possède beaucoup d'autres qui n'ont pu s'épanouir. Il recueille en lui ces âmes de petites bourgeoises ignorantes, de femmes tombées, trahies, de femmes trop belles ou trop laides, et leur donne une splendeur nouvelle. Pitoyable, il veut restituer son âme à la petite fille. Elle refuse. Elle dit au poète : tu rêves, tu souffres et tu pleures pour moi et mieux que moi. Je m'élèverai à toi et redeviendrai moi-même à travers ta poésie... Son âme se développe, superbe et effrayante, et la petite fille honore le poète. Cette note maladive, parfois jusqu'à la perversité, passe comme un souffle dans tous les petits poèmes en prose, les dialogues, les aphorismes de ce délicieux volume. Peter Altenberg reporte sur les choses la tendresse alarmée qu'il a pour les êtres ; ainsi il dit d'un parc sous la neige : Parc d'hiver, doux et apaisant, toi qui renfermes « ce qui fut de la beauté », tu es comme le regard d'une femme vieillie à qui l'on avait souvent murmuré : Sans toi, je ne saurais vivre!... Peter Altenberg est un grand artiste, il a beaucoup vu, beaucoup lu, beaucoup médité. Il a sur ses contemporains et sur l'art des appréciations justes et profondes qui donnent une gravité pensive à sa poésie, à la fois désabusée et ardente.

La maestra bella, par LUIGI DI SAN GIUSTO ROUX et Viarengo, éd. Turin).

C'est d'une maîtresse d'école qu'il s'agit; riche de sa seule beauté et de sa jeunesse, Enrichetta ne devrait pas se faire d'illusions : sa qualité d'enfant illégitime dont la mère est morte et dont le père l'a abandonnée, aurait dû lui apprendre la méchanceté de la vie. Mais elle a une âme d'idéaliste et veut quand même

croire au bien. Dans la petite ville de province où le sort l'a jetée, elle est momentanément adorée pour son charme. Un jeune avocat voudrait l'épouser, mais elle l'écarte pour ne pas faire souffrir une autre jeune fille éprise de lui. Luigi, riche propriétaire, devient amoureux d'elle, mais elle sait qu'il a une maîtresse dans le village et qu'il a aussi un petit enfant. Enrichetta, tout en aimant Luigi, fait tous ses efforts pour qu'il ne se détache pas de la naïve paysanne qui s'est donnée à lui avec une si belle candeur. Elle se fiance donc à un maître d'école, pauvre comme elle. Elle veut se persuader qu'elle est heureuse, mais elle s'aperçoit à temps que son fiancé est vil et fourbe. Comme le vieux comte Mariani s'éprend d'elle à son tour, Enrichetta l'épouse, satisfaite de trouver une protection sûre et se sentant, par sa grande beauté, droit au luxe et à la puissance. Mais au bout de quelques années, elle apprend que Luigi est libre, que nul lien ne le retient plus et qu'il l'aime plus que jamais. Elle n'a pas la force de lutter contre cet amour et s'abandonne à sa passion avec une sublime imprudence. Le comte Mariani est avisé de cette liaison. Dans son orgueil de patricien, il répudie la femme infidèle. sans même s'inquiéter de savoir qui était l'amant. Enrichetta, abandonnée de tous et de Luigi tout le premier, tombe gravement malade. Le comte Mariani consent à la revoir une fois: il lui annonce que la fille qu'il avait eue d'un premier mariage, Isabelle, est fiancée. — A qui? demande Enrichetta. — A Luigi, répond le comte, avec indifférence... Enrichetta meurt sans avoir parlé, tuée par le désespoir et le dégoût. Ce roman, dénué d'une grande profondeur psychologique, impressionne pourtant par la tristesse réaliste dont il est plein. Le personnage d'Enrichetta, spontanée et généreuse, est très vivant; celui de Luigi, au contraire, est effacé. L'auteur semble être un pessimiste sombre que hante l'éternelle cruauté de la vie. On le sent agacé des manies rapaces et ambitieuses de la majorité des êtres. Volontairement il leur a sacrifié une femme d'élite, et il a construit sur la défaite de celle-ci le bonheur de ceux qui ne la valaient pas.

Vospominania, statii i pisma (Souvenirs, articles et lettres) par Répine. Eugène Tilé, éd., Pétersbourg.

Répine, le grand peintre russe, vient de réunir en un volume des souvenirs autobiographiques, des notes de voyage et des réflexions sur l'art. Ce livre est riche de faits intéressants et plaît par sa sincérité. Il donne un rapide aperçu de l'évolution subie par la peinture russe à partir des années 60 du siècle dernier. A cette époque « les jeunes », puisque tout les frondeurs en art sont « des jeunes », tentèrent de s'affranchir du genre académique, pompeux et sec, qui était seul admis. Ce fut une lutte des élèves intelligents de l'Académie de peinture, de ceux qui voulaient introduire du réalisme sain et franc, une note nationale caractérisée, contre les professeurs épris des poncifs, hostiles à toute innovation. La victoire fut lente, mais elle se manifesta par la fondation, en 1872, des « expositions ambulantes », nettement opposées aux expositions académiques. Pourtant un autre fléau sévissait : sous la poussée violente des idées sociales, dans l'ardeur des réformes, l'idée de l'art pur perdit sa valeur. Les tableaux n'étaient bons que par ce qu'ils exprimaient. Une tendance prosélytique et utilitaire dura longtemps ; elle se manifesta avec force chez le peintre Gué, l'ami et le disciple de Tolstoï, elle assujettit un moment Répine lui-même; elle est perceptible encore aujourd'hui chez beaucoup de peintres. De ses nombreux voyages à l'étranger, Répine garde une admiration très mitigée. Il aime et sent profondément Bœcklin, dont il trouve l'œuvre savoureuse, mais naïve et gauche. Il est sévère pour la France: Puvis de Chavannes n'a touché en lui aucune fibre. Dans ses tableaux volontairement simples, imprégnés d'âme, Répine ne voit qu'une mysticité débile. Degas lui paraît prétentieux et l'admirable Monet « ramolli » ! Pour critiquer Frédérik il a des mots drôles. Les corps d'enfants que ce peintre accumule dans ses toiles, semblent à Répine gonflés et préservés dans de l'esprit-de-vin. En général, on voit mieux ce qui lui déplaît que ce qui le charme. Devant certaines toiles qu'il réunit sous le nom de décadentes, un effarement le saisit. Pourtant il admet qu'on trouve parfois chez ces décadents l'expression très juste d'un sentiment artistique, il prend son parti de l'existence de ces peintres saugrenus, pourvu que, leur besogne utile de révolutionnaires accomplie, ils disparaissent à jamais et cèdent la place à des artistes plus scrupuleux et plus raisonnables. Les préférences de Répine vont directement à la Russie. Il prédit à ses compatriotes une place glorieuse dans le concert universel des artistes et leur conseille, s'ils veulent encore imiter leurs confrères occidentaux, de ne le faire qu'avec beaucoup de discrétion et de rester essentiellement russes. Il est difficile d'accepter en bloc les idées de Répine et surtout ses critiques de l'art étranger, mais son souci de l'originalité de la peinture russe est louable et dénote un esprit indépendant et clairvoyant.

IVAN STRANNIK.

FRANCE

Werther le Juif, par L. Jacobowski (Schleicher).

Ce roman, que viennent de traduire Mlle H. Rynenbroeck et M. A. de Rampan, sans être un chef-d'œuvre accompli, est cependant un assez beau livre, à force

d'émotion sincère, de vérité, de sympathie généreuse. C'est l'histoire d'un pauvre garçon dont le grand malheur est d'être juif. Non seulement il doit à ce fait des mépris, des injustices, des insolences, des humiliations pénibles; mais il se torture lui-même, devenant ombrageux, orgueilleux tout ensemble et craintif. Pour protester contre les calomnies, ou les médisances, qu'on colporte contre sa race, il s'est fait un très haut idéal d'honneur, d'honnêteté scrupuleuse. Il est idéaliste; il est intransigeant. Toutes ses qualités, ses vertus même se tournent contre lui. Il devient, dans toute sa vie, dans son amour, le type même de la malechance... L'histoire de Werther le juif est douloureuse et dramatique; les épisodes en sont bien liés, distribués avec goût pour que l'impression croisse d'intensité jusqu'au dénouement. En outre, on trouvera dans ce roman très simple et véridique une intéressante peinture de la société germanique.

Paysages, par André Dumas (Lemerre).

M. André Dumas a certainement subi l'influence de Sully Prudhomme, mais un peu celle aussi de Verlaine, et l'une tempère l'autre; la personnalité de l'auteur apparaît néanmoins dans les meilleures pièces de ce petit recueil, celles qui sont le plus exactement conformes au mot d'Amiel, cité en épigraphe par M. Dumas : « Un paysage quelconque est un état de l'âme. » Ces descriptions ne sont pas de secs inventaires de la réalité, ni non plus de lyriques épanchements d'un poète trop expansif qui communique aux choses environnantes sa tristesse ou sa joie. Mais l'art très agréable de M. Dumas consiste à peindre ses paysages comme animés d'une vie qui leur est propre et tels que si leur gaieté, leur calme, leur sérénité leur appartenait vraiment, manifestait leur âme réelle, sa douceur et son émoi.

Le village, là-bas, sur le bord du coteau,
Sourit dans l'air du soir avec ses maisons blanches,
Et dresse vers les cieux, parmi les hautes branches,
Le clocher d'une église et la tour d'un château.

Transparence du ciel! Sérénité de l'heure!...
Seule un peu de fumée ondule à l'horizon.
Un mince filet gris sort de chaque maison,
Comme pour révéler sa vie intérieure...

Et, dans la douce paix que chaque nuit ramène,
Le village, noyé par l'ombre, disparaît
Et je vais partir seul, plein du vague regret
De rester étranger à tant de vie humaine.

M. Dumas obéit aux règles de la versification parnassienne, et c'est pour cela qu'il est obligé, parfois, à des fantaisies orthographiques comme celles-ci qui pourraient prêter à de faciles badinages :

[illegible]
Dont seuls connaissent la douceur
Les orphelins sans grande sœur
Et les poètes sans maitresses.

Comme *caresses* était au pluriel et *douceur* au singulier, il a bien fallu qu'une seule *grande sœur* fût attribuée aux orphelins, mais en revanche plusieurs *maîtresses* aux poètes, — tandis que, à d'autres égards, le contraire eût été plus louable...

Gouverneur de Princes, par M. de Chabreul (Calmann-Lévy).

Ce « gouverneur », c'est Mme de Genlis; mais l'ouvrage de M. de Chabreul, bien que lui étant spécialement consacré, contient aussi l'histoire des princes royaux dont l'éducation fut confiée à cette femme éminente. Mme de Genlis avait la vocation de la pédagogie. Toute jeune encore, presque enfant, assise sur la terrasse du château paternel, elle regardait les petits garçons du village occupés à couper des joncs. L'idée lui vint bientôt de leur donner des leçons, de leur enseigner de son mieux tout ce qu'elle savait, « le catéchisme, quelques vers des tragédies de Mlle Barbier, les principes de la musique... Appuyée sur le mur de la terrasse, raconte-t-elle dans ses *Mémoires*, je leur donnais ces belles leçons le plus gravement du monde... Mes petits disciples, rangés au bas du mur, au milieu des roseaux et des joncs, le nez en l'air pour me regarder, m'écoutaient avec la plus grande attention, car je leur promettais des récompenses et je leur jetais, en effet, des fruits, des petites galettes et toutes sortes de bagatelles. » Mme de Genlis mourut âgée de plus de quatre-vingts ans. Cette remarquable institutrice avait été, dans sa jeunesse, très jolie et très spirituelle, et, lors de son entrée à la cour du Palais-Royal, les mauvaises langues prétendirent que le duc d'Orléans fut frappé de sa beauté charmante; M. de Chabreul nous affirme qu'en tout cas, Mme de Genlis n'eut rien à se reprocher... On peut trouver encore une étude assez intéressante sur Mme de Genlis dans un volume de M. Louis Chabaud, que vient de publier la librairie Plon : *Les précurseurs du féminisme* (Mme de Maintenon, Mme de Genlis, Mme Campan).

André Beaunier.

Memento. — Chez Plon, *Un diplomate français à la cour de Catherine II*, 1775-1780, journal intime du chevalier de Corberon, chargé d'affaires de France en Russie, publié d'après le manuscrit original, avec une introduction et des notes, par L.-H. Labande, 2 vol. — *La vie de la Mer*, par André Petitcolin. — Chez Lemerre, *Perversités*, par Maxime Formont. — Chez Ollendorff, *Remarques et pensées*, par Eugène Marbeau, avec une préface de Sully Prudhomme (édition revue). — Chez Nathan, *Le lycée moderne ou la solution pratique de la question de l'Enseignement secondaire*, par « un ancien répétiteur et professeur de l'Université ».

LETTRE PARLEMENTAIRE

Voilà trois vendredis consécutifs que nous consacrons à l'Algérie et il n'y a pas de raison pour que ça finisse, tant que les députés de ce doux pays n'auront pas tous défilé à la tribune.

Après M. Morinaud, après M. Thomson, M. Marchal nous a donné une conférence intéressante émaillée des faits divers les plus passionnants.

Certes, la question algérienne est grave, plus grave même qu'on ne semble le croire à la Chambre.

Malheureusement, les orateurs semblent avoir un autre but que celui de défendre les intérêts généraux de la colonie qu'ils représentent. Ils ont fait de l'interpellation actuelle le champ clos où ils se donnent du fer avant la grande bataille de 1902. Leurs harangues contradictoires sentent plutôt le branle-bas électoral que le souci de l' « insécurité » de l'Algérie.

D'ordinaire, au cours d'un grand débat, un courant d'opinion se forme sous l'empire de la persuasion consciente ou de quelque hallucination collective. Ici rien de pareil. Nous comptons les passes d'armes aussi passionnées que celles de M. Laberdesque et de M. Régis, et à chaque reprise l'avantage semble passer d'un adversaire à l'autre.

Comment d'honnêtes et scrupuleux représentants du peuple se feront-ils une religion lorsque M. Drumont aura jeté un peu plus de pétrole enflammé sur la discussion en évoquant les récents événements d'Alger, alors que nous ne savons plus aujourd'hui si à Margueritte ce n'est pas le lapin qui a commencé?

Il est clair que l'Algérie est malade. La fièvre qui la ravage révèle la plaie secrète qu'elle porte aux flancs et que nous n'aurons pas le courage de débrider largement parce que ses enfants Français sont divisés contre eux-mêmes et ne savent même pas s'unir pour porter le coup de bistouri nécessaire.

L'un dénonce éloquemment le mal juif, l'autre, le mal indigène; celui-là le danger d'une administration fossile, celui-ci le péril d'une administration trop combative; l'un s'écrie: *Caveant consules!* l'autre affirme, comme disait Tocqueville en 1847, « que la domination algérienne est paisible et la colonisation rapide ».

Aussi, pendant que M. Marchal nous captivait par le récit du « viol dans le mariage arabe », un député d'extrême gauche réunissait-il tous les suffrages de couloir en proposant, pour mettre d'accord les députés de l'Algérie, la suppression de sa députation.

* * *

Le moyen est peut-être un peu radical.

Avouons que nos aimables collègues d'outre-mer abusent des meilleures choses, et qu'ils font en ce moment une belle réclame au projet de notre ami M. d'Estournelles de Constant tendant à la suppression de la députation coloniale.

En 1898, la proposition d'Estournelles sembla paradoxale, mais elle a fait son chemin, et si, comme conclusion au débat sur l'Algérie, il la présentait de nouveau, elle rallierait sinon la majorité du moins une minorité fort respectable.

Il ne s'agit évidemment pas de question de personnes. Les députés coloniaux jouissent tous des sympathies de leurs collègues et, en demandant leur tête, M. d'Estournelles désire uniquement marquer la nécessité d'orienter la France vers une organisation coloniale nouvelle.

Les grands pays coloniaux nous ont donné l'exemple de la voie à suivre.

L'Espagne et le Portugal sont les seuls pays, avec la France, dont les possessions lointaines aient des représentants aux parlements métropolitains. Chacun sait comment cela leur a réussi. Leurs colonies périclitent et les plus belles se détachent de la mère patrie comme les perles d'un collier dont le joaillier, pour trop la serrer, a brisé l'attache.

Au contraire les colonies anglaises et hollandaises, qui prospèrent et se développent avec l'exubérance des végétations tropicales, n'ont ni députés ni sénateurs. Elles pratiquent le régime de la plus large autonomie et récemment encore l'Australie vient d'être dotée d'une constitution lui donnant l'indépendance et ne laissant subsister que le cordon ombilical de l'intérêt entre elle et l'Angleterre.

Notre manie centralisatrice, cette habitude invétérée de tout ramener à Paris qui conduit la France à la paralysie par la congestion cérébrale, nous a emprisonnés dans le premier système. Aussi jusqu'à ce jour avons-nous fait du Pavillon de Flore la pépinière où viennent reprendre sève, à côté de quelques administrateurs compétents, les déracinés de la politique et les fruits secs de la littérature et du journalisme. Cette culture d'exportation a fait naturellement de nos colonies le jardin potager du fonctionnarisme.

Seule peut-être entre toutes nos colonies, la Tunisie a pu, grâce à la fiction du Protectorat, échapper à la politique et éviter les luttes électorales malgré un dangereux voisinage.

Elle a volé de ses propres ailes, tandis que l'Algérie n'a pu, pendant longtemps, quitter la volière où elle recevait la becquée. Elle s'est offert un budget en équilibre, en payant de sa bourse magistrats et fonctionnaires et en accomplissant sur ses propres ressources de magnifiques travaux comme le port de Tunis et celui de Bizerte.

Les colonies qui ne cultivent que la subvention et les crédits supplémentaires, qui aspirent à vivre de notre sang comme les parasites sur une chair tendre, se trouvent heureuses de notre régime.

Celles au contraire qui sentent s'affirmer en elles la puissance vitale comme l'Indo-Chine et Madagascar, certaines de grandir d'autant plus vite qu'on les embarrassera moins de lisières et d'appareils orthopédiques, marchent comme la Tunisie dans la voie libératrice et aspirent à l'autonomie.

* * *

Pour préparer cette autonomie, le premier câble à couper est celui de la représentation coloniale.

Il est nécessaire, pour ne pas trop s'effrayer de cette opération, de se souvenir comment la représentation coloniale fut créée.

Nos vieilles colonies prirent sur elles de solliciter en 70-71 un décret de la Défense nationale rétablissant les sièges électoraux supprimés en 1852 et en créant de nouveaux. Elles envoyèrent des représentants au parlement et le droit leur en fut confirmé par la loi constitutionnelle du 24 février 1875, complétée par la loi organique du 30 novembre.

Cette incorporation politique des colonies ne fut précédée d'aucune étude préparatoire sérieuse. C'était une sorte de génération spontanée.

Le droit des colonies, qui ne supportent pas nos charges fiscales, de contribuer à l'établissement de notre budget et à l'élaboration de nos lois, est assurément contestable. Ce qui ne l'est pas, c'est l'illogisme qu'il y a à appliquer ce même régime à la France et à des contrées éloignées différentes de civilisation et d'intérêt, que rien n'a préparées à un état politique auquel nous sommes parvenus à travers les lentes étapes de l'histoire.

Et en fait, n'est-ce pas un péril que de laisser noyer comme à la Guadeloupe et à la Martinique l'infime minorité de l'élément français sous les écrasantes majorités indigènes? N'est-ce pas parfois faire naître non des pensées d'autonomie locale, mais de plus complète indépendance que de permettre aux vagues aspirations de ces majorités de se préciser et de s'incarner?

Dans certaines colonies où l'élément indigène n'a pas pris corps et où ses forces sont restées éparses, c'est une autre musique. Trois ou quatre courtiers électoraux sont les maîtres incontestés de l'élection avec quelques centaines de fonctionnaires. C'est alors le servilisme électoral dans ce qu'il a de plus absolu.

Combien pèsent devant le flot de ces bulletins illettrés ceux des malheureux colons qui fléchissent, sous le poids des taxes et sont astreints à toutes les obligations des citoyens français?

Le rapport sur l'élection du Sénégal après la consultation de 1898 indique comment se décompose la liste électorale fantaisiste grossie à plaisir pour donner plus de poids à l'élu. Elle comprend 600 à 700 blancs, 400 mulâtres et 8000 noirs. « La majeure partie des électeurs noirs, dit le rapport, ne comprennent ni ne parlent la langue française. Ils exercent leurs droits de citoyen *sans se rendre compte de ce qu'ils font*, les opérations électorales les laissent indifférents et ils ne songeraient jamais à réclamer leur inscription sur les listes électorales si d'autres habitants, plus intéressés qu'eux à exercer leur action, *ne les suppléaient* dans toutes les phases de leur vie de citoyens. »

Aux Indes, le pays des Mille et une Nuits, c'est plus fantastique encore.

Le compte rendu de la séance de la Chambre du 11 juillet 1898 indique que l'élection législative s'y fait par une sorte d'opération du Saint-Esprit.

D'obscurs intermédiaires font toute la besogne et point n'est besoin d'avoir passé la mer Rouge pour représenter les frères de Lakmé.

Il a été constaté à la tribune que « les élections aux Indes ne dépendent pas du tout de la volonté des électeurs ».

Ces électeurs comprennent :

Indigènes non soumis à nos lois, ne parlant pas notre langue, ignorants de nos mœurs.	72838
Indigènes acceptant les règles de notre Code civil.	3193
Électeurs Français ou Européens.	569
Total.	76600

Quelle masse à remuer et quelles campagnes électorales s'il fallait conduire ce troupeau à la salle de vote!

Heureusement on a simplifié la cérémonie. Les électeurs ne votent pas. Les entrepreneurs d'élections se chargent de ce soin.

C'est ainsi que dans une élection un spectateur impartial ayant eu la constance de rester à la porte de la mairie pendant tout le cours des opérations électorales, vit entrer en tout 9 personnes. Le soir il y avait plusieurs milliers de bulletins dans l'urne.

... Et les députés de l'Inde votent la paix ou la guerre! Ils ont en mains la clef du coffre-fort des contribuables!

Assurément le régime électoral en Algérie est tout différent et beaucoup plus sérieux. Cependant, là comme ailleurs, surtout par suite du décret Crémieux, les représentants malgré leur bonne volonté ne peuvent échapper aux exigences d'une situation anormale dont les débats actuels montrent le danger.

*
* *

A l'organisation actuelle ne serait-il pas préférable d'étendre les pouvoirs des assemblées coloniales et de donner à chacune d'elles des délégués à un Conseil supérieur des colonies vivant et agissant, et non uniquement destiné à faire des rentes aux délégués, comme celui qui est censé fonctionner actuellement?

Cette assemblée étudierait à côté du Parlement les réformes utiles, les projets intéressants, et les représentants de chaque colonie auraient le droit d'être entendus par les Chambres lors de la discussion des questions intéressant leurs mandataires.

Il faudra bien y venir, ou bien il faudra aggraver le mal qu'a signalé M. d'Estournelles, car certaines des colonies qui n'ont pas de députés protestent, et après tout n'ont-elles pas raison? Le système actuel semble les placer en état d'infériorité en face des colonies dotées d'une représentation. Pourquoi refuser son représentant à la Nouvelle-Calédonie? Et pourquoi la Tunisie, le Tonkin, Madagascar, le Dahomey, la côte des Somalis, Tahiti, Nossibé, Mayotte et les Comores n'auraient-elles pas le leur? Nous ne voyons guère dans nos possessions que l'île de Kerguelen qui ne puisse s'offrir ce luxe dangereux, et cela pour une bonne raison, c'est qu'elle est inhabitée.

Si c'est à cette détermination que le Parlement s'arrête, il faudra aller jusqu'au bout, nous faire siéger à Mustapha et décréter que désormais la France sera un département de l'Algérie.

ÉTIENNE CLÉMENTEL,
Député.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Notes et Choses.

M. Giulio Bonola publie à Milan, chez Cogliati soixante et onze lettres de Manzoni et de Rosmini. Cette correspondance ne renseigne pas seulement sur l'amitié qui unissait les deux grands hommes, elle constitue un document de grande valeur historique, à cause des révélations qu'elle offre sur les dessous de la vie intellectuelle en Italie, de 1830 à 1860.

L'éditeur Macmillan enseigne à l'univers combien il a vendu d'exemplaires des œuvres de Rudyard Kipling jusqu'au 1er janvier 1901, et il en résulte que Kipling est moins demandé que Sienkiewicz, mais plus que le Georges Ohnet. Des treize volumes publiés, on a écoulé 478 000 exemplaires. Les plus en vogue sont *The Day's Work* (56 000), *The Jungle Book* et *A Fleet in Being* (chacun 55 000), *Plain Tales from the Hills* (48 000), et *The Light that failed* (44 000).

Le 3 novembre prochain, la ville de Catane célébrera solennellement le centenaire de la naissance de Bellini. Le programme comporte notamment la publication d'un volume de souvenirs, qui sera intitulé : *Omaggio a Bellini*, et dont le texte a été demandé à la collaboration de tous les Italiens éminents qui ont connu le compositeur. Puis il y aura un concours musical; un diplôme d'honneur, une médaille d'or et deux médailles d'argent seront attribués à chacun des morceaux suivants : un quatuor pour instruments à cordes, une romance avec accompagnement de piano et une composition quelconque (caprice, nocturne, fantaisie, etc.) pour le piano, à deux ou à quatre mains.

Le général von Verdy du Vernois, qui a joué en Allemagne un rôle si important, continue la publication de ses *Souvenirs*. Le nouveau volume qui vient de paraître à Berlin, chez Mittler et fils, a trait à la campagne de 1866. L'auteur appartenait à l'état-major général du corps d'armée placé sous les ordres du kronprinz Frédéric. Il raconte Sadowa et trace d'intéressants portraits des personnalités qu'étaient alors Guillaume Ier, Bismarck, de Moltke le futur Frédéric III, Blumenthal, etc.

L'Outragée, scènes de la vie dans la Venezia giuliana (lisez : autrichienne), roman de M. Giuseppe Marcotti, produit une petite révolution parmi les nombreux Italiens sujets de S. M. François-Joseph. Le parquet de Trieste a mis le livre sous séquestre pour des motifs ainsi formulés : excitation à la haine contre la nationalité slovène; excitation à la haine contre le clergé catholique; offenses à la majesté souveraine de l'empereur et roi; perturbation de la tranquillité publique; attaques contre l'unité de l'Empire. L'auteur et l'éditeur affirment que pas une de ces accusations n'est justifiée, et ils vont, paraît-il, plaider jusqu'à épuisement de juridictions.

La loi est-elle faite pour le peuple, ou pour les avocats? Telle est la question que M. le juge Emden se pose dans le *Nineteenth Century*. L'auteur penche naturellement dans le premier sens. Il affirme que par tous pays il y a trop d'avocats, proportionnellement à la population, au nombre des procès, et à l'effectif des autres professions dites libérales. Il ne voit que deux remèdes possibles : simplifier la législation, surtout en ce qui concerne la procédure, et répandre les notions juridiques par l'enseignement dans les écoles de tous degrés, et aussi par l' « extension universitaire » (cours d'adultes, universités populaires, etc.). Il croit que de la sorte ira sans cesse en augmentant le nombre des gens qui pourront se dispenser d'avoir recours aux avocats. Alors cette profession sera de moins en moins recherchée, et elle finira par ne plus compter qu'un minime contingent de « techniciens », tous d'une valeur réellement exceptionnelle.

Sir William Martin Conway vient d'être élu à une chaire d'histoire de l'art à l'université de Cambridge, et c'est un gros événement dans le monde intellectuel d'outre-Manche. Le nouveau professeur, né en 1856, est fils d'un chanoine de Westminster. Il a fait ses études à Repton, puis à Cambridge. C'est l'un des plus anciens conférenciers des universités populaires; il fonda l'enseignement de l'histoire de l'art dans les œuvres d'*University Extension* de Liverpool. Il n'est connu à l'étranger que comme l'un des plus fanatiques globe-trotters de ce temps, et surtout le plus valeureux des ascensionnistes. Chacune de ses explorations nous a valu un livre de grande valeur : « ascensions et explorations dans les Himalayas du Karakoram (1894); les Alpes d'un bout à l'autre (1895); la première traversée du Spitzberg (1897); en ski et en traîneau sur les Glaces Arctiques (1898) ». D'autre part, il a publié un volume sur Reynolds et Gainsborough (1886), un autre sur les Primitifs Flamands (1887), un autre sur Albert Dürer écrivain (1889), etc. Il est président de la Société des Auteurs, membre de celle des antiquaires de la *Royal Geographical Society*.

M. William A. Coffin, directeur des beaux-arts à l'Exposition Pan-Américaine de Buffalo, constate, dans un rapport spécial, que sa section comprend 650 exposants; y compris les graveurs, les architectes, etc. C'est presque autant qu'au Salon. Le ca-

talogue comprend près de 1 600 numéros, dont 900 toiles, aquarelles ou pastels. La contribution du Canada est plus importante qu'on ne s'y attendrait : 125 peintures et 7 sculptures.

The Evolution of Immortality, par S. D. Mac Connell, — New-York, chez Macmillan. A grand renfort de théologie, l'auteur soutient une thèse curieuse, et qu'il assure en conformité parfaite avec les enseignements des textes sacrés et des Pères de l'Église. Selon lui l'immortalité est une qualité comme une autre, l'âme ne l'acquiert qu'à la suite d'une longue et pénible évolution. Actuellement, il n'y a peut-être guère plus de quelques centaines d'être humains dont l'on puisse croire que leur âme sera immortelle; quant aux humains décédés en bas âge, aux mort-nés, et d'autre part à ceux dont l'existense physique est abolie brusquement (guillotinés, tués à la guerre, assassinés, écrasés par un train, etc.), M. Mac Connell ne peut croire que leur âme leur survive.

Régions inexplorées. — Un rapport du consul des États-Unis à Stratford (Canada) constate qu'il existe dans le Dominion, abstraction faite de l'archipel arctique, 954 000 milles carrés que jamais aucun voyageur, n'a encore parcouru, et dont les cartes ne peuvent être considérées que comme hypothétiques : c'est plus du tiers de la superficie totale du pays. Le plus vaste des espaces inexplorés est celui qui est limité par la Black's River, les lacs de l'Esclave, Athabasca, Hatchet et Reindeer, le fleuve Churchill et la baie d'Hudson. Il y a là bien plus de milles carrés que n'en contiennent les Iles Britanniques.

La *Tribune* de New-York et le *Times* de Washington enregistrent la disparition d'une colonie religioso-communiste fondée dans le Texas, à Shelam, par un dentiste médium et auteur d'un livre, *Oashpe*, qu'il déclarait avoir écrit sous la dictée des esprits ; c'était un *codex* religieux, moral, pédagogique, économique et administratif, etc., destiné à fixer la législation de la nouvelle Icarie. Au sein de celle-ci on ne s'habillait que d'un pagne et on était végétarien. L'amour était libre. Les enfants s'élevaient tout seuls, les parents ne se reconnaissant aucun droit de leur imposer aucun précepte. La colonie ne comprit jamais plus de deux cents habitants.

Transcript, de Boston, annonce le projet de constituer à New-York un musée national des Beaux-Arts. Le président Mac Kinley se déclare disposé à lancer un message pour inviter le Congrès à voter des fonds, et plusieurs richards yankees ont promis des dons, non seulement d'argent, mais de toiles et de statues. Le Comité d'initiative comprend MM. Whistler et Sargent.

Il y a trop de lapins en Australie. Il y a trop de chiens dans le Tennessee. Le *Commercial Appel*, de Memphis, le *News and Courier*, le *Literary Digest*, de New-York, commentent une loi que vient de voter la législature de cet État, et en vertu de laquelle « il est illégal, de la part de toute personne possédant un chien, de permettre que celui-ci aille par les voies publiques ». On immolera donc impitoyablement désormais, là-bas, tout chien rencontré sans son maître.

S'il faut en croire une information du *Herald*, l'Opéra métropolitain de New-York a engagé, pour l'hiver prochain, la plupart des étoiles du monde : Mmes Emma Calvé, Gadski, Suzanne Adams, Schumann-Heink, Louise Homer, Carrie Bridewell, Fritz-Scheff. Et il y a des pourparlers avec Mmes Emma Eames, Nordica, Ternina, Sembrich et Bréval.

Du côté masculin : MM. Saléza, Salignac, Dippel, van Dyck, Tamagno, Alvarez, et peut-être MM. van Rooy et Édouard de Reszké.

Dans le *Century Magazine* (New-York), attachante étude de M. A. L. Frothingham sur l'exhumation de la ville de Priène, qui faisait face à Milet sur les bords du golfe de Lathmos ; les alluvions du Méandre se chargèrent de mettre d'accord les deux rivales, en les éloignant peu à peu de la mer l'une et l'autre. C'est en 1868 que Pullan fit dégager les ruines du temple dédié par Alexandre le Grand à Athénè Poliade, et construit par Pizios, déjà auteur du fameux mausolée de Halicarnasse. Grâce aux fouilles commencées en 1895 par MM. Humann et Kekulé, on connaît maintenant Priène mieux que Pompéi, puisqu'on la connaît tout entière. Les travaux les plus récents ont achevé de rendre à la lumière le théâtre et l'*ecclesia* (forum).

Dans la *España moderna* du 1er juin, étude de Juan Pérez de Guzman sur Lorenzo Daniele, dramatiste originaire de Naples, venu à Madrid pour apprendre l'italien aux « Sérénissimes Infants », fils de Charles III, et tué par les Français lors de l'insurrection du 2 mai 1808. Il avait alors près de quatre-vingts ans. On avait joué de lui, en 1782, un drame en trois actes et en vers, écrit en collaboration avec Alonso Antonio Quadrado et Fernandez de Anduga, sur commande de la municipalité de Madrid, et pour un gala offert au comte d'Artois. Titre : *La Toma del Castillo de San Felipe por las Armas españolas.*

R. Candiani.

Paris. — Imp. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints Pères. — 1896. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI.

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 25. 4e SÉRIE. — TOME XV. 22 JUIN 1901.

LA VIE ET LA DOCTRINE DE JÉSUS (1)

I

Dans son enfance, Jésus appelait Dieu son Père.

En ce temps vivait en Judée le prophète Jean. Il annonçait la venue de Dieu sur la terre. Il disait que si les hommes changeaient leur genre de vie : s'ils se traitaient en égaux, ne s'offensaient pas, mais s'entr'aidaient les uns les autres, Dieu descendrait sur la terre, et son Royaume s'y établirait.

Jésus, ayant entendu cette prédication, se retira dans le désert pour y méditer sur le sens de la vie et sur le rapport entre l'homme et le principe infini de toutes choses, appelé Dieu. Jésus reconnaissait pour son Père ce principe infini, que Jean nommait Dieu.

Après être resté pendant plusieurs jours dans le désert, sans nourriture et souffrant de la faim, Jésus songea :

« Je suis le fils d'un Dieu tout-puissant, je dois donc être aussi puissant que Lui. Mais voici que j'ai faim, et cependant ma volonté ne peut me procurer du pain; donc je ne suis pas tout-puissant. »

Et aussitôt après, il se dit :

« Je ne puis transformer des pierres en pain, mais je puis m'abstenir de manger du pain. Donc, si je ne suis pas tout-puissant par ma chair, je le suis par l'esprit : je veux vaincre ma chair. Donc je suis fils de Dieu, non pas en chair, mais en esprit. »

« Dès lors, si je suis son fils par l'esprit, — dit-il encore, — je puis me dépouiller de ma chair et la détruire. Mais, — objecta-t-il, — mon esprit est né enveloppé de chair. Telle a été la volonté de mon Père; et je ne puis contrevenir à sa volonté. »

« Ainsi, puisque tu ne peux satisfaire aux désirs de ta chair, ni la dépouiller, — se dit-il encore, — tu dois être à son service et jouir de toutes les satisfactions qu'elle te procure. »

A quoi il objecta de nouveau : « Je ne puis satisfaire aux désirs de ma chair et je ne puis la réduire, mais ma vie est toute-puissante par l'esprit de mon Père; ma chair doit donc servir l'esprit seul, — mon Père. »

Et, s'étant convaincu que la vie de l'homme dépendait de l'esprit du Père, Jésus quitta le désert et se mit à prêcher sa doctrine.

Il disait que l'esprit était en lui, que désormais le ciel était ouvert, que les forces célestes s'étaient unies à celles de l'homme, qu'une vie infinie et libre commençait pour tous et que tous les humains, si malheureux qu'ils fussent, pouvaient être heureux.

II

Les Hébreux, qui se considéraient comme orthodoxes, vénéraient un Dieu extérieur, créateur et maître de l'univers. Selon leur doctrine, ce Dieu avait passé avec eux une convention : il leur avait promis sa protection, tandis qu'eux lui avaient promis de le vénérer; et la principale clause de cette convention était d'observer le Sabbat.

Mais Jésus dit :

1. La lettre que Léon Tolstoï a écrite en réponse à son excommunication par le Saint-Synode, a attiré spécialement l'attention sur les conceptions philosophiques du grand penseur. Nous avons l'honneur de publier aujourd'hui une étude inédite qui résume les idées du comte Tolstoï sur la religion, ou sur la morale, ce qui est tout un pour lui.

« Le Sabbat est une institution humaine. L'homme, vivant par l'esprit, vaut mieux que tous les rites extérieurs. L'observation du Sabbat, comme tout hommage extérieur à Dieu, est mensongère en elle-même. Pendant le Sabbat, on ne doit rien faire. Or, une bonne action doit être accomplie en tout temps, et si le Sabbat y met obstacle, il devient mensonge. »

Une autre clause de la convention entre Dieu et les Hébreux orthodoxes était la séparation d'avec les infidèles.

Or, Jésus dit que Dieu demandait aux hommes, non de se sacrifier, mais de s'aimer.

Une troisième clause imposait les ablutions et les purifications.

Or, Jésus dit que Dieu n'exigeait pas la pureté extérieure, mais seulement la miséricorde et l'amour envers le prochain; que les rites extérieurs étaient nuisibles et la tradition ecclésiastique un mal. Cette tradition nous conduit à rejeter les actes les plus importants de l'amour, comme, par exemple, l'amour filial.

Et, parlant de toutes les règles de l'ancienne loi, qui définissent les cas où l'homme est considéré comme ayant péché, Jésus dit :

« Sachez que rien ne peut souiller l'homme extérieurement; la souillure ne peut lui venir que de ce qu'il pense ou de ce qu'il fait. »

Jésus alla ensuite à Jérusalem, — regardée comme la ville sainte, — entra dans le temple, — tenu par les fidèles pour la demeure de Dieu même, — et dit qu'on ne devait pas faire de sacrifices à Dieu, l'homme valant plus que les temples, et que son seul devoir était d'aimer et de secourir son prochain.

Il dit encore qu'on ne devait pas honorer Dieu dans un endroit déterminé, mais servir le Père par ses actions et dans son cœur. L'esprit ne peut être vu ni démontré : il est dans notre conscience que l'homme est l'émanation de l'esprit infini. Le temple est inutile : le vrai temple est la communauté des hommes unis par l'amour.

Toute adoration extérieure de Dieu, — dit encore Jésus, — n'est pas seulement mensongère et nuisible quand elle permet des actes mauvais, — tels que les rites qui commandent le meurtre, admettent l'abandon des parents, — mais encore parce que l'homme qui a recourt à des cérémonies extérieures se considère comme pur et s'affranchit des actes de l'amour.

Car, celui-là seul procède vers le bien et accomplit des actes d'amour, qui a conscience de son imperfection, tandis que le culte entretient dans le mensonge et la satisfaction de soi-même. On ne saurait confondre les bonnes actions et l'accomplissement des rites : le culte extérieur de Dieu n'est nullement un acte d'amour. L'homme est fils de Dieu par l'esprit et doit servir son Père par l'esprit.

III

Les disciples de Jean demandèrent à Jésus en quoi consistait son Royaume de Dieu.

Il répondit : « Mon Royaume de Dieu est le même que celui de Jean. Il donne le bonheur à tous les hommes, si pauvres qu'ils soient. »

Et au peuple, Jésus disait : « Jean a, le premier, prêché que le Royaume de Dieu est, non pas extérieur, mais dans l'âme des hommes. Les croyants orthodoxes sont venus l'entendre, mais ils n'ont rien compris de ce qu'il disait, car ils ne sont capables de comprendre que ce qu'ils inventent eux-mêmes sur l'existence d'un Dieu extérieur; et ils s'étonnent, en prêchant ces inventions, que nul ne les écoute. Or, Jean, en prêchant cette vérité que le royaume de Dieu est au fond de nous, a plus fait qu'eux tous. Il a fait qu'après lui, la loi, les prophètes et le culte extérieur sont devenus inutiles. Car sa doctrine a révélé que le règne de Dieu est dans l'âme de chacun de nous. »

Le commencement et la fin de toutes choses sont dans l'âme humaine. Hors sa vie corporelle, son entendement d'avoir été conçu par un père et une mère charnels, chaque homme a conscience qu'il y a en lui un esprit libre, raisonnable et indépendant de sa chair.

C'est cet esprit, infini et émané de l'infini, qui est le principe de tout ce que nous nommons Dieu. Nous en avons conscience, parce que nous le sentons en nous. Il est la base de notre vie, et il faut le placer au-dessus de tout, il faut en vivre. En l'adoptant comme principe de notre vie, il nous donne la vraie vie, la vie infinie.

Notre Père — Esprit, qui nous a doués de cet Esprit, ne pouvait certes nous le donner pour nous tromper, c'est-à-dire pour que nous perdions cette vie éternelle dont nous avons conscience. Si l'homme possède un esprit infini, il n'a pu en être doué que pour tenir de lui une vie infinie. C'est pourquoi, en consacrant la sienne à cet esprit, il s'assure une vie infinie. Celui, au contraire, qui s'en détourne, ne vit pas.

Nous avons la faculté de choisir nous-mêmes entre la vie et la mort. La vie est dans l'esprit, la mort est dans la chair. La vie de l'esprit est le bien, la lumière; la vie de la chair est le mal, les ténèbres. Croire à l'esprit, c'est accomplir le bien; ne pas y croire, c'est accomplir le mal. Le bien, c'est la vie; le mal, c'est la mort.

Nous ne connaissons pas Dieu créateur du monde extérieur, commencement et fin de toutes choses. Tout ce que nous pouvons comprendre de Lui, c'est qu'il a semé en nous l'esprit; et il l'a semé comme

un semeur, partout, sans choisir la terre, et la semence qui est tombée sur un terrain fertile germe, tandis que sur un terrain aride, elle périt. Seul, l'esprit donne la vie, et il dépend de nous de la garder ou de la perdre. Le mal n'existe pas pour l'esprit. Il n'y a que la vie et la non-vie.

Telle est notre conception de l'ensemble de l'humanité; mais chacun de nous a conscience du royaume céleste qui est dans son âme. Chacun a la faculté d'y entrer ou non. Pour y entrer, il faut croire à la vie de l'esprit; et celui qui y croit possède la vie éternelle.

IV

Jésus était affecté de voir les hommes méconnaître leur véritable bonheur, et il le leur enseignait. Il disait :

« Bienheureux ceux qui n'ont ni biens, ni gloire, ni souci de tout cela; malheureux ceux qui cherchent la richesse et la gloire, car les pauvres et les humbles sont sous la dépendance du Père, tandis que les riches et les glorieux cherchent leur récompense auprès des hommes seulement et dans cette vie éphémère. Pour accomplir la volonté du Père, il ne faut pas craindre d'être pauvre et méprisé, mais s'en réjouir, afin de montrer aux hommes le véritable bonheur. »

Premier commandement. — N'offenser personne et agir de façon à ne pas provoquer le mal chez autrui, car le mal engendre le mal.

Deuxième commandement. — Ne pas convoiter les femmes et ne pas abandonner celle avec laquelle on vit, car ces abandons et ces changements engendrent la débauche.

Troisième commandement. — Ne pas jurer, car l'homme ne peut rien promettre; il est tout entier dans le pouvoir du Père, et les serments ne sont demandés que pour des actions mauvaises.

Quatrième commandement. — Ne pas résister au mal, souffrir l'offense et faire plus encore que ne l'exigent les hommes; ne pas juger et ne pas recourir à la justice, car l'homme est rempli d'erreurs et ne peut être juge de son semblable. La vengeance ne fait que provoquer la vengeance.

Cinquième commandement. — Ne pas faire de distinction entre ses compatriotes et les étrangers, car nous sommes tous enfants du même Père.

Et l'on doit observer ces cinq commandements, non pas pour mériter l'approbation des hommes, mais pour soi-même, pour son propre bien. Aussi ne doit-on pas prier, ni jeûner en public.

Notre Père connaît tous nos besoins; nous n'avons rien à lui demander; il faut seulement chercher à accomplir sa volonté; et cette volonté nous enjoint de n'avoir d'animosité contre personne. Le jeûne est inutile : on jeûne seulement pour s'attirer les louanges de ses semblables, quand il faudrait les éviter. Il suffit d'accomplir la volonté de notre Père, le reste nous sera donné par surcroît. Quand on a souci de la chair, on oublie le Royaume céleste.

Pour vivre, l'homme n'a à se soucier ni de la nourriture, ni du vêtement. Notre père pourvoira à notre existence. On ne doit se soucier que de l'observance dans l'instant présent de la volonté du Père. Il donne à ses enfants ce dont ils ont besoin. On peut désirer seulement la force de l'esprit.

Les cinq commandements montrent la voie vers le Royaume des cieux. Seule, cette voie étroite conduit à la vie éternelle.

Les faux docteurs, les loups sous des peaux de brebis, cherchent toujours à nous écarter de cette voie. Il faut se garder de ces faux docteurs. Et on peut facilement les reconnaître à ce qu'ils enseignent le mal au nom du bien. S'ils préconisent la violence, le châtiment, ce sont de faux docteurs.

La volonté du Père est accomplie, non pas par celui qui invoque le nom de Dieu, mais par celui qui fait de bonnes actions. Ainsi, celui qui observe les cinq commandements vivra d'une vie ferme, certaine, et que rien ne pourra lui enlever. Au contraire, celui qui ne les observe pas aura une existence incertaine, elle lui sera vite enlevée et il ne lui restera plus rien.

La doctrine de Jésus émerveillait et séduisait la foule, parce qu'elle déclarait chacun libre. Cette doctrine était la réalisation de la prophétie d'Isaïe, annonçant que l'Élu de Dieu apporterait la lumière aux hommes, qu'il vaincrait le mal et rétablirait la vérité par la bonté, la douceur, l'humilité, et non par la violence.

V

La sagesse de la vie consiste à reconnaître qu'elle procède de l'esprit du Père. Les hommes prennent pour but la vie corporelle et, dans la réalisation de ce but, ils souffrent eux-mêmes et font souffrir les autres. Tandis qu'en reconnaissant la doctrine de la vie spirituelle, en maîtrisant, en humiliant leur chair, ils trouveront dans cette vie une satisfaction complète.

Jésus demanda un jour à boire à une femme d'une confession différente. Cette femme refusa, sous le prétexte qu'elle était d'une autre religion. Alors, Jésus lui dit :

Si tu comprenais que celui qui te demande à boire est un homme vivant chez qui réside l'esprit du Père, tu ne refuserais pas, mais tu chercherais, en faisant du bien, à t'unir par l'esprit avec notre

Père, et Il te donnerait, non pas de l'eau qui désaltère, mais celle qui donne la vie éternelle. »

Jésus dit à ses disciples :

« La véritable nourriture de l'homme est d'accomplir la volonté de son Père, et cela lui est toujours possible. Toute notre existence a pour but de recueillir les fruits de la vie qu'a semés en nous notre Père. Ces fruits sont nos bonnes actions. Nous n'avons rien à attendre de l'avenir ; il nous faut vivre en faisant le bien. »

Jésus retourna à Jérusalem ; il y avait là une piscine auprès de laquelle était étendu un malade qui ne recourait à aucun soin et n'attendait sa guérison que d'un miracle. Jésus s'approcha de lui et lui dit :

« N'attends pas ta guérison d'un miracle, mais vis tant que tu as de forces et ne te méprends pas sur le sens de ta vie. »

Le malade obéit à Jésus, se leva et marcha. Voyant cela, les croyants orthodoxes reprochèrent à Jésus d'avoir parlé ainsi et d'avoir fait lever un malade le jour du Sabbat.

Jésus répondit :

« Je n'ai rien fait d'insolite. Je n'ai fait que suivre l'exemple de notre Père à tous. Il vit et fait vivre les hommes. Je fais de même. Et c'est la mission de chacun. Tous, nous avons la liberté de vivre ou de ne pas vivre. Vivre, c'est accomplir la volonté de notre Père, c'est-à-dire faire du bien à notre prochain. Ne pas vivre, c'est accomplir notre propre volonté et ne pas faire le bien. Il est au pouvoir de chacun de faire l'un ou l'autre, de recevoir la vie ou de la perdre. »

La vraie vie peut être comparée à ceci : Le maître donne à ses esclaves une part de sa précieuse propriété et ordonne à chacun de faire la besogne qu'il lui assigne. Les uns travaillent, les autres non et cachent ce qu'ils ont reçu. Le maître demande des comptes à tous, et il donne plus qu'ils n'avaient à ceux qui ont travaillé, tandis qu'il reprend à ceux qui sont restés oisifs.

La part précieuse de la propriété, c'est l'esprit de la vie chez l'homme, fils de son Père. Celui qui travaille en vue de l'esprit, reçoit la vie éternelle. Celui qui ne travaille pas, perd même celle qui lui a été donnée.

La vraie vie est la vie de tous, et non pas d'un seul. Tous doivent travailler pour la vie des autres.

Jésus se rendit ensuite dans le désert, et une grande foule le suivit. Le soir, ses disciples vinrent et lui demandèrent : « Comment nourrir tout ce monde ? »

Il y avait dans cette foule des gens qui n'avaient rien, et d'autres qui avaient emporté avec eux du pain et du poisson.

Alors Jésus dit à ses disciples :

« Donnez-moi tout le pain que vous avez. »

Il prit les pains, les remit à ses disciples, qui les passèrent à d'autres, et ceux-ci imitèrent leur exemple. Et tous mangèrent du pain des autres et ne purent manger tout ce qu'il y avait. Et tous furent satisfaits.

Alors, Jésus dit :

« Faites toujours ainsi. L'essentiel n'est pas de se procurer de la nourriture, mais de faire ce que commande l'esprit qui est en vous : Donnez aux autres ce que vous avez.

« La véritable subsistance de l'homme est l'esprit du Père. C'est par lui seul qu'il peut vivre. La volonté du Père est de garder en nous l'esprit jusqu'à notre dernière heure. Le Père, source de toute vie, est Esprit. C'est pourquoi, pour accomplir la volonté de l'Esprit, il faut sacrifier la chair. La chair est la nourriture de la vie matérielle.

Jésus choisit quelques disciples et les envoya prêcher partout sa doctrine de la vie. Il leur dit :

« En prêchant la vie spirituelle, vous devez renoncer d'avance à toute jouissance de la chair et n'avoir rien à vous. Soyez prêts aux persécutions, aux privations et aux souffrances. Vous serez haïs de ceux qui aiment la vie du corps ; ils vous martyriseront, ils vous tueront, mais ne craignez rien. Si vous accomplissez la volonté de mon Père, vous vivrez par l'esprit et personne ne pourra vous priver de cette vie. »

Les disciples partirent et, lorsqu'ils revinrent, ils déclarèrent que la doctrine du mal avait été vaincue par eux.

Alors, les croyants orthodoxes firent remarquer à Jésus que si sa doctrine triomphait du mal, elle était un mal elle-même, car ceux qui la suivaient étaient exposés à souffrir.

Jésus leur répondit :

« Le mal ne peut vaincre le mal. Seul, le bien peut en triompher. Et le bien est la volonté de notre Père, qui est l'esprit et qui commande à tous les hommes. Chacun de nous sait ce qui est un bien pour lui. Et, s'il traite de même son prochain, il fait ce qu'a ordonné notre Père : il fait le bien, sans souci de ce que ses actes puissent lui attirer des souffrances et même la mort. »

VI

La vie spirituelle ne permet pas de distinguer entre les proches et les étrangers.

Jésus disait que sa mère et ses frères n'étaient rien pour lui : sa mère et ses frères lui étaient proches au même titre que ceux qui accomplissent la volonté de notre Père à tous.

Le bonheur ne dépend pas des biens de la famille, mais de la vie spirituelle. Heureux ceux qui raison-

nent comme leur Père. La vie spirituelle ne connaît pas de maison. Jésus disait qu'il n'avait pas de demeure définie. La volonté du Père peut être accomplie partout et toujours.

La mort corporelle ne saurait être redoutée de celui qui s'incline devant la volonté de son Père, car la vraie vie ne dépend pas de la mort corporelle.

Aucun souci ne peut empêcher l'homme de vivre par l'esprit. A celui qui a dit qu'il observerait plus tard la doctrine de Jésus, quand d'abord il aurait enterré son père, Jésus répondit : « Seuls, les morts ont souci d'enterrer les morts ; les vivants vivent toujours en accomplissant la volonté du Père. »

Les soucis de famille, les soucis quotidiens, ne sont pas un obstacle à la vie spirituelle. Celui qui songe à ce qui résultera pour sa vie corporelle s'il accomplit la volonté de son Père, est comme le laboureur qui laboure en regardant en arrière au lieu de regarder devant lui.

Le souci des joies charnelles, qui semble si important aux hommes, n'est qu'un rêve. L'œuvre réelle de la vie est l'annonce et l'accomplissement de la volonté du Père. Aux reproches que Marthe adressait à sa sœur Marie parce qu'elle ne l'aidait pas à préparer le souper et qu'elle était absorbée à écouter les enseignements de Jésus, Jésus répondit :

« Tu as tort de lui faire ces reproches. Soucie-toi de ce qui te donne souci ; mais laisse ceux qui dédaignent les satisfactions du corps accomplir la seule œuvre nécessaire à la vie. »

Jésus disait encore :

« Celui qui veut avoir la vraie vie doit avant tout sacrifier ses désirs personnels. Non seulement il ne doit pas arranger son existence comme il l'entend, mais être prêt à tout instant à endurer les privations et les souffrances. Celui qui veut arranger sa vie matérielle à son gré perdra la vraie vie. Et il n'y a aucun profit à accroître les jouissances de la vie corporelle, si elles doivent anéantir la vie de l'esprit. »

Ce qui détruit cette vie, c'est la vénalité et l'accroissement des richesses. Les hommes oublient que, si grands que soient les richesses et les biens qu'ils acquièrent, ils peuvent mourir d'un instant à l'autre et que leurs biens sont inutiles à la vie. La maladie, le meurtre, les accidents, peuvent à tout moment mettre un terme à leur existence corporelle. L'anéantissement du corps est la condition inévitable de cette vie. L'homme doit regarder chaque heure comme une prorogation accordée par quelque volonté bienveillante. Il ne faut pas l'oublier et ne pas dire qu'on l'ignore. Nous le savons, et nous prévoyons tout ce qui arrive et peut arriver sur la terre et au ciel, et nous ne songeons pas à la mort qui, nous le savons aussi, nous attend à chaque minute. Et si nous y songions, nous ne pourrions nous adonner à la vie corporelle, nous ne pourrions compter sur elle. Pour suivre la doctrine de Jésus, il faut faire le compte des profits que donne la vie corporelle et l'obéissance à sa propre volonté, et celui du profit obtenu en accomplissant la volonté divine. Celui-là seul qui a fait nettement ce compte peut devenir disciple de Jésus. Et qui fera ce calcul ne désirera plus le bonheur et la vie factices, au lieu du bonheur et de la vie véritables. La vraie vie est donnée aux hommes ; ils la connaissent, ils entendent son appel. Mais, entraînés constamment par des soucis éphémères, ils la négligent.

La vraie vie est semblable à un festin auquel un riche a mandé des convives. Il les appelle, comme la voix de notre Père appelle à lui tous les hommes. Mais les conviés s'adonnent, les uns au commerce, les autres aux travaux des champs, d'autres à la vie de famille, et ils ne viennent pas au festin. Seul, le pauvre, n'ayant aucun souci matériel, s'y rend, et il est heureux. Il en est de même de ceux qui, entraînés par les soucis de l'existence corporelle, négligent la véritable vie. Celui qui n'abandonne pas complètement tous les soucis et les jouissances du corps est incapable de suivre la volonté de notre Père, car on ne peut servir soi-même un peu, et un peu notre Père.

Il faut calculer : est-il profitable d'être au service de sa chair, d'organiser sa vie suivant sa volonté ? Il faut procéder comme celui qui construit une maison ou qui se prépare à la guerre : savoir s'il pourra achever la maison, s'il pourra vaincre ; et s'il s'aperçoit que c'est impossible, il ne dépensera pas inutilement sa peine et n'engagera pas son armée ; sinon, il serait la risée de tous. Si l'on pouvait organiser la vie matérielle à sa guise, on pourrait se soucier des jouissances corporelles ; mais cela étant impossible, il vaut mieux les négliger complètement et ne se préoccuper que de la vie de l'esprit. Autrement, on ne saurait satisfaire ni le corps, ni les besoins de l'esprit.

La vie charnelle est comme un trésor chimérique qui nous a été confié et que nous devons employer de manière à récupérer notre richesse véritable.

Si quelqu'un est employé chez un homme riche et sait d'avance que, malgré tous les services qu'il peut rendre à son patron, il sera finalement congédié sans que l'avenir lui soit assuré, il agira sagement en faisant du bien à ses semblables tout le temps qu'il gérera les biens de son maître. Dès lors, une fois congédié, il sera accueilli et nourri par ceux auxquels il aura fait du bien.

L'homme doit agir de même en ce qui concerne sa vie corporelle. Celle-ci est une richesse qui lui est confiée pour la gérer temporairement. S'il en use bien, il reçoit en échange un trésor véritable.

Si nous ne distribuons pas notre bien illusoire, nous n'acquerrons pas celui qui est vrai. On ne

peut servir à la fois la chair et l'esprit; il faut opter pour l'un ou l'autre. On ne peut aimer en même temps les biens terrestres et Dieu. Ce qui est grand devant les hommes est petit devant Dieu. Le riche est déjà répréhensible par le seul fait de manger copieusement des mets recherchés, alors que les pauvres meurent de faim à sa porte. Et tout le monde sait que la jouissance égoïste de la propriété est contraire à la volonté de notre Père.

Un jour, un riche personnage hébreu s'approcha de Jésus et se vanta devant lui d'accomplir toutes les prescriptions de la loi. Jésus lui rappela qu'il en existe une qui enjoint d'aimer son prochain comme soi-même et que là est la volonté de notre Père. Le haut personnage lui répondit qu'il s'y était également conformé.

Jésus lui dit alors que c'était faux et il ajouta : « Si ton désir était d'accomplir la volonté de notre Père, tu ne posséderais pas de richesses, car accomplir la volonté de Dieu, c'est donner son bien aux autres. »

Et se tournant vers ses disciples, il leur dit :

« Les hommes s'imaginent qu'il est impossible de vivre sans propriétés, et moi je vous dis que la véritable vie consiste à donner son bien aux autres. »

Un homme nommé Zacchée adopta l'enseignement de Jésus, et, l'ayant invité à venir chez lui, il lui dit :

« Je donne la moitié de mon bien aux pauvres et je donnerai à chacun de ceux que j'ai offensés quatre fois plus qu'aux autres. »

Et Jésus dit :

« Voici un homme qui s'efforce d'accomplir la volonté de notre Père, car il n'y a pas de cas où la volonté divine puisse être entièrement accomplie ; ce n'est pas assez de toute notre vie pour l'accomplir. »

La bonté ne peut être mesurée. Nul ne peut dire qu'il a fait plus ou moins. La veuve qui a donné son dernier denier a plus fait qu'un riche qui donne un trésor.

On ne peut non plus mesurer la bonté en ce qu'elle est utile ou inutile. L'exemple de la façon dont il faut faire le bien est fourni par cette femme qui, ayant pitié de Jésus, lui versa follement sur les pieds une grande quantité d'huile précieuse. Judas prétendit qu'elle avait agi sottement, attendu qu'on eût pu nourrir avec cette huile nombre de gens. Mais Judas était un fourbe. Il mentait, car, en parlant de l'utilité matérielle, il ne songeait pas aux pauvres. L'important n'est ni l'utilité, ni la quantité, mais d'aimer son prochain toujours, à tout instant, et de lui donner ce qu'on a.

VII

Les Hébreux invitèrent Jésus à leur démontrer la la vérité de sa doctrine.

Il leur répondit :

« La vérité de ma doctrine est démontrée par ce fait que mon enseignement vient non de moi, mais de notre Père à tous ; j'enseigne ce qui est bon pour notre Père à tous, donc ce qui est bon pour tous les hommes.

« Faites ce que je vous dis : observez les cinq commandements, et vous comprendrez la vérité de mes paroles. L'accomplissement de ces cinq commandements fera disparaître de ce monde tout le mal. Donc, ces commandements sont vrais. Il est incontestable que celui qui enseigne, non pas sa propre volonté, mais la volonté de celui qui l'a envoyé, enseigne la vérité. La loi de Moïse ordonne d'observer la volonté des hommes; aussi, est-elle pleine de contradictions; tandis que ma doctrine enseigne l'accomplissement de la volonté de notre Père et, par conséquent, elle est une. »

Les Hébreux ne le comprirent point, et ils cherchèrent des démonstrations extérieures pour savoir s'il était ce Christ que les prophètes avaient annoncé.

Mais Jésus leur dit :

« Ne cherchez pas à savoir qui je suis, ni si c'est moi qu'annoncent vos prophètes; méditez et pénétrez ma doctrine et ce que je dis de notre Père à tous. Vous ne devez pas envisager ma personnalité humaine, mais croire à ce que je dis au nom de notre Père. Celui qui écoutera mon enseignement aura la vraie vie. Ma doctrine ne peut être prouvée : elle est la lumière, et comme il est impossible d'éclairer la lumière, il est impossible de démontrer la vérité de la vérité. Ma doctrine est la lumière. Qui la voit, possède aussi la lumière et la vie, et n'a pas besoin de preuves ; et qui est dans l'obscurité, doit marcher vers la lumière. »

Mais les Hébreux lui demandèrent de nouveau qui il était par le corps ?

Il leur dit :

« Je suis ce que je vous ai toujours dit : Je suis un homme, fils du Père de la vie. Celui qui comprendra qu'il est, comme je l'enseigne, le fils du Père de la vie, de notre Père à tous, et qui remplira sa volonté, celui-là cessera d'être esclave et deviendra libre. Ce qui nous rend esclaves, c'est la croyance erronée que la vie du corps est la vraie vie. De même que l'esclave ne reste pas éternellement dans la maison de son maître, tandis que le fils y demeure toujours, celui qui est esclave de la chair ne vit pas éternellement, alors que celui qui accomplit en son esprit la volonté de notre Père est toujours en vie.

« Pour me comprendre, il vous faut savoir que mon Père n'est pas ce Père que vous appelez Dieu. Votre Père est un Dieu de matière, tandis que mon Père est esprit. Votre Dieu est vengeur meurtrier, c'est lui qui châtie, tandis que mon Père donne la

vie. C'est pourquoi nous sommes enfants de pères différents. Moi, je cherche la vérité, et vous voulez pour cela me tuer, afin d'être agréables à votre Dieu. Votre Dieu est un Démon, principe du mal; en le servant, vous servez le Démon. Par contre, ma doctrine enseigne que nous sommes enfants du Père de la vie et que celui qui croira ne connaîtra pas la mort. »

Les Hébreux objectèrent :

« Comment un homme ne mourrait-il pas, lorsque tous, les plus favorisés des dieux, — Abraham, par exemple, — sont morts? Comment peux-tu dire que toi et ceux qui croiront à ton enseignement vous ne mourrez pas? »

Jésus répondit :

« Ce que je dis ne vient pas de moi. Je parle de ce principe de vie qui est dans tous les hommes et que vous appelez Dieu. Je connais ce principe et je ne puis l'ignorer. Je connais sa volonté et je l'accomplis ; et c'est de ce principe de la vie que je dis qu'il a été, est et sera, et qu'il n'y a point de mort pour lui.

« Demander des preuves de la vérité de ma doctrine, c'est demander à un aveugle de dire pourquoi et comment, en recouvrant la vue, il a aperçu la lumière. »

L'aveugle, une fois guéri et en demeurant l'être humain qu'il était, ne pourrait que répondre qu'aveugle auparavant, il voit à présent. Celui qui, d'abord, n'a pas compris le sens de la vie et le comprend ensuite, pourrait faire la même réponse. Rien de plus.

Il pourrait seulement dire que jusqu'alors il n'a pas vu le véritable bonheur et qu'à présent il le voit. Ainsi, si l'on objectait à l'aveugle redevenu voyant que sa guérison est anormale, que celui qui l'a guéri est un pécheur, et qu'il aurait dû recourir à un autre remède, il ne pourrait répondre qu'une chose : qu'il ignore si la guérison est normale, si le médecin était indigne, et s'il y avait un meilleur remède; il sait seulement qu'il a été aveugle et qu'à présent il voit.

De même, celui qui a pénétré le sens de la doctrine du véritable bonheur et de la volonté de notre Père, ne saurait se prononcer sur la justesse de cette doctrine, sur l'indignité de celui qui l'a révélée et sur la possibilité de connaître un bonheur plus grand encore. Il dira simplement : « Auparavant, j'ignorais le sens de la vie; à présent, je le connais et cela me suffit. »

Jésus l'a bien dit : « Ma doctrine a réveillé la vie qui sommeillait jusqu'alors ; qui l'adoptera se réveillera à la vie éternelle et vivra après sa mort.

« Ma doctrine ne se démontre pas; et les hommes la suivent parce qu'elle seule leur promet la vie.

« De même que le troupeau suit le pasteur qui lui assure la nourriture et la vie, les hommes suivent ma doctrine parce qu'elle leur donne la vie. De même que le troupeau se recule, effrayé, devant le voleur qui a pénétré dans la bergerie, les hommes n'ajoutent pas foi aux doctrines qui enseignent la violence et la mise à mort.

« Mon enseignement est la voie ouverte aux brebis, et ceux qui me suivront trouveront la vraie vie. De même que sont bons les pasteurs qui sont les maîtres de leur troupeau, qui l'aiment et le défendent au péril de leur vie, tandis que sont mauvais les pasteurs salariés; ceux-là seuls sont de vrais pasteurs d'âmes qui ne songent pas à eux-mêmes, alors que sont mauvais ceux qui n'ont de soucis que pour eux. Ma doctrine enseigne donc de s'oublier, de sacrifier la vie du corps à celle de l'esprit. Ainsi je dis et je fais. »

Les Hébreux continuaient à ne pas le comprendre et à chercher des preuves pour savoir s'il était ou non le vrai Christ et s'il fallait ou non avoir foi en lui :

« Ne nous fais pas languir. Dis-nous franchement si, oui ou non, tu es le Christ. »

Le Christ leur répondait :

« Il faut croire non aux paroles, mais aux actes. Jugez d'après mes actes si mon enseignement est vrai ou non. Faites ce que je fais et ne discutez pas mes paroles. Accomplissez la volonté de mon Père, et vous serez unis avec moi et avec mon Père, car moi, fils de l'homme, je suis ce qu'est mon Père, je suis ce que vous appelez Dieu et ce que j'appelle le Père. Moi et mon Père sommes un. Dans votre Écriture, il est également affirmé que Dieu a dit aux hommes : « Vous êtes des Dieux. » Tout homme est, par son esprit, fils de Dieu. Et, s'il accomplit la volonté du Père, il s'unit à Lui. Si j'accomplis Sa volonté, mon Père est en moi, et moi je suis en mon Père. »

Puis Jésus invita ses disciples à lui dire comment ils comprenaient sa définition du fils de l'homme.

Simon Pierre lui répondit :

« Tu enseignes que tu es Fils du Dieu de la vie, que Dieu est la vie de l'esprit en l'homme. »

Jésus lui répondit :

« Heureux es-tu, Simon, de le comprendre. L'homme n'aurait pu te le révéler; tu l'as compris parce que Dieu est en toi. Dans cette conviction est la vraie vie. Et, pour cette vie, il n'y a pas de mort. »

LÉON TOLSTOÏ.

[illegible]

CAPITAINES COURAGEUX

Une histoire du Grand-Banc[1].

II

— Je vous avais averti, dit Dan, tandis que les gouttes se succédaient lourdes et pressées sur le planchéiage sombre, huileux. Papa n'est pas le moins du monde emporté, mais vous l'avez joliment mérité. Bah! est-ce qu'il y a du bon sens à prendre les choses comme ça? (Les épaules de Harvey allaient et venaient dans des spasmes de sanglots sans larmes.) Je connais cet effet-là. La première fois que papa me corrigea, ce fut aussi la dernière, c'était à ma première campagne. On se sent tout chose et tout abandonné. Je connais ça.

— Oh! oui, gémit Harvey. Cet homme a perdu la tête ou est ivre, et... et je ne peux rien faire.

— Ne dites pas ça à papa, dit Dan tout bas. Il est l'ennemi de toute espèce d'alcool, et... eh bien! oui, il m'a dit que c'était vous le toqué. Qu'est-ce qui au monde a bien pu vous le faire traiter de voleur? C'est mon père.

Harvey s'assit sur son séant, s'essuya le nez, et raconta l'histoire de la liasse de billets manquante.

— Je ne suis pas fou, dit-il en terminant. Seulement votre père n'a jamais vu plus d'un billet de cinq dollars à la fois, et mon père, à moi, pourrait, une fois la semaine, sans en manquer une, acheter ce bateau sans marchander.

— Vous ne savez pas ce que vaut le *We're Here*. Votre père doit en avoir une pile d'argent. Comment l'a-t-il gagné? Papa prétend que les fous ne sont pas fichus de mettre de la suite dans leurs histoires. Allons, vas-y.

— Dans les mines d'or et autres choses, dans l'Ouest.

— J'ai lu de ces machines-là. Et c'est dans l'Ouest qu'il fait ça? Voyage-t-il armé d'un pistolet sur un poney dressé, comme au cirque? On appelle ça l'Ouest sauvage, et j'ai entendu dire que leurs éperons et leurs brides étaient en argent massif.

— Vous n'êtes qu'une cruche! dit Harvey, amusé malgré lui. Mon père n'a nul besoin de poneys. Quand il veut se déplacer, il prend son car.

— Comment? Un « lobster-car » (2).

— Non. Son propre car particulier, naturellement. Vous n'avez jamais de votre vie vu un car particulier?

— Slatin Beeman en a un, dit Dan avec circonspection. Je l'ai vu au Dépôt de l'Union, à Boston, avec trois nègres en train de le gratter. (Dan voulait dire en train de nettoyer les glaces.) Mais Slatin Beeman possède presque tous les chemins de fer de Long Island, à ce qu'on dit; et on prétend qu'il a acheté presque la moitié de New Hampshire et fait courir autour une ligne de défense, et qu'il l'a remplie de lions, de tigres, d'ours, de buffles, de crocodiles, et de toutes sortes de bêtes pareilles. Slatin Beeman, c'est un millionnaire. Je l'ai vu, son car, oui.

— Eh bien! mon père est ce qu'on appelle un multimillionnaire; et il a deux cars particuliers. L'un s'appelle à cause de moi le « Harvey », et l'autre, à cause de ma mère, le « Constance ».

— Jurez-le. Papa ne me laisse jamais jurer; mais je pense que vous, vous en avez le droit. Avant de continuer, je veux que vous me disiez que vous voulez mourir si vous mentez.

— Naturellement, dit Harvey.

— Ça ne suffit pas. Dites : « Je veux mourir si je ne dis pas la vérité. »

— Je veux mourir ici même, dit Harvey, si j'ai dit la moindre chose qui ne soit l'exacte vérité.

— Les cent trente-quatre dollars et tout? dit Dan. Je vous ai entendu parler à papa, et je m'attendais presque à vous voir avalé, tout comme Jonas.

Harvey protesta le rouge au visage. Dan était à sa manière un jeune personnage fort avisé, et dix minutes de questions le convainquirent que Harvey ne mentait pas... pas beaucoup. En outre, il s'était lié par le plus terrible serment qui soit à la connaissance des jeunes garçons, et il était encore là, assis, plein de vie, dans les dalots, le bout du nez rougi, en train de raconter merveilles sur merveilles.

— Mâtin! dit enfin Dan avec toute la conviction dont il était capable, quand Harvey eut terminé l'inventaire du car baptisé en son honneur.

Puis un sourire de malin plaisir s'épanouit sur sa large face.

— Je vous crois, Harvey. Papa, pour une fois dans sa vie, s'est mis dedans.

— Oh! oui, pour sûr, dit Harvey qui méditait une prompte revanche.

— Il sera furieux jusqu'au fond de l'âme. Papa déteste précisément se tromper dans ses jugements.

Dan s'appuya en arrière en se tapant sur la cuisse.

— Oh! Harvey, n'abîmez pas une si belle affaire en continuant.

— Je n'ai pas envie de me voir assommé de nouveau. Et je n'entends pas être en reste avec lui, cependant.

— Je n'ai jamais entendu dire que personne ait été

1. Voyez la *Revue* du 1er juin 1901.

2. *Lobster-car*, wagon particulier pour le transport des homards. Harvey voulant parler du train particulier de son père, Dan n'y peut croire et pense qu'il s'agit des trains particuliers qui transportent le poisson et spécialement les homards.

quitte avec papa. Mais pour sûr il vous assommerait encore. Plus il s'est trompé, plus il le ferait. Mais, des mines d'or *et* des pistolets.

— Je n'ai pas dit un mot à propos de pistolets, interrompit Harvey, car il avait juré.

— C'est vrai ; vous n'en avez jamais parlé. Deux cars particuliers, alors, un baptisé de votre nom, et l'autre, du sien à elle ; et deux cents dollars d'argent de poche par mois, tout cela assommé dans les dalots pour n'avoir pas voulu travailler à dix dollars et demi par mois ! C'est le plus chic coup de filet de la saison.

Il partit en rires silencieux.

— Alors, j'avais raison ? dit Harvey qui crut avoir trouvé une sympathie.

— Vous aviez tort, le plus grand de tous les torts. Tenez-vous solidement et allez-y tête baissée à côté de moi, ou vous écoperez, et j'écoperai pour la peine de vous soutenir. Papa me donne toujours le double de travail parce que je suis son fils, et il déteste la race des favoris. Je pense bien que vous êtes plutôt furieux contre lui. Je l'ai été plus d'une fois. Mais papa est un homme fort juste ; toute la flottille le dit.

— Ça vous paraît de la justice, ça, dites donc ? Harvey désigna son nez outragé.

— Ce n'est rien. Ça vous tire le trop-plein du sang. Papa l'a fait pour votre santé. Mais, je ne peux pourtant pas avoir de rapports avec un homme qui pense que moi ou papa ou n'importe qui du *We're Here* est un voleur. Nous n'avons rien de commun avec la foule qui grouille au bout du quai, quand le diable y serait. Nous sommes des pêcheurs, et nous naviguons ensemble depuis six ans et plus. Tâchez, vous, de ne pas vous tromper là-dessus. Je vous ai dit que papa ne me laissait pas jurer. Il appelle cela des serments inutiles et me flanque des taloches ; mais si je pouvais dire ce que vous avez dit à propos de votre papa et de tout ce qu'il possède, je le dirais bien à propos de vos billets. Je ne sais pas ce qu'il y avait dans vos poches quand j'ai fait sécher vos frusques, car je n'ai pas été y regarder ; mais je pourrais dire, en me servant exactement des mêmes mots que ceux dont vous venez de vous servir, que ni moi ni papa... et il n'y a que nous deux qui ayons touché à vous après qu'on vous a eu apporté à bord... ne savons rien à propos de l'argent. Je vous en donne ma parole. Alors ?

Le saignement de nez avait probablement éclairci les idées de Harvey, et peut-être la solitude de la mer y était-elle pour quelque chose.

— C'est bien, dit-il.

Puis il baissa les yeux d'un air contrit.

— Il me semble que, pour un type qu'on vient de sauver de l'eau, je ne me suis pas montré plus que ça reconnaissant, Dan.

— Bah ! vous étiez sens dessus dessous, et vous ne saviez plus ce que vous disiez, dit Dan. En tout cas, il n'y a eu que papa et moi à bord pour le voir. Le cuisinier, ça ne compte pas.

— J'aurais pu tout aussi bien penser que j'avais perdu les billets comme cela, se dit Harvey à moitié en lui-même, au lieu de traiter de voleurs tous ceux que je voyais. Où est votre père ?

— Dans la cabine. Qu'est-ce que vous lui voulez encore ?

— Vous allez voir, dit Harvey.

Et il se dirigea à grandes enjambées, et plutôt comme un homme ivre, car sa tête bourdonnait encore, vers l'escalier de la cabine où la petite horloge du bateau était accrochée bien en vue de la roue. Troop, dans la cabine, peinte en chocolat et jaune, était occupé autour d'un carnet et d'un énorme crayon noir qu'il suçait ferme de temps en temps.

— Je n'ai pas bien agi, dit Harvey, surpris de sa propre humilité.

— Qu'est-ce qu'il y a encore ? dit le patron. Vous êtes tombé sur Dan, hein ?

— Non ; c'est à propos de vous.

— Je suis ici pour écouter.

— Voici, je... je suis venu pour remettre les choses au point, dit Harvey très vite. Quand on se trouve sauvé de l'eau...

Sa gorge s'étrangla.

— Eh ! eh ! Vous ferez encore un homme si vous prenez ce chemin-là.

— On ne devrait pas commencer par insulter les gens.

— Juste et vrai, vrai et juste, dit Troop en esquissant un pâle sourire.

— Je suis donc venu vous dire que je suis bien fâché.

Un autre gros étranglement.

Troop se leva lentement du coffre où il était assis et tendit une main longue de onze pouces.

— Je devinais que cela vous ferait des tas de bien, et ça montre que je ne me suis pas trompé dans mes jugements. (Un éclat de rire étouffé parvint du pont à son oreille.) Je me trompe rarement dans mes jugements.

La main de onze pouces se referma sur celle de Harvey, au point de l'engourdir jusqu'au coude.

— Nous donnerons un peu plus de nerf à cela avant de vous quitter, jeune homme, et, quoi qu'il ait pu se passer, je n'en pense pas plus de mal de vous pour ça. Vous n'étiez pas tout à fait responsable. Faites bien votre affaire, et vous n'attraperez pas de mal.

— Vous voilà tout bien, dit Dan, comme Harvey regagnait le pont.

— Je ne le sens pas, dit-il, rouge jusqu'au bout des oreilles.

— Ce n'est pas cela que je voulais dire. J'ai entendu les paroles de papa. Quand il reconnaît qu'il ne pense pas de mal d'un homme, c'est qu'il se livre. Il déteste aussi se tromper dans ses jugements. Oh, mais ! Une fois que papa s'est fait une opinion, il abaisserait plutôt ses couleurs devant un Anglais que d'en changer. Je suis content que tout soit arrangé et que ça marche bien. Papa a raison quand il dit qu'il ne peut vous ramener. C'est toute notre vie que nous gagnons ici,... à la pêche. Les hommes vont être de retour dans une demi-heure, comme des requins après une baleine morte.

— Pour quoi faire ? demanda Harvey.

— Pour souper, sans doute. Est-ce que votre estomac ne vous le dit pas ? Vous avez des tas de choses à apprendre.

— Je le crois que j'en ai, dit Harvey d'un ton amer, en regardant l'embrouillement de cordages et de poulies au-dessus de sa tête.

— C'est un bijou, dit Dan avec enthousiasme, se méprenant sur la nature de son regard. Attendez voir que notre grand'voile soit tendue, et qu'elle file vers la maison, notre goélette, avec tout son sel employé. En tout cas, il y a du travail d'ici là.

Il désigna l'ombre du grand panneau ouvert entre les deux mâts.

— Pour quoi est-ce faire ? C'est tout vide, dit Harvey.

— Il faut que nous remplissions cela, vous et moi et quelques autres. C'est là que va le poisson.

— Vivant ? dit Harvey.

— Mais non. Ils sont plutôt tant soit peu morts... et aplatis... et salés. Il y a trente tonnes de sel dans la soute ; et nous n'avons pas jusqu'alors couvert plus que notre tonnage.

— Mais où est le poisson ?

— Dans la mer, dit-on ; dans les bateaux, souhaite-t-on, dit Dan, citant un proverbe de pêcheur. Vous en aviez quarante avec vous quand vous êtes arrivé la nuit passée.

Il désigna une sorte de parc en bois juste en face du gaillard d'arrière.

— Vous et moi il faudra que nous inondions cela à flots quand ils n'y seront plus. Dieu veuille que nous ayons les parcs pleins ce soir ! Je l'ai vue enfoncer d'un demi-pied sous le poisson attendant la toilette, et nous restions debout aux tables jusqu'à ce que nous nous entaillions nous-mêmes au lieu d'eux, tant nous avions sommeil. Oui, les voilà qui reviennent.

Dan regarda par-dessus les pavois peu élevés une demi-douzaine de doris en train de nager vers eux sur la mer luisante et soyeuse.

— Je n'ai jamais vu la mer d'aussi bas, dit Harvey. C'est superbe.

Le soleil descendu à l'horizon couvrait l'eau de pourpre et de rose, allumait des lumières d'or au dos des longues houles, et en pommelait les creux d'ombres bleues et vertes. Il semblait que chacune des goélettes en vue tirât à elle ses doris par d'invisibles fils, et les petites figurines noires dans les bateaux minuscules tiraient sur les avirons comme des jouets mécaniques.

— Ils ont tapé dur, dit Dan entre ses yeux à demi fermés. Manuel n'aurait pas de place pour un poisson de plus. Il rase l'eau comme une feuille de nénuphar en eau dormante, pas vrai ?

— Lequel est Manuel ? Je me demande comment vous pouvez les reconnaître dans le lointain, comme vous faites ?

— Le dernier bateau au sud. C'est lui qui vous a trouvé la nuit passée, dit Dan en brandissant le doigt. Manuel nage à la mode des Portugais ; vous ne pouvez pas ne pas le reconnaître. A l'est de lui — il vaut cent fois mieux qu'il ne nage — se trouve Pensylvanie. On dirait qu'il est chargé de « saleratus (1) ». A l'est encore... regardez comme ils s'en viennent gentiment sur la même ligne... celui avec les épaules bossues, c'est Long Jack. C'est un homme du Galway (2) qui habite South Boston, où ils habitent pour la plupart, et presque tous ces hommes du Galway sont de bonnes recrues pour un bateau. Au nord, plus loin, là-bas,... vous allez l'entendre se mettre à chanter dans un instant,... c'est Tom Platt. Il a été matelot sur le vieux vaisseau l'*Ohio*, le premier de notre flotte, dit-il, pour doubler le cap Horn. Il ne parle guère jamais d'autre chose, sauf quand il chante ; mais il a une veine épatante à la pêche. Là ! Qu'est-ce que je vous disais ?

Un mugissement qui pouvait passer pour mélodieux s'en vint du doris au nord en glissant sur l'eau. Harvey entendit quelque chose ayant trait aux mains et aux pieds glacés de quelqu'un, et puis :

Bring forth the chart, the doleful chart,
See where these mountings meet!
The clouds are thick around their heads,
The mists around their feet (3).

— Plein bateau, dit Dan en éclatant de rire. S'il nous envoie « O capting », alors, c'est plein à couler.

---

(1) Le « saleratus » est une sorte de levain qu'on emploie en Amérique pour faire lever la pâte. C'est une matière fort lourde.

(2) Galway, province d'Irlande.

(3) Montrez la carte, la triste carte (1),
Pour voir où ces monts se rencontrent !
Les nuages sont épais autour de leurs têtes,
Les brouillards autour de leurs pieds.

(1) Vieille chanson américaine.

Le mugissement continua :

And naow to thee, O Capting
Most earnestly I pray,
That they shall never bury me
In church or cloister gray (1).

— Coup double pour Tom Platt ! Il vous racontera demain tout ce qui concerne le vieil *Ohio*. Vous voyez ce doris bleu derrière lui ? C'est mon oncle... le propre frère de papa... et s'il y a quelque mauvais sort lâché sur le Banc, vous êtes sûr qu'il tombera sur l'oncle Salters. Regardez comme il nage en prenant garde. Je parierais mon gage et ma part qu'il est le seul homme à avoir été piqué aujourd'hui, — et il l'a été solidement.

— Qu'est-ce qui a pu le piquer? dit Harvey qui commençait à s'intéresser.

— Des fraises, surtout. Parfois des citrons et des concombres (2). Oui, il a été piqué jusqu'aux coudes. Cet homme-là a une chance vraiment renversante. Maintenant nous allons nous mettre aux palans pour les hisser à bord. C'est vrai ce que vous m'avez dit, que vous n'avez jamais fait un brin de travail de votre vie? On doit se paraître plutôt drôle, n'est-ce pas?

— Je vais essayer de travailler n'importe comment, répliqua bravement Harvey. Seulement tout cela est absolument nouveau.

— Attrape ce palan, alors ! Derrière toi !

Harvey empoigna un cordage et un long crochet de fer qui pendaient à l'un des étais du grand mât, tandis que Dan en tirait un autre attaché à quelque chose qu'il appelait une « balancine », au moment où Manuel accostait dans son doris chargé.

Le Portugais eut un radieux sourire, que plus tard Harvey apprit à bien connaître, et, à l'aide d'une fourche à manche court, se mit à jeter le poisson dans le parc sur le pont.

— Deux cent trente et un ! cria-t-il.

— Donne-lui le croc, dit Dan.

Et Harvey passa le croc aux mains de Manuel. Celui-ci le fit glisser dans une boucle de corde à la proue du doris, saisit le palan de Dan, l'accrocha au taquet d'arrière, et grimpa dans la goélette.

— Tire ! cria Dan.

Et Harvey tira, étonné de s'apercevoir de la facilité avec laquelle le doris s'enlevait.

— Tiens bon, il ne niche pas dans les barres de hune ! dit Dan en riant.

Et Harvey tint bon, car le bateau se trouvait en l'air au-dessus de sa tête.

— Amène, et de côté ! cria Dan.

Et comme Harvey amenait, Dan détourna la légère embarcation jusqu'à ce qu'elle vînt toucher doucement le pont derrière le grand mât.

— Ils ne pèsent rien à vide. C'est assez chic pour un passager. Y a plus de chiendent quand y a de la mer.

— Ah ! ah ! dit Manuel en tendant une main brune. Ça va mieux en ce moment. A cette heure-ci, le dernier soir, c'était le poisson qui cherchait à vous prendre. Maintenant, c'est vous qui cherchez à prendre le poisson. Oui-da ?

— Je... je vous suis à jamais si reconnaissant, balbutia Harvey.

Et sa malheureuse main glissa encore une fois furtivement à sa poche ; mais il se rappela qu'il n'avait pas d'argent à offrir. Quand il eut fait plus ample connaissance avec Manuel, rien qu'à l'idée de l'erreur qu'il aurait pu commettre, il se sentait, au fond de sa couchette, envahir par de cuisantes et pénibles rougeurs.

— Il n'y a pas de reconnaissance à m'en avoir ! dit Manuel. Comment vous aurais-je laissé aller ainsi à la dérive tout autour du Banc? Maintenant, vous voilà pêcheur... Oui-da? Ouh ! Auh !

Il pencha le buste en avant, puis en arrière avec des mouvement raides pour chasser les crampes.

— Je n'ai pas nettoyé le bateau aujourd'hui. Trop à faire. Ça mordait dur. Danny, mon garçon, nettoie pour moi.

Harvey s'avança sur-le-champ. Voilà quelque chose qu'il pouvait faire pour l'homme qui lui avait sauvé la vie.

Dan lui jeta un faubert, et il se pencha sur le doris pour en chasser les matières visqueuses, gauchement, mais plein de bonne volonté.

— Enlève les bancs, ils glissent dans leurs rainures, dit Dan. Donne-leur un coup de faubert et pose-les dans le fond. Ne laisse jamais un banc jouer. Il se peut qu'à quelque jour tu en aies salement besoin. Voici Long Jack.

Un torrent étincelant de poisson passa d'un doris le long du bord dans le parc.

— Manuel, prends le palan. Je vais fixer les tables. Harvey, débarrasse-nous du bateau de Manuel. Celui de Long Jack s'emboîte dedans.

Harvey leva les yeux de dessus son nettoyage pour apercevoir le fond d'un doris juste au-dessus de sa tête.

— Exactement comme un jeu de boîtes indien, n'est-ce pas? dit Dan, comme le bateau en question tombait dans l'autre.

— Il y prend autant de goût qu'un canard à l'eau, dit Long Jack, un homme du Galway à menton grisonnant dont la lèvre supérieure avançait, en faisant aller et venir le torse exactement comme Manuel avait fait.

(1) Maintenant, ô capitaine,
Je te prie ardemment
Qu'on ne m'enterre jamais
Dans l'église ou le cloître gris.

(2) Noms que les marins donnent à certaines plantes marines vénéneuses qui affectent l'apparence de ces fruits.

On entendait par l'écoutille Disko grogner dans la cabine, et le bruit qu'il faisait en suçant son crayon parvenait jusqu'à eux.

— Cent quarante-neuf et demi... que Dieu te damne, Discobolus! dit Long Jack. Je me tue à remplir tes poches. Cela ne fait rien, c'est une foutue pêche. Le Portugais m'a enfoncé.

Un glissement sourd. Et c'était un autre doris qui accostait et encore du poisson qui tombait dans le parc.

— Deux cent trois. Voyons le passager!

Celui qui parlait était encore plus fort que l'homme du Galway, et son visage présentait un aspect curieux à cause d'une balafre pourpre qui le barrait en biais de l'œil gauche au coin droit de la bouche.

Ne voyant pas autre chose à faire, Harvey faubertait chaque doris à mesure qu'il descendait, enlevait les bancs et les couchait au fond du bateau.

— Il a vite attrapé ça, dit l'homme à la balafre, lequel était Tom Platt, en le considérant avec attention. Il y a deux façons de faire les choses. L'une, à la mode des pêcheurs... par n'importe quel bout d'abord et un nœud de voilier pour couronner le tout... et l'autre...

— Comme nous faisions sur le vieil *Ohio!* interrompit Dan, en traversant rapidement le groupe des hommes avec une longue planche pourvue de pieds.

— Otez-vous de là, Tom Platt, et laissez-moi fixer les tables.

Il pressa l'une des extrémités de la planche entre deux coches dans les bordages, chassa le montant d'un coup de pied, et baissa la tête juste à temps pour éviter la tape que lui envoyait l'homme du vaisseau.

— Et voilà aussi ce qu'on faisait sur l'*Ohio*, Danny. Tu vois? dit Tom Platt, en riant.

— J'imagine alors qu'ils louchaient, car il n'est pas arrivé à son adresse, et je sais bien qui est-ce qui va trouver ses bottes sur la pomme du grand mât s'il ne nous laisse pas tranquilles. Halez de l'avant! Je suis pressé, est-ce que vous ne voyez pas?

— Danny, tu passes ta journée à dormir couché sur le câble, dit Long Jack. Tu es le comble même de l'impudence, et je suis persuadé qu'en une semaine tu vas corrompre notre subrécargue.

— Il s'appelle Harvey, dit Dan, en brandissant deux couteaux de forme étrange, et il vaudra cinq de n'importe quels chercheurs de clovis de South Boston avant qu'il soit longtemps.

Il disposa les couteaux avec grâce sur la table, pencha la tête et en admira l'effet.

— Je crois, moi, que cela fait quarante-deux, dit une voix grêle de l'autre côté du bord.

Tout le monde partit à rire, tandis qu'une autre voix répondait :

— Alors pour une fois ma chance a tourné, car j'en ai quarante-cinq, quoique je sois piqué à ne savoir où me mettre.

— Quarante-deux *ou* quarante-cinq. J'ai perdu le compte exact, dit la voix grêle.

— C'est Pen et l'oncle Salters qui comptent leur pêche. Cela enfoncera le cirque à quelque jour, dit Dan. Regardez-les donc.

— Venez, venez! rugit Long Jack. Il fait mouillé là-bas dehors, mes enfants.

— Quarante-deux, dis-tu.

C'était l'oncle Salters.

— Je vais recompter, alors, répliqua la voix avec douceur.

Les deux doris se balançaient côte à côte et venaient cogner contre le flanc de la goélette.

— Patience de Jérusalem! jura l'oncle Salters, en reculant dans l'eau qui clapota avec bruit. Qu'est-ce qui prend un cultivateur comme toi d'aller fiche le pied dans un bateau, je me le demande! Tu m'as presque défoncé d'un bout à l'autre.

— J'en suis fâché, monsieur Salters. Je suis venu à la mer pour cause de dyspepsie nerveuse. Vous m'avez conseillé, je crois.

— Allez vous noyer dans le Trou de Baleine, toi et ta dyspepsie nerveuse! rugit l'oncle Salters, un gros petit pot à tabac. Tu marches encore sur mes brisées. As-tu dit quarante-deux ou quarante-cinq?

— J'ai oublié, monsieur Salters. Comptons.

— Je ne vois pas comment cela pourrait faire quarante-cinq.

— C'est moi qui en ai quarante-cinq, dit l'oncle Salters. Compte avec soin, Pen.

Disko Troop sortit de la cabine.

— Salters, maintenant jette ton poisson tout de suite, dit-il d'un ton d'autorité.

— Ne gâtez pas la pêche, papa, murmura Dan. Ils ne font tous les deux que commencer.

— Mère de Délice! Il les enfourche un à un, hurla Long Jack, comme l'oncle Salters se mettait laborieusement au travail, et que dans l'autre doris le petit homme comptait une rangée de coches sur le plat-bord.

— C'est la pêche de l'autre semaine, dit-il, en levant un regard plaintif et l'index resté où il en était.

Manuel poussa Dan du coude. Celui-ci s'élança sur le palan, et, se penchant aux trois quarts par-dessus bord, glissa le crochet dans le cordage d'arrière tandis que Manuel maintenait solidement le doris par l'avant.

Les autres tirèrent gentiment et amenèrent le bateau, homme, poisson, et tout.

— Un, deux, quatre, neuf, dit Tom Platt, en faisant le compte d'un œil exercé. Quarante-sept. Pen, c'est à toi!

Dan laissa filer le palan et fit glisser l'homme de son bateau sur le pont parmi le torrent de son poisson.

— Tiens bon! rugit l'oncle Salters en train de tournoyer contre le bord. Tiens bon, je me suis embrouillé un brin dans mon compte.

Il n'eut pas le temps de protester, fut hissé à bord et traité comme « Pensylvania ».

— Quarante et un, dit Tom Platt. Battu par un cultivateur, Salters. Toi encore, un marin pareil!

— Le compte n'est pas juste, dit-il, en dégringolant hors du parc; et je suis cousu de piqûres.

Ses grosses mains étaient enflées et marbrées de rouge et de blanc.

— Il y a, je crois bien, des gens qui iraient trouver des fonds de fraises, même s'il leur fallait plonger pour ça, dit Dan, en s'adressant à la lune qui venait de se lever.

— Il y en a d'autres, dit l'oncle Salters, qui se nourrissent du suc de la terre en dormant, et qui blaguent leur propre sang.

— A table! A table! cria du gaillard d'avant une voix que Harvey n'avait pas encore entendue.

Disko Troop, Tom Platt, Long Jack et Salters, sur ce mot, gagnèrent l'avant. Little Pen se pencha sur son tourniquet carré de haute mer et sur les lignes à morue embrouillées. Manuel se coucha de tout son long sur le pont, et Dan disparut dans la cale, où Harvey l'entendit taper sur des barils avec un marteau.

— C'est le sel, dit-il en revenant. Aussitôt que nous aurons soupé, nous nous mettrons à la toilette du poisson. Tu jetteras à papa. Tom Platt et lui arriment ensemble, et tu vas les entendre discuter. Nous sommes la seconde bordée, toi, moi, Manuel et Pen... la jeunesse et la beauté du bateau.

— En voilà un avantage? dit Harvey. J'ai faim.

— Ils auront fini dans une minute. Hum? Ça sent bon ce soir. Papa embarque un bon cuisinier même si cela doit lui causer de l'ennui avec son frère. Il y a bonne pêche aujourd'hui, hein? (Il désigna du doigt les parcs où les morues montaient en hautes piles.) Manuel, combien avais-tu d'eau?

— Vingt-cinq brasses, répondit le Portugais d'une voix endormie. Elle mordent bien et vite. Un de ces jours je vous montrerai, Harvey.

La lune entreprit sa course sur la mer tranquille avant que les aînés fussent revenus à l'arrière. Le cuisinier n'eut pas besoin de crier : « Seconde bordée! » Dan et Manuel furent en bas de l'écoutille et à table avant que Tom Platt, le dernier et le plus circonspect des aînés en question, eût fini de s'essuyer la bouche du revers de sa main. Harvey suivit Pen, et s'assit devant une gamelle de fer-blanc remplie de langues et de vessies de morue, mélangées de morceaux de lard et de pommes de terre frites devant une tranche de pain chaud et du café noir et fort. Tout affamés qu'ils fussent, ils attendirent que « Pensylvania » eût dit d'un ton solennel le bénédicité. Puis ils s'enfournèrent la nourriture en silence jusqu'au moment où Dan reprenant haleine sur sa tasse d'étain demanda à Harvey comment ça allait.

— Je suis bourré, mais il y a encore tout juste place pour un autre morceau.

Le cuisinier était un nègre énorme, d'un noir de jais; et, différent de tous ceux que Harvey avait rencontrés, ne parlait pas, se contentant de sourire et d'inviter d'un geste muet à y revenir.

— Tu vois, Harvey, dit Dan, en tapant avec sa fourchette sur la table, c'est bien comme je te l'ai dit. Les jeunes et beaux garçons... comme moi Pensy, toi et Manuel... nous sommes la seconde, bordée, et nous mangeons quand la première bordée a fini. Eux, c'est le vieux poisson; tous rapiats et grincheux, aussi ont-ils besoin de se réconforter le ventre; c'est pour cela qu'ils viennent les premiers, ce qu'ils ne méritent pas. Est-ce vrai, docteur?

Le cuisinier fit signe que oui.

— Est-ce qu'il ne peut pas parler? demanda tout bas Harvey.

— Assez pour s'en tirer. Pas beaucoup des choses de notre métier. Sa langue maternelle est plutôt drôle... Il vient de l'intérieur de Cap Breton, oui, là où les cultivateurs parlent l'écossais du cru. Cap Breton est plein de nègres dont les parents se sont réfugiés là durant notre guerre, et ils parlent comme les cultivateurs... tout en charabia.

— Ce n'est pas de l'écossais, dit Pensylvania. C'est du gaëlique. D'après ce que j'ai lu dans un livre. — Pen lit en masse. Presque tout ce qu'il dit est comme ça... sauf quand il s'agit de compter le poisson... hein?

— Est-ce que ton père les laisse ainsi dire combien ils ont pris de poisson... sans vérifier? demanda Harvey.

— Pourquoi? Mais oui. Qu'est-ce que ça signifierait d'aller mentir pour quelques misérables morues.

— Always more and never less,
Every time we come to dress (1)

rugit Long Jack par l'écoutille.

Et la seconde bordée se rua en haut sur-le-champ.

L'ombre des mâts et du gréement, avec la voile de cape qu'on ne ferlait jamais, roulait de droite et de gauche dans le clair de lune sur le pont que soule-

(1) — Toujours plus et jamais moins,
Chaque fois que nous venons faire la toilette.

vait la vague; et le poisson empilé à l'arrière luisait comme un morne d'argent fluide. On entendait des piétinements et des roulements sourds dans la cale où Disko et Tom Platt se démenaient parmi les coffres à sel. Dan passa une fourche à Harvey et le conduisit au bout intérieur de la table primitive, où l'oncle Salters jouait impatiemment du tambour avec le manche d'un couteau. Un baquet d'eau salée reposait à ses pieds.

— Tu jetteras à papa et à Tom Platt par le panneau, et tu prendras garde que l'oncle Salters ne te fasse sauter l'œil, dit Dan, en disparaissant à bout de bras dans la cale. Je passerai le sel d'en bas.

Pen et Manuel se tenaient enfoncés jusqu'aux genoux parmi la morue dans le parc, brandissant des couteaux ouverts. Long Jack, un panier à ses pieds, des mitaines aux mains, était en face de l'oncle Salters à la table, et Harvey contemplait la fourche et le baquet.

— Hi! cria Manuel, en se baissant sur le poisson et en ramenant une morue un doigt passé sous son ouïe et l'autre dans son œil.

Il l'étendit sur le rebord du casier: la lame du couteau jeta un éclair accompagné d'un bruit de déchirement, et le poisson fendu de la gorge à l'anus, avec une entaille de chaque côté du cou, tomba aux pieds de Long Jack.

— Hi! dit Long Jack, en faisant de sa main recouverte d'une mitaine une sorte de cuiller.

Le foie de la morue tomba dans le panier. Une autre torsion et la main de nouveau en cuiller envoyèrent au diable tête et issues, et le poisson vidé glissa aux mains de l'oncle Salters qui renifla d'un air farouche. Un nouveau déchirement, et la grande arête vola par-dessus le pavois; et le poisson, sans tête, sans boyaux, grand ouvert, tomba dans le baquet avec un « flop », en envoyant de l'eau salée jusque dans la bouche de Harvey, béante d'étonnement. Après le premier cri, les hommes gardèrent le silence. Les morues se promenaient comme si elles eussent été encore en vie, et longtemps avant que Harvey fût revenu de son étonnement devant la merveilleuse dextérité du tout, son baquet était plein.

— Jette! grogna l'oncle Salters, sans tourner la tête.

Et Harvey lança le poisson par deux et trois à la fois en bas de l'écoutille.

— Hi! Lance-les à la brassée, cria Dan. Ne les éparpille pas comme cela. L'oncle Salters est le meilleur fendeur de toute la flottille. Regarde si l'on ne dirait pas qu'il feuillette un livre.

De fait, on eût presque dit que le brave oncle était en train de couper les pages d'une revue pour tuer le temps. Le corps de Manuel, le buste tout courbaturé, gardait l'immobilité d'une statue dont seuls les bras se refermaient sans arrêt sur le poisson. Little Pen s'escrimait vaillamment, mais il n'était pas difficile de voir qu'il manquait de force. Une fois ou deux Manuel trouva le temps de l'aider sans rompre la chaîne du travail. Une autre fois le même Manuel poussa un hurlement: il s'était accroché le doigt à l'hameçon d'un français. Ces hameçons sont fabriqués avec un métal mou qui permet de les recourber de nouveau lorsqu'ils ont servi; mais il arrive très souvent que la morue se sauve avec pour se faire prendre ailleurs, et c'est un des nombreux motifs pour lesquels les bateaux de Gloucester détestent les Français.

En bas, le râpement du sel brut dont on frottait la chair crue, résonnait comme le grincement d'une meule, — accompagnement soutenu au « clik-nik » des couteaux dans le parc au « crac » et au « plouf » des têtes arrachées, des foies tombant et des issues dispersées, au « caraaah » du couteau de l'oncle Salters retirant l'arête, et au « flop » des corps tombant, grands ouverts et encore humides, dans le baquet.

Au bout d'une heure, Harvey aurait donné tout au monde pour se reposer; car la morue fraîche et humide pèse plus lourd qu'on ne pense, et le dos lui faisait mal à force de jeter, de jeter sans repos. Mais il sentait pour la première fois de sa vie qu'il faisait partie d'une équipe d'hommes au travail, en tirait de l'orgueil et s'obstinait à poursuivre la tâche.

— Un couteau, holà! finit par crier l'oncle Salters.

Pen plia sous la fatigue, prêt à rendre l'âme parmi le poisson; Manuel se courba en arrière et en avant pour s'assouplir, et Long Jack s'appuya sur le bordage. Le cuisinier apparut, sans plus de bruit qu'une ombre noire, ramassa un tas d'arêtes et de têtes, et se retira.

— Des issues pour déjeuner et de la soupe de têtes, dit Long Jack avec un claquement de lèvres.

— Un couteau, holà! répéta l'oncle Salters en brandissant l'arme plate et recourbée du fendeur.

— Regarde à tes pieds, Harvey! cria Dan d'en bas.

Harvey vit une demi-douzaine de couteaux fichés sur un taquet dans la bordure du panneau. Il les distribua à la ronde, en reprenant ceux qui étaient émoussés.

— De l'eau! dit Disko Troop.

— Le charnier (1) est à l'avant et l'écuelle à côté. Vite, Harvey, dit Dan.

Un instant après il était de retour avec une pleine écuelle d'eau éventée et brunâtre, un vrai nectar, qui délia la langue à Disko et à Tom Platt.

(1) On appelle « charnier » à bord des bateaux de Terre-Neuve le baril qui sert de réservoir à eau sur le pont.

— C'est de la morue, dit Disko. Ce ne sont pas des figues de Damas, Tom Platt, encore moins de l'argent en barre. Je n'ai pas manqué de te le dire chaque fois depuis que nous naviguons ensemble.

— Quelque chose comme sept campagnes, répliqua Tom Platt tranquillement. N'empêche qu'un bon arrimage est un bon arrimage, et il y a bonne et mauvaise manière d'arrimer, même du lest. Si tu avais jamais vu quatre cents tonnes de fer rangées dans l'...

— Hi!

Sur un hurlement de Manuel, le travail reprit et ne s'arrêta plus jusqu'à ce que le parc fût vide. Dès que le dernier poisson fut en bas, Disko Troop gagna la cabine avec son frère en louvoyant vers l'arrière; Manuel et Long Jack se dirigèrent vers l'avant; Tom Platt seul attendit le temps qu'il fallait pour reglisser le panneau en place avant de disparaître à son tour. Une demi-minute après, Harvey entendait la cabine retentir de ronflements sonores, et bouche bée il ouvrait de grands yeux sur Dan et sur Pen.

— Cela a marché un peu mieux cette fois, Danny, dit Pen, les paupières lourdes de sommeil. Mais je crois qu'il est de mon devoir d'aider au nettoyage.

— Je ne voudrais pas pour mille quintaux de poisson avoir ta conscience, dit Dan. Rentre, Pen. Ce n'est pas à toi à faire l'ouvrage d'un mousse. Tire un seau d'eau, Harvey. Eh! Pen, avant d'aller dormir, jette cela dans la fascière. Peux-tu rester éveillé jusque-là?

Pen souleva le lourd panier de foies de poisson qu'il vida dans un tonneau dont le couvercle à charnières était amarré au gaillard d'arrière; puis lui aussi disparut dans la cabine.

— Après la toilette, ce sont les mousses qui font le nettoyage, et le premier quart en temps de calme, c'est le leur sur le *We're Here*.

Dan inonda énergiquement le parc, démonta la table, la dressa pour la faire sécher au clair de lune, passa les lames ensanglantées des couteaux au travers d'un bouchon d'étoupe, et se mit à les aiguiser sur une toute petite meule, tandis que Harvey, sur ses indications, jetait par-dessus bord issues et arêtes.

Au premier « plouf », une ombre d'un blanc d'argent se leva droit comme une flèche sur l'eau d'huile, et poussa un soupir sifflant et prophétique. Harvey recula d'horreur en poussant un cri, tandis que Dan se contentait de rire.

— C'est un épaulard, dit-il. Il demande des têtes de poisson. Ils se dressent comme ça sur le bout de leur queue quand ils ont faim. N'est-ce pas que son haleine sent le sépulcre?

Une horrible puanteur de poisson pourri remplit l'air comme la colonne de blancheur s'enfonçait, et l'eau s'agita en gros bouillons d'huile.

— Est-ce que tu n'avais jamais vu d'épaulard se dresser? Tu en verras par centaines avant d'avoir fini. Dis donc, c'est bon d'avoir encore un mousse à bord. Otto était trop vieux, et de plus c'était un Suédois. Lui et moi nous nous battions énormément. Cela ne m'aurait rien fait s'il avait eu dans la tête un langage de chrétien. Tu as sommeil?

— Je dors tout debout, dit Harvey en laissant tomber sa tête en avant.

— On ne doit pas dormir quand on fait le quart. Réveille-toi et va voir si notre feu de mouillage brille et s'il éclaire bien. Tu es de quart à l'heure qu'il est, Harvey.

— Peuh! Qu'est-ce qui pourrait nous arriver? Il fait clair comme en plein jour. Ou-ouf!

— Juste comme cela que les choses arrivent, dit papa. Beau temps, bon sommeil, et avant de savoir comment ça se fait, vous voilà coupé en deux par un paquebot, et dix-sept officiers, dorés sur toutes les coutures, tous des messieurs, lèvent la main pour jurer que vos feux étaient éteints et qu'il y avait un épais brouillard. Harvey, je t'ai plutôt pris en goût, mais si ta tête tombe encore une fois, je te tape dessus avec un bout de corde.

La lune, qui assiste sur le Banc à tant de choses étranges, vit de là-haut un jeune garçon svelte de tournure, en knickerbockers et en jersey rouge, qui faisait en chancelant le tour du pont en désordre d'une goélette de soixante-dix tonneaux, tandis que derrière lui, brandissant une corde à nœuds, marchait, à la manière d'un tortionnaire, un gamin qui bâillait et laissait tomber sa tête entre les coups qu'il donnait.

La roue amarrée geignait et ruait doucement, la voile de cape claquait un peu dans les sautes de la brise légère, le cabestan craquait, et c'était toujours la même promenade lamentable. Harvey réclamait, menaçait, pleurnichait, et finit par pleurer pour de bon, tandis que Dan, les mots s'empâtant sur sa langue, vantait la beauté de la vigilance et faisait résonner de tous les côtés son bout de corde, sévissant contre les doris aussi souvent qu'il atteignait Harvey. A la fin, l'horloge de la cabine sonna dix heures, et au dixième coup, Little Pen grimpa sur le pont. Il trouva deux garçons, ou plutôt deux paquets, culbutés côte à côte sur le grand panneau, si profondément endormis qu'il les roula littéralement jusqu'à leurs couchettes.

RUDYARD KIPLING.

Traduit par [illegible]

A suivre.

M. PAUL ADAM

Conversations, Souvenirs et Lectures.

Le succès de *la Force*, cette puissante fresque de l'épopée napoléonienne qu'un critique, qui a pourtant plus d'esprit que de bienveillance, appelait, ici même, « un quasi chef-d'œuvre » (1), réussit enfin à attirer sur le nom de M. Paul Adam l'attention du public lettré.

J'imagine cependant que la plupart des lecteurs qui s'exaltèrent l'âme aux aventures de guerre et d'amour du beau lieutenant d'Héricourt durent être assez surpris, en regardant la couverture du roman, d'apprendre que M. Paul Adam en était à son trentième ouvrage. On tenait le nouvel écrivain pour un débutant, tout au moins pour un jeune, et voici qu'il a déjà signé une œuvre aussi considérable que celle de M. Bourget. Mais pour peu que ces lecteurs eussent poursuivi leur enquête, ils auraient convenu bientôt, que cette œuvre renferme de précises et poignantes études historiques sur les *Princesses byzantines de la décadence*, de profondes et suggestives rêveries métaphysiques, comme ces *Lettres de Malaisie* où M. Adam, sur l'exemple de Platon, décrit et commente sa République idéale ; plusieurs larges et frappants tableaux à la Balzac, tels que ceux de la vie d'un médecin de campagne dans *la Force du mal*, ou que ceux de l'existence hasardeuse des agitateurs anarchistes dans *le Mystère des foules*, lesquels aussi bien si ce n'est mieux que *la Force* auraient dû valoir à leur auteur la célébrité et la fortune.

C'est que peu d'écrivains eurent des débuts plus contrariés par les circonstances, plus intéressants par l'effort de volonté dont ils témoignent que M. Paul Adam. Après une enfance relativement heureuse, mais très modeste, — je me souviens d'un article où il esquissait la « figure » à l'ordinaire morose et « luthérienne » de son père dominant « la monotonie » de sa première « vie familiale » — le jeune homme se trouva, à l'âge où ses contemporains commençaient à peine à songer qu'il allait falloir choisir une carrière, aux prises avec les réalités de la destinée. Alors, avec une audace de nouveau venu qui a beaucoup d'illusions, n'ayant guère d'expérience, il résolut de trouver, la plume à la main, les moyens de vivre, et bravement il se mit à écrire.

Mais — et c'est ainsi que ce cas devient mémorable — au lieu de flatter le public en pastichant avec plus ou moins d'adresse les œuvres célèbres du temps, ainsi qu'ont coutume de le faire ces médiocres dont il s'est plu à stigmatiser les triomphes insolents (1), M. Paul Adam ne voulut traduire que des pensées et que des sensations qui lui fussent strictement personnelles. Au lieu d'habileté, il prétendit faire preuve de sincérité. C'était presque de la forfanterie. S'il ne s'en était guère douté, il ne tarda point à s'en apercevoir. Le jeune écrivain connut les pires déboires que puisse réserver le métier des lettres.

Il ne les a pas oubliés et parfois, dans la conversation, il lui arrive de dire avec un sourire plein de douce rêverie : « Ce fut l'année où j'écrivis quatre romans qui me rapportèrent bien 1 600 francs ! » Il n'y a plus d'amertume dans ces paroles, seulement une arrière-pensée, la constatation, un peu désabusée, des faibles ressources que procure la littérature aux jeunes gens qui ont la témérité de vouloir écrire des livres nouveaux dans une langue nouvelle. Cependant, le romancier corrige déjà sa pensée :

« Toute la question est de ne pas avoir trop vite des visées trop ambitieuses. Au fond, la littérature n'est pas une carrière notablement inférieure aux autres carrières libérales. Sans abaisser sa pensée à des compromis déplorables, un débutant peut encore raisonnablement arriver à gagner ce que gagnerait au même âge un sous-lieutenant, un avocat stagiaire ou un interne de clinique privée !... »

En revanche, à cette loyale attitude conservée malgré tout, M. Paul Adam dut très vite d'être tenu par ses amis et considéré par chacun comme un des maîtres de demain. Il suffit de feuilleter les collections de ce qu'on appelle suggestivement les « revues indépendantes » pour s'en convaincre. L'admiration de ces jeunes critiques n'avait d'ailleurs, dans le cas, rien que de très légitime ; on n'en peut regretter que l'expression parfois irritante. Encouragé cependant par ces premiers succès, limités à des milieux tout à fait spéciaux, M. Paul Adam, sans peut-être s'en rendre un compte exact, fut en quelque sorte engagé à exagérer ce que sa manière avait déjà d'excessif. Étant à l'avant-garde, il prétendit y demeurer et c'est ainsi qu'on put le voir longtemps offrir l'apport de son rare talent aux tentatives les plus audacieuses des écoles d'extrême gauche.

Après avoir débuté par un livre d'un naturalisme exaspéré, qui eut la gloire — c'en était une alors ! — d'être poursuivi en cour d'assises, un livre qu'il

(1) M. André Beaunier dans la *Revue Bleue* du 11 février 1899.

(1) *Le Triomphe des médiocres*, par Paul Adam. 1 vol. Paul Ollendorff, éditeur. Paris, 1898. Ne pas oublier l'extraordinaire couverture que M. A. Andréas dessina pour cette œuvre violente. On y voit s'avancant en cortège déférent, implorant, des mains d'une Gloire peu vêtue, les palmes que méritent leur médiocrité, l'Université, sous les espèces d'un monsieur en habit noir à tête d'âne ; l'Armée, d'un officier à tête de mulet ; la Magistrature d'un juge à tête de hibou ; la Politique, d'un député cravaté de la Légion d'honneur à tête d'oie, et le high-life enfin, d'un snob dont la tête de porc émerge d'une confortable pelisse.

ne répudie point, d'ailleurs, puisqu'il continue à l'annoncer parmi ses œuvres complètes, ce qui ne m'étonne pas de la part d'un auteur aussi franc, M. Paul Adam collabora avec M. Jean Moréas — et cela ne fut point sans surprendre — à d'extraordinaires volumes de proses symbolistes et décadentes d'une lecture que je me bornerai, par euphémisme, à trouver difficile. *Chair molle* a l'horreur d'un musée secret : *le Thé chez Miranda* semble une gageure d'homme d'esprit.

Mais au temps où M. Huret jugea opportun de faire une *Enquête sur l'évolution littéraire*, le naturaliste, le symboliste, s'était déjà métamorphosé en un philosophe épris des spéculations les plus abstruses du spiritualisme mystique. On le traitait volontiers de mage et notre écrivain n'y trouvait pas à redire. Sérieusement, il s'était adonné aux sciences occultes.

Depuis, car je ne saurais dans des notes aussi rapides, suivre les multiples avatars d'un auteur aussi fécond, nous vîmes, tour à tour, parfois même simultanément, M. Paul Adam prononcer des réquisitoires dont la violence n'excluait pas la justesse, contre l'hypocrite turpitude des mœurs contemporaines, contre la basse vulgarité de la littérature actuelle, ou s'imposer, au théâtre, par des œuvres extraordinaires, géniales et insuffisantes, allant à l'encontre des traditions reçues et que, devant des salles hurlantes, les malheureux acteurs parvenaient à peine à réciter, ou s'affirmer surtout, et, de livre en livre, avec une maîtrise plus assurée, penseur sincère auquel rien de ce qui est humain n'est étranger, penseur perspicace à découvrir derrière la vaine apparence des choses la pure vérité, et qui en politique comme en littérature, comme en psychologie, comme en gai savoir, a su se faire une opinion à lui et n'est point homme à en changer tous les deux ans, au hasard de l'orientation des esprits.

Qu'il me suffise d'ajouter qu'en ces temps d'opportunisme, M. Paul Adam fut, reste et restera longtemps encore sans doute socialiste et internationaliste opposé à l'antisémitisme et à l'esprit militaire, véritable intellectuel dans la haute signification de ce terme dont on a voulu faire une injure, tandis qu'il est en réalité le plus bel hommage que l'on puisse adresser à un homme, puisqu'il renferme, en définitive, un brevet d'activité et d'indépendance de pensée.

Les lecteurs néanmoins qui sur la foi de ces renseignements — et il suffit de feuilleter quelques-uns de ces trente volumes pour constater que, loin d'exagérer, j'atténue plutôt — tiendraient M. Paul Adam pour un polémiste — une sorte d'Urbain Gohier à la voix violente et au geste dramatique — auraient la plus complète surprise à rencontrer le doux et souriant auteur du *Triomphe des médiocres* et de la *Critique des mœurs*.

L'autre jour encore, dans le grand salon campagnard, un peu abandonné, où des gerbes de roses du haut de frêles coupes de cristal effeuillaient sur des consoles de marbre leurs pétales mélancoliques, tandis que j'écoutais l'écrivain répondre à mes questions, avec une complaisance amicale, je me disais, ce que je me suis dit chaque fois que la vie m'a mis en sa présence, combien peu décidément il était l'homme de ses livres, et à quel point, une fois de plus, son cas infirmait la théorie qui n'a jamais été vraie que dans les manuels de rhétorique, que le style c'est l'homme. Autant ses livres sont audacieux, intransigeants, presque révoltés, autant l'homme est d'une discrétion, d'une correction toute britannique. S'il écrit en phrases brèves, cahotées, d'une syntaxe parfois plus personnelle que ne le veut le français, il parle au contraire bénévolement, d'une voix atténuée, sans aucune recherche ni dans le choix ni dans la prononciation des mots. Son œuvre est pleine d'insinuations, de choses inquiétantes et que nos pères eussent taxées de mauvaises; au contraire, la franchise de son regard, la sincérité de son sourire, tout ce qu'il porte sur son visage de presque candide vous rassurent et vous conquièrent immédiatement. Connaître M. Paul Adam c'est apprendre à aimer ses livres. Sa parole parlée est le commentaire nécessaire de sa parole écrite.

Comme, malicieusement, j'essayais de connaître son avis sur les romanciers de *la Revue des Deux Mondes*, je ne parvins pas à obtenir de lui des réponses caractéristiques. Il parut admettre la haute valeur de Victor Cherbuliez, mais à l'appel d'autres noms, il m'avoua sans impertinence, qu'il n'avait rien lu de ces auteurs-là. Puis il passa à d'autres sujets et cette phrase de lui me revint à la mémoire : « Il appartient à l'ignorant de se taire, non de se vanter de son ignorance et de s'en faire un mérite (1). » C'est qu'ils sont rares, savez-vous, les écrivains qui mettent en pratique les règles de conduite qu'ils édictent !

En outre, cette attitude montre à quel point cette œuvre est originale, d'une originalité allant jusqu'au courage. *Verba volant, scripta manent*, on sait ce que dans la critique d'aujourd'hui cette maxime excuse de défections ! Un cigare aux lèvres, les « chers confrères » sont assez portés à juger sévèrement les absents, mais la plume à la main, il n'y a plus personne ; la carrière littéraire étant devenue commerciale, chacun évite de se créer des inimitiés inutiles. Je ne dis pas qu'on ait tort, je me borne à constater. A l'inverse, M. Paul Adam craindrait plutôt de commettre des injustices en improvisant des jugements. Il tient à réfléchir avant de conclure. Son œuvre qui semble parfois improvisée est, au contraire, le fruit

(1) Lettre à M. Jules Huret.

lentement mûri d'une pensée qui n'a pas l'habitude de recevoir de mots d'ordre de personne.

Car enfin les sévérités paradoxales que j'eusse aimé lui entendre dire, je n'ai qu'à feuilleter ses recueils d'articles pour en trouver vingt exemples. J'ouvre *le Triomphe des médiocres* et je vois que les pièces d'Alexandre Dumas fils lui paraissent, « à un degré mondain, des histoires de concierge ». Ailleurs, il traitera couramment Molière de « tapissier royal », Maupassant de « conteur pour salon » et les livres de Barrès de « vaniteuses habiletés ». Sentez-vous l'ironie de ce petit couplet sur l'auteur des *Demi-Vierges?* « M. Prévost ne compose pas des paraboles sous lesquelles un dogme se révélerait; il conte très habilement des peines ou des joies fines, heureux s'il suscite, par son récit, l'humidité des yeux naïfs. Et pour cela, il faut qu'on puisse croire que c'est arrivé! »

Que dites-vous de la cruauté de celui sur l'auteur de *la Force des choses?* « On doit *Pascal Géfosse* au plus expert des imitateurs de Benjamin Constant, M. Paul Margueritte, qui a su conserver dans sa terneur lamentable, tout le gris et tout le vide de *l'Adolphe*. L'exactitude des divers pastiches entrepris par cet excellent et laborieux écrivain a enthousiasmé tour à tour, M. de Vogüé, les *Débats*, le *Temps*, la *Revue des Deux Mondes* et la généralité des publications helvétiques. »

Je renonce à vous citer la page sur M. Téodor de Wyzewa qui eut, autrefois, du génie s'il n'a plus aujourd'hui « qu'une âme de vieille dame érudite »; mais je ne puis résister à recopier encore cette silhouette imprévue de l'auteur de *Mensonges* : « M. Bourget semble avoir vu le monde de l'office. connaît les amours des dames par des renseignements ancillaires. Ses documents ont été recueillis sur la banquette du coffre à bois; et il enseigne ce que chaque faute a valu de bien-être ou de nécessité d'économie dans le budget de la cuisine. Néanmoins, il garde en ses rapports la tenue impeccable d'un maître d'hôtel à deux mille quatre. Il sert de l'indulgence et de la compassion. Il conte les chutes comme un qui attend qu'on le sonne pour le rince-bouche. Tant d'ablutions et de linge le remplissent de respect, de tristesse aussi. Et il a, de chapitre en chapitre, le lugubre d'un croque-mort qu'on aurait embauché à titre de serveur (1). »

Cependant des œuvres des autres nous en vînmes à parler des siennes. Je voulais savoir celle qu'il préfère, celle où il estime avoir le mieux réalisé le dessin de sa pensée. Est-ce la *Force du mal* avec ses théories médicales qu'un docteur m'assurait intéressantes, ou bien cette *Bataille d'Uhde* dont les ingénieuses conjectures dénotent — m'affirmait un officier — de véritables aptitudes stratégiques, ou encore cette amusante *Année de Clarisse* dont M. Faguet discuta, dans un feuilleton charmant, les passages de critique dramatique? Avec hésitation, comme s'il eût regretté de faire un choix parmi vingt œuvres qu'il aime également puisqu'elles sont également le produit de sa pensée indépendante, il finit par me nommer le *Mystère des foules :*

« Oui, explique-t-il, c'est bien dans ces deux volumes, composés sérieusement sur la fin d'une jeunesse attentive, que je suis le mieux parvenu à faire de l'art, tel que je l'entends. Car, vous vous souvenez, l'art, pour moi, consiste surtout à inscrire un dogme dans un symbole! Dans le symbole donc d'une action élémentaire j'ai inscrit le dogme, chaque année mieux compris, de la nécessité, pour notre pays, de revenir à ce régime fédératif, que les socialistes travaillent à remettre en honneur. Cependant, afin d'éviter toute confusion entre mes hypothèses et celles que soutiennent dans mon livre différents agitateurs, il convient d'ajouter que le régime fédératif auquel je crois, consacrerait le principe d'une anarchie provisoire puisqu'il créerait avec les centres socialistes et communistes des sortes de villes libres pareilles à celles de la Hanse, et avec les centres cléricaux et réactionnaires d'autres municipalités également autonomes. Quant aux campagnes, elles resteraient soumises au régime centralisateur, lequel d'ailleurs devrait forcément imposer aux milieux autonomes certaines lois d'intérêt général.

« En outre, je me suis efforcé de procéder cette fois par synthèses et non plus par analyses, d'évoquer mes personnages au lieu de les expliquer, et j'ai cru mettre dans ces pages la basse animalité et la prophétique intelligence, toute l'ignominie et la beauté, en d'autres mots, le frisson et le mystère angoissant des foules!... »

Sur l'aveu de tels dessins, j'ai repris l'œuvre préférée. Mais, je dois le reconnaître, ses 684 pages ne sont pas d'une lecture facile. Quoique l'effort tenté paraisse considérable, l'œuvre a je ne sais quoi d'incertain qui nuit à son ensemble. C'est une large fresque à la manière des *Trois Villes*, d'Émile Zola, mais d'inspiration plus sincère et d'exécution plus artistique où M. Paul Adam, après avoir noté en traits d'eau-forte ce qu'il appelle *la dissonance sociale*, c'est-à-dire l'antagonisme profond qui sépare les classes riches adonnées à leurs vices, à leurs erreurs, et les classes pauvres enlizées dans l'ignorance, la paresse et l'alcoolisme, a raconté l'échec d'un mouvement socialiste dans l'Est, hasardeusement fomenté par des idéologues de plus de bonne volonté

(1) [illegible] M. [illegible] p. 16, [illegible] 317, 321 [illegible] de M. Jules [illegible]

que de sens pratique et sanguinairement repoussé, baïonnettes au bout des fusils, revolvers et sabres à la main, par les bataillons de l'armée. Toutes les scènes populaires, encore que se répétant un peu les unes les autres, ont un fourmillement, une violence de vie que les lecteurs admirateurs de *la Force* comprendront. En revanche, les scènes mondaines sont d'une bizarrerie et d'une perversité qui font que je me refuse à les tenir pour des images possibles de la réalité. Ce qui manque à cette œuvre grandiose, c'est une armature plus solide, un dessin mieux accusé, la clarté et la logique latines.

Aussi est-ce en me demandant si ces défauts ne provenaient pas de la rapidité de conception et d'exécution de l'écrivain, que je m'efforce de lui faire raconter comment il s'y prend pour composer un roman : « Mais le plus simplement du monde. Je pense à un livre deux ou trois années avant de le mettre noir sur blanc. Ce travail cérébral facilite la tâche du scribe qui n'est plus alors qu'accessoire. J'ai mis un an à écrire le *Mystère des foules*, un an à écrire *la Force* et autant à prévoir ces deux ouvrages. C'est une légende, à mon avis, ce reproche qui m'est fait de construire vite. La vérité est que je ne vis pas ou guère ; et que tout mon temps du réveil au sommeil est consacré, instinctivement, spontanément, à l'élucubration. Ni visites, ni devoirs mondains, ni théâtre, ni sport ne me prennent de mes heures. Je n'accepte pas de loisirs ; j'aime mieux imaginer des choses plutôt que de me réjouir avec des amis. Le travail écrit ou pensé est ma normale constante, le reste m'ennuie. Je suis d'un naturel songeur et parfois je note mes songes, d'où mes livres que j'ai toujours écrits sous la dictée de l'inspiration, n'abandonnant un paragraphe que lorsqu'il me satisfaisait. Sinon la page échouait à la corbeille à papier, et je recommençais jusqu'à ce que j'eusse trouvé !... »

C'est déjà quelque chose, peut-être n'est-ce point assez. On a beau répéter que le temps ne fait rien à l'affaire ! Cela n'est pas vrai ; le temps fait beaucoup à la plus ou moins parfaite élaboration d'un roman. Il se peut qu'une œuvre dramatique, longuement préparée dans le secret de la vie intérieure, puisse être écrite rapidement ; mais il n'y a guère à se le dissimuler, un roman n'est pas seulement une œuvre d'inspiration, c'est encore, et je dirai presque c'est avant tout, une œuvre de patience.

Prenez, parmi les livres de M. Paul Adam, un des mieux ordonnés, *la Force du Mal*. Dans la dernière partie, les scènes shakespeariennes ne sont point rares, mais la manière indirecte et concise dont elles sont décrites empêche d'en sentir toute l'émotionnante beauté. Croyez-vous que si, au lieu d'être racontée en trois pages, l'horrifiante agonie de Mme Horbrandt l'avait été en dix, le lecteur n'en serait pas impressionné davantage, jusqu'en ses fibres les plus intimes ?

M. Paul Adam m'arrête : — « Permettez, mais ce serait précisément m'efforcer de susciter cette émotion de fait que j'estime contraire à la véritable fonction de l'art. Si j'avais décrit comme vous le désirez les scènes de l'épidémie cholérique, le frisson qui traverserait l'esprit du lecteur s'apparenterait évidemment à celui dont il tressaille, lorsqu'une voiture écrase, sous ses yeux, une vieille dame imprudente. J'ai cru pour la dignité des Lettres Françaises et afin que notre littérature ne restât pas manifestement inférieure aux littératures du Nord, qu'il était temps de remplacer le *roman sentimental*, basé sur de tragiques luttes de passion, par le *roman intellectuel* basé sur de purs conflits d'idées. A l'émotion de fait toujours plus ou moins brutale et grossière à la manière d'un coup de poing ou d'une caresse, j'ai prétendu substituer l'émotion de pensée, propice aux ratiocinations intérieures, indispensable à la prise de conscience de l'individualité. Au lieu de raconter de petites histoires larmoyantes, j'ai voulu que mes romans fussent les métaphores d'une philosophie. Il m'a semblé que l'étude de l'esprit de l'homme valait pour le moins celle de son cœur et celle de son corps qu'ont d'ailleurs achevées les romanesques, les réalistes et les psychologues. »

Au cas où je lui aurais objecté : Mais ne craignez-vous pas que le public vous suive malaisément dans des voies aussi périlleuses ? Non point qu'il ne se plaise qu'aux ouvrages futiles comme on le répète volontiers. Le succès des livres d'histoire suffirait à l'attester. Cependant et j'en connais vingt exemples, celui qui, sans impatience, annotait un volume d'Houssaye ou de Vandal abandonnait, à la cinquantième page, *la Bataille d'Uhde* ou *la Force*, tellement la distinction des genres est un de nos dogmes fondamentaux. Si le lecteur accepte qu'un historien l'engage à réfléchir, il n'accorde au romancier que le droit de l'émouvoir en l'amusant. Vous vous heurtez à l'un des préjugés les plus profondément enracinés dans l'esprit français. Tous les romans qui ont eu du succès ces dernières années sont des romans d'amour, tous, sans exception, depuis *le Lys rouge* jusqu'à *la Force* dont les perversités incestueuses et les gaillardises militaires furent plus remarquées que les magnifiques analyses de l'âme des années de la République et du Premier Empire !...

Le jeune romancier m'aurait [illegible] — Qu'importe, j'ai ma formule et je prétends l'exercer sans contrôle. Avant tout, je tiens à représenter la vie complète, à reproduire le personnage complet, sans

choix arbitraire qui me fasse élaguer telle passion, tel instinct, telle idée ou tel sentiment au bénéfice de tels autres mis exclusivement en relief. Tout en respectant les autres méthodes, la mienne n'admet point le principe qui, sous prétexte d'art, réduit à une canne de bazar ce peuplier feuillu. Ce qui veut dire que je ne suis pas marchand de cannes mais d'arbustes entiers. Car ce n'est plus pour distraire ou pour émouvoir que je fais de la littérature. Ma mission d'écrivain est supérieure, j'ai à faire prévaloir un système, à mettre au jour des vérités. En principe, il me serait égal de n'être actuellement lu par personne, car j'ai la conviction que dans vingt cinq ou trente ans, les quinze cents lecteurs qui me comprennent aujourd'hui seront dix mille, et ainsi de suite, progressivement!... » (Or comme M. Paul Adam relisait ces pages, il ajouta en note, ici, avec une fierté légitime : « Ce qui est arrivé effectivement!... »)

Voyez-vous se dégager peu à peu la nature tout intellectuelle de l'écrivain? Très apte aux spéculations philosophiques, il paraît sentir à un moindre degré. Chez lui, c'est la pensée qui est constamment en travail, c'est plus rarement le cœur. Ses descriptions ont la netteté de photographies. Il voit tout, mais à l'inverse des réalistes, il sait choisir et, comme il est artiste, il a de l'imprévu dans l'expression. Cependant il est bien rare qu'on puisse dire que ses paysages deviennent des « états d'âme ». C'est qu'il est de ceux qui trouveraient enfantine l'anecdote de Victor Hugo vieillard ne pouvant retenir ses larmes en face de l'horizon d'azur et de lumière du lac Léman, découvert des terrasses fleuries de Territet.

Sans se lasser il a voulu reconnaître sous le mensonge du sentiment l'hypocrisie des sens; il s'est appliqué à démasquer ce qu'il appelait « la parade amoureuse », c'est-à-dire les inutiles belles phrases et les ridicules beaux gestes dont l'humanité s'amuse à parer la plus vulgaire et la plus basse des fonctions animales. Bref, de toutes manières, par le réalisme affirmatif (Voir *Chair molle*, *l'Année de Clarisse*) par l'ironie déconcertante (voir *le Mystère des foules*, *les Tentatives passionnées*), il s'est efforcé d'échapper au joug sentimental qui lui paraissait peser si lourdement sur la littérature française. Résolu, d'autre part, à décrire la vie comme il la découvrait, il a prétendu, au lieu de faire de l'amour le fond de ses romans, n'en faire que l'épisode, un épisode gracieux ou libertin, selon l'occasion, mais toujours dépourvu d'importance, à un point qui rend triste.

Hélas! M. Paul Adam oublia-t-il que Mme de Staël disait : « Dans la vie de l'homme, l'amour est un épisode, mais il est le fond même de celle de la femme. » Quoiqu'elle ait écrit *Corinne*, la fille du ministre Necker mérite d'être écoutée; elle avait l'expérience de ces choses!... C'est, sans doute, pour avoir méconnu cette vérité douloureuse que le romancier moins perspicace a mieux compris l'âme et la vie de l'homme que celles de la femme. Des intelligences subtiles et complexes comme celles de Dissling, le propagandiste du *Mystère des foules*, n'étaient pas faciles à élucider. Il semble y être parvenu. En revanche, je crains qu'il n'ait méconnu ce qui constitue la vertu, la beauté du cœur de ses héroïnes, — même de l'actrice Clarisse, — l'émoi d'amour, le don sentimental!... Oh! les étranges petites personnes qu'il a évoquées, séduisantes et moqueuses, sensuelles et antipathiques, qui n'ont de féminin que le visage et le costume, mais dont le cœur est aussi sec que celui d'un sous-officier de province. Ah! croyez-le plutôt! même tombée, la femme, la plus coupable des femmes, tient encore à la romance! si ses actes, sont, hélas! parfois aussi dépourvus de noblesse que le dit cet auteur, jamais elle ne consentirait à l'avouer avec un cynisme pareil. C'est la faiblesse et la beauté de sa nature de parer de sentiment, d'ennoblir de passion, jusqu'aux pires extrémités auxquelles puisse la conduire l'instinct sacré de la vie.

Les heures de l'après-midi se passaient à deviser de la sorte. Aux approches du soir, M. Paul Adam me proposant de sortir, nous suivîmes quelques-unes des allées en jachère qui dessinaient leurs courbes hésitantes parmi des prairies semées d'esparcettes roses, à l'ombre de vieux arbres, couverts de gui et de branches mortes. Au delà s'aquarellaient les calmes horizons des bords de l'Orge. Malgré la splendeur de la journée d'été, des brumes éparses atténuaient la réverbération du soleil sur les paysages. Notre conversation devint plus familière. L'intimité de la nature nous y conviait.

Et je crus reconnaître que, sur cet écrivain, la vie exerçait aussi salutairement son œuvre, sa bonne œuvre d'apaisement. Avec les années, apprenant à comprendre plus de choses, il parvient à en excuser, à en accepter davantage. Tandis que je lui rappelai une de ses polémiques de naguère, il ne parut point satisfait que je m'en souvinsse. Évidemment, dans son existence antérieure, il y a beaucoup d'idées qui pour lui, maintenant, sont devenues lettres mortes. Les écrivains comme les jeunes gens, — et plus ils ont reçu le don de vie, le don de pensée et plus cela sera vrai, — commenceront toujours par jeter aux quatre vents leur folle avoine. C'est la tâche du critique de savoir distinguer et deviner et prévoir.

Un geai qui sifflait avec obstination sur la flèche d'un pin sapo centenaire détourna nos propos. M. Paul Adam, qui est, à l'occasion, un fantaisiste d'un pince-sans-rire britannique, me raconta l'imper-

tinence de cet oiseau dont l'ironique sifflet le poursuivait en le narguant, chaque fois qu'il venait respirer l'odeur résineuse des sapins. « Mais un de ces matins, ajouta-t-il, la patience finira par m'échapper et je me vengerai. Armant sans pitié ma carabine, j'abattrai cette insolente personne (ce disant, il fit le geste de tirer) : crac ! et tous vos sifflets seront finis ! Je médite de faire de vos ailes la parure d'un chapeau... »

Un étang offrait à nos regards le miroir de ses eaux grises, une canardière était au poteau. Le romancier me proposa un tour de rames ; il y avait de l'adolescence sur son visage. Ce n'était plus le penseur aux yeux graves de tout à l'heure, c'était le jeune homme qu'il est, en réalité, à peine du mauvais côté de la trentaine. Cependant le bateau était enchaîné. La clef du cadenas ne se retrouvait pas. Nous appelâmes ; sur la rive opposée, une silhouette apparut, souriante, presque imberbe, celle du beau-frère de l'écrivain, le critique sans peur et sans reproche, le romancier dont on a pu dire qu'il rappelait Stendhal, M. Lucien Mühlfeld, l'auteur du *Monde où l'on imprime* et du *Mauvais Désir*, ces deux livres dont la valeur est égale si la fortune ne le fut pas.

Cependant la clef perdue ne se découvrait toujours pas. Mieux valait y renoncer. Alors tandis que le soir tombait, tandis que la nuit venante versait sur les paysages ses urnes de cendre, nous parlâmes voyages et littératures étrangères. On doit savoir qu'en principe, M. Paul Adam est internationaliste ; il alla jusqu'à me dire textuellement : « Je me sens plus proche, plus vraiment compatriote de tel Berlinois ou de tel Anglais que de nombre de Français. Car ce qui crée un lien réel entre les individus, c'est la communion des pensées, des intérêts et des passions, et non, comme on le dit, le simple fait d'être nés d'une même race dans un même pays ! »

Comme l'écrivain m'avoua ensuite qu'il n'avait jamais eu l'occasion de vivre de la vie berlinoise avec ces Berlinois qui lui paraissent mieux ses compatriotes que nombre de Français, je jugeai inutile de discuter, car je suis persuadé que s'il en faisait l'expérience, six mois, à Berlin, à Londres ou à Rome, il finirait par reconnaître qu'il ne suffit pas à deux hommes d'avoir cent idées communes pour être compatriotes, mais qu'il faut encore et surtout qu'ils soient issus de parents ayant l'habitude de vivre ensemble, — qu'ils aient été élevés dans les mêmes systèmes, selon les mêmes habitudes — qu'ils possèdent enfin un fond pareil, héritage précieux, de semblables traditions et d'égales espérances. Vivre six mois à l'étranger, dans un milieu exclusivement étranger, c'est le meilleur moyen que je connaisse pour réveiller dans un cœur hésitant l'amour de la patrie.

Mais de crépusculaire le parc devenait nocturne, le geai ne sifflait plus sur la flèche du pin sapo, l'étang avec sa canardière enchaînée s'oubliait dans l'ombre et, là-bas, le soleil, derrière les montagnes entassées des nuages, achevait de mourir dans un rougeoiement qui n'avait rien de tragique.

Demain tu renaîtras, l'espérance en est sûre !

Par une association d'idés imprévues, ce vers, dont j'aime la pensée, me fit songer que je devais encore demander à M. Paul Adam ses travaux en préparation. Alors il leva les yeux, embrassant l'étendue d'un geste large :

« D'abord, ma trilogie, je suis tout à ma trilogie, *le Temps et la Vie*. Je voudrais y décrire la parabole que traça dans ce siècle, la vie intellectuelle de la nation française. Les faits et gestes d'une dynastie bourgeoise me serviront d'exemple. Ainsi les aventures survenues au cours des perturbations historiques, aux différents membres des générations successives de la famille d'Héricourt deviendront, d'après ma formule favorite, les métaphores par lesquelles je compte exprimer ma conception de l'âme et de la vie française pendant le XIXe siècle.

A *la Force* qui a prévalu durant toute la période impériale et qui en fit la splendeur comme elle en causa la misère, ne voyez-vous pas succéder *la Ruse*, néfaste inspiratrice des régimes opposés qui, pendant plus de cinquante ans, exaltèrent ou humilièrent notre orgueil national. *La Ruse*, l'esprit de ruse plutôt que nous retrouvons dans chaque acte de l'histoire, à chaque page de la littérature de la génération qui nous a précédés.

« Puis viendra *l'Esprit*. Ce sera l'histoire d'un fondateur de villes minières au Transvaal, de villes cosmopolites où les races étrangères s'harmonisent dans le travail, pour produire. Ainsi *la Force* et *la Ruse* mises au service de *l'Esprit* sont réhabilitées par lui qui les contraint à fournir l'aisance et la paix. C'est la suprématie de la production altruiste sur la destruction patriotique et l'ambition financière.

« Ensuite, si le Destin s'y prête, je remonterai dans la généalogie de la famille Héricourt. Je tâcherai d'exhumer un navigateur du XVIIIe siècle, sorte de La Pérouse encyclopédiste, compagnon de La Fayette pendant la guerre de l'Indépendance américaine, puis un Héricourt janséniste partisan de la foi et des passions de Port-Royal dont j'essayerai de reconstituer la vie dévotement philosophique !...

« Enfin, je compte me remettre au théâtre, refaire de la critique, écrire des romans philosophiques, des romans symboliques, tout l'inconnu, l'inattendu de la vie... » — Et le soleil couchant éclairait la figure pensive de l'écrivain qui me parut soudain la parfaite image de cette œuvre, car elle avait — ce soir-là

— comme ces trente volumes dont nous n'avons pu donner qu'une esquisse bien rapide, la beauté de la jeunesse, l'attrait de la pensée, l'au-delà du rêve et surtout le caractère immuable de la volonté.

ERNEST TISSOT.

NOTES D'ART

Un peintre d'intimité : A. F. Cals [1].

En inscrivant le sous-titre de ces notes, il me semble qu'on ne saurait faire un plus bel éloge de l'artiste qui, après cinquante années d'ininterrompu labeur, mourut pauvre et presque inconnu, ignoré du moins du public et de la critique, de ceux qui créent et consacrent les réputations; et qui pourtant, cette exposition l'a prouvé, aurait mérité une place tout à côté et à peine au-dessous des plus illustres qui occupèrent l'attention de 1840 à 1870. Il y a ainsi des destinées singulières, qui s'accomplissent en dehors des règles habituelles et comme en marge de la Renommée, soit que l'artiste n'ait point trouvé l'accord entre son génie propre et les besoins de son temps, soit qu'il ait été dépourvu, à un degré rare, de cette habileté, de ce savoir-faire, indispensables à toute époque, et qui constituent la plus évidente maîtrise de tant de peintres de nos jours.

Quelle qu'en soit la cause, voici en tous cas le fait brutal : Un artiste vécut de 1810 à 1880, qui porta ce nom obscur : A. F. Cals, et durant cinquante années il peignit, comme en témoignent les 287 numéros du catalogue. Dans sa retraite silencieuse, travaillant avec l'unique souci de s'exprimer, il semble qu'il ait été comme le point de rencontre de quelques-uns des efforts particuliers qui marquèrent les grandes individualités de notre art français. Mais voilà... il ne se spécialisa, il ne se cantonna dans aucun, et le succès immédiat va toujours, comme chacun sait, à ceux qui donnent une note et la répètent indéfiniment. Chercher à s'exprimer, s'appliquer à dégager de soi-même tout ce que la nature y déposa en germe, tendre à se développer conformément à la logique et aux lois de l'esprit, bref faire œuvre de véritable artiste et non d'imbécile manœuvre, ce sont là mauvaises conditions pour gagner la faveur publique, laquelle est routinière et n'aime pas qu'on lui impose d'effort. Faites l'épreuve, et dans tout l'art contemporain cherchez parmi ceux qui se sont d'emblée emparés de la renommée : je défie que l'on cite un nom qui ne soit pas celui d'un étroit spécialiste. Cals ne fut pas de cette race : aussi bien, sa vie durant il en porta la peine. Est-ce une raison pour qu'aujourd'hui, vingt ans après sa mort, on ne lui rende pas la justice, tardive mais entière, qui lui est due? Cals est mort en 1880, et maintenant, grâce aux maîtresses pages de son œuvre groupées en exposition, il nous est possible de dire : ce peintre inconnu, dont le nom pour la plupart n'évoque aucune image, posséda un sens de la nature qui, dans certains paysages, surtout dans ses petits panneaux, fait de lui un émule de Théodore Rousseau. Il comprit les pauvres gens, les paysans et les marins, avec un sentiment de pitié et d'attendrissement qui à maints égards le rapproche de J.-F. Millet. Enfin, dans une note particulière d'intimité, qui celle-là est à lui et bien à lui, il sut traduire des émotions douces et paisibles qui plus tard — laissons passer cinquante années — le consacreront comme le plus pur héritier français de notre Chardin.

Peintre d'intimité! c'est bien, me semble-t-il, le meilleur terme, à la fois pour caractériser ce qu'il y a de plus personnel en son apport, et pour marquer la note d'ensemble qui se retrouve en presque toutes ses compositions, quel qu'en soit le sujet : une tendance qui manifestement était innée chez lui, et répondait aux exigences foncières de son âme. Je l'imagine avant tout comme un rêveur tendre et solitaire, amoureux passionné d'indépendance, qui se complaît à chercher, à traduire des émotions douces, des sensations de tous les jours, lesquelles peut-être n'ont point assez d'intensité pour s'imposer à nous dans le champ de la réalité, mais, vues par un œil sensible et transposées par l'art d'un vrai peintre, suffisent à faire la matière d'un chef-d'œuvre. Si l'on cherche dès à présent, puisque ce quasi-anonyme n'est encore qu'une réputation naissante, par où Cals a le plus de chances de durer dans l'avenir, c'est sans doute par cet effort dans le sens de l'intimité, qui lui vaudra un brevet d'authentique descendance à la suite de Chardin. Une mère qui tient un enfant sur ses genoux, un père qui caresse le sien, un bébé qui s'amuse avec un joujou, un petit garçon assis près d'une table, une fillette découpant des images, deux paysans occupés à leur repas dans un paysage, une chambre bourgeoise avec un fauteuil et une fenêtre ouverte : voilà des sujets bien quelconques, penseront certains!... Mais ne savons-nous pas depuis longtemps qu'il n'y a pas de *sujets* en art, mais seulement la *vision* de celui qui les traite? N'est-ce pas là la matière favorite d'un Chardin, et qui lui suffit pour conquérir sa place, dans la suite des âges, après l'effort des petits maîtres flamands? Observez comme après lui Cals a repris la tradition, et voyez ce qu'il a su faire dans ces compositions : *Jeune mère et son enfant* (n° 8), la

[1] [illegible] 287 œuvres qui [illegible] chez Georges Petit, rue de Sèze.

Veillée (n° 23), l'*Enfant à la pomme* (n° 26), le *Bon père* (n° 27), la *Chambre de Cals à Orrouy* (n° 42), le *Goûter* et le *Petit découpeur d'images* (n° 105 et 106), surtout dans cette admirable peinture, le *Déjeuner champêtre* (n° 122), aussi expressive que les plus beaux Millet, dans cette autre, le *Raccommodeur de porte-monnaie* (n° 123). Par la vérité de l'observation, par la beauté de l'exécution et cette technique de l'art qui fait vivre les œuvres, il atteint, dans ces sujets si humbles, à une singulière puissance d'expression, et l'on se demande par quel étrange concours de circonstances un peintre parvenu à ce degré de maîtrise n'a pas su fixer la Renommée.

Voilà des œuvres, celles que je viens d'indiquer, où nul élément littéraire ne se manifeste, et qui reçoivent toute leur beauté d'une parfaite concordance entre le sujet lui-même et les moyens d'expression plastique qui s'y trouvent adaptés : un dessin ferme et précis, un coloris vigoureux, parfois délicat et plein de charme, toujours en harmonie avec le caractère de l'œuvre. Mais ce Cals serait-il de vraie tradition française s'il ne faisait lui-même échec à la règle, si parfois on ne retrouvait sa véritable descendance à certains traits d'accentuation physionomique qui marquent le legs des ancêtres ? Il est vrai que le XVIIIe siècle eut Chardin, de qui nous avons pu justement rapprocher cet anonyme. Mais il eut aussi Greuze et La Tour, qui sont tout imprégnés de littérature et constamment enclins à mettre cette littérature dans leur peinture. Plus tard nous avons eu Tassaërt, qui, dans ses petits tableaux d'intimité, et par la tension douloureuse de certains visages, éminemment littéraire celle-là, force les moyens expressifs de son art, et véritablement sort de son domaine propre. A y regarder de près, on trouverait facilement, parmi les œuvres exposées ici, une dizaine de toiles qui se réfèrent aux mêmes tendances et marquent les mêmes besoins. Est-ce à dire pour cela qu'elles soient d'une technique inférieure ? Nullement, et je n'en veux pour preuve que ce très beau tableau : *Le petit fiévreux* (n° 72), qui me paraît le plus significatif à cet égard, et pour lequel le comte Armand Doria, protecteur de l'artiste et son soutien dans les jours de malheur, avait noté cette indication : « L'enfant malade. Une pointe couvre son cou et ses épaules. Il lève vers sa mère ses yeux brillants et fiévreux, et cherche à lui sourire. » Voyez-vous, par ces deux lignes précises, l'intrusion de l'élément littéraire, qui tiendra une si grande place dans le développement de l'art contemporain, l'œuvre peinte qui ne se suffit plus à elle-même avec ses purs moyens plastiques, qui a recours au commentaire écrit pour préciser sa signification. Il convient d'insister sur ce trait, puisqu'il est essentiel à notre génie français, puisqu'il se retrouve à toutes les périodes, puisqu'il se manifeste dans tous les genres, qu'il est caractéristique de tous les *modes*, depuis le mode intime jusqu'au mode héroïque, depuis Cals ou J.-F. Millet dans leurs études de bourgeois et de paysans, jusqu'à ce maître raffiné du symbolisme, jusqu'à Gustave Moreau qui poussa à leurs limites extrêmes les moyens expressifs de la peinture, et leur demanda ce qu'en bonne justice la littérature et la musique peuvent seules atteindre à nous donner. Comme il est intéressant de voir reparaître, à tous les degrés de l'échelle, et dans les multiples manifestations qu'il nous offre, l'unité du génie national, ce dont nul ne saurait se dépouiller du moment qu'il se rattache à la tradition française, et qui persiste à travers les âges !

La passion exclusive de cette existence d'artiste fut évidemment la joie de produire, car on n'imagine pas une vie entière dépensée dans la solitude à l'édification de cette œuvre peinte, sans un amour absorbant et tenant lieu de tout, pour la nature d'abord, qui dans une âme vibrante suscite et entretient un perpétuel désir de rivaliser avec elle, pour l'art ensuite qui lui en dispense le moyen ! Le peintre dont le labeur acharné et non récompensé de son vivant a permis à ses admirateurs de grouper après lui pareil ensemble, appartient à la catégorie de ceux qui se déclarent satisfaits par la joie de peindre et ne sont remplis que par elle : noble race qui tend à diminuer de plus en plus, mais dont il ne faut pas désespérer, car il y aura toujours de ces âmes désintéressées pour qui seule compte la poursuite d'un but idéal ! Quel allégement d'ailleurs, quelle meilleure raison d'oublier l'injustice des hommes que cette délicate compréhension de la nature qui lui fait peindre ces deux merveilleux petits panneaux : *Maison Souply* (n° 116), *Meule dans la vallée des Elnats* (n° 117), aussi expressifs pour un œil sensible que les plus précieuses esquisses de Théodore Rousseau ! Viendra-t-on lui dénier la puissance ? Je recommande qu'on s'arrête longuement devant cette vigoureuse étude de nu : *Femme couchée vue de dos* (n° 127). Parmi les contemporains, Corot seul a construit des figures d'une pareille énergie, comme on a pu en juger à la dernière exposition ; mais je n'étonnerai aucun peintre en disant que cet admirable morceau de Cals traduit une plus libre interprétation de la nature, qu'il est exécuté avec une souplesse, une richesse de coloris, un sentiment poétique du nu auquel Corot n'atteignit que dans les figures de ses paysages. Je n'ai jamais eu l'occasion de m'entretenir avec M. Fantin-Latour des sentiments que lui put inspirer ce peintre qu'il connaissait évidemment ; mais j'imagine que ce dut être une très vive admiration et sans doute aussi quelque reconnaissance, car en observant certains portraits de Cals, d'une hon-

nête et saine signification bourgeoise, — voyez cette admirable *Tête de Claudine* (n° 134), d'un si beau, d'un si poétique réalisme, — ma mémoire évoque aussitôt, par une nécessaire liaison d'images, tels portraits vigoureux de M. Fantin-Latour qui seront dans l'avenir son plus beau titre de gloire.

Ces derniers rapprochements suffisent à préciser la nature et la diversité d'un talent qui eût trouvé, en d'autres circonstances, sa consécration et sa part de gloire avant d'avoir accompli sa destinée sur terre. Tout collabora à le maintenir dans l'obscurité, et c'est aujourd'hui seulement, vingt années après sa mort, qu'on songe à lui rendre justice. J'écrivais tout à l'heure que l'amour passionné de son art avait été pour Cals l'unique joie de sa vie. A vrai dire, c'est là une inexactitude; ce serait même une injustice grave pour ce protecteur admirable, pour cet ami fidèle et de tous les instants, le comte Armand Doria, qui, non content de lui venir en aide dans les crises les plus douloureuses de sa vie matérielle, lui donna ce suprême réconfort, ce pain spirituel que peut être le sentiment d'amitié entre deux âmes d'hommes nés pour se comprendre!

PAUL FLAT.

CARNET DE PARIS D'UN COSMOPOLITE

Quelques réflexions sur la Presse.

Chère Madame,

Vous m'avez demandé de vous envoyer des journaux de Paris. En voici. La poste est chargée pour vous d'un paquet moralement multicolore, car toutes les opinions s'y coudoient, celles qui demandent des têtes, celles qui demandent des grèves, celles qui protègent le porte-monnaie du capitaliste, celles qui veulent nous ramener César en sleeping-car, et celles qui préfèrent tous les *statu quo* et tous les faits accomplis. Et pourtant dans tout ce paquet vous ne trouverez pas grande diversité. Vous m'avez demandé aussi mon opinion succincte et d'autres opinions que la mienne sur le mérite de la Presse française. Je vous ai mis, dans le paquet, un numéro du *Figaro*, où figure un article de M. Marcel Prévost. M. Marcel Prévost y dit que la Presse française est la première du monde, et que le grand reportage y est fait de façon experte et élégante. Pour le grand reportage vous verrez bien ; pour la précellence, en quel pays du monde ne se vante-t-on point, tous les jours, de posséder la meilleure Presse de même que la plus remarquable infanterie, ou la plus réelle piété, le sentiment le mieux entendu des convenances, la plus éclatante lumière intellectuelle et la vérité sur toute chose ? Prenez-en donc ce que vous voudrez.

Moi, je ne veux pas faire de comparaisons, je ne voudrais pas même émettre de jugement. Mais je suis forcé de m'excuser de vous envoyer un choix si monotone; c'est un peu la faute du bon Parisien qui se laisse trop faire. On le sait amateur de nouvelles de théâtre, il tient à savoir ce que font ses idoles dramatiques, ses fournisseurs de rire et ses ordonnateurs d'émotion tragique. Aussi, comme on entend, dans certain conte, pousser l'herbe, vous entendrez tousser l'ingénue, vous entendrez la cantatrice régler sa voix, vous aurez les nouvelles les plus précises du plus menu vaudeville qui se sera perpétré. Vous saurez que M. X... destine cinq actes à un de nos théâtres de genre et que ce théâtre est sur le boulevard; vous n'ignorerez rien de la Ruche-Opéra, ni du somnambulique Odéon, ni des cafés-concerts d'hiver ou d'été. Vous entendrez glisser et sauter l'acrobate. Le Parisien aime ce genre de nouvelles; à vrai dire, on lui en donne un peu trop pour sa guise. Mais la fée Publicité est passée par là, tout cela se paye, et le bon lecteur adore voir son cher journal faire ses affaires.

Le Parisien aime aussi les beaux crimes, et même n'importe quel crime. Le récit du vol l'émeut, et l'histoire de l'accident le ravit. Il suit dans son journal le colletage de ses gardiens de la paix avec les ivrognes, de ses agents de police avec les escarpes armés d'*eustaches*, et le matin M. Durand aime à dire à Mme Durand : « Nous l'avons, en dormant, madame, échappé belle; on a cambriolé en face. »

C'est très composite, cet amour du Parisien pour le crime, il y a du *suave mari magno* dans son cas, et le goût de la petite mort dans l'imagination, et le goût de l'hypothèse criminaliste. Si tout rentier désaffairé recouvre en lui un petit criminel imaginatif, il contient aussi un fin limier, dans la chimère; cela produit dans leurs rêves cet équilibre : l'honnêteté. Les journaux abusent de ce sentiment. Non seulement ils dallent leurs colonnes de crimes racontés et de portraits d'assassins, mais ils en racontent de chimériques au rez-de-chaussée. Le roman n'est qu'un crime ingénieux. L'étude des probabilités du meurtre a été si bien faite au *Petit Journal* en trente ou quarante ans de feuilleton qu'aucune nuance n'a été oubliée, qu'on pourrait pour chaque crime réel renvoyer à un crime de feuilleton, à tel point, vous le savez, que lorsque se produisit l'affaire Dreyfus, on l'avait déjà lue, cinq ans avant, dans un feuilleton de M. Louis Létang, et ce prophète n'est pas une des étoiles de première grandeur de ce ciel de la Cour d'assises littéraire.

Ce m'est une grande joie, dans ces journaux tissés

d'horreurs sombres, de découvrir, et j'en ai souvent l'occasion, des lamentations sur l'état actuel de la reproduction artistique, sur la tendance des écrivains à représenter l'humanité en noir. Les âmes sentimentales des journalistes reprochent aux romanciers, à côté de l'histoire lugubre de Corancez, de ne point reconnaître chez le paysan les vertus patriarcales de l'homme de la Glèbe, et quand les écrivains dépeignent l'homme peu bienveillant à son semblable, ils l'en blâment, à côté de l'horrible série des rixes de la journée, des coupages de jeunes hommes en morceaux, etc. L'âme de ces critiques est bien romance, ou bien n'est-ce qu'une habileté, et voudraient-ils réserver au seul journal, et non au livre, le bénéfice du petit frisson du matin?

***

Le Parisien, ce Parisien théorique que se créent les esthéticiens de la Presse, aime à voir vilipender ses ennemis politiques, et vous verrez qu'on ne s'en fait pas faute. Comme aux temps les plus reculés M. Rochefort excelle à ce sport. Vous savez qu'on l'appelle maintenant dans le camp adverse Boubou-rochefort, ce qui vient d'une très gaie comédie qu'on joua récemment. Cela a trait à des histoires particulières; on dit aussi plus simplement Boubou. Or je connais un vieux romantique qui ne peut penser à cette appellation familière du vieux pamphlétaire, sans admirer la logique profonde des choses, et le sens délicat de l'esprit populaire à dénommer chacun. Boubou, dit-il, c'est, pour l'ancien Lanternier, le plus adapté des noms ; non pas que je pense à des aventures qui ne regardent point le public, mais quel nom de clown bien choisi, et qui fut jamais plus clown que Rochefort? Voyez-le entrer en lice, son toupet de clown au front, voyez-le pailleter l'absurde d'épithètes, et n'avoir d'autre souci que d'exécuter quotidiennement un brillant et plaisant tour de passe-passe; l'appeler Boubou, c'est de l'acclamation et presque de l'apothéose, mais c'est prendre les choses du bon côté.

Je ne pense pas que M. Marcel Prévost ait pensé une seule minute à l'*Intransigeant* ou à la *Libre Parole*, lorsqu'il revendiquait le premier rang pour la Presse française. Il doit, avec un beau dédain, considérer ces feuilles et quelques autres comme inexpressibles; mais les élaguer de sa pensée, ce n'est pas les supprimer, et elles sont tout de même une contamination pour la Presse. Est-ce à dire que les autres journaux soient dignes de toutes les louanges? Hélas! non. Il y a peu de journaux qui ne soient les humbles serviteurs de la fée nouvelle qui rivalise avec la fée Électricité, c'est la fée Publicité, au nom de laquelle se commettent, je ne dirai pas tant de crimes, mais tant d'illogismes et tant de choses néfastes. En voici un des plus récents et des plus jolis exemples.

Vous savez qu'à fort peu d'exceptions près, la fée Publicité a passé dans les journaux et y a étranglé la critique littéraire. Désormais un ouvrage est bon à mettre au cabinet, si son auteur ou son éditeur ne sont pas assez riches, ou assez désireux du succès pour lui assurer une feuille de garde en papier de Banque de France; de sorte qu'un beau travail littéraire pourrait passer parfaitement inaperçu, s'il n'y avait pas les Revues; il passe d'ailleurs inaperçu, pour l'immense majorité des Français qui ne lisent ni les Revues, ni les quelques journaux sérieux (un journal peut-être brillant et fantaisiste sans être sérieux). Or, justement, dans un de ces journaux brillants et fantaisistes, voici ce qu'a instauré une administration de première force sur le maniement de la publicité. Elle affecte de considérer le roman comme une quantité demi-négligeable et n'accepte de le passer qu'en publicité, c'est-à-dire que le bon jeune homme qui se dessaisit, au bénéfice de cette feuille, d'un roman a droit à un repas d'éloge, composé de hors-d'œuvre, médaillons sobres et brefs, où l'on vante en quelques lignes son génie, la ville qui lui a donné le jour, et les couleurs brillantes de son avenir, puis à un plat de résistance qui est un bel article, rempli d'éloges sincères sur l'œuvre à lui ainsi payée. Le trait de génie est non point d'arriver ainsi à ne rien payer du tout, en ayant, en passant, le plaisir de noter ainsi à quel prix exact on taxe l'effort littéraire s'il n'est point aidé de la *publicité* monnayable d'anciens succès; mais il consiste en ceci, que, agissant de la sorte, on rentre dans l'argent donné aux écrivains dont on acquit les services pour assurer au journal la notoriété qui lui permit de vendre cher sa publicité. De sorte que toute idée de littérature disparaît, et qu'il ne s'agit plus que de publicité à acheter ou à vendre; ce qui est réduire toutes les fractions du journal au même dénominateur. Ainsi on achète à M. X... qui est de l'Académie, à M. Z... qui n'en est pas, à M. Y... qui en sera, à M. X... Y... Z... qui n'en sera point, non pas leur talent, mais la quantité d'appels aux lecteurs, d'appels à la publicité qu'ils détiennent, et cette publicité qu'on vient de leur acquérir, on la recède en échange de denrée littéraire à leurs successeurs. Qu'ils s'estiment heureux encore, les jeunes débutants, de ne point payer l'insertion de leurs imaginations au tarif d'une annonce de même étendue typographique.

Que les jeunes écrivains à qui les débuts sont difficiles, et qui sont sûrs que leur livre ne sera signalé à l'attention publique que de cette façon, acceptent ce marché, on ne peut guère leur en adresser de vifs reproches; mais que penser des négociants qui se livrent à ce malpropre commerce, de vendre de

l'éloge et de la gloire, et en réalité, pour le payement d'un effort, ne donnent rien du tout ?

Je pourrais ajouter bien des détails du même genre sur les journaux fantaisistes et brillants, vous expliquer comment ils sont rédigés par l'actionnaire, en attendant que ce soit par l'abonné ; comment on achète, par un fort rabais, par une soumission à bas prix, le droit de figurer à la place même, signature pour signature, d'un prédécesseur connu pour la rondeur de ses émoluments. Je pourrais vous faire assister à la naissance actuelle d'une nouvelle école littéraire, l'école de la publicité, qui innove en critique, accepte le fait accompli, et fait des successives éditions de ses romans, de successifs et ponctuels achats de gloire. Mais nous pourrons y revenir. Tout de même, ces jeunes gens sont de leur temps ; ils suivent le courant, et certes les coupables ce ne sont pas eux, mais ceux qui ont tout mis à l'encan et fondent une sorte de ploutocratie littéraire qui pourrait avoir, pour l'art, les plus désastreux effets, si tout cela ne devait trouver sa fin; cette fin ce sera que, dans les provinces les plus lointaines, on n'aura plus foi à aucun propos articulé par un journal, et alors la tyrannie des médiocres aura vécu, au moins en une de ses formes.

Je vous souhaite, comme à moi, d'assister à ces temps d'aurore, et me dis votre respectueux informateur,

WALTER LINDEN.

MOUVEMENT LITTÉRAIRE

ÉTRANGER

The eternal conflict (l'Éternel Conflit), par WILLIAM ROMAINE PATERSON (Benjamin Swift), Heinemann, éd. Londres.

Ce volume est un recueil de quatre essais dont les titres, très éloquents, prouvent l'unité d'inspiration : la tragédie de l'existence, le paradoxe fondamental, la liste des illusions, l'effort de croire. M. Paterson est un démolisseur étourdissant. Son livre a soulevé dans la positive Angleterre de violentes critiques. Certes, pour qui cherche des convictions stables et pratiques la preuve de l'excellence des doctrines établies, cet écrivain est plutôt déconcertant. Il anéantit tout avec une telle rage que son livre serait désespérant si, à mesure qu'on avance dans la lecture, on n'acquérait cette conviction apaisante que M. Paterson lui-même, malgré tout ce qu'il veut bien dire et quasiment prouver, n'est pas très malheureux ; il est seulement troublé et prend un plaisir extrême à peindre son trouble. Il dit lui-même que son livre est crépusculaire : mais comment ne le serait-il pas, puisque, suivant l'auteur, l'homme n'a reçu aucune lumière, ni des religions, toutes puériles, ni de la science, dont les résultats finals détruisent les premières hypothèses. M. Paterson avait, à son heure, éprouvé le besoin de la foi. Naturellement, il s'était adressé au christianisme. Mais le christianisme, en vieillissant, est devenu « gros et débonnaire, indulgent par paresse ». De la sévère doctrine qu'il était, rien n'a subsisté. M. Paterson renonce donc à se laisser guider par la religion. Il étudie pour son propre compte, il observe. Et ce qu'il voit le terrifie. Partout le mal existe à côté du bien, et comme condition du bien ; l'âme humaine est la proie de passions contradictoires, l'instinct lutte contre la nature. Les êtres équilibrés ont un déplorable cachet de nullité ; seuls intéressants, au contraire, sont ceux qui, « n'étant ni chroniquement bons, ni chroniquement mauvais », s'entraînent et s'égarent. Mais ils souffrent ; cela est cruel et ironique. « Dans le singulier mélange de farce, fiasco et solennité qui constitue l'existence humaine, un spectre de damnation hante et harasse les êtres. L'âme est une « chose isolée au milieu de l'univers inconscient qui la meurtrit ». M. Paterson penche vers le dualisme de Zoroastre. Pourtant son profond désenchantement l'empêche de conseiller la lutte du bien contre le mal. Volontairement, en phrases brillantes qui témoignent d'une très vaste lecture et d'une érudition variée, il laisse aller sa pensée à la dérive. Il dit, avec une coquetterie de lettré qui étonne parmi toute cette sombre philosophie, des choses très fines sur les différents penseurs qui lui plaisent ou le choquent. Il aime Léopardi et Pascal pour leur esprit inquiet. Nietzsche lui paraît illogique ; il l'accuse de jouer sur les mots. Ainsi Nietzsche rejette l'antithèse du bien et du mal, mais il conserve celle du faux et du vrai : ce qui distingue pour lui les aristocrates de la masse, c'est qu'ils ne mentent pas, — et il se range du côté des aristocrates. Il substitue le mot *élevé* au mot *bon*, mais l'idée reste la même... M. Paterson a une vague croyance dans la résurrection des âmes, qui atteindront, après la destruction des corps, une paix relative. Mais on sent que cette conviction est bien faible en lui et qu'il la donne par lassitude. Son livre n'arrive, en somme, à aucune conclusion ; et l'auteur demeure, de la première page à la dernière, ahuri du conflit éternel des diverses fatalités.

Sotchinénia grafa Kapnista (Œuvres du comte KAPNIST, Moscou).

L'œuvre de ce poète, que nous révèle une édition posthume, n'était connue jusqu'à présent que d'un petit groupe d'admirateurs. Le comte Kapnist n'eut pas le loisir de s'adonner uniquement à la littérature, mais le très vif penchant qu'il avait pour elle se ma-

nifeste par de gracieux petits poèmes lyriques et par un long drame en vers intitulé *Cinq-Mars*. L'auteur s'est inspiré du roman d'Alfred de Vigny, mais sans le suivre servilement. Le personnage de Cinq-Mars lui est cher, non seulement par ce qu'il contient de noble et d'attrayant, mais aussi parce qu'au moment où le comte Kapnist travaillait à ce drame il estimait que le soutien d'une nation est dans la classe noble. Impressionné par les événements qui se produisaient alors en Russie, où les paysans n'avaient que récemment acquis la liberté, il cherchait à s'expliquer le rôle et l'importance qu'on pouvait attribuer à cette classe. Ce rôle, selon lui, ne devait encore être que passif, et l'autorité devait, après le monarque, appartenir aux nobles. Cinq-Mars, favori du roi et aimé du peuple, lui parut être un exemple frappant pour son idée. Le comte Kapnist représente la masse comme facilement influencée et manquant d'un jugement sûr, et Cinq-Mars comme « une victime d'un juste amour de la liberté sacrifiée aux erreurs d'un roi ». Les vers sont faciles et harmonieux. L'action progresse avec clarté, bien que le sujet soit très touffu, et l'attention du lecteur est habilement ménagée. Le ton général est naturel; seules, les scènes de passion sont déclamatoires. L'auteur tire un heureux parti de l'antithèse. Le personnage de Louis XIII, veule et mélancolique, tel que le romantisme le représenta, est intéressant... Plus tard, le comte Kapnist, soucieux de ne pas peindre les masses populaires sous un jour uniquement sombre et par cela faux, entreprit un autre drame où il prenait pour héros Stenka Rasine, cet émeutier dont l'image, farouche et attendrie tout à la fois, a toutes les qualités de force et d'énergie qui sont la beauté du peuple. Ce second drame, où nous suivons l'évolution d'une pensée sociale, n'a pas été achevé; la mort surprit l'auteur en plein travail. L'ouvrage est complété par des articles de journaux et de revues, où se reflètent toutes les questions qui ont passionné la Russie vers la fin du siècle dernier. Le comte Kapnist y apparaît comme un patriote ardent, bien que la sagacité de ses appréciations puisse être discutée... Le comte Kapnist n'est pas le seul représentant de son nom qui ait travaillé à enrichir la littérature russe : un de ses ancêtres, Vassili Kapnist s'est immortalisé par une comédie, la *Chicane*, qui eut au XVIIIe siècle un très grand retentissement.

IVAN STRANNIK.

FRANCE

L'appel de l'eau, par IVAN STRANNIK (Société du *Mercure de France*).

Ce roman, qui est un chef-d'œuvre d'analyse délicate et d'émotion contenue, touche par sa simplicité parfaite, sa profondeur et sa volontaire sérénité. On n'y trouvera guère d'événements, seulement l'histoire d'une vie manquée : cela ne fait pas beaucoup de bruit et ne se manifeste pas avec éclat, mais il y a plus de tristesse réelle dans cette quotidienne aventure que dans tels drames plus exubérants. Il faut noter que l'étude psychologique ici n'est pas abstraite et théorique; si fine qu'elle soit, elle ne cesse jamais d'être vraie, et cette exquise figure de jeune femme, Dolly, triste et gaie, ardente et découragée, moqueuse, tendre, est singulièrement vivante. Les autres personnages sont d'une aussi frappante réalité; mais chacun d'eux, bien en perspective, a l'importance et la netteté qui conviennent à la place qu'il occupe dans le roman. C'est la merveille charmante de cette petite œuvre, d'être faite avec tant d'art et de soin jusque dans le détail qu'elle apparaisse dans son genre comme toute proche de la perfection. Pas de fausses notes ni de couleurs criardes, mais tout l'ensemble est d'une tonalité douce où les reliefs sont obtenus par les procédés les plus simples. Quelques scènes ont une beauté toute particulière : au début, par exemple, celle de la fenaison, toute lumineuse et chaude de soleil, et à la fin les dernières heures de Dolly, quand docile à « l'appel de l'eau », définitivement déçue par la vie et désireuse de bon repos, elle se laisse tomber dans la rivière qui depuis longtemps la tentait, l'attirait, la fascinait. « La rivière se brisa comme une grande glace, puis se referma, froidement rieuse. Aucun cri n'avait répondu à la chute; seuls, quelques oiseaux effrayés s'étaient envolés, et le silence se fit, plus absolu, plus doux, dans la lumière dansante du printemps. » Ces pages sont parmi les plus tristes, les plus profondément lasses de la vie, qu'on ait écrites...

Éva, par JACQUES MORIAN (Calmann-Lévy).

Ce petit roman n'est pas extrêmement bien composé; des épisodes y surgissent capricieusement... D'ailleurs, je l'aime peut-être mieux ainsi : les romans très bien composés n'ont guère de rapport avec la vie, qui seule nous touche, et qui est le désordre même. Et c'est par la vie que vaut ce simple et attachant récit. Éva est une jeune fille difficile à marier parce qu'avec sa franche et loyale nature, elle ne conçoit pas le mariage à la manière mondaine; elle y souhaite plus de vérité, plus de sérieux. Donc elle n'épouse pas Pierre Duquesne, millionnaire tandis qu'elle est pauvre : Pierre est un assez grossier gentilhomme campagnard qui l'adore, mais avec lequel elle ne se sent point en harmonie. Elle aime, au contraire, un homme excellent et admirable, mais qui est marié. La femme de celui-ci meurt à temps pour qu'Éva puisse épouser l'homme que son cœur a spontanément choisi... Voilà tout. A l'analyse, ainsi, ce n'est

rien, comme un résumé d'une vie ne signifie jamais grand'chose. Mais le livre de Jacques Morian est parfait d'entrain, de vérité; l'allure en est vive, amusante. L'auteur n'analyse pas lentement ses personnages, mais il les fait agir et, en quelques traits, il les dresse devant nous, très réels, très justes. Malgré des imperfections, son œuvre, originale et saine, est digne d'attention.

Comment élever nos fils, par Joseph Duhamel (Fasquelle).

L'initiative qu'a prise naguère M. Demolins en fondant l'École des Roches est décidément féconde, puisque de semblables essais vont être faits par d'autres éducateurs dont les idées sont analogues. MM. Lavisse et Paul Cambon ont exposé, en Sorbonne, le programme de ce *Collège de Normandie*, auquel consacre tout un livre M. Duhamel, le directeur désigné de cette école nouvelle. Les promoteurs de ce collège « tentent une réforme éducationnelle sans arrière-pensée d'antagonisme contre l'enseiseignement universitaire, mais aussi avec le désir, franchement avoué, de créer au grand jour un régime scolaire nouveau qui démontre la caducité de l'ancien et amène peu à peu sa transformation ». La nécessité d'une transformation est établie par les faits; elle a, du reste, été proclamée, par les chefs mêmes de l'Université dans l'enquête de la Commission parlementaire que présidait M. Ribot. Dans ces conditions, il peut sembler étrange que l'Université ne tente pas elle-même de se réformer. Aux fondateurs de l'École Alsacienne, Paul Bert disait en 1881 : « Vous êtes des auxiliaires de l'Université, faisant pour elle des expériences qu'elle ne peut et peut-être ne doit pas tenter elle-même. » Telle est en effet l'excuse que donne l'Université de son incurie: il n'en reste pas moins vrai qu'une réforme quelconque, un peu audacieuse seulement, aurait bien des chances d'améliorer le présent état de choses qui est détestable, — et, d'ailleurs, l'Université n'accepte-t-elle pas tous les inconvénients, sans les avantages, d'une transformation, avec tous les changements partiels de programmes et de discipline qu'elle hasarde timidement depuis une vingtaine d'années et qui témoignent chez elle d'un état maladif et fiévreux? Contre le système existant, les fondateurs du Collège de Normandie font valoir principalement trois objections : au point de vue de l'éducation, le régime actuel est celui de la méfiance; — au point de vue de l'enseignement, on ne vise qu'au fonctionnarisme; — au point de vue de l'hygiène scolaire, la déchéance physique et la mortalité par la tuberculose font d'inquiétants progrès. Aussi proposent-ils une organisation nouvelle de liberté, de volonté, de vie saine au grand air. L'idée première de ces innovations est empruntée aux Anglais, mais adaptée à présent aux exigences de notre pays et perfectionnée.

Le semeur d'idéal, par Albert Fua (*La Plume*).

Bien qu'il y ait dans ce drame, au point de vue de la forme, quelques imperfections, c'est tout de même une belle œuvre. Et vu que, d'autre part, il date de cinq années déjà, il convient donc de considérer M. Fua comme beaucoup plus innovateur qu'il ne le semble, publiant sa pièce aujourd'hui seulement, sans qu'elle ait été jouée. C'est un drame social, et de la même famille que *le Repas du lion* de Curel. Le héros en est également un jeune idéaliste aux prises avec des gens d'affaires pour qui la question sociale n'existe pas. Lui, n'a peut-être pas non plus une solution très nette et précise de ce problème, mais il ne cesse d'en être hanté. Le sujet du drame, c'est le conflit qui s'élève entre cet homme de bien, libre d'esprit, de raison droite, et son entourage, astreint à des préjugés, esclave de ses passions, de ses habitudes et de son intérêt. Emmanuel Vertal doit entrer en lutte contre tous les siens, et tous en effet se tournent contre lui, même sa sœur qu'il avait crue plus noble, même la jeune fille qu'il avait choisie pour l'aimer. Finalement, les ouvriers, au sort desquels il s'est dévoué, auxquels il vient de sacrifier, après tout son bonheur, toute sa fortune, affolés par de mensongères paroles, le haïssent et l'un d'eux le tue. Ainsi s'en va le juste, sans avoir accompli la tâche qu'il s'était imposée, sans que le sublime renoncement auquel il se condamne profite à l'humanité... L'idée de cette pièce est grande et d'une amère tristesse. Gustave Kahn, dans une belle préface, en fait ressortir l'intérêt et la loue comme elle le mérite d'être animée d'une pensée généreuse et hardie.

Confessions, par Édouard de Morsier (Lemerre).

Il faut louer ce poète pour la sincérité de son œuvre; on la sent vécue, douloureuse et vraie presque entièrement. Pourtant, il m'est impossible de ne pas m'étonner que, même en vers, on se raconte, on se « confesse » au public avec tant d'exactitude. Sans doute, c'est un usage admis et les confessions que voici sont du même genre que celles de Sully Prudhomme dans les *Vaines Tendresses* ou les *Stances*, que celles de Hugo dans les deuxièmes *Contemplations* (et la forme aussi présente ici quelque analogie avec celle de ces poètes). Comme il faut peu mépriser le public pour en faire ainsi le confident ami des choses très secrètes dont l'âme pleure ou se réjouit! Est-ce à dire qu'on fait un sacrifice à « l'Art »? L'Art n'est pas d'une telle exigence et ne réclame pas cette sincérité-là. On pourrait, à ce sujet, poser une question d'esthétique; mais plutôt je cite-

rai quelque vers de M. de Morsier afin qu'on puisse apprécier sa manière, qui est simple, élégante et fine :

On n'enterre pas ceux qu'on aime.
Ils sont toujours auprès de nous;
Notre enfant mort, je l'ai quand même
Près de mon cœur, sur mes genoux...

Il est le compagnon fidèle
Qui toujours habite avec moi;
Il niche en mon cœur, sous mon aile,
Tout tremblant du dernier effroi.

Je porte en moi cette souffrance
Comme un cruel et cher secret.
Je ne veux pas d'une espérance
Qui de sa mort me guérirait...

Art et littérature, par Michel Salomon (Plon).

Ce recueil d'articles divers, consacrés pour la plupart à des écrivains : Loti, Becque, Fogazzaro, Maeterlinck, Coppée, etc., est tout à fait de nature, si je ne me trompe, à démontrer la vanité de la critique... Au jour le jour, dans une feuille très éphémère, la critique littéraire, en somme, n'est qu'insignifiante; en volume, ainsi, elle n'est pas une très jolie chose. M. Salomon, d'ailleurs, est un consciencieux liseur de livres; ses jugements sont impartiaux et suffisammment motivés pour ne pas trop ressembler à de vagues impressions. Mais il a de la considération pour M. Coppée et traite avec désinvolture l'*Aglavaine* de Maeterlinck. M. Salomon n'a pas une méthode très rigoureuse d'appréciation; en d'autres termes, on peut le louer peut-être de n'avoir pas de parti pris. Et si tout cela n'est, enfin, qu'une affaire de goût, je ne vanterais avec sincérité le goût de M. Salomon que si nous étions du même avis en général; il n'en est rien... Seulement, si la critique littéraire est, en tous cas, assez vaine, que dire de la critique d'un critique ? Reconnaissons, du reste, que M. Salomon est presque toujours sympathique aux écrivains dont il parle. Cela ne signifie, sans doute, pas qu'il aime tout le monde; mais il a la sagesse de négliger ceux qui lui déplaisent. C'est-à-dire que sa critique est intelligente.

André Beaunier.

Memento. — Chez Plon, le quatrième volume des *Œuvres complètes de Paul Bourget*, Romans, II *Mensonges* et *Physiologie de l'amour moderne*. — Chez Perrin, *Marysia*, — *Sur la côte d'Azur*, par Henri Sienkiewicz, traduit du polonais par Mme B. Noiret; — *la Vitalité chrétienne*, par Léon Ollé-Laprune, introduction par Georges Goyau. — Dans les « éditions de la *Revue* (ancienne *Revue des Revues*) », l'*Épopée du Roi* (Carolinerna), par Verner von Heidenstam, traduction de J. de Coussanges. — Chez Stock, une nouvelle édition de *l'Essai sur l'amour*, par Eugène Montfort. — Chez Calmann-Lévy, *Vie en détresse*, par Mathilde Serao, traduit de l'italien par G. Herelle.

LETTRE PARLEMENTAIRE

La Chambre commence à mettre les bouchées doubles. Elle a siégé tous les jours la semaine dernière et il lui faudra persévérer dans cette belle ardeur si elle veut épuiser le menu qui lui est offert avant les vacances.

La loi sur les retraites ouvrières, les lois sur la marine marchande et sur l'admission temporaire des blés, le budget des recettes, autant de plats de résistance qu'on ne pourra renvoyer à l'office.

La loi sur les retraites, la grosse pièce de résistance, semble malheureusement d'une digestion plutôt difficile. Aussi n'a-t-elle pu franchir encore le cap de la discussion générale.

Les auteurs de contre-projets se succèdent à la tribune, apportant chacun une solution différente et échafaudant un nouveau système.

Il est vrai que le projet présenté par la Commission, comme tous les programmes minimums, ne satisfait personne. Les uns le trouvent révolutionnaire, les autres atrocement bourgeois. Les socialistes le considèrent comme une duperie, le centre y voit la fissure par où s'écouleront les dernières réserves du crédit de la France.

***

L'une des objections les plus graves qu'on peut, à notre avis, adresser à ce projet est son manque d'ampleur.

M. Guyiesse, dans les prémisses de son discours, avait formulé ces deux principes qui sont les fondements des lois de solidarité ;

« Tout être humain a droit à la conservation de son existence. — La société se doit à tous les hommes. »

Ce n'est assurément pas dans le projet de la Commission et du Gouvernement qu'il faut chercher l'application intégrale de ces principes.

La solution qu'il offre au problème de la misère n'est que partielle et provisoire.

De tous les travailleurs qui arrivent à la limite des forces humaines sans avoir pu conquérir par l'épargne le pain de la vieillesse, une seule catégorie a trouvé place dans le projet, ce sont les salariés.

Peut-on exclure du nombre des travailleurs ces paysans qui, levés avant l'aube, se courbent sur la terre souvent ingrate pendant 12 et 15 heures par jour ? Ne méritent-ils pas notre pitié lorsque, après de vains efforts, des privations sans nom, ils se voient acculés à l'hypothèque et jetés dans le salariat par la saisie immobilière dont le flot montant submerge chaque jour davantage la petite propriété ?

De toutes les vieillesses malheureuses, celle de ces dépossédés est la plus lamentable.

Mais à côté des cultivateurs, de nombreuses classes de citoyens restent encore en dehors des limites de la loi projetée, ce sont les petits industriels, les petits commerçants, les façonniers, les travailleurs en chambre, les tâcherons et tous ces salariés dont parlait M. Mirman dans son beau discours, domestiques attachés à la personne, employés de lycées et collèges, clercs d'officiers ministériels, etc.

* * *

Nous ne comprenons pas pourquoi on sépare par des cloisons étanches les membres de la même famille prolétarienne.

Menacés du même péril, n'ont-ils pas, les uns et les autres, le droit de faire appel à la société?

On répond, il est vrai, qu'avant peu une loi d'assistance viendra redresser certaines erreurs et racheter d'injustifiables exclusions.

Cette réponse ne peut suffire à ceux qui ne se laissent arracher l'outil que par l'invalidité ou la vieillesse. Il est des hommes descendus jusqu'aux derniers échelons de la misère qui se drapent avec fierté dans leur souffrance et à qui l'aumône brûlerait la main.

Ils peuvent désirer participer à une œuvre de solidarité qui les grandirait, mais ils refuseront la charité, même devenue obligatoire.

D'autre part, l'initiative privée est impuissante à ouvrir à tous les citoyens les portes de la prévoyance. La poussée altruiste qui se manifeste dans les sociétés de secours mutuels depuis quelques années, n'a qu'une incidence indirecte et à peine sensible sur nos campagnes.

La Commission a trouvé, il est vrai, un moyen ingénieux de montrer aux petits propriétaires et petits patrons qu'elle pense à eux. Elle leur donne le droit d'espérer par une disposition légale, et son projet se termine avec son article 34 comme ces romans-feuilletons qui promettent la suite à demain.

Nous savons que la commission de prévoyance sociale fera tous ses efforts pour tenir sa promesse.

Mais nous savons aussi ce que sont les mœurs parlementaires et combien de projets dorment dans les catacombes du Palais-Bourbon. Aussi craignons-nous que, malgré sa bonne volonté, la Commission ne puisse ramener de très longtemps la question des retraites à l'ordre du jour.

* * *

Il semble cependant possible, sans mettre le budget en péril, de consacrer à côté du principe de l'obligation pour les salariés celui de l'adhésion volontaire pour les autres travailleurs.

Il suffirait de décider que ces travailleurs, petits patrons ou petits propriétaires, auraient le droit d'adhérer à la caisse des retraites depuis dix-huit ans jusqu'à quarante ans. Cette limitation à quarante ans déchargerait l'État, pour cette classe d'assurés, de l'obligation de servir des retraites pendant la période transitoire.

On pourrait indiquer que ces assurés verseraient 3, 6 ou 9 francs par mois, c'est-à-dire une somme représentant les cotisations ouvrières et patronales réunies.

Enfin la retraite anticipée pour invalidité pourrait n'être acquise qu'après le versement de 200 cotisations mensuelles équivalent à 6 000 journées de travail et correspondant à seize ans et huit mois d'attente.

L'État n'ayant rien à verser pendant seize ans et huit mois, les capitaux s'agglomèreraient et les intérêts capitalisés à 3 p. 100 représenteraient, au moment de l'entrée en fonctionnement de la loi, 6 milliards 280 millions donnant 18 840 000 francs de revenus.

Ces intérêts permettraient à l'État de majorer jusqu'à concurrence de 200 francs par an les rentes d'invalidité anticipée. Bientôt même, cette charge diminuant progressivement et restant après trente-cinq ans au chiffre constant de 10 millions, il resterait un bénéfice de près de 9 millions qui chaque année viendrait augmenter le chiffre des retraites.

Les rentes acquises à soixante-cinq ans par les versements volontaires seraient de 382 fr. 71, 764 francs et 1 146 francs.

* * *

Il serait sans doute préférable de pouvoir mettre les salariés et les non-salariés sur un pied d'égalité absolue, mais pour l'instant la prudence exige une grande circonspection.

Peu à peu les améliorations se réaliseront. Un jour viendra où la question de l'assurance d'un capital au décès écartée par la Commission pourra être de nouveau posée. Un jour viendra peut-être même, où la nation mettra en commun tous les risques sociaux par l'assurance obligatoire de tous les citoyens.

Le monde marche. Laissons le temps faire son œuvre.

En attendant, contentons-nous de faire pénétrer dans nos lois les principes qui dirigent l'évolution de la société moderne.

Gardons-nous seulement de froisser par des classifications arbitraires le sentiment d'égalité qui est dans l'âme du peuple et de vicier à la base, par une véritable injustice, une grande loi de solidarité.

ÉTIENNE CLEMENTEL,
Député.

BULLETIN DE L'ÉTRANGER

Felice Cavallotti n'était pas né parmi des feuilles de chou, et pourtant, il est impossible de ne pas songer à une métaphore populaire lorsque l'on sait le détail que M. Carlo Romussi rappelle dans la *Nuova Antologia*. Cavallotti vint au monde alors que sa mère était en visite chez des amis, et on l'enveloppa dans des journaux pour qu'il ne prît pas froid en attendant que l'on sortît du linge des armoires. Plus tard, lorsqu'on le complimentait sur un de ses articles, il s'écriait :

— Ce n'est pas ma faute ; seulement, je suis né dans un journal !

L'étude de M. Romussi fourmille d'anecdotes aussi typiques. Cavallotti avait seize ans quand il voulut s'enrôler parmi les « chemises rouges ». On lui conseilla d'aller rejoindre sa nourrice. Il s'empara de l'extrait de naissance de l'aîné de ses frères, emprunta cinq francs à un ami, et s'embarqua pour la Sicile avec le corps de Medici.

Après la deuxième épopée garibaldienne, c'est-à-dire après Mentana, Cavallotti fut sédentaire durant dix longues années. Sédentaire ! Son existence était un tissu d'aventures bouffonnes ou tragiques, de duels, de procès, d'emprisonnements, enfin, de toutes les conséquences que pouvaient entraîner alors, à Milan, les articles d'un Cavallotti. L'un des nombreux officiers avec lesquels il croisa le fer était un colonel froissé que le journaliste l'eût déclaré « plus galonné que le suisse du théâtre de la Scala » ! L'une des poésies qu'il lançait de sa prison était une dissertation grave sur l'excellence du nombre douze.

« Il y a, s'écriait Cavallotti, la Loi des Douze Tables, les douzaines d'huîtres, les douze mois de l'année, les douze fils de Jacob, les douze tribus d'Israël, les douze apôtres. Il est urgent qu'à l'usage de l'Italie actuelle on ajoute deux commandements au Décalogue : 11. Aux procureurs respect porteras, et 12. Par la Questure pincer (*pigliar*) ne te feras. »

Pour connaître tout entier l'homme, il faut, immédiatement après ces facéties, se rappeler les faits suivants. En 1884, Bovio, étant à Naples, télégraphie à Cavallotti ces quelques mots :

« Ici on meurt du choléra et de faim. »

Cavallotti répond simplement ceci : « *Vengo*, je viens. »

Il écrit deux articles pour exhorter les Italiens du Nord à envoyer le plus de gros sous qu'ils pourront à la malheureuse ville. Puis il sort pour aller prendre le train. Chemin faisant, il se souvient qu'on l'attend dans un meeting ouvrier. Le voilà à la tribune. Sans se soucier de la conférence qu'il avait promise, il parle des deux fléaux qui déciment les Napolitains. Une collecte s'organise vite, on lui donne à emporter une somme relativement considérable. Bien mieux, une vingtaine d'hommes l'entourent à la sortie, et le supplient de les emmener. Il les engage à rester auprès de leurs familles.

— Hé ! s'écrie avec fureur un jeune homme, je n'en ai pas, de famille, moi ! Et puis, l'hôpital, ça me connaît, j'y suis né !

— Alors, toi, tu peux venir en effet.

A Naples, il établit son quartier général à l'auberge de l'Allégresse, — ironie des enseignes ! Et, jour et nuit, le voilà parcourant les hôpitaux et les bouges, distribuant les secours qu'on lui envoie de toute la péninsule, soignant les malades, ensevelissant les morts, désinfectant les chambres... Il ne trouva même pas le temps de s'enquérir du nom ni du métier de son lieutenant, le jeune homme sans famille et né dans un hôpital ; il ne sut que plus tard ces légers détails.

Le roi Humbert, qui eut ainsi la semaine héroïque de son règne, était arrivé à Naples presque en même temps que lui. Vers la fin de l'épidémie, il lui expédia le duc de San-Donato pour lui dire qu'il avait grande envie d'aller lui serrer la main. Cavallotti répondit : « Hé ! il n'a qu'à passer un de ces soirs à l'auberge. Il y trouvera parmi les républicains un accueil digne du bien qu'il fait en ce moment. Par malheur, voyez-vous, je n'ai pas le temps de causer davantage avec vous. »

Une période peu connue de la vie de Robert-Louis Stevenson, est celle que raconte M. Howard Wilford Bell dans le *Pall Mall Magazine*.

A l'automne de 1879, Stevenson, las de la misère où il végétait alors, prit une résolution énergique. Il quitta Londres pour Liverpool, et s'embarqua avec la plus pauvre catégorie des émigrants. Au cours de la traversée, il pensa s'être découvert une vocation de romancier naturaliste, prit des notes sur les gens qui l'entouraient, et il en résulta un livre : « *Amateur émigrant*. Tout le monde, et bientôt l'auteur lui-même, considéra ce roman comme une erreur. Le père de Stevenson fut invité à racheter et détruire toute l'édition anglaise. Il reste une édition américaine, publiée à Chicago.

Stevenson avait des recommandations chaleureuses de confrères éminents pour les directeurs des principales revues de New-York. Il n'en fut pas moins éconduit de partout. Quelques périodiques de second ordre lui prirent juste assez de copie pour lui permettre de ne pas mourir littéralement d'inanition, — et de prendre le train à destination de San-Francisco. Il ne savait d'ailleurs pas trop pourquoi il se rendait là-bas. En route, pour chasser les idées de suicide qui l'obsédaient, il commença un deuxième livre, qui, celui-là, a été jugé digne de survivre : *Across the Plains*.

En Californie, il trouva un logis et la pension à crédit dans une ferme consacrée à l'élevage des chèvres angoras. Il travaillait tellement, qu'il en tomba très malade et faillit succomber. La « rancho » aux chèvres angoras était dans les montagnes, à une distance énorme de tout médecin ou pharmacien. Ce fut peut-être ce qui le sauva, avec les soins d'un chasseur d'ours, métis d'Espagnole et d'Indien. Une fois rétabli, comme aucun argent ne venait des revues auxquelles il avait envoyé de la copie, il tâcha de s'acquitter envers ses hôtes en se transformant en instituteur de leurs nombreux enfants. Le *Cornhill Magazine* et le *Fraser's Magazine* publièrent enfin des articles et des nouvelles de Stevenson.

Quand celui-ci eut payé les gens du « ranche », il lui restait à peine de quoi aller s'installer à Monterey, la

« ville » de la région. Là, il devint reporter de l'unique quotidien qui existât alors, le *Californian*. Ses appointements s'élevaient à deux dollars par semaine!

Peu après, il gagna San-Francisco, où on lui donna à rédiger les faits divers dans la *Chronicle*, — en lui commandant, pour ses débuts, un compte rendu très sérieux d'une fête de bienfaisance donnée par l'Armée du Salut. Le quotidien de la capitale n'était guère plus généreux que celui de Monterey, la vie coûtait davantage, et Stevenson souffrait atrocement de sa phtisie. Nul médecin ne voulant le soigner à crédit, il devait avoir recours au dispensaire municipal.

Enfin, au bout de quatre mois d'une existence infernale, il reçut d'un ami londonien un télégramme ainsi rédigé : « Compter sur 250 guinées par an. » On avait fini par apitoyer sa famille, qui consentait à se rappeler son existence.

Contre les « tempérants » professionnels. — Un auteur qui signe des initiales J. M., et que l'on assure être M. John Morley, vient de publier à Edinburgh, chez Riddell, un livre intitulé *Teetotalism*, où il critique violemment la propagande anti-alcoolique, telle qu'on l'a pratiquée jusqu'ici en Grande-Bretagne. Il affirme qu'en s'en prenant à la boisson, et non aux buveurs, et en faisant appel à la foi, aux sentiments familiaux, à la respectabilité, etc., de ceux-ci, plutôt qu'à leurs intérêts économiques et à leur souci de la santé personnelle, les *teetotalers* n'ont abouti qu'à rendre hypocrite l'alcoolisme, et peut-être même à le propager davantage encore sous ce masque.

Catholicisme et Politique. — M. Frederick C. Conybeare a réuni en un volume (publié à Londres, chez Skeffington et fils) les articles que lui ont inspirés l'affaire Dreyfus, et en général tous les événements auxquels le catholicisme s'est trouvé mêlé sur le continent depuis deux ou trois ans. On sait quel bruit chacune de ces études a occasionné, des deux côtés de la Manche. Titre d'ensemble : *Roman Catholicism as a Factor in European Politics*. Nous n'avons pas besoin de rappeler le point de vue auquel s'est placé l'auteur. Il a ajouté un chapitre destiné à prouver à ses compatriotes qu'ils ont tort de ne point se méfier de la propagande tout doucement menée en Angleterre par les catholiques. Il redoute qu'un jour les églises protestantes de ce pays ne se décident, par émulation, à devenir intolérantes pour tout ce qui n'est pas chrétien pratiquant.

Les partis aux États-Unis. — M. James H. Hopkins, ancien député de Pennsylvanie, publie à New-York, chez les fils Putnam, une *History of Political Parties in the United States*, qui n'est pas seulement un inappréciable répertoire de documents, mais un livre qui, en dépit de son utilité, n'a encore son pareil, au point de vue du sujet, dans aucun pays.

Beaucoup d'Européens s'imaginent que là-bas les partis n'ont jamais été nombreux, qu'il n'y a jamais eu rien en dehors des fédéralistes et antifédéralistes autrefois, des républicains, des démocrates et des socialistes aujourd'hui. On perd cette illusion en lisant l'ouvrage de M. Hopkins. Les troisième et quatrième des partis que nous venons de citer existaient déjà durant la période de 1789 à 1828, et il s'y ajoutait une phalange mixte, les démocrates-républicains! De 1828 à 1856, on vit surgir les whigs, les anti-maçons, les abolitionnistes purs ou anti-esclavagistes de toutes nuances, ligués contre les sudistes; puis ce furent le parti de la liberté, les anti-nebraskamen, (comme nous pourrions avoir des anti-Seine-Inférieuristes ou des anti-Lozériens), les Pro-Slavery-Whigs, qui, au moins, avaient le courage de leurs sentiments de négriers, et enfin, les Know-Nothings, ou parti de ceux qui ne voulaient « rien savoir ». Depuis 1856, on a vu l'Union constitutionnelle, le parti ouvrier, les prohibitionnistes, le greenback, le parti national, celui des droits égaux, les socialistes nationalistes, et enfin les populistes (ou agrariens).

Le Messianisme de Shakespeare. — Bien des critiques ont su se faire du grand Will une idée surprenante. Aucun, croyons-nous, n'avait encore vu en lui le Messie. M. Charles Downing, sous le pseudonyme de Clelia, vient de combler cette lacune (*The Messiahshif of Shakespeare*, à Londres, chez Greening). C'est surtout en se basant sur les sonnets de Shakespeare que l'auteur veut démontrer la nature messianique de son héros. S'il disait vrai, si réellement le Messie était venu depuis si longtemps, ce serait parfait; au moins, nous aurions une préoccupation de moins.

Le Transvaal, la Chine et l'Apocalypse. — M. P. Cudmore, légiste américain, s'est fait connaître honorablement comme historien de la constitution des États-Unis. Puis il s'est mis à écrire des prophéties, que publie Kenedy, à New York : *Cudmore's Prophecy of the Twentieth Century*. On voit là, entre autres choses remarquables, que saint Jean était fort au courant de ce qui se passerait de notre temps dans l'Afrique Australe et en Extrême-Orient. Cecil Rhodes, Chamberlain et Kruger, Li-Hung-Chang, Tuan et Waldersee, ainsi que bien d'autres, sont *clairement* (pour M. Cudmore) désignés dans l'Apocalypse!

Autre prophète. — M. H. G. Wells semble avoir momentanément renoncé aux romans et nouvelles. Il entreprend, dans la *North American Review*, une très curieuse série d'articles, intitulée : « Anticipations ; An Experiment in Prophecy », où il essaye de supputer ce que la vie sociale tend à devenir en ce XXe siècle. Il tire des conclusions un peu trop strictement logiques du « développement de la locomotion » et de celui des grandes cités. Il ne laisse guère de part à l'imprévu, comme s'il ignorait l'énorme différence qu'il y a entre notre logique et celle de la nature.

R. Candiani.

Typ. Chamerot et Renouard (Impr. des *Deux Revues*), 19, rue des Saints-Pères. — 1900. *Le Directeur-Gérant :* HENRY FERRARI

REVUE
POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

REVUE BLEUE

FONDATEUR : EUGÈNE YUNG

DIRECTEUR : M. HENRY FERRARI

NUMÉRO 26. 4e SÉRIE. — TOME XV. 29 JUIN 1901.

CAPITAINES COURAGEUX

Une histoire du Grand-Banc[1].

III

Ce fut le sommeil de plomb qui vous éclaircit l'âme, l'œil et le cœur, et vous met mourant de faim devant la soupe. Ils vidèrent un grand plat d'étain plein de morceaux de poisson tout juteux, — les résidus que le cuisinier avait ramassés le soir précédent. Ils nettoyèrent les plats et les casseroles de la bordée des aînés partis à la pêche, taillèrent des tranches de lard pour le repas de midi, faubertèrent le gaillard d'avant, remplirent les lampes, tirèrent du charbon et de l'eau pour le cuisinier, et passèrent l'inspection de l'avant-cale où s'empilaient les provisions du bateau. Ce fut une autre belle journée, tranquille, douce, claire, et Harvey s'emplit d'air jusqu'au fin fond des poumons.

D'autres goélettes avaient monté pendant la nuit, et les longues houles bleues étaient couvertes de voiles et de doris. Au loin sur l'horizon, la fumée de quelque paquebot dont la coque restait invisible, barbouillait l'azur, et du côté de l'est les voiles de perroquet d'un gros navire, lesquelles commençaient à se gonfler, y faisaient une entaille carrée. Disko Troop fumait, appuyé contre le toit de la cabine, un œil sur les bateaux à l'entour, et l'autre sur la petite flamme de girouette à la pomme du grand mât.

— Quand papa fait cette tête-là, dit Dan tout bas, c'est qu'il médite quelque chose de fameux pour tout le monde. Je parierais mon gage et ma part que nous allons mouiller bientôt. Papa connaît la morue, et la flottille sait bien que papa la connaît. Les vois-tu arriver un à un, sans avoir l'air de rien, cela va sans dire, mais en tournant tout le temps autour de nous? Voici le *Prince Leboo;* c'est un bateau de Chatham. Il est monté depuis la nuit dernière. Et vois-tu ce gros-là avec une pièce dans sa voile de misaine et un foc neuf? C'est le *Carie Pitman* de West Chatham. Il ne va pas garder sa toile longtemps, à moins que son sort n'ait changé depuis la saison dernière. Il ne fait guère que dériver. Il n'y a pas d'ancre qui puisse le retenir... Quand la fumée s'élève comme ça en petits anneaux, c'est que papa est en train d'étudier le poisson. Si nous lui parlions en ce moment, il serait furieux. La dernière fois que cela m'est arrivé, il a pris une botte et me l'a flanquée à la tête.

Disko Troop regardait à l'avant, la pipe aux dents, avec des yeux qui semblaient ne rien voir. Comme le disait son fils, il étudiait le poisson, mettant sa connaissance et son expérience du Banc aux prises avec la morue en train de s'ébattre dans ses propres eaux. Il admettait la présence des goélettes à l'œil inquisiteur comme un hommage à sa supériorité, mais maintenant que cet hommage était rendu, il voulait se retirer et s'en aller faire son mouillage seul jusqu'au moment de remonter vers la Vierge pour pêcher dans les rues de cette ville qui gronde sur les eaux. C'est ainsi que Disko Troop pensa au temps qu'il venait de faire, aux tempêtes, aux courants, aux ressources alimentaires et autres arrangements domestiques, en se plaçant au point de vue d'une morue de vingt livres; il devint lui-même, en fait, l'es-

1 Voir la *Revue* des 15 et 22 juin 1901.

pace d'une heure, une morue, et en prit l'apparence d'une façon étonnante. Puis il retira la pipe d'entre ses dents.

— Papa, dit Dan, nous avons fini notre besogne. Est-ce que nous pouvons sortir un brin ? C'est un bon temps pour la pêche.

— Pas dans cet accoutrement cerise ni ces souliers couleur de pain brûlé. Donne-lui des vêtements qui aient du sens commun.

— Papa est content... en voilà la preuve, dit Dan ravi, en entraînant Harvey dans la cabine, tandis que Troop lançait une clef en bas des marches. Papa garde mes vêtements de réserve dans un endroit où il puisse y donner un coup d'œil, à cause que maman prétend que je suis sans soin.

Il fourragea dans un coffre, et en moins de trois minutes, Harvey fut paré de bottes en caoutchouc qui lui montaient à mi-cuisse, d'un lourd jersey bleu reprisé aux coudes, d'une paire de mitaines et d'un suroît.

— Maintenant, tu représentes quelque chose, dit Dan. Dépêchons-nous!

— Ne t'éloigne pas. Reste à portée, dit Troop ; ne t'en va pas faire de visites dans la flottille. Si quelqu'un te demande ce que j'ai l'intention de faire, dis la vérité, car tu n'en sais rien.

Un petit doris rouge, marqué du nom de *Hattie S.*, reposait à l'arrière de la goélette. Dan amena le câbleau, et sauta légèrement sur les planches du fond, tandis que Harvey tombait gauchement derrière lui.

— C'est pas une manière d'entrer dans un bateau, dit Dan. S'il y avait de la mer tu irais au fond, c'est sûr. Il faut que tu apprennes à t'en servir.

Dan assujettit les tolets, prit le banc de nage d'avant et regarda faire Harvey. Le jeune garçon avait ramé, à la façon des dames, sur les étangs d'Adirondack ; mais il y a de la différence entre des tolets de bois grinçants et des tolets nickelés bien équilibrés, des rames légères et de grossiers avirons de huit pieds. Cela collait dans la lente houle, et Harvey bougonnait.

— Court! Nage court! dit Dan. Si tu entraves ton aviron dans un petit peu de mer, c'est bon pour faire chavirer. Est-ce pas un bijou? Et c'est à moi, encore!

Le petit doris était propre comme un sou neuf. Il portait dans ses petits flancs une ancre minuscule, deux cruches d'eau et quelque soixante-dix brasses de fin cordage brun de doris. Une trompette de fer-blanc reposait dans des boucles de corde juste sous la main droite de Harvey, à côté d'un maillet de vilaine tournure, d'une courte gaffe et d'un bâton plus court encore. Une couple de lignes, garnies de plombs très lourds et de doubles hameçons, toutes deux enroulées avec soin sur des dévidoirs carrés, se trouvaient calées à leur place par le plat-bord.

— Où sont la voile et le mât? demanda Harvey, car ses mains commençaient à avoir des ampoules.

Dan éclata de rire.

— On ne fait guère marcher à la voile les doris de pêche. On pousse, mais on n'a pas besoin de pousser si dur. Est-ce que tu ne voudrais pas l'avoir à toi?

— Bah ! J'imagine que mon père pourrait m'en donner une ou deux si je les demandais, répondit Harvey.

Il avait été trop occupé jusqu'alors pour penser beaucoup à sa famille.

— C'est vrai. J'oubliais que ton père est millionnaire. Hein, tu ne fais guère le millionnaire en ce moment. Mais tu sais qu'un doris avec le gréement et les accessoires — Dan parlait comme s'il se fût agi d'une baleinière — coûte des tas d'argent. Est-ce que tu crois que ton père t'en donnerait un pour en faire ton joujou favori ?

— Ça ne m'étonnerait pas. Ce serait à peu près la seule chose pour laquelle je ne l'ai pas encore embêté.

— Hein ! tu dois en faire un sacré gâté à la maison, et en casser, de la monnaie. Ne fends pas l'eau comme cela, Harve. C'est court, la vraie manière ; il n'y a jamais de mer tout à fait calme, et les houles...

Crac! Le bras d'aviron vint frapper Harvey sous le menton et le renversa les quatre fers en l'air.

— C'était ce que j'allais te dire. Il a fallu que j'apprenne aussi, mais je n'avais pas plus de huit ans quand, moi, j'ai été à c't'école-là.

Harvey regagna son banc, les mâchoires endolories et le sourcil froncé.

— Ça ne vaut rien de s'en prendre aux choses, dit papa. C'est notre faute quand nous ne pouvons pas les diriger, à ce qu'il dit... Allons, essayons ici. Manuel va nous donner la profondeur.

Le Portugais se balançait à un bon mille de là, mais quand Dan leva le bout d'un aviron, il agita le bras gauche à trois reprises.

— Trente brasses, dit Dan, en attachant un morceau de boëtte salée à l'hameçon. Dehors les plombs. Amorce, comme je fais, Harve, et n'embrouille pas ton dévidoir.

La ligne de Dan fut dehors longtemps avant que Harvey eût découvert le secret pour attacher l'amorce et pour lancer les plombs. Le doris dériva tranquillement. Ce n'était pas la peine de mouiller avant de s'être assuré d'un bon endroit.

— Nous y voici! cria Dan.

Et une averse d'embrun vint s'abattre en clapotant sur les épaules de Harvey tandis qu'une grosse morue se trémoussait et battait de la queue le long du bord.

— Le « muckle » ! Harvey, le « muckle » ! sous ta main ! Vite !

Évidemment « muckle » ne pouvait désigner la trompette ; aussi Harvey passa-t-il le maillet. Dan étourdit le poisson selon les règles avant de le tirer à bord, et arracha l'hameçon à l'aide du bâton court qu'il appelait une « fourchette ». Puis Harvey sentit que cela tirait aussi, et ramena sa ligne avec ardeur.

— Mais, c'est des fraises ! cria-t-il. Regarde ! L'hameçon s'était pris dans une touffe de fraises, rouges d'un côté et blanches de l'autre, — à la ressemblance parfaite du fruit de terre, sauf qu'il n'y avait pas de feuilles, et que la tige était tuyautée et visqueuse.

— N'y touche pas ! Secoue-les. Non, ne...

L'avertissement venait trop tard. Harvey les avait tirées de l'hameçon et les admirait.

— Oh, là là là ! se mit-il à crier, comme il commençait à ressentir dans les doigts le même effet que s'il eût pris des orties à poignées.

— Maintenant, tu sais ce que ça veut dire, un fond de fraises. Il n'y a qu'au poisson qu'on devrait toucher les mains nues, dit papa. Secoue-les contre le plat-bord, et réamorce, Harve. Cela ne t'avancera pas de regarder. Tout cela est compté dans le gage.

Harvey sourit à la pensée de ses dix dollars et demi par mois, et se demanda ce que sa mère aurait dit si elle avait pu le voir penché par-dessus le bord d'un doris de pêche, en plein océan. Elle, qui souffrait à l'agonie toutes les fois qu'il sortait sur le lac Saranac ! Et, en passant, Harvey se rappela nettement qu'il avait coutume de rire de ses appréhensions. Tout à coup, la ligne partit comme l'éclair entre ses doigts, les sciant même à travers les mitaines, ces mailles de laine qui sont censé les protéger.

— C'est un « logy ». Donne-lui du jeu suivant sa force ! cria Dan. Je vais t'aider.

— Non, je ne veux pas, haleta Harvey en se pendant à la ligne. C'est mon premier poisson. Est-ce... est-ce que c'est une baleine ?

— Un flétan, peut-être bien.

Dan chercha à voir dans l'eau et brandit le lourd « muckle », prêt à tout événement. Quelque chose de blanc et d'ovale voletait et tremblotait dans l'eau d'émeraude.

— Je parierais la moitié de mon gage qu'il pèse plus de cent. Es-tu toujours aussi envieux de l'amener tout seul ?

Harvey avait les jointures à vif et en sang aux endroits où elles avaient cogné contre le plat-bord ; le visage bleu pourpre, moitié à cause de l'émotion, moitié à cause de l'effort. Il dégouttait de sueur, et n'y voyait presque plus à force de fixer les rides éblouissantes de soleil qui, à la surface de l'eau, répondaient aux vibrations de la ligne. Les gamins n'en pouvaient plus longtemps avant le flétan qui se chargea d'eux et du doris durant les vingt minutes qui suivirent. Mais, pour finir, le gros poisson fut gaffé et hissé à bord.

— Chance de débutant, dit Dan, en s'essuyant le front. Il pèse bien un cent.

Harvey regarda l'énorme bête gris pommelé d'un air d'orgueil indescriptible. A terre il avait maintes fois vu des flétans sur les marbres visqueux des marchés, mais il ne lui était jamais arrivé de demander comment ils se trouvaient là. Maintenant, il le savait ; et il n'était pas un pouce de son corps qui ne gémît de fatigue.

— Si papa était par ici, dit Dan, en hissant sa ligne, il lirait ce signe-là aussi clair que dans un livre. Le poisson devient de plus en plus petit, et tu as pris pour ainsi dire le plus gros flétan que nous puissions trouver pendant cette campagne. La pêche d'hier... l'as-tu remarqué ?... c'était tout gros poisson, sans un flétan. Papa lirait ces signes-là sans hésiter. Il dit que tout est indication sur le Banc, et peut se lire bien ou de travers. Papa est plus profond que le Trou-de-Baleine.

Il parlait encore qu'un coup de pistolet fut tiré à bord du *We're Here*, et qu'un panier à pommes de terre fut hissé dans les agrès d'avant.

— Qu'est-ce que je te disais, hein ? C'est l'appel pour tout l'équipage. Papa a une idée en tête, sans quoi il n'interromprait jamais la pêche à cette heure-ci de la journée. Enroule ta ligne, Harvey, et nous allons rentrer.

Ils étaient sous le vent de la goélette, tout prêts à lancer le doris sur la mer tranquille, quand ils se trouvèrent attirés par les cris de malédiction que poussait Pen à un demi-mille de là. Le petit homme courait autour d'un point fixe, et tout le monde l'eût pris pour une punaise d'eau gigantesque. Il se penchait en arrière, en avant, dans un énorme déploiement d'énergie, mais, à la fin de chacune de ces manœuvres, son doris, après un demi-tour, revenait sur sa corde.

— Il faut que nous venions à son secours, sans quoi il prendrait racine et monterait en graine ici, dit Dan.

— Qu'est-ce qui se passe ? dit Harvey.

C'était pour lui tout un monde nouveau où il ne pouvait faire la loi à ses aînés, et où il lui fallait poser humblement des questions. De plus, la mer était aussi terrible dans son étendue que peu disposée à s'émouvoir.

— L'ancre est prise. Pen les perd toutes. Il en a déjà perdu deux à cette campagne,... sur des fonds de sable encore... et papa dit qu'à la prochaine qu'il perd, sûr comme nous sommes en train de pêcher, il lui donnera la « kelleg ». Ça lui briserait le cœur, à Pen.

— Qu'est-ce que c'est que la « kelleg » ? demanda

Harvey, avec la vague idée que ce pouvait être quelque espèce de torture en usage dans la marine, comme celle de la « cale » (1) dans les histoires.

— Une grosse pierre en guise d'ancre. On peut voir une « kelleg » à l'avant d'un doris d'aussi loin qu'on peut voir le doris lui-même, et toute la flottille sait ce que cela veut dire. On se moquerait affreusement de lui. Pen ne pourrait pas plus supporter cela qu'un chien une casserole à la queue. C'est une telle sempiternelle sensitive! Eh quoi, Pen, encore pris? N'essaie plus de tes inventions. Reviens dessus, et tiens ta corde droite de haut en bas.

— Elle ne bouge pas, dit le petit homme tout essoufflé. Elle ne bouge pas, et j'ai vraiment essayé de tout.

— Qu'est-ce que c'est que tout ce méli-mélo à l'avant? dit Dan, en désignant un sauvage enchevêtrement d'avirons de rechange et de cordages de doris, entortillés tous ensemble par la main de l'inexpérience.

— Oh! ça, déclara Pen avec orgueil, c'est un cabestan espagnol. C'est M. Salters qui m'a montré comment cela se faisait; mais, même avec cela, il ne bouge pas.

Dan se pencha autant qu'il pouvait par-dessus le plat-bord pour dissimuler un sourire, donna une ou deux secousses au cordage, et, sans plus de façons, l'ancre vint sur-le-champ.

— Hisse, Pen, dit-il en riant, ou elle va se prendre encore.

Ils le laissèrent en train de regarder avec de grands yeux bleus tragiques les pattes de la petite ancre tout échevelées d'herbes marines, tandis qu'il se confondait en remerciements.

— Oh! dis donc, pendant que j'y pense, Harve, dit Dan, quand ils furent hors de portée de voix, Pen n'est pas tout à fait bien *calfaté*. Ce n'est pas qu'il soit en rien dangereux, mais il n'a pas toutes ses idées. Tu comprends?

— Est-ce bien vrai, ou si c'est un des jugements de ton père? demanda Harvey comme il se courbait sur les avirons.

Il se sentait déjà en voie de les manier plus aisément.

— Papa ne s'est pas trompé cette fois. Pen est pour sûr une espèce de fou. Non, ce n'est pas exactement ça, mais un peu comme un idiot inoffensif. Voici comment c'est arrivé... tu nages bien pour l'instant, Harve... et je te le dis parce qu'il est juste que tu le saches. C'était autrefois un prêcheur moravien. Il s'appelait Jacob Boller, à ce que papa m'a dit, et il habitait avec sa femme et quatre enfants quelque part du côté de la Pensylvanie. Or voilà que Pen emmène toute sa famille à un meeting moravien,... un meeting en plein air, plus que probable,... et ils restent dans Johnstown juste pour y passer une nuit. Tu as entendu parler de Johnstown?

Harvey réfléchit.

— Oui, oui. Mais je ne sais plus à propos de quoi. C'est un nom qui sonne pour moi comme Ashtabula.

— Tous les deux sont de grandes catastrophes... c'est pourquoi, Harve. Eh bien! cette nuit même où Pen et les siens étaient à l'hôtel, la ville de Johnstown fut emportée. La digue creva et l'inonda, et les maisons furent entraînées à l'aventure, s'entre-choquèrent et firent le plongeon. J'ai vu les images, c'est épouvantable. Pen eut les siens noyés tous en tas sous ses yeux avant de savoir au juste ce qui arrivait. A partir de ce moment-là, il n'a plus eu toutes ses idées. Il soupçonna bien qu'il s'était passé quelque chose là-haut à Johnstown, mais quand il en serait de sa pauvre vie, il ne put se rappeler quoi, et il se mit à errer de droite et de gauche avec un sourire étonné. Il ne savait pas ce qu'il était, et encore moins ce qu'il avait été, et c'est ainsi qu'il tomba dans les jambes de l'oncle Salters en train de faire des visites dans Alleghany City. Ma mère a la moitié de sa famille éparpillée à l'intérieur de la Pensylvanie, et l'oncle Salters passe les hivers en tournées de visites. Il adopta en quelque sorte Pen, voyant bien d'où venait le trouble de ses idées; et il l'amena dans l'Est où il lui procura du travail dans sa ferme.

— C'est pour cela que je l'ai entendu l'autre nuit, appeler Pen « cultivateur » quand les bateaux s'entre-choquaient. Est-ce que ton oncle Salters est un cultivateur?

— Cultivateur! s'écria Dan. Il n'y aurait pas assez d'eau d'ici au Cap Hatteras pour laver la motte de terre qu'il traîne après ses bottes. Il est et mourra tout ce qu'il y a de plus cultivateur. Mais, Harve, sais-tu bien que j'ai vu cet homme-là, au coucher du soleil, tendre un seau et se mettre à taquiner le robinet de la citerne comme si c'était le pis d'une vache. Voilà le cultivateur que c'est. Eh bien, Pen et lui firent marcher la ferme,... c'était au nord de la route d'Exeter. L'oncle Salters l'a vendue ce printemps à un jobard de Boston qui voulait bâtir une maison de campagne, et il en a tiré des tas d'argent. Et puis mes deux toqués rabiotèrent par-ci par-là jusqu'à ce que, un jour, ceux de son église... les Moraviens... découvre où il avait échoué, et écrit à l'oncle Salters. Je n'ai jamais su ce qu'ils disaient exactement; mais l'oncle Salters entra dans une co-

(1) Le supplice de la cale consistait à attacher l'homme par les poignets et les genoux, et à le descendre dans l'eau le long des flancs du navire. On le traînait ensuite jusqu'à l'arrière le long de la quille où les coquillages, les coraux et les autres végétations marines qui s'attachent au fond d'un navire lui écorchaient le dos, les reins et les cuisses, tandis que l'homme [illegible] prolongée l'asphyxiait à demi.

lère! Il est surtout partisan de l'épiscopat,... mais pour une fois il s'est grouillé comme s'il était baptiste; et il déclara qu'il ne livrerait Pen à aucune sale confrérie de Moraviens pas plus de Pensylvanie que d'ailleurs. Puis il s'en vient trouver papa, traînant Pen à la remorque... c'était il y a deux campagnes... et déclare qu'il leur faut, à lui et à Pen, faire une campagne de pêche pour leur santé. Il pensait bien que les Moraviens n'iraient pas chercher Jacob Boller sur le Banc. Papa consentit, car l'oncle Salters avait fait la pêche à différentes reprises au cours de trente années, quand il n'était pas en train d'inventer des engrais brevetés, et il obtint sa part sur le *We're Here;* la tournée fit tant de bien à Pen que papa prit l'habitude de l'emmener. A quelque jour, dit papa, il se souviendra de sa femme et de ses mioches, et de Johnstown, et alors, plus que probable, il mourra. C'est du moins ce que papa dit. Ne t'en va jamais parler de Johnstown, ni de rien de tout cela à Pen, car l'oncle Salters te jetterait par-dessus bord.

— Pauvre Pen! murmura Harvey. Je n'aurais jamais pensé, à les voir ensemble, que l'oncle Salters prenait intérêt à lui.

— Moi aussi j'aime Pen; nous l'aimons tous, dit Dan. Nous aurions dû lui donner une remorque, mais je voulais te dire cela d'abord.

Ils se trouvaient tout contre la goélette, les autres bateaux un peu en arrière d'eux.

— Inutile de hisser les doris à bord jusqu'après dîner, dit Troop du haut du pont. Nous allons d'abord en finir avec la toilette. Fixez les tables, mes garçons!

— Tout cela est plus profond que le Trou de la Baleine, dit Dan en clignant de l'œil, comme il disposait tout l'attirail de la toilette. Regarde ces bateaux-là, qui se sont avancés depuis ce matin. Ils attendent tous papa. Les vois-tu, Harve?

— Pour moi, ils se ressemblent tous.

Et, de fait, pour un terrien, les goélettes qui tanguaient à l'entour semblaient sorties du même moule.

— Et pourtant cela n'est pas. Ce bateau jaune et dégoûtant, avec son beaupré estivé de ce côté, c'est le *Hope-of-Prague*. Il a pour patron Nick Brady, l'homme le plus chiche du Banc. Nous ne le lui mâcherons pas quand nous toucherons le Grand-Récif. Beaucoup plus loin, c'est le *Day's Eye*. Il appartient aux deux Jerauld. Il est de Harwich, marche assez bien et a de la chance; mais papa, lui, trouverait du poisson dans un cimetière. Les trois autres, par le travers, c'est le *Margie-Smith*, la *Rose*, et l' *Edith S. Walen*, tous de chez nous. J'imagine que nous allons voir demain l'*Abbie M. Deering*, dites, papa? Ils lâchent tous le banc de Queereau.

— Demain tu ne verras pas beaucoup de bateaux, Danny (quand Troop appelait son fils Danny, c'était signe que le vieux était content). Mes garçons, il y a trop de monde ici, continua-t-il, s'adressant à l'équipage qui grimpait à bord. Nous allons les laisser amorcer ferme pour ne pas prendre grand'chose.

Il regarda dans le parc ce qu'on avait pris; c'était curieux comme le poisson était petit et uniforme. Sauf le flétan de Harvey, il n'y avait sur le pont rien au-dessus de quinze livres.

— Je suis en train de surveiller le temps, ajouta-t-il.

— Vous allez être obligé de le pronostiquer vous-même, Disko, car, pour moi, je ne vois aucun indice, déclara Long Jack, en balayant du regard le clair horizon.

Cependant, une demi-heure plus tard, comme ils étaient à la toilette, la brume du Banc tomba sur eux, « entre poisson et poisson », comme ils disent. Elle chassait d'une façon continue et en festons, roulant et fumant tout le long de l'eau incolore. Les hommes arrêtèrent la toilette sans un mot. Long Jack et l'oncle Salters glissèrent les rayons du cabestan dans leurs alvéoles, et commencèrent à amener l'ancre, le cabestan grinçant au fur et à mesure que le cordage de chanvre humide se tendait sur la mèche. Manuel et Tom Platt donnèrent un coup de main pour finir. L'ancre vint avec un sanglot, et la voile de cape se gonfla, tandis que Troop l'assujettissait à la barre.

— Hisse le foc et la misaine, dit-il.

— Échappons-leur dans la brume! cria Long Jack, en amarrant solidement l'écoute du foc, tandis que les autres faisaient grimper les anneaux cliquetants et grinçants de la misaine.

Et le gui de misaine cria, comme le *We're Here* se dressait dans le vent et fonçait dans toute cette blancheur pâle et tourbillonnante.

— Il y a du vent, derrière cette brume-là, dit Troop.

Tout cela étonnait Harvey plus qu'on ne saurait le dire; et le plus étonnant encore, c'est que son oreille ne percevait aucun ordre, sauf de temps en temps, de la part de Troop, un grognement qui se terminait par un :

— C'est bien, mon fils!

— Jamais vu lever l'ancre auparavant? demanda Tom Platt à Harvey qui, la bouche ouverte, considérait la toile humide de la misaine.

— Non. Où allons-nous?

— Pêcher et mouiller, comme tu le verras bien toi-même avant d'avoir été une semaine à bord. C'est tout du nouveau pour toi, mais on ne sait jamais ce qui vous arrivera. Ainsi, regarde, est-ce que moi... Tom Platt... j'aurais jamais pensé?

— Ça vaut mieux que quatorze dollars par mois et une balle dans le ventre, dit Troop, de la barre. Lâche un brin ton bout-dehors de foc.

— Certes, ça vaut mieux, repartit l'homme du vaisseau de guerre, tout en faisant quelque chose à un grand foc auquel un espar de bois était attaché. Mais nous ne pensions guère à cela, nous garnissions les rayons du cabestan sur le *Miss Jim Buck* (1), au large de Beaufort Harbour, avec Fort-Maçon en train de nous lancer des boulets rouges sur l'arrière, et une tempête déchaînée pour que rien n'y manquât. Où étiez-vous alors, Disko?

— Ici même, ou aux environs, répondit Disko, en train de gagner mon pain en eau profonde, et de tâcher d'éviter les Indépendants Reb (2). Désolé de ne pouvoir t'offrir de boulets rouges, Tom Platt; mais j'imagine que nous allons arriver tout droit à la rencontre du vent avant de voir Eastern-Point.

On entendait maintenant aux flancs du bateau un incessant babil mêlé de coups de fouet, que venaient, par-ci par-là, agrémenter quelque claque solide et le petit jet d'embrun retombant avec un bruit de cailloux sur le gaillard d'avant. Le gréement laissait dégoutter une eau visqueuse, et les hommes se tenaient en rang, les bras croisés, à l'abri du rouffle, ... tous, sauf l'oncle Salters, qui restait assis avec entêtement sur le panneau principal à dorloter ses pauvres mains piquées.

— Je crois qu'elle endurerait bien une voile d'étai, dit Disko en glissant un regard vers son frère.

— Je crois que cela ne lui servirait pas à grand-chose. Qu'est-ce que ça signifie de gaspiller de la toile? répliqua le cultivateur-marin.

La barre se tendit d'une façon presque imperceptible sous les mains de Disko. Quelques secondes plus tard, la crête sifflante d'une vague vint fouetter le bateau en ligne diagonale, atteignit l'oncle Salters entre les deux épaules, et le trempa de la tête aux pieds. Il se leva en gargouillant, et ne se dirigea vers l'avant que pour en recevoir une autre.

— Regarde papa lui donner la chasse tout autour du pont, dit Dan. L'oncle Salters s'imagine que notre toile, c'est sa part de bateau. Voilà deux campagnes que papa s'est mis à lui donner ce baptême. Hi! celle-là lui a attrapé la bedaine.

L'oncle Salters s'était réfugié auprès du grand mât, mais une vague vint s'aplatir sur ses genoux. Les traits de Disko étaient aussi impassibles que le cercle de la roue.

— Je pense qu'elle se comporterait mieux sous une voile d'étai, Salters, dit Disko, comme s'il n'avait rien vu.

— Établis ton vieux cerf-volant, alors, rugit la victime à travers un nuage d'embrun; seulement, ne t'en prends pas à moi s'il arrive quoi que ce soit. Pen, descends tout de suite prendre ton café. Tu devrais avoir assez de bon sens pour ne pas rester sur le pont à bourdonner partout comme une mouche par ce temps.

— Maintenant, ils vont se gorger de café et jouer au trictrac *jusqu'à ce que les cuches crèvent*, dit Dan, comme l'oncle Salters poussait Pen dans le poste d'avant. Il me semble que nous en avons de tout ça pour une éternité. Il n'y a rien au monde de plus salement paresseux et de plus mou qu'un banquier quand il n'est pas sur le poisson.

— Je suis content que tu aies parlé, Danny, cria Long Jack qui depuis un instant regardait autour de lui, en quête d'un amusement. J'avais complètement oublié que nous avions sous ce bonnet-là un passager. Il n'y a pas de paresse pour ceux qui ne connaissent pas leurs cordages. Passe-nous-le, Tom Platt, qu'on lui apprenne.

— Ce n'est pas mon tour, cette fois, dit Dan en ricanant. Il faut que tu t'en tires tout seul. Papa m'a appris, à moi, un bout de corde à la main.

Pendant une heure Long Jack promena sa proie de haut en bas, lui enseignant, comme il disait, les choses qu'à la mer tout homme doit connaître, aveugle, ivre ou endormi. Il n'y a guère de gréement sur une goélette de soixante-dix tonneaux avec un bout de mât de misaine, mais Long Jack avait le don de la clarté. Quand il voulait attirer l'attention de Harvey sur les drisses de pic, il incrustait ses phalanges dans la nuque du gamin et le forçait à fixer son regard l'espace d'une demi-minute. Il appuyait généralement sur la différence qui existe entre l'avant et l'arrière en frottant le nez de Harvey sur une certaine longueur du bout-dehors, et la direction de chaque cordage allait se graver dans l'esprit de l'enfant à l'aide du bout de ce cordage même.

Plus facile eût été la leçon si le pont eût été libre; mais il semblait qu'il y eût place pour chaque chose et pour tout au monde, sauf un homme. A l'avant le cabestan et son attirail, avec la chaîne et les câbles de chanvre, tous vous faisant désagréablement trébucher; le tuyau de poêle du gaillard d'avant, et près du panneau les fascières où l'on conservait les foies de morue. Derrière ces choses le gui de misaine et le capot du grand panneau prenaient tout l'espace que ne réclamaient pas les pompes et les parcs pour la toilette. Puis venaient les piles de doris attachées à des chevilles à boucles près du gaillard d'arrière; le rouffle, avec les baquets et un tas d'objets bizarres amarrés tout autour; et enfin dans sa cornière, le gui de grande voile long de soixante pieds, coupant le bateau dans sa longueur en deux

1. Tom Platt veut dire le *Gemsbok*, navire de la flotte des [illegible]

2. [illegible] pour [illegible] en français. Souvenir [illegible]

parties distinctes et forçant tout le temps les gens à courber l'échine et à biaiser pour passer dessous.

Tom Platt, comme de juste, ne pouvait se tenir en dehors de l'affaire, et il intervenait avec d'interminables et inutiles descriptions de voiles et de mâts sur le vieil *Ohio*.

— Ne t'occupe pas de ce qu'il dit ; suis-moi bien, jeune innocent. Tom Platt, ce vieux sabot-ci n'est pas l'*Ohio*, et tu lui brouilles les idées à ce garçon.

— Il sera perdu pour toujours s'il commence sur un bachot de cette espèce, soutint Tom Platt. Laisse-lui l'occasion de se mettre au courant de quelques notions générales. La navigation à voiles est tout un art, Harvey, comme je te le montrerais, si je te tenais sur la hune de misaine de l'...

— Je le sais. Tu vas le tuer à force de discours. Silence, Tom Platt ! Maintenant, après tout ce que j'ai dit, comment prendrais-tu un ris dans la misaine, Harvey ? Prends ton temps pour répondre.

— Je halerais cela en dedans, dit Harvey, en brandissant le doigt dans la direction du vent.

— Quoi ? l'Atlantique Nord ?

— Non, le gui. Puis je passerais cette corde que vous m'avez montrée là derrière.

— En voilà une manière, interrompit Tom Platt, en éclatant.

— Doucement ! Il est en train d'apprendre, et il n'a pas encore les vrais noms. Continue, Harve.

— Oh ! c'est le palan de ris. Je *crocherais* la poulie au palan de ris, et alors je lâcherais.

— Amener la voile, enfant ! Amener ! dit Tom Platt avec l'angoisse d'un professionnel.

— J'amènerais les drisses de mâchoire et de pic, continua Harvey.

Ces noms lui étaient restés dans la tête.

— Touche-les de la main, dit Long Jack.

Harvey obéit.

— J'amènerais jusqu'à ce que cette boucle de corde sur la chute... la ba... non, c'est patte... jusqu'à ce que la patte arrive au bas du gui. Alors, je la ficellerais de la façon que vous avez dit, et puis je hisserais de nouveau les drisses de pic et de mâchoire.

— Tu as oublié de passer l'amure de l'empointure, mais avec du temps et un peu d'aide, tu apprendras. Chaque cordage à bord a sa raison d'être ; autrement, il passerait par-dessus bord. Me suis-tu bien ? C'est des dollars et des cents que je te mets en poche, petite crevette de subrécargue, afin que, lorsque tu auras pris de l'embonpoint, tu puisses conduire un bateau de Boston à Cuba et leur dire que c'est Long Jack qui t'a appris. Maintenant je vais te donner un brin la chasse tout autour, en faisant l'appel des cordages, et tu mettras la main dessus à mesure que je les nommerai.

Il commença, et Harvey, qui se sentait plutôt fatigué, se dirigeait lentement vers le cordage nommé, tandis qu'un bout de corde venait lui caresser les côtes, à lui en faire presque perdre la respiration.

— Quand tu posséderas un bateau, dit Tom Platt, le regard sévère, tu pourras en prendre à ton aise. Jusque-là, tâche d'attraper les ordres au vol. Encore une fois... pour être sûr !

L'exercice lui avait fouetté le sang, et ce dernier coup de garcette le réchauffa tout à fait. Or, c'était un garçon singulièrement débrouillard, le fils d'un homme fort intelligent et d'une femme très nerveuse, doué d'un beau caractère résolu, qu'une éducation systématiquement désastreuse avait failli tourner en obstination de mule. Il regarda les autres et vit que Dan lui-même ne souriait pas. Tout cela était évidemment compris dans le travail du jour, quelque mal qu'on en ressentît. Hoquet, soupir et grimace, et l'avis fut avalé. La même vivacité d'esprit qui l'induisait à prendre tel avantage sur sa mère, lui fit clairement sentir que personne sur le bateau, sauf peut-être Pen, ne se laisserait prendre à la moindre niaiserie. On apprend beaucoup, rien qu'au timbre de la voix. Long Jack fit encore l'appel d'une demi-douzaine de cordages, et Harvey dansa sur le pont comme une anguille à l'heure du reflux, un œil sur Tom Platt.

— Très bien. Voilà du bon, dit Manuel. Après souper je te montrerai une petite goélette que je fais avec tous ses cordages. Comme cela, nous apprendrons.

— Hein, c'est de première qualité pour un simple passager, dit Dan. Papa vient de reconnaître que tu en feras peut-être assez pour gagner ton pain avant de passer au fond de l'eau. C'est une grosse affaire pour lui. Je t'en apprendrai encore à notre prochain quart ensemble.

— C'est du suif ! grogna Disko cherchant à voir à travers le brouillard qui fumait à la proue du bateau.

On ne pouvait rien distinguer à dix pieds au delà du bout-dehors de foc qui se levait dans la brume, tandis que le long du bord roulait la procession sans fin des pâles vagues solennelles dans un concert de chuchotements et de baisers.

— Maintenant, je vais t'apprendre quelque chose que Long Jack ne sait pas ! lui cria Tom Platt, en sortant d'un coffre de l'arrière un plomb de grande sonde tout bossué, creusé par un bout.

Puis il prit dans une soucoupe du suif de mouton dont il enduisit ce creux, et se dirigea vers l'avant :

— Je vais t'apprendre comment on fait voler le Pigeon-Bleu. Chuuu !

Disko imprima à la roue un mouvement qui maîtrisa la marche de la goélette, tandis que Manuel, aidé

de Harvey et quel orgueil en tirait le jeune garçon! amenait le foc d'un bloc sur le bout-dehors. Le plomb chanta une chanson profonde et bourdonnante, comme Tom Platt le faisait tourner et tourner encore.

— Eh! l'homme, vas-y! dit Long Jack avec impatience. Nous ne sommes pas à vingt-cinq pieds de Fire-Island par la brume. Ce n'est pas la mer à boire.

— Pas de jalousie, Galway.

Le plomb, lâché, fit « plof » dans la mer, loin à l'avant, tandis que la goélette continuait sa marche en se dressant lentement.

— Le sondage, c'est tout une affaire, sans que ça en ait l'air, dit Dan, quand, pendant une semaine, on n'a guère pour œil que ce plongeur-là. Qu'est-ce que vous croyez, papa?

Les traits de Disko se détendirent. Son habileté et son honneur étaient liés à l'avance qu'il avait prise sur la flottille, et il avait la réputation d'un maître artiste qui connaissait le Banc les yeux fermés.

— Soixante, peut-être, — si je suis bon juge, répondit-il en jetant un coup d'œil sur la boussole minuscule à la fenêtre du rouffle.

— Soixante! cria Tom Platt, hissant la sonde en grandes boucles humides.

La goélette reprit encore une fois sa route.

— Lève! dit Disko, au bout d'un quart d'heure.

— Qu'est-ce que vous croyez? murmura Dan.

Et il regarda Harvey avec orgueil. Mais Harvey était lui-même trop orgueilleux de ses exploits pour se laisser alors impressionner.

— Cinquante, dit le père. Je crois bien que nous sommes en plein sur la crevasse de Banc-Vert, sur le vieux cinquante-soixante (1).

— Cinquante! rugit Tom Platt. (On pouvait à peine le voir à travers la brume.) Elle porte à un mètre tout au plus... comme les obus à Fort-Maçon.

— Amorce, Harvey, dit Dan, en se baissant pour s'emparer d'une ligne à tourniquet.

La goélette, sa voile d'avant battant avec rage, semblait errer confusément dans la brume. Les hommes attendirent en regardant les gamins qui commençaient à pêcher.

— Euhhh! (Les lignes de Dan se tendirent sur les entailles et les balafres de la lisse.) Mais comment, quand le diable y serait, papa pouvait-il savoir? Aide-nous, Harve, là. C'est un gros. Et qui l'a avalé à fond, je t'assure.

Ils tirèrent ensemble, et amenèrent une morue de vingt livres avec les yeux à fleur de tête, qui avait avalé l'appât jusqu'au fond de l'estomac.

— Dis donc, elle est toute couverte de petits crabes, s'écria Harvey en la retournant.

— Par la grande poulie à croc, elles sont déjà sales! dit Long Jack. Disko, vous avez donc des yeux de rechange sous la quille?

L'eau rejaillit sous le poids de l'ancre, et ils coururent tous aux lignes, chaque homme à sa place autour des pavois.

— Est-ce qu'elles sont bonnes tout de même à manger? demanda Harvey, tout haletant, comme il amenait une autre morue couverte de crabes.

— Pour sûr. Quand elles sont sales, c'est signe qu'elles ont formé troupeau par milliers, et quand elles prennent l'appât de cette façon, c'est qu'elles ont faim. Ne t'occupe pas si la boëtte tient. Elles mordraient à l'hameçon tout nu.

— Dites donc, c'est épatant! s'écria Harvey, tandis que les poissons s'en venaient palpitants parmi les éclaboussures, — presque toutes les morues ayant avalé l'hameçon à fond, comme Dan l'avait dit. Pourquoi ne peut-on pas toujours pêcher du bateau au lieu de se servir des doris?

— On peut toujours, tant qu'on n'a pas commencé la toilette. Après cela, les têtes et les issues s'en vont effaroucher le poisson jusqu'à la baie de Fundy. La pêche en bateau n'est pas réputée aussi productive, toutefois, à moins d'en savoir autant que papa en sait. Je pense que nous allons mettre notre « trawl » (1) dehors ce soir. C'est plus dur pour les reins comme ceci que du doris, n'est-ce pas?

C'était un travail plutôt éreintant, car, dans le doris, l'eau porte le poids de la morue jusqu'à la dernière minute, et l'on est, pour ainsi dire, corps à corps avec elle; tandis que les quelques pieds de bordage d'une goélette font autant de poids mort de plus à hisser, et l'estomac prend des crampes à se courber ainsi sur les pavois. Mais ce fut une sauvage et furieuse partie de plaisir, aussi longtemps que cela dura; et le tas était volumineux, qui s'élevait à bord quand le poisson cessa de mordre.

— Où sont Pen et l'oncle Salters? demanda Harvey, en secouant de ses cirés les matières visqueuses, et en prenant soigneusement exemple sur les autres pour rouler sa ligne.

— Va nous chercher du café et regarde.

Sous la lumière jaune de la lampe posée sur l'arbre du treuil, la table du poste rabattue et déployée, entièrement inconscients de l'existence du poisson ou de l'état du temps, étaient assis les deux hommes, un jeu de trictrac entre eux, l'oncle Salters grognant à chaque geste de Pen.

(1) Les banquiers appellent le « cinquante-soixante », la région du Grand Banc où les sondages indiquent cette profondeur en brasses.

(1) « Trawl », corde munie d'hameçons, que l'on tend dans l'eau. La pêche au « trawl » n'est autre que la pêche « à la corde ».

— Qu'est-ce qu'il y a donc? demanda le premier, comme Harvey, une main dans la boucle de cuir en haut de l'échelle, se penchait, appelant le cuisinier.

— Du gros poisson et sale... des tas et des tas, répondit Harvey, imitant Long Jack. Où en est la partie?

Little Pen ouvrit la bouche toute grande.

— Il n'y a pas de sa faute, dit sèchement l'oncle Salters, Pen est sourd.

— Le trictrac, n'est-ce pas? dit Dan, comme Harvey s'en revenait en chancelant à l'arrière avec le café fumant dans un seau de fer-blanc. Cela va nous débarrasser du nettoyage pour ce soir. Papa est un homme juste. C'est eux qui devront le faire.

— Et deux jeunes garnements de ma connaissance boëtteront quelques baquets de « trawl » pendant qu'ils feront le nettoyage, déclara Disko en amarrant la roue à sa mode.

— Hum! Papa, je crois que j'aimerais mieux nettoyer.

— Je n'en doute pas. Mais tu ne nettoieras pas. A la toilette! A la toilette! Pen braiera pendant que vous deux vous boëtterez.

— Pourquoi, nom d'un tonnerre, ces sacrés mousses-là ne nous ont-ils pas dit que vous aviez commencé? dit l'oncle Salters, en traînant la jambe jusqu'à sa place à la table. Dan, voilà un couteau qui a la mâchoire édentée.

— Si ça ne vous réveille pas quand on jette l'ancre, je vous recommande de prendre un mousse à votre compte, dit Dan en tâchant de se reconnaître dans l'obscurité, par-dessus les baquets pleins de « trawl » amarrés à l'abri du rouffle. Oh! Harve, voudrais-tu faire un saut jusqu'en bas et nous rapporter de la boëtte?

— Celle-ci fera l'affaire, dit Disko. J'imagine que la boëtte fraîche rendra plus, au train dont vont les choses.

Cela voulait dire que les mousses devaient boëtter avec des issues choisies de morue au fur et à mesure qu'on nettoyait le poisson — un progrès sur l'opération qui consistait à patrouiller les mains nues dans les petits barils de boëtte à fond de cale. Les baquets étaient pleins de ligne proprement enroulée, portant de distance en distance un gros hameçon; et pour faire l'essai de chacun de ces hameçons et les boëtter, comme pour disposer la ligne amorcée de façon à la faire filer en toute liberté lorsqu'on la lançait du doris, il fallait savoir. Dan s'en tirait dans l'obscurité, sans même regarder, et, tandis que Harvey se prenait les doigts dans les hameçons et se désolait de sa malchance, les hameçons volaient entre les siens comme les aiguilles à tricoter sur le sein d'une vieille fille.

— J'aidais à boëtter le « trawl » à terre avant de savoir bien marcher, dit-il. Mais c'est tout de même un idiot de travail. Eh! papa. (Il cria du côte du panneau où Disko et Tom Platt étaient en train de saler.) Combien de baquets comptez-vous qu'il faudra?

— Trois environ. Dépêchons!

— Il y a trois cents brasses de « trawl » à chaque baquet, expliqua Dan; c'est plus que suffisant pour mettre dehors ce soir. Haï! Maladroit que je suis. (Il mit son doigt dans sa bouche pour le sucer). Je te le dis, Harvey, il n'y aurait pas dans tout Gloucester assez d'argent pour me louer et m'embarquer sur un vrai trawler (1). C'est peut-être du progrès, mais, à part cela, c'est le plus sale et le plus dégoûtant des métiers.

— Je me demande ce que nous faisons, si ce n'est pas de la vraie pêche au « trawl », dit Harvey d'un ton maussade. J'ai les doigts en lambeaux.

— Bah! c'est justement une des s... expériences de papa. Il ne pêche pas au « trawl », à moins qu'il n'y ait pour cela de tout à fait bonnes raisons. Papa s'y connaît. C'est pourquoi il boëtte comme il fait. Nous allons l'avoir plein à craquer quand nous le tirerons, ou nous ne verrons pas une nageoire.

Pen et l'oncle Salters firent le nettoyage comme Disko l'avait ordonné, mais les mousses en profitèrent peu. Les baquets ne furent pas plutôt garnis que Tom Platt et Long Jack, qui venaient d'explorer avec une lanterne l'intérieur d'un doris, les enlevèrent, les chargèrent avec quelques petites bouées de « trawl » peintes, et firent passer le bateau par-dessus bord dans ce que Harvey considérait comme une mer excessivement forte.

— Ils vont se noyer. Regarde, le doris est chargé comme un wagon de marchandises! s'écria-t-il.

— Nous allons revenir, dit Long Jack, et au cas où vous ne nous attendriez pas, vous aurez tous deux affaire à nous si la corde est embrouillée.

Le doris s'éleva sur la crête d'une vague, et, juste au moment où il semblait impossible qu'il pût éviter de se fracasser contre le flanc de la goélette, glissa par-dessus cette crête, et disparut, humé dans l'ombre moite.

— Accroche-toi à ça et ne t'arrête pas de sonner ferme, dit Dan, en passant à Harvey le cordon d'une cloche qui pendait derrière le cabestan.

Harvey sonna énergiquement, car il se sentait responsable de deux existences. Mais Disko, en train de griffonner sur un livre de loch dans la cabine, ne ressemblait guère à un assassin, et quand il passa pour aller souper, il sourit même froidement devant l'anxiété du jeune garçon.

(1) Le mot « trawler » passe dans la langue française désigne le bateau spécialement affecté à la pêche dite *à la* [illegible] ou au trawl.

— Ce n'est pas du gros temps, ça, dit Dan. Allons donc, toi et moi pourrions aller tendre ce « trawl » ! Ils sont seulement allés juste assez loin pour ne pas embrouiller notre câble. Ils n'ont guère besoin de cloche, va.

— Ding ! Dang ! Dong !

Harvey continua, en variant de temps en temps par de véritables carillons, pendant encore une demi-heure. Puis on entendit beugler et buter le long du bord. Manuel et Dan se précipitèrent sur les crochets du palan de doris ; Long Jack et Tom Platt firent ensemble leur apparition sur le pont, avec, semblait-il, la moitié de l'Atlantique Nord sur le dos, et le doris les suivit dans l'air pour venir toucher le pont avec un bruit sourd.

— Pas un nœud, dit Tom Platt tout dégouttant. Danny, ça va bien, mon gars.

— Nous allons avoir le plaisir de votre compagnie au festin, dit Long Jack, en faisant jaillir l'eau de ses bottes à chaque pas, tandis qu'il esquissait un pas d'éléphant et envoyait son bras revêtu de toile cirée dans la figure de Harvey. Nous condescendons à honorer la seconde bordée de notre présence.

Et tous quatre, de leur pas de roulis, s'en allèrent souper. Harvey se bourra tant qu'il put de soupe de poisson et de beignets, puis tomba complètement endormi au moment où Manuel sortait d'un coffre une charmante réduction de deux pieds de la *Lucy Holmes*, son premier bateau, et se préparait à lui montrer les cordages. Il ne remua même pas les doigts lorsque Pen le poussa dans sa couchette.

— Ce doit être une triste... bien triste chose pour sa mère et son père, dit Pen, en considérant le visage du jeune garçon, de croire qu'il est mort. Perdre un enfant... perdre un garçon !

— Sors d'ici, Pen, dit Dan. Va-t'en à l'arrière finir ta partie avec l'oncle Salters. Dis à papa que, si cela lui est égal, je vais faire le quart de Harvey. Il n'en peut plus.

— C'est un bon enfant, dit Manuel, en se débarrassant de ses bottes et en disparaissant dans les ténèbres de la couchette inférieure. Je crois qu'il fera un brave homme, Danny. Je ne vois pas qu'il soit aussi fou que ton père le dit. Oui-da !

Dan éclata de rire, mais le rire se termina en ronflement.

Dehors, c'était la brume épaisse où le vent se levait, et les vieux prolongeaient leur quart. Les heures sonnaient, claires, dans la cabine ; la proue hardie du bateau, dans sa lutte avec les lames, plongeait sous leur claque ; le tuyau du poêle, sur le gaillard d'avant, sifflait et gargouillait quand l'eau de mer l'atteignait ; et les deux enfants continuaient de dormir, tandis que Disko, Long Jack, Tom Platt et l'oncle Salters, chacun à son tour, s'en allaient clopinclopant à l'arrière regarder la roue, à l'avant, voir si l'ancre tenait bon, ou haler un peu plus de câble pour éviter le frottement, avec, entre chaque ronde, un coup d'œil au feu de mouillage tout embrumé.

RUDYARD KIPLING.

Traduit par LOUIS FABULET et Charles FOUNTAINE WALKER avec autorisation de l'auteur.)

(*A suivre.*)

CHIRURGIENS ET MAGISTRATS

Une récente étude de M. Pierre Delbet sur l'évolution de la chirurgie, un récent arrêt du Tribunal civil en matière de divorce, éveillent, par la loi de contraste, une invincible comparaison entre les chirurgiens et les magistrats, protecteurs, ceux-ci du corps social, ceux-là du corps humain. Fonctions dissemblables, qu'apparient pourtant de mystérieuses analogies. Le chirurgien qui résèque, dissèque, ampute un organe malade, le magistrat qui retranche de la société un individu nuisible, font, l'un et l'autre, même besogne d'assainissement. Mais ils diffèrent par les moyens et par le résultat. Ce que le chirurgien enlève avec son couteau, isole de son bistouri, chair morte ou sanie, retourne se refondre et se recréer aux sources obscures de la vie. Au contraire, les déchets sociaux, que, par la prison ou la relégation, le magistrat soustrait à la collectivité, se perpétuent et se propagent en des foyers de gangrène, en des cloaques cancéreux, cellule ou bagne.

Nous n'examinerons point le rôle de la société, et si, d'une prévoyance plus haute et d'une sagacité plus pratique, sans parler même de sentiment ni de pitié, on ne pourrait dégager les éléments d'une thérapeutique meilleure ; nous nous bornerons à constater les tendances des magistrats, leur conception médicale et opératoire, et cela dans une des questions qui touchent au plus près ce qu'on peut appeler la chirurgie judiciaire, la question du divorce.

Qu'on le veuille ou non, elle existe et s'impose chaque jour davantage, cette question. De récentes enquêtes ont mis en lumière le vœu de réformes urgentes, indispensables ; et entre quantité d'écrivains, de penseurs, d'hommes politiques, deux hommes qui ont souffert et lutté pour l'idée de justice, Émile Zola et le président Magnaud, ont reconnu que le divorce devait être élargi, non comme un bienfait, mais comme un triste remède. L'amputation d'un membre est toujours déplorable ; seulement parfois elle sauve, et, sans elle, souvent on meurt. Le divorce par consentement mutuel, en attendant le divorce par la volonté d'un seul, le divorce silencieux, rapide, digne, est prêt à prendre la

place de notre divorce lent, tapageur et malpropre.

C'est en cette question si discutée, si poignante par tout ce qu'elle touche de souffrances, c'est en cette question où les uns voient une étape du progrès, et les autres, une conspiration « non seulement contre la famille, mais contre la stabilité et la grandeur nationale » (*sic!*), oui, c'est là vraiment que, placé en regard du chirurgien, le magistrat offre les affinités les plus évidentes, les divergences les plus radicales aussi avec son confrère, l'homme aux couteaux d'acier. A vrai dire, l'opération est de celles qui n'exigent que décision et promptitude. Entre deux êtres, liés par le nœud du mariage, il s'est, pour une raison ou pour une autre, sous certaines influences ou au choc de certains événements, produit une plaie que le contact irrite, un ulcère que le rapprochement envenime. Un des patients, ou les deux, implorent du juge cette guérison : le coup de couteau qui, taillant dans le vif, séparera les deux victimes, les libérera de leur souffrance, rendra à la société, guéris et séparément utiles, ceux qui, unis et ligottés de force, ne présentaient qu'un amagalme malsain. Il est plaisant de songer à l'attitude du chirurgien et à celle du magistrat, et de les comparer un peu.

Le chirurgien n'hésite jamais. Depuis que l'anesthésie, l'hémostase et l'antisepsie, c'est-à-dire la suppression de la douleur, des hémorragies et des complications infectieuses, lui ont assuré la sécurité, il fouille, rogne, coupe, escamote les tumeurs, nettoie les fractures de leurs esquilles, recoud les lambeaux, s'attaque aux viscères, raccourcit l'intestin, supprime un des reins, draine le poumon, fend le ventre, entame le cerveau, suture le cœur. Sûreté de main et rapidité, à faire froid dans le dos. En seize secondes, M. Delbet, — c'est lui qui nous l'apprend, — désarticulait une épaule. Aller vite, c'est, joint au bienfait du chloroforme ou de l'éther qui immobilise l'opéré, ménager les forces de celui-ci; l'opération reconnue nécessaire, l'abréger est acte d'humanité autant que de sagesse.

Que les divorces iraient vite, s'ils dépendaient des chirurgiens ! Mais ils dépendent des magistrats et ceux-ci sont de la vieille école, celle des cataplasmes et du cérat, des fétides pansements qui, sans espoir de guérison, font de chaque plaie une poche à pus, un grouillement de microbes. Les magistrats, conservateurs, répugnent à la cure froide et saine de l'acier. Tout prétexte leur est bon pour condamner des malheureux à ce mariage forcé, qui est bien, dans quantité de cas, la plus répugnante des pourritures et la plus lente des agonies.

Rien d'instructif comme les arrêts et les jugements rendus ces dernières années. Nous en avons fait ressortir, ailleurs qu'ici, l'incohérente diversité, toute la fantaisie de cette jurisprudence flottante qui à Compiègne lie et à Nevers délie, qui fait la vérité à Carpentras et l'erreur à Lille, qui juge au petit bonheur et ne donne aux liasses du greffe que ce trait commun : la méconnaissance absolue de l'âme humaine, l'ignorance totale des instincts et des sentiments qui font mouvoir un être.

S'il est une vérité probable, accessible au plus élémentaire bon sens, c'est que pour qu'un mari et une femme affrontent le répugnant calvaire du divorce actuel, avec ses lenteurs et ses délais, ses fourberies de procédure qui le peuvent reculer de mois en mois et d'année en année, avec l'éclat du scandale, le boueux d'une enquête, le tapage des plaidoiries, il faut que cet homme et cette femme, l'un des deux ou les deux, soient bien résolus à mettre fin à une existence intolérable. Pour qu'elle le soit devenue, l'adultère n'est pas indispensable. Sous la rubrique consacrée des excès, sévices, injures graves, s'accumulent tous les griefs, du petit au grand, qui déguisent l'incompatibilité d'humeur fondamentale et rendent la vie conjugale un enfer.

Comment concevoir dès lors que des magistrats, au lieu de se dire : « Diable, voilà qui sent fort mauvais ! Ces gens-là, malades, infectent de leur exemple leur entourage, leurs enfants. Il n'y a aucun avantage pour l'individu ni pour la société à ce que les ferments de haine qui leur corrompent le cœur tournent en virus de rage ou de meurtre. Visiblement, ils ne sont pas faits l'un pour l'autre, divorçons-les, coupons bien vite ! » Comment concevoir que des hommes graves, mûris dans l'étude et assagis par l'expérience, préfèrent raisonner ainsi : « Eh bien, tant pis pour eux ! Qu'ils souffrent et se déchirent à leur guise ! Qu'ils offrent un spectacle d'immoralité et de démoralisation ! Que cette femme prenne un amant, que cet homme prenne une maîtresse, qu'il vienne au monde des enfants dont le mari ne sera pas le père et qu'il sera tenu de reconnaître quand même, ou des enfants dont il sera le père et qu'il lui sera interdit de reconnaître, bâtards légitimes ou illégitimes; peu nous en chaut ! Nous ne sommes pas là pour remédier aux mauvais ménages. Nous n'ordonnons le divorce que quand la loi nous y force, et le reste du temps, nous accordons ou refusons le divorce au gré de notre caprice, de nos préventions ou des influences; ces êtres, s'il nous plaît, demeureront liés, et dès que nous l'aurons arrêté, ce sera. Force à la chose jugée ! »

Qu'il en soit ainsi, nul ne le contestera. La loi a même armé le refus du magistrat. Elle lui a fourni la plus délirante cause de rejet de divorce qui soit : cela s'appelle la réconciliation. L'usage, l'abus qu'on en fait, est inimaginable. La réconciliation se tapit au cœur des meilleures causes, des procès les plus sûrs, comme le ver dans le fruit. Parties, conseils,

juges, de toute part on la guette : c'est l'abortif infaillible des divorces. Nous faisions allusion à un récent jugement du tribunal, nous ne le préciserons pas autrement, le divorce ayant été rejeté. Nous demanderons simplement ceci, nous soumettons cette question à la bonne foi de tous : un tribunal, supposez celui que vous voudrez, décide par exemple : « Attendu qu'il y a entre M. et Mme X... les désaccords les plus flagrants, que Mme X... a gravement manqué à ses devoirs, que M. X... l'a imitée outrageusement, mais attendu qu'à un moment quelconque M. et Mme X... se sont réconciliés, déclarons leur action non recevable et les déboutons purement et simplement. »

Réconciliés! Soit! Ils se sont réconciliés! C'est leur affaire. Mais depuis, ils se sont déconciliés, ils ont cessé d'être réunis par ce lien frêle du pardon, ce fil des larmes évaporé comme une goutte de rosée au soleil, et il faut bien qu'ils soient brouillés de nouveau, puisqu'ils *réclament*, ou l'un des deux *réclame* le divorce!

Quel étrange non-sens, quelle interprétation aveugle, sourde, mais non muette, de la loi! Vous vous détestez, vous avez compris que le pardon, la réconciliation étaient un vain, un impossible effort, vous reconnaissez que vous vous êtes trompés, il y a erreur, il y a maldonne, vous n'êtes pas, vous n'êtes plus réconciliés du tout, vous êtes ennemis, ennemis mortels ; et le juge qui le voit ou devrait le voir, qui le sent ou devrait le sentir, vous répond, par un coup de Jarnac digne de la plus jésuitique casuistique :

— Pardon, vous êtes-vous réconciliés, une heure, une minute, une seconde, il y a six jours, six semaines ou six ans? Cela suffit; cette erreur, qu'elle ait été d'intention ou de fait, annule toute votre cause. C'est le grain de sable qui arrête le jeu des monstrueuses balances de Thémis. Point de divorce. Union, concorde. Rentrez chez vous!

Et la logique, la certitude, le sens humain, crieraient :

— Mais c'est précisément parce qu'ils se sont réconciliés autrefois que vous devriez les séparer, à cette heure. Cette tentative malheureuse, ridicule et touchante est la preuve qu'ils ne pouvaient vivre ensemble, puisqu'elle n'a point réussi. Elle légitime, consacre le *non possumus*. Ils ne peuvent pas, ils ont essayé. Puisqu'ils viennent demander à être désunis, désunissez-les.

Le juge répond, inflexible :

— Impossible! Ils ne devaient pas se réconcilier!

Et songe-t-on maintenant à ce que peut être la situation de deux êtres rivés de force par le lien le plus dégradant? Se les imagine-t-on s'inclinant devant le tribunal, rentrant, bras dessus bras dessous, dans leur foyer désert, emportant leurs dossiers comme un paquet de linge sale? Se les représente-t-on escortés par leurs avoués et leurs avocats, recevant l'ironique bénédiction de ces messieurs, et n'ayant plus entre eux que l'irréparable des outrages qu'ils se sont jetés publiquement au visage, s'effaçant toute cette boue d'un baiser, dans la réconciliation légale infligée, imposée par un grimoire au timbre de l'Enregistrement?

Non, n'est-ce pas? Il faudrait être de singuliers pantins, d'invraisemblables polichinelles pour reprendre une vie qui, irrémédiablement faussée déjà, s'est brisée à jamais au jour louche du prétoire, au milieu des sarcasmes des avocats et des ricanements de la foule. Quand on a étalé les draps du lit, saccagé les tiroirs des secrétaires, violé toute pudeur intime, quand on a passé par l'humiliation des enquêtes, les trahisons des faux amis, les mensonges des faux témoins, on ne se voit pas revenant au passé, ressuscitant ce qui est mort, remâchant ce qui est bile, sang et fiel. Alors? C'est le divorce sans le divorce, la séparation sans la séparation? On est marié sans l'être, on ne l'est plus en l'étant. Vous refaire une vie, aimer, être aimé, avoir des enfants? Non, c'est défendu. Concubinage et bâtardise; ou bien veuvage obligatoire et chasteté. Pas de milieu! Mais pour combien de temps? Des années, toujours peut-être, jusqu'à ce que l'un des deux meure ; après tout, on finit bien par mourir : consolant espoir... pour l'autre!

Le souci de recoller ce qui est gâté, de replâtrer ce qui est en loques, de conserver ce qui est la pire misère sous un décent cataplasme, sans nul doute influençait, il y a quelques semaines, un autre jugement où l'on voyait le Tribunal user de la faculté d'ajourner à six mois le prononcé du divorce. Gageons que se terrait là l'espoir de quelque bonne petite réconciliation. Six mois furent donnés aux époux pour « réfléchir » encore : or ils étaient en instance de divorce depuis *trois ans et demi*. Pour peu que l'un d'eux aille en appel et l'autre en cassation, ce divorce accordé ou finalement repoussé n'aura pas duré moins de sept ou huit ans.

Sept ou huit ans d'une existence, de deux existences, gâchés stérilement en soucis, en déboires, en douleurs, en amertumes, en fatigues, en courses, en démarches, en dépenses, en ruine même, sept ou huit ans pour obtenir ou non justice, non pas même justice, mais une élémentaire délivrance! Et M. Delbet désarticulait une épaule en seize secondes! Et les opérations les plus terribles ne dépassent pas quelques minutes!

Vraiment, sur les magistrats, les chirurgiens sont en avance de toute la pitié, de toute l'humanité, de tout le bon sens, de tout le progrès.

PAUL ET VICTOR MARGUERITTE.

DE FONTAINEBLEAU A LILLE [1]

Fragments de mémoires d'un royaliste. (1814-1815)

Les avancements qui furent donnés à cette époque se ressentirent de ce même défaut de discernement; ils ne furent accordés en général qu'à ceux qui avaient mérité la disgrâce de l'Empereur, ceux qui avaient été en faveur près de lui furent exclus; or Napoléon se connaissait en bons officiers; ce ne furent donc pas les meilleurs qui obtinrent les premières faveurs de la Restauration, ce qui fut pour l'armée un nouveau sujet de mécontentement. Il y eut ensuite de ces avancements sans mesure qui bouleversèrent toutes les ambitions: tels officiers eurent deux ou trois grades successifs à quelques semaines ou à quelques mois de distance; d'autres, qui n'étaient que capitaines, se trouvèrent d'emblée colonels ou généraux. L'intrigue ou même le hasard présidaient seuls à ces avancements désordonnés. On a vu même des individus non militaires qui, ayant besoin d'un habit pour se présenter aux Tuileries, prenaient un uniforme, y plaçaient des épaulettes à leur choix et le ministre Dupont confirmait ces grades improvisés. On a souvent reproché à l'armée ses prétentions et ses exigences. Pouvait-il en être autrement après de tels exemples? Un capitaine qui rencontrait son camarade de la veille avec des épaulettes de colonel, pouvait-il rester calme et modéré, surtout si ce camarade valait moins que lui; ce qui arrivait assez ordinairement?

On commit aussi une faute grave, une faute de principe, puisque c'était une prime d'encouragement donnée à la défection; les mieux accueillis furent les premiers qui abandonnèrent celui qu'ils servaient dès qu'ils prévirent sa chute.

Assez de gens sont disposés à se tourner vers la fortune et à abandonner le malheur, sans qu'on ait besoin de les y encourager. Si un gouvernement est assez malheureux pour se croire obligé de profiter de la trahison, qu'il la paye avec de l'or; mais que cette récompense reste ensevelie dans l'ombre; qu'il se garde surtout d'honorer le traître et de se fier à lui; car la trahison est infâme même dans l'intérêt de la meilleure cause, et celui qui a trahi une fois ne s'arrête pas dans cette voie.

Ce que j'ai dit de l'armée pour l'avoir vu, pour avoir trop souvent entendu les plaintes et les réflexions de mes anciens camarades, peut s'appliquer également à toutes les branches de l'administration; le même système existait partout; tout tendait à isoler le Roi d'une nation qui l'avait reçu en libérateur.

M. de Blacas était alors ministre de la Maison du Roi, c'était le favori de Louis XVIII, et par conséquent le ministre dirigeant. Il avait quitté la France fort jeune et ne s'était jamais occupé que des petites intrigues de la Cour d'Hartwell, dans le but de se créer une position auprès des princes exilés.

Arrivé tout à coup à la direction des affaires de la France, il ne s'occupa que des Tuileries; toute sa politique consistait à isoler le Roi, par les exigences de l'étiquette la plus scrupuleuse, à éloigner des princes tout ce qui pouvait porter ombrage à sa puissance de favori, afin de rester toujours le seul maître des affaires, et dans sa jalouse domination il repoussait même avec hauteur ceux qui auraient pu l'éclairer lui-même: aussi il ne vit rien, il ne sut rien; il ne vit pas que la désaffection gagnait dans les rangs de l'armée, il ne sut pas que d'anciens amis de Napoléon lui adressaient leurs plaintes pour se consoler de leur sort actuel, et ce fut là cependant la première cause de la fatale catastrophe de 1815.

Napoléon, connaissant dans sa retraite les dégoûtantes diatribes répandues contre lui, voulut se venger, et recevant tous les jours les plaintes de ses anciens compagnons d'armes, conçut la possibilité d'un retour, et dès lors il le prépara.

L'Angleterre, de son côté, n'ayant pas trouvé la France assez humiliée en 1814, grâce à l'intervention de l'empereur Alexandre, vit sans peine les dispositions de cette nouvelle cause de discorde, parce qu'elle y aperçut un nouveau motif de division pour la France et une nouvelle occasion de l'abaisser, pendant que toutes les armées de l'Europe étaient encore sur pied.

Seul le ministre dirigeant ne vit rien, il ne sut ni prévoir, ni prévenir le danger qui se préparait, et quand le danger parut, il ne sut prendre aucun moyen pour l'éviter ou le combattre; il ne profita pas même de ceux qui se présentaient, il ne sut que fuir sur la terre étrangère et entraîner dans sa fuite des princes qui, avec d'autres conseillers, ou livrés même à leur propre impulsion, eussent acquis de la gloire, n'eussent pas abandonné leur peuple sans le défendre.

Le duc d'Angoulême livré à lui-même dans le Midi a rempli son devoir de prince; la campagne de la Drôme a été glorieuse pour lui. Honneur à ceux qui l'ont accompagné! Le duc de Berry voulait aussi faire son devoir; déjà une armée se réunissait sous ses ordres; son quartier général était à Villejuif, et avec la Maison du Roi fidèle et dévouée, avec tous les corps qui, malgré leur mécontentement, n'auraient pas failli s'ils avaient vu à leur tête un prince éner-

[1] Voyez la *Revue* du 1er juin 1901.

gique, avec cette foule de volontaires royaux qui accouraient de toutes parts, le prince pouvait hardiment marcher sur Fontainebleau. C'est dans le lieu même où avait été signée l'abdication de 1814 qu'il fallait montrer à l'Empereur que son retour, après cet acte solennel, était une mauvaise action, qu'il jouait là le titre de grand homme qu'on ne pouvait lui contester, contre celui d'aventurier qu'on lui avait injustement prodigué. Le petit nombre des corps qui l'avaient rejoint dans sa marche eussent hésité à croiser le fer contre d'anciens frères d'armes, du côté desquels se trouvaient l'honneur et la loyauté. Si le souvenir du prestige qui avait entouré le nom de Napoléon le conduisit jusqu'à Paris, c'est que personne ne se présenta devant lui, c'est parce qu'on s'empressa de lui céder la place.

Dans cette occasion solennelle, le Roi aussi voulut se montrer grand ; il ne pouvait combattre, il fut à la Chambre des députés déclarer qu'il mourrait sur son trône. Mais dans ce même moment ses conseillers, ses courtisans préparaient son départ, au lieu de se grouper autour de lui, de montrer cette énergie qui ose affronter le danger, au lieu de penser à se défendre enfin, ne songeant qu'à fuir en toute hâte ; et le ministre dirigeant fit lui-même descendre le Roi de son trône et ne s'occupa qu'à préparer un sauve-qui-peut ; il ne laissait pas même la ressource de pouvoir dire comme François Ier : « Tout est perdu fors l'honneur. »

Les courtisans ont pour principe que jamais la personne du Roi et des princes de sa famille ne doivent s'exposer. Moi je prétends le contraire : tout homme d'honneur ne doit pas craindre la mort quand elle se trouve sur le chemin de son devoir, et un roi doit toujours donner à son peuple l'exemple de l'honneur. Il n'y a de grands rois que ceux qui n'ont pas craint pour leur personne et qui ont osé regarder le danger en face.

Et que l'on ne dise pas que l'on était sans ressources ; il y en avait encore à Fontainebleau, c'est peut-être le trajet de cette ville à Paris qui a paru le plus critique à Napoléon. Jusque-là on n'avait pas brûlé une amorce et c'était le premier choc qui pouvait lui être fatal. La Maison du Roi était nombreuse et pleine d'enthousiasme, ce n'était certainement pas un corps organisé pour bien faire la guerre, mais il y avait dans chaque individu un courage personnel qui n'était pas sans valeur dans la circonstance où l'on se trouvait, et la Maison du Roi, telle qu'elle était, pouvait présenter une avant-garde redoutable ; les volontaires royaux venaient former autour d'elle une masse importante, et, une fois engagés, quand il eût fallu opter entre le devoir et la félonie, tous les corps de l'armée qui se trouvaient à Paris n'auraient pas reculé ; ils n'ont abandonné la cause royale que quand ils ont vu fuir, quand ils ont été abandonnés eux-mêmes.

Sans doute quelques-uns des événements qui venaient de se passer pouvaient donner des inquiétudes fondées ; mais la peur a trop généralisé ce qui ne provenait que de l'imprévoyance des ministres, ou de circonstances particulières ; si le chef du ministère se fût occupé d'étudier la France, au lieu de se concentrer uniquement dans le gouvernement des Tuileries, il aurait pu facilement prévenir le débarquement, ou empêcher la marche sur Grenoble. La défection du colonel Labédoyère fut un événement fâcheux, mais ce n'était qu'un fait particulier ; Labédoyère était connu par son exaltation pour l'Empereur, il ne s'en était même pas caché dans les salons de Paris, d'avance il s'était déclaré ennemi : pourquoi lui avoir confié le commandement d'un régiment avant qu'il eût reconnu comme le reste de l'armée la nécessité et la convenance de se soumettre au Roi ?

A cette époque le voyage de Monsieur à Lyon fut sans résultat, et ce fut encore un malheur ; mais ce voyage n'était en quelque sorte qu'une mission diplomatique dans un moment où il fallait une action vigoureuse : il n'est pas étonnant que cette mission ait échoué.

La défection du maréchal Ney fut le fait le plus grave, et il était sans doute de nature à produire une vive impression ; ce maréchal n'était point un homme ordinaire, et c'est avec raison qu'il avait été nommé « le brave des braves ». J'avais beaucoup connu le maréchal Ney dans des circonstances critiques, d'où il s'était tiré en héros ; je lui étais extrêmement attaché, et j'ai souvent cherché à me rendre compte d'une conduite qu'aucune loi humaine ne peut excuser. Pourquoi avait-il accepté le commandement que lui confiait le Roi ? Il l'avait accepté avec des démonstrations même trop énergiques, s'il avait prémédité une infâme trahison ! Je suis convaincu qu'il était de bonne foi au moment de son départ ; mais si le maréchal avait un bras de fer sur le champ de bataille, il n'avait point une tête politique. Arrivé à Besançon, il vit des émissaires de Napoléon, il écouta leurs arguments et il n'était pas de force à y répondre ; on lui persuda que le Roi était perdu sans ressources, qu'il ne s'agissait plus maintenant que de sauver la France de l'anarchie, et il ne vit d'autre moyen de la sauver qu'avec Napoléon.

Pourquoi faut-il que le maréchal n'ait pas eu dans ce moment, auprès de lui, un prince de la famille royale qui l'eût retenu dans le devoir ? Pourquoi au moins ne s'est-il pas trouvé, dans son état-major, des gens assez habiles et assez énergiques pour l'éclairer sur les arguments de ses adversaires ? J'aime à croire qu'il les eût compris : un seul homme,

le général Clouet, alors l'un de ses aides de camp, osa lui faire des observations, osa même le quitter, mais il fut seul. Parmi les généraux de son corps d'armée était le général Bourmont, homme d'esprit, homme dévoué : comment ne fit-il aucune représentation? Il était capable de se faire comprendre ; je ne me suis jamais expliqué son silence dans une circonstance aussi grave.

Au moment de la proclamation qui consomma la défection, un autre officier, le comte d'Esclaibes, alors simple chef de bataillon d'artillerie, osa sortir des rangs et briser son épée ; si cet exemple eût été donné par un lieutenant général, ce général eût peut-être sauvé sa division, et il le devait, car la subordination cesse là où la trahison est flagrante.

Dans le même temps un coup de main fut tenté sur l'arsenal de la Fère par quelques généraux et quelques officiers isolés, mais la fermeté du général d'artillerie d'Aboville, qui y commandait, suffit seule pour maintenir les troupes et pour faire échouer l'entreprise. Le ministre aurait dû prendre pour exemple celui qui savait ainsi défendre avec fermeté les intérêts du Roi.

De tous ces événements la défection du maréchal Ney fut celui qui présenta les conséquences les plus graves, puisqu'il ouvrit le chemin à l'Empereur jusqu'à Fontainebleau. Mais, je le répète, là tout n'était pas encore perdu, si on eût osé affronter le danger.

On nous fit croire un moment qu'on allait prendre sérieusement des dispositions défensives : le 19 mars qui était le dimanche des Rameaux, tous les corps de la Maison du Roi furent réunis au Champ-de-Mars pour une revue d'apparat. J'étais à cette revue, nous la regardions comme le signal du départ pour Fontainebleau, et nous la trouvions trop longue, tant nous étions impatients d'arriver les premiers sur les lieux où il fallait disputer le terrain.

C'était la première fois, depuis son organisation, que toute la Maison du Roi prenait les armes, et nous étions fiers de marcher en tête de colonne pour délivrer notre patrie de la catastrophe dont elle était menacée ; car pour tous ceux qui pensaient, qui ne se laissaient pas dominer par une folle passion, il était évident que l'apparition de l'Empereur, dans les circonstances où se trouvaient la France et l'Europe, ne pouvait entraîner que d'affreuses calamités. D'ailleurs, Napoléon n'était plus pour nous l'Empereur de 1814 que nous aurions défendu jusqu'à la dernière extrémité. Il avait abdiqué, et l'abdication est un acte d'une trop haute importance pour n'être pas irrévocable ; nul ne peut se faire un jeu du sort de toute une nation.

On a dit depuis que son abdication avait été forcée : cette excuse est inadmissible. Qand on porte une couronne, il faut savoir mourir plutôt que de tromper son peuple.

Napoléon fit plus encore : le dernier acte de son autorité avait été de nous engager à servir le Roi, et en le faisant nous lui avions obéi. Maintenant nous étions liés au Roi par un serment solennel, notre conduite était pénible mais nettement tracée, nous n'avions qu'à suivre la loi de l'honneur.

Napoléon, revenant à main armée, manquait à sa parole : il avait trompé la France, il était l'ennemi du Roi, et par conséquent le nôtre.

Je dois dire ici ce qui se passait dans mon for intérieur : j'avais admiré Napoléon, je lui savais gré, avec toute la France, d'avoir terrassé l'anarchie révolutionnaire, et je l'admirais encore depuis son abdication, car il l'avait motivée sur des sentiments généreux qui rehaussaient encore son nom dans l'histoire ; j'étais fier de l'avoir servi : son manque de foi, ce retour clandestin le rabaissaient à mes yeux, me paraissaient peu dignes de la hauteur à laquelle il s'était élevé, et je lui en voulais pour lui-même. Je lui en voulais aussi de m'avoir trompé, de venir se placer ainsi en opposition avec ce que l'honneur exigeait de moi, de forcer ses anciens serviteurs à devenir ses ennemis. Dans cette circonstance on se rappela aussi une tache fatale à sa mémoire : la mort du duc d'Enghien.

Au milieu de nos anxiétés, la revue du Champ-de-Mars nous paraissait trop longue, tant nous sentions que les moments pressaient. Le maréchal Marmont, comme l'un des capitaines des Gardes, avait été désigné pour commander toute la Maison du Roi. L'ordre du départ arrive enfin, nous nous mettons en marche, bien résolus de faire au Roi un rempart de nos corps, car nous connaissions l'énergique déclaration qu'il avait faite à la Chambre.

C'est dans cette disposition que nous vîmes alors la tête de colonne prendre la direction du pont d'Iéna ; nous ne nous expliquons pas ce détour pour marcher sur Villejuif, où devait être déjà le quartier du duc de Berry ; de là nous tournons dans les Champs-Élysées et nous nous dirigeons vers la barrière de l'Étoile. Là nous apprenons que le Roi quittait Paris le soir même ; que l'armée du duc de Berry était dissoute et que notre première prise d'armes était une fuite. Nous fûmes frappés de stupeur !

Il faut s'être trouvé dans la position où nous étions pour comprendre tout ce que nous éprouvâmes de désespoir, de rage, de honte enfin. Fuir, avant même d'avoir vu l'ennemi, quand il était encore loin de nous, était au-dessus de notre intelligence.

Je ne sais ce qui serait arrivé, si on ne nous eût dit que nous étions nécessaires à la sûreté du Roi ; que Monsieur et le duc de Berry seraient au milieu de nous ; si enfin on n'eût fait, en leur nom, un appel à notre fidélité.

Il fallut se résigner!...

La Maison du Roi fit halte dans les Champs-Élysées, et je ne puis résister ici à parler de moi, de ma position personnelle, qui était affreuse : à l'époque où l'on apprit à Paris le débarquement de Napoléon, ma femme venait d'accoucher (1) ; elle avait toujours été très prononcée en faveur des Bourbons et contre l'Empereur ; afin de ne pas l'inquiéter, je crus devoir lui cacher ce premier événement, dont j'étais loin de prévoir les rapides conséquences, et c'est au moment le plus dangereux de son état qu'il fallut lui annoncer successivement l'approche de l'Empereur, puis le départ du Roi, et enfin le mien. La révolution qu'elle en éprouva la mettait dans l'état le plus inquiétant et c'est alors qu'il fallut l'abandonner !

Le rendez-vous pour ce fatal départ avait été fixé vers minuit à la barrière de l'Étoile. Je passai cette cruelle soirée auprès de ma femme ; elle était au désespoir et elle se faisait violence pour ne pas me retenir. Cependant en suivant le Roi, je pouvais craindre de ne la revoir jamais ; je ne savais si nous allions recommencer une nouvelle émigration sur la terre étrangère ; d'un autre côté, on pouvait craindre des réactions dans l'intérieur et je laissais en otages et ma femme et mon fils dans un état à ne pouvoir s'y soustraire. Je laisse à comprendre tout ce qui dut se passer en moi dans cette fatale soirée. Mille fois j'avais exposé ma vie, mais jamais celle de ce que j'avais de plus cher au monde ; jamais je n'avais fui ma patrie ; cette épreuve était terrible, et je dois l'avouer : puisqu'il ne fallait plus combattre, qu'il ne s'agissait que d'une escorte, j'hésitai un moment ; cependant le devoir l'emporta, le Roi avait mes serments, l'honneur me défendait de l'abandonner au moment du malheur ; mais, je l'avoue, il me fallut faire un cruel effort et jamais devoir ne me parut aussi pénible à remplir.

Je partis dans la nuit du 19 au 20 mars, pour rejoindre ma compagnie, et je partis avec mon beau-frère M. de Boullongne dont je ne puis me dispenser de parler ici : M. de Boullongne jouissait d'une fortune considérable, il n'avait jamais voulu accepter aucun emploi sous l'Empire. Napoléon avait cherché à l'attirer à lui comme chambellan, il avait tout refusé. Il aurait accepté un emploi sous la Restauration, mais n'ayant pas voulu solliciter, il n'eut rien et en avait pris son parti ; c'est lorsqu'il vit le Roi en danger qu'il ne put y tenir, et qu'il vint me trouver pour solliciter de s'enrôler comme simple volontaire dans les gardes du corps. J'admirai cet empressement si rare du dévouement au malheur, mais je pensais que mon beau-frère, habitué dès l'enfance à toutes les aisances de la vie, ne pourrait supporter les fatigues pénibles que nous allions sans doute éprouver. Je cherchai donc à le dissuader de sa noble résolution qui pour lui n'avait rien d'obligatoire ; il insista : il était déjà monté et équipé, et c'est ainsi qu'il partit avec moi sans s'inquiéter si sa fortune n'en serait pas compromise.

M. de Boullongne eut à s'arrêter un instant pour prendre quelques effets à l'hôtel qu'il habitait dans la rue Saint-Honoré ; c'est dans ce même hôtel que logeait Benjamin Constant. Ce célèbre publiciste, nous ayant entendus, nous suivit jusque dans la rue, il était dans une agitation extrême ; il venait, peu de jours auparavant, de publier une brochure en faveur des Bourbons dans laquelle il soutenait que le principe de la légitimité était indispensable au bonheur de la France : il nous témoignait une grande inquiétude sur les ressentiments de Napoléon. Je lui dis alors : « Venez avec nous. » Il me présenta de fortes objections auxquelles je répondis : « Eh bien ! restez. » Plusieurs fois il renouvela alternativement ses inquiétudes et ses objections, auxquelles je n'avais à répondre que : « Venez ou restez... » Il était une heure du matin : le temps nous pressait trop pour entrer dans de plus longues explications. Il resta, et, immédiatement après l'arrivée de Napoléon, il fut à lui, et il fut l'un des rédacteurs de l'Acte additionnel aux constitutions de l'Empire dans lequel on déclarait les Bourbons à jamais déchus du trône. Il serait difficile d'après cela de se former une opinion exacte sur les convictions politiques du publiciste Benjamin Constant.

Nous nous dirigeâmes avec mon beau-frère sur la barrière de l'Étoile ; la principale colonne de la Maison du Roi était déjà partie et n'avait laissé aucune indication sur la direction qu'elle avait prise. Nous suivîmes la route jusqu'au pont de Neuilly, mais n'ayant trouvé aucune des traces que laisse ordinairement un départ précipité, j'en conclus que nous n'étions pas sur la bonne voie. Nous revînmes sur nos pas jusqu'à la barrière et nous sûmes enfin qu'on s'était dirigé sur Saint-Denis par les boulevards extérieurs ; nous y fûmes et là nous retrouvâmes le gros de la colonne.

Cette colonne, que chacun avait rejoint isolément au milieu de la nuit, était nécessairement dans le plus grand désordre ; mais, au jour, on fit une halte au bivouac au delà de Saint-Denis, et alors chacun reprit son rang et sa place. Le Roi était déjà passé : parti des Tuileries à une heure du matin, il était sorti de Paris par la barrière de Clichy et se dirigeait sur Lille, où nous pensions qu'il allait établir le quartier général de l'armée royale.

Monsieur et le duc de Berry avaient rejoint la Maison du Roi à Saint-Denis et marchèrent toujours

(1) [illegible] d'Hautpoul avait épousé en 1815, Joséphine [illegible] de Maisonneuve, veuve de M. de Wal[illegible] [illegible] qui ne [illegible] point.

avec nous. La Maison du Roi se composait de six compagnies de Gardes du Corps avec douze pièces de canon, une compagnie de chevau-légers, deux de mousquetaires, une de gendarmes, deux compagnies à pied des Cent-Suisses et des Gardes de la Porte, et enfin les deux compagnies des gardes du corps de Monsieur, ce qui formait un effectif d'environ quatre mille hommes commandés par le maréchal Marmont.

Il faut rendre justice ici au dévouement de la Maison du Roi : quoique notre départ eût été en quelque sorte volontaire, quoiqu'il ait eu lieu avec le plus grand désordre, il y eut fort peu de manquants. Notre colonne était encore augmentée par un grand nombre d'officiers isolés qui nous auraient été d'un grand secours, si on eût voulu employer les masses de volontaires royaux qui accouraient de tous côtés pour se joindre à nous; mais ces volontaires qui arrivaient par centaines, aux cris de : Vive le Roi! Vive les Bourbons! on les congédiait à mesure, et les officiers isolés, se voyant inutiles, nous quittèrent successivement.

Nous suivions la route de Beauvais : après avoir traversé la petite ville de Beaumont, nous nous arrêtâmes plusieurs heures à Chambly, pour faire reposer nos chevaux. Nous fûmes très bien reçus par les habitants qui paraissaient vivement affectés de notre retraite. Nous continuâmes ensuite notre route, et ne pouvant arriver jusqu'à Beauvais, nous nous arrêtâmes à la nuit tombante pour aller bivouaquer auprès du village d'Abbecourt, à un quart de lieue à gauche de la route. C'est journée qui avait commencé à minuit fut très fatigante; le temps était humide et froid, la terre était détrempée; ce bivouac fut pénible même pour les anciens militaires. Cependant nos jeunes gens le supportèrent très bien. Les princes et l'état-major avaient été jusqu'à Beauvais.

Le lendemain 21, nous nous remîmes en route à la pointe du jour; nous passâmes à Beauvais où les Princes avaient reçu de nombreux témoignages de regrets et de dévouement; dans la journée nous fîmes plusieurs haltes au bivouac, par la pluie et un temps qui rendit encore notre marche fort pénible. Nous fûmes coucher ce jour-là à Grandvilliers, en partie au bivouac, et en partie dans des maisons.

Le 22 nous sûmes que le Roi s'était dirigé par Abbeville, où il était arrivé dès le 20 au soir. Nous suivîmes la même direction et nous pensâmes alors qu'au lieu d'aller nous renfermer dans nos lignes de places fortes nous allions peut-être nous embarquer pour abandonner la France. Nous n'avions aucune nouvelle de Paris; j'étais dans une inquiétude affreuse sur tout ce que j'y avais laissé; j'avais la mort dans l'âme.

Parmi les officiers supérieurs de la Maison du Roi, il y avait un assez grand nombre d'anciens militaires : peu habitués à des retraites sans combats, nous déplorions une marche qui ne ressemblait qu'à une fuite précipitée. Nous ne comprenions pas le renvoi de tous ces volontaires qui venaient s'offrir pour renforcer nos rangs. Cette mesure nous fit penser sérieusement à une seconde émigration, et nous nous rappelions avec effroi les fâcheux résultats de la première.

L'un des officiers avec lesquels je causais souvent était le marquis de Clermont-Tonnerre (1); nous avions été ensemble à l'École polytechnique, nous étions entrés ensemble dans l'artillerie, tous deux nous nous trouvions colonels et attachés à la Maison du Roi. J'étais heureux de me rapprocher de lui et de lui confier mes peines et mes inquiétudes; il était plein de dévouement pour la cause royale, et en me parlant aussi de ses inquiétudes personnelles, il ajouta cette noble pensée que lorsqu'on remplissait son devoir, lorsqu'on suivait la ligne de l'honneur, il n'était plus permis de regarder derrière soi. Ce sentiment était aussi le mien, mais nous aurions désiré que nos sacrifices et notre dévouement eussent été rendus plus utiles à la cause que nous servions.

Après avoir passé le bourg d'Airaines, le bruit courut qu'un corps de cavalerie se disposait à nous disputer l'entrée d'Abbeville, dont le Roi était parti la veille pour se rendre à Lille. Cette nouvelle nous ranima; on nous fit former pour nous disposer au combat; nous prîmes position, mais nous ne vîmes personne.

Les ponts de la Somme que nous avions à passer ne nous furent même pas disputés, et nous arrivâmes le soir à Abbeville sans coup férir. Nous fûmes logés dans la ville en laissant des piquets de garde sur la place et aux portes.

Nous repartîmes d'Abbeville le 23 pour reprendre la route de Lille; nous fîmes quelques haltes dans la journée; nous rencontrâmes encore quelques détachements de volontaires royaux et nous fûmes le soir coucher à Saint-Pol.

Le 24 qui était le Vendredi-Saint, nous continuâmes notre marche jusqu'à Béthune; là notre petit corps d'armée s'arrêta et nous crûmes qu'on allait prendre des dispositions pour conserver cette place; nous apprîmes en même temps que quelques escadrons de lanciers venaient par la route de Lille pour nous attaquer. Le duc de Berry, n'écoutant que son premier mouvement, partit à la tête d'une de nos compagnies pour aller au-devant d'eux; arrivé à portée de pistolet et prêt à croiser le fer, on retint le prince, on se contenta de parlementer, et les lanciers se retirèrent.

On commença dès lors à parler du licenciement de la Maison du Roi; cependant on désigna dans chaque

(1) Futur ministre de la Guerre.

compagnie les hommes et les chevaux fatigués qui durent rester à Béthune, et le reste de notre corps reçut l'ordre du départ. C'est ici où commença une marche qui a toujours été inexplicable pour moi : au lieu de suivre la grande route où, certes, quelques escadrons de lanciers n'auraient pu nous arrêter, on nous jeta immédiatement sur la gauche dans des chemins qui pouvaient être regardés comme absolument impraticables, et qui firent de cette journée une des plus pénibles qu'une troupe puisse avoir à supporter. Le chemin était étroit, entièrement défoncé et formé d'une boue épaisse où nos chevaux s'enfonçaient jusqu'aux jarrets ; il était resserré entre des fossés marécageux qui ne permettaient de passer ni à droite ni à gauche, de telle sorte que quelques escouades d'infanterie qui auraient été placées sur les côtés, auraient pu nous abattre tous sans que nous eussions la moindre possibilité de nous défendre. Nous étions pris là comme dans un trébuchet.

Il est difficile de concevoir qu'un général en chef ayant quelque expérience ait pu placer un corps de cavalerie dans une position pareille, et d'autant plus inutile qu'en supposant même que nous ne pussions plus passer par Lille, il y avait un peu plus loin une route qui conduisait par Armentières directement vers la frontière. Notre artillerie, dont je commandais une partie, exigea des travaux qui se présentent rarement dans les campagnes les plus difficiles ; il fallait dételer des pièces, mettre jusqu'à deux et trois attelages sur celle qu'on voulait arracher des boues, la conduire à une certaine distance et revenir de la même manière chercher successivement celles qu'on avait laissées en arrière. C'est ainsi que nous arrivâmes le soir à Estaires, exténués de fatigue et ayant laissé en route beaucoup d'hommes et de chevaux.

Estaires est un bourg situé près de la frontière ; nous y passâmes la nuit dans le plus grand désordre : les princes, le maréchal Marmont et quelques officiers de leur état-major passèrent en Belgique.

Le général Lauriston prit le commandement supérieur, et les chefs respectifs de chaque compagnie furent chargés de les licencier. Le prince de Wagram, capitaine de la mienne, n'avait point marché avec nous ; il était parti isolément de Paris.

Le lendemain on nous assigna des cantonnements : une compagnie fut envoyée à Nieppe, sur la route de Lille à Cassel ; l'artillerie y fut réunie par le général Digeon pour être remise à l'arsenal de Lille et c'est là que se termina le licenciement, sans nous donner aucun ordre, aucune instruction sur notre conduite en France ou sur notre réunion future.

Nous délibérâmes un moment si nous ne devions pas rester réunis pour aller rejoindre le Roi en Belgique, mais on nous fit observer que dans sa position nous ne serions qu'un embarras pour lui ; dès lors, nous nous dispersâmes.

Nous étions anéantis de cette campagne si fatigante, si inutile, et qui ne pouvait nous laisser que des souvenirs pénibles.

Le 26, jour de Pâques, n'ayant plus de troupes, n'étant plus qu'un individu, je quittai mon uniforme et je me rendis à Lille où je me hâtai de profiter de ma liberté pour me mettre en mesure de revenir le plus promptement possible à Paris. M. de Boullongne, qui était avec moi, connaissait particulièrement le comte de Brigode, maire de Lille ; j'eus pour lui un passeport civil ; j'eus aussi du général Drouet d'Erlon, qui commandait la division, une permission pour me rendre à Paris, et je retins une place au courrier pour le lendemain.

La soirée que je fus obligé de passer à Lille me parut d'une longueur mortelle. Je sus que le Roi y était arrivé le 22 dans la matinée, accompagné du maréchal Macdonald et de plusieurs personnes de sa cour ; il y trouva le maréchal Mortier qui en était gouverneur et commandant supérieur des troupes. Le maréchal Mortier engagea vivement le Roi à ne pas attendre l'arrivée de sa Maison militaire et à quitter la France le plus promptement possible, et dès le 23, jour de notre départ d'Abbeville, le Roi était déjà en Belgique. Y eut-il perfidie ou bonne foi dans le conseil du maréchal Mortier, c'est ce que la conduite ultérieure de ce maréchal aura pu seule décider.

Le 27, je laissai mes chevaux à un domestique et je partis le soir par le courrier de Paris. M. de Boullongne resta à Lille chez M. de Brigode et fut plus tard rejoindre le Roi à Gand. Nous passâmes par Arras et Amiens ; nous rencontrâmes déjà beaucoup de détachements de troupes avec la cocarde impériale qui se rendaient dans le Nord ; ces rencontres furent fatales à quelques gardes du corps qui n'avaient pas quitté leur uniforme ; ces troupes étaient exaltées par la proclamation de Bonaparte, et depuis que nous les avions fuies, elles nous regardaient comme ennemis. Pour moi, je ne fus pas reconnu et j'arrivai à Paris le 29 au matin ; je me rendis promptement chez moi et je n'y rentrai qu'en tremblant, ne sachant pas comment j'allais trouver ma malheureuse femme : elle était dans l'état de santé le plus pénible et le plus inquiétant ; elle avait entendu sous ses fenêtres les cris bruyants de la populace qui avait accueilli l'arrivée de l'Empereur ; elle avait entendu proférer des menaces contre tous ceux qui avaient suivi le Roi ; elle était horriblement tourmentée.

De retour auprès d'elle, j'espérais en restant chez moi pouvoir attendre son rétablissement complet ; mais mon retour fut bientôt connu ; l'Empereur me

fit demander et on m'annonça qu'il avait l'intention de me donner le commandement du régiment d'artillerie de la Garde qu'il m'avait destiné en 1814. Je refusai de me rendre aux Tuileries et je répondis que je ne pouvais plus accepter de service.

Quelques jours après j'eus la visite d'un agent de la police impériale qui vint m'apporter à signer une formule de serment de fidélité à Napoléon ; ma femme était plus mal dans ce moment-là, j'étais exaspéré et, oubliant la prudence que commandait ma position, je repoussai cet homme avec humeur et je le mis assez rudement à la porte de chez moi. Dès le lendemain je reçus la signification d'un ordre d'exil qui prescrivait à tous les officiers de la Maison du Roi qui refusaient du service de se rendre à trente lieues de Paris dans l'intérieur de la France. Je craignais que ma femme ne fût point encore en état de me suivre, et cette fois je ne pouvais plus me résoudre à la laisser seule à Paris ; d'un autre côté, je pouvais craindre que quelque décret impérial ne me rappelât à un service forcé.

Dans mon embarras, ayant su que le général Sorbier, qui était premier inspecteur général de l'artillerie, avait conservé sa position sous l'Empereur, je fus le trouver : je lui exposai que les suites de mes blessures me mettaient dans l'impossibilité de faire un service actif et que je venais le prier de me proposer pour obtenir ma retraite ; il me regarda en souriant et me dit qu'il me comprenait, qu'il concevait, en effet, qu'ayant été attaché à la Maison du Roi, je ne voulusse pas reprendre du service sous l'Empereur. Lui ayant parlé de mon exil, il me dit qu'il faudrait m'y soumettre. Il m'engagea à partir le plus tôt que je le pourrais, et il me promit son intervention pour n'être ni recherché ni tourmenté.

Ma femme possédait une terre entre Blois et Vendôme, précisément à la distance exigée ; le lieu de notre exil était par conséquent tout trouvé. Elle éprouvait le désir de quitter Paris dont l'agitation l'avait tant fait souffrir ; elle se sentit bientôt la force de se mettre en route. Je disposai ma voiture le plus commodément possible pour elle, et c'est ainsi que nous partîmes en famille et à très petites journées.

Le premier jour nous couchâmes à Versailles, le second à Maintenon au delà de Rambouillet, le troisième à Bonneval après avoir passé à Chartres, et le quatrième jour nous arrivâmes chez nous au château de la Colombe. Des soins et du repos améliorèrent un peu la santé de ma femme, qui cependant s'est toujours ressentie des secousses qu'elle avait éprouvées après la fatale catastrophe du 20 mars.

G^e A. D'HAUTPOUL

LES PLAIES SOCIALES

La tuberculose ouvrière.

Voici comment se pose le problème pour la France : Suivant les calculs du docteur Letulle, il y aurait annuellement 300 000 tuberculeux indigents à hospitaliser. Or, pour soigner un tuberculeux au sanatorium, et pour assurer à sa famille les secours quotidiens nécessaires, il faut compter, en moyenne, 7 à 8 francs par jour. Les 300 000 tuberculeux pauvres réclameraient donc, par an, un peu plus de 875 millions. Et notez qu'il s'agit là d'un minimum et que, si l'on tardait à s'attaquer au mal, soit, ainsi que nous l'indiquions, par des mesures préventives qui dépendent de la législation du travail, soit par des mesures curatives, le nombre des tuberculeux irait en augmentant. Vite, mettons-nous à l'œuvre ; et, dès maintenant, prêtons notre appui à ceux qui déjà ont agi.

Qu'ont-ils fait et que s'apprêtent-ils à faire ? Ici il convient d'étudier ce qui se rapporte : 1° à l'État, 2° à l'Assistance publique aidée du Conseil municipal de Paris, 3° à l'initiative privée.

Le concours de l'État à la lutte antituberculeuse ? Jusqu'à présent, il est nul. Mais il y a des projets d'initiative parlementaire. Nous en parlerons ici, lorsque M. Amodru, député de Seine-et-Oise, rapporteur de la Commission d'hygiène et de prévoyance sociale, aura cru pouvoir nous communiquer les conclusions du rapport dont il donnera lecture, ces jours-ci, à ses collègues de la Commission. Quant à ce qui concerne l'Assistance publique et l'initiative privée, c'est ce qui fait le sujet de ce deuxième article.

* * *

Étudions d'abord quelle est, à ce jour, la contribution de l'Assistance publique à l'œuvre antituberculeuse. Depuis l'année 1881, il était question d'édifier un sanatorium, sur le modèle de ceux qui existent en Allemagne. Mais l'argent manquait.

En 1894, une subvention de 700 000 francs fut allouée à l'Assistance sur le produit du pari mutuel. Bien que la somme fût insuffisante, on résolut de commencer la construction d'un sanatorium, dont les plans furent immédiatement dressés, et bientôt on vit s'élever, à Angicourt, sur les hauteurs qui dominent la petite ville de Liancourt, dans l'Oise, une sévère bâtisse au milieu d'un jardin formant terrasse. La construction des « services généraux » et de la moitié du pavillon pour les hommes fut terminée au printemps de 1898. Mais, comme à ce moment l'Assistance publique venait d'être autorisée à

prélever 6 millions sur son fonds de réserve pour lutter contre la tuberculose, on put achever le premier pavillon des malades, et 164 lits furent mis, dès le mois d'août 1900, à la disposition des tuberculeux indigents.

Les architectes du sanatorium d'Angicourt ont cherché à lui donner la propreté et le confortable des sanatoriums allemands. A l'intérieur, les murs sont construits suivant la méthode de Deitwiller et Turbac : angles arrondis, parois lisses, facilement lavables. Les chambres ne contiennent que trois à quatre lits.

Naturellement, dans certains journaux, on critiqua la direction de l'Assistance publique. On trouva les frais trop élevés. Des renseignements qui m'ont été fournis aux bureaux de l'avenue Victoria, il résulte que la dépense totale fut de 1 447 556 fr. 68. Or, comme le nombre de lits budgétaires est de 164, le prix de revient d'un lit est de 8 800 francs environ. Il convient d'ajouter que le sanatorium n'est pas achevé. Il faut encore construire un second pavillon pour les malades, — soit 460 000 francs, — compléter les services généraux, — soit 240 000 francs, — et augmenter de 250 000 francs les frais correspondants de mobilier. Alors, le total des dépenses occasionnées par le sanatorium d'Angicourt sera de 2 400 000 fr. ; le nombre de lits sera de 240, et, par suite, le prix de revient du lit ne sera plus que de 6 000 francs. C'est à peu près à cela que revient le lit dans les sanatoriums allemands (5 000 à 6 250 francs).

Il est vrai que l'Assistance publique aurait pu réduire ses dépenses. Elle aurait pu supprimer le pavillon séparé pour le directeur et le médecin en chef ; elle aurait pu également supprimer le bâtiment destiné à l'habitation du personnel servant, qui se serait logé au dehors, moyennant une indemnité ; elle n'aurait pas fait installer d'ascenseur et aurait employé du bois au lieu de grès cérame ; elle aurait, aussi, réduit le service des morts à une seule pièce, substitué le gaz à l'électricité et les poêles au chauffage à la vapeur ; mais, si elle avait agi ainsi, elle aurait sacrifié l'hygiène et la commodité des malades au désir de faire des économies sur les dépenses initiales, qui auraient été probablement compensées par un surcroît de frais journaliers.

J'aurais fini pour Angicourt, si je ne voulais dire un mot du recrutement des malades. Le croirait-on ? L'Assistance publique a de la peine à faire occuper les 164 lits. Les premiers tuberculeux hospitalisés le furent en octobre 1900. Depuis cette date, il n'a pas été admis plus d'une centaine de malades.

Il est vrai que l'on ne peut songer à admettre au sanatorium que les tuberculeux qui en sont *à la première période*. Si l'Assistance publique acceptait les incurables, elle serait exposée aux critiques les plus vives, et celles-ci seraient fondées. Elle ne doit accepter que les malades qui sont en situation de retirer avantage d'un séjour au sanatorium.

Or, en France, l'ouvrier chez qui se manifestent les premiers symptômes de la tuberculose n'en continue pas moins à travailler. Il ne s'avoue vaincu que lorsque ses forces sont épuisées et que le mal ne peut plus être combattu. Le remède à cet état de choses fâcheux est d'ordre législatif. Des lois ouvrières, cela préserve de nombreuses calamités morales ou physiologiques.

En Allemagne, où l'assurance contre la maladie est obligatoire pour l'ouvrier, les compagnies d'assurance ont intérêt à hospitaliser leurs assurés menacés de la tuberculose dans des sanatoriums qu'elles fondent d'ailleurs elles-mêmes ou entretiennent de leurs subventions.

De son côté, la commission du Conseil de surveillance de l'Assistance publique étudie quelles modifications il lui faut apporter dans le mode de recrutement des malades pour que les 164 lits du sanatorium d'Angicourt soient occupés. Actuellement, pour placer un tuberculeux pauvre dans le sanatorium, il suffit d'adresser une demande motivée au directeur, M. le docteur Plicque, soit chez lui, 6, rue de Belzunce, à Paris, soit à Angicourt. M. le docteur Plicque convoque le malade, l'examine et l'accepte, s'il *le juge curable*.

Mais voilà. Il y a un préjugé qui règne encore en France. On craint de dire à un malade qu'il est tuberculeux, avant que la maladie se soit tellement précisée qu'elle est reconnue incurable. Les médecins devraient répéter sans cesse que, prise à temps, la tuberculose est curable et ne pas craindre de dire à leurs malades une vérité qui cesserait ainsi de leur être douloureuse. Et puis, c'est une œuvre de salubrité générale qu'ils accompliraient. Il est inadmissible qu'alors que, chaque année, meurent en France plus de 150 000 tuberculeux, il y ait insuffisance de clients pour le sanatorium d'Angicourt.

De son côté, l'Assistance publique ne doit pas s'arrêter dans son action antituberculeuse. Il existe une Commission de la tuberculose. Il faut qu'elle aboutisse à un résultat pratique. Jusqu'à ce jour, elle a surtout donné naissance à un excellent rapport de MM. Grancher et Thoinot, qui demeurerait œuvre vaine s'il n'était suivi d'une réforme consciencieuse de pratiques hospitalières que ce rapport reconnaît comme défectueuses.

Il faut isoler le tuberculeux. Telle est la première formule qui résume les observations du docteur Grancher. « Le tuberculeux, écrit-il, qui a eu la bonne fortune d'être admis dans un hôpital est placé, quels que soient la forme et le degré de sa maladie, dans la salle commune. Il y trouve, avec le

traitement médical, un asile contre la faim et le froid, mais rarement la guérison, et il y apporte, en retour, le germe de son mal. »

En conséquence, telle qu'elle est aujourd'hui, l'hospitalisation de nos salles communes ne convient plus aux tuberculeux depuis que nous savons, de science certaine, que la tuberculose est *contagieuse* et qu'elle est *curable*.

C'est aussi l'intérêt bien compris du tuberculeux qui nécessite son isolement : « Que faut-il donc donner aux tuberculeux pour les guérir quand la guérison est encore possible? Il faut leur donner des forces nouvelles et relever leur organisme. Et comment? Par une aération continue et réglée de jour et de nuit, par une alimentation vigoureuse, par le repos prolongé et le sommeil. Or, rien de cela n'est possible dans la salle commune. L'aération? Elle est empêchée par le pneumonique ou le rhumatisant dont la maladie exige que la fenêtre soit close. L'alimentation est rendue difficile par le défaut d'aération et le manque d'appétit qui en est la conséquence; quant au repos ou au sommeil, ils sont troublés par le malade endolori ou délirant. »

Comme application pratique de cette formule, M. le Dr Grancher ayant demandé la création de pavillons spéciaux dans nos hôpitaux, une sous-commission nommée à cet effet a chargé MM. Duguet, Hanot et Letulle de visiter, avec M. Nielly, tous les hôpitaux pour en étudier l'adaptation partielle aux services de tuberculeux. Et M. Grancher nous rend compte de leurs démarches : « Ces messieurs ont, tout d'abord, éliminé trois de nos hôpitaux qui ne se prêtent à aucun aménagement possible en vue de recevoir des tuberculeux. Ce sont Necker, Beaujon, la Charité. Au contraire, Laënnec, Tenon et Lariboisière peuvent, dès aujourd'hui, donner des pavillons faciles à isoler et faciles à adapter à la cure de la tuberculose. On peut trouver dans chacun d'eux un pavillon d'hommes et de femmes contenant à Laënnec 240 lits, à Tenon 240 également, et à Lariboisière 162. Au total 642 lits.

« Nous sommes loin, même avec les 200 lits d'Angicourt, des 2000 lits nécessaires, d'après les calculs de la sous-commission, à une hospitalisation convenable des tuberculeux de Paris. On trouverait le complément dans les constructions neuves que recevraient Saint-Antoine, la Pitié, Cochin, Broussais, Bichat et Boucicaut.

« Tous ces hôpitaux enclosent de vastes jardins dont une partie pourrait être, et sans aucun dommage pour les malades ordinaires, consacrée aux phtisiques ; 1112 lits y trouveraient place. »

« Jusqu'à présent, rien de définitif n'a été décidé. On avait parlé d'hospitaliser les tuberculeux à l'hôpital Saint-Antoine, mais cette idée a certainement été abandonnée. On sait que l'hôpital Boucicaut possède déjà un pavillon pour les tuberculeux. Ce sera sans doute généralisés. »

Outre ces conseils relatifs à l'isolement nécessaire des tuberculeux, le rapport du Dr Grancher contient encore quelques recommandations touchant la substitution du lavage des parquets au balayage à sec et au cirage, la désinfection de tous les crachats recueillis dans des crachoirs spéciaux, et celle aussi de tous les objets à l'usage des malades. Il se termine par un jugement sévère sur l'assistance médicale des tuberculeux à domicile. « En soignant le tuberculeux chez lui, l'Assistance publique fait une œuvre vaine et dangereuse et, dès que l'organisation nouvelle le permettra, en augmentant le nombre de lits réservés aux tuberculeux, elle devra supprimer, ou tendre à supprimer, ce service. » Mais comme actuellement ce mal est inévitable, le Dr Grancher s'applique à le réduire à son *minimum* en conseillant des mesures de prophylaxie.

Et ce sont les suivantes :

1° Chaque malade recevra, pour son usage, un, ou mieux, deux crachoirs en verre teinté, d'un modèle choisi. Il devra ne cracher que dans ce crachoir et se conformer chaque jour aux indications de l'*instruction* qui lui sera remise, expliquée et instamment recommandée;

2° Ce sera le devoir des médecins de l'assistance à domicile de donner au malade et à son entourage tous les commentaires utiles à cette « instruction ». Il devra s'efforcer de convaincre malade et famille de la nécessité absolue de se conformer aux règles prescrites et tenir la main à leur exécution. Elles sont si faciles, du reste, que, pour peu que le médecin le veuille, il sera partout obéi.

Mais si le médecin traitant a le devoir d'éveiller l'attention de la famille sur le danger de la contagion, il doit aussi défendre au besoin le malade contre la peur excessive de la contagion. Cette peur, quand elle dépasse la mesure, fait le supplice des malades, qui sentent peser autour d'eux une suspicion de tous les instants. Il faut donc, avec tact et mesure, mettre chaque chose à sa place et tenir dans chaque milieu le langage qui convient, pour que l'« instruction » soit obéie, non dépassée ;

3° Dans le cours de la maladie, et après, le service de désinfection de la Ville de Paris devra, sur l'invitation du médecin, faire le nécessaire pour la purification aussi complète que possible des locaux habités par le malade et sa famille;

4° Les bureaux de bienfaisance et les bureaux de mairie, où passent tant de malades, devront, comme les salles d'hôpital et de consultation, bénéficier de toutes les mesures de prophylaxie recommandées contre la tuberculose ;

a) Propreté rigoureuse du sol, des murs et des meubles ;

b) Crachoirs communs, contenant une solution phéniquée et désinfectée chaque jour par une lessive bouillante ;

c) Substitution du lavage antiseptique quotidien au balayage.

Il ne me reste plus qu'à souhaiter l'observation stricte de ces mesures de défense contre le terrible fléau, en attendant que l'on puisse mener contre lui une action plus décisive.

*

Et maintenant, passons aux œuvres qui sont dues à l'initiative de quelques médecins et de certaines œuvres philanthropiques. Ce qui a été réalisé de plus important, grâce à ce double concours, c'est le sanatorium d'Hauteville, dans le département de l'Ain.

Son existence est due à l'initiative du docteur Dumarest qui eut l'heureuse fortune de trouver, à Lyon, des personnes riches qui entrèrent dans ses vues et constituèrent la société dite des *Sanatoriums Lyonnais*. Un Comité nommé par les premiers souscripteurs prêcha par la parole et réunit en quelques mois une somme de 500 000 francs, ce qui permit de commencer aussitôt les premiers travaux. Plus tard, la société obtint du ministère de l'Agriculture, sur les revenus du pari mutuel, une somme de 450 000 francs. Les travaux, commencés en 1897, furent terminés au début de l'année 1900 et, le 23 août, y entrèrent les premiers malades.

La situation du sanatorium d'Hauteville est des plus favorables. Son altitude est de 910 mètres et il ne se trouve séparé de la forêt que par quelques centaines de mètres. Les malades ont, par conséquent, la facilité de s'y rendre sans fatigue pour s'y livrer aux exercices hygiéniques de la gymnastique respiratoire.

Voici, d'après une description, que j'emprunte au docteur P. Jonnart, la disposition architecturale du sanatorium et certains détails sur son installation :

« Le sanatorium se compose de trois bâtiments réunis au rez-de-chaussée et au premier étage par des galeries couvertes et disposées de telle sorte que les façades forment un arc ouvert au sud-ouest, par conséquent largement inondé de soleil.

« En avant du bâtiment, il existe une vaste terrasse, devant laquelle se déroulent un vaste horizon et un magnifique panorama. Cette terrasse, abritée des vents du nord par l'établissement, ornée de pelouses et de massifs de fleurs, permet aux malades de prendre quelque exercice, sans avoir à sortir de la propriété.

« Une longue, large et haute galerie de cure, surélevée au-dessus de la terrasse, et disposée en éventail comme la façade du sanatorium, dont elle a par conséquent les diverses orientations, s'étend sur tout le rez-de-chaussée ainsi que dans l'intervalle des pavillons, où existe aussi à la hauteur du premier étage une galerie-promenoir. C'est là que, pendant les froids rigoureux d'hiver, se réfugieront les malades qui ne pourront supporter les basses températures.

« Le bâtiment central et les pavillons latéraux sont bâtis sur des sous-sols, qui les relèvent de 1^{m},75 environ, ils ont deux étages et des greniers. Toutes les chambres de malades, sans exception, s'ouvrent sur la façade principale, dont elles ont par conséquent l'orientation sud, sud-ouest, sud-est ; le soleil ne les quitte pas de la journée.

« Ces chambres comprennent de 1 à 6 lits suivant leur superficie — chaque malade dispose d'un minimum de 35 mètres cubes d'air, et de plus des impostes ouvertes jour et nuit assurent une aération continue. Le mobilier des chambres est simple, mais coquet, — il est d'un entretien très facile par suite des formes données à chaque meuble. Les murs sont recouverts de toiles peintes, genre Liberty, qui offrent le triple avantage de résister aux chocs, de pouvoir être lavées, même à la brosse, et enfin d'être décoratives. Les angles sont partout arrondis. Les parquets, en chêne sur bitume, sont enduits de paraffine qui bouche joints et rainures, et supprime d'une façon aussi parfaite que possible l'emmagasinement des poussières. Il est inutile d'ajouter que tous bibelots, rideaux, portières, tentures sont rigoureusement proscrits.

« Les chambres, comme l'établissement en entier, sont éclairées à la lumière électrique que fournit une machine située à une centaine de mètres du sanatorium. Le chauffage général se fait à l'aide de la vapeur à basse pression. »

Un règlement intérieur indique aux malades les prescriptions auxquelles ils doivent se conformer, dans l'intérêt de leur santé et du bon ordre de l'établissement. On n'a pas oublié, non plus, les instructions telles que les suivantes : — L'unique occupation du malade doit être de se guérir. — Les malades doivent tousser le moins possible ; l'alcool, les bonbons, biscuits et pâtes sèches, les noix, les noisettes, les amandes, les groseilles provoquent la toux en irritant la gorge ; il vaut mieux s'en abstenir. — Les hommes feront bien de se faire tailler court la barbe et les moustaches. — Il faut respirer profondément. Les femmes ne doivent pas porter de corsets serrés. Il importe de manger lentement et de bien mâcher, etc.

Le sanatorium peut recevoir 110 malades. Au delà de ce nombre le fonctionnement intérieur laisse à désirer.

*
* *

C'est dans le but de réaliser une œuvre analogue que vient de se créer à Paris *la Société des sanatoriums populaires pour les tuberculeux adultes de Paris*. Le docteur Sersiron en est l'actif secrétaire. C'est lui qui a bien voulu me documenter sur l'objet de cette société.

Il s'agit de créer, et d'entretenir, à proximité de Paris, des établissements spécialement aménagés pour la cure des tuberculeux; établissements où les ouvriers, les artisans, les employés recevront l'assistance médicale, dès la première atteinte de la tuberculose.

Cette société est créée depuis le mois de juin 1900. Grâce aux souscriptions qu'elle a déjà pu recueillir à la suite de conférences et de démarches personnelles, elle a pu acquérir en Seine-et-Oise, à Bligny, près Limours, un vaste domaine et déjà sont dressés par M. Lucien Magne, professeur à l'École des Beaux-Arts, les plans d'un établissement aménagé suivant les exigences de la science moderne.

Mais, admettons que l'argent nécessaire à cette construction soit déjà entre les mains des membres des Conseil d'administration de la société, — et ce résultat est atteint, je crois, grâce à un don de M. de Rothschild, — il faudra ensuite trouver des ressources pour satisfaire aux besoins de chaque jour. Le docteur Sersiron compte sur deux sources de revenus. 1° Certains apports fournis par les répondants des tuberculeux : caisses des malades, sociétés de secours, institutions de bienfaisance ou d'assistance, caisses d'assurances, mutualités, subventions municipales, etc.; contributions des sociétés industrielles ou commerciales : grandes administrations publiques ou privées (chemins de fer, usines, ateliers, grands magasins, ministères, etc.), dont la société se dispose à recueillir les ouvriers et les employés; 2° *L'œuvre des sanatoriums populaires*, fondée à côté de la *Société des sanatoriums*, en vue de parfaire les sommes annuellement reçues pour le fonctionnement du sanatorium. Cette *œuvre*, dont le siège se trouve au n° 95 du boulevard Saint-Germain, puise ses ressources dans les engagements annuels souscrits par des membres fondateurs, dames patronnesses, donateurs, etc. Ces engagements annuels montent actuellement à 20 000 francs, et le docteur Sersiron me dit qu'ils s'accroîtront certainement de dons et de legs, le jour prochain où l'*Œuvre*, déjà autorisée par la Préfecture de police, sera reconnue d'utilité publique.

Et cet accroissement de ses ressources est nécessaire, car ceux qui en ont conçu l'idée lui attribuent un rôle fort étendu. Elle devra, en premier lieu, apporter, chaque année, au sanatorium de Bligny, une somme d'argent considérable, au minimum 50 000 à 60 000 francs, car le déficit quotidien de l'établissement oscillera entre 100 et 200 francs. Puis, elle devra créer une caisse de secours pour les familles des malades en traitement au sanatorium. Et puis, elle aura aussi un rôle moral à remplir : elle devra soulager les malades, soutenir leur énergie, fonder pour eux des bibliothèques, apporter au sanatorium des fleurs, des journaux, des jeux, y organiser des concerts, des distractions. Enfin, elle s'occupera de placer les tuberculeux après leur départ du sanatorium.

Grande et belle œuvre, à l'efficacité de laquelle je voudrais croire, en attendant que l'État, suivant enfin l'impulsion que lui donne l'initiative intelligente de quelques personnes d'élite, intervienne, d'une façon décisive, dans la lutte entreprise contre les puissances de mort.

LÉON PARSONS.

LE PAYS NATAL

C'est le premier roman de ce très fin critique que vous connaissez bien et qui s'appelle M. Henry Bordeaux, M. Henry Bordeaux dans ses *Ames modernes*, dans ses *Sentiments et Idées de ce temps* dans ses *Écrivains et mœurs* a montré, et très vite, au public français qu'il était très expert analyste des idées et surtout des sentiments les plus modernes. Il a le sens du présent à un degré très élevé. C'est un psychologue de la dernière heure.

Était-ce donc un grand critique pour le xxe siècle qui nous naissait? M. Henry Bordeaux semble ne l'avoir pas voulu. Comme M. Bourget, avec qui il ne laisse pas d'avoir plus d'une ressemblance, M. Bordeaux s'est pour un temps peut-être (et du reste relativement) éloigné des livres pour se pencher curieusement sur les âmes vivantes. A tout prendre il n'a pas changé de métier. La critique, telle qu'on la comprend depuis Taine, depuis M. Bourget, son disciple dans le sens le plus étendu et le plus noble du mot, prépare... je ne sais pas trop, dispose du moins, et de cela je suis sûr, dispose admirablement à la pratique du roman.

Autrefois la critique avait pour objet l'exécution surtout de l'œuvre d'art. Si grand psychologue qu'il fût, si grand moraliste, Sainte-Beuve lui-même était encore, pour une grande part, un humaniste, un homme qui sait comment une œuvre d'art doit être faite, un homme qui considère l'œuvre d'art comme un être vivant, sorti d'un être vivant, mais déjà détaché de celui-ci et que l'on peut examiner en soi comme une personne pour en dire si elle est bien

faite, harmonieuse, marchant bien, ayant de belles attitudes, un bel équilibre, une constitution forte et saine et donnant l'impression d'un bel ensemble. Cela ne l'empêchait pas de remonter de la fille au père et de s'inquiéter de l'auteur, on le sait assez ; mais encore l'œuvre existait pour lui en soi et il savait la considérer comme telle lorsqu'il en avait le souci ou le caprice.

Depuis, peut-être trop, on s'est habitué à ne considérer l'œuvre que comme un signe, que comme l'expression d'un caractère et d'un tempérament. Figurez-vous un graphologue et un professeur d'écriture. Le professeur d'écriture dira : « Voilà une belle écriture, quoique irrégulière ; et je vais vous expliquer pourquoi. Voilà une vilaine écriture, quoique assez spécieuse à première vue, et je vais vous en donner les raisons. » Le graphologue dira : « Il n'y a ni belles écritures, ni écritures laides. L'écriture est un signe. Elle révèle le caractère de l'écrivain : Il n'y faut pas chercher autre chose. » Le professeur d'écriture représente l'ancienne critique. Le graphologue représente la nouvelle.

Or, au temps où nous sommes, il n'y a presque en critique que des graphologues. Il en résulte que le critique étant purement un psychologue, il se tourne très vite vers le roman. Il y est presque déjà avant d'y avoir songé. Il analyse des âmes à travers des livres ; il sent très vite le besoin ou le désir de regarder des âmes directement et sans intermédiaire.

Il se pourrait ainsi que le progrès de la critique fût la mort même de la critique et que la critique à se perfectionner se supprimât. Elle ne sera peut-être un jour que la préparation plus ou moins longue, plus ou moins courte aussi, au métier de romancier. Elle fut cela pour M. Bourget ; elle fut cela pour M. Bordeaux ; elle le sera pour beaucoup d'autres.

Mais vous vous inquiétez peu sans doute du chemin que M. Bordeaux a pu prendre pour devenir romancier et vous me demanderez surtout s'il avait la vocation. Il me semble qu'il l'avait presque pleinement et que le *Pays Natal* en est la preuve. Ce qui charme précisément dans le *Pays Natal* c'est que l'auteur n'y a pas fait du tout ce qu'il a voulu faire. J'exagère un peu ; mettons que l'auteur y a fait à peine à moitié ce qu'il avait l'intention de faire. Il avait l'intention d'écrire un roman à thèse ou tout au moins un roman à idées, et il a fait surtout un roman de passion et de sensibilité.

Il s'était dit : « Il faut prêcher la décentralisation. Il faut réveiller dans les cœurs l'amour de la petite patrie. Il faut redresser dans les âmes la vision salutaire du « bon clocher ». Le salut est là. Montrons donc un bon jeune homme qui, après avoir perdu à Paris son temps, son argent et beaucoup de choses plus précieuses encore, est ressaisi par la puissante influence, par le chaud et vigoureux enlacement du pays natal et qui, désormais, s'y consacre, s'y attache de toutes ses forces et se donne tout entier à lui. Et nous mettrons là dedans beaucoup de Le Play et beaucoup de Taine bien compris et consciencieusement repensé. Ce sera quelque chose comme la *Terre qui meurt* complété par la *Terre qui renaît ;* ce sera aussi, tournée à la moderne, la légende d'Antée reprenant ses forces à toucher la Terre qui lui donna le jour. Et ce sera un bon roman philosophique et sociologique à l'usage des physiocrates.

Et — dirai-je effrontément : Dieu merci ! — M. Bordeaux a raté son roman pour physiocrates. Au cours de son travail, entraîné par sa plume, il a écrit un peu un roman sociologique, mais surtout, mais essentiellement un roman vivant et humain, un roman où les cœurs battent et où le sang circule, Et je suis à peu près enchanté de cette déviation. Elle prouve que M. Bordeaux, sans avoir beaucoup d'imagination, a beaucoup de sensibilité, et que sa sensibilité l'entraîne, malgré qu'il en ait, loin des chemins que l'intellectuel s'était tracés, et c'est proprement la vocation du romancier qui se révèle ainsi. Je ne songe qu'à en féliciter M. Bordeaux et à m'en réjouir.

Le héros de M. Bordeaux, Lucien Halande, est un riche Savoyard qui est venu passer sa jeunesse à Paris et qui est sur le point, pour continuer de faire la fête plus ou moins intelligemment, de vendre les derniers restes de ses propriétés, près d'Annecy. C'est dans ce dessein qu'il revient au pigeonnier paternel et qu'il fait à ses fermiers et colons une visite qu'il croit la dernière. Mais voilà que le parfum du sol natal lui monte à la tête, que les vieux toits et les vieux arbres lui parlent. *Ipsi te fontes...* Et il se décide à ne pas vendre.

Et comme nous ne sommes qu'à la page 22, j'ai trouvé l'évolution de Lucien Halande bien courte et j'ai pensé que l'auteur passait à côté du sujet. Car enfin, si le sujet c'est le *pays natal*, si le sujet c'est le Parisien de quelques années repris par son pays et par les souvenirs de son enfance, voilà le sujet épuisé déjà, et avec quoi le roman va-t-il être fait ? Je suis revenu partiellement sur cette impression. Il m'en reste encore ceci que la *première* conversion de Lucien Halande se fait trop vite et que la lente reprise de possession de l'infidèle par le pays qu'il a quitté est un beau sujet que l'auteur n'a vraiment pas traité.

Mais le sujet que M. Bordeaux s'était proposé, ce n'est pas cette *première* conversion, c'est une seconde conversion, que voici. Lucien Halande reste attaché au château de ses pères ; mais ce n'est pas tout, ce n'est rien. Ce qu'il faut, c'est qu'il en vienne à se mêler à la vie provinciale, c'est qu'il s'occupe des intérêts locaux, c'est qu'il étudie les besoins et les ressources du pays, c'est qu'il devienne un

homme du sol. Un déraciné qui se *réenracine*, voilà la seconde conversion de Halande et voilà le sujet. A la bonne heure, et je veux bien, quoiqu'il me reste quelque regret.

Or donc comment Lucien Halande se *réenracinera*-t-il? Par l'admiration pour son pays qui est très beau et voilà un prétexte raisonnable à nombreuses descriptions qui sont fort brillantes; — par dégoût à l'égard de son ancien camarade Alvard, politicien cynique, pour qui le pays natal n'est qu'une matière électorale; et voilà l'occasion d'un bon portrait, déjà fait souvent, mais tracé ici plus vigoureusement qu'ailleurs; — par amour pour les deux jolies demoiselles Mérans (successivement); — par jalousie à l'endroit d'Alvard, qui, successivement aussi, est amoureux de la fortune de Mlle Mérans n° 1 et de la fortune de Mlle Mérans n° 2.

Et voilà bien des raisons pour pousser de profondes racines. Mais vous remarquerez que parmi toutes ces raisons il y en a beaucoup plus de sentimentales que d'intellectuelles et que les plus fortes sont les sentimentales. Et voilà pourquoi le roman intellectuel qui avait été rêvé par l'auteur s'est transformé sous sa main en un roman sentimental. Le fond du roman ce devait être la bonne terre, ses effluves salubres — *silvas interreptare salubres* — et la vie locale qui s'éteint et la vie locale qui peut renaître et comment elle renaîtra. Le fond du sujet devient les amours de Lucien et la rivalité de Lucien et d'Alvard. Si bien qu'à la fin, quand Lucien dit à Alvard : « Et aux premières élections, mon bon, je serai ton concurrent »; le lecteur se dit : « Voilà une compétition politique qui n'est que la suite et l'effet d'une compétition amoureuse. » Et il y a quelque temps que de la partie politique de l'ouvrage, le lecteur n'a plus cure que médiocrement.

Vous voyez maintenant avec précision comment le roman s'est transformé entre le moment de la conception et celui de l'exécution. Encore une fois je ne m'en plains pas trop. Les amours de Lucien encadrées dans ce magnifique décor du lac d'Annecy et de ses montagnes sont chose qui intéresse fort et qui n'est pas loin de passionner. Lucien sociologue a toujours raison et est un fort honnête homme. Mais Lucien amoureux est tout à fait charmant. On peut lui reprocher peut-être d'être amoureux successivement des deux sœurs; mais c'est un reproche qu'on ne fait pas au Clitandre des *Femmes savantes* et Lucien est beaucoup plus excusable que Clitandre. Clitandre est amoureux successivement de deux sœurs qui sont parfaitement différentes l'une de l'autre et voilà un homme qui ne sait donc pas ce qu'il veut. Lucien est amoureux de deux sœurs qui sont infiniment semblables l'une à l'autre et qui ont le même genre de beauté et qui ont le même caractère. Peut-on reprocher à Lucien d'aimer la seconde quand la première est morte? Point du tout. Il continue. Il est admirablement constant dans son inconstance. Il est le type même de l'enraciné. Il ne peut « aimer ailleurs », comme on disait autrefois. Il ne peut aimer que dans la même famille.

Et il aime bien. Il aime de cet amour un peu mélancolique, un peu triste, très fort dans sa douceur et très pénétrant, qui est celui de la trentaine. Ce genre d'amour est bien en harmonie avec ces paysages des bords du lac d'Annecy, qui ne sont pas encore tragiques, qui à peine sont graves; mais qui sont déjà sérieux et comme soucieux. Il s'accommode bien d'une promenade en barque sur l'onde blanche dans la clarté pâle de la lune; et c'est une des plus belles pages du roman de M. Bordeaux que je me rappelle ici. Il est bien à sa place dans le petit cimetière de village, un peu délaissé, un peu rêveur, intime et doux, où dort l'aînée des demoiselles Mérans...

Au fond je ne l'aime pas tout à fait, cette scène-là. La pauvre petite morte qui fut aimée de Lucien et qui repose là, si près, devrait gêner Lucien pour faire une déclaration, si grave qu'elle soit et si délicate et si pieuse, à la petite cadette. La petite cadette en est embarrassée elle-même et intimidée, et cela est juste. Mais Lucien devrait l'être lui-même. Il y a là, pour produire un certain effet dramatique, une petite faute de goût. Mais la scène en elle-même est infiniment gracieuse et forte. Placez-la ailleurs, non pas bien loin, dans les sentiers nonchalants au retour du cimetière et non dans le cimetière lui-même; et elle m'agréerait tout à fait.

Je n'ai que des éloges à faire aussi de certains types et personnages secondaires et de certaines scènes épisodiques. Le papa Mérans est excellent. Archéologue et épicurien, amoureux d'histoire locale et de bons petits dîners savamment conçus, c'est un provincial de cinquante ans que nous avons tous connu et que nous retrouvons ici, fort bien attrapé, fixé d'une main experte et légère. De même Mme Mérans, optimiste que rien n'inquiète, que rien ne trouble, et qui ne doute jamais que tout ne doive très bien s'arranger. Elle est excellente. Elle a des mots exquis de placidité, de sérénité imperturbable. Comme on sent bien qu'entre Alvart et Lucien, et que ce soit pour l'aînée de ses filles ou pour la seconde, elle est d'une neutralité indulgente et satisfaite dont elle ne saurait se départir! Comme on sent bien qu'elle sait que, quoi qu'il arrive, ce sera toujours à très peu près la même chose! Et c'est qu'elle a bien à peu près raison! Cette conclusion est plus mélancolique qu'elle. Aussi ne la tire-t-elle point. Il y a comme cela des états d'esprit qui ont beaucoup plus de portée qu'ils ne le supposent eux-mêmes.

Je recommande également, comme extrêmement belle en sa simplicité, la mort de la vieille paysanne Faveraz. Celle-là est une enracinée par excellence. Elle représente toutes les vieilles mœurs, toutes les vieilles croyances et toutes les anciennes façons de penser et de sentir. Elle s'éteint doucement, comme on s'endort après un jour de grande fatigue :

« La mort la touchait sans l'effrayer. Elle dit doucement : « Je vais rejoindre votre mère, monsieur « Lucien. » Il se souvint qu'elle avait fermé les yeux de sa mère ; il prit sa main déjà froide : « Vous n'allez « pas nous quitter comme ça. Je vous le défends bien. Elle grimaça un sourire [*grimaça* me semble tout à fait mauvais. C'est une grosse tache.] — Dieu est bon « de m'appeler à lui. Ça me peine seulement de laisser « mon homme et ma dernière, qui est simple. Il faut « plus de courage pour vivre que pour mourir. — « Vous irez en Paradis, ma bonne Julienne. — Pardi ! « où voulez-vous que j'aille ? » Elle essaya encore de sourire. Au temps de sa jeunesse, elle avait été gaie et malicieuse. Elle murmura : « Vous ne savez pas « ce que je demanderai à Dieu ? Un bon fauteuil pour « m'asseoir. Je ne me suis jamais assise... »

Voilà la manière sobre, simple et qui touche quelquefois à la grandeur, dont est capable M. Bordeaux. Ce livre est très distingué. Il a été commencé pour faire penser et il ne manque pas à cette promesse et à ce dessein. Mais il fera surtout songer, rêver, sourire, pleurer un peu quelquefois. C'est peut-être mieux encore. On en conclura qu'il faut réveiller la vie provinciale et c'est une bonne conclusion. On en conclura encore plus que M. Bordeaux est né pour écrire de bons romans et c'est une conclusion qui a aussi son importance.

ÉMILE FAGUET.

P.-S. — J'ai reçu de M. Fogazzaro la lettre suivante qui est si spirituelle que je n'hésite pas à la publier encore qu'elle me soit élogieuse.

[illegible] 14 juin 1901.

Monsieur et très honoré confrère,

On m'envoie la *Revue Bleue*, du 8 courant, avec un article de vous sur mes *Ascensions humaines*. Je ne pense point à discuter les objections que vous présentez en parlant de ma thèse d'un ton si aimable. Vous croyez à une loi de métamorphose et pas à une loi de progrès. Je n'oserai jamais vous faire observer que si un ancêtre à vous, du temps des Mérovingiens, en était venu à disputer avec un ancêtre à moi sur quelque chose d'aussi sérieux pour eux que la théorie de l'évolution l'est pour vous, il lui aurait lancé à la tête des gros mots latins, tandis que vous m'avez charmé par vos manières exquises et votre fin sourire. Je n'oserai jamais vous dire que s'il n'y a pas là de progrès, ce qui est très possible, au moins les choses ont-elles changé d'une manière énormément satisfaisante. Il vous serait trop facile de répondre qu'elles ont changé uniquement à votre avantage. Je me borne donc à vous remercier d'avoir signalé mon livre avec tant de bienveillance à l'attention de vos compatriotes.

Agréez, Monsieur et très honoré confrère, l'expression de mes sentiments distingués.

A. FOGAZZARO.

NOTES SUR LA RUSSIE

De récentes dépêches de l'agence Havas, toujours énigmatiques, assurément, mais qui néanmoins permettaient une fois par hasard de deviner la vérité si elles ne la révélaient pas tout entière, nous donnaient des indications singulières sur l'état intellectuel, politique et social de la Russie contemporaine. Les étudiants organisés étaient en révolte partout ; les ouvriers s'unissaient aux étudiants pour combattre l'oppression impériale. C'était une révolte aujourd'hui : est-ce que demain ce ne serait pas une révolution ? Il est évident que nous avons en France beaucoup de raisons de nous intéresser à un pays où peut-être un grand, un immense bouleversement social va se produire. D'abord, ce genre de bouleversement nous est devenu très familier depuis un siècle, et les révolutions d'ailleurs nous rappellent les souvenirs variés des révolutions de chez nous : on éprouve toujours du plaisir à revivre sa propre histoire. D'autre part, la Russie est notre alliée, chacun le sait, mais il est toujours bon de se le répéter pour en être un peu plus certain. Et, enfin, nous possédons quelques capitaux placés en Russie, et c'est une raison de plus de ne pas nous désintéresser maintenant de ce pays agité, remué, secoué, car il est démontré que les révolutions sociales ont toujours exercé une influence sur le cours des valeurs en Bourse. Bref, de grands événements s'accomplissent, ou se préparent, qui seront bienfaisants ou funestes. Or, par une heureuse aventure, M. André Beaunier publie un livre sur la Russie. Puisque donc les bouleversements russes devaient se produire fatalement tôt ou tard, il vaudrait mieux qu'ils se produisissent entièrement ces jours-ci, et alors les esprits les plus prévenus reconnaîtraient qu'ils ont eu au moins un excellent effet : celui de donner un intérêt exceptionnel d'actualité au livre de M. André Beaunier qui a d'autres intérêts et d'autres charmes.

Il est bien vrai qu'à notre époque encore primitive et un peu barbare, l'intérêt d'actualité pour un livre

est celui auquel le plus grand nombre de gens sont sensibles, car c'est celui qui réclame, pour qu'on se plaise à lire le livre, le moins de culture littéraire. On a donc lu beaucoup, on lira encore davantage le livre de M. André Beaunier. L'actualité lui garantit le succès que tous ses mérites, à eux seuls, auraient pu lui procurer. Je puis bien dire qu'en trois cents pages il nous fait agréablement connaître toute la Russie. Il l'a parcourue, il l'a observée, il l'a comprise. Il l'analyse, il la définit merveilleusement, à tel point qu'il sait nous faire deviner tout ce qu'il ne peut ou ne veut nous en dire. Oui, ce livre est, au plus haut point, évocateur du peuple russe et des éléments hétérogènes qui le composent. Nous voyons ou nous apercevons tour à tour la campagne et la ville, paysans, ouvriers, les nobles et les marchands, et les prêtres. Nous pénétrons toutes les influences intellectuelles et morales qui se heurtent, qui se combattent. Ici la religion oppressive, et là l'instruction émancipatrice. Il faut dire que, nulle part, plus qu'en Russie, la religion n'est et ne veut être oppressive, nulle part l'intelligence ne tâche davantage à être émancipatrice.

Certes, dans les profondeurs de la campagne russe les paysans vivent une vie lamentable. Ils ne demandent à Dieu et à l'empereur que de leur épargner les grandes catastrophes (*Notes sur la Russie* : la Famine 86-92). Et le reste du temps, ils se taisent. Ils subissent l'influence pacifiante de la nature qui endort leur âme et l'insensibilise. Là-bas, en effet, « la neige tombe sans fin, sans interruption, sans ralentissement ; elle s'entasse, elle s'étend ; ingénieuse à s'insinuer, habile aux équilibres, patiente, elle couvre toutes choses jusque dans le menu détail, docile aux fantaisies capricieuses des formes. Son minutieux et lent travail compose le délicat et lourd manteau d'hiver.

« Ah ! c'est la tombée des atomes, des atomes du temps ! Ils viennent de l'infini, incessants, silencieux. Ils tombent secrètement et tu n'entends pas leur chute, leur chute ne trouble pas l'imprévoyance merveilleuse de ton rêve. Ils ensevelissent tout.

« ... Les atomes d'oubli font le silence dans ton âme ; ils calfeutrent les coins sonores où des échos de plaintes anciennes se prolongeraient, les corridors où des tumultes s'éveilleraient, les voûtes basses où des clameurs se répercuteraient. Ils donnent à ton âme souffrante la bienfaisante torpeur.

« Ah ! le silence et l'oubli .. Le paysage se résigne à la tombée lente, incessante de la neige en flocons légers : le paysage est soumis à la minutieuse fatalité des atomes. Il se laisse endormir sans révolte, ensevelir sans sursaut. Il n'y a plus d'oiseaux. Dans le calme de l'heure nul vent ne frôle plus les arbres. Les branches sont immobiles ; leurs longs bras morts reçoivent sans frissonner la caresse mortelle de la neige.

« Apprends du tranquille paysage d'hiver la résignation, la docilité parfaite aux lois de silence et d'oubli. »

Le peuple russe avait appris du paysage cette docilité, mais tout « le monde de l'intelligence » est animé là-bas d'un grand amour du peuple. Il va donc vers le peuple, nous dit M. Beaunier, dans « un esprit de justice et de charité ». C'est pourquoi il lui enseigne à se débarrasser de l'oppression gouvernementale. Les peintres l'instruisent sur sa misère : Péroff, Iarochenko, Kassatkine, Prianishnikoff, Répine s'approchent du peuple par leurs œuvres et ils remplissent ainsi une fonction sociale. Poètes et romanciers se sont inspirés aussi de la souffrance populaire. Dans leur pitié, ils ont fondé la religion du moujik. « Ils ont plaint de toute leur âme miséricordieuse les pauvres êtres ignorants pour qui le bonheur ne semble pas fait ; ils en ont chanté les douleurs d'un tel accent d'ardente sympathie, qu'une révolte en paraissait suscitée. Plus d'une fois, le gouvernement s'inquiéta. » Ce gouvernement s'inquiète encore parce que les foules lettrées se soulèvent et parce que s'animent les foules ignorantes ! Et M. André Beaunier qui nous a donné une étude infiniment agréable et complète de la peinture russe, nous fait connaître presque toute sa littérature contemporaine, et comment les directeurs de la pensée russe agissent sur les jeunes intelligences et les poussent à l'action, c'est-à-dire les précipitent à la révolution. Tolstoï est le plus grand, le plus profondément agissant de ces penseurs russes.

M. André Beaunier a vu Tolstoï, il l'a vu maintes fois, il a eu le privilège de converser avec lui maintes fois, et « jamais, dit-il, jamais comme auprès de Tolstoï, je n'avais eu l'impression certaine, absolue du génie ». Aussi bien, Tolstoï reparaît souvent dans ce livre pénétrant et charmant ; il le domine, il communique à ces *Notes sur la Russie* une incontestable unité.

Car M. André Beaunier nous donne plus, beaucoup plus que des *Notes* sur la Russie. Le livre trahit l'œuvre : je veux dire qu'il la traduit mal ou insuffisamment. Nous avons l'habitude des titres trop prétentieux, et c'est là un titre trop modeste. C'est pourquoi j'ai entrepris de démontrer avec une grande insistance que ce livre est une vue générale, et complète, et précise sur la Russie contemporaine. Les livres sur la Russie portent bonheur à ceux qui les écrivent. Et je ne serais pas surpris que ce livre-ci n'affermît et n'élargît singulièrement la réputation littéraire de M. André Beaunier. Ce sera justice.

Esprit très raffiné et très délicat, des plus sérieux et des plus fins, M. Beaunier n'est pas seulement le critique littéraire qu'on connaît bien, qu'on se

plait à connaître de plus en plus et qu'on goûte chaque jour davantage. Certes, il est incliné à la critique littéraire par toute sa culture intellectuelle, par toute sa formation universitaire qui lui a assuré une science très vaste de notre littérature, sans ôter à son esprit charmant ni aisance, ni grâce. Et il s'intéresse très particulièrement à la révolution poétique dont nous fûmes les témoins un peu ahuris, et qui n'est pas d'ailleurs la plus intéressante des révolutions dont nous serons certainement les spectateurs, ni celle qui produira les plus grands résultats. Mais l'auteur est plus qu'un critique littéraire. Il se révèle, en ces *Notes sur la Russie*, observateur social très perspicace, un peu trop facilement enthousiaste et sentimental parce qu'il se laisse trop volontiers séduire, à mon sens, par la beauté, toute littéraire encore, d'une grande révolution populaire. Les prédications d'un Tolstoï ne suffisent pas pour transformer un peuple, ni pour rendre bienfaisante à ce peuple l'émancipation à laquelle il aspire... Et c'est ainsi qu'en devenant observateur social, M. André Beaunier reste encore et par-dessus tout critique littéraire. Il a ce don rare d'être artiste au plus haut point. Faut-il s'étonner qu'il soit plus frappé par l'importance sociale de la doctrine rénovatrice d'un Tolstoï que par l'importance sociale, — beaucoup plus réelle cependant, — d'un tarif douanier ou de la circulation normale dans une contrée immense de marchandises nécessaires à la vie! Cependant, les œuvres des écrivains et des peintres seront images vaines et paroles illusoires, aussi longtemps que pourra se produire en Russie un phénomène comme cette terrible famine que M. André Beaunier décrit avec une gravité si forte et, vraiment, avec tant de talent, comme cette famine, dis-je, qui ne fut point du tout causée, n'est-ce pas? par l'autocratie impériale ni par le système rétrograde de gouvernement du « sinistre Pobédonostzeff ». Mais les erreurs de M. André Beaunier sont exquises.

Passons, car, à nous attarder, nous finirions peut-être par nous laisser convaincre. Et nous aurions tort. M. André Beaunier, du reste, est romancier, en même temps que critique, et il est un romancier bien attrayant. Avez-vous lu *les Dupont-Leterrier*? Je sais qu'on n'a point assez lu ce joli livre, tout rempli de la plus aimable fantaisie. Pour moi, je l'ai lu avec ravissement; et c'est un délice de le relire. Ce roman est l'un des plus agréables parmi ceux publiés pendant ces dernières années. Et par surcroît, M. Beaunier, romancier ou critique, est un des écrivains de notre génération qui écrivent le mieux. Il écrit parfaitement, avec élégance et mesure, une langue douce et ferme. Sans doute, on peut démontrer que le style a, chez l'écrivain, une importance de plus en plus négligeable et qu'on ne doit se soucier que de la pensée. Mais tant que cette affirmation ne sera point tenue pour une vérité absolue, une éclatante vérité, nous aurons le devoir de témoigner une estime spéciale pour les écrivains qui savent écrire.

J. Ernest-Charles.

LETTRE PARLEMENTAIRE

L'Angleterre, reine du Monde, — la supériorité des Anglo-Saxons, — tel était, pour certains Français, l'idéal de ces dernières années.

Il n'a pas fallu longtemps pour détruire cette légende.

Fondée uniquement sur l'égoïsme d'une race, la puissance britannique ne pouvait qu'être éphémère. Ébranlée par la rude main de l'oncle Paul, elle craque de toutes parts et s'affaisse comme un édifice construit sur le sol mouvant.

L'Angleterre est inquiète, sa confiance en elle-même s'en est allée, et elle souffre dans son orgueil et dans sa chair. Ce n'est pas seulement parce qu'après des siècles de domination invulnérable, l'oiseau de proie s'est vu casser l'aile par la balle d'un paysan du Vaal, c'est aussi, c'est peut-être surtout parce qu'elle sent la puissance économique lui échapper pour toujours.

L'Allemagne et les États-Unis sont entrés dans l'arène, en attendant le Japon et la Russie, et entourée de ces ennemis nouveaux, la vieille lutteuse sent sa défaite prochaine.

Pour prouver sans doute qu'il y a une justice pour les peuples comme pour les hommes, c'est d'Amérique que vient pour elle le grand péril, et ceux qui mènent l'attaque sont précisément des descendants des opprimés et des vaincus d'autrefois. Après avoir quitté l'Ile verte pour échapper à la brutale loi du plus fort, des Irlandais ont conquis les royautés industrielles, commerciales et financières du Nouveau Monde. Ils demandent réparation.

L'Amérique vient de fêter la grande victoire nationale. Pendant l'année 1900, l'exportation des États-Unis a atteint le chiffre inouï de 7 milliards 527 125 910 francs, alors que la Grande-Bretagne n'arrivait qu'à 7 milliards 350 869 192 francs.

Pendant le XIXe siècle, l'Angleterre avait gardé le premier rang. Elle est battue pour la première fois, et elle sait bien que chaque année sa rivale prendra du champ.

La victoire américaine a une portée plus grande qu'une simple victoire économique.

Deux principes étaient en présence : le libre-échange et la protection.

Il était admis par les grands prêtres du libre-échange comme une loi indiscutable qu'un peuple qui se protège nuit à son exportation et travaille à son appauvrissement. Les augures avaient prédit aux États-Unis qu'en pratiquant la protection jusqu'à ses plus extrêmes limites ils couraient à leur ruine.

Or voilà qu'ils battent sur le terrain du commerce extérieur la nation libre-échangiste par excellence.

Cette nation, qui pour développer son commerce et son industrie avait tout sacrifié, se voit à la veille de tout perdre. Les économistes lui coûtent cher !

***

Ce sont les économistes, en effet, qui, il y a un demi-siècle, conduisirent l'Angleterre au libre-échange après une période d'intense protection.

Cette évolution ne pouvait se faire sans certains sacrifices, et l'agriculture anglaise était la victime expiatoire.

Elle n'a pas échappé au sort qu'on lui destinait. Aujourd'hui elle n'existe plus.

Au commencement du règne de Victoria l'Angleterre faisait son blé et se nourrissait elle-même. Aujourd'hui, la superficie des terres emblavées a diminué de plus de moitié : sur 56 775 981 acres, 7 466 387 seulement produisent du blé. Les salaires agricoles étant devenus des salaires de famine, le paysan a fui les champs pour la ville.

La conséquence est grave pour un pays qui, dans le « splendide isolement » de son île, est le jouet des événements. Alors qu'il y a cinquante ans il aurait pu résister pendant un an au blocus continental, il est à la merci d'un premier revers maritime et serait affamé après le blocus d'un mois.

C'est la revanche de la terre.

***

L'exemple de l'Angleterre est instructif.

Nous aussi nous avons à craindre l'étreinte brutale des pays nouveaux.

Défendons-nous par la protection. Sans parler de la doctrine, les faits économiques nous le commandent.

En dépit de notre régime protectionniste, l'agriculture française s'anémie parce que la muraille d'enceinte des droits d'entrée laisse passer l'ennemi par la brèche large ouverte de l'admission temporaire.

Si nous ne voulons pas assister à son agonie, brisons les reins à la spéculation qui fait le vide dans le bas de laine de nos malheureux paysans.

Notre ami M. Debussy, qui s'est fait au parlement une spécialité de la défense des intérêts agricoles et qui par son travail opiniâtre s'est acquis une réputation de compétence bien méritée, vient de déposer son rapport sur le projet de loi réglementant l'admission temporaire.

Il faut à tout prix qu'avant de nous séparer nous votions la mort de l'acquit-à-caution qui a ruiné des millions de paysans pour enrichir cinquante grands minotiers. Il faut que nous obligions l'importateur à payer au comptant à l'entrée des blés le droit de douane, sauf à lui rembourser ce droit à la sortie des produits manufacturés.

L'État s'est fait pendant trop longtemps le banquier de la spéculation, et le régime qui ne permet plus au cultivateur de vivre de son travail doit cesser coûte que coûte.

***

Et si, malgré l'application loyale de nos lois de protection, le blé n'arrivait pas à atteindre des cours rémunérateurs, il faudrait que l'agriculture française organisât commercialement la vente de ses produits.

En ce moment la loi de l'offre et de la demande ne joue plus dans les transactions agricoles. La place de Paris, représentée par quelques gros spéculateurs, fait le prix qui lui convient. Ce prix transmis par télégraphe, accompagné de renseignements plus ou moins fantaisistes sur les prévisions de la culture n'est jamais discuté par le paysan.

Comment pourrait-il le discuter ? Lorsqu'il conduit à la ville ses quelques sacs de blé, il a besoin d'argent et il faut qu'il le livre au prix du marché. Il n'a aucun moyen de savoir si les cours ne sont pas factices, il n'a pas le loisir d'attendre leur relèvement.

Ce n'est que par l'union des producteurs qu'il sera possible d'opposer une résistance raisonnée aux entreprises des agioteurs. Cette union coopérative arrivera à supprimer une foule d'intermédiaires et à rapprocher ceux qui font du blé et ceux qui mangent du pain. Il faut remarquer que seuls ces intermédiaires s'enrichissent de la misère du cultivateur, car le pain reste cher alors que le blé ne paye pas ses frais.

Cette organisation commerciale de la vente rendrait la prospérité à nos campagnes et y attacherait ceux qui, découragés, abandonnent déjà le travail de la terre.

L'exode des paysans vers les villes a commencé en effet chez nous. Si nous laissions s'aggraver la crise, si nous attendions de voir en France les champs désertés comme ils le sont en Angleterre, nous aurions beau chercher un remède ; il serait trop tard.

ETIENNE CLEMENTEL,
Député.

TABLE ANALYTIQUE DES MATIÈRES

Du 1er Janvier au 30 Juin 1901.

[illegible]

Bourget (Le *Fantôme* de M.), 400.
Bulletin de l'étranger, 767, 799.

Cals (A. F.), 790.
Campello (Les), 423.
[illegible]
Cavallotti (Anecdotes sur), 799.
[illegible]
Carnet de Paris, 55, 185, 215, 346, 569, 792.
[illegible]
Cavallotti (Anecdotes sur), 799.
Chansonnettes (Les de Montmartre), 600.
[illegible] — La centenaire d'*Aïda*, 527.
[illegible]
Chrétien (La du Christ), Nouvelle, 627.
[illegible] — Les vice-rois du Yang-Tse, 705.
Chirurgiens et magistrats, 810.
Collectivisme (Les contradictions du), 289, [illegible]
Conférences d'aujourd'hui, 432, 541.
[illegible] Les [illegible] des Etats généraux et les), 329.
Congrès (Un) socialiste, 694, 714.
Conte d'après-demain, 589.
[illegible]
Crise (La allemande, 586.

Darwinisme idéaliste, 718.
[illegible]
Détention préventive (Sur la), 415.
Dix-huit brumaire (Le), 137.
Dreyfus (La condamnation de) en 1894, 369.
[illegible] — [illegible] 458.

Échec a la reine, 33.
Étranger (Chronique de l'), 31, 95, 159, 192.
[illegible]

Féminisme (Le) il y a un siècle, 623.
[illegible]
Fontainebleau (De) a Lille, 737, 813.
Forum (Les nouvelles fouilles du), 12.
[illegible]
France (La) pendant le Consulat, 461, 495, [illegible]

[illegible]

Grèves (Le travail et les), 362.

Houblonnières (Les de Bourgogne, 865.
Humbert (La descente en Irlande du général), 558.

Imagination [illegible]
[illegible]
Inconscient (Un), 752.
Irlande (Les projets de descente en), 558.

Jasmin d'argent (Le), 20, 51, 82, 115.
Jésus (Vie et doctrine de), 769.
Journée d'une Américaine (La), 753.

Karnac (La restauration de), [illegible]
Konovalov, Nouvelle, 97, 131, 168, 605.

Lamartine (Au pays de), 658.
Lettres inédites de [illegible], 298.
Lettres parlementaires, 190, 255, 415, 447, 480, 511, 575, 670, 704, 735, 765, 797, 828.
Liszt et la princesse Wittgenstein, 58.
Louis XVI [illegible] 202.

Machard (Jules), 222.
Magistrature (La réforme de la), 703.
Mariage de paravent (Un), Nouvelle, 698.
Mariée, Comédie, 225.
Marly (La création de), 577.
Maupassant, ses oeuvres posthumes, 565.
Mobilier (Le Musée du), 761.
Mois (Le) [illegible] (Les), 42.
Mozart (Le culte de), 224.
Multatuli, 569.
Musicale (Chronique), 28, 127.
Musique (La), Nouvelle, 490.

Notes politiques, 32, 64, 94, 127.
Notes sur la Russie, 826.
Nouveau règne (Un), 129.

Oberammergau (Le drame de la passion à), 45.
Opinions et paradoxes. — Protégeons les faibles, 632. — M. Bjornson et la France, 755.
Ordres religieux (Les) en France. — Les Chartreux, 1; les Bénédictins, 3; les Capucins, 102; les Dominicains, 197; les Jésuites, 235, 265.

Paine (Thomas), républicain, 481, 518, 552, 684.
Parapluie (pour avoir un), 524.
Parlementaires (Impressions), V. Lettres parlementaires.
Pasteur (La vie de), 324.
Pays natal (Le), 823.
Pékin en octobre 1900, 107.
Péril jaune (Le), 417.
Poètes quelques. Edmond Haraucourt, de Guerle, J. Madeleine, Pierre de Bouchaud, Sebastien-Ch. Leconte, Ivan Gilkin, Hugues Laparre, Emile Hinzelin, François Fabie, [illegible], Adolphe Boschot, Louis Payen, Lucien Legouis, 619.
Portraits contemporains: G. Verdi, 102, 164. — Henri de Bornier 162. — Armand Silvestre, 270.
Presse (Quelques réflexions sur la), 792.
Procès (A propos d'un récent), 342.
Psychologie de l'amour au XIXe siècle, [illegible]

Recherches de la paternité. Une proposition de loi sur la, [illegible]
Régnier (M. Henri de), 641.
Repopulation (La), 87.
Reportage sur les reporters, 173.
Représentation coloniale, 765.
Représentation proportionnelle (La), 316, 382.
Retraites ouvrières (Les), 655, 670, 797.
Robespierre. Un voyage de — en 1783, 430.
Roland (La jeune madame), 591.
Russie. Les troubles universitaires en —, 513.

Salons (Les) de peinture de 1901, 609, 644.
Séoul-Tientsin-Pékin (sept.-oct. 1900), 5, 36, 65, 107.
Service militaire (La réduction du), 221.
Siège (Le) de Paris, 210.
Simon (Jules) : ses premières années, 615.
Sites (La protection des), 691.
Stevenson (Anecdotes sur), 799.

Taine (La philosophie de), 71.
Théâtres :
- Théâtre Sarah-Bernhardt : *Ménage moderne*, 440.
- Opéra : *Astarté*, 280.
- Opéra-Comique : *La Fille de Tabarin*, 248. — *Mireille*, 377. — *L'Ouragan*, 634, 664.
- Opéra-populaire : *Charlotte Corday*, 314.
- Comédie-Française : Réouverture, 24. — Débuts, 91. — *Patrie!* 343. — Le Répertoire, 380, 481, 699. — L'Affaire *Chérubin*, 730.
- Odéon : *La Dormeuse*, 253. — *Pour l'amour*, 539.
- Vaudeville : *La Pente douce*, 408. — *La Course du flambeau*, 602.
- Théâtre-Antoine : *La petite Paroisse*, 121. — *Les Remplaçantes*, 250. — *Le Voiturier Henschel*, de M. G. Hauptmann, 698.
- Nouveautés : *Le Coup de fouet*, 89.
- Variétés : *Les Medicis*, 282. — *La Veine*, 505.

Toilette (La) d'une cousine de Louis XIV, 563.
Transvaal. Récit d'un expulsé du —, 213. — État actuel de la guerre —, 750.
Tronçons (Les) du glaive, 305.
Tuberculose (La) ouvrière, 567, 819.

Verdi Giuseppe, 142, 164.
Vice-rois du Yang-Tse (Les), 705.
Victor Hugo fiancé, 321.
Vie (La) et les mœurs. La repopulation, 87. — Le parti des ducs, 148. — Verlaine et les poètes bourgeois, 246. — La *Fronde*, 311. — L'usage des pseudonymes, 724.
Vienne-Rome-Madrid, 193.
Vigny (Les idées religieuses d'Alfred de), 394.

Zola (Un nouveau roman de M.), 545.

TABLE DES AUTEURS

Du 1er Janvier au 30 Juin 1901.

ACKER. — A propos d'un procès récent, 342. — Le je ne sais quoi, 178.
ALEXANDRE (Roger). — Les mots qui restent, 12.
ANNUNZIO (D'). — *Le Feu*, 145.
ANONYME. — L'inauguration de la Cour de La Haye, 363. — Jules Machard, 222.
ARDOUIN-DUMAZET. — Voyage en France, 658.
BAJER (Fredrik). — L'alliance des États neutres, 113.
BEAUME (Georges). — La Musique, Nouvelle, 490.
BEAUNIER (ANDRÉ). Voir MOUVEMENT LITTÉRAIRE.
BEAUQUIER (Charles), député. — La protection des sites pittoresques, 691.
BERNARD-LAVERGNE. — Les contradictions du collectivisme, 289.
BERR DE TURIQUE. — Mariée! Comédie, 225.
BOSCHOT (Adolphe). — L'art des programmes, 29. — Les virtuoses et l'orchestre, 127. — Le culte de Mozart, 224.
CANDIANI (R.). — Un congrès socialiste, 695, 724. — Bulletin de l'étranger, 767, 799.
CHEVALLIER (Louis). — Conférences d'aujourd'hui, 432.
CHOISY (Gaston). — Chronique de l'étranger, 31, 95, 159, 192. — Liszt et la princesse Wittgenstein, 58.
CLÉMENTEL (Étienne), député. — V. LETTRES PARLEMENTAIRES.
COLOMBI (Mme la marquise). — Le Jasmin d'argent, Nouvelle, 20, 51, 82, 115.
CORDIER (Henri). — Les sociétés secrètes chinoises, 365.
DELAPORTE (Louis). — Reportage sur les reporters, 173.
DEPASSE (Hector). — Échec à la reine, 34. — Un nouveau règne, 129. — Vienne, Rome, Madrid, 193. — Le travail et les grèves, 362. — Un inconscient, 632. — La crise allemande, 586. — Force et faiblesse de l'Europe, 673. — Après trente ans de république, 721.
DESBRIÈRE. — La descente du général Humbert en Irlande, 558.
DESJARDINS (Paul). — Thomas Paine, républicain, 481, 508, 552, 684.
DUMOLARD (Henry). — Séoul-Tientsin-Pékin (sept.-oct. 1900), 5, 36, 65, 107.
DUMOULIN (M.). — Les cahiers des États-Généraux et les congrégations, 329.
ERNEST-CHARLES. — La repopulation, 87. — Le parti des ducs, 148. — Verlaine et les poètes bourgeois, 246. — *La Fronde*, 311. — Les chansonniers de Montmartre, 500. — L'usage des pseudonymes, 725. — Notes sur la Russie, 826.
ESSARTS (Em. DES). — Armand Silvestre, 270.
ESTOURNELLES (D') DE CONSTANT, député. — L'alliance des neutres, 114. — La loi sur les associations, 161. — Le péril jaune, 417.
FAGUET (Émile), de l'Académie française. — Un livre sur l'imagination, 17. — Sur Taine, 71. — Au temps de Louis XVI, 193. — Le « Fantôme » de M. Bourget, 400. — La duchesse de Bourgogne à vingt ans, 458. — Quelques poètes, 581, 619. — Darwinisme idéaliste, d'après M. Fogazzaro, 718. — L'« Élue » de Claude Lorris, 757. — Le « Pays natal » de M. Bordeaux, 823.
FERRIÈRES (DE). — Une âme obscure, Nouvelle, 2[illegible], 301, 332, 372, 403, 435, 468.
FLAT (Paul). — Monuments et jardins, 120. — Les Salons de 1901, 609, 644. — Honoré Daumier, 688. — Le musée du médailler, 761. — Le peintre A. F. Cals, 790.
FOGAZZARO. — *Les Ascensions humaines*, 718. — Lettre à M. E. Faguet, 826.
FONCIN (Pierre). — La jeune Madame Roland, 591.
FRÉMAUX (Henri). — Les derniers moments du duc de Berri, 180. — Les lettres de lord Chesterfield, 537. — Un début féministe en 1800, 623. — Mémoires d'un humoriste, 661.
GIACOMETTI. — Les Campello, 523.
GORKI (Maxime). — Konovalov, Nouvelle, 97, 131, 168, 20[illegible].
GREGH (Fernand). — Le « Maître du feu », 15[illegible]. — Henri de Bornier, 162. — M. Anatole France, 250. — Victor Hugo [illegible], 321. — M. Henri de Régnier critique, 631. — Les œuvres posthumes de Maupassant, [illegible]. — Un nouveau roman de M. Émile Zola, [illegible].
HAUTPOUL (le général comte D'). — De Fontainebleau à Lille, 7[illegible], 81[illegible].
JOUFFROY (Th.). — Lettres inédites, 298.
KAHN (Gustave). — Conte d'après-demain, 589.
KRYSINSKA (Marie). — La journée d'une Américaine, 753.
L[illegible]. — La [illegible] en Égypte, Nouvelle, [illegible].
LALANDE (Pierre). — La toilette d'une cousine de Louis XIV, 563.
LALLIÉ (Afred). — Carrier à Nantes, 711.
LAMI (Marcel). — Les tronçons du glaive, 30[illegible].
LYNCH (Arthur). — L'état actuel de la guerre au Transvaal, 750.
MAIRET (Jeanne). — Un mariage de paravent, Nouvelle, 648.
MARGUERITTE (Paul et Victor). — *Les tronçons du glaive*, 305. — Chirurgiens et magistrats, 810.
MAULDE LA CLAVIÈRE (DE). — L'art de soi-même, 277.
MEILHAC et HALÉVY. — *Théâtre*, 60.
MILLE (Pierre). — Pour avoir un parapluie, 42[illegible]. — Protégeons les faibles, 632. — M. Bjornson et la France, 755.
MOIREAU (Auguste). — Les vice-rois du Yang-Tse, 705.
MONCEAUX (Paul). — Les nouvelles fouilles du Forum, 12. — La vie de Pasteur, 324.
MONOD (Édouard). — Une ascension dans les Alpes françaises, 151.
NOLHAC (P. DE). — La création de Marly, 577.
PARSONS (Léon). — Notes politiques, 32, 74, 94, 127. — Les retraites ouvrières, 655. — La représentation proportionnelle, 316, 388. — La tuberculose ouvrière, 567, 819.
PATRY (Colonel). — L'avancement dans l'armée, 464, 595.
P[illegible] (Fr.). — Les animaux ont-ils des droits? [illegible].
PRATZ (Mlle Claire DE). — La femme célibataire en Angleterre, 293.
REINACH (Joseph). — La condamnation de Dreyfus en 1894, 369.
REINHARD (Mme). — Le 18 brumaire, 137.
RIBOT (Th.), de l'Institut. — *L'imagination*, 17.
ROBESPIERRE. — Lettre inédite, 430.
RUDYARD KIPLING. — Capitaines courageux. Une histoire du Grand-Banc, roman, 742, 776, 801.
SAGERET (Jules). — La chevelure du Christ. Nouvelle, 627.
SAGLIO (André). — Les Allemands à Versailles, 472.
SALOMON (Michel). — Psychologie de l'amour au XIXe siècle, 459, 500.
SARRAUTE. — A propos du collectivisme, 444.
SÉCHÉ (Léon). — Chateaubriand et la tombe de Pauline de Beaumont, 79. — Fouché de Nantes, 273. — Les idées religieuses d'Alfred de Vigny, 39[illegible]. — Les premières années de J. Simon, 615. — Chateaubriand et le centenaire d'*Atala*, 627.
S[illegible] (Georges). — Le drame de la Passion à Oberammergau, 45.
S[illegible]. — Le canal de Nicaragua, 2[illegible].
SPOELBERCH DE LOVENJOUL. — La genèse d'un roman de Balzac. *Les Paysans*, 354, 385.
STAINVILLE (Michel). — Les ordres religieux en France : les Chartreux, 1 ; les Bénédictins, 3 ; les Capucins, 102 ; les Dominicains, 197 ; les Jésuites, 235, 265.
STENGER (Gilbert). — La société française sous le Consulat, [illegible], 495.
STRANNIK (Ivan). — V. MOUVEMENT INTELLECTUEL A L'ÉTRANGER; voyez aussi GORKI. — Troubles universitaires en Russie, 513.
TCHEKOFF (Anton). — L'allumette suédoise, Nouvelle, 675.
[illegible] — *Le F[illegible]*, [illegible], 41.
[illegible] — [illegible] du Transvaal, 21[illegible].
[illegible] — [illegible], 152, 16[illegible].
[illegible] — M. Paul [illegible], 78[illegible].
[illegible] (Léon). — [illegible] de Jésus, 7[illegible].
V[illegible]. — A propos [illegible], [illegible].
V[illegible]. — La restauration [illegible].
W[illegible]. — [illegible]. — L'opéra en [illegible]. — [illegible]. — A propos de [illegible]. — [illegible].
W[illegible]. — Une catastrophe, Nouvelle, 7[illegible].
Y. K. — L'opinion publique [illegible] pendant le siège de Paris, [illegible].

TABLE DU MOUVEMENT LITTÉRAIRE

[illegible] — Petites [illegible], 128.
[illegible] — [illegible], 702.
[illegible] — [illegible]
[illegible] — Pierre le Jeune et ses héritiers, 608.
[illegible] — [illegible] *l'[illegible]*, 702.
[illegible] — *Kiewitz*, [illegible]
[illegible] — *[illegible]*, [illegible]
[illegible] — [illegible] d'Assise, [illegible]
[illegible] — Les [illegible] Alpes, 126.
[illegible] — Le [illegible] du Kordofan, [illegible]
[illegible] — La noblesse française [illegible]
[illegible] — La presse française [illegible]
[illegible] — Jean Ruskin, 190.
[illegible] — Bellets et La [illegible], [illegible]
[illegible] — Les mots en [illegible], [illegible]
[illegible] — Le roman de Tristan et Yseult, 220.
Bertheroy (Jean). — Éloge d'André Chénier, [illegible]
[illegible] — Le [illegible] indépendantes, 188.
Bolton-King. — Histoire de l'unité italienne, 189.
[illegible] — La sculpture à Sienne, 669.
[illegible] — Un [illegible] d'affaires, 28.
[illegible] — [illegible], 284.
[illegible] — Pierrette, 190.
[illegible] — Psychologie politique du peuple [illegible], 31.
Bovet (A. de). — Courte folie, 444.
[illegible] — [illegible], [illegible].
Bruchard (H. de). — La fausse gloire, 125.
Brulat. — La faiseuse de gloire, 123.
[illegible] — Tristan et la Bible, 190.
[illegible] — *[illegible]*, [illegible].
[illegible] — Mme Houdelot, 670.
[illegible] — La religion, la morale et la science, 124.
Caix (vicomte de). — Histoire illustrée de la France, 352.
[illegible] — *[illegible]*, 412.
[illegible] — Préface de *Stello*, [illegible].
Chabreul (de). — Gouverneur de princes, 764.
[illegible] — Études et réflexions d'un pessimiste, 188.
[illegible] — Le [illegible] du Bellay, 580.
[illegible] — Les [illegible] d'or, [illegible].
[illegible] — Lulu, 543.
Chaperon (Philippe). — La marque, 509.
[illegible] — Les [illegible], [illegible].
Claude-Lorris. — L'élue, 93.
Couvreux (André). — Le mal nécessaire, 123.
Couyba. — Classiques et modernes, 574.
[illegible] — *[illegible]*, [illegible].
[illegible] — [illegible] de siège à la préfecture de police, 381.
[illegible] — Mirlitaire, 284.
[illegible] — Le Bagne, 607.
Delafosse. — Théorie de l'ordre, 477.
[illegible] — [illegible].
[illegible] — Quelques [illegible], 443.
Demolder. — Les patins de la reine de Hollande, 254.
[illegible] — Comment le roman crée le type social, 574.
[illegible] — [illegible] mondain, 92.
[illegible] — *[illegible] of the XVI[illegible]*, [illegible].
[illegible] — [illegible], [illegible].
[illegible] — Le sentiment chrétien dans la poésie romantique, 644.
De Bell[illegible] — Les [illegible] du XVII[illegible] siècle, 702.
Duchoral. — Essai sur Grillparzer, 540.
[illegible] — Grands écrivains d'outre Manche, 701.
Ducros (Louis). — Les encyclopédistes, 159.
Duhamel. — Comment élever nos fils, 796.
Dumas [illegible] — Paysages, 564.
Elst (R. van der). — Veilles et lendemains, 157.
[illegible] — Problèmes politiques du temps présent, 319.
Ferreiro [illegible] — *[illegible]*, [illegible].
Février Raymond). — L'enchantement, 734.
[illegible] — Psychologie d'une ville, 606.
[illegible] — *Piccolo mondo moderno*, 73. — Lettre à M. Faguet, 823.
Foley (Charles). — Le roi des neiges, 443.
Forthuny (Pascal). — Une crise, 638.
[illegible] (Eugène). — Essai sur l'individualisme, 669.
France (Anatole). — M. Bergeret à Paris, 219.
Fua (Albert). — Le semeur d'idéal, 796.
Gachons (Jacques des). — Mon [illegible], 640.
Garnett (Olive). — *Petersburg Tales*, 218.
Gallain. — Nos Noces, 670.
Gebhart (Émile). — Contours [illegible] du moyen âge, 734.
Gerbault. — Boum... voilà! 124.
Genisty (Paul). — La marquise de Sade, 178.
Gladès (André). — Le stoïque sacrifice, 42.
Gorki (Maxime). — Les Vagabonds, 170.
Guillaume (Albert). — Mon [illegible], 669.
Halévy (Élie). — La formation du radicalisme philosophique, 107.
Hallays (André). — A travers l'Exposition de 1900, 28.
Hardy (Général). — Correspondance, 300.
Hastings. — Le théâtre français et anglais, 159.
Hauptmann. — *Michael Kramer*, 285.
Hion (Paul). — Trois semaines d'amour, 255.
Herdy (Louis d'). — La destinée, 124.
Jakobowski. — *Werther le juif*, 763.
James (Henry). — *The sacred Fount*, 753.
Jammes (Francis). — Le deuil des primevères, 508.
Jouglet (Alfred). — Le jardin de la déesse, [illegible].
Kahn (Gustave). — L'esthétique de la rue, 350.
Kapnist. — *Sotchinénia*, 794.
Kassner (Rudolf). — *Der Mystik*, 27.
La Gaede Chambonas. — Souvenirs du Congrès de Vienne, 543.
Lahor (Jean). — La protection des sites pittoresques, 544.
Lanoe. — Histoire de l'école française du paysage, 443.
Lecomte (Georges). — Les cartons verts, 412.
Lesage (Gabriel). — Lutte [illegible], [illegible].
Lesueur (Daniel). — L'honneur d'un [illegible], 442.
Loyson (Paul-Hyacinthe). — Sur les marges d'un drame, 607.
Luchaire (Achille). — Histoire de France, 640.
Luguet (Marcel). — L'indécente, 608.
Maeterlinck. — La vie des abeilles, 667.
Marni (J.). — Vieilles, 638.
Mauclair (Camille). — L'art en silence, 220.
Mautouchet (Paul). — Le conventionnel Philippeaux, 443.
Merejonski. — *Tolstoï i Dostoievski*, 700.
Michel (Henry). — La doctrine politique de la démocratie, 688.
Minski. — *Novlia Pesni*, 413.
Montégut. — Les chevauchées de Joconde, 510.
Morlas (Jean). — Les [illegible], [illegible].
Morel (Eugène). — La prisonnière, 178.
Morian. — Éva, 795.
Morsier (Ed. de). — Confessions, 976.
Mouton (Eugène). — Un demi-siècle de vie, 661.
Muret (Maurice). — L'esprit juif, 413.
Noailles (comtesse de). — Le cœur innombrable, 638.
Nonce Casanova. — L'amour, 188.
Ombriaux (Maurice des). — Maison d'Or, 125.
Paris (Gaston). — François Villon, 477.
Patterson W. R. — *The [illegible] conflict*, 794.
Pall (Pierre). — Aux tournants de la route, [illegible].
Pellissier (Georges). — Études de la littérature contemporaine, 125.
Perdiccas. — Le métier d'amant, 93.
Perez-Galdos. — *Électra*, 349.
Pert (Camille). — Charlette, 444.
Phillips (Stephen). — Herode, 637.
Pimodan (le comte de). — Promenades en Extrême-Orient, 319.
Rachilde. — Contes et Nouvelles, 219.
Rebell (Hugues). — La saison à Baïa, 380.
Régnier (Henri de). — Figures et caractères, 607.
Reinach (J.). — L'affaire Dreyfus, 509.
Relini. — *Vespertinaria, statia i poesia*, 765.
Retté (Adolphe). — Lumières tranquilles, 667.
Richer (G.). — *Elien van der Werden*, 218.
Ricard (X. de). — Madame de La Valette, 255.
Rigal (Eugène). — Le théâtre français avant la période romantique, 320.
Roberto (D. de). — *Poeti francesi*, 283.
Roberto (F. de). — *Cerce si ama*, 791.
Rosenthal. — La peinture romantique, 189.
Rosny. — Le chemin d'amour, 255.
Rouvre (Charles de). — Française du Rhin, 669.
Ryner (Han). — L'homme fourmi, 734.
Saint-Georges de Bouhélier. — La tragédie du Nouveau Christ, 477.
Salomon (Michel). — Art et littérature, 797.
Samty (Louis). — Les voix humaines, 543.
San Giusto (Luigi). — *La [illegible] bella*, 762.
Seligman (Edmond). — La justice en France pendant la Révolution, 608.
Siegfried de Lovenjoul. — Sainte-Beuve inconnu, 511.
Stenger (Gilbert). — Le sacrifice, 414.
Strannik (Ivan). — L'appel de l'eau, 795.
Sully Prudhomme. — Testament poétique, 320.
Tchékow. — *Tri Sestri*, 475.
Téramond (Guy de). — Schmäm'ha, 544.
Tinayre (Marcelle). — L'oiseau d'orage, 508.
Tolstoï (Léon). — Les rayons de l'aube, 380.
Turot (Henri). — Aguinaldo, 92.
Valdagne. — Les minutes parisiennes, 382.
Vaulx (comte H. de la). — Voyage en Patagonie, 124.
Venturi. — *Storia dell'arte italiana*, 412.
Verhaeren. — Petites légendes, 351. — Philippe II, 667.
Vignaud. — L'accueil, 157.
Villeneuve (Lucien). — Les Dieux, 639.
Ward (Mrs. Humphrey). — *Eleanor*, 155.
Wassermann. — *Die Geschichte der jungen Renate Fuchs*, 637.
Willy. — Claudine à Paris, 512.
Wright. — L'évolution industrielle des États-Unis, 445.
Zahn (Ernest). — *Menschen*, 91.
Zola. — La vérité en marche, 351.

P[illegible] — Imp. du *Petit Parisien*, Place des Saints-Pères — 1.938

Le Directeur-gérant : HENRY FERRARI.